LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

FONDÉ

PAR ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

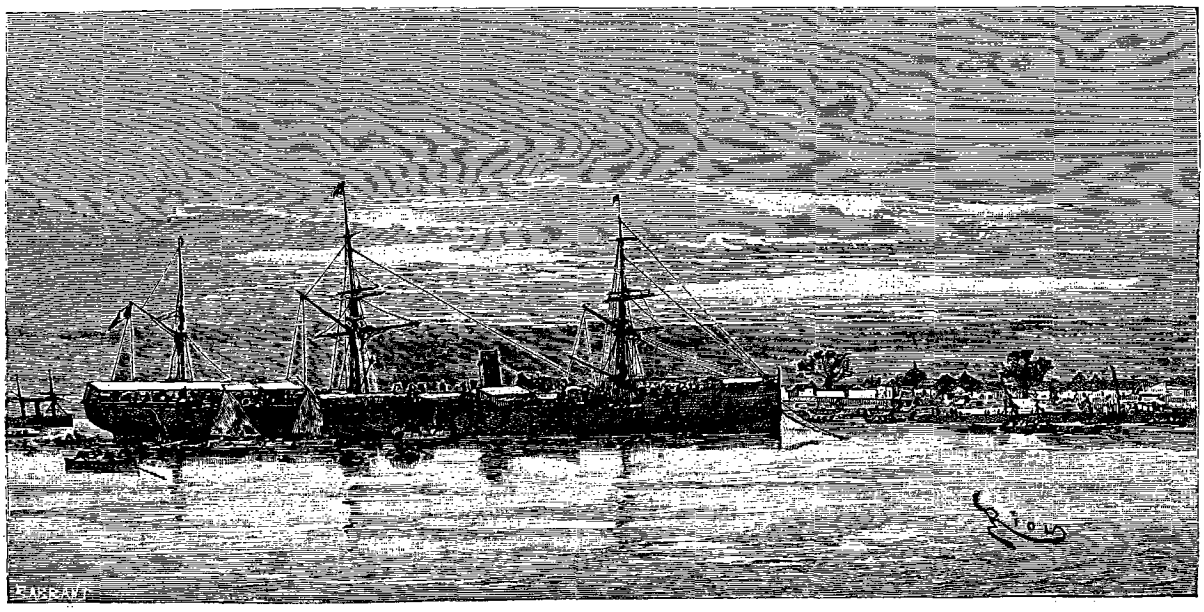
1891

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



La *Gironde* à Dakar (voy. p. 2). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

But et objet de la mission. — Préparatifs de départ. — Séjour à Saint-Louis. — Formation du convoi à Bakel et à Kayes. — Lettres de recommandation du colonel Gallieni. — Rencontre d'anciens serviteurs. — Passage du Niger à Bammako. — Arrivée à Ouolosébougou. — Entrevue avec Kali. — Le marché; misère des habitants. — Quelques mots sur les Dioula et les marchands. — Passage d'un convoi de ravitaillement. — Exécution de voleurs. — Le *diala* ou *cailcédra*. — Dispositions malveillantes des gens de Samory. — Le *kéniélala*. — Entrevue avec Kali. — Retour à Bammako.

Dans un moment où toutes les puissances de l'Europe jetaient leur dévolu sur l'Afrique, et où tous les jours on entendait parler d'événements qui venaient de s'y dérouler, il aurait été difficile à un officier d'infanterie de marine ayant déjà fait deux séjours au Sénégal et au Soudan français de rester indifférent et de se contenter d'enregistrer les prises de possession des nations européennes sans s'en émouvoir quelque peu.

La France avait l'avance dans cette partie du monde et il ne fallait pas la laisser distancer par ses rivales. C'était le vœu de tous, et je m'y associais de grand cœur. Aussi caressais-je peu à peu le rêve d'aller noircir un des grands blancs de la carte d'Afrique.

Entre les deux branches du Niger et le golfe de Guinée, les cartographes, pour donner satisfaction au public, qui a horreur du vide, avaient semé un peu au hasard, d'après des traditions légendaires et des informations indigènes, un certain nombre de cours d'eau indécis, de montagnes hypothétiques, de noms d'États et de peuples, effacés comme des souvenirs de l'antiquité.

C'est là, dans cette terre vierge d'explorations, dans le cœur de cet inconnu, que je voulais pénétrer.

Je m'en ouvris à quelques amis dévoués, qui ne réussirent pas à me faire partir. Je commençais à désespérer, lorsque, à la suite de quelques travaux linguistiques que je fis paraître au retour d'une mission topographique dans le Soudan français, j'eus le bonheur d'être attaché à la personne du général Faidherbe comme officier d'ordonnance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'ancien et illustre gouverneur du Sénégal m'encouragea à persévérer dans mon idée, et un an après, à la fin de 1886, grâce à son appui, M. Flourens, ministre des affaires étrangères, et M. de la Porte, sous-secrétaire d'État aux colonies, me confièrent l'importante reconnaissance géographique de la boucle du Niger et la mission politique de relier nos établissements du Soudan français au golfe de Guinée.

Ce n'est pas chose facile que d'organiser une mission qui doit durer deux ans au minimum.

Je voulais marcher seul, avec le personnel le moins nombreux possible. Pour cela, il fallait me constituer une pacotille peu volumineuse, où cependant toutes les industries seraient à peu près représentées. Dans ces régions, l'échange direct n'existe pas; lorsqu'on veut faire un achat, il faut transformer les objets de la pacotille en monnaie courante acceptée dans le pays, puis acheter l'objet qu'on désire.

Pour mener à bien ma mission, deux routes s'offraient à moi : celle du Soudan français et celle du golfe de Guinée. Voici les raisons qui m'ont fait opter pour la voie Sénégal-Niger-Bammako :

1° Impossibilité de se porter à Assinie ou Grand-Bassam autrement que par des vapeurs anglais, et inconvénient d'éveiller ainsi l'attention sur mes projets de pénétration vers une région convoitée depuis longtemps par l'Angleterre;

2° Insuccès constant des explorations faites vers l'intérieur en partant du golfe de Guinée;

3° Renseignements trop vagues sur les voies de pénétration vers l'intérieur;

4° Difficulté de recruter une escorte de gens connus et dévoués;

5° Impossibilité, en partant du golfe de Guinée, de faire usage d'animaux porteurs, et obligation d'avoir recours à des noirs, qui, s'ils se révoltaient ou se mettaient en grève, me forceraient à rebrousser chemin;

6° Avantage, en traversant le Soudan français, de pouvoir emmener des hommes dévoués et dont je connaissais les langues et dialectes.

Enfin, la traversée du Soudan français et des États de Samory semblait surtout avoir cet avantage de marcher longtemps et assez loin vers l'intérieur sous la protection de chefs avec lesquels nous sommes en relation.

Le 18 février 1887, tous mes achats étaient terminés, et le 20 je m'embarquais à Bordeaux, sur le paquebot la *Gironde*, emportant avec moi toutes mes provisions et marchandises. Le 28, j'étais à Dakar, où je ne restai que le temps nécessaire au transbordement de mes bagages du quai au chemin de fer, et je partais pour Saint-Louis.

Malgré toute la hâte que j'avais de me mettre en route, je dus rester à Saint-Louis onze jours; en cette saison, où il n'y a presque plus d'eau dans le fleuve, les départs ne sont pas fréquents. M. Genouille, gouverneur du Sénégal, fit tout ce qu'il était possible pour me rendre moins pénible mon voyage vers Kayes. Sur ses ordres, un chaland, muni d'une baraque en planches avec véranda, fut installé à mon intention. Il devait servir à ramener des malades à Saint-Louis, le cas échéant.

Le 12 mars au matin, je quittai donc Saint-Louis sur mon chaland, remorqué par le *Médine*, qui portait des approvisionnements et le courrier de France. J'emportais les vœux de réussite du gouverneur et ceux de nombreux amis qui étaient venus jusqu'au bateau me serrer la main.

Le 22 mars j'étais à Saldé, le 31 à Matam. Le mois d'avril amena des vents favorables; ma toile de tente servait de *vire* (voile), comme disent les Ouolofs, et nous gagnions 1 à 2 milles par jour environ.

C'est dans la nuit du 4 au 5 avril qu'eut lieu la première tornade sèche; le vent sévit avec violence, et notre chaland, mal mouillé, remonta le courant pendant environ 500 mètres. L'ancre traînant au fond de l'eau, je craignais de la voir s'empêtrer dans quelque bois mort, mais il n'en fut rien et ce bain n'eut pas de suites fâcheuses.

Le 9 avril, après plusieurs tentatives pour franchir les bancs de Moudiéri, je dus y renoncer et me rendre par terre à Bakel.

Le lendemain M. Largeau, commandant du cercle de Bakel, eut l'amabilité d'envoyer de petites embarcations à Moudiéri pour y prendre mes bagages.

Secondé par les camarades en garnison au poste et les traitants de Bakel, j'acquis dix-huit ânes en échange d'armes et de guinée[1] et j'engageai un peu de personnel.

Les traitants de Bakel sont, pour la plupart, des Ouolofs de Saint-Louis; ils savent presque tous lire et écrire le français; un d'entre eux, Boly Katy, a même fréquenté pendant quelque temps une institution à Bordeaux. Les autres ont appris ce qu'ils savent à l'école des otages de Saint-Louis, créée par le général Faidherbe quand il était gouverneur du Sénégal. Leur concours m'a été précieux. Ce sont eux qui m'ont fait confectionner les petits sacs (*tarfadé*) qui servent de bât, et brêler par leur personnel mes bagages à la manière des ballots de gomme des Maures.

Ils m'ont initié à mille petits détails utiles à connaître; je leur adresse ici tous mes remerciements, et à mon ami Boly Katy en particulier.

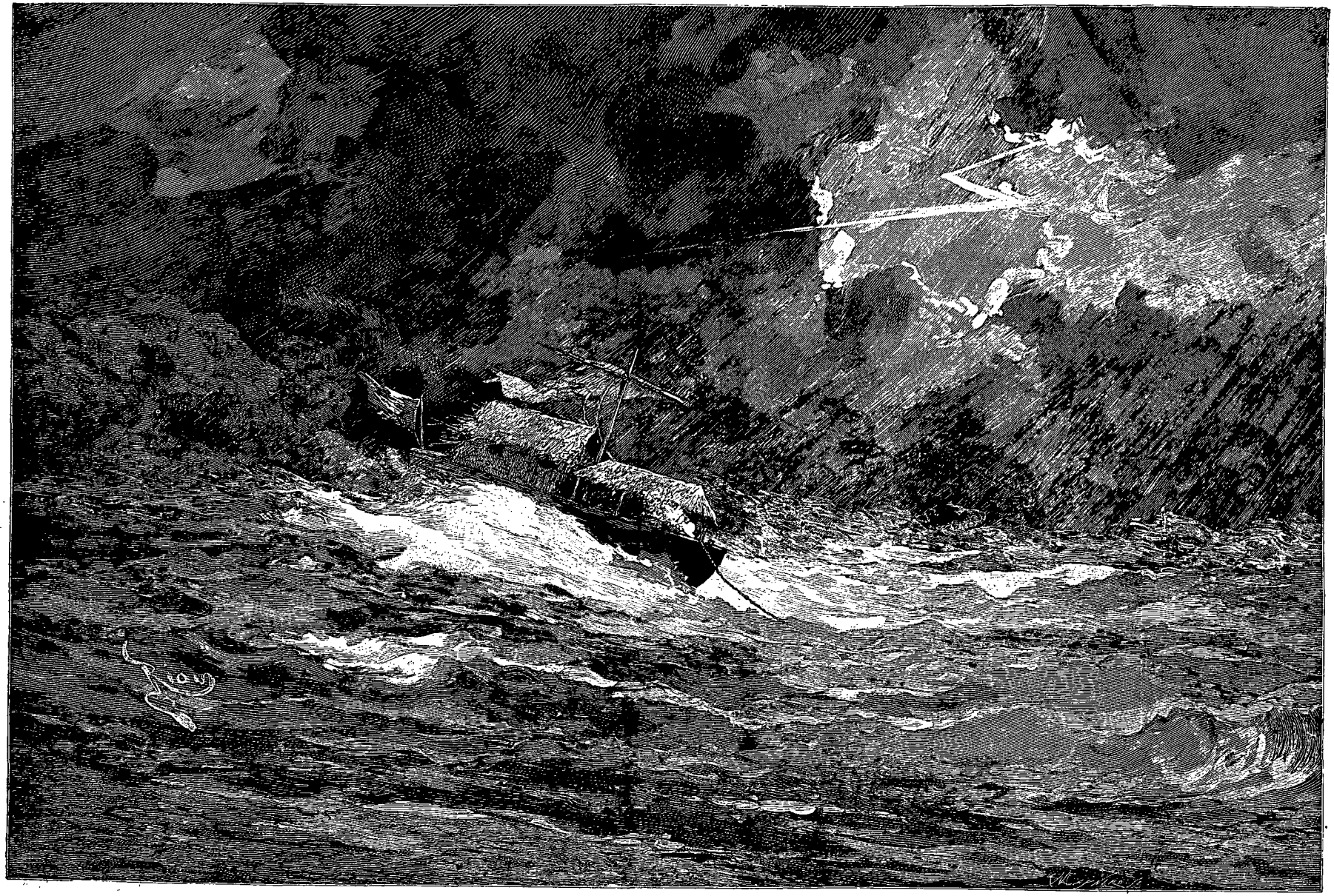
Ce sont de bons Français, ils se sont vaillamment battus lors de l'attaque de Bakel par Mahmadou Lamine; quelques-uns d'entre eux ont reçu à cette occasion des médailles d'honneur du ministre de la marine.

Arrivé à Médine le 29, j'étais prêt à me mettre en route quelques jours après; le commandant Monségur, commandant de Kayes, m'avait facilité le recrutement de mon personnel en me cédant tous les manœuvres qui me convenaient et que je choisis exclusivement parmi les individus originaires de la rive droite du Niger et des pays mandé.

Le colonel Gallieni, commandant supérieur du Soudan français, ne tarda pas à arriver à Kayes. Il me mit

1. Cotonnade légère teinte à l'indigo et fabriquée à Pondichéry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le chaland pendant la tornade. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussitôt en possession d'une lettre de recommandation pour l'almamy Samory, dont j'avais à traverser les États, et d'une autre adressée à tous les chefs que je pourrais rencontrer dans mon voyage. Il m'y présentait comme un ami, désireux d'entrer avec eux en relations d'amitié et de commerce.

Le colonel eut la bonté de me mettre au courant de tout ce qui pourrait m'intéresser et me communiqua les derniers traités qu'il venait de signer. A Kayes j'eus la bonne fortune de rencontrer mon ancien palefrenier Moussa Diawara, qui de suite demanda à m'accompagner; comme j'avais été très content de lui pendant mon séjour ici en 1884-1885, je m'empressai de l'enrôler en lui faisant cadeau d'un fusil à pierre à deux coups, ce qui mit le comble à son bonheur.

Bien pourvu et muni de tout ce qui est nécessaire pour un voyage de dix-huit mois à deux ans, je m'acheminai vers le Niger et quittai Médine le 14 mai. Je suivis notre route de ravitaillement et arrivai à Bafoulabé le 18, à Badumbé le 24 et à Kita le 1er juin, donnant dans chaque poste deux jours de repos à mes animaux afin de ne pas les surmener.

J'avais prié par dépêche le commandant de Kita d'apprendre mon arrivée à mon ancien domestique, Diawé, un Fofana de Dogofili, en qui j'avais la confiance la plus absolue. En arrivant à Boudofo, je l'aperçus de loin qui accourait en me disant : « *Bonjour, ma lieutenant, moi qui venir de suite pour servir toi, parce que moi qui trop content pour toi.* » Ce pauvre garçon était tout heureux de me revoir et de m'accompagner.

Moussa Diawara et Diawé. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Le 21 juin j'étais à Bammako. Partout à mon passage dans les postes je reçus l'accueil le plus cordial et j'emportai les vœux de tous les camarades pour le succès de ma mission.

En arrivant à Bammako, je m'informai d'abord de ce qui se passait chez nos voisins de la rive droite du Niger.

Voici quelle était la situation :

1° Ahmadou, sultan de Ségou, venait de signer, avec le colonel Gallieni, un traité par lequel il plaçait ses États sous notre protectorat. Il était à Nioro, dans le Kaarta, et coupé du Ségou par les Bambara du Bélédougou. Son fils Madané gouvernait à Ségou-Sikoro; il était en guerre contre les Bambara, commandés par Karamoko Diara, frère d'Ali Diara, ancien roi de Ségou.

2° Samory, comme on le sait, venait également de signer avec nous un traité, plaçant ses États sous notre protectorat. Lui, ses frères et son fils Karamoko étaient partis en guerre contre Tiéba, chef du Kénédougou et du Ganadougou, rive droite du Bagoé.

Si Madané me laissait passer, ce qui était plus que problématique, puisque son père était absent et que, deux fois déjà, Ahmadou avait imposé des séjours forcés à nos envoyés (à Mage en 1862 et à la mission Gallieni en 1880), je tombais, en sortant de ses États, dans les États des Bambaras.

Si ces derniers, que nous avons toujours soutenus contre les Toucouleurs de Ségou, apprenaient que nous avions conclu un arrangement avec leurs ennemis, ils ne me laisseraient jamais passer. Or Ahmadou, très fier d'avoir traité avec les Français, s'empresserait de le leur faire savoir pour leur en imposer. La situation était loin d'être brillante de ce côté.

Samory, d'autre part, est, dit-on, bien disposé pour nous; il a parfaitement reçu nos envoyés et signé tout ce qu'on lui a présenté.

J'optai donc pour le passage chez Samory. Mes instructions, que je relisais avec soin, me prescrivaient de profiter des bonnes dispositions de l'almamy à notre égard. Enfin une autre raison l'emportait sur tout le reste : je me disais, bien justement, que ce dernier parti me promettait une plus ample récolte d'itinéraires par renseignements qu'un passage chez Madané.

Si, comme je me le proposais, je réussissais à passer à Ténetou et à Tengréla, cela me permettait :

1° Dans mon voyage du nord au sud vers Ténetou, de relier partout mon itinéraire à nos points connus du Niger, Kangaba, Kéniéra, Tiguibiri, Kankan et même Bissandougou et Sanankoro que la mission Péroz venait de visiter, et cela sans trop d'inexactitudes, puisque la distance me serait connue et que les erreurs que je pourrais commettre ne porteraient qu'entre les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieux intermédiaires (distance d'un village à l'autre).

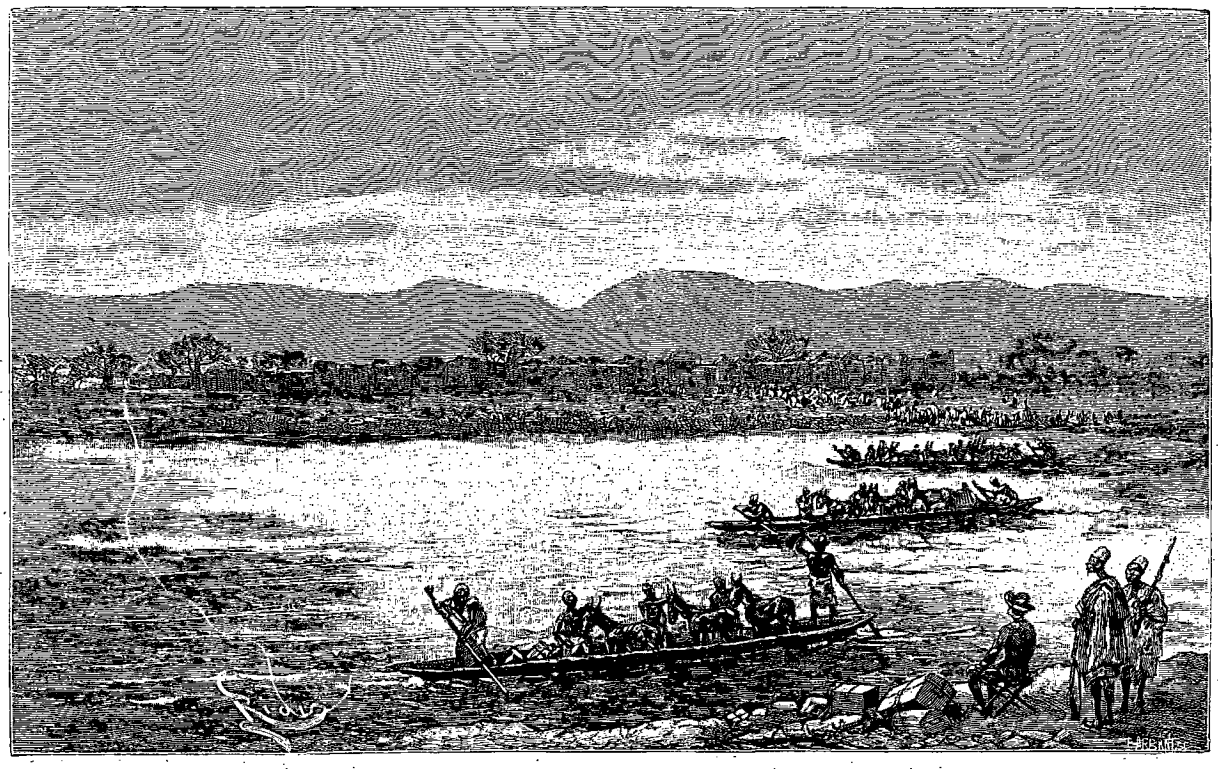
2° Dans mon voyage de l'ouest à l'est-sud-est vers Tengréla, je pourrais faire le même travail avec autant de sécurité sur les points Koulikoro, Nyamina, Ségou, Sansanding et Djenné.

3° Si plus tard j'avais à remonter vers le nord, à Djenné par exemple, il serait encore intéressant de recouper les itinéraires précédents en opérant sur Bammako, Koulikoro, Nyamina et Ségou.

Après avoir pris auprès des indigènes quelques renseignements sur la route que j'avais à suivre pendant mes premières étapes, je fixai la date du départ au 30 juin, sept jours après la fête de la cessation du jeûne des musulmans, petite fête, célébrée le premier jour du mois de *choual* qui suit celui de ramadan. Le 30 au matin, après avoir pris congé des camarades du poste de Bammako, je m'acheminai donc vers le Niger, sur les bords duquel mon personnel était déjà arrivé.

Le chef des *somono* avait réuni les quatre meilleures pirogues, et le passage commença aussitôt. Tout était terminé en trois heures.

Les pirogues étaient toutes en *cailcédra* (acajou indigène) et composées de trois parties reliées ensemble à l'aide d'une couture faite avec de la corde; les fissures étaient calfatées avec de vieux linges et de la terre glaise. Les embarcations avaient de 9 à 10 mètres, et portaient à chaque voyage environ 1000 kilogrammes. Les ânes sont placés dedans (trois dans chacune, tenus chacun



Passage du Niger. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

par un homme). Le trajet étant de quinze minutes, ces animaux ne peuvent l'effectuer à la nage comme les chevaux et les bœufs. Chaque pirogue est manœuvrée par deux hommes, un à l'arrière et un à l'avant; tous les deux sont armés de perches en bambou et de pagaies, la perche ne servant que tout à fait sur les bords.

Le fleuve a en ce moment 750 mètres de largeur et un très fort courant; le passage s'effectue cependant sans incidents; mes hommes baptisent les ânes au milieu du fleuve, en leur mettant un peu d'eau sur le front; c'est, paraît-il, un usage des Dioulas[1].

Le reste de la journée fut employé à boucaner la provision de viande et à confectionner des muselières (*dion*) pour les ânes, afin de les empêcher de brouter les récoltes dans les sentiers très étroits et éviter ainsi des difficultés avec les habitants.

1er juillet. — Nous nous mettons en route de bonne heure, et, aussitôt après avoir traversé les ruines de Sarakoroni, nous commençons à gravir les petites collines ferrugineuses qui bordent la rive droite du Niger. Le point le plus élevé qu'on atteint est à peine à 50 mètres au-dessus de la plaine; arrivé sur le plateau, on voit cette ligne de collines se prolonger vers le nord-nord-est; au loin se dresse, en forme de bonnet de police, le point culminant de cette région, le Talikouou, qui domine Dioumansonnah. Au pied de ces collines et sur l'autre versant, on voit les ruines de Kalaba, que nous traversons quelques minutes après. Kalaba, à en juger par ses ruines, était un très gros village; son chef commandait sept villages, aux environs. Ce pays,

1. *Peuple de race mandé, qui fournit beaucoup de marchands.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

appelé Bolé, vivait en paix avec ses voisins, les Bambaras, et reconnaissait l'autorité d'Ahmadou de Ségou. Dans le courant de 1883. Kémébrama, qui s'appelait à cette époque Fabou, et qui est frère de l'almamy Samory, détruisit, le même jour, Banancoro, Sénou, Kola et Kalaba, dont le chef fut pris et décapité.

En quittant Kalaba, on traverse un grand plateau ferrugineux, boisé d'arbres rabougris, d'essences analogues à ceux de notre Soudan; par-ci par-là on en rencontre de beaux, surtout près des ruines de Kola et de Sénou.

Ce dernier village, où je passe la journée, est une ruine dans laquelle vivent deux familles, en tout vingt personnes. Il n'y a ni poules ni bétail, et ces malheureux sont dans la misère la plus profonde; la grande quantité de détritus de fruits jetés partout prouve que depuis longtemps ils se nourrissent exclusivement de *ntaba*, de *saba* et de *ban*.

Le *ntaba* est une sorte de ficus qui atteint les mêmes dimensions que la plupart des autres variétés de cette même famille; ses feuilles, qui sont très grandes (de 20 à 25 centimètres), le font rechercher pour abriter les campements. Le fruit est une cosse en forme de croissant, il commence à mûrir en juin et renferme quatre ou cinq gros haricots à noyau, d'une couleur rose; ce noyau baigne dans un jus très sucré, dont les indigènes sont friands. Une double allée de ces arbres entoure le poste de Bammako.

Le *saba* n'est autre que la liane-caoutchouc; son fruit, qui est de la grosseur d'une belle pêche, renferme une douzaine de petits noyaux entourés d'une chair filandreuse, mais très juteuse. Les Européens préfèrent ce fruit au ntaba, parce qu'il rappelle un peu comme goût la cerise aigre.

Le fruit du *ban* ressemble par sa forme, ses dimensions et sa couleur à notre pomme de pin. Le ban est une espèce de palmier qui ne pousse qu'au bord des marigots et dans les endroits très frais. Son fruit, qui vient en régimes, renferme un noyau enveloppé d'une chair blanche très amère, que les indigènes mangent en temps de disette. Les branches, qui commencent au sol, sont employées à construire les charpentes des toits des cases, et des paniers ou châssis servant aux transports, connus sous le nom de *bouakha*. Avec les feuilles on confectionne des chapeaux, des nattes, des sacs à marchandises; enfin, avec la branche sèche et fendillée, on fait d'excellentes torches. C'était de celles-ci que nous nous servions généralement en route, tant pour nous éclairer le matin et charger les animaux que pour nous guider dans les fortes obscurités.

A mon arrivée à Sénou, je demandai à quel chef je devais m'adresser pour faire parvenir ma lettre de recommandation à l'almamy. On me répondit que ce territoire était commandé par Famako, qui résidait habituellement à Tenguélé, près de Ouolosébougou, mais qu'il était en ce moment à la guerre et qu'à Ouolosébougou seulement je trouverais un chef à qui parler.

La proximité de la frontière soumet cette région aux incursions des pillards venant des territoires soumis à Madané.

2 juillet. — L'étape de Sénou à Sanancoro est peu fatigante; le terrain est plat et sablonneux; je remarque qu'il y a beaucoup de *cés* (arbre à beurre) dans cette région; mais, en revanche, ni baobab, ni ronier, ni tamarinier.

Près des ruines de Banancoro il faut traverser un petit marigot de 2 mètres de large, mais qui est très profond en cette saison, et dépourvu de pont. On doit décharger les animaux. Aussitôt après, on entre dans les cultures de Sanancoro, qui s'étendent fort loin. Beaucoup d'entre elles sont en friche, et restent inexploitées faute de bras, Sanancoro contenant à peine aujourd'hui 300 habitants, tous Bambaras Sokho et Dambélé.

Dans l'intérieur du village il y a deux petites places carrées et entourées de cases bambara assez originales par leur ornementation. Je donne un croquis de celles qui m'ont paru le mieux ornementées.

Aucune d'elles ne fait l'office d'habitation, mais dans la journée elles servent de lieu de réunion aux oisifs. Dans le creux d'une des cases sont disposés des rondins en bois qui servent de sièges aux spectateurs les jours de tam-tam.

3 juillet. — Près des ruines de Banancoro on trouve le chemin de Cisina à Tadiana, suivi par la mission Gallieni en 1880; à cette époque on évitait de passer à Dialacoro et ce chemin-là était très fréquenté. Aujourd'hui, pour le trouver, il faut savoir qu'il existe; il n'est plus frayé, toutes les communications de Cisina à Tadiana se faisant par Dialacoro.

Dialacoro est un très gros village. Famako, qui commande en temps ordinaire cette région, y habite quelquefois. Actuellement on n'y compte pas plus de 150 habitants, tous Bambaras Samanké. Le reste de la population est parti au moment de la conquête du pays par Samory. Une partie est allée se fixer à Kintan et Kéréla dans le Ségou, l'autre à Farako dans le Baninko.

Tous les hommes valides sont en guerre; les rares jeunes gens qui sont ici sont des blessés, ou des convoyeurs, ou bien encore des déserteurs.

4 juillet. — En quittant Dialacoro, on trouve une série de plateaux ferrugineux à végétation rabougrie, coupés par de petits bas-fonds marécageux dans lesquels sont les villages de Bananzolé et de Marako. Les *tatas* (enceintes) de ces deux villages sont mal entretenus, ce sont presque des ruines. Les habitants, tous Samanké, ont fourni 30 guerriers.

Dounkourouna, où je fais étape, et ses environs sont d'un aspect désolé. Il n'y a ni bétail, ni poules, même pas de gibier; on a toutes les peines du monde à trouver des tourterelles, qui d'ordinaire affluent près des lieux habités. Un demi-litre de mil vaut en cauris 60 centimes.

Le chef de ce village m'informe que l'almamy est pré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

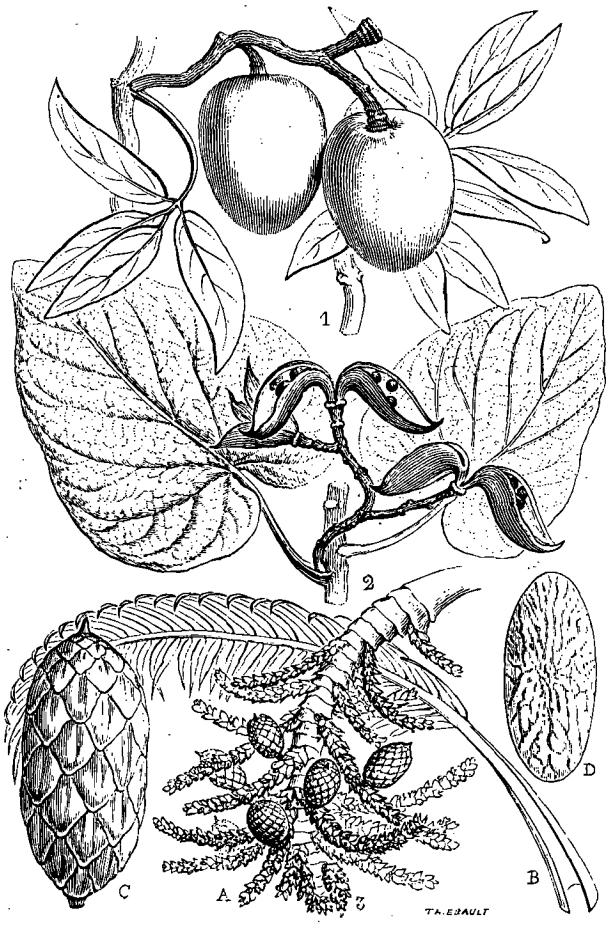
venu de mon arrivée par un courrier parti de Dialacoro le jour de mon entrée à Sénou.

5 juillet. — A Ouolosébougou je fus reçu par Founé Mamourou, un Malinké Kaméra qui remplissait les fonctions de *dougoukounasigui* (délégué de l'almamy); il demanda dans quel village j'avais l'intention de camper, et sur ma requête fit immédiatement percer une porte dans l'enceinte; cela m'évitait de faire le tour du village pour me rendre de ma case sur la place du grand marché. Sur les quatorze cases que comporte le groupe dans lequel je demeurais, il n'y a que six habitants; les douze cases qui restent sont, ou en ruines, ou inoccupées. Tous les villages que j'ai traversés en sont là. Les cinq sixièmes de la population ont disparu depuis que le pays est sous la domination de l'almamy Samory.

Vers midi je reçus la visite des quatre personnages les plus influents de la région, pour le moment. Le premier, Kali Sidibé, chef de Faraba et du Tiaka, remplace Famako dans le commandement de la région. Le second, Fagimba, chef de Mpiébougoula, est parent d'une femme de l'almamy; il a accompagné Karamokho jusqu'à Saint-Louis. Les deux autres sont le chérif, Toucouleur du Ségou, qui sait un peu lire et écrire l'arabe, ce qui le fait considérer dans la région comme un savant, et l'almamy de Tenguélé, petit chef qui avait jadis un commandement et jouissait d'une certaine influence dans le Ouassoulou.

Ces quatre hommes étaient accompagnés de leurs *griots*[1] et de chefs des environs, dont la curiosité avait été mise en éveil par l'arrivée d'un blanc; tous ceux qui possédaient un cheval dans un rayon de 40 kilomètres étaient là; les sofas de Ouolosébougou avaient pour la circonstance pris les neuf chevaux qui étaient à vendre dans le village. En tout ils étaient trente-deux cavaliers, dont douze avaient des montures passables, et encore! Les vingt autres étaient des squelettes incapables de donner quoi que ce soit et tout au plus bons à être conduits chez l'équarrisseur.

Kali, lui, arrive au petit galop; il est bien monté; son cheval est de petite taille, mais il a de la vigueur: derrière lui suit au pas de course un peloton de vingt-six hommes à pied; ils se tiennent groupés sans ordre, le fusil sur l'épaule gauche, la main tenant l'arme à la poignée. Kali s'arrête brusquement devant moi en levant son sabre en l'air, et ses vingt-quatre guerriers, ruisselant de sueur, font le simulacre de tirer en l'air en poussant des cris de bêtes féroces. Ils n'ont pas d'uniforme, un seul porte une culotte en guinée. Quelques-uns ont un sabre retenu par un cordon de laine rouge; ils portent chacun un *doroké*[1] qui a été blanc jadis, mais qui est d'une saleté repoussante. Ils sont coiffés de bonnets de toutes couleurs et de différents types; une partie d'entre eux n'ont aucune coiffure, mais ils ont les cheveux disposés d'une façon particulière : tête rasée avec une petite touffe de cheveux laissée sur le sommet de la tête et agrémentée d'amulettes; deux autres touffes de chaque côté de la tête et une dans la nuque complètent cette coiffure d'ordonnance.



1. Saba, rameau fructifère (feuilles et fruits).
2. N'taba (*Sterculia*), feuilles et fruits.
3. Ban (*Sagus vinifera*). { A. Portion de régime avec fruits. C. Fruit. B. Feuille. D. Graine.

Dessin d'A. Faguet, d'après les croquis de l'auteur.

Il y a parmi ces guerriers des gamins de quinze à seize ans, je pourrais dire qu'ils y sont en majorité. Somme toute, ce que je viens de voir est une bande que j'estime tout au plus bonne à épouvanter les femmes et les enfants, et à faire prisonniers des gens sans défense.

Les exercices terminés, tout le monde s'assied et se range en demi-cercle autour de Kali. Ce Ouassoulounké est un bel homme; au premier abord il a la figure sympathique, mais en le regardant bien on devine en lui un être dissimulé et rampant. Kali souffre encore d'une blessure qu'il a reçue à l'avant-bras gauche au combat du marigot de Kokoro (colonne du commandant Combes en 1885).

Quand il apprend que je voyage seul, sans médecin, il ne dissimule pas son étonnement; son entourage et lui se mettent à pousser une série d'exclamations se

1. Caste de chantres et de musiciens, qui chantent les louanges des chefs.

1. Sorte de blouse, de *gandoura* en cotonnade blanche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

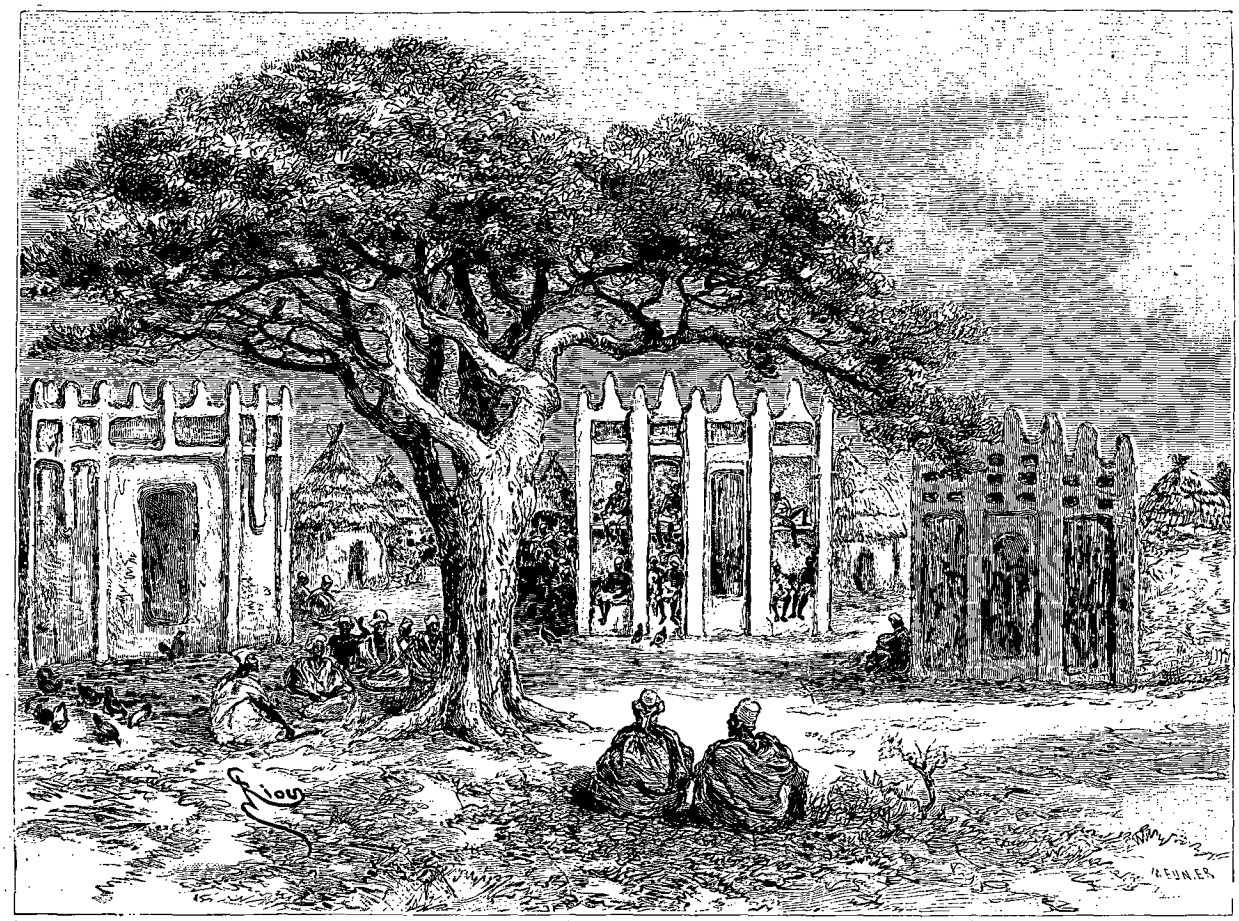
traduisant par : « *Allah akbar!* (Dieu est grand!) » ou encore *Kavakou*, qui équivaut à notre « Est-ce possible! », mais dont la traduction exacte veut dire : « Le maïs est mûr ».

Après les salutations d'usage je lui donne quelques explications sur le but de mon voyage et l'informe que je suis porteur d'une lettre de recommandation pour l'almamy; je le prie de vouloir bien la lui faire parvenir le plus tôt possible, et lui parle également de mon intention de pousser jusqu'à Ténetou pour y attendre la réponse de l'almamy.

Kali et ses gens se retirent pendant environ une demi-heure pour délibérer et reviennent. Je lui donne mon pli; il l'ouvre, le fait lire par le chérif, qui met une demi-heure pour le déchiffrer, une heure pour le recopier et y ajouter quelques observations. La lettre est ensuite remise sous enveloppe et donnée devant moi à un courrier.

Kali me conjure de ne pas partir : il y va de sa tête; l'almamy étant très sévère, il craindrait de lui déplaire en me laissant pousser jusqu'à Ténetou, et me promet que je ne manquerai de rien pendant mon séjour ici.

La réponse doit me parvenir dans vingt jours au



Types de cases bambara (voy. p. 6). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

maximum, les courriers mettant sept jours pour faire ce trajet à l'aller.

Je suis contrarié d'être déjà arrêté, mais, comme je le prévoyais un peu, j'en prends vite mon parti.

Ténetou me tentait beaucoup : j'avais une lettre de recommandation pour un grand marabout qui y habite et qui avait beaucoup voyagé. Son fils, El-Hadj Mahmady, qui était précisément de passage ici, vint me voir.

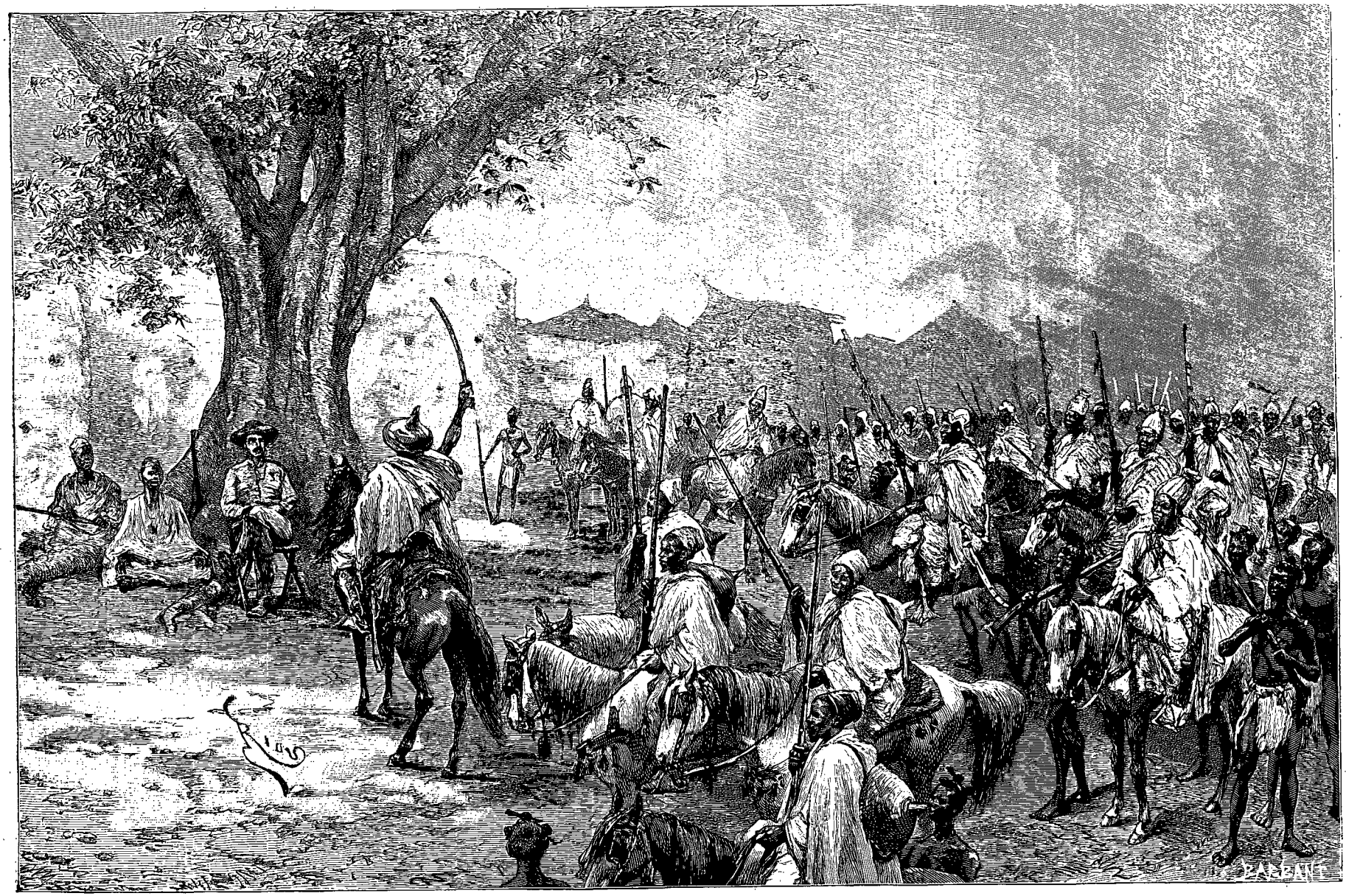
Ce jeune homme a accompagné son père à la Mecque; il est très bien élevé, et me dit que « les regrets sont pour son père, qui a eu d'excellentes relations avec les chrétiens; que c'est avec plaisir qu'il m'aurait donné des renseignements sur le pays à traverser et que ce sera un véritable chagrin pour El-Hadj de ne pouvoir s'entretenir avec un chrétien et un homme instruit ».

Je le quitte en le priant de saluer son père de ma part et lui promets de passer à Ténetou si l'almamy m'autorise à traverser ses États.

Ouolosébougou se compose de trois villages : Ouolosébougou proprement dit, où se tiennent un marché quotidien et un marché hebdomadaire le vendredi; Ténétoubougoula, qui a un petit marché quotidien où l'on vend les chevaux; et enfin Dabibougou, qui n'est plus qu'une ruine, habitée par trois ou quatre familles.

Ces villages ont un aspect misérable : sur cinq cases, il y en a une d'occupée; les rues sont sales, pleines d'im-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée de Kali Sidibé à Ouolosébougou (voy. p. 7). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mondices; dans les cases détruites on a déposé des ordures, ou planté du maïs.

Le jeudi soir, veille du grand marché, un crieur prévient qu'il est interdit d'aller faire ses besoins sur la place du marché (*sic*).

C'est en vain que j'essaye d'assainir mon campement et de tenir propre ma case en faisant mastiquer le sol avec de la terre glaise mélangée à de la bouse de vache, comme font les indigènes; il sort des asticots blancs de partout.

C'est un peu ce qui arrive dans tous les villages dont les cases sont construites en terre. Quand il n'y a pas d'argile à leur portée, les indigènes prennent dans le village même de la terre, qui renferme déjà des matières en décomposition, puis avec de l'eau croupie et pourrie ils en font un mortier et des briques; le tout répand une odeur infecte et fétide.

C'est surtout dans les habitations, dont les miasmes sont empestés, que l'Européen attrape la fièvre; il vaut bien mieux, si c'est possible, camper en plein air que d'habiter de semblables lieux. La case en paille vous abrite moins, c'est vrai, mais elle est généralement plus saine, par la raison bien simple qu'elle pourrit rapidement et que tous les ans ou à peu près on est forcé de la remettre en état en prenant des matériaux neufs.

La population de ces deux villages, qui était composée de Bambaras Samanké, comme tout le Djitoumo, s'est entièrement transformée à son désavantage par son contact avec les captifs. Les quelques hommes qui sont ici semblent encore avoir un peu de vigueur, mais les enfants et les femmes surtout sont des êtres repoussants. J'ai vu des enfants n'être plus que des pièces d'anatomie; du reste, quand on aperçoit leur mère, on se demande comment une créature semblable est capable de mettre au monde un être humain.

Chaque fois que je reviens du village, je suis écœuré : on y voit des enfants chercher leur nourriture dans les fumiers, des grandes personnes couvertes de vilaines plaies, des femmes goitreuses, et rien que des visages souffreteux et marqués de la petite vérole. Dans quelques villages on vaccine en prenant le virus dans les pustules du malade et l'on fait la piqûre au bras comme en Europe. Mais les noirs ne connaissent pas le vaccin de la vache.

Un de mes domestiques m'a raconté avoir vu un jour une femme noyer son petit enfant. Je refusais de croire à cette monstruosité et m'en allai voir Founé Mamourou pour lui demander si le crime dont on accusait cette malheureuse avait été réellement commis par elle. Il m'emmena vers la femme, qui était enfermée dans une case du village; elle m'avoua avoir volontairement jeté son enfant à l'eau pour éviter qu'il ne mourût de faim : « Je n'ai rien à manger, me dit-elle, le lait me fait défaut, et je ne puis voir mon enfant souffrir : cela me fait trop de peine. Si l'on ne me tue pas, je me jetterai aussi à l'eau. »

Quelle différence avec nos villages ouolofs, où le tam-tam résonne une partie de la nuit et où, à trois heures du matin, tous les pilons à couscous troublent votre sommeil! Ici rien de tout cela : la misère a abruti ces pauvres gens; ils ne ressentent plus ni joie ni douleur; c'est à peine si on les voit se préparer quelque nourriture.

Les marchés journaliers de Ténétoubougoula se tiennent sur deux petites places et se prolongent chacun dans une ruelle étroite, plus sale peut-être que le reste du village. Le tout est rangé par petits lots, se vendant de 10 à 80 cauris : pour 20 francs on achèterait tout le marché.

C'est dans les cases que se fait le commerce de captifs, de sel et de kolas, de guinées et cotonnades. Il n'y en a dans les deux villages qu'une dizaine de pièces en tout. Les marchands de sel vont dans les cases s'entendre avec les marchands de kolas, et au bout de plusieurs visites le marché se conclut. Quelquefois, mais très rarement, le marchand de captifs (*diontigui*) fait le tour du marché avec deux ou trois malheureux, non vêtus, mais bien enduits de beurre de cé. Après quelques *ini-tié* (bonjour) on s'abouche, on va débattre le prix et faire choix de la marchandise dans la case.

Pour la vente et l'achat des chevaux, c'est moins compliqué : il n'y a qu'un acheteur, c'est l'almamy. A-t-il besoin d'un ou de plusieurs chevaux, il envoie un sofa conduire sept, huit, neuf ou même dix captifs par cheval à Sory, dougoukounasigui, résident de Ténétoubougoula, et lui donne l'ordre d'acheter; ce dernier débat les prix et achète pour le compte de l'almamy. Le marché terminé, le sofa conduit le cheval à son maître.

Actuellement un cheval commun vaut huit ou neuf captifs.

8 juillet. — C'est aujourd'hui vendredi, jour du grand marché à Ouolosébougou. Founé Mamourou, qui vient me voir, me dit que ma présence ici va attirer beaucoup de monde des environs. Vers huit heures du matin, les vendeurs commencent à arriver; à onze heures le marché bat son plein.

Les petits articles sont, en général, toujours vendus; il en est de même du sel, du beurre de cé, des kolas, dont une bonne partie est enlevée à la fin de la journée. Mais il n'en est pas de même du bétail (bœufs, chèvres, moutons), des ânes, des fusils et des étoffes; j'ai rarement vu vendre plus de deux ou trois têtes de bétail, un fusil, quelques coudées de guinée. Le petit bétail vient du Ségou par la route de Fougani-Dioummansonnah et Bougoula. Les bœufs et ânes sont des animaux porteurs mis en vente par des marchands qui ont été malheureux dans leurs opérations. Les chevaux et le sel sortent des marchés du nord du Bélédougou, Banamba, Touba, Sokolo, Gombou, et passent en transit à Bammako. Les fusils sont de fabrication belge, ils arrivent de Sierra-Léone, ainsi que le calicot blanc. La guinée bleue seule vient de Médine. Nous ne sommes donc presque pour rien dans le modeste chiffre d'affaires qui se traite à Ouolosébougou.

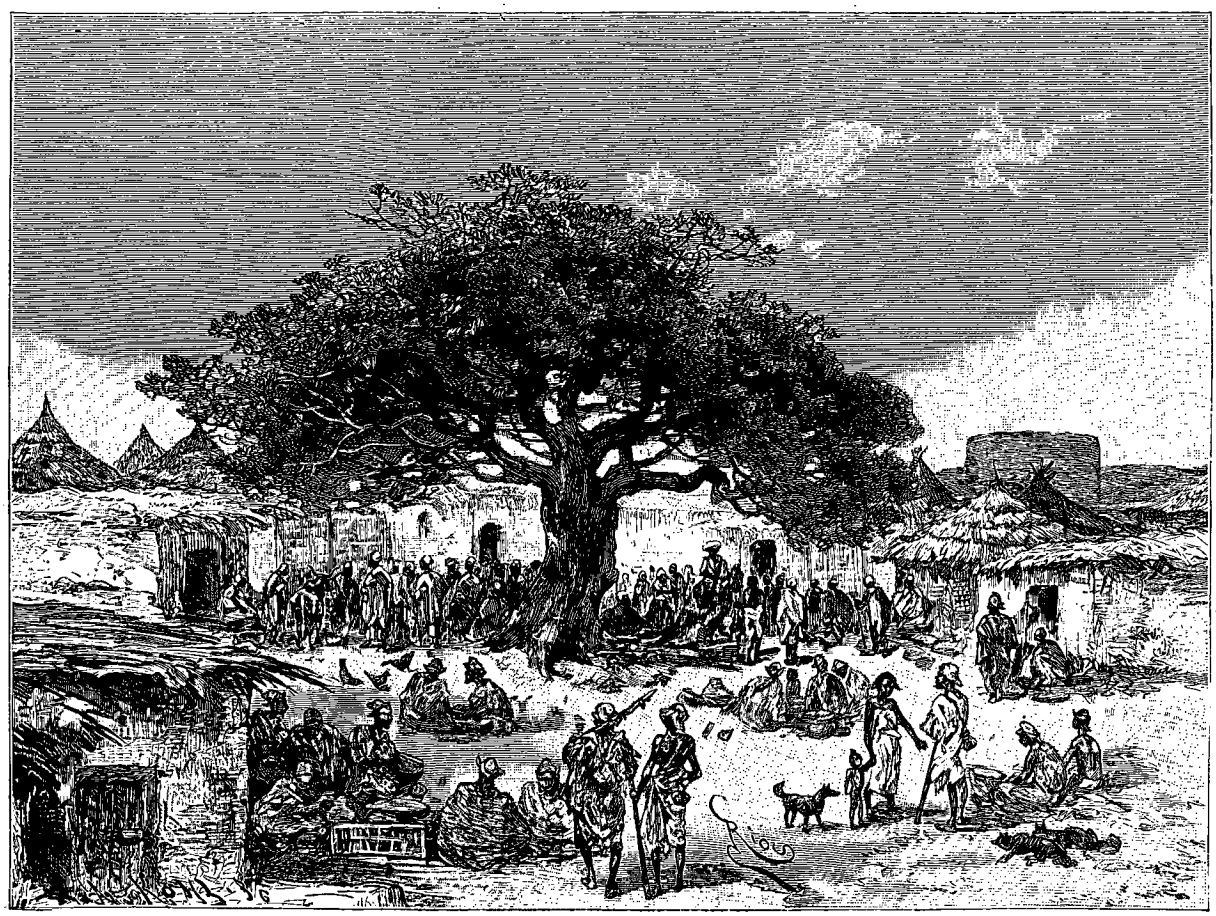
Je résolus de mettre à profit mon séjour dans ce lieu en amassant le plus grand nombre possible d'itinéraires et de renseignements; aussi, dès le lende-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

main, j'allai me promener à cheval dans les villages des environs, afin d'en relever l'emplacement ; je dus malheureusement cesser ces promenades quotidiennes sur les observations de Founé Mamourou, qui essaya de me persuader que je causais une grande terreur dans la région, que les gens du pays me croyaient venu pour leur faire la guerre, et que déjà beaucoup de femmes étaient parties à la colonne pour se mettre en sûreté. Tout cela était absolument faux ; ce qu'il y avait de vrai, c'est qu'on voulait m'empêcher de prendre des renseignements.

En quittant Médine, j'avais 18 âniers, 2 domestiques, 1 chef de convoi et 6 porteurs : au total, 27 hommes. Depuis plus d'un mois que ces gens-là servent auprès de moi, chaque ânier commence à savoir conduire deux ânes ; de plus la vie est assez chère ici, aussi ai-je renvoyé une partie de mes hommes, ne conservant que les bons. Mon personnel aujourd'hui ne se compose que de dix âniers non armés, d'un cuisinier, d'un palefrenier qui me sert en même temps de domestique, et de mon fidèle Diawé qui, comme homme de confiance, est investi d'une autorité sur les autres. Ces trois derniers indigènes seuls sont armés de deux fusils Beaumont et de mon fusil de chasse.

La population des trois villages se compose de 340 ha-



Marché de Ouolosébougou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

bitants de population fixe, et de 200 de population flottante, dont environ 80 marchands et 120 captifs.

Ce n'est pas parmi ces gens-là, qui vivent dans la terreur, que je pouvais trouver des auxiliaires. Dans ce pays, pour un oui ou un non on vous coupe le cou, sans autre forme de procès. Les pauvres Bambaras, dont la condition est très malheureuse, sont les parias de la société ; ils font toutes les corvées, et sont commandés par le premier venu d'une autre nationalité. Ces braves gens nous considèrent un peu comme leur futur libérateur ; d'instinct ils aiment le blanc, et je ne cache pas qu'ils m'inspirent beaucoup de sympathie. Quoique je ne me sois jamais ouvert auprès d'eux, pendant tout mon séjour ils n'ont cherché qu'à m'être agréables. La nuit, l'un d'eux venait furtivement dans ma case y apporter deux ou trois œufs, une poignée de kolas, ou quelques épis de maïs. Comment se procuraient-ils ces choses si simples ? je l'ignore, car ici ils ne possèdent rien, pas même une poule. Quand, dans la journée, je rencontrais de ces malheureux dans le village, jamais ils n'osaient me dire autre chose que le vulgaire *ini-tié* (bonjour) et ils continuaient de vaquer à leurs occupations, comme si j'étais pour eux un inconnu.

C'est donc près des marchands originaires de notre Soudan ou du Ségou que j'obtins des renseignements ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et cela au prix de quelques efforts de mémoire, car le crayon doit être exclu de l'entretien.

Quand je recevais la visite de quelques-uns d'entre eux, je ramenais insensiblement la conversation sur la route qu'ils venaient de suivre, et, pour obtenir les distances, je me servais de comparaisons entre des étapes connues d'eux et de moi; ensuite c'était la future route qu'ils se proposaient de suivre, etc.

Cette tâche m'était rendue encore plus difficile par la grande quantité de villages qui portent le même nom, ou des noms à peu près semblables.

Dans nos possessions du Sénégal et du Soudan français, on a pris l'habitude de désigner les marchands sous le nom générique de *dioulas* : c'est une appellation impropre et qui ne peut qu'amener la confusion dans une relation de voyage.

Le mot *dioula* sert à désigner une partie très importante de la famille Mandé et n'implique en aucune façon la profession commerciale; nous ne l'emploierons donc que lorsqu'il s'agira de désigner des gens de cette race.

Les marchands du Soudan peuvent se diviser en plusieurs catégories :

1° Le marchand momentané, nègre de n'importe quelle race, qui borne son commerce de sel, de guinée ou de kola à deux ou trois voyages, juste le temps nécessaire pour se procurer une épouse ou un personnel qui suffise pour l'exploitation de ses terres et lui permette de vivre tranquillement dans son village sans rien faire. Il n'est pas marchand de profession.

2° Les *kokoroko* ; ce sont généralement des *noumou* (forgerons) du Ouassoulou ou du Ouorokoro. Ils commencent par fabriquer de la poterie, des objets en bois ou en fer, de la vannerie, qu'ils vendent contre des cauris. D'autres fois ils exercent le métier de *kéniélala*, diseurs de bonne aventure. Lorsqu'ils ont un lot de quelques milliers de cauris, ils s'en vont sur les marchés à kolas, achètent une petite charge de ces fruits, et vont à 300 ou 400 kilomètres plus au nord, généralement à Ouolosébougou, Ténetou, Kangaré ou Kona, l'échanger avec un modeste bénéfice contre du sel. Le sel à son tour est porté sur la tête jusqu'aux marchés à kolas les plus éloignés, tels que Sakhala, Kani ou Touté; là ils ont le kola à un peu meilleur marché, puis ils reviennent et font ce métier d'échange du sel et du kola jusqu'à ce qu'ils aient gagné un certain nombre de captifs leur permettant de se livrer à un commerce plus lucratif.

Peu à peu ils se procurent des animaux porteurs et quelquefois même des chevaux. Leur profession est d'être marchands, mais ils ont ceci de particulier, c'est qu'ils ne s'éloignent guère de leur pays et sont moins entreprenants que les Mandé de la région de Kong. Rarement les kokoroko réussissent à se créer une situation; ce terme implique presque toujours l'idée d'un marchand misérable, qui n'arrive pas à grand'chose.

3° Vient ensuite le marchand dans toute l'acception du mot, celui qui ne fait que voyager et ne craint pas d'être absent des sept ou huit mois par année. Il est ou *dioula* quand il est Mandé, ou *marraba* quand il est Haoussa ou Dagomba.

C'est cette catégorie de gens qui font les grands et longs voyages, qui s'abouchent avec les rois et chefs, leur achètent les captifs faits pendant la guerre, leur procurent armes, munitions, et leur font quelquefois de superbes cadeaux qu'ils vont se procurer à la côte, ou directement à nos comptoirs de Médine.

4° Nous avons enfin à signaler le marchand maure. Celui-ci, dans la région qui nous occupe, voyage peu ou pas du tout; il y en a quelques-uns fixés dans le Ségou, à Nyamina et à Bammako, mais ils ne se déplacent pas et se bornent à faire faire le commerce par leurs esclaves, tandis qu'ils vivent avec un certain luxe dans la résidence qu'ils ont choisie. Ceux du nord du Bélédougou et du Kaarta font un métier plus pénible : beaucoup d'entre eux vont acheter du sel à Tichit et poussent jusqu'au Maroc pour y vendre des captifs.

Pendant mon séjour à Ouolosébougou j'ai reçu la visite de deux Songhay, marchands de Djenné; ils avaient chacun une vingtaine de captifs et se rendaient pour la première fois à Médine pour y vendre leurs esclaves et se procurer du sucre, des tissus fins, des coffrets en bois, du corail, etc.; sachant qu'ils sont très friands de thé, je n'ai pas manqué de les inviter à venir en prendre tous les soirs pendant leur séjour ici.

Interrogés sur la manière dont serait reçu un Français à Djenné, les deux Songhay m'ont répondu que c'était le grand désir des marchands de voir arriver des blancs, mais qu'ils croyaient Tidiani peu disposé en notre faveur parce qu'il a peur. Ils pensaient cependant qu'au moyen de gros cadeaux on pourrait gagner la confiance du captif de Tidiani, chef de Djenné; ce ne serait qu'ainsi qu'on pourrait obtenir quelque chose.

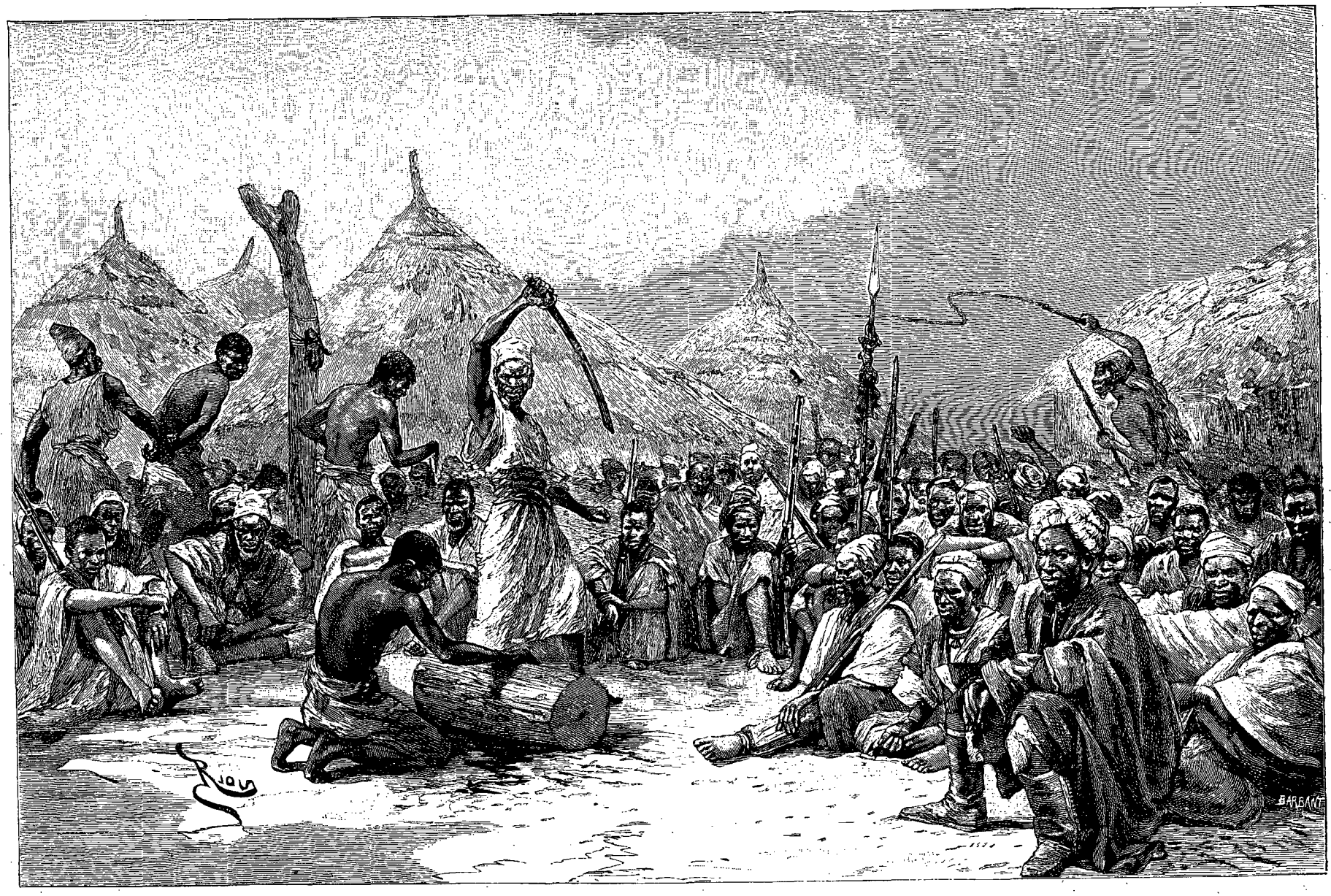
Dimanche 17 juillet. — Un convoi de ravitaillement de 62 porteurs, venant de Bougoula et des environs, se rendant à la colonne, se repose sous le grand bombax devant ma case. Ce convoi est composé de femmes et d'enfants.

Le chef, qui est armé d'un fusil, me dit que c'est la deuxième fois qu'il fait un convoi, et qu'il compte mettre 25 à 30 jours de Bougoula à Sikasso, aller et retour.

La plupart des porteurs ont en outre un petit sac contenant 3 à 4 kilos de maïs : ce sont les provisions de bouche pour cette route de 30 jours.

Le soin d'organiser et de mettre en route ces convois incombe au dougoukounasigui, dont les fonctions sont multiples. Il donne des ordres au chef du village et représente en fait l'almamy. C'est lui qui tranche les différends entre les populations et les marchands, et qui s'occupe de recruter des hommes lorsqu'on demande des renforts; il doit faire rallier ceux qu'il soupçonne d'avoir déserté (mais il s'en dispense presque toujours), fait cultiver les *lougans* dits de l'almamy, serrer la récolte, et l'envoie à l'armée ou aux femmes et gens de l'almany comme l'ordre lui en est donné.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mutilation de trois voleurs (voy. p. 14). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans les villages où il y a des marchés, c'est lui qui est chargé des achats pour le compte de l'almamy; enfin sa fonction principale est surtout de renseigner celui-ci sur les faits et gestes des habitants.

Dans chaque village les meilleures rizières sont pour l'almamy. Deux ou trois fois par semaine, tous les Bambara, hommes, femmes et enfants, sont rassemblés et conduits aux lougans par un sofa désigné par le dougoukounasigui; les récalcitrants sont ramenés à la raison à coups de trique, s'il y a lieu.

La récolte est empaquetée dans les *foufous* (filets ronds tressés grossièrement en écorces d'arbres) et emmagasinée dans un village de la région. Pour les environs de Ouolosébougou, c'est Dara, près Faraba, qui est le dépôt des vivres de l'almamy.

Quelquefois, quand la récolte d'un lougan cultivé par les Bambara est près de mûrir, le dougoukounasigui y place un sofa qui empêche les propriétaires du terrain d'en venir faire la cueillette; c'est ainsi que sont traités ces malheureux vaincus, qui, désespérés, ne cultivent plus rien, et vivent, comme les brutes, de feuilles, de racines, de fruits, etc.

Un sofa, en route, a-t-il besoin d'un ou plusieurs porteurs, il prend dans le premier village venu deux ou trois de ces malheureux. Arrivé à l'étape, il les fait garder à vue pour les empêcher de se sauver, et les coups de fouet et de trique remplacent la nourriture que ces pauvres êtres ne reçoivent jamais.

22 juillet. — C'est aujourd'hui grand jour de marché. Kali est venu de Faraba pour me voir, dit-il; en réalité, c'est pour faire mutiler trois hommes ayant volé des cauris.

J'avais essayé d'intercéder en faveur de ces voleurs, mais avec des barbares de ce genre il n'y a rien à obtenir. Un peu avant l'exécution, deux sofas ont à coups de trique fait taire et accroupir tout le monde; puis le chef du village, faisant fonctions de bourreau, ordonna à chaque voleur de placer sa main gauche sur une perche, et d'un coup de sabre il abattit successivement les mains, qui furent ensuite portées à Kali. L'exécution terminée, personne ne parla plus de rien. Les trois mains furent amarrées à un poteau et exposées pendant plusieurs jours.

Les trois mutilés partirent sans qu'on s'inquiétât d'eux; l'un mourut le lendemain, mais les deux autres survécurent à ce terrible supplice. Il n'est pas rare dans ces pays de voir guérir les blessures de ce genre.

Il arrive fréquemment chez les noirs que l'hémorragie n'ait pas lieu, et quand elle se produit elle s'arrête avec une facilité surprenante qui paraît devoir être attribuée à une augmentation de la coagulabilité du sang.

Quand l'hémorragie se produit, les noirs font aussi quelquefois des ligatures et mastiquent la plaie avec de la terre pour arrêter le sang. Si la plaie devient mauvaise, on emploie le *diala*.

Le *diala*, plus connu au Sénégal sous le nom de *caïlcédra*, est un arbre qui atteint généralement de très grandes dimensions; son bois, sorte d'acajou, est très dur et assez lourd; il est très connu de tous les ouvriers en bois du Sénégal, et sert aux Laobé et aux noumou (forgerons) à faire des pirogues, des tabourets, des massues à battre le linge, les pilons à couscous, etc.

Le docteur Borius et M. Bérenger-Féraud ont signalé, il y a longtemps, l'efficacité d'une décoction d'écorce de diala pour combattre les fièvres non rebelles, mais je ne crois pas qu'aucun de ces messieurs ait parlé de son emploi pour la guérison des plaies mauvaises.

Voici comment on l'emploie :

On fait cuire un morceau d'écorce du poids de 1 kilogramme environ dans 2 litres d'eau et on laisse réduire à un 1 litre. Cette préparation sert à laver et nettoyer la plaie. Un autre morceau d'écorce fraîchement coupé est pilé dans un mortier à mil jusqu'à ce qu'on obtienne une sorte de pâte. Cette pâte est séchée au soleil, les gros résidus sont enlevés et la poudre qui reste est employée à saupoudrer la plaie après chaque lavage; la croûte qui ne tarde pas à se former est enlevée tous les jours jusqu'à ce que toute trace de suppuration ait disparu et que la plaie ait l'aspect sanguinolent. On cesse ensuite les lavages et l'on se contente de saupoudrer les parties non recouvertes de croûte. J'ai vu ce remède réussir sur un de mes mulets qui avait une plaie au côté.

Je profitai de la présence de Kali pour lui parler de mon courrier. Il me fit toutes sortes de réponses mensongères.

Le 27, Moussa, mon cuisinier, en tournée à Ténétoubougoula, vint à s'accroupir derrière un cercle d'indigènes entourant Sory, le dougoukounasigui et un sofa venant de la colonne avec quatorze captifs pour acheter deux chevaux.

Ce sofa disait : « On se bat tous les jours là-bas, et beaucoup d'hommes meurent de faim, mais c'est fini maintenant, et nous gagnerons Tiéba avant la fin des pluies. Nous avons aussi appris qu'il y avait un blanc ici; l'almamy n'est pas content du tout de le voir dans le pays, il en a encore parlé le jour où je suis parti.... » A ce moment, Sory apercevait mon cuisinier et lui demandait de mes nouvelles pour empêcher l'autre de continuer et détourner la conversation.

Dès ce jour, l'attitude de Founé Mamourou et de Sory changea complètement : d'indifférente elle devint presque hostile; l'autorisation de chasser me fut retirée, et il ne me fut plus possible de trouver un œuf ni un bol de lait : puisque leur maître n'était pas content de me voir ici, il fallait me le faire comprendre.

Quand je les interrogeais, c'étaient de grossiers mensonges que l'on me débitait; la nuit, on me faisait surveiller, de crainte que je ne m'en allasse furtivement. Toutes ces raisons me faisaient songer à mon départ, et, par moments, je me voyais dans la situation de Mage et des officiers de la mission Gallieni dans le Ségou.

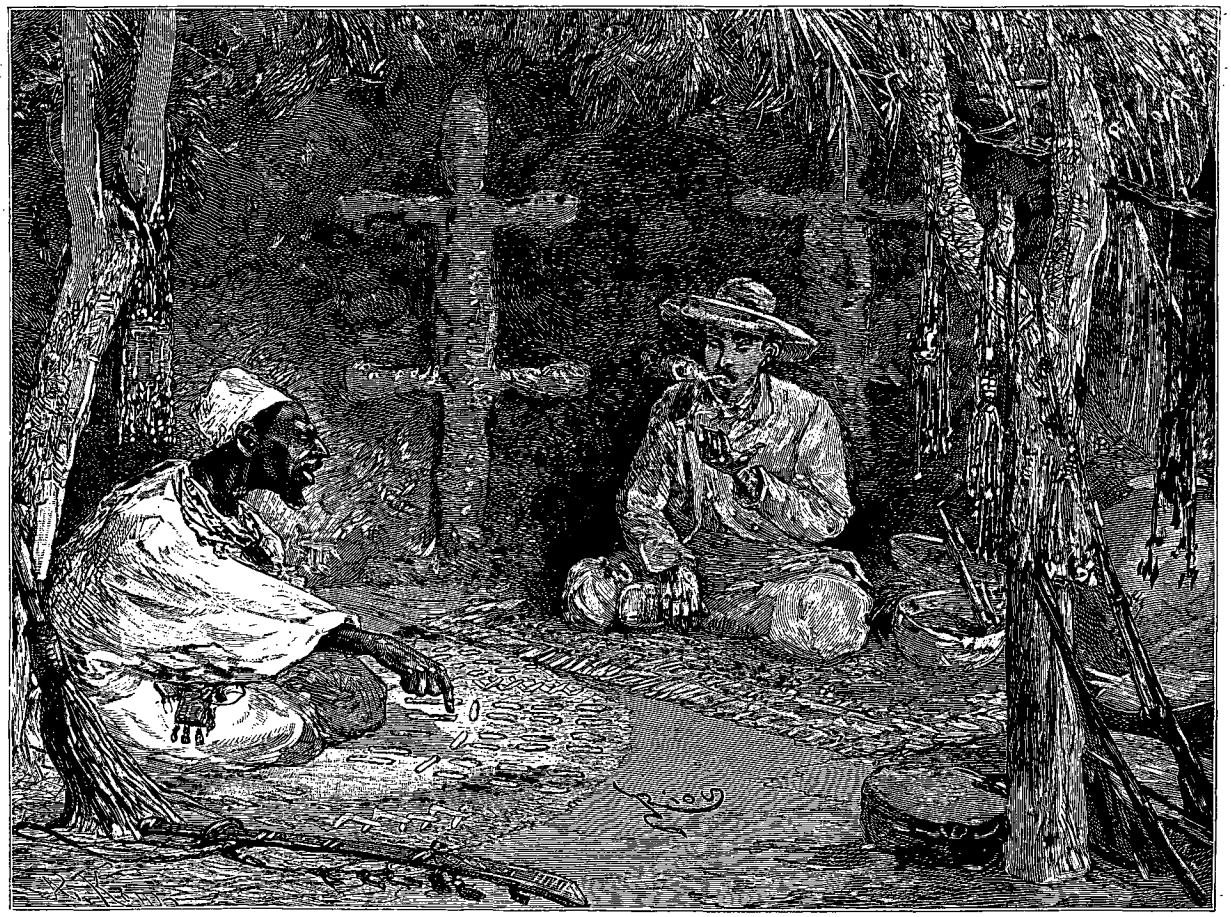
D'autre part, le climat de Ouolosébougou est fort malsain; les deux marigots, qui sont de véritables marais en cette saison, et la malpropreté de ce village commençaient à éprouver mon personnel et mes animaux; ma santé aussi s'altérait de jour en jour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mes noirs s'inquiétaient de notre triste situation, et Dieu sait pourtant si ces gens-là sont patients!

Depuis une huitaine de jours nous avions un nouveau voisin : c'était un noumou du Ouassoulou qui était kokoroko et qui exerçait aussi le métier de *kéniélala* (de prédire l'avenir). Cet homme vint me voir plusieurs fois dans la même journée. Intrigué de ses fréquentes visites, je pensai qu'il avait probablement à me parler. Pour ne pas l'interroger brusquement, je me décidai à aller lui demander de me dire la bonne aventure. J'entrai donc dans sa case, dont il referma soigneusement la porte. Après quelques mots échangés, il me pria d'aller chercher mon fusil et d'apporter huit kolas rouges et huit kolas blancs. Dans sa case il avait un petit tas de sable bien fin : d'un seul coup, avec un petit balai, il l'étendit devant lui en forme d'éventail.

Après m'avoir fait promettre que je ne dirais à personne ce que le *kénié* (sable) m'apprendrait, il plaça mon fusil le long du diamètre de la figure et traça rapidement dans le sable, avec le doigt, des signes cabalistiques; puis il me fit tenir un demi-kola rouge et un demi-kola blanc au-dessus du sable. Pendant une minute environ il marmotta quelques paroles; à partir de ce moment mon rôle était à peu près terminé, je



La bonne aventure dans la case d'un *kéniélala*. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

n'avais plus qu'à manger, séance tenante, les deux moitié de kolas et à étendre une de mes mains au-dessus du kénié pendant les trois opérations suivantes : un kola rouge entier est placé au centre; les sept kolas blancs sont rangés en demi-cercle et relevés dans l'ordre inverse; puis la même chose est faite avec les kolas rouges.

Cela terminé, on peut demander au devin tout ce que l'on veut. Les kolas sont pour lui, c'est son petit bénéfice.

Voici ce que me raconta le kéniélala :

« L'almamy a reçu ta lettre le huitième jour; il est ennuyé que tu sois là, mais il ne veut pas déplaire aux blancs : alors il a répondu qu'on te fasse attendre; plus tard, peut-être, il te laissera passer. »

Consulté sur mon intention de rallier Bammako, il me dit : « Le sable a parlé et a dit : « Quand le blanc « sera parti, l'autre courrier arrivera, mais il faut que « tu partes. »

Somme toute, il ne m'apprenait pas grand'chose, mais confirmait mes soupçons. Comme ces gens-là par leur métier sont toujours bien informés, je considérai ses renseignements et avis comme bons; par la suite j'ai su que ce qu'il m'avait dit était l'exacte vérité.

Le mois d'août était commencé et le courrier de l'almamy n'arrivait pas, bien que tous les jours il vînt des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes de la colonne : je pris donc le parti de faire prévenir Kali que j'avais une communication à lui faire et le priai de venir à Ouolosébougou ou de m'accorder la permission d'aller le voir à Faraba.

Kali arrive au bout de cinq jours quoique Faraba ne soit qu'à une étape. Je lui fais part de mon désir de rallier Bammako et d'y attendre la réponse de l'almamy ; il me dit que jamais il ne m'autorisera à partir. J'insiste en lui disant que je suis souffrant et qu'il est urgent que je parte. Rien n'y fait. Voyant que mes prières n'ont aucun succès, je lui dis : « Je te préviens que je partirai demain matin ; si tu n'es pas content, tu me feras tirer des coups de fusil ». Il me quitte en me disant : « *Benta* (C'est bon) ».

Une heure après il revient et proteste de son amitié pour moi : « Jamais, dit-il, je n'aurais fait cela, et pour bien te prouver que je suis ton ami, je t'accompagnerai à cheval jusqu'à Makhana ; et quand le courrier de l'almamy arrivera, j'irai moi-même te porter la lettre à Bammako. »

10 août. — Le lendemain de bonne heure, mon convoi se mettait en route, après avoir, par-ci par-là, distribué quelques cadeaux. J'allai avec mon domestique à Ténétoubougoula pour prendre Kali en passant, puisqu'il devait m'accompagner. Les chevaux de Kali, du chérif et de leurs griots étaient sellés ; le chérif s'entretenait à voix basse avec Kali et sa suite ; au bout d'un quart d'heure je fis demander à Kali ce qu'il attendait : il me répondit qu'il regrettait beaucoup de ne pouvoir m'accompagner, mais que « les chevaux n'étaient pas contents d'être montés ce matin ».

Je me mis donc en devoir de rallier mon convoi, et

Le départ de Ouolosébougou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

peu de temps après j'apprenais par un marchand que Kali, accompagné de quelques hommes armés, me suivait à environ deux kilomètres.

J'ignore quel était le motif qui dictait à ce chef cette conduite étrange. Avait-il peur de moi ou craignait-il que je ne prisse un des chemins qui mènent dans le Ségou ?

Un de ses griots m'accompagna jusque sur les bords du Niger, où j'arrivai le 13 à neuf heures du matin. A midi et demi je me retrouvais au milieu de mes camarades du poste.

Mon retour ne leur causa aucune surprise. Le docteur Tautain, qui commandait le cercle, avait appris par des marchands ma fâcheuse situation à Ouolosébougou et devait le lendemain me faire prévenir par un courrier de faire tout mon possible pour revenir.

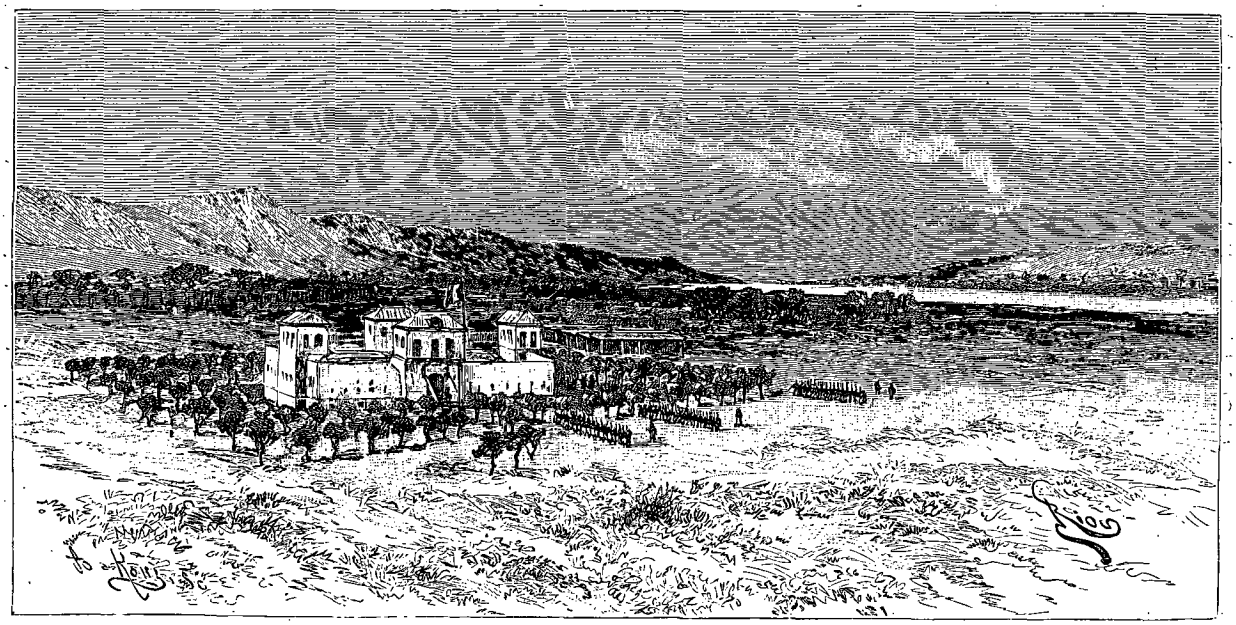
Les soins dont j'étais entouré, la bonne nourriture, me remirent promptement, et trois jours après je prenais des dispositions pour demander à Madané, fils d'Ahmadou, l'autorisation de traverser le Ségou. La situation de ce côté était peu brillante : le Bélédougou était en lutte ouverte avec les Toucouleurs de Ségou ; il paraissait difficile au commandant du cercle de faire parvenir une lettre en ce moment, lorsqu'une dépêche de Kayes nous informa du prochain passage de deux hommes du Ségou, envoyés d'Ahmadou. Il fut décidé que nous attendrions leur arrivée pour faire partir ma demande.

Sur ces entrefaites il vint un sofa porteur d'une lettre en arabe de Samory, par laquelle il m'autorisait à traverser ses États.

G. Binger.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Bammako. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER [1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

Retour à Ouolosébougou. — En route pour Ténétou. — Visite à El-Hadj Mahmadou Lamine. — Le marché. — Les voyages d'El-Hadj. — Renseignements sur Mali. — El-Hadj me donne deux lettres de recommandation. — Arrivée sur les bords du Baoulé. — Deuxième lettre de Samory. — Départ pour Sikasso.

Le 3 septembre je quittai Bammako et je traversai le Niger; le 8 j'arrivais à Ouolosébougou; l'accueil de la population avait été plus franchement amical que lors de mon premier passage : dans chaque village on me fit cadeau d'aliments tout préparés ou de denrées; dans l'un d'eux on me donna même un bœuf.

A mon arrivée à Ouolosébougou, je n'y trouvai pas Kali, quoique dès Sanou je l'eusse envoyé prévenir de mon passage par un courrier.

Le lendemain je m'arrêtai à Séguésona. Une grosse rivière, très gonflée par les pluies et au courant très rapide, affluent du Banifin, me força à rester inactif toute la journée. Comme ce cours d'eau ne commença à se dégonfler que vers quatre heures, le passage dura fort longtemps et ne fut terminé qu'à neuf heures et demie du soir.

Kali vint dans la journée; il m'apportait des provisions et je lui fis quelques cadeaux en échange. C'était un vendredi et nous rencontrions des femmes se rendant au marché de Ouolosébougou; quelques-unes, qui venaient de Sounsouncoro, connaissaient par son nom le jeune sofa qui m'accompagnait; elles l'interpellaient en lui disant : *Kélébakha ini-tié*. Comme je savais mon gaillard originaire du Torong, cela m'intriguait. Je fis signe à Diawé, qui questionna une femme. Elle lui apprit que Kélébakha était resté une demi-lune à Sounsouncoro et qu'il n'y avait pas longtemps qu'il était parti pour Bammako, afin d'y chercher un blanc.

Quelques jours après, le jeune Kélébakha fit des ouvertures à Diawé, lui raconta qu'il ne tarderait pas à déserter, etc.; le moment était venu de l'interroger. Il m'avoua être parti du camp de l'almamy porteur de deux lettres. Arrivé à Sounsouncoro, il avait été arrêté et les deux lettres portées à Faraba.

Quelques jours après mon départ pour Bammako, on lui en avait remis une avec l'ordre de me rejoindre et de me la donner; on lui avait recommandé surtout de me cacher qu'il ne venait pas directement de la colonne.

Le kéniélala de Ouolosébougou avait été bien renseigné, comme on le voit.

Samory avait là une belle occasion de nous prouver sa reconnaissance pour la situation que nous lui avions

1. Suite. — Voyez p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

créée vis-à-vis des autres souverains et chefs de la rive droite du Niger, en appelant son fils Karamokho en France et en lui faisant l'honneur de traiter avec lui. Il nous remerciait par la plus noire ingratitude.

A Séguésona, au lieu de prendre la route la plus suivie, passant par Ourou, et dont je possédais un très bon itinéraire, je choisis un autre chemin moins frayé en cette saison et plus à l'est, afin de me rapprocher du Kéléya et du Banan, sur lesquels je n'avais que de médiocres renseignements.

Le lendemain je quittais le chemin du Kéléya à Missaguébougou (« pays des bœufs blancs »), misérable petit village ne contenant qu'une trentaine d'habitants, et je faisais étape le soir à Dialanicoro, car le passage de la Koba, autre affluent du Banifin, avait considérablement ralenti ma marche.

Cette rivière est très profonde, elle coule entre des berges escarpées, et a une largeur variant de 10 à 15 mètres. Il n'existait qu'un pont en branchages dont la partie nord s'était affaissée, entraînée par les eaux; il fallut faire des prodiges d'équilibre pour le franchir; l'opération était presque terminée lorsque le reste du pont se rompit, entraînant six de mes hommes en train de faire passer les deux dernières charges.

Mes autres noirs se jetèrent immédiatement dans la rivière pour porter secours aux malheureux que le courant entraînait; hommes et bagages furent sauvés; il n'y eut de perdu que mes allumettes, qui avaient pris l'eau, quoique soigneusement enfermées dans des boîtes en zinc fermant presque hermétiquement.

Comme Missaguébougou, Dialanicoro est sans ressources et aux trois quarts ruiné. Des femmes bambara étaient occupées à y préparer du beurre de cé ou karité, destiné à l'almamy.

11 septembre. — Dialacoroba, où je passai une heure, est un gros village, au centre duquel se trouve un *diassa* (palanquement) où réside le chef de cette région, Mahmady Lansiné. On m'apporte de la part de ce chef, qui est en guerre, un bœuf, un mouton, des poules, des œufs et du riz. Le village contient, en temps normal, environ 500 à 600 habitants; son chef vit dans l'aisance, mais les Bambara Baniokhola, qui constituent sa population, se trouvent dans les conditions les plus misérables, comme partout ailleurs.

Après avoir fait les cadeaux d'usage, je quittai ces braves gens pour faire étape au Banifin. Cette rivière est moins profonde que ses deux affluents que je venais de traverser les jours précédents; elle vient de l'ouest, traverse le Kéléya et prend sa direction sud-nord en arrivant dans le Banan. Elle est aussi connue sous le nom de *Banan-ba* (« fleuve du Banan »). Son confluent avec le Baoulé, ou Mayel-Balével, est au-dessus de Bobalé, à hauteur de Toukoro, près d'un village appelé Ouakoro.

La région que je viens de traverser est d'un aspect très monotone : pas la moindre ride, partout une grande plaine couverte de hautes herbes et parsemée de petits arbres rabougris.

A Tiérou, où j'arrive de bonne heure, on a nettoyé à mon intention un groupe de douze cases situé à l'est du village. Ces cases, qui sont construites avec un soin remarquable, étaient destinées à recevoir l'almamy lors de son passage ici, mais il ne s'y est pas arrêté.

A partir de Tiérou jusqu'à Ténetou, le terrain se relève légèrement; à la plaine succèdent de petites rides ferrugineuses, la végétation est un peu plus dense.

14 septembre. — De loin, on prend Ténetou pour une grande ville; les cases, presque toutes carrées, sont rapprochées les unes des autres; au centre on aperçoit quelques gros banans (*bombax*). C'est la disposition en amphithéâtre qui trompe de loin : à mesure que l'on approche, on est désillusionné.

En arrivant, je me fais indiquer la demeure d'El-Hadj Mahmadou Lamine, qui habite un groupe de cases à l'ouest du village. Bientôt un captif vient m'annoncer que je puis entrer : dans l'intervalle le pèlerin a voulu faire un peu de toilette.

C'est un grand bel homme, à la figure ouverte; il est vêtu à l'orientale : haïk, gandoura, turban et chéchia. Assis sur un tapis de Stamboul dans une case très sale, il me reçoit fort bien, et me fait asseoir sur un autre tapis placé en face de lui. Un oreiller maure, en cuir orné, à côté d'un grand flambeau de cuivre rouge dépourvu de bougies et d'un saladier en vieille faïence orné de fleurs, une bouillotte en fer battu, deux Corans et un chapelet complètent la mise en scène. Son accueil est des plus cordiaux. Ce musulman est fort poli; de la fréquentation des gens civilisés en Égypte, lors de ses trois pèlerinages à la Mecque, il a gardé un certain vernis d'éducation. Notre premier entretien fut naturellement de courte durée. El-Hadj me fit installer par le dougoukounasigui près de sa demeure, dans un diassa construit à l'intention de l'almamy.

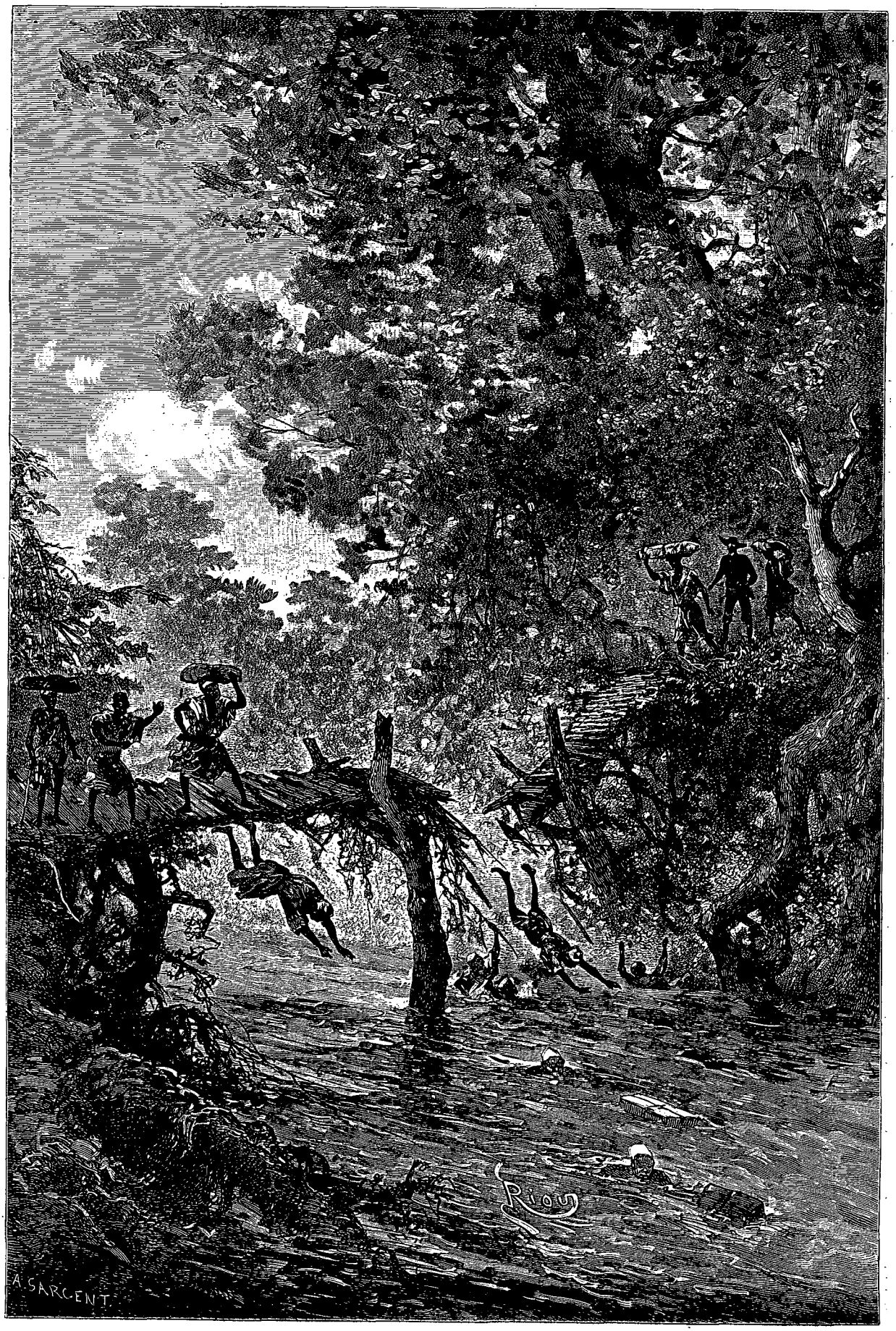
Ténetou est un grand village, d'une malpropreté excessive; ses rues étroites sont des bourbiers dans lesquels pourrissent des détritus; la plupart des cases sont inhabitées; j'estime cependant sa population à 800 habitants, y compris une centaine de marchands de passage et environ autant de captifs. Il y règne beaucoup d'animation, grâce à sa situation exceptionnelle au centre d'une région d'où l'on peut facilement se diriger sur n'importe quel point de la boucle du Niger, et au croisement de tous les chemins fréquentés par les caravanes.

Le marché de Ténetou se tient tous les jours : il est à quelques centaines de mètres au sud du village, à droite du chemin de Niamansala. Il se compose de trois rangées d'échoppes en paillotes; quelquefois ce ne sont que des *seko* (nattes), placées sur quatre branches fichées en terre, qui constituent des abris contre le soleil, car il n'y a pas de gros arbres. Quand il pleut, acheteurs et vendeurs se retirent dans le village.

Sur le marché quotidien on trouve les mêmes articles que sur le grand marché de Ouolosébougou, moins le bétail; cependant j'y ai vu une fois amener neuf bœufs qui provenaient du Fouta-Djallo.

Les vendeurs sont très nombreux, surtout les femmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Écroulement d'un pont sur la Koba. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui vendent le bois, car le combustible est toujours rare autour des villages un peu fréquentés. J'ai vu un morceau de sucre de la grosseur d'une noix duquel on demandait en cauris environ 50 centimes; il était noir à force d'avoir été touché; jamais il n'a été vendu pendant mon séjour, et tous les jours je le voyais figurer au même endroit, entre quatre pierres à fusil et huit aiguilles à coudre.

J'allais souvent chez El-Hadj Mahmadou Lamine; son accueil toujours bienveillant m'y encourageait du reste. Je lui fis quelques cadeaux, consistant surtout en papier, carnets, crayons, parfums, savonnettes, rasoirs, ciseaux, bougies, etc., ce qui ne contribua pas peu à me concilier son amitié.

La famille du pèlerin est sonninké et originaire de Silla, près Djenné; lui est né à Sansanding, mais il a habité Bammako dès sa plus tendre enfance; Bammako est donc sa patrie, me dit-il. Il a fait trois voyages à la Mecque, et a visité Constantinople.

La fréquentation d'El-Hadj ne pouvait m'être qu'utile; malheureusement, s'il a beaucoup su, il a beaucoup oublié, et il n'apprend pas grand'chose à ceux qui, comme moi, se sont un peu occupés de ce pays, car il intervertit fréquemment l'ordre dans lequel il cite les régions traversées.

El-Hadj est peut-être très versé en jurisprudence musulmane, c'est un sévère interprète du Coran, mais j'ai été peiné de le voir d'une rare ignorance sur l'histoire et la géographie de ces contrées. Il ne connaît aucun auteur arabe donnant des renseignements sur le Soudan, ni aucun géographe arabe.

« Du temps où j'étais jeune, me dit-il, il était impossible de se procurer ces ouvrages, il fallait être excessivement riche ou passer des années à les recopier. »

Il me renseigna toutefois sur l'ancienne capitale Mali, détruite vers la fin du XVIe siècle. On en trouvera l'emplacement sur la rive gauche du Niger, près de Yamina. Je ne suis pas loin de croire que ce renseignement est exact.

Avant que je quittasse Ténetou pour me diriger sur Bénokhobougoula et Tengréla, El-Hadj me remit une lettre de recommandation pour les musulmans influents que je pourrais rencontrer sur ma route.

Il m'engagea d'une façon toute spéciale à aller me recommander de lui auprès d'Alpha Mama Sissé à Tengréla et de l'almamy Saouty à Kong, ce que je ne voulais certes pas manquer de faire si j'avais le bonheur d'atteindre ces villes.

Voici la première de ces lettres, celle adressée à l'almamy Saouty de Kong; l'autre est semblable comme texte, l'imam n'a fait que changer d'adresse!

« Louanges à Dieu! Que les bénédictions et la paix de Dieu soient sur celui qui est le dernier des prophètes!

« Cette lettre émane d'El-Hadj Mahmadou Lamine, fils d'El-Hadj Mohammed Zeïn, dont le frère se nomme El-Hadj Ibrahim Silaouani, Glaive de Dieu et Glaive de l'Élu.

« Nous saluons un million de fois tous les musulmans. Or, le chrétien porteur de cette lettre, il se nomme Binger et se dirige vers Kong.

« O Dieu! ne le retiens aucunement, ne l'arrête aucunement et ne barre pas sa route tant qu'il ne sera pas arrivé à Kong. Donne-lui la sécurité et conserve-le en bonne santé!

« Nous saluons Karamokho Saouty, fils de Djam el-Imamy (l'almamy) Saouty, El-Hadj l'émir.

« Nous saluons aussi la totalité des musulmans et des *musulmanes*, chacun d'eux et chacune d'elles. J'ai fini de parler. »

Le 18 septembre je fis étape à Soukhoura, qui était, il y a cinq ans, un très gros village où se tenait un marché assez fréquenté; aujourd'hui c'est une ruine contenant une quarantaine d'habitants.

Le lendemain, après avoir traversé deux grands villages ruinés, j'arrive sur les bords du Baoulé, et commence immédiatement le passage.

Cette rivière, qui vient de Sambatiguila et reçoit de nombreux affluents, dont j'ai noté les principaux sur ma carte, coule dans une plaine en partie inondée et couverte de hautes herbes. Les rives seulement sont garnies de quelques *sounsoun* dont une partie du tronc baigne dans l'eau; son courant est aussi rapide que celui du Niger à Bammako et sa largeur est de 60 mètres; elle est très profonde, mais à partir du mois de janvier quelques gués sont praticables.

D'après les indigènes, le Baoulé serait formé de deux cours d'eau, dont l'un passe près de Sambatiguila et l'autre près de Maninian. Tous les deux sortent des hauteurs qui courent entre le Kabadougou et le Ouorokoro et se détachent du massif de Gankouna.

La rivière coule ensuite au nord, se grossissant de divers cours d'eau; au confluent du Bafing, elle s'incline vers le nord-est et coule parallèlement au cours du Niger en traversant le Ségou. En saison sèche, elle est guéable en divers endroits. Aux environs de Souroucoro, sur la route de Ségou au Kénédougou, le Baoulé se jette dans le Bagoé, dont il est le principal affluent.

Ba-oulé veut dire en mandé « fleuve rouge »; son autre nom, *Mayel-Balével*, a la même signification en peul.

Le service du passage est assuré par une pirogue de 5 mètres de longueur; aussi ai-je mis presque toute la journée à effectuer le passage de mes bagages et de mes animaux. Sur la rive droite, où je campe, je trouve des gens revenant de la colonne; tous sont dans un état de santé déplorable, et, parmi eux, il y a des mourants; ils se battent sur la rive à qui passera le premier. La plupart d'entre eux sont d'une faiblesse extrême, ils se sont nourris des mois entiers de tiges de maïs, de feuilles et de crudités. Maintenant ils sont relativement heureux; s'ils ne sont pas près de leur village, au moins, dans deux ou trois jours, ils auront échappé à une mort certaine, car ils seront sortis de la zone déserte qui sépare le Baoulé de Sikasso.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les enfants bousculent des adultes sans force et les font trébucher dans la rivière; c'est indescriptible; d'autres sont assis au bord de l'eau et ne cherchent même plus à passer: ils attendent la mort. Des places, il n'y en a pas dans l'unique embarcation, et ils n'ont pas la force de gagner l'autre rive à la nage; leur air résigné me navre. J'ai hâte de quitter ces lieux.

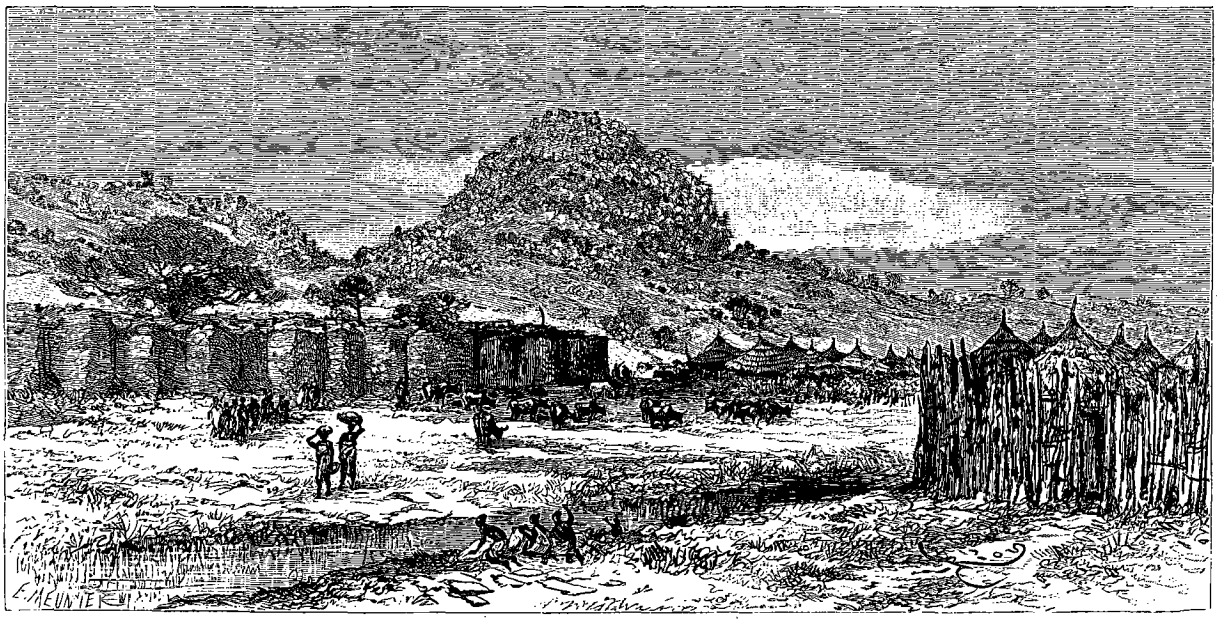
Dans la journée, un griot m'apprit que le frère de Famoko (chef de Dialacoro, près Bammako, rive droite), revenant de la colonne, était porteur d'une lettre de l'almamy pour moi; mais, me croyant encore à Ténetou, il avait bifurqué à Ouré pour passer le fleuve à Foulaboula.

Trois heures après, cet homme arriva; il était épuisé; il y avait six jours qu'il avait quitté la colonne. Je lui fis donner quelque nourriture.

La lettre de Samory était tout simplement une demande de secours. Il me priait de venir l'aider à prendre Sikasso avec 30 tirailleurs noirs, 5 blancs, et quelque chose de plus formidable (du canon probablement). Cela me rendit perplexe: je ne me souciais pas de me rendre à la colonne, mais je me décidai quand même à la rejoindre le plus tôt possible.

Je comptais proposer à Samory d'ouvrir des négociations avec Tiéba, contre lequel il était en guerre, et par ce moyen gagner l'amitié de ces deux souverains, dont je devais forcément traverser les États. D'autre part, une marche sur Sikasso me permettait de juger des forces dont disposait Samory et d'en rendre compte au commandant supérieur du Soudan français.

Samory venait de traiter avec nous: il me paraissait difficile de l'abandonner, même moralement. Nous étions certes en droit de lui refuser un secours avoué, mais nous ne pouvions lui refuser notre appui moral.



Vue de Ténetou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Si je réussissais dans mes négociations, le succès de mon voyage était presque assuré, la route vers l'intérieur m'était ouverte. J'informai par lettre le commandant du cercle de Bammako de ce que je venais de décider, et le soir du 20 je partais avec deux hommes et Diawé.

III

Départ pour Sikasso, les ruines et les chemins encombrés de cadavres. — Passage du Banifing. — Ruines de Sékana. — Rencontre d'un convoi de ravitaillement. — Arrivée sur les bords du Bagoé. — Kouroula et les Sénoufo. — Industrie et mœurs des Sénoufo. — Siège de Natinian. — Arrivée au camp de Samory. — Portrait de Samory et de son entourage. — Musulmans peu scrupuleux. — Familiarité de Samory et de son fils. — Le camp de Samory. — Les palanquements et le blocus. — Garnison des *diassa* ou palanquements.

Mardi 20 septembre. — Avant de quitter les bords du Baoulé, je donnai mes instructions à Moussa Diawara, mon domestique, sur la route qu'il aurait à suivre pour se rendre avec le convoi à Bénokhobougoula, et lui fis adjoindre un sofa comme sauvegarde.

Mon départ eut lieu à quatre heures de l'après-midi. En quittant les bords du Baoulé, on chemine pendant un bon kilomètre dans des terrains inondés, couverts de hautes herbes. Les rives mêmes du fleuve sont peu boisées; aussi loin que la vue peut s'étendre, on découvre à peine un léger rideau de menus arbres.

Jusqu'à la nuit tombante nous avons contourné ces plaines submergées. Le terrain ne se relève guère qu'aux abords de Toula, village abandonné. Menacés par une tornade, nous cherchons à nous établir dans le village pour y passer la nuit. Une inspection des ruines nous force à abandonner notre projet. Hélas! dans chaque case il y a des cadavres; peut-être une centaine de malheureux sont morts de faim dans ce triste lieu; de partout il se dégage une odeur infecte. On est absolument écœuré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bon gré, mal gré, nous nous remettons en route, nous dirigeant sur le village suivant, qui se nomme Ouré, et où nous arrivons à neuf heures du soir.

Ouré était, avant que les troupes de Samory s'en emparassent, un très gros village; les ruines que l'on traverse avant d'atteindre la localité actuelle sont plus grandes que celles de Bammako.

Dans le village il n'y a qu'une vingtaine d'habitants, dont un dougoukounasigui (délégué de l'almamy); on nous offre l'hospitalité dans une case d'entrée, sorte d'antichambre, nommée *boulou*, qui sert d'écurie, de parc, de corps de garde et de cuisine. C'est à peine si l'on voit clair dans cette case. A la lueur du feu, les noirs qui vivent avec moi me paraissent de vrais bandits; j'ai hâte de quitter ce lieu et ces gens, dont l'aspect est peu rassurant.

Mercredi 21 septembre. — A environ 7 kilomètres dans l'est d'Ouré on atteint le Banifing, grand affluent de droite du Baoulé, qu'il rejoint dans les environs de Tabakoroni.

En arrivant à ses bords, inondés sur une largeur de quelques centaines de mètres, nous rejoignons un convoi de vivres qui est en train d'effectuer son passage; il utilise à cet effet deux petites pirogues, longues de 4 mètres, qui constituent tous les moyens de passage.

Le lit de la rivière est obstrué par des arbres du genre palétuvier. Sa largeur totale est de 40 mètres environ et sa profondeur atteint en ce moment 4 à 5 mètres. En saison sèche elle est cependant guéable.

Nous avons hâte de quitter cet endroit. Là aussi il y a des squelettes et des cadavres en quantité. Je ne les compte plus. Au début, en quittant Ténetou, les deux premiers jours, j'en ai compté une dizaine, mais il y en avait d'autres à quelque distance du chemin, qui se révélaient par l'odeur.

Ici, le moindre buisson abrite un mort; sur le chemin même on trouve le squelette blanchi à côté du moribond. C'est affreux. Ceux qui vivent semblent morts debout; une canne à la main, amaigris par la faim, les yeux n'exprimant ni l'intelligence, ni l'hébètement, n'ayant plus conscience de ce qu'ils font, ils marchent ou se traînent péniblement par les chemins jusqu'à ce qu'ils tombent d'inanition. Quelques-uns mettent leur bonnet à la main pour me saluer, ils n'ont plus la force d'articuler une syllabe, ils ont déjà le rictus de la mort sur les lèvres. Ce qu'il y a de particulièrement pénible pour moi, c'est qu'il m'est impossible de les secourir; je n'ai que le strict nécessaire en fait de vivres et nous devons nous contenter de quelques centaines de grammes de riz par jour.

Au delà du Banifing, nous traversons encore deux ruines, après lesquelles nous sommes arrêtés par un *farako*, rivière-torrent dont le lit est obstrué de branchages. Sa largeur est de 20 mètres environ; le courant, très rapide, a enlevé le pont en branchages qui existait. Il nous faut passer à la nage.

Jeudi 22 septembre. — A quelques kilomètres de Farabakourou, nous traversons deux marigots peu profonds, mais dangereux à passer en cette saison à cause de leur fond bourbeux. Entre les deux se trouve le village ruiné de Baffa. Nous sommes arrêtés par le passage du marigot de Samé, qui n'est franchissable qu'à la nage en cette saison: les peaux de bouc sont déballées et le contenu est peu à peu passé sur l'autre rive, dans des calebasses que les nageurs poussent devant eux. Je suis obligé de marcher toute la journée pour atteindre Sékana, où je me dispose à camper. Entre le Saméko et Sékana se trouvent les trois ruines de Kokouna, Dialacoro et Kourbala.

A Kourbala j'ai rencontré un convoi de 240 porteurs du Ouassoulou, venant de Koussan et portant des vivres à la colonne. Il y a là hommes, femmes et enfants. Comme ils marchent en file indienne et assez en désordre, ils couvrent plus d'un kilomètre de chemin.

Voici ce que j'ai appris sur la formation des convois:

J'ai déjà dit que le pays de Samory était divisé en un certain nombre de provinces ou de districts correspondant à peu près à l'ancienne division en confédérations. A la tête de chaque province se trouve un chef, frère ou fils de l'almamy, ou chef de colonne, qui a sous ses ordres les chefs de village et les dougoukounasigui.

Lorsque ces gouverneurs partent en guerre avec leur escorte permanente, leurs sofas, ils procèdent à la levée dans le pays et se portent sur le théâtre de la guerre. Le chef du village le plus influent les remplace dans leur commandement territorial et organise le ravitaillement.

A des intervalles à peu près réguliers, une partie du produit du champ cultivé pour le compte de l'almamy dans chaque village est mis en route vers le théâtre de la guerre, à l'aide de porteurs. Ces vivres sont destinés à l'almamy seul, qui en dispose comme il l'entend. Le chef réquisitionne de son côté pour lui et la troupe de son chef direct, et fait les envois à la colonne; d'autre part, tous les malheureux qui ont des parents à l'armée leur envoient quelques provisions quand ils en ont, et à la condition seule qu'ils aient obtempéré aux réquisitions faites chez eux, sans quoi leur bien est confisqué.

Les porteurs vont par convois de quelques centaines, ayant chacun une charge de 10 à 15 kilos, emballée dans un *foufou*.

Les convois marchent généralement escortés de gens de renfort qui sont envoyés à la colonne, ou bien sous la conduite de griots. La débandade la plus complète y règne.

La nuit était venue et le convoi n'était pas encore totalement rendu à Sékana; une partie des porteurs étaient perdus dans les hautes herbes et cherchaient à rejoindre les camarades déjà campés. On entendait des cris partout.

Vendredi 23 septembre. — Après la traversée d'une rivière et de deux marigots, le chemin longe pendant environ 2 kilomètres un joli petit ruisseau bordé d'une belle végétation; on le traverse près d'une chute. Deux de ses affluents vous séparent des ruines de Dinsan,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui comprennent plusieurs groupes assez éloignés les uns des autres. On descend ensuite dans une gracieuse petite vallée boisée; c'est le premier endroit un peu gai que je traverse depuis bien longtemps.

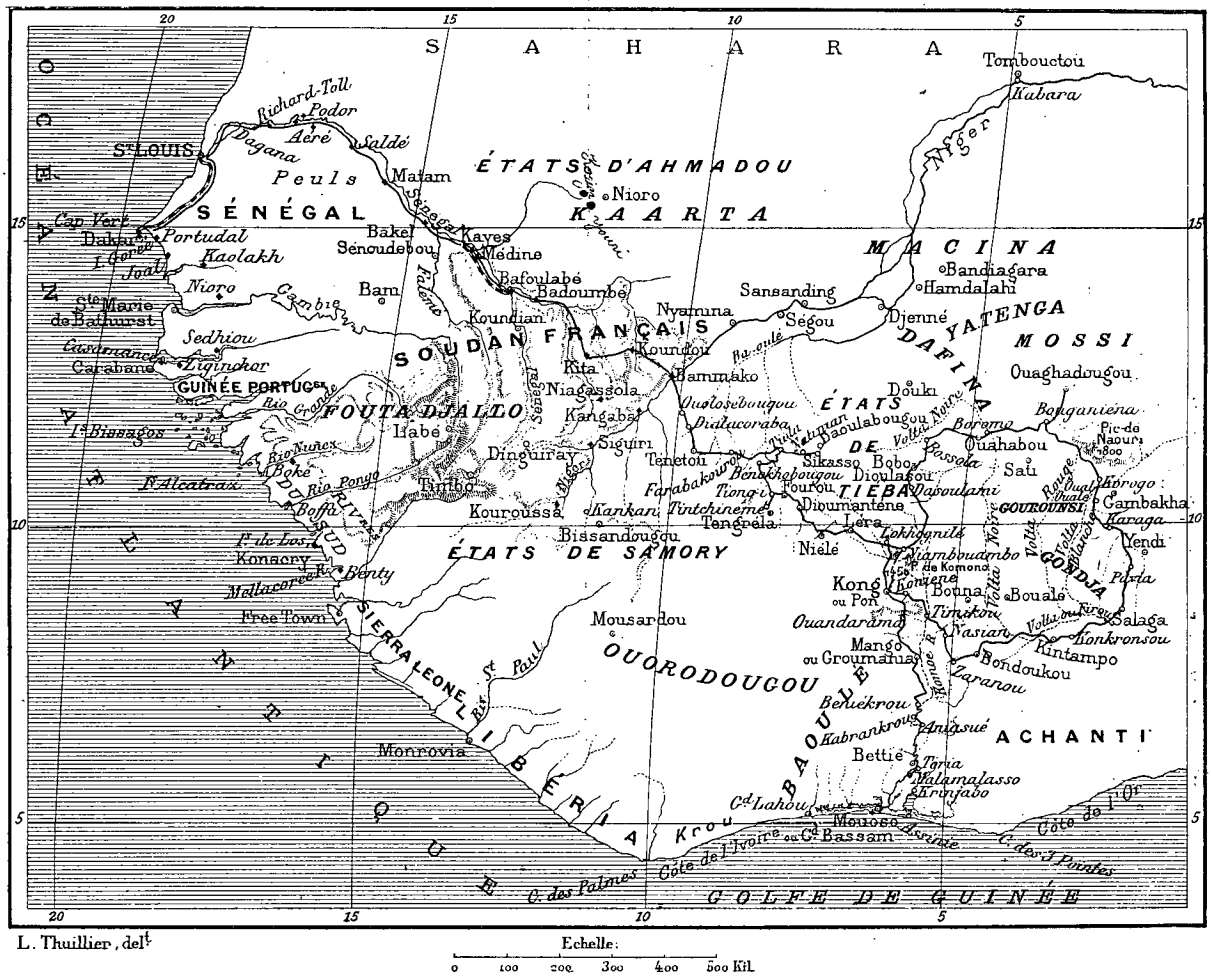
Le soir, nous campons dans les ruines de Tokoumana. Cette ruine n'est habitée que par un passeur et sa famille; il s'est construit une échoppe en dehors du village, car l'intérieur est encombré de cadavres. La pluie tombe tous les jours, et rend les sentiers presque impraticables.

Samedi 24 septembre. — Deux ruines, Likana et Titiana, séparent Tokoumana du Bagoé. Avant la guerre actuelle, cette rivière marquait la limite entre les pays de Samory et de Tiéba.

Elle est bordée, à environ 1 kilomètre de distance, par une ligne de collines qui court vers le nord. Ses rives sont basses et inondées, les berges seules sont couvertes d'un rideau de verdure. La largeur du Bagoé est de 150 mètres environ, mais son courant est un peu moins fort que celui du Baoulé.

Notre traversée, malgré de grandes lenteurs, a lieu sans incidents. Comme sur les bords de tous les cours

ITINÉRAIRE GÉNÉRAL
DE DAKAR AU GOLFE DE GUINÉE (1887-1889).



d'eau, il y a quantité de malheureux qui attendent le passage. Quelques-uns sont assis là d'un air résigné, ayant abandonné probablement tout espoir de revoir leur pays; d'autres, auxquels il reste encore un peu de vigueur, se battent, comme au Baoulé, pour entrer dans les pirogues, qui malheureusement ne peuvent contenir que peu de monde.

Si jamais l'almamy était forcé de rebrousser chemin rapidement, ce serait tout bonnement sa perte : avec ce désordre, ce petit nombre de pirogues serait vite coulé, et il ne faut pas songer à traverser à la nage un cours d'eau semblable. Franchir 200 kilomètres sans villages habités, sans nourriture, avec des passages aussi difficiles, ne serait pas possible.

La rive droite du Bagoé ou Badié est plus basse que la rive gauche, le terrain est fortement inondé, et pendant 3 kilomètres on traverse des terrains fangeux, couverts de hautes herbes. Mon mulet est à peu près fourbu en sortant de là.

Mais bientôt le terrain se relève. La végétation s'en ressent : il y a plus d'arbres que sur la rive gauche. On aperçoit quelques cultures, des cés et quelques nettés.

Sur la rive gauche du Bagoé, le pays s'appelle Siondougou. Ici nous sommes dans le Ganadougou. Comme

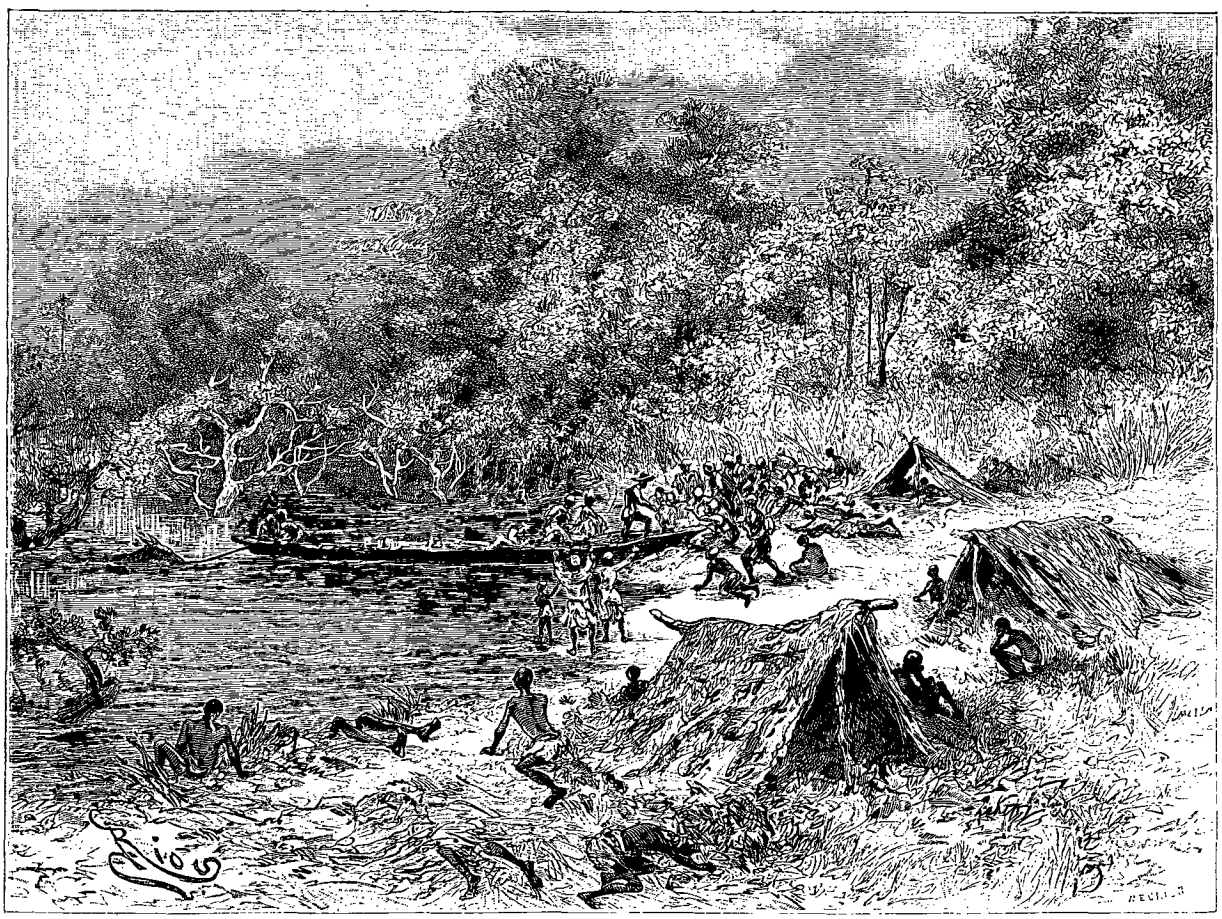
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur l'autre rive. Dioumana est habité par des Foula du Ouassoulou et quelques Bambara. Quand la colonne de l'almamy est arrivée, les habitants ont fait leur soumission.

Je reste là pendant les heures chaudes de la journée, pour laisser reposer mon mulet, et reçois la visite de deux *kokisi* de l'almamy et d'un de ses courriers, porteur d'une lettre de bienvenue. Les kokisi sont des captifs spécialement chargés de conserver les bœufs, chevaux, etc., pris sur l'ennemi. La lettre de Samory me prie d'arriver le plus promptement possible.

Le soir je fais le reste de mon étape; on traverse plusieurs petites ruines et quelques ruisseaux sans importance. Le pays devient moins monotone; on voit dans l'est et le nord-est d'assez grandes hauteurs; nous couchons à Bassa, très grand et beau village, d'une propreté digne d'être signalée.

Dimanche 25 septembre. — Une heure et demie après avoir quitté Bassa, on arrive à Tiola, composé de trois très gros villages, entourés chacun d'un tata, mais aujourd'hui inhabités pour ainsi dire (200 habitants au grand maximum). Il s'y tenait autrefois un gros marché. Tiola n'est autre chose que le Tioula de l'itinéraire Caillié. Aujourd'hui il ne reste sur le marché de



Morts et mourants sur les bords du Baoulé (voy. p. 22). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Tiola que quelques tas de bois, des condiments et du beurre de cé; la valeur totale des articles en vente n'atteint certainement pas 5 francs.

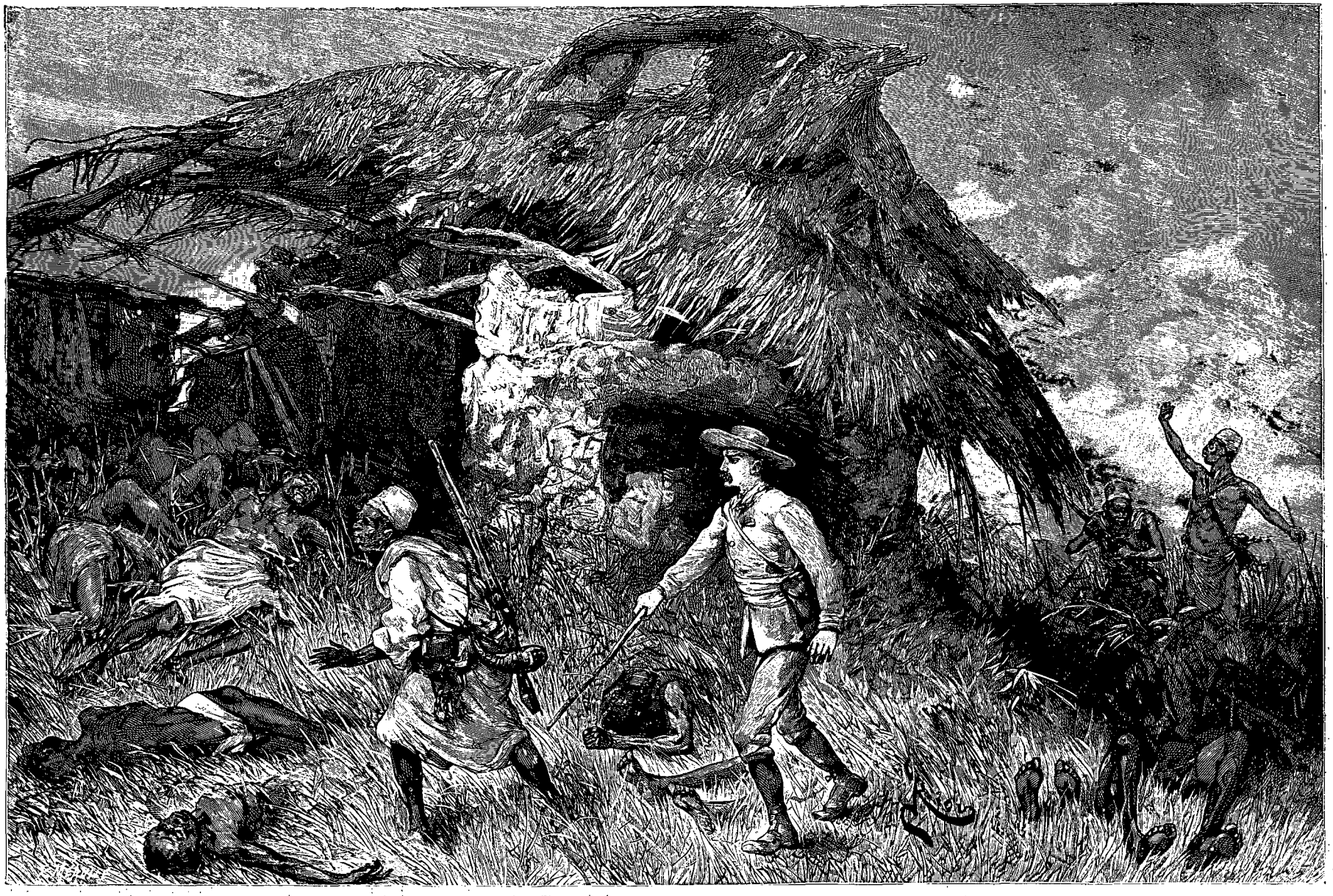
Depuis ce matin on s'est sensiblement rapproché de la ligne de hauteurs que j'ai signalée hier. C'est une série de plateaux surmontés de mamelons de forme conique; il y a de la verdure jusqu'au sommet. Kourala, où je dois coucher, est situé, dit-on, à quelques kilomètres sur l'autre versant.

Avant de gravir les hauteurs, on traverse une grande plaine en partie cultivée; au pied même se trouve une grande cuvette marécageuse assez difficile à franchir. L'ascension est peu pénible, quoiqu'il fasse très chaud. Le point le plus élevé qu'atteint le chemin, sorte de col, est à 70 mètres au-dessus de la plaine; son altitude est de 430 mètres, mais un des cônes du plateau atteint la côte 680 mètres.

Ces hauteurs, dont j'ai relevé les principaux sommets, servent de limite entre le Ganadougou et le Kénédougou, entre les Foula et les Sénoufo.

Deux griots se rendant à la colonne nous rejoignent à une halte, et, pensant se divertir à nos dépens, ils se mettent à tirer d'un *dian-ne* et d'un *fabrésoro* des sons si harmonieux qu'au bout d'une demi-heure je suis forcé de les renvoyer. Ils comptaient extorquer quelque aumône à mes hommes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans a ruine de Toula (voy. p. 21). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

1910 LEGS FERME 1910 N° COLOMBES

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

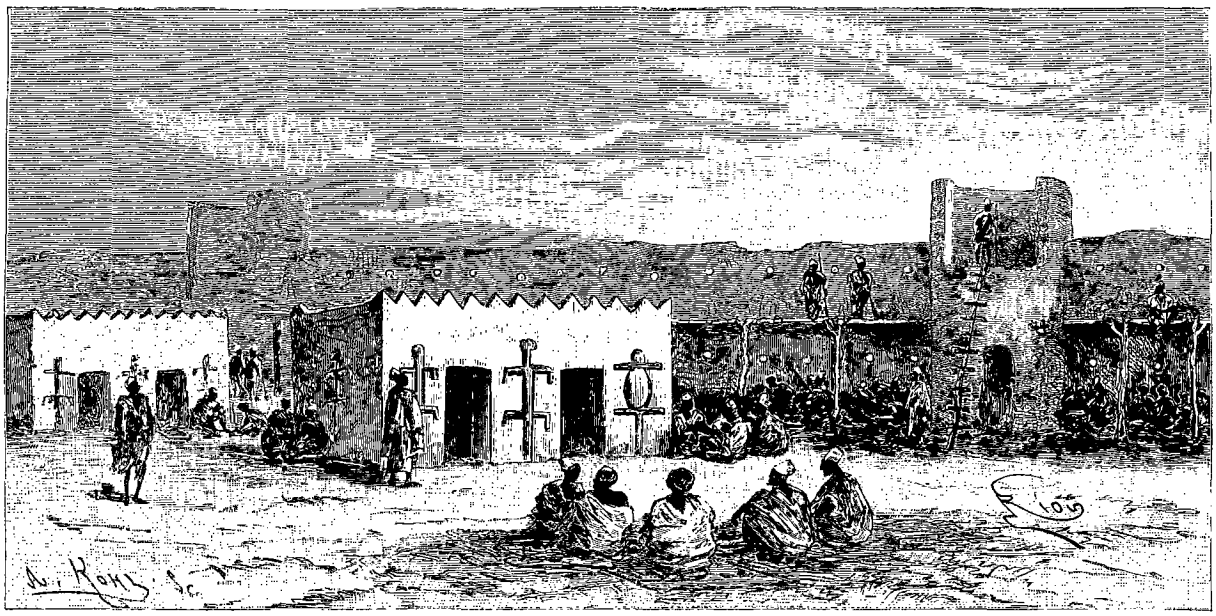
Le *dian-ne* est un instrument de musique très répandu chez les Bambara; il consiste en une calebasse traversée par trois fortes lamelles de bambou, pourvues chacune d'une corde en boyau fixée à un chevalet en bois; on en joue comme d'une harpe.

Le *fabrésoro* est plus insupportable encore que le dian-ne : il est construit à l'aide d'un roseau aux deux bouts duquel sont adaptées deux petites calebasses. Il donne des notes très criardes; on en joue comme d'une flûte.

Les griots, au Soudan, nous rappellent les bardes. « ces vieux chantres de la gloire et de la religion qui avaient fait de leur lyre un instrument de honteux servage ».

A deux heures et demie je me remets en route, et à quatre heures et demie, par une pluie torrentielle, nous atteignons Kouroula, village composé de deux grands groupes entourés de baobabs et de bombax remarquables par leur grosseur et leur hauteur; sa construction est assez originale. Aucune rue n'est droite. Les cases sont toutes carrées et construites comme celles des Bambara, mais moins bien : les briquettes sont rectangulaires au lieu d'être rondes, enfin les portes d'entrée sont très basses. Les rues, étroites, sont encombrées de magasins à mil en terre cuite d'une hauteur de 2 mètres sur une largeur de 1 mètre. Au milieu des rues se trouvent des poteaux de la hauteur des cases. Ces poteaux supportent une grossière charpente en branchages, et le tout est couvert de tiges de mil, de sorte que l'on est à l'ombre dans les rues. En ce moment ces toits sont en assez mauvais état, le mil n'étant pas encore récolté. Tous les habitants sont Sénoufo.

J'ai été reçu à Kouroula par un sofa de quatorze à quinze ans, faisant l'homme, lançant des coups de fouet



Vue de Bassa (voy. p. 24). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

aux curieux et gesticulant beaucoup. Il m'a présenté le chef de village, un homme d'une cinquantaine d'années. Jusqu'à présent les Sénoufo m'ont paru ressembler fort peu aux autres peuples noirs que je connais déjà.

Ma mission auprès de Samory étant toute pacifique, et comme je voulais me maintenir strictement dans mon rôle de médiateur entre les belligérants, j'ai pensé qu'il serait de la plus grande importance de faire prévenir Tiéba de ne pas s'effrayer de ma présence devant Sikasso. Le difficile était de communiquer avec lui sans éveiller la défiance de Samory. Je chargeai Diawé, mon homme de confiance, de cette délicate mission, dont il s'acquitta fort bien.

Plusieurs habitants de Kouroula parlaient le bambara; Diawé lia conversation avec eux dans la nuit; il leur expliqua que les Français étaient désireux de voir se terminer cette guerre désastreuse, et que je venais pour tâcher de faire la paix entre les belligérants. Les Sénoufo ont semblé approuver entièrement ma démarche, et il n'y avait aucun doute pour moi que dès le lendemain Tiéba serait informé du but de ma visite au camp de l'almamy. Mon séjour, que je me proposais de ne pas prolonger devant Sikasso, devait lui prouver par la suite que j'avais dit la vérité à ses gens. De sorte que si plus tard j'avais à traverser ses États, il ne pourrait que m'être reconnaissant.

Je vis partout dans le village de la poterie en belle terre rouge et des objets en fer fabriqués avec une certaine recherche d'élégance.

Quelques femmes revenant de chercher de l'eau n'avaient pour tout costume qu'une feuille qui, pour n'être pas de vigne, n'en était guère plus grande; il n'est pas rare, dans cette région, de voir des jeunes filles et même des femmes se promener non vêtues, mais alors c'est une bande d'étoffe qui les habille; la feuille, je ne l'avais jamais vue. Ces femmes étaient-elles Sénoufo ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des captives venant d'un autre pays? Je n'ai pu le savoir.

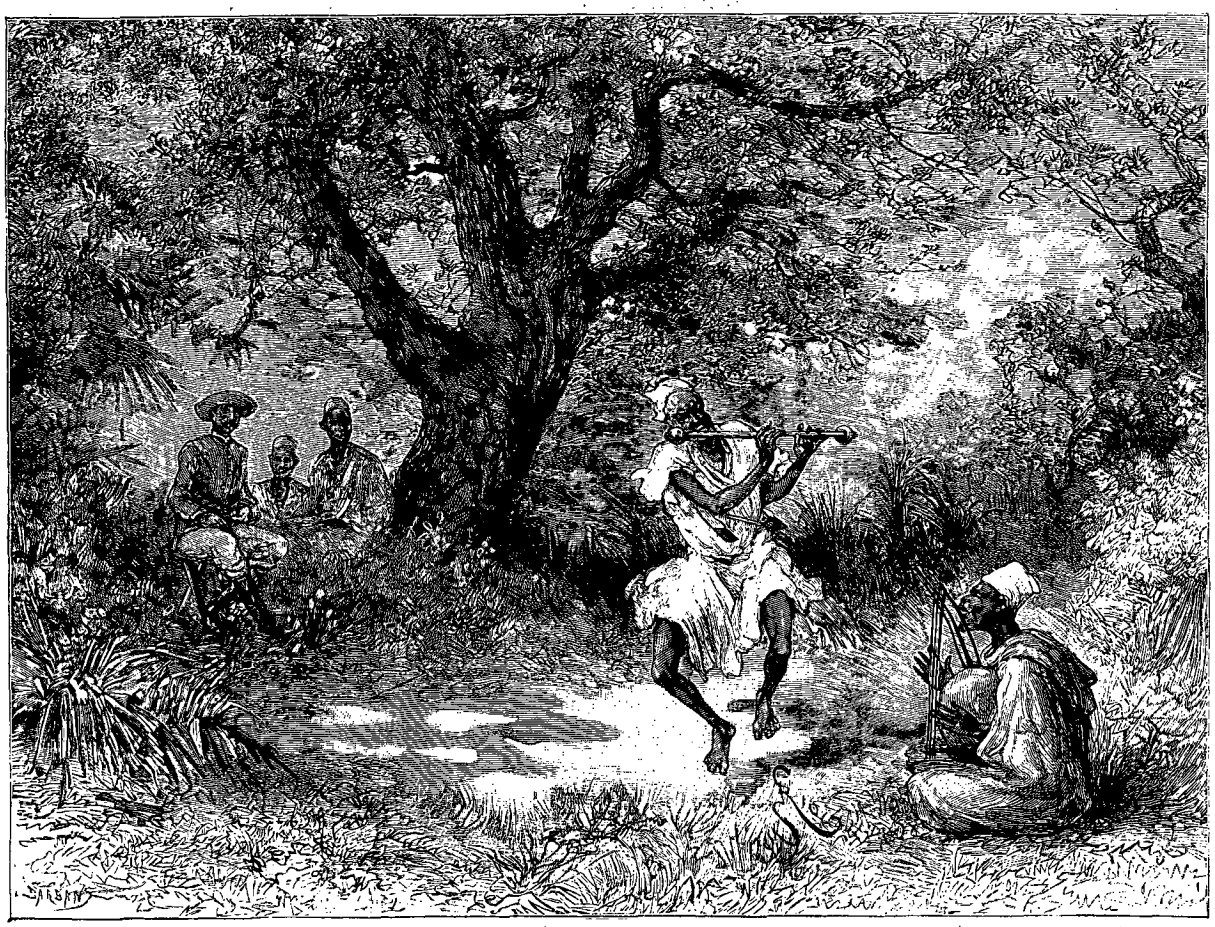
La chasse me paraît être en honneur chez les Sénoufo; beaucoup de cases de Kouroula sont ornées à l'extérieur de têtes d'animaux en trophées.

Les coiffures des hommes et des femmes sont très variées : la plus commune consiste en petites touffes ou boucles sur chaque tempe et dans la nuque, ou en plumes blanches piquées dans les cheveux. Ils portent également dans les touffes, en guise de peigne, de petits stylets en corne.

Le tatouage consiste en trois entailles qui partent de chaque coin de la bouche pour se terminer en éventail à la hauteur des oreilles.

A l'extérieur des villages, généralement sous le plus gros arbre, se trouve une petite case en terre, sans toit, de forme variable; cette case sert au *komo*, pratique de culte semblable au *nama* des Bambara.

Lundi 26 septembre. — En quittant Kouroula, on franchit une série de petits ruisseaux et plusieurs villages abandonnés, dont on n'a pu me donner les noms. Le terrain continue à se relever sensiblement et change à son avantage. Aux environs des ruines il y a de très gros arbres, baobabs ou bombax. Tous



Rencontre de deux griots. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

ces villages n'ont été évacués qu'à l'approche de la colonne.

Après avoir fait halte de midi à une heure, nous nous mettons en route à deux heures. Le baromètre me donne 550 mètres d'altitude. Dans la petite vallée où nous allons descendre se trouve Natié ou Natinian, dont Birayma, lieutenant de l'almamy, vient de s'emparer, il y a un mois, avec le secours de Liganfali. Natinian est un village sénoufo qui devait avoir 500 ou 600 habitants; il est situé dans une petite vallée bien cultivée, arrosée par deux ruisseaux sans importance. Il a résisté pendant quatre mois aux troupes de Birayma; j'estime qu'avec des troupes, même médiocres, on aurait facilement pu s'en emparer de vive force dès le premier jour; au lieu de cela on en a fait le siège en règle.

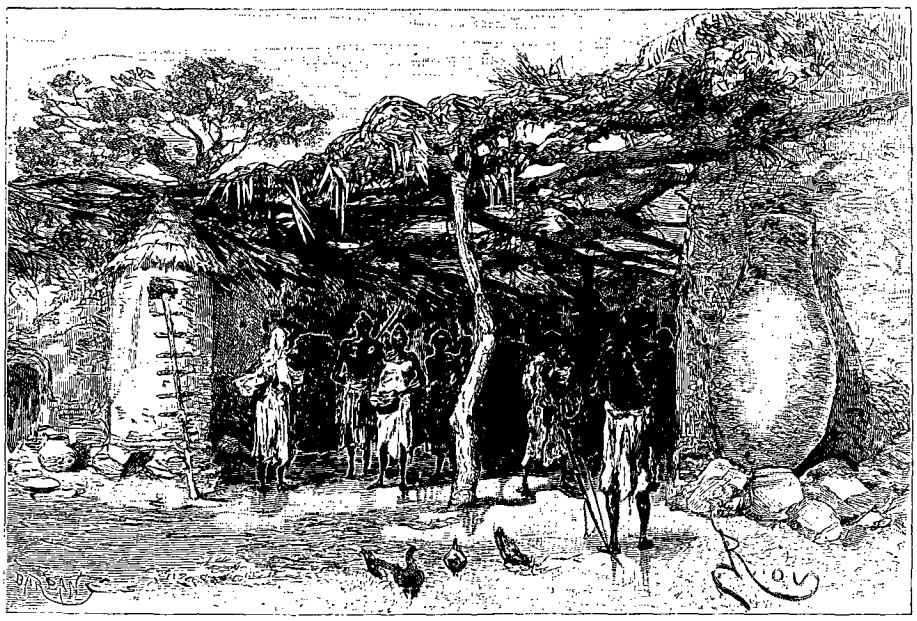
En jetant un coup d'œil sur le croquis de Natinian et sur les travaux de siège que les troupes de Samory y ont exécutés, on remarque de suite que de la petite croupe située au nord et très rapprochée du village (30 mètres) on voit tout ce qui se passe à l'intérieur. D'autre part, le tata est moins solide en cet endroit; on aurait donc dû, dès le début, attaquer ce côté faible. Au lieu de cela, le lieutenant de Samory a fait construire trois *sagné* ou *diassa* (palanquements en branchages) dans lesquels il s'est installé comme dans son village, se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contentant de bloquer la place. Ce n'est que le cinquième mois que les hommes du diassa nº 1 se sont portés de nuit, et en repoussant une sortie, sur la crête de la croupe, y ont construit un abatis d'une douzaine de mètres, et se sont installés derrière, dans des gourbis; c'est de là qu'a été donné l'assaut. Les soldats de Samory parlent comme d'un fait d'armes extraordinaire de cette prise de Natinian, place qui gênait le ravitaillement de la colonne.

A ce moment-là j'étais à Oüolosébougou, où l'on a amené les femmes et les enfants pris dans le village, pour les échanger contre des chevaux. Les femmes étaient toutes vieilles, et les enfants malingres; les gens de l'almamy n'avaient pu en obtenir que huit chevaux. Les hommes, disent-ils, avaient tous été tués; or j'ai visité ce village et les environs : il n'y a pas plus de cadavres que dans les autres, ce qui prouverait que la plupart des habitants ont réussi à se sauver. Du reste, sur tout le tour de l'enceinte, j'ai remarqué des ouvertures au ras du sol permettant de sortir en rampant, et de se dissimuler dans les mils et maïs qui entourent le village.

Une heure après être sorti de Natinian, on atteint le point le plus élevé du plateau que l'on commence à gravir dès la sortie du village. De ce point on voit dans le lointain un grand plateau dénudé aux pentes très douces; c'est là que sont campées les troupes de l'almamy, et c'est sur l'autre versant que se trouve Sikasso. Dans l'est et dans le sud on aperçoit une chaîne de hauteurs dont j'estime les sommets les plus élevés à 1000 mètres d'altitude. A cinq heures et demie on passe deux rivières près de leur confluent : l'une est facile à traver-



Une rue de Kouroula (voy. p. 27).. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

ser; l'autre, au contraire, est large et profonde. Toute la plaine environnante est inondée : hommes et animaux s'embourbent; il faut une bonne demi-heure pour arriver sur le terrain solide.

Sur les bords de ces cours d'eau il y a un premier diassa, gardé par une cinquantaine d'hommes qui ont des sentinelles sur les bords du marigot. Ce poste, dont je n'ai pas vu de suite l'utilité, est là depuis le début de la campagne; il est à environ trois kilomètres en arrière de la ligne des palanquements, et place des sentinelles face au sud; il doit être destiné à opposer un premier effort à des troupes de secours venant de la direction Tengréla. Un quart d'heure après avoir franchi ce mauvais marigot je vois arriver une quinzaine de cavaliers, parmi lesquels je reconnais Karamokho. Ce *prince* porte une culotte indigène en guinée, une vareuse de tirailleur sénégalais, dont le galon en laine jaune est noir de crasse, une cuirasse et un casque avec plumet tricolore; il monte un cheval que le capitaine Péroz a donné à son père; son armement consiste en une épée de médecin de l'armée.

Il m'aborde en me disant bonjour en français, et me demande des nouvelles de tous les officiers dont il a su retenir les noms; de temps en temps, il me dit : « France, il y a bon ».

Nous arrivons au camp à six heures un quart; l'almamy est assis près de son palanquement, entouré d'une dizaine de ses fidèles. Il me serre la main en me saluant et me dit : « Français, bonjour ».

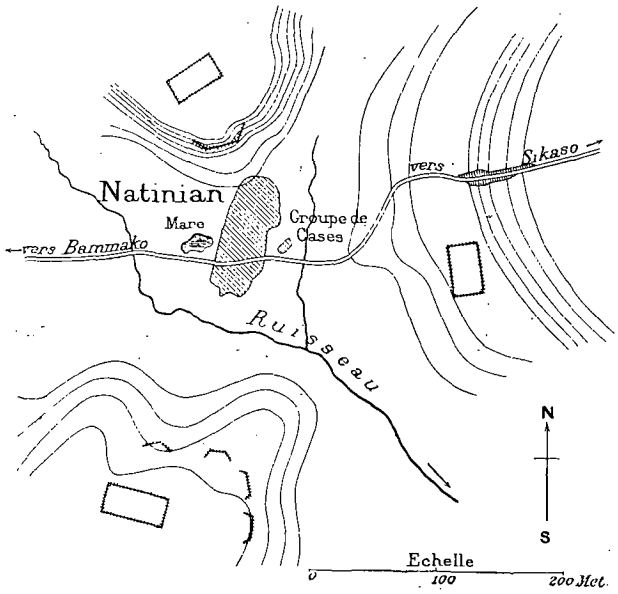
Mardi 27. — L'almamy me fait construire deux cases en paillote et un abri pour mon mulet; une dizaine de sofas y travaillent toute la journée. Enfin, dans la soirée, je suis à peu près à l'abri de la pluie. Ma première visite à l'almamy paraît lui faire plaisir. Nous nous bornons à quelques propos insignifiants. Un kokisi était venu, dès le petit jour, recommander à Diawé de me tenir sur mes gardes, qu'il ne fallait parler de rien de sérieux tant que Samory ne me ferait pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mander chez lui, ou enverrait Karamokho chez moi.

L'almamy est un grand bel homme d'une cinquantaine d'années; ses traits sont un peu durs, et, contrairement aux hommes de sa race, il a le nez long et aminci, ce qui donne une expression de finesse à l'ensemble de sa physionomie; ses yeux sont très mobiles, mais il ne regarde pas souvent en face son interlocuteur.

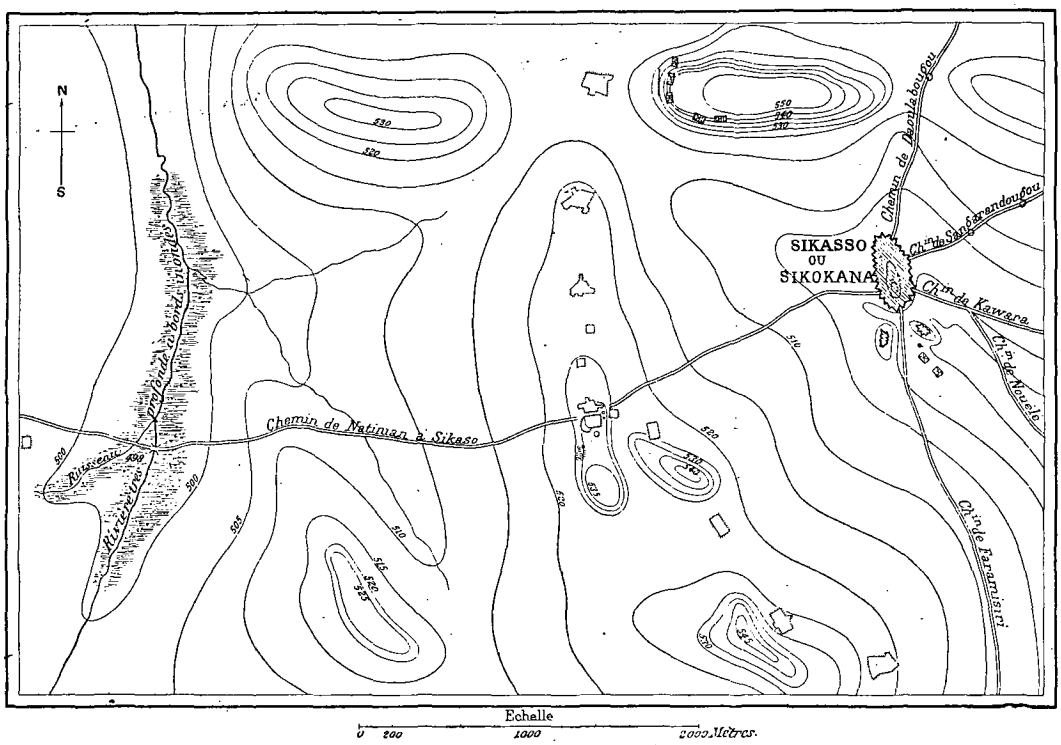
Son extérieur m'a paru plutôt affable que dur : très attentif quand on lui



Plan de Natinian. — Réduction de L. Thuillier, d'après un levé de l'auteur.

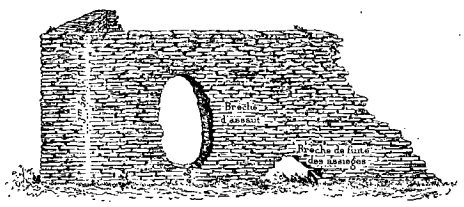
fait un compliment, il sait être distrait et indifférent quand il ne veut pas répondre catégoriquement à une question. Il parle avec beaucoup de volubilité, et je le crois capable d'avoir la parole chaude et persuasive quand l'occasion s'en présente.

Assis dans un hamac en coton rayé de bleu et blanc qui lui a été rapporté de Paris, il tient dans ses mains, dont l'intérieur est ladre, un gros morceau de bois tendre que l'on nomme en bambara *niendossila* ou encore *ngossé* (c'est le *sotiou* des Ouolof), et avec lequel il se nettoie les dents.



Carte des environs de Sikasso. — Réduction de L. Thuillier, d'après un levé de l'auteur.

Il est vêtu d'un grand doroké en florence mauve, de qualité inférieure, et porte une culotte indigène en cotonnade rayée noir et rouge, de fabrication européenne; ses jambes, d'un brun chocolat plus clair que la figure, sont en-



Fragment de l'enceinte de Natinian.

duites de beurre de cé; il est chaussé de babouches indigènes en cuir rouge.

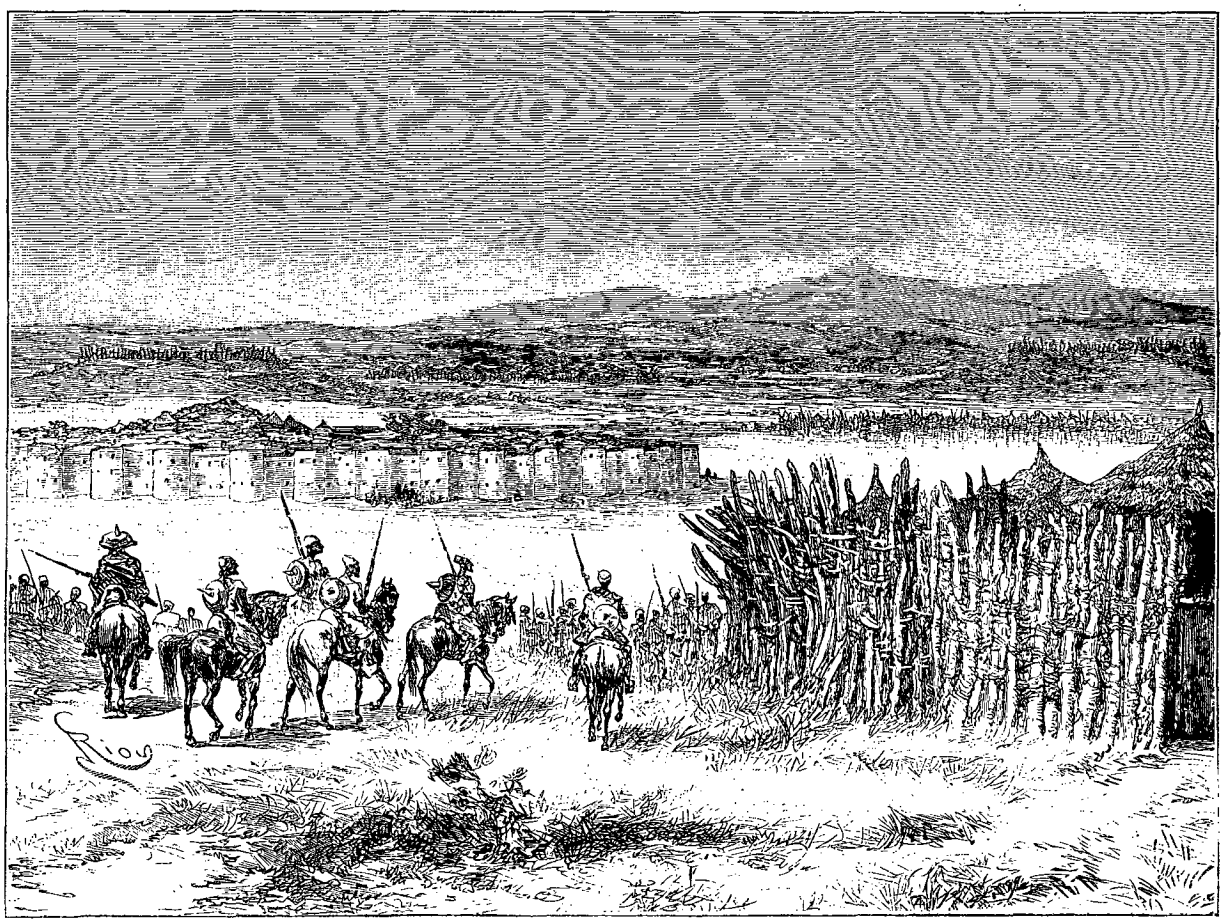
Sa coiffure consiste en une chéchia rouge de tirailleur, autour de laquelle est enroulé un mince turban blanc qui lui passe sur la bouche et encadre sa figure noire. Sur les épaules, il porte négligemment un haïk de bas prix.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A ses pieds sont assis un vieux kokisi qui ne le quitte jamais, deux marabouts, quelques griots et les quatre captifs préposés au hamac, à la chaise, au plat de campement dans lequel il se lave les mains, et à la bouillotte qui contient de l'eau pour se rincer de temps en temps la bouche. Ces objets et ces captifs le quittent rarement; partout où il va, cet attirail le suit. A sa portée, et sous le même abri (sorte de hangar où est amarré son hamac), deux tailleurs sont occupés à coudre de la florence jaune pour ses femmes. Un des griots porte un gros parapluie rouge, et l'autre une canne à fusil détraquée. Tous les objets que j'ai signalés sont de fabrication anglaise, sauf le hamac et le plat de campement, qui est un plat réglementaire.

De retour à ma case, je reçois de la part de l'almamy un chaudron de riz et dix ignames; un instant après, Karamokho me fait amener un bœuf.

Je remercie Karamokho, et lui fais observer que le bœuf est de trop : « Nous ne sommes que trois, lui dis-je; je suis très reconnaissant à ton père de son cadeau, et j'accepterai volontiers un morceau de viande chaque fois que ton père fera abattre un bœuf. — Prends-le, me dit-il. Si nous étions à Bissandougou, mon père t'en donnerait *kémé* (80). »



Un diassa (voy. p. 32). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

L'almamy, qui n'était pas loin, entre dans ma case, et me demande d'un air confidentiel pourquoi je ne lui amène pas les soldats qu'il demandait; à cela je lui réponds qu'ayant reçu sa lettre au Baoulé, je l'avais expédiée à Bammako pour la faire parvenir au colonel Gallieni, commandant supérieur du Soudan français, qui aviserait.

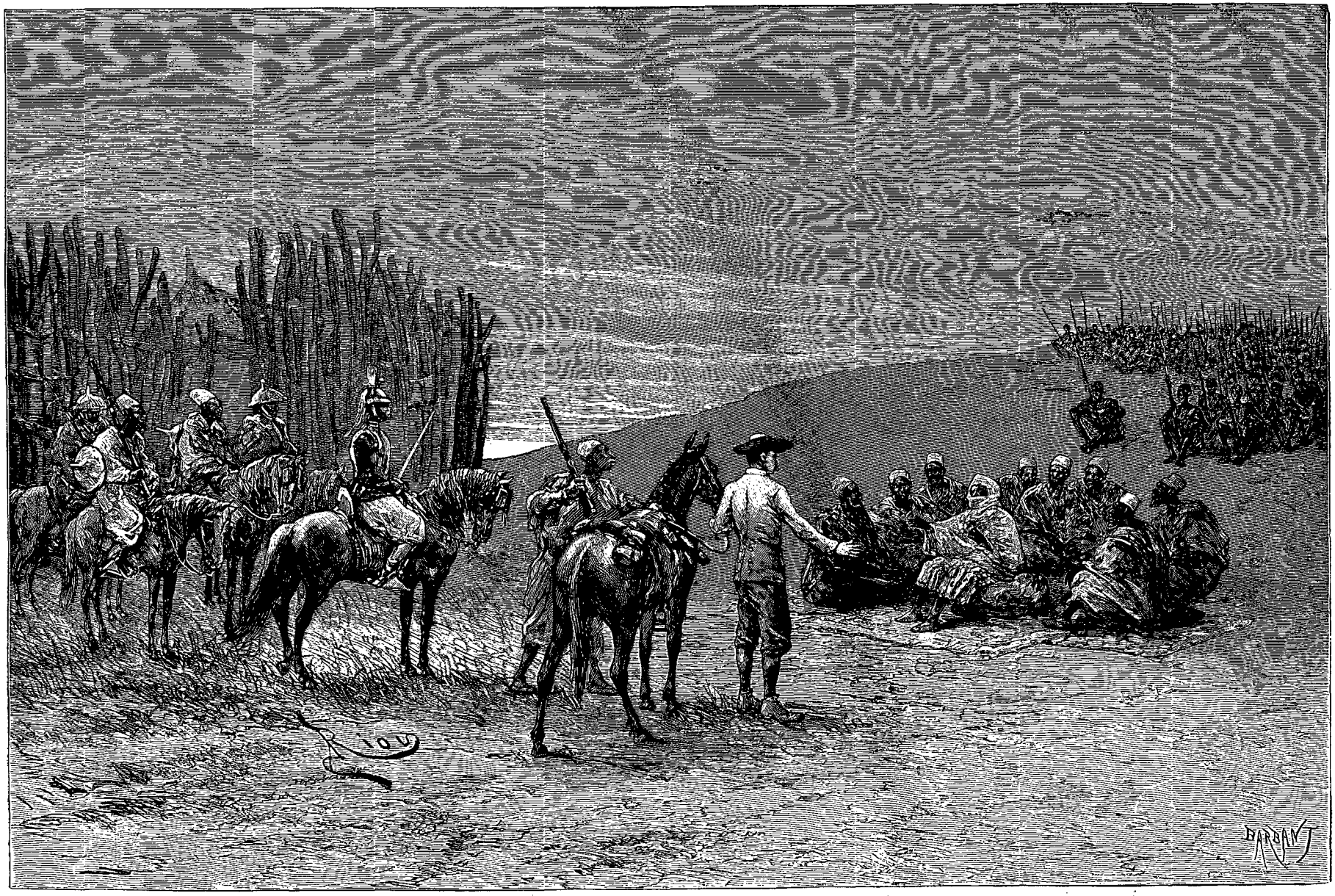
Des hommes s'étant rapprochés, la conversation changea, et l'almamy me dit en riant : « Prends le bœuf, ou je t'en donne de suite dix ». Si je l'avais pris au mot, il eût été bien embarrassé : il n'y avait que sept bœufs en tout au camp.

J'ai expliqué à Karamokho que, mon départ ayant été très précipité, j'avais dû, à mon grand regret, laisser derrière moi les cadeaux que je destinais à son père, de crainte de les voir se détériorer par la pluie, puisque je voyageais sans tente. Il parut très satisfait de l'énumération que je lui en fis sommairement.

Quoique j'observasse vis-à-vis du monarque et de son fils la plus grande politesse, cette famille royale devint plus que familière dès la première entrevue. Les deux hommes n'ont de prince, bien entendu, que le qualificatif dont quelques-uns de nos journaux les ont honorés pendant le séjour de Karamokho à Paris.

Karamokho se mouche dans ses doigts devant moi; son père prend ma pipe dans la poche de mon dolman

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée près de l'almamy. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la porte à sa bouche; ils me demandent mon uniforme, mes éperons, etc. L'almamy, persuadé que mes deux domestiques sont des tirailleurs déguisés, leur propose de prendre du service chez lui; il leur donnera plus tard un commandement, dit-il. Enfin il fait comprendre à Diawé que sa couverture lui ferait plaisir (couverture de cheval, qui a sept mois d'usage, achetée par moi 6 fr. 75 au *Bon Marché*) : j'en suis honteux pour eux.

Karamokho, qui vient pendant que je dîne, est désappointé de me voir vivre à l'indigène, car il espérait, dit-il, me voir lui offrir du sucre, du chocolat ou des confitures, choses qui me font défaut, comme bien on pense.

Mercredi 28. — L'almamy me fait dire qu'il m'enverra Karamokho dans la journée pour que je lui parle, et me propose d'aller rendre visite à ses frères dans les diassa.

Ces diassa ou *sagné* sont faits à l'aide de fortes branches de 2 m. 50 à 3 mètres de hauteur, plantées à environ 30 centimètres en terre et enchevêtrées les unes dans les autres, de manière à présenter deux ou trois épaisseurs. Les tireurs se placent derrière cette sorte de palanquement et font feu par les petits vides que forment les branches naturellement tordues et non équarries. Ces sortes d'enceintes sont destinées à arrêter le choc de l'assaillant et à lui faire subir des pertes sérieuses s'il veut s'en emparer. Dans l'intérieur sont disposés, sans ordre ni symétrie, des abris en chaume grossièrement faits. Les chefs seuls ont ce qu'on peut appeler des cases.

Si les diassa appartiennent à l'assaillant qui bloque

Karamokho présentant le bœuf. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

un village, ils ont rarement plus de 50 à 60 mètres de côté, et renferment un nombre d'abris qui varie entre 200 et 250 au maximum. Quand le diassa sert d'enceinte à un village, les dimensions de ses côtés sont naturellement beaucoup plus grandes.

Pour un village de grandeur moyenne, le diassa a environ 1000 mètres de développement et il n'y a en général pas plus de 300 fusils pour le défendre; à moins qu'une partie des guerriers de la contrée ne se soit portée dans la localité, et qu'elle ne constitue ainsi la dernière résistance que l'ennemi puisse opposer.

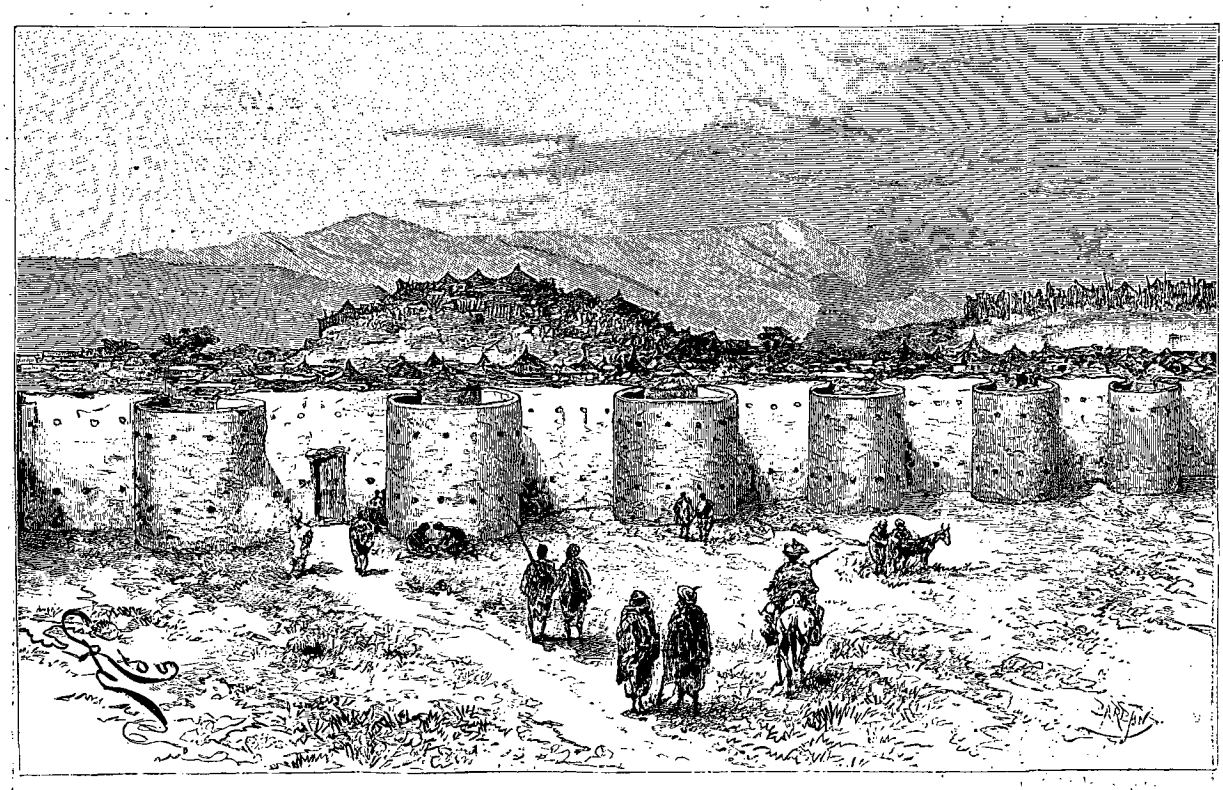
Les indigènes peuvent assiéger des diassa pendant des mois entiers sans parvenir à s'en emparer. Les Sénoufo, paraît-il, s'en approchent à l'aide de grands boucliers en bois recouverts de peau de bœuf séchée, coupent les harts et les pieux à coups de hache et réussissent ainsi à y pénétrer. Si les diassa se flanquent mutuellement, la besogne est moins facile. Il faut faire un siège en règle, et l'on ne peut compter que sur un blocus rigoureux amenant la famine, ou bien sur une trahison.

Pour nos troupes des colonies, la prise d'une enceinte en palanquement est moins difficile, surtout quand on dispose d'une ou deux pièces de canon, pour épouvanter les assiégés, car le quatre de montagne, même à 250 mètres, est impuissant à faire brèche.

G. Binger.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le tata de Sikasso (voy. p. 37). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER[1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Le camp de Samory. — Effectif et personnel non combattant. — Du ravitaillement en vivres, en poudre. — Vente d'esclaves. — Organisation des troupes. — Dénominations et grades. — Des insignes de commandement, des sonneries et des batteries, des pavillons et des emblèmes. — Le *Mokho Missi Kou*. — Les cris de guerre. — Pourparlers avec Samory. — Situation des armées belligérantes. — Samory essaye de me garder devant Sikasso. — Je réussis à quitter le camp. — Route de retour sur Tiola. — Saniéna et passage de la rivière de Tiékorobougou. — Arrivée à Komina. — Sur les bords du Bagoé. — Nous nous emparons par ruse d'une pirogue. — Arrivée sur les bords du Baniégué, et entrée à Bénokhobougoula.

Le grand plateau sur lequel Samory a établi ses troupes est de constitution ferrugineuse; les abords sont dégagés et entièrement déboisés, presque tout le bois ayant été utilisé à la construction des diassa. Seuls les environs immédiats de Sikasso ont conservé des arbres clairsemés. La ligne des diassa est distante de 2 kilomètres du village, que l'on n'aperçoit distinctement que par un temps très clair. Le tata de Sikasso est en terre glaise; les murs paraissent très élevés; leur tracé présente une série de saillants arrondis et de rentrants ingénieusement combinés.

Dans la partie nord du village se trouve un très gros arbre; dans la partie sud, un petit monticule sur lequel il y a quelques constructions en terre. Les derrières de la position de l'almamy ne sont pas précisément brillants. La rivière et le ruisseau sont d'un passage extrêmement difficile, et le pont est en très mauvais état; ce n'est qu'avec les plus grandes précautions qu'on peut le faire traverser aux chevaux tenus en mains.

L'intérieur du camp de Samory offre un coup d'œil très curieux : il y a là dedans, entassés pêle-mêle, chefs, guerriers, captifs, femmes, enfants, chevaux, etc., par-ci par-là des selles hors de service, et des fusils un peu partout; c'est le désordre le plus complet qu'on puisse rêver.

Un « grand » diassa contient un millier de personnes environ, calculées à raison de cinq par case, ce qui est

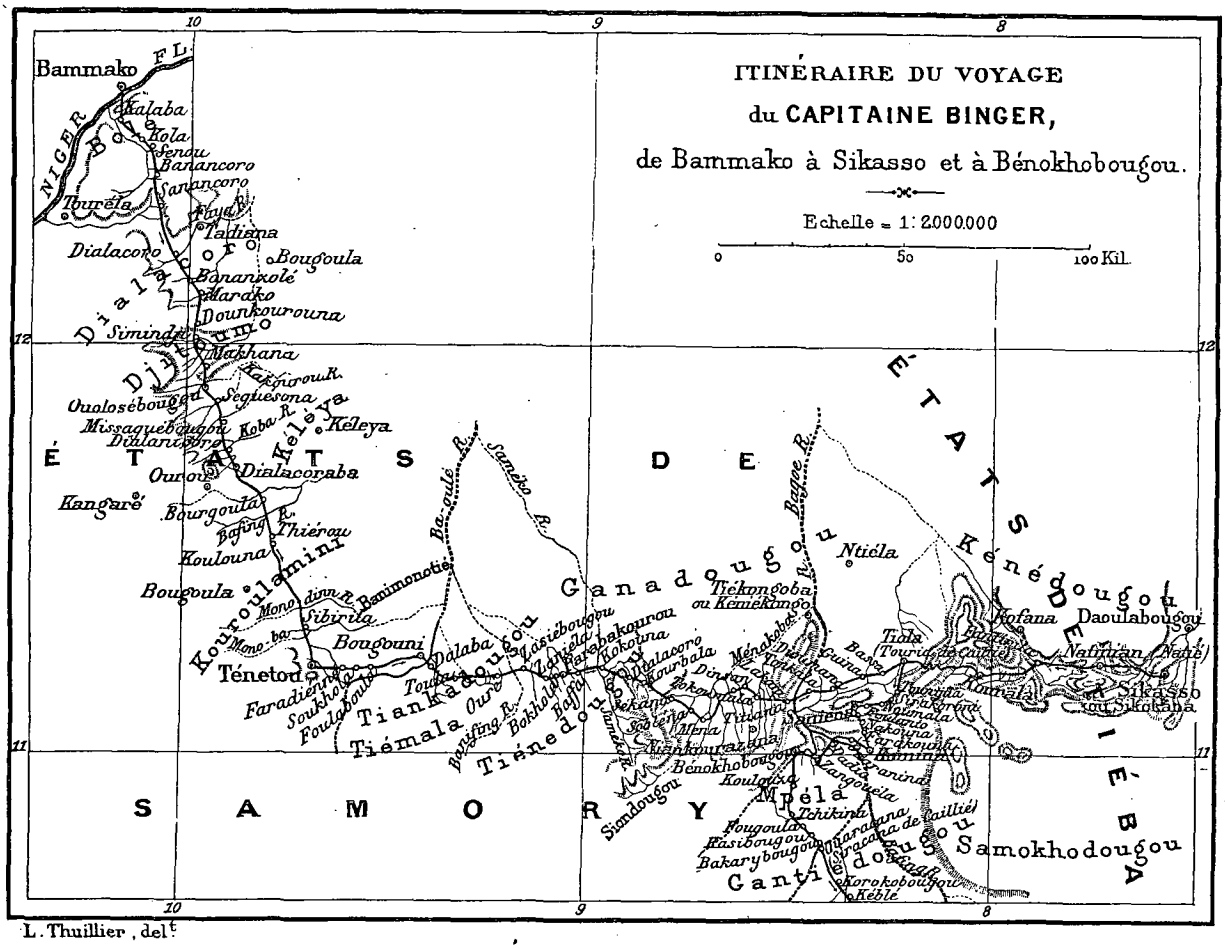
1. Suite. — Voyez p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la moyenne; il faut en déduire tout le personnel non combattant, femmes, captives, gamins, palefreniers, griots, forgerons, selliers, tailleurs, les Bambara qui ne font que les corvées et ne sont pas armés, quantité de fabricants de gris-gris et autres non-valeurs qu'il serait trop long de citer; ils constituent certainement au moins la moitié de la population d'un diassa. Il resterait 500 combattants ; si je porte ce chiffre à 600, je suis bien au-dessus de la vérité, car Kémébirama, qui commande un des plus grands diassa, m'a fait l'honneur de me présenter tous ses guerriers. Mon domestique d'une part, et moi de l'autre, nous nous sommes amusés à les compter; lui en a trouvé 320, et moi 340.

En somme l'armée de l'almamy compte 5 000 hommes, sur lesquels il y en a 140 de montés; dans ce chiffre sont compris les chefs, l'almamy, les griots, etc. Comme je l'ai dit plus haut, ces montures n'ont de cheval que le nom; aucune d'elles ne serait capable de faire trois jours de suite 30 kilomètres.

Et dire qu'on a osé surprendre la bonne foi de nos meilleurs journaux de Paris, en leur faisant insérer



dans leurs colonnes que le père de Karamokho était roi de 150 contrées, et qu'il pouvait aisément mettre 50 000 hommes en ligne[1].

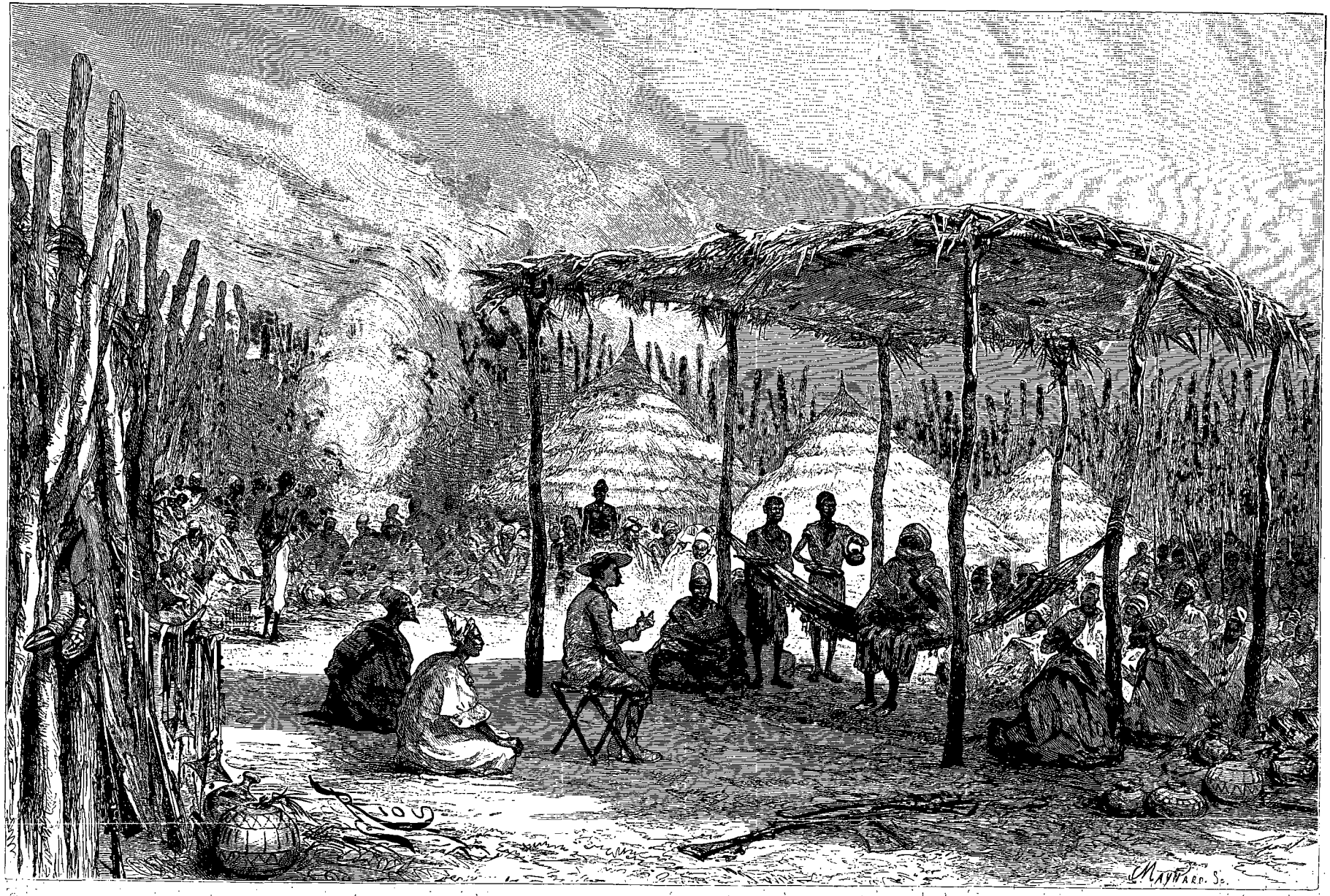
On a été jusqu'à qualifier Samory d' « Alexandre du Soudan ». On aurait mieux fait de le traiter de pourvoyeur d'esclaves.

Au début de cette campagne (mois d'avril dernier), il avait bien un millier d'hommes de plus, car la mortalité a éclairci ses rangs : le feu, les déserteurs, les blessés et surtout la famine en sont les causes principales ; il devait avoir également un nombre de chevaux beaucoup supérieur, peut-être double (250 ou 300).

J'ai pu observer qu'il arrivait environ 200 *foufoutigui* de vivres par jour, ce qui fait à peu près 2 000 kilos, qui, répartis équitablement et à raison de 250 grammes par homme (juste ce qu'il faut pour ne pas mourir), permettrait de distribuer 8 000 rations par jour. Mais il n'en est pas ainsi : beaucoup de chefs de l'entourage de l'almamy et certains autres personnages ne se contentent pas de si peu et puisent à pleines mains, tandis que 5 000 malheureux sur les 10 000 combattants et non-valeurs meurent littéralement de faim. C'est ce qui

1. La population totale des États de Samory s'élève à 280 000 habitants; quant à ses pays de protectorat, ils n'ont fourni que des contingents très faibles pendant cette guerre. Le Ouorodougou n'a pas donné un homme et le Toma non plus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur du camp de l'almamy Samory (voy. p. 36 et 37). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

explique la grande quantité de cadavres qui jalonnent la route.

Pour vivre, ces malheureux vont par bandes dans les lougans des villages abandonnés, y coupant du *fonio*, des tiges de maïs, et errent dans la brousse pour y déterrer des *fikhongo* et des racines. La nuit, ils cherchent à se voler les uns les autres, et malheur à celui qui ne se couche pas sur sa peau de bouc ou son sachet à vivres! Du sel, l'almamy et les chefs seuls en ont.

La quantité de poudre consommée est considérable, 1 000 kilos par semaine environ. J'ai calculé que Samory a dû dépenser à peu près 800 captifs par mois pour en acheter.

Pour l'achat des chevaux, c'est encore pis : le plus bas prix d'un cheval à Ouolosébougou ou ailleurs est de 8 esclaves, et le plus élevé de 24 ; prenons seulement comme prix moyen 10 esclaves et nous atteindrons de suite des chiffres qu'il est écœurant de transcrire, surtout quand on pense que pour entretenir un effectif moyen de 150 chevaux pendant près de deux ans il faut les renouveler quatre fois.

Les troupes de l'almamy ne sont pas organisées en fractions qu'on pourrait appeler compagnie ou légion, comprenant un chiffre d'hommes toujours invariable, une sorte d'effectif réglementaire; il n'existe pas non plus de grades bien définis. Voici les différentes appellations sous lesquelles on désigne chefs et soldats :

1° Le *bilakoro* (qui ne porte pas de pantalon, mais le *bila*, comme son nom l'indique) est une sorte de vélite.

Ces soldats sont recrutés parmi les garçons et jeunes gens pris dans des razzias de village. Une fois faits prisonniers, ils ont immédiatement la tête rasée à l'ordonnance et sont confiés à des chefs qui eux-mêmes en répartissent une partie entre leurs meilleurs sofa. Les gamins prennent dès lors le titre de bilakoro, et leur première fonction est de soigner les chevaux. Quand le maître monte à cheval, le bilakoro porte son fusil et le suit au pas de course; plus tard, quand son chef est riche en fusils, on lui en donne un (vers l'âge de quatorze ou quinze ans).

2° Le *kourousitigui* est un guerrier d'un âge raisonnable ; il est marié et n'est soldat que momentanément; il n'a jamais ou rarement un commandement.

3° Le *sofa*[1]. Après avoir fait plusieurs expéditions, les bilakoro sont autorisés à porter le pantalon ; ils suivent le chef duquel ils relèvent quand il part en expédition; quelquefois ils gagnent un cheval ou un ou plusieurs captifs à la suite d'une campagne heureuse. Plus tard, quand ils ont mérité la confiance de l'almamy, ils tiennent garnison dans les villages et n'ont d'autres fonctions que de manger le peu qui reste aux malheureux habitants. Ils deviennent quelquefois dougoukounasigui.

1. *Sofa* ou *soufa*, comme l'a dit le docteur Tautain, signifie textuellement « père du cheval, palefrenier ». En principe les sofa n'avaient que cette fonction, mais par la suite on a étendu cette appellation à tout ce qui porte un fusil.

4° Le *sofakong* (à la tête des sofa). C'est un sofa qui s'est particulièrement distingué dans une expédition ; pour le récompenser, le chef lui donne quelques hommes à commander.

5° Le *kélétigui* ou *kongtigui* est un personnage ; il commande le territoire en temps de paix, et en temps de guerre il emmène tout ce qui est valide et possède un fusil dans sa région.

On voit que cette soi-disant armée n'est encore qu'une *bande* bonne à jeter l'épouvante parmi de petites peuplades, mais et incapable d'inspirer aucune crainte à des troupes instruites à l'européenne et possédant une arme à tir rapide.

Ces guerriers ne reçoivent aucune instruction militaire, la plupart ne savent pas tirer un coup de fusil. Les charges de poudre, beaucoup trop fortes, produisent un recul très gênant ; et la poudre indigène, brûlant très lentement dans le bassinet, fait long feu. Ce sont les deux causes qui font détourner la tête au tireur, de sorte qu'au moment de faire feu, l'arme n'est jamais en direction.

Tous les chefs auxquels j'ai parlé de leur ordre de combat m'ont dit que les guerriers marchaient tout simplement autour de leur chef, et tiraient des coups de fusil. Au moment de l'assaut ils poussent le cri répété de *coua! coua!* qui rappelle celui du canard ; les chefs brandissent en l'air leur sabre ou la hache de guerre, qui sont les emblèmes de commandement.

La hache est généralement en argent et très mince ; elle est toujours renfermée dans un étui en peau de chat-tigre dont la queue est cousue à la poignée et sert d'ornement. Cette hache de parade est portée par un bilakoro.

Quelques chefs ont des pavillons : ce sont simplement des morceaux d'étoffe (du calicot ou de la guinée), noués à un bambou ou une tige de mil. Ces drapeaux ne sont pas des emblèmes, on n'attache aucune importance à leur prise, ils ne servent qu'aux ralliements.

Les instruments servant aux sonneries sont très variés. Les plus répandus sont le *boudofo* (corne de *dagué*, sorte d'antilope, qui est simplement percée d'un trou près de l'extrémité), et le *bourou*, instrument donnant à peu près les mêmes sons et disposé de la même manière, avec cette différence qu'il est fabriqué avec une défense d'éléphant. Les griots[1] jouent de toutes les cornes d'animaux.

Les sonneries que l'on peut faire à l'aide de ces instruments sont naturellement très limitées, j'en ai toujours entendu tirer les mêmes sons, cependant ils sont très facilement compris, vu que le matin de bonne heure cela veut dire « En route ! » et le soir « Halte ! nous campons ici ».

Le vrai instrument avec lequel on peut donner des ordres est le *tabala*, que nous pouvons comparer à notre tambour.

Le tabala est tout d'une pièce, et creusé dans du

1. J'ai vu un griot parcourir une ruine avec un piston d'enfant (jouet qui se vend 1 à 2 francs dans un bazar).

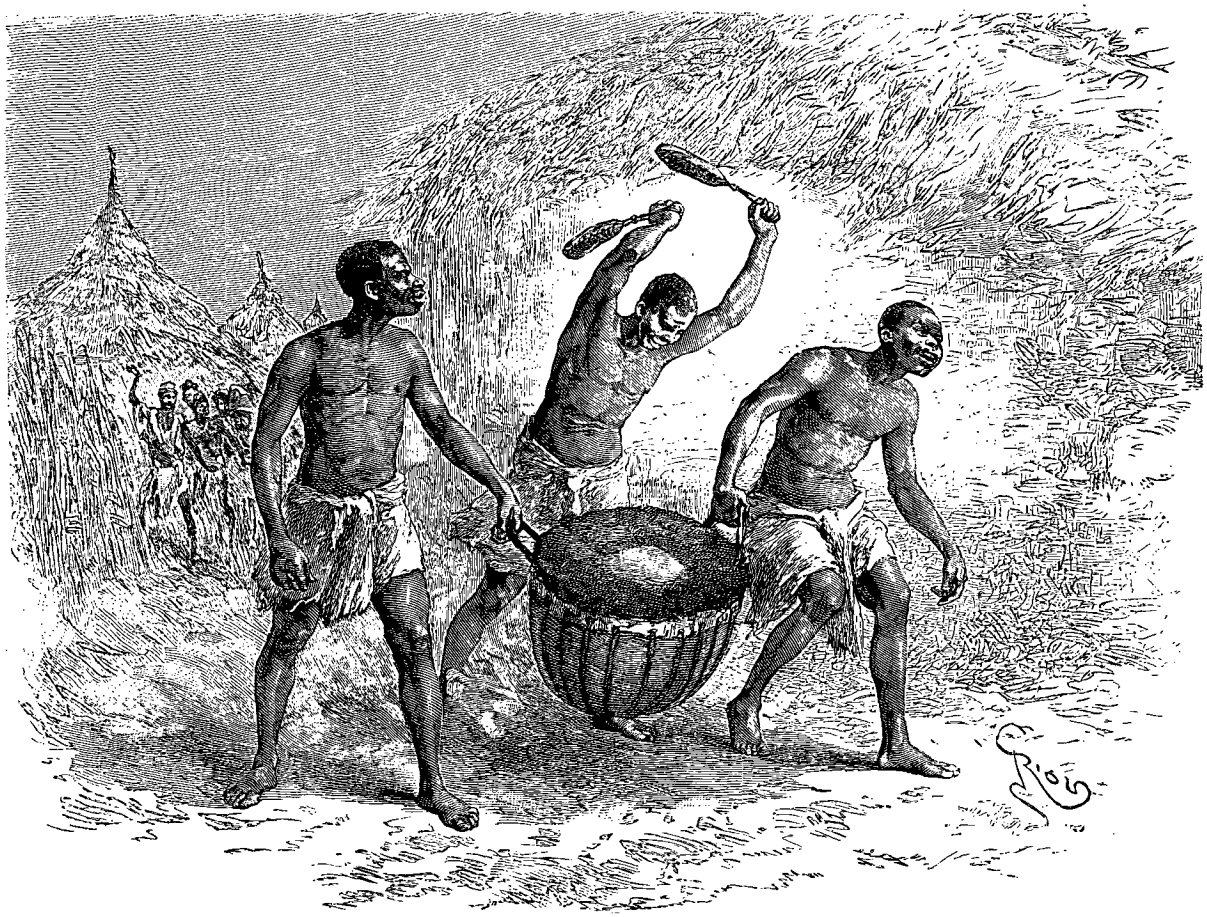
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diala ; son diamètre varie de 40 à 50 centimètres ; l'intérieur contient quelques *bassi* (amulettes). Le dessus est tendu d'un morceau de peau de bœuf qui est assujetti par des lanières ; sur cette peau et vers la circonférence il y a généralement un endroit dépourvu de poils où se trouve une inscription en arabe commençant toujours par : *El-hamdou'lillahi*, « Louange à Dieu », etc.

Ce tabala est porté par deux hommes, à l'aide des deux fortes poignées en lanière dont il est muni ; entre les deux porteurs marche le griot, qui des deux mains frappe du *tabala khalama* (la plume à écrire du tabala). Ces khalama sont en fort cuir et en forme de boudin ; leur intérieur est rempli de graines et de bourre de coton ; deux solides lanières constituent les poignées.

Avec cet instrument les griots obtiennent une douzaine de batteries différentes pour transmettre les ordres de leurs chefs.

Le camp est très tranquille : à part des coups de fusils isolés, qui se succèdent presque sans interruption, le silence n'est troublé que par les cris de quelque captif qui reçoit une rossée. L'aspect est loin d'être celui d'un camp français, où il règne toujours un peu de gaieté, même dans les moments difficiles. Dans le



Un tabala et ses deux porteurs. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

diassa de Birayma on m'a cependant gratifié d'une séance de *Mokho Missi Kou,* sorte de croquemitaine ou de polichinelle qui amuse les guerriers par ses propos et ses contorsions.

Il était habillé d'un vêtement en cotonnade rouge d'une seule pièce, avec les jambes et les manches très collantes, et coiffé d'un bonnet rigide hérissé de queues de vaches. Au bonnet est cousu un morceau d'étoffe cachant la figure, qui est percé d'une ouverture pour la bouche et de deux autres pour les yeux ; autour de ces trous sont brodés des ronds en cauris.

Dans une musette en guinée qu'il portait en bandoulière se trouvaient des grelots et de la ferraille. Le bas des jambes était muni de sonnettes. Dans les mains il tenait quelques queues de vaches qu'il agitait en causant.

De temps à autre, le soir, vers huit ou neuf heures, à un signal donné par le tam-tam de l'almamy, une courte batterie de tam-tam se fait entendre sur toute la ligne : aussitôt après, tous les guerriers poussent une série de cris aigus et désordonnés qu'il est difficile de comparer à autre chose qu'à de véritables hurlements de bêtes féroces. Dès que le silence est rétabli, un seul cri d'ensemble sort à la fois de Sikasso et des diassa de Tiéba. C'est un *hou* allongé ressemblant à un rugissement ; on sent qu'il sort de poitrines mâles et que les défenseurs sont nombreux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mercredi 28. — Dans la soirée j'ai eu la visite de Karamokho, accompagné d'un kokisi; je lui ai parlé longuement de la triste situation que son père s'est créée en commençant cette guerre contre Tiéba. J'ai essayé par tous les moyens de lui faire comprendre qu'il avait tout avantage à signer une paix qui ne pouvait qu'être honorable pour lui. Je lui proposais à cet effet d'aller voir Tiéba, et de chercher ainsi à les amener sur un terrain d'entente. Karamokho me dit : « Ce que tu dis est vrai, mais l'almamy ne voudra pas faire la paix; il m'attend, je vais lui répéter tout ce que tu m'as dit. »

Une heure après, l'almamy vint dans ma case; je recommençai mon plaidoyer en faveur de la paix; c'était du temps perdu. Il ne trouva que cette conclusion : « Si les Français sont contents de me voir finir la guerre, ils m'enverront les 30 hommes et les canons que j'ai demandés. »

Je lui fis observer qu'il avait grand tort de compter absolument sur ce renfort. « Le colonel commandant supérieur, lui dis-je, n'est pas si content de toi : tu as commencé cette guerre sans nous en parler et maintenant tu demandes brusquement du renfort; de plus, une lettre de recommandation du colonel que je t'ai adressée est restée cinquante jours sans réponse; tout ce que tu fais là est loin de prouver ta reconnaissance envers nous. » Après avoir faiblement protesté et nié avoir reçu la lettre du colonel Gallieni, il refusa formellement d'user de moi ou de tout autre comme négociateur de la paix. Il lui faut « la tête de Tiéba ».

Je priai l'almamy de bien réfléchir à tout ce que nous venions de dire ensemble, et puisqu'il ne voulait pas de mes services, je lui demandai à repartir le surlendemain pour continuer ma mission; il acquiesça à ma demande et me parla de ses bonnes relations avec des chefs dans l'est : « J'étais sûr d'être partout bien accueilli sur sa recommandation ».

J'ignore jusqu'où va mener la sotte vanité de ce souverain despote. Voici en résumé la situation des deux belligérants.

Sikasso, comme on l'a vu, n'est bloqué sérieusement qu'à l'ouest.

La place est à la porte du pays de Tiéba, et n'offre aucune difficulté pour le ravitaillement; les communications de ce chef sont libres avec presque tout son pays, et du jour où il lui plaira de s'en aller avec tout son monde, Samory ne pourra l'en empêcher; il ne le saura même pas tout de suite.

Les troupes de Samory sont du reste incapables d'enlever un diassa à Tiéba. Les assiégés sont si peu inquiets qu'ils se livrent à leurs cultures. Les garnisons des diassa de Samory n'osent placer que deux ou trois sentinelles, doubles chacune, et à moins de 200 mètres en avant de leur front. Les hommes de Tiéba les enlèvent très souvent, ainsi que les chevaux qui sont en pâture autour des diassa. Somme toute, Tiéba est maître chez lui dans un rayon de 1500 à 1600 mètres vers l'ouest, et l'est n'est pas menacé. Il ne manque pas de vivres, dit-on; ses États sont plus peuplés que ceux de Samory, et il peut encore faire venir des denrées des pays de l'intérieur avec lesquels il a conservé de bonnes relations.

Le pays de Samory est pauvre, absolument dépeuplé et épuisé; si le siège se prolonge jusqu'en mars ou avril, tous les vivres auront disparu, car cette année on n'a presque pas fait de cultures.

Le Ganadougou et la région de Kouroula ne sont pas absolument soumis : au moindre revers, ces gens-là se tourneront contre Samory. En outre, je crois ses troupes moins bonnes que celles de Tiéba, qui le harcèle tous les jours et cherche à lui enlever ses diassa.

Jamais il n'osera donner l'assaut au village, et il en est à 2 kilomètres, au bout de six mois de lutte. Sur quoi compte-t-il? sur des défections probablement. Ou bien est-ce sur des alliés imprévus? je l'ignore.

Vendredi 30. — Dès le petit jour, Karamokho vient dans mon gourbi pour me dire que son père ne veut pas me laisser partir. Samory vient quelques instants après, et essaye de me retenir par des arguments sans valeur. « Avant que cette lune soit finie (quinze jours), Sikasso sera pris. Je vais recevoir des renforts, et, du reste, les hommes de Tiéba meurent de faim dans le village.

— Si tu es si sûr de ton affaire, lui dis-je, il est inutile de nous demander des troupes de renfort et de te faire construire cinq cases en pisé; mais je ne crois pas du tout à la fin prochaine de cette guerre. Quant à la famine qui règne dans le camp de ton ennemi, tu as pu t'en rendre compte ce matin par le bras du Sénoufo que le garanké de Liganfali t'a apporté. » En effet, quelques instants auparavant, cet homme avait apporté un bras; la section était faite dans le gras, et les chairs étaient entourées d'un épais bourrelet de graisse qui était loin d'indiquer le manque de nourriture.

« Tu attendras bien huit jours ici, continua Samory, car le chef du *Pourou* (*sic*) doit venir me voir et il t'emmènera jusqu'à Kong. » Comme je n'avais jamais entendu parler de ce pays (et je m'en suis vainement informé depuis), je demandai quelques explications, et l'almamy me montra l'est, sans pouvoir me donner de renseignements ni de direction précise.

Comme Samory persistait à me retenir, je lui posai catégoriquement cette question : « Veux-tu, *oui* ou *non*, me laisser traverser ton pays et me faciliter mon voyage? »

Le but que Samory voulait atteindre en me retenant devant Sikasso ne m'échappait nullement. L'almamy, très fin, pensait que la présence d'un Européen dans son camp aurait pour effet de faire croire à Tiéba que l'avant-garde d'une troupe de soldats français était arrivée.

De longues péroraisons succèdent à ma question, à laquelle il ne répond rien; puis il me signifie qu'il ne me donnera pas de porteurs pour m'en retourner. Je prends congé de lui et de Karamokho et me retire dans mon gourbi.

Une bonne tornade venait de mettre fin à cette dis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cussion un peu orageuse, et j'étais décidé à partir à la première éclaircie. Une demi-heure après, au moment d'enfourcher mon mulet, un kokisi m'amène sept hommes pour porter mes bagages (trois peaux de bouc). Karamokho me demande de lui envoyer divers objets et me prie de les mettre à part, pour que son père ne les lui prenne pas (*sic*).

Mon attitude énergique venait de me tirer de ce mauvais pas; j'étais libre de m'en retourner à Bénokhobougoula, où mes tribulations allaient probablement recommencer.

Notre départ eut lieu à neuf heures du matin. A une heure de l'après-midi, nous arrivons à Natinian, où une forte tornade nous oblige à passer la journée.

Samedi 1er octobre. — Comme à l'aller, j'arrive à Kouroula par une pluie battante; dans la soirée j'ai un peu rôdé dans les villages; il y règne une sourde effervescence, et un grand nombre d'hommes, me dit-on, viennent de rallier la colonne de Tiéba. Beaucoup de Sénoufo jettent en passant un coup d'œil sur ma case, mais aucun d'eux n'est obséquieux; du reste, je n'ai pas trop à me plaindre des curieux. Je lie conversation et cherche adroitement à me faire renseigner sans éveiller leur défiance.

Dimanche 2 octobre. — Je m'arrête à Tiola, où j'arrive vers midi. Dans la journée je me décide pour l'itinéraire Tiola, Saniéna, Komina, Bénokhobougoula. Saniéna et Komina avaient dans mes notes le qualificatif de grands marchés, je voulais les voir.

Lundi 3 octobre. — Je pars de bonne heure; impossible d'avoir un guide; aussi, au lieu de passer par Sankorobougou, qui est le chemin le plus court, je fais un peu trop de sud et allonge ma route de 3 kilomètres. Comme le reste du Ganadougou, le pays est habité par des Bambara et des Foula Soumantara. Ces Foula sont mélangés aux Bambara et aux Sénoufo avec lesquels ils se trouvent en contact, aussi ont-ils emprunté la façon de construire les cases aux Bambara, et la coiffure aux Sénoufo; le tatouage est mixte, il y a du Bambara et du Sénoufo. Je crois ce peuple très travailleur; il y a quatre ans, leur pays était encore florissant, mais leur situation difficile entre Tiéba, Ségou et Samory devait les mener à la ruine.

Saniéna, où je passe, était un village d'au moins 1 000 habitants; actuellement il n'en compte plus que 40. On me dit que dans la soirée je pourrai atteindre Komina. Je traverse Tiékorobougou, village également inhabité. En sortant de cette ruine, je me trouve sur les bords d'une rivière très profonde, dont on ne m'a pas révélé l'existence à Saniéna; je la supposais exister plus au sud, c'est le grand collecteur de la région de Kouroula. Elle a 20 mètres de largeur.

Mokho Missi Kou (voy. p. 37). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

J'envoie mon domestique à la recherche d'un passage. Deux heures après, il revient et me dit avoir vu déboucher un homme qui a pris la fuite en l'apercevant. Je l'accompagne, et, une demi-heure après, nous découvrons un passage dans le faîte des arbres, reliés entre eux par des lianes. Des perches, sur lesquelles il faut faire des prodiges d'équilibre pour ne pas dégringoler dans la rivière, relient les branches entre elles. Si l'on tombe, on est sûr de s'empaler sur les bois morts qu'on aperçoit par-ci par-là à quelques centimètres sous l'eau.

La nuit était venue, nous couchons dans cette ruine; deux vieilles femmes m'offrent leur case, car il va tomber de l'eau. Le soir elles m'apportent quelques pistaches et une petite calebasse de fonio non pilé qui fait le régal de mon mulet.

Mardi 4. — Le lendemain, de bonne heure, nou effectuons sans incident le passage du cours d'eau; sur la rive gauche se trouvent une dizaine de cases de culture qui portent le nom de Nakouna.

Nous arrivons à Komina de bonne heure. Les premières ruines que nous traversons sont peuplées de singes verts de l'espèce que nous autres Sénégalais appelons « singes de Podor », mais beaucoup plus grands. C'est la première fois que j'en vois depuis que je suis sur la rive droite du Niger. En mandé, on appelle ces singes *ouarra*.

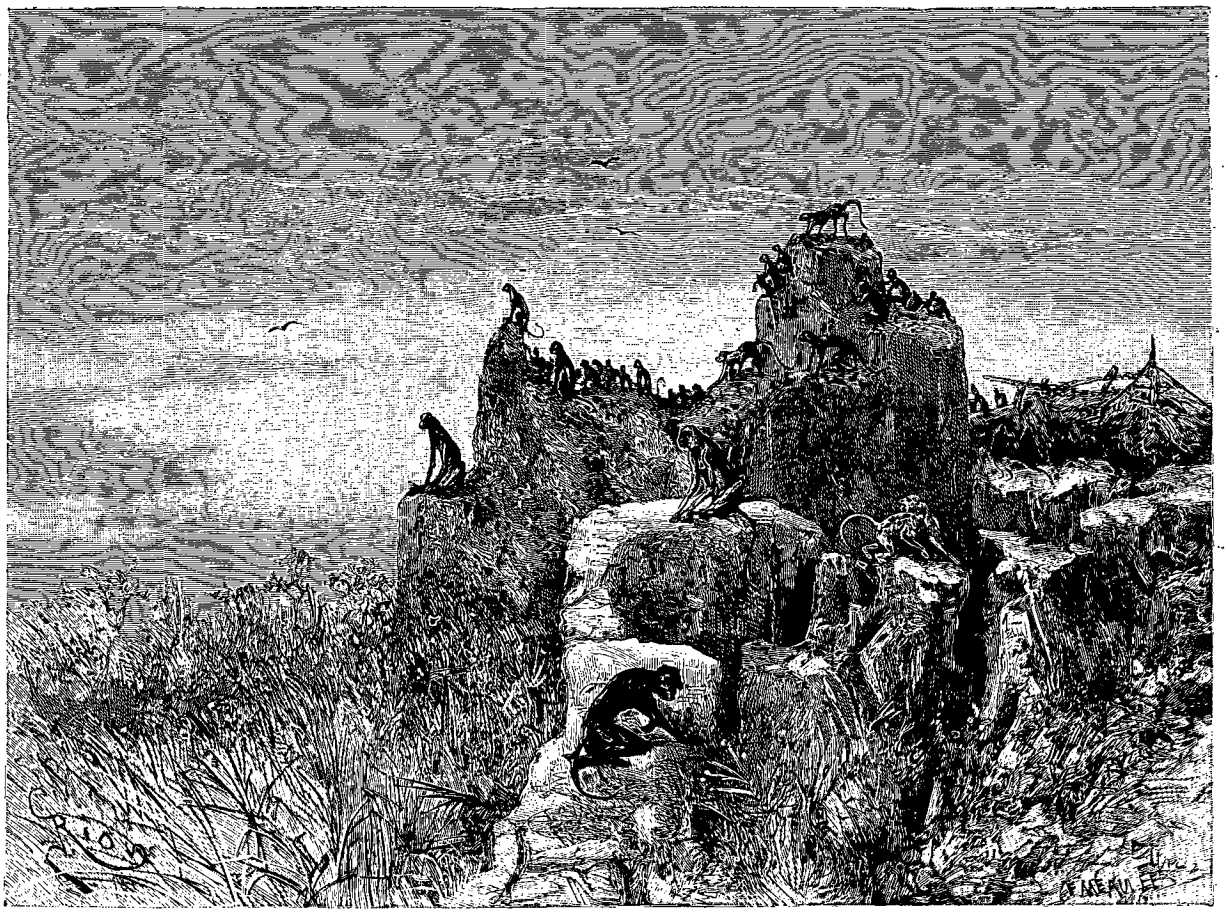
J'ai compté dix-sept ruines à Komina; toutes sont assez grandes et devaient contenir de 200 à 300 habi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tants. Douze ont été habitées simultanément, ce qui portait ainsi le chiffre de la population totale de Komina à près de 4 000. Sa perte date de l'arrivée dans le pays de Tari-Mori, lieutenant de Samory. Il y a quatre ans, tous les habitants ont été vendus. Actuellement on ne trouve plus qu'une cinquantaine de personnes, disséminées dans deux ruines. Deux de mes hommes m'avaient parlé de Komina comme d'un des plus grands marchés de cette région ; ils y étaient venus en 1882, au moment où ce village était en pleine prospérité.

Mon hôte à Komina, qui était allé jusqu'à Saint-Louis, il y a cinq ans, me parle de ces tristes événements. Dans la soirée, ce brave homme m'a fait apporter une grande calebasse de *to*. Le to est un mets indigène connu des Ouolof sous le nom de *lakhlalo* ; il a un avantage considérable sur les autres, c'est qu'il n'entre pas de beurre de cé dans sa préparation. Beaucoup d'Européens ont en horreur le goût de cette graisse. J'avoue que moi aussi j'ai été longtemps à m'y habituer.

On fabrique du to avec de la farine de maïs, de sorgho, de fonio ou de mil. On en fait une pâte un peu consistante, que l'on met par cuillerées dans de



Singes dans les ruines de Komina (voy. p. 39). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

l'eau bouillante comme pour les *knepfl* alsaciens.

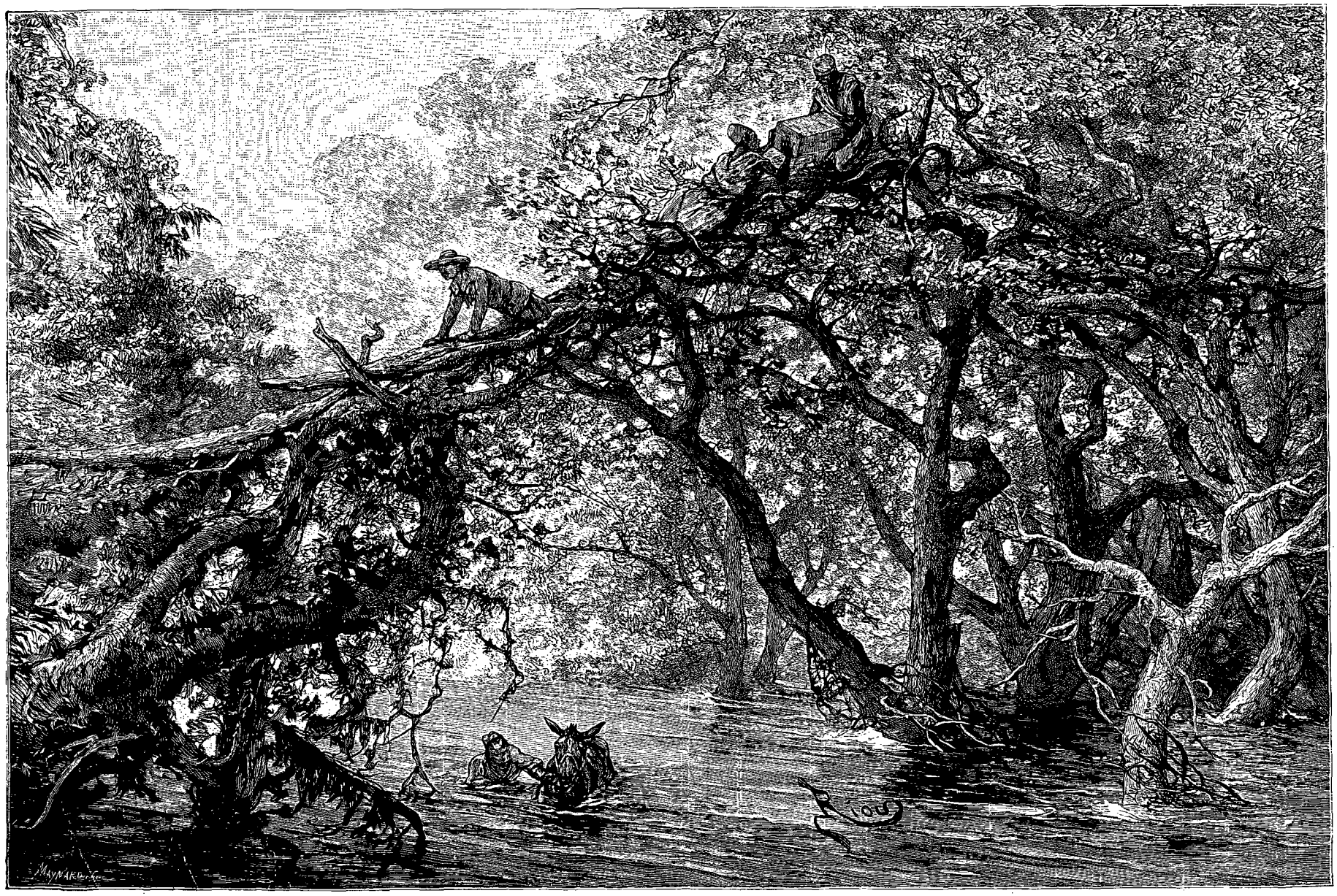
Ces galettes sont mangées avec une sauce servie à part et composée de feuilles de haricots, d'oseille, de baobab, de piments, de gombo et, si l'on est riche, de sel [1]. C'est délicieux quand on n'a pas autre chose.

Mercredi 5. — J'arrive de bonne heure à Ouaranina (70 habitants) ; une grande plaine inondée nous sépare du Bagoé, dont on aperçoit le rideau de verdure en quittant Komina. A sept heures du matin nous sommes au bord du fleuve, mais nous n'y trouvons pas de pirogues ; mes hommes grimpent dans les arbres et hèlent le passeur : rien ne vient. Enfin, à deux heures de l'après-midi, après avoir surveillé pendant sept heures les abords du fleuve, nous voyons, à une centaine de pas, sortir de la verdure deux hommes se dirigeant sur Ouaranina ; ils me disent qu'ils viennent de traverser le fleuve, que le piroguier fait le passage en cachette, l'almamy ayant défendu de prendre une autre route que le chemin de ravitaillement.

La pirogue qui leur a servi est très petite, disent-ils, trois de leurs camarades sont encore sur l'autre rive et vont aussi passer dans quelques instants. Diawé s'embusque dans les hautes herbes, le piroguier arrive bien-

1. Les patates et ignames en purée, mangées avec cette sauce sont très bonnes ; c'est un plat recommandable pour l'estomac européen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage de la rivière sur le faite des arbres (voy. p. 39). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tôt avec les autres passagers et veut aussitôt pousser au large, mais, mis en joue par mon domestique, il regagne notre rive. Je plaisante le somono sur cette aventure, et il rit de bon cœur. Après lui avoir donné une pipe et des hameçons, je suis tout à fait son ami, et il redevient de bonne humeur en nous passant.

Le Bagoé est aussi large ici qu'au chemin que j'ai suivi pour me rendre à Sikasso; il n'a pourtant pas encore reçu le Banifin, ni la grosse rivière de Tiékorobougou. Le passeur m'apprend qu'il est formé de plusieurs rivières nommées Banifin, lesquelles passent à l'ouest de Tengréla, et que le fleuve lui-même coule au nord de cette ville.

Les pirogues peuvent y naviguer partout, quoiqu'il soit guéable en beaucoup d'endroits en février; mais on évite de le traverser à gué à cause des caïmans. Le batelier dit qu'il ne connaît pas de chute et qu'il sait que le fleuve va dans le pays de Ségou; mais c'est tout ce qu'il sait.

La rive gauche est inondée comme la droite. A 500 mètres du fleuve se trouve Dodia, deux villages ruinés, avec un seul habitant, le piroguier. Nous continuons encore notre route le soir même, et, après avoir traversé un joli ruisseau qui a son confluent à côté de Dodia, nous arrivons à Zangouéla. Ce village se compose de quatre ruines dont l'une contient une vingtaine d'habitants, et nous y passons la nuit.

Jeudi 6. — En sortant de Zangouéla on tombe dans la plaine herbeuse que traverse le Baniégué, qu'on longe pendant trois quarts d'heure avant d'arriver au point de passage; ce terrain est difficile à traverser, il y a des endroits où hommes et animaux enfoncent jusqu'au jarret.

Un hourra de joie m'accueille à mon arrivée; mon

Le piroguier mis en joue par le domestique. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

personnel, que j'avais dirigé du Baoulé directement sur Bénokhobougoula, est sur la rive opposée et salue mon retour. Le voyage de mon convoi s'est effectué sans incident, les ânes sont relativement en bon état et les bagages ne sont pas tombés trop souvent à l'eau, mais mes malheureux noirs ont eu toutes les peines du monde à se procurer juste de quoi ne pas mourir de faim.

V

Diverses régions qui constituent le domaine de Samory. — Histoire de Samory. — Version racontée au capitaine Péroz. — Ma version. — Résumé des conquêtes de l'almamy. — L'esclavage florissant chez lui. — Causes de la ruine et de la dépopulation de son pays. — Pourquoi il y a lieu de protéger les confédérations et de supprimer les États nègres.

Les limites politiques des États de Samory, placés sous notre protectorat depuis 1887, sont : au nord, les États du Ségou, gouvernés par Madané; à l'est, les États de Tiéba, le Kantli et le Niéné; au sud, le Ouorodougou et une série de petits États qui, tout en se trouvant sous le protectorat de Samory, ne sont pas occupés militairement par ses troupes, et qui s'étendent jusqu'à la république de Liberia; à l'ouest, la colonie anglaise de Sierra Leone et le Soudan français. La seule limite naturelle est le Niger, depuis ses sources jusqu'à la hauteur de Bammako.

La superficie des États de Samory occupés militairement est d'environ 160 000 kilomètres carrés; mais si l'on y ajoute les États qui lui obéissent directement, ou qui ont accepté son protectorat, on trouve 300 000 kilomètres carrés.

D'après mes calculs, la population totale des premiers serait de 280 000 habitants, qui ont fourni 6 000 guerriers au début des hostilités avec Tiéba et environ 3 000 sofa répartis sur tout le territoire, proportion moins faible qu'elle ne le paraît, si l'on pense à la quantité d'individus valides qui échappent au service

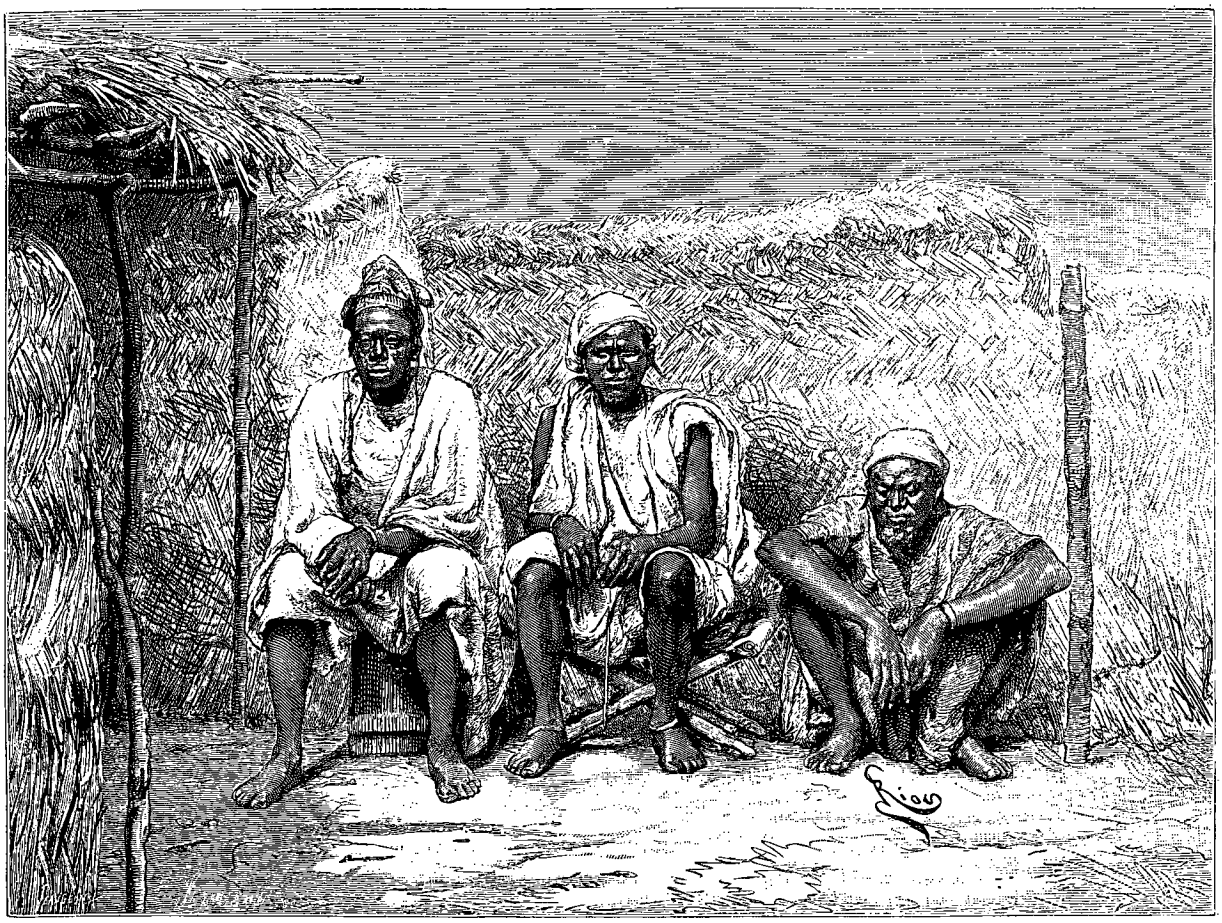
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

militaire parce qu'ils font partie de castes spéciales.

Les États de Samory ne paraissent pas posséder de montagnes élevées. La ligne de partage entre les bassins du Niger et de l'Atlantique descend jusqu'à 7° latitude nord, pour contourner les sources du Bagoé. D'après les indigènes, les points culminants de cette chaîne se trouvent, d'une part dans le Gankouna; d'autre part dans le Ngarakhadougou. C'est de ce dernier massif que sortent le Baoulé et le Bagoé.

La végétation a, dans ces divers États, des aspects très différents; dans les terrains ferrugineux elle est rabougrie; on y cultive le mil et le sorgho, et les bas-fonds seuls produisent du riz et du maïs. C'est dans cette zone que l'on rencontre abondamment le *cé* (arbre à beurre). Vers le 11e, aux cultures des céréales viennent s'ajouter les tubercules : l'igname, le taro, la patate sont cultivés sur une grande échelle; on y rencontre aussi plus d'arbres fruitiers: le bananier et l'oranger y font leur apparition à l'état isolé. Enfin, à partir de 8° 30′ on entre dans la zone du palmier à huile; la végétation rabougrie fait place à la forêt dense, les tubercules remplacent complètement les céréales, et le kola l'arbre à beurre.

On peut répartir les États de Samory en sept groupes :



Types de Bambara et de Foula devant leurs cases (voy. p. 39). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

1° La région comprise entre le Niger et le Milo, qui se trouve sous notre influence directe depuis les campagnes du colonel Gallieni. 2° Le Bolé et le Safé, situés au nord du Ouassoulou, et pris sur le Ségou dans le courant de l'année 1882. 3° Le Diouma, le Kourbaridougou et le Kouroulamini, situés à l'ouest du Ouassoulou. Ces pays, dont les habitants se rattachent aux populations Mandé, ont été, au commencement de ce siècle, le domaine de Kankan-Mahmadou, qui tenta vainement de s'emparer du Ouassoulou. Ils ont été conquis par Samory de 1879 à 1882. 4° Le Ouassoulou, qui n'a encore été traversé par aucun Européen ; Samory l'a conquis de 1874 à 1882. 5° Les provinces du sud du Ouassoulou, qui sont le Torong, le Komo, le Konia et enfin le Ouorokoro. Cette région a été le noyau de l'empire de Samory. Elle est particulièrement riche: les cultures y sont splendides, le mil et le sorgho y sont encore cultivés, mais ce sont l'igname et le maïs qui forment la base de la nourriture. 6° Un certain nombre de provinces, qui peuvent se ramener à trois subdivisions : celles qui faisaient anciennement partie du Ganadougou et étaient soumises au Ségou; celles des Siène-ré ou Sénoufo, qui n'ont été soumises à Samory que d'une façon intermittente; enfin celles du Folou, Kabadougou, Noolou et Yorobadougou. 7° Les provinces de Toukoro, Toma, Gankouna, Modioulé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dougou et Ouorodougou, qui, tout en ne faisant pas partie intégrante des États de Samory, ont reconnu son autorité, ne payent pas d'impôts, mais fournissent cependant des contingents armés lorsque l'almamy en demande.

Dans son livre *Au Soudan français*, mon ami le capitaine Péroz donne des renseignements en général exacts sur la vie et les conquêtes de Samory. Ceux qu'on m'a fournis en diffèrent cependant sur quelques points. D'après la version contée au capitaine Péroz, Samory aurait débuté en combattant sept ans au service du marabout Sori Ibrahim, chef du Torokoto, en échange de la liberté de sa mère, emmenée comme captive. De retour dans son pays, il serait devenu maître effectif de l'armée du Torong. Une victoire remportée en 1866 contre Famodou, chef du Kounadougou, eut alors un grand retentissement dans le Konia, qui se souleva contre Sori Ibrahim et appela Samory en libérateur; seule Sanancoro lui ferma ses portes; mais il réussit à s'en emparer après un siège de six mois, et il en fit sa résidence habituelle.

Il y a là quelques erreurs de date évidente. La défaite de Famodou n'a pu avoir lieu en 1866; quant à la prise de Sanancoro, il faut la placer en 1873; de plus, dans la version que j'ai entendue, il n'est nullement question de la captivité de la mère de Samory chez Sori Ibrahim. Il n'aurait quitté ce chef que pour en avoir subi de mauvais traitements. Revenu à Bissandougou, il y aurait repris son métier de marchand, et serait simplement devenu chef du Torong à la mort de Bitikié Souané. Ce qui est certain, c'est que la prise de Sanancoro en 1873 valut à Samory une grande réputation; les provinces de Sori Ibrahim l'avaient reconnu comme chef; mais, Sanancoro n'ayant pas voulu suivre cet exemple, Samory dut l'assiéger. Ici, on le voit, les deux versions se rejoignent.

Depuis, l'agrandissement de l'empire de Samory ne s'interrompt plus, jusqu'en 1880, année où Sori Ibrahim est définitivement vaincu, fait prisonnier et condamné à la prison perpétuelle. Mais la fortune de l'almamy s'arrête devant les colonnes françaises. En 1887 le capitaine Péroz lui fait signer un traité par lequel il nous abandonne en toute propriété la rive gauche du Niger, et place tous ses pays de la rive droite sous notre protectorat.

Nous venons de voir comment Samory s'est peu à peu créé un très vaste empire; aussi croyons-nous qu'il n'est pas sans intérêt de dire comment et par quels moyens il y est arrivé, comment son pays est organisé et ce que nous pouvons espérer de cet allié.

Samory possède toutes les qualités physiques et morales nécessaires pour entraîner et fanatiser des peuples aussi crédules et aussi superstitieux que les nègres. Pour augmenter son prestige contre ceux qu'il veut soumettre, il emploie souvent la terreur. Dans son pays on ne prononce jamais son nom. Tout individu qui aurait l'audace de le désigner autrement que par le titre d'almamy aurait immédiatement la tête tranchée. C'est le despotisme dans toute l'acception du mot.

Son œuvre n'est pas comparable à celle d'El-Hadj Omar, qui poursuivait au moins un but, celui de créer un vaste empire musulman. Samory n'en est pas là : chez lui, l'organisation religieuse est à peu près nulle, et le Coran ne préoccupe pas outre mesure ses sujets.

Nous avons parlé déjà de l'obligation de chaque village de cultiver pour l'almamy un champ dont la surface n'est nullement proportionnée au nombre d'habitants, mais qui est laissée au libre arbitre des dougoukounasigui et des sofa sous leurs ordres. Eh bien, les produits de ces champs ne suffisent pas au maître, à cause de l'immense gaspillage, et il lui faut encore s'emparer des récoltes sur pied de tous les malheureux Bambara sans défense, et de celles des contrées nouvellement annexées.

Un tel état de choses ne peut faire prospérer un pays. Du reste, de budget il n'y en a pas, les ressources directes ou indirectes ne sont pas organisées, et aucune fonction n'est rétribuée.

Il faut un train de maison à Samory et à sa cour, il lui faut récompenser les gens qui lui rendent service et donner à ses chefs de colonne les moyens de pourvoir à l'organisation de leurs troupes, achats de chevaux et de munitions, d'armes et d'effets.

Comment payer tout cela? En laissant tout le monde piller un peu à l'aise. En organisant des razzias d'esclaves, car c'est chez Samory le but de toute expédition. Il n'est qu'un marchand d'esclaves, le fournisseur des marchands maures du Sahara.

Dans ces dernières années et pendant le mémorable siège de Sikasso, comme il ne faisait que bien rarement des prisonniers, Samory a été forcé de vendre une partie de ses propres sujets pour se procurer des chevaux et de la poudre.

Aussi son pays n'est-il aujourd'hui qu'une immense ruine : 1,7 habitants par kilomètre carré! Je n'y connais pas un seul centre ayant 2 000 habitants, et la population, déjà très réduite, ira sans cesse en décroissant; la dernière guerre va encore la faire diminuer dans de fortes proportions.

L'état désolant de ce pays tient à l'indécision dont nous avons fait preuve dans la politique suivie au Soudan.

A la fin de la campagne 1882-83, le colonel Desbordes avait fidèlement rempli le programme qui lui avait été tracé : « Se porter sur le Niger et créer une ligne de postes reliant ce dernier fleuve au point terminus de la navigation du Sénégal ». Une nouvelle ère devait commencer, celle qui en réalité doit suivre la conquête, c'est-à-dire l'ère de l'organisation pratique des pays nouvellement conquis et de leur mise en valeur; il s'agissait de livrer à l'exploitation industrielle, commerciale et agricole les vastes territoires que trois campagnes glorieuses avaient annexés à notre vieille colonie du Sénégal.

Mais là ne devaient pas se borner nos efforts, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parallèlement à l'ère d'organisation devait se poursuivre un autre but : continuer la pénétration.

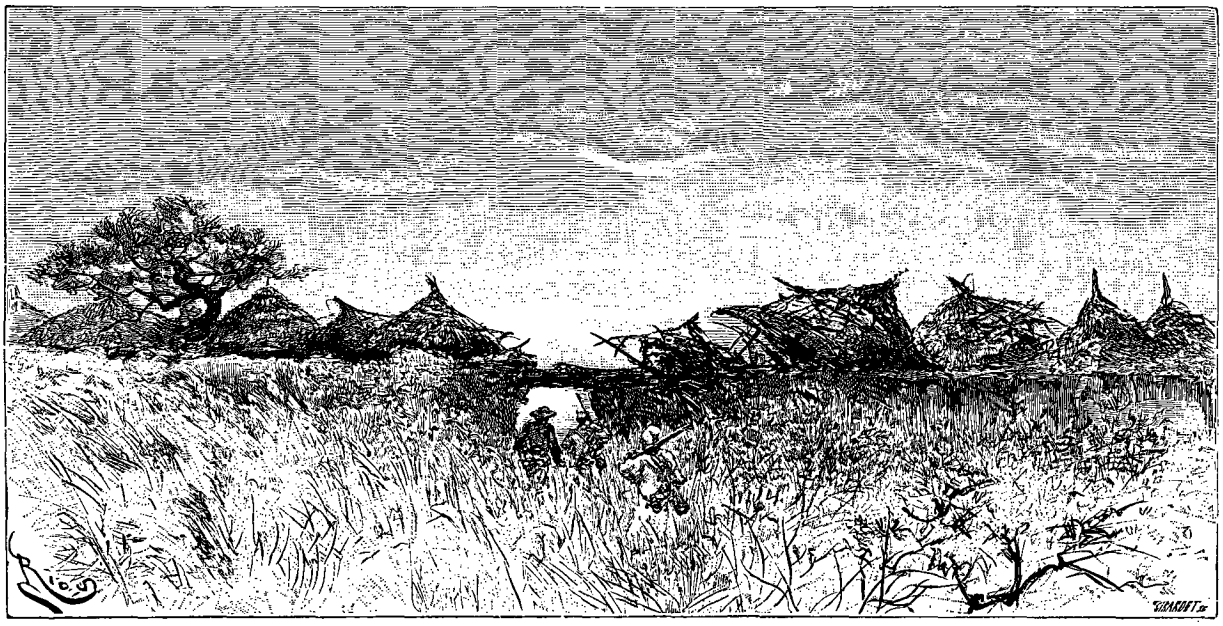
On n'en a rien fait. Les crédits successifs demandés au pays avaient indisposé nos législateurs contre l'œuvre du haut fleuve. Aussi, de 1883 à 1889, a-t-on immobilisé sans profit dans le triangle Kayes-Yamina-Siguiri des forces qui, sous prétexte de ravitailler nos postes, appauvrissaient le pays en dévorant ses ressources, tandis qu'avec la même dépense on aurait pu établir notre influence du Sénégal au Tchad et du Tchad au Congo.

Loin de nous aliéner la sympathie de tous les pays actuellement sous la domination de Samory et de Tiéba, nous aurions au contraire été reçus et accueillis par eux en libérateurs. De simples traités d'amitié et de commerce conclus avec les diverses confédérations de la boucle du Niger auraient assuré notre suprématie en nous donnant le monopole du commerce dans toute l'étendue de cette région.

Quand comprendra-t-on que l'organisation en confédérations est la seule qui puisse assurer la prospérité des peuples noirs? A l'aide d'alliances sagement conclues sous notre patronage, elles auraient pu étouffer l'avènement de n'importe quel aventurier et limiter sa puissance.

Chez les nègres plus que partout ailleurs, comme le despotisme existe au plus haut degré, et que l'organisation doit être substituée à la rapine et au brigandage, il ne faut pas de grosses agglomérations de territoire soumises au même individu.

Qu'un chef se fasse appeler Damel, Brack, Bour, Massa, Almamy, Naba, dès qu'il commande à une population de plus de 25 000 âmes il doit être supprimé.



Vue de Bénokhobougoula. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

sans quoi il dévaste au lieu d'organiser et de régénérer.

VI

Séjour à Bénokhobougoula. — Cadeau à Samory et à ses femmes. — Le harem de l'almamy. — Le Baniégué. — Du tabac. — Nouvelle de la colonne : difficultés à se ravitailler. — Je me décide à quitter Bénokhobougoula. — Lettre à Samory.

Ma première visite en arrivant à Bénokhobougoula a été pour le vieux Bénokho, chef du village en même temps que de la région environnante appelée Mpéla.

Le restant de la matinée est consacré à préparer les cadeaux destinés à Samory et à Karamokho. Un sofa qui m'avait accompagné se chargeait de les lui faire parvenir. Puis ce fut le tour des femmes de l'almamy, auxquelles j'envoyai le cadeau quelques instants après leur avoir fait visite.

Elles sont logées dans un petit groupe de cases entouré d'un palanquement en bois, à l'ouest et à 500 mètres du village. Elles ont à leur service quelques vieilles femmes de griots, et ont comme homme d'affaires ou majordome un vieux Sonninké, diawara du Kingui, qui sait lire et écrire l'arabe.

Les femmes de l'almamy sont au nombre de vingt; six d'entre elles sont mariées depuis plusieurs années, les quatorze autres sont des jeunes filles de huit à quinze ans qui attendent que leur seigneur et maître veuille bien les admettre dans son *home*. Quand l'almamy passe dans une région et qu'il remarque des petites filles qui lui plaisent, elles sont immédiatement envoyées dans un de ces dépôts. Peu d'entre elles sont filles de chefs, il puise partout. On pourrait supposer que son choix ne porte que sur des beautés exceptionnelles. Loin de là, il y en a peu de jolies parmi celles que j'ai vues au camp et ici. Leur condition n'est pas heureuse, la plupart d'entre elles ont été le jouet d'un caprice de l'almamy, puis elles sont délaissées ; mais, pour faire voir qu'il en possède beaucoup, il en emmène partout où il va. Il doit en avoir à peu près une cen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taine ; les femmes d'ici m'ont dit : un peu plus de quatre-vingts.

Ces femmes sont gardées par de vieilles *dialimousso* (femmes de griots) et placées sous la haute surveillance du vieux Sonninké du Kingui. Personne n'ose leur adresser la parole ; une simple politesse de la part d'un sujet de ce tyran est punie de mort : aussi, quand une *fama mousso* (femme de l'almamy) passe dans le village, tout le monde se range-t-il.

Deux des femmes d'ici sont enceintes ; elles m'ont confié qu'elles voudraient bien mettre au monde un garçon, la mère qui a une fille étant à peu près sûre d'être délaissée tout à fait par Samory.

Toutes ces femmes sont à peu près vêtues de la même façon ; elles portent, les jours ordinaires, un pagne du pays, bleu rayé de blanc, et s'enveloppent les épaules et le haut du corps d'un morceau de calicot blanc dont la bordure est effilochée. Les jours de fête, le calicot est remplacé par de mauvaise florence, jaune, rouge, verte, violette, etc. Aux petits anneaux d'or des oreilles on substitue d'autres boucles en or, pesant 100 grammes environ. Comme ce serait gênant de porter un poids semblable suspendu à l'oreille, à chacune de ces boucles est adaptée une chaînette plate en argent, de fabrication européenne, qui se passe, celle de droite, à gauche du cimier de la coiffure, celle de gauche, à droite ; les chaînettes forment ainsi une croix sur le front.

Ces gros pendants d'oreilles sont en forme d'anneaux et hérissés de petites tiges en or semblables à des branches de corail. Cette orfèvrerie est bien au-dessous de celle qu'obtiennent nos forgerons-orfèvres du bas fleuve avec le filigrane.

La coiffure en casque est très répandue sur cette rive-ci ; elle est analogue à celle des femmes du Khasso (Soudan français), mais toutes les femmes de l'almamy l'agrémentent d'une petite tresse de cheveux qui retombe sur le front et qui descend jusque entre les deux sourcils. C'est aussi la coiffure des femmes du Sankaran. Un collier en cuir, sur lequel sont fixées des cassolettes en or ou en argent, complète cette toilette de gala.

Les effets et les parures de chacune de ces femmes représentent environ la valeur de 1 000 francs ; comme elles sont cent, elles ont donc coûté 100 000 francs à l'almamy. Que de mères ont eu leurs enfants vendus et combien de villages l'almamy n'a-t-il pas détruits pour procurer ce luxe à ses femmes ! car le monarque n'a pas d'autres revenus que ceux que lui crée la chasse aux esclaves !

Je fais vendre au marché mes marchandises détériorées contre des cauris avec lesquels j'achète le riz, le fonio et le sel pour mes hommes. De la viande, il est impossible de s'en procurer à n'importe quel prix. Le bétail a disparu du pays. Bénokhobougoula, riche autrefois en grain et en bétail, n'est plus aujourd'hui qu'une misérable ruine habitée par une centaine d'habitants, y compris les femmes de l'almamy. Le fond de la population était Bambara Traouré, comme presque tout le pays entre le Baoulé et le Bagoé.

Mardi 18 octobre. — C'est aujourd'hui la nouvelle lune, celle qui doit apporter un si grand changement dans la situation de Samory et dans la mienne aussi, puisque c'est dans cette lune que je dois être dirigé, sous la recommandation de Samory, sur les pays de l'est avec lesquels, dit-il, il est en relations.

Le temps que je suis forcé de perdre ne me coûte pas trop, la saison est encore bien mauvaise et il est pénible de voyager dans un pays comme celui-ci où toute transaction semble supprimée ; les sentiers doivent avoir disparu entièrement sous la végétation.

Tandis que pendant le mois d'août nous avons eu vingt-trois jours de pluie, il n'y en a eu que seize en septembre, et depuis le commencement d'octobre, sept jours de pluie et, deux tornades sèches. C'est la fin de l'hivernage. Le Baniégué, qui passe à quelques centaines de mètres dans l'est du village, a baissé de 3 m. 25 en dix jours ; il est entièrement rentré dans son lit. D'après les indigènes, son niveau ne baissera maintenant qu'en décembre et il n'est jamais guéable avant la fin de l'année.

Cette rivière est formée de plusieurs petits cours d'eau qui prennent leur source dans le Bodougou, et se réunissent dans le Sibirila. Le Baniégué sépare le Siondougou du Mpéla et se jette dans le Badié ou Bagoé un peu en aval de Bénokhobougoula. Il est de la largeur du Baoulé à Kondou (environ 20 mètres) et coule dans une plaine herbeuse en partie inondée. Ses berges et ses rives sont garnies de verdure ; on y remarque même à certains endroits de très beaux arbres.

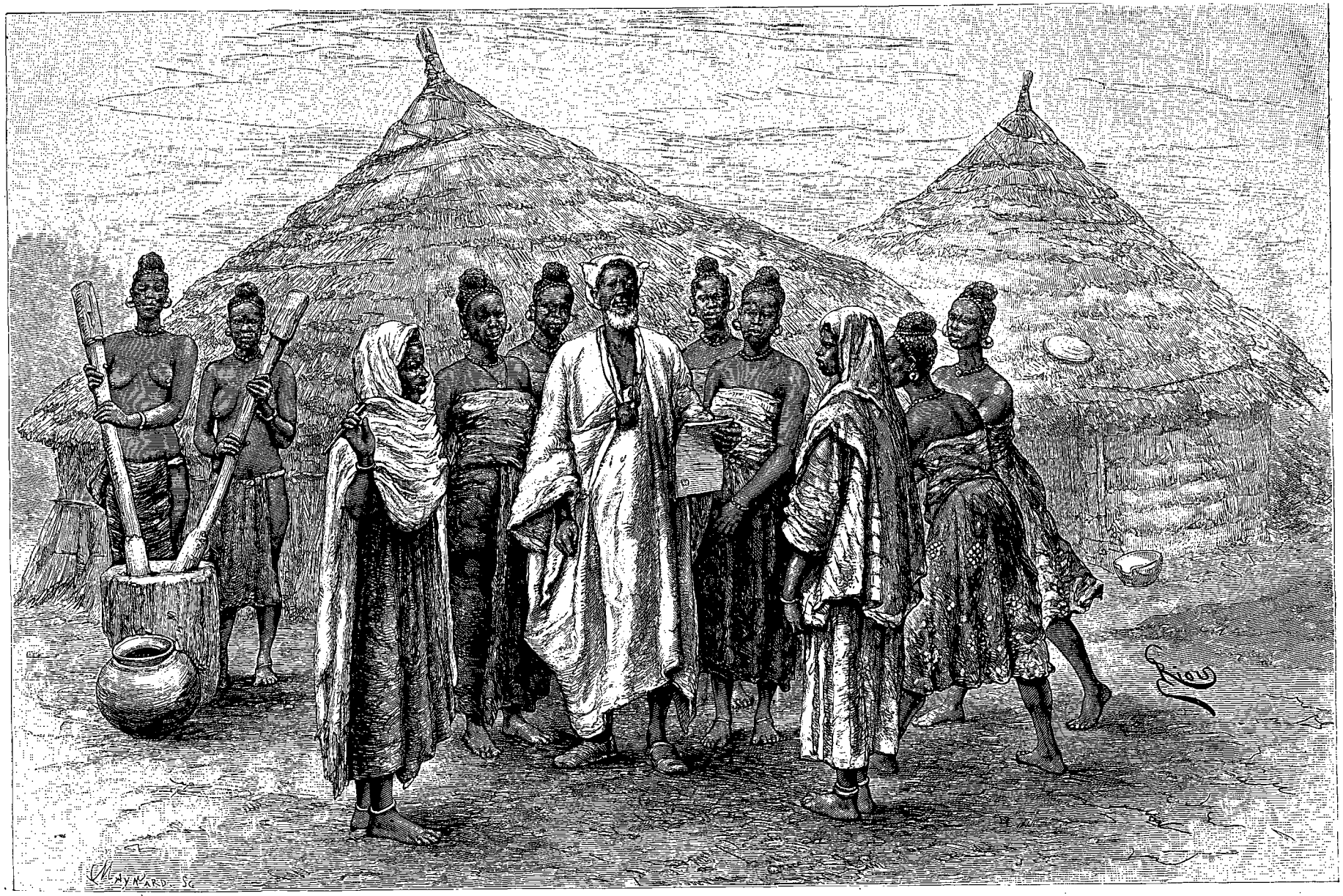
Vers midi, Makhanian, neveu de Bénokho, est venu me confier que deux hommes qui reviennent de la colonne et qu'il a hébergés, parce que ce sont de ses camarades, lui ont appris que Tiéba s'était emparé, il y a trois jours, du diassa de Baffa, que tous les hommes avaient été tués, sauf Baffa et un griot qui avaient fui à cheval. C'est le contingent fourni par la région Ténetou-Bénokhobougou qui tenait garnison dans ce diassa. Makhanian m'a recommandé le secret le plus absolu. Je remarquai dans la journée qu'il y avait plus d'hommes que d'ordinaire revenant de la colonne, des déserteurs sans doute.

Dans l'après-midi j'allai voir les femmes de Samory, qui me tinrent un tout autre langage. La guerre était sur le point de finir. Tiéba avait envoyé des bœufs et des chevaux en cadeau à l'almamy en lui demandant de faire la paix, mais Samory aurait refusé : « Dans huit jours, Sikasso sera pris et Tiéba aussi. »

Un peu plus tard un homme, que j'ai déjà vu rôder dans le village il y a deux jours, vient soi-disant de la part de l'almamy me saluer et me dire de ne pas perdre patience : « Peut-être Sikasso sera-t-il pris ; tous les chemins sont coupés maintenant ; on a rapproché les diassa du tata, on est si près que l'on peut tirer dans le village. »

Yoro, un de mes noirs, renvoie cet homme en le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes de Samory et leur surveillant. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traitant comme il le méritait : « Comment, lui dit-il, il y a quatre jours que je te vois circuler par ici, et aujourd'hui tu viens dire que tu es un envoyé de l'almamy! Tu as de la chance que mon blanc ne te fasse pas administrer une correction à coups de corde. » Dans ce malheureux pays, le mensonge prime tout; l'almamy, du reste, en donne un triste exemple.

Dimanche 23. — Il y a dix-sept jours que je suis ici et j'attends ce chef du Pourou qui doit me conduire vers Kong en me faisant traverser son pays. Jamais l'almamy ne m'a envoyé saluer par quelqu'un; je ne sais qu'il a reçu mes cadeaux que parce que ses femmes se pavanent avec mes étoffes dans le village; elles sont fières d'être un peu bien vêtues. Il ne m'a pas encore envoyé dire le *barka* (merci) de rigueur.

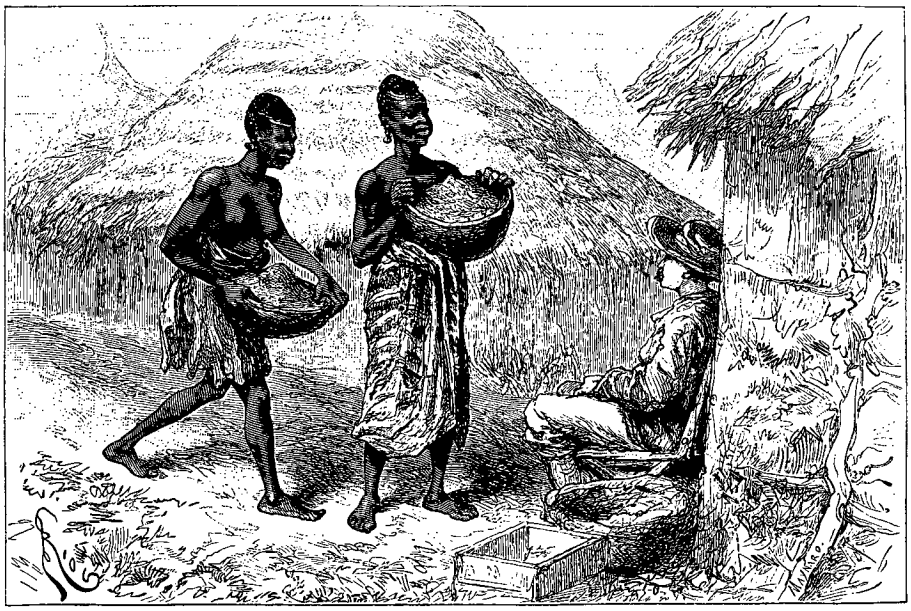
Comme cette lune-ci est déjà fortement avancée, je songe depuis plusieurs jours à partir; malheureusement, il ne m'est pas possible de trouver de la nourriture pour plus de deux jours à la fois.

Fourou, où je veux me diriger, afin de me rapprocher de Tengréla, est éloigné de quatre à cinq jours de marche pour les ânes. En route, il me sera impossible de trouver quoi que ce soit.

Mes besoins sont cependant minimes : mes hommes et moi, nous nous contentons de 2 kil. 500 de riz (250 grammes par jour). Voilà plus d'un mois que personne n'a mangé de viande.

Lundi 24. — Deux femmes du village auxquelles, hier, j'ai fait voir du corail, m'ont dit qu'elles m'apporteraient ce matin de bonne heure deux grandes calebasses de fonio pour acheter chacune un collier.

Avant le jour elles me les ont apportées; me voilà



Deux femmes du village apportent deux grandes calebasses de fonio. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

donc en possession de quatre jours de vivres (environ 12 kilos de fonio); c'est avec cela que je vais essayer de gagner un centre où il me sera possible de subsister. Dans la journée, vers quatre heures, je suis allé rendre visite aux femmes de l'almamy et leur ai parlé de mon départ pour Fourou. A la même heure mes hommes faisaient main basse sur la pirogue du Baniégué et commençaient à passer des bagages. Les femmes, le vieux Bénokho, le kéniélala des femmes de l'almamy, vinrent me trouver à plusieurs reprises pour me faire changer d'avis.

Bénokho revint à la nuit tombante avec son neveu Makhanian, dont j'avais gagné l'amitié, et ils me prédirent qu'il m'arriverait malheur si je partais.

Ma résolution était bien prise : il me fallait à tout prix partir et aller de l'avant. Samory ne s'occupait pas de moi, je ne devais donc compter que sur moi-même. J'allai coucher sur l'autre rive du Baniégué après avoir écrit la lettre suivante à l'almamy :

« Louange à Dieu, etc.

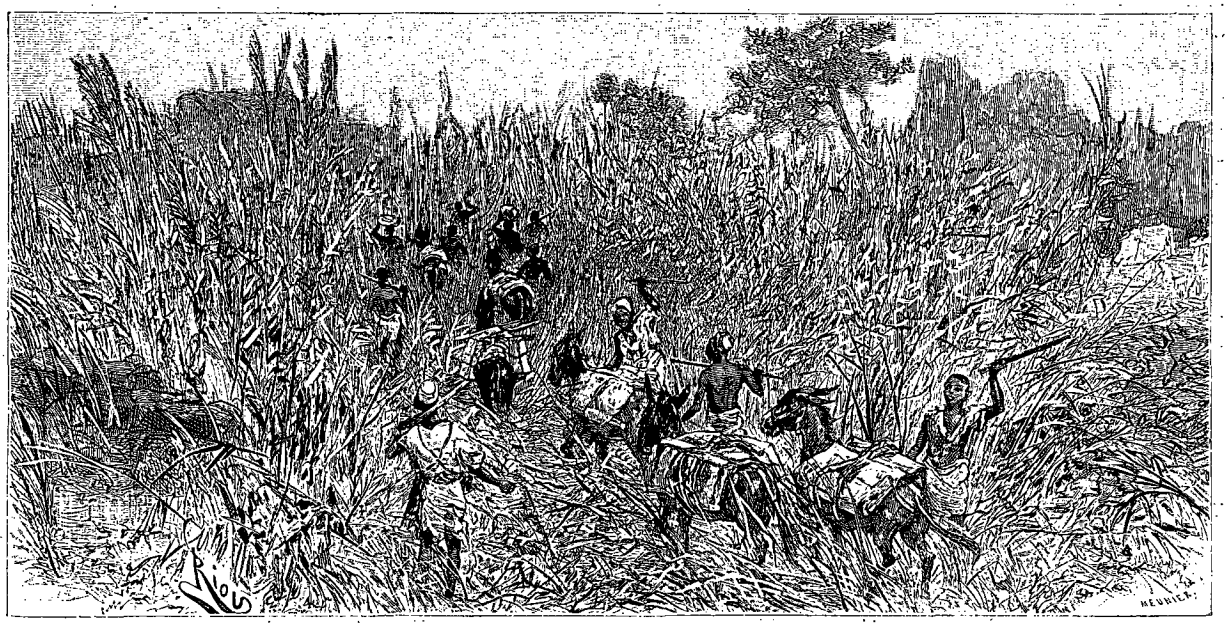
« Je suis resté ici, comme il était convenu, jusqu'à ce que la lune soit finie; il y a neuf jours que l'autre lune est commencée, et tu ne me parles pas. Tu sais pourtant qu'à Bénokhobougoula il n'y a rien à manger; je te préviens donc que je me rends à Fourou, où il y a un marché bien approvisionné, car si je retourne à Bammako, les Français ne seront pas contents.

« Je te salue, etc. »

G. Binger.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans les grandes herbes aux abords de Kouloussa. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER [1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Départ sans guide. — Égaré dans une ruine. — Arrivé sur les bords du Baniling. — Ouarakana et Caillié; traces d'éléphants. — Tiong-i. — Départ pour Tengréla. — Accueil peu encourageant à Tintchinémé. — Conversation avec un Mossi. — Des poisons. — Menaces du chef de Tengréla. — Retraite de nuit sur Gongoro. — Position difficile à Tiong-i. — Population de Tiong-i. — Les Haoussa. — On cultive le safran indien. — Retour d'un courrier envoyé à Bammako. — Mort de ma mule. — Pourparlers avec Fourou. — Nouvelles de la colonne.

Mardi 25 octobre. — Ce matin de bonne heure, nous nous mettons en route sans guide. Comme il n'y a que deux chemins et que j'en avais déjà suivi un pour venir, il n'y avait pas de doute possible. Arrivé à Kouloussa, la question changeait. Kouloussa comprend sept ou huit grosses ruines reliées entre elles par de petits sentiers. Les herbes ont 3 mètres de hauteur, il est impossible de marcher sans s'égarer dans ces végétations. Je fis arrêter mes hommes et paître les animaux sous la surveillance de quatre âniers. Les huit autres hommes, sous ma conduite, dépassèrent les ruines d'environ 1 kilomètre, et je les fis suivre une direction perpendiculaire au sentier que je cherchais. Je savais que c'était le chemin le plus à l'est qu'il fallait prendre. Une fois le chemin découvert, il est facile de savoir si c'est le bon. Toutes les directions que m'ont données les indigènes et dont j'ai noté l'angle sont bonnes à 10 degrés près au grand maximum.

C'est surtout aux abords des ruines et des villages que l'on s'égare; les sentiers n'y sont point frayés; pour trouver un chemin, il faut parfois s'éloigner de 700 à 800 mètres du village.

Au bout d'une demi-heure la route était découverte: un de mes hommes, en vedette dans un tamarinier, aperçut vers l'est un feu dans la brousse; il s'y rendit et réussit à mettre la main sur un individu qui faisait cuire un épi de maïs. Amené auprès de moi, cet homme me raconta qu'il était captif à Tiékoungo et qu'il gardait un lougan de maïs contre les singes. Ce malheureux était tout effrayé. Je le rassurai en lui disant qu'il n'avait rien à craindre de nous, mais que, le guide qu'on nous avait donné à Bénokhobougoula s'étant enfui, il fallait qu'il nous accompagnât jusqu'à Tchikina. Ce mensonge me sauva. En route, je lui donnai une pipe de tabac et une pierre à fusil.

Arrivé à Tchikina, où je fis étape, il raconta ce que je lui avais dit, et l'on me promit sans aucune difficulté un guide pour le lendemain.

Toute cette région a été pillée et ravagée à la fois par Samory et par Tiéba : tel village ruiné par Tiéba est

1. Suite. — Voyez p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partisan de Samory, et *vice-versa*, de sorte qu'il ne faut parler d'aucun de ces deux personnages, sous peine de se compromettre.

Mercredi 26. — Ce matin, au petit jour, le *tiékoro* (vieillard), doyen des 4 habitants du village, était en tête de mes hommes avec son arc et ses flèches. Nous arrivons bientôt à Bakaribougou, très grand village où il n'y a plus que 30 à 40 habitants. Le chef Bakary met à ma disposition deux solides gaillards pour nous faire traverser en pirogue le Banifing ou Bafin, séparé de la localité par une plaine marécageuse de 1 kilomètre et demi. Cette rivière a 75 mètres de largeur; elle est très profonde, dans un lit encaissé; les berges seules sont couvertes de très gros arbres, presque tous des *sounsoun*.

Elle vient du Kabadougou, environs de Timé, et se jette dans le Bagoé près de Komina. Les piroguiers m'ont dit qu'ils ne lui connaissaient pas de chutes et qu'elle était guéable pendant trois mois de l'année sur certains points.

Je fus très bien accueilli à Ouarakana (Sirakana de Caillié), qui se trouve au delà des terrains marécageux. Mon hôte m'offrit des patates, du maïs et du mil. Dans la soirée il apporta une bouillie de farine de mil à mon mulet: c'est un indice certain d'un peu d'aisance. Mon hôte s'excusa de ne pouvoir mieux me recevoir. « Avant que le village fût détruit par Tiéba, nous avions beaucoup de bœufs et de chèvres, dit-il, il nous en restait encore pas mal il y a un an, mais les sofa qui passent ici de temps à autre nous ont tout pris; nous aurions été contents de te donner tout cela, car nous aimons les blancs, nous savons qu'ils ne font pas la guerre pour prendre des captifs, etc. »

La population de Ouarakana (120 habitants) est composée de Malinké Konaté et de Bambara Kouloubali et Traouré. Il y a ici, comme à Bakaribougou, en face sur l'autre rive, des hommes charpentés d'une façon remarquable; ils ont 1 m. 80. Leurs torses et leurs bras bien modelés rappellent l'homme de l'âge de pierre, tel que nos peintres et sculpteurs le représentent. S'ils n'étaient pas privés de sel et de viande, ce seraient des géants. Ils portent pour tout vêtement le *bila* (bandelette d'étoffe qui passe entre les jambes).

Toute cette région que je viens de traverser est très fertile; c'est un terrain d'alluvions. Les cultures sur pied sont belles; on y voit de beaux cé, des tamariniers, des bombax, des baobabs, etc., mais pas de caoutchoucs et fort peu de ficus. Dans beaucoup de villages il y a des citronniers. A l'est un tout petit dos d'âne sert de ligne de partage entre les eaux du Baniégué et du Banifing. Il n'y a en fait de gibier que quelques biches de l'espèce appelée en bambara *mangarango*. Au Sénégal on les nomme vulgairement *biche-cochon*.

Jeudi 27. — De bonne heure je quitte Ouarakana, accompagné de trois hommes mis à ma disposition par le chef du village. En route je fais causer l'un d'eux, et mes soupçons se confirment : je viens bien de recouper l'itinéraire de Caillié.

De Ouarakana à Tiong-i on traverse quatre fois une jolie rivière de 10 à 12 mètres de largeur. Les deux premières fois, son passage nécessite la construction d'un pont de fortune; cette besogne est assez facile heureusement, le lit de la rivière étant encombré d'arbres de belle venue, dont on utilise les fourches comme supports.

Vendredi 28. — Cette rivière retarde ma marche d'un jour, et je suis forcé de scinder l'étape en deux et de camper à Kéblé. C'est un très grand village détruit par l'almamy. « Tous les habitants sans exception, me dit le guide, ont été vendus comme captifs. » Blénio et Nélébougou, un peu plus loin, ont eu le même sort, mais c'est Tiéba qui les a ruinés.

La végétation est un peu plus dense que dans le Gantiédougou : il y a beaucoup de bambous le long des marigots, et le rideau d'arbres s'éloigne un peu des rives. Une heure après avoir quitté Nélébougou, on entre dans les cultures de Tiong-i, qui s'étendent fort loin; on sent qu'on est près d'un gros village; sous de petits abris en chaume ou dans les fourches des arbres sont assis des gamins qui jouent de la flûte ou du *fabrésoro* pour éloigner les oiseaux et surtout les éléphants, dont on trouve partout les traces : jeunes arbres déracinés, branches tordues, etc.; ils ne doivent cependant pas être très gros : les empreintes les plus grosses que j'aie vues n'avaient que 40 centimètres de diamètre, et il n'y a que les toutes basses branches qui soient cassées sur leur passage. Personne dans le pays n'ose les chasser. Ici du reste il est rare de voir des fusils : tout le monde est armé d'arc et de flèches.

Tiong ou Tiong-i a l'aspect d'une ville : ses grandes murailles sont en terre glaise d'un gris cendré, avec de grossières tours de flanquement espacées de 25 à 30 mètres. Les toits plats qui par-ci par-là dominent l'enceinte rappellent les gravures de Viollet-le-Duc dans son *Histoire de la fortification*. C'est bien là l'enfance de la fortification et du flanquement.

Ce village, qui était le *famadougou* (la capitale) du Niendougou, a dû contenir dans le temps 3 000 habitants. Actuellement l'enceinte est loin d'être remplie; il y a, à l'intérieur, de grands terrains vagues entre les groupes d'habitations; le tata extérieur est assez bien entretenu. J'évalue la population actuelle à 500 habitants.

Le chef du Niendougou prélevait de lourds droits de passage sur les marchands, qui pour cette raison évitaient généralement de passer sur son territoire; c'est ce qui explique le détour que Caillié et sa caravane ont faitpour se rendre de Tengréla à Fala.

Me voyant tout près de Tengréla, je me demandais si je ne ferais pas mieux de tenter de m'y introduire, quoique Samory m'ait dit qu'on m'y couperait le cou, lorsque dans la soirée mon hôte Basoma me proposa d'y aller. « Puisque tu dois aller à Kong, me dit-il, passe à Tengréla; cela vaut mieux que d'aller à Fourou, car de Fourou il te faudra revenir à Tengréla : tu serais donc forcé de traverser deux fois le Bagoé, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

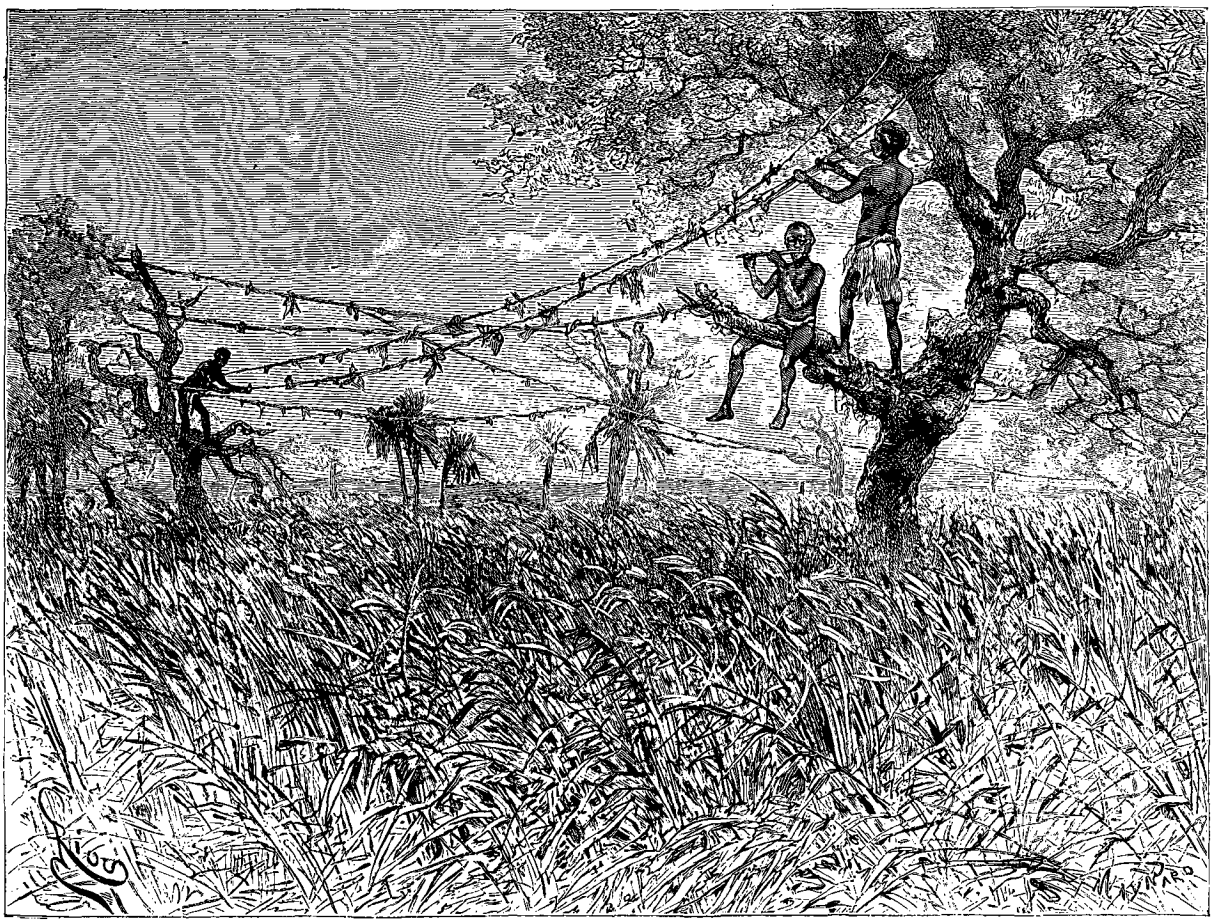
pour un oui ou un non les riverains ne prêtent pas leurs pirogues. » Je trouvai son raisonnement fort logique et m'empressai d'accepter sa proposition. Il fut décidé qu'il m'accompagnerait avec un homme du village.

Samedi 29. — Nous prenons un jour de repos bien gagné, et je m'occupe de trouver pour quelques jours de vivres avant de me mettre en route.

On ne voit pas d'êtres malingres comme ailleurs; à Tiong-i, tout le monde, sans vivre dans l'abondance, a au moins de quoi se nourrir. Sur le marché il y a du fonio, du riz et du mil, en petite quantité, ainsi que quelques patates. A côté de ces denrées on y trouve des condiments, du sel et du beurre de cé; mais ni bestiaux ni poulets.

En partant, nous nous dirigeons sur Gongoro (Bangoro de Caillié), parce que Basoma disait y avoir des amis. Nous y arrivons après quatre heures de marche dans une plaine presque sans rides, couverte de hautes herbes et ravagée par les éléphants.

Gongoro est composé de trois gros villages, en partie détruits par Tiéba. Ils sont à cheval sur un petit ruisseau marécageux bordé de quelques groupes de *nté* (palmier à huile). Les abords inondés sont plantés de riz et de tabac. La population totale est de 200 habi-



Les cultures de Tiong-i. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

tants, Bambara Traouré ou Sénoufo Diarabassou. Ces gens-là ont l'air de vivre en très bonne intelligence. On y parle tout aussi bien le sénoufo que le bambara. Je comprends très bien à présent que Caillié n'ait pas signalé les Sénoufo, car, quand il adressait la parole à quelqu'un en mandé, on devait lui répondre dans la même langue; il a, du reste, peu séjourné dans ces villages : comme il allait à pied, il devait être extrêmement fatigué en arrivant. Sa qualité de Maure et de fervent musulman lui créait en outre des obligations, et l'a plus d'une fois empêché de faire le tour des villages.

De Bangoro à Sirakana je trouve 13 kilomètres de plus que mon prédécesseur. Cela s'explique aisément : au moment où Caillié passait (en février), toutes les herbes étaient brûlées, les ruisseaux presque à sec, et comme le terrain est très plat, on franchissait rapidement de grandes distances. De plus, dans les conditions où voyageait notre compatriote, il devait lui être bien difficile de noter soigneusement ses haltes, car, même devant les personnes avec lesquelles il marchait, il ne pouvait se permettre d'écrire. Il est du reste remarquable que Caillié, dans les conditions où il voyageait, ait pu rassembler suffisamment de notes pour pouvoir construire son itinéraire avec autant d'exactitude.

A Gongoro se trouvait de passage un homme de Tengréla, nommé Fanko; il me proposa d'aller saluer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ma part Massa, *mansa* (chef) de Tengréla, fils de feu Yanokho, et de lui demander pour moi la permission de traverser le village. J'acceptai avec plaisir; il fut décidé que j'attendrais un jour ici et que le surlendemain je me mettrais en route pour Tintchinémé, où je m'arrêterais.

Lundi 31. — Fanko est reparti hier pour Tiong-i; il doit revenir ce soir à Gongoro : nous ne partirons donc que demain; j'en profite pour mettre un peu d'ordre dans mes notes et mon journal de marche.

Mardi 1er novembre. — Le départ a lieu vers huit heures du matin seulement, car Fanko est long à faire ses adieux.

Basoma est constamment aux aguets; il examine avec soin la brousse; il a sorti le fusil de son étui en cuir, et en examine soigneusement la batterie. Des gens de Gongoro nous suivent en se mettant pour ainsi dire sous ma protection. Toutes les communications ayant cessé depuis l'ouverture des hostilités avec Tiéba, aucun homme des villages de Samory n'était plus entré dans Tengréla, plusieurs de ceux qui avaient tenté l'aventure ayant eu le cou coupé.

Arrivés en vue de Tintchinémé, je fais camper mes hommes sur le bord de la route menant à Tengréla et vais voir le chef de village.

Après lui avoir expliqué que j'étais tout à fait neutre dans la lutte entre Tiéba et Samory, et lui avoir montré que j'étais seul avec quelques serviteurs, je lui dis que j'étais chargé par les Français de me rendre à Kong et de saluer en passant le chef de Tengréla et les habitants. Il fit alors monter à cheval un homme, qui partit du campement à deux heures de l'après-midi.

En attendant le retour de ce messager, je me mis à causer avec le Mossi qui avait fait route avec nous. Cet homme, qui est originaire du Yatenga, a voyagé un peu partout : aussi sa conversation m'est-elle précieuse. Il est tatoué comme les Bambara Kouloubali; en outre, il porte une grande entaille circulaire partant de chaque côté du haut des narines et allant se terminer à la hauteur de la dernière molaire.

Il me parla de sa patrie, me disant qu'il y avait beaucoup de musulmans dans le Mossi et que les étrangers y circulent librement. Plusieurs chefs se partagent le commandement du pays; les plus influents résident à Ouagadougou Mani et Koupéla.

Le bagage du Mossi consistait en un panier à kola, renfermant un peu de poivre rond, une dizaine de pierres à fusil, quelques grains de soufre et une ceinture munie d'un crochet en fer pour suspendre les effets en arrivant à l'étape. Il possédait en outre un ou deux milliers de cauris. Son arc était très bien conditionné et fabriqué en bois dur. Les flèches surtout étaient faites avec soin. Lourdes, un peu allongées, les deux tranchants bien affûtés, et trempées de poison, elles doivent causer des blessures terribles.

L'arbuste qui fournit le poison à flèches, se nomme *kouna*; il croît généralement en forme de haie épaisse. Le bois ressemble au sureau. La feuille, légèrement velue, est d'un vert presque foncé. La tige est à peu près semblable à celle du rosier, mais porte moins de piquants.

Le fruit est formé de deux grandes cosses d'un vert brun, d'une longueur de 20 à 30 centimètres. Ces cosses renferment une sorte de soie blanche dans laquelle on trouve des graines de la grosseur du café.

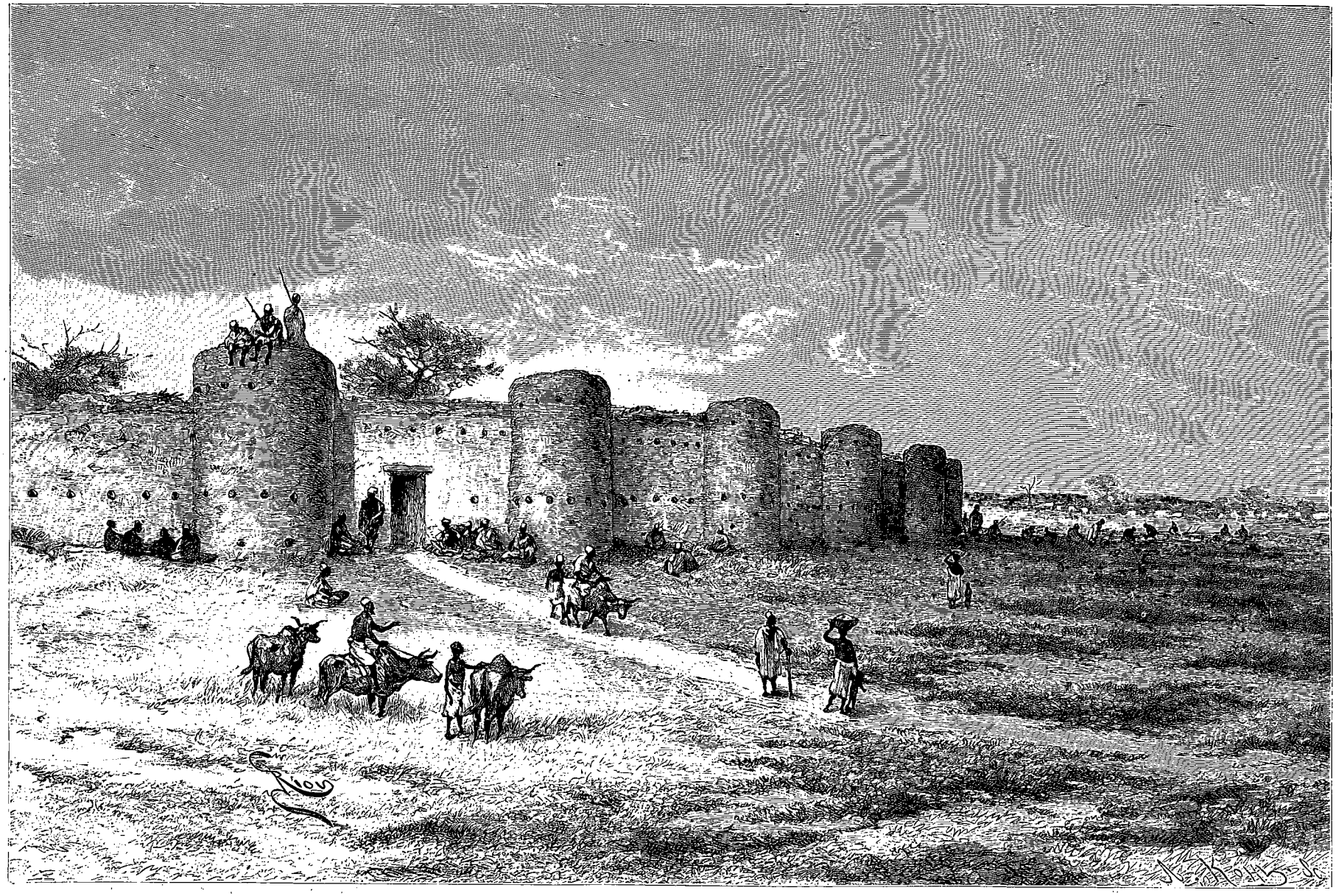
Après la cueillette, qui a lieu en décembre ou janvier, les cosses sont ficelées par petites bottes et suspendues aux solives des cases afin d'être séchées. Pour préparer le poison, on pile les graines quand elles sont bien sèches et on les laisse macérer dans de l'urine pendant plusieurs jours; le tout est ensuite cuit avec du mil et du maïs, jusqu'à ce que la préparation ait la consistance d'une pâte ressemblant au goudron, dans laquelle on trempe ensuite les pointes des flèches, des lances et même les balles.

Les blessures occasionnées par des armes enduites de kouna sont toutes mortelles quand la préparation est fraîche; mais quand il y a longtemps que celle-ci n'a pas été renouvelée, on peut en guérir en prenant une boisson qui sert d'antidote. La formule de ce contre-poison n'est connue que de peu d'individus, qui se font payer très cher les doses qu'ils administrent aux blessés; quelques forgerons et kéniélala seuls en possèdent le secret; il ne m'a pas été possible d'obtenir une seule information à ce sujet.

Le kouna a été reconnu par M. Cornu, professeur au Muséum, pour être un *Strophantus*. Son action sur le cœur se rapproche de celle de la digitaline. En dehors de ce poison pour flèches, on fait encore usage, dans le Soudan, de divers autres préparations vénéneuses.

Tout en appréciant beaucoup la conversation intéressante de mon Mossi, j'attendais avec impatience le retour du courrier de Tengréla. Je commençais à être inquiet. Diawé venait de m'apprendre que Basoma et l'autre guide s'étaient sauvés, en nous abandonnant à notre triste sort. Enfin, vers six heures et demie, le chef parut; il était accompagné de deux autres cavaliers armés, mais misérablement vêtus; ils entrèrent d'abord à Tintchinémé et bientôt revinrent, accompagnés du chef du village, pour me donner la réponse de Massa. La voici textuellement : « Tu diras à ce blanc qu'il ne marche pas plus loin, et qu'il s'en retourne immédiatement d'où il vient, car s'il n'est pas parti ce soir, je lui fais couper le cou. Jamais, tant que Tengréla nous appartiendra, un blanc n'y passera; nous ne voulons plus entendre parler d'eux. Ils ont fait la paix avec Samory et emmené son fils Karamokho en France. Qu'ils aient fini la guerre, nous le comprenons, car on ne peut pas se battre toujours, et puis Samory a donné aux blancs le pays qu'ils demandaient, mais ils n'avaient pas besoin de conduire son fils en France. Nous étions beaucoup qui luttions contre Samory et il ne pouvait pas nous vaincre, mais quand on a appris que vous aviez emmené son fils en France, beaucoup de petits pays qui étaient hostiles à Samory se sont mis avec lui en nous disant : Vous voyez, les blancs ont porté Ka-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tiong-i (voy. p. 50). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ramokho en France, leurs soldats lui aideront, nous sommes perdus si nous ne disons pas que nous sommes contents de lui. C'est ainsi que nous restons seuls avec Tiéba, le Kantli, le Niéné, le Follona et Dioma. Si Samory arrive à prendre Sikasso, nous sommes perdus : mais nous lutterons, et avant qu'il prenne nos femmes et nos enfants, il faut que nous lui tuions quelques centaines de soldats. Si nous faisons la paix, c'est pire : nos femmes et nos enfants seront vendus pour des chevaux et nous ne serons pas vengés. Quand les blancs de Bammako verront nos femmes et nos enfants passer le fleuve, ils pourront dire : C'est nous Français qui avons fait cela.

« Ah! si les Français étaient venus il y a trois ou quatre ans, nous aurions été contents de leur donner notre pays et Tiéba aussi. Il est vrai que vous n'avez pas aidé Samory avec des soldats, mais vous avez fait plus de mal en emmenant son fils en France.

« Dis à ce blanc que nous le connaissons; il y a déjà quelque temps qu'il voyage dans le pays; des Dioula l'ont vu; nous savons très bien qu'il ne vient pas pour autre chose que pour nous faire voir ses marchandises; il aurait pu tout vendre ici, car nous n'avons ni étoffes, ni pierres à fusil, ni perles, ni rien; ce n'est pas pour lui que nous refusons de le laisser entrer, car ce blanc n'est pas un mauvais homme, il connaît notre parler et on l'appelle *Diara* (c'est un nom dont on m'avait affublé pour mystifier un brave Kouloubali à Ouolosébougou); mais c'est pour faire voir aux blancs de Bammako que nous ne voulons plus entendre parler d'eux. Partout où il voudra passer, ce sera la même chose, nous avons tous dit que maintenant c'était fini pour les blancs. »

La façon calme et réfléchie dont cet homme me débitait tout ce que ces pauvres gens ont sur le cœur m'impressionna vivement; j'essayai de lui faire comprendre que les blancs n'attachaient pas grande importance au voyage d'un fils de chef en France, que c'étaient eux qui exagéraient la portée de cet acte, que nous étions disposés à faire quelque chose pour eux, et que leur chef avait grand tort de ne pas vouloir me donner une audience.

Le chef de Tintchinémé fut inébranlable : il avait une consigne qu'il observait avec la plus grande discipline. Je voyais même qu'il en ressentait un réel chagrin, car ce n'était pas un mauvais homme. Il fallut donc me décider à m'en retourner.

Il faisait nuit noire, il pleuvait légèrement, nous n'avions rien mangé; notre riz n'étant pas cuit, je tentai de retarder mon départ. Toute mon éloquence fut impuissante à fléchir ces gens, qui restèrent en selle, surveillant nos préparatifs.

Vers huit heures, sans guides, par une pluie battante, nous nous mettions péniblement en route pour revenir sur nos pas. Cette marche de nuit fut particulièrement fatigante; l'étape du matin avait été longue et pénible à cause des hautes herbes, qui atteignaient de trois à cinq mètres de hauteur.

A distance nous étions suivis par les cavaliers. A plusieurs reprises nous faillîmes nous égarer; le sentier se perdait dans les herbes, et nos hommes étaient forcés de s'appeler pour ne pas se perdre. Vers deux heures du matin, les cavaliers s'en étant retournés, je fis arrêter le convoi dans une petite clairière et je l'installai en halte gardée : ânes entravés et bagages disposés en croix, pour pouvoir au besoin nous servir de retranchement.

Les hommes en sentinelle signalèrent dans la nuit des individus venant rôder autour du bivouac, mais qui, en nous voyant faire bonne garde, n'osèrent pas nous attaquer[1].

Mercredi 2 novembre. — En atteignant Gongoro, j'ai trouvé Basoma et l'autre homme de Tiong-i; je ne leur ai fait aucun reproche de s'être sauvés, car s'ils avaient mis le pied dans le village, ils étaient sûrs de leur affaire et tués comme « hommes de Samory ».

Cet échec sera bien difficile à réparer.

Que de renseignements j'aurais pu obtenir pendant un séjour d'un mois à Tengréla! Les directions et les itinéraires sur toute la région Folou, Kabadougou, Bodougou, Noolou, Fadougou, sur le Ouorodougou, le Follona, le Kouroudougou, etc., tout cela est perdu, et jamais je ne pourrai retrouver cette occasion.

Ma situation est loin d'être brillante; en attendant, le plus sage parti à prendre est de faire retour à Tiong-i.

Jeudi 3 novembre et jours suivants. — Zan, le chef de Tiong-i, que je vais voir souvent, m'abreuve de mensonges. D'après lui, il paraît que l'almamy vient de lui défendre de me laisser traverser le Bagoé si je voulais me rendre à Fourou. Ce dernier village aurait, du reste, reçu l'ordre de me refuser l'hospitalité si je m'y présentais. Il m'est également interdit d'y envoyer mes hommes au marché.

L'almamy n'envoie personne pour me saluer, ne répond à aucune de mes lettres; son seul désir serait, je crois, de me voir m'en retourner volontairement vers Bammako, car il n'ose pas m'en donner l'ordre. Il est absolument convaincu que jamais il ne pourra m'être utile pour mon voyage, quoiqu'il parle avec emphase de ses bonnes relations dans l'est.

7 novembre. — Dans la journée j'ai reçu la visite de Toumané, chef des sofa de Fourou; il me dit revenir de la colonne, où l'almamy l'avait appelé. Samory lui a appris que j'étais en route pour me rendre à Fourou. Il lui a donné l'ordre de m'installer provisoirement dans le village et d'envoyer demander au chef de Niélé l'autorisation de passer. Niélé est un grand village dans l'est, sur la route de Kong; il m'a déjà été signalé par El-Hadj Mahmadou Lamine de Ténetou. Si Toumané obtient cette autorisation, il devra me faire escorter jusque-là.

Un marchand Diabi de passage vient me saluer. Il

1. C'est cet incident qui donna naissance au bruit de ma mort, colporté par les noirs avec un tel luxe de détails, qu'il parvint à nos postes du Soudan français et en France, où cette fausse nouvelle plongea ma mère dans un cruel deuil de six mois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me propose de parler aux gens de Tengréla, et me conseille de patienter; peut-être réussira-t-il mieux que moi.

Tengréla, d'après ce Diabi et mes hommes, est un peu plus grand que Tiong-i, et bâti dans le même genre, mais sa population est plus dense, quoiqu'il y ait autant de terrains vagues. En estimant à 1 500 le nombre de ses habitants on ne doit pas être bien éloigné de la vérité.

Tengréla est habité par des Bambara forgerons, des Siène-ré et surtout des Mandé Dioula. Massa, fils de Ianokho, n'y a, paraît-il, pas grande influence; le vrai chef serait Bakémory, qui est à la tête du parti mandé-dioula.

8 novembre. — En attendant le résultat des démarches du Diabi à Tengréla et le départ de Toumané pour Fourou, je me suis installé chez Basoma, qui a mis à ma disposition une case assez confortable, mais cependant un peu obscure. Dans le toit on a ménagé une ouverture pour la fumée, qui s'évacue par un tuyau en terre, recouvert d'une vieille poterie quand il pleut. A Gongoro j'ai vu une vraie cheminée qui fait saillie à l'extérieur de la case : elle a environ 70 à 80 centimètres de largeur; sa hauteur est celle de la case. Le feu se met devant, la fumée s'introduit dans la cheminée par une ouverture de 60 centimètres de hauteur en forme de T renversé. A 1 m. 20 à peu près au-dessus du sol, on a ménagé une ouverture demi-circulaire qui permet de placer la viande à boucaner sur un gril en rondins. Pour que la pluie ne pénètre pas dans la cheminée, le haut est fermé par des rondins de bois, recouverts de terre glaise comme le toit de la case; la fumée s'échappe soit par une ouverture ménagée sur un des flancs, soit encore sur le grand côté extérieur : cela dépend de l'orientation. On appelle ces cheminées *dibi*.

Dibi, type de cheminée des environs de Tengréla. Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

La population de Tiong-i se compose de Bambara Kouloubali et Traouré : il y a aussi quelques familles siène-ré ou sénoufo; ces derniers sont les plus anciens habitants du village. Les Bambara ne sont venus du Ségou qu'avec Ali-Diara, leur dernier roi national dans ce pays, qui vint faire des incursions dans le Niéné vers 1845. La domination des Bambara du Ségou à Komina et dans le Gantiédougou n'a cessé que vers 1860. Barth la trouva subsistant encore en 1852.

Les habitants de Tiong-i, sans être riches, ne vivent pas dans la gêne, et la plupart de Siène-ré et des Bambara sont forts et robustes. J'ai vu cependant deux femmes atteintes d'éléphantiasis très prononcée; il y a aussi dans le village une dizaine d'enfants et d'hommes qui, sans être albinos, sont d'un rouge terne, et ont les cheveux roux sale. On désigne ces gens-là sous le nom de *diabiyang-é* en sarakollé et de *bala* ou *gouambélé*, ou *gouangouélé*, en bambara, par comparaison avec la couleur gris roux d'une variété d'ânes, dont je parlerai plus loin, très remarquable par sa vigueur et sa sobriété. Ces bala ne constituent pas une race; on ne constate pas non plus leur naissance plus ou moins fréquente parmi telle ou telle tribu; il en vient au monde indifféremment dans n'importe quelle famille, et, contrairement aux *founé* (albinos), on n'attache aucune croyance ni superstition à la naissance d'un de ces êtres.

On peut voir, à partir de Bénokhobougoula jusqu'à Tengréla, toutes les coiffures imaginables chez les deux sexes. Celle de nos clowns est une des plus répandues. Beaucoup de femmes ont la tête entièrement rasée.

Les femmes sont laides sans exception; elles ont toutes la lèvre inférieure percée par une pointe en argent ou en fer qui y est introduite à l'âge de neuf ou dix ans, et qui peut se retirer à volonté. A peu d'exceptions près, tout le monde est nu ici : les jeunes filles, les femmes mariées, même les vieilles femmes, ne portent que le *bila*, ceinture en coton de trois doigts de largeur qui passe entre les jambes; ce bila est commun aux deux sexes. Les hommes ainsi vêtus se nomment *bilakoro*, les femmes *wakoro*.

Le bien-être relatif qui règne ici ramène le soir un peu de gaieté parmi cette population déshéritée; les petits enfants dansent jusque vers neuf heures. Basoma, mon hôte, en a bien une vingtaine à lui et à ses *woulousou* (captifs de cases). Il leur fait un peu de musique avec une sorte de petite harpe montée sur calebasse, qu'on appelle *nkoni* et qui est pourvue de cinq cordes en boyau, tendues sur un arc en bois.

9 novembre. — Hier, dans la soirée, Toumané et le Nason, fils du chef de Fourou, sont venus m'annoncer leur départ pour ce matin et prendre congé de moi.

Si dans quinze jours il n'y a rien de décidé, j'aviserai. En attendant, j'ai prié Nason de m'acheter un bœuf pour du calicot et lui ai donné deux de mes hommes pour le ramener. Ce garçon m'inspire confiance, mais j'ai été trop souvent trompé pour ne pas conserver des doutes sur les prétendues démarches qu'il va faire.

Il y a ici deux Haoussa, nommés Ahmadou et Abd er-Rahman : le premier est de Yendi, le second d'Abéokouta; j'ai souvent des entretiens avec eux sur les pays que je me propose de traverser.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

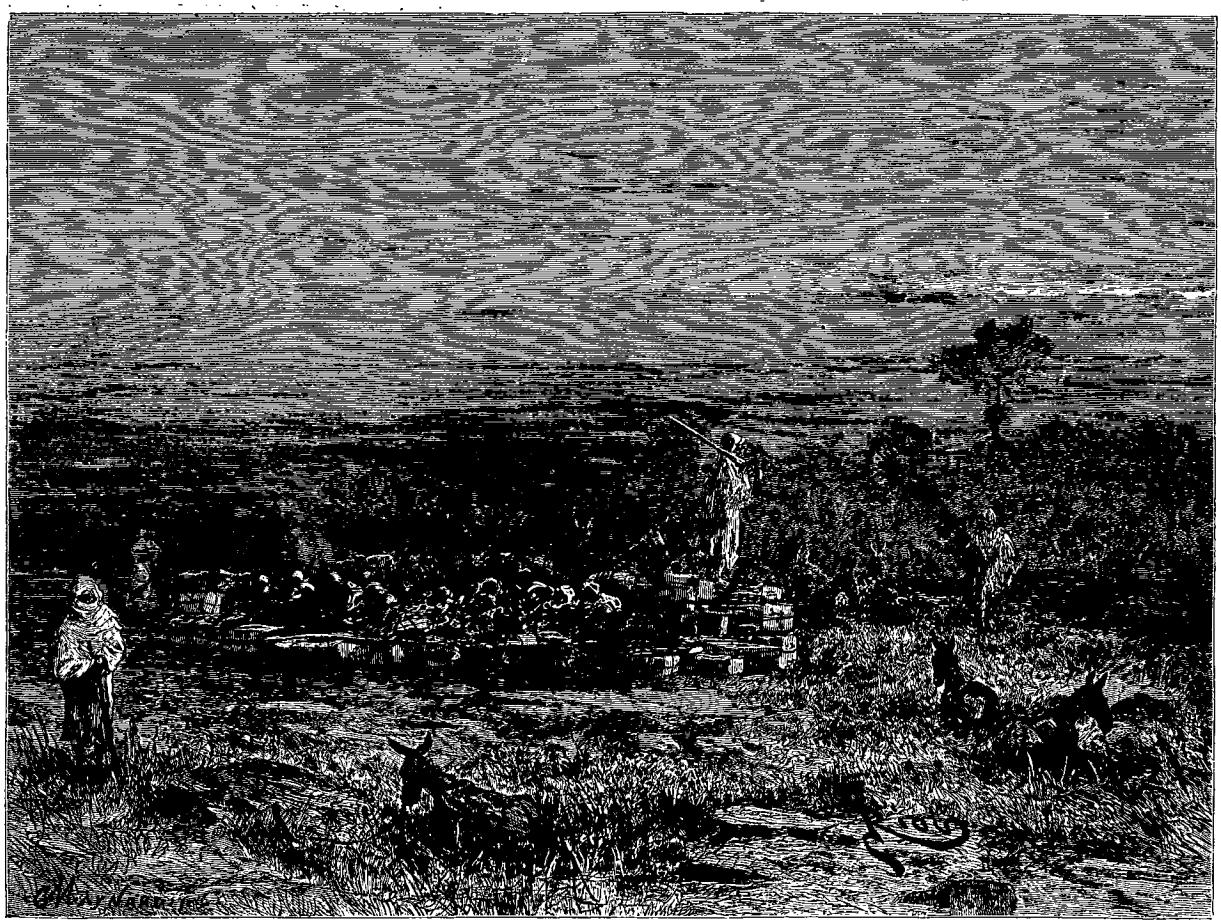
Ils parlent le haoussa entre eux, mais comprennent également le foulbé, le mandé et le mossi. Ahmadou parle aussi le *nago*. Ce sont des gens de ressource pour moi, malheureusement ils ne veulent pas m'accompagner. C'est auprès d'eux que j'obtiens les premiers renseignements sur Kong.

La date de la migration de ces Haoussa vers le Dagomba et le Yorouba ne leur est pas inconnue : ils m'ont dit qu'elle datait de quatre-vingts ans; je pense qu'il faut la reculer vers 1802, époque des guerres du cheikh Othman.

Ce sont ces Haoussa émigrés de leur pays qui fournissent des soldats aux troupes britanniques en garnison à Lagos et sur la côte.

Dans la case de ces Haoussa ou Marraba, comme les appellent les Mandé, j'ai vu une petite fille captive du Yorobadougou qui portait en guise de *doroké* (surtout) une sorte de fichu en coton à petites mailles de filet, dont le bas est garni de pampilles en coton de couleur. Cet ouvrage, que j'ai examiné de très près, est fort bien fait; il est cependant facile de reconnaître sa fabrication indigène.

Ces Marraba ont dans leur cour quelques pieds d'une plante qu'on nomme *saouaran* et qui n'est autre



Bivouac de nuit (voy. p. 54). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

que le safran indien, le *curcuma* de la Martinique. Elle est, dit-on, fort répandue dans le Ouorodougou et a été rapportée de ce pays.

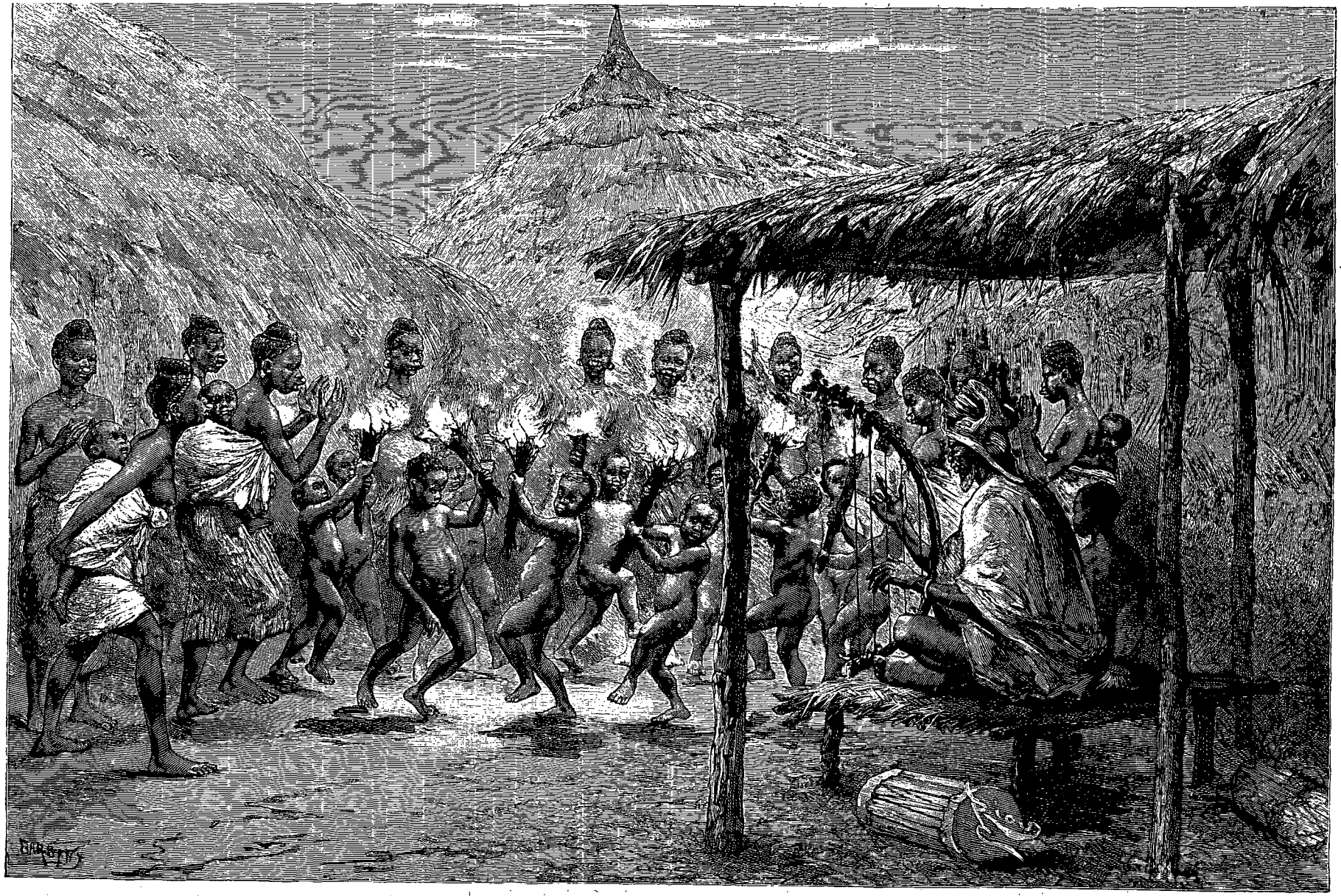
Mercredi 16. — Je profite de mon séjour ici pour apprendre un peu de sénoufo; malheureusement je me trouve très mal servi comme auxiliaire, et je suis encore dans une période de tâtonnements quant au mécanisme de la langue; les mots aussi me donnent beaucoup de mal : il y a dans cette langue cinq idiomes différant assez sensiblement l'un de l'autre pour ne pas être reconnus de suite par un profane comme moi.

Un captif libéré que j'ai envoyé de Bénokhobougoula à Bammako vient d'arriver. Il apporte une longue lettre du docteur Tautain, me donnant quelques nouvelles et m'annonçant l'envoi d'un courrier antérieur qui, malheureusement, ne m'est pas encore parvenu; les lettres de France, de ma famille et de mes amis font défaut. Il ne peut en être autrement : tous doivent me croire en pleine boucle du Niger. Hélas! il n'en est rien.

Les camarades de Bammako m'envoient par la même occasion tous leurs journaux jusqu'au 31 août, et une bouteille de vin.

Dans la soirée, la mort de ma mule vient tristement troubler le bonheur que je goûte à lire les journaux. Ma pauvre bête était en pleine santé, et depuis mon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Basoma fait danser ses petits enfants (voy. p. 55). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séjour ici je pouvais lui donner sa ration de mil. Vers cinq heures et demie elle broutait le long du tata lorsqu'elle a été foudroyée par un accès pernicieux. En moins de dix-sept minutes elle expirait, malgré tous les soins que j'ai pu lui donner; il m'est impossible de me procurer une autre monture, il n'y a pas un cheval dans toute la région.

Vendredi 18. — J'envoie ce matin Diawé à Fourou pour informer le chef de mon arrivée prochaine, car de jour en jour la vente de mes marchandises devient plus difficile : il n'y a, pour ainsi dire, pas d'étrangers qui passent ici, et, une fois que le village même est pourvu de ce qu'il lui faut, il est difficile de réaliser plus d'un millier de cauris par jour; si je n'avais pas un assortiment très complet de tout ce qui peut se vendre dans ces régions, il y a longtemps que j'aurais été forcé de tout céder à prix coûtant pour réaliser les cauris nécessaires à l'achat des subsistances quotidiennes.

J'ai dû interrompre pendant quelques jours mes leçons de sénoufo : le Follona qui me servait de professeur vient de quitter pour un mois Tiong-i. Alléchés par les cadeaux que je faisais à cet homme, des Sénoufo du village sont venus me proposer de m'apprendre le sénoufo parlé dans le Kompolondougou. J'ai naturellement accepté : cela me permettra peut-être plus tard de comparer ces deux idiomes entre eux. J'ai déjà une centaine de phrases usuelles et tout à fait élémentaires, mais je ne les tiendrai pour bonnes qu'après les avoir contrôlées au moins encore une fois.

Dimanche 20. — Diawé revient de Fourou; il a été bien reçu par Iawakho, le chef du village. Toumané, le chef des sofa, me prie d'attendre encore quelques jours à Tiong-i; il m'enverra chercher quand il aura une réponse de Pégué, chef de Niélé (Nouélé, Ngiélé).

D'autre part le Sonninké Diabi, parti le 8 pour Tengréla, ne m'a rien fait dire au sujet des démarches qu'il a dû tenter pour obtenir mon passage; décidément on ne peut avoir confiance en personne dans ce maudit pays!

Je n'ai aucune nouvelle de la guerre. Samory se fait envoyer des renforts de partout; hier une cinquantaine d'hommes, dont la moitié est armée de fusils, passait ici, venant des environs de Maninian. Des sofa qui viennent chercher des vivres pour Kélifa, chef de Tiong-i, me disent que Sikasso est entièrement cerné par les diassa de l'almamy. Le même soir un bilakoro que j'ai vu à la colonne me dit qu'on a reconstruit le diassa de Baffa, mais qu'à part cela la situation est toujours la même.

Vendredi 25. — J'envoie trois de mes hommes au marché de Fourou avec des marchandises, car ici je n'arrive décidément plus à vendre assez pour me procurer des vivres. Diawé, mon domestique, doit également demander à Toumané si oui ou non je puis me rendre à Fourou. Je ne peux pas indéfiniment rester ici; il y a longtemps que je devrais être à Kong, et j'y serais sans le mauvais vouloir de Samory.

Mardi 29. — Mes hommes sont revenus avec 7 000 cauris et l'autorisation d'aller à Fourou. Toumané leur a dit qu'il serait enchanté de me voir ici. C'est à n'y rien comprendre. Je m'empresse de profiter de cette autorisation et prépare tout pour mon départ, fixé à demain soir.

VIII

Départ pour Fourou. — Le dolo, superstition de mon hôte. — Arrivée sur les bords du Bagoé. — Fourou, description de la ville, de ses fortifications. — Le culte des morts. — Le marché. — Histoire de Fourou. — Concours de beauté. — Le bois sacré. — Les Siène-ré. — Excursions aux environs. — Je réussis à me faire conduire chez Pégué, chef de Niélé (Follona).

Mercredi 30 novembre. — A neuf heures du soir, par un magnifique clair de lune, je me mets en route à pied. Une bonne partie du village de Tiong-i a voulu me faire ses adieux; femmes, enfants et vieillards sont devant la porte du village pour me serrer la main et me souhaiter bon voyage. Je réponds à toutes ces marques de sympathie par le mot consacré : *amina*, qui veut dire *amen*.

Quelques vieilles femmes disent à voix basse : « Le pauvre blanc, jamais il ne reverra son pays : son village est déjà trop loin, et il va encore dans des pays que nous ne connaissons même pas. »

J'ai été frappé de trouver tant de sympathie parmi une population aussi arriérée et sans religion, car il y a fort peu de musulmans. Tous les hommes portent cependant un chapelet en grossière verroterie, comprenant un nombre variable de grains. A ce chapelet sont fixés le petit pinceau à tabac à priser, la petite spatule à tabac et un petit crochet en fer ou en cuivre qui sert à se nettoyer le nez. Ces trois objets font essentiellement partie du costume des Bambara de ces régions, même quand ils n'ont pas de pantalon. Des prières, ils n'en connaissent point, et personne ne fait le salam. Comme partout ailleurs, il est défendu par l'almamy de fabriquer du *dolo* (bière de mil) : les habitants ne s'en consolent pas facilement, et souvent les vieux se plaignaient à moi de l'ennui que leur causait une pareille privation. Un jour que Basoma gémissait plus que de coutume, je lui proposai de faire du dolo pour moi; il saisit cette occasion et dit aux autres hommes qui l'approuvaient : « En effet, l'almamy nous a défendu, à nous, de boire du dolo; mais la défense ne peut pas s'étendre à ce blanc, puisque dans son pays on boit beaucoup de dolo. »

S'appuyant sur cette bonne raison, maître Basoma me faisait de temps à autre une calebasse de dolo. Ces jours-là, je recevais la visite de tous les vieux, qui, dans un coin de ma case, en buvaient un verre avec bonheur.

Jeudi 1er décembre. — Ce matin de très bonne heure deux coups de fusil attiraient l'attention du passeur, qui commençait bientôt le transbordement avec son unique pirogue. Le Bagoé, ici, est un peu moins large que le Banifing à Ouarakana : il n'a que 65 mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

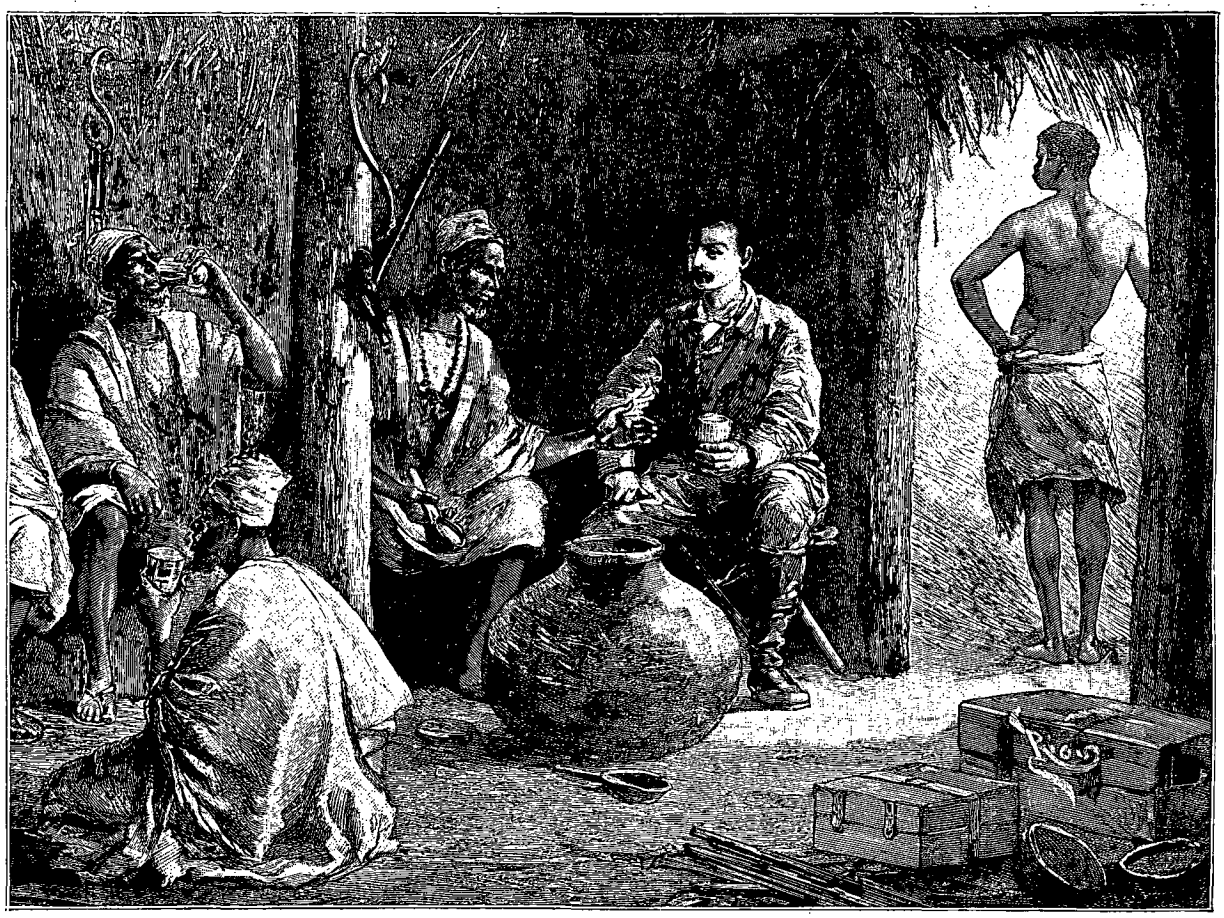
Il est très profond et beaucoup plus long que son plus grand affluent, le Baoulé. Il traverse tout le Ouorodougou et vient des environs de Touté; le passeur me dit qu'il n'avait pas entendu parler de chutes, ni en amont ni en aval; mais il ne se fait aucune communication par eau dans toute cette région.

En sortant du Ouorodougou, le Bagoé sépare les États de Tengréla du Follona, le domaine de Tiéba de celui de Samory, et se dirige sur le Ségou. Un peu en amont du gué du Kouralé, le Bagoé se joint au Baoulé. A eux deux ils forment le bras secondaire du Niger, qui atteint le cours principal à Mopti.

Je quittai de bonne heure les rives du Bagoé afin d'arriver à Fourou avant la grande chaleur. Comme ailleurs, il n'y a des arbres que sur les berges mêmes de la rivière; la rive droite, plus élevée, n'est jamais inondée, et le pays n'a pas l'aspect désolé de la rive gauche.

Du Bagoé jusqu'à Fourou, les cultures se succèdent presque sans interruption; elles sont cependant coupées d'espaces dévastés par une espèce de termite qui habite dans des terrains d'argile grisâtre et qui construit des termitières en forme de champignon.

En arrivant à Fourou, Toumané, le chef des sofa, me



Vieux Bambara buvant du dolo. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

fit installer dans le village de Iawakha, chef de Fourou. L'accueil que me fit la population, sans être enthousiaste, était cependant bienveillant; on m'envoya quelques cadeaux.

La ville de Fourou, distante du Bagoé de deux petites heures de marche, est composée de trois villages, dont un très gros et deux plus petits. La densité de la population est considérable; les cases sont bondées d'habitants. Comme à Kouroula, les rues sont très étroites. A tous les carrefours il y a des abris couverts où se rassemblent les oisifs pendant les heures chaudes de la journée et jusque dans la soirée. La population totale des trois villages s'élève à 3 000 habitants au moins.

Les deux petits villages sont simplement entourés d'un tata ordinaire; quant au village principal, son système de défense est plus compliqué : tous les groupes de cases sont fortifiés. En différents endroits il y a deux ou trois murs d'enceinte; vers le sud on a ménagé deux secteurs formés par une large coupure qui permet aux assiégés de se mettre rapidement à l'abri en s'écoulant sur chaque flanc de la coupure après une sortie malheureuse. Un petit bois traversé par un ruisseau met le village absolument à l'abri d'une attaque par l'ouest; jamais l'assaillant n'oserait s'aventurer dans cette forêt vierge, d'abord parce qu'il est extrêmement difficile d'y circuler, ensuite parce que les gens de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fourou ne négligeraient pas d'y tenir constamment des hommes armés. Entre les enceintes sont disposés cinq parcs à bœufs; ils contiennent ensemble 800 têtes de bétail.

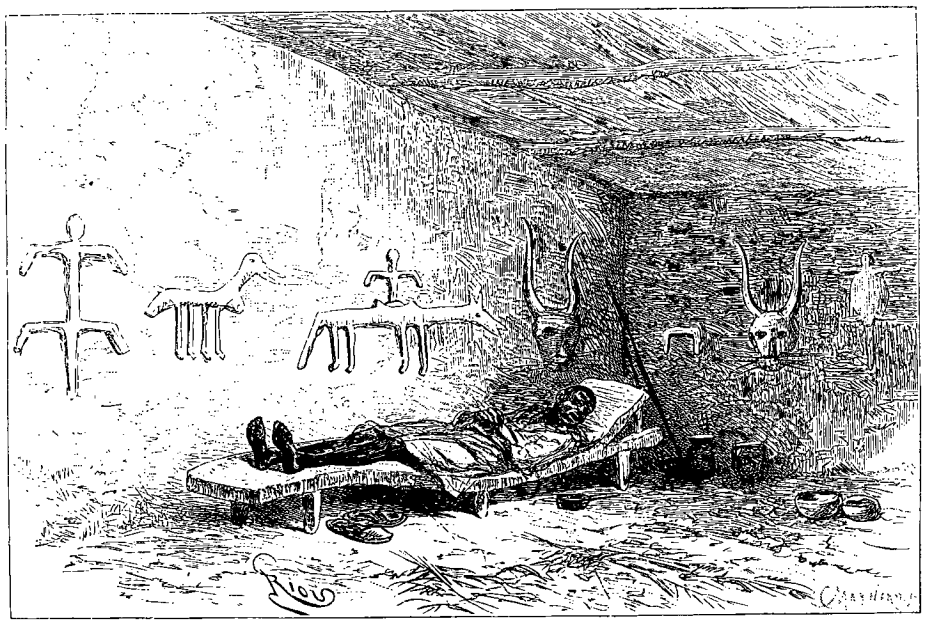
Comme presque tous les villages, Fourou est remarquable par la malpropreté de ses voies de communication : il y a des amas d'eau croupie et des tas d'ordures de tous côtés; les habitants sont cependant assez propres.

A l'entrée de quelques groupes de cases se trouve une construction en terre qui comporte généralement deux petites cases de 1 m. 50 de hauteur, ornées sur toutes les faces de grossières têtes de bœuf en relief.

La première de ces cases n'est, en quelque sorte, que le vestibule de la seconde; l'entrée n'est pas fermée, et à droite et à gauche sont placées quelques calebasses et poteries. Elle communique avec la case ronde par une petite porte en bois fermée à clef; dans cette seconde case est suspendu un gros sac en cotonnade du pays qui renferme les os et les plumes des poulets égorgés à l'occasion des repas funéraires; les calebasses servent à apporter les mets préparés à l'intention des morts, dont le culte paraît exister chez toute la famille mandé.

Les cases servant d'habitation sont, ou rondes à toit de chaume, ou carrées avec toit plat, mais moins bien soignées que celles des Bambara que j'ai vues à Sanancoro. L'extérieur n'est pas ornementé du tout; à l'intérieur seulement il y a quelques dessins en relief, parmi lesquels la tête du bœuf domine. Ceux que je reproduis représentent un homme à cheval, un oiseau à quatre pattes, un homme, une gueule-tapée (sorte d'iguane), et un siège.

J'ai peu vu de meubles chez le chef du village; il y a cependant six lits en diala, d'une seule pièce, dont je



Figures dans l'intérieur des cases et lit. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

donne un croquis. Ils sont grossièrement équarris, mais le dessus est d'un poli rendu brillant par l'usure.

Iawakho, le chef de Fourou, auquel j'ai déjà fait visite plusieurs fois, m'a envoyé une belle génisse. Quand je me promène, tous les habitants me saluent par le mot *Diarabassou* (c'est le *Diara* du Sénoufo). Décidément ce surnom me suivra pendant tout mon voyage.

Je n'inspire pas la défiance à ces braves gens, mais quelques amis parlant le mandé sont venus me confier qu'il me fallait éviter de regarder dans les puits, quelques femmes craignant que je ne sois capable de jeter un sort au pays. On m'a également prévenu de ne laisser traîner aucun papier aux abords du village et de n'en faire usage sous aucun prétexte; c'est ainsi qu'une pièce d'étoffe offerte au chef et qui était munie d'une belle étiquette m'a été retournée. On ne l'a reprise que dépourvue de cet appendice. L'explication de ce refus était pour eux bien simple : ils craignaient que l'étiquette et l'écriture ne leur portassent malheur.

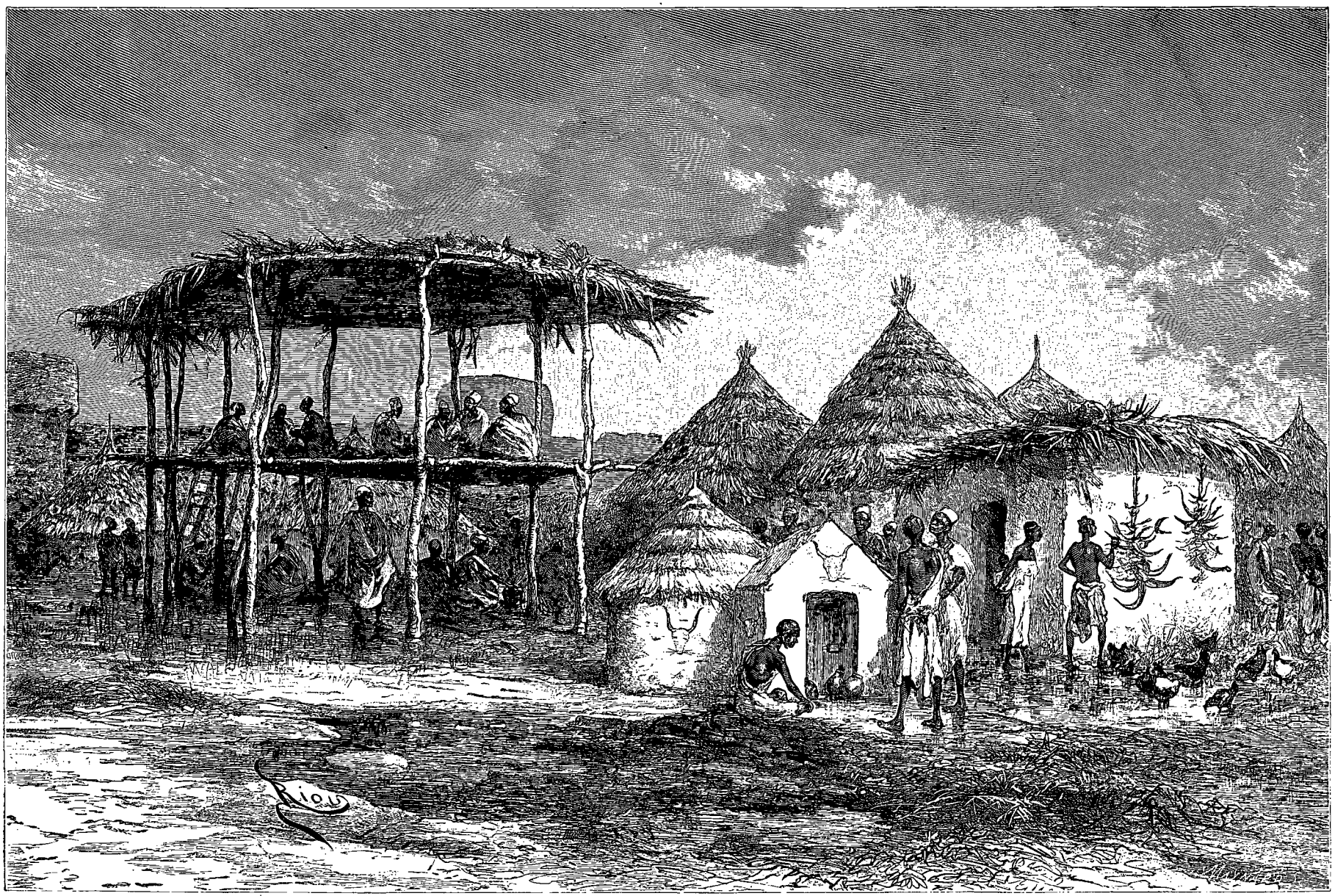
Lundi 5 décembre. — C'était aujourd'hui grand marché, il régnait ici beaucoup d'animation. Pendant toute la matinée, des vendeurs et des acheteurs arrivaient en foule. A midi le marché battait son plein, il y avait à ce moment un millier de personnes (acheteurs et vendeurs).

Il se tient aussi un marché journalier, où l'on trouve surtout des condiments, du sel et du bois. Le bois est coupé en bûches régulières de 80 centimètres de longueur environ et d'un équarrissage de 5 à 6 centimètres; il se vend à très bon marché.

En résumé, le village offre de grandes ressources, et l'on peut y vivre à des prix raisonnables. Quelle différence avec les pays ruinés que je viens de traverser!

Fourou, de même que ses deux villages alliés (Lolé et Garamoukourou), avait gardé pendant bien long-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un carrefour de Fourou (voy. p. 59). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps son indépendance grâce à sa situation géographique, qui lui donne pour limites, à l'ouest et au sud le Bagoé, au nord et à l'est une grosse rivière, le Banifing. Ce dernier cours d'eau traverse une large bande de terrain dont les villages, situés à l'extrême limite des États de Tiéba, ont été rarement mêlés aux luttes qui se soutenaient entre Tiéba et Pégué, le chef de Niélé.

Iawakho avait dû se faire craindre aux environs, et les gens de Fourou ont gardé la réputation de n'être pas commodes.

Depuis le commencement de la guerre avec Tiéba, Samory avait fini par gagner l'amitié du fils du chef de Fourou, Nason, un jeune homme de vingt-quatre ans; celui-ci influença son père, qui est très âgé, et bientôt survint une sorte d'accord entre lui et l'almamy, qui, en échange de la neutralité, promit de laisser vivre en paix les gens de Fourou et de ne pas toucher à leurs biens.

Quelque temps après, Samory, sous prétexte de protéger Fourou contre les entreprises des gens de Tengréla, alliés de Tiéba, envoya Toumané avec une dizaine de sofa y tenir garnison. Ce Toumané, un Ouassoullounké Sankaré, est le frère de Kélifa, dougoukounasigui de Tiong-i. Les sofa et Nason emmenèrent, il y a quelques mois, une cinquantaine de guerriers à la colonne; ils n'y restèrent que quelques jours et désertèrent dès que l'occasion s'en présenta. Enfin, dernièrement, sur les instances de Samory, un frère de Nason est allé faire des ouvertures à Pégué pour l'engager à seconder l'almamy contre Tiéba ou au moins obtenir sa neutralité. Pégué, qui a été battu par Tiéba il y a un an environ, est, dit-on, sur le point d'accéder aux désirs de l'almamy.

Hier sont arrivés six hommes de Niélé; ils se rendent à Sikasso pour ramener à l'almamy deux femmes de chef prises par Tiéba et vendues à Niélé. Le chef de ces envoyés, un Ouattara qui porte une barbe de sapeur, est venu me voir; il ne m'a pas surpris en me disant que Toumané n'avait rien fait pour moi et que c'était tout à fait par hasard, à Dioumanténé, qu'il avait appris mon séjour à Fourou. De sorte qu'à l'heure qu'il est, ma situation est la même qu'il y a trois mois : l'almamy n'a rien fait et ne fera rien pour moi. Il m'est impossible de quitter Fourou dans ces conditions; moins que tout autre, grâce à ma qualité de blanc, je ne pourrais me passer l'appui de Pégué pour atteindre Niélé, car nous sommes tellement redoutés dans ce pays, que notre bravoure frise la légende : pour ces gens-là, un blanc, fût-il tout seul, vaut une armée!

Ce Ouattara part le 9; il mettra cinq jours pour aller à Sikasso, y restera probablement une huitaine de jours en pourparlers, ce qui mettra son retour ici vers la fin du mois. « Alors, dit-il, je partirai demander à mon maître la permission pour toi de passer, et je crois que tu l'obtiendras, car nous sommes déjà amis avec toi. » Tout cela est très joli, et si je suis sorti du pays de l'almamy pour le 1er février, j'en serai encore fort aise. Pourvu que Samory, pour se venger de ne pas recevoir de renforts de Bammako, n'aille pas influencer ces braves gens!

Mercredi 7. — Trois ou quatre fois par an il y a ici une sorte de concours de beauté. Un tam-tam orné de sculptures est spécialement destiné à ces fêtes. Ces jours-là, tout le village s'habille, car en temps ordinaire presque tout le monde est à peu près nu; les jeunes filles se parent de leur mieux et mettent des bijoux en cuivre et en or. Les spectateurs sont rangés derrière le tam-tam, sur la place du grand marché, du côté opposé aux jeunes filles; l'une après l'autre, elles doivent traverser la place en dansant. Celles qui sont séduisantes par leur beauté et par leurs parures sont longuement acclamées; les autres au contraire sont huées sans pitié par toute la foule.

La population de Fourou est composée d'un tiers de Foula et de deux tiers de Sénoufo; il y a aussi quelques familles Mandé Dioula et une famille de Samokho venue de Pananzo, rive gauche du Banifing de Loufiné.

Les Foula sont si intimement mélangés aux Sénoufo ou Siène-ré, qu'ils pourraient très bien passer inaperçus à un voyageur ne séjournant ici que quelques jours. Tatoués comme les Sénoufo, habillés comme eux, parlant leur langue, ayant totalement oublié la leur, et se livrant aux mêmes occupations que leurs concitoyens, ils ne sont réellement reconnaissables que chez quelques rares types, ayant conservé le nez droit et mince et les membres grêles, signes distinctifs de leur race.

J'en ai interrogé beaucoup, aucun d'entre eux ne connaît le pays d'origine de leur race, mais tous sont d'accord pour affirmer qu'il y a très longtemps ils habitaient le nord du Ganadougou, à peine à quatre journées de marche d'ici.

Ils ne s'occupent pas spécialement des troupeaux et sont du reste fort ignorants sur les questions d'élevage. Les bœufs de Fourou offrent beaucoup d'analogie avec ceux du Bambouk : leur taille est petite; leurs membres sont grêles, mais bien musclés; les jambes sont très courtes; la robe est presque uniformément noire, mouchetée de blanc. Les bœufs ont les cornes très minces, même à la base, et recourbées en avant comme les chamois. Le veau est très petit quand il naît; mais il se développe rapidement. La race ovine n'est représentée ici que par une centaine de moutons de petite taille, caractéristiques par la tête et l'encolure noires.

23 décembre. — La fin du mois approche, et les hommes de Niélé partis à Sikasso ne sont pas de retour; je passe mon temps à me familiariser avec le langage des Siène-ré et à prendre des renseignements sur la région. Tous les matins, avant la forte chaleur, je vais chasser aux environs. Le petit bois est le lieu favori de mes excursions. Bien qu'il soit à côté du village, il renferme beaucoup de gibier, les indigènes ne mangeant rien de ce qui en vient parce qu'ils y enterrent leurs morts et y font leurs sacrifices.

C'est sous des arbres de diverses essences que l'animal à sacrifier est égorgé. Les abords d'un arbre fétiche sont

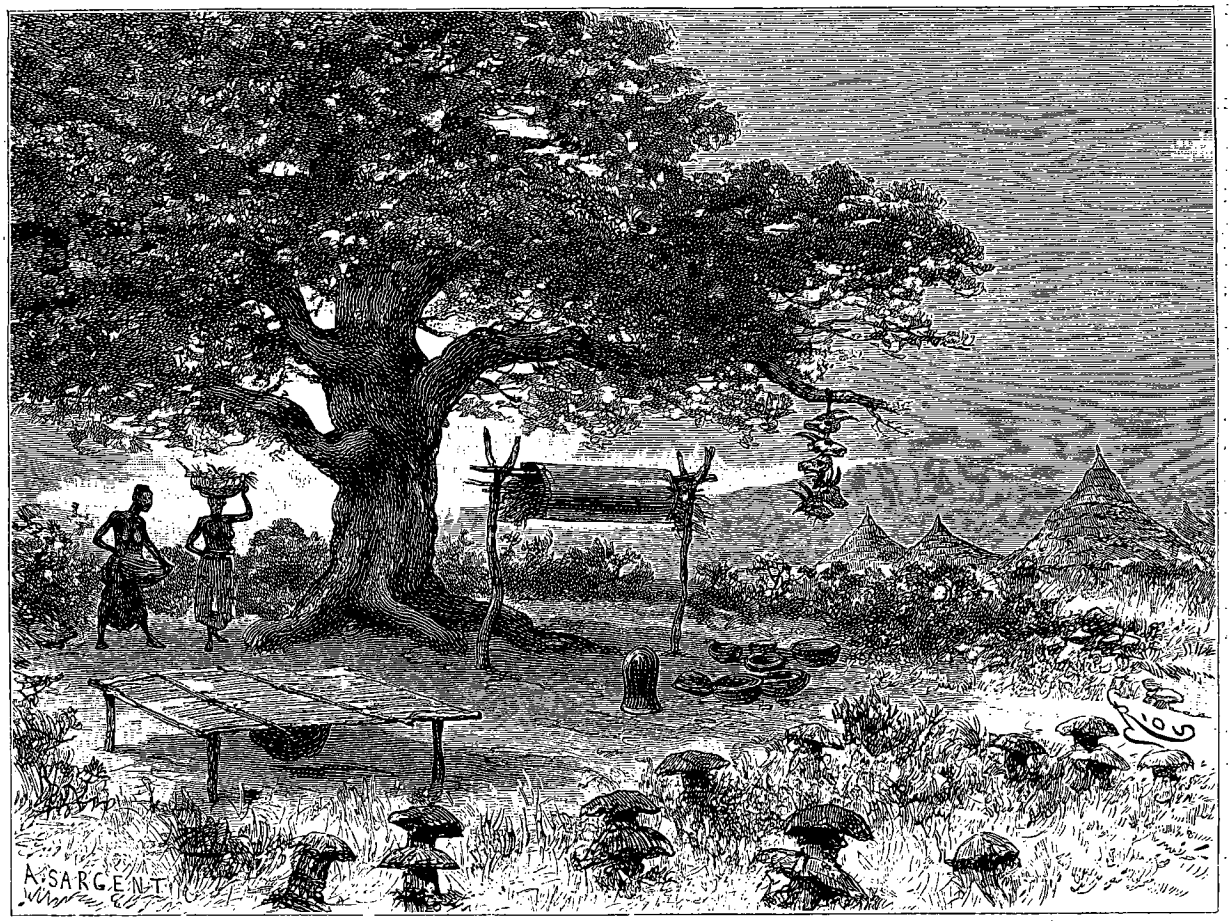
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soigneusement nettoyés et les herbes enlevées; il en est de même des avenues qui y conduisent. Une fois l'animal tué, on l'emporte dans le village pour le manger. La tête est ensuite rapportée sous l'arbre et placée dans une fourche ou suspendue à des branches. Autour de ces arbres fétiches il y a quantité de chaudrons en terre de formes diverses, de vieux manches d'instruments d'agriculture, et autres objets hors de service, tels que vieux linges, calebasses de diverses dimensions, queues de vache, etc.

Les Siène-ré se reconnaissent à trois incisions de 4 centimètres de long qu'ils se font de chaque côté de la bouche; elles ne sont pas absolument parallèles et s'écartent légèrement en éventail vers leur extrémité, qui atteint le milieu de la joue. Certains d'entre eux ajoutent à ces entailles une marque de chaque côté du nez et quelquefois deux ou trois entailles de 2 centimètres seulement de chaque côté de l'œil.

Ces trois marques de chaque côté de la bouche se retrouvent dans tous leurs dessins ou moulures en relief, chaque fois qu'ils représentent une tête de bœuf ou de fauve : elles doivent figurer la moustache d'un lion ou d'une panthère.

Les femmes ont, pour la plupart, un petit anneau



Un arbre fétiche. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

dans le nez; celles qui ne sont pas assez riches y introduisent, en attendant, un petit fil de laine ou de coton. Elles ont aussi la lèvre inférieure percée, comme à Tiong-i. On rencontre souvent chez elles des types qui ne seraient pas laids, n'était cette vilaine coutume de se défigurer.

Les hommes sont bien bâtis et ont le physique agréable; quand ils sont jeunes, ils ont la figure ronde et de grosses joues, et respirent la santé. Dans un âge plus avancé, leur physique se modifie d'une manière étonnante : la face devient anguleuse; ils laissent souvent pousser la moustache, la barbe et même la barbiche, ce qui leur donne un air de vétérans.

Les mœurs sont excessivement légères : les jeunes filles ont presque toutes eu un enfant avant de se marier. Quand une jeune fille ou jeune femme meurt sans enfant, il s'attache réellement une grosse superstition à sa mort et l'on a toutes les difficultés du monde à trouver des gens de bonne volonté pour procéder aux cérémonies habituelles.

Les Siène-ré semblent avoir de tout temps habité à peu près le pays qu'ils occupent en ce moment; ce qui me fait penser cela, c'est qu'ils désignent le nord par le mot *Soummou-Klou* (Pays du Sel) et le sud par *Ourou-Klou* (Pays des Kolas). Ils ont donc dû, de tout temps, habiter un pays intermédiaire entre celui du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sel et du kola, puisqu'ils ne possèdent pas d'autre terme pour désigner le nord et le sud.

Leur véritable nom est Siène-ré, mais les Mandé les appellent *Siénou-fo* ou *Sénoufo*, ce qui veut dire : « ceux qui disent *siène* » (quand ils désignent un homme).

Leur langue, dont je rapporte les éléments nécessaires pour la construction d'un petit essai de grammaire, est encore presque monosyllabique. Elle commence à peine à s'agglutiner.

1er janvier 1888. — J'ai commencé la nouvelle année en priant Dieu de continuer à me conserver la santé, et de me faire sortir du pays de Samory, afin de mener à bonne fin la mission qui m'a été confiée. Ce matin dès six heures mes hommes, prévenus par Diawé, sont venus me souhaiter la bonne année; tous avaient mis leurs vêtements propres, et mon intérieur présentait un air de fête; ces pauvres noirs n'ont pas fait de phrases et m'ont dit simplement qu'ils seraient tous contents de me voir « gagner » un chemin et de conserver une bonne santé.

Toumané. — Dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.

3 et 4 janvier. — Le bruit court que des cavaliers de Tiéba ont été vus en nombre à Gouéné et qu'ils veulent tenter une razzia sur Fourou; pendant ces deux jours, personne ne va dans les champs, ni chercher du bois. Je commençais déjà à être inquiet pour ma future route, lorsque, le 4 au soir, j'eus l'explication de cette rumeur par l'arrivée de vingt nouveaux sofa destinés à tenir garnison ici. Comme une bonne partie de la population ne voit ce protectorat de Samory qu'avec défiance, on use de tous les moyens pour lui faire accepter la nouvelle charge que Samory lui impose, car il va falloir non seulement loger ses soldats, mais encore les nourrir, eux et leurs captifs!

En même temps que ce renfort, arrivaient les envoyés de Pégué, de retour de Sikasso; ils sont restés onze jours à la colonne et reviennent avec quelques cadeaux pour leur maître, parmi lesquels je vois figurer divers objets et étoffes offerts par moi à Samory.

Ce n'est que le lendemain 5 que je reçois leur visite. Le vieux Ouattara me dit que l'almamy ne lui a pas parlé de moi. « Mais, ajoute-t-il, cela ne fait rien, je te donne ma parole de te mener à Niélé dans deux ou trois jours; nous partirons ensemble. »

Malheureusement les choses n'allèrent pas si rondement qu'on pouvait le supposer. Toumané, le chef des sofa, ne m'avait fait venir ici que pour s'approprier de mes armes, des étoffes et autres articles, espérant me les échanger contre des captifs. Il n'était pas un jour où ce triste personnage ne vînt me proposer de lui acheter un ou deux de ces derniers. Je le renvoyai sans le froisser, lui conseillant de convertir sa marchandise humaine en cauris. Je lui vendrais, lui dis-je, tout ce qu'il désirait, contre cette monnaie.

Comme Toumané n'arrivait pas à se défaire avantageusement de ses captifs, il retardait tous les jours sous un prétexte quelconque le départ des gens de Pégué, afin de retarder le mien aussi.

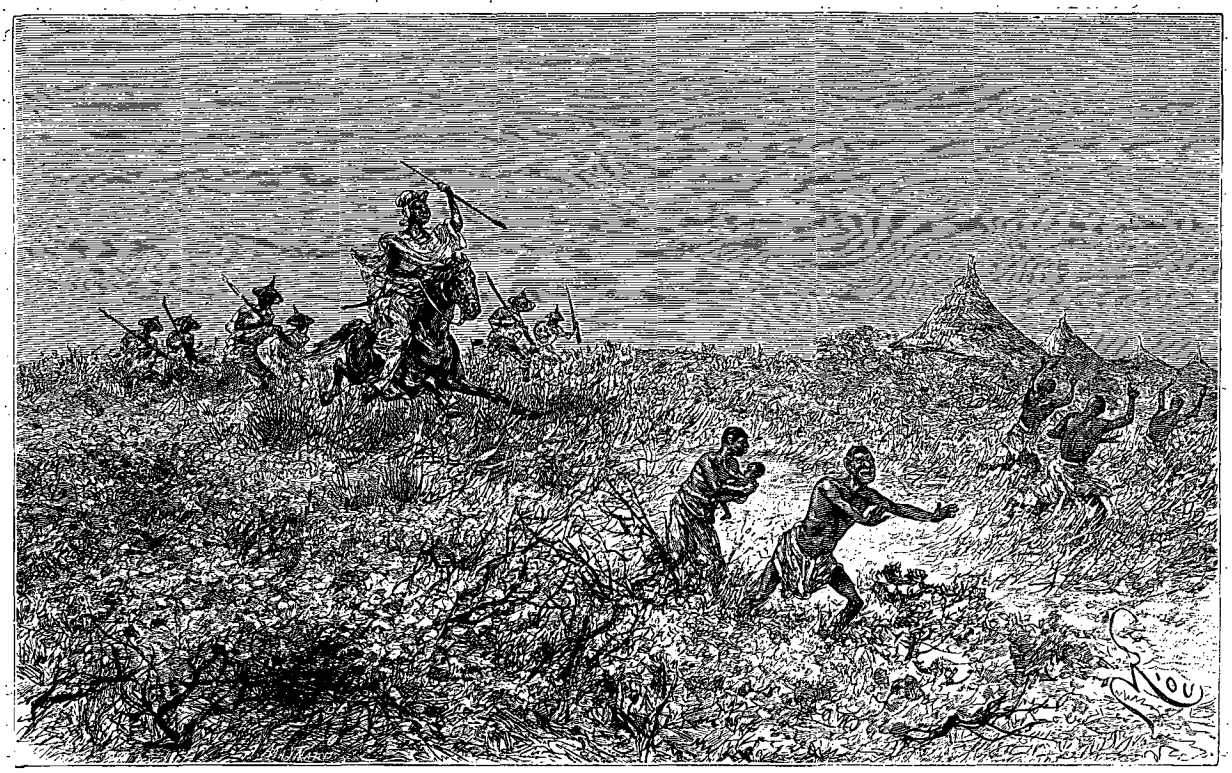
Sur les instances des gens de Pégué, qui comme moi étaient désireux de quitter Fourou, je dus céder à Toumané, pour un prix dérisoire (quelques milliers de cauris), les marchandises qu'il convoitait. Il m'imposa en outre un compagnon de route qui devait me servir de guide et me faciliter mon passage à travers le pays Pomporo. Il me fallut donner pas mal de marchandises aux femmes du guide, pour se nourrir pendant l'absence de leur mari, etc. Comme on voit, ma sortie des États de Samory fut loin d'être gratuite.

Le départ, qui avait été fixé au 8, fut de jour en jour retardé jusqu'au 12. Le 11 au soir, je me rendis chez Toumané pour lui dire que je ne tarderais plus davantage et que j'étais décidé à partir le lendemain, avec ou sans son assentiment; le vieux Ouattara en fit autant de son côté, et Toumané nous affirma que nous nous mettrions en route le jour suivant.

G. Binger.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Toumané enlevant des captifs. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER[1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Départ de Fourou. — Les frontières de Samory. — Enterrement de Siène-ré. — Dioumanténé. — En route pour Niélé. — Tiéba et son histoire. — Les États de Tiéba. — Campements et nourriture. — Les ruines du vieux Niélé. — Le *kousonkansan*. — Les baobabs.

12 janvier 1888. — Nous quittons Fourou un peu avant sept heures; comme à Tiong-i, une partie du village vient me faire ses adieux. Je prends la route de Kadiolini sans m'inquiéter du guide, qui n'est pas là, et, accompagné du vieux Ouattara, qui, lui, ne manque pas à sa parole, j'atteins bientôt un tout petit village nommé Kadiolini.

C'est une des rares localités que Toumané épargne dans ses excursions; car, tous les deux ou trois jours, ce misérable part de nuit avec quelques sofa, s'embusque à une certaine distance d'un village des environs, et lorsque, vers sept heures du matin, femmes et enfants sortent pour aller chercher du bois mort ou rapporter des charges d'ignames, il tire quelques coups de fusil pour les épouvanter, et les enlève. Jamais ces bandits ne reviennent à Fourou sans ramener quatre ou cinq de ces malheureux, mères sans enfants ou enfants sans mère.

C'est ce qui se passe sur toutes les frontières de Samory : ou bien les villages sont annexés, ou bien ils sont traités en pays ennemis; il n'y a pas de juste milieu chez ces gens-là. La neutralité n'existe pas.

Dans les deux cas, du reste, le sort des villages frontières est le même. S'ils se font annexer par Samory, les habitants sont ou vendus par lui, ou razziés par leur ancien chef; de telle façon qu'en sortant d'un pays on traverse toujours une zone, variant entre quarante et cinquante kilomètres, dans laquelle les habitants ne savent trop de qui ils sont les sujets; cette zone est toujours soumise au pillage, soit par des bandits des environs, soit par les habitants des villages frontières.

J'ai souvent essayé de détourner Toumané de ces chasses à l'homme, lui conseillant, s'il tenait à se battre, de se rendre utile en surveillant la route de Tiong-i à

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fourou, qui est sans cesse pillée par des gens de Nangalasou ou de Papara, sujets de Tiéba. Il n'était pas une semaine qu'on n'enlevât une dizaine de personnes se rendant au marché de Fourou ou en revenant; mais il me répondait sans hésiter : « Les gens qui pillent sur cette route sont peut-être en force et ont des fusils, je ne tiens pas à recevoir des balles par là; ici, tu vois, je n'ai rien à craindre et je gagne toujours quelques captifs. »

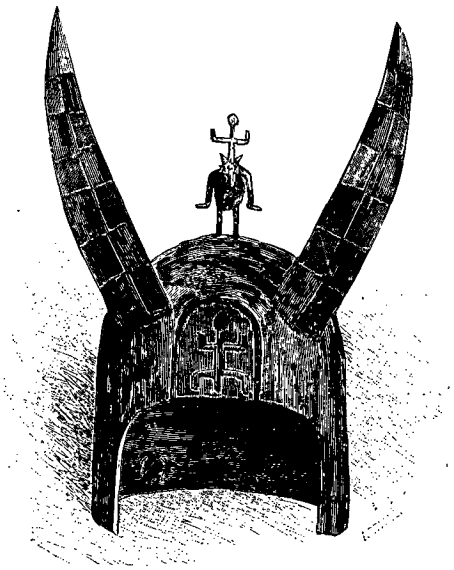
On ne peut être plus lâche et plus cynique à la fois.

Ce ne fut qu'à Kadiolini que je commençai à respirer. On ne s'imagine pas ce qu'il y a de bonheur à se sentir libre après une captivité de sept mois comme celle que je venais de subir.

De Kadiolini, trois chemins conduisent à Dioumanténé : nous prîmes celui du centre, qui passe à Sasiébougou (groupe de cinq villages environ, 1 000 habitants au total) et Safiguébougou (petit village). A quatre heures du soir nous arrivions à Katon, où il fut décidé qu'on passerait la nuit.

En approchant du village on entend des coups de fusil qui partent de tous côtés; mes hommes ne se sentent pas de joie: c'est un enterrement. Il paraît que rien de meilleur n'aurait pu nous arriver. « C'est très bon signe, me dit Diawé d'un air demi-sérieux : tous les noirs disent que c'est trop bon quand en partant on campe dans un village où il y a un mort. »

Les enterrements chez les Siène-ré donnent lieu à de véritables orgies. A Fourou, où il mourait du monde tous les jours, j'ai pu suivre toutes les phases de ces fêtes, et puisque j'en trouve l'occasion ici, je vais décrire de mon mieux l'enterrement d'un Siène-ré.



Le casque de Katon. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Dès qu'une personne meurt, les parents revêtent leurs plus beaux habits et les hommes vont par le village annoncer la nouvelle à leurs amis; ceux-ci se réunissent en armes près de la demeure du défunt et tirent des coups de fusil tant qu'il y a de la poudre. De vieilles femmes se rendent à la case mortuaire, lavent le cadavre à l'eau chaude et au savon, et le couchent sur une natte propre au milieu de la plus grande case. Pendant ce temps tous les joueurs de balafon, de flûte, de tam-tam et d'instruments à cordes se réunissent et commencent un concert qui dure deux, trois, quatre et même cinq jours de vingt-quatre heures sans interruption. De gigantesques marmites de *tô* (plat national) et de *dolo* sont préparées. Les amis et parents commencent leur repas quelques heures après et mangent accroupis autour du cadavre, auquel on a soin d'offrir de tous les plats avant de les entamer.

On danse dans la cour ou, si cet emplacement est trop exigu, sur une place du village. Les visiteurs affluent de tous les villages voisins. La table est ouverte en permanence et le dolo coule à flots. Le chef de famille distribue, en outre, des denrées non préparées et des cauris à tous les visiteurs. Cette fête se prolonge d'autant plus que le défunt était plus estimé de ses concitoyens.

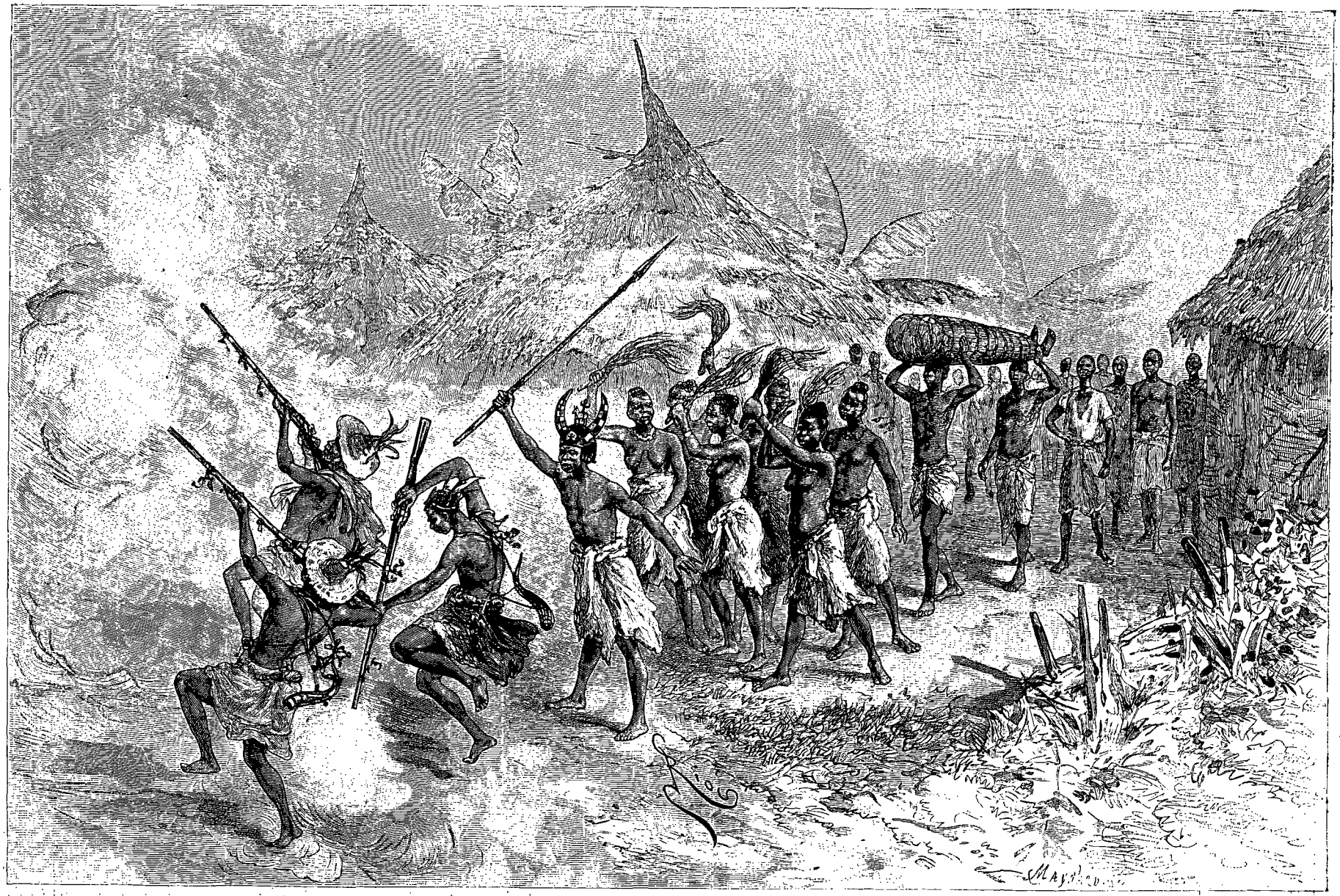
C'est vers onze heures ou minuit qu'il faut aller voir une de ces saturnales. D'un côté les jeunes gens exécutent des pas, des sauts, des pirouettes avec armes, la tête ornée de plumes de vautour et de poulet. La danse des jeunes filles consiste à sauter en l'air à pieds joints, aussi haut que possible, en se frappant les fesses d'un coup de talon. Tout ce monde ne se repose que pour boire ou pour faire place à quelque personne âgée : pendant que celle-ci danse, et en signe de respect, les habitants viennent successivement soulever son bras droit en l'air. Toute la scène est éclairée par un ou deux feux de bois près desquels se tiennent généralement les musiciens, le torse ruisselant de sueur et rythmant avec acharnement sur leur tam-tam ou leur balafon un air, toujours le même.

Enfin, la veille de l'enterrement, le chef de famille va annoncer partout le moment fixé pour la cérémonie. Le jour même, après quelques coups de fusil, les balafon se rendent à la porte du village, tout le monde se rassemble vêtu de linge propre, les guerriers en costume de guerre, le chapeau orné de plumes. Au moment où le corps passe, ficelé dans une natte et porté sur la tête par deux hommes vigoureux, tout bruit cesse et tout le monde se range sur son passage. Le corps est toujours précédé de femmes qui chantent les vertus du défunt et portent dans la main droite une queue de vache qu'elles tiennent un peu en l'air. Peu de personnes suivent, les parents et les fossoyeurs seulement. Dès que le corps est sorti du village, la fête recommence jusqu'au lendemain matin. Alors a lieu une seconde visite du chef de famille, qui vient dire que tout est terminé.

Les malheureux ou les étrangers sont enterrés sans cérémonie. Il en est de même des jeunes filles ou femmes mortes sans avoir eu d'enfants. En pareil cas il est difficile de trouver des femmes qui veuillent bien procéder aux ablutions, car cette mort doit amener toutes sortes de maux sur les personnes qui s'y mêlent d'une façon quelconque.

Parmi les hommes assistant à l'enterrement des gens de Katon, j'ai vu un jeune homme porter une coiffure

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un enterrement chez les Siène-ré. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien originale. C'était un casque en bois noirci au feu et fait d'une seule pièce; sur le devant il y avait une sorte de niche dans laquelle se trouvait sculptée en relief une image représentant un homme, bras et jambes écartés; de chaque côté de cette niche partait une grande aile ou corne de 40 centimètres environ, sur laquelle étaient peints des carrés blancs formant damier avec le bois noir; enfin le cimier était surmonté d'une sculpture représentant un cavalier et sa monture. Le tout était très grossièrement travaillé et peu symétrique.

Katon est composé de deux villages, séparés par un joli ruisseau, affluent du Banifin de Loufiné. La population totale, composée de Dioula et de Siène-ré, s'élève à environ 800 ou 900 habitants.

Vendredi 13 janvier 1888. — De Katon à Dioumanténé, où nous devions nous arrêter, il n'y a que deux heures de marche. On ne traverse qu'un très petit village, entouré de rizières, qui se nomme Tiémédougou. Comme Katon, Dioumanténé se trouve sur le grand chemin Mbengé-Ngokho-Sikasso, ou Tengréla-Ngokho-Sikasso. Pour ce dernier le passage du Bagoé a lieu à Kanakono. Toute la région se nomme le Pomporo; elle est limitée au sud par le Bagoé et au nord par le Samokhodougou. Le fond de la population est Siène-ré, mais partout il y a de nombreux Mandé Dioula fixés dans les villages; ils semblent même jouir ici d'une grande influence. Le Pomporo est une conquête récente de Tiéba; il y a cinq ans encore, ce petit pays était soumis à un chef résidant à Dioumanténé; actuellement, par leur position neutre entre Tiéba et Samory, les gens de Pomporo se tiennent sur une certaine réserve : si Samory prend Sikasso, ils se diront ses amis; dans le cas contraire, ils resteront sujets de Tiéba, quoiqu'ils ne soient pas absolument ses partisans, ce dernier ayant, lors de la conquête, ravagé et saccagé tout le pays.

Samory, du reste, leur fait actuellement des avances, un peu par crainte, car ce pays est encore relativement très peuplé, et aussi pour se ménager une communication avec Pégué, dont il recherche l'alliance, comme je l'ai dit.

Au nord du Pomporo, et entre ce pays et le Kénédougou se trouve le Samokhodougou, ou pays des Samokho. Comme le succès de mon entreprise dépendait de la rapidité de ma marche, je ne pouvais songer à le visiter.

Dans cette enclave ne sont fixés que des Samokho. J'en ai vu quelques-uns à Fourou; ils parlent un dialecte particulier, dont je me promets de prendre un vocabulaire à Niélé si j'en ai l'occasion. Dès maintenant je puis dire que dans les dix premiers noms de nombre j'en ai trouvé cinq identiques ou offrant de l'analogie avec les noms sonninké.

Leurs noms de tribus sont Kouloubali et Sokhodokho. S'ils ne sont pas de même origine que les Sonninké, ils ont au moins vécu à leur contact; depuis longtemps cependant ils n'ont plus aucun rapport avec eux, et il est absolument impossible à un Sonninké et à un Samokho de se comprendre; on n'arrive à trouver des racines identiques qu'après une étude scrupuleuse des deux langues. Je croyais ce peuple plus nombreux qu'il ne l'est réellement : il comprend à peine une quarantaine de villages.

Dioumanténé se compose de trois grands villages, dont la population totale est supérieure à celle de Fourou : elle doit dépasser trois mille habitants. Les environs sont couverts de ruines, qui étaient toutes habitées avant la conquête du Pomporo par Tiéba. Le vieux Ouattara et le guide, qui nous a rejoints la veille en route, me dirigent sur le village du centre, où ils ont des amis.

Mon arrivée, annoncée la veille, a mis toute la population sur pied, et tout le pourtour du tata est couronné de têtes; des gamins sont perchés sur les banans du village, et quantité de femmes sont juchées sur les *argamaces* des cases.

Sur la place du marché, où je fais camper mes hommes, se trouve un petit bassin d'une eau très claire, couvert de nénuphars; il est alimenté par une source qui sort de blocs de grès ferrugineux. Des canards de l'espèce dite canard de Barbarie y prennent leurs ébats, et des bandes de pigeons domestiques y viennent boire. N'étaient la grande chaleur et toutes ces faces noires, on se croirait dans quelque village de France.

Des pintades grises au ventre blanc rappellent de tous côtés; comme en France, elles sont un peu vagabondes; on les voit perchées sur les toits et sur le mur du tata; de temps en temps, effrayées par les vautours, elles viennent s'abattre au milieu des cases, renversant les calebasses et faisant voler la farine de mil de tous côtés, au grand désespoir des ménagères noires.

Le tata a 3 m. 50 de hauteur; il est pourvu intérieurement d'une banquette en terre pouvant recevoir deux rangs de tireurs. En en faisant le tour je me suis trouvé dans une jolie bananeraie qui renferme environ un millier de pieds de bananes; c'est la première fois que je rencontre ce fruit depuis mon départ de Bammako.

Les Mandé Dioula qui sont fixés ici font tisser par leurs captifs de la cotonnade blanche rayée de bleu analogue à celle de Fourou; dans le village où j'ai campé il y avait dix-sept métiers en activité.

Le coton se récolte ici; il y a des champs partout, mais je n'ai vu nulle part d'indigo; le village cultive aussi du maïs et différentes variétés de mil et de sorgho, quelques arachides et beaucoup de riz.

Le marché, qui se tient le mercredi, est très fréquenté et bien plus important que celui de Loufiné, qui se tient le jeudi. J'ai eu beaucoup de peine à décider le vieux Ouattara et le soi-disant guide à partir demain matin : ces pauvres gens ont une peur atroce des hommes de Tiéba, dont il faut traverser le chemin de ravitaillement entre Nafégué et Karamadara. Ce chemin relie Mbeng-é et Ngokho à Sikasso.

Devant une telle peur et des craintes aussi peu justifiées je suis amené à leur dire que je me passerai d'eux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

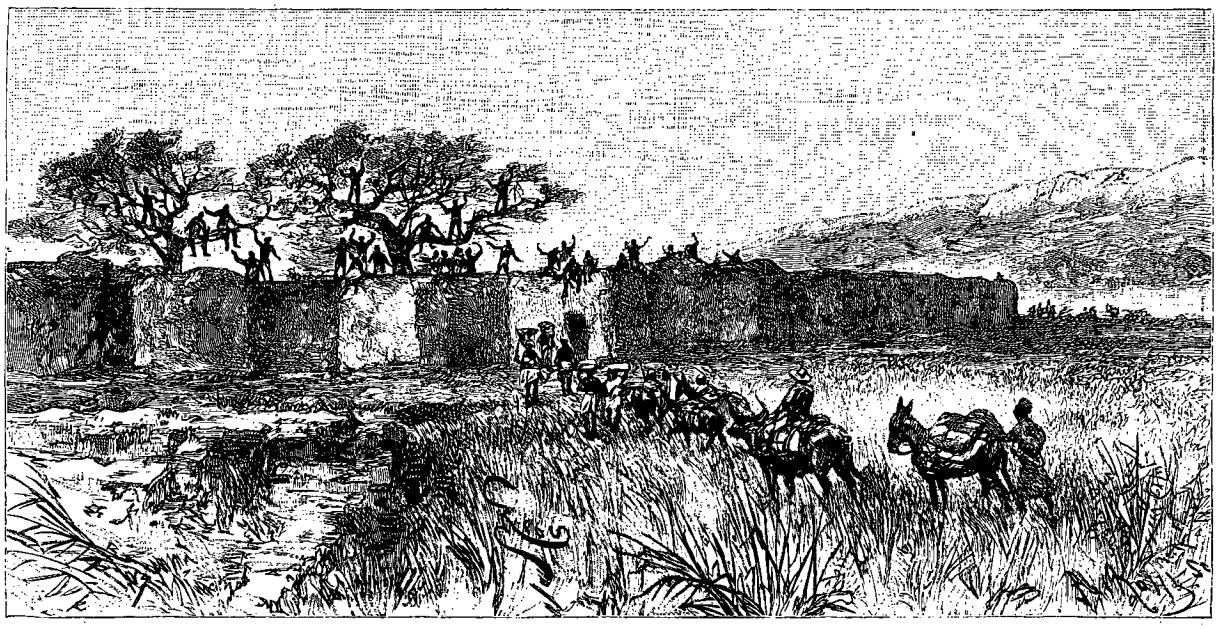
et qu'il me suffit d'un homme pour me mettre dans le bon chemin.

Samedi 14 janvier. — Le départ a lieu vers sept heures du matin seulement; mes compagnons de voyage se font tirer l'oreille, c'est avec défiance et crainte qu'ils se mettent en route. J'organise un peu la marche du convoi, car nous sommes en tout une cinquantaine de personnes; je prends la tête avec mon domestique, des femmes, des enfants et quelques hommes armés se rendant à Niélé. Les ânes suivent à quelques pas en arrière sous la conduite de mes hommes et la surveillance de Diawé.

Quelques heures après, nous campions en halte gardée sur la rive gauche d'une jolie petite rivière à eau limpide; elle coule vers le sud et passe près de Mbeng-é. Actuellement elle n'a qu'une vingtaine de centimètres d'eau, mais en hivernage son passage n'est pas commode, à cause de la rapidité de son courant et de l'escarpement des berges. D'après mes informateurs indigènes, cette rivière serait une des sources du Bandamma (rivière de Lahou). Après avoir arrosé le Follona, elle entrerait dans le Kouroudougou. Jadis cette rivière servait de frontière entre les États de Fan, père de Pégué, et le Pomporo. C'est là que se terminent les États de Tiéba.

Tiéba, le souverain qui a placé sous sa domination toute la région comprise entre les États de Samory et ceux de Kong, est un Mandé Dioula Traouré, originaire du Follona.

Son père se nommait Daoula et dans l'origine était chef du village de Daoulabougou, situé à une étape au nord de Sikasso. Quelques expéditions heureuses contre des villages inoffensifs des environs l'avaient bientôt placé à la tête de plus nombreux contingents, avec les-



Vue de Dioumanténé. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

quels il avait razzié successivement le Menguéra, le Follona et tout le Kénédougou.

Il mourut en 1877, laissant cinq fils et une fille, nommée Mômo. Tiéba était le plus jeune de ses frères, mais il était aussi le plus remuant : il trouva bientôt l'occasion de se faire acclamer comme successeur de son père, à la suite d'une campagne dans le Mienka, où il battit l'ennemi une première fois entre Ouattara et Djitamana, et une seconde fois près de Tiéré.

En 1882 il ravagea une partie de Follona, battit Fan, père de Pégué, et fit détruire sa capitale, Niélé. En 1883 il fit la conquête de la partie du Ganadougou située à l'est de Bagoé et tua Dansénou, chef de ce pays, résidant alors à Kounian (rive droite du Bagoé), puis il s'empara du Pomporo et poussa ses conquêtes jusque dans le Niéné et le Kantli, en s'emparant de Papara.

Enfin, en 1884, 1885 et 1886, les incursions que firent ses troupes sur la rive gauche du Bagoé donnèrent naissance à la guerre de Samory, dont l'épilogue est le siège de Sikasso.

Tiéba est un homme de trente-cinq ans; il a la réputation d'être très intelligent. Un homme du Dafina qui le connaît particulièrement m'a donné sur lui quelques détails. Il est vêtu généralement de blanc. Dans les audiences qu'il donne et dans les palabres, il est toujours accompagné de sa première femme, qui s'assied à côté de lui. Tiéba inspire une grande terreur à tous ceux qui l'approchent, et ses décisions sont, paraît-il, irrévocables. Il est d'une générosité proverbiale et il n'y a pas de jour où il ne fasse une largesse.

Dans les réunions, quand Tiéba fait mine de cracher, tout le monde se précipite vers lui en étendant son *doroké* pour y recevoir le crachat royal. Quand le palabre est terminé, Tiéba rentre chez lui, change de vêtement et donne le costume qu'il vient de quitter au courtisan dont il a souillé le boubou. Il y a des jours où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

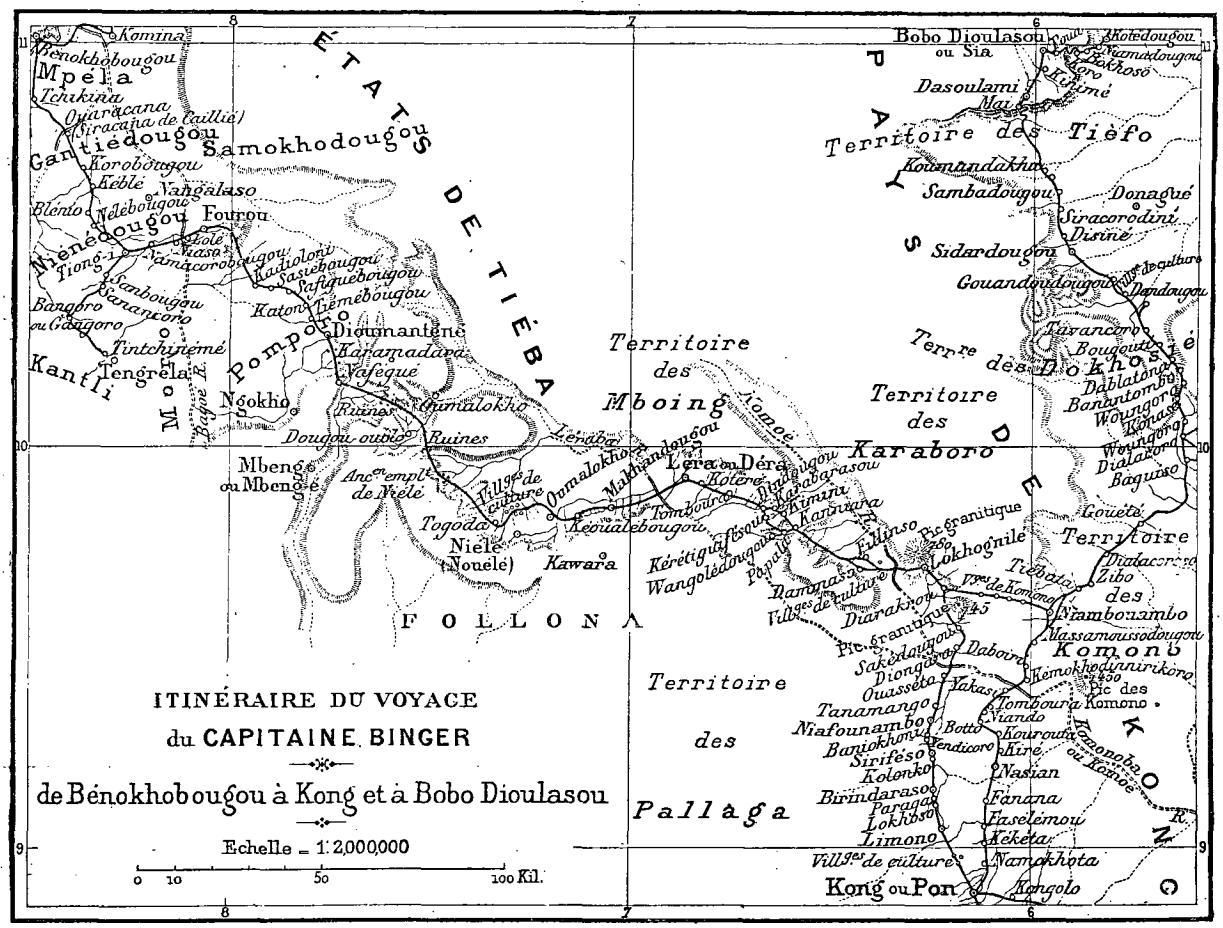
le roi crache beaucoup : c'est alors tout bénéfice pour l'auditoire; mon informateur m'a affirmé que dans une seule matinée il avait vu le fait se renouveler sept fois.

Les limites du pays de Tiéba sont : au nord, le Diomadougou et le Bendougou, qui ont accepté son protectorat; à l'est, les États de Kong; au sud, le Follona; à l'ouest, les États de Samory.

Les États de Tiéba se divisent en pays soumis et administrés directement par lui et en pays de protectorat. Les premiers sont le Mienka, le Kénédougou, le Samokhodougou et le Pomporo.

Les pays de protectorat sont : au nord, le Diomadougou et le Bendougou; au sud, le Kantli, le Moro et le Niéné (provinces de Tengréla), enfin les confédérations Follona de Ngokho et de Mbengé.

C'est dans les États de Tiéba que se trouve le nœud orographique le plus important de la boucle du Niger. Nous le nommerons massif Natinian-Sikasso. Il est constitué par une série de plateaux et de mamelons ayant un relief maximum de 400 mètres au-dessus du terrain environnant. La plus forte cote est celle du pic de Faramisiri, qui atteint 780 mètres, tandis que la plaine n'est qu'à 340 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les sommets des mamelons sont ou arrondis ou



en forme de bonnet de police. Ils sont formés de grès gris et d'argile sablonneuse, fortement mélangée de granules de fer. L'action des pluies a désagrégé les flancs de quelques-unes de ces hauteurs et produit des éboulis de grès qui enserrent leur base. Les flancs et le sommet sont couverts de végétation; seul le pic de Faramisiri est complètement dénudé. De loin, vers le sommet, il a l'aspect d'une antique forteresse.

De son versant nord sortent les eaux qui vont former la rivière de Kouoro ou Koba-Diéla, dernier affluent important du Niger, le même que Caillié a traversé entre Kouoro et Dougasoni, dans sa marche sur Djenné en 1827.

A l'est, les eaux du massif Natinian-Sikasso forment la branche occidentale de la Volta; enfin, du versant sud sortent les deux rivières qui forment le Comoé ou rivière de Grand-Bassam.

Une région aussi bien arrosée ne peut être que fertile et bien peuplée, malheureusement les guerres qui s'y sont livrées et qui s'y livrent encore actuellement ont fait disparaître une partie de la population. Certaines régions, comme celle de Dioumanténé à Niélé, étaient couvertes de villages, les cultures se touchaient, la densité de la population devait dépasser 40 habitants par kilomètre carré. Aujourd'hui, dans les États de Tiéba, la moyenne est d'environ 12 à 15 habitants par kilomètre carré.

Les principales communications à travers le pays ont

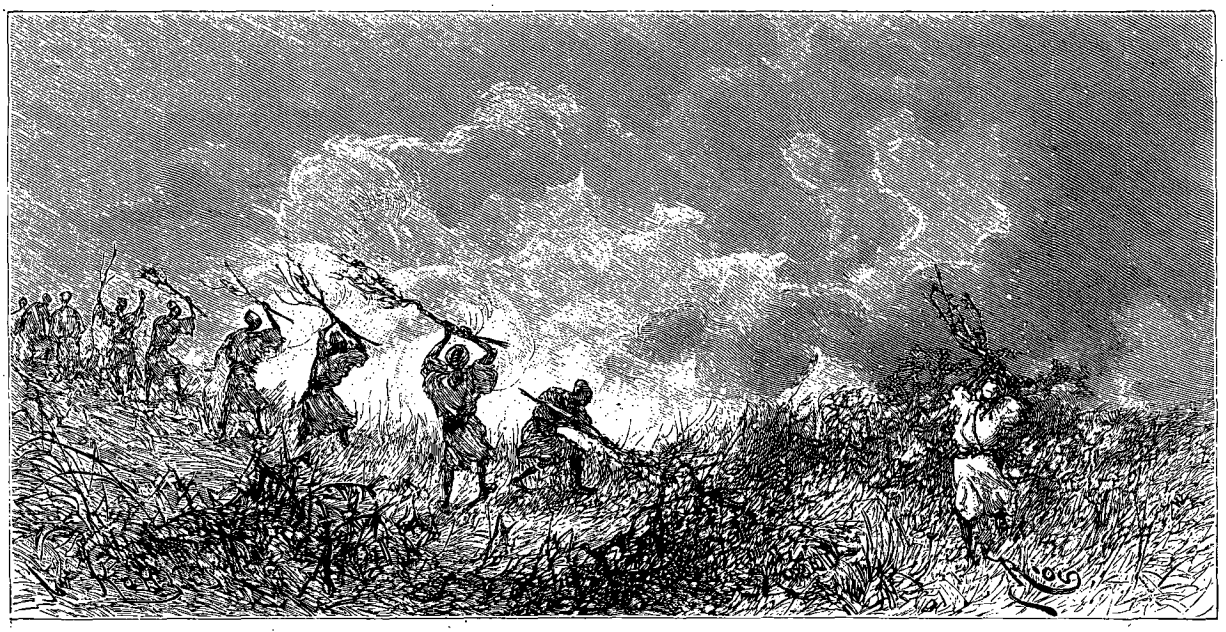
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieu du nord au sud; elles relient le Ségou et le Djenné au Ouorodougou; ce sont des routes de sel et de kola comme chez Samory.

Sikasso, par sa position au centre orographique de cette région et à la naissance de toutes les vallées qui vont rayonner par les quatre points cardinaux, nous semble tout indiqué pour devenir le siège d'un commandement important et recevoir un fort, dès que l'on voudra résolument poursuivre l'œuvre de pénétration.

Nous quittons la petite rivière Bandamma vers deux heures et demie; partout, aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne distingue que des ruines, dont la présence se trahit par des groupes de gigantesques baobabs. Les ruines sont trop nombreuses pour être toutes relevées. Quoique chacune d'elles n'eût de place que pour une ou deux familles, on peut voir que la densité de la population devait être très grande. Depuis Dioumanténé ce ne sont que rizières et cultures de mil abandonnées; partout subsistent encore les petites levées de terre qui endiguent les rizières et les sillons des champs de mil. Dans la soirée on aperçoit vers le sud-est le sommet bleu d'une petite montagne que les indigènes m'ont nommée Oumalokho konkili. Vers quatre heures nous traversons un marécage d'une cinquantaine de mètres de largeur où il y a encore 1 m. 20 d'eau et de vase; enfin, deux heures après, à la nuit tombante, nous campons dans un endroit découvert, non loin d'un petit bas-fond où il y a un peu d'eau.

Maintenant que nos hommes y sont bien habitués, l'établissement du campement se fait sans que j'aie besoin de m'en mêler. En un clin d'œil les bagages sont rangés en fer à cheval sur de grosses pierres, ce qui les met à l'abri des termites. Les animaux, entravés, sont menés brouter aux abords du camp. Des hommes



Obligés d'éteindre le feu des herbes (voy. p. 72). — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

vont chercher du bois pour les feux de nuit, tandis que d'autres et les femmes se mettent en devoir d'allumer des feux de cuisine et de préparer le riz ou les ignames.

Mon domestique établit ma natte sur une brassée de feuilles et de rameaux. Un pagne en coton me sert de drap, une couverture en laine doit me couvrir, au petit jour, quand il fait froid. La peau de bouc constitue l'oreiller. La moustiquaire est l'objet le plus utile dans ce pays; non seulement elle vous défend contre les moustiques, mais, bordée en dessous de la natte, elle empêche les fourmis, araignées, scorpions et autres animaux de vous atteindre. Elle préserve en même temps de la rosée.

Depuis environ trois mois je suis tout à fait acclimaté et habitué à la nourriture indigène, que j'améliore en me procurant le plus souvent possible des viandes, du gibier et des volailles, etc. Comme les indigènes, je mange le matin, avant de me mettre en route, les restes froids de la veille, ce qui me permet de supporter vaillamment mon étape et d'attendre sans crampes d'estomac l'heure du déjeuner. Dans cette région nous sommes particulièrement favorisés, car nous y trouvons l'igname, qui est une grande ressource, puisqu'elle remplace la pomme de terre, et qu'elle peut être mangée bouillie à l'eau ou grillée au feu, et froide ou chaude. L'igname n'a qu'un seul défaut, c'est d'être d'un poids trop lourd pour qu'on puisse en emporter de gros approvisionnements. Il faut au moins 3 kilogrammes d'ignames par indigène et par jour, tandis que 500 grammes de riz font le même office.

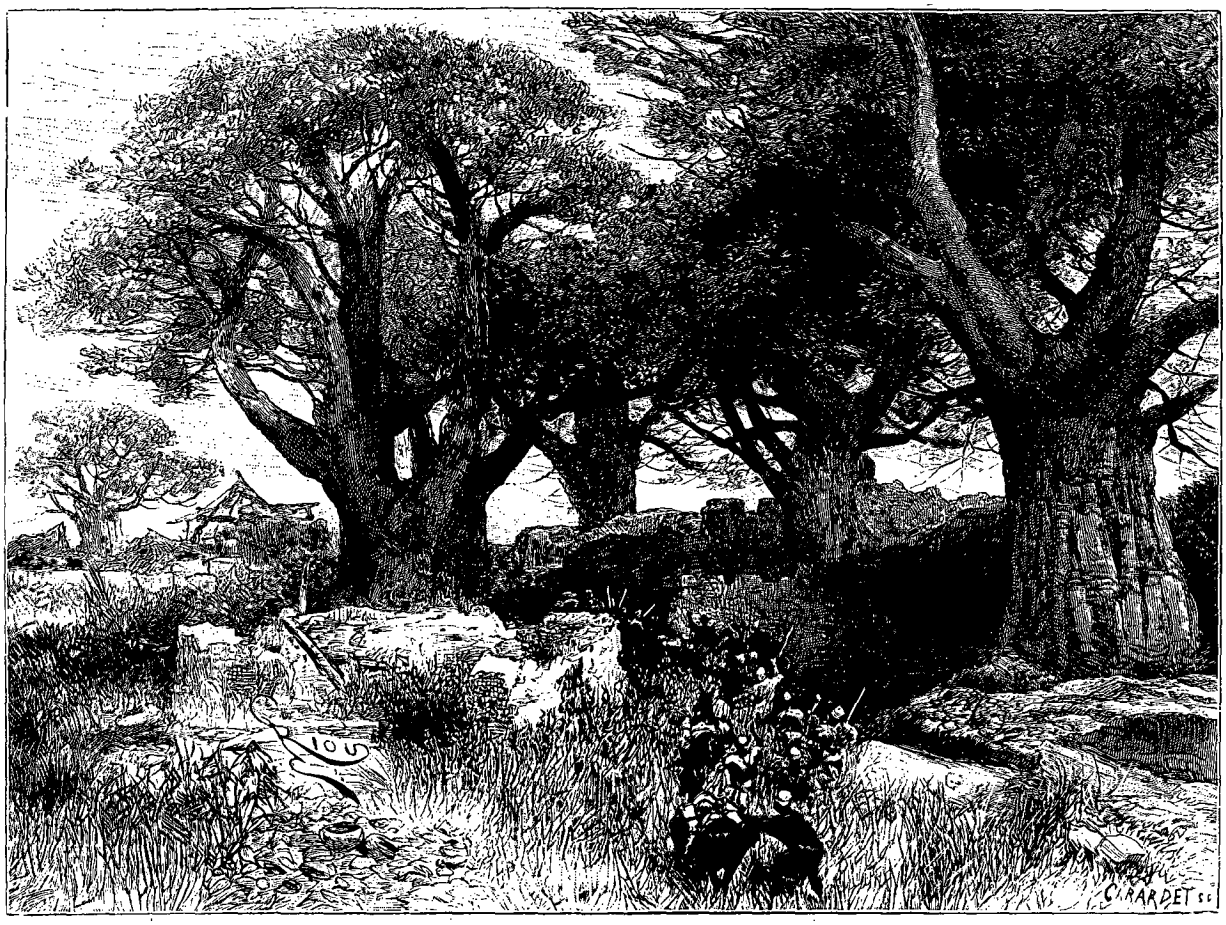
Dimanche 15 janvier. — Notre petite caravane se met en route au petit jour. Le terrain est toujours le même, les ruines sont encore très nombreuses. Vers dix heures nous atteignons une jolie petite rivière à eau ferrugineuse; elle se nomme Bani, « petit fleuve »: c'est le second cours d'eau que nous rencontrons qui ne soit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas tributaire du Niger. Les indigènes me disent que c'est un des bras de la rivière de Léra. Les rives sont boisées, les abords marécageux, difficiles à traverser. Il y a des traces de jeunes hippopotames, ce qui semble indiquer qu'un peu plus en aval se trouve un bief plus profond; ici l'eau n'a que 30 centimètres.

La marche de l'après-midi est très pénible: à l'ardeur du soleil viennent s'ajouter la réverbération excessive et la chaleur de l'air chauffé par l'incendie de la plaine; partout les hautes herbes sont allumées, et à plusieurs reprises la caravane se voit obligée de s'arrêter pour couper des branches vertes et éteindre le feu qui nous environne. Le passage des endroits marécageux est rendu très pénible par des trous profonds de 30 à 40 centimètres qu'ont laissés des troupes d'éléphants.

A quatre heures nous atteignons les ruines de l'ancien Niélé, qui s'élevait sur un petit dos d'âne entre un marécage et un ruisseau: pendant près d'une demi-heure on chemine dans des débris de construction, de poterie, etc. Une cinquantaine de baobabs et de bombax gigantesques indiquent l'emplacement des places du village. Le vieux Ouattara m'indique son ancienne case et me raconte que c'est en 1882 que Tiéba et Niamana, chef de Mbeng-é, ont détruit sa ville, après



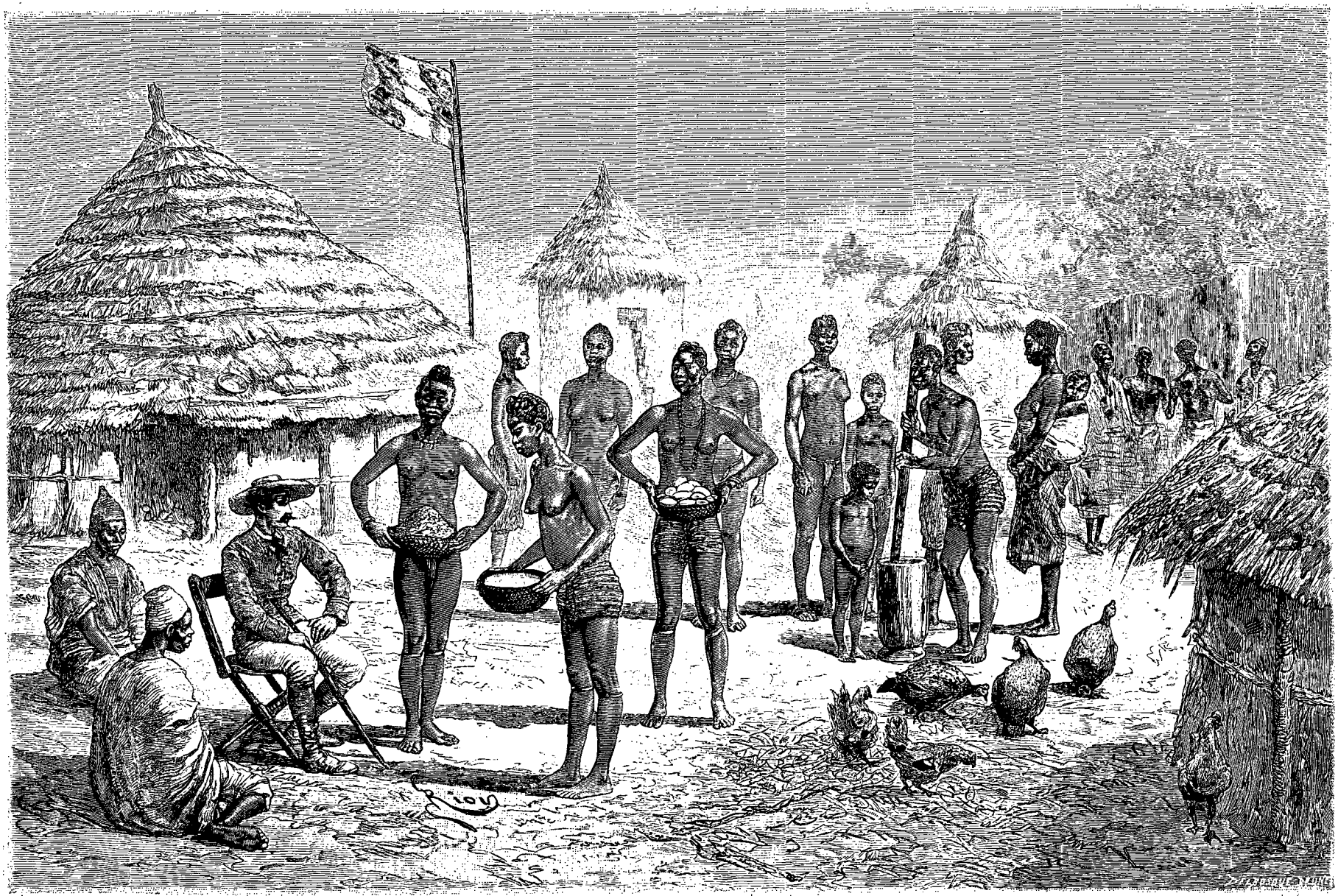
Ruines de l'ancien Niélé. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

avoir vaincu Fan, père de Pégué. C'est également de cette époque que date la ruine des nombreux villages que nous venons de traverser. Sur la rive gauche du Bagoé c'était l'œuvre de Samory : ici nous sommes en présence de l'œuvre de destruction de Tiéba. Ils ne sont pas meilleurs l'un que l'autre.

Nous campons et passons la nuit sur la rive droite d'un joli petit ruisseau qui coule vers le nord; ce qui m'a frappé, c'est que parmi toute la verdure dont les cours d'eau sont agrémentés ici, il n'y ait ni bambous, ni palmiers d'aucune espèce. Nous sommes pourtant plus au sud qu'à Tengréla, dont les environs sont parsemés de palmiers à huile et les ruisseaux bordés de bambous. La cause en est peut-être dans la différence d'altitude: cependant le bambou pousse au sommet de toutes nos montagnes du Soudan français.

Vers dix heures et demie il s'élève une altercation entre mes hommes à propos d'empreintes relevées sur le sol pendant l'étape. Ces empreintes étaient attribuées par les uns au bœuf sauvage (sorte de buffle, nommé *sigui* en mandé) et par les autres à un animal que je n'ai jamais vu, parce qu'il est très rare, mais dont pas mal de noirs m'avaient déjà parlé. Cet animal est appelé en mandé *kousonkansan*. C'est une bête affreuse, plus hideuse que le caïman, dont elle a presque l'aspect. Elle n'a toutefois que 2 mètres à 2 m. 50 de longueur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un *togoda* (voy. p. 74). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sa largeur à hauteur des pattes de devant est de 60 à 70 centimètres, et tout son corps est recouvert d'écailles excessivement dures. Sa formidable carrure lui permet de briser les jambes des plus grands animaux, en se ruant sur eux. C'est sa seule défense. Sa tête diffère légèrement de celle du caïman: elle est plus courte, et sa mâchoire est disposée en fer à cheval; ses dents sont également beaucoup plus petites.

Les empreintes que laisse cet animal sont très larges. Ses pattes de devant sont excessivement puissantes et presque de la grosseur d'un sabot de cheval; il n'a pas de griffes, mais un sabot fendu.

Il a été signalé par El-Békri. Barth prétend qu'il ne vit que dans l'eau. Les indigènes m'ont affirmé, au contraire, qu'il vivait presque exclusivement sur la terre. On le rencontre surtout dans les grottes et les anfractuosités de rochers. Les kousonkansan vivent par paire. Quand l'un des deux meurt, le survivant vient tous les jours, une ou deux fois, à l'endroit où son compagnon est mort.

Diawé en a vu un mort et un vivant à Séfé dans la Kaarta, et un de mes hommes possédait deux écailles de kousonkansan qu'un forgeron avait enlevées en sa présence du dos d'un de ces animaux; il y attachait un grand prix et n'a jamais voulu me les céder, tant il avait foi dans leur vertu.

Lundi 16 janvier. — Le terrain change d'aspect. A la monotonie de la plaine succèdent de petites croupes boisées, séparées les unes des autres par des vallons pleins de verdure. Dans quelques-uns de ces vallons il y a de l'eau, ce qui attire beaucoup de gibier; pendant toute la matinée on entend crier, en mandé et en siène-ré : *Sokho! Sokho! Kari! Kari!* « De la viande! de la viande! »

Mes hommes poursuivent des *tankho* (antilopes à bosse), des *dagué* (textuellement: « bouche blanche »), autre grande antilope, connue vulgairement sous le nom de *koba*. Diawé tire deux coups de fusil sur un énorme éléphant, mais ce dernier continue paisiblement sa route, se contentant de se jeter avec sa trompe une grosse motte de terre sur le dos.

Sur la plupart des croupes il y a des ruines entourées de baobabs. Cet arbre me paraît être particulièrement affectionné par les Siène-ré, qui le nomment *siène tchigué* (« l'arbre de l'homme »). Il leur rend en effet de très grands services.

Le bois du baobab ne vaut rien pour le chauffage; il est trop spongieux pour être travaillé, mais on utilise sa cendre comme mordant dans les teintures à l'indigo et comme potasse dans la fabrication du savon. L'écorce sert à faire de la ficelle, des cordes, des filets, des hamacs, etc. La feuille est employée comme condiment dans presque toutes les sauces qui se mangent avec le tô.

La coque du fruit est employée dans certaines régions comme bouteille; dans d'autres, on la brûle pour obtenir des cendres, dans lesquelles on passe l'eau qui sert à la préparation du tô; avant maturité, elle renferme un liquide frais, dont quelques indigènes sont très friands. La farine blanche que renferme le fruit à maturité entre, mélangée avec de la farine de mil, dans la préparation de quelques plats indigènes et dans quelques boissons; avec le noyau lui-même, cuit, séché et pilé, on fait une sauce de conserve que l'on nomme *kondoro*. Enfin l'arbre, quand il est vieux, offre beaucoup de creux, dans lesquels les abeilles se logent très volontiers. Le tronc, qui atteint généralement des dimensions extraordinaires, est facilement escaladé à l'aide de fortes chevilles en bois que l'on enfonce dans l'écorce et qui servent d'échelons et de marchepieds.

A midi nous campons sous un ficus à côté d'un des trois villages de culture de Pégué. Ces petits villages sont entourés d'enceintes en terre glaise et séparés les uns des autres par un joli petit ruisseau; ils ne portent pas de nom particulier, on les appelle *Pégué-togoda* (campements de culture de Pégué).

Nous devons ici être éloignés de 6 kilomètres environ de Niélé, ce qui porte la distance totale de Dioumanténé à Niélé à 90 kilomètres environ.

X

Séjour au *togoda*. — Je tombe malade. — Vêtements et mœurs des Siène-ré. — Pégué et les sorciers. — Histoire du Follona de Pégué. — Niélé et son marché. — Cadeaux à Pégué. — Départ pour le pays de Kong. — Oumalokho. — Forgerons et hauts fourneaux. — Un musulman qui m'attendait. — Arrivée à Léra. — Les Gouin(g) ou Mbouin(g).

Mercredi 1er février. — Deux heures après mon arrivée au *togoda*, j'ai été atteint d'un accès bilieux hématurique; grâce à de fortes doses de quinine que je m'étais administrées la veille et le matin même, je n'ai pas perdu connaissance un seul instant et j'ai pu me soigner; le cinquième jour j'allais déjà mieux, et dès le neuvième jour je pouvais faire une promenade d'une centaine de mètres au bras de Diawé. Ma convalescence fut assez rapide; l'appétit revenait; néanmoins il m'était impossible de me mettre en route et de songer trop tôt au départ: les fortes doses de quinine que j'avais absorbées (12 grammes environ en sept jours) m'avaient occasionné des douleurs de cœur qui m'empêchaient de marcher.

Le togoda où j'habitais était heureusement bien situé; nous étions par 620 mètres d'altitude. Dans la matinée, le plateau était balayé par des vents frais, et jusque vers sept heures et demie on aurait pu se croire en France, au mois de juin. Mais de dix heures à deux heures il faisait une chaleur atroce, insupportable surtout parce que les cases étaient excessivement basses et petites.

Pendant le cours de ma maladie, Pégué a fait tous les jours prendre de mes nouvelles, et dès que le mieux s'est fait sentir il m'a envoyé un bœuf, du lait, des œufs, du miel, des poules, du beurre et des papayes; en outre, on a délivré tous les jours à mes hommes du riz, du maïs ou des ignames et quelquefois du dolo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

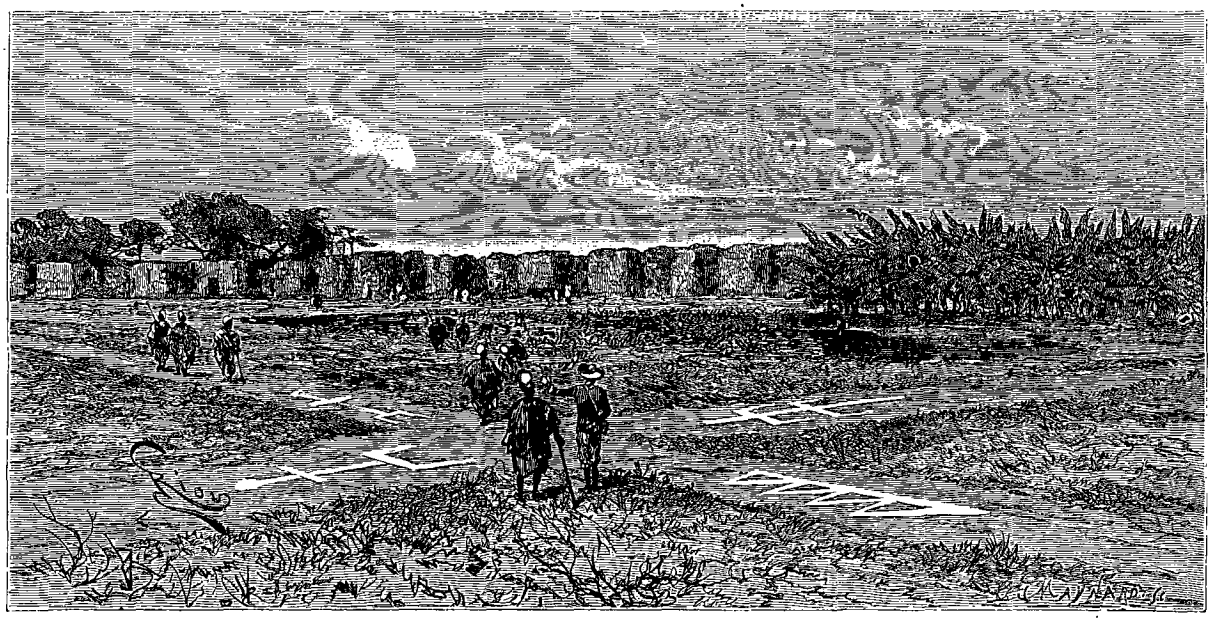
Pégué a installé d'une façon très intelligente ses captifs dans son pays : ils sont groupés, hommes, femmes et enfants, par cinquantaines environ, sous les ordres d'un chef qui commande le togoda. Ces captifs reçoivent comme première mise quelques têtes de bétail, des animaux de basse-cour et des graines, et mettent en exploitation les terrains des environs; chaque togoda constitue ce qu'on pourrait appeler une ferme, dans laquelle Pégué puise ses approvisionnements. Malheureusement tout cela n'est pas administré avec beaucoup de méthode; comme chez tous les noirs du reste, le gaspillage l'emporte sur l'économie.

On cultive ici plusieurs variétés de *kou* (ignames), du maïs, de qualité inférieure, des arachides et des patates de très bonne qualité; de plus, une variété de mil, le *sanio*, et une de sorgho, le *bimbiri* rouge. Toutes ces denrées sont emmagasinées en grappes ou en épis, ce qui nécessite beaucoup de magasins. Dans la plupart de ces villages il y a plus de greniers que d'habitations.

J'ai remarqué dans les environs beaucoup de *cé* (arbres à beurre), mais l'arbre le plus répandu est le *netté* ou *néré* (*Bassia biglobosa*). C'est un arbre de ressource pour l'indigène : la farine jaune que contiennent les cosses sert d'aliment, et de ses noyaux on confectionne le *soumbala* ou *simbala*, qui constitue la base de presque toutes les sauces.

Les bœufs sont très vigoureux et pourraient servir d'animaux de trait, mais ils sont en moins bon état que ceux de Fourou, remarquables par leur structure râblée, et qui constituent plutôt le véritable animal de boucherie du Soudan.

Les captifs des togoda des environs sont tous laids sans exception et aucun d'eux n'est vêtu. Les femmes



Niélé. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

s'enroulent autour des reins une vingtaine de cordelettes en peau composées chacune de trois lanières de la grosseur d'une forte feuille. A ces cordelettes sont suspendus des petits objets en cuivre fondu représentant une tortue, un lézard ou un cheval[1]; ils sont confectionnés par les *lokho*, caste de forgerons, dont les femmes sont réputées fort belles ; cette caste d'artisans n'est pas méprisée comme les autres.

Les captifs sont relativement bien stylés : les hommes ne m'ont jamais parlé sans s'incliner profondément et enlever leur bonnet; pour saluer, les femmes s'agenouillent devant moi, face en arrière, c'est-à-dire en me présentant le dos.

Les hommes n'ont actuellement pas grande occupation : presque toutes les récoltes sont rentrées. Dans les togoda que j'ai visités, ils bâtissaient de nouvelles cases et réparaient l'enceinte. Quant aux femmes, à part la corvée de bois ou la cueillette du coton qu'elles font tous les matins, elles sont occupées dans la journée à préparer les aliments, à piler ou à moudre du grain, ou encore à cuire du dolo, car le village n'est pour ainsi dire qu'une grande brasserie.

Dans la soirée seulement, pendant que les hommes s'enivrent, les femmes filent le coton soit à la lueur de feux, soit au clair de lune. Outre cette population, mon togoda renfermait une famille de *fono*, sorte d'orfèvres dont j'ai déjà parlé à propos de Fourou. Pendant la journée leurs femmes étaient occupées, dans un gros trou recouvert de branchages, à faire de la vannerie et à confectionner des chapeaux de paille. Les fono forment une sorte de caste très redoutée. Les Siène-ré les disent sorciers et les évitent absolument, comme dans le Kaarta et le Bélédougou on évite les *koulé* (raccommodeurs de calebasses).

1. Ces amulettes ont la vertu, disent les Siène-ré, de donner beaucoup d'enfants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au bout de quelques jours j'envoyai le chef du togoda demander à Pégué la permission de rentrer dans son village. Le soir il revint en me disant que le *fanfollo* (roi) allait faire une expédition de trois ou quatre jours, qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de moi pour le moment, mais que dès son retour il m'enverrait chercher, et que je pouvais être persuadé de son amitié sincère, sans laquelle il ne m'aurait pas offert l'hospitalité dans un de ses villages.

Le délai étant largement écoulé et les visites des gens de Pégué se faisant rares, je me décidai à envoyer Diawé en reconnaissance à Niélé; il revint au bout de quelques heures et me raconta son entrevue avec les gens de Pégué. Ce brave souverain refusait absolument de me voir ou de me laisser entrer dans son village, il ne désirait même pas recevoir mon envoyé, mais en revanche il protestait de son amitié pour les Français et pour moi en particulier: j'obtiendrais de lui, disait-il, tout ce que je demanderais et il me donnerait un guide.

Toutes les tentatives que je fis encore restèrent sans résultat : il me fallait renoncer à avoir une entrevue avec Pégué et à entrer à Niélé. Je m'empressai, puisque d'autre part il était plein de bonnes dispositions à mon égard, de lui faire parvenir un riche cadeau d'armes et d'étoffes, d'une valeur de 500 francs environ.

Son envoyé, qui vint me remercier, me raconta que le roi avait réuni tous les habitants du village pour leur faire voir les présents qu'il venait de recevoir des Français. Jamais personne ne lui en avait donné d'aussi riches; « aussi, avait-il ajouté, chaque fois qu'un Français seul demandera à traverser mon pays, je lui faciliterai son voyage en lui donnant de mes hommes ». Je crois qu'il tiendra sa parole, pourvu que le voyageur qui passe chez lui ne soit pas à cheval, il l'a formellement dit. Quant à nos marchands, qu'il laissera, dit-il, venir, librement commercer, je ne crois pas qu'ils entrent jamais à Niélé sans payer un lourd droit de passage.

Si Pégué ne me reçut pas, ce fut sans doute, comme je fus amené plus tard à le supposer, à la fois par une sorte de crainte superstitieuse, exploitée par ses marabouts et kéniélala, et aussi à cause de mon passage chez Samory.

Le pays de Pégué traverse un mauvais moment, car, quelle que soit l'issue de la guerre, il sera ravagé. Si Samory s'empare de Sikasso, il viendra dévaster le Pomporo et poussera certainement jusque dans le Follona; dans le cas contraire, ce sera Tiéba qui s'emparera de Niélé. Pégué n'a actuellement qu'une chance d'échapper à la ruine, c'est d'être le fidèle allié de Tiéba : malheureusement l'opinion publique de son pays est contraire à cette politique, Tiéba ayant fait si souvent des incursions dans cette région, que tout le monde lui est hostile.

Nos prévisions se sont depuis confirmées; Tiéba a annexé le Follona, de sorte que ce pays est placé par contre-coup sous notre domination.

Le refus de Pégué de me laisser pénétrer dans sa capitale me cause beaucoup de chagrin. Niélé par lui-même n'offre rien de particulier, mais je crains que d'autres chefs ne me fassent le même accueil.

Le croquis de la ville est la fidèle reproduction du dessin que Diawé m'a fait dans le sable à son retour au togoda. Le village principal est à peu près au centre de l'enceinte extérieure et est séparé d'un autre groupe d'habitations, où la population est moins dense, par une rivière bordée d'une très belle végétation. Ce cours d'eau, quoique près de sa source, est déjà profond et on le traverse sur deux petits ponts en bois; le petit affluent qu'il reçoit à droite n'est composé que d'amas d'eau stagnante, non potable, et traverse une bananeraie contenant environ deux fois autant de bananiers que celle de Dioumanténé (près de 2 000 pieds), mais tous sont très jeunes et n'ont pas encore de régimes.

C'est dans les terrains vagues qu'on a pris les terres nécessaires à la construction d'un mur d'enceinte et des habitations, qui sont ou rondes ou carrées. L'enceinte en pisé, haute de 3 m. 50 environ, est tracée un peu en crémaillère; comme à Dioumanténé, une banquette en terre permet aux tireurs de faire feu par-dessus la crête. Dans quelques endroits, le mur est percé de petits créneaux de forme triangulaire.

En dehors du fond de la population, qui est Siéneré, il y a quelques Mandé Dioula, qui sont musulmans et s'occupent de commerce; je ne crois pas qu'au total le chiffre de la population dépasse 3 000 à 3 500 habitants. C'est cependant le plus grand centre de toute cette région de Sikasso.

Il s'y tient quotidiennement trois petits marchés; le lundi il y a grand marché, au sud de la ville et à l'extérieur, sur une place où il y a quelques bombax; deux de mes hommes, que j'y ai envoyés pour acheter du sel, m'ont dit n'avoir vu aucune marchandise d'Europe; il y avait beaucoup de monde, paraît-il, mais pas plus de denrées à vendre qu'à Fourou.

Le sel (valeur 8 fr. 50 le kilo), la poudre et les chevaux viennent de Kong. Les tissus et marchandises d'Europe sont également apportés de temps à autre par les marchands de cette ville, qui les achètent à Salaga ou à Bondoukou. Le marché n'est donc pas tributaire du Sénégal, car on ne trouve rien à Bammako, et Médine est trop éloigné.

Niélé, d'après la légende, aurait été fondé par des chasseurs presque blancs, venus du nord : des Arabes, dit-on, qui, ayant obtenu des chefs siène-ré l'autorisation de s'établir là, le nommèrent Nouélé, ce qui dans leur langue voulait dire : « qui nous est donné ». Au bout de nombreuses années, la population s'étant accrue, et le gibier faisant défaut, ils procédèrent de la même façon et fondèrent plus dans l'est un autre village, qu'ils nommèrent Kabara. C'est le Kawara actuel.

Venderedi 3 février. — Le guide de Pégué vient me prendre au togoda à huit heures du matin et le départ a lieu un quart d'heure après. Dès le premier kilomètre, ce guide me fait quitter le chemin qui conduit à Niélé pour contourner la ville par le nord, et me fait

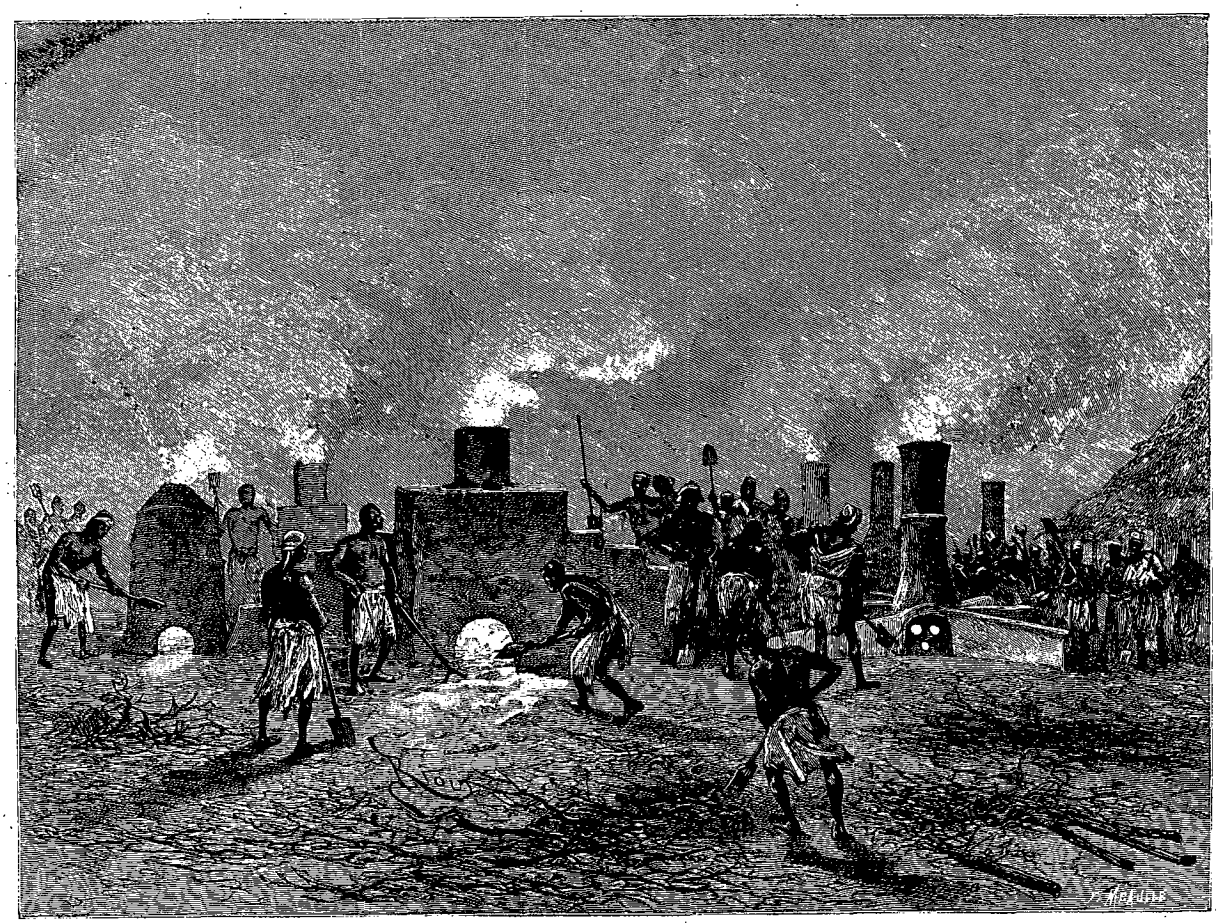
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traverser plusieurs togoda et passer en vue d'autres. Comme tous sont reliés à Niélé par un large sentier, j'en ai pris la direction à la boussole et ai pu ainsi déterminer l'emplacement de Niélé par recoupement, à quelques centaines de mètres près. Ayant suivi, la plupart du temps, en guise de chemin, des sillons de champs de mil, je n'arrivai à Oumalokho que vers midi.

Mon guide Ndo (le vieux Ouattara) et quelques hommes de Pégué étaient à l'entrée du village principal et m'avaient choisi un campement et une case à proximité; pendant que mon domestique me préparait à déjeuner, je fis le tour du marché, qui se tient au sud. Oumalokho se compose de trois villages assez grands non fortifiés : l'un est habité par des forgerons de Pégué, l'autre par des Mande Dioula musulmans et leurs captifs, le troisième par des Siéné-ré.

Devant le village des forgerons sont alignés quinze hauts fourneaux, dont cinq sont en activité; je suis même assez heureux pour en voir débourrer un, ce qui, d'après mes noirs, est de très bon augure.

Ces hauts fourneaux sont construits avec une certaine élégance, ils me paraissent particulièrement bien conçus pour la facilité du bourrage et surtout du tirage; chacun d'eux est pourvu de douze bouches de tirage



Hauts fourneaux et forgerons. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

mobile, qui sont toutes en place au début et retirées au fur et à mesure de la combustion. Les forgerons, très nombreux autour de chaque fourneau en activité, semblent ne pas perdre de vue un seul instant leur besogne.

Dans la soirée, le fils du chef de Makhandougou vient me voir. Ce jeune homme, qui s'appelle *Ardjouma*, « Vendredi », me souhaite le bonjour de la part de son père, grand marabout de la région, auquel, me dit-il, j'étais apparu en rêve il y a plus de six mois et qui avait tout préparé pour bien me recevoir. Il a fait châtrer un bouc à mon intention et l'a engraissé. Je trouverai aussi un logement propre tout préparé à Makhandougou.

Samedi 4. — Le départ a lieu au clair de lune. Après avoir dépassé le dernier des villages d'Oumalokho, nous avons eu quelques difficultés à traverser un ruisseau marécageux. Il a fallu décharger les animaux; mais à part cela la route a été partout bonne, à travers une région peu accidentée : on ne franchit que de petits plateaux séparés les uns des autres par des bas-fonds marécageux, actuellement presque tous à sec. Les cultures d'ignames sont remarquables par le soin qu'on a mis à isoler et à aligner les pieds. Les cultures de coton sont belles aussi, mais aucune n'est en plein rapport.

Une demi-heure avant d'entrer à Makhandougou, on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passe en vue de nombreuses ruines, dont quelques-unes sont très grandes; elles datent toutes de la même époque (1883). Les habitants ont à peu près tous été emmenés en captivité par Tiéba et ses gens, et il ne reste à Makhandougou que le marabout, sa famille et une centaine d'autres indigènes.

A mon arrivée, Ardjouma me conduit directement chez son père, qui habite la partie est des ruines du village principal, près du chemin de Léra. Après m'avoir souhaité la bienvenue, le vieillard me mène par la main dans le local qu'il avait installé à mon intention; il me fait dire que je dois me considérer comme chez moi et ne m'inquiéter de rien; il donne devant moi ses ordres à ses captifs, qui m'ont paru très soumis et relativement bien élevés. Quelques instants après, un de ses hommes m'apporte la bête qu'il avait engraissée pour moi, un chapon, du lait, du riz, vingt œufs de pintade, du mil et des papayes.

Le local qui m'a été préparé est une construction à un étage; elle est carrée et a 5 mètres de hauteur. La distribution intérieure est très simple : une chambre au rez-de-chaussée et une au premier étage. La cage de l'escalier, ou plutôt la rampe qui sert à se rendre au premier étage, est prélevée sur les chambres, de sorte que chacune a 2 m. 50 de côté sur 2 mètres.

Le vieux marabout, originaire de Kawara, n'est pas un lettré, il sait tant bien que mal lire son Coran; cependant, il a réussi à acquérir dans la contrée un certain renom par sa piété et par la stricte observation des pratiques religieuses. J'allai le voir dans la journée et lui envoyai en cadeau un beau pistolet à deux coups, de la coutellerie, des étoffes, des glaces, des fournitures de bureau, etc.

Il parut très satisfait, et le soir, après le dîner, se mit amicalement à ma disposition. Il ne m'apprit rien de nouveau, mais il me parla de ses inquiétudes au sujet de la guerre entre Tiéba et Samory.

Il me raconta que je n'étais pas pour lui un inconnu et qu'il m'avait vu en rêve. « Le pays dans lequel tu vas entrer est difficile, me dit-il, mais pour que tu sois venu jusqu'ici, il faut que tu aies beaucoup de force dans la tête (de volonté), et tu passeras partout avec l'aide de Dieu; je te le souhaite de tout cœur. » Sur ces mots il prit congé de moi, me donna sa bénédiction et ordonna à son fils Ardjouma de m'accompagner jusqu'à Déra et au besoin jusque chez Yamory.

Dimanche 5 février. — Je me mets en route à trois heures du matin par un beau clair de lune; il n'existe aucun village ni sur la route, ni à droite, ni à gauche; le pays est presque plat; on traverse cependant plusieurs bas-fonds marécageux, dont l'un est ombragé d'un groupe d'une vingtaine de palmiers : ce sont les premiers que je vois depuis fort longtemps. Le terrain est un peu boisé. Les arbustes rabougris deviennent rares et font place à de beaux arbres de haute futaie. Bientôt on aperçoit sur la gauche la bordure verte d'un gros cours d'eau qui porte les eaux des environs de Niélé à la rivière de Léra.

Cette rivière vient du Kénédougou et coule vers le sud-est; elle sert ici de limite entre les États de Pégué et le pays de Kong. Sa largeur est de 50 mètres quand son lit est plein; actuellement elle n'a que 20 mètres de largeur d'eau et sa profondeur au gué est de 80 centimètres. Son courant est assez fort ici, car en amont, près de son confluent avec l'autre rivière, il y a une chute.

La rive gauche est bien moins boisée que la droite; elle se relève rapidement, et bientôt on atteint des champs; deux heures après on est à Léra (ou Déra). Cette petite ville est composée de quatorze villages, dont onze situés sur un même plateau; les trois autres sont de l'autre côté d'une vallée marécageuse, dans laquelle les gens de Léra vont prendre l'eau.

Le marché se tient sur un petit éperon près du marais; il est ombragé de nombreux bombax. Aujourd'hui il semblait très animé, et longtemps avant d'arriver nous entendions les clameurs des acheteurs et des vendeurs.

Le chef me donna une case pour passer les heures chaudes de la journée; mes hommes durent camper sous un ficus près de ma case.

Des gens de Kong, qui sont ici, et auxquels je fais part de mes intentions, me conseillent de ne pas quitter Léra sans avoir un bon guide et surtout sans me faire accompagner jusque chez Yamory par des hommes du chef de Léra. Le grand chemin Léra-Sandergou-Kapi est en ce moment soumis au pillage des Pallaga; on ne peut songer à le suivre.

Je me vois donc forcé de rester à Léra demain, de m'occuper de trouver un guide complaisant, et surtout de lier plus ample connaissance avec les Mandé influents du village afin d'assurer ma ligne de retraite pour le cas où Yamory refuserait de me laisser passer. A cet effet, je rends de nombreuses visites, distribuant partout quelque petite chose afin de me faire des amis.

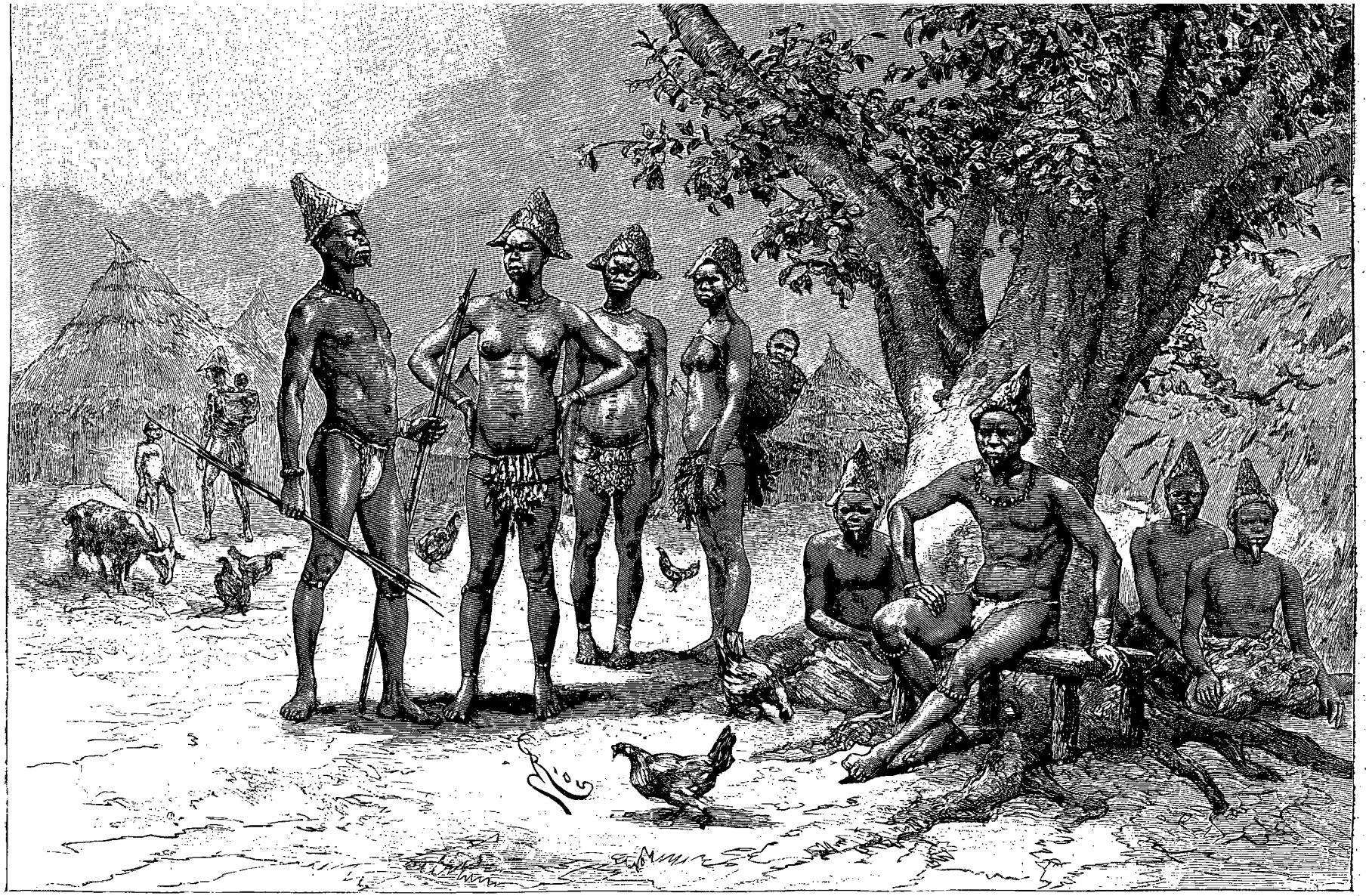
Léra n'a pas plus d'un millier d'habitants, dont une cinquantaine de Mandé musulmans venus de Kawara après la destruction de leur village par Tiéba. Le reste de la population est composé exclusivement de Gouin(g).

Les Gouin(g) ou Mbouin(g) ne font pas partie de la famille Mandé; ils n'en ont ni le type ni les mœurs, ils parlent une langue qui n'est pas comprise par les Mandé de Kawara qui habitent ici, mais qui, d'après eux, offre de l'analogie avec celle des gens du Lobi. Ce peuple m'a paru vivre encore dans un état voisin de celui de la brute : ce sont des sauvages dans toute l'acception du mot.

J'ai cherché à leur découvrir un type, mais je n'ai pas trouvé deux figures offrant entre elles un trait de ressemblance; hommes et femmes sont d'un noir terreux et ont la tête rasée; l'homme porte pour tout vêtement le *bila*, un collier de cauris autour du cou et deux jarretières en cauris; il est coiffé d'un chapeau de paille qui a la forme de ceux de nos clowns.

Tous les Gouin(g) sont armés d'arcs en bois dur-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



A Léra. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

analogues à ceux du Mossi, mais moins bien faits, et de flèches légères semblables à celles du Ganadougou, des Bambara et des Siène-ré du Follona. Le poignet de la main gauche est muni d'un bracelet en peau, sorte de bourrelet contre lequel vient buter la corde de l'arc quand elle se détend, ce qui évite les blessures. Le tatouage consiste en une, deux ou trois très petites entailles au coin de la bouche, et les hommes seulement ont la lèvre inférieure percée et traversée par une pointe en bois, en fer ou en plume, etc., absolument comme les femmes des environs de Tengréla. Le chef de Léra, qui est un Gouin(g), est aussi nu que ses concitoyens.

Le costume des femmes n'est pas plus compliqué que celui des hommes. Le bila est remplacé par une ceinture en cuir à laquelle sont accrochés par devant et par derrière, en forme de bouquet, des rameaux pourvus de feuilles. Elles maintiennent leur enfant dans le dos à l'aide d'une petite natte pourvue de deux cordelettes en peau, dont l'une se noue à la ceinture et l'autre par-dessus les seins. Un chapeau en paille semblable aux chapeaux en papier qu'on fait pour amuser les gamins sert alternativement à la femme ou à l'enfant.

Les Gouin(g) vivent beaucoup de pillage et d'assassinat. Il paraît que si quelqu'un venait à s'aventurer ici sans être accompagné par un homme connu dans le pays, il serait infailliblement tué pour être volé. Les Gouin(g) ne sont pas anthropophages, comme on me l'avait dit; leurs morts sont immédiatement lavés, graissés et ensevelis dans la brousse, sans cérémonie.

Ces sauvages ne cultivent que du mil, du sorgho et

Indigènes buvant le dolo au marché de Wangolédougou. — Dessin de Riou, d'après un document de l'auteur.

des piments et changent très souvent l'emplacement de leurs villages. Dès que la terre est un peu appauvrie, ils l'abandonnent et vont défricher ailleurs.

Mardi 7. — Hier j'ai trouvé un Dioula qui veut bien me mener chez Yamory. Le chef de Léra m'a envoyé également deux guides pour aller jusqu'au village voisin.

Avant le lever du soleil, nous dépassons Kotéré et bientôt nous sommes en vue de Toumbara, gros village exclusivement peuplé de Mbouin(g). Plus loin nous campons à Karabarasou. J'envoie demander à Yamory la permission d'aller le voir. A cinq heures et demie, le courrier me la rapporte.

Mercredi 8. — Tiéba, chef de Karabarasou, me conduit à quelques kilomètres au sud de son village, chez son frère Ali, chef de Wangolédougou. C'est un grand bel homme, qui me reçoit fort bien, et me force à passer la journée chez lui.

C'était jour de marché. Dans l'après-midi, le village, très petit, était rempli des gens de environs, réunis pour boire du dolo. Ici tous les Mandé Dioula sont musulmans et font religieusement le salam, mais la grande majorité d'entre eux boivent du dolo; ceux qui n'en boivent pas et qui observent exactement les pratiques religieuses portent tous le titre de *karamokho*, « homme instruit »; ils sont bons musulmans, mais tolérants, et n'ont rien du fanatisme des musulmans foulbé du Macina ou des Toucouleurs.

G. Binger.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ali me présente à Yamory. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER [1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

Chez Yamory. — Lokhognilé. — Les Dokhosié. — Les Karaboro. — Le Comoé. — Arrivée chez Dakhaba. — En vue de Kong.

Jeudi 9 février. — Ce n'est pas sans anxiété que je me mets en route ce matin. Jusqu'à présent j'ai eu tellement peu à me louer de mes relations avec les chefs des pays que j'ai traversés, que je conserve toujours des craintes pour le sort de mon expédition.

En arrivant, on me met en possession d'une case préparée pour moi à côté de celles de Yamory et l'on m'y installe. Ali me présente ensuite à Yamory, qui est un grand bel homme, ayant quelque ressemblance avec nos traitants ouolof; il est malheureusement un peu défiguré par le tatouage des Mandé Dioula, qui consiste en trois grandes entailles partant des tempes et de l'oreille et venant rayonner aux coins de la bouche.

Dès les premières paroles je fus rassuré : Yamory m'informa que depuis fort longtemps on lui avait annoncé ma présence d'abord chez Samory, ensuite chez Tiéba et chez Pégué. « De mauvais bruits couraient sur ton compte, me dit-il. Samory avait raconté partout que tu commandais beaucoup de soldats et que tu venais l'aider. Quoique nous sachions que les blancs n'ont aucune raison de faire la guerre, puisqu'ils ne font pas de captifs, nous avons cru devoir contrôler un peu ces nouvelles et surveiller tes actes. Partout où tu as passé, tu as laissé de bons souvenirs, la route t'est ouverte; tu entreras à Kong ainsi que tu le désires, et de là tu iras où bon te semblera. Je te promets notre appui. »

Dans la journée, après avoir envoyé à Yamory un beau cadeau, consistant en armes, vêtements et menus objets, j'allai le remercier de nouveau de son accueil sympathique. Je lui expliquai le but de mon voyage et lui parlai longuement de nos établissements commerciaux qui tendaient de jour en jour à se rapprocher de son pays, ainsi que de ceux de la côte d'Assinie et de Grand-Bassam. Il prit grand intérêt à tout ce que je lui expliquai, me demanda des renseignements complé-

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mentaires sur la France et notre situation politique en Europe, et m'affirma que je serais bien accueilli partout.

Yamory est un Ouattara, neveu de Karamokho-oulé Ouattara, chef de Kong; il réside, en temps ordinaire, à Birindarasou, à une journée de marche au nord de Kong; mais, depuis l'ouverture des hostilités entre Tiéba et Samory, il s'est porté sur la frontière pour surveiller les événements. Toute cette région est soumise aux chefs de Kong, dont toutes les peuplades voisines reconnaissent la suzeraineté.

Samedi 11 février. — Départ à cinq heures et demie. Le *siratigui*[1] et deux hommes m'accompagnent. Nous dépassons bientôt les cultures, qui ne s'étendent pas bien loin, Kanniara étant un tout petit village, et nous entrons dans la brousse. Bien que nous soyons en saison sèche, la végétation semble être plus belle que dans les régions que j'ai traversées jusqu'à présent; de temps en temps on est absolument sous bois; partout il y a des cé et surtout des netté; des femmes et des enfants veillent sur les arbres dont le fruit est à maturité et lancent des pierres pour en éloigner les perruches et les autres oiseaux. Dans les bas-fonds il y a quelques maigres palmiers à vin et quelques bouquets d'une sorte de dattier sauvage.

Les guides me font camper à Fillinsou. C'est le dernier village que j'ai traversé où il y ait des Mbouin(g).

Dimanche 12. — En quittant Fillinsou on traverse deux petits villages de culture, et, bientôt après, une végétation plus puissante annonce la proximité d'un grand cours d'eau.

A sept heures et demie nous atteignons la rivière. Elle est plus importante que celle de Léra. Sa largeur ici est de près de 80 mètres. D'après mes guides, elle

Femmes et enfants veillant sur les arbres à néré. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

vient des environs de Sikasso et coule vers le sud. On la traverse encore une fois avant d'arriver à Kong. C'est la branche principale du Comoé.

Les rives sont bien boisées, surtout la rive droite, dont la végétation s'étend à quelques centaines de mètres. Quoiqu'il n'y ait pas plus de 80 centimètres d'eau, il nous faut décharger les animaux, les berges étant trop escarpées. En aval du gué on trouve un bief assez profond où il y a des hippopotames. Le fond est de sable mélangé de nombreux fragments de quartz. Le courant est d'environ 3 à 4 milles à l'heure.

Je fais étape à Lokhognilé, groupe de trois villages (800 à 900 habitants environ), couronnant le sommet d'un grand plateau granitique dont la base commence non loin du fleuve, les villages suivant une ligne nord-sud. Le plus grand (celui du nord) est séparé de celui du centre par des amas de granit et n'a rien de remarquable. Tous deux sont habités par des Mandé Dioula. Le village du centre offre un très joli coup d'œil : les toits en chaume, tout neufs, sont dominés par quelques dattiers, les deux minarets de la mosquée et un groupe de ficus; vers l'est il y a également un groupe de palmiers-rôniers à deux branches (*palmier doum*).

Le village du sud est habité par des captifs commandés par le Ouattara Birahima-Sory. Ces captifs sont des Kéréboro ou Karaboro, peuplade à peu près disparue et qui offre, comme type, de la ressemblance avec les Mbouin(g).

Mon hôte Sory-Birahima et sa femme furent pleins de prévenances pour moi et refusèrent absolument de me laisser partir le lendemain. Je projetais une excur-

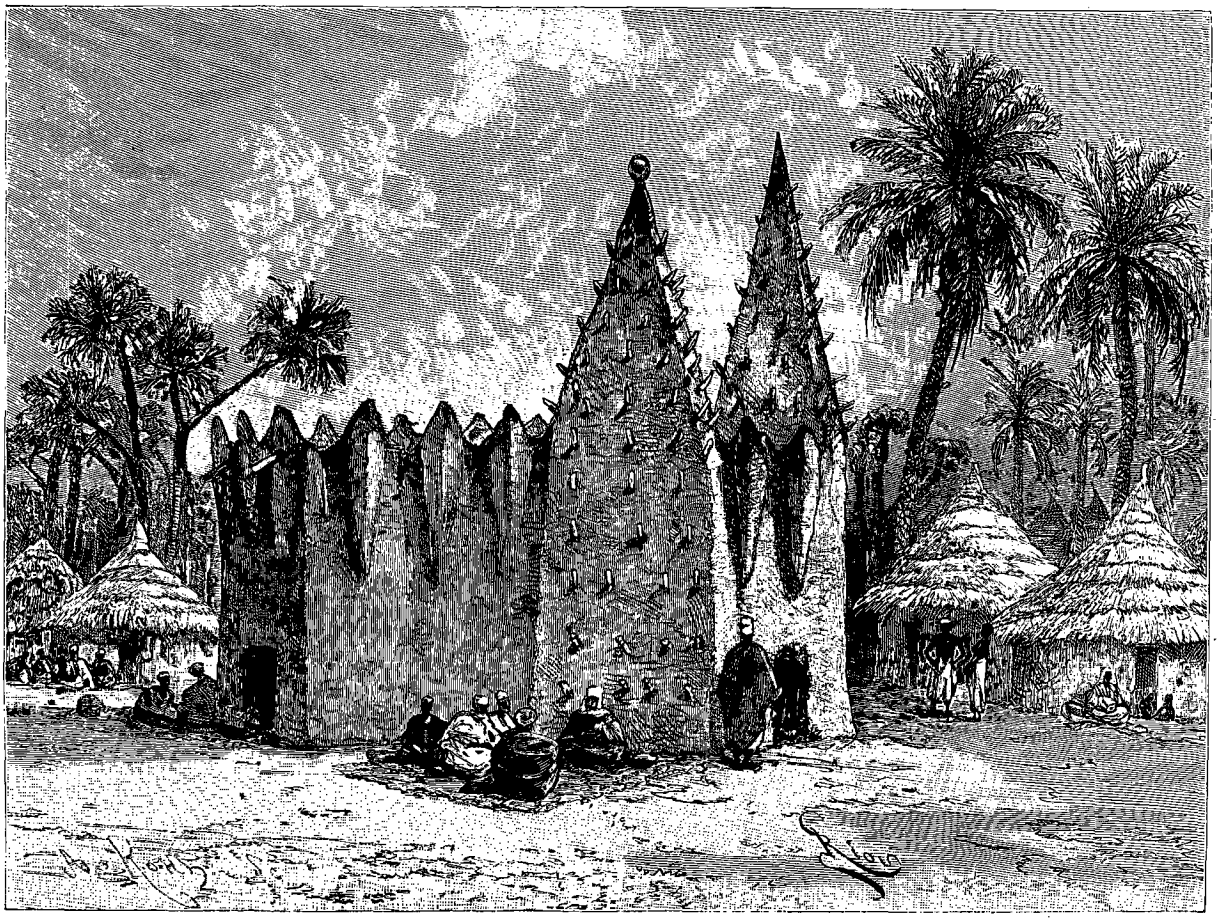
1. Ce nom est donné ici à des fonctionnaires placés sous les ordres de chefs qui commandent aux frontières; ce sont eux qui ouvrent les communications avec les pays voisins, règlent les questions des captifs évadés, etc. Ils sont bien connus dans la région. Accompagnés par eux, les voyages sont plus faciles; leurs hommes sont de véritables sauf-conduits.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sion à la montagne de Lokhognilé, située à 6 kilomètres environ dans le nord et qui domine toute la région (altitude 1 150 m.); mais au moment de me mettre en route, Birahima s'y opposa, me disant qu'il valait mieux m'en abstenir, pour ne pas éveiller les soupçons de gens aux yeux desquels un étranger est toujours un être suspect.

Comme compensation à cette promenade manquée, j'allai visiter la mosquée en compagnie de quelques fidèles qui ne firent aucune difficulté pour m'y laisser pénétrer. Cet édifice est carré et a environ 10 mètres de côté; sa hauteur est de 5 mètres, et les minarets dépassent la terrasse de 3 mètres; son style est celui des cases bambara. Les minarets ont la forme de pyramides, et des pièces de bois sont fichées dans toutes les faces pour permettre au marabout de se hisser, les jours de grande fête, jusqu'au sommet, et d'y appeler les fidèles. L'un des minarets est surmonté d'un œuf d'autruche apporté de Djenné. La disposition intérieure est très simple : deux petits murs divisent la nef en trois compartiments, ayant chacun une destination spéciale.

Au nord du pic de Lokhognilé habitent les Karaboro, puis les Tourounga On a peu de renseignements sur



Mosquée de Lokhognilé. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

le premier de ces peuples. Mais les Tourounga sont plus connus; ils se rattachent, me dit-on, à la famille des Siène-ré, tout en construisant des habitations semblables à celles du Gourounsi. Les gens de Bobo Dioulasou sont en rapport constant d'affaires avec les Tourounga, qui leur vendent, avec les Dokhosié et les Tiéfo, la ferronnerie, exportée ensuite de ce marché vers le sud. Ce sont les Tourounga qui ont la réputation d'être les meilleurs forgerons de cette partie du Soudan; ils peuvent rivaliser comme travail avec les Siène-ré du Kénédougou et ceux du Follona de Pégué.

Mardi 14. — A quelques kilomètres au delà de Diarakrou (deux petits villages d'aspect misérable), on atteint Sakédougou, village habité par quelques Mandé Dioula, leurs captifs et des Dokhosié, qui portent le nom de Bambadiondokhosié.

Aux cases rondes, en terre ou en paillote, à toit en chaume, succèdent de grandes constructions rectangulaires à véranda. Le toit, incliné, est formé d'une série de fortes branches sur lesquelles on place de la paille disposée perpendiculairement. La couche de paille est elle-même recouverte de mottes de gazon découpées en forme de rectangle et placées sur la paille, le gazon en dessous. Ces cases sont spacieuses : elles ont quelquefois 10 mètres de long sur 3 mètres de large; elles sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

confortables, et l'on y est absolument à l'abri du soleil.

La contrée est relativement belle, et partout la couche de terre végétale est assez épaisse pour donner de belles récoltes; malheureusement la densité de la population est faible. La guerre n'a cependant pas dévasté le pays, car depuis que j'ai quitté le Follona, je n'ai pas vu une seule ruine, ni même un village fortifié, mais c'est l'eau qui manque. Partout le sous-sol est formé de granit, et l'indigène ne peut le percer, comme il perce la roche ferrugineuse, par exemple aux environs de Niélé, où j'ai vu des puits de 4 à 5 mètres de profondeur creusés dans la roche.

Certains villages, comme Lokhognilé, s'alimentent d'eau à un marigot situé à 2 kilomètres de distance; d'autres, tels que Diarakrou, Sakédougou, etc., boivent, pendant toute la saison sèche, de l'eau croupie d'un bas-fond, et quelquefois d'une grande excavation dont les indigènes ont extrait la terre pour construire leurs cases; aussi chacun sans exception est-il atteint tous les ans du *séguélé* (filaire de Médine).

Jeudi 16. — J'ai été hier induit en erreur par mes guides, qui m'ont fait coucher à Diongara, petit village de Dokhosié, dans lequel il faisait une chaleur étouffante, au lieu de pousser à 4 kilomètres plus loin et de me faire camper sur les bords du fleuve (branche principale du Comoé), que nous n'avons atteint que ce matin à six heures et demie.

J'étais d'autant plus vexé qu'ici les rives sont splendides, bien ombragées et surtout très giboyeuses. Ce fleuve, le même qu'on traverse avant d'arriver à Lokhognilé, a ici 100 mètres de largeur, il a reçu la rivière de Léra à quelques kilomètres en aval du gué, et coule vers le sud. Au gué il y a 1 mètre d'eau: en amont et en aval on voit émerger à la surface quelques gros blocs de grès et de granit, mais il serait accessible à une embarcation du genre de nos chalands de traite qui remontent le Sénégal. Sur la rive gauche se trouvent des arbres très hauts et droits d'une espèce que je n'ai pas encore rencontrée. J'en ai vu dont les premières branches ne commençaient qu'à 15 mètres du sol; les indigènes m'ont dit qu'on les utilisait pour la construction de pirogues et qu'on les nommait *ba-iri* (arbres des fleuves).

Dans l'après-midi je pousse jusqu'à Tanamango, tout petit village caché dans un fouillis de verdure. J'y ai vu des bananiers, citronniers et papayers. Des gens de passage ici, conduisant à Pégué trois chevaux à vendre, m'ont appris que mon arrivée est depuis fort longtemps connue à Kong, mais ils n'ont pas jugé à propos de me dire si j'y serais bien ou mal accueilli.

Vendredi 17. — Entre Niafounambo et Limono nous avons traversé huit petits villages, et il y en a d'autres à droite et à gauche du chemin. Ils appartiennent aux gens de Kong, qui avec leurs captifs créent des villages de culture comme Pégué; ici ils ne portent plus le nom de togoda, on les appelle *konkosou* (textuellement « village de la brousse, des champs »); pour les distinguer les uns des autres et éviter la confusion, on fait précéder ce mot du nom du propriétaire.

Chacun de ces villages possède quelques gros bombax; on y voit aussi quelques rôniers, dattiers, palmiers doum, des bananiers et surtout des *finsan*. En revanche le baobab devient très rare. Le cé et le netté ou néré se trouvent partout, sans être très abondants.

Comme il était plus de midi quand j'atteignis Limono, je me bornai ce jour-là à faire une visite de politesse à Dakhaba, frère de Yamory, et à Sabana, fils de ce dernier, qui résident tous les deux dans cet endroit. Je remis au lendemain matin l'entrevue dans laquelle je devais leur exposer le but de mon voyage : cela me permit d'ouvrir quelques ballots et d'offrir à ces deux personnages quelques cadeaux qui devaient les bien disposer en ma faveur.

A Dakhaba, qui est un homme de soixante-dix ans, aveugle et presque paralytique, je fis cadeau de trois pièces d'étoffe, d'un pistolet à deux coups et de deux pistolets à silex. A Sabana, jeune homme d'une trentaine d'années, je donnai un fusil double à silex et quelques menus objets, glaces, perles, rasoirs, porte-monnaie, etc.; tous deux furent très satisfaits de mes cadeaux et m'envoyèrent remercier à plusieurs reprises.

Ma cause était gagnée d'avance, car le lendemain, après les premières paroles échangées, Dakhaba me rassura en me disant que c'était par simple curiosité qu'il me priait de lui dire ce que je venais faire dans son pays, que je pouvais être persuadé qu'il ferait tout son possible pour m'aider.

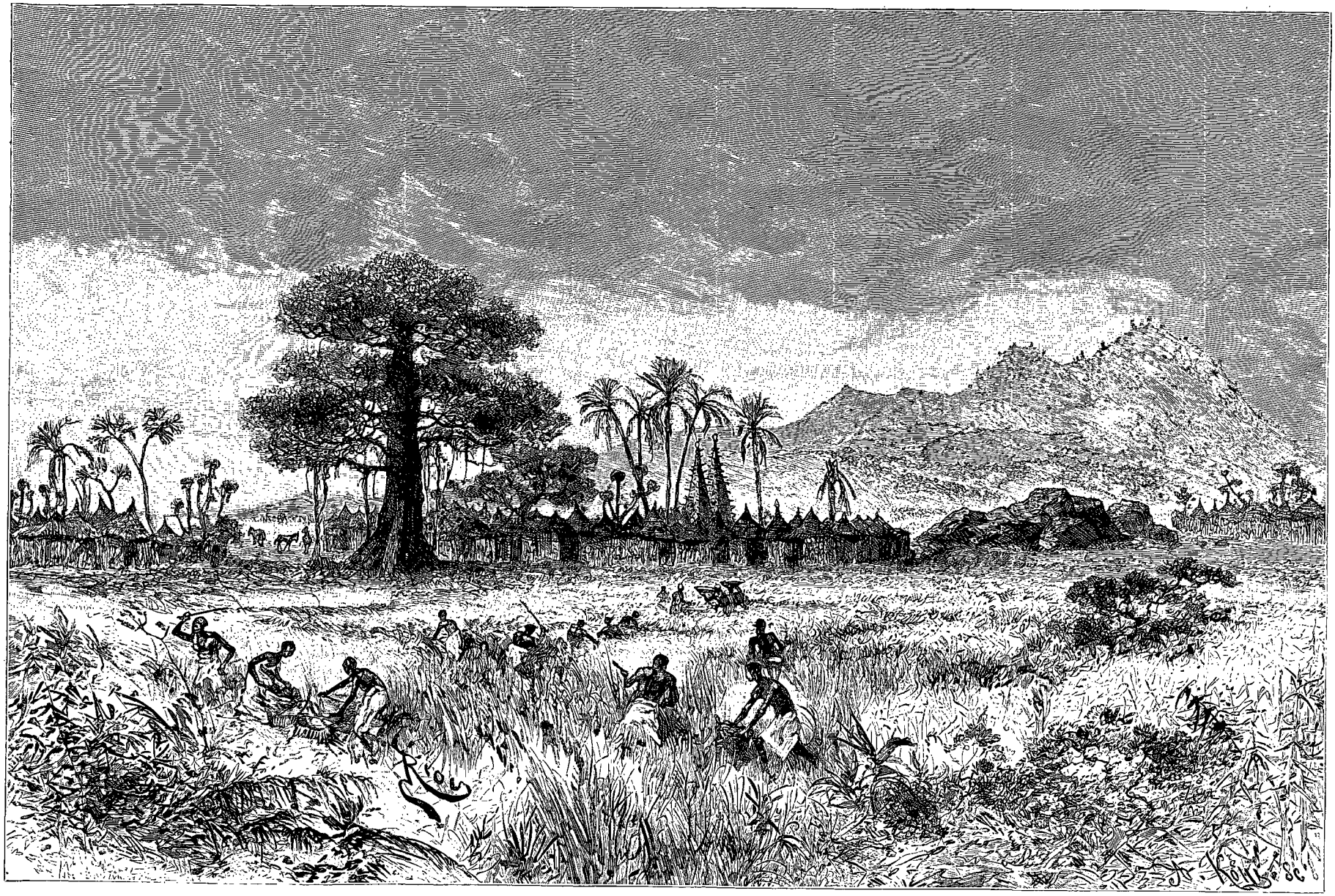
J'eus avec lui la même conversation qu'avec son frère Yamory; il parut s'intéresser à mes projets, et avant de me quitter il me remit entre les mains de Sabana, qui, dès le lendemain, devait me conduire à Kong.

Lundi 20 février. — Comme il était convenu, je me mis en route en compagnie de Sabana avec tous les souhaits de réussite de la petite population de Limono. Après avoir traversé ou laissé sur mes flancs plusieurs petits villages de culture, j'atteignais bientôt une grande plaine découverte. Les approches d'un grand centre se faisaient sentir : partout le bois était coupé dans un rayon de 5 ou 6 kilomètres. Avant qu'on arrive en vue de Kong, il n'existe plus le moindre arbuste, les terrains sont incultes, épuisés par plusieurs siècles de culture. A l'horizon on n'aperçoit même pas une ride de collines : la chaîne des montagnes de Kong n'a jamais existé que dans l'imagination de quelques voyageurs mal renseignés.

Comme nous arrivions sur les bords d'un petit ruisseau, Sabana fit arrêter mon convoi et me montra au sud une ligne de grands bombax et quelques dattiers, dans les éclaircies desquels j'aperçus les minarets de plusieurs mosquées et le sommet de quelques toits plats : c'était Kong.

Sabana dépêcha ensuite un de ses hommes vers la ville pour avertir Karamokho-oulé de mon arrivée. Une demi-heure après, il était de retour, disant que tout était prêt pour me recevoir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une vue de Lokhognilé (voy. p. 83). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XII

Avantages et inconvénients des déguisements pour l'explorateur. — Entrée à Kong. — Réception des autorités. — Curiosité de la population. — Je suis obligé de parler en public pour dissiper les craintes que mon arrivée avait éveillées. — Bienveillance des Ouattara. — Discours des chefs. — Description de la ville. — Division administrative et répartition du pouvoir. — Mosquées. — Population. — Esprit tolérant des musulmans. — Le commerce à Kong. — Mœurs, divertissements, costumes masculins et féminins. — Du sel. — Des différents objets de commerce. — Lieux d'importation et d'exportation. — Le marché. — Achat d'un cheval et articles d'Europe que j'ai vendus. — Avenir commercial de Kong. — Histoire de Kong. — Rôle de l'imam. — Dispositions pour le départ. — Choix d'une route et d'un itinéraire vers le Mossi. — Sauf-conduit délivré par les autorités de Kong. — Départ et composition de la mission.

Mes hommes m'avaient suggéré de me déguiser en musulman pour faire mon entrée à Kong. Mais comme je ne voyais aucun avantage à cela et que je m'étais présenté partout comme Français et comme chrétien, je ne donnai aucune suite à cette idée. Du reste, les déguisements sont toujours dangereux : quel est celui de nous qui peut se vanter de parler assez bien l'arabe pour tromper les indigènes et se faire passer pour Arabe ou Peul (les deux seules races bistrées qui existent au Soudan)?

Et quand cela serait, peut-on répondre que dans un accès de colère ou dans un moment d'emportement, on ne lancera pas un énergique juron qui sûrement sera dans la langue maternelle? Et pendant les accès de fièvre, dans les rêves, pensez-vous que l'on va s'exprimer en arabe? Une fois la supercherie découverte, la méfiance s'éveille chez l'indigène, on est suspect et il en résulte des inconvénients pouvant faire échouer l'explorateur.

Du reste, quel avantage sérieux tire-t-on d'un déguisement. Il faut se soumettre aux pratiques musulmanes, s'astreindre à ne jamais s'informer de rien, puisqu'on est censé tout connaître dans le pays. Plus d'itinéraires, plus de renseignements, et aucune compensation. Le blanc a partout un prestige que n'a pas le musulman: il a la réputation, bien justifiée, d'être plus instruit que n'importe quel pèlerin de la Mecque. Le musulman respecte les gens instruits : tout en discutant théologie avec eux, on peut leur parler de notre armée, de notre forme de gouvernement, de la façon dont se rend chez nous la justice, de notre commerce, de notre industrie, et ils savent bien nous apprécier.

Si Caillié a réussi à traverser l'Afrique, c'est grâce à sa connaissance du mandé et surtout à l'intelligente fable qu'il avait imaginée, en se donnant comme fils de musulmans élevé par des chrétiens et ne connaissant que médiocrement les pratiques religieuses.

Évidemment, se faire passer pour musulman dans ces conditions, savoir réciter une ou deux prières n'est guère malaisé. J'étonnerai beaucoup en disant que ce que je considère le plus difficile est de savoir faire ses ablutions et se laver des pieds à la tête avec 25 centilitres d'eau, comme le font les musulmans. Mais si Caillié a réussi à se faire passer pour musulman, c'est cela même qui l'a empêché de préparer son itinéraire, de rapporter les noms des pays traversés et surtout de conclure traité ou convention. Il est donc préférable de rester ce que l'on est. Marcher sans dissimuler sa religion et sa nationalité est une audace qui inspire le respect aux noirs et leur prouve notre force.

Un an, jour pour jour, après mon départ de Bordeaux, je fis donc mon entrée dans Kong, modestement monté sur un bœuf porteur, au milieu d'une population ni bienveillante ni hostile, mais avide de voir un Européen. Les toits des cases, les rues, les carrefours étaient couverts de gens qui se battaient pour se trouver sur mon passage, et ce n'est que grâce à une dizaine de vigoureux gaillards, des captifs du chef, armés de fouets, qui rossaient les curieux encombrant les rues et les carrefours, que je parvins à gagner une petite place où l'on fit arrêter mon convoi.

Un des fils du chef vint me prendre pour me conduire à son père sur la place du marché. Sous deux grands arbres et sur des chaises étaient assis vis-à-vis l'un de l'autre, à droite le roi Karamokho-oulé Ouattara, entouré de ses amis et partisans, à gauche Diarawary Ouattara, chef de la ville de Kong, entouré également de ses créatures

Il régnait un grand silence dans ces deux groupes, que j'évalue chacun à un millier de personnes. Tous étaient accroupis sur des nattes et des couvertures, et tous sans exception étaient bien et proprement vêtus. Cette réception avait un caractère grandiose et imposant, avec lequel s'harmonisaient bien le costume oriental et les faces noires à barbe blanche de cette réunion de patriarches.

Sabana me présenta d'abord à Karamokho-oulé, qui me souhaita la bienvenue au nom de tous ceux qui étaient assis près de lui. Je fus ensuite remis entre les mains de Diarawary Ouattara, dont l'accueil fut très bon, et aussi qui me confia de nouveau à Karamokho-oulé, qui avait demandé à m'offrir l'hospitalité.

Karamokho-oulé me fit de suite conduire dans un groupe de cases voisines de son habitation et mit à ma disposition son chef de captifs, nommé Mokhosia Ouattara, et un de ses hommes, Bafotigué Daou, en lui donnant l'ordre de me pourvoir de tout ce dont je pourrais avoir besoin. Il était près de trois heures de l'après-midi quand je pus gagner ma case, et malgré toutes les protestations des personnes qui étaient à ma disposition, il ne fut possible qu'à la nuit tombante de me soustraire à la curiosité de cette nombreuse population. Même plusieurs jours après mon arrivée, je devais encore subir la curiosité de ces gens-là.

Le lendemain matin et dans la soirée, conduit par Bafotigué, j'allai rendre visite aux chefs des *qbaïla* et aux notables de la ville. J'avais revêtu un uniforme propre et jeté sur mon épaule un burnous en soie blanche de l'espèce dite *el-halleli*, qui fit l'admiration de toute la ville.

Dans la journée je reçus la visite de Diarawary Ouattara et de Karamokho-oulé, accompagnés des chefs de qbaïla et de nombreux notables, tous musulmans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

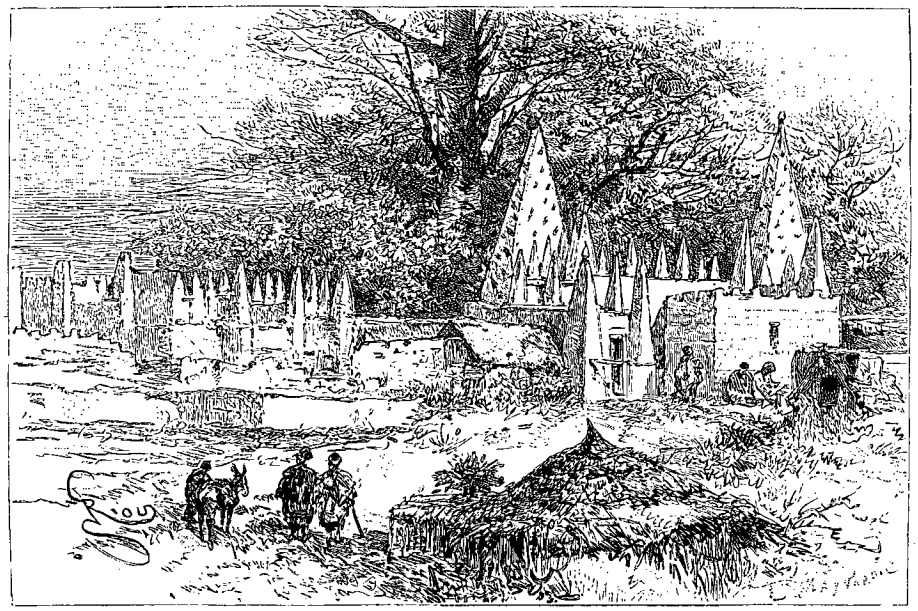
lettrés. Ils venaient me prier d'expliquer en public les motifs qui m'avaient amené à Kong.

Je me mis à leur disposition et commençai à leur parler de la France, de l'établissement des Français sur le haut Niger, de la création de postes fortifiés destinés à protéger les marchands qui circulent sur le grand chemin reliant le Sénégal au Niger.

« Depuis fort longtemps, leur dis-je, les Français connaissent le nom de la ville de Kong; nous savons aussi que le pays est commandé par une famille de Ouattara, que les habitants sont paisibles et ne font jamais la guerre, qu'ils sont actifs et commerçants, et que ce sont eux qui drainent dans toute la boucle du Niger les produits européens. Ce sont ces qualités qui ont décidé mon gouvernement à vous envoyer quelqu'un pour nouer avec vous des relations plus étroites.

« J'ai aussi pour mission de voir quels sont ceux de nos produits, tissus, armes, perles, etc., qui plaisent le mieux aux habitants, afin d'informer nos fabricants à mon retour en France de ce qu'il convient d'envoyer ici soit par le Niger, soit par la côte. Mais avant de faire charger de grands bateaux de nos produits, il me faut connaître aussi ce que l'on peut obtenir en échange, séjourner quelques semaines à Kong, et voir ensuite les autres grands centres commerciaux de la boucle du Niger. Je me propose donc de visiter surtout le Mossi, mais comme je n'ai que fort peu de renseignements sur cette région, je ne suis pas fixé sur ma route. Je voudrais pouvoir commencer par le Yatenga ou Waghadougou, et ensuite faire retour à Kong, pour de là gagner, si possible, la mer par Bondoukou et Krinjabo.

« Les Français ne veulent pas s'emparer du pays des noirs. Vous savez tous que nous n'avons pas besoin d'esclaves, vous savez aussi qu'il y a plusieurs siècles



Une mosquée de Kong (voy. p. 84 et 90). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

que nos bateaux viennent porter nos produits à la côte sans que nous ayons cherché en aucune façon à nous emparer des pays voisins, ce qui nous serait cependant facile avec les forces militaires dont nous disposons. »

Réponse de Karamokho-oulé :

« Nasara (chrétien), ton parler est celui d'un homme qui parle droit, nous avons tous compris ce que tu viens de dire, je te remercie au nom de tous; mais j'ai encore quelque chose dans le cœur qu'il faut que je te dise, c'est pour cela que nous nous sommes réunis. De mauvais bruits ont couru sur ton compte, on te soupçonne d'être un émissaire de Samory; donne-nous quelques explications à ce sujet. »

Je n'eus pas de peine à prouver que je n'étais pas aux ordres de Samory et que si j'étais allé à Sikasso c'était simplement pour lui demander l'autorisation de traverser son pays. Tout le monde se déclara satisfait, d'autant plus qu'un interrupteur cria : « Si ce blanc est un mauvais homme, est-ce que Pégué, qui est notre ami, l'aurait remis entre les mains de Yamory? »

Karamokho-oulé déclara ensuite qu'il était très heureux que j'eusse pu prouver mon innocence; pour son compte, il était convaincu qu'un blanc ne faisait pas de métier semblable. C'est pourquoi, sans m'interroger et m'avoir vu, il m'avait pris sous sa protection. « Si Dieu t'a laissé traverser tant de pays, c'est que c'est sa volonté; ce n'est pas nous qui pouvons agir contre la volonté du Tout-Puissant. »

Alors Diarawary Ouattara (le maire) me souhaita, à son tour, la bienvenue dans la ville.

Ces explications étaient absolument nécessaires, car quelques personnages avaient cherché à ameuter la population contre moi, mais, après une longue délibération, provoquée par les Ouattara, ceux-ci avaient déclaré qu'ils me prenaient absolument sous leur protection. « Il sera toujours temps de l'exécuter, avaient-il

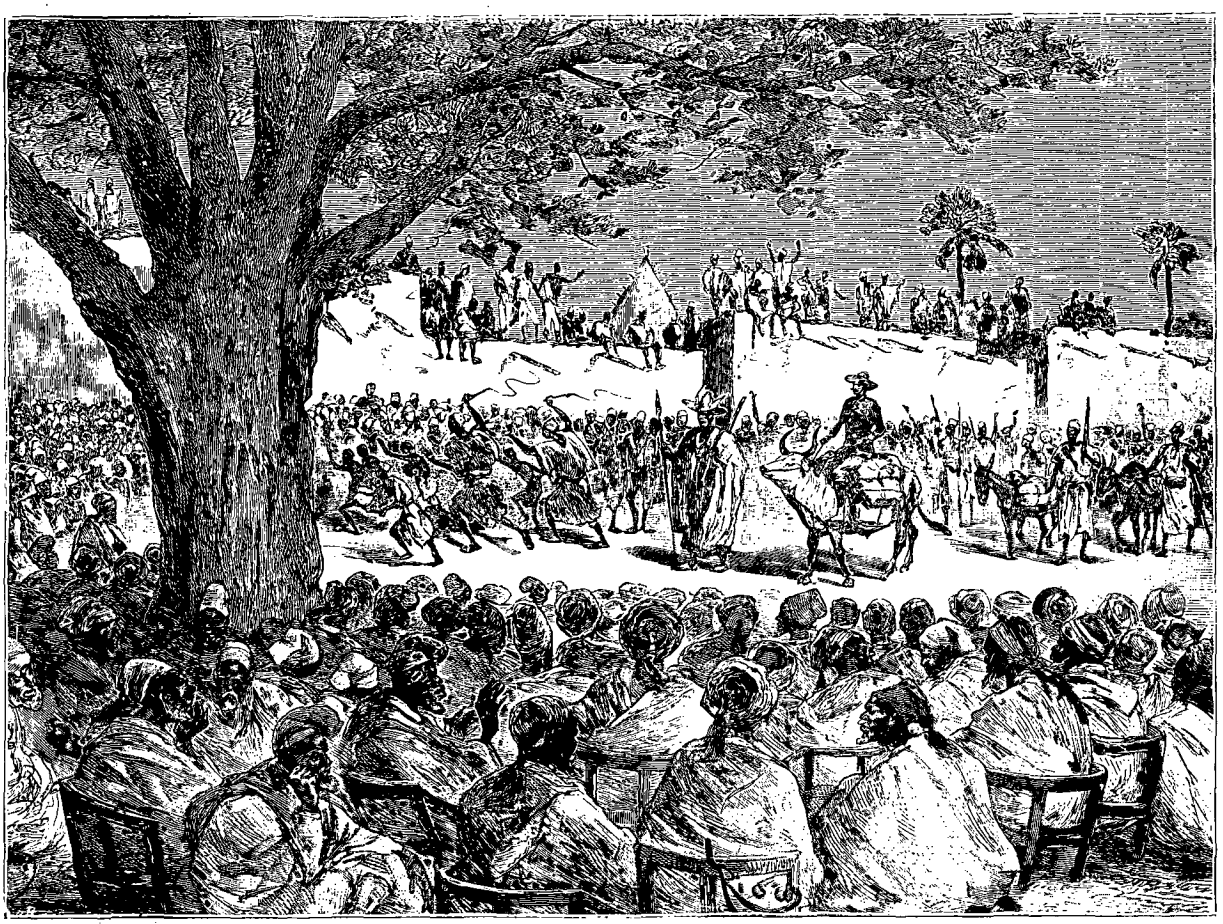
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dit, s'il ne nous donne pas d'explications suffisantes. »

Je reçus pendant les trois premiers jours une quantité de cadeaux, consistant surtout en mil, sorgho, ignames, poulets, viande, etc. Je fis le généreux de mon côté, ce qui ne contribua pas peu à m'assurer la sécurité de mon séjour.

J'avoue franchement qu'à mon entrée dans Kong je n'ai éprouvé aucune de ces émotions qu'ont eues Barth et d'autres voyageurs en apercevant le Niger ou Tombouctou. Cela tient à ce que jamais aucun indigène ne m'en a parlé avec emphase. Kong ou Pon[1] est bien ce que je me représentais; cependant cette ville et ses soi-disant montagnes ont intrigué maintes fois les géographes, et sa position a donné lieu à beaucoup dhypothèses et surtout à de nombreuses ouvertures de compas.

Kong est une ville ouverte, ayant la forme d'un grand rectangle et s'étendant de l'est à l'ouest. Toutes ses habitations sont construites en terre, avec un toit plat. Au centre se trouve la place du marché, qui a environ 500 mètres de longueur sur 200 mètres de largeur; comme les cinq ou six arbres qui s'y trouvent ne donnent pas assez d'ombre, beaucoup de marchands se sont construit des échoppes en paillote, dans lesquelles ils se tiennent les jours de grand marché.



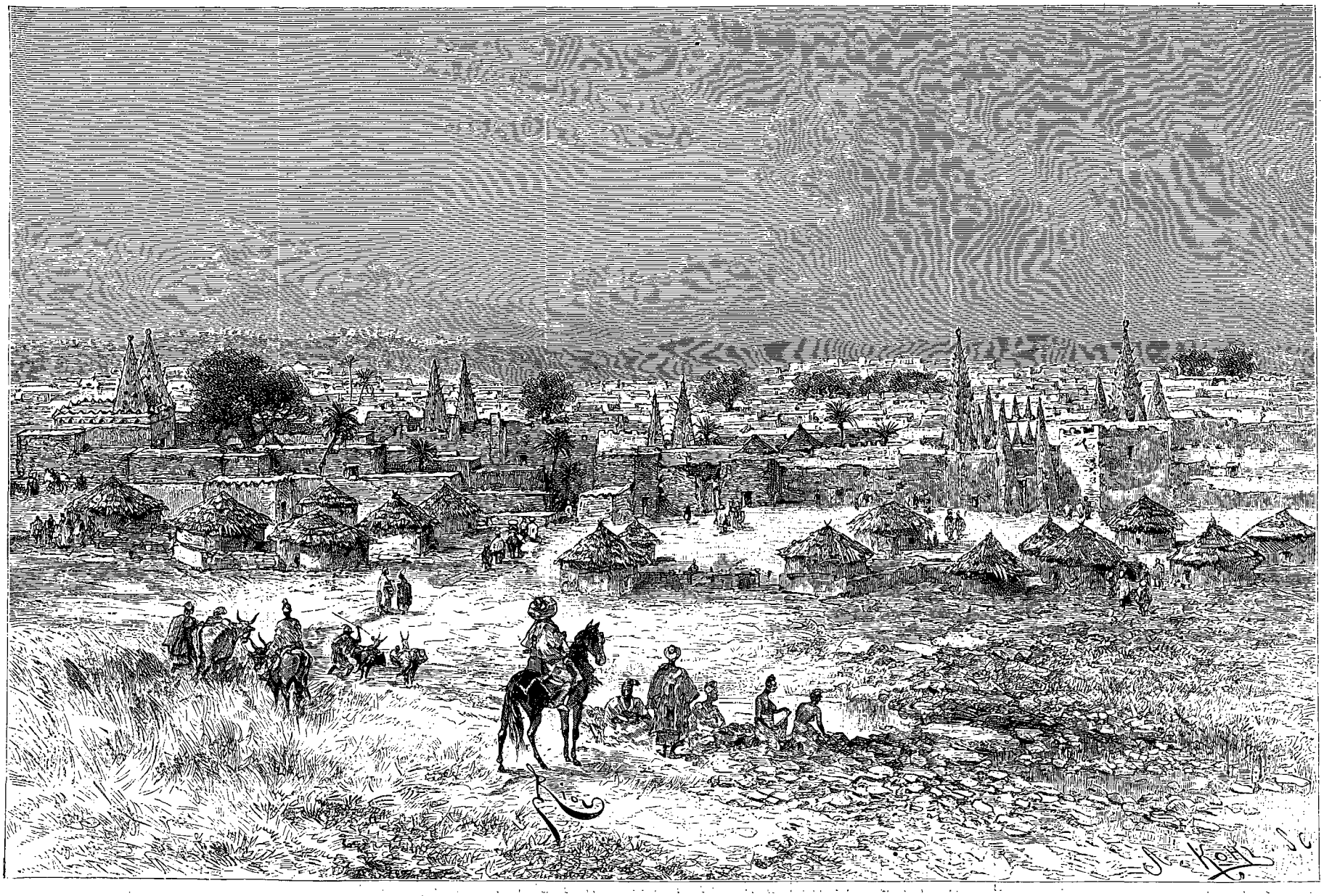
Arrivée à Kong (voy. p. 86). — Dessin de Riou, d'après les croquis et les documents de l'auteur.

La ville est divisée en sept quartiers ou qbaïla. Il y a, en outre, de petits groupes d'habitations séparés du gros de la ville par des jardins; ce sont en quelque sorte des faubourgs. Au nord Kokosou (groupe de villages) fait partie du quartier Sakhara; à l'est Marrabasou (groupe de trois villages) fait partie de la qbaïla Soumakhana.

La ville n'est pas bâtie régulièrement. Les ruelles sont tortueuses et étroites. Sur quelques petites places il y a un ficus, un dattier ou un bombax couronné de nids de cigognes; çà et là on trouve aussi des terrains vagues dont on a extrait de la terre à bâtir. Les moutons, les chèvres et la volaille errent dans les rues, et partout où il y a un petit espace libre on s'en est emparé pour y construire des cages de tisserands. Dans le quartier de Daoura et à Marrabasou, sur les petites places et dans les carrefours, on voit 150 fosses à indigo qui répandent une très forte odeur. Ces fosses sont des puits ronds de 1 m. 80 à 2 mètres de profondeur sur 1 m. 20 de diamètre. Les parois en sont rendues imperméables par un enduit de ciment ou de

1. D'après une règle phonétique appliquée dans toutes ces régions, le *g* devant *a* ou *o* se dit *b*, et le *k* se prononce *p*. Ainsi Kong se dit Pon. Pour bien le prononcer il faut brusquement ouvrir la bouche. L'étymologie de Kong semble être « tête » (capitale) en mandé-dioula; en soso Kong veut dire « bien habité ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une vue de Kong. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pouzzolane fabriqué à l'aide de terre calcinée. Entre la ville et les faubourgs il y a des jardins où l'on cultive du mil, du maïs ou du tabac. Aucune habitation ne mérite une description particulière.

Il y a cinq mosquées à Kong. L'une, commune à toute la ville, se trouve sur la place du marché; on la désigne sous le nom de *Misiriba* (grande mosquée).

Ces mosquées ont deux minarets et sont en tout semblables à celle que j'ai décrite à Lokhognilé. La principale, seule, a des dimensions beaucoup plus grandes : elle mesure de 20 à 25 mètres de côté. Devant sa face sud s'élève une pyramide en terre de 2 mètres de hauteur; j'ai supposé d'abord que c'était la tombe d'un marabout vénéré, mais tout le monde m'a affirmé que non, que ce monument ne signifiait rien.

Les trois qbaïla qui n'ont pas de mosquées ou minarets ont chacune une grande case où se font les prières et dans laquelle ont lieu les réunions des marabouts lettrés; on les nomme ici *bourou*. Marrabasou et Kokosou ont chacun un bourou seulement.

J'évalue la population de Kong à 15 000 habitants Dioula Mandé et leurs captifs. On n'y parle que le mandé, qui est, à peu de chose près, analogue au dialecte de ma grammaire bambara; comme différence sensible le *a-kha* auxiliaire, qui régit beaucoup de verbes, se dit *a-ka* à Kong.

Presque toute la population est musulmane et se divise en trois classes : les musulmans lettrés, qui constituent la classe éclairée et dirigeante; les musulmans non lettrés, mais stricts observateurs des préceptes du Coran; les musulmans qui boivent du dolo.

Tous les musulmans sont très tolérants : aucun d'eux n'est assez fanatique pour ne pas prêter une marmite ou une calebasse à un infidèle, comme cela a lieu dans quelques contrées habitées par des Foulbé musulmans. Ils savent également qu'il y a trois religions principales, qu'ils nomment *Mouça Sila*, *Insa Sila*, *Mohammadou Sila*[1]. Ils m'ont souvent interrogé sur les analogies qu'offrent entre elles ces trois religions, mais aucun d'eux n'a été assez sot pour me dire que la religion musulmane est la meilleure; plusieurs d'entre eux m'ont affirmé qu'ils les considéraient toutes les trois comme identiques parce qu'elles mènent à un même Dieu; toutes les trois renfermant des gens de valeur, il n'existerait, d'après eux, aucune raison de proclamer l'une meilleure que l'autre.

Beaucoup de ces Dioula vivent dans l'aisance. Leurs captifs peuplent quelques konkosou, d'où ils reçoivent leurs approvisionnements. A côté de ces ressources, leurs enfants, accompagnés de deux ou trois captifs, font un ou deux voyages par an, soit du Gottogo et Bobodioulasou à Djenné, soit dans d'autres régions. Le Dioulé qui ne voyage plus s'occupe lui-même un peu, soit en achetant tous les ans aux gens du Dafina qui viennent ici un ou deux poulains ou pouliches, qu'il élève et met en vente à l'âge de deux ou trois ans, chez Pégué, Samory ou Tiéba. Il gagne ainsi deux ou trois captifs par an. D'autres Dioula emploient, à Kong même, une partie de leurs captifs au tissage ou à la teinture. Les filles de l'âge de six ou sept ans vendent et colportent dans la ville des kolas, du miel, des *ntokho*[1], des sucreries faites avec le miel, des *bakhadara*[2], des bananes, des papayes, etc., et, à l'instar de nos marchands ambulants de Paris, elles crient pour annoncer leurs marchandises.

Il y a aussi des bouchers. Leurs troupeaux ne sont pas dans la ville même, mais à Marrabasou, Kokosou ou dans les faubourgs. Presque tous les jours on peut se procurer de la viande fraîche à des prix raisonnables.

Les femmes des petits marchands, qui sont forcées de passer au loin une partie de l'année, vivent, pendant l'absence de leur mari, en vendant des niomies, des kolas, etc. Les malheureux vont chercher du bois dans la contrée et viennent le vendre au marché.

Des barbiers ambulants rasent dans les rues, les carrefours, et font des tournées dans les habitations. Comme en France, ils s'en rapportent souvent à la générosité du client, qui leur paye 10 ou 20 cauris pour s'être fait martyriser la figure pendant un quart d'heure; l'opération terminée, on a même la friction par-dessus le marché : dans une bouteille ayant renfermé du gin, se trouve un mélange d'eau et d'huile de palme, dont le client a la faculté de s'enduire le crâne et les joues.

Quelques vieux musulmans lettrés pratiquent la médecine, cautérisent et soignent les plaies occasionnées par la filaire de Médine.

Les amusements du soir, les divertissements de la jeunesse ne consistent pas en danses, comme dans les autres régions que j'ai visitées. Jeunes gens d'un côté, jeunes filles de l'autre chantent des chœurs qui ne manquent pas d'harmonie; tantôt ils se forment en procession et font lentement le tour de la place principale de la qbaïla, tantôt ils se rendent tout en chantant dans d'autres quartiers. J'ai écouté quelques-uns de ces airs avec plaisir, malheureusement l'accompagnement au tam-tam et à la clochette double laisse à désirer.

Le lendemain d'un enterrement de quelque personne de marque, les écoliers (*karamokhodinn*) parcourent la ville en chantant. Ils s'accompagnent eux-mêmes à l'aide de clochettes doubles et de calebasses en forme de gourdes, recouvertes de drap rouge, renfermant des graines. Ces calebasses sont agitées en mesure pendant le chant, et ce bruit ne choque pas trop l'oreille.

Le soir des jours de grand marché, les écoliers, deux par deux, vont à leurs quartiers respectifs chanter une prière dans les cours des maisons. Dès qu'ils se présentent, on entend partout crier : *Karamokhodinn, na* (écolier, viens), et de leur donner deux cauris, afin de s'en débarrasser. C'est en quelque sorte un impôt pour l'instruction publique. En rentrant, ils remettent tout le produit de la quête à l'instituteur,

1. Chemin de Moïse, chemin de Jésus, chemin de Mahomet.

1. Sorte d'arachide.
2. Petits pains d'épice faits avec du mil, du miel, des piments.

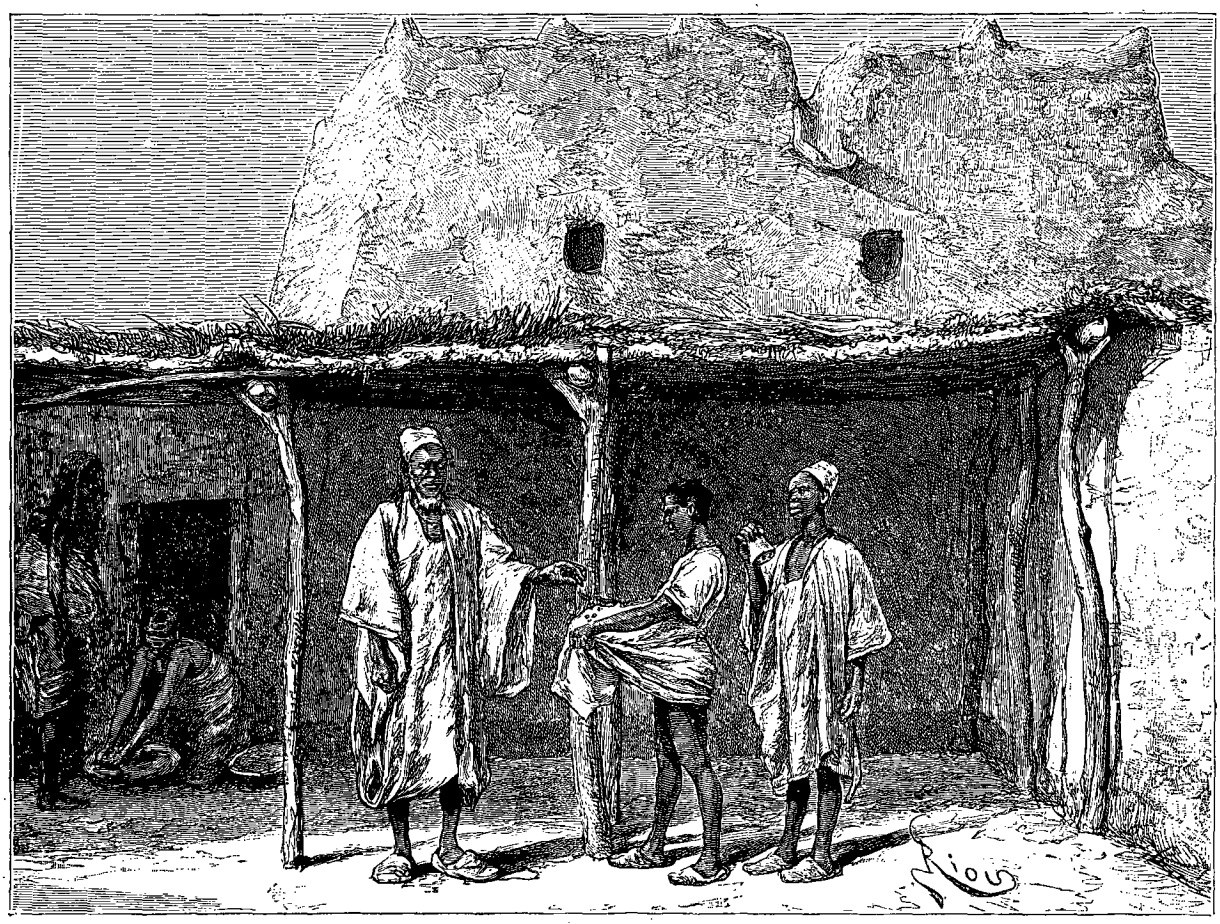
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui se fait payer ainsi l'encre, le papier et sa peine.

La police est confiée aux *dou*. A partir de dix heures du soir, ils circulent dans les rues, font taire les conversations bruyantes à l'intérieur des habitations et s'emparent de tous ceux qui se promènent sans motif plausible. Les gens arrêtés sont conduits sur la place du marché, et ils n'obtiennent leur liberté le lendemain qu'après avoir payé une amende s'élevant à 400 cauris. Ces policemen portent le nom de *dou*, parce que ce mot signifie « rentre » et que leur fonction est de faire rentrer chacun chez soi. Pour épouvanter le peuple, ils se déguisent le soir et poussent des cris de fauve; d'autres fois ils se servent de cornes, dont ils tirent des sons étranges.

A Kong, personne ne circule dans les rues armé d'un fusil ou d'un sabre. Mais j'ai vu très souvent des personnes armées de lances et d'une autre arme, sorte de baïonnette de 60 centimètres de long, ayant un coude au milieu pour s'emboîter sur l'épaule; elle se nomme *sanégué*, « fer en forme de serpent ». Ces deux armes sont plutôt des armes de luxe, car une simple trique vaut mieux pour l'attaque ou la défense.

Le costume national des habitants de Kong consiste, pour les hommes, en une culotte très large sans plis,



Écoliers chantant une prière dans la cour d'une maison. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

tombant à 10 centimètres environ au-dessus de la cheville. Le bas des jambes est toujours orné de quelque broderie en coton rouge ou blanc. La culotte, toujours en cotonnade indigène, est rayée bleu-blanc-rouge, ou bleu-blanc. On peut dire que ces trois couleurs sont les couleurs nationales de Kong. Le *doroké*, ou surtout, est long. La poche et le tour du col sont en général ornés d'une broderie dite *lomas*; cette broderie est en coton blanc ou rouge ou blanc, ou encore en soie: on la nomme alors *hanniki-lomas*. Par-dessus le doroké, ou jeté négligemment sur les épaules, se porte le burnous, appelé ici *bouroumousso*. Il est confectionné soit en *kassa* (laine provenant de Djenné), soit en forte cotonnade blanche ou bleue fabriquée à Kong. La bordure est en franges de couleurs différentes, ainsi que les ornements du capuchon. Quelques burnous sont teints en jaune à l'aide de *souaran* (safran). Les gens aisés portent la chéchia de tirailleur ou encore le bonnet en velours; mais la coiffure que l'on voit le plus fréquemment est le bonnet napolitain en cotonnade rouge, fabriqué dans le pays; il remplace le bonnet à deux pointes dit *bammada*, « gueule de caïman », porté dans le Pomporo et le Follona. Les jours de fête, cette coiffure est complétée par un turban blanc ou bleu. Tout le monde sans exception est chaussé soit de bottes jaunes, soit de babouches ou sandales confectionnées ici.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'ai vu quelques chaises en palmier *ban*, mais le siège favori est la natte dite *débé*, en fibres de *ban*, et mieux encore le *kassa*, en laine blanche du Macina, qui est étendu par terre et sur lequel on place un coussin en cuir rembourré.

Le Mandé Dioula de cette région est un grand gaillard du type de nos Ouolof de Saint-Louis, mais le port de la chéchia, de la barbe, de la moustache ou du fer-à-cheval lui donne un air de vieux soldat d'Afrique. On croirait voir de nos vétérans.

Le costume de la femme se compose d'une pièce d'étoffe enroulée autour des reins (le pagne) et tombant jusque sous le cou-de-pied. Sa hauteur est de douze, treize ou quatorze bandes de 10 centimètres ou 1 m. 20, 1 m. 30, 1 m. 40; sa largeur est invariablement fixée à 1 m. 75. Les pagnes les plus estimés sont les *ponguisé* et *kébéguisé* à dessins rouge et blanc, avec filets jaune et bleu, ou encore le pagne uniformément bleu indigo, qui se termine toujours par une bande rouge dans le bas.

Les épaules sont couvertes d'une pièce d'étoffe blanche ou teinte à l'indigo; ce tissu très léger est fait pour imiter la gaze, mais il ressemble plutôt comme travail à de la toile d'emballage. Les femmes portent aussi de la cotonnade européenne, calicot non écru, teint à l'indigo ici-même.

Les coiffures sont naturellement très variées. La plus répandue consiste en un cimier très aplati et une touffe de cheveux en boule sur le front, qui est toujours ceint d'un *fattara*, bandelette d'étoffe de couleur pour les jeunes filles et noire pour les femmes mariées. Le fattara en soie noire ou coton et soie noire est le comble de l'élégance. Les femmes portent à chaque oreille deux petits rouleaux de corail longs. Les bijoux en or au cou et aux oreilles ne sont pas rares ici : j'ai vu une jeune mariée couverte d'or; elle avait en outre une légère chaînette en filigrane d'argent enroulée autour de la figure et des cheveux. Comme les hommes, les femmes sont toutes chaussées.

C'est dans la matinée qu'elles font les visites; elles sont d'une politesse extrême, saluent toujours avec une révérence, et accompagnent leur salut d'un vœu : « Que Dieu te donne une longue vie! » « Que Dieu te rende à ton village! » etc.

Suivant que la femme est jeune fille, mariée, veuve ou divorcée, elle porte un costume différent. Ainsi les jeunes filles ne portent jamais de voile; elles se promènent généralement le torse nu, simplement couvertes d'un pagne, ou bien se vêtent d'une *coussabe* toute courte, descendant un peu au-dessous de la taille. Les femmes mariées portent toutes le voile, mais sans s'en couvrir la figure; il est simplement placé sur la tête comme une mantille. Quant aux veuves ou femmes divorcées, elles portent une grande coussabe d'homme, ce qui les fait reconnaître tout de suite.

En dehors du kola, article très précieux, dont le véritable habitat est entre 6 et 7 degrés lat. N. pour les régions qui nous occupent, les gens de Kong portent encore quatre autres articles à Djenné pour y acheter du sel et les burnous en laine; ce sont, par ordre d'importance : le tissu rouge et blanc fabriqué en bandes à Kong et cousu en pagnes pour les femmes; le piment rouge (provenance Niélé, le Follona, Léra); le *niamakou*, espèce de poivre renfermé dans des coques de la grosseur de grosses noix et provenant du Djimini, de l'Anno et du Gottogo ou Bondoukou; enfin l'or; la majeure partie de la poudre d'or qui se trouve entre les mains des gens de Kong provient du Lobi, où l'on se la procure en échange de cuivre en barres ou d'esclaves, à bien meilleur compte que dans le Gottogo.

Sur Bobodioulasou on exporte, outre les mêmes articles que sur Djenné, un pagne pour femme, confectionné en mauvais calicot écru (venant de Salaga), puis le voile dont j'ai parlé. Ces deux articles sont surtout échangés à Bobodioulasou contre la ferronnerie, bêches, haches, lances de luxe, marmites en fer battu, etc., venant du pays de Tiéba et fabriqués par les Tousia et les Tourounga, peuples vivant à l'ouest des Komono et des Dokhosié. Dans les environs de Kong il n'y a ni fer ni forgerons.

Tous ces articles en fer, plus le beurre de cé venu des Dokhosié et du Lobi, sont portés sur le Djimini et l'Anno (Mango), d'où l'on rapporte beaucoup, en dehors du kola, un grossier tissu blanc rayé de bleu.

Les achats de kolas ou de marchandises de provenance d'Europe à Salaga ou à Bondoukou se font avec des pagnes en bandes bleu et blanc de divers dessins, appelés ici *logué*, et surtout avec une couverture en coton bleu blanc imitant le *dampé* de Ségou, mais bien moins bonne et moins chère, qu'on appelle *siriféba*. Ces deux articles sont exclusivement fabriqués à Kong et par les gens de Kong établis aux environs.

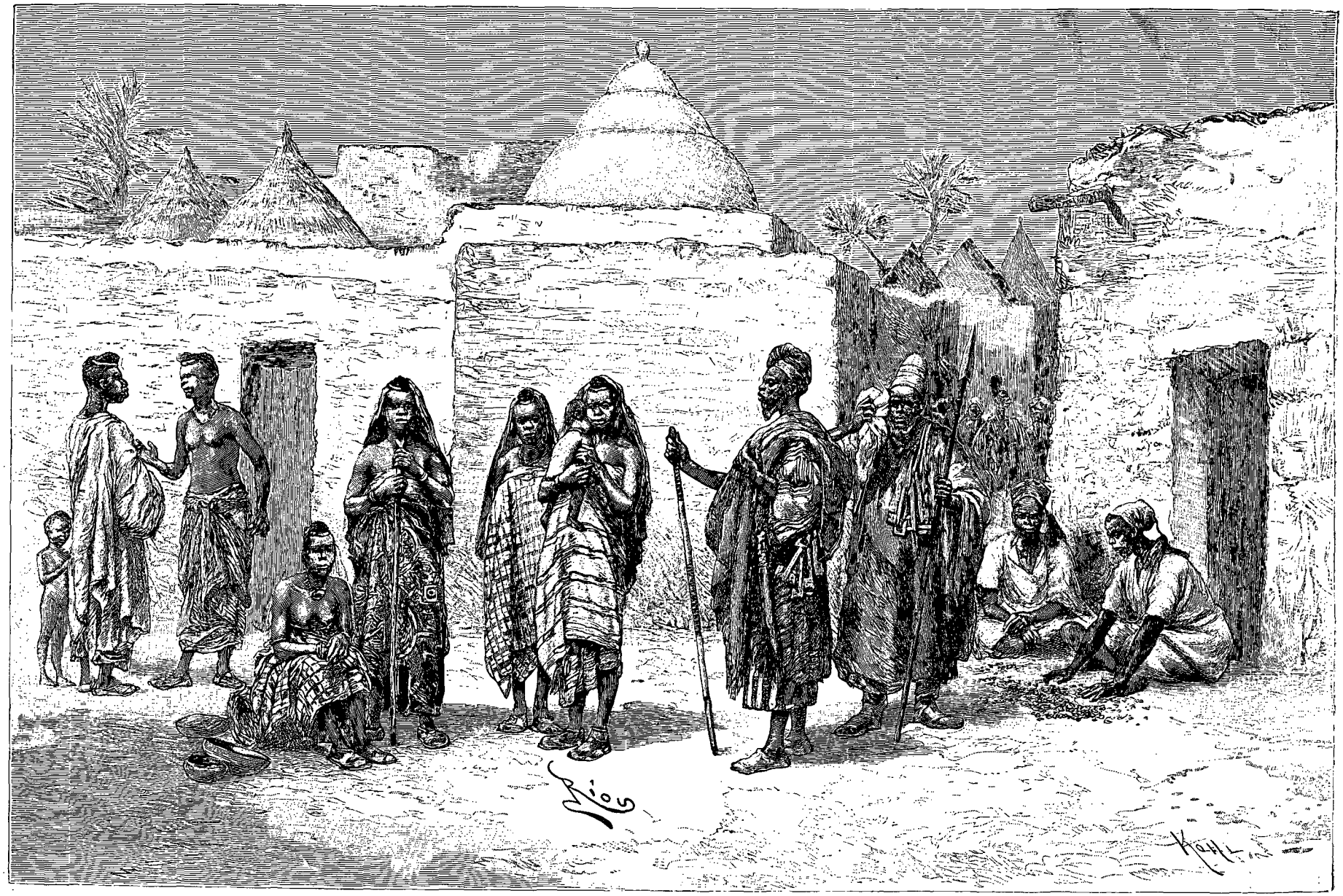
C'est sur la route Salaga, Bouna, Bondoukou, Kong, Bobodioulasou et Djenné que se fait le plus de commerce. L'autre débouché par ordre d'importance s'étend vers les régions belliqueuses de l'ouest : les pays de Pégué et de Tiéba, sur lesquels les gens de Kong dirigent chevaux, fusils, poudre, silex, etc., qu'ils se procurent à Groumania et échangent exclusivement contre des esclaves.

On peut dire que le commerce d'ici est exclusivement entre les mains des gens de Kong. Je l'ai déploré bien des fois, car cet état de choses est un obstacle sérieux pour l'Européen qui voyage. Quand on est forcé de s'informer auprès des gens mêmes du pays, on n'est jamais aussi bien renseigné que par les étrangers, qui ne mettent aucune défiance dans leurs réponses.

Les gens de Kong voyagent beaucoup; on en trouve un peu partout dans la boucle du Niger. Ceux qui ont eu des revers de fortune en route se fixent momentanément dans le pays qu'ils traversent; aussi ne voyagent-ils jamais sans emporter un métier portatif, car tous, sans exception, savent tisser.

Il y a relativement peu d'animaux de bât ici; les transports se font en général sur la tête; si ce mode

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Costumes et types de Kong (voy. p. 91). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de transport est plus pénible, il est bien moins coûteux et presque plus rapide.

Tous les jours on trouve à acheter matin et soir ce qui est nécessaire à la vie, ainsi que le coton et l'indigo; le soir, vers cinq heures, le marché est très animé. A cette heure-là il y a toujours au moins un millier d'acheteurs et de vendeurs sur place.

Quant au marché, qui a lieu tous les cinq jours, c'est une vraie foire. Le côté nord et les échoppes sont appelés *mokholokho* (marché des hommes); c'est là que se vendent les tissus, couvertures, fusils, bonnets, glaces, perles, aiguilles et autres objets de provenance européenne, tels que vaisselle en cuivre, saladiers en faïence, calicot écru, foulards, etc. La partie sud du marché est appelée *moussolokho* (marché des femmes); c'est là qu'on trouve les denrées, le coton, l'indigo, les fruits, le bois, les marchandes de niomies.

On abat tous les jours un ou deux bœufs, et les jours de grand marché plusieurs. Les rognons appartiennent de droit à Diarawary. Certains jours il m'envoyait en cadeau jusqu'à douze rognons.

On ne débite pas de dolo sur le marché. Les visiteurs vont boire dans le quartier de Soumakhana. Là se trouve un groupe de cases où les femmes n'ont d'autre occupation que la préparation et la vente de cette boisson; les jours de grand marché il s'en débite plusieurs hectolitres. Les buveurs sont assis dans les cases et se font servir dans des calebasses plus ou moins grandes; le litre coûte environ 20 à 25 centimes. Ce qu'il y a de bien curieux, c'est que le monopole de la brasserie de dolo appartient à un groupe de fervents musulmans.

Comme il y a une cinquantaine de chevaux dans la ville, je priai mon hôte Karamokho-oulé de vouloir bien me chercher une monture passable à un prix raisonnable. Il me trouva bientôt un cheval de cinq à six ans, qui me coûta 400 000 cauris (environ 800 francs). Son propriétaire venait de Dafina et voulait le vendre contre des captifs à Pégué.

Pour réaliser la somme de cauris nécessaire je vendis un certain nombre de mes marchandises, étoffes, parures, objets divers. L'aisance des habitants est manifeste; on peut vendre des étoffes jusqu'à 10 et 15 francs le mètre. On m'a beaucoup demandé aussi des tapis de Stamboul, le Coran, les autres livres saints, le foulard algérien, soie et or, dit *lagan*, les ombrelles, lunettes, revolvers, bougies, et même des montres, des balances et des mètres. Je puis dire qu'il est possible de vendre ici presque tout ce qu'on veut, à condition de pouvoir en démontrer l'utilité et l'emploi.

Un des désirs des gens de Kong, c'est d'avoir une bonne et courte route vers un comptoir européen plus rapproché que Salaga. Je pus voir que pour diverses raisons ce comptoir ne sera jamais Bammako. Mais si nous leur portons des produits dans le Bondoukou ou à Groumania, dans l'Anno, ils créeront immédiatement une route sûre, en envoyant de leurs gens s'établir dans tous les gîtes d'étapes, et abandonneront Salaga, beaucoup plus éloigné que Bondoukou. Nos marchandises sont plus prisées que celles des Anglais et des Allemands; la qualité inférieure de ces dernières ne les fait accepter qu'à défaut d'autres. Toutes mes marchandises sans exception étaient de fabrication française et elles ont été proclamées par tout le monde de première qualité.

Si nos maisons françaises ont un peu d'énergie, elles créeront des comptoirs à Bondoukou, à Groumania, ou dans les environs, et enlèveront ainsi une bonne partie du commerce à Salaga.

J'espérais beaucoup trouver à Kong un document historique quelconque ou quelque légende sur l'établissement des Mandé Dioula dans la région, et les péripéties qu'ont traversées jadis le pays et les États voisins. Il n'existe malheureusement rien de semblable ici[1].

Voici toutefois ce que j'ai appris : Kong aurait été fondé à la même époque que Djenné (1043-44); ce n'est pas impossible, mais j'en doute fort, car dans aucune histoire arabe il n'est fait mention de l'existence de cette ville, et les premiers voyageurs qui révèlent l'existence de montagnes de Kong et d'un pays portant ce nom sont Mungo-Park et Bowdich. Barth, lui, parle de l'existence d'une ville de Kong.

Avant l'arrivée des Mandé Dioula dans la région, Kong existait déjà, mais était une petite localité sans importance. Les Mandé Dioula n'obtinrent pas des autochtones l'autorisation de s'y fixer, mais ils habitèrent Ténenguéra et un petit village disparu aujourd'hui (à deux ou trois kilomètres de la ville) que l'on nommait Limbala.

Les Mandé sont venus de deux directions différentes, les uns du nord, de la région Ségou-Djenné, les autres de la région Tengréla-Ngokho et surtout des villages situés sur la route du Ouorodougou à Tengréla (de Tengréla à Tombougou).

Leur apparition ne se fit pas en masse et ne peut être comparée à une migration générale; c'est au contraire par petits lots qu'ils sont venus, comme le font les Foulbé. Plus intelligents que les autochtones, très actifs et généralement musulmans, ils ne tardèrent pas à se créer de belles situations dans le pays et à acquérir de l'influence.

Sous le règne de Sékou, grand-père du chef actuel, les Kouroubari avaient réussi à fixer leur résidence dans Kong même, mais ils n'y étaient pas les maîtres. Profitant d'un jour de grand marché, et de connivence avec les Kouroubari, les Ouattara de Ténenguéra, ayant à leur tête Sékou, et comme alliés les Barou et les Daou, s'emparèrent de la ville par un hardi coup de main, massacrèrent les chefs des Falafalla et substituèrent leur pouvoir à celui des autochtones.

L'avènement de Sékou date de la fin du siècle dernier environ. A sa mort, ses douze fils se partagèrent le pouvoir et s'établirent un peu partout, mais surtout sur les grandes routes rayonnant vers Kong. L'un d'eux,

1. Cependant, à mon second séjour, j'ai cru surprendre dans une conversation qu'il existait des registres historiques sur lesquels on transcrivait les événements saillants, registres tenus scrupuleusement à jour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

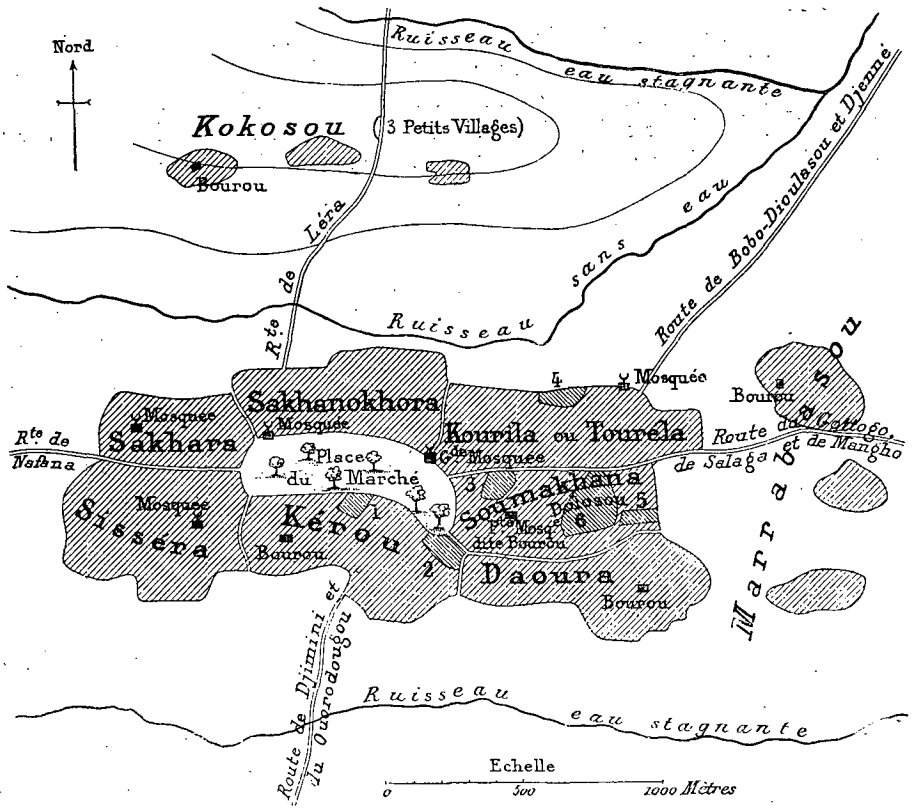
généralement le plus âgé, exerçait le pouvoir suprême.

Depuis une quarantaine d'années, le pouvoir est entre les mains de Karamokho-oulé Ouattara, et sa résidence est Kong.

Diarawary, chef de village, est également un Ouattara, mais pas de la famille des souverains de Kong; c'est un Mandé d'origine veï ou kalo-dioula, comme on les nomme ici.

Karamokho-oulé tire son surnom de *oulé* (rouge) de son teint clair, presque celui d'un Peul pur sang. Il est de taille moyenne, porte un collier de barbe blanche et a une figure tout à fait sympathique; ses traits ne sont pas d'un nègre, ni son intelligence non plus.

Sékou a laissé de nombreux descendants, répartis sur tout le territoire, et qui ont tous un petit commandement, ce qui ne les empêche pas de reconnaître l'autorité absolue de Karamokho-oulé et de la *djemmâa* de Kong, sorte de conseil des anciens dont Karamokho-oulé est le président et le pouvoir exécutif. Il veille à ce que ses parents ne se livrent pas au pillage et n'engagent aucune guerre; aussi peut-on dire que, grâce à cet homme intègre et juste, estimé et aimé de tous, les États de Kong vivent dans la plus parfaite tranquillité.



N° 1. — Habitation de Diarawary Ouattara, chef de Kong.
N° 2. — Habitation de Mokhosia Ouattara, chef des captifs de Karamokho-oulé Ouattara.
N° 3. — Habitation de Karamokho-oulé, mon protecteur, souverain du pays.
N° 4. — Habitation de l'almamy Sitafa, chef religieux de Kong.
N° 5. — Habitation de Fotigué Daou, chez lequel je logeais.
N° 6. — Seul groupe de cases où l'on fabrique du dolo. (*Dolosou* veut dire « village du dolo »).

Croquis à vue de la ville de Kong. — Échelle au 1/20 000.

Les sept qbaïla ont chacune un chef; j'en donne les noms ci-dessous :

Kourila. Chef : Almamy Sitafa Sakhanokho.
Soumakhana. Chef : Karamokho-oulé Ouattara, souverain des États de Kong.
Daoura. Chef : Karamokho Moukhtar Traouré.
Sakhanokhora. Chef : Mfa Sabana Barou.
Kérou. Chef : Diarawary Ouattara, chef de Kong.
Sakhara. Chef : Yaya Konaté.
Sisséra. Chef : Séri Diandé.
A Marrabasou, l'individu le plus influent se nomme Sory Traouré.

Le chef religieux de Kong est l'almamy Sitafa-Sakhanokho; il semble ne jouer aucun rôle politique et a beaucoup moins d'influence que n'en avait son prédécesseur l'almamy Saouty, qui était pour ainsi dire le vrai chef de Kong. Il est en quelque sorte le ministre de l'instruction publique et il a sous son autorité les écoles arabes (au nombre d'une vingtaine). Lui-même fait un cours aux adultes et aux hommes âgés. Karamokho-oulé et tous les anciens, du reste, vont deux ou trois fois par semaine assister à des conférences qu'il donne sur le Coran, l'Évangile et le Pentateuque.

L'instruction est très développée à Kong; il y a peu de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

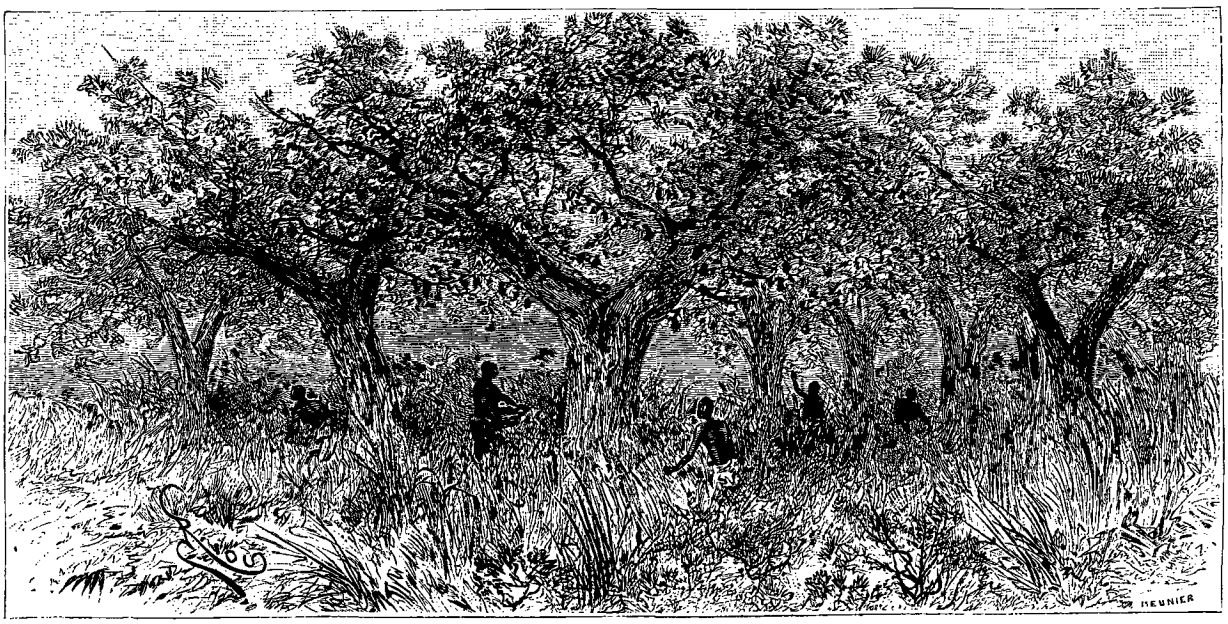
personnes illettrées. L'arabe qu'on y écrit n'est pas ce qu'il y a de plus pur; on est cependant étonné de voir les habitants si instruits, car aucun Arabe n'a jamais pénétré jusqu'à Kong. L'instruction est donnée aux écoliers par des Mandé Dioula qui en ont rapporté les éléments ainsi que quelques manuscrits de la Mecque.

Si les gens de Kong ne font pas la guerre, cela ne les empêche pas de faire des conquêtes; ils y procèdent avec un ordre et une méthode remarquables, en envoyant le trop-plein de la population de la ville s'établir sur toutes les routes qu'ils ont intérêt à tenir.

On voit, par tout ce que j'ai eu l'occasion de dire sur Kong et ses habitants, que les Mandé Dioula constituent une population active, laborieuse et intelligente. J'ajouterai que le fanatisme religieux est absolument exclu de chez eux et que l'esprit de caste a presque disparu. Ainsi on ne voit pas un seul griot chez les Dioula, et tout le monde s'occupe du tissage et de la teinture, tandis que chez les autres peuples que j'ai visités, tout ce qui n'est pas cultivateur et guerrier fait partie d'une caste inférieure et méprisée. C'est à peine si tous les vingt ans on trouve à Kong un pèlerin de la Mecque.

Dès que l'achat de mon cheval et des pagnes fut terminé, je priai Karamokho-oulé de vouloir bien conférer avec moi sur le choix de la route à prendre pour gagner le Mossi. J'optai pour la route Kong-Djenné, qui est très fréquentée et beaucoup plus courte que les autres. Elle passe à Bobo-Dioulasou, et se dirige ensuite vers le nord-est à travers le Dafina sur Waghadougou.

Je me réservais, après avoir visité le Mossi et tou-



Une plantation de kolas (voy. p. 92). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

ché à l'itinéraire de Barth vers le Libtako, de prendre une des autres routes pour retourner à Kong, d'où je pourrais peut-être, comme on me le faisait espérer, gagner facilement la côte.

J'allais quitter la ville dans d'excellentes conditions: mon séjour m'avait été profitable au point de vue des renseignements géographiques; j'avais pu faire une ample moisson d'itinéraires.

Mon départ est fixé au lundi 12 mars, d'accord en cela avec Diarawary et Karamokho-oulé; ils me remettent une lettre de recommandation, sorte de sauf-conduit qui doit me permettre de passer partout et qui assure ma route jusqu'à la limite nord des États de Kong. Le dernier chef qui devra me protéger vers le Mossi est *Kongondinn*, « enfant de la brousse », un des petits-fils de feu Sékou Ouattara. Un de ses hommes qui est en ce moment à Kong doit me rallier en route et me servir de guide.

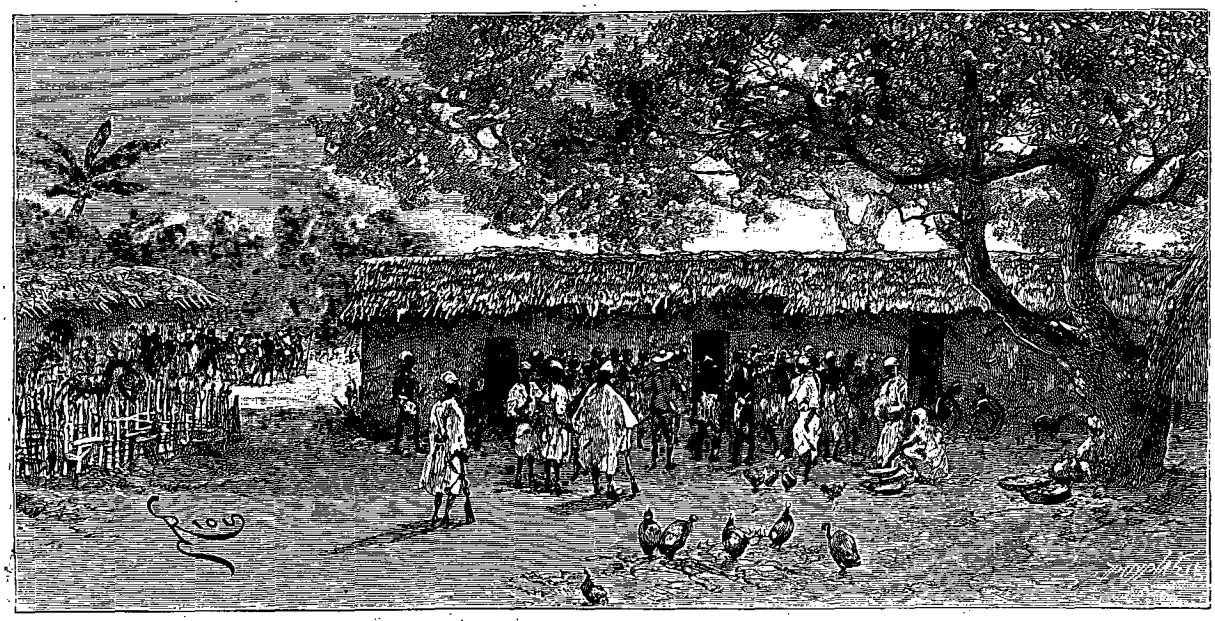
12 mars. — Départ à cinq heures du matin. Karamokho-oulé, son frère, son fils, Mokhosia, des habitants influents, m'accompagnent jusqu'à environ un kilomètre de la ville et me font leurs adieux sous un gros arbre vert, comme il est d'usage ici.

Karamokho-oulé me fait accompagner plus loin par mon hôte Bafotigué et un jeune homme; ils ne doivent me quitter qu'après m'avoir remis entre les mains de Bakary, roi des Komono. Mon convoi, au départ, comprend, outre ces deux guides, 8 hommes, 10 ânes porteurs de marchandises et bagages et 1 cheval.

G. Binger.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grandes cases des Komono (voy. p. 98). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER[1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII

Départ de Kong. — Flore des Komono. — Troisième traversée du Comoé. — Séjour dans la capitale des Komono. — Départ d'un courrier pour la France. — Comment les noirs de Kong connaissent le général Faidherbe. — En route pour le pays des Dokhosié. — Coutumes des Komono. — Arrivée chez les Dokhosié. — Hostilité de Sidardougou. — Accueil d'El Hadj Moussa. — Arrivée chez les Tiéfo. — Vie accidentée des marchands. — Ascension de la montagne de Dioulasou. — Superstition des habitants. — Le vin de palme et les cultures. — Arrivée à Dasoulami.

La route de Djenné jusqu'au fleuve de Diongara, branche principale du Comoé, est parallèle à celle que j'ai suivie pour venir; elle se trouve à quelques kilomètres seulement plus dans l'est.

La région que l'on traverse est en général plus boisée que toute la rive gauche du Bagoé. Il y a aussi beaucoup de gibier, surtout des biches et des petites antilopes. Les cultures ne comportent qu'une variété de mil, le *sanio*, petit mil en épis qui se récolte en décembre et janvier, et une variété de sorgho, le *bimbiri*, gros mil rouge et blanc, qui se récolte en novembre. La base de l'alimentation est le *kou* (igname), dans ses diverses variétés. On ne cultive presque pas d'arachides, juste ce qu'il faut pour préparer quelques sauces de temps en temps. On rencontre les mêmes essences d'arbres que dans le Soudan français. J'ai cependant constaté que le gommier est très abondant et de plusieurs variétés.

Les deux indigènes de Kong qui m'accompagnaient m'ont de suite demandé si nous achetions de la gomme, se promettant, quand il y aura un chemin sûr vers la côte, d'en faire transporter des charges par leurs captifs.

En quittant Kong, le terrain se relève sensiblement vers l'est, et l'horizon est borné par plusieurs rangées de collines boisées, derrière lesquelles on voit, après quatre jours de marche, émerger le sommet et les flancs d'une montagne dénudée dont j'évalue l'altitude à 1800 mètres. Cette montagne n'a pas de nom particulier, on l'appelle Komono-konkili (montagne des Komono).

Le granit est toujours abondant ici, mais on trouve aussi, parsemées dans toutes les terres végétales, des paillettes de mica de 25 à 30 centimètres carrés de surface qui brillent d'un vif éclat au soleil.

Aucun des villages où je fis étape ne mérite une description particulière; ce sont presque tous des *konkosou* (village de culture) de 25 à 100 habitants; il n'y a que Nasian et Farakorosou qui soient des villages un peu peuplés (environ 500 habitants). Jusqu'au fleuve les habitants sont des Mandé-Dioula. Passé le

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

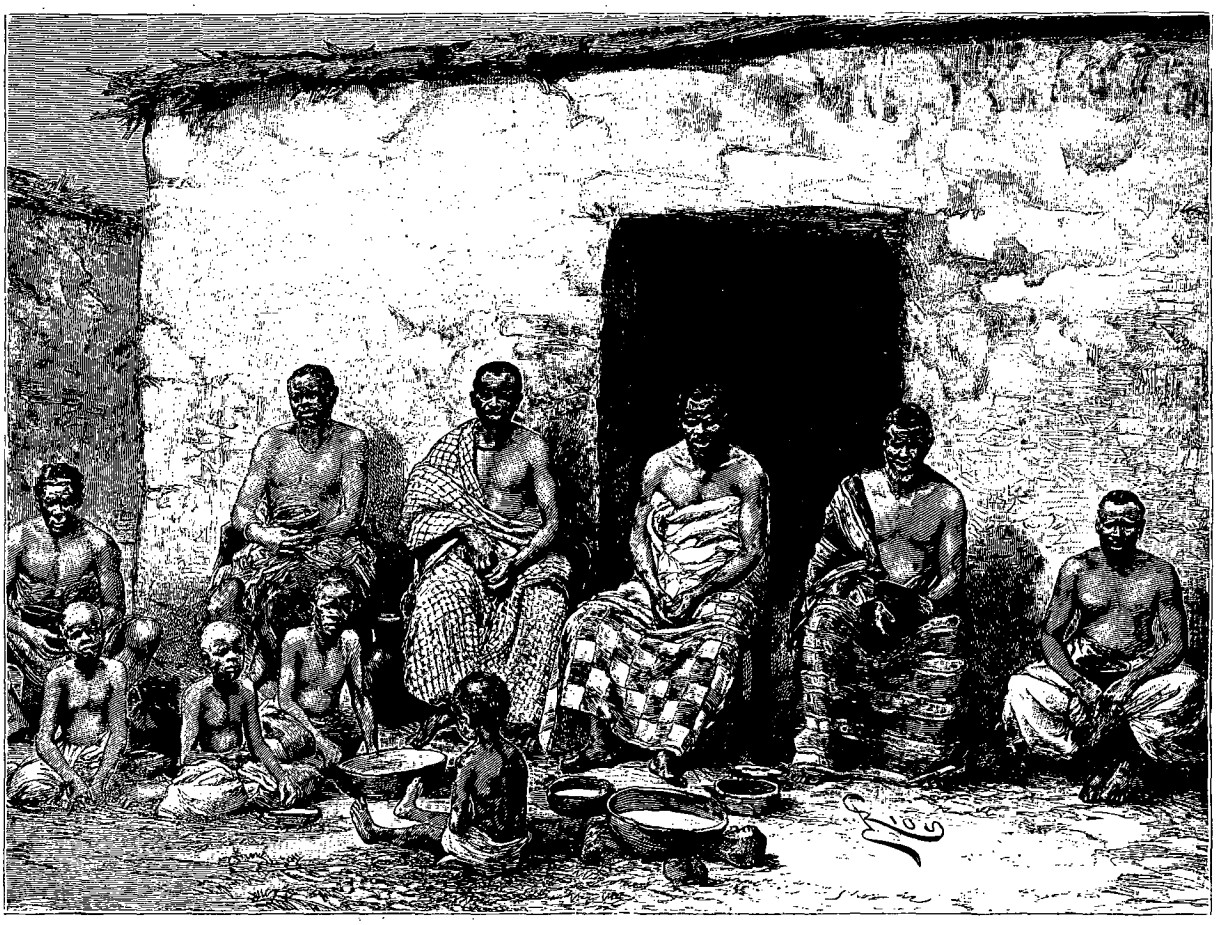
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fleuve, on entre dans le pays des Komono; les cases rondes font place à de grandes cases rectangulaires pareilles à celles des Dokhosié. Les vêtements décents des Mandé sont remplacés par le *bila*, et bien souvent par rien du tout chez les personnes de tout âge et des deux sexes.

Je traversai le fleuve pour la troisième fois entre Yakasi et Kémokhodianirikoro. Le gué est très mauvais; il est oblique : après avoir traversé un chenal de 1 mètre de profondeur, on fait un grand détour pour gagner un banc d'alluvions à quelques centaines de mètres en aval. Les berges sont profondément érodées, surtout celle de la rive gauche, qui est à pic et actuellement à plus de 20 mètres au-dessus du niveau du fleuve. En aval du gué, il existe un bief très long et très profond, dans lequel je me suis amusé à tirer sur des caïmans, afin de donner une idée de la portée de nos armes aux gens qui nous accompagnent.

Le Comoé me paraît navigable pour les pirogues pendant toute l'année, mais les indigènes ne l'utilisent nulle part : les villages riverains ne possèdent chacun qu'une ou deux pirogues, destinées à faire les passages, mais trop mal construites pour effectuer de longs trajets.

Samedi 17 mars. — A mon arrivée à Niambouanbo,



La famille royale de Niambouanbo. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Bakary, chef des Komono, me fait installer une case relativement propre et m'envoie deux paniers de mil et une chèvre; de mon côté, je lui fais cadeau d'une pièce d'étoffe et d'un pistolet, ce qui le comble de joie; mais là se bornent nos relations. Ce souverain, comme Pégué, a peur que la vue d'un Européen ne lui cause malheur; je ne communique avec lui que par son griot.

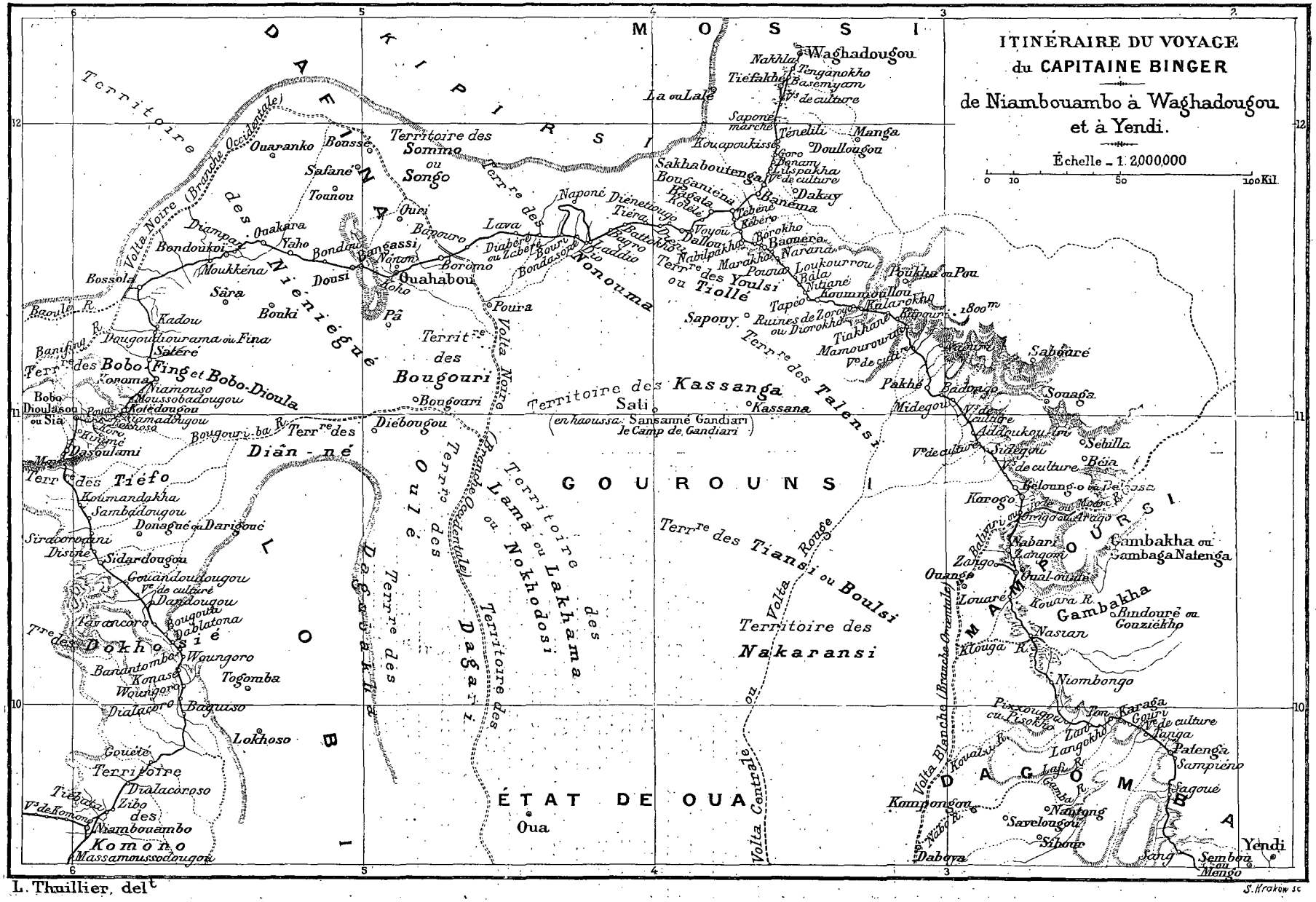
Niambouanbo est situé un peu à l'ouest de la route de Djenné. C'est ici que je dois attendre, pour continuer ma route, un captif de Kongondinn, que m'a promis Karamokho-oulé.

La plus grande préoccupation des habitants du village est de s'enivrer; dans la matinée ils sont encore abrutis par les libations de la veille, et à partir de midi tout le monde est ivre; cette race, qui n'occupe plus qu'une quarantaine de villages, est appelée à disparaître sous peu; les enfants s'enivrent à la mamelle, et les vieux vivent dans un état d'abrutissement complet; je n'ai pas vu une seule face, un seul regard, ayant une expression intelligente.

Lundi 19 mars. — Avec l'autorisation de Karamokho-oulé, j'ai expédié ce matin mes deux hommes en courrier vers Bammako [1]. Ils sont porteurs d'un pli

1. Ces deux hommes sont arrivés à Bammako quatre mois et demi après leur départ de Niambouanbo. Ils ont fait la route sans armes; les plis qu'ils portaient leur ont servi de sauf-conduit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L. Thuillier, del^t

S. Hrakow sc

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour le commandant supérieur du Soudan français et de lettres destinées à ma famille. Karamokho-oulé a voulu envoyer de sa main le salut au général Faidherbe, dont le nom a pénétré jusqu'ici. A Kong on n'ignore pas que c'est lui qui a abattu la puissance d'El-Hadj Omar à Médine.

Dimanche 25. — Après une courte étape, j'arrive à Tiébata, village habité par des Komono et deux ou trois familles de Mandé Dioula. Je suis bien accueilli dans ce village; le soir même on m'envoie un guide pour me permettre de me mettre en route le lendemain de bonne heure.

Lundi 26. — A 2 kilomètres de Tiébata, nous traversons un petit village appelé Zibo, situé dans un endroit charmant, plein de verdure. Partout de beaux *finsan* au feuillage touffu m'invitent à me reposer; et dire que la veille j'avais eu tant de mal à trouver un campement convenable et que j'ai été forcé de camper au milieu de tombes mal fermées et creusées à la hâte comme pendant une épidémie!

Les Komono enterrent leurs morts à l'extérieur du village, tandis que les Mandé Dioula, comme tous les Malinké, creusent les tombes dans le village même et quelquefois dans la case du défunt, comme je l'ai vu faire chez les Sissé.

Je fais étape à Dialacorosou, petit village exclusivement habité par des Komono.

Mardi 27. — Cette route de Djenné, pour être assez fréquentée et établie depuis fort longtemps, n'en est pas moins tracée d'une façon peu logique; c'est la première fois que je vois une route indigène faire tant de circuits inutiles et rendre ainsi les étapes longues et fatigantes. Nous n'entrons à Gouété que vers dix heures, par une chaleur atroce. Gouété est aussi appelé Goté. Il n'a qu'une vingtaine de cases, habitées par deux familles de Komono. Quoique accompagné par un homme de Dialacorosou, je suis mal reçu et mes hommes ont toutes les peines du monde à se procurer un chaudron; ils sont obligés de moudre et de préparer leur nourriture eux-mêmes, aucune femme du village n'ayant consenti, à aucun prix, à leur faire la cuisine. Le chef me refuse un guide, disant que la route est sûre et qu'il est impossible de s'y égarer.

Mercredi 28. — Après quelques heures de sommeil, je mets mon convoi en route à minuit et demi par un beau clair de lune. Vers quatre heures du matin nous atteignons les bords d'une rivière qui conserve de l'eau toute l'année. Elle a de 5 à 8 mètres de largeur et sert de limite entre le territoire des Komono et celui des Dokhosié. Des marchands étaient campés sur les deux rives, où ils avaient passé la nuit. Rien n'est pittoresque comme le campement d'une caravane dans la brousse, vu au petit jour : tandis que les hommes, couchés sur des nattes et enroulés dans leurs couvertures, sommeillent encore sous de grands arbres, autour des feux à moitié morts que ravivent les enfants plus frileux, les femmes empilent calebasses sur calebasses et sont occupées au *doni-siri* (arrimage des charges). Quand tout est prêt, les hommes font religieusement leur salam et mettent ensuite tout leur monde en route au son de quelques notes tirées de la traditionnelle flûte ou de la clochette.

Trois heures après, on atteint, à quelques centaines de mètres d'un ruisseau, un groupe de cases habitées par une famille de Mandé dont le chef se nomme Bagui. C'est pourquoi ce lieu s'appelle *Baguisou*, cases de Bagui ». Comme il n'y a pas un seul arbre pouvant donner de l'ombre, j'avise une vieille femme qui sans difficulté me donne sa propre case pour me permettre d'y passer les heures chaudes de la journée.

Jeudi 29 à dimanche 1er avril. — En quittant Baguisou, on atteint bientôt un autre petit village, nommé Dialacoro, d'où part un chemin sur le Lobi.

Les jours suivants, je fais étape successivement à Banatombo, Bougouti et Dandougou. Tous ces villages, ainsi que d'autres que j'ai traversés, sont de création récente et l'on n'y trouve pas d'arbres assez gros pour y camper convenablement.

J'arrive de bonne heure au village nord de Dandougou et suis très étonné d'y trouver deux Mandé qui me disent de me dépêcher de choisir une case et de m'y installer. « Ce village appartient aux *lamokho* (voyageurs, marchands), me disent-ils, ce sont eux qui l'ont construit. Si tu trouves une bonne case et qu'il y ait d'autres gens que des lamokho installés dedans, dis-leur d'en sortir; ils ne feront, du reste, aucune difficulté. » Sans avoir besoin de me livrer à cette extrémité, je pris possession d'une jolie et riante habitation rectangulaire à véranda, proprement blanchie à la cendre, et ne laissant pas passer le moindre rayon de soleil.

Lundi 2 avril. — Un petit village de culture sépare Dandougou de Gandoudougou. Ce dernier village est composé de deux groupes, l'un de formation récente, l'autre plus ancien, dans lequel je fus installé. Les constructions sont enfouies dans le sol, et l'on descend toujours deux ou trois marches pour entrer dans la chambre principale, qui est basse et sombre et ressemble à un souterrain. Là dedans grouillent enfants, poules, chèvres, vieilles femmes préparant les aliments, le tout d'une malpropreté révoltante. Cette chambre basse est elle-même surmontée d'une case constituant le premier étage ou plutôt un rez-de-chaussée élevé. A cause de sa saleté et de la vermine, cette habitation n'est, pour ainsi dire, pas habitable pour un Européen. Les indigènes chassent bien de temps à autre les punaises en allumant plusieurs bottes de paille dans l'intérieur des cases à toit en terre, mais la vermine subsiste toujours. La flamme surchauffe les parois et fait mourir la plupart des punaises, mais celles qui sont nichées un peu profondément dans les murs se trouvent hors d'atteinte et ne meurent pas. Ce procédé est employé à Kong, où tous les soirs, sur le marché, il y a en vente une cinquantaine de grosses bottes de cette paille, qui est appelée *samakourou bing*. « paille à punaises ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Campement d'une caravane dans la brousse. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

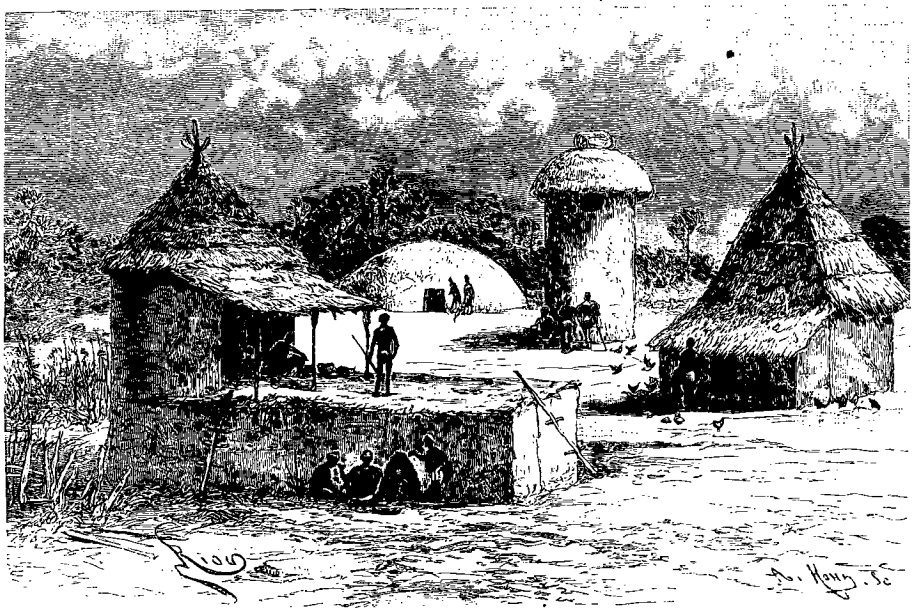
Dans les villages de formation récente, les Dokhosié construisent des cases carrées en terre, recouvertes d'un toit en chaume. La porte, protégée par une véranda, est fermée par une petite natte en bambou. Cette construction est assez confortable, c'est un des types d'habitation des Mandé Dioula, qui y disposent en outre à l'intérieur quelques rayons en terre pouvant supporter de menus objets, et un petit mur en paravent destiné à cacher le lit.

Dans le village où je me trouve, il y a plusieurs grands cônes en terre ornés de plumes. Ces cônes sont destinés à protéger les habitants contre les esprits malfaisants. Les magasins à mil sont recouverts d'un toit sphérique en terre surmonté d'une grosse pierre plate, qui doit empêcher le vent de les décoiffer.

Mardi 3 avril. — Ce matin, après le départ de tous les lamokho, le chef du village est venu me voir et m'annoncer que Karamokho-koutoubou, que j'avais fait prévenir de mon passage, lui avait envoyé quelqu'un dans la nuit pour lui dire qu'il se rendrait directement à Sidardougou sans passer ici, et qu'il était inutile de l'attendre : je n'avais donc qu'à me mettre en route. Comme il était encore relativement de bonne heure, je fis partir mon monde tout de suite.

En prenant congé de mon hôtesse je remarquai que, chaque fois qu'elle voulait me parler, quelqu'un lui coupait brusquement la parole. Cet incident, l'étrange hésitation que mettait Karamokho-koutoubou à me recevoir, et la rencontre de deux indigènes qui se détournèrent du chemin pour ne pas avoir à me saluer, éveillèrent ma défiance; il me sembla que je courais quelque danger et je pris, séance tenante, des précautions pour éviter toute surprise.

J'appris bientôt par mes éclaireurs qu'un groupe



Intérieur d'un village de Dokhosié. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

d'une centaine d'hommes m'attendait sur la droite du chemin; je fis arrêter mon convoi, mais au bout d'une demi-heure on vint m'avertir que ces gens armés avaient rebroussé chemin; je ne crus pas utile de suspendre davantage ma marche et continuai de me diriger sur Sidardougou, où j'arrivai une heure après sans incidents.

Le village, qui est très grand, semblait désert : pas un habitant ne circulait aux environs et je ne trouvai personne à qui demander seulement de l'eau ou acheter des vivres.

Dans la journée une pauvre vieille femme m'apporta deux grandes calebasses d'eau. Je ne vis pas d'autres habitants jusqu'à trois heures et demie, heure à laquelle apparut El-Hadj Moussa, fils de Karamokho-koutoubou. Il s'avançait vers le village, précédé de deux jeunes gens carillonnant sur des clochettes, et d'une vingtaine d'écoliers suivant à la file indienne en chantant un air religieux, dans lequel se répétaient fréquemment les mots *mohammadou*, *mohammady*, etc.

El-Hadj Moussa, qui a accompagné son père à la Mecque, pouvait avoir vingt-cinq à trente ans; il était vêtu très simplement, comme les Mandé Dioula jouissant d'un peu d'aisance, et cherchait à se donner une contenance à l'aide d'une ombrelle à franges d'une dimension ridiculement petite, rapportée d'Égypte (comme celles qu'ont les fillettes de six à sept ans).

Une heure après, par une pluie battante, on me fit prier de me rendre au *bourou* (petite mosquée), où les hommes du village se trouvaient rassemblés. J'y allai tout de suite, et, après m'avoir fait asseoir, le fils du pèlerin commença un petit discours, qu'il débita ou plutôt qu'il récita comme un écolier de huit ans qui répète sa leçon. En voici le résumé :

« Mon père a appris qu'un *nasara* (chrétien) venait le voir. Mon père n'a pas besoin de voir ni d'avoir de

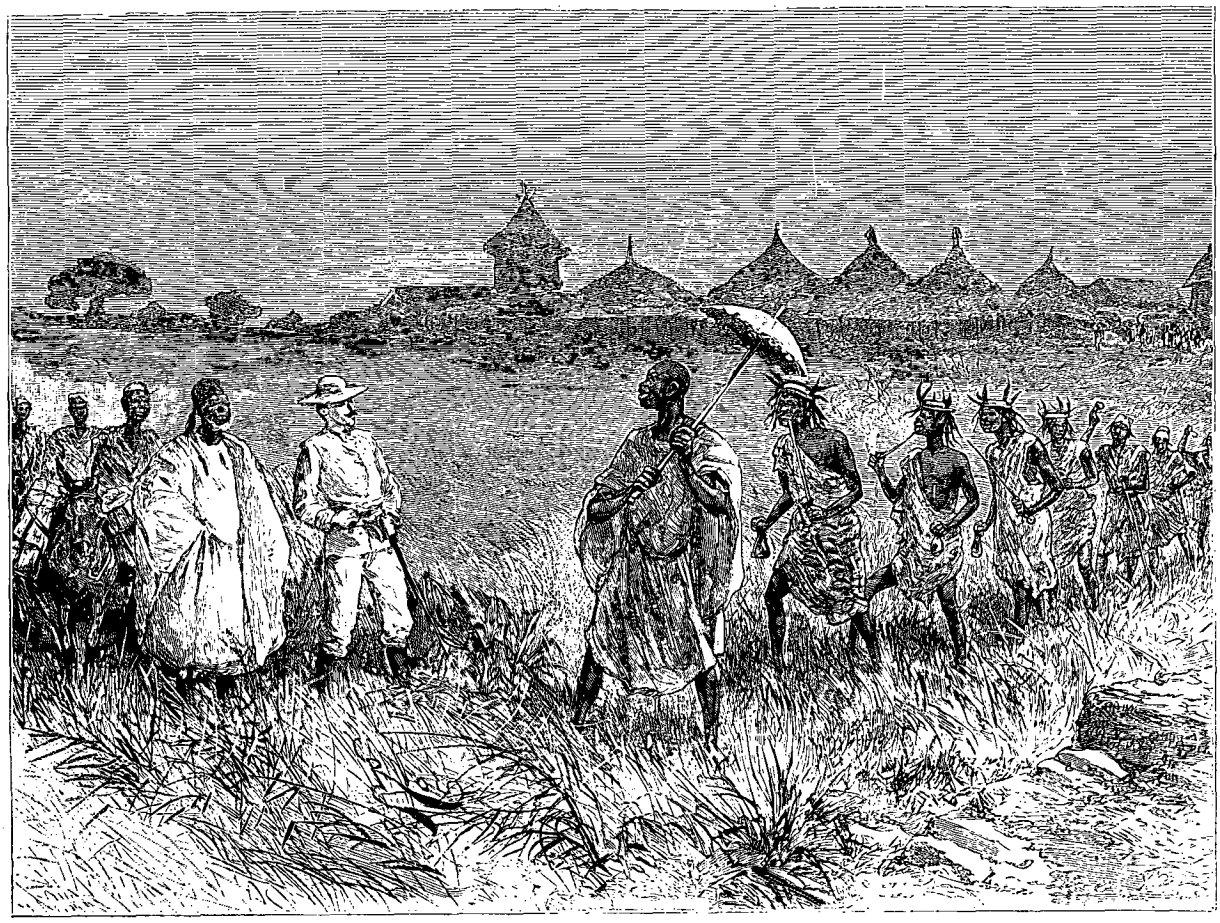
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

relations avec ce blanc-là, car on ne sait pas ce qu'il vient faire dans le pays. Il ne vient pas y chercher du *nafoulou* (des richesses), puisque tous les nasara sont plus riches que nous et que c'est de chez eux que viennent les armes, la poudre, les étoffes, les couteaux, les miroirs, etc. Mon père m'a envoyé pour le remplacer et demander à ce blanc ce qu'il veut. J'attends qu'il parle. »

Cet insipide discours d'un être fat et borné me mit hors de moi; j'eus toutes les peines du monde à conserver mon sang-froid; je réussis cependant à me calmer et à lui faire d'un ton modéré la réponse suivante :

« Quand je suis entré à Kong, j'ai fourni aux chefs toutes les explications sur les motifs qui m'amenaient dans le pays : je n'ai donc pas à les renouveler ici puisque Sidardougou ne commande pas Kong, et que c'est le contraire qui a lieu. Une lettre de recommandation émanant de Diaraway Ouattara et contresignée par Karamokho-oulé, chef de Kong, donne l'ordre à Karamokhokoutoubou de me faire conduire à Kotédougou : c'est tout ce que je viens demander ici. Voici cette lettre, qu'on en prenne connaissance. »

La lecture de ce document et sa traduction prirent un certain temps, après lequel on me pria de me retirer



Arrivée d'El-Hadj Moussa et types de Dokhosié. — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

pour qu'on pût délibérer. Enfin, une heure plus tard, l'insolent El-Hadj Moussa vint me dire que le lendemain matin un homme me conduirait à Dissiné, comme on le demandait à son père.

J'avais encore à subir cette vexation de me voir contraint de partir le lendemain sans l'avoir demandé, car il est d'usage chez ces peuples de n'obtenir son départ qu'après l'avoir officiellement sollicité.

Mercredi 4 avril. — Après une heure de marche, j'arrive à Dissiné, où je me décide à faire étape pour permettre à mes hommes de faire sécher les bagages et leurs effets, car il a plu à torrents pendant toute la nuit.

L'accueil de la population est bien différent de ce qu'il a été à Sidardougou; on m'installe tout de suite dans une case; le chef du village et l'imam viennent me voir et me souhaiter la bienvenue.

Dissiné est le dernier endroit où l'on trouve quelques Dokhosié. Cette région ne me paraît pas habitée depuis bien longtemps, la plupart des villages sont de formation récente et placés en pleine brousse, que l'on commence seulement à défricher.

Le Dokhosié n'a pas les traits rudes; comme le Komono, il a moins l'air d'une brute que son voisin; mais, comme lui, il circule tout nu, n'ayant pour tout vêtement qu'un petit sac en coton dans lequel il ren-

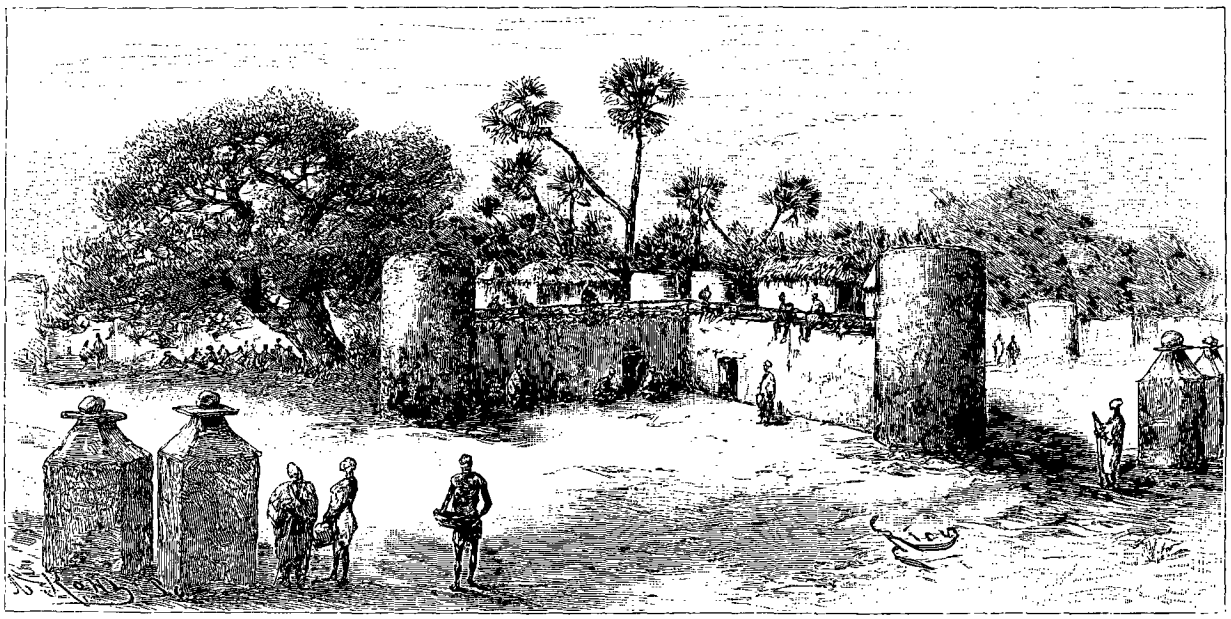
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ferme ce qu'il a à cacher, et par-dessus lequel il porte un bila. Les hommes de la classe aisée se couvrent, le matin ou le soir, d'une méchante couverture en coton, dans laquelle ils se drapent fièrement comme dans un plaid. Ils portent généralement les cheveux très longs, en grosses tresses, et se coiffent soit du bonnet dit *bammada*, soit d'un petit chapeau en paille aussi plat qu'une assiette creuse, dont les bords sont ridiculement petits et ornés de grandes plumes de poules. Les femmes et les jeunes filles sont à peu près nues; comme les Komono, elles ont toutes la tête rasée.

On trouve dans les villages dokhosié un peu de petit mil (*saniò*), rarement du sorgho (*bimbiri*), quelques ignames, des poulets et même quelques bœufs et des chèvres. La véritable industrie de ce peuple est l'apiculture. Dans tous les villages les vieillards sont occupés à confectionner des ruches.

Bien qu'ils soient nus et qu'ils aient toutes les allures d'un peuple encore sauvage, les Dokhosié sont en train de se civiliser. Les hommes sont tous circoncis et s'enivrent moins que les Komono. Comme ces derniers, ils oublient peu à peu leur langue pour adopter le mandé-dioula, qu'ils connaissent déjà tous. Les villages neufs sont en outre très propres, ce qui est certainement un progrès.

Tous les Dokhosié reconnaissent l'autorité des Ouattara, qui les emploient actuellement à réprimer quelques désordres et à châtier quelques villages rebelles du Tagouara. Leur chef de colonne se nomme Sabana Ouattara; il est Mandé Dioula, et réside pour le moment avec les guerriers dokhosié à Dandé (route de Dioula-



Habitations et magasins de mil des Tiéfo (voy. p. 106). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

sou à Djenné). Tous les Dokhosié sont armés de fusils.

Les Komono, les Dokhosié et les Tiéfo appartiennent de leur propre aveu à une seule et même famille ethnographique et linguistique, à laquelle se rattachent encore deux peuplades moins importantes et presque disparues : les Gan-ne, qui habitent au sud du Lobi, et les Dian-ne, qui sont établis au nord de ce même pays, dans le triangle formé par le territoire des Bobofing, le Dafina, le territoire des Bougouri, et le Lobi.

Samedi 7 avril. — Après avoir passé à Sambadougou je suis arrivé à Koumandakha; j'y vois des forgerons pour la première fois depuis mon départ de Kong.

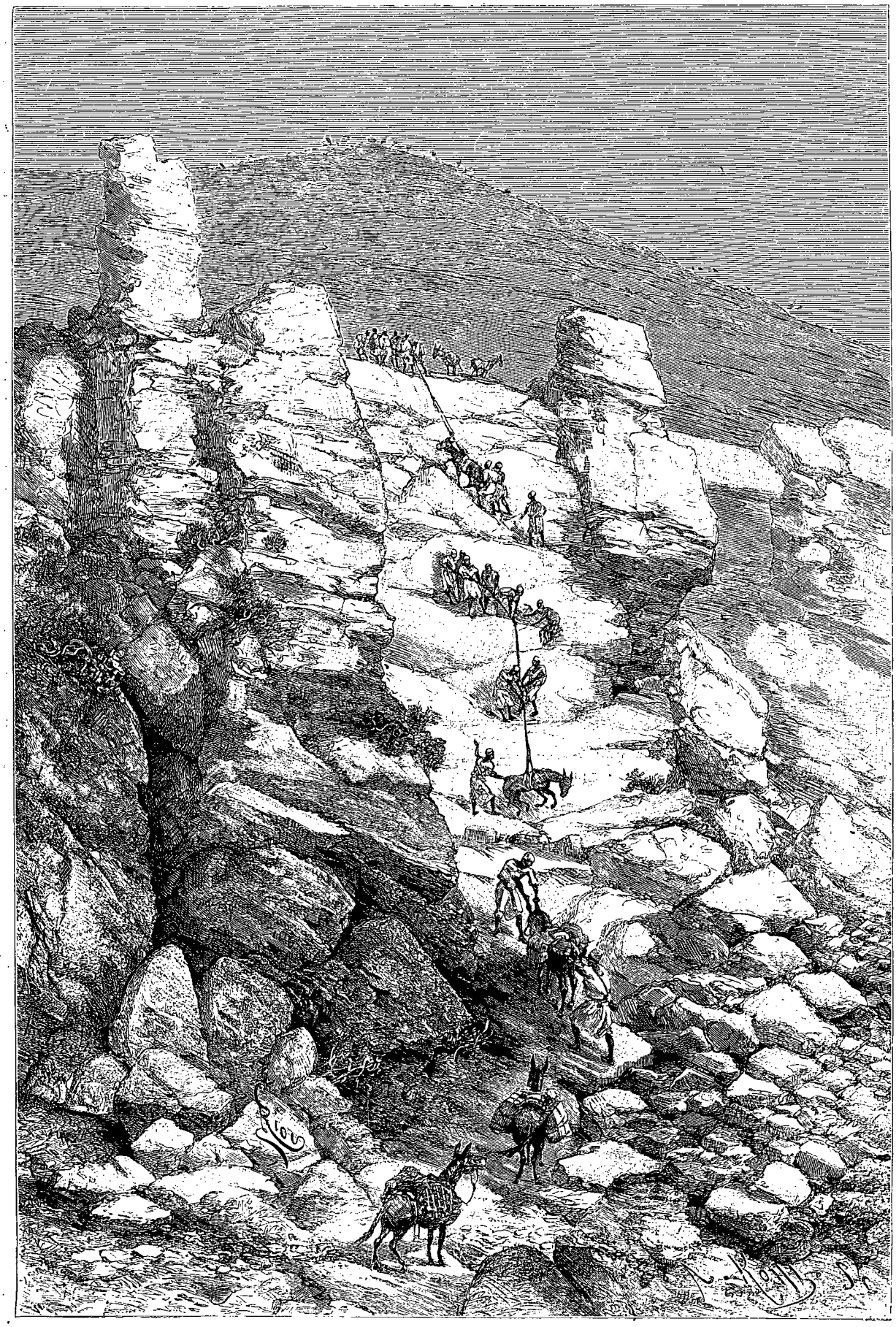
Le pays où je suis est pénible à traverser. La chaleur est étouffante. Le sol, en général formé de granit, est, dans beaucoup d'endroits, dépourvu de végétation; il renvoie la chaleur, c'est une réverbération pénible à supporter, et l'Européen est continuellement en danger d'accès pernicieux. A partir de sept heures du matin, les animaux avancent déjà péniblement, s'arrêtent sous les arbres qui offrent un peu d'ombre, espérant y camper; comme nous, ils souffrent énormément de la chaleur. Dans l'après-midi on goûte difficilement du repos.

Quoique les *sadioumé*[1] soient arrivés, l'hivernage n'est pas encore établi; l'air est saturé d'électricité; on subit les désagréments de l'orage qui approche, mais on n'en a pas le bénéfice; l'eau ne tombe pas encore fréquemment et l'on ne jouit pas de l'abaissement de la température qui suit d'ordinaire la tornade.

Dimanche 8 avril. — Les Tiéfo de Lanfiala et de Ndodougou se sont emparés du sel de quelques Dioula; afin de ne pas être mêlé à ce conflit, je crois prudent de changer mon itinéraire et de prendre un chemin plus à l'est pour me rendre à Dasoulami.

1. Les *sadioumé* sont des échassiers noirs et blancs qui, à l'approche de l'hivernage, viennent nicher sur les gros arbres des villages; on les appelle vulgairement « oiseaux d'hivernage ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aspect des hauteurs à parois verticales au plateau de Dasoulami et de Bobodioulasou (voy. p. 106). — Dessin de Riou, d'après un dessin de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le chemin dont je fais choix est en réalité plus court que celui de Ndodougou, mais l'ascension de la montagne est, paraît-il, très pénible avec les animaux. Comme l'étape est longue et fatigante, je me mets en route à quatre heures du matin en compagnie du fils du chef de Koumandakha. On chemine d'abord sur un plateau ferrugineux, auquel fait suite une large bande de terre végétale cultivée par les gens de Ningabé, petit village qu'on laisse à gauche sans l'apercevoir.

Au petit jour nous avons à quelques kilomètres devant nous une grande ligne bleue : c'est sur ce plateau que se trouvent Dasoulami et Bobodioulasou. A sept heures et demie nous arrivons au pied de ce soulèvement, qui a beaucoup d'analogie avec celui de Solinta (Soudan français), mais il est un peu moins élevé, et l'on peut monter assez haut dans les éboulis sans décharger les animaux.

Comme toutes les hauteurs à parois verticales, celle-ci offre à l'œil complaisant toutes les combinaisons et toutes les figures géométriques imaginables : à droite on croit voir les vestiges d'un château moyen âge, des donjons à demi écroulés; ailleurs des courtines à moitié désagrégées avec une large magistrale qui a victorieusement résisté au temps. C'est entre deux de ces prétendus donjons que monte le sentier. Pendant que mes hommes hissent, avec des cordes, bagages et animaux sur le plateau, je jette un coup d'œil d'ensemble sur la région que je viens de traverser. On jouit, de ces hauteurs, d'une vue splendide.

Cette première ascension terminée, on continue à s'élever en gravissant de larges terrasses de grès stratifiés formant comme un escalier par lequel on s'élève progressivement jusque sur le sommet du plateau. Puis on atteint Mai, joli village tiéfo enfoui dans une belle forêt de rôniers. Cette deuxième ascension nécessite encore le déchargement des animaux. Du pied du soulèvement au sommet, la différence de niveau est de 80 mètres (Mai : altitude 780). Mai offre le vrai type du village tiéfo.

Le logement d'une famille de Tiéfo se compose d'une construction en terre glaise d'une quinzaine de mètres de long sur 8 à 10 mètres de largeur et comporte un rez-de-chaussée et un premier étage. La distribution intérieure varie naturellement selon le caprice du propriétaire, mais le type général est celui dont je donne le croquis et la légende.

Ces constructions permettent aux Tiéfo, qui ne sont pas vêtus, de séjourner dans des endroits offrant des différences de température assez sensibles entre elles, les différentes parties de ces constructions étant plus ou moins exposées au soleil, à la fraîcheur de la nuit ou à la brise.

Mai comporte une dizaine de groupes de deux familles disséminés sur le plateau et séparés entre eux par des rôniers ou des groupes de bombax, de ficus, de finsan. Sous ces arbres sont disposées, en guise de nattes, de larges dalles de grès prises dans la montagne et sur lesquelles les Tiéfo flânent pendant les heures chaudes de la journée. Ce qui donne encore un cachet particulier à Mai, ce sont les magasins à mil, qui ont exactement la forme de flacons de pharmacie.

De Mai on aperçoit les toits en paille de Dasoulami; j'atteins ce dernier village vers onze heures du matin et suis immédiatement installé chez le chef de village, Karamokho-dian Barou.

Il m'assure que d'ici je pourrais gagner sans difficulté Bobodioulasou et Kotédougou, mais que la prudence me commande de séjourner ici quelques jours afin de lui permettre de préparer mon entrée dans ces villages. « Personne n'a vu de blanc dans ce pays, me dit-il; on te craint parce qu'on a peur que tu ne jettes un sort au pays : les blancs sont si intelligents et connaissent tant de choses, que nous en avons peur. »

C'est ridicule, mais absolument vrai : ces gens-là, Dioula et autres, nous considèrent comme des êtres surnaturels : j'ai vu de braves gens avoir tellement peur de ma table qu'ils venaient me prier de manger par terre.

Des musulmans lettrés sont venus à plusieurs reprises me demander si nous vivions dans l'eau comme les poissons; comme j'essayais de leur prouver que non, l'un d'eux me dit brusquement : « Tu n'oses pas l'avouer, mais toi-même, on t'a vu te glisser dans un grand linge plein d'eau et respirer. » J'ai tout de suite pensé à mon tub, qui contient environ 15 à 20 litres d'eau. Je le leur ai fait voir, mais ne les ai pas convaincus.

La flore est ici la même que celle de notre Soudan; le baobab cependant est devenu très rare, il est remplacé par le rônier, dont les indigènes tirent un vin de palme. Les Mandé Dioula nomment cette boisson *mboin*. Ce palmier, de très belle venue en Casamance et même dans le Cayor, est ici beaucoup plus chétif; dès qu'il a 1 mètre de hauteur il est mis en perce; quand il est plus grand, les indigènes enfoncent dans le tronc de solides chevilles en bois pour qu'on puisse atteindre sans fatigue son sommet et y accrocher les *boulines* (calebasses) destinées à récolter le vin.

18 avril. — Arrivé le 8 avril à Dasoulami, j'ai dû, à cause du caractère superstitieux de la population, y prolonger mon séjour jusqu'au 17 du même mois.

Il se tient ici, tous les cinq jours, un marché assez fréquenté; c'est un marché de denrées seulement; on trouve cependant à y acheter des bandes de coton blanc venant du Tagouara; j'y ai vu aussi des boules de tiges d'oignons, sorte de julienne d'oignons qui est apportée de Bouna et vendue aux ménagères pour être mise dans les sauces.

Les gens de Dasoulami font un commerce de transit avec le sel, les kola, la ferronnerie et le koyo ou guisé, mais il est difficile d'apprécier l'importance de ce mouvement commercial; je puis cependant avancer que les cauris sont rares ici et que deux ou trois familles seulement vivent dans une aisance relative. Je reviendrai, du reste, sur le commerce de cette région à propos de Bobodioulasou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est à Dasoulami que j'ai vu pour la première fois des lépreux; il y en avait trois dans le village, on ne semble pas en redouter la contagion. Ces hommes, quoique ayant les extrémités des mains et des pieds rongées, ne mangeaient pas à part et allaient et venaient parmi les autres personnes comme si de rien n'était.

XIV

Entrée à Bobodioulasou. — Description de la ville. — Le marché. — Commerce sur la route. — Importance commerciale de Bobodioulasou. — Difficulté de voyager. — Arrivée à Kotédougou. — Désordre géologique. — Les *dou*. — Apparition des Foulbé. — Choix d'une route vers le Mossi.

Mardi 17 avril. — J'ai quitté Dasoulami accompagné par le frère de Karamokho-dian, qui doit me conduire près de Diongui, sa sœur aînée. Cette femme, qui est la veuve d'un chef, jouit, paraît-il, d'une grande considération dans la région; c'est elle qui doit m'introduire auprès du chef des Bobo.

La route est monotone; on marche d'abord sur un plateau presque dénudé, on coupe quelques oasis de jeunes rôniers et l'on traverse deux ruisseaux à eau courante; vers le nord-ouest le pays se relève assez sensiblement; on aperçoit dans cette direction une double ligne de collines.

En approchant de Bobodioulasou ou Dioulasou, nous laissons à droite un village bobo nommé Kinimé; peu d'instants après, nous passons devant le premier village qui fait partie de Dioulasou, et l'on m'installe sur la rive droite du ruisseau, dans le village des Dioula et des Dafing. A mon arrivée, la veuve Diongi fait les démarches nécessaires pour me présenter au chef de Dioulasou, qui consent à recevoir ma visite; mais, comme je

« L'heureux loustic » (voy. p. 108). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

me dispose à entrer dans son village pour le saluer, des hommes qui se tiennent sur les *argamaces* (toits plats) me crient de m'en aller immédiatement, que le chef refuse de me voir et de me laisser pénétrer dans son village; certains d'entre eux brandissent des fusils et des sabres pour me faire peur. Je n'ai qu'à m'en retourner et à attendre avec patience l'arrivée de l'imam qui doit être de retour jeudi prochain; je le prierai de me faciliter une entrevue avec le chef; peut-être que les efforts de ce saint homme ne resteront pas stériles.

Bobodioulasou est composé de cinq villages séparés par un ruisseau qui n'a qu'un filet d'eau courante et qui prend sa source un peu au delà de Kiminé. Son lit est formé de larges dalles de grès et ses berges sont par endroits profondément encaissées. Il y règne continuellement une grande activité : les femmes y lavent et y puisent l'eau; des bandes d'enfants sont en permanence en train de s'y baigner; les ânes, chevaux, etc., y sont menés à l'abreuvoir, et quantité de canards, de poules, de pintades y prennent leurs ébats. C'est l'eau de ce ruisseau que boit la majorité des habitants, car il n'existe qu'un seul puits, près de Marrabasou (village des Haoussa).

Sur la rive droite sont disposés une série de locaux souterrains dans lesquels on descend par une ouverture ronde de 50 centimètres de diamètre et un tronc d'arbre entaillé en guise d'échelle; des Bobo sont installés au fond de ces tanières et y font de la vannerie.

La population fixe du village peut être de 3 000 à 3 500 habitants, auxquels il faut ajouter 1 000 à 1 500 étrangers du pays de Kong, du Haoussa, du Mossi, du Tagouara, etc., tous gens de passage ou momentanément fixés dans cette localité, mais n'y possédant que leurs marchandises et quelquefois rien du tout.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'ai été frappé du petit nombre de gens de Djenné que l'on rencontre ici. C'est que le commerce avec Djenné est à peu près exclusivement entre les mains des Mossi et des Haoussa. Ces derniers sont très nombreux ici; ils apportent tous du sel sur leurs ânes pour emporter des kolas.

Le marché de Bobodioulasou a lieu tous les cinq jours et la veille du marché de Dasoulami; on y trouve tout ce qui est nécessaire à l'existence, et, en ce sens, il est bien approvisionné. En fait de marchandises européennes, il s'y vend le foulard rouge imprimé, à très bon marché; quelques colliers de corail; des pierres à fusil et quelques verroteries; on y trouve aussi des bandes de coton du Tagouara, des fibres d'ananas écrues, rougies au kola ou teintes à l'indigo, pour broder les vêtements.

Il ne manque pas non plus de barbiers ambulants, ni de pédicures-manicures. Cette dernière profession est exercée par des gamins qui, à l'aide d'une méchante paire de ciseaux, coupent les ongles des pieds et des mains, à raison de 4 cauris par individu. L'opération terminée, le pédicure remet au client les rognures des ongles, que ce dernier a soin d'enterrer dans un petit trou.

Mais la coutume qui m'a paru la plus singulière est la promenade, à travers le marché, d'un morceau de bois de 1 m. 20 de long, entouré de chiffons, sur lesquels sont fixées des plumes de poule, le tout porté par un individu qu'accompagne un joueur de tam-tam, avec de nombreux gamins formant cortège.

Le porteur du gris-gris le pose par terre devant chaque étalage, et puise à l'aide d'une petite calebasse à manche, qui peut contenir un litre environ, dans la calebasse du vendeur, sans que celui-ci proteste. L'heureux loustic s'empare ainsi de tout ce qui lui convient, mil, riz, piments, sel, savon, graisse, etc., et dépose sa récolte dans les grandes calebasses que portent des gamins.

C'est en vain que j'ai demandé aux Mandé ce que cette coutume signifiait: ils m'ont tous répondu qu'elle existait déjà quand ils sont venus se fixer ici; ils ne s'en préoccupent pas autrement. Il est probable que le possesseur du fameux gris-gris les prévient, moyennant une petite gratification, quand il se dispose à faire un tour au marché.

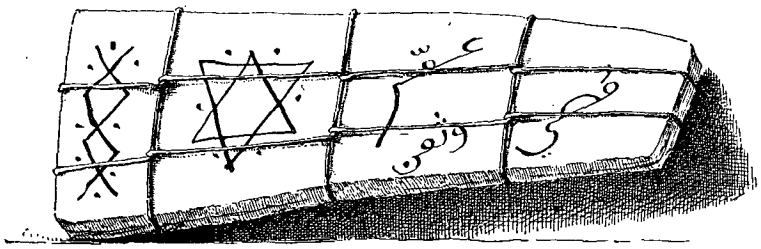
Le commerce de transit a lieu dans les cases; il est, à cause de cela, difficile d'en apprécier l'importance. Ce commerce consiste dans l'échange de sel, ferronnerie, bandes de coton, contre des kola. Ce sont là les principaux articles; il y en a bien d'autres, les mêmes qu'à Kong, mais en moins grande quantité.

Je crois être au-dessous de la vérité en évaluant à 1 200 000 francs la somme des importations vers Kong pendant une année sur cette seule route de Kong à Bobodioulasou.

J'ai trouvé ici deux mots français en usage: le mot *carda*, qui désigne la carde à carder le coton, et le mot *barifiri* (barre de fer), qui désigne la quantité d'or qu'il fallait jadis porter à la côte pour obtenir une barre de fer. Le barifiri pèse 4 *miktal* (environ 17 grammes d'or), et coûte 120 à 150 *sira* de cauris. C'est une façon de parler que de donner ainsi le prix de l'or : « Je n'ai pu en trouver une seule *barifiri*, même en en offrant 150 *sira* », d'où l'on peut inférer que s'il y a un peu d'or ici, il n'y en a pas suffisamment pour le faire entrer en ligne de compte comme objet de commerce.

Contrairement à ce que nous supposions, il existe au Soudan cinq variétés de sel, de provenances bien diverses.

Tout le sel qui est consommé dans cette région jusqu'à Kong et au delà vient, d'après les Haoussa et les gens de Djenné que j'ai interrogés, des mines de sel gemme de Taodini par Tombouctou à Djenné. Ce qui m'a frappé, c'est qu'il est absolument blanc, d'un grain très fin, et qu'écrasé il ressemble à notre sel fin de table. Le sel gemme en barres de provenance de la sebkha d'Idjil vient par l'Adrar et Tichit dans nos possessions du Soudan français; dans l'est, les marchés extrêmes sont Sansanding et le Ségou; il alimente les États de Madané, de Samory, le Ouorodougou et le Follona occidental.



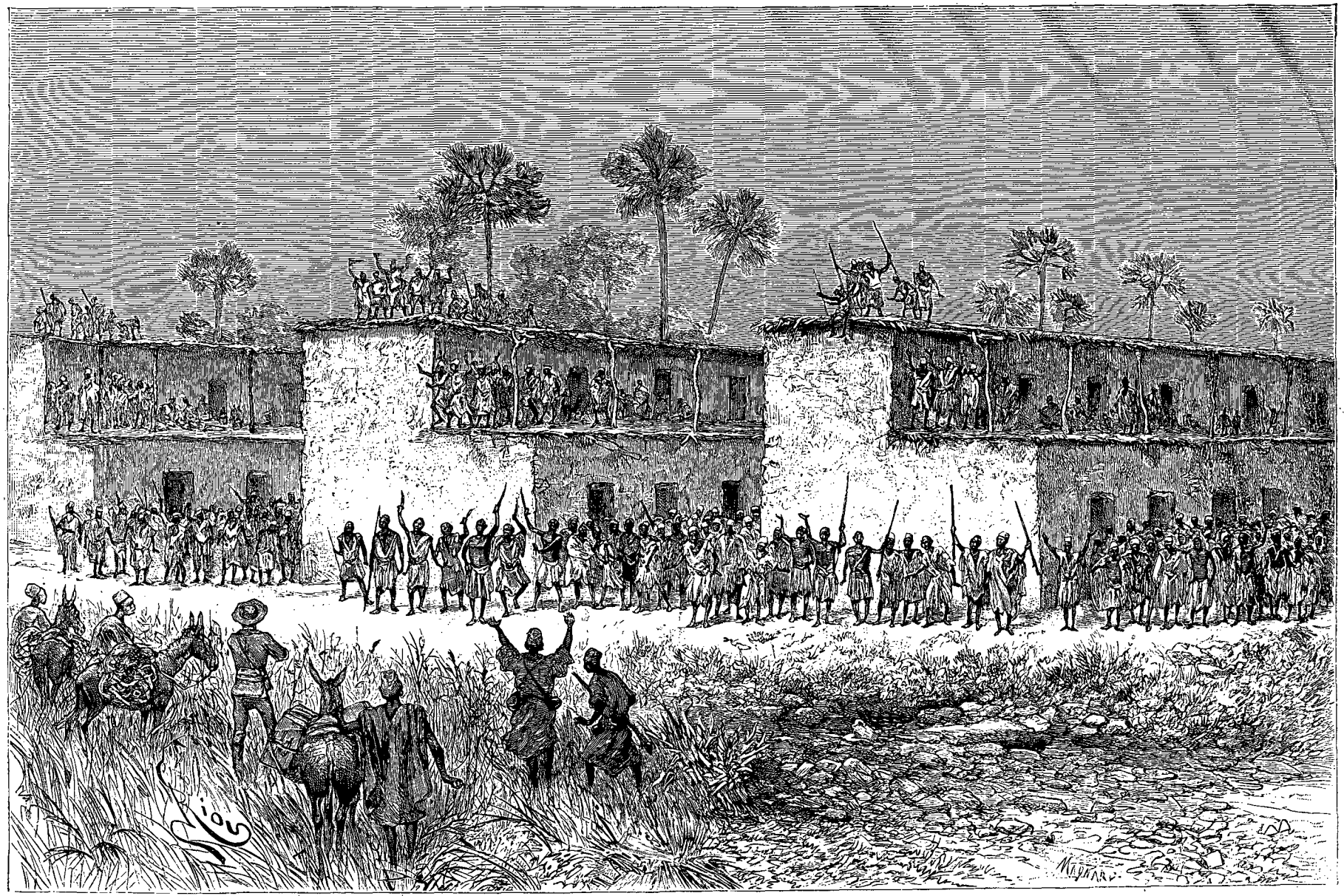
Barre de sel. — Dessin de Lancelot, d'après un croquis de l'auteur.

Les trois autres espèces sont : le sel en poudre de Daboya; le sel marin de la Côte d'Or anglaise qui d'Accra remonte la Volta; enfin, le sel marin fabriqué par les peuples de race agni, habitant la côte entre les lagunes et la mer (environs de Grand-Bassam et d'Assinie).

Dès mon arrivée à Dioulasou, je m'informais de Kongondinn, le chef auquel j'étais adressé de Kong, et envoyais Diawé saluer celui qui le remplace à Kotédougou, car ce Ouattara est absent depuis des années. Il habite un village frontière du Tagouara, pays avec lequel il a maille à partir depuis plus de vingt ans et qui n'est pas encore absolument soumis.

Diawé ne trouva à Kotédougou que Mamorou, connu sous le nom de Morou, un Ouattara, fils de Kankan, parent de Karamokho-oulé, chef de Kong. Morou fit quelques difficultés pour me recevoir, mais quand il eut pris connaissance de mon sauf-conduit, il n'hésita plus: d'après la lettre, c'était bien chez lui que je devais me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Des hommes sur les toits s'opposent à l'entrée du capitaine à Dioulasou (voy. p. 107). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rendre et passer pour aller dans le Mossi. Lorsque Diawé lui demanda pour moi un homme qui me conduisît chez Kongondinn, afin de conférer avec ce chef sur le chemin à suivre, il avoua que ce dernier lui avait ordonné de faire le nécessaire pour que je gagnasse le Mossi, et qu'il ne désirait pas me voir, de peur de mourir en voyant un blanc, etc. Ce refus me contraria beaucoup, d'abord parce qu'il m'enlevait l'occasion de relever les deux rivières qui forment la branche occidentale de la Volta et d'amorcer les routes de Djitamana et de Djenné. Depuis ma sortie de Kong c'était le cinquième chef qui refusait d'entrer en relations avec moi et de me voir.

A Dioulasou j'ai été, plus qu'ailleurs, obsédé par des gens qui me demandaient des médicaments ; s'il y a une sollicitation dont il faut se méfier, c'est bien celle-là.

Qu'un malade auquel on aurait administré un médicament absolument inoffensif, pour se débarrasser de son obséquiosité, vienne à mourir, l'Européen sera sûrement accusé de lui avoir jeté un sort ou d'avoir précipité sa mort.

C'est ainsi que le major Laing, qui soignait une vieille femme, près d'El-Arouan (au nord de Tombouctou), fut accusé par les Bérabich de l'avoir empoisonnée et fut assassiné.

Voici comment je me tirais d'embarras ; cette méthode m'a toujours réussi et me procurait, outre l'avantage de m'éviter des clients, celui de me concilier l'amitié de la plupart des indigènes.

Je répondais invariablement aux solliciteurs :

« C'est vrai, les blancs connaissent beaucoup de médicaments, mais qui sont propres à leur pays. Allah a donné à chaque pays et à chaque peuple les remèdes et les plantes qu'exige le climat. Nos médicaments, qui sont bons pour nous, seraient certainement dangereux pour vous. Pourquoi me demandez-vous cela, à moi qui suis étranger ? Vous avez ici des vieillards à barbe blanche qui voyagent depuis plus de cinquante ans dans la brousse et qui connaissent tout : ce sont eux qu'il faut consulter ; leurs conseils ne vous feront pas défaut ; adressez-vous à eux, Allah vous aidera. »

Les anciens, accroupis autour de moi, et l'auditoire entier ne manquaient jamais de dire en forme de conclusion : « Ce blanc parle bien, et ce qu'il dit est vrai », « *ini-sé* », merci.

L'imam de Dioulasou, lui aussi, venait me demander des remèdes et des préservatifs contre les maladies, la guerre, les revers de fortune. Ce qu'il tenait surtout à savoir, c'était le nom des deux femmes d'Abraham.

« Si tu me les apprends, me disait-il, ma fortune est faite, parce que j'ai rêvé cela la nuit ; j'ai absolument besoin de le savoir, sans quoi je ne réussirai nulle part. » Un autre musulman me prie instamment de lui révéler le nom de la femme de Jacob.

Ces malheureux sont d'une naïveté, d'une crédulité dont rien n'approche. Heureusement qu'ils n'ont pas affaire à une société plus avancée qu'eux, sans quoi ils se feraient joliment exploiter.

Mercredi 25 avril. — Le départ de Bobodioulasou a lieu sans incidents : l'imam et quelques musulmans m'accompagnent jusqu'à la sortie du village.

Après avoir traversé Goua, village bobo, on atteint l'extrémité du plateau Dasoulami-Dioulasou, dont la descente a lieu assez facilement et ne nécessite pas le déchargement des animaux. On chemine ensuite le long de la base de ce soulèvement. Dans la plaine on ne découvre que quelques collines mamelonnées peu élevées, isolées, semées au hasard, et n'ayant l'air de se rattacher à aucun système orographique. Sur une de ces collines est perché un village bobo nommé Koro, au pied duquel passe la route de Bouna.

Partout autour de la base du plateau se trouvent entassés de gros blocs de granit arrondis ; ailleurs ce sont des grès anguleux, disposés et amoncelés d'une façon bizarre : on se croirait presque dans le lit d'un ancien glacier. Il n'en est rien pourtant, car nulle part je n'ai remarqué des traces d'affaissement et des vestiges de moraines. Les couches de grès sont horizontales et disposées régulièrement. Ce désordre géologique est plutôt dû à l'action des eaux, qui, aidées des agents atmosphériques, ont à la longue désagrégé une partie de ce grand plateau.

A Bokhodougou on s'éloigne légèrement du plateau pour s'en rapprocher un peu plus loin. A la sortie de Niamadougou, on franchit le dernier contrefort par un petit col d'où l'on aperçoit Kotédougou.

En approchant du village, je fus frappé de l'animation qui régnait aux abords ; je me demandai ce que cela signifiait, lorsque Diawé, qui sa meilleure vue que moi, me dit : « *Ici, ma lieutenant, jamais des dou qui fini* », ce qui dans son langage veut dire : « Il ne manque pas de *dou* par ici. »

Il y en avait, en effet, partout, autour des cases, sous les arbres, dans les champs, dansant, faisant la roue, marchant sur les mains et courant de temps à autre après les spectateurs. J'avais déjà vu de ces êtres grotesques à Dioulasou, et je vais dire ce que j'en sais.

Les *dou* sont des individus ridiculement déguisés, portant des vêtements sur lesquels on a cousu du *dafou* (chanvre indigène), des fibres et des feuilles de palmier *ban* ; comme coiffure, ils ont un bonnet ou une calotte également en *dafou*, surmontée d'un cimier en bois rougi à l'ocre, ou quelquefois munie d'un bec d'oiseau aussi en bois. Deux trous y sont ménagés pour les yeux.

Ces *dou* sont abreuvés gratuitement de dolo par la population, qui leur fait cortège ; nuit et jour ils circulent dans le village, dans les champs, et rossent d'importance les gamins et quelquefois les grandes personnes, quand ils en rencontrent d'assez naïves pour avoir peur d'eux. Habillés de la sorte, circulant par la grande chaleur et buvant force dolo, on a vu de ces individus, en proie à une ivresse furieuse, assommer des gens à coups de trique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est une coutume des Bobo : à la nuit tombante et au petit jour, les hommes suivent les *dou* en chantant en chœur à pleins poumons un air grave qui n'est pas sans harmonie. Malheureusement ce chant est entrecoupé par des cris de bêtes féroces que pousse ce peuple à demi sauvage.

Cette promenade des *dou* n'a lieu que rarement. Les Mandé, qui ne sont pas observateurs, ne m'ont pas renseigné, mais je crois pouvoir affirmer que c'est surtout à l'entrée de l'hivernage qu'ont lieu ces cérémonies. Pour eux, les processions dans les lougans ont peut-être pour but d'en chasser les esprits malfaisants au moment de la culture, ou bien encore de faire pleuvoir.

Kotédougou était encore il y a une trentaine d'années un village peuplé exclusivement de Bobofing. Quand Kongondinn Ouattara et son frère Pinetié vinrent s'y fixer des environs de Kong (route de Djimini) avec leurs captifs à leur suite, les Mandé suivirent, et peu à peu les immigrants formèrent deux villages. Le groupe total prit alors le nom mandé de Kotédougou.

Les étrangers, qui sont ici les plus anciens et en même temps les moins nombreux, sont les Foulbé[1], représentés par une dizaine de familles, dont quelques-unes

Promenade des *dou*. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

possèdent des captifs ; d'autres moins heureuses n'ont ni captifs ni troupeaux, et celles-là élèvent le bétail pour le compte des Bobo et des Mandé, dont ils sont en quelque sorte les métayers. Cependant aucun d'eux n'est captif, comme je l'ai constaté dans le Follona, à Kong, chez les Komono et les Dokhosié.

Les Foulbé de Kotédougou ne vivent pas dans le village même : ils se sont établis dans des cases en paille très confortables, à quelques centaines de mètres à l'ouest et au sud des villages bobo et mandé. Leurs petitespropriétés sont entourées de haies vives ou de haies artificielles en épines. L'intérieur de leurs demeures est d'une propreté remarquable. Les abords sont dépourvus d'herbe et sablés. Les Foulbé vivent ici sous l'autorité des chefs du pays, mais règlent leurs différends en les soumettant au plus ancien des leurs ; dans certains cas ils en réfèrent à Wouidi, qu'ils considèrent un peu comme leur souverain. Ce chef réside à quinze jours de marche vers le nord, à Barani ou Baréni (route de Dioulasou à Bandiagara).

Les hommes sont uniformément vêtus d'un grand doroké blanc en cotonnade du pays. Moins ample que ceux des noirs musulmans, ce vêtement a beaucoup d'analogie avec la gandoura arabe. Ils ont adopté

1. Pluriel de Peul. Synonymes de Poul : Foulla, Fellata, Foulbé, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme coiffure le bonnet mandé à deux pointes dit *bammada*, également en cotonnade blanche. Ils sont peu métissés et presque blancs. Tous sans exception sont musulmans, mais ivrognes dans toute l'acception du mot. Vers cinq heures du soir il n'est plus possible d'avoir un entretien sérieux avec eux : jeunes gens, adultes et vieillards sont ivres.

En arrivant à Kotédougou, je tombai très gravement malade d'une fièvre bilieuse hématurique. La nouvelle s'en répandit bientôt dans la région, et je reçus à cette occasion des cadeaux en vivres des gens de Dasoulami et de Dioulasou, qui en même temps envoyèrent souvent prendre de mes nouvelles. Si, un peu plus haut, j'ai porté un jugement téméraire sur les gens qui se disaient mes amis, je m'empresse ici de leur rendre justice : quelques-uns d'entre eux m'ont prouvé qu'ils avaient une réelle affection pour moi.

Dès que je me sentis hors de danger, je fis des démarches auprès de Morou pour partir. Ce chef a malheureusement peu d'influence, il est apathique et presque abruti, quoique étant tout jeune. N'étant jamais sorti de Kotédougou, c'est à peine s'il connaissait quelques villages aux environs et le nom de leurs chefs. Il s'adressa tout d'abord aux Foulbé pour me faire conduire par l'un d'eux auprès de Wouidi, à Baréni, en priant ce chef de me faire gagner le Mossi. Aucun de ceux-ci ne voulut s'en charger, donnant pour prétexte la sotte légende de la mort de Tidiani, causée par la visite récente de Caron.

Ce refus ne me contraria pas, au contraire : Baréni

Habitations des Foulbé de Kotédougou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

est loin d'ici et n'est séparé du Fouta que par deux villages du Dafina; de plus Wouidi est parti pour une expédition dans le Djimballa; une fois entré dans ce pays, je n'en serais plus sorti de longtemps.

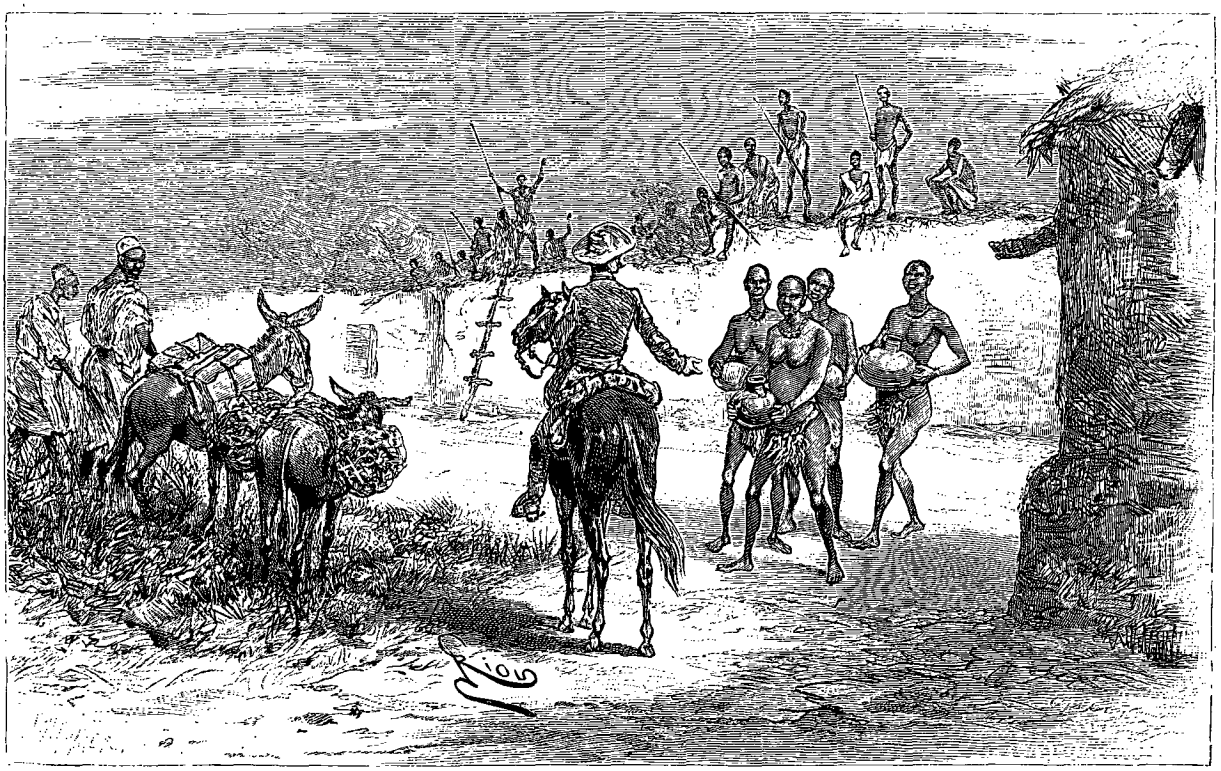
Morou, pressé par moi, se renseigna auprès des Dafina; de mon côté, je m'entourai de renseignements sur la nouvelle région que j'avais à traverser, et il fut décidé qu'on m'adresserait à Doufiné, chef des Bobo Niéniégué de Bondoukoï. Ce chef devait se charger de me faire gagner le Yatenga par le Dafina.

Trois jours avant mon départ, Diawé me présenta un homme originaire de Gadiaga, qui demandait à me parler. Ce malheureux avait été fait captif tout jeune par les gens d'El-Hadj Omar et conduit à Djenné et Bandiagara, où il avait été plus tard rendu à Ahmadou Barou, chef de Gbaïba, à Kong, qui l'avait libéré; il fait de nombreux voyages dans ces régions, mais il n'a jamais réussi à se créer des ressources suffisantes pour regagner son pays. Ce pauvre homme n'était pas vêtu; il me supplia de le prendre à mon service et de lui faire gagner plus tard Bakel. Sur ses instances je me décidai à l'engager, comptant l'utiliser plus tard comme courrier. Il me donna d'utiles renseignements sur ces régions et surtout sur Bandiagara, Djenné et les chemins qui y conduisent. Il me confirma l'exactitude des itinéraires que j'avais réussi à me procurer à Dioulasou et pendant la route.

G. Binger.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« Des femmes m'offrent de l'eau et du dolo ». — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER [1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

Second sauf-conduit. — Arrivée chez Sélélou. — Les Bobo Dioula. — Satéré. — Un jeu bien innocent. — Des Bobo en général et de leurs diverses fractions. — Habitations de transition. — Ils étaient troglodytes il n'y a pas bien longtemps. — Arrivée à Bossola. — Chasse à courre et pêche. — Départ pour Bondoukoï. — Un ami gênant. — Les collines du Niéniégué. — Caravanes. — Quelques mots sur Wouidi. — Arrivée à Yaho. — Difficultés avec les guides. — Bangassi. — Traces de terrains aurifères. — Arrivée à Ouahabou. — La mosquée. — Audience chez Karamokho-Mouktar. — Choix d'une route vers le Mossi. — Réflexions sur les Dafing. — Industrie de la soie. — Quelques mots sur les Niéniégué, les Bobofing et les Bobo Oulé. — Je renvoie un domestique.

Mercredi 9 mai. — Morou m'a apporté hier soir un sauf-conduit écrit au nom de Kongondinn, par lequel il me recommande à Sélélou, chef de Koroma.

Ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je me suis mis en route ce matin; ma santé est revenue, j'ai des ânes bien portants et vigoureux, un cheval qui peut encore me faire un ou deux mois de service, ce qui me permettra d'atteindre le Mossi, où je pourrai m'en procurer un autre.

Après avoir franchi quelques amas de roches granitiques qui se trouvent à la sortie du village, on chemine dans un terrain peu accidenté où l'on voit tour à tour émerger le fer, le grès ou le granit; la population des deux villages Bobofing, Moussobadougou et Niamouso, prévenue de mon arrivée, est perchée sur les toits des cases; les enfants se pressent sur mon passage; toute cette gent nue est avide de voir un Européen; des femmes m'offrent de l'eau et du dolo.

A Koroma, Sélélou, le chef de village, est assis sur une peau de bœuf, à l'ombre d'un gros finsan. En arrivant, il me souhaite la bienvenue et m'installe de suite dans un groupe de cases neuves isolées, au nord du village, chez une famille de Bobo Dioula, venue de Douki, où l'on me fait fort bon accueil.

Séléloû, avec quelques autres familles de Bobo Dioula, ses captifs, un troupeau et quelques chevaux, est venu des environs de Fo et de Dimah (route Dioulasou-Djenné) il y a une vingtaine d'années et s'est fixé à

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Koroma, afin de s'éloigner du voisinage des Tagouara, qui razziaient trop souvent son village; il a des captifs de toute nationalité. A côté de cette population étrangère à la région, il y a les autochtones, les Bobofing, plus trois familles de Foulbé.

Les Bobo Dioula sont en général musulmans, mais non lettrés; ils portent le doroké court du Malinké, teint en jaune-brun à l'aide du *basi* (*râat* en poular), une culotte longue, très collante, tombant jusqu'à la cheville, et le bonnet du Mandé Dioula.

Sélélou gorgea mes hommes de victuailles et refusa de me laisser partir le lendemain, ayant fait mander ses frères aux environs pour me saluer et tuer un bœuf en mon honneur. Il est impossible de décrire quel bonheur ce brave homme avait à posséder un blanc comme hôte. Il me questionna sur mes nom, prénoms, etc., me demandant de les lui inscrire en arabe sur un chiffon de papier. Le surlendemain, je quittais Koroma, accompagné d'un frère de Sélélou et de deux captifs devant me conduire jusqu'à Bossola.

Vendredi 11 mai. — Satéré, où je fais étape, est un grand village de 700 à 800 habitants, dont la majeure partie est Bobo Dioula.

A Satéré aboutissent deux chemins, venant de Bandiagara et Djenné par Bossola. Cette situation donne un peu de mouvement au village; il y passe tous les jours environ une vingtaine d'étrangers, marchant dans un sens ou dans l'autre. Le jour de mon arrivée, des marchands mossi, de Yaho, étaient de passage : avec leur large pantalon à la zouave tombant sur le cou-de-pied et leur immense turban, ils faisaient contraste avec la population bobofing, entièrement nue.

Un marchand mossi. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Quoique accompagné du frère de Sélélou, je fus froidement accueilli. Mon *diatigué* et quelques habitants m'offrirent cependant un peu de mil et des œufs.

Les Bobo Dioula ont un jeu favori : sur une tablette en bois contenant trente-six creux, les deux adversaires posent alternativement, en guise de pions, un haricot rouge ou un blanc. La science de ce jeu consiste, une fois tous les jetons posés, à en aligner trois perpendiculairement à un des côtés de la tablette, ce qui donne le droit de prise, au choix, d'un pion à l'adversaire.

Un des joueurs, me voyant suivre des yeux ce jeu naïf, me proposa une partie, que je lui gagnai, ce qui me fit passer auprès de ces gens simples pour un joueur de première force.

Samedi 12. — Sous la conduite des deux guides que me donne Sélélou, je gagne de bonne heure Kadou, un des derniers villages des Bobofing en allant vers le nord. Il est tout petit, mais bien situé auprès d'un joli ruisseau à eau courante, et il devrait rapidement se développer; malheureusement personne ne vient s'y fixer, ses habitants vivent dans des transes continuelles causées par le voisinage de Sâra, fort village niéniégué situé dans le nord-est et qui est toujours en hostilités avec eux. Il y a là toute une région où la cruauté des habitants est de notoriété publique; personne n'y pénètre, quoique la route directe pour se rendre de Koroma ou Satéré à Ouahabou et dans le Dafina passe par Sâra, Bouki et Pa. Pour éviter cette région, le chemin actuel décrit un grand arc de cercle vers l'ouest et passe à Bossola, Bondoukoï, Ouakara et Yaho.

Pourquoi appelle-t-on les Bobo dont je viens de traverser le pays, *Bobofing*, nom qui veut dire « Bobo noir »? Ce n'est certes pas à cause de la nuance de leur peau, car si l'on peut observer chez eux plus de dix teintes différentes, depuis le rouge-brun sale jusqu'aux couleurs terreuses les plus variées, aucun de ces tons n'approche du noir des Ouolof. On a dû leur donner ce nom de Bobofing tout simplement pour les distinguer des Bobo Dioula, des Bobo Niéniégué, et des Bobo Oulé, absolument comme on distingue, dans tous les pays mandé, les divers cours d'eau par trois désignations invariables : *Ba-fing*, *Ba-oulé*, *Ba-dié*, « rivière noire, rouge ou blanche ».

De même qu'on remarque chez eux toutes les nuances, on voit aussi tous les profils, depuis le nez épaté jusqu'au nez fin, caractéristique du Peul. J'ai cependant constaté que le nez épaté ainsi que les grosses lèvres lippues ne se rencontrent que chez peu d'individus. Ils se mar-

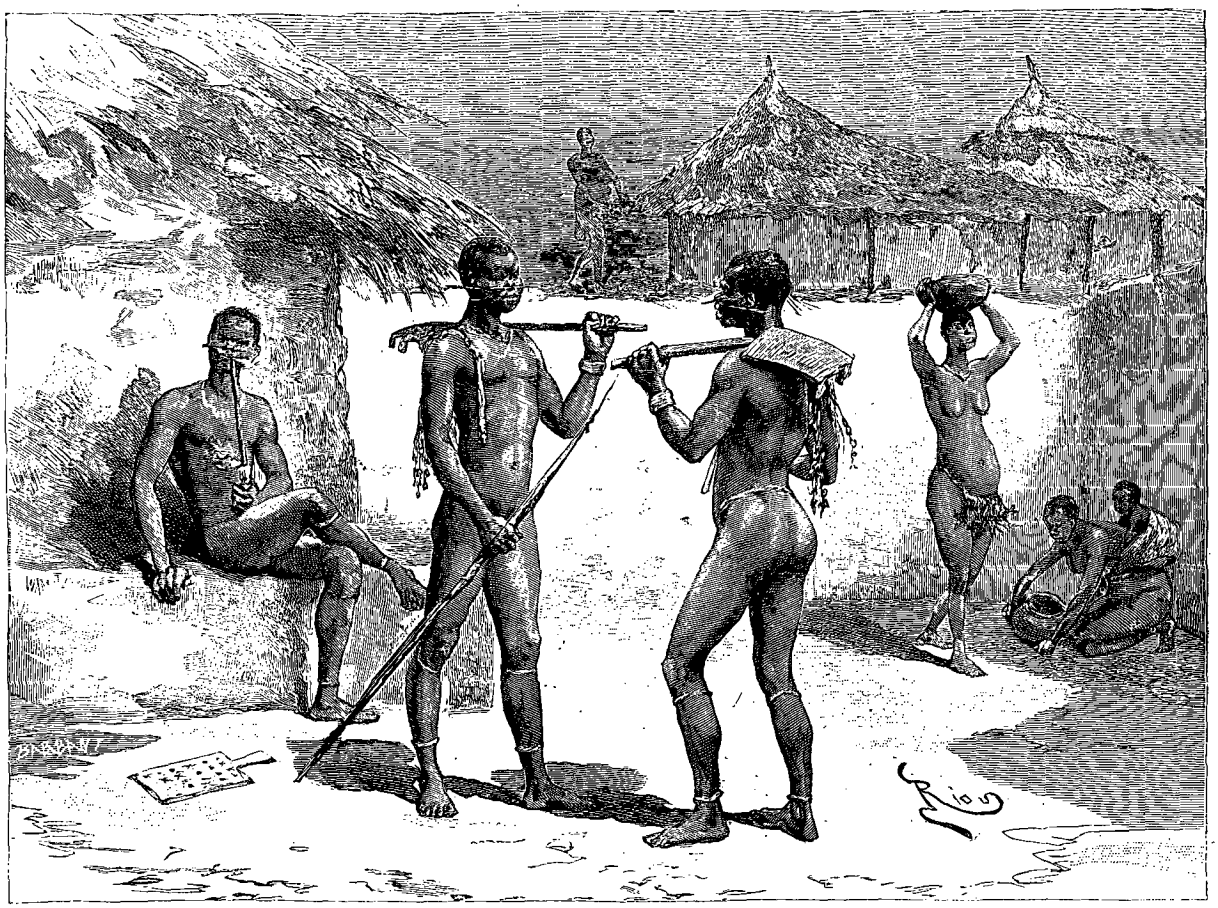
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quent sur les joues de trois très petites entailles parallèles. Tous sont d'une belle taille (1 m. 72 en moyenne).

La plupart de ces gens sont absolument nus, peu d'individus des deux sexes portent le bila. Cette bande d'étoffe n'est employée que par les vieillards; chez les femmes âgées, elle est remplacée par un bouquet de feuilles. A Dioulasou et à Kotédougou, les quelques jeunes gens à qui j'ai vu un bila l'agrémentaient d'une queue en cotonnade noircie se terminant par une houppette. Vu à une certaine distance, cela imite parfaitement une queue de bête.

En dehors de ce bila à queue, porté seulement par quelques élégants, l'accoutrement des Bobofing consiste en un collier à double ou triple rangée de cauris, une paire de jarretières en peau et une feuille de palmier bien enroulée autour de chaque pied un peu au-dessus de la cheville; comme autres bijoux, une ou deux boucles d'oreilles en fer et une flèche en corne traversant le nez. Ces deux ornements sont assez souvent remplacés, les boucles d'oreilles par deux longues épines de porc-épic et la flèche du nez par un simple roseau de 10 à 15 centimètres de longueur.

Les Bobofing portent peu les cheveux en tresse, presque tous ont la tête rasée ou les cheveux courts et les



Hommes et femmes bobofing. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

dents taillées en pointe. Sur l'épaule droite et pendu par devant, ils ont un petit fouet en cuir, auquel sont attachés des gris-gris en peau de singe, échines de poissons, sonnettes en fer, osselets, etc., qui retombent dans le dos. Sur l'épaule gauche est toujours placée une sorte de massue en bois, servant plutôt de tabouret que d'arme.

Comme armes, ils possèdent l'arc, les flèches et une hache. Ils ont comme religion un obscur fétichisme et consultent surtout les kéniélala. La circoncision n'existe pas chez eux. A Niamouso et à Moussobadougou, quelques individus avaient le buste enduit d'ocre rouge mêlé à du beurre de cé. Tous les hommes fument la pipe du modèle que j'ai déjà décrit chez les Dokhosié.

La femme est laide, dans toute l'acception du mot; elle se distingue des autres peuples voisins par la longueur démesurée du buste et par sa lèvre inférieure percée d'un large trou dans lequel est passé un morceau d'albâtre de 3 centimètres de longueur et de la grosseur d'une bougie; celles qui n'ont pas le bonheur de posséder cet ornement portent dans la lèvre un petit rouleau de feuilles.

La femme ne possédant pas le moindre chiffon, elle porte son enfant dans le dos, comme les femmes des Mboin(g), enveloppé d'une natte ou d'une peau nouée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autour de la ceinture et par-dessus les seins à l'aide de quatre fortes lanières en cuir.

Comme usages ou cérémonies, je n'ai vu chez ces Bobo que les *dou*, dont j'ai longuement parlé déjà, et un enterrement. Le cadavre, enroulé dans une natte en branches de palmier, était porté sur la tête par un individu et enterré à l'intérieur du village. Presque tous les habitants suivaient en pleurant et poussant des cris.

Les habitations des Bobofing sont très diverses; à Bobodioulasou, par exemple, elles sont à peu près toutes construites d'après un même type, qui comprend un grand rez-de-chaussée, sur une partie duquel seulement est élevé un premier étage; les habitations sont accolées ensemble et à peu près alignées; elles forment des rues perpendiculaires au ruisseau et l'on peut circuler dans toute la rangée, soit par les argamaces du rez-de-chaussée, soit par celles du premier étage.

A Koroma les cases sont à peu près semblables, mais surmontées d'un petit réduit de 2 m. 50 de longueur sur 1 m. 50 de large, dont la porte s'ouvre face à l'ouest. Quelques-unes n'ont pas de porte; elles renferment alors des gris-gris destinés à préserver les habitants de tous les maux. A Kotédougou et dans d'autres villages que j'ai traversés, l'habitation est plutôt un antre qu'une demeure. La case du rez-de-chaussée n'a bien souvent pas de porte. On monte sur le toit par un morceau de bois ne portant qu'une ou deux entailles, car le rez-de-chaussée est en contre-bas du terrain, on descend par un trou de 50 centimètres de diamètre. Dans ces sortes de cavernes il règne une demi-obscurité, le jour ne pénétrant bien souvent que par en haut. C'est là que se trouvent les provisions, la cuisine, et qu'habitent les femmes, les hommes se réservant le premier. La vermine pullule; il y a là dedans des rats, des punaises, des asticots et jusqu'à des scorpions.

Ces constructions à demi souterraines constituent l'habitation de transition entre le trou et la case. Je ne suis pas éloigné de croire qu'il y a seulement quelques siècles, ces gens-là étaient encore troglodytes; ils n'ont cependant jamais dû habiter les cavernes, car le Soudan n'est pas riche en montagnes et encore moins en grottes. Ils devaient se creuser des trous comme ceux que j'ai vus aux environs de Niélé et à Bobodioulasou. Ces trous ne sont plus habités, les femmes seulement y passent la journée à faire de la vannerie.

Nous pensons que les noirs n'habitent cette région que depuis un nombre de siècles relativement court. Il y a une vingtaine de siècles, cette partie de l'Afrique devait être à peine peuplée et les habitants excessivement disséminés. On a beau chercher des vestiges d'une occupation ancienne, rien ne vient à votre secours; à part les ruines relativement récentes, on ne rencontre aucun indice qui puisse jeter la lumière sur le passé de ces pays. S'il n'y avait pas de terrains cultivés à côté des villages, la région tout entière aurait l'aspect vierge et imposant de la nature primitive.

Dimanche 13. — De Kadou à Bossola il y a deux chemins : le vieux chemin, qui est direct et que j'ai suivi, et un nouveau sentier plus long, à l'ouest du premier, que l'on prend vers Dougoudiourama; il n'est suivi que lorsque les pillards de Sâra sont signalés aux environs.

Bossola, village de 500 habitants, qui sont Bobo Dioula ou Niéniégué, est situé dans une grande plaine; à l'ouest et au nord-ouest, l'horizon est limité par une ligne de collines basses, au pied desquelles on aperçoit un épais rideau d'arbres qui masque le cours d'une rivière.

En arrivant, les deux guides me conduisent au chef Mamourou, frère aîné de Sélélou. Après m'avoir fait escalader une case, on me promène sur les toits par-dessus tout le village avant d'arriver chez lui. Pendant ce temps-là il rassemble tous ses amis pour me recevoir. Mamourou est un beau vieillard, taillé à coups de hache; il a le fer-à-cheval et la moustache tout blancs, ce qui lui donne l'air d'un vieux sergent retraité. Assis sur une peau de bœuf, il est occupé à fumer une énorme pipe en cuivre fondu, de fabrication indigène. Cette pipe est armée d'un long tuyau; un gamin est chargé de veiller à l'entretien du feu; de temps à autre, à l'aide d'une longue pince en fer, il renouvelle la braise éteinte, car le tabac n'est pas menu, et l'on fume arête et tiges.

Après m'avoir souhaité la bienvenue par l'intermédiaire d'un de ses hommes qui parle le mandé, Mamourou fait venir quatre grandes calebasses de dolo et m'en offre une. Pour son compte, il en boit environ un litre d'un seul trait. Il me promet un guide pour Bondoukoï et me conseille de ne partir que demain dans l'après-midi, puisque de toute façon l'étape est trop longue pour être faite d'une seule traite.

Lundi 14. — Comme je ne pars que dans l'après-midi, je fais seller mon cheval pour aller reconnaître le cours d'eau voisin. Afin de n'éveiller aucun soupçon, je distribue à deux de mes hommes des hameçons et de la cordelette, de sorte que mon excursion n'a, aux yeux de la population, que la pêche pour but.

Nous traversons une plaine de 4 kilom. 500 de largeur, inondée pendant les hautes eaux et dans laquelle broutent des bandes d'antilopes de l'espèce appelée en mandé *son*. Nous rejoignons la rivière au gué de Sioma, par lequel on passe pour se rendre dans le Tagouara. Mes hommes, arrivés avant moi, ont déjà, en se servant de boyaux de perdrix comme appât, pris deux beaux poissons à tête plate, sorte de mâchoirons dont la chair ne sent pas la vase et ressemble à celle de l'anguille.

La rivière vient du sud-sud-ouest et coule vers le nord-nord-est. Sa largeur est de 25 mètres environ au gué, et sa profondeur de 70 à 80 centimètres. Le fond est de gravier, il n'y a de roches ni en amont ni en aval; elle est bordée d'un épais rideau d'arbres offrant de jolis campements. A 5 kilomètres en aval de ce gué se trouve celui d'Aléarasou, par où passe la route Bossola-Douki-Djenné. Pendant les hautes eaux ces deux gués sont desservis chacun par une pirogue.

La rivière est formée des deux cours d'eau qui pas-

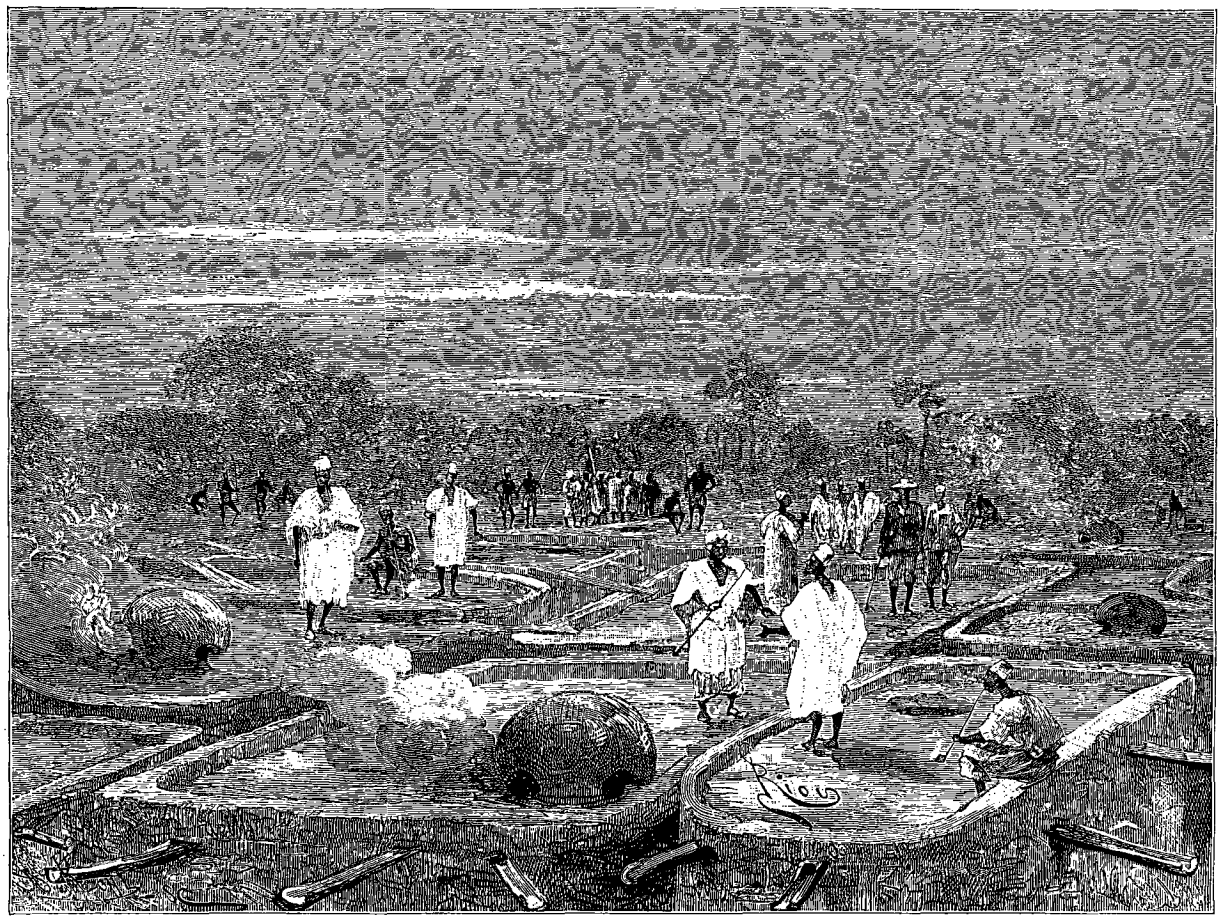
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sent au nord de Dioulasou, et qu'on traverse pour se rendre à Djenné, l'un à Bama, l'autre à Samandini. Leur confluent est à quelques kilomètres en amont du gué; elles forment, comme je l'avais supposé, la branche occidentale de la Volta.

De Bossola la rivière décrit un grand arc de cercle vers le nord pour couler ensuite, me dit-on, vers le sud-est. Ce renseignement me paraît exact, car chez les Tiéfo et ensuite à Kotédougou et à Kadou j'ai relevé des ruisseaux à eau courante coulant vers l'est-sud-est.

Les deux rivières de Bama et de Samandini ont chacune 20 mètres de large, mais il n'y a plus actuellement qu'un filet d'eau; j'ai du reste constaté que le lit de la rivière de Bossola était beaucoup trop petit, puisqu'en hiver l'eau couvre d'une nappe de 40 à 50 centimètres de profondeur une plaine de 4 kilom. 500 et qu'elle s'est en outre creusé un lit secondaire parallèle, actuellement à sec, mais qu'on traverse pour se rendre à la rivière. Dans ce marigot sont construites, de 50 en 50 mètres, des huttes en forme de termitières, par les créneaux desquelles les chasseurs tirent le gibier qui vient y boire ou le traverser pour aller à la rivière.

Mardi 15 mai. — Partis de bonne heure, nous dépassons au petit jour le campement des marchands.



Sur les toits des habitations des Bobofing. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Sur l'autre rive du ruisseau commencent les cultures de Bondoukoï, qui s'étendent très loin.

En arrivant à ce village, Doufiné, mon hôte, me prend par la main et me fait loger dans une de ses propres cases; bientôt après il m'envoie quelques provisions et du dolo.

Jusqu'à présent le territoire des Bobo Niéniégué me paraît être étendu et bien peuplé, mais je ne suis pas encore en mesure d'en donner les limites exactes. Il n'est pas placé sous l'autorité d'un seul souverain, mais divisé, comme le Bélédougou et d'autres pays mandé, en confédérations plus ou moins grandes qui prennent le nom du village principal : tels sont Bondoukoï, Ouakara, Sâra, Bouki, Pa, Bangassi, etc.

Le chef de la confédération de Bondoukoï est un vieillard aveugle, sans autorité; il possède peu, de sorte qu'il n'est pas considéré : c'est Doufiné qui est le vrai chef; il me paraît aimé et craint de tout le monde.

Bondoukoï est composé d'un groupe central de cinq villages, d'un village nommé Tanfi, situé à 1 kilomètre dans l'ouest, et d'un autre, à 1 kilom. 500 dans l'est, appelé Diampan. L'ensemble a de 2 500 à 3 000 habitants. A côté de la population niéniégué vivent une colonie de Dokhosié (environ 150 personnes) et 11 familles foulbé de même origine que celles de Kotédougou.

Nous sommes à peine arrivés dans le village, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des femmes foulbé viennent nous vendre du lait, du couscous tout frais, du beurre, du sorgho pour les animaux, des ignames et des cés. A ma grande satisfaction j'ai pu varier un peu mon menu, qui n'a pas changé depuis plus de deux mois que j'ai quitté Kong : matin et soir du *sanio to* avec la même sauce de feuilles de baobab et un poulet cuit à l'eau et au *soumbala* (sauce faite avec le noyau du netté).

Jusqu'à présent je n'ai encore rencontré que chez les gens de Kong des êtres aussi curieux et importuns que les Niéniégué; ils n'ont quitté les abords de ma case que quand le clair de lune a cessé. Deux Mandé albinos, de passage ici, ont été par la même occasion très ennuyés; les Niéniégué, après m'avoir bien examiné, se rendaient auprès de ces deux malheureux, et faisaient des comparaisons entre la couleur de leur peau et celle de la mienne. J'ai même cru comprendre qu'ils étaient un peu la risée de cette population, qui les plaisantait probablement d'une manière peu polie, car ces deux individus se sont fâchés à plusieurs reprises, et il a fallu l'intervention de Doufiné pour faire cesser la sotte aventure qui leur arrivait.

Doufiné est certes un brave homme, mais qu'il est gênant! Il abuse, en outre, du dolo et, sous prétexte que je suis son meilleur ami, il ne me quitte que pour revenir m'ennuyer cinq minutes après. A dix heures du soir, ce trop bienveillant ami me réveille pour me souhaiter bonne nuit : *Allah man sira!* « Que Dieu te donne un bon sommeil! » me crie-t-il de toutes ses forces.

Jeudi 17. — Doufiné m'accompagne à cheval jusqu'à Ouakara, afin de prendre langue avec des Dafing qui y sont de passage, et me mettre en bon chemin. A la sortie de Diampan, il me fait voir à l'horizon une ligne de hauteurs, collines ferrugineuses de 40 à 80 mètres de relief, courant du nord au sud, et en avant de laquelle se trouve Bangassi, sur la limite du Niéniégué et du Dafina.

Ouakara est un très gros village, comme Bondoukoï. L'élément peul n'y est représenté que par quatre familles. Il fait le commerce de chevaux avec le Dafina et le Yatenga, et également un gros trafic en sel et en kola.

Je m'informe, auprès des gens de passage, de la route que j'ai à prendre, car c'est ici qu'il me faut choisir entre les quatre chemins qui mènent dans le Mossi. J'opte, après réflexion, pour Ouâhabou, territoire Dafina soumis à Karamokho-Mouktar, qu'on me vante partout comme un brave et honnête homme.

Vendredi 18 mai. — En arrivant à Yaho, qui n'est éloigné que de 12 kilomètres de Ouakara, je suis conduit au chef, comme il avait été convenu la veille. Ce chef doit m'assurer le chemin jusqu'à Bangassi. Il me reçoit bien; mais que cette population niéniégué est curieuse et gênante! Mon campement a été jusqu'à la nuit noire entouré de toute la population; environ un millier d'habitants me suivaient à une centaine de mètres de distance quand je me déplaçais pour aller chez le chef, ou me promenais aux environs des trois campements foulbé qui sont au nord du village niéniégué.

Samedi 19. — Comme l'étape que j'ai à franchir doit être longue, mon personnel est sur pied à trois heures du matin; le chef du village assiste en personne au chargement des ânes, disant que le guide est prêt et m'attend à l'origine du chemin.

Mais comme nous nous mettons en route, ce Massatié[1] vient me dire que la femme du guide venait de mourir, qu'il fallait retarder mon départ d'un jour. J'étais fort ennuyé de ce contretemps, et j'insistai auprès de ce personnage pour obtenir un autre compagnon de route. En me fâchant un peu, j'eus gain de cause et nous partîmes deux heures après. C'était naturellement un grossier mensonge que cette mort subite.

A proprement parler, il n'existe pas de sentiers de Yaho à Bondou, où je dois passer; on chemine tantôt dans des terrains ferrugineux où toute trace de passage est effacée, tantôt dans des cultures où la terre du chemin a été travaillée, car les indigènes s'emparent de toute parcelle de terre végétale pour la cultiver.

Après avoir dépassé Boundou, comme nous cheminions dans un terrain assez couvert, à environ 2 kilomètres de Dousi, je fus en un clin d'œil entouré à une centaine de mètres de distance par environ 200 hommes armés qui couraient sur nous l'arc bandé et deux flèches à la main; j'eus heureusement le temps de défendre à mes hommes de tirer, deux d'entre eux apprêtaient déjà les armes. J'avais vu les vieillards qui conduisaient cette bande armée faire des efforts pour empêcher les jeunes gens de nous courir sus. C'était tout simplement une battue conduite par des hommes de Dousi et de Bangassi. Les jeunes gens ne couraient sur nous que par simple curiosité, pour nous voir plus vite. Les vieux comprirent bien le danger; ils firent preuve d'esprit, en cette circonstance, et, après avoir réprimandé ces jeunes imprudents, ils vinrent me serrer la main et probablement me souhaiter la bienvenue, car je ne les comprenais pas, et le guide qui m'accompagnait ne connaissait pas assez le mandé pour me traduire ce qu'ils disaient.

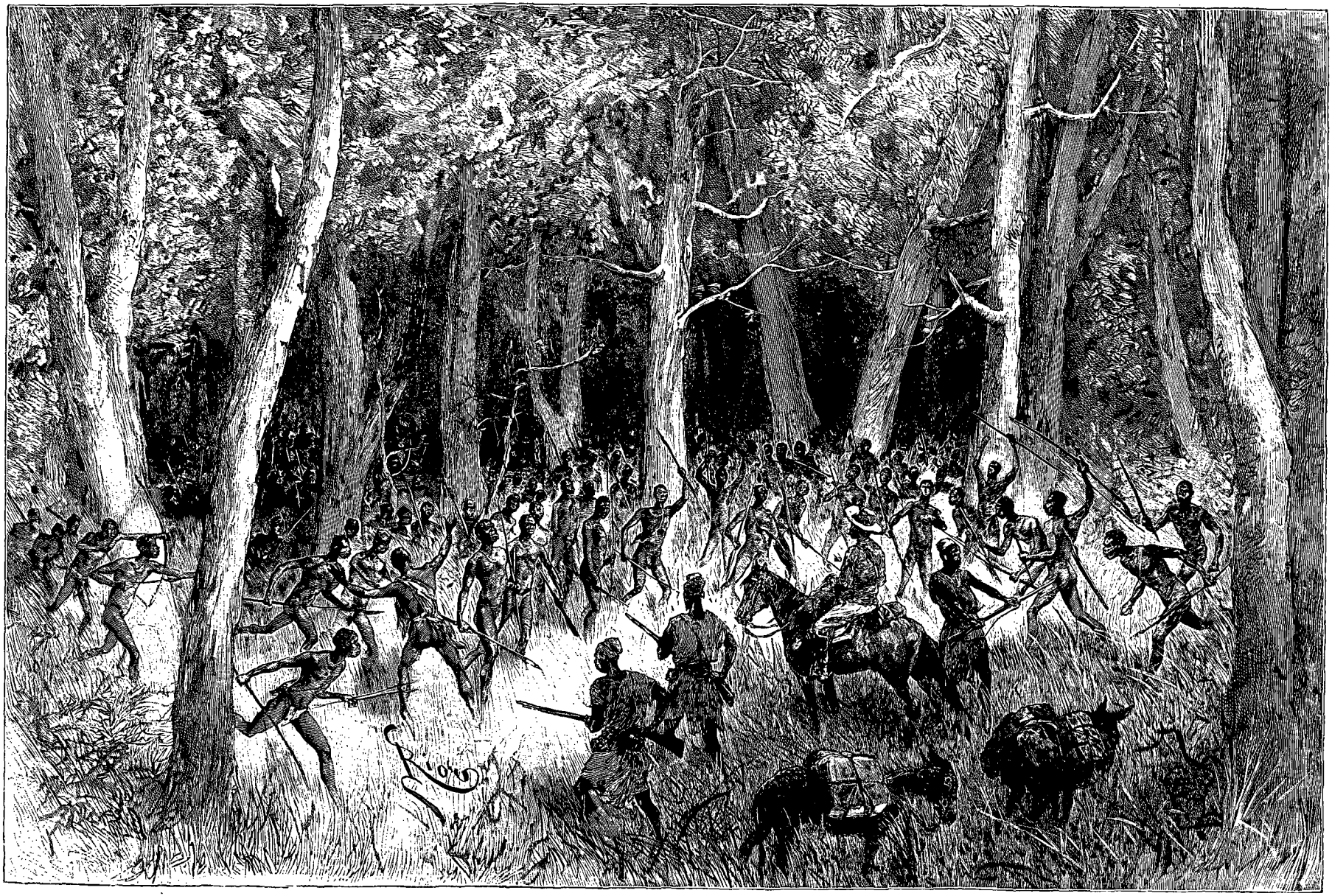
Bangassi, que nous atteignons à cinq heures du soir, est un gros village de 1 000 à 1 500 habitants, tous Bobo Niéniégué. Les habitants m'ont paru avoir quelque aisance. Ce village a des cultures très étendues et un beau troupeau de bœufs (environ 300).

Cette région est très pauvre en eau; comme il n'y a pas de ruisseau ni de rivière, on prend l'eau dans de nombreux puits situés quelquefois à près d'un kilomètre des villages. A Bangassi, pendant toute la nuit, les femmes ne font que puiser et porter l'eau; aussi est-il difficile de se reposer! et, vers deux heures du matin, mes hommes, renonçant au sommeil, me prient de les faire partir.

Dimanche 20. — Au départ de Bangassi on fait un peu de sud-est pour contourner les collines ferrugineuses aperçues de Diampan, puis la route se redresse et revient vers l'est-nord-est. On traverse un terrain fer-

1. Textuellement : « homme faisant fonction de roi ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« Je fus en un clin d'œil entouré par deux cents hommes armés ». — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

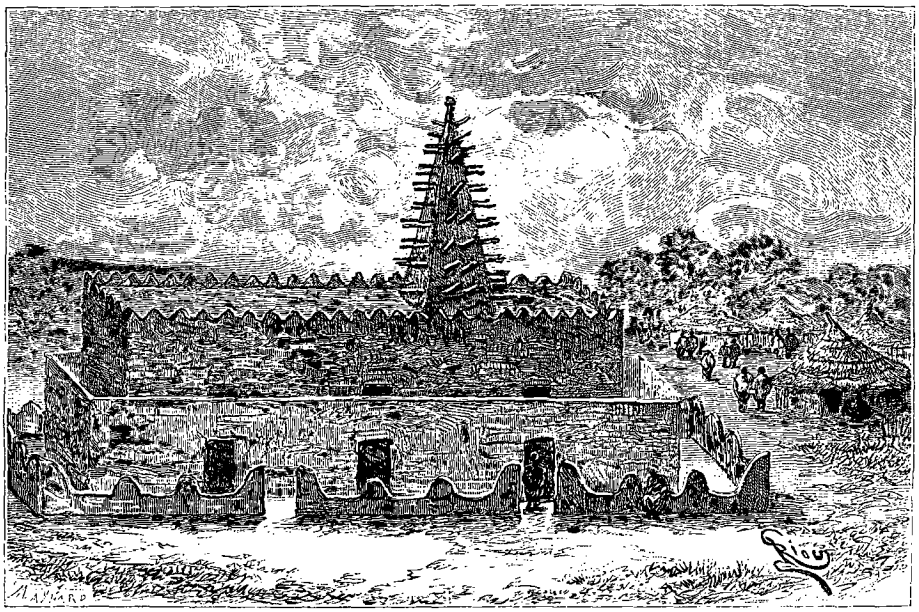
rugineux légèrement ondulé et quelques bas-fonds marécageux actuellement à sec. La végétation n'est pas brillante et les terrains stériles couverts de termitières sont nombreux. C'est un pauvre pays.

Les gens de Dousi, de Bangassi et des villages voisins exploitent les terres environnantes pendant la saison des pluies et en extraient de l'or en grande quantité, d'après le dire des indigènes. Les puits à or sont nombreux dans les vallées que forme la série de collines d'où sortent les affluents de la Volta.

Ce bassin aurifère semble se prolonger jusque sur la rive gauche de la Volta. Les villages du Gourounsi que j'aurai à traverser se livrent également à l'exploitation de l'or. Le métal de ces régions est d'un beau jaune, mais légèrement plus pâle que celui du Lobi, qui est lui-même plus pâle que celui du Gottogo.

Ouahabou est très étendu et renferme quantité de terrains vagues. Le village s'étend de l'est à l'ouest et a environ 1 500 à 1 800 mètres de longueur, tandis que sa largeur du nord au sud n'excède pas 500 mètres. Le *tata* qui l'entoure consiste en un petit mur d'enceinte à moitié détruit, d'une hauteur maximum de 1 m. 50 aux endroits où il est encore en état. A l'est et presque contre le tata s'est élevé un autre petit village. La population de ces deux groupes n'excède pas 700 à 800 habitants.

Il n'y a de remarquable à Ouahabou que la mosquée. Elle est séparée de la place qui l'entoure par un premier mur d'enceinte assez élevé pour qu'on ne puisse voir dans la cour, et par un second petit mur en bornes reliées entre elles. Ces bornes servent à limiter l'endroit jusque auquel le public peut venir causer sans déranger les fidèles. Les deux cours sont proprement sablées d'un beau sable rouge, et les murs d'enceinte, la mos-



La mosquée de Ouahabou. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

quée et le minaret blanchis à la cendre. L'ensemble de cette construction est sévère.

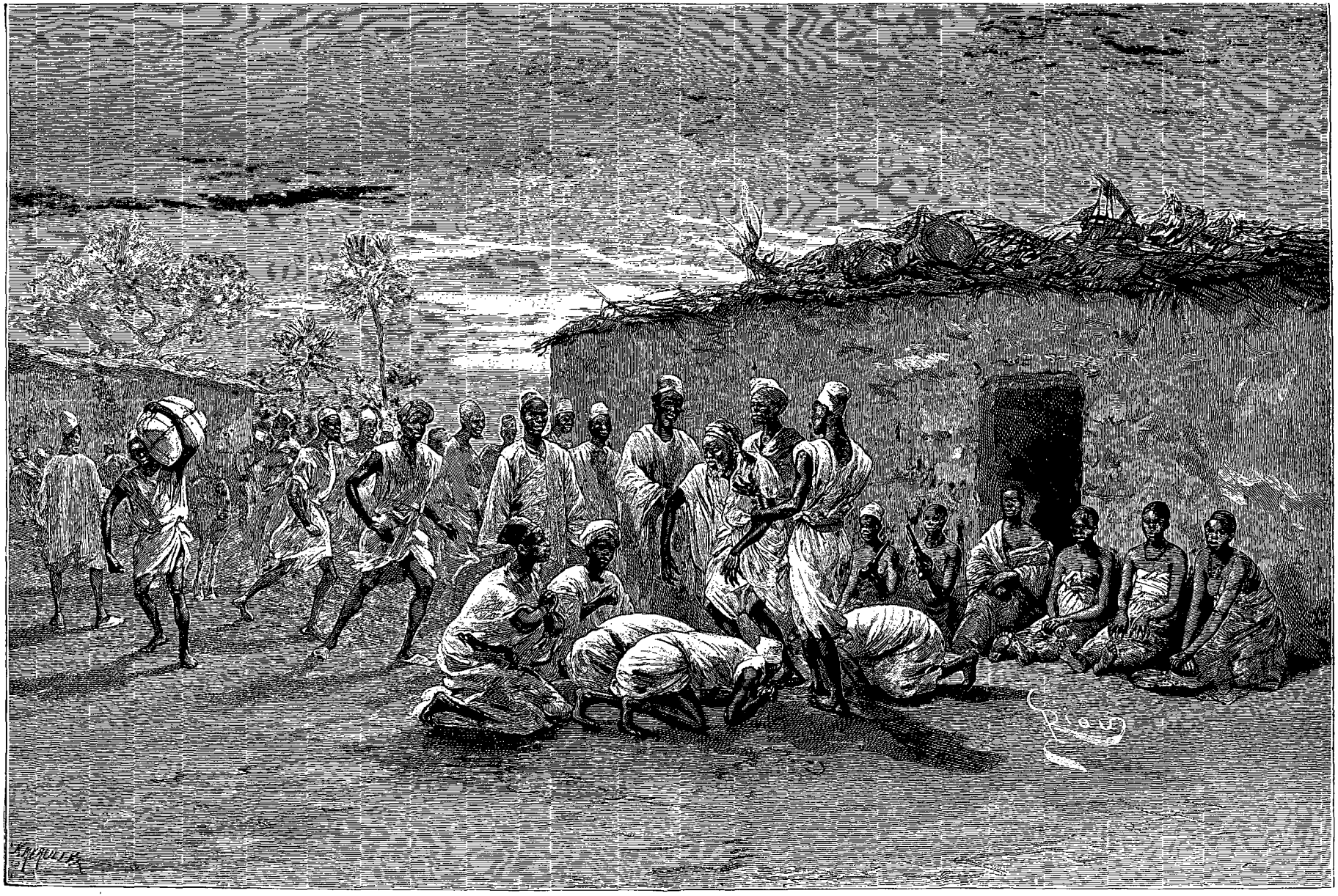
Ouahabou est le village dafina situé le plus au sud sur la frontière du Niéniégué. Il y a une cinquantaine d'années, il n'était, pour ainsi dire, habité que par des Bobo Niéniégué et fort peu de Dafing, lorsqu'un marabout originaire des environs de Saro, El-Hadj Mohammadou-Karanta, vint s'y fixer et y entreprendre la conversion à l'islamisme des peuplades païennes de la région. Après quelques succès achetés facilement en capturant les habitants de plusieurs petits villages niéniégué voisins, de fervents musulmans du Yatenga et du Mossi, des Mandé du Dagomba et du Haoussa vinrent se grouper autour du pèlerin, dans le double espoir de gagner à la fois beaucoup de captifs et le paradis pour l'éternité.

Les Dafing de cette région qui se joignirent à El-Hadj Mohammadou furent peu nombreux. Depuis longtemps dans le pays et vivant en bonne intelligence avec les Bobo Niéniégué, ils ne voulurent pas, en général, prendre part aux expéditions. Se trouvant par ce fait, après les victoires d'El-Hadj, dans une fausse position, ils émigrèrent en partie et se fixèrent à Dasoulami et à Bobodioulasou.

El-Hadj Mohammadou se créa peu à peu un petit État, à cheval sur le fleuve de Boromo, comprenant une dizaine de villages gourounsi et niéniégué, avec Ouahabou comme capitale. A sa mort on confia le pouvoir à son neveu Karamokho-Mouktar, qui est actuellement encore chef de ce petit État, lequel ne comprend plus, en dehors de Ouahabou, que trois villages.

Karamokho-Mouktar voulut bien m'accorder une audience quarante-huit heures après mon arrivée. Ce saint homme me produisit une fâcheuse impression. Il était vêtu d'un doroké blanc d'une malpropreté excessive, coiffé d'un lambeau de chéchia autour duquel il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les assistants rendent leurs devoirs à Karamokho-Mouktar (voy. p. 122). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait enroulé une bande de cotonnade blanche également très sale. Sur son épaule gauche il portait une loque qui avait dû être jadis un burnous; devant lui, couché par terre, était son bâton de pèlerin en fer et se terminant par une poignée en cuivre. De la main droite il égrenait son chapelet avec une rapidité extraordinaire et remuait de temps à autre les lèvres, tout en levant furtivement les yeux sur moi. Karamokho-Mouktar peut avoir de cinquante-cinq à soixante ans; l'extrémité de sa barbiche commence à grisonner. Tout en ayant des traits et un regard qui dénotent une intelligence au-dessus de la moyenne chez les noirs, l'ensemble de sa physionomie m'a aussitôt arraché cette réflexion : « Ce saint homme m'a tout l'air d'être une franche canaille. »

A sa gauche et à sa droite étaient accroupis deux petits captifs nus, tenant chacun un pistolet entre les mains, armes peu dangereuses, vu qu'elles étaient privées non seulement de chien, mais encore de platine.

Dès que tous ses amis furent arrivés, il me souhaita la bienvenue et s'excusa de m'avoir fait attendre un peu, puis il ajouta : « Ne vois en moi qu'un ami; tu peux compter sur moi pour tout ce dont tu auras besoin. » L'heure de la prière du coucher du soleil (*fittiri*) s'approchant, il me pria de vouloir bien revenir le lendemain pour parler de mon départ.

Au moment où il se levait pour rentrer chez lui, des assistants se précipitèrent sur lui, le soulevèrent en le tenant au-dessous des bras, tandis que d'autres lui baisaient les pieds et lui chaussaient ses sandales.

Il fixa mon départ au 26, me promettant de me faire conduire aux Mossi de Boromo, qui, par leurs relations et la connaissance de la rive gauche du fleuve, me feraient gagner sans difficulté, à mon choix, soit le Yatenga et Ouadiougué sa capitale, soit le Mossi et Waghadougou.

La population entière du Dafina n'est composée que de *diamma* ou de *lounta* ou *louna*; ces deux mots signifient en mandé « étrangers ». Elle se compose de deux éléments principaux venus à différentes époques. La première migration importante dont les gens du pays se souviennent est celle qui a suivi la désagrégation de l'ancien empire de Mali (vers la fin du XVIIe siècle).

A cette époque, des familles d'origines diverses ont quitté les villes des bords du Niger, entre autres Nyamina, Ségou, Sansanding, Saro et Djenné, et se sont portées, d'abord vers Djenné, puis de là vers le Dafina actuel, où elles ont trouvé déjà établies parmi les Bobo Niéniégué d'autres familles de même origine qu'elles, venues antérieurement dans le pays et déjà un peu mélangées avec les anciens habitants. Sur l'époque de l'arrivée des premiers Dafing je n'ai rien pu apprendre. Quand on cherche à éclaircir un fait qui a plus de deux siècles d'existence, il n'est pas possible de rien obtenir de précis chez ces peuples sans traditions ni histoire; ils n'ont souvenir que d'une chose, c'est qu'ils viennent de l'ouest.

Le deuxième élément qui a fourni un appoint sérieux à cette population est arrivé ici au moment des guerres d'El-Hadj Omar, de 1850 à 1862. Tout ce qui se dit Dafing à Ouahabou vient du Fouta sénégalais, du Boudou, Bambouk, Khasso, Logo, Bakel, Guidimakha, Dialafara, Kingui, Kaarta, Bakhounou, etc.

A Ouahabou, il n'y a ni commerce ni industrie, c'est à peine si l'on fabrique quelques étoffes en bandes blanches ou rayées bleu et blanc, pour les besoins locaux. Le sel et le kola viennent de Ouaranko et ne sont obtenus pour cette raison qu'à un prix exorbitant. Les Dafing de Ouahabou vont commercer sur les routes Djenné et Bandiagara-Dioulasou; quand ils ont acquis un ou deux captifs, ils s'occupent de leur culture et ne voyagent plus que rarement.

On m'avait parlé d'une industrie spéciale au Dafina, de la préparation de la soie en écheveaux et d'un tissu en soie appelé *tombo foroko fani*[1]. Voici en quoi consiste cette industrie : le ver à soie existe dans le Soudan et a été signalé par presque tous les voyageurs, mais les noirs ne connaissent pas l'élevage de ce précieux insecte. Ils se bornent à récolter les cocons sur les tamariniers et sur les mimosas, dont le ver à soie mange la feuille. Les cocons sont récoltés dans les forêts du Gourounsi et achetés par les Dafing, qui filent la soie comme ils préparent le coton. On en fait une grossière étoffe, qui, teinte à l'indigo, est portée comme pagne par les femmes; elle ne ressemble en rien à une soierie, l'œil le plus exercé ne la distinguerait d'un tissu en coton qu'après un examen attentif. Ce pagne coûte pourtant très cher, 20 à 30 000 cauris, et semble être recherché par les femmes du Dafina.

Quand on n'en confectionne pas de tissu, la soie est préparée en écheveaux et vendue écrue à Djenné ou Sâra. Cette soie, teinte en plusieurs nuances, sert en partie à broder les doroké et à les orner de *lomas*[2].

Les Dafing élèvent quelques bœufs, qui sont de même race que ceux de Fourou, Niélé, Kong, etc. La race ovine est représentée par un magnifique mouton à poil ras. Il existe aussi dans cette région une variété d'ânes à robe grise de l'espèce nommée en mandé *sarfatté*, mais qui offre cela de commun avec les ânes du Bakhounou et du Macina, qu'ils ont tous le museau noir. On les appelle *dafing*[3]. C'est, m'a-t-on dit, cette variété d'ânes qui a donné le nom de Dafina au pays, et de Dafing aux gens qui l'habitent. Cette étymologie me paraît fort hasardée.

Nous avons déjà parlé des Bobofing et des Bobo Dioula; il nous reste à dire quelques mots des Bobo Niéniégué et des Bobo Oulé.

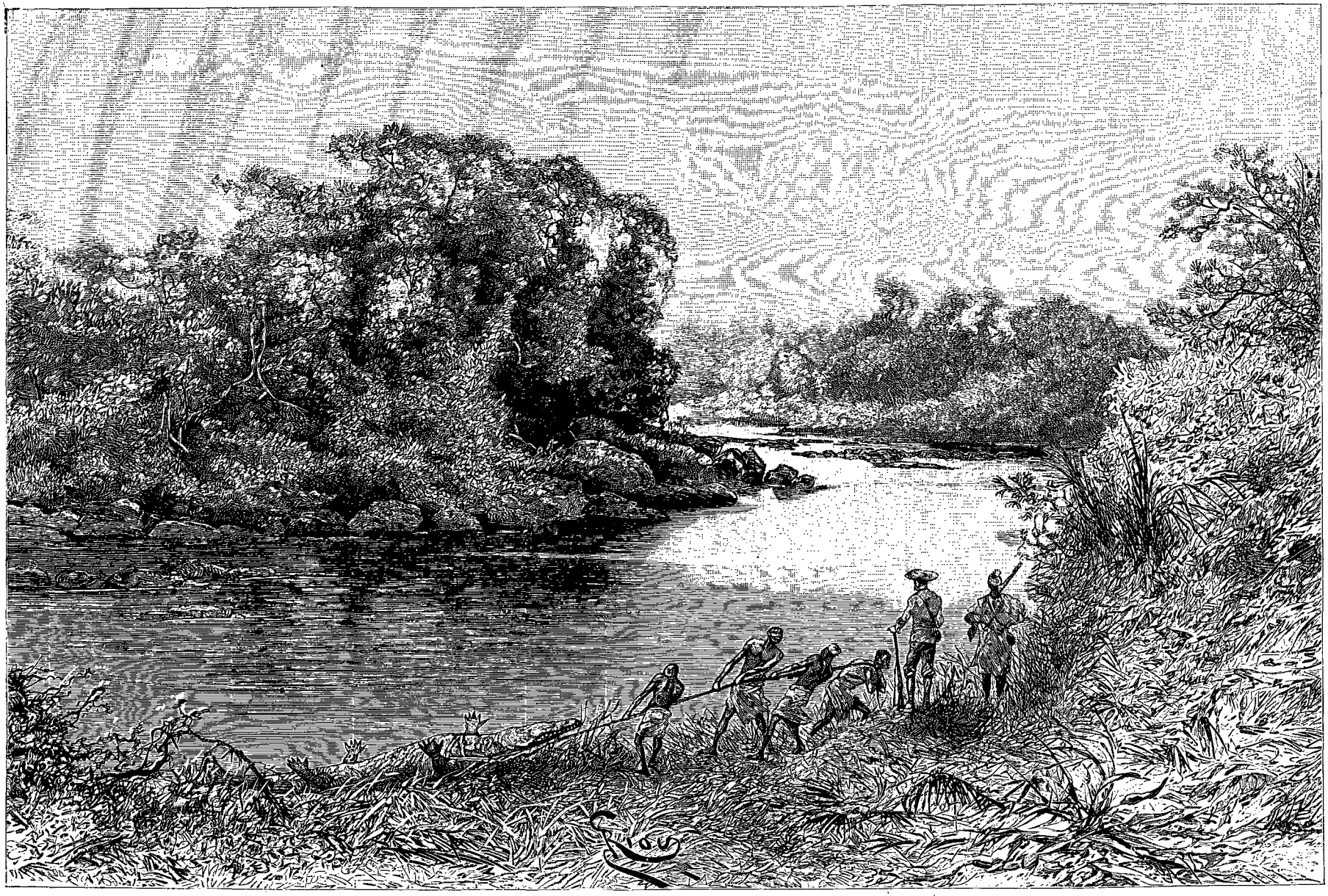
Les Niéniégué diffèrent peu de leurs voisins les Bobofing. Comme chez ces derniers, on peut observer chez eux toutes les faces, tous les profils et toutes les

1. *Tombo* (chenille), *foroko* (outre, peau de bouc), *fani* (étoffe) : étoffe en outre de chenille.

2. Le *lomas* est une broderie particulière, de trois doigts de largeur.

3. Bouche noire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un caïman tué par le capitaine (voy. p. 125). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nuances de peau; ils ont la même coiffure et les mêmes dents taillées en pointe. Ils sont également tous de belle taille.

On les reconnaît cependant facilement à leur tatouage dans lequel figurent les marques du Mossi, du Dafing, du Nonouma, du Siène-ré, du Mandé, etc. Leur face n'est plus qu'une vaste cicatrice; ils ne sont pas marqués de même, on distingue trois tatouages.

Le caractère de ce peuple est belliqueux: ils sont redoutés non seulement par les Bobofing, mais encore par les Dafing et les Bobo Dioula, dont ils sont voisins. Leurs cases sont mieux conditionnées et tenues plus proprement que celles des Bobofing. On s'élève sur le toit par un escalier en terre, au lieu d'un simple morceau de bois entaillé.

Il existe encore une autre famille de Bobo, appelée Bobo Oulé, mais je n'ai traversé aucun de leurs villages, situés plus dans le nord. D'après les Dioula et les gens de Ouahabou, ils ne seraient autre chose que des Niéniégué, mais de mœurs plus douces; ils vivent en bonne intelligence avec leurs voisins et n'inquiètent pas les marchands qui traversent leur pays pour se rendre de Dioulasou à Djenné ou Bandiagara. C'est probablement le contact avec les étrangers qui les a mis sur la voie de la civilisation; on ne voit plus chez eux de personnes nues et ils s'occupent un peu de tissage et de la confection d'objets en cuir, qu'ils vendent à Djenné. Leur langue est l'idiome des Bobo Niéniégué.

Maintenant que nous avons passé en revue les diverses variétés de Bobo, il nous reste à les examiner au point de vue ethnographique et à voir à quelle famille noire il faut les rattacher. Avant tout, il y a lieu d'écarter tout de suite les Bobo Dioula, qui ne sont que des étrangers. Je n'hésite pas à affirmer que ce sont des Malinké, venus dans cette région à la suite de quelque guerre.

Restent les Bobo Niéniégué, Bobo Oulé et Bobofing. Comme on m'a affirmé que ces deux premières variétés faisaient partie de la même famille, on peut dire que les Bobo sont ou bien les Bobo Niéniégué, ou bien les Bobofing.

Les Bobofing portent les colliers, bracelets-jarretières des Mboin(g); leurs femmes portent leurs enfants, comme les Mboin(g), dans une natte ou une peau, et leur tatouage est absolument semblable; de plus, ils adorent le vin de palme et cultivent le rônier; or le vin de palme est appelé *mboin(g)* en mandé; Mboin(g) ne serait-il que le surnom du peuple dont j'ai traversé quelques villages, et Bobo serait-il leur vrai nom? Je l'ignore. Toujours est-il que les deux peuples offrent assez de traits de ressemblance pour qu'on puisse les apparenter ou au moins supposer qu'ils ont longtemps vécu côte à côte dans une même région.

Les Niéniégué, au contraire, se rapprochent beaucoup plus de la famille Siène-ré. S'ils ne sont pas des Siène-ré, ils vivent à côté d'eux depuis fort longtemps. Actuellement encore les Niéniégué-Bobo-Oulé touchent au Mianka, pays où l'on ne parle que le siène-ré. En tout cas, ils offrent beaucoup plus de ressemblance avec ce dernier peuple qu'avec les Bobofing, dont ils paraissent avoir vécu assez éloignés.

Avant de quitter Ouahabou je dus, à mon grand regret, congédier Moussa Diawara, un de mes deux domestiques, qui m'avait jusque-là servi avec beaucoup de dévouement. A la suite d'une réprimande méritée, il demanda à me quitter, ce que je lui accordai. De Ouahabou il pouvait gagner sans danger Djenné et le Ségou, son pays natal. Je lui payai ses gages, partie en argent monnayé, partie en poudre d'or et en marchandises.

Le même jour je trouvais à me défaire avantageusement d'un de mes ânes qui commençait à dépérir, de sorte que je me mis en route le 26 mai avec un convoi de neuf ânes, un domestique, un palefrenier et cinq ânier: au total sept hommes.

XVI

Passage de la Volta Noire, chasse au caïman. — Entrée dans le Gourounsi. — Habitations bizarres. — Arrivée à Ladio. — On me vole trois ânes. — Poursuites et vaines recherches sur les frontières du Kipirsi. — Départ de Ladio dans de pénibles conditions. — On ne nous attaque pas, mais la population est partout sur pied. — Arrivée à Dallou. — Colonies mossi. — Bouganiéna. — Arrivée chez Boukary Naba. — Quelques mots sur la partie du Gourounsi que je viens de traverser; sur les Nonouma et leurs mœurs. — Soins de propreté bizarres donnés aux enfants. — Le dolo fait avec le *kountan* (prunier sauvage). — Les Sommo. — Les Kipirsi.

Samedi 26 mai. — Karamokho-Mouktar me donne une véritable escorte : son fils et trois cavaliers. A Boromo, on me fait descendre chez un riche musulman du Mossi, nommé Abder-Rahman, qui m'accueille fort bien. C'est un homme qui a beaucoup voyagé; il parle fort bien le mandé-dioula.

Boromo comprend quatorze villages, répartis sur un espace de 1 kilom. 500 et comptant environ 1 200 habitants. La localité m'a paru assez prospère; il y a beaucoup de bœufs, de moutons, et quelques chevaux. Les habitants s'occupent de culture et accessoirement de tissage et de commerce.

Dès notre arrivée, les gens de Karamokho-Mouktar se mirent en relation avec les Mossi influents, afin de me faire traverser le Gourounsi. Ce pays est fort peu connu actuellement. Il est sillonné par les guerriers de Gandiari, qui, à la tête des Songhay du Zaberma (rive gauche du Niger, nord du Haoussa) et de quelques bandes d'aventuriers de toute nationalité, met depuis plusieurs années le pays à feu et à sang. Il m'est difficile de trouver une route offrant quelque sécurité.

Trois chemins conduisent de Boromo vers le Mossi. Je choisis comme le plus court et le plus sûr celui de Baporo-Ladio.

Lundi 28. — Mon hôte m'a offert deux guides, qui viennent me prendre de bonne heure.

Vers sept heures nous atteignons les bords d'une grosse rivière venant du nord-ouest et coulant vers le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

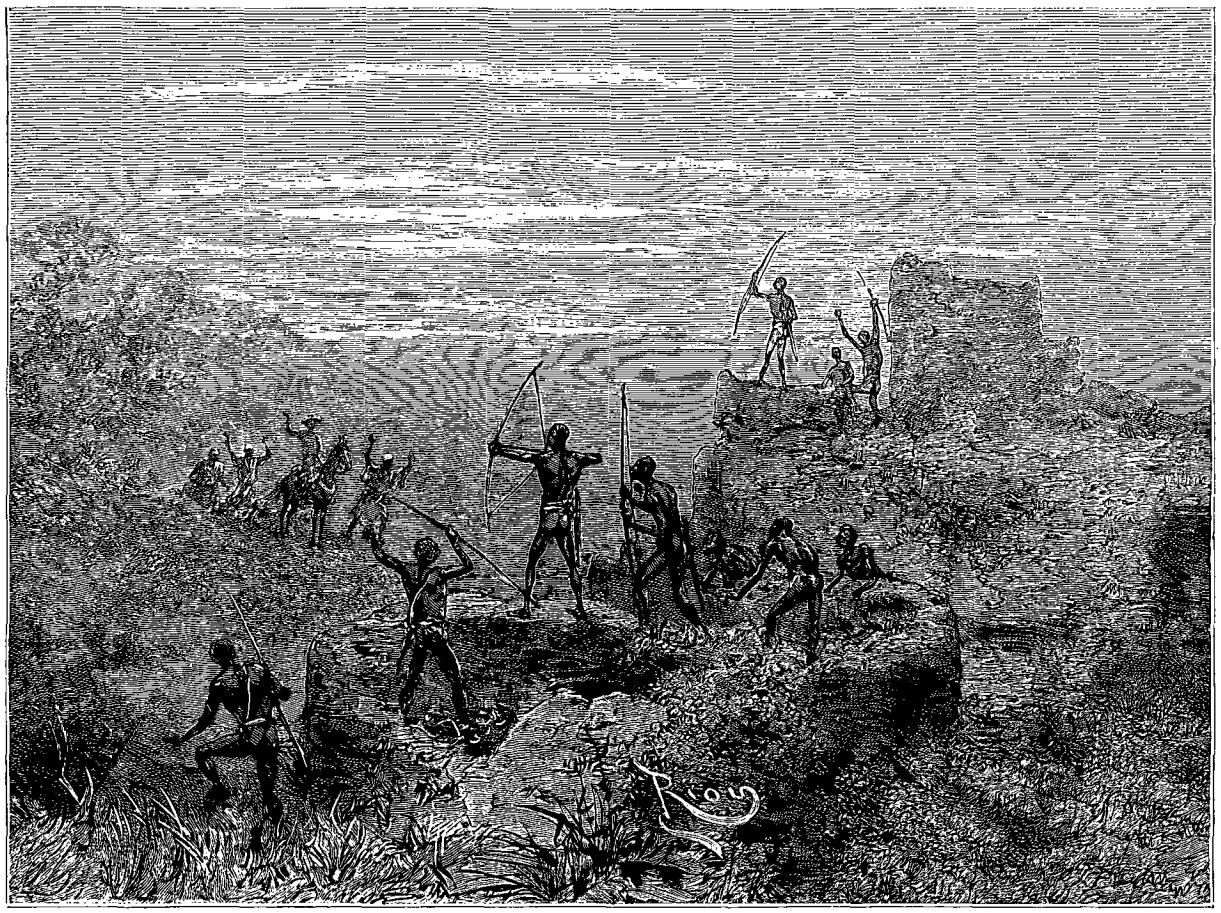
sud-est; c'est la branche occidentale de la Volta, ou la Volta Noire, celle qui passe à Bossola.

Les rives sont bien boisées aux abords du gué; le sentier qui y mène, n'étant guère fréquenté que par quelques chasseurs de Boromo, est obstrué par la végétation, et c'est à coups de sabre qu'il faut se frayer un passage. Quoique les berges soient très escarpées, le transbordement des bagages s'effectue facilement. Le fond de la rivière est uni dans toute sa largeur, 35 mètres environ; il y a 80 centimètres d'eau et le courant est d'environ 3 milles à l'heure.

Quelques instants après le passage, j'ai le bonheur d'atteindre d'une balle, à environ cent mètres, un caïman qui sommeillait et se laissait aller au fil de l'eau, puis je tire un coup de fusil Beaumont et deux coups de revolver dans le lit de la rivière pour faire voir aux indigènes la portée et la rapidité de nos armes. Cette petite démonstration ne manque pas de les rassurer et c'est pleins de confiance qu'ils m'accompagnent.

Nous campons à Baporo, tout petit village, dont les habitants me font fête : bien qu'ils n'aient que peu de ressources, ils me donnent du mil, des œufs et une calebasse d'huîtres sèches, pêchées dans la rivière.

Mardi 29 mai. — Diawé, piqué hier par un scorpion,



A la recherche des ânes (voy. p. 126). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

se trouve heureusement ce matin tout à fait remis; nous quittons Baporo et bientôt nous traversons un terrain rempli de quartz ferrugineux que les indigènes lavent et d'où ils tirent de l'or. Il existe ici tout un bassin aurifère, qui commence sur le versant oriental des collines de Bangassi pour s'étendre jusqu'à Baporo et Lava, mais il n'est exploité que par les Niéniégué de Dousi et de Bangassi, et les Nonouma de Baporo et de Poura.

A mi-chemin de Lava, et au moment de traverser un bas-fond plein de verdure, on me signale, à environ 100 mètres en avant, la présence de quelques hommes armés se faufilant à travers la brousse. Isa, l'un de nos deux guides, les ayant reconnus pour des Mossi de Boromo, nous continuons à avancer et les laissons défiler sur notre flanc droit, l'arc bandé et les flèches à la main, prêts à tirer. Ils reconnaissent à leur tour Isa et son frère et viennent leur souhaiter bonne route. Comme je manifeste mon étonnement d'avoir vu ces quatre voyageurs nous approcher avec tant de méfiance, Isa m'explique que jamais deux partis ne se rencontrent dans le Gourounsi sans respectivement se détourner du chemin par précaution et apprêter leurs armes. Quand on se connaît, on se serre la main; dans le cas contraire, on continue sa route en surveillant ses derrières et ses flancs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lava, où nous passons la journée, est un petit village à demi abandonné. Les habitants nous reçoivent bien et leur vieux chef me donne un peu de mil, du tabac et un guide pour demain.

Mercredi 30 mai. — Nous arrivons de bonne heure à Diabéré ou Zabéré, endroit très curieux à visiter, qui se compose d'un village ordinaire et d'un village souterrain: les rez-de-chaussée sont partout si bien enterrés et les ouvertures si bien dissimulées qu'il peut arriver de loger au premier sans le savoir. On entre dans le village souterrain par une seule ouverture visible, près de la case du chef, dans une rue centrale, mais de toutes les cases on y pénètre par un trou rond de 50 centimètres de diamètre, semblable aux bouches de monte-charges des navires de guerre. On peut communiquer partout souterrainement et il est facile de s'égarer dans ce dédale de chambres mal éclairées, ne recevant qu'un jour douteux. Pour des noirs il doit être très malaisé de s'emparer d'un village construit de cette façon et d'y faire prisonniers les habitants, surtout si ces derniers se sont ménagé quelques issues bien dissimulées sur la campagne.

La partie souterraine est réservée aux femmes, qui y font la cuisine, y remisent les provisions de bois, d'eau et les graines. Le premier étage, ou, a proprement parler, le rez-de-chaussée, car on ne peut comparer le souterrain qu'à une cave, est habité par les hommes, qui s'y tiennent aux heures chaudes. Le soir, à partir de cinq heures, tout le monde s'installe sur les argamaces et y passe la nuit quand la température le permet.

La fumée s'évacue par des trous ménagés dans les parties du village non surélevées d'un rez-de-chaussée. Quand il tombe de l'eau, on recouvre ces ouvertures-cheminées d'une poterie hors de service, ou encore d'une fermeture spéciale, sorte de chaudron en terre comportant deux anses et percé de deux trous au-dessous des anses, pour laisser échapper la fumée.

Jeudi 31 mai. — A Ladio, où j'arrive assez tôt dans la journée, deux guerriers songhay m'informent que je viens de croiser les troupes de Gandiari.

Elles avaient quitté récemment Sati, et pendant que je gagnais Ladio, par Baporo, elles marchaient sur Poura et le fleuve, qu'elles se proposaient de passer pour envahir Boromo, Ouahabou, le Dafina et les pays niéniégué[1].

Ladio vit en mauvaise intelligence avec ses voisins; j'ai du reste remarqué déjà que, dans le Gourounsi, les relations ne s'étendent pas au delà du premier village qu'on rencontre dans n'importe quelle direction.

Pendant la nuit un violent orage se déchaîne sur Ladio, l'eau tombe à torrents. L'orage s'annonçait déjà dans la soirée, et j'avais fait mettre hier soir mes bagages à l'abri; mes ânes seuls étaient restés attachés dans le village même. Pendant l'orage, la surveillance s'est relâchée, et le matin, vers quatre heures, je m'aperçois de la disparition de mes quatre plus beaux ânes. Un examen attentif des entraves me fait voir qu'elles avaient été coupées au couteau. Pendant que cinq de mes hommes cherchent la piste à l'aide de torches en paille, je selle mon cheval, laissant la garde de mes bagages à trois de mes hommes armés chacun d'un pistolet à deux coups.

C'est alors une course folle à la poursuite des voleurs. Tant que les ânes ont traversé des terrains mouillés par l'orage, la besogne est facile, mais, vers trois heures de l'après-midi, il ne nous est plus possible de suivre leurs traces, malgré la perspicacité d'un de mes âniers, nommé Mamoura Diara, véritable trappeur. Les fugitifs se sont dirigés sur des terrains ferrugineux, où toute trace de passage a disparu. Ne connaissant pas le pays, et craignant de me voir surpris par la nuit, je donne l'ordre de cesser les recherches. Vers quatre heures nous tombons sur les ruines de Bouri, que la veille nous avions traversées de nuit. Quelques Kipirsi maraudeurs erraient dans les ruines, et d'autres, postés sur les argamaces, nous menaçaient de tirer si nous continuions à avancer. Je les calme par gestes, demandant le chemin de Ladio. L'un d'eux, ayant compris, me fait voir la direction demandée, et à la tombée de la nuit nous sommes de retour à Ladio.

J'ai perdu toute espérance de retrouver mes bêtes. Un séjour plus long ici ne peut que devenir dangereux, il s'agit d'aviser aux moyens de sortir au plus vite de cette situation. Tous mes ballots sont remaniés; je répartis les quatre charges entre les six ânes qui me restent et mes sept hommes, et nous nous empressons de quitter Ladio.

Dimanche 3. — Hier l'étape a été pénible; aujourd'hui elle l'est davantage encore; il y a trois villages à traverser, et dans chacun d'eux il faut changer de guides, car ceux-ci ont une telle peur de se voir capturer par leurs voisins, qu'ils s'en retournent en coupant à travers la brousse. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure et même d'une heure de halte dans chaque endroit qu'on obtient un nouveau guide. A Diéni, tous les hommes sont devant le village et sur les toits, munis de leurs arcs et prêts à nous décocher des flèches empoisonnées, déjà sorties du carquois. Notre guide, par quelques paroles, rassure la population, et tout rentre dans l'ordre.

Dallou, que nous atteignons à onze heures et demie, comprend deux grands villages, l'un gourounga et l'autre mossi. Le chef gourounga, à mon arrivée, m'explique que je serai mieux chez les Mossi, et me fait conduire, à ma grande satisfaction, à leur chef, Moussa Safo. Il est une heure de l'après-midi quand nous arrivons, et ce n'est pas sans une grande satisfaction que nous entrons dans ce village à toits en paille. Nous nous sentons dès lors plus à l'aise et comme en pays ami. Notre diatigué parle très bien le mandé; il nous reçoit de son mieux, et s'occupe de nous trouver soit un âne, soit quatre ou cinq porteurs pour après-demain.

Mardi 5 juin. — Nous atteignons à quatre heures et demie Bouganiéna, grand village qui ne contient pas

1. Gandiari n'a pas donné suite à ses projets de dévastation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins de 40 à 50 groupes de cases et 1 500 à 2 000 habitants, tous Mossi.

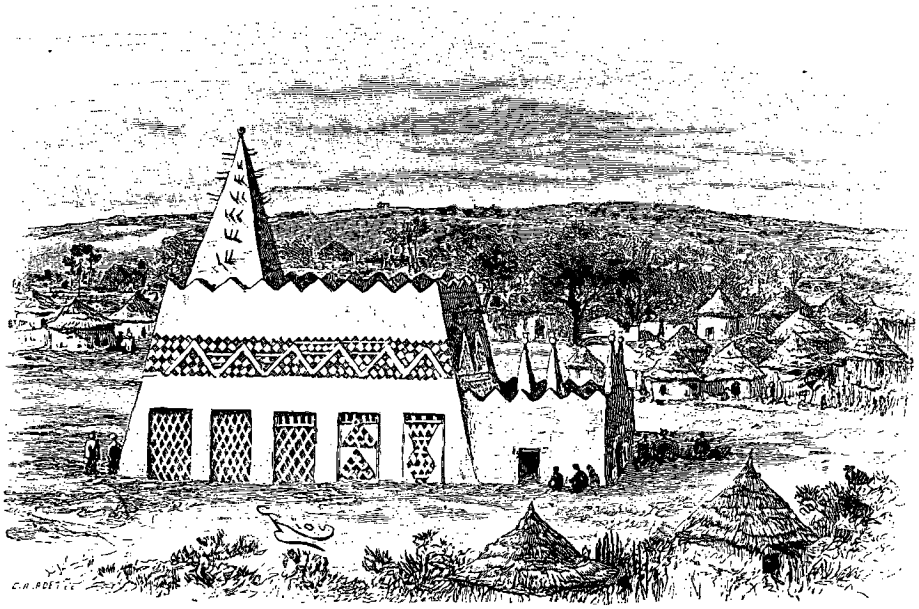
6 juin. — Mon diatigué s'occupe de me trouver deux ou trois ânes, et, dans la matinée même, on m'en présente quelques-uns, dont on me demande 50 000 à 60 000 cauris. Je tombe d'accord pour un âne *bala*, à raison de 30 000 cauris.

Le difficile est de trouver des cauris, j'en manque absolument pour le moment. J'ouvre quelques ballots; la vente de deux pistolets à pierre et de quelques menus articles, pierres à fusil, aiguilles, papier, glaces, me permet cependant de payer l'âne.

Bouganiéna offre quelques ressources; je réussis à me procurer du riz, des piments, des haricots; mais il n'y a pas de viande à acheter en ce moment; c'est le mois de Ramadan, et les habitants, tous musulmans, observent strictement le jeûne. Le soir, après le coucher du soleil, ils mangent le *bakha*, préparation de farine de mil cuite, avec du tamarin; et dans la nuit a lieu un repas de haricots, de *lakhlalo* ou de riz.

La mosquée de Bouganiéna, que j'allai visiter, est ornée, sur la face nord, de petits carrés, losanges et triangles en creux, irrégulièrement disposés. Le grand minaret est, comme d'habitude, surmonté d'un œuf d'autruche. Quant aux petits minarets de la cour, ils ne sont couronnés que de gargoulettes en terre. Cette mosquée a 16 mètres de longueur sur 18 de large; sa hauteur est de 6 à 7 mètres, et le grand minaret a environ 5 mètres. A côté des petites cases rondes mossi, la mosquée paraît beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en réalité; elle fait très bon effet.

Bouganiéna est le dernier village faisant partie du Gourounsi; la frontière du Mossi se trouve à 6 kilomètres dans l'est, et est marquée par un bas-fond marécageux.



La mosquée de Bouganiéna. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Vendredi 8 juin. — Je me mets en route tout seul, avec mes hommes, personne n'ayant voulu m'accompagner à Banéma (premier village mossi), résidence de Boukary Naba. Ce chef, à la suite d'un différend survenu récemment au sujet de bœufs, a prévenu les Mossi de Bouganiéna qu'il ferait prisonnier tout individu qui se risquerait à venir à Banéma.

Le chemin est bien frayé; il est impossible de s'égarer. A neuf heures je m'arrête devant le groupe de cases habitées par Boukary Naba. La présence d'une dizaine de chevaux entravés sous les arbres et le bruit du tam-tam m'indiquent suffisamment que je me trouve bien devant de la résidence du chef.

Le Gourounsi dans la partie où je l'ai traversé, et surtout aux abords du fleuve et des bas-fonds, est en général couvert d'une végétation qui, sans être luxuriante, est cependant belle pour le Soudan; elle offre de temps à autre aux voyageurs des sites d'un aspect sauvage qui égaye, repose la vue et rompt la monotonie des pays soudanais.

Le gibier abonde partout : sans compter les perdrix, pintades, outardes, on y trouve encore toutes les variétés d'oiseaux aquatiques. A l'exception du singe, j'ai aperçu presque tous les animaux qui constituent la faune du Soudan, ou tout au moins j'ai vu leurs traces. L'éléphant notamment y est très commun; il n'y a pas de village où l'on n'en trouve des ossements.

La constitution géologique du Gourounsi est très variée : tandis qu'aux abords du fleuve il n'y a que du quartz ferrugineux et des sables aurifères, ailleurs ce sont des terrains alluviaux sur lesquels émergent tour à tour le granit gris bleu et la roche ferrugineuse. Le terrain est peu accidenté : c'est à peine si l'on aperçoit de temps à autre quelques plissements de terrain; il y a peu ou pas de ruisseaux; l'eau, se rassemblant dans quelques bas-fonds, y forme de grandes flaques cou-

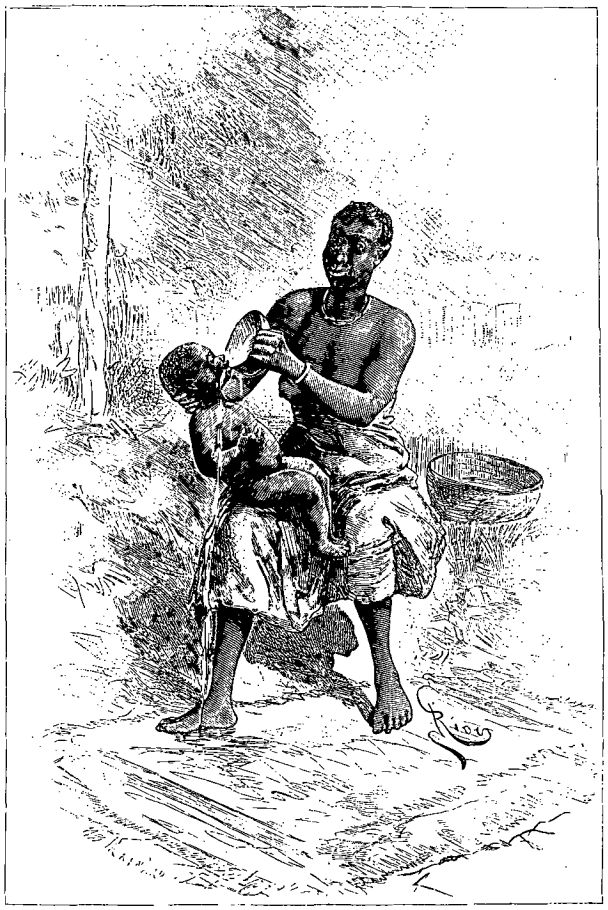
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vertes de nénuphars et d'autres plantes aquatiques.

Aux environs de Dallou, Bagata, Bouganiéna, l'aspect de la région change brusquement : on entre dans de grandes plaines découvertes, pour la plupart défrichées; les arbres font place à une mimosée très épineuse, qui abonde dans beaucoup d'endroits; le terrain est argilo-siliceux, rarement on y voit du fer. Les cé et nétté sont plus vigoureux que partout ailleurs; c'est une excellente région de culture.

Comme type général et comme mœurs, les Nonouma m'ont semblé offrir quelque analogie avec les Niéniégué, leurs voisins; ils ne parlent cependant pas la même langue.

Les femmes nonouma comprennent d'une drôle de façon les soins de propreté à donner à leurs enfants. Tous les soirs le même spectacle s'offre à mes yeux. La mère, tenant l'enfant sur ses genoux, commence à lui faire ingurgiter avec la main autant d'eau qu'elle peut; pendant ce temps le pauvre petit pousse naturellement des cris à fendre le cœur d'une mère un peu sensible, mais rien n'arrête celle-ci : tant qu'il reste une goutte d'eau dans la calebasse, le petit doit l'avaler. Si encore le lavage était terminé, il n'y aurait que demi-mal, mais là commence une opération que je n'avais pas encore vu pratiquer. La mère place son enfant sur ses cuisses, la tête tournée vers le sol, puis, se servant de sa bouche comme canule, lui fait prendre force lavements. Après chaque gorgée, elle détourne le postérieur de l'enfant, qui s'empresse de chasser avec force ce liquide. L'opération se continue jusqu'à ce que la calebasse d'eau soit épuisée. Il passe ainsi dans le corps du petit être, soit par en haut, soit par en bas, environ quatre litres d'eau par séance. Ce nouveau genre de lavement n'a pas l'air d'incommoder l'enfant, qui pleure rarement.



Soins de propreté. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Le Gourounsi était bien peuplé avant que Gandiari vînt y faire la guerre. J'ai traversé beaucoup de grandes ruines; on voit aussi de nombreuses cultures abandonnées. Actuellement, le pays est à peu près ruiné, les villages à moitié abandonnés, et l'on ne cultive pas avec ardeur. Il n'est possible de se procurer que du mil et du sorgho, et encore en petite quantité; les indigènes en ont fort peu, les chefs de village eux-mêmes sont forcés de faire du dolo avec le fruit du *kountan* (sorte de prunier sauvage). Ce dolo a un goût qui n'est pas précisément agréable, j'en ai cependant bu sur les conseils de Diawé, qui me l'ordonnait comme laxatif.

Au nord de la partie du Gourounsi habitée par les Nonouma et à une faible distance, quelquefois même à moins d'un jour de marche, se trouve le Kipirsi. C'est une région bien peu connue, même des indigènes qui voyagent. J'ai pu cependant apprendre quelque chose sur le pays et les peuples qui l'habitent.

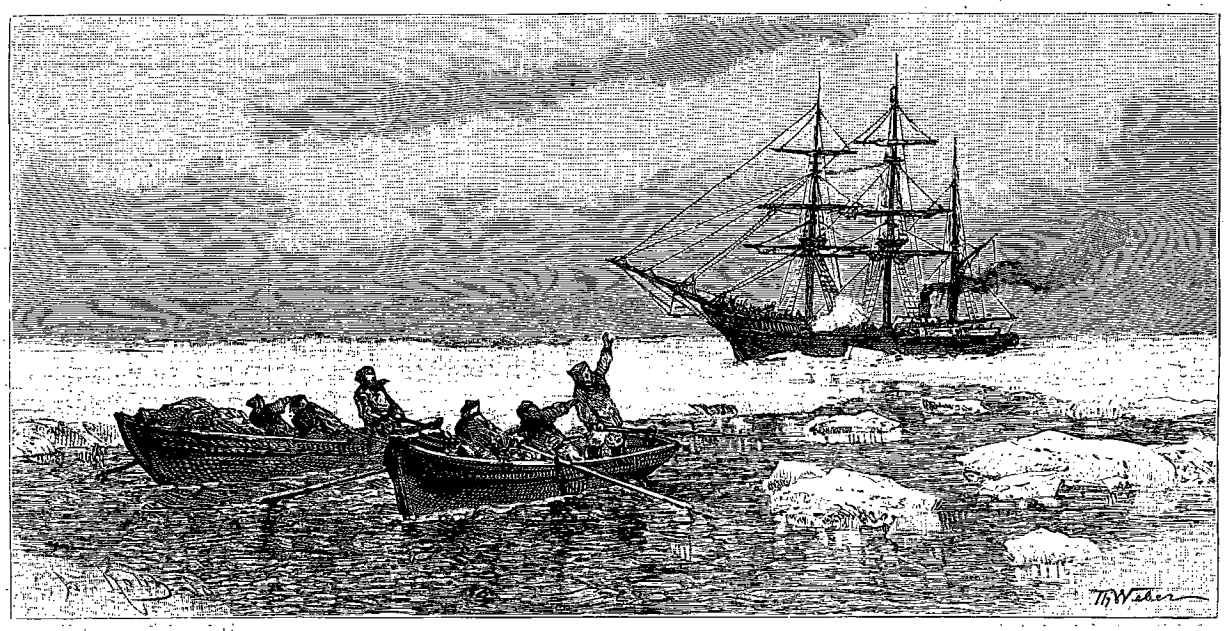
Dans la partie ouest du territoire et vers le coude de la Volta Noire habite un peuple encore sauvage dans le genre des Bobo. On le nomme Sommo, Songho ou Samokho; il est hospitalier et moins féroce que ne le racontent certains marchands qui m'en ont fait une description trop fantaisiste. Cela ne l'empêche pas à l'occasion de rançonner les voyageurs.

Dans la partie est du Kipirsi, la population est dénommée Kipirsi. J'ai vu quelques Kipirsi captifs des Niéniégué de Bondoukoï et d'autres de loin dans les ruines de Bouri; ils sont à demi sauvages et pillards à l'excès. On ne traverse leur pays que lorsqu'on y est forcé; leur territoire faisait jadis partie du Mossi, mais ils sont aujourd'hui absolument indépendants.

G. Binger.

(*La suite à une autre livraison*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'expédition quitte le *Jason* (voy. p. 141). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition norvégienne.

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DU GRÖNLAND[1],

PAR M. FRIDTJOF NANSEN.

1888.

I

Préparatifs de voyage.

Pendant l'été de 1882 j'étais embarqué à bord du baleinier norvégien, *Viking*[2] lorsque ce navire fut pris par les glaces en vue de la côte orientale du Grönland sous le 66° 50′ de latitude nord. Vingt-quatre jours durant, le bâtiment, emprisonné dans la banquise, dériva vers terre, au grand effroi de l'équipage.

Derrière la nappe blanche des glaces flottantes, surgissaient de magnifiques massifs de pics et de glaciers resplendissant de lumière; plus magnifiques encore ils étaient le soir, lorsqu'ils se détachaient sur un fond de nuages empourprés par le soleil des nuits de l'été polaire.

Bien souvent, pendant cette détention, je montais au sommet du grand mât pour contempler la côte du Grönland. Cette terre inconnue m'attirait, sa vue remuait mon âme, et du coup je fis le projet d'arriver à cette côte que tant de marins avaient vainement essayé d'atteindre. Dans ma pensée, il était possible d'atterrir en traversant à pied la banquise, si un navire ne pouvait réussir à se frayer un passage au milieu des glaces.

Sur-le-champ j'étais prêt à faire une tentative, mais, par mesure de prudence, le capitaine ne voulut pas l'autoriser.

De retour en Norvège, ce plan resta à l'état de projet jusqu'en septembre 1883. Un soir, à cette époque, j'appris le résultat de l'exploration entreprise par le professeur Nordenskiöld au Grönland[1]. Sur l'*Inlandsis*[2] de cette terre, deux Lapons qui accompagnaient le célèbre explorateur suédois avaient parcouru, en se servant de *ski*[3], une distance considérable en un

1. Cette relation est un résumé de l'ouvrage publié en norvégien par M. Nansen, sous le titre de *Paa ski over Grönland*, dont nous publierons prochainement la traduction, à la librairie Hachette.
CHARLES RABOT.

2. Ces baleiniers chassent dans ces parages le stemmatope mitré. Nous désignons ces bâtiments sous le nom de baleiniers, faute d'une expression française pour désigner les navires armés en vue de la chasse au phoque.

1. Voir *la Nouvelle Expédition suédoise au Grönland* (*Tour du Monde*, 1886, liv. 1345 et 1346).

2. Nom sous lequel les géologues scandinaves désignent les calottes glaciaires. (*Note du traducteur.*)

3. Longs et étroits patins en bois en usage en Norvège, mesurant en général une longueur de 2 m. 75 sur une largeur de 0 m. 8.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

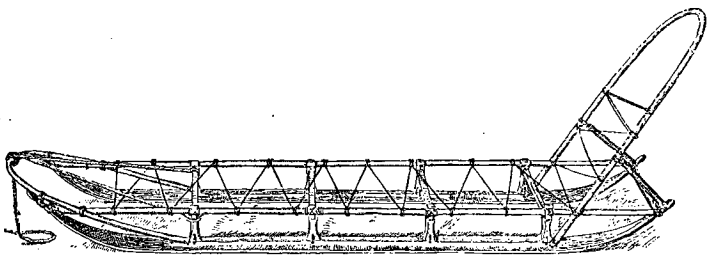
temps relativement très court; dans cette région le glacier présentait un terrain très favorable à la marche sur nos patins scandinaves. Ce fut pour moi le coup de foudre. Pour traverser le Grönland d'une côte à l'autre il fallait organiser une expédition de patineurs.

Patineur norvégien. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

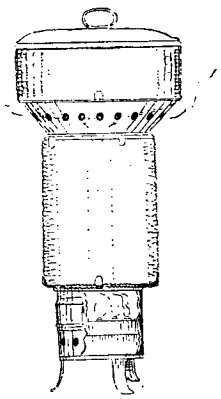
Le succès d'une pareille entreprise dépendait du choix du point de départ. Pour réussir il était nécessaire de partir de la côte orientale et non point de la côte occidentale, ainsi que l'avaient fait les voyageurs précédents. Pour cela on devait traverser la banquise du détroit de Danemark, puis, après avoir atterri, marcher à travers l'*Inlandsis* vers les établissements du littoral ouest. Ce plan avait l'avantage de couper la retraite à la caravane. Une fois sur le versant de l'*Inlandsis* qui s'incline vers la côte orientale, on était obligé de marcher toujours de l'avant vers l'ouest ou de se résigner à mourir sur place.

Tel était notre plan, tel nous l'avons exécuté. Diverses occupations absorbèrent par la suite tout mon temps jusqu'à l'automne 1887. A cette époque j'adressai au Conseil de l'université de Kristiania mon projet de voyage au Grönland, accompagné de la demande d'une subvention de 7 000 francs pour couvrir les frais de l'exploration. Le gouvernement refusa purement et simplement. C'est alors que M. Augustin Gamel, de Copenhague, vint m'offrir généreusement la somme que j'avais vainement sollicitée du gouvernement de mon pays[1]. Qu'il me permette de lui adresser ici l'expression de ma reconnaissance.

Avant le départ les prédictions sinistres ne nous manquèrent pas; le voyage était impossible, écrivait-on, et il fallait être toqué pour se lancer dans une pareille entreprise. Néanmoins de tous côtés arrivèrent des demandes de personnes sollicitant la faveur de m'accompagner; il en vint même de l'étranger, d'Angleterre, de France, de Hollande et de Danemark. Ayant besoin avant tout de solides gaillards et de vigoureux



Traineau de l'expédition. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.



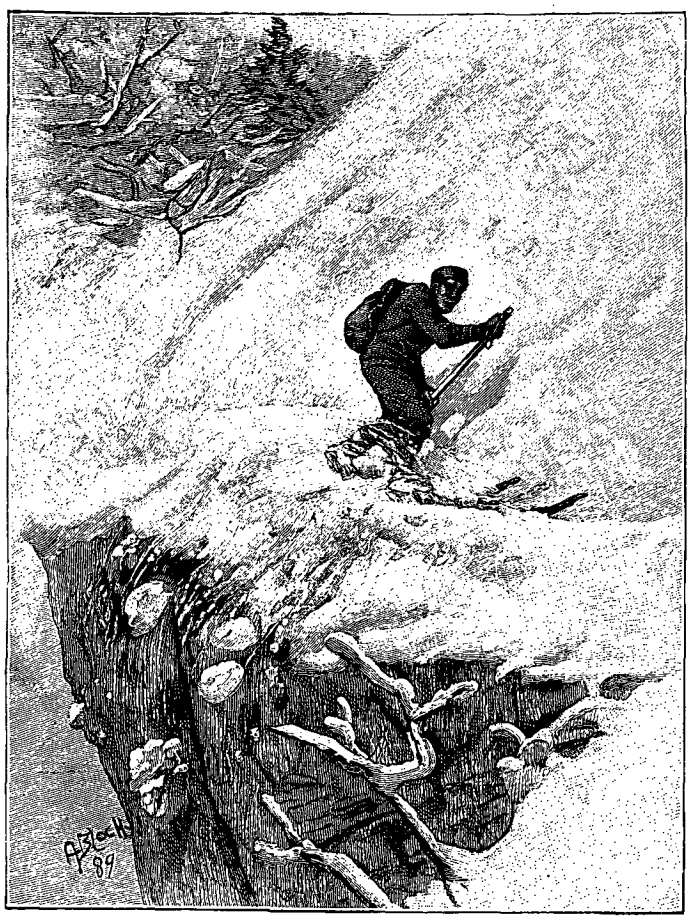
Lampe à alcool de l'expédition. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

1. M. A. Gamel a couvert, il y a quelques années, les frais de l'expédition de la *Dijmphna* dans la mer de Kara. Ce généreux Mécène des sciences géographiques est d'origine française.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

patineurs, mon choix porta sur trois Norvégiens : Otto Sverdrup, ancien capitaine de la marine marchande, Olaf Dietrichson, lieutenant en premier de l'infanterie norvégienne, et un brave paysan, Kristian Kristiansen Trana. J'engageai en outre deux Lapons de Karasjok (Laponie norvégienne) : Samuel Johannesen Balto et Ole Nielsen Ravna.

Dans une expédition comme celle que nous allions entreprendre, la qualité de l'équipement est une des conditions essentielles du succès. La rupture d'un clou ou d'une courroie peut parfois entraîner la défaite. Avant le départ, chaque objet doit être soigneusement examiné et éprouvé; il ne faut épargner ni le temps ni la peine pour atteindre le plus haut degré possible de perfection. Ma première préoccupation fut de nous procurer des traîneaux tout à la fois solides et légers. Nous devions les haler à bras, après les avoir chargés de nos approvisionnements. Il était donc nécessaire d'apporter tous nos soins à leur construction. Ayant fait un mûr examen des différents véhicules de ce genre, je choisis le traîneau norvégien connu sous le nom de *skikjaelk*, auquel j'apportai diverses modifications. Les paysans s'en servent l'hiver en forêt comme en montagne, et le manœuvrent facilement, même lorsqu'ils sont montés sur des *ski*. Ces traîneaux se distinguent des autres types par la largeur de leurs patins, ce qui les empêche d'enfoncer profondément dans la neige grenue. Ceux que nous avons employés mesuraient une longueur de 2 m. 90 et une largeur de 0 m. 50, leur poids était de 13 kil. 75. Outre des *ski* nous emportions des raquettes canadiennes et norvégiennes.



Patineur passant une corniche. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

(Dans la relation de son voyage, M. Nansen consacre un long chapitre au patinage sur les *ski*. La place nous fait défaut ici pour le résumer. Les gravures ci-jointes suppléent d'ailleurs à cette lacune; elles montrent les véritables tours de force que l'on peut exécuter avec ces patins.)

Notre matériel de campement consistait en une tente et deux sacs de couchage en peau de renne dans lesquels trois hommes pouvaient prendre place. On se tenait ainsi chaud mutuellement. Deux courroies fixées à l'ouverture du sac permettaient de le fermer presque complètement en cas de temps particulièrement froid. Notre équipement ne comportait aucun vêtement de rechange. A part les Lapons, aucun de nous n'emportait de fourrure. Notre habillement consistait en chemise et caleçon de laine, pantalon et jaquette en *vadmel*[1] norvégien. Dans des régions comme le Grönland, la laine est particulièrement hygiénique en ce qu'elle permet à la transpiration de s'opérer librement. Pour éviter les refroidissements pendant le voyage, nous avons dû prendre de grandes précautions; souvent, après une marche très courte, nous devions mettre habit bas et continuer en manches de chemise en suant à grosses gouttes alors que le thermomètre marquait 20 à 30 degrés au-dessous de zéro. Pour le mauvais temps nous avions, en guise de manteaux, de légers pardessus en toile à voile. Ils n'étaient malheureusement pas imperméables, comme nous le pensions, cependant par les chasse-neige ils nous rendirent de grands services. Ils empêchaient la fine neige grenue qui volait dans l'air comme la poussière de pénétrer dans nos vêtements de laine; sans cette couverture nous aurions été trempés par le produit de la fusion de ces particules cristallines au contact du corps.

Dans une expédition arctique l'appareil de cuisson est un objet de première importance. Sans son secours, impossible en effet de se procurer une goutte d'eau dans ces déserts glacés. Celui dont nous nous sommes servis et qui est représenté page 130, se composait d'une lampe à alcool garnie de six mèches, au-dessus de laquelle reposait un cylindre en cuivre étamé, surmonté d'un second réservoir dans lequel nous faisions

1. Drap grossier tissé par les paysans norvégiens. (*N. du trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fondre de la neige. Par des froids de 40 degrés, il ne fallait pas moins d'une heure pour préparer cinq litres de chocolat et obtenir quatre litres d'eau à une température très peu supérieure au point de congélation. En moyenne, 35 centilitres d'alcool suffisaient à cette cuisine.

La ration journalière de chaque homme, fixée à un kilogramme environ, se décomposait ainsi : deux cent cinquante grammes de viande desséchée, autant de graisse, une quantité un peu plus grande de biscuit, du chocolat, du sucre, du thé, des peptones et de la soupe de légumes. De boissons alcooliques je ne voulus pas entendre parler, et nous nous en trouvâmes bien. L'alcool produit une surexcitation momentanée, suivie immédiatement après d'une déperdition de forces. A cet égard, les expériences faites en Angleterre sont probantes. Un jour on donna l'ordre à plusieurs soldats de parcourir une certaine distance dans un temps *minimum*; aux uns on remit du cognac, aux autres simplement de l'eau. Ces derniers arrivèrent les premiers, et les autres employèrent d'autant plus de temps à accomplir la course qu'ils avaient absorbé plus d'alcool. L'usage du tabac présente moins d'inconvénients; j'en emportai une petite quantité pour pouvoir offrir une pipe aux fumeurs chaque dimanche ou chaque jour où nous aurions achevé une étape importante de notre voyage.

Kristian Kristiansen Trana (voy. p. 131). — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Nos bagages comprenaient en outre un certain nombre d'instruments de précision, un théodolite, un sextant avec un horizon artificiel, des boussoles, des baromètres anéroïdes, des thermomètres, et, au lieu de chronomètres, des montres à ancre, qui nous ont donné d'excellents résultats dans la détermination des longitudes.

Quand tout notre équipement fut prêt, nous allâmes, pour l'expérimenter, passer une nuit dans les bois des environs de Kristiania.

Précaution, soit dit en passant, qui nous montre la science profonde des voyages que possède M. Nansen.

Une expédition bien préparée et conçue par un homme pratique a réduit au minimum les chances d'insuccès.

Je m'occupai ensuite du transport de l'expédition à la côte orientale du Grönland. Après quelques négociations préliminaires j'obtins des propriétaires du baleinier norvégien *Jason* que ce bâtiment viendrait nous chercher en Islande et tenterait d'atteindre la côte est du Grönland pour nous y débarquer. De mon côté je m'engageai à ce que cette tentative n'entraînât aucune perte pécuniaire pour les armateurs, en éloignant, par exemple, le baleinier de la région fréquentée par les phoques.

Il fut convenu avec le capitaine qu'en faisant route des parages de Jan Mayen vers le détroit de Danemark, il viendrait, au commencement de juin, embarquer l'expédition sur la côte ouest de l'Islande dans l'Isafjord, ou, si les glaces interdisaient encore l'accès de cette baie, dans le Dyrafjord.

II

Départ de Kristiania. — Les Färö. — L'Islande. — Embarquement à bord du *Jason*.

Le 2 mai je quittai Kristiania pour me rendre à Leith par Copenhague et Londres. Le lendemain mes compagnons embarquèrent à destination de l'Écosse avec tout notre équipement. Le 9 mai l'expédition se trouva réunie à Granton et s'embarqua sur le vapeur *Thyra*, à destination de l'Islande.

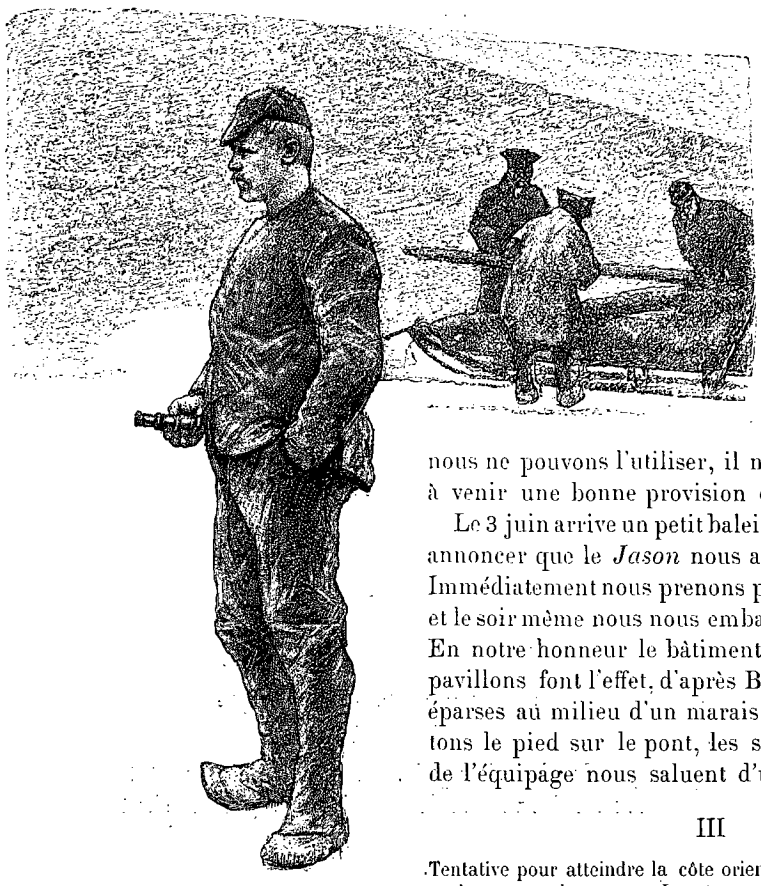
(M. Nansen donne ensuite, dans son livre, de curieux détails sur l'archipel des Färö. Pour la description de ces îles, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'intéressante description qu'en a faite ici même le docteur Labonne).

Au delà des Färö le thermomètre baisse. Enveloppés dans leurs *päsk* en fourrure, nos deux Lapons ne s'apercevaient pas de ce rafraîchissement de la température; quelques-uns d'entre nous, au contraire, commençaient à trouver l'air un peu froid. Cela fit faire à Ravna de sérieuses réflexions, qu'il s'empressa de confier à son ami Balto, et l'autre à son tour n'eut rien de plus pressé que de nous faire part de ces confidences. « Ravna, nous raconta-t-il, vient de me dire : Pourquoi diable sommes-nous partis avec ces gens-là, qui sont si peu vêtus? Je le vois bien, ils grelottent maintenant et certainement ils trouveront tous la mort au Grönland, où il fait si froid. Mais alors, nous aussi, nous mourrons, dans l'impossibilité où nous serons de trouver notre chemin vers les lieux habités. » Ajoutons que la vie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maritime ne convenait pas très bien à Ravna. Au début il avait été malade, et d'autre part il ne pouvait reposer dans l'entrepont, où il faisait trop chaud pour lui. Il alla alors s'installer dans un coin sur le pont; après avoir tiré son *päsk* par-dessus la tête, il y dormit aussi bien que nous dans les cabines.

Aux Färö nous avions appris l'état défavorable des glaces cette année autour de l'Islande. De mémoire d'homme, disait-on, on n'avait rencontré la banquise aussi loin vers le sud que cet été. En effet, à 120 milles de la côte est d'Islande, nous croisâmes les premiers glaçons, et dans cette direction ils s'étendaient en masses impénétrables. Le 16 mai, le vapeur fit une tentative pour atteindre la côte vers le Berufjord; à quatre-vingts milles de terre il rencontra un banquise impénétrable. Le capitaine ordonna alors de faire route vers l'ouest.



Fritjof Nansen. — Gravure de Thiriat d'après le portrait de l'édition norvégienne.

Dans la matinée du 17 mai, les îles Vestmann sont en vue. Le navire passe au pied de leurs hautes murailles de basalte, contre lesquelles la mer se brise en panaches d'écume. Tout autour de nous tourbillonnent des nuées de palmipèdes dont les cris produisent un vacarme étourdissant. Le soleil est étincelant, la mer transparente comme un beau cristal, et tout là-bas, sur la côte d'Islande, brillent dans la radieuse lumière d'une belle journée d'été les neiges de l'Eyafzjallajokull (1700 mètres). Durant la nuit du 18 au 19 mai nous arrivons à Reykjavik.

La capitale de l'Islande est une petite ville de trois à quatre mille habitants. Dans ce nombre on ne compte pas moins de quarante fonctionnaires : un fonctionnaire pour cent habitants! Pauvres Islandais, on pourrait croire que votre pays est riche, en voyant qu'il peut donner des rentes à tant de gens inutiles!

Dans la journée la *Thyra* quitta Reykjavik pour se diriger vers l'Isafjord, notre lieu de destination. Nous y arrivâmes le lendemain, après avoir essuyé une terrible bourrasque. Là, apprenant que le fjord pouvait être bloqué par les glaces — et à ce moment elles n'étaient pas loin, — nous prîmes le parti d'aller attendre le *Jason* dans le Dyrafjord, qui, lui, n'est jamais barré par la banquise.

En attendant le *Jason*, nous fîmes plusieurs excursions sur les montagnes du voisinage. Une fut malheureusement signalée par un accident, arrivé à Balto. En descendant une pente sur ses *ski*, il culbuta contre une pointe de roc saillante au milieu de la neige et se luxa la jambe. Pendant quelque temps il resta invalide, mais de vigoureux massages quotidiens lui rendirent bientôt l'usage de ce membre. Sur ces entrefaites j'achetai un poney. Je pensais m'en servir pour traîner nos canots et nos bagages sur la banquise de la côte orientale du Grönland et ensuite l'employer comme bête de bât pour transporter les bagages aussi loin que possible sur les montagnes du littoral. En tout cas, si nous ne pouvons l'utiliser, il nous fournira un jour à venir une bonne provision de viande fraîche.

Le 3 juin arrive un petit baleinier envoyé pour nous annoncer que le *Jason* nous attend dans l'Isafjord. Immédiatement nous prenons passage sur ce vapeur, et le soir même nous nous embarquons sur le *Jason*. En notre honneur le bâtiment est pavoisé; tous ces pavillons font l'effet, d'après Balto, de mûres rouges éparses au milieu d'un marais, et lorsque nous mettons le pied sur le pont, les soixante-trois hommes de l'équipage nous saluent d'un vigoureux hourra.

III

Tentative pour atteindre la côte orientale du Grönland. — La chasse au phoque. — Le stemmatope mitré. — En route pour la côte orientale du Grönland.

Dans la soirée du 4 juin, après une belle journée ensoleillée, le *Jason* quittait l'Isafjord. Au moment où le navire sortait de la baie, le soleil envoyait un dernier rayon de pourpre sur les falaises de basalte environnantes. Sous cette belle lumière les lignes de la stratification apparaissaient distinctes comme les jointures des pierres d'un monument.

Nous envoyons un dernier salut à l'Islande, cette pauvre île perdue dans l'océan Boréal, et nous faisons route vers la pleine mer.

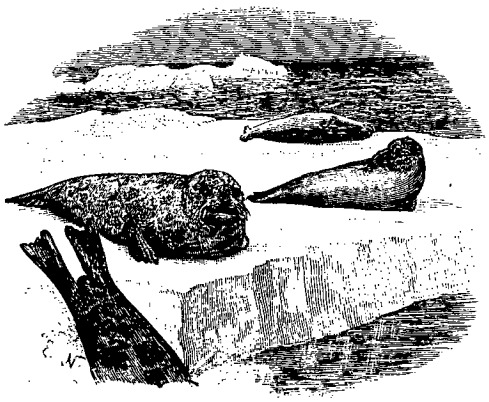
Des centaines de mouettes tridactyles escortent le navire de leur caquet continuel. Tantôt elles plongent, tantôt elles volent bas au-dessus du sillage, pour s'élever ensuite en tourbillons blancs sur le ciel bleu. Voilà l'occasion d'essayer notre adresse. Nous prenons nos re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

volvers et des flobert, et commençons un feu roulant sur ces volatiles. Rarement nos balles les atteignent : le plus souvent l'oiseau, frôlé par le plomb, secoue seulement ses ailes, puis continue sa route. Une mouette est blessée, elle tombe à la mer les ailes étendues. Pauvre victime de notre cruauté! le navire ne s'arrête même pas pour la recueillir. Longtemps nous la voyons, entourée de ses camarades, battre l'eau de ses ailes. Sommes-nous inhumains de prendre plaisir à tuer ces pauvres oiseaux!

Avant de quitter la région des bancs, nous faisons une provision de poisson frais. A quatre milles environ de la côte, le *Jason* s'arrête; de suite les lignes sont mises à l'eau. On attend quelques minutes et voici que la main qui tient la ligne ressent une légère secousse. On hale vite et vite pour tirer de l'eau une belle morue. Après ce premier succès on en prend une, deux, trois, et cela mord toujours. En très peu de temps l'équipage a recueilli une provision de poisson suffisante pour tout le monde à bord. Une seconde tentative est moins heureuse; après cela le navire poursuit sa route.

La nuit est magnifique. Le soleil a disparu, laissant dans le nord et dans l'ouest une traînée lumineuse; devant nous s'étend l'océan uni comme un miroir, sur lequel se reflètent les merveilleuses colorations du ciel, et entre ces deux plans éblouissants de couleur se dresse la haute masse sombre du bâtiment. Parmi les choses grandioses en est-il de plus impressionnante qu'une belle nuit comme celle d'aujourd'hui? Dans la vie l'espoir et les souvenirs tiennent la plus grande place. L'espoir, on l'a le matin, et le soir les doux souvenirs vous reviennent à la mémoire.



Stemmatopes mitrés. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

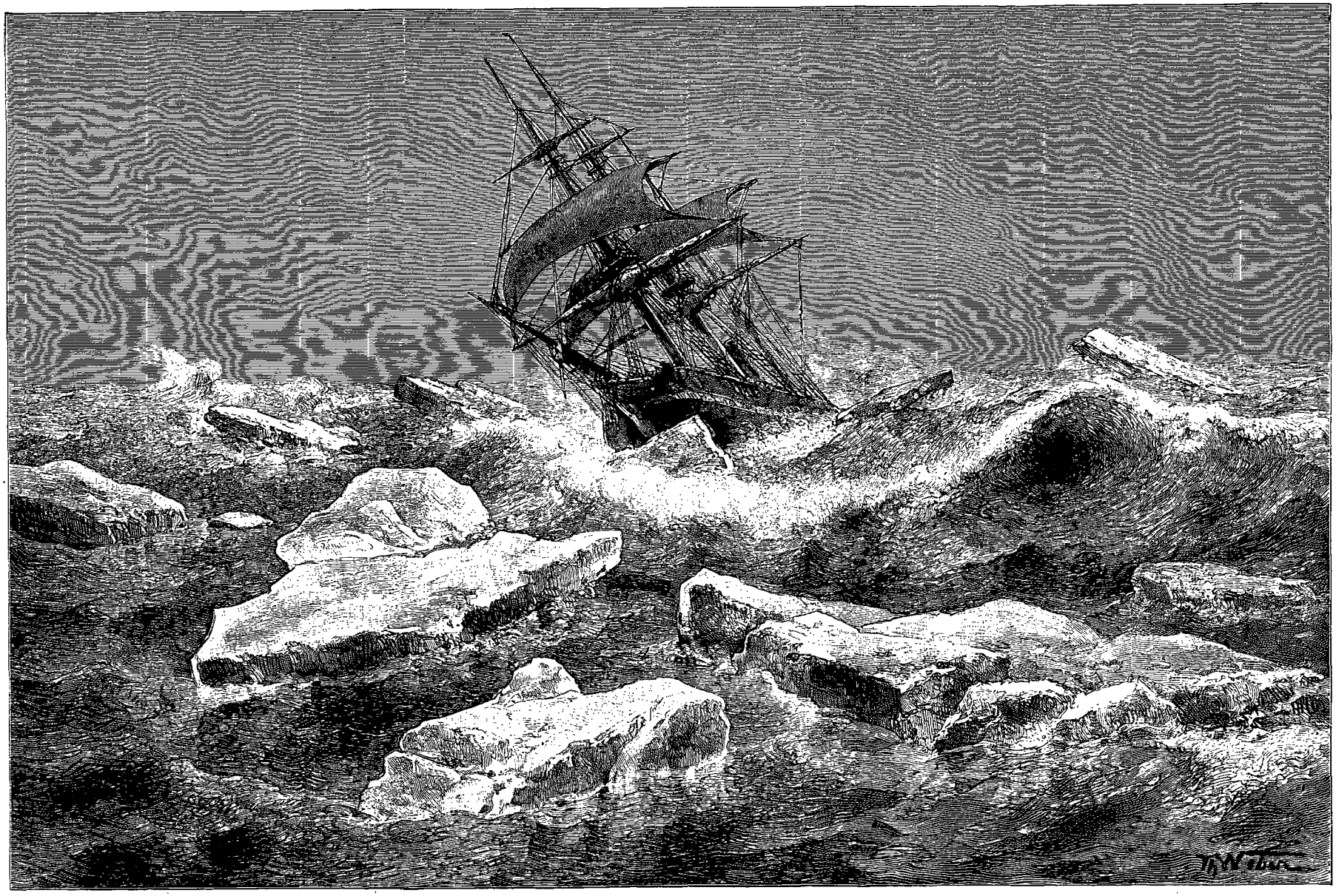
Le lendemain les premières glaces sont signalées. L'impression produite par la vue de la banquise à celui qui l'aperçoit pour la première fois est très différente de celle à laquelle il s'attendait. Dans son imagination le novice suppose au monde des glaces des formes fantastiques et une lumière non moins extraordinaire. Tout différent est l'aspect de la banquise : elle est uniforme dans ses lignes comme dans ses couleurs, néanmoins profonde est l'impression qu'elle produit. L'ensemble du tableau est simple et l'effet résulte du contraste des principaux éléments du paysage. Vous voyez une immense plaine de glace réverbérant sur le ciel une lueur blanche, à côté la masse sombre de la mer souvent noire comme de l'encre, et au-dessus de cette uniformité un ciel divers en ses aspects, tantôt d'un bleu laiteux par les belles journées, tantôt embrumé de nuées grises, ou bien encore illuminé par les teintes empourprées de l'aurore ou du crépuscule de l'été polaire. Dans les régions arctiques le paysage n'a point de variété dans les lignes, le ciel seul donne au tableau sa couleur et son expression.

Non, jamais je n'oublierai ma première impression à la vue de la banquise. C'était par une sombre nuit de mars 1882, précisément dans cette même mer. Tout à coup la vigie signale la glace à l'avant; immédiatement je quitte la cabine et grimpe sur le pont. Là-haut tout est sombre, impossible de rien distinguer. Puis voici tout à coup une masse blanche au milieu de l'obscurité; elle grandit et blanchit, elle est toute blanche au-dessus de l'eau noire. Après cela, il en arrive d'autres, dont l'approche est signalée par un bruit étrange. Au nord apparaît une lueur très vive au ras de l'horizon; du même côté on entend un mugissement analogue à celui du ressac. La banquise est là devant nous, la lueur provient de la réverbération de sa masse blanche sur le ciel, et le bruit du choc de la mer contre les glaces. Nous sommes sur un océan étrange, au milieu de choses inconnues. Le capitaine donne l'ordre de changer la route et de suivre l'*iskant*[1]. Pendant plusieurs jours nous longeons la banquise, puis voici qu'un soir la brise fraîchit et que le temps devient menaçant. Il faut alors chercher un refuge au milieu même des glaces; avant d'avoir pu trouver à nous abriter, l'ouragan éclate. La voilure est réduite aux huniers, néanmoins le bâtiment file rapidement. De sa solide étrave il culbute les glaçons qui lui barrent la route, mais il en arrive toujours et en masses de plus en plus épaisses. La mer est maintenant très grosse, et tout autour du navire les glaces s'entre-choquent avec fracas. De la passerelle les ordres du capitaine dominent tout ce bruit, et dans le plus profond silence l'équipage les exécute avec précision. Tout le monde est sur le pont, personne n'a voulu rester en bas, à ce moment solennel où le navire, secoué, choqué, craque dans son être entier. Le bâtiment continue sa marche, il va entrer dans la banquise, lorsque devant nous surgit une gigantesque masse blanche. On parvient à l'éviter, et à ce moment une énorme vague s'abat sur le navire et enlève les bordages. Enfin nous voici à l'abri, derrière la digue flottante des glaces. La mer est maintenant inerte, et l'on n'entend plus que le bruissement de la tempête à travers la mâture. Plus terrible encore elle est maintenant. Voilà l'histoire de ma première rencontre avec les glaces de l'océan Arctique.

Qu'elles étaient différentes les circonstances lorsque je vis la banquise pour la seconde fois! Le soleil brillait

1. Lisière de la banquise. (*N. du trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tempête au milieu des glaces. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la mer s'étendait dans un calme majestueux autour de la nappe blanche.

La banquise ne forme pas une masse compacte d'un seul tenant. Elle se compose de blocs juxtaposés de différentes dimensions, dont l'épaisseur varie de 6 à 12 ou 15 mètres. Nul ne sait encore leur lieu d'origine et leur mode de formation. Suivant toute vraisemblance, ces glaçons proviennent de la partie la plus septentrionale de l'océan polaire, qu'aucun navire n'a pu atteindre. Entraînés par un courant, ils descendent vers le sud le long de la côte orientale du Grönland. Dans ce voyage la mer broie les gros blocs, et à mesure qu'ils arrivent sous des latitudes plus méridionales, les fractionne en morceaux de plus en plus petits. Poussés par la houle et les pressions, les glaçons montent les uns sur les autres et forment des monticules s'élevant de 6 à 8 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La glace polaire ainsi morcelée est celle que rencontrent les chasseurs de phoques dans le détroit de Danemark, et c'est à travers les canaux qui la divisent que ces hardis marins vont poursuivre les stemmatopes mitrés, au risque de perdre leur navire, quelque solide qu'il soit.

Samuel Balto et Ole Ravna (voy. p. 131, 133, 142, 144). — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Pendant plusieurs jours le *Jason* fit route le long de l'*iskant*, et, le 7 juin, entra dans une baie de la banquise où la glace était morcelée. Quelques stemmatopes mitrés (*Cystophora cristata* Erxl.) sont en vue. C'est bon signe de trouver des phoques sur le premier cap du *pack*[1]. Le capitaine donne l'ordre de mettre les embarcations à la mer, et le quart de service part à la chasse. Bientôt des détonations se font entendre, mais ce ne sont pas des feux de salve comme lorsque le gibier est abondant. On poursuit évidemment de jeunes phoques disséminés sur la glace. Après quelques heures d'absence les canots reviennent à bord; dans l'après-midi la seconde moitié de l'équipage part à son tour en campagne. Il est assez curieux que les canots effrayent plus les phoques que les navires. Ils plongent souvent alors même que l'embarcation est encore loin d'eux, tandis que le navire peut arriver jusque sur le glaçon où ils sont établis sans qu'ils prennent la fuite. Ce jour-là, la chasse ne fut pas particulièrement bonne : les canots rapportèrent seulement 187 phoques, presque tous des jeunes.

Dans l'ouest, voici d'autres bâtiments en chasse. Le lendemain nous communiquons avec plusieurs de ces navires. Tous les marins désiraient monter à bord du *Jason* pour rendre visite à notre expédition. Un capitaine vient chercher le courrier destiné à la flottille, dont nous sommes porteurs. D'ici à quelques heures nous allons faire route vers la côte orientale du Grönland et nous ne savons trop quand nous reverrons des camarades. Dans l'océan Glacial le service de la poste a une organisation toute particulière. Un baleinier va-t-il faire un tour en Islande, il en rapporte le courrier destiné à tous les bâtiments. L'océan est vaste et il ne doit pas être facile de s'y rencontrer, pensera-t-on. Détrompez-vous. La région où se fait la chasse au phoque n'est pas très étendue, et chaque équipage est au courant des faits et gestes de ses voisins, comme les bourgeois curieux d'une petite ville. Un bâtiment ne s'éloigne, du reste, jamais du gros de la flotte, dans la crainte qu'en son absence ses concurrents ne trouvent du gibier.

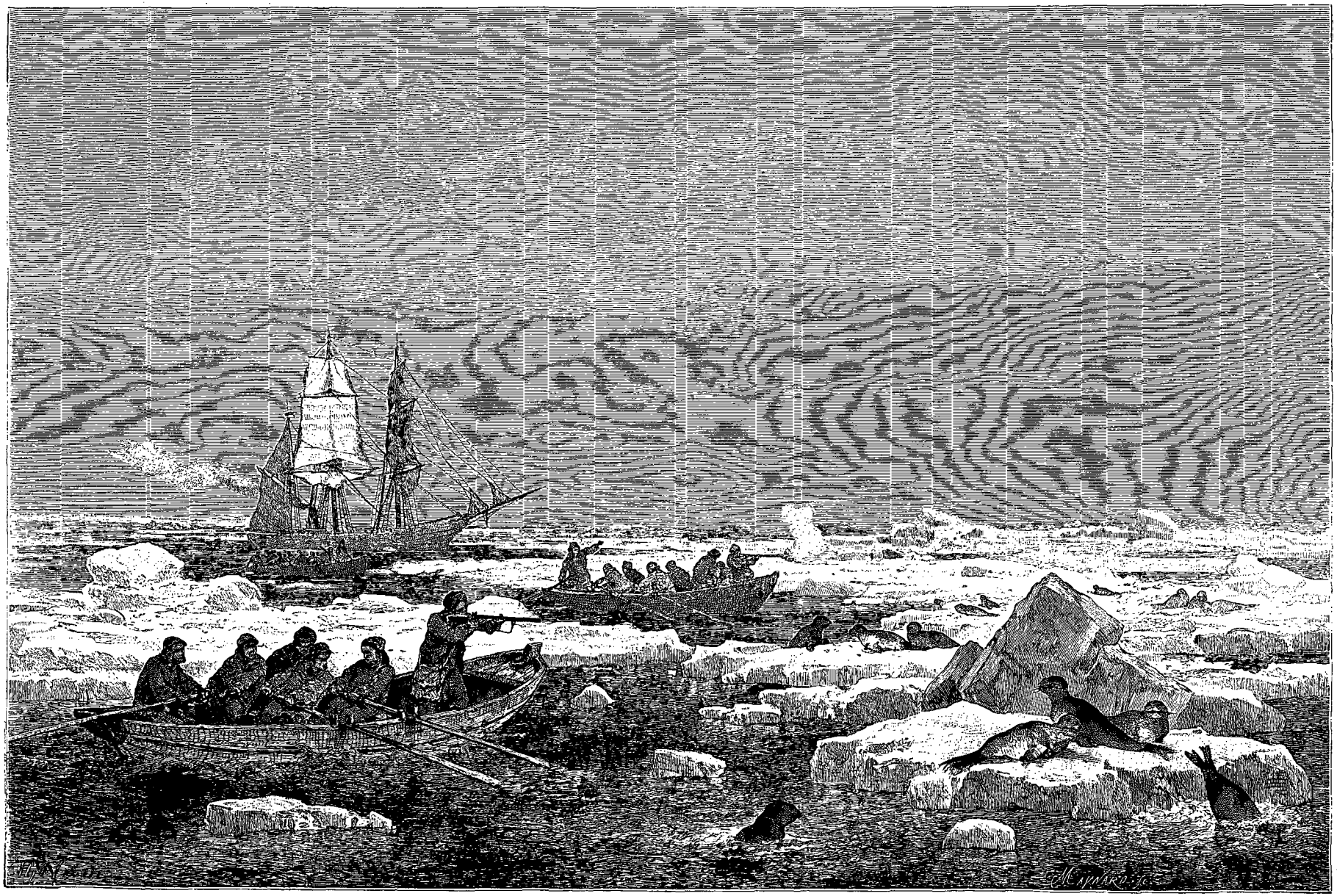
Dans l'après-midi, rencontré le *Geysir*, de Tönsberg. Le capitaine vient souper à notre bord. Il est gai et joyeux, ce brave homme, et aucun d'entre nous n'a le courage de lui apprendre la mort de trois de ses enfants, enlevés par la diphtérie depuis son départ. Ici on vit heureux dans l'ignorance de tout ce qui se passe dans le monde; la chasse seule cause des joies et des tristesses. L'Europe pourrait être bouleversée, sans qu'aucun de tous ces marins occupés ici en prît souci.

La nuit, nous croisons le *Morgenen*. Il revient de la banquise, en traînant à la remorque les peaux de trois ours blancs, spectacle qui excite l'envie de Dietrichson et de Sverdrup. Mes camarades brûlent du désir d'abattre ou tout au moins d'apercevoir un de ces plantigrades.

Pendant plusieurs jours le *Jason* fait route dans

1. Banquise. (*N. du trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse aux phoques. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ouest. Un vent contraire retarde notre marche; de plus, nous perdons du temps à entrer dans des baies de la banquise pour reconnaître s'il n'y a pas par là des phoques. Nous ne voyons qu'un très petit nombre de ces amphibies; nombreux, par contre, sont dans ces parages les *Hyperodon* et les balenoptères de Sibbald, ces géants de la faune actuelle. A grande distance est visible le jet d'eau lancé par cette baleine; de très loin également, on entend le bruit de sa respiration. Le monstre approche du navire; au-dessus de l'eau apparaît sa tête en forme de toit, puis son dos hérissé d'une petite nageoire; le voici maintenant tout près de nous, il respire, un nuage de vapeur s'élève, l'air vibre, comme lorsqu'on ouvre le ventilateur d'une chaudière. La baleine fait un mouvement ondulant, puis disparaît.

Le dimanche 10 juin, le temps est brumeux. N'ayant pu prendre, depuis plusieurs jours, aucune observation, nous ignorons notre position.

La saison de la chasse au phoque va bientôt commencer et nous sommes loin de la région fréquentée par ces animaux. Pour y arriver, la navigation doit durer au moins plusieurs jours, d'autant plus que nous devons marcher à contre-courant, et qu'un vent contraire commence à s'élever. Dans ces conditions, nous décidons dans la matinée d'abandonner le projet de tenter le débarquement, et de revenir en arrière vers la banquise.

Le lendemain, à travers une éclaircie apparaît la côte orientale du Grönland, hérissée de hauts pics pointus frangés de glaciers.

Nous avons probablement en vue une portion du littoral situé au nord du cap Dan, à une distance approximative de soixante milles. Apercevant du *nid-de-pie*[1] une longue baie ouverte au milieu de la banquise, le capitaine prit la résolution de tenter le débarquement.

Poussé par un bon vent, le *Jason* avance rapidement. Bientôt voici de la glace en masse serrée; mais, pour un solide navire comme le nôtre, l'obstacle offre peu de résistance. De sa puissante étrave le baleinier culbute les glaçons et atteint un large bassin d'eau libre. A perte de vue, dans la direction de terre, aucune glace. L'entreprise paraît donc commencer sous des auspices très favorables. A midi nous nous trouvons par 65° 15′ de latitude nord et 34° 10′ de longitude est de Greenw. Une distance de 39 milles environ nous sépare encore de terre, néanmoins nous commençons à espérer.

Après avoir fait route pendant plusieurs heures, la glace apparaît. Le navire réussit d'abord à pénétrer à travers cette banquise, mais bientôt il est arrêté. Nous sommes encore à 30 milles de la côte; le *pack* situé devant nous est très accidenté : par suite la traversée à pied présenterait de grosses difficultés. Dans cette situation, il nous paraît préférable de ne pas tenter le débarquement, il vaut mieux attendre lorsque l'été sera plus avancé : la glace sera moins inégale. Plus au nord il eût été facile d'approcher davantage de terre, mais, comme je l'ai dit, le *Jason* devait aller chasser le phoque. En faisant une nouvelle tentative, nous risquions d'être emprisonnés et de laisser passer la saison favorable de la chasse. Nous virons de bord et bientôt nous perdons de vue la terre dans la brume.

A propos de cette tentative de débarquement, voici ce qu'en raconte le Lapon Balto dans la relation du voyage écrite par lui : « Pendant plusieurs jours le navire marcha à la voile dans la direction du Grönland jusqu'à ce que la terre fût en vue. La côte, lorsque nous l'aperçûmes, se trouvait à une distance d'environ 60 (?) milles derrière la banquise. Cette partie de la côte n'est pas précisément belle, partout ce ne sont que des montagnes pointues se dressant à pic comme des clochers d'église et dont la cime est cachée dans les nuages. »

Le lendemain nous eûmes la preuve de la force des courants dans ces parages. Toute la nuit le bâtiment avait tiré des bordées vers le nord-est avec une fraîche brise d'est. Le surlendemain matin, la côte était néanmoins encore en vue : le navire avait été refoulé par le flot.

Pendant quelque temps le *Jason* louvoya le long de l'*iskant*, mais sans gagner beaucoup : le vent et le courant arrêtaient sa marche. Dans ces parages, nombreux étaient les cétacés; les baleinoptères de Sibbald étaient probablement en majorité. Ils se dirigeaient dans l'ouest, en train d'émigrer, suivant toute vraisemblance, vers le Grönland. Ces gros animaux accomplissent très certainement des migrations, mais sur ce point nous ne savons rien ou du moins très peu de chose. Nous vîmes également des baleines d'une autre espèce, de taille plus petite; d'après les marins, elles se tiennent dans le voisinage des points où l'on chasse le phoque. Ce sont probablement des *Balenoptera borealis*. Nous vîmes également des orques (*Orca gladiator*). Ce sont de vigoureux nageurs, puissamment armés, les ennemis redoutés des baleines. Un seul épaulard suffit à mettre en fuite une troupe de ces monstres, et cette crainte est justifiée. Les orques, lorsqu'ils attaquent les baleines, ne manquent jamais de leur enlever de larges morceaux de chair. Ces animaux poursuivent également les phoques. Les Eskimos m'ont raconté avoir vu des épaulards avaler d'un seul coup un de ces amphibies.

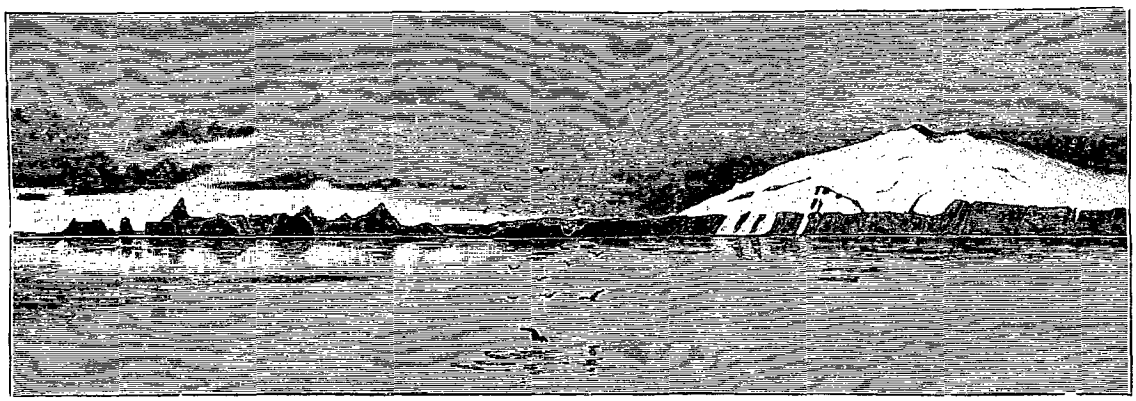
Après plusieurs jours de route nous rejoignîmes la flottille des baleiniers. Depuis notre croisière du côté du Grönland, les autres bâtiments n'avaient capturé que peu ou point de phoques. Grande fut par suite la satisfaction à bord du *Jason* : nous n'avions donc pas à regretter la tentative que nous venions de faire pour atteindre la côte du Grönland. Durant plus de deux semaines nous restons devant la banquise, enveloppés par d'épais brouillards, et battus par la tempête. Toujours pas de phoques.

1. Tonne vide placée au sommet du grand mât, d'où la vigie observe le mouvement de la glace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

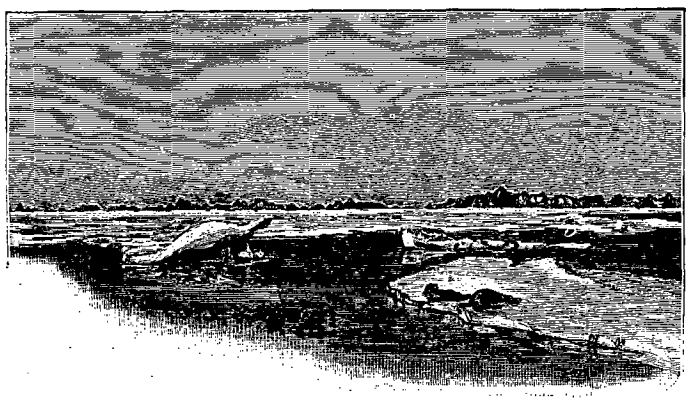
A la Saint-Jean, le gibier allait enfin paraître, assuraient les matelots, mais ce jour-là se passa, et après lui bien d'autres, sans que nous ayons vu le moindre phoque. Nous étions maintenant quatorze ou quinze bâtiments ensemble.

A bord du *Jason* nous menions une vie calme et tranquille; nous autres, nous ne nous préoccupions guère du résultat de la chasse et de l'avenir de cette industrie dans l'océan Glacial. Nous vivions sans soucis; parfois cependant nous avions un mouvement de dépit, lorsque nous reconnaissions que nos fusils n'avaient pas toute la précision désirable. Pour la plupart des membres de l'expédition, cette existence maritime était toute nouvelle. Que d'observations intéressantes n'a-t-on pas l'occasion de faire sur la banquise! et si l'on est chasseur, le gibier ne manque pas. Les phoques font-ils défaut, on a



Les îles Vestmann et l'Eyafjallajoküll. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

la ressource d'abattre des guillemots, et ils ne sont pas rares, ces palmipèdes; en quelques instants on peut en tuer cinquante. A mon avis, la chasse la plus intéressante dans ces régions est celle du phoque, un excellent exercice pour apprendre à viser avec sang-froid. En général, la distance à laquelle on tue n'est pas grande, 900 mètres environ (?), mais le but est petit, car il est nécessaire d'atteindre le phoque dans la tête ou au cou. Le frappe-t-on dans une autre partie du corps, il disparaît de suite sous l'eau. Quelquefois la distance peut être plus grande que celle indiquée plus haut. Ajoutons que l'on tire d'un canot, qui éprouve toujours un certain mouvement, et que sur la banquise la lumière cause de singulières illusions d'optique. Vous comprenez par suite que les bons chasseurs de phoques sont rares. Des gens très adroits lorsqu'ils tirent à la cible ne réussissent que rarement à atteindre le phoque. La chasse à cet animal est souvent très émouvante, et, lorsque les résultats sont satisfaisants, tous ceux qui y ont pris part compteront comme moi, je n'en doute pas, les heures qu'ils auront passées dans le canot à la poursuite de ces amphibies au nombre des moments les plus heureux de leur vie.



La côte orientale du Grönland. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Quelques mots maintenant sur le gibier, le stemmatope mitré. C'est un gros phoque, très rapproché des éléphants de mer de la côte ouest de l'Amérique et des mers Antarctiques. Le mâle a sur le sommet de la tête une sorte de gros bourrelet formant capuchon, comme les amphibies du Pacifique et de l'océan Austral. La femelle ne porte point cet appendice; au-dessus du museau elle a seulement la peau flasque et distendue. Après le *Phoca Groenlandica*, c'est le plus gros phoque des mers du nord de l'Europe. Dès qu'il vient au monde, il peut aller à l'eau; il est alors couvert de poils lisses, clairs ou presque blancs sous le ventre, gris sur le dos. Après la première mue, sa peau se mouchète, et les taches grandissent à mesure qu'il devient adulte; quand il a atteint son développement complet, il a une couleur gris-clair rehaussée de plaques noires plus ou moins grandes répandues sur toute la surface du corps. Généralement ces taches sont petites sur la tête, mais si serrées que cette partie de l'animal semble absolument noire. Le stemmatope peut gonfler son capuchon et donner ainsi à sa tête une forme très curieuse, mais il ne prend cet aspect que lorsqu'il est irrité, lorsqu'il se voit, par exemple, poursuivi par le chasseur. Le *Cystophora cristata* nage et plonge avec une merveilleuse aisance. Pour aller chercher sa nourriture, il descend jusqu'à de très grandes profondeurs. La preuve m'en est fournie par la décou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verte dans l'estomac d'un animal capturé entre le Spitzberg et Jan Mayen, de *Sebastes norvegicus*, poisson qui, comme on le sait, se trouve à environ 150 ou 200 mètres de profondeur. Dans ces fonds, la pression doit être d'au moins quatre atmosphères : pour la supporter, le stemmatope doit avoir de solides poumons. Comme exemple de sa force, je citerai ce fait, qu'il peut sauter hors de l'eau sur la banquise élevée d'environ 3 mètres à 3 m. 50 au-dessus de la surface de la mer.

Depuis 1876 seulement, les Norvégiens ont commencé à poursuivre le phoque dans ces parages. Les premières années, les résultats de la chasse ont été excellents. Pendant les huit premières années, on n'abattit pas moins de 500 000 stemmatopes. Depuis cette époque, le gibier est devenu moins abondant.

Le poney que nous avions embarqué en Islande était devenu pour nous un embarras. La provision de foin avait été épuisée. Nous lui donnâmes alors de la viande fraîche de phoque, il la mangea ; après cela, on essaya de la viande sèche, puis des guillemots et du goémon, il avala tout ; mais un jour arriva où nous n'eûmes plus rien à lui donner, la chasse étant interrompue, il fallut alors se décider à abattre ce brave petit animal.

L'été était maintenant avancé et il n'y avait plus guère espoir de chasse fructueuse. A la satisfaction de tous, le capitaine décida, le 13 juillet, de sortir de la banquise et de faire route vers la côte orientale du Grönland.

Le 15, de grand matin, on aperçut la terre dans une éclaircie. De suite nos bagages furent montés sur le pont, et bientôt tout fut paré pour le débarquement.

A midi la côte est de nouveau en vue. Devant nous, sous un dais de brume, se lève le Grönland doré par un beau soleil. Nous sommes par le travers de l'Ingolfsfiels, à environ 32 milles.

Ce jour-là et le lendemain le débarquement ne put être opéré. La banquise était large de 16 à 20 milles : il était donc préférable de reconnaître la situation plus au sud.

Le 16, nous doublons le cap Dan, entouré d'un *pack* qui s'étend à environ 16 milles en mer.

Plus à l'ouest s'élève au-dessus de la glace une buée bleuâtre, indice de l'existence d'un golfe au milieu de la banquise. Dans la nuit le navire atteint cette baie, et, de suite, je reconnais que l'heure du débarquement est maintenant arrivée. Un *pack* large de 10 milles seulement nous sépare de la côte. La banquise ne paraît pas autrement redoutable et il eût été facile à un navire comme le *Jason* de s'y frayer un passage. Souvent auparavant il avait percé à travers des glaces autrement résistantes, mais alors il s'agissait d'aller chasser le phoque. Aujourd'hui le cas était différent. Si le navire m'eût appartenu, je n'aurais pas hésité à le lancer à travers la banquise. L'expédition avait emporté une embarcation spécialement construite pour elle. Comme elle aurait été lourdement chargée par nos bagages, j'acceptai avec reconnaissance l'offre du capitaine de nous donner un canot du *Jason*. Les deux bateaux sont amenés le long du bord et bientôt commence l'embarquement des traîneaux, du matériel de campement et de tous nos approvisionnements. Vers sept heures, tout est prêt en vue du départ. Je monte une dernière fois dans le *nid-de-pie*, pour reconnaître la direction que nous devons suivre. Les glaces paraissant assez clairsemées du côté du Port Oscar, je résolus de faire route de ce côté.

Maintenant le moment de la séparation est arrivé. Nous prenons congé de tous ces braves matelots qui sont devenus pour nous des amis et nous serrons la main au capitaine. Ce type du brave marin norvégien, toujours calme, nous souhaite alors le succès dans un cordial adieu. Nous descendons l'escalier, et embarque ! Je prends la direction du canot, ramé par Dietrichson et Balto ; Sverdrup, celle de l'autre embarcation, où se trouvent Ravna et Kristiansen. Avant partout ! les canots glissent sur la surface sombre de la mer. En même temps, les soixante-quatre hommes du *Jason* poussent trois hourras, et les deux canons du navire nous envoient un dernier salut, dont le grondement roule longtemps dans l'air humide. Les derniers liens qui nous rattachaient au monde civilisé sont maintenant rompus. Adieu à tous !

Nous sommes confiants dans le succès. Nous aurons à endurer des souffrances, à affronter des dangers, mais nous avons le ferme espoir de sortir victorieux de la lutte.

IV

Sur la banquise. — Tempête terrible.

A la lisière de la banquise, la glace est clairsemée et nous pouvons avancer rapidement à la rame. La route nous est-elle fermée, nous nous ouvrons un passage avec le pic et la hache. En quelques endroits seulement il est nécessaire de haler les canots. Plus loin la marche devient pénible. Au début du voyage, un grand *iceberg* se trouvait à l'ouest ; bien que nous nous dirigions toujours vers l'est, nous nous en rapprochons de plus en plus. Évidemment un courant nous pousse vers l'ouest. Nous faisons alors route pour passer à droite de cette montagne de glace. Dans son voisinage nous sommes pris par un tourbillon terrible. Poussés et pressés par le courant, les glaçons sont jetés les uns contre les autres et se renversent en menaçant de briser nos deux canots. Au prix de grands efforts, nous réussissons à nous tirer de ce mauvais pas et à atteindre une grande nappe d'eau ouverte près de l'*iceberg*. Au delà nous rencontrons encore des flaques d'eau libre, mais toujours nous sommes menacés par des mouvements qui se produisent dans la banquise. Ces mouvements sont surtout violents près des nombreux *iceberg* échoués dans ces parages ; dès que nous nous éloignons de ces gros glaçons, tout redevient calme. Maintenant nous avons bon espoir de réussir et sommes tous pleins d'entrain. Nous nous trouvons alors tout près de la rive occidentale du Sermilikfjord ; nous distinguons même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les pierres du rivage et toutes les aspérités de la montagne. Aucun obstacle ne semblait devoir arrêter notre marche. Nous nous occupions même de choisir l'endroit où nous pourrions faire le café et nous reposer une fois à terre.

Tout à coup les glaçons s'entre-choquent et une langue de glace pointue vient percer la coque de mon embarcation. Il faut la décharger en hâte, la hisser sur un bloc et s'occuper maintenant de la réparer à l'aide d'un marteau, d'une hache et de quelques clous. Sverdrup et Kristiansen remettent très habilement et en très peu de temps le canot en état. Mais cet accident nous a coupé la veine. Pendant que nous sommes affairés à réparer l'embarcation, survient la pluie. Toute vue nous est désormais masquée, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à dresser la tente et attendre une embellie. Depuis quinze heures nous travaillons à nous frayer un chemin au milieu de la banquise. Il est dix heures du matin (18 juillet).

Nous sommes entraînés par le courant au milieu d'un large banc de glaces à l'ouest du Sermilikfjord, et, malgré tous nos efforts pour nous rapprocher de terre, nous sommes emportés du côté de la pleine mer.

Après vingt-quatre heures d'attente, le 19, à six heures du matin, la glace s'ouvre. Immédiatement nous faisons une nouvelle tentative pour atteindre la côte. Nous avançons dans la direction de Pikiutdlek, au sud du Sermilikfjord, dont nous sommes maintenant éloignés de plus de 16 milles. De ce côté nous avons la chance de trouver des nappes d'eau libre. Tout à coup, nouveau mouvement dans la banquise; en toute hâte nous devons chercher un refuge sur une grande flaque de glace. Les canots sont hissés hors de l'eau et la tente dressée. Nous revêtons des vêtements secs et faisons sécher au soleil ceux qui sont mouillés, changement que j'apprécie tout particulièrement, ayant eu la mauvaise fortune de tomber à l'eau. Pendant notre traversée de la banquise ce sera d'ailleurs un incident journalier.

Sur ces entrefaites nous commençons à entendre le bruit d'un fort ressac du côté de l'*iskant*, mais pour le moment nous n'y prêtons pas attention. Nous dérivons à vue d'œil et les montagnes du Sermilikfjord nous apparaissent de plus en plus petites.

Olaf Dietrichson (voy. p. 138). — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Le soir, tandis que mes compagnons dorment, je reste longtemps debout pour prendre quelques croquis. La soirée est magnifique, par tout le ciel s'étendent des teintes d'une douceur infinie. Au nord les monts du Sermilikfjord découpent leurs lignes hardies sur un ciel pourpre, et, à l'ouest, la grande plaine de l'*Inlandsis* ferme l'horizon en traçant sa ligne molle sur le jaune du couchant.

Pendant que je dessine, mon attention est attirée par une grosse houle qui se fait sentir jusque dans la banquise. Du côté de la mer le ciel est un peu sombre, il y a sans doute du gros temps sur l'océan. Mais je suis bien loin de penser qu'il peut nous arriver quelque aventure de ce côté, et, l'esprit tranquille, je vais prendre ma place dans le sac de couchage à côté de mes compagnons.

Le lendemain 20 juillet, je suis éveillé par un choc violent. La houle est devenue très haute et notre radeau de glace est battu par d'autres blocs. Depuis la veille nous avons dérivé du côté de la pleine mer; maintenant nous pouvons apercevoir la grande nappe de l'océan, éblouissante sous un clair soleil du matin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour le lendemain et les jours suivants, voici des extraits de mon journal de voyage : « La situation devient mauvaise. Notre glaçon dérive toujours rapidement du côté de l'*iskant*. Nous chargeons alors nos canots et essayons de nous diriger vers la terre en les halant sur les glaçons. C'est peine perdue; la dérive est plus rapide que notre marche. Quelque effort que nous fassions pour avancer rapidement, nous perdons toujours du terrain. Nous gagnons quelques mètres, et en même temps le courant nous refoule dans la direction diamétralement opposée à celle que nous suivons. Il s'agit de trouver un glaçon solide sur lequel nous nous établirons et attendrons les événements. Quand nous avons campé l'avant-veille, le bloc sur lequel la tente a été dressée mesurait dans sa plus grande largeur environ 30 mètres; la nuit dernière, une partie a été enlevée dans un abordage, et maintenant il est attaqué d'un autre côté. Tout près il y a une grande flaque très épaisse encore intacte, nous nous y réfugions.

Le bruit de la mer grandit, les vagues déferlent tout autour de nous et viennent se briser jusque sur notre glaçon. La position devient terrible.

Les Lapons ne sont pas d'humeur gaie. Ce matin, ne les apercevant pas, je me demandais où ils pouvaient bien être, car sur notre glaçon il n'y a pas beaucoup d'endroits pour se cacher. Voyant un canot soigneusement recouvert de prélarts, je vais à la découverte de mes gens. Je soulève une toile avec précaution, et que vois-je? nos deux bonshommes blottis au fond de l'embarcation et Balto lisant à haute voix l'*Ancien Testament* à son vieux camarade. Sans attirer leur attention je laissai retomber le prélart qui recouvrait la petite église. Nos deux compagnons avaient fait le sacrifice de leur vie et se préparaient à la mort.

Aujourd'hui le temps est magnifique, et le soleil chaud. Nous nous trouvons maintenant par 65° 8′ de lat. N. et 38° 20′ de long. O.; nous sommes à 30 milles de l'embouchure du Sermilikfjord et à 20 ou 25 de la terre la plus rapprochée.

Comme à l'ordinaire, le repas est préparé. N'ayant rien à faire, nous faisons cuire une soupe de légumes. Depuis notre départ du *Jason* c'est la première fois que nous pouvons prendre des aliments chauds. Pendant que la soupe est sur le feu, le roulis augmente et l'appareil de cuisine manque plusieurs fois de tomber.

Les Lapons mangent en silence pendant que les autres rient et causent. A chaque choc violent que reçoit le glaçon, ce sont des lazzi et des quolibets. Balto et Ravna paraissent par leur gravité désapprouver cette gaieté; à leur avis, ce n'est ni le temps ni le lieu pour plaisanter.

Du point le plus élevé de notre radeau nous voyons les glaçons de l'*iskant* balayés par la mer; le flot brise dessus et jaillit en panaches d'écume blanche vers le ciel bleu.

Aucun être vivant ne doit pouvoir résister au choc de ces avalanches d'eau. Nous dérivons toujours vers la pleine mer. Notre glaçon est épais, il pourra soutenir le choc quelque temps, espérons-nous; nous sommes bien décidés à ne l'abandonner que lorsque nous y serons absolument forcés. Quand nous ne pourrons plus tenir sur le radeau, nous tenterons de mettre à l'eau les canots au milieu de cette mer furieuse. Nous sommes bien décidés à lutter pour la vie jusqu'à la dernière extrémité.

Au milieu des vagues il serait impossible de lancer les deux canots. Nous abandonnerons alors une embarcation, si cette éventualité se produit. Enfin, nous verrons la situation lorsque nous serons arrivés à l'*iskant*.

Maintenant 300 mètres seulement nous séparent de la mer. Dans quelques heures, nous naviguerons sur l'océan furieux ou bien nous serons noyés.

Ravna est le plus abattu de tous; il n'est pas habitué à la mer et à ses colères. Il regarde la ligne du ressac avec des yeux pleins de tristesse, évidemment il songe à son troupeau de rennes, à sa femme, à ses enfants, à sa tente installée tout là-bas sur les montagnes de la Laponie, où règne maintenant le plein été.

Dans les moments de danger l'homme aime à se rappeler les belles heures de sa vie, et quels plus beaux moments as-tu passés, Ravna, que l'été au milieu des montagnes baignées par le soleil!

Ici également luit un beau soleil. La soirée est magnifique.

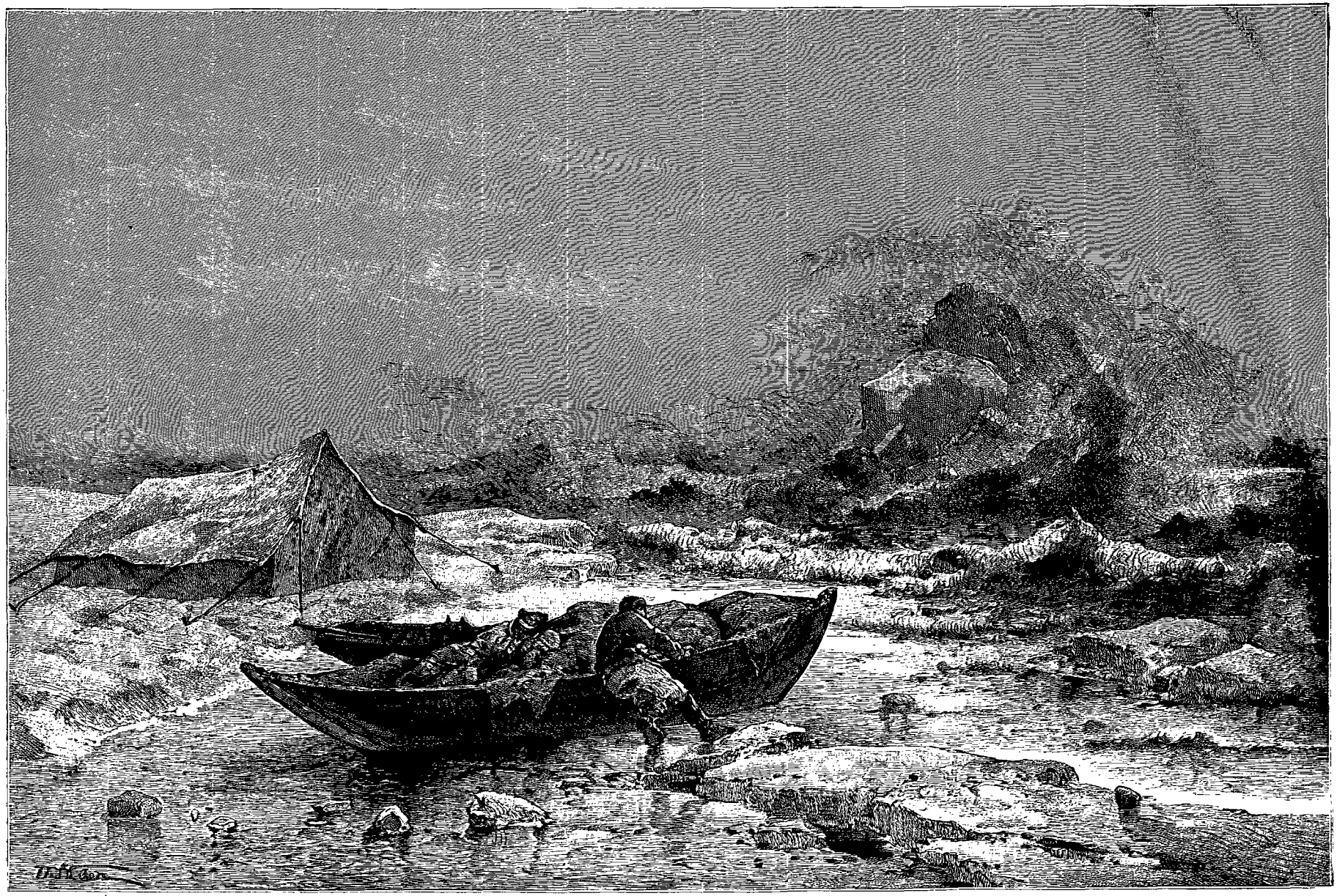
Comme hier, le soleil se couche tout rouge, empourprant le ciel et illuminant de lueurs radieuses la terre, la glace et la mer. Pas un souffle de vent; la houle se plisse en larges ondulations jaunes. Oui, le spectacle est beau! Voyez ces hautes et longues vagues, elles arrivent les unes derrière les autres en énormes crêtes mobiles, dont aucun obstacle ne semble pouvoir arrêter la marche; elles rencontrent la banquise, et s'y brisent en longues fusées d'eau bleue en jetant des tourbillons d'écume sur la neige blanche. C'est étrange qu'une si belle chose puisse causer la mort! Un jour pourtant sonnera l'heure fatale : non, jamais à ce moment solennel le décor ne sera aussi beau qu'aujourd'hui.

Nous nous rapprochons toujours de plus en plus de l'*iskant*. Le roulis est maintenant très fort. Lorsque notre glaçon se trouve dans le creux d'une vague, toute vue nous est masquée : nous sommes dominés par deux murs d'eau. Autour de nous les glaçons culbutent, craquent et se brisent; dans la tourmente notre radeau a été fêlé, mais il tient encore ferme.

Nous arriverons bientôt en pleine mer et nous aurons alors besoin de toutes nos forces pendant plusieurs jours. Aussi tous les hommes dorment-ils maintenant sous la tente.

Sverdrup, le plus flegmatique d'entre nous et en même temps le marin le plus expérimenté de la caravane, prend le quart. Tous mes camarades sont calmes; les Lapons seuls, comme je l'ai déjà dit, manifestent une certaine frayeur. Comme les autres ils dorment maintenant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En tempête. La mer brise avec rage sur notre glaçon. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

profondément, ce sont de trop solides gars pour que la crainte puisse troubler leur sommeil. Balto, redoutant sans doute que la tente ne soit trop exposée, va se coucher dans un canot et continue à dormir lorsque les vagues menacent d'enlever l'embarcation! Pour éviter un accident, Sverdrup doit se cramponner au canot, et pendant ce temps le bonhomme ne se réveille même pas!

Après avoir dormi pendant je ne sais combien de temps, je fus réveillé par le bruit du ressac qui battait tout près de ma tête. Le glaçon montait et descendait sur la vague comme un navire par une grosse mer. Le mugissement des flots était devenu assourdissant. A chaque instant je m'attendais à voir la tente balayée par la lame. Rien de pareil n'arriva heureusement. J'entendais le bruit du pas cadencé de notre camarade sur le mamelon de glace situé entre la tente et les canots; il me semblait le voir calme, le dos légèrement voûté, les deux mains dans les poches, regardant tranquillement la mer en mâchant une chique. Ensuite je ne me souviens plus de rien, je me rendormis. Le lendemain je me réveillai tout étonné; on n'entendait plus le bruit de la mer que comme un roulement lointain. Nous étions maintenant loin de l'*iskant*. Mais dans quel état se trouvait notre glaçon! Des fragments de blocs de toutes tailles retournés les uns par-dessus les autres formaient une murette tout autour de nous; seul le petit renflement où se trouvaient la tente et un canot n'avait pas été balayé par la mer.

Sverdrup (voy. p. 131, 141, etc.). — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Pendant la nuit, Sverdrup s'était rapproché plusieurs fois de la tente pour nous réveiller, nous raconta-t-il. Une fois il avait même défait une agrafe, puis était retourné examiner la mer et avait attendu. Mais, par mesure de prudence, il n'avait pas remis l'agrafe.

Nous étions alors arrivés à l'*iskant*, et un gros glaçon menaçait de se renverser sur notre radeau; en même temps, de tous côtés la lame déferlait sur notre abri. Plus tard la situation devint encore plus critique. Sverdrup retourna alors à la tente, enleva une seconde agrafe, puis réfléchit un instant, il voulut voir l'effet de la prochaine vague. Au moment où la mer était le plus terrible, tout à coup la direction de la dérive changea, et avec une vitesse extraordinaire notre radeau fut entraîné vers la côte. Il semblait, suivant l'expression de Sverdrup, qu'une main invisible l'eût saisi et dirigé.

Le 21 juillet au matin, lorsque je sortis de la tente, nous étions en sécurité au milieu des glaces. Après les émotions de la veille, voici un jour calme, le temps est magnifique, tout autour de nous s'étend la banquise uniforme dans un calme solennel. Nous dérivons maintenant vers le Grönland.

Abrégé d'après l'édition norvégienne, par

CHARLES RABOT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le phoque s'échappe (voy. p. 146). — Dessin de Van Muyden, d'après le texte.

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DU GRÖNLAND,

PAR M. FRIDTJOF NANSEN[1].

1888.

V

Sur la banquise de la côte orientale du Grönland. — Dérive vers la côte. — Débarquement.

Maintenant nous dérivons vers la côte. La terre est encore trop éloignée pour que nous puissions l'atteindre bientôt. Quelle déveine! avoir approché si près du but et en être maintenant si loin!

La glace présente quelques ouvertures, une flaque d'eau est même visible. Immédiatement nous lançons une embarcation pour tenter d'avancer vers la terre, mais c'est peine perdue. La bouillie de glace et de neige flottant à la surface de la mer arrête les canots; d'autre part, il est impossible de haler les traîneaux et les embarcations sur les glaçons: ils sont trop dispersés pour cela.

Les jours suivants nous continuons à dériver vers le sud le long de la côte orientale du Grönland. Pendant ce temps aucun incident important à noter. Chaque jour s'écoule pareil à celui qui l'a précédé.

21 juillet. — Dans l'après-midi nous apercevons au sud une longue et étroite ouverture à travers la banquise. Nous nous dirigeons dans cette direction, peut-être pourrons-nous atteindre terre. Vain espoir! Dans la nuit survient un épais brouillard. Impossible de reconnaître de quel côté nous pousse le courant. Le bruit du ressac est aussi violent que les jours précédents. Vers midi une éclaircie se produit, et, en me servant d'une flaque d'eau étalée sur notre glaçon en guise d'horizon artificiel, je réussis à déterminer la latitude. Nous nous trouvons par 64°18′; nous avons donc fait un bon bout de chemin dans le sud.

Depuis hier midi, la dérive a dépassé 60 milles. Nous essayons de faire route vers la côte, mais, en dépit de nos efforts, la marche est très lente. Il vaut mieux réserver nos forces pour une autre circonstance plus favorable. Qu'une tempête vienne à souffler de terre, elle fera tomber la houle qui pousse la glace de ce côté et dispersera la banquise vers la pleine mer. Nous pourrons alors avancer à travers les glaçons.

23 juillet. — A sept heures et demie du matin, en route! La glace s'ouvre et pendant quelque temps notre marche est assez rapide.

Au moment de quitter le glaçon où nous sommes campés, passe un vol de canards en route vers le nord. Dans cette région, la faune ailée est très pauvre; nous n'y avons pas vu une mouette.

Toute la journée nous peinons pour avancer dans la direction de la terre. Quand la glace se referme, nous attendons patiemment, puis nous nous remettons cou-

1. Suite. — Voyez p. 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rageusement au travail dès qu'elle s'écarte de nouveau. Nous nous rapprochons de la côte; l'espoir grandit.

Sur les glaçons apparaissent plusieurs gros stemmatopes mitrés. Pour un chasseur la tentation est trop forte, et, accompagné de Sverdrup, je pars en tirer un. Après avoir rampé quelques instants, je lâche mon coup de fusil. L'animal, frappé en plein, reste sans mouvement; cependant, lorsque nous arrivons pour l'emporter, il n'est pas encore mort. Dans mon zèle de naturaliste, je voulus profiter de l'occasion pour observer sur un sujet vivant la couleur des yeux et la forme du capuchon, détails encore incomplètement connus des zoologistes. Pendant que j'étais occupé à ces graves études, l'animal fait un mouvement, bascule sur le bord du glaçon et glisse dans l'eau. En même temps je le frappe d'un harpon, et Sverdrup d'une gaffe. C'est alors entre nous une lutte terrible. D'abord nous avons le dessus, mais l'animal, quoique mortellement blessé, est encore vigoureux, en fin de compte il nous échappe.

Dans la soirée nous sommes arrêtés par des glaçons bosselés, serrés les uns contre les autres. Sur un pareil terrain le halage des canots devient impossible. Nous organisons alors le bivouac; la tente est étendue sur la glace en guise de matelas, et par-dessus on place les sacs de couchage. Nous serons ainsi tout prêts pour le cas où la glace s'ouvrirait. Nous nous endormons pendant qu'un homme veille, mais la glace reste immobile toute la nuit!

24 juillet. — La banquise est aussi compacte que la veille. Nous prenons alors la résolution de haler les canots et les traîneaux, mais, juste au moment de nous mettre en marche, voici que la glace s'ouvre. Nous naviguons quelque temps; plus loin, nous devons haler de nouveau les embarcations. La banquise est accidentée et par suite la marche lente, mais cela vaut toujours mieux que de rester en place. Nous approchons de la portion de la côte orientale située au nord d'Igdloluarsuk. Déjà, dans notre espoir d'atterrir bientôt, nous dissertons sur la durée probable du voyage que nous aurons à faire pour atteindre Pikiudtlek, point choisi pour escalader l'*inlandsis*. Dans la journée nous apercevons un corbeau et des stercoraires. La vue de ces quelques oiseaux nous tire de notre isolement.

Le soir nous dressons la tente pour le dîner. Le repas n'est ni long ni difficile à préparer. Du gigot de poney que nous avons emporté je découpe un morceau suffisant pour six hommes, puis le divise en six tranches, mets la viande dans une gamelle de notre appareil de cuisson, ajoute un peu de sel, verse ensuite le contenu de plusieurs boîtes de légumes, remue le tout, et maintenant à table! le dîner est servi. Pendant que je me livrais à cette importante besogne, Balto m'observait; il avait faim, disait-il, et se réjouissait de faire un bon repas. Comme tous les Lapons et comme, du reste, tous les gens ignorants, notre compagnon avait une aversion profonde pour la viande de cheval; cependant, lorsqu'il me vit verser les légumes, il déclara que le plat lui semblait très appétissant.

Quand tout fut prêt, j'apportai la gamelle devant mes camarades assis sous la tente, et les engageai à se mettre à table. Non, jamais je n'oublierai la figure de Balto à ce moment-là. Lorsqu'il s'aperçut que la viande n'était pas cuite, sa physionomie témoigna d'abord le plus profond étonnement, puis un dédain insolent. Il apprit alors à son camarade Ravna ce qu'il en retournait, et immédiatement celui-ci, qui jusqu'à ce moment n'avait pas paru prendre intérêt à la chose, me tourna le dos avec un air de profond mépris. Nous aurions pu faire chauffer le dîner, mais nous devions économiser l'esprit-de-vin. Pendant toute la durée de la dérive sur la banquise, nous ne nous donnâmes que rarement le luxe de cuire les aliments. Comme rafraîchissements, nous avions l'eau claire des flaques éparses sur la glace; mélangée à du lait condensé, elle fournissait une boisson excellente. Ce jour-là, à la place de la ration de viande de cheval, les Lapons reçurent, à leur grande satisfaction, des conserves de bœuf; pareil festin leur fit oublier leur premier désappointement. Le bœuf, c'était, disaient-ils, de la viande propre et fortifiante.

A ce propos il me paraît intéressant de reproduire la réponse faite par Balto à son retour en Norvège, lorsqu'on lui demanda quel avait été, à son avis, le moment le plus dur du voyage. « Le pire, raconta-t-il, ce fut lorsque nous dérivions sur le grand Océan. Un jour que nous étions sur la banquise, je dis à Nansen : « Pensez-« vous que nous puissions atteindre la terre? — Oui », me répondit-il. Je lui demandai ensuite ce que nous ferions alors. « Nous nous dirigerons avec les canots « vers le nord, reprit Nansen. — Très bien, mais si « nous ne pouvons traverser le grand glacier et arriver « à la côte ouest, de quoi vivrons-nous? ajoutai-je. — « Nous tuerons du gibier, répondit le chef. — Mais « avec quoi le cuirons-nous? demandai-je. — Mais « nous le mangerons cru », repartit-il. Pareille perspective avait découragé Balto.

Dans la soirée nous parvenons à faire un peu de route. La nuit venue, nous campons pour attendre un changement dans la position des glaces.

25 juillet. — A quatre heures et demie du matin l'homme de quart me réveille pour m'annoncer l'approche d'un ours. A la hâte je sors de la tente, sans même prendre le temps de m'habiller. Pendant que l'on va chercher un fusil dans les canots, l'animal arrive droit de notre côté; au moment où Kristiansen m'apporte une arme, il s'arrête, nous regarde un instant, puis prend la fuite. Encore une mauvaise chance; mes camarades avaient eu au moins le plaisir de voir un ours blanc, ce qu'ils désiraient depuis longtemps.

Latitude à midi : 63° 18′; longitude observée dans l'après-midi : 40° 15′. Nous sommes donc à dix-huit milles de terre. Depuis hier la dérive nous a éloignés de la côte.

Aucun changement dans l'état des glaces; dérive rapide vers le sud. Maintenant nous nous rapprochons de la côte, semble-t-il.

Depuis Igdloluarsuk, des pics aigus aux formes fan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tastiques hérissent la côte. Le soir surtout, au coucher du soleil, le panorama est particulièrement grandiose. L'air est calme, seul le bruit du ressac trouble le silence de la nuit. Au-dessus des champs de glace la lune se lève toute rouge, en même temps dans la direction du nord s'étend une lueur jaune crépusculaire. Sous la lune, par delà la banquise, miroite la pleine mer, tandis que, vers l'ouest, les pics élancés de la côte se détachent sur un ciel clair-obscur. Tout autour de nous, rien que de la glace et de la neige. C'est une belle nuit d'été, mais dans le paysage rien ne rappelle que nous sommes en été.

26 juillet. — Aucun changement dans notre position. Notre radeau s'est rapproché de l'*iskant*. Craignant d'atteindre de nouveau la pleine mer, les Lapons sont abattus. « Je donnerais volontiers 2000 couronnes (2800 francs) pour ne pas être venu ici », s'écrie Balto.

Nous sommes contraints de rester inactifs. Les glaçons sont trop écartés les uns des autres pour que nous puissions haler les embarcations et les traîneaux, et en même temps trop serrés pour qu'il soit possible de naviguer.

Dans l'après-midi le temps s'éclaircit. Nous essayons alors d'avancer à travers la banquise. L'entreprise est certes dangereuse, mais il faut la risquer à tout prix, en présence de notre dérive rapide vers l'*iskant*. A chaque moment, des glaçons menacent de briser les canots; à force de travail nous réussissons cependant à parcourir un bon bout de chemin. Pendant tout ce temps, pas un moment de repos. Il faut toujours avoir l'œil ouvert pour mettre rapidement les embarcations à l'abri,

Visite d'un ours. — Dessin de Van Muyden, d'après le texte.

dès que les glaçons se rapprochent. Après avoir navigué quelque temps, nous sommes obligés de recommencer la fatigante opération du halage, et ce n'est pas un travail facile avec cette diable de houle qui tantôt éloigne les glaçons, tantôt les fait se choquer et se briser. Il n'est pas aisé surtout de faire passer les traîneaux d'une flaque sur l'autre sans les laisser tomber à l'eau. En agissant avec précaution, ces transbordements s'effectuent sans que nous ayons à déplorer la perte d'aucun bagage. Mais à quoi servent tous ces efforts? Rien qu'à nous donner du mouvement, car le courant, plus rapide que nous, nous entraîne du côté de la mer en sens inverse de la direction que nous suivons.

En présence de cette situation terrible nous prenons la résolution d'attendre. Nous choisissons un gros glaçon solide et nous y installons. Ce radeau a la forme d'un navire et pourra par suite naviguer sans se briser; il est de plus garni de bords élevés, qui nous protégeront contre les vagues. Aucun autre glaçon ne nous a offert une meilleure installation; aussi, dans le cas où le courant continuerait à nous entraîner vers la pleine mer, sommes-nous bien décidés à y rester jusqu'à la dernière extrémité.

Dans la soirée, après avoir bu un excellent café, l'entrain est général. Si quelqu'un nous voyait sous notre petite tente, assis autour de la cafetière et devisant joyeusement, jamais il ne pourrait penser que notre position est si critique.

Maintenant nous sommes par le travers du massif alpin de Tingmiarmiut. Le long de cette côte vous ne voyez qu'une série de pics plus beaux les uns que les autres. Après tout, notre dérive n'est pas si désagréable; sans cet incident nous n'aurions pas vu autant d'imposants paysages.

Le 27 et le 28, inaction complète. Notre crainte d'arriver une seconde fois en pleine mer était justifiée. Nous nous sommes approchés de moins de trois cents mètres de la lisière de la banquise. Nous dési-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rions même l'atteindre et être entraînés ensuite en mer, pour voir enfin se terminer cette ennuyeuse dérive au milieu des glaces. La houle était faible, le vent favorable; nous aurions pu, dans ces circontances, arriver en vingt-quatre heures au cap Farvel, où il nous aurait été certainement possible d'atterrir. Nous ne devions pas atteindre l'*iskant* : le courant nous entraîna d'un autre côté.

Le 28 juillet au soir, un épais brouillard nous enveloppe. Dans la nuit il s'épaissit et masque toute vue. Le matin, Sverdrup était de quart, lorsque tout à coup il entend le bruit du ressac dans la direction de la côte; jusque-là ce bruit venait toujours du côté de la mer. Il consulte la boussole; le grondement vient bien, en effet, de l'ouest. Le compas est donc faux, ou bien il est victime d'une illusion des sens. Plus tard seulement Sverdrup put reconnaître la justesse de ses observations; comme nous en eûmes la preuve quelques heures après, le bruit provenait du battement de la lame contre le rivage et non contre la banquise, ainsi qu'il était permis de le penser au milieu du brouillard qui masquait toute vue.

Le matin je restai quelque temps à paresser dans mon sac. Ravna était alors de quart. Quand il passa sa petite tête par l'ouverture de la porte pour s'assurer si son temps était enfin fini, je fus frappé de son air inquiet. Évidemment il y avait du nouveau. « Voit-on la côte? lui demandai-je. — Oui, me répondit-il, elle est tout près et la glace est ouverte. » Du coup je saute hors de la tente. Oui, en vérité, nous sommes près de terre, la banquise est clairsemée, et le long du rivage s'étend un chenal d'eau libre. Je réveille tout le monde; à la hâte on s'habille, on prépare le déjeuner, on met les embarcations à l'eau, on les charge, et bientôt nous voici parés.

Un changement extraordinaire s'est produit dans la banquise : toute la masse de glace a dérivé pendant la nuit vers le sud-est. De ce côté, à perte de vue, de la glace et au-dessus un ciel tout blanc. Nous nous trouvons maintenant sur la lisière occidentale du *pack*[1].

Les canots avancent rapidement. Presque partout se trouvent des canaux assez larges pour qu'on puisse y ramer; en quelques endroits seulement il est nécessaire de se frayer un passage au milieu des glaces.

Après quelques heures de travail les derniers *drifis*[2] sont dépassés. Non, je ne pourrais jamais trouver une expression assez vive pour dépeindre notre enthousiasme. Nous éprouvons la même impression que ressent le prisonnier à la sortie de prison. Nous sommes maintenant libres!

La banquise traversée, nous nous dirigeons tout de suite vers la côte. Nous brûlons du désir de fouler le sol du Grönland et en même temps nous voulons faire un bon repas. Depuis longtemps j'ai promis de régaler mes compagnons d'un festin le jour où nous atterrirons.

Sur notre route se dresse un grand *iceberg* échoué. Son dôme est couvert de centaines de mouettes, qui mouchettent de points noirs la masse blanche. Au moment de notre passage un fragment se détache avec fracas de la montagne de glace; les bandes de mouettes s'enlèvent et tournoient en poussant leurs cris plaintifs. Quel spectacle nouveau pour nous de voir tous ces oiseaux et quel plaisir de ramer au milieu de la mer libre!

Plus loin s'étend le long du rivage une seconde bande de glaçons; elle est heureusement étroite, et bientôt nos canots, battant les pavillons danois et norvégiens, abordent contre un beau rocher dont le reflet assombrit la surface de la mer. Hurrah! trois fois hurrah! C'est à qui sautera le plus vite à terre pour avoir la satisfaction de fouler le sol du Grönland. Ce premier mouvement de joie passé, nous escaladons les rochers voisins afin de prendre connaissance du pays. Nous sommes comme des enfants : la vue d'une mousse, d'un tout petit brin d'herbe, excite notre joie; inutile de parler ici de fleurs. Tout cela est absolument nouveau pour nous après la longue détention sur la banquise.

Maintenant il faut songer au festin. Pendant que le chocolat cuit, je pars en reconnaissance. Je traverse un petit glacier, puis une plaine couverte de mousses et d'arbrisseaux, parsemée de blocs erratiques. Quelle chose nouvelle pour nous d'avoir le spectacle d'un panorama étendu! J'aperçois la mer, la banquise, tout cela éblouissant, puis des pics et enfin l'*inlandsis*. Je m'assois sur une pierre pour prendre un croquis de ce beau paysage. Pendant que je suis absorbé dans la contemplation de ce spectacle grandiose, qu'est-ce que j'entends, et qu'est-ce que je sens bientôt après? Un moustique! puis en voici un second, et ensuite tout un essaim. Je les laisse me piquer : c'est pour moi un plaisir; leurs piqûres sont une nouvelle preuve que je suis réellement sur terre. Il y a sans doute longtemps que ces pauvres petites bêtes ne se sont repues de sang humain. Plus tard nous eûmes ce plaisir plus fréquent et plus complet que nous ne le désirions.

Maintenant il est temps de redescendre, et bientôt j'ai rejoint mes compagnons. Le repas apprêté pour fêter notre débarquement est un véritable festin; le menu se compose de chocolat, de biscuits, de gruyère, de *mysost*[1] et de confiture d'airelles rouges.

Nous mangeons sans nous presser et jouissons en paix des joies du temps présent. Après ce moment de sybaritisme il faudra redoubler d'ardeur et de courage. Désormais nous dormirons rarement, mangerons peu, et travaillerons le plus possible. Notre nourriture consistera en biscuit et en viande séchée, et notre boisson sera l'eau fraîche provenant de la fusion de la glace.

VI

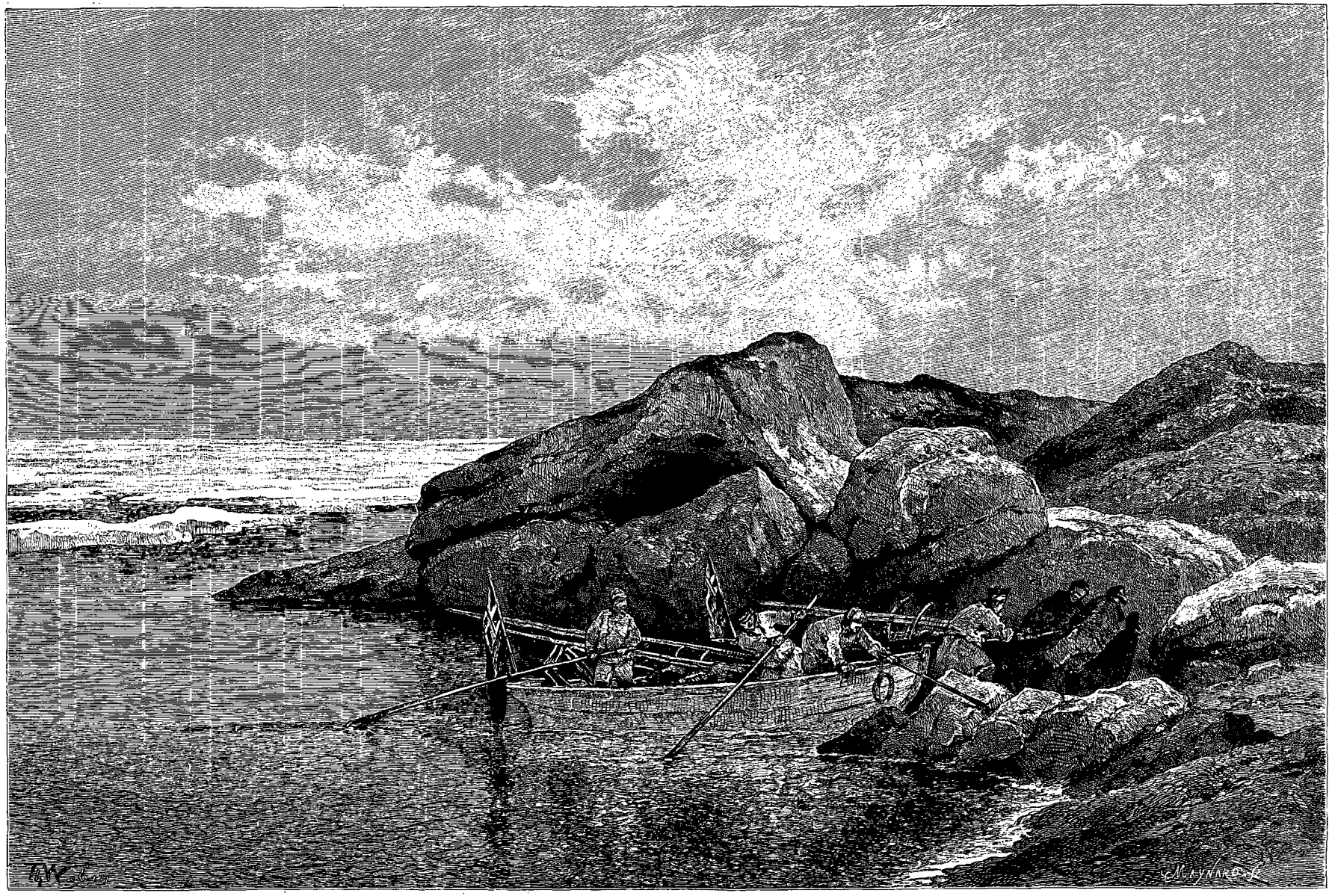
En route vers le nord le long de la côte orientale. Rencontre d'Eskimos.

L'époque la plus favorable pour exécuter le voyage

1. Banquise. (*N. du trad.*)
2. Glaces flottantes. (*N. du trad.*)

1. Fromage de lait de chèvre fabriqué en Norvège. (*N. du trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Debarquement de l'expédition sur la côte orientale du Grönland. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition norvégienne.

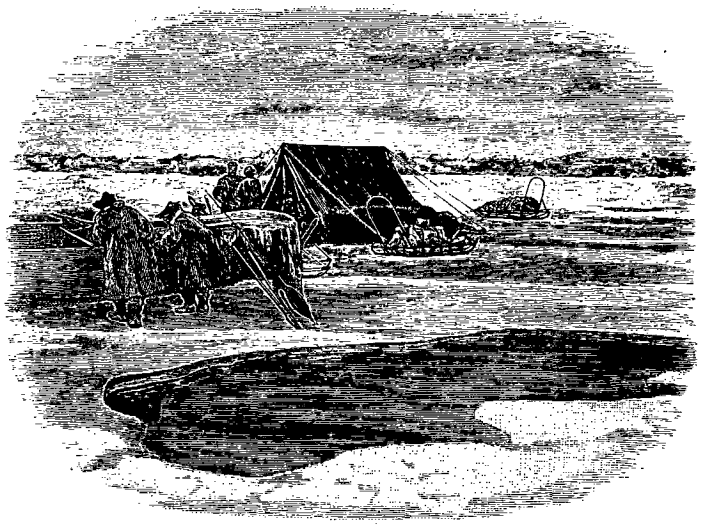
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était maintenant passée et le court été du Grönland déjà avancé; cependant, en employant judicieusement notre temps, nous pouvons encore espérer atteindre la côte occidentale. Seulement il n'y a pas une minute à perdre.

A une heure du soir nous sommes parés. Embarque! et en route vers le nord le long de la côte!

Tout d'abord les eaux sont libres et nous pouvons avancer rapidement. Dans la soirée nous nous heurtons à des champs de glace; à plusieurs reprises il devient nécessaire de se frayer un passage de vive force. Le soleil se couche tout rouge derrière les montagnes. La nuit venue, nous continuons à travailler pour avancer vers le nord, mais à minuit il est difficile de reconnaître la route. Heureusement la réflexion des lueurs rouges du ciel dans l'eau permet de reconnaître la position des glaces.

Nous n'étions plus loin maintenant du glacier de Puisortok, qui, en 1884, avait arrêté pendant dix-sept jours l'expédition du commandant Holm. Dans la nuit nous atteignons le cap Kangek ou cap Rantzau; là la glace très compacte nous empêche d'avancer à la rame. Il faut alors se tailler un passage à coups de hache et en repoussant les glaçons à l'aide de gaffes. Vers le matin nos forces commencent à faiblir; il y a longtemps que nous travaillons, et depuis notre festin de la veille nous n'avons rien mangé. Quelques-uns d'entre nous ont une telle envie de dormir qu'ils peuvent à peine tenir les yeux ouverts. Dans notre désir de pousser en avant et dans le premier mouvement de joie que nous donne notre nouvelle existence, nous avons oublié les fatigues de notre pauvre corps et maintenant il se rappelle à notre souvenir.



Campement sur la banquise. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Nous nous arrêtons sur un glaçon pour nous reposer et prendre un léger déjeuner. Avec quel appétit nous mangeons! Volontiers nous nous arrêterions quelques heures, mais ce n'est pas le moment de perdre du temps, nous le sentons tous. La lueur de l'aurore grandit, le ciel rougit au nord-est et le soleil se lève éclatant derrière la banquise blanche. Cette belle lumière fait disparaître toute fatigue, et maintenant: au travail!

La glace est de plus en plus épaisse; pas à pas nous avançons vers le nord. La situation paraît tout à fait critique, mais il nous faut marcher en avant quand même, et nous marchons en avant.

Nous doublons le cap Rantzau et atteignons le cap Adelaer. Là la glace devient très épaisse; devant ce promontoire, de grands glaçons forment un *pack*. Avec nos gaffes nous essayons de les séparer, peine perdue! De toutes nos forces nous poussons encore une fois; une fente large de quelques centimètres s'ouvre, cela donne du courage, nous recommençons la même manœuvre et les glaçons s'écartent davantage. Bientôt ils sont assez séparés pour que les canots puissent passer. Un peu plus loin, même exercice.

Ce n'est certes pas une manœuvre facile de faire passer les embarcations au milieu d'une pareille glace. Tout d'abord il est nécessaire de reconnaître le côté par lequel il faut attaquer le glaçon, puis choisir ensuite le point où toutes les forces doivent être appliquées, et ensuite, lorsque l'on a séparé les blocs, haler immédiatement les embarcations avant que les glaces se rapprochent. Si les canots sont pris entre elles, ils sont infailliblement broyés. Plusieurs fois, celui de Sverdrup, qui venait en dernier, fut serré entre des blocs. Ses bordages étaient heureusement élastiques et il sortit sans dommage de ces mauvaises passes.

Après avoir doublé le cap Adelaer, nous nous dirigeons vers un promontoire auquel j'ai donné le nom du lieutenant Garde, le vaillant compagnon de Holm dans sa mémorable exploration de cette côte [1]. Nous nous arrêtons sur ce point pour prendre un peu de nourriture et de repos; voilà vingt-quatre heures que nous travaillons, nous avons donc bien gagné quelques heures de sommeil. Nous dressons la tente et commençons à préparer le dîner, lorsque se produit un événement absolument inattendu.

1. De 1883 à 1885, le commandant Holm et le lieutenant Garde, de la marine royale danoise, ont exploré la côte orientale du Grönland jusqu'au 66e de latitude, région jusque-là absolument inconnue.

De ce long voyage ils ont rapporté une admirable carte reproduisant tous les accidents de cette section du littoral, accompagnée d'une excellente esquisse géologique.

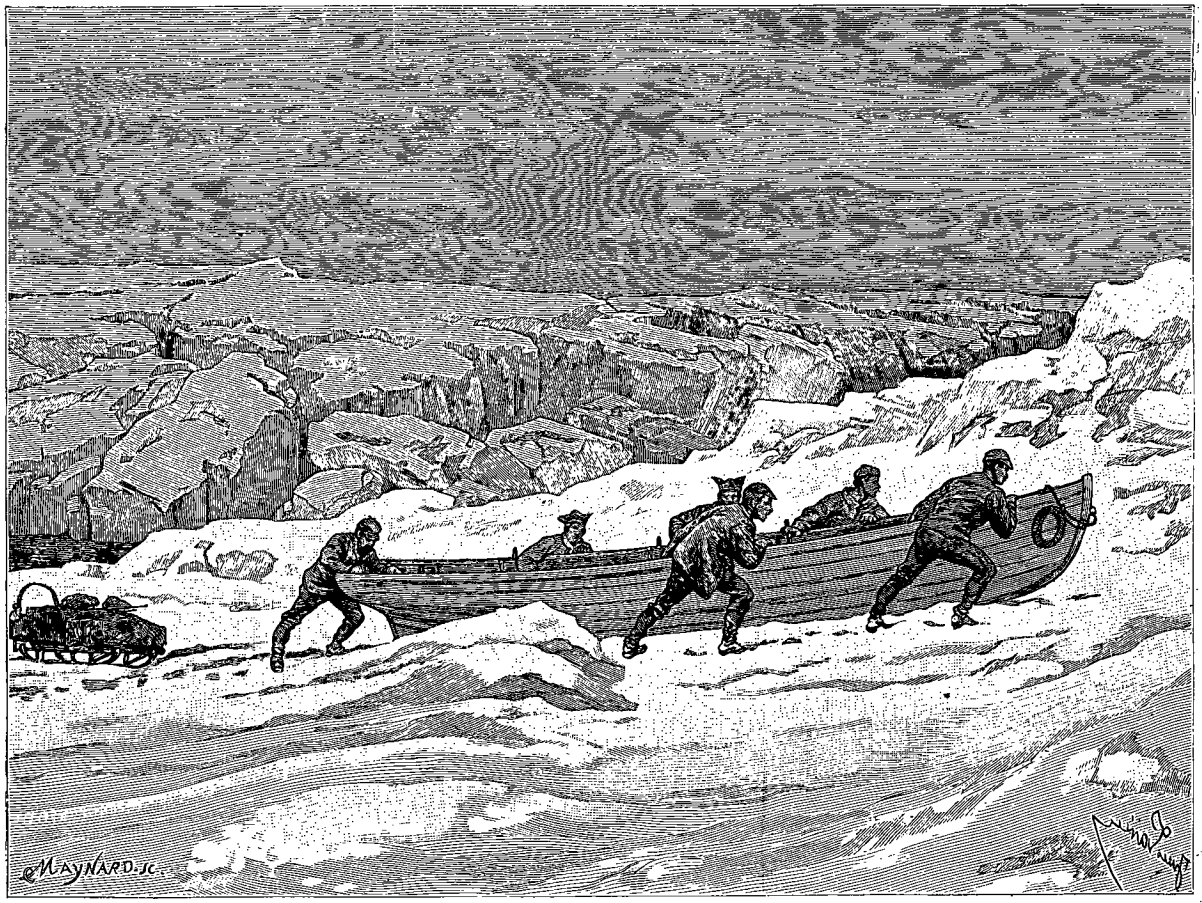
Pendant son hivernage à Angmasalik, Holm a en outre recueilli d'importants renseignements sur l'anthropologie, l'ethnographie et le *folklore* des indigènes, qui jusque-là n'avaient eu aucune relation avec les Européens. Les résultats de ce voyage, le plus important qui ait été entrepris dans les régions polaires depuis quelques années, sont consignés dans les *Meddelelser om Grönland* et dans un ouvrage intitulé *Den danske Konebaads-Expedition til Grönlands östkyst*, 1887, dont nous n'avons pas malheureusement de traduction française.

M. Nansen rend avec juste raison hommage à ses devanciers danois. Les travaux de ces trop modestes explorateurs ont en effet rendu possible son succès. (*N. du trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mon journal rapporte cet incident en ces termes :

« Vers onze heures du matin, pendant notre halte, j'entends tout à coup à travers le piaillement des mouettes un autre cri ; on dirait une voix d'homme. De suite j'attire l'attention de mes camarades sur ce fait ; suivant toute vraisemblance, le pays n'est pas habité, et nous attribuons ce cri à des *Colymbus*. A tout hasard nous répondons. Mais voici que les cris se rapprochent ; au moment où nous finissons de dîner, nous en entendons un si distinct et si rapproché, que tous nous nous levons. Balto court sur un rocher avec la lunette et annonce qu'il aperçoit quelque chose comme deux hommes. Immédiatement je vais le rejoindre, et, à mon tour, je distingue deux taches noires au milieu des glaçons. Ce sont deux hommes en *kayak* [1]. Ils approchent, et Balto commence à faire grise mine ; il a peur, dit-il, de ces êtres étranges. Bientôt voici devant nous deux représentants des fameux païens de la côte orientale du Grönland. Leur physionomie toute souriante fait excellente impression. L'un est vêtu d'une sorte de jaquette et d'un pantalon en peau de phoque et chaussé de *kamikkes* ; entre le bas du pantalon et le haut des bottes les cuisses sont à découvert. En fait de coiffure, le bonhomme a simplement quelques colliers de verroterie.



Halage du canot à travers la banquise. — Dessin de J. Lavée, d'après une gravure de l'édition norvégienne.

Son camarade porte, à notre grand étonnement, des vêtements d'origine européenne. Son couvre-chef consiste en un large bonnet plat, formé d'un cercle en bois sur lequel est cousu un morceau de cotonnade bleue et garni d'une visière en forme d'abat-jour. Sur le sommet est tracée une croix rouge et blanche. Un grand nombre d'Eskimos de la côte orientale portent des coiffures de ce genre lorsqu'ils vont en *kayak*, sans doute pour se préserver de la réverbération du soleil ; peut-être aussi les considèrent-ils comme des ornements. Par la suite plusieurs indigènes me montrèrent de ces bonnets comme des objets auxquels ils attachaient un grand prix et qu'ils étaient très fiers de posséder.

Nos deux nouveaux amis sont de petis bonshommes d'apparence très jeune. Celui dont les cheveux sont ornés de verroterie a une physionomie agréable et de jolis traits. Il est leste et gracieux dans ses mouvements. De prime abord, nous ne savons trop si c'est un homme ou une femme.

Une fois arrivés près de nous, les indigènes nous envoient un bon gros sourire, puis commencent à gesticuler et à babiller sans trêve dans une langue dont nous ne comprenons pas un traître mot. Ils nous montrent le nord, le sud, la mer, la banquise, les ca-

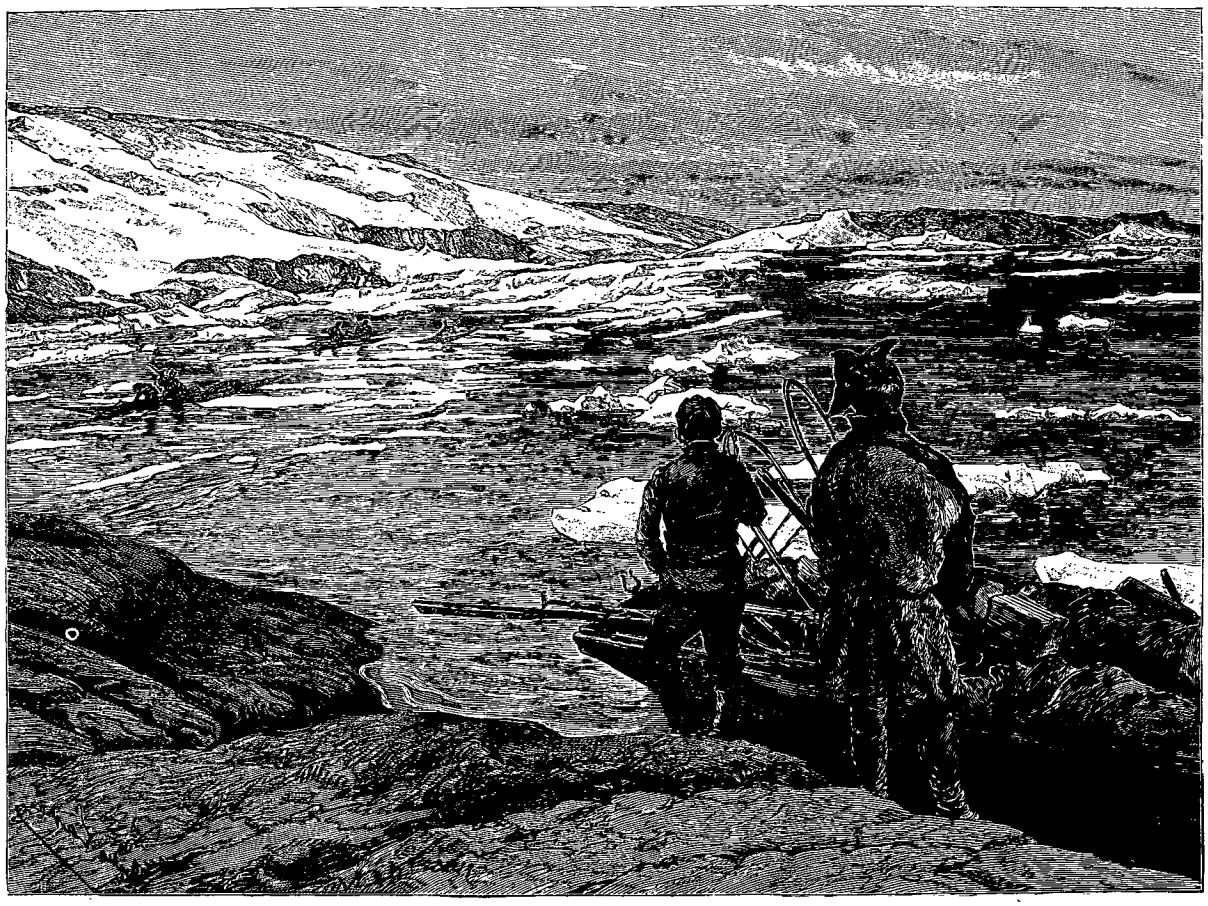
1. Longue périssoire en peau. (*N. du trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nots, tout cela accompagné d'un bavardage incompréhensible.

Pendant ce temps les Lapons ne sont pas à leur aise: ils ont toujours peur des « sauvages » et se tiennent à l'écart.

Voici l'occasion d'expérimenter nos connaissances linguistiques. Je tire de mon carnet un petit vocabulaire eskimo, écrit à mon intention par un ami, et adresse aux indigènes une série de demandes dans un grönlandais que je suppose excellent. Erreur! nos nouveaux amis écarquillent les yeux et ne comprennent pas mes questions. Je renouvelle la tentative, je leur demande l'état des glaces plus au nord : même résultat, point de réponse. Recourons alors à la pantomime : elle réussit mieux. J'apprends par ce moyen qu'ils habitent une certaine localité au nord du glacier de Puisortok et que, pour doubler ce glacier, il est nécessaire d'en longer le front de près. En désignant le Puisortok ils font force gestes en prenant une mine sérieuse; ils veulent, sans doute, indiquer que le passage est dangereux et qu'il faut prendre des précautions. Nous essayons ensuite de leur faire comprendre par signes que nous ne venons pas du sud, mais de la pleine mer; ils nous répondent par un long grognement sourd comme le



Vue prise près du campement du cap Bille. — Dessin de J. Lavée, d'après une gravure de l'édition norvégienne.

beuglement d'une vache. Ils veulent évidemment témoigner par ce cri de leur étonnement.

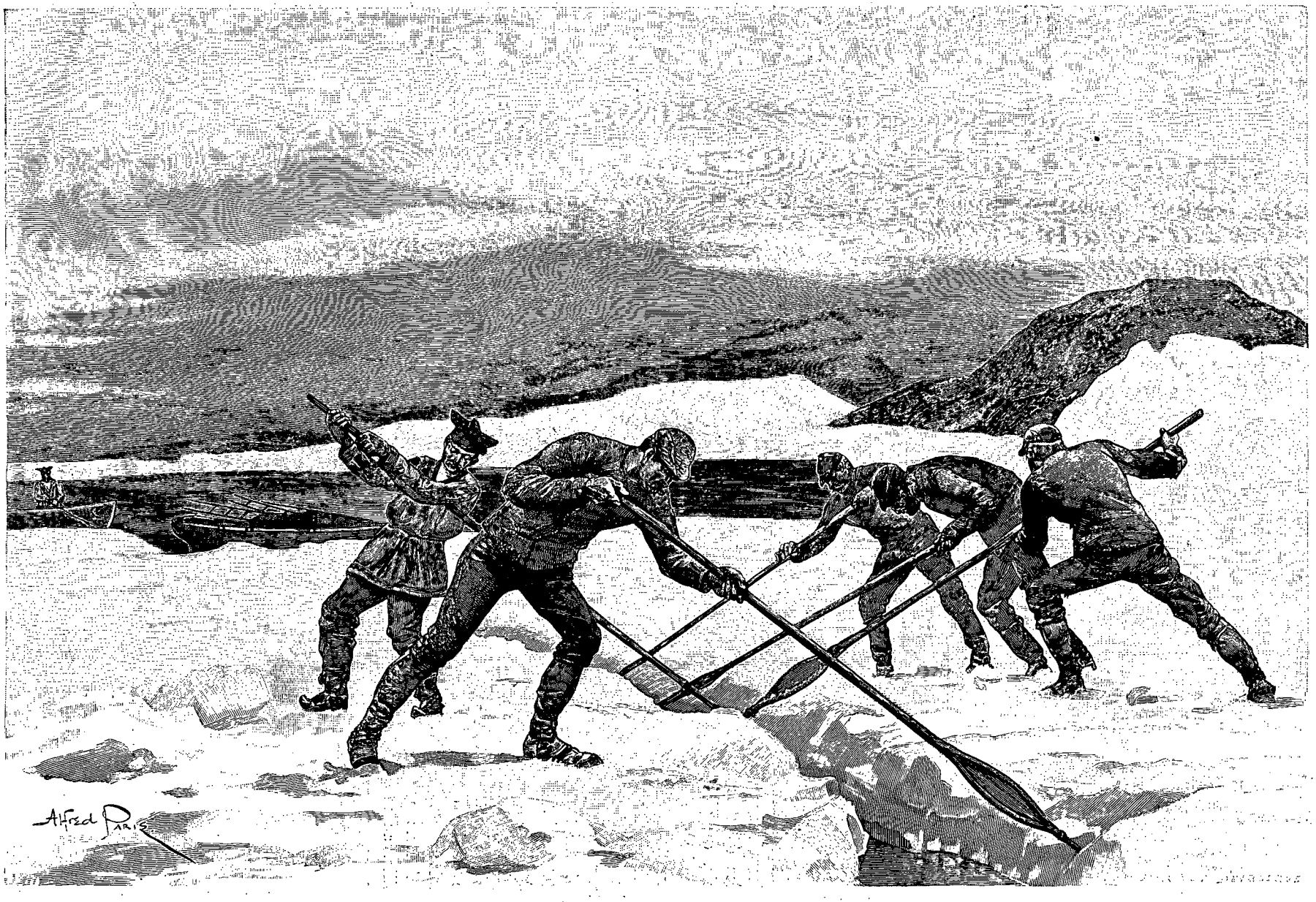
Les deux Eskimos examinèrent ensuite soigneusement notre équipement; les canots surtout excitaient leur étonnement et leur admiration. Nous faisons présent à chacun d'eux d'un morceau de biscuit, immédiatement leur physionomie s'éclaire d'un rayon de joie; ils goûtent à la friandise, puis conservent le reste, sans doute pour le montrer à leur famille, une fois de retour au campement.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette pantomime, nous étions restés immobiles, et nos deux nouveaux amis, qui avaient une partie du corps à l'air, commençaient à grelotter, ce qui n'était pas étonnant. Ils nous firent alors comprendre que le temps était trop froid pour rester ainsi immobile et qu'ils désiraient remonter dans leurs kayaks. Ils nous demandèrent ensuite, toujours par gestes, si nous nous dirigions vers le nord, et, sur notre réponse affirmative, nous engagèrent à nous méfier du Puisortok.

Ils disposent leurs embarcations, s'y glissent avec l'agilité du chat, et maintenant en route! Leurs *kayaks* filent rapidement et bientôt disparaissent derrière un iceberg.

Nous réfléchissons quelques instants à cette rencontre inattendue. D'après Holm et Garde cette région est en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nous nous frayons un passage a travers la banquise (voy. p. 154). — Dessin d'A. Paris, d'après une gravure de l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

effet, déserte. Ce sont probablement des indigènes en voyage.

Maintenant il est temps de dormir, nous entrons dans la tente et prenons place dans nos sacs. Vers six heures du soir je me réveille; je sors de suite pour reconnaître l'état des glaces. Une fraîche brise soufflant de terre a ouvert la banquise. La route vers le nord est libre et immédiatement j'appelle les camarades.

Eskimos du cap Bille. — Gravures extraites de l'édition norvégienne.

Bientôt tout le monde est embarqué et nous nous dirigeons vers le Puisortok. La banquise est très clairsemée; ici se trouvent seulement des blocs plus ou moins gros détachés du glacier. Pour de solides canots en bois, ces glaçons présentent moins d'obstacles à la marche que la glace de mer. En somme, le passage devant le Puisortok est facile.

A plusieurs reprises, nous longeons de près de la haute falaise de glace qui termine le glacier. Elle présente toutes les différentes teintes du bleu, depuis le bleu azur jusqu'au bleu laiteux. D'après le lieutenant Garde, ce glacier est large de trois quarts de mille.

Arrivés près du cap Bille, au nord du Puisortok, nous entendons du côté de terre un brouhaha de voix humaines et d'aboiements. Faisant de suite route dans la direction d'où vient ce bruit, nous apercevons bientôt plusieurs points noirs en mouvement. Voilà encore des Eskimos! Tous crient et agitent les bras. Plus haut, sur les rochers, apparaissent des tentes en peau, et, en approchant il nous arrive une odeur d'huile très caractéristique. Balto décrit cet incident en ces termes dans sa relation de voyage : « Après avoir dormi, nous continuons notre route vers le nord. Sur ces entrefaites nous sentons une puanteur de lard de phoque, et quelques instants après apercevons des indigènes et des tentes. »

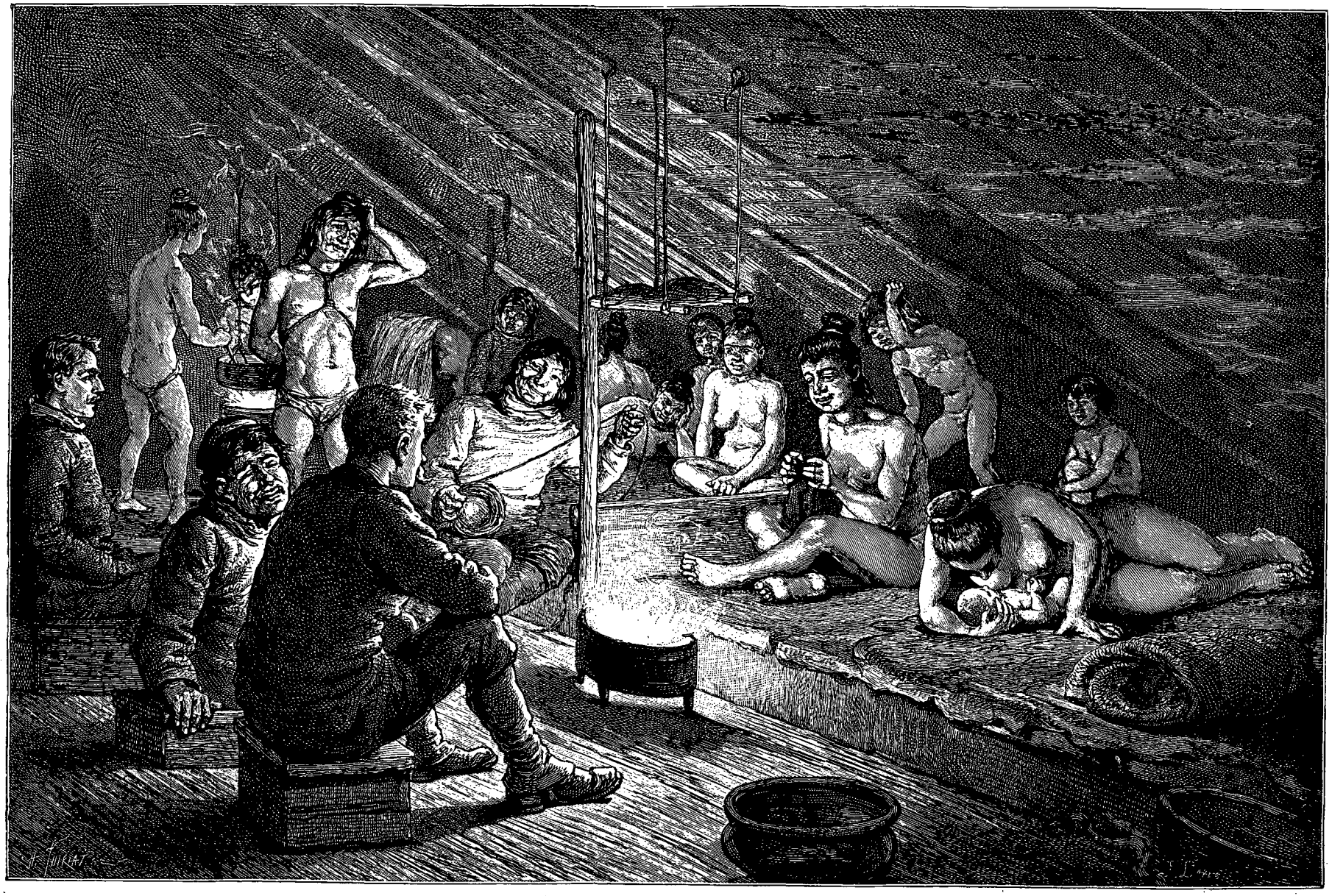
Au moment où les Eskimos voient que nous nous dirigeons de leur côté, le bruit redouble et tous gesticulent de plus belle. Les uns dégringolent vers la rive, tandis que d'autres grimpent sur les rochers pour pouvoir mieux contempler le spectacle extraordinaire qui s'offre à leurs yeux et dont nous faisons les frais. Sommes-nous arrêtés par un gros glaçon et prenons-nous les gaffes pour nous frayer un passage, le tumulte devient assourdissant, ce sont des hurlements frénétiques. Quand nous approchons du rivage, plusieurs indigènes viennent en *kayaks* à notre rencontre. Parmi eux se trouve un de nos amis de ce matin. Pour nous souhaiter la bienvenue, ils nous sourient et font manœuvrer leurs canots autour de nous. Ils nous indiquent la route, que du reste nous trouvons facilement, et manifestent leur étonnement de voir nos solides embarcations briser des morceaux de glace qui perceraient leurs frêles *kayaks*.

Un jeune Eskimo du cap Bille. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Un jeune Eskimo du cap Bille. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Le dernier glaçon dépassé, une scène absolument extraordinaire s'offre à nos yeux dans la demi-obscurité du soir. Sur les rochers se pressent de longues files d'hommes, de femmes et d'enfants, tous aussi peu vêtus les uns que les autres malgré la fraîcheur de l'air. Tout ce monde gesticule et pousse le grognement sourd que nous avons entendu ce matin. Il semble que nous ayons à nos trousses un troupeau de vaches beuglant en chœur comme lorsqu'on ouvre le matin la porte de l'étable pour donner à manger au bétail. Sur la rive, quelques hommes agitent les bras pour nous indiquer le meilleur point de débarquement.

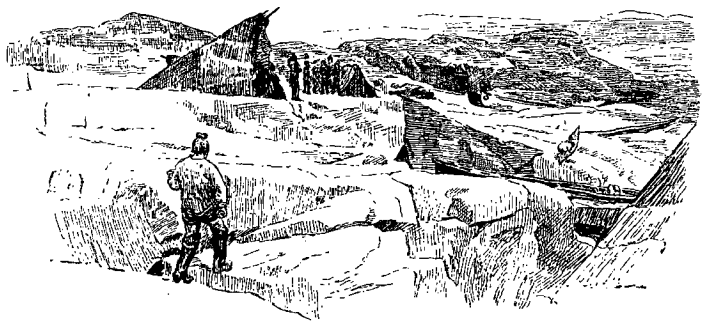
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur d'une tente grönlandaise (voy. p. 156). — Dessin de J. Lavée, d'après l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Plus haut, sur les rochers se trouvent plusieurs tentes jaunâtres et près de la mer des kayaks, des *oumiaks*, disséminés avec des engins de pêche et d'autres instruments.

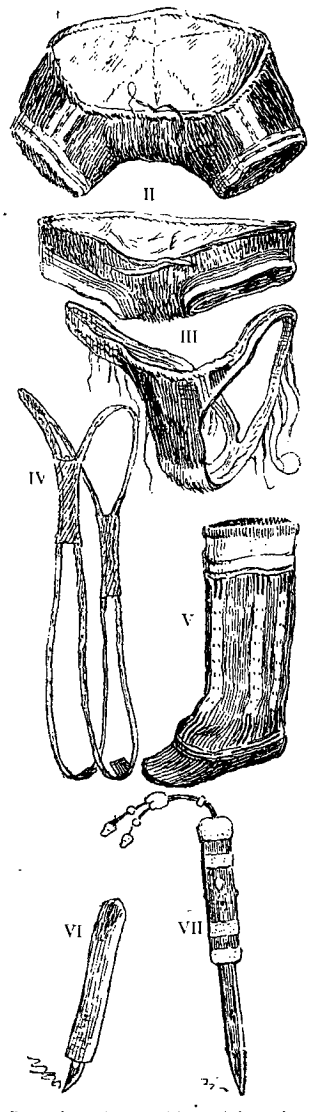


Campement du cap Bille. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Comme cadre de cette scène pittoresque, figurez-vous un grand glacier, la mer parsemée de glaçons et un ciel empourpré, au milieu mettez deux canots montés par des hommes qui n'ont guère la mine de gens civilisés, voilà le tableau! Quel mouvement se donnent tous ces pauvres gens et qu'ils font plaisir à voir après être resté si longtemps dans la solitude! Tout le monde rit et se montre empressé à nous rendre service. Le sourire aux lèvres, c'est la salutation des Eskimos, leur idiome n'ayant aucun terme pour souhaiter la bienvenue.

Ces indigènes paraissent mener une vie assez heureuse au milieu de ce monde de glace et de neige; et, ma foi, en les voyant, il nous vient le désir de rester quelque temps parmi eux.

Arrivés à l'entrée de la plus grande tente, on nous invite par signes à y entrer; immédiatement nous acceptons l'offre. Après avoir passé la porte, puis nous être glissés sous un rideau en peau d'intestins de phoque, en baissant la tête à cause du peu d'élévation du passage, nous voici dans une sorte de chambre éclairée par plusieurs lampes à huile. Quel spectacle et quelle odeur! Les récits de voyage nous avaient bien appris que les Eskimos de la côte orientale avaient l'habitude d'être peu vêtus dans leurs tentes et que l'air de ces habitations ne fleure pas précisément la rose, mais que ce fût à ce point, nul d'entre nous ne se le fût imaginé. La puanteur était épouvantable, elle eût fait reculer un égoutier. L'odeur de l'huile dominait, et à celle-ci s'ajoutaient les exhalaisons des habitants et de certains liquides soigneusement conservés. Par respect pour le lecteur je ne puis en dire plus long. On s'accoutume cependant rapidement à ce milieu; peut-être même finit-on pas le trouver agréable. Tout le monde n'est cependant pas capable de cette adaptation, et plusieurs d'entre nous ne firent qu'un court séjour dans la tente.



Collection ethnographique : (côte orientale du Groenland) : I. Pantalon d'homme. II. Pagne d'homme. III. Pagne de femme (*natit*). IV. Amulette portée par les hommes: V. *Kamikkes* (bottes). VI et VII. Couteaux. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

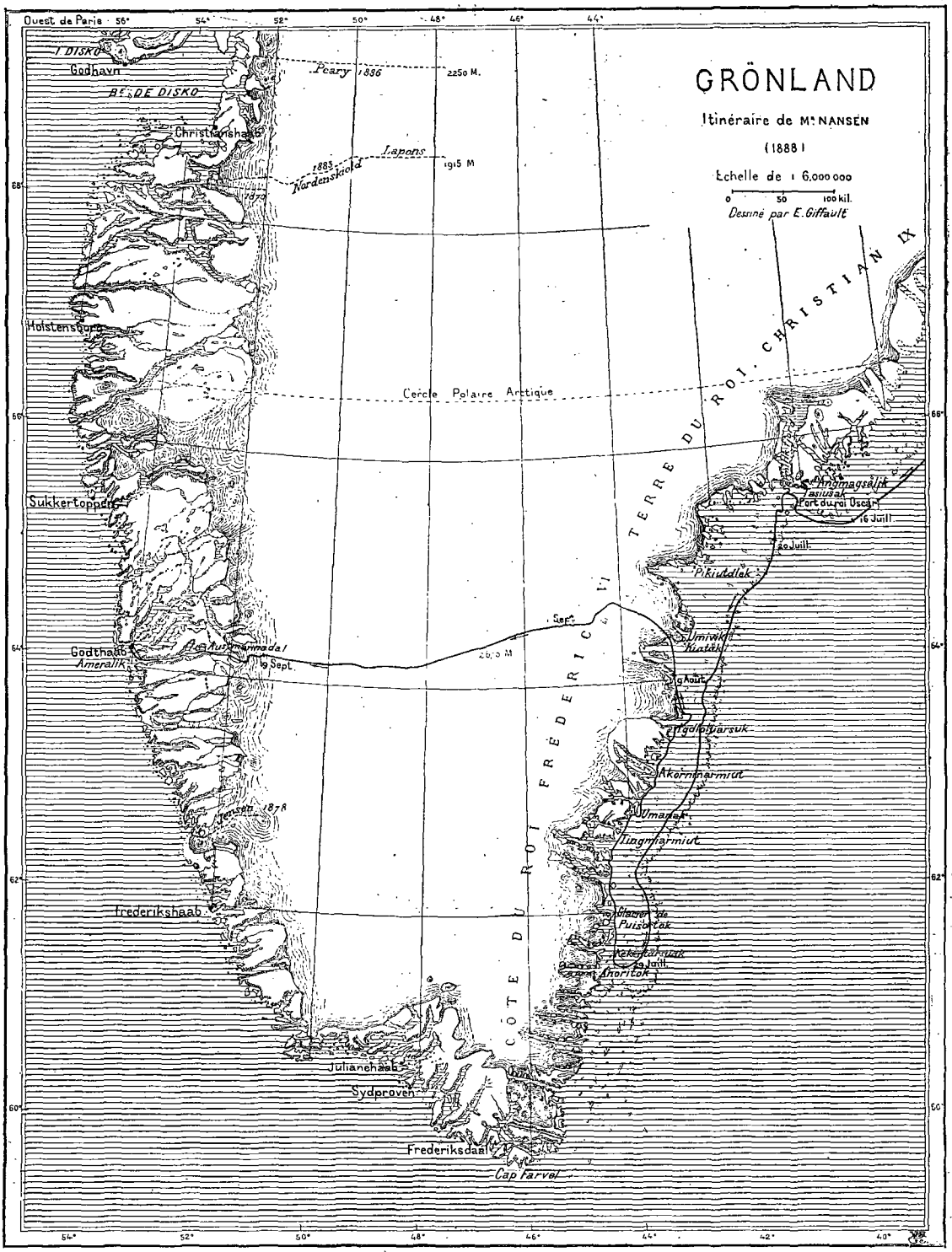
Pour mon compte, l'odeur ne m'incommodait pas au point de m'empêcher d'observer ce qui se passait autour de moi. J'étais entouré d'une foule de gens nus. Tous portaient simplement autour des reins le *natit*, mince ruban particulièrement étroit chez les femmes. Les représentants du beau sexe étaient en outre parés d'un second ruban autour de la touffe de cheveux proéminente au-dessus de la tête. Quelques hommes mettent également dans leur chevelure des ornements de ce genre, et en portent en outre sur la poitrine. Chez ces gens aucune honte de se montrer nus à un étranger, et le naturel avec lequel ils se livrent aux occupations les plus diverses dans ce costume paradisiaque nous paraît étrange, à nous autres gens civilisés.

Au milieu de toutes ces nudités les Lapons avaient une mine fort embarrassée. Voici qu'une jeune mère arrive, se déshabille, grimpe sur le lit près de son enfant également nu et s'accroupit pour lui donner le sein. Une personne un tant soit peu libre des sots préjugés de la civilisation n'aurait pas manqué d'être touchée par cette scène d'amour maternel. La pauvre femme reste longtemps dans cette position, puis, sentant le froid, ramène sur elle et sur son marmot un beau tapis de peau de phoque.

D'autres indigènes arrivent et la tente est bientôt pleine. On nous a fait asseoir sur des boîtes placées le long du rideau à l'entrée de la chambre. C'est la place des visiteurs; les habitants, eux, prennent place sur le lit, situé au fond de la tente. Ce lit, fait de planches, recouvert de plusieurs couches de peaux de phoques, est assez long pour que les indigènes puissent s'y étendre. Sa largeur dépend de celle de la tente et du nombre des habitants. C'est sur ce lit que les Eskimos passent tout le temps qu'ils restent dans la tente; ils y mangent, ils s'y reposent, ils y dorment, et les femmes travaillent dessus, accroupies sur les jambes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les tentes des Eskimos présentent une forme très curieuse. L'appareil se compose d'un fronton en bois sur lequel viennent converger des perches disposées sur le sol en demi-cercle. Sur ce châssis est étendue une double couverture de peaux, la première formée de peaux dont la fourrure est placée du côté de l'intérieur de l'habitation, la seconde de peaux tannées provenant généralement de vieux *oumiaks* ou de vieux



kayaks. La porte se trouve au-dessous du fronton, auquel est suspendu un rideau en peau d'intestins de phoque.

Dans la tente où je me trouvais, habitaient quatre ou cinq familles, chacune d'elles ayant sur le lit son petit compartiment distinct. Sur ce compartiment s'installent le mari, la femme et les enfants. Pour un mari, deux femmes et six enfants, un espace de quatre pieds

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suffit. Devant le compartiment de chaque famille brûle une lampe à huile dont la flamme est très large. Ces lampes, en pierre ollaire, présentent la forme d'une demi-circonférence; elles sont plates, creuses comme des soucoupes et généralement assez grandes; quelques-unes mesurent une largeur de plus de 30 centimètres. La mèche est un morceau de mousse séchée, placé le long d'un des bords du vase et alimenté constamment par du lard frais que la chaleur transforme rapidement en huile. Le soin d'entretenir les lampes incombe aux femmes; elles ont, pour cela, des baguettes spéciales, et avec ces instruments empêchent les mèches de fumer ou de s'éteindre. Au-dessus de ces lampes les habitants font cuire leur nourriture dans de grands vases en pierre ollaire suspendus au plafond.

Il est curieux que ces indigènes ne se servent ni de tourbe ni de bois, alors qu'ils pourraient facilement s'en procurer. Dans la tente où je me trouve brûlent un grand nombre de lampes; elles restent allumés jour et nuit, servant en tout temps de poêles et pendant la nuit de luminaires; sur plusieurs chauffent des marmites. Les Eskimos ne dorment jamais dans des chambres obscures. Ces lampes répandent une odeur d'huile très désagréable pour nous autres Européens, néanmoins on s'y habitue rapidement.

Eskimo du cap Bille. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Après nous être assis et avoir tout bien examiné, la conversation commence. Chaque objet que je regarde, on me le montre et on m'en explique l'usage. Je n'entends pas un mot de tout ce que ces braves gens me content; à l'aide de gestes seulement je parviens à les comprendre. J'apprends ainsi qu'une petite étagère suspendue au plafond sert à faire sécher les vêtements et que les marmites contiennent de la viande de phoque. Mes hôtes me montrent ensuite plusieurs objets qu'ils sont très fiers de posséder. Une vieille femme ouvre un sac et en tire une petite chique de tabac hollandais, puis un homme me fait voir un couteau avec un manche en os; ce sont les deux objets les plus précieux de la tente et les habitants ont pour eux une sorte de vénération On m'explique ensuite la parenté des différents membres de la petite communauté. Un homme embrasse une femme bien potelée, puis tous deux me montrent, avec un air de satisfaction, plusieurs personnes jeunes : ce sont le mari, la femme et les enfants. Le bonhomme étend la femme tout de son long, tape sur ses parties les plus grasses, dans l'intention de me faire apprécier sa beauté et de me montrer l'estime qu'il a pour elle; ce qui paraît faire le plus grand plaisir à la Grönlandaise.

Chose assez curieuse, chacun des hommes de cette tente n'avait qu'une femme. Généralement, sur la côte orientale, les bons chasseurs, qui sont les gens à l'aise du pays, ont deux femmes, mais jamais plus de deux. Les maris sont pour la plupart très aimables et pleins d'attention pour leurs tendres moitiés. On les voit souvent s'embrasser, ou plus exactement se frotter leurs nez l'un contre l'autre. Il y a bien aussi des scènes domestiques, parfois même très violentes. Comme Holm nous l'apprend, la femme reçoit parfois une bonne correction, quelquefois même un coup de couteau dans la jambe ou dans le bras; après quoi les deux époux n'en font pas moins bon ménage, surtout s'ils ont des enfants. Quelquefois, d'après Holm, c'est en pareil cas le mari qui subit la correction; ce voyageur vit notamment un Grönlandais, qui était l'heureux mari de deux épouses, recevoir de l'une d'elles une volée bien appliquée.

La concorde la plus parfaite paraissait régner entre les divers habitants de la tente. Tous étaient à notre égard pleins d'attentions amicales, et tous nous parlaient sans trêve ni merci, bien que depuis longtemps ils eussent eu la preuve que nous ne comprenions pas un mot de la langue. Un vieillard aux manières nobles, et qui avait l'air d'un personnage — c'était probablement un *angegok* (magicien), — réussit, après s'être donné beaucoup de mal, à nous faire comprendre par signes que quelques-uns d'entre eux venaient du nord et se dirigeaient vers le sud, tandis que d'autres marchaient en sens inverse, que les deux troupes s'étaient rencontrées par hasard, et qu'ensuite nous étions arrivés sur ces entrefaites, ce qui avait redoublé la joie de la rencontre. Il nous manifesta ensuite le désir de savoir d'où nous venions. La chose était assez difficile à lui expliquer. Nous étendons les bras dans la direction de la mer et de la banquise et essayons de lui faire comprendre tant bien que mal, à l'aide de gestes, que nous avons traversé les glaces, puis, qu'arrivés à la côte bien loin dans le sud, nous avons ensuite marché dans la direction du nord. Tous alors témoignent le plus profond étonnement en poussant les beuglements habituels. La conversation se continue ensuite très animée, nous nous comprenons relativement bien. Certes c'eût été pour quelqu'un un spectacle bien amusant d'assister à cette pantomime.

Je n'oserais pas dire que la figure de tous les indigènes qui nous entouraient fût très propre. La plupart avaient un teint jaunâtre ou foncé, mais à cette couleur naturelle s'en ajoutait une autre égale-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment sombre provenant de la crasse. Sur la figure, quelques-uns, notamment les enfants, conservent une épaisse couche de saleté qui leur donne l'aspect de nègres; par places la couche s'était écaillée, et dans les gerçures apparaissait une peau relativement blanche. Aux femmes, surtout aux jeunes filles, coquettes ici comme partout ailleurs, il arrive parfois de se laver. Le célèbre explorateur Holm décerne même un brevet de propreté aux élégantes du pays. Je n'ai point l'intention d'entrer dans une discussion à ce sujet avec mon confrère danois, il me suffit de dire que les Grönlandaises de cette région emploient l'urine pour se laver. Elles trouvent à ce liquide une odeur particulièrement agréable et s'en parfument les cheveux. C'est un moyen de séduction dont les belles se servent pour attirer les amoureux.

Les Eskimos utilisent l'urine pour toutes sortes de choses, et la conservent précieusement dans des vases spéciaux. La propriété qu'a ce liquide de dissoudre les corps gras le rend particulièrement utile pour eux et ils s'en servent pour débarrasser leur figure, leurs mains ou leurs vêtements de la couche de graisse qui les couvre. Ils utilisent encore l'urine pour préparer les peaux.

Jeune mère grönlandaise. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Une occupation favorite des indigènes est de se livrer à une chasse acharnée dans leur longue chevelure. Dès que le gibier est capturé, il est mangé incontinent. Lorsqu'un insecte a été pris, raconte Holm, l'heureux chasseur le fait circuler devant toute l'assistance, on se le passe de main en main en témoignant bruyamment ses impressions, après quoi on le rend au propriétaire qui l'avale ensuite avec un air de satisfaction manifeste. A notre grand regret nous n'eûmes pas la chance d'assister à pareille fête.

Les Eskimos, avant d'être en relation avec les Européens, ne connaissaient pas la puce. Nous avons enrichi, paraît-il, de cet insecte la faune du pays, et les indigènes de la côte occidentale donnent à cet aphaniptère le nom de « pou européen ».

Les Eskimos font très bon ménage avec ces parasites; d'abord ces insectes leur donnent l'occasion de se distraire quand ils n'ont rien à faire; en second lieu, ils sont pour eux une véritable friandise. Ils ont imaginé des engins spéciaux pour capturer ce gibier; les pièges consistent en brindilles de bois surmontées de touffes de poils de lièvre que l'on place dans le cou entre la peau et les vêtements. Les insectes se réfugient dans les touffes chaudes des poils et se font ainsi prendre le plus facilement du monde.

Après ce que je viens de raconter, ne croyez pas que les Grönlandais vous fassent éprouver un mouvement de répulsion. Très rapidement on s'habitue à la saleté, ce qui était facile du reste pour nous. On s'accoutume également à les voir se gratter le nez, les oreilles et la tête; après un court séjour, l'atmosphère de leur tente n'incommode plus et bientôt on trouve un certain charme à la compagnie des Eskimos.

Il est difficile de prononcer un jugement sur la beauté de cette race, car la beauté est une chose très relative. Prend-on comme point de comparaison le type grec, la *Vénus de Milo* par exemple, je dois avouer que les indigènes de la côte occidentale du Grönland en sont bien éloignés et que personne parmi eux ne représente ce genre de beauté. Mais si nous nous débarrassons des préjugés classiques, et si nous considérons comme beau non ce que nous avons appris à considérer comme tel, mais ce qui réellement charme et attire les regards, nous trouverons des types de beauté parmi ces Grönlandais. Vivez un certain temps au milieu de ces pauvres sauvages, et vous trouverez bientôt dans le nombre, j'en suis persuadé, des figures agréables. Du reste, quelques femmes paraîtraient belles même, aux yeux d'un Européen; j'en vis notamment une dont les traits me rappelaient ceux d'une jolie Norvégienne de notre connaissance, et je ne fus pas seul à être frappé de cette ressemblance; un de mes compagnons qui connaissait la dame en question éprouva la même impression que moi à la vue de cette Grönlandaise. Si cette Eskimode avait paru vêtue d'une élégante toilette dans un salon, nul doute qu'elle n'eût eu le plus grand succès.

Les têtes sont généralement ovales, bouffies de graisse, avec de larges pommettes saillantes et les joues dodues. Les indigènes ont, pour la plupart, les yeux noirs, souvent légèrement fendus obliquement, et le nez plat. Il semble que leur visage ait subi une pression sur le devant et que la masse charnue ait été repoussée sur les côtés. Chez les femmes et surtout chez les enfants on peut tirer une ligne d'une joue à l'autre sans toucher le nez; quelques enfants présentent même une sorte de creux au milieu de la figure. Ce ne sont pas là précisément les caractères de la beauté telle que les Européens l'entendent. Les Eskimos ne séduisent pas l'étranger par la régularité de leurs traits, mais par leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

air de bonne humeur, leur jovialité et leur amabilité. Leurs extrémités sont très petites et leur chevelure est noire. Les hommes attachent leurs cheveux sur le front à l'aide d'un ruban couvert de verroterie, et les laissent tomber par derrière sur les épaules. Ceux qui ne possèdent pas un cordon de ce genre ont la chevelure coupée à la hauteur des yeux tout autour de la tête; en guise de ciseaux ils se servent d'une dent de squale, le fer ne devant jamais dans leurs croyances toucher les cheveux.

Après être restés quelque temps dans la tente à faire des observations ethnographiques, nous songeâmes à organiser notre campement.

Nous choisissons pour le bivouac un emplacement voisin de la mer et commençons à y apporter nos bagages. Dès que les Eskimos voient notre mouvement de va-et-vient, vite ils accourent nous aider; tous se chargent, qui d'un sac, qui d'une boîte, et il faut voir avec quelle joie ils examinent chaque objet. La vue des grandes boîtes en fer-blanc qui contiennent une partie de nos provisions les transporte d'admiration; c'est à qui les touchera; on les tourne et retourne dans tous les sens sans que la curiosité soit jamais satisfaite.

Après cela il faut tirer les canots au sec. Pas moins de vingt à trente hommes s'attellent pour tirer une embarcation vide; lorsque l'un de nous commence à entamer la plainte rythmée des matelots : Oh hisse! l'allégresse est à son comble.

Une beauté grönlandaise d'âge mur. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Cette manœuvre terminée, nous nous occupons à dresser la tente, ce qui intéresse également beaucoup les Eskimos. Les embarcations, les tentes, comme toutes les choses dont eux aussi se servent excitent, particulièrement leur curiosité. Avec quel étonnement ils voient notre petite habitation en toile installée en quelques minutes! Nos vêtements attirent également leur attention, surtout les robes blanches des Lapons bordées de lisérés jaunes et rouges. Les bonnets carrés ornés de cornes aux quatre coins dont sont coiffés Balto et Ravna sont particulièrement admirés.

Le soir, lorsque les Lapons revêtirent leurs *pæsks* en peau de renne, tout le monde voulut voir cette belle fourrure et passer la main dessus. Ce n'est pas de la peau ni de phoque, ni d'ours, ni de renard, est-ce de la peau de chien? demandent-ils, toujours par signes. Non, et Balto essaye de leur faire comprendre que cette belle et bonne fourrure provient du renne, un animal qui a sur la tête de grandes cornes qu'il essaye de leur représenter en se plaçant les bras en l'air le long de la tête. Les Eskimos ne comprennent pas, ils n'ont probablement jamais vu de renne; cet animal n'existe pas dans la région qu'ils habitent.

Le souper est préparé et mangé devant la tente en présence d'une nombreuse assistance. Plusieurs rangées de curieux observent curieusement tous nos mouvements. Après le repas nous allons continuer nos observations dans le camp.

Sur la rive se trouvaient au sec un certain nombre de *kayaks* et plusieurs *oumiaks*. Voyant l'intérêt avec lequelle j'examinais ces embarcations un Eskimo s'empresse de me montrer l'usage de chaque objet. Il me fait examiner sa périssoire très joliment orné de figurines en os et ses armes artistement décorées; il est surtout fier de son harpon, dont la pointe est formée d'une dent de narval. Les Eskimos mettent tous leur amour-propre à posséder un beau *kayak*.

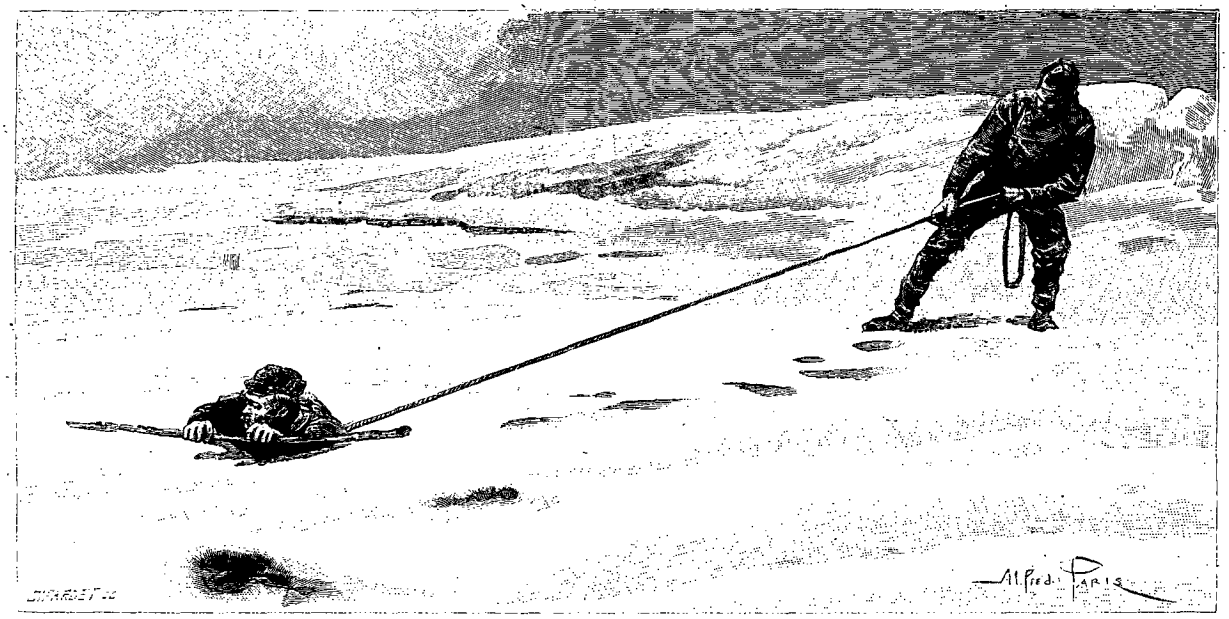
Maintenant il faut songer à dormir, et nous disposons les sacs de couchage, une opération qui excite encore la curiosité des indigènes, et les voilà en rangs serrés tout autour de nous pour jouir du spectacle très intéressant que nous offrons en nous déshabillant. Les femmes ne sont pas moins désireuses que les hommes de nous voir quitter nos vêtements. Il n'eût pas été poli de prier les beautés grönlandaises de s'en aller; d'autre part, si nous avions pu leur expliquer que chez nous il n'est pas d'usage que les dames regardent les messieurs se déshabiller, elles n'auraient certainement pas compris et sûrement ne se seraient point retirées. Lorsque les spectateurs nous voient entrer l'un après l'autre dans les sacs, grande est leur joie; maintenant tous les six nous sommes couchés, la porte de la tente est fermée : bonsoir à tous.

Abrégé d'après l'édition norvégienne par

CHARLES RABOT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chute dans une crevasse (voy. p. 174). — Dessin d'A. Paris, d'après l'édition norvégienne.

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DU GRÖNLAND,

PAR M. FRIDTJOF NANSEN[1].

1888.

VII

Départ et campement du cap *Bille*. — Continuation de la navigation le long de la côte orientale du Grönland.

La matinée est déjà avancée lorsque nous nous réveillons le lendemain. En notre honneur tous les indigènes ont revêtu leurs plus beaux habits, des jaquettes en peau d'intestins de phoque, blanches comme du linge. Autour de nos canots s'agite une foule curieuse; on examine les rames, les gaffes, tous les objets garnis de fer, on se les passe de main en main, en prenant le plus grand soin de ne pas les endommager. Inutile d'ajouter que pas un clou ne fut dérobé : les populations sauvages sont toujours honnêtes. Dès que nous soulevons la porte de la tente, tous accourent immédiatement pour assister à l'intéressant spectacle de notre lever.

Maintenant il faut s'occuper des préparatifs du départ. Un Eskimo nous demande alors, toujours par signes bien entendu, si nous nous dirigeons vers le nord. Sur notre réponse affirmative, la figure de notre homme rayonne de joie, et le voilà qui court avec des camarades abattre sa tente. Le campement va être levé et le moment de la séparation est arrivé. Ceux qui doivent aller dans le nord feront route avec nous, tandis que les autres partiront vers le sud. Bientôt tous les bagages sont embarqués, chacun a pris place dans son canot, et maintenant en route!

Lorsque nous fûmes parés pour le départ, les indigènes montés dans leurs kayaks avaient disparu; un seul avait eu l'amabilité de nous attendre. Autour de nous, tout était maintenant calme et silencieux. Les tentes avaient été abattues, les hommes et les chiens étaient partis, aucun être vivant n'animait plus la scène : c'était partout le triste et uniforme spectacle de la neige, de la glace et des rochers.

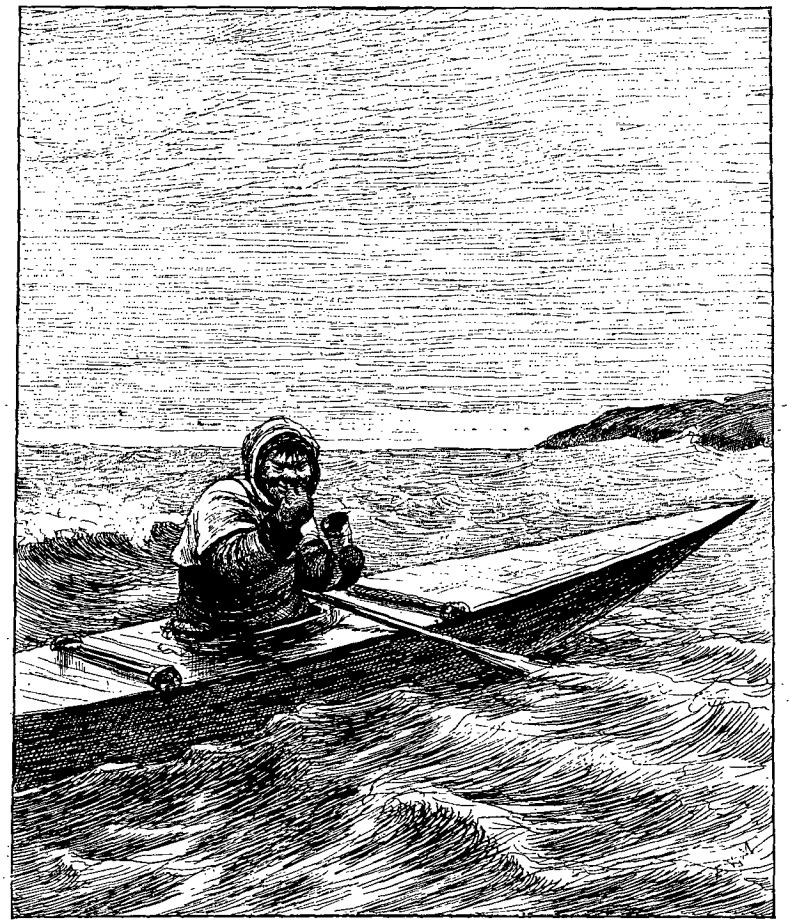
Nous faisons route le long de la côte. Tout d'abord les eaux sont libres, et nous allons rapidement. Les Eskimos ont une bonne avance sur nous. Pensant que leur connaissance de la côte nous sera utile, nous désirons les rejoindre et naviguer de conserve avec eux. Bientôt nos amis sont en vue; ils sont arrêtés par le travers d'un cap et paraissent hésitants. Les femmes d'un oumiak se lèvent et regardent de notre côté pour voir si nous venons. Bientôt nous sommes tout près d'eux; ils nous invitent alors par signes à passer devant et à leur frayer un passage au travers de la banquise amoncelée en cet endroit. Le contraire de ce que nous

1. Suite. — Voyez p. 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avions pensé arrivait : c'était à nous d'aider les Eskimos à trouver les passes.

Nous prenons alors la tête et nous heurtons bientôt à deux larges glaçons qui barrent complètement la route. C'était cet obstacle qui avait arrêté les Eskimos. Nous faisons avancer comme un coin une des embarcations entre les deux nappes de glace, qu'en même temps nous repoussons avec les gaffes. Sous la vigueur de nos efforts réunis, les glaçons s'écartent, et en présence de ce résultat les indigènes poussent leur grognement habituel pour témoigner de leur étonnement. A force de labeurs nous réussissons à nous frayer un passage à travers la banquise, compacte dans ces parages. A notre suite avancent deux oumiaks et quatre kayaks ; à chaque mouvement de nos canots les indigènes poussent, à notre grande joie, des hurlements sourds, fort peu harmonieux. Au Grönland on ne doit pas avoir le sens musical trop délicat.



L'Eskimo priseur. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

La manière dont les indigènes prisent nous divertissait fort. L'un de ceux qui étaient en kayak s'arrêtait toutes les dix minutes environ pour prendre une énorme corne qui lui servait de tabatière et pour se bourrer les narines. Alors commençait une série d'éternuements sans fin. Comment le bonhomme réussissait à garder pendant ce temps son équilibre dans sa frêle embarcation, c'est ce que je ne saurais expliquer. Bientôt de son nez descendait une roupie noire de tabac, et de ses yeux des filets de larmes ; avec cela il avait une mine si satisfaite de lui-même que nous éclations de rire en l'apercevant. L'Eskimo paraissait ravi de notre joie, et à son tour il manifestait la sienne en nous souriant très gracieusement. De temps en temps nous criions *pitssakase*, le seul mot que nous eussions saisi dans la conversation des Eskimos et qu'ils disaient souvent. Leur entendant prononcer volontiers ce vocable, lorsque nous nous frayions un passage à travers la glace ou que nous naviguions au milieu d'eaux libres, nous pensons qu'il signifiait : « cela va bien ». Tout autre est le sens de ce mot, comme nous l'apprîmes plus tard des indigènes de la côte occidentale. Il signifie, paraît-il, « vous êtes adroits », ou bien encore « vous êtes bien obligeants ».

Dans la journée nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de nourriture. Les Eskimos, qui, eux, ont l'avantage de pouvoir rester longtemps sans manger, continuèrent leur route. Deux d'entre eux restèrent cependant avec nous pour jouir de l'intéressant spectacle d'un repas d'Européens. Il eût été vraiment trop cruel de ne pas les faire participer à notre festin, et pour satisfaire leur curiosité gourmande je leur donnai quelques morceaux de biscuit. Avec quelle joie ils les reçurent, les pauvres gens!

Peu de temps après nous être remis en route, nous apercevons nos amis, qui n'ont qu'une petite avance sur nous. Deux d'entre eux étaient occupés, du haut d'une montagne, à observer la mer dans la direction du nord. C'est mauvais signe : la banquise est sans doute impénétrable en avant. Entre temps le ciel s'est obscurci et la pluie a commencé à tomber ; nous revêtons alors nos imperméables et continuons notre marche. Mais voici que les oumiaks virent de bord et se dirigent vers nous. Dès qu'ils sont arrivés à portée de voix, toutes les batelières nous montrent le ciel, et les hommes nous font comprendre par signes que la banquise est compacte plus au nord. Tous manifestent le désir de camper en attendant un changement favorable dans l'état de l'atmosphère et des glaces. A mon tour je leur explique par une pantomime animée que je veux poursuivre ma route. Avant de risquer l'entreprise je tiens à m'assurer de l'état du *pack*, et dans cette intention nous nous dirigeons vers la terre pour aller gravir un rocher. De là nous saurons à quoi nous en tenir. Un indigène s'attache à mes pas et déploie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en pure perte toute son éloquence pour me prouver qu'il est impossible d'avancer. Du sommet d'un promontoire je reconnais à la lunette que les glaces ne présentent pas une mauvaise apparence, et tout de suite nous continuons notre chemin, tandis que les indigènes restent en arrière. L'orateur eskimo paraît fort contrarié de cette détermination ; pour adoucir ses peines je lui fais cadeau d'une boîte de conserves vide.

Pendant quelque temps nous avançons rapidement, mais bientôt la glace est de nouveau compacte et de plus poussée par un fort courant. Les blocs culbutent les uns contre les autres, s'entre-choquent, pour s'écarter ensuite rapidement. Au milieu d'un pareil tourbillon il faut avoir l'œil ouvert pour passer sans que les canots soient brisés. Plus nous avançons, plus la situation devient périlleuse ; enfin nous réussissons à sortir de cette mauvaise passe, et dans la soirée nous parvenons à atteindre la côte, où nous installons le bivouac sur un replat de rocher.

Le lendemain le temps est superbe et le soleil brillant. Au sud de notre campement un puissant glacier, étincelant comme un beau cristal, descend jusqu'au niveau de la mer. Après avoir déjeuné et mis les canots à l'eau, je prends une photographie du paysage,

Notre dernier campement sur la côte orientale. — Dessin de Boudier, d'après l'édition norvégienne.

et maintenant en route ! La mer est parsemée de glaces flottantes, à travers lesquelles il est facile de se frayer un passage. Vers midi nous atteignons un mouillage excellent sur la côte d'une petite île située à l'embouchure du fiord de Mogens Heinessens ; nous nous y arrêtons pour dîner. Cet îlot est certainement le plus riant coin de terre que nous ayons vu jusqu'ici sur la côte du Grönland : partout de la verdure et des fleurs. Sur le sommet d'un monticule se trouvent les ruines de deux constructions indigènes, couvertes également d'une très belle végétation. Quel plaisir de se reposer dans l'herbe aux chauds rayons du soleil ! Je prends quelques échantillons de la flore de ce coin idyllique et j'embarque.

La côte que nous avons longée jusqu'ici n'est point très pittoresque ; elle est plate, monotone et nue. Presque partout la neige et la glace atteignent le niveau de la mer. Autour du fiord de Mogens Heinessens s'élèvent des pics présentant des formes à la fois élégantes et hardies ; nous voici maintenant au milieu de paysages d'un genre nouveau. De tous côtés se dressent au-dessus de la mer de hautes montagnes, entassées les unes contre les autres.

Nous rencontrons de grands icebergs, quelques-uns échoués tout près de la côte. Dans la soirée, à l'est de Nagtoralik, apparaissent de hauts pitons blancs, d'une forme particulière ; tout d'abord je ne sais trop ce que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je vois, je doute du témoignage de mes yeux, enfin je reconnais que ce sont les dentelures du sommet d'une colossale montagne de glace. La photographie que j'en fais ne rend guère l'effet produit par ce magnifique iceberg. Il se composait de deux énormes pitons de glace élancés comme des clochers; à une certaine hauteur, le bloc était percé de part en part par un tunnel, et, à la ligne de flottaison, la mer avait creusé des grottes qui auraient pu abriter un petit navire. On eût dit un palais des contes de fées bâti avec le saphir le plus pur. Cela nous rappelait les légendes que nos mères nous racontaient dans notre enfance.

Le soir, nous campons sur un îlot par 62° 25′ de lat. N., 42° de long. O. de Gr.

Le lendemain matin (2 août), nous tentons de traverser le fiord dans la direction de l'île Uvdellorsiutit; de ce côté une masse de glace compacte nous oblige à battre en retraite. Nous nous dirigeons vers le chenal ouvert entre l'île et le continent. Quel n'est pas alors notre étonnement d'apercevoir sur la côte toute une troupe de femmes et de gamins presque nus, que nous croyons reconnaître pour des indigènes du cap Bille! Ils nous ont, paraît-il, dépassés hier matin pendant que nous dormions. Ils ont installé là leur campement dans un joli petit coin couvert de verdure. Nous ne voyons qu'un seul homme, occupé à réparer son kayak. Les autres sont sans doute à la chasse.

Raccommodage des chaussures (voy. p. 176). — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Interrogés sur la route que nous devons suivre, les indigènes nous invitent à prendre au large de l'île. Le chenal, expliquent-ils, est si étroit qu'on ne peut y passer. Ce renseignement est inexact, car l'expédition de Holm a, à plusieurs reprises, franchi ce détroit. Devant l'île, la glace est partout compacte; pour la traverser nous sommes obligés d'employer le pic et la hache.

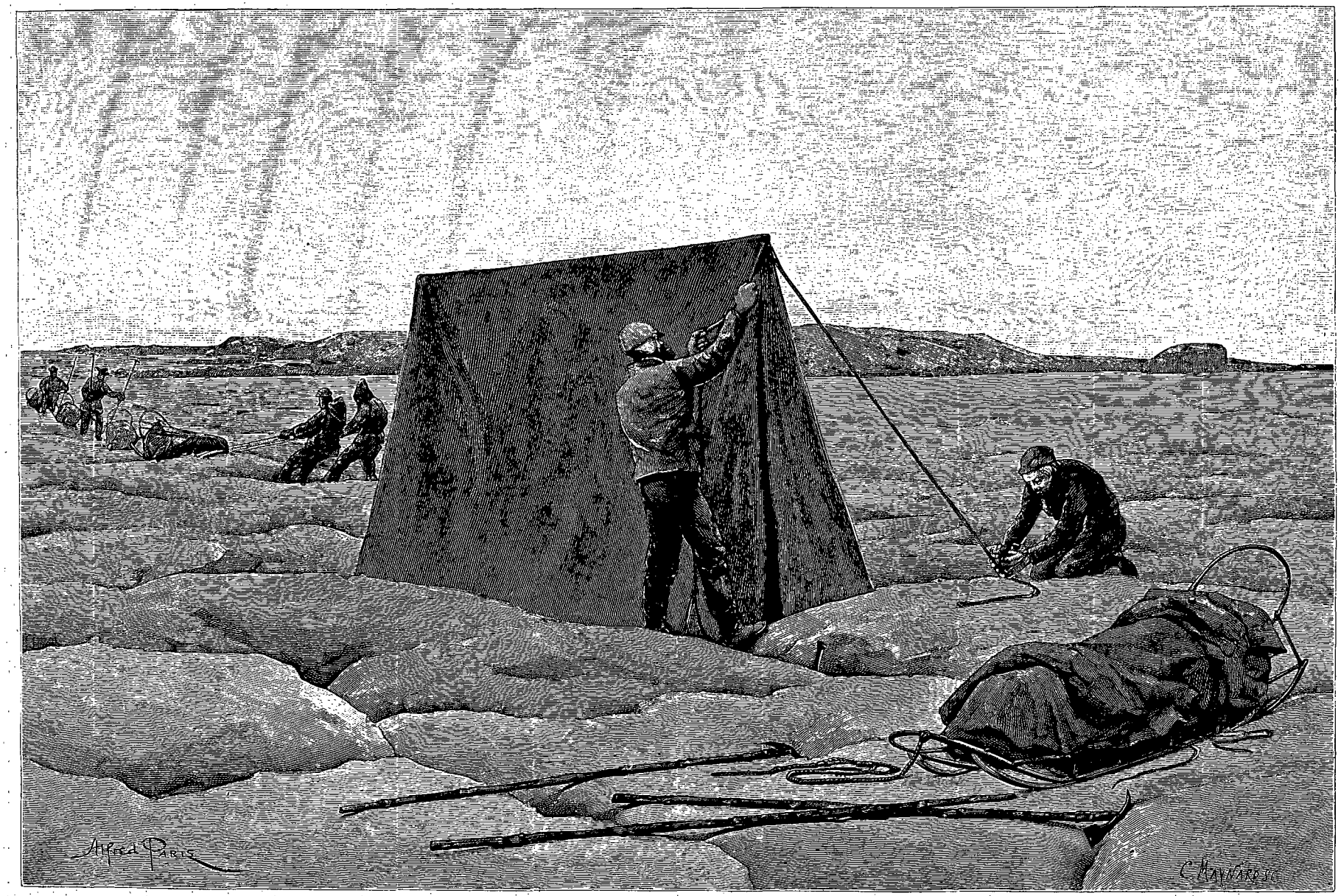
Quelques instants après midi nous atteignons la côte nord de l'île Urdlorsinlet, où se trouve une grotte profonde.

Dans la soirée, au moment où nous doublons l'île Ausivit, sur la côte septentrionale du Tingmiarmiutfjord, nous entendons dans le lointain des aboiements de chiens.

Il y a donc par là des Eskimos. Mais nous n'avons pas de temps à perdre et nous continuons notre chemin. La nuit nous campons sur un îlot voisin de Nunarsuak (62° 43′ de lat. N. et 41° 49′ de long. O. de Gr.).

Le lendemain (3 août), une fraîche brise souffle de terre. Voici l'occasion de naviguer à la voile. En quelques instants, un gréement est improvisé; de la toile servant de plancher dans la tente on fait une misaine pour un canot; pour l'autre embarcation on emploie deux prélarts cousus ensemble. Au début, poussés par ce bon vent, les canots filent rapidement. C'est pour nous un véritable plaisir de naviguer ainsi, mais cela dure peu. La brise bientôt tourne au nord, augmentant en même temps de force. Il faut amener la voilure et reprendre les avirons. Après avoir ramé pendant quelque temps, nous sommes arrêtés à la hauteur de l'île Umanarsuak par le vent, qui descend de la montagne en tourbillons si violents qu'à grand'peine nous pouvons empêcher les canots de dériver. La tempête augmente, et pour gagner du terrain, nous devons haler les embarcations le long des glaces. Un moment, des glaçons chassés par la tempête menacent d'écraser les canots. Jusque-là les deux embarcations avaient navigué de conserve, prêtes à se porter secours réciproquement; désormais chacun eut liberté pleine et entière de ses mouvements, chaque équipage dut travailler à son salut comme il l'entendait. Chacun pour soi et Dieu pour tous! Au moment où la tempête est dans toute sa violence, une des rames de mon embarcation se brise. Nous n'avons plus d'avirons de rechange, les ayant tous cassés dans les manœuvres, au milieu des glaces. Tant bien que mal, nous remédions à l'avarie en prenant une rame de réserve dont la palette a été avariée, et l'on redouble d'ardeur pour vaincre le flot. Par instants les rafales sont si violentes qu'en dépit de tous nos efforts les embarcations dérivent sous la poussée du vent. Juste au moment où l'ouragan est dans toute sa force, un tollet se brise; en quelques instants, ce nouvel accident est réparé. Au prix des efforts les plus pénibles, nous réussissons à nous diriger du côté de la rive. Nous atteignons bientôt un large glaçon; de suite Dietrichson saute dessus pour haler le canot à la cordelle; dans son ardeur le malheureux n'aperçoit pas un large trou ouvert à la surface de la glace et y prend un bain complet. Pareil incident arrive journellement à chacun de nous, mais, dans la situation présente, avec cette tempête, il est particulièrement désagréable. Notre camarade réussit à sortir rapidement de sa baignoire, saisit la corde, et,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dressage de la tente (voy. p. 166). — Dessin d'A. Paris, d'après l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme si de rien n'était, hale l'embarcation. Il n'était pourtant pas précisément agréable de rester, avec des vêtements mouillés, exposé à un vent aussi âpre; jamais Dietrichson n'éprouva le moindre malaise à la suite de pareille aventure.

Une fois le glaçon dépassé, la violence du vent nous empêche d'avancer. Sous le souffle de la tempête nous allons même dériver; grâce aux vigoureux coups d'aviron des rameurs nous réussissons à maintenir l'embarcation en place. Dietrichson est à ce moment occupé à repousser des glaçons, lorsque la gaffe qu'il tient vient à perdre son appui, et voilà de nouveau notre camarade à l'eau. Ce jour-là cet excellent ami n'eut véritablement pas de chance.

Dans le voisinage de la côte, la mer est plus calme. Bientôt nous réussissons à atterrir près du point où Sverdrup nous attend depuis quelques instants. Nous dînons, prenons ensuite plusieurs heures d'un repos bien gagné, puis de nouveau en route. Le vent est toujours aussi fort qu'avant. Après avoir dépassé la pointe méridionale d'Umanarsuak, nous trouvons une mer très haute venant du fiord situé au nord. La journée est encore très peu avancée, mais dans ces conditions il est préférable de s'arrêter. Nous allons camper sur l'île Umanak. Pour la première fois depuis que nous naviguons, nous avons le loisir de choisir un emplacement commode pour la tente, et pour la première et en même temps la dernière fois du voyage nous avons le plaisir de coucher sur un gazon plus ou moins fourni.

Après tout, nous n'avons pas le droit de nous plaindre : nous avons toujours parfaitement dormi; nos nuits sont seulement trop courtes au gré de nos désirs. Dès que le bivouac est établi, nous réunissons un monceau de broussailles et faisons un grand brasier, sur lequel bout bientôt une excellente soupe. Une boîte de biscuits vide nous sert de marmite. Aucun de nous n'oubliera le campement d'Umanak et la soirée que nous avons passée joyeusement autour du feu de bivouac.

Sur l'île se trouvent des ruines d'habitations; à côté sont éparpillés des ossements d'indigènes. Il y a, entre autres, un crâne de vieil Eskimo, dont la vue est particulièrement désagréable. Vraisemblablement, les habitants sont morts de faim, et à la suite de cette catastrophe leurs huttes sont tombées en ruines.

Le lendemain, le vent étant un peu tombé, nous pouvons continuer notre route. La glace est compacte; à l'embouchure du fiord Sehested, elle nous barre complètement la route. Pendant longtemps nous cherchons en vain une ouverture pour passer au milieu des glaçons; finalement il devient nécessaire de nous frayer un chemin à l'aide du pic et de la hache. A neuf heures du soir nous apercevons un endroit où il serait agréable de camper, mais il est trop tôt, pensons-nous, pour nous arrêter. Jusqu'à une heure et demie du matin nous continuons à avancer; le bivouac est alors établi sur un îlot de la côte orientale de l'île Uvivak, où les canots peuvent être tirés au sec (63° 3′ de lat. N., 51° 18′ long. O.). Ce jour-là, pendant dix-sept heures nous avons travaillé à nous frayer un passage au milieu des glaces, sans autre repos qu'une halte de trente minutes pour le dîner.

Le 5 août, nous poursuivons notre route à travers la banquise, toujours très épaisse. Dans ces parages elle s'étend jusqu'à la côte même. Près de terre sont échoués plusieurs icebergs de dimensions colossales. Dans l'après-midi, au delà du cap de Kutsigsormiut, pendant que nous sommes arrêtés sur un îlot pour examiner les glaces, nous voyons un énorme fragment se détacher d'une de ces montagnes située à quelques centaines de mètres de nous. En même temps, le centre de gravité se trouvant déplacé par la rupture de ce bloc, l'iceberg culbute avec un fracas épouvantable. La mer est soulevée, comme fouettée par une grosse tempête, les petits glaçons jetés les uns contre les autres, et un îlot situé en face de nous balayé par d'énormes vagues. Eussions nous poursuivi notre route sans nous arrêter ici, les embarcations auraient été jetées à la côte.

Dans la soirée nous atteignons une petite île au milieu de l'embouchure de l'Inugsuarmiutfjord. Fatigués par une journée de voyage particulièrement rude, nous pensions bivouaquer sur ce point, lorsque tout à coup nous apercevons la mer libre devant nous jusqu'au Skjöldungen. La tentation est trop forte, nous nous réconfortons d'une ration de chocolat en poudre et continuons jusqu'à un rocher situé tout près de terre, de l'autre côté du fiord (63° 12′ lat. N. et 41° 8′ de long.).

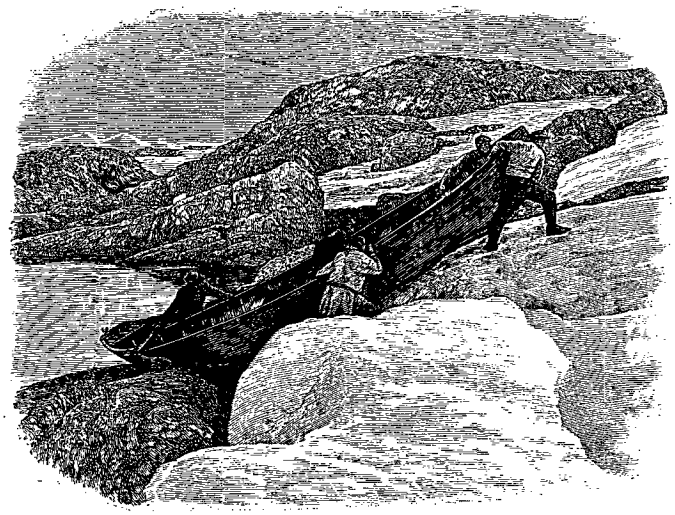
Le lendemain matin, je me réveille la figure couverte de boutons, et la tente est remplie de moustiques. A la hâte je sors pour échapper à leur rage. C'est tomber de mal en pis. Dehors bourdonnent des essaims compacts de ces maudits insectes. Le plus pénible moment fut celui du déjeuner. Nous ne pouvons manger une bouchée sans avaler en même temps une bouillie de moustiques. Nous nous réfugions sur le sommet des rochers voisins, exposé à la brise, dans l'espoir que le vent chassera nos ennemis : peine perdue! Nous allons d'un sommet à l'autre, nous nous couvrons de mouchoirs la figure, le cou : toujours en vain; le mieux est de manger en toute hâte et de nous embarquer au plus vite. Nous fuyons ainsi l'ennemi, non sans perte de sang de notre côté.

Le 6 août, nous doublons l'île de Skjöldungen à travers une épaisse banquise. Sur la côte septentrionale de l'île, nous devons remonter le fiord qui la sépare du continent, afin d'éviter la glace. Là nous découvrons un des plus beaux paysages que nous ayons vus pendant ce voyage. De tous côtés descendent jusqu'à la mer de magnifiques glaciers, dont la paroi terminale est découpée de profondes grottes d'un bleu d'azur. Au delà de cette baie, voici que des cris se font entendre et qu'une forte odeur d'huile parvient jusqu'à nous.

Sur la côte nous découvrons une tente environnée de groupes d'hommes qui gesticulent. Le campement se trouvant immédiatement sur notre route, nous nous dirigeons de ce côté. Dès que les indigènes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aperçoivent notre mouvement, ils prennent la fuite en emportant leurs trésors, leurs pelleteries, leurs vêtements, etc. Tout le monde grimpe en file indienne sur la montagne. Bientôt nous reconnaissons que ce sont des femmes et des enfants. Les rangs sont fermés par une Grönlandaise qui, après avoir pris dans la tente un paquet de peaux, se sauve en toute hâte à la suite des autres. Arrivé à une très grande hauteur, un groupe s'arrête et nous examine avec curiosité. Nous n'avons rien à faire avec ces Eskimos, mais nous tenons à leur prouver nos intentions pacifiques. Nous leur faisons des signes, nous leur crions les quelques mots de grönlandais que nous savons, mais c'est inutile : personne ne paraît disposé à descendre. Enfin une femme, poussée par la curiosité, se décide à revenir; elle fait quelques pas lentement, très lentement, suivie aussitôt après par une autre. Peu à peu les curieuses arrivent à portée de voix; cela ne nous est guère utile, puisque nous n'avons rien à leur dire, mais elles peuvent se rendre compte de nos démonstrations pacifiques. Nous leur offrons des boîtes de conserves vides; elles en ont bien envie, mais elles ont toujours peur. Sur ces entrefaites un Eskimo arrive, les voilà rassurées, et elles s'avancent jusqu'au rivage pendant que nous restons dans les canots. Nous approchons alors de la grève et l'un de nous saute à terre. Vite les indigènes s'écartent, puis reviennent, voyant que nous n'avons guère les allures d'ennemis débarqués pour les piller. Lorsque nous leur avons fait le magnifique cadeau d'une vieille boîte de conserves, leur physionomie devient radieuse. Bientôt après arrivent d'autres hommes; ils étaient, paraît-il, à la chasse et avaient été rappelés par les cris des femmes.



Halage des canots de l'expédition au dernier campement. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

A tous les nouveaux arrivants on s'empresse de montrer notre beau cadeau; tous déclarèrent sans doute que nous étions des Mécènes. Ayant amarré les canots, nous allons à la découverte. Derrière un monticule il y a tout un campement caché par ce mouvement de terrain. A côté d'une tente un drapeau danois est hissé sur une petite perche, probablement un présent du commandant Holm quelques années auparavant. Il est curieux que ces indigènes, qui ont déjà vu des Européens, aient pris peur à notre approche; il est vrai que nous naviguons dans des canots en bois, tandis que l'expédition danoise avait des embarcations grönlandaises et des équipages indigènes. A l'aide de mon dictionnaire, je demande aux Eskimos de la viande de phoque séchée. Je désirais goûter ce mets grönlandais, et d'autre part il me semblait utile de nous ravitailler en vivres frais; malheureusement, comme cela nous arrive toujours, aucun indigène ne nous comprend. J'avise alors un quartier suspendu à l'entrée d'une tente et le montre; tout de suite un indigène nous en apporte un morceau. En récompense je lui donne une grande aiguille; dès que l'on a vu le précieux cadeau qu'il a reçu, c'est à qui nous apportera de la viande pour recevoir en échange des aiguilles.

Balto raconte cette rencontre dans les termes suivants :

« Après avoir traversé l'embouchure d'un fiord, nous sentîmes une forte odeur de lard de phoque. A notre approche les païens avaient pris la fuite avec toute leur famille au sommet des montagnes. Arrivés dans un golfe, nous nous arrêtâmes pour regarder ces pauvres gens qui s'enfuyaient. Nansen leur cria alors : *Nogut piteagag!* ce qui signifie : « Nous sommes amis », mais ils ne tinrent aucun compte de cette démonstration amicale. Ils nous faisaient des signes comme pour nous dire de nous en aller. Survinrent deux hommes de derrière un monticule; ils s'approchèrent du rivage et commencent à crier : *Io! Io!* comme l'avaient fait tous les indigènes que nous avions rencontrés jusqu'ici. La taille de l'un d'eux ne dépassait guère un mètre. Nous allâmes ensuite à terre. Ayant lu dans le livre du capitaine Holm que la viande de phoque sèche était très bonne, nous en demandâmes aux indigènes. En échange nous leur fîmes cadeau de plusieurs aiguilles; après cela nous continuâmes notre route. »

Peu de temps après avoir quitté ce campement, nous vîmes arriver derrière nous plusieurs indigènes traînant à la remorque de leurs kayaks de gros morceaux de phoque qu'ils voulaient échanger contre des aiguilles. Nous dûmes poursuivre sans les attendre.

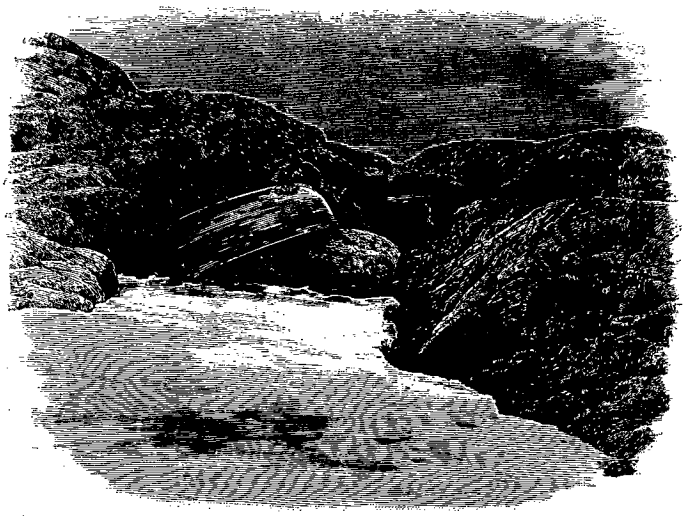
Le soir nous campons sur un îlot (63° 20′ de lat. N. et 43° de long. O.) dans un golfe de la côte orientale de l'île où Graah passa l'hiver de 1829-1830.

Le lendemain la glace opposa de sérieuses difficultés à notre navigation; au nord la mer était heureusement plus libre. Dans ces parages les palmipèdes sont très abondants, nous réussissons à tuer un certain nombre de mouettes sénateurs (*Larus glaucus*) et de guillemots (*Uria grylle*). Sur une montagne servant de place de ponte à une nombreuse troupe de ces der-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

niers oiseaux, nous essayâmes d'en attraper de jeunes, mais sans grand succès. Nous en prîmes seulement deux, à notre vif désappointement, car les jeunes guillemots sont un mets de choix. Devant une montagne à oiseaux, sur le revers septentrional du cap Moltke, nous vîmes un vol d'eiders, les premiers que nous eussions rencontrés jusqu'ici sur la côte du Grönland ; de suite nous leur envoyâmes une décharge qui en abattit deux. Le soir nous aperçûmes également une troupe de ces oiseaux.

Balto m'avait affirmé à plusieurs reprises que son camarade et lui n'étaient plus effrayés depuis qu'ils avaient reconnu le bon naturel des indigènes. On les avait étrangement trompés, disaient-ils, avant leur départ, en leur représentant les Eskimos comme des cannibales. Croyant que nous avions dépassé les dernières localités habitées, et voyant que néanmoins nous continuions toujours à marcher au nord, Balto et Ravna étaient devenus très désagréables. A chaque instant c'étaient des plaintes sur le rude travail auquel nous étions tous soumis, sur la faible quantité de nourriture attribuée à chacun, etc., et puis, pourquoi allions-nous si loin vers le nord pour commencer l'escalade du grand glacier? J'expliquai à Balto qu'autour d'Umivik l'escalade de l'inlandsis devait présenter moins de difficultés qu'ailleurs, comme du reste il avait pu le reconnaître pendant la dérive sur la banquise ; il déclara alors n'avoir rien observé de pareil, et ses plaintes recommencèrent de plus belle. Fatigué de ces récriminations, je m'emportai, lui reprochai sa poltronnerie en termes très vifs, et finalement lui intimai péremptoirement l'ordre d'avoir simplement à obéir. Cela ne fut naturellement pas du goût de Balto, et il se mit aussitôt à me raconter ses fatigues et ses peines. A Kristiania ne lui avais-je pas promis du café tous les jours et en outre autant de nourriture qu'il en voudrait? Or, en trois semaines il n'avait eu qu'une seule fois du café, et tous les jours la ration était juste suffisante pour ne pas mourir de faim. Depuis que l'on avait atterri, jamais on n'avait fait un bon repas. Puis, on les traitait comme des chiens, on les commandait par-ci par-là ; du matin au soir, souvent même jusqu'au milieu de la nuit ils devaient travailler comme des animaux ; certainement qu'il donnerait plusieurs milliers de couronnes pour être tranquille chez lui en Laponie. Je représentai alors à Balto, d'abord que je ne lui avais jamais promis du café tous les jours, en second lieu que le temps manquait pour le préparer, et qu'enfin, à mon avis, ce n'était point une boisson aussi saine et fortifiante qu'il le pensait. D'autre part qu'arriverait-il si chaque jour on faisait bombance? Les vivres nous manqueraient alors au beau milieu du Grönland, et à ce moment il serait trop tard pour regretter de pareilles prodigalités ; aujourd'hui nous devions donc partager fraternellement les provisions et les économiser. Enfin, lui dis-je, dans une entreprise comme la nôtre il faut qu'il y ait un chef; qu'arriverait-il si chacun agissait à sa guise? Mais Balto ne voulait rien entendre, et plus que jamais il regrettait d'être parti avec des « hommes aussi peu compatissants et aussi durs pour le pauvre monde ». Avec les Lapons, de pareils démêlés sont fréquents. Habitués à ne jamais sentir aucune autorité, à faire ce que bon leur semble, à travailler quand cela leur plaît, ils se plaignent dès qu'ils sont soumis à une règle.

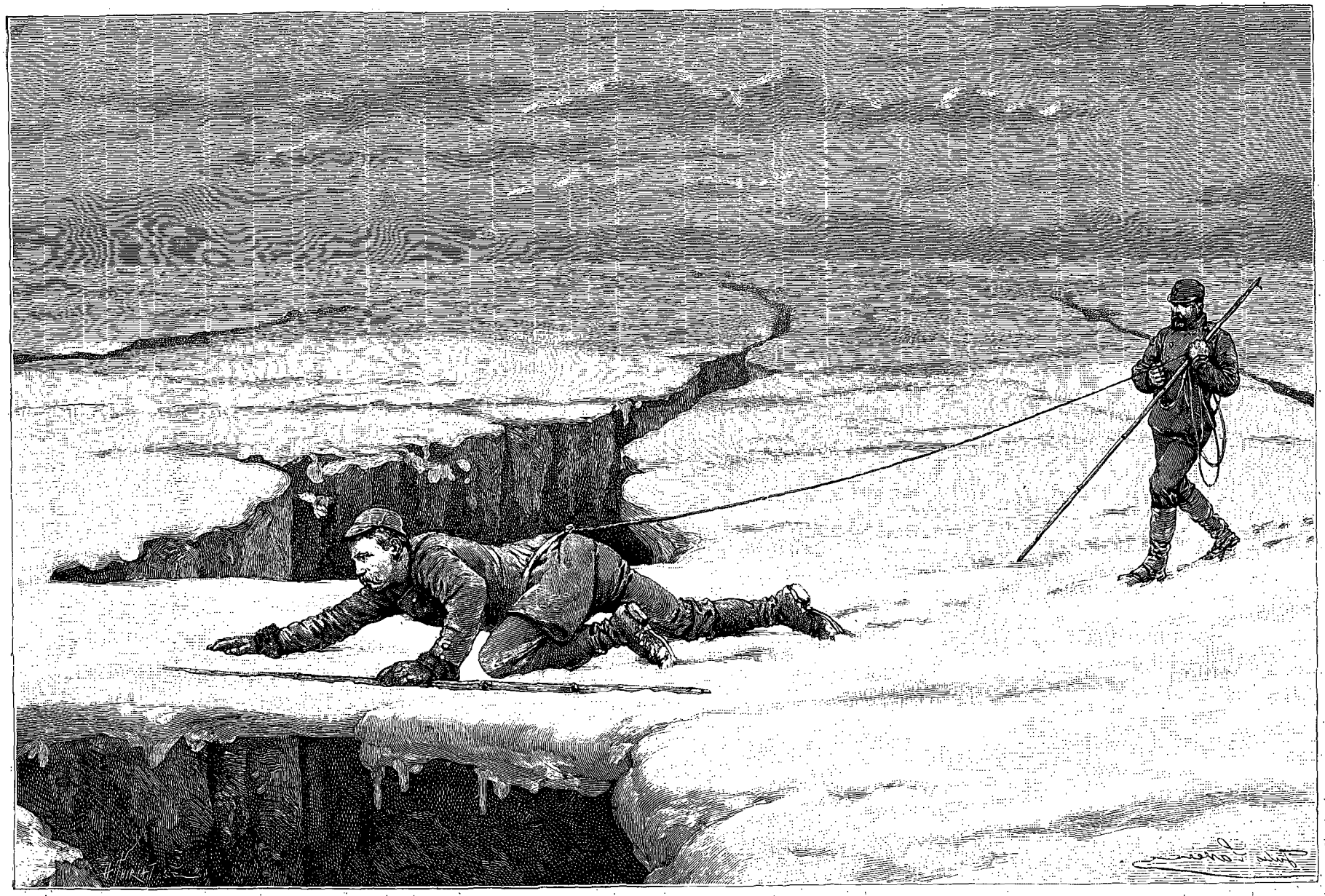


Cache des canots. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Nous campons sur la côte ouest de l'île Kekartsarsuak. Tout à coup, après que nous eûmes dressé la tente, nous entendîmes dans la direction du sud un formidable roulement de tonnerre ; en même temps il sembla que la terre tressaillait. En toute hâte nous escaladâmes le monticule le plus voisin pour voir ce qui arrivait, mais nous ne découvrîmes rien. Le bruit dura environ dix minutes. On eût dit qu'une montagne s'était écroulée dans la mer ; la surface du fiord fut soulevée par des vagues énormes qui balayèrent les rives jusqu'à une grande hauteur. Un iceberg avait probablement basculé à une certaine distance au sud, peut-être aussi un éboulement s'était-il produit. Sur plusieurs points de la côte nous vîmes des traces d'avalanches considérables de pierres.

Le 8 août, la mer est libre et le temps magnifique. Nous essayons de passer entre les îles Igdloluarsuk et le continent, puis d'atteindre l'entrée du Kangerdlugsuak (fiord de Bernstoff) ; à l'embouchure de cette baie nous nous heurtons à une banquise impénétrable. Nous gravissons alors la pointe extrême de l'île Sagliarusek pour reconnaître la situation. Il n'y a plus aucun doute à conserver : le passage est absolument fermé. Nous devons revenir en arrière et naviguer au large de l'île. Sur la côte sud de cette terre, au fond d'une anse, se trouvent plusieurs pierres dressées au milieu d'une des plus belles pelouses que nous ayons vues jusqu'ici au Grön-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un pont de neige (voy. pr 174). — Dessin de J. Lavée, d'après une gravure de l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

land. Ce joli petit coin est égayé par la présence d'un lac où s'ébattent des poissons, dont il nous fut, à notre grand regret, impossible de déterminer l'espèce. Il y a en outre, sur ce point, des ruines d'habitations indigènes, une notamment de grandes dimensions, devant laquelle sont éparpillés des débris de squelettes humains. Au milieu de ces ossements je découvre un fort beau crâne, que j'emporte. Suivant toute vraisemblance, là également la famine avait décimé la population. Séduits par l'aspect de cette verdure, nous faisons halte dans ce lieu de délices, nous y dînons et paressons ensuite quelque temps dans l'herbe sous les doux rayons du soleil. Les Eskimos avaient agi en gens fort intelligents en choisissant cette localité pour s'y établir ; devant s'étendaient un mouillage parfaitement abrité et une belle grève où il était facile de tirer au sec les oumiaks. La destination des cinq pierres levées fut entre nous le sujet de longues discussions; d'après le commandant Holm, elles devaient servir à amarrer les canots en peau pour les empêcher d'être enlevés par le vent. Sur ces îles les vestiges de constructions étaient très nombreux; sur plusieurs caps on voyait des cairns et des pièges à renards en ruines.

Au delà d'Igdloluarsuk, à l'entrée du fiord, une masse d'icebergs gigantesques nous arrête et nous oblige à faire un nouveau détour du côté de la pleine mer.

Le mont Kiatak vu de l'inlandsis. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Pour découvrir le meilleur passage au milieu de ces montagnes de glace flottantes je gravis l'une d'elles. Vus d'en bas, ces icebergs semblent de dimensions colossales, ils paraissent beaucoup plus énormes encore lorsqu'on les voit de leur point culminant. Celui que j'escaladai présente un sommet presque uni. Un quart d'heure est nécessaire pour le traverser dans sa partie la plus étroite, raconte Dietrichson dans son journal de route. Le point culminant s'élevait à environ 70 mètres au-dessus de la surface de la mer. La partie immergée ayant six ou sept fois la hauteur de la partie émergée, on peut donc évaluer à environ 400 mètres l'épaisseur de cette masse de glace flottante. Ajoutez que les icebergs ont une largeur d'un millier de mètres et vous pourrez vous rendre compte des dimensions de ces montagnes de glace. Le long de la côte orientale s'en trouvent des centaines et même des milliers; rien qu'à l'entrée du Bernstoffsfiord on en voyait un très grand nombre. Vus du sommet de l'iceberg que nous avions gravi, tous ces glaçons semblaient une haute chaîne alpine émergeant au milieu de la mer.

Les icebergs présentent deux formes différentes; il semblerait par suite qu'ils proviennent de deux sources différentes. Quelques-uns ont, comme les glaciers alpins qui se terminent au niveau de la mer, une surface inégale et crevassée, des formes irrégulières et une belle couleur bleue; à ces caractères on les reconnaît de très loin. Évidemment ils proviennent des glaciers alpins. A côté de ceux-là on en voit d'autres beaucoup plus réguliers, comme celui que nous avons escaladé; ce sont des parallélépipèdes de dimensions colossales, dont la glace est plus blanche que celle des icebergs dont nous venons de parler. Rarement il s'en éboule des fragments, et l'on peut passer près d'eux en canot sans courir de trop grands dangers. A voir leur surface unie, ils ne semblent pas originaires des glaciers de la côte, et pourtant les icebergs présentant cette forme sont les plus nombreux; on en rencontre bien cinq de ce type contre un provenant des glaciers alpins. Comment se forment donc ces montagnes de glace flottante? Très certainement il n'existe pas, dans la région, de glaciers dont la surface soit aussi unie et aussi dépourvue de crevasses que celle de ces icebergs de la seconde catégorie, et d'autre part on voit ceux-ci dans les fiords, devant des glaciers très accidentés : ils sont donc évidemment originaires de ces glaciers. Voici l'explication que je crois pouvoir proposer : les icebergs de la première catégorie sont des tranches détachées des glaciers, des fragments de surface naturelle de ces courants de glace; les autres ont, au contraire, au moment du *vêlage* ou ultérieurement, subi un retournement, et leur large sommet campaniforme est formé soit par la face inférieure du glacier, soit par un des plans de cassure, généralement unis et sans crevasse.

Par derrière ce rempart d'icebergs la mer était libre à une très grande distance vers le nord. Non sans courir de grands dangers nous réussissons à passer au milieu de ces montagnes de glaces flottantes. A plusieurs reprises, au moment où nous sommes engagés dans ce labyrinthe de glaçons, d'énormes fragments s'en détachent et plusieurs basculent sur eux-mêmes en soulevant de hautes vagues. Un passage fut particulièrement émouvant : de tous côtés la route nous était fermée, et pour sortir de cette impasse, nous dûmes nous engager sous un tunnel creusé de part en part dans un iceberg.

Le soir, nous campons au delà du cap Mösting sur un îlot situé par 63° 44′ de lat. N. et 40° 32′ de long. O. La place nous faisant défaut pour dresser la tente, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dormîmes en plein air dans des sacs. Devant nous, sur le continent, se trouvait une falaise couverte de milliers de mouettes; toute la nuit les oiseaux firent un tel vacarme que notre sommeil en fut troublé.

Le lendemain soir (9 août) nous arrivons au cap Kangerajuk (64° 4′ de lat. N. et 40° 34′ de long. O.).

Le 10 août, peu ou point de glaces. Dans la journée une bonne brise s'élève du sud et nous pousse rapidement. Le soir, vers les huit heures, nous arrivons dans une baie ouverte à l'ouest du cap Umivik. C'est ce point que nous avons choisi pour escalader l'*inlandsis*.

Aussitôt nous nous occupons de décharger les canots; jamais ce travail ne s'est effectué aussi promptement qu'aujourd'hui. Tout le monde est joyeux et plein d'ardeur; l'entrain redouble encore lorsque j'annonce que pour fêter ce jour tant attendu nous aurons du café le soir. J'emprunte à mon journal de voyage le passage suivant relatif à cet événement important : « Pendant que l'on décharge les embarcations, je m'occupe de préparer le café. Depuis douze jours c'est la deuxième fois que nous prenons des aliments chauds. Nous buvons le café et soupons sur le rivage près des canots, le cœur rempli de joie; les Lapons eux-mêmes paraissent satisfaits. Nous avons surmonté une des grosses difficultés du voyage, nous avons atteint sur la côte le point où nous désirions arriver, et cette pensée nous cause une satisfaction profonde. Nous courrons encore bien des dangers, nous éprouverons bien des difficultés, mais nous aurons sous les pieds la terre ferme.

Anikitsok nunatak de Jhonstrop, nunalak de Kornerup (voy. n. 173). — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

« La traversée d'un glacier, quelque pénible qu'elle soit, nous causera moins de soucis que la navigation au milieu des glaces flottantes, pendant laquelle les canots risquent à chaque moment d'être écrasés. Les Lapons seront plus dans leur élément sur les champs de neige de l'intérieur du Grönland que sur les *drifis*. Le paysage a un air de sauvage grandeur: vers l'ouest s'élève le mont Kiatak; de tous côtés des rochers de gneiss gris et d'énormes glaciers dont la base trempe dans la mer; sur le fiord dérivent quelques blocs. Une partie du cadre est masquée par la brume. Tout est gris et blanc, par-ci par-là seulement une tache ou une raie bleuâtre, le ciel est gris, la mer une grisaille, légèrement bleue, ajoutons à cela des glaçons blancs avec des taches bleues dans les crevasses. »

VIII

Historique des expéditions entreprises sur la côte orientale et sur l'inlandsis du Grönland.

La côte orientale du Grönland n'a été jusqu'ici visitée que par quelques expéditions. La plupart venant de la pleine mer ont été arrêtées par la banquise que le courant polaire amoncelle presque toute l'année en nappe plus ou moins large le long du littoral.

Les anciens Normands connaissaient très bien les difficultés de la navigation dans ces parages. Lisez les vieilles *sagas*, vous y trouverez relatés nombre de voyages entrepris au Grönland et de naufrages survenus sur la côte orientale.

Plusieurs de ces hardis marins scandinaves paraissent avoir atterri sur le littoral.

La *Floamannsaga* (manuscrit du XIIIe siècle) rapporte qu'en 998 l'Islandais Thorgils Orrabeinsfostre perdit son navire sur la côte orientale, près des glaciers du Grönland, dans un golfe bordé d'une grève. De deux côtés de la baie, de grandes masses de glace descendaient jusqu'en mer. La date de l'événement est importante à signaler : le naufrage eut lieu en octobre, précisément à l'époque où la mer est le moins encombrée de glaces.

La lecture du *Kongespeil*, « Miroir du Roi », écrit vers 1250, prouve également que les Normands n'ignoraient pas l'existence d'une banquise le long de la côte orientale. Cet ancien document contient une description des mouvements de la glace que l'on pourrait croire écrite par quelque marin expérimenté de nos jours.

Peu de temps après l'époque de la composition du *Kongespeil*, les relations entre l'Europe et le Grönland furent interrompues, et désormais tous ces anciens manuscrits tombèrent dans le plus complet oubli jusqu'au jour où nos historiens les firent sortir de la poussière des archives.

Le souvenir des anciennes colonies fondées par les Scandinaves au Grönland ne disparut pas pendant le moyen âge; souvent à cette époque il fut question d'envoyer des expéditions à la recherche des frères perdus dans le pays des glaces. Sous Kristian II, par exemple, l'archevêque norvégien Valkendorf proposa de faire partir des navires dans l'océan Glacial pour retrouver le Grönland. Au milieu du XVIe siècle fut organisée la première expédition, dirigée par l'Anglais James

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Allday (1579). Elle arriva en vue de la côte orientale probablement aux environs du cap Dan et rebroussa ensuite chemin, chassée par les tempêtes et les glaces. Ensuite vint en 1581 l'expédition de Mogens Heines sens, qui n'eut pas plus de succès.

M. Nansen consacre de longs détails à ces expéditions; nous nous bornerons à mentionner ici les principales.

En 1607 Carsten Richardsen et le pilote James Hall font une tentative infructueuse. Partout le long de la côte orientale ils sont arrêtés par la banquise. De 1652 à 1654 le Hollandais Danell, au service du Danemark, dirige trois expéditions dans ces parages.

Du XVIIe siècle passons au XVIIIe. En 1786, expéditions de Lowenörn, de Christian Thestrup Egède et de Rothe. L'année suivante, nouvelle tentative d'Egède et de Rothe pour atteindre la côte orientale. Quarante-six ans se passent ensuite avant qu'un navire essaye de forcer la banquise du détroit de Danemark.

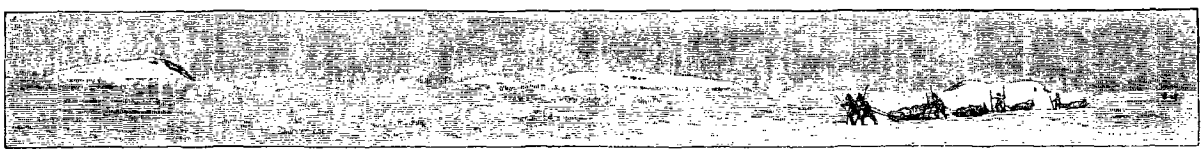
En 1833, le 28 et le 29 juillet, le lieutenant de vaisseau de Blosseville, commandant le brick de guerre français *Lilloise*, arrive en vue de la côte orientale du Grönland entre le 68e et le 69e degré de latitude nord; lui aussi est arrêté par les glaces. Ayant fait des avaries, il retourne en Islande, puis le 5 août reprend la mer pour essayer de forcer la banquise. Dans cette lutte, la *Lilloise* se perdit corps et biens.

En automne 1859 le colonel américain Schaffner explora la côte orientale du Grönland avec le trois-mâts *Wyman*. En cette saison les glaces étaient peu épaisses; le navire ne put cependant atterrir, entraîné qu'il fut par un courant vers le nord.

Durant l'été de 1860 le célèbre explorateur arctique anglais Mac Clintock, monté sur le *Bulldog*, ne fut pas plus heureux que ses devanciers. La même année Schaffner, à bord du *Fox*, commandé par Allen Young, dirigea une nouvelle expédition, sans plus de succès. Citons encore la tentative de Taylor (1863).

En 1879 le commandant Mourier, de la marine royale danoise, à bord de l'*Ingolf*, croisa du 6 au 10 juillet le long de la côte orientale du Grönland, du 69e degré de latude nord au cap Dan. Ayant rencontré partout une banquise impénétrable, il revint persuadé qu'il était impossible d'atterrir sur cette côte par la pleine mer. Quatre ans plus tard cette prédiction fut démentie par le succès du baron Nordenskiöld.

Avec le vapeur *Sofia*, le vaillant explorateur suédois réussit le 4 septembre 1883 à traverser les glaces



Types de nunataks. Nunataks de Monh, de Batto, de Dietrichson et de Sverdrup. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

entre le 65e et le 66e degré et à mouiller dans une baie de la côte à laquelle il donna le nom du roi de Suède.

Pendant les années 1829-1830 le capitaine Graah, de la marine royale danoise, avait fait un remarquable voyage le long de la côte orientale. Partant des établissements danois du Grönland méridional dans des oumiaks montés par des indigènes, il s'était glissé dans l'étroit chenal d'eau libre ouvert entre la côte et la banquise. Le 20 juin, par 61° 47′, il avait ordonné à ses compagnons danois de battre en retraite et continué seul le voyage avec six Grönlandais. Sept jours plus tard, presque tous ces indigènes l'abandonnaient; le brave officier n'en poursuivait pas moins sa route, accompagné seulement par trois rameuses.

Le 18 juillet il atteignait l'île Dannebrog (69° 19′): arrêté là par la glace, il rebroussait chemin et allait hiverner dans un clan d'Eskimos établi à Imarsivik, (63° 22′). L'année suivante il regagnait la côte occidentale, rapportant de son voyage une magnifique moisson de renseignements intéressants.

L'expédition de Holm et de Garde (1883-1885), sur laquelle nous avons plus haut attiré l'attention des lecteurs, fut entreprise pour continuer les recherches commencées par Graah. Ces deux officiers danois suivirent la voie ouverte par leur devancier le long de la côte; eux aussi employèrent comme moyen de transport des oumiaks montés par des équipages grönlandais. Pendant l'été de 1883 les explorateurs atteignirent Iluilek, sur la côte orientale, puis revinrent prendre leurs quartiers d'hiver à Nanortalik, à l'ouest du cap Farvel. L'année suivante l'expédition se remet en marche et le 22 juillet arrive à Tingmiarmiut, où elle se divise. Le lieutenant Garde revient encore une fois à Nanortalik pour compléter la carte dressée en route, pendant que le capitaine Holm, poursuivant vers le nord, atteint le 1er septembre Angmagsalik, campement situé près du cap Dan, habité par quatre cents indigènes. L'été de 1885 fut employé au retour du point d'hivernage à Nanortalik.

M. Nansen consacre ensuite un chapitre à l'historique des expéditions entreprises sur l'inlandsis du Grönland. Les personnes que cette question intéresse trouveront le résultat de ces différents voyages exposé dans notre traduction de la *Deuxième Expédition suédoise au Grönland* par A.-E. Nordenskiöld. Nous nous bornerons par suite à emprunter au livre de M. Nansen quelques détails sur l'exploration entreprise en 1886 par l'Américain Peary et le Danois Maigaard, postérieurement à la publication de l'ouvrage de M. Nordenskiöld. Ces voyageurs partirent de l'extrémité supérieure du fiord Pakitsok ou Ilordlek,

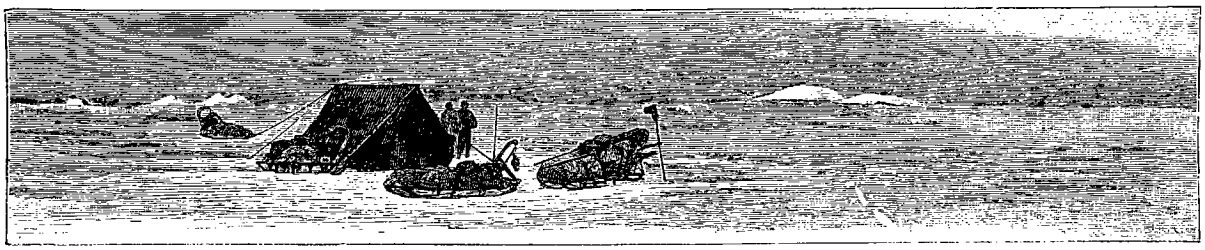
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

situé sur la côte occidentale (69° 30′). Le 28 juin, quatre jours après, une tempête les obligea à la retraite. Le 6 juillet Peary et Maigaard se remirent en route, et cinq jours plus tard ils atteignirent l'altitude de 1520 mètres. Dans la nuit du 12 au 13 le thermomètre s'abaissa à — 14°. Le 9 il était monté subitement de — 6° à + 8°. Le 17 l'expédition se trouvait à environ 160 kilomètres de la côte et à la hauteur de 2280 mètres. Surprise par une nouvelle tempête, elle attendit deux jours pour pouvoir déterminer la position astronomique du lieu, puis battit en retraite vers la côte, où elle arriva le 24. Le retour avait été facilité par l'emploi d'une voilure fixée aux traîneaux. Peary et son compagnon naviguèrent en quelque sorte sur la glace.

IX

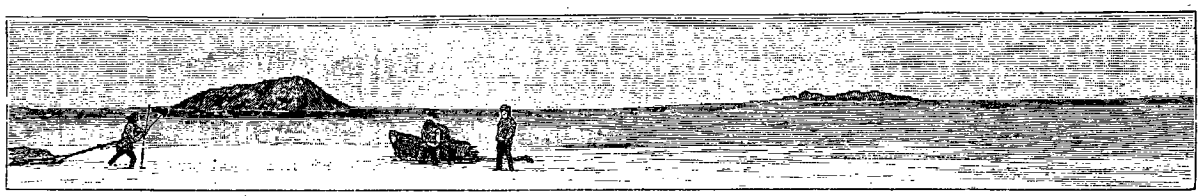
Préparatifs de départ. — En reconnaissance.

Le 11, le temps est superbe; devant le campement, la mer s'étend toute miroitante à perte de vue; quelques icebergs ponctuent de leur masse blanche sa nappe étincelante. Partout un grand silence. A peine, de



Types de Nunataks : La Vierge, nunataks de Kun, de Kjerulf, de Peary et de Whymper (voy. p. 174). — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

temps à autre, le cri perçant d'une hirondelle de mer. Maintenant il s'agit de préparer le départ de l'expédition pour la traversée de l'inlandsis. Tout d'abord il est nécessaire de nettoyer les patins des traîneaux couverts de rouille. Pendant que les Lapons et Kristiansen se livreront à ce travail, Dietrichson lèvera la carte de la baie et des environs, puis, accompagné de Sverdrup, j'irai en reconnaissance sur le glacier. Après avoir profité du beau soleil pour déterminer la position du campement et prendre quelques photographies, nous dînons, après quoi Sverdrup et moi partons à la découverte. Nous gravissons un monticule rocheux entouré de glaciers, situé au nord du campement, que nous appelons *nunatak*[1] de Nordenskiöld. Nous sommes bientôt au sommet, où nous trouvons une petite moraine. De là la vue s'étend sur l'inlandsis. La surface du glacier est loin d'être aussi unie qu'elle le semblait d'en bas; dans tous les sens elle est déchirée par de larges crevasses. Elles sont nombreuses surtout sur les deux glaciers qui enveloppent le nunatak. Nous pensions avancer dans la direction du nord, mais nous sommes bientôt arrêtés; la seule route praticable est un renflement situé entre les deux glaciers. Dans cette direction, sur une certaine distance, il n'y a aucune crevasse.



Types de nunataks : nunataks de Holm et de Gamel. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Tout d'abord la glace est dure, inégale, couverte d'aspérités pointues, pour le plus grand dommage de nos chaussures.

Plus loin, nous rencontrons de la neige grenue, imprégnée d'eau, dans laquelle le pied enfonce. Bientôt voici de nouveau des crevasses; elles sont d'abord étroites et faciles à traverser; plus loin elles s'élargissent et paraissent très profondes; pour les dépasser, nous devons faire des détours, soit à droite, soit à gauche. Les crevasses sont généralement ouvertes perpendiculairement à la direction dans laquelle s'écoule le glacier. Elles sont produites par le passage de la glace en mouvement sur les aspérités du sous-sol.

Pendant quelque temps nous avançons rapidement, tantôt en marchant le long des crevasses dans la direction du nord, tantôt en sautant par-dessus ces gouffres, ou en les franchissant sur des ponts de neige. Dans les endroits où la couche de névé est mince, ces passages n'offrent aucun danger; il est alors facile de voir où il faut placer le pied. Si le pont menace ruine, on passe en se faisant aussi léger que possible. Nous étions, du reste, attachés à une corde, que nous tenions tendue

1. Nom sous lesquel les Eskimos désignent les pitons rocheux émergeant au milieu de l'inlandsis. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre nous, de manière à pouvoir soutenir celui qui aurait la mauvaise chance de tomber.

Plus nous avançons et plus profondément nous enfonçons dans la neige. En certains endroits cette neige masque complètement les crevasses, il faut par suite marcher avec précaution et sonder le terrain avec le bâton ferré avant de faire un pas, de crainte de culbuter dans une de ces chausses-trapes. Souvent les ponts jetés sur ces gouffres ont seulement une épaisseur de quelques centimètres, que le bâton traverse rapidement. Vous trouvez-vous sur une de ces fragiles passerelles, vite il faut reculer et retrouver la glace ferme pendant que votre camarade soutient la corde pour vous arrêter si le pont vient à se rompre.

Nous eûmes la chance de ne pas faire de chutes dangereuses. A plusieurs reprises nous enfonçâmes jusqu'aux épaules en sentant les jambes ballotter dans le vide de la crevasse. Pour éviter cette région accidentée, nous inclinons vers le sud ; dans cette direction le névé est mou, épais, et les fentes moins nombreuses. N'ayant pas besoin de prendre ici de grandes précautions, nous pouvons marcher à grands pas. Bientôt les crevasses disparaissent complètement ; par contre, nous enfonçons de plus en plus dans la neige. Comme nous regrettons de ne pas avoir emporté nos *ski* ou tout au moins les raquettes canadiennes ! Nous avions bien les raquettes norvégiennes, mais leur manque de largeur empêche de les employer avec avantage sur ce névé.

La pente est très régulière depuis le dernier pointement rocheux (125 mètres). Devant nous, au nord-ouest s'élève un monticule qui nous paraît un excellent belvédère au-dessus de l'inlandsis, mais il est encore loin et le névé toujours détrempé. Nous commençons à sentir la faim, et comme la journée n'est pas encore très avancée, nous faisons halte pour prendre une collation. Nos raquettes norvégiennes forment un excellent siège, et, tout en mangeant, nous nous chauffons au soleil. Le temps est magnifique, mais la réverbération des neiges nous incommode, d'autant plus que nous avons oublié de nous munir de lunettes en verre fumé.

Vers le sud, le large glacier étend jusqu'à la mer sa nappe brillante déchirée de crevasses et hérissée d'aspérités. En dessous il doit y avoir des rochers, mais nous ne les apercevons pas. Nous voyons seulement devant nous la mer bleue, libre de banquise. Seuls, de petits blocs provenant du *vêlage* du glacier parsèment sa surface miroitante. Quel changement s'est produit dans l'espace de quelques semaines ! Au milieu de juillet la banquise s'étendait en mer jusqu'à une distance de 24 milles et barrait la route à nos petites embarcations : aujourd'hui une escadre pourrait venir aborder ici sans rencontrer le moindre obstacle. Arrivés plus haut, nous apercevons la côte jusqu'au cap Dan ; partout la mer bleue libre jusqu'au rivage, pas la moindre banquise.

Ayant fait sur la glace un repas sommaire, il faut nous remettre en marche ; nous voulons atteindre le monticule en vue avant le coucher du soleil, moment de la journée où l'horizon est le plus clair sur les glaciers. La marche devient de plus en plus pénible. Elle est surtout rendue fatigante par la présence, à la surface du névé, d'une couche de verglas formée les nuits précédentes ; sous le poids du corps elle se brise, et vous enfoncez dans le névé, puis, lorsque vous levez le pied, ses débris suivent le mouvement et vous serrent aux orteils comme dans un piège. La fatigue venait d'autant plus vite que depuis de longs mois nous avions perdu l'habitude de la marche. Nous éprouvions surtout des douleurs dans les muscles des jambes et des genoux.

Allons, du courage ! il faut se hâter pour atteindre le but de notre reconnaissance, les nuages et le mauvais temps pourraient bientôt venir. Cette perspective désagréable ranime notre énergie. Nous gravissons un monticule, nous croyons être sur le sommet désiré ; point du tout : derrière s'en élève un second qui nous masque la vue.

Un effort est encore nécessaire ; le glacier paraît de nouveau accidenté devant nous. Nous avançons le plus rapidement possible. Les crevasses sont nombreuses, nous réussissons cependant à traverser le passage. Maintenant voici la pluie, nous gravissons en toute hâte une dernière pente assez rapide, en enfonçant jusqu'au-dessus des genoux. Nous atteignons enfin le sommet, la « colline blanche », comme nous l'avons appelé. De là le panorama est admirable. A perte de vue, devant nous, s'étend la plaine blanche, elle semble unie et sans crevasses jusqu'à l'horizon. Au milieu de cette immensité blanche apparaissent un grand nombre de nunataks. Beaucoup sont ensevelis sous un linceul de neige ; d'autres, au contraire, présentent de beaux rochers dont la masse noire se détache en vigueur sur le glacier ; ce sont les seuls points qui tirent l'œil au milieu du l'inlandsis. Le plus pittoresque de ces pointements rocheux est un petit nunatak éloigné que nous appelons la Vierge. Pourquoi nous lui avons donné ce nom, je ne saurais trop le dire ; peut-être parce qu'il était tout blanc, couvert d'une neige immaculée, et qu'au sommet un petit rocher apparaissait comme une tête. Avec ses longues pentes en dôme, il rappelait la forme d'une crinoline de l'ancien temps. Devant la Vierge apparaissaient plusieurs autres nunataks, également couverts de neige. Les pics les plus lointains étaient situés à environ 55 ou 90 kilomètres de notre observatoire ; pour arriver à leur base, le voyage serait long. La pente est douce, mais l'état de la neige laisse beaucoup à désirer, comme nous avons pu le voir pendant cette reconnaissance. Si le thermomètre ne descend pas au-dessous du point de glace pendant la nuit, la marche ne sera pas précisément agréable. Nous nous trouvons alors à l'altitude de 900 mètres environ ; plus haut les nuits seront certainement fraîches et le traînage deviendra plus facile.

Le but de notre reconnaissance est atteint ; jamais nous n'avions pensé pouvoir avancer aussi rapidement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La caravane en marche. — Dessin d'A. Paris, d'après l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur l'inlandsis. Nous avalons notre souper, et maintenant en route pour le campement! dont nous sommes éloignés d'une vingtaine de kilomètres. Ne voulant pas retourner par le chemin que nous avons suivi à l'aller, nous nous proposons d'aller reconnaître si au sud il ne serait pas plus facile d'escalader le glacier.

Nous pensons qu'un des pics situés dans le pays de Jensen serait un excellent point de départ. Le long de ses flancs on pourrait s'élever très haut sur le rocher et éviter ainsi la partie la plus tourmentée de l'extrémité inférieure de l'inlandsis. Il commence à se faire tard, mais, grâce au crépuscule, nous pourrons trouver facilement notre route.

La neige est toujours molle, et, pour faciliter la marche, nous chaussons les raquettes norvégiennes; grâce à ces patins nous enfonçons moins.

La descente s'opère dans la direction du sud. Bientôt l'obscurité nous surprend et il devient malaisé de distinguer les crevasses. Dans ces parages, elles sont encore rares, mais plus bas elles sont rapprochées les unes des autres. Pour les éviter, nous suivons une arête entre deux dépressions. Pendant quelque temps nous avançons rapidement sur cette crête, la neige devient plus ferme, et Sverdrup enlève ses raquettes. Les rochers où nous espérons trouver de l'eau et nous reposer ne sont plus loin maintenant. Avec quelle envie nous la regardons! Encore un effort et nous y arriverons bientôt, pensons-nous. Mais les apparences sont souvent trompeuses, surtout sur l'inlandsis. Bientôt nous reconnaissons que de longtemps encore nous ne pourrons arriver à cette terre promise. Partout devant nous, des crevasses, les plus larges que nous ayons rencontrées jusqu'ici.

La cuisine de l'inlandsis (voy. p. 174). — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Au début, aucune difficulté; avec nos raquettes je puis sauter par-dessus ces gouffres et me hasarder sur des pentes fragiles de neige. Ceux qui sont trop minces pour supporter notre poids, nous les passons en rampant.

Plus loin voici des crevasses énormes, et au-dessus aucun pont.

A mesure que nous descendons, les difficultés augmentent, et ce n'est qu'à cinq heures du matin que nous sommes de retour au campement.

X

Départ de la côte orientale. — Escalade de l'inlandsis.

Après la reconnaissance que je viens de raconter, nous fûmes occupés pendant plusieurs jours par les préparatifs du départ. Le temps était doux et pluvieux. Il n'était donc pas nécessaire de nous presser et nous profitâmes de ces loisirs pour raccommoder nos chaussures. Un ciel clair avec des gelées pendant la nuit, voilà ce que nous désirions.

Pendant ce temps la caravane se nourrit d'oiseaux que nous avions tués durant notre navigation le long de la côte et que nous n'avions pas eu le temps de manger. Ils avaient, ma foi, fort bon goût. C'était véritablement amusant de nous voir réunis autour de la boîte à conserves vide qui nous servait de marmite et d'en tirer des oiseaux que nous dépecions avec la fourchette du père Adam. Nous n'avions pas emporté de couverts; du reste, d'après mon expérience personnelle, pareils instruments sont absolument inutiles; les doigts sont d'excellentes fourchettes, mais gare si l'on s'en sert pour prendre des mets un peu trop chauds! A cet égard on acquiert vite, il est vrai, une grande expérience.

Le 14, le temps s'améliora et le départ fut décidé. Le meilleur point de départ semblait, à Sverdrup comme à moi, une montagne dont la base était baignée par la mer. Une dernière fois les canots sont mis à l'eau, chargés de tous les bagages, et en route! mais les parois de la montagne en question sont trop escarpées pour que l'ascension soit possible. Il faut alors revenir en arrière et escalader le glacier en partant du campement.

Le débarquement des bagages nous prit ensuite beaucoup de temps et ce ne fut que tard dans la nuit que nous fûmes prêts.

Le 15 les canots sont tirés au sec et déposés dans un ravin. Dessus nous les chargeons de pierres pour qu'ils ne soient pas emportés par le vent, et dessous nous déposons quelques provisions, des munitions, puis une petite boîte en fer-blanc renfermant un rapport sommaire sur notre expédition.

Abrégé d'après l'édition norvégienne par

CHARLES RABOT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La tempête. — Dessin de Van Muyden, d'après le texte.

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DU GRÖNLAND,

PAR M. FRIDTJOF NANSEN[1].

1888.

XI

Sur l'inlandsis. — Halage des traîneaux. — Bloqués sous la tente.

Les Lapons voulaient abandonner un des sacs de couchage. Ne pouvions-nous pas dormir quatre dans un sac! Quant à eux, ils s'envelopperaient dans leurs *pæsks*[2]. N'avaient-ils pas l'habitude de passer la nuit par des froids de 40° en plein air, sans autre couverture que ces vêtements! Je préférai attendre avant de me décider à ce sacrifice; peut-être un jour les Lapons eux-mêmes auraient-ils besoin de leur sac. « Non, jamais ils ne s'en serviraient, affirmait Balto; cette literie était un embarras, un poids de plus à traîner. » Après quelques jours de marche sur l'inlandsis, notre homme dut se rendre à l'évidence et reconnaître son erreur. Que serait-il advenu de lui et de son compagnon si je n'avais eu la sagesse de résister à ses pressantes sollicitations?

1. Suite. — Voyez p. 129, 145 et 161.

2. Robes en fourrure portées par les Lapons en hiver. (*Note du traducteur.*)

La température relativement élevée pendant la journée amollissait la neige; pour cette raison, je résolus de marcher durant la nuit et de nous reposer le jour.

Vers les neuf heures du soir, la caravane se met en route pour Kristianshaab, sur la côte occidentale du Grönland. Au début, la marche est lente. Une nappe de neige qui s'étend jusqu'au rivage permet de haler les traîneaux à partir du campement. Plus haut, lorsque la pente devient escarpée, il ne faut pas moins de trois hommes pour déplacer chaque véhicule. Les traîneaux sont d'ailleurs lourdement chargés; le poids d'un seul est d'au moins 100 kilogrammes. Nous modifions le paquetage de façon que les charges soient juste de 100 kilogrammes. Une seule, placée sur un traîneau tiré par deux hommes, est de 200 kilogrammes.

Pendant la nuit, légère gelée; elle durcit à peine la neige. A part la déclivité initiale, la surface de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'inlandsis ne présente pas de grands accidents de terrain. Vers le matin nous atteignons une région bosselée de monticules et déchirée par des crevasses; la neige est heureusement dure, et par suite le traînage facile. Après avoir parcouru un peu moins de 6 kilomètres, nous établissons le campement à l'altitude de 180 mètres. Avec quel plaisir nous avalons alors une demi-douzaine de tasses de thé bien chaud et nous nous glissons dans les sacs de couchage! Au moment de nous endormir, nous nous apercevons que nous avons laissé notre seul morceau de gruyère à l'endroit où à minuit nous nous sommes arrêtés pour dîner. C'eût été fâcheux d'abandonner pareille friandise, d'autre part il était bien ennuyeux de faire une nouvelle course après une marche pénible. Toujours dévoué, Dietrichson s'offrit pour aller chercher ce morceau de fromage; il voulait, disait-il, faire une promenade matinale avant de s'endormir, et en même temps compléter par de nouvelles observations la carte de cette partie du glacier.

Ce fut avec un véritable sentiment d'admiration que nous le vîmes partir; nous ne pouvions comprendre son plaisir à se promener après la marche si pénible que nous venions d'achever.

Le soir venu, la caravane se remet en marche. Le glacier est de nouveau très accidenté. Vers le milieu de la nuit, l'obscurité est si profonde que nous devons faire halte. A onze heures du soir la tente est dressée; puis nous avalons un excellent chocolat pour attendre l'aurore. Au delà le terrain est plus facile; la neige est cependant toujours grenue et manque de résistance. Dans cette région les crevasses deviennent nombreuses; nous réussissons heureusement à traverser la plupart sans grandes difficultés. Le matin, la pluie commence à tomber. Nous prenons nos imperméables; malheureusement ils laissent passer l'eau et bientôt nous sommes mouillés jusqu'aux os. Malgré un vent piquant, nous n'avons cependant pas froid, obligés que nous sommes au pénible halage des traîneaux; mais il n'est pas précisément agréable de sentir les vêtements mouillés se coller contre la peau et se décoller ensuite à chaque mouvement que l'on fait. Nous continuons la marche pendant une partie de la matinée. La pente est douce et le halage facile lorsque deux hommes sont attelés à chaque traîneau. Les crevasses, par contre, sont nombreuses. Pour ne pas gêner la marche nous ne pouvons nous attacher tous à une même corde. Chaque homme est seulement lié par un fort câble à l'avant du traîneau qu'il tire. Si le pont de neige d'une crevasse venait à se rompre sous son poids, il resterait suspendu au-dessus du gouffre par la bretelle du traîneau aussi longtemps que le véhicule lui-même ne serait pas entraîné. Cette dernière éventualité n'est guère probable; la corde est longue, et l'un de nous aurait toujours le temps de venir au secours de son camarade. Quelquefois seulement nous tombons dans des crevasses; nous restons suspendus au-dessus du gouffre, à la hauteur des épaules. Nous apprenons bientôt, du reste, à nous arrêter dans ces chutes en jetant nos bâtons ferrés en travers des fentes.

En marche avec les raquettes canadiennes. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

A midi la caravane fait halte. Le campement est établi sur une petite surface plane entre deux larges crevasses. Maintenant le temps est devenu très mauvais. Avec quel plaisir nous changeons de vêtements et buvons du thé! Nous plaçons les bâtons ferrés et les *ski* sous le plancher de la tente pour qu'ils ne reposent pas directement sur la neige mouillée, puis nous prenons place dans nos sacs. Les fumeurs ont la permission de fumer une pipe. Sous notre tente nous sommes parfaitement à l'abri pendant que le vent et la pluie font rage dehors.

Pendant soixante-douze heures, du 17 à midi jusqu'au 20 au matin, le mauvais temps nous condamne à l'immobilité. Durant ces trois jours, nous restons blottis dans nos sacs, ne sortant que pour aller chercher des vivres dans les traîneaux.

Nous dormîmes presque tout ce temps; pendant les premières vingt-quatre heures, nous ne nous réveillâmes même pas. Les rations avaient été réduites au strict nécessaire. On ne travaillait pas, on n'avait donc pas le droit de manger. Un seul repas fut servi chaque jour; plusieurs estomacs protestaient contre ce jeûne, mais il fallait ménager les provisions.

Lorsque nous ne dormions pas, on passait le temps, qui à écrire la relation du voyage, qui à conter des histoires ou à lire quelques-uns des livres de notre petite bibliothèque, des livres passionnants comme la *Table des Logarithmes*, ou l'*Almanach nautique*, ou encore le travail du professeur Helland sur les fiords producteurs d'icebergs au Grönland. Comme d'habitude en pareille circonstance, Balto et Ravna lisaient l'Ancien Testament.

Dans la matinée du 20 août, le temps devient meilleur et nous pouvons continuer le voyage. Avant le départ nous avalons une excellente soupe qui apaise les affamés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le glacier est maintenant très crevassé. Dans la direction d'un monticule situé en face de nous et que nous voulons atteindre, la surface de l'inlandsis est fendillée dans tous les sens. Il y a là un système de crevasses qui se coupent à angle droit et que nous ne pouvons réussir à traverser. Nous inclinons vers le nord, et de ce côté parvenons à atteindre le sommet du mamelon. Nous descendons l'autre versant en glissant assis sur nos traîneaux au milieu d'un labyrinthe de crevasses. Attention tous, pour ne pas culbuter dans ces gouffres!

Plus loin le glacier est d'un parcours facile, la pente moins rapide et les fentes moins nombreuses.

En certains points le traînage est même aisé, chacun peut tirer seul son traîneau. Sverdrup et moi sommes toujours attelés au plus lourd véhicule, en tête de la caravane. La pluie des derniers jours avait rendu la neige meilleure; en certains endroits où elle était plus résistante, elle avait même été enlevée, laissant la glace à découvert. Nous enfonçons cependant encore; viennent des gelées et tout sera pour le mieux. Le glacier est toujours accidenté. Voici en quels termes Balto raconte cette partie du voyage :

« Le 20 (il veut parler du 22), le glacier était très inégal, accidenté par de grandes ondulations comme les vagues de la mer. Il était terriblement pénible de haler les traîneaux par-dessus ces monticules, et quand on en descendait les pentes des morceaux de glace rou-

La caravane en marche. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

laient sur vous. Sur les épaules endolories par les bretelles des traîneaux, la peau brûlait. »

Vers les huit heures du soir, le ciel semble s'éclaircir; si les nuages se dispersaient, pour sûr il gèlerait. Nous prenons donc le parti de camper et d'attendre que la neige ait durci.

Le lendemain (21 août), à quatre heures du matin, réveil. Pas un nuage au ciel. Bien que le thermomètre s'élève à quelques degrés au-dessus de zéro, la neige porte parfaitement. La pente est encore rapide, et les crevasses larges et nombreuses; néanmoins nous réussissons à avancer rapidement et sans incident. Toute la matinée nous marchons sous un beau soleil qui amollit le névé. Le traînage devient pénible, et de plus nous souffrons cruellement de la soif; pas un filet d'eau dans ce désert de neige et de glace, nous n'en trouverons plus avant d'avoir atteint la côte occidentale.

XII

Nous nous dirigeons vers Godthaab. — Climat de l'inlandsis; structure du glacier.

Dans la soirée du 26 août nous faisons halte après être arrivés à l'altitude d'environ 1990 mètres. Instruits par l'expérience, nous essayons de nous protéger contre la fine poussière de neige que le vent chasse dans la tente. Pour cela nous installons le campement dans un trou, élevons un rempart du côté d'où souffle la brise, et protégeons cette partie de la tente à l'aide d'un traîneau retourné et couvert d'un prélart. Après cela nous nous glissons dans notre petite habitation; la lampe à alcool chante joyeusement en répandant une pâle lumière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans notre intérieur, où, en dépit de toutes nos précautions, la neige pénètre en fins tourbillons.

Le thé servi, on allume une des cinq bougies que j'ai apportées pour m'éclairer lorsque je change les pellicules dans les châssis de l'appareil photographique. Cette lumière rend notre habitation plus agréable. Elle peut souffler dehors, la tempête, nous sommes maintenant bien tranquilles dans notre tente.

Le lendemain la tourmente durait toujours. Grâce aux travaux de défense, la neige avait pénétré en moins grande quantité dans l'intérieur de la tente que la nuit précédente. Je prends la résolution d'établir une voilure sur les traîneaux; naturellement les Lapons ne sont pas de mon avis. « A-t-on jamais eu une pareille idée, de marcher à la voile sur la neige! s'écrie Balto. Vous pouvez nous apprendre à naviguer sur la grande mer, mais avez-vous la prétention de nous montrer, à nous autres Lapons, la manière de marcher sur la neige? Non jamais on n'a eu une aussi sotte idée et une telle prétention. » Balto ne mâchait pas ses expressions. Ses représentations n'eurent, bien entendu, aucun effet sur moi. Les traîneaux furent divisés en deux groupes, deux furent solidement attachés ensemble côte à côte, les trois autres formèrent pareillement un seul tout.

Pour les premiers, le plancher de la tente servit de voile; au-dessus des trois autres, où devaient prendre place Dietrichson, Balto et Ravna, on hissa deux prélarts.

J'avais tout d'abord pensé à employer comme voiles les diverses parties de la tente, mais au moment de m'en servir je reconnus que la toile n'était pas très résistante. Si elle venait à être mise en pièces, il aurait été plus que désagréable d'être ensuite privé d'abri. Une fois les prélarts hissés, il fallut les coudre l'un à l'autre : un travail pas très agréable ni très commode, en plein air, par un froid rigoureux et par une tempête de neige. A chaque instant il fallait frapper les mains l'une contre l'autre pour rétablir la circulation; enfin, après cinq ou six heures de travail, nous fûmes prêts à partir.

Nous essayons de nous élever dans le vent; mais l'entreprise échoue, nous ne pouvons même pas maintenir le vent sur l'avant du travers.

Devant cet insuccès, je pris une grave résolution. Avec cette tempête et cette neige pulvérulente nous ne pouvions atteindre Kristianshaab vers le 15 septembre, c'est-à-dire à l'époque où le dernier navire devait quitter le Grönland à destination de Copenhague. Il me paraissait alors très fâcheux de nous exposer à hiverner au Grönland. D'autre part, ignorant l'itinéraire des navires le long de la côte occidentale, je pensais que le bâtiment qui devait partir de Kristianshaab au milieu de septembre relâcherait dans les ports de la côte sud-ouest : il me semblait donc nécessaire, pour revenir avant l'hiver en Norvège, de nous diriger vers un des ports du sud, vers Godthaab par exemple.

Plusieurs autres raisons m'engageaient à modifier notre itinéraire. La partie de l'inlandsis voisine du côté de Godthaab était encore complètement inconnue, tandis qu'aux environs de Kristianshaab Nordenskiöld avait dirigé précédemment deux expéditions et avait recueilli de très importantes observations sur cette partie du glacier. D'autre part la saison avançait et Godthaab était beaucoup moins loin que Kristianshaab.

Je n'avais guère étudié, il est vrai, la possibilité d'une descente du côté de la première de ces deux colonies, et en second lieu Godthaab était plus éloigné que Kristianshaab de l'inlandsis.

Entre le glacier et Godthaab s'étend une région accidentée dépouillée de glaciers, qui peut-être serait très difficile, même impossible à traverser. En tout cas nous pouvions toujours atteindre le port par un des fiords au fond desquels débouche l'inlandsis.

Toute la matinée je réfléchis à la situation, examinai soigneusement la carte, calculai toutes les probabilités; finalement je décidai de prendre la direction de Godthaab. Je supposais bien que de ce côté nous trouverions, à la descente, des glaciers très accidentés, mais je pensais que nous pourrions passer entre les bras de l'inlandsis. Le point que je choisis alors pour l'atterrissement fut précisément celui où nous arrivâmes quelques semaines plus tard : il est situé par 64° 10′ de latitude nord.

Lorsque j'annonçai à mes camarades ma résolution de nous diriger vers Godthaab, elle fut approuvée à l'unanimité : nous commencions à être fatigués de l'inlandsis et tous nous rêvions de régions moins inhospitalières.

Les voiles sont hissées sur les traîneaux, et vers trois heures de l'après-midi nous partons. Nous ne pouvons réussir à gagner dans le vent; tout au plus parvenons-nous à nous maintenir au plus près, quelquefois même à un quart en dessous. Le vent, soufflant du nord-ouest, nous oblige à nous diriger vers un point situé un peu au sud de Godthaab. Il vaut mieux avancer ainsi que de haler les traîneaux. En quelques heures nous réussissons à parcourir plus de 11 kilomètres.

Tout en marchant je songe au moyen d'atteindre Godthaab. D'après la carte, depuis l'inlandsis jusqu'à Narsak, hameau situé sur la côte méridionale de l'embouchure de l'Ameralikfjord au sud de Godthaab, s'étend une région très accidentée, hérissée de montagnes et déchirée de vallées. Il serait peut-être difficile de traverser ce massif, et je songeai alors à gagner la colonie par mer. Avec nos deux prélarts, le morceau de toile à voile servant de plancher dans la tente, nous pourrions construire une embarcation, d'autant plus facilement que le bois ne nous manque pas. Avec les bâtons et les *ski* il serait ensuite facile de fabriquer des rames, et en nous mettant tous au travail, nous réussirions en peu de temps à construire un canot. Je communique mes projets à Sverdrup : après avoir réfléchi il les approuve. A partir de ce moment, pendant notre marche nous discutons souvent sur les moyens de construire un canot. Dans un désert comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A la voile sur l'Inlandsis. — Dessin de Th. Weber, d'après les gravures de l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

celui que nous traversons, il est toujours bon d'avoir l'esprit occupé.

Les journées suivantes, tempête et chasse-neige. La nuit l'ouragan menace d'enlever notre tente, et le matin les traîneaux sont enfouis sous une masse blanche. Avant de partir il est nécessaire de débarrasser les patins de la couche de glace et de névé agglomérés autour du fer. Après cela on attache les traîneaux, on hisse les voiles, travail particulièrement pénible avec ce froid, et en route!

Toute la journée on piétine dans la neige. Le soir venu, pendant ces jours de tempête ce n'est pas une petite affaire de dresser la tente. Pour attacher la toile du plancher aux parois de la tente, il faut travailler sans gants, et pendant ce temps gare aux morsures de la gelée!

Un soir, pendant que j'étais occupé à cette besogne, tout à coup mes doigts deviennent blancs et insensibles. Ils sont durs comme du bois. En frappant les mains l'une contre l'autre et en les frottant avec de la neige, je réussis à rétablir la circulation.

Le 28 Kristiansen eut la mauvaise chance de se luxer la jambe. Pendant plusieurs jours il ne put marcher que très difficilement; des massages répétés lui rendirent heureusement bientôt l'usage du membre malade. C'était un spectacle curieux que de voir notre malade assis sur la neige, la jambe nue par un froid terrible, se soumettre aux frictions. Le même jour les Lapons se plaignirent d'ophtalmies; pendant tout le voyage eux seuls souffrirent de la réverbération de la neige. Il est assez curieux que ç'aient été précisément les personnes de la caravane les plus habituées à l'éclat des neiges qui aient eu à en souffrir. Comme remède j'employai une dissolution de cocaïne; grâce à l'usage constant de conserves et de voiles rouges, cette maladie n'eut aucune suite. Maintenant le soleil ne restait plus au-dessus de l'horizon que pendant une douzaine d'heures, mais la raréfaction de l'air à l'altitude de 2000 mètres et la réverbération de ses rayons sur la nappe blanche de l'inlandsis rendaient très désagréable l'effet de ses rayons sur notre peau. La plupart d'entre nous avaient la figure brûlée, et perdaient l'épiderme sur les parties saillantes du visage. Kristiansen eut surtout à souffrir de coups de soleil; ses joues couvertes de crevasses suppuraient; on eût dit qu'il avait eu la face atteinte par la gelée. A partir de ce moment nous employâmes toujours des voiles; grâce à cette précaution nous n'eûmes plus à souffrir des effets du soleil.

Curieux spectacle que de nous voir avancer à la file indienne tous couverts de voiles rouges, au milieu de l'immense plaine de neige. Cela nous rappelait les Longchamp du printemps, les élégants équipages de ces fêtes et leurs ornements naturels, les élégantes aux yeux qui font rêver les amoureux. Aujourd'hui tout autre est la scène: nous sommes là six hommes halant péniblement de lourds traîneaux, et les voiles qui flottent au vent cachent des figures hâlées par le plein air et qui depuis longtemps n'ont pas été débarbouillées.

Le 29 août le vent tombe: les voiles deviennent inutiles et nous nous attelons aux traîneaux. La neige est molle et profonde. Dans ces conditions, Dietrichson, Sverdrup et moi chaussons les raquettes canadiennes. Nous n'avons pas l'habitude de nous en servir, et au début nous n'avançons guère. Nous n'écartons pas suffisamment les jambes et à chaque instant le disque attaché à la jambe droite vient tomber sur celui de la jambe gauche; impossible ensuite de faire un pas. Nous ne nous laissons pas rebuter par ces premières difficultés, bientôt l'expérience est acquise, et nous pouvons marcher rapidement. Avec ces raquettes on n'enfonce pas et le pied est parfaitement assuré sur la neige. Voyant l'avantage qu'elles présentent, nous nous prenons à regretter de ne les avoir point employées plus tôt. Kristiansen veut à son tour essayer ces engins; la tentative ne lui réussit guère; furieux de cette déconvenue, il les jette avec rage sur le traîneau et prend les raquettes norvégiennes (*tryger*). L'essai est cette fois plus heureux, mais ces raquettes sont plus lourdes et enfoncent plus que les canadiennes. Les Lapons avaient déclaré bien haut que jamais ils ne se serviraient de pareils instruments: maintenant il faut voir avec quel air de mépris ils nous regardent lorsque nous chaussons nos raquettes, et comme ils rient aux éclats quand au début elles nous embarrassent. A la vue de nos progrès, leur mine change. Balto me demande bientôt si ces raquettes facilitent la marche, et il me fait la même question à plusieurs reprises; évidemment il voudrait bien, lui aussi, les essayer, quoi qu'il en ait dit auparavant. Le 30 août au matin la couche de neige est unie et notre homme prend ses ski; bientôt après, Ravna suit son exemple, puis Kristiansen. Trouvant que les raquettes canadiennes étaient plus commodes que les ski tant que le glacier présentait encore une certaine pente, Sverdrup et moi nous les conservâmes jusqu'au 2 septembre. Dietrichson avait pris les ski la veille.

Pendant la traversée de cette partie de l'inlandsis, notre existence fut très monotone. Le moindre incident prit à nos yeux la plus grande importance. Lorsque la dernière terre disparut de notre horizon, ce fut un véritable événement. « Le 31 août, vers dix heures du matin, nous vîmes pour la dernière fois une terre dépouillée de neige, écrit Dietrichson. Du haut d'une ondulation du glacier nous apercevons un petit nunatak. Depuis plusieurs jours c'est le seul point noir qui dans cette immensité blanche attire nos regards. Maintenant il disparaît à son tour. » A ce petit pointement rocheux nous avons donné le nom de M. Aug. Gamel, le généreux Mécène de notre expédition.

L'apparition d'un oiseau est également un fait très important dans notre vie.

Une heure après avoir perdu de vue le dernier nunatak, quel n'est pas notre étonnement d'entendre chanter un oiseau et d'apercevoir un bruant des neiges! Après

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avoir volé autour de la caravane, le charmant petit oiseau vient se poser à quelques pas de nous. Il nous regarde, saute dans la neige, pousse plusieurs petits cris, puis prend sa volée dans la direction du nord : c'est le dernier être vivant que nous rencontrerons jusqu'aux approches de la côte occidentale.

Le glacier présentait toujours une certaine pente. Dans les derniers jours d'août nous pensions atteindre à chaque moment le sommet de l'immense plateau neigeux, et toujours nous espérions que le renflement situé devant nous serait le dernier. Mais nous arrivions au sommet du monticule, et à notre grand dépit nous apercevions une nouvelle plaine terminée par une nouvelle pente. L'inlandsis est accidenté par de longues ondulations étagées qui s'élèvent de plus en plus vers l'intérieur.

Dans la soirée du 1er septembre nous arrivons au sommet d'une de ces immenses vagues de glace, sur laquelle s'étend une grande plaine faiblement inclinée. L'aspect du ciel est maintenant différent de celui que nous avons observé les jours précédents. Très loin à l'ouest, un peu au-dessus de l'horizon, s'étendent de gros nuages en forme de cumulus, comme jusqu'ici nous n'en avons pas encore vu sur l'inlandsis. Ce sont, je suppose, des brumes formées par l'air humide de la mer le long des pentes occidentales du glacier. A l'est et au sud s'étendent également des nuages légers; au nord et au-dessus de nos têtes le ciel est au contraire clair.

M. Nansen sur l'Inlandsis. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Vers le nord l'inlandsis s'élevait, tandis qu'il présentait une déclivité dans la direction du sud et de l'est. Suivant toute vraisemblance nous avions donc atteint le point culminant du glacier. L'annonce de cette nouvelle excita l'allégresse de tous mes compagnons; depuis longtemps nous étions fatigués d'avoir toujours à gravir des pentes. Dans notre impatience, nous espérions atteindre bientôt la déclivité vers l'ouest, sur laquelle on n'aurait plus qu'à se laisser aller pour arriver à la terre ferme. Aussi, grande était la satisfaction lorsque nous vîmes le soleil disparaître en empourprant les nuages.

Ce fut certainement un des plus beaux couchers de soleil dont nous fûmes témoins. Là où resplendissaient ces merveilleuses colorations se trouvait le but de notre voyage. Hélas! ce n'était que longtemps seulement après ce soir d'espérance que nous devions l'atteindre.

Pour fêter l'événement il y eut festin dans la tente. Comme toujours en pareille circonstance le régal consista en biscuit de mer (*mysost*) et confitures d'airelles rouges. Après le repas les fumeurs eurent la permission de fumer une pipe. En vérité, je vous le dis, ce fut une soirée agréable.

Par suite de la haute altitude à laquelle nous nous trouvions et de la faible pression atmosphérique, l'aiguille de notre baromètre anéroïde avait dépassé la graduation en millimètres. Nous nous trouvions alors à la hauteur de 2400 mètres; si nous devions atteindre de plus grandes altitudes, les observations deviendraient difficiles. Grâce au cercle mobile sur le couvercle de l'instrument, nous pûmes cependant continuer les observations lorsque la pression atmosphérique fut encore plus basse.

Nous n'avons pas encore atteint la déclivité occidentale du glacier. Pendant des semaines nous avançons à travers une plaine de neige sans fin, chaque jour c'est toujours le même panorama de l'immensité blanche. Cette uniformité fatigue à un point que le lecteur ne peut se figurer. C'est une mer de neige. Le soleil, la neige et nos compagnons, voilà les seules choses que nous voyons dans ce désert. Au milieu de la blancheur sans fin, la caravane seule trace une petite ligne noire. D'horizon en horizon toujours la plaine neigeuse; au centre, pas un point sur lequel l'œil puisse s'arrêter. Pour nous orienter il est nécessaire de consulter souvent la boussole, et avec l'aide du soleil, lorsqu'il est visible, nous ne commettons pas d'erreur de direction. Nous connaissions parfaitement notre position.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et nous savions que de longtemps l'aspect de l'inlandsis ne changerait pas.

La surface du glacier était presque plane, accidentée seulement de distance en distance par ces longues vagues dont nous avons parlé, à peine visibles au milieu de la blancheur de la plaine. Ces ondulations étaient orientées, pour ainsi dire, dans la direction du méridien.

A la date du 30 août la couche de neige fraîche qui recouvre la vieille neige compacte a une épaisseur de 10 à 12 centimètres. Les jours précédents l'épaisseur de cette nappe n'était pas moindre de trente centimètres environ ; soulevée par le vent en tourbillons, elle rendait le traînage très pénible.

A partir de cette date la surface de l'inlandsis est unie et glissante comme une glace : nulle part aucune aspérité.

Les difficultés du traînage rendent nos étapes généralement courtes : nous parcourons de 11 à 22 kilomètres par jour. Au milieu de l'été la marche aurait été facile sur la neige durcie, comme nous en avions trouvé au début du voyage (les 22 et 23 août). Maintenant cette couche de névé résistant est recouverte de fines particules pulvérulentes amoncelées en buttes par

Festin dans la tente (voy. p. 183). — Dessin de Van Muyden, d'après une gravure de l'édition norvégienne.

le vent : terrain particulièrement mauvais pour le traînage. Les grands froids que nous éprouvâmes rendirent cette neige grenue ; avec cela il tomba une grande quantité de neige fraîche, ce qui n'améliora guère notre situation. A mesure que nous avançions dans l'intérieur du pays, le halage des traîneaux devint par suite de plus en plus pénible. Les plus grands efforts étaient nécessaires pour faire glisser les véhicules sur ces névés pulvérulents.

Chaque page de mon journal de voyage contient des plaintes sur l'état de la neige. Le 1er septembre voici ce que j'écris : « Aujourd'hui le traînage a été encore plus pénible que d'habitude ; par-dessus le verglas qui recouvre la vieille neige, s'étend, sur une épaisseur de 20 à 22 centimètres, une couche de particules cristallines fines et grenues comme du sable. A midi, au moment où le soleil est dans toute sa force, la marche est particulièrement laborieuse. Supposant que les traîneaux glisseraient mieux sur des patins de bois, Sverdrup et moi enlevons les plaques d'acier qui garnissent le nôtre. Cette modification n'a point de résultats appréciables. Le traînage est toujours très pénible ; de jour en jour il devient plus fatigant. » Un peu plus loin j'écris encore : « Pendant plusieurs jours la neige a été moins mauvaise ; malheureusement cette amélioration a été de courte durée. A midi les rayons du soleil n'ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La caravane au repos. — Dessin de A. Paris, d'après une gravure de l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas assez de force pour fondre la couche superficielle du névé, fusion qui amènerait pendant la nuit la formation d'une nappe de verglas. Le 8 septembre, le traînage est très laborieux, jamais auparavant le halage n'a été aussi fatigant. Nous marchons contre le vent à travers un chasse-neige. » Le 9, dans l'après-midi, la neige commence à tomber, nous avançons avec plus de difficulté encore qu'hier. Il ne serait certainement pas plus aisé de haler des traîneaux sur de l'argile bleue que sur cette maudite neige.

Pour faire avancer les traîneaux nous sommes obligés de les tirer de toutes nos forces; Sverdrup et moi, qui marchons en tête, sommes exténués; les autres suivent la piste déjà frayée et ont par suite moins de mal. Le soir un bon dîner, composé d'un excellent ragoût de pemmican nous fait oublier les durs labeurs de la journée.

Ces extraits de mon journal montrent suffisamment, je crois, quelles fatigues nous endurions. J'ajouterai que le traîneau auquel j'étais attelé avec Sverdrup était le plus lourdement chargé de tous.

Les Lapons se plaignaient bruyamment. Un jour Balto s'arrête et s'écrie en s'adressant à moi : « Bon Dieu! lorsque nous étions à Kristiania, vous m'avez demandé quel poids nous pourrions traîner. Je vous ai répondu que nous nous faisions forts de haler 3 *vogre* (54 kilos); et maintenant pour sûr que nos traîneaux pèsent le double. Si nous traînons cette charge jusqu'à la côte occidentale, je pourrai me vanter d'être fort comme un cheval. »

Que ces plaintes sur l'état de la neige ne vous fassent pas croire que les ski ne nous ont pas été utiles; ces patins étaient au contraire absolument nécessaires, et sans eux nous ne serions pas allés loin.

Pour haler des traîneaux, les ski sont préférables aux raquettes canadiennes, quand, bien entendu, on sait s'en servir; avec ces patins scandinaves la marche est surtout moins fatigante. Durant dix-neuf jours, du matin au soir nous nous servîmes des ski; la distance que nous avons ainsi parcourue n'est pas moindre de 510 kilomètres.

Pendant toute la durée de la traversée de l'inlandsis le temps fut généralement clair; quelques jours seulement le ciel resta complètement couvert. Lorsqu'il neigeait, et cela arriva souvent, les flocons n'étaient pas assez serrés pour masquer la vue du soleil.

Cette neige était toujours formée de fines particules cristallines; elle ressemblait plus à une pluie de givre qu'à la neige que nous sommes habitués à voir tomber dans nos pays. Elle avait l'aspect de la neige désignée en Norvège sous le nom de *frotsne* (qui est, croyons-nous, le grésil).

A mesure que nous avancions dans l'intérieur, le froid devenait de plus en plus vif. Mais par les temps clairs, le soleil était chaud; plusieurs jours même la chaleur nous incommoda. Le 31 août, la température s'éleva assez haut pour ramollir la neige et y déterminer un commencement de fusion ; nous avions même les pieds humides. Lorsque le soleil disparut, il se forma une couche de verglas sur laquelle les traîneaux glissaient admirablement, et il fallut prendre des précautions pour ne pas avoir les pieds gelés. Souvent, au bivouac, quand nous retirions nos chaussures, il y avait au fond une couche de glace qui faisait adhérer les chaussettes à la semelle.

Plus tard le soleil ne fut jamais assez chaud pour déterminer une fusion partielle de la neige, cependant il nous envoyait encore une chaleur agréable. A la hauteur où nous nous trouvions, l'air est sec et raréfié, par suite les rayons solaires traversent l'atmosphère sans l'échauffer et agissent directement. Ainsi, le 1er septembre, un thermomètre à alcool placé au soleil s'élevait à + 29°,5 C. alors que la température de l'air n'était que de — 3°,6 C. Dans la nuit nous avions eu — 16 degrés C.

Le 3 septembre à midi, un thermomètre exposé au soleil sur un traîneau marqua + 31°,5 C.; à la même heure, la température de l'air était — 11 degrés C.

Dès que le soleil s'abaissait, le froid devenait naturellement plus vif; immédiatement après le coucher du soleil la différence de température était surtout très brusque.

Nos thermomètres étaient seulement gradués jusqu'à — 30 degrés C.; personne n'eût jamais supposé qu'en automne la température du Grönland serait aussi basse. Après le 8 septembre, une fois le soleil couché, la colonne mercurielle des thermomètres descendait toujours au-dessous du dernier degré de l'échelle centigrade. Dans la nuit du 11 je plaçai sous mon oreiller un thermomètre à minima : le lendemain matin l'alcool était descendu au-dessous de 37 degrés, terme de la graduation. Vraisemblablement la température s'était abaissée à — 40 degrés dans la tente, où six hommes étaient couchés et où la lampe à alcool avait été allumée.

La différence de la température entre le jour et la nuit dépassait 20 degrés. Ce n'est que dans quelques localités du globe que l'on peut observer de variations de température aussi brusques. Dans le Sahara, par exemple, on rôtit pendant le jour, et la nuit le thermomètre peut s'abaisser au-dessous du point de congélation.

Jamais auparavant on n'avait relevé des températures aussi basses pendant la nuit sur l'inlandsis du Grönland. Toutes les expéditions entreprises précédemment avaient été dirigées dans des régions situées plus au nord, et avaient eu lieu en plein été. A cette époque et dans ces régions le soleil restait toujours au-dessus de l'horizon. Ces expéditions n'ont du reste pas publié de journaux météorologiques détaillés.

En se fondant sur la baisse rapide du thermomètre après le coucher du soleil, le professeur Mohn a évalué à — 45 degrés C. la température des nuits les plus froides que nous ayons passées sur l'inlandsis. En septembre, à midi, c'est-à-dire au moment le plus chaud de la journée, le froid variait entre — 20 degrés et — 15 degrés. Nulle part ailleurs, à cette époque de l'année, des températures aussi basses n'ont été obser-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vées. Quelle peut bien être l'intensité du froid en hiver dans cette région; c'est ce que nous ignorons encore.

De l'état de la neige nous pouvons au contraire conclure quelle peut être approximativement dans ce désert de glace la chaleur la plus élevée durant l'été et si à cette époque une fusion se produit dans la couche superficielle de névé.

Jusqu'à l'altitude de 1980 mètres la vieille neige était complètement gelée et en partie transformée en grains de glace. Elle avait donc été exposée à une chaleur assez forte pour avoir subi une fusion partielle, après quoi une gelée était survenue. Cette couche était recouverte d'une nappe de neige fraîche très sèche, dont l'épaisseur allait de 13 à 30 centimètres.

Le 31 août au soir, à la hauteur de 2770 mètres, nous rencontrâmes, à notre grand étonnement, par-dessous la couche superficielle de neige pulvérulente, une lamelle de verglas sur la vieille neige; elle recouvrait une neige également pulvérulente, à travers laquelle nous enfoncions les bâtons à une grande profondeur sans jamais trouver de résistance. Évidemment ici, pendant l'été, le soleil ne peut déterminer qu'une très faible fusion dans une mince couche superficielle, et dès qu'il disparaît, cette neige ramollie dans la journée se transforme en

Kristiansen assujettissant la tente (voy. p. 189). — Dessin de Van Muyden, d'après le texte.

glace. A cette altitude, la fonte ne peut diminuer la quantité de neige entassée sur l'inlandsis; l'eau de fusion, ne trouvant nulle part d'écoulement, se transforme la nuit en glace. Partout dans l'intérieur du Grönland, il ne fond pendant l'été qu'une très petite quantité de neige. Sur tous les points de l'inlandsis on remarquait une stratification très intéressante.

Le 3 septembre, voici la coupe que je relevai en plusieurs endroits : tout d'abord de la neige pulvérulente sur une épaisseur de 8 centimètres, au-dessous une couche de glace d'un centimètre et demi à peine, puis une nouvelle strate de neige encore plus pulvérulente ayant une puissance de 18 centimètres; après cela une seconde couche de glace, que le bâton ne pouvait traverser qu'avec difficulté. Le bâton enfonçait ensuite d'un pied ou deux à travers une neige de plus en plus dure; à la profondeur d'une *alen* (62 centim., 7) il ne pouvait pénétrer davantage.

La veille, dans une autre localité j'avais observé la même disposition des couches superficielles. Là le bâton pouvait être enfoncé à travers une neige de plus en plus dure jusqu'à la profondeur de deux *alen*, où se trouvait une couche impénétrable. Partout nous observâmes la même stratification. En général nous pouvions enfoncer les bâtons aussi profondément que nous voulions. A l'époque la plus chaude de l'année, les effets

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des rayons solaires se réduisent donc à déterminer dans la couche superficielle une fusion imparfaite qui détermine ensuite la formation d'une couche de glace.

XIII

La tempête dans l'intérieur du Grönland. Notre vie sur l'Inlandsis.

Il n'était pas précisément agréable d'être exposé toute la journée à des températures de 20 à 30 degrés au-dessous de zéro. De fines lamelles de glace nous collaient les lèvres et nous empêchaient presque de parler; dans la barbe et les cheveux se formaient également des glaçons, et à la fin de l'étape, barbe, cheveux, bonnet et vêtements étaient solidement soudés ensemble par un ciment de glace. Le mieux aurait été de se raser, mais dans notre situation ces soins de toilette auraient pris trop de temps. Mon journal de voyage contient les passages suivants relatifs à la température :

« Le 4 septembre, matinée ensoleillée, pas un souffle de vent; durant la nuit, chute de neige. Le soleil luit sur l'infinie plaine de neige étendue devant nous; sous cette belle lumière les cristaux de glace brillent comme des diamants. Dans l'après-midi, un vent piquant du nord-ouest s'élève en soulevant sur l'inlandsis des tourbillons de fine poussière neigeuse. C'est un chasse-neige. Dès lors, le ciel s'éclaire et le froid devient plus vif. Le thermomètre s'abaisse à — 19 degrés C. Le vent augmente toujours et souffle bientôt en tempête. Il n'en faut pas moins continuer la route, au prix de quelles souffrances, vous le devinez; les plus minutieuses précautions deviennent nécessaires pour échapper à de dangereuses morsures de la gelée.

Tout à coup je m'aperçois que j'ai le nez gelé; en le frictionnant avec de la neige je parviens heureusement à rétablir la circulation. Au moment où je me crois sauvé, je suis « pincé » au cou; nouvelles frictions avec de la neige suivies également d'un bon résultat. Je ne suis pas encore à la fin de mes maux : le froid me cause maintenant de violentes douleurs abdominales; pour me préserver je prends une large ceinture de laine. Sverdrup n'est pas dans un meilleur état, et ceux qui marchent derrière nous doivent également beaucoup souffrir. Avec quel plaisir ce soir-là nous entrons dans la tente et mangeons un excellent ragoût bien chaud!

Le lendemain matin le vent est tombé; dans l'après-midi voici de nouveau la tempête. Toute la journée et toute la nuit suivante l'ouragan continue; au début il souffle du sud-ouest, puis peu à peu il descend au sud. Demain nous pourrons probablement faire de la voile. Cette espérance nous réjouit tous. Hélas! le lendemain matin, 6 septembre, calme presque complet. Dans l'après-midi le vent s'élève de nouveau. A midi il souffle en plein du sud. Je songeai alors à faire hisser les voiles sur les traîneaux, mais mes compagnons ne furent pas de cet avis; la pensée d'établir le gréement ne leur souriait guère. Combien je regrettai de n'avoir pas insisté, lorsque dans l'après-midi la brise augmenta de force en remontant vers l'est! Maintenant elle soufflait en tempête de l'est-sud-est et même de l'est. Nous filions rapidement vers l'ouest, poussés par ce vent arrière et entraînés par la pente, assez sensible dans ces parages. L'air était obscurci par d'épais tourbillons de neige: à vingt pas nous ne distinguions rien; pour que la queue de la colonne ne vînt pas à s'égarer, nous étions obligés à des haltes fréquentes.

Le soir, avec cet ouragan, jugez s'il est facile de dresser la tente! Plusieurs d'entre nous, qui le matin ne s'étaient pas très chaudement vêtus, doivent se déshabiller au bivouac pour prendre sur eux tous les vêtements qu'ils ont dans leurs sacs; je vous laisse à penser si par un temps pareil cette toilette est agréable! En me livrant à cette opération, j'ai la main gauche à moitié gelée et ce n'est qu'après les plus grandes peines que je réussis à boutonner mes vêtements. Chassées par le vent, de fines particules pénètrent par tous les interstices des habits; nous avons la sensation de marcher nus au milieu de l'ouragan.

En dépit de la tempête la tente est dressée. La neige tombe dans notre abri en telle quantité qu'il est impossible d'allumer la lampe : il faut se contenter d'un souper froid, composé de biscuit, de pâté de foie et de pemmican. Nous nous enfouissons dans nos sacs de couchage pour manger; aussitôt après, nous nous endormons profondément pendant que la tempête fait rage au dehors. L'étape de la journée avait été longue : nous l'estimions à environ 45 kilomètres (en réalité nous n'en avions parcouru que 28).

Toute la nuit ouragan; le vent monte toujours vers l'est. Le lendemain, 7 septembre, je suis réveillé par un bruit insolite, produit par une des cordes de la tente, secouée par le vent. La tempête souffle avec une violence extraordinaire, à chaque moment je m'attends à voir notre abri enlevé et mis en pièces. Avec quelques sacs je consolide le côté exposé à l'ouragan; cela est bien insuffisant : d'un moment à l'autre cette partie de la tente peut céder. Que ferons-nous si cette catastrophe se produit? En attendant, le mieux est de se blottir au chaud dans les sacs.

Espérons que le vent tombera; en attendant le calme, j'allume la lampe et prepare le déjeuner.

La tempête diminue; nous songeons alors à nous mettre en route. Nous nous vêtons en conséquence et préparons le gréement du traîneau. Balto, qui est le premier prêt, sort de la tente, ce qui, soit dit en passant, n'est pas précisément facile, à cause des monceaux de neige accumulés par le vent contre la porte. Il n'est pas longtemps dehors; quelques secondes après être parti, il rentre tout blanc. « Pour aujourd'hui c'est impossible », nous dit-il dès qu'il peut parler. Je passe à mon tour la tête hors de notre abri : « Oui, Balto a raison ». Les tourbillons de neige fument au-dessus de l'inlandsis comme l'embrun chassé par une grosse tempête sur la mer.

On consolide la tente, puis on va chercher des vivres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les traîneaux, avant qu'ils soient ensevelis profondément sous la neige. Chargés d'aller aux provisions, Balto et Kristiansen s'habillent chaudement, en ayant soin de fermer toutes les ouvertures des vêtements pouvant donner passage à la neige. A peine l'un d'eux a-t-il fait quelques pas qu'il disparaît à notre vue dans des tourbillons. Les traîneaux sont recouverts d'une couche épaisse et ce n'est pas une petite besogne de les dégager.

Kristiansen s'occupe ensuite d'assujettir la tente à l'aide de cordes. Pendant qu'il se livre à ce travail, le vent arrive plus violent que jamais; pour ne pas être enlevé, notre compagnon doit s'accroupir. A l'intérieur nous soutenons par des ski le côté de la tente battu par le vent, et consolidons le bâton de faîtage; grâce à ces précautions, nous sommes relativement en sécurité. Nous bouchons ensuite tous les interstices et toutes les ouvertures; néanmoins peu à peu des monceaux de neige s'amassent dans notre intérieur. Une épaisse couche en avait été amoncelée contre notre tente et la protégeait contre l'ouragan. Tout à coup, vers midi, calme plat. La tempête n'est pas encore terminée, nous le savons par expérience, une saute de vent se prépare; dans quelque temps le vent soufflera plus terrible qu'auparavant, voilà tout. Nous attendons la tourmente. Elle ne vient pas vite, et quelques-uns proposent déjà de partir. Tout à coup un léger souffle se fait sentir du nord-ouest, puis bientôt arrivent des rafales plus violentes encore qu'auparavant. Maintenant la tempête souffle juste devant la porte de la tente et chasse sur nous des tourbillons de neige. Balto avait profité de l'embellie pour remplir de névé le bidon de la lampe; surpris par l'ouragan, il ne put retrouver son chemin qu'à grand'peine.

Balto ne retrouvant pas son chemin. — Dessin d'A. Paris, d'après le texte.

Il faut s'occuper encore une fois de consolider notre abri. Le côté exposé actuellement au vent est la partie faible de la tente : aussi agitons-nous la question de la changer de place.

Avec les ski, les bâtons, les raquettes, nous renforçons la toile, et avec des sacs, des vêtements, nous bouchons la porte aussi bien que possible. Toutes les ouvertures sont maintenant fermées, et il serait impossible de sortir si cela devenait nécessaire.

Nous préparons du café, et après l'avoir pris nous nous blottissons dans les sacs de couchage. Pour passer le temps, les fumeurs ont aujourd'hui la permission de fumer une pipe.

Seul Ravna est triste et ne cesse de répéter, lorsque j'essaye de le rassurer : « Longtemps j'ai vécu sur les montagnes et je sais bien que les tempêtes d'automne durent longtemps. » Rien ne peut faire démordre le bonhomme de son idée fixe.

Le lendemain matin le vent a molli et nous pouvons poursuivre notre route. Avant de sortir de la tente, il faut déblayer la couche de neige qui l'ensevelit presque jusqu'au sommet. Les traîneaux ont également été enfouis sous des monceaux de névé. Les préparatifs du départ sont assez longs et le traînage est particulièrement pénible.

Le journal de Balto contient le passage suivant, qu'il me paraît intéressant de reproduire ici :

« Le temps est affreux, écrit-il. Pendant toute la journée tourmente et chasse-neige. Nous n'en continuons pas moins la marche jusqu'au soir. Au début le vent souffle du nord (Balto commet ici une erreur, la tempête venait alors du sud), bientôt il saute à l'est. Le lendemain matin, après avoir bu le café, un homme veut sortir; à peine a-t-il ouvert la porte de la tente qu'il rentre bien vite. Un vent terrible empêche pour ainsi dire de marcher.

« Je prends alors un vêtement, m'en enveloppe la tête en ne laissant qu'un petit jour pour les yeux, et me hasarde dehors. Je cherche en vain les traîneaux, ils sont tous enfouis. Lorsque je veux retourner dans la tente, impossible de retrouver mon chemin; je ne vois rien à quelques pas devant moi et dois me guider sur les cris de mes compagnons. La tente est à moitié enterrée sous d'épais monceaux de neige. Le lendemain le temps était beau. Avant de nous mettre en marche il fallut travailler longtemps pour arriver à dégager nos bagages. »

Je dois donner maintenant quelques détails sur l'emploi de notre journée pendant la traversée de l'inlandsis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le matin, pour préparer le déjeuner, un homme se lève une heure avant les autres. Nous nous réveillons la tête couverte de glace et de givre, produit de la congélation de la vapeur d'eau contenue dans l'haleine. Une fois hors du « lit », on se trouve dans une pièce où la température est d'environ 40 degrés au-dessous de zéro, et où tous les murs, excepté celui exposé au vent, sont couverts de givre. Maintenant il s'agit d'allumer le réchaud. La manipulation d'un objet en métal par une pareille température n'est ni agréable ni facile; il est non moins difficile de remplir la lampe et d'arranger les mèches. Pour qu'elles brûlent, il est nécessaire qu'elles soient convenablement imbibées d'alcool, et dans ces préparatifs il vous coule sur les doigts de l'esprit-de-vin. Par un pareil froid vous risquez ainsi de vous faire de graves brûlures. Afin que les mèches soient toujours sèches, j'avais l'habitude de les porter toujours dans la poche de mon pantalon.

Lorsque la lampe est allumée, il faut ensuite surveiller la flamme et l'empêcher de monter trop haut. Sans cette précaution, le réservoir s'échaufferait rapidement et pourrait faire explosion. Nous évitons pareil accident en jetant de la neige sur la lampe. D'autre part, la flamme doit cependant être assez ardente, afin que la cuisson ne soit pas trop longue. Lorsque le thé ou le chocolat est prêt, je réveille les autres, nous mangeons le déjeuner, bien enveloppés dans les sacs. Le repas achevé, on fait rapidement les préparatifs du départ, on nettoie les patins des traîneaux, on abat la tente, on charge les bagages, on fait ensuite des observations, et en route!

Après quelques heures de marche, halte et second déjeuner, composé d'une tablette de chocolat à la viande pour chaque homme. Une fois réconfortés, nous continuons jusqu'à l'heure du dîner. Nous avalons rapidement ce repas, assis sur les traîneaux, puis repartons. Dans l'après-midi, collation composée également de tablettes de chocolat à la viande. A cinq heures, thé. Nous marchons ensuite jusqu'au moment où le campement est établi, avec une petite halte pour prendre une nouvelle tablette de chocolat.

Sur l'inlandsis il n'était pas précisément agréable de faire des observations astronomiques. Le maniement des instruments était particulièrement difficile avec les moufles épaisses dont nous devions avoir les mains garnies. Lorsque les observations devaient être prises avec le degré de précision le plus rigoureux, nous nous dégantions, mais en pareille circonstance il fallait veiller à ce que les doigts ne restassent pas attachés au métal. Nos observations au sextant comme au théodolite furent toujours très exactes. L'observation avec le sextant et l'horizon artificiel était particulièrement délicate; le vent amoncelait rapidement de la neige sur le toit recouvrant le bain de mercure, et si l'on voulait voir quelque chose il fallait se hâter.

Dès que nous nous sommes arrêtés pour camper, tout le monde travaille à dresser la tente et à renforcer par des prélarts la partie de notre abri exposée au vent. Le soir le seul travail de Ravna, et, je peux dire, le seul auquel il se soit livré pendant tout le voyage à part celui du halage, est de remplir de neige le bidon. Sa longue expérience des montagnes lui a appris à reconnaître la neige qui fondra le plus rapidement. Aussitôt que la caravane s'est arrêtée, le bonhomme s'en va sans mot dire à l'écart avec la gamelle, et creuse un trou pour arriver à la vieille neige, dont la fusion produit une plus grande quantité d'eau que celle de la neige fraîche. Ce travail terminé, Ravna rapporte l'appareil au campement, puis, si la tente est déjà dressée, va s'accroupir dans un coin pour ne plus bouger jusqu'au moment où le souper sera prêt. Ce ne fut qu'après lui avoir commandé bien des fois ce service que notre homme se décida à l'accomplir sans attendre que je lui en eusse donné l'ordre.

Pendant notre voyage à travers l'inlandsis les heures les plus agréables étaient sans contredit celles que nous passions le soir sous la tente, autour de la lampe, accroupis sur nos sacs. Avant d'entrer dans notre chambre à coucher, chacun devait secouer soigneusement ses vêtements pour ne pas y apporter de neige. Quels qu'aient été les fatigues de la journée, le froid et les difficultés, toutes ces peines étaient oubliées une fois que nous nous trouvions à l'abri.

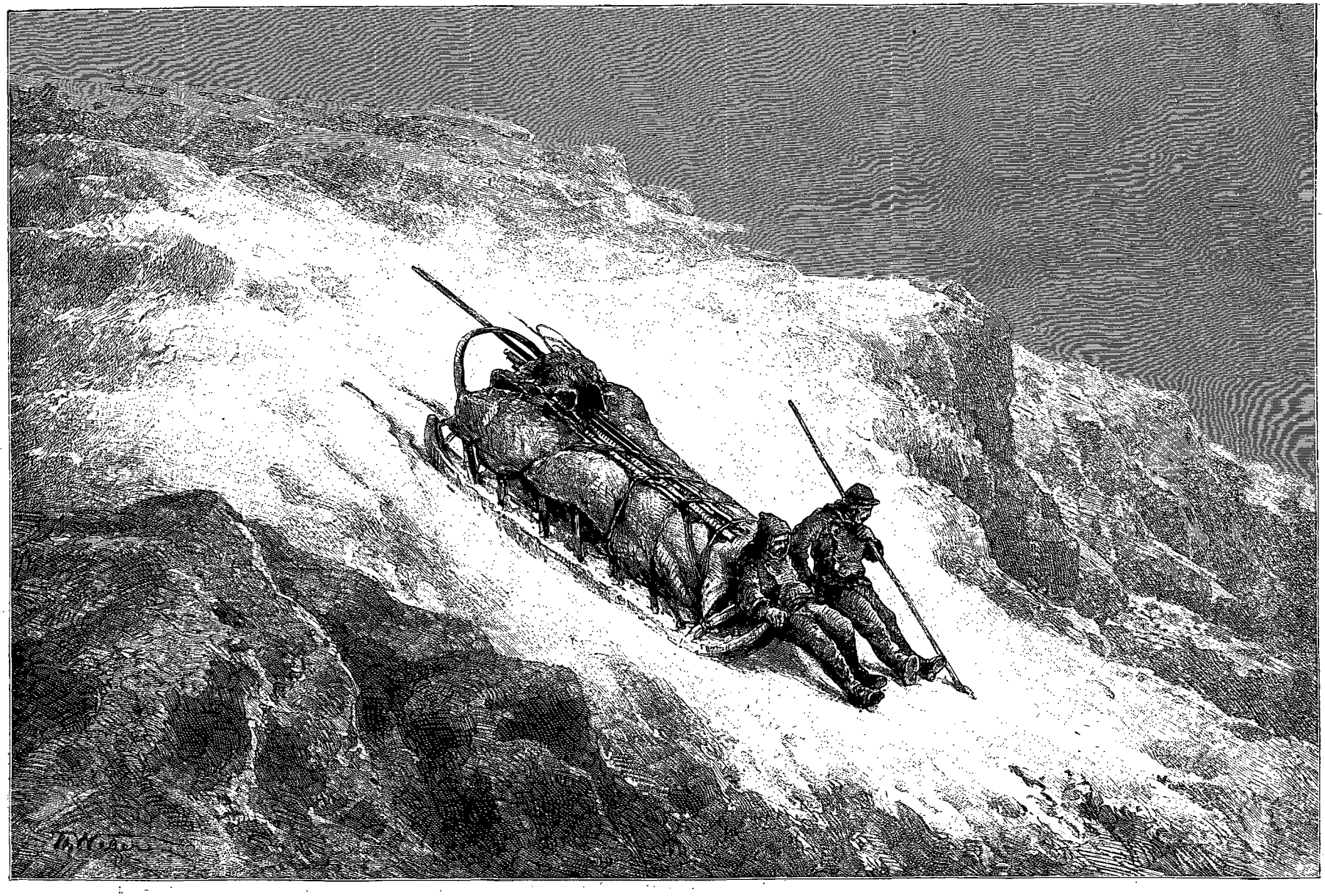
Lorsque le repas est servi à la lueur tremblotante de notre bougie, nous sommes les gens les plus heureux du monde. Après le souper on nettoie le bidon qui a servi à la cuisine, on le remplit ensuite de neige, puis on casse le chocolat, de manière que tout soit prêt pour le déjeuner du lendemain. Cela fait, on se glisse dans les sacs, on les ferme le plus hermétiquement possible et bientôt on s'endort.

Toutes les questions relatives à la nourriture tenaient une grande place dans nos pensées. Le plus grand plaisir que nous eussions pu avoir aurait été de manger à notre faim; le lard surtout était l'objet de nos désirs les plus ardents; comme je l'ai dit plus haut, nous n'avions emporté qu'une petite quantité de graisse. Chacun de nous recevait par semaine une ration de 500 grammes de beurre; aussi longtemps que nous en avions, rien ne nous semblait aussi bon que d'en avaler de gros morceaux. Pour quelques-uns le plaisir ne durait pas longtemps, Kristiansen mangeait toute sa ration le premier jour.

Nous avions une telle envie d'aliments gras que Sverdrup me demanda un jour si je ne voyais pas d'inconvénient à ce qu'il bût l'huile servant au graissage des chaussures.

Toutes les rations étaient soigneusement pesées. Elles étaient d'un kilogramme par jour et par homme. Lorsque nous approchâmes de la côte occidentale, la viande séchée fut laissée à discrétion, néanmoins nous ne parvînmes jamais à satisfaire notre faim. A notre retour en Norvège on demanda un jour à Balto s'il n'avait jamais été rassasié. « Non, répondit-il, j'avais toujours faim. Vous en souvient-il, dit-il en s'adres-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Descente en traîneau sur l'Inlandsis. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

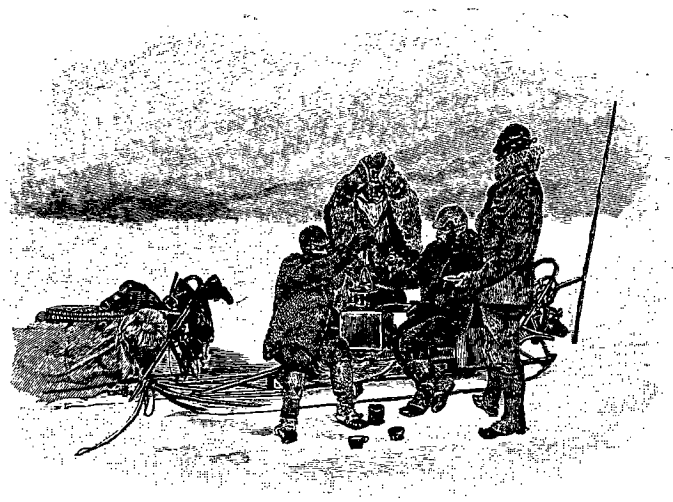
sant à Sverdrup, un jour, lorsque nous avions une double ration, je vous demandai après le repas si vous n'aviez plus faim? « Non, m'avez-vous répondu, je « suis encore affamé comme un loup. »

Voici nos menus pour chaque repas :

Déjeuner. Chocolat cuit à l'eau (lorsque le chocolat fut épuisé, je servis du thé avec du sucre), biscuit à la viande, *knækkebrod*[1], pâté de foie et pemmican.

Dîner. Knækkebrod, pâté de foie et pemmican.

Dessert : deux biscuits de mer et un peu de jus de citron avec du sucre.



Pesage des rations sur la glace (voy. p. 191). — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Collation. Knækkebrod ou biscuits de viande, pâté de foie et pemmican.

Souper. Soupe de légumes, biscuits de viande et pemmican. En guise de soupe je préparai souvent un ragoût de viande et de biscuit, plat excellent, je vous assure. Quelquefois nous bûmes du thé au lieu de soupe.

Naturellement chacun était libre de manger son beurre quand bon lui semblait. La majorité le mangeait l'après-midi, ayant remarqué que cet aliment avait l'avantage d'apaiser la soif.

La manière dont nous cuisinions n'eût guère satisfait les délicats. Sur le glacier, l'eau était rare : nous ne pouvions par suite laver le bidon nous servant de casserole, le lavage aurait du reste été pénible par le froid auquel nous étions exposés. Le soir, après avoir fait cuire soit la soupe, soit le ragoût, on accordait comme une faveur, à un de ceux qui avaient aidé à la cuisine, le droit de recueillir la sauce encore adhérente aux parois du vase. Généralement Balto jouissait de ce privilège et il s'acquittait de la besogne en conscience. Avec la langue et les doigts, il rendait le bidon absolument luisant, mais il ne pouvait jamais en atteindre le fond, et dans cette partie restaient toujours quelques menus morceaux de viande ou de légumes.

Le même bidon servait ensuite à la préparation du thé et du chocolat. On y trouvait par conséquent une macédoine composée de feuilles de thé, de morceaux de chocolat et de graisse, dont nous nous régalions.

Sur l'inlandsis une denrée presque aussi recherchée que le beurre était le tabac. Un de nous offrit un jour 2 fr. 80 pour une seule pincée. La petite ration distribuée chaque dimanche était reçue avec une joie que je ne puis décrire. Toutes les fatigues étaient alors oubliées et tous les visages souriants. Que de précautions on prenait pour ne pas perdre la plus petite parcelle de la précieuse substance! On fumait d'abord le tabac avec recueillement, puis, une fois la pipe vide, on essayait de tirer quelques bouffées de la cendre; pour prolonger le plaisir, les enragés en arrivaient à brûler le fourneau de leur pipe. Après cela il y en avait pour une semaine. Les incorrigibles fumaient alors des débris de corde et de la ficelle. Nous n'avions pas de chique, et plusieurs d'entre nous y suppléaient en mastiquant de gros morceaux de corde. Pour faciliter la salivation je mâchonnais pendant la marche des morceaux de bois, surtout du merisier, dont étaient faites les raquettes norvégiennes. Je ne saurais dire le plaisir que nous trouvions dans ces chiques d'espèce inusitée jusqu'ici.

Balto rentré à la tente et nettoyant le bidon.
Dessin d'A. Paris, d'après le texte.

Abrégé d'après l'édition norvégienne par

CHARLES RABOT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. Galette suédoise. (*Note du trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue prise sur l'inlandsis d'un point situé à l'ouest du Kangersunekfjord. — Dessin de Boudier, d'après une gravure de l'édition norvégienne.

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DU GRÖNLAND,

PAR M. FRIDTJOF NANSEN[1].

1888.

XIV

A la voile sur l'inlandsis! La côte occidentale en vue.

Nous sommes maintenant au milieu de septembre et chaque jour nous espérons atteindre la déclivité inclinée vers la côte occidentale. D'après notre estime, nous ne devons plus être loin du sommet de cette pente. Cette estime est, je crois, entachée d'erreur, mais, pour ne pas décourager mes compagnons, je me garde d'en rien dire. En tout cas, le 11 septembre, la partie du glacier présentait déjà une certaine inclinaison : mesurée au théodolite, la pente atteignait vingt-deux minutes.

« Le 12 septembre, écrivais-je, la pensée de trouver maintenant un terrain plus facile nous réjouit tous. Dietrichson et Balto affirment qu'aujourd'hui nous apercevrons la côte occidentale. En tout cas prenons patience. Nous nous trouvons encore à l'altitude de 2800 mètres (les observations corrigées nous ont donné ultérieurement pour ce point la hauteur de 2570 mètres), peut-être ne verrons-nous pas encore de sitôt le but. Ce matin, d'après notre estime, nous devons encore être éloignés des montagnes de la côte occidentale d'environ 180 à 185 kilomètres. Le glacier incline dans la direction que nous suivons et présente une surface unie. »

Le 14, nous ne sommes plus, croyons-nous, qu'à 90 kilomètres[1] environ de terre et pourtant nous n'apercevons encore rien. Les Lapons commencent à avoir la figure longue. Ravna surtout fait grise mine et me confie un soir son inquiétude : « Jamais, me dit-il, nous n'atteindrons la côte occidentale, j'en suis bien certain. »

Un autre jour Balto s'écrie, comme s'il sortait d'un rêve : « Quelle est la distance entre les deux côtes, nul ne peut le savoir, puisque personne n'a encore fait le voyage. » Il ne fut pas facile de lui faire comprendre que néanmoins on pouvait calculer la distance. Intelligent comme il l'était, il parut saisir mes explications en me voyant tracer notre itinéraire sur la carte.

Le 16, à la satisfaction générale, la pente est très accentuée vers l'ouest. Le soir le thermomètre marque seulement — 17°,8 ; il nous semble que l'été soit revenu. D'après l'estime, 23 kilomètres nous séparent encore de la terre ferme.

1. Suite. — Voyez p. 129, 145, 161 et 177.

1. Le 15 nous en étions en réalité à 225 kilomètres environ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 17, il y a juste deux mois que nous avons quitté le *Jason*. C'est le jour de distribution de la ration de beurre, et après avoir avalé un excellent thé bien chaud la joie est complète. C'est également la première fois depuis longtemps que nous ne trouvons pas le matin la toile de la tente recouverte de givre à l'intérieur.

Pendant le déjeuner nous entendons un oiseau chanter. Émoi général. Nous prêtons l'oreille, le chant cesse pour recommencer quelques instants après. A une heure de l'après-midi, nouveau gazouillement; nous nous arrêtons pour voir voleter un bruant des neiges. Il tourne plusieurs fois au-dessus de nous, il semble qu'il veuille se poser sur les traîneaux, puis il fait un écart et va descendre à quelques pas de nous sur la neige, pour s'envoler bientôt après.

Avec quel plaisir nous contemplons ce joli petit oiseau : c'est pour nous un indice certain du voisinage de la terre. Les gens superstitieux auraient certainement vu un présage dans l'apparition des deux bruants au moment de notre départ de la côte orientale et l'arrivée de celui-ci lorsque nous approchons du terme de notre voyage. Son chant joyeux nous cause une profonde émotion; maintenant nous poursuivons notre route, plus assurés que jamais du succès. Le 18 septembre, la pente devient très accusée. En même temps la température s'adoucit. La vie nous apparaît plus riante.

Dans la soirée le vent se lève du sud-est; j'espère que nous pourrons demain marcher à la voile. Depuis longtemps nous attendons avec impatience ce moment malgré les prédictions de Balto : « Naviguer à la voile en traîneau, mais vous n'y pensez pas! répète-t-il, c'est une plaisanterie! »

Pendant la nuit la brise augmente; le lendemain matin elle souffle grand frais. L'organisation du gréement sur les traîneaux est toujours une opération difficile par le gros temps et par un chasse-neige; aujourd'hui nous travaillons en toute diligence pour être prêts le plus tôt possible. Kristiansen attache solidement son traîneau à celui halé par Sverdrup et moi, et sur les deux réunis nous hissons une voile formée de prélarts. Les autres amarrent également leurs trois traîneaux ensemble et de front.

Ce n'est pas un petit travail d'attacher solidement les véhicules les uns aux autres. Pendant que nous sommes occupés à cette besogne, voici que le vent semble tomber. Il n'en est rien cependant et bientôt tout est paré pour le départ. La voile hissée, les traîneaux reçoivent aussitôt une vigoureuse poussée en avant; si un buttoir de neige n'avait pas été établi, ils auraient filé devant nous. Le vent secoue le gréement, et, de crainte d'accidents, nous prenons de suite place devant les véhicules. Poussé par le vent, le traîneau vient nous frapper avec force les jambes, et nous culbute. Nous nous relevons, et recommençons la tentative, mais elle n'est pas plus heureuse; à peine sommes-nous sur pied que nous voici renversés de nouveau. Cela dure ainsi pendant quelque temps. Il est nécessaire de modifier l'agencement de la machine. Un de nous, monté sur les ski, se place en avant du véhicule, tenant vigoureusement à la main un bâton inséré entre les deux traîneaux en guise de timon; il gouvernera avec ce bâton et se laissera glisser, poussé par le véhicule. Deux d'entre nous, également montés sur des ski, se tiennent au dossier du traîneau.

Lâchez tout! et nous filons rapidement. Cramponné à l'arrière du traîneau, je suis entraîné à toute vitesse sur les ski pendant que Kristiansen file par derrière en patinant. La déclivité maintenant plus accusée rend la vitesse vertigineuse, le traîneau semble voler à la surface du glacier.

Au départ Sverdrup avait pris place au timon; quand il fut fatigué, je le remplaçai. Nous rencontrons plusieurs pentes rapides; poussés par le vent, nous les descendons à toute vitesse. Sur ces déclivités la position de celui d'entre nous qui est placé au timon n'est pas sans danger. S'il avait le malheur de tomber, le traîneau lui passerait inévitablement sur le corps et l'écraserait. Pour éviter pareil accident, le « timonier » doit toujours avoir l'œil ouvert, tenir solidement la barre, patiner avec prudence et surtout éviter les monticules de neige escarpés.

Avec un chasse-neige, comme aujourd'hui, le moment des repas n'est pas précisément agréable, aussi les abrégeons-nous le plus possible.

Tout à coup dans l'après-midi, au moment où nous filons avec une vitesse vertigineuse, un cri part du traîneau de Dietrichson. « Terre! terre! » hurle Balto. Oui, en vérité, voilà tout là-bas à l'horizon la terre ferme, la côte occidentale, le but de notre voyage. A travers les tourbillons de neige, moins épais depuis un moment, apparaissent très loin dans l'ouest deux taches noires qui sont évidemment des montagnes.

« Dans l'après-midi du 19 septembre, raconte Balto dans son journal de route, pendant que les traîneaux marchaient à la voile, j'aperçois à l'ouest une tache noire. Je la regarde attentivement et reconnais bientôt une montagne. La côte occidentale est en vue, dis-je de suite à Dietrichson, et celui-ci crie aussitôt la bonne nouvelle aux autres. Hourra! hourra! Cette vue nous réjouit fort, comme bien on pense. Nos forces sont maintenant doublées, nous avons l'espoir de réussir dans notre traversée du plus grand glacier du monde. Fussions-nous restés plus longtemps dans ce désert, je crains bien que nos forces eussent faibli.

« Aussitôt Nansen commande de faire halte et distribue à chacun de nous deux biscuits de chocolat à la viande. Chaque fois que nous arrivions à un point marquant la fin d'une de nos grandes étapes ou que survenait un événement important dans notre voyage, nous avions l'habitude de faire quelques extra. Nous fêtâmes ainsi notre débarquement sur la côte orientale après la traversée de la banquise, notre arrivée à Umivik, puis au point culminant de l'inlandsis, enfin lorsque nous aperçûmes les premières montagnes de la côte occidentale. En pareille circonstance, Nansen nous don-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nait des confitures, des biscuits de mer et du beurre. »

Les montagnes que nous avions en vue étaient situées à droite de la route que nous suivions. Le glacier paraissant plus facile de ce côté, nous prenons le parti d'incliner dans cette direction.

Bientôt la terre disparaît dans les tourbillons de neige. Le vent fraîchit et tout l'après-midi nous continuons rapidement la descente sans plus rien apercevoir. Un peu plus tard la pente devient moins accusée et la brise semble devoir tomber; heureusement ce n'est qu'une alerte. Dans la soirée nous rencontrons des déclivités très marquées, le vent prend de nouveau de la force, en chassant toujours d'épais tourbillons de neige, et nous poursuivons à grande vitesse.

L'obscurité commence déjà à se faire lorsque soudain j'aperçois devant moi une tache noire sur la neige. Tout d'abord je n'y fais pas attention, croyant trouver une simple dépression comme nous en avons déjà tant vu; à quelques pas, fort heureusement, je reconnais mon erreur, et n'ai que le temps de faire virer le traîneau. Nous étions arrivés sur la marge d'une large crevasse; quelques secondes de plus et nous disparaissions dans le gouffre, sans doute pour toujours. De toutes nos forces, Sverdrup et moi crions aux

Près du gouffre, à la voile. — Dessin de Van Muyden, d'après le texte.

camarades qui nous suivent d'abattre la toile de leur traîneau et de s'arrêter. Balto raconte cet incident en ces termes : « Le soir, vers sept heures et demie, nous marchions à la voile lorsque tout à coup Nansen, qui était en tête du premier traîneau, fait un bond de côté et nous crie : « Amenez la voile, il y a des crevasses! » « Nous marchions alors à toute vitesse et nous eûmes les plus grandes peines à nous arrêter; pour enrayer il fallut nous jeter tous de côté. Nous arrivions sur le bord d'une immense crevasse profonde de plus de cent mètres. »

« C'est la première crevasse que nous rencontrons sur le versant occidental, écrivais-je dans mon journal, et probablement ce n'est pas la seule qui existe dans ces parages; nous devons donc être maintenant sur nos gardes. Nous n'avons plus guère envie de marcher ce soir à la voile, mais il est encore trop tôt pour camper; et d'autre part, puisque nous avons bon vent, il faut en profiter. Les voiles sont diminuées sur les dix traîneaux, puis je pars seul en éclaireur, laissant à Sverdrup le soin de diriger notre véhicule en lui recommandant de marcher à une certaine distance en arrière de moi. »

Le vent nous pousse rapidement en avant. Sans remuer les jambes je glisse sur les ski simplement par la force de la brise et cela sur de grandes distances. Dans les régions mamelonnées, j'avance lente-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment en sondant le terrain avec le bâton, pour m'assurer que la neige fraîche ne masque pas quelque crevasse. Dès que j'ai reconnu l'existence de fentes, je fais signe aux autres de s'écarter et cherche une route plus sûre. Malgré ces précautions, Sverdrup et Kristiansen faillirent être engloutis; immédiatement après le passage de leur traîneau, la glace s'effondra dans une crevasse dont nous n'avions pu reconnaître l'existence en dépit de notre attention.

L'obscurité arrive promptement; heureusement la lune se lève brillante; malgré les flocons de neige qui tourbillonnent dans l'air, sa clarté est assez vive pour nous permettre de nous guider au milieu des crevasses. Un curieux spectacle que de voir derrière moi les deux masses noires des traîneaux glisser sur la plaine blanche, sous les rayons d'argent de cette belle lune!

Le glacier devient de plus en plus difficile; en avant apparaissent de nombreuses et larges crevasses. Elles sont remplies de neige; leur traversée n'offre aucune difficulté.

Çà et là existent des trous béants, heureusement étroits, que les traîneaux passent sans incident. Après cela je traverse une grande crevasse, puis j'en distingue une seconde de dimensions colossales. J'arrête mon élan, et m'avance avec précaution sur la glace vive en cet endroit. Le gouffre est immense. Au delà s'ouvrent les raies blanches d'autres fentes orientées perpendiculairement à la direction que nous suivons. De ce côté, impossible d'avancer. Je fais signe aux autres de s'arrêter.

Du campement le panorama est magnifique. Toute la région montagneuse située au sud du fiord de Godthaab est là devant nous. Partout ce ne sont que des pics fantastiques aux formes pittoresques. Rappelez-vous votre impression la première fois que vous avez aperçu une chaîne de montagnes couvertes de glaciers et vous comprendrez ce que nous éprouvons devant ce beau spectacle.

Nos yeux parcourent les vallées dans l'espoir de découvrir la mer. Cette vue nous rappelle les paysages montagneux de la côte occidentale de la Norvège. Les sommets sont poudrés de neige fraîche, et entre ces pitons blancs s'étendent de longues crevasses noires; au fond de ces dépressions se trouvent les fiords; nous reconnaissons leur positions, mais nous ne les voyons pas. Il ne serait pas facile de traverser cette région tourmentée pour arriver à Godthaab.

A table! le festin que nous n'avons pu manger hier est prêt : voici de véritables friandises : du *mysost*, des biscuits de mer, etc. Le repas est long et la matinée déjà avancée lorsque nous nous mettons en route. Hier soir nous sommes arrivés devant un labyrinthe de crevasses; pour nous tirer de ce mauvais pas, nous faisons route au sud. Dans la région que nous parcourons aujourd'hui, la neige fraîche a disparu en beaucoup d'endroits, laissant à vif la glace; ailleurs, surtout dans les dépressions, elle est agglomérée en masses plus ou moins épaisses.

Après être arrivés au sommet d'un haut monticule, Sverdrup et moi dévalons rapidement sur les *ski*; sur une pareille pente la manœuvre des traîneaux est difficile, d'autant plus qu'ici de larges crevasses s'ouvrent des deux côtés. Par mesure de prudence nous quittons les patins, et, nous accrochant aux deux côtés du traîneau, réussissons à le faire passer entre les gouffres béants. Sur cette déclivité les Lapons descendent avec une vitesse vertigineuse.

Un peu plus loin nous rencontrons une nappe de glace glissante, sur laquelle la marche est particulièrement pénible. Elle recouvre probablement quelque grand lac. Au delà le glacier est de nouveau très accidenté; à plusieurs reprises nous perçons des ponts de neige. Dans ces conditions il est préférable de reprendre les ski : ces patins étant très longs, les risques sont moindres de glisser dans quelque méchant trou. Tout à coup, en longeant une crevasse, la corniche sur laquelle avance notre traîneau s'éboule, nous n'avons que le temps de sauter en arrière pour ne pas rouler dans le précipice. Une autre fois pareil accident faillit arriver à Balto et à Ravna. En cherchant un chemin plus court que celui suivi par nous, les deux Lapons arrivent sur une crevasse très large également couverte; la couche de neige cède, le traîneau culbute, et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts qu'ils parviennent à se tirer d'embarras. Naturellement j'étais furieux contre eux : pourquoi ne suivaient-ils pas notre piste? n'était-ce pas assez que ceux qui marchaient en tête fussent exposés? Kristiansen manqua également perdre son traîneau dans de pareilles circonstances.

Dans l'après-midi, grêle et tempête du sud-sud-est. Les grêlons nous fouettent la figure; en même temps, les traîneaux, pris de flanc par le vent, dérivent derrière nous sous la poussée de la brise. Le halage devient très pénible. Sverdrup et moi éprouvons surtout de grosses difficultés à faire avancer notre traîneau, qui offre une large prise au vent.

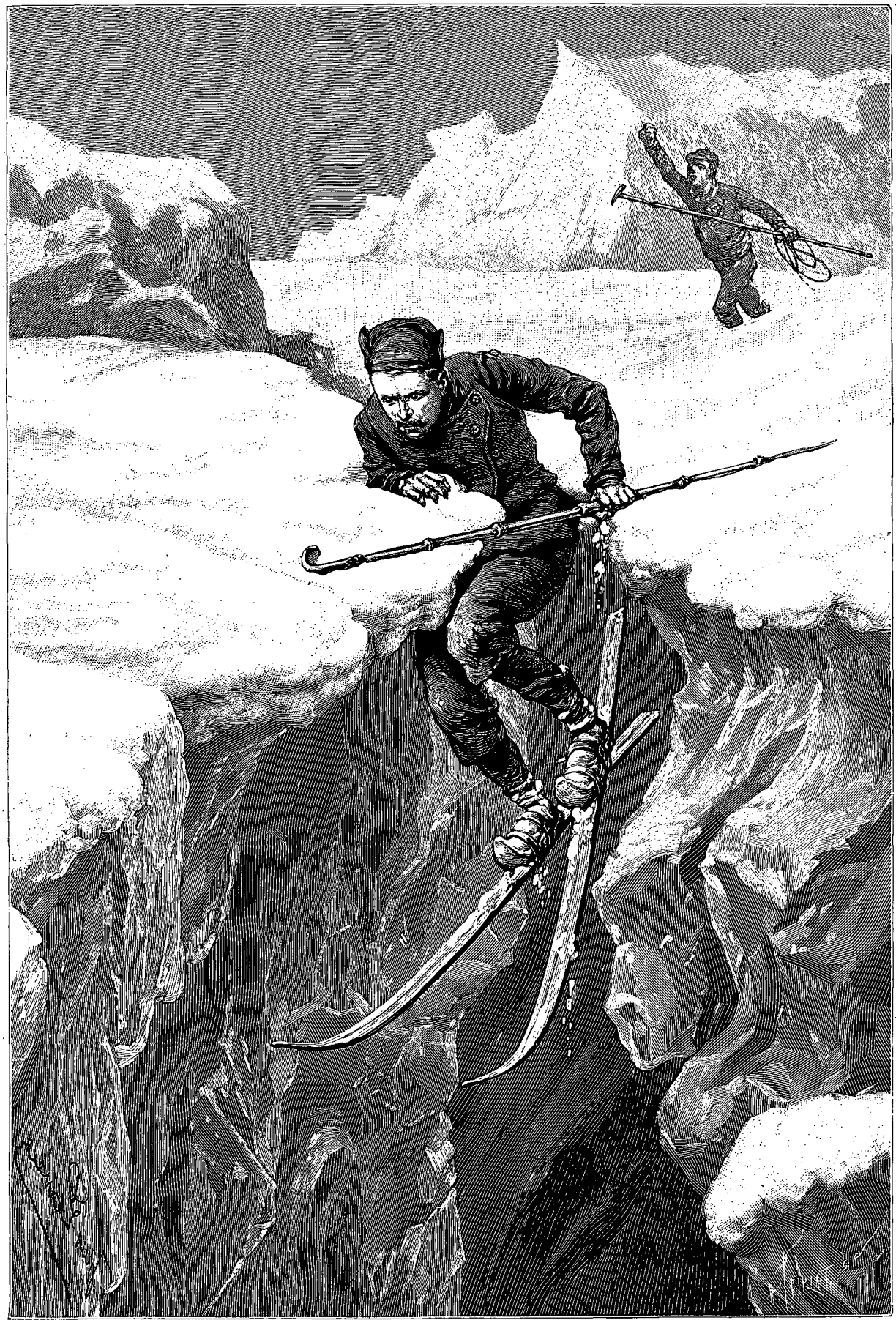
Dans la soirée, nous campons sur une petite plaque de neige fraîche.

En partant le matin, nous pensions arriver dans la soirée très près de la terre ferme, peut-être même l'atteindre. Notre espoir est déçu, il semble que nous en soyons encore aussi loin maintenant que ce matin.

Le lendemain, neige toute la journée. Impossible de voir la terre et même de reconnaître la bonne direction. Nous marchons à l'aveugle sur la glace.

Vers midi, halte pour déterminer la latitude. Le soleil luit de temps en temps à travers les flocons, il faut profiter de l'occasion pour savoir où nous sommes. La veille nous n'avons pu prendre aucune observation; le soleil était déjà passé au méridien lorsque nous nous étions mis au travail. Aujourd'hui nous nous trouvons par 64° 14′ de latitude nord. Nous sommes un peu plus au nord que je ne l'aurais désiré. A partir du moment où la terre a été vue, nous avons trop incliné vers le nord; maintenant faudra-t-il peiner plusieurs jours pour réparer cette erreur? Eussions-nous poursuivi dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans la crevasse (voy p. 199). — Dessin de J. Lavée, d'après une gravure de l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la direction première, nous aurions probablement pu avancer à la voile jusqu'à la terre ferme. Maintenant nous faisons route au sud.

Avec la neige épaisse qui bouche la vue, impossible de savoir où nous sommes. Il est inutile de continuer la marche dans ces conditions.

Nous décidons alors de nous arrêter. Dietrichson et les deux Lapons installent le campement, pendant que Sverdrup, Kristiansen et moi allons à la découverte au milieu du dédale qui se montre devant nous. Balto, qui est maintenant cuisinier en second, doit préparer de la soupe de légumes et en même temps faire chauffer de l'eau. Ce soir nous aurons un grog au citron. Tout doit être prêt pour le moment où nous reviendrons.

Vue prise dans la direction du Kangersuneksfjord : 22 septembre.
Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Nous nous attachons tous les trois à une corde et partons. Le glacier est très accidenté; partout ce ne sont que des arêtes tranchantes séparées par des crevasses, la plupart peu profondes.

A peu de distance du campement, voici une petite tache foncée entre deux monticules de glace. On dirait de l'eau, mais cela pourrait bien être aussi de la glace. Tout d'abord, je ne dis rien aux autres, de crainte de leur causer ensuite une désillusion. Arrivé là, je tâte de suite avec mon bâton. « C'est de l'eau, mes amis. » Et nous voilà tous accroupis, buvant à pleines gorgées. Quel plaisir de boire de l'eau à discrétion, après en avoir été, pour ainsi dire, privé pendant un mois! Nous en absorbons tout d'une traite je ne sais combien de litres. Peu de temps après nous être remis en marche, nous entendons des cris et apercevons bientôt le petit Ravna accourant derrière nous à toute vitesse. De suite nous nous arrêtons. Quelque accident serait-il arrivé? Non, heureusement; le bonhomme vient simplement chercher les mèches de la lampe à alcool que je porte toujours dans ma poche de pantalon et que j'ai oublié de remettre à Balto avant de partir. J'étais très anxieux de savoir si Ravna avait vu l'eau que nous avions découverte; il se plaignait toujours de la soif, et je craignais qu'il n'en bût trop maintenant. Oui, il l'avait bien aperçue avec ses yeux de lynx, mais il n'avait pas voulu s'arrêter, de crainte de ne pas nous rattraper. En revenant, par exemple, il ne manquerait pas d'avaler une bonne lampée.

Au delà, nous rencontrons le glacier le plus difficile que nous ayons trouvé jusqu'ici. Il n'est cependant pas absolument impossible de passer par là; des crêtes de glaces tranchantes s'élèvent de tous côtés; entre elles s'ouvrent de larges et profondes crevasses; en certains endroits s'étendent de petites nappes d'eau recouvertes d'une mince couche de glace qui s'effondre sous nos pas.

A travers une région accidentée de l'Inlandsis, 23 septembre.
Gravure extraite de l'édition norvégienne.

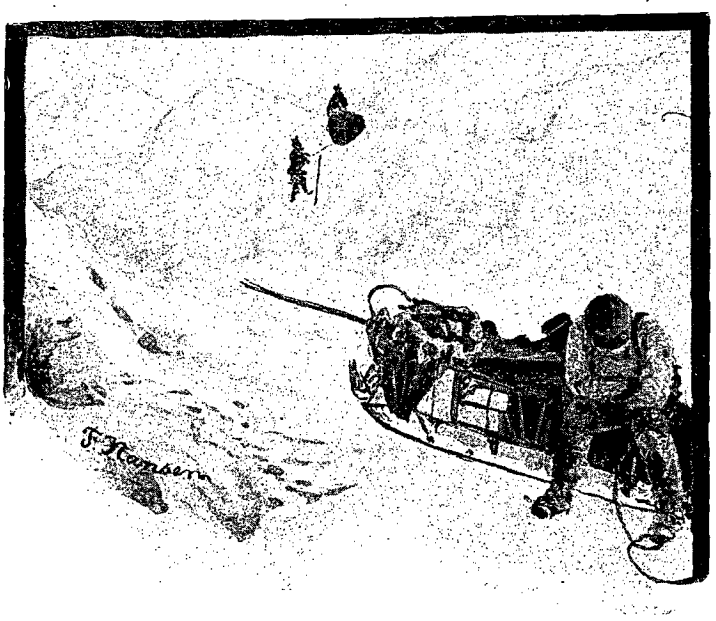
L'obscurité arrive au moment où nous battons en retraite. Le retour est très pénible; aussi, avec quelle joie apercevons-nous la tente! Avant de l'atteindre, nous ne pouvons nous empêcher d'avaler encore une bonne quantité d'eau. C'est si bon de pouvoir enfin boire à sa soif!

De retour à la tente, il nous arrive une bonne odeur de soupe chaude. Balto est tout fier d'avoir exécuté ponctuellement mes ordres; le repas est prêt, à table! Avec quel appétit nous mangeons, je vous laisse à penser; Ravna affirme n'avoir jamais mangé jusqu'ici à sa faim, n'ayant pu boire suffisamment d'eau. Aussi a-t-il économisé sur ses ra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions, et, à notre barbe, le voilà qui avale quatre ou cinq biscuits à la viande qu'il a en réserve. Après le souper, grog au citron, que l'on déguste au chaud dans les sacs de couchage.

Dans la matinée du 22 septembre, pendant que Balto prépare le thé pour le déjeuner, je vais, accompagné de Sverdrup, gravir l'arête de glace située au sud du campement. Ce monticule est découpé de larges crevasses dangereuses. Sous mon poids un pont de neige s'éboule et me voilà précipité dans le vide. La crevasse est heureusement trop étroite pour que je puisse glisser et je reste suspendu au-dessus du gouffre. En quelques instants je réussis à me tirer de ce mauvais pas. Du sommet de l'arête la vue est très étendue : dans toutes les directions, le glacier paraît accidenté et d'un parcours difficile; des arêtes déchiquetées de crevasses s'allongent vers l'ouest du côté d'un fiord situé droit devant nous, le Kangersunek. Jusqu'ici nous n'avions pu reconnaître si cette dépression était une vallée ou un fiord. Maintenant nous savons où nous nous trouvons; nous sommes à environ 11 kilomètres au nord du point où je voulais atterrir. Pour avancer rapidement il est nécessaire de marcher pendant un certain temps vers le Kangersunek, puis de poursuivre vers le sud.



A travers une région accidentée de l'inlandsis : Sverdrup réfléchissant aux soucis de la vie. Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Dans l'après-midi nous arrivons dans la partie de l'inlandsis la plus accidentée. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Nous retournons au campement, où nous nous réconfortons par l'absorption de plusieurs tasses de thé. Après le déjeuner Sverdrup et moi partons en avant, les autres iront ensuite avec les traîneaux aussi loin qu'ils pourront. Arrivés à la dernière arête, ils s'arrêteront et attendront notre retour. Nous passons au nord du dédale dans lequel nous nous sommes engagés hier soir, puis, poussés par le vent et la pente, nous filons rapidement sur les ski.

Nous arrivons bientôt en vue du fiord, rempli de glaces flottantes. De ce côté impossible d'avancer. Dans le creux d'une crevasse nous trouvons un abri contre le vent pour manger notre dîner. Pendant ce temps le soleil luit et nous envoie une chaleur bienfaisante.

En revenant au campement je tombe de nouveau dans une crevasse. Bientôt apparaît notre tente sur le monticule de glace que j'avais assigné à Dietrichson comme terme de la marche. La caravane y était arrivée depuis une demi-heure, et Balto avait immédiatement commencé à préparer le café. Maintenant que nous sommes près de la côte occidentale, la prohibition prononcée par moi contre l'usage de cet excitant n'est plus rigoureusement observée. En attendant que le café soit prêt, nous nous reposons, repos bien gagné après notre pénible reconnaissance! Une fois la collation achevée, la tente est abattue, et en marche! Nous nous dirigeons dans le sud, pour atteindre la rive méridionale du bras de l'inlandsis qui débouche dans le fiord. Le terrain est facile; en dépit du vent qui fait dériver les traîneaux, nous avançons rapidement. Dans la soirée, au moment où l'obscurité survient, nous voici encore dans un dédale de crevasses. Pour traverser cette zone fracturée, il serait nécessaire d'y voir bien clair; nous prenons alors le parti de camper. En attendant le souper nous allons en reconnaissance. Ici le glacier est encore plus accidenté que la région où nous sommes arrivés hier soir. Néanmoins il sera pos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sible de passer cette zone, qui du reste est étroite.

Le lendemain (23 septembre), aussitôt levé, Sverdrup part à la découverte. Il revient bientôt avec d'assez bonnes nouvelles. Le glacier n'est pas aussi tourmenté qu'il le semblait d'abord, et en s'attelant trois à chaque traîneau, on pourra passer.

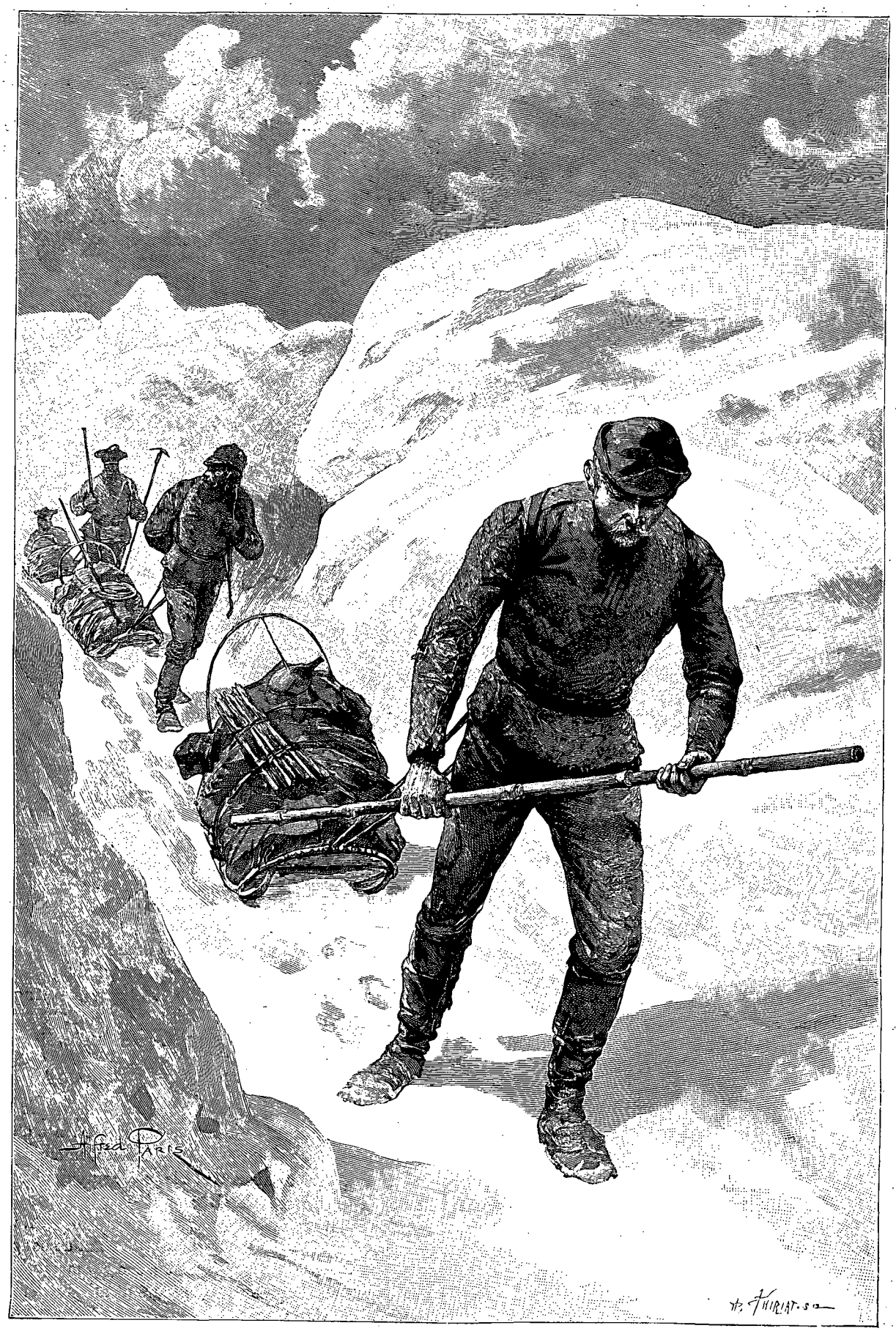
A peu de distance de là je me trouve au sommet d'une pente formée de glace.
Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Cette région de l'inlandsis est bien celle où nous avons rencontré les plus grosses difficultés. En plusieurs endroits, il est nécessaire de soulever les traîneaux par-dessus des monticules de glace abrupts de tous côtés. La descente de ces mamelons est surtout difficile. Un homme doit retenir le véhicule de toutes ses forces par derrière, pendant que son compagnon file devant. Souvent le premier glisse, et roule avec le traîneau sur son camarade. Parfois nous rencontrons de véritables rivières, recouvertes d'une épaisse couche de neige; leurs vallées tracent en quelque sorte des chemins entre deux hautes murailles de glace. Une fois, en suivant un de ces cours d'eau, nous arrivons à un défilé tout juste assez large pour permettre notre passage. Au fond du ravin coule un mince filet d'eau qui nous monte à la cheville. Dans l'après-midi, cette zone est enfin traversée; désormais chacun de nous peut haler sans aide son traîneau. Plus loin le glacier devient très uni, malheureusement le vent contrarie toujours notre marche. Après un assez long trajet, nous rencontrons une moraine située à l'est de la terre ferme. Elle doit se trouver, pensai-je, au point de jonction de deux courants de glace. Ne voyant aucun avantage à nous engager dans un nouveau courant de glace, je prends le parti de passer au nord de cette moraine. La tente est alors dressée, Balto va chercher de l'eau pour faire le café; pendant ce temps, deux d'entre nous partent à la découverte pour chercher le point où nous devrons atterrir. A peu de distance du campement nous reconnaissons de suite que la descente doit s'effectuer de ce côté. Nous croyons nous trouver sur la partie méridionale du glacier qui descend dans le fiord de Godthaab, l'inlandsis présentant une pente vers le sud, ou plus exactement vers la terre ferme située devant nous. Nous retournons au campement avec cette bonne nouvelle. Le café est rapidement avalé et nous poursuivons notre route, avec l'espoir de fouler bientôt la terre. A notre grand regret, nous ne pourrons atterrir ce soir. L'obscurité nous oblige à nous arrêter; nous sommes néanmoins satisfaits, nous avons approché de l'extrémité inférieure du glacier beaucoup plus que nous ne l'espérions en partant.

Derrière le lac s'étendait la masse froide et grise de l'inlandsis.
Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Le lendemain le camp est levé de grand matin. Coûte que coûte, nous voulons atteindre aujourd'hui l'extrémité du glacier. Au début, nous avançons rapidement : la glace est unie, l'inclinaison de la pente accélère notre marche, en même temps que le vent nous pousse par derrière. Un peu plus loin, le glacier présentant de nouveau une surface accidentée, je pars en reconnaissance. A peu de distance du point où j'ai laissé mes compagnons, j'arrive au sommet d'une pente. Le glacier descend directement dans un petit lac dont les eaux alimentent un torrent serpentant au milieu des montagnes. A droite l'inlandsis s'abaisse également par une pente parsemée de pierres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans les séracs. — Dessin d'A. Paris, d'après une gravure de l'édition norvégienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur une moraine frontale. La descente doit être facile là, sur cette glace unie. Bientôt mes camarades arrivent et à leur grande joie ils aperçoivent que la terre ferme est maintenant tout près de nous. En avant donc pour la descente! La pente est rapide, c'est la plus forte que nous ayons jamais rencontrée; nous filons rapidement et bientôt nous voici sur le bord du lac. La traversée de l'inlandsis du Grönland est terminée!

Nous passons le lac pour atteindre l'autre rive. La couche de glace qui le recouvre est mince; en marchant avec précaution aucun incident ne nous arrive. Enfin, nous touchons terre. Quel plaisir indescriptible de sentir sous ses pieds le sol, de voir des pierres, des mousses, du gazon.

Derrière nous s'étend la masse froide de l'inlandsis, devant nous ce ne sont que collines qui se suivent les unes derrière les autres comme les vagues de la mer. Voilà le chemin que nous devons prendre pour atteindre le fiord.

Ravna lui-même est tout joyeux. Le pauvre bonhomme, depuis longtemps il avait perdu l'espoir de se retrouver jamais sur la terre ferme. La première chose qu'il fait avec son camarade Balto, une fois qu'il a quitté la brassière du traîneau, c'est d'aller se promener sur les montagnes, comme le jour où nous avions débarqué sur la côte orientale.

Maintenant il est temps de songer au dîner. La joie d'avoir réalisé notre entreprise ne peut calmer notre appétit : au contraire la satisfaction que nous éprouvons tous nous fera trouver un plaisir particulier à nous restaurer.

Une fois le repas fini, on s'occupe de préparer les charges que chacun de nous doit descendre jusqu'au fiord. Nous voulons emporter la plus grande quantité possible des choses les plus nécessaires.

Afin d'avoir immédiatement des matériaux pour la construction du bateau, nous prenons quelques-uns de nos bâtons en bambou. Les autres, on viendra les chercher pendant que Sverdrup travaillera à l'embarcation. Les bagages dont nous ne pouvons nous charger sont entassés sur les traîneaux et recouverts de prélarts. Après cela, en marche pour le bas de la vallée!

Au moment du départ, nous pouvons nous rendre compte de toute la force que Ravna a dans son petit corps. Pendant la traversée de l'inlandsis, son traîneau avait toujours été le plus léger de tous, et néanmoins il se plaignait toujours. Cela était trop pesant à tirer pour un vieillard comme lui, exclamait-il sans cesse et il nous obligeait à de fréquentes haltes pour l'attendre. Aussi quel ne fut pas mon étonnement, au moment du départ, lorsque je vis Ravna prendre, outre la charge qui lui incombait, le sac renfermant ses effets! J'essayai de le dissuader d'emporter tout ce bagage; comme d'habitude il n'écouta aucune représentation : à aucun prix il ne voulait se séparer du sac renfermant son Ancien Testament. Cette lourde charge ne parut pas le gêner autrement, et pendant toute la durée de l'étape il marcha aussi vite que les autres. Il pensait sans doute qu'il était désormais inutile de ménager ses forces, et voulait nous montrer ce dont il était capable. Balto disait donc vrai lorsqu'à chaque instant il s'écriait en parlant de son camarade : « Ravna, ah! c'est un solide gars. »

En certains endroits le terrain présente une pente très accusée, des monceaux de pierres éboulées et des marais. Avec les lourdes charges que nous avons sur le dos, la marche n'est naturellement pas très rapide. « Quel agréable parfum répand ici la terre, s'écrie Ravna à plusieurs reprises, cela sent comme sur les pâturages à rennes du Finmark. » Ravna a raison, les plantes et les mousses répandent dans l'air une douce senteur.

Dans la soirée nous arrivons à un lac très long, que nous avons appelé, précisément à cause de sa forme, le lac Long. Dans cette nappe d'eau débouche un glacier venant de l'ouest, probablement un bras de l'inlandsis qui contourne les montagnes situées derrière nous.

Nous traversons le lac sur la glace; à plusieurs reprises celle-ci fléchit sous nos pas, il est plus prudent de se rabattre du côté de terre. Le soir nous installons le campement sur la rive orientale du lac. Pour la première fois depuis le commencement du voyage nous dormirons sur une couche d'arbrisseaux et d'herbes. Avec quel plaisir nous nous y étendons en respirant l'air embaumé par les effluves d'une plante dont l'odeur rappelle celle des bois de conifères!

Pendant le souper je prie Ravna de faire un grand feu devant la tente. Nous avions réuni une provision de combustible et il me semblait que cela serait une joie de voir flamber un beau brasier. Ravna n'est pas cependant de cet avis, et de suite présente des objections. Ces broussailles, n'en aurons-nous pas besoin demain matin pour faire le déjeuner? « N'en existe-t-il pas d'autres tout près de la tente? lui répondis-je. — Soit, réplique Ravna, mais je n'ai pas d'écorce de bouleau pour allumer le feu. — Tu n'en auras pas davantage demain, lui dis-je à mon tour; allume donc maintenant ces broussailles. » Ravna se décide enfin, et bientôt un brasier flambe joyeusement, éclairant notre groupe en train de manger au fond de la tente. C'est pour nous une chose tout à fait extraordinaire d'avoir une lumière aussi vive au moment du souper, alors que tant de fois auparavant nous avons dû manger dans l'obscurité la plus complète.

Ravna est resté dehors accroupi devant le brasier; il est inutile qu'il soit là et je le rappelle dans la tente : maintenant le bonhomme ne veut plus quitter sa place.

Après le souper les fumeurs bourrent leurs pipes de mousses ou d'herbes sèches et dégustent ce tabac d'un nouveau genre autour du feu de bivouac. Comme dans la chanson, nous sommes tout à la joie, heureux d'avoir accompli la traversée du Grönland.

La nuit est magnifique et la température douce. Nous restons longtemps autour de notre feu avant de songer à aller dormir. Sverdrup affirme n'avoir jamais passé une soirée aussi agréable; plusieurs d'entre nous partagent, j'en suis sûr, son opinion.

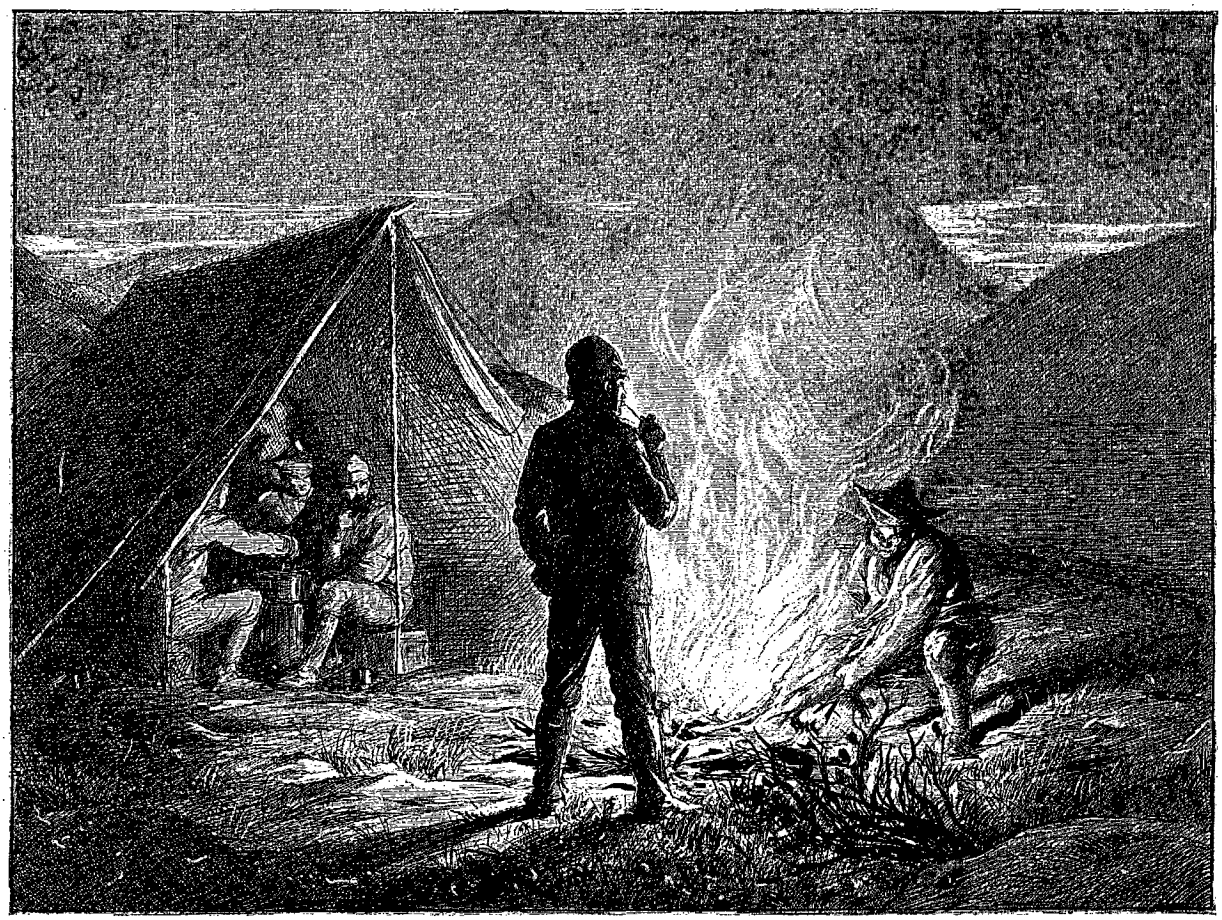
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain 25, nous poursuivons notre route à travers la vallée. A l'extrémité du lac Long, pendant une halte, nous apercevons au loin un lièvre; nous le voyons courir pendant quelques instants, puis aller se gîter sous un escarpement rocheux. En me dissimulant derrière de grosses pierres je réussis à m'en approcher, et à une distance de plusieurs centaines d'*alen* je l'étends raide d'une balle. Les autres poussent alors un vigoureux hourra, tout joyeux à la pensée de manger ce soir de la viande fraîche.

Après cela nous continuons la marche à travers la vallée. En certains endroits elle est étroite, encombrée de moraines croulantes et coupée d'escarpements rapides.

A notre gauche s'étend une large branche de l'inlandsis, poussant devant elle de puissantes moraines, et hérissée de cônes de glace entièrement couverts d'argile et de graviers. La masse de débris pierreux étendue sur ces monticules est si épaisse que la glace n'apparaît nulle part au jour; de loin on prendrait ces cônes pour des mamelons de terre.

Après quelques heures de marche, nous arrivons au sommet d'une pente escarpée au pied de laquelle s'étend un lac où débouche un bras de l'inlandsis, dans



Une bonne flambée devant la tente. — Dessin de Van Muyden, d'après le texte.

la direction de l'est. De là la vue s'étend au loin sur la glace jusqu'au nunatak Nunatarsuk, à l'est de Kangersunek. Le point extrême que Sverdrup et moi avons atteint dans notre reconnaissance du 22 septembre n'est pas loin. Ici nous sommes encore à plus de 22 kilomètres de l'extrémité supérieure du fiord. Il sera donc impossible d'y arriver aujourd'hui, comme nous l'espérions. Sur le midi, nous nous trouvons devant un grand lac en partie bordé de rives argileuses. Ce sol, éminemment plastique, porte les traces du passage de nombreuses bandes d'oies sauvages. C'est probablement, en automne, une station pour ces oiseaux, lorsqu'ils émigrent vers le sud le long de l'inlandsis, et que les nappes d'eau ne sont pas encore gelées.

Sur cette argile, comme sur tous les terrains meubles que nous avons rencontrés jusqu'ici sur notre route, nombreuses traces de rennes. Quelques-unes ne remontent seulement qu'à peu de jours; toutes indiquent que les animaux ont dévalé dans la direction du fiord. Pendant tout le trajet j'ouvre l'œil pour découvrir un de ces ruminants; malheureusement c'est peine perdue. Pour le dîner nous faisons halte à l'extrémité méridionale du lac, que nous avons appelé lac des Oies.

Le soleil est aujourd'hui étincelant, le ciel bleu, et tout à l'entour les montagnes pittoresques; en été, cette vallée doit être un véritable Eldorado pour les chas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seurs. Les rennes ne sont point rares ici, les oies non plus, et avec eux on doit trouver des troupes nombreuses de canards, d'échassiers et d'autre gibier d'eau.

Le soir le campement est établi dans une petite plaine voisine d'une mare d'eau, au milieu de pâturages à rennes, dans un cirque couvert de broussailles et de verdure. Nous faisons bouillir le lièvre dans un réservoir à alcool vide ; juste au moment où il est cuit, la marmite culbute et toute la soupe est répandue. Le morceau principal du festin est fort heureusement sauvé du désastre.

A chacun de nous il n'échoit qu'une très petite portion de viande, mais comme elle nous semble bonne ! Nous ne sommes pas accoutumés à de pareils morceaux ; la chair nous paraît surtout tendre en comparaison du pemmican, que les mâchoires mal garnies ne peuvent entamer qu'avec peine. Sverdrup et moi, qui, sous ce rapport, n'étions pas bien armés, choisissions pourtant les morceaux les moins durs. Devant nous flambe un beau brasier, la soupe aux légumes est excellente, et tous nous sommes gais et pleins d'entrain.

Le soir nous arrivons sur les bords d'un lac que nous appelons le lac Long (voy. p. 202). Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Le 26 septembre nous continuons la descente de la vallée, espérant atteindre les rives du fiord dans la soirée. Le sol est constitué tantôt par des moraines de fond formées d'argile ou de graviers, tantôt par des terrasses, à travers lesquelles la rivière s'est creusé un lit profond. Sur un grand nombre de points poussent des massifs de saules et d'aunes qui atteignent la taille d'un homme. Ces derniers arbustes sont encore verts, les premiers au contraire ont des feuilles jaunes, effet du froid survenu il y a quelque temps. Maintenant, pendant la journée, le thermomètre s'élève à l'ombre à $+12^{\circ}$, et les nuits sont douces comme en Norvège à pareille époque.

Les terrasses sont découpées transversalement par des ravins profonds creusés par des ruisseaux ; dans les endroits où leurs pentes sont couvertes de broussailles, la traversée n'en est pas facile.

La vallée que nous suivons est très intéressante pour des géologues. Un peu plus bas, un éboulement déterminé par le courant de la rivière dans ces terrasses meubles a mis à jour de nombreux subfossiles (*Mytilus edulis*). La présence de ces coquilles nous explique le mode de formation de ces terrains. Jadis cette vallée était un fiord ; l'argile et le gravier apportés de l'inlandsis par les torrents ont peu à peu comblé l'extrémité supérieure de la baie, puis ultérieurement le sol a subi un mouvement d'exhaussement.

Le 26 au soir nous arrivons à l'extrémité inférieure de la vallée. Le lendemain nous sommes debout de grand matin, et nous avalons en hâte notre dernière portion de thé, un peu de pain et de pemmican. Des vingt-cinq tablettes de ce hachis que nous avons emportées, nous n'en avons plus maintenant que dix-huit. Le restant, Sverdrup et moi en aurons besoin pour le voyage jusqu'à Godthaab ; il est donc nécessaire de nous mettre aujourd'hui à la portion congrue.

Après le déjeuner Sverdrup et Balto s'occupent immédiatement de la construction du canot. Pendant ce temps je prends quelques observations, et les autres font leurs préparatifs pour aller chercher dans le haut de la vallée les bagages abandonnés au pied de l'inlandsis. Chacun de ceux qui doivent partir reçoit des provisions pour la journée : un peu de pain, du chocolat mélangé à de la viande, et du pâté de foie pour deux repas.

A cette troupe, ainsi qu'à Balto qui la rejoindra plus tard, je remets une courte instruction. Les camarades doivent, avant tout, rapporter les instruments, les journaux de route, le restant des provisions, et prendre ce qu'ils pourront porter des autres bagages.

Aussitôt après, la petite troupe se met en marche par un temps magnifique, accompagnée de nos meilleurs souhaits, pendant que Sverdrup, Balto et moi nous nous occupons du bachot. Je pensai tout d'abord à construire un canot long et étroit, croyant qu'une embarcation de ce genre serait plus légère à ramer. Pour obtenir cette forme, de nombreuses coutures auraient été nécessaires pour ajuster nos prélarts, aussi Sverdrup fut-il d'avis d'employer comme coque la toile servant de plancher dans la tente en lui donnant simplement la forme d'un canot et en coupant les parties qui n'étaient plus imperméables. Malheureusement nous n'étions pas bien outillés pour la couture de la toile à voile, et le travail avançait lentement. Nous étions en outre incommodés par des milliers de petites mouches. Impossible de se débarrasser de ces insectes. Elles étaient encore plus désagréables que les moustiques sur la côte orientale. Pendant un moment j'aidai les autres à coudre la coque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

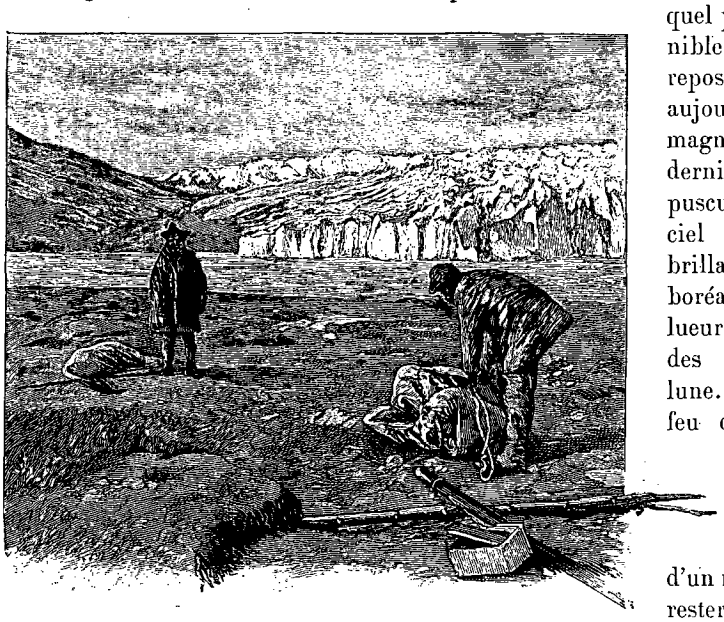
du bachot, mais dans cet art j'étais loin d'être aussi habile que Sverdrup et Balto. J'abandonnai alors la partie et m'en allai couper dans les taillis des bois destinés à renforcer les bordages. Ces taillis atteignaient la hauteur d'un homme, et en élevant les bras j'arrivais tout juste à leur sommet. Plusieurs présentaient un tronc épais, quelques-uns avaient même, à la racine, la grosseur de la cuisse. La plupart étaient noueux et contournés; il était par suite assez difficile de trouver du bois de construction. En cherchant bien, je réunis cependant les matériaux dont nous avions besoin; les branches que je coupai n'étaient ni droites ni unies, mais en pareille circonstance il faut se contenter de ce que l'on a. Dans la soirée l'embarcation fut terminée. Elle mesurait une longueur de 2 m. 56, une largeur de 1 m. 42 et avait une profondeur de 0 m. 61.

Il s'agissait maintenant de fabriquer les rames. Des branches fourchues que l'on recouvrirait de toile à voile serviraient de feuilles aux avirons, et pour les tiges nous utiliserions nos bâtons en bambou.

Le lendemain 28, Balto nous quitta pour aller rejoindre dans le haut de la vallée nos autres camarades partis à la recherche des bagages.

Vers midi les rames sont prêtes. Nous dînons, faisons un paquet de la tente et des sacs de couchage, le chargeons de pierres pour qu'il ne soit pas enlevé par le vent, et embarquons nos bagages dans le canot. Nous emportons deux sacs, contenant des vêtements, une chemise, des bas, des chaussures, des caleçons, des gants imperméables; pour dormir la nuit, les Lapons nous ont prêté leurs *pæsks* et leurs mocassins. Nous prenons en outre l'appareil photographique, un fusil, des cartouches, douze paquets de boudins de pois verts, sept livres de chocolat à la viande, un sac de biscuits, une boîte de pâté de foie, trois livres de beurre, cinq tablettes de pemmican, trente-trois biscuits à la viande, deux tasses destinées à servir d'écopes et de verres tout à la fois, et une bassine pour faire la cuisine. Cette énumération montre que notre embarcation pouvait contenir un bagage assez volumineux.

Nous transportons d'abord toutes nos provisions à la rive et après cela le canot. Nous espérions pouvoir ramer sur la rivière jusqu'à la mer. Hélas! quelle déception! Le cours d'eau manque de profondeur, et lorsque nous sommes deux dans l'embarcation, elle touche et reste immobile sur le sable. Pour alléger le bachot, je débarque et m'achemine à pied, pendant que Sverdrup, le moins lourd de nous deux, essaye de le faire avancer en le poussant avec nos perches. Cela ne va guère mieux, aussi Sverdrup doit se mettre à l'eau et tirer le canot dans une eau glacée. Partout nous éprouvons les plus grandes difficultés. Souvent nous enfonçons jusqu'au-dessus de la ceinture dans l'argile détrempée et dans l'eau. Après une marche d'une demi-journée dans cette bouillie nous sommes exténués. Enfin, après tous ces efforts, nous arrivons à un point d'où nous pensions pouvoir gagner facilement le fiord. Nouvelle déception. La mer est encore loin et jusque-là la rivière forme un long delta découpé de torrents où la profondeur est même moindre que plus haut. Nulle part l'embarcation n'a assez d'eau pour flotter, et nous devons la porter à travers cette plage d'argile. Avec quel plaisir après ce pénible travail nous nous reposons le soir! Encore aujourd'hui une nuit magnifique. Dès que la dernière lueur du crépuscule a disparu, le ciel s'allume d'étoiles brillantes, puis l'aurore boréale promène ses lueurs pâles au milieu des blancheurs de la lune. Assis autour d'un feu de bivouac, nous causons maintenant de la traversée de l'inlandsis comme d'un rêve dont il ne nous resterait qu'un vague souvenir.



Nous levons le camp : 25 septembre. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Le souper avalé, nous nous glissons sous des taillis de saules, bien enveloppés dans nos *pæsks*, et bientôt nous nous endormons profondément.

XV

Navigation sur l'Ameralikfjord. — Arrivée à Godthaab.

Le lendemain matin 29 septembre, nous traînons l'embarcation à la mer. Ce n'est pas un travail facile de le tirer sur l'argile molle; à chaque pas nous enfonçons profondément dans la vase. Parvenus enfin à l'extrémité de la plage, nous revenons en arrière pour prendre nos bagages. Devant nous tourbillonnent des troupes de mouettes : à notre grand regret elles sont hors de portée; et nous nous réjouissions d'en abattre quelques-unes pour manger de la viande fraîche, dont nous sommes privés depuis si longtemps! De retour à notre campement nous nous décidons à transporter nos bagages jusqu'au canot en prenant par les rochers,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelque difficile que soit cette route : nous sommes fatigués de barboter dans l'argile de la plage. Arrivé à une certaine distance de la mer, que vois-je? Notre canot flotte maintenant au large ; l'eau, pendant notre absence, a recouvert la partie inférieure de la rive! Heureusement Sverdrup a pris la précaution d'amarrer l'embarcation à un morceau de bois solidement enfoncé dans la vase. Tandis que je transporte les bagages sur une pointe de rocher, Sverdrup va chercher le canot, et bientôt l'emmène pour embarquer. Après une journée de fatigues, nous avons enfin réussi à atteindre la mer: désormais nous pourrons voguer jusqu'à Godthaab.

Nous dînons, prenons place dans le bateau, puis aux avirons. Nous longeons la côte septentrionale du fiord.

A notre grande satisfaction, le canot n'est pas aussi lourd que nous le supposions tout d'abord. Il n'est cependant pas un fin marcheur; en tout cas il avance assez vite, à notre avis du moins. La coque laisse passer l'eau en grande quantité : toutes les dix minutes nous sommes obligés d'écoper.

Notre bachot. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

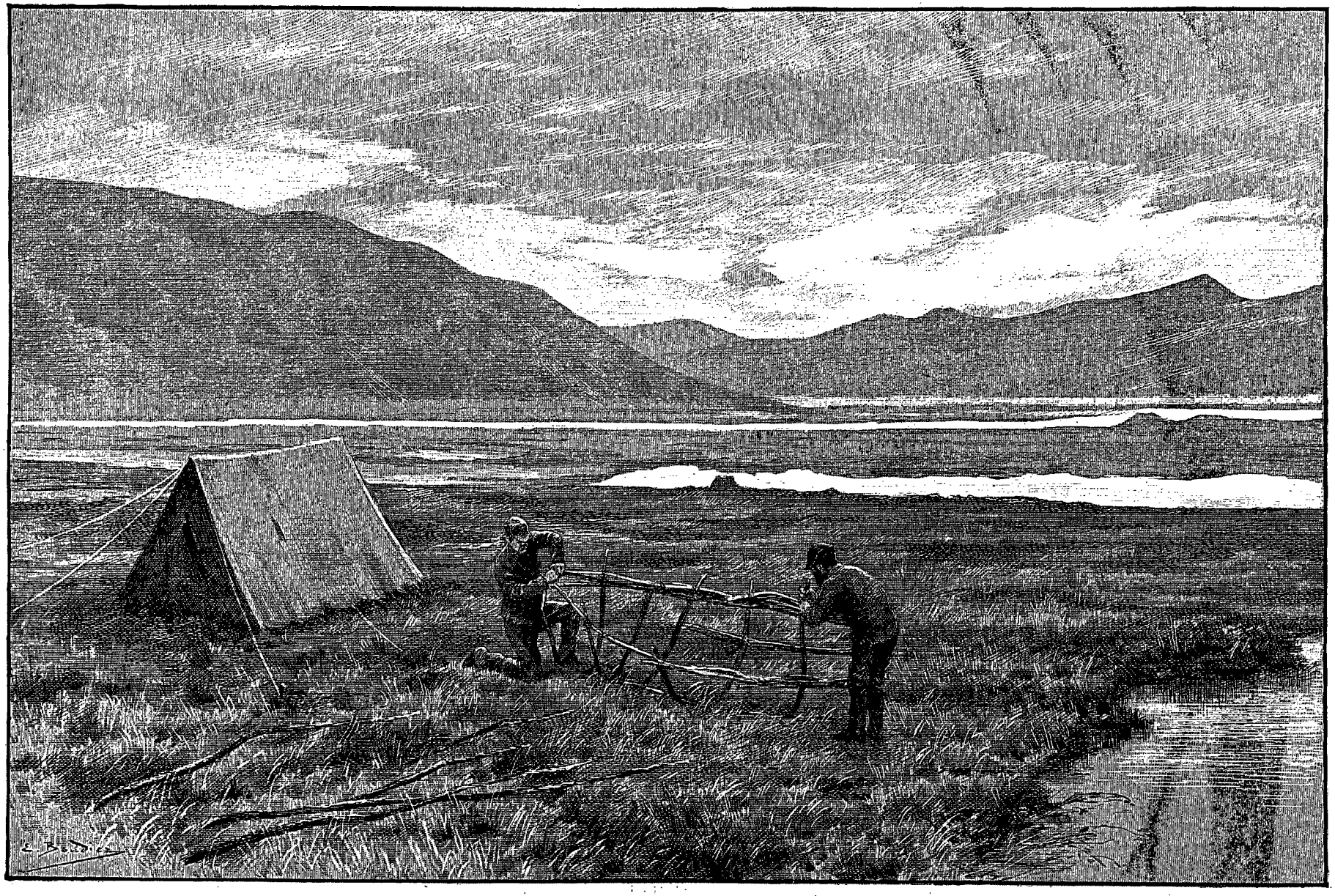
L'extrémité supérieure du fiord forme une baie qui nous paraît particulièrement pittoresque. Au fond s'ouvre une vallée; de tous côtés s'étendent de jolies pentes et des monticules rocheux, qui font très bien dans le paysage. Le gibier doit être abondant dans la région, le renne surtout. Pardonnez-moi cette dernière réflexion, mais la nourriture est la chose la plus intéressante pour nous en ce moment, et tout ce qui peut en procurer dans la nature nous paraît beau. La côte septentrionale de l'Ameragdla est partout escarpée; le soir venu, nous atterrissons à un point où nous pourrons tirer le canot au sec et trouver un espace suffisant pour nous étendre. De pareils endroits sont rares le long de cette partie du fiord. Notre étape a été courte, néanmoins nous sommes satisfaits : nous avions enfin atteint la mer. Ce qui nous rendait encore plus joyeux, c'était la perspective de manger ce soir de la viande fraîche et à discrétion, un plaisir qu'approuveront seules les personnes soumises, comme nous, pendant quarante jours à un régime de conserves. Pendant notre navigation j'avais réussi à abattre six mouettes bourgmestres (*Larus glaucus*).

Notre souper se composera de deux de ces palmipèdes. En un tour de main ils sont dépouillés, jetés dans la marmite, et bientôt cuits. Un jour on demanda à Sverdrup, en train de raconter notre vie dans ce désert, si nous vidions les oiseaux. « Ah! ma foi, je n'en sais rien ; avant de faire cuire les mouettes, Nansen retirait quelque chose de leur intérieur, probablement quelque boyau. Le tout allait ensuite dans la soupe; de ma vie je n'ai rien mangé de plus délicat. » Les oiseaux cuits, nous les déchiquetons à belles dents; en quelques instants il ne reste plus rien du premier : la tête, les pattes, tout a disparu. Le second nous le mangeons lentement pour le déguster, après quoi nous buvons l'eau qui a servi à la cuisson. Quel bien-être nous éprouvons en mangeant comme des sauvages les produits de notre chasse, assis devant un feu dont l'éclat est pour ainsi dire masqué par les rayons d'une aurore boréale particulièrement brillante!

Le lendemain 30 septembre, le voyage ne fut pas aussi facile que la veille. Dans la matinée s'éleva un vent contraire qui fraîchit rapidement. Sous le souffle de cette forte brise, notre canot dérive et bondit sur les vagues d'une manière inquiétante. Il tient bien la mer, il n'embarque pas, mais il est lourd à ramer par vent debout, et le prélart servant de coque laisse pénétrer l'eau de tous côtés. Dans ces conditions nous faisons halte, tirons l'embarcation au sec et faisons un somme; peut-être le vent tombera-t-il dans la soirée. Vers le soir, la brise mollit, comme nous l'espérions, et de suite nous nous embarquons. Bientôt nous voici à Nua, au confluent de l'Ameralikfjord et de l'Itivdlekfjord.

La soirée est calme et nous atteignons sans difficulté la rive opposée de l'Itivdlekfjord, au moment où l'obscurité arrive. Là nous faisons halte pour manger notre souper. Ne trouvant ni bois ni eau, nous l'avalons froid et sans boire, ce qui était souvent arrivé sur l'inlandsis. Nous pensions continuer notre route pendant la nuit, mais voici que de gros nuages nous arrivent de l'ouest et encapuchonnent tous les sommets. Maintenant le temps est devenu noir, il sera impossible de continuer la navigation. Nous prenons alors le parti de dormir pendant quelque temps : peut-être le ciel s'éclaircira-t-il au lever de la lune. En tirant le canot à terre, Sverdrup eut la mauvaise chance de tomber à l'eau, accident particulièrement désagréable lorsqu'on ne possède pas d'effets de rechange. Le temps ne s'étant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Construction du canot. — Dessin de Boudier, d'après l'édition norvégienne.

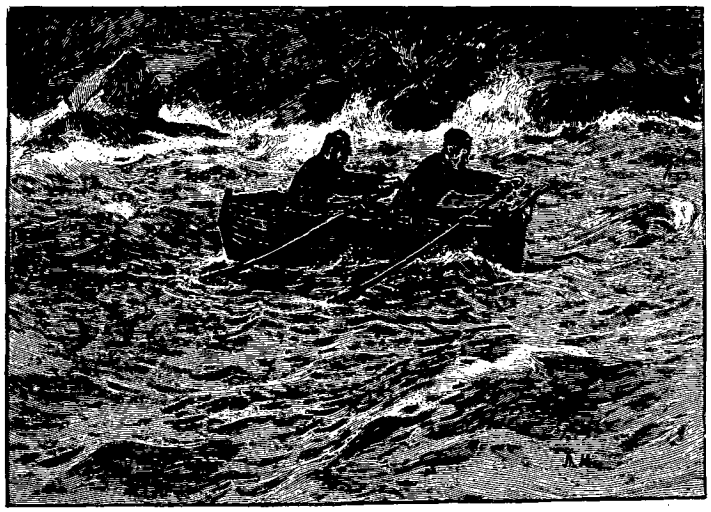
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas amélioré, nous dormons jusqu'au lendemain matin 1er octobre. Le soleil brille aujourd'hui; de plus le vent nous est favorable. Nous poursuivons notre route, le long de la rive septentrionale du fiord. Vers midi nous débarquons pour prendre un solide repas.

Vers minuit le vent tombe, sur ces entrefaites je me réveille. La veille, Sverdrup avait rempli d'eau la marmite et fait une petite provision de bois pour le cas où nous mangerions la nuit avant de partir. Très rapidement le souper est préparé, et, à une heure du matin, en route! Le fiord est rempli de noctiluques comme les mers du Sud; en frappant l'eau, les rames semblent remuer de l'argent en fusion.

Beau temps et pas de vent. On dirait qu'aujourd'hui nous serons favorisés par la chance, ce qui nous arrive rarement.

Au lever du soleil, pendant une halte, nous entendons des lagopèdes caqueter au-dessus de nous. Il doit être facile de les approcher, mais nous n'avons pas de temps à perdre à pareil amusement. Nous avons été vraiment héroïques de renoncer à un pareil plat.



En route vers Godthaab. — Gravure extraite de l'édition norvégienne.

Toute la matinée nous ramons ensuite sans nous arrêter. Dans la partie du fiord que nous parcourons, les rives s'élèvent presque pendiculairement au-dessus de la mer; dans quelques localités seulement il serait possible d'aborder. A notre grand étonnement nous arrivons vers midi à l'embouchure du fiord. Sur une langue de terre plate située à l'entrée de la baie nous nous arrêtons pour dîner. Quelle joie d'être si près du but! Godthaab ne doit pas être loin maintenant. Nous dînons et nous nous remettons en route. Le repas avait été copieux et je dois avouer que ce ne fut pas sans peine que je repris les avirons.

Le vent nous est favorable; bien que nous soyons alourdis par notre bombance, nous avançons rapidement. Nous ne sommes pas, par exemple, confortablement assis dans notre bachot : le bonheur n'est jamais complet dans ce bas monde. Nous sortons du fiord. Devant nous s'étendent la mer et l'archipel, illuminés par un radieux soleil. Au-dessus de la nappe d'eau resplendissent de merveilleuses colorations d'une douceur infinie, la mer et le ciel se confondent dans un même rayonnement de lumière, au milieu duquel les masses noires des îles semblent suspendues. Cette vue nous rappelle les beaux paysages de la Norvège, et pour la contempler en paix nous nous arrêtons quelque temps. Nous comprenons bien maintenant que nos ancêtres aient eu une affection particulière pour le Grönland.

Dans la soirée nous faisons halte, et le lendemain dans l'après-midi nous atteignons enfin Godthaab.

A son arrivée à Godthaab, M. Nansen apprit une fâcheuse nouvelle. Depuis longtemps déjà tous les navires à destination d'Europe avaient quitté les différents ports de la côte occidentale du Grönland. Seul le *Fox*, le bâtiment monté jadis par Mac Clintock dans sa célèbre expédition à la recherche de Franklin et qui actuellement est employé à faire plusieurs fois par an le voyage de Copenhague à Ivigtut, se trouvait peut-être encore au Grönland. De suite M. Nansen dépêcha à Ivigtut un exprès en kayak, pour prier le capitaine de venir embarquer l'expédition à Godthaab.

Cet exprès atteignit le *Fox* juste au moment où il allait prendre la mer. A cette époque avancée de l'année il aurait été imprudent de remonter vers le nord aussi loin que Godthaab; à son grand regret le capitaine se vit donc forcé de partir pour l'Europe sans rapatrier l'expédition norvégienne.

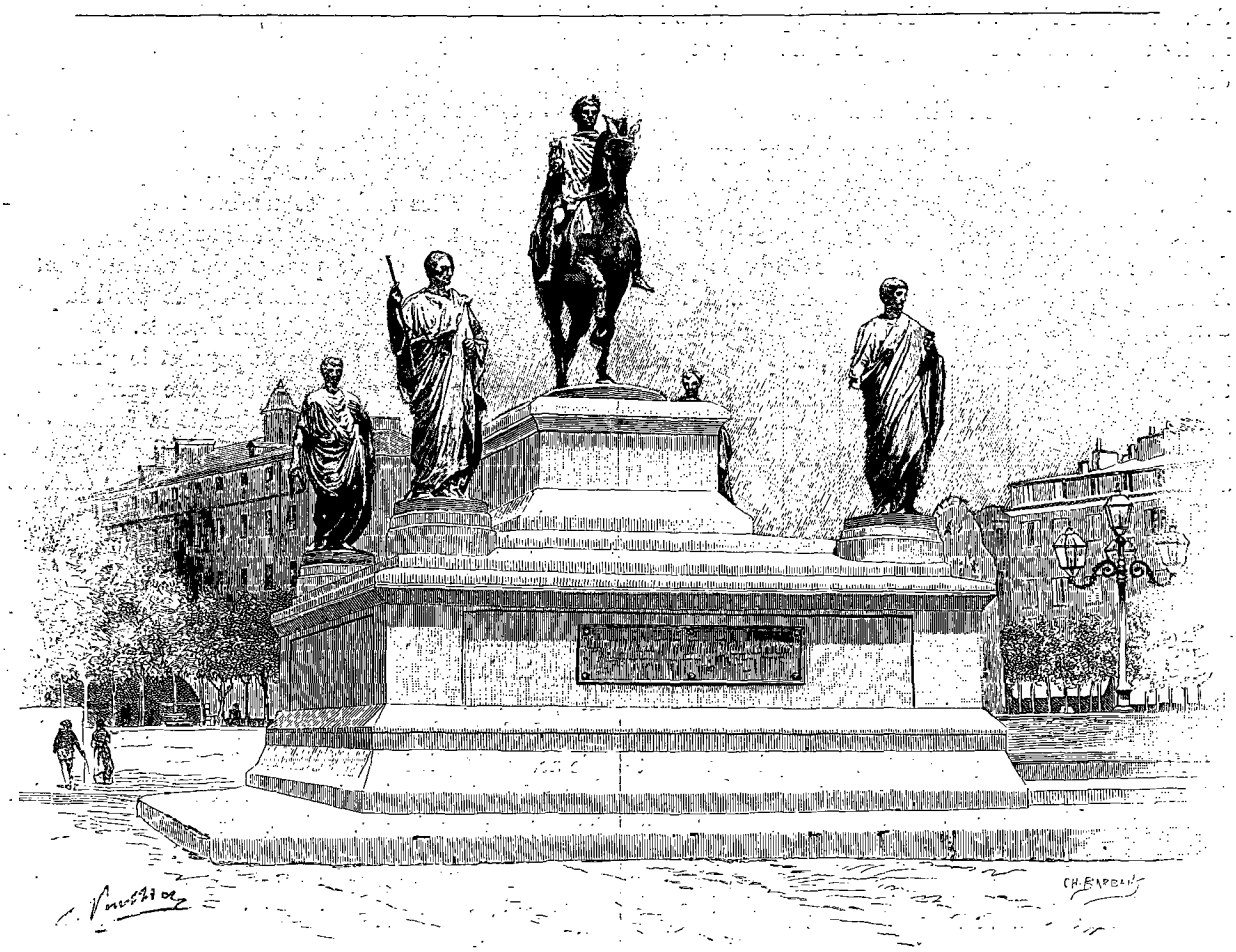
M. Nansen et ses compagnons passèrent l'hiver à Godthaab, recevant des fonctionnaires de cette colonie la cordiale réception que les Danois offrent toujours aux voyageurs qui viennent étudier le Grönland.

Le 15 avril 1889 l'expédition s'embarqua sur le vapeur *Hvidbjörn*, commandé par le lieutenant Garde, le brave et savant explorateur de la côte orientale du Grönland, et bientôt après elle rentrait en Europe, où elle recevait un accueil enthousiaste, digne récompense du tour de force de courage et d'endurance qu'elle avait exécuté.

Abrégé d'après l'édition norvégienne, par

CHARLES RABOT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La place du Diamant à Ajaccio (voy. p. 212).

LA CORSE,

PAR M. GASTON VUILLIER.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. G. Vuillier, d'après nature ou d'après les photographies de M. Cardinali, photographe à Ajaccio.

Combien de fois, en mer, par les nuits sereines ou aux clartés de l'aube, aux heures où l'on rêve sur le pont du navire silencieux, n'avais-je point songé à la Corse, la plus belle des îles des mers latines, terre peuplée d'une race forte, et qui élève, entre les deux immensités d'azur du ciel et des flots, des cimes de porphyre couronnées de neiges éclatantes!

J'avais vu l'Algérie fauve, j'avais parcouru les blondes Baléares, il m'était réservé d'admirer un jour la Corse farouche et superbe, un peu sombre.

Il ne faut pas demander à la Corse de fréquents sourires : sous son soleil d'or, sous son ciel bleu, avec ses fleurs et ses aromes, elle demeure habituellement tragique et funèbre. Les hommes y sont graves, réservés; les femmes, aux yeux profonds, passent leur existence vêtues de noir; les enfants ne jouent pas, si-non à quelques jeux violents, au bandit ou au soldat.

On sent des luttes récentes encore dans cette race. Ces luttes aujourd'hui ont pris une forme particulière, mais on devine qu'elles reprendraient sans peine les allures sanglantes d'autrefois. Les habitants de la Corse participent du caractère violent, austère, tourmenté, de la nature qui les entoure; ils en ont aussi, sous certains aspects, la grandeur.

Le soleil qui brille dans la feuillée, sous les dômes verts du mont Coscione, dans des forêts primitives, restées vierges, s'irise des colorations mystiques, furtives, visionnaires, en quelque sorte, des vitraux anciens. Des rayons y filtrent parfois comme des lueurs perdues à travers l'encens des cathédrales. Ils scintillent sur le vieil or des feuilles, sur le velours des mousses, miroitent d'un reflet fugace sur quelque roche aus-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tère. Le silence règne... seul le vent qui passe dans les hautes ramures fait entendre, par intervalles, comme des sons d'orgues lointains.

A voir ces forêts, on dirait des nefs étranges, des cloîtres grandioses, merveilleux, dont les colonnes sont les troncs immenses des arbres plusieurs fois centenaires.

Ces basiliques naturelles, vieilles comme le monde, dont les arbres, mourant de vétusté ou frappés par la foudre, s'effondrent et demeurent pareils à des cadavres de géants aux ossements blanchis, ces forêts monumentales de hêtres monstrueux, de pins, de châtaigniers, ont été, pendant deux mille ans, la sauvegarde de l'indépendance des Corses. Là, ils ont trouvé, avec un asile impénétrable, un aliment simple mais assuré, le fruit du châtaignier.

La race corse est une race aux mœurs pures, trempée par de longs siècles de combats héroïques, préservée de l'amollissement, pratiquant les vertus antiques, fidèle aux traditions, fidèle aux amitiés, mais par contre vindicative et susceptible à l'excès. Les Corses ont toujours accepté la vie comme un rude devoir, comme une souffrance presque; ils sont pauvres et fiers, ardents à la lutte, prêts à tous les sacrifices.

Ils se montrent Français et très Français, poussent l'amour de la patrie aux dernières limites : en 1870, 30 000 d'entre eux étaient sous les drapeaux. Aucun département ne fournit un aussi grand nombre d'officiers et de sous-officiers. Ils sont vraiment nés pour le métier des armes. Victimes d'un état social funeste, que je n'ai point à apprécier ici, trop délaissés par la patrie, en proie à des passions politiques stériles, ils usent leurs dons surprenants en luttes vaines. Quand on les connaît bien, on les estime davantage, on aime leurs qualités si rares, mais on souffre de les voir se débattre sans rien créer, ni faire produire, dans un pays où la nature a prodigué tant de richesses et tant de beautés.

Quelle est donc la partie du monde où dans une si petite étendue se trouvent accumulées de pareilles splendeurs? En quittant, à l'aube, Ajaccio, Corte, Sartène ou Calvi, on peut dans la journée même contempler les flores africaine, provençale et alpestre, aspirer l'arome pénétrant des maquis, frissonner dans l'horreur des gorges les plus sauvages, s'enfoncer dans des forêts vierges, traverser des torrents impétueux, gravir des sommets de porphyre et, le front dans les nuées, toucher aux neiges éternelles!

La nature seule a embelli la Corse. Les hommes qui tour à tour y sont venus, attirés, soit par sa position géographique, soit par sa beauté, n'y ont exercé que des ravages. Le génie des conquérants ou des envahisseurs romains, goths, arabes, génois et pisans n'y a laissé aucun reflet d'art. Aussi les grandes figures qui ont surgi des monts corses sont-elles presque toutes d'action et de combat : Sampiero, sorte de guerrier d'aventure, Paoli, organisateur, législateur et soldat, Napoléon, le génie des batailles. Aucun d'entre eux ne s'est illustré dans les sciences, les lettres ou les arts. Aujourd'hui ils sont guerriers encore. Lorsque les bataillons passent dans les rues d'Ajaccio, le matin, au son du tambour, revenant des manœuvres, il faut voir les bandes de gamins en haillons précéder le régiment, armés de bâtons en guise de fusils, marquant le pas, marchant sur les mains, se cambrant avec fierté, exécutant mille tours divertissants. Dans les villages, lorsqu'un régiment est de passage, les enfants vont le recevoir, arrachant aux soldats fatigués par l'étape le fusil qu'ils mettent avec fierté sur l'épaule.

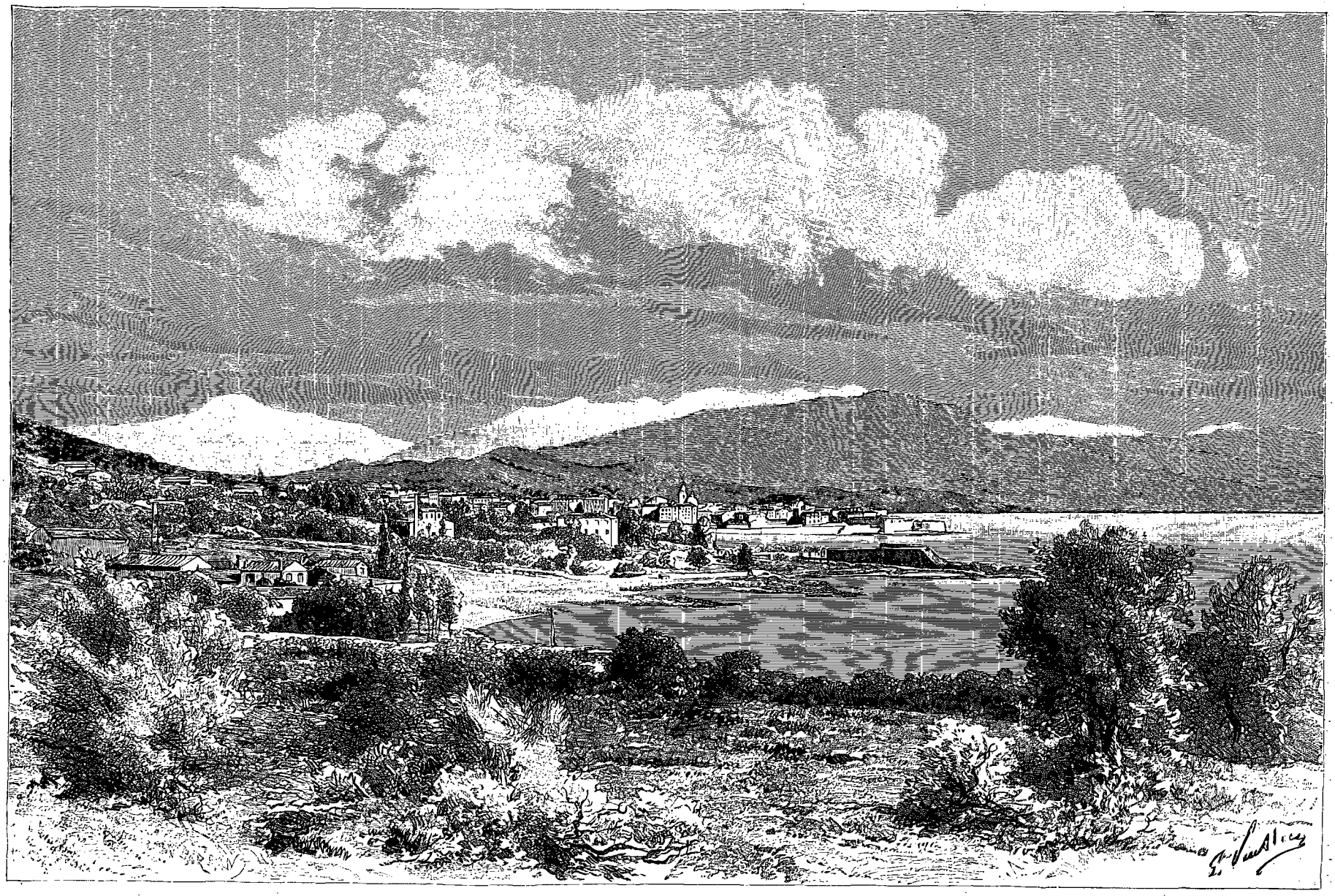
On aime les militaires en ce pays, et le plus misérable trouvera toujours dans sa demeure quelque chose à leur donner. D'habitude le chef de la famille cède son lit au soldat qu'il doit loger, et, s'il n'en a point d'autre, il s'en va coucher à la belle étoile ou dans les fagots.

Un soir, en septembre dernier à Ajaccio, au théâtre Saint-Gabriel, j'assistais à une grande représentation donnée au bénéfice des incendiés de la Martinique et de la Guadeloupe.

Après l'audition de l'admirable *Ave Maria* de Gounod, un comédien s'avança sur la scène, avec un chapeau de feutre dont la calotte était enlevée. Avec ce simple accessoire, il imita, en modifiant sa forme, toutes sortes de coiffures, depuis celle de Polichinelle jusqu'au bonnet des magiciens. Puis, boutonnant vivement sa redingote, il parut coiffé du chapeau légendaire de Napoléon Ier dont il prit l'attitude consacrée, les mains derrière le dos, tandis qu'un clairon sonnait le boutte-selle. Aussitôt la salle tout entière, électrisée, se leva frémissante, en proie à des transports d'enthousiasme indescriptibles, et de longs bravos accueillirent le pitre ingénieux. Comme je témoignais à mon voisin la joie que j'éprouvais de retrouver chez les Corses cette flamme que j'avais déjà remarquée en eux et qui les fait sortir de leur apathie apparente devant un grand souvenir ou devant toute pensée noble ou chevaleresque, il me raconta, dans un entr'acte, la petite histoire suivante qui, bien typique, me paraît résumer le caractère si vibrant de ce peuple.

Durant la sombre période de la guerre franco-prussienne, une dépêche fut reçue à Ajaccio, annonçant que l'empereur Napoléon III victorieux venait de faire quarante mille prisonniers. C'était l'après-midi, pendant une procession qui promenait dévotement saint Roch par les rues de la ville. A la nouvelle de ce succès inespéré, le saint fut déposé à terre, la foule délirante se dispersa en poussant des cris de joie, les hommes allèrent chercher des fusils, et des coups de feu ne cessèrent de se faire entendre toute la soirée et toute la nuit dans la ville illuminée. Le saint était resté de longues heures oublié dans le coin de rue où il avait été déposé, le clergé lui-même ayant pris part aux manifestations patriotiques sans plus songer au bienheureux. Cependant des mains pieuses le recueillirent vers le soir et le ramenèrent à l'église. Le lendemain, une autre dépêche, officielle cette fois, apprenait la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'Ajaccio.

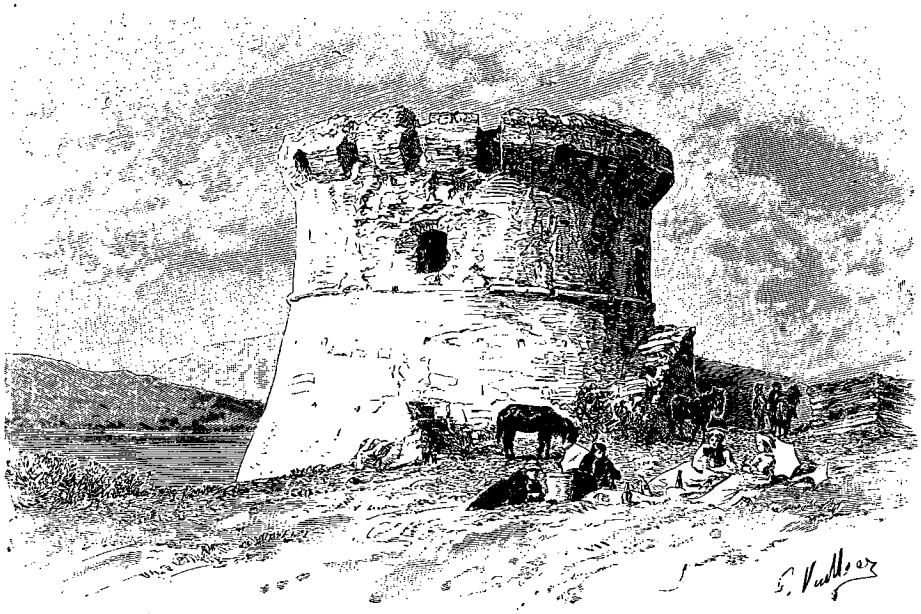
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

capitulation de Sedan. A cette nouvelle, des cris et des imprécations s'élevèrent; les femmes en proie à des crises nerveuses tombèrent dans les rues, tandis que d'autres, atteintes de syncopes, s'évanouissaient de toutes parts. Mais, spectacle plus imprévu, bientôt les rues se jonchèrent des débris des portraits de la famille impériale, que les habitants jetaient par les fenêtres. Puis, après cette explosion de colère, des tentures de deuil glissèrent lentement sur les façades des maisons, des drapeaux noirs s'allongèrent à toutes les croisées, la circulation s'arrêta, on n'aperçut plus personne, et la ville d'Ajaccio, recueillie dans sa douleur, devint comme morte et abandonnée.

En temps ordinaire, cette ville est peu attrayante, les beaux monuments y font défaut et ses maisons ressemblent à des casernes, mais sa situation est admirable. De loin, elle paraît descendre d'une forêt d'oliviers et s'avancer timidement au bord des flots comme pour s'y mirer. Alors ses constructions sans style, ses clochers, sa vieille forteresse jaune se profilent sur un fond de hautes montagnes dont les croupes étagées finissent par élever dans l'azur leurs fronts puissants chargés de diadèmes neigeux. — Un des plus beaux golfes du monde entoure Ajaccio d'une écharpe de 50 kilomètres de rivages accidentés, golfe immense et doux, caressé de souffles tièdes qui flottent jusqu'aux pentes des grands maquis, où ils se pénètrent de senteurs embaumées.

Enfin, Ajaccio, fondé par Ajax, à ce que l'on prétend, rappellera toujours l'odyssée napoléonienne. Les statues de marbre ou de bronze sont là pour parler du premier empereur.

Sur la place du Diamant vous le trouverez accompagné de ses quatre frères; sur la place du marché il



Le tour de *Capitello*.

s'élève, vêtu de la toge romaine, grave et pensif. L'eau d'une source murmure doucement à ses pieds, des arbustes odorants le caressent de leurs fines branches, et les oiseaux ne cessent de piailler alentour. Et lui, tandis qu'un rayon de soleil se joue sur son visage, semble considérer à travers les feuilles ce coin du rivage où le flot vient doucement mourir et d'où son aigle s'envola pour planer sur le monde :

Il avait un regard pour mesurer le monde
Et des serres pour l'embrasser.

La nuit, à la clarté de la lune, son visage apparaît dans ce bosquet comme une blanche vision ; si la brise agite les feuilles, des lueurs viennent flotter autour de sa prunelle qui semble s'animer, tandis que des silhouettes, mouvantes ombres peut-être des grands compagnons de sa gloire, se penchent vers lui, chuchotant tout bas je ne sais quels héroïques récits.

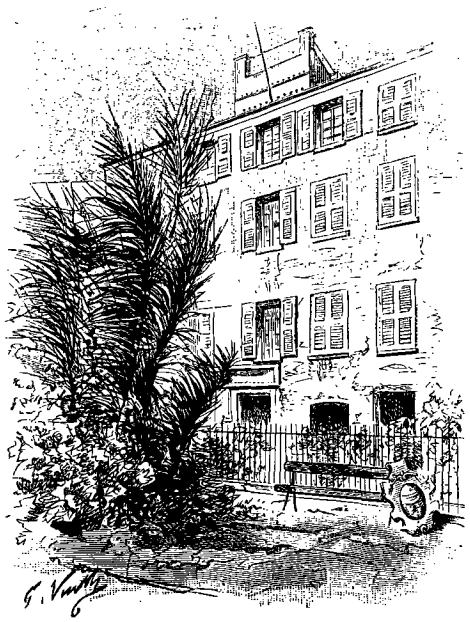
Ainsi il m'apparut un soir, et cette grande image est restée dans mon souvenir entourée de l'apothéose discrète célébrée par les choses de la nuit. L'eau frissonnait doucement sur le rivage, des clameurs étouffées traversaient par instants les horizons assombris de la mer, quelques nuages déchirés flottaient dans le ciel comme des étendards, au loin les maquis flambaient, tout rouges, par places, comme des feux de batailles, les fumées livides montaient lentement dans la nuit en volutes tourmentées, tandis que les eaux du golfe miroitaient de reflets qu'on eût dit ensanglantés.

Cette mer n'est-elle point peuplée de souvenirs et de légendes? Là-bas, sur la rive opposée du golfe, la tour de *Capitello*, massive, crevassée, blanchit vaguement au-dessus des flots. C'est là que Napoléon combattit les paysans corses soulevés par Paoli. Il demeura seul dans cette tour, environné d'ennemis, n'ayant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour toute nourriture, pendant trois jours, que la chair d'un cheval mort.

C'est de ce port, qui est sous nos yeux, qu'autrefois et peut-être encore aujourd'hui les sorcières appelées *mazzere* traversaient furtivement la mer sur une mauvaise barque de pêcheurs, à l'heure où le crépuscule estompe les choses, pour se rendre aux côtes barbaresques. Elles étaient de retour à l'aube, ayant accompli deux fois dans la nuit cette route prodigieuse, et comme elles rapportaient des grappes de dattes fraîches, on n'en pouvait douter. Les vieilles femmes, à Ajaccio, savent bien que ces êtres existent, que leurs voyages nocturnes s'effectuent encore; elles savent aussi que si vous rencontrez les *mazzere* lorsque l'heure de midi tinte, en plein soleil, dans un lieu solitaire, vous ne serez plus, aussitôt, qu'un cadavre; d'un rayon de leurs petits yeux clignotants elles auront absorbé votre âme.



Maison Bonaparte.

Abandonnons à leurs œuvres infâmes les maudites sorcières, qui vont par les nuits sombres déterrant les cadavres des nouveau-nés, employant leurs ossements au succès de leurs maléfices, pour revenir aux souvenirs de Napoléon, qui n'est point, lui, une création fantastique, dans ce pays plein de légendes et de superstitions.

L'aire de l'aigle est une vaste maison sans grand caractère, comme toutes celles d'Ajaccio. Cependant on ne peut y pénétrer sans un profond recueillement. On y voit le bois du lit de Mme Lætitia, la chaise à porteurs dans laquelle la mère de l'Empereur, prise par les douleurs de l'enfantement, se fit transporter de l'église voisine, où elle était, jusque chez elle. On y remarque une crèche en ivoire, rapportée d'Égypte en 1799 par Bonaparte, et la trappe par laquelle il s'enfuit en 1793 pour échapper, je crois, aux partisans de Paoli.

C'est devant cette maison que l'an dernier se présenta Philippe Chincholle, du *Figaro*, qui se trouvait parmi les invités du Président de la République.

« Qui êtes-vous? lui demanda le gardien, le voyant

Grotte de Napoléon.

toucher au piano. — L'accordeur de M. le Président », répondit-il sans sourciller.

Et, retirant de l'instrument une ou deux cordes hors d'usage, il ajouta : « Voyez-vous, ce sont toutes ces machines-là qui l'empêchent de fonctionner; mieux vaut les enlever. » Il emporta ainsi un souvenir du clavecin de Mme Lætitia

Une visite au musée, dans le palais Fesch, sera toujours intéressante, surtout si l'on a la bonne fortune d'être guidé par le directeur, M. Peraldi, artiste de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

talent et nomme d'esprit. On y trouvera, en dehors de quelques belles toiles de maîtres, des primitifs de la plus grande rareté.

L'hôtel de ville renferme quelques portraits remarquables de la famille impériale.

Les promenades autour de la ville, soit dans les montagnes voisines, soit au bord de la mer, sont magnifiques. Sans aller trop loin, à quelques minutes du cours Granval se trouve la grotte célèbre dans laquelle Napoléon enfant aimait à se réfugier pour étudier ou méditer. De cette hauteur le golfe étale sous les yeux ses flots d'azur, tandis que la ville, dominée par de hautes montagnes, scintille comme une vision d'or à travers le feuillage cendré des oliviers.

En suivant la côte, dans la direction des Iles Sanguinaires, on peut passer des heures charmantes, bercé par le rythme des flots, sur un chemin, sorte de voie sacrée aux tombeaux épars où s'épanouit la flore africaine, agavés, chardons, asphodèles et figuiers de Barbarie, sous les pentes ensoleillées couvertes de massifs de pins, d'oliviers et de chênes verts. Dans les roches cuivrées que caresse ou fouette tour à tour la mer, des grenadiers et des lentisques s'accrochent, ainsi que des térébinthes étrillés par les vents du large.

Pêcheurs retirant la *reta*.

Le climat d'Ajaccio mérite d'être mieux connu; la végétation qui l'entoure indique un climat plus chaud que celui de Cannes et de Nice. En hiver l'air y est sec pendant plus de quatre mois sur six. Cette sécheresse de l'atmosphère, dit le docteur Benett, laisse passer les rayons du soleil et constitue un climat admirable pour tous ceux dont la vitalité est abaissée, qui ont besoin d'être stimulés, fortifiés, vivifiés, pour les très jeunes enfants débiles ou scrofuleux, pour les vieillards souffreteux, pour la plupart des phtisiques; en un mot, pour tous ceux qui sont atoniques, anémiques, faibles, languissants. Cependant certaines organisations nerveuses ne peuvent supporter cette stimulation constante.

Je dois ajouter que l'on trouve à Ajaccio, à l'hôtel de France, par exemple, tout le confortable que l'on peut désirer et la plus grande urbanité.

Souvent, le matin, durant les quelques jours que je passai dans cette ville, je me rendais sur la plage voir les pêcheurs retirant la *reta*, le filet. Ce spectacle m'intéressait toujours, tant par l'aspect de ces hommes colorés comme les bronzes florentins, au visage de grand caractère, que par la beauté ou l'éclat des poisson qu'ils prenaient et que je voyais frétiller sur les sable.

Si vous êtes à Ajaccio en carême, n'oubliez pas de voir les funérailles du carnaval célébrées par une

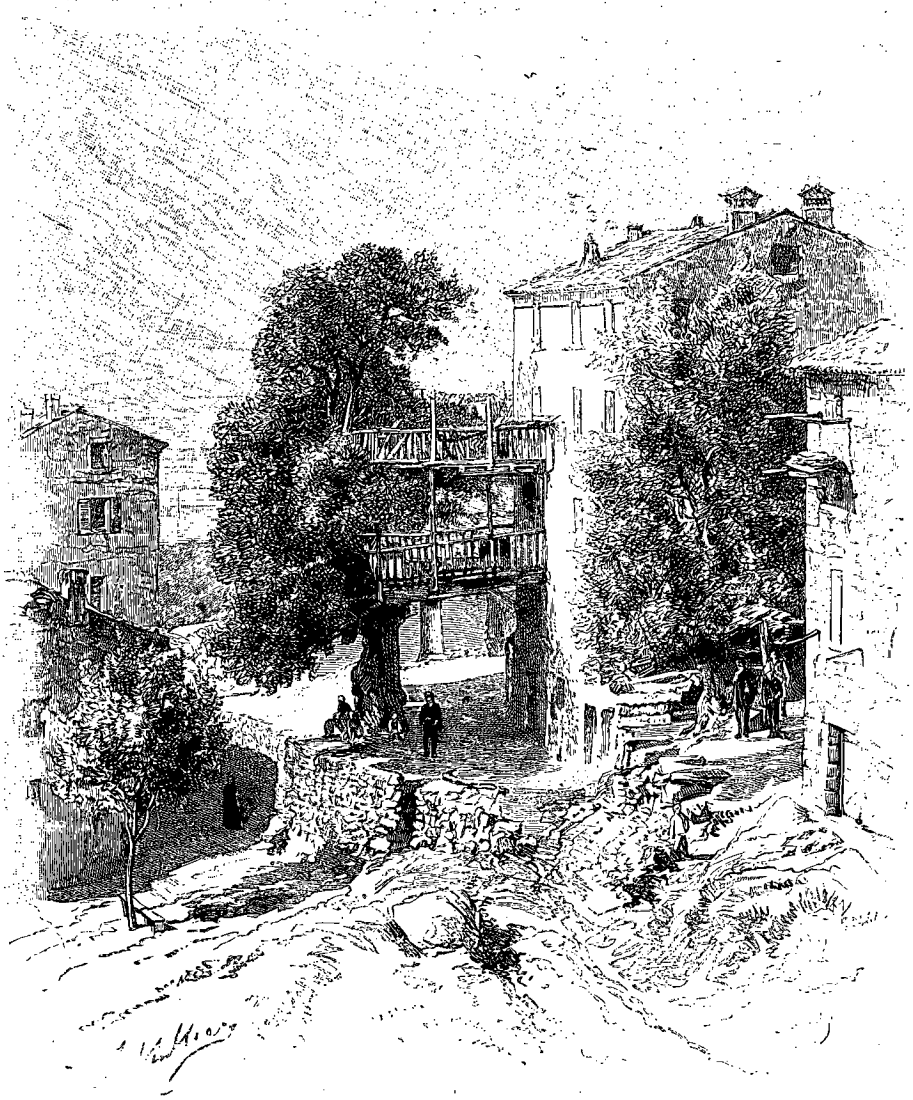
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quantité de gamins munis de gourdins et frappant de toutes leurs forces des tonneaux dévalant par les rues. On m'a assuré que le jour du vendredi saint il se fait dans les églises un vacarme affreux.

Presque journellement aussi vous verrez des pénitents de toutes couleurs suivre les enterrements, et vous ne regretterez pas de vous être arrêté pour les observer.

Quant aux femmes d'Ajaccio, on ne peut dire qu'elles sont vraiment belles, mais généralement leur figure pâle a une certaine noblesse et une énergie rare. Elles sortent peu et seulement vers le soir; sur la place du Diamant, vous pouvez les rencontrer en assez grand nombre.

Je ne m'attarde point à Ajaccio, ville un peu cosmo-



Suarella (voy. p. 216).

polite, admirablement située pour les oisifs et les valétudinaires, mais où rien ne fait rêver d'art et où les habitants passent leur existence entre un trottoir et un café. J'ai hâte de retrouver la vraie Corse dans son individualité, en prenant la direction du massif du Coscione, pays sauvage, primitif, m'a-t-on dit, peuplé de villages qui sont de vrais nids de soldats.

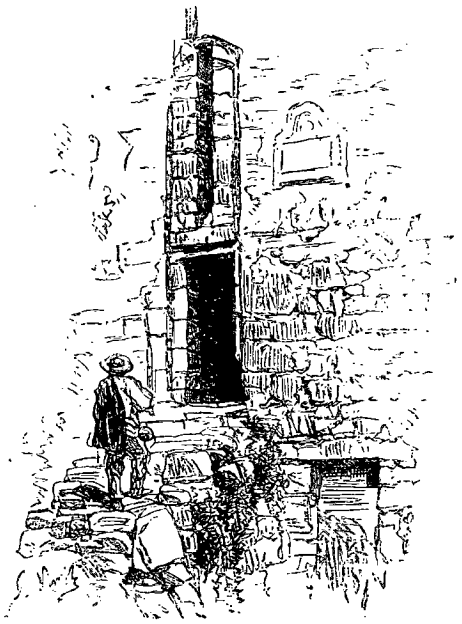
Un matin, sur une vieille calèche conduite par un jeune Corse du nom d'Antó, je prends la route. Elle contourne d'abord le golfe pendant deux kilomètres. Sous de grands arbres à travers lesquels pétillent les feux du soleil matinal, on aperçoit la mer, là, tout près, miroir de saphir et d'émeraude où glisse quelque voile blanche, où les mouettes s'ébattent comme une nuée de blancs papillons. Sur la route passent des laitières et les femmes d'Alata avec leur grand chapeau de paille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir quitté le rivage et traversé le *campo del Oro*, le champ d'Or, petite plaine fertile formée par les alluvions de la Gravona, nous suivons une vallée. Nous voilà loin de toute civilisation, le paysage est désert, et si quelqu'un se montre au tournant des routes, c'est un Corse à cheval, vêtu de velours noir ou de gros drap en poil de chèvre et portant son fusil en travers de la selle. De temps à autre, des croix de bois s'élèvent sur les bords du chemin : cela fait courir un petit frisson entre cuir et chair, car ces croix indiquent que des meurtres ont été commis là.

Puis nous prenons une montée de 16 kilomètres par laquelle on s'élève lentement. Sur la pente de la montagne que nous gravissons et tout à côté de nous s'aperçoit le charmant village de Suarella avec son gros arbre dans lequel on a établi des étages (un autre *Robinson*).

L'immense cirque qui forme le fond de la vallée s'estompe de vapeurs légères d'où émergent des monts rougeâtres rayés d'ombres perpendiculaires; c'est dans ce fond, vers ces gorges, derrière Suarella, que fut tué par trahison Sampiero Corso, aïeul des maréchaux d'Ornano, et qui fut, d'après Brantôme, un des plus vaillants capitaines de son siècle. Parti de l'île natale en simple soldat d'aventure, ce fils d'un berger de Bastelica, ce précurseur de Paoli et de Napoléon, après avoir fait ses premières armes sous les enseignes noires du fameux condottière Jean de Médicis, conquit, au service de la France, sous François Ier et Henri II, les titres de *mestre de camp* et de colonel général. Tout couvert de gloire il songeait à son pays natal écrasé sous le joug des Génois et rêvait de le délivrer et d'incorporer la Corse à la France. A son appel l'île tout entière se souleva pour combattre. Il triompha presque partout et partit ensuite pour le Levant.



Maison de Vanina d'Ornano.

En l'absence de Sampiero, des agents génois persuadèrent à sa femme Vanina de se rendre à Gênes, où elle obtiendrait la restitution de la seigneurie d'Ornano que l'office avait confisquée. Vanina, croyant agir dans l'intérêt de ses enfants, se laissa persuader et s'embarqua, une nuit, sur une felouque, avec le plus jeune de ses fils. Mais elle fut arrêtée devant Antibes par un ami et confident de Sampiero, puis renvoyée à Aix, où siégeait le parlement de Provence.

Sur ces entrefaites, Sampiero, de retour, apprend cette nouvelle, se rend à Aix, se fait livrer sa femme par la justice, la ramène à Marseille et là lui annonce qu'elle doit mourir. Comme il songe à faire exécuter sa sentence par des esclaves turcs qu'il a ramenés, la malheureuse créature se jette à ses pieds, lui disant que, puisqu'elle est condamnée, elle demande, comme dernière faveur, d'avoir la vie ôtée par celui qu'elle avait choisi pour mari à cause de sa valeur et de son courage. Sampiero lui met un mouchoir au cou et l'étrangle!...

C'est donc près de Suarella, dans cette vallée charmante où les feux du soleil matinal se jouent capricieusement sur les roches, dans les arbres verts, sur les pentes fleuries, que Sampiero trouva lui-même la mort par trahison. Le 17 janvier 1567 il tombait dans une embuscade génoise. Entouré subitement d'assaillants, il avait tiré son épée et se disposait à combattre et à vaincre peut-être, lorsqu'un de ses écuyers, nommé Vittolo, soudoyé, croit-on, par les parents de Vanina, lui tira, par derrière, un coup d'arquebuse qui le renversa mortellement atteint. Les Génois s'acharnèrent sur son cadavre; sa tête tranchée fut apportée au gouverneur Fornari; à Ajaccio, ses membres épars furent livrés à la populace.

Le canon tonna et les cloches sonnèrent durant trois jours; Gênes célébrait ainsi la mort d'un patriote corse, son plus implacable ennemi.

Le nom de Vittolo est demeuré en Corse comme synonyne de traître, et la plus mortelle injure qu'on puisse faire à quelqu'un consiste à le flétrir de ce nom.

Après avoir traversé le village de Cauro, la montée continue, la calèche roule lentement au grand soleil endormant, sur la route blanche qui serpente à travers les maquis, sous le ciel bleu. Les grelots tintent à peine par intervalles, le postillon d'une voix gutturale chante un antique *lamento* :

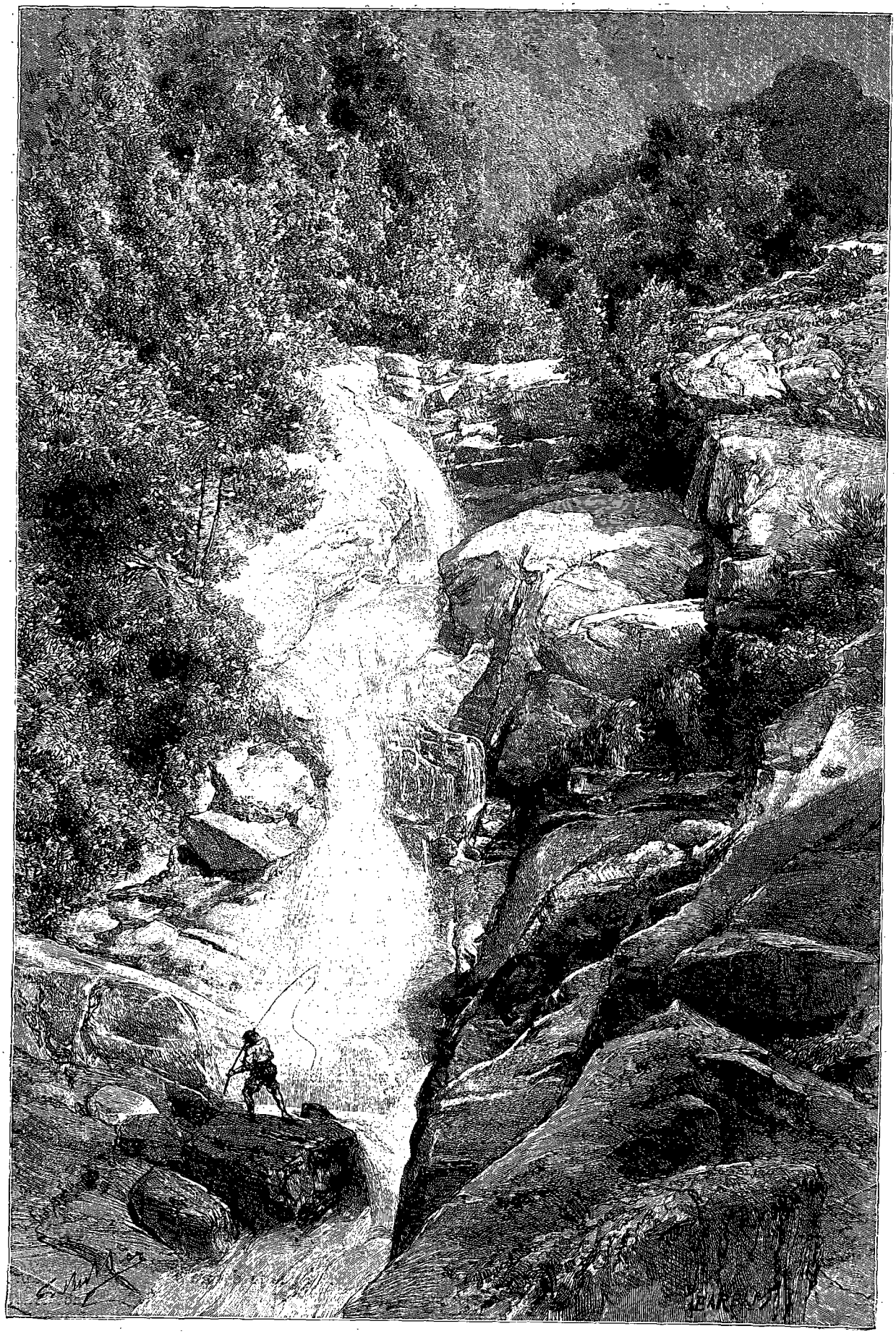
Nelle monte di Coscione nato ciera una zitella
E la so cara mammona gli faceva la nanarella
Adormentati parpena alegreza di mammona...
. . . . . .

Hue!... le fouet claque, les mules secouent les grelots qui se réveillent — une bouffée de vent a emporté la fin de la mélopée, qui reprend :

Quandu tu sare maggiore ti faremu lu bestitu
La camiggia e la barretta à l'imbusto ben guarnitu
Ti daremu lu marito....

Le soleil darde, les feuilles des arbustes penchés sur le bord du chemin éclatent comme des milliers d'étincelles, la route monte toujours.... Des arbouses rouges comme du sang frissonnent, suspendues par grappes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cascade de Camera (voy. p. 249).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parmi les branches vertes. Un nuage blanc et rose passe dans l'azur, doucement, rasant les cimes lointaines noyées dans la lumière :

Un bellissimo partito e sara lu caporali....
Delle nostre montagnole pecorai e capragioli.
. . . . . .

Le lamento a cessé. On n'entend plus que le bourdonnement sourd de la vieille calèche, dont les essieux gémissent par instants, et le bruit assoupi des grelots qui chantent comme les grillons, le soir, dans les solitudes des plaines. Tout dort sous le soleil de feu, les arbres n'ont plus un frisson, les grands espaces couverts de maquis sont immobiles, et dans le ciel bleu ne passe plus un nuage ni un oiseau.

Dans les montagnes lointaines, enveloppées d'une chaude buée, les torrents paraissent figés et leurs flots immobiles ont des éclats de métal fondu.

Nous arrivons pourtant au col de San Giorgio, où des bouffées d'air frais viennent nous ranimer. En me retournant pour donner un regard à la région parcourue, j'aperçois l'Asinara et une pointe de la Sardaigne, flottant sur une mer brillante comme de l'argent en fusion. Devant nous la route descend en rapides lacets sur la vallée du Taravo, et les maisons de Santa Maria d'Ornano blanchissent à travers des massifs d'yeuses.

Abritons-nous à la bonne auberge où nous trouverons un *broccio* délicieux, et tandis que les mules reposeront, descendons au hameau où l'antique demeure de Vanina, l'épouse infortunée de Sampiero, dresse sa vieille façade couturée d'une porte à pont-levis.

De Santa Maria d'Ornano à Zicavo, le paysage est une succession de sites admirables. On ne peut voir nulle part d'aussi imposantes masses d'arbres, une allure aussi grandiose des plans et des fonds offrant des lignes si simples et si pures. Cela reporte aux chefs-d'œuvre du Poussin et de Salvator Rosa.

« Santa Maria d'Ornano, a dit un charmant écrivain anonyme, est un pauvre village, mais que les peintres qui nous liront peut-être se souviennent de ce nom, s'ils vont jamais en Corse. Beaucoup de belles pages des grands maîtres du paysage pourraient être datées d'ici. Peut-être affirmerions-nous que le Poussin y a travaillé, car nous avons vu, dans un palais de Rome, une dizaine d'études sur nature que nous croyons retrouver à chacun de nos pas. Quiconque a pratiqué les anciens paysagistes et les contrées méridionales, connaît ces *motifs* et les devine d'avance. C'est l'ordinaire agencement de collines vertes et tourmentées, se détachant sur un fond bleuâtre; de touffes d'yeuses au tronc robuste, arrondies en coupoles, projetant une ombre opaque, ou penchées en grappes élégantes, qui au moindre souffle balancent sur les torrents leurs rameaux inférieurs souples comme des lianes. Les fleurs y sont rares, car le soleil émousse ses rayons sur ce feuillage de bronze. C'est le *lucus* des poètes latins, le bois sacré plein d'horreur, d'où le berger surveille son troupeau, en accordant ses pipeaux rustiques; où se cache le faune épiant la nymphe endormie ou quelque jeune ondine au sant du bain. Un merveilleux paysage de style! »

La nuit cependant était venue tandis que nous suivions la rapide montée de Zicavo. A Guitera le soleil colorait encore de reflets de feu les cimes des grands massifs d'yeuses. Puis ces lueurs pâlissant peu à peu s'éteignaient. Au crépuscule nous franchissions le Taravo, dont les flots mugissaient tout en bas dans un chaos de roches blanchissantes. L'eau sombre à cette heure miroitait par instants de reflets d'acier, hurlait lugubrement ou rôdait, toute grondante, autour des blocs arrondis. Alentour et par des pentes que le mystère grandissait, des arbres frissonnants se penchaient, découpant leurs cimes dans le ciel pâle où rêvait une timide étoile.

Maintenant la route est plus raide encore, les mules soufflent, on ne parle plus, on écoute les grandes voix des eaux qui s'élèvent comme des sanglots et des plaintes étranges. « Dans quel enfer sommes-nous donc entrés? Où est le village, Antó? Voici une gorge profonde; des roches aiguës nous entourent comme des armées menaçantes, les arbres déjetés tordent leurs branches noires, et tout en bas, au fond du précipice, on dirait qu'une grosse couleuvre, dont les écailles reluisent, rampe par instants! »

Je crois que ce paysage farouche m'étreint et peuple mon âme de fantômes, car il me semble voir Antó sourire en me désignant du doigt quelques lueurs sur les flancs de la montagne. « C'est Zicavo, me dit-il, et votre grande couleuvre n'est autre que le torrent la Molina. »

Après nous être enfoncés un instant sous le couvert de grands châtaigniers, des lueurs de brasiers signalent les premières maisons. Ces reflets d'âtres éclairent des portes toutes grandes ouvertes où des silhouettes sombres se meuvent confusément.

Des hommes passent, le fusil sur l'épaule, tenant à la main une torche résineuse aux lueurs jaunâtres. Les flammèches qui s'en détachent allument un fugitif éclair dans leurs yeux noirs.

Au reste, ces terribles passants saluent tous les voyageurs : *Bona notte.*

Nous sommes sur une petite place; l'auberge devant nous. Dans l'ombre de la nuit s'élève une construction ruinée avec des fenêtres béantes, des arceaux de cloître, d'où pendent des touffes d'herbes dont les fines dentelures se détachent sur le ciel constellé d'étoiles. Quelle inquiétante auberge en vérité où rien ne se meut, où ne brille aucune lumière, quel triste lamento que celui du vent dans les châtaigniers!

« Hé, Peretti, hé!... » s'écrie mon guide Antó. Des pas alors se font entendre vers les arceaux ruinés, une lumière vacillante au bout d'un maigre bras éclaire vaguement une sorte de balcon de pierre auquel il faut accéder par un escalier aux planches disjointes.

Je ne sais ce que je dévore quelques instants après devant une table, est-ce du sanglier ou du mouflon?...

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au matin, dans mon demi-sommeil, je perçois des bêlements lointains, des chants d'oiseaux, des rumeurs confuses qui me bercent de leurs champêtres harmonies. Puis un rayon de soleil vient frapper ma paupière et je me réveille dans une sorte de cellule monacale. Bientôt, par la fenêtre ouverte, je vois s'étaler sous mes yeux le village et les monts. Je me hâte de descendre pour aller examiner à l'extérieur la pittoresque auberge; c'est bien un ancien couvent de Franciscains qu'elle occupe. Ses murs à demi ruinés n'ont plus la physionomie dramatique du décor nocturne, mais ils se mélancolisent, sous le gai soleil, de la tristesse des choses mortes. Dans ce qui reste de l'église apparaissent des tombeaux entr'ouverts, des ossements gisent çà et là, et des pourceaux noirs errent en grognant dans ce lieu sacré.

Durant toute la journée je parcourus les rues du village et ses environs, frappé par le caractère du visage où l'énergie domine, même chez les jeunes filles. Je salue en passant l'antique maison des Abbatucci, si puissante il y a quelques années, et qui a donné à la France impériale tant d'hommes illustres. Cette demeure mérite qu'on la salue avec respect, ceux qui l'ont habitée, après avoir été comblés d'honneurs et de puissance, s'étant retirés pauvres, en quelque sorte, dans le village natal.

La bourgade de Zicavo s'accroche, comme un nid d'aigle, aux flancs de la montagne. Ses maisons, disséminées çà et là, s'entourent de jardins, de vergers, et sont ombragées par d'épais massifs de châtaigniers. De toutes parts l'eau ruisselle en cascatelles argentines, son frais et joyeux murmure se mêle au concert d'une multitude d'oiseaux. De cette hauteur de Zicavo l'œil s'égare dans des gorges mystérieuses veloutées de verdure où sont blottis d'humbles hameaux, tandis qu'une muraille de roches sauvages clôt le lointain horizon. Nous sommes bien là dans le plein cœur de la vieille Corse; c'est là qu'on peut le mieux étudier les hommes de cette race et se pénétrer, en même temps, des beautés de la nature. J'y ai noté au jour le jour les impressions ressenties et les conversations entendues. Ces notes ayant gardé quelque chose de la sensation directe de la nature, j'en détacherai quelques pages.

Jeune fille de Zicavo.

2 août 1890. — La rivière de Zicavo, la Molina, est décidément une merveille, et jamais je n'ai trouvé mieux réalisé le type que l'on rêve d'un torrent. C'est un amoncellement de roches à travers lesquelles l'eau gronde, des cascades succédant à des cascades; sur les côtés, des arbres énormes se retiennent aux pentes par des racines monstrueuses. Des gouffres perfides, sombres, glauques, qui dorment silencieux, reflètent vaguement les choses d'alentour; des sortes de regards diamantés luisent à leur surface.

On va de découverte en découverte dans l'immense ravin, toujours attiré par de nouvelles et sauvages perspectives.

Un moment, auprès d'un précipice, dans un sentier, si l'on peut lui donner ce nom, s'ouvre une petite grotte aux parois d'émeraude, d'une fraîcheur inimaginable. Toute une flore capricieuse s'y épanouit dans le mystère d'une nuit verte. Les gouttelettes qui suintent diamantent le bord de chaque feuille; sous ce léger poids elles s'inclinent par instants et les gouttes s'égrènent comme les perles d'un collier. Des fleurettes en larmes se penchent et se relèvent sans cesse sous les caresses de l'eau. Comme on regrette que la fiction des anciens qui peuplaient ces lieux charmants de nymphes et de naïades ne soit pas une réalité!... L'eau de cristal s'élance en mince jet par une fissure du rocher et, décrivant une courbe, retombe dans le sable fin. On ne peut s'empêcher d'en humecter ses lèvres.

J'ai suivi, des heures entières, cette gorge qui aboutit à la plus belle cascade qu'on puisse voir : la cascade de Camera. Sur des roches bleuâtres, brillantes, polies par les eaux et les galets que le torrent grossi roule sans cesse durant l'hiver, les flots éblouissants se précipitent d'une hauteur de plus de quarante mètres. Le soleil étincelle de toutes parts, et au-dessus, dans une légère buée d'azur, une forêt, sorte de cascade feuillue, moutonne. Un pêcheur, les jambes nues, saute de rocher en rocher, et à chaque instant sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ligne cingle les eaux et ramène une truite frétillante.

6 août. — Ce soir, après une journée de chaleur accablante, de grandes vapeurs ont couvert le sommet des montagnes. Longtemps elles ont rampé comme indécises, s'enfonçant dans les plis des ravins, se déchirant aux crêtes, tandis que la lune élevait son disque sanglant à demi effacé.

Comme je regarde ce spectacle, l'hôtesse s'approche et me dit : « Monsieur, ne demeurez pas ainsi devant ces méchants brouillards, ils sont peuplés de *Gramante*. »

Je l'interroge, elle me considère un instant avec tristesse et se retire sans me répondre.

« Qu'est-ce donc que *li Gramante*? » ai-je demandé au vieux pêcheur de truites qui passait.

Il m'entraîne dans sa demeure, me fait asseoir, et, comme le jour s'achève, allume une torche de résine.

« Les plaintes des eaux, me dit-il ensuite, le chant nocturne des hiboux, le vol des oiseaux, les sons vagues qui s'élèvent le soir, le passage des escarbots crépusculaires qui vous effleurent de l'aile, les silhouettes des nuées, les gémissements du vent, toutes les formes, tous les bruits de la nature ont une signification pour celui qui sait voir et comprendre. Nos ancêtres, qui, sans cesse en éveil, vivaient dans les forêts, avaient appris à lire dans le grand livre, avaient observé et pouvaient présager l'avenir. Aujourd'hui les générations nouvelles ne vivent plus autant avec la nature et ne savent plus écouter sa voix. Dans ces nuées qui descendent maintenant sur le flanc de la montagne et vont recouvrir le village d'un lourd suaire, les esprits malfaisants qu'on appelle les *Gramante* vont s'envelopper et descendre avec elles. Gardez-vous de demeurer exposé à leurs maléfices, il faut tenir les portes closes, et veiller à ce que la maison soit pourvue d'eau bénite.

« L'homme n'est point seul sur la terre, continua-t-il : en dehors des insectes, des oiseaux, il y a les éléments qui souffrent et pleurent, et des êtres que nos sens ne perçoivent pas, mais qui existent vraiment. Les *Streghe*, par exemple, ou vampires. Ce sont des apparences de vieilles femmes qui s'introduisent la nuit dans les maisons, sans qu'on puisse les apercevoir, qui s'attachent à la gorge des petits enfants, et aspirent leur sang. Le lendemain les pauvres mères trouvent les petits êtres étouffés. Dans les temps anciens on a vu quelquefois de ces horribles créatures; aujourd'hui elles sont invisibles, et la mort seule des petits enfants explique leur venue. Prenons garde aux Streghe, se disent entre elles les femmes à l'heure du coucher, et certaines mettent alors sous leur oreiller quelque vieille serpe ou une faucille pour tuer les vampires.

« Les *Acciacatori* sont tout aussi dangereux, leur nom seul frappe de terreur beaucoup de personnes. Ce sont des hommes comme vous et moi, qui, dans la journée, vaquent à leurs occupations ou se promènent. La nuit venue, ils se mettent au lit comme les autres. Mais leur corps seul reste couché, tandis que leur esprit se lève et s'en va, en hâte, s'embusquer dans les carrefours, vers les ravins les plus sauvages, et là, armé d'une hache invisible comme eux, attend les gens attardés, les voyageurs, les pèlerins, les égarés, qu'on retrouve le lendemain étendus à terre, le crâne fendu. » Les Acciacatori sont tout simplement des gens qui exercent des *vendette*, pensai-je. « Et les meutes diaboliques! dit-il ensuite. Parfois subitement des aboiements furieux s'élèvent d'un champ, et une meute, jusque-là invisible, s'élance et se précipite dans la profondeur des vallées. Elles dévalent ainsi longtemps, ces meutes, aboyant toujours, puis un cri de douleur traverse l'espace, et tout retombe dans le silence. Lorsqu'on peut reconnaître le son de la voix qui a poussé le cri d'angoisse suprême, c'est un signe infaillible de mort pour la personne dont on a reconnu la voix. Cette même meute, dans sa descente vertigineuse, pousse parfois des hurlements qui ressemblent aux lamentations des vocératrices. C'est alors un présage certain de mort rapide pour quelqu'un du village.

« Le *Spirdo*, ajouta-t-il, est également un présage incontestable.

« Si, dans la rue, vous voyez une personne s'avancer à votre rencontre et que vous la preniez pour une autre, c'est l'esprit, le Spirdo de l'autre qui s'est montré, et celle-là mourra dans la semaine. Cependant, si, tout en venant vers vous, elle prend une rue ou un chemin montueux, elle échappera au danger; si elle descend, au contraire, son sort est certain. »

Il y a bien d'autres croyances qu'on m'a signalées : les roulements de tambour qu'on a parfois entendus à minuit et qui sont un indice de la mort prochaine de quelqu'un du village; les voix nocturnes qui appellent tristement et avec insistance celui qui doit mourir; les morts se levant du cimetière et qu'on a vus venant en procession lugubre, à travers les ténèbres, réciter le chapelet à la porte des malades ou des agonisants.

8 août. — Les bons moments que je passe avec ce vieux pêcheur de truites, tantôt dans sa pauvre maison, lorsque le soleil est ardent, tantôt, la nuit venue, assis à côté de lui sur les pierres de la route! Alors plusieurs anciens s'approchent, et, sous la voûte sereine, devant cette grande vallée pleine d'ombre et de mystère, j'écoute des récits d'autrefois. Récits de batailles, de chasses merveilleuses au mouflon, au sanglier ou au cerf, dans le Coscione tout voisin, récits d'hivers rigoureux durant lesquels des troupeaux de mouflons chassés des hauteurs par les neiges sont venus se réfugier dans les étables, où on les a gardés en fermant les portes.

D'autres fois, on s'en va sur le chemin de Guitera, assez loin, jusqu'à l'endroit qui m'avait tant effrayé le soir de mon arrivée. Sous les grands châtaigniers, près d'une source, des jeunes gens se réunissent pour chanter.

C'est vraiment une douce chose, par ces soirées calmes, tièdes et parfumées, que ces *lamenti* qu'on entend de loin, sorte de chants de douleur résignée, de mélopées arabes dont les accents un peu nasillards

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'élèvent par intervalles réguliers de l'obscure futaie.

Ces chants sont empreints d'une poésie poignante et sauvage; par instants, lorsqu'ils cessent, je me sens soulagé d'une oppression douloureuse, et j'écoute avec plus de plaisir encore la voix de la petite source au doux bégayement.

9 août. — Quelle merveille de voir cette vallée éclairée par la lune! Dans le ciel pâle l'astre luit, inondant les monts et les bois de sa clarté. Des vapeurs estompent les fonds, quelques lumières rouges percent les façades des maisons. Une brise venue de la montagne passe quelquefois comme un soupir, soulevant sur son passage des chuchotements très doux des herbes et des fleurs. Les grillons jusqu'à l'infini ont commencé leurs concerts; par instants une sauterelle, dans un buisson, donne comme un coup d'archet par un frémissement d'ailes.

La chouette, par intervalles, miaule, et l'effraie élève dans la nuit sa note sépulcrale. Tous ces bruits, tous ces sons, toutes ces musiques se mêlent au chant de la petite source, et la voix grave du torrent monte des profondeurs comme un accompagnement de basse.

Quelquefois, dans la nuit noire, des lueurs passent ou se meuvent dans les bas-fonds; ce sont des habitants qui arrosent leurs jardins. Ces scènes nocturnes à la clarté jaune de torches résineuses portées à la main sont fort étranges. Ces braves gens ne connaissent guère l'usage des lanternes, ils sont très pauvres. Leur situation s'est pourtant bien améliorée, car autrefois elle était pire encore. Ainsi, à Zicavo, au commencement du siècle, les hommes ne commençaient à porter des chaussures qu'à l'âge de vingt ans. Cette chaussure, qu'on nommait la *crudiccia*, se composait d'une semelle en cuir de porc retenue au pied par une simple lanière. On ne se chaussait que l'hiver, l'été on allait nu-pieds.

M. Colonna d'Istria m'a conté qu'à l'occasion du mariage d'un de ses ancêtres, on fit placer devant chacun des chevaux des personnes qui étaient venues y assister, et ils étaient au nombre de cent, une *narpia* (sorte de sac en peau de porc) pleine d'orge. Ce fait est demeuré légendaire, il est encore cité comme un acte de munificence extraordinaire, et comme la preuve d'une grande richesse.

Que de bonnes heures vécues dans ce village perdu, dans ce nid de verdure suspendu au-dessus des torrents! Et aussi quels braves cœurs j'y ai trouvés, et comme je le sens bien à la chaude poignée de main que ces hommes me donnent!

Elles sont bien charmantes aussi et bien laborieuses, les jeunes filles. Sans cesse elles vont à la fontaine, mince filet d'eau qui coule lentement en cette saison, et où elles emplissent leurs cruches. Leur visage grave s'éclaire d'un sourire lorsqu'elles adressent un salut à l'étranger, au continental, comme on nous nomme en Corse.

Jeune fille allant à la fontaine.

Le jour on s'en va souvent dans la montagne, par les ravins, voir une cascade s'égarer dans une forêt, courir tout au loin dans des endroits sauvages connus seulement des pasteurs.

Tout autour du village et quelquefois assez loin dans les chemins, les troncs des arbres sont tout tailladés de coups de hache. Ces colosses servent de cible aux jeunes gens, c'est sur eux qu'ils exercent leur adresse et étudient la puissance de pénétration des projectiles. Ici, le tir se fait toujours à balle; le gibier des environs serait insensible au petit plomb, car on chasse surtout le sanglier et le mouflon, sans parler de la chasse à l'homme, peut-être encore plus fréquente. Après chaque coup de fusil on va rechercher, à l'aide d'une hachette, le projectile dans l'épaisseur de l'écorce et du bois.

Les Corses ont un véritable culte pour les sources. De loin en loin, en suivant un sentier dans la montagne, un doux murmure vous arrête : c'est une source. Il est rare que vous ne rencontriez pas quelqu'un auprès. Le cheval est attaché par la bride à une branche, le fusil est appuyé contre un arbre, et le voyageur, muletier, passant ou bandit peut-être, a improvisé un canal avec des feuilles arrachées à un arbre voisin. Et quelles légendes!... Voici une eau qui guérit de l'hydropisie : *similia similibus curantur*. Une autre source, là-haut, dans le mont Coscione, est tellement froide qu'elle dévore les objets qui y tombent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur la route de San Pietro di Verde, à 1 kilomètre à peine de Zicavo, tout au bord du chemin, s'élève un vieux châtaignier au tronc évidé. A travers ses racines en nœud de couleuvres, une fontaine s'écoule. Les passants n'ont garde de l'oublier, et tous, religieusement, y trempent leurs lèvres. « Vous pouvez être en sueur, elle ne vous fera aucun mal », disent les gens du pays. Et je faisais comme eux, comme eux aussi je m'abritais du soleil ardent sous le vieil arbre au tronc rugueux, difforme, couvert de verrues et de gibbosités.

Plus loin, en prenant un sentier qui serpente à travers des vallons, on aboutit à un ruisseau torrentueux, au lit encombré de roches moussues. C'est un endroit célèbre par ses châtaigniers géants, dont plusieurs mesurent jusqu'à 16 mètres de tour. J'y fus accompagné par MM. Abbatucci et leur parent M. Colonna d'Istria.

Ce dernier habite comme moi l'antique monastère, ma chambre est toute voisine de son appartement. Nous passons parfois nos soirées ensemble après avoir partagé quelque plat de truites que nous arrosons d'une bouteille de vieux vin de son cellier. Quelle douceur et quelle énergie à la fois dans ses prunelles noires où passent tour à tour de sombres éclairs et des caresses! Combien ses récits, que j'écoute les coudes sur la table, m'intéressent aussi!

C'est ainsi que je pénétrais dans le cœur même des croyances corses, conservées encore par les vieilles gens, par les bergers des sommets, par les habitants d'obscurs villages enfouis dans le pli de quelque haute montagne que les nuées caressent en passant.

Que de coutumes bizarres et de superstitions rares il y avait en ce pays et qui vont disparaissant! Mais bien des années s'écouleront encore avant d'avoir déraciné cet attrait du merveilleux qu'on trouve chez les montagnards corses.

Les enchanteurs du feu, par exemple, commencent à se laisser oublier. Et ce n'est point le feu que de vieilles femmes enchantaient seulement, mais les malades, piqués par un insecte venimeux, l'eau, les chiens, etc. Les chiens enchantés par des pratiques cabalistiques n'aboyaient plus, et les bandits ont eu souvent recours aux enchanteurs lorsqu'ils ont voulu se porter, la nuit, dans le voisinage d'une maison ennemie.

Quant à la *jettatura* ou mauvais œil, c'est une superstition très répandue et qui donne lieu à des pratiques fort curieuses. Lorsqu'une mère a des raisons pour penser que son enfant est *innochiato*, ou frappé du mauvais œil, elle appelle une vieille femme experte dans l'art de conjurer les maléfices. Celle-ci s'entoure d'un certain mystère, fait allumer des lampes et apporte à l'opération qu'elle va pratiquer une certaine mise en scène. Elle se signe trois fois, marmotte des prières, allume une lampe en fer et verse de l'eau dans une assiette. Toujours en prières, elle place l'assiette contenant cette eau au-dessus de la tête de l'enfant, plonge deux de ses doigts dans l'huile de la lampe et laisse tomber les gouttes dans l'eau. Suivant la manière dont se comportent les gouttes d'huile, l'enfant est déclaré délivré du sortilège, ou bien d'autres opérations bizarres recommencent jusqu'à ce que la *jettatura* soit conjurée.

Les pratiques ayant pour but de connaître si les vers tourmentent un enfant sont également curieuses. Pour procéder à cette opération, la vieille femme experte dans l'art de conjurer les maléfices prend une balle en plomb qu'elle dépose dans une lampe en fer non garnie d'huile. Cette lampe est mise sur des charbons ardents. Lorsque le plomb est fondu, elle le verse dans une assiette pleine d'eau en faisant trois fois le signe de la croix et en marmottant des paroles cabalistiques. Si, au contact de l'eau, le métal se divise en petits fragments rectilignes, le petit malade est vraiment atteint par les vers; s'il ne se sépare pas, l'enfant souffre d'un mal auquel les vers sont étrangers.

16 août. — Je vois sans cesse, aux murailles des maisons dans lesquelles je pénètre, une herbe accrochée à un clou par les racines. C'est l'herbe de l'Ascension. Le matin de cette fête, avant l'aube, les femmes vont dans la montagne à la recherche de la plante; qu'elles emportent pieusement chez elles, car elle a le don merveilleux de vivre dans la maison simplement suspendue la tête en bas, de pousser des feuilles, de faire remonter lentement ses tiges et d'avoir sa floraison le jour de la Saint-Jean. Si on ne la cueille point absolument avant l'aube le jour de l'Ascension, elle meurt aussitôt, tandis que les autres se conservent deux mois environ.

On garde aussi, précieusement, les œufs pondus ce jour-là, car ils ont le privilège de préserver de la foudre, des maladies et de toutes sortes de maléfices. Aussitôt qu'un orage gronde, les ménagères se hâtent d'exposer devant les fenêtres ces œufs qui assurent la sécurité de la maison.

Les jours des fêtes de Saint-Pierre, de Saint-Antoine et de Saint-Roch, on fait cuire, dans les ménages, des petits pains qu'on apporte à l'église où on les fait bénir. Ces petits pains, de même que les œufs de l'Ascension, conjurent les dangers, préservent des tempêtes. Pendant les orages ils sont exposés devant les maisons en même temps que les œufs.

Lorsqu'un animal est malade, on lui fait avaler un de ces petits pains pour le guérir.

Quand s'allume un incendie, ils sont jetés au milieu des flammes, qu'on a la conviction d'éteindre ainsi.

17 août. — Aujourd'hui, tout à coup le tocsin a sonné, semant au loin l'épouvante. Vers la montagne, tout là-haut, d'épais nuages de fumée blanchâtre passent en se roulant sur les crêtes. Le feu est dans les bois. « Vite, qu'on me trouve une mule. » Voilà des hommes qui courent à leurs serpes, d'autres sont partis déjà. « Je vous en prie, Perreti, dis-je à l'hôte, trouvez-moi une mule. » Il se presse et bientôt me ramène une bonne bête toute sellée.

Il est une heure du soir, la chaleur est atroce; dans les sentes ravinées, je vois la population gravir à travers les châtaigniers, puis disparaître.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les châtaigniers géants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La cloche sonne toujours; par instants elle s'arrête comme oppressée, puis reprend de nouveau son tintement lugubre.

Des cris déchirants arrivent des hauteurs : *Al foco!* au feu! Ces voix sont effrayantes, on dirait qu'elles sortent d'une fournaise, l'angoisse les étreint....

Après une heure d'ascension par des sentiers affreux, côtoyant des torrents, penchés sur des abîmes, nous arrivons en face de la montagne en feu.

J'entends les pétillements de la flamme, je la vois comme une tourmente infernale ramper, monter, s'abaisser et éclater en fourmillements d'étincelles. Les arbres calcinés s'écroulent, allongeant des moignons noirs et des branches tordues. Un ronflement terrible domine tous les bruits, la fumée se roule toute blafarde sous les rafales du vent et monte ensuite lentement, toute penchée vers l'azur implacable. De temps à autre, des cris d'appel se font entendre, des coups de hache résonnent sourdement. Dans une clairière je vois distinctement les travailleurs, hommes et femmes, luttant courageusement, tandis que d'autres, autour de l'immense brasier, font la part au dévorant.

Ces êtres sont pareils à des pygmées attachés à un labeur de géant. Jamais ils n'arriveront à dominer l'élément destructeur.

Je considère longtemps ce terrible et superbe spectacle. Le feu diminue d'intensité; un torrent détourné de son cours se précipite à travers les flancs de la montagne incendiée, les infiniment petits auront raison du monstre....

Redescendons, dis-je au fils de Peretti qui m'avait accompagné. Nous dévalons par le sentier jusqu'au lit d'un torrent. La bonne mule s'abreuve à longs traits, je plonge entièrement mon visage dans cette onde fraîche qui jase ici à travers les cailloux et gronde plus bas dans les roches éboulées.

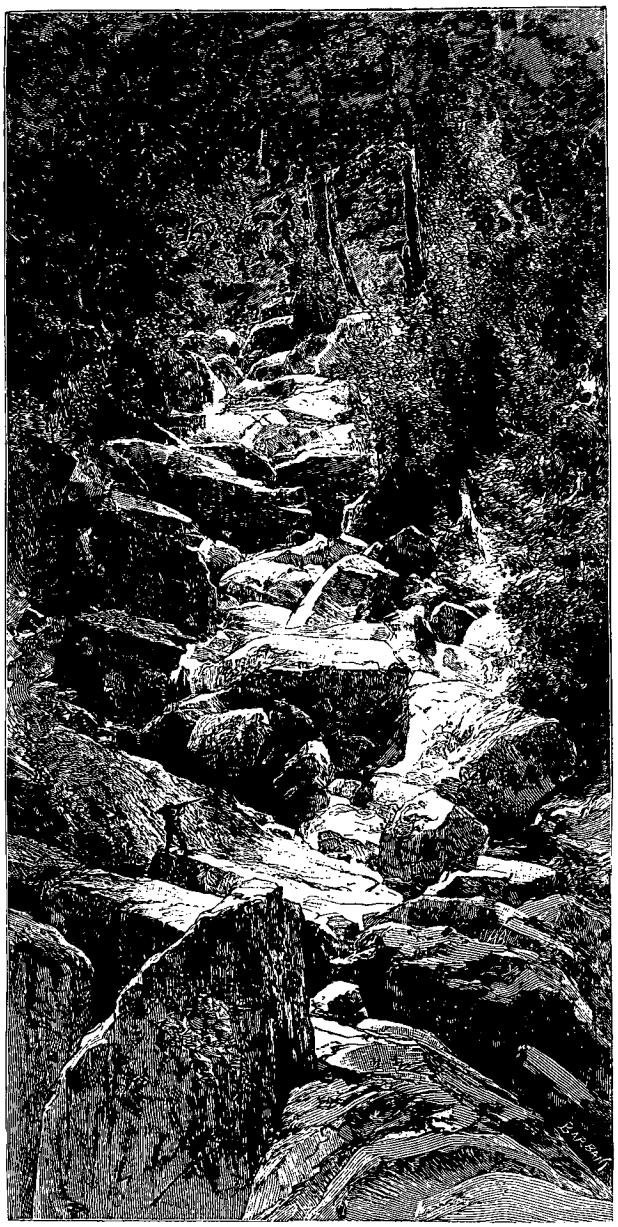
Le soir arrive, les derniers rayons frissonnent dans les sommets comme un fourmillement d'or.

Quel bon repos sous les feuilles, dans la fraîcheur des bords, parmi les hautes menthes fleuries! La truite court rapide dans le flot, des grenouilles tigrées pareilles aux galets de granit du fond de l'eau regardent, comme sans voir, avec leurs grands yeux jaunes.

Je m'arrache enfin à la douceur de cette heure pure et je reprends le sentier scabreux qui borde un instant la gorge sauvage de Siccia porco, avalanche de roches formidable.

Ce soir une partie du ciel est comme enflammée, le soleil est pourtant couché depuis longtemps. Ce sont les reflets des grandes forêts qui brûlent de toutes parts. La chaleur de ces foyers d'incendie et les haleines du sirocco, qui souffle par instants, rendent l'atmosphère étouffante. Pauvre Corse qui, tous les ans, voit périr par le feu des milliers d'arbres séculaires!

En treize années seulement, de 1874 à 1886, le feu a détruit un neuvième de l'étendue des forêts. De 1878 à 1886, quatre-vingt-onze incendies ont dévoré 2 679 hectares de forêts domaniales!

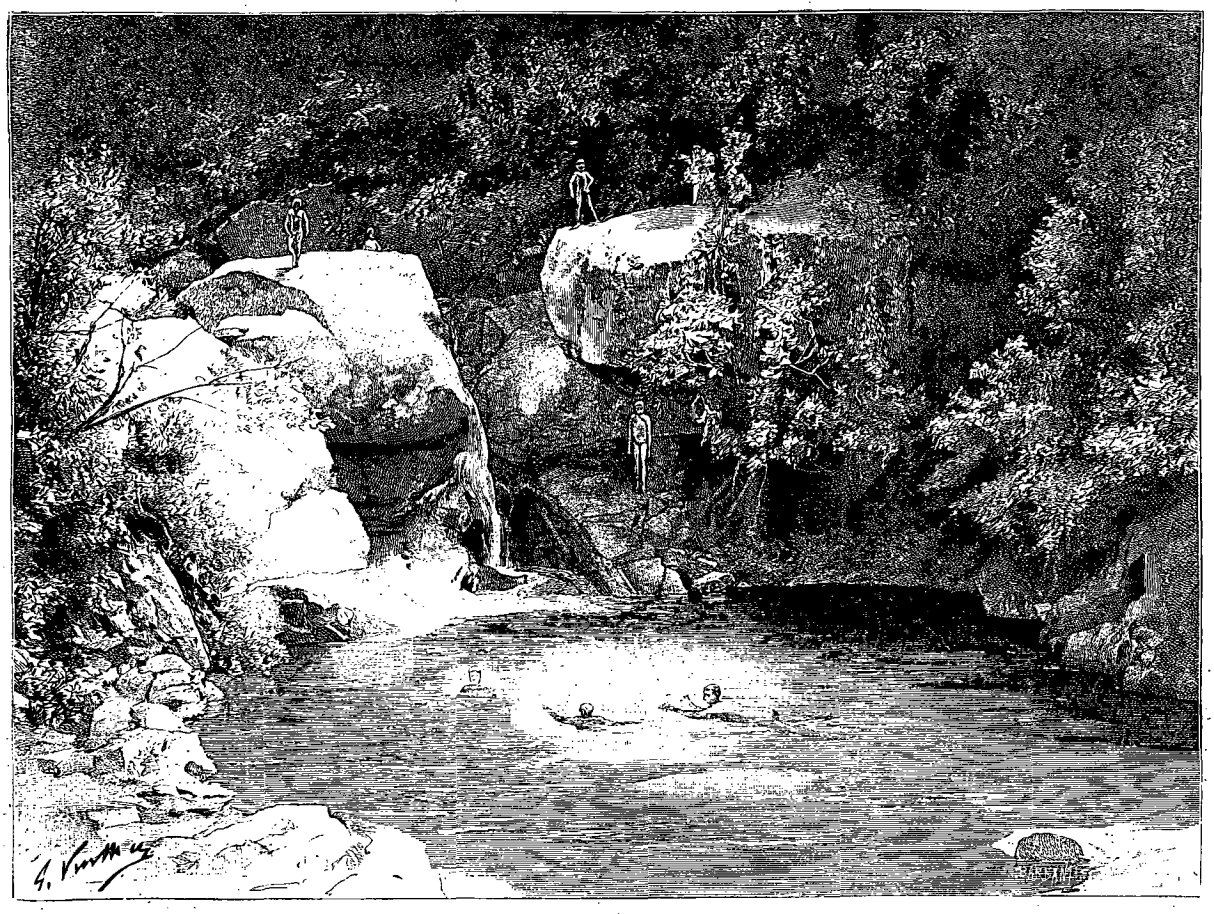


Gorge de Siccia porco.

GASTON VUILLIER

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La baignade.

LA CORSE,

PAR M. GASTON VUILLIER[1].

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après nature par M. G. Vuillier.

Les journées radieuses se succèdent, et c'est avec bonheur que, tous les matins, j'accueille le rayon de soleil qui vient percer les volets, car cette nature où j'ai appris à lire à ma manière, comme le vieux pêcheur de truites à la sienne, me réserve chaque jour de nouvelles émotions. Je ne me lasse point d'admirer, je passe des heures m'égarant dans les sentiers étoilés de cyclamens, sous l'épaisse feuillée, sur les pentes inondées de lumière, à travers les maquis aux parfums pénétrants, au bord de l'eau si fraîche et si pure.

Les enfants de Zicavo ne craignent point cette eau glacée, et sans cesse j'en aperçois les bandes qui prennent leurs ébats dans le torrent. Leur endroit préféré est une sorte de conque rocheuse encadrée de mousses et de feuillages scintillants. Une cascatelle, glissant dans une fissure, vient rider légèrement la surface de la nappe qui sommeille. Les enfants grimpent sur les hauts rochers et se précipitent dans le gouffre. L'eau est à ce point transparente qu'on peut suivre des yeux jusqu'au fond les petits baigneurs. Ce sont de vrais tritons bronzés par le soleil et d'une audace incroyable.

A la tombée du jour, lorsque les troupeaux rentrent au village, se produisent aussi des scènes charmantes. Les chèvres, ici, sont particulièrement belles avec leur long poil soyeux, et leurs têtes ont un caractère héraldique vivement accusé. Leurs robes offrent une très

1. Suite. — Voyez p. 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande variété; j'en ai vu de noires comme l'ébène, de rousses comme des feuilles mortes, de toutes blanches et d'autres couleur de lilas. Elles côtoient les torrents, grimpant aux endroits les plus scabreux comme leurs congénères des autres pays, suivant les bords capricieux du chemin, tout en hâte, pour vite rentrer aux bergeries. La clochette du bouc, le bruissement du torrent, le cri d'un oiseau attardé, les appels dans la montagne, tout cela semble dire un dernier adieu au rayon du couchant qui flambe sur la lisière de la forêt.

Puis, les pâtres, le fusil sur l'épaule, descendent les sentiers rapides encombrés de blocs de granit. Par instants ils disparaissent derrière les racines des grands châtaigniers pour surgir subitement dans une mâle attitude, sur quelque haute roche.

A mon arrivée en ce pays de Zicavo, j'avais été vivement impressionné en rencontrant sans cesse des hommes armés dans les sentiers et dans les rues même du village. J'avais constaté avec surprise que les conseillers municipaux arrivaient à la mairie avec leur fusil, qu'ils déposaient devant la porte de la salle des séances. Ce n'était point certes un sentiment de crainte que j'avais éprouvé, je savais bien que les montagnards corses respectent le voyageur et le secourent même avec empressement au lieu de le molester, mais j'avais comme la sensation d'un milieu nouveau qui m'échappait, d'un entourage dont je ne pénétrais point les mystères. De vagues indices me faisaient entrevoir des tragédies ou des drames occultes de la veille ou du lendemain. J'avais parfois surpris, luisant dans l'ombre, des regards qui semblaient attendre un ennemi, et le fusil sans bretelle, que plusieurs portaient toujours à la main, dans l'attitude de chasseurs aux aguets, m'indiquait nettement des haines inassouvies, des *vendette* à satisfaire. La physionomie de ces hommes à l'allure fière et un peu dure me donnait à penser. « *Corpo di Baccho!* me disais-je, il ne ferait pas bon se mettre en guerre avec eux: leur salut est souvent sec comme le craquement d'une batterie de carabine. »

Un Corse de Zicavo.

« A l'odeur seule, disait Napoléon à Sainte-Hélène, je devinerais la Corse, les yeux fermés. » Non seulement la végétation de cette île possède une senteur spéciale, mais sa forte individualité a conservé le parfum sauvage d'autrefois. Aujourd'hui encore les Corses ne peuvent se faire à l'idée de la loi. Cette justice de la société a-t-elle été équitable pour eux? Certainement non.

M. Bournet, dans une étude spéciale, cite ce mot terrible du paysan Franchi, à Bastia, lors de l'acquittement du fils Bonaldi, juge de paix, qui l'avait blessé d'un coup de pistolet : « Les jurés l'ont absous, moi je le condamne. » L'idée que les Corses se font de la justice est tout entière dans cette phrase.

Ils disent : « Je fais plus de cas d'un bon fusil que d'un conseiller à la cour. » Ils disent encore : « Quand on a un ennemi, il faut choisir entre trois S : c'est-à-dire, *schiopetto*, *stiletto*, *strada*, fusil, stylet, fuite. » Ils donnent à choisir à leurs ennemis entre *palla calda* ou *ferru freddu*, balle chaude ou fer froid.

M. Paul Bourde, dans un livre que tout le monde a lu, a jugé la situation morale des Corses. Je ne puis parler de leur état d'esprit et de ses conséquences funestes sans en signaler les causes. Ces études ne sont point l'affaire d'un artiste venu en voyageur pour voir, sentir et essayer d'exprimer la beauté et le caractère de la nature ou des hommes.

Je me bornerai donc à citer M. Bourde afin qu'on puisse s'expliquer comment un petit peuple si brave, si loyal, si généreusement doué, peut consacrer son existence à nourrir des haines.

« Le désordre administratif et judiciaire a des conséquences lointaines; car un attentat reste rarement isolé, il fait des petits, en provoque d'autres par représailles. Quand un premier meurtre arme l'une contre l'autre deux familles, personne ne saurait dire combien s'ensuivront.

.... « L'habitude de se faire justice soi-même est évidemment un pis-aller. Cependant, en l'absence d'une justice sociale, il faut bien y recourir, à moins d'abdiquer toute dignité personnelle. Les anciens Corses en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

firent leur point d'honneur, obligèrent, sous peine de mépris, l'injurié et sa famille à poursuivre par tous les moyens le châtiment de l'injure. Il était moins pénible chez eux de s'exposer à la mort qu'à la honte de rester sans vengeance.

« Qu'aurait-il fallu pour les faire renoncer à cette habitude? Leur inspirer confiance dans nos tribunaux. Nous n'y avons pas réussi jusqu'à présent, parce qu'au lieu de détruire l'esprit de clan, nos divers gouvernements n'ont fait que le fortifier.

« Il en résulte que les Corses d'aujourd'hui professent toujours, envers celui qui tue pour se faire justice, une opinion analogue à celle que nous avons sur le continent pour celui qui a tué en duel. C'est un homme

Sophia.

dans le malheur, que l'on plaint, que l'on admire même quelquefois en secret pour son courage, et qu'en tout cas on ne blâme jamais.

« Le dévouement des siens et de son clan lui reste acquis ; tout le monde se ligue pour le soustraire à cette justice en qui l'on n'a pas confiance.

« S'il devient bandit, on le nourrira, on le protégera contre les embuscades des gendarmes.

« S'il est traduit devant les tribunaux, on emploiera tous les moyens pour le tirer d'affaire à bon compte. »

Non seulement les hommes en Corse doivent à leur race de combat une empreinte sombre, mais les femmes elles-mêmes, coiffées du *mezzaro* noir, voilent leurs yeux de douce tristesse, mais, par instants, j'y vois passer des éclairs froids comme des lames de poignards.

Je revois encore Sophia, une excellente et douce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

créature au visage empreint de résignation et de vagues douleurs. Le sourire rarement venait voltiger sur ses lèvres, mais, comme j'avais occasion de causer fréquemment avec elle, je remarquais les lueurs fauves qui passaient dans ses grands yeux à certains instants.

Et puis, comment ne pas être troublé par ce pays où tout est violent, les rayons du soleil et le parfum des herbes, le vent et les orages, les torrents, les arbres, les rochers et les hommes! Et pour des instants de douces caresses, combien d'heures farouches vous réserve-t-il!

Vous traversez le village, contemplant les horizons bleus qui se déroulent sous vos yeux à travers les éclaircies des châtaigniers. Vous arrivez à la fontaine où les femmes, matin et soir, viennent puiser de l'eau, admirant leurs attitudes, le caractère qu'elles prennent avec la seille sur la tête et les longs plis de leurs vêtements noirs. Eh bien, un drame sanglant s'y est déroulé il n'y a pas longtemps, l'an dernier même.

Une véritable bataille a eu lieu devant cette source entre deux familles de Cozzano en inimitié. En un instant quatre victimes sont tombées sur la route, trouées de balles. Le curé passait, il courut auprès des moribonds, se pencha vers eux dans la poussière, mais les coups avaient porté, son ministère était inutile, ils rendaient le dernier soupir. Pourtant il se dressa entre les autres ennemis, leur parlant de Dieu qui pardonne, offrant sa poitrine à leurs balles, à leurs stylets, et son attitude superbe évita une plus grande effusion de sang. Les deux familles étaient nombreuses, le pays allait être ensanglanté, les meurtriers avaient gagné le maquis.

Les personnes influentes du pays, les Abbatucci, les Colonna d'Istria, interviennent alors et, unissant leurs efforts, arrivent à faire conclure un traité de paix. Les deux familles et toute la parenté sont convoquées à l'église d'Aullène. Les cloches sonnent à toute volée, une cérémonie religieuse a lieu en grande pompe, le saint sacrement est exposé, on chante un *Te Deum* et les ennemis signent l'un après l'autre le traité sur l'autel même, devant une population nombreuse accourue des villages environnants. Ah! ces inimitiés, ces vendette, quelle question pour la Corse! à chaque pas nous la verrons surgir, dissimulée derrière les roches, errante dans les maquis, accroupie devant l'âtre des demeures.

Une seule femme à Zicavo avait toujours le sourire sur les lèvres et c'était une veuve! Très gracieuse, tout en dehors, son aspect différait complètement de celui de ses compagnes. Et pourtant j'appris qu'elle portait toujours un poignard et qu'elle disait souvent à ses frères : « Ce n'est point vous autres que le soin de ma vengeance doit occuper, j'y suffirai moi-même. » Elle avait une vendetta à exercer! Qui sait!... à l'heure actuelle peut-être aussi l'aimable créature a-t-elle les yeux baignés de larmes, et le rire joyeux a-t-il à tout jamais abandonné son visage!

La veuve.

Et puisque nous en sommes aux impressions farouches, je détacherai de nouveau quelques pages du cahier où j'ai noté les scènes de la mort telles que je les ai vues à Zicavo.

18 août. — Une femme est morte ce soir, les cloches ont tinté tristement tandis que le crépuscule descendait sur les vallées. Des processions de femmes vêtues de noir, la tête recouverte du *mezzaro* ou de la *faldetta*, se sont acheminées silencieusement vers la demeure mortuaire.

Dans cette maison, aussitôt que le dernier soupir s'est exhalé, on a éteint le feu, on a fermé les volets des fenêtres, et les parentes ont poussé des cris lamentables, se déchirant le visage avec leurs ongles, s'arrachant les cheveux. Les voisines, dès leur arrivée, ont préparé les plus beaux vêtements pour en revêtir le cadavre, et des *voceri*, sorte de chants de douleur, en vers, ont été improvisés. Ces chants ont duré jusqu'à l'angélus, puis les voisins ont quitté la maison, où seuls les parents et les amis sont restés.

Autrefois, dans les demeures mortuaires, on laissait passer trois jours sans ralluner l'âtre, sans ouvrir les fenêtres, sans préparer aucune nourriture. Maintenant cette pratique est abandonnée, à Zicavo du moins, et un repas nocturne a lieu auprès du défunt. Quant à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le *vocero*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la table sur laquelle a été exposé le cadavre, elle demeure huit jours dehors sans qu'on y touche; ce laps de temps écoulé, elle est replacée dans la maison pour servir, comme d'habitude, aux usages domestiques.

19 août. — Il est six heures du matin; j'ai entendu un tintement de cloche venu de l'église; me voici dehors. La vallée, pleine de fraîcheur, est baignée de vapeurs bleuâtres et transparentes qui voilent légèrement les profondeurs; les premiers rayons du soleil dorent les cimes des hautes montagnes.

Je me dirige vers la maison en deuil. La morte n'est pas encore exposée au dehors. Par la porte ouverte, je l'aperçois à la lueur pâlissante des flambeaux, étendue sur une table, revêtue de sa parure de mariée. Elle s'est éteinte dans la consomption; son visage émacié, couleur d'ivoire, empreint de grandeur et de majesté suprême, apparaît comme une pâle vision sur les murailles sombres de la salle, où les lueurs des flambeaux agonisent.

Bientôt, abandonnant pour toujours cette maison où elle a passé sa vie, elle est transportée au dehors, sur une table, devant la porte. Des enfants répandent discrètement quelques fleurs sur sa parure nuptiale.

Étrange spectacle que celui de ce cadavre en vêtement d'épousée, qui semble célébrer ainsi son union avec la mort, rigide et jauni dans la blancheur immaculée de la couche où il repose, entouré de femmes graves, drapées de noir, immobiles comme des fantômes et dont plusieurs ont laissé retomber sur leurs épaules des chevelures aussi sombres que les ailes des corbeaux! Sous le ciel froid du matin les yeux sont plus rougis, les larmes semblent plus âcres, les pommettes plus luisantes, et les fatigues de l'insomnie, les empreintes de la douleur s'accusent davantage. Par la porte ouverte, auprès du foyer vide, on voit les cierges, pleurant leurs grosses larmes de cire, s'éteindre en frissonnant.

Une vocératrice, toute pâle, la chevelure flottant au vent, improvise un chant funèbre, interrompu, de temps à autre, par les sanglots des assistants. « Écoute, dit-elle, en chantant, penchée vers le cadavre :

Chi nó consulèra mai,
O speranza di a to mamma,
Ava chi tu ti ne vai
Duve u Signor ti chiamma?
Oh! perchè u Signor anchellu
Ebbe di te tanta bramma?

Ma tu, ti ripose in célu,
Tutta festa e tutta risu.
Perchè un n'era degnu u mondu
D'avè cusi bellu visu?
Oh! quantu sara più bellu
Avale u Paradisu! etc.

Qui nous consolera jamais,
O espoir de ta mère,
Maintenant que tu pars
Appelée par le Seigneur?
Pourquoi le Seigneur lui-même
T'a-t-il tant désirée?
Mais tu reposes au ciel,
Où tout est fête et sourires.
Est-ce parce que la terre n'était pas digne
De posséder un si beau visage?
Oh! combien sera plus beau
Maintenant le Paradis, etc. »

Et tandis que le vocero continue, des femmes, la bouche contre l'oreille de la morte, lui parlent tout bas comme si elle entendait encore, et déposent, de temps à autre, un baiser sur son front.

Par instants, de nouvelles venues, levant les bras au ciel, poussent des cris déchirants et se précipitent sur le cadavre. Puis le chant du trépas interrompu reprend, soulevant, par intervalles, des gémissements ou des éclats de douleur, jusqu'au moment où la vocératrice, hors d'haleine, brisée d'émotion, fait appel à une de ses compagnes pour la remplacer.

J'étais affreusement impressionné, jamais la mort ne m'était apparue sous cet aspect de grandeur lugubre.

Ah! les Corses, indifférents à la joie, savent entourer le dernier jour d'une mise en scène qui épouvante!

Et le soleil, en doux rayons, descend lentement au fond de la vallée, couvrant les montagnes prochaines et les grands bois de larges bandes d'or, le ciel s'illumine davantage et la nature entière se reprend à vivre joyeuse autour de la demeure sombre. A travers les sanglots, accompagnant la morne cantilène, j'entends, antithèse poignante, le gazouillement des oiseaux et le chant virginal des sources.

Mais le prêtre arrive, l'heure de l'enlèvement du corps est venue, les voceri se transforment en cris déchirants, la douleur en désespoir. Puis les hommes viennent s'emparer du cadavre, qu'ils transportent à l'église, le visage à découvert dans son cercueil.

Je vois cette funèbre procession d'hommes aux costumes sombres, de femmes voilées de noir monter le sentier et disparaître ensuite dans l'ombre des châtaigniers. Maintenant je ne les aperçois plus, mais j'entends les sanglots, et, par instants encore, des lambeaux du vocero poignant viennent frapper mes oreilles et serrer mon cœur.

Dieu! que la mort est lugubre ici, que ces femmes ont des accents terribles!

Le silence s'est fait.... A cette heure, c'est la voix mystique du prêtre dans la paix de l'église, c'est le murmure des prières du dernier jour.

Maintenant, c'est l'ensevelissement. Les parents se précipitent sur le cadavre, qu'ils étreignent dans un dernier baiser et qu'ils couvrent de larmes. On cloue la bière, j'entends les coups de marteau, que l'écho sinistrement répercute....

Ces scènes de désespoir me poursuivirent longtemps, et longtemps les accents de la vocératrice ont hanté mes nuits et assombri mes jours.

Après un meurtre, les scènes mortuaires ont un caractère plus farouche et plus violent encore. Je ne les ai point vues, mais Paul de Saint-Victor en a fait la magnifique description que voici : « Quand un homme a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

été tué en Corse, par la balle ou le stylet d'un ennemi, on transporte son corps dans sa maison, on l'étale sur une table, la face découverte; ses amis accourent dans la chambre mortuaire, et la *gridatu* (vocifération) commence. C'est d'abord un grand bruit de lamentations et de plaintes, orage de douleur, que traversent comme des éclairs de brûlants serments de vengeance. Les hommes tirent les poignards de leurs manches et font résonner les crosses de leurs fusils sur les dalles; les femmes agitent leurs cheveux dénoués et trempent leurs mouchoirs dans les plaies du mort. Parfois le vertige les saisit : elles se prennent par la main et dansent autour du corps, en poussant des cris saccadés, la ronde funèbre du *Caracolu*.

« Un silence morne succède à cette crise. Alors une des parentes du défunt sort du groupe de ses compagnes, et colle son oreille à la bouche du mort, comme pour prendre de lui le mot d'ordre; puis d'une voix vibrante elle entonne le *vocero*. Le vocero est le chant de guerre de ces violentes funérailles, l'*évohé* pathétique de ces bacchanales de douleur. Les femmes qui le prononcent l'improvisent sur un rythme haletant et court, qui semble suivre les palpitations de leur cœur.... La vocératrice s'adresse d'abord aux parents du mort, et les

Transport du cadavre.

lance comme des vautours à la curée des meurtriers. L'appel à la vendette commence, infatigable comme un tocsin de bronze.

« Qu'on se figure l'effet de ces plaintes sur l'âme irascible de ceux qui les écoutent. L'eau des larmes est un philtre avec lequel les femmes fanatisent; ici les larmes chantent et tombent sur du sang. Aussi le vocero a-t-il toujours été la fanfare des guerres de la vendette. A son appel les armes tressaillent, les stylets s'aiguisent, les chiens des fusils crient sous la main des hommes, et, la nuit venue, un fils, un frère, un parent rôde déjà dans les noirs fourrés des maquis. Quelquefois, par un contraste étrange, on trouve une prière entrelacée au chant homicide, comme un scapulaire au cou d'un bandit. On dirait ces poignards du moyen âge qui récitent le *Pater* et la *Salutation angélique* gravés sur leur lame[1].... »

Le cimetière, à Zicavo, est une sorte de chemin raviné par les orages, bossué par la roche granitique à nu par endroits, d'où s'élèvent penchées vers la poussière quelques croix de pierre ou quelques pierres de chevet qui indiquent les sépultures. Comme ils doivent être bien là ces morts qui aiment à être foulés aux pieds, ces morts qui *so saccagliosi*, qui ont les pieds boueux.

1. *Hommes et dieux* : Les vocératrices de la Corse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme on dit en Corse, car les pluies de la Toussaint, les pluies des morts, le *scumbapio*, comme on les nomme, détrempent la terre, et les infiltrations boueuses arrivent jusqu'aux cadavres.

Mais à Zicavo on n'enterre pas seulement au cimetière, on trouve des croix de sépulture dans des sentiers perdus, sous quelque châtaignier, au bord d'un champ, dans les fossés de la route. Le curé du village m'a dit que des habitants lui avaient, à diverses reprises, manifesté le désir d'être placés, après leur mort, devant la porte de l'église, endroit constamment piétiné par la foule.

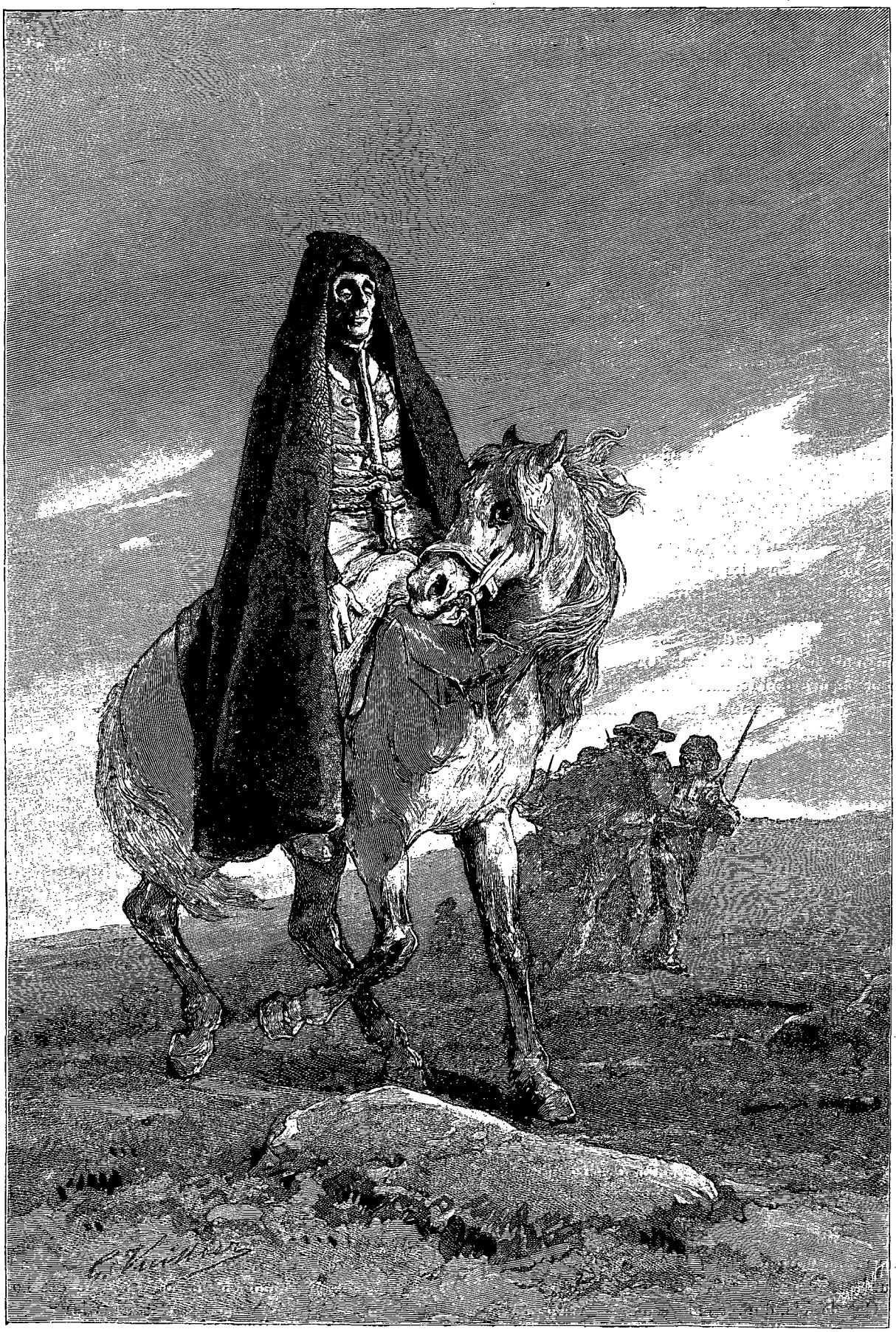
Dans le cimetière actuel, on a vu souvent, après un décès, des chiens hurler longtemps sur les tombes, grattant la terre avec leurs pattes pour retrouver leur maître. Certains qui jetaient l'épouvante dans le village par des hurlements nocturnes et sans trêve ont dû être tués.

Les porcs au carcan, à Zicavo.

Autrefois, et il n'y a pas de longues années encore, on jetait, en plusieurs points de la Corse, les cadavres dans des charniers, sans bière, vêtus de leurs plus beaux habits. Le charnier de Zicavo se trouvait dans l'antique église ruinée devant l'auberge que j'habitais, à l'endroit même où erraient les pourceaux noirs.

Ces porcs de Zicavo, j'ai omis de le dire, ne ressemblent pas aux autres : pourvus d'une crinière hérissée d'aspect sauvage, ils ont l'apparence de sangliers. Afin de les empêcher de pénétrer dans les jardins, on leur met autour du cou des sortes de carcans triangulaires. On les voit alors s'en aller d'un air triste et piteux comme s'ils avaient honte d'être affublés ainsi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lugubre chevauchée (voy. p. 237).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après les scènes lugubres, les visions de cadavres, de fusils à la détente facile, de poignards à demi tirés de leur gaine, j'aspirais à des impressions plus douces.

Pourtant, je m'applaudissais d'avoir vu certains côtés farouches ou superbes de cette nature et de ces hommes.

Car visiter Ajaccio, Bastia, Calvi, la plus grande partie du littoral même, ce n'est point voir la Corse. Pour retrouver l'individualité de ce pays, il est nécessaire de pénétrer dans la montagne, de s'enfoncer même dans les forêts monumentales du Coscione, de San Pietro di Verde, de gravir des sommets comme l'Incudine, le monte Cintho ou le San Angelo.

Sur les flancs de plusieurs de ces monts s'accrochent des bourgades perdues, et plus haut, vers les cimes, vivent, du printemps à la fin de l'automne, des peuplades de bergers nomades qui pratiquent des mœurs spéciales, ayant subi peu d'altération depuis des siècles.

La Corse ne se révèle pas au voyageur qui se contente de la traverser; les mœurs lui échappent, les paysages merveilleux ne se rencontrent point toujours devant les pas.

Si l'on pouvait pour quelque temps se faire berger!... On s'en irait vers les nuages, sur la lisière des forêts du Coscione, sur des hauteurs faites de chaos de roches, d'où se contemplent la mer, la silhouette lointaine de l'Asinara et des ondulations bleuâtres sur l'horizon qui indiquent la Sardaigne. On aurait devant soi la cime chauve de l'Incudine où les dernières végétations des hauteurs viennent ramper et mourir. Et puis ne serait-ce point une joie de tous les instants que cette existence? Être réveillé le matin au bruit des sonnailles, s'en aller dans la fraîcheur des monts sur quelque roche élevée, et voir le soleil glorieux se lever sur la mer Tyrrhénienne!

Et, tandis qu'on boirait la vie apportée par le souffle des brises, exhalée par les plantes aromatiques, on verrait les brouillards délétères, livides de fièvre, ramper lourdement, tout en bas, sur les plages. On pourrait, en cueillant quelque fleur étoilée, rencontrer un bandit qui deviendrait votre guide, chasser avec lui le loir, le cerf, le mouflon, le sanglier, l'écureuil dans les grands hêtres; pêcher la truite, s'abreuver à des sources pures. Aux repas on trouverait, chez les bergers, du chevreau quelquefois et toujours du lait et du broccio exquis.

Le soir, lorsqu'on aurait assez contemplé la lune, écouté l'aboiement lointain des chiens répondant au cerf qui brame, vu filer les étoiles, on rentrerait pour entendre les bergers réciter des chants entiers du Tasse ou de l'Arioste, raconter des légendes surprenantes et révéler des superstitions étranges. Et, lorsque le sommeil alourdirait les paupières, on s'étendrait sur des feuilles de hêtre fines comme la soie, ou, roulé dans un manteau en poil de chèvre, le *pelone*, on dormirait sur la terre nue, les pieds devant l'âtre fumeux.

Que de fois, durant mon séjour à Zicavo, après une ascension de l'Incudine où nous errâmes trois journées dans les sommets; j'ai loué une mule pour revenir aux grands bois, aux bergeries, aux pâturages!

L'ascension première eut lieu en août : les nuits étaient encore chaudes et nous avions la presque certitude que les brouillards ne voileraient point l'horizon.

Je vais encore détacher les feuillets qui ont trait à cette excursion.

Ce matin, avant le jour, des cailloux jetés contre mes volets m'apprennent que l'heure de partir est venue.

Le soleil levant dore la crête des monts, tandis que le village et les vallées dorment encore dans l'atmosphère diaphane des premières heures du matin. Déjà les mules arrivent, on les attache aux arceaux de l'antique cloître. Le guide est là, le fusil sur l'épaule, une longue ligne de pêche à la main. J'ai déjà, en faisant mes préparatifs, la vision de mouflons roulant sur les pentes, frappés d'une balle, et de truites brillantes frétillant au bout de l'hameçon. Nous ne manquerons point de guides, car un jeune homme se joint à nous pour le plaisir seul d'être de la partie, et Peretti augmente notre escorte en y joignant deux de ses fils. « Nous vous accompagnerons », m'avaient dit le docteur, l'avocat Bucchini son frère, le magister lui-même. Mais tout le monde n'était pas arrivé, car on met toujours beaucoup de temps, en Corse, pour se préparer à une expédition quelconque; j'ai eu par la suite, dans le cours de mon voyage, occasion de le constater bien souvent.

Aussi le soleil brille depuis longtemps lorsque la chevauchée s'en va, suivie de la mule aux provisions, bien chargée, car nous serons absents deux ou trois jours, et l'air vif des sommets aiguisera l'appétit.

Nous prenons un sentier d'une raideur extraordinaire afin de couper au plus court, grimpant à travers la rocaille roulante où s'enchevêtrent les racines de châtaigniers géants qui s'accrochent de toutes leurs forces à ce sol raviné. Ils s'élèvent tordus, pleins de nœuds, de verrues, de gibbosités, étendant au-dessus des pentes leurs branches convulsées. De toutes parts l'eau s'échappe en gazouillant, descendant en toute hâte les versants, se butant aux roches, éclaboussant les talus. Bientôt nous rejoignons la route, et, quelques instants après, la cascade de Camera, éblouissante de blancheur, de lumière, de ruissellements et d'écume, gronde auprès de nous. On quitte cette vision lumineuse pour contempler en passant la gorge de Siccia Porco, belle horreur, déjà vue. La forêt de chênes verts où nous pénétrons ensuite nous réserve des émotions plus douces. Le soleil filtre à travers le mystère des feuilles en rayons diamantés, allumant des reflets d'or et de velours vert sur les antiques troncs d'arbres, sur les roches vêtues de mousses opulentes.

Après avoir quitté la forêt, toujours suivant le sentier montueux, nous traversons un plateau dénudé. Si nous n'avons plus en ce moment le doux mystère des bois, nous apercevons l'épervier planant dans les nues, et notre regard va tout au loin se perdre dans des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

horizons bleus, jusqu'à la mer lointaine. Puis, nous retrouvons la forêt; l'yeuse et le châtaignier ne se rencontrent plus sur ces hauteurs, mais le hêtre superbe et le robuste chêne. On traverse un torrent qui gronde à travers les rochers sous la voûte obscure des bois. J'étais en avant avec le docteur, lorsque, à travers une éclaircie, cinq hommes se montrent. Au même instant les chiens de leurs fusils craquent et ils font le mouvement d'épauler. Mais aussitôt, abaissant leurs armes, ils continuent à venir vers nous silencieux. Cette scène a été rapide comme l'éclair. Ils passent à nos côtés, sans mot dire, sans même, chose rare, adresser un salut. « Quels sont donc ces hommes à visage farouche? demandai-je, encore tout frissonnant, au docteur. Pourquoi nous ont-ils mis en joue? — Je ne les connais pas, me répond M. Bucchini; ils sont étrangers au canton, et ils se tiennent sur la défensive; ils se gardent, comme vous avez pu voir. Croyez bien qu'ils ont des motifs graves pour avoir une telle attitude. »

Il est midi, le soleil darde sur les monts chauves que nous apercevons à travers les éclaircies; sous bois même la fraîcheur matinale a disparu et les oiseaux qui s'égosillaient tout à l'heure encore dans les branches se sont tus. Nous voici arrivés à l'humble ermitage de San Pietro où nous déjeunons, assis sur l'herbe, sous de grands hêtres, autour d'une source où se mirent quelques fleurs.

Les masures.

La chapelle de San Pietro, bâtie vers l'an 1500, doit, d'après la légende, son origine à une étrange histoire de vendetta au cours de laquelle saint Pierre apparaît maintes fois, amenant enfin la réconciliation de deux familles ennemies à la suite d'un miracle.

Tous les ans, au 1er août, le curé de Zicavo vient y dire la messe, et c'est l'occasion, pour les habitants des villages de la montagne et pour les bergers, de divertissements qui durent toute la journée. On danse dans la clairière, *sub tegmine fagi*, au son des instruments chers à Virgile.

Après ce repos, nous nous reprenons à gravir, pareils à des larves, dans la forêt monstrueuse dont jamais la hache du bûcheron n'a fait retentir les échos. Depuis les premiers âges du monde elle demeure inviolée; les mouflons et les bandits qu'elle abrite en connaissent seuls les profondeurs.

A partir de San Pietro, aucun arbre jeune n'a été rencontré : la vieille forêt ne produit plus; tous les sujets qui la peuplent, semblables à des vieillards, portent de longues chevelures de lichen blanchâtre. Les mousses épaisses recouvrent comme de grands manteaux effilochés les branches noueuses.

Par instants ce sont d'immenses nécropoles, d'étranges hypogées presque où de grands squelettes d'arbres blanchis et dénudés s'allongent sur le sol, pareils à des monstres antédiluviens. Dans leur chute, ces colosses foudroyés, rompus par le vent ou victimes d'un écroulement sénile, se sont écrasés sur la terre, qui gardera leur empreinte longtemps. Leurs racines grises, tourmentées, rampent encore à travers des roches tigrées de lichens, accrochées à la terre comme des serres de vautour.

Quand on a traversé le silence mystique de ces grands bois solitaires, on voit s'élever tout à coup, plus haut, vers les cimes, aux approches du ciel, une région âpre, dénudée, où quelques arbres rageurs se tordent encore, bravant de leurs branches menaçantes les lourds nuages qui les meurtrissent en passant. Là, chaque crête, chaque ossature de la montagne est un écroulement. Sur les pentes ravinées, mises à nu par places, sont des amoncellements de roches où s'enfouissent quelques masures. Tout d'abord on a peine à les distinguer au milieu de ces blocs arrondis dont elles ont la couleur. « C'est Frauletto », disait le vieux guide en me les désignant de son doigt crochu. Et je regardais et je ne voyais rien que le ciel et les amoncellements rocheux; je voyais un paysage désolé, implacable, farouche, solitaire, et tout au loin, vers la gauche, le pic de l'Incudine dressant sa cime dépouillée, où planaient lentement des éperviers. Puis, plus bas s'étalaient sous mes regards des landes où vaguaient des points noirs qui étaient des troupeaux.

Enfin je percevais les cabanes des bergers, derniers habitants de ces sommets.

Ils vivent là ces bergers, dont certains grelottent la fièvre qu'ils ont rapportée des plages insalubres, dans le silence des monts, sous un soleil torride en août, sous un froid noir quelquefois dès septembre. Aux derniers jours de ce mois, chassés de ces hauteurs par les frimas, ils descendront à ces plages où la fièvre les guette toujours. De là-haut, des cimes dénudées où ils demeurent immobiles, dressant leurs silhouettes sur le ciel, appuyés, tout graves, sur leur bâton, ils contemplent la mer lointaine qui, toute luisante, s'étale comme une immensité de plomb fondu.

Dans l'intérieur des masures, l'âtre qui enfume, des lits de feuilles de hêtre, des sièges faits d'un morceau de bois à peine équarri. Le mur à travers lequel passent les vents perfides est construit en pierres sèches;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la toiture, en planches frustes, est recouverte de lourdes pierres afin de mieux résister aux souffles violents de l'aquilon.

Partout des ustensiles ayant conservé les formes primitives de l'âge pastoral et qui servent à la cuisson du lait et à la fabrication des fromages. C'est, en dehors d'un lit pour les femmes et les jeunes enfants composé d'une simple paillasse en feuilles de hêtre, tout le mobilier de ces pauvres demeures. Les objets sont souvent suspendus à un tronc d'arbre mort, au milieu du *stazzo* (bergerie). Aujourd'hui encore, comme aux époques reculées, les bergers couchent sur la terre nue, devant l'âtre, avec un morceau de bois en guise d'oreiller, abrités, aux jours froids, par leur pelone. Le vêtement sombre qu'ils portent est tissé par les femmes avec la laine des brebis. La nourriture de ces familles patriarcales consiste en laitage, en *polenta* et en pain de seigle ou d'orge, dont ils préparent à l'avance une certaine quantité qu'ils font sécher au four afin d'éviter la moisissure et qu'ils sont obligés de faire tremper dans l'eau pour le ramollir.

La première impression est lugubre devant ces bergeries abandonnées dans ces chaos de roches, sur ces cimes; mais, lorsque le soleil, à son déclin, allongera les ombres, que les crêtes s'illumineront de rayons de feu, tandis que les grandes forêts qui couvrent les vallons seront noyées dans une vapeur légère, le spectacle se trouvera empreint de poésie et de grandeur.

Les bergers du Coscione ont conservé les croyances et les coutumes des temps les plus reculés. Très affables, ils tiennent à honneur d'exercer l'hospitalité. A contempler sans cesse de vastes étendues et des horizons lointains, leur physionomie est devenue grave et leur œil méditatif.

Ils ont l'esprit hanté par des superstitions sans nombre; le soir, aux veillées, devant la braise rouge, les enfants écoutent, leurs yeux noirs grands ouverts, les récits que font les anciens, les légendes des esprits (*folleti*) racontées par leurs mères. Parfois un frisson passe sur l'assemblée tout entière lorsque le *mal achelo*, oiseau de mauvais augure, fait entendre sa plainte ou que le vent siffle et se lamente dans les pierres disjointes des masures. Ils entendent aussi, avec épouvante, des voix passant dans les airs, et certains les ont perçues criant nuit et jour, des semaines entières.

Ils ont la plus grande foi dans les présages; lorsque la belette se promène, ils ont la certitude que les pluies seront prochaines. Ils lisent dans les œufs tachés ou à coquille tendre que pondent certaines poules.

Lorsqu'une épizootie sévit, ils courent à Zicavo chercher la clef de l'oratoire de Saint-Roch et la jettent au milieu du troupeau. La maladie, selon leur dire, disparaît aussitôt comme par enchantement. Dans le même cas, les bergers des environs de Sartène jettent la clef de l'église de Saint-Damien au milieu du troupeau et se hâtent de tuer tous les animaux qu'elle a touchés. Puis ils aspergent ce troupeau avec des raclures du mur de l'église.

Jamais les bergers du Coscione ne vendront une de leurs bêtes le lundi, ce jour étant réputé néfaste. Ils annonceront la tombée de la neige à un beuglement particulier des bœufs.

Les femmes croient au mauvais œil. Elles supposent, comme beaucoup de montagnards de la Corse, du reste, que le regard et les éloges de certaines personnes ont une influence funeste. Les enfants peuvent ainsi être frappés subitement de maladies mortelles. On conjure le maléfice en parfumant les petits malades avec des branches d'olivier et de palmier bénies le jour des Rameaux.

Les vieux bergers se réunissent dans les circonstances graves, et, après avoir égorgé un bouc, un agneau ou un chevreau, ils examinent l'omoplate de la victime et prononcent des oracles.

Près des fourches d'Asinao, montagne fatidique, voisine du Coscione, terminée par trois aiguilles de roche gigantesques, les anciens se réunirent une nuit, sous le premier empire, tandis qu'une grande agitation régnait dans le Fium'Orbo, et immolèrent un chevreau. L'augure, après avoir longuement examiné l'omoplate, s'écria : « Une ligne sanglante passe sur la côte orientale, les femmes vont pleurer et bien des pères diront un éternel adieu à leurs enfants!... » Chose étrange, ce présage funèbre ne tarda point à se réaliser.

Les bergers sont poètes et musiciens. A midi, lorsque le soleil ardent étincelle sur les monts, ils donnent le *merezzare* (nourriture de midi) aux troupeaux, et, s'asseyant à l'ombre de quelque hêtre, récitent des chants du Tasse ou de l'Arioste ou improvisent des poésies qu'ils chantent au son de la cithare.

Voici quelques vers qu'ils se plaisent à réciter, recueillis par l'abbé Galletti dans son histoire de la Corse et qu'on croirait empruntés à Ossian :

Fra l'orror di notte tetra,
E tra il sibilo dei venti,
Mesto al suon di antica cetra
Io qui accoppio i miei lamenti;
Ma tu dormi, ed io frattanto
Alzo invano all' aere il canto.

Se la notte fosse priva
Delle sue fulgide stelle,
Dio potrebbe, o cara diva,
Colle tue luci si belle
Adornare in un momento
D'altre stelle il firmamento.

Dans l'horreur de la nuit sombre,
Et pendant que les vents mugissent,
J'accompagne mes plaintes
Du son de l'antique cithare;
Mais tu dors, et moi pourtant
J'élève en vain mes chants dans les airs.

Si la nuit perdait
Ses étoiles resplendissantes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dieu pourrait, ô ma déesse,
Avec tes yeux étincelants
Orner en un instant
Le firmament d'autres étoiles.

En dehors de la cithare, les instruments de musique dont ils jouent sont la flûte de Pan, le chalumeau et la cornemuse.

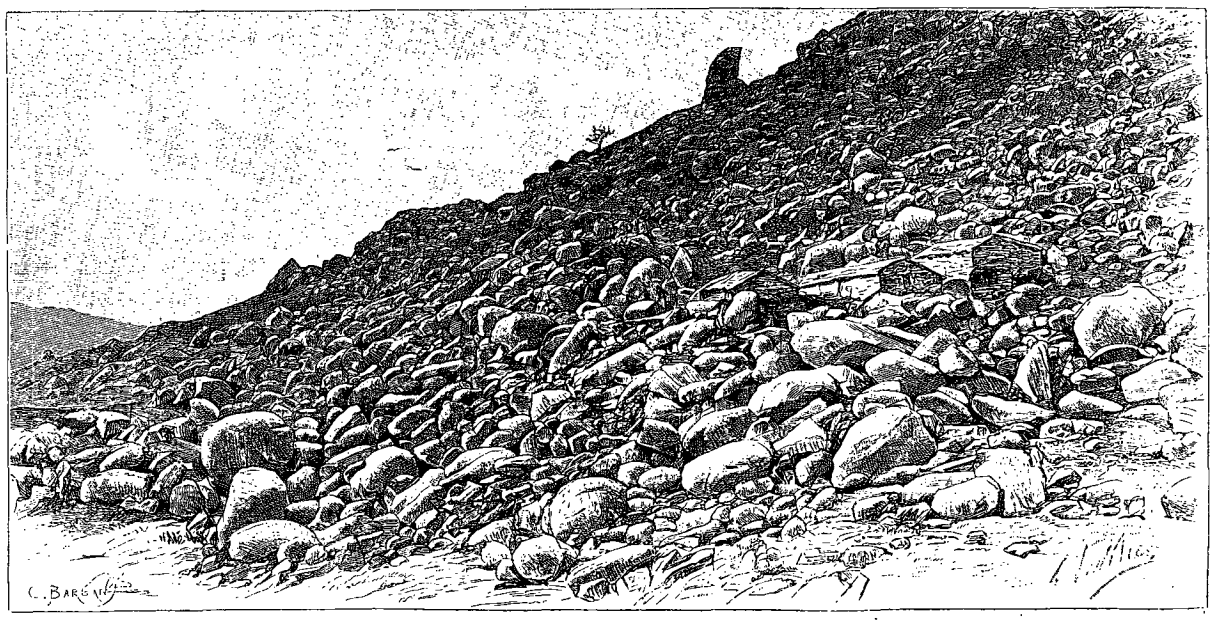
Les bergers sont les protecteurs des bandits, ils les nourrissent et, au moyen de signaux convenus, leur font savoir si quelque danger les menace. Durant mon séjour à Zicavo, les brigades de gendarmerie des environs ne cessaient de se concentrer vers l'ermitage de San Pietro, et jamais elles n'ont réussi à opérer une seule capture. Cependant une quarantaine de bandits se trouvaient à ce moment dans les solitudes du Coscione.

Après cette visite à Frauletto, nous allâmes aux bergeries de Palaghiole, pénétrant dans les masures, assistant à la fabrication des fromages, surpris de la propreté qui régnait dans les humbles demeures. Puis on dit au revoir à ces braves gens, donnant rendez-vous aux plus jeunes sur la cime de l'Incudine le lendemain, à l'aube.

Et nous nous reprenons encore à chevaucher, descendant, à travers bois, jusqu'au bord d'un torrent où des champs de *delphiniums* énormes, à la fleur bleue, s'étalent à perte de vue.

Je m'attardai un peu auprès de ces fleurs que j'admirais et autour desquelles bourdonnaient des insectes par essaims.

Puis, coupant droit par la lande rocheuse, à travers la bruyère, je m'efforçais de rejoindre mes compagnons qui avaient pris de l'avance, lorsqu'une scène étrange se présenta à mes regards. Un vieillard, vêtu d'un grand



Bergeries de Frauletto.

pelone, se dressait comme un fantôme sur un cheval tout frémissant et comme épouvanté. Ce vieillard allait, rigide, la tête haute, les yeux clos et le visage très pâle : c'était un cadavre.

Une fourche fixée à la selle soutenait son menton, et à travers les plis de son manteau j'aperçus des cordes et des morceaux de bois qui lui maintenaient le tronc. Bientôt, après le passage de cette vision funèbre, je me trouvai en présence de la petite escorte qui accompagnait le mort. Ces gens allaient au village natal du vieillard, vers le Fium'Orbo, pour le faire mettre en terre le lendemain matin.

Cette funèbre apparition m'avait vivement frappé et cependant je savais que ces chevauchées lugubres avaient lieu quelquefois.

M. Bucchini père m'avait raconté, à Zicavo, qu'un matin, avant l'aube, traversant le torrent où nous avions été mis en joue le matin même par de farouches passants, il avait aperçu, sous un rayon de lune, un cadavre sur un brancard que les porteurs avaient mis à la fraîcheur, dans l'eau. Ils dormaient dans le bois en attendant le jour pour continuer leur route. Le curé avait fait aussi une étrange rencontre. Il voyageait un soir avec un de ses amis sur la route de Guitera, lorsque les chevaux, dont l'allure était vive, s'arrêtèrent court. Les voyageurs aperçurent alors, sur le bord du chemin, un cadavre allongé sur un brancard. Les porteurs du lugubre fardeau se reposaient un peu plus loin devant un feu qu'ils avaient allumé.

Le transport des bergers morts ne s'effectue à cheval qu'à travers les chemins impraticables. Pour amener un cadavre des bergeries du Coscione dans le Fium'Orbo ou à Zicavo, le brancard ne peut être employé qu'une partie du chemin ; la plupart du temps le cheval est nécessaire.

Les chevaux, dit-on, ont conscience du lugubre cavalier qu'ils portent. On prétend qu'ainsi chargés ils pres-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sent le pas, mais ne trottent jamais. D'autre part ils seraient en proie à un tel énervement et à une telle fatigue qu'ils ne peuvent plus ensuite rendre de services, et restent fourbus. Les bergers ont remarqué aussi que durant le trajet, le cheval ne manque jamais de s'arrêter aux endroits où le défunt avait l'habitude de faire halte.

Le soleil allait se coucher au moment où je rejoignais la caravane; il fallut se hâter de gravir la dernière pente, qui est certainement la plus rude de toutes celles que nous avions rencontrées. Les sentiers n'existaient plus; on alla à travers une forêt, parmi des éboulements de roches, heurtant des troncs d'arbres morts, en butte à mille difficultés qu'augmentait le crépuscule. A la nuit noire, après bien des péripéties, nous arrivâmes au point que le vieux guide avait choisi pour camper en attendant l'aube.

Les dernières végétations viennent s'arrêter là; plus haut c'est le sommet de l'Incudine, et seul le genévrier rampe bravant les vents et les frimas.

D'énormes blocs de granit forment comme des salles naturelles sous la voûte merveilleuse d'un firmament étoilé. On a attaché les mules aux hêtres voisins; à la lueur d'un grand brasier fait de troncs d'arbres morts, on a cueilli les branchées qu'elles mangeront toute la nuit. Puis on a dévoré en hâte quelques provisions, on a bu longuement aux gourdes, on s'est allongé sur le sol, les pieds vers le feu, et l'on s'est endormi les yeux vers les étoiles.

Une heure avant l'aube le guide nous réveille et nous grimpons en hâte, laissant les mules à la garde des jeunes gens.

Nous voici sur la cime extrême de l'Incudine, où souffle un vent glacial. A l'orient une lueur annonce la venue du soleil, la mer blanchit vaguement; dans le mystère de cette heure indécise on dirait que les chaînes des montagnes s'écroulent à nos pieds. Lorsque, un peu plus tard, les sommets de ces montagnes désertes se sont éclairés de rayons roses, nous avons poussé tous un cri d'admiration. Spectacle de chaque jour que le lever du soleil, mais qu'on passe des années sans contempler!

Maintenant une ligne à peine perceptible indique les côtes d'Italie; la Sardaigne s'étale, au contraire, avec ses côtes et ses monts, et je crois bien distinguer le Gennargentu et les pics de Limbara. Tout auprès de nous se dressent les fourches d'Asinao où les bergers augures prophétisèrent; la région du Fium'Orbo se développe; Sartène, Bonifacio blanchissent au loin. Derrière nous se distingue Ajaccio, puis les monts Rotondo et Renoso nous cachent une partie de l'île; tandis que vers le nord la vue s'étend jusqu'au cap Corse, dont l'éperon s'avance dans la mer. Pendant que nous contemplons ce merveilleux spectacle, les bergers de Palaghiole, le fusil sur l'épaule, arrivent auprès de nous, accompagnés de deux personnages également armés.

Puis nous voilà tous arc-boutés, poussant des pieds et des mains d'énormes blocs de rochers qui roulent, éclatent, se brisent en se précipitant en bonds vertigineux dans des abîmes dont nos yeux ne peuvent mesurer la profondeur. Un bruit de tonnerre monte de tout en bas, à travers des nuages de poussière.

Les chasseurs observent ensuite les cimes voisines, où les mouflons, nombreux en cette région, se réfugient quelquefois, effrayés par l'éboulement des roches et le bruit infernal qu'elles produisent.

Ce matin-là ces animaux n'étaient point dans ces parages, car toutes les tentatives faites pour les découvrir demeurèrent vaines.

Un des individus qui avaient accompagné les bergers attirait mon attention, et malgré moi je ne cessais de le considérer. Petit de taille, l'air fier et l'allure singulièrement dégagée, il retroussait une fine moustache sur ses lèvres, tandis qu'un froid sourire, qui laissait voir ses dents blanches, paraissait stéréotypé sur son visage. Debout sur la dernière cime, ses yeux d'une étrange mobilité scrutaient l'immensité. Pas un détail ne semblait échapper à son œil d'aigle.

C'était le fameux et redouté bandit Giovanni, l'ami et compagnon de Rocchini, exécuté à Sartène.

L'autre personnage était également un bandit, mais de moindre renom.

J'appris à Zicavo seulement que je m'étais trouvé avec eux, et Giovanni me fit dire que l'insistance que j'avais mise à l'observer ne lui avait point échappé.

Nous laissons les bergers et leurs camarades continuer leur chasse pittoresque et nous redescendons retrouver les mules pour gagner ensuite les pâturages du Coscione et les prairies mouvantes de castel Rinuccio.

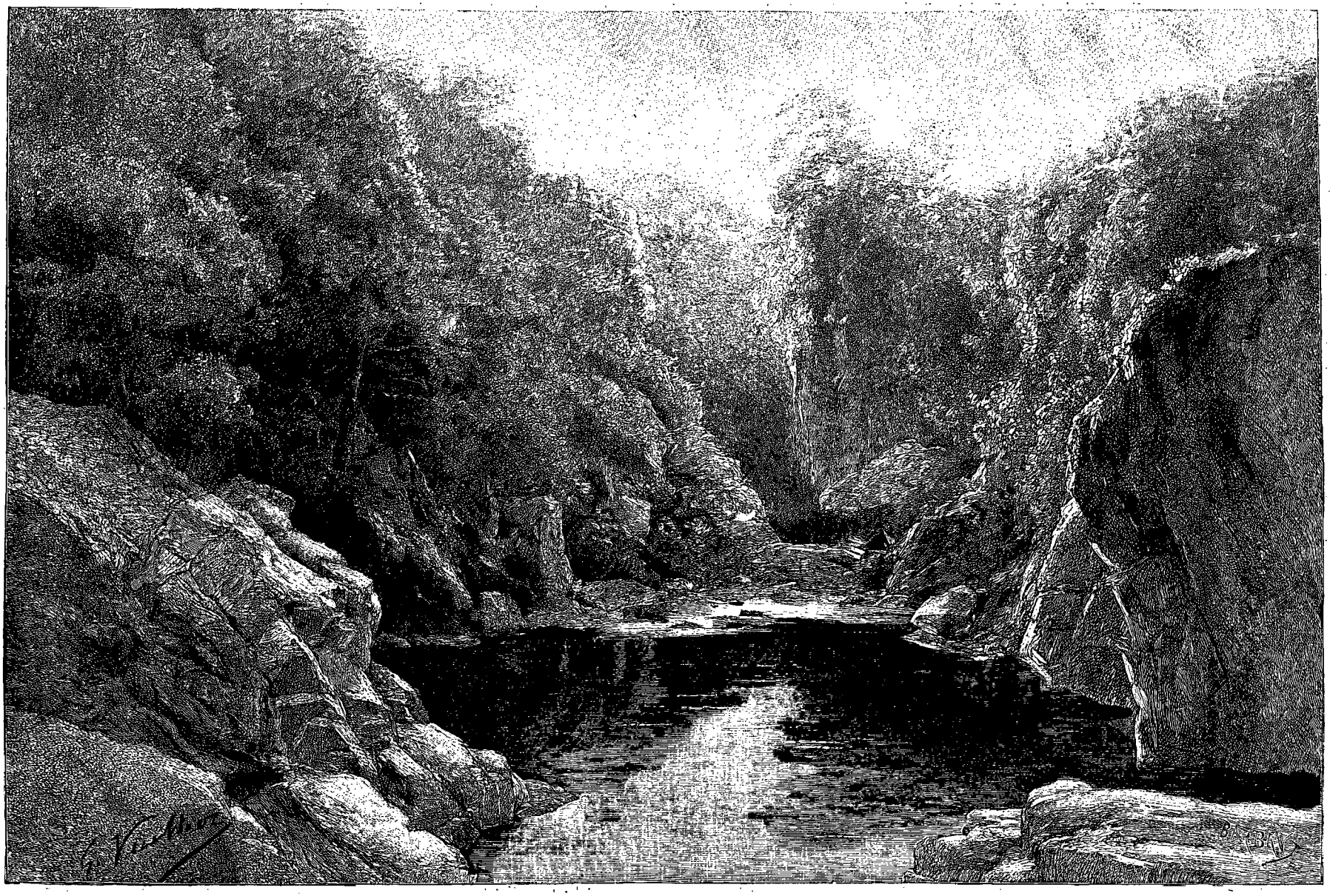
Ces prairies, qui recouvrent comme un grand manteau vert la surface d'un plateau, sont en quelque sorte tissées d'un gazon très fin de thym, de serpolet et de menthe. Les racines de ces plantes s'entrelacent de telle manière qu'elles forment un tissu moelleux et impénétrable de 25 à 30 centimètres d'épaisseur. Ce sol oscille à de grandes distances à chaque pas que l'on fait, et malgré soi on éprouve une certaine appréhension en s'y aventurant. Mais les troupeaux y paissent sans danger et le sabot des mules ne s'y enfonce même pas. En prêtant l'oreille, on entend au-dessous de la prairie le bruissement des eaux : la couche de gazon est posée sur une nappe liquide.

Les bergers, à l'aide de pioches, creusent des ouvertures, et font jaillir l'eau. Avec un filet qu'ils passent dans ces trous, ils prennent des truites de petites dimensions, qu'ils font cuire sur des pierres plates bien chauffées au feu et enduites de beurre frais.

Jusqu'au lendemain, nous errons dans les grands bois, dans les pâturages, dormant dans le creux des rochers, pêchant la truite, faisant retentir les échos d'une fusillade adressée à quelques écureuils, passant des heures entières à écouter les légendes des bergers.

Maintenant il faut partir : adieu, Frauletto, Palaghiole, bergeries perdues dans les nuages, je ne vous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gorges du Taravo (voy. p. 240).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reverrai sans doute jamais plus. Je m'enfonce dans les bois étranges et grandioses du Coscione, tandis que le soleil décline et que ses rayons frissonnent sous la voûte sombre des grands hêtres.

On ne parle plus, on sent la fatigue, on descend, la tête penchée et l'air rêveur. Les arbres succèdent aux arbres, les roches aux roches encore. Nous arrivons au plateau de bruyères au moment où s'allume la première étoile.

Les montagnes lointaines s'enveloppent d'ombre. Au loin la mer pâlissante miroite vaguement et va s'évanouir dans les profondeurs mystérieuses de l'horizon.

Dans la forêt de chênes verts, il fait nuit noire, le chemin est affreux. Il faut se fier à la sûreté des mules, que l'on encourage en leur disant de temp à autre : « *a concha* », prends garde. Les montures ont le pied sûr, mais un faux pas, toujours à craindre, offrirait du danger. Quelle prudence et quel instinct elles ont pourtant ces bonnes bêtes! Elles paraissent réfléchir un instant avant d'aventurer un pied, et avec leur tête baissée jusqu'à toucher le sol on dirait qu'elles cherchent à se rendre compte des obstacles à franchir. Malgré la confiance qu'elles nous inspirent, nous sommes un peu anxieux dans cet infernal sentier, et nous mettons pied à terre, jetant la bride sur le cou des mules. Alors c'est bien pis, on se heurte à tout instant à un tronc d'arbre, à un rocher; on fait des sauts inattendus à se rompre les os, on met les pieds jusqu'à la cheville dans les flaques d'eau glacée.

Pont sur le Taravo.

Soudain un coup de fusil retentit au-dessous de nous, dans la forêt; d'autres coups lui succèdent, des appels se font entendre.

C'est une bande de jeunes hommes venus à notre recherche. On nous croyait perdus; à Zicavo, le village était inquiet. Ah! les braves gens, quelle joie ils témoignaient de nous retrouver!

« Nous avons tous nos fusils, disaient-ils, pour vous défendre; nous étions résolus à passer la nuit à votre recherche. »

« Et les lanternes, m'écriai-je, pour éclairer ces horribles chemins, où sont-elles? » Ils n'y avaient pas songé un instant, et pourtant elles auraient été plus utiles que les armes. C'est bien encore là un trait caractéristique du caractère des Corses. Ne nous voyant pas revenir, ils avaient aussitôt songé à exposer leur vie, c'était leur unique pensée : nous étions des amis pour eux, ils devaient se faire tuer au besoin.

Nous avions rejoint la grande route et chacun de nous était remonté à cheval. Nos défenseurs nous suivaient; on n'entendait plus, dans le silence de cette heure, que le bruit des pas des montures qui pressaient l'allure, que le bruissement, par instants, de quelque cascade qui s'agitait, toute blanche, dans l'obscurité, et on ne voyait, sur la route indécise, que les étincelles que les sabots faisaient jaillir.

Bientôt des lumières percent le feuillage noir des arbres : nous sommes à Zicavo.

Quelques jours après, MM. Abbatucci m'accompagnèrent jusqu'au Taravo, qui roule son cristal sur un lit rocheux, dans des gorges profondes, que traverse un pont hardi.

L'accès de ces gorges est difficile, de hautes falaises de granit se dressent sur ses bords, et des arbres suspendus au-dessus des abîmes laissent retomber leurs branches comme des toisons frissonnantes.

Les eaux, après un cours torrentueux où elles élèvent des clameurs et se brisent écumantes et irritées, se glissent ensuite en sommeillant dans le mystère du profond défilé.

Quelles douces heures passées au bord du torrent solitaire! Pourquoi nos jours n'ont-ils point, comme lui, le calme et la fraîcheur après les agitations et les douleurs qui nous brisent!

GASTON VUILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les bergers émigrants (voy. p. 242).

LA CORSE,

PAR M. GASTON VUILLIER [1].

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après nature par M. G. Vuillier.

Nous sommes aux derniers jours d'été. Des nuées s'élèvent, le matin, du fond des vallées mystérieuses, rampent lentement sur le flanc des montagnes et vont s'évanouir dans les rayons du soleil un peu pâli. Les torrents, grossis par les pluies d'orage, grondent; par instants, la brise plus fraîche apporte comme des éclats de leurs grandes voix sonores; certaines nuits même je les ai entendus élevant des clameurs sauvages à travers les rafales.

Le village, lorsque les feux s'allument aux heures matinales, est noyé dans une buée bleuâtre à travers laquelle il semble flotter. L'âtre, sans cheminée, est placé au milieu de l'unique pièce de la maison pour chauffer une sorte de claire-voie où les châtaignes sont mises à sécher, et la fumée, n'ayant pas d'autre issue, s'échappe par les interstices des murailles et de la toiture. C'est une chose étrange à voir que ces maisons exhalant, en quelque sorte, des vapeurs.

Vienne *novembre del oro*, novembre d'or, apportant une abondante récolte de glands, de châtaignes, et le précurseur de la froidure et des frimas, le lugubre *scumbapio*, pourra mugir, les portes seront closes, la braise égayera le foyer, les provisions d'hiver seront à l'abri.

C'est alors qu'auront lieu les grandes veillées où, tandis que le vent se lamente au dehors, se raconteront de sombres histoires à la lueur des torches de résine, devant le foyer clair, exploits de bandits, guerres du

1. Suite. — Voyez p. 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps passé, alors que la Corse se levait tout entière et s'enfonçait dans les profondeurs des forêts, pour mieux résister aux envahisseurs.

Les soirées étant déjà plus longues, on se réunit dans quelques maisons, et j'ai pu passer de bonnes heures, le soir, au coin du feu. Certaines histoires que j'ai entendues, en ces circonstances, m'ont singulièrement frappé, car elles témoignent combien les montagnards corses comprennent avec grandeur l'hospitalité.

On racontait que les bandits, qui vont habituellement deux ensemble, se donnent quelquefois des gages d'amitié qu'ils cimentent par un crime. Ce pacte sanglant a pour objet de les attacher l'un à l'autre par un lien indissoluble. Le fait suivant s'est passé à Zicavo, j'ai lieu de le croire, il n'y a pas bien longtemps.

Deux bandits erraient dans les bois d'alentour, lorsqu'un jour l'un d'eux dit au compagnon avec lequel il s'était tout nouvellement associé de lui témoigner son dévouement en allant, dans la maison qu'il lui désignait, abattre d'un coup de fusil l'individu qui l'habitait.

Le bandit, sans autre explication, se dirige vers cette demeure, tue l'homme qu'il y rencontre et se sauve aussitôt. La gendarmerie, par suite de je ne sais quelle circonstance, se met immédiatement à sa poursuite. Sur le point d'être pris, le bandit se précipite dans une maison dont la porte est ouverte.

« Je viens de tuer un ennemi, dit-il, les gendarmes vont s'emparer de moi, je vous demande asile. »

Il est tard, on donne à souper à cet homme, et le maître de la maison lui cède ensuite son propre lit.

Le lendemain, il faisait nuit encore lorsque l'hôte va le réveiller : « Il faut te hâter de partir avant le jour, lui dit-il, afin de n'être vu de personne. » Le bandit se lève et le suit. Lorsqu'ils sont arrivés à une certaine distance du village, l'hôte s'arrête et, s'adressant au meurtrier : « Tu m'as demandé asile, je t'ai donné ma maison; tu avais faim et soif, je t'ai fait manger et boire; tu étais las, je t'ai couché dans mon lit; et cependant celui que tu as tué hier était mon parent. Fuis donc aussitôt de ma présence, fuis, car maintenant que tu n'es plus sous mon toit, je te poursuivrai de ma haine. » Le meurtrier s'excuse, il ignorait.... « Eh bien, interrompt l'autre, je t'accorde une heure pour t'en aller au loin; passé ce délai, nous serons ennemis, tu te garderas et je me garderai. »

Les lueurs de l'aube pâlissaient le ciel lorsque les deux hommes se quittèrent.

Je ne sais comment s'est terminée cette aventure, car les Corses deviennent d'une extrême méfiance lorsqu'on les interroge. Le fait est authentique, mais je n'ai pu apprendre exactement s'il avait eu lieu à Zicavo même ou dans les environs.

Rencontrer des bandits dans le village n'est point chose rare : tous les soirs, de dix à onze heures, plusieurs se promènent dans l'obscurité, sous les châtaigniers. On en a vu s'attabler dans une sorte de buvette, au milieu des quelques consommateurs qui la fréquentent.

Je connais un fonctionnaire qui a été invité par un habitant, à dîner avec deux bandits, qu'il recevait le soir de la fête de Zicavo, laquelle se célèbre, particularité singulière, sous le vocable d'un saint sarde. Ce fonctionnaire n'osa pas accepter, de peur de compromettre sa situation, mais, afin de ne pas froisser les susceptibilités des bandits et de l'hôte, il prétexta un départ urgent et quitta, en effet, le village aussitôt.

Les Corses sont parfois amusants avec leurs bandits; lorsque je demandais, à Zicavo, s'il y en avait beaucoup dans la contrée, on me répondait : « Il y en a bien quelques-uns, mais ils viennent tous de Sartène se réfugier chez nous. » Plus tard, à Sartène on me disait : « Tous les bandits qui sont aux environs nous arrivent de Zicavo : cette partie de l'île en est infestée ».

J'ai voulu revoir une fois encore les bergeries étranges autour desquelles les bandits ne cessent d'errer, et, un jour, j'ai gravi les hauteurs et traversé les grands bois. Le ciel était menaçant, de lourdes nuées traversaient les solitudes. Je ne retrouvai plus la magie du soleil dans les feuilles, les forêts étaient sinistres, les plateaux déserts, et les bergers, grelottant, se préparaient à quitter les sommets.

Quelques jours après, dans un sentier, je vis passer ces pâtres en longues caravanes. Je rencontrai des charrettes sur lesquelles étaient entassés les objets du ménage, ainsi que les chaudrons qui servent à leur industrie; les poules y étaient suspendues par les pattes, et le chat retenu par un lien autour du cou. Le troupeau suivait, précédé d'un chien, tandis que d'autres chiens formaient comme une arrière-garde. Il y avait également des mules chargées de *narpias*, outres en peau de porc, bondées d'objets. Les plus jeunes enfants étaient attachés sur le dos de la bête, et un adolescent s'y tenait en même temps en croupe. Souvent les femmes et les jeunes filles suivaient à pied tandis que l'homme était fièrement campé sur un cheval, le calumet aux dents, la crosse du fusil à l'arçon de la selle.

Ils s'arrêtaient parfois pour se reposer ou pour préparer des aliments, au bord du chemin, sous un arbre, auprès d'une source.

Puis, reprenant la route, ils s'en allaient, dévalant par les pentes, vers les plages lointaines, là-bas, vers Sartène ou vers les rivages de la mer Tyrrhénienne, regagnant leurs campements d'hiver, sous un climat meilleur.

Sur les plages ils parquent leurs troupeaux auprès de cabanes où ils habitent et qu'ils construisent eux-mêmes, fort habilement, avec des rameaux de lentisque et de myrte.

Vers le printemps, en avril, époque de la tonte des brebis, que suivra de près le retour à la montagne, ils célèbrent une grande fête. A cette occasion a lieu un grand festin, que président le *maître* et sa famille, car

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le berger n'est propriétaire que de la moitié du troupeau. Pour célébrer cette agape on sacrifie des moutons et des agneaux, on en confectionne des boudins, et certaines parties sont mises à rôtir. On prépare aussi un mets singulier avec les intérieurs des agneaux coupés et mis en broche, enveloppés, au préalable, avec la rate et les intestins tressés. Ces victuailles sont assaisonnées avec une sorte de truffe qu'on trouve vers les plages.

Il est bien entendu que ces bergers poètes improvisent des vers de circonstance et chantent alors des voceri et des lamenti. Du reste, tandis qu'ils opèrent la tonte des troupeaux, ils ne cessent de chanter.

Après les longs jours voilés et les orages qui annon-

La sorcière (voy. p. 244).

çaient la fin de l'été, le calme s'était fait dans la nature, et le soleil brillait, favorisant le retour des bergers à leurs campements d'hiver. Je profitai de ces belles journées pour faire des excursions intéressantes dans la contrée, et je visitai, en compagnie de MM. Abbatucci, la forêt de San Pietro di Verde. La route est charmante, les pentes qu'elle suit sont couvertes de châtaigniers, la clématite et le chèvrefeuille enguirlandent les chênes verts, des cascatelles murmurent, et, sur les montagnes, des villages blanchissent à travers la verdure. Nous traversons Cozzano, nous apercevons Palneca, aux mœurs violentes, nous frôlons une maison aux fenêtres garnies de meurtrières, encore une histoire de vendetta qui peut redevenir sanglante demain, et nous nous enfonçons enfin dans la forêt. C'est une des plus belles de la Corse : des torrents y grondent à travers de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hautes futaies de pins gigantesques. La forêt descend d'un écroulement de roches que d'effroyables ravins couturent de noires entailles, que les pins altiers hérissent. Plus haut les hêtres moutonnent, et sur la cime des monts s'étend la région des pâturages.

Au milieu de cette forêt, sur un talus, s'élève la chapelle vénérée de San Antonio. Le 28 juillet les bergers des hauts pâturages, ceux du Coscione même et les habitants des communes voisines s'y réunissent en grand nombre. Après la messe et le prône, fait en plein air sous un grand hêtre, on dépouille de ses vêtements le saint vénéré, statue grossière en bois, et on l'habille de neuf. Les vêtements dont il était revêtu sont découpés en tout petits morceaux et distribués par le prêtre aux assistants. Toute la population assemblée se précipite, chacun veut avoir sa part de la relique, on se bouscule, on s'injurie parfois, et le prêtre a toutes les peines du monde à faire sa distribution et à satisfaire à toutes les exigences.

On dit que la statue fut trouvée en cet endroit même par des passants, et transportée aussitôt au village de Palneca, tout voisin. Mais elle revint la nuit même au lieu où elle avait été découverte. C'est alors que, pour obéir au vœu manifeste du saint, la chapelle actuelle fut construite pour l'abriter.

On raconte aussi que sur l'emplacement de l'oratoire actuel il existait un poirier. Les passants grimpaient dans l'arbre et mangeaient autant de fruits qu'il leur plaisait, mais s'ils en mettaient dans leurs poches, retenus par une force invisible, ils ne pouvaient plus redescendre.

La dernière excursion eut pour objet la recherche d'une cascade que j'avais aperçue du col de Granace et qui me paraissait considérable, tant par sa hauteur que par le volume des eaux. Voisine de Zicavo, enfoncée dans les replis farouches d'une montagne, on connaissait la cascade de Piscia n'alba que comme moi l'on avait aperçue de loin, mais personne ne savait en indiquer le chemin. Une journée entière nous errâmes au milieu de précipices épouvantables sans la rencontrer. Une nouvelle tentative, avec un pasteur pour guide, fut couronnée de succès, et nous arrivâmes facilement au sommet de la chute. Afin de la contempler dans tout son développement je dus suivre des corniches suspendues sur des abîmes, descendre à travers des pierres qui roulaient au fond des précipices avec des bruits de tonnerre, passer sous des enchevêtrements d'arbustes dans les passages frayés par les sangliers. La cascade est admirable, les eaux se précipitent d'une hauteur de 150 mètres dans le paysage le plus solitaire, le plus sauvage, le plus farouche, qu'il m'ait été donné de contempler.

Puis un jour je quittai Zicavo, entouré, au moment du départ, par les amis que je m'étais faits, par un pauvre garçon bien dévoué et bien doux qui essuyait une larme furtive, par le vieux pêcheur de truites, qui suivit un instant la voiture en grimaçant, sans que j'aie pu deviner s'il souriait ou s'il pleurait.

Ce n'est point sans regrets que je quittais ce village où j'avais tant vu et tant senti, dont j'aimais presque les arbres, les rochers, les torrents et les visages. Je tournais la tête constamment pour l'apercevoir encore jusqu'au moment où la dernière maison disparut à un angle du chemin.

Allons, voyageur, passe.... Ne garde qu'un reflet dans les yeux et un souvenir dans la mémoire; ne laisse de ton cœur ni aux hommes ni aux choses, si tu le peux, car on doit toujours, ici-bas, dire adieu, et il est téméraire d'ajouter : au revoir!...

Le soir j'étais à Ajaccio, et, quelques jours après, un matin, le train m'emportait vers Vizzavone.

Si je n'avais pas connu et tant admiré les nymphées de Guitera, la vallée du Taravo, Zicavo et le Coscione, cette route eût pu m'intéresser; elle me parut triste et sombre. Partout je n'aperçus que pentes brûlées, terres noires, arbustes roussis. Vers Vizzavone, des croupes de montagnes fumaient encore, tandis que d'autres montraient leurs flancs dénudés, gris et comme couverts de lèpre.

L'incendie avait passé par là. Les pluies, les orages avaient ensuite lavé le sol, et les troncs des arbres morts, demeurés debout et convulsés, cloués sur place pour ainsi dire, se dressaient tout pâles, pleins d'effroi, semblables à des fantômes.

Je ne sais si je dus cette impression farouche à l'aspect tragique du ciel ce jour-là, mais il contribua certainement à l'augmenter.

A Bocognano, où je m'arrêtai; je parcourus toute la journée des sommets arides. Jusque vers l'horizon, dans l'immense gorge qui s'ouvrait béante sous mes yeux, les monts se succédaient, dégradant leurs teintes jusqu'à l'infini. Des trouées lumineuses perçaient, par endroits, un océan de lourds nuages, et la succession des sombres ravines qui se creusaient sous ce ciel bas et lourd avait des puissances dramatiques.

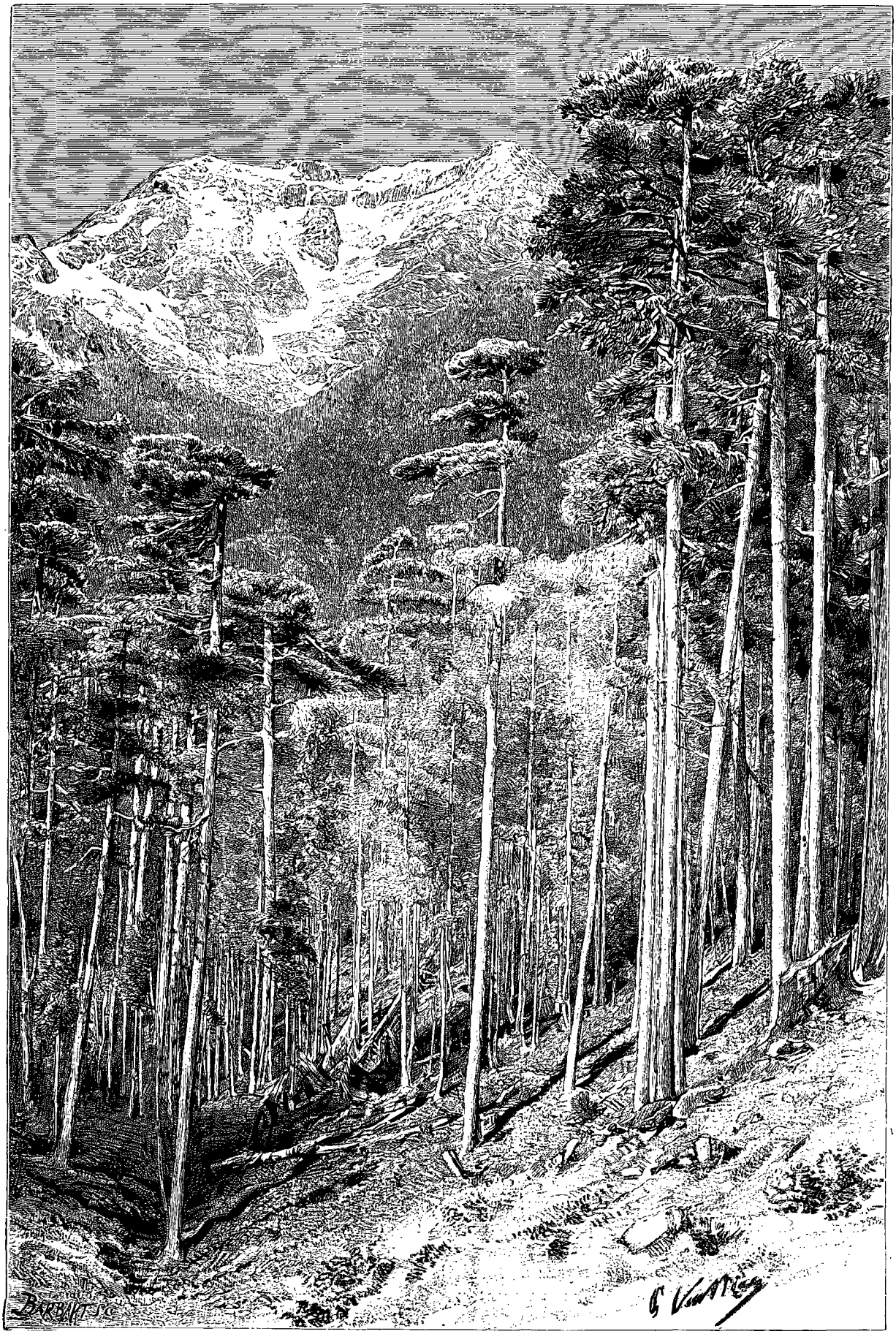
Un instant, le Monte d'Oro montra, à travers une déchirure, son sommet éblouissant. Cette apparition brillante sur un coin du ciel bleu entr'ouvert, au-dessus des vallées noires, fut merveilleuse.

Puis le crépuscule vint, des feux brillèrent dans les montagnes, les lueurs rouges des maquis en flammes serpentèrent comme des laves de volcan, et d'épaisses fumées, ondoyant sur le flanc des collines, montèrent toutes droites rejoindre les sombres nuages du ciel.

Une vieille femme passait, la tête couverte d'un voile épais; sa silhouette fantastique se profilait sur une bande lumineuse du couchant. Je m'étais attardé sur les flancs du Monte d'Oro, quelques lumières lointaines indiquaient Bocognano, mais j'avais perdu mon chemin.

Je hélai la vieille, qui s'arrêta aussitôt. Son nez crochu, ses yeux de faucon, ses doigts maigres et noueux comme des griffes d'oiseau de proie lui donnaient l'apparence d'une sorcière de Macbeth vaguant par les landes. Le son de sa voix même laissait après elle comme un glapissement, et lorsqu'elle souleva ses bras

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Monte d'Oro.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour me montrer d'un doigt recourbé, le village dans les noires profondeurs, son mezzaro qui flottait au vent, l'entoura comme de sombres ailes d'oiseau nocturne.

« Suivez-moi, suivez-moi », me dit-elle en toussotant, toute tremblante de sénilité, trottinant à petits pas à travers le sentier qui dévalait.

Elle s'arrêta tout à coup : « Voilà Busso, regardez un instant, dit-elle, et vous verrez. » Je regardai dans la direction qu'elle m'indiquait et je ne distinguai que quelques maisons blanchissant au loin dans l'ombre. Puis une lueur incertaine, très pâle, s'éleva au-dessus du village, augmenta lentement de volume et d'intensité et s'éteignit. Quelques instants après, elle se montra encore pour disparaître de nouveau.

La vieille me considérait d'un œil oblique.

« Quelle est donc cette lueur? » lui demandai-je.

Elle s'assit sur une pierre du chemin, poussa un soupir et me dit : « Il y avait, dans les temps anciens, à Busso, un seigneur très pieux qui, dans son château, entretenait un chapelain, lequel avait pour charge de lui dire les prières, au retour de ses chasses. Le seigneur les écoutait dévotement, devant l'autel, à la lueur des cierges, son fusil à la main, et la meute à la porte. C'était un grand chasseur. Un soir il s'attarda à la poursuite des mouflons, et lorsqu'il arriva au château, le moine était couché et les prières dites. Le seigneur, pris d'une violente colère, se précipita sur son chapelain et lui passa son épée au travers du corps.

« Depuis ce moment, le moine revient toutes les nuits errer dans le village, un cierge allumé à la main, cherchant l'emplacement de la chapelle pour y dire la messe, comme il faisait du temps de son seigneur. »

Tandis que la vieille me contait cette légende, je voyais, par intervalles réguliers, la lueur fantastique s'élever, augmenter d'éclat et mourir. La nuit était noire, je suivis la vieille, qui descendait à travers la pierraille sans faire de bruit, je la suivis à sa silhouette qui par moments semblait s'effacer, à ses toussotements, à ses soupirs. Puis elle disparut tout à coup. J'étais à Bocognano, les lumières de l'auberge brillaient joyeusement dans la rue obscure.

Je constatai, le lendemain, que je n'avais pas été le jouet d'une hallucination. Cette flamme nocturne s'allume vraiment et disparaît ensuite ; ce fait a intrigué bien des gens. Personne, jamais, n'a pu déterminer le point exact où la lueur s'élève, car elle s'évanouit peu à peu à mesure qu'on approche du village, tandis qu'on la distingue toujours de loin.

Il y a évidemment là un phénomène physique, que je ne tenterai pas d'expliquer.

Quant à la vieille, c'était bien une sorte de sorcière venue de Corte. Je la cherchai dans le village ; lorsque je la retrouvai, elle se disposait à partir, elle consentit cependant à poser pour son portrait. Comme les oiseaux nocturnes, elle craignait les rayons du soleil, et je lui fis subir un supplice, je crois, en la plaçant en pleine lumière.

C'est aux environs de Bocognano, à Pentica, que les Bellacoscia, ces bandits, véritables rois des montagnes, reçurent les hommages d'un préfet de la Corse, d'un brillant écrivain mort depuis et d'un député bien connu. Ces bandits sont peu intéressants, et l'on a lieu d'être surpris qu'une légende en quelque sorte héroïque se soit formée autour de leur nom. En définitive, ils ont été condamnés à mort chacun quatre fois pour meurtres ou autres crimes, et depuis cinquante ans peut-être ils échappent à la gendarmerie.

« Quoi d'étonnant? dit le docteur Bournet. De Bocognano à Ajaccio les habitants, au lieu de leur être hostiles, leur prêtent les mains. Ajaccio est pour eux plein d'asiles. »

Aujourd'hui Pentica est occupé par la gendarmerie et personne ne sait où se sont réfugiés les Bellacoscia.

C'est, du moins, ce qui me fut dit à Bocognano, mais ce dont je doute fort.

J'emprunte au récit du lieutenant G..., publié dans un ouvrage anonyme écrit certainement par un artiste, les aventures suivantes qui ont failli être fatales aux Bellacoscia.

« Xavier Suzzoni, de Nogario, avait été condamné pour meurtre à quelques années de bagne. Désirant, sa peine expirée, vivre en Corse, il demanda au maire de sa commune un certificat constatant que son retour ne pouvait inspirer de craintes à personne. Le maire, connaissant les mauvais penchants de cet homme, refusa la pièce demandée. Quelques jours après, Suzzoni le tuait d'un coup de pistolet. Il prit ensuite le maquis, assassina deux de ses parents et voua une haine implacable à Jean Battesti, maire de Nogario, qui avait exprimé le mépris que lui inspirait ce coquin.

« Suzzoni s'adjoignit les frères Antoine et Jacques Bonelli, dits les Bellacoscia, de Bocognano.

« Jacques Bellacoscia et lui arrivèrent un soir dans la commune de Nogario et firent prévenir le maire que deux personnes l'attendaient pour lui parler. Battesti devina le piège, mais comme il était brave, il s'arma d'un stylet et de deux pistolets et se rendit à l'endroit indiqué. Les bandits étaient suivis d'un chien énorme, devenu plus tard légendaire en Corse. Lorsque Battesti voulut s'en aller, après une conversation insignifiante, deux fusils furent braqués sur lui, et il fut sommé de marcher devant ses ennemis. Le maire dut s'incliner, et ils se dirigèrent tous trois vers la montagne de Venaco, pour de là rentrer à Pentica, repaire des Bellacoscia.

« Arrivés près de Corte, où Battesti avait un frère curé, ils chargèrent une femme de se rendre vers ce prêtre, de lui dire que son frère était entre leurs mains et qu'il avait trois mille francs à verser s'il voulait le délivrer.

« Le curé mit un certain temps à réaliser cette somme. Quarante-huit heures passèrent, il n'y avait plus de vivres et tous étaient accablés de fatigue et de faim.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Alors Jacques commanda au chien d'aller prendre une chèvre dans un troupeau qui paissait au haut de la montagne. Le chien partit et revint bientôt avec une jeune chèvre, qui fut tuée, dépecée et mangée de suite sans pain. Le trait de ce chien, qui semble extraordinaire, est connu de tous.

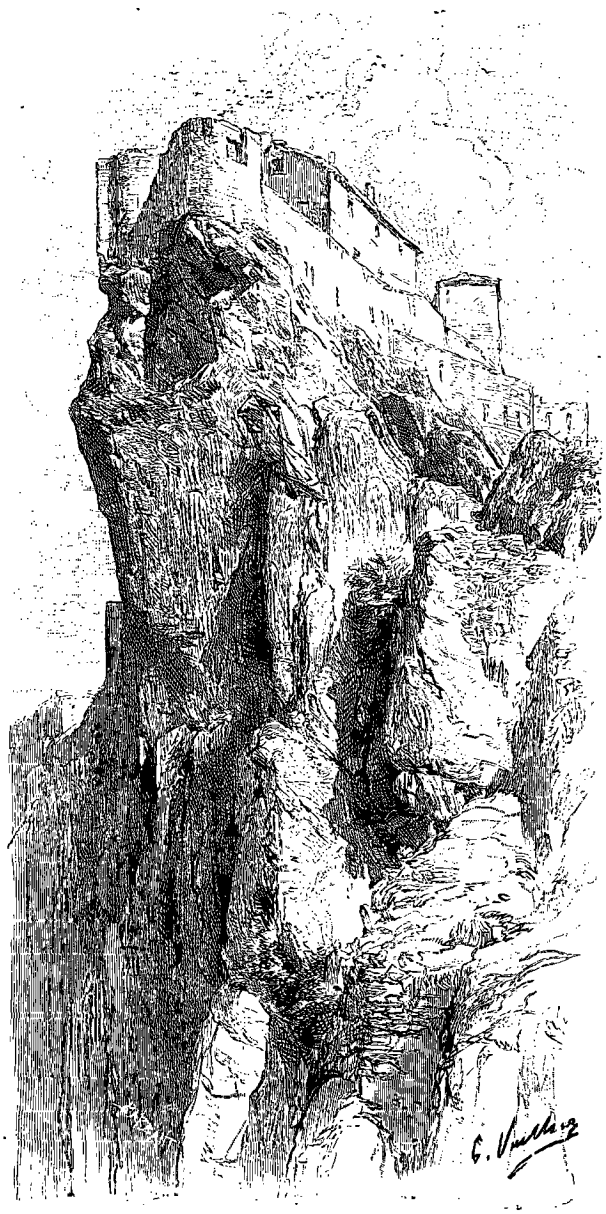
« A la fin du second jour la femme vint avec l'argent. Battesti relâché gagna Corte et prévint la justice.

« Me trouvant brigadier à Vivario, je fus informé de ce fait et je partis aussitôt avec mes sept hommes. Supposant que les bandits avaient traversé le col de Vizzavone, pour pénétrer dans Pentica par le Monte d'Oro, je fis garder ce passage. Il y avait beaucoup de neige, car c'était au cœur de l'hiver. Nous commencions à ne plus pouvoir tenir contre le froid, quand nous vîmes arriver en éclaireur le fameux chien qui, nous ayant éventés, revint prévenir ses maîtres, par un aboiement que j'entendis à une centaine de pas de là.

« Comme les bandits ne pouvaient plus passer la montagne, couverte de hautes neiges, que par la bouche de Manganello, entre le Monte d'Oro et le Monte Rotondo, je résolus d'arriver avant eux et de les y attendre.

« Mais nos efforts échouèrent devant des masses énormes de neige : nous risquâmes notre vie pour n'arriver que quelques minutes après eux.

« Le 2 janvier, étant parvenu à me renseigner sur le repaire des Bellacoscia, je demandai à mes chefs de me laisser partir, avec quatre hommes de ma brigade, à la poursuite de ces criminels, ce qui me fut accordé. Nous partîmes à la nuit tombante, chargés comme des bêtes de somme de huit jours de vivres chacun, et nous arrivâmes vers minuit à la caserne de Bocognano, où nous étions attendus. Nous passâmes là le reste de la nuit et toute la journée du lendemain, bien cachés, pour ne pas donner l'éveil.



La citadelle de Corte.

« La nuit suivante je me fis conduire par un des hommes de Bocognano sur les crêtes de Vico et Tasso, qui bordent le repaire de Pentica.

« Nous voilà donc perchés sur les neiges de ce pays accidenté, où ni moi ni mes hommes n'étions jamais venus. A l'aurore du 7 janvier, je sortis d'une grotte où nous étions blottis en pleine forêt. Entendant un chien qui donnait de la voix, à l'extrémité supérieure du canal dit Pentica, je compris que les bandits étaient là. Je me dirigeai de ce côté. Vers neuf heures, un bruit se fit près de nous : c'était un sanglier que le chien poursuivait, mais je me gardai bien de tirer pour ne pas donner l'éveil.

« A onze heures, nous aperçûmes deux hommes qui se glissaient dans la forêt et, au bout d'un instant, une petite fumée qui dépassait la cime des arbres. Nous accélérâmes notre marche et nous découvrîmes bientôt trois hommes assis, les fusils sur les genoux, un chien à leurs côtés. C'étaient nos quatre ennemis. Nous déposâmes nos bagages et prîmes nos dispositions pour les cerner. Mais le chien nous signala par un aboiement sec et impérieux. Les bandits, mis sur pieds, l'un jurant : « *Sangue de la Madonna!* », aperçoivent mes hommes et tirent sur eux. Ceux-ci répondirent par un feu de peloton.

« Me trouvant trop bas pour rien voir, je saute sur un tronc d'arbre, et j'aperçois un bandit fuyant vers la montagne; je l'ajuste,... mais il reste derrière un rocher. Toujours en joue, j'en aperçois un autre qui le suivait; je l'ajuste à son tour, je fais feu et il tombe. Le premier le saisit par la main, et, se couvrant toujours du rocher, cherche à le relever; je lui envoie à lui deux projectiles, à la joue et au bras droit. Il lâcha son camarade, qui, frappé d'une balle entrée par l'oreille droite et sortie par la gauche, était tué raide, et prit la fuite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec son frère Jacques, tandis qu'ils lâchaient le chien sur moi. Je le vis venir à fond de train ; ayant rechargé mon arme imparfaitement, je criai à voix basse : « Tirez au chien! tirez au chien! » Un de mes gendarmes, qui avait appuyé de mon côté et avait rechargé sa carabine, voyant le danger auquel j'étais exposé, se lève. Le chien fond alors sur lui. Le gendarme lui appuie la bouche du canon en pleine poitrine et le foudroie. C'était une terrible bête, bien connue dans toute l'île, et à laquelle ses maîtres avaient dû la vie plus d'une fois.

« Celui qui tomba sous mon coup de feu était le fameux Suzzoni. Les autres étaient les frères Bellacoscia, que nous laissâmes gagner les montagnes, la poursuite étant désormais sans but.

« Ils laissèrent sur les lieux leurs provisions et différents objets. La justice n'arriva à l'endroit qu'avec beaucoup de peines, et le corps de Suzzoni fut couvert de pierres sur place, la terre manquant absolument sur le sol où il était tombé. »

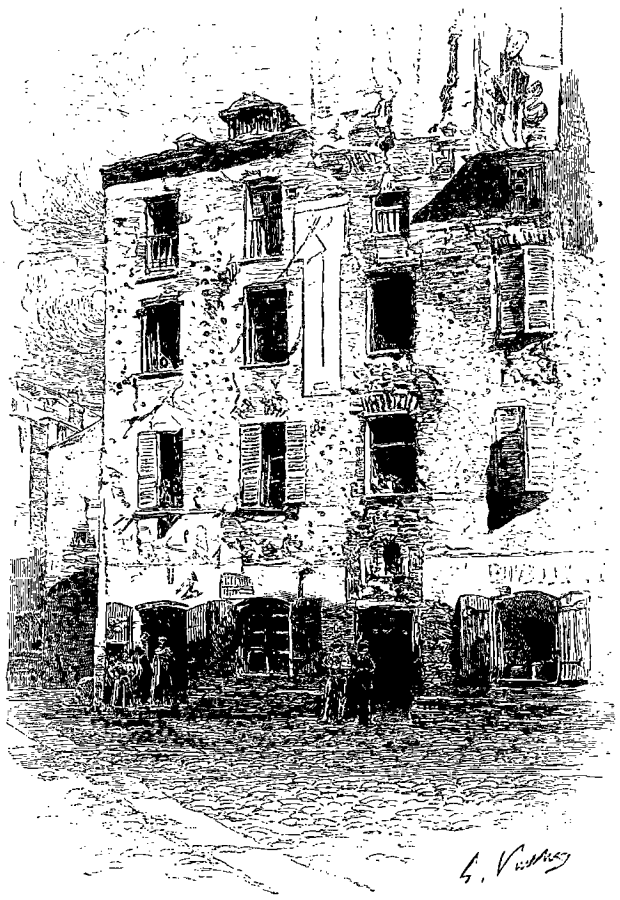
— Lorsque je quittai Bocognano, le temps s'était rasséréné et le Monte d'Oro, d'une couleur idéale, dressait à travers les forêts, dans le ciel inondé de lumière, sa cime éblouissante de neige, ses roches, ses escarpements.

A partir de Vizzavone la route que l'on suit en diligence n'est plus qu'une descente vertigineuse. On brûle Vivario, on roule avec un bruit d'enfer, côtoyant des précipices, tandis que les eaux vertes du torrent, comme une émeraude liquide, serpentent au fond de la vallée, dans un lit rocheux. Il faut gravir ensuite une montée rude, atteindre San Pietro, d'où l'on découvre un beau panorama, puis redescendre en contournant les flancs d'un massif. Des villages scintillent plus loin sur des monts roses et dénudés, et Corte se montre tout à coup.

Etrange ville que Corte avec son antique citadelle dressée fièrement sur un roc farouche et noir, aux éclats de feu, et ses maisons couleur de poudre accrochées aux aspérités de la pente! On dirait qu'elle garde partout l'empreinte des grandes luttes passées. Par endroits même c'est à croire qu'elle combat encore ; à travers des murailles crevassées, sous des toitures en ruines, s'avancent des membrures noircies, menaçantes, rigides comme des tronçons d'épées, et quelques fenêtres béantes, sans volets, s'étalent comme d'affreuses blessures.

L'une d'elles, la maison Gaffori, habitée encore, montre une façade branlante criblée par les balles des espingoles génoises. Les ornements qui en décoraient l'extérieur sont effrités, les murailles lézardées; elle demeure comme un glorieux débris de luttes acharnées.

En 1746 le général Gaffori chassa les Génois de la ville et les refoula dans la forteresse. Ceux-ci, qui s'étaient emparés du jeune enfant du général en soudoyant sa nourrice, l'exposèrent sur les remparts et firent savoir au père que sa maison serait détruite et son enfant décapité s'il tentait l'assaut de la citadelle. Le général passa outre : par miracle son enfant ne fut point atteint et les Génois capitulèrent.



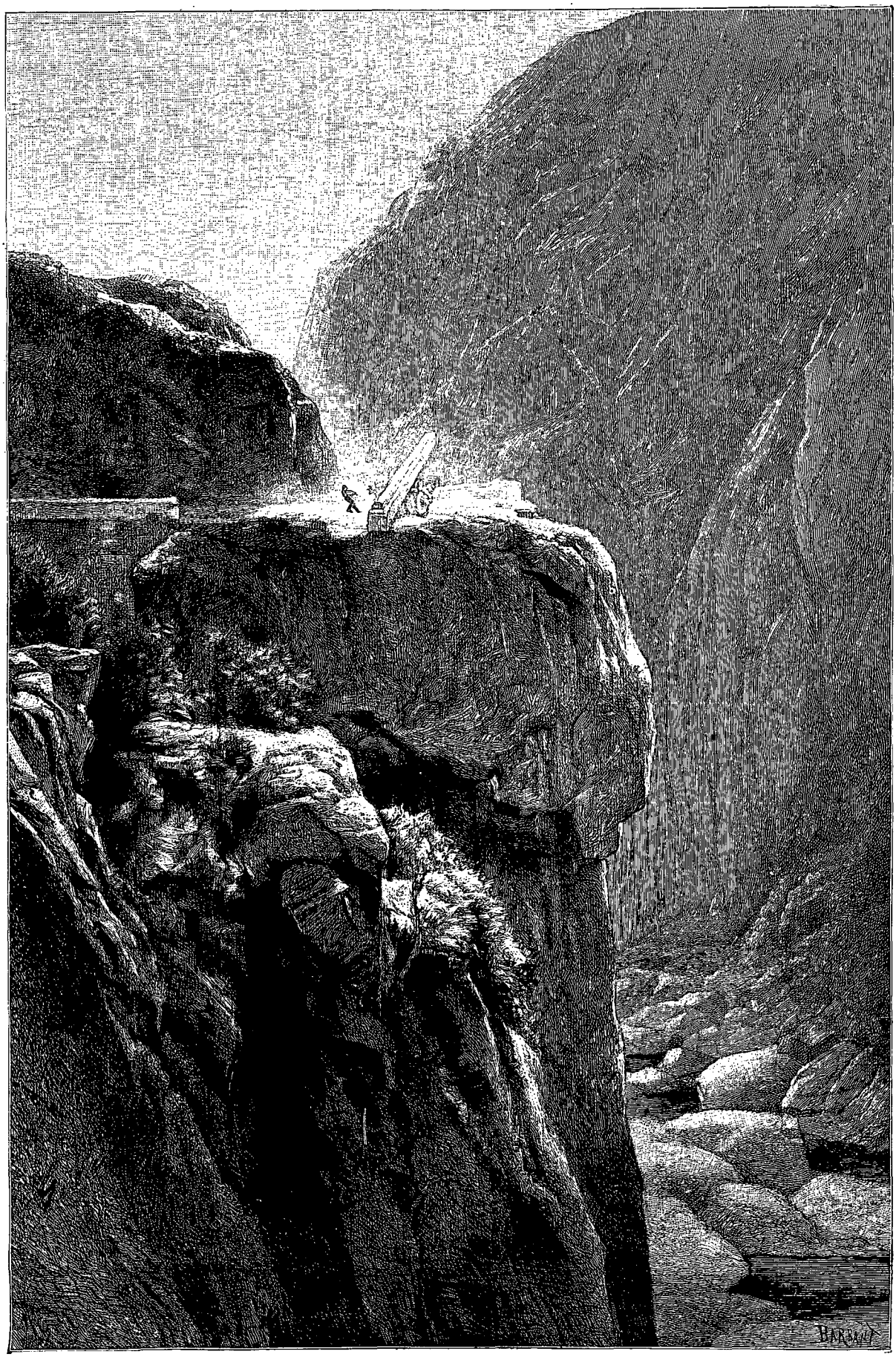
La maison Gaffori.

En 1750 les Génois, en l'absence de Gaffori, firent le siège de sa maison. Comme on parlait de se rendre, la femme du général approcha une mèche allumée d'un baril de poudre, décidée à faire sauter la maison plutôt que de la livrer. Son attitude énergique prolongea la résistance et permit à Gaffori de venir au secours des siens.

Plus tard, cette femme héroïque eut la douleur de voir son mari assassiné par son propre frère, que les Génois avaient corrompu à prix d'or. Elle conduisit son fils, celui-là même qui avait été exposé sur les remparts, devant le cadavre, et lui fit prêter le serment de se souvenir. L'enfant avait alors douze ans : il grandit, se souvint et vengea la mort de son père.

Que de drames se sont passés dans ces murailles de Corte, quelle farouche énergie s'y est déployée dans les luttes, et quelle noblesse et quelle grandeur ont montrées les Corses! Le patriotisme y fut poussé à un tel degré d'héroïsme que les jeunes filles, en 1729, firent le serment solennel de ne point se marier tant que l'ennemi foulerait le sol, afin de ne pas donner le jour à des esclaves.... Les Corses n'ont point oublié les procédés odieux de ces ennemis qui eurent sans cesse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les défilés de l'Inzecca (voy. p. 252).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

recours à la trahison. Leur nom est encore maudit. Certains m'ont répété, avec fureur, ce cri de Dante :

Ah! Genovesi, uomini diversi,
D'ogni costume e pien d'ogni magagna,
Perché non siete voi dal mondo spersi!...

(Ah! Génois, hommes de mœurs étranges et pleins de tous les vices, que n'êtes-vous bannis de l'univers.)

Dans cette maison guerrière de Gaffori, dont les descendants, qui l'habitent, respectent religieusement les cicatrices qui la décorent, devait être conçu, rapprochement singulier, un des plus grands capitaines du monde. Le père et la mère de Napoléon l'occupaient à la fin du siècle dernier, et c'est là, sous ces murs criblés de balles, que Mme Lætizia se trouva enceinte de ce fils qui devint si illustre.

Sans doute, aux veillées d'hiver, dans les antiques demeures crevassées du haut quartier, tandis que la neige couvre les sommets et que le torrent gronde avec fracas autour du rocher, les lamenti, transmis par les ancêtres, psalmodient les hauts faits de Sampiero, de Paoli et de Gaffori.

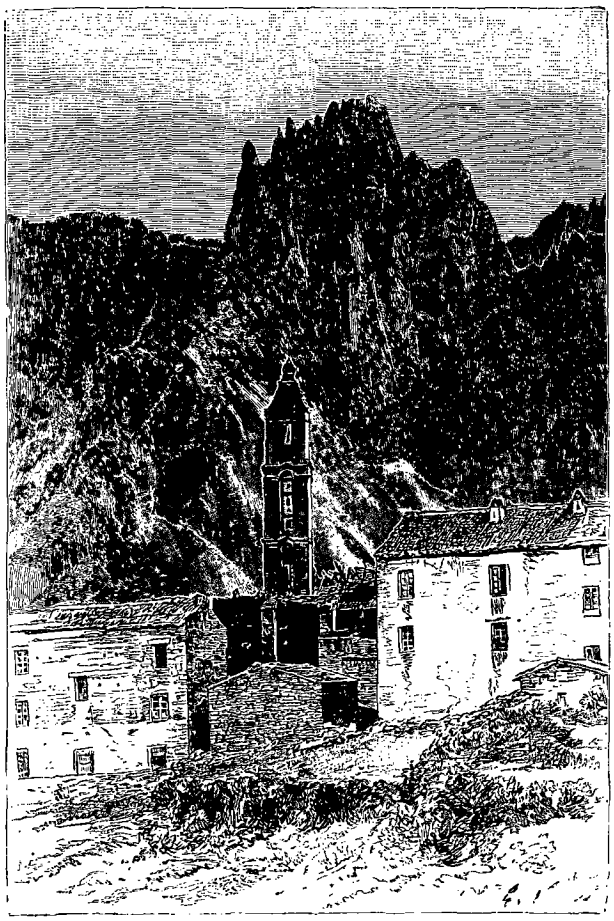
De toutes parts, derrière l'étrange cité, s'élèvent des cimes hautaines, des crêtes dénudées, des aiguilles de pierre, des sommets sublimes dont les plans se dégradent et vont se perdant dans le ciel. A travers ce chaos rocheux, des ravins déchirent la pierre, et deux gorges sauvages s'ouvrent violemment pour livrer passage à des torrents superbes : le Tavignano et la Restonica. Les eaux de ces torrents sont d'un cristal vert pâle, elles roulent à travers des blocs de marbre polis, blancs comme la neige.

L'imagination ne peut rêver une ville plus bizarre, plus pittoresque, plus imprévue, des lignes plus désordonnées, des gorges plus belles, des eaux plus limpides.

En bas du roc de Corte, la ville moderne contraste par sa rectitude avec l'ancien quartier. Les maisons sont banales et des cloaques immondes situés derrière les demeures en font une ville empestée.

Dans le cours de mon voyage j'avais eu l'agréable surprise de recevoir une lettre de M. Biancone, inspecteur d'académie, me pressant d'aller le retrouver à Ghisoni, où il était venu passer quelque temps dans sa famille. M. Brossard, l'éminent sénateur de la Loire, m'avait valu cette gracieuse attention, ainsi que bien d'autres que je trouvai en quelque sorte échelonnées aux étapes de ma route, plus tard, en Sardaigne.

L'accès de Ghisoni est difficile par Corte ; les cochers corses et surtout ceux de cette région, qui sont, avec certains hôteliers, les plus grands ennemis de leur pays, ont des exigences telles, que, pour ma part, je préférai attendre le départ de la diligence qui passe à Vivario, point le plus rapproché de Ghisoni.



Ghisoni et le Christe-Eleison.

L'attente fut longue. J'errai par les rues, puis je sommeillai dans la diligence jusque passé minuit.

Le véhicule s'ébranle enfin.... Qu'ils ont du charme pourtant ces voyages nocturnes avec ce bruit de grelots qui vous accompagne, ce lamento que là-haut nasonne, le conducteur, tandis que les lanternes éclairent vaguement la route et que des silhouettes fantastiques passent sur les talus !

A quatre heures et demie, par la nuit noire, on est à Vivario. La diligence s'arrête, me dépose, et poursuit sa route. Bientôt je n'entends plus même le bruit des grelots, c'est le profond silence.... Devant moi un escalier de pierres, une porte close, une façade noire sur laquelle le vent du matin fait grincer une branche desséchée qui indique une auberge.

Seules dans la nuit, cette branche sur le mur et les étoiles dans le ciel paraissent animées.

Je cogne à la porte à l'aide d'un caillou ; quelques instants après, des pas lourds résonnent, la serrure grince, la porte s'ouvre et je pénètre dans le réduit, éclairé par une chandelle que l'hôtesse tient à la main. Bientôt un feu de branches pétille. J'avais froid, je m'assieds dans un coin de l'âtre et je sommeille en attendant le jour.

Quelques hommes arrivent lentement et s'attablent : ce sont des chasseurs qui vont courir la montagne, des Lucquois et des Sardes qui travaillent à la voie ferrée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en construction. Leur nombre augmente, la misérable salle s'emplit et la fumée âcre du tabac corse épaissit l'atmosphère.

Au petit jour les chèvres passent, les buveurs s'en vont peu à peu. L'hôtesse a trouvé une calèche pour me conduire à Ghisoni et je quitte l'hôtellerie.

Quel drôle de clocher que celui de Vivario ! Ses cloches sont suspendues à des traverses placées entre les fourches des branches d'un platane, et les cordes qui les mettent en branle descendent jusqu'au sol.

La route s'élève rapidement par des lacets et des montées très dures jusqu'au col de Sorba, c'est-à-dire jusqu'à 1 314 mètres. On est vite en pleine forêt, une forêt de pins larix splendide et sauvage, en face de laquelle se dresse le Monte Rotondo gigantesque. Plus à proite s'étalent des horizons infinis. L'œil ne peut en quitter les lignes grandioses, faites de monts dénudés, de ravines, de croupes où scintillent quelques villages.

Je distingue peut-être le pauvre hameau de Perello où naquit, au IXe siècle, le pape Formose, pieux, indulgent, lettré, dont le cadavre subit un farouche jugement.

Sur la pente rocheuse que nous gravissons pénible-

Gorges de la Restonica.

ment, les grands pins s'élèvent à une hauteur prodigieuse, droits comme des fûts de colonnes. Mais si leur tronc est rigide et fier, le vent a pris leurs branches, les a tordues et comme précipitées ensuite vers l'abîme au-dessus duquel elles ont, toutes noires, des sortes de mouvements d'horreur. Le pin larix recherche les hauteurs, les escarpements rocheux, il aime à affronter les tourmentes, les grands nuages, le froid, la neige, les frimas.

Là-haut, bien haut encore, le vent pousse des clameurs dans leurs cimes frissonnantes ; par instants on croirait entendre le bruissement de cascades prochaines.

Au col et du côté opposé, les vautours, dans l'espace, planent silencieux sous les nuages éclatants, autour des sommets graves. Devant nous, des monts couverts de forêts dévalent, plus loin se dressent les escarpements des monts de Ghisoni, les gorges du Fium'Orbo se creusent en sombre sillon, et aux dernières convulsions des montagnes qui vont s'évanouir dans la plage d'Aleria, le lac d'Urbino miroite et Ghisonacce se devine tout au bord de la mer bleue.

Nous descendons rapidement à travers bois, les pins bientôt font place aux châtaigniers et la température s'adoucit.

Ghisoni sommeille dans une sorte d'entonnoir, dominé par une chaîne de montagnes dont les aiguilles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monstrueuses se dressent sinistrement dans les airs. Par certains éclairages elles sont d'une horrible beauté. Tandis que les monts corses s'éclairent de lueurs fauves, les monts de Ghisoni, sévères et dénudés, sont sombres, violacés, livides. Des fissures verticales séparent les obélisques prodigieux dont ils sont faits. Une cime plus étrange domine les autres, c'est le *Christe-Eleison*, nom mystique, dont l'origine semble se perdre dans la nuit des temps.

On raconte que, pendant la Révolution, un prêtre des environs, persécuté, s'était réfugié dans une grotte qui s'ouvre au pied de la plus haute cime. Là il vécut en prières, célébrant la messe à laquelle les bergers, gravissant les pentes du rocher, venaient assister. Ils apportaient au pauvre prêtre des aliments et c'est ainsi qu'il put se soustraire à ses persécuteurs. Le nom de *Christe-Eleison* donné à ce sommet ne doit-il pas son origine à cette circonstance? Une chaîne toute voisine, mais d'aspect moins grandiose, est connue sous le nom de *Kyrie-Eleison*. On prétend qu'un autre prêtre vécut également, dans les mêmes conditions et à la même époque, dans une caverne de ces monts fantastiques.

Je reçus de M. Biancone l'accueil le plus cordial, et le souvenir de son hospitalité ne m'abandonnera jamais.

Le soir même de mon arrivée, tandis que nous cheminions sur la route, un grand bruit s'éleva; puis, éclairés par des torches résineuses, d'énormes chars, traînés par douze ou quinze mules, se montrèrent.

Ils venaient de la forêt de Marmano, chargés de poutres géantes, et devaient, le lendemain, suivre les défilés de l'Inzecca pour se rendre à Ghisonacce, où des navires... italiens en prennent le chargement.

Quel spectacle grandiose offraient à la fois, aux lueurs jaunes des torches, les visages farouches, les immenses madriers, géants des forêts allongés, sur les grands chars retentissant du bruit des grelots et des imprécations des charretiers!

Le lendemain, de très bonne heure, nous prenions la direction des défilés de l'Inzecca où ces attelages allaient passer.

Au sortir de Ghisoni, un joli pont génois se mire dans l'eau transparente d'un ruisseau, tandis que, vers le fond, les arêtes sauvages du Christe-Eleison dressent leurs aiguilles monumentales.

Nous arrivons bientôt au Fium'Orbo, qui coule dans une belle gorge; quelques pins se montrent dans son lit même, entre les roches. Plusieurs, battus par les flots d'hiver, meurtris par les blocs, élèvent un tronc blanchâtre et des branches brisées dans des attitudes plaintives. Les monts d'alentour sont comme hachés par un effroyable désastre, les dalles perpendiculaires des arêtes ont glissé comme sous un ébranlement monstrueux, jonchant les petits plateaux et descendant par les ravins, en éboulements désordonnés, jusqu'au lit du torrent. Quelques pins gisent sur les pentes, d'autres ont été entraînés au fond des gorges, en morceaux épars. Des chênes verts se suspendent accrochés au roc, et leurs massifs au fin feuillage s'avancent, tout tremblants, sur des abîmes.

Le Fium'Orbo a creusé son lit dans la roche dure, qu'il a polie et rongée. L'eau sommeille dans des petits gouffres transparents et trompeurs. On dirait comme une coulée de flots d'émeraude qui se seraient figés entre les roches. Quelques frissons d'argent, quelques lueurs d'acier, quelques cascatelles blanches indiquent seuls qu'elle coule.

La gorge va se resserrant et devient de plus en plus farouche. Les falaises des bords sont à pic, sombres, évidées, pleines de fissures d'où se précipitent des flots de verdure.

Puis une vallée s'ouvre, un village apparaît sur les hauteurs recouvertes de forêts.

Après cette douce vision, après une échappée sur la mer, on s'enfonce dans le défilé de l'Inzecca. La route en corniche suit les flancs de la roche à pic. En côtoyant ces abîmes on est pris de frayeur, et les chevaux qui nous portaient, en proie à la terreur, se refusent à avancer.

Tout au fond, dans un chaos de rochers, gronde le Fium'Orbo, le fleuve aveugle. Il y a dans ce précipice un tel amoncellement de roches, qu'il semble que des titans ont secoué et ébranlé les montagnes, dont les quartiers de roches se seraient détachés et auraient roulé jusqu'au fond de l'abîme.

Les grandes charrettes portant les madriers arrivèrent. Nous les vîmes l'une après l'autre franchir le principal tournant, dont le coude est brusque. Un moment les pièces de bois, à l'arrière des chars, se trouvèrent franchir l'abîme sans s'appuyer au sol.

On raconte qu'une pauvre femme s'étant un jour allongée sur un madrier, comme il arrive aux conducteurs de le faire parfois, s'endormit. Le mouvement brusque de la pièce de bois et les cris des charretiers la réveillèrent au moment où la poutre franchissait l'abîme. Elle éprouva une telle frayeur qu'elle mourut sur-le-champ.

Plusieurs passages des défilés de l'Inzecca sont dangereux et de nombreux accidents s'y sont produits.

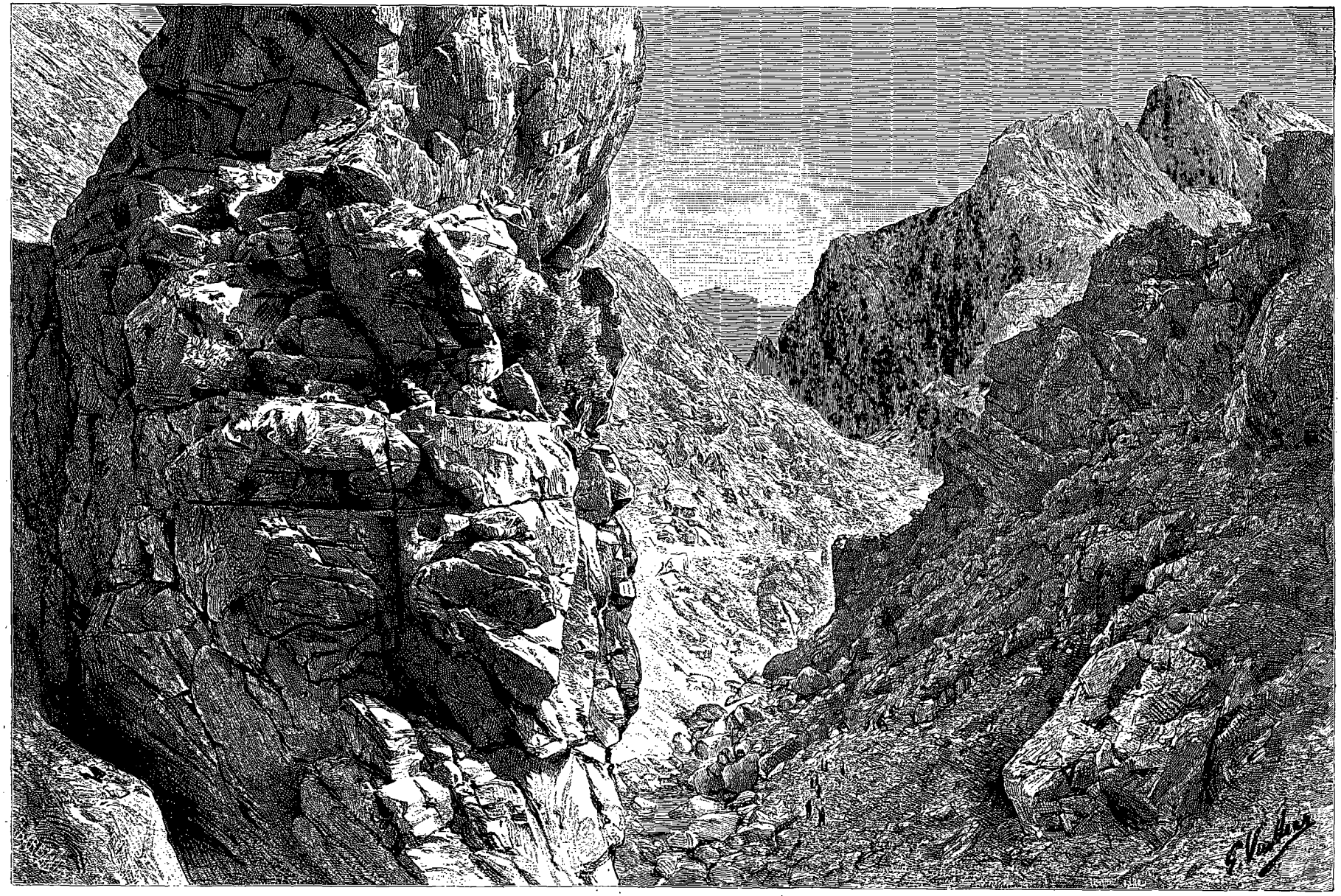
Nous passâmes la journée entière dans ces gorges, et les heures me semblèrent courtes, dans une société si sympathique, au milieu d'un paysage prodigieux.

Les maisons du village de Ghisoni sont groupées, contrairement à la plupart des autres villages de Corse, dont les habitations se trouvent généralement disséminées sur des hauteurs.

D'autre part, en ce qui concerne les sépultures, Ghisoni se différencie vivement de Zicavo, dont il est tout voisin.

A Ghisoni les personnes un peu aisées font enterrer leurs morts dans une de leurs propriétés, et laissent inculte le coin de terre où leur parent repose. On ne voit ni fleurs ni ornements sur les tombes, mais une simple croix solitaire. Les parents désormais fuiront l'endroit où est la dépouille d'un des leurs, ils éviteront même avec le plus grand soin de prononcer le nom du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Escala de Santa Regina (voy. p. 234).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

défunt, comme s'ils cherchaient un éternel oubli. Pourtant, nulle part on ne porte les signes extérieurs du deuil plus longtemps qu'à Ghisoni.

Aux jours de fête, et surtout en temps de carnaval, il est d'usage, dans la contrée, de faire des beignets variés. Les familles en deuil passeront des années sans en faire et sans y goûter; une circonstance extraordinaire, un mariage ou une naissance dans la famille, les fera déroger à cette tradition, mais seulement une année après le décès.

Lorsqu'une personne est gravement malade et qu'on la croit en danger de mort, la famille lui fait porter le viatique, ainsi que partout ailleurs, du reste.

Aussitôt, coutume particulière à ce pays, le prêtre appelle les habitants à l'église au son de la cloche. Lorsque la population est réunie, et que chaque personne a été munie d'un cierge, le prêtre, portant le viatique, prend la direction du domicile du malade, suivi de la foule, qui psalmodie des chants funèbres.

Pendant que le prêtre l'assiste, la population assemblée devant la porte récite les litanies et les prières des agonisants.

Puis, le prêtre, près de quitter la demeure, s'arrête sur le seuil. Là, s'adressant à la foule, il demande, pour le malade, pardon des offenses qu'il a pu faire, disant que le mourant lui-même pardonne à ceux qui l'ont offensé. A ce moment tout le monde se prosterne. On repart ensuite pour l'église en chantant un *Te Deum*.

Cette cérémonie, si imposante, produit ordinairement un effet déplorable sur le malade, qui s'épouvante et se croit perdu. La famille elle-même fait tous les préparatifs pour l'enterrement, commandant la bière, confectionnant des vêtements neufs et de couleur blanche s'il appartient à la confrérie des pénitents.

Il est rare que la mort ne survienne pas après toutes les émotions qu'a supportées le malheureux accablé déjà par ses maux physiques.

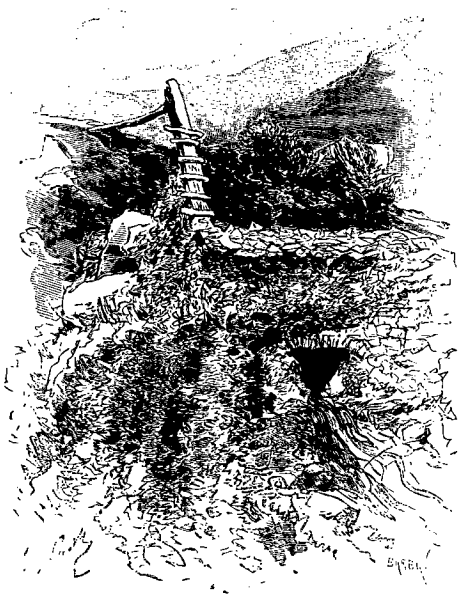
Lorsque le défunt appartient à la confrérie des pénitents, ce qui a lieu d'ordinaire, tous les membres de la confrérie, vêtus de blanc, la tête recouverte d'une cagoule, suivent le cercueil jusqu'au cimetière. Au retour, ils ne cessent de chanter le *Miserere* jusqu'à l'église, où ils reviennent ensuite. Il est impossible d'imaginer un spectacle plus sinistre que celui de ces fantômes qui passent, psalmodiant, un cierge à la main, d'une voix sépulcrale.

Après un séjour trop court, au gré de mes désirs, je dis adieu à M. Biancone et à sa gracieuse famille; je revis Corte et, le soir, j'arrivais à Bastia.

En allant en Corse, j'ai eu pour but d'étudier les régions inconnues, celles où le caractère du pays et de ses habitants a conservé un côté particulier. La ville de Bastia n'est plus, à vrai dire, une ville corse : ses habitants sont policés, faciles à vivre, et n'ont rien de la rudesse qu'on rencontre même à Ajaccio. Les environs sont charmants, mais dépourvus d'originalité, ils offrent une grande analogie avec certaines parties de la côte italienne et de notre Provence.

Calvi, *civitas semper fidelis*, est plus pittoresque, dressée qu'elle est sur un promontoire vertical. Dans les fentes de la roche s'enchevêtrent les raquettes des cactus, elle en est toute hérissée.

Une nuit à Corte,.... au matin une carriole devant la porte et... en route pour le Niolo!



Moulin de Niolo (voy. p. 256).

Je retrouve les montées abruptes, les descentes folles, le Golo mugissant. « Va, pauvre bête qui me traînes, les coups pleuvent dru sur ta maigre échine, et ce jeune homme qui tient les guides ouvre de grands yeux surpris lorsque je lui recommande de ne point frapper si fort. Tu es si faible, si lasse, que lorsqu'il arrête son bras, tu ne chemines plus, et il faut que ce soir nous arrivions dans les vallées perdues après avoir traversé la sombre Escala de Santa Regina. Malgré ta misère, malgré la pitié que tu m'inspires, il faut marcher, je ne puis que te plaindre sans maudire ton bourreau. » C'est ainsi que, *in petto*, je m'adressais à notre haridelle.

La voici, cette gorge de Santa Regina dont je lui parlais. Elle s'ouvre sinistre, farouche.... Jusqu'à des hauteurs inconcevables les falaises montent, rayées de gorges, lézardées de précipices affreux. La roche, dure, primitive : granit, dolomite ou porphyre, est sombre ou couleur de feu, et pourtant, au soleil elle étincelle. Des vents, des météores, des neiges, des frimas, de toutes les douleurs de la nature, de toutes ses convulsions elle porte l'empreinte terrible.

Les arbres accrochés à ses flancs ont des attitudes crispées, la roche est toute tailladée de blessures. Des blocs monstrueux se dressent altiers, solennels, d'autres s'inclinent comme attirés par l'abîme.

Tout au fond, dans un lit d'une étrange blancheur qui contraste singulièrement avec la couleur fauve des parois, passe le Golo. A voir cette mise en scène d'un mélodrame de Titans on croirait que le torrent mugit, se brise, écume. Non, à l'époque où nous sommes, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sources tarissent, et puis le Golo est si petit dans cette immensité! Non, c'est un torrent aux eaux vertes, limpides, qui dort silencieux sur un fond immaculé.

Mais quels réveils terribles elle prépare cette eau perfide, cette fée aux yeux d'émeraude! A certains jours, où plutôt à certaines heures, toutes les fissures de la montagne se transforment en cataractes sous un ciel noir, les roches rongées à leur base s'écroulent avec des bruits formidables, la rivière devient monstrueuse et bondit dans son lit trop étroit avec des clameurs sans nom. Aux maisons de Santa Regina, perdues au bord du chemin, dans cette solitude, il y a deux années, le 1er janvier 1888, onze personnes se mettaient à table, à six heures du soir, dans la demeure que les Ponts et Chaussées avaient fait bâtir. Il pleuvait depuis vingt-quatre heures et le Golo mugissait. Soudain un cyclone passe à travers la tourmente, ébranle les sommets, une tranche de la montagne glisse et vient s'abattre sur la maison, qui est précipitée jusqu'au Golo au milieu de blocs de rochers et de flots de fange.

Lorsque la tempête se fut apaisée, on chercha les victimes; parmi elles se trouvaient trois conducteurs. Cinq de ces cadavres n'ont jamais été retrouvés.

Où dorment-ils, sous quelle roche ou dans quel gouffre? Personne jamais ne l'a su.

Une pauvre vieille mettait son pain au four à côté des ruines de la maison. Je la questionne sur cette catastrophe. Ses yeux deviennent hagards et des larmes s'échappent aussitôt de ses paupières. « J'étais là-bas, de l'autre côté de la route, et je n'ai pas eu le temps de voir, dit-elle, tout a été emporté dans un tourbillon avec un bruit épouvantable. Ces gens avaient chez eux des livres impies, c'étaient des protestants. Dieu les a frappés, leurs cadavres ne seront jamais retrouvés. »

Autrefois, et il n'y a pas longtemps encore, puisque la route n'est ouverte que de cette année, on pénétrait dans le Niolo par un sentier de chèvres qui suivait, au hasard, les caprices des falaises. Lorsqu'un obstacle insurmontable se dressait, le sentier, par petits lacets, gagnait les hauteurs. Un de ces détours compte quatre-vingt-quatre petits lacets, qui en font une sorte d'escalier, dirigé vers les sommets bleus, vers le ciel, d'où le nom d'Escala de Santa Regina donné à ces défilés.

C'est dans cette gorge, dans les hauteurs farouches qui dominent les maisons de Santa Regina, que les bandits Massoni et Arrighi furent tués par les gendarmes. M. Germond de Lavigne, dans un opuscule qu'il a bien voulu me communiquer, a raconté la mort de ces deux bandits.

« A la pointe du jour les gendarmes cernent une gorge dans laquelle ils étaient réfugiés, lorsqu'une pierre roule, donne l'éveil, et tout aussitôt un coup de pistolet est tiré sur eux sans les atteindre. Ils ripostent et Massoni tombe mortellement frappé. Se sentant mourir, il appela à lui le gendarme qui l'avait blessé.

Un vieux de Calasima (voy. p. 256).

« Écoute, lui dit-il, je te pardonne ma mort; tu as fait ton devoir, aide-moi à faire le mien,... tourne-moi du côté du soleil, mets-moi une pierre sous la tête, et récite-moi les prières des agonisants. » Et il expira.

Massoni était mort le 13 septembre au matin; Arrighi, son compagnon, tenait encore dans la nuit du 16 au 17.

Vers minuit, enfin, il se décide à abandonner son repaire et se glisse le long de l'entrée de la grotte où il était caché, fait feu, et des deux coups de son arme tue un brigadier, blesse gravement un gendarme. Puis il recharge son fusil en battant en retraite, s'élance d'une hauteur de 7 mètres, bondit sous la fusillade, et enfin s'arrête, atteint par deux balles.

Le maréchal des logis Pasqualaggi suit le bandit en se glissant d'arbre en arbre, et le somme de se rendre.

Les deux hommes se connaissent, des liens de famille les ont rapprochés autrefois. Le bandit, blotti sous les roches, protégé pour quelques heures par la nuit qui est venue, appelle le sous-officier.

« Écoute, lui dit-il, je ne veux pas me rendre et je sais que je suis un homme perdu; tu as été mon ami: puisque je dois être tué, j'aime mieux que ce soit par toi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Comme tu voudras, fit le sous-officier tout ému.

— A une condition, reprit le bandit.

— Laquelle ?

— J'ai sur moi, dans ma ceinture, 137 francs : tu les prendras, tu iras trouver notre curé, tu lui demanderas vingt messes, tu les payeras et tu porteras le reste de l'argent à ma famille ; tu me le promets ?

— Je te le promets.

— Merci, fit Arrighi. Eh bien, alors, tue-moi.

— Oui, dit Pasqualaggi, mais je ne te vois pas.

— Alors, reprit Arrighi, attends. La lune va se lever dans une heure : aussitôt qu'elle nous éclairera, je me laisserai voir. »

Pasqualaggi, craignant une ruse de bandit, tend l'oreille, et, l'arme prête, tient son regard fixé vers le point où Arrighi est caché. La fatigue de ces journées anxieuses, l'immobilité de son poste actuel produisant sur le maréchal des logis une espèce de fascination, il s'endort à demi.

Peu à peu une douce lueur s'élève à l'horizon. Les masses se prononcent, leurs formes se dessinent, et quand la lumière se fait, elle éclaire Pasqualaggi immobile, à l'affût, appuyé contre un arbre, la carabine en joue. Alors un homme se lève lentement au-dessus des rochers. Puis une voix se fait entendre.

« Eh bien, Pasqualaggi, es-tu prêt ?

— Me voici », dit le maréchal des logis.

Le coup part, et le bandit tombe frappé à la tête. »

L'Escala de Santa Regina, toute convulsionnée, est longue à traverser. A la fin cependant les sommets s'abaissent, les précipices sont moins affreux, les formes moins violentes.

La nuit vient au moment où nous quittons cet enfer. Nous montons une pente très dure, puis, dans le mystère de la nuit, sous un ciel pur criblé d'étoiles, s'ouvre une vallée entre des collines aux molles ondulations. Nous sommes bientôt à Calacuccia, à l'auberge Verdone, où de braves gens nous font le meilleur accueil.

Le lendemain, au point du jour, en compagnie de M. Verdone et d'un de ses amis, nous trottions, à dos de mulet, vers Calasima, le village le plus élevé de toute la Corse et que j'avais hâte de visiter, car le temps qui favorisait mon voyage pouvait changer d'un jour à l'autre.

Sur la route poudreuse, on s'en va gaiement sous les rayons d'un beau soleil d'automne. Une vapeur bleuâtre enveloppe la vallée du Niolo. A travers cette gaze les cascades scintillent dans les monts comme des flots de métal. A Albertacce nous prenons un sentier rapide. Maintenant nous avons gagné les hauteurs et c'est à travers un chaos de roches éboulées, de blocs énormes, que le chemin a été frayé. Sur la droite, et aussi haut qu'on peut voir vers le ciel en relevant la tête, se dresse la roche aride, fissurée, qui s'effrite en larges dalles toutes luisantes.

Devant nous, Calasima se montre, accroché, en quelque sorte, au flanc d'une montagne, dominé par les hautes cimes du Monte Cinto.

Une fileuse de Calasima.

Tout au bord d'un ruisselet nous voyons le plus joli moulin qu'on puisse imaginer. Il a été établi à peu de frais : un tas de pierres sèches, un tronc d'arbre évidé, une roue qui tourne comme elle peut. Mais quelle richesse dans les lierres qui capitonnent la muraille, et dans les clématites qui l'enveloppent de festons charmants !

Au moment où nous mettons pied à terre, sur une sorte de petite place, la population accourue se précipite sur nous. Alors ce sont des souhaits de bienvenue qui nous accueillent au milieu d'un brouhaha indescriptible, et des embrassades sans fin qu'il faut subir.

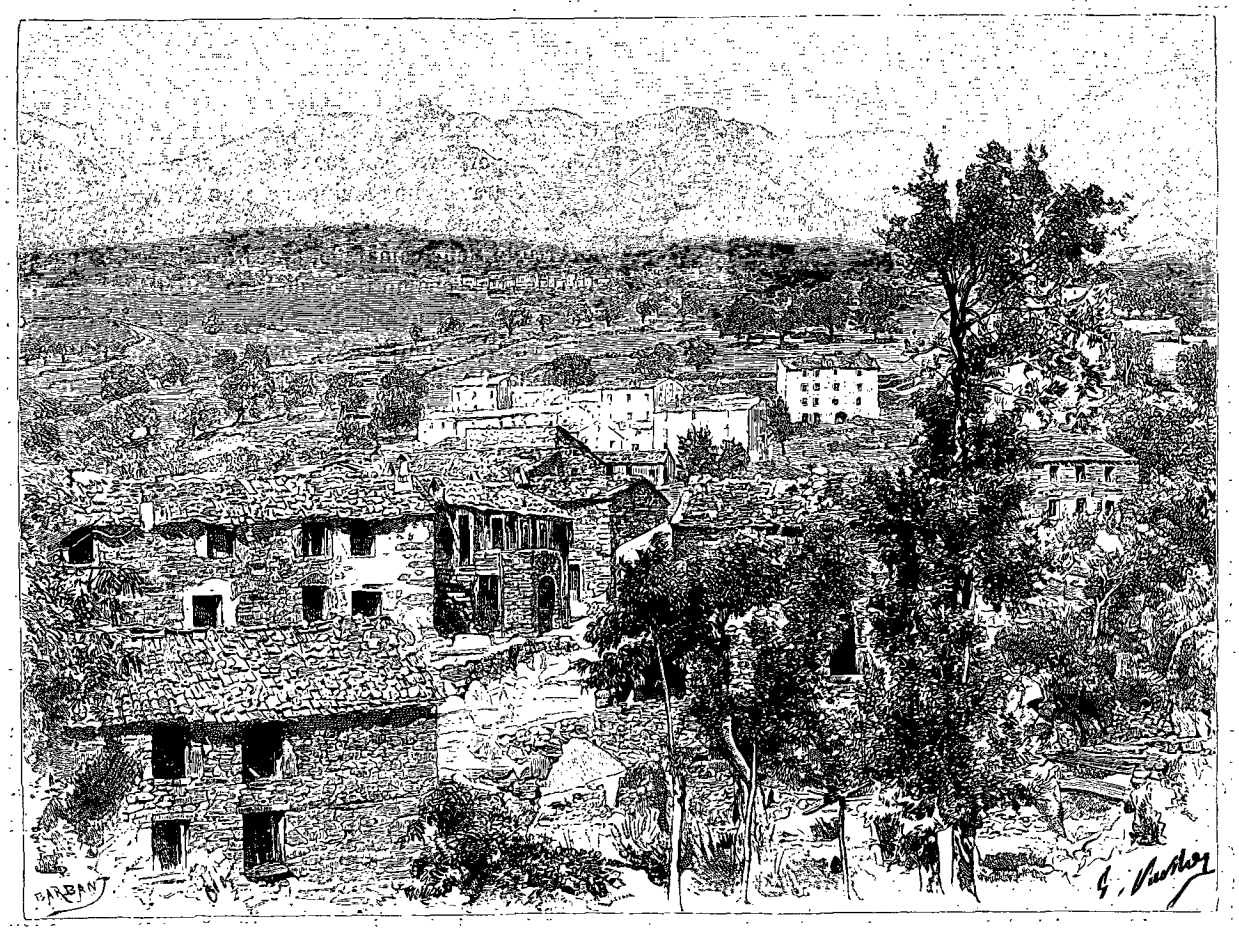
Pauvres gens, isolés dans ces sommets, personne jamais ne vient visiter leur hameau perdu, et ils sont si heureux de notre arrivée qu'ils ne savent comment manifester leur joie. On s'arrache pourtant à leurs étreintes ; les femmes reprennent leurs quenouilles, leurs fuseaux, et nous parcourons les ruelles du village avec l'escorte d'enfants et de chiens qu'il est facile d'imaginer.

Quelques hommes, assis devant les portes, se lèvent sur notre passage et soulèvent leur bonnet. Leur stature est étonnamment haute, ils ont les cheveux blonds, les yeux bleus, le nez busqué, l'aspect énergique. Calasima est donc un village de géants ?

GASTON VUILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Calacuccia et le Monte Cinto (voy. p. 258).

LA CORSE,

PAR M. GASTON VUILLIER[1].

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après nature par M. G. Vuillier.

D'où vient la race qui, aux époques reculées, a peuplé le village de Calasima?

Une nuit profonde s'étend sur les origines de la Corse, et l'on ne sait exactement quels furent les hommes que le flot torrentueux des migrations préhistoriques entraîna, comme des épaves, jusqu'à certaines côtes de la Méditerranée.

On a prétendu depuis peu, de l'autre côté des Alpes, que les Corses sont d'origine italienne. Une certaine analogie dans la langue y ferait songer, il est vrai; mais lorsqu'on étudie le caractère et les visages, lorsqu'on pénètre dans les mœurs, on s'aperçoit vite que cette prétention ne repose sur aucun fondement.

En dehors du langage, il n'y a rien de commun entre la Corse et l'Italie, il existe plutôt une antipathie profonde entre les deux races. Les Corses poussent même ce sentiment jusqu'au mépris.

L'Italie, depuis l'oppression génoise, n'est-elle point toujours, pour eux, l'ennemi héréditaire?

La dénomination de *Lucchese*, Lucquois, qu'ils appliquent à tout Italien, qu'il soit de Rome, de Florence, de Lucques ou de tout autre point de la péninsule, constitue une injure si grave qu'un véritable Corse ne la pardonne pas. S'il emploie au travail de ses terres six ouvriers, par exemple, dont deux Italiens, il dira: « J'occupe quatre hommes et deux Lucquois »; il ne dira jamais: « J'occupe six ouvriers ou six personnes ».

1. Suite. — Voyez p. 209, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une jeune fille séduite se console en répétant le dicton populaire :

Alla fin di tanti guai
Un Lucches' n manca mai.

Après tant de dommages
Un Lucquois ne fait jamais défaut.

Ce dicton s'applique également aux filles laides qui ne trouveraient pas un Corse pour les épouser, mais que sûrement quelque Lucquois viendra rechercher.

Dans certaines régions des montagnes qui ont échappé à tout contact depuis les origines, et surtout dans le Niolo, qu'un enchevêtrement de gorges et de cimes isolait autrefois, on remarque un type particulier qui a la plus grande analogie avec celui des anciens Goths. Des historiens autorisés ont affirmé que cette race était venue jusqu'en Corse.

Lorsque je voyais, à Calasima, des hommes d'une taille dépassant sept pieds, obligés de se courber en deux pour pénétrer dans leurs demeures, j'étais stupéfait. Dans les rues ils allaient la tête haute, l'allure fière, revêtus d'un lourd pelone que j'aurais eu de la peine à soulever. Près d'eux, j'aurais pu imaginer facilement que, nouveau Gulliver, ils s'amuseraient à me ramasser pour me considérer de près dans le creux de leur main.

Les aimables compagnons qui m'avaient révélé ce curieux village m'entraînèrent dans une salle où plusieurs de ces hommes jouaient aux cartes. A notre entrée tous se levèrent, et certains touchaient, de la tête, au plafond. Le plus grand des habitants de Calasima était absent : il mesure 2 m. 25; je le rencontrai le lendemain à Calacuccia. L'un des joueurs avait la taille déjà respectable de 2 m. 18. Celui-là, longtemps en vendetta à la suite d'affaires toutes à son honneur de Corse, fut condamné et prit le maquis afin de se soustraire à la justice. Mais il passait dans sa maison la plus grande partie de son temps.

Un jour, les gendarmes, au nombre de dix, viennent pour l'arrêter. Tandis qu'ils cognent à la porte, il s'élance par la fenêtre, tombe au milieu d'eux, en renverse plusieurs et, profitant de la stupeur de tous, se sauve dans la montagne. On n'a jamais pu le saisir. Il est redouté, car il joint une force herculéenne à une prodigieuse agilité.

Plus tard, la paix survint entre les familles en inimitié, elle fut consacrée à l'église même de Calasima, avec la pompe accoutumée, et notre géant n'a jamais plus été inquiété par les gendarmes. Cette église, dans laquelle nous avons jeté un regard, est bien pauvre et le presbytère est bien humble aussi; une petite croix de pierre sur le pignon différencie seule la demeure du prêtre des autres masures.

Nous nous égarons un peu aux alentours du village; on nous montre l'endroit où ont été mis en terre Massoni et deux individus de sa bande. Ils sont loin du cimetière, sur le penchant de la montagne.

C'est bien la dernière demeure qui convenait à des bandits.

Ils dorment, solitaires, vers les sommets arides, près des nuages grimaçants, couchés dans une terre rude, hérissée de pierres et de buissons épineux, près d'un torrent farouche. Les flots violents, meurtris contre des blocs de porphyre couleur de sang, se précipitent courroucés à travers une ravine, avec un bruit qu'on dirait plein de menaces et d'éternelles imprécations.

Arrighi, leur camarade, après avoir reçu fièrement, dans la tête, sous un rayon de lune, la balle de Pasqualaggi, fut jeté au fond d'une gorge. Quelques années plus tard, M. de Saint-Germain, errant dans l'Escala de Santa Regina, rencontra la tête du bandit sous ses pas. Des restes d'une barbe rouge adhéraient encore au menton. Dans la bouche entr'ouverte il retrouva la balle qui l'avait frappé, l'occiput portait le trou rond par lequel le projectile avait pénétré.

Ce corps, donné en pâture aux oiseaux de proie comme une carcasse de bête mauvaise, s'était déchiré à chaque buisson, avait laissé des lambeaux de sa chair à chaque aspérité de la roche, et le crâne, dans un jour de tourmente, avait roulé, suivant la pente du précipice.

Nous quittons Calasima, dont le nom signifie, en corse, « voisin du sommet », toutes les mains se tendent vers nous, et au bas de la colline, à travers les mugissements du torrent, nous entendons encore des voix puissantes nous crier adieu! adieu!

Au crépuscule nous rentrions à Calacuccia.

Il est doux, le soir, dans une vallée perdue, au milieu d'un pauvre village qui dort appuyé contre un grand mont dénudé, de trouver, avec de bons visages et des soins empressés, un couvert luisant sur une nappe blanche auprès d'un feu qui pétille. En regardant au dehors, le front contre les vitres, dans la nuit transparente et froide, tandis que des lueurs d'âtres vacillent dans les plis de la terre et que des étoiles tremblent dans le ciel, on songe longuement.

Par la fenêtre de l'auberge Verdoni, je regardais ainsi et je songeais.... Et le Niolo, cette vallée de pasteurs, s'étendait sous mes yeux, avec la tristesse de son sol aux ondulations vagues, ses vastes pâturages, ses bouquets d'arbres clairsemés, les sombres forêts et les montagnes qui l'entourent.

Nous attendions des voyageurs qui ne venaient pas. Partis la veille pour se rendre aux dernières bergeries où ils devaient coucher, ils avaient, dans la nuit même, escaladé cette pointe du Cinto qui s'élevait mystérieuse et grande sur le ciel pâle, pour assister au lever du soleil.

A cette heure tardive ils auraient dû être de retour depuis longtemps. On s'inquiétait, car l'ascension du Cinto aux précipices de pierres roulant sans fin est pénible et scabreuse.

J'aperçus enfin leurs silhouettes indécises s'avancer sur la route blanchissante, et, quelques instants plus tard, ils étaient auprès de nous, prenant place autour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la table où la soupière fumante présidait. Ils étaient exténués mais enthousiastes encore; leurs yeux étaient pleins des choses infinies de l'espace et des beautés sauvages de la montagne. « Que de pierres! que de pierres! » s'écriait pourtant, de temps à autre, M. Payot, professeur au lycée de Bastia, que j'avais connu dans le midi de la France et que je retrouvais si inopinément dans ce val perdu.

Après le dîner, ces messieurs vont vite se coucher, car ils repartiront avant l'aube pour regagner la ville. Nous autres, les simples visiteurs de Calasima, qui ne ressentons qu'une légère fatigue, nous demeurons autour de la table, en compagnie assez nombreuse, quelques personnes du pays étant venues passer la soirée à l'auberge. On cause et j'écoute.

Le bandit Capa me paraît très estimé dans la région du Niolo, on dit même que les gendarmes ne le recherchent jamais. Sa capture entraînerait, certainement de sanglantes représailles, que la maréchaussée, surtout, a intérêt à éviter.

On raconte que ce bandit est respectueux de l'étranger, très brave et fort sobre, qualités très estimées en Corse. Lorsque la faim le presse, il entre dans la maison la plus rapprochée de l'endroit où il se trouve, et demande simplement un peu de pain, du fromage et un verre d'eau, car il ne boit jamais de vin. Il n'a pas avec lui de compagnon, selon l'habitude des bandits de marque, et il vit seul.

Un homme de Calasima.

Un jour, un autre bandit se met en rapports avec lui dans le but d'associer sa vie errante à la sienne.

« Crains-tu la faim et la soif? lui demande Capa, bois-tu du vin?

— Je bois certainement du vin », répond l'autre en lui tendant sa gourde pleine.

Capa écarte du geste le breuvage.

« As-tu l'habitude de fumer? ajoute-t-il.

— Oui, voici le tabac, le briquet et l'amadou.

— Vois-tu, dit alors Capa en secouant lentement la tête, je ne puis avoir de camarade, car avec moi il faut souffrir de la faim et de la soif, abandonner le tabac et éviter le vin : c'est un luxe inutile et même dangereux quand on est bandit.

« Notre existence ne permet d'être esclave d'aucune habitude : moi je dors sur la terre nue, une pierre sous ma tête; je brave le vent, le froid, la neige, les ouragans, le soleil qui brûle. Je vais des journées entières dans les mornes solitudes comme un maudit, veillant aux embuscades, évitant les gendarmes, guettant mes ennemis. »

Dans le défilé de Santa Regina s'élève au bord du chemin, près d'un abîme, une simple croix de bois. C'est là que Capa, dissimulé dans le creux d'une roche, guetta, des semaines entières, avec la constance d'un Peau-Rouge, deux de ses ennemis qui devaient passer et qu'il foudroya du même coup.

Une des inimitiés célèbres du Niolo est celle qui a divisé les familles Leca et Tartarola.

Une vingtaine de meurtres de part et d'autre avaient surexcité les haines, lorsque se produisit l'événement suivant.

Un soir Leca revenait des environs, où il s'était mis en embuscade avec deux des siens, pour attendre ses ennemis qui devaient arriver de la plage. Ne les ayant pas aperçus, il rentrait chez lui. Mais, pour regagner son domicile, il était obligé de traverser le hameau que ses ennemis habitaient.

Arrivé à une certaine distance de ce hameau, Leca paraît redouter un piège et devient hésitant; certains indices qui ont échappé aux autres l'ont mis en éveil; il fait part de ses appréhensions à ses deux affidés et en délibère à voix basse.

Ses compagnons, en fin de compte, ne partageant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas ses craintes, poursuivent la route. Leca, certain du sort qui l'attend, prend une résolution suprême : il s'avance résolument vers le hameau et va frapper à la porte de Tartarola, le chef de ses ennemis. Tandis que la porte s'entre-bâille, le crépitement d'une fusillade lointaine traverse l'obscurité.

« Qui va là? s'écrie Tartarola, pendant que plusieurs membres de sa famille courent aux armes.

— C'est Leca Hilaire, ton ennemi, qui vient te demander l'hospitalité pour cette nuit. » En même temps il passe son pistolet, son stylet et son fusil par la porte entr'ouverte, pour témoigner quelle confiance il met dans la loyauté de son adversaire.

« Entre », dit Tartarola.

On fait bon accueil à cet ennemi qui est devenu un hôte, on lui dit de s'asseoir, on lui offre à manger. Il refuse les aliments, ne désirant qu'une simple place auprès du foyer. Comme il n'accepte pas non plus de se coucher, son ennemi et sa famille se décident à passer la nuit entière avec lui, auprès du feu, causant sur toutes sortes de sujets sans que, de part et d'autre, il soit prononcé un seul mot ayant trait à l'inimitié qui les divise.

Au matin, lorsque les premiers rayons du soleil dorent la cime des montagnes, Leca manifeste le désir de regagner sa demeure. Tartarola l'accompagne après avoir recommandé aux siens de surseoir à toute attaque. Il lui serre la main en le quittant et lui dit : « Maintenant nous voici de nouveau ennemis comme par le passé, et lorsque nous nous rencontrerons, ce seront les fusils ou les stylets qui s'adresseront un salut. »

Les coups de feu entendus la veille au moment où Leca frappait à la porte de son ennemi avaient tué ses deux compagnons. L'embuscade était réellement préparée : l'instinct de Leca ne l'avait pas trompé.

Le Niolo a été autrefois tristement célèbre par ses vendette. Aujourd'hui les passions sont un peu apaisées, les haines presque éteintes.

Les fusils y ont pourtant la détente toujours facile. La foire du Niolo, qui se tient à Casamaccioli le 8 septembre, est très tumultueuse et trois brigades de gendarmerie s'y rendent pour maintenir l'ordre et empêcher les batailles fréquentes entre les habitants. Cette année, il s'y est produit une simple tentative de meurtre pour un motif futile. Mais, au moment où l'on procédait à l'arrestation de l'agresseur, trente fusils ont mis les gendarmes en joue. Le maire alors est intervenu, il a calmé les esprits, et comme force devait rester à la loi, en apparence du moins, il a laissé arrêter le prévenu s'engageant, vis-à-vis des autres, à le faire remettre en liberté aussitôt après, ce qui a eu lieu en effet.

La population du Niolo est composée en grande partie de pasteurs qui émigrent comme ceux du Coscione, et descendent passer l'hiver sur les plages, la vallée se recouvrant de neige en cette saison.

Cependant, ici, les bergers à leur départ ne se font pas suivre par leurs enfants et leurs femmes, qui demeurent dans le village, occupant leur hiver à tisser de la toile et du drap et à confectionner des vêtements pour toute la famille.

La femme corse vit dans un état d'infériorité réelle ; son existence peut se résumer en trois mots : travail, soumission et sacrifice. Comme ces fleurs qui naissent et s'épanouissent un instant pour s'incliner presque aussitôt desséchées sur leur tige, leur jeunesse est éphémère, leur vieillesse prématurée. Elles ignorent l'âge intermédiaire, floraison charmante et durable de la femme du continent.

Cependant ces femmes ne paraissent pas souffrir de la condition qui leur est faite. Dès l'enfance elles s'habituent à une existence de labeur qui ne cessera qu'à leur mort. La femme, en Corse, ne s'assied point à la table, devant le foyer domestique : son rôle consiste à préparer les repas et à servir les autres. Dans certains ménages on cuit deux qualités de pain, l'un, le meilleur, pour l'homme, et l'autre, de qualité inférieure, pour le reste de la famille.

Dans les partages des successions, les filles admettent tout naturellement un droit pour les garçons à la plus grosse part, et surtout le droit d'occuper la maison paternelle. L'opinion publique, qui est d'un grand poids en Corse, serait hostile à la fille qui n'abandonnerait pas la quotité disponible, au cas même où un testament établirait que les parts doivent être égales entre les enfants.

Il faut cependant reconnaître que si le garçon retire plus d'avantages dans les successions que la fille, il accepte en même temps des devoirs auxquels il ne faillit jamais. Il prend le lieu et place du père, fait instruire ses sœurs et les dote. Le plus souvent même, il reste célibataire, afin de pouvoir faire une part plus large à la famille dont il est devenu le chef. Quelle différence entre la conduite de ces frères et celle de certains, trop nombreux, hélas! du midi de la France, qui, après avoir absorbé pour leur éducation la dot future de leurs sœurs, s'emparent plus tard, avec l'aide de connivences coupables, de leur part de succession. Eh bien, j'aime les Corses pour leur droiture, leurs sentiments d'honneur, leur fidélité aux grands devoirs de la vie.

Il était autrefois établi comme principe que l'homme devait vivre du produit du travail de son épouse.

Quelles créatures dévouées et fortes elles sont, ces femmes de Corse! L'histoire de l'île est pleine du récit de leurs faits héroïques. J'ai relaté en dépeignant Corte l'énergie de la femme de Gaffori.

Elle était du Niolo, celle qui alla se présenter à Paoli et lui dit : « Général, j'avais trois fils; deux sont morts dans les guerres précédentes. On prétend que celui qui me reste est exempt du service parce que je suis veuve. La patrie est en danger : je viens de faire quinze lieues pour vous l'offrir. »

Paoli allait succomber après une lutte acharnée au couvent de Bozio, lorsqu'une femme, Mme Cervoni, engagea vivement son fils à aller à son secours avec ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une vieille femme et une fillette du Niolo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes. Le fils hésitait, il avait eu à se plaindre de Paoli : « Il ne s'agit pas ici de ton injure personnelle, dit la mère, mais la liberté va périr avec son défenseur! Marche donc, ou je maudis le sang et le lait que je t'ai donnés! »

Lorsqu'un de leurs parents tombe sous les coups d'un meurtrier, ces femmes si passives dans leur rôle de ménagères se transforment alors en véritables Euménides, se précipitant sur le cadavre, trempant leur mouchoir dans les plaies, suçant le sang qui coule des blessures et faisant appel à la vendetta pour laver l'outrage et venger cette mort.

Lorsque, jeunes filles, elles sont séduites ou simplement compromises, elles désignent le séducteur à leurs parents et ceux-ci le mettent en demeure de consentir au mariage. S'il refuse ou se dérobe, la guerre est déclarée et les familles entières du jeune homme et de la jeune fille entrent en vendetta. Le jeune homme est quelquefois innocent du fait dont on l'accuse, il proteste et jure qu'il n'y est pour rien. Mais il est obligé de se sacrifier s'il veut éviter de graves complications aux siens. Quelles conséquences terribles ont eues ces allégations des jeunes filles, et que d'exemples je pourrais citer, si ces faits ne touchaient à des questions si délicates et si douloureuses pour certaines familles!

Après quelques journées consacrées à cette vallée du Niolo si intéressante à explorer, je quittai le village de Calacuccia, l'excellente famille Verdone et M. Ordioni, grand chasseur, charmant et jovial compagnon, qui avait égayé nos excursions. Je traversai une seconde fois l'Escala de Santa Regina, Corte, Vizzavone, Bocognano, et je rentrai à Ajaccio, où j'étais appelé.

Peu de jours après, j'entrepris de visiter la côte occidentale, et je retrouvai Antó pour m'accompagner.

La route d'Ajaccio à Vico est, au début, assez peu intéressante. Elle serait presque ennuyeuse par une journée grise. Mais toutes les choses n'ont-elles pas une beauté sous le ciel pur, sous des rayons d'or qui cisellent les broussailles, frissonnent dans des touffes d'herbes, burinent d'un trait incisif des ombres d'améthyste sur de hautes murailles de granit rose!

Les falaises rayées de précipices du monte Rosso et du Gozzi sont ainsi bien belles à mes yeux par cette matinée radieuse d'automne. La route toute blanche scintille, les graminées balancent mollement aux souffles de la brise des aigrettes miroitantes, et l'alouette monte dans les airs avec des cris joyeux.

Plus loin, après avoir frôlé Appietto endormi dans un pli de la cime du San Sistro, je ne perçois, en gravissant une rampe, que des pentes monotones, poudreuses, sans arbres et sans rochers, sans verdure et sans fleurs. Par places, de maigres maquis s'étalent et le golfe de Lava échancre la côte de ses flots tristes et mornes. Maintenant la terre est à nu, de grandes traînées de cendres grisâtres glissent sur le flanc des monts; en d'autres points le sol est noir et comme carbonisé. Les incendies ont encore accompli là leur œuvre de destruction.

Les oiseaux de rapine planent sans cesse sur les hauteurs. Les oiselets qui égayaient ces maquis, ne retrouvant plus leurs abris verdoyants d'autrefois, se sont réfugiés sur quelques points que l'incendie a épargnés, et les oiseaux de proie les guettent.

A cette heure, et comme pour augmenter l'aspect désolé du paysage, des nuées passent dans le ciel et voilent le soleil; la mer est de plomb, une tristesse infinie est descendue sur les terres desséchées. La route monte toujours.

Au col de San Bastiano, le spectacle change subitement. Le ciel est pur et les golfes de la Liscia et de Sagone étalent sous les yeux leur immensité. Les monts veloutés de verdure s'élèvent haut, égayés par des villages qu'on aperçoit à demi, les fumées des charbonnières flottent au-dessus des forêts, tandis que, au loin, vers l'horizon, un promontoire rose, sur lequel scintille doucement le village grec de Cargèse, s'avance dans les flots.

Auprès de nous, à nos pieds, Calcatoggio, bourgade charmante adossée à la montagne, s'abrite souriante dans les feuilles, caressée par les souffles tièdes du large, embaumée des parfums des herbes et des fleurs.

Faisons halte au bord de la route, à l'auberge blanche, et, accoudés à la fenêtre, contemplons le golfe, l'espace infini s'étalant sous de chauds rayons. C'est un tableau d'une richesse, d'un charme et d'une douceur inoubliables, un accord de roses, de lilas, de bleus pâles et aériens, dans des lointains faits de moires et de satins impalpables qui chatoient, miroitent et tremblent comme des visions.

La montagne sur le flanc de laquelle est bâti le nid appelé Calcatoggio va se glissant jusqu'à la plus jolie plage de sable rose qu'on puisse rêver. Je vois de cette fenêtre, où je suis toujours accoudé, le mouvement rythmé des petites vagues dont un mince frisson d'argent souligne régulièrement la forme. Elles semblent venir coquettement se mirer l'une après l'autre dans le frais miroir de sable humide et s'évanouissent aussitôt.

Comment détacher ses yeux d'un spectacle si charmant, de lueurs si douces? Le temps fuit sans qu'on en ait conscience.

L'hôtesse me ramène à des joies plus prosaïques et verse dans mon verre un flot de rubis, en me faisant asseoir devant la table où elle a servi le déjeuner.

« Bonne hôtesse, lui dis-je, qu'avez-vous donc à ce bras que vous portez en écharpe?

— C'est, répond-elle, un mal qui me revient de loin en loin, une sorte d'enflure qui disparaît ensuite.

— Ce mal doit avoir une raison d'être.

— C'est peut-être une foulure, dit-elle, rougissante.

— Ah! l'hôtesse, il y a là une cause que vous me cachez. »

Elle m'avoue alors qu'elle a reçu une balle dans ce bras et que cette balle n'a jamais pu être extraite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin elle s'estime heureuse d'en être quitte ainsi, car c'est à sa vie qu'on en voulait.

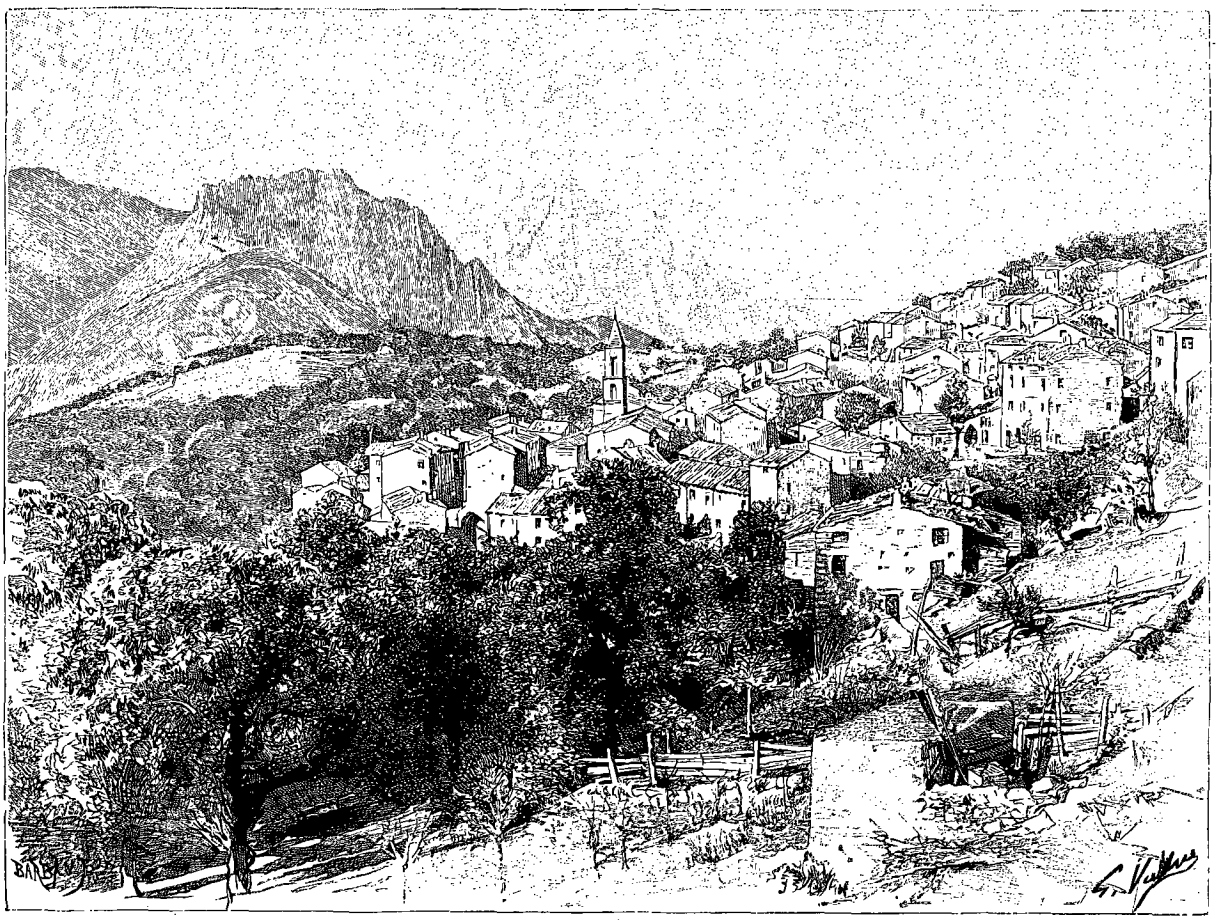
Les fusils et les stylets se dresseront donc toujours devant moi, en Corse, et sous ce soleil joyeux, devant ces coteaux, ces forêts et ces monts superbes, devant cette mer et ces rivages d'azur et d'or, ce seront donc des drames seulement que les gens auront à me conter! Ah! Corses, braves, intelligents, pourquoi vivre indifférents devant les merveilles que la nature vous a prodiguées, pourquoi l'air farouche et fatal, le front penché, vous promener ainsi de long en large, éternellement, sur vos places publiques trop étroites? Oubliez donc la politique funeste, les rancunes passées, relevez la tête, souriez et contemplez!

« Au revoir, bonne hôtesse!

— Au revoir, et revenez », dit-elle, tandis que la calèche s'en va par la route qui descend en lacets jusqu'à la jolie plage, pour courir ensuite le long du beau rivage que j'apercevais de la fenêtre.

Nous traversons l'estuaire du Liamone, sorte de vaste étang marécageux aux bords peuplés de troupeaux. La malaria s'exhale de la plaine où dorment ces eaux mortes.

Sagone, que nous traversons, est un misérable hameau



Evisa (voy. p. 264).

qui fut autrefois une grande ville, siège d'un évêché au VIe siècle.

La route s'élève ensuite et serpente longuement dans un vallon à travers les maquis. Dans la montagne de gauche s'ouvre une sombre déchirure. Est-ce un antre, une gorge, le lit d'un torrent mystérieux? mon guide l'ignore. Au-dessus s'élève un village, il s'adosse à d'âpres roches cuivrées que les derniers rayons du couchant enflamment : c'est Balogna.

La nuit est venue lorsque nous arrivons au col de Saint-Antoine et les lumières de Vico brillent dans un vaste cirque profond et noir, entouré de hautes montagnes aux silhouettes sévères.

Quittons Vico au soleil levant tandis que la vallée est toute baignée d'ombre, que la Sposata, étrange roche qui ressemble à une épousée, profile sa silhouette sur le ciel pâle.

Les premiers rayons dorent les maisons de la bourgade; le couvent, blotti dans la forêt, sur la pente d'une colline, sommeille dans le mystère. Les yeux, à cette heure, s'égarent dans la fraîcheur, dans les transparences bleuâtres de l'ombre. Sur les sommets les rayons du soleil apportent comme une douce gaieté, et les choses, forêts ou roches, monts ou collines, semblent sourire au ciel qui les caresse.

Cette bourgade, enfouie dans une conque verdoyante,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bordée de cimes grandioses, entourée de tombeaux épars, de clochetons de chapelles qui s'élèvent sur les pentes ombreuses, est bercée par la rumeur du Liamone qui passe dans les profondes gorges.

Remontons lentement jusqu'au col, jouissant du beau jour que Dieu nous donne, de l'air doux et embaumé, de ces montagnes qui vont s'évanouir au loin en nuances immatérielles.

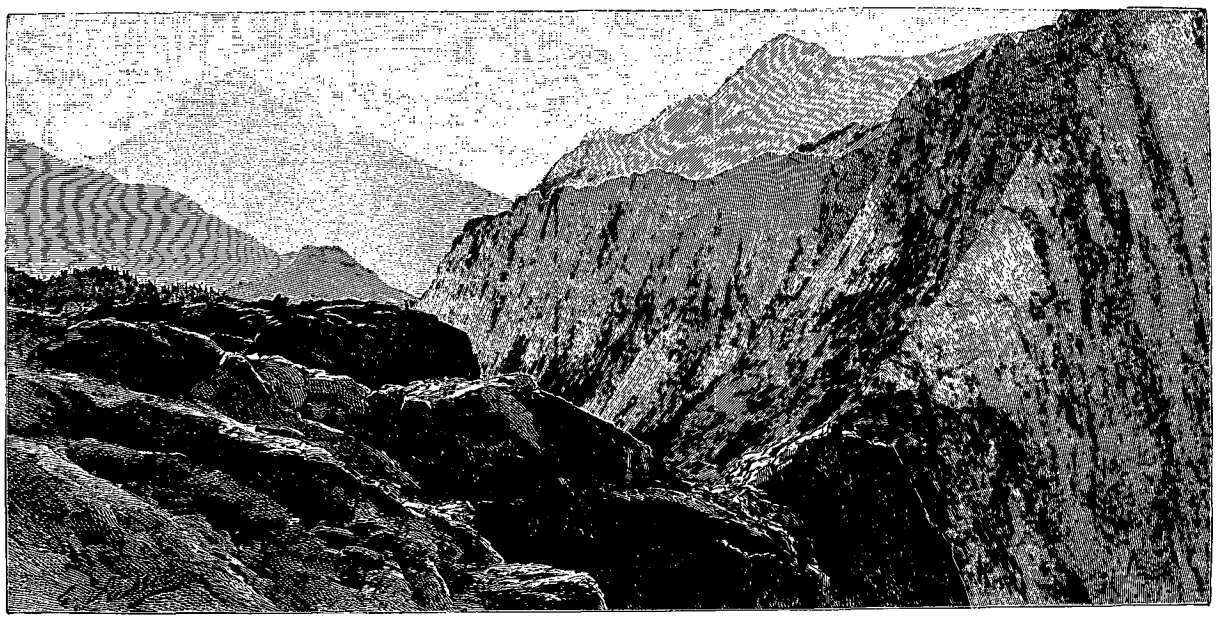
Maintenant le soleil s'est allumé davantage, la ville étincelle sous ses rayons, les arêtes rocheuses se dessinent avec fermeté. Là-haut, devant nous, l'Inscinosa élève ses flancs dénudés et la cime du San Angelo dore son âpre granit de quelques lueurs.

La montée est pénible, les chevaux soufflent, mais le paysage est toujours enchanteur.

Jusqu'au col de Levi nous irons, traversant des bosquets de châtaigniers, des bois d'yeuses, apercevant quelques villages perdus dans des vallons. Puis, aux approches du col, nous ne trouverons plus que le silence et l'aridité, l'Inscinosa, le San Angelo, solitudes de pierre, nous n'apercevrons au bord de la route que quelque vieux pâtre rêveur, le fusil en travers sur ses genoux, gardant des chèvres.

Plus loin, ce seront des plateaux creusés de sillons où glissent quelques ruisseaux sans murmures, sources de rivières ou affluents, et ce sera tout.

Mais au col, où nous arrivons enfin, on s'arrête pour contempler un gigantesque éboulement de forêts vertes et de roches rouges qui va se précipitant vers la mer lointaine. A la descente, des chênes verts robustes et noirs, des châtaigniers à l'épais feuillage cachent, par instants, l'horizon. Lorsqu'il se montre, c'est en échappée ruisselante de couleurs vives et de lumière, à travers les sombres futaies.



L'abîme.

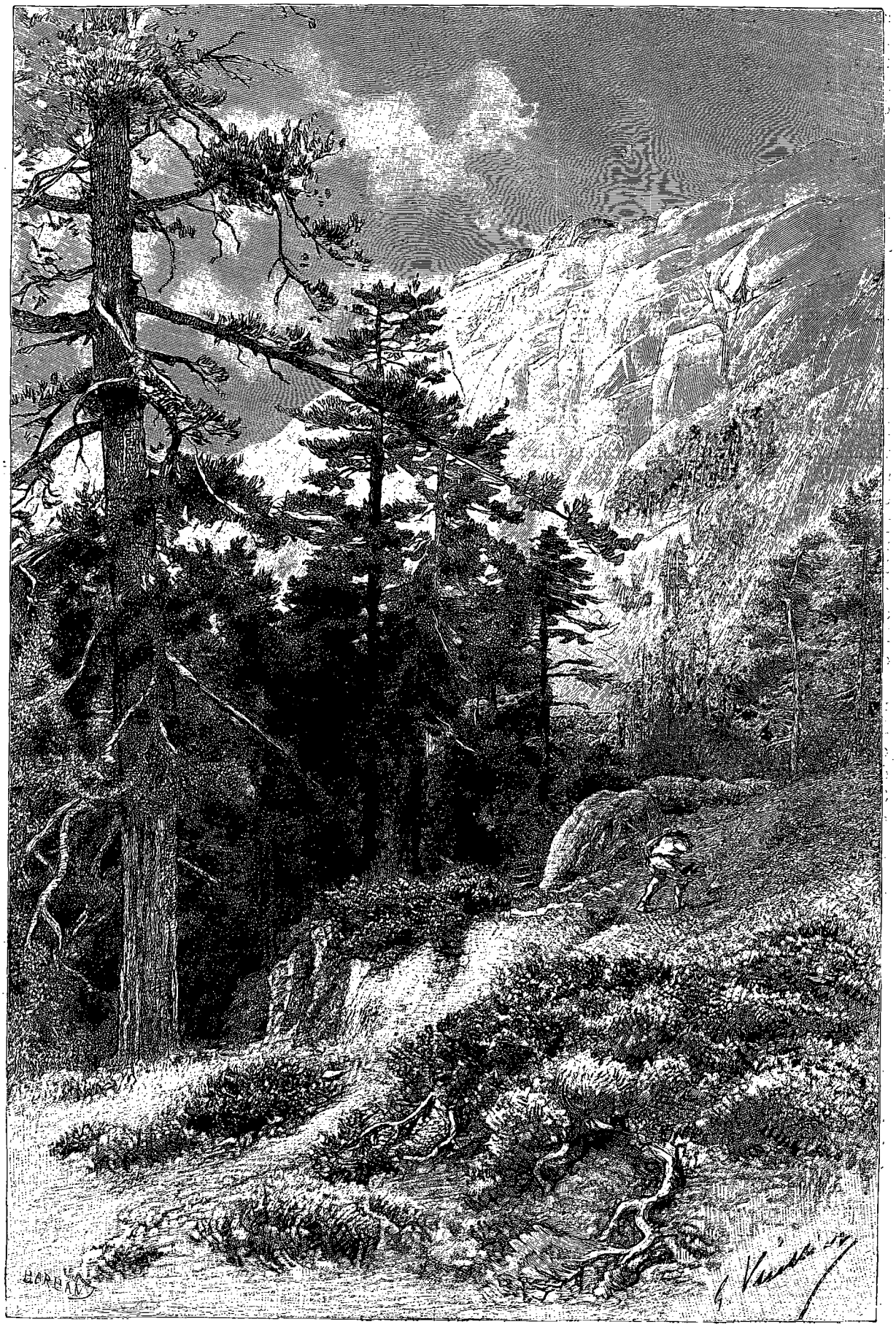
Evisa est le village le plus pittoresque de la Corse avec son décor de roches sanglantes, d'aiguilles, de précipices, et son envolée sur la mer. Du petit balcon de l'auberge on domine le village, et sous les yeux s'étalent les merveilles qui l'entourent.

La Spelunca, à Evisa, est une sombre déchirure qui frappe par son étrangeté et son horreur; c'est un précipice infernal, un puits immense dans lequel on descend pendant deux heures par le chemin le plus affreux qu'on puisse voir. Evisa est à 840 mètres d'altitude; le fond de la Spelunca n'est peut-être pas à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est donc plus de 500 mètres qu'il faut dévaler avec le vide devant les yeux, des abîmes de toutes parts, par un sentier taillé dans le roc, pavé, par instants, de dalles polies par les eaux d'hiver et très glissantes. Je n'ai rien vu de plus vertigineux que cette descente.

Que de charmantes choses nous attendent pourtant dans cette pente! Ici une source s'écoule en mince filet, là le sentier disparaît sous une voûte de feuillage. Sur les cimes aiguës de quelque haute roche se dressent en silhouette des chèvres sauvages. Les pasteurs qui les ont menées dans ces précipices ne pensaient pas qu'ils auraient tant de peine à les retrouver. Certaines y vivent depuis plusieurs années. Allez donc les chercher sur ces abîmes, à travers ces rocs à pic où elles s'enfuient lestement. Vous suivrez péniblement une corniche, elles auront gagné une cime, et, penchées sur l'immense gouffre, elles vous regarderont d'un air moqueur. Un coup de fusil en a seul raison, et encore n'est-on pas certain de les retrouver une fois mortes.

Une simple croix de bois se montre au bord du sentier. Un vieillard avait perdu sa mule, il la chercha vainement dans la Spelunca; tandis qu'il remontait, un orage se déchaîna, et le pauvre vieux, couvert de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La forêt d'Aïtone (voy. p 266).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sueur, trempé par la pluie, surpris par les eaux torrentueuses qui avaient envahi le sentier, s'assit sur le talus, à l'endroit même où est plantée la croix, et succomba. On le trouva couvert de boue, d'herbes et de pierres.

Les arbousiers sont énormes, et, tandis que la mer luit à travers une échancrure des promontoires rouges, à leurs branches noires, étendues au-dessus de ma tête, se suspendent des grappes de fruits d'un rouge incarnat. On les cueille aisément en se dressant sur les étriers.

De chaque côté donc les falaises se précipitent du zénith pour arriver aux fonds ténébreux, elles convergent, en quelque sorte, vers l'abîme. La Spelunca est un entonnoir dont le soleil frappe les bords et dans la profondeur duquel passe, dans un crépuscule livide, un torrent qui gronde.

Après l'avoir traversé sur un petit pont construit par les Génois et qui enjambe des blocs de granit, on gravit une pente abrupte et l'on aperçoit le village d'Ota, sur les flancs pierreux d'une haute montagne. Sur cette cime qui domine le village, un roc gigantesque est suspendu comme une terrible menace, car les chutes de rochers sont fréquentes dans ces abîmes. Dans la Spelunca, aux jours d'hiver, des blocs se détachent soudain qui roulent et se brisent au fond du précipice après avoir, dans leur course furibonde, mordu la roche, broyé les arbres, pulvérisé les obstacles qu'elles rencontrent.

Mais, la légende le dit, Ota ne verra jamais la roche se détacher. Elle est retenue par un réseau de fils en poil de chèvre, de ces fils solides avec lesquels est cousu le drap corse et le pelone, et des moines bénis demeurent tout exprès là-haut pour retenir ces liens. Chaque nuit, tandis que le village dort, des femmes gravissent les cimes et vont porter des aliments aux bons moines qui veillent à la sécurité d'Ota; elles leur fournissent, en même temps, de l'huile pour arroser les fils, qui se conservent mieux ainsi.

Un ancien proverbe dit de ce village :

Paese maladetto,
Ne staccio ne cantaretto.

Pays maudit, sans balance, sans tamis

En 1876 une jeune fille d'Ota, la belle Fior di Spina, que l'instituteur du village avait rendue mère, voyant que son amant allait épouser une autre femme, le tua d'un coup de pistolet à la porte même de l'église où il devait recevoir la bénédiction nuptiale. Elle fut acquittée par le jury, et une de ses compagnes improvisa un vocero de triomphe.

Le soir, tandis que le crépuscule envahissait le ciel et que les derniers rayons ensanglantaient les cimes, la lune, élevant lentement sa face de fantôme sur les profondeurs tragiques, me voyait sortir de l'antre plein de noirceur.

Là-haut je retrouvai l'espace, les souffles caressants de la brise marine, la terre foulée par les humains et je m'écriai, comme Dante quittant les enfers :

E quindi uscimmo a riveder le stelle.

« Et de là nous sortîmes pour revoir les étoiles. »

Toute la nuit, la vision de la Spelunca me harcela. La main dans la main de Virgile, dont le manteau flottait au souffle des vents noirs, je ne cessai, dans mon rêve, d'errer d'abîme en abîme et de frissonner d'horreur.

Le lendemain, le premier rayon du soleil me trouva sur la terrasse de l'auberge, contemplant les nuages vermeils qui flottaient lentement dans l'espace, au-dessus de la mer et des abîmes. Je ne pouvais me croire en automne. La mélancolie des jours voilés et plus courts ne se fait pas sentir sur cette côte. Les fougères jaunissantes, les grands châtaigniers dont les fruits se dorent, témoignent seuls des approches de l'hiver.

J'avais rencontré la veille, au fond de la Spelunca, un jeune homme lettré, originaire d'Evisa, où il était venu passer quelques jours. Il m'avait offert très gracieusement d'être mon compagnon et mon guide dans l'excursion que j'avais projetée, pour le lendemain, dans les forêts d'Aïtone et de Valdoniello. J'avais accepté avec empressement.

Il ne se fait pas longtemps attendre et nous prenons place dans la calèche, qui nous emporte à travers la route forestière.

La forêt d'Aïtone est belle; c'était même, autrefois, avant une exploitation exagérée, la plus belle de la Corse.

Sans cesse, à travers le sombre feuillage des pins, on aperçoit la muraille rocheuse d'un gris cendré qui court en face, de l'autre côté du torrent; les pins, aux cimes aiguës, semblent escalader cette muraille et en tenter l'assaut. Nous allons dans le silence des bois, mais par moments, dans ces ramures hautes, à travers les troncs élevés, les vents qui passent soulèvent des mélodies, et quelques oiseaux, pigeons ramiers ou grives, s'envolent à tire-d'aile sans pousser un cri.

Les oiseaux y chantent peu en cette saison, et je n'en ai point entendu.

La route forestière monte rudement et il faut compter deux grosses heures pour atteindre le col de Vergio. Nous autres, peu pressés d'arriver, nous quittions souvent le chemin, descendant vers le torrent pour contempler une belle cascade, passant de longs instants près d'un joli moulin primitif qui s'assied dans les roches, au milieu de la forêt, tout inondé de lumière, et entouré d'une ceinture d'ombre épaisse.

A mesure qu'on s'élève, cette forêt change de caractère, des ruisseaux torrentueux traversent la route, l'air fraîchit, et les hêtres, les sapins, les mélèzes et quelques bouleaux rabougris se font voir.

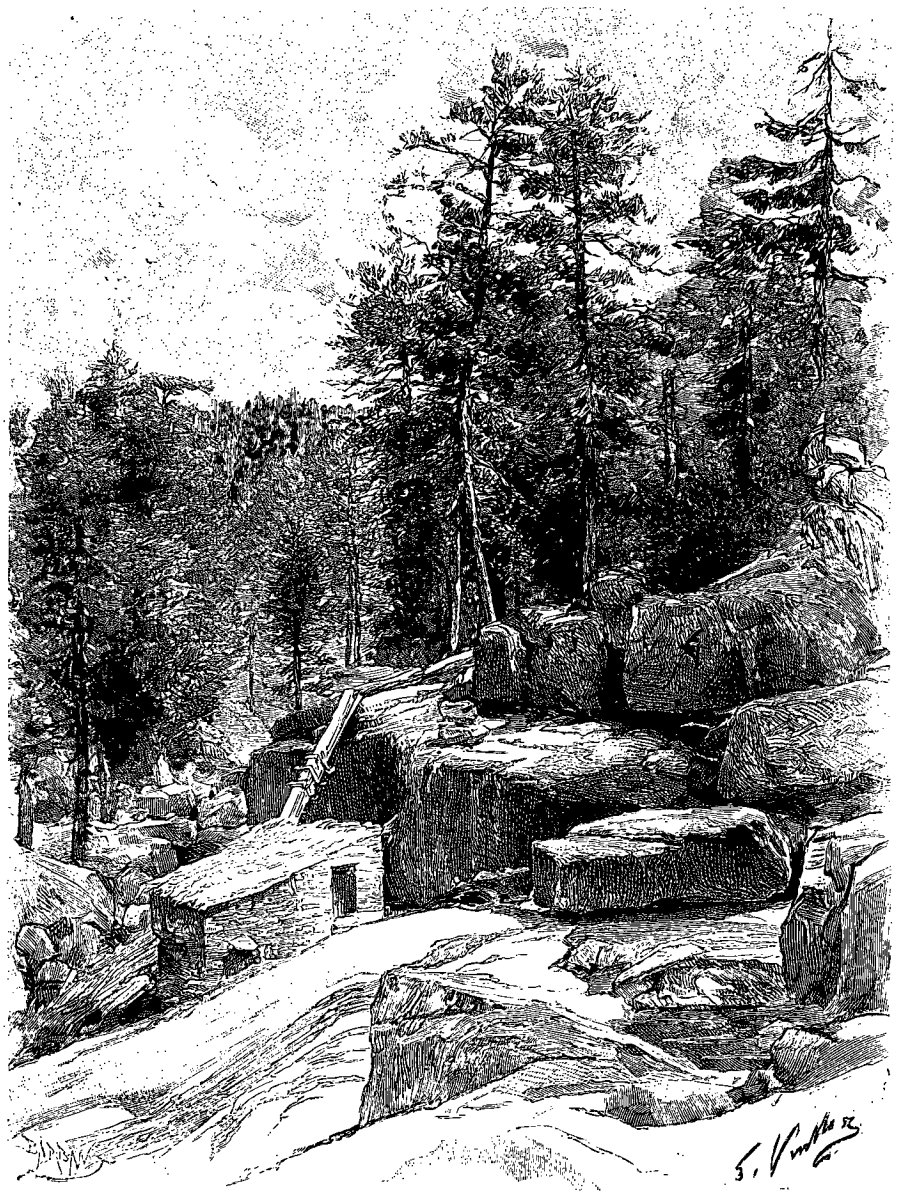
Nous nous apercevons bien, sur ces froides hauteurs, que l'automne est venu, car certains feuillages ont rougi et d'autres se sont parés d'une teinte chaude et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

transparente. Le soleil sonne d'éclatantes fanfares à travers les richesses de ces colorations.

Si la forêt de pins est monotone, silencieuse et recueillie, le hêtre, avec son tronc d'argent, ses plaques de velours, ses fourrures, le mystère harmonieux de ses profondeurs, réjouit les yeux par son opulence. Les sapins, ces grands sapins célébrés par Pierre Dupont dans un chant empreint de grandeur, s'élèvent robustes et noirs, perçant l'océan de feuillage de leurs cimes altières. La nature les a vêtus de grandes barbes grises faites de lichen qui leur donnent un air ancien.

Plus haut encore, près du ciel, la violence des vents a tordu et convulsé la végétation. Les arbres accrochent leurs racines à travers les rochers et se pen-



Moulin dans la forêt.

chent comme affolés, battant l'air de leurs branches à demi dépouillées, comme si la terre se dérobait sous eux.

Au col même de Vergio, une croix étend lugubrement ses deux bras. Un homme est mort de froid à cette place il y a quelques mois à peine.

Maintenant la vallée du Niolo, que j'avais parcourue naguère, étale devant nous la monotonie de ses terres, les sommets de porphyre rouge du monte Cinto et du Cabo Tafonato semblent bercer sa tristesse et son isolement.

Après un frugal déjeuner auprès d'une source, au bord de la route, nous pénétrons dans les splendeurs de la forêt de Valdoniello, dont je n'entreprendrai point la description, et le soir nous rentrons à Evisa.

Je croyais, après une journée passée dans la Spe-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lunca, avoir senti tout ce que les convulsions de la nature peuvent enfanter d'horreurs. Je me trompais....

Personne ne m'avait parlé de l'horrible déchirure qui borde le village; le jeune étudiant mon compagnon de la veille m'a conduit vers ce chaos, que j'avais entrevu de la lisière de la forêt.

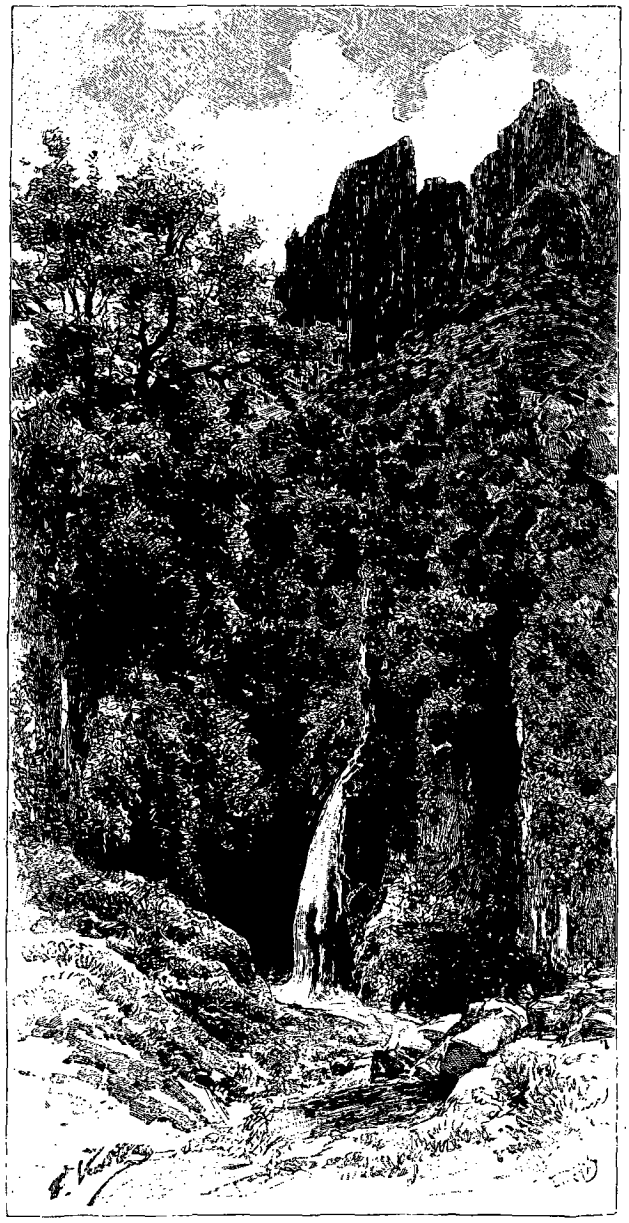
A dix minutes à peine d'Evisa, après avoir grimpé derrière les maisons et traversé une châtaigneraie, on se trouve subitement devant le plus infernal paysage que l'on puisse imaginer. On l'appelle la *Calanquone*; ce n'est plus un entonnoir, comme la Spelunca, mais une fissure d'une profondeur prodigieuse, au fond de laquelle roule le torrent d'Aïtone descendu de la forêt.

Le précipice s'ouvre béant, il faut avancer avec prudence, car le moindre faux pas entraînerait dans des gouffres au fond desquels on n'arriverait même pas : les roches ardues, farouches, qui se dressent comme de sombres bataillons, vous mettraient aussitôt en pièces. L'antre infernal est fait de parois aux formes violentes et de couleur livide. En face, une falaise sanglante tombe à pic comme un immense rideau rigide et tragique. En suivant des yeux le bord des escarpements de cette déchirure on aperçoit les cimes qui entourent la Spelunca et, tout au loin, la mer.

Deux jeunes garçons du village nous ont suivis et se sont mis à faire rouler des blocs de rochers dans l'abîme. Ces blocs se sont précipités avec un bruit épouvantable, on aurait dit qu'une montagne entière s'abîmait dans les profondeurs, et les échos d'alentour répercutaient avec fureur ces bruits d'écroulement.

Longtemps je les ai vus, agiles comme des mouflons, courir dans les escarpements, à la recherche de blocs plus gros encore, faisant retentir sans cesse l'effroyable ravin.

La route d'Evisa à Porto est superbe : à un moment la Spelunca est sous les yeux dans toute son horreur; cette vision passe vite pour faire place à Ota, adossé à la muraille rocheuse sous l'énorme bloc qui menace de l'écraser dans sa chute. Après cette série de paysages grandioses ou terribles, la nature se reprend à sourire, le soleil brille dans les arbres verts, une cascade s'échappe en flots d'argent sur le bord du chemin, et le golfe de Porto découvre ses flots bleus caressant les falaises rouges des promontoires.



Cascade de Porto.

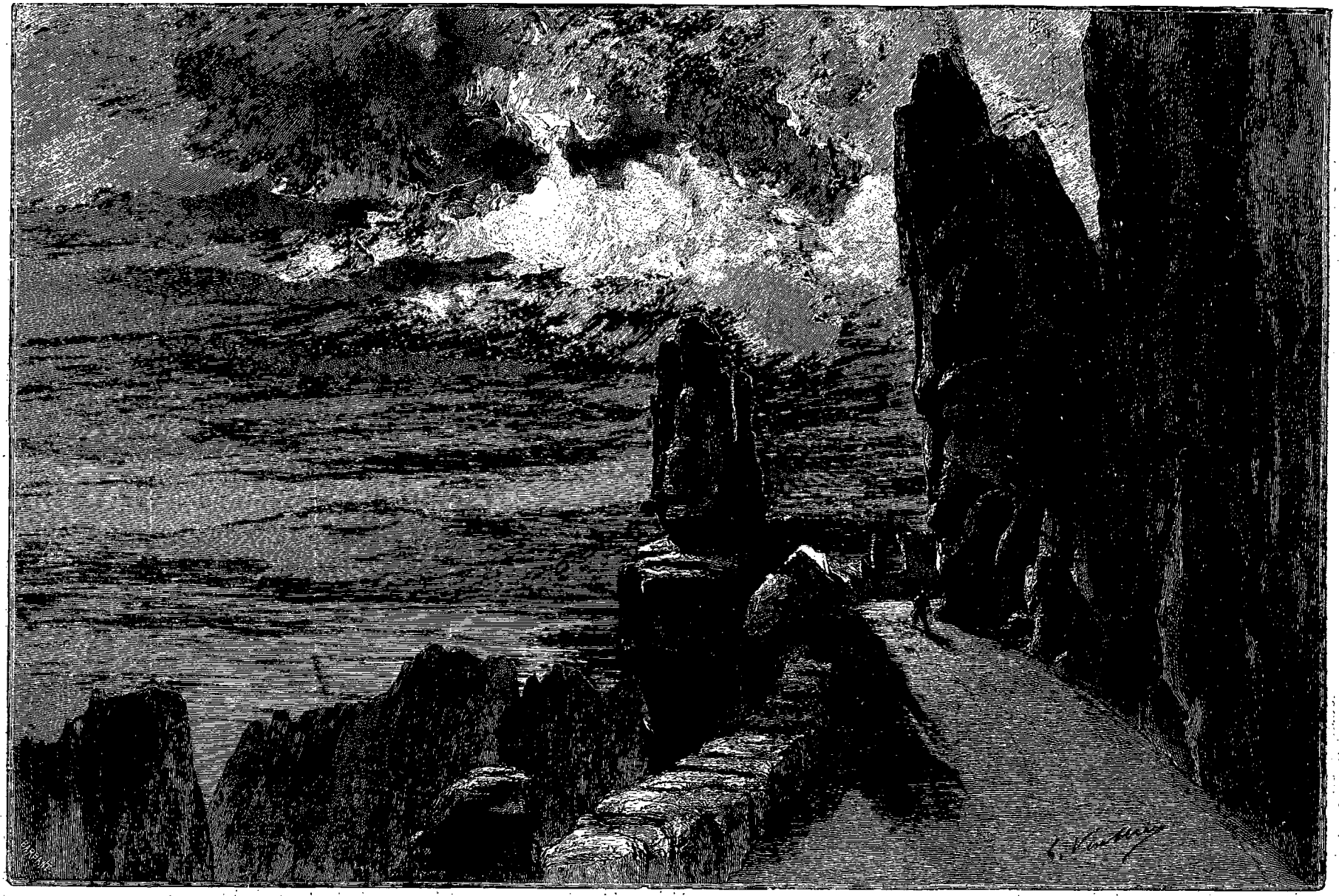
La route se poursuit devant l'immensité, sous les arbousiers où s'égosillent les oiseaux chanteurs.

Si jamais, lecteur, vous suivez cette route, déjeunez à la fontaine que vous rencontrerez bientôt : vous aurez sous les yeux un paysage idéal, une voile glissera peut-être à l'horizon, et dans tous les cas les oiseaux vous donneront un concert, la brise inclinera des branches chargées d'arbouses toutes rouges. Et puis, après ce repos sous les feuilles, les yeux encore pleins d'azur et des mélodies chantant à vos oreilles, vous arriverez en peu d'instants au milieu du plus étrange décor qui se puisse voir : les Calanches.

Durant deux kilomètres les roches les plus bizarres, les formes les plus fantastiques s'élèveront de chaque côté du chemin. Puis des précipices insondables s'ouvriront jusqu'à la mer, tout en bas, tout au loin. Ces roches évidées, rongées par les vents et les météores, sont couleur de feu; on dirait, au soleil, un métal incandescent, tandis qu'elles se dressent d'autres fois, dans le ciel, pareilles à des blocs de cuivre.

J'ai suivi ce chemin par la lune, et jamais sous mes yeux spectacle plus étrange ne s'est montré. La poésie de la mer argentée de doux rayons, les éperons de caps lointains entrevus dans les vapeurs, les monstres de pierre, noirs à cette heure, semblant hurler ou souffrir,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Calanches au clair de lune.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étendant des bras difformes, ouvrant des yeux de cyclopes, tout concourait à donner à la scène une beauté et une grandeur inoubliables. La Corse est un pays qui trouble souvent par ses paysages tragiques, auxquels succèdent aussitôt les caresses du soleil, les chants des sources, le parfum des fleurs.

Cargèse, 14 octobre. — J'ai passé la journée entière dans le village de Cargèse. Ces jours derniers j'avais frémi dans les abîmes d'Evisa, hier au soir j'errais par la lune dans le décor des Calanches, aujourd'hui je me suis promené doucement en Grèce, parmi des orangers et des cédratiers, sur un promontoire embaumé de plantes aromatiques, au milieu d'une population complètement différente des Corses tant au point de vue des mœurs que des types, qui rappellent la beauté marmoréenne des sculpteurs classiques.

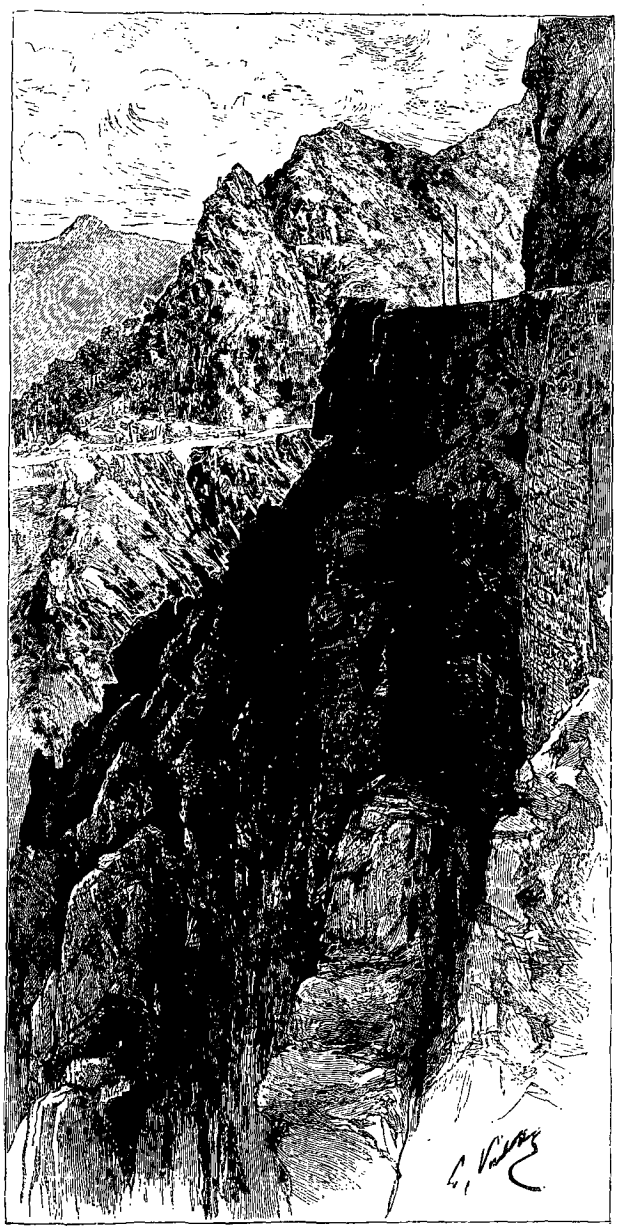
C'est une histoire curieuse que celle de cette petite colonie de Spartiates qui vit aujourd'hui calme et laborieuse après des épreuves et des vicissitudes sans nombre.

Les musulmans désolaient la Grèce. Plusieurs familles de la Laconie, afin d'échapper à leur joug odieux, se décidèrent à quitter le sol natal pour une nouvelle patrie et chargèrent un des leurs d'aller à la recherche d'un coin de terre où ils pourraient vivre à l'abri des exactions et des fureurs de leurs ennemis.

Après avoir erré dans les îles de la Méditerranée, visitant longuement la Sicile, qui ne répondit point à son attente, cet envoyé se rendit à Gênes et exposa au sénat ligurien les malheurs des siens et ses pérégrinations infructueuses.

La république l'envoya alors en Corse, où il choisit au-dessus du golfe de Sagone un territoire et un climat rappelant ceux de sa patrie.

Deux navires quittèrent Maïna, en Laconie, chargés d'émigrants. L'un d'eux fut rejoint par la flotte turque, et les passagers furent massacrés sans pitié.



La route des Calanches.

Après un accord intervenu avec la république de Gênes, les émigrants débarquèrent en Corse le 14 mars 1676, et s'établirent à l'endroit choisi par le mandataire, endroit auquel sa forme en queue de paon et sa beauté firent donner le nom de *Paomia*.

Après tant de malheurs les Grecs pouvaient espérer sur cette côte de vermeil et d'azur et loin de leurs ennemis, le repos et le bonheur; leur repos et leur bonheur furent éphémères. Les Corses, après le départ des Génois, les assaillirent, ravagèrent leurs propriétés, pillèrent leurs troupeaux et les obligèrent à se réfugier à Ajaccio.

Là on leur accorda pour l'exercice de leur culte, une chapelle, dite *Madonna del Carmine*, désignée depuis sous le nom de chapelle des Grecs.

Enfin, après quarante-trois ans, ils furent établis par les Français à Cargèse, érigé en marquisat sous Louis XVI. M. de Marbeuf, gouverneur de la Corse, y fit bâtir un superbe château, qui fut brûlé en 1793, tandis que les Grecs étaient de nouveau chassés de leurs possessions.

Ils y sont revenus depuis, protégés par des familles corses avec lesquelles ils avaient contracté des alliances.

Ces alliances sont devenues depuis plus nombreuses, mais la moitié de la population est demeurée fidèle à ses origines. Le grec moderne est la langue que parlent la plupart des familles, tandis que, dans les cérémonies religieuses, l'ancien grec est usité.

Les Corses, qu'on appelle à Cargèse les *paysani*, suivent en assez grand nombre les cérémonies du rite grec; lorsqu'ils dominent dans l'assistance, le pope, par condescendance, prêche en italien. Quant au cimetière, il est commun aux deux rites. La population de Cargèse est douce, policée, extrêmement laborieuse.

Tandis que j'y séjourne, le village est désert et semble abandonné; tous les habitants sont aux champs ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la mer. Je retrouve cette sensation d'abandon que j'ai éprouvée dans la plupart des villages de nos Pyrénées où, par le soleil d'été, on n'entend durant le jour, dans les rues solitaires, qu'un chant de coq s'élever par instants.

Ce petit pays industrieux exporte du blé et des cédrats; il est aisé de voir que le bien-être, produit par le travail, y règne.

Cependant, en dehors des impôts qu'ils payent à l'État, les habitants ont des redevances occultes à satisfaire. Parfois, la nuit, on frappe aux portes. C'est un homme menant une mule, dont le dos est garni de la narpia traditionnelle. Il est muni d'une lettre écrite au crayon par un bandit et d'une liste des objets ou des vivres dont il a besoin. Cette demande simplement signée n'est même pas suivie d'un simple remerciement.

Les bandits ont ainsi leurs percepteurs nocturnes,

Un vieux Grec de Cargèse.

non seulement vers Cargèse, mais dans presque toute la Corse.

15 octobre. — Ce matin, le ciel est voilé, et la mer couleur d'acier poli est unie comme un miroir; c'est à peine si quelques frissons d'argent viennent rider ses bords et faire scintiller des éclats de diamants autour des rochers du rivage. Des gouttelettes de pluie fine et douce tombent par intervalles, sans humecter même le sol altéré.

Le pope, que j'avais visité dans la journée, est venu me voir. Nous descendons ensemble sur la route, le long du rivage.

La nuit est calme, les étoiles scintillent doucement dans le ciel et la voie lactée se mire vaguement dans la mer, dont l'immensité se devine.

Le pope est un homme jeune, fort aimable, il a vécu longtemps à Rome, poursuivant ses études théologiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La soirée que nous passons ensemble sur cette route, devant la mer, me restera comme un bon souvenir. C'est là qu'il m'a raconté la curieuse aventure qui suit.

Il était un soir, il y a deux années, chez un de ses parents, à Ota, et il devait repartir le lendemain pour rentrer à Cargèse, lorsqu'on frappa à la porte. C'était un homme du pays qui venait lui dire que, ayant appris son départ pour Cargèse le lendemain, il venait, gracieusement, lui offrir une place dans sa carriole, des affaires personnelles l'appelant de ce côté.

Le pope accepta avec plaisir cette offre, car il aurait dû, très probablement, faire la route à pied, et la distance est grande.

Le lendemain, de bonne heure, ils quittent le village.

Tandis que, dans le voisinage des Calanches, ils gravissent péniblement la montée, un bruit particulier vient frapper leurs oreilles. Le conducteur arrête aussitôt le véhicule et dit au pope d'un air grave : « Ce bruit que vous venez d'entendre est produit par deux cailloux entrechoqués. C'est le signal employé habituellement par les bandits lorsqu'ils veulent faire connaître leur présence et s'entretenir avec quelqu'un. Je sais qu'il y a là, dans la broussaille, une personne qui désire absolument vous parler. Ne craignez rien, descendez et il ne vous sera fait aucun mal. »

Le pope de Cargèse.

Le pope tremblait de tous ses membres. Il quitta cependant la voiture; alors un homme se montra à travers le maquis et, écartant les branches, s'approcha des deux voyageurs. Sa mine n'était pas faite pour inspirer la confiance, sa barbe était inculte, ses cheveux ébouriffés et son visage ravagé. Il tenait un fusil à la main; la crosse d'un pistolet et le manche d'un stylet sortaient de sa ceinture. « C'est vous, dit-il en s'adressant à l'ecclésiastique, qui êtes le pope de Cargèse, César Coty? Je savais que vous alliez revenir et je voulais vous voir au passage : ne craignez rien de moi, je suis d'Ota et ami de votre père. » Ce disant, il embrasse le pope avec effusion. Puis, penché vers son oreille, il ajoute : « J'ai besoin de recevoir de vous le sacrement de la pénitence, j'ai bien des aveux à vous faire, bien des forfaits à expier. Suivez-moi là, dans ce maquis. » Et, s'adressant au conducteur, il s'écrie brusquement : « Allez plus loin, entendez-vous, je veux être seul avec le pope. »

Le bandit et le prêtre s'enfoncent dans les broussailles. Ce dernier, peu rassuré, dit : « Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé au curé d'Ota, votre pays? — C'est vous seulement que je voulais faire mon confident », lui répond-il.

Les voilà tous les deux au milieu du maquis. Le prêtre s'est assis, tout ému, sur une pierre. Le bandit a enlevé de sa ceinture son pistolet et son stylet, les a déposés à terre à côté son fusil, puis, s'agenouillant parmi les ronces, il frappe avec force sa poitrine.

. . . . . .

« Je lui ai donné l'absolution, devant son repentir », me dit le pope.

Puis ils se quittent, le bandit embrasse plusieurs fois son confesseur, le remercie chaleureusement du bien qu'il lui a fait : il n'est plus oppressé maintenant, il souffrait beaucoup dans sa sauvage solitude où le remords le hantait. C'était le bandit Pascuale, originaire en effet d'Ota.

Trois mois après, les gendarmes le surprenaient dans une grotte voisine, dans ce même maquis où il s'était confessé et avait reçu l'absolution, et le « détruisaient ».

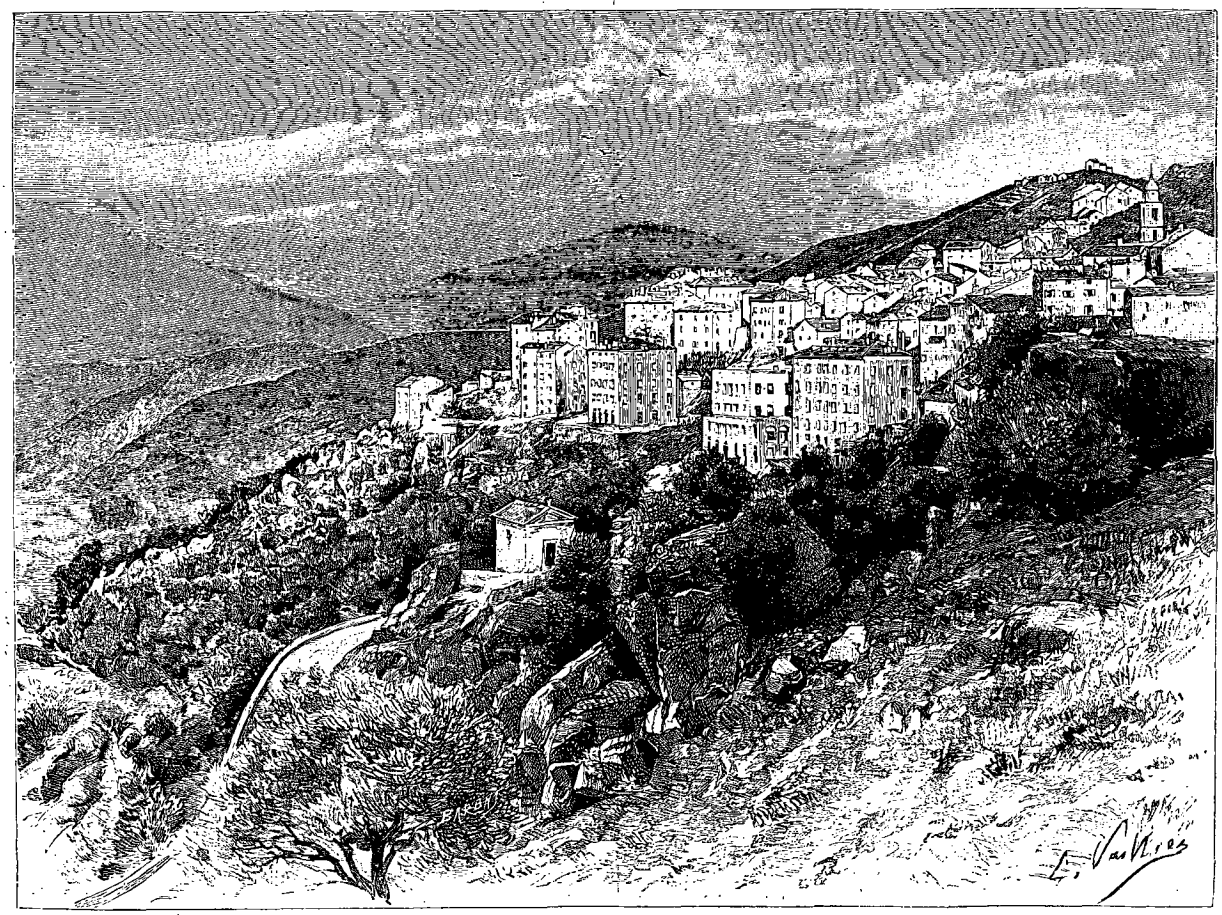
En Corse on emploie toujours le verbe « détruire » lorsqu'il s'agit des bandits.

Tandis que le pope me raconte cette histoire, nous nous sommes rapprochés de Cargèse; des voix lointaines, perdues dans la nuit, chantent d'antiques lamenti.

GASTON VUILLIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sartène (voy. p. 274).

LA CORSE,

PAR M. GASTON VUILLIER[1].

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après nature par M. G. Vuillier.

Nous étions déjà loin sur la route lorsque les rayons du soleil levant frappèrent le promontoire rose où Cargèse est blotti comme un nid d'oiseaux de mer. Je vis ses maisons blanches et les clochers de ses deux églises de rites différents scintiller, ses haies et ses champs d'opuntias allumer d'étincelles leurs fruits de pourpre ou d'or. Puis un son de cloche s'éleva lentement dans les airs, quelques fumées montèrent en spirale, et, au tournant du chemin, la douce vision de ce village s'évanouit tout à coup.

Antó, silencieux d'ordinaire, jette au vent du matin les fragments d'un lamento plaintif, tandis que les chevaux, devinant le retour prochain à l'écurie, ont pris une allure rapide.

Nous roulons sur la route, tout auprès des flots, route charmante, ensoleillée, abritée du vent, baignée d'effluves amers, embaumée du parfum des herbes sauvages.

Nous traversons l'antique Sagone, l'embouchure du Liamone aux souffles paludéens, et nous revoyons Calcatoggio, le golfe radieux, l'auberge blanche, la bonne hôtesse blessée au bras.

« Maintenant c'est adieu qu'il faut nous dire », fit-elle, tandis que nous repartions après un assez long repos.

« Adieu pour toujours, sans doute », pensai-je, en

[1] I. Suite. — Voyez p. 209, 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

détournant mes yeux de son visage d'une pâleur mortelle.

Le lendemain, je prenais à Ajaccio le vapeur de Propriano. La nuit avait été mauvaise, des orages avaient grondé sur la Corse, les hautes montagnes se montraient toutes blanches de neige à travers les nuages qui couraient, déchirés, dans le ciel.

Ajaccio, jouissant d'une immunité habituelle, sommeillait dans la lumière, la brise agitait à peine ses palmiers, et la mer frissonnait doucement au pied de ses hautes demeures. Mais les rivages du golfe, aux approches du large, étaient battus par les flots courroucés; des masses d'écume neigeuse s'élevaient sur l'horizon, et le cap Muro disparaissait, par instants, dans l'embrun. La traversée, dont la durée n'est que de deux heures, fut pénible. Accroché aux bastingages, je ne quittai pas le pont du navire, et je pus voir l'écueil fauve, en forme d'aigle prêt à s'envoler, disparaître bien des fois sous les vagues pour surgir ensuite tout ruisselant.

A Propriano, port ouvert aux vents d'ouest, la mer se précipitait en mugissant sur le rivage, et le débarquement fut laborieux.

Mouillés d'écume, fouettés par le vent, nous grimpons dans la diligence qui assure le service de Sartène.

La route serpente longuement, traverse le Rizzanèse, et tourne à droite. Alors sur le flanc d'une montagne, près d'une cime, à travers un éboulement de rochers d'où les oliviers descendent en cascades livides, apparaît Sartène.

Quelle ville étrange! Adossée à un mont, parmi des granits âpres, de couleur violacée, avec ses maisons régulières, rigides, d'une hauteur singulière, et les ouvertures de ses fenêtres noires comme des meurtrières, elle ressemble à une vaste forteresse. Vers la gauche, et comme pour compléter ce robuste décor, l'Incudine montre sa cime désolée, et les aiguilles fatidiques d'Asinao s'élèvent menaçantes vers les nues.

Des tombeaux blanchissent sur les pentes de la montagne qui porte cette ville à son flanc; plusieurs la couronnent d'un pâle diadème. Les morts ici ont des demeures plus joyeuses que celles des vivants. Ils reposent vers les hauteurs ensoleillées plantées d'oliviers au feuillage tremblant que caresse le souffle des brises, dans les entrailles d'un sol ardent paré de floraisons aux parfums capiteux. Les souvenirs des morts dominent cette région forte; de la haute mer on aperçoit les monuments funéraires étinceler comme les koubbas saintes en pays musulman.

D'anciens remparts, qui protégeaient autrefois Sartène contre les attaques des Barbaresques, courent, en ruines, le long des rochers qui supportent les maisons, montrant encore des restes de chemins de ronde et des tourelles de guetteurs.

Nous sommes en plein pays de vendetta. C'est dans la partie qui commence aux cimes de San Pietro di Verde, englobant Zicavo, Sartène et Porto-Vecchio, pour se terminer aux fantastiques monts de Caña, que la race corse a conservé toutes ses violences et que les inimitiés sont encore aujourd'hui les plus vives.

Un ami que je n'avais plus revu depuis les jours déjà lointains de la jeunesse m'y attendait. En n'acceptant pas l'hospitalité qu'il m'avait offerte avec tant d'insistance et tant de cordialité, je l'aurais certainement froissé, et, d'autre part, étant son hôte, je ne pouvais chercher à obtenir de lui, pour les publier, des renseignements ayant trait aux mœurs un peu farouches de son propre pays.

Je dois, en revanche, de belles heures à mon vieil ami Paul-Louis de Rocca-Serra.

Un jour nous sommes partis en joyeuse cavalcade avec plusieurs de ses parents et amis pour visiter le dolmen et les pierres levées de Cauria, appelées par les Corses *Stazzone del Diavolo* et *Stantare*.

En Corse, comme aux Baléares et en Sardaigne, toutes les hypothèses sont permises aux savants pour expliquer l'origine des monuments mystérieux et divers qu'on y rencontre, mais aucun d'eux n'est parvenu par des révélations décisives à dissiper le voile qui enveloppe le but de ces constructions. Les auteurs anciens eux-mêmes sont en contradiction en ce qui concerne les aborigènes, car Pausanias qualifie de Libyens les premiers habitants de la Corse; Sénèque, après avoir vécu en exilé dans l'île, leur prête les mêmes mœurs et les mêmes coutumes que les Ibères; Hérodote parle d'une émigration phocéenne; Diodore de Sicile fait fouler ce sol par des Étrusques.

Probablement les premières populations de la Corse furent hétérogènes, et, plus tard, les Celtibères, suivant la croyance de certains auteurs, y passèrent en même temps qu'aux îles Baléares et en Sardaigne.

Telles furent les dissertations savantes auxquelles se livraient certains amis qui étaient de cette excursion.

Nous étions deux ou trois seulement à regarder le joli ruisseau qui jasait le long de la route, à travers les pierres, sous les chênes verts, les pentes douces inondées de soleil, les bergers revenus des sommets du Coscione et qui dressaient leurs silhouettes sur quelque rocher. Tels j'avais aperçu ces bergers rêveurs près des nuages, tels je les retrouvais sur les basses collines voisines des plages.

Nous allions ainsi chevauchant par monts et par vaux, l'un faisant bondir un fier coursier, l'autre tapant avec une branche quelque mule indolente et têtue, lorsqu'une bruyante cavalcade passa auprès de nous comme un tourbillon, à travers le sentier scabreux que nous suivions après avoir quitté la route.

Bientôt un autre groupe de cavaliers apparut gravissant avec calme une montée. C'était une noce de bergers. L'épousée, vêtue de blanc, la couronne d'oranger sur la tête, se tenait sur une jument de couleur blanche; elle était suivie par des cavaliers armés qui, de temps à autre, faisaient retentir les échos des bois d'une fusillade nourrie. Je n'avais pas encore eu, durant mon séjour en Corse, l'occasion de voir une de ces fêtes intéressantes, et le hasard me servait à souhait.

Ceux qui étaient passés à côté de nous, en course

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

folle, s'en allaient par les champs cueillir des fleurs, et, rivalisant ensuite de vitesse, ils devaient revenir aussitôt sur leurs pas. Le premier arrivé présente *il fiore*, la fleur, à la jeune femme. Cet heureux vainqueur l'embrasse ensuite et lui débite un compliment en vers.

Quelle poésie naïve dans ces mariages!...

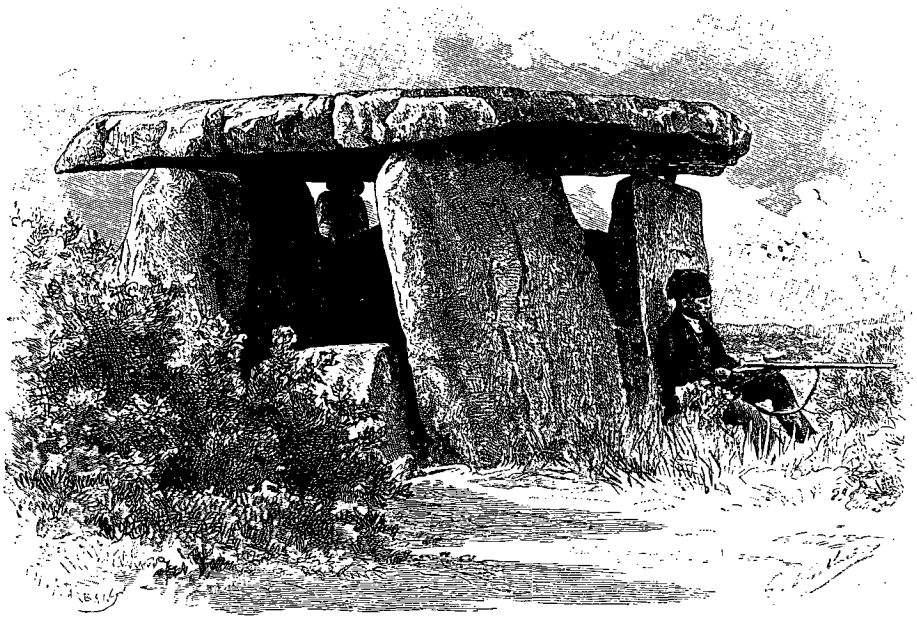
Lorsque la chevauchée traverse une rivière ou un ruisseau, l'épousée émiette dans le courant un des gâteaux (*canistroni*) qu'on fait spécialement pour les jours de fête, elle y jette ensuite un léger rameau d'olivier ou une fleur, symboles d'abondance, de paix et de bonheur pour les rives que cette eau va baigner.

Parfois, descendant de sa blanche haquenée, elle s'agenouille auprès du flot, et, prenant de l'eau dans ses mains qu'elle élève vers le ciel, elle la laisse ensuite retomber goutte à goutte en disant une prière suppliante et douce, demandant à cette eau, comme les anciens à l'eau lustrale, la purification et la candeur.

Lorsque l'invocation s'achève, la main ne doit plus contenir de liquide, sinon il en résulterait de fâcheux présages. Le cortège, qui s'est tenu à genoux pendant cette cérémonie, remonte à cheval et poursuit la route en chantant des lamenti.

En arrivant à la cabane de l'époux, la jeune femme est accueillie sur le seuil par sa belle-mère, qui lui présente un fuseau et une clef en jetant sur elle des poignées de riz et de blé, signes d'abondance.

A ce moment la fusillade retentit au milieu des vivats, c'est la *bonaventura* (la bienvenue), et l'épousée est introduite dans sa nouvelle demeure. Le repas de noces dure jusqu'au soir; au son du pipeau rustique, des couples exécutent, par intervalles, des danses du



Le dolmen de Cauria.

pays. Au dessert, chaque parent ou invité va choquer son verre contre celui des jeunes mariés et les complimente dans une improvisation versifiée.

Quelques-uns de ces toasts ne manquent pas d'originalité, paraît-il, et les règles de la prosodie y sont assez respectées.

Quelquefois le cortège arrivant devant la demeure conjugale se trouve arrêté par une barrière (*travata*), que la mariée ne peut franchir seule sans s'exposer à des présages redoutés : alors un cavalier de l'escorte l'aide à surmonter l'obstacle.

Le consentement mutuel des futurs époux et de leurs familles, l'*abraccio* (les fiançailles), a lieu généralement pendant l'hiver.

Un soir les proches parents de la jeune fille vont chercher le promis et l'amènent dans leur maison. Les jeunes gens aussitôt s'embrassent, se placent à côté l'un de l'autre, et les membres des deux familles se mettent à manger ensemble des gâteaux et à boire du vin, tout en établissant les accords du futur mariage. Le jeune homme rentre rarement chez lui ce soir-là.... C'est un usage admis : l'abraccio enchaîne les fiancés l'un à l'autre; le consentement donné devant l'officier de l'état civil et la bénédiction nuptiale ne font que confirmer l'engagement contracté au sein des familles. Le mariage a lieu plus tard, et souvent la jeune fille est enceinte ou vient d'avoir un nouveau-né.

Si la mort d'un des jeunes gens ainsi unis volontairement se produit, les enfants, s'il y en a, prennent leur part de la succession comme s'ils étaient légitimes; la famille se fait scrupule de réserver la portion qui leur est attribuée. Du reste la jeune fille est considérée comme veuve et prend le deuil.

Lorsque les deux fiancés n'habitent pas le même village, ils partent à cheval, suivis des invités, rejoindre le pays du futur époux. On peut voir réunis parfois, dans ces circonstances, 40 ou 50 cavaliers.

Quand la chevauchée est proche du village, à 4 ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

5 kilomètres environ, les jeunes gens qui font partie du *cortège* vont en avant de toute la vitesse de leurs chevaux. Le premier arrivé s'empare d'un rameau d'olivier, d'un bouquet et d'un voile blanc préparés dans la maison de l'époux et revient à toute bride vers la jeune femme, à laquelle il fait hommage de ces objets. La *sposata*, accompagnée de sa suite, fait son entrée au galop des chevaux, tenant le rameau à la main.

Tandis qu'ils traversent les rues, toutes les fenêtres s'ouvrent pour faire tomber sur eux une pluie de riz, de blé et de fleurs. Ce sont les *grazié* ou bons souhaits, les symboles d'abondance et de joie.

Ces usages varient un peu suivant les villages; ainsi à Ghisonacce, la fiancée se rendant à l'église porte sur elle une collection de mouchoirs de poche plus ou moins brodés, suivant son état de fortune, qu'elle distribue à ses amies venant l'embrasser lorsqu'elle passe devant leur maison.

Le prêtre lui-même est l'objet d'attentions touchantes à son entrée dans les ordres.

Lorsqu'il dit sa première messe, par exemple, dans le village dont il est originaire, on vient, à la fin de la cérémonie, lui baiser les mains et lui apporter des offrandes en argent. Certains ont réalisé ainsi un millier de francs.

Aussitôt que l'épousée met pied à terre devant la maison, une jeune fille qui l'attendait sur le seuil s'avance, lui offre un bouquet et lui débite un compliment. Lorsqu'elle est entrée et qu'elle s'est assise, on place sur ses genoux un petit garçon, le plus proche parent de son jeune mari. On espère ainsi qu'elle donnera le jour à des garçons.

Une pratique d'autrefois, qui tombe un peu en désuétude, est celle qui consistait à laver avec du vin le visage de la jeune femme dès son entrée dans la maison de son mari.

Quant aux invités, ils devront, pendant les trois soirées qui suivent, venir tenir compagnie aux époux et les accompagner à l'église pendant trois dimanches consécutifs.

Dans les familles pauvres, la fiancée a l'obligation d'emporter avec elle une quenouille, des fuseaux et un bourrelet (*capitala*) pour porter les fardeaux sur la tête. Après le mariage la famille de la *sposata* et les proches parents viennent offrir au nouveau ménage du pain, une part de jambon et de saucisse et des *canistroni*, gâteau national.

Voilà ce que j'apprenais sur les mariages en Corse tout en chevauchant sur la route au retour de notre visite au dolmen.

Au moment où nous arrivons au couvent de Saints-Côme et Damien, tout voisin de Sartène, les derniers rayons du soleil couchant allument comme des reflets d'incendie dans les vitres des hautes demeures.

Les soirées à Sartène sont tristes. La grande place carrée, dite *Porta*, entourée de hautes maisons, borde une vallée profonde qui la nuit paraît un abîme. Les ruelles de l'ancien quartier, avec leurs masures noires qui sont d'un aspect bizarre le jour, deviennent, le soir, tout à fait sinistres.

Il règne certainement, à ces heures, dans les rues de Sartène, un sentiment d'insécurité. On s'expose du reste, en s'y aventurant, à rencontrer des gens suspects. Je connais quelqu'un auquel il est arrivé, passant dans une ruelle sombre, d'entendre armer un fusil. « Qui va là? » s'écria-t-il. « Passez votre chemin, lui fut-il répondu, ceci ne vous regarde pas. » Une autre fois il aperçut un homme déguisé en femme portant la faldetta sur sa tête et armé jusqu'aux dents. Un mois avant mon arrivée il rentrait chez lui lorsque deux individus dissimulés dans une encoignure s'approchent, le dévisagent à la lueur incertaine de la lune et lui disent : « Vous pouvez vous en aller, ce n'est point vous que nous cherchons. »

Les bandits viennent souvent dans les cafés le soir. Ils sont habituellement déguisés. On y a pu voir des gendarmes assis à une table et un bandit causant avec plusieurs personnes à la table voisine.

J'aperçus moi-même durant mon court séjour à Sartène, en pleine place publique, un bandit se promener longuement tout en causant avec un gendarme. Il est vrai de dire que ce bandit, qui avait commis deux meurtres, avait été acquitté, attendu que, comme toujours, se prétendant provoqué, il était en état de légitime défense.

Sur cette place Porta où j'allais quelquefois dans la journée, je voyais un homme au visage défait se traînant avec peine. Une balle destinée à un autre lui avait traversé les deux chevilles.

Cette place, entourée de hautes maisons froides, où s'ouvre comme un antre le grand portail qui donne accès dans l'ancien quartier, où des hommes au sombre visage se promènent sans cesse solitaires ou par groupes, a été et est encore, à certains jours, à certaines heures, le théâtre de scènes dramatiques ou étranges. Elle a vu longtemps les haines des deux quartiers qui composent Sartène, et a retenti du bruit des fusillades. Le bandit Rocchini, ami du redouté Giovanni, que j'avais vu au sommet de l'Incudine, y a été exécuté, au milieu même, en quelque sorte, du théâtre de ses crimes.

Le soir du vendredi saint son aspect est lugubre. Dès le crépuscule toutes les demeures s'illuminent : pas une famille ne manquerait à ce devoir. Alors cette ville sombre d'habitude voit ses ruelles, ses carrefours, ses plus obscurs dédales recevoir une lumière inaccoutumée.

La place d'où l'on plonge jusqu'à la mer, par-dessus les profondes vallées, fourmille de monde. Les habitants des villages environnants sont arrivés et les bergers sont accourus des hauteurs ou des plages.

Subitement la porte de l'église paroissiale s'ouvre toute grande et la confrérie du Saint-Sacrement s'avance. Les pénitents sont revêtus d'une grande tunique blanche descendant jusqu'aux talons, leur tête est couverte d'une cagoule de même couleur et sur leurs épaules s'étale un camail rouge avec un saint-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sacrement brodé d'or sur la poitrine. Ils s'avancent sur deux rangs, avec lenteur, de longs cierges à la main. Au milieu de la haie qu'ils forment, marche le *catenaccio*, représentant le Christ.

Ce catenaccio est vêtu d'une longue cape noire, sa tête disparaît sous une cagoule de même couleur percée de deux trous à la hauteur des yeux ; il s'en va nu-pieds, traînant à sa jambe droite une grosse chaîne de fer, tandis que ses épaules courbées s'affaissent presque sous le poids d'une croix énorme. Le porteur de ce fardeau a fait vœu d'expier ainsi un crime ou quelque faute grave. Souvent des bandits, de connivence avec le prieur des pénitents, sont venus se charger de cette croix en expiation de leurs forfaits.

A la suite du catenaccio, des pénitents noirs portent sur un suaire le Christ qui a été enlevé à la grande croix, et dont les membres articulés prennent des attitudes presque naturelles. La lividité des chairs, les plaies ensanglantées, la couronne d'épines d'où le sang paraît couler goutte à goutte, viennent ajouter à cette scène un réalisme saisissant.

Cette étrange et lugubre procession déroule ses anneaux à travers les rues tortueuses et se dirige ensuite vers l'oratoire de San-Bastiano, où elle s'arrête.

Les pénitents blancs (voy. p. 278).

Parfois la lune s'élevant derrière les montagnes est venue montrer sa face pâle et agrandie au-dessus de ce cortège fantastique s'en allant par les chemins aux lueurs crépusculaires.

La chapelle de San-Bastiano, où l'on voit, sur un tombeau, l'image de la Vierge pleurant sur le corps du Christ, est tendue d'étoffes de deuil. Seules les lueurs jaunes et tremblotantes de quelques cierges viennent piquer l'épaisseur des ombres et éclairer vaguement les pénitents fantômes, le christ dans son suaire et les bras énormes de la croix. Le spectacle est alors effrayant. Puis la procession reprend sa marche lente. Derrière les dignitaires de la confrérie, précédant le Christ exsangue, le clergé de la paroisse suit, psalmodiant le *Miserere*.

Durant ce temps, les pénitents aux camails rouges chantent en italien, sur un ton lugubre, un cantique de la Passion. L'étrange procession, qui revient aussitôt vers son point de départ, est suivie par la population entière, tête nue; elle est terminée par la foule des vieilles femmes et des enfants.

Elle arrive devant l'église qui domine la place Porta, dont elle est séparée par une terrasse. Le clergé s'arrête, tandis que sur le mur de cette terrasse, dominant la foule silencieuse et prosternée, un moine, tenant le Christ dans son bras gauche, se met à prêcher

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Passion au peuple assemblé. Cette scène est vraiment d'un grand caractère.

Le christ articulé penche sa tête sur l'épaule du moine, ses bras et ses jambes changent d'attitudes suivant les mouvements de l'orateur. Un profond silence règne, seule la voix du prédicateur s'élève dans la nuit tandis que son visage est éclairé par les lueurs fauves des torches. Lorsque le prêche est terminé, le moine, saisissant de ses deux mains l'énorme christ, l'élève avec effort et lui fait décrire un grand signe de croix, bénissant ainsi la foule avec le christ lui-même.

Telle est la procession nocturne du vendredi saint à Sartène, j'en tiens les détails de la bouche même de M. Vintura de Rocca-Serra, le cousin de mon ami Paul-Louis.

Grâce à ces amis, j'ai pu reconstituer en quelque sorte les principaux personnages de ces scènes et les dessiner au couvent des Saints-Côme et Damien, voisin de Sartène. Les moines apportèrent la plus grande obligeance à me faciliter ma tâche.

Ce couvent des Saints-Côme et Damien est composé d'un supérieur et d'une vingtaine de moines de l'ordre des Franciscains. Ceux-là vont quêter dans les maisons, n'acceptant jamais d'argent, mais recevant seulement les produits des récoltes.

En revanche ils font l'aumône et vont secourir à domicile les pauvres honteux. Ils suivent les enterrements, les processions, assistent les moribonds et se rendent utiles aux familles par tous les moyens dont ils peuvent disposer.

La vue sur Sartène est superbe, de ce couvent. Le Coscione, l'Incudine et les aiguilles d'Asinao se voient très distinctement ; les maisons de Sainte-Lucie de Tallano, célèbre par son granit orbiculaire, scintillent, et des yeux on peut suivre la vallée où est situé le village de Carbini.

Dans ce village prit naissance, vers la fin du XIVe siècle, la secte des Giovannali, excommuniée par le pape Innocent VI, impitoyablement persécutée par les Corses, et massacrée enfin par eux.

Les Giovannali, qui ne reconnaissaient que l'évangile de saint Jean, mettaient tout en commun, terres, argent, femmes, etc. La nuit, ils se réunissaient dans leurs églises ; après l'office les lumières s'éteignaient, et ils se livraient à des orgies monstrueuses.

Après le massacre des membres de cette secte, Carbini, demeuré longtemps désert, fut repeuplé par des familles de Sartène.

Ce village a également une histoire de vendetta, toute récente, dont les détails sont intéressants.

Napoléon Nicolaï, de Carbini, avait enlevé une jeune fille nommée Catherine Lanfranchi, les parents de cette jeune fille refusant de consentir à leur union. Les Nicolaï étaient de simples cultivateurs ; les Lanfranchi, au contraire, passent, à Porto-Vecchio, pour de riches propriétaires.

Après un séjour à Bastia, les deux amoureux rentrent à Porto-Vecchio, suppliant les parents de les fiancer.

La famille Lanfranchi repoussa encore cette union qu'elle considérait comme une mésalliance, chassa le jeune homme et enferma la jeune fille, qui fut soumise, dit-on, à de mauvais traitements. A quelque temps de là, un des fils Lanfranchi, afin de venger l'honneur de sa sœur, tua Nicolaï, de Carbini. Le coup, tiré à bout portant, mit le feu aux vêtements de la victime, qu'on retrouva presque carbonisée. Le jeune frère de Nicolaï, en apprenant le meurtre de son frère, quitte aussitôt sa famille, arrive à Porto-Vecchio, trempe son mouchoir dans la blessure, fait serment de le venger. Il le venge en effet bientôt après en tuant à son tour le meurtrier et gagne le maquis. Pendant deux ans il mène la vie errante des bandits.

Le parquet ne lui était point hostile : sa jeunesse, le conditions naturelles du meurtre, étant données les traditions de la Corse, disposaient en sa faveur. Le procureur de la République de Sartène, M. Gherbant, cherchait à le faire constituer prisonnier, de façon que, après une condamnation mitigée, il pût, à l'expiration de sa peine, reprendre la vie ordinaire.

Mais les Lanfranchi le poursuivaient avec acharnement, s'associant à la gendarmerie, le faisant traquer, n'hésitant devant aucune manœuvre pour parvenir à le détruire.

Ils apprennent un jour qu'un des amis intimes de Nicolaï se marie, et tout leur fait croire que leur ennemi, jeune et un peu imprudent, assistera à la noce.

Ils ne s'étaient pas trompés. Le soir de ce mariage, tandis que les convives sont tout à la joie, on frappe rudement à la porte. C'est la gendarmerie. On parlemente de l'intérieur pour gagner du temps, mais finalement le brigadier Delbos se présente sur le seuil.

La maison était cernée par les hommes de la brigade. Nicolaï, se sentant perdu, s'était aussitôt revêtu des vêtements de l'épousée, et, payant d'audace, se présentait à la porte au bras du jeune marié. Celui-ci prétendait sortir sous prétexte de laisser le champ libre aux perquisitions. Le brigadier s'y oppose. Nicolaï cherche alors à se sauver par une fenêtre de derrière, mais au moment où il enjambe l'appui, ses bottes le trahissent et deux coups de feu l'étendent mort, dans sa parure d'épousée. Quelle triste fatalité a poursuivi ce jeune homme qui avait reçu une certaine éducation, et n'avait fait qu'obéir aux lois d'honneur fatales de sa race !

Dans sa triste existence à travers le maquis, il avait composé des lamenti.

Voici une stance peignant sa peine et ses regrets :

Disgraziato
Sono io, per li foreste
Tutto l'inverno
Esposto a gli tempeste,
Sempre erranto e pellegrino
Dite-mi che vita è questa
Una pietra per cuscino
La notte sotto alla testa.

« Je suis malheureux tout l'hiver dans les forêts, exposé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le *Catenaccio* et les pénitents noirs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux tempêtes, toujours errant, et dites-moi quelle est cette existence de n'avoir qu'une pierre pour oreiller et la nuit au-dessus de ma tête. »

Quelques jours plus tard, à Bonifacio, je voyais le père infortuné qui avait vu mourir ses deux fils de mort violente.

Il avait quitté Carbini et vivait, en proie à la douleur, dans une maison aux fenêtres closes, ne songeant qu'à venger le meurtre de ses enfants.

Les bandits, en général, occupent leurs moments de tranquillité relative, dans le maquis, à composer des poésies et à sculpter avec un couteau des armes, des flûtes et des gourdes.

Nicolaï, de Carbini, est un bandit sympathique, et

Le frère quêteur du couvent de la Trinité (voy. p. 283).

c'est pourquoi j'ai raconté son étrange histoire, mais la plupart sont loin d'être intéressants.

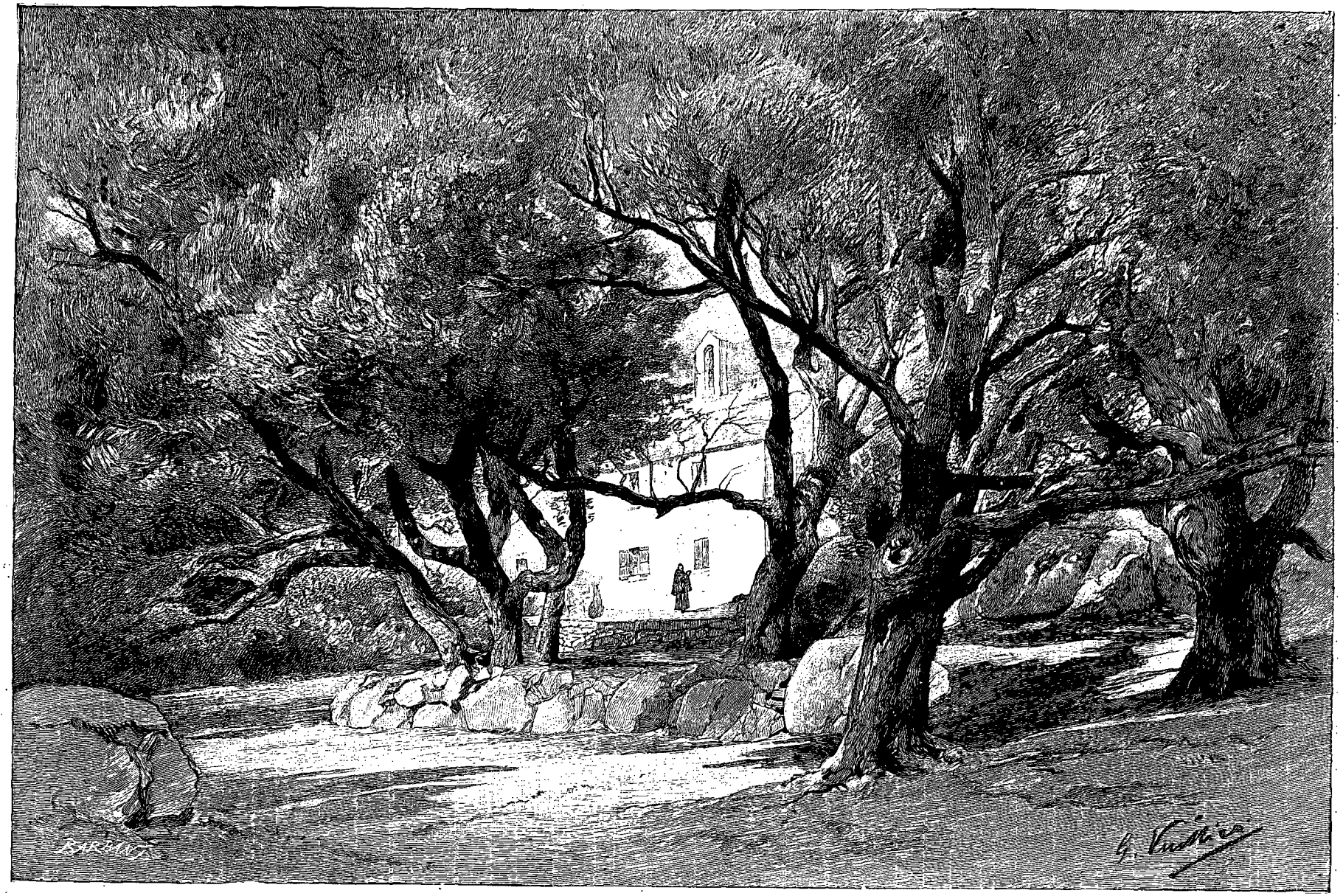
Plusieurs renseignements qui les concernent m'ont été fournis par M. le docteur Kocher, que j'ai eu le plaisir de rencontrer à Ajaccio et qui prépare un ouvrage sur la criminalité en Corse destiné à un certain retentissement.

Voici, en attendant, ce qu'il pense d'eux, et personne n'est mieux à même que M. Kocher de les juger; j'extrais le passage suivant d'un opuscule qu'il m'a gracieusement offert :

« Il est temps que la légende dont on s'est plu à entourer le banditisme en Corse cesse. Rocchini, Baritone en sont les produits.

« Quatre ans passés dans le maquis suffisent pour faire d'un homme un dangereux assassin. Ce ne sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le couvent de la Trinité (voy. p. 282).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus des combats singuliers inspirés par la vengeance.... Ce sont de lâches assassinats. » (Procureur général.)

« A tout prix, il faut que leurs passions soient satisfaites. Aux uns ils demandent de l'or, aux autres l'honneur. Tout tremble devant eux, leur orgueil n'a plus de borne. Toute espèce de sentiment humain finit par s'atrophier, disparaître. Le bandit passe à l'état d'être brutal, vicieux et rusé. Rocchini, nous l'avons dit déjà, était une brute insensible, **son surnom d'ailleurs (et les Corses sont très forts sur** ce chapitre) était *animale*. »

Au moment où je parcourais la Corse, plus de six cents bandits, c'est-à-dire d'individus hors la loi, erraient dans les bois et les maquis! Cette proportion est vraiment effrayante.

Je quittai Sartène au milieu de la nuit : je savais la route monotone, il était inutile de perdre mon temps à la parcourir durant le jour. Lorsque nous étions déjà à une certaine distance de la ville, M. Sinibaldi, qui m'accompagnait, fit arrêter un instant la voiture pour me montrer une croix sur le talus, au bord du chemin. Deux gendarmes passaient tranquillement à cet endroit même, lorsque Rocchini et un autre bandit, cachés près d'un rocher qu'on me montre du doigt, tirèrent sur eux dans le seul but d'exercer leur adresse. Un gendarme tomba mortellement atteint, l'autre dut son salut à un écart que fit son cheval.

Maintenant, aux lueurs de la lune, la croix projette une grande ombre sinistre en travers du chemin et les arbousiers émaillent de baies sanglantes les broussailles d'alentour.

Plus loin, nous rencontrons les roches de caña toutes fissurées. Ces monts désolés et mornes se dressent au milieu d'un paysage désert.

Bientôt, devant nous, la mer s'étale toute scintillante dans les rayons argentés et l'Asinara monte mystérieusement sur l'horizon à travers les vapeurs de la nuit.

Mon compagnon s'était endormi. Je demeurai longtemps éveillé, subissant la tristesse de cette nature qui nous entourait, songeant à la Sardaigne inconnue que je devais parcourir bientôt et que j'entrevoyais au loin comme une vague apparition.

Puis je revis à vol d'oiseau, en quelque sorte, cette Corse que j'avais explorée, Zicavo, Corte, Sartène, pleins de choses douces et terribles à la fois. Il me revenait à la mémoire des superstitions, des croyances, des pratiques auxquelles je n'avais plus songé, distrait par les beautés nouvelles et les étrangetés qui sans cesse avaient frappé mes yeux. Et le souvenir d'un insecte, le seul animal venimeux de la Corse, me persécuta comme une obsession. Je l'avais vu à Cargèse, cet insecte, le *malmignato* ou *ragno rosso*, qui n'est autre que la tarentule, sorte d'araignée ou de fourmi, car il tient des deux. Son corps est noir, son abdomen moucheté de rouge, sa tête dure et osseuse.

Je savais que cet insecte existe également en Sardaigne, que sa piqûre est dangereuse, et je me demandais si, en cas d'accident, je me soumettrais aux médications bizarres usitées en Corse. Car aussitôt qu'une personne est piquée, qu'elle est prise de tremblements convulsifs, d'angoisse, de refroidissement général et d'une agitation extraordinaire, on fait vite **chauffer** un four où on l'enferme, en **l'enivrant, en** même temps, avec des spiritueux. **Les bergers** de Sartène s'empressent **de brûler** la partie atteinte avec de l'étoupe enflammée, d'autres la recouvrent d'une couche de terre glaise. A Zicavo j'avais appris, par le curé, que la guérison avait été tentée en plongeant le malade dans de l'eau presque bouillante, mais cette médication empirique avait eu pour résultat de tuer le patient. Je lui préférais le procédé usité autrefois, abandonné aujourd'hui, qui consistait à faire enchanter le mal par des personnes expertes dans l'art de conjurer les maléfices. C'était moins douloureux, dans tous les cas. Enfin je songeais aux fièvres, très dangereuses dans la région que nous traversions à cette heure et que je retrouverais bien plus terribles en Sardaigne.

Finalement il me sembla que, piqué moi-même par la tarentule, j'étais soumis à l'action de la chaleur d'un four, laquelle me donnait un accès de fièvre intermittente. J'étais en plein accès lorsqu'un rayon de soleil venant frapper mes yeux me réveilla ; je m'étais endormi et un cauchemar m'étreignait. La route était d'une blancheur éblouissante; devant nous, à l'extrémité d'une rude montée, s'élevait un massif calcaire bizarre, surmonté d'une croix.

« Nous voici à la Trinité », me dit mon compagnon de voyage en se frottant les yeux.

Je me retournai vers la route parcourue, nous venions de quitter une région triste et déserte où se dressait un haut rocher : l'*uomo* de caña, sorte de gardien des solitudes.

Adieu, monts austères, sombres ravins, villages graves, mousses d'or qui dormez dans l'éternel silence, nous ne verrons maintenant, à cette extrémité méridionale de la Corse, que la blancheur du calcaire et l'aridité de plateaux battus par les vents. L'olivier au doux feuillage remplacera le chêne robuste et le châtaignier monumental.

Le soleil est monté sur l'horizon tandis que je fais ainsi mes adieux à la vraie Corse et que nous gravissons à pied, après avoir quitté la voiture, qui viendra nous reprendre dans la soirée, le chemin de l'ermitage de la Trinité.

Adossé au massif hérissé d'aiguilles, le couvent étincelle à travers les grands oliviers. Le prieur, devant la muraille blanche, va et vient lentement, un livre d'heures à la main. Je considère longtemps ce tableau, lorsque, nous ayant aperçus, il s'empresse de venir à nous. C'est un Italien jeune, au fin visage et de belles manières. Il vit là avec un autre moine seulement qui remplit les fonctions de frère quêteur. Ce dernier arrive bientôt suivi d'un ânon, jolie petite bête qui porte d'habitude sur son dos le produit des quêtes faites aux environs. Lui, c'est le moine ordinaire, le soleil reluit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

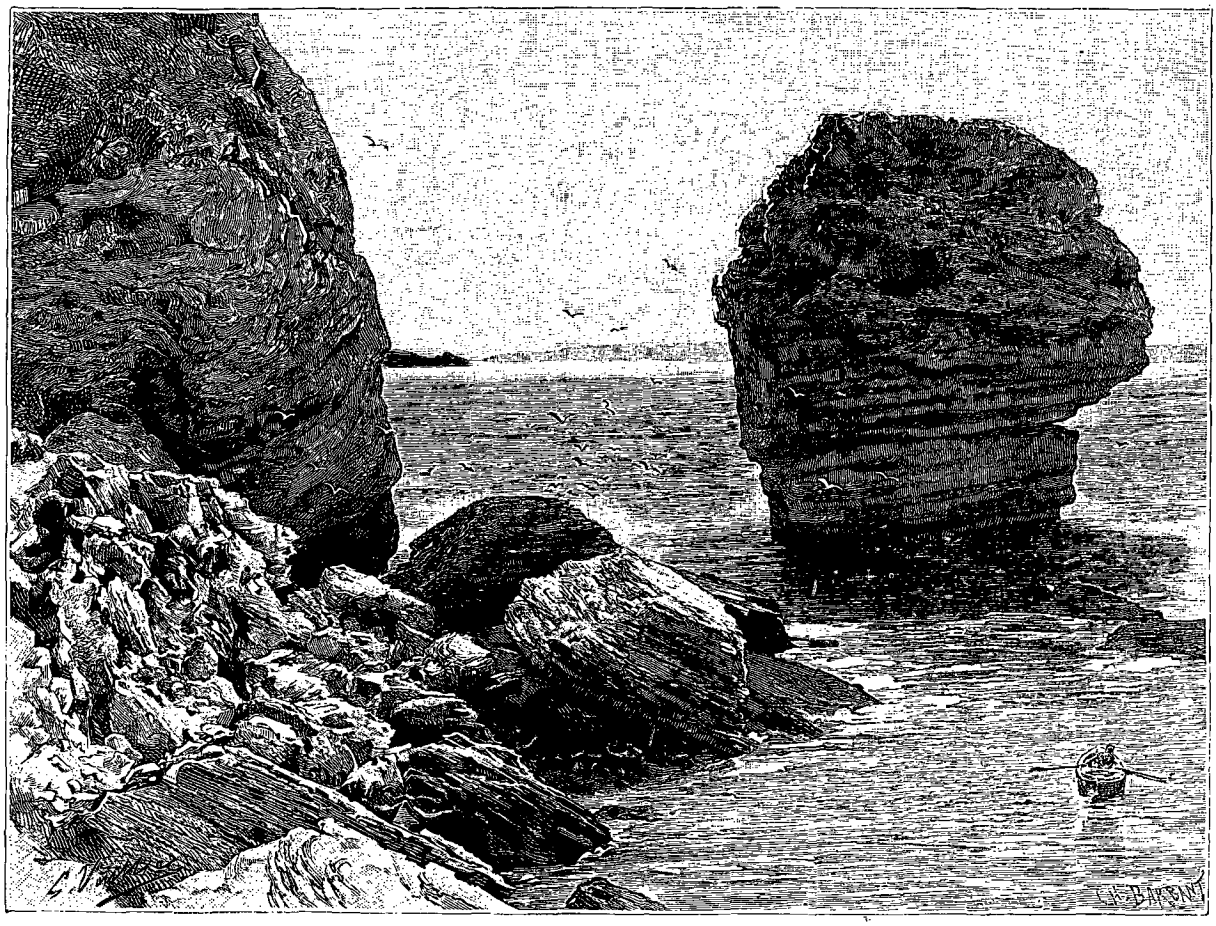
sur son crâne cuivré, le vent fait flotter sa bure et hérisse sa barbe.

Comme la vue est belle de la terrasse du couvent! Voilà Bonifacio, ses clochers, ses bastions, les roches claires du promontoire où se dresse cette ville originale, la côte rocheuse dont nous suivons des yeux, jusqu'à nos pieds, les sinuosités capricieuses. Puis le détroit où dorment sur l'azur de longues lignes moirées. Il est calme le détroit, c'est un rare spectacle. En face s'allonge la Sardaigne, dont on aperçoit nettement les sommets dentelés et les villages blanchissants.

Le frère quêteur répond avec bonne grâce à la demande que je lui adresse de faire son portrait. L'ânon lui-même pose avec une gravité amusante, comme s'il comprenait que je destine son image au *Tour du Monde*.

La journée est vite passée dans ce doux monastère, sous ces grands oliviers, devant le lumineux décor de l'antique cité, de la mer et des côtes. Le soleil décline, il faut rejoindre la calèche qui nous attend, là-bas, sur la route poudreuse.

De grandes croix noires se dressent, par instants, au bord du chemin, mais elles indiquent des stations pieuses et non plus des meurtres. Ici la vendetta est



Les falaises écroulées (voy. p. 284).

inconnue. Les oliviers tordent leurs branches, qui s'allongent, rampent sur le sol et se relèvent avec des ondulations de serpent, le long des murs qui entourent les enclos et les vergers.

Il y en a partout de ces murs en pierres sèches, élevés avec une patience de bénédictins, dans le but d'abriter la végétation contre la violence du vent.

Bonifacio est la proie du vent maudit qui souffle presque sans trêve, brûlant et balayant son aride promontoire. Le soleil, le vent, la poussière, une terre blanchâtre rongée où s'accrochent des touffes d'absinthe pâle, tels sont les alentours du rocher de Bonifacio.

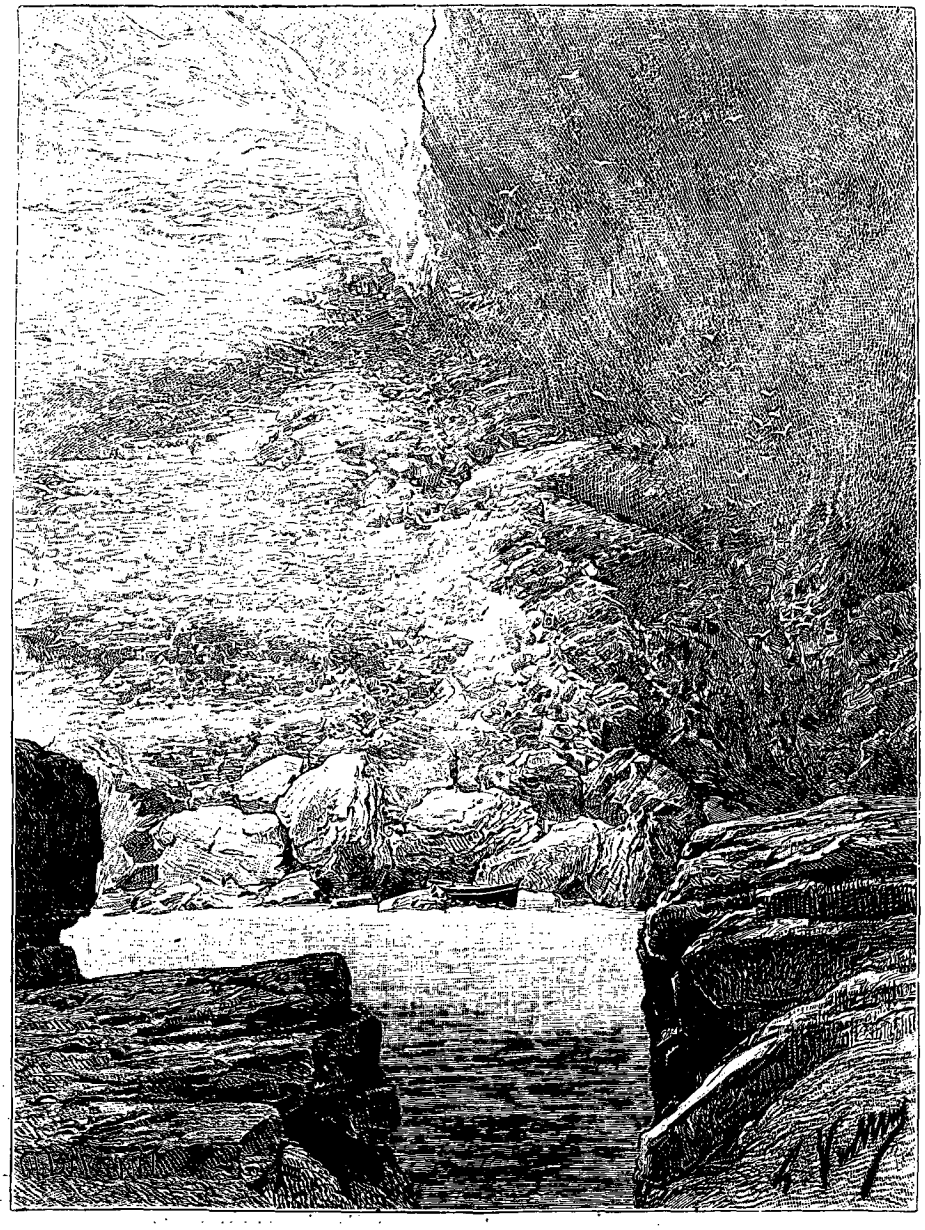
Nous arrivons à la ville par une rampe taillée dans le roc, près du port, longue, étroite et profonde lagune bordée d'antiques remparts.

Au premier abord, on ne se rend pas compte de la situation de cette ville extraordinaire, la plus curieuse de l'Europe peut-être. La nuit n'est pas encore venue lorsque nous traversons le pont-levis de la porte principale, et, après être descendus de voiture devant l'hôtel, nous allons en hâte sur la terrasse de la citadelle. Un orage éclatait sur la Sardaigne, voilant d'une ombre épaisse une partie de ses côtes. Le soleil, à son déclin, caché derrière un lourd nuage, projetait dans la mer lointaine, vers l'Asinara, une gloire de rayons de feu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui semblaient mettre en fusion de larges bandes éblouissantes étalées sur l'immensité des flots assombris. Le spectacle était sinistre vu de ce sol livide, sous des lueurs crépusculaires, à travers les sombres silhouettes des bastions et des canons noirs allongés sur les remparts.

— De l'orage qui la veille grondait sur la Sardaigne, il ne restait plus, le lendemain, que quelques nuages errants sur un ciel pâle. Des rayons de soleil passaient par instants à travers ce réseau blafard; la mer était calme. Mettant à profit cette circonstance, nous nous rendons aux grottes marines. Montés sur une embarcation, nous suivons le long chenal du port. Une légère houle se fait sentir dès la passe, elle est habituelle dans



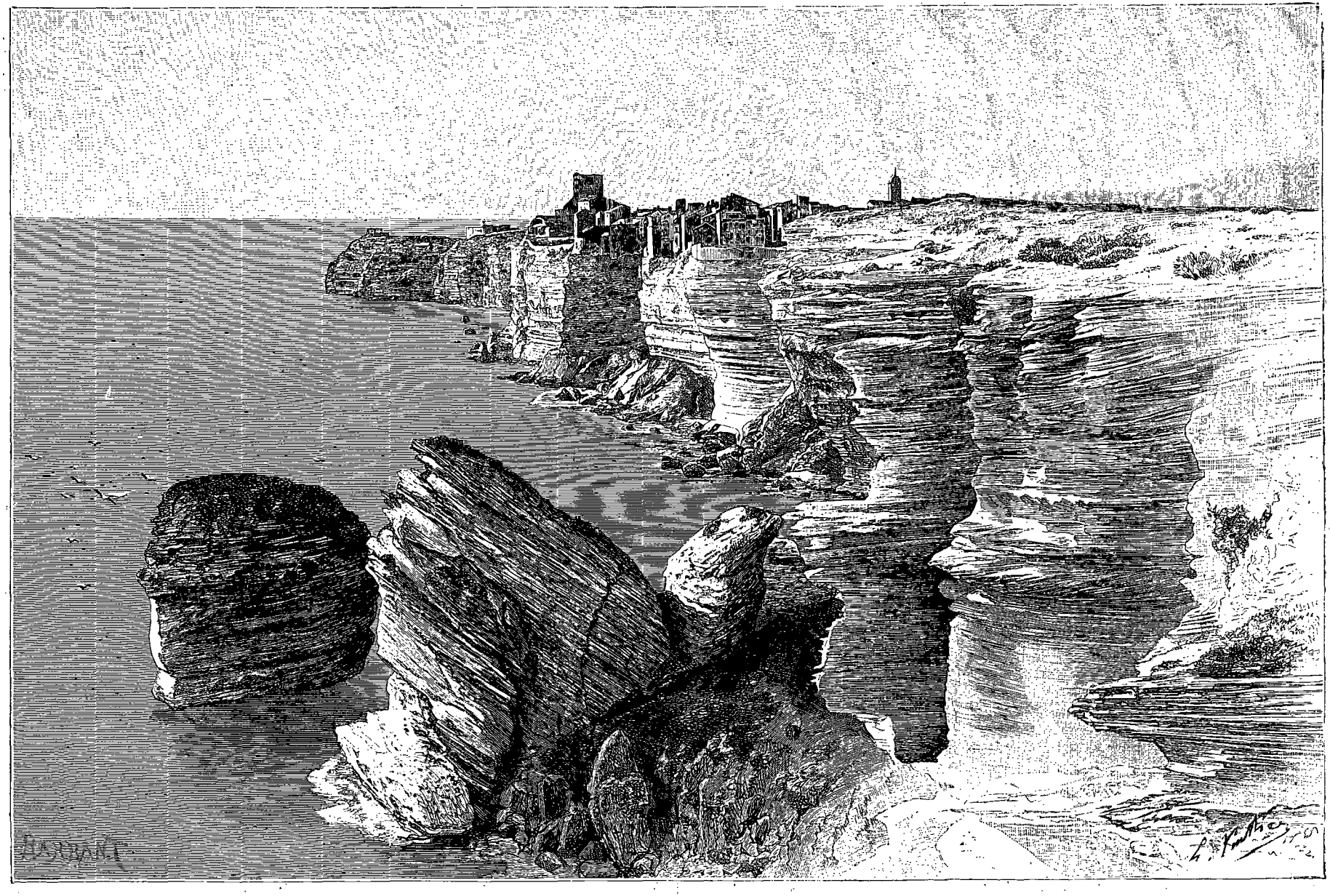
La grotte *Dragonate*.

ces parages, et les vagues qui courent le long des corniches des rochers, sous les falaises évidées, à travers les récifs, ont, par ce temps calme, des grondements qui font présager des fureurs terribles aux jours de tourmente.

Bientôt, sous un surplomb de la falaise, s'ouvre un vaste portail concave, puis un sombre tunnel, et nous pénétrons dans la grotte *Dragonale* qui s'élève pareille à une immense nef. Nous abordons facilement sur des roches.

Par ce ciel voilé, la haute caverne, éclairée seulement par une échancrure ouverte au milieu de la voûte, est baignée d'un jour mystique. A nos pieds, la mer forme un lac dont les eaux aux facettes miroitantes viennent clapoter en se mourant sur des blocs épars, tandis que les gémissements des vagues extérieures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bonifacio.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

résonnent dans les parois et dans les sombres antres ouverts sur les côtés. Tout à coup le soleil, dégagé des nuages, verse un flot de lumière par la haute fissure, et placarde contre la roche une éblouissante carte de la Corse.

Chose singulière, les contours de cette ouverture naturelle découpent sur le ciel les côtes de l'île depuis le cap du nord jusqu'à Bonifacio en détaillant les golfes principaux et les grandes inflexions des lignes.

Sous ce flot de lumière la pénombre s'éclaire, le lac devient une moire chatoyante ondoyant sur un lit fait de pierreries scintillantes. Des reflets mordorés flottent en lueurs changeantes sur les roches, la grotte entière devient une tremblante vision faite comme d'arcs-en-ciel qui s'entre-croiseraient à l'infini, tandis qu'à travers l'arceau de l'entrée les flots bleus des Bouches de Bonifacio s'étalent dans une rayonnante lumière.

A ce moment, un jeune homme qui nous avait accompagnés tire un coup de fusil que les échos répercutent et un vol de pigeons ramiers s'envole à tire-d'aile vers l'ouverture supérieure.

Mais la houle augmente, des vagues puissantes viennent battre la muraille rocheuse, et, par instants, l'eau s'engouffrant dans une fissure fait entendre des bruits pareils à des coups de canon. Nous nous hâtons de quitter la caverne, où nous pourrions être, pendant plusieurs jours, prisonniers des flots. Quelle ville singulière! maintenant, porté par l'embarcation, je la vois du large, dressée sur les hautes falaises feuilletées dont la base rongée par les flots est percée, par endroits, de cavernes qui pénètrent jusque dans les profondeurs de ses assises.

Le fameux *Torione*, tour massive bâtie vers l'an 840, la domine. Elle constitua pendant longtemps la seule défense de Bonifacio contre les pirates barbaresques.

La muraille rocheuse coupée à pic sur la mer est rayée par un escalier creusé dans ses flancs mêmes : c'est l'escalier du roi d'Aragon.

Alphonse V assiégeait la ville, l'artillerie aragonaise avait détruit la principale tour de défense, les maisons étaient incendiées par les bombes : les assiégés, peu nombreux et affamés, se défendaient pourtant avec énergie et repoussaient avec perte les assiégeants.

C'est alors qu'Alphonse d'Aragon fit creuser cet escalier sans que les ouvriers aient pu être aperçus de Bonifacio. Il tenta ensuite un dernier assaut, portant l'attaque principale d'un autre côté. Les femmes, les enfants, les prêtres, les religieux même combattirent corps à corps les Aragonais et leur lancèrent du haut des remparts des pierres, de l'huile, de la poix bouillante. Mais, au plus fort de l'action, une femme nommée Marguerite Bobia s'aperçut que les ennemis pénétraient dans la place par l'escalier que les assiégés ne connaissaient pas. La défense se concentra sur la falaise, et les Aragonais furent précipités à la mer.

« Cette nouvelle attaque ayant échoué, dit M. de Saint-Germain, l'armée assiégeante parut vouloir renoncer à prendre la ville de force et la réduire par la famine. L'investissement devint plus rigoureux. Mais les Bonifaciens, qui ne recevaient aucun secours et que les pertes causées par trois assauts successifs avaient bien affaiblis, éprouvaient la plus grande difficulté à surveiller les attaques isolées que les Aragonais tentaient journellement. C'est alors que l'on vit les femmes combattre à côté de leurs maris et de leurs frères, les encourager par leur énergie et nourrir avec le lait de leurs mamelles les combattants exténués par les veilles et les privations. La famine augmentant, toutes ces héroïnes suivirent cet exemple, à tel point que la chronique affirme qu'il n'en est pas un qui, durant le siège, n'ait été ranimé par ce lait généreux.

« Cependant il fallait recevoir des secours à tout prix, ou ce courage surhumain devenait inutile. Par une nuit très sombre, les Bonifaciens descendirent à la mer une chaloupe qu'ils avaient confectionnée : quelques hommes intrépides se glissèrent dedans à l'aide de câbles ; ils réussirent à tromper la vigilance des Aragonais et arrivèrent à Gênes. La république envoya immédiatement des secours en vivres et en munitions ; à leur approche le roi d'Aragon prit la fuite.

« Le sénat de Bonifacio décréta quatre jours de prières publiques pour célébrer sa liberté recouvrée.

« Il faut bien le reconnaître, ce siège est l'un des plus mémorables que nous retrace l'histoire : si les chroniqueurs n'ont pas cru devoir lui donner la publicité qu'ils ont accordée, avec tant de facilité, à des combats où l'héroïsme a joué un moins grand rôle, il appartient aux Bonifaciens de réparer cet oubli en conservant toujours vivant dans leur cœur un souvenir qui fait leur gloire et qui permet si légitimement à chacun d'eux de dire avec orgueil : Je suis de Bonifacio *proprio*. »

La barque suivait tantôt le pied de la falaise où grondaient les flots, et tantôt s'éloignait. Je pouvais voir cette ville dans son ensemble, sur son roc vertigineux, et dans les détails de sa base avec l'escalier bizarre et les blocs énormes qui se sont écroulés dans quelque nuit d'effroyable tourmente.

Les jours suivants le vent était d'une telle violence qu'il semblait ébranler les falaises. Les volets des hautes maisons penchées sur l'abîme battaient furieusement, la mer écumante se brisait avec un bruit terrible, les Bouches de Bonifacio n'étaient plus qu'un ouragan. Appuyé sur une corniche vertigineuse, en surplomb, élevée de plus de 60 mètres sur la mer, je voyais les vagues courroucées se précipiter les unes sur les autres dans un affolement inouï, tandis que le promontoire semblait osciller comme la proue d'un immense navire. Puis, suivant l'âpre chemin du *campo romanello*, j'aperçus dans l'embrun les silhouettes noires de l'île Lavezzi. C'est sur ce rocher que se brisa, une nuit, la frégate la *Sémillante*. Alphonse Daudet, avec l'art qu'on lui connaît, et une grande émotion, a fait un superbe récit de cette catastrophe. La mer, après ce sinistre, rejeta plus de mille cadavres sur la côte, et parmi eux celui du commandant, qui, pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mieux mourir en marin, avait revêtu son grand uniforme.

Les habitants de Bonifacio parlent l'ancien dialecte génois; du reste on ne trouve chez eux aucun point de contact avec les autres Corses. Ils sont extrêmement laborieux et pleins d'initiative, mais prudents à l'excès. Les hommes partent dès le matin, montés sur de tout petits ânes, et s'en vont travailler aux champs. Ils rentrent le soir, au crépuscule, toujours montés sur les ânons qui disparaissent sous un chargement de légumes, de branches, de sacs de foin et de petits barils qu'on a eu soin de remplir d'eau, aux portes de la ville. Rien n'est plus amusant que ce départ et cette rentrée des travailleurs. On peut les suivre longuement des yeux tandis qu'ils grimpent une rampe raide qui aboutit à une antique porte fortifiée donnant accès au haut quartier.

Le pont-levis de cette porte est fait avec du bois provenant des épaves de la *Sémillante*.

La légende rapporte que, après la mise à sac de Bonifacio par les Sarrasins, des passants aperçurent un bœuf et un âne agenouillés gravement devant une fontaine nommée *Corcone*. La nouvelle se répandit aussitôt et le clergé se rendit à l'endroit où se passait une chose aussi extraordinaire. Les deux animaux s'y trouvaient toujours dans la même posture. La fontaine, calme d'ordinaire, bouillonnait. Le clergé observa alors un morceau de bois qui tournoyait au fond de l'eau comme pris de vertige. Il fut reconnu pour être un morceau de la vraie croix.

Depuis, par les tempêtes qui fréquemment bouleversent les Bouches de Bonifacio, mettant les navires en grand péril, le clergé, transportant le morceau de la vraie croix, se rend, en grande pompe, sur le bord des hautes falaises, et bénit les vagues furieuses.

Les Bonifaciens sont extrêmement superstitieux, on retrouve chez eux beaucoup des croyances des montagnards corses. Les mères ne laissent jamais dormir leurs enfants les pieds dirigés vers la porte de la demeure, car les cadavres sortent ainsi des maisons.

Lorsqu'un membre de la famille est malade ou absent, sa place n'est jamais occupée, son couvert est mis, mais le côté de la table où il se trouve sera approché du mur afin que personne ne puisse y prendre place.

Antique porte à Bonifacio.

Lorsque l'heure de midi tinte, les marins en voyage sur terre ramassent quatre petits cailloux. Ils en jettent un devant eux, un autre à droite, un troisième à gauche et le dernier par derrière, faisant de la sorte un signe de croix qui, selon les croyances, conjure le mauvais sort.

Les feux follets qui flottent parfois sur le rocher de Lavezzi où sont enterrés les naufragés de la *Sémillante* ont frappé de terreur des vieux marins de Bonifacio au point de les rendre très malades.

Les cultivateurs sont, de leur côté, aussi superstitieux. Lorsque les arbres fruitiers se dessèchent, par exemple, ils font appel aux capucins, qui viennent les bénir.

Les Corses en général et surtout ceux de l'arrondissement de Sartène professent un certain dédain pour les gens de Bonifacio. Est-ce le souvenir de l'attachement que cette ville a témoigné autrefois à Gênes, sa patrie d'origine, qui en est cause? Ou bien n'est-ce point un peu d'envie inavouée pour ce petit peuple industrieux et travailleur?

Au commencement du siècle encore, on a pu voir des troupes de Corses armés venir rôder aux environs, dans le but de leur chercher querelle.

Bonifacio a abrité dans ses vieilles murailles deux grandes figures, Charles-Quint et Napoléon.

En 1541, Charles-Quint, au retour d'une expédition sur la côte africaine, débarqua au golfe de Santa-Manza. Il demeura un certain temps sur la plage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déserte suivi d'une petite escorte, n'apercevant personne pour lui indiquer le chemin de Bonifacio. Cependant un cavalier finit par se montrer au loin et, se rapprochant peu à peu, arriva devant lui. Jugeant qu'il était en présence d'un personnage considérable, le cavalier offrit son cheval à l'empereur ainsi que l'hospitalité dans sa maison, et s'offrit pour guide. Il se nommait Cattacciolo.

Son antique demeure, que l'on peut voir encore, est haute et simple, mais la porte d'entrée en marbre est décorée d'une fort belle sculpture.

Lorsque Charles-Quint quitta la ville, il demanda à son hôte quels étaient ses désirs. Celui-ci répondit qu'il ambitionnait deux choses. D'abord, pour la ville de Bonifacio, le droit de négocier en franchise avec la Sardaigne; en second lieu, pour lui-même, la faveur d'être enterré, après sa mort, dans le chœur de l'église paroissiale.

Charles-Quint combla ses vœux et rejoignit Santa-Manza monté de nouveau sur le cheval de Cattacciolo. Au moment où l'empereur s'embarquait, celui-ci tua le cheval d'un coup de pistolet en s'écriant que personne n'était plus digne de monter cet animal après un si grand monarque.

Aujourd'hui encore, à Bonifacio, lorsqu'on parle d'une personne excentrique, on dit : *Na fàou quantou é Cattacciolou*, « il en a fait autant que Cattacciolo. »

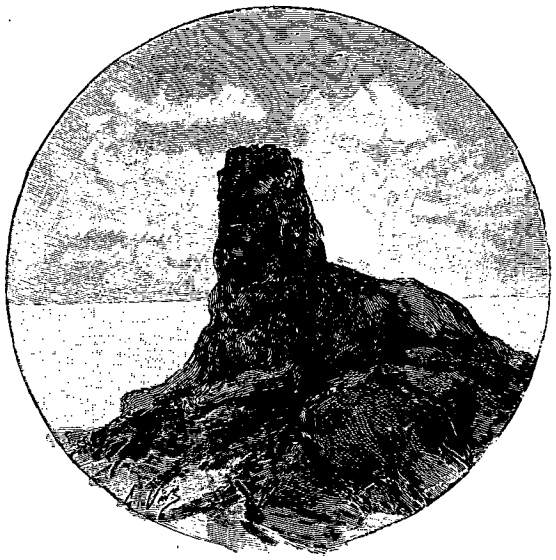
Bonaparte tint garnison pendant huit mois à Bonifacio. Les vieillards racontent que, de passage dans cette ville, lors de l'expédition de la Magdalena, il fut assailli un soir dans la montée de la marine par des sans-culottes. Les marins prirent sa défense et lui ouvrirent la porte d'une maison où il se réfugia. Un escalier en pierre, sans rampe, donne accès à la porte de cette demeure, qui est aujourd'hui une véritable masure.

Dans la rue où elle est située, s'élève une petite chapelle vénérée des marins et dédiée à saint Roch. C'est là que tomba la dernière victime de la peste qui en 1528 désola Bonifacio.

Quelques églises attestent que cette cité fut importante autrefois et témoignent encore de ses richesses et de sa civilisation passée. Le portail de Sainte-Marie-Majeure est précédé d'une vaste *loggia* où se réunissaient les notables pour délibérer des affaires publiques. Le clocher, mutilé et très élégant, et les parties d'ornementation conservées encore sont d'un art précieux.

L'église Saint-Dominique est intéressante. Dans l'intérieur se trouvent deux châsses énormes, représentant l'une le martyre de saint Barthélemy et l'autre sainte Marie-Madeleine. Le poids de ces châsses est considérable. Aux processions elles sont portées chacune par douze habitants. C'est un honneur très envié, et certains font des sacrifices d'argent pour l'obtenir. Cependant c'est une très grande fatigue que d'être un de ces porteurs, et, durant le transport, certains ne peuvent s'empêcher de blasphémer un peu, malgré leur piété, et on les entend s'écrier de temps à autre, tout ruisselants de sueur : *Sangue di san Bourtoumia!*

Je quitte un jour Bonifacio et je reprends une dernière fois la route. Maintenant c'est pour rejoindre Ajaccio où je trouverai le vapeur qui doit me conduire en Sardaigne. Je revois la Trinité avec ses escarpements bizarres et le couvent à la blanche façade. J'aperçois le golfe d'où émergent les récifs des *Monacci*. Plus loin, sur une sorte de promontoire terminé par une antique tour de guet, s'accroupit le lion de Roccapina.



Le lion de Roccapina.

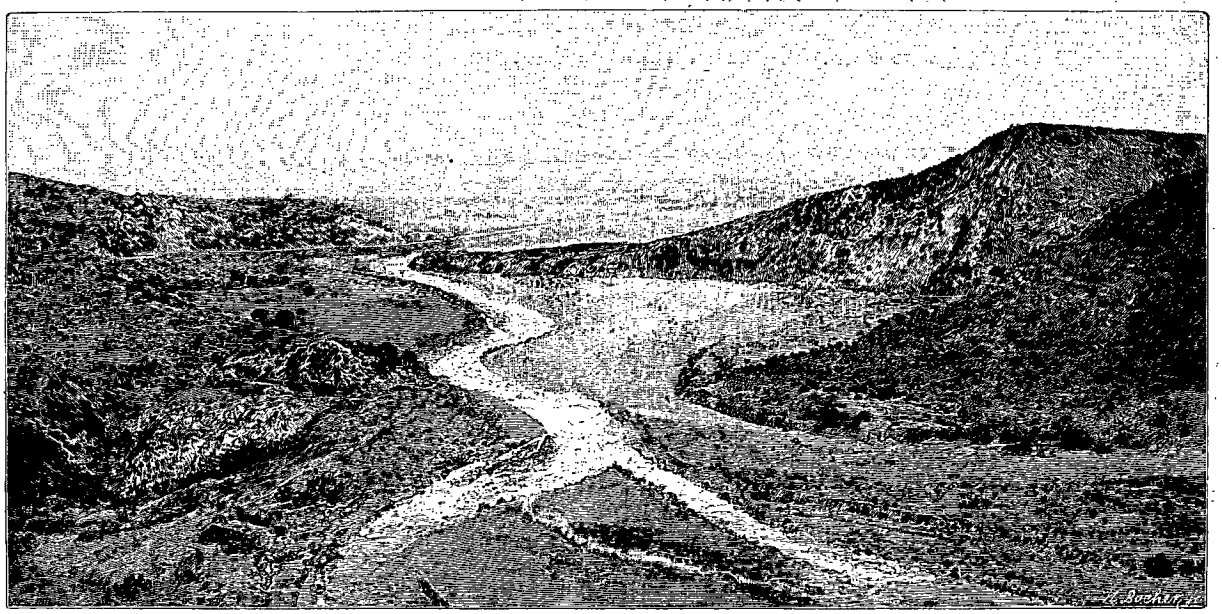
Il est là, ce monstre de pierre, rigide et pensif, veillant sur les côtes, guettant la mer et l'île de Sardaigne, étrange sentinelle immobile dans son éternité. Les vents et les orages ont passé sans entamer sa rude crinière, les vagues ont fouetté avec rage son socle de granit sans l'ébranler, et par les soirs de tempête, il apparaît à travers l'embrun comme une vision formidable.

On dirait que la nature a voulu, en sculptant cette puissante image dans un bloc de granit de ce département aux sombres énergies, symboliser la patrie française que les ingratitudes et les trahisons n'ont pu troubler dans sa sérénité et qui s'élève plus radieuse, plus forte même, après chaque tourmente.

Les dernières forêts, les dernières roches de notre Corse forte et fière viennent s'avancer en éperon hardi vers les flots italiens, avec ce lion superbe couronné d'une tour crénelée, suprême affirmation du calme dans la force.

GASTON VUILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée des gorges de la Chiffa. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

VOYAGE D'ALGER AU M'ZAB,

PAR M. ZEYS,

CHARGÉ D'UNE MISSION PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

1887.

Mardi 29 mars 1887.

Partis à neuf heures du matin d'Alger, le train nous dépose à midi à la gare de la Chiffa. Après un maigre déjeuner, nous montons dans le break, attelé de trois bons chevaux, qui nous est destiné. Le temps est beau; le doux soleil de l'Algérie illumine les paysages changeants qui défilent sous nos yeux.

Le village de la Chiffa, ruiné par le tremblement de terre de 1867, est peut-être remis de cette secousse violente, mais il n'y paraît guère. Il est triste, il n'est pas beau; nous avons hâte d'en sortir. Nous longeons l'oued qui lui a donné son nom, et qui, grossi par les pluies de l'hiver, court en gazouillant sur son lit de cailloux blancs. Nous voici au seuil de cette coupure gigantesque de l'Atlas que l'on aperçoit d'Alger, par-dessus les collines du Sahel; d'ici jusqu'à Médéa, le sang français a coulé à flots dans les premiers temps de la conquête. A voir ces montagnes broussailleuses qui s'élèvent à des hauteurs énormes, on se demande comment nos soldats ont pu, malgré les résistances de la nature et celles des hommes, demeurer les maîtres du pays.

Nous ne tardons pas à nous engager dans les gorges de la Chiffa, laissant à notre droite le djebel-Mouzaïa, célèbre dans l'histoire de la conquête. Il n'y a de place que pour la route et le torrent qui ronge la base des formidables murailles de rochers qui le dominent. Les genêts et les bruyères s'étagent au-dessus de nos têtes; un vent léger, tout chargé de parfums printaniers, tempère la chaleur du jour. Il fait bon respirer dans cette solitude agreste. Nous descendons de voiture, et nous cheminons allègrement jusqu'au Ruisseau des Singes, l'auberge classique où tous les touristes qui se respectent vont déjeuner. Et précisément nous en trouvons une vingtaine qui, leur *Piesse* ou leur *Bædeker* ou leur *Murray* à la main, le nez en l'air, admirent le paysage et les singes de M. Girardin, à défaut des singes vivants que personne n'a peut-être vus, depuis de longues années.

Nous nous élevons péniblement; la route s'encaisse de plus en plus; le torrent mugit à nos pieds; des cascades blanches comme du lait bouillonnent sous des fouillis de verdure, glissent sur les roches brunes, et se précipitent dans l'oued avec le bruit argentin du cristal qui se brise. Puis la montagne s'écarte, la rivière se divise en deux; les broussailles disparaissent pour faire place à de maigres pâturages où les pierres, trouant le sol, sont plus abondantes que l'herbe. Nous montons toujours; nous avons maintenant derrière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous la chaîne du Petit Atlas, qui barre l'horizon quand on débouche dans la plaine de la Mitidja. Le djebel Mouzaïa, dans sa masse imposante, se détache comme un fort de la ceinture de montagnes qu'il domine.

D'interminables lacets nous aident à escalader le Nador; le paysage change encore une fois. A la végétation africaine succèdent les trembles, les saules, les peupliers; à l'arrière-plan se dessine un aqueduc monumental; notre première étape est terminée : à cinq heures nous franchissons les portes de Médéa. Nous sommes à 90 kilomètres d'Alger, et à 900 mètres d'altitude.

M. le capitaine Honnoré, frère de l'un de mes compagnons de voyage, et chef du bureau arabe, nous attend. Il nous installe à l'hôtel d'Orient, d'où nous ressortons, au bout d'une heure, pour visiter la ville.

Médéa est bâtie sur le djebel Dakla; elle est entourée d'un boulevard de beaux arbres, des platanes pour la plupart; en sa qualité de place forte, les édifices militaires y sont nombreux et bien entretenus. La place d'armes et celle du marché sont pittoresques et bien ombragées. On nous conduit à un endroit sous l'aqueduc, d'où l'on découvre le Zakkar de Miliana.

A sept heures, nous nous asseyons à la table hospitalière de M. le capitaine Honnoré. On a retardé pour nous le repas de baptême d'une jolie petite fille de sept mois, la première née de notre hôte.

Mercredi 30 mars.

Nous sommes debout à quatre heures du matin.

Un brouillard tellement intense qu'il guérirait un Anglais du mal du pays, nous enveloppe. On distingue à peine la lumière des lanternes de la diligence qui va nous emporter à Boghari. La lourde et incommode machine s'ébranle, et nous partons au galop de six chevaux, pleins de feu, malgré leur chétive apparence.

Au lever du soleil, le ciel se dégage peu à peu; le brouillard s'amasse dans le creux des vallées, comme d'épaisses couches d'ouate. Nous courons sur des crêtes capricieusement reliées entre elles par d'étroites corniches, et dominées par des montagnes plus élevées. Le paysage devient fantastique; les brumes, condensées dans les mille replis de l'abîme, prennent l'apparence d'une série de fiords norvégiens, gelés et couverts d'une neige grisâtre.

Nous passons à Damiette, où l'on nous dit que le vin est excellent; puis à Hassan-ben-Ali, où l'on nous sert, sous le nom de café, une décoction insipide dont le seul mérite est d'être brûlante et de rétablir la circulation dans nos membres paralysés par le froid; puis à Ben-Chikao, représenté par la maison de l'administrateur, grande bâtisse sans caractère, isolée sur le bord du chemin. Nous sommes à 1 300 mètres d'altitude; nous commençons à redescendre par des lacets qui serpentent à travers une forêt de chênes-liège, entrecoupée de vastes clairières peuplées d'asphodèles.

A huit heures nous arrivons à Berrouaghia. Il tombe une pluie fine qui ne nous empêche pas, pendant que l'on change de chevaux, de visiter le marché arabe, la seule curiosité du lieu.

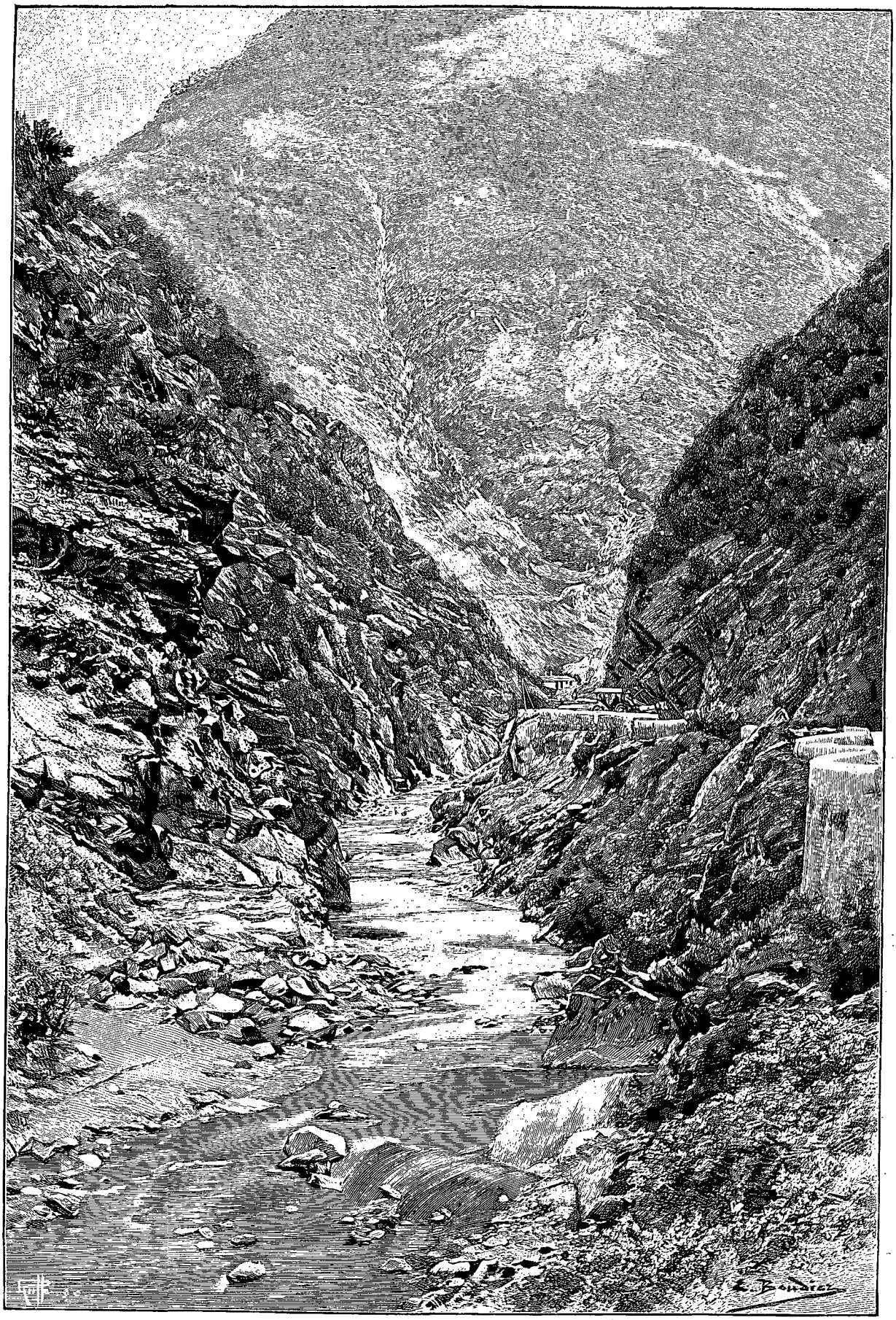
Berrouaghia est un beau village, bien bâti, très animé. La culture de la vigne y est en honneur. Le pénitencier agricole en possède déjà 160 hectares; avec ses 1200 détenus, que l'on moralise par le travail des champs, ce domaine s'arrondira encore, et le chemin de fer, dont la construction commencera l'an prochain, lui permettra d'écouler ses produits sans les grever de ruineux frais de transport. Les eaux thermales sulfureuses de Berrouaghia, fort appréciées des indigènes, seront pour cette intéressante localité une source de richesse, quand le magnifique établissement de bains que l'on y édifie en ce moment sera achevé.

Nous repartons à neuf heures. Le temps s'est éclairci. Nous franchissons les collines qui séparent la vallée de l'oued el-Hammam de celle du Chélif. Nous défilons, au galop de nos haridelles arabes, devant un moulin et une maison forestière pittoresquement situés. Nous traversons le chétif village d'Aïn-Maklouf, au sortir duquel la route se relève sensiblement et coupe en deux une belle forêt de pins. A mesure que nous nous élevons, la vue devient admirable; nos regards plongent dans un dédale de vallons boisés, de pâturages fleuris, bornés par de hautes montagnes. Mais notre ascension est de courte durée; quelques kilomètres plus loin, la route, fort belle sur tout ce parcours, redescend en lacets à pentes très raides jusqu'à une seconde maison forestière, au delà de laquelle on aperçoit des bouquets de pins et de singulières prairies naturelles, criblées d'énormes pierres grises.

La descente continue ainsi jusqu'à Aïn-Moudjerar, aussi nommé le Camp des Zouaves, où nous arrivons à midi. Nous mourons de faim et de soif. Hélas! le vin qu'on nous sert est mauvais; l'eau que l'on va chercher au fond d'un ravin profond, sur un chemin qui donne le vertige, est tiède. Le déjeuner est exécrable, sauf des oignons crus et des tranches de lard passées à la poêle.

Nous rentrons dans notre guérite, l'estomac mal satisfait. Nous franchissons l'oued el-Hakoum sur un beau pont de fer; nous longeons le Chélif, à travers une campagne désolée, véritable antichambre du désert, et, à trois heures, nous mettons pied à terre à Boghari, par un soleil de plomb. Nous ne sommes encore qu'à 166 kilomètres d'Alger, et déjà nous sommes dans le pays qui « sent le feu », suivant l'énergique expression de Fromentin. Pas un arbre à perte de vue; au fond, des collines déchiquetées, des rochers fauves aux formes bizarres; la petite ville, toute française, étale ses maisons au milieu d'une vallée largement ouverte où, grâce à la saison, le sol est tapissé de verdure; sur la hauteur, à gauche, s'étage le Ksar, village arabe peuplé de marchands, et d'Ouled-Naïls; sur une autre colline, également à gauche, couronnée par le cimetière arabe, des chèvres noires quêtent une nourriture problématique; à droite, à 8 kilomètres de distance, au sommet d'un contrefort du djebel Ammouch, on dis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hôtel du Ruisseau des Singes (voy. p. 289). — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tingue les murs de Boghar, l'ancien repaire d'Abd-el-Kader, devenu une redoute française. Tel est le tableau que nous avons sous les yeux.

La diligence s'est arrêtée devant l'hôtel Célestin, beau bâtiment flambant neuf, où l'on nous donne des chambres reluisantes de propreté. Notre toilette faite, nous entreprenons, malgré le siroco qui souffle, l'escalade du Ksar, par un chemin que les chèvres elles-mêmes doivent redouter au mois d'août. Toujours pas un arbre, et ici pas un brin d'herbe; le sol, qui s'effrite sous nos pieds, a la couleur et l'inconsistance de la cendre.

Les rues du Ksar sont malpropres; les maisons, d'aspect misérable, tiennent le milieu entre la masure arabe et la masure européenne. Au rez-de-chaussée, des boutiques étroites, obscures, encombrées de marchandises de bas aloi, défraîchies par le soleil. Les fenêtres de l'étage supérieur sont garnies de ces femmes indigènes que Fromentin appelait des danseuses, par euphémisme. Elles sont toutes d'un embonpoint excessif et d'une laideur repoussante, à l'exception d'une jeune fille de quinze à seize ans, qui, debout sur un mur branlant, nous frappe par sa grâce et sa beauté. Ses jambes sont chargées de lourds *khalkhal* en argent, ornés de pierres fausses. Elle nous interpelle d'une voix harmonieuse, dans le français le plus pur. Nous apprenons qu'elle est orpheline, qu'elle a été élevée par les « bonnes sœurs », qu'elle lit et écrit le français; elle nous montre avec orgueil sa photographie, où elle est représentée en costume européen; la pauvre fille ne se doute guère qu'ainsi affublée, elle a perdu tout son cachet oriental, et qu'elle n'est plus qu'une caricature.

Nous gagnons, à l'extrémité du village, une place d'où l'on découvre un admirable panorama. Le cimetière arabe est à nos pieds; plus bas se dresse un marabout qui, ô profanation! a l'air d'une écurie surmontée d'un petit dôme; plus bas encore, s'allonge la rue principale de Boghari, grouillante d'hommes, de chameaux, de chevaux, de mulets. Dans le lointain bleuâtre, et malgré le siroco qui trouble la transparence de l'atmosphère, se profilent les vastes bâtiments militaires de Boghar.

Nous rentrons à l'hôtel, où nous avons invité à dîner l'administrateur et le juge de paix. Le dîner est excellent; le vin, du vin blanc de Médéa, exquis.

Jeudi 31 mars.

Nous nous levons au point du jour. On nous sert un excellent café dans l'immense salle à manger de l'hôtel. On nous présente le maire de Boghar, un homme intelligent et instruit, qui, chose à noter, ne dit de mal ni du pays, ni de ses administrés, ni de l'administration en général.

Nous en avons fini, heureusement, avec les guérites. Nous avons un excellent break, que nous ne quitterons plus jusqu'à la fin de notre expédition. L'équipage appartient à M. Cazelle, qui a tenu à le conduire lui-même. Je manquerais à un devoir de reconnaissance si je ne disais pas ce qu'est M. Cazelle et le rôle éminemment utile qu'il joue dans le pays.

Il faut avoir voyagé dans le Sud pour se rendre un compte exact des difficultés sans nombre que rencontre l'Européen décidé à faire œuvre de colon dans ces régions brûlées par un soleil implacable, où les communications sont interrompues par les pluies de l'hiver, où les matériaux, les objets de première nécessité, amenés du Tell, atteignent des prix fabuleux, où les conditions de la vie, pour l'homme civilisé, habitué à un bien-être relatif, sont plus pénibles que partout ailleurs. Le colon qui, muni d'un capital, consent à entreprendre, aux portes du Sahara, cette lutte pour l'existence, dans laquelle les caractères les mieux trempés succombent trop souvent, doit avoir une santé de fer, une énergie indomptable, une persévérance que rien ne décourage.

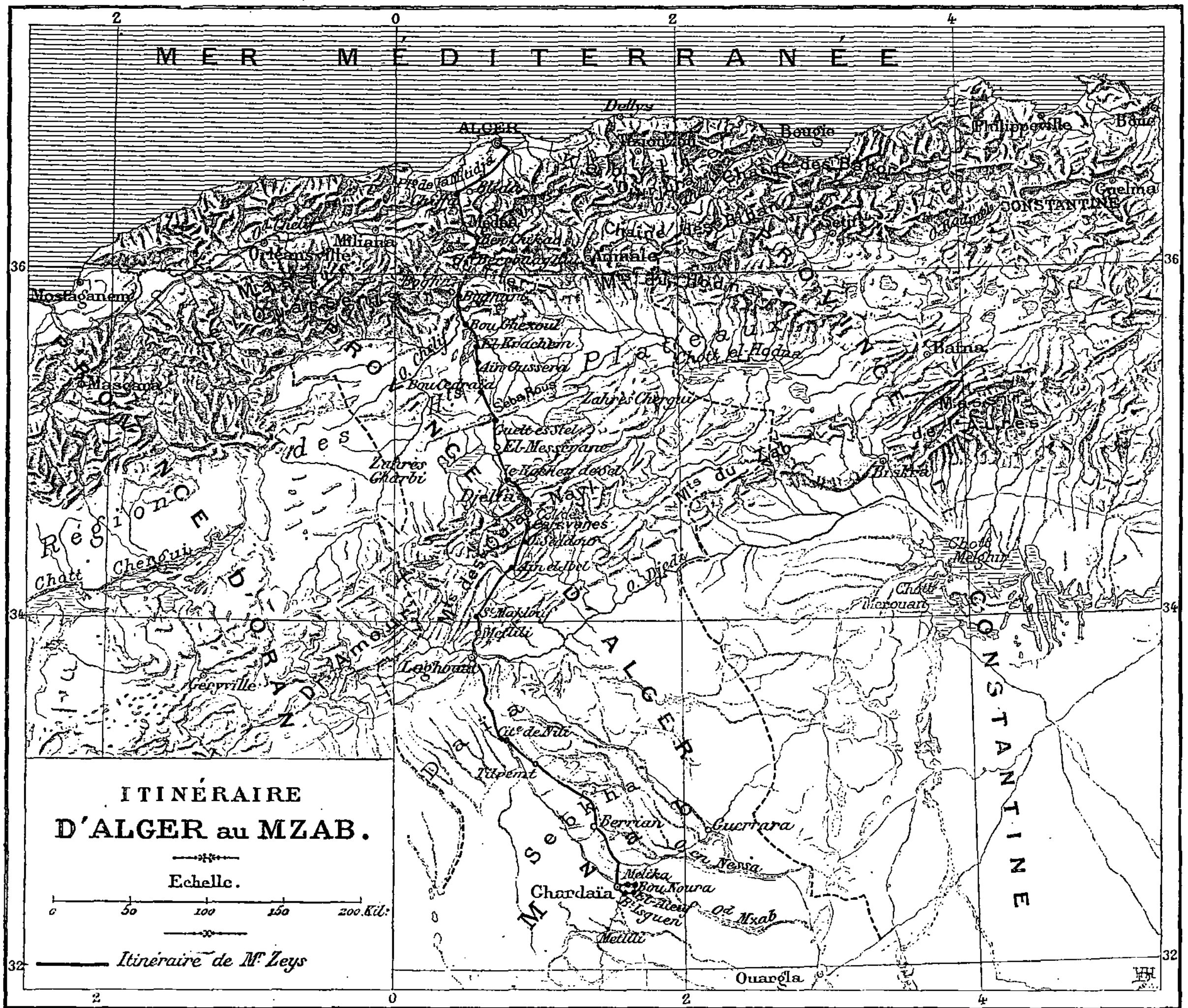
M. Cazelle est un de ces hommes. Tour à tour entrepreneur de transports, constructeur de fermes, cultivateur, il passe ses jours et ses nuits sur la route de Médéa à Laghouat, déjeunant chez son frère au caravansérail d'Aïn-Oussera, dînant chez son cousin à Gueltes-Stel, visitant sa propriété des Terres-Blanches, et couchant parfois dans sa maison du Rocher de Sel, où sa femme et ses enfants l'attendent souvent des semaines entières, retenu qu'il est à Djelfa, à Laghouat, au M'zab, ou ailleurs, par les nécessités de ses multiples occupations. Sa personne, sa famille, ses biens, il a tout engagé dans la redoutable partie qu'il joue contre le désert. Également estimé par les Européens et par les indigènes, choisi comme arbitre par ces derniers dès qu'une difficulté surgit entre eux, il parcourt en pleine sécurité ces immenses espaces, sans autre arme que le fouet avec lequel il stimule l'ardeur de ses chevaux. Nous avions été recommandés à M. Cazelle; il savait que l'un de nous était le frère du capitaine Honnoré, dont la droiture et la bienveillance sont légendaires dans le Sud tout entier; il n'en a pas fallu davantage pour faire de M. Cazelle la providence visible et agissante de notre voyage. Jusqu'à Laghouat il a été notre guide, nous renseignant sur les hommes et sur les choses avec une inépuisable complaisance. De Laghouat au M'zab, comme ses affaires l'empêchaient de nous accompagner, c'est son homme de confiance qui nous a servi de cicérone empressé et dévoué.

Au sortir de Boghari, l'horizon est barré, dans la direction du sud, par une chaîne de collines élevées, nues comme la main, brûlées par le soleil, ravinées par la pluie, entre lesquelles la route serpente capricieusement. Nous suivons, en le laissant constamment à droite, le lit boueux du Chélif, maigre torrent que le siroco tarit, qu'un orage métamorphose en mer tumultueuse. A le voir ainsi, rampant sournoisement entre ses deux rives arides, on ne se douterait guère que, cinquante lieues plus loin, tranquille et fier comme le Rhin de Boileau, il vivifie de vastes plaines. Ici rien ne vit, sauf quelques rares lauriers-roses, encore salis et déshonorés par les stigmates de sa dernière crue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce morne labyrinthe franchi, nous entrons dans une immense plaine de 100 kilomètres de longueur, terminée par le djebel Kreïder, au pied duquel se trouve le caravansérail de Guet-es-Stel, où nous devons dîner et dormir ce soir. Le spectacle est grandiose. Ce n'est pas encore le désert, à proprement parler, mais la nature nous y prépare. Les montagnes dont nous nous éloignons semblent nous fermer l'accès du monde civilisé; vues de ce côté, elles sont d'un bleu indigo; elles ont pour contreforts des collines rocheuses d'un brun violent, tirant sur le rouge, et donnent à l'œil la sensation pénible de l'écorché. Le sol est tapissé de thym et de ciguë. A mesure que nous avançons, la teinte brutale de l'arrière-plan perd son intensité, elle finit par se fondre dans l'azur du ciel. Devant nous, à perte de vue, la plaine monotone, et bien loin, à peine distincte, une chaîne de montagnes, couronnée de sept pitons, de forme presque identique, que l'on appelle les Sept-Têtes (*Seba-Rous*) et que nous atteindrons ce soir.

Vers sept heures du matin, un mur blanc s'ébauche vaguement dans le lointain : c'est le caravansérail de



L. Thuillier, Delt

Bou-R'zoul; à distance, avec son rideau d'arbres, il meuble assez bien le paysage. De près, il est misérable, et misérablement tenu. On y déjeune, on y loge même, dit-on. Nous avons peine à le croire. A droite se dresse un vieux *bordj*, encore moins engageant. L'hôte fume sa pipe sur le pas de sa porte. Il nous salue, nous le saluons et nous ne nous arrêtons pas, à son grand désappointement.

Quelques *douars*, aux tentes noires, surgissent çà et là; d'immenses troupeaux de chameaux et de moutons errent en liberté dans cette solitude, tondant avec voracité les pousses tendres du thym qu'un orage récent a reverdi. Un jeune cheval, qu'une horrible blessure a mis hors de service et que des rouliers ont abandonné, nous regarde tristement; déjà des gypaètes et des corbeaux, tournoyant autour de lui, guettaient l'agonie du pauvre animal, que nous aurions volontiers achevé d'un coup de fusil, si nous nous en étions senti le courage.

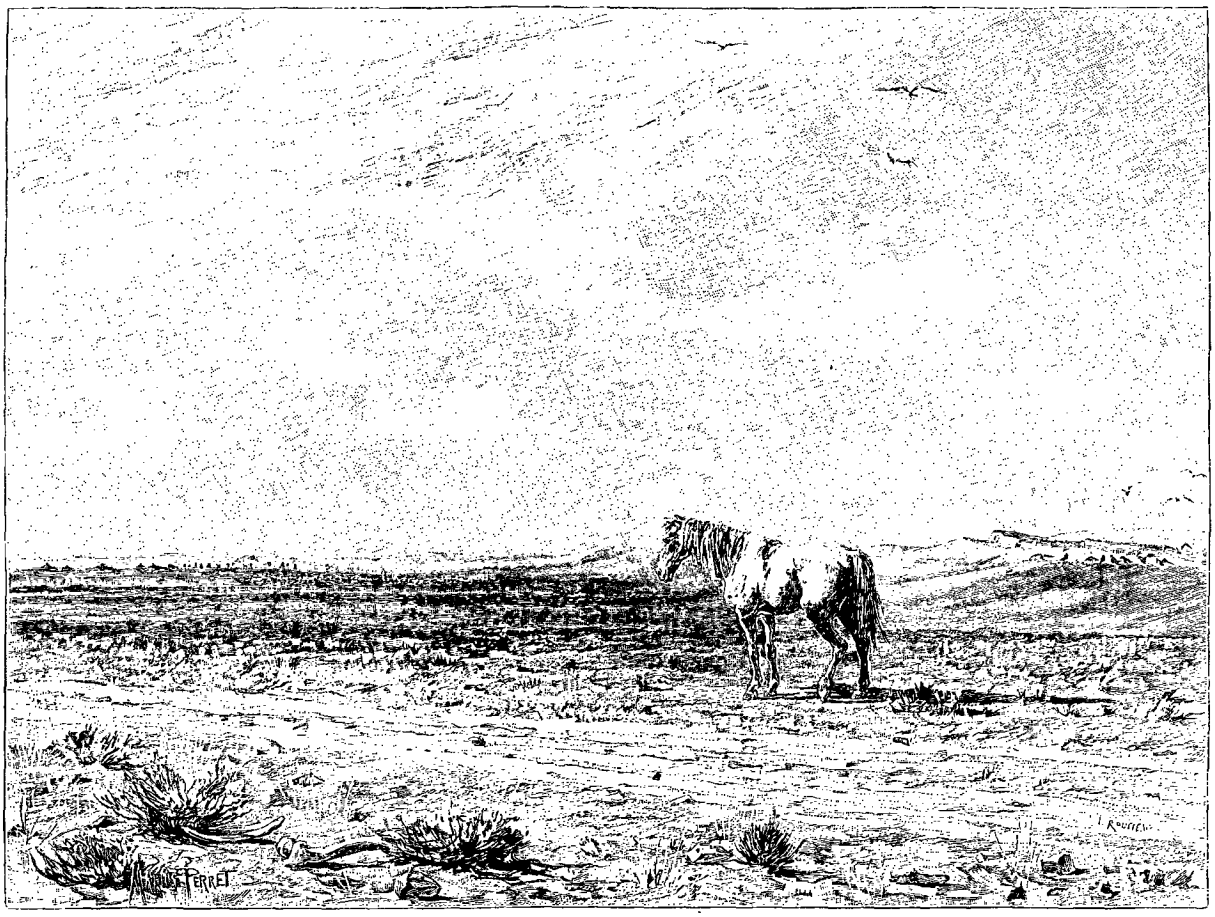
La route, solidement empierrée, est excellente pendant quelques kilomètres. Nous admirons, pour la première fois depuis notre départ d'Alger, un bel effet de mirage : des lacs bleuâtres, de longues files d'arbres élancés, se profilent à l'horizon; ce ne sont que des illusions! Le ciel est d'une pureté inouïe; le soleil

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

printanier, tempéré par une brise venue du nord, nous pénètre de sa chaleur bienfaisante.

A onze heures, nous arrivons au splendide caravansérail d'Aïn-Oussera, tenu par le frère de M. Cazelle, lequel vit là, en pleine solitude, avec sa jeune et charmante femme et une petite fille de quatre ans. Le paysage ne répond plus à la sinistre description qu'en a faite Fromentin en 1853. Ce n'est plus le triste bivouac d'alors. Sans doute les sables blanchâtres sont toujours là, les marais également, la fièvre surtout — la famille de M. Cazelle en sait quelque chose. Mais le caravansérail, avec ses murs éclatants de blancheur, sa porte monumentale, rompt la monotonie de la vaste plaine, et le bivouac s'est transformé en un confortable lieu de repos; la cour carrée, d'un hectare de superficie, est remplie de bruit et de vie; des Arabes avec leurs chameaux ruminants, quelques Européens avec leurs charrettes bondées de marchandises, un vétérinaire militaire suivi de son ordonnance, nous rappellent heureusement que nous ne sommes pas seuls en ce monde, comme nous pouvions le croire depuis notre passage à Bou-R'zoul.

On nous introduit dans la salle à manger, où cent personnes seraient à l'aise, et, comme nous étions attendus,



Cheval abandonné. — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

un repas substantiel nous est immédiatement servi. Nous y faisons largement honneur.

A deux heures, nous repartons avec des chevaux frais. La masse blanche du caravansérail baisse peu à peu à l'horizon et nous rentrons dans la solitude. De rares broussailles de *metnan*, de *guetaf*, quelques touffes d'alfa, alternent avec les pierrailles et les dunes sablonneuses. Nous rencontrons un détachement d'artillerie avec quatre canons, et trois voitures de rouliers, traînées chacune par deux chevaux, qui avaient pris l'avance pendant notre déjeuner. La route n'est plus qu'une piste tracée dans le sable.

A trois heures, nous tombons sur un chantier d'alfa et sur une auberge dite — Dieu sait pourquoi! — *Belle Vue*, et bien misérable. On nous dit tout bas qu'un condamné militaire est caché là, depuis plus de six mois, ne sortant que la nuit et échappant ainsi à toutes les recherches. Un puits de 30 mètres de profondeur et donnant un débit de 1200 litres par jour permet aux ouvriers de camper sur ce point.

Au 240e kilomètre (en comptant d'Alger), nous descendons dans le lit boueux de l'oued Cedraïa. Nouvelle auberge, où nous laissons souffler nos chevaux exténués. Les montagnes de Boghari ne forment plus qu'une ligne à l'horizon, chargé d'épais nuages. Le soleil s'y plonge et, spectacle féerique, nous envoie ses rayons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

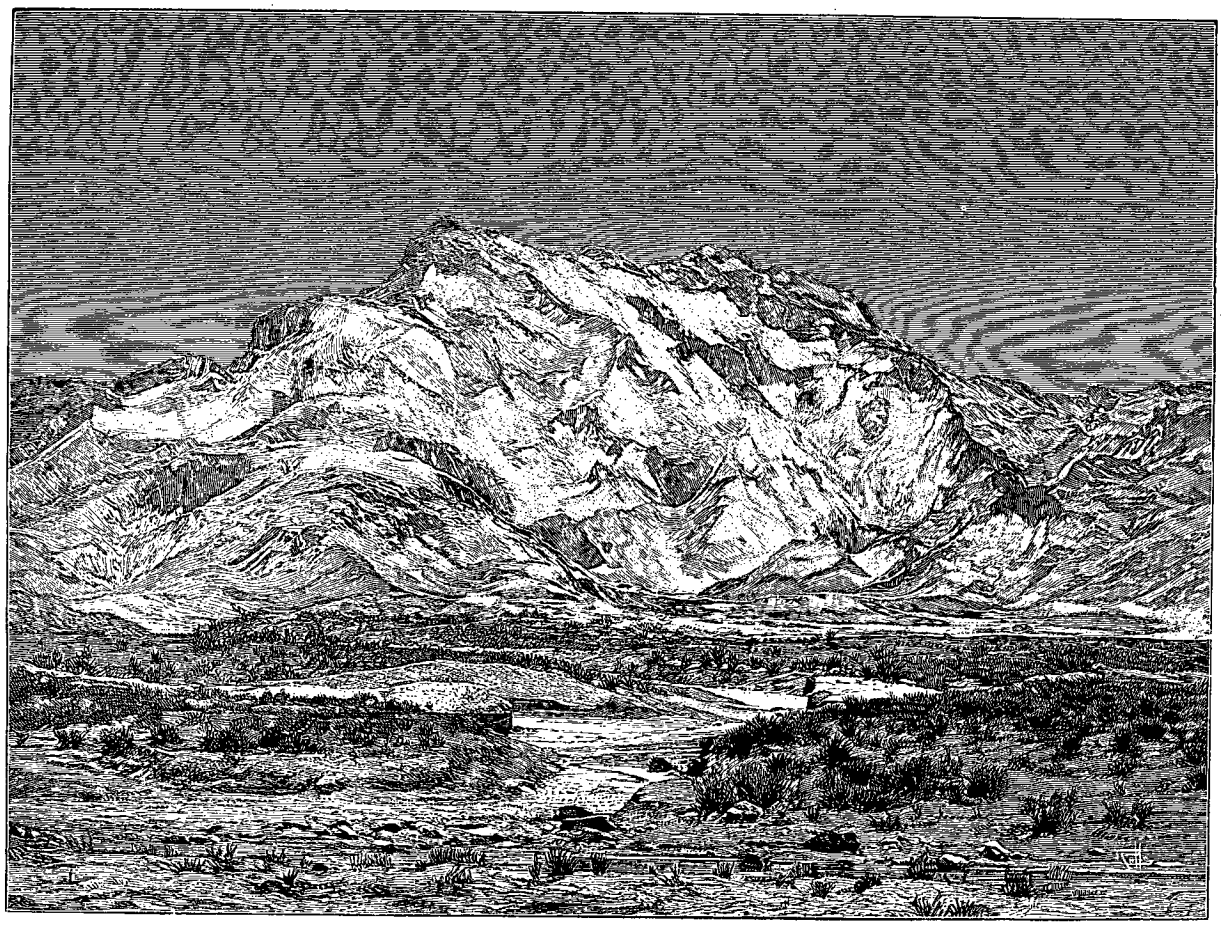
dorés par trois petites ouvertures : on dirait trois lampes allumées aux meurtrières d'une gigantesque forteresse badigeonnée à l'indigo. Les Sept-Têtes, pains de sucre ce matin, ont grandi et sont devenues des cônes de respectable élévation; on dirait les tentes d'un bivouac de géants, plantées sur le sommet de la montagne. Le sol est pierreux, rocailleux; notre break danse sur les arêtes vives de cette coulée de grès; quelques *betoums* (pistachiers de l'Atlas) animent le paysage, et l'alfa est de plus en plus abondant.

Nous voici au seuil du col étroit des Seba-Rous; encore un coup de collier, et, dans un cirque d'aspect désolé, nous apercevons, à l'ouest, le caravansérail de Guelt-es-Stel, notre gîte pour la nuit, que Fromentin a vu construire.

Ici encore, grâce à la sollicitude de M. Cazelle, nous sommes annoncés. Comme la soirée est fraîche, on a allumé un bon feu dans la salle à manger. Nous expédions notre correspondance pendant que le dîner s'apprête.

A dix heures, la fatigue aidant, cette fatigue délicieuse du voyageur grisé par le grand air, nous songeons à gagner nos lits.

Hélas! nous pensions dormir, et notre espérance ne



Le Rocher de Sel. — Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

se réalise pas. Nous employons une partie de la nuit à faire une chasse pour les détails de laquelle je renvoie le lecteur aux *Voyages en zigzag* de Töpffer. Et encore, le bonhomme genevois n'a eu affaire qu'à du menu gibier, tandis que nous....

Vendredi 1er avril.

Nous sommes debout à six heures du matin, et nous remontons en voiture. La route descend par une pente rapide jusqu'au pied du plateau sur lequel le caravansérail est construit; puis elle se relève péniblement jusqu'à la sortie du col, que nous quittons sans regret, car cette partie du djebel Kreïder, avec ses pins rabougris, ses rochers, est l'image même de la désolation.

Nous nous retrouvons en rase campagne sur un terrain sillonné d'ornières profondes que nous ne pourrions éviter qu'en nous jetant, à droite ou à gauche, dans d'inextricables rocailles.

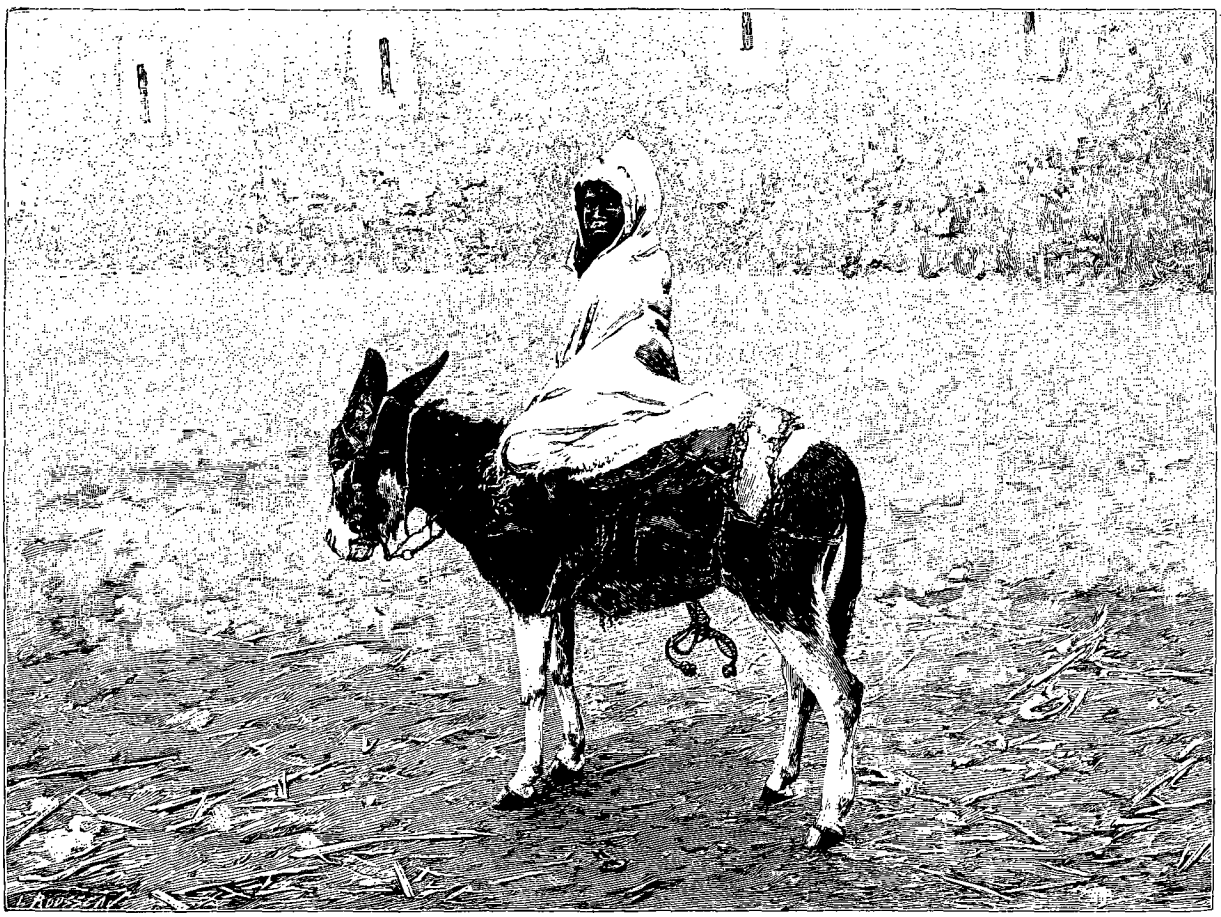
Vers neuf heures, après une marche d'une lenteur désespérante, nous arrivons aux Terres-Blanches, où jadis il n'existait qu'un puits. Nous sommes au seuil du bassin des deux Zahrès (R'arbi et Chergui), complètement à sec en ce moment. Le sol est couvert d'une couche de sel, de là le nom que porte cette région. Depuis l'année dernière, M. Cazelle a entrepris sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce point d'importantes constructions, qui sont à peine terminées au moment de notre passage. Déjà une famille entière, les fermiers de notre excellent guide, s'y est installée. Nous ne savons ce qu'il faut admirer le plus, de l'homme qui a engagé un capital considérable dans une pareille opération, ou des braves gens qui, pour garder les chevaux du relais et tenter des plantations, ont consenti à vivre ainsi loin de tout secours humain.

Nous sommes ici, pour ainsi dire, dans la seconde section des Hauts-Plateaux, coupés en deux parties inégales par la chaîne du djebel Kreïder. De Boghari à Guelt-es-Stel, on compte 100 kilomètres, en chiffres ronds; de Guelt-es-Stel au Rocher de Sel, il y en a une quarantaine.

Après une courte halte, nécessaire aux bêtes et aux gens, nous nous engageons dans un bas-fond fangeux de 1500 mètres de longueur, dont nous ne nous tirons qu'à grand'peine. A la boue succède le sable, pendant 6 kilomètres; au sable succède la boue, pendant 6 nouveaux kilomètres. Nos chevaux font pitié à voir. Moins heureux que nous, des rouliers ont dû abandonner, en plein désert, deux charrettes dont les roues ont disparu dans la fange; ils sont allés chercher du renfort au caravansérail de Messeran, que nous atteignons nous-



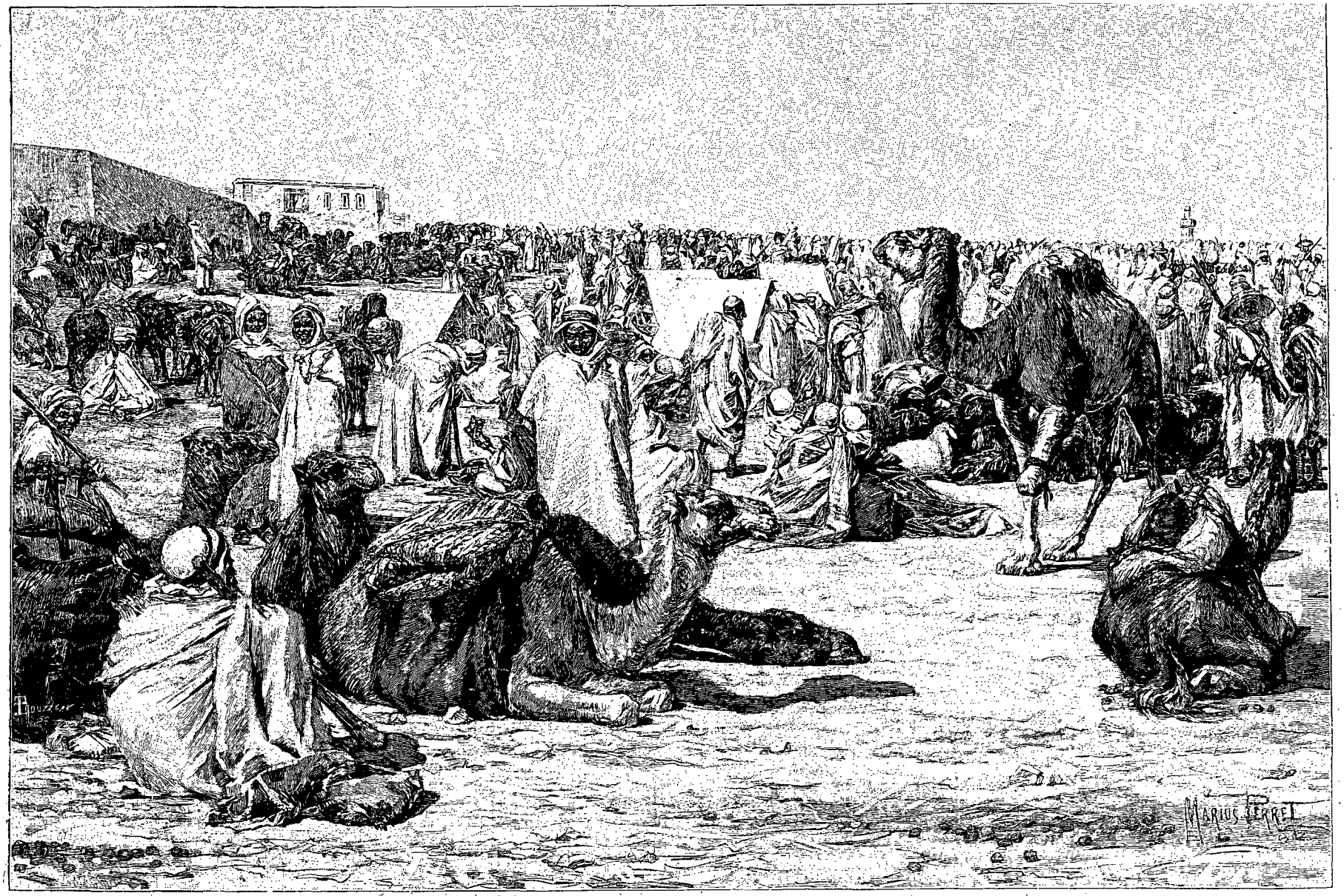
Ane rose et négrillon (voy. p. 298). — Gravure de Rousseau, d'après une photographie.

mêmes après bien des efforts. Nous avons parcouru 27 kilomètres depuis le lever du soleil.

Le caravansérail, misérable d'aspect, est tenu par un vieux bonhomme causeur et rieur. Il nous accable de proverbes, dont il a une aussi ample provision que Sancho. Nous voyons les rouliers propriétaires des deux charrettes abandonnées à 6 kilomètres en arrière, sortir du caravansérail avec 46 mulets; ils vont désembourber leurs voitures.

La route est devenue meilleure; le sol est argileux, et comme il n'a pas plu dans cette région depuis plusieurs semaines, nous pouvons regagner un peu le temps perdu. Hélas! notre satisfaction est de courte durée. Des sables mouvants retardent de nouveau notre marche. Il est vrai que le paysage vaut la peine d'être étudié et admiré. A droite, sur un petit plateau légèrement incliné, un cimetière éparpille ses tombes blanches sous la protection de deux koubbas; ce sont donc les morts qui donnent de la vie au tableau que nous avons sous les yeux. Un troupeau de moutons, quelques chèvres paissent Dieu sait quelle herbe fantastique. M. Cazelle nous fait remarquer deux de ces moutons; ils sont de taille gigantesque et absolument dépourvus de laine; ils appartiennent, paraît-il, à une espèce originaire du pays des Touareg. Nous déclarons à l'unanimité que ces animaux sont fort laids. Mais ce qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le marché de Djelfa (voy. p. 298). — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

excite notre admiration, c'est la vue d'un *âne rose*, l'âne le plus délicieux du monde, un amour d'âne.

En face se dresse, comme un énorme morceau de sucre candi, à la couleur près, le Rocher de Sel; déchiqueté, raviné, tourmenté, ce rocher, qui offre aux yeux, depuis le gris-noir jusqu'au gris-blanc, toutes les dégradations du gris, ressemble encore, si l'on veut, à une énorme dent cariée plantée dans une gencive de sable. Il est là, sinistre de forme, violent de couleur, comme le poteau indicateur d'une région nouvelle : la chaîne saharienne qui ferme la région des Hauts-Plateaux, et qui, aux abords de Laghouat, donne accès à celle du Sahara.

Nous descendons dans le lit de l'oued Melah par une rampe adoucie par de récents travaux; les condamnés militaires qui les ont exécutés sont encore campés sur les bords de la rivière. L'eau gazouille joyeusement sur des cailloux blancs; si elle était plus profonde, nous nous risquerions à y prendre un bain, tant elle est tiède et limpide. Au sortir du gué, la route oblique à gauche et s'engage dans un dédale de roches superposées en un désordre pittoresque; sur une éminence se dressent les murs d'un caravansérail, dont l'accès paraît difficile; dans le fond, spectacle ravissant, s'étend un vaste jardin, véritable forêt d'arbres fruitiers, au milieu desquels s'élève comme un géant un abricotier de 20 mètres de hauteur; derrière un rideau de trembles se dissimule une ferme, résidence habituelle de la famille de M. Cazelle. Notre guide a transformé ce coin perdu en un paradis terrestre; 14 hectares de vigne ont été plantés par lui; à perte de vue ce ne sont que poiriers, pommiers, grenadiers, pêchers, amandiers déjà couverts de fleurs. La maison et le jardin ont été dévastés, au mois d'août dernier, par un orage formidable, et le désastre est à peine réparé à l'heure qu'il est.

Mme Cazelle nous fait l'accueil le plus gracieux. Un succulent déjeuner nous attend. Des œufs frais, du beurre et du pain de ménage fabriqués dans la ferme même, quel régal pour des estomacs affamés! Nous sommes à 300 kilomètres d'Alger, au seuil du désert, qui le dirait? Tous les bruits familiers de la campagne « civilisée » charment nos oreilles; canards, oies, poules, coqs, pintades, vaches, moutons, nous donnent, pendant notre repas, un concert assourdissant dont nous nous gardons bien de nous plaindre.

A une heure, nous repartons au trot de deux vigoureux chevaux blancs. Nous emmenons avec nous une des fillettes de notre hôte, une jolie blondinette de huit ans que son père conduit à Djelfa. Nous traversons trois fois l'oued Melah, à gué bien entendu, car les ponts sont inconnus ici. Le paysage est sévère : au loin, des pins couronnent les crêtes des montagnes et descendent dans le creux des vallons; au premier plan, des rochers aux formes bizarres, des touffes de thym, de ciguë, de diss, d'alfa; par-ci par-là, des bouquets de trembles et de saules-pleureurs, témoignage évident de l'humidité du sous-sol, et, découverte horrible, des débits de boissons! La route est passable; elle suit les contours de la vallée, sans présenter aucune rampe excessive. L'oued Melah, suivant l'usage arabe, devient l'oued Djelfa, que nous ne quitterons plus jusqu'à la ville qui porte et qui lui a donné son nom. On voit bien qu'un centre européen n'est plus éloigné : la route devient bonne; des ponceaux sont jetés sur les ravins. Nous passons, sans nous y arrêter, devant l'auberge-relais de Zmeïlat, dont l'eau est renommée; devant l'auberge d'Aïn-Ouarrou, également pourvue d'un puits excellent; devant un café maure joliment situé; nous enjambons la rivière qui passe à notre gauche, et nous pénétrons dans une étroite vallée qui, courant entre deux montagnes parallèles, a l'apparence d'un long corridor. Sur la droite, des condamnés militaires, logés dans des baraques en bois, des cabanes en pierres sèches, des cavernes creusées dans le rocher, nous examinent avec curiosité.

Soudain, un grand moulin, aux allures monumentales, construit par l'administration de la guerre, s'offre à nos regards. Djelfa est à quelques centaines de mètres plus loin; au dehors de l'enceinte, de date récente, se développent les longues murailles du bordj, dont Fromentin a fait une description un peu idéalisée; en face, l'église catholique forme, par l'élégance de son clocher, un contraste saisissant avec la lourde construction des soldats du général Yousouf. Voici la ville! Nous y pénétrons, et nous avons devant nous une longue avenue plantée d'arbres. Djelfa se compose de quatre rues se coupant à angle droit, et de vastes espaces vides qui attendent des colons et des architectes. Quel triste, quel morne séjour! M. Engel, le commandant supérieur du cercle, nous invite à dîner. L'excellent homme est désolé du refus que nous lui opposons. Nous avons encore 38 kilomètres à franchir pour atteindre notre gîte de la nuit, et il est cinq heures du soir : nous nous montrons inflexibles, à regret.

On se hâte de mettre des chevaux frais à notre break, et nous sortons de Djelfa par la porte opposée. Une sorte de faubourg, déjà à moitié ruiné et à peine habité, borde la route. Le silence, la solitude, la nuit se font autour de nous; nous mettons deux longues heures à nous hisser jusqu'au Col des Caravanes, point culminant du versant septentrional de la chaîne saharienne. Il est vrai que la montée est rude; elle est de 700 mètres, répartis sur un peu plus de 20 kilomètres. Un violent orage de pluie et de grêle, accompagné de coups de tonnerre formidables, nous accueille dans ces régions élevées. Parvenus au sommet de la montagne, l'allure de nos chevaux, lancés sur une pente rapide, devient vertigineuse. A dix heures du soir, par un temps affreux et une température glaciale, nous arrivons enfin à Aïn-el-Ibel, où notre dîner, commandé à l'avance, a déjà été réchauffé trois fois. Nous avons traversé, sans le voir, le Ksar Timeremiramt, petit groupe de maisons arabes et de jardins situé au delà du gué et du caravansérail de l'oued Ceder, et le Ksar Zeïra, moins important de beaucoup que le premier. Il y a là, nous dit-on, une source d'une abondance extraordinaire, dont le débit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est de 10 000 litres à l'heure. Malheureusement presque toutes les eaux des environs sont plus ou moins chargées de magnésie, et il faut un apprentissage pour les boire sans inconvénient.

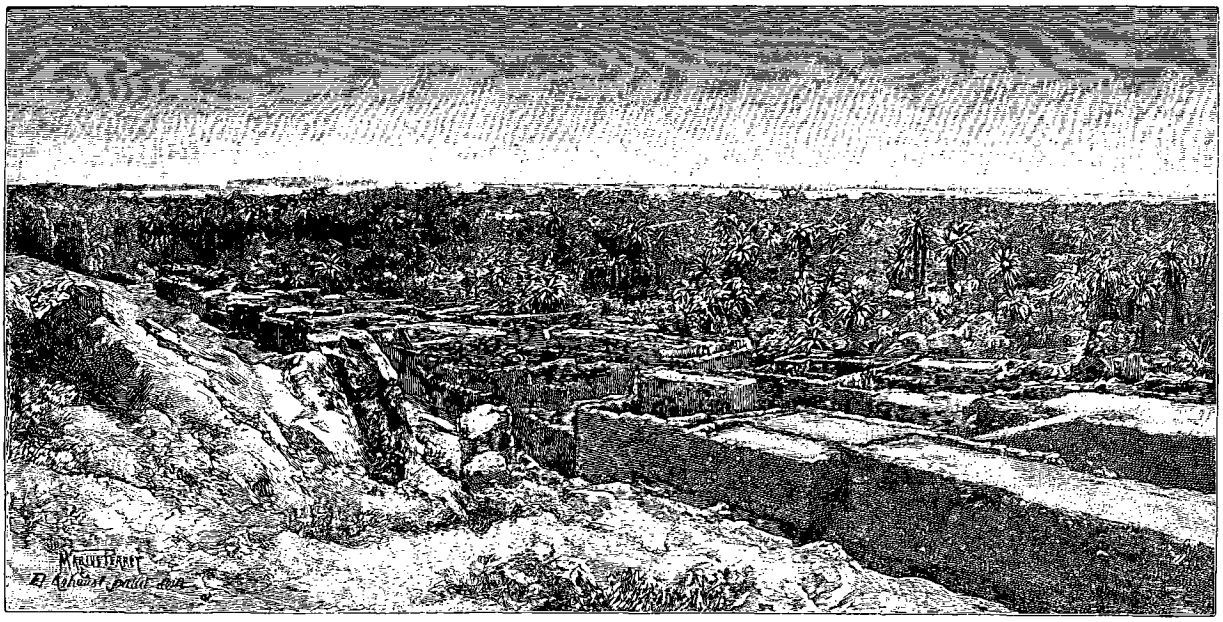
Nos hôtes, qui tiennent une excellente auberge à deux pas d'un mauvais caravansérail, les époux Metzger, sont des Alsaciens des environs de Colmar. Mlle Catherine, leur jolie nièce, s'empresse autour de nous, et nous sert un succulent dîner, où dominent les mets alsaciens, que nous apprécions à leur juste valeur, car deux d'entre nous sont Alsaciens, et les deux autres Lorrains. Nous nous étendons avec délices dans des lits d'une éblouissante propreté.

Malheureusement le temps s'est gâté; il pleut à torrents pendant toute la nuit, et nous nous demandons avec anxiété comment nous continuerons notre voyage.

Samedi 2 avril.

La pluie ne cesse pas, nous retardons notre départ, et nous visitons le petit Ksar, à demi ruiné, dont les chétives constructions entourent l'auberge Metzger. Sauf un bordj que l'on pourrait sauver de la destruction si on le réparait à temps, le village, créé par le général Margueritte, a un aspect lamentable; ce ne sont que murs écroulés, puits à demi comblés, amas de décombres, que j'examine avec méfiance, car je les soupçonne de recéler des scorpions, et j'éprouve pour cet animal, dont Bernardin de Saint-Pierre, seul, a compris l'utilité dans la création, une répulsion instinctive. Il y a même des vipères cornues dans le pays.

Enfin une éclaircie se produit. Lestés d'un bol de café au lait — décidément nous sommes en Alsace! —



Laghouat, la ville arabe (voy. p. 300). — Gravure de Ruffe, d'après une peinture de Marius Perret.

nous repartons. Les chemins sont si mauvais, que M. Metzger nous offre d'atteler sa carriole, et de se charger de nos bagages, de façon à alléger d'autant notre break, déjà lourd par lui-même. Nous acceptons avec reconnaissance.

Le paysage est toujours le même : toujours un terrain nu, sablonneux, parsemé, n'en déplaise aux géographes, de touffes d'alfa, et encadré de montagnes arides. Nous avançons péniblement; nous franchissons l'oued Tadmit sur un pont; nous laissons à notre droite le café-poste de Mokta-el-Oust; la route, zébrée de bancs rocheux, est dure; nous arrivons, vers midi, à Sidi-Makhlouf, vaste caravansérail juché sur un escarpement d'un accès assez difficile. Nous déjeunons et prenons congé de M. Metzger.

A deux heures, nous remontons dans notre équipage. La route est affreuse. Il ne pleut plus, mais de gros nuages sont suspendus sur nos têtes, et le soleil refuse obstinément de se montrer. Nous descendons dans un bas-fond qui porte le nom de daya Guera-el-Ahmra, et qui est plein d'une eau boueuse où nos roues s'enfoncent jusqu'au moyeu; nous ne nous arrêtons même pas à Metlili, qu'il ne faut pas confondre avec le Metlili des Chambas, situé au delà du M'zab.

A l'horizon se profilent les crêtes, affectant la forme d'un escalier gigantesque, d'une chaîne de montagnes qui barre la ligne du sud, ne laissant subsister qu'un étroit passage. A mesure que nous approchons, les deux murailles semblent se déplacer et s'ouvrir comme les deux vantaux d'une porte démesurée, au point de devenir parallèles à la route, qui, s'engageant dans cette brèche de deux lieues de largeur, suit la vallée de l'oued Mzi, contourne le *Chapeau du Gendarme*, mamelon bizarre dont le nom est d'ailleurs peu justifié, et s'arrête court devant le lit desséché de la rivière.

Le jour baisse avec rapidité; nous y voyons encore assez pour apercevoir un cavalier arabe qui, à notre approche, s'élance au triple galop dans la direction de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Laghouat. C'est la vedette chargée par le commandant supérieur du cercle, M. le colonel de Ganay, de signaler notre arrivée. Si nous n'avions pas été retardés par la pluie, nous aurions trouvé là le colonel avec son état-major, venus à notre rencontre et qui sont rentrés à Laghouat après une attente vaine de plusieurs heures.

La nuit est complète. Il s'agit de traverser le lit, large de 2 kilomètres, de l'oued Mzi, et ce n'est pas une mince affaire. Nos pauvres chevaux refusent d'avancer; les sables mouvants leur opposent une invincible résistance; il faut mettre pied à terre et patauger dans l'obscurité. A huit heures du soir nous atteignons le bord opposé de ces syrtes perfides, et nous remontons en voiture. Un quart d'heure après, nous faisons notre entrée à Laghouat.

M. le colonel de Ganay nous déclare qu'il n'y a pas d'hôtel dans la ville et que nous sommes ses hôtes. M. le capitaine de Rozière, chef du bureau arabe, nous reçoit à sa table hospitalière. A dix heures, nous allons goûter un repos nécessaire dans les lits confortables de l'hôtel du Commandement.

Dimanche 3 avril.

Nous sommes debout à sept heures du matin. M. de Ganay nous fait, avec une courtoisie légendaire dans le Sud, les honneurs de sa capitale.

L'hôtel du Commandement est situé sur une jolie place rectangulaire où sont réunis presque tous les édifices publics : en face, le bureau arabe; à gauche, le trésor et la poste; à droite, l'église, coquette et mignonne.

Nous montons tout droit à l'hôpital militaire, d'où l'on découvre le panorama complet de Laghouat, construit en amphithéâtre sur deux collines qui se font face. Deux cents hectares de jardins, de vignes et de vergers s'étendent au nord et au sud. Un magnifique barrage retient les eaux de l'oued Mzi; des canaux d'irrigation les distribuent dans la ville et dans les cultures. Au nord-ouest, une colline, sorte de verrue, rose à cette heure matinale, étale sa boursouflure trapue dans la plaine. Au sud s'étend à perte de vue le désert dans lequel nous allons nous engager.

Nous redescendons de notre observatoire. Il est convenu que nous visiterons la ville en détail à notre retour. Il est neuf heures, et il est temps de repartir, si nous voulons coucher au M'zab après-demain. Nous déjeunons sommairement, et, fouette cocher, nous sommes en route pour notre avant-dernière étape, la plus dure de toutes, car nous ne trouverons, de Laghouat au M'zab, ni table ni lit.

Nous passons près de la splendide caserne récemment bâtie pour la cavalerie; de vastes cours, des promenoirs à arceaux sous lesquels les hommes circulent à l'ombre, donnent à cet édifice un caractère grandiose.

On a ajouté quatre mulets du train à notre attelage, afin de nous aider à traverser les marécages qui s'étendent à plusieurs kilomètres et que les pluies de l'hiver ont transformés en véritables étangs. Ce renfort, dû à la courtoisie de M. de Ganay, nous est précieux. Quand nous retrouvons la terre ferme, nos robustes *ministres* reprennent le chemin de la ville, et nous nous enfonçons dans le désert. Nous sommes dans la région dite *des dayas*, dont nous ne sortirons que pour entrer dans la *sebka*, et qui a 115 kilomètres de largeur.

La *théorie des dayas* est connue de vieille date. Elle est résumée en quelques lignes, et avec une clarté qui lui est habituelle, par notre grand géographe M. Élisée Reclus [1]. Le grand plateau qui s'étend au pied du versant méridional de la chaine saharienne est très légèrement incliné; les accidents de terrain y sont de minime importance; ce sont ou des taupinières que l'on appelle pompeusement dunes, ou des cirques qui ne sont que des cuvettes, ou des rides que l'on décore du nom prétentieux de rivières. Vienne un orage, les cataractes tombées du ciel y retournent en partie sous l'action d'une puissante évaporation; le surplus des eaux, entraînant quelques parcelles de terre végétale, s'accumule dans les dépressions du sol, s'y enfonce, et entretient dans ces cuvettes naturelles une humidité bienfaisante. Voilà la daya organisée, il ne reste plus qu'à la meubler, et la nature y pourvoit avec son ingéniosité ordinaire. Des jujubiers sauvages, à l'épine meurtrière, s'installent dans ce milieu qui leur convient. Plus tard, une graine de *betoum*, échappée au bec d'un oiseau voyageur, roulée par le vent, rencontre l'abri protecteur du buisson épineux; là elle germe, sort de terre; humble comme la violette classique, elle ne demande qu'à vivre et à se développer dans l'obscurité, et surtout à échapper aux morsures du soleil, du siroco et du chameau, ses trois ennemis mortels. Au bout de quelques années, sa tige robuste s'élève au-dessus du fourré; et son premier soin, quand elle peut se suffire à elle-même, et braver par sa taille même la dent des troupeaux, est d'étouffer sous son ombre épaisse le pauvre buisson auquel elle doit la vie. L'ingratitude d'un arbre, quel admirable thème à mettre en vers latins!

Il y a des dayas de toutes les dimensions, ce qui précède le prouve surabondamment. La plus belle est celle de Tilremt, où nous coucherons ce soir. Espacées de 2 à 3 kilomètres les unes des autres, elles sont la providence visible et tangible du voyageur, qui est sûr d'y trouver de l'ombre, de la fraîcheur et, le plus souvent, de l'eau potable. De Laghouat à l'oued Settafa, les deux points extrêmes de la région des dayas, on en rencontre au moins 14, contenant ensemble 800 betoums. Dans ce chiffre la daya de Tilremt, la reine des dayas, compte pour 400 betoums, les plus beaux de toute la région.

Nous appuyons un peu à l'ouest pour éviter un banc de sable de 3 ou 4 kilomètres de largeur; puis nous remettons le cap sur le sud-est, en suivant, jusqu'à l'oued Bou-Trekfine, la piste tracée sur un sol dur et caillouteux, excellent pour la marche. Nous déjeunons

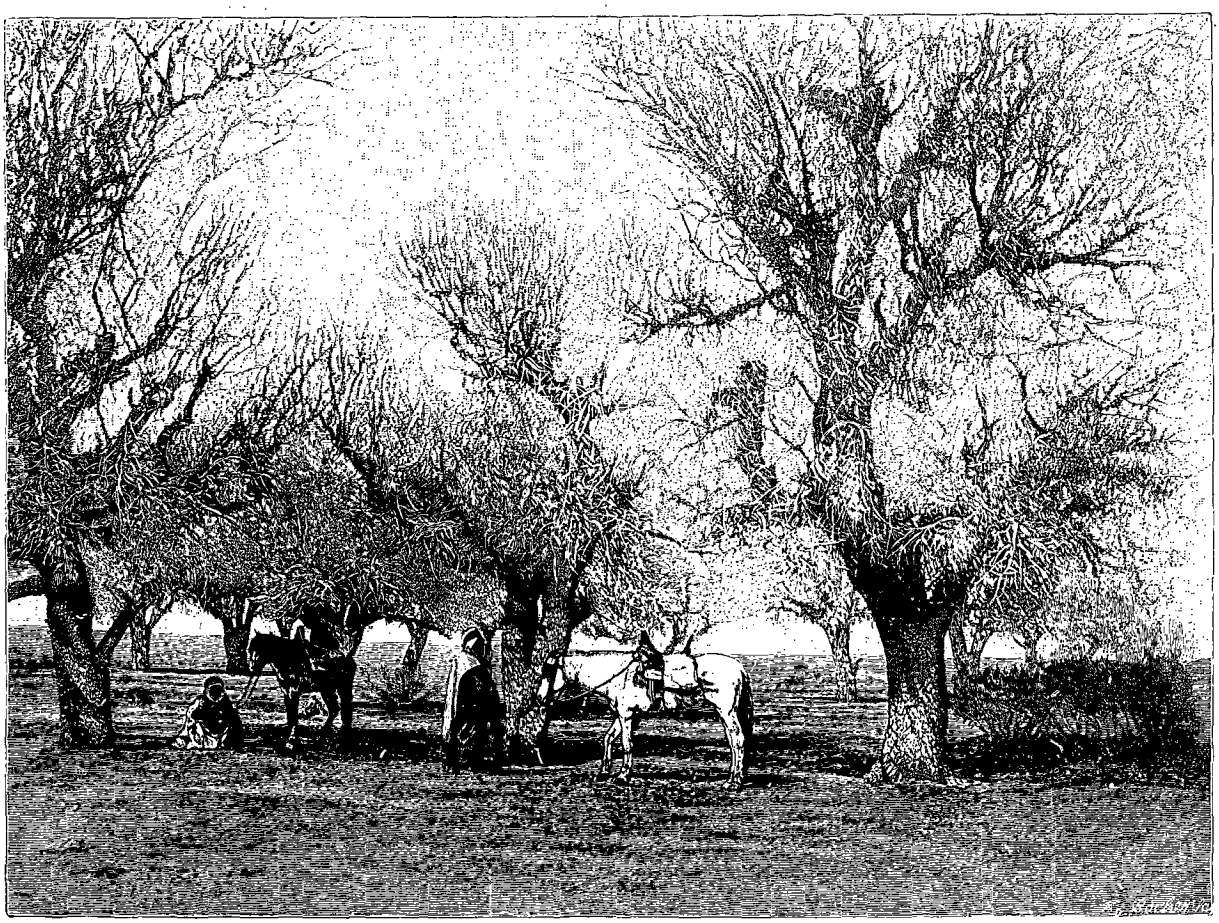
1. *Nouvelle Géographie universelle*, t. XI, p. 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sous les frais ombrages de la daya Ras-Chaab, située à droite de la route, et où s'élèvent 37 betoums de belle venue ; l'alfa est très abondant sur les berges de la daya. Nous en sommes réduits à boire notre vin sans eau, car celle-ci manque absolument sur ce point.

Dix kilomètres plus loin, nouvelle daya, mieux ombragée encore et plus spacieuse que la précédente. Elle porte le nom de *daya Talemsane* ; les betoums y sont au nombre de 80. Voici l'oued Nili, complètement desséché, bien entendu ; nous le côtoyons pendant une vingtaine de kilomètres, et, à trois heures, nous arrivons à Nili, où il n'y avait jadis qu'un petit bordj, un barrage, une citerne et de rares betoums. M. Cazelle y a construit une écurie pour les chevaux de relais de sa diligence de Laghouat au M'zab, et un logement pour le gardien de l'écurie. Ce dernier nous offre une portion de l'appétissante soupe à l'oignon qu'il a préparée pour son repas. Nous acceptons avec empressement, car, depuis le matin, nous n'avons eu aucun aliment chaud.

Depuis la daya de Ras-Chaab, l'alfa a entièrement disparu ; il est remplacé par le *chih* (armoise), le *remetz* (*Salsolea*) et une plante que les indigènes appellent *bagla*, et dont j'ignore la dénomination française.



Betoums et daya. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

Nous franchissons une dernière fois l'oued Nili ; nous roulons rapidement sur un sol argileux, de-ci de-là parsemé de pierres ; les dayas, très rapprochées, défilent à droite et à gauche, mais surtout à droite ; nous en comptons sept, les deux dernières vis-à-vis l'une de l'autre et appelées les *Souabine*, avant d'arriver au bas-fond de Tilremt, que les pluies récentes ont transformé en un vaste étang. Il faut l'expérience consommée de notre cocher pour trouver, dans l'ombre épaisse des arbres, la chaussée étroite qui nous permet de traverser sans encombre ce dangereux passage. Nous atteignons enfin le mamelon qui domine la daya.

Il existe à Tilremt deux petits bordjs, l'un construit sur la citerne où l'on emmagasine les eaux, retenues par un solide barrage en maçonnerie ; l'autre sur le sommet même du mamelon. C'est ce dernier qui doit nous servir de logis pour la nuit, et nous ne sommes pas sans inquiétude pour notre installation. Pour comble de misère, le pavillon est fermé à clef, et le gardien est introuvable. Nous le hélons à pleins poumons, car nous savons son nom :

Ya Berrich! Ya Berrich!! Ya Beeeeerrrrich!!!

Enfin le vieux bonhomme arrive à demi endormi, s'excusant de son mieux, car on l'avait prévenu de notre arrivée, et les hôtes du colonel de Ganay sont sacrés pour lui. La clef tourne dans la serrure ; nous entrons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec méfiance dans ce lieu inconnu. Notre cocher éclaire la marche au moyen d'une des lanternes du break,... nous poussons en chœur une exclamation. M. de Ganay nous a fait, dans son inépuisable bonté, la surprise d'envoyer des lits de camp pour nous à 84 kilomètres de Laghouat! Nous le bénissons du fond du cœur.

Lundi 4 avril.

Nous nous relevons à trois heures du matin, les yeux encore gros de sommeil; un froid vif règne sur ce plateau exposé à tous les vents. Mais, une fois réinstallés dans notre break, nous nous sentons frais et dispos. La nuit est noire comme de l'encre; sous les betoums l'obscurité est massive; nous distinguons à peine, à la clarté de quelques lanternes, la diligence dételée près d'un hangar qui abrite une vingtaine de chevaux; moins heureux qu'eux, les voyageurs, tous indigènes, sont couchés sur la terre, roulés dans leurs burnous. Le café tenu par Berrich est plein de consommateurs qui causent bruyamment entre eux. Le tableau est d'une originalité saisissante; il tenterait un Salvator Rosa.

La route est horrible; les ornières sont profondes comme des fossés; pour comble de misère, elles sont pleines d'eau, et nous sommes éclaboussés jusque dans notre voiture. Nous entrevoyons vaguement les arbres de deux petites dayas, la première sur la gauche, la seconde sur la droite, — ce sont les dernières, car nous quittons la région dite des dayas, pour pénétrer dans celle de la sebka, ou *filet*, ainsi nommée parce que les montagnes et les collines dont elle se compose forment un réseau inextricable, comme les mailles d'un filet.

Nous nous engageons dans un col, appelé Ras-Besbaïer, à l'extrémité duquel la route prend la droite de l'oued du même nom, assez profondément encaissé par des rives rocheuses de plus en plus accentuées, et le traverse ensuite trois fois, jusqu'à sa rencontre avec l'oued Settafa.

Le soleil s'est levé sur ce paysage aux teintes grisâtres, d'une rare mélancolie. Nous apercevons dans l'éloignement de chétives constructions, et, à six heures du matin, nous mettons pied à terre devant le gîte de l'oued Settafa, où nous sommes rejoints par la diligence que nous avions laissée encore endormie à Tilremt. Elle est bondée de voyageurs, tous Mozabites, à l'exception d'un rabbin passablement déguenillé. On nous donne l'explication de cette affluence de gens. Deux services rivaux se sont installés sur cette voie; chacun des deux entrepreneurs a baissé successivement ses prix, afin de ruiner son concurrent; si bien qu'en ce moment on va de Laghouat à Gardaïa (188 kilomètres et demi) pour un franc!!! Les Mozabites sont économes; ils voyagent donc avec un louable empressement pour profiter de cette bonne aubaine. Il me souvient d'avoir visité, en 1877, Milah et la colonie grecque de Sidi-Mérouan, et d'avoir été témoin d'un fait encore plus surprenant : on allait pour rien de Milah à Constantine, et l'on déjeunait à Aïn-Tinn... aux frais de l'entreprise.

Le rabbin est un homme intelligent. Sachant qui nous sommes, il devient communicatif. Il nous raconte qu'il a parcouru la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Tripolitaine, la Tunisie, pour quêter au profit d'une œuvre pie. Il se rend à Gardaïa, où se trouve une communauté israélite, pour continuer sa tournée.

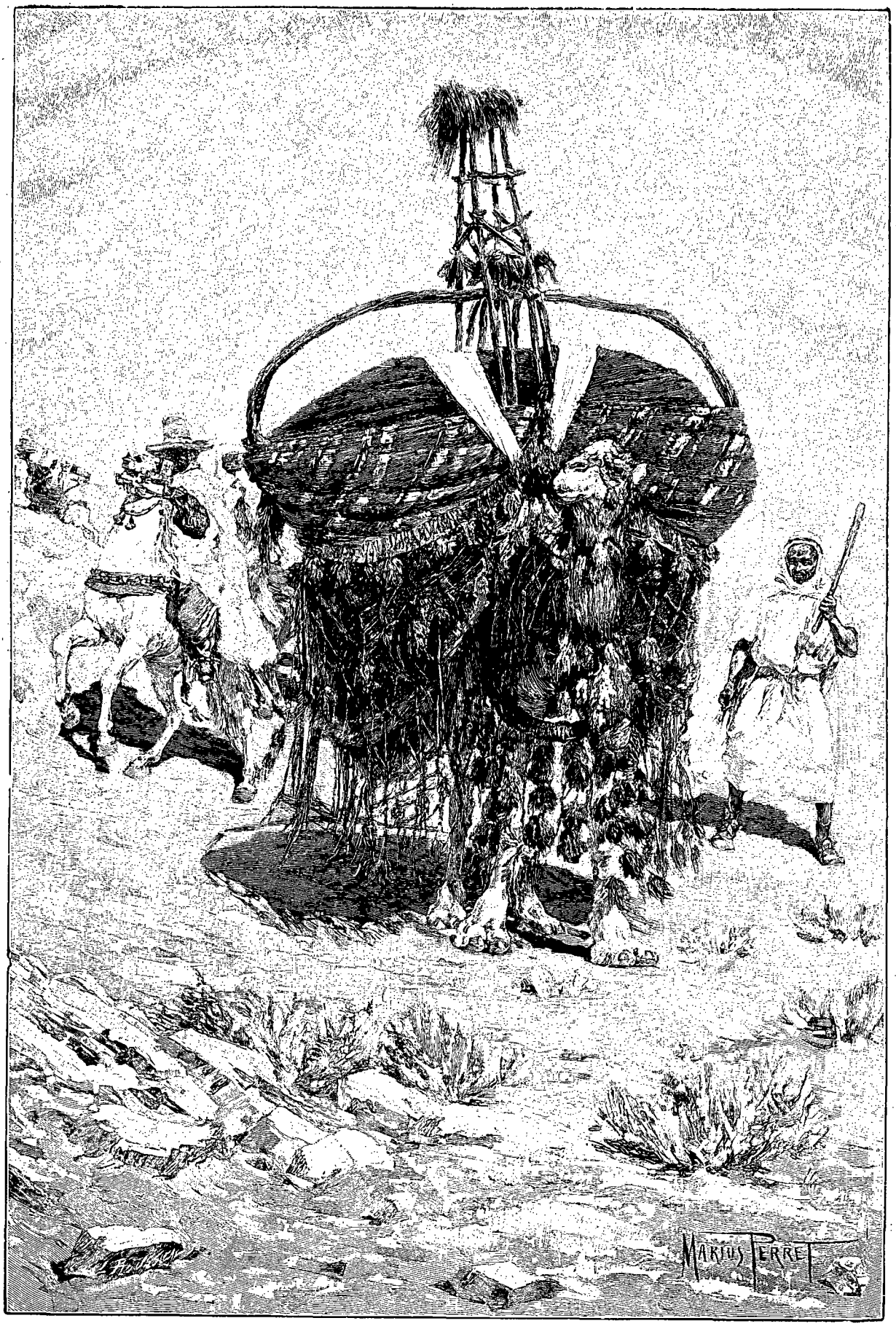
Tandis que nous cherchons à nous réchauffer en battant la semelle devant le gîte, deux têtes surgissent timidement derrière un petit mur qui court à la suite de l'écurie où sont parqués les chevaux de relais. Ces deux têtes, coiffées de chechias, et ce mur nous intriguent. Nous nous rapprochons. Le mur est une digue qui met une pépinière à l'abri des crues violentes de la rivière. Les deux têtes appartiennent à deux troupiers chargés de garder et d'entretenir les plantations.

L'un des soldats nous offre du café chaud. Nous acceptons avec empressement, car nous sommes à jeun et transis. Nous enjambons la digue, et nous pénétrons dans une jolie maisonnette, logis de nos hôtes. Tandis que nous absorbons l'horrible breuvage qu'ils nous servent, ils nous renseignent sur tout ce qui nous entoure. La pépinière, fondée à grands frais par le gouvernement et qui contient des arbres fruitiers et forestiers, ne résiste à la redoutable chaleur de cette région torride que grâce au labeur incessant de ses deux gardiens. Ceux-ci passent leur vie, une triste vie, à puiser de l'eau dans un puits de 52 mètres de profondeur, creusé dans le roc, et qui, heureusement, donne au moins 3 000 litres par jour. Quand ces deux pauvres exilés, dont l'unique distraction est d'assister au passage périodique de la diligence, aperçoivent un visage européen, leur joie est grande.

Nous nous séparons de nos deux troupiers, après avoir vidé nos blagues à tabac dans leurs mains. Leurs pipes chôment, nous disent-ils, depuis huit jours.

Au moment où nous nous disposons à remonter en voiture, un spectacle inattendu nous cloue sur place. Qu'on se figure, au delà du groupe que nous formons sous le porche de l'écurie, un paysage morne, funèbre, absolument dépourvu de vie : des rochers bruns, accumulés en désordre, semblent escalader les contreforts d'une chaîne de montagnes qui barre l'horizon à gauche; en face, des boursouflures pierreuses, dépourvues de toute végétation, se succèdent à perte de vue; à droite s'étend la plaine nue.... Soudain, du milieu même des rochers, émerge un chameau portant un *atatich* aux vives couleurs, où le rouge domine; autour de l'animal bondissent une vingtaine d'Arabes, vêtus de longs burnous blancs, armés de fusils. Rien de plus imprévu, de plus pittoresque, de plus saisissant : la vie dans son intensité surgissant de la mort. On nous explique que ce palanquin contient une jeune femme, épouse préférée d'un chef du voisinage; on la conduit en grande cérémonie à la koubba de Sid Ali ed-Djettoui, afin de demander à ce saint personnage, par des offrandes et des prières, qu'il la guérisse de la fièvre dont elle est atteinte. Le chameau et son cortège ont disparu depuis longtemps, comme le cortège de *Si j'étais roi* rentrant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un *atatich* (voy. p. 304). — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la coulisse, que nous sommes encore là, muet, en extase.

Nous partons en même temps que la diligence. Nous gravissons, au pas de nos chevaux, une pente raide, à travers un véritable chaos de rochers brûlés par les feux souterrains qui les ont vomis. La végétation a cessé; pas un oiseau dans les airs; pas la moindre trace d'humidité dans le lit des torrents, dans le creux des ravins; plus d'horizon même; il semble que l'on va se heurter aux parois des montagnes, qui ne livrent qu'à regret un passage à la route. Celle-ci tourne sur elle-même, revient au point que l'on vient de quitter, se dirigeant vers le sud pour se replier vers le nord. On comprend l'utilité des tas de pierres accumulées sur les sommets, et qui, avant la construction de la route, servaient de guides aux voyageurs, exposés à se perdre dans ce chaos; ce sont de véritables fils d'Ariane, et le labyrinthe est d'une complication extraordinaire. Pendant de longues heures, nous ne rencontrons qu'un chacal, dont le pelage d'un gris jaunâtre se confond avec la teinte du sol; nous nous demandons quelle peut être la proie qu'il poursuit dans cette solitude, où rien ne bouge, où rien ne vit.

Indigènes de Berrian. — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

Au bout de deux heures de marche, nous franchissons un col qui, de la vallée de l'oued Settafa, nous conduit dans celle de l'oued Zemballa; de là nous pénétrons dans celle de l'oued Elamour, puis dans celle de l'oued Kebch, qui, par un privilège inexplicable, contient quelques jujubiers et de rares betoums. Nous montons toujours, l'horizon s'élargit un peu; un dernier col nous ouvre la vallée de l'oued Soudan, qui, d'abord très étroite, s'élargit de plus en plus, sans que le paysage subisse aucun changement notable.

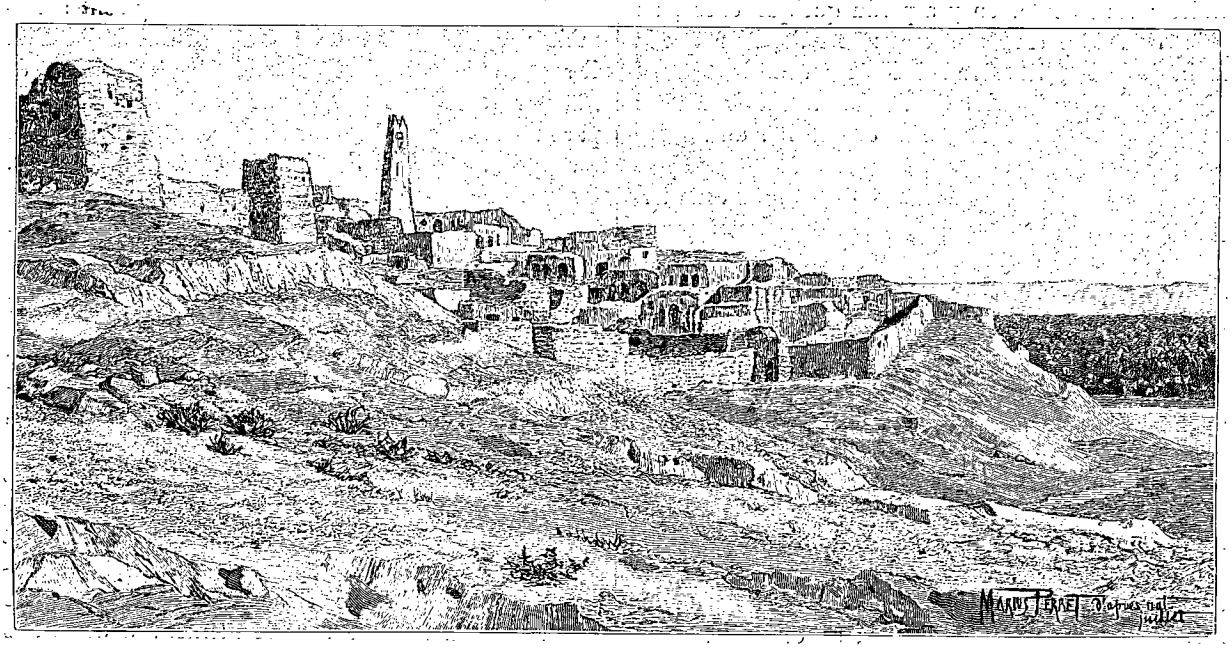
Mais, vers dix heures, au détour d'un rocher, sans transition, quel coup de théâtre! Nos yeux, saturés de toutes les horreurs, de toutes les incohérences d'une nature où jamais rien n'a tenté de vivre, nos yeux, que nous tenons fermés pour les soustraire à l'obsession du néant, se rouvrent instinctivement, frappés qu'ils sont par un merveilleux spectacle. On parle d'el-Kantara, de la splendide coupure de Biskra; ce n'est rien auprès du féerique paysage qui, comme par l'effet d'un changement à vue, se développe devant nous. Derrière une muraille grise, ébréchée par le temps, rempart fragile opposé aux fureurs hivernales de l'oued Soudan, s'élancent, d'un jet gracieux et hardi, les palmiers de Berrian, la première ville du M'zab, poste avancé de la confédération. Sous l'ombre protectrice des palmiers qu'un souffle printanier agite doucement, s'élève un second abri d'un vert moins sombre, plus varié, fourni par des arbres fruitiers de belle venue; et enfin, au rez-de-chaussée de ce palais de verdure, un tapis d'un vert tendre et comme velouté formé par des orges ondulantes et frissonnantes. Gyp a écrit un livre délicieux, *le Petit Bleu*; qu'on me permette de dire qu'ici, en ce jour de printemps, la nature a écrit le livre du *Grand Vert*; je ne saurais mieux résumer mon impression. Les amandiers, poudrés de blanc, les grenadiers avec leurs petites flammes, protestent seuls contre cette orgie de verdure.

Le caïd, un gros vieux bonhomme, rouge de visage, blanc de costume et de barbe; le cadi, un homme beau, jeune, à la barbe et aux yeux noirs comme du jais, nous attendent au seuil de ce paradis terrestre qu'ils achèvent de meubler. Le caïd est à pied, nous le cueillons au passage; il monte pesamment dans notre break, en mettant sa main droite sur son cœur, en signe de respect. Le cadi caracole à la portière, sur un beau cheval vert — non, pardon, le cheval est blanc. — Des enfants à demi nus, trapus et bronzés, nous suivent en hurlant et en gambadant. Je l'avoue humblement, notre break, contenant et contenu, faisait seul tache dans ce tableau. Il nous aurait fallu des burnous et des ânes roses pour être en situation. Le sentiment de notre infériorité m'a poursuivi pendant tout notre séjour au M'zab. Nous étions une fausse note dans une symphonie orientale.

E. Zeys.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Berrian. — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

VOYAGE D'ALGER AU M'ZAB,

PAR M. ZEYS [1],

CHARGÉ D'UNE MISSION DE M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE;

1887.

Nous opérons notre entrée triomphale dans les murs de Berrian, mais, au bout de dix pas, nous sommes arrêtés court; les rues sont trop étroites pour livrer passage à une voiture.

On nous mène en grande pompe à la maison du caïd, où sont réunis les notables. Plusieurs d'entre eux ont habité Alger, et y ont appris le français; ils nous souhaitent la bienvenue en termes affectueux.

Le logis, une maison de style arabe, sans autre ouverture extérieure que la porte, est petite, et l'ameublement en est d'une simplicité austère : une table, des bancs, quelques chaises. Les murs, blanchis à la chaux, de la chambre où la diffa est servie, sont ornés de fresques naïves qu'un écolier européen désavouerait volontiers. L'artiste indigène a voulu donner à ses concitoyens, à son retour du Tell, l'idée d'un bateau à vapeur, d'une locomotive, choses inconnues au M'zab.

Tandis que nous dégustons avec satisfaction un magnifique quartier de mouton rôti, un couscous plantureux, des dattes succulentes — celles de Berrian sont renommées, — le tout arrosé de lait de chèvre écumeux, le caïd suit d'un œil attentif nos moindres mouvements; il accompagne du regard chaque morceau que nous portons à notre bouche, non avec l'expression anxieuse d'un amphitryon avare, mais avec celle d'un hôte qui craint de n'avoir pas assez fait pour ses invités.

Cependant il n'est point d'appétit que l'on ne rassasie. Nous n'aurions plus rien à souhaiter s'il nous était permis de tirer une cigarette, une seule, de nos étuis; mais ce serait désobliger nos nouveaux amis, les heurter dans leurs sentiments et leurs idées, leur inspirer une triste opinion de notre éducation; il faut donc s'abstenir, mais nous nous jetons à la dérobée des regards désespérés. Pour tout fervent musulman, le tabac est, par les effets qu'il produit, assimilable aux liqueurs fermentées qui troublent l'intelligence; il est donc prohibé. Pour les Mozabites, encore plus rigoristes que les autres musulmans, fumer est un péché, ou, mieux encore, le tabac est une chose illicite dont l'usage souille le véritable croyant.

La salle est bondée de curieux. La conversation s'engage. Un des assistants, qui parle notre langue très purement, devient notre interlocuteur, tandis que les autres jouent le rôle du chœur antique. De temps à autre il leur traduit les parties saillantes de l'entretien, qui roule sur les bienfaits de la France, la route, le télégraphe (dont on use beaucoup au M'zab), la

1. Suite. — Voyez p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sécurité surtout. On ne s'égorge plus entre çofs contraires; sans doute, on y a perdu quelque chose, au point de vue de l'indépendance nationale, bien que la main de l'administration soit légère; sans doute aussi l'impôt est plus lourd qu'il ne l'était sous le régime du protectorat inauguré par la convention du 24 janvier 1853; il était alors de 1 fr. 45 par tête; depuis l'annexion, il est de 4 fr. 40. Mais pour les commerçants — et les Mozabites sont avant tout des commerçants — la sécurité et la facilité des communications sont des avantages de premier ordre que l'on ne saurait payer trop cher. Jadis il fallait voyager en caravane pour se rendre du M'zab à Laghouat. Aujourd'hui un homme seul traverse cette région déserte en pleine sécurité.

Le caïd, qui ne sait pas un traître mot de français, est à peindre. Quand l'un de nous parle, il écoute avec une religieuse attention; quand notre interlocuteur nous répond, il écoute avec un air de condescendance, sans rien comprendre, bien entendu, des discours échangés. Mais le brave homme se vend lorsque le moment de la traduction arrive; sa curiosité, déçue jusqu'alors, se donne de larges compensations; il boit les paroles du trucheman; il sourit aux bons endroits; il appuie, par une pantomime énergique, les éloges adressés au gouvernement français, en fonctionnaire dévoué à sa place.

Comme nous manifestons le désir de parcourir la ville, le cadi, homme grave et silencieux, le caïd et quelques notables nous entourent; la foule prend la queue du cortège.

Berrian est la plus moderne des sept villes de la confédération — il y en a bien une huitième, mais elle ne compte plus, elle est en ruines. — Elle a été fondée en 1679 par quelques familles venues de Gardaïa à la suite de l'une de ces guerres intestines qui ensanglantaient jadis la sebka. Ces proscrits, des Afafra et des Ouled-Noub, achetèrent aux Ouled-Yacoub, maîtres du pays, le terrain dont ils avaient besoin. Le chef des Ouled-Yacoub s'appelait Berrian: de là le nom de la ville nouvelle qui, après de chétifs débuts, finit par prospérer à son tour: Elle contient aujourd'hui 300 maisons; sa population est de 5 200 âmes, y compris 250 nègres, anciens esclaves plus ou moins affranchis, 190 israélites parqués dans un quartier spécial, et 190 agrégés. Ces derniers, des Ouled-Yahia du voisinage, étaient jadis des mercenaires chargés de la défense de la cité; on n'a plus besoin d'eux, on les subit, avec le vif désir de les voir s'établir ailleurs.

Les rues sont propres, mais étroites et tortueuses; les maisons, la plupart badigeonnées en blanc, sont toutes bâties sur un type uniforme : c'est toujours le carré arabe, avec une porte basse, dont les fenêtres s'ouvrent toutes sur une cour intérieure. Le minaret de la mosquée est remarquable par sa hauteur; avec sa forme de pyramide tronquée, il ressemble assez à une cheminée d'usine.

Le temps nous manque pour parcourir l'oasis en détail. Nous constatons que les palmiers y sont admirables; il y en a qui atteignent 20 mètres de hauteur. Il sont au nombre de 27 835, distribués à raison de 250 par hectare, en moyenne. L'eau leur est fournie par 274 puits, ce qui assure largement leur avenir, car un puits suffit à l'irrigation de 45 à 100 palmiers. Chaque arbre, lorsqu'il est devenu *djebbara*, c'est-à-dire lorsqu'il est assez élevé pour qu'un âne puisse passer sous ses branches, produit annuellement une somme de douze à quinze francs. Le quintal de dattes, pris sur place, vaut vingt francs.

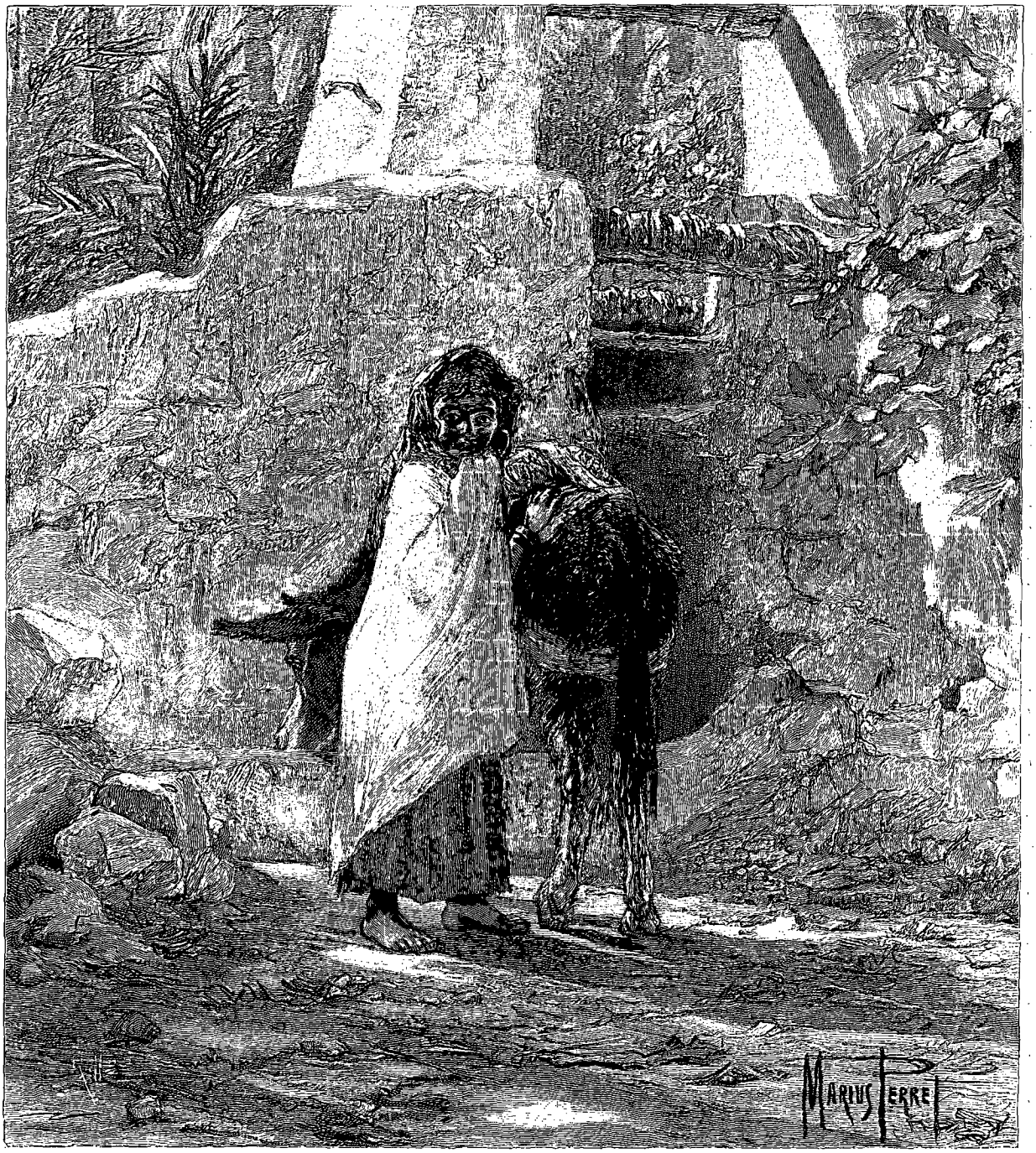
Le cadi insiste pour que nous visitions sa maison. Au moment où nous jetons un dernier coup d'œil sur ces beaux ombrages, nous découvrons, près d'un puits, un groupe charmant formé par une fillette d'une dizaine d'années qui nous examine gravement, et par un âne qui profite de la curiosité de sa jeune conductrice pour interrompre son pénible labeur. Le tableau est fait pour tenter le pinceau d'un artiste. L'enfant, pauvrement vêtue, la tête enveloppée dans une pièce d'étoffe blanche nouée sous le menton, a des traits délicats; l'ovale de son visage est parfait; sa pose est gracieuse. Décidément, il paraît que les *Roumis* sont encore rares à Berrian, et qu'ils y ont encore l'attrait de la nouveauté! Plus loin, un garçonnet, les mains derrière le dos, nous détaille avec attention. Son âne, par contre, comme celui de la fillette, nous tourne le dos avec une indifférence philosophique. Plus loin encore, un jeune nègre, portant sur l'épaule gauche deux outres suspendues en équilibre à un bâton recourbé, nous toise de haut. Nous sommes décidément l'événement du jour!

On nous introduit dans la maison du cadi, Sid en-Naceur ben el-hadj Ibrahim. Son prétoire, en communication directe avec la rue, est une petite chambre obscure et nue; une table vermoulue, un banc, en constituent tout l'ameublement; pas même de carrelage sur le sol; juge et justiciables ne foulent que de la terre battue. Dans la cour, sombre en plein midi, il n'y a ni arbre, ni treille, ni bassin d'eau vive, comme dans les maisons mauresques du Tell; ici, tout est froid, tout est austère; tous les besoins de la vie sont réduits au minimum. C'est un buffet de cuisine en bois blanc qui sert de bibliothèque au savant magistrat. Le temps n'est plus, heureusement, où les Mozabites nous refusaient avec une invincible opiniâtreté même la vue de leurs livres. Et puis, nous ne sommes pas des profanes aux yeux du cadi; nous sommes des confrères, des collègues. Il sait qu'il a devant lui un haut magistrat, un professeur de droit musulman, et un avocat éminent de France, futur bâtonnier de son ordre — M. Mengin proposait de dire « matraquier de son ordre », au moment où il a été présenté à Sid en-Naceur, ce qui a failli nous faire perdre notre sérieux. Toujours est-il que le cadi me permet sans difficulté de feuilleter ses imprimés et ses manuscrits; bien mieux, succès inespéré! il consent à me confier un ouvrage rare, résumé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

complet de droit abadite; il m'autorise à l'emporter à Alger et à en prendre une copie. Je le remercie avec effusion, et nous convenons, séance tenante, que, la copie exécutée, je déposerai l'original chez un commerçant de la rue de la Lyre, correspondant accrédité des gens de Berrian.

Je constate en passant que les manuscrits mozabites sont généralement médiocres, au double point de vue



Jeune fille au puits. — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

de la calligraphie et de l'orthographe. Les imprimés ne sont pas meilleurs: le papier en est grossier, les caractères peu élégants. C'est toujours l'austérité d'une race de sectaires ennemie du luxe et de l'art, le plus grand de tous les luxes. Pour eux, l'écriture n'est que le véhicule obligé de la pensée; le véhicule importe peu. Ils n'ont d'ailleurs pas de littérature, pas de poésie. Des annales, des traités juridiques ou religieux — ce qui est tout un, — le reste ne mérite ni d'être écrit, ni d'être imprimé.

Mais il faut songer à repartir.

La portière du break s'est refermée. Nous avons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

échangé d'affectueuses poignées de main avec nos nouveaux amis. La voiture s'ébranle; le vieux caïd, malgré son âge et son embonpoint, s'élance sur le marchepied, et, se penchant à l'oreille de M. Maillet :

« Tu diras à M. le Commandant supérieur à Ghardaïa que je vous ai bien reçus et que le déjeuner était bon ! »

Je m'explique maintenant l'anxiété de notre hôte pendant le repas. Nous avons été hébergés par ordre supérieur et il tient à être bien noté auprès de son chef. Quelle désillusion ! Bah ! nous prenons le parti de rire. N'est-ce pas le plus sage? Et, bien vite, nous allumons chacun une cigarette, et qu'elle nous paraît exquise !

L'oasis a disparu au premier détour du chemin; nous rentrons brusquement dans le désert. Nous suivons la vallée de l'oued el-Bir qui contourne, en se dirigeant vers l'est, un massif rocheux assez imposant; puis, celle de l'oued Madegh, qui nous renvoie dans la direction de l'ouest. Il n'y a pas d'autres êtres vivants que nous dans cette solitude. Un soleil de plomb, réfracté par les parois de la montagne, nous plonge dans une invincible somnolence. Nous atteignons ainsi, par une série de ressauts de plus en plus accusés, un col étroit, à l'extrémité duquel s'ouvre la vallée de l'oued Madegh-el-Kébir; la route reprend la direction du sud, et coupe en écharpe, par trois fois, le lit de l'oued Mahboul. La moitié de l'étape est parcourue (24 kilomètres) quand nos pauvres chevaux, inondés de sueur, s'arrêtent, pour souffler un quart d'heure, à l'ombre de quelques jujubiers, sur la rive droite de l'oued Ouaghirlou.

Encore un col à traverser, encore d'interminables lacets à dévaler, encore un oued, l'oued Niemel, à franchir, encore une montée de 5 kilomètres, encore un nouveau col, encore un oued, l'oued Zouïli — et voici enfin le lit de l'oued M'zab !

Il est cinq heures du soir; le soleil descend à l'horizon dans toute sa gloire; le ciel est d'une profondeur insondable, d'un bleu tendre et vaporeux qu'aucun pinceau ne pourrait rendre. Nous avons à notre gauche la ville de Bou-Noura, en face de nous celle des Beni-Isguen, à droite celle de Melika, toutes trois dans un lointain qui fait d'elles des massifs de maçonnerie surmontés d'un minaret, toutes trois juchées sur des collines de hauteurs variées.

Nous voici à l'entrée du vaste cirque au milieu duquel se développe le lit de l'oued M'zab; nous passons à côté d'une briqueterie dont le four vomit une épaisse fumée; des briquetiers nous examinent : ce sont des Mozabites. Nous foulons les sables profonds de l'oued et nous nous arrêtons devant une suite de constructions basses, au pied même du bordj de Ghardaïa. Nous sommes au centre de la sebka.

M. le commandant Déporter, accompagné de mon excellent ami M. de Motylinski, interprète militaire, vient nous souhaiter la bienvenue. Nous escaladons la colline aride, et bientôt nous faisons notre entrée dans la cour intérieure de l'imposante forteresse où, avec une poignée de soldats, tant la sécurité est grande, la France gouverne sept villes populeuses, jadis turbulentes et indisciplinées.

De la porte même du bordj, on domine toute la vallée. Ghardaïa est en face de nous; Melika et, un peu en retraite, Beni-Isguen, se profilent à droite sur le ciel orangé du soir. Le tableau est incomparable; mais qu'il doit être plus beau encore quand, par une année heureuse, la rivière roule ses flots sur les sables de son lit. Quand « la rivière coule » apportant, la fertilité dans le pays, toute la population est en liesse; mais elle coule bien rarement, une fois tous les treize ans, en moyenne.

Mardi 5 avril.

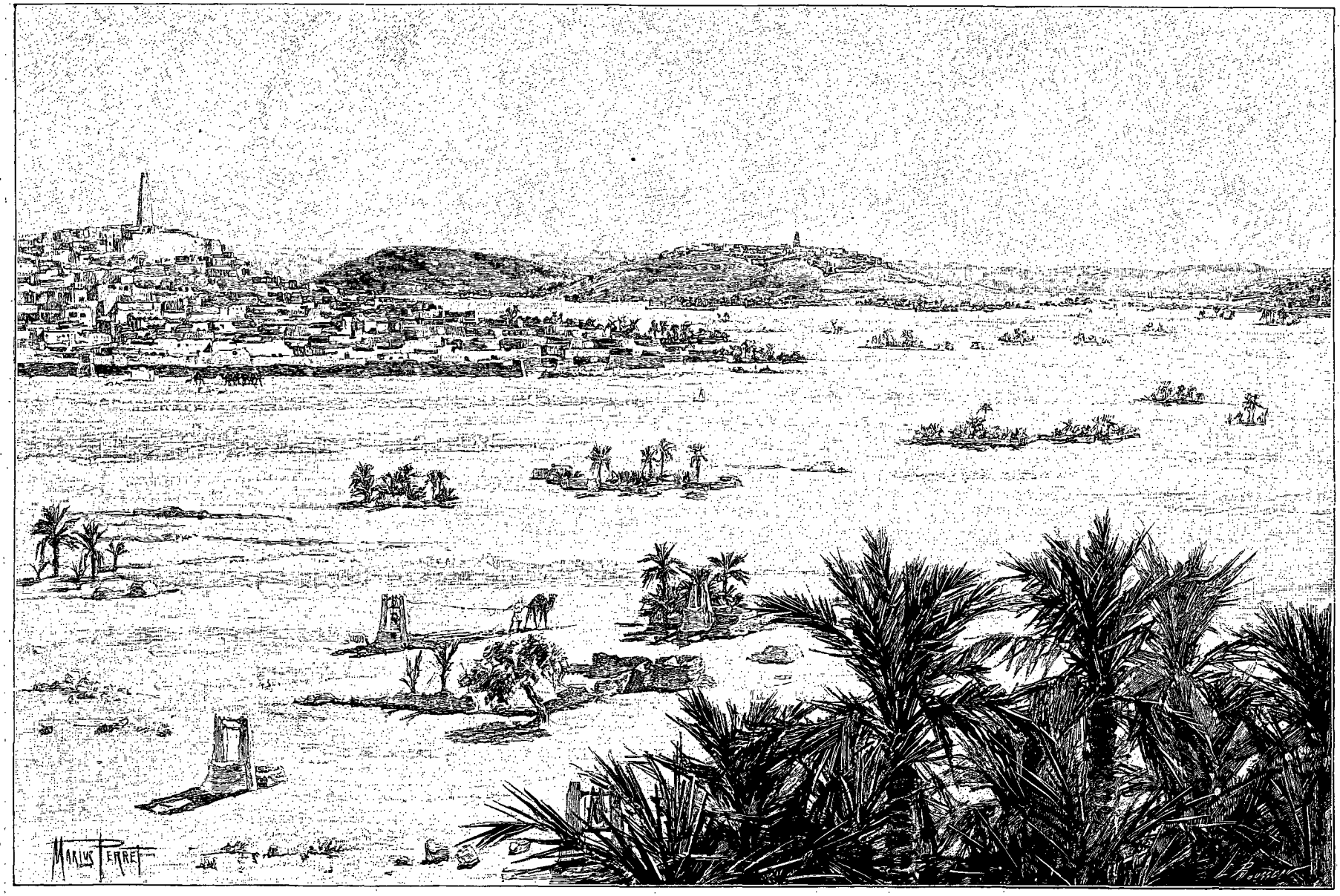
Nous voici donc dans ce mystérieux M'zab, où jadis on ne pénétrait qu'avec mille précautions et au prix de mille difficultés. Sauf une mauvaise nuit à Tilrempt — et encore la construction d'un caravansérail sur ce point est décidée en principe, — nous avons trouvé sur notre parcours des lits confortables, des tables proprement et plantureusement servies. Sans doute le voyage est long, souvent monotone; on ne s'enfonce pas en un jour de 630 kilomètres et demi dans le Sud, et le chemin de fer lui-même, quand il s'élancera d'Alger à Ghardaïa, dans quelques années, y mettra deux jours.

Mais, dès à présent, quels progrès réalisés depuis que notre protectorat purement nominal s'est transformé en une occupation effective ! Sans répandre une goutte de sang, tant notre présence y était désirée, le général de la Tour-d'Auvergne s'est emparé de la sebka entière (30 novembre 1882). Moins d'une année après, le bordj, où sont centralisés tous les services, commandement, bureau arabe, intendance, postes, télégraphe, hôpital, caserne, arsenal, s'élevait majestueusement au centre même de la confédération, surveillant les cinq villes de Ghardaïa, Bou-Noura, Beni-Isguen, Melika, el-Ateuf, et imposant à distance le respect de la France à Berrian et à Guerara. A l'exception du parti religieux, dont nous avons abattu avec raison la puissance, tous les Mozabites s'applaudissent de trouver à l'ombre de notre drapeau la sécurité qui leur manquait, la paix sociale et domestique dont ils étaient privés.

Je vais dire brièvement ce que l'on sait des Mozabites, ne fût-ce que pour faire comprendre au lecteur pourquoi et comment ils sont venus vivre dans cette solitude, et ont conquis le désert, par des merveilles d'industrieuse patience, alors que l'Algérie du Nord leur offrait ses plaines plantureuses.

Lorsque Ali, le gendre du Prophète, marcha contre Mouaouia, une partie de son armée se mutina contre lui, sous le prétexte qu'il avait compromis son caractère sacré en acceptant l'arbitrage offert par son compétiteur. Il écrasa les rebelles à Nahrouan. Dix d'entre eux échappèrent au massacre et se répandirent dans le monde musulman, y prêchant la réforme de la loi et des mœurs. Les orthodoxes les appelèrent des Kharidjites (schismatiques); ils s'appelaient eux-mêmes Ouahbites, du nom d'Abdallah ben Ouahb, leur chef à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama de Ghardaïa. — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la bataille de Nahrouan. Ils ne tardèrent pas à se diviser en deux groupes distincts : les modérés, ou Ouahbites-Abadites, ou plus simplement Abadites, du nom d'Abdallah ben Abad, leur premier législateur; les violents, ou Ouahbites-Soffrites, ou plus simplement Soffrites, du nom d'Abdallah ben Soffar, cousin du premier. Les Mozabites sont des Abadites, et la dénomination de Mozabites, ou mieux Beni-M'zab, est purement géographique.

Deux des fugitifs de Nahrouan se dirigèrent vers l'ouest, laissant des adeptes dans l'île de Djerba, dans le djebel Nefous, amenant à eux les faibles, les déshérités, les victimes de l'oppression, ayant la main dans tous les soulèvements des Berbères de l'Afrique septentrionale contre la tyrannie et les exactions du conquérant arabe. Enfin, en 761, ils réussirent à y fonder un véritable État, qui eut Tiaret pour capitale et qui dura un siècle et demi, sous la dynastie des Roustémites. En 908, le dernier de leurs imams fut battu par les Fatémites. Tiaret fut détruit de fond en comble; les débris de la secte se réfugièrent dans les environs de Ouargla, où l'on retrouve d'importants vestiges de leurs établissements. Leurs villes portaient alors déjà les noms de Ghardaïa, de Beni-Isguen, de Melika, de Bou-Noura. Traqués dans ce refuge, ils subirent un nouvel exode, en 1012; chassés des rives de l'oued Mia, ils émigrèrent à 150 kilomètres dans le nord-ouest et y fondèrent successivement el-Ateuf (1012), Bou-Noura et Beni-Isguen (1047), Ghardaïa (1087), Melika (1350), Guerara (1631), Berrian (1679).

Instruits par les malheurs du passé, ils fortifièrent puissamment leurs cités nouvelles et s'agrégèrent quelques-unes des tribus nomades du voisinage. C'était introduire le loup dans la bergerie. Au début, dans la période de création, tous ces proscrits s'entendirent à merveille, et la division du travail seule fut entre eux une cause de dissociation : tandis que les illettrés faisaient la conquête du désert, bâtissaient et plantaient, les lettrés, gardiens jaloux de la loi religieuse, prenaient en mains les pouvoirs civils et religieux, inséparables dans une société fondée sur une interprétation particulière du Coran; quant aux « agrégés », on les payait pour assurer la sécurité à la colonie nouvelle. Mais, les villes bâties et chacun s'étant groupé avec ses congénères, les rivalités éclatèrent de toutes parts, les çofs s'organisèrent; les agrégés, stipendiés pour la défense commune, se servaient de leurs armes pour renforcer le parti le plus faible contre le plus fort, et assurer une prépondérance éphémère au premier, qui, abandonné à son tour à ses seules forces, retombait bientôt sous la domination du second. On se battait de rue à rue, de quartier à quartier, de ville à ville. C'est miracle en vérité que les Mozabites aient résisté à tant de causes de ruine, car, il ne faut pas l'oublier, les clercs, accroupis sur les nattes de leurs mosquées, attisaient le feu dans l'ombre, conservateurs intolérants, déterminés à tout pour se maintenir au pouvoir. Il était temps que la France intervînt, et certes la confédération lui doit son salut. Les laïques — et ce sont les plus nombreux — le comprennent bien et nous pouvons compter sur eux. Quant aux clercs, je crains fort qu'ils ne soient irréconciliables. Aujourd'hui encore ils boudent l'administration française, et quand, il y a cinq ans, M. le gouverneur général vint visiter la sebka, le plus considérable de ces « intransigeants » ne laissa pas échapper cette occasion de manifester son mécontentement et d'affirmer sa protestation, le tout en termes onctueux, avec une exquise politesse de forme, mais avec une rare opiniâtreté de fond. Eh! mon Dieu; c'est la question du pouvoir temporel transportée au milieu du désert.

Pour n'y plus revenir, je rappelle qu'il reste encore à Ouargla un grand nombre d'Abadites; que le Nedjed, l'Oman, Zanzibar, l'île de Djerba et le djebel Nefous sont peuplés de ces dissidents, que l'on a comparés, non sans justesse, aux protestants. De musulman orthodoxe à Ouahbite, comme de catholique à protestant, on se renvoie l'accusation d'avoir dénaturé la loi divine, chacun affirmant qu'il est seul à la pratiquer dans sa lettre et dans son esprit. Le Mozabite, pour ne nous occuper que de lui, considère le culte rendu aux saints de l'islamisme comme une superstition grossière; il n'admet pas d'intercesseur entre l'homme et la divinité. Il élève la prétention d'avoir ramené la religion coranique à sa pureté primitive.

Au point de vue politique, la confédération du M'zab était une démocratie théocratique. Pas de chef temporel. Les intérêts généraux de l'heptarchie étaient réglés par une assemblée composée de délégués choisis parmi les membres de la *djema* de chacune des sept villes. Cette assemblée se réunissait au lieu dit *Djema Ammi Saïd*, entre Ghardaïa et Melika, sur une plate-forme en maçonnerie.

Chaque ville formait une unité autonome, gouvernée par une djema locale, recrutée, au moyen de l'élection, parmi les notables. La police, la perception et la répartition des impôts étaient dans les attributions de ce corps élu, sous le contrôle du cheikh de la mosquée, assisté de son clergé, de son chapitre, si l'on aime mieux. Quant au cheikh de la mosquée, sorte d'évêque — comparaison n'est pas raison, bien entendu, — il était lui-même élu par le chapitre. Le clergé se recrutait parmi les *tholba*, c'est-à-dire parmi ceux qui, ayant fait des études suffisantes, se distinguaient en outre par leur zèle religieux, par leur attachement à la règle abadite, par l'austérité de leur vie. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la caste des clercs est ouverte à tout le monde, et que, par contre, elle exclut sans pitié tout individu qui cesse de remplir les conditions exigées. Il n'y avait pas, jadis, au M'zab, de juge, dans le sens que nous attachons à ce mot. Chaque plaideur avait la liberté de soumettre son différend à un *thaleb* de son choix, et celui-ci devenait ainsi un véritable arbitre, dont la décision était toujours sujette à appel, et revisable par le *medjelès* siégeant à Ghardaïa.

On le voit, les clercs nous pardonneront difficile-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment d'avoir institué des cadis dans leurs sept villes, un medjelés à Ghardaïa, et d'avoir rendu les Mozabites justiciables, en appel, de la Cour d'Alger, comme d'avoir organisé une administration régulière, impartiale, et surtout strictement laïque, là où ils régnaient en maîtres. Ils le sentent aussi, leur prestige religieux est atteint; on émigre dans le Tell, on revient au M'zab en se riant de l'excommunication dont ils frappaient jadis ces émigrants. Chose épouvantable, abomination des abominations, il y a deux femmes mozabites à Alger, et bientôt il y en aura d'autres.

Nous employons la journée à visiter Ghardaïa. Nous descendons la rampe qui conduit dans la vallée; des mulets nous attendent. Nous les enfourchons en prenant une attitude aussi digne que possible sur le dos de ces animaux, qui paraissent nourrir contre nous des sentiments de « clercs », tant ils sont récalcitrants au montoir.

A cent mètres de la ville, les notables nous entourent et nous souhaitent la bienvenue avec une cordialité sincère. Ils nous conduisent processionnellement à la porte, qui est basse, presque carrée, et surmontée d'un massif de maçonnerie. Tout est calculé, on le voit au premier coup d'œil, pour en rendre l'accès incom-

Marché de Ghardaïa. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

mode, et la défense facile. Un beau bouquet de palmiers se dresse à droite, tout près du mur d'enceinte, qui est en assez mauvais état, indice certain de paix et de sécurité.

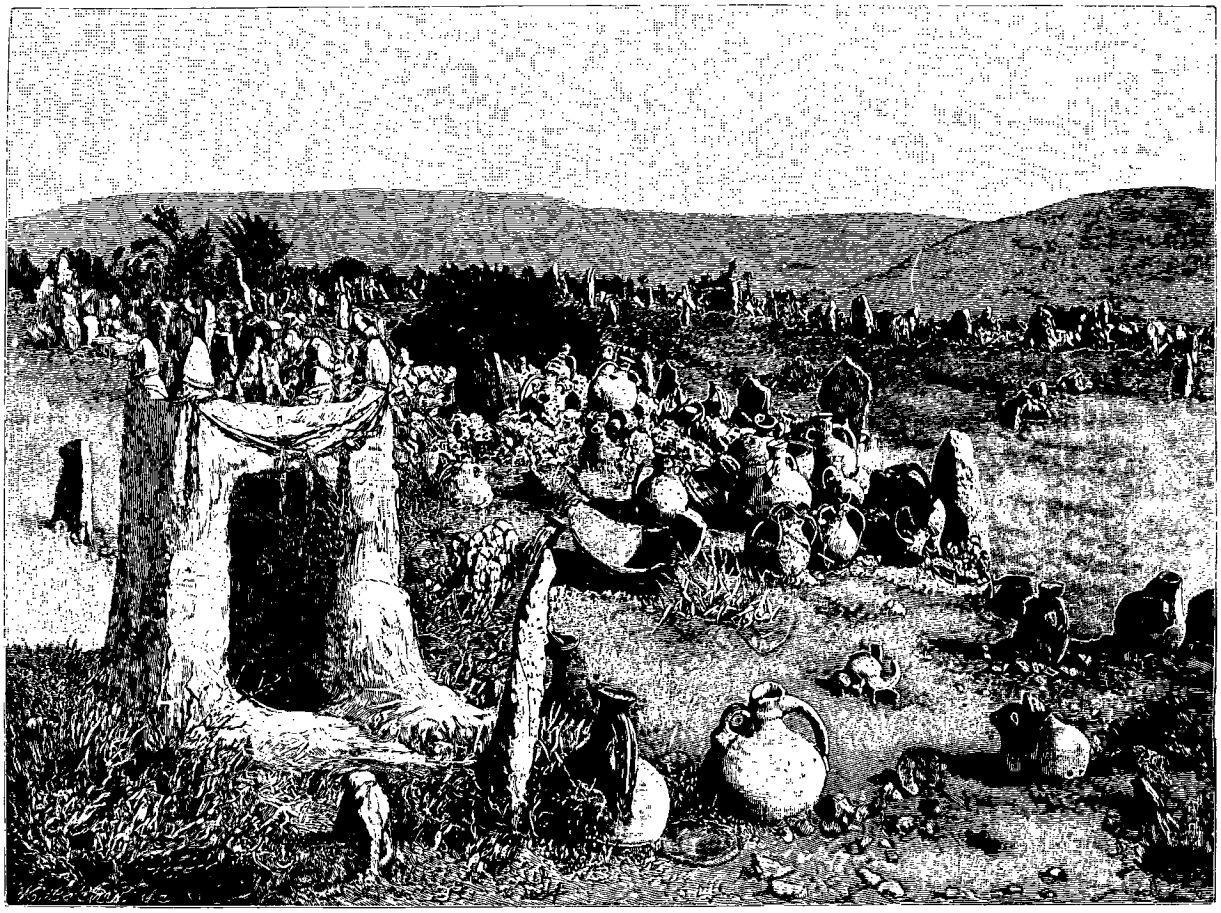
On nous escorte jusqu'à la place, d'une superficie d'un hectare environ, entourée d'arcades, à l'extrémité de laquelle se trouve ce que l'on pourrait appeler la mairie, car c'est là que se réunit la djema. Au premier étage, dans une salle qui communique avec une sorte de véranda, est servie une collation; c'est toujours la même simplicité, j'allais dire la même nudité: les murs sont blanchis à la chaux, une table, des bancs, quelques chaises composent tout l'ameublement. M. Maillet, dans une éloquente improvisation, traduite au fur et à mesure par M. de Motylinski, remercie les notables de leur bon accueil; il parle de la grandeur, de la générosité de la France, qui conquiert pour civiliser, qui respecte toutes les libertés et ne combat que la licence, qui ne demande jamais aux gens ce qu'ils pensent, qui les protège sans se préoccuper de leurs opinions. Les assistants, que rien ne distingue les uns des autres, vêtus qu'ils sont d'étoffes de laine blanche, écoutent ce noble langage avec une égale déférence; mais, pour un observateur attentif, il est facile de faire le décompte exact des clercs et des laïques présents; les premiers sont froidement polis; les seconds, malgré

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la gravité que les circonstances leur imposent, sont visiblement satisfaits; ils ponctuent du regard et du geste chacune des phrases que M. de Motylinski leur traduit avec une rigoureuse fidélité, tout en substituant les élégances du style arabe à celles du style français — ce qui est indispensable, sous peine d'être incompréhensible pour des oreilles indigènes, et de délivrer un brevet de platitude au plus brillant orateur européen.

Nos politesses réciproques — car on nous répond sur le même ton, en nous remerciant d'avoir bravé les fatigues du voyage pour visiter le M'zab — une fois terminées, nous nous mettons à table. Nous dédaignons le thé médiocre qui nous est offert, pour savourer du lait de chèvre exquis, et grignoter quelques dattes. Chose inouïe, on a consenti, en notre honneur, à laisser pénétrer du café dans la maison commune; nous refusons d'en boire, afin de faire preuve à notre tour de tact et de bonne éducation.

Mais la fête n'est pas finie. On nous prie de passer sous la véranda; les jeunes gens vont se livrer sous nos yeux à une fantasia échevelée. Du point que nous occupons, en face de la rue par laquelle nous sommes arrivés, nous jouissons du panorama de la ville entière,



Cimetière (voy. p. 314 et 318). — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

bâtie en amphithéâtre, avec son minaret au sommet. A nos pieds se développe la place, dont les arcades irrégulières témoignent d'un dédain profond de la symétrie; c'est là que se tient d'habitude un marché fort important, fréquenté par les gens de Ouargla, par les nomades, qui s'y approvisionnent ou bien viennent y vendre les produits manufacturés par les Touareg. En ce moment, la place est occupée par la population masculine de Ghardaïa, sauf un espace demeuré libre pour les évolutions des acteurs de la fantasia. Ceux-ci, massés au coin de la rue, sont au nombre d'une centaine; ils sont armés du classique tromblon.

Dès que nous paraissons, un tireur s'élance à toutes jambes jusqu'au pied de la maison commune; arrivé là, il bondit en abaissant son arme vers le sol, et presse la détente; le tromblon, chargé jusqu'à la gueule, détonne comme un canon. Pendant que l'homme, retourné à son point de départ, recharge son arme, un second exécute la même manœuvre. Puis ils se mettent à trois, quatre, six, jusqu'à douze pour l'exécuter. Peu à peu ils s'échauffent, c'est avec passion, avec furie, qu'ils font parler la poudre, et la foule, par ses cris, par ses gestes, témoigne qu'elle n'est pas indifférente à cette réjouissance nationale.

Ce qui manque à la fête, ce sont les femmes qui, dans nos villes algériennes, garnissent les terrasses et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fantasia à pied. — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

joignent la mélodie stridente de leurs *you you you* à la basse profonde des tromblons et des fusils. Ici elles demeurent invisibles, et c'est à peine si, en temps ordinaire, elles se hasardent dans les rues. Aujourd'hui elles sont consignées chez elles avec une rigueur particulière, puisque tous les hommes sont dehors, et que les infidèles sont dans la ville. On ne saurait croire combien cette absence complète du beau sexe, fût-il étroitement enveloppé dans ses voiles, contribue à rendre lugubre l'aspect des rues.

Le dernier coup de tromblon tiré, nous montons, à travers les rues bordées de maisons muettes et aveugles, jusqu'à la mosquée, dont le minaret a 92 mètres de hauteur. Tout est sombre, froid, nu, dans ce temple, depuis les cellules où les tholba en herbe vont se recueillir, les cours intérieures où sont disposés des vaisseaux en pierre pour recevoir l'eau des ablutions, jusqu'au temple lui-même. Les mosquées musulmanes ne sont jamais bien riantes, mais qu'il y a loin de celles du M'zab à celle de Bou-Médine, près de Tlemcen, que j'ai décrite jadis dans le *Tour du Monde*! Ici le sol est couvert de nattes grossières et en partie usées, les murs sont gris; tout annonce un culte morose et sans poésie. Suspendues aux plafonds bas, nous voyons des choses bizarres, des vêtements, des chaussures, des couffins. Ce sont, nous dit-on, des objets perdus, exposés là pour que leurs propriétaires les retrouvent facilement, la mosquée étant le lieu le plus fréquenté de la ville.

L'escalier qui conduit au sommet de la tour est à peine praticable; les marches en sont inégales et il faut se tenir courbé pour ne pas se casser la tête contre les aspérités des pierres. C'est au prix de fatigues inouïes que nous parvenons au sommet, mais le spectacle qui s'offre à nos regards nous en dédommage largement. La ville entière s'étale sous nos pieds. Elle est, comme je l'ai déjà dit, bâtie en amphithéâtre sur une colline dont la mosquée occupe le point culminant. Elle affecte la forme d'un triangle, dont chaque côté a environ 500 à 600 mètres de longueur; elle contient de 12 000 à 13 000 habitants. Elle est protégée contre les incursions du dehors par une enceinte continue, assez mal entretenue, bastionnée, percée de trois portes seulement, si bien qu'un long détour est imposé à ceux qui en sont éloignés. Elle se compose de trois quartiers distincts; le centre et le sommet appartiennent exclusivement aux Abadites, qui sont ainsi groupés autour de leur temple; c'est le quartier pieux et rigoriste. La partie de l'est est occupée par les Juifs, qui sont isolés du reste de la cité par un mur qui donne à leur quartier l'apparence d'un Ghetto. Au sud-est habitent les Madabïa, également séparés par une muraille; ils étaient au début des agrégés, de véritables mercenaires, appelés pour assurer la suprématie aux Ouled-Ami-Aïssa, aux dépens de leurs rivaux les Ouled-Ba-Sliman. Il faut, pour comprendre la division intérieure des villes du M'zab, ne jamais oublier que le fond de la population mozabite est berbère d'origine, et que les vieilles rivalités des çofs se retrouvent ici comme dans la Kabylie proprement dite.

Du nid d'aigle d'où nous planons, il est facile ainsi de se rendre compte, par la direction des rues, par la disposition et le groupement des maisons, par les différences d'âge qu'elles accusent, malgré leur couleur grise uniforme, du développement progressif de la ville, à mesure qu'elle recevait des immigrants nouveaux. On a évidemment commencé à bâtir sur la partie la plus élevée de la colline, autour de la mosquée, et l'on s'est étendu progressivement, en descendant d'échelon en échelon jusqu'à la plaine. Aujourd'hui Ghardaïa a exactement la forme d'un éventail, dont le minaret serait la gorge, et les murs d'enceinte les maîtres brins.

Nous plongeons dans les cours intérieures des maisons; elles sont désertes : pas une ménagère vaquant aux soins du ménage, pas une jeune fille étendant sur les terrasses quelque blanche lessive, blutant du couscous. Le mot d'ordre a été donné; on prévoyait que nous aurions la curiosité de gravir le sombre escalier du minaret; les femmes sont consignées chez elles. Tout est vide, tout est muet, pas le moindre son de *derbouka*; la musique est sévèrement proscrite dans ce purgatoire terrestre. Quand, par hasard, quelque joyeuse ritournelle se fait entendre dans le bas de la ville, sur la place du marché, et que l'on paraît étonné de cette infraction à la règle, le Mozabite qui vous accompagne hausse les épaules avec mépris, et vous jette ces paroles dédaigneuses : « Ce n'est rien! Ce sont les nègres qui s'amusent! » Mais de la musique dans le haut de la cité, autour de la mosquée, jamais! Les murs s'écrouleraient spontanément, comme ceux de Jéricho, sur les profanateurs.

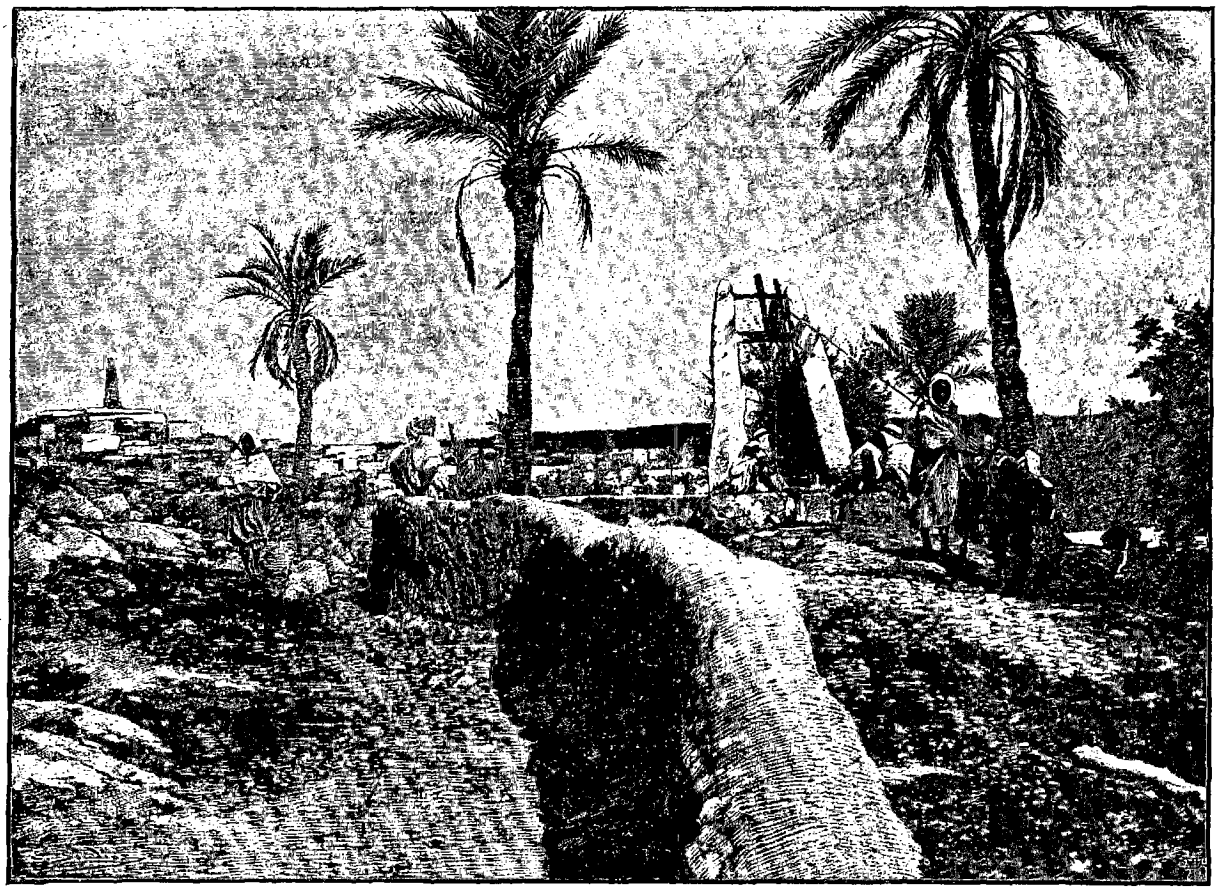
Nous redescendons dans la cour intérieure de la mosquée, et, comme nous manifestons le désir de visiter le quartier juif, on nous conduit jusqu'à la porte de ce lieu réputé immonde, et l'on nous y laisse pénétrer seuls. Les rues y sont malpropres, les maisons y sont misérables. La synagogue, vieux monument sans caractère, est dans un état de saleté repoussante. Jéhovah est mal logé au M'zab; il y est seulement toléré par Allah. Des plafonds, d'où pendent des lampes crasseuses, tombe une pluie de gouttelettes d'huile; un parapluie serait nécessaire pour circuler dans cet antre à peine éclairé. On nous montre la seule curiosité de l'endroit : une vieille Bible écrite sur soixante-dix rouleaux de peau de gazelle; c'est le plus admirable manuscrit que l'on puisse voir. Hélas! le brave *rebb* qui le déroule sous nos yeux émerveillés a lui-même les mains huileuses, et, quand il le replie, il le fait avec tant de négligence, que la peau, froissée et entraînée à faux, gode et menace de se déchirer. Soumise à un traitement aussi barbare, cette merveille de calligraphie, qui date de cinq siècles, finira par tomber en lambeaux graisseux.

Les juifs de Ghardaïa ne peuvent rien posséder, en dehors de leur quartier, dans la ville ou dans l'oasis;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils n'ont pas un dattier, ils n'ont que deux puits qui doivent suffire à leurs besoins, car il leur est interdit de puiser de l'eau ailleurs. Ils sont au nombre de 500, parqués dans des taudis trop étroits pour une population qui croît et multiplie avec une fécondité toute biblique. Les femmes, non voilées, sont assez belles, mais leur embonpoint est exagéré, et elles ont le teint mat des créatures qui vivent dans un air vicié, sans prendre aucun exercice hygiénique. Leur costume est, à peu de chose près, celui des juives d'Alger. Les hommes sont laids, mal vêtus de vêtements à demi français, à demi indigènes; ils portent presque tous des casquettes de soie, dont le tissu disparaît sous une épaisse couche de crasse. Ils exercent tous les professions de tanneurs, de bijoutiers, d'armuriers, de cordonniers.

On nous propose une promenade dans les jardins de Ghardaïa. Nous acceptons avec empressement. On avance avec peine dans les étroites ruelles, bordées de murs bas, qui divisent l'oasis entre les divers propriétaires; montés sur nos mules, les branches basses des palmiers nous fouettent le visage. Partout on entend le grincement strident des poulies, car, on peut le dire, jour et nuit on arrose et il y a une population entière



Un puits. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

d'hommes, d'enfants, dont l'unique labeur en ce monde est d'entretenir les dattiers dans les conditions voulues pour qu'ils vivent et prospèrent. On sait qu'un dattier doit avoir les pieds dans l'eau et la tête dans le feu : le soleil ardent du sud se charge de fournir le feu; l'eau est fournie par le travail incessant de l'homme.

Les appareils au moyen desquels on amène à la surface l'eau qui se trouve à 60 ou 80 mètres de profondeur, sont d'une simplicité extrême. Étant donnée une outre en cuir, d'une contenance d'environ 20 litres, à chaque extrémité de laquelle une corde est attachée; étant données deux poulies fixées, l'une au-dessus du puits, l'autre un peu au-dessus de la margelle, on attelle un âne, un chameau ou un homme à ce mécanisme.

Supposons maintenant l'outre plongée dans le puits; elle se remplit, la manche dont elle est pourvue étant relevée. L'animal attelé aux deux cordes marche droit devant lui sur une rampe inclinée égale en longueur à la profondeur du puits. L'outre se maintient dans la même position jusqu'à ce que le bout supérieur de la manche atteigne la poulie inférieure, qu'elle ne peut, naturellement, pas dépasser. A ce moment, grâce à la différence de longueur des deux cordes, la partie supérieure de l'outre a atteint à son tour la poulie supé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rieure; l'appareil se vide dans un petit réservoir, d'où, par des conduits cimentés, à ciel ouvert, l'eau est dirigée dans les cuvettes ménagées au pied de chaque arbre. Cette opération peut se renouveler jusqu'à 300 fois en vingt-quatre heures.

L'oasis de Ghardaïa contient 64 074 palmiers — qu'on ne s'étonne pas de la précision de ce chiffre : comme chaque palmier paye un impôt, on les recense avec un grand soin. — arrosés par 1 240 puits. Un puits suffit à l'arrosage de 60 palmiers, en moyenne. La récolte d'un arbre vaut environ 15 francs, et l'on évalue à 1 million la production des dattes pour le M'zab entier. Les Mozabites en font leur nourriture principale, et avec les noyaux concassés et macérés ils fabriquent des gâteaux qui servent à l'alimentation des chameaux. Outre les puits qui sont affectés à l'irrigation des jardins, on a construit, en amont de Ghardaïa, un magnifique barrage, restauré par l'autorité française, sur l'oued M'zab. Ghardaïa profite des eaux ainsi retenues, avant les autres villes de la confédération; d'où la beauté et la fertilité particulières de ses palmiers et de ses autres cultures; d'où aussi la jalousie de Melika.

Je m'assois avec mon ami M. de Motylinski à l'ombre d'un superbe dattier, et, tout en assistant à la manœuvre de l'outre, nous causons.

Il y a deux ans déjà que M. de Motylinski réside au M'zab, qu'il aime avec passion. Il s'est donné pour tâche de réunir le plus grand nombre possible de livres et de manuscrits. Il s'est attaché plusieurs copistes, calligraphes émérites, qui, moyennant une faible rétribution, ont mis leur plume à sa dévotion : ce qu'il ne peut acheter, il le fait copier. Mais là ne se borne pas son ambition, il étudie à fond les mœurs des Mozabites, leur industrie, les ressources de leur intéressant pays. C'est pour moi une bonne fortune que d'avoir retrouvé ici, à point nommé, cet ami intelligent et instruit, véritable encyclopédie vivante, qu'aucune question n'embarrasse. Il a publié déjà de nombreux ouvrages, une histoire de Guerara, une bibliographie abadite, qui font autorité dans le monde savant.

Mais la soirée s'avance. Nous employons les quelques heures qui nous restent avant la nuit à rendre visite aux *Pères blancs*, qui ont fondé dans la vallée un bel établissement, et à l'instituteur, qui occupe, à peu de distance, un spacieux établissement où il reçoit un assez grand nombre d'élèves. Le pauvre homme se morfond dans sa maison ; sa femme l'a abandonné : ne pouvant s'accommoder de la vie du désert, elle est rentrée dans le Tell.

Mercredi 6 avril.

Une petite pluie fine nous retient au bordj ce matin. Le docteur attaché au poste de Ghardaïa en profite pour nous photographier sous les arcades du fort. Presque tous les jeunes officiers détachés dans le Sud sont devenus des photographes distingués, et c'est à eux que je dois, en dehors des belles épreuves de M. Bourlier, l'aimable député d'Alger, les illustrations dont les lecteurs du *Tour du Monde* auront la primeur.

Jeudi 7 avril.

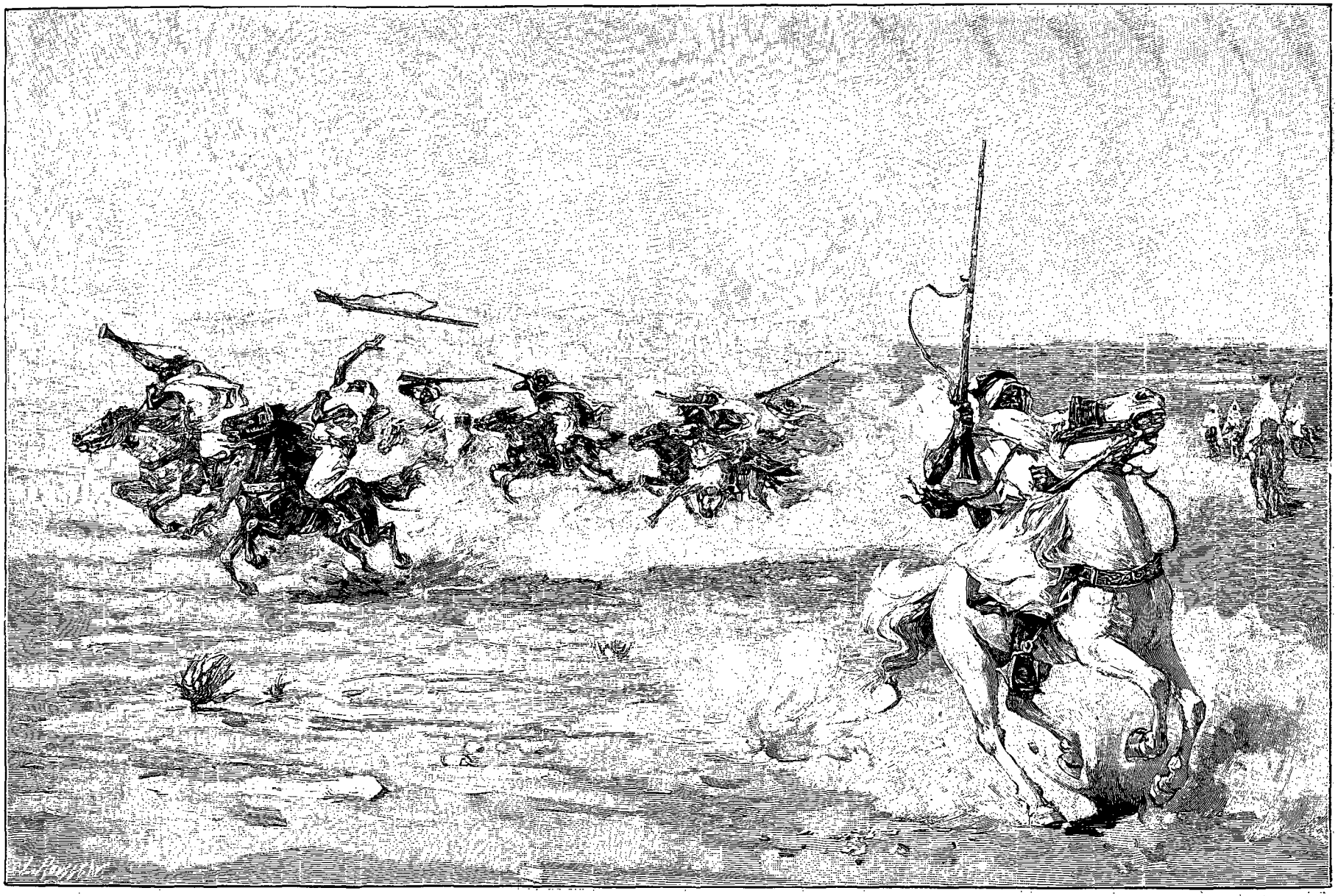
Nous partons pour Beni-Isguen, la ville sainte, dans laquelle aucun profane n'est admis à passer la nuit. La population mâle, armée de fusils, nous attend hors des murs. Au moment où nous mettons pied à terre, nos mulets, épouvantés par le bruit des détonations répercutées par les échos, se sauvent dans toutes les directions. Une scène de désordre indescriptible s'ensuit. On a beaucoup de peine à s'emparer de ces bêtes affolées qui se jettent, tête baissée, dans la foule, en ruant des quatre pieds. Nous sommes assez penauds; mais la politesse et la gravité de nos hôtes ne se démentent pas un instant. Ils demeurent impassibles, sans un sourire, sans une exclamation.

La maison des hôtes est à deux pas de la porte. Discours, lait de chèvre, dattes, fantasia, comme à Ghardaïa. Ici encore on tient à nous offrir du café; Ghardaïa ayant donné le mauvais exemple, on ne veut pas être en reste avec la capitale, bien que la concession soit encore plus méritoire de la part de ces puritains renforcés. Nous parcourons les rues, qui sont d'une méticuleuse propreté, et le chemin de ronde qui règne à l'intérieur des murailles. Tout est désert : les hommes assistent à la fantasia, qui est à son paroxysme. Aussi apercevons-nous quelques jolies fillettes qui nous dévisagent avec une curiosité mêlée de terreur, et qui, à la moindre alerte, disparaissent en s'engloutissant dans les maisons.

Nous arrivons à une petite place où le commerce de la ville semble centralisé. Nous voudrions bien acheter quelques menus objets pour les rapporter à Alger. Mais les boutiques sont fermées, les portes en sont cadenassées. Il faut se mettre à la recherche des marchands, qui accourent avec l'empressement de gens dont l'instinct commercial est très développé. Les cadenas s'ouvrent, les portes roulent sur leurs gonds. Hélas, quel désenchantement! Quel pauvre assortiment de choses grossières, venues du Tell en grande partie, du pays des Touareg, de celui des Chambaas! Ce sont de longues lances, des boucliers de peau, d'énormes chapeaux de paille ornés de houpettes en laine, des flèches, des aiguières en cuivre, des plateaux en cuivre repoussé. Je tombe en extase devant un joli tapis à raies parallèles et multicolores. On m'en demande quinze francs, et je m'empresse de conclure le marché. Nous achetons des souliers d'enfant en filali odorant, des calottes en laine rouge, des gandouras brodées qui feront le bonheur de ceux qui attendent avec impatience notre retour au logis.

Il y a de cinq à six mille habitants à Beni-Isguen. C'est sans contredit la ville la plus riche, la mieux tenue, mais aussi la plus rigoriste de toute la confédération. Son enceinte en pierres, percée de créneaux, haute de 5 mètres, est pour les habitants un légitime

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fantasia à cheval. — Dessin de E. Dinet, d'après la composition de Marius Perret.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

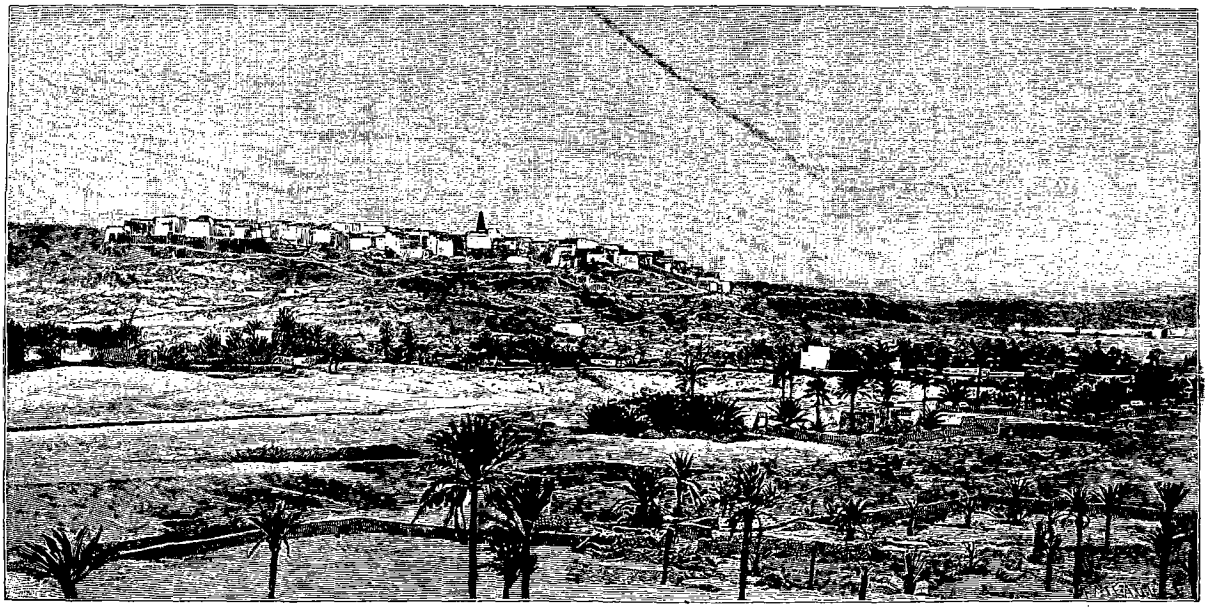
sujet d'admiration et de fierté. Nos fortifications européennes ne sont pas mieux construites. Le système de défense est complété par une tour, de 12 mètres de diamètre et de 25 mètres de hauteur; elle aurait été bâtie miraculeusement en une nuit pour servir de refuge à la population, le reste de la ville étant déjà au pouvoir de l'ennemi. Cette tour, à plusieurs étages, et dont les planchers sont en troncs de palmiers recouverts de béton, s'élève au sommet du Ksar, sur un plateau aride.

Les jardins de Beni-Isguen ne contiennent que 25 874 palmiers, mais qui sont admirables. Il faut dire qu'ils sont arrosés largement, par 417 puits, et que la situation de l'oasis, au confluent de l'oued M'zab et de l'oued N'cissa, est favorable au renouvellement de la nappe souterraine qui les maintient à leur niveau normal. Des canaux d'irrigation, distribués avec beaucoup d'intelligence, permettent de ne pas perdre une goutte du précieux liquide, qui est, dans cette région brûlante, le principal élément de la vie, pour les hommes et pour les plantes.

Vendredi 8 avril.

Melika, où l'on ne parvient que par des lacets très raides taillés dans le roc, aura aujourd'hui les honneurs de notre visite. Nous avons renoncé à nos mulets; notre break nous conduit jusqu'au pied de la colline, que nous gravissons en modestes piétons, préférant notre sécurité à notre prestige.

De loin nous apercevons la population groupée aux créneaux de ses murailles. Le coup d'œil est saisissant. Les murs brunis par le temps, les burnous blancs



Vue de Melika. — Gravure de Méaulle, d'après une photographie.

des « guerriers », le ciel bleu, forment un contraste que le pinceau le plus habile ne rendrait pas dans son invraisemblable crudité.

A notre vue, une fusillade épouvantable éclate. Les murs disparaissent derrière un rideau de fumée blanche, les échos de la montagne nous renvoient de véritables roulements de tonnerre.

Melika était autrefois la ville sainte de la confédération; le trésor public se conservait dans les caves de sa mosquée; par sa situation même au sommet d'un piton rocheux, par la force de son enceinte crénelée, elle était à l'abri d'un coup de main. On avait creusé, dans la cour de sa mosquée, un puits de 55 mètres de profondeur — le plus profond du M'zab entier — pour mettre les habitants à même de supporter un siège de longue durée.

Nous sortons du Ksar, dont les rues sont étroites et escarpées, par une sorte de poterne qui nous mène dans un ravin encaissé entre des rochers à pic. Là s'étend le cimetière, où les tombes, gagnant tous les jours du terrain, semblent s'avancer vers la ville. Rien de plus triste qu'un cimetière mozabite; on n'y voit aucun tombeau blanchi à la chaux, soigneusement entretenu par la piété des survivants. Ce sont là des pratiques superstitieuses réprouvées par ces puritains. Des cruches cassées, en nombre incalculable, garnissent le sol. On ne peut m'expliquer d'où vient ce singulier ornement funéraire.

Un peu plus loin, sur une plate-forme, est le « lieu d'aumône », où l'on distribue périodiquement des secours aux nécessiteux, qui sont rares d'ailleurs, car il faut être âgé ou infirme pour ne pas gagner sa vie à tirer de l'eau dans un jardin, et l'on vit avec une poignée de dattes dans le Sud.

Encore plus loin, sur une terrasse maçonnée, s'élève le tombeau de Si Aïssa, le protecteur de la ville, — protecteur platonique, les Mozabites, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le mentionner, n'admettant pas que

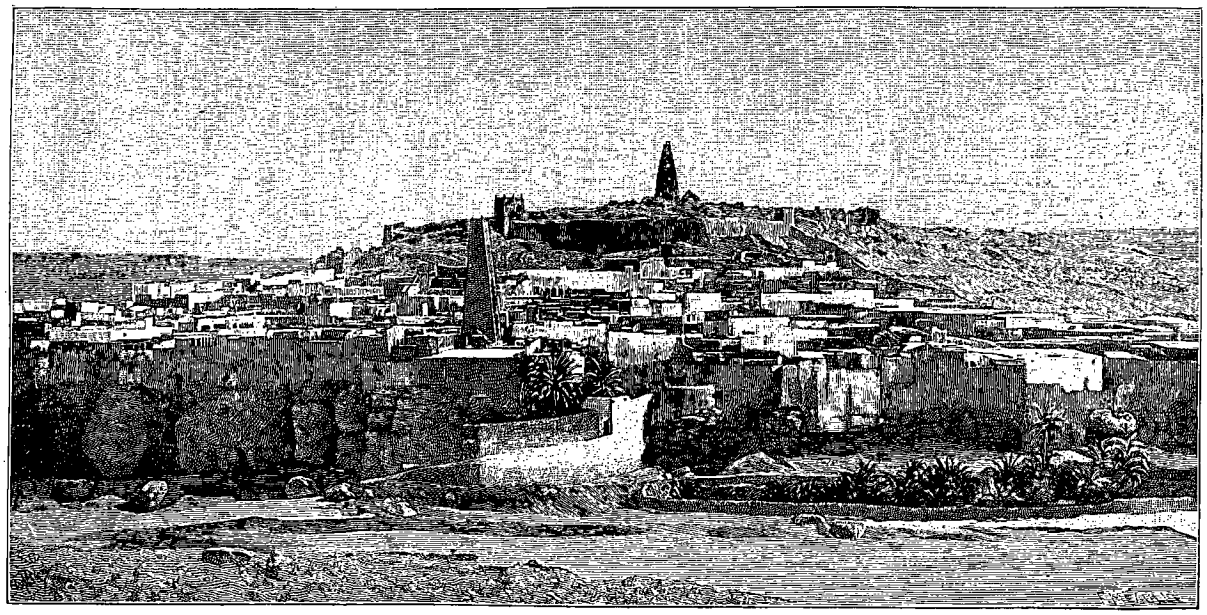
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les saints aient une influence quelconque sur les décrets de la divinité.

Enfin, — et nous avons terminé, pour revenir à notre point de départ, le tour extérieur de l'enceinte, — sur un petit plateau isolé, à quelques pas seulement de la porte d'entrée, s'élève la petite maison où M. de Motylinski vit en ermite, avec son cheval, sa gazelle, son unique domestique et... un certain nombre de scorpions qui l'obligent à tirer, chaque soir, son lit au milieu de sa chambre à coucher.

De la fenêtre du salon on jouit d'un admirable coup d'œil. La maison, bâtie sur une sorte d'éperon, a l'air d'un phare, et, de ce cap, on cherche instinctivement les flots de la mer ; ils sont remplacés par des flots de sable, du milieu desquels émergent quelques palmiers ; au loin le cirque imposant des montagnes ferme l'horizon ; elles sont roses à cette heure du jour et se fondent dans une atmosphère d'une transparence inouïe.

Mais la fantasia continue. La politesse nous oblige à y assister. On nous installe sous un petit hangar, isolé à quelques pas de la muraille. Le tapage est tel que, pour nous communiquer nos réflexions, nous en sommes réduits à nous parler dans le tuyau de l'oreille, comme des conspirateurs. Parmi les plus enragés se remarque Miloud, le chaouch du bureau arabe ; armé d'un énorme tromblon, véritable canon portatif, qu'il charge à grands coups de maillet, il se précipite sur nous comme si nous étions ses plus mortels ennemis, exécute un bond prodigieux, et nous décharge son espingole dans les jambes. L'air frémit, la détonation formidable éveille tous les échos d'alentour ; je ferme les yeux, convaincu que Miloud va être réduit en miettes



Vue d'el-Ateuf. — Gravure de Méaulle, d'après une photographie.

avec son engin. Quand je les rouvre, il est là, debout, riant de toutes ses dents, et rechargeant son arme.

La poudre, achetée au bordj avec l'autorisation du commandant et payée par la djema, est épuisée. Nous quittons avec regret ces braves gens, qui poussent un hourra en notre honneur, et nous redescendons dans le fond du cirque, en prenant, sur la droite, un chemin qui nous permet de voir en passant la pépinière fondée et entretenue, au moyen de prestations, par l'administration. Soudain, dans un petit vallon, cinq cavaliers, montant les cinq uniques chevaux de Melika, nous donnent le spectacle d'une course vertigineuse. Ce sont le caïd, ses fils et ses neveux. Ils fondent sur nous avec la rapidité de la foudre, s'arrêtent court devant nous, déchargent leurs fusils, qu'ils lancent à dix mètres en l'air, et qu'ils rattrapent au vol, et repartent au triple galop.

J'oubliais de dire que Melika n'a guère que 1 200 habitants, 2 865 palmiers, arrosés par 173 puits. Les jardins de ce pittoresque Ksar sont donc les plus petits de toute la confédération.

Samedi 9 avril.

El-Ateuf est la plus ancienne des villes du M'zab. Sa population est le double de celle de Melika ; elle a cela de particulier qu'elle est exclusivement composée d'Abadites. Ses jardins, eu égard au nombre de ses habitants, sont considérables, et contiennent 16 483 palmiers, irrigués par 343 puits, dont quelques-uns ont jusqu'à 35 mètres de profondeur. Nous nous dispensons de visiter en détail ce Ksar qui ne se distingue en rien des autres ; il s'y trouve toutefois deux mosquées (peu intéressantes d'ailleurs), ce qui n'existe dans aucune autre cité du M'zab.

Nous parcourons sommairement Bou-Noura, dont une notable partie est en ruines ; sa population est à peine supérieure en nombre à celle de Melika, et ses jardins comptent environ 10 000 palmiers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quant à Guerara, située à 90 kilomètres de Ghardaïa, le temps et les moyens de transport nous manquent pour le visiter. Les statistiques officielles lui attribuent 28 000 palmiers, 280 puits et 4 000 habitants. L'intelligent et savant el-hadj Bakir, venu à franc étrier de cette ville éloignée pour nous saluer, m'affirme qu'elle ne présente aucun intérêt particulier, et qu'elle ressemble à tous les *ksour* de la confédération.

Nous employons notre dernière journée de séjour à faire une seconde excursion, incognito, à Beni-Isguen, pour compléter nos achats de curiosités. Nous allons chez un parent d'el-hadj Bakir, riche négociant, dont la maison est située dans la partie haute du Ksar. Notre hôte, comme tous les Mozabites, dort sur une natte grossière en feuilles de palmier; un sac bourré de chiffons lui sert de traversin. Il mange, accroupi, sur une petite table élevée de 30 ou 40 centimètres au-dessus du sol; de-ci de-là, dans les coins sombres, quelque vieux coffre en bois blanc — le bois blanc est le palissandre du M'zab — contient les vêtements de la famille; des *djebiras* en filali, pendues aux murs, mettent les papiers précieux à l'abri des rongeurs. Ajoutez à ces objets les peaux de bouc où l'on conserve l'eau, l'huile, les dattes, le grain, et généralement toutes les denrées alimentaires, les plats, les cuillers et les tasses en bois qui constituent la vaisselle de la ménagère, et vous aurez l'inventaire complet du mobilier mozabite. La cuisine est installée en plein vent, au milieu de la cour; deux ou trois pierres plates, servant de support à une marmite en terre, en forment le fourneau. Je n'ai vu qu'une cheminée dans toute la sebka, en dehors du bordj français, bien entendu. Et pourtant, les soirées et les nuits sont souvent glaciales dans cette région. Si le thermomètre de la station météorologique marque souvent 45° et 46°, au mois de juillet (le plus chaud au M'zab), il n'est pas rare de le voir descendre à 4° en hiver.

Un Mozabite. — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

Dimanche 11 avril.

A cinq heures du matin, on vient nous éveiller. Le moment du départ est venu et nous avons le cœur serré de quitter cet admirable pays. Nous repassons par Berrian, et à sept heures du soir, nous retrouvons nos lits de camp à Tilrempt.

Lundi 12 avril.

Vers deux heures, Laghouat apparaît à nos yeux comme une tache d'encre; à mesure que nous avançons, les taches se multiplient, et, chose surprenante, elles paraissent mouvantes. C'est une brillante cavalcade qui vient à notre rencontre; tous les fonctionnaires civils sont là, au grand complet; nous faisons dans la ville une entrée triomphale.

M. le colonel de Ganay nous conduit au cercle militaire, où il nous présente un grand vieillard maigre, vêtu d'un burnous blanc et portant... des gants beurre frais, ce qui forme le plus bizarre assemblage du monde : c'est le bachaga Cheïkhali, un millionnaire indigène, qui nous invite à dîner pour le soir même.

A sept heures, nous pénétrons dans la salle du festin. La table est mise à la française. Le colonel a envoyé les vins et ce sont ses domestiques qui font le service; quant à la cuisine, elle est arabe.

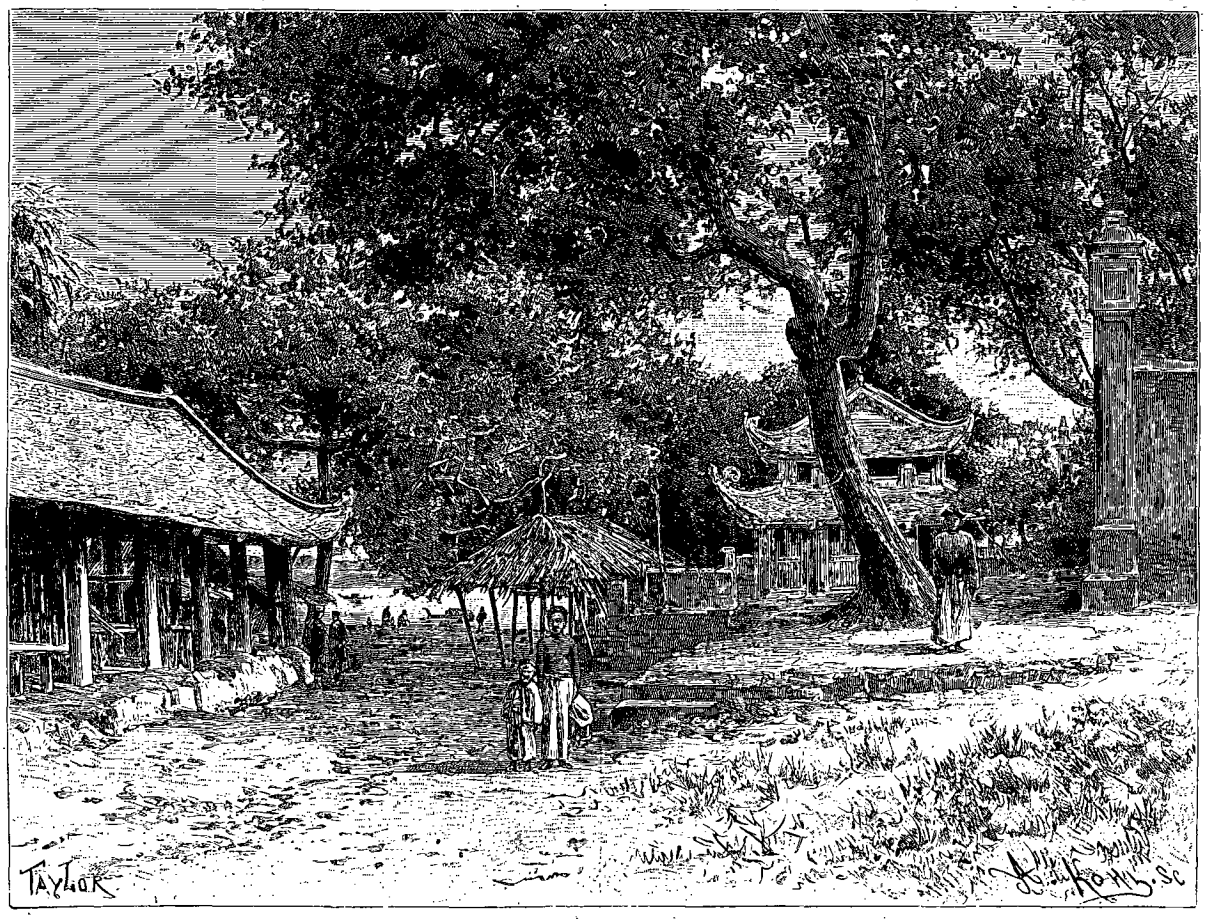
Au sortir du dîner, le colonel nous mène à une *n'bita* qu'il a organisée pour nous. Le spectacle est curieux, mais il a été décrit si souvent que je me dispense de le décrire à nouveau. Nous terminons la soirée chez M. le capitaine de Rosières, où l'on nous joue l'*Amour discret* de Resch, et d'autres morceaux délicieux. M. Mengin nous dit ses plus jolis monologues.

Des lettres qui nous attendaient à la poste nous obligent à repartir en toute hâte. Il nous faut brûler Laghouat, non sans regret.

Le reste du voyage s'accomplit avec une rapidité vertigineuse. Le 15 avril, à huit heures du matin, nous rentrons à Alger.

E. Zeys.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La pagode du général à Bac-Hat. — Dessin de Taylor, d'après une photographie

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXXIII

Expédition de Than-Mai. — Une ambulance de cholériques. — Le choléra en colonne. — Installation dans une pagode. Autels en plein vent. — Le pays au thé et aux mandarines.

Le 3 octobre au matin, nous avions levé l'ancre de bonne heure et, descendant le courant rapide du fleuve Rouge, nous comptions arriver avant le soir au port de Sontay; mais deux heures environ après notre mise en route, au moment même où nous passons devant le village de Bac-Hat, situé à l'embouchure de la rivière Claire, le bateau ralentit tout à coup, faisant machine en arrière, et le capitaine entre brusquement dans la cabine où nous étions en train de parcourir une pile de vieux journaux de France : « Venez sur le pont, je ne sais vraiment ce qui se passe, la rive gauche est encombrée de troupes et il me semble reconnaître sur le bord des uniformes de généraux; nous allons jeter l'ancre et envoyer à la découverte ».

Le *Jacquin* est à peine immobile que déjà un sampan se détache de la rive et fait force de rames vers notre bateau. Un officier d'ordonnance nous apporte les ordres verbaux du général en chef : « Le général de Courcy, nous dit-il, a rassemblé, au confluent de la rivière Claire et du fleuve Rouge, toutes les troupes

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33, 49; t. LVIII, p. 65, 81, 97; t. LIX, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. LX, p. 257, 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

disponibles des garnisons du Delta; une expédition importante se prépare pour combattre les bandes de pirates chinois qui infestent la région de Tan-Mai; mais déjà les malades sont nombreux et j'ai ordre de requérir le docteur, qui doit descendre à terre et se mettre immédiatement à la disposition du général Jamais, commandant de la colonne. »

Je saute dans la petite embarcation de l'officier d'ordonnance et en cinq minutes je suis à terre. Je trouve le général très préoccupé : « Je vous attends avec impatience, me dit-il, la situation est grave : plusieurs cas de choléra viennent d'éclater parmi les troupes et nous avons dû rassembler provisoirement les malades dans une pagode isolée du village. Nous ne pouvons emmener avec nous les médecins qui les soignent, et cependant, dans les conditions où nous sommes, il faut que quelqu'un d'entre vous puisse suivre la colonne. Arrangez-vous, voyez vos camarades; mon planton est à vos ordres pour vous conduire vers eux. »

Guidé par le planton du général, je traverse une grande place sur laquelle se tient tous les deux jours un marché abondamment approvisionné en volailles, légumes et fruits de toutes sortes. Bac-Hat est un grand centre annamite, riche, commerçant et populeux, dans lequel était autrefois installé un poste de douane; ce poste prélevait l'impôt sur toutes les barques qui s'engageaient dans la rivière Claire.

Nous suivons une longue rue bordée de petites maisons basses recouvertes de paille; après avoir franchi une porte en maçonnerie qui indique les limites du village, nous nous engageons, à travers les champs de riz, sur une digue aboutissant à une pagode en briques complètement isolée de toute habitation. Il est tard et le jour pénètre mal dans ce grand bâtiment dont les toits très bas débordent de beaucoup les murs. Mes camarades font apporter des lanternes de marine, à la lueur desquelles ils me font visiter leur installation; leur logement d'abord, une misérable paillote dépendant de la pagode et ouverte à tous les vents; il a fallu calfeutrer les murs avec des nattes; pas d'autres lits que des brancards de troupe : « Vous le voyez, nous ne sommes pas luxueusement organisés, mais l'épidémie est venue tout d'un coup, sans qu'on s'en doute, et il a fallu se débrouiller; nous avons télégraphié à Hanoï, on va nous envoyer le nécessaire; en attendant, nous faisons pour le mieux; nos malades au moins sont bien abrités; jugez-en. »

Dans la grande salle de la pagode, transformée en ambulance, quatre petites veilleuses placées aux quatre coins donnent une lueur indécise et intermittente; elles sont faites avec des soucoupes en porcelaine grossière remplies d'huile de coco; dans chacune de ces soucoupes trempe, en guise de mèche, un bourdonnet de charpie. La flamme fuligineuse de ces lampes tantôt menace de s'éteindre, tantôt se ranime, lançant une gerbe d'étincelles qui fait resplendir les dorures de la voûte et éclaire brusquement les murs peints en rouge vif. Sur le sol, recouvert d'une épaisse couche de paille, une quinzaine de malades gisent enveloppés dans de grandes couvertures grises; les uns, complètement immobiles, paraissent dormir; les autres s'agitent, se raidissent en proie aux crises si douloureuses que donne la maladie. Au centre de la salle, un grand bouddha tout doré, accroupi sur sa feuille de lotus, regarde d'un air placide toutes ces souffrances pendant qu'autour de lui, dans de petites niches creusées en pleine muraille, la foule des dieux annamites aux figures grimaçantes, aux poses grotesques et contournées, semble s'animer et ricaner dans l'ombre. De temps en temps un des malades se dresse sur le coude et crie : « A boire! » d'une voix basse et étouffée qui ressemble à un gémissement; alors un infirmier indigène, aux pieds nus, glisse comme une ombre entre les grabats, portant une grande théière pleine de thé brûlant.

« Nous avions vingt-sept coulis, dit un de mes camarades, et c'est à peine s'il nous en reste six maintenant; malgré la surveillance incessante que nous exercions sur eux, les autres se sont enfuis, sachant bien ce qui les menaçait s'ils restaient près de nous; pour éviter les désertions, nous les avons cantonnés dans un coin de la pagode, et ce tirailleur annamite, que vous voyez là-bas se promenant de long en large le fusil sur l'épaule, est là pour arrêter les déserteurs. Chaque nuit l'un de nous couche au milieu des malades pour être prêt au moindre appel. »

Il est entendu que je suivrai la colonne : mes collègues ont voulu garder leur poste d'honneur; d'ailleurs il est probable que de nouveaux cas de choléra se produiront lorsque nous serons en route.

Les troupes quittent Bac-Hat le 10 octobre au matin; j'emmène six infirmiers et le matériel nécessaire; mais je n'ai pas un seul coulí : aucun des indigènes n'a voulu se louer, malgré le prix élevé qu'on leur offrait. En raison de l'impossibilité de trouver des porteurs, je reçois l'ordre d'organiser l'ambulance sur des barques; nous remonterons le courant à la rame ou à la voile en nous éloignant le moins possible de la colonne, qui s'avancera à pied le long de la berge. J'ai établi mon quartier général sur une grosse et lourde jonque annamite que les sapeurs du génie ont aménagée pour la circonstance d'une façon vraiment confortable : la cale a été recouverte d'un plancher, et le pont a été exhaussé, si bien que le bateau est transformé en une vaste cabine allant de l'avant à l'arrière, dans laquelle, chose rare, on peut se tenir à peu près debout.

Nous hissons notre voile de nattes et nous voilà en route, favorisés par une bonne brise, à laquelle nos infirmiers viennent en aide en poussant le bateau avec de longues perches pour remonter le courant. Les trois premiers jours tout se passe assez bien, mais au commencement du quatrième un premier cas de choléra se produit dans la colonne; bientôt trois autres malades, puis quatre, puis cinq, se joignent aux premiers, si bien qu'à la fin du cinquième jour l'ambulance flottante est encombrée et qu'il faut aviser. D'ailleurs, nous ne

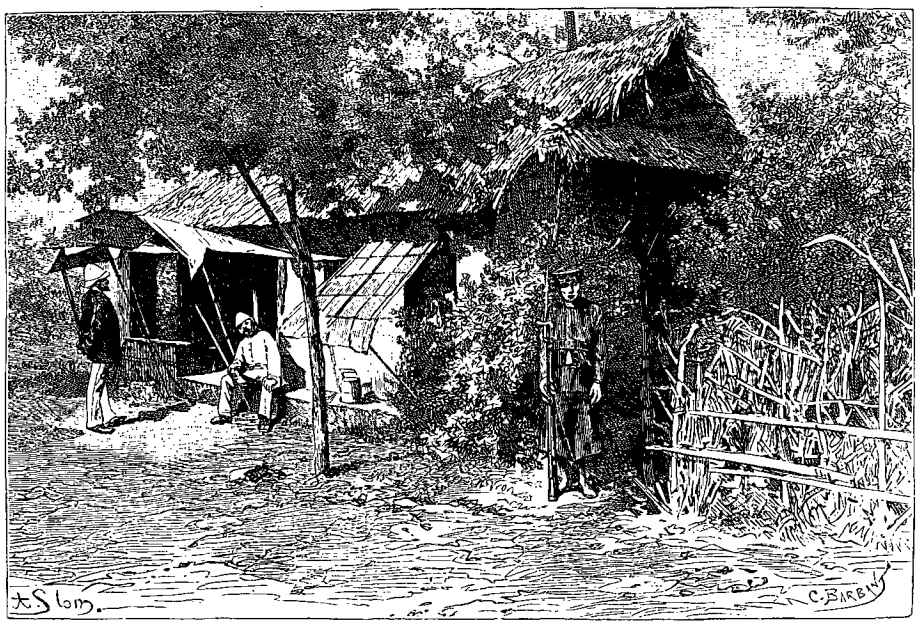
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pouvons plus avancer ainsi, le personnel est à bout de forces; les infirmiers ne peuvent à la fois pousser le bateau et soigner les malades.

Le soir venu, après avoir fait amarrer notre jonque à la rive, je me mets à la recherche du général. Les troupes, qui ne sont pas gênées comme nous par les difficultés de la navigation sur la rivière Claire, se sont avancées à deux ou trois kilomètres en suivant la berge, et le général Jamais, qui marche à leur tête, s'est arrêté au village de Nham-Ngac, où il a établi son cantonnement. J'arrive à la nuit noire et je passe une bonne heure à chercher mon chemin dans le dédale des haies de bambous qui environnent chaque case.

Le général décide que les cholériques partiront avec le bateau et descendront, sous la garde de deux de mes infirmiers, le courant de la rivière, qui les ramènera jusqu'à Bac-Hat; quant à nous, nous suivrons la berge en arrière de la colonne. Mais il nous faut des porteurs pour les malades que nous aurons certainement demain; heureusement nous sommes dans une bourgade populeuse habitée par un chef de canton; le général ordonne qu'on le fasse venir. Après une heure d'attente, nous voyons comparaître un grand diable d'Annamite, vêtu d'une longue robe noire qu'il a passée en toute hâte sur ses habits crasseux. Le général le fait asseoir, lui offre le thé et les inévitables cigarettes; à la première demande de coulis le mandarin se récrie. Enfin, après trois grands quarts d'heure de pourparlers, voyant qu'il ne pouvait pas esquiver la corvée, il finit par promettre cinquante porteurs, moyennant une rétribution énorme, dont les trois quarts au moins passeront certainement dans sa bourse.

Me voilà donc en route le lendemain matin avec mes trois derniers infirmiers, dont un déjà malade, et



Maison des médecins de l'ambulance des cholériques. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

quarante porteurs au lieu des cinquante promis; ma petite troupe suit la colonne à distance pour éviter la contagion. J'ai constamment l'œil sur mes coulis, mais, malgré la surveillance attentive que j'exerce, il m'en manque trois à l'appel en arrivant à l'étape. Ces désertions sont d'un très fâcheux exemple; étant donnée la difficulté que nous avons de recruter des indigènes, il me faut absolument les empêcher de se produire; aussi le soir, à la halte, je prends mes dispositions en conséquence.

Le général nous a donné six tirailleurs annamites pour nous garder pendant la route; je divise mes coulis en six groupes et je confie un de ces groupes à chacun de mes soldats indigènes. Les linhs font coucher les coulis côte à côte, attachent chacun d'eux par la jambe droite à une longue corde en rotin dont ils fixent l'extrémité à leur propre poignet; ils sont sûrs de cette façon que les coulis ne pourront pas faire un seul mouvement sans qu'ils en soient avertis.

Le lendemain, au matin, avant le départ, on m'amène deux soldats qui viennent d'être pris d'accès choléri-formes; je les charge sur deux de mes brancards, et en route! en voici trois autres vers midi, que je mets également en civière. Le soir nous campons dans une misérable hutte ouverte à tous les vents, et nous couchons tous côte à côte, pour être prêts à tout événement.

Cette nuit-là, malgré les soins dont nous les avons entourés, deux de nos malades sont morts. Aussitôt qu'il fait jour, et avant le départ de la colonne, nous leur rendons les derniers devoirs : sur le bord du chemin, au sommet d'un petit tertre qui domine la rivière, nous creusons deux fosses profondes; mes infirmiers n'ont pas voulu laisser à des mains étrangères le soin d'y descendre leurs camarades, ils les y couchent revêtus de leurs habits. Les fosses sont refermées, et deux petites croix faites avec des branches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre-croisées marquent seules la place où reposent deux braves soldats français.

Nous reprenons notre route en suivant lentement le sentier qui longe la rivière; c'est un simple chemin de halage que les bateliers ont tracé dans les hautes herbes en traînant leurs barques à la corde à contre-courant. La colonne de troupe qui nous précède en a fait une vraie route en piétinant les broussailles à droite et à gauche; nous suivons sans fatigue cette voie bien battue qui surplombe le cours de l'eau. Tout en marchant, je jette un coup d'œil rapide sur la campagne environnante : à ma droite, des bouquets de grands palmiers balancent leurs feuilles gracieuses; plus loin, des vergers, plantés d'orangers couverts de leurs fruits jaunes, s'étendent jusqu'au village que j'aperçois au fond du paysage caché derrière les bambous; sur les petits îlots de sable qui coupent la rivière, des troupes de grues cendrées pêchent tranquillement en compagnie de cormorans et d'aigrettes blanches; de l'autre côté de l'eau s'étendent d'immenses rizières toutes pleines de riz presque mûr.

Il est midi, il y a longtemps que nous avons perdu de vue les derniers rangs de la colonne, il faut nous arrêter un instant pour laisser reposer nos malades et souffler nos coulis. Je commande la halte près d'une petite maison de paysan qui disparaît presque au milieu des arbres. Notre cuisinier indigène fait immédiatement du feu pour préparer un peu de thé à mes malades; et pendant qu'il s'organise, laissant mon campement sous la garde du plus ancien des infirmiers, je mets mon cheval au galop pour rejoindre la colonne et aller aux nouvelles.

Les troupes ont fait halte sur le bord de l'eau au milieu d'une véritable forêt de bambous épineux qui forment au-dessus d'elle comme un dôme de verdure; nous sommes arrivés presque au terme de notre marche et le général a décidé qu'avant de franchir le fleuve on attendrait que les éclaireurs aient été reconnaître le terrain de l'action.

Déjà les troupiers ont monté leurs petites tentes de campagne dont les toiles blanches tranchent vigoureusement sur toute cette verdure; plus loin nos tirailleurs indigènes ont élevé comme par enchantement de coquettes huttes en branchages. Les jonques qui transportent les vivres et le matériel sont ancrées dans un joli port naturel formé par un coude de la rivière; les ouvriers d'administration en ont descendu leurs fours de campagne; aidés de leurs employés annamites, qui travaillent nus jusqu'à la ceinture, ils pétrissent sous les arbres le pain qui servira pour le repas du soir.

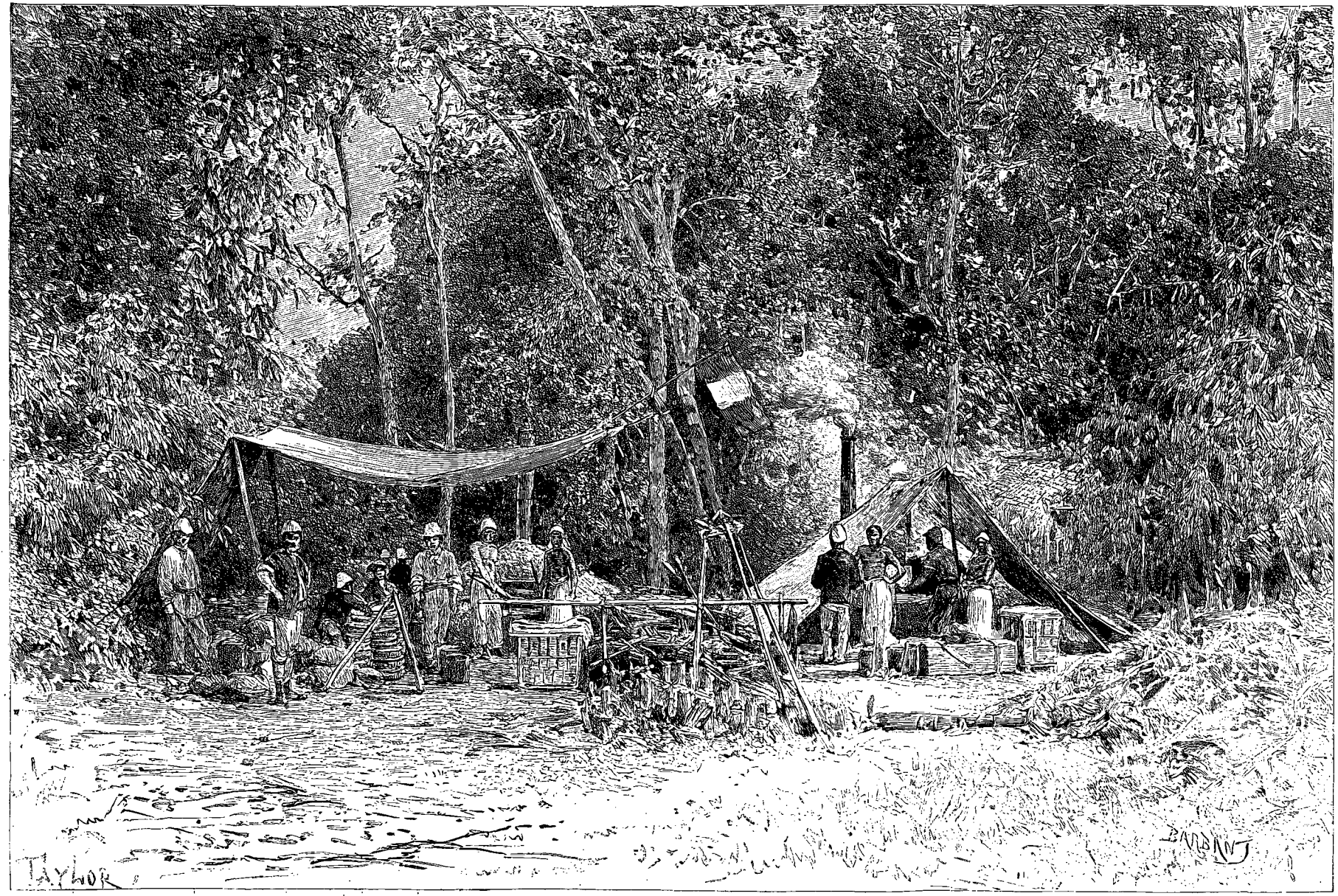
Les malades arrivent de tous côtés; j'en ai maintenant une vingtaine, dont dix cholériques; de mes trois infirmiers deux sont atteints. J'ai demandé qu'on voulût bien m'envoyer quelques soldats de bonne volonté pour m'aider; j'en réclamais dix, trente se sont présentés tout de suite : les braves garçons savent cependant à quoi ils s'exposent; j'ai choisi parmi eux les plus intelligents et ils se sont tout de suite attelés à la besogne. Mes deux petits boys annamites sont tout simplement admirables : ils travaillent comme quatre, et puis ils sont si diligents, si empressés! Quelle race intelligente que cette race tonkinoise! elle est laborieuse, apte à tout, et nous ferons d'elle ce que nous voudrons si nous savons la prendre.

Le général en chef vient d'arriver et nous allons bientôt prendre l'offensive; les émissaires envoyés de l'autre côté du fleuve ont rencontré les pirates solidement fortifiés dans deux ou trois grands villages de la plaine de Than-Mai. Les colonnes de troupe qui ont été lancées dans des directions différentes ont effectué leur mouvement tournant et préparé notre attaque de front. Les troupes lèvent le camp; elles commencent déjà à passer la rivière sur des jonques et des chalands remorqués par les bateaux à vapeur qui ont amené l'état-major. Une de ces jonques nous a apporté des provisions de toutes sortes qui vont faire grand bien à nos pauvres malades. J'ai quatre caisses de lait concentré, des conserves, du jus de viande qui ont été tirés des magasins des Dames de France à Hanoï et qui nous ont été adressés par les soins du directeur du service de santé; une trentaine de petites couchettes en fer ont été également mises à notre disposition; enfin, j'ai reçu six nouveaux infirmiers, c'est tout ce qu'on peut me donner pour l'instant : le personnel des ambulances est sur les dents, l'épidémie de choléra s'est répandue partout comme une traînée de poudre. A Haï-Phong notre collègue Züber, déjà miné par la maladie qui devait l'emporter, passe ses jours et ses nuits au chevet de ses malades; à Hanoï, le médecin principal Lemardeley se multiplie pour soigner les cholériques; de ses deux aides-majors, l'un a déjà succombé au fléau, l'autre est gravement atteint; ici même l'épidémie redouble, j'ai vingt malades qui sont partis ce soir pour l'hôpital de Bac-Hat, remorqués dans une grande jonque par un petit canot à vapeur qui les conduira à destination beaucoup plus vite que la rame.

L'ambulance plie bagage le lendemain vers midi, nous allons nous installer sur l'autre bord de la rivière dans une spacieuse pagode où nous attendrons les événements. Les médecins des régiments accompagneront seuls la colonne qui va aller de l'avant le plus vite possible, ils nous expédieront les malades au fur et à mesure.

Nous avons passé l'eau sans encombre et nous trouvons facilement l'emplacement qui nous est destiné tout près de la rivière. Elle est très jolie, notre pagode, avec son spacieux bâtiment au faîte orné de chimères, et ses grands arbres touffus qui lui forment comme une ceinture verte; elle est située au sommet d'une petite colline d'où l'on a vue sur la boucle de la rivière Claire, et l'on y monte par un grand escalier, de trente marches au moins, fait avec de larges dalles branlantes. Du haut de cet escalier on domine tous les environs : les grands champs de canne à sucre qui longent le bord de l'eau; les immenses vergers d'orangers et de citronniers qui s'étendent à perte de vue vers l'ouest

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fabrication du pain en colonne. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et le petit village caché sous les bambous, situé au pied même du monticule, et d'où s'élèvent, à chaque instant, des hurlements de chiens et des cris d'enfants.

Nos cuisiniers se sont installés au milieu du verger voisin sous une petite hutte recouverte de paille que les tirailleurs tonkinois commis à notre garde leur ont construite en un tour de main. Déjà mes boys ont fait connaissance avec les gens du village, ils leur ont loué des bancs et des tables et ils leur ont acheté toutes sortes de provisions qui vont nous permettre de faire un dîner princier; les coulis, attirés par la bonne odeur de la cuisine, rôdent sournoisement autour des fourneaux, cherchant à happer de-ci de-là quelques bons morceaux. Mes petits domestiques indigènes ont installé ma table, couverte d'une nappe blanche, sur la terrasse même de la pagode ; le dessert pend aux arbres, et je n'ai qu'à tendre la main pour le cueillir : il y a de beaux citrons doux, gros comme des melons, de petites mandarines et des espèces d'oranges vertes, à la peau fine, que je n'ai rencontrées jusqu'ici que dans cette région, et qui ont un goût délicieux.

Je suis bien tranquille aujourd'hui, je n'ai pas encore reçu un seul malade, et, aussitôt mon dîner expédié, je puis, sans crainte d'être taxé de paresse, m'étendre pour respirer l'air frais du soir dans mon hamac, que j'ai fait suspendre sur la terrasse entre deux orangers. La soirée est délicieuse; le soleil, d'un rouge de sang, s'abaisse à l'horizon; déjà les grands buffles au poil gris, qui viennent de prendre leur bain au fleuve, rentrent au village par le petit chemin creux qui serpente au-dessous de moi; les enfants qui les conduisent les excitent de leurs cris. Le son lointain du gong appelle les fidèles à la pagode; dans une des premières maisons du village une voix d'homme, accompagnée d'une guitare, chante sur un ton traînant et endormi. Le soleil a disparu, de grandes ombres se sont étendues sur la plaine; le village s'est tu au-dessous de moi, et le silence, déjà profond, n'est plus troublé que par les éclats de rire de nos coulis; réunis autour d'un feu qui brille dans les ténèbres, ils écoutent les récits interminables d'un conteur populaire, qui va les tenir sous le charme une partie de la nuit.

Pendant toute la journée du lendemain je n'ai pas eu de nouvelles de la colonne. Accompagné d'un soldat en armes, j'ai passé tout mon temps à visiter les environs. Le pays est extrêmement pittoresque et d'une fertilité prodigieuse; les villages, qui sont très rapprochés les uns des autres, ont un air riche et prospère. J'ai pris un fusil, et malgré mes médiocres qualités de tireur j'ai pu facilement remplir mon carnier. Sans compter les perruches qui nichent par troupes dans les arbres et de beaux écureuils gris à la superbe fourrure, j'ai pu tirer des coqs de bruyère, des pluviers dorés et de petites poules d'eau qui pullulent dans les rizières voisines. Il y a aussi, dans les environs, des espèces de bécassines au joli plumage gris tacheté de blanc. J'ai rencontré, dans mon excursion, des bosquets de lataniers, des plantations d'arbres à huile et, autour des villages, de grands enclos, défendus par des haies de bambous épineux, où l'on cultive l'arbre à thé. Les rizières sont plus rares que dans le bas Delta; le riz n'y paraît ni aussi beau, ni aussi vivace.

A 1 kilomètre de ma pagode, tout près d'un grand village qui doit être, m'a-t-on dit, le chef-lieu du canton, s'élève, sur un petit tertre, un autel en pierres taillées, flanqué de deux autres plus petits. Ces trois autels, abrités sous un grand banian, sont entourés d'un mur à hauteur d'homme; aucune statue ne se voit sur ces singuliers monuments, dont le principal est seul orné d'un grand vase en terre cuite. Ils semblent très anciens : les pierres qui les composent et qui sont en partie descellées ont pris une teinte grise et ont été rongées par les pluies; en grattant la mousse dont elles sont recouvertes, je trouve, sur le devant de l'autel, un cartouche contenant une inscription chinoise; d'autres sculptures en forme de grecques courent le long du retable qui surmonte l'autel principal.

Nous nous sommes fortifiés dans notre pagode : les tirailleurs annamites qui nous gardent ont peur des pirates, et ils ont flanqué les deux côtés de la cour de deux petits miradors de leur composition, dans lesquels ils montent plusieurs fois par jour pour inspecter la campagne. Ces constructions ne me semblent pas bien redoutables, mais elles sont extrêmement pittoresques. Sur quatre longs bambous plantés debout, les indigènes ont élevé, à trois mètres environ du sol, un petit plancher qu'ils ont surmonté d'un toit en nattes; ils grimpent comme des chats sur cette espèce d'estrade à l'aide d'une échelle qu'ils ont également construite de toutes pièces avec des bambous. Ils tiennent bien là-dessus, grâce à leur petite taille et à leur faible poids. Un jour qu'ils avaient remarqué quelque chose de suspect, et qu'ils étaient venus en courant m'annoncer qu'une bande de pirates poussait droit sur notre ambulance, je voulus monter là-haut pour fouiller la campagne avec ma lorgnette; mais je n'étais pas plus tôt installé qu'un craquement sinistre se fit entendre et que je dégringolai plus vite que je n'étais monté, entraînant avec moi tout l'échafaudage, à la grande joie de mes boys, qui riaient à se tordre.

Nous sommes installés dans notre pagode depuis huit jours et nous n'avons d'autres nouvelles de la colonne que celles que nous donnent les malades apportés chaque matin par les coulis qui viennent chercher des provisions au fleuve. A chaque instant nous prêtons l'oreille, croyant entendre la canonnade, mais aucun bruit de bataille n'arrive jusqu'à nous; enfin, le neuvième jour, nous voyons reparaître l'avant-garde des troupes. L'ennemi s'est bien gardé d'attendre notre arrivée; les pirates se sont enfuis, comme ils le font toujours lorsqu'ils nous savent en force; ils ont passé entre les colonnes qui arrivaient pour les cerner, et lorsque celles-ci, après mille efforts, sont parvenues, par des routes impossibles, jusqu'à leur retraite, le nid était vide et les oiseaux s'étaient envolés.

La plus grande partie des troupes a regagné par voie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

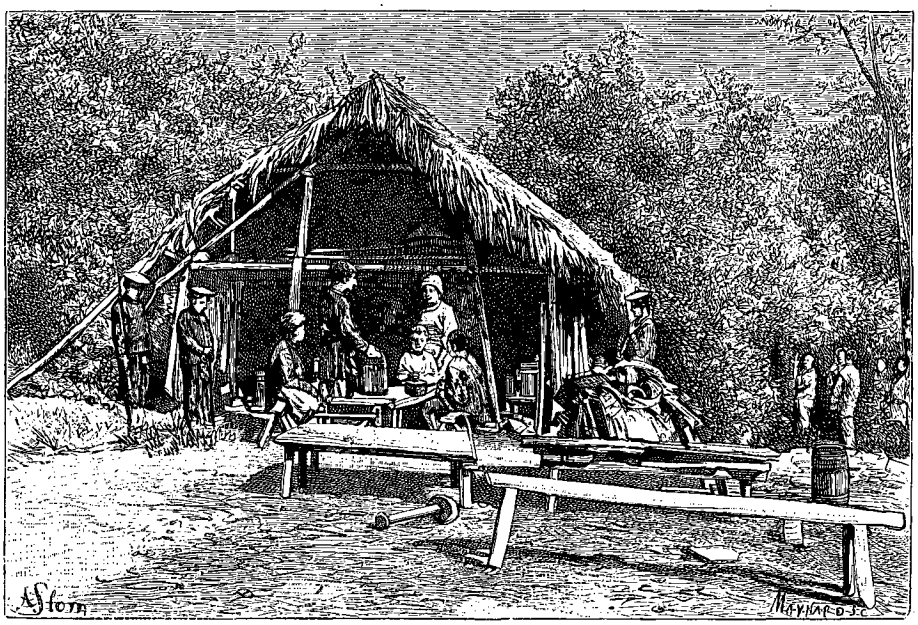
de terre la bouche du fleuve Rouge ; nous allons nous embarquer sur la rivière Claire dans des jonques, qu'une canonnière remorquera jusqu'à Bac-Hat ; là nous laisserons nos malades et nous regagnerons ensuite nos cantonnements de Hanoï.

XXXIV

Départ pour l'Annam. — Les embellissements de Haï-Phong. — Traversée mouvementée. — En rade de Tourane. — Excursion aux grottes de marbre. — Le repiquage du riz. — Sacrifice aux Génies des Eaux. — Le mandarin Pinceau et le mandarin Lanterne.

Une bonne nouvelle m'attend en arrivant à Hanoï : je suis désigné pour aller en Annam, servir en qualité de médecin près des délégués du gouvernement français réunis en ce moment à Hué pour régler avec le nouveau roi certaines affaires pendantes. Je ne demeure dans la capitale tonkinoise que juste le temps de mettre un peu d'ordre dans mes bagages, et j'en repars à bord d'un petit vapeur, conduit par des Chinois, qui fait régulièrement deux fois par semaine le trajet entre Hanoï et Haï-Phong.

J'ai peine à reconnaître cette dernière ville, que je n'ai pas revue depuis mon arrivée au Tonkin ; au lieu du grand village malpropre, entouré de marécages, que j'ai décrit en commençant ma relation de voyage, je trouve une ville proprette, soignée, pourvue d'hôtels tenus par des Européens et relativement confortables. De tous côtés s'élèvent des villas et de grandes maisons de commerce ; notre bateau a peine à circuler au milieu des jonques et des embarcations de toutes formes encombrant l'arroyo qui mène au port. A l'extrémité de la ville européenne, les commerçants chinois accourus de Hong-kong, des provinces de Canton et de Fou-



La cuisine. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

tchéou ont construit tout un quartier de belles maisons en briques, où se montrent aux étalages des soies brochées de toutes couleurs, des bibelots du Japon et tous les produits de l'industrie chinoise et annamite. Les rues, pavées et très propres, sont éclairées de distance en distance par d'élégants réverbères ; des artistes venus de Saïgon ont même établi un café-concert, où les amis que j'ai retrouvés dans la ville me convient à aller passer la soirée. J'en sors vers minuit tout réjoui par les flonflons de France.

Je dois prendre passage sur le *Pluvier*, petit aviso à vapeur qui va faire pour la première fois la route de l'Annam ; il n'a pas encore paru en rade, et je passe à l'attendre huit jours qui me paraissent courts, grâce à l'aimable accueil de mes amis. J'ai trouvé à Haï-Phong un gai compagnon de voyage, Gaston Roullet, peintre du ministère de la marine, qui se rend comme moi en Annam et qui m'accompagnera dans toutes mes excursions. C'est une excellente recrue que ce brave artiste, le premier qui ait osé risquer le pied dans notre nouvelle colonie ; grâce à lui, j'ai passé des heures charmantes, et pendant tout ce voyage pénible je n'ai pas eu un seul instant d'ennui.

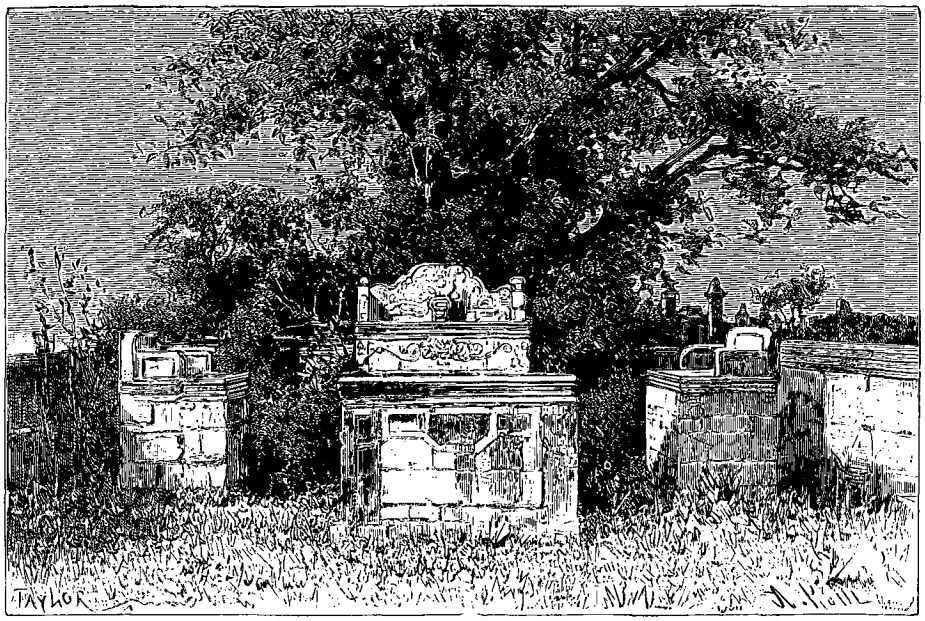
Le *Pluvier* est enfin arrivé, et nous nous installons à bord. Nous levons l'ancre le 30 décembre et, après avoir louvoyé avec les précautions les plus minutieuses le long des bancs de sable qui obstruent en grande partie l'embouchure du fleuve, nous stoppons en face de la presqu'île de Do-Son pour attendre le pilote qui seul peut nous faire franchir la passe conduisant à la haute mer. Ces parages sont très dangereux, et je n'en veux pour preuve que le grand bateau des Messageries Maritimes que nous apercevons au loin sur la barre, échoué la quille en l'air. La marine a fait installer à la pointe de la presqu'île, tout en haut du rocher qui la surmonte, un phare sur lequel les navires peuvent se guider pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entrer dans la passe ; mais les alluvions que le fleuve apporte d'une façon incessante changent à chaque instant la direction du chenal, qu'on est obligé de draguer à dates périodiques. Nous passons une demi-heure à attendre le pilote ; enfin nous voyons poindre la petite embarcation à voile qu'il monte ; en cinq minutes il est contre notre bateau et il se hisse sur le pont à l'aide d'une corde qu'on lui tend. Ce pilote est un ancien quartier-maître de la marine, que l'administration du port de Haï-Phong paye pour occuper ce poste : il a déjà stylé plusieurs élèves qui le relayent dans son service, car la besogne est fatigante ; heureusement qu'il ne s'est pas trop fait attendre ; déjà la nuit commence à venir, et aussitôt qu'il ne fait plus clair il est impossible de continuer la route dans ces parages semés d'écueils.

Le cap une fois doublé, nous sommes en pleine mer ; notre petit bateau, qui n'est plus protégé contre le vent par les récifs de la côte, commence à danser sur les vagues ; il a très peu de lest dans les cales et il est chargé sur le pont avec de lourdes pièces de marine qu'il transporte en Annam ; il tangue et roule affreusement. Le mal de mer fait des ravages parmi les passagers et même parmi les gens de l'équipage ; moi qui suis un « terrien », je suis pris un des premiers et je vais m'affaler sur mon lit dans ma cabine.

Pendant toute la nuit le maudit roulis continue en s'accentuant encore ; nous sommes dans un état piteux, mais ce qui est consolant pour mon amour-propre, c'est qu'une partie de l'équipage a le mal de mer. Nous restons deux jours étendus sur nos couchettes sans avoir la force de nous lever ; le matin du troisième, je fais un vigoureux effort pour m'arracher de là et pour monter sur le pont. Les mouvements du bateau sont



Autel élevé dans la campagne pour les sacrifices au Ciel. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

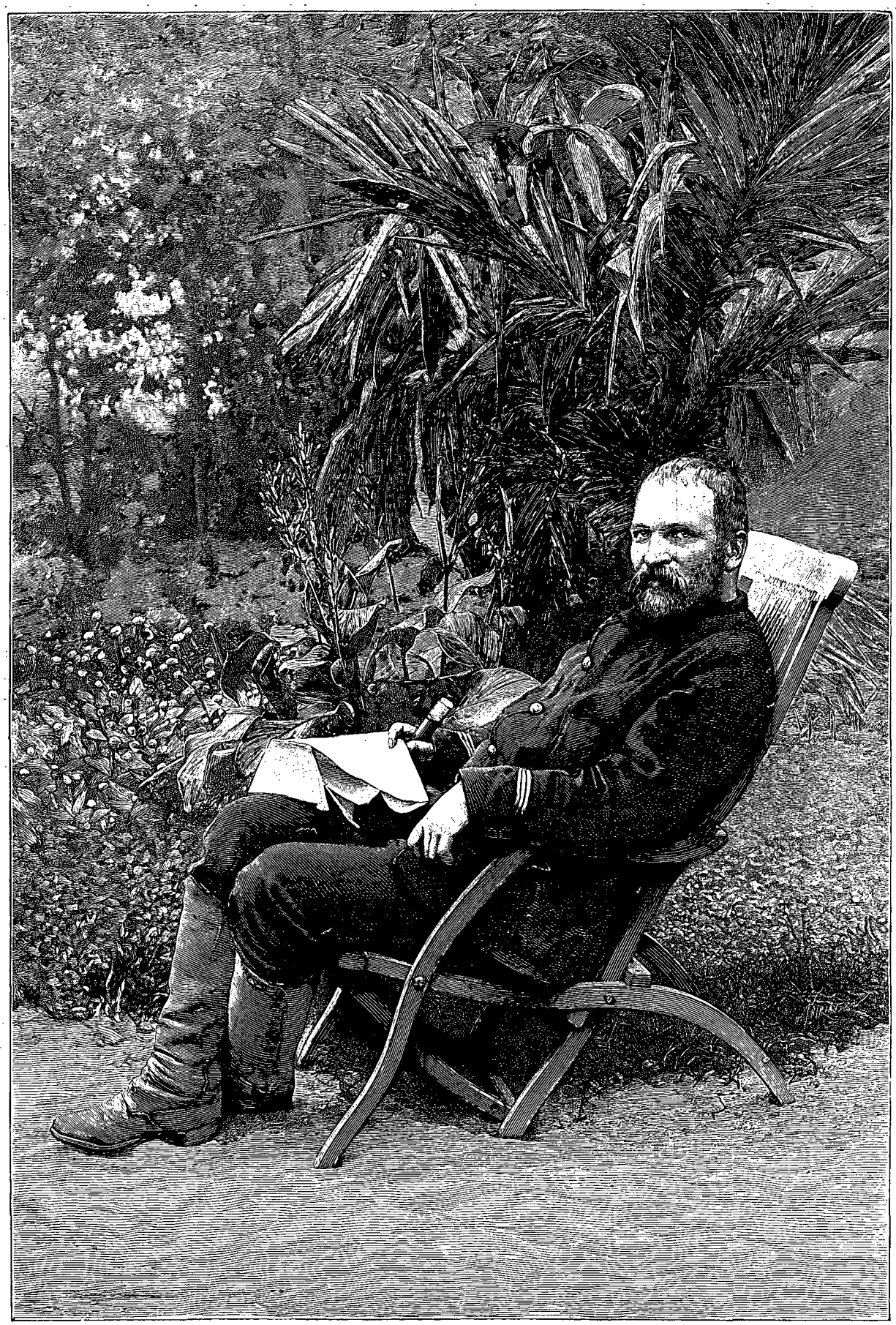
tellement violents que je suis obligé de me faire attacher à un mât ; la mer déferle en vagues énormes qui embarquent sur le pont, balayant les caisses, dont quelques-unes passent par-dessus bord et dont les autres s'entre-choquent comme si elles voulaient se briser.

Le commandant me montre du doigt une bande grise, c'est tout ce qu'on peut voir de la côte d'Annam que nous longeons en ce moment ; il aurait voulu franchir la barre de Thuan-An et jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière de Hué, mais cette barre est impraticable par un temps pareil ; nous allons louvoyer et peut-être gagner la haute mer, Dieu sait pendant combien de temps, jusqu'à ce que ce maudit grain cesse ; puis nous tenterons d'atteindre le port de Tourane et de nous mettre à l'abri derrière la ceinture de rochers qui protègent cette grande baie.

Je ne puis y tenir plus longtemps et je redescends m'étendre dans le carré, où je trouve Gaston Roulle presque aussi malade que moi. La nuit arrive et la situation devient grave, nous faisons bout à la lame et mettons cap au large pour éviter les avaries de machine ; nous allons petite vitesse, deux ou trois nœuds à peine. « Si le mauvais temps augmente, dit le second, et si la machine vient à manquer, nous sommes certainement perdus. » L'eau inonde le pont, où une centaine de malheureux zouaves, qui vont tenir garnison à Hué, sont couchés au milieu des pains de munitions détrempés et des bagages ruisselants.

Vers cinq heures du matin les mouvements de roulis et de tangage s'arrêtent tout à coup, le bateau semble marcher sur une nappe d'huile ; c'est le calme après la tempête et je m'endors profondément. Quand je me réveille, il est grand jour ; nous sommes à l'ancre en pleine baie de Tourane, à côté de deux navires de guerre français, en croisière dans ces parages. Du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'auteur. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pont du bateau, la vue est superbe : la mer bleue, unie comme un miroir, est environnée de toutes parts par des montagnes boisées dont les sommets disparaissent dans la brume ; au loin, vers le nord, tout au bout de la pointe de Calao-Han, qui s'avance comme un éperon vers la haute mer, s'ouvre l'étroite passe par laquelle le bateau est entré cette nuit ; vers le sud, la chaîne des montagnes s'abaisse peu à peu jusqu'à une plaine sablonneuse où nous distinguons, grâce à nos lorgnettes, les petites maisons du village de Tourane, bâti à l'embouchure de la rivière de ce nom ; enfin, très loin vers le nord, de hauts massifs bleuâtres, entre lesquels serpentent de petits chemins bordés de précipices, jalonnent la route de Hué et ce fameux col des Nuages que nous traverserons bientôt.

Le soleil vient de se lever et d'innombrables barques de pêcheurs, gonflant leur voile de nattes, semblables à de grandes ailes de papillons, se dirigent vers la passe, pour disparaître bientôt derrière les récifs qui bordent la haute mer. Autour de notre bateau, des sampans et des radeaux de bambous apportent les provisions, que des indigènes en guenilles nous offrent avec un empressement bruyant. Ces naturels de l'Annam me paraissent plus petits et moins robustes que les Tonkinois. Quelques-uns nous montrent des échantillons de la faune de ces contrées : des singes de différentes tailles, dont une ou deux espèces ont un pelage très joli, et de petites chèvres aux longues cornes, au poil fauve tacheté de blanc.

Mirador improvisé (voy. p. 326). — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

Complètement remis par une bonne nuit de sommeil, nous demandons, mon ami Roullet et moi, au commandant du bateau la permission d'aller dans sa baleinière faire une promenade jusqu'au village de Tourane, situé à quelques milles de notre mouillage ; cette permission nous est gracieusement octroyée, et nous voilà partis par 30 degrés à l'ombre, remorqués par quatre vigoureux rameurs de l'équipage du *Pluvier*. Malgré la vitesse avec laquelle ils nous poussent, et bien qu'ils aient hissé une petite voile triangulaire, nous mettons trois bons quarts d'heure pour arriver à l'embouchure de la rivière. A ce niveau le cours d'eau, qui atteint près de 600 mètres de large, est occupé par de nombreuses pêcheries. A l'extrême pointe, du côté de la rive gauche, s'élève une petite pagode dédiée au génie des eaux ; elle est entourée de grosses touffes d'aloès et d'agavés ; ce sont les seules plantes qui poussent dans ce sol sablonneux ; plus loin, toujours en remontant la rivière, nous trouvons un fortin en terre sur lequel flotte le drapeau français : c'est là que loge la petite garnison de Tourane, composée d'une trentaine de soldats d'infanterie de marine et de quelques matelots. Ces pauvres gens sont décimés par la fièvre ; la côte n'est pas très saine ; il y règne en permanence une chaleur tropicale, que les brises plus fraîches venant du large ne réussissent pas toujours à tempérer. A l'extrémité du fortin commence le village, ramassis de pauvres cases en paillotes où gîtent les familles des pêcheurs, qui vivent des poissons de la baie ; au milieu de ces masures s'élèvent deux ou trois maisons chinoises construites en briques avec assez de confort ; elles sont habitées par des commerçants de cette nation qui font le trafic des vivres non seulement avec la garnison de Tourane, mais avec les différents postes de l'intérieur.

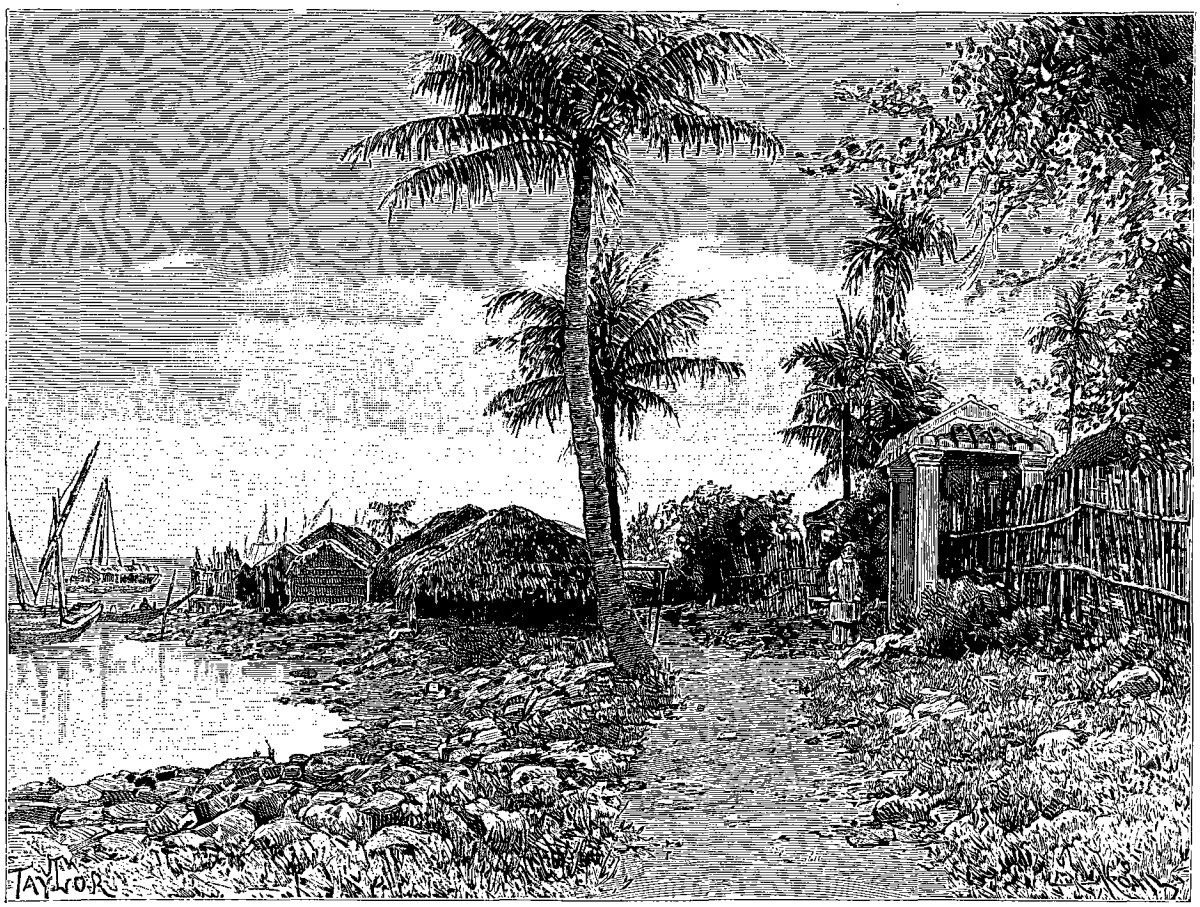
Le village s'étend sur une longueur de deux kilomètres environ, sur le bord gauche de la rivière ; les maisons sont rangées de chaque côté d'une rue unique bordée de cocotiers. A l'une des extrémités du village, près d'une grande et antique pagode, se trouve la maison de douane, habitée par un ancien employé des Messageries Maritimes. Ce fonctionnaire, aidé d'une escouade d'agents annamites, vêtus d'un uniforme spécial, fait payer un droit de transit, pour le compte du gouvernement français, à toutes les jonques qui montent ou qui descendent la rivière.

Nous accostons à un petit débarcadère situé devant cette maison ; nous sautons à terre, après avoir amarré notre baleinière aux pilotis disposés dans ce but le long du bord ; les douaniers nous ont vus venir : leur chef, prévenu par eux, accourt pour nous recevoir. Nous avons vite fait connaissance avec lui ; c'est un homme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très intelligent et qui, depuis très longtemps déjà dans ce pays, connaît parfaitement tous les environs. « La contrée est peu sûre, nous dit-il, les lettrés s'agitent dans la province de Quang-Nam, voisine de Tourane ; malgré tout, le commerce tend à reprendre, et les Chinois accourent en foule, preuve qu'il y a de l'argent à gagner ; ils connaissent bien ce pays, où depuis longtemps ils ont des établissements. Vous ne perdrez pas votre temps, si vous le voulez, ajoute notre compatriote, il y a près d'ici une excursion superbe à faire. A quelques milles en remontant la rivière se trouvent de pittoresques massifs de calcaires marmoréens dans lesquels sont creusées des grottes superbes. Je vous engage vivement à aller les visiter ; je vous fournirai même, si vous le désirez, un sampan pour remonter jusque-là. Bien que des bandes de rebelles se montrent de temps à autre dans les environs, vous n'aurez pas beaucoup à craindre avec vos revolvers et les fusils de vos ordonnances. »

L'offre est tentante et nous nous décidons à en profiter. Le lendemain, le sampan promis vient nous chercher au bateau ; le cuisinier du bord nous a préparé un panier de victuailles ; en partant de bonne heure, nous pourrons déjeuner aux grottes et être rentrés le soir même.



Village de Tourane (voy. p. 230). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Nous voilà en route, par un temps superbe, poussés à contre-courant dans la rivière par une jolie brise qui gonfle la voile de nattes du bateau ; nos indigènes n'auront qu'à se croiser les bras et à rectifier la marche dans les passages difficiles. Roullet s'est juché sur le petit toit en paille qui surmonte l'embarcation, et il croque d'un crayon rapide les points de vue pittoresques qui passent à sa portée.

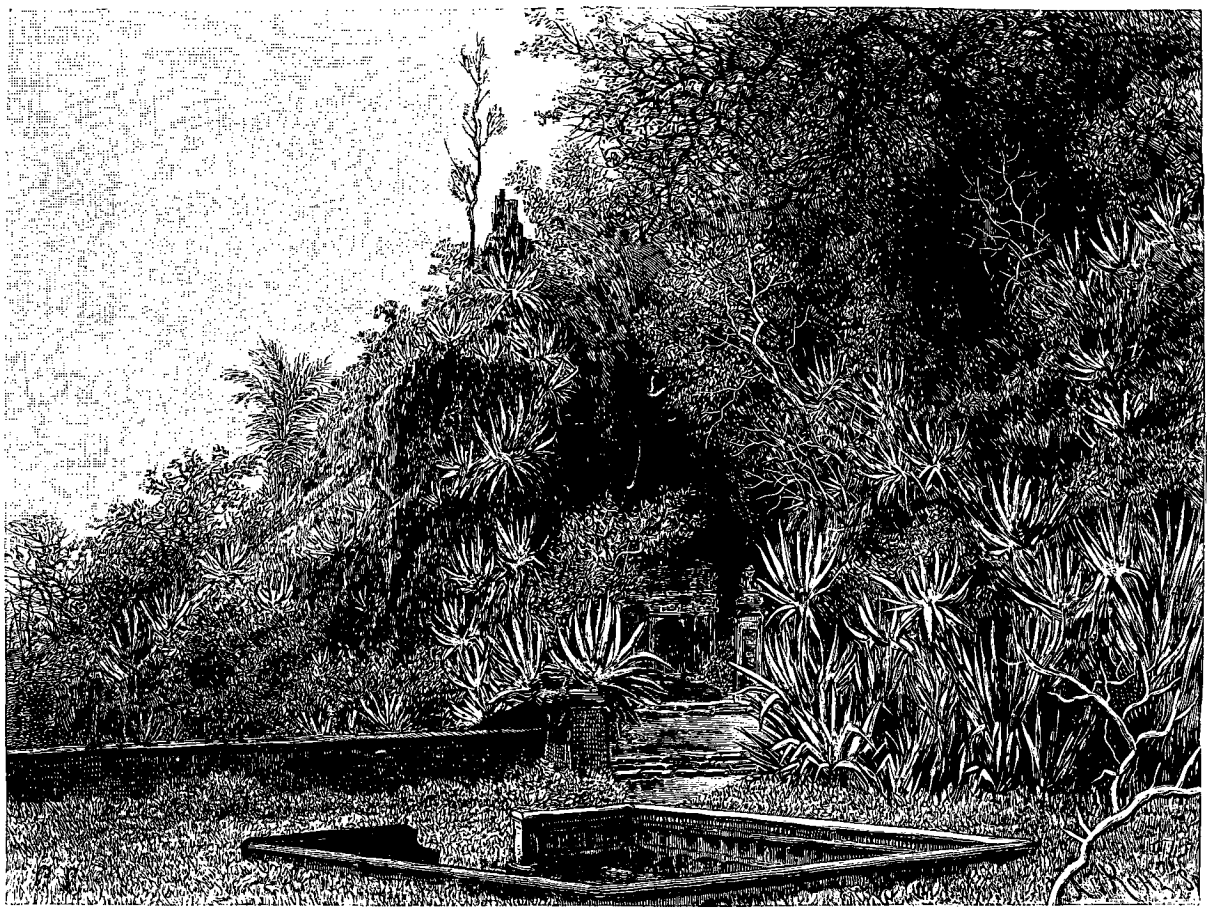
La rivière, très large, coule entre des rives bien cultivées où l'on distingue surtout des plantations de canne à sucre et de riz ; nous croisons à chaque instant de grandes pêcheries ; les poissons capturés la veille sèchent, les uns à côté des autres, enfilés par la tête dans de longues ficelles soutenues par des bambous.

Le pays est plat ; mais, au fur et à mesure que nous remontons la rivière, nous voyons poindre à l'horizon, puis s'élever peu à peu, la grande chaîne de rochers qui forme le but de notre promenade. Deux ou trois beaux villages se montrent le long de la berge ; plus loin nous croisons l'embouchure d'un arroyo qui remonte, nous dit-on, jusqu'à la ville de Quang-Nam.

Après avoir longé, pendant 1 kilomètre, une succession de mamelons couverts de plantes grimpantes, au milieu desquelles s'ébattent de jolis singes peu sauvages, nous accostons dans une petite crique où nous amarrons le bateau. Nous laissons notre embarcation à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

garde d'un des indigènes qui nous accompagnent, et, prenant l'autre comme guide, nous nous engageons à sa suite au milieu de hautes dunes de sable coupées de distance en distance par des rocs pelés. Nous marchons pendant une demi-heure sous un chaud soleil de midi pour arriver au pied des collines où se trouvent les grottes de marbre. Notre guide nous fait prendre ensuite un petit escalier très étroit dont les marches sont taillées de main d'homme au flanc de la montagne; cet escalier s'élève presque à pic, déviant à peine de la ligne droite pour contourner les obstacles formés par les saillies du rocher. Les marches succèdent aux marches, nous en gravissons plus d'une centaine, puis nous cessons de monter pour nous engager sous une espèce de tunnel profond creusé en plein roc. Nous voilà maintenant de l'autre côté de la montagne, grimpant toujours, mais cette fois par un petit chemin en lacet, courant entre deux lignes d'aloès et de plantes grasses. Au fur et à mesure que nous nous élevons, dominant les environs, le panorama qui s'offre à nos yeux devient plus vaste et plus grandiose : au loin s'étend la mer; ses vagues viennent mourir à nos pieds, contre la falaise, qu'elles couvrent d'écume blanche; elles font entendre un bruit sourd et continu qui parvient jusqu'à nous; à droite, la côte d'Annam, basse et aride, se prolonge à perte de vue, sans un arbre, sans une maison; à gauche apparaît un grand désert de sable semé çà et là de gros blocs de rochers et de bouquets de broussailles qui tranchent comme des taches vertes sur la plaine jaune. Du milieu de ces îlots de verdure s'élèvent des monuments d'aspect bizarre; chacun d'eux est formé par un gros cylindre en maçonnerie, mesurant 2 mètres environ de hauteur, surmonté d'une coupole ornée de sculptures et d'incrustations en mosaïques faites avec des fragments de porcelaine; ce sont sans doute des tombeaux; j'en compte une quinzaine disséminés, çà et là; tous ont la même architecture; ils sont entourés d'une petite muraille en briques à hauteur d'appui.



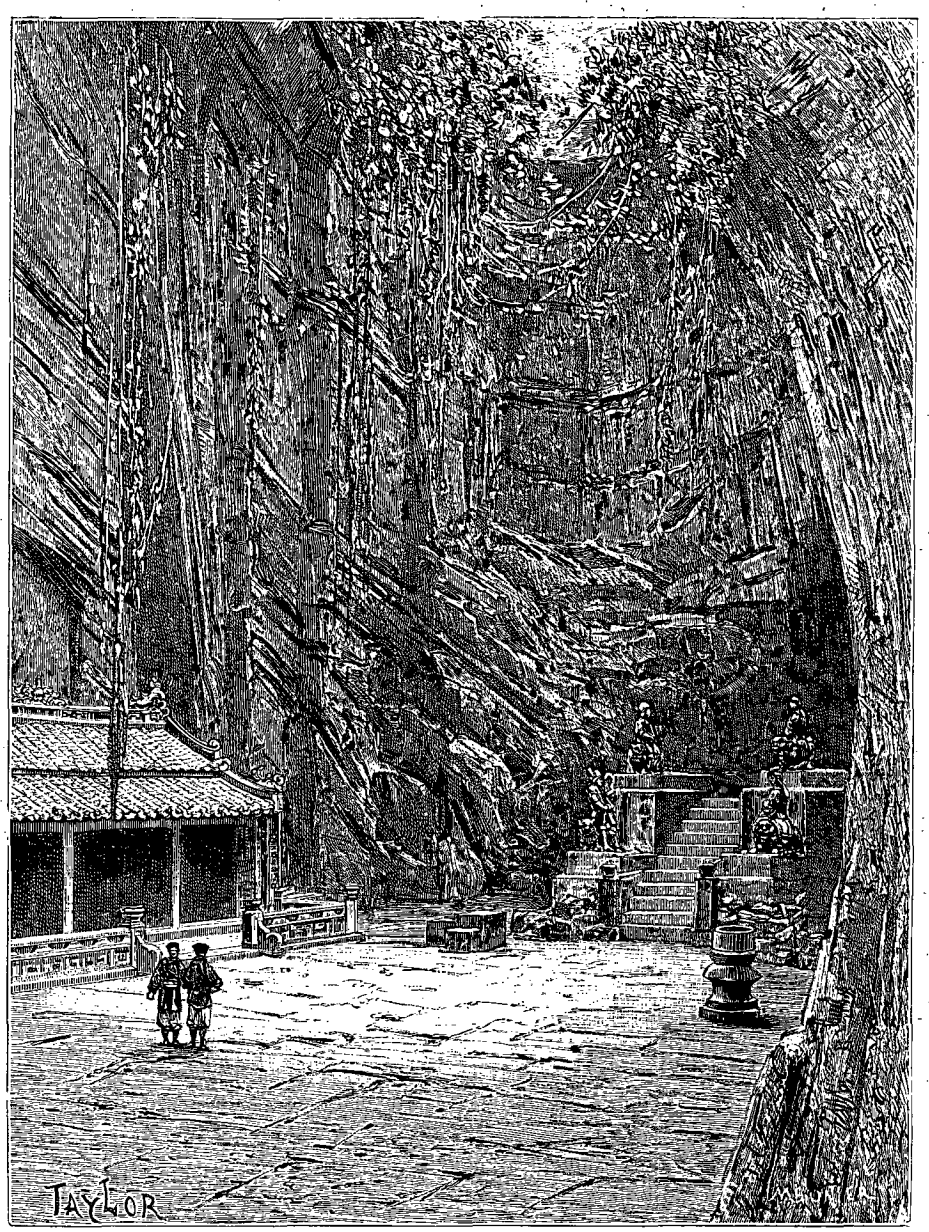
Entrée des grottes de marbre (voy. p. 334). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

Nous nous reposons dix minutes en contemplant ce paysage sévère et sauvage, puis nous reprenons notre ascension. Nous contournons encore une fois le flanc de la montagne, nous passons sous deux ou trois portiques dont les vieilles pierres usées disparaissent à demi sous les mousses et les plantes grimpantes, et nous arrivons enfin sur une grande terrasse bordée de palmiers sauvages, au milieu de laquelle se trouve une citerne carrée, remplie d'eau de pluie. Trois bonzes en longue robe de bure, le chapelet à la main, nous attendent debout en haut d'un bel escalier de marbre;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

près d'eux un superbe paon apprivoisé est perché sur un bloc de granit. Sans doute ils nous ont vus venir de loin et ils connaissent le but de notre visite; après s'être inclinés profondément devant nous, ils nous montrent le chemin en étendant la main du côté des grottes et ils nous précèdent sans dire un mot.

Nous traversons la terrasse et nous nous arrêtons devant une petite porte basse à demi enfouie sous d'énormes touffes de plantes grasses et de broussailles qui s'échappent de toutes les fentes du rocher; elle est solidement fermée par un gros cadenas annamite, que le plus vieux des religieux ouvre avec une clef qu'il sort de sa poche. La porte grince en tournant sur ses gonds et, l'ayant franchie, nous pénétrons dans un



Intérieur des grottes de marbre (voy. p. 334). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

petit chemin creux bordé à droite et à gauche par d'énormes blocs de pierre. Nous faisons quelques pas et, tournant brusquement à droite, nous nous trouvons tout à coup en face d'une immense crevasse qui s'ouvre dans le rocher comme un grand portail naturel. A l'entrée de cette crevasse et contre une de ses parois s'élève un petit autel; c'est une table en pierre devant laquelle court une balustrade; une lampe pleine d'huile de coco y brûle au pied d'une statue grimaçante représentant un génie armé de pied en cap. Au fond de cette première grotte nous apercevons dans une anfractuosité sombre les premières marches d'un escalier qui semble s'enfoncer dans les entrailles de la montagne; nous nous y engageons en tâtonnant à la suite des bonzes; la route s'éclaire peu à peu comme si la lumière venait de la profondeur. Les marches de l'escalier sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faites en marbre bien poli, elles aboutissent à une immense grotte dont les parois taillées à pic dans le rocher sont sillonnées d'une multitude de petites fentes parallèles : on dirait qu'elles ont subi une sorte de clivage naturel. Ces parois se rejoignent à 7 ou 8 mètres de hauteur, formant une vaste coupole très régulière, percée à son centre d'une large baie par laquelle entre le jour. De grandes lianes semées de fleurs jaunes et pourpre pénètrent par cette ouverture et descendent presque jusqu'au sol en décrivant une multitude de guirlandes et de festons, dont les uns sont suspendus à la voûte et dont les autres s'accrochent de distance en distance aux saillies des murs. Au niveau des derniers gradins de l'escalier, quatre statues en pierre de grandeur naturelle sont disposées par paires sur des blocs de maçonnerie; elles représentent les génies qui gardent les quatre coins de la terre; ces génies, vêtus d'un riche costume militaire tout étincelant de dorures, tiennent dans leurs mains des attributs, différents pour chacun d'eux, et qui vraisemblablement sont en rapport avec leur caractère ou leurs fonctions.

Contre la paroi opposée à l'escalier est dressé un grand autel bouddhique; plus loin se voit une petite maison annamite couverte de tuiles vernies. Au centre de la grotte, une vasque de pierre montée sur un pied en maçonnerie sert à recueillir l'eau du ciel qui tombe par l'ouverture de la voûte; cette eau jouit sans doute d'une grande réputation parmi les Annamites; elle doit avoir toutes sortes de vertus secrètes pour guérir les maladies ou préserver des accidents. Je vois notre guide indigène payer une ligature de sapèques de cuivre la faveur de remplir de ce précieux liquide une bouteille qu'il avait apportée cachée sous ses habits.

Les bonzes ne peuvent pas nous soutirer d'argent par le même stratagème, mais ils ont plusieurs cordes à leur arc : ils nous conduisent vers un petit magasin où ils nous font voir toutes sortes de menus objets sculptés dans le marbre des grottes : petites statuettes, vases, urnes de toutes grandeurs. Ils doivent être satisfaits de nous, car nous en emplissons nos poches après les avoir allégées d'un certain nombre de pièces blanches.

Si j'en juge par les échantillons que nous emportons, les carrières des environs renferment des marbres d'espèces rares, dont quelques-uns sont d'une grande beauté; plusieurs des menus objets que nous avons achetés aux bonzes sont de couleur rose tendre, d'autres sont d'un vert veiné de blanc, tous ces marbres ont des couleurs remarquablement vives et comme je n'en ai vu nulle part encore. Il faudrait explorer les grottes de Tourane au point de vue de l'exploitation : je crois que le commerce y trouverait son profit.

Le gardien de notre bateau s'est endormi en fumant l'opium et nous avons toutes les peines du monde à le mettre debout; nous y réussissons tant bien que mal en prenant le parti extrême de lui verser sur la tête une ou deux pintes d'eau; mais il nous faut, bon gré mal gré, saisir l'aviron et ramer à tour de rôle pendant un ou deux milles, jusqu'à ce qu'il ait repris complètement ses esprits. Heureusement, nous marchons dans le sens du courant et nous n'avons qu'à donner un coup de temps en temps pour nous maintenir au milieu de la rivière.

Sur les deux bords une foule de paysans sont occupés aux travaux des champs; c'est la saison du repiquage du riz : des bandes de femmes, ayant relevé leurs grandes robes autour des reins, travaillent dans l'eau jusqu'aux genoux, à planter les rizières; devant chacune d'elles, une petite sébille de bois flotte sur l'eau; elle contient les plantes qu'un gamin, complètement nu, leur distribue au fur et à mesure. La femme prend de la main gauche dans sa sébille une ou deux tiges de ce jeune riz et le plante, par petites touffes régulièrement espacées, à l'aide d'un morceau de bois pointu qu'elle tient de la main droite. Plus loin, un jeune indigène est occupé à arroser son champ à l'aide d'un appareil très original : le sol de ce champ est un peu plus élevé que le lit de la rivière; l'ouvrier puise l'eau avec une grande corbeille de forme allongée, faite en treillis de bambous très serré, et dont l'intérieur est enduit d'un mastic noirâtre; cette corbeille est fixée à l'extrémité d'un long bâton, qui lui-même est attaché par une corde au sommet d'un trépied de bambous. La longueur de la corde est calculée de telle façon que, lorsque l'ouvrier tire à lui la corbeille, celle-ci vient plonger dans l'eau; un simple mouvement de propulsion suffit pour porter l'appareil au-dessus de la rizière, où il se vide tout naturellement. Grâce à cette disposition ingénieuse, les Annamites arrivent, sans dépenser beaucoup de force, à renouveler très rapidement l'eau de leurs champs de riz.

Nous passons devant Tourane à la chute du jour; au moment où nous longeons les premières maisons du village, des sons d'instruments qui semblent partir du milieu de la rivière nous font interrompre notre dîner et sortir de la petite hutte en paille, située à l'arrière du sampan, où nous avons dressé notre couvert. Le spectacle qui frappe nos yeux est tellement curieux que nous faisons stopper notre barque pour n'en pas perdre un détail ; deux petits bateaux-paniers, accouplés bord à bord à l'aide de traverses en bambous, sont montés par des musiciens dont l'un bat du tambour, un autre du tam-tam, tandis qu'un troisième frappe l'un contre l'autre deux petits morceaux de bois semblables à des castagnettes. De grandes branches de bambou garnies de leurs feuilles sont plantées à chacune des extrémités des bateaux; rameurs et musiciens sont vêtus de blanc des pieds à la tête. Au milieu de l'une des embarcations se tient debout une vieille femme, également vêtue de blanc, qui chante sur un ton plaintif un air très lent en agitant une écharpe de soie; dans l'autre bateau sont entassés un grand nombre de ces petits objets en papier qui servent aux offrandes. Les rameurs manœuvrent de telle façon que les bateaux tournent constamment en rond, très doucement. Quand le chant est fini, les bateliers s'arrêtent, et la vieille femme,

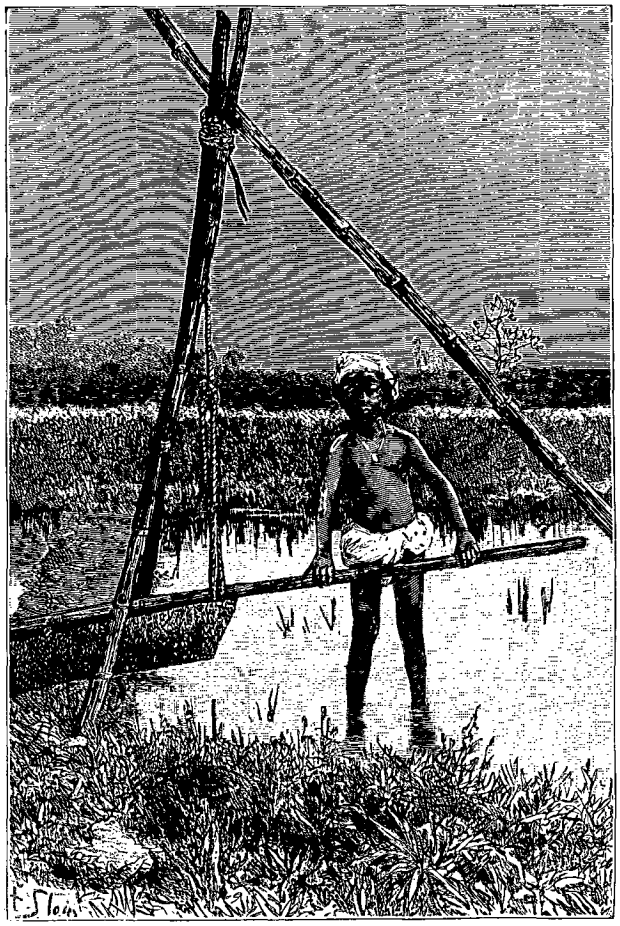
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Repiquage du riz. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prenant dans la seconde barque une belle jonque en papier, couverte de dorures, la place sur l'eau, y met le feu et l'abandonne au courant.

Mon boy nous donne l'explication de cette cérémonie singulière. La vieille femme en blanc a perdu, il y a quelques semaines, un de ses enfants qui s'est noyé, par un temps de grosse mer, en allant pêcher en dehors de la rade. Des camarades qui l'accompagnaient n'ont pu ramener son corps. Un devin, consulté pour savoir où il se trouvait, a répondu qu'il avait été enchaîné sous les eaux par les génies de la mer, furieux de ce qu'on avait osé troubler leur retraite. C'est pour conjurer la colère de ces Esprits que la vieille femme, sur les conseils du devin, est venue au milieu de l'eau leur faire des invocations et leur présenter des offrandes. Elle espère que les méchants génies se laisseront fléchir par ses prières et que les parents qui, depuis trois jours déjà, cherchent le corps au lieu du sinistre, pourront enfin le retrouver.



Appareil à arroser les rizières. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

Quand nous accostons le *Pluvier*, il fait nuit noire; l'officier de quart qui nous reçoit à la coupée nous prie de passer chez le commandant, qui a une communication importante à nous faire. Il est arrivé pendant notre absence une dépêche qui change toutes les dispositions prises à notre égard et qui modifie nos projets. Le commandant du *Pluvier* espérait pouvoir attendre à Tourane un moment d'accalmie qui lui permettrait de franchir la barre de Thuan-Ann et de nous conduire jusqu'à l'embouchure de la rivière de Hué; il reçoit au contraire l'ordre de partir sur-le-champ et de descendre jusqu'à Saïgon. Il doit nous mettre à terre demain matin avec nos bagages; nous attendrons à Tourane qu'on puisse nous donner une escorte pour gagner la capitale par terre en traversant le col des Nuages.

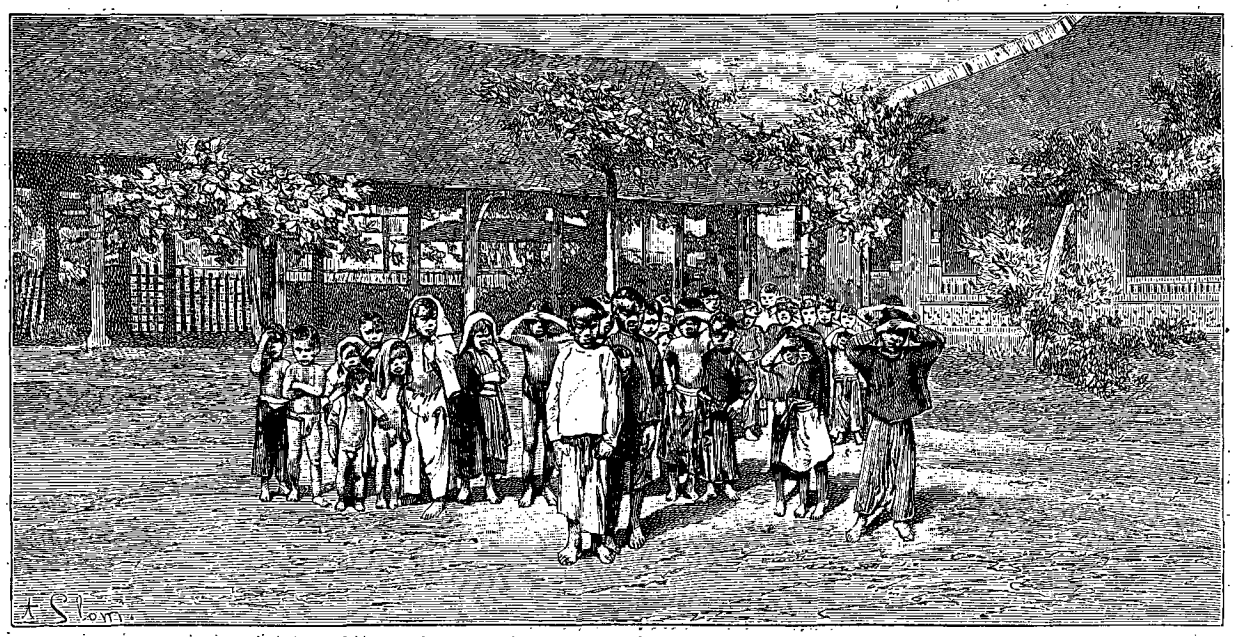
Le lendemain, de grand matin, deux sampans venus de la côte chargent nos caisses et nos provisions, et, après avoir pris congé du commandant du *Pluvier* qui a été parfait pour nous, nous partons dans sa chaloupe pour le village de Tourane.

Le pays, comme je l'ai déjà dit, est peu sûr; le commandant du poste de Tourane nous demande plusieurs jours pour organiser notre départ; en attendant, il nous installe dans une grande maison annamite, et nous tuons le temps comme nous pouvons avec des promenades aux environs. Chaque matin nous nous mettons en route, Roullet avec son pliant, sa grande ombrelle et sa boîte de couleurs, moi avec mon appareil photographique. Les gamins du village, auxquels chaque jour nous donnons quelques sous pour porter notre bagage, ont fini par nous connaître; ils nous ont affublés de sobriquets qui prouvent leur faculté d'observation; Roullet, c'est: *Ong quan ké Bout* (le grand mandarin Pinceau), et moi je suis *Oug quan ké Dén* (le grand mandarin Lanterne). Le pinceau est bien connu en Annam puisqu'il est entre les mains de tous les lettrés; quant aux appareils photographiques, c'est chose nouvelle sur la côte, et les indigènes prennent ma chambre noire tantôt pour un engin de guerre perfectionné, tantôt pour une grande lanterne. Ils sont très intrigués quand ils me voient braquer mon appareil et m'entourer la tête d'un grand voile noir pour regarder à travers l'objectif. Roullet, lui, a un succès énorme; il soulève l'enthousiasme quand il s'installe au bord de la rivière, sa grande ombrelle au-dessus de sa tête, son chevalet devant lui supportant la toile commencée. Les indigènes font cercle, se montrant du doigt les objets au fur et à mesure qu'il les dessine et riant aux éclats quand ils se reconnaissent dans son tableau.

EDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Enfants du village de Nam-Tung (voy. p. 339). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE [1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXXV

Marche pénible dans le sable. — Singuliers pêcheurs. — Le fort Isabelle. — Pagode du Grand Canon Méchant. — Curiosité gênante. — Ascension du Col des Nuages. — Les Portes de Fer. — Lang-Co; heureuse rencontre. — Les sampans du roi. — Thuan-An. — Arrivée à Hué. — Dong-Ba. — La Légation de France.

Le 12 janvier au soir, nous voyons arriver une estafette du commandant; elle nous annonce que les préparatifs sont terminés, et que nous pourrons enfin nous mettre en route le lendemain, avec quelques zouaves d'escorte. Je reçois en même temps un grand papier couvert de caractères chinois et portant de larges cachets rouges plaqués en vedette sur la première page: c'est un ordre de réquisition des mandarins annamites pour tous les postes de *trams* que nous rencontrerons sur notre route. Nous allons voyager comme de grands personnages: notre passage est annoncé partout. Le papier couvert d'hiéroglyphes nous accrédite près des chefs de village. Nous partirons avec trente-quatre coulis pour porter nos bagages; à chaque étape, nous les changerons pour d'autres que nous fourniront les chefs de tram, et nous traînerons à notre suite un nombre respectable de ligatures de sapèques qui nous permettront de faire nous-mêmes chaque jour la paye des porteurs.

Le 13 au matin, nous faisons avec joie nos adieux à Tourane. Nous comptions traverser la baie en bateau, pendant que notre escorte et nos porteurs longeraient le rivage; nous avions, dans ce but, loué la veille un grand sampan; mais il fait un temps épouvantable, il a venté toute la nuit, la mer est grosse et les bateliers ne veulent plus nous transporter; nous allons être obligés de faire le tour par le rivage : c'est 15 ou 18 kilomètres à parcourir en enfonçant dans le sable jusqu'aux chevilles.

De Tourane au village de Nam-Ho, où nous devons nous arrêter pour déjeuner, la route est monotone : nous longeons de grandes dunes contre lesquelles sont adossées, de distance en distance, de misérables huttes de pêcheurs. Ces pêcheurs ont des bateaux d'une forme très curieuse : ce sont de grandes corbeilles rondes en bambous, mesurant 2 mètres de diamètre, enduites à l'intérieur d'une espèce de mastic de couleur grise qui a la consistance de l'argile. Pour les lancer à la mer, les pêcheurs se mettent complètement nus, entrent dans l'eau en poussant devant eux cette barque d'un nouveau

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LVIII, p. 65, 81 et 97; t. LIX, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. LX, p. 257, 273 et 289; t. LXI, p. 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

genre; lorsqu'ils sont près de perdre pied, ils attendent une grosse lame; aussitôt que l'embarcation est soulevée par le flot, ils s'élancent d'un coup de reins dans l'intérieur du panier et, ramant d'une main, hissant de l'autre une petite voile carrée grande comme une serviette, ils mettent cap au large, bondissant sur les crêtes des vagues, en nous donnant, de loin, l'impression de gros marsouins.

La plaine de sable est coupée par de petits ruisseaux qui vont se jeter dans la mer; quand ils sont trop profonds, les riverains nous les font passer dans leurs corbeilles, moyennant quelques sapèques; d'autres fois, nous les traversons à pied avec de l'eau jusqu'au ventre; les pauvres tableaux de Roullet en voient de dures. Cette marche dans le sable fatigue horriblement les pieds; pour comble de malheur, la pluie a cessé, et un soleil implacable darde ses rayons sur nos têtes. Heureusement, vers onze heures, nous quittons le rivage pour nous enfoncer, au milieu des manguiers, dans un petit chemin bien ombragé et d'aspect pittoresque qui vient aboutir au grand village de Nam-Ho. Le chef de village prévenu nous fait conduire à la maison du tram: c'est une grande case couverte de tuiles, où les voyageurs de marque peuvent se reposer en attendant qu'on ait préparé le relais des coulis. Dans tout le pays annamite on désigne sous le nom de *trams*, les postes échelonnés sur le parcours des routes royales, où se recrutent, par la corvée, les hommes chargés de transporter les bagages des personnages officiels. Chaque fois qu'un fonctionnaire se met en route, l'heure de son passage au poste de relais et le nombre des coulis nécessaires pour son service sont indiqués par un messager spécial qui le précède à une distance suffisante pour qu'il n'ait pas à attendre et pour que toutes les dispositions soient prises avant son arrivée. En général, les mandarins réquisitionnent non seulement des porteurs de bagages, mais encore des coulis pour leurs palanquins. Ce mode de locomotion est très fatigant: les hamacs des palanquins annamites ont des dimensions très exiguës, les indigènes étant beaucoup moins grands que nous; aussi avons-nous préféré aller à pied, malgré la chaleur.

Nous n'étions pas arrivés depuis dix minutes au poste de Nam-Ho, que déjà de grands coups de tam-tam annonçaient notre présence dans toutes les rues du village et que les autorités venaient nous faire leurs *laï*. Nous laissons passer la grande chaleur et nous nous remettons en route vers trois heures de l'après-midi. En quittant Nam-Ho, nous traversons de superbes plantations de cocotiers et de jolis bosquets d'arbres d'essences inconnues, au milieu desquels perchent des bandes de pigeons verts et de tourterelles grises à col noir. J'aperçois, de distance en distance, de coquets villages cachés dans la verdure.

Nous approchons des montagnes; de grands rochers, entre lesquels serpente un petit chemin caillouteux dans lequel nous allons nous engager, se dressent de l'autre côté d'une rivière qu'il nous faut absolument traverser. Aucun indigène n'apparaît aux environs; l'eau est profonde, et les coulis perdent pied en cherchant un gué; heureusement nous trouvons, au milieu des roseaux, un vieux bateau que nous mettons à flot et dans lequel nous nous empilons avec toutes nos caisses; dix de nos plus vigoureux coulis s'attellent pour remorquer notre barque à la nage, pendant que dix autres la poussent par derrière et sur les côtés. Par bonheur la rivière n'est pas large; notre bateau fait eau de toutes parts; il est temps que nous arrivions à l'autre bord.

Le chemin commence à monter entre d'énormes blocs de granit couverts de fougères et de plantes grimpantes; il est pavé de gros cailloux anguleux qui nous blessent à travers notre chaussure; les coulis, qui vont pieds nus, ne paraissent rien sentir; ils marchent à toute vitesse et nous avons peine à les suivre. Nous voici maintenant en haut de la falaise que nous côtoyons, montant, descendant, pour remonter encore. De l'endroit où nous sommes, nous embrassons toute l'étendue de la baie de Tourane, dont les eaux viennent se briser contre les roches à deux cents mètres au-dessous de nous. L'étroit sentier que nous suivons est bordé à droite et à gauche par des rocs couverts de mousses et de bruyères; dans l'intervalle des pierres, jaillissent de maigres touffes d'arbrisseaux et de jolis bouquets d'hibiscus rouge.

Vers cinq heures nous arrivons au point culminant du massif que nous escaladons depuis Nam-Ho; devant nous, à deux cents mètres environ au-dessous de l'endroit où nous avons fait halte, le village de Nam-Tung, où nous devons passer la nuit, étale sur le sable ses petites maisons en paille, éclairées par le soleil couchant. La route descend rapidement, mais avec des lacets nombreux, jusqu'aux premières maisons de ce village, où nous arrivons à la nuit tombante. Nous passons devant les ruines d'un fortin construit par les Espagnols lors des affaires de 1858 et qui conserve le nom de fort Isabelle. A côté de ce fortin émergent d'un bouquet de verdure les toits ornés de porcelaine d'une pagode dont l'histoire est très singulière. Le fortin abritait, dit-on, une pièce à longue portée qui fit beaucoup de mal aux jonques des pirates qui se hasardaient dans ces parages. Le souvenir de cette pièce de canon est resté très vivant parmi les indigènes, et quand les Espagnols eurent évacué le fortin, les habitants du village voisin élevèrent, au lieu qu'elle occupait, la pagode qui subsiste encore et qui porte le nom caractéristique de Pagode du Grand-Canon Méchant.

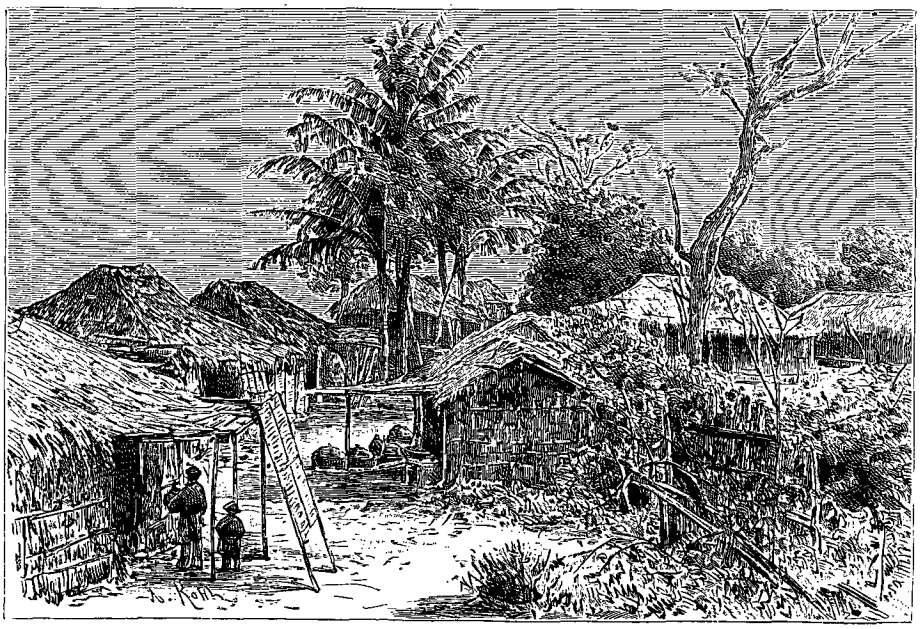
Nous faisons ranger tout notre convoi au milieu du village; le maire, suivi des notables, vient nous saluer et nous offrir de nous reposer cette nuit dans la plus grande des cases. Nous acceptons avec empressement, et, après avoir mis bagages et coulis sous la garde de l'escorte, avec les ordres les plus sévères pour la nuit, nous organisons notre campement.

Tout le village est réuni pour assister aux allées et venues des étrangers; il y a bien longtemps qu'on n'a pas vu d'Européens dans ces parages; la population s'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'abord massée au milieu de la rue, à distance respectueuse de la hutte où nos ordonnances, après un nettoyage soigné du sol et des parois, installent nos matelas cambodgiens, nos moustiquaires, et vaquent aux préparatifs du dîner. Encouragés par notre air bon enfant, les indigènes se sont peu à peu rapprochés; ils se sont groupés sous l'auvent de la case, et bientôt les plus hardis d'entre eux font cercle autour de la table où nous avons pris place pour le repas du soir; ils suivent d'un air profondément intéressé chaque mouvement de nos couteaux et de nos fourchettes, ils se communiquent leurs réflexions à voix basse; les vieux qui ont vu les Espagnols fournissent aux plus jeunes des explications interrompues par des éclats de rire aussitôt réprimés. Entourés par cette galerie de spectateurs, nous avons la conviction un peu humiliante de leur produire une impression exactement semblable à celle qu'éprouvent les Parisiens quand ils vont voir au Jardin d'Acclimatation les troupes de sauvages qu'on y exhibe à chaque printemps.

La nuit est venue, nos ordonnances ont orné notre table de bougies placées dans des bouteilles vides; leur lumière éclaire toutes ces têtes curieusement tournées vers nous. Ils sont là une cinquantaine au moins : vieillards à longues barbiches blanches, hommes à gros chignons serrés dans des turbans noirs, femmes et enfants se cachant craintivement derrière les premiers groupes; tous accroupis sur leurs talons ou debout. Chaque boîte de conserves vidée est avidement ramassée par les plus hardis de la bande, qui se la disputent longuement; mais ce sont surtout les bouteilles vides qui ont un grand succès. Au dessert le spectacle devient drôle; nous avions garni notre cantine de liqueurs variées; nos ordonnances ont mis sur la table toute la



Village de Nam-Tung. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

collection : tafia, chartreuse, peppermint, absinthe; à la vue de ces bouteilles, un mouvement se produit dans la foule. Après un conciliabule d'un instant, un grand vieillard maigre, un des notables du pays, tend vers nous sa main, en baragouinant quelques mots, et, avec son plus beau sourire, qui découvre deux rangées de dents noires, il nous fait le geste expressif d'un homme qui boit; il y met tant d'insistance et il a l'air si drôle que nous nous décidons à rire un peu. Nous lui emplissons d'abord une tasse de gros rhum de troupe; il en boit une forte lampée, puis passe la coupe à son voisin, autre vieillard très grave, qui boit à son tour; la tasse circule de main en main; chacun lui ayant donné l'accolade avec les signes de la plus évidente satisfaction, tous nous font, en guise de remerciement, une profonde inclinaison de tête, en joignant les deux mains et en les portant en avant. Mais la curiosité n'est pas satisfaite : le premier vieillard recommence ses grimaces et nous montre du doigt la chartreuse. C'est grave, la chartreuse est une liqueur rare dans le Col des Nuages; mais bast! une fois par hasard, nous pouvons bien expérimenter l'effet des différents alcools français sur les tempéraments annamites. Nous leur faisons goûter de chaque bouteille, en finissant par l'absinthe. Les premiers servis auraient bien voulu tout boire, mais ils sont arrêtés tout de suite par les autres qui réclament aussi leur part; et peu à peu les visages s'allument, les traits se déridents, tous se frottent le ventre pour bien indiquer que c'est bon, très bon; bientôt l'assemblée devient tellement bruyante, que nous devons interrompre brusquement la séance et faire intervenir nos ordonnances pour mettre tout ce monde-là dehors.

Malgré notre fatigue nous passons une très vilaine nuit, pendant laquelle nous avons tout le temps de déplorer amèrement la mauvaise idée d'avoir été si généreux pour nos hôtes. Jusqu'au jour il y a dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutes les maisons du village divertissements, chants et musique; mis en gaieté par leurs libations de la veille, les Annamites n'ont pas fermé l'œil.

Le 13 nous partons à six heures du matin, l'étape devant être fatigante. A la sortie du village, nous voyons se dresser une montagne aux flancs escarpés, que nous gravissons par un sentier de chèvres bordé par des précipices, des broussailles et de grandes herbes. Quand, vers sept heures, nous nous arrêtons à mi-côte pour laisser se reposer nos coulis mis hors d'haleine par cette pente raide, nos regards, plongeant comme dans un gouffre, distinguent à peine les petites maisons du village où nous avons passé la nuit; vues de cette hauteur, elles ressemblent à des taupinières. Dans la principale rue les habitants, groupés le nez en l'air, suivent l'ascension de notre colonne.

Le mandarin de l'ami Besson (voy. p. 342). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

A huit heures nous arrivons au faîte de la montagne. La route suit une gorge profonde limitée par des rochers presque à pic; elle décrit des sinuosités sans nombre, il nous semble à chaque instant que nous retournons sur nos pas. Tout à coup, après un coude brusque du sentier, un petit mur en maçonnerie nous barre le chemin; ce mur est percé d'une grande porte garnie de créneaux et de meurtrières, par laquelle on pénètre dans un fortin annamite où logent une trentaine de soldats indigènes à la solde du roi. Nous sommes à l'endroit connu sous le nom de *Portes de Fer*; le petit fortin est chargé de défendre la route qui conduit à la capitale; il est admirablement placé pour atteindre ce but : à droite et à gauche du défilé qu'il commande, sont d'immenses précipices au fond desquels roulent des torrents impétueux; il est impossible d'aller plus avant sans traverser la redoute. Le mandarin qui y commande nous reçoit à l'entrée de la première enceinte; il nous a fait préparer le thé, et nous passons là une heure en compagnie de l'officier indigène; celui-ci ne porte aucun uniforme, mais ses soldats sont vêtus à la chinoise de petites vestes rouges, de larges pantalons courts, et de chapeaux en bambou; ils sont armés de lances et de grands sabres recourbés qu'ils portent attachés au milieu du dos. Les canons que nous apercevons aux meurtrières ne doivent pas être très dangereux, ils sont en piteux état d'entretien, je crois que la garnison n'a pas dû les manœuvrer bien souvent. Les soldats annamites logent hors de l'enceinte du fort, sur l'autre versant de la montagne, dans des maisons assez confortables, construites en planches; elles se dressent à l'extrémité d'un rocher à pic, et leur ensemble présente un aspect curieux et pittoresque.

A partir du fort, le paysage est admirable; nous revenons vers la mer, le sentier court à travers des bois touffus au milieu desquels des torrents aux eaux vives descendent, tantôt disparaissant sous la mousse et les broussailles, d'autres fois tombant des rochers en bruyantes cascades; d'énormes papillons, larges comme les deux mains étendues, volent le long du chemin, on dirait des fleurs animées, tant leurs couleurs sont variées et resplendissantes; au-dessus de nous planent des aigles superbes, et sur les vieux troncs moussus qui bordent la route, de grands vautours dressent leur cou décharné.

A onze heures nous nous arrêtons pour déjeuner au petit hameau de Ké-Ca, composé de trois ou quatre cabanes recouvertes d'herbes desséchées; elles sont groupées au bord d'un ruisseau d'eau vive, dans le site le plus pittoresque qu'il soit possible de voir. De grands arbres les ombragent sous leur puissante ramure; autour d'elles, la forêt vierge s'étend profonde et impénétrable. Les habitants ont dû fuir dans les fourrés, car nous ne trouvons personne dans les cases grandes ouvertes; dans l'une d'elles, une marmite pleine d'eau bout sur un feu de broussailles dont nos boys profitent pour préparer le déjeuner. En attendant qu'il soit servi, nous allons nous plonger dans les eaux claires de la petite rivière; ce bain délicieux nous enlève comme par enchantement toute notre fatigue. Le ruisseau est rempli d'excellents poissons : c'est de là sans doute que vient le nom du village (*Ca*, en annamite, signifie « poisson »). En quelques minutes nos coulis font une pêche miraculeuse.

Pendant que les porteurs chargent leurs bambous et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

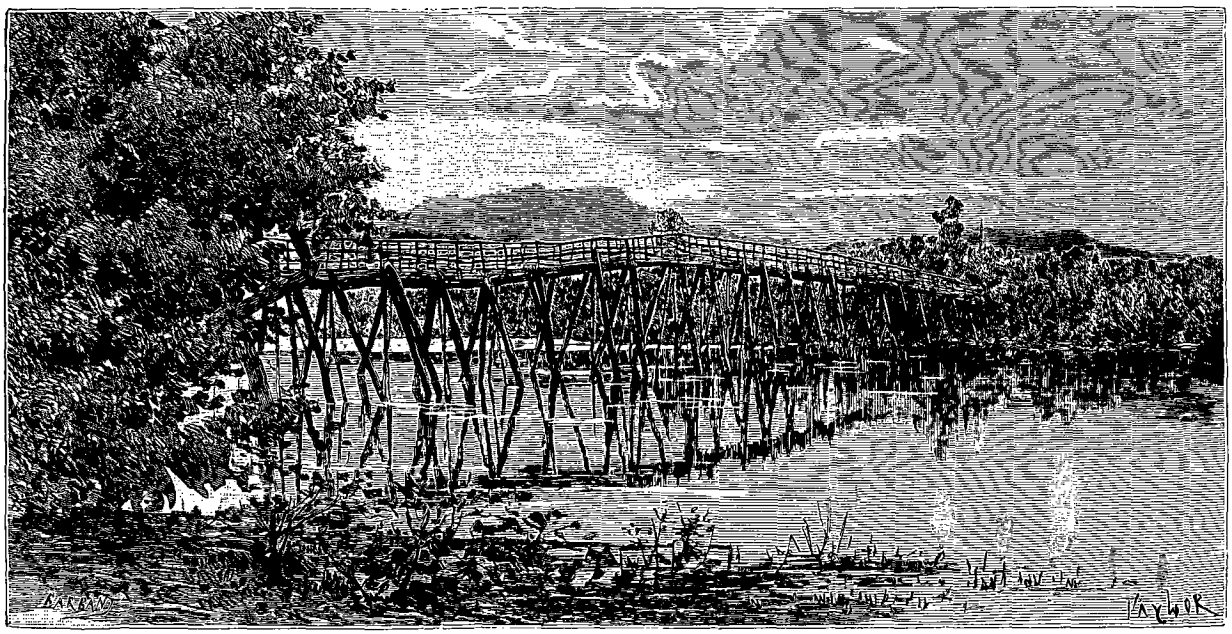
Village de Ké-Ca. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se disposent pour la marche, je fais une pointe en avant pour reconnaître le chemin; au détour du sentier, je me trouve tout d'un coup nez à nez avec un grand singe, dont la face, dépourvue de poil et presque humaine, aurait pu, à la rigueur, être prise pour celle d'un indigène; l'animal, à ma vue, fait un bond énorme et disparaît dans le fourré. Ces singes font l'objet d'une légende curieuse qui se transmet parmi les montagnards annamites. On dit qu'à une époque reculée ils étaient de véritables hommes; à la suite de je ne sais plus quelles vicissitudes, ils ont dû quitter leurs semblables pour vivre au sein des forêts; peu à peu, à force d'être seuls, ils ont perdu l'usage de la parole, mais ils comprennent encore très bien le langage annamite, et quand on passe dans l'endroit où ils habitent, il faut bien se garder des conversations qui pourraient les blesser, car ils sont très vigoureux et très malins, et le voyageur pourrait payer cher sa témérité.

Le chemin dévale rapidement entre d'épais fourrés coupés par d'étroites clairières ; de temps en temps la forêt semble s'entr'ouvrir, pour nous laisser voir la falaise sous forme d'une haute muraille de granit bizarrement découpée. Sa base est constamment battue par les eaux de la mer, qui viennent s'y briser avec bruit.

Nous nous engageons dans le lit d'un ancien torrent profondément encaissé entre les roches, et qui descend presque en ligne droite jusqu'au bas de la montagne. Il faut que nos coulis déploient une adresse peu commune pour suivre un pareil chemin avec leurs lourdes charges. La pente est extrêmement raide; de gros cailloux roulent à chaque pas sous nos pieds. La descente s'effectue cependant sans encombre, et nous nous trouvons tous réunis sur une jolie plage, couverte de sable fin, qui borde la lagune de Phu-Ya. De grandes pirogues montées par des indigènes nous attendent depuis le matin pour nous faire traverser le petit bras de mer qui nous sépare du village de Lang-Co, où nous devons passer la nuit. Ce village, riche et très peuplé, s'étend le long de la mer dans un fort joli site.



Pont en bambous. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A peine installés dans la grande pagode du tram, nous sommes agréablement surpris en voyant entrer le capitaine du génie Besson qui, depuis trois jours à Lang-Co, étudie le tracé d'une nouvelle route, que le général en chef veut faire établir entre Tourane et Hué. Le capitaine a déjà tenu garnison à Hué, il connaît à fond le pays qui nous reste à parcourir, et il nous fournit une foule de renseignements qui nous seront très utiles pour continuer notre voyage. Le soir, il nous amène à dîner un petit mandarin à l'air futé, aux yeux brillants sous ses grandes lunettes rondes, que le gouverneur de la province de Hué lui a donné, soi-disant pour faciliter ses rapports avec les chefs des villages, mais qui me paraît bien plutôt avoir été mis là pour espionner l'officier français, et pour renseigner la cour sur tous ses faits et gestes. Ce personnage ne quitte pas notre camarade d'une semelle, il a toujours un prétexte ingénieux pour ne pas le laisser seul un instant; nous avons tenté de le griser le soir avec une bouteille de champagne que nous tenions en réserve, mais il est trop malin pour se laisser faire et nous n'en avons rien tiré.

Le lendemain matin, branle-bas dès cinq heures; nos coulis et l'escorte vont contourner la baie en suivant le rivage, ils iront nous attendre à l'autre extrémité, au village de Phu-Ya. Quant à nous, nous suivons à la lettre les conseils du capitaine Besson : après avoir pris congé de notre excellent camarade, auquel nous promettons notre visite au retour, nous montons sur un grand sampan que son mandarin nous a procuré, non

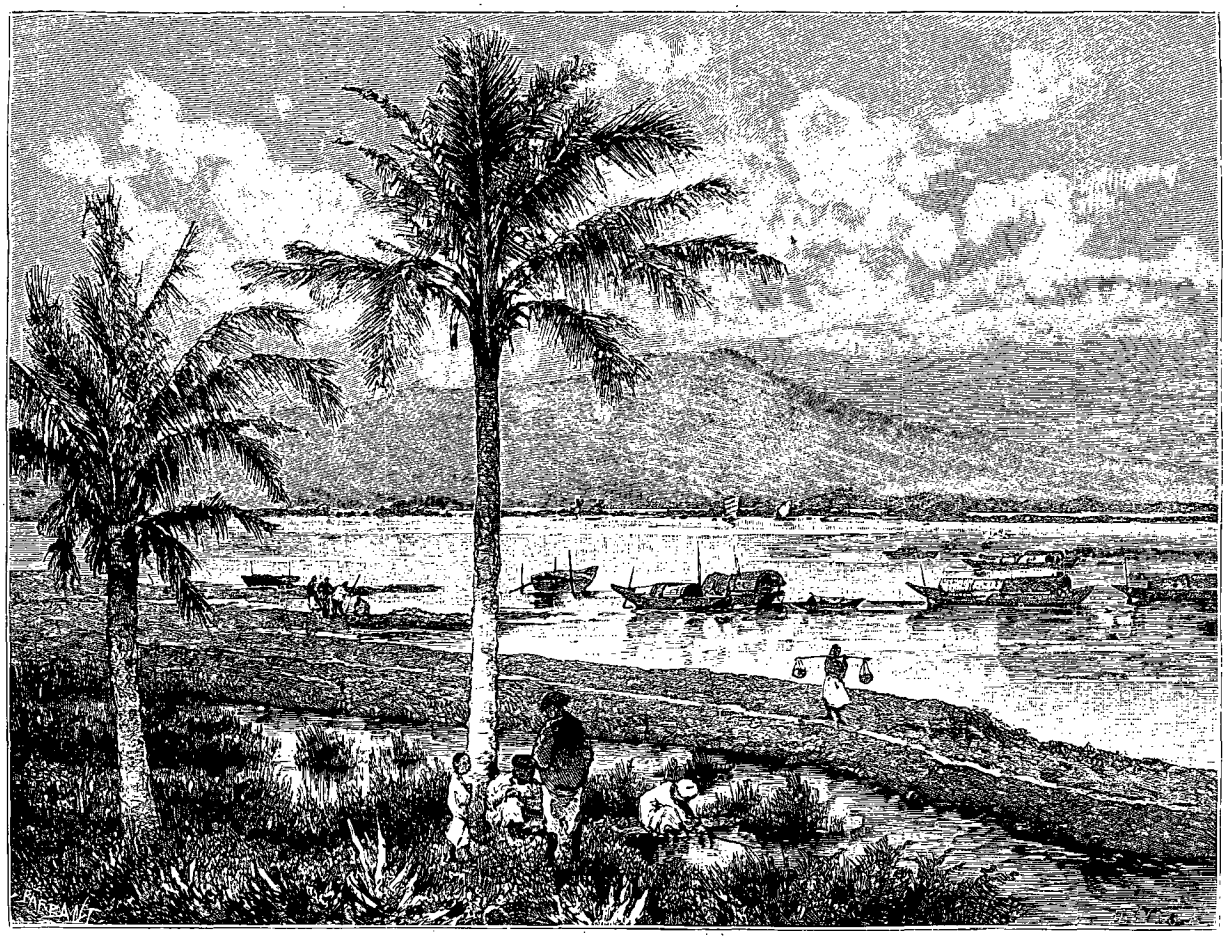
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans se faire tirer un peu l'oreille; nous allons ainsi traverser la baie sans fatigue, au lieu de fournir trois heures de marche dans les sables.

Nous longeons une chaîne de hautes montagnes couvertes de forêts pleines d'essences précieuses. Ces montagnes sont coupées de vallons profonds au milieu desquels nous découvrons plusieurs grands villages entourés de rizières et de plantations de cocotiers. L'Annam est loin d'être, comme on le disait, un pays pauvre, et les commerçants français pourront, s'ils le veulent, en tirer profit.

Au moment où nous accostons en face du village de Phu-Ya, le ciel, qui s'était montré très beau pendant toute la matinée, s'assombrit tout à coup; l'atmosphère devient lourde et étouffante, et la pluie commence à tomber. Bientôt l'averse redouble, des torrents d'eau s'abattent sur nous; nous sommes obligés d'interrompre notre marche et de nous arrêter pour nous mettre à l'abri. Jamais je n'avais vu pareil déluge : de grandes trombes d'eau crèvent le toit des maisons, le vent tord les arbres, de fulgurants éclairs suivis de coups de tonnerre épouvantables se succèdent de seconde en seconde, cent fois répétés par les échos de la montagne.

Ces bourrasques, si fréquentes sur la côte, durent



La plage de Thuan-An (voy. p. 344). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

peu, heureusement, mais elles laissent les chemins dans un état affreux : le petit sentier que nous suivons en ce moment pour gravir la colline est transformé en torrent impétueux et nous avons de l'eau jusqu'à mi-jambes.

Vers huit heures, nous nous engageons dans une grande route bien tracée, entretenue comme nos routes de France, qui court à perte de vue à travers une plaine occupée tout entière par des rizières soigneusement cultivées. A midi nous nous arrêtons dans un village pour déjeuner et nous changeons nos coulis exténués pour d'autres porteurs plus dispos. Au sortir de ce village, nous traversons une rivière large de deux cents mètres sur un pont de bois hardiment jeté d'un bord à l'autre. Ce pont est curieusement construit : sur une série de grands madriers accouplés en X, court une étroite passerelle bordée de chaque côté par des garde-fous en bambous. Sur l'autre bord de la rivière, le sol redevient caillouteux et aride; il est couvert de broussailles et de grandes bruyères à fleurs roses. Ces landes en friche, à peine coupées par quelques maigres bouquets de bois, sont habitées par des coqs sauvages et des bandes de pluviers dorés; ces oiseaux sont peu farouches, ils se laissent approcher à assez courte distance pour que nous puissions décharger sur eux un ou deux coups de nos revolvers.

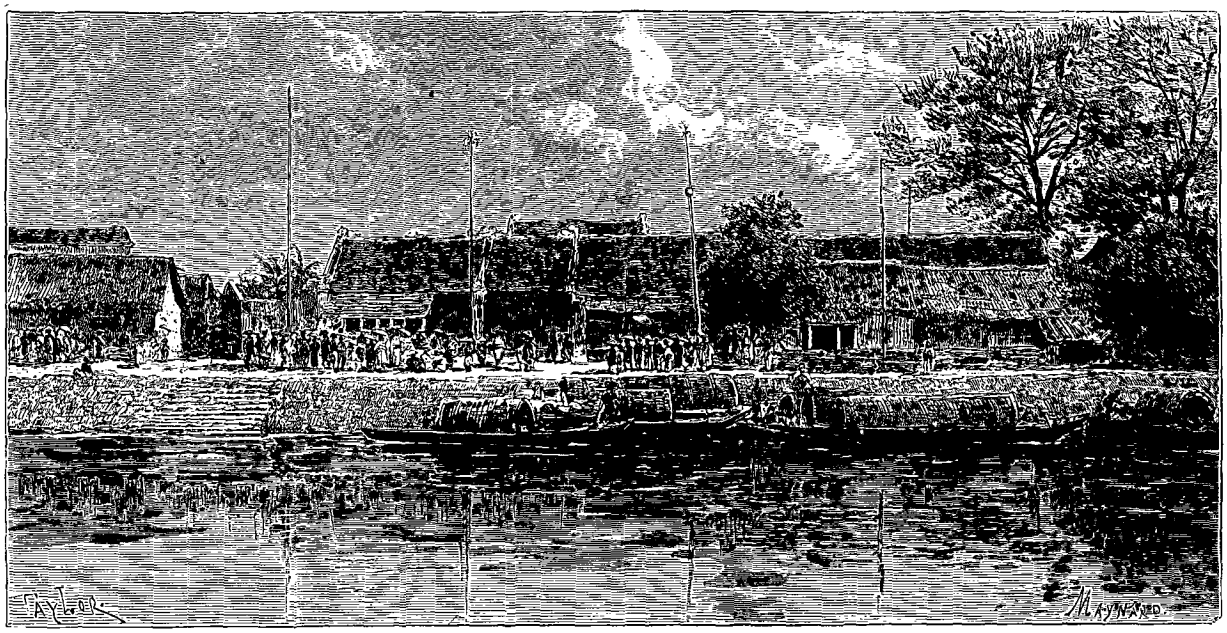
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce soir-là nous allons coucher à Cau-Haï, sous-préfecture de la province de Hué, où se trouve un petit poste français. La partie pénible du voyage est terminée, nous en avons fini avec les coulis du tram et nous allons voyager dans les propres sampans de Sa Majesté annamite, qui sont venus au-devant de nous jusque-là. Nous montons, Roullet et moi, une magnifique barque construite en bois précieux et conduite par vingt rameurs royaux, reconnaissables à leur uniforme rouge. Cette barque est surmontée d'une sorte de grande cabine qui va de l'avant à l'arrière et dont les panneaux intérieurs sont peints en laque vermillon et ornés de superbes dorures. C'était sans doute dans ce compartiment que se tenait le roi lorsqu'il voyageait sur les rivières. La cabine est percée, de chaque côté, d'une large fenêtre fermée par une jalousie; le roi pouvait ainsi admirer le paysage sans que sa personne fût profanée par le regard d'un paysan.

La lourde machine avance très lentement, malgré les efforts des dix paires de rames ; nous suivons de petits arroyos très étroits qui décrivent mille courbes capricieuses ; les deux bords sont tellement rapprochés que les hautes touffes de bambous qui se rejoignent au-dessus de l'eau frôlent à chaque instant le toit de notre barque. De temps à autre, nous passons entre de grands lotus dont les feuilles sont larges comme des ombrelles ; sur leurs belles fleurs roses ou blanches qui émergent de l'eau se posent d'immenses libellules aux ailes chatoyantes ou de jolis martins-pêcheurs au ventre couleur de feu.

Au sortir de cette charmante rivière, nous entrons dans une grande lagune qui nous conduit jusqu'à Thuan-An, à l'entrée de la rivière de Hué.

Thuan-An, qui a joué un certain rôle dans les premiers temps de la conquête française, est une petite ville annamite située sur une bande de sable à peine ombragée par quelques maigres cocotiers. Ses maisons en paille sont construites à l'embouchure de la rivière de Hué, qu'un fortin en ruines était autrefois chargé de défendre. Le général en chef y a placé une garnison assez importante. Les officiers et les médecins de l'ambulance habitent une superbe maison à deux étages dont les toits, recourbés aux angles et couverts de tuiles vernies, dominent les paillotes des indigènes. C'est dans cette grande construction que logeait le roi lorsque, pendant la saison d'été, il venait chaque année prendre des bains dans la baie de Thuan-An. De spacieux appontements construits sur pilotis le long de la rivière servaient à attacher les barques des hauts fonctionnaires et des femmes qui formaient une suite nombreuse au souverain. Du côté de l'eau un escalier à larges dalles de pierres taillées descend depuis la porte de la maison du roi jusqu'au fleuve.



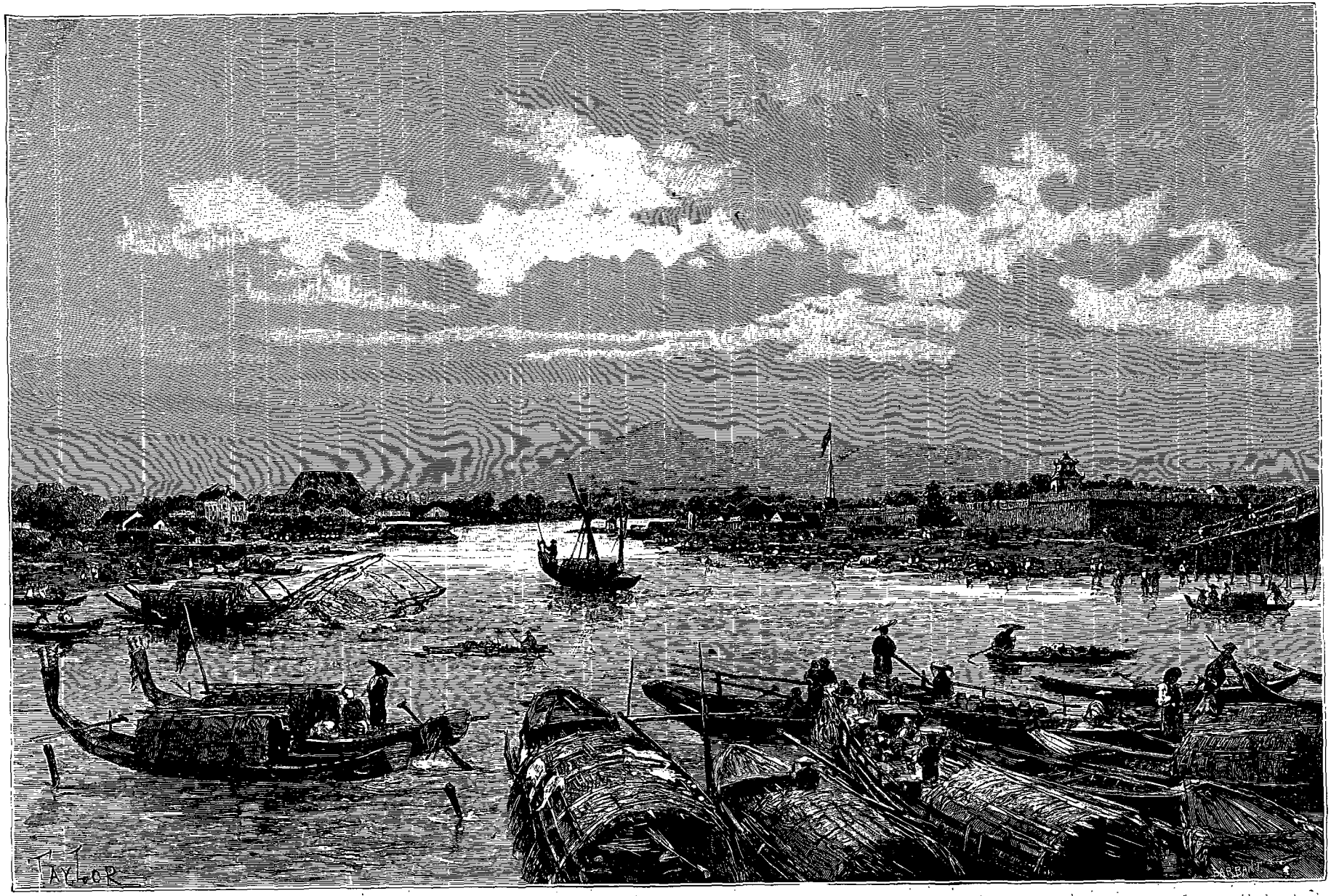
Faubourg de Dong-Ba (voy. p. 346). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Nous recevons de la part de nos camarades et surtout du médecin-major Haas qui dirige l'ambulance de Thuan-An un accueil chaleureux et une excellente hospitalité, pendant les deux heures que nous passons dans ce poste. Nous quittons là nos sampans royaux et nous prenons passage sur un petit remorqueur à vapeur aux flancs duquel est attachée une grande jonque qui contient nos bagages.

La rivière de Hué est très large, mais son cours est aussi très sinueux, et nous avons dû prendre un pilote indigène. Nous passons, au sortir de Thuan-An, à côté de deux fortins en terre situés l'un en face de l'autre sur chacune des rives. Ces forts, qui ne sont plus entretenus, tombent en ruines.

Il y avait environ une demi-heure que nous naviguions, quand tout à coup le petit remorqueur à vapeur s'arrête brusquement : l'hélice est faussée et nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Hué. — Dessin de Taylor, d'après un tableau de Gaston Roullet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voilà en panne. Nous montons sur la jonque et nous prenons le parti de continuer notre voyage à la rame; ce mode de locomotion est d'une lenteur énervante, ce n'est que vers cinq heures du soir que nous atteignons Hué.

Avant d'arriver à la capitale, la rivière décrit une foule de circuits à travers une campagne riante et bien cultivée; tantôt nous côtoyons des champs de riz, tantôt nous longeons des bosquets ombreux au milieu desquels se cachent de jolies maisons blanches, construites à la chinoise : ce sont les habitations des mandarins ou des hauts fonctionnaires de la cour qui viennent là, pendant les jours de loisir que leur laisse le roi, se distraire des soucis des affaires publiques.

En amont de Hué, la rivière se divise en deux bras d'inégale largeur, courant du nord au sud et encerclant un grand îlot; l'un de ces bras vient se jeter dans l'autre en aval de la ville; il passe au milieu même de Hué, côtoyant d'une part la citadelle, qui occupe sa rive gauche, et d'autre part le grand faubourg de Dong-Ba, construit sur sa rive droite. Sur l'espèce de petit cap que limitent en aval les deux bras de la rivière s'étendent de grands chantiers où le roi faisait construire les jonques de sa flottille de guerre; ces chantiers sont actuellement à peu près déserts.

Aussitôt la pointe de l'île doublée, on voit apparaître les premières maisons du faubourg de Dong-Ba. Ce faubourg, qui se prolonge sur une étendue de plus de 2 kilomètres, abritait autrefois une population de trente mille âmes, constituée en grande partie par les familles des soldats que le roi entretenait autour de la citadelle pour sa garde particulière; aujourd'hui il ne renferme plus guère que quelques milliers d'indigènes, presque tous commerçants, et cependant le rivage sur lequel il est bâti est des plus animés : une foule compacte et grouillante circule sans cesse sur la voie dallée qui longe l'arroyo; les passants vont et viennent, s'interpellant entre eux, flânant devant les petites boutiques dont les étalages envahissent la chaussée.

Dong-Ba, c'est la ville commerçante, animée, bruyante, pittoresque. Quel contraste avec l'autre côté de l'eau où s'étend la ville officielle, constituée uniquement par la citadelle! Ici, tout est calme, silencieux; de hautes murailles en briques, à l'aspect morne et rébarbatif, percées de distance en distance par des portes massives surmontées de miradors, limitent de toutes parts les palais du roi, dont on aperçoit à peine les toits aux faîtes ornés de sculptures.

La citadelle a la forme d'un rectangle qui mesure 2 800 mètres de côté; elle est entourée de toutes parts par les eaux; elle renferme, non seulement le palais du roi, mais des temples, des bâtiments pour les ministères, l'habitation de la reine mère et de nombreux jardins.

Au bout du faubourg de Dong-Ba, en face de la citadelle, mais de l'autre côté de la rivière, s'élève la Légation de France, grande construction qui de loin rappelle les jolies villas des environs de Paris. Du même côté, se dresse une montagne d'aspect bizarre; elle a absolument la forme d'un bonnet de police; son sommet est couvert d'une forêt de pins, qui de loin se découpent sur le ciel gris : c'est le Dia-Bin, la Montagne du Roi. Les Annamites prétendent qu'elle a été faite de main d'homme; ils lui assignent un caractère sacré, ils disent qu'elle a pour but de masquer et de protéger la citadelle, et prétendent que ce sont les mandarins de la cour qui ont planté eux-mêmes la forêt qui la couronne.

Nous jetons l'ancre à cinq heures, en face de la Légation de France; nous sautons à terre et, après avoir suivi une allée plantée d'arbres et franchi un perron monumental, nous pénétrons dans le grand vestibule qui précède le salon de réception du résident.

Nous recevons, à la Légation, l'accueil le plus cordial; d'excellentes chambres pourvues de tout le confort européen sont mises à notre disposition.

Le résident, qui dispose d'un personnel nombreux, habite un véritable palais : c'est un vaste bâtiment à un étage avec toit mansardé. Il est construit à l'européenne et il est flanqué de deux petites ailes en retour qui ne comprennent qu'un rez-de-chaussée avec véranda. Au premier étage sont de nombreuses chambres luxueusement aménagées et destinées aux hôtes européens de passage; au-dessous se trouvent d'abord les appartements du résident et du médecin, puis la salle à manger, immense pièce dont les grandes fenêtres donnent sur un beau jardin, enfin le grand salon de réception, désormais historique, où, le 6 juin 1884, le sceau impérial chinois, donné autrefois à l'empereur Gia-Long, fut détruit solennellement en présence des délégués français et des plénipotentiaires annamites réunis pour la signature du traité de paix.

XXXVI

Visite au Thuong-Bach et à la citadelle. — La porte N'go-Mon. — La rue des Ministères. — Le jardin de plaisance du roi. — L'imprimerie et les magasins de la Cour. — La pagode de Tieu-Tri. — Le cercle des officiers. — Le manège du roi. — Le champ de la culture royale. — Le service de la bouche.

Le lendemain de notre arrivée, nous allons faire notre visite officielle au général Prudhomme, commandant supérieur des troupes françaises en Annam. Il habite sur le bord gauche de la rivière, en face de la Légation, une grande maison annamite, bâtie à proximité d'une des portes de la citadelle. Cette maison porte le nom de *Thuong-Bach* ou « palais des relations extérieures ». C'est là que, avant l'occupation française, les ministres des affaires étrangères et des rites recevaient les délégués européens qui venaient à Hué pour ratifier des traités et pour apporter des cadeaux à Sa Majesté annamite. A cette époque, les audiences royales accordées aux étrangers étaient rares : les plénipotentiaires n'arrivaient près du roi qu'après de nombreuses démarches, des pourparlers et des formalités ennuyeuses. Tous les détails de l'audience étaient réglés longtemps à l'avance, dans des conférences qui

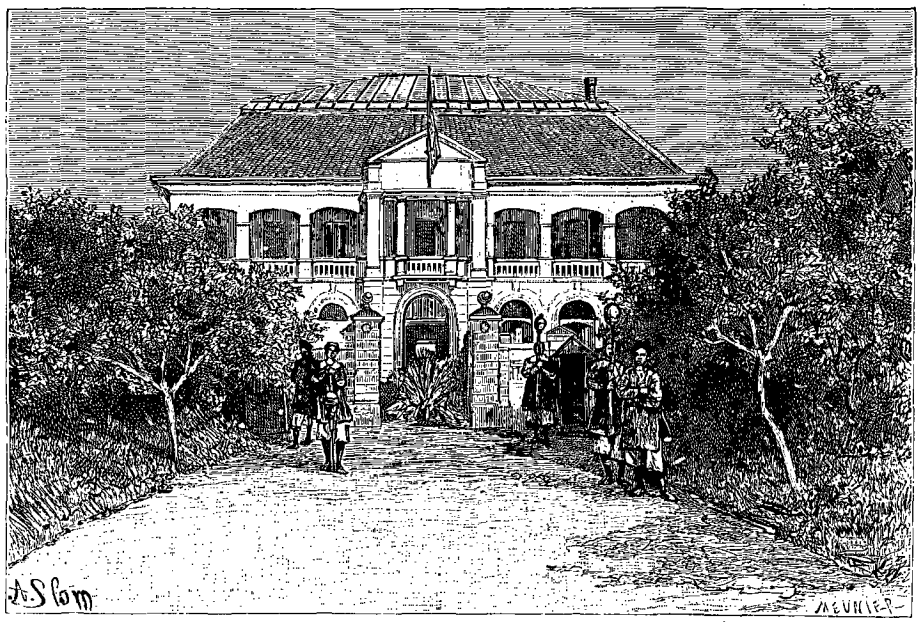
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avaient lieu au Thuong-Bach, et il se passait plusieurs semaines avant que les envoyés pussent enfin pénétrer dans l'intérieur de la citadelle. Aujourd'hui les temps sont bien changés, et depuis que le jeune roi Dong-Khanh a été placé sur le trône par la volonté du général de Courcy aidé des troupes françaises, les portes des palais royaux s'ouvrent plus facilement devant les Européens.

Grâce à l'intermédiaire du général Prudhomme, nous obtenons l'autorisation de pénétrer dans la citadelle dès le lendemain de notre arrivée; les portes en sont du reste gardées par des soldats français.

Cette citadelle est, comme je l'ai déjà dit, entourée de toutes parts de hautes murailles en briques défendues par de nombreuses pièces de canon en bronze ou en fonte; chacune de ces pièces est placée sous un petit abri en planches recouvert d'un toit en tuiles qui la protège contre les intempéries des saisons. De distance en distance, des portes massives sont percées dans la muraille; elles sont surmontées d'élégants miradors à double étage, dont les quatre côtés sont ornés de fenêtres en rosaces; ces portes sont fermées chaque soir à un signal donné par un coup de canon tiré d'un des palais du roi. L'une d'elles se continue vers la rivière par une sorte de passage dallé que des murs élevés bordent à droite et à gauche; c'est par là que sort le roi lorsqu'il veut s'embarquer sur la rivière.

J'entre dans la citadelle par la porte située en face de la Légation de France. Immédiatement après avoir traversé le fossé extérieur sur un joli pont en briques et franchi une voûte à l'entrée de laquelle un tirailleur tonkinois me porte les armes, je me trouve sur une vaste place dallée, à l'extrémité de laquelle se dresse une immense porte à triple ouverture, surmontée de



La Légation de France. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

clochetons à deux étages, dont les tuiles jaunes et rouges et les ornements de porcelaine bleue resplendissent au soleil : c'est la porte N'go-Mon, qui donne accès dans la deuxième enceinte, ou Enceinte royale.

La citadelle est, en effet, composée de deux parties bien distinctes : l'une, extérieure, où logent les fonctionnaires et les soldats; l'autre, intérieure, où sont construites les palais du roi. La deuxième enceinte est, comme la première, entourée de toutes parts par des murs; elle forme comme une petite citadelle placée dans la grande. J'ai la permission de parcourir l'enceinte extérieure, mais je ne puis pénétrer dans l'Enceinte royale que lorsque j'aurai obtenu une autorisation spéciale; elle ne me sera accordée qu'après que la demande en aura été transmise au roi.

En face de la porte N'go-Mon, à l'autre bout de la place, sur une terrasse qui fait partie de la muraille extérieure, se dresse un grand mât de pavillon surmonté de l'étendard royal, de couleur jaune d'or; cet étendard est amené tous les soirs en même temps qu'on ferme les portes. A droite et à gauche s'étendent de grandes casernes où logeaient autrefois les soldats de la garde royale; elles abritent aujourd'hui le bataillon de chasseurs qui tient garnison à Hué.

Je prends à droite une large voie dallée qui longe d'abord l'Enceinte royale et qui, tournant brusquement, s'enfonce ensuite au milieu de jardins plantés d'arbres et de bananiers. De distance en distance, dans ces bouquets de verdure, se montrent de petites maisons blanches habitées autrefois par les mandarins militaires; plus loin, je me trouve tout à coup à l'entrée d'une longue avenue bordée de beaux arbres, sur laquelle donnent de grands bâtiments séparés par des cours; c'est la rue des Ministères. Elle est déserte maintenant, et l'herbe commence à y pousser de toutes parts; jadis c'était le quartier le plus animé et le plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vivant de la citadelle : une foule de solliciteurs se pressaient dans les cours d'entrée, attendant la venue des fonctionnaires influents, et des centaines de scribes, le pinceau fiché dans le turban, tenant en main des liasses de papiers, allaient et venaient d'un ministère à l'autre, se croisant sous les petites portes comme des abeilles à l'entrée d'une ruche. C'était en effet dans ces ministères que s'élaboraient toutes les affaires du royaume ; il y en avait six : celui de l'Intérieur ou de l'Administration, celui des Finances, celui de la Guerre, puis le ministère de la Justice, le ministère des Travaux publics et enfin celui des Rites. Chaque ministère était géré par un ministre nommé par le roi, assisté de quatre assesseurs dont deux principaux, les *tham-tri*, et deux secondaires, les *thi-lang*. Les affaires qui lui étaient soumises ne recevaient pas, comme chez nous, leur solution du bon vouloir du ministre seul ; elles étaient discutées par tous les fonctionnaires dont il vient d'être parlé, qui se réunissaient, sous la présidence du ministre, en une sorte de tribunal aidé d'un secrétaire, de plusieurs chefs de bureau et d'employés en nombre variable.

En remontant vers le nord, à 500 mètres environ de la rue des Ministères, se trouve le jardin de plaisance du roi, immense terrain, à l'heure actuelle presque inculte, coupé, de distance en distance, par d'élégants ponts de bois courant au-dessus de petits étangs où poussent de superbes nénuphars ; à côté du jardin royal, je puis visiter les bâtiments de l'imprimerie de la Cour, qui sont eux-mêmes entourés par des bouquets de bambous. C'est dans ces bâtiments que s'imprimait chaque année le calendrier annamite officiel, établi, sur l'ordre du roi, par le tribunal des mathématiques. Ce calendrier, distribué à l'époque des fêtes du jour de l'an à tous les mandarins des provinces, fixe le nom et la durée des mois et les jours où il convient de procéder aux fêtes officielles. Toutes les feuilles de ce calendrier sont imprimées à l'aide de planches gravées sur bois d'un très joli travail, dont je trouve de nombreux spécimens empilés dans des bâtiments.

Au bout de cette imprimerie, à l'extrémité du jardin du roi, se voient d'immenses constructions à un seul étage, soigneusement fermées par d'énormes portes garnies de solides cadenas : ce sont les magasins royaux, les fonderies de sapèques. C'est dans cet endroit que Sa Majesté annamite fait frapper, à son chiffre, les barres d'or et d'argent, et les grandes médailles ornées de dragons et de sentences qu'elle offre en témoignage de satisfaction aux mandarins et aux notables qui ont bien rempli leur devoir.

La citadelle est traversée, à peu près dans son milieu, par un grand canal rempli d'eau qui communique de chaque côté avec les fossés extérieurs situés à l'est et à l'ouest de l'enceinte. Le canal est traversé de distance en distance par de jolis ponts en bois construits à la chinoise ; sur ses bords sont bâties de superbes pagodes, élevées par les différents rois qui se sont succédé sur le trône d'Annam aux Esprits de leurs aïeux. Les deux plus jolies de ces pagodes ont été construites, je crois, sous Tu-Duc ; l'une, tout à fait à l'extrémité nord de la citadelle, est dédiée au roi Gia-Long ; l'autre, plus riche et plus originale peut-être, a été bâtie en l'honneur du roi Tieu-Tri. Ces pagodes sont précédées de jardins très joliment tracés et bien entretenus, dont les massifs se prolongent jusqu'auprès du canal ; en face de chacune d'elles de grands escaliers permettent d'arriver au niveau de l'eau.

La petite rivière intérieure était très fréquentée par l'ancien roi Tu-Duc, qui aimait à s'y promener en barque, et à s'arrêter pendant quelques instants dans les temples de ses aïeux. Ces constructions portent, du reste, la trace de la piété toute particulière que ce prince affectait pour ses ancêtres. La pagode du roi Tieu-Tri surtout est d'une grande magnificence ; de hautes murailles l'entourent de toutes parts et en défendent la vue aux curieux. Le bâtiment principal contient une immense salle dont le toit est supporté par une double ligne de colonnes en bois précieux ; ces colonnes, peintes en laque rouge et ornées de volutes dorées, sont réunies, deux par deux, au-dessous de la toiture par des traverses qui portent de distance en distance le chiffre royal doré en relief. L'espace qui sépare ces traverses du toit est occupé par des ornements en bois doré, fouillés à jour et formant comme autant d'élégants portiques.

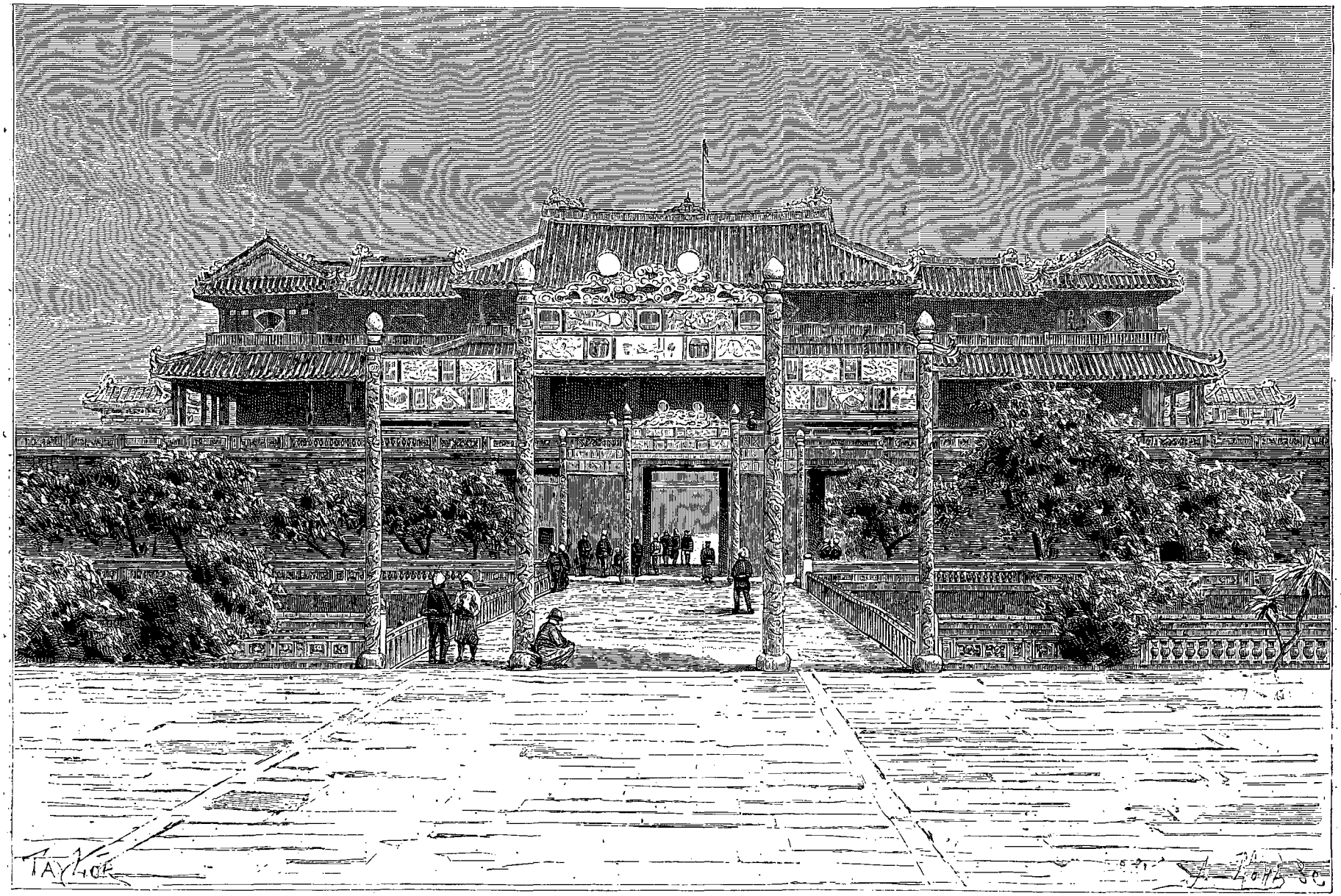
Chacune des colonnes supporte une châsse en bois sculpté rouge et or qui contient un de ces arbres en corail rose si estimés des Annamites et des riches Chinois. La plupart de ces arbres ont trente ou quarante centimètres de hauteur, il y en a autant que de colonnes, c'est-à-dire douze environ. A chacun de leurs rameaux sont appendus des bijoux précieux : perles fines, grosses émeraudes, rubis, diamants.

Tout au fond de la salle existe une petite niche pratiquée dans un enfoncement de la muraille et masquée par un grand rideau en vieille soie brochée ornée de fleurs de couleur ; de chaque côté de ce réduit sont posés deux grands chandeliers dorés, et au-dessus, dans un cadre rouge resplendissant de dorures, des caractères annamites en relief indiquent probablement les titres du roi défunt.

J'ai l'irrévérence d'entre-bâiller le rideau qui masque le réduit ; j'aperçois tout au fond, sous une sorte de dais en vieille soie brochée jaune et or, les deux tablettes du feu roi, vaguement éclairées par une petite lampe qui brûle sous un verre de couleur. Le tirailleur annamite qui m'accompagne, saisi de terreur en voyant ce sacrilège, se jette à plat ventre, le front dans la poussière, et ne se rassure que lorsque, ma visite finie, je franchis le seuil de la pagode.

Je ne veux pas revenir sur mes pas avant d'avoir été visiter le saillant nord de la citadelle où se trouvait la Concession française. Cette Concession nous avait été accordée en vertu du traité du 6 juin 1884 qui stipulait, pour le roi d'Annam, l'obligation de loger dans sa citadelle une garnison française. Forcés par les évé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La porte N'go-Mon (entrée des palais du roi) [voy. p. 346]. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nements, les régents du jeune roi s'étaient exécutés, mais à contre-cœur; ils avaient relégué nos soldats dans un endroit appelé Mang-Ca, situé très loin des palais royaux, dans la partie la plus déserte, la plus maussade de la citadelle; ils les avaient confinés sur un terrain de 300 mètres carrés tout au plus, soigneusement isolé du reste de l'enceinte C'est là que, le 4 juillet 1885, les troupes qui avaient accompagné le général de Courcy se trouvaient enfermées, bien loin de la Légation, où tous les officiers étaient réunis aux côtés du général, à l'occasion d'une fête offerte par le résident.

La Cour avait résolu d'en finir cette nuit-là avec le protectorat français; les deux régents, Thuyet et Thuong, qui avaient rassemblé dans la capitale l'élite des troupes annamites, s'étaient décidés à lever le masque. Très bien informés, comme toujours, ils comptaient avoir plus facilement raison de nos troupes s'ils pouvaient les attaquer à l'improviste en l'absence de leurs officiers. Pour empêcher ceux-ci de rejoindre le Mang-Ca, séparé de la Légation par toute la largeur de la rivière, ils avaient donné ordre à tous les propriétaires de barques d'emmener bien loin les sampans qui, en temps ordinaire, étaient amarrés tout le long de la berge, et ils avaient si bien pris leurs dispositions que, sans le bateau du résident, les officiers n'auraient pu rejoindre leur poste ce soir-là.

Vers minuit, une fusée d'artifice partie des palais royaux donne le signal convenu. Tous les canons de la citadelle réunis sur la muraille qui fait face à la Légation se mettent à tonner à la fois; leurs boulets crèvent la toiture, enfoncent les plafonds, pendant que les troupes annamites, répandues aux alentours dans la campagne, mettent le feu aux petites paillotes qui abritent les serviteurs du résident et attaquent le palais de toutes parts. Les cases flambent comme des allumettes. Les habitants de la Légation, réveillés en sursaut, organisent la défense à la lueur sinistre de l'incendie; le général en chef n'a que quelques soldats autour de lui; il les déploie en tirailleurs dans les jardins, pendant que ses officiers d'ordonnance et lui font le coup de feu avec leurs revolvers.

De temps en temps, le général de Courcy, dévoré d'inquiétude, monte, au risque de se faire tuer par un éclat d'obus, jusqu'au petit belvédère qui surmonte le toit de la Légation. Il braque sa lorgnette sur l'autre bord de la rivière, vers l'angle nord de la citadelle, où ses troupes sont enfermées. Pris entre ces hautes murailles comme dans une souricière, qui sait si nos pauvres soldats n'ont pas été exterminés jusqu'au dernier? Mais non, ces braves troupes ont pris au contraire l'offensive : passant sur le ventre des Annamites, dont les milices, dix fois plus nombreuses, cherchaient à les cerner dans ce coin perdu de la citadelle, elles ont pris une à une chaque maison, et, au jour, le drapeau tricolore hissé à la place de l'étendard annamite tout en haut du grand mât qui domine les palais royaux, apprend du même coup au général de Courcy sa victoire et la prise de la citadelle.

Depuis ce jour, les troupes françaises ne sont plus reléguées exclusivement dans le saillant nord. Elles se sont mises à l'aise, et occupent de nombreux points de la citadelle. La deuxième enceinte seule est réservée au roi, qui en dispose à sa guise, sans qu'aucun Européen puisse y pénétrer contre sa volonté. Dong-Khanh est, du reste, un ami de la France, et les officiers qui tiennent garnison dans la capitale n'ont eu qu'à se louer de lui. Il leur a donné, pour y installer un mess, une belle maison en briques bâtie dans un des plus jolis sites de sa citadelle, et il a magnifiquement orné cette maison avec des tentures, des étendards, des meubles et des vases de prix tirés de ses palais.

Au retour de ma promenade, je vais visiter mes camarades dans leur installation princière; les salles de leur cercle forment un véritable musée plein d'objets rares et de meubles curieux. C'est l'heure de la musique; tous les officiers sont réunis sous la grande véranda en paille qui précède la case, pour entendre le concert que leur donne chaque jour la fanfare militaire. L'emplacement où se tiennent les musiciens n'est pas très éloigné des bâtiments du harem royal, et les femmes de Dong-Khanh peuvent très facilement, si le cœur leur en dit, entendre les fragments les plus réussis de *Mme Angot* ou du *Petit Duc*.

En quittant le cercle des officiers, je longe le petit manège où, presque chaque jour, le roi vient passer quelques heures à chevaucher sur sa monture favorite. La piste forme un cercle complet qui n'a pas plus de quelques mètres de diamètre; elle est protégée contre la pluie par un toit conique monté sur un système de colonnes en bois. Plus loin se trouve un champ de forme quadrilatère entouré sur les quatre côtés par un petit mur : c'est le *Tich-Dieu* ou « champ de la culture royale ». Chaque année, après avoir fait remuer la terre de ce champ par une équipe de cinquante hommes, le roi y fait conduire une charrue attelée de deux bœufs et s'y rend en grande pompe, suivi de toute sa cour, pour offrir un sacrifice à la terre et tracer quelques sillons de sa main royale. Cette cérémonie a pour but de montrer au peuple que l'agriculture est, de toutes les professions la plus noble et la plus élevée. En cas d'empêchement majeur, le roi se fait remplacer par le prince héréditaire, quelquefois même par un haut dignitaire de la cour qu'il veut honorer.

Chaque année la récolte du Tich-Dien est mise soigneusement à part, et le riz qui en provient est employé exclusivement aux sacrifices faits, à dates périodiques, aux mânes des ancêtres royaux.

Des gardes veillent en permanence autour du champ, dont on ne peut fouler le sol sans attenter à la majesté royale et sans s'exposer à être, de ce fait, très sévèrement puni.

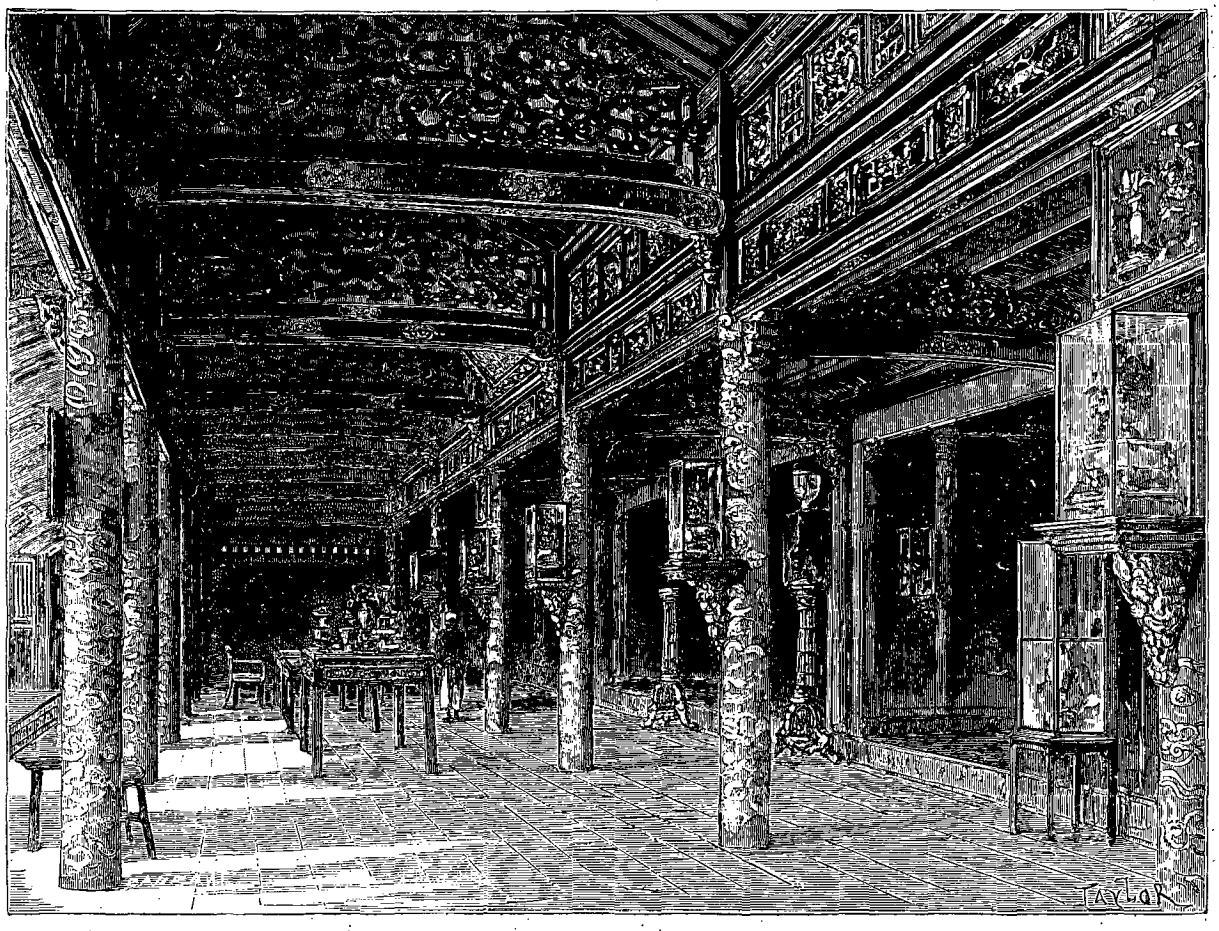
Je sors de la citadelle par la porte ouest et je regagne, en longeant l'enceinte extérieure, l'embarcadère, où m'attend le petit sampan qui doit me ramener à la Légation. Chemin faisant, je croise le palanquin d'un grand mandarin annamite. Tandis qu'au Tonkin et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les provinces les fonctionnaires de premier rang et même ceux d'un grade moins élevé se font suivre de trois ou quatre parasols ouverts, ici, dans la capitale, les grands mandarins, les ministres eux-mêmes ne peuvent, par respect pour le roi, se faire accompagner que d'un seul de ces insignes de commandement, et encore faut-il que cet unique parasol soit porté fermé.

Tout le long de l'enceinte extérieure se tiennent de petits marchés où vont s'approvisionner les soldats et les domestiques des fonctionnaires ; les cuisiniers du roi viennent, eux aussi, y choisir les mets qui doivent figurer sur la table du souverain ; mais ils ont, pour se les procurer, des procédés originaux qui ne sont pas toujours du goût des vendeurs.

Ces cuisiniers ou *thuon-thieng* sont au nombre de cent. Chacun d'eux doit préparer un plat moyennant une rétribution de trente sapèques de zinc (environ quatre à cinq centimes) qu'on lui alloue à cet effet. Tous les matins ils se répandent sur le marché aux environs de la citadelle ; lorsqu'ils trouvent dans un étalage un morceau à leur convenance, ils le prennent sans s'inquiéter du prix de revient et ils donnent au marchand les trente sapèques qui constituent l'allocation officielle. Quand, par exemple, ils voient un beau



Intérieur de la pagode de Tieu-Tri (voy. p. 348). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

poisson qui coûte aux gens du peuple sept à huit *tiens* (soixante centimes), ils le prennent, coupent le meilleur morceau, qu'ils payent trente sapèques, et rendent le reste au marchand.

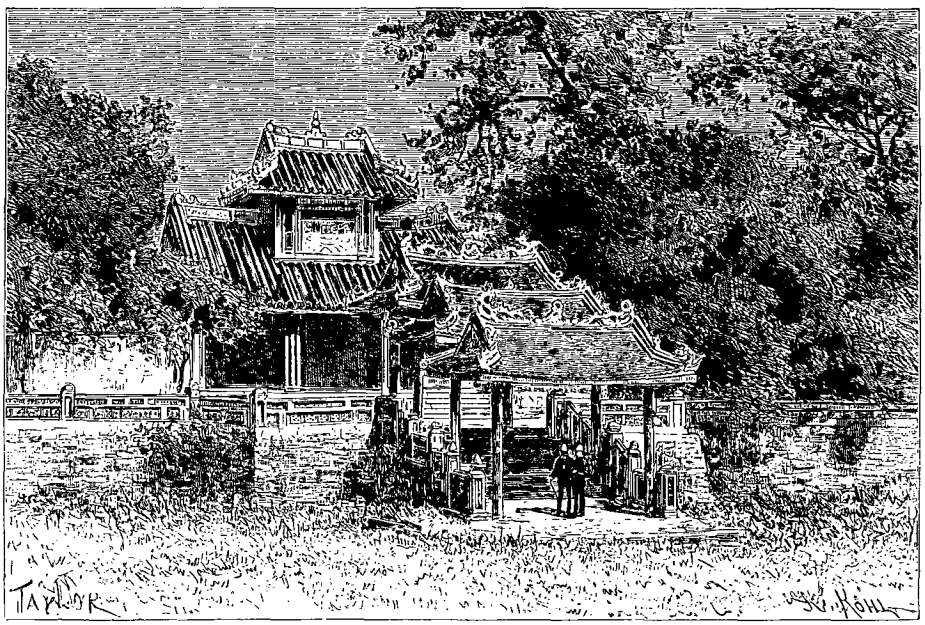
Si les cuisiniers du roi étaient seuls à user auprès des vendeurs de ces procédés un peu lestes, il n'y aurait pas encore trop grand mal, mais les gens de la reine mère, ceux des princes et même les domestiques des grands mandarins en font tout autant. Les malheureux marchands sont bien obligés de souffrir en silence, puisqu'ils ne sauraient à qui s'adresser pour se faire rendre justice.

Le service de la table du roi est réglé minutieusement par l'étiquette ; il exige le concours d'un personnel extrêmement nombreux ; il y a peu de rois dans notre Europe qui aient un service de bouche monté comme celui de Sa Majesté annamite. Outre les cent cuisiniers dont je viens de parler, il y a une compagnie de cinq cents hommes, les *vong-tranh*, commandée par un capitaine, et chargée de pourvoir la table du roi de gros gibier ; une autre compagnie de cinquante hommes, les *vo-bi-vien*, chasse à l'arbalète ou à l'arc, pour fournir les oiseaux qui doivent figurer sur le menu du souverain ; au bord de la mer et dans les îles qui avoisinent la côte d'Annam, d'autres équipes de pourvoyeurs sont occupées à la pêche du poisson et à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la chasse des nids d'hirondelles, pour le service de la cour; les *yen-ho*, pourvoyeurs de nids d'hirondelles, et les *ngu-ho*, pêcheurs de poissons, forment chacun une équipe de cinquante hommes; enfin cinquante autres serviteurs, les *tuong-tra-vien*, sont exclusivement occupés au service du thé. Cette armée de domestiques représente donc un total de huit cents hommes; mais ce n'est pas tout : la plupart des provinces sont mises à contribution pour la table royale. La Cochinchine donne la chair de caïman, dont le roi est très friand; certains villages de la province de Hué fournissent une variété de riz à grains courts, transparents, un peu gluants, qui est cultivée exclusivement pour lui. Le Tonkin envoie par des courriers spéciaux les premiers letchis qui mûrissent; la province de Ba-Tuc donne du poisson sec, des crevettes, des mangoustans et des vers palmistes. Tous ces produits figurent sur le rôle des impôts; chaque année les quantités à fournir sont soigneusement indiquées, et, selon la coutume habituelle, les mandarins chargés de collecter cette dîme saisissent avec empressement l'occasion d'approvisionner leur propre table. Le roi demande-t-il cinquante mesures de riz, le ministre des finances qui transmet en porte soixante; le préfet de la province, en envoyant la demande, la majore de dix, et quelquefois les notables de la commune eux-mêmes l'augmentent encore. Comme l'impôt doit suivre au retour la même filière que la demande, les fonctionnaires qui l'ont majoré retirent à chaque étape la quantité qu'ils ont demandée en trop et le tour est joué.

Tous les jours, le repas du roi est annoncé à son de cloche dans le palais; les cuisiniers dressent alors leurs



Entrée de la pagode de Trien-Tri. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

mets dans de petites soucoupes en porcelaine qu'ils placent sur un grand plateau laqué; ils remettent ce plateau aux eunuques, qui le transmettent aux femmes de service; ces dernières seules peuvent approcher de Sa Majesté; elles lui présentent les plats à genoux.

Le riz que le roi consomme, en guise de pain, doit être extrêmement blanc et choisi grain par grain par la compagnie des jardiniers royaux, qui ne doivent laisser passer aucun grain cassé; il est cuit à la vapeur dans une marmite en terre que l'on brise à chaque repas.

L'ancien roi Tu-Duc était, paraît-il, extrêmement méticuleux et craintif : il ne mangeait pas un seul des plats qu'on lui servait sans l'avoir fait goûter au préalable par un de ses médecins, tant il avait peur d'être empoisonné. Les baguettes dont il se servait pour prendre ses aliments étaient en bambou naturel; elles étaient changées tous les jours; jamais Tu-Duc ne faisait usage des baguettes d'ivoire qu'emploient les Annamites riches, il les trouvait trop lourdes. Il buvait soit de l'eau soigneusement distillée, soit une sorte d'eau-de-vie fabriquée avec des grains de nénuphar et parfumée avec des plantes aromatiques. La quantité de riz qu'il consommait à chaque repas était déterminée et pesée à l'avance, jamais il ne la dépassait; s'il ne mangeait pas comme d'habitude, vite il appelait son médecin; celui-ci était tenu de fabriquer immédiatement un remède dont le roi lui faisait avaler la première gorgée devant lui.

Edouard HOCQUARD.

(La fin à la prochaine livraison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Transport des offrandes (voy. p. 355). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XXXVII

Le père Hoang. — Promenade dans l'enceinte royale. — La salle du trône. — Les portes rouges. — Le palais des réceptions privées. Le musée. — Chanteuses et musiciennes de la cour. — Le sérail. — Le service du roi. — Le Trésor.

Quatre jours après mon arrivée à Hué, je reçois un planton du général Prudhomme qui m'apporte l'autorisation si impatiemment attendue de visiter les palais du roi.

Le lendemain matin je traverse la rivière et, suivi d'un boy qui porte mon appareil photographique, je m'engage dans la citadelle à la recherche du père Hoang, premier interprète du roi, qui doit me faciliter l'accès de la deuxième enceinte.

Ce Père Hoang est un prêtre catholique indigène élevé par les missionnaires; il parle très purement et très correctement notre langue, il est très instruit de nos mœurs et il a, je crois, fait un voyage en France.

Il habite, dans l'intérieur de la citadelle, près de la rue des Ministères, une coquette maison qui lui a été donnée par le roi. Dans la petite cour d'entrée, soigneusement masquée par des murs, se trouvent de jolis massifs de fleurs et des bassins d'eau vive où nagent des poissons rouges; des stores, aux peintures multicolores, descendent du toit de la maison, ouverte en forme de grand hangar sur la cour intérieure. Dans la salle de réception, renfermant des meubles de prix en bois noir fouillé de fines sculptures, je ne découvre aucun des objets du culte catholique que je m'attendais à y rencontrer : pas de croix, pas d'images de sainteté, mais de grandes planches en laque rouge portant des sentences en caractères dorés, des brûle-parfums de cuivre ciselé, des parasols de mandarin, des sabres aux poignées d'ivoire ornées de décors d'argent.

Le Père répond bien à l'idée que je m'en suis faite en examinant son intérieur : c'est un petit homme à la peau mate avec une pointe de jaune, aux yeux noirs très vifs, à la maigre barbiche blanche, aux mains très soignées.

« Me voici à votre disposition, docteur, me dit-il avec un beau sourire qui me découvre d'un seul coup une double rangée de dents soigneusement laquées en noir. Sa Majesté est prévenue, elle a donné les ordres nécessaires pour que toutes les portes vous soient ouvertes. Vous voudrez bien vous laisser guider par moi, suivant l'itinéraire convenu, afin que le roi ou ses femmes ne soient pas surpris par nous à l'improviste à un détour

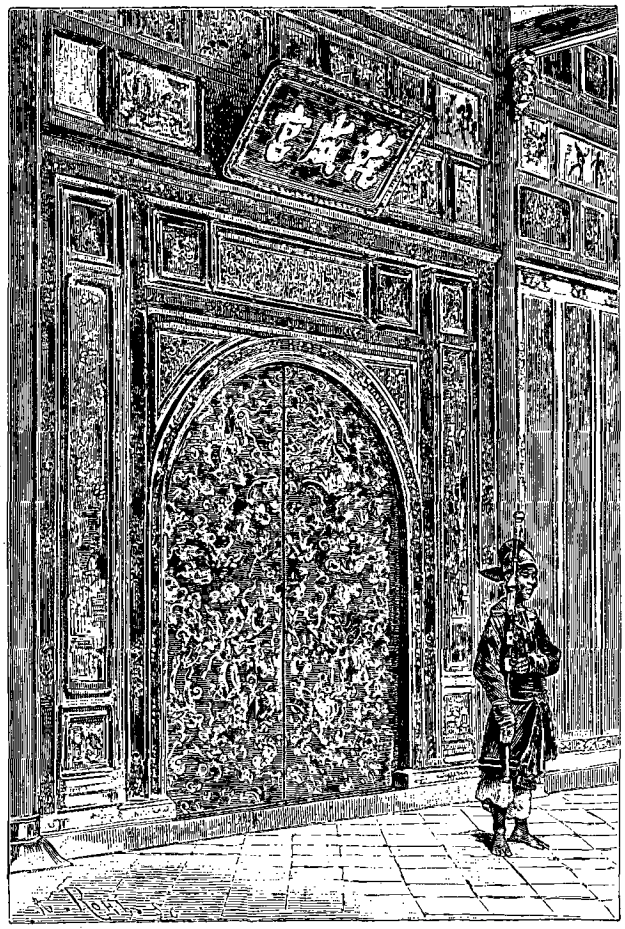
1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LVIII, p. 65, 81 et 97; t. LIX, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. LX, p. 257, 273 et 289; t. LXI, p. 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du palais. Je dois vous avertir cependant que le roi est très curieux, et qu'il cherchera certainement à vous voir, sans se montrer. Je vous demande quelques minutes pour prendre une tenue convenable. »

Quelques instants après, nous nous mettons en route pour le palais. Le Père Hoang a revêtu la tenue de cour : pantalon de soie cerise, longue robe en grenadine bleue à manches larges et pendantes, babouches de cuir à ses pieds nus.

Nous passons sous la porte N'go-Mon, avec laquelle j'ai déjà fait connaissance; nous traversons un pont de briques jeté sur un fossé intérieur à moitié desséché, et nous prenons pied sur une grande terrasse qui précède le premier palais. Aux deux extrémités du pont qui y donne accès, se dressent deux portiques supportés chacun par quatre colonnes en bronze, fondues d'une seule pièce. La grande terrasse est flanquée de deux tigres dorés reposant sur un piédestal en maçonnerie et abrités par un petit toit en coupole supporté par quatre colonnes; elle est surmontée d'une deuxième plus petite qui aboutit à la salle du trône.



Une des portes rouges. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Cette salle occupe toute l'étendue d'un vaste bâtiment à triple toiture, dont les corniches et les faîtières sont ornées de grandes chimères dans le goût chinois; elle est superbe. Une succession d'immenses colonnes laquées rouge et or se dressent jusqu'au toit garni d'une profusion de sculptures. Les murs sont revêtus de boiseries très joliment fouillées allant du sol au plafond. Dans le fond, entre les colonnes, le trône royal repose sur un piédestal de trois marches; il est en laque rouge et tout doré; sa forme rappelle celle d'un fauteuil; il est placé contre une riche tenture représentant, brodé en relief, le dragon à quatre griffes qui est l'emblème royal; il est surmonté d'un dais en soie jaune, couvert de broderies de couleur. C'est dans la salle du trône que le roi donne ses audiences solennelles, en présence de tous les mandarins de la cour, groupés, à droite et à gauche en dehors du bâtiment, sur les deux terrasses qui y conduisent. Ces jours-là, les stores qui en temps ordinaire ferment la salle du côté de ces terrasses, sont complètement relevés.

Le premier bâtiment que je viens de décrire communique, par deux ouvertures latérales, avec une cour intérieure, pavée de larges dalles, sur laquelle s'ouvrent trois grandes portes en laque rouge ornées d'immenses dragons dorés. Ces portes donnent sur une deuxième enceinte, au fond de laquelle se voit un autre grand palais de même architecture que le premier et précédé par une cour dallée.

Aussitôt après avoir franchi les portes rouges, le Père Hoang a déposé ses sandales, il me précède nu-pieds, parlant à voix basse; il a exigé que je laisse au dehors le boy qui portait mon appareil photographique; celui-ci a été confié à un mandarin d'ordre subalterne qui est venu nous recevoir à l'entrée de la deuxième enceinte et qui, pieds nus également, nous suit d'un air très grave, sans dire un mot.

Dans cette partie du palais, où le roi se tient en permanence, les fonctionnaires et les gens de service doivent quitter leurs chaussures et parler à voix basse, par respect pour le souverain.

La cour est flanquée, sur les côtés, par deux corps de bâtiments où sont les postes des soldats de garde. Le roi m'a fait envoyer dans l'un d'eux un plateau de pâtisseries et d'excellent thé. Au moment où je fais honneur à sa collation, je vois un singulier cortège passer devant moi : une boîte carrée, fermée sur les quatre côtés par de petits stores, est portée sur un brancard par des soldats en uniforme rouge. La boîte est abritée par deux parasols jaunes que des sous-officiers tiennent ouverts au-dessus d'elle; devant, quatre miliciens, le front orné de diadèmes de forme bizarre, marchent gravement, tenant à la main de grands sabres. Ce cortège, m'explique le Père Hoang, porte à la pagode les offrandes que le roi fait déposer chaque jour sur l'autel de ses ancêtres.

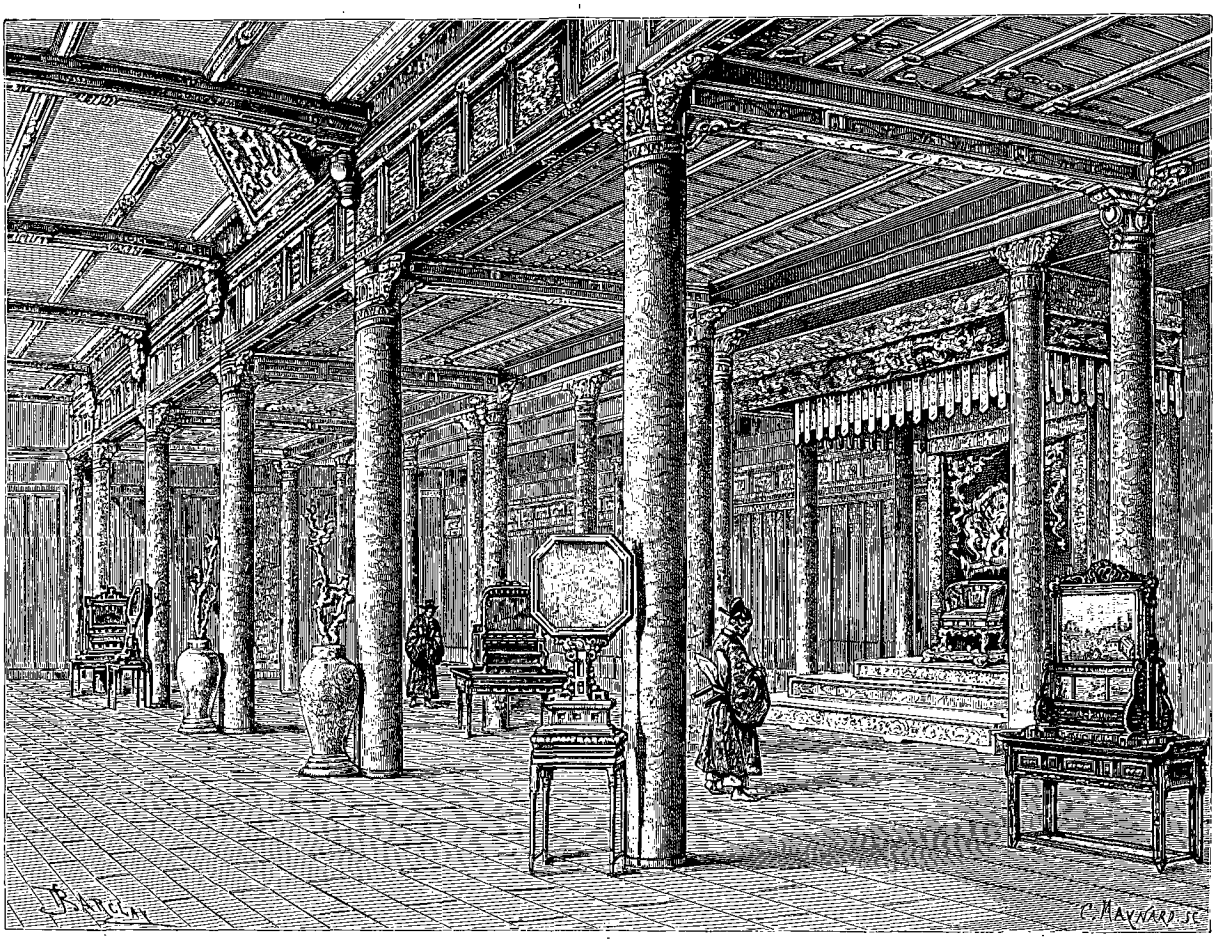
Le deuxième palais contient une salle de même dimension que celle du trône, mais beaucoup moins ornée. Les grandes colonnes qui supportent le plafond sont en beau bois de tek, sans peinture; un dais d'étoffe brodée est suspendu à la voûte, au-dessus d'un lit de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

repos devant lequel est placée une table de forme curieuse et d'un très joli travail. Au fond de ce lit est suspendue une grande glace européenne, dont le cadre lourd et grossier contraste avec le reste de l'ameublement. C'est là que se tient le roi lorsqu'il donne des audiences privées sans s'astreindre au cérémonial des réceptions officielles.

Sur la table, je remarque une écritoire de jade remplie de vermillon et, dans un étui sculpté, deux petits pinceaux qui doivent servir au souverain. Le roi contresigne et annote chaque jour à l'encre rouge tous les rapports qui lui sont soumis par le mandarin de service, et ses observations sont transmises immédiatement pour exécution aux ministères intéressés par les soins des *thi-vé* ou gardes royaux.

Les deux bâtiments latéraux qui abritent les postes de police aboutissent, par des couloirs étroits qui courent de chaque côté du palais principal, à une autre cour dallée semblable à celle dont je viens de parler. Cette cour est plantée de grands arbres; à l'entrée se trouvent deux immenses vasques de bronze, de hauteur d'homme, qui paraissent avoir été coulées tout d'une pièce par les ouvriers du roi. Par leur dimension et par la finesse des ornements en relief qui les recouvrent, ces vas-



Salle du trône. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

ques m'ont semblé des chefs-d'œuvre dans leur genre.

Sur la cour donne un troisième bâtiment, de même architecture que les premiers. Les stores qui en masquent l'entrée sont soigneusement fermés. Le roi se tient derrière l'un d'eux et je distingue vaguement sa silhouette. Une foule de petits mandarins, d'eunuques, de domestiques, sont venus grossir notre troupe; tous sont pieds nus, et lorsqu'ils passent devant le store qui abrite Sa Majesté, ils se courbent très bas, jusqu'à raser le sol. Chacun d'eux porte en évidence, suspendue au cou, la petite plaquette d'ivoire qui indique son grade et sa fonction.

Après nous avoir bien examinés, le roi se retire et me laisse pénétrer dans le palais. La grande salle qui en occupe toute l'étendue est de même architecture que les autres; elle est occupée tout entière par de nombreuses vitrines renfermant les cadeaux les plus précieux qui ont été faits, pendant des générations nombreuses, aux rois d'Annam. A côté d'ivoires merveilleusement fouillés, de spécimens curieux d'orfèvrerie d'art, d'une grande quantité de petits arbres de corail auxquels sont suspendues des pierres précieuses, d'armes de prix aux fourreaux incrustés de nacre, je découvre une foule d'objets de provenance européenne de valeur très minime et d'un goût douteux; il y a des vases d'un bleu criard, aux fleurs rouges mal dessinées, comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on en gagne aux tourniquets des foires; près d'un service à thé dont les tasses en jade sont contenues dans un treillis en filigrane d'or et dont la théière en or massif est surmontée d'une émeraude grosse comme une noisette, je vois, soigneusement placée sur un coussin, une grosse boule en verre étamé, semblable à celles qu'on suspend dans les jardins.

A côté du musée, le Père Hoang me fait visiter la salle du théâtre où les comédiennes du roi exécutent, sur son ordre, des pièces de comédie composées soit par lui, soit par le conseil du Noï-Cac. La troupe du théâtre royal est formée d'environ quarante-cinq chanteuses et musiciennes, recrutées parmi les plus jolies filles du royaume par la reine mère, qui les surveille et les fait instruire. Le budget annamite leur alloue une solde fixe, à laquelle le roi ajoute des gratifications lorsqu'il est satisfait de leurs services. Elles ont de plus, pour jouer leurs rôles, de riches costumes de soie et des bijoux que l'on fait venir de Chine.

En quittant la salle du théâtre nous entrons dans une dernière enceinte où sont construits, dans une série de cours et de jardins, les appartements privés du roi et de ses femmes. Tous ces palais sont à deux étages, munis de fenêtres avec balcons; quatre d'entre eux sont affectés aux logements de la *hoang-qui-phi* ou reine et des trois femmes de premier ordre; les autres femmes du roi occupent en outre six grands bâtiments, divisés en chambrettes distinctes, meublées aux frais de l'État. Chaque femme a sa chambre, qu'elle habite, soit seule, soit avec les domestiques qu'on lui permet d'avoir à son service.

Les femmes du roi sont très nombreuses; Tu-Duc en avait cent quatre. Elles se divisent en neuf classes, qui portent chacune un titre différent; elles sont habillées et rétribuées par l'État suivant la classe à laquelle elles appartiennent. Leur solde n'est jamais bien considérable : la reine touche par an mille ligatures, soit environ huit cents francs, plus deux cent cinquante mesures de riz noir, cinquante mesures de riz blanc et soixante pièces de soie pour sa toilette; quant aux femmes de neuvième rang, leurs appointements sont absolument dérisoires : trente-trois ligatures, cent quatre-vingts mesures de riz noir, trente-six de riz blanc et douze pièces de soie.

Chacune de ces femmes a le droit d'introduire dans le palais un nombre de domestiques femelles variable selon son rang, qu'elle paye de ses propres deniers. La première reine peut avoir douze servantes, et les femmes de la dernière classe chacune trois. Les lois du royaume ne limitent pas le nombre des femmes du sérail, mais elles pourvoient à tous leurs besoins. Ce personnel féminin est surveillé par un nombre variable de femmes âgées, qui se divisent en six classes. Sous Tu-Duc, ces surveillantes étaient au nombre de soixante. Elles sont entretenues aux frais de l'État et elles ont un costume semblable à celui que l'étiquette accorde aux femmes des hauts fonctionnaires; ce sont elles qui désignent chaque jour les femmes du sérail appelées à faire le service auprès du roi et de sa mère; elles ont également la direction des *nu-cong*, ou servantes, qui ont pour fonctions de ramer sur les barques royales et de monter la garde autour des appartements particuliers du roi. Ces nu-cong, qui sont au nombre de trois cents et divisées en six classes, sont logées dans un bâtiment placé à côté du sérail; elles ont un uniforme composé d'un pantalon, d'une robe et d'un turban verts.

Chaque jour Sa Majesté est assistée par un personnel féminin composé de quinze de ses femmes et de trente servantes; ces dernières, armées d'un grand sabre, gardent toutes les issues des appartements privés. Quant aux autres, elles pourvoient à tous les besoins journaliers du roi; cinq d'entre elles restent constamment auprès de sa personne pour la servir, et changent chaque jour. L'ensemble du personnel féminin du sérail comprend en totalité cinq cent soixante-dix-neuf personnes, auxquelles il faut ajouter 435 servantes; il atteint ainsi le chiffre considérable de mille quatorze femmes, qui toutes habitent le palais et sont entretenues aux frais de l'État.

Les femmes du roi se recrutent de deux façons : ce sont, ou bien les filles des fonctionnaires de l'État et des riches particuliers qui, pour attirer les honneurs et les privilèges sur leurs familles, proposent leurs plus jolis enfants au souverain, ou bien des filles du peuple que la reine achète pour en faire des actrices et dont la beauté plaît au roi. Une fois entrées au sérail, ces femmes sont, pour ainsi dire, cloîtrées avec le roi pour leur vie entière. Perdues pour le monde, elles ne peuvent même plus revoir la maison paternelle; leur mère est cependant autorisée à venir, de loin en loin, les visiter à la cour. Si une femme du roi est atteinte d'une maladie peu grave, elle est isolée dans l'infirmerie du sérail, où les médecins de la cour viennent la soigner sous la surveillance d'un eunuque. Si la maladie est incurable, la femme peut être renvoyée dans sa famille. En cas de mort subite, on sort le corps de l'enceinte royale par-dessus la muraille, à l'aide d'un cabestan. Jamais on ne peut faire franchir à un cadavre une porte qui sert au souverain. Ce dernier lui-même n'est pas exempt de cette règle; quand il meurt, on glisse son cercueil à travers une ouverture pratiquée dans la muraille que l'on referme ensuite.

A la mort du roi, ses femmes ont deux destinations différentes : celles qui appartiennent aux classes les plus hautes sont conduites dans les palais qui avoisinent son tombeau, et là, sous la surveillance des eunuques, elles passent le reste de leur existence à entretenir les autels élevés en l'honneur de leur royal époux. Celles des classes inférieures sont renvoyées dans leurs familles; mais, si belles et si habiles qu'elles soient, elles ne peuvent se remarier qu'avec des gens du peuple dépourvus de fonctions publiques. Il est expressément défendu aux mandarins de n'importe quel degré d'épouser une femme sortant du sérail; cette défense prend sa source dans le respect dû à la mémoire du souverain.

Outre le personnel féminin, le roi est servi par des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le roi en costume de cérémonie. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eunuques et des thi-vé. Les premiers sont employés à la cour à surveiller les femmes et à transmettre les ordres royaux aux fonctionnaires de toutes les administrations de service au palais, ceux-ci ne pouvant paraître devant le roi que lorsqu'il les fait demander. Les eunuques ont une tenue semblable à celle des autres fonctionnaires du gouvernement, mais ils ne la portent que les jours de fête; ils sont bien traités et très considérés; leurs familles sont comblées de biens et exemptées de tous les impôts et de toutes les corvées. Quant aux thi-vé, ce sont des hommes de confiance choisis parmi les sous-officiers les plus intelligents des régiments qui composent la garde royale; ils sont chargés de la police secrète à Hué et dans les provinces; ce sont eux que le roi envoie chaque fois qu'il veut donner un ordre direct à un fonctionnaire, sur un point quelconque du territoire. Souvent ils vont dans les provinces éloignées pour renseigner le roi sur la conduite des mandarins, sur ce qui se passe dans les différentes régions, et sur les agissements des étrangers. Ces employés sont très influents et très redoutés; quand ils sont en mission secrète, ils cachent soigneusement la petite plaquette d'ivoire qui indique leurs attributions et ils ne se font connaître de ceux qu'ils sont chargés de surveiller que lorsqu'ils n'ont plus rien à en tirer.

Non loin du sérail se trouve le palais habité par la reine, mère de Tu-Duc. Cette vieille princesse jouit à la cour d'une grande influence; elle est servie par un personnel spécial, et, chaque jour, une princesse et trois femmes de haut rang viennent l'assister dans ses appartements. L'État lui sert, comme appointements, dix mille ligatures, mille mesures de riz; à chaque anniversaire de dix ans, cette solde en argent est augmentée de cinq mille ligatures. Tu-Duc avait un grand respect

Une femme du roi. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

pour sa mère; il lui faisait visite chaque jour, la comblait de cadeaux et de prévenances et prenait souvent ses conseils. Le roi Dong-Khanh a pour elle une vénération profonde; il ne lui parle qu'à voix basse et avec le plus grand respect. Cette vieille reine passe son temps à dresser des chanteuses pour le service du roi; quelquefois elle l'accompagne dans ses promenades, souvent aussi elle quitte le palais pendant quelques jours pour aller avec ses femmes s'enfermer dans le tombeau de Tu-Duc; elle est complètement aveugle depuis la mort de son fils.

Dans la partie la plus reculée de l'enceinte royale se trouve un petit étang bordé d'arbres et alimenté par des prises d'eau qui vont jusqu'aux fossés extérieurs. Une grande construction sur pilotis s'élève au milieu de l'eau : c'est le bâtiment du Trésor, et l'étang porte le nom de Lac des Caïmans. Il est de croyance à la cour que ce lac est habité par des crocodiles chargés de défendre le trésor contre les voleurs qui tenteraient de s'introduire dans le bâtiment qui le contient. Il n'existe, à l'heure actuelle, aucun animal de cette espèce dans les eaux tranquilles du petit lac; peut-être autrefois, lorsque le roi d'Annam recevait de Cochinchine des caïmans vivants qui étaient destinés à sa table, leur a-t-on donné pour domicile provisoire l'étang qui porte leur nom, ce qui expliquerait la légende; toujours est-il, que les troupes du général de Courcy ont trouvé à cet endroit, au moment de la prise de la citadelle, des caisses remplies de barres d'argent dont la valeur pouvait être évaluée à une douzaine de millions.

Le petit réduit entouré de murs qui, tout au fond de l'enceinte des palais, renferme les appartements particuliers du roi, est planté de grands arbres et aménagé en forme de jardin chinois; il contient des lacs minuscules, au milieu desquels se dressent des amas de rochers; il est parcouru par de petits ponts, des sentiers

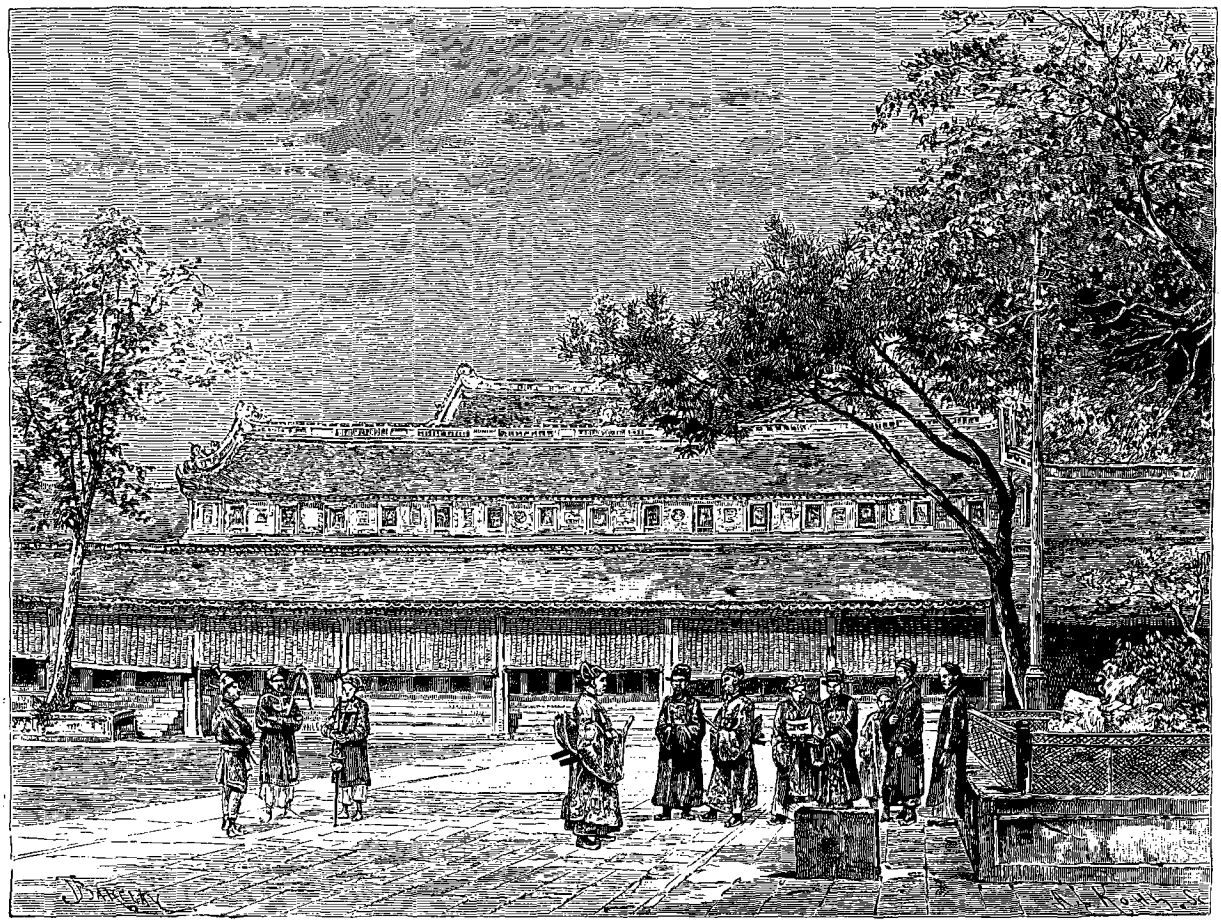
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

savamment dessinés, bordés d'arbustes auxquels les jardiniers de la cour ont fait prendre toutes sortes de formes bizarres et contournées.

XXXVIII

Le jour de l'an annamite : superstitions et coutumes. — Visites et cadeaux. — Les fêtes de la cour. — Le roi Dong-Khanh. — Costumes de cérémonie des mandarins. — Promenade solennelle : les autels des vieillards. — Le roi nous reçoit en audience privée. — Visite aux tombeaux des anciens souverains. — Départ pour la France.

Depuis ce matin, la ville de Hué est en fête; nous approchons du jour de l'an annamite; pendant près d'un mois, les indigènes riches et pauvres vont cesser toutes leurs occupations et passer leur temps à boire, à manger et à se divertir ; plus de commerce, plus de travaux des champs, plus de corvées ennuyeuses ; grands et petits prendront leurs habits de fête ; les malheureux vendront leurs derniers meubles et s'endetteront pour trouver l'argent nécessaire aux réjouissances. « Il faut, dit un proverbe annamite, bien commencer l'année, sous peine des plus grands malheurs. » Déjà les ministères sont fermés ; à partir du vingt-cinquième jour du douzième mois, le gouvernement cesse l'expédition des affaires : plus de signature officielle, la boîte des sceaux



Palais du musée. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

restera close jusqu'au onzième jour de la prochaine année. Les gueux, les *danlan*, comme on les appelle, ne se reposeront que pendant trois fois vingt-quatre heures; le reste du temps, ils serviront les riches; mais ils se feront payer cher : ils ne seront pas beaucoup pour travailler et ils pourront se montrer exigeants.

Toutes les portes sont déjà fermées. La ville paraîtrait morte sans les pétards chinois et le son des instruments de musique. Bourgeois et mandarins font leurs visites en robes de cérémonie, ils échangent de grandes cartes rouges et des cadeaux. C'est fête aussi pour les enfants, qui, en retour de leurs compliments et de leurs souhaits, reçoivent des sapèques enveloppées de papier rouge ; il y a du rouge partout : c'est la couleur qui indique la joie. Devant chaque habitation, de grandes branches de bambou couvertes de leurs feuilles sont plantées dans le sol; il y a aussi des mâts ornés au sommet de feuilles de cocotier ou de plumes de poule ; le soir on y accroche des lanternes de toutes les couleurs.

Depuis que les fêtes ont commencé, une foule d'indigènes sont occupés à faire la toilette des tombeaux. Il y a à Hué, du côté de la montagne du roi, une immense plaine couverte de sable et de cailloux où sont disséminées des milliers de tombes; les unes, formées d'un simple petit tertre dépassant à peine le niveau du sol,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doivent appartenir aux gens du peuple ; d'autres, mieux ornées, entourées de murs et surmontées quelquefois d'une petite pierre carrée, renferment sans doute les restes d'un défunt d'un rang supérieur ; enfin, dans certaines parties de cette nécropole, on a élevé de main d'homme de véritables collines au sommet desquelles sont placés de riches mausolées abrités sous des bosquets de grands pins maritimes ; ces mausolées sont sans doute construits pour honorer la mémoire des princes ou des fonctionnaires de haut rang : le pin est en effet l'arbre royal. Rien n'est plus curieux que de voir, pendant cette période de fête, la foule des ouvriers enlevant les herbes et peignant toutes ces tombes.

Le premier de l'an annamite tombe cette année le 18 janvier. Dès le matin, la ville présente une animation inaccoutumée : les mandarins, les princes, suivis d'une nombreuse troupe de serviteurs, viennent en costume de gala dans la citadelle pour présenter leurs hommages au roi. Toutes les troupes françaises ont été mises sur pied pour faire la haie pendant l'audience solennelle que le roi va donner au général Prudhomme et au résident de France.

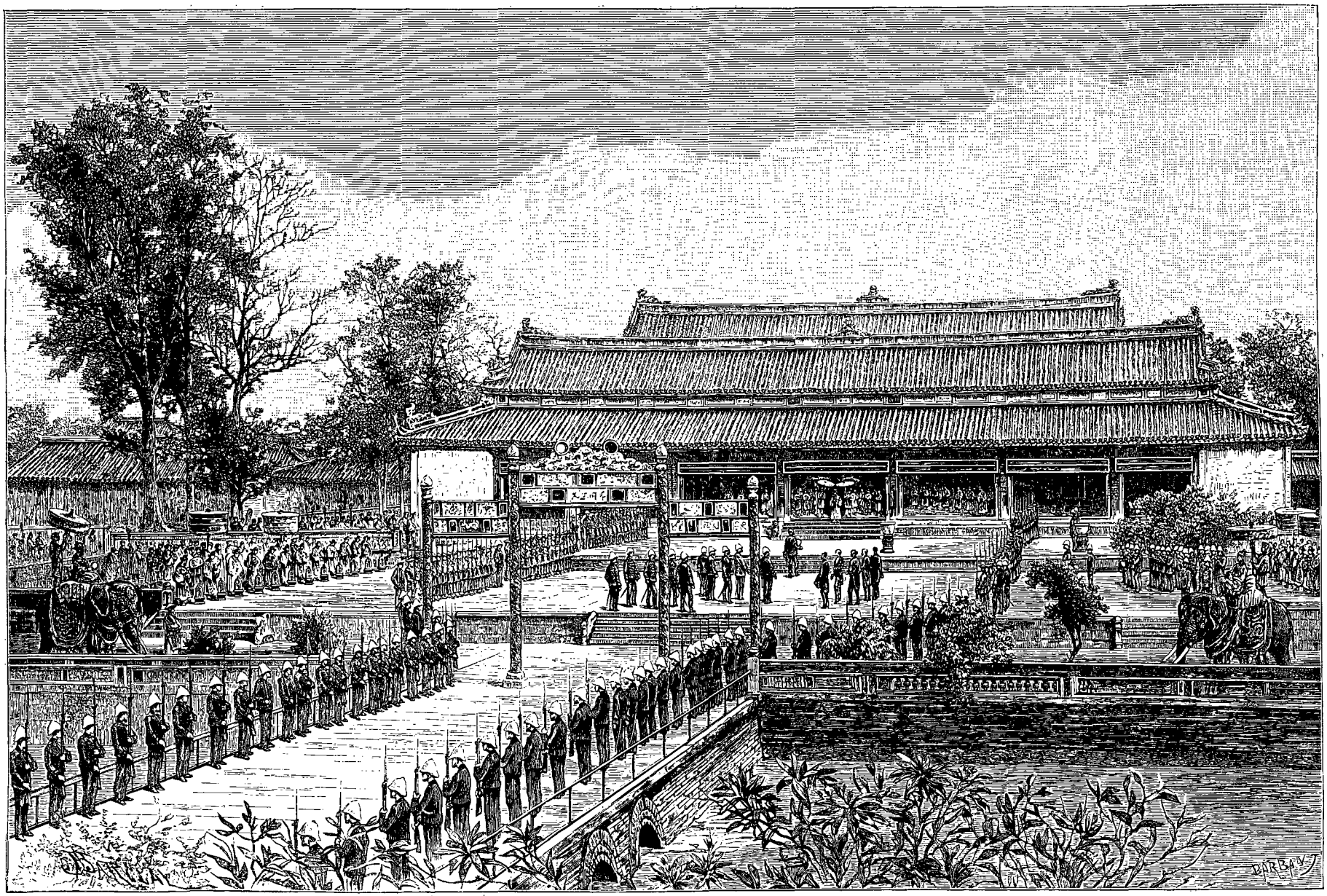
Dans la première cour de l'enceinte royale, le coup

Appartements privés du roi. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

d'œil est vraiment féerique : de la porte N'go-Mon aux terrasses, les compagnies d'infanterie de marine, en grande tenue, le casque blanc en tête et l'arme au pied, sont rangées sur deux lignes de chaque côté du petit pont qui conduit au palais.

Au centre des terrasses, le bataillon des tirailleurs tonkinois est massé sur deux rangs, laissant entre eux un large espace pour le passage du général. Derrière les tirailleurs sont disposés, à distances égales, de petits blocs de pierre sculptés, portant chacun un caractère chinois. Les mandarins de la cour commencent à se placer près de ces bornes ; ils se rangent suivant leur grade et le degré qu'ils occupent dans la hiérarchie : à gauche sont les mandarins civils, à droite les mandarins militaires. Tous ont revêtu le costume de grande cérémonie : longue robe d'étoffe de soie à larges manches, sanglée aux reins par une ceinture ornée de pierres de couleur, et agrémentée dans le dos par deux espèces d'ailes qui s'agitent à chaque pas ; grandes bottes chinoises en étoffe noire, à épaisses semelles de feutre. Chaque mandarin tient à la main une sorte de sceptre d'ivoire recouvert en son milieu d'une poignée de velours rouge ; il est coiffé d'un casque ayant une vague ressemblance avec une mitre d'évêque. Ce casque se place par-dessus une résille en crin qui plaque fortement les cheveux contre les tempes et qui descend

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Audience solennelle donnée par le roi aux representants de la France. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur le front, dépassant légèrement l'extrémité inférieure de la coiffure; il est recouvert d'étoffe noire et enjolivé d'ornements dorés et de pierres de couleur. La forme du costume et de la coiffure est la même pour tous les mandarins, mais l'étoffe de la robe, les broderies dont elle est couverte, les ornements du casque, diffèrent suivant les grades : sur la robe des mandarins civils est représenté le *phong*, sorte d'aigle aux ailes éployées; les mandarins militaires ont pour ornements des têtes de tigres.

Les princes sont groupés en avant des mandarins dans l'intérieur même du palais; ils ont revêtu de superbes robes rouges à reflets métalliques, couvertes d'une profusion de broderies. Aux angles des terrasses et de chaque côté du palais se tiennent des musiciens en costume rouge; les uns ont des instruments ayant la forme de hautbois; d'autres, de grandes timbales placées devant eux sur un trépied. Près d'eux sont des soldats portant des parasols et divers attributs emmanchés dans de longues piques : des haches, des dragons, des masses, des mains de justice.

A droite et à gauche des terrasses, de gigantesques éléphants, richement caparaçonnés, ayant aux pieds des anneaux de métal, les défenses ornées de bagues curieusement ciselées, se tiennent complètement immobiles, portant sur leur dos une chaise dorée dans laquelle est assis un figurant couvert d'un splendide costume. Ce figurant, chargé de représenter les seigneurs tributaires de la couronne, accourus des provinces éloignées pour la cérémonie, est abrité sous un grand parasol jaune par un serviteur debout derrière lui, sur la croupe de l'éléphant.

Tout à coup un profond silence se fait dans la foule des mandarins et des soldats. Une musique, qui semble venir de très loin, derrière le grand palais dont les portes du fond se sont ouvertes, annonce l'arrivée du souverain. Les sons des instruments se rapprochent peu à peu; j'entends comme une marche au rythme étrange, dans laquelle revient constamment un motif langoureux et un peu triste, modulé par des instruments aux sons très doux : on dirait un orchestre composé de flûtes, de violons et de guitares. Un cri aigu, prolongé, part du fond du palais, répété de proche en proche par des hérauts qui sont échelonnés depuis les appartements particuliers jusqu'aux terrasses, à travers la succession des couloirs et des avenues que le roi doit parcourir pour arriver jusqu'à son trône.

Voici le commencement du cortège : d'abord des gardes vêtus de rouge, ayant en tête des casques en carton laqué à grandes visières descendant sur la nuque, portant verticalement de très longs sabres enfermés dans des fourreaux de bois garnis de viroles d'argent; puis des huissiers tenant des masses couvertes d'ornements bizarres; puis des serviteurs portant, suspendus à des manches très courts, par des chaînettes de métal, des encensoirs dans lesquels brûlent des parfums. D'autres serviteurs ont des chasse-mouches en crins de cheval; d'autres encore, des étendards brodés avec des bordures dentelées simulant des flammes. Tous ces gens s'avancent lentement, comme à pas comptés, et viennent se ranger de chaque côté du trône.

Enfin le roi paraît entre quatre serviteurs superbement vêtus qui tiennent au-dessus de lui quatre grands parasols jaunes. Il porte un costume semblable comme forme à celui de ses mandarins, mais en soie jaune brodée d'or. Le jaune est la couleur royale; le souverain seul, en Annam, peut porter des étoffes de cette teinte, et celui de ses sujets qui se permettrait de revêtir en public un costume de cette nuance commettrait aux yeux des Annamites un crime de lèse-majesté, immédiatement puni de mort.

Le roi est chaussé de grandes bottes chinoises toutes dorées; il tient en main un sceptre en ivoire et il porte sur la tête un casque de même couleur que sa robe, orné de diamants, de perles et de topazes. Le *King-Kanh* d'or, sorte de décoration enrichie de grosses perles et de brillants, est suspendu à son cou par une chaînette de même métal. Sur sa robe de cérémonie sont brodés au niveau de la poitrine les deux caractères chinois qui sont les emblèmes du bonheur et qui signifient : *mille ans, mille vies!*

Le roi Dong-Khanh est de taille moyenne; son teint mat, rendu plus blanc par le contraste de son vêtement jaune, fait ressortir deux grands yeux noirs très vifs et très doux, ombragés par des sourcils bien dessinés. Les traits sont réguliers; le nez est bien fait pour un Annamite; la bouche est seulement un peu grande et les lèvres légèrement lippues. Il est absolument imberbe; il est jeune d'ailleurs : vingt ans tout au plus. Il s'avance avec beaucoup de majesté, les traits immobiles, les yeux fixes, comme s'il ne voyait pas. Il monte très lentement les degrés de son trône et debout prononce à mi-voix quelques paroles qui sont immédiatement répétées par un crieur agenouillé à ses pieds.

A peine le roi est-il assis que soudain retentissent, à l'autre extrémité de l'enceinte, les joyeuses fanfares de nos clairons français. Le général Prudhomme, ayant à sa droite le résident supérieur et suivi des officiers de sa maison militaire, vient de faire son entrée dans la première cour; il s'avance entre la double haie de soldats qui présentent les armes pendant que les clairons sonnent aux champs. Au moment où il gravit l'escalier de la première terrasse, le roi se lève, et, descendant majestueusement de son trône, il vient, abrité par ses quatre parasols jaunes, recevoir, à l'entrée de son palais, le représentant de la France. Le général lui adresse ses souhaits, qui sont immédiatement traduits par l'interprète principal de la légation; le roi répond par quelques paroles aimables, et le général se retire avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

Tout n'est pas fini; la cérémonie la plus intéressante pour nous va seulement commencer; les princes et les mandarins vont prononcer le serment de fidélité au roi, comme le prescrit la coutume à chaque renouvellement d'année. La foule des fonctionnaires s'est placée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur six rangs, face au palais. Sur un signe du ministre des rites, tous se sont agenouillés et, le front dans la poussière, ont prononcé leur serment sur un ton musical qui rappelle nos chants d'église. Trois fois ils se prosternent ainsi, et, dans l'intervalle, la musique du palais fait entendre dans le lointain sa même phrase langoureuse et triste.

Je suis profondément intéressé par cette scène d'un caractère particulièrement imposant : cette foule de mandarins, couverts d'étoffes chatoyantes qui resplendissent au soleil, s'agenouillant entre deux lignes d'éléphants immobiles, cette musique étrange, ces vapeurs d'encens qui flottent dans l'air, et tout là-bas, disparaissant à demi dans la pénombre de la grande salle du trône, ce jeune roi de vingt ans, perdu dans ses vêtements jaunes, à la figure impassible comme celle d'une statue et qu'on adore à genoux comme un dieu, forment au milieu du cadre splendide constitué par les palais un spectacle inoubliable.

L'audience est finie et le roi vient de quitter la salle du trône. La foule des gardes et des fonctionnaires de rang inférieur s'écoule lentement. Les ministres, les membres de la famille royale, les mandarins de haut rang sont conviés par le roi dans le palais à un grand

Le sérail. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

festin. Des gratifications et des récompenses seront décernées à ceux d'entre eux qui ont mérité la faveur royale pendant l'année qui vient de s'écouler.

En revenant de la citadelle, nous passons, avant de rentrer à la légation, par les rues de Dong-Ba. Des préparatifs sont faits dans tous les faubourgs pour la cérémonie du soir. Vers trois heures, le roi doit se promener en grande pompe et à visage découvert dans toutes les rues de la ville. Il y a bien longtemps que les gens de Hué n'ont pas vu pareil spectacle; autrefois les rois d'Annam se montraient au peuple de la capitale une fois chaque année, à l'époque du Tèt; mais depuis la prise de la Cochinchine par les troupes françaises, le roi Tu-Duc, devenu triste et morose, était demeuré confiné au fond de ses palais, dont il ne sortait qu'en barque ou en palanquin fermé. La nouvelle cour n'a pas de raison pour bouder ainsi le peuple, et, dès la première année de son avènement, le roi Dong-Khanh veut reprendre les anciennes coutumes de ses aïeux.

A trois heures sonnant, un coup de canon parti de la citadelle annonce la sortie du souverain ; le cortège traverse la rivière sur le grand pont de bois qui relie les deux bords, à la pointe de l'île de Dong-Ba; il s'avance entre deux lignes de troupes françaises, formé de plus de mille personnes : princes de la famille royale, grands

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mandarins de la cour, ministres, fonctionnaires, gens de la maison du roi, musiciens, gardes tenant des piques, des sabres, des étendards, des parasols. Sa Majesté est portée par quatre vigoureux serviteurs dans une chaise dorée recouverte d'un dais de soie jaune et abritée par quatre grands parasols de même couleur. Les gens du peuple, massés de chaque côté de la chaussée, s'agenouillent, le front contre terre, sur le passage du roi; des salves de pétards annamites éclatent sous ses pas, l'air est imprégné des parfums que l'on brûle sur de petits autels ornés de vases et recouverts d'étoffes brodées qu'on a dressés partout sur le passage du cortège. Devant ces autels se tiennent les plus vieux des habitants de Hué, qui sont venus pour saluer le roi et aussi pour recevoir les gratifications que celui-ci leur accorde pour les récompenser, dit le livre des Rites, d'avoir vécu de longues années.

Le roi s'arrête devant le Thuong-Bach pour rendre sa visite au commandant des troupes françaises de l'Annam; il est reçu, à l'entrée de la cour, par le général entouré de toute sa maison militaire, ayant à ses côtés le résident de France. Une collation lui a été préparée, et il y prend part, s'asseyant, entre le général et le résident, à une table particulière placée sur une estrade un peu élevée, tandis que, dans une pièce voisine, les hauts mandarins et les princes, rangés autour de tables beaucoup plus basses, font honneur aux mets qui leur sont offerts.

Le lendemain nous sommes reçus, Roullet et moi, en audience privée, par Sa Majesté. Les eunuques de service nous introduisent dans un des bâtiments du sérail où nous trouvons le roi qui vient de descendre de cheval; sa petite monture est attachée dans la cour d'entrée; c'est une jolie bête, à robe noire, à l'œil plein de feu, couverte d'une superbe housse en soie jaune ornée de broderies et de pompons.

La salle où l'on nous fait entrer sert aux divertissements du roi; j'y admire une magnifique panoplie composée d'armes de toutes sortes : arcs, flèches, sarbacanes, carabines et pistolets de salon; dans un coin, une grande cible carrée est dressée sur une espèce de chariot à roulettes. Le roi, assis devant une petite table, est occupé à lire et à annoter des rapports que lui soumet son plus jeune frère, vêtu d'un costume en étoffe rouge zébrée de grands dessins bizarres. Dong-Khanh porte lui-même un vêtement de même couleur. Le jeune roi a une vie très occupée, qui ne serait peut-être pas du goût de tous nos souverains d'Europe : il se lève chaque matin à cinq heures et il passe une grande partie de la journée à parcourir et à annoter les rapports qui lui parviennent de toutes les administrations de la capitale et des gouvernements des provinces. Quand il est fatigué, il se fait seconder par les plus instruites de ses femmes, qui lui lisent les documents officiels, sauf les dépêches confidentielles.

Tous les jours impairs le souverain reçoit en audience privée les fonctionnaires des différentes administrations qui ont des requêtes à lui présenter ou une autorisation à solliciter; en outre, les mandarins de Hué du premier au troisième degré doivent, à tour de rôle, se tenir pendant vingt-quatre heures dans un des palais, à la disposition du roi, qui leur transmet à chaque instant ses ordres des appartements particuliers par l'intermédiaire des eunuques. Lorsqu'ils se présentent devant le roi, les fonctionnaires doivent se soumettre rigoureusement aux règles de l'étiquette de cour, c'est-à-dire se tenir à genoux à une distance de vingt pas du souverain, avoir la tête légèrement baissée et tenir en face de leur visage leur petit sceptre d'ivoire; ils attendent respectueusement que le roi leur adresse la parole, et s'ils ont à lui répondre, ils se relèvent, s'approchent de Sa Majesté, s'agenouillent de nouveau devant elle, et parlent à voix basse et avec respect.

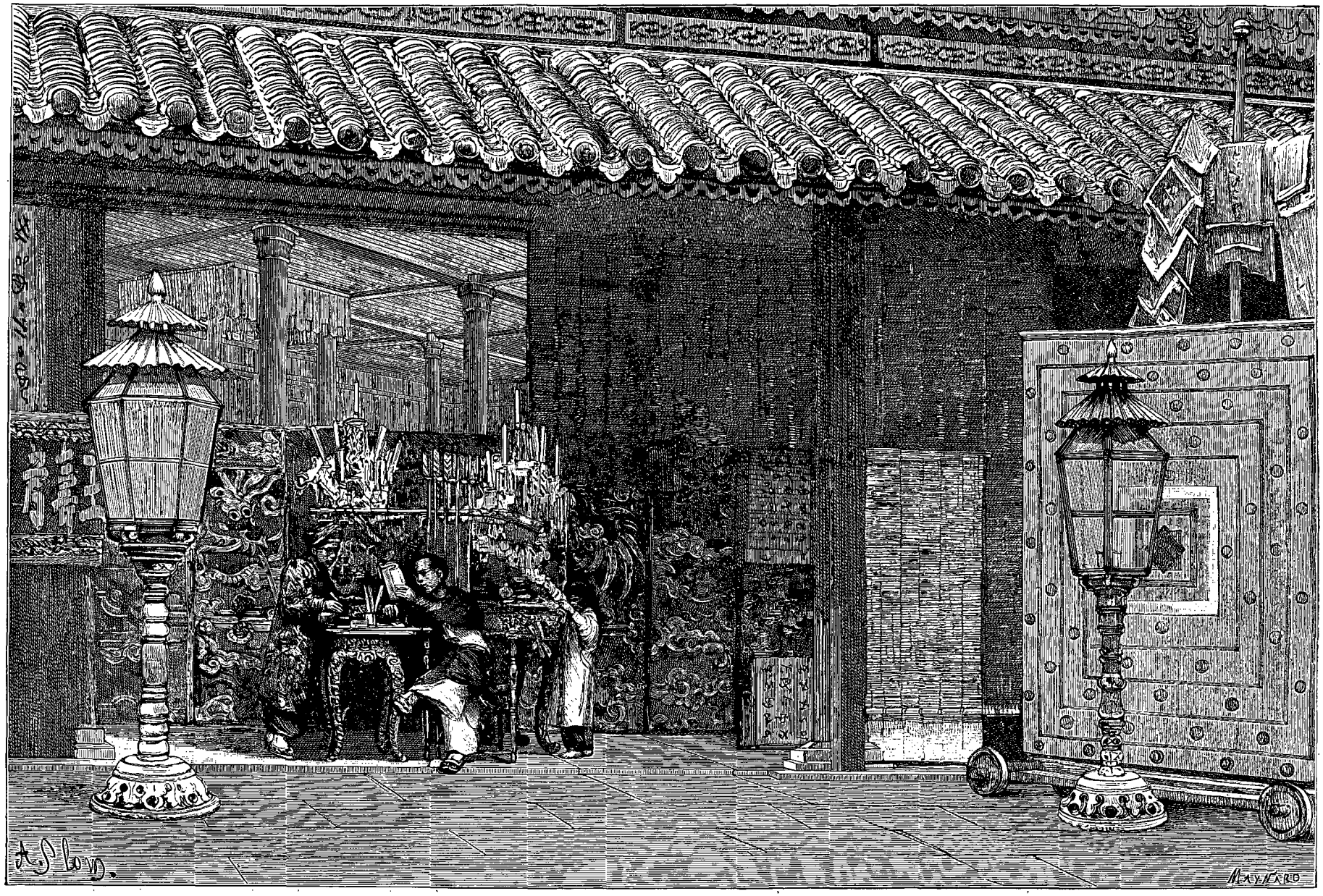
Le roi nous fait asseoir près de lui, après nous avoir serré la main à la française; il me demande à voir les photographies que j'ai faites l'autre jour dans le palais. Roullet lui propose de le peindre à l'huile; il accepte avec le plus grand plaisir, mais il veut être représenté dans son costume de cour.

Ce n'est pas chose facile que de faire le portrait d'un roi d'Annam : à chaque instant le royal modèle se dérobe pour venir juger de l'œuvre de mon ami; et puis, cette robe jaune est impossible à reproduire : les couleurs les plus vives de la palette n'arrivent pas à la rendre; d'ailleurs Roullet a des distractions; on entend chuchoter derrière les paravents qui masquent l'entrée du sérail; des yeux curieux regardent à travers les fentes de cette mince cloison et des rires étouffés partent de tous les coins. Le roi, fatigué, lève la séance au bout de dix minutes. Roullet promet qu'il achèvera le tableau, de souvenir et d'après mes photographies, à la Légation, et qu'il l'enverra ensuite au palais.

En traversant la cour, après avoir pris congé du roi, nous trouvons les gens de service de Sa Majesté rangés devant le palais et l'attendant pour la promenade qu'elle fait chaque soir dans les jardins. Huit vieilles femmes, ayant sur la tête un casque en carton noir orné de rubans, ont passé par-dessus leur longue robe une espèce de chasuble jaune brodée de rouge; elles sont agenouillées sur des nattes, les mains appuyées sur les poignées d'une chaise à porteurs habillée d'étoffe jaune, que d'autres vieilles femmes vêtues de la même façon abritent sous de grands parasols. De chaque côté de ce groupe sont rangées des musiciennes portant des instruments bizarres; des gongs, des tam-tams, des guitares ventrues, des espèces de cithares, des flûtes et de petits violons recouverts de peau de serpent; des servantes du harem tiennent des insignes variés et des étendards; enfin, près de la porte par laquelle doit sortir le roi, deux femmes du sérail, un énorme turban autour de la tête, sont prêtes à offrir à Sa Majesté des rafraîchissements contenus dans des bouteilles de forme et de provenance européennes.

Le soir même, nous recevons une magnifique pièce d'étoffe et des boîtes incrustées de nacre que le roi nous adresse en souvenir de notre visite. L'envoyé royal qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le roi chez lui. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous apporte ces présents est chargé de nous annoncer que le roi nous accorde la très rare faveur de visiter les tombeaux des anciens roi d'Annam et qu'il enverra à l'avance, pour nous en faire ouvrir les portes, un assesseur du ministre des Rites, qui s'entendra avec les eunuques chargés de la garde des nécropoles.

Chaque tombeau représente, en effet, une véritable ville dont l'enceinte, entourée de hautes murailles gardées par des soldats, est interdite aux indigènes et surtout aux étrangers. Cette ville comprend une succession de palais disséminés dans des jardins fort beaux et habités, comme je l'ai déjà dit, par les femmes et les anciens serviteurs du roi défunt.

Nous partons un matin pour faire cette intéressante excursion. Les tombeaux des rois sont tous construits sur les bords de la rivière de Hué, à une certaine distance en amont de la citadelle; il faut près de deux journées de navigation en sampan pour aller jusqu'à celui du roi Gia-Long, qui est le plus éloigné; il y en a trois autres: celui de Tieu-Tri, celui de Minh-Mang et enfin celui de Tu-Duc, le plus grand et le plus beau de tous. Le roi Tu-Duc a fait construire ce dernier de son vivant; des milliers d'ouvriers y ont travaillé pendant les dernières années de son règne. Nous nous y rendons à cheval, en côtoyant la plaine des tombeaux dont j'ai parlé.

Avant d'arriver à la nécropole de Tu-Duc, nous gravissons une petite colline couverte d'une forêt de pins maritimes au sommet de laquelle se dresse un singulier monument. Il est formé de trois terrasses figurant trois grands carrés superposés et d'inégale largeur; chacune des terrasses est entourée d'une balustrade de pierre; on y monte par de larges escaliers. C'est là qu'au deuxième mois, le roi, suivi de toute sa cour, vient en grande pompe célébrer la fête du Nam-Giao ou sacrifice au ciel. Cette fête est la plus solennelle de toute l'année; ce jour-là, la rivière de Hué est barrée par un immense pont de bateaux sur lequel le souverain passe avec un magnifique cortège de gardes, de mandarins, de chevaux et d'éléphants. Tout autour des terrasses où doit avoir lieu la cérémonie, de grandes tentes ont été dressées; le roi, qui s'est préparé par le jeûne au sacrifice qu'il va offrir, y passe, avec les principaux mandarins de sa cour, la nuit qui précède la fête. Au milieu de la terrasse la plus élevée on a dressé au préalable un riche autel sous un vélum en étoffe jaune, et l'on a orné cette terrasse avec les meubles les plus somptueux du palais. A minuit, tout le monde se lève, et le roi, ayant fait immoler un buffle par les mandarins militaires, l'offre en sacrifice au ciel, qu'il salue en se prosternant cinq fois de suite. Pendant ces prosternations, un grand de la cour récite des prières, et les serviteurs brûlent sur un brasier de nombreuses pièces de soie de toutes les couleurs.

De la petite colline plantée de pins où s'élève l'emplacement des sacrifices, nous embrassons d'un coup d'œil l'ensemble des monuments qui forment le tombeau de Tu-Duc. Les toits aigus des palais couverts de tuiles vernies se montrent au milieu des grands arbres, entourés de toutes parts par une haute muraille percée aux quatre points cardinaux de portes monumentales. A l'entrée d'une de ces portes, un vieil eunuque, appartenant au personnel qui habite le tombeau, vient nous recevoir en compagnie du thi-lang du ministère des Rites qui nous attend là depuis la veille.

Nous nous engageons dans une grande allée sablée, bordée par de vieux arbres; nous passons devant des étangs couverts de nénuphars où sont construites sur pilotis de coquettes maisons de plaisance. A l'extrémité de l'allée, nous nous trouvons soudain au milieu d'un immense rond-point vers lequel convergent, comme les rayons d'une roue, toutes les avenues qui viennent des différentes portes de l'enceinte extérieure.

Au centre de ce rond-point sont superposées trois terrasses, auxquelles on monte par de larges escaliers dallés et qui sont encadrées par des balustrades de pierre. Au milieu de la terrasse supérieure s'élève un portique quadrilatère surmonté d'un belvédère et flanqué, à droite et à gauche, par deux hautes colonnes; il abrite une énorme pierre tombale en granit gris, sur les deux faces de laquelle de nombreux caractères chinois relatent les principaux titres et les événements les plus saillants du règne du roi défunt.

Les restes de Tu-Duc ne sont pas, comme on pourrait le croire, sous cette pierre tombale. Les souverains de l'Annam sont trop préoccupés par la crainte de voir leurs cendres profanées à la suite des révolutions pour permettre qu'on indique ainsi à tous l'endroit où ils reposent. A l'enterrement du roi, le cortège s'arrête généralement près de la muraille extérieure de la nécropole; quelques serviteurs éprouvés transportent alors le cercueil jusqu'à l'endroit, connu d'eux seuls, où il doit être enfoui.

Ces mesures de précaution ne sont prises, m'a-t-on dit, que depuis le règne de Gia-Long. A l'époque où ce souverain, obligé d'abandonner sa capitale au pouvoir des Tay-Son, se réfugia dans le royaume de Siam, ses ennemis firent ouvrir la tombe de son père Gia-Duc, en retirèrent les ossements et les jetèrent dans la rivière; ils pensaient ainsi débarrasser le sol annamite de la race des N'Guyen. Aidé par la France, Gia-Long parvint à reconquérir sa capitale, et son premier soin fut de promettre une récompense considérable à celui qui pourrait retrouver quelques-uns des ossements ayant appartenu à son père. Des pêcheurs se mirent à draguer, avec leurs filets, le lit de la rivière en face de l'ancienne tombe de Gia-Duc, et ils furent assez heureux pour retrouver un crâne; mais comment reconnaître s'il appartenait véritablement au chef des N'Guyen? Le roi Gia-Long eut une inspiration : il se piqua au doigt, laissa tomber quelques gouttes de sang à la surface du crâne; ce sang fut absorbé immédiatement par l'os, dit la chronique, et le roi en conclut que ces restes étaient bien certainement ceux de son père.

Depuis ces événements, l'emplacement véritable où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est déposé le corps d'un roi défunt est maintenu soigneusement caché.

Au voisinage du monument principal du tombeau de Tu-Duc, se trouvent plusieurs palais très vastes et magnifiquement décorés ; les uns sont affectés au logement des eunuques et des anciennes femmes du souverain défunt ; les autres sont réservés au roi et à la reine mère, qui s'y rendent très fréquemment et qui y passent souvent plusieurs jours. Dans l'un d'eux, l'assesseur du ministère des Rites me fait visiter un musée dans lequel sont enfermés toutes sortes d'objets ayant appartenu à Tu-Duc : son lit en bois sculpté, couvert d'une moustiquaire jaune, ses bijoux, dont quelques-uns me paraissent d'une grande valeur, son écritoire en jade et ses pinceaux, dont le manche est fait de cette pierre précieuse, ses livres favoris et un grand cahier curieusement relié, dont chaque feuillet est formé d'une lame d'or très mince. Les caractères qui sont gravés sur ces feuilles relatent les faits les plus glorieux des annales annamites.

Une des portes du tombeau de Tu-Duc donne sur la rivière, non loin d'un petit débarcadère où le roi accoste lorsqu'il vient en bateau visiter la nécropole. Nous trouvons là un sampan qui nous remonte par la rivière

Femmes attendant le roi. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

jusqu'aux tombeaux de Minh-Mang et de Tieu-Tri. Ces deux tombeaux sont beaucoup moins vastes que celui de Tu-Duc. Le mausolée de Tieu-Tri est précédé d'une allée bordée à droite et à gauche par une série de statues en pierre de grandeur naturelle, représentant des chevaux couchés et des mandarins en costume de cour ; cette allée aboutit à un petit pont jeté sur un fossé plein d'eau, aux deux extrémités duquel se trouvent deux arcs de triomphe formés de quatre colonnes en bronze supportant des traverses ornées de plaques de porcelaine et absolument semblables à ceux qui se trouvent à l'entrée des palais du roi dans la citadelle de Hué. Le bâtiment principal, auquel on arrive par une succession de terrasses, a la forme d'un petit pavillon à deux étages, qui ne présente rien de bien remarquable. A l'étage supérieur se trouve une grande salle contenant différents meubles et objets ayant appartenu au roi Tieu-Tri. Quant au tombeau de Minh-Mang, il n'offre rien de très curieux aux visiteurs, si ce n'est de grands jardins bien tracés et soigneusement entretenus.

En revenant de notre promenade, nous nous arrêtons pour visiter sur le bord gauche de la rivière une curieuse pagode construite aux frais du roi, non loin de l'emplacement où se font les examens du mandarinat. Cette pagode, bâtie sur un petit monticule, est

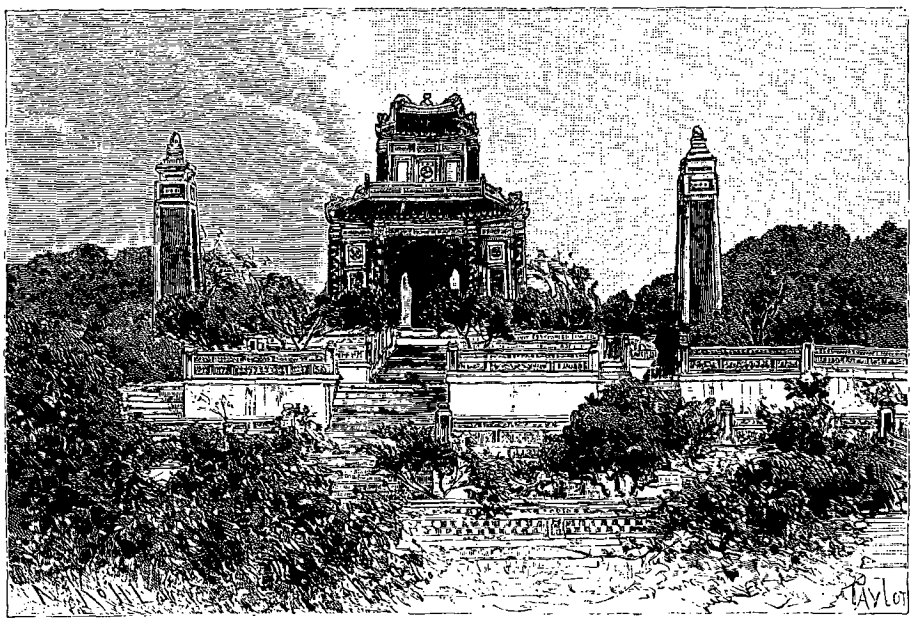
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surmontée d'une tour à sept étages qui porte le nom de Tour de Confucius. C'est le seul monument de ce genre qu'il m'ait été donné de voir dans tout l'empire d'Annam.

Au commencement de février, nous disons adieu à Huć. Nous faisons route avec le médecin de la Légation, qui rentre en France accompagné de nombreuses caisses, et nous ne pouvons songer, à cause de ces *impedimenta*, à reprendre le chemin accidenté du Col des Nuages, malgré une lettre pressante de notre ami Besson, qui nous rappelle la promesse faite lors de notre premier passage. Nous frétons une grande jonque avec laquelle nous comptons descendre la rivière de Huć et prendre, par les lagunes qui bordent la côte, la route du cap de Choumay. Nous attendrons à l'abri de ce cap le moment favorable pour traverser le bras de mer qui nous séparera de la baie de Tourane.

La première partie du programme s'accomplit sans encombre ; mais, arrivés à la pointe de Phu-Yen, nos bateliers, jugeant la mer trop grosse, nous font passer trois mortels jours au milieu des sables, à attendre l'accalmie. Nous tuons le temps comme nous pouvons en nous promenant sur la grève, où nous ramassons de superbes coquillages, dont quelques-uns sont de variété rare.

Nous ne pouvons cependant pas demeurer éternellement entre ces dunes arides, et nous tenons conseil pour trouver un moyen de nous tirer de là. Il est entendu que nous ferons peur à nos indigènes. Nous prenons tous un air furieux et, tirant nos revolvers qui ne sont même pas chargés, nous les braquons sur eux, modérant une forte envie de rire. Les pauvres diables se mettent à



Tombeau de Tu-Duc. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

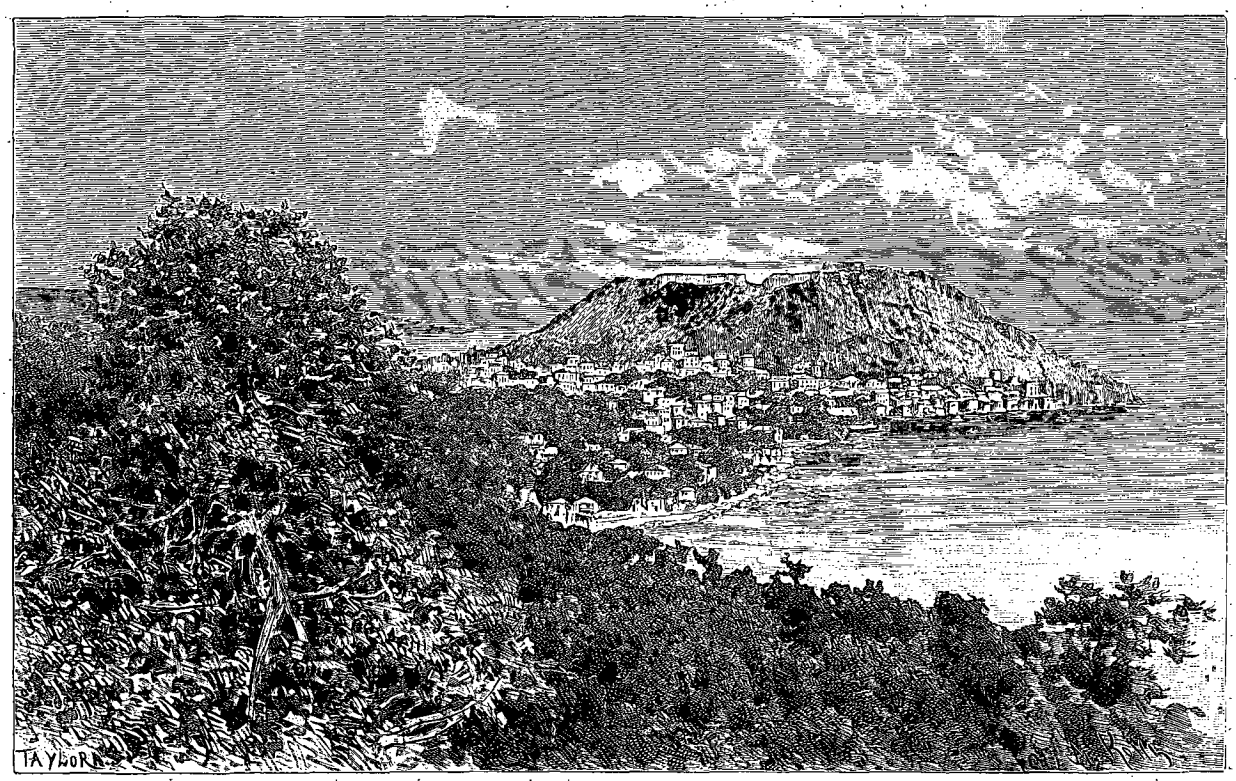
trembler de tous leurs membres et nous promettent de faire route avant une heure si nous permettons à l'un d'entre eux d'aller invoquer un génie puissant, dont on aperçoit la pagode sur un récif à l'extrême pointe du cap. La permission leur est accordée et nous appareillons à l'heure dite. Notre batelier a rapporté de la pagode une foule de petits papiers de couleur qu'il brûle en avant du sampan au moment où nous traversons la barre. Dans l'endroit le plus dangereux, il lâche sa rame et, au risque de nous faire chavirer, il saisit un malheureux coq noir qu'il gardait en réserve dans l'un des coins du bateau, lui tranche la tête d'un coup de couperet et le jette dans la mer. De cette façon, prétend-il, le génie, occupé à ramasser cette aubaine, ne songera pas à nous jouer de mauvais tours.

Nous arrivons à Tourane à la nuit tombante, juste à temps pour prendre le paquebot des Messageries maritimes, qui, deux jours après, nous dépose à Haï-Phong. Là nous apprenons la mort tragique du malheureux capitaine Besson dont la nouvelle est arrivée la nuit dernière. Notre pauvre ami a été assassiné au village de Nam-Ho, le soir même du jour où nous devions, au retour, dîner avec lui. Les bagages de mon collègue de la Légation nous l'ont fait échapper belle.

Ma lettre de rappel est arrivée. Je fais mes adieux au Tonkin, et le 15 février je prends passage à bord de l'*Hindoustan*, grand transport chargé de rapatrier plusieurs centaines de soldats et d'officiers malades. Après quarante-cinq jours passés entre le ciel et l'eau sans nous arrêter nulle part, nous jetons enfin l'ancre devant les côtes de France.

EDOUARD HOCQUARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kerassund (voy. p. 370). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE,

KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT,

PAR MADAME B. CHANTRE,

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par M. Chantre.

M. Ernest Chantre, qui avait déjà accompli plusieurs voyages ayant pour but des recherches anthropologiques, géologiques et archéologiques dans l'Asie occidentale et au Caucase, fut de nouveau chargé par M. le Ministre de l'Instruction publique, dans le courant de l'année 1890, d'une mission dans l'Arménie russe. Mme Chantre accompagnait son mari dans cette dernière expédition, et ce sont des extraits de son journal de voyage qui vont être publiés ici.

I

De Marseille à Batoum. — Tiflis. — Préparatifs de départ.

Marseille, 22 mars 1890. — Nous voici embarqués à bord du *Tigre*, des Messageries maritimes, à destination de Batoum. Notre installation à bord, grâce à l'aimable commandant M. Niel, est des plus confortables, et tout nous promet une bonne traversée, si toutefois l'équinoxe ne se fait pas sentir.

Constantinople, 28 mars à bord du *Tigre*. — Toutes les craintes à l'égard du mauvais temps ont été vaines jusqu'à présent. Depuis Marseille on vogue sur une mer d'huile et le temps est parfait. Nous avons mis pied à terre aux escales de Syra et des Dardanelles, et ce matin le *Tigre* est à l'ancre dans le Bosphore, en face de Stamboul aux mille et un minarets.

En dépit de la fatigue que j'éprouve après nos innombrables pérégrinations à travers la ville, je veux jouir encore du coup d'œil que présente le Bosphore. Quelle vue reposante et enchanteresse que ce bras de mer qui sépare l'Europe de l'Asie! Sur ses flots bleus et calmes, argentés par la lune, glissent des milliers d'embarcations légères comme des oiseaux. Elles se faufilent à travers les énormes coques des navires im-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mobiles sur leurs ancres. En face de nous brillent les innombrables feux de Péra, de Galata, de Stamboul, d'où s'échappe le formidable concert des chiens.

Après une brillante retraite, dont la musique exécute la marche turque, sonne l'heure du couvre-feu. Une à une les lumières s'éteignent; la paresseuse ville s'endort ou du moins feint de s'endormir, car dans son sein s'agitent mille complots, mille pensées sinistres.

Le Bosphore se fait de plus en plus silencieux. Çà et là, encore quelques caïques effilés et mystérieux s'annoncent par une petite lumière.

Après une nuit calme, nous reprenons nos courses à travers la ville, dont j'ai, hélas! à peine le temps d'entrevoir les enchantements, et à cinq heures du soir l'ancre est levée par un magnifique coucher de soleil.

Les beaux palais de Therapia et de Bouyoukdéré défilent sous nos yeux.

Du haut de la passerelle du navire on embrasse ce féerique spectacle du Bosphore aux rives bordées de palais et de villages à demi cachés dans la sombre verdure des cyprès. Puis le bras de mer s'élargit, ses rives s'éloignent, se perdent bientôt dans la buée d'or du soleil couchant, et le *Tigre* vogue sur les flots de la mer Noire, qui ne sont ni plus ni moins bleus que ceux de la Méditerranée. Son nom sinistre ne lui vient donc pas de sa couleur, mais des épais brouillards qui trop souvent l'obscurcissent et en rendent la navigation très difficile et dangereuse.

Ne va-t-on pas précisément le rencontrer, cet hôte désagréable? Le commandant hoche la tête, et chacun gagne sa couchette.

1er avril, à bord du *Tigre*. — Deux escales, Samsoun et Kerassund, nous séparaient de Trébizonde, devant laquelle le navire a mouillé ce matin à trois heures. Nous allons vite à terre pour jeter un coup d'œil rapide sur l'intérieur de cette ville extrêmement bigarrée.

Batoum, 2 avril. — Nous voici au terme de notre navigation, qui, depuis Marseille, n'a pas été troublée par une minute de mauvais temps : ni vent, ni pluie, ni brouillard. C'est avec un grand regret que nous quittons le *Tigre* et notre bon commandant; toutefois nous ne nous séparons qu'après avoir pris rendez-vous à cinq mois de là, pour le retour.

C'est la troisième fois que M. Chantre vient sur le territoire russe, étudier au point de vue anthropologique les intéressantes populations du Caucase. Ce sont les Arméniens, les Tatars et les Kurdes de l'Arménie russe qui feront cette fois l'objet de ses recherches.

Grâce à l'aimable intervention de M. Œsinger, l'agent des Messageries, et à un officier de douane intelligent et courtois, la visite de notre énorme bagage se fait assez vite, sans nous causer le moindre ennui.

A Batoum règnent la pluie et le brouillard. Les rues sont pleines d'une boue liquide, dans laquelle les Caucasiens promènent leurs longues *tcherkeska* et leurs épaisses *bourka*. Ils ont l'air d'avoir froid sous leurs bonnets d'astracan et leur manteau à long poil. Quel contraste avec l'aspect ensoleillé et coloré des villes entrevues dans les escales le long de la Méditerranée et de la mer Noire! Il est vrai que la masse imposante des monts aux cimes neigeuses placée à l'entrée de l'isthme caucasien indique un changement de climat.

Cette vue presque lugubre de Batoum me serre le cœur; mais à peine dans le wagon qui va nous emporter à Tiflis, cette mauvaise impression s'efface pour faire place à une vive admiration en présence de la beauté du paysage qui s'offre à mes yeux.

Jusqu'à la nuit je contemple ces hautes montagnes blanches de neige, que traverse la ligne du chemin de fer, en ce moment en voie de grande transformation. Des pluies récentes ont gonflé les torrents, dont les eaux écumeuses tombent de toutes parts avec fracas.

La fameuse rampe de Souram escaladée, la descente sur Tiflis commence : on y arrive à onze heures et demie du soir.

A Tiflis mon mari se trouve en pays de connaissance. Il y a de nombreux amis, qui nous font le plus aimable accueil. On est ici en pleines fêtes de Pâques : aussi la ville, déjà si animée en temps ordinaire, offre-t-elle un coup d'œil particulier de mouvement et d'activité.

Le bazar est encombré d'agneaux et de moutons, de pains et de gâteaux aux formes variées, car au jeûne qui a précédé la grande fête succède une semaine de festins. Russes et Arméniens tiennent table ouverte, et sur celle-ci figurent des volailles superbes, des agneaux entiers, des cochons de lait, des poissons délicieux. J'ai pu me faire, durant ces jours de fête, une idée exacte de leur appétit phénoménal!

Tout en parcourant cette ville si intéressante et si bigarrée, nous faisons nos préparatifs de départ, et engageons un interprète, Ohannès Agopiantz, de Noukha. Des Arméniens notables de Tiflis nous donnent des recommandations pour ceux de leurs compatriotes que nous allons visiter; enfin, grâce à la haute protection du gouvernement russe, M. le général Chérémétieff, gouverneur du Caucase, nous accorde une *otkrytylist*, faveur dont nous lui sommes très reconnaissants.

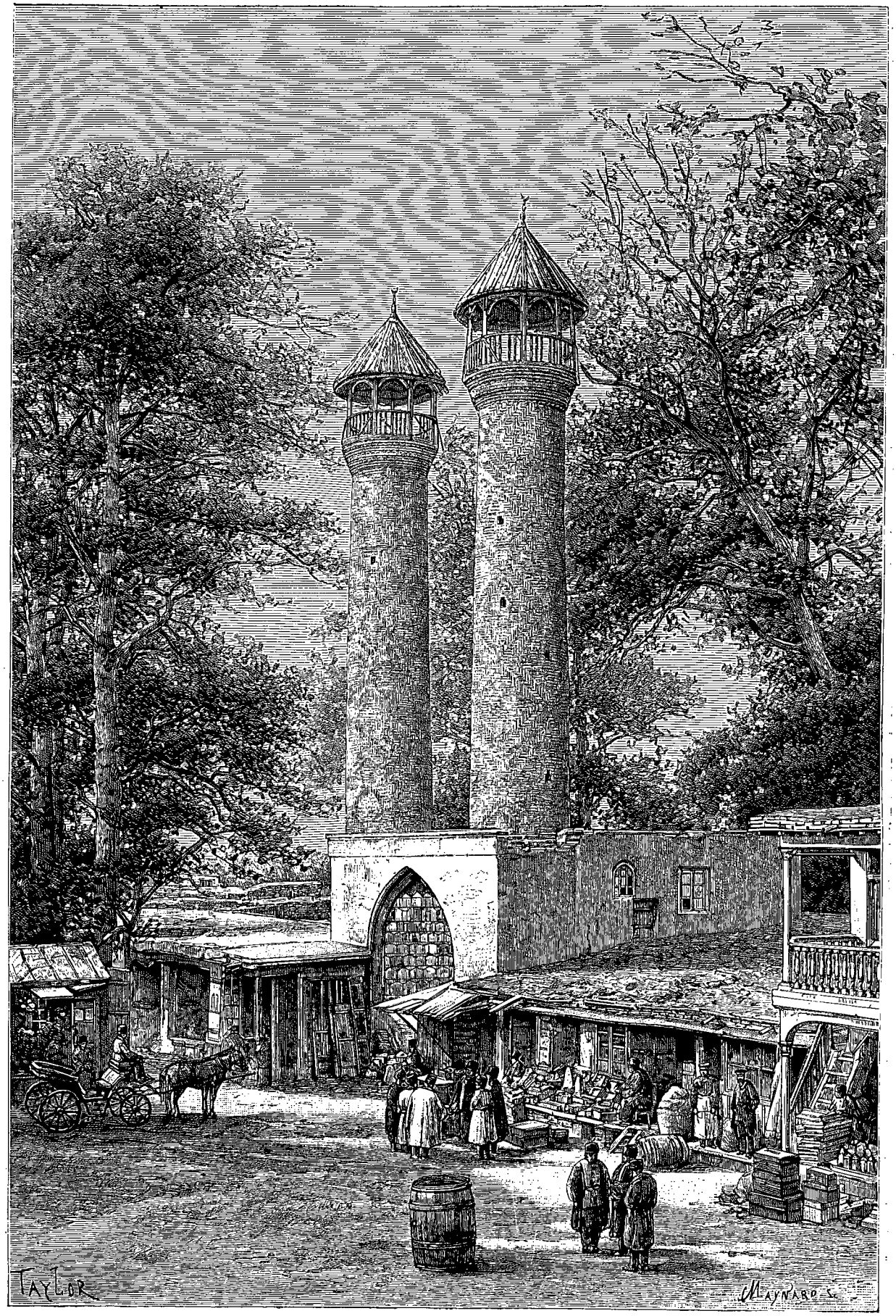
Notre désir est de parcourir, avant d'entrer dans l'intérieur de la Transcaucasie, la ligne de Batoum-Bakou, puis de visiter les pêcheries de la Koura, et de remonter cette rivière depuis son embouchure dans la mer Caspienne jusqu'à son confluent avec l'Araxe. Cette dernière excursion nous avait été suggérée par M. Wahram Moutaffian, l'un des actionnaires de ces pêcheries, qui avait mis à notre disposition un bateau à vapeur devant remonter la Koura jusqu'à Djevat, précisément à l'époque de notre passage. La nouveauté et l'intérêt de ce voyage par voie d'eau avaient vite décidé M. Chantre.

II

Élisabethpol : aspect de la ville; sa population; son climat. Excursion à l'imam-zaddeh. — Bakou.

Après un séjour de trois semaines dans la capitale du Caucase, le lundi 21 avril, par un temps de pluie et de boue, nous prenons à minuit le train pour Elisa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



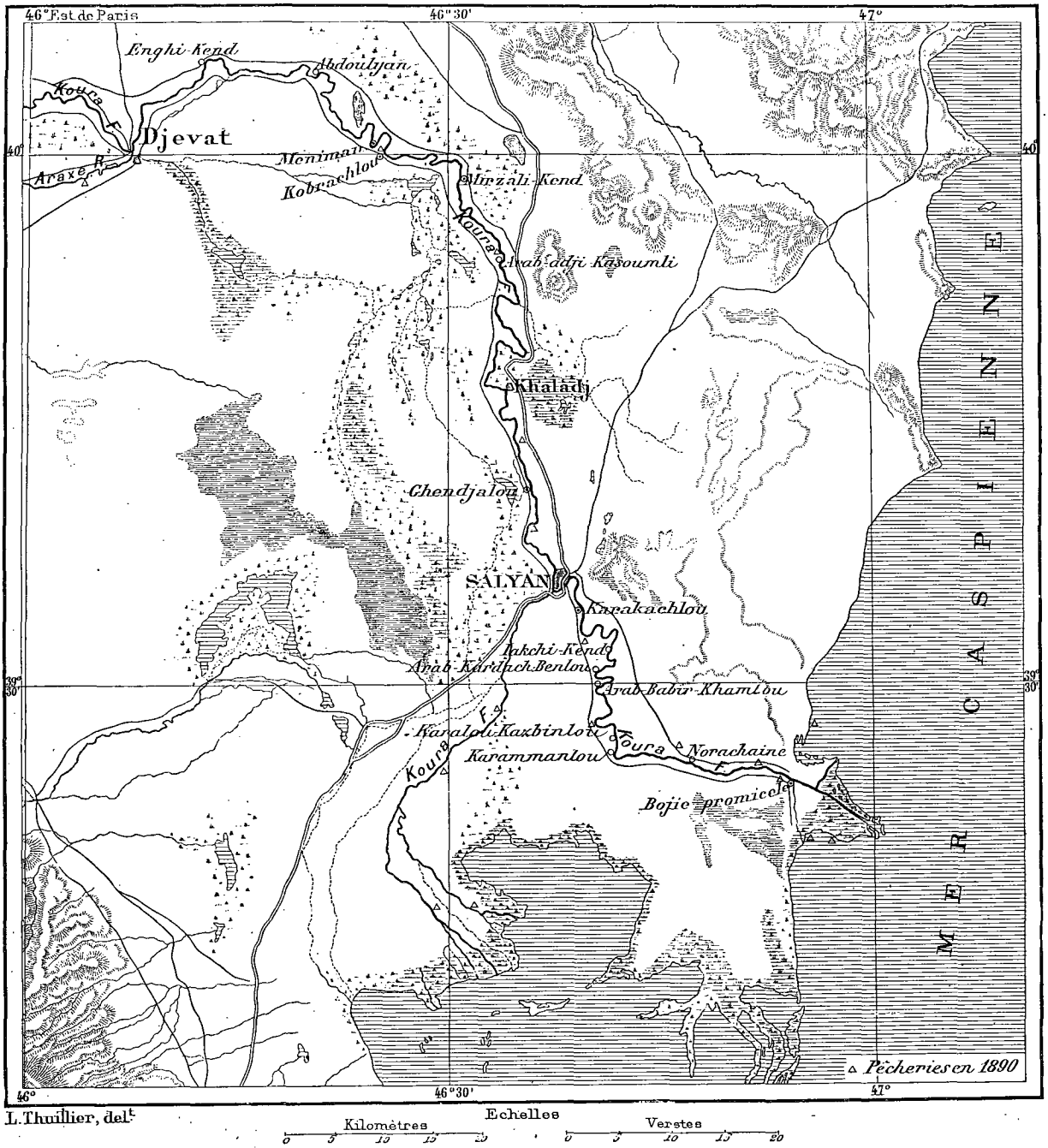
Mosquée d'Élisabethpol. — Dessin de Taylor, d'après une photographie d'Ermakof.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bethpol, accompagnés de quelques-uns de nos excellents amis de Tiflis. Les bagages ont été expédiés à la station d'Evlakh, où nous les rejoindrons après cette excursion.

Arrivés à Élisabethpol à six heures du matin, nous descendons à l'hôtel d'Europe, qui n'est autre chose qu'un misérable *doukhan* malpropre.

Élisabethpol, la Gandja ou Gandje des Arméniens, est le chef-lieu du gouvernement du même nom, et se trouve à 170 kilomètres sud-est de Tiflis, sur le



La Koura, de Djevat à la mer.

Gandja-tchaï, affluent de la Koura. Cette ville existait déjà au XIe siècle, mais à une distance de quelques kilomètres de l'emplacement actuel. Une légende a attribué à tort sa fondation à Alexandre : le conquérant macédonien ne visita jamais le bassin de la Koura.

Les Mongols s'emparèrent de Gandja en 1235; puis elle tomba aux mains des Persans, qui la conservèrent jusqu'en 1804, époque à laquelle elle fut prise par les Russes sous la conduite du général Tsitsianof. C'est à partir de ce moment qu'on l'appela Élisabethpol, en l'honneur de l'impératrice Élisabeth, épouse d'Alexandre Ier.

A part le nouveau quartier russe, Élisabethpol a con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

servé son ancienne physionomie persane. Les maisons en petites briques et en terre, enfouies dans la verdure des jardins, ont un aspect tout à fait asiatique. Malheureusement les ruines sont nombreuses, dans la ville et partout aussi dans les environs. La population dépasse 20000 habitants, et est principalement tatare.

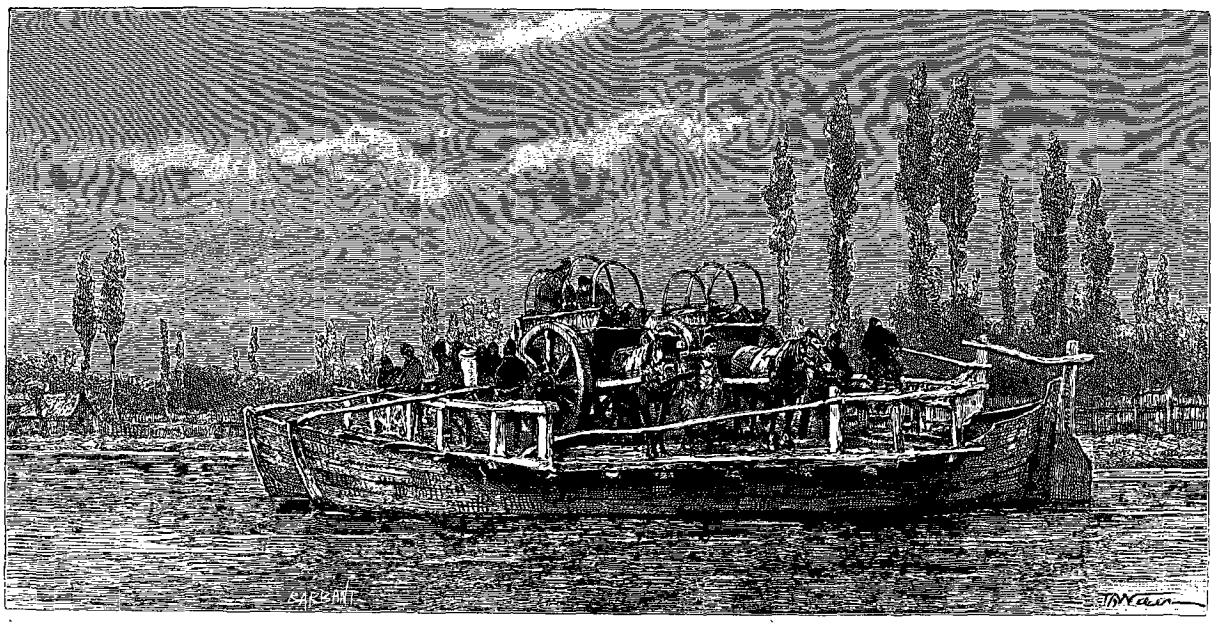
La ville se divise en trois quartiers : le quartier asiatique proprement dit, où sont établis les Persans et les Tatars, le quartier arménien, peu différent d'aspect, et le quartier européen.

Les alentours immédiats d'Élisabethpol possèdent des vergers, des vignes. Ils produisent en outre du blé, du coton, du tabac, et beaucoup de fourrage, qui permettent un grand élevage de chevaux et de bestiaux.

Ce qui frappe particulièrement dans cette ville, ce sont ses magnifiques platanes. Il y a également beaucoup de saules, et les uns et les autres sont peuplés en ce moment de nuées de merles et de corbeaux. Ces derniers s'occupent activement de la construction de leurs gros nids, dont quelques-uns, déjà achevés, se balancent au sommet des hautes branches. Très vénérés, très choyés par les habitants, ils ne sont point timides, et travaillent presque sous nos yeux.

La belle mosquée persane construite par Chah Abbas en 1620 attire tout d'abord les regards. Son entrée, située sur la place du Maïdan, est flanquée de deux grands minarets élancés. Lorsqu'on a franchi cette porte, on se trouve dans une jolie cour plantée de beaux platanes, au milieu de laquelle s'élève la mosquée.

Tout autour de la cour sont rangées les écoles musulmanes. L'une d'elles est fréquentée par de jeunes Tatars qui paraissent très studieux, et ânonnent leurs leçons en se balançant d'avant en arrière, sous l'œil de leur vénérable professeur à turban et à lunettes.



Bac sur la Koura (voy. p. 378). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Dans les rues avoisinant le Maïdan, les Tatars et les Persans, littéralement barbouillés de henné, flânent le nez au vent, tout en égrenant leur éternel chapelet. Les femmes vont et viennent, hermétiquement closes dans leurs disgracieux *feradji*. Une étoffe noire ou de couleur sombre, percée de deux trous pour les yeux, cache entièrement leur visage.

Le bazar n'offre rien de remarquable. Il est fourni seulement en produits de consommation locale, et là, comme à Tiflis, les marchandises allemandes prennent la place des produits du pays.

La grande place du Maïdan présente un coup d'œil pittoresque, avec ses arbres aux proportions gigantesques, à l'ombre desquels est établi un petit bazar en plein vent, d'une vie et d'une couleur étonnantes. Enfin quelques vieux caravansérails encombrés de marchandises, de chevaux, de chameaux, offrent à profusion ces scènes si goûtées du voyageur européen.

L'eau court partout dans les rues d'Élisabethpol, mais partout elle est sale, du moins en ce moment; dans tous les cas, elle est renommée pour son insalubrité. Quant au jardin public, il serait très agréable, s'il était entretenu.

On rencontre dans cette ville un certain nombre de Lesghiens Kasikoumouks. Ils exercent ici le métier de maçons. C'est aussi parmi ces rudes montagnards que l'on recrute les hommes de police; seuls ces derniers se prêtent aux mensurations et à la photographie. Les autres, peu disposés pour la plupart au service militaire, croient voir dans les opérations de mon mari quelque manœuvre pour les enrôler, et ils déguerpissent à toutes jambes.

A une heure de la ville existe un sanctuaire persan en ruines qu'on appelle imam-zaddeh Mahomet Ibrahim. Désireux de le visiter, nous louons un bon phaéton, et partons dans la direction nord-est d'Élisabeth-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pol, en suivant le Gandja-tchaï, que l'on traverse trois fos à gué. Après une course de 6 kilomètres à travers un terrain défoncé par les pluies, on atteint l'imam-zaddeh, appelé aussi quelquefois « mosquée bleue » à cause du revêtement en faïences bleues des coupoles et des portes. La garde en est confiée à quelques mollahs, qui la laissent visiter sans difficulté.

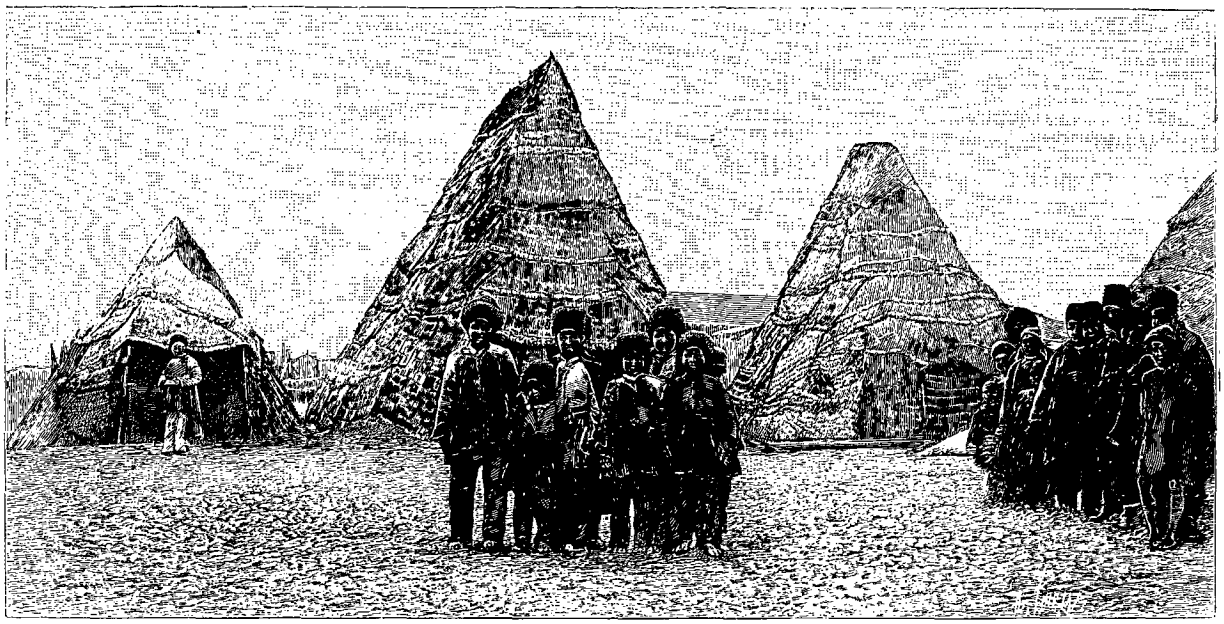
Cet édifice s'élève au milieu d'une plaine couverte de ruines, qu'on dit être les restes d'une ancienne ville persane appelée *Gezil-Astalan*, dont le vaste cimetière entoure le sanctuaire.

La chapelle est très petite; au centre est le tombeau d'un saint. Des chiffons sont accrochés autour des ouvertures, portes et fenêtres, tandis que sur le sol se voient des tas de petites pierres, modestes offrandes des pieux musulmans.

L'imam-Zaddeh est une construction en argile sans aucune architecture. Elle s'élève solitaire au milieu d'une plaine d'alluvions extrêmement caillouteuse, dernière épave de l'antique cité, dont on voit çà et là les restes.

La visite du cimetière qui l'entoure ne manque pas d'intérêt. Il n'est point abandonné, car on y enterre encore. Les stèles sont généralement encastrées dans une niche tournée vers le levant. La plupart sont peintes, et portent de belles inscriptions; on y voit aussi des sujets allégoriques. La tombe d'une jeune fille ou d'une jeune femme se reconnaît aux ciseaux, miroir, aiguières, vases à parfums et autres accessoires féminins; celle d'un guerrier, aux armes et au cheval sculptés sur son monument. Entre toutes ces tombes, s'en distingue une, unique en son genre : la stèle manque, mais elle est remplacée par un cheval en pierre tout sellé et bridé.

Enfin nous nous décidons à remonter en voiture, et



Partie du bazar de Salyan (voy. p. 378). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

revenons par le même chemin à toute vitesse, malgré les inégalités du sol détrempé, que ne sentent pas les pieds ailés de nos excellents chevaux du Karabagh.

Le sol d'Élisabethpol est formé d'une alluvion boueuse renfermant d'innombrables cailloux roulés de granit, de grès, de quartzite, etc. Parmi ces pierres se voient des blocs erratiques d'un demi-mètre cube en moyenne. C'est d'ailleurs ce qui constitue toute la plaine d'Élisabethpol à une très grande distance.

23 avril. — Il pleut, et les rues sont transformées en une boue liquide affreuse. On a toutes les peines du monde à circuler; de profonds cloaques se rencontrent çà et là : à moins d'être en voiture ou en bateau, on ne peut les traverser.

Tandis que je fais ma toilette, mes oreilles sont soudain charmées par les modulations d'un oiseau étrange qui me semble d'abord être un rossignol, puis un merle et ensuite une alouette. Très intriguée, je sors pour m'informer d'où viennent ces sons mélodieux. Il se trouve que l'oiseau en question est une sorte de vagabond tsigane qui éclate de rire à ma vue, et s'empresse de me mendier quelques kopeks.

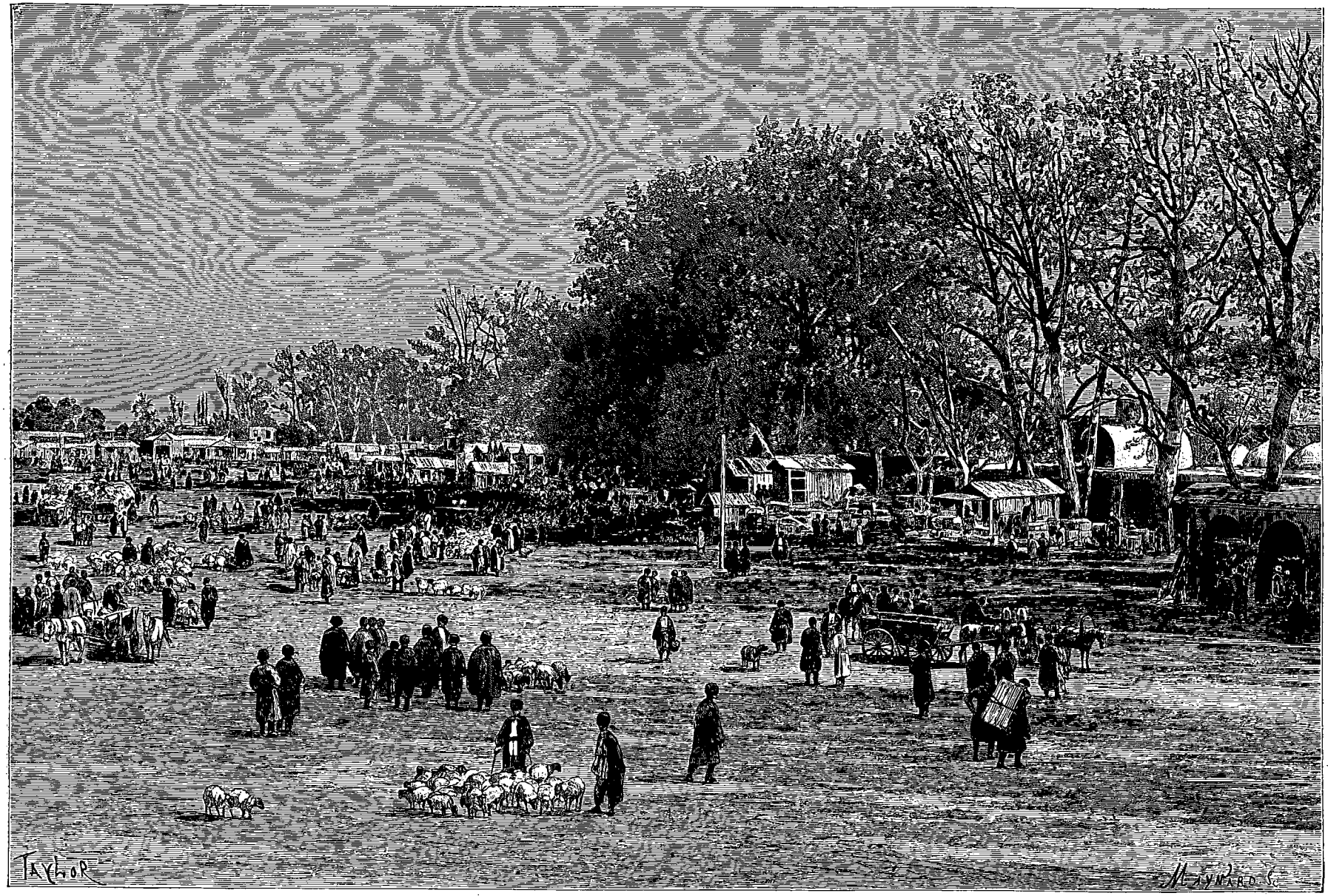
Nous déjeunons chez le docteur Begliaroff, médecin militaire d'Élisabethpol. Mme Begliaroff est la fille de la très aimable princesse Béboutoff, avec qui nous avons aussi l'honneur de nous rencontrer; enfin mon mari est heureux de retrouver chez le docteur M. Khoktchaeff, qu'il avait connu autrefois à Igdir.

Une partie de l'après-midi est consacrée à une promenade dans le quartier arménien, qui n'est guère mieux entretenu que le quartier persan.

Le soleil se couche à l'horizon, et notre voiture se fraye avec peine un passage à travers les troupeaux de buffles, de vaches et de moutons qui rentrent à l'étable.

Beaucoup d'Arméniennes au costume de couleurs vives, et le bas du visage caché par un mouchoir, s'en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place du Maïdan à Élisabethpol. — Dessin de Taylor, d'après une photographie d'Ermakof.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vont remplir leurs cruches de forme antique. Mais ce n'est pas précisément à une source limpide que s'arrêtent ces Rébeccas; elles se contentent de puiser à même le ruisseau qui court à droite et à gauche de la chaussée une eau souillée de détritus de toutes sortes. On s'étonne, après cela, que tous les habitants soient frappés de maladies telles que la fièvre typhoïde et une certaine lèpre ou bouton, appelé ici *godovik*, très analogue à celui d'Alep et de Diarbékir. Cette ville seule, dans la Caucasie, a le triste monopole de cette maladie. Peut-être faut-il l'attribuer à la multitude des cimetières qui entourent Élisabethpol, et que traversent les eaux d'irrigation.

25 avril. — A cinq heures et demie du matin, nous quittons sans regret Élisabethpol: quoique un voyageur l'ait comparée au paradis terrestre, cette ville ne sera jamais un lieu de séjour agréable, parce qu'elle est trop malsaine, et ses habitants trop malpropres. Quant à l'hôtel d'Europe, il ne vaut pas une station de poste!

Le train pour Bakou part à six heures, et la distance de la ville à la station est de 5 kilomètres. Merveilleuse idée pour en faciliter l'accès!

La route longe un des innombrables cimetières de la ville, sur lequel planent de nombreux vautours en quête d'un déjeuner. Arrivés à la station, nous prenons nos billets, et en route pour Bakou, la ville du naphte et du feu éternel!

La voie ferrée traverse une steppe monotone dans laquelle on voit çà et là des troupeaux de chevaux et de moutons. Il fait toujours un froid de loup, et le soleil ne se décide pas à se montrer.

Femme de Salyan (voy. p. 378). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

A la station d'Evlakh nous avalons un verre de *tchaï* brûlant, quelques sandwiches au caviar, et nous regagnons vite notre bonne voiture; il faut convenir que les wagons russes sont infiniment supérieurs aux nôtres, sauf toutefois l'éclairage à la bougie, qui me paraît bien primitif.

Sur cette ligne si fréquentée de Batoum-Bakou, outre les Russes, les Arméniens, les Géorgiens, et tous les Caucasiens en général qui sont ici chez eux, on voit et l'on entend des Allemands, beaucoup d'Allemands, et, en petit nombre, des Anglais et des Français, de braves négociants de l'Asie centrale au costume ample et bariolé qui semblent satisfaits de regagner leurs pénates; des Juifs de toutes nationalités; beaucoup de Tatars et de Persans.

Ces derniers viennent chercher du travail dans les grands centres comme Bakou. Parmi les Européens, il y a pas mal de voyageurs de commerce, qui viennent vendre, sous des étiquettes françaises, des produits qui n'ont jamais passé nos frontières.

Si, à une station, on jette un coup d'œil dans les voitures, il n'est pas rare de voir à côté d'une belle Géorgienne grande, mince, blanche comme un lis sous ses bandeaux noirs et lustrés, une bonne grosse et immense *khanoum* tatare bien empaquetée.

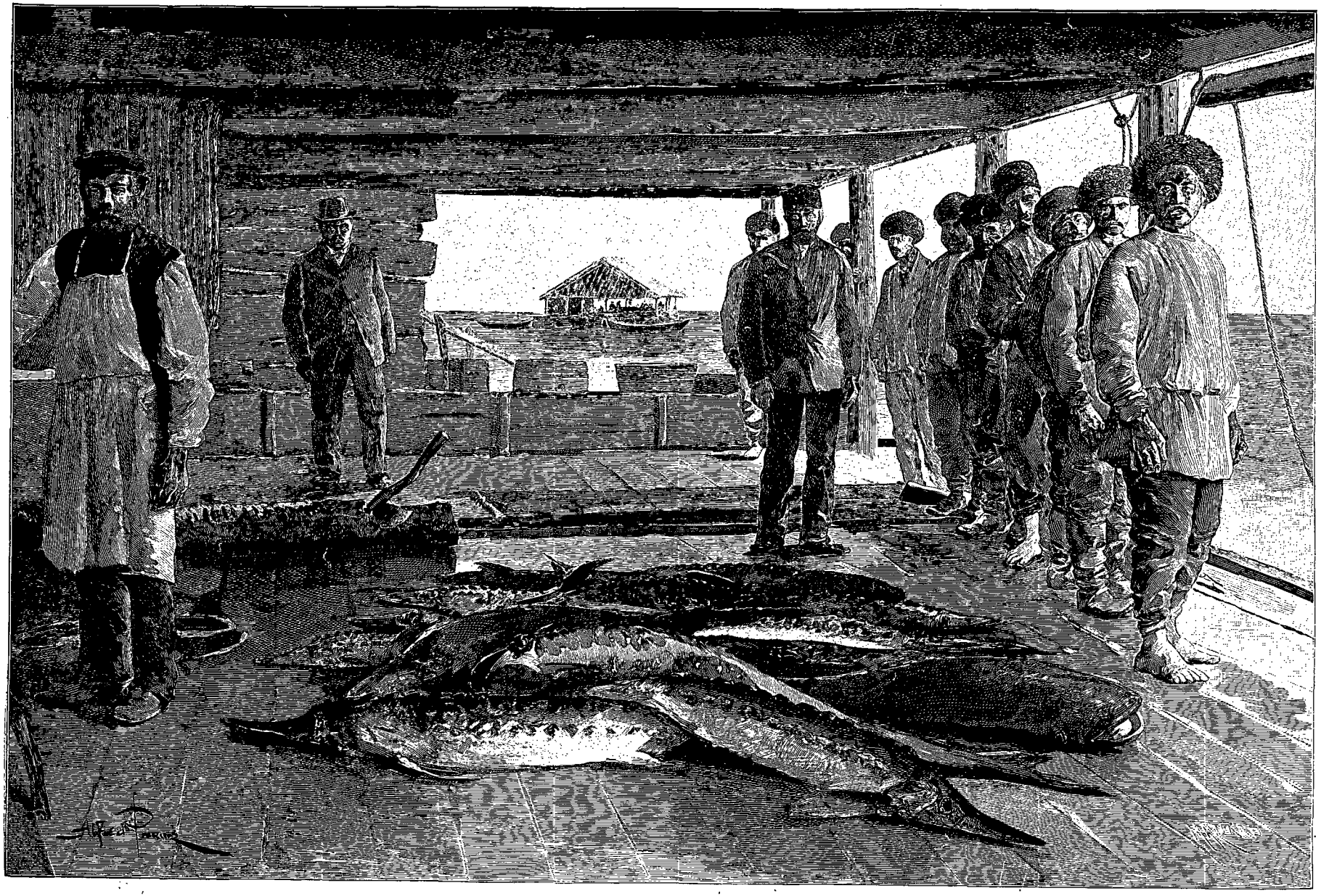
Mais la troisième cloche a sonné : en voiture! On reprend sa place près de la capote grise d'un officier russe qui fume *papyrossa* sur *papyrossa*. Une jeune dame russe, dans le même compartiment, fume avec non moins d'entrain, tout en dévorant le dernier roman français, tandis que son voisin, un beau Mingrélien, dédaigneux des plaisirs de l'esprit, s'oublie dans sa propre contemplation.

A partir de Kurdamir les habitations sont pourvues d'une sorte de pavillon, appelé en russe *vouïchka*, et élevé sur pilotis, soit à côté, soit sur le toit même de la maison. C'est là que les habitants viennent se réfugier pour se garantir des moustiques, qui leur font une guerre terrible.

En approchant de Hadji-Kaboul, les troupeaux sont de plus en plus fréquents, et les chameaux apparaissent. A une heure on déjeune à la station, qui possède un très bon buffet. Après cet arrêt, la steppe, un instant couverte de beaux coquelicots, devient de plus en plus stérile et dénudée, à mesure que l'on avance vers la Caspienne. Puis la voie court le long de la mer, et à cinq heures on entre à Bakou. La ville du pétrole s'annonce par d'innombrables cheminées dont la fumée épaisse assombrit l'atmosphère.

A Bakou nous passons deux jours. La description de cette ville a été trop souvent faite pour que j'aie rien à y ajouter. Je dirai seulement que si la ville neuve m'a peu enchantée, j'ai trouvé du moins un grand dédommagement dans la visite de la vieille cité persane. On se sent plus près de la vraie, de la grande Asie, lorsqu'on parcourt ses rues étroites.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pêcheurs sur la Koura (voy. p. 379). — Dessin de Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au vieux bazar, si plein de couleur locale, nous avons pu faire des acquisitions vraiment hors ligne. Il est des mieux fournis en produits de l'Asie centrale, et notamment en tapis tékiés et en cuivres de Boukhara.

Grâce à une recommandation qu'on nous a donnée auprès du comptoir Rothschild, nous visitons quelques usines, et quelques-uns des puits de naphte les plus intéressants. Mais à part cette richesse merveilleuse du sol, tout semble fait dans cette ville pour en rendre le séjour difficile à ses habitants : l'eau est mauvaise et salée, la vie est chère, et il ne pleut qu'en hiver! Je dois dire toutefois que, malgré tous ces inconvénients, le climat de Bakou n'est pas insalubre. Seule la poussière fine qui y règne constamment détermine des ophtalmies.

Après une charmante promenade en mer sur un petit remorqueur à vapeur, en compagnie de M. F..., du comptoir Rothschild, de Mme F... et de quelques autres personnes de leur famille, promenade pendant laquelle on a essayé en vain, à cause du vent, d'enflammer les gaz, et de nous offrir le spectacle de la mer en feu, nous revenons, par une nuit d'une limpidité admirable, à Bakou, dont les usines jettent au loin leurs feux électriques.

III

De Hadji-Kaboul à Salyan. — Voyage en *troïka* dans la steppe. — Insalubrité de Salyan. — Tats. — Arrivée à Norachaine. — Pêcheries. — Promenade jusqu'à la mer.

27 avril. — Voici Hadji-Kaboul, d'où nous partirons demain pour les pêcheries de la Koura. En attendant, et après avoir commandé des chevaux et des voitures, nous allons passer ici notre première nuit de station de poste.

28 avril. — A sept heures du matin nous montons en *troïka*, genre de voiture dont j'ignorais encore les douceurs. La route longe un lac au bord duquel passent quelques caravanes de chameaux.

La steppe exhale une bonne odeur d'herbes parfumées ; çà et là quelques troupeaux de chevaux et d'ânes et quelques rustiques huttes de bergers l'animent un peu.

Arrivés à l'extrémité du lac, on suit la rive gauche de la Koura. Bientôt apparaît un village auquel ses nombreuses cabanes sur pilotis donnent de loin l'aspect d'une cité lacustre. Quelques minutes encore, et l'on atteint la première station.

Chevaux et troïka changés, on se met de nouveau en route dans cette steppe monotone, où le grand air et le tintement des clochettes du véhicule endormiraient, si des heurts violents ne venaient à chaque instant vous arracher des gémissements. Seuls d'innombrables oiseaux, corbeaux, merles, alouettes, rolliers, charment cette solitude.

Nous espérions apaiser la faim, qui nous talonne, à la deuxième station. Hélas! cette *stantsiia* est des plus misérables, et, chose incroyable, le *smotritel* affirme qu'il n'a rien à mettre à notre disposition, pas même du pain ni des œufs, malgré sa basse-cour bien peuplée.

On change avec lenteur les chevaux et les affreuses voitures pour la station suivante. Il y en a encore deux avant Salyan, où nous comptons nous arrêter.

L'air est vif, le ciel est gris, et le soleil ne perce que difficilement les nuages. La Koura aux nombreux lacets roule des eaux jaunes et grosses. C'est au milieu de ce paysage mélancolique que s'achève la dernière étape. Nous voici en face de Salyan (ou *Saliany*). Sur ce point un bac relie les deux rives du fleuve. On s'embarque : chevaux, voitures, voyageurs, troupeaux, pêle-mêle, et cinq minutes après nous débarquons dans un village de boue.

Les maisons sont en boue; les rues ne sont qu'un vaste chaos de boue, sèche en ce moment. Enfin, il est difficile de rêver un aspect plus horrible que celui de Salyan.

Après avoir déposé nos bagages à la station de poste, dont le *smotritel* est un jeune Tat du nom d'Ali, très intelligent et très serviable, nous parcourons ce village ou plutôt cette ville, car c'est un chef-lieu de district, dont la population est exclusivement tate.

Le bazar est découvert et installé à droite et à gauche de la rue principale. Il est approvisionné en denrées locales. Lorsque nous le traversons, les marchands font leurs ablutions et leur prière. C'est l'heure du coucher du soleil; des gamins, espiègles comme les nôtres, perchés sur les toits plats des maisons, imitent à la perfection le mollah qui appelle les fidèles du haut de la misérable *matched*. Cela m'amuse fort d'écouter cet assaut où chacun, tirant le plus grand parti de sa jeune voix, chante avec justesse, ou singe avec exactitude la pauvre voix nasillarde et tremblotante du vieux mollah.

Il y a dans ce bazar une partie assez intéressante, c'est celle où l'on vend le blé, le charbon de bois, le naphte noir, le sel, les céréales, etc. Les boutique, disposées autour d'un grand espace qui représente la place du marché, sont coniques et faites en nattes de jonc et de roseaux. D'ailleurs on se sert beaucoup ici de ces derniers. Certains villages et hameaux en sont entièrement couverts et clos, et ont l'air de villages nègres.

M. Chantre parvient, avec l'aide du chef de la police, à mesurer quelques individus; mais les femmes, une seule exceptée, sont des plus farouches et se cachent obstinément la figure. Celles qui se montrent à visage découvert nous traitent avec mépris de « fils de chiens » et autres douceurs analogues. La présence d'étrangers est si rare ici qu'elle explique la grande sauvagerie des habitants.

Le climat de Salyan est célèbre par son insalubrité. La température atteint en été, au soleil, 50 degrés centigrades et davantage encore. Avec cela le sol est des plus humides, et la malpropreté des habitants révoltante. Aussi cette ville est-elle un foyer de fièvres pernicieuses et de maladies telles que l'hydropisie, le développement anormal du foie, l'anémie, les entérites et les ophtalmies; toutes les fièvres éruptives, la va-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riole, etc. Dans ces dernières années, le nombre des décès a dépassé de beaucoup celui des naissances.

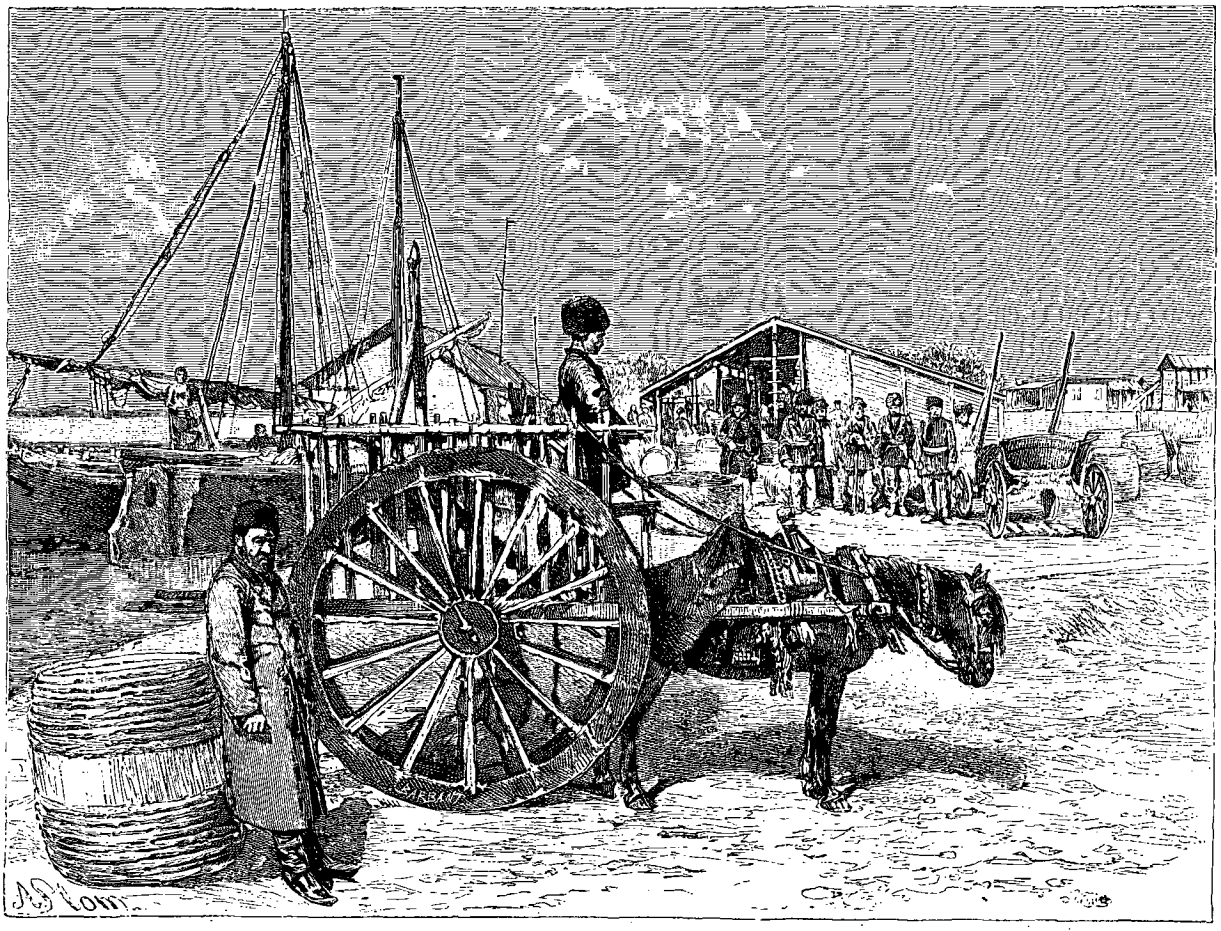
En dépit de tout cela, les hommes, quoique très éprouvés par la fièvre, et malgré l'excessive pâleur de leur visage, n'en n'offrent pas moins une belle stature et un beau type caractérisé. Ces Tats sont considérés comme des Tadjiks; ils parlent un patois persan.

29 avril. — Nous avons passé la nuit sur les lits en planches de la stansiia, adoucis il est vrai, grâce à l'obligeance du jeune et charmant Ali, qui nous a prêté des couvertures et des coussins. Levés avec le soleil, nous partons armés de nos appareils photographiques; mais nos opérations sont rendues très difficiles par l'avidité des curieux qui nous entourent de toutes parts. La chose est si nouvelle pour eux!

Nous désirons quitter au plus vite ce lieu malsain, où nous souffrons déjà cruellement de la fièvre, et gagner les pêcheries. La distance de Salyan à Bojie-Promyssel est de 24 kilomètres.

Il fait un temps assez froid lorsqu'on se met en route. Nous traversons la steppe, bien emmitouflés, sans rien voir d'intéressant autre que des campements tats et de nombreux troupeaux.

La route est effectuée en deux heures, mais Dieu



Norachaine. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

sait quelle route! C'est toujours la même chanson. Les ingénieurs chargés des routes de poste dans cette région-ci, et dans beaucoup d'autres encore, ne se fatiguent pas l'esprit en combinaisons de plans et de tracés : une ligne droite brutalement jetée sur un terrain accidenté, voilà leur conception invariable!

Enfin, nous arrivons à Bojie-Promyssel, puis à Norachaine, à 3 kilomètres de cette dernière, où sont établies les pêcheries de la Compagnie Nazarbekoff. C'est là que nous sommes attendus.

Grâce à la recommandation de notre excellent ami de Tiflis, M. Moutaffian, l'accueil le plus cordial nous est fait par MM. les directeurs de la pêcherie, qui nous offrent l'hospitalité la plus large.

Le remorqueur à vapeur qui doit nous emmener n'arrivera que dans deux ou trois jours, aussi avons-nous beaucoup de temps pour parcourir ces intéressantes exploitations, louées par l'État à des prix énormes. Celle de Norachaine paye 100 000 roubles par an, et les baux sont renouvelables tous les trois ans. Elle n'est pas pourtant la plus importante, car à Bojie-Promyssel même, existent d'autres établissements de pêche, dont la location est bien autrement élevée.

Norachaine, de création toute récente, est entre les mains d'une compagnie arménienne. Les pêcheurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont recrutés parmi les Tats et les Persans Hadjemis, tous aptes, à des degrés différents, aux travaux de la pêche, et chaque année la compagnie fait en outre venir d'Astrakan, à grands frais, vingt-cinq Kalmouks, qui sont les plus habiles pêcheurs. Le personnel de bureau et d'administration se compose d'un certain nombre d'Arméniens et de Russes. Les pêcheurs sont au nombre de deux cents, et les barques au nombre de trente.

La pêche se fait jour et nuit; elle dure trois mois. En ce moment elle touche à sa fin, car dans treize jours Norachaine sera abandonné pour Djevat, où l'on suit le poisson.

Chaque barque est montée par quatre ou cinq hommes. Le filet, fixé sur la berge, est jeté en travers de la rivière, puis ramené sur la rive, chargé de quelques esturgeons et de gros silures. Les trois meilleurs mois de l'année sont mars, avril et mai, époque pendant laquelle les esturgeons sont pleins d'œufs ou caviar (*ikra*), l'un des plus grands rapports de ces exploitations. On pêche aussi les mois suivants, mais moins fructueusement.

Les pêcheries sont échelonnées le long de la Koura depuis la mer jusqu'à une très grande hauteur. Il faut dire toutefois que le gouvernement n'autorise la pêche qu'à partir de 3 kilomètres du point où la Koura se jette dans la mer. Sans cette précaution, le poisson serait arrêté dès son entrée dans le fleuve, et seuls les établissements de l'embouchure s'en empareraient, au détriment de ceux placés plus haut.

Tous les poissons ne remontent pas en même temps : ils se succèdent généralement. Ceux que l'on trouve ici sont principalement le silure et l'esturgeon et plusieurs *barbus*. Le plus renommé, nous dit-on, est la *bielouga*, esturgeon gigantesque qui contient jusqu'à 8 *pouds* (environ 130 kilogrammes) de caviar.

Le poisson est amené par les barques dans les hangars établis au bord de la Koura. Des hommes, armés de grands harpons, les trient d'abord par espèces et les alignent. Ceci fait, l'un d'eux, armé d'une hache, leur coupe la tête. L'installation plus que primitive de ces pêcheries et l'ignorance des procédés scientifiques modernes causent une perte considérable, car une foule de matières sont complètement sacrifiées faute de savoir les utiliser. Bref, ce massacre colossal de poissons donne un déchet énorme, et les directeurs de Norachaine, hommes fort intelligents, regrettent amèrement leur organisation rudimentaire.

Mais revenons au dépeçage du poisson. Après que la tête a été tranchée, on ouvre un à un chacun d'eux, et le caviar, d'une belle couleur gris laiteux, est arraché de leurs entrailles et placé dans un baquet. Lorsque celui-ci est plein, on le vide dans une cuve contenant de l'eau salée, et couverte d'un tamis qui ne laisse passer que les œufs, et retient les peaux minces, et les fibres qui les enveloppent. Après un séjour dans l'eau salée, variable suivant qu'il doit être mangé frais ou qu'il est destiné à l'exportation, on le retire, et dans ce dernier cas il est mis en sacs, pressé et séché. C'est principalement à Astrakhan qu'il est expédié.

La chair des poissons, savamment découpée en quartiers, en lanières, suivant sa valeur, est empilée dans de grandes cuves et salée en même temps. Au bout de huit à dix jours, elle est lavée puis séchée sur de grands étendages alignés symétriquement, que ces messieurs appellent plaisamment « leur jardin », sans doute parce qu'ils peuvent s'y promener à l'ombre de leurs salaisons.

Le soir même de notre arrivée, nous faisons une agréable promenade le long de la Koura avec l'un des directeurs, M. Sourgounoff, qui désire nous faire assister à la pêche.

Entraînés par la fraîcheur du soir, qui succède si heureusement à la chaleur étouffante du jour, nous allons toujours devant nous, jusqu'au moment où, la fatigue se faisant sentir, nous songeons au retour. Une barque accostée non loin de là est aussitôt hélée, et l'on retourne au logis par voie d'eau, non sans être incommodés; la Koura à partir de cinq heures du soir devient extrêmement houleuse. C'est la marée de la mer Caspienne qui se fait sentir, et la pauvre petite barque est cruellement ballottée. Pour ma part, j'éprouve une certaine angoisse : les eaux de ce fleuve sont en ce moment très grosses, et roulent avec un bruit sinistre.

Ces promenades nocturnes ont de terribles effets sur la santé : dans ce pays au plus haut point marécageux et fiévreux, les sorties après le coucher du soleil devraient être évitées. Nous sommes depuis quelque temps déjà en proie à cette fièvre paludéenne; mais ici elle devient plus violente, et nous fait énormément souffrir.

Il est inutile de dire qu'à Norachaine chacun des repas est fourni abondamment du caviar le plus frais et du poisson le plus exquis; mais je ne puis m'empêcher de déplorer la coutume si incommode des Arméniens de dîner à dix ou onze heures du soir.

30 avril. — Au réveil, nous trouvons un temps lourd, et bientôt se fait sentir une chaleur accablante (32 degrés). La matinée est consacrée à la photographie et aux mensurations anthropométriques.

Les Kalmouks se prêtent en tremblant aux opérations de mon mari; leur figure exprime une telle terreur lorsque j'écris sous sa dictée les chiffres des mesures, qu'au bout de quelques instants une hilarité folle me saisit, et met le comble à leur intimidation.

Vers le soir, nous faisons une promenade sur la rive opposée du fleuve, que nous traversons en barque au moment de la marée, enlevés par deux vigoureux rameurs qui sont des Persans Hadjemis. Nous allons voir les Kalmouks pêcher.

Lorsque nous sautons à terre, ils retirent leurs filets en chantant un air monotone destiné à leur donner de la force. C'est une variation sur trois notes qui me rendrait folle s'il fallait l'écouter longtemps. M. Sourgounoff nous dit que leur récolte est toujours double de celle des Tats et des Persans.

Le spectacle de cette pêche à la nuit tombante ne

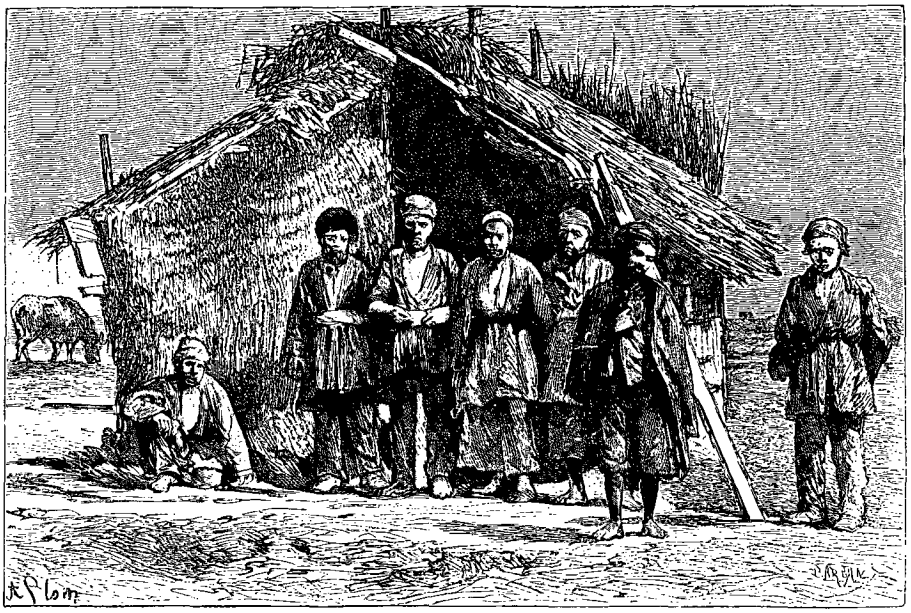
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

manque pas de pittoresque. Les derniers rayons du soleil couchant rougissent encore l'horizon, et déjà le croissant de la lune brille sur nos têtes, à travers le feuillage des saules, très beaux et très nombreux sur ce point, et sous lesquels se dessinent confusément les huttes des Kalmouks. Les eaux grosses et rouges de la Koura roulant avec un bruit sourd; le calme de la nature, troublé seulement par le chant monotone, presque lugubre à cette heure, de ces hommes retirant leurs filets; le frémissement des saules d'où sortent les cris des corbeaux; enfin, de loin en loin dans la brume crépusculaire, la silhouette d'un cheval, d'un buffle; tout cela, éclairé par une lune plus brillante à mesure que se fait la nuit, produit une sensation de mélancolie pleine de charme.

Le campement kalmouk se compose de quelques huttes, creusées en partie dans le sol, de 2 à 3 mètres de largeur sur 3 ou 4 de longueur, et faites en branchages et en boue. Une petite fenêtre s'ouvre à ras du sol du côté de la rivière, et de l'autre se trouve l'entrée. Désireuse de jeter un coup d'œil sur l'intérieur, j'entre, et je vois, dans un véritable fouillis, des malles, une couchette en bois, une petite lampe fumeuse, divers ustensiles de cuisine. Mais ce qui me frappe surtout, et me met en fuite, c'est une odeur spéciale : il faut être Kalmouk pour vivre dans cet antre enfumé et nauséabond.

Un grand feu est allumé devant la porte, et les habitants de céans se disposent à faire leur thé, qu'ils prennent toujours avec du suif, en guise de sucre et de citron.

Nous assistons avec intérêt à l'examen des filets que l'on ramène sur le rivage, et dans lesquels s'agitent des poissons de taille quelquefois gigantesque. Jetés sur le sol encore vivants, ils exécutent des sarabandes folles, jusqu'au moment où on leur administre le coup de grâce.



Pêcheurs persans. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

Mais ils ont la vie dure. Nous ramenons au retour dans la barque, pour le repas du soir, un gros *barbus* qui saute de telle façon, que nous sommes obligés de le bourrer de coups de pied pour le tenir à distance!

1er mai. — Après une nuit très mauvaise, et toujours dans l'attente du bateau, nous décidons une promenade jusqu'à la mer. La Koura, qui grossit de jour en jour, par suite de pluies et de la fonte des neiges, roule des eaux de plus en plus boueuses. Le courant est si violent que je ne suis pas sans inquiétude à l'égard de notre voyage fluvial.

On part dans de bons phaétons, attelés en troïka.

La steppe est encore revêtue de sa verte parure printanière, et présente à profusion des plantes d'absinthe et de fenouil.

Arrivés au bord de la mer, nous descendons dans une autre pêcherie de la compagnie Nazarbekoff, mais moins importante que celle de Norachaine. On y vend le poisson et le caviar au fur et à mesure qu'on les reçoit. Les bâtiments d'exploitation se composent d'une série de grands hangars sur pilotis et d'estacades.

La mer est très belle; de petites barques aux blanches voiles la sillonnent en tous sens. Après une récolte de coquillages dans le sable de la plage, nous revenons à Norachaine par un soleil très ardent. De nombreux moustiques nous harcèlent, prélude de ces hôtes inévitables et terribles de la saison chaude.

IV

Visite à un village tat. — Arrivée du bateau à vapeur l'*Araxe*. — Départ de Norachaine. — Voyage sur la Koura. — Le village d'Arab-Hadji-Kasoumli. — Notre capitaine Baba Hussein Ogli. — Arrivée à Djevat.

Nous désirons photographier quelques femmes tates et, si possible, prendre sur elles des mensurations. Cela n'est point aussi banal que ça en a l'air, car, au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

près des hommes les plus intelligents, on se heurte toujours à un silence qui équivaut à un refus. J'ai beau leur dire que j'opérerai moi-même, ils secouent la tête négativement. Enfin aujourd'hui — Allah soit loué — un pêcheur tat s'est chargé de nous montrer quelques femmes de ses parentes.

Dans ce but, nous nous embarquons à destination d'un des villages qui bordent la Koura. La course se fait un peu longue à notre avis. Plusieurs villages se succèdent, et nous filons toujours au gré des rameurs persans.

Ohannès, ne paraît rien moins que rassuré. Excessivement dur et intolérant à l'égard des musulmans en général, il a dans la solitude une grande défiance vis-à-vis d'eux.

Je finis aussi par être très intriguée, et je me demande dans quelle terre mystérieuse on nous conduit, lorsqu'enfin la barque accoste devant un pauvre hameau caché dans la verdure.

Le pêcheur qui nous guide est quelque chose comme le maire de l'endroit, et jouit par conséquent d'une certaine autorité. Il nous conduit à sa demeure, entourée d'une vaste cour dans laquelle vont et viennent effarées les femmes sans doute convoquées par lui le matin.

Après d'interminables pourparlers, dans lesquels nous épuisons tout notre répertoire persuasif, je parviens à grouper quelques-unes de ces femmes. Ce premier pas fait, on obtient des plus hardies de les faire poser seules et à visage découvert. Sans être jolies, elles ont un type assez caractérisé.

Le pêcheur nous offre ensuite de prendre le thé chez lui, et nous entrons dans l'unique pièce de la maison, couverte de nattes et de coussins sales.

En m'asseyant par terre, je ne me fais guère d'illusions sur la provision d'insectes que je vais en emporter. Il faut bien pourtant entrer chez ces Tates, puisqu'on veut prendre leurs mensurations anthropométriques, et qu'elles se feraient plutôt couper la tête que de la découvrir dehors.

Le thé pris, je fais demander par Ohannès si elles veulent me permettre de leur mesurer la tête, et je leur montre en même temps sur celle de l'interprète en quoi consistent mes opérations. Série de refus, de prières. Enfin celles que l'on a déjà photographiées se décident, mais à condition que les hommes se retireront. Ohannès leur pose les différentes questions relatives à leur âge, nom, etc., et, restée seule avec elles, je commence à manœuvrer mes compas.

2 mai. — Le petit bateau à vapeur qui doit nous emmener est arrivé cette nuit, et chauffe en ce moment.

Après avoir pris un dernier repas à la table hospitalière des maîtres de Norachaine, dont le souvenir restera toujours dans nos cœurs, nous montons à bord de l'*Araxe*, charmant bateau, très bien aménagé. Comme il fait une chaleur torride, nous descendons immédiatement dans le petit salon de l'avant, entouré d'un divan tout à fait confortable.

L'*Araxe* remorque un grand bateau chargé de matériel de pêche et plusieurs barques. L'équipage est composé uniquement de Tats et de Persans.

On stoppe devant le village de Karalou-Kasbinlou pour prendre le second capitaine, qui se fait attendre quelque peu. Pendant ce temps la population accourt sur la rive pour voir de près le bateau à vapeur ainsi que les propriétaires des casques blancs. Un Tat demande mystérieusement à Ohannès si je suis un homme ou une femme.

Les individus des deux sexes ainsi que les enfants présentent presque tous les traces de la variole, et plusieurs semblent en avoir été frappés tout récemment. C'est le plus grand fléau chez ces populations, qui n'ont pas encore voulu admettre la vaccination. Enfin le capitaine arrive, et l'on se remet en route pour Salyan.

Malgré la force du courant et les grosses eaux, notre petit bateau aux couleurs russes marche fort allègrement.

A quatre heures on prend le thé sur le rouf, en regardant défiler les rives absolument plates de la Koura, couvertes de végétation dans les parties convexes, stériles dans les parties concaves, et le long desquelles s'échelonnent, çà et là, quelques misérables hameaux.

Les petites barques que nous remorquons se remplissent, et disparaissent complètement sous l'eau. Il faut stopper pour les vider.

Vers le milieu du jour on rencontre le bateau à vapeur du gouvernement qui surveille les pêcheries; il nous a bientôt dépassés. Deux bateaux à vapeur à la fois sur la Koura : voilà un spectacle inusité! L'*Araxe* étant chargé ne peut lutter de vitesse, et reprendre sa place, mais le capitaine fait déployer les voiles pour activer la marche.

Sur les berges se promènent d'innombrables tortues. Nous passons devant le village d'Arab-Babir-Khanlou.

La Koura est extrêmement sinueuse; ses lacets se succèdent sans interruption, tournant et retournant sur eux-mêmes, vous ramenant au même point que vous croyez avoir quitté depuis longtemps, et vous offrant toujours le même paysage d'une monotonie fatigante.

Le long des berges se voient à chaque instant des norias rudimentaires, puisant l'eau du fleuve pour l'irrigation des champs. Les habitants n'ayant pas d'autre eau potable que celle de la Koura, qui est le plus souvent boueuse; ils la conservent dans de grandes cruches où elle se dépose, et pour qu'elle ne s'échauffe pas trop sous les rayons du soleil, ils la recouvrent de roseaux.

De nombreuses pêcheries s'offrent alors, et après un beau coucher de soleil, qui teint pendant quelques minutes l'occident du rouge le plus vif, on stoppe devant Salyan, non loin d'une maison brillamment illuminée en l'honneur d'un mariage. Nous envoyons du bord nos souhaits aux nouveaux époux, et l'on nous répond par un vigoureux! *Allah sarlacen!* (en tatar « Dieu vous garde »).

Pendant ce temps, les hommes de l'équipage font leur prière et leurs ablutions sur le pont. Le bateau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se remet bientôt en marche, et nous nous disposons à passer la nuit dans le salon, placé sous la protection d'une sainte russe dont l'image dorée est accrochée dans un coin.

Contrairement à nos prévisions, car il faut bien convenir que ce n'est pas sur un service ordinaire et régulier que nous faisons ce voyage, la nuit se passe sans inquiétude.

Nous sommes réveillés seulement vers deux heures du matin par nos chiites qui mangent le pilau. Ils observent en ce moment le Ramazan, et jeûnent durant le jour.

A trois heures la brume étant tombée, le capitaine arrête la marche du bateau.

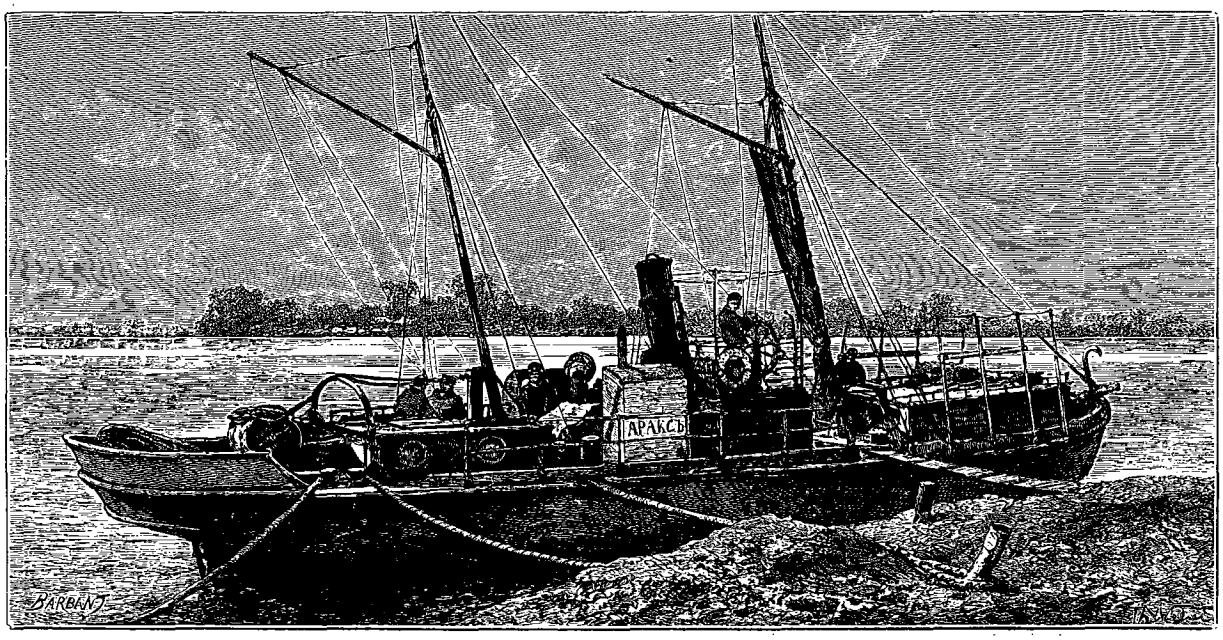
3 mai. — Pendant la nuit la rivière a baissé considérablement. Le temps est magnifique, et le soleil se lève superbe. L'air vif aiguise notre appétit, et nous déjeunons avec plaisir. Le samovar chante en permanence sur le pont : c'est effrayant ce que, passagers et équipage, nous buvons de thé!

Ces messieurs de Norachaine ont eu l'amabilité d'approvisionner largement le bateau en vivres de toutes sortes, et de nous donner pour compagnon M. Moïse Soukiaçoff, un jeune employé de la pêcherie, qui nous entoure des plus délicates prévenances.

Après avoir vu défiler une quantité de pauvres villages, on stoppe devant celui d'Arab-Hadji-Kasoumli, habité par des sunnites originaires de Chemakha.

Nous allons immédiatement à terre, car nous désirons vivement voir de près ce village, rarement sinon jamais visité par des étrangers. Le capitaine nous accompagne, car sans lui la population et les chiens auraient vite fait de nous mettre en fuite.

A peine a-t-on fait quelques pas dans la direction



L'*Araxe*, notre bateau sur la Koura. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

des habitations, que çà et là surgissent des hommes à mine inquiète, qui s'avancent lentement vers nous, armés de gros gourdins avec lesquels ils tiennent en respect, à grand'peine, leurs énormes chiens-loups.

Le capitaine Hussein Baba Ogli s'approche d'eux, et leur explique en quelques mots notre présence. Leur mauvaise humeur tombe immédiatement, et ils s'empressent de nous conduire dans le village, situé à quelques minutes de là.

Quoique sédentaires, ces mahométans vivent en grande partie sous des kibitka. Aussi l'aspect de ce village est-il assez singulier. Chaque kibitka, chaque maison, a sa *vokachuï* sur pilotis, où les habitants se mettent à l'abri des moustiques.

La foudre tombant au milieu de la population féminine et des enfants ne causerait pas un effet plus terrifiant que notre soudaine apparition. Les femmes se précipitent, celles-ci dans leurs maisons, celles-là dans leurs tentes rondes, et en ferment toutes les ouvertures.

Rien n'est plus comique que l'étonnement peint sur le visage de quelques-unes d'entre elles, si occupées à tisser des tapis, qu'elles ne se sont pas encore aperçues de notre arrivée, lorsque nous passons nos têtes dans l'ouverture, fermée à mi-hauteur, de leur kibitka. Lâcher le métier à tisser, se cacher la tête et se précipiter dans le coin le plus obscur est l'affaire d'une minute. Mais, le premier effroi passé, et quelques paroles de leurs maris, les ramènent vite devant leur travail, qu'elles reprennent sans lever les yeux. Nulle curiosité ne paraît les agiter. Je pense que la crainte du seigneur et maître parle plus fort chez elles que tout autre sentiment.

Cela semble assez curieux d'être introduits dans ce village sunnite par notre capitaine, chiite fanatique. Nous lui en demandons l'explication, et il répond que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

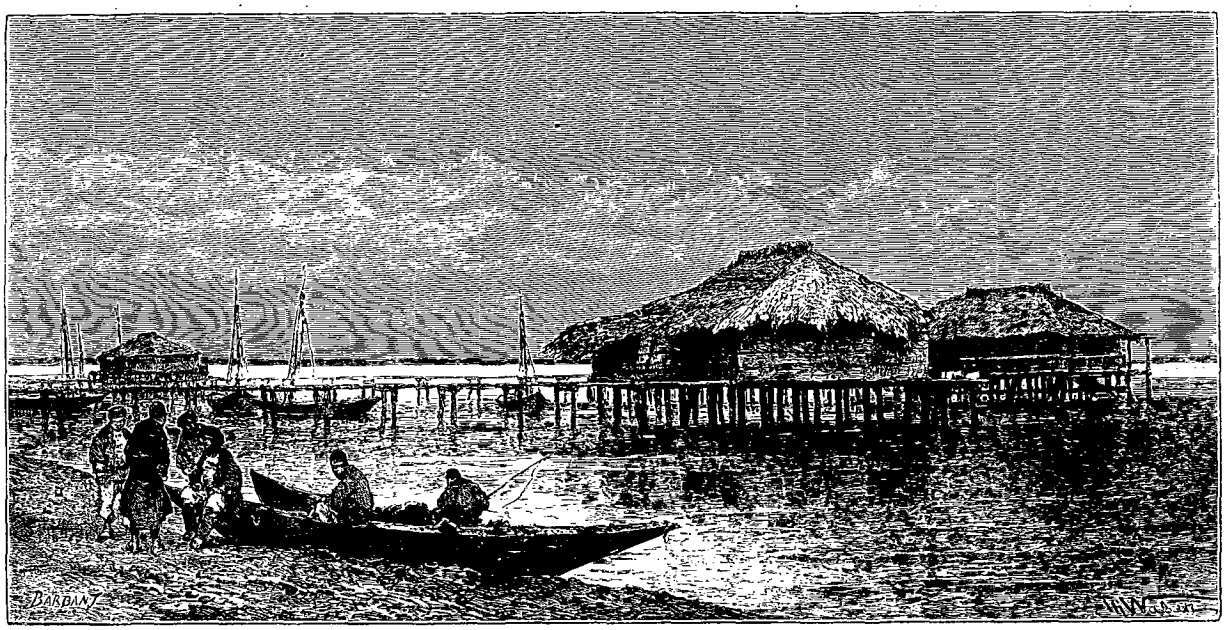
l'antipathie entre chiites et sunnites est beaucoup plus marquée dans les villes que dans les villages ou hameaux. Il ajoute qu'il donnerait volontiers sa fille à un de ces sunnites, de même que celui-ci ne lui refuserait pas la sienne.

Le hameau, extrêmement pauvre et insalubre, n'offre, en somme, rien de bien particulier. Ses habitants sont des pasteurs qui possèdent de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. Les femmes tissent des tapis; nous en marchandons quelques-uns, mais le prix qu'on nous en fait est si exagéré, que nous renonçons à en acheter.

Nous regagnons alors le bateau, et glissons de nouveau sur la paresseuse Koura.

Le soleil devenant de plus en plus ardent, on dresse une tente sur le rouf, où nous faisons la sieste à l'abri de ses rayons, mais aussi à l'abri de l'air, déjà si rare, hélas! et que la tente supprime presque complètement.

Allongée sur le rouf, je contemple le capitaine Hussein Baba Ogli, flamboyant de henné; il balance ses pieds déchaussés, et égrène son chapelet, tout en manœuvrant bâbord et tribord. Tantôt il abandonne son chapelet pour fumer une cigarette en chantonnant quelque mélopée nasillarde. Tantôt, lorsqu'on est assez près du bord, et que les femmes venues là pour remplir leur cruche, étonnées, nous regardent passer (la présence d'un bateau à vapeur étant un événement fort rare), le loustic fait soudain manœuvrer le sifflet de la machine, dont le bruit aigu met en fuite toutes les curieuses.



Estacades de pêche sur la mer. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Le bateau suit les immenses et interminables lacets de la Koura, et longe les villages de Hoverat et de Méliman. A mesure que l'on remonte, les rives sont de plus en plus peuplées, et les maisons, au lieu d'être en roseaux, sont faites en torchis et en planches : c'est que le peuplier a remplacé le saule. La présence du mûrier indique aussi la culture des vers à soie.

Des cigognes au blanc plumage et des hérons cendrés se promènent gravement sur les rives marécageuses, dont les roseaux doivent être peuplés de leurs nids. Des vols de rolliers et d'étourneaux traversent sans cesse la Koura. Enfin le soleil disparaît à l'horizon : nous allons passer notre seconde nuit à bord.

De bonne heure l'*Araxe* stoppe devant Djevat; mais, comme tout dort encore, nous en faisons autant.

Lorsque nous débarquons, la pluie tombe, et le ciel menaçant ne fait pas prévoir un séjour très gai dans cette région, où d'ailleurs rien d'agréable ne s'offre à la vue, sinon la bonne grâce des directeurs de la pêcherie, où nous recevons l'hospitalité. On sent bien que seul l'attrait du gain peut retenir des hommes dans ces pays, où le climat et la fièvre empoisonnent l'existence.

Malgré notre désir de quitter au plus vite ce lieu détestable, nos hôtes insistent pour nous retenir au moins un jour, afin de laisser passer la pluie qui tombe à torrents.

Mme B. Chantre.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tats nomades. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE,

KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT,

PAR MADAME B. CHANTRE[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par M. Chantre.

V

Djevat. — Confluent de l'Araxe et de la Koura. — Climat. — Pêcheries. — Arrivée à Saghiri. — Campement de Tsiganes. Départ pour Evlakh.

C'est à Djevat que se termine notre voyage en bateau. La Koura, au delà de ce point, où elle reçoit l'impétueux Araxe, est peu navigable, à cause du charriage des arbres et des racines, et aussi à cause des rapides.

Reclus compare à deux frères jumeaux la Koura et l'Araxe. Mais bien que ces deux rivières soient à peu près d'égale longueur, et qu'elles reçoivent les eaux de bassins d'une même étendue, elles ne restent pas moins indépendantes l'une de l'autre jusqu'à Djevat. Autrefois même, du temps de Strabon, leurs embouchures étaient aussi indépendantes. Le cours de l'Araxe est treize fois plus rapide que celui de la Koura. Ses eaux sont plus troubles, et font refluer celles de cette dernière sur une certaine longueur.

Ici la pêche n'est pas encore très fructueuse. C'est à partir du 15 mai seulement que commenceront les coups de filet sérieux. Dans quelques jours tous les ouvriers de Norachaine viendront à Djevat; le personnel s'élèvera alors à près de trois cents hommes.

En ce moment on prend d'énormes silures; en mai on pêchera de 15 à 20000 poissons par jour! On dit qu'il n'y a peut-être pas de cours d'eau dans le monde entier où l'on extermine plus de poissons que dans la Koura : cela paraît très vraisemblable.

La fièvre, qui règne sur tout le parcours de ce fleuve du 15 mai au 15 septembre, pendant que les eaux sont basses, sévit avec une intensité particulière à Djevat.

La pêcherie est établie sur la rive gauche de la Koura, juste en face de l'embouchure de l'Araxe : un bac relie les deux rivese, et le village proprement dit de Djevat s'élève sur la rive opposée.

4 mai. — La pluie ayant cessé, nous traversons en barque le fleuve, pour faire une promenade dans Djevat, mais à peine débarquée, j'enfonce jusqu'à mi-jambe dans une boue horrible.

Devant la maison du juge de paix, se presse une

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

masse de plaignants. Presque tous sont à cheval, et, sur dix de ces chevaux, neuf sont des juments escortées de leurs poulains. Arrivés à la maison du *startchina* (ancien), à qui mon mari désirait demander divers renseignements, on lui apprend qu'il est absent, et force nous est de rebrousser chemin.

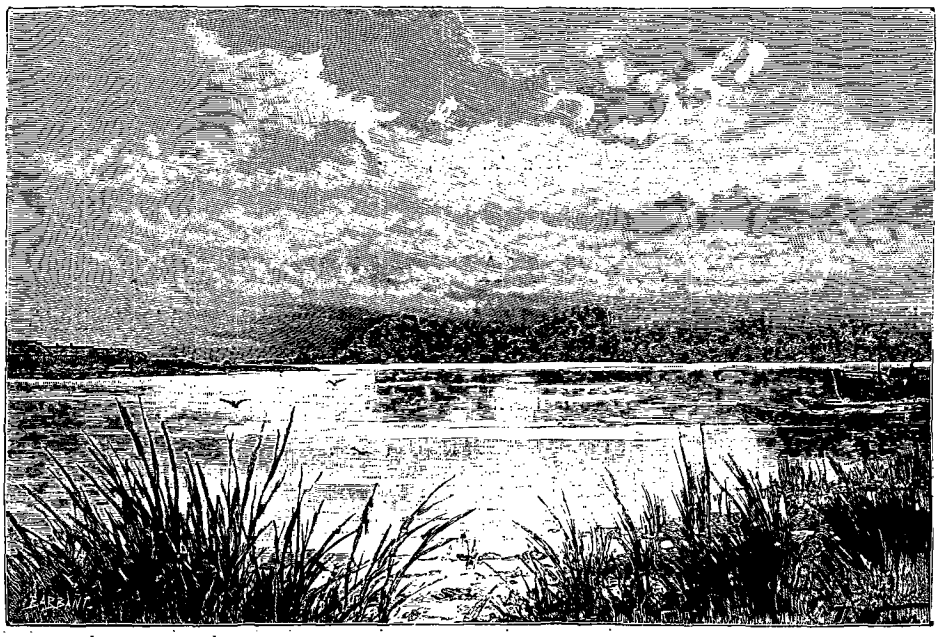
Comme chef-lieu de district, Djevat possède des bâtiments d'administration : bureaux, prison, etc. La population s'élève à plus de 500 habitants, dont une partie est une colonie de Russes dits *Khakhols*, lesquels pratiquent une religion plus antique que le culte actuel. Les autres habitants viennent de Salyan et de Chemakha.

Il y a bien une église russe à Djevat, mais point de prêtre. A l'occasion des grandes fêtes, c'est-à-dire deux ou trois fois par an, celui de Bojie-Promyssel vient officier, et bénir aussi les mariages. Le reste du temps, l'église est fermée, et la clef remise à l'un des habitants; celui-ci la tient à la disposition de ceux qui désirent faire leurs dévotions dans la maison du Seigneur.

Çà et là s'étalent de larges flaques d'eau qu'il nous faut sauter adroitement, car il ne s'agit pas de s'étaler au beau milieu.

On voit à l'embouchure de l'Araxe de frêles embarcations creusées dans de gros peupliers qui n'ont pas plus de 50 à 60 centimètres de largeur sur 3 à 4 mètres de longueur. Les Tats s'en servent pour la pêche à deux hommes.

Mais l'heure est venue de dire adieu aux bords inhospitaliers de la Koura. Les accès de fièvre ne nous laissent plus ni trêve ni repos, et nous avons hâte, mon mari et moi, de respirer un air plus pur, de boire un peu de vraie eau, et de fouler un sol plus sain. Nous



Confluent de la Koura et de l'Araxe à Djevat. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

allons rejoindre le bagage qui a été déposé dans la station d'Evlakh.

Nos hôtes nous installent dans un de leurs bons *tarantass*, auquel ils ont fait atteler en troïka leurs trois meilleurs chevaux, qui piétinent et se cabrent d'impatience pendant que nous faisons nos adieux. A peine avons-nous pris place dans le fond de la voiture, que déjà elle disparaît dans un nuage de poussière.

Durant cette course rapide défilent devant nos yeux les villages tats de Raemli et de Zenganah.

On voit partout de nombreuses traces de villages détruits par les inondations de la Koura, il y a un an.

Enfin, nous voilà arrivés à la station de Saghiri, où l'on prend le train pour Evlakh.

En attendant l'heure de son passage, nous faisons une excursion aux alentours de cette station, dépourvue de tout et sans eau potable.

Les grands roseaux d'un marais situé à une centaine de mètres de là nous attirent, car ils paraissent habités. En avançant lentement, nous découvrons en effet, à travers les tiges flexibles, un certain nombre de femmes et d'enfants venus pour puiser l'eau du marais, la seule que ces malheureux aient à leur disposition.

La scène est aussi jolie qu'imprévue, car ces femmes, dont on aperçoit les tentes à deux cents mètres de là, sont des Tsiganes. Elles nous ont vus, elles aussi, et, toutes de rouge vêtues, la cruche de cuivre sur l'épaule, prêtes à s'enfuir, elles nous regardent du coin de l'œil.

Des individus accroupis au bord de l'eau, dans laquelle ils feignent de faire leurs ablutions, suivent d'un mauvais regard la direction de nos pas.

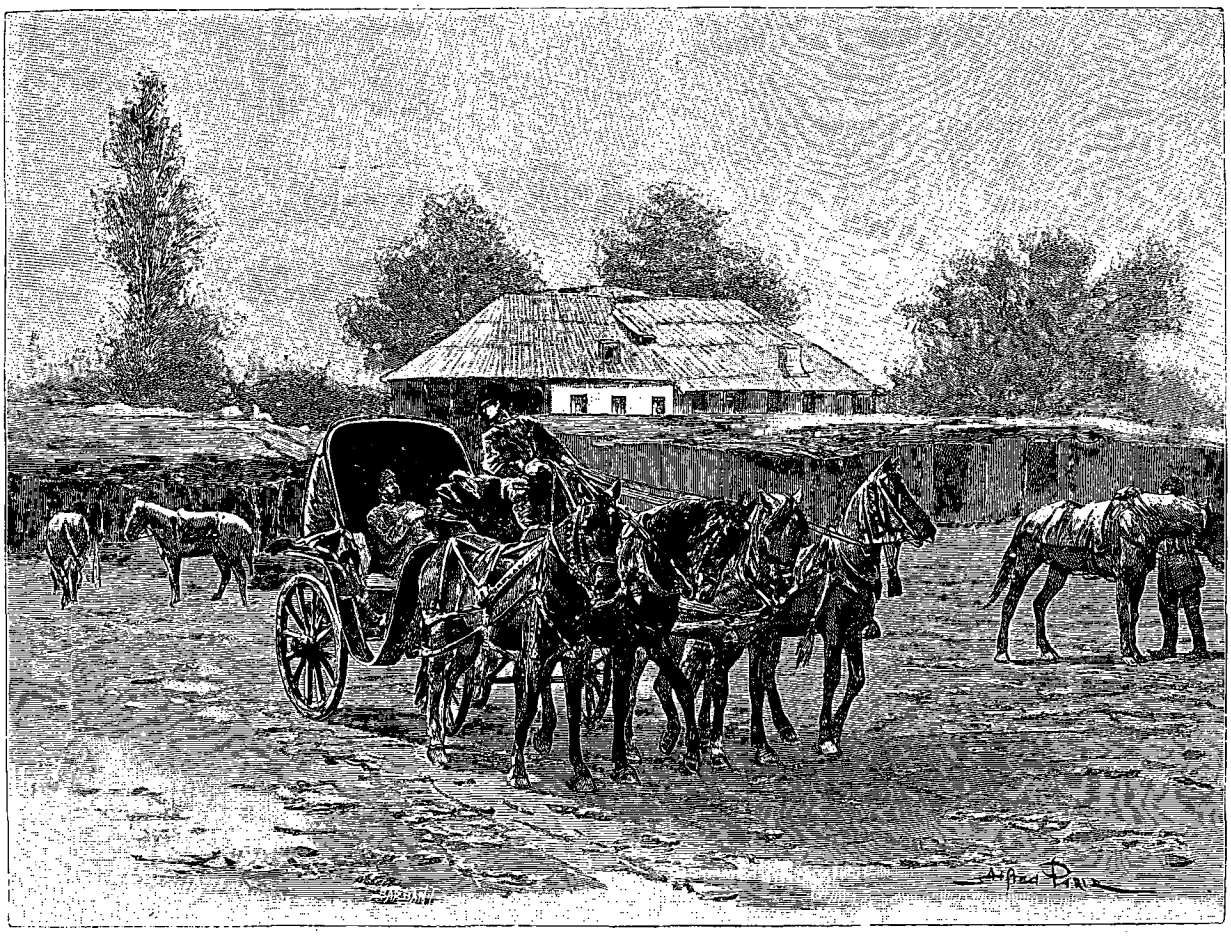
Ces nomades tsiganes, dont la réputation de coquins n'est pas à faire, ont une physionomie des moins rassurantes. Ils font signe aux femmes de partir, mais, enhardies par ma présence, elles résistent, et gardent leur attitude, ployées sous la lourde cruche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je m'avance seule alors, et m'arrête pour regarder l'une d'elles qui emplit en hâte sa grande jarre, à l'aide d'une sébile ronde en métal dont elle se coiffe ensuite comme d'une calotte. Des guenilles rouges couvrent à peine leur corps, qui se dessine vigoureusement; les reins, cambrés sous leur charge, annoncent une robustesse et une musculature hors ligne. Elles ont le teint doré, les cheveux noirs et les yeux étincelants.

Je caresse, en passant, les cheveux d'une petite fille; mon geste est immédiatement aperçu, et toutes ces sauvagesses ne tardent pas à m'entourer et à me témoigner à leur tour mille amitiés. L'une me prend la main, l'autre me tire les cheveux; les petites se frôlent contre moi comme des chattes. Nous échangeons de nombreux *Allah sârlacen*; nous nous disons réciproquement que nous sommes « gentilles » (*iakchi khanoum*); et voilà la connaissance faite. Elles me montrent leurs tentes, et me font signe d'y venir. Doit-on jamais laisser échapper l'occasion de faire une étude de mœurs, lorsqu'on ne voyage que pour ça?

Il reste quelques minutes avant le passage du train, et, accompagnés d'Ohannès, qui nous suit en rechignant, nous marchons rapidement dans la direction du campement, précédés des individus à mauvaise



Notre équipage. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

mine. Jeunes et vieilles, les pauvres femmes règlent leur marche sur la nôtre, sans trace d'essoufflement, malgré leur fardeau, coiffées de leur pittoresque coupe de métal, et toutes sonnantes et tintinabulantes, grâce aux piécettes de monnaie qui garnissent leur chemise rouge et leur poitrine nue.

Notre arrivée près des kibitkas est saluée par un formidable concert de hurlements féroces qui valent à deux ou trois énormes chiens des volées de coups de bâton et de coups de pierres. Cet entourage de crocs me fait courir un petit frisson, et je vois le moment où nous pourrions bien ne pas rejoindre entiers notre bagage à Evlakh.

Le pauvre Ohannès, qui qualifie de folie notre équipée, fait appel à tous les saints du paradis, et nous conjure de nous en aller au plus vite.

Le fumier et les immondices qui recouvrent le sol autour des tentes dégagent une odeur pestilentielle, augmentée encore par la décomposition de cadavres de poulains, et de moutons, morts depuis peu de temps; sans doute, car les vautours ne tarderont pas à faire leur service de voirie.

Plusieurs jeunes garçons viennent me prendre la main, qu'ils appuient très gracieusement sur leur front, en manière de salut. Ils ne sont point timides, et babillent avec vivacité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin nous rejoignons au pas accéléré la station, où nous prenons le train, et débarquons bientôt à Evlakh.

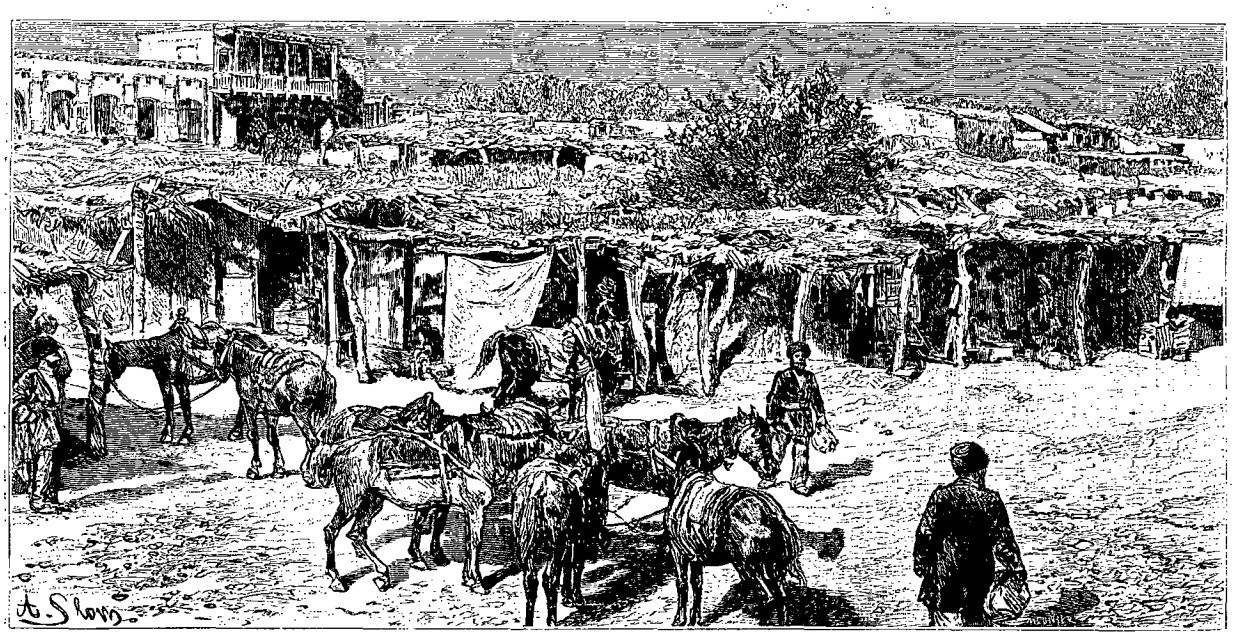
Tout notre matériel de voyage est là; mais ce que je retrouve avec le plus de plaisir, ce sont nos petites couchettes. Grâce à elles, je ne connaîtrai plus la dureté cruelle des lits en planches et la nécessité de rester des semaines sans me déshabiller pour dormir, vu l'absence ou l'extrême rareté de literie dans les stations russes et, il faut bien le dire, dans les maisons arméniennes.

Le lit, comme on le comprend en France, est chose inconnue chez ce peuple, qui est bien asiatique en cela. La volupté des draps blancs bien bordés et d'un bon matelas sous les reins n'est pas goûtée d'eux. C'est une preuve de grand raffinement, ou bien d'un séjour en Europe, que de rencontrer des lits dans quelques grandes et bonnes maisons arméniennes. Encore est-ce, le plus souvent, l'apanage des chambres d'amis.

Depuis Bakou je n'ai pas dormi une seule nuit dans un lit : c'est dire quel besoin j'en éprouve. Notre pharmacie, nos accessoires de toilette, tout est là. On va voyager à présent en vrais sybarites !

Après une excellente nuit passée dans cette station, nous plions bagage, et expédions en France nos premières acquisitions et collections d'histoire naturelle, entre autres une belle série de poissons de la Koura et de l'Araxe.

Et maintenant, je tourne mes regards vers le massif du Karabagh, que nous allons parcourir en commençant par la ville de Choucha. A cet effet on a loué un phaéton pour nous, et une troïka pour le menu bagage; le gros bagage : tentes, provisions diverses, sellerie, matériel photographique, ayant été expédié en avant dans un fourgon. Le phaéton, excellente voiture,



Bazar de Terter. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

viendra jusqu'à Choucha; quant à la troïka, elle devra subir les relais de poste.

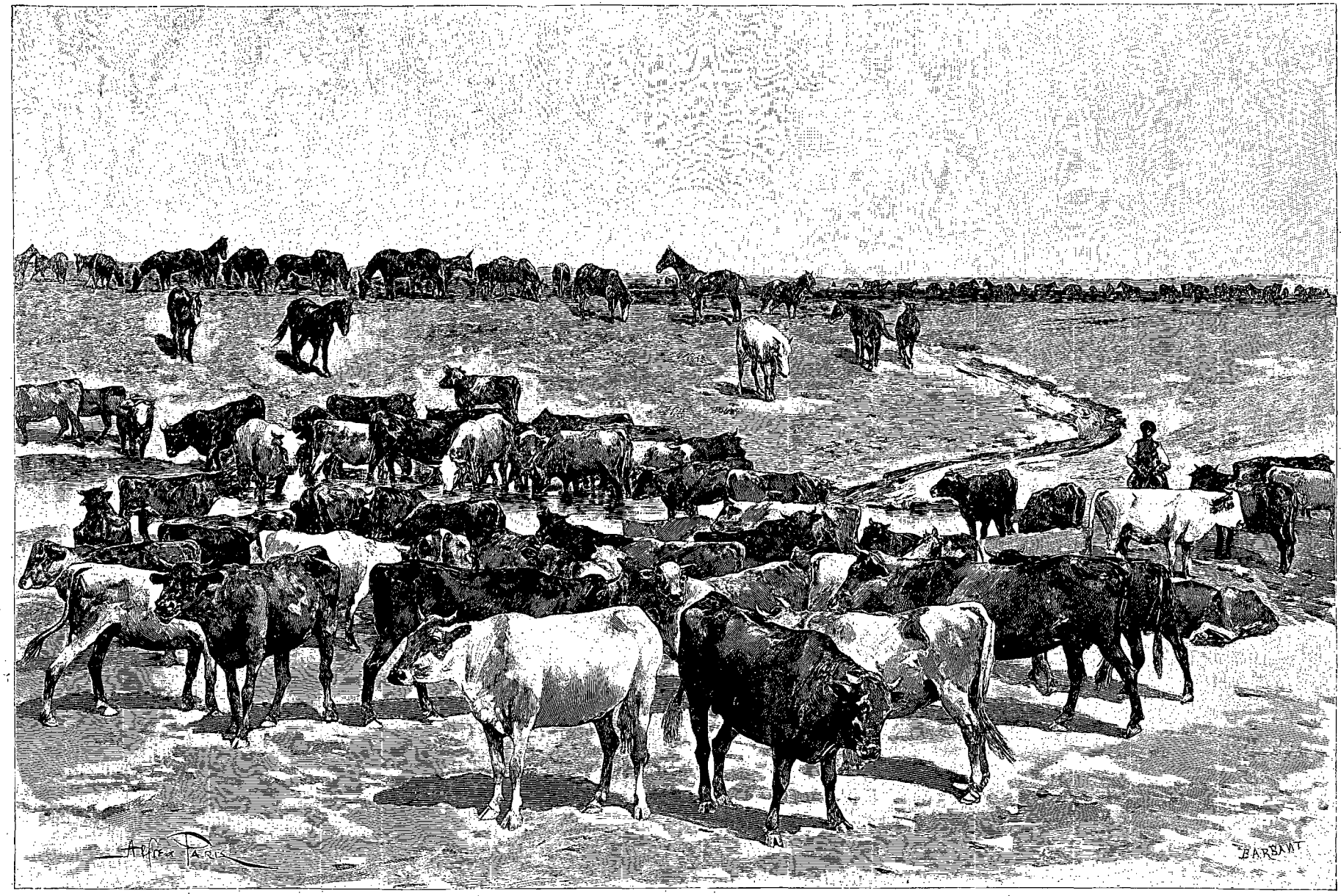
Pendant qu'Ohannès procède au chargement du bagage, ce qui se fait avec lenteur, j'achève ma toilette dans la pièce de la station à l'usage des dames. A ce moment le train de Tiflis amène un *bek* tatar et deux femmes strictement voilées qui font irruption dans la chambre. Ma vue leur produit une impression désagréable, car le bek, en tenue d'officier, fait une grimace, qui ne me gêne guère d'ailleurs. Les dames, la femme du bek et sa suivante ôtent leur voile, et s'accroupissent sur le sol, en dépit des sièges présents.

Mon intention n'est pas de les gêner, mais elle n'est pas non plus de me laisser intimider par leur attitude hostile. Le mari, ou tout au moins l'officier qui les accompagne, me demande arrogamment en russe où nous allons, ce que nous faisons, et je ne sais quoi encore, questions auxquelles je réponds par un invariable *nié panimaiou* (je ne comprends pas) qui l'agace au suprême degré. Enfin, ma toilette terminée, je passe triomphale auprès des deux matrones, et je leur abandonne la place.

Le temps est magnifique. Pas un nuage; et dans le ciel bleu et pur surgissent d'un côté les montagnes du Daghestan couvertes de neige éblouissante de blancheur sous les rayons du soleil levant. Elles se dégagent si nettes que l'œil peut en sonder, en fouiller toute la crénelure à une très grande distance, car il n'y a pas trace de la plus légère brume. C'est un coup d'œil magnifique, et aussi digne d'admiration que la vue de nos belles Alpes.

D'un autre côté, les monts du Karabagh rivalisent de blancheur et de beauté avec ceux du Daghestan. C'est vers eux que nous allons diriger nos pas. « L'homme ira à la montagne, puisqu'elle ne peut pas venir à lui », suivant l'expression populaire des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'abreuvoir (voy. p. 392). — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arméniens. Cette idée-là m'enchante plus que je ne saurais le dire, et j'ai hâte de me mettre en route.

VI

Adieu à la steppe. — Départ pour le Karabagh. Village de Terter.

Après un déjeuner servi avec une lenteur toute géorgienne, nous montons dans le phaéton à quatre chevaux richement harnachés. Le phaéton des Russes n'est autre chose qu'une victoria. La troïka suit, et lorsque les chevaux s'élancent dans la plaine, toutes leurs clochettes font entendre un joyeux carillon.

La chaleur est déjà forte. Les chemins sont si mauvais qu'on ne va pas vite. Un seul *tchapar* (cavalier de la milice indigène) galope à nos côtés.

Le steppe est semé de marais dans lesquels s'ébattent de braves buffles, dont on n'aperçoit que les cornes et le bout de leur mufle noir. Ils se sont creusé des lits dans la vase, et jouissent béatement de cette fraîcheur.

Nous sommes en plein steppe du Karabagh, séparé de celui du Moughan par l'Araxe. Des serpents et des tortues terrestres se montrent en assez grand nombre, surtout ces dernières.

On arrive au village de Karamanli, qui possède une station de poste, de beaux jardins et une végétation variée : chênes, charmilles, saules, mûriers, peupliers, etc. L'aubépine en fleur embaume l'air; l'eau court partout, et les propriétés sont soigneusement closes avec des haies d'épines.

Après avoir franchi d'innombrables ruisseaux, on traverse le Terter-tchaï, laissant à gauche trois grands tertres qui sont peut-être des tumulus, et l'on entre, à la nuit tombante, dans le village de Terter, situé à 500 mètres de la rivière, sur une de ses terrasses.

Nous nous installons à la station, mais, comme elle est dépourvue de tout, je vais immédiatement au bazar faire des emplettes pour le dîner.

Ce n'est pas tout, hélas! d'acheter son dîner, il faut encore le faire cuire, et c'est dès à présent que nous constatons la valeur de notre interprète. Trop grand seigneur, bien qu'il ne sache ni lire ni écrire, et qu'il soit payé à raison de cinq roubles par jour, il ne s'abaisserait jamais à cuisiner, même dans des cas exceptionnels. Nous avons une *otkrytylist*, une lettre ouverte, dont la présentation aux maîtres de poste, doit les mettre à notre service, en payant, du reste; eh bien, messire Ohannès la garde dans sa poche, et il fait si bien que personne ne bouge dans la station, et que nous nous morfondons à attendre notre dîner.

Ce n'est qu'après avoir mis le passeport officiel sous le nez du chef de la stantsiia, que celui-ci commence à sortir de sa torpeur, s'excuse mollement, et daigne donner des ordres pour qu'on nous fasse du feu.

Après un repas péniblement obtenu, nos matelas sont étalés sur les lits en planches de la station, et nous ne tardons pas à dormir d'un profond sommeil.

7 mai. — Une belle matinée de printemps s'annonce, et nous partons avec les appareils photographiques pendant qu'on charge le bagage.

C'est précisément jour de marché à Terter, qui offre un aspect des plus animés. De tous côtés arrivent des cavaliers, des bêtes de somme : ânes, chevaux, mulets, bœufs, moutons, etc. Des chars pittoresques aux roues gémissantes s'avancent, lentement traînés par de superbes buffles, et chargés de marchandises, de femmes et d'enfants.

Ce jour-là est principalement consacré au marché aux chevaux, aussi ces derniers sont-ils en très grand nombre, et parmi eux figurent quelques beaux spécimens du Karabagh.

Après avoir fait une jolie promenade, nous rencontrons, en revenant à la station, quelques misérables tentes établies à la lisière du village. Elles appartiennent à des Tats en route pour la montagne, et qui ont campé là pour reprendre haleine. Ils viennent du Zanguezour. Quelques vieilles femmes sont occupées à tisser des tapis, accroupies devant le métier primitif posé à terre.

D'ailleurs la population de Terter est principalement tate. Des enfants nus et des femmes aux seins découverts se pressent devant leurs huttes de branchages et de boue, et ont grand'peine à contenir la fureur de leurs chiens pendant que nous faisons quelques photographies.

VII

Départ de Terter. — Plateau de Terter. — Vallée du Karkar. — Station de Chah-Boulak. — Orage dans la montagne. — Arrivée à Choucha.

A sept heures et demie, notre fringant équipage vient nous prendre pour nous emmener à Choucha.

Après Terter, la route monte toujours, jusqu'à ce que l'on atteigne un plateau, sillonné de ravines profondes et de canaux d'irrigation. Les pâturages de ce plateau sont couverts de magnifiques troupeaux.

A droite, à moins de 18 kilomètres, commencent les montagnes du Karabagh.

Beaucoup de cavaliers rapides nous croisent; mais sitôt vus, sitôt disparus! Nous respirons avec délices un air pur et vif, au milieu de cette belle nature, où l'on se sent heureux de vivre.

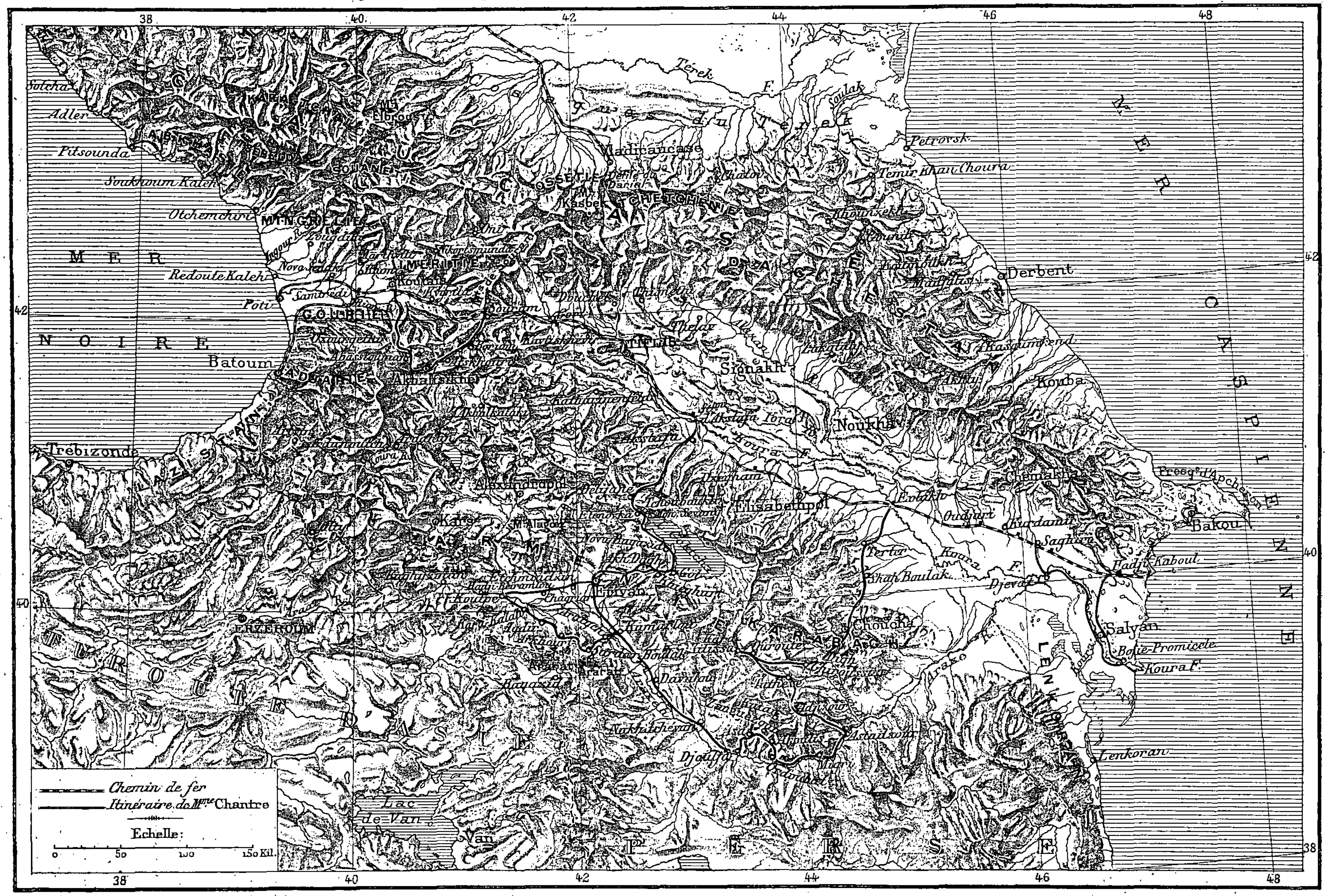
La flore est des plus intéressantes : elle ne présente à la fois qu'une ou deux sortes de fleurs, mais à l'état de véritables champs : c'est ainsi qu'à un superbe tapis de coquelicots succède un champ de chardons gigantesques, et à ceux-ci la charmante fleur de l'*Adonis æstivalis*.

Une multitude de corneilles cendrées s'ébattent sur la route. On voit aussi de gros vautours planer sans cesse au-dessus des troupeaux.

On rencontre très fréquemment, dans les parties de ce vaste plateau défrichées et utilisées par l'agriculture, des escouades de travailleurs, envoyés du chef-lieu de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CAUCASIE ET ARMÉNIE RUSSE.



Carte itinéraire du voyage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

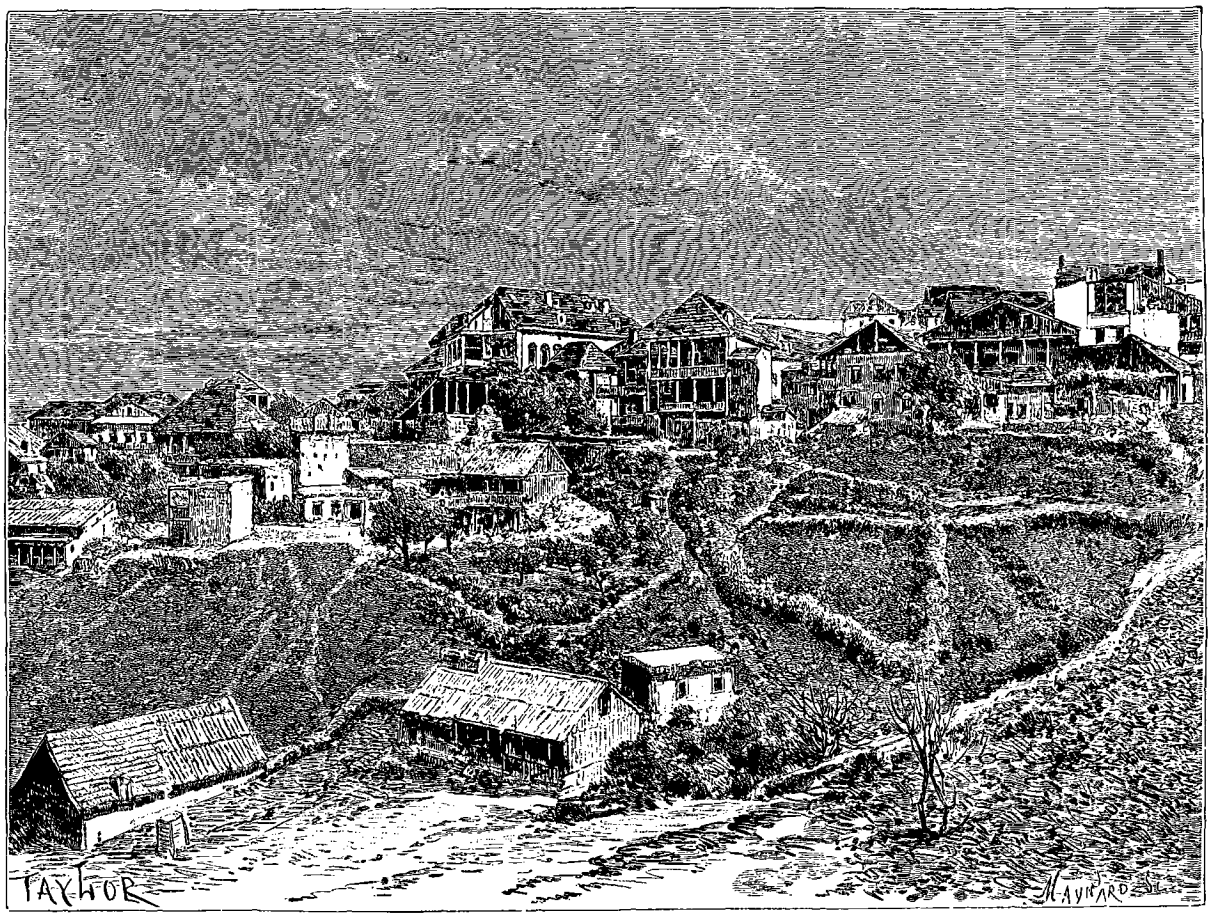
district et qui, sous la surveillance de quelques hommes de police, détruisent les jeunes sauterelles, dont la contrée est infestée.

Une centaine d'individus armés de balais en jonc s'avancent, chassant devant eux les insectes qui couvrent le sol par légions. Des tranchées, creusées de distance en distance, reçoivent les sauterelles ainsi poussées en avant, puis elles sont remplies immédiatement de terre.

L'administration russe déploie beaucoup d'énergie pour combattre ce fléau des agriculteurs, mais il faut voir avec quelle nonchalance et quelle insouciance la plupart des travailleurs s'acquittent de leur besogne : aussi le but est-il loin d'être atteint.

On arrive bientôt devant un large ruisseau, au moment où un immense troupeau de bœufs et de buffles vient s'y désaltérer. Sur la rive opposée, des centaines de chevaux paissent sur une surélévation du plateau.

L'aspect de ces animaux, qui, tant bœufs, buffles que chevaux, représentent plusieurs milliers de têtes, tous groupés à cette heure aux abords de leur abreuvoir, produit une impression des plus grandioses. C'est le plus beau spectacle pastoral qui se puisse voir, au milieu de cette nature sauvage et solitaire, où l'on n'entend pas



Choucha (voy. p. 396). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

autre chose que les mugissements puissants des taureaux et les hennissements des étalons.

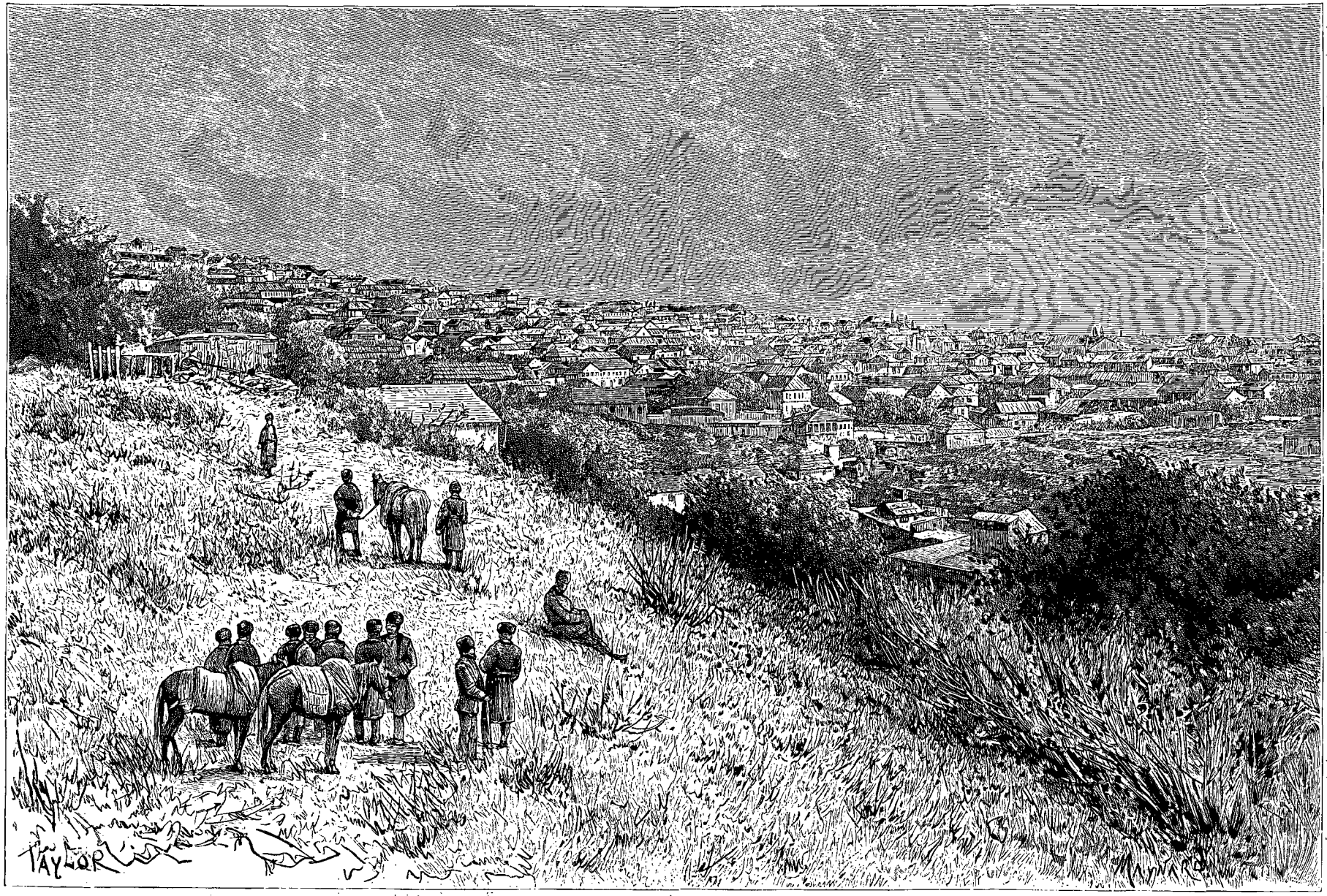
A peu de distance de la station de Gulludja, s'élève un arbre isolé, aux branches duquel sont accrochés des chiffons multicolores, tandis qu'à son pied est amoncelé un tas de cailloux : c'est la chapelle du plateau. Les passants s'y arrêtent pour y accrocher un lambeau de leur vêtement, ou jeter une pierre dans le tas. C'est le premier de ces arbres vénérés que nous ayons rencontré.

Depuis longtemps des tiraillements d'estomac nous annoncent qu'il est temps de s'alimenter de quelque chose de plus substantiel que l'admiration de la nature; et cette idée absorbante ne nous quitte plus, jusqu'au moment où nous mettons pied à terre à Chah-Poulak (« Fontaine du Chah »).

Nous entrons tous ensemble dans la salle de la misérable stantsiia, et nous complétons par des gestes expressifs le discours d'Ohannès. Conclusion : on nous apporte une galette de *lavasch* et un gros morceau de fromage par-dessus. Maigre, très maigre repas pour trois personnes affamées!

Cette station tire son nom d'une source superbe et abondante qui prend naissance dans un ravin boisé, tout à côté d'un joli édifice en ruines, d'une architecture élégante, et devant lequel règne un portique à trois arcades en plein cintre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Choucha (voy. p. 396). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Près de cet édifice, sous un buisson de ronces couvert de chiffons votifs, se trouve un vieux tombeau, celui de quelque santon, sans doute.

Chah-Boulak a été la résidence d'été de Panakhan, gouverneur du Karabagh. Mais à quoi servait ce pavillon? Était-ce une mosquée ou une habitation? L'intérieur est voûté et sans jour. A demi enfouie sous une végétation luxuriante, cette ruine offre un aspect ravissant.

A quelque distance de là s'élève un château fort très ancien. Il a été restauré au XVIIIe siècle par Nadir-Chah.

Je vais faire mes ablutions à la source, qui s'échappe d'une colline crayeuse, et dont les eaux donnent naissance à un ruisseau limpide, dans le lit caillouteux duquel se voient de nombreux poissons.

A en juger d'après les ruines qu'on trouve dans les alentours de Chah-Boulak, tout porte à croire que ce point a eu autrefois une certaine importance, et a joué peut-être un rôle dans l'histoire de l'Arménie, malheureusement si confuse en ce qui regarde la topographie.

Des églantiers, des buissons ardents, des fenouils à fleurs jaunes, de beaux figuiers, des grenadiers, et d'autres arbustes encore tapissent le ravin d'où sort la source, et au milieu de cette belle végétation s'ébattent de nombreux rolliers.

Après avoir parcouru en tous sens cette station si intéressante, nous remontons en voiture, et entrons peu à peu dans la belle et sauvage vallée du Karkar.

Cavalière tate. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

La route passe devant un cimetière persan abandonné, d'une très grande importance, à en juger par son étendue et la richesse de ses monuments. Un caravansérail ruiné se trouve sur le même point.

La vallée du Karkar se resserre à mesure que l'on avance vers Choucha. Les collines en calcaire qui la bordent sont semées çà et là, et comme arrachées du sein de la terre.

La route se peuple d'une quantité de familles nomades : troupeaux, femmes, enfants, tentes; tout le monde se rend à la montagne. Les femmes sont à cheval; elles portent fréquemment un enfant dans le dos et un dans les bras. En travers de la selle d'une jeune et jolie cavalière, est couché un poulain malade ou bien un veau. C'est d'un pittoresque achevé, avec les haillons multicolores dont sont vêtus ces gens, et quels tableaux tout trouvés pour un artiste amoureux de vie et de couleur!

Les hommes, la courbache à la main, dirigent avec les chiens la marche du troupeau.

Çà et là, quelques-unes de ces bandes, sans doute plus fatiguées, se sont installées pour la nuit dans un coin abrité de la vallée, et, groupés autour d'un grand feu de bivouac, les nomades apprêtent le repas du soir.

Un deuxième caravansérail se présente alors, et l'on passe devant le haras de Khodjalé.

La route, tantôt bonne, tantôt mauvaise, est coupée continuellement par les innombrables affluents de la rivière. On quitte un ruisseau pour entrer dans le lit du Karkar, et ainsi de suite, toujours emportés au petit galop régulier de nos excellents chevaux. La voiture, des mieux suspendues, se prête à toutes les fantaisies de cette route capricieuse. En ce moment les eaux ne sont pas très hautes, mais en temps de pluie ce doit être affreux.

Bientôt se présentent les ruines des deux châteaux d'Askeran, situés l'un à droite et l'autre à gauche de la rivière. Une muraille flanquée de tours, dont on voit encore les vestiges, devait jadis fermer le défilé; elle remonte à l'époque perse. A partir de ces ruines, ce sont des porphyres mêlés à du schiste noir qui remplissent seuls la vallée.

Toujours des troupeaux, des chars à buffles, des cavaliers tats, interminable et solennelle procession qui ne doit pas différer beaucoup de celles des pasteurs des temps bibliques.

Enfin, à quatre heures de l'après-midi, on entre dans le caravansérail malpropre et bourbeux de Khan-Baré, où sont laissés chevaux et voiture, tandis que nous allons essayer de prendre un repas quelconque. Le bagage était resté en arrière, à Chah-Boulak, où il n'y avait pas, paraît-il, de chevaux frais. Mais, le chef de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la stantsiia ayant donné sa parole, sur la présentation de notre *otkrytylist*, que dans deux heures la troïka arriverait à Khan-Baré, nous nous étions décidés à partir en avant, contre notre habitude.

Quelques marchands tatars et arméniens, installés autour du caravansérail à demi ruiné, étalent un vieux tapis sous de magnifiques ormes, et nous servent une collation dont le menu est ainsi varié : 1° *chichlik* de mouton; 2° *chichlik* de mouton, et 3° *chichlik* de mouton! Avec cela un délicieux fromage, fait avec du lait de buffline, et une quantité de ces herbes si aimées des Asiatiques : persil, poireaux, estragon, fenouil, etc.

Pour terminer ce splendide festin, on apporte un vieux samovar dans lequel chante l'eau bouillante;

Femmes de Choucha. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

et nous nous faisons un monumental *tchaï* (thé).

Depuis longtemps, nous sommes prêts à partir, mais le bagage n'arrive pas. Il est sept heures, la nuit tombe, et il faut faire une douzaine de verstes dans la montagne pour grimper jusqu'à Choucha.

On se demande avec inquiétude la cause de ce retard prolongé, car dans aucune des deux stations à parcourir ne se trouvaient de voyageurs attendant des chevaux. A sept heures et demie, les clochettes d'une troïka se font entendre, c'est la nôtre! Enfin, on pourra donc partir!

Hélas! ce devrait être la nôtre, mais elle est occupée par un petit fonctionnaire qui, sans vergogne et sans souci de notre droit de premiers arrivants et de la faveur que doit nous accorder l'*otkrytylist*, s'est emparé des chevaux. Afin d'échapper à des réclamations, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cocher a soin, à notre approche, de bien cingler ses chevaux, qui passent comme le vent.

Nous rageons sur place; la nuit est venue, et le temps se fait tout à coup menaçant. Juste à ce moment arrive le bagage, et le postillon explique que les chevaux frais ont été donnés au fonctionnaire arrivé après nous. A peine en route depuis une heure, la nuit devient complètement noire, et la pluie commence à tomber à torrents. Impossible de voir le chemin, et ni le phaéton ni la troïka n'ont de lanternes! Les cochers s'arrêtent consternés, car qui peut prévoir la durée d'un tel orage? L'obscurité est si complète qu'on ne se reconnaît qu'à la voix, et le moindre déplacement du côté du précipice peut nous conduire à une mort certaine.

Les postillons se désolent : « Que Dieu nous garde! » gémissent tous ces malheureux

Sans doute le spectacle de cette vallée du Karkar que l'on aperçoit à la lueur des éclairs n'est pas ordinaire; que d'innombrables familles en train d'émigrer dans la montagne se sont arrêtées, elles aussi, et que les feux de leurs campements brillent dans le fond de la vallée.

Enfin je me rappelle que dans une de nos valises se trouve une lanterne de poche en parchemin et une bougie. Mon mari cherche à tâtons, dans l'obscurité, sous la pluie battante, et il est assez heureux pour découvrir ces précieux objets. Car il faut dire que nous n'avions précisément pas les malles contenant le matériel de campement, dans lesquelles on aurait trouvé une grosse lanterne, des bougies et tout ce qui manquait. Nous voici donc à la tête d'une petite lanterne vénitienne et d'un morceau de bougie.

Il s'agirait avec cela d'avancer encore d'une verste et demie, pour se rapprocher du poste de tchapars qui se trouve à quelque distance de la route.

Pour la seule fois où une escorte eût pu nous être utile, nous n'en n'avions pas : il fallait donc nous tirer de là tout seuls.

Peu à peu, avec la lumière, le calme revient dans les esprits. Un postillon prend le petit falot, et marche devant en sondant le terrain, tandis que les deux voitures le suivent au pas, les chevaux tenus à la main. Crac! un coup de vent éteint la lanterne, et *stoï!* immobilité complète est ordonnée. On rallume le falot, on se remet en marche, jusqu'à ce qu'un nouveau coup de vent éteigne encore la bougie. Tous les cent ou deux cents mètres il y a ainsi une halte, et à ce moment les cris des postillons, les *yavach! yavach!* (doucement! doucement!), mêlés à l'orage, font un vacarme indescriptible.

Enfin on aperçoit la lumière de la maison des tchapars. Encore un coup de collier; il est temps d'arriver, car la lanterne en papier se déchire, et ne sert plus à rien.

Nous avons compté sur les tchapars, mais nous avons compté sans les tchapars. Appels, cris, sifflets, coups de revolver, rien n'y fait : ils restent sourds, et, comme on ne distingue pas dans l'obscurité le moyen de se rendre à leur maudite masure, il faut attendre que la providence nous envoie un autre secours. Bientôt s'annonce un convoi de chars à buffles, que l'on n'a pas entendu venir. Il faut se garer, ce n'est pas facile. Ces gens, du moins, disent que nous tenons le bon chemin. Survient une éclaircie; la marche continue, et après toutes nos misères elle s'achève à la lueur de la lune et des étoiles, qui brillent à présent dans le ciel brusquement découvert.

Mais un dernier obstacle devait encore se dresser devant nous. Arrivés presque en haut de cette grande montée qui mène à Choucha, la route se trouve barrée par une voiture de roulage dételée. Il est impossible de passer sans la ranger de côté. Nous voici encore une fois tous à terre.

A l'intérieur de la voiture le postillon dort du plus profond sommeil qui se puisse imaginer. On lui crie dans les oreilles, on le secoue énergiquement pour le réveiller, mais en vain. Comme il pleut encore, les postillons imaginent de découvrir la grande capote en toile de la charrette, et attendent que les gouttes de pluie tombant sur le nez du bonhomme le réveillent. Mais il est encore insensible à ce traitement-là. Les hommes sont obligés de soulever voiture et postillon, et de ranger le tout de côté pour faire passer notre phaéton à quelques centimètres du précipice.

Après tant de tribulations, où le danger se mêlait au comique, on atteint enfin Choucha, et notre calvaire s'achève sur le pavé des rues en pente de cette ville, où nous roulons cahin-caha jusqu'à la maison qui doit nous donner asile. Dieu merci! nous sommes arrivés! Notre chambre est grande et assez confortable. Vite un bon feu et du *tchaï*! Deux heures après, c'est-à-dire au chant du coq, nous nous endormions réchauffés et réconfortés.

Côté comique. Ohannès ne cesse de rendre grâces à Dieu. Le pauvre homme s'était cru perdu, et il attendra le jour avec impatience pour faire écrire à sa femme le danger couru et les émotions affreuses de cette nuit mémorable....

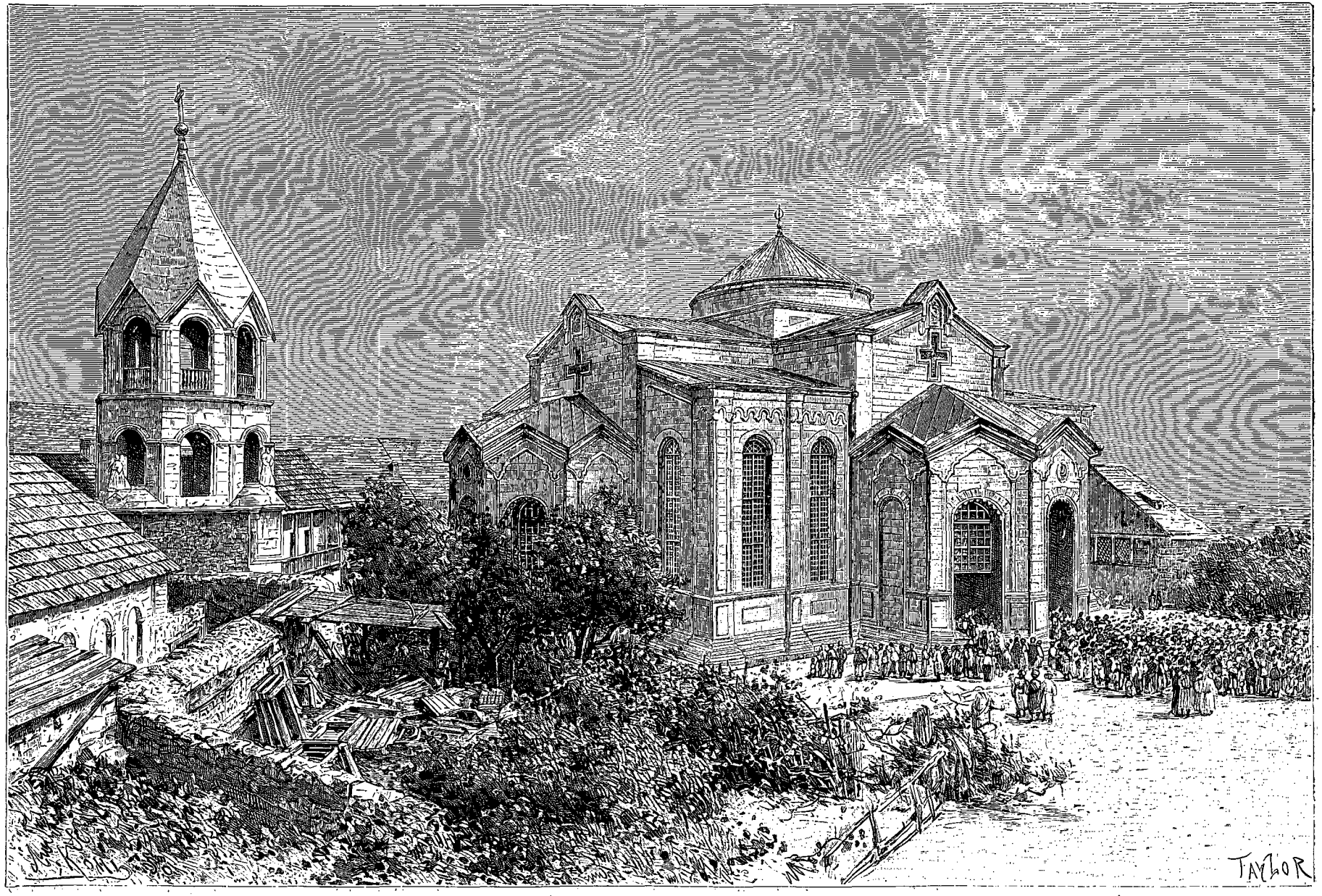
VIII

Le Karabagh. — Choucha : la ville, les habitants, les costumes. Les ânes porteurs d'eau et de bois. — L'église arménienne.

La ville de Choucha est une forteresse naturelle presque inexpugnable. Elle s'élève à 1100 mètres d'altitude sur un plateau de calcaire blanc compact reposant sur des mélaphyres, et au milieu d'un amphithéâtre de montagnes. Ce plateau est entouré sur tout son pourtour d'une muraille à pic inabordable, excepté sur deux points défendus par deux portes, celle d'Erivan et celle d'Élisabethpol. C'est actuellement la plus grande ville du gouvernement d'Élisabethpol; elle est distante de 120 kilomètres sud-sud-est du chef-lieu; elle était autrefois la capitale du khanat du Karabagh.

Le Karabagh, en turc « jardin noir », est l'ancien *Iran* ou *Arhan* des Persans et des Juifs; le *Ran* des Arabes, le *Rani* des Grousiens, l'*Ériano* des livres zends. Il fut compris très anciennement, sous le nom d'Artsakh,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Choucha : sortie de l'église arménienne. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la province arménienne de *Siounik* ou *Sissagan*.

Après la chute des Arsacides, les Aghovans incorporèrent cette province à leur royaume. Mais l'influence des rois arméniens ne se fit jamais beaucoup sentir dans le Karabagh, qui, par sa position, était ouvert à l'orient à tous les peuples de la Perse, de la mer Caspienne et du Caucase.

Une foule de Tatars venus à la suite de Timour s'y étaient répandus; toutefois les Persans seuls avaient alors la suprématie sur ce pays. Cependant, quelque temps avant l'avènement de Nadir-Chah, les Turcs s'en emparèrent, mais cette conquête ne fut pas de longue durée, car Nadir-Chah eut bientôt repris le Karabagh; il força aussi une partie des Tatars qui y étaient établis de retourner dans le Khorassan, d'où ils étaient venus. Les Tatars aimaient ce pays, aussi ne s'en allèrent-ils qu'à regret, guettant une occasion d'y revenir : elle se présenta à la mort de Nadir-Chah.

Lorsqu'ils reparurent, ils avaient à leur tête un Turkoman du Khorassan, de la race des Djevanchir, nommé Pana-Khan. Celui-ci ne tarda pas à exercer un pouvoir absolu sur toute la région. Il établit d'abord sa résidence à Baïat, près de Berda, puis il la transporta à Chah-Boulak.

Une fois maître du Karabagh, Pana-Khan transféra son siège dans la ville actuelle de Choucha, qui n'était à cette époque qu'une citadelle. Elle fut appelée *Panabad*, jusqu'au moment où les habitants d'un bourg arménien voisin, appelé *Chouchi-Kend*, étant venus s'y établir, l'appelèrent Chouchi ou Choucha.

Pana-Khan mourut en 1790; son fils Ibrahim lui succéda en 1794; il fut assiégé dans Choucha par l'eunuque Agha Mohamed-Khan, chah de Perse.

Les attaques de ce dernier étant restées vaines, il fit ravager le pays. Deux fois il revint à la charge, en 1795 et en 1796, mais il commanda cette fois aux khans de Khoï, d'Erivan et de Nakhitchevan d'entrer avec de grandes troupes dans ce malheureux pays, et de le ravager de fond en comble. Ses ordres furent exécutés; la contrée fut mise à feu et à sang, et beaucoup de prisonniers furent vendus aux Turcs. Le Karabagh devint alors la proie de la famine et de toutes ses horreurs. Les habitants durent se nourrir d'herbes; beaucoup s'expatrièrent.

L'eunuque Agha Mohamed revint encore à la tête d'une nombreuse armée, pour assiéger une troisième fois Choucha. Ibrahim s'était enfui; la ville fut prise; pendant vingt-cinq jours elle fut livrée au pillage, et le chah put se repaître de vengeances. Mais tant de crimes ne pouvaient rester impunis : il tomba lui-même, assassiné par un de ses serviteurs.

En 1804 les Russes s'étaient emparés du khanat de Gandjah, dépendance de la Perse. Ibrahim, se sentant trop faible pour résister au puissant empire, vint trouver en 1805 le général Tsitsianof, dont l'armée était campée au bord du Kourak-tchaï, et le supplia de recevoir le Karabagh sous la protection de la Russie, en même temps qu'il renonçait à la suzeraineté de la Perse. Un traité fut signé le 14 mai 1805, après quoi les Russes prirent possession de la forteresse de Choucha. Mais, quelques années plus tard, Ibrahim et son fils Mekhti-Kouli-Khan ayant tenté de se révolter, les Russes les dépossédèrent et occupèrent définitivement le pays (1822).

En 1826 Abbas-Mirza fit irruption sans déclaration de guerre, et vint mettre le siège devant Choucha. La garnison, qui ne se composait que de quelques centaines d'hommes, sous l'ordre du colonel Reut, soutint vaillamment un siège de quarante-cinq jours, malgré le peu de vivres qu'elle avait à sa disposition, et repoussa l'assaut.

8 mai. — La pluie tombe à torrents lorsque nous sortons pour voir les personnes à qui nous sommes recommandés, et jeter un premier coup d'œil sur la ville. C'est à Choucha que nous devons organiser notre caravane, aussi comptons-nous y passer plusieurs jours.

Les maisons, à cause de l'altitude élevée et de la neige, sont à toits très inclinés, comme dans nos montagnes, et recouverts de planches ou de tôle peinte. Elles sont toutes solidement bâties; ce qui frappe particulièrement en elles, c'est le luxe de grillages en bois et en fer qui garnissent presque toutes les fenêtres, et dont les dessins sont fort élégants, ainsi que les beaux balcons couverts qui règnent le long des façades. Ceux-ci sont décorés parfois de peintures dans le style persan.

La majeure partie des habitants de Choucha se compose de Tatars, groupés dans la partie basse de la ville, tandis que les Arméniens occupent la partie haute, avec la colonie russe, peu nombreuse d'ailleurs.

On ne peut se faire aucune idée exacte de l'ensemble de cette ville, car elle est bâtie sur les flancs de quatre collines. Quant à son aspect, il est européen, et non asiatique, à cause de l'inclinaison des toits et des matériaux en pierre employés à la construction des maisons.

La rudesse du climat de Choucha est célèbre dans toute la Caucasie. L'hiver dure six mois; la neige atteint jusqu'à un mètre d'épaisseur, et on circule en traîneau dans les rues. Sur certains points celles-ci sont inclinées de telle façon, qu'elles forment, paraît-il, des montagnes russes naturelles. Il neige quelquefois en mai. Choucha n'a jamais de grandes chaleurs, et les seuls fruits qui y mûrissent sont les cerises, les prunes, les pommes et les poires.

Les rues en pente, dallées du plus exécrable pavé, sont sans cesse lavées par les eaux de pluie, et ressemblent à autant de lits de torrents. La bonne pierre ne manque pas pourtant dans les environs de cette ville; le transport seul en est difficile. C'est une des raisons qui rendent si coûteux l'établissement d'un bon pavé. Il en est de même pour le bois de chauffage, dont le transport à dos d'âne est des plus dispendieux.

On nous fait faire un tour insensé à travers des ruelles pierreuses et glissantes pour arriver au grand bazar. Je marche avec beaucoup de peine, et je me demande par quel miracle d'équilibre les femmes tatares, strictement voilées, peuvent trottiner sur ces pavés, chaussées, comme elles le sont, de sandales qui ne tiennent qu'à la pointe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

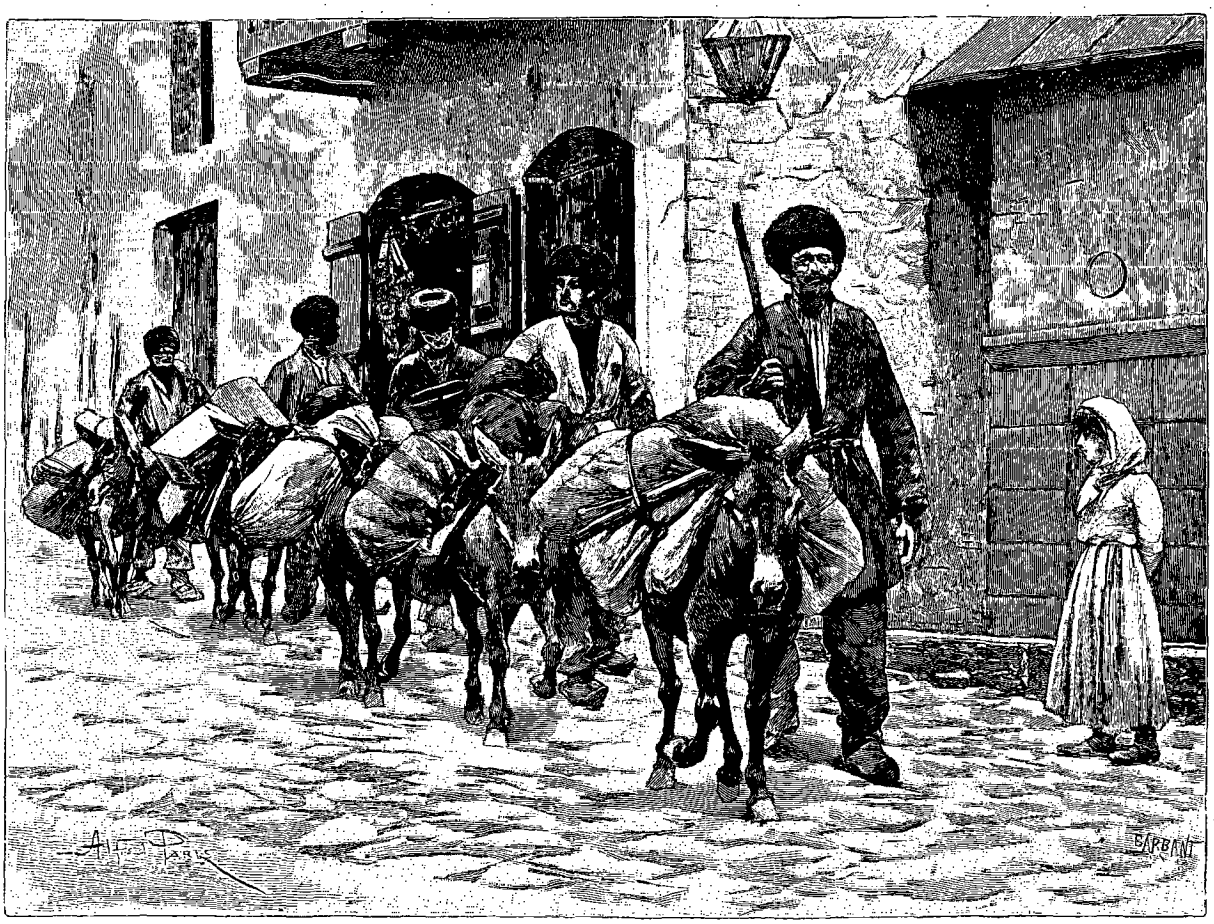
du pied et dont le talon s'arrête juste sous la plante.

Quelques-unes annoncent une certaine aisance, à en juger par ce que je peux voir de leur pantalon bouffant en cachemire ou en soie bleue, rose, jaune, étroitement serré à la cheville, sur un bas bien tiré et de couleurs vives, par quelques ornements d'argent que j'aperçois, ou que je devine au tintement musical qu'elles font entendre en marchant.

J'espère toujours que les plus rigides écarteront un peu leur voile en ma faveur, et pour cela je me tiens en arrière de mon mari et des personnes qui nous accompagnent; malheureusement les inhumaines restent drapées dans leur mystère farouche; seuls leurs yeux brillants m'annoncent que je suis leur point de mire.

Mais ce qui frappe surtout ici, c'est le costume des Arméniennes, original et étrange en même temps. En cette saison, elles portent encore leurs vêtements d'hiver. Sur un pantalon disgracieux et une jupe en soie verte, jaune ou bleue, serrée à la taille par une large ceinture en cachemire ou en soie, elles sont affublées d'une sorte de longue pelisse en velours grenat ou brun, bordée de martre, et quelquefois doublée aussi de fourrure. C'est confortable et chaud, mais peu élégant.

La coiffure est particulièrement remarquable. Outre



Caravane d'ânes. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

un certain nombre de mouchoirs, dont je n'ai jamais pu savoir exactement le nombre, elles portent un bandeau placé en couronne sur la tête, et orné de monnaies qui retombent sur le front. Une étoffe recouvre le tout, et s'enroule autour du cou. Enfin le bas du visage disparaît sous un épais bandeau blanc qui s'arrête sous le nez, et cette compression permanente des muscles inférieurs du visage finit à la longue par les atrophier.

Pour les sorties dans la rue, elles jettent sur leur tête et leurs épaules un grand voile d'étoffe blanche, retenu par des agrafes originales. Ce costume est porté surtout par les femmes âgées. La nouvelle génération tend manifestement à rejeter ces lourds et disgracieux vêtements, pour adopter l'élégante mode tiflisienne.

Quant aux vieux Arméniens de Choucha ont un haut bonnet de fourrure conique qui les distingue des jeunes, au *papakh* plus élégant et plus bas.

Parmi les attractions de cette ville figurent les nombreuses caravanes de petits ânes porteurs de bois et de fagots de broussailles qui y circulent sans cesse. Les véhicules à roues ne pouvant pas être employés, à cause de la grande pente des rues et de leur affreux pavé, tous les transports se font à dos d'âne, de mulet, ou de cheval. Ces ânes sont quelquefois si chargés que leur pauvre corps chétif disparaît complètement sous le volumineux paquet de broussailles encore garnies

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de feuilles. Et ils sont vraiment comiques, ces baudets qui s'en vont trottinant dans les rues, distraits d'un côté, battus d'un autre, véritables buissons marchants. A Choucha, le chauffage se fait exclusivement au bois.

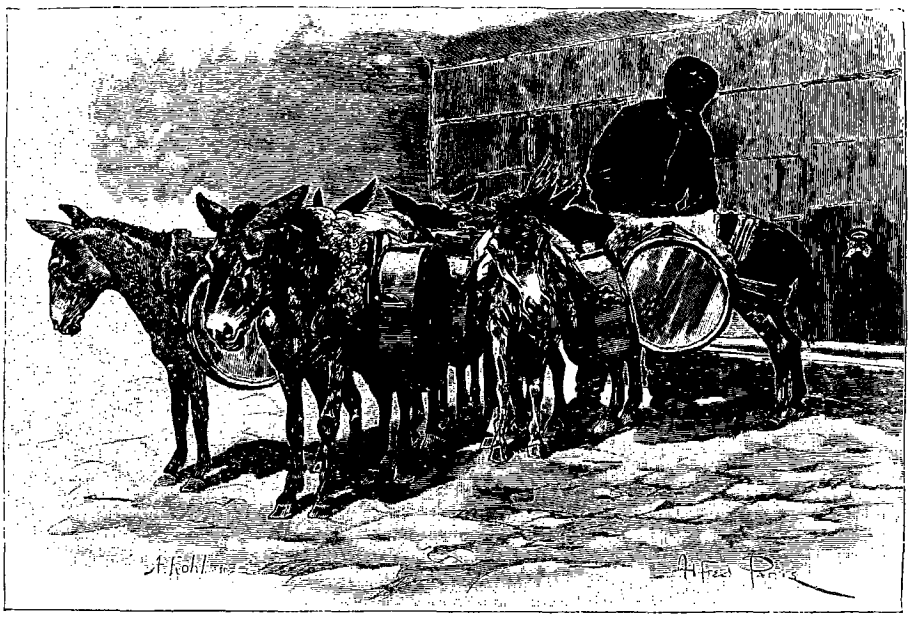
L'eau est vendue et portée à domicile par de non moins ravissants petits ânes, chargés de deux tonnelets plats en forme de tambourins. Le tonnelet coûte 10 kopeks, et ne contient que 30 litres; aussi, pour une maison nombreuse, cette dépense seule est-elle considérable.

Choucha a peu d'eau potable; elle est fournie par des fontaines qui ne sont qu'au nombre de trois ou quatre, pour toute la ville. Il n'y a que les Tatars qui boivent l'eau des puits : aussi la fièvre typhoïde ne fait-elle de ravages sérieux que dans leurs quartiers.

En passant sur la place du Maïdan j'aperçois une gentille petite chienne, tenue en laisse par un gamin qui vient la vendre. Je glisse à l'oreille d'Ohannès de l'acheter, et celui-ci conclut l'affaire au prix exorbitant de 25 kopeks. Quelques minutes après, notre nouvelle acquisition était portée à l'auberge. Quoique très jeune et petite, elle promet d'être une excellente gardienne, car elle est de la race de ces terribles chiens de berger, pire que les loups en férocité. Je l'appelle Chouchette en souvenir de son lieu d'origine.

Il y a près du Maïdan une église arménienne, de construction récente, bâtie en beaux matériaux, sur le modèle des églises byzantines d'Ani.

A l'intérieur, le sol est couvert de beaux tapis; on y voit quelques images saintes, des reliques et de vieux évangiles que les fidèles viennent pieusement baiser en entrant et en sortant. Dans les églises arméniennes,



Anes porteurs d'eau. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

les femmes et les hommes ont leurs places distinctes. Le clocher est presque toujours isolé de l'église, et s'élève en face ou à côté.

La sortie des femmes vers la fin de l'office ne manque pas d'intérêt.

Les unes portent l'ancien costume, lourd et disgracieux, tandis que les jeunes filles et les jeunes femmes sont vêtues élégamment à l'européenne, sauf la coiffure, composée d'un petit diadème de velours orné de pierreries ou de broderies, posé sur le front, et sur lequel voltige un léger voile de tulle brodé. Beaucoup aussi mettent sur ce diadème un foulard de nuance claire, noué sous le menton, et qui leur enveloppe la tête sans grande coquetterie. Celles-ci, du moins, ne s'atrophient pas le bas du visage par l'application des bandeaux.

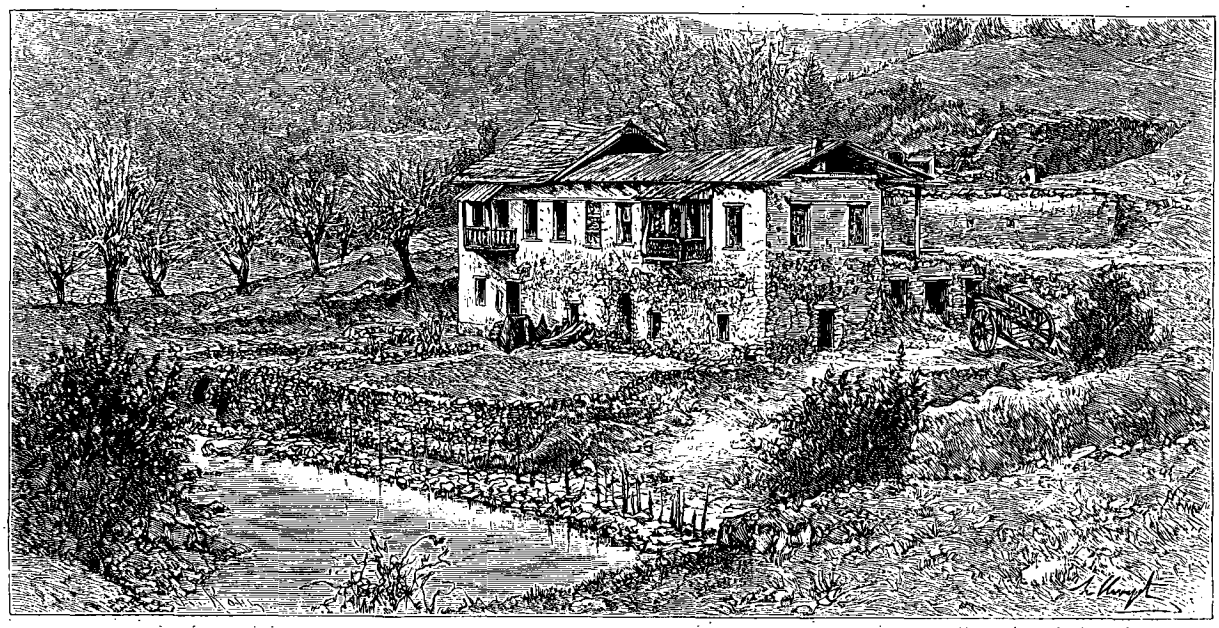
La plupart de ces Arméniennes sont fort jolies et très piquantes, car, loin d'avoir l'apathie des Géorgiennes, elles possèdent, le plus souvent, un esprit très vif; leurs yeux brillants et leurs lèvres moqueuses indiquent en outre une finesse et un enjouement des plus séduisants. Elles portent leurs cheveux en longues tresses, et leurs grands yeux bruns, bien fendus en amande, sont les plus beaux du monde.

L'absence de domestiques femelles se fait encore plus sentir ici qu'à Tiflis. C'est vraiment curieux, pour une Française habituée à la vue des belles nourrices et des bonnes d'enfants, de voir les jeunes mères escortées d'un pauvre domestique qui berce dans ses bras un bébé pleurant!

Mme B. CHANTRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Moulin Atabekoff (voy. p. 403). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE,

KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT.

PAR MADAME B. CHANTRE,

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par M. Chantre.

IX

Mehemet et le marchand de tapis. — Le docteur Atabekoff. — Organisation de la caravane. — Les jardins de Choucha. Visite au prince Riza Kouli Mirza.

Nous n'avions pas mis le pied hors de l'auberge, qu'un individu, un Tatar, s'était attaché à nos pas, et ne nous quittait plus d'une semelle.

Il fit dire à M. Chantre qu'il se chargeait de lui montrer tous les beaux bibelots, et tapis anciens que Choucha pouvait renfermer, et de lui en faire acheter à bon prix. Harcelés par cet âpre commissionnaire, du nom de Mehemet, nous finissons par céder. Il nous dirige alors à travers un interminable dédale de ruelles, toutes plus raides les unes que les autres, et s'arrête enfin devant une élégante petite maison persane, où habite un marchand de tapis anciens.

Le maître de céans, un Tatar à mine fine et astucieuse, nous introduit très gracieusement dans un petit salon à fenêtres grillées, à plafond bas et peint, et dont tout le mobilier consiste en tapis, en coussins et en glaces persanes. La pièce attenante est occupée par les femmes, et les enfants, que nous entendons babiller.

Mais toutes les politesses de cet aimable commerçant ont pour but final de nous vendre des tapis; aussi nous fait-il descendre dans un beau sous-sol bien voûté, éclairé par un jour habilement ménagé, très favorable à ses tapis, qu'il se met en devoir de déployer en faisant valoir la finesse du tissu, ses chatoiements soyeux, ses coloris superbes. Quelques-uns sont très beaux, mais les prix en sont exorbitants. Nous nous efforçons de les regarder tous du même air impassible, car le vendeur est flanqué de Mehemet, dont l'œil scrutateur fouille nos physionomies.

Après avoir mis de côté quelques pièces, on revient au petit salon discuter le prix.

Un jeune serviteur apporte sur un plateau des verres de thé qu'on nous fait circuler. La discussion suit son cours, tranquille, froide, sur un ton tout à fait paisible.

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le prix élevé d'un tapis proposé tout d'abord par le marchand baisse peu à peu. De cinquante roubles il est descendu à trente; quelques minutes encore de mimique expressive : bras levés au ciel, main sur le cœur, plaintes, et le voilà à vingt. Mais que de temps, que de patience!...

Enfin nous regagnons l'auberge, ou plutôt ce qui en tient lieu dans cette ville, qui ne possède pas d'hôtel proprement dit. C'est une maison située non loin de la grande place du Maïdan, dont le propriétaire, un intelligent Arménien, a réservé quelques chambres qu'il met à la disposition des voyageurs de passage; il prépare aussi les repas, et nous n'y sommes pas trop mal, grâce à nos nombreux accessoires de voyage.

A neuf heures on sonne le couvre-feu. La ville n'est presque pas éclairée; les habitants en promenade nocturne ont à la main un falot, et c'est d'un effet bizarre que ces rues noires dans lesquelles vont et viennent ces lumières fantasmagoriques! Les petits domestiques, armés d'une grosse lanterne, marchent en avant de leur *barinia*, allant en soirée ou en visite.

9 mai. — Depuis notre arrivée nous nous chauffons à l'aide d'un gros poêle. On est loin de la chaleur suffocante des rives de la Koura! Cette nuit a été particulièrement froide, et nous avons grelotté sous nos couvertures. Cependant, au réveil, un clair soleil inonde la chambre par ses sept fenêtres!

Petite fille persane. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Notre première visite est pour le *natchalnik*. Mais il est absent en ce moment, et nous sommes reçus par un *pristaf* tatar, extrêmement aimable en paroles, quoique assez peu en actions. Aux plaintes qu'on lui adresse au sujet des tchapars de la nuit précédente, il répond par le classique *nitchévo* des Russes (« ça ne fait rien », et tous les équivalents possibles). Ce que ce nitchévo m'agace!...

Nous avons la bonne fortune de faire la connaissance de l'excellent docteur Atabekoff qui nous donne avec infiniment de complaisance une foule d'utiles renseignements sur l'état sanitaire de cette ville.

Les épidémies sont très rares à Choucha. Seule la variole sévit avec violence parmi les Tatars, qui considèrent cette maladie comme envoyée de Dieu, et ne veulent à aucun prix s'en garantir. Dès qu'un cas de variole se déclare, les mères se hâtent de porter leurs enfants dans la maison du malade pour qu'ils contractent l'affreuse maladie. Cette funeste superstition explique la quantité énorme de gens défigurés, et même devenus tout à fait aveugles à la suite de la variole. Mais, depuis peu, le docteur Atabekoff possède un collègue, dans la personne d'un jeune Tatar, le premier qui ait fait ses études de médecine. Avec lui la vaccination s'introduira, peut-être, chez ses compatriotes, pour le plus grand bien de la santé générale.

10 mai. — Grâce à l'intervention d'un aimable commerçant arménien, M. Tamiriantz, notre correspondant, d'interminables pourparlers sont entamés au sujet de l'engagement de la caravane. On tombe à la fin d'accord pour les bêtes de charge. Ce sont des Arméniens de Ghiroussi qui les fourniront. Reste à arrêter les chevaux de selle et un cuisinier.

Une journée de beau temps a séché en partie l'eau qui courait partout hier; nous gravissons et descendons les ruelles pierreuses, et défoncées en maints endroits, en quête d'une vue d'ensemble de la ville. Mais c'est chose impossible, elle est si éparpillée que l'on doit y renoncer, et se contenter de fragments de vues.

Ce qui est bien particulier à Choucha, c'est que presque chaque maison comporte un jardin, malheureusement si soigneusement clos de murs que l'on n'a aucune vue sur l'intérieur. En ce moment, tous les arbres fruitiers émergeant de ces innombrables jardinets sont en fleur, et dans leurs branches roses et blanches, folâtrent de nombreux oiseaux.

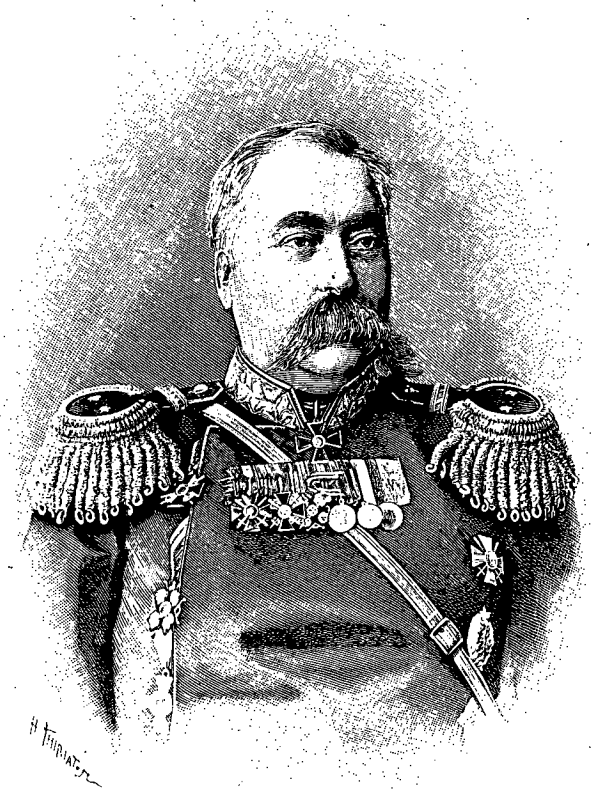
Ayant obtenu d'une Arménienne l'autorisation de la photographier, en l'absence de son mari, qu'elle paraît redouter beaucoup, nous entrons à l'intérieur de sa demeure, des plus agréables. Elle est seule au logis avec son enfant, et un vénérable aïeul aveugle, plus que centenaire. Pendant que mon mari fait son portrait,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'ai toutes les peines du monde à rassurer ce vieillard, qui se lamente, parce qu'il croit que nous sommes venus pour prendre l'argent de la maison !

11 mai. — Le docteur Atabekoff désirait vivement nous faire faire la connaissance du prince de Perse Riza Kouli Mirza, son ami. Il nous conduit dans la ville haute, à la charmante villa qu'habitent le prince et sa famille. Nous le trouvons installé dans un pavillon au milieu de son jardin, dont il s'occupe beaucoup lui-même, et sommes confondus de sa réception extrêmement aimable.

Le prince Riza Kouli Mirza est un homme d'une soixantaine d'années, de haute stature, et qui porte avec une allure très militaire l'uniforme de général russe. Il parle français comme un fin boulevardier, et est le type accompli d'un gentilhomme. Son père, Behmen Mirza, le frère du chah Nasr-eddine, était gouverneur de Tauris. Grâce à une admirable entente des affaires, il mit la province de l'Aderbeïdjan dans un état des plus florissants. Mais, ses succès ayant excité l'envie d'un premier ministre, celui-ci persuada au chah de destituer son frère, en lui insinuant qu'il avait les bonnes grâces du peuple, et pourrait bien se faire proclamer chah de Perse au premier jour. Les deux frères s'aimaient très sincèrement, aussi le chah assura-t-il à Behmen Mirza qu'il pouvait rester à sa place, pourvu que son ministre y consentît. Mais celui-ci tramait de noirs complots, et Behmen Mirza, ayant été prévenu qu'il courait des dangers, s'enfuit à Tauris, où il réunit à la hâte ses richesses et sa famille, et se réfugia sur le territoire russe, dont il devint l'hôte, puis le sujet.



Le prince Riza Kouli Mirza. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Le prince nous présente ses fils, Fattaly Mirza et Agber Mirza, tous deux officiers de l'armée russe, ainsi qu'une de ses petites-filles, charmante enfant de huit ans; puis il nous conduit dans son salon à l'européenne, où il nous offre le café. Sa grande simplicité, ses manières avenantes et ouvertes, en font un homme au plus haut point sympathique.

A grands frais, le prince Riza Kouli Mirza a fait instruire ses enfants, garçons et filles, dans la connaissance des langues vivantes, des sciences physiques et naturelles, de la littérature, de la musique, etc. Aujourd'hui encore, habite chez lui un ancien précepteur des enfants, un Français, M. ***, dont la vieillesse s'écoule tranquille, au milieu des bons soins de cette aimable famille.

X

Réception au gymnase. — Excursion dans le vallon de Kalifarli. — Le Vallon du Trésor. — *Adjares*. — La destruction des sauterelles. — Industrie et commerce de Choucha.

Nous quittons le prince, enchantés d'avoir fait sa connaissance, et allons au gymnase, où une réception doit être donnée en notre honneur.

Le directeur, M. Taraçoff, nous offre une audition musicale tout à fait réussie. Le concert a lieu dans une grande salle de réception dont les murs sont tapissés de vitrines, remplies d'instruments de physique et de collections d'histoire naturelle.

La création de cette musique ne date que de six mois à peine, et les résultats obtenus sont vraiment étonnants; ils font le plus grand honneur au professeur, et au tempérament artistique des élèves, qui sont des Arméniens et des Tatars.

Le programme est varié. On entend tour à tour l'hymne national russe avec chants; un pas redoublé bien enlevé; différents morceaux d'ensemble exécutés par des violons, basses, flûtes, etc. Pour terminer, des chœurs à trois voix inférieurs aux instruments. Quelques jeunes gens de bonne volonté exécutent ensuite la classique *lesghinka*.

Le français, enseigné par un compatriote, est parlé presque couramment par plusieurs des élèves qui ont d'ailleurs une facilité prodigieuse pour les langues, et apprennent à peu près tout ce qu'ils veulent.

Un déjeuner nous est offert, après ce charmant concert, par M. le directeur du gymnase et Mme Taraçoff. Ils ont réuni à cette occasion les professeurs de l'école, et les notables de la ville. Tout le monde parle plus ou moins français, quelques personnes même aussi couramment que nous.

12 mai. — Nous partons en excursion à un moulin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que possède le docteur Atabekoff dans les environs de Choucha, et où il nous a invités à passer une journée. A cette occasion nous allons essayer les chevaux de selle qu'on nous propose pour le voyage. Le prince et ses fils, et quelques amis du docteur étant aussi de la partie, on part les uns à cheval, les autres en voiture.

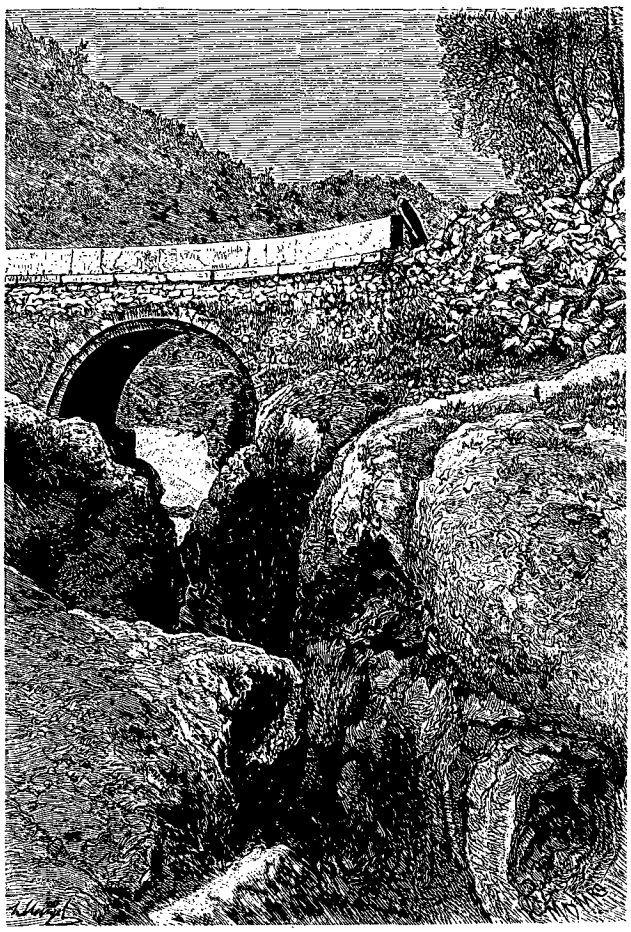
Le moulin est situé à 7 kilomètres de Choucha, dans le ravissant vallon du Kalifarli, non loin du village de Khan-Kend, où il existe une filature de soie et une garnison composée d'un bataillon d'infanterie et d'une batterie d'artillerie. Après un excellent déjeuner, pendant lequel de nombreux toasts sont portés à nos santés et au succès de notre voyage, on s'éparpille un peu à droite et à gauche.

Des platanes magnifiques bordent la rivière du côté du moulin. On va sous leur épais ombrage, jusqu'à un pont d'une arche, l'Agha-Keurpissi, qui traverse le Kalifarli. La rivière, sur ce point, est très resserrée entre de hautes parois de rochers, et roule en gros tourbillons.

La journée s'écoule vite, grâce à l'amabilité de M. et de Mme Atabekoff, et il faut songer au retour.

Les autres invités sont déjà partis, lorsque nous nous mettons en route avec le prince et ses fils, dont nous escortons la voiture, en compagnie du fils du docteur.

On suit la même route par où s'est effectuée notre arrivée de nuit à Choucha au milieu de la pluie, du tonnerre et des éclairs, et je me rends compte *de visu* du danger de ses tournants brusques. Cette route est taillée en corniche dans la montagne, et bordée d'un précipice tout au long.



Pont dit *Agha-Keurpissi*. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

13 mai. — Une horrible fatigue, suite de ma cavalcade d'hier, m'oblige à prendre un peu de repos. J'en profite pour mettre de l'ordre dans mes notes, tandis que mon mari va faire une promenade à cheval avec le prince, qui a désiré lui montrer, lui-même, les environs immédiats de Choucha.

Le quartier sud-est de la ville renferme un emplacement appelé *djirder-douzi* (ancien cimetière), qui a été transformé en champ de courses au javelot, divertissement très goûté des Tatars.

C'est dans le quartier tatar de *Gourtar* (le loup) que se trouve le tombeau du mollah Panah, poète et théologien. Ce tombeau est ruiné : il domine le *Djafar Darasi* ou « Vallon du Trésor », par où les Perses arrivèrent en 1826, et bombardèrent la ville des hauteurs de Toprakhané, sous le commandement d'Abbas Mirza, le grand-père de Riza Kouli Mirza.

Ce Vallon du Trésor est ainsi appelé parce qu'il renferme des grottes dans lesquelles les anciens khans cachaient, paraît-il, leurs richesses. On voit encore aujourd'hui de petites constructions placées au-devant de ces grottes. En face, de l'autre côté du vallon, est situé l'ancien village arménien de Chouchi-kend, qui eut à soutenir l'attaque des Perses, que les Arméniens combattirent avec une grande bravoure.

Ce même quartier de Gourtar renferme aussi un tombeau très ancien, un *adjare*, lieu sacré aux yeux des Arméniens aussi bien que des Tatars. Les Arméniennes viennnent y prier le mercredi avant Pâques, pour obtenir l'accomplissement d'un désir. Cet *adjare* se réduit à une simple pierre sur laquelle on dépose des cailloux et des bougies. Ces lieux vénérés ne sont pas rares à Choucha. L'un d'eux, spécialement visité par les Tatars, est une petite construction grillée, où l'on apporte de l'eau en offrande. Des chiffons sont aussi accrochés aux grillages ainsi qu'à deux arbres, un peuplier et un marronnier, plantés tout auprès.

En ce moment la ville est en émoi : le gouvernement y réquisitionne journellement jusqu'à 1500 hommes, pour prendre part à la défense des blés contre les sauterelles. Tous les habitants, riches et pauvres, doivent payer de leur personne ; les riches, bien entendu, se donnent des remplaçants.

Devant la maison de police est massée la foule des réquisitionnés. Debout sur le perron, le délégué à cet office, une liste en main, appelle les hommes dont le tour est venu de partir, et les récalcitrants sont ramenés à l'ordre par de vigoureux coups de courbache et de bâton.

Le départ de ces enrôlés est des plus pittoresques. Chacun d'eux est muni d'une *kourdjoune* (sac en cuir)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contenant des vêtements et des provisions de bouche. Un certain nombre de pelles, de balais et pioches complètent leur équipement sommaire.

Ils partent dans des fourgons littéralement bondés, criant, hurlant comme de véritables fous en délire, et lancent à fond de train leurs chevaux, qui volent sous les coups de fouet. Aussi les rencontres de ces véhicules au croisement des routes déterminent-elles des accidents épouvantables.

Pendant que mon mari fait sa promenade avec le prince Riza Kouli Mirza, je développe quelques clichés photographiques dans le très modeste laboratoire d'un photographe de Choucha.

Je travaillais tranquillement, lorsque la voix d'Ohannès se fait entendre soudain derrière les vitres.

« Madame, M. Chantre qui ne vient pas!

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait?

— Il y a quinze Tatars qui l'attendent à la maison pour être mesurés.

— Il faut qu'ils attendent encore.

— C'est l'heure de la prière à la mosquée, madame.

— Dites-leur de venir ce soir.

— Ce soir ils mangent, madame. (C'est l'époque du Ramazan.)

— Demain alors.

— Demain, c'est vendredi, madame! »

Que faire pour retenir de force des musulmans que leur devoir religieux appelle à la mosquée! Je dis à Ohannès de leur faire promettre de venir le lendemain matin, quoique ce soit un vendredi, et ils prennent leur volée dans la direction de la voix du mollah.

14 mai. — Brouillard dense; on ne se voit pas à dix pas dans les rues, et loin, de s'éclaircir vers midi, il devient de plus en plus épais.

Après déjeuner, nous allons au bazar faire diverses emplettes pour compléter notre matériel de voyage. Il faut acheter une *bourdouque* (outre) pour le vin, et une plus petite pour la *vodka* (eau-de-vie) qu'Ohannès me recommande expressément de ne pas oublier. Il faut encore avec cela, pour faire cuire les *chichliks*, quelques *champour* (broches longues et minces). Dans ce pays tout se mange en *chichlik*, autrement dit en morceaux grillés à un feu de braise: agneau, bœuf, poulet, poisson. Je ne parle pas du veau, parce qu'on n'en tue presque pas. Enfin, pour compléter le matériel, on fait encore l'acquisition d'une grande cruche en cuivre pour transporter l'eau, et de divers ustensiles de cuisine locale, indispensables à Levon, qui va cumuler le soin d'apprêter les repas et celui de soigner les chevaux de selle, les siens d'ailleurs, qu'il nous loue à un prix élevé.

Arménienne de Choucha. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie

Le grand bazar est très bien approvisionné. On sent que Choucha est une ville importante, à voir l'activité merveilleuse qui règne sur ses marchés. Encore, en ce moment-ci, les Tatars font Ramazan, et un grand nombre de leurs boutiques sont fermées à certains jours.

A Choucha, la plupart des chrétiens et des musulmans sont négociants, petits ou grands. La ville est avant tout et par excellence une ville commerçante. Les pauvres Tatars qui ne veulent pas être *mouchas* (portefaix) s'en vont à Bakou, et ailleurs, dans les villes industrielles, où ils s'engagent comme manouvriers.

A part quelques petites industries du bazar, quelques filatures, une fabrique de foulards, et les fameux tapis que les femmes font chez elles, l'industrie ne produit rien. Le tapis dit du Karabagh est remarquable par l'épaisseur et la hauteur de sa laine. Il est de couleurs vives et à grands dessins. Les anciens sont assez beaux, mais leur qualité principale est d'être très chauds et très solides. On en fabrique aussi sur les modèles persans, avec lesquels on peut quelquefois les confondre.

On fait encore dans la région des tissus ras, dits *pal-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

las, qui rappellent les Caramanies, et un autre, appelé *varni*, dont les couleurs, et les dessins en forme dite de *svatiska* sont très spéciaux et ne ressemblent en rien aux précédents ni à aucun autre tissu. C'est principalement dans la région de Djébraïl que se fabriquent ces derniers.

Dans toutes nos pérégrinations à travers le bazar, nous sommes suivis de Mehemet, grâce auquel j'entre dans la maison d'un Tatar pour voir sa femme. Celle-ci, jeune et jolie, présente un type excessivement fin. Ses sourcils noirs magnifiques, sont délicatement rejoints sur le nez. Ne pouvant causer ensemble, nous nous témoignons mutuellement par gestes, le regret où nous sommes de ne pas être à même échanger nos pensées. Elle porte un coquet costume persan, ainsi que ses deux enfants, qu'elle me présente avec orgueil : néanmoins cette femme ne paraît pas jouir d'une bonne santé. Ses yeux, démesurément agrandis à l'antimoine, font ressortir encore davantage la pâleur marmoréenne de ses joues, vierges de tout fard. Son mari est un marchand d'antiquités. Il porte le turban bleu, et sa tête fine et brune est celle d'un fanatique. Il a de beaux bibelots dans sa boutique, mais ses prix nous mettent en fuite.

Les rues sont plus animées que de coutume, à cause des fêtes du Ramazan. Des marchands les emplissent, et parmi eux on en remarque qui vendent aux grands et aux petits une sorte de pâte de guimauve, en fils ténus, blancs et roses : c'est tout à la fois sucré et salé, et capable de vous donner des nausées!

Les Tatars, entre les heures de la prière, flânent et achètent le repas copieux qu'ils prendront après minuit.

Nous rencontrons plusieurs négociants musulmans que nous avons vus à Tiflis, et qui sont venus à Choucha passer les fêtes en famille. Ils font le chemin avec nous. Mais nos deux plus fidèles compagnons sont le *startchina*, grand et beau gaillard, à mine réjouie et bon enfant, et Mehemet, petit, rusé, astucieux.

L'un et l'autre sont vêtus, comme tous les Tatars, d'un large pantalon et d'une ample tunique croisée sur une chemise bien blanche. Ils sont coiffés d'un papakh de respectable dimension, et traînent aux pieds des sandales très courtes, qu'ils déposent à l'entrée des maisons, dans lesquelles on ne circule jamais que déchaussé, à cause des tapis. Le jeu expressif de leur physionomie est souligné de gestes maniérés et coquets. Mais ce qui est surtout typique, c'est de voir ces hommes élégants et soignés s'interrompre au milieu d'un discours éloquent pour se moucher avec les doigts. Ils ont cependant dans leur poche un volumineux mouchoir, mais il leur sert seulement à s'essuyer. Mehemet, qui affecte des allures particulièrement *fashionables*, me semble faire un usage immodéré du henné, dont il se barbouille littéralement.

Ce matin, je n'ai pas été peu surprise, à son arrivée à l'auberge, de lui entendre dire en français presque couramment : « Bonjour, madame, comment allez-vous? » Ces Tatars ont une aptitude étonnante pour les langues!

On sait que la population musulmane de Choucha est renommée, dans toute la Transcaucasie, pour son fanatisme; aussi ces témoignages de sympathie donnés à des chrétiens en pleine fête religieuse sont-ils assez surprenants. Mais où notre surprise est plus grande encore, c'est lorsque, sans avoir osé le leur demander, nos compagnons nous invitent à visiter la mosquée de *Gueulah-Agha*, devant laquelle on est arrivé. Décidément, nous avons fait la conquête de ces braves gens!

Très flattés, nous gravissons le perron, et faisons mine, par politesse, de chercher une paire de sandales (les musulmans sont sensibles à ces riens). *Nitchévo!* nous disent-ils en souriant, et nous voilà entrés.

Dans les galeries supérieures, se tiennent les femmes en très grand nombre; elles semblent témoigner de l'étonnement à notre vue, car elles se penchent en avant pour mieux voir, derrière leur voile.

Les hommes, accroupis en bas sur leurs tapis, paraissent plutôt causer que prier. Le Ramazan dure si longtemps!...

En passant près d'eux, je remarque bien quelques grimaces peu flatteuses, mais rien de plus. Tous présentent, plus ou moins, les traces des balafres qu'ils se font à l'occasion des fêtes sanglantes, en l'honneur d'Hussein et d'Ali, célébrées à Choucha avec plus de solennité que nulle part ailleurs.

La mosquée n'offre rien de particulier. On y voit des inscriptions plus ou moins effacées sur les murs blancs et nus, quelques pierres sculptées, mais rien d'intéressant.

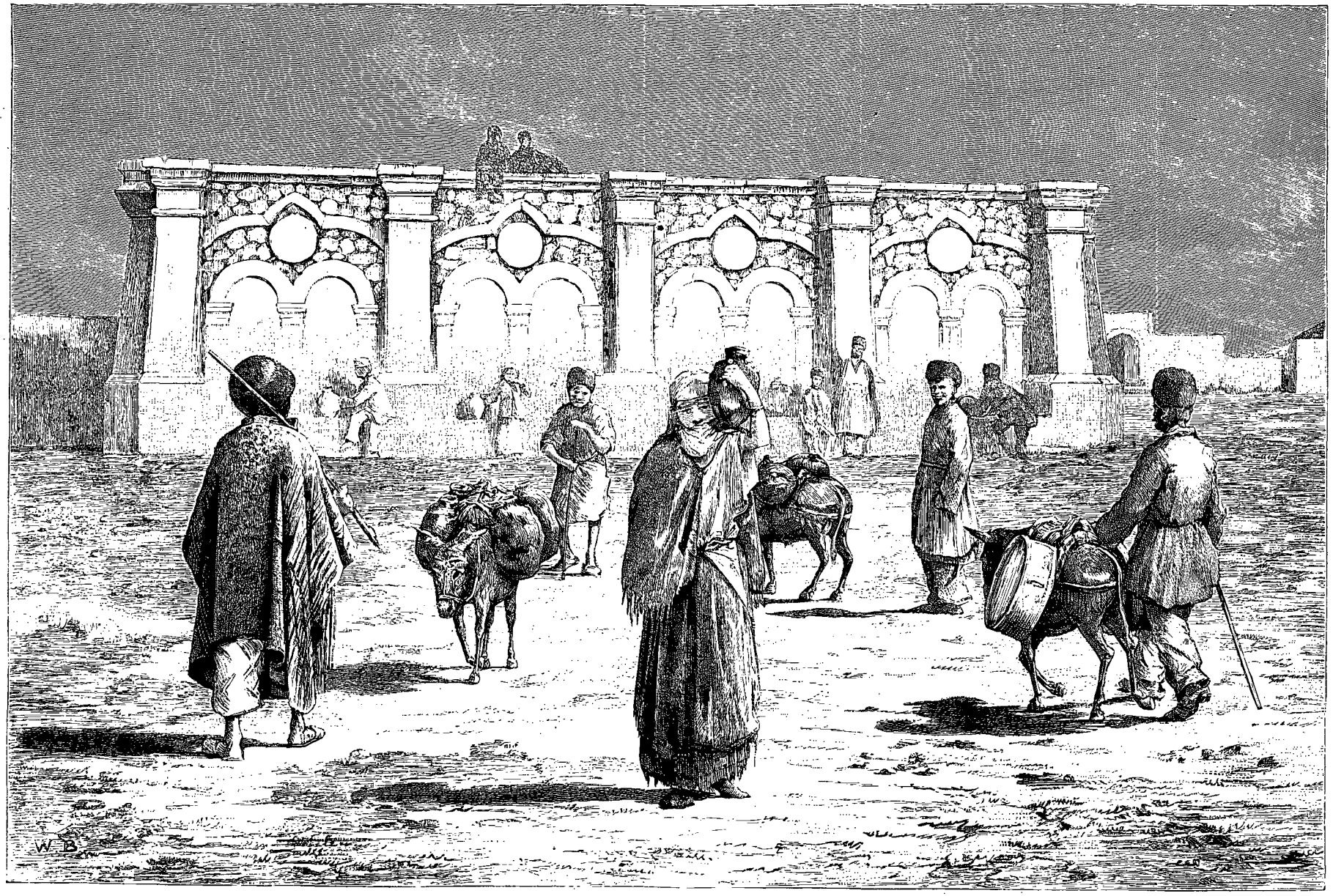
En sortant, nous reprenons notre promenade, roulant de-ci, de-là, à travers les quartiers musulmans, toujours suivis de notre escorte, qui paraît très fière de se pavaner avec des étrangers.

Il y a dix-huit quartiers tatars à Choucha, et par conséquent dix-huit mosquées; mais parmi ces dernières il n'y en a que deux de quelque importance, la mosquée de Djafar-Kouli-Khan, et celle de Gueulah-Agha. Toutes les autres sont insignifiantes.

Le soleil, qui brille à présent, fait éclater dans les rues les vives couleurs des vêtements blancs et des turbans bleus ou verts, des mollahs et des seyeds. Lorsqu'on examine tous ces prêtres chiites, de haute stature pour la plupart, à la mine fière et dure, drapés avec une dignité suprême dans leur manteau blanc, et la tête si bien ceinte de l'épais cachemire, on sent quelle force il y a dans cette race tatare, et l'on s'explique les ménagements du gouvernement russe à leur égard.

Quelques jeunes gens de bonne famille ayant fait leurs études à Pétersbourg sont devenus de brillants officiers de l'armée russe; seulement la masse du peuple ne fournit point encore de soldats à l'empire, qui se contente de prélever des impôts, et de s'assurer le concours des notables, à qui il confère les titres de *startchina* et de *pristaf* (équivalant à ceux de maire et de sous-préfet). Mais aujourd'hui que ces musulmans, éminemment intelligents, se décident à envoyer leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fontaine à Choucha (voy. p. 407). — Dessin de Barbotin, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfants dans les collèges et les gymnases russes, il faut s'attendre à de grands changements dans les idées et les mœurs de la nouvelle génération.

Nos bonnes relations avec les Tatars facilitèrent considérablement les mensurations anthropométriques que mon mari désirait prendre sur eux.

Le *starchina* amena lui-même une vingtaine d'hommes qu'il s'était donné la peine de choisir parmi les plus vigoureux et les plus dignes de donner une idée de sa race. Après un échange de civilités fort courtoises, M. Chantre les mesura, les photographia à loisir, et il lui en vint tant d'autres, qu'il dut les renvoyer et les remercier sans les mesurer, faute de temps, ce dont ils furent très vexés.

Il m'a fallu néanmoins renoncer à prendre des mensurations sur les femmes tatares à Choucha. J'ai pu les voir à loisir en visite, mais elles n'ont jamais voulu se laisser mesurer la tête. Cela est sans doute un signe de sauvagerie et de superstition indéniable, mais, faut-il le dire, les Arméniennes ne se sont pas davantage prêtées, dans cette ville, à mes mensurations, à part de rares exceptions. Elles se sont montrées même plus absurdement têtues et bornées, car leurs maris les engageaient à se laisser faire, contrairement aux Tatars, qui en dissuadaient leurs femmes.

Tatars de Choucha. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Plus je parcours Choucha, plus j'acquiers la certitude que cette ville ne renferme aucun monument remarquable par son architecture ou son caractère. Seule une fontaine monumentale m'a paru intéressante par le mouvement pittoresque qui se fait sans cesse autour d'elle.

Les musulmanes, soigneusement enveloppées dans leur *feradji*, viennent y remplir de grandes cruches en cuivre dont elles passent l'anse sur leur épaule. Les innombrables petits ânes porteurs d'eau, aux allures gamines, viennent y recevoir leur nouvelle charge dans les tambourins dont ils sont flanqués. Enfin les Arméniennes, avec leur robe rouge et leur bouche éternellement close, les cavaliers arrêtés pour faire boire leur monture, et se désaltérer eux-mêmes, font avec la fontaine un tableau très original et très artistique. Ce spectacle n'a pas, peut-être, la bigarrure et la tonalité éclatante des grandes villes d'Orient, mais il est plus personnel, moins classique : c'est l'Orient avec de la neige, des brouillards; quelque chose d'imprévu.

16 mai. — Tout en activant nos préparatifs de départ, mon mari continue ses travaux anthropométriques, et les marchands ne cessent de faire défiler dans notre chambre les marchandises de leur boutique, et même de leur arrière-boutique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

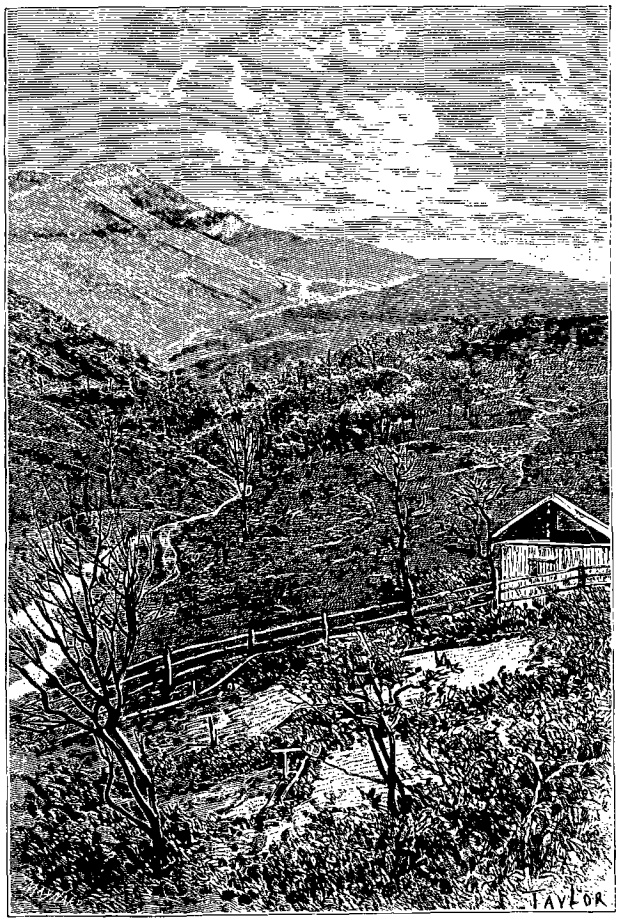
Les curieux (voy. p. 414). — Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A peine avons-nous ouvert les yeux qu'un coup discret à la porte annonce la présence de l'inévitable Mehemet, accompagné de plusieurs mouchas chargés de tapis et de différents objets, tels que aiguières, bassines gravées en cuivre, broderies, coffrets de Chiraz, etc. Il faut lui montrer les dents pour s'en débarrasser.

Nous continuons nos interminables pourparlers avec les hommes de la caravane, qui trouvent les charges trop lourdes pour les mauvais chemins qu'il va falloir parcourir. Ils ne cessent de geindre et de se lamenter, joli avant-goût de ce qui nous attend, une fois en route.

Grâce à l'aimable intervention de quelques notables, nos préparatifs sont enfin achevés. La presse nous a prêté son bienveillant concours par la voix autorisée du *mchak*, qui a fait appel aux Arméniens des pays que nous allons parcourir, les priant de nous rendre tous les services dont ils seront capables. Cette délicate attention, jointe à la haute protection du gouvernement russe, aplanit singulièrement les difficultés inhérentes à ces sortes de voyages, et nous en sommes profondément reconnaissants.



Vallon de Lissagorsk. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Quel dommage que le soleil ne veuille pas sourire davantage! Il y aurait encore tant de jolies photographies à faire à Choucha! Que de scènes originales et imprévues à surprendre, l'appareil instantané en main, surtout sur cette place du Maïdan si grouillante et si colorée! Dans une dernière tournée, nous faisons nos visites d'adieu, et complétons nos emplettes par l'achat de feutres épais pour les tentes.

Ce n'est qu'à la nuit noire que nous rentrons, harassés, précédés d'un domestique armé d'un fanal pour éclairer le terrain, accidenté, criblé de fondrières, dans lesquelles on doit s'estimer heureux de ne pas se briser les jambes.

A ce sujet, on m'a raconté qu'un certain vieux colonel habitant cette ville ne sortait jamais de sa maison sans faire ses adieux à sa femme, craignant toujours de se tuer dans une de ses promenades à travers les rues grossièrement pavées et défoncées. Et dire que les chevaux du pays galopent là-dessus, aux montées comme aux descentes. Braves bêtes!...

XI

Notre caravane. — Le vallon de Lissagorsk. — Réception chez le prince de Perse. — Source gazeuse. — Nous entrons dans le Zanguezour. — Passage de l'Acarlou-tchaï.

17 mai. — Après des lenteurs et des discussions sans fin, la caravane s'ébranle, vers sept heures du matin. Elle compte six chevaux de charge et quatre de selle. Notre personnel se compose de six caravaniers arméniens, de l'interprète Ohannès et de Levon le cuisinier. On nous donne de plus une escorte de deux cavaliers tatars.

Au moment du départ, les courtiers du bazar, Mehemet Ali en tête, sont présents. Véritables mouches du coche, ils s'agitent autour de nous, placent un mot, une remarque à chacun, vérifient les sangles des chevaux, la solidité des charges, c'est merveilleux. Mon mari donne à chacun d'eux une boussole, destinée à bien orienter leur prière, et ils ne s'en vont qu'après nous avoir salués mille fois, en posant leur main sur leur front et sur leur cœur.

Pendant ce temps, Ohannès capitonne avec des coussins sa selle tatare, composée de deux planches inclinées. Cette utile précaution prise, nous défilons, et sortons de Choucha par le col où passe la route d'Erivan, et qui débouche dans la belle vallée de Zarasli, habitée durant l'été par des Tats nomades.

La route d'Erivan, assez bonne, est taillée en corniche dans le rocher, et court le long d'un précipice. Partout l'eau ruisselle sous forme de petites cascades.

La première étape ne sera pas longue, car on doit s'arrêter à Lissagorsk, où le prince Riza Kouli Mirza possède un chalet d'été. Il nous a fait promettre d'y passer la journée et la nuit, et à cet effet il a quitté de bonne heure Choucha avec ses domestiques pour nous y recevoir.

Après une courte halte près d'une fontaine limpide, on poursuit gaiement la route.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La flore printanière éclate de toutes parts, et présente à profusion des iris jaunes, ainsi que de charmantes tulipes cachées dans des souches de genévriers, et dont nous récoltons des oignons. Enfin vers midi, apparaît le chalet du prince. Celui-ci me reçoit en me présentant un magnifique bouquet de fleurs des champs, qu'il s'est donné la peine de cueillir lui-même.

Lissagorsk est à 1 760 mètres d'altitude, dans un vallon arrosé par le Tour-sou (eau acide). Il est dominé par une montagne dénudée, le Mont-Chauve, en turc *Lissagorsk*, d'où il tire son nom. La composition géologique de ce vallon appartient aux serpentines.

Après déjeuner, le prince nous fait faire une ravissante promenade le long du Tour-sou, que l'on traverse plusieurs fois à l'aide de gros cailloux jetés dans son lit, pour arriver jusqu'à la source de Lissagorsk, qui fournit une eau acidule gazeuse dans le genre de celle de Saint-Galmier. C'est le docteur Laussef, de Saratov, mort depuis peu, qui l'a découverte il y a sept ans. Cette eau n'a jamais été analysée sérieusement. Elle sort d'un rocher sur lequel poussent des sorbiers noueux, et est des plus agréables à boire.

Quel dommage que de telles richesses naturelles ne soient pas exploitées! D'autres petites sources sourdent encore dans ce vallon poétique et sauvage, boisé de beaux chênes, que l'on coupe malheureusement trop. On y chassait autrefois le chevreuil, mais le déboisement a mis en fuite ces hôtes gracieux.

Les prairies, couvertes d'une herbe moelleuse, sont émaillées de myosotis, de boutons-d'or, de primevères et de violettes.

Lissagorsk est la station estivale des riches habitants de Choucha, qui y sont attirés par la pureté de l'air et ses excellentes eaux. Mais point de casino, point d'hôtel, dans ce lieu paisible et sain. Il n'y a qu'une seule habitation, c'est celle du prince : encore la quitte-t-il l'été, pour s'installer, lui et sa famille, dans de vastes tentes persanes.

Jeune pâtre sur un tombeau du cimetière de Digh (voy. p. 414). — Gravure de Brunet, d'après une photographie.

On y vient donc camper. En fait de distractions, les Arméniens se livrent à des divertissements bruyants; les musulmans, plus graves, se donnent des représentations à huis clos, avec danses et musique asiatiques.

Il y a aussi à Lissagorsk un poste de tchapars, composé de six hommes et d'un sous-officier. Le village le plus rapproché, Kala-Darasi, est à 12 kilomètres. Il renferme, paraît-il, un *adjare*, où l'on vient en pèlerinage en été.

Immédiatement après le coucher du soleil, un épais brouillard descend sur la vallée. A l'intérieur du chalet nous devisons avec le prince, des choses et des gens du pays, sur lesquels il nous donne des détails bien intéressants. Il nous raconte que ce vallon était autrefois très mal fréquenté, et que les nomades y assassinaient et dévalisaient les voyageurs. Aujourd'hui encore, il faut être en garde dans tous ces pays, où la vie d'un homme compte pour rien.

Pendant ce temps, et par un de ces brusques caprices des montagnes, le brouillard se dissipe, les étoiles brillent, et le ciel devient d'une pureté magnifique.

Assis sous la véranda, nous jouissons alors de la sérénité de la nature, au milieu de ce calme absolu, et si loin de la vie tourmentée et artificielle de nos grandes villes d'Europe....

18 mai. — Après une excellente nuit je me réveille au milieu du beau temps, des fleurs et des chants d'oiseaux. L'air est transparent, et la silhouette du Mont-Chauve se profile avec netteté. Vers midi, on quitte Lissagorsk. Le prince nous accompagne à cheval jusqu'à la limite du district de Choucha et de celui de Ghiroussi, limite aussi entre le Zanguezour et le Kara-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bagh. Là nous avons le regret de quitter notre cher et aimable hôte, dont nous emportons un si excellent souvenir....

La caravane prend alors la route de poste nouvellement taillée dans la montagne, qui conduit à Abdoullah, à une distance de 20 verstes. A partir de ce point on descend jusqu'à une belle forêt de hêtres que traverse la route. Nous chevauchons allègrement, heureux d'assister à l'éclosion du printemps, au milieu de ces belles et solitaires montagnes.

A la station d'Abdoullah (1250 m.), les thuyas font leur apparition. La végétation y est plus avancée : à Lissagorsk les arbres étaient en bourgeons seulement, ici tout est en fleur. D'Abdoullah, nous voulons pousser jusqu'à Zavoukh, situé à 13 kilomètres de là. Les hommes et même les tchapars s'entendent pour nous dissuader d'aller plus loin aujourd'hui, parce que la rivière Acarlou-tchaï, qu'il faut traverser, est très grosse en ce moment, et ils ont des craintes pour les chevaux de charge. On part néanmoins, décidés à camper devant la rivière, si elle est tout à fait impraticable.

Le pays offre partout des roches volcaniques, et les traces de nombreux bouleversements géologiques. Au bout de 7 kilomètres, on arrive devant la rivière, qui roule en effet des eaux tumultueuses.

Un des tchapars l'ayant traversée pour en connaître la profondeur, et constaté qu'on peut s'y aventurer sans danger, les hommes se mettent à l'eau pour tenir leurs chevaux, et nous nous engageons derrière eux. C'est la première fois de ma vie que je traverse à cheval une rivière torrentueuse, aussi je ferme les yeux pour ne pas avoir le vertige. Tout le monde arrive sur l'autre bord sans inconvénient, sauf un cheval de charge, qui s'en va à la dérive, et que les tchapars rattrapent au galop dans le lit de la rivière. Notre chienne Chouchette, que Levon porte en avant de sa selle, et qu'il a laissée descendre, se met bravement à l'eau, en intrépide petite bête qu'elle est; mais le courant a vite fait de la rouler, aussi s'empresse-t-elle de regagner la terre ferme. Elle dirige vers nous des regards suppliants, tant elle a peur d'être oubliée. Mais un tchapar fait tout exprès la traversée de la rivière pour déposer sa précieuse petite personne sur l'autre rive.

XII

La misérable station de Zavoukh. — Le village de Digh. — L'église et le cimetière. — La population, son type, sa misère. — Persistance du mauvais temps.

Six kilomètres encore, et l'on atteint Zavoukh, village tatar avec station de poste. Le soleil est déjà couché, et hommes et bêtes sont si las, que nous nous décidons à passer cette nuit encore dans la misérable masure, dont les portes ne ferment même pas. A sept heures du soir le thermomètre marque 22 degrés.

Cette station est dans un tel état de délabrement qu'il mérite d'être signalé. Le chef est à Ghiroussi, et il la laisse entre les mains d'un malheureux domestique, dénué de tout. Faute de hache pour couper le bois, il est obligé de le casser avec une pierre, et tout est à l'avenant. Il a fallu employer presque la violence pour obtenir un mauvais morceau de *lavach* (sorte de pain qui se mange sec), quelques œufs et un samovar, lequel ne tient pas même debout. On peut s'imaginer quel sort attend les voyageurs qui tombent dans ce trou pour y passer la nuit!

19 mai. — Ce pauvre village de Zavoukh se compose de misérables huttes creusées dans la montagne. Seule la fumée s'échappant des toits, révèle la présence d'habitations humaines, et l'on est très étonné de voir sortir tout à coup un homme ou une femme au-dessous de soi : sans le savoir on marche sur leur toit. La surprise, il faut le dire, est réciproque. Le village s'élève sur la rive droite du Zavoukh-tchaï, dont le cours est très violent en ce moment. De beaux arbres, mûriers et platanes, ombragent cette rive, peuplée de femmes tatares en guenilles qui viennent puiser l'eau à la rivière. Elles me regardent curieusement, et la vue de mon casque paraît surtout les impressionner.

Je me suis risquée seule à une petite promenade, mais, quoique armée de ma courbache, les chiens me font une telle réception, que je crois devoir battre en retraite devant leurs crocs blancs et aigus.

A huit heures, on quitte Zavoukh, pour prendre la direction de Digh.

On retraverse la rivière, puis, remontant toujours, on atteint bientôt, à 1200 mètres, une série de tumulus qui bordent l'ancienne route, et un grand plateau sur lequel planent de nombreux vautours. C'est sur ce plateau qu'est situé le village arménien de Digh, où nous arrivons de bonne heure.

Ohannès, qui se plaît toujours à faire caracoler son cheval, fait à ce moment une chute qui nous effraye fort, car nous le voyons rouler, lui et sa monture, pendant quelques secondes le long d'une pente. On le relève tout bouleversé, mais il ne s'est fait heureusement ni blessure, ni fracture.

Ce n'est qu'après avoir traversé tout le village, que l'on trouve un bel emplacement pour établir le campement. Une fois installés, nous déjeunons, et pour la première fois de ma vie je goûte des plaisirs de la vie nomade.

Nous sommes frappés tout d'abord par la vue de la modeste église arménienne, dont les très anciens matériaux se composent principalement de pierres tombales sculptées. Ces sculptures tantôt grossières et naïves, tantôt soignées, éveillent tout à la fois des idées païennes et des idées chrétiennes, quoiqu'elles appartiennent toutes à l'époque chrétienne. Sur les premières on voit des figures humaines, des animaux, notamment des chevaux et des béliers, très fréquemment des rosaces, des scènes représentant par exemple une libation, mais point de croix, lesquelles, au contraire, abondent sur les secondes, ainsi que des inscriptions.

L'intérieur de l'église est complètement obscur; il y règne la plus grande humidité. Le vaisseau est petit mais très élevé et voûté; ses pierres, noircies et cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vertes, comme à l'extérieur, d'inscriptions, attestent une réelle antiquité.

Cette église s'appelle *Sourp-Kevork* (Saint-Georges); elle est l'objet d'une grande vénération de la part des habitants de la région, qui y viennent de très loin. C'est l'usage courant dans le pays de faire le vœu, lorsqu'on est malade, d'immoler, en cas de guérison, un agneau à Sourp-Kevork. Deux cents familles par an en moyenne viennent ici en pèlerinage. Le bélier ou l'agneau est béni par le prêtre, puis immolé sur le porche même de l'église et dépecé. On offre au prêtre la tête, un gigot, la peau et aussi un peu d'argent. Il se fait ainsi à peu près 200 roubles par an, nous dit-on.

Digh ou Degh est connu dans l'histoire, dès la fin du xe siècle. Sempad, le premier roi de Siounik, le donna à sa femme, la reine Chahantoukhd; celle-ci l'offrit en l'an 998 au monastère et évêché de Tathèvc. Cette reine fit embellir le bourg, y éleva des édifices, parmi lesquels cette église, sur laquelle elle fit inscrire l'acte de sa donation.

C'est dans un repli du grand plateau que nous avons traversé en venant de Zavoukh, que s'élève en amphithéâtre le village de Digh, arrosé par un ruisseau. Les

Arméniens de Digh. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

maisons, en terre, à toits plats, sont creusées dans les flancs de la colline, et ressemblent à des habitations de troglodytes. Elles sont au nombre de 450 environ.

Escortés du startchina, et chargés de nos appareils photographiques, nous le parcourons en suivant les toits. La population, tout arménienne, est d'une sauvagerie peu ordinaire. Les femmes, groupées çà et là, forment, avec leurs vêtements de couleurs éclatantes, des tableaux pittoresques.

Notre arrivée inopinée nous permet d'assister à de charmantes scènes dans l'intérieur des cours. Ici c'est une femme, accroupie sur ses talons, activement occupée à passer au crible le blé que l'on vient de battre. Là, une autre tisse un tapis, aidée de ses filles aînées, tandis que les plus jeunes enfants grouillent pêle-mêle, tout nus, au milieu de poules, de porcs, voire de jeunes veaux.

Mais notre présence n'est pas plus tôt éventée, notre appareil à peine braqué sur toutes ces scènes imprévues et pleines de couleur locale, que la place est abandonnée par les sauvagesses. Tout le monde s'envole, jusqu'aux marmots qui déguerpissent à quatre pattes.

Nous nous dirigeons alors vers la fontaine, dans l'espoir d'avoir plus de succès. Nous y voyons défiler quelques Arméniennes d'un type remarquable. Une entre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autres me frappe par sa beauté, jointe à une grande jeunesse, seize ans à peu près. Elle semble très pressée, lorsqu'elle dépose sa cruche, et se met en devoir de la remplir; mais notre présence lui paraît désagréable, car elle fronce ses beaux sourcils, et prend un air dur.

C'est sans doute la beauté de l'endroit; plusieurs Arméniens me la font remarquer avec des gestes admiratifs. Je m'empresse de leur montrer l'appareil, et fais mine de la photographier. Aussi, lorsqu'elle sort de dessous le porche voûté, au fond duquel coule la fontaine, la cruche posée avec force et grâce à la fois sur son épaule, les hommes la prient-ils de s'arrêter quelques instants. Mais elle se défend avec énergie, montre sa maison, dans laquelle son jeune enfant est seul, et fait tournoyer sous son poignet vigoureux tous ceux qui cherchent à lui barrer le passage. Ce type énergique est fréquent chez les Arméniennes, qui joignent souvent à la grâce et à la beauté des formes un caractère viril.

Il n'y a pas un arbre à Digh, et pas de trace de cultures. Les champs se trouvent à quelque distance du village.

On circule péniblement au milieu des immondices qui encombrent les cours, dans lesquelles on voit des moulins en pierre, exactement semblables aux moulins romains. Les chiens, encore plus féroces que tous les précédents, nous serrent de près, et il faut constamment faire le moulinet avec les courbaches pour les éloigner.

A quelques mètres du campement s'étend un grand cimetière. Les tombes présentent en abondance des scènes allégoriques et les attributs de la profession du défunt : une belle paire de ciseaux annonce un tailleur; des marteaux, un forgeron; des bœufs et des moutons, un agriculteur, etc. De nos jours encore cette vieille coutume se continue; au milieu de croix et d'inscriptions, se voit presque toujours une sculpture allégorique.

Rentrés sous la tente, nous sommes bientôt entourés d'un cercle de femmes et d'enfants, et nous en profitons pour photographier plusieurs groupes. Les femmes, intriguées, en demandent la raison à Ohannès, qui ne trouve rien de mieux à leur dire sinon qu'il n'y a pas beaucoup de femmes dans notre pays, et que nous emporterons leurs portraits, pour les montrer aux hommes qui ne sont pas encore mariés. Cette explication les fait rire aux éclats.

Le soir venu, M. Chantre annonce au startchina qu'il se fie complètement à son hospitalité, et que l'homme de garde pour la nuit est inutile. Cette déclaration produit le meilleur effet sur tous les individus présents, qui s'inclinent en nous disant bonsoir. Mais le plus heureux de tous est le pauvre homme destiné à monter la garde; il s'était déjà allongé devant la tente, roulé dans sa *bourka* (manteau en peau de mouton).

Le thermomètre marque 23°, le baromètre est affolé, et tout fait prévoir un orage prochain : aussi faisons-nous consolider les pieux des tentes. Utile précaution, car à peine couchés, nous entendons gronder dans le lointain le bruit d'un orage. Il approche de nos montagnes, répercuté par tous les échos; bientôt de grosses gouttes de pluie tambourinent sur la tente, tandis que le tonnerre et les éclairs ne cessent d'alterner jusqu'au jour. Telle a été ma première nuit de campement, pendant laquelle je n'ai pu fermer l'œil....

Enfin le jour paraît; Phébus boude derrière un voile d'épais nuages. Ce n'est pas gai, la pluie sous la tente et dans la montagne!

L'humidité est pénétrante. Impossible de préparer les repas en plein air. Levon transporte ses casseroles dans une misérable masure voisine, où je vais aussi chercher un peu de chaleur.

C'est une sorte d'écurie, éclairée par un trou percé au milieu du toit, et à travers lequel tombe la pluie. La terre battue pour sol, des murs en terre, un toit de branchages et de terre, telle est cette demeure.

Dans un coin, le sol présente une excavation garnie d'argile, et fermée par un grand couvercle : c'est le four à pain. Au milieu de la pièce flambe un feu, dont la fumée s'échappe par le trou du toit, qui sert de cheminée et de fenêtre; tout à côté est l'étable, où les habitants se tiennent à la veillée pour économiser le combustible. Une famille vit là dedans; les enfants naissent, grandissent dans cet antre obscur et froid, dépourvu de tout confort. Ils dorment la nuit sur de misérables matelas, roulés dans des couvertures. Chaque matin cette literie est enlevée, séchée au soleil, et placée sur une étagère au fond de la pièce. Les habitants de Digh sont très pauvres, et ils se nourrissent mal.

Les hommes gardent les troupeaux, cultivent le blé, seul produit du sol, tandis que les femmes vaquent aux soins du ménage, et font, pendant les longues soirées d'un rigoureux hiver, des tissus grossiers destinés à leur usage.

Le labourage le long des pentes se fait à l'aide de charrues, dont l'attelage compte quelquefois seize bœufs. Quoique le blé soit abondant, lorsqu'il y en a, la *lavach* est atroce, et nos estomacs ne peuvent pas s'y faire. En compensation le laitage est délicieux.

Enfin le temps se décide à se mettre au beau, momentanément; la pluie cesse, et le brouillard épais se déchire. Les enfants font leur apparition, puis s'envolent comme des oiseaux, dès que nous faisons mine de les approcher.

Le sol est si détrempé que j'entre, après une courte promenade, dans une maison voisine. Je m'installe à terre, près du foyer; les femmes s'empressent de me déchausser et de faire sécher mes fortes bottines, qui font leur admiration. Accroupies en rond autour de ce feu qui me réchauffe peu à peu, nous tâchons de causer par gestes. Au milieu de notre mimique, qui doit être des plus expressives, je me sens soudain saisie par les cheveux, que je porte en une seule tresse. La secousse est si inattendue, si cruelle, si violente, que je tombe sur le coup à la renverse, moitié riant, moitié pleurant, car je ne sais ce que signifie cette affreuse plaisanterie. Je reste dans cette attitude quelques se-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arméniennes à la fontaine. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

condes, pendant lesquelles les femmes, qui se sont levées, jettent sur mon invisible agresseur tout ce qui leur tombe sous la main. Alors seulement il lâche prise, je me relève d'un bond, et me trouve en présence du chien de la maison! Un ennemi dont je ne me méfiais pas, et qui était traîtreusement venu me prendre par derrière. Ah! ces affreux chiens-loups, ils sont les plus redoutables habitants de ces pays pour les étrangers!

Désireuse de prendre quelques mensurations sur mes voisines, je leur en fais demander la permission. Je n'essayerai pas de décrire leur étonnement d'abord, en présence d'une pareille proposition, puis leur fureur et leur résistance opiniâtre. Les hommes, plus intelligents, et que mon mari a déjà mesurés, joignent leurs instances aux miennes pour décider leurs femmes et leurs filles. Enfin, à force d'arguments, de supplications, poussées à bout, quelques-unes cèdent. Mais mes opérations doivent se passer à huis-clos : tous les hommes se retirent.

Nos visiteuses. — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

Assise au milieu de la pièce sur un escabeau, l'une de ces femmes commence à enlever le premier bandeau ou fichu qui enveloppe sa tête et sa bouche; à ce premier bandeau en succède un second; au second un troisième, et ainsi de suite jusqu'au nombre de huit, dix ou douze. A chaque mouchoir qui tombe, ce sont des gémissements nouveaux. La malpropreté de ces bandeaux et de la tête est souvent révoltante, car on comprend qu'avec une pareille mode on ne se décoiffe pas souvent.

L'une d'elles s'excuse de l'état de ses cheveux, en disant qu'elle est en deuil de son fils mort il y a un an, et que depuis cette époque elle ne s'est pas peignée....

Arrive le tour d'une vieille femme dont les yeux brillants, le nez aquilin et les traits réguliers sont les restes d'une beauté qui a dû être remarquable. Elle paraît particulièrement aigrie, et mécontente de se prêter à mes opérations. Aussi, déclare-t-elle lorsque j'ai terminé, qu'elle a vu bien des choses dans sa vie, mais jamais rien de pareil! Puis elle se met à tricoter avec rage, et fait fuir, par je ne sais quelles paroles, les autres femmes que j'ai encore à mesurer. De là je me rends au cimetière, où nous avions essayé d'estamper quelques-uns des sujets sculptés qui nous avaient le plus frappés; mais tous les papiers, détrempés par la pluie, se sont détachés les uns après les autres.

Ce cimetière est le square de Digh. Les enfants y prennent leurs ébats dans un léger costume; les ânes y broutent philosophiquement les chardons qui croissent entre les pierres; enfin des familles de porcs ressemblant à des sangliers, des moutons à grosse queue, des chèvres et des poules, y trouvent aussi leur existence. C'est une terre commune, où chacun a place pendant sa vie et après sa mort.

Tandis que nous employons tant bien que mal notre repos forcé, Ohannès reste couché. Il se ressent de sa chute de cheval, et nous sommes quelque peu inquiets sur la manière dont il supportera la suite du voyage, de plus en plus fatigant.

Le pope vient au campement. Il se plaint, comme tous les habitants, d'être obéré d'impôts, et de ce que, depuis deux ans, les récoltes étant mauvaises, ils n'ont plus d'école, de sorte qu'il n'y a que les deux ou trois familles aisées de Digh qui peuvent envoyer leurs fils dans les gymnases voisins. Ces Arméniens comprennent très bien l'utilité de l'instruction, et la désirent vivement pour leurs enfants; aussi déplorent-ils amèrement leur situation si précaire, en même temps que l'abandon où les plonge leur isolement.

Enfin, Dieu soit loué! le ciel, jusque-là si noir, présente un magnifique arc-en-ciel, et nous nous endormons, confiants dans la promesse de beau temps qu'il renferme.

Mme B. CHANTRE

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE. — La « Gironde » à Dakar.	Riou.	1
Le chaland pendant la tornade.	Id.	3
Moussa Diawara et Diawé.	Id.	4
Passage du Niger.	Id.	5
Saba, n'taba, ban.	Faguet	7
Types de cases bambara.	Riou.	8
Arrivée de Kali Sidibé à Ouolosébougou.	Id.	9
Marché de Ouolosébougou.	Id.	11
Mutilation de trois voleurs	Id.	13
La bonne aventure dans la case d'un « kéniélala ».	Id.	15
Le départ de Ouolosébougou.	Id.	16
Vue de Bammako.	Id.	17
Écroulement d'un pont sur la Koba.	Id.	19
Vue de Ténetou.	Id.	21
Morts et mourants sur les bords du Baoulé.	Id.	24
Dans la ruine de Toula.	Id.	25
Vue de Bassa.	Id.	26
Rencontre de deux griots.	Id.	27
Une rue de Kouroula.	Id.	28
Fragment de l'enceinte de Natinian.	Id.	29
Un « diassa »	Id.	30
Arrivée près de l'almamy.	Id.	31
Karamokho présentant le bœuf.	Id.	32
Le tata de Sikasso.	Id.	33
Intérieur du camp de l'almamy Samory	Id.	35
Un « tabala » et ses deux porteurs.	Id.	37
« Mokho Missi Kou ».	Id.	39
Singes dans les ruines de Komina.	Id.	40
Passage de la rivière sur le faîte des arbres.	Id.	41
Le piroguier mis en joue par le domestique.	Id.	42
Types de Bambara et de Foula devant leurs cases.	Id.	43
Vue de Bénokhobougoula.	Id.	45
Femmes de Samory et leur surveillant.	Id.	47
Deux femmes du village apportent deux grandes calebasses de « fonio ».	Id.	48
Dans les grandes herbes aux abords de Kouloussa.	Id.	49
Les cultures de Tiong-i.	Id.	51
Tiong-i.	Id.	53

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
« Dibi », type de cheminée des environs de Tengréla	Riou	55
Bivouac de nuit	Id.	56
Basoma fait danser ses petits enfants	Id.	57
Vieux Bambara buvant du « dolo »	Id.	59
Figures dans l'intérieur des cases et lit	Id.	60
Un carrefour de Fourou	Id.	61
Un arbre fétiche	Id.	63
Toumané	Id.	64
Toumané enlevant des captifs	Id.	65
Le casque de Katon	Id.	66
Un enterrement chez les Siène-ré	Id.	67
Vue de Dioumanténé	Id.	69
Obligés d'éteindre le feu des herbes	Id.	71
Ruines de l'ancien Niélé	Id.	72
Un « togoda »	Id.	73
Niélé	Id.	75
Hauts fourneaux et forgerons	Id.	77
A Léra	Id.	79
Indigènes buvant le dolo au marché de Wangolédougou	Id.	80
Ali me présente à Yamory	Id.	81
Femmes et enfants veillant sur les arbres à néré	Id.	82
Mosquée de Lokhognilé	Id.	83
Une vue de Lokhognilé	Id.	85
Une mosquée de Kong	Id.	87
Arrivée à Kong	Id.	88
Une vue de Kong	Id.	89
Écoliers chantant une prière dans la cour d'une maison	Id.	91
Costumes et types de Kong	Id.	93
Une plantation de kolas	Id.	96
Grandes cases des Komono	Id.	97
La famille royale de Niambouanbo	Id.	98
Campement d'une caravane dans la brousse	Id.	101
Intérieur d'un village de Dokhosié	Id.	102
Arrivée d'El-Hadj Moussa et types de Dokhosié	Id.	103
Habitations et magasins de mil des Tiéfo	Id.	104
Aspect des hauteurs à parois verticales au plateau de Dasoulami et de Bobodioulasou	Id.	105
« L'heureux loustic »	Id.	107
Barre de sel	Lancelot	108
Des hommes sur les toits s'opposent à l'entrée du capitaine à Dioulasou	Riou	109
Promenade des « dou »	Id.	111
Habitations des Foulbé de Kotédougou	Id.	112
Des femmes m'offrent de l'eau et du dolo	Id.	113
Un marchand mossi	Id.	114
Hommes et femmes bobofing	Id.	115
Sur les toits des habitations des Bobofing	Id.	117
Je fus en un clin d'œil entouré par deux cents hommes armés	Id.	119
La mosquée de Ouahabou	Id.	120
Les assistants rendent leurs devoirs à Karamakho Mouktar	Id.	121
Un caïman tué par le capitaine	Id.	123
A la recherche des ânes	Id.	125
La mosquée de Bouganiéna	Id.	127
Soins de propreté	Id.	128
La première traversée du Grönland. — L'expédition quitte le « Jason »	Th. Weber	129
Patineur norvégien		130

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Traîneau de l'expédition	. . . . .	130
Lampe à alcool de l'expédition	. . . . .	130
Patineur passant une corniche	. . . . .	131
Kristian Kristiansen Trana	. . . . .	132
Fritjof Nansen	(Photographie sur bois).	133
Stemmatopes mitrés	. . . . .	134
Tempête au milieu des glaces	Th. Weber . . .	135
Samuel Balto et Ole Ravna	. . . . .	136
Chasse aux phoques	Th. Weber . . .	137
Les îles Vestmann et l'Eyafjallajokull	. . . . .	139
La côte orientale du Grönland	. . . . .	139
Olaf Dietrichson	. . . . .	141
En tempête. La mer brise avec rage sur notre glaçon	Th. Weber . . .	143
Sverdrup	. . . . .	144
Le phoque s'échappe	Van Muyden . .	145
Visite d'un ours	Id.	147
Débarquement de l'expédition sur la côte orientale du Grönland	Th. Weber . . .	149
Campement sur la banquise	. . . . .	150
Halage du canot à travers la banquise	J. Lavée	151
Vue prise près du campement du cap Bille	Id.	152
Nous nous frayons un passage à travers la banquise	A. Paris. . . .	153
Eskimos du cap Bille	. . . . .	154
Deux jeunes Eskimos du cap Bille	. . . . .	154
Intérieur d'une tente grönlandaise	J. Lavée	155
Campement du cap Bille	. . . . .	156
Collection ethnographique (côte orientale du Grönland)	. . . . .	156
Eskimo du cap Bille	. . . . .	158
Jeune mère grönlandaise	. . . . .	159
Une beauté grönlandaise d'âge mur	. . . . .	160
Chute dans une crevasse	A. Paris	161
L'Eskimo priseur	. . . . .	162
Notre dernier campement sur la côte orientale	Boudier.	163
Raccommodage des chaussures	. . . . .	164
Dressage de la tente	A. Paris.	165
Halage des canots de l'expédition au dernier campement	. . . . .	167
Cache des canots	. . . . .	168
Un pont de neige	J. Lavée	169
Le mont Kiatak vu de l'inlandsis	. . . . .	170
Anikitsok nunatak de Jhonstrop, nunatak de Kornerup	. . . . .	171
Types de nunataks. Nunataks de Monh, de Balto, de Dietrichson et de Sverdrup	. . . . .	172
Types de nunataks : La Vierge, nunataks de Kun, de Kjerulf, de Peary et de Whymper	. . . . .	173
Types de nunataks : nunataks de Holm et de Gamel	. . . . .	173
La caravane en marche	A. Paris.	175
La cuisine de l'inlandsis	. . . . .	176
La tempête	Van Muyden . .	177
En marche avec les raquettes canadiennes	. . . . .	178
La caravane en marche	. . . . .	179
A la voile sur l'inlandsis	Th. Weber . . .	181
M. Nansen sur l'inlandsis	. . . . .	183
Festin dans la tente	Van Muyden .	184
La caravane au repos	A. Paris.	185
Kristiansen assujettissant la tente	Van Muyden . .	187
Balto ne retrouvant pas son chemin	A. Paris.	189
Descente en traineau sur l'inlandsis	Th. Weber . . .	191
Pesage des rations sur la glace	. . . . .	192
Balto rentré à la tente et nettoyant le bidon	A. Paris.	192

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Vue prise sur l'inlandsis d'un point situé à l'ouest du Kangersunekfjord	Boudier	193
Près du gouffre, à la voile	Van Muyden	195
Dans la crevasse	J. Lavée	197
Vue prise dans la direction du Kangersunekfjord : 22 septembre		198
A travers une région accidentée de l'inlandsis, 23 septembre		198
A travers une région accidentée de l'inlandsis : Sverdrup réfléchissant aux soucis de la vie		199
Dans l'après-midi nous arrivons dans la partie de l'inlandsis la plus accidentée		199
A peu de distance de là je me trouve au sommet d'une pente formée de glace		200
Derrière le lac s'étendait la masse froide et grise de l'inlandsis		200
Dans les séracs	A. Paris	201
Une bonne flambée devant la tente	Van Muyden	203
Le soir nous arrivons sur les bords d'un lac que nous appelons le lac Long		204
Nous levons le camp : 25 septembre		205
Notre bachot		206
Construction du canot	Boudier	207
En route vers Godthaab		208
LA CORSE PAR M. GASTON VUILLIER. — La place du Diamant à Ajaccio	G. Vuillier	209
Vue d'Ajaccio	Id.	211
La tour du « Capitello »	Id.	212
Maison Bonaparte	Id.	213
Grotte de Napoléon	Id.	213
Pêcheurs retirant la « reta »	Id.	214
Suarella	Id.	215
Maison de Vanina d'Ornano	Id.	216
Cascade de Camera	Id.	217
Jeune fille de Zicavo	Id.	219
Jeune fille allant à la fontaine	Id.	221
Les châtaigniers géants	Id.	223
Gorge de Siccia porco	Id.	224
La baignade	Id.	225
Un Corse de Zicavo	Id.	226
Sophia	Id.	227
La veuve	Id.	228
Le « vocero »	Id.	229
Transport du cadavre	Id.	231
Les porcs au carcan, à Zicavo	Id.	232
Lugubre chevauchée	Id.	233
Les masures	Id.	235
Bergeries de Frauletto	Id.	237
Gorges du Taravo	Id.	239
Pont sur le Taravo	Id.	240
Les bergers émigrants	Id.	241
La sorcière	Id.	243
Le Monte d'Oro	Id.	245
La citadelle de Corte	Id.	247
La maison Gaffori	Id.	248
Les défilés de l'Inzecca	Id.	249
Ghisoni et le Christe-Eleison	Id.	250
Gorges de la Restonica	Id.	251
L'Escala de Santa Regina	Id.	253
Moulin de Niolo	Id.	254

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Un vieux de Calasima	G. Vuillier.	255
Une fileuse de Calasima	Id.	256
Calacuccia et le Monte Cinto	Id.	257
Un homme de Calasima	Id.	259
Une vieille femme et une fillette du Niolo	Id.	261
Evisa	Id.	263
L'abîme	Id.	264
La forêt d'Aïtone	Id.	265
Moulin dans la forêt	Id.	267
Cascade de Porto	Id.	268
Les Calanches au clair de lune	Id.	269
La route des Calanches	Id.	270
Un vieux Grec de Cargèse	Id.	271
Le pope de Cargèse	Id.	272
Sartène	Id.	273
Le dolmen de Cauria	Id.	275
Les pénitents blancs	Id.	277
Le « Catenaccio » et les pénitents noirs	Id.	279
Le frère quêteur du couvent de la Trinité	Id.	280
Le couvent de la Trinité	Id.	281
Les falaises écroulées	Id.	283
La grotte Dragonale	Id.	284
Bonifacio	Id.	285
Antique porte à Bonifacio	Id.	287
Le lion de Roccapina	Id.	288
VOYAGE D'ALGER AU M'ZAB. — Entrée des gorges de la Chiffa	(Photographie sur bois).	289
Hôtel du Ruisseau des Singes	Boudier.	291
Cheval abandonné	Marius Perret.	294
Le Rocher de Sel	(Photographie sur bois).	295
Ane rose et négrillon	Id.	296
Le marché de Djelfa	Marius Perret.	297
Laghouat, la ville arabe	(Photographie sur bois).	299
Betoums et daya	Id.	301
Un « atatich »	Marius Perret.	303
Indigènes de Berrian	Myrbach.	304
Vue de Berrian	Marius Perret.	305
Jeune fille au puits	Id.	307
Panorama de Ghardaïa	Id.	309
Marché de Ghardaïa	(Photographie sur bois).	311
Cimetière	Id.	312
Fantasia à pied	Marius Perret.	313
Un puits	Boudier	315
Fantasia à cheval	E. Dinet.	317
Vue de Mélika	(Photographie sur bois).	318
Vue d'El-Ateuf	Id.	319
Un Mozabite	Myrbach.	320
TRENTE MOIS AU TONKIN. — La pagode du général à Bac-Hat	Taylor.	321
Maison des médecins de l'ambulance des cholériques	Slom.	323
Fabrication du pain en colonne	Taylor.	325
La cuisine	Slom.	327
Autel élevé dans la campagne pour les sacrifices au Ciel	Taylor.	328
L'auteur	(Photographie sur bois).	329
Mirador improvisé	Slom.	330
Village de Tourane	Taylor	331
Entrée des grottes de marbre	P. Langlois.	332
Intérieur des grottes de marbre	Taylor.	333

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Repiquage du riz	Slom	335
Appareil à arroser les rizières	Id.	336
Enfants du village de Nam-Tung	Id.	337
Village de Nam-Tung	Taylor	339
Le mandarin de l'ami Besson	(Photographie sur bois).	340
Village de Ké-Ca	Taylor	341
Pont en bambous	Id.	342
La plage de Thuan-An	Th. Weber	343
Faubourg de Dong-Ba	Taylor	344
Vue de Hué	Id.	345
La Légation de France	Slom	347
La porte N'go-Mon (entrée des palais du roi)	Taylor	349
Intérieur de la pagode de Tieu-Tri	Id.	351
Entrée de la pagode de Tieu-Tri	Id.	352
Transport des offrandes	Barclay	353
Une des portes rouges	Id.	354
Salle du trône	Id.	355
Le roi en costume de cérémonie	(Photographie sur bois).	357
Une femme du roi	Id.	358
Palais du musée	Barclay	359
Appartements privés du roi	Taylor	360
Audience solennelle donnée par le roi aux représentants de la France	Barclay	361
Le sérail	Taylor	363
Le roi chez lui	Slom	365
Femmes attendant le roi	Id.	367
Tombeau de Tu-Duc	Taylor	368
A travers l'Arménie russe (Karabagh. — Vallée de l'Araxe. — Massif de l'Ararat). — Kérassund	Id.	369
Mosquée d'Élisabethpol	Id.	371
Bac sur la Koura	Th. Weber	373
Partie du bazar de Salyan	(Photographie sur bois).	374
Place du Maïdan a Élisabethpol	Taylor	375
Femme de Salyan	(Photographie sur bois).	376
Pêcheurs sur la Koura	A. Paris	377
Norachaine	Slom	379
Pêcheurs persans	Id.	381
L' « Araxe », notre bateau sur la Koura	Th. Weber	383
Estacades de pêche sur la mer	Id.	384
Tats nomades	A. Paris	385
Confluent de la Koura et de l'Araxe à djevat	Th. Weber	386
Notre équipage	A. Paris	387
Bazar de Terter	Slom	388
L'abreuvoir	A. Paris	389
Choucha	Taylor	392
Choucha	Id.	393
Cavalière tate	A. Paris	394
Femmes de Choucha	Slom	395
Choucha : sortie de l'église arménienne	Taylor	397
Caravane d'ânes	A. Paris	399
Anes porteurs d'eau	Id.	400
Moulin Atabekoff	H. Clerget	401
Petite fille persane	(Photographie sur bois).	402
Le prince Riza Kouli Mirza	Id.	403
Pont d'Agha-Keurpissi	H. Clerget	404
Arménienne de Choucha	(Photographie sur bois).	405
Fontaine à Choucha	Barbotin	407
Tatars de Choucha	(Photographie sur bois).	408

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
LES CURIEUX	E. RONJAT.	409
VALLON DE LISSAGORSK	TAYLOR	410
JEUNE PÂTRE SUR UN TOMBEAU DU CIMETIÈRE DE DIGH	(Photographie sur bois).	411
ARMÉNIENS DE DIGH	ID.	413
ARMÉNIENNES À LA FONTAINE	A. PARIS	415
NOS VISITEUSES	(Photographie sur bois).	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Itinéraire général de Dakar au golfe de Guinée (1887-1889). 23
Plan de Natinian. 29
Carte des environs de Sikasso. 29
Itinéraire du voyage du capitaine Binger, de Bammako à Sikasso et à Bénokhobougou 34
Itinéraire du voyage du capitaine Binger, de Bénokhobougou à Kong et à Bobodioulasou. . . 70
Croquis à vue de la ville de Kong 95
Itinéraire du voyage du capitaine Binger, de Niambouanbo à Waghadougou et à Yendi 99
Grönland. 157
Itinéraire d'Alger au M'Zab 293
La Koura, de Djevat a la mer. 372
Caucasie et Arménie russe 391

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE, par M. le capitaine BINGER. — 1887-1889. — Texte et dessins inédits.

I. But et objet de la mission. — Préparatifs de départ. — Séjour à Saint-Louis. — Formation du convoi à Bakel et à Kayes. — Lettres de recommandation du colonel Gallieni. — Rencontre d'anciens serviteurs. — Passage du Niger à Bammako. — Arrivée à Ouolosébougou. — Entrevue avec Kali. — Le marché; misère des habitants. — Quelques mots sur les Dioula et les marchands. — Passage d'un convoi de ravitaillement. — Exécution de voleurs. — Le *diala* ou *caïlcédra*. — Dispositions malveillantes des gens de Samory. — Le *kéniélala*. — Entrevue avec Kali. — Retour à Bammako. 1

II. Retour à Ouolosébougou. — En route pour Ténetou. — Visite à El-Hadj Mahmadou Lamine. — Le marché. — Les voyages d'El-Hadj. — Renseignements sur Mali. — El-Hadj me donne deux lettres de recommandation. — Arrivée sur les bords du Baoulé. — Deuxième lettre de Samory. — Départ pour Sikasso. . 17

III. Départ pour Sikasso, les ruines et les chemins encombrés de cadavres. — Passage du Banifing. — Ruines de Sékana. — Rencontre d'un convoi de ravitaillement. — Arrivée sur les bords de Bagoé. — Kouroula et les Sénoufo. — Industrie et mœurs des Sénoufo. — Siège de Natinian. — Arrivée au camp de Samory. — Portrait de Samory et de son entourage. — Musulmans peu scrupuleux. — Familiarité de Samory et de son fils. — Le camp de Samory. — Les palanquements et le blocus. — Garnison des *diassa* ou palanquements. 21

IV. Le camp de Samory. — Effectif et personnel non combattant. — Du ravitaillement en vivres, en poudre. — Vente d'esclaves. — Organisation des troupes. — Dénominations et grades. — Des insignes de commandement, des sonneries et des batteries, des pavillons et des emblèmes. — Le *Mokho Missi Kou*. — Les cris de guerre. — Pourparlers avec Samory. — Situation des armées belligérantes. — Samory essaye de me garder devant Sikasso. — Je réussis à quitter le camp. — Route de retour sur Tiola. — Saniéna et passage de la rivière de Tiékorobougou. — Arrivée à Komina. — Sur les bords du Bagoé. — Nous nous emparons par ruse d'une pirogue. — Arrivée sur les bords du Baniégué, et entrée à Bénokhobougoula. . . . 33

V. Diverses régions qui constituent le domaine de Samory. — Histoire de Samory. — Version racontée au capitaine Péroz. — Ma version. — Résumé des conquêtes de l'almamy. — L'esclavage florissant chez lui. — Causes de la ruine et de la dépopulation de son pays. — Pourquoi il y a lieu de protéger les confédérations et de supprimer les États nègres. 42

VI. Séjour à Bénokhobougoula. — Cadeau à Samory et à ses femmes. — Le harem de l'almamy. — Le Baniégué. — Du tabac. — Nouvelle de la colonne : difficultés à se ravitailler. — Je me décide à quitter Bénokhobougoula. — Lettre à Samory. 45

VII. Départ sans guide. — Égaré dans une ruine. — Arrivée sur les bords du Banifing. — Ouarakana et Caillié; traces d'éléphants. — Tiong-i. — Départ pour Tengréla. — Accueil peu encourageant à Tintchinémé. — Conversation avec un Mossi. — Des poisons. — Menaces du chef de Tengréla. — Retraite de nuit sur Gongoro. — Position difficile à Tiong-i. — Population de Tiong-i. — Les Haoussa. — On cultive le safran indien. — Retour d'un courrier envoyé à Bammako. — Mort de ma mule. — Pourparlers avec Fourou. — Nouvelles de la colonne. 49

VIII. Départ pour Fourou. — Le dolo, superstition de mon hôte. — Arrivée sur les bords du Bagoé. — Fourou, description de la ville, de ses fortifications. — Le culte des morts. — Le marché. — Histoire de Fourou. — Concours de beauté. — Le bois sacré. — Les Siène-ré. — Excursions aux environs. — Je réussis à me faire conduire chez Pégué, chef de Niélé (Follona). 58

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IX. Départ de Fourou. — Les frontières de Samory. — Enterrement de Siène-ré. — Dioumanténé. — En route pour Niélé. — Tiéba et son histoire. — Les États de Tiéba. — Campements et nourriture. — Les ruines du vieux Niélé. — Le *kousonkansan*. — Les baobabs. 65

X. Séjour au *togoda*. — Je tombe malade. — Vêtements et mœurs des Siène-ré. — Péguè et les sorciers. — Histoire du Follona de Péguè. — Niélé et son marché. — Cadeaux à Péguè. — Départ pour le pays de Kong. — Oumalokho. — Forgerons et hauts fourneaux. — Un musulman qui m'attendait. — Arrivée à Léra. — Les Gouin(g) ou Mbouin(g). 74

XI. Chez Yamory. — Lokhognilé. — Les Dokhosié. — Les Karaboro. — Le Comoé. — Arrivée chez Dakhaba. — En vue de Kong. 81

XII. Avantages et inconvénients des déguisements pour l'explorateur. — Entrée à Kong. — Réception des autorités. — Curiosité de la population. — Je suis obligé de parler en public pour dissiper les craintes que mon arrivée avait éveillées. — Bienveillance des Ouattara. — Discours des chefs. — Description de la ville. — Division administrative et répartition du pouvoir. — Mosquées. — Population. — Esprit tolérant des musulmans. — Le commerce à Kong. — Mœurs, divertissements, costumes masculins et féminins. — Du sel. — Des différents objets de commerce. — Lieux d'importation et d'exportation. — Le marché. — Achat d'un cheval et articles d'Europe que j'ai vendus. — Avenir commercial de Kong. — Histoire de Kong. — Rôle de l'imam. — Dispositions pour le départ. — Choix d'une route et d'un itinéraire vers le Mossi. — Sauf-conduit délivré par les autorités de Kong. — Départ et composition de la mission. 86

XIII. Départ de Kong. — Flore des Komono. — Troisième traversée du Comoé. — Séjour dans la capitale des Komono. — Départ d'un courrier pour la France. — Comment les noirs de Kong connaissent le général Faidherbe. — En route pour le pays des Dokhosié. — Coutumes des Komono. — Arrivée chez les Dokhosié. — Hostilité de Sidardougou. — Accueil d'El-Hadj Moussa. — Arrivée chez les Tiéfo. — Vie accidentée des marchands. — Ascension de la montagne de Dioulasou. — Superstition des habitants. — Le vin de palme et les cultures. — Arrivée à Dasoulami. 97

XIV. Entrée à Bobodioulasou. — Description de la ville. — Le marché. — Commerce sur la route. — Importance commerciale de Bobodioulasou. — Difficulté de voyager. — Arrivée à Kotédougou. — Désordre géologique. — Les *dou*. — Apparition des Foulbé. — Choix d'une route vers le Mossi. 107

XV. Second sauf-conduit. — Arrivée chez Sélélou. — Les Bobo Dioula. — Satéré. — Un jeu bien innocent. — Des Bobo en général et de leurs diverses fractions. — Habitations de transition. — Ils étaient troglodytes il n'y a pas bien longtemps. — Arrivée à Bossola. — Chasse à courre et pêche. — Départ pour Bondoukoï. — Un ami gênant. — Les collines du Niéniégué. — Caravanes. — Quelques mots sur Wouidi. — Arrivée à Yaho. — Difficultés avec les guides. — Bangassi. — Traces de terrains aurifères. — Arrivée à Ouahabou. — La mosquée. — Audience chez Karamokho-Mouktar. — Choix d'une route vers le Mossi. — Réflexions sur les Dafing. — Industrie de la soie. — Quelques mots sur les Niéniégué, les Bobofing et les Bobo Oulé. — Je renvoie un domestique. 113

XVI. Passage de la Volta Noire, chasse au caïman. — Entrée dans le Gourounsi. — Habitations bizarres. — Arrivée à Ladio. — On me vole trois ânes. — Poursuites et vaines recherches sur les frontières du Kipirsi. — Départ de Ladio dans de pénibles conditions. — On ne nous attaque pas, mais la population est partout sur pied. — Arrivée à Dallou. — Colonies mossi. — Bouganiéna. — Arrivée chez Boukary Naba. — Quelques mots sur la partie du Gourounsi que je viens de traverser; sur les Nonouma et leurs mœurs. — Soins de propreté bizarres donnés aux enfants. — Le dolo fait avec le *koutan* (prunier sauvage). — Les Sommo. — Les Kipirsi. 124

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DU GRÖNLAND, par M. FRIDTJOF NANSEN. — 1888.

I. Préparatifs de voyage. 129

II. Départ de Kristiania. — Les Färö. — L'Islande. — Embarquement à bord du *Jason*. 132

III. Tentative pour atteindre la côte orientale du Grönland. — La chasse au phoque. — Le stemmatope mitré. — En route pour la côte orientale du Grönland. 133

IV. Sur la banquise. — Tempête terrible. 140

V. Sur la banquise de la côte orientale du Grönland. — Dérive vers la côte. — Débarquement. 145

VI. En route vers le nord le long de la côte orientale. — Rencontre d'Eskimos. 148

VII. Départ et campement du cap Bille. — Continuation de la navigation le long de la côte orientale du Grönland. 161

VIII. Historique des expéditions entreprises sur la côte orientale et sur l'inlandsis du Grönland. 171

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IX. Préparatifs de départ. — En reconnaissance. 173

X. Départ de la côte orientale. — Escalade de l'inlandsis. 176

XI. Sur l'inlandsis. — Halage des traîneaux. — Bloqués sous la tente. 177

XII. Nous nous dirigeons vers Godthaab. — Climat de l'inlandsis; structure du glacier 179

XIII. La tempête dans l'intérieur du Grönland. — Notre vie sur l'inlandsis. 188

XIV. A la voile sur l'inlandsis! La côte occidentale en vue. 193

XV. Navigation sur l'Ameralikfjord. — Arrivée à Godthaab. 205

LA CORSE, par M. GASTON VUILLIER. 1890. — Texte et dessins inédits. 209

VOYAGE D'ALGER AU M'ZAB, par M. ZEYS. 1887. 289

TRENTE MOIS AU TONKIN, par M. le docteur HOCQUARD, médecin-major de 1re classe. 1885. — Texte et dessins inédits.

XXXIII. Expédition de Than-Mai. — Une ambulance de cholériques. — Le choléra en colonne. — Installation dans une pagode. — Autels en plein vent. — Le pays au thé et aux mandarines. 321

XXXIV. Départ pour l'Annam. — Les embellissements de Haï-Phong. — Traversée mouvementée. — En rade de Tourane. — Excursion aux grottes de marbre. — Le repiquage du riz. — Sacrifice aux Génies des Eaux. — Le mandarin Pinceau et le mandarin Lanterne. 327

XXXV. Marche pénible dans le sable. — Singuliers pêcheurs. — Le fort Isabelle. — Pagode du Grand Canon Méchant. — Curiosité gênante. — Ascension du Col des Nuages. — Les Portes de Fer. — Lang-Co; heureuse rencontre. — Les sampans du roi. — Thuan-An. — Arrivée à Hué. — Dong-Ba — La Légation de France. 337

XXXVI. Visite au Thuong-Bach et à la citadelle. —La porte N'go-Mon. — La rue des Ministères. — Le jardin de plaisance du roi. — L'imprimerie et les magasins de la Cour. — La pagode de Tieu-Tri. — Le cercle des officiers. — Le manège du roi. — Le champ de la culture royale. — Le service de la bouche. . 346

XXXVII. Le père Hoang. — Promenade dans l'enceinte royale. — La salle du trône. — Les portes rouges. — Le palais des réceptions privées. — Le musée. — Chanteuses et musiciennes de la cour. — Le sérail. — Le service du roi. — Le Trésor. 353

XXXVIII. Le jour de l'an annamite : superstitions et coutumes. — Visites et cadeaux. — Les fêtes de la cour. — Le roi Dong-Khanh. — Costumes de cérémonie des mandarins. — Promenade solennelle : les autels des vieillards. — Le roi nous reçoit en audience privée. — Visite aux tombeaux des anciens souverains. — Départ pour la France. 359

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE (KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT), par Mme B. CHANTRE, officier d'académie. 1890. — Texte et dessins inédits.

I. De Marseille à Batoum. — Tiflis. — Préparatifs de départ. 369

II. Élisabethpol : aspect de la ville; sa population; son climat. — Excursion à l'imam-zaddeh. — Bakou. . . 370

III. De Hadj-Kaboul à Salyan. — Voyage en *troïka* dans la steppe. — Insalubrité de Salyan. — Tats. — Arrivée à Norachaine. — Pêcheries. — Promenade jusqu'à la mer. 378

IV. Visite à un village tat. — Arrivée du bateau à vapeur l'*Araxe*. — Départ de Norachaine. — Voyage sur la Koura. — Le village d'Arab-Hadj-Kasoumli. — Notre capitaine Baba Hussein Ogli. — Arrivée à Djevat. 381

V. Djevat. — Confluent de l'Araxe et de la Koura. — Climat. — Pêcheries. — Arrivée à Saghiri. — Campement de Tsiganes. — Départ pour Evlakh 385

VI. Adieu à la steppe. -- Départ pour le Karabagh. — Village de Terter 390

VII. Départ de Terter. — Plateau de Terter. — Vallée du Karkar. — Station de Chah-Boulak. — Orage dans la montagne. — Arrivée à Choucha. 390

VIII. Le Karabagh. — Choucha : la ville, les habitants, les costumes. — Les ânes porteurs d'eau et de bois. — L'église arménienne 396

IX. Mehemet et le marchand de tapis. — Le Dr Atabekoff. — Organisation de la caravane. — Les jardins de Choucha. — Visite au prince Riza Koule Mirza 401

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

X. Réception au gymnase. — Excursion dans le vallon de Kalifarli. — Le Vallon du Trésor. — *Adjares*. — La destruction des sauterelles. — Industrie et commerce de Choucha. — Départ 403

XI. Départ de Choucha. — Le vallon de Lissagorsk. — Réception chez le prince de Perse. — Source gazeuse. — Nous entrons dans le Zanguezour. — Passage de l'Acarlou-Tchaï. 410

XII. La misérable station de Zavoukh. — Le village de Digh. — L'église et le cimetière. — La population, son type, sa misère. — Persistance du mauvais temps 412

21803. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

FONDÉ

PAR ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1891

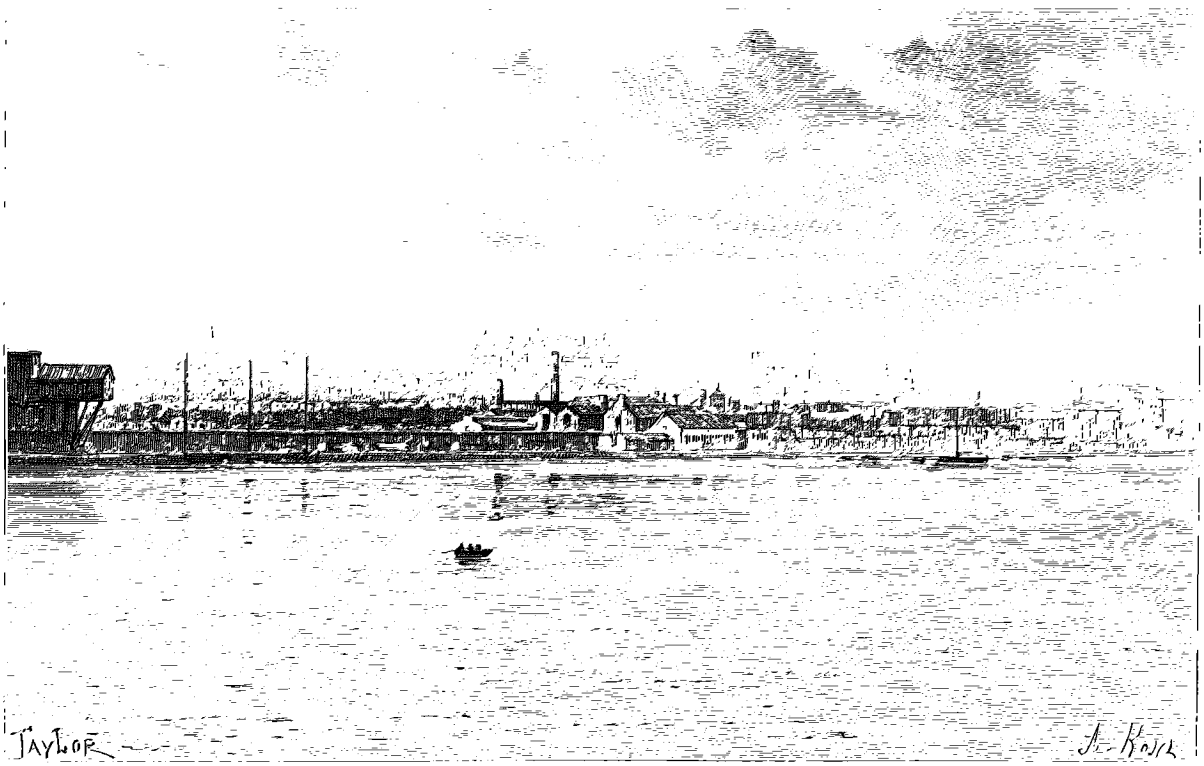
DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND
—
1891

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Albert Taylor. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LE TRANSCANADIEN ET L'ALASKA.

PAR M. E. COTTEAU.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

12 juillet 1890. — Une fois de plus, me voici sur l'océan! Nous avons quitté le Havre ce matin. Il est midi, la mer est belle, la *Normandie* file allègrement ses 16 nœuds, environ 30 kilomètres à l'heure.

Voici le cap de la Hague, puis, tout près, l'île anglaise d'Aurigny, puis encore un groupe de rochers dentelés, aux formes bizarres, sur le dernier desquels s'élève un beau phare : ce sont les Casquets. Et c'est tout : plus rien que la pleine mer. Nous passerons les Scilly dans la nuit, et, maintenant, la première terre en vue sera l'Amérique, à laquelle, pour la quatrième fois, je vais rendre visite.

14 juillet. — A huit heures, le canon du bord annonce la fête nationale. Mais quel temps désagréable! Vent debout et rafales de pluie. Dans la journée la mer grossit, cependant la *Normandie* se comporte bien et n'use que modérément de ses droits au roulis et au tangage. Les salons sont pavoisés de drapeaux américains et français; on en a mis partout, même sur les pièces montées, triomphe du pâtissier, qui, pour la circonstance, a confectionné de véritables chefs-d'œuvre. Le dîner est fort gai, le champagne circule, et à neuf heures, malgré la pluie qui fait rage au dehors, on nous régale d'un feu d'artifice. Un concert d'amateurs termine la soirée.

17 juillet. — Le mauvais temps n'a pas duré, mais sur l'Atlantique il ne faut jurer de rien. Tout à l'heure, le ciel était clair, la température idéale. Je passe une heure à la salle de bain; au moment où je remonte sur le pont, quelle n'est pas ma surprise de nous voir envi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ronnés d'une brume épaisse. De 24 degrés, le thermomètre s'est abaissé à 14 degrés, avec un vent glacial. A 100 mètres on ne distingue plus rien. La sirène fait entendre à chaque minute ses lugubres beuglements. Nous venons d'entrer sur les bancs de Terre-Neuve; ce sera l'affaire d'une vingtaine d'heures. A la nuit, la température baisse encore; l'eau de mer n'est plus qu'à 9 degrés, ce qui nous fait craindre le voisinage des glaces flottantes. Toutefois il ne semble pas que la marche du bateau ait été sensiblement ralentie.

19 juillet. — Les bancs sont bien loin derrière nous. Depuis hier nous sommes rentrés dans une zone tempérée. Un bateau pilote vient d'être signalé. Je ne connais rien de plus gracieux que ces légères embarcations des pilotes américains, portant un long mât et deux voiles : de loin, on dirait des goélands sur la vague. Notre pilote est en mer depuis douze jours. Sa rétribution sera fort élevée, mais aussi quelle existence ! En toute saison, par n'importe quel temps, se risquer sur un frêle esquif à 300 ou 400 milles des côtes, pour happer un bâtiment au passage!

Dans la soirée le temps est superbe. Le piano est monté sur le pont, et les danses se succèdent jusqu'à minuit. C'est à se croire sur la ligne des Indes; car bien rarement l'Atlantique se montre d'humeur aussi débonnaire.

Le dimanche 20 juillet, à quatre heures, la côte de Long island est en vue à tribord. Quelques heures plus tard, se dessinent les hôtels, les casinos de Long Beach, de Rockaway Beach, de Coney Island. Dans l'obscurité naissante brille soudain le phare de la statue de la Liberté, tandis que, plus loin, se profile, illuminée par l'électricité, la courbe gigantesque du pont de Brooklyn. Mais nous n'entrerons pas aujourd'hui, car la nuit est arrivée, et dans la libre Amérique, surtout un dimanche, on ne peut débarquer le soir.

Le lendemain matin, à huit heures, la *Normandie* est amarrée au wharf de la Compagnie transatlantique. Comme je n'ai pour tout bagage que deux petites valises pouvant à la rigueur se porter à la main, et qu'un *express man* me remettra pour 40 cents à l'hôtel, j'en ai bientôt fini avec MM. les douaniers, et je saute dans un tramway qui, pour 5 cents (25 centimes), prix unique pour ces sortes de véhicules des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, me conduit en quelques minutes à l'hôtel Martin. C'est, dit-on, la meilleure maison française de New York.

Mon but, en entreprenant ce nouveau voyage d'Amérique, était de parcourir dans toute son étendue la nouvelle ligne transcontinentale du Canada, de faire une rapide excursion sur les côtes de l'Alaska, de visiter ensuite les États de l'ouest, le parc du Yellowstone, et d'effectuer mon retour par le *Northern Pacific*. Je savais que, vers le 1er août, le steamer de l'Alaska devait quitter Victoria. Nous étions au 21 juillet : je n'avais donc guère de temps à dépenser en route.

Aussi, après avoir revu Broadway, la grande artère de la cité, après avoir circulé dans ces curieux chemins de fer aériens — toujours 5 cents, comme dans les omnibus, — après avoir, au soleil couchant, contemplé du haut du merveilleux pont de Brooklyn les énormes ferries, les steamers colossaux, les innombrables bâtiments de toute forme, qui se croisent en tous sens sur l'East River, pris-je la résolution de partir dès le lendemain matin pour le Canada.

J'aurais pu, de New York, me rendre directement par chemin de fer à Montréal; j'avais même le choix entre deux lignes rivales. Mais, bien que pressé par le temps, je sacrifiai un jour pour suivre un itinéraire beaucoup plus intéressant que celui de la voie ferrée, je veux parler de la route par bateau, sur le fleuve Hudson d'abord, puis sur les lacs George et Champlain. Je n'eus pas à le regretter.

Les vapeurs de l'Hudson sont parfaitement aménagés pour le confortable et l'agrément des nombreux passagers qui, journellement, font, sur ce beau fleuve, des excursions de plaisir. Selon l'usage américain, un orchestre est installé à bord. Ces bateaux se recommandent également par la rapidité de leur marche; malgré le courant contraire, les 230 kilomètres qui séparent New York d'Albany sont franchis en neuf heures, temps d'arrêt compris. Il est vrai que les Américains sont expéditifs; débarquement des malles et des passagers, tout se fait en silence et vite.

Un temps magnifique m'a permis de jouir complètement du paysage, qui est réellement fort beau. En face de New York, le fleuve a plus d'un kilomètre de largeur; à mesure que l'on s'éloigne, il s'agrandit encore. Sur la rive gauche on passe en revue une interminable série de débarcadères, puis une foule de charmantes maisons de campagne. Le territoire de la ville de New York occupe, le long de l'Hudson, une étendue de 28 kilomètres, dont plus de la moitié est déjà construite. Plus loin, sur la rive droite, se dressent les Palissades, ligne continue de rochers perpendiculaires dont la hauteur s'élève progressivement de 60 jusqu'à 170 mètres.

Au sortir des Palissades, l'Hudson s'élargit considérablement. Au delà du promontoire de Croton, il s'épanche au loin, formant une large baie, à laquelle succède un défilé sinueux bordé de hautes montagnes boisées. Toute cette partie de son cours est extrêmement pittoresque; c'est là que s'élève, dans une situation ravissante à mi-côte et sur un plateau dominant le fleuve, l'école militaire de West-Point.

Plus haut, toujours sur la rive droite, voici Newburg, jolie ville de 20 000 âmes. Signalons, un peu plus loin, au-dessus de Poughkeepsie, autre ville importante, un nouveau pont de fer hardiment jeté sur l'Hudson.

A six heures, on arrive à Albany. Le bateau, comme toujours, nous débarque à la gare même du chemin de fer; les wagons nous attendent à dix pas du quai, et le train part aussitôt.

Je regrette de n'avoir pu visiter Albany, capitale de l'État de New-York, ville de plus de 100 000 habitants et qui renferme de remarquables monuments.

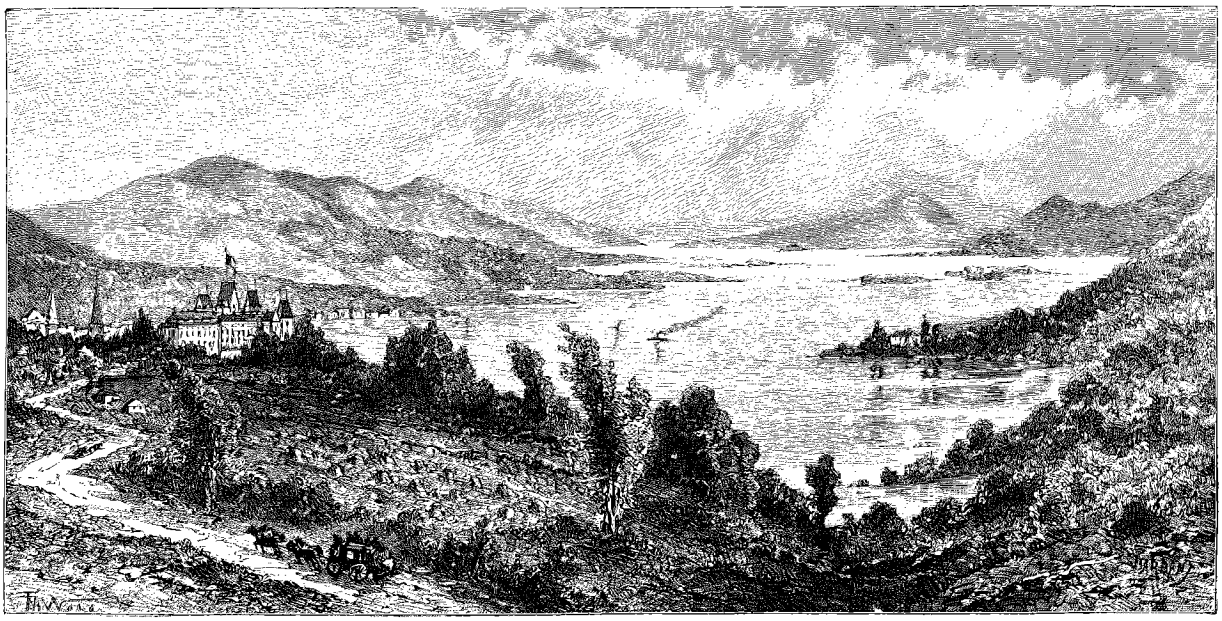
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Saratoga, où j'arrive à la chute du jour, est un grand village de plaisance, célèbre par ses sources minérales et très fréquenté pendant l'été par la haute société américaine. J'ai eu le temps de faire une rapide visite au Congress Park, ombragé de beaux ormes, et de parcourir la Grande Rue, où se trouvent la plupart des hôtels et les plus riches demeures des particuliers.

Le lendemain, charmante journée. En une heure et demie, le chemin de fer m'a conduit à l'extrémité méridionale du lac George, à Caldwell, d'où le bateau part immédiatement après l'arrivée du train. Près de là, un immense hôtel, comme on n'en voit qu'en Amérique, a été construit sur l'emplacement d'un ancien fort français, dont quelques ruines subsistent encore.

Toute cette contrée tient une grande place dans l'histoire de l'Amérique au siècle dernier. De 1755 à 1759, les rives romantiques du lac George ont été, à plusieurs reprises, le théâtre de luttes acharnées entre les Français et les Anglais. Il est bon de le rappeler, le lac George, de même que le Champlain, a été vu pour la première fois par un Français.

Aujourd'hui, une multitude de petits cottages sont éparpillés sur ses rives boisées. Fuyant les chaleurs du mois d'août, souvent intolérables à New York, les citoyens et surtout les citoyennes de la grande cité aiment à venir respirer ici un air plus pur et plus frais. Certainement le lac George, avec ses innombrables îles verdoyantes, est joli, très joli même; mais je ne partage pas l'enthousiasme des Américains qui n'hésitent pas à le déclarer supérieur aux lacs les plus fameux de la Suisse, à le mettre au premier rang dans le monde entier, *the best in the world*. On pourrait plutôt le comparer aux lacs de la Suède avec des montagnes un peu plus hautes et — ce qui manque à ces derniers



Lac George. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

— l'animation des rives, où des arrêts très nombreux et très rapprochés permettent de passer en revue une foule de jolies misses américaines, en toilettes claires.

La traversée du lac George demande environ trois heures. A l'extrémité nord, un train nous attend. En deux minutes, le transbordement est fait et nous partons, sans encombrement, sans bruit, sans que j'aie entendu un ordre, un coup de sifflet. C'est merveilleux! Un quart d'heure après, l'opération inverse s'exécute à la pointe sud du lac Champlain, à Ticonderoga. C'est encore un autre fort historique, dont les ruines couronnent un promontoire voisin, qui a donné son nom à la petite ville d'où partent les bateaux du lac.

La première partie du Champlain est assez jolie, mais bientôt le lac s'élargit, ses rives s'abaissent et ses eaux deviennent jaunâtres. La campagne n'est plus, comme autour du lac George, un lieu de villégiature, mais simplement une contrée agricole, avec de belles montagnes bleues au loin à l'ouest, les Adirondacks.

A cinq heures on fait escale, sur la rive droite, à Burlington, la ville la plus peuplée de l'État de Vermont; beaucoup de Canadiens français se sont fixés dans cette importante cité industrielle.

Deux heures plus tard, je quitte le steamer pour reprendre le chemin de fer à Plattsburg. La frontière canadienne est franchie à Rouse's Point, et à onze heures du soir je me trouve installé dans un hôtel français à Montréal.

Je connaissais déjà Montréal pour l'avoir visité en 1876, lors de mon premier voyage en Amérique. Sa population qui, au commencement du siècle, atteignait à peine 9 000 habitants, était alors estimée à 120 000 âmes; aujourd'hui elle dépasse 200 000 et continue à s'accroître avec rapidité

La ville, bâtie dans une île formée par le Saint-Laurent et un bras de la rivière Ottawa, s'étend sur la rive

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gauche du grand fleuve, dans une plaine fertile dominée par le Mont-Royal, d'où elle tire son nom, et que l'on gravit aujourd'hui à l'aide d'un petit chemin de fer à plan incliné. Du sommet on jouit d'une vue admirable sur la ville, dont les toitures et les clochers métalliques resplendissent au soleil, sur le majestueux Saint-Laurent, large de plusieurs kilomètres, ses îles verdoyantes et les riches campagnes des environs.

Certes on peut passer avec intérêt plusieurs jours dans cette belle ville de Montréal, dont la majorité des habitants parle notre langue, où tout, à chaque pas, rappelle la France — le vieux pays, comme disent ces braves Canadiens.

Mais je me proposais, à mon retour, de visiter à nouveau le bas Canada, et je pris mes dispositions pour partir le soir même.

Ma première visite fut pour M. H. Beaugrand, ancien maire de Montréal, écrivain distingué, auteur de plusieurs volumes de romans et de voyages; actuellement il dirige la *Patrie*, l'un des journaux de langue française les plus répandus au Canada. Je reçus de lui l'accueil le plus sympathique. J'allai voir ensuite M. Schwoob, agent consulaire de France, qui, avec une extrême obligeance, se mit immédiatement à ma disposition pour me présenter au superintendant du *Canadian Pacific*, M. Mac Nicoll. Ce dernier me remit une lettre circulaire de recommandation pour tous les employés de l'immense ligne dont il est le chef suprême. Je profite de l'occasion pour acheter mon billet, qui me coûte 75 dollars jusqu'à Victoria; pour 20 dollars de plus, je retiens un *lower bed* — lit d'en bas — dans le *sleeping-car*, et j'aurai également l'usage de cette voiture de luxe pendant la journée; enfin mes deux tickets sont *unlimited*, c'est-à-dire que j'aurai le droit de m'arrêter en route, partout et aussi longtemps que bon me semblera.

J'eus le temps aussi de voir M. Mercier, explorateur de l'Alaska, qui me donna de précieux renseignements sur les pays que je comptais visiter.

Cependant l'heure du départ est arrivée. A 8 heures, je m'installe avec mon léger bagage dans le *parlour-car* le *Yokohama*. Ces voitures réservées sont baptisées à l'instar des paquebots. Nous sommes peu nombreux, ma première impression est excellente.

Le Pacifique Canadien est la dernière ligne transcontinentale construite en Amérique, et c'est une véritable merveille. Les premiers travaux ont commencé en 1875, mais ils n'ont été réellement poussés avec activité qu'à partir de 1880, époque à laquelle le gouvernement eut l'heureuse idée de céder l'entreprise à une compagnie privée. Or, cinq années avant le terme prescrit, le 4 juillet 1886, un train, parti de Montréal, atteignait les rivages du Pacifique, résultat d'autant plus extraordinaire que la voie avait dû être établie, en grande partie, à travers des régions à peu près désertes et présentant de grandes difficultés naturelles.

Hôtel de ville de Winnipeg (voy. p. 7). — Dessin de Barclay, d'après une gravure américaine.

Près de 500 kilomètres ont été taillés dans le roc. Les ponts sont innombrables; l'un d'eux, en fer, mesure 250 mètres de longueur; un autre est jeté entre deux montagnes à 90 mètres au-dessus d'un torrent. Dans les derniers temps, on travaillait même par les plus grands froids; lorsque les chevaux n'en pouvaient plus, on avait recours à des attelages de chiens. Plusieurs fois, on a posé des rails alors que le mercure était gelé dans les thermomètres. Des quatre grandes sections de la ligne, deux ont été construites par le gouvernement, les deux autres par la compagnie. L'achèvement si rapide de cette gigantesque voie ferrée qui, de Montréal à Vancouver, ne mesure pas moins de 4 679 kilomètres, a été, je le répète, un tour de force et a démontré que les ingénieurs comme les ouvriers canadiens n'ont rien à envier à leurs voisins des États-Unis.

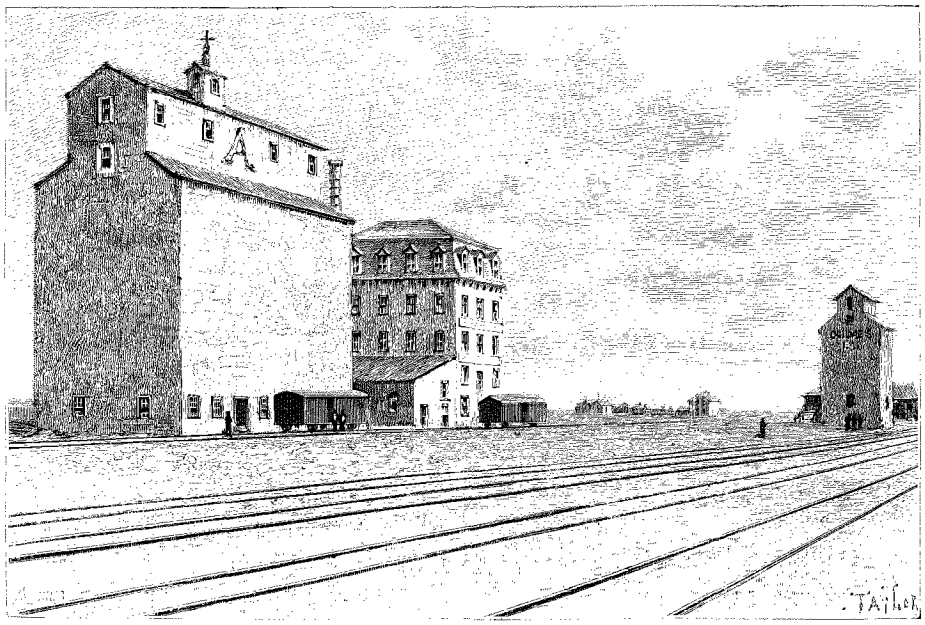
La compagnie du Pacifique Canadien est en pleine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prospérité. Outre la grande ligne, son réseau comprend des extensions importantes à travers les prairies du Nord-Ouest et d'autres voies dirigées vers l'est sur Québec, Halifax, etc., ainsi que de nombreux embranchements qui le relient aux lignes américaines. D'Halifax à Vancouver, c'est-à-dire de l'Atlantique au Pacifique, la distance, de 5 908 kilomètres, est franchie régulièrement en 7 jours, et dans des conditions de confort absolument inconnues en Europe. Aujourd'hui on se rend facilement en 15 jours de Paris à Victoria (île de Vancouver), et comme, par cette voie, la traversée du Japon est de 516 milles plus courte que par San Francisco et ne demande que 13 à 14 jours, on peut se promener sur les quais de Yokohama quatre semaines seulement après avoir quitté la France; tandis que, par Marseille et le canal de Suez, ce même voyage exige 42 jours [1].

25 juillet. — J'ai passé une excellente nuit et me lève à sept heures, parfaitement reposé de la fatigue des jours précédents. La capitale fédérale du *Dominion*, Ottawa, est dépassée depuis longtemps. Nous longeons en ce moment la rive droite de la rivière du même nom, que nous quittons une heure après, au point où elle fléchit vers le nord-ouest. Nous voici à Mattawa, place importante pour le commerce des bois provenant de l'Ottawa supérieur, rendez-vous favori des chasseurs de daims et des pêcheurs de truites. On nous accroche un *dining-car* (wagon-restaurant), où je prends un assez bon déjeuner, chose rare en Amérique, aussi bien au Canada qu'aux États-Unis.

L'ancien chemin de fer du gouvernement se terminait 42 kilomètres plus loin, à la station de Callander. C'est donc à partir de ce point qu'ont commencé les



Élévateur de grain à Portage-la-Prairie (voy. p. 10). — Dessin de Taylor, d'après une gravure américaine.

travaux du Pacifique Canadien, du C. P. R., comme on dit ici par abréviation.

Nous entrons dans la région des petits lacs qui s'étendent au nord du lac Huron. Du chemin de fer, on en aperçoit plusieurs. Le plus grand est le Nipissing, belle nappe d'eau de 80 kilomètres de long sur 40 de large, avec des îles boisées et une ceinture d'épaisses forêts qui abondent en gros gibier. Bien peu de chose cependant, le lac Nipissing, si on le compare à la chaîne des vastes mers intérieures d'eau douce qui se développent un peu plus au sud, sur 16 degrés de longitude!

A dix heures, nous arrivons à North Bay, petite ville toute neuve, sur la côte nord du lac. Le train s'y arrête une dizaine de minutes. Je vais faire un tour au buffet; on y mange debout et l'on n'y sert guère que du pain, du thé et du café au lait. Aucune boisson fermentée, ni bière, ni vin : il en sera de même sur tous les buffets de la ligne.

Après avoir côtoyé le lac pendant quelque temps, la voie ferrée traverse le principal tributaire du Nipissing, la rivière Sturgeon, juste au-dessus de chutes fort pittoresques. La température est douce; je passe presque tout mon temps sur la plate-forme du *smoking-room* (fumoir) qui termine le train à l'arrière; de là, je ne perds aucun détail du paysage.

1. Ces voyages tendent à devenir de plus en plus rapides. On lisait dans le *Temps* du 5 mai 1891 :

« Un train express de la ligne *Canadian Pacific* vient d'amener de Vancouver à Montréal les voyageurs du steamer *Express of India*, qui font un voyage autour du monde.

« Ils ont fait un parcours de 2 900 milles en 3 jours 17 heures, avec une vitesse, à certains moments, de 60, 70 et 75 milles à l'heure. Le parcours ordinaire a été jusqu'à présent de 6 jours et demi à 7 jours.

« Le voyage de Yokohama à Montréal a duré exactement deux semaines. Trois des voyageurs rejoignent le steamer de la ligne Cunard à New-York; ils arriveront à Londres le 10 mai et auront mis trois semaines pour exécuter le voyage de Yokohama à Londres.

« L'intention de la Compagnie *Canadian Pacific* est de transporter à l'avenir les malles anglaises, pour le Japon et la Chine, de la même façon rapide. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur certains points, il existe des défrichements, mais l'agriculture n'a encore envahi que timidement le domaine du bûcheron. La majeure partie du sol est occupée par la forêt primitive, le plus souvent, hélas! dévastée par l'incendie. Sur les restes informes et décomposés des géants morts de vieillesse, au milieu des arbres desséchés mais encore debout, des souches carbonisées, des troncs pourris enchevêtrés les uns dans les autres, croît toute une génération de jeunes arbres pleins de vie. C'est un inextricable labyrinthe, avec de l'eau partout. Les lacs sont innombrables; innombrables aussi sont les cours d'eau qui circulent sous bois et font mouvoir des scieries à proximité de la voie ferrée.

Sudbury est encore une ville nouvelle, improvisée en pleine forêt. C'est un point important de la ligne : dans les environs on exploite des gisements considérables de cuivre, de nickel et de platine, et c'est d'ici que se détache l'embranchement de 287 kilomètres aboutissant à Sault Sainte-Marie, ancienne colonie française située sur le détroit qui relie le lac Huron au lac Supérieur. Un canal à écluses fait communiquer entre elles ces deux mers intérieures, et un pont tournant, réunissant la rive canadienne à la rive américaine, livre passage aux trains de chemin de fer, opérant ainsi la jonction du Transcanadien aux grandes lignes américaines.

Plus loin, la contrée, toujours très pittoresque, devient encore plus sauvage. Les défrichements sont plus rares, moins étendus, situés seulement sur le parcours de la voie ferrée; et toujours de l'eau, une infinité de petits lacs, des marécages émaillés de charmantes fleurs roses, toute une végétation aquatique dont la couleur printanière, d'un beau vert tendre, contraste étrangement avec la teinte sombre des eaux stagnantes et les énormes souches noircies par le feu!

26 juillet. — Deuxième nuit à bord du *Yokohama*, aussi bonne que la première. Au réveil, nous longeons de près la rive septentrionale du lac Supérieur, que l'on aperçoit pour la première fois à Heron Bay, 1291 kilomètres de Montréal. La vue du lac est absolument ravissante et dépasse mon attente. La côte, abrupte et rocheuse, profondément découpée, forme toute une série de baies sinueuses parsemées d'îles boisées; pour horizon, les eaux limpides du plus grand lac du monde. On sait que le lac Supérieur ne mesure pas moins de 590 kilomètres de long, sur 260 dans sa plus grande largeur. Sa superficie, que Reclus évalue à 83 630 kilomètres carrés, serait donc égale à celle de 14 ou 15 de nos départements.

Le paysage est tout à fait grandiose. La forêt est moins dévastée; ce sont toujours des pins, des bouleaux, des mélèzes, mais les arbres paraissent plus vigoureux. La voie, taillée dans le roc, fréquemment coupée de tunnels et de ponts de bois sur chevalets, est parfaitement établie; elle a dû coûter des sommes énormes. Cette féerie des yeux dure plusieurs heures. Parfois les accidents du sol font perdre de vue le lac, mais il reparaît bientôt.

L'un des points les plus remarquables est le grand coude autour de *Jack Fish Bay*, que le chemin de fer contourne sur une longueur de 6 à 7 kilomètres. Cette baie, comme son nom l'indique, est renommée pour l'abondance et la bonne qualité du poisson. D'ailleurs, partout, dans le lac Supérieur, le poisson foisonne; la truite y est commune, et l'on en pêche fréquemment du poids de cinq à six livres. Ce matin, dans le *dining-car*, on nous en a servi de savoureux spécimens.

La baie de Nipigon, qui vient ensuite, est bien charmante aussi, avec ses rocs basaltiques et la traînée d'îles pittoresques qui en délimitent les contours. Nous traversons sur un pont de fer une large rivière qui, après un faible parcours, déverse au Supérieur les eaux du lac Nipigon. Ce lac dont, hormis les géographes, bien peu de personnes connaissent le nom, est pourtant treize fois plus grand que le lac de Genève. Sa surface est évaluée à 7 500 kilomètres carrés. Dans toute cette partie du continent américain, on ne sait vraiment lequel des deux éléments, la terre ou l'eau, l'emporte en étendue.

Dans ces régions, situées au nord du lac Supérieur, si froides pendant l'hiver, où le thermomètre s'abaisse parfois jusqu'au point de congélation du mercure, la chaleur est souvent accablante en été. Nous en faisons l'épreuve : à midi, nous avons 27 degrés à l'ombre, en plein courant d'air.

Au delà de la station de Nipigon on perd de vue le lac Supérieur, pour le retrouver deux heures après à la baie du Tonnerre, qui, comme les précédentes, offre aussi de fort beaux points de vue.

Nous arrivons à trois heures à Port-Arthur, 1 600 kilomètres de Montréal. La première des trois grandes étapes de la route est franchie; nous allons entrer dans la *Western Division* (Division de l'Ouest). Maintenant il nous faut retarder nos montres d'une heure. En outre, les horaires de la compagnie nous avertissent que, désormais, on ne divisera plus les jours en deux parties de douze heures chacune; les heures seront comptées de minuit à minuit, en une seule série de vingt-quatre heures : ainsi, au lieu de trois heures trente du soir, on dira quinze heures trente.

Port Arthur, agréablement situé sur la rive occidentale de la baie du Tonnerre, a été fondé vers 1867. Ce n'est encore qu'une petite ville de 5 500 habitants, mais destinée à s'accroître rapidement, car, avec sa voisine, Fort William, elle est le point de départ et d'arrivée de nombreux steamers et notamment d'une ligne de navigation appartenant au C. P. R. Outre son réseau de voies ferrées, la puissante compagnie possède en effet d'excellents et rapides bateaux à vapeur, au moyen desquels elle entretient deux fois par semaine des communications régulières avec Owen Sound, port de Toronto, sur la baie de Georgie.

On voit bien que nous sommes rentrés dans la civilisation; la plaine, cultivée partout, est nue et monotone; pas un arbre planté, pas un jardin autour de ces petites maisons de bois, toutes semblables, disséminées dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

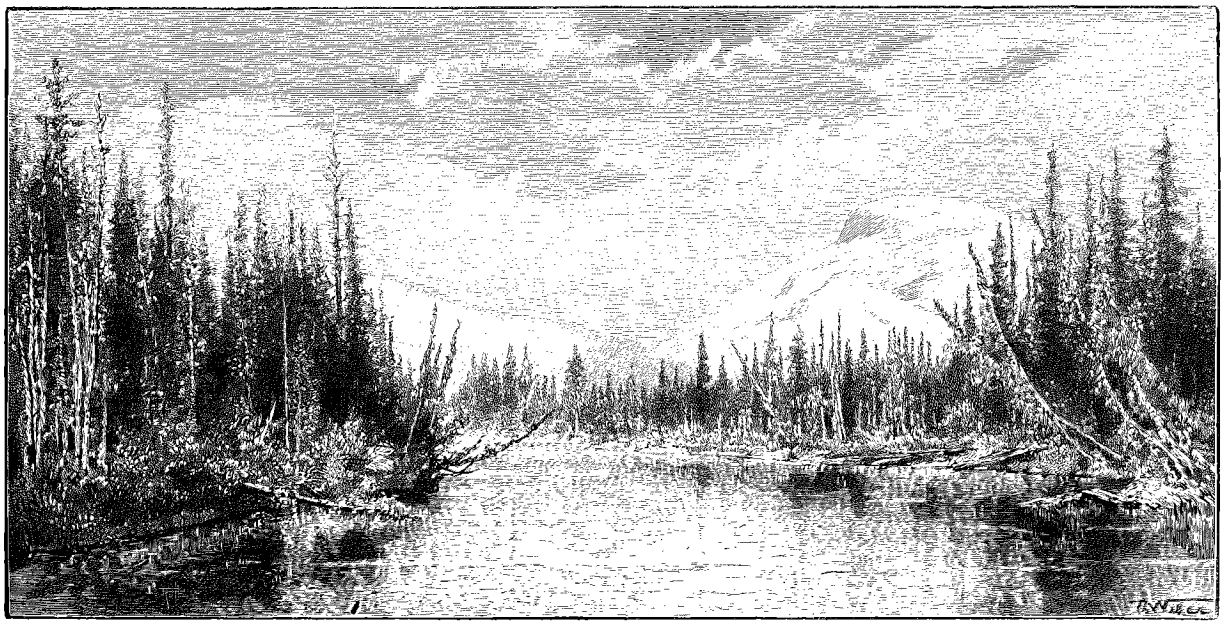
des espaces vagues; en revanche, des magasins spacieux, des docks, des débarcadères, des dépôts de charbon, de grands élévateurs, dont l'un, véritable monstre, peut contenir 1 200 000 boisseaux. Tout l'indique, le jour est proche où une grande cité s'élèvera sur ce même emplacement, où des palais de marbre et de granit remplaceront les modestes cabanes d'aujourd'hui. Ainsi vont les choses en Amérique!

Nous prenons quelques voyageurs à Port Arthur. Fort heureusement ce n'est pas le jour de la correspondance du bateau d'Owen Sound; sans cela, notre sleeping-car eût été au complet.

Adieu au lac Supérieur! La contrée que nous traversons au sortir de Port William est arrosée par la belle et large rivière Kaministiquia, dont on côtoie les rives pendant quelque temps. Peu à peu les cultures deviennent plus rares, la nature reprend son aspect sauvage. La nuit nous surprend au moment où nous franchissons la ligne de partage des eaux entre le lac Supérieur et le lac Winnipeg, c'est-à-dire entre le bassin du Saint-Laurent et celui de la baie d'Hudson.

27 juillet. — Dès cinq heures du matin je suis à mon poste d'observation sur la plate-forme du sleeping; je ne veux pas manquer la station de Rat Portage, d'où je pourrai voir le fameux lac des Bois. Le paysage est gracieux au possible: beaucoup de lacs très compliqués et communiquant presque tous entre eux, de sorte que les Indiens et les trappeurs d'autrefois pouvaient, avec de petits portages çà et là, faire, en canot d'écorce, des centaines et même des milliers de milles.

Dans une contrée aussi marécageuse, la construction du chemin de fer a rencontré de grandes difficultés. Le sol n'est qu'une prairie tremblante, reposant sur de puissants amas de tourbe. Pour établir la voie sur un



Bow River [Rivière à l'Arc] (voy. p. 12). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

terrain suffisamment ferme, il fallait transporter d'énormes quantités de terre et de roches qui s'engloutissaient dans la vase perfide, sans résultat appréciable.

Quant au lac des Bois, c'est un bassin lacustre considérable et qui n'a pas moins de 640 kilomètres de pourtour; on ne peut en avoir une vue d'ensemble, à cause des innombrables îles qui émergent de ses eaux peu profondes.

Mais voici que nous entrons dans le Manitoba. Les pins, de plus en plus rabougris, finissent par disparaître. On pressent les approches de la prairie; la terre est noire et cultivée en grande partie; de grands troupeaux se prélassent dans les verts pâturages. Voici la rivière Rouge; nous la traversons sur un beau pont de fer, et à 10 heures un quart, heure réglementaire, nous entrons en gare de Winnipeg (2 292 kil. de Montréal). L'horaire fixe le départ à 14 heures 20 : c'est donc quatre heures dont j'ai la libre disposition.

Winnipeg est, après Ottawa, la cité la plus populeuse de la grande ligne entre Montréal et la côte du Pacifique. Elle est située au confluent de la rivière Rouge et de l'Assiniboine et, sous le nom de Fort Garry, a été pendant longtemps le quartier général de la compagnie de la baie d'Hudson. Actuellement elle est la capitale du Manitoba, et, avec sa population d'environ 30 000 âmes, occupe le septième rang parmi les villes du Dominion. La grande rue (*Main street*) sur laquelle s'amorcent d'autres voies régulières, est extrêmement large, pavée de troncs d'arbres et bordée, selon l'usage du pays, de trottoirs en bois. On y remarque de luxueux magasins et un certain nombre de beaux édifices publics ou privés. L'hôtel de ville est une construction monumentale, tout à fait digne d'une grande ville; en face se dresse une colonne commémorative élevée en l'honneur des soldats canadiens qui, en 1885, ont succombé dans la lutte avec les métis rebelles du Nord-Ouest.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avant la fin du siècle, il est probable que la population de Winnipeg aura atteint le chiffre de 100000 habitants. Sa situation géographique, au centre du continent et au milieu des prairies fertiles du Nord-Ouest, lui assure un brillant avenir. Qui sait si, un jour, Winnipeg n'occupera pas, au Canada, la position que Chicago a prise aux États-Unis?

De l'autre côté de la rivière Rouge s'éparpille le faubourg français de Saint-Boniface, résidence de Mgr Taché, le chef vénéré de l'Église catholique dans les provinces du Nord-Ouest. Mais, si l'élément français domine sur la rive droite de la rivière Rouge, il n'en est pas de même à Winnipeg et dans le reste du Manitoba. Peu de temps avant mon passage, le parlement provincial avait voté une loi interdisant l'enseignement de la langue française dans les écoles. Je me hâte d'ajouter que cette loi, contraire à l'esprit de la Constitution, a soulevé une protestation universelle, tant chez les Français que parmi les Anglais libéraux.

Le dimanche, en pays anglais ou américain, est un jour néfaste pour le voyageur. A Winnipeg j'en ai fait une fois de plus la cruelle expérience. Les tramways ne marchent pas; un cocher dépenaillé m'offre une voiture d'une propreté douteuse, qu'il a la prétention de

Cathedral Mountain (voy. p. 13). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

me faire payer un dollar et demi (environ 8 francs) l'heure et que, naturellement, je m'empresse de refuser.

Me voilà donc obligé, par une température de 31°, de circuler pédestrement, si je tiens à remplir consciencieusement mon devoir de touriste. Toutes les boutiques sont closes, mais comme les volets sont inconnus en ce pays, on peut, au travers des vitres, se rendre compte des étalages. Marchands ou commis, graves, tout de noir habillés, restent assis sur le devant de leur porte fermée, fumant ou chiquant en silence. A plusieurs reprises, j'ai demandé à acheter quelque objet que je désignais du doigt, un paquet de cigares, ou bien du tabac; je n'ai jamais obtenu comme réponse qu'un geste mélancolique mais absolument négatif. Les chiens même, par leur morne attitude, semblaient comprendre que ce jour-là était un *sunday* et qu'il ne leur était pas permis de courir, de folâtrer, de se faire de mutuelles politesses, comme les autres jours.

Tout à coup une joyeuse fanfare, une musique endiablée, grosse caisse, cymbales, fifres et clairons, frappe mes oreilles. Ils sont là une vingtaine, hommes et femmes, vieilles femmes surtout, tous en uniformes fantaisistes, qui défilent au pas accéléré, drapeau en tête. C'est l'Armée du Salut qui passe. Et dire que cette grotesque mascarade, la seule note gaie de mon séjour à Winnipeg, n'a même pas eu le pouvoir de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

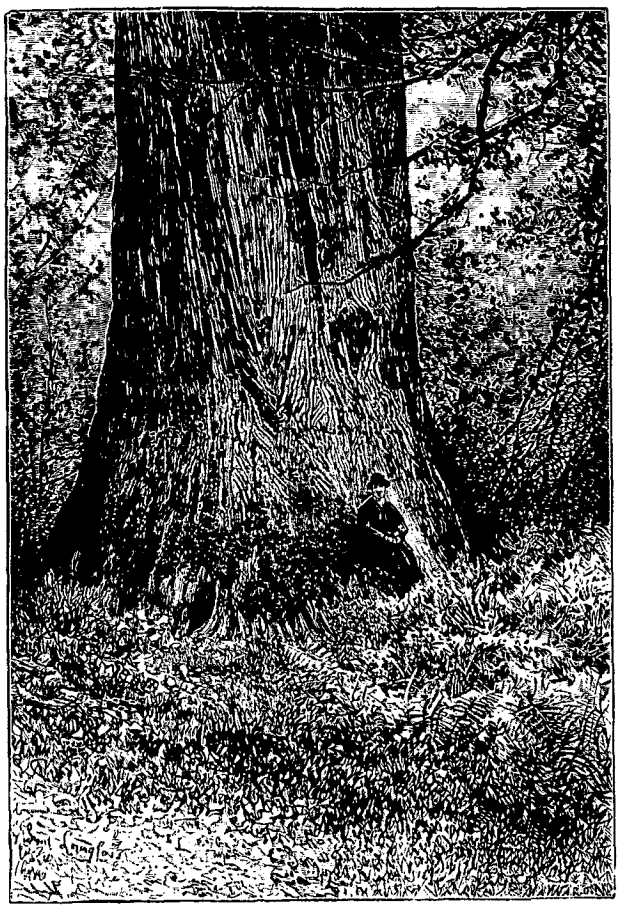
Passage des [illegible] d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dérider un instant les rares spectateurs de la rue!

Cependant la chaleur est accablante; dans les rues poussiéreuses et trop peu ombragées de la capitale du Manitoba, le soleil est brûlant. Aussi, craignant une insolation, je prends le parti de me réfugier dans un hôtel voisin de la gare. Mais, pour me faire servir un verre de bière, il me faut user de ruse. Du dehors le bar paraît fermé, et, en effet, la grande porte qui donne sur la rue est hermétiquement close. Seulement, il est avec le ciel des accommodements. Les initiés connaissent le chemin de certaine petite porte détournée qui donne accès à la buvette. Là, dans une demi-obscurité vous serez tout surpris de vous trouver en nombreuse compagnie — ce qui vous expliquera jusqu'à un certain point la solitude des rues, — et l'on vous servira toutes les boissons que vous demanderez. C'est ce qu'on appelle ici respecter la loi du dimanche.

A l'ouest de Winnipeg, la voie, tracée à perte de vue en ligne parfaitement droite, traverse une contrée uniformément plate. Nous sommes dans la zone des prairies, presque partout remplacées par des champs de blé qui s'étendent indéfiniment, sans clôtures visibles, sans un seul arbre. Çà et là, de grandes fermes attestent la richesse de cette région du Manitoba, qui, avec l'État du Dakota Nord dont la frontière est peu éloignée, aspire à devenir le grenier de l'Europe. Et pendant des centaines de milles il en sera ainsi : spectacle vraiment terrifiant pour l'avenir de notre agriculture!



Tronc de cèdre dans le Stanley Park (voy. p. 16). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

Portage-la-Prairie, sur la rivière Assiniboine, est la première station importante et l'un des principaux marchés de la province. On y remarque de grands moulins à farine et de gigantesques élévateurs.

Brandon, où l'on arrive dans la soirée, a déjà dix années d'existence; c'est une ville de 6 000 âmes et le plus grand marché de grains du Manitoba. Là encore, nous devons retarder notre montre d'une heure. On s'y arrête une dizaine de minutes. Les dames de la ville, en grande toilette, se pressent en foule sur les quais de la station : c'est aujourd'hui dimanche, et les distractions doivent être rares à Brandon.

On a pris beaucoup de voyageurs. Dans le *parlour*, dans le fumoir, l'animation est extrême; peut-être est-elle due en partie aux fréquentes rasades de whisky additionné d'eau d'Apollinaris, que les gentlemen s'offrent entre eux. La petite salle de bains qui se trouve dans notre wagon et dont j'avais oublié de parler, me paraît bien plutôt consacrée à ces sortes de libations qu'à l'usage auquel on l'avait destinée.

28 juillet. — Dans la nuit on a passé Qu'Appelle, gros village sur la rivière du même nom.

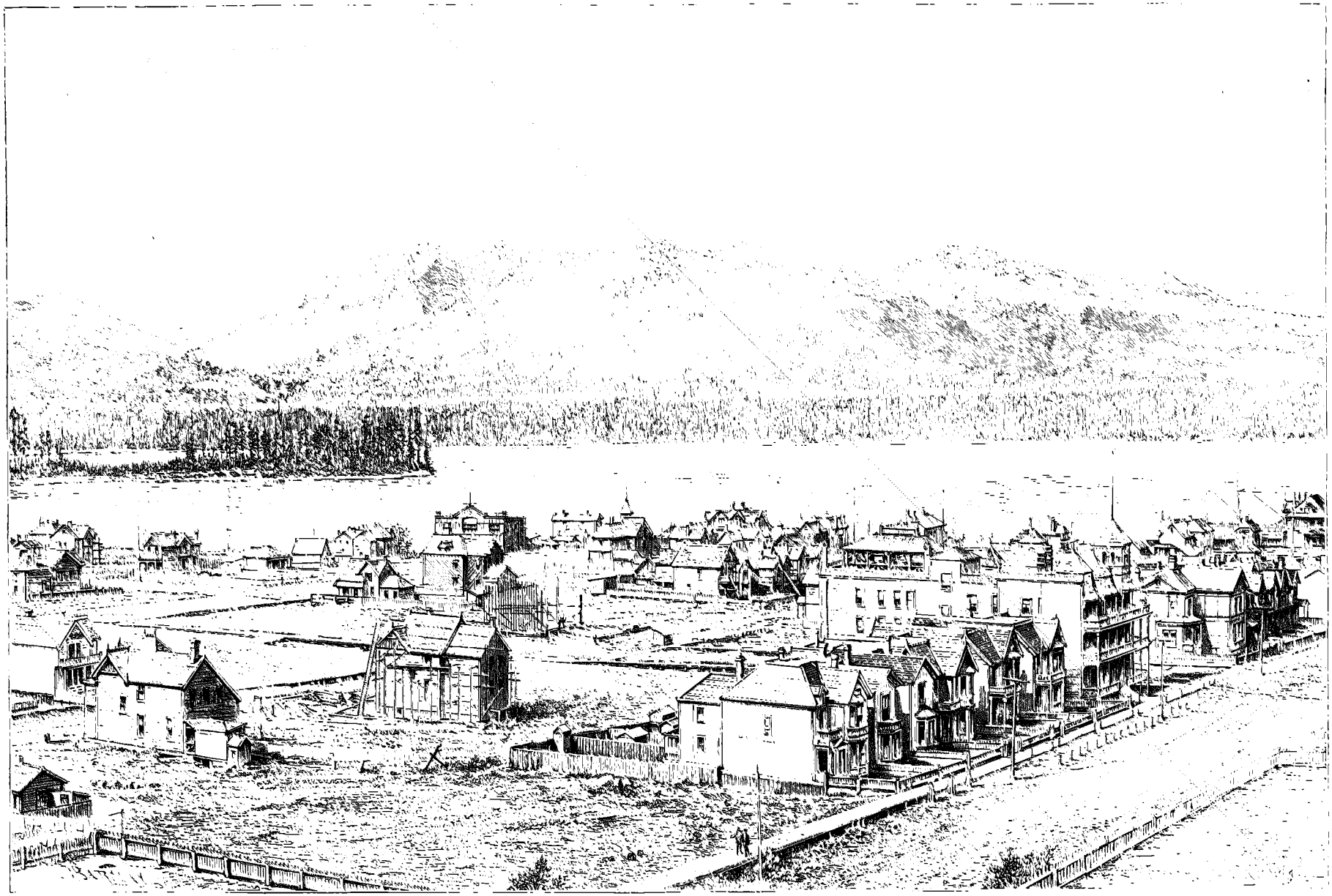
Regina, où nous arrivons de très bonne heure, est la principale ville de l'Assiniboine, un des quatre districts provisoires dont la réunion constitue le grand Territoire du Nord-Ouest.

La population de Regina, la « Reine des Prairies », n'est encore que de 2 200 habitants. Ce n'en est pas moins le siège de la législature de tous les États de l'ouest, entre le Manitoba et la Colombie, et le quartier général de la police montée. Cette troupe d'élite, forte de 1 000 cavaliers aguerris, est chargée de garder la frontière des États-Unis et de maintenir l'ordre entre les blancs et les Indiens disséminés sur d'immenses étendues; de plus, elle doit veiller à l'exécution de la loi, qui, sous les peines les plus sévères, défend de vendre aux Indiens aucune boisson alcoolique.

Maintenant, nous verrons fréquemment des Indiens aux stations. Enveloppés de couvertures, accroupis et silencieux, ces pauvres gens se tiennent le long des bâtiments de la gare, offrant aux passagers du train des cornes de buffles, soigneusement polies et accouplées avec art, des broderies de leur fabrication et autres menus objets de curiosité. Ces Indiens appartiennent à la tribu des Cris ou à celle des Pieds-Noirs, dont les réserves sont voisines de la voie ferrée.

Hier, dans l'après-midi, mon thermomètre marquait 33 degrés. Ce matin, la température est très fraîche, mais tout fait présager que nous aurons encore une chaude journée. En cette saison, l'écart journalier est de 20 à 25 degrés. Décidément, je ne me fixerai jamais dans ce pays, glacial la nuit, exposé tout le jour, sans le moindre ombrage, aux rayons d'un soleil implacable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Vancouver (voy. p. 169). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La contrée, peu à peu, devient déserte. Le sol, légèrement ondulé, s'appauvrit à mesure que s'élève le niveau du plateau sur lequel nous roulons depuis vingt-quatre heures. Dans les dépressions du terrain apparaissent çà et là de petits lacs recouverts d'une croûte de sel, que, de loin, on prendrait pour de la glace. Pas d'autre végétation qu'une herbe jaune et courte, donnant à la contrée l'aspect d'un interminable champ de blé après la moisson.

De temps en temps on aperçoit ces singuliers petits animaux connus sous le nom de *chiens de prairie* et quelques oiseaux peu farouches, que mes compagnons pourchassent à coups de pierres, dont ils ont eu soin de faire une ample provision.

Il y a peu d'années encore, les buffles erraient en troupes innombrables dans ce même pays. Aujourd'hui il n'en existe plus un seul; tous ont été exterminés par les chasseurs. Mais leurs pistes, s'entre-croisant en lignes toujours droites, sont encore parfaitement visibles. Leurs ossements blanchis sont recueillis au loin et transportés aux alentours des gares, où ils forment d'énormes amas destinés à la fabrication du noir animal.

Medicine Hat, à l'altitude de 650 mètres, occupe une heureuse situation sur la rivière Saskatchewan, navigable sur la plus grande partie de son cours. L'élevage du bétail et l'exploitation de mines de charbon qui se trouvent dans les environs lui assurent un grand avenir.

Dans la prairie, l'atmosphère a une telle pureté, une telle transparence, que le coucher du soleil y est presque toujours d'une merveilleuse beauté. Ce soir, comme hier, je ne pouvais détacher mes regards du féerique spectacle que présentait le ciel, illuminé par les derniers rayons de l'astre à son déclin.

29 juillet. — Cinquième nuit. A mon réveil, je me sens tout aussi dispos que le premier jour. Il est vrai que les ressorts des voitures sont très doux et que la marche n'est pas très rapide; par suite, la fatigue est à peu près nulle. Un fait digne de remarque, c'est le peu de bruit que fait le train en marche. Peu ou point de coups de sifflet; on ne crie pas les noms des gares; on s'arrête, on repart, sans prévenir personne. Les stations, improvisées pour la plupart à l'origine dans des lieux inhabités, sont espacées assez régulièrement à des distances d'environ 15 à 20 kilomètres; mais on ne fait halte qu'à celles où un signal a été arboré. On n'entend donner aucun ordre, on ne voit ni chef de gare, ni employés; ils existent pourtant, mais, comme il ne portent pas de costume spécial, on ne s'aperçoit guère de leur présence.

Nous avons dans notre train deux grands wagons de seconde classe ou *cars* d'émigrants — les Canadiens disent *chars*. Ils sont confortablement établis, et le tarif est à peu près moitié de celui de la première classe. Chaque passager a droit à une couchette sans supplément de prix, et la compagnie loue la literie à des prix modérés.

Dans la nuit nous avons passé à Calgary, grand marché de la région et centre important d'élevage. C'est la capitale du district d'Alberta; les Indiens Cris occupent plusieurs réserves dans les environs.

Le jour nous prend à la station de Morley, et bientôt les sommets bleuâtres des Montagnes Rocheuses se dessinent à l'horizon. On traverse une large rivière aux eaux limpides, et le train s'engage dans une vallée bordée de chaque côté par des pics dénudés et neigeux. Les sapins reparaissent; nous en avons fini avec l'éternelle et monotone prairie.

A la station de Gap, altitude 1264 mètres, on attache au train un *observation-car* — délicate attention de la Compagnie C. P. R. pour les amateurs des beautés de la nature. Ce « char d'observation » est une voiture largement ouverte sur les côtés, munie simplement de quelques bancs et où l'on peut faire aisément une promenade d'une vingtaine de pas.

Tandis que j'admirais, près de Canmore, le noble profil de la montagne des Trois-Sœurs, je remarquai deux jeunes prêtres qui s'entretenaient en français. En voyage, la connaissance est bientôt faite. Nous nous présentâmes mutuellement. Ils avaient pris le train cette nuit à Calgary; l'un d'eux, le P. Hyvernat, était professeur à l'Université catholique de Washington et venait de faire avec son ami un long voyage en Turquie d'Asie. En même temps, ils me disent que leur intention est de s'arrêter un jour à Banff, et finissent par m'engager vivement à me joindre à eux pour faire une rapide visite au *Parc national* du Canada.

Mon principal objectif étant le voyage de l'Alaska, j'avais formé le projet de faire directement le trajet de Montréal à Victoria. J'hésitai d'abord à accepter l'aimable proposition qui m'était faite, mais bientôt je me laissai séduire. Cependant le temps pressait; nous allions arriver à la station. Par bonheur, j'ai peu de bagages; je les rassemble à la hâte; je glisse un dollar dans la main du *coloured man*[1], absolument ébahi de me voir partir aussi précipitamment, et quelques minutes après, au moment où le train s'ébranlait pour continuer sa course, je roulais avec mes nouveaux compagnons dans l'omnibus de l'hôtel. J'avais accompli d'une seule traite, en 106 heures, le trajet de Montréal à Banff, soit 3 774 kilomètres.

L'hôtel, très confortable et même luxueux, est bâti sur une éminence, dans une situation ravissante. Notre premier soin, en y arrivant, fut de nous assurer une voiture qui, pour 8 dollars, devra rester à notre disposition toute la journée.

Nous avons bien employé notre temps. D'abord, excursion de trois heures au lac Minnewasaka, à travers une région très accidentée, au milieu d'une superbe forêt, malheureusement ravagée par l'incendie, ce qui imprime au paysage, vraiment grandiose, un caractère de mélancolique sauvagerie. Un des points de vue les plus remarquables de la route est obtenu du pont qui traverse la rivière Bow ou Rivière à l'Arc. Après le

1. Au Canada, comme aux États-Unis, ce sont toujours des nègres ou des mulâtres foncés qui font le service des sleeping-cars.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lunch, excursion aux sources sulfureuses qui jaillissent à différentes hauteurs, sur le versant oriental du mont Stephen ; visite de l'établissement de bains, puis longue promenade sur les bords de la rivière; bain délicieux, à la température de 33 degrés dans une piscine naturelle, assez spacieuse pour que l'on puisse y nager; enfin visite d'une grotte, renfermant une autre piscine.

Après le dîner, nous allons à pied voir une cascade voisine, dans un site extrêmement pittoresque, et nous terminons cette intéressante journée sur la terrasse de l'hôtel, en face de l'une des plus belles vues qu'il soit possible d'imaginer.

Quant aux nombreux hôtes de l'hôtel, nous ne les avons aperçus qu'aux heures de repas. Tout le reste du temps, calfeutrés à l'intérieur des appartements chauffés, ils semblaient n'être venus ici que pour se balancer silencieusement sur des fauteuils à bascule. Presque tous, est-il besoin de le dire, étaient Américains des États-Unis.

30 juillet. — Départ de Banff à 6 heures 45. — La voie, côtoyant la rivière à l'Arc, s'élève en pente régulière, au milieu d'une épaisse forêt, puis contourne un grand pic, *Castle Mountain*. A travers les grands arbres on a de superbes échappées sur une rangée de sommets couverts de neige.

Cependant nous montons toujours. Deux heures après avoir quitté Banff, le point culminant du passage des Montagnes Rocheuses est atteint, près de la station de Stephen, à l'altitude de 1 614 mètres.

Au nord, à 2 500 mètres au-dessus de nos têtes, se dresse la cime resplendissante du mont Stephen, d'où descend un immense glacier; en face, une montagne d'une élévation moindre, aux crêtes dentelées; enfin à nos pieds, un petit lac dont les eaux stagnantes, occupant le sommet de la passe, peuvent s'écouler à la fois dans l'Atlantique et dans le Pacifique.

Un peu plus bas, un impétueux torrent sort d'un autre lac : c'est le Cheval-qui-Rue (*Kicking Horse*), qui va porter ses ondes écumantes à la rivière Columbia.

La ligne descend rapidement, s'accroche aux parois rocheuses, s'engouffre dans de profondes gorges. Voici les tours colossales de *Cathedral Mountain*, le pic aigu du mont Field, puis la station du même nom, où le C. P. R. a fait construire un joli petit hôtel, fréquenté par les amateurs de la pêche à la truite.

Il est dix heures : c'est là que nous faisons halte pour déjeuner, car les wagons-restaurants s'arrêtent au seuil des montagnes.

Si la pente est fort douce à partir des plaines jusqu'au col, elle est, en revanche, d'une extrême rapidité sur l'autre versant. La descente à travers les gorges de la Wapta ou du Cheval-qui-Rue est particulièrement effrayante. Sur un parcours de 75 kilomètres, la voie, suspendue aux saillies de la montagne, sautant d'une paroi à l'autre, se tord le long de précipices vertigineux au fond desquels grondent avec rage les eaux tumultueuses.

A Golden, on sort enfin de ces effroyables et inoubliables gorges. Nous sommes arrivés au fond de la vallée qui sépare les Rocheuses de la chaîne des Selkirk. L'altitude n'est plus que de 775 mètres.

Des mines d'or et d'argent sont exploitées dans les environs. Nous longeons la rive droite de la rivière Columbia, déjà navigable pour les petits vapeurs. Peu après, on s'arrête à Donald, où commence la troisième et dernière section du Transcanadien, 3 930 kilomètres de Montréal. Retardons encore notre montre d'une heure.

A Donald, on attelle une seconde locomotive, car, de l'autre côté de la Columbia, que nous ne tarderons pas à traverser, se dresse, parallèlement à la grande chaîne, le chaînon secondaire désigné sous le nom de Monts Selkirk, un peu moins élevé mais non moins pittoresque que les Rocheuses proprement dites.

L'ascension commence bientôt. La voie ferrée, tournant à gauche, remonte rapidement la vallée du Beaver, à travers une splendide forêt. Voici le Sir Donald, la plus haute cime des Selkirk (3 244 mètres), avec ses névés et ses grands glaciers qui s'épanchent dans les vallées environnantes. D'autres pics lui succèdent. De profonds ravins sont franchis sur des ponts de bois à chevalets; l'un de ces ponts est jeté au-dessus d'une cascade fumante; un autre, le plus grand de tous, passe sur le Stony Creek à 90 mètres au-dessus du torrent. Plus loin, la gorge est tellement resserrée que la voie a dû se frayer un passage dans le roc vif, côtoyant, sur un parcours de 2 kilomètres, des précipices insondables, aux parois presque verticales.

Voici le col de Roger; à droite et à gauche se dressent une série de pics neigeux. Parfois, la vue est interceptée par de longs tunnels en bois, destinés à protéger la ligne contre les avalanches.

Les Selkirk, placées comme un écran entre le Pacifique et les Rocheuses, reçoivent une quantité bien plus considérable de pluie que ces dernières; par suite, leurs glaciers sont plus étendus et descendent plus bas dans les vallées. La végétation arborescente se développe ici avec une puissance incroyable. Pins, sapins et cèdres, serrés en lignes pressées, cherchent à se dépasser mutuellement, et, luttant pour la vie, semblent vouloir s'élever aussi haut que les pics aigus qui les environnent. Malheureusement, depuis que l'homme a envahi leur domaine, ces nobles forêts sont périodiquement ravagées par l'incendie ; le feu, que nul ne songe à arrêter, dévore des espaces considérables, se propageant au loin, parfois même à des centaines de kilomètres et pendant des semaines entières. Les plus gros troncs, à demi carbonisés, restent encore debout, mais presque tous sont frappés à mort.

Le point culminant du passage des Selkirk est à la station de Summit (altitude 1 415 mètres). Vers le sud, à 2 500 mètres au-dessus de la vallée, s'étage un prodigieux cirque, montrant à la fois cinq ou six glaciers dont les crevasses verdâtres sont parfaitement visibles.

Le train commence à descendre, et après de nombreux circuits s'arrête à la station de Glacier House, où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous dînons dans un gracieux petit hôtel, en forme de chalet suisse, érigé par la compagnie à 20 minutes de la base du Grand Glacier, dont la masse énorme, encadrée de noirs sapins, miroite et resplendit au soleil.

La descente continue avec rapidité, offrant constamment des points de vue d'une beauté merveilleuse : innombrables chutes d'eau couronnées d'arbres gigantesques, lacets étranges revenant presque à leur point de départ, gorges étroites et sauvages avec des échappées sur tout un monde de glaciers et de névés. A un certain point de cette course infernale, le site est si extraordinaire, si sublime dans son horreur, que le train s'arrête quelques minutes, afin de permettre aux voyageurs de le contempler à loisir.

A Revelstoke, on se retrouve sur les bords de la Columbia; mais ce n'est plus la petite rivière que nous avons franchie cinq heures auparavant : de son détour vers le nord, elle nous revient fleuve majestueux, et le pont sur lequel nous la traversons ne mesure pas moins de 250 mètres.

La nature a changé d'aspect. Nous entrons maintenant dans une charmante et fertile contrée, entrecoupée de grands lacs, arrosée par de larges rivières aux eaux paisibles. C'est au milieu de ce beau pays, déjà en partie colonisé, que la nuit vient nous surprendre, lassés mais non rassasiés par tant de merveilles.

31 juillet. — Au lever du soleil, le train longe la rive gauche de la rivière Thomson, qui ne tarde pas à se réunir au Fraser à la station de Lytton.

Il semble qu'après une journée comme celle d'hier il n'y ait que bien peu à dire sur les 250 kilomètres qui me restent à faire pour atteindre le Pacifique. Il n'en est rien : cette dernière partie de la route est aussi fort intéressante, mais, comme je crains de fatiguer le lecteur, je m'efforcerai d'être bref.

Au-dessous de Lytton la voie traverse le Fraser, s'engage dans une suite de tunnels, puis débouche sur un remblai dominant à une hauteur considérable le fleuve encaissé entre deux chaînes rocailleuses, aux pentes abruptes, quelquefois verticales. C'est le fameux cañon du Fraser, qui n'a pas moins de 37 kilomètres de longueur. J'avoue que j'en suis sorti avec plaisir, car, souvent, le rail frôlait de si près le précipice, que je n'étais pas sans inquiétude. Et cependant, en face, sur la rive opposée, l'ancienne route des chercheurs d'or est bien autrement dangereuse. Ce chemin de colonisation, construit par le gouvernement colombien, nous apparaît comme un ruban grisâtre, contournant en corniche les rochers à pic, surplombant parfois les eaux du fleuve, sans autre point d'appui que des madriers arc-boutés. Il me semblait invraisemblable que jamais personne pût avoir la témérité de s'y engager en voiture. Il est vrai que nous sommes en Amérique.

Le Fraser passe pour le fleuve le plus poissonneux du monde. Dans la saison du frai, les saumons remontent le courant en troupes serrées, et à ce sujet on m'a cité sur place des faits extraordinaires. Nous n'étions pourtant pas sur les bords de la Garonne, et mon interlocuteur était un brave Canadien français, habitant le pays depuis plusieurs années. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on capture ici des quantités considérables de saumons, qui, sous la forme de conserves, vont inonder les épiceries du monde entier.

Maintenant le fort de la saison est passé, mais il y a encore des retardataires. Des Indiens, debout sur des pointes de roches, les happent au passage au moyen d'un court filet assujetti à une longue perche, ou bien les percent à coups de flèches, puis les font sécher au soleil sur la berge.

A Yale, toute une colonie de Chinois est occupée à chercher l'or dans le lit du fleuve, à laver les sables aurifères le long du rivage.

Puis viennent : *Ruby Creek*, ainsi nommée à cause des rubis que l'on trouve dans le voisinage; *Agassiz*, à 5 milles du lac Harrisson, sur les bords duquel existent des sources sulfureuses, renommées par leurs propriétés curatives; *Nicomen*, d'où l'on aperçoit sur la gauche la cime glacée du mont Baker, au delà de la frontière américaine, qui maintenant est assez rapprochée; *Mission*, importante école d'Indiens catholiques; *New Westminster*, où conduit un embranchement de 13 kilomètres, ville déjà importante, commerçant directement avec la Chine et l'Australie; *Port Moody*, l'ancienne tête de ligne du chemin de fer; enfin la dernière station, la 304e depuis Montréal, Vancouver, où nous entrons en gare précisément à 2 heures 25 du soir, heure réglementaire.

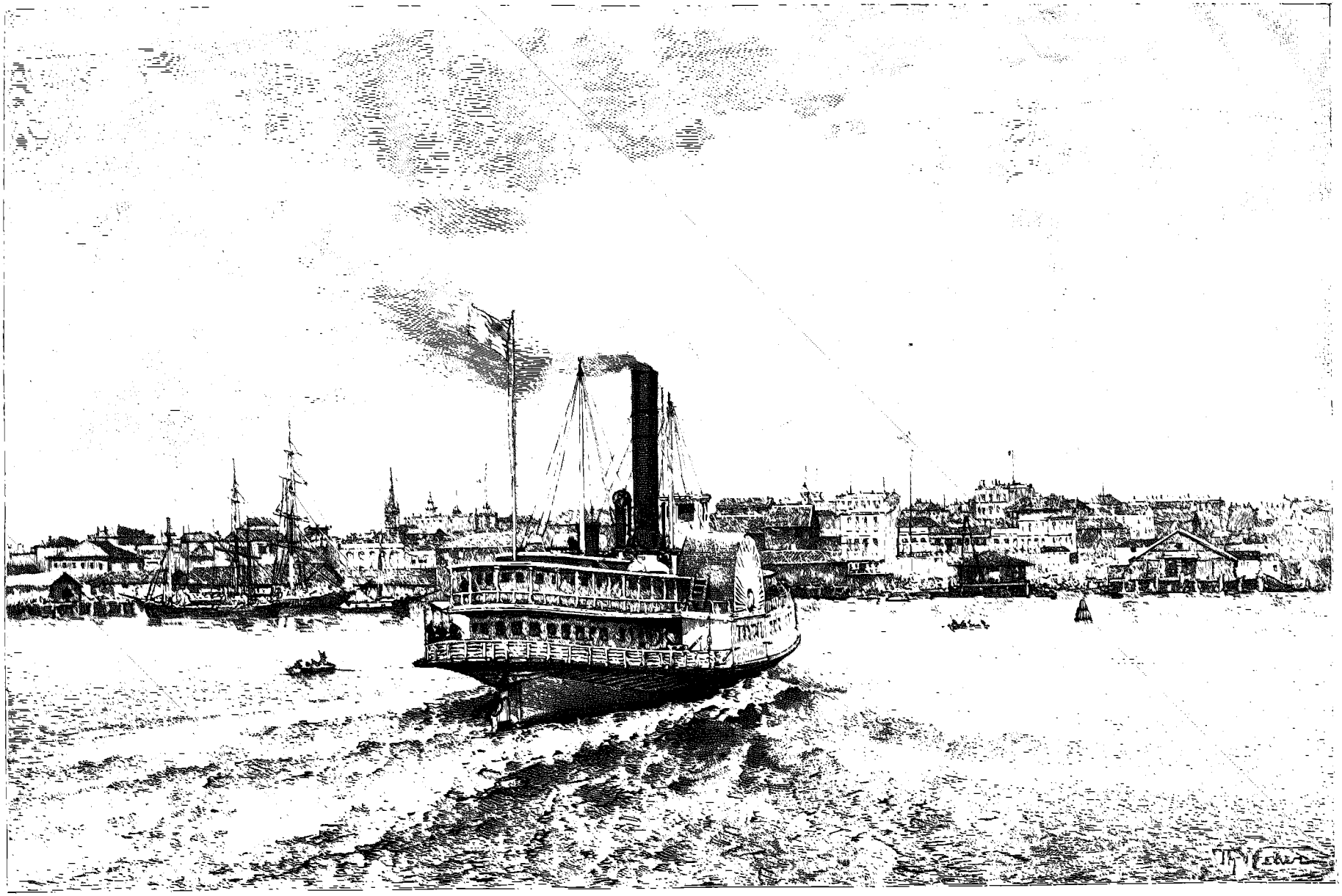
Jusqu'à mai 1886, l'emplacement où s'élève la cité terminus de la plus longue voie ferrée du monde était couvert par la forêt vierge. Comme toujours, ce furent de petites maisons de bois, rapidement improvisées au milieu des défrichements, qui constituèrent la ville naissante. Mais bientôt un incendie fit table rase; c'est alors que Vancouver fut reconstruit en matériaux plus solides. A l'époque de mon passage, on pouvait y admirer de larges rues sillonnées par des tramways électriques, de grandes églises, des écoles monumentales, des hôtels de premier ordre, de vastes magasins et de belles maisons particulières. La population, qu'on estimait alors à 15 000 âmes, doit certainement dépasser 20 000 à l'heure où j'écris ces lignes.

En moins d'un quart d'heure, le transbordement est opéré sur un vapeur amarré au quai. Malgré la bonne impression que me laisse ce voyage de près d'une semaine en chemin de fer, accompli sans fatigue appréciable, je suis heureux de me retrouver sur l'élément liquide, d'autant plus que le temps est superbe et la mer d'un calme parfait.

En sortant du port, on contourne le Stanley Park, qui porte le nom du gouverneur général actuel, lord Stanley. C'est simplement l'extrémité encore subsistante de l'ancienne forêt vierge qui couvrait autrefois toute la contrée. Son étendue dépasse 400 hectares; de belles routes, des allées sablées de débris de coquilles, ont été tracées en tous sens.

Ce parc admirable, que j'ai visité lors de mon se-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

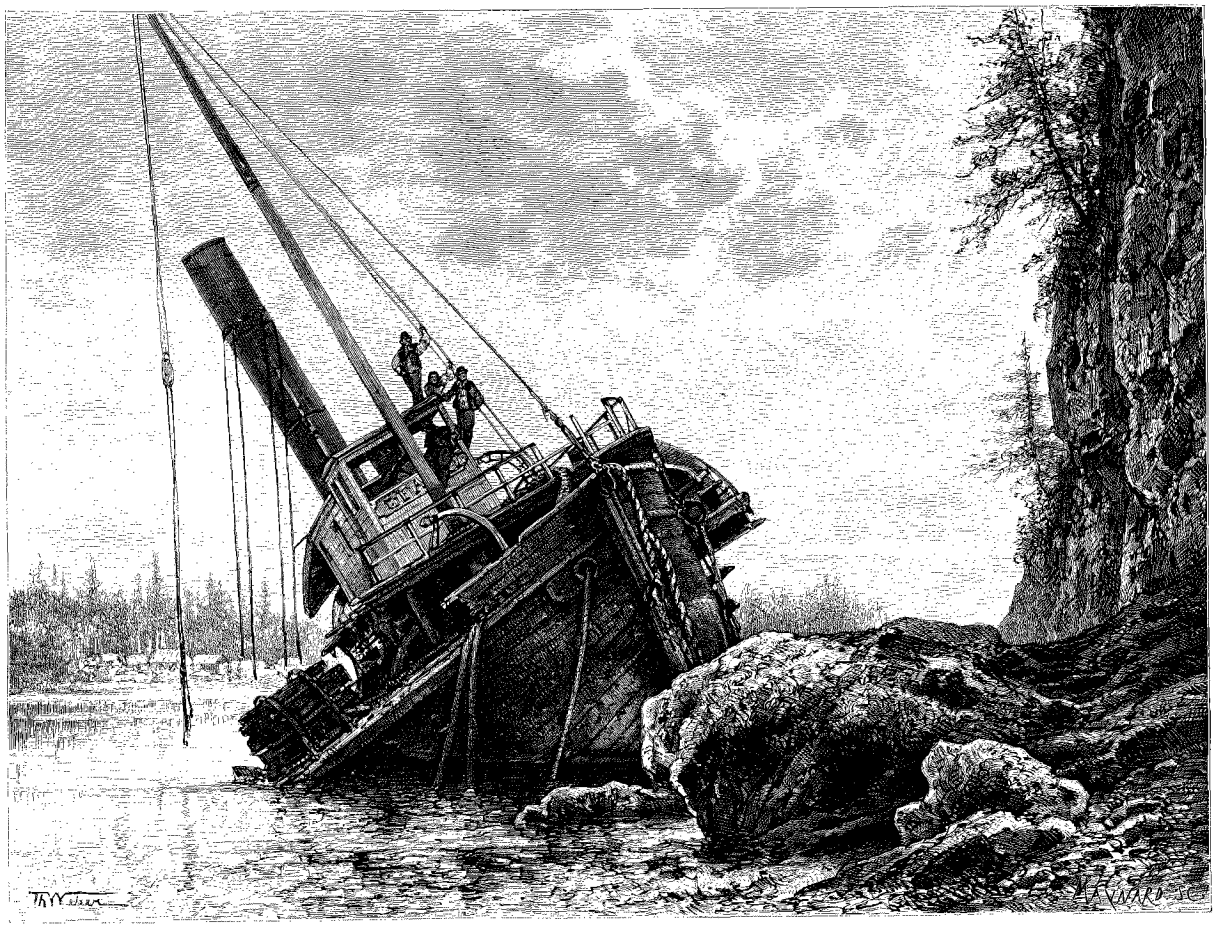


Arrivée à Vaubert [illegible] Dessin de Th. Weber d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cond passage à Vancouver, à mon retour de l'Alaska, est une merveille. On y rencontre des arbres de 10 à 16 mètres de circonférence, atteignant une élévation de 100 mètres et dignes d'être comparés aux sequoias de la vallée de Yosémiti, ou bien aux eucalyptus géants d'Australie. Les essences dominantes sont des conifères, cèdres, pins d'Orégon, pins hemlock, etc. On y remarque aussi de gigantesques érables, aux larges feuilles, aux branches moussues. Sous bois, les fougères, les arbustes à baie, forment des fourrés impénétrables; les framboisiers deviennent presque des arbres et atteignent communément une hauteur de 5 à 6 mètres. En somme, la puissance de la végétation est telle qu'on pourrait se croire sous les tropiques.

A l'entrée du chenal, un petit steamer désemparé gît sur le flanc, échoué sur une pointe de rocher. L'année dernière, il a été drossé par la marée, qui, en cet endroit, forme un courant d'une violence extraordinaire. C'est le *Pioneer*, le premier bateau à vapeur qui ait doublé le Cap Horn, pour venir naviguer sur les côtes de la



Le *Pioneer*, échoué à l'entrée du port de Vancouver (voy. p. 16). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Colombie Britannique. C'était en 1855, époque déjà lointaine pour l'Amérique.

Ce naufrage sera sans doute une bonne fortune pour le propriétaire du bateau. On me dit, en effet, — détail bien américain — qu'une compagnie se forme pour acheter fort cher cette épave sans valeur, et en fabriquer des cannes, des cadres de photographies, des boîtes et autres menus objets, qui se vendront au poids de l'or, comme reliques des temps passés.

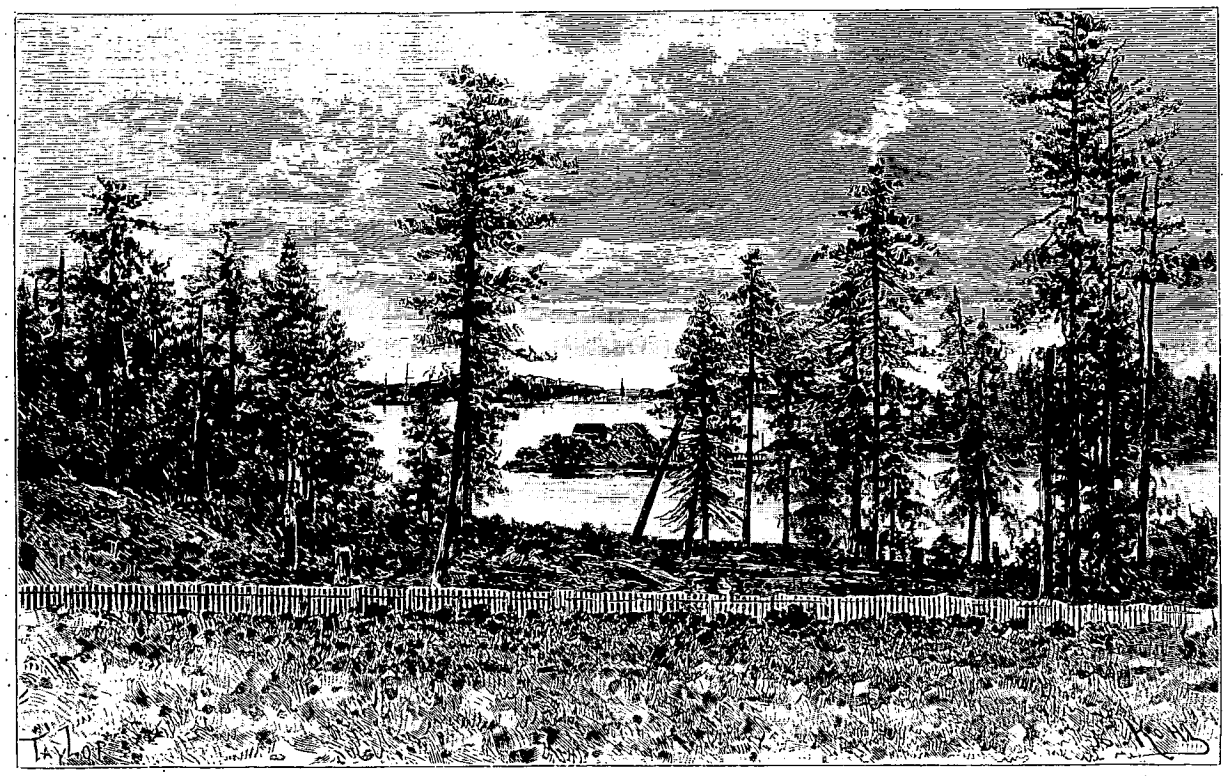
Un peu plus loin, la couleur jaunâtre des eaux nous indique le voisinage des embouchures du Fraser. De petites barques de pêche croisent au large. Deux hommes, paraît-il, peuvent prendre avec un filet 800 saumons par jour, du poids moyen de 5 kilogrammes.

Après une charmante traversée de cinq heures, à travers un dédale d'îles boisées aux contours gracieux et pittoresques, le détroit de Georgie est franchi et nous pénétrons dans une baie délicieuse au fond de laquelle s'étend Victoria, capitale de l'île de Vancouver et de la Colombie anglaise.

E. Cotteau.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Esquimalt Harbour. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LE TRANSCANADIEN ET L'ALASKA,

PAR M. E. COTTEAU [1].

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Mon premier soin, en arrivant au *Driard*, excellent hôtel tenu par un obligeant Français, M. Redon, fut de m'informer du bateau de l'Alaska. Il n'est pas arrivé, mais on l'attend d'un moment à l'autre. A l'agence, où je me rends pour assurer une cabine, on refuse mon argent : il n'y a plus, me dit-on, aucune place disponible! Je m'y attendais; j'avais voulu télégraphier de Montréal, mais des personnes bien informées m'avaient assuré que ce serait en pure perte. En effet, pendant la belle saison, les steamers qui desservent les côtes de l'Alaska sont absolument bondés de passagers. De plus, une société de 96 excursionnistes, venant de Boston, de Philadelphie, de New York, et faisant, sous la conduite d'un représentant de l'agence Raymond, de Boston, un voyage circulaire en Amérique, avait quitté Montréal la veille de mon arrivée dans cette ville et devait précisément s'embarquer sur le bateau que je me proposais de prendre.

Heureusement M. Redon est très lié avec le capitaine, celui-ci, depuis de longues années, sachant apprécier comme elle le mérite la table du *Driard*, qui a la réputation d'être l'une des meilleures d'Amérique. Mon aimable hôtelier, qui décidément est une véritable providence pour ceux de ses rares compatriotes qui s'aventurent dans ces lointains parages, me promet de faire tout son possible pour que je puisse partir : s'il y a une place disponible, une seule, elle sera pour moi.

Victoria est une jolie ville de 20 000 âmes, agréablement située vers l'extrémité sud-est de la grande île de Vancouver, à l'entrée du détroit Juan de Fuca, qui la sépare du continent. On y voit de beaux édifices publics, un musée provincial fort intéressant, un jardin zoologique établi dans un joli parc où l'on peut admirer, même après les colosses de Vancouver, de gigantesques pins Douglas. Tout un quartier est habité par une importante colonie chinoise. Les fils du Céleste Empire ont, à Victoria, leurs magasins comme en Chine, leur pagode, leur théâtre; la seule différence, c'est qu'ici ils ont à acquitter une taxe de 50 dollars par tête. Ces émigrants excellent dans le jardinage et

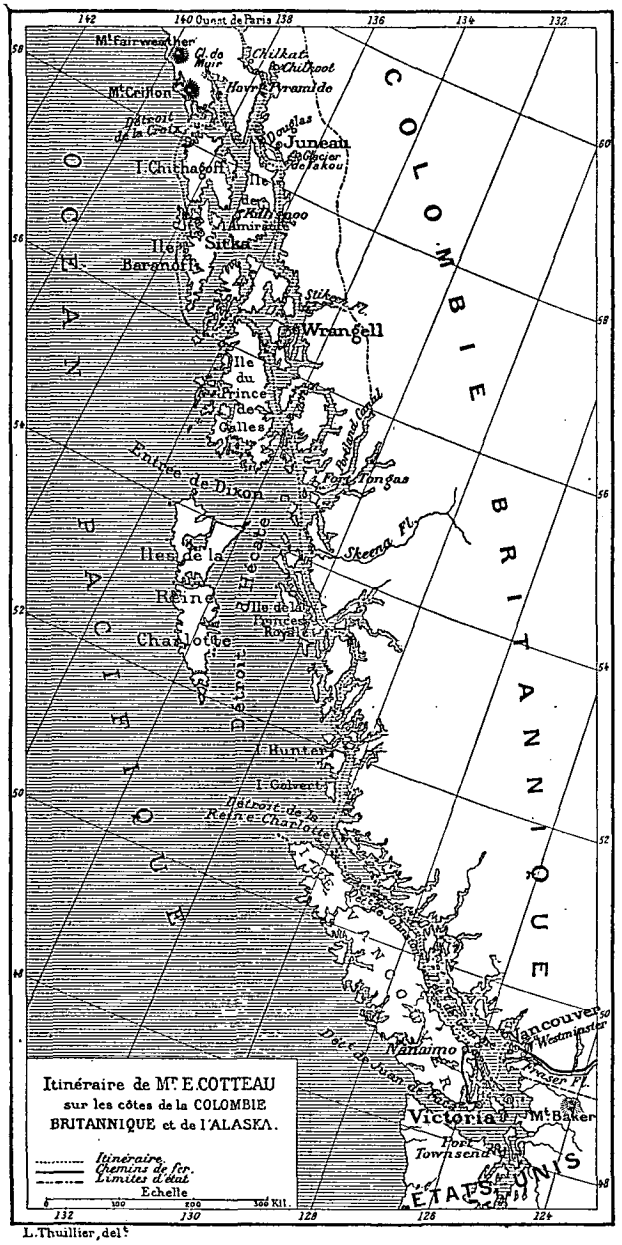
1. Suite. — Voyez p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le blanchissage du linge; ils font aussi de bons domestiques et sont employés en grand nombre comme terrassiers et hommes de peine sur la ligne du Pacifique. On les rencontre à chaque pas dans les rues de la capitale colombienne, mêlés à la population blanche et à quelques spécimens de la race indienne autochtone.

Plusieurs lignes de tramways, la plupart mus par l'électricité, desservent les faubourgs éloignés, le long d'avenues ombreuses où se montrent, au milieu de jardins fleuris et plantés d'arbustes rares, les gracieuses villas des habitants. La campagne est légèrement ondulée, semée çà et là de petites éminences granitiques, roches moutonnées attestant la présence d'anciens glaciers. De ces points élevés on a une fort belle vue sur la mer et les cimes neigeuses des monts Olympiques, de l'autre côté du détroit de Fuca, dans l'État de Washington.

Une charmante excursion est celle d'*Esquimalt Harbour*, point de ravitaillement et station navale de la flotte anglaise dans le Pacifique, à 6 kilomètres de Victoria. On y trouve toujours un ou plusieurs navires de guerre. Sur les bords d'un havre magnifique, qui s'enfonce capricieusement dans les terres, on a construit un arsenal, des magasins, des ateliers et un bassin de radoub de premier ordre.



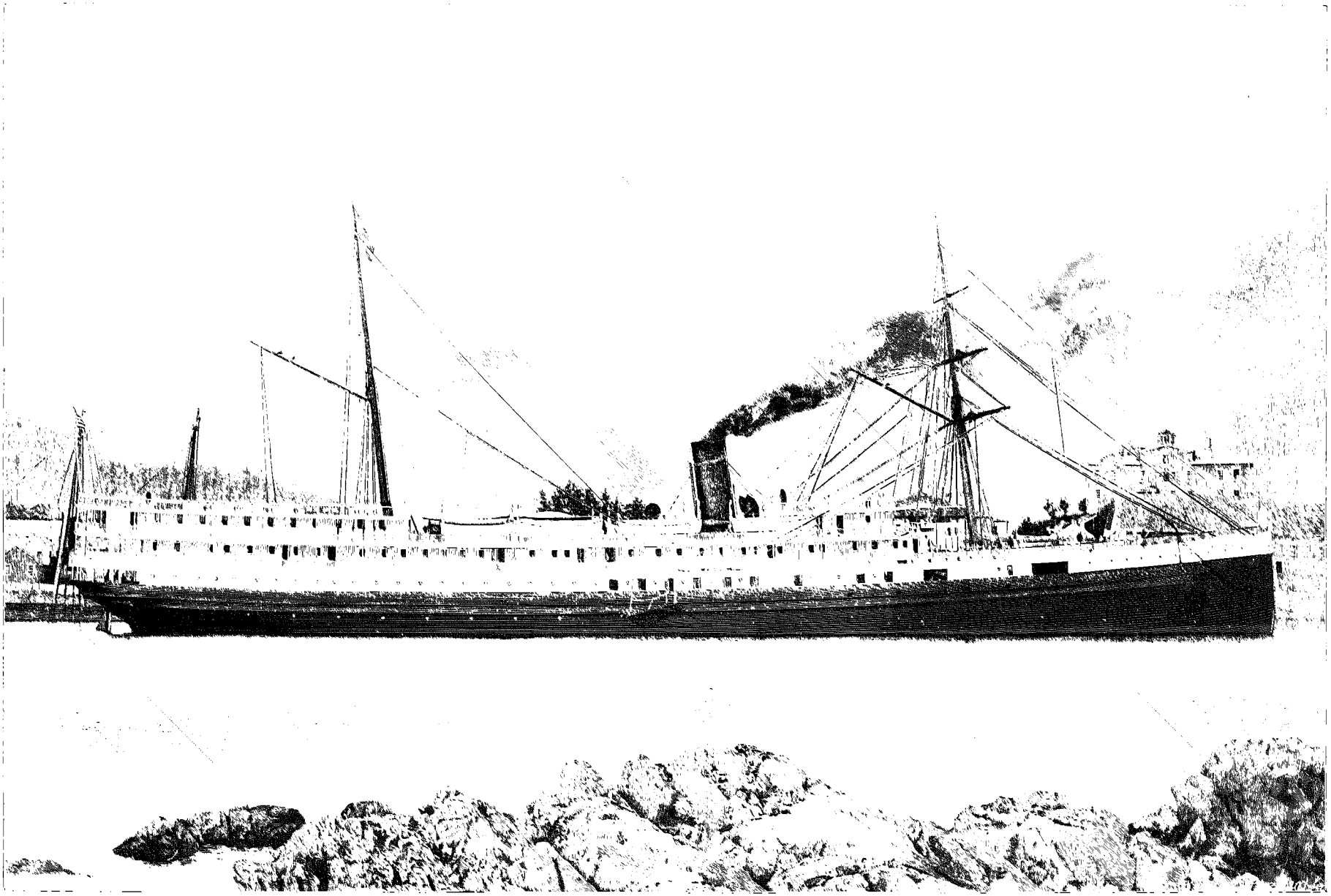
Cependant le bateau de l'Alaska est arrivé dans l'après-midi et repartira demain à la première heure. Or il est huit heures du soir et je ne suis pas encore fixé sur mon sort. Je commençais à perdre tout espoir, lorsque paraît M. Redon, le visage rayonnant. « Vous avez une place, mais pas de temps à perdre », me dit-il en me poussant dans une voiture qui me conduit aussitôt fort loin de la ville, au port proprement dit, spécialement réservé aux grands navires océaniques. A peine à bord, je m'empresse de payer au *purser* 95 dollars, prix de mon passage aller et retour, moyennant quoi on me délivre un coupon qui m'assure la meilleure couchette dans une cabine de première classe à trois places, où nous ne serons que deux. Je suis absolument ravi!

Le steamer *The Queen*, sur lequel j'allais passer une dizaine de jours, est le meilleur des trois bateaux qui font le service des côtes de l'Alaska. Il jauge 3 000 tonnes, mesure 104 mètres de longueur et peut loger 250 passagers de première classe. Tous les progrès, tous les perfectionnements modernes, ont été appliqués dans ses aménagements. Le salon est d'une grandeur exceptionnelle et décoré avec luxe; les cabines, spacieuses et bien aérées, réparties sur trois étages, dont deux s'ouvrent directement sur une galerie extérieure, sont éclairées à la lumière électrique; un vaste promenoir surmonte le troisième étage.

Deux fois par mois, ce beau navire, commandé par le capitaine Caroll — un vieux routier de la côte, qui en est à son cent quatorzième voyage d'Alaska, — part de Tacoma, sur le Puget Sound, prend à Port Townsend, à l'extrémité orientale du détroit de Fuca, les passagers venus par mer de San Francisco, touche à Victoria, puis, continuant sa route vers le nord, fait escale aux points les plus intéressants de la côte, s'arrêtant un jour ou deux à Sitka, pour revenir ensuite à son point de départ.

Le lendemain, 2 août, au jour naissant, un léger balancement m'avertit que nous sommes en route. Une dernière fois je contemple le majestueux panorama de la chaîne des monts Olympiques, dont la base reste encore dans l'ombre tandis que les sommets, déjà éclairés par les premiers rayons du soleil levant, semblent flotter comme des nuages roses au-dessus de la brume matinale. Puis la *Queen*, tournant au nord, s'engage dans le détroit de Haro, laissant à tribord la plupart des îles San Juan. La possession de cet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le steamer *The Queen*, en rade de Sitka. — Gravure de Rocher, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

archipel a été longtemps revendiquée à la fois par l'Angleterre et par les États-Unis. L'empereur d'Allemagne, choisi comme arbitre en 1872, fit passer par le détroit la ligne frontière, attribuant ainsi aux États-Unis la majeure partie de l'archipel contesté.

A onze heures nous passons au large de la petite ville de Nanaimo, où nous ferons escale au retour. C'est ici l'extrême limite des chemins de fer et des télégraphes; nous allons entrer dans une région qui en est totalement dépourvue.

Pendant toute cette journée, favorisés par un temps magnifique, qui nous accompagnera d'ailleurs dans tout notre voyage, nous passons du détroit de Georgie dans celui de Johnston, à travers un labyrinthe d'îles et d'îlots, uniformément couverts de la base au sommet de sapins gigantesques. Du pont du navire, la vue des montagnes, particulièrement de celles de la Colombie, est superbe; celles de Vancouver sont un peu moins élevées. Une chaîne continue de pics neigeux borde l'horizon du côté de l'est; leur altitude varie entre 2 000 et 3 000 mètres. En certains endroits, des fiords aux eaux profondes pénètrent à plus de 100 kilomètres dans l'intérieur des terres.

Tantôt les indentations de la côte forment de vastes expansions d'eaux profondes, où la navigation est facile et sans danger; tantôt, au contraire, le chenal se resserre comme aux passages Discovery et Seymour, qui relient le détroit de Georgie à celui de Johnston. Là est le point le plus étroit du canal de séparation entre Vancouver et la terre ferme. Parfois les courants atteignent, dans ces parages d'autant plus dangereux qu'ils sont semés d'écueils à fleur d'eau, une vitesse qui dépasse 16 kilomètres à l'heure. Les bâtiments à voiles sont irrésistiblement entraînés; les steamers eux-mêmes sont obligés de calculer leur itinéraire de manière à ne s'engager qu'avec la marée favorable.

Sur une île du détroit de Johnston on remarque une importante fabrique de saumon conservé et un gros village indien. Dans le cimetière, les tombes des natifs sont ornées de grossières sculptures et de lambeaux d'étoffes voyantes.

Au commencement du second jour, la grande île à laquelle le célèbre navigateur Vancouver a donné son nom est dépassée. Inclinée dans la direction du nord-ouest au sud-est, parallèlement à la côte colombienne, elle ne mesure guère moins de 400 kilomètres de longueur sur 100 de largeur. La côte orientale, qui regarde le Pacifique, est découpée par une série de fiords profonds. Tout l'intérieur, d'ailleurs peu connu, n'est qu'une vaste forêt; la colonisation n'a encore entamé que la partie méridionale de l'île.

Maintenant nous sommes dans le détroit de la Reine-Charlotte. Quelques îles seulement nous séparent de l'océan, dont la houle se fait légèrement sentir; puis on s'engage de nouveau dans une série de détroits formés par un archipel d'îles boisées. Parfois on croirait descendre le cours d'un grand fleuve entre deux berges extrêmement raides, hautes de quelques centaines de mètres et couvertes de noirs sapins. Plusieurs fois nous avons l'occasion d'observer des baleines; on les rencontre ordinairement voguant de conserve, deux par deux, se livrant à de joyeux ébats à la surface de l'eau et projetant dans les airs de puissants jets de vapeur.

C'est aujourd'hui dimanche; un avis affiché au fumoir nous prévient que, ce jour-là, il est défendu de jouer aux cartes. En revanche, le service divin ne chômera pas : nous n'avons pas moins de sept pasteurs à bord, la plupart faisant partie de la société d'excursionnistes dont j'ai déjà parlé.

J'ai fait la connaissance du chef sympathique de l'expédition, M. Luther Holden, qui, avec l'aide de trois adjoints, pourvoit à tout et règle le voyage jusque dans ses moindres détails. Ces excursions de vacances ont beaucoup de succès en Amérique. Moyennant un prix fixé à l'avance, on n'a plus à s'occuper de rien et l'on est ramené chez soi au jour indiqué. Le programme est établi d'une manière intelligente et exécuté ponctuellement. On voyage avec tout le confort possible, et il en résulte une notable économie. Ainsi, pour 500 dollars (2625 francs), nos touristes, partis des grandes villes de l'Atlantique, se rendaient dans l'Alaska, après avoir visité, en train spécial, le Dominion du Canada dans toute son étendue. Au retour, ils devaient se diriger par les États de Washington et d'Orégon sur le Parc national du Yellowstone, suivre le *Northern Pacific* et rentrer chez eux par Saint-Paul, Chicago et le Niagara, faisant çà et là des excursions et visitant, sur leur route, les points les plus intéressants.

Une mesure que j'approuve fort, c'est l'affichage journalier, au salon de la *Queen*, de l'itinéraire de la journée, avec la mention des points les plus remarquables et des distances à parcourir.

Dans le prix du passage, la nourriture est comprise. Vu le grand nombre des passagers, on est obligé de faire deux tables, à une heure d'intervalle, et, à chaque fois, pas une place ne reste inoccupée; or, comme on ne fait pas moins de cinq repas par jour, — trois grands et deux petits, — les infortunés garçons sont constamment occupés à servir et à desservir.

Notre doyen, à bord, est un vieux monsieur de 82 ans qui fait un voyage d'agrément avec sa digne compagne, guère plus jeune que lui. Les voyages se font en Amérique d'une manière si confortable, qu'on en est arrivé à considérer la locomotion comme un repos. On part en famille, avec de vieux parents, des enfants en bas âge, pour un voyage de six semaines; on passe d'un océan à l'autre, avec la même insouciance que s'il s'agissait d'une simple partie de plaisir dans les environs. Toutefois, ce qui m'étonne, c'est le grand nombre de femmes âgées, très âgées même (quelques-unes ont certainement plus de 70 ans), qui font partie de la caravane Raymond.

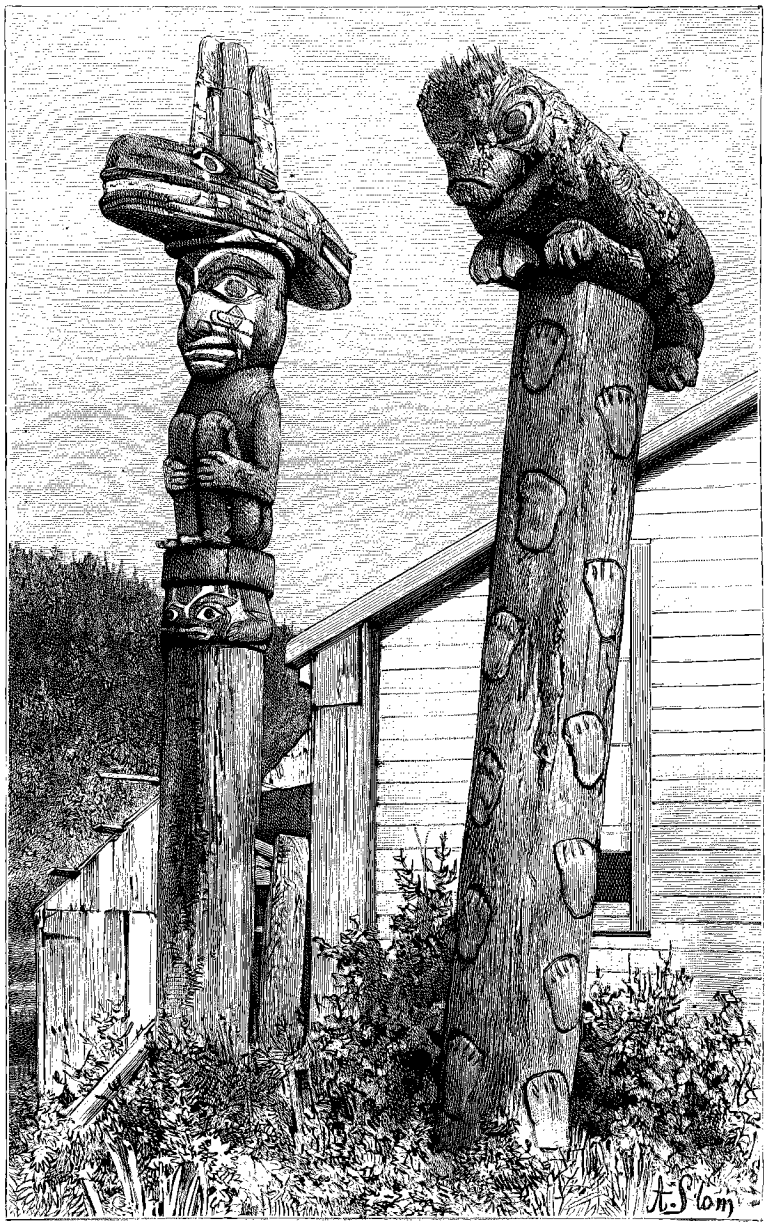
Après Bella-Bella, village indien sur l'île Campwell, voici le passage Lama, extrêmement étroit et obstrué par une multitude d'îlots coniques, uniformément couverts de sapins, ce qui leur donne l'aspect de grands

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bonnets verts reposant sur l'eau; puis, le *Milbank Sound*, d'où l'on entrevoit encore une fois la haute mer, mais pour peu d'instants.

La pointe méridionale de la grande île de la Princesse-Royale marque l'entrée du détroit de Finlayson, orienté directement au nord sur une longueur de 45 kilomètres, avec une largeur moyenne de 3 à 4 kilomètres. De belles cascades se précipitent des hauteurs voisines, et, par-dessus la sombre forêt, on aperçoit les sommités neigeuses de montagnes plus éloignées. La neige ici descend fort bas; au fond des ravins, à quelques centaines de mètres à peine au-dessus du niveau de la mer, on en voit encore des amas considérables, débris des avalanches du printemps.

Solitude complète, aucun vestige d'habitation, aucune barque sur la mer. Plus de traces d'incendie, mais beaucoup de troncs encore debout, squelettes blanchis des géants de la forêt morts de vieillesse; parfois aussi des arbres plus jeunes, également desséchés, serrés les uns contre les autres comme les épis dans un champ de blé.



Totem, à Wrangell. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

Au détroit de Finlayson succède celui de Grenville, qui s'étend en droite ligne sur une longueur de 90 kilomètres, séparant l'île Pitt de la terre ferme.

Dans la nuit du deuxième au troisième jour on a franchi, un peu au-dessous du 55e degré de latitude, la limite entre les possessions britanniques et les possessions américaines. Le jour nous prend entre la grande île du Prince-de-Galles et le continent. Maintenant nous sommes en Alaska; le paysage est toujours le même, mais si beau qu'on ne peut se lasser de le contempler.

Le territoire de l'Alaska occupe l'extrémité nord-ouest du continent américain. Séparée de l'Asie par le détroit de Béring, baignée au nord par l'océan Glacial, au sud par le Pacifique, cette région, connue autrefois sous le nom d'Amérique russe, fut cédée en 1867 aux États-Unis pour le prix de 7 200 000 dollars, environ 38 millions de francs.

L'acquisition de l'Alaska souleva, dans le principe, des critiques amères de la part des Américains, mais aujourd'hui que le pays est mieux connu, on admet au contraire que la somme payée est minime, pour une contrée trois fois plus grande que la France, parfaitement habitable dans sa partie méridionale, riche en forêts, en mines, en pêcheries et en fourrures précieuses. De plus, si l'on considère que la cession comprenait, outre les îles voisines du littoral — dont quelques-unes sont affermées pour un prix considérable à une société de pelleteries, — toute la chaîne des Aléoutiennes, jusqu'à l'île Attou, non loin des rivages asiatiques, on acquiert la conviction que la république américaine, tant au point de vue financier que politique, a fait ce qui s'appelle une excellente affaire.

Une des erreurs les plus accréditées au sujet de l'Alaska a trait à son climat. Certes les hivers, dans le nord et à l'intérieur, sont extrêmement rigoureux, mais, par contre, on a constaté que le courant Noir du Japon, le Kouro-sivo, exerçait, sur les rivages de l'Ouest

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

américain la même influence bienfaisante que le Gulf-Stream sur notre Europe occidentale. Ainsi, à Sitka, il est fort rare que le thermomètre descende au zéro de Fahrenheit, soit — 17°,7 de notre centigrade.

En 1888, la population de l'Alaska atteignait environ 50 000 habitants, dont 6 500 blancs, 1 900 métis, 2 900 Aléoutiens, 3 500 Indiens civilisés et 35 000 sauvages.

A 10 heures, nous arrivons à Wrangell, et chacun s'empresse de débarquer : on repartira à deux heures. Le site est fort beau, mais le village est insignifiant : une centaine de blancs et 400 Indiens à peu près américanisés, appartenant aux tribus des Thlinket et des Haidas.

Fort Wrangell, ancien établissement russe, est situé à la pointe nord de l'île du même nom, près de l'embouchure du fleuve Stikeen, que les bateaux à vapeur remontent à une assez grande distance dans l'intérieur de la Colombie. C'est la route naturelle pour atteindre les fameuses mines d'or du Cassiar. Ici et dans toute sa partie sud-orientale, qui commence au mont Saint-Élie, le territoire de l'Alaska est limité à une étroite bande de littoral. La frontière britannique court parallèlement à la mer, à une distance de 10 lieues marines, 55 kilomètres et demi, dans l'intérieur.

Quoique Wrangell ait beaucoup perdu de son importance, ce n'en est pas moins une place intéressante pour l'étranger, qui peut y observer les plus beaux *totems* de la contrée. On appelle ainsi les larges poteaux en bois sculpté plantés par les Indiens devant leurs maisons. Ce sont des emblèmes destinés à rappeler les origines du chef de la famille et à perpétuer les hauts faits de ses ancêtres. Larges de 60 centimètres à 1m,50, hauts de 10 à 20 mètres, ces totems représentent des animaux monstrueux entremêlés de figures humaines grimaçantes. Autrefois ils étaient tenus en grande estime; à présent on n'y attache plus la même importance. Les anciens sont respectés, mais on n'en élève plus guère de nouveaux.

Les indigènes se divisent en familles ou clans, que la tradition fait descendre de quatre animaux symboliques : le corbeau, le loup, la baleine et l'aigle. Les types de ces animaux sont diversement reproduits par la sculpture en raison des alliances et des mariages, de manière à représenter une sorte d'arbre généalogique. Si le totem est surmonté d'une hideuse figure humaine coiffée d'un chapeau, il indique la demeure d'un chef. Parfois il en existe deux, un de chaque côté de la maison; l'un indique la généalogie du mari, l'autre celle de la femme. Un de ces totems, et qui n'est pas le moins curieux, n'a d'autre ornement que l'empreinte en creux des pas d'un ours, avec l'animal lui-même figuré au sommet. J'ai remarqué aussi quelques tombes ornées de sculptures colossales, représentant soit un loup, soit un autre animal.

L'intérieur des maisons indiennes mérite une visite. Toutes sont construites en bois. Le foyer est au centre, la fumée s'échappant par le toit. Des bancs, des meubles primitifs, des lits de camp, occupent tout le pourtour de la pièce unique; des peaux, des fourrures, sont accrochées aux parois, tandis que des poissons et des quartiers de viande sèchent au plafond.

Les Indiens, de temps immémorial, avaient l'habitude de sculpter, non seulement leurs ustensiles de ménage, mais aussi leurs pagaies, leurs armes et même les gros hameçons dont ils se servent. Depuis que les touristes affluent dans le pays, ils se sont mis à fabriquer beaucoup d'objets uniquement destinés à la vente : larges cuillers de corne, hameçons de grande taille, réductions minuscules de totems et aussi des corbeilles et des paniers artistement tressés. Certains d'entre eux travaillent l'argent avec assez d'habileté, et confectionnent des bagues, des bracelets, qu'ils vendent fort cher aux étrangers; malheureusement, ils ont une tendance à délaisser leurs dessins originaux pour copier les modèles américains. Le jour de l'arrivée du vapeur, presque chaque maison est convertie en bazar.

Ne quittons pas Wrangell sans signaler l'étrange coutume que les jeunes femmes ont de se barbouiller le visage en noir, ou bien encore de se passer à travers la lèvre inférieure quelque ornement de bois, d'os ou de métal. Affaire de mode, dira-t-on, mais qui certes ne contribue pas à les embellir.

Nous partons à deux heures précises, le commandant désirant profiter de la marée pour franchir certains passages difficiles. D'abord on fait route à l'ouest, puis on tourne brusquement au nord pour s'engager dans les détroits de Wrangell, longs défilés, à peine larges de quelques centaines de mètres, resserrés entre deux chaînes de montagnes parallèles. La marée est haute, l'eau vient baigner les herbes du rivage, et, de nouveau, nous avons l'illusion d'un fleuve au courant rapide, coulant à pleins bords. Des baleines soufflent bruyamment, des vols d'oiseaux aquatiques tourbillonnent dans les airs. La *Queen* ralentit prudemment sa marche, qui, en temps ordinaire, est de 14 milles (26 kilomètres) à l'heure; mais le chenal est soigneusement balisé et nous passons sans encombre.

Plus loin, la route semble barrée par une chaîne de montagnes abruptes, d'où descendent d'énormes glaciers qui se perdent dans la sombre forêt. En même temps, les premières glaces flottantes se montrent sur la mer, unie comme un miroir. Le panorama, éclairé par une lumière éclatante qui fait ressortir la diversité des teintes, variant du bleu le plus tendre au vert le plus foncé, selon l'éloignement des plans, est d'une incomparable beauté.

Au coucher du soleil, le spectacle est plus saisissant encore. A l'est, de sombres nuages, qui semblent annoncer un orage, obscurcissent l'horizon, tandis que, vers l'ouest, le ciel est d'une limpidité parfaite; c'est comme un paradis d'or et d'argent qui s'entr'ouvrirait devant nous. Tout le monde est dans l'admiration; pour mon compte, je n'ai jamais rien vu de pareil. Pas un souffle de vent; à neuf heures et demie il fait encore jour, et c'est à regret que je quitte mon poste d'observation pour aller prendre un repos nécessaire.

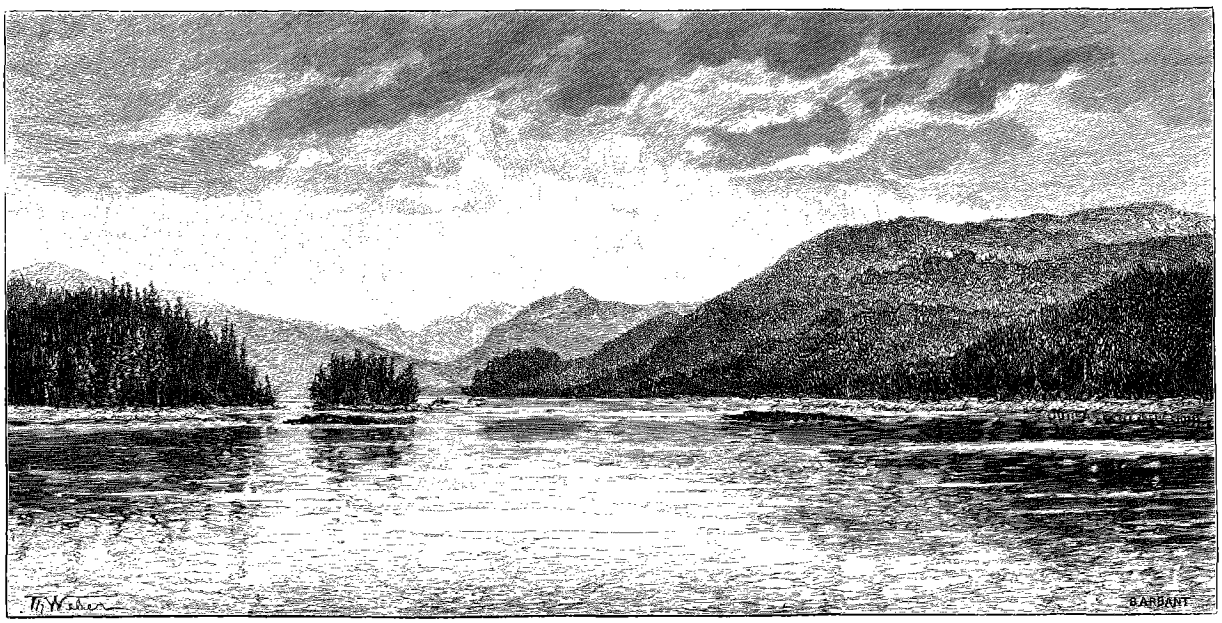
Le lendemain, de grand matin, je monte sur le pont,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où m'attend un nouveau spectacle. A perte de vue, la mer est couverte de glaces flottantes; devant nous, le glacier de Takou, large de 800 mètres, descend directement dans la mer, nous présentant un front perpendiculaire de 80 à 100 mètres d'élévation. La *Queen* fait son chargement de glace; cinq hommes, montés dans une embarcation, arriment les blocs, qui sont hissés sur le pont et descendus à fond de cale.

Nous avons passé là deux heures. Trois fois d'énormes avalanches, des pics entiers, se détachant du front du glacier, se sont écroulés dans la mer avec un fracas terrible, comme celui que produirait un coup de canon suivi d'une fusillade prolongée. J'ai vu se précipiter des blocs de glace dont le volume devait égaler celui de notre bateau. Je les ai vus plonger, disparaître entièrement, puis rejaillir en montrant leurs pointes aiguës et en soulevant à une hauteur de 20 à 30 mètres des torrents d'eau écumante, se disloquant de nouveau, oscillant pour trouver leur équilibre. L'un de ces icebergs a passé tout près de nous; il émergeait d'une dizaine de mètres au moins, ce qui lui supposait une épaisseur totale de 70 à 80 mètres. Mais qui pourra jamais dépeindre l'incroyable variété des couleurs de la glace, depuis le vert bouteille jusqu'au bleu d'outremer, depuis l'azur jusqu'au cristal translucide! La nuance dominante est un bleu céleste, d'une douceur merveilleuse.

Nous quittons le fiord de Takou. La *Queen*, évoluant avec lenteur, se fraye un passage à travers les glaces flottantes, contournant les plus gros icebergs, dont quelques-uns affectent les formes les plus extraordinaires. De loin, on dirait tantôt un champignon gigantesque, tantôt un ours, un oiseau, ou bien une tête de taureau avec des cornes. Il en est qui, sans cause apparente, se disloquent tout à coup et dont les morceaux, gros



Peril Strait (voy. p. 28). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

comme des maisons, exécutent des plongeons variés.

Au sortir du fiord, on s'engage dans le détroit de Gastineaux, étroit chenal aux rives boisées, et, trois heures après avoir quitté le glacier, nous abordons à l'île Douglas, en face de la mine d'or de Treadwell.

Nous avons employé deux heures à la visiter. Le minerai est extrait d'une large excavation qui s'ouvre sur le flanc d'une colline, à 15 minutes du rivage. Nous avions déjà commencé l'ascension lorsque, soudain, une détonation suivie d'une « pluie d'or » nous met en déroute. L'usine où nous cherchons un abri est à deux pas; c'est un établissement considérable — le plus important, dit-on, du monde entier — et parfaitement organisé. Nuit et jour, deux cent quarante pilons font un vacarme infernal, broyant le quartz aurifère, lequel, une fois pilé, lavé par de puissants courants d'eau et bluté, est traité par les acides.

Le minerai n'est pas très riche, ne produisant que de 4 à 9 dollars par tonne, mais il est à peu près inépuisable, et travaillé si économiquement que, nécessairement, le bénéfice est considérable. On prétend que, dans la seule île Douglas, les gisements déjà reconnus renferment cinq fois plus d'or qu'il n'en a été payé pour l'acquisition entière de l'Alaska.

Une traversée de dix minutes nous amène à Juneau, en face de l'île Douglas, sur le continent.

Juneau date seulement de 1880, époque à laquelle Juneau et Harrisburg, tous deux prospecteurs de mines, ayant découvert de riches placers dans les environs, établirent leur campement sur le rivage voisin. Maintenant c'est le centre le plus considérable de l'Alaska. Sa population fixe n'est pourtant que de 2 000 habitants, mais un certain nombre de magasins bien fournis de marchandises et surtout d'objets de curiosité, des bars, deux ou trois petits hôtels, donnent à Juneau l'aspect d'une ville.

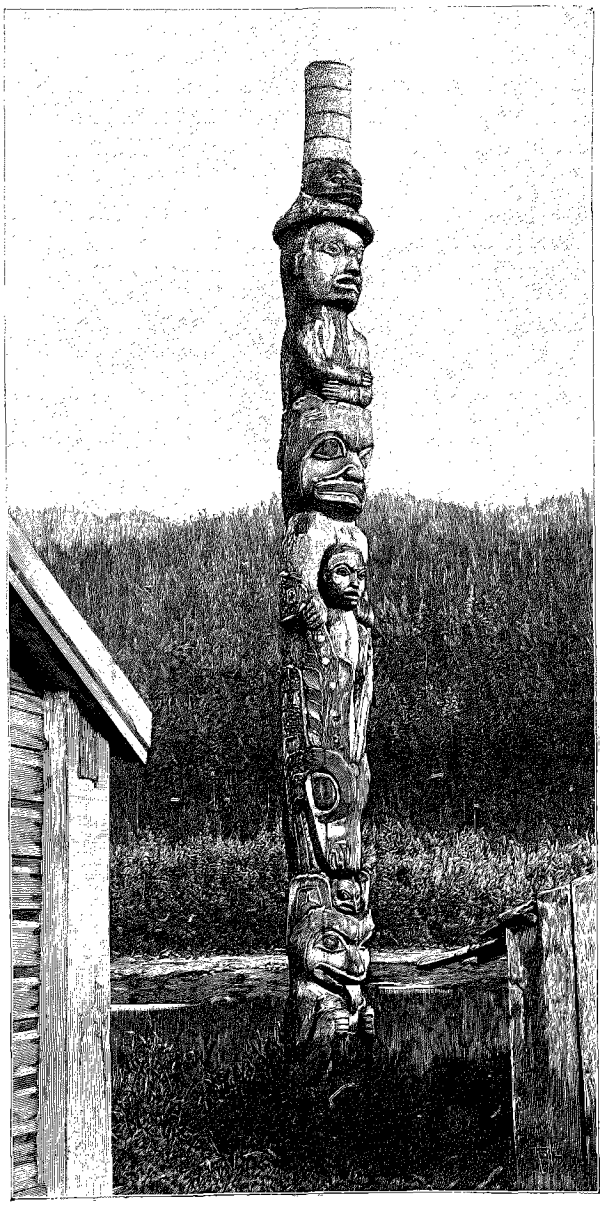
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il n'est encore que midi; nous passerons à Juneau le reste de la journée et une partie de la matinée du lendemain. Je sais que les environs sont très pittoresques et qu'une petite route conduit aux placers, à une dizaine de kilomètres dans l'intérieur; naturellement j'avais le plus grand désir de faire cette excursion.

Sitôt débarqué, je vais voir le P. Althoff, missionnaire catholique de nationalité hollandaise, qui s'est construit à mi-côte, sur un terrain à peine défriché, une maisonnette fort proprette, à proximité de sa petite église et de l'école dirigée par trois sœurs de Sainte-Anne du Canada. A ma grande satisfaction, l'excellent homme, qui parle très purement notre langue, veut bien me consacrer le reste de la journée.

L'unique voiture de la localité ayant été retenue par le capitaine, nous devrons faire la route à pied. Au début, l'ascension est raide et le soleil bien chaud, mais, à peine engagé dans les gorges de la montagne, je retrouve la fraîcheur à l'ombre bienfaisante de la forêt. Certes le petit chemin, serpentant en corniche au-dessus d'un torrent, était très praticable pour un piéton, mais son peu de largeur, joint à l'absence de tout parapet, m'aurait fort inquiété si j'avais été en voiture. Plus nous avançons, plus les précipices se creusent. Le paysage devient grandiose, la végétation exubérante. Au-dessus de fourrés impénétrables, en grande partie formés par des arbrisseaux chargés de baies comestibles, s'élancent des arbres colosses, dont les branches comme les troncs sont envahis par une infinité de mousses et de fougères d'espèces variées. Parmi ceux qu'on a dû couper pour ouvrir le chemin, il en est qui, soutenus encore par les arbres voisins, n'ont pu s'abattre jusque sur le sol; d'autres, à demi renversés, surplombent l'abîme. Tout le pays d'ailleurs est une immense forêt où dominent les conifères; les arbres les plus gigantesques pourrissent sur pied et n'ont d'autre valeur que celle que leur donne le travail de l'homme.

Après une heure de marche, nous quittons la route à un endroit où l'on a commencé de grands travaux pour amener au moyen d'un canal souterrain, dans la partie inférieure de la vallée, l'eau nécessaire au lavage des sables aurifères. Nous continuons à nous élever et, tantôt par des sentiers de chèvres, tantôt en cheminant dans le lit caillouteux d'un torrent, nous atteignons un des principaux placers de la contrée. Des mineurs, dirigeant sur les parois d'un profond bassin des jets d'une force inouïe, provenant des eaux captées sur les hauteurs voisines, en détachent constamment des masses de sable et de terre. Le sable court sur des claies disposées à cet effet; la terre, mélangée à l'eau, s'écoule dans des rigoles de bois au fond desquelles on a ménagé, de distance en distance, des poches pleines de mercure; c'est là qu'entraînées par leur propre poids, les parcelles d'or viennent s'amalgamer.



Totem, à Wrangell. — Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

Le P. Althoff est le seul prêtre catholique résidant en Alaska, où il est fixé depuis douze ans, sans avoir revu l'Europe. Sa conversation m'intéresse fort. Il me raconte une histoire de Chinois bien amusante et tout à fait caractéristique.

On occupait alors aux mines de Treadwell des ouvriers blancs, une cinquantaine de Chinois et quelques Indiens, ces derniers tolérés par les blancs qui en revanche ne pouvaient souffrir les Célestes. Le directeur de l'usine, au contraire, satisfait des services des Chinois, qui travaillaient bien et à bon marché, se refusait à les congédier. Un beau jour les blancs, qui avaient résolu de s'en débarrasser n'importe comment, les embarquèrent de force sur un bateau. Conduits d'abord à Wrangell, ils furent ramenés par le capitaine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fort Wrangell. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la *Queen* à Juneau, où les ouvriers coalisés s'opposèrent à leur débarquement. On se décida alors à les renvoyer à Victoria, d'où ils étaient partis quelques mois auparavant; mais là, comme ils venaient d'un territoire appartenant à la République américaine, on exigeait de nouveau la taxe de 50 dollars par tête. Dans l'État voisin de Washington on les considérait également comme des nouveaux venus. Personne ne voulait plus les recevoir. Ainsi ballottés entre les États-Unis et la Colombie, menacés d'être réexpédiés en Chine, les pauvres diables, qui avaient épuisé leurs dernières ressources, durent attendre que la somme nécessaire pour payer une seconde fois leur entrée eût été réunie par leurs compatriotes de Victoria.

Au retour, nous visitons d'autres placers et des établissements miniers plus ou moins importants. Partout on travaille activement; on a la conviction que, dans un avenir prochain, les champs d'or de Juneau et de l'île Douglas seront comptés parmi les plus productifs du monde.

Si l'Alaska n'est pas encore reliée télégraphiquement au réseau américain, le téléphone n'en fonctionne pas moins entre la ville et les exploitations minières de la montagne, jusque sous la hutte provisoire du chercheur d'or.

Dans la soirée, un impresario de Juneau a organisé sous une vaste tente une sorte de représentation théâtrale, et, moyennant un dollar par personne, les passagers de la *Queen* ont pu applaudir une troupe d'Indiens des deux sexes qui, revêtus des anciens costumes de leur tribu, chantant et s'accompagnant de leurs instruments primitifs, ont exécuté devant nous des danses sauvages et bizarres.

Le lendemain, cinquième jour du voyage, nous quittons Juneau à dix heures du matin. Le canal Gastineaux cessant d'être navigable dans sa partie supérieure, il nous faut retourner en arrière et doubler la pointe méridionale de l'île Douglas. Vers midi on entre dans le canal de Lynn ; il s'étend au nord sur une longueur d'une centaine de kilomètres et se bifurque ensuite en deux branches, qui sont les fiords de Chilkat et de Chilkoot.

Les Pinacles, glacier de Muir. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

Le paysage dépasse en grandeur tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Les montagnes sont plus hautes, plus abruptes. Partout l'eau se précipite en cascades, bondit dans les ravins, s'épanche en mille filets d'argent sur les noirs rochers; partout de superbes glaciers étincellent au soleil et viennent se perdre dans la forêt, presque au niveau de la mer. Je n'en citerai qu'un seul, celui de Davidson qui, étranglé un instant entre deux hautes parois rocheuses, s'épanouit en éventail, jusque sur la plage, avec un front de 6 kilomètres. Curieux contraste! Une puissante végétation a envahi sa moraine frontale : c'est un liséré vert sur un manteau d'hermine.

Près du port Pyramide, qui sera notre point extrême vers le nord, un peu au delà du 59e degré de latitude, se trouvent des villages indiens où l'on peut engager des guides pour gagner la vallée supérieure du Yukon. Cette route, relativement facile, est suivie par la plupart des mineurs qui désirent se rendre dans l'intérieur. Trois jours suffisent pour franchir la passe, par une altitude de 1 250 mètres, et, après dix jours de navigation en canot sur les lacs et les rivières, on peut atteindre le grand fleuve de l'Alaska.

La *Queen*, maintenant, rétrograde vers le sud. Nous rentrons dans le canal de Lynn et passons de nouveau en revue les dix-neuf grands glaciers qui y descendent. Ici, chaque pli de terrain est encore, au mois d'août, recouvert de neige, chaque vallée comblée par un glacier. Le dernier que nous laissons à gauche, à la sortie du canal, est celui de l'Aigle, dont l'énorme masse s'arrête brusquement au sommet d'une falaise haute de 1 000 mètres, projetant dans le vide ses créneaux de glace, ses aiguilles d'azur et d'argent.

Au canal de Lynn a succédé le détroit de la Croix, entre le continent et la grande île Tchitchagoff. Le temps est superbe. A 9 heures du soir, le thermomètre marque 17 degrés et l'on peut encore lire sur le pont.

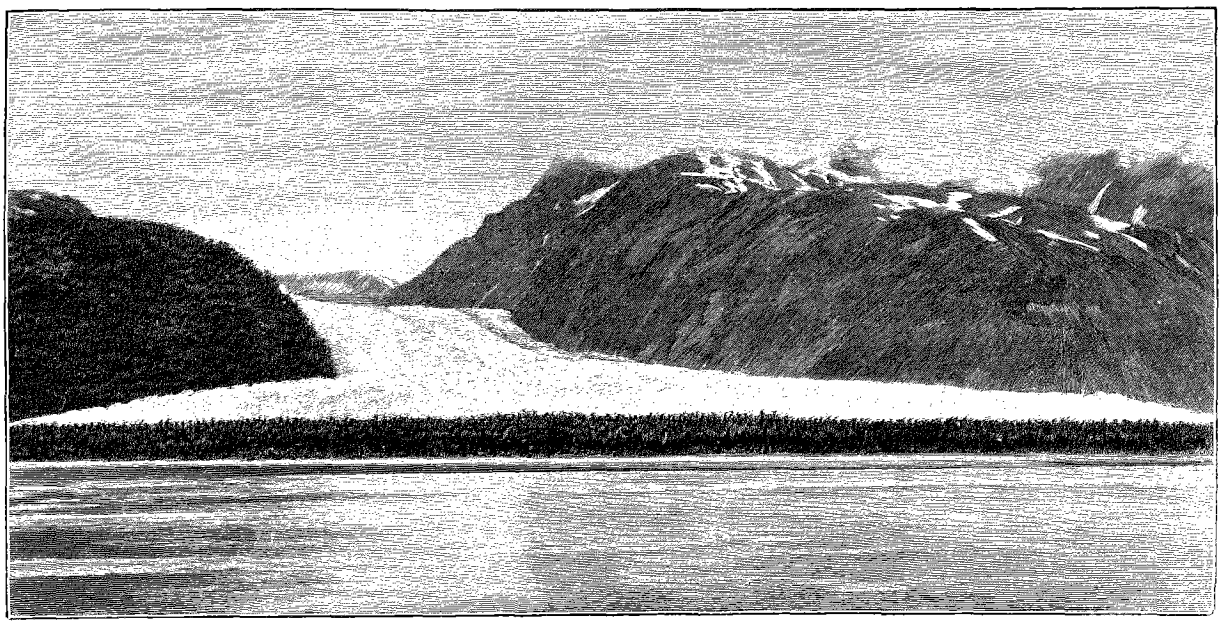
Le lendemain, le lever du soleil nous surprend de nouveau au milieu des glaces flottantes. Nous sommes dans la baie des Glaciers, à quelques encablures du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glacier de Muir, dont le front, plongeant directement dans une eau profonde de 150 mètres, se développe sur une longueur de 2 kilomètres. Comme à Takou, nous assistons à la chute de plusieurs avalanches, chutes d'autant plus émouvantes que nous nous sommes approchés du glacier autant que la prudence le permettait.

Après plusieurs évolutions destinées à nous faire admirer le Muir sous ses divers aspects, après avoir tiré des coups de canon dont la muraille de glace, haute de 80 à 100 mètres, répercute l'écho formidable, la *Queen* va mouiller à l'écart, un peu en arrière. Le capitaine nous prévient que l'ancre sera levée à 1 heure et met à notre disposition les embarcations du navire. Chacun s'empresse de se rendre à terre, et comme, sur ces entrefaites, l'*Elder*, autre bateau également bondé d'excursionnistes, est arrivé, la plage déserte est bientôt couverte de 350 *ladies and gentlemen*, se dirigeant tous vers le glacier. C'est donc en nombreuse compagnie que j'escalade la moraine et parviens sur le glacier lui-même, qui, à une altitude d'environ 300 mètres, se présente sous la forme d'un immense plateau, large de 40 kilomètres et dominé par un cirque de montagnes; plateau, bien entendu, occupé en grande partie par tout un chaos de séracs et sillonné de crevasses béantes, aux profondeurs insondables. Vingt-deux glaciers secondaires, descendant des sommités voisines, lui apportent leur tribut. Rien, en Suisse, ne saurait donner une idée de ces déserts de glace.

Après une course de quatre heures, tant sur le glacier que sur la plage où sont échoués d'énormes blocs, après avoir admiré, à la base même du glacier, des grottes d'azur où il serait fort imprudent de pénétrer, nous rentrons à bord et faisons à la cuisine américaine un honneur qu'elle ne mérite certainement pas.



Glacier de Davidson. — Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

Le professeur américain Frederick Wright, qui en 1886 a étudié les glaciers de l'Alaska et spécialement le Muir, estime que ce dernier progresse en vingt-quatre heures, pendant l'été, de 3 mètres sur les côtés et de 21 mètres au centre, ce qui donne une vitesse moyenne et journalière de 12 mètres pour la masse totale. Or comme, en y comprenant la partie immergée, il se présente avec un front de 250 mètres d'épaisseur, sur la longueur que j'ai indiquée plus haut, son débit serait exactement de 6 millions de mètres cubes de glace par jour. Ce chiffre énorme explique la fréquence et le volume considérable des avalanches du Muir. J'en avais observé déjà de fort belles à Takou, mais elles se produisaient à d'assez longs intervalles, tandis qu'ici le glacier semblait être en état continu d'écroulement. Rarement il se passait quelques minutes sans que je visse un pic de glace osciller sur sa base puis s'effondrer dans la mer avec un fracas rappelant le roulement du tonnerre, et en soulevant des vagues qui se propageaient au loin, jusque sur le rivage.

Sans pouvoir être comparé aux champs de glace sans limites du Grönland, le Muir est cependant l'un des plus vastes glaciers de l'Alaska. Toutefois il est évident qu'il a été autrefois beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui. Les preuves en sont palpables. On sait que sur les côtes méridionales de l'Alaska, les cèdres, les pins et les sapins croissent jusqu'à la limite inférieure des neiges éternelles. Or les îles et les rivages de la partie supérieure de la baie des Glaciers forment à cette règle une frappante exception. Jusqu'à une distance de 2 kilomètres du glacier il n'existe aucune trace de végétation; partout le roc est rayé de stries glaciaires d'origine récente. Puis, peu à peu, quelques plantes apparaissent. Les premiers arbres se montrent à 4 ou 5 kilomètres plus loin, devenant de plus en plus nombreux à mesure que l'on s'éloigne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au retour, notre navire, qui a ralenti considérablement sa marche, cherche sa route au milieu des monstrueux icebergs et des glaces, tantôt disséminées, tantôt flottant en groupes serrés à la surface du fiord, aussi loin que la vue peut s'étendre.

Vers l'occident, au-dessus du glacier Pacifique, qui se déploie en éventail au fond d'une large baie, se dressent les derniers contreforts de la chaîne Saint-Élie. Ce sont les monts Lapérouse, Fairweather et Crillon, dont les cimes éternellement glacées ne mesurent pas moins de 4 000 et 5 000 mètres. Merveilleux spectacle! Le soleil est chaud, la lumière éclatante; un véritable ciel d'Italie illumine ce paysage glaciaire.

L'*Elder* nous suit à un mille en arrière. Parfois il disparaît, masqué par quelque iceberg dont nous pouvons ainsi apprécier plus exactement les dimensions. Seule la colonne de noire fumée qui s'échappe de sa machine indique sa présence. Plus petit que la *Queen*, l'*Elder* se fraye moins facilement un passage à travers les glaces. Nous ne tardons pas à le perdre de vue.

Lorsque Vancouver visita ces parages, il trouva l'entrée de la baie tellement obstruée par les glaces, qu'il n'osa s'y engager, et c'est seulement en 1880 que, pour la première fois, *Glacier Bay* figura sur une carte avec ses dimensions exactes. Maintenant, des milliers de touristes américains s'y rendent chaque été, comme nous autres Européens en Suisse et en Norvège, pour y admirer les beautés de la nature.

Chef indien à Juneau. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Pour aller à Sitka, notre prochaine étape, deux routes se présentent; l'une, directe par la « rue Glacée » et la mer libre, l'autre, plus longue de 46 kilomètres mais plus pittoresque et plus sûre en cas de mauvais temps, par les détroits qui séparent l'île de l'Amirauté de l'île Tchitchagoff et cette dernière de l'île Baranoff. Nous prendrons la première, car le temps est splendide, et, cette nuit, nous n'aurons pas à redouter la colère de l'océan Pacifique. Cependant je regrette un peu de ne pas voir *Peril Strait*, étroit et tortueux défilé entre deux côtes abruptes, l'un des passages les plus vantés parmi l'inextricable réseau de voies maritimes dont la nature a généreusement doté ces parages.

Le cap Spencer est doublé. Pas un souffle de vent sur le Pacifique; les derniers glaçons ont disparu. Un instant, à la tombée de la nuit, j'ai cru entrevoir au loin vers le nord-ouest la cime du Saint-Élie, mais c'était une illusion. Malgré son altitude de 5 822 mètres, qui en fait le point culminant du Nord-Amérique, nous en sommes trop éloignés pour l'apercevoir. La péninsule qui vient de disparaître dans la brume du soir est formée par les hautes montagnes que nous avons déjà vues de la baie des Glaciers, et c'est sans doute le sommet du Crillon, dont l'altitude (4 835 mètres) dépasse celle de notre Mont-Blanc, que j'aurai entrevu, planant au-dessus de la région des nuages.

Sitka, où nous arrivons dans la matinée du 8 août, septième jour de notre voyage, et où nous passerons toute la journée, est la capitale de l'Alaska; petite capitale il est vrai, car elle ne compte guère plus de 1 200 habitants, dont plus de la moitié sont Indiens ou métis russes. Elle est admirablement située sur la côte occidentale de la grande île Baranoff, au fond d'une baie sûre et spacieuse, fermée par la petite île Kruzoff, qui la protège contre la haute mer. Une multitude d'îlots rocheux et boisés sont disséminés sur une mer toujours tranquille; de hautes montagnes l'environnent; enfin, un volcan éteint, le mont Edgecumbe, dresse à l'horizon sa noble silhouette, à laquelle les neiges donnent une vague ressemblance avec le célèbre Fusiyama du Japon.

Vers le milieu du siècle dernier, la conquête de la Sibérie et la découverte du Kamtchatka amenèrent les Russes sur les bords du Pacifique. Les Espagnols parurent ensuite, puis vinrent les grandes explorations scientifiques de Cook, de Lapérouse et enfin de Vancouver qui, de 1792 à 1794, fit l'hydrographie complète de la côte. Cependant, de proche en proche, les Russes s'étaient avancés vers le sud. En 1804, Sitka fut fondée, sous le nom de Nouvelle-Arkhangel, par le baron de Baranoff, qui fut le premier gouverneur de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Amérique russe et jusqu'à sa mort, survenue en 1818, maintint la colonie naissante sous un joug de fer. Les Indiens sitkans appartiennent à une tribu dont la turbulence a souvent provoqué de sanglants conflits, même dans ces derniers temps, et si l'on considère que les premiers colons russes étaient alors, pour la plupart, des métis ou bien un ramassis d'aventuriers échappés de Sibérie, on conviendra que Baranoff était bien l'homme de la situation.

On voit encore à Sitka de nombreux restes de l'occupation russe. C'est d'abord, à l'entrée de la ville, le vieux château Baranoff, massive construction de bois élevée sur un monticule dominant la mer. La modeste demeure du gouverneur actuel de l'Alaska est aussi une ancienne maison russe. Les casernes, les chambres de justice ont été installées dans de vastes bâtiments de même origine. Le seul monument digne d'intérêt est une église orthodoxe, en bois comme le château, mais fort riche à l'intérieur. On peut y admirer de jolies peintures sur ivoire, enrichies de métaux précieux. Les six cloches du carillon ont été fondues à Moscou.

Sur une éminence voisine existe encore un curieux blockhaus qui défendait l'un des angles de la forteresse russe. Près de là on voit aussi les restes de la barricade derrière laquelle les natifs étaient contraints de se retirer à la nuit tombante.

A Sitka, plus encore qu'à Wrangell et à Juneau, le commerce des curiosités est florissant. Au sortir du débarcadère, des femmes accroupies sur le trottoir, le long des maisons, offrent en vente les objets que nous connaissons déjà. Un peu plus loin, les boutiques des Américains attirent la foule des touristes; je dis foule, car, par suite de l'arrivée presque simultanée de la *Queen* et de l'*Elder*, la population blanche de Sitka a

Marchandes indiennes de Sitka. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

doublé tout à coup. Les magasins de photographies sont littéralement pris d'assaut; je renonce à y pénétrer.

L'affluence est moins grande du côté de l'église. J'ai bientôt l'explication de ce fait. Une affiche avertit messieurs les passagers des paquebots que, le jour de leur arrivée, la porte restera rigoureusement fermée, mais que, toutefois, elle s'ouvrira avec plaisir moyennant la modique rétribution d'un demi-dollar par personne.

Quand on a dépassé l'église, la grande rue qui, à vrai dire, est la seule rue de la ville, se rapproche de la mer, et, tournant à droite, passe devant un vieux moulin dont la construction tout à fait primitive indique suffisamment l'origine, puis, côtoyant la baie, aboutit à la mission presbytérienne. Cette mission, que j'ai visitée, ainsi que l'hôpital qui en dépend, a été fondée en 1877; c'est la plus importante de l'Alaska. A l'occasion de notre arrivée, une fanfare indigène exécute passablement divers morceaux de musique. L'école est spacieuse et très bien tenue; vraiment les petits Indiens et leurs jeunes sœurs ne sont pas à plaindre!

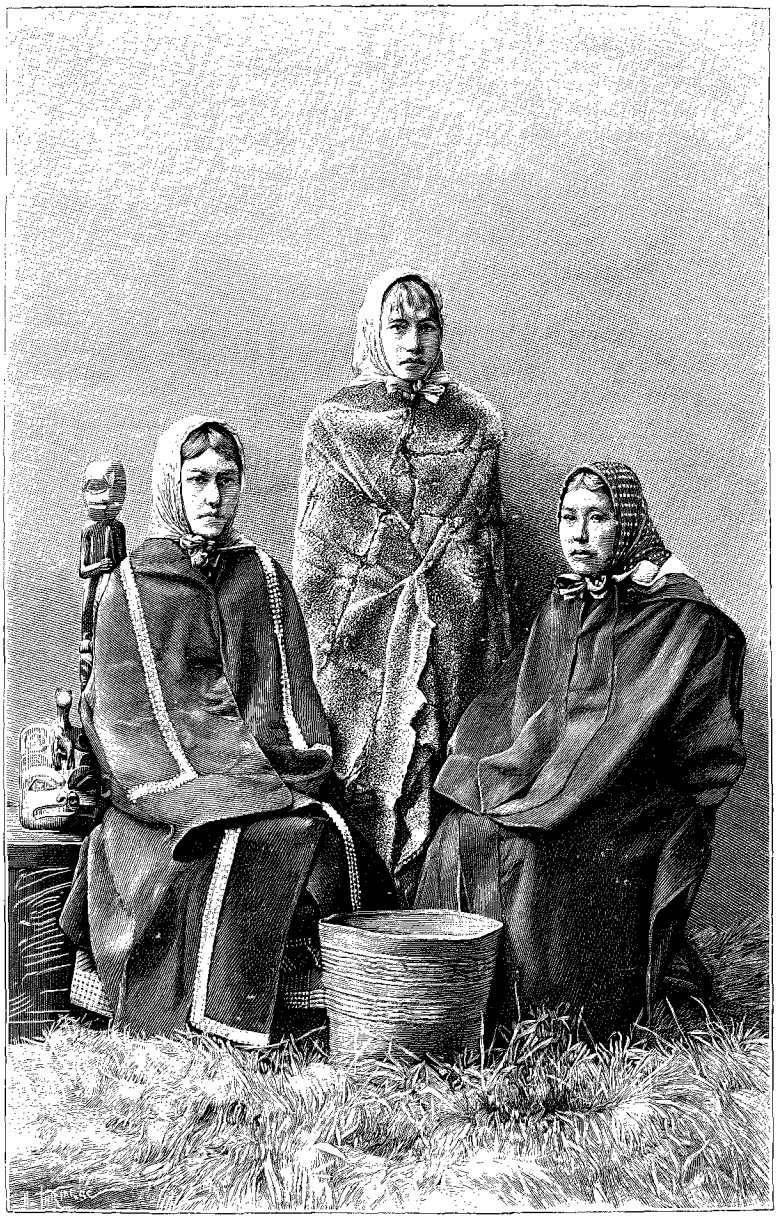
Un petit musée, de style indien, a été récemment élevé dans le voisinage; il est déjà fort intéressant. Une jeune Américaine, miss Ida Rodgers, m'en a fait les honneurs avec beaucoup de grâce.

Au delà commence la forêt. Une allée ravissante, tracée par les Russes, tout près du rivage, conduit en un quart d'heure à la rivière Indienne, que l'on traverse sur un pont près duquel on a disposé des bancs rustiques. Des sentiers battus permettent de suivre pendant un certain temps les bords de la rivière et de s'engager sous la splendide forêt, l'une des plus belles que j'aie jamais vues, même dans les régions équatoriales. Je crains de me répéter, mais comment ne pas dire un mot de ces pins de 2 mètres de diamètre, de ces cèdres magnifiques, gigantesques colonnes végétales, à l'ombre desquels croît une seconde forêt d'arbres moins élevés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et tout un monde d'arbustes et d'élégantes fougères? Sur le sol gisent les ancêtres des géants d'aujourd'hui, énormes troncs décomposés, dont la matière nourrit une nouvelle génération, avide d'air et de lumière.

C'est le climat à la fois humide et tempéré de l'île Baranoff qui donne à la végétation cette exubérance extraordinaire. Quatorze années d'observations météorologiques fixent à 5°,6 la température moyenne de Sitka, avec une quantité de pluie qui n'est pas moindre de 2 m. 116 [1]. N'oublions pas que Sitka est par 57° 3′ de latitude; or, sur le versant de l'Atlantique, Québec, à 10 degrés et demi plus au sud, n'arrive qu'à une moyenne de 4 degrés.



Jeunes Indiennes de Sitka. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

A mon retour en ville, j'allai voir le lieutenant Emmons, de la marine américaine, pour lequel mon collègue de la Société de géographie, M. Georges de la Sablière, qui était venu à Sitka l'année précédente, avait bien voulu me remettre une lettre d'introduction. Habitant le pays depuis plusieurs années, M. Emmons a pu réunir une inestimable collection d'antiquités indiennes. Il a déjà envoyé une grande partie de ses richesses au musée ethnographique de New York, où j'ai pu les voir à mon retour, mais il lui reste encore nombre d'objets du plus haut intérêt.

Une série de masques en bois colorié, dont les Indiens se servent encore aujourd'hui dans leurs fêtes ou leurs guerres, ou bien que les sorciers indigènes s'appliquent sur le visage lorsqu'ils sont appelés en consultation près d'un malade, attire surtout mon attention. Bien que d'un travail plus grossier, ils ont une analogie frappante avec les masques en usage au Japon. Si je conservais encore quelques doutes au sujet de l'origine asiatique des Indiens de l'Alaska, ils seraient dissipés par l'examen d'une armure faite de planchettes reliées entre elles par des nerfs d'animaux, et offrant une ressemblance caractéristique avec les anciennes armures des samouraï, qui encombrent aujourd'hui tous les bazars japonais.

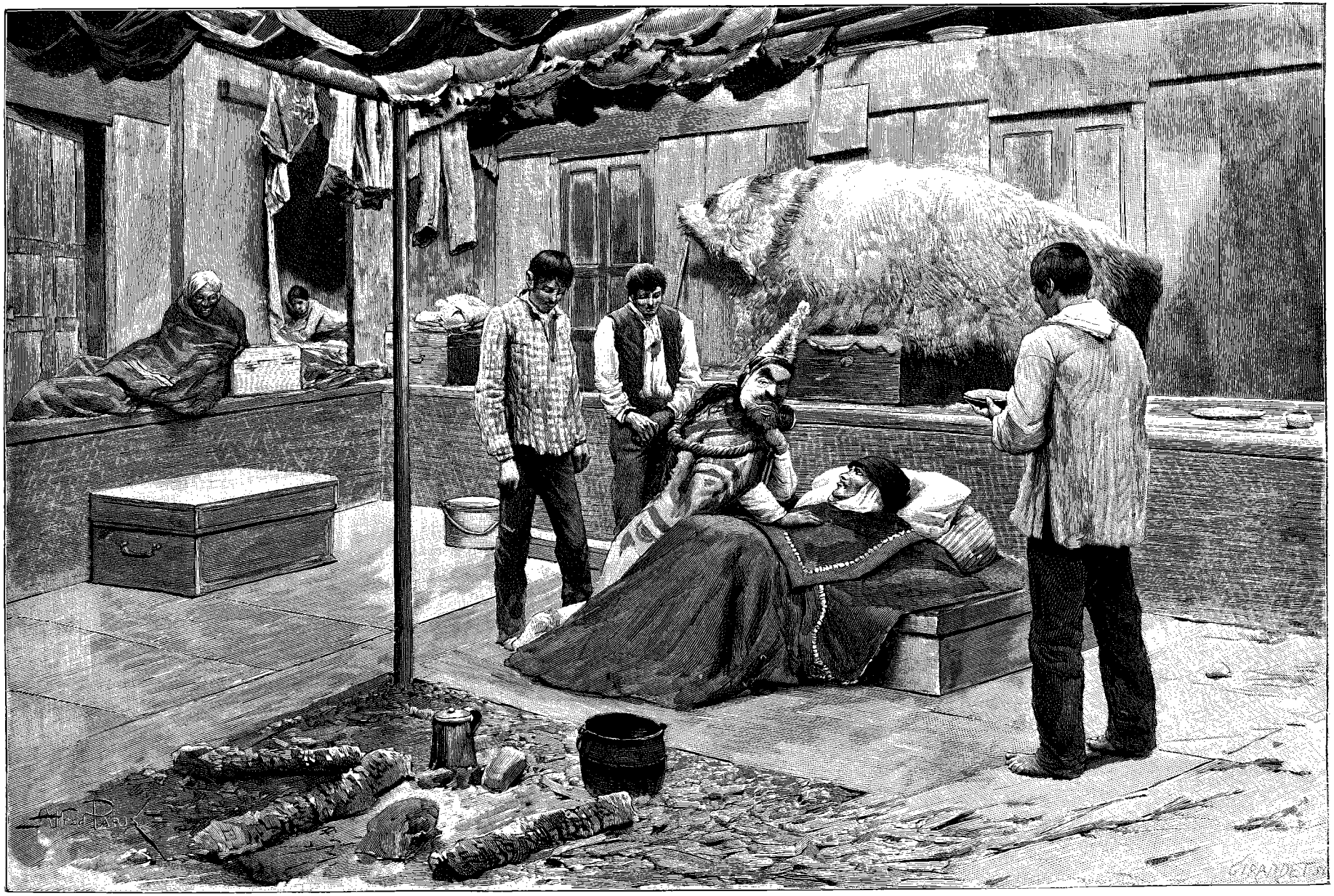
M. Emmons possède aussi une quantité d'objets d'os ou d'ivoire sculptés avec beaucoup d'art par les Indiens du Yukon ou par les Esquimaux de la côte de l'océan Glacial. Ceux qui sont fabriqués par ces derniers sont les plus originaux; j'en ai vu qui, par la finesse de leur exécution, pouvaient soutenir la comparaison avec les netzkés japonais.

J'ai passé en compagnie du sympathique lieutenant une heure fort agréable, puis je suis parvenu, non sans peine, à me procurer quelques photographies chez un marchand toujours assiégé par la foule des touristes, mais qui, me voyant accompagné par M. Emmons, a daigné s'occuper de moi.

Le village indien se développe le long de la baie, à gauche de la grande rue. Il est adossé à une colline au sommet de laquelle se trouve l'ancien cimetière russe. Les Sitkans ont conservé bien des coutumes et des

1. A Paris, la température moyenne est de 10°,8 et la quantité de pluie 0m,51. Pour la France prise dans son ensemble, on obtient 11 degrés et 0m,77.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



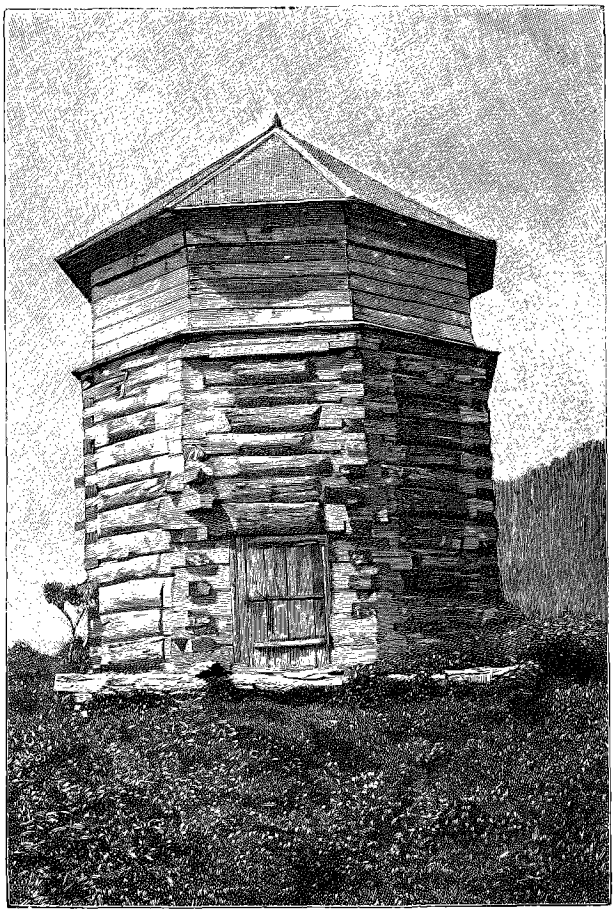
Intérieur d'une maison indienne. Sorcier en consultation près d'un malade. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traditions communes aux autres tribus de l'Alaska, cependant on ne voit chez eux aucune trace de totems.

Nous avons eu l'heureuse chance d'assister à une fête indienne qui n'a lieu qu'une seule fois par an, à la récolte des framboises. Quatre pirogues pavoisées, montées par une centaine d'Indiens, hommes, femmes et enfants, la plupart revêtus de leur costume national et quelques-uns masqués ou bien le visage barbouillé de suie, ont remonté lentement la baie et se sont arrêtés à quelques mètres du rivage. Là, tout le monde s'est mis à chanter, à gesticuler et à danser d'une façon extravagante, tandis que, sur la rive, d'autres Indiens formaient, sous le soleil éclatant, des groupes animés, pleins de couleur locale.

Les photographes des deux sexes sont nombreux, très nombreux parmi nous. Je n'exagère pas en disant que la moitié des dames ne descendent à terre qu'avec leur appareil instantané en bandoulière. Les *very old ladies*, comme les très jeunes misses, sont également expertes dans l'art cher aux touristes. Aussi je laisse à penser si les objectifs fonctionnaient à ce moment sur la plage de Sitka! Par instants c'était comme un feu roulant de *clics-clacs*.



Ancien blockhaus russe à Sitka (voy. p. 29). — Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

Bien peu de Russes sont restés à Sitka. L'un d'eux, avec qui j'ai passé une partie de la soirée, me renseigne sur les pêcheries de l'archipel sitkan. A Killisnoo, sur l'îlot Kenasnoff, voisin de l'île de l'Amirauté, se trouve la plus grande fabrique d'huile de harengs du monde entier. La production annuelle dépasse 2 000 tonnes, sans compter le guano. De la fin d'août jusqu'au mois de janvier, les eaux du détroit de Chatham sont noires de poissons. L'établissement de Killisnoo avait été fondé dans l'origine pour la pêche de la baleine, mais on a dû renoncer à cette pêche à cause de l'hostilité des Indiens du voisinage, hostilité développée par le préjugé religieux qui leur interdit de tuer et de manger le grand cétacé, emblème vénéré de leurs totems.

Le gouverneur de l'Alaska, dans son dernier rapport, constate que le nombre des *canneries* (établissements destinés à mettre les saumons en boîtes) a passé, en une seule année, de 17 à 36. En 1889, on a exporté 460 000 caisses contenant chacune 4 douzaines de boîtes, du poids moyen d'une livre.

De Sitka, le retour s'est effectué directement en deux jours et demi. Après avoir doublé la pointe méridionale de l'île Baranoff, on a gagné le détroit du Duc-de-Clarence et rejoint, un peu au-dessous de Wrangell, la route déjà parcourue. Nous avons passé de jour là où précédemment nous avions voyagé la nuit, de sorte qu'aucun point ne nous a échappé.

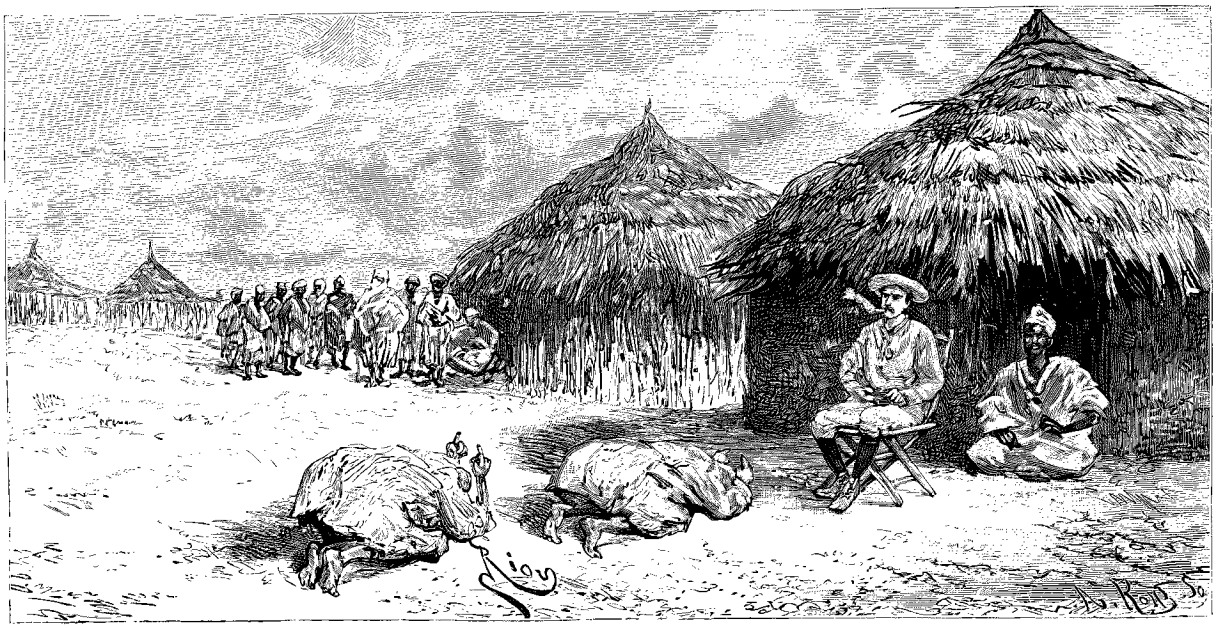
Le 11 août, dans la matinée, nous arrivions à Nanaimo, ancien poste de la compagnie de la baie d'Hudson, maintenant petite ville florissante, à 118 kilomètres au nord de Victoria, sur la côte orientale de Vancouver. On y exploite des mines de charbon d'une grande richesse, et notre bateau devait s'y arrêter quelques heures pour renouveler son approvisionnement. Un train était en partance; j'en ai profité, et, quatre heures après, le chemin de fer me ramenait à Victoria.

Ainsi, en neuf jours et demi, j'avais pu faire la la tournée complète de partie des côtes de l'Alaska qui sont régulièrement desservies par les bateaux à vapeur. De cette rapide excursion je rapportais des impressions ineffaçables. Je ne prétends diminuer en rien le prestige de la Norvège, mais il n'y a aucune comparaison à établir entre ces deux pays, d'une nature si différente.

Un mois à peine s'était écoulé depuis mon départ de Paris, que j'avais quitté le 11 juillet dans la soirée. On le voit, le voyage de l'Alaska n'est ni long, ni difficile.

E. Cotteau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Façon de saluer le *naba* (voy. p. 34). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER[1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVII

Chez Boukary Naba. — Curieuses coutumes de la cour du Mossi. — Préparatifs pour une fête. — On attend l'apparition du croissant. — La fête à Sakhaboutenga. — On me confie à Isaka. — En route pour Waghadougou. — Séjour dans la capitale du Mossi. — Difficultés avec Naba Sanom. — On me signifie de partir. — Retour chez Boukary Naba. — Nouvel accueil bienveillant. — Une rafle d'esclaves. — Boukary Naba veut me faire épouser trois jeunes femmes. — Mariage de mes hommes. — Retour à Bouganiéna. — Difficultés pour trouver des guides.

L'installation de Boukary Naba a plutôt l'air d'un campement que d'une habitation permanente; elle comporte un groupe d'une vingtaine de cases en *séko*[2] abritant sa famille et ses chevaux. A proximité de ce groupe se trouvent les cases de la valetaille et de quelques vieux captifs dévoués à Boukary Naba.

Comme les autres villages mossi que j'ai traversés, Banéma se compose d'une vingtaine de petits villages, dont j'évalue la population totale à 600 ou 700 habitants.

Boukary Naba, avec lequel je parvins à m'entretenir en mandé, ne me demanda pas d'explication. Je me rendais à Waghadougou, cela lui suffisait. « Ce qu'il y a de plus pressé, dit-il, c'est de t'installer, toi et tes hommes. » Il me fit donc conduire chez un vieux captif guerrier et m'envoya une grande calebasse de riz cuit au jus de viande, des galettes de farine de haricots et du dolo, ce qui constitua pour moi un excellent déjeuner, comme je n'en avais pas fait depuis longtemps.

Après avoir pris un peu de repos et avoir quitté mon vêtement de route, je mis mon uniforme et allai rendre visite à Boukary pour le remercier de son bon accueil et lui demander de m'assurer la route sur Waghadougou. Il m'accueillit fort bien, me serra la main et me pria de vouloir bien différer un peu mon départ pour célébrer avec lui la fête qui termine le jeûne du ramadan et qui devait avoir lieu dans deux ou trois jours.

Cette invitation me fut faite d'un ton si aimable et me parut si sincère que j'acceptai. Il me promit également de me mettre en route le lendemain de la fête. Boukary Naba est du reste fort bien élevé pour un nègre. Par ses manières il laisse de suite deviner qu'il appartient à une classe élevée de la société noire. C'est un grand bel homme d'une quarantaine d'années; il a la figure pleine et plutôt ronde qu'ovale; son menton se termine par une toute petite barbiche, et, quoique ta-

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113. — Suivre le commencement de cette partie du voyage sur la carte de la page 99.

2. Nattes tressées en gros roseaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toué en Mossi, il n'est pas défiguré. Son regard est franc. L'ensemble de sa physionomie dénote l'intelligence.

Assis sur une natte propre, il a en permanence à sa droite et prosterné devant lui un esclave, qui lui présente une petite calebasse de dolo, recouverte d'un couvercle en vannerie. Quand Boukary Naba veut boire, il touche du doigt l'échanson, qui, après avoir bu quelques gorgées de dolo, lui offre la calebasse.

Pendant que Boukary boit, tous les assistants claquent des doigts en tenant les mains près de terre. La même chose se passe lorsque le *naba*[1] éternue, se mouche ou crache.

Un autre usage assez curieux, c'est la façon dont les gens se présentent devant lui et saluent. Arrivés en rampant à quelques pas de l'endroit où est assis le naba, les Mossi, tête découverte, se jettent face contre terre et frappent trois fois le sol, des deux coudes, l'avant-bras vertical et l'index ouvert. Puis ils se frottent les mains en faisant lentement le mouvement d'une personne qui écrase de la pommade, ils frappent encore trois fois la terre des coudes et restent dans cette position jusqu'à ce qu'on les renvoie. Tout le monde salue le naba de même façon. J'ai vu faire ce salut au propre frère de Boukary, à Nabiga[2] Masy, chef de Doullougou. Il n'y a d'exceptions que pour les musulmans un peu influents; ceux-là, tout en s'approchant timidement de la royale personne, sont tenus quittes de toute cérémonie en récitant une prière.

Dimanche 10 juin. — Dès la première heure, Boukary me fait dire qu'il compte bien que je l'accompagnerai demain à cheval à Sakhaboutenga, où il a coutume de se rendre le jour de la fête. Pendant toute la journée l'entourage du naba s'occupe des préparatifs.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, musulmans ou non, les noirs célèbrent tous cette fête. C'est une occasion pour eux de faire bombance et ils ne la laissent pas échapper. On mange tant que l'on peut, on boit beaucoup de dolo et l'on tire quantité de coups de fusil : c'est plus qu'il n'en faut aux noirs pour être heureux. Ceux qui ne possèdent qu'un arc visent la nouvelle lune et lancent quelques flèches vers l'astre, convaincus que cela leur portera bonheur. L'année prochaine à pareille époque, ils auront peut-être « gagné » un fusil, une femme ou un cheval, qui sait?

Dans la soirée il y a un moment de consternation : personne n'a vu le croissant; on s'en console cependant en se répétant que si nous ne l'avons pas aperçu ici, il s'est certainement montré ailleurs, et l'on boit du dolo pendant toute la nuit.

Mardi 12. — Dès quatre heures du matin le tam-tam résonne partout, tout le monde est affairé, on se croirait vraiment à la veille d'un événement important. Ce n'est pourtant que vers six heures et demie qu'on réussit peu à peu à se rassembler et que tout le monde est prêt (effectif total : 16 chevaux et 25 guerriers armés de fusils).

Boukary monte un très beau cheval bai brun foncé. Par-dessus sa selle il a ajusté le tapis en velours bleu et or que je lui ai donné. Le poitrail et la croupe sont couverts de tapis en drap rouge, ornés de petits dessins en losanges rapportés en blanc et en noir. La tête de la bête disparaît sous la cuivrerie, sonnettes, chaînettes, mors et autres ornements.

Boukary Naba est presque vêtu comme tous les jours; il a simplement remplacé ses babouches rouges par une paire de demi-bottes en cuir rouge et jaune, et sa coussabe bleu foncé par un vêtement de même coupe en cotonnade blanche du Haoussa sur laquelle l'indigo a fortement déteint, ce qui est très bon genre ici. Sur le sommet de son bonnet, forme chéchia, est fixée une couronne en cuir rouge et peau de panthère, à laquelle sont suspendus des pitons en fer à trois branches d'une longueur de 4 à 5 centimètres. Cet emblème royal est porté par les nabiga seulement.

Nabiga Masy, chef de Doullougou, jeune frère de Boukary, est venu passer les fêtes à Banéma. Ce jeune homme a des manières qui dénotent également un peu d'éducation et de savoir-vivre.

Les quatre jeunes gens occupant les fonctions d'échansons servent d'escorte au naba; ils sont vêtus de surtouts, sorte de petites coussabes à taille de diverses nuances, serrées à la ceinture par un cordon rouge; ils portent chacun une collerette formée de petits triangles en argent renfermant des amulettes.

Ils sont pieds nus et se distinguent des autres captifs par leur coiffure, dont les cheveux sont arrangés en cimier; le reste de la tête est entièrement rasé. Ils portent des houseaux en cuivre, des bracelets et des anneaux de bras en même métal qui, une fois mis en place, ne peuvent être retirés que par un forgeron après un long travail.

Les autres cavaliers portent des vêtements couverts d'amulettes, des turbans ou des chapeaux de paille. Ils sont armés d'un sabre ou d'une lance.

Un gamin montant un âne noir ouvre la marche; viennent ensuite les griots avec les tam-tams et leurs trompes, les échansons, le naba et moi; Masy, les guerriers et trois marchands haoussa suivent en amateurs. Pendant la route, les cavaliers se détachent successivement et chargent en manœuvrant la lance.

Une demi-heure après notre départ nous sommes à Sakhaboutenga. On met pied à terre et l'on campe sous les arbres à l'entrée du village. Quelques musulmans du voisinage viennent saluer Boukary et lui offrir des kola en lots variant de cinq à vingt fruits, mais toujours présentés dans un coin de leur boubou. Un village des environs envoie douze grandes marmites de dolo.

Au loin et dans toutes les directions débouchent du village de longues files de musulmans allant se réunir à l'imam pour la prière; quelques curieux venant des environs montent des ânes.

La cérémonie religieuse eut lieu dans une plaine à l'est du village : c'était un spectacle grandiose. Il

1. *Naba* veut dire : roi, maître, chef.
2. *Nabiga* veut dire en mossi : enfant de roi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

régnait un grand silence dans l'assemblée. Les fidèles, rangés sur une vingtaine de rangs de profondeur, se prosternaient et se relevaient avec un ensemble parfait et une lenteur imposante. De temps en temps, la voix de l'imam s'élevait, et dans le plus profond recueillement on entendait un *aminâ* (amen) prononcé par toute l'assistance.

Il y avait là environ 3 000 personnes des deux sexes, presque toutes vêtues de blanc. Les burnous, les chéchias et cet ensemble de faces noires donnaient à la cérémonie le caractère grandiose des fêtes orientales.

La prière terminée, Boukary Naba s'avança au son du tam-tam vers l'imam de Sakhaboutenga pour recevoir sa bénédiction, ainsi que les vœux des musulmans, qui souhaitèrent à mon illustre hôte beaucoup de chevaux et de guerriers.

Boukary Naba fit remettre à l'imam un magnifique mouton et plusieurs peaux de bouc pleines de cauris. C'est un cadeau qu'il fait tous les ans à l'imam et à Karamokho Isaka, pour lesquels il a une grande vénération. Ce sont des hommes âgés et réfléchis qui ne peuvent que lui donner d'excellents conseils.

Boukary Naba n'est musulman que pour la forme. Au moment où la prière allait commencer, il me demanda si je n'allais pas faire le salam. Je lui fis dire que cette fête ne concordait pas avec les fêtes des chrétiens, que par conséquent je restais auprès de lui. Il me parut enchanté que les blancs ne fussent pas musulmans.

Boukary et son escorte. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Après de nouveaux rafraîchissements de dolo on retourna à Banéma. Ce fut une course folle à travers la campagne, les fantassins courant pêle-mêle parmi les cavaliers et tirant force coups de fusil, ce qui occasionna une charge dans laquelle deux cavaliers furent désarçonnés. Le reste de la journée se passa en libations. Boukary Naba gorgea mes hommes de nourriture et de dolo.

Mercredi 13. — Fidèle à sa parole, Boukary Naba, après m'avoir fait cadeau d'un cheval, me fait conduire le soir à Sakhaboutenga chez Karamokho Isaka, chargé de me faire accompagner jusqu'à Waghadougou et de me faciliter une entrevue avec Naba Sanom, chef suprême du Mossi. Boukary m'explique que, dans mon intérêt, il emploie un intermédiaire pour la présentation à Naba Sanom, n'étant pas du tout d'accord avec son frère. Il n'a que des rapports de service avec lui, et il ne le voit jamais.

Sakhaboutenga est une agglomération de nombreux petits villages qui s'étendent sur un espace de près de 4 kilomètres et comptent environ 3 000 habitants. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

groupe où habite Isaka, ainsi que les groupes voisins et les environs de la mosquée, sont habités par des musulmans d'origine mandé, mais établis dans le Mossi depuis trop longtemps pour qu'ils aient conservé des traditions se rattachant à leur migration.

Jeudi 14. — Isaka me met en route sur Waghadougou et me donne comme guide un jeune homme qui doit me conduire à un de ses anciens élèves, revenant de la Mecque. Isaka m'accompagne jusqu'au marché et fait une prière pour moi avant de me quitter.

Quoique le paysage soit uniforme, la route ne me paraît pas trop monotone. On traverse presque d'heure en heure des groupes de villages ou des campements de culture, autour desquels il règne quelque animation, car c'est l'époque des semailles.

Vendredi 15. — Le soir, après deux courtes étapes, nous atteignons Waghadougou, la capitale du Mossi. Le guide nous dirige sur l'habitation d'El-Hadj, qui, assis sur une peau devant sa porte, ordonne de me conduire chez l'imam, lequel demeure à côté. Ce dernier, siégeant sur une sorte de couvercle rond en osier, au lieu de s'occuper de me trouver une installation, s'extasie avec ses amis sur mes chaussures, dont il croit les œillets en or. Voyant qu'il ne se lassait pas de cette contemplation, je crus prudent de lui rappeler que mes hommes et mes animaux étaient fatigués et que la nuit approchait. Après quelques *ia sidda*, « il a raison », un des assistants me conduisit chez une veuve nommée Baouré, qui loge habituellement les gens de passage. Une pluie torrentielle nous força de précipiter notre installation, qui fut plus que sommaire la première nuit. Les gens étaient peu complaisants, il nous fut impossible de nous faire préparer quoi que ce fût en fait de nourriture, et l'on se coucha sans manger.

Waghadougou (« village de la brousse ») ou Ouor'odor'o (« beaucoup de cases ») est situé dans une grande plaine aride qui offre à cette époque de l'année un aspect désolé. Mon palefrenier va chercher le fourrage à 6 kilomètres dans l'est. Il n'est encore tombé que trois fois de l'eau cette année et ce n'est que vers la fin de juin, paraît-il, que succède à quelques violentes tornades sèches, véritables ouragans, ce que l'on peut appeler les pluies d'hivernage qui font percer la verdure.

A l'ouest et au nord, séparant le gros du village des groupes de cases les plus éloignés, se trouvent des bas-fonds marécageux, qui conservent de l'eau toute l'année et aux abords desquels les habitants creusent des trous où ils prennent leur provision. L'eau qu'ils en tirent, chargée de matières organiques, renferme des sangsues, et son absorption donne la filaire de Médine. Hommes, femmes et enfants sont atteints de ce mal. J'ai vu des personnes devenues presque infirmes, ayant jusqu'à cinq ou six vers leur sortant du genou, de la cheville, et surtout des mollets et des cuisses.

Les abords de ces mares sont très giboyeux. Ma table est toujours bien alimentée. Diawé réussit même à pourvoir mes hommes de viande; il lui arrive fréquemment de rapporter sept ou huit sarcelles, quelques perdrix et des lièvres.

Waghadougou proprement dit comprend la résidence du naba, le groupe de villages musulmans (d'origine mandé), le groupe nommé Zang-ana, habité par des Marenga (Songhay), des Zang-ouér'o ou Zang-ouéto (Haoussa), quelques Tchilmigo (Foulbé), et d'autres groupes de Mossi non musulmans. Cependant on est convenu de comprendre dans Waghadougou les sept villages qui l'entourent, et qui se nomment : Tampouï, Koudou-ouér'o, Pallemtenga, Kamsokho, Gongga, Lakhallé et Ouidi. Ils ont chacun leur propre naba. J'estime que la population totale de tous ces groupes ne doit pas dépasser 5 000 habitants.

Les constructions sont rondes, en terre ou en nattes dites *séko*, suivant qu'elles sont habitées par des musulmans ou des fétichistes. Par-ci par-là, on voit cependant des constructions carrées à toit plat, parmi lesquelles je citerai l'habitation de l'imam et la mosquée (misérable petite construction), une case à un étage habitée par El-Hadj (l'ami d'Isaka) et cinq cases carrées faisant partie de la résidence du naba.

Je m'attendais à trouver quelque chose de mieux que ce qu'on voit d'ordinaire comme résidence royale dans le Soudan, car partout on m'avait vanté la richesse du naba, le nombre de ses femmes et de ses eunuques. Je ne tardai pas à être fixé, car, le soir même de mon arrivée, je m'aperçus que ce que l'on est convenu d'appeler palais et sérail n'est autre chose qu'un groupe de misérables cases entourées de tas d'ordures, autour desquelles se trouvent des paillotes servant d'écuries et de logements pour les captifs et les griots. Dans les cours, on voit, attachés à des piquets, quelques bœufs, moutons ou ânes, reçus par le naba dans la journée, offrandes n'ayant pas encore de destination.

Dans la matinée, le naba reçoit généralement les visiteurs entre deux masures à un étage qui se font face. Devant celle du nord est disposé un bétonnage surélevé de 20 à 25 centimètres qui sert de trône. Sur ce bétonnage il y a une dizaine de peaux de bœuf superposées, sur lesquelles sont placés deux vieux coussins en cuir, ornés de drap rouge. Celui qui est rond sert de siège au naba, l'autre n'est là que comme décor. Je mentionnerai aussi le sabre du monarque, qui est toujours disposé devant le coussin rond. C'est un vieux sabre d'officier d'infanterie, sur le fourreau en cuir duquel on a cousu des petits morceaux de drap garance.

Les vendredis, il reçoit dans la soirée sur le derrière de sa résidence, où se trouvent trois cases basses carrées devant lesquelles est ménagé un grand demi-cercle de terrain bétonné, à côté duquel se trouve la tombe de son père défunt Hallilou, ex-naba.

Naba Sanom (nom qui signifie en mossi le chef suprême, littéralement « roi or ») porte pour les musulmans le nom d'Alassane. En 1870, à la mort de l'ex-naba Hallilou, son père, une lutte pour le pouvoir s'engagea entre Alassane et Boukary Naba. Tous les deux avaient de nombreux partisans. Boukary, préféré

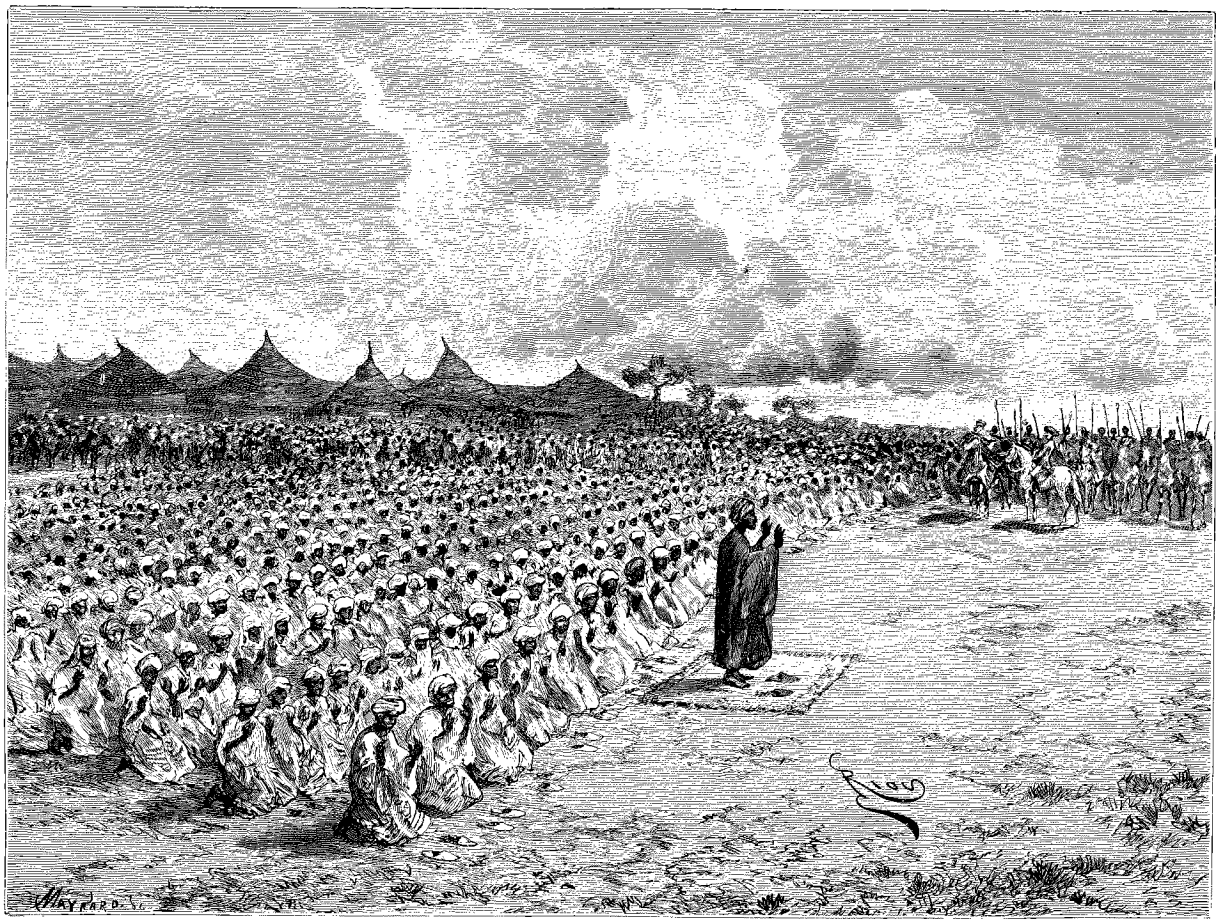
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du père et reconnu par tous comme plus intelligent qu'Alassane, finit cependant par perdre du terrain; l'autre l'emporta, ayant pour lui les anciens et le droit d'aînesse, qui le désignait comme héritier du trône. Il a actuellement dix-huit ans de règne.

Autant Boukary Naba paraît distingué, autant Naba Sanom a l'air vulgaire. Ces deux frères n'ont entre eux aucune ressemblance. L'aîné, Naba Sanom, peut avoir de cinquante à cinquante-cinq ans environ. Il a le menton saillant et pointu et le nez un peu sémitique, sa voix est enrouée et rauque. L'ensemble n'a rien de royal.

Son entourage se compose d'une quarantaine de jeunes gens de quinze à vingt ans qui font, quand le naba n'est pas là, un vacarme d'enfer autour de ce que l'on peut appeler le trône. Comme cela se passe chez Boukary Naba, ils claquent des doigts dans les circonstances de rigueur; ils sont également chargés d'anneaux de cuivre et de houseaux de même métal; il y en a qui portent au bras plus de 10 kilos de cuivre. Ils ont la tête entièrement rasée ou portent les cheveux en cimier, comme les femmes du Khasso.

Les occupations de Naba Sanom sont peu sérieuses; elles consistent à recevoir des visites pendant presque toute la journée. Le matin vers six heures le tam-tam



La bénédiction (voy. p. 35). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

annonce que le naba vient de se lever. Lorsqu'il s'est lavé et réconforté par un repas, ses captifs et ses femmes se rendent chez lui pour le saluer. C'est ensuite le tour des étrangers, gens des environs, solliciteurs ou autres. Ceux-ci s'accroupissent devant le lieu de réception jusqu'à ce que le naba daigne bien paraître. Quand il y a beaucoup de monde, un des jeunes gens va prévenir le naba, qui arrive et s'assied sur son coussin en jetant un regard aimable sur l'assistance pendant que tout le monde claque des doigts. Dès que Naba Sanom est assis, les solliciteurs et visiteurs se précipitent vers l'entourage, se jettent face contre terre en se couvrant la tête de poussière, puis chacun se relève et remet un cadeau plus ou moins important en cauris ou en vivres, selon ce qu'il sollicite. Les jeunes gens viennent ensuite dire au naba : « Un tel a apporté un sac de cauris ou une chèvre, ou un bœuf, il désire te parler ». Le naba remercie tout ce monde-là par un *nif kendé* (merci) et se retire chez lui; il est bien entendu que même la cinquantième partie des solliciteurs n'arrivent pas à glisser ce qu'ils désirent. Ceux qui sont écoutés se sont d'abord adressés à un familier qui, après avoir été grassement payé d'avance, renvoie l'affaire aux calendes grecques en disant à l'intéressé qu'on s'occupera de cela prochainement. Cela m'a rappelé en petit ce qui se passe dans certaines administrations, où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'on « classe » également les affaires de cette façon.

Après s'être abreuvé de dolo et avoir plaisanté avec ses jeunes gens, Naba Sanom fait une seconde apparition et continue le manège jusqu'à la nuit tombante. Involontairement j'ai comparé cette scène à celle qui se passe dans nos foires, où l'on attend aussi, pour commencer le spectacle, que le public soit nombreux; mais on a au moins le plaisir d'y entendre un boniment qui laisse un joyeux souvenir parmi les curieux, même quand on a quelque peu abusé de leur crédulité.

On comprend facilement qu'avec des journées aussi bien remplies il soit difficile à ce monarque de s'occuper utilement des affaires intérieures et extérieures de son pays: aussi le Mossi est-il dans une décadence qui ne fera que s'accroître avec le temps.

Les Mossi sont loin d'être capables actuellement de mener des expéditions comme celles qu'ils firent au commencement du XIVe siècle contre Tombouctou, comme le relate Ahmed Baba (*Tarich es-Soudan*).

J'eus d'abord des relations fort amicales avec Naba Sanom, surtout les cinq jours qui suivirent la distribution de cadeaux que je lui fis. Ces relations semblaient devoir se continuer, lorsque, à la suite d'un entretien où je lui communiquai mon désir de continuer ma route vers le nord, il changea brusquement de procédés à mon égard.

Interrogé par lui sur ce que je comptais faire dans le Yatenga, je lui fis expliquer que, ce pays étant un lieu important de production et d'élevage de chevaux, il serait intéressant pour nous de connaître les méthodes d'élevage afin de les mettre au besoin en pratique dans nos possessions de l'autre côté du Niger. Ma proposition ne semblait d'abord soulever aucune difficulté, lorsqu'il me fit dire, quelques jours après, que le Yatenga (ce qui n'est nullement exact) lui appartenait, que c'était le même pays qu'ici et qu'il ne pouvait m'autoriser à y aller. Il refusa de même de me donner la permission de me diriger vers l'est. Mieux que cela: un soir, sans raison, il m'envoya un bœuf et une petite captive de six à sept ans avec l'ordre de me disposer à quitter le lendemain Waghadougou.

Comme il me devait une somme assez forte, pour une pièce de soie que je lui avais vendue, je lui fis demander de vouloir bien me régler avant de partir, ou de me rendre mes marchandises afin de me permettre de me pourvoir ailleurs d'animaux. Le naba m'envoya alors l'imam pour protester de son amitié pour moi. « Jamais, dit-il, je n'ai envoyé l'ordre de partir à ce blanc; je ne puis tolérer qu'il aille vers le nord et vers le Haoussa, mais je lui donnerai, quand il m'en fera la demande, un chemin à son choix sur Salaga. Je vais dès maintenant me mettre en mesure de le pourvoir des animaux que je lui dois. »

Hélas! j'attendis vingt longs jours les deux ânes qu'on avait, disait-on, envoyé querir au loin, Naba désirant me donner deux bêtes splendides. Et quels ânes je reçus! Deux misérables bêtes dont n'importe quel marchand se serait gardé de faire l'acquisition.

Je ne lui gardai pas rancune, nous étions même les meilleurs amis du monde, et je comptais sous peu amener Naba Sanom à signer un traité avec moi, lorsque brusquement il m'envoya de nouveau l'ordre d'avoir à quitter Waghadougou. A partir de ce moment il me fut impossible de communiquer avec lui. Il refusait de me recevoir et me fuyait, j'étais devenu suspect. Il fallait me résigner à partir.

On pourrait supposer que c'était parce que j'étais Européen que Naba Sanom a agi de cette façon. Pas le moins du monde. Je n'ai tout simplement pas fait exception à ce principe du naba, que tout individu venant à Waghadougou avec des marchandises quelconques doit, outre les cadeaux, lui en laisser une partie.

Pour moi, la vraie raison qui a empêché qu'on me laissât continuer ma route fut l'annonce de l'arrivée prochaine à Waghadougou d'une autre mission européenne. Ma présence ici faisait croire que j'étais l'avant-garde d'une forte expédition militaire; c'est ce qui avait éveillé la méfiance de ce roi ignorant[1].

Le 10 juillet au soir, je quittai Waghadougou en compagnie de deux jeunes gens qui devaient me servir d'escorte. Comme on me fit prendre un chemin parallèle à celui que j'avais suivi pour venir, je m'informai auprès d'Idriza, l'un de mes guides, si Naba Sanom avait changé d'idée et ne désirait plus que je me rendisse à Salaga, comme il me l'avait toujours promis.

« Pas du tout, me répondit-il. En sortant de Waghadougou, ce chemin change de direction. Il va bien à Salaga. » Interrogé sur l'itinéraire que j'avais à suivre et les noms des villages à traverser, cette canaille eut l'audace de me citer une série de villages qui n'existent pas. Une demi-heure après, il n'y avait plus de doute pour moi : on me dirigeait sur la résidence de Boukary Naba.

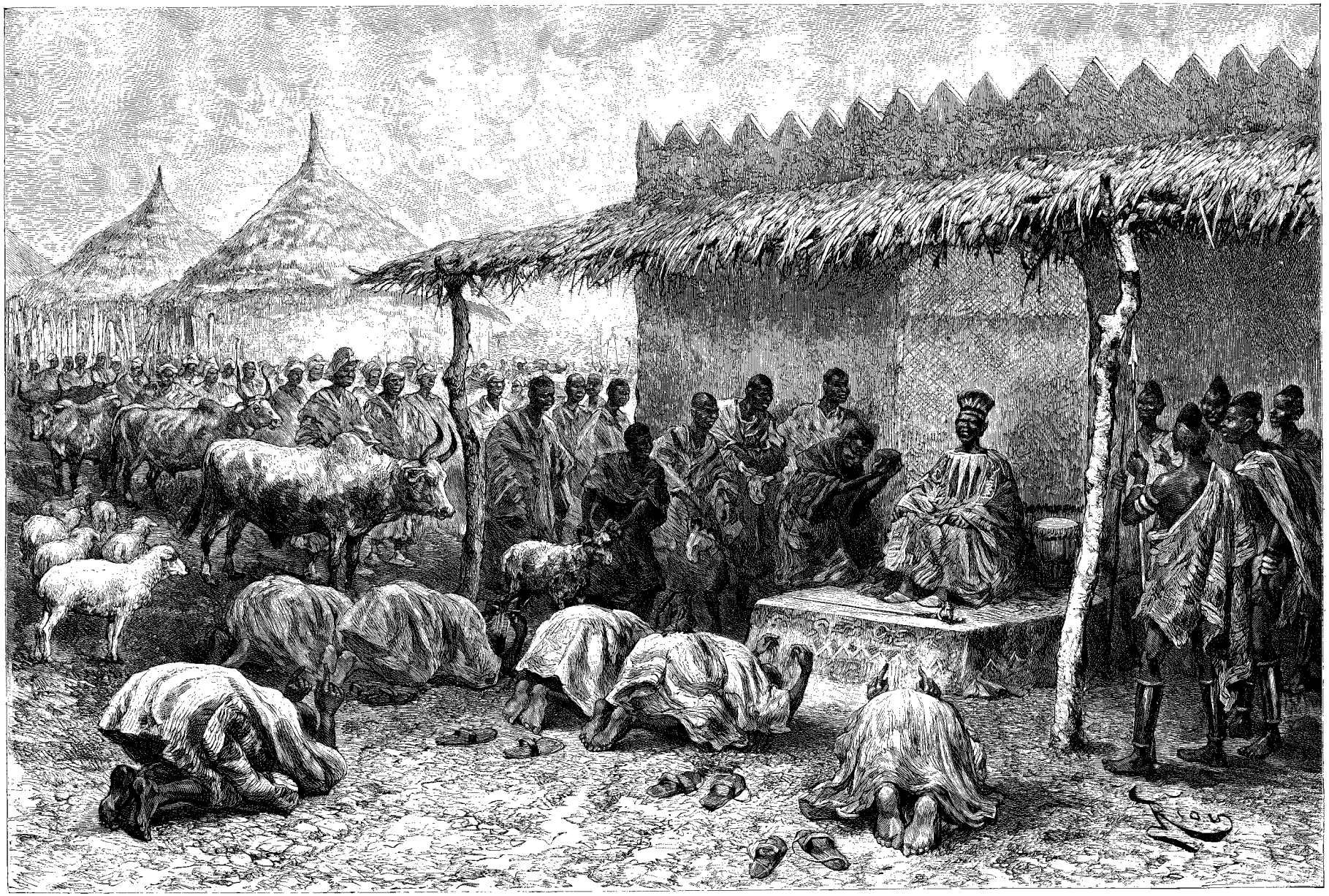
C'était bien tristement que je cheminais sur la même route que j'avais parcourue si plein d'espoir un mois auparavant. Alors j'espérais qu'avec la protection du chef du Mossi je pourrais gagner Say ou au moins raccorder mes travaux à ceux de Barth, mais à présent je me demandais ce que j'allais devenir si, pour comble de malheur, Boukary Naba, voulant plaire à son frère, me retirait son amitié et me forçait à rétrograder par le Gourounsi sur Ouahabou.

C'est dans cette disposition d'esprit que j'arrivais le samedi 13 juillet devant l'habitation de Boukary Naba. Il pouvait être environ huit heures du matin. J'étais dans une pénible situation d'esprit et bien découragé, lorsque, à ma grande surprise, je reçus deux plats d'excellente viande chaude et une grande calebasse de lait aigre. De plus, Boukary me faisait dire de reprendre mon ancien campement, de m'y installer et d'aller le voir après m'être réconforté.

Dès que Boukary me vit m'avancer vers sa case, il

1. La mission dont il s'agit est vraisemblablement l'expédition du lieutenant allemand von François, qui remontait du Togo vers Gambakha.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Reception chez le naba de Waghadougou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

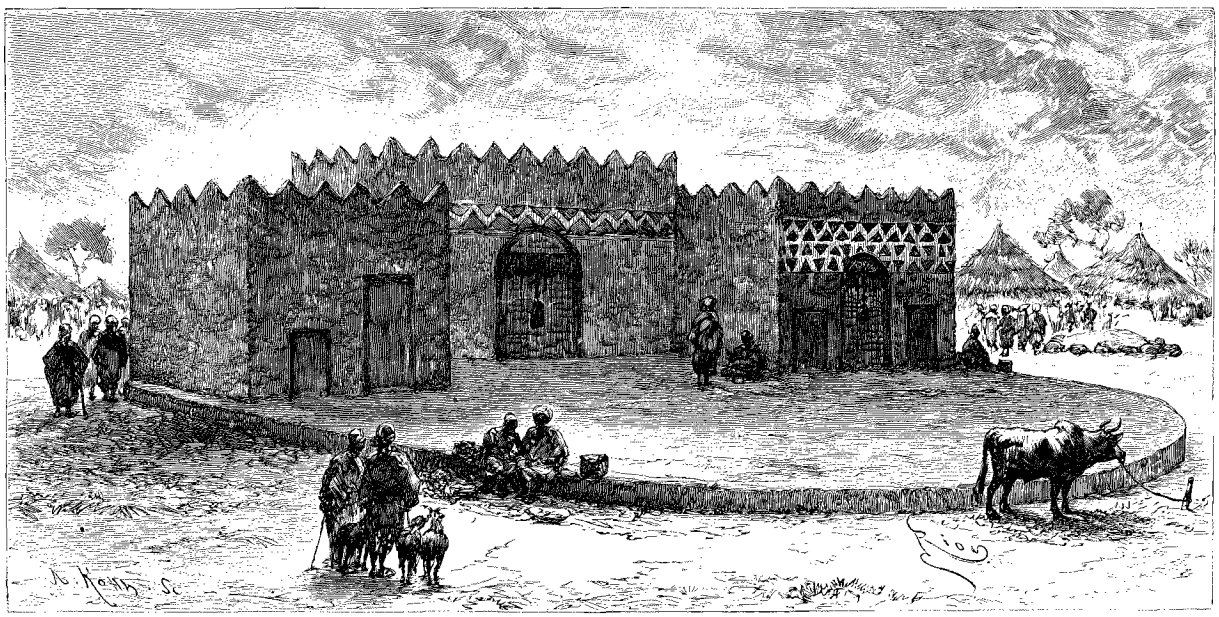
vint au-devant de moi, me tendit les deux mains et, avec son gros rire, me dit : « Eh bien, lieutenant, comment trouves-tu Waghadougou et mon frère? » Il me fallut lui raconter tout ce qui m'était arrivé depuis que je l'avais quitté. Boukary ne me cacha pas son étonnement quand il apprit que son frère avait refusé de me laisser continuer ma route.

Il en fut même très peiné, et comme il ne pouvait pas m'assurer de route vers le nord, il me promit de me faire gagner le Gambakha. Puis il m'informa qu'il n'exécuterait pas l'ordre de son frère, qui lui prescrivait de me faire diriger sans m'arrêter sur Ouahabou; sur ses instances, je dus encore accepter son hospitalité pour quelques jours.

Pendant mon séjour à Banéma, Boukary Naba ne se départit pas une seule fois de sa ligne de conduite, d'autant plus digne qu'il est excessivement rare de rencontrer un nègre assez indépendant d'idées pour ne pas renier ceux qui déplaisent au souverain. Il me traita avec beaucoup de bienveillance, et m'envoya tous les jours des vivres et de la viande.

Il est très regrettable pour moi qu'à mon arrivée dans le Mossi je n'aie pas trouvé Boukary Naba au pouvoir; il m'aurait certainement facilité mon voyage, et si jamais il arrive au trône, il aidera de tous les moyens dont il dispose le voyageur européen qui passera chez lui. Cet homme a les idées larges, il aime le progrès et serait tout disposé à écouter les conseils d'un blanc. Tout en étant d'une intelligence au-dessus de la moyenne chez les noirs, il se considère comme bien inférieur à l'Européen.

Pour un héritier du trône qu'il est, puisque la succession dans le Mossi n'a lieu de père en fils que lorsque la ligne mâle collatérale est épuisée, Boukary n'a



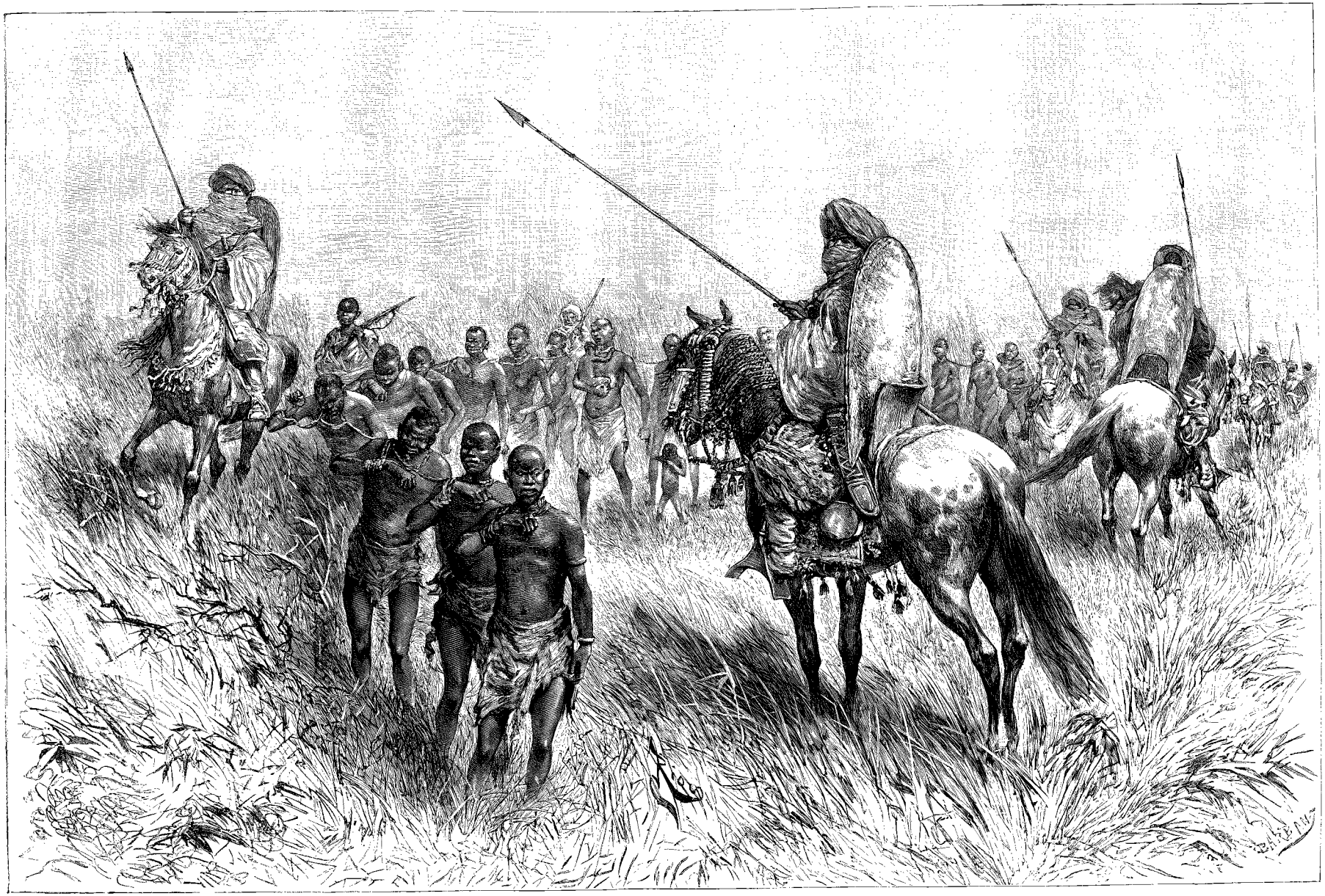
Résidence de Waghadougou. — Dessin du Bion, d'après un croquis de l'auteur.

pas une position bien brillante. Naba Sanom, dans la crainte de le voir se créer quelque réputation par les armes et augmenter ainsi le nombre de ses partisans, ne l'a jamais nommé naba du moindre centre et ne lui a jamais confié la moindre expédition. Bien mieux, quand le malheureux a résidé pendant quelques années sur une frontière, son frère le déplace pour l'envoyer ailleurs. Depuis dix-sept ans, Boukary mène une vie errante, n'ayant pour ainsi dire pas de chez-soi. Pour subsister et tenir un certain rang, il est forcé de vivre de pillage et même de brigandage.

Pendant mon deuxième séjour à Banéma, Boukary, connaissant mon horreur pour le pillage et l'esclavage, et craignant de me déplaire, fit partir de nuit et sans me prévenir deux expéditions : l'une dans l'ouest sur Nabouli et l'autre vers le sud sur Baouér'a. Dès dix heures du matin, le lendemain, le retour des cavaliers fut annoncé par des coups de fusil. Bientôt après apparut une file d'esclaves des deux sexes attachés l'un derrière l'autre à l'aide d'une corde passée autour du cou. L'expédition de Nabouli ramenait dix-sept esclaves; celle de Baouér'a, cinq seulement et un âne chargé de sel et d'un peu de cotonnade. Dès l'arrivée de ces malheureux, on les fit boire, et, à l'aide de maillets, on leur retira les bagues et les anneaux de cuivre qu'ils portaient aux bras et aux jambes; ensuite on procéda à leur répartition.

Dès le 18 je demandai à Boukary de me mettre en route, mais il me pria de différer mon départ de deux jours, désirant me faire faire connaissance avec son jeune frère, Salifou, qui devait arriver le surlendemain. Nabiga Salifou, comme Nabiga Masy, est aimable et intelligent. Dès son arrivée, il me rendit visite, fit tuer un bœuf à mon intention et m'envoya quelques autres provisions. Ce jeune homme ne ressemble ni comme extérieur, ni comme caractère, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Retour des cavaliers ramenant des captifs. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

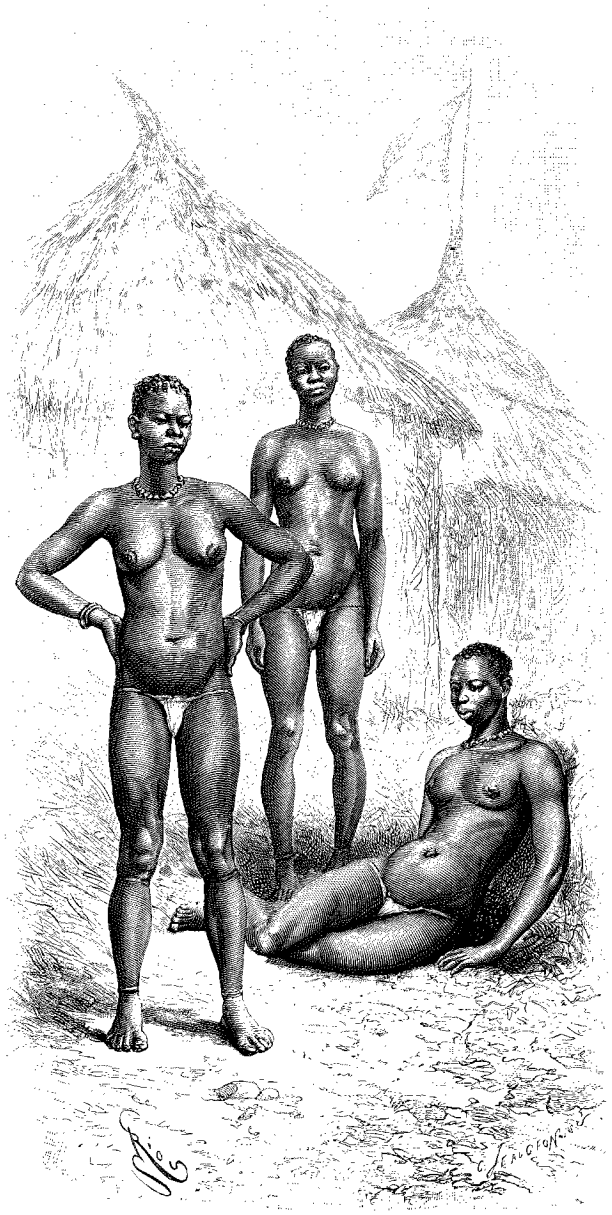
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Naba Sanom; la distinction de ces jeunes gens offre un contraste frappant avec les manières rustres de Naba Sanom, leur aîné.

Comme c'était convenu, Boukary Naba devait me diriger le lendemain par un chemin parallèle à la frontière du Gourounsi vers Béri, où je devais rallier le chemin Waghadougou-Gambakha. Salifou, dès son arrivée, en dissuada Boukary, l'informant qu'il avait appris en route que Naba Sanom avait donné l'ordre de me faire rebrousser chemin si j'essayais de gagner le Gambakha par cette voie. Boukary se vit donc forcé, à son grand regret, de me diriger sur Bouganiéna sans pouvoir satisfaire à mon désir de ne pas rentrer de nouveau dans le Gourounsi.

La veille de mon départ, il m'envoya trois jeunes femmes de vingt à vingt-cinq ans, en exprimant le désir de me les voir épouser. Il s'excusa près de moi de ne pas être assez riche pour me faire un plus beau cadeau. Passer brusquement du célibat à un triple mariage me parut un peu excessif, et je fis part de mes scrupules à Boukary Naba; je lui en renvoyai deux, n'en gardant qu'une pour faire la cuisine à mes hommes.

Ce ne fut pas aisé de refuser la main de ces jeunesses : Boukary tenait absolument à cette union. On trouva cependant un terrain d'entente : il fut décidé que je ferais épouser les trois femmes par mes serviteurs les plus dévoués.



Boukary envoie trois femmes. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Ces malheureuses étaient absolument nues. On voyait cependant qu'elles avaient l'habitude de marcher vêtues, car elles étaient toutes honteuses, et dès qu'elles eurent les mains libres, elles se couvrirent de feuilles.

Je leur distribuai à chacune trois coudées de guinée pour se faire un pagne et leur donnai un petit collier de perles.

Je me mis en devoir de les marier et de les baptiser, car, comme elles ne me comprenaient pas, il m'était difficile de savoir leur nom. A Fondou, le plus âgé de mes hommes, je donnai la femme Kassanga, qui fut appelée *Miriam*; à Birima, une Youlsi, qui fut nommée *Tenné* (de *altiné*, « lundi »); à Mamourou échut la troisième, qu'il demanda à appeler *Arba* (qui veut dire en arabe et en mandé : « quatre, jeudi »).

Le mariage eut lieu séance tenante. Je fis successivement les fonctions de tuteur, de prêtre et d'officier de l'état civil. La publication des bans et les autres formalités furent naturellement laissées de côté. Je les dotai de quelques étoffes, une couverture, quelques grains de corail et des bracelets. Quelques milliers de cauris, une calebasse de kola et de la volaille permirent au personnel de faire le repas de noce.

Mon convoi se composait, avec ces nouvelles recrues, de sept hommes, des trois femmes et de Haïda, la petite fille que m'avait donnée Naba Sanom. Cette pauvre petite était d'une maigreur effrayante quand on me l'avait amenée à Waghadougou. Pendant le premier mois elle n'avait fait que manger et dormir. Nous ne savions pas son nom et il était impossible de la comprendre : je la baptisai *Aïda*, nom que mes noirs transformèrent en Haïda. Plus tard j'arrivai assez facilement à lui apprendre le mandé.

Dimanche 22 juillet. — Je n'ai pas voulu quitter Boukary Naba ce matin sans lui donner ma jumelle, dont il a envie depuis si longtemps. Jamais je n'ai vu un homme aussi heureux que lui. Il y regarde par le gros bout et assure, avec un sérieux comique, à son auditoire, qu'à l'aide de cet instrument il voit tout ce qui se passe à Waghadougou !

Les adieux furent touchants et je reçus ses vœux de bon retour vers le *Nasaratenga* (pays des blancs). Je fus accompagné par Salifou à cheval jusqu'au ruisseau de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Banéma; là nous dûmes décharger les animaux : le cours d'eau s'était changé en une véritable rivière, il n'avait pas alors moins de 1 m. 50 de profondeur. D'après les renseignements que j'ai recueillis à Bouganiéna sur la direction de son cours, cette rivière serait l'origine d'un grand affluent de la Volta, que l'on nomme Baliviri[1] et qui sert de limite entre le Gourounsi et Gambakha vers Oual-Oualé.

La route entre Banéma et Bouganiéna est entièrement déserte; il ne se fait actuellement aucun commerce entre cette partie du Gourounsi et le Mossi. Presque toutes les communications ayant lieu par Baouér'a et Dakay, nous ne rencontrâmes des habitants que dans les cultures aux abords de Bouganiéna. Plusieurs me reconnurent. Mon ancien hôte, Sénousi Sâfo, chez lequel je descends, me fait un excellent accueil. De toute part, les habitants viennent me serrer la main et m'inviter à m'installer chez eux, espérant, disent-ils, que je passerai le restant de l'hivernage ici.

Telle n'était pas mon intention, et dès mon arrivée je cherchai un chemin vers Salaga et ensuite un compagnon de voyage. Comme j'acquis la certitude que Krauss, en revenant de Bandiagara, avait fait retour vers Salaga, par Sati, Oua-Loumbalé et Oua, et qu'à Waghadougou on n'avait pas pu m'affirmer si ce voyageur était venu de Salaga par Oual-Oualé ou par Gambakha, j'étais très embarrassé sur la direction à suivre, voulant à tout prix éviter de parcourir un itinéraire déjà connu. Comme il y avait doute pour Oual-Oualé, j'optai pour cette direction.

Sur l'avis de quelques anciens, on me traça un itinéraire qui m'évitait de passer par les villages hostiles et qui déviait de la route suivie habituellement. La difficulté consistait à trouver un individu qui m'accompagnerait jusque dans le Dagomba. Je m'adressai à cet effet à une sorte d'aventurier, nommé Idrisa, dont j'avais fait la connaissance à Dallou. Il consentit à m'accompagner moyennant la valeur de trois captifs, moitié payable à Bouganiéna, moitié à mon arrivée à Oual-Oualé; mais, une fois l'arrangement terminé, il se ravisa, quelques peureux lui ayant fait entrevoir ce voyage comme assez périlleux pour qu'il n'en revînt pas. Il ne fut plus possible de le décider, même en lui offrant le double de ce qu'il avait été convenu.

L'imam, sur ces entrefaites, me fit faire connaissance avec un jeune homme de Baouér'a, nommé Isaka, qui m'offrit de me conduire dans son village et de me faire recommander successivement par les chefs de village jusqu'à Koummoullou. Le départ fut fixé au mercredi 25 juillet.

Le capitaine donne sa jumelle. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

XVIII

Géographie et état politique du Mossi. — Flore et faune. — Chevaux et ânes. — Populations du Mossi. — Gouvernement. — Notes sur le Yatenga.

Le Mossi, ou pays des Mor'o, est limité à l'ouest par le Gourounsi et le Kipirsi; il est séparé au nord-ouest du Fouta macinien par le Yatenga. Au nord, il touche au Djilgodi, à l'Aribinda et au Libtako, décrits par Barth, qui les a traversés; à l'est, ses limites s'étendent jusqu'au Gourma, ou territoire des Bimba, et au Boussangsi, dont il est séparé par la branche orientale de la Volta; enfin, il touche au sud au Mampoursi. Il est divisé en nombreuses confédérations, plus ou moins indépendantes, dont les naba sont vassaux de Naba Sanom.

L'aspect général des régions que j'ai traversées pour me rendre à Waghadougou est celui d'une plaine élevée (altitude 600 mètres), dans laquelle on ne remarque même pas un léger plissement; le sol est uniformément plat et entrecoupé de temps à autre de terrains marécageux ou de petits biefs pleins d'eau sans écoulement apparent.

Le sol consiste en quartz, fer, argile siliceuse et granit. Ce pays m'a paru être habité et peuplé depuis fort longtemps, car je n'ai nulle part rencontré ce que nous appelons la brousse. Partout ce sont des cultures en exploitation ou des terrains anciennement défrichés dont on a momentanément abandonné la mise en

1. Volta Blanche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

œuvre, la population en ayant tiré ce qu'elle a pu jusqu'à épuisement. C'est un pays de culture et d'élevage par excellence.

Le petit gibier est très abondant partout. Les gazelles les plus communes sont l'espèce appelée *koulou* en mandé, et une variété un peu plus grande, rayée de larges bandes de poils blancs parallèles à l'échine, qu'on nomme *siné* dans la même langue. Dans le terrain marécageux il y a des caïmans d'une petite espèce, dont la longueur ne dépasse pas 2 mètres.

Le netté et le cé sont très répandus. Parmi les cés j'ai vu des arbres portant des fruits d'une forme oblongue à très petits noyaux; ils sont bien charnus et constituent un excellent dessert. Je n'ai encore rencontré cette variété nulle part ailleurs.

On cultive le petit mil (*sanio*) et le sorgho blanc (*bimbiri*). Les bas-fonds sont utilisés pour la culture du riz, qui vient très bien et est aussi beau que le riz Caroline.

Le maïs n'est cultivé qu'aux abords des villages. Il en est de même de l'indigo, du coton et du tabac.

Partout où j'ai passé, les noirs m'ont vanté la richesse de production de chevaux et d'ânes du Mossi. Avant d'entrer dans ce pays j'étais persuadé que tous les chevaux qu'on rencontre dans les États de Kong en étaient originaires. Ce que les indigènes ne me disaient pas, c'est que les chevaux, s'ils viennent du Mossi, y sont passés en transit, si l'on peut se servir de cette expression.

Ils viennent tous du Yatenga, qui en prend peut-être lui-même une partie dans le Macina, dont il est voisin.

Il est incontestable qu'il y a des chevaux dans le Mossi, mais il n'y a pas ou peu de juments. Nous avons vu Boukary Naba aller à la fête à Sakhaboutenga avec vingt chevaux, dont cinq ou six ne lui appartenaient pas.

Dans ce dernier village il y en a peut-être autant. A Waghadougou, y compris les chevaux de Naba Sanom, il n'y a pas quarante bêtes. Il est vrai de dire que le climat de Waghadougou a la réputation d'être funeste aux chevaux, et qu'il y en a peut-être plus ailleurs. Mais, tout compte fait, nous sommes bien loin des deux mille chevaux par-ci, des trois mille chevaux par-là qui, sur un signe de Naba Sanom, viendraient à Waghadougou. C'est une fable.

Les chevaux provenant du Yatenga qu'on voit ici sont de deux races bien distinctes.

La plus commune a, sans en avoir les qualités, tous les autres caractères du cheval arabe : tête fine, encolure courte, membres grêles et croupe fuyante, crinière et queue très longues. Les robes qu'on rencontre le plus souvent sont bai, alezan, isabelle et rouan.

L'autre race, que nous devons appeler, jusqu'à plus ample information, cheval du Yatenga, n'a rien du cheval arabe. C'est une belle et forte bête, ayant les caractères de notre cheval de dragon, environ 1 m. 57 à 1 m. 62. Il se distingue par une tête fine et bien attachée, les membres inférieurs forts, bien musclés, un sabot large et la corne bien consistante, un beau poitrail large, la crinière et les crins de la queue courts. Les robes les plus communes sont : différents bai et alezan. C'est un véritable cheval de guerre, une bête que nous devrions avoir dans notre Soudan pour remonter nos spahis. Je suis persuadé qu'on doit mettre beaucoup de soins à les élever.

Quel est le peuple qui a importé le cheval en Yatenga? Nos recherches nous l'apprendront peut-être plus tard, toujours est-il incontestable que ce cheval a conservé le type arien. Si l'on en croit les savantes études de Piétrement[1], le cheval arabe ne serait même autre chose qu'un cheval arien; si donc les anciens ont réussi à acclimater le cheval arien en Algérie et dans le Yatenga, nous devrions arriver à en faire autant, et même mieux, car il faut admettre que les connaissances vétérinaires sont plus étendues actuellement qu'elles ne l'étaient il y a vingt siècles. A-t-on essayé d'acclimater en Afrique, et en particulier dans le Soudan, des chevaux d'Europe?

Si le Mossi produit peu de chevaux, il est incontestable que c'est un pays de production d'ânes; il semble cependant avoir été jadis plus prospère qu'actuellement, si l'on s'en rapporte à Barth, qui signale à son passage à Dôre un convoi d'ânes considérable acheté par des gens d'Ahmadou, cheikh d'Hamdallahi. Aujourd'hui, quoique l'on trouve des ânesses dans tous les grands villages, il est moins facile de se procurer des ânes qu'à Bakel ou à Médine. J'ajouterai que ceux du Mossi sont bien moins résistants que ceux de Bakel. Dès qu'ils travaillent un peu, ils dépérissent; j'en ai fait l'expérience dans la suite de mon voyage. Ainsi, sur cinq belles bêtes achetées à Oual-Oualé, j'en ai perdu quatre jusqu'à Salaga. La cause du peu de résistance de ces ânes tient à ce que jamais ils ne sont employés en hivernage et qu'en saison sèche leur entraînement se borne à un ou deux voyages de Oual-Oualé à Salaga. Toujours à l'abri de la pluie dans les villages, ces animaux ne sont plus propres à rien au bout de deux ou trois jours de route, et meurent infailliblement, n'étant pas habitués aux intempéries. L'âne du Mossi a en outre l'échine excessivement longue; il est moins ramassé que le bourriquot court des Maures et de notre Soudan.

Il y a deux espèces de moutons dans le Mossi, toutes les deux à poil ras; l'un est petit, l'autre est le grand mouton maure. Le bœuf le plus répandu est le zébu, dont j'ai vu des sujets remarquables par leur taille et leur bon état.

Le Mossi a cela de commun avec la plupart des autres nègres soudaniens, c'est qu'il n'existe pas de type assez répandu pour qu'on puisse dire : « Voilà un vrai type mossi ». On y rencontre des gens ressemblant à s'y méprendre aux Wolof, aux Mandé des bords du Niger et même aux Haoussa. Il m'est donc bien difficile d'en faire le portrait.

1. *Les chevaux dans les temps historiques et préhistoriques.* Paris, 1883, in-8°.

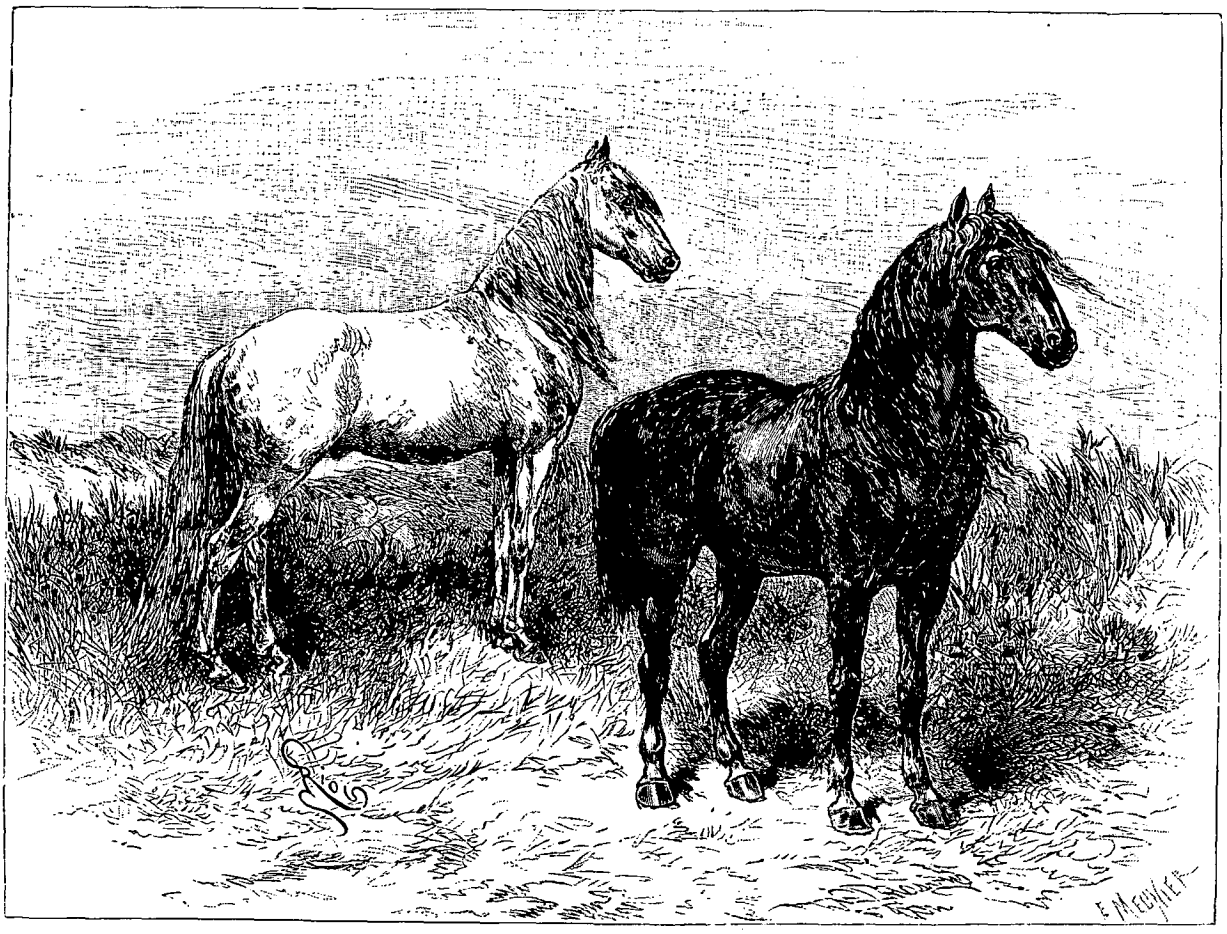
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je me bornerai donc à rappeler que l'on peut diviser la population du Mossi en deux races : l'une, la plus nombreuse, non musulmane, est assez ancienne pour qu'on puisse la considérer jusqu'à un certain point comme autochtone; on distingue ses sujets sous le nom de *Mor'o* et *Moss'i*; l'autre, musulmane, d'origine mandé, est venue des bords du Niger à l'avènement du roi Bammana, Ngolo, entre l'année 1754 et 1760. Elle est appelée par les Mor'o : *ia dé r'a*. Ces immigrants habitent en général les grands villages; quelques-uns de ces centres ont même été créés par eux, tels sont : Mani, Yako, Waghadougou, nom dont l'étymologie est mandé.

Les autochtones ont des noms de plantes, de choses ou d'animaux, comme les Siène-ré. Ils sont fétichistes, mais ont eu pour culte le soleil, qui porte encore aujourd'hui le même nom que Dieu : ils l'appellent *Wouidi*.

Ces deux peuples sont déjà fortement mélangés : il est impossible de les différencier par les tatouages, qui varient à l'infini.

Le costume des hommes ne diffère pas beaucoup de celui des autres Soudaniens que nous connaissons; j'ajouterai cependant qu'à côté des grandes coussabes et de la culotte ordinaire (*doroké*) des musulmans, on



Races de chevaux. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

voit fréquemment un vêtement à taille, jupe et manches, sorte de tunique ample, ainsi que le large pantalon bouffant tombant jusqu'à la cheville, le *lemta*, le bonnet dit *dioulougou*, bordé de gris-gris, et les babouches : costume en partie emprunté aux Touareg. Je n'ai pas vu porter d'étoffes de provenance européenne. Les vêtements sont tous confectionnés à l'aide de bandes de cotonnade blanche ou de couleur du Haoussa; il n'y a que quelques turbans communs qui viennent de Salaga. Les armes les plus répandues sont l'arc et la lance; tout le monde porte en outre une sorte de canne-massue nommée *dor'o*. Les cavaliers portent un bouclier en peau de bœuf dans le dos pour parer les flèches que décochent les archers quand ils ont été dépassés par le cavalier qui les a chargés.

La femme mossi vit dans une condition d'infériorité très marquée; elle est toujours misérablement vêtue; le seul luxe que lui tolère son mari est de se charger jambes et bras d'anneaux en cuivre fondu et même souvent de grosses boules en cuivre creuses, ornements qui sont loin de rendre sa démarche gracieuse. Quelques-uns de ces anneaux sont fixés à demeure par le forgeron, d'autres se démontent à coups de marteau. Il n'est pas rare de voir des anneaux de pied peser 6 kilos la paire.

Les femmes qui ne sont pas assez riches pour se pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

curer des anneaux en cuivre, portent des bracelets en bois ou en marbre.

La coiffure consiste en un cimier, avec le reste des cheveux rasés, ou encore la tête entièrement rasée.

La femme salue et ne parle à qui que ce soit sans se prosterner et se tenir les joues avec les paumes des mains tournées en dehors, les coudes touchant terre. Elle porte son enfant en bandoulière, l'écharpe passant sur l'épaule droite. On voit encore par ici de nombreuses filles déjà grandes errer toutes nues.

Le peuple mossi m'a paru particulièrement en retard comme industrie. C'est à peine si l'on peut citer le tissage, car il ne se confectionne presque pas de cotonnade ici. Les districts sud et sud-est vers Béri et Koupéla fabriquent seuls un peu de *koyo* blanc très commun, qui est loin de suffire à la consommation locale. Les autres tissus, que l'on peut appeler fantaisie, viennent du Haoussa et du Dagomba.

Le métier de teinturier n'est pas répandu non plus : à Waghadougou il n'y en a que deux, un songhay et un haoussa.

Comme partout, on fabrique quelques nattes, un peu de vannerie ornée avec goût et des chapeaux qui paraissent avoir été tressés pour des géants, tant la tête est spacieuse (ils sont destinés à être portés par-dessus le turban).

Les Mossi savent travailler grossièrement le fer, le cuivre et l'argent; ils connaissent la soudure, qu'ils tirent de Salaga. On fait aussi des babouches et quelques selles.

D'une façon générale, les Mossi m'ont paru plus paresseux que les autres noirs en général, ils saisissent le moindre prétexte pour chômer. Ces mots naïfs de Diawé le dépeignent bien : furieux de ne pas obtenir ce qu'il désirait, mon domestique se lamentait auprès de moi, et comme j'essayais de le calmer, il me répondit d'un air convaincu : « *Tu as raison, jamais que moi qui miré paille comme ici : quand de l'eau qui tombe tout qui halte.* » Ce qui veut dire : « Jamais je n'ai vu de pays comme celui-ci : quand il pleut, rien ne va plus. »

Le commerce n'est pas plus prospère que l'industrie.

Le marché a lieu à Waghadougou tous les trois jours comme partout dans le Mossi; les autres jours il y a petit marché. Le grand marché ne diffère des autres que par le plus grand nombre de visiteurs et le vacarme qui s'y fait. Comme dans le Follona, il s'y débite du dolo, et, en plus, le marché sert de rendez-vous à tous les griots de la région — et ils ne manquent pas. S'ils ne récoltent que peu de cauris, ils ont au moins la satisfaction d'être ivres le soir.

Après le dolo, par ordre d'importance, viennent les aliments préparés : riz, lakh-lalo, niomies, beignets de haricots, etc., puis les grains, mil, sorgho, riz, haricots, le savon, le beurre de cé, les condiments, un peu de sel, des kola. On y trouve aussi de petits lots de médicaments de charlatan contre la lèpre, les ophtalmies, le ver de Guinée, la maladie du sommeil, ainsi que des chapeaux, des nattes, des paniers, de la viande, etc.

Mais ce que l'on trouve surtout en abondance sur les marchés du Mossi, c'est le *kalgou*, fabriqué avec les fruits du *néré* ou *netté*, *Parkia biglobosa*, une belle mimosée; ces fruits sont des gousses étroites, renfermant une pulpe farineuse jaune, qui sert d'aliment et de boisson, et des graines; c'est avec ces graines fermentées que l'on confectionne la sauce dite *soumbala* ou *kalgou*.

Le Mossi est maintenant un pays engourdi, qui s'est laissé dépasser en civilisation par tous les peuples qui l'environnent. Le Djenné, le Yatenga, le Macina, le Djilgodi, le Haoussa, le Dagomba, le Kong sont tous beaucoup plus avancés et plus prospères. Favorisés par la nature, qui leur offre un territoire presque en entier propre à la culture, les Mossi se reposent, cultivent ce qui leur est nécessaire pour vivre, mais pas plus, de sorte que, s'il n'y a pas de malheureux dans ce pays, on peut dire qu'il n'y a pas non plus de gens riches. Tout le monde vivote, pour se servir d'une expression vulgaire mais qui peint bien la situation.

Ce pays pourrait être riche, sa population est très dense : pourtant, à part l'élevage des ânes et du bétail, le Mossi ne produit pas grand'chose. Les produits du sol ne suffisent pas à donner la prospérité à un pays, il faut le commerce et l'industrie, chez les noirs comme chez nous. Partout où à côté de l'agriculture l'homme s'occupe aussi de commerce et d'industrie, le pays est prospère et se développe. Nous en avons deux exemples frappants dans le Soudan : le Mandé Dioula y prospère et le Peul y périclite.

Naba Sanom crie si souvent par-dessus tous les toits qu'il commande à 333 naba et à plus de 10 000 chevaux, qu'il finit par en être persuadé lui-même. La réalité est que Waghadougou est la plus grande agglomération du Mossi (5 000 habitants au maximum), et les autres centres, Mani, Yako, Boussomo, Sakhaboutenga, Pisséla, Koupéla, Ganzourgou, ont au maximum 3 000 habitants). Dans la majeure partie des autres villages, le chiffre de la population varie entre 50 et 500 habitants, ce qui est déjà fort beau pour un pays nègre. D'après mes calculs, cela donne en moyenne une densité de population de 20 habitants par kilomètre carré. Comme situation extérieure, le Mossi a été longtemps à l'abri des incursions de ses puissants voisins, grâce à une ceinture de peuples inférieurs et en retard qui constituaient autour de lui une sorte de rempart. Cette situation ne peut se prolonger longtemps. Naba Sanom est un homme de trop peu d'esprit, trop faible et trop mal conseillé pour perpétuer une série d'années de paix qui, mises à profit, auraient pu apporter quelque aisance à son pays.

A son avènement, Naba Sanom a été forcé de gouverner le Mossi avec un despotisme sans bornes. De crainte de perdre le pouvoir il s'est laissé entraîner à prendre des mesures trop excessives, qu'il a été forcé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Types et costumes du Mossi. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de réduire. Quand ses grands vassaux ont vu cela, ils ont pris ces concessions pour de la crainte et ont commencé à travailler sourdement contre lui. Aujourd'hui les naba de Mani, de Boussomo, de Yako et de Koupéla sont des forces avec lesquelles Naba Sanom devra compter.

Avant peu, l'empire du Mossi se désagrégera, le pays s'organisera en confédérations à l'instar du Bélédougou et du Yatenga.

C'est du reste un événement que nous, Européens, ne pouvons voir que d'un bon œil. L'expérience nous a montré que dès qu'un chef nègre commande à plus de 20 000 âmes, il rêve un empire, ses besoins augmentent, il cherche l'extension. Comme il n'a point de budget, tout est déficit, et pour le combler il lui faut faire la chasse à l'esclave. En confédération, les chefs arrivent moins rapidement. Dès qu'il y en a un qui s'élève, les autres confédérations peuvent s'allier et étouffer son ambition dans le germe. C'est le seul moyen de faire régner la prospérité.

Ânes et âniers. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Au sud du Mossi, un petit État vient d'être fondé sur les ruines du Gourounsi, par un chef de bande songhay, nommé Gandiari. Actuellement le successeur de celui-ci, Babotou, est maître de tous les pays qui limitent le Mossi au sud et au sud-ouest. Le dernier centre de résistance du Gourounsi était le gros village de Sati, situé à trois étapes au sud de Ladio. Ce village pris, Moussa, son chef, fut décapité, et aujourd'hui Sati est, pour ainsi dire, la capitale des pays conquis et le centre de rayonnement des colonnes qui vont piller. Sati est appelé par les Haoussa Camp de Gandiari, « *Sansanné Gandiari* ».

Babotou se lassera évidemment d'envoyer des cadeaux en captifs à Naba Sanom, et sous peu il deviendra pour lui un ami gênant.

Quelques mots sur le Yatenga.

Contrairement à ce que Barth avait compris, ce nom ne désigne pas une ville : le Yatenga est une vaste contrée qui sépare le Macina du Mossi ; il est limité : au nord et à l'ouest par les États Foulbé ou Macina et le territoire des Tombo ; au nord par le Djilgodi ; à l'est par le Mossi ; au sud par le Kipirsi, et à l'ouest par Bobo-Oulé.

Ce pays est organisé en confédérations à la tête desquelles sont des naba puissants, qui semblent reconnaître l'autorité de celui de Ouadiougué, le centre le plus important. Les autres résidences de naba sont : Toukhé, Kindi, Alasko, Kalanka et Kalsaka.

Le Yatenga est peuplé de races diverses. Le fond de la population est d'origine mossi, mais il y a de nombreux villages songhay, tombo, peul et bobo-oulé. Quelques-uns de ces peuples ont des cases en pierre, m'a-t-on dit, mais les habitations sont aussi misérables que si elles étaient en briques séchées au soleil.

Le pays est peu arrosé, on ne trouve l'eau que dans des puits ; il y a peu ou point de marécages. C'est un pays d'élevage ; il fournit des chevaux au Mossi et au Dafina. Dans toute cette partie du Soudan, les chevaux du Yatenga sont renommés.

Le tabac est produit en grande quantité. Les habitants sont des fumeurs extraordinaires. Hommes, femmes, enfants ont toujours la pipe à la bouche.

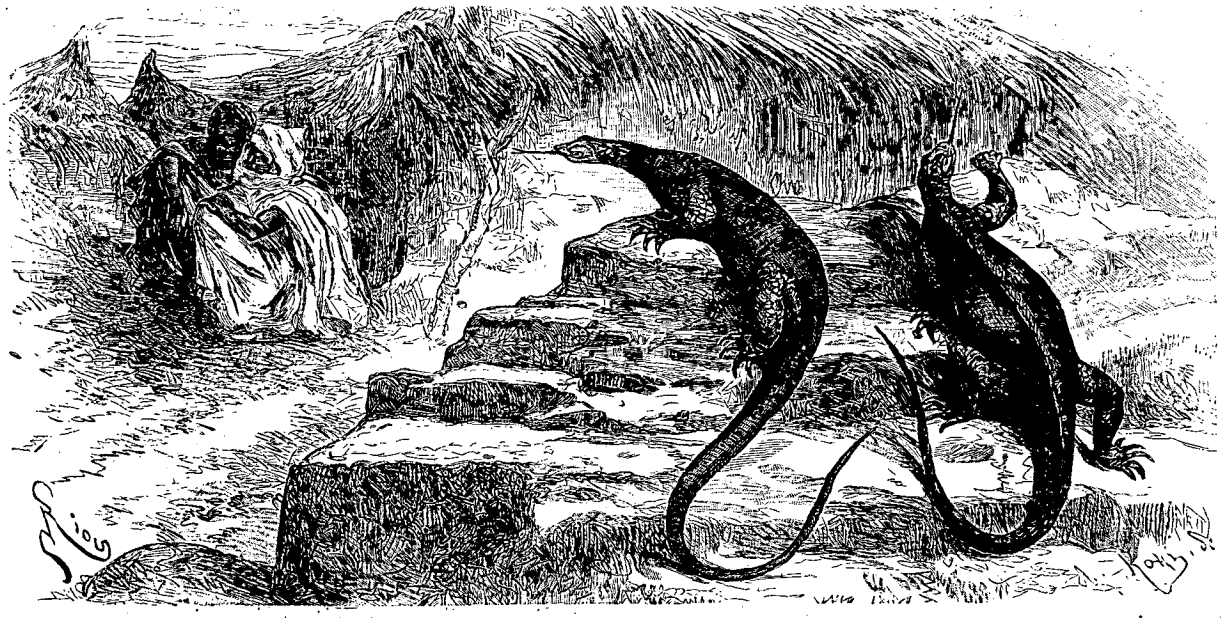
Le Yatenga est en communication avec le Macina et le Mossi, par une route qui passe à Ouadiougué, et se rend de Waghadougou à Bandiagara ; il est en relations avec le Dafina par un chemin se dirigeant sur la colonie foulbé de Baréni, résidence de Wouidi.

Il n'est pas rare de voir le Yatenga s'allier à Wouidi et aux contingents kipirsi, pour faire des razzias d'esclaves dans les régions avoisinantes.

G. Binger.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Iguanes dans le village (voy. p. 50) — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER [1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIX

En route pour le Gourounsi. — Baouér'a. — Arrivée à Koumoullou. — Habitations gourounga. — Une audience chez le naba de Koumoullou. — Une scène de carnage. — Une fable mandé. — Une étape dans les hautes herbes. — Hostilité des habitants de Kalarokho. — Tiakhané. — Kapouri. — Nous sommes dans une triste situation. — Attaque à main armée entre Kapouri et Pakhé. — Étape à Sidegou. — Sur les bords de la Volta Blanche. — Arrivée à Oual-Oualé. — Une grave indisposition m'y retient. — L'almamy, mon hôte et les habitants.

Mercredi 25 juillet 1888. — Toutes mes tentatives ayant échoué pour obtenir un guide ou un interprète, je pris la résolution de ne pas rester à Bouganiéna et de me mettre en route sans plus tarder. L'imam et mon *diatigué* (hôte) m'accompagnent jusqu'à Tébéné (à 4 kilomètres de Bouganiéna).

A 4 kilomètres de là, on traverse Kébéro, le premier village à toits plats qui annonce les Gourounga. Cette région semble avoir été très peuplée avant l'expédition de Gandiari, car à quelques kilomètres plus loin on laisse à l'ouest un gros village presque abandonné, nommé Nabil Pakha, et avant d'entrer à Baouer'a on traverse encore deux grandes ruines qui constituaient le village de Borokho.

Arrivé à Baouer'a, Isaka me conduisit au groupe principal, habité par des Mossi musulmans *ia-dér'a*. Le plus ancien m'offrit l'hospitalité. Je fus fort bien accueilli dans ce village; plusieurs habitants vinrent m'apporter quelques provisions et des kola. J'y ai trouvé une dizaine de Mandé originaires des environs de Djenné, établis ici provisoirement pour y faire le commerce de sel et d'esclaves avec la colonne Gandiari.

Jeudi 26. — Isaka, auquel j'ai fait un petit cadeau, veut bien m'accompagner jusqu'à Pouna et me recommander là-bas de la part des Mossi de Baouér'a. Deux ruines, Marakha et Narana, nous séparent de Pouna; elles sont habitées chacune par deux ou trois vieillards, échappés aux gens de Gandiari.

A Pouna, qui n'est pourtant qu'un petit village, il règne aujourd'hui une certaine animation : c'est qu'il se trouve sur la route de Dakay-Oua-Loumbalé, où passent quelques porteurs de mil, allant ravitailler la la cololonne Gandiari.

A Pouna, comme dans la partie ouest du Gourounsi que j'ai traversée, les caïmans, qui vivent dans les marais des alentours, sont l'objet d'une grande vénération;

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113; t. LXII, p. 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il en est de même des *iguanes* (gueules tapées), qui circulent dans le village et dans les champs de maïs; ils sont gras et dodus et mesurent jusqu'à 2 mètres de longueur. Près de la case du chef il y en avait qui dormaient au soleil; ils ne se dérangeaient même pas quand on les prenait dans les mains. Cet animal est presque domestiqué : jamais on ne le tue. Cette vénération pour l'iguane existe chez beaucoup de peuples noirs; dans le temps on m'a cité Séfé, gros village du Kaarta, où les iguanes sont très nombreux et presque l'objet d'un culte. Leur faire, même involontairement, du mal, disent les noirs, attire les plus grands malheurs sur le village.

Vendredi 27. — Isaka étant retourné à Baouér'a, le chef de Pouna me donna un homme pour me conduire à Koummoullou.

La terre végétale est abondante ici, mais les villages sont actuellement à peu près déserts; autrefois ils renfermaient une nombreuse population. Loukourou, Bala, Nitiané, Tapéo, qui se trouvent sur le chemin, n'ont conservé que quelques hommes. Toutes les femmes ont été prises par Gandiari; aussi les abords des villages seuls, sur une profondeur qui ne dépasse pas une centaine de mètres, sont-ils plantés de maïs et de *sanio* (petit mil tardif).

Bien longtemps avant de voir Koummoullou, on aperçoit au loin, dominant la plaine alentour, un cône d'une trentaine de mètres de hauteur; c'est le tas d'ordures de Koummoullou qui s'élève au milieu des groupes de cases, comme pour attester l'ancienneté de la création du village.

C'est une des rares localités gourounga qui n'aient pas été mises à sac par Gandiari, son naba ayant, à l'approche de la colonne, envoyé un cadeau assez important en captifs et en bœufs à Naba Sanom. Ce dernier obtint alors de Gandiari qu'il épargnerait Koummoullou. Cette faveur ne s'étendit cependant pas aux autres villages de cette petite confédération, qui furent tous détruits.

La demeure du naba, située à peu près au centre des groupes d'habitations qui forment le village, est une agglomération de cases à *argamaces* (terrasses), communiquant entre elles souterrainement et par les toits. Le tout est entouré d'un mur en terre de quatre mètres de hauteur flanqué de tourelles creuses servant d'écuries, mais ne pouvant être utilisées en aucune façon pour la défense. Les murs, badigeonnés à la cendre, ont un aspect assez sévère; on se croirait devant une propriété bien tenue. Malheureusement l'intérieur est loin de répondre à l'extérieur. La cour n'est qu'un bourbier; elle sert de parc aux dix bœufs et aux quelques moutons qui constituent la fortune du naba. Les cases du rez-de-chaussée, comme dans tout le Gourounsi, sont plutôt des caves que des habitations. Elles dégagent une odeur nauséabonde qui vous prend à la gorge dès qu'on y pénètre; les chèvres, les poules, y circulent librement. Les cases du premier seules peuvent être habitables pour un Européen.

Comme le logement qu'on m'avait destiné était inhabitable, mes hommes et moi nous nous installâmes sur les argamaces, en établissant tant bien que mal la tente pour nous mettre à l'abri de la pluie.

Dans l'intérieur des habitations règne la plus profonde obscurité; ce sont plutôt des antres que des maisons. Il y circule des rats, des crabes, des lézards et d'autres animaux nuisibles, dont le voisinage n'est pas précisément attrayant, et l'odeur fétide qui se dégage de là dedans empêche de dormir. Les punaises abondent dans les maisons en terre; il est absolument impossible de s'en garantir, même avec une moustiquaire.

Le naba, auquel je rendis visite dès que je fus sommairement installé, est le seul individu que j'aie vu vêtu. Les gens de son entourage ne portent, comme vêtements, que des peaux de bœuf, de mouton ou de chèvre, d'autres n'ont que des lambeaux de peau en forme de tablier. Ce vêtement (si toutefois on peut lui donner ce nom) ne met pas à l'abri des intempéries, il ne cache la nudité qu'imparfaitement, son port est gênant, et, dès que l'homme doit se livrer à un travail quelconque, ou faire une marche, il lui faut s'en débarrasser; aussi voit-on plus de gens tout nus qu'habillés. Quant aux femmes du naba, elles portent, comme dans tout le Gourounsi, un simple bouquet de feuilles par derrière; le devant est tout nu.

Le naba est très grand; il est vêtu d'un burnous blanc en cotonnade commune indigène. Sa moustache rasée sous le nez, laissant quelques poils qui retombent le long des coins de la bouche à la manière des Chinois, lui donne déjà un air grotesque. Mais ce qui le rend tout à fait ridicule, c'est sa coiffure : il porte, ajustées à son bonnet *mafou*[1], deux gigantesques têtes d'oiseaux munies de becs. Ces têtes, recouvertes de drap rouge, brodées de cauris, tiennent à son bonnet par des courroies. L'oiseau qui fournit cette parure de luxe est un grand échassier à tête chauve, que l'on appelle vulgairement *marabout*, et dont les plumes de la queue sont très recherchées en Europe pour les éventails, les chapeaux, etc.

L'entretien, qui eut lieu en mossi, fut long et laborieux; nous arrivâmes cependant à nous comprendre. Le naba m'informa que, vivant en hostilité avec Bangzoaza, il lui était impossible, à son grand regret, de me faire conduire par ses gens jusqu'à ce village, mais que, pour m'être agréable, il me ferait conduire à Tiakhané.

Dans la soirée il vint me rendre ma visite, précédé de quatre griots qui chantaient en s'accompagnant d'un instrument de musique comme je n'en avais pas encore vu. C'est une bouteille en osier, à fond de calebasse, renfermant des graines. En l'agitant dans divers sens elle produit un bruit assourdissant.

Dimanche 29 juillet. — Une pluie continue pen-

1. Le bonnet dit *mafou* a la forme d'une toque; il est en coton brodé en losanges, de couleurs diverses. C'est la coiffure favorite de Naba Sanom et des nabiga de Waghadougou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant toute la matinée d'hier m'a forcé de remettre mon départ à aujourd'hui.

Le naba m'accompagne à cheval jusqu'à la limite de son territoire, qui comprend deux ruines dans cette direction. Cette espèce d'hercule avait mis pour la circonstance son boubou de guerrier, couvert d'amulettes, en dessous duquel il portait, dissimulé dans le dos, un bouclier en bois, qui lui remontait jusqu'aux oreilles. Les têtes de marabout étaient remplacées par tout un attirail de cornes suspendues à son bonnet. Après avoir fait ses recommandations au cavalier et aux deux captifs qui devaient m'accompagner, il prit congé de moi et s'en retourna, précédé de ses quatre griots, et suivi de sept guerriers munis d'arcs.

En arrivant près des ruines de Zorogo ou Diorrogo, Fondou, un de mes hommes, tua un énorme *sigui* noir (bœuf sauvage). Comme la région que nous traversons vit dans la disette, et que l'étape d'aujourd'hui est fort longue, je fais camper dès que nous atteignons de l'eau, afin de permettre à mes hommes de s'occuper du dépeçage et du boucanage de la viande de l'animal.

Chaque fois que nous avons réussi à abattre une grosse pièce de gibier, le dépeçage et la préparation de la viande ont donné lieu aux mêmes scènes de cannibalisme et de sauvagerie de la part de mes noirs; c'est là qu'ils se montrent tels qu'ils sont réellement; leurs instincts sauvages reparaissent, ils ressemblent en cette occasion plutôt à des brutes qu'à des êtres humains.

Pendant que ceux qui ont les meilleurs couteaux se ruent sur la bête pour la découper, les femmes amassent du bois mort, un ou deux hommes tendent des cordes autour de quatre arbres disposés sensiblement en carré, pour y suspendre la viande; puis ils construi-

Le naba de Koumoullou et ses griots. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

sent au centre du carré un séchoir en branches vertes. Un coup de revolver à bout portant sur un vieux chiffon ou un tampon de vieux linge disposé à côté du bassinet d'une arme à silex dont on a préalablement bouché la lumière, procurent le feu. Dès qu'une pièce de viande est enlevée, un homme la découpe en longues lanières qu'il suspend aux cordes, ou dispose sur le séchoir. Durant le cours de cette besogne quelques-uns s'enduisent le corps de la fiente de l'animal, se lavent certaines parties du corps avec du sang; d'autres mangent avec avidité du gras-double cru, ou des boyaux à peine passés au feu. Les os, après lesquels il reste toujours un peu de viande, sont placés sur le feu, bien nettoyés et brisés pour en extraire la moelle, dont une partie est tout de suite mangée, l'autre étant employée à se graisser le corps ou à nettoyer les armes.

La nuit, quand je me réveille, je vois à la lueur des feux ces êtres à face noire, luisante, accroupis près de quelque tas de braise. Ils rongent les os, découpent la tête, grillent les pieds, mangent de la viande, et encore de la viande, ne prenant même pas le temps de dormir. Ils sont dix, y compris les trois hommes de Koummoullou. A quatre heures du matin, tout l'intérieur de la bête, la tête, les pieds, les os, tout a disparu. Que reste-t-il de ce bœuf, dont la tête à elle seule pèse une charge? Un petit fagot de viande sèche, de 5 à 6 kilos par homme; tout le reste a été dévoré. Pour le noir, manger beaucoup est une des plus grosses jouissances qui existent. Quand, n'en pouvant plus, un noir vient, en vous gratifiant de quelques renvois, vous dire *Barka* (merci), et qu'il ajoute d'un ton souriant : « *Moi y en a plein* », vous pouvez être sûr qu'il est heureux.

C'est dans ces moments qu'il devient expansif, comme nous après le bon vin. Quand il raconte une histoire ou une aventure de chasse, c'est avec humour et en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

train; d'autres fois, il joue quelque pantomime. Ne riez pas, c'est l'enfance de l'art théâtral.

Couché sur une natte, près d'un bon feu, et en savourant une pipe de mauvais tabac, je les mettais régulièrement à contribution, quand je les voyais si bien disposés.

Ce soir-là, Fondou, qui était le héros de la journée, car c'était lui qui avait tué le buffle, nous raconta l'histoire suivante, que j'ai transcrite à peu près littéralement :

« L'Hyène dit une nuit au Lièvre : « Allons pêcher ». Ils se rendent de concert à la rivière, et bientôt le Lièvre attrape un beau poisson. Comme il fallait camper en attendant le jour, l'Hyène, qui cherchait à s'emparer du poisson, prétexta la maraude, et passa sur l'autre bord de la rivière. Mais, avant de partir, et pour donner le change sur ses intentions, elle recommanda au Lièvre de faire bonne garde pendant la nuit : « Méfie-toi, ami Lièvre, le pays est infesté de voleurs, « on pourrait bien venir te voler notre poisson; en- « core une fois, veille bien. — J'ai compris, reprit le « Lièvre, tu peux être tranquille. »

« Vers le milieu de la nuit, l'Hyène, dans le but d'accaparer le poisson, traversa en silence la rivière pour voler son camarade. Mais le Lièvre, qui veillait bien, s'empara d'un tison et le jeta dans les yeux de l'Hyène, qui s'empressa de s'enfuir et de repasser la rivière.

« Au jour, l'Hyène, de l'autre rive, interpella le Lièvre : « Bonjour, lui cria-t-elle, tu t'es donc battu « avec les voleurs ? »

« Le Lièvre répondit, en regardant l'Hyène et en souriant : « Oui ». L'Hyène, honteuse, ajouta : « Pour un « gaillard si petit, tu as le bras solide : non seulement « tu as chassé le voleur et tu lui as fendu la figure, « mais encore ton coup a été si rude, que le feu du « tison a été projeté sur moi par-dessus la rive, et m'a « brûlé les yeux. »

« Conclusion : Le plus malin des deux n'est pas celui qu'on croit. »

A la sortie des ruines du Zorogo, près desquelles nous avons établi notre campement, le sentier n'existe plus, on chemine dans les hautes herbes, les hommes sont forcés de s'appeler pour ne pas se perdre. Il faut près d'une heure pour franchir un kilomètre. Heureusement que le guide connaît très bien le pays. Nous arrivons dans ces conditions devant Kalarokho, où, bien avant de soupçonner l'existence d'un village, nous entendons le cri de guerre poussé par les habitants. Bientôt ces sauvages s'échelonnent sur notre flanc gauche, l'arc bandé, les flèches à la main, attendant qu'ils soient en force pour nous attaquer. Le terrain est heureusement découvert en cet endroit, nous pouvons à notre aise observer leurs mouvements. Pendant que le cavalier de Koummoullou qui m'accompagne leur crie à tue-tête de ne pas tirer, les renforts leur arrivent. Tout en se dissimulant derrière quelques arbres, ils essayent de nous envelopper. Mes hommes continuent de défiler avec les ânes et sont prêts à faire feu. Diawé se tient sur le flanc menacé, tandis que je ferme la marche, surveillant de mon mieux ces sauvages. Ils sont là environ une centaine, à moitié cachés par la broussaille, dévorant des yeux les charges de mes six bourriquots éreintés; ils nous suivent lentement, presque en rampant, et poussant des cris de fauves. Le cavalier de Koummoullou a enfin réussi à s'aboucher avec l'un d'eux; il lui parle à distance, et par ses gestes je comprends qu'il harangue les forcenés en leur expliquant que nous avons des intentions toutes pacifiques. Il fait voir aux Gourounga que nous sommes cependant armés, et qu'en cas de conflit ils n'auraient pas le dessus. « Ce n'est pas bien sûr, avec nos trois fusils ! »

Bientôt le gros de la troupe ralentit la poursuite, nous ne sommes plus suivis qu'à une distance de cent mètres environ, par six gaillards qui s'arrêtent de temps à autre pour nous viser, mais ils ne tirent pas. Arrivés à un petit ruisseau, et ne se voyant pas imités par les camarades, ils n'osent pousser plus loin et s'en retournent.

Sur une croupe découverte de l'autre côté du ruisseau, nous nous arrêtons quelques minutes pour mettre un peu d'ordre dans le convoi et laisser respirer hommes et animaux.

Deux heures et demie après, nous atteignons le plateau sur lequel s'élève Tiakhané, à l'altitude de 1 050 mètres. Cette région est dominée par une ligne de hauteurs qui court dans le sud-est. Le point culminant est un cône presque isolé, dont j'ai évalué l'altitude à 1 800 mètres. Le sol, argileux, renferme ici des paillettes de mica en abondance, comme chez les Komono.

Nous quittâmes Tiakhané à neuf heures du matin; le naba, après quelques velléités d'opposition, se décida à me faire partir, mais jusqu'à Kapouri, où nous nous arrêtâmes le soir, il m'accabla d'exigences. Je ne sais comment j'aurais pu m'en débarrasser, faute surtout de nous comprendre, sans l'intervention de deux Dagomba, venus d'un village voisin, Mamourou-iri.

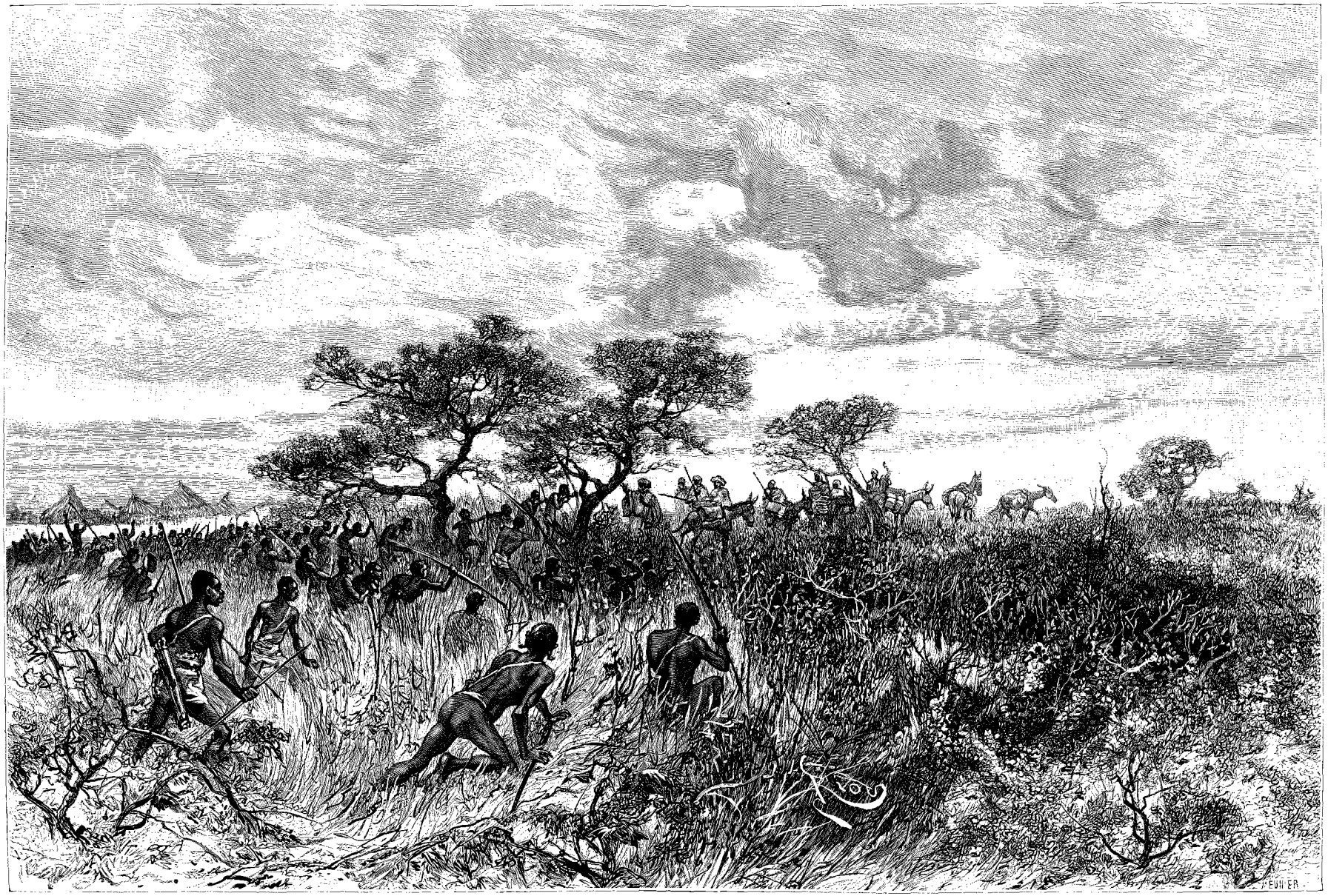
Ces Dagomba expliquèrent au naba que la route est longue et difficile, et que si des guides m'accompagnent jusqu'à Pakhé, je ne leur refuserai certainement pas un cadeau. Ils racontèrent qu'ils ont vu des Européens à Salaga et que jamais un blanc ne paye à l'avance, attendu que les récompenses qu'ils donnent sont toujours proportionées aux services rendus.

Mardi 1er août. — Avec le secours de ces deux braves gens, je réussis à quitter Kapouri vers onze heures du matin, bien heureux d'arriver le soir à Pakhé, car là, me disait-on, tout est fini, le chemin est bon et fréquenté.

Je dus m'arrêter quelques instants à Mamourou-iri pour saluer Mamourou, le vieux chef dagomba, et le remercier de l'intervention de ses deux hommes. Après m'avoir donné environ 1 kilo de mil et sa bénédiction, il me fit accompagner jusqu'à la limite des cultures par un de ses fils.

Pendant que je me hâtais de rejoindre mon convoi, qui avait gagné sur moi une avance de quelques cen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ces sauvages nous suivent presque en rampant. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taines de mètres, surgit à environ 1 kilomètre du village une bande d'hommes armés d'arcs, flèches en mains; l'un d'eux, qui paraissait être le chef de la bande, voulut me faire rebrousser chemin. Je ne comprenais d'abord pas très bien, et j'étais fermement convaincu qu'il venait me prévenir que je courais quelque danger en continuant à m'avancer, lorsque, brusquement, il saisit la bride du cheval de Diawé et essaya de sauter en croupe. Mais comme je m'apprêtais à faire feu sur lui de mon revolver, son ardeur hippique se calma subitement et il se mit à courir avec ses hommes dans la direction du convoi, où je parvins avant lui.

Au convoi, mes hommes étaient déjà aux prises avec une autre fraction de la bande; j'arrivai juste à temps pour empêcher toute hostilité de la part de mon personnel.

Lorsque le chef de la bande nous rejoignit, j'appris de lui qu'il était envoyé par le chef de Pou ou Poukha avec mission de me ramener à ce village pour saluer son chef (lisez : lui offrir un cadeau), dont je traversais le territoire, disait-il, et que si je continuais à avancer, il pousserait le cri de guerre afin d'attirer à lui d'autres hommes qui étaient aux environs. Comme je connaissais de réputation ce village et son chef, je fis de suite signe à Diawé de filer avec le convoi et signifiai à cet aventurier que s'il nous suivait, ce serait moi qui l'attaquerais.

Cette décision sembla arrêter un instant l'ardeur de ces sauvages, mais, après s'être concertés entre eux, ils revinrent à la charge de plus belle, criant à haute voix : *Hou! hou! hou!* (leur cri de guerre) et cherchant à nous devancer; mais les trois hommes de mon convoi, armés de fusils, sortirent des rangs et s'apprêtèrent à tirer sur les plus audacieux, qui prirent la fuite et entraînèrent dans leur retraite le reste de la bande. Pendant 3 kilomètres ils continuèrent à nous suivre à une distance de 150 mètres. Bientôt je les perdis complètement de vue. C'est alors qu'apparurent les hommes de Kapouri, qui pendant tout ce temps-là avaient observé plus que la neutralité en se cachant aux environs.

Au départ de Kapouri en effet, le chef avait mis à ma disposition trois hommes; deux avaient cru prudent de disparaître au moment où nous étions menacés par les bandits de Poukha. Un seul, garçon de vingt à vingt-cinq ans, ne me quittait pas et voulait constamment me forcer à tenir mon ombrelle ouverte. Je ne pouvais naturellement pas y songer, car il me fallait veiller et sur mes flancs et sur mes derrières et tenir mes hommes dans la main. Me voyant résister, ce malheureux, qui marchait avec moi, me suppliait d'ouvrir le parasol. Enfin, comprenant qu'il le considérait comme un fétiche, je crus ne pas devoir lui refuser cette satisfaction. Sa joie fut si grande qu'il courait de la tête à la queue de la petite colonne, dansant et gesticulant. Il était évident que pour ce jeune Gourounga ce n'était ni nos trois fusils ni notre sang-froid qui nous avaient sauvés, c'était l'ombrelle qui avait mis tout le monde en fuite.

Cette bande ne se composait que de 22 ou 23 individus armés, et ce n'était pas l'envie de les châtier qui nous manquait. Mais, voyageant dans un pays que je ne connaissais pas et dont je ne savais pas parler la langue, je crus prudent d'éviter toute hostilité de notre part, d'autant plus que, abandonnés par ceux qui devaient nous guider, j'ignorais si les villages qui nous entouraient étaient amis ou non de Poukha. Dans un pays comme celui-là, de victime on passe facilement pour accusé, n'ayant pas le moyen de se justifier ni de fournir des explications.

Une heure avant la tombée de la nuit, nous arrivons à Pakhé. Les habitants sont encore dans les cultures et travaillent au son du tam-tam. Les griots nous accompagnent, dans l'espoir de recevoir quelques cauris, et des jeunes gens viennent me saluer en me saisissant la barbiche, comme c'est l'usage par ici. Cette coutume force les Gourounga à enrouler des fibres autour de leur barbe pour ne pas se la voir arrachée par quelque salutation un peu brusque.

Le naba, chez lequel on me conduit, m'installe dans une case relativement propre, s'occupe de mes animaux et renvoie les curieux, assez nombreux pour être gênants.

Mon arrivée tardive et l'état de mes animaux ne me permettent point de partir demain : je dois, à mon grand regret, rester un jour ici.

La population du village (600 à 700 habitants) m'a paru très mélangée. On y trouve des Gourounga de toutes les tribus. Il y a aussi à Pakhé une petite colonie de Dagomba. Ces gens, sans être vêtus luxueusement, portent des effets propres. Leurs femmes, coiffées de foulards, ont des pagnes en cotonnade rayée de couleurs diverses, de fabrication indigène.

Auprès des Gourounga, peu ou point vêtus, ils ont l'air de seigneurs. Les femmes dagomba font le petit commerce de sel, piments, tabac, beurre de cé, kola, etc., tandis que leurs maris s'occupent du commerce de bestiaux, de captifs, de coton, d'indigo, qu'ils vont vendre à Oual-Oualé et à Gambakha.

Les Dagomba comprennent tous le mossi. J'appris par eux que le pic que j'ai signalé à Tiakhané, et que nous avons dépassé hier, se nomme Naouri-tanga, et qu'au pied du pic, sur le chemin de Pakhé, se trouve le village de Naouri. D'ici on ne met, d'après eux, que trois jours pour se rendre à Oual-Oualé. On me conseilla de prendre le chemin d'Addoukou-iri, de préférence à celui de Koulor'o, situé plus à l'ouest.

Le chef de Pakhé ne chercha pas à m'extorquer de marchandises en dehors du cadeau que je lui fis, et le lendemain matin il mit deux hommes à ma disposition pour me conduire au chef de Midegou.

Lundi 6 août. — Après avoir passé à Midegou et à Addoukou-iri, j'arrivai à Sidegou, où, vu l'heure tardive, il ne me fut pas possible de trouver un abri; je me fis conduire à la sortie du village et campai dans un endroit découvert, près du chemin à suivre le lendemain. Une abondante pluie et une tentative de vol

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de bourriquots par les habitants nous forcèrent de rester sur pied toute la nuit. Heureusement que le lendemain matin j'eus assez promptement raison des exigences du chef, qui finit par me donner deux guides, ce qui nous permit de nous mettre en route vers sept heures du matin. J'ignore s'il existe un chemin de Sidegou à Sédokho, car les deux hommes me firent prendre à travers la campagne dans un terrain très difficile pour les ânes.

A 3 kilomètres au delà de Sidegou, nous atteignîmes le bord d'une petite rivière très dangereuse à traverser à cette époque, à cause de sa profondeur (1m,70) et de la rapidité de son courant. Mes hommes transbordèrent les bagages, ayant de l'eau par-dessus la tête; ils étaient forcés de soutenir les charges à bras tendus au-dessus de l'eau. J'eus trois ânes entraînés par le courant, et Diawé faillit se noyer avec son cheval. Les deux guides profitèrent de la circonstance pour s'évader.

Au bout d'un quart d'heure de recherches, nous trouvâmes aux abords de la rivière un petit sentier que nous nous empressâmes de prendre en toute confiance, la boussole nous donnant sensiblement la même direction que celle que nous suivions précédemment. Une heure après, j'eus le bonheur de trouver un jeune homme qui m'affirma que ce chemin était le bon et que bientôt nous apercevrions Béloung-o.

En effet, nous atteignîmes ce village peu de temps après; il s'allonge par groupes isolés sur une étendue de plus de 2 kilomètres. Les habitants nous regardaient avec curiosité, mais sans hostilité; ils m'appelaient Zanvéto (Haoussa), ce qui prouve qu'il ne passe jamais de Haoussa par ici, puisque les Gourounga ignorent la couleur de leur peau.

Le lendemain soir j'atteins Korogo, village d'envi-

L'un des hommes saisit la bride du cheval de Diawé. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

ron 800 habitants, où je vais demander l'hospitalité chez le naba. Quoique souffrant, et en prévision d'un refus de guide, je me mis en devoir, tout en ayant l'air de chasser, de chercher le chemin d'Arago. On aperçoit ce village un quart d'heure après être sorti des derniers groupes de Korogo : aussi, quand, le lendemain, le naba refusa de mettre un guide à ma disposition, sous prétexte que le cadeau que je lui faisais était insuffisant, je fis charger mes ânes et partis sans guide, à sa grande stupéfaction.

Nous comptions atteindre ce jour-là la Volta Blanche, ce cours d'eau n'étant pas éloigné, puisque la pirogue appartient au chef d'Arago : malheureusement, une pluie torrentielle nous força de nous arrêter dans ce village et d'y passer la nuit.

Mercredi 8 août. — La Volta Blanche n'est éloignée d'Arago que de 3 kilomètres. Aucune particularité dans la configuration du terrain ni dans la végétation n'accuse la présence d'un cours d'eau. En arrivant sur ses bords on est tout surpris d'en trouver là un aussi important. La Volta sert ici de limite entre le Gourounsi et le Gambakha. Elle vient du nord-est et a environ 120 mètres de largeur. Son lit est très encaissé; ses berges ont plus de 20 mètres de hauteur. En ce moment il y a peu d'eau — l'endroit le plus profond n'a que 3 mètres, — mais à 2 mètres des bords il faut déjà nager. C'est une crue toute subite, car il y a cinq jours la rivière était encore guéable. Son courant n'excède pas trois milles à l'heure; elle est aussi considérable que le Comoé, qui coule à quelques journées de marche au nord et à l'est de Kong. J'ai appris par le chef d'Arago qu'elle est formée par la réunion de trois rivières qui se réunissent non loin l'une de l'autre à deux ou trois jours de marche en amont. L'une vient du Boussanga ou Bousangsi, l'autre sort de chez les Bimba (Gourma), enfin la troisième vient du Mossi. Aucune

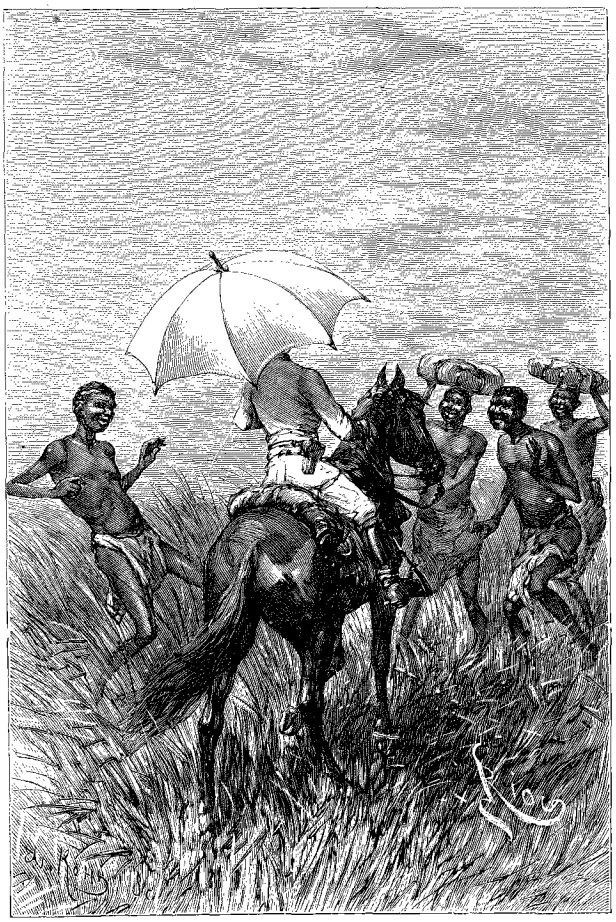
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ces rivières ne doit avoir une grande importance.

Il résulte de mes informations et surtout de mon voyage de Bobo-Dioulasou au Mossi que les diverses branches de la Volta ont un cours considérablement plus long qu'on ne le supposait jusqu'à présent. Il est assez curieux de voir tous ceux qui ont parlé de la Volta répéter les uns après les autres, après avoir dit que ce fleuve a en moyenne 200 mètres de largeur, qu'il prend ses sources à trois ou quatre jours de marche au nord de Salaga.

Deux hommes cependant, Johnston et Paulitsche, ne se sont pas laissés aller à cette appréciation fantaisiste, et, en 1882 et 1884, ils n'ont pas hésité à soutenir que par la Volta on peut pénétrer bien avant dans la boucle du Niger, ce que mon voyage confirme.

La pirogue qui fait ici le service du passage est tout ce qu'il y a de plus primitif : un tronc d'arbre à peine équarri et creusé au feu. Elle peut transborder trois personnes à la fois ou deux charges d'ânes. Nulle part je n'ai vu de pirogue aussi mal conditionnée. Avant d'embarquer, il faut régler le prix du passage avec le délégué du chef d'Arago. Ces prix sont fixés à 1 100 cauris par cheval, 550 par âne avec sa charge, 200 par porteur avec sa charge. Le personnel ne transportant pas de marchandises est traversé gratuitement.



L'ombrelle (voy. p. 54). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

L'opération du passage de la rivière dura cinq heures, presque le triple de ce qu'il faut pour faire traverser le Niger avec le même personnel. Sur l'autre rive attendaient une trentaine de Mossi avec trois ânes; ils revenaient de Oual-Oualé avec des kola (environ 300 kilos) et des charges de cauris. Ce sont les premiers indigènes que je rencontre; je n'en ai du reste pas vu d'autres dans la suite de mon voyage jusqu'à Oual-Oualé.

Malgré l'heure avancée, je quittai les bords du fleuve. Le débordement de deux torrents avait inondé les rives sur une profondeur de près de 2 kilomètres, et ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté que nous sortons de ce terrain fangeux, après avoir déchargé encore plusieurs fois les ânes. A la nuit tombante nous atteignons un petit plateau rocheux où l'on trouve un peu d'eau dans les creux des roches. Nous installons là le campement.

Je passe la nuit suivante à Zangom. Les habitants de ce village sont de braves gens et rendent service avec complaisance. Le matin, avant de nous mettre en route, quelques-uns nous accompagnèrent jusqu'à mi-chemin de Oual-Oualé.

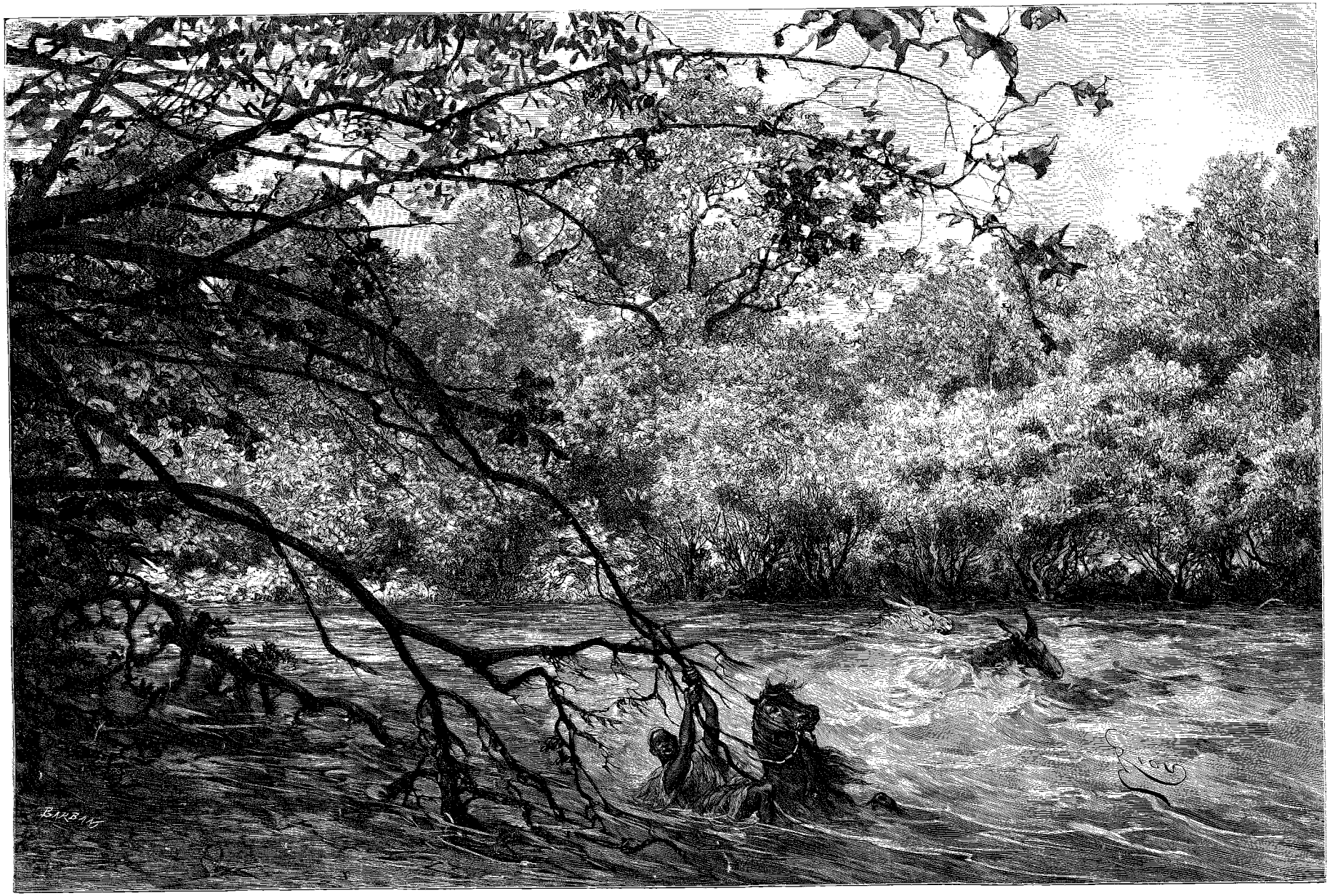
Du plateau qui sépare Zangom de Oual-Oualé, on découvre un très beau panorama. Tandis que vers le nord les derniers contreforts du petit massif de Naouri se meurent lentement, vers l'est court, dans une direction presque sud-nord, un grand soulèvement continu, de hauteur uniforme, qui vient se terminer par un cône de déjection en face et non loin du massif de Naouri, mais sans le rejoindre; ces deux soulèvements sont séparés par une trouée de quelques kilomètres, qui livre passage à la Volta Blanche.

Ce soulèvement n'est éloigné de nous que d'une quinzaine de kilomètres; avec ses parois verticales, baignées à la base par une mer de brume et surmontées de mamelons bien arrondis dépourvus de végétation, il rappelle assez exactement les côtes du Portugal et d'Espagne telles qu'on les aperçoit, par échappées, du pont du navire entre l'embouchure du Tage et le cap Roxo. Par la pensée, je me suis immédiatement transporté sur un paquebot des Messageries maritimes faisant route vers l'Europe.

Ce doux rêve m'avait fait oublier toutes mes fatigues et laissé indifférent à la vue des premières cases de Oual-Oualé, lorsqu'un *marhaba* prononcé par un Dagomba, en guise de bonjour, vint me rappeler que j'étais au Soudan et me faire songer à un gîte. Je demandai donc à être conduit près de l'imam Seydou Touré.

Ce vieillard me reçut très poliment; il me demanda discrètement d'où je venais et où je comptais me rendre; quand je lui eus tracé à grandes lignes l'itinéraire que j'avais suivi pour venir, il me manifesta, ainsi que toute l'assistance, son profond étonnement. Il ne comprenait pas comment j'avais pu traverser

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Diawé et trois ânes entraînés par le courant (voy. p. 55). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Gourounsi sans une imposante escorte de marchands ou de Mossi. Je terminai mon premier entretien en manifestant à l'imam le désir de me rendre à Salaga, afin de gagner une route sûre me ramenant vers Kong. Il me dit qu'à son regret il ne pourrait satisfaire à mon désir que dans trois ou quatre jours : une guerre qui venait d'éclater entre les Dagomba de Savelougou et ceux de Kompongou rendait le chemin habituel impraticable.

Ma dysenterie m'avait considérablement affaibli. En arrivant sur les bords de la Volta Blanche je n'avais pas eu la force de gravir seul la berge opposée; il m'avait fallu l'aide de mes hommes pour me hisser sur le talus, monter et descendre de cheval.

L'accueil bienveillant de la famille dagomba, chez laquelle je reçus l'hospitalité, les soins que me prodigua Adissa, mon hôtesse, les potions que je tirai de ma modeste pharmacie, me mirent sur pied au bout de vingt-cinq jours. L'ictère seul n'était pas guéri, mes remèdes étaient restés impuissants. Je m'adressai aux indigènes; on m'apporta bientôt des feuilles que je devais faire bouillir pour prendre des bains de vapeur et des bains chauds deux fois par jour. Je reconnus dans cette plante le *bantamaré*[1] des Wolof, ce qui me

Passage de la Volta Blanche. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

donna pleine confiance. Les Wolof boivent de la décoction de racine de bantamaré à chaque léger dérangement du foie et surtout lorsqu'ils sont atteints d'une sorte de jaunisse qui précède la « maladie du sommeil », que l'on nomme, sur la Petite Côte, *panda*.

Dès le troisième jour de ce remède indigène, je ressentais un mieux sensible, et le sixième tout était fini.

El-Hédi, mon hôte, parvint aussi à guérir Diawé. Les indigènes de cette région m'ont semblé beaucoup plus versés que ceux d'autres pays sur l'emploi des plantes médicinales; ce qui leur manque, c'est d'en connaître le dosage exact et de savoir approprier la médication à tel ou tel tempérament.

Tous les habitants de cette région vivent dans la crainte de voir occuper leur pays par les Anglais, qu'ils redoutent. Ils n'ont pas de griefs sérieux contre eux; ils les détestent tout simplement parce que leurs captifs sont réfugiés chez les Anglais, et que ces derniers les conservent et les enrôlent pour être soldats.

Je n'eus pas de peine à prouver que j'étais Français, un homme de Salaga, qui vint me rendre visite, leur ayant affirmé que je n'avais rien de commun avec les Anglais qu'il avait vus à Accra. Dans la suite, lorsque, pour réaliser les cauris nécessaires à l'achat de quelques

1. En mandé : *sérouba*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

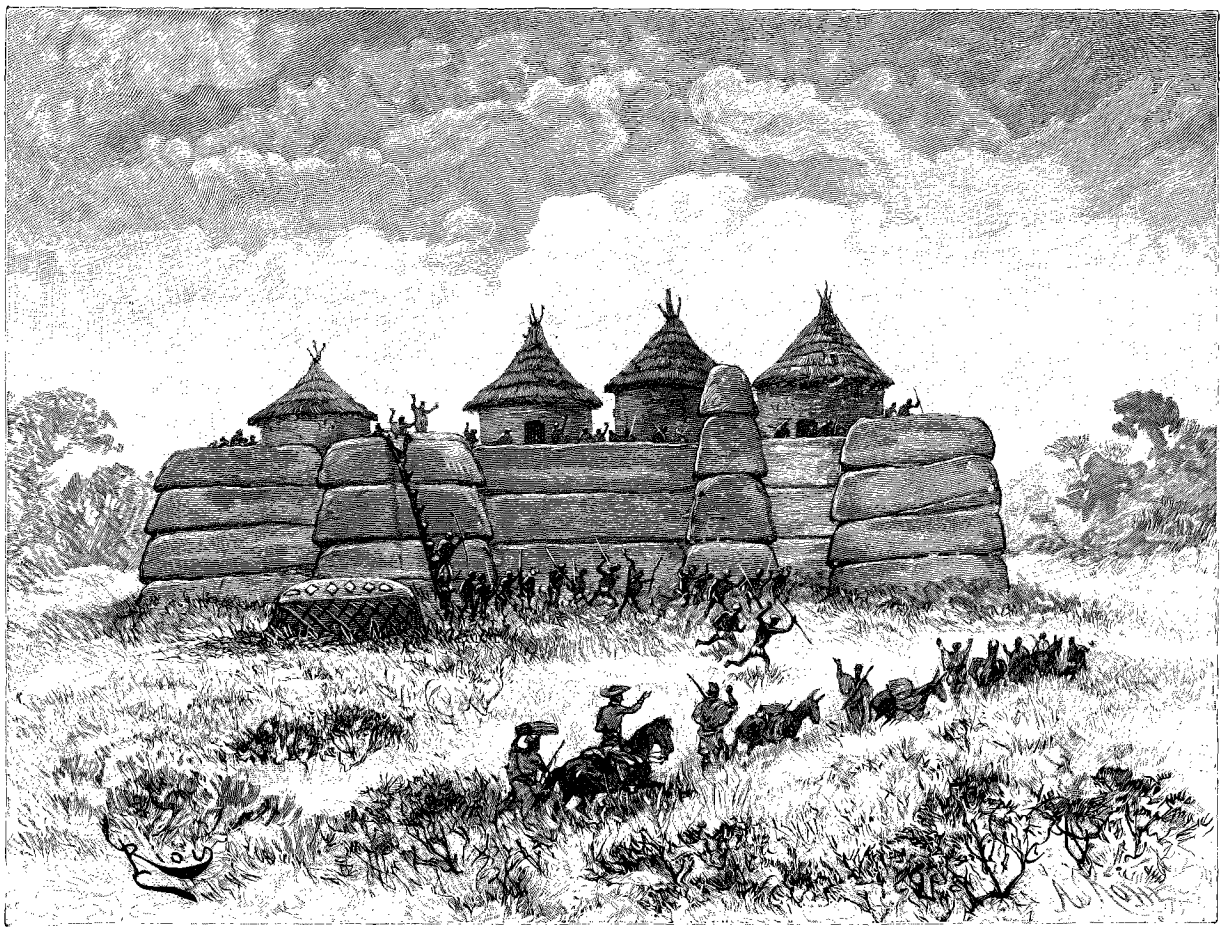
ânes, je fis vendre des tissus et autres objets de fabrication française par mon hôte, tout le monde fut d'accord pour en reconnaître la supériorité et affirmer hautement que mes marchandises n'étaient pas à comparer à celles des Anglais.

XX

Le Gourounsi. — Populations. — Religion. — Populations du Mampoursi. — Oual-Oualé et son commerce. — Dispositions pour le départ sur Salaga.

On entend désigner par Gourounsi l'ensemble des territoires limités : à l'est par le Mampoursi et le Dagomba; au sud par le Gondja et les États de Oua; à l'ouest par le Lobi et le territoire de Niéniégué; au nord par le Dafina, le Kipirsi et le Mossi.

Ce territoire est arrosé par trois cours d'eau qui forment la Volta et par leurs affluents. La végétation y est plus luxuriante que dans les terrains ferrugineux de la vallée du Niger. Le sol, moins perméable et moins spongieux, conserve plus longtemps l'humidité; on y rencontre souvent des flaques d'eau, auprès desquelles la végétation est de toute beauté. C'est un pays couvert, légèrement ridé, offrant des sites bien curieux et souvent sauvages, une région de culture par excellence,



Construction sacrée de Gourounga (voy. p. 60). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

mais impropre à l'élevage, à cause de l'humidité et des insectes nuisibles au bétail.

La population, tout hétérogène, qui peuple cette vaste région, paraît avoir été refoulée dans ces bois par des peuples plus avancés qui l'environnent. Parlant des dialectes différents, vivant en constante hostilité entre elles et toujours sur le pied de guerre, ces tribus ont empêché les voies de communication de se développer, de sorte que le réseau en est peu compliqué. Il existe bien, comme partout, des sentiers sauvages reliant les villages les uns aux autres, mais ils sont si peu fréquentés que l'on ne peut y circuler sans guide que difficilement. En dehors des deux itinéraires décrits plus haut reliant le Dafina au Mossi, et des chemins qui se dirigent de Sati sur Oua, on peut dire qu'il n'existe pas de voies de communication. Les noirs eux-mêmes, marchands et autres, ne parlent qu'avec un certain effroi du Gourounsi et de ses habitants.

Les divers peuples qui constituent la population du Gourounsi n'offrent pas entre eux de grandes différences de mœurs. Ils vivent depuis trop longtemps en voisins. Il est cependant notoire qu'ils appartiennent à des groupes ethnographiques distincts : les uns se rattachent au groupe Mossi, les autres à celui des Bimba ou Manpourga-Dagomba, du Gondja et même de l'Achanti. L'examen sommaire de quelques-uns des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dialectes et idiomes m'en a donné l'intime conviction. On ne pourra en opérer le classement rationnel qu'après en avoir étudié la linguistique.

Les habitations gourounga sont à peu près toutes analogues à celles que j'ai décrites au cours de ma route du Dafina au Mossi et du Mossi à Oual-Oualé. Les costumes ne diffèrent pas beaucoup entre eux : les Gourounga, hommes et femmes, sont à peu près complètement nus; dans quelques rares districts seulement et dans les villages situés sur les voies de communication fréquentées, on rencontre des indigènes vêtus de quelques loques en cotonnade, mais c'est l'exception; ces gens-là semblent plutôt affectionner les peaux pour se couvrir ou cacher leur nudité. Quelques femmes des tribus du sud-est ont la lèvre supérieure percée et traversée par un roseau ou un piquant de porc-épic qui leur monte le long du nez. C'est tout le luxe féminin que j'aie eu l'occasion de constater.

La religion des Gourounga semble être le fétichisme. Ils ont des constructions rondes en terre, qui sont sacrées; je les ai vus aussi invoquer Dieu, qui porte le même nom que le soleil (*ouindi*). Les constructions sacrées, qui affectent un peu toutes les formes et dimensions, sont revêtues de dessins géométriques, cercles, losanges, carrés, etc., peints à l'ocre rouge ou noire, ou encore bariolées de gris obtenu à l'aide de cendres délayées dans de l'eau. A Pakhé, un soir, en me promenant devant une de ces constructions, je m'étais mis machinalement à siffler. Voilà que tout le village s'attroupe et se lamente; je venais, paraît-il, de profaner les lieux saints. Il me fallut faire expliquer, pendant une bonne heure, qu'un tel acte commis par un Européen n'avait pas du tout la même portée que s'il était commis par un indigène.

Jeunes filles portant la dot (voy. p. 62). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Dans la région nord du Gourounsi on exploite beaucoup l'aloès; avec les fibres on fait des fils. La feuille elle-même, pilée, sert à faire une sorte de feutre avec lequel on confectionne les bourres de fusil. On en extrait également une sorte de teinture qui, mélangée à du sable, sert de cosmétique pour les cheveux, et les rend plus noirs.

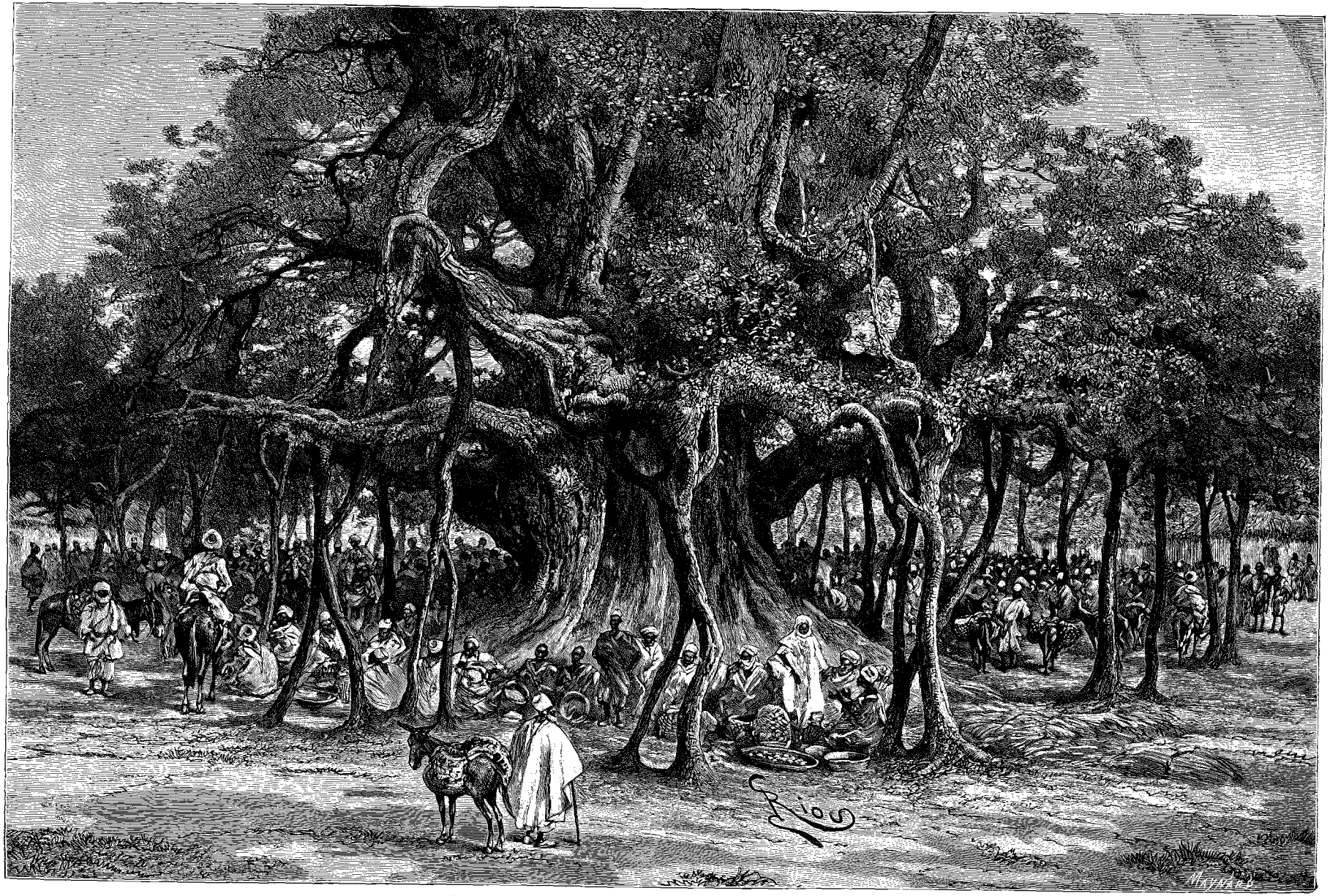
Sa racine, grillée, pilée et délayée dans de l'eau, est employée comme collyre. Cette préparation, posée en disque autour des yeux, sert de remède pour les ophtalmies dans toutes les régions du Soudan. L'aloès s'emploie aussi chez les noirs pour reformer la chair des ulcères, et surtout dans la médecine vétérinaire, comme en France.

Le territoire de la rive gauche de la Volta Blanche se nomme Mampoursi[1]. Ses deux centres les plus importants sont Oual-Oualé et Gambakha, qui ont chacun 2 500 à 3 000 habitants. Le Mampoursi est actuellement un tout petit État, limité au nord par le Mossi, au nord-est par le Gourma, à l'est par le Boussangsi, au sud par le Dagomba, à l'ouest par le Gourounsi.

Le territoire des Dagomba commence déjà sur la rive gauche de la rivière de Nasian, à 20 kilomètres au sud de Oual-Oualé. Le Mampoursi n'a donc qu'une profondeur de 20 milles géographiques (37 kil.) en latitude, mais il s'étend assez loin en largeur. Le souverain du Mampoursi est un Traouré (d'origine mandé) et réside à Nalirougou, village situé à quelques kilomètres de Gambakha; il porte le titre de *mampourga naba*. Il y a environ deux siècles, le mampourga naba réunissait sous son autorité, outre le Mampoursi actuel, la région Sansanné Mango et tout le Gourounsi jusqu'à la Volta Rouge. Il prétend encore, même aujourd'hui, que son territoire est limité par cette dernière rivière.

1. Dans le Mampoursi on appelle le *mor'* (langue du Mossi) *moteri* : ex. : *a oum la moteri* (« il entend le mor' »).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sous le banian (voy. p. 62). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'ai constaté avec plaisir que chez les Mampourga la coutume barbare du tatouage tend à disparaître dans le sexe faible. On ne rencontre que fort peu de femmes défigurées. En revanche, elles ne se privent pas de se faire faire une incision en long, ou en diagonale, sur le nez et les joues. Elles se font aussi des dessins en bleu sur le front et les joues. Je ne dirai pas que c'est beau, mais ce n'est pas trop laid, et au moins original.

Rafraîchir ces petits dessins pour qu'ils paraissent toujours bien foncés, constitue une sérieuse occupation pour la femme mampourga. Munie d'une petite glace, elle étend la couleur noire sur le tatouage avec une fine barbe de plume en forme de pinceau, et la laisse sécher; puis, en guise de vernis, elle passe là-dessus un pinceau beurré, ce qui donne une teinte très brillante. Ce noir est fourni par un arbuste nommé en mandé *bourinké*. Les femmes en calcinent le fruit et le pilent, en y mélangeant un peu d'eau de cendre.

On voit ici des femmes et surtout des fillettes relativement jolies, surtout lorsque l'on vient du Mossi et du Gourounsi, où l'on n'est pas gâté sous ce rapport. Elles rappellent beaucoup le type mandé-dioula des filles de Kong.

Le mariage d'une jeune fille donne lieu à des réjouissances au tam-tam, qui durent plusieurs jours. Comme chez les Mandé Dioula, toutes les jeunes filles viennent prendre chez les parents de la mariée la dot de la jeune femme, qui est portée en chantant par tout le village. Il faudrait bien trois pages pour énumérer tous les biens qui composent la dot. A côté de quelques pagnes enroulés avec soin on voit triomphalement perché le bâton à faire le *tô*; ensuite, dans l'ordre le plus baroque, viennent des chaudrons, des piments, des corbeilles, du soumbala, un tabouret, des balais, des foulards, des calebasses, un collier de perles, du poisson sec, etc.; il y a déjà progrès chez les Bobofing, les Niénégué et les Mbouin(g); là, la dot se réduit à deux *séko* (nattes), ou encore en tabac à priser, ou, chez les gens riches, à 4 000 cauris.

La polygamie existe dans le Dagomba, comme dans tout le Soudan. Comme on la rencontre aussi chez les peuples fétichistes, on est forcé de reconnaître qu'elle a une autre cause que l'islamisme. Les noirs n'ont pas été sans en voir souvent les inconvénients; bien souvent des guerres et des dissensions se sont élevées à cause de successions au pouvoir, au trône, qui ne manquent jamais de provoquer des compétitions entre les fils de femmes différentes d'un même chef, mais ils ne s'en corrigent pas pour cela.

Chez les Soudanais, les soins du ménage qui incombent à la femme sont si nombreux, qu'il est, pour ainsi dire, impossible à une seule femme de suffire à cette besogne.

Les femmes du Soudan, étant données les conditions dans lesquelles on les marie, et le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans le ménage, ne sont pas précisément heureuses; et cependant, malgré le nombre de rivales avec lesquelles elles sont obligées de vivre, on n'entend pas souvent des discussions s'élever entre elles. La bonne intelligence règne, au moins en apparence, et elles obéissent toujours à la première femme, à la plus ancienne dans le ménage.

Le 18 août, on célébra à Oual-Oualé la grande fête, ou fête du sacrifice des moutons, ce qui me donna l'occasion de voir le luxe déployé par les musulmans du village. Le costume des hommes rappelle assez celui des Mandé de Kong, mais il y a moins de grandes coussabes et peu de burnous. On porte beaucoup la coussabe à taille du Mossi. L'imam seul et quelques musulmans aisés étaient vêtus de la belle coussabe blanche du Haoussa dite *zangousso*.

Ce vêtement est confectionné en bandelettes de 5 centimètres de largeur et brodé en lomas avec la soie blanche; c'est le linge le plus fin que j'aie vu jusqu'à présent; il coûte de 30 000 à 50 000 cauris, suivant qu'il est doublé ou non.

A l'occasion de la fête, plusieurs musulmans, sans que je les connusse, m'envoyèrent des mets tout préparés. Je dois du reste dire, à la louange de Oual-Oualé, que sa population est très hospitalière, bienveillante et fort polie. Pendant ma maladie, des musulmans envoyèrent prendre dans les villages aux environs du lait et des œufs pour me les offrir; la femme de mon diatigué eut la complaisance d'envoyer une captive jusqu'à Gambakha pour m'acheter du beurre frais; lorsque je sortais, hommes et femmes s'accroupissaient sur mon passage pour me saluer, comme l'ordonne ici la bienséance.

Le marché quotidien se tient à Fangana. C'est un marché à condiments, niomies, tabac, etc.; on y trouve aussi à acheter, à un prix élevé, de la viande de bœuf, tous les deux ou trois jours. Le grand marché se tient tous les trois jours à Bokodouré, sous un splendide banian; on y trouve, outre les choses essentielles à la vie, du coton, de l'indigo, de l'étoffe de couleur fabriquée ici, et quelquefois des vêtements confectionnés, boubous, bonnets, etc. Somme toute, Oual-Oualé n'est pas dépourvu de ressources et les vivres n'y sont pas hors de prix.

Ce n'est ni l'industrie du tissage ni celle de la teinture qui donnent aux gens de Oual-Oualé une aisance relative, c'est plutôt le commerce de transit du kola qui leur procure quelques bénéfices. La situation géographique de Oual-Oualé est excellente entre le Mossi central, Salaga et le Gourounsi. Les principaux articles d'échange sont: le sel, les kola tirés de Salaga, le *koyo* blanc, cotonnade très commune dite *taro pendé*, ou qui est fabriquée par les Mossi; en outre, quelques bœufs, moutons et ânes apportés par les Mossi.

En échange de ces produits, les Mossi remportent du cuivre en barres pour bracelets, des kola, de la cotonnade de couleur de Oual-Oualé et surtout des cauris.

Pendant mon séjour ici, il est arrivé deux fois des Mossi, dont une partie est venue camper chez mon hôte El-Hédi Touré. Rien n'est curieux comme l'arri-

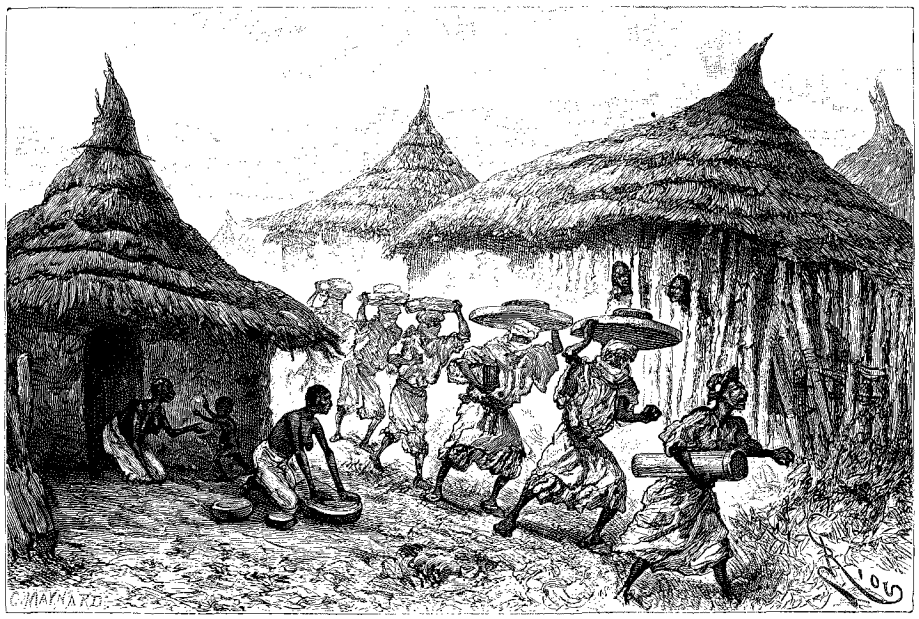
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vée d'une bande de ces gens-là, car on ne peut qualifier cela de caravane.

Précédés d'un *lounga*, griot jouant du petit tam-tam à cordes qui se tient sous le bras, les Mossi, au nombre d'une trentaine, portant chacun sur la tête un rouleau plus ou moins volumineux de taro, se bousculent et se précipitent dans le village en poussant de véritables cris de fauves pour annoncer leur arrivée. Ils font irruption dans tous les boulou inoccupés. Le plus ancien va saluer l'hôte qu'il a choisi et lui offre, pour se faire bien venir, la traditionnelle boule de soumbala.

La vente ne commence que le deuxième ou troisième jour, les gens de Oual-Oualé se gardant bien de se presser d'acheter leur cotonnade : ils retardent le plus possible leurs demandes, de façon à pouvoir extorquer quelques centimètres de plus par 100 cauris sous des prétextes plus ou moins fondés. Enfin, arrivés à leurs fins, ils enlèvent tout dans une journée, en ayant soin de ne donner que de grosses cauris en payement. Leurs achats terminés, les Mossi, auxquels il reste de trop lourdes charges de cauris, sont forcés de convertir les grosses cauris en petites, de façon à pouvoir les emporter, ce qui donne lieu à un agio de 10 pour 100, 1 100 grosses cauris n'en valant que 1 000 petites.

Pour le départ, c'est à peu près la même scène que pour l'arrivée. Pendant la moitié de la journée, le lounga parcourt le village pour rassembler les Mossi; enfin, vers trois heures de l'après-midi, les premiers prêts se mettent en route, et au soleil couchant il y a encore des retardataires par les rues. Ils sont considérés par les Dagomba comme des brutes et traités comme tels; on doit certainement les gruger à qui mieux mieux, ces malheureux mettant presque une journée pour compter quelques milliers de cauris.



Arrivée d'une bande de Mossi. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Et Dieu sait cependant si les Dagomba sont naïfs!

Les animaux achetés au Mossi et les captifs de provenance du Gourounsi sont évacués sur Salaga, Kintampo et Daboya avec un bénéfice de 10 000 à 15 000 cauris par bœuf, 3 000 à 4 000 par mouton une fois engraissé. Ce sont encore les captifs qui donnent le plus beau bénéfice : il n'est pas rare de voir réaliser 100 pour 100 sur des lots de choix, jeunes filles ou jeunes femmes. De Salaga, outre les kola, on rapporte naturellement le cuivre, les perles, le corail, les foulards, les étoffes imprimées, la coutellerie et un peu de poudre, toujours facile à écouler, soit dans le Gourounsi, soit sur les lieux mêmes. L'eau-de-vie de traite (le gin) a fait ici son apparition, mais elle est bue en cachette ; Oual-Oualé contenant une forte proportion de musulmans, l'individu qui boit le *barasou* est mis à l'index.

Les gris-gris jouent ici un grand rôle. Mon diatigué, qui avait une femme et un enfant à Savelougou, se lamentait tous les jours sur le sort de sa famille : je lui donnai le sage conseil d'aller lui-même ou d'envoyer un de ses captifs à Savelougou pour chercher sa femme, puisque le village n'était pas assiégé. Il semblait vouloir se ranger à mon avis et s'était décidé à partir, lorsqu'un musulman lui vendit un gris-gris pour attacher au cou d'un coq blanc. Il devait amarrer ce coq dans sa propre case et lui donner à boire l'encre d'un verset du Coran transcrit sur une tablette en bois — ce qui fut ponctuellement exécuté. De ce jour toutes les inquiétudes de mon hôte disparurent : sa conscience était tranquille, il avait fait son devoir.

Une autre fois, j'ai vu vendre à un Mossi un gris-gris destiné à le rendre invulnérable. Afin de bien faire ressortir la valeur de cette amulette, le vendeur se livra à l'opération suivante : l'amulette, enveloppée dans un chiffon, fut attachée sous l'aile d'un poulet soigneusement enduit de savon. Ce poulet, muni du gris-gris et

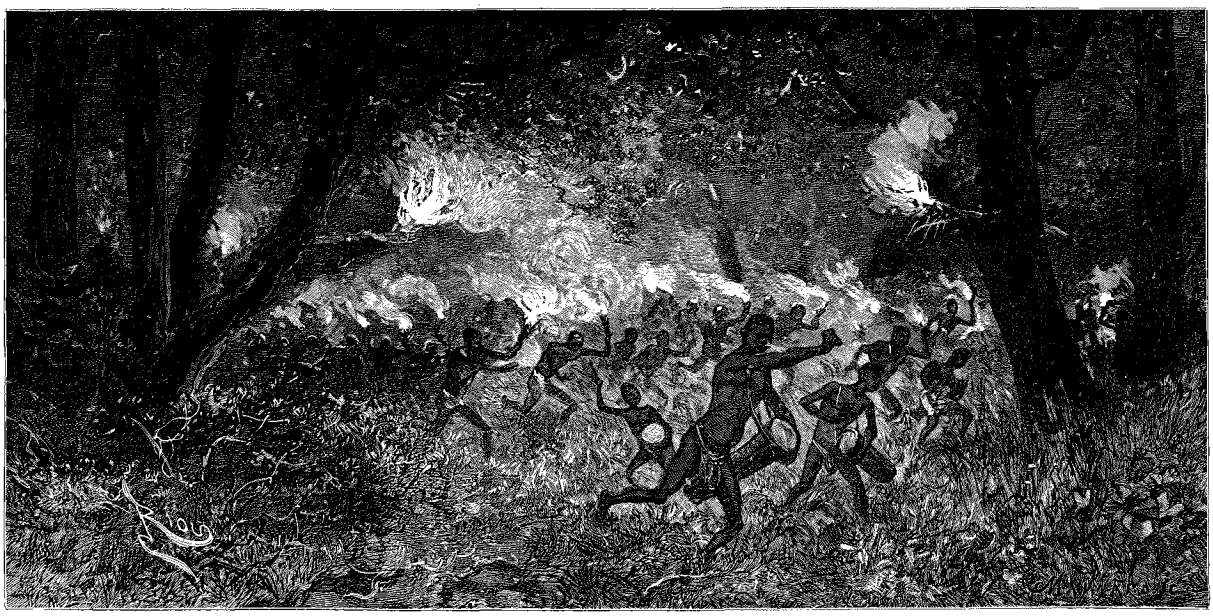
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attaché par une patte à la porte d'une case, devait être invulnérable. Le Mossi, muni de son arc et placé à environ vingt mètres de cette cible vivante, fut convié à lancer trois flèches sur l'animal, le marabout le défiant de l'atteindre. Naturellement, ce poulet, qui avait déjà servi de cible dans les mêmes occasions, se tint sur ses gardes dès qu'il vit l'archer en position, et, au lieu de rester tranquillement en place, se débattit et bondit autant que le petit bout de corde le lui permettait. Bien entendu, les trois flèches ne l'atteignirent pas. Des compères qui assistaient à cet exploit offrirent au fabricant d'amulettes l'un 3 000, l'autre 4 000 cauris, et finalement le miraculeux gris-gris fut adjugé au crédule Mossi pour 2 500 cauris, presque une fortune pour ce malheureux !

Dès que je sentis mes forces revenir, je songeai à organiser mon départ pour Salaga. Deux de mes ânes étant morts de fatigue en arrivant, et deux autres se trouvant hors de service pour le moment, je dus m'occuper à les remplacer.

J'étais très embarrassé sur le choix d'un itinéraire. Après quelques hésitations je me décidai pour un chemin légèrement à l'est, afin d'atteindre Karaga, où l'imam Seydou Touré se chargeait de me faire conduire à son collègue religieux. Prétextant le mauvais état des chemins, je ne précisai pas que j'avais l'intention de suivre ultérieurement telle ou telle direction, voulant me réserver le choix de la route Yendi ou directe Salaga, suivant le cas où l'explorateur de Gambakha serait venu par l'un ou l'autre de ces chemins.

Le départ fut arrêté au 17 septembre, le 16 étant



Retraite aux flambeaux. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

le dixième jour de moharem, fête de la Nativité du Prophète.

17 septembre (2e *moharem*). — La population a été sur pied une partie de la nuit, à l'occasion d'un tam-tam suivi d'une retraite aux flambeaux. Enfants et grandes personnes, munis de torches en paille, ont parcouru les rues et sont allés ensuite achever de brûler leurs torches sous les arbres aux abords du village. On voyait des centaines de feux errer en désordre par les champs; ils s'arrêtaient, puis reprenaient leur course, éclairant d'une lueur terne des groupes de faces noires et de torses nus : sous prétexte que l'on pourrait brûler ses effets, chacun, hommes, femmes, enfants, circulait tout nu.

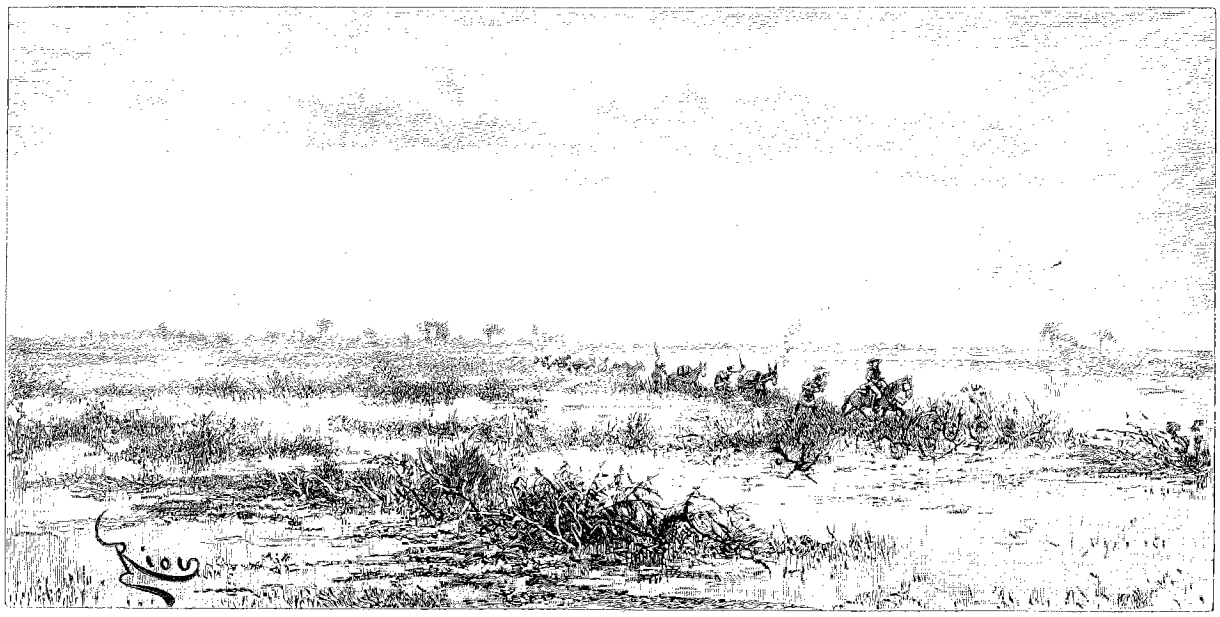
Le son du tam-tam et d'un ou deux *boudofo* (corne de dagué) achevait de donner à cette scène un caractère étrange.

Comme le tam-tam avait résonné presque toute la nuit, le matin tout le monde était engourdi, aussi mon départ de Oual-Oualé n'eut-il pas lieu de bonne heure. Ce fut au milieu d'une nombreuse affluence de curieux et d'amis que le vieil imam Seydou Touré me recommanda à son captif qui devait m'accompagner jusqu'à Karaga. Le brave vieillard s'était mis en grande tenue pour me faire ses adieux. Sur la place du petit marché, après une courte prière récitée pour nous, il prit congé, me souhaitant bon retour vers ma patrie.

G. Binger.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marche dans la prairie inondée de Louaré. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER[1].

1887 1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXI

Départ de Oual-Oualé. — Karaga. — Incidents de voyage, difficultés causées par les pluies. — Arrivée à Pabia. — Les Dagomba. Passage de la rivière de Palari. — Entrée dans le Gondja. — Dokonkadé. — Arrivée à Salaga. — Les pèlerins de la Mecque.

De Oual-Oualé trois chemins conduisent à Karaga. Je choisis celui de Savelougou. Jusqu'à Nasian, ce chemin, quoique plus long que le précédent, est celui où il y a le moins d'eau à cette époque. El-Hédi voulut m'accompagner, il ne me quitta qu'en arrivant au petit village de Louaré. Au delà du marigot de Louaré, qu'on ne peut traverser qu'en déchargeant les animaux, le sentier n'est plus qu'un ruisseau et la campagne environnante est complètement couverte d'eau ; la marche y est extrêmement pénible, aussi n'atteignons-nous Nasian que dans l'après-midi.

18 septembre. — Ce matin de bonne heure nous sommes réveillés par une violente tornade, la première de cette année ; elle est accueillie avec joie par tout mon personnel, car c'est un indice certain de la prochaine fin des pluies d'hivernage.

Dès que le temps fut calmé, nous nous acheminâmes vers une rivière dont, la veille déjà, nous avions reconnu le point de passage. Ce cours d'eau, qui vient de l'est-nord-est, coule dans une plaine dépourvue d'arbres. Ses rives mêmes sont privées de végétation. Actuellement il a environ 75 mètres de largeur, mais son lit ne doit avoir que 15 mètres. Le service du passage est assuré par deux petites pirogues en bon état et très bien travaillées ; elles appartiennent au chef de Nasian, qui fait percevoir, comme partout, des droits payables en cauris.

A 500 mètres de la rivière, on quitte le chemin de Savelougou pour prendre un sentier moins large qui se dirige presque à l'est. Il longe le bord à peu de distance. De temps en temps on aperçoit sur la gauche de grands amas d'eau, qui sont en communication avec la rivière.

Il est deux heures de l'après-midi quand nous arrivons à Niombong-o ; les trente cases qui composent le village semblent désertes. On se croirait dans un endroit abandonné. Il règne un silence de mort ; cela me rappelle les villages de Samory sur la route du Baoulé à Sikasso ; il ne manque que les cadavres dans les cases.

19 septembre. — Les cultures de Niombong-o s'étendent vers l'est, sur une profondeur de 500 mètres ; elles sont dans un état splendide ; les arachides surtout sont d'une grosseur extraordinaire, ce qui me fait sup-

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113 ; t. LXII, p. 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poser que les cultures ont à peine deux ans d'existence. Le chemin, tout en étant moins noyé que dans l'étape précédente, est dans un état tel que ce n'est qu'après de grandes fatigues que nous atteignons Pizzougou, après avoir traversé l'ancien emplacement d'un village.

20 septembre. — Dans l'après-midi nous atteignons Karaga, où l'imam m'installe auprès de sa demeure, chez un de ses élèves.

Je dus m'arrêter un jour à Karaga, autant pour laisser reposer mes animaux que pour prendre discrètement des renseignements sur l'itinéraire suivi par l'explorateur qui m'avait été signalé comme venu à Gambakha. Mon hôte, qui était très communicatif, m'apprit de suite que j'étais le second Européen qui venait à Karaga et que von François, mon prédécesseur, était arrivé de Yendi par Patenga, et avait fait retour par le même chemin.

Karaga est un village presque aussi gros que Oual-Oualé. La majeure partie de la population y est musulmane, mais il n'y a pas de mosquée; du reste dans toute cette région on ne m'a signalé de mosquée qu'à Yendi et Kompongou.

Je rendis visite au naba dans la matinée; il me reçut dans une case ronde à deux entrées, dite *boulou*, de dimensions extraordinaires et plus grande que les cases élevées dans certains villages de la rive droite du Niger pour y recevoir Samory lors de son passage. Ce boulou avait 12 mètres de diamètre.

L'assistance était nombreuse. Le naba, vêtu simplement, mais sans luxe, était assis sur un siège un peu élevé. Après m'avoir fait souhaiter la bienvenue, il me dit que, selon mon désir, il me ferait conduire par Patenga à Salaga.

22 septembre. — En quittant Karaga on traverse successivement deux petits villages de culture appartenant au naba, puis deux *tanga* dépendant de Karaga.

Quoique à flanc de coteau, le chemin est encore en partie inondé; les animaux n'arrivent à Patenga qu'à trois heures et demie de l'après-midi.

Le naba est frère cadet de celui de Karaga; il a la physionomie tout à fait intelligente, mais très rude. Il me reçut devant sa case, et dès mon arrivée il commença par me rudoyer et me parler d'un ton très autoritaire; il me dit qu'il me fallait remporter mon cadeau pour venir le lui offrir dans la matinée du lendemain. Avec ménagements, j'expliquai à ce potentat noir qu'il parlait à un Européen, qui partout où il passe a droit à des égards; en terminant, je lui signifiai que, étant depuis longtemps absent de ma patrie, je ne pouvais, pour une raison futile, remettre de jour en jour mon départ : j'étais donc décidé à m'en aller le lendemain. Loin de se fâcher, il me tendit la main en signe de conciliation et offrit de mettre à ma disposition un guide, comme l'avait fait son frère de Karaga.

Dimanche 23 septembre. — A Patenga on quitte la route qui se dirige sur Yendi pour prendre un sentier faisant à peu près du sud pour tourner sud-ouest dès la sortie de Sampiémo, petit village situé à 3 kil. 500 de Patenga. Ce sentier est passable jusqu'aux approches de Sagoué, mais avant d'entrer dans ce village il faut traverser un petit ruisseau qui a transformé la plaine en marais sur une profondeur de plus de 500 mètres. Ce passage est tellement difficile en cette saison, que non seulement tous les ânes, mais encore leurs conducteurs tombèrent dans les flaques d'eau.

Lundi 24 septembre. — Cette étape est un peu plus longue que la précédente; il est malheureusement difficile de la couper en deux.

Les arbres sont moins rabougris ici; il semblerait que la végétation va devenir bientôt plus belle. Les cés, encore chétifs, atteignent maintenant une hauteur moyenne, mais ne doivent pas donner de brillantes récoltes. Le terrain est composé de grès ferrugineux et de grès friable dans lequel sont incrustés des galets de diverses variétés. Cette région doit être privée d'eau en saison sèche; elle ressemble en cela au pays de Dokhosié et de Komono, qui est sous la même latitude. Ce qui surprend, c'est qu'il n'y ait ici ni bambous, ni palmiers; dans les villages je n'ai remarqué qu'un seul finsan, quoiqu'il soit commun sous les mêmes parallèles dans les pays de l'ouest; les mimosées sont aussi excessivement rares.

Zang, comme Sagoué, est un petit village de cent cinquante habitants environ. Son naba dispose de deux fusils et possède un cheval, qui n'en a que le nom, tellement il est laid et difforme.

En arrivant, le chef me désigne comme logement l'habitation d'un de ses griots. C'est au milieu des tam-tams de tous les modèles et dimensions connus que nous trouvons à nous installer.

J'eus à constater que la population n'était pas précisément complaisante. Ayant demandé à acheter des ignames et du mil pour mes animaux, on me fit d'abord répondre que le village était sans ressources, puis, peu à peu, on m'apporta ce que je demandais, mais en me le faisant payer le triple de sa valeur.

Non seulement ces Dagomba, pour la plupart fétichistes, ne sont pas complaisants, mais encore ils sont peu sociables. Pendant le séjour que je dus faire à Zang pour laisser reposer mes animaux, il ne se passa pas un jour sans que les gars du village vinssent chercher noise aux âniers au sujet des pâturages. Le dernier jour la querelle se changea en rixe qui menaçait de mal tourner, les hommes du village étant venus avec des haches et des pioches à défaut d'autres armes. Mes hommes, de leur côté, avaient pris les trois fusils; j'arrivai juste à temps pour mettre le holà. Deux musulmans raisonnables ayant de leur côté prêché raison, cette scène se termina par une distribution de horions reçus de part et d'autre et n'eut pas de suites fâcheuses.

Samedi 29 septembre. — Mes ânes, quoique un peu remis, ne se trouvaient pas dans un brillant état : d'eux d'entre eux étant morts, il ne m'en restait que cinq en état de porter.

Pour cette raison je dus abandonner mon chemin,

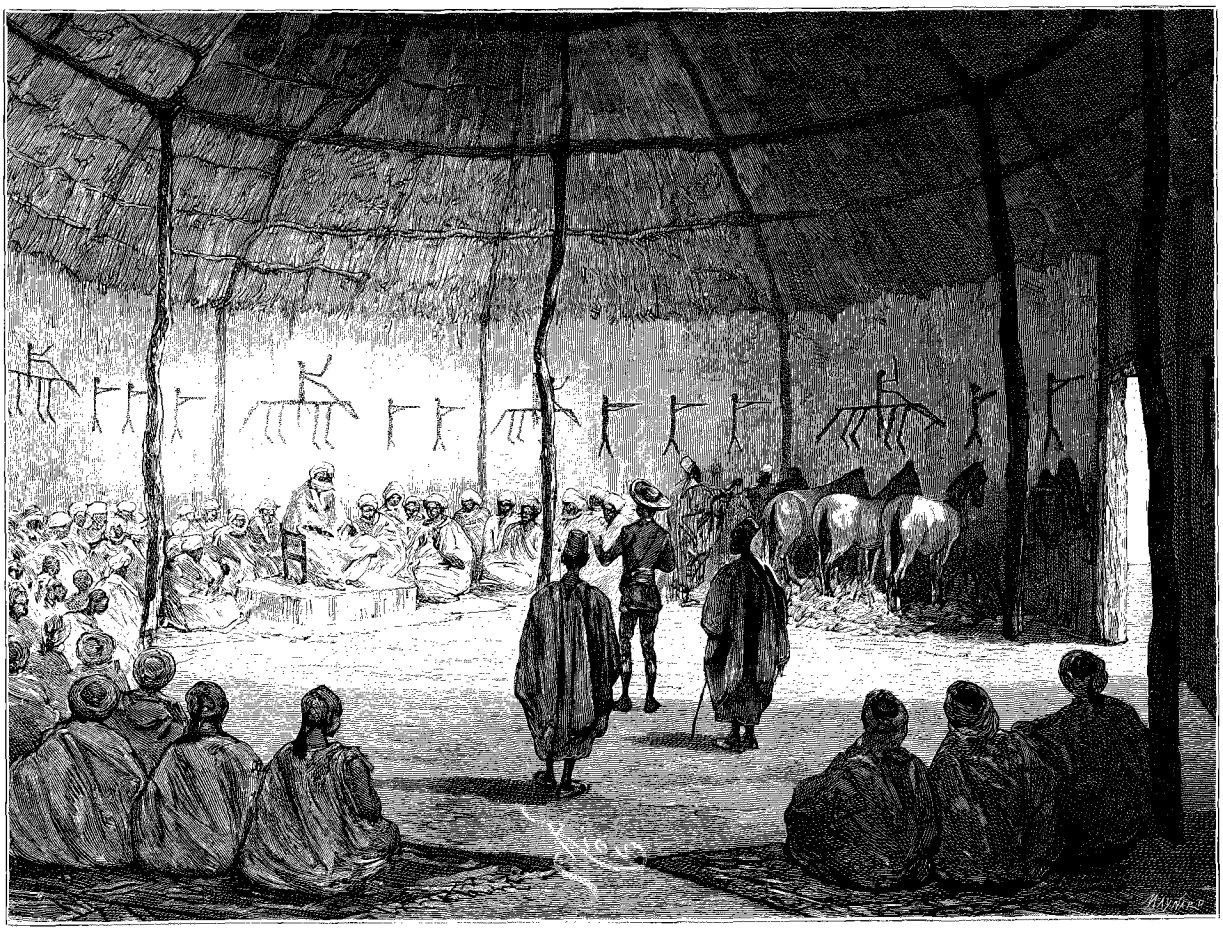
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et chercher à faire le plus de sud possible, afin de gagner au plus vite la route de Yendi à Salaga, où les étapes sont plus courtes et les lieux habités plus nombreux. Je me dirigeai à cet effet sur Pabia et m'arrêtai le premier jour à Feullé.

Dans cet endroit, les Dagomba sont fort aimables. Bien que ce soit un tout petit village (une centaine d'habitants environ), il s'y tient un marché, ce qui donne un peu d'animation. Il n'y a cependant rien qui mérite d'être mentionné. Les produits ne sont pas variés : un peu de sorgho, du savon, du beurre de cé, des condiments, du tabac à priser et de mauvais dolo, dont un habitant m'offre une calebasse, croyant me faire plaisir.

Dimanche 30 septembre. — Le terrain, qui insensiblement commence à s'abaisser à partir de Zang, continue à s'affaisser.

Pabia (Kwobia de la carte anglaise du capitaine Lonsdale) est par exception un village groupé; pour un peu je me croirais en présence d'un village wolof. Comme ceux-ci il possède cette verdure trompeuse qui fait espérer au voyageur un fouillis d'arbres pour se reposer; mais au fur à mesure qu'on s'approche, on voit la verdure faire place au chaume. L'illusion est



Visite au naba de Karaga. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

produite par les papayers, les lianes de giraumont, les tiges de gombo et de *dadian* (plante textile) et surtout par le même acacia au maigre feuillage qui est placé comme à Dakar en bordure dans tous les jardinets de Pabia. La ressemblance est frappante, même une fois entré dans le village, les habitations étant délimitées ainsi que chez les Wolof par des tapades en tiges de mil et en séko.

Pabia est le point culminant de cette région (570 mètres). L'horizon est presque aussi nettement limité que celui de la mer, et la ligne n'est brisée de temps à autre que par le sommet d'un bombax ou d'un finsan, qui marque l'emplacement de quelque lieu habité.

Pabia est le dernier village dagomba que l'on rencontre dans cette direction, le village suivant faisant déjà politiquement partie du Gondja. En traversant le Dagomba, j'ai été frappé de la ressemblance qu'offre la population de cette région avec celle du Mampoursi. Je n'hésite pas à leur assigner une étroite parenté. Je pourrais presque dire que les Dagomba et les Mampourga ne font qu'un seul et même peuple. L'unique différence que j'ai constatée réside dans le degré de civilisation, les habitants du Dagomba m'ayant paru moins sociables et de mœurs plus sauvages que leurs frères du Mampoursi. Ainsi, en quittant Karaga, j'ai vu, entre les mains d'hommes et de jeunes gens qui se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rendaient dans les cultures, des côtes d'animaux et des omoplates ayant un côté biseauté en forme de tranchant. Ces os affûtés servaient de couteaux et de haches. Les arcs des Dagomba sont moins bien conditionnés que ceux que j'ai vus jusqu'à présent, moins puissants que ceux des autres peuples; ils possèdent une corde en boyau qui, une fois mouillée, ne peut plus être tendue et rend par conséquent l'arme impropre au service.

A côté de ces armes primitives on voit aussi quelques fusils à silex, tous à un coup, le « boucanier femelle » de nos Rivières du Sud. Ces armes sont entre les mains de deux ou trois hommes par village, qui chassent, mais qui doivent le plus souvent ne rien rapporter.

Les femmes sont marquées comme les hommes, ce qui les défigure beaucoup plus que les femmes mampourga; elles ont en outre presque toutes l'habitude de chiquer. Le tabac en poudre ou en feuilles est placé entre la lèvre inférieure et les dents, comme chez beaucoup de Mandé Dioula et surtout chez les Mossi.

La danse, semblable à celle des Mampourga, est loin d'être gracieuse; par son originalité elle mérite cependant d'être décrite.

Au son de deux malheureux tam-tams, ne battant

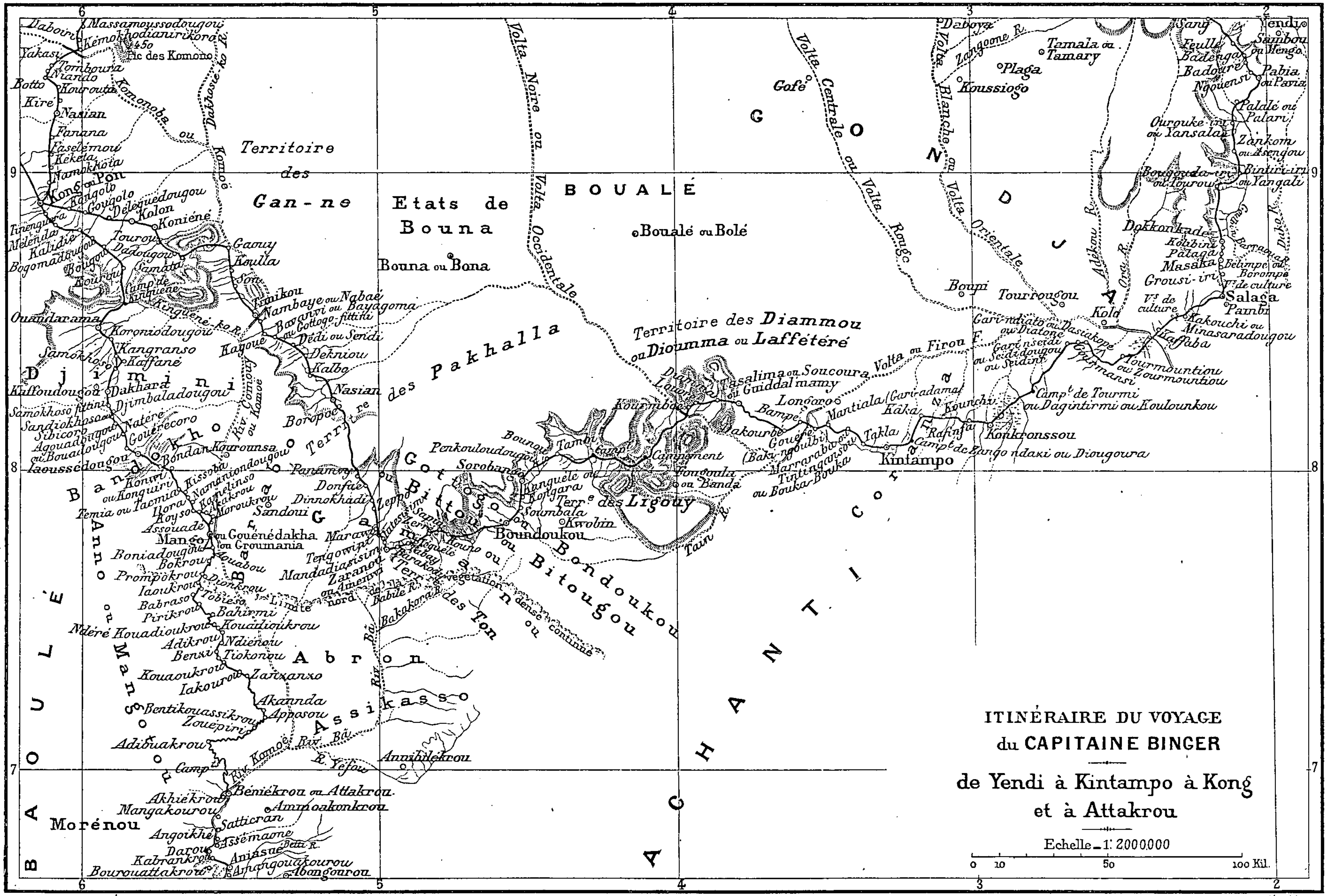
Rixe menaçante. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

même pas en mesure, se forme un cercle, duquel se détachent, des deux points diamétralement opposés, deux danseuses; elles tournent deux ou trois fois sur elles-mêmes, de façon à se donner un bon élan et à se rencontrer au centre en heurtant le plus violemment possible leurs postérieurs l'un contre l'autre. Ce choc ne manque pas quelquefois d'être très douloureux, et le plus souvent une des deux coryphées se retire en traînant la jambe et en plaçant la main sur l'endroit meurtri, ce qui ne manque jamais d'exciter l'hilarité de l'assistance et de provoquer un redoublement d'enthousiasme et de claquements de mains en l'honneur du vainqueur de cette joute.

L'industrie du Dagomba ne diffère pas de celle que j'ai signalée à Karaga. Je mentionne cependant la confection de quelques chapeaux de paille en deux couleurs, blanc et rouge, fabriqués avec beaucoup d'adresse par les gamins. Ces couvre-chefs sont presque aussi ridicules par leur forme que ceux des Dokhosié. Le bord entre autres, au lieu d'être large, pour préserver du soleil, n'a que 4 à 5 centimètres.

Le Dagomba, dans la partie où je l'ai traversé, est un pauvre pays qui doit être privé d'eau pendant une bonne partie de l'année. A l'exception de l'igname, les cultures sont négligées. Je n'ai vu que deux variétés de sorgho, le blanc et le rouge, et fort peu de mil, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L. Thuillier, del[t]

S. Krakiw sc

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se réduit à une variété, le *sanio*. Ce mil, cultivé sur une trop petite échelle, se vend à un prix exorbitant, environ 30 centimes le kilo actuellement. Les petites cultures d'indigo, de coton, piments, calebasses, appartiennent pour la plupart aux Haoussa, qui quelquefois joignent à leur profession de teinturier celle de maître d'école. Un ou deux voyages par an à Salaga ou Kintampo les mettent dans une situation brillante pour ces pauvres pays. Ce sont eux aussi qui s'occupent de la culture et de la préparation du tabac.

Si l'industrie et l'agriculture ne sont pas très prospères, l'élevage du bétail l'est encore moins. Il n'y a presque pas d'animaux. L'espèce bovine est celle du Follona. Le mouton est tout ce qu'il y a de plus malingre; c'est le même que celui de Karaga. Les chèvres, également rares, sont plus belles et d'une variété qui ne diffère de celles que j'ai vues jusqu'à présent que par la robe; cette robe est presque toujours grise, et semblable à celle des chèvres dites du Thibet, mais à poil très ras.

La situation peu florissante du Dagomba ne peut être attribuée qu'au caractère apathique de ses habitants. Bien situé pour faire du commerce, ce pays devrait prospérer d'autant plus qu'il est peu soumis aux vicissitudes de la guerre.

Quoique nominalement sous la dépendance du naba de Yendi (un Traouré), le Dagomba est divisé en quantité de petites confédérations ayant un naba plus ou moins indépendant de Yendi. Les plus puissants de ces chefs sont ceux de Karaga, Savelougou, Kompongou, Gousiékho et Mengo ou Sambou.

Lundi 1er octobre. — A quelques centaines de mètres avant d'atteindre Palalé, nous traversons un lieu de campement composé de cinq groupes d'une vingtaine de petits gourbis, au centre desquels les ânes avaient campé. C'est le campement de la dernière caravane de Haoussa qui, venant du sud, se rendait dans le Haoussa, principalement avec des kola.

Palalé ou Palari est le premier village du Gondja; il ne comprend que vingt-huit cases, abritant trois familles, dont l'une est celle du naba, qui est en même temps passeur de la rivière. C'est chez ce dernier que me conduisit mon guide et que je passai la journée, la pluie m'ayant forcé, à mon grand regret, de remettre le passage au lendemain matin.

La rivière coule à 800 mètres au sud du village; on l'aborde à un endroit où la rive n'est pas inondée, sur un petit tertre d'une superficie d'une vingtaine de mètres carrés à peine et dominant le reste du terrain de 50 centimètres environ. Le cours d'eau vient du nord-nord-ouest et coule vers l'est-sud-est, autant qu'on peut s'en rendre compte, car partout on est environné de hautes herbes : il faut grimper sur un des arbres de la rive pour juger approximativement de la direction que la rivière prend en aval, car le passage a lieu dans un coude. Quoique ce cours d'eau ne soit encore qu'un méchant torrent quand on le traverse avant d'arriver à Feullé, il a déjà pris les proportions d'une rivière. Par son lit obstrué de branchages et couvert en partie de hautes herbes et son fort courant, il constitue un obstacle très sérieux pour ceux qui se rendent à Yendi avec ou sans animaux. Actuellement, sa largeur est d'une vingtaine de mètres, mais le lit proprement dit n'a qu'une profondeur de 3 mètres environ, et 8 à 10 mètres de largeur. Il est extraordinaire que sur cette route, qui me paraît très fréquentée, au moins encore dans les premiers mois de l'hivernage, on n'ait pas songé à construire un pont; mais je crois que dans toute cette région le pont est inconnu. Bien mieux, il n'y a même pas de pirogue, et le passage des bagages et des gens ne sachant pas nager se fait à l'aide d'un *tchilago* (mot emprunté au haoussa).

Le tchilago consiste en une peau de bœuf soigneusement bourrée d'herbes sèches de manière à former une sorte de bouée, sur laquelle on dispose les colis et où l'on s'assied pendant qu'un nageur la pousse doucement devant lui.

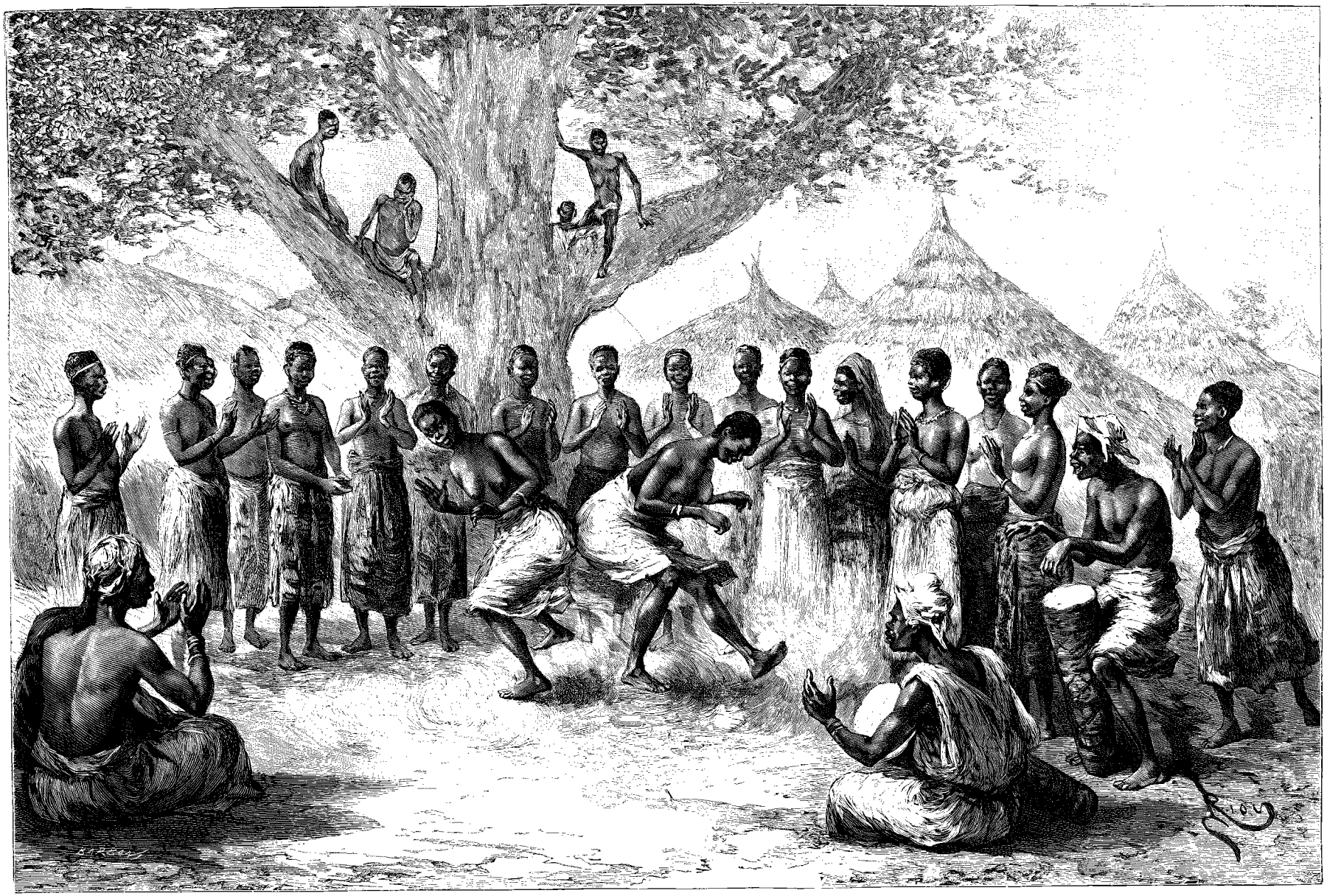
Pour confectionner le tchilago, on dispose, dans un trou rond ayant 30 centimètres de profondeur sur 80 de largeur et creusé sur la rive, une peau de bœuf bien souple, percée de trous sur tout son pourtour; puis on place dans la peau deux ou trois bottes de paille sèche sur laquelle on trépigne afin d'obtenir un volume réduit.

Lorsque la bouée est à peu près pleine, on passe dans les trous du pourtour une corde d'environ 3 mètres de longueur qu'on serre par un nœud coulant, afin d'obtenir un cercle de 1 mètre de diamètre. Les bords de la peau sont soigneusement repliés, roulés sur eux-mêmes en dedans et maintenus en dessous de la corde à l'aide de bouchons de paille plus forte destinés à former un solide bourrelet et à maintenir aussi l'autre paille en place.

Cette opération terminée, le tchilago est retiré du trou et serti au milieu à l'aide d'une solide corde, de manière à conserver la forme ronde. Une fois à flot, on y place sur la paille deux ou plusieurs colis, d'un poids total de 60 à 80 kilos, et le nageur le pousse devant lui en plaçant le bord inférieur de l'appareil entre l'épaule droite et la tête, qui servent ainsi de point d'appui; cela permet au passeur d'avoir les mouvements des bras tout à fait libres pour nager.

Le passage prit beaucoup de temps. Ce système fonctionne bien, mais il faut d'abord porter les colis à environ une centaine de mètres en aval, avec de l'eau jusqu'aux aisselles, dans un chenal taillé dans les hautes herbes. C'est à cet endroit seulement que le tchilago fonctionne. Sur la rive droite, ce n'est que sur un parcours de 300 mètres dans les hautes herbes inondées et des terrains glissants qu'on trouve un endroit sec permettant de placer les colis à terre. Si cet appareil ne laisse rien à désirer pour le passage des gens ou des colis, il n'en est pas de même pour les animaux, surtout pour les ânes. Ces pauvres bêtes, tout en sachant nager, luttent avec peine contre les courants un peu forts. Quand on ne leur maintient pas, à l'aide d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La danse. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

corde, la tête en dehors de l'eau, elles se laissent aller au courant et risquent de se noyer. Avec le tchilago, cette précaution n'est pas possible; on ne peut s'en servir que difficilement pour passer des animaux; aussi j'eus à déplorer la perte d'un de nos ânes fatigué qui se noya; un autre mourut épuisé en arrivant sur l'autre rive.

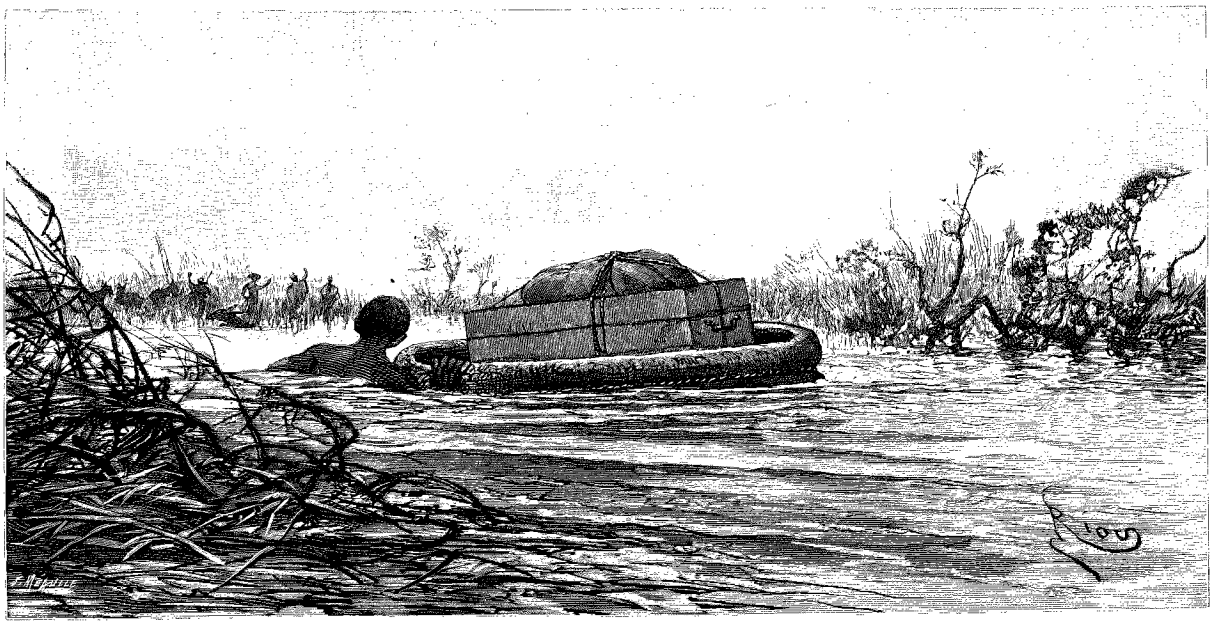
Dès qu'on a quitté les terrains bas qui bordent la rivière, le sol change d'aspect : à la végétation rabougrie du Mampoursi et du Dagomba succède une flore puissante; on voit de temps à autre quelques groupes de beaux arbres, *lengué*, *sounsounet*, *diala*.

Jeudi 4 octobre. — De Zankom, où je suis arrivé hier, à Bintiri-Iri, l'étape est très agréable. La végétation est plus belle que précédemment. Un peu plus loin qu'à mi-chemin on trouve un joli lieu de repos sur les bords d'un ruisseau de 1 mètre d'eau, bordé de beaux arbres, le premier que nous voyions ainsi depuis fort longtemps. Les autres cours d'eau affectent ici, pour la plupart, la forme de marais et n'offrent que l'ombre d'arbres rabougris qui sont loin d'inviter au repos le voyageur.

Vendredi 5 octobre. — Un temps couvert pendant une partie de la matinée nous permet de faire sans fatigue l'étape, qui est un peu plus longue que les précédentes. La route, tout en étant inondée sur une grande partie du trajet, est bonne.

Bougouda-Iri ou Tourou ne comprend que deux familles. Les cases, au nombre de quinze, sont dans un état d'abandon qui les fait menacer ruine; aussi beaucoup de marchands préfèrent-ils camper aux environs, surtout un peu au nord du village, près d'un bas-fond marécageux duquel les habitants tirent leur eau.

Samedi 6 octobre. — A partir de Bougouda-Iri, le chemin s'élargit; on voit qu'il est plus battu. Nous



Un *tchilago*. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

rencontrons six porteurs, avec des fusils, de la poudre et du sel, se rendant à Savelougou; les gens qui font route dans le même sens que nous transportent des paniers, du beurre de cé et d'autres produits, tabac et indigo, destinés au marché de Salaga.

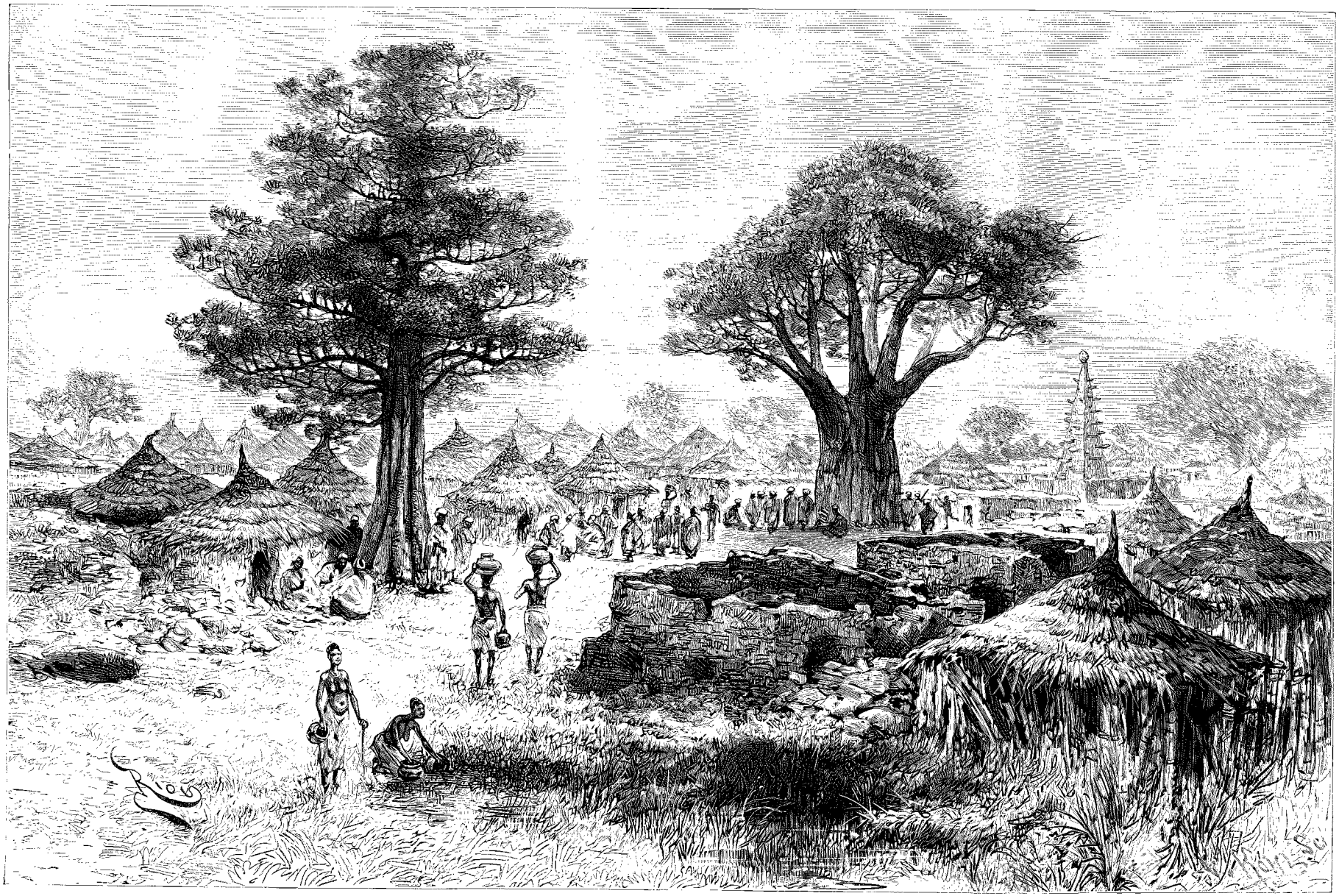
Nous entrâmes dans le village de Dokonkadé par une pluie battante. Ne voyant personne dans les rues, il nous fallut errer pendant un bon quart d'heure avant de trouver l'habitation de Bémadinn-Bakary, auquel l'imam de Oual-Oualé m'avait engagé à demander l'hospitalité. Bakary était parti le matin même pour Salaga, où il a une partie de sa famille. En son absence, je fus hébergé par son frère Lousiné, qui mit à ma disposition deux bonnes cases où brillaient de bons feux, et m'envoya tout ce qui était nécessaire à la subsistance de mes hommes et de mes animaux.

Dokonkadé est un village de 400 à 500 habitants et un lieu de culture important. Beaucoup de gens de Salaga y sont installés avec leurs captifs afin de se livrer aux cultures pendant le mois d'hivernage. Il s'y tient un petit marché où l'on trouve à acheter des vivres; les ignames y ont naturellement la première place, comme dans toute cette région.

Lundi 8 octobre. — De Masaka, où j'ai dû camper, jusqu'à Salaga, on ne traverse pas de villages, mais on passe à portée de Bélimpé ou Bouroumpé, d'Abd-er-Rahman-Iri, de Gourounsi-Iri, et de nombreux petits groupes de culture dépendant de Salaga, villages de captifs travaillant sous la surveillance d'une partie de la famille du propriétaire.

Aussitôt après avoir traversé un torrent nommé Bompa, le terrain se relève légèrement et l'on aperçoit quelques arbres, qui indiquent l'emplacement de Salaga. Les environs sont absolument dénudés dans un rayon de plusieurs kilomètres et l'on est tout heureux de revoir un peu de verdure; on ne s'y trompe cepen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Salaga. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant pas, car au fur et à mesure que l'on s'avance, on s'aperçoit que les arbres entrevus ne sont que de maigres bombax et *doubalé* comme on en rencontre dans la plupart des villages nègres.

Un captif de Bakary m'attend à l'entrée de Salaga: il me conduit auprès de son maître, qui, prévenu, se tient à l'entrée du groupe de cases qu'il me destine.

Après m'avoir serré la main et demandé mon nom, il préside à mon installation, et me confie à son jeune frère Aboudou; il me demanda la permission de s'absenter pendant deux jours, ses affaires l'appelant à Dokonkadé. Il n'avait différé son départ que parce que mon arrivée lui était annoncée.

La présence d'un blanc à Salaga n'est plus depuis longtemps un événement. Après Bonnat et Golberry, qui y sont entrés en 1870-71, quantité d'Européens venant de la côte ont passé ici. Presque chaque saison sèche y amène de nouveaux officiers anglais; employés de commerce, missionnaires et explorateurs s'y succèdent; aussi ne fus-je pas importuné par les curieux les deux premiers jours, mais quand le bruit se répandit que j'étais Français et que je venais des établissements de l'ouest du continent, ma case fut assiégée par les curieux et les questions commencèrent.

Parmi les nombreux visiteurs que je reçus, je dois signaler le chérif Ibrahim, de Tombouctou, El-Hadj Mahama Hatti, un Logoné du Bornou, et El-Hadj Djébéri, originaire du Haoussa. Ces trois personnages qui, comme leur titre l'indique, ont fait le pèlerinage à la Mecque, ont acquis dans leur voyage des notions en géographie que les autres noirs ne possèdent pas. Ils connaissent par ouï-dire la France, Marseille, et savent que nous avons de vastes possessions musulmanes dans le nord et dans l'ouest de l'Afrique; aussi nous désignent-ils souvent par le titre d' « amis du sultan de Stamboul ». El-Hadj Hatti a visité la Tripolitaine et la Tunisie, et El-Hadj Djébéri, après avoir séjourné à Constantinople, s'est même rendu à Bagdad et dans l'Irâk.

En fait de géographie, ils connaissent surtout l'existence de l'empire turc avec sa capitale Stamboul, Béled Béni-Israïl (probablement Jérusalem), le Caire, Alexandrie, l'Égypte, qu'ils nomment *Massara*, de *Misraïm*, Djedda, le port de la Mecque, puis Médine.

Tout bon musulman possède dans un sachet en cuir l'itinéraire, sommairement libellé, de son pays à la Mecque.

Ces itinéraires conduisent, en général, par le Haoussa, le Bornou, le Wadaï, le Darfour, le Kordofan, à El-Obeïd. La route va ensuite rejoindre le haut Nil à Khartoum, descend sur Berber, puis atteint la mer Rouge à Souakim, où l'on s'embarque pour Djedda.

D'autres itinéraires mènent par Tombouctou et le désert sur Ghadamès, Kairouan et la Tunisie. Les pèlerins mettent, au minimum, sept ans pour effectuer leur voyage aller et retour. Ils ne voyagent pas vite et sont souvent obligés de travailler en route pour se créer des ressources, afin de pouvoir continuer leur voyage.

Certains d'entre eux ne reviennent pas directement; c'est ainsi que dans les dix pèlerins que j'ai rencontrés sur ma route, un d'entre eux avait été dans l'Irâk en Perse, d'autres ont été à Malte et en Tunisie, enfin la plupart ont entièrement visité l'Égypte et le Yémen.

Les trois personnages que j'ai cités plus haut s'empressèrent de me fournir des explications sur les peuples de l'Europe et surtout sur notre puissance sur terre et sur mer et vinrent apporter un dernier témoignage à l'appui du dire de quelques gens du Ségou et de Djenné établis ici, qui vantaient la bonne qualité de nos marchandises. Parmi tous les peuples noirs qui, par leur commerce, sont en relations avec les comptoirs européens, nous avons la réputation de ne vendre que des tissus de bonne qualité, de l'excellente poudre et surtout d'être très loyaux dans nos transactions. Cette réputation est certainement justifiée, car ce n'est pas nous qui fournissons aux nègres l'affreux gin et les mauvaises cotonnades; les indigènes s'en rendent très bien compte. A Salaga on sait distinguer les poudres et les étoffes de Kinjabo et d'Ago (Porto Novo), de celles d'Akkara (Accra) et de *Ga* (Christiansborg).

J'eus pour ces raisons d'excellentes relations avec la population de Salaga. Des Haoussa que j'avais rencontrés à Dioulasou, et les gens de Kong établis ici depuis longtemps me firent également bon accueil.

Les nombreux Européens qui ont visité Salaga sont loin d'être d'accord entre eux pour la position de cette ville.

Mes travaux lui assignent 2° 20′ longitude ouest, 8° 51′ 30″ latitude nord; mais il est difficile de se prononcer avant que j'aie fait retour à Kong, où mon polygone devra se refermer si mon levé est exact.

XXII

Salaga. — Les habitations. — Quartiers de la ville. — Le marché. — Le commerce d'eau et de bois. — Article d'importation et d'exportation. — L'or. — Nouvelles de Kong. — Je communique avec la Côte des Esclaves. — Le cours du Comoë. — Les mulets du Haoussa.

Salaga en dagomba veut dire « boueux, glissant ». Si c'est là l'étymologie du nom, elle est bien trouvée, car je n'ai guère vu que Ouolosébougou et Ténetou qui puissent rivaliser pour la malpropreté avec la ville principale des Gondja.

Bâtie très irrégulièrement en quartiers séparés les uns des autres par des terrains vagues parsemés d'excavations pleines d'eau croupie ou par des enclos de culture, Salaga offre au voyageur le triste coup d'œil d'un village presque en ruines. Rien n'est lamentable comme ces cases sans toits et ces pans de murs à demi écroulés. Les ruelles, très étroites, ne sont que des amas d'ordures et d'eaux puantes, et les terrains vagues et petites places servent, pendant la nuit et jusque vers six heures du matin, de latrines aux habitants. Aux abords du petit marché (dit *Sokoné lokho*) et du grand marché, il est impossible de circuler sans se boucher le nez; ce serait un mauvais conseil à donner que celui

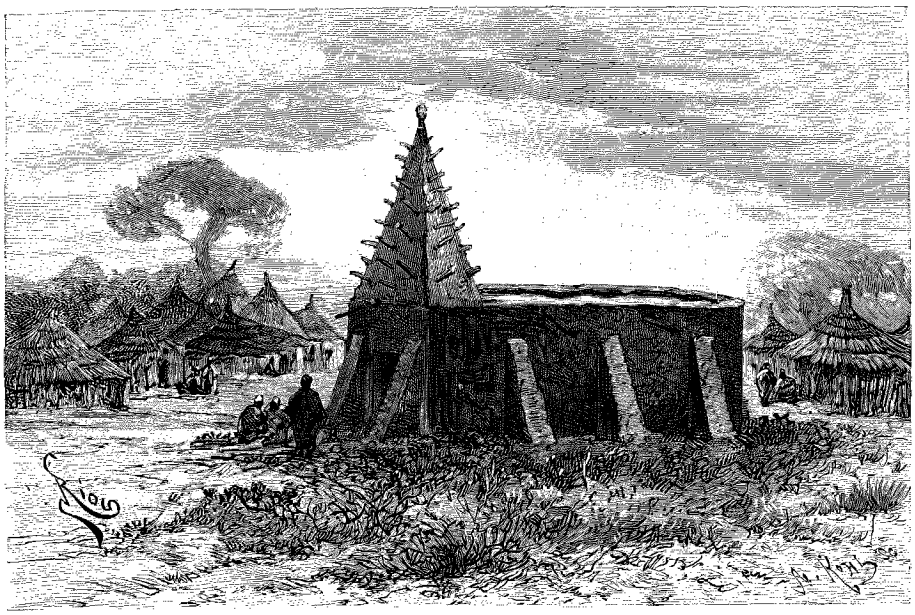
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de faire, en attendant le repas, un tour de promenade à l'un ou à l'autre. Heureusement que Dieu a donné aux noirs le *douga* (urubus charognard), car, sans les travaux de vidange qu'opère cet oiseau, il y a longtemps que les habitants de Salaga seraient décimés par les épidémies.

Les habitations, en général circulaires, en terre et à toits en paille, sont celles des Mandé Dioula et des Dagomba. On voit cependant quelques grandes cases rectangulaires, à toits en paille, construites par les Haoussa. Aucune de ces habitations n'a été construite avec le moindre goût, et même neuves elles ne devaient pas offrir beaucoup de confortable; l'orientation de la porte d'entrée a généralement été laissée au hasard, et quantité d'entre elles font face à l'est, de sorte que, pendant les orages, l'eau entre partout, fait du sol un bourbier et rend la case inhabitable.

Si l'on pénètre dans la case de quelque personnage aisé, on se trouve en présence d'un curieux amalgame d'objets de toute provenance. En dehors du lit, qui consiste en un châssis en fortes tiges de mil, supporté par quatre pierres, pour l'élever au-dessus du sol, et de peaux de bœufs, servant de siège aux visiteurs, on aperçoit, rangés sur des barils de poudre vides, des chandeliers en faïence, des bouteilles et des boîtes vides de toute dimension, quelquefois une grande glace fêlée ou à moitié dépolie, de vieilles cartouchières ou gibernes appendues au mur, un fusil à tabatière sans mécanisme, dans un coin des bouteilles de gin pleines et quelques sacs de sel. J'ai même trouvé une pendule qui ne marchait pas et une lanterne à pétrole!

Dans les cases des femmes ce sont des chaudrons en cuivre, des tasses, bols, saladiers, cuvettes, saucières, vases de nuit en faïence à fleurs, — vaisselle de luxe



Une mosquée de Salaga. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

seulement, car on ne s'en sert jamais, n'en connaissant pas l'emploi.

Les mosquées de Salaga sont au nombre de cinq, dont une en ruines. Ce sont des bâtiments carrés ou rectangulaires, de quatre à cinq mètres de côté, qui n'ont pas de minarets, et qui menacent ruine. Le croyant qui se hisse sur le toit pour appeler les fidèles à la prière a le mérite de risquer sa vie tous les jours. Celle du quartier de Lampour a ses portes en menuiserie travaillées par des ouvriers achanti et ses diverses parties ajustées à l'européenne avec des clous et des pointes provenant d'Europe. Les habitants vous font voir ces portes comme des chefs-d'œuvre. A les entendre, on croirait avoir affaire à la porte Jean Goujon de l'église Saint-Maclou de Rouen. Un apprenti wolof de quatorze à quinze ans ferait certes mieux que cela en menuiserie.

Salaga est divisé en huit quartiers, portant des noms différents. La population comprend des Gondja pour quatre dixièmes, des Mandé Dioula pour deux dixièmes, des Haoussa pour deux dixièmes, enfin les autres étrangers : *Dagomba*, *Nago* du *Yoroûba*, de la Côte, *Achanti*, *Foulbé*, gens de *Dandawa*, *Ligoui* (triangle Boualé, Bondoukou, Kintampo), *Bornou*, *Barba*, *Pakhalla* de Bouna, et *Ton* de Bondoukou, etc., pour les deux autres dixièmes.

Il faut aussi compter dans les trois éléments les plus nombreux leurs captifs, tous *Gourounga*. La population fixe et flottante doit être de 3000 habitants environ.

Ce mélange excessif de la population a fait des habitants de véritables polyglottes. Le gondja et le mandé sont parlés respectivement par ces deux peuples; mais quand il s'agit d'adresser la parole à un inconnu, de débattre un marché, de se dire bonjour, c'est toujours dans la belle langue haoussa.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je n'ai jamais su par qui l'autorité était exercée à Salaga; il y a cependant un chef de village, qui réside dans le quartier de Kopépontou et qui se fait appeler *Salaga massa*; mais chaque quartier vit sous l'autorité du plus ancien musulman et a son propre imam. Le quartier de Lampour a même un roi qui prend le titre pompeux de *Lampour massa* ou *Lampour éoura*. Je crois cependant que Salaga dépend du chef de Pambi ou Kwambi, gros village situé à 4 kilomètres dans le sud-est, qui exerce en outre son autorité sur quelques autres petits villages des environs. Ce monarque a près de lui trois ou quatre soldats indigènes anglais dont la compagnie est à Kpandou (ou Pautou, comme on prononce ici). Le rôle de ces militaires ne m'a pas paru bien défini. Vêtus d'une veste en loques, d'un pantalon en cotonnade et coiffés d'une sale chéchia, ils rôdent parfois par le marché armés d'une trique, sans cependant se mêler de rien, car la population ne se soucie pas de leur présence : c'est à peine si l'on se doute qu'ils sont soldats.

Le roi de Pambi a pour titre *ouroupé*, titre qui a dû lui être donné par les Mandé quand jadis ils percevaient un droit de 100 kolas par charge (*ouroufié*) et a dû lui rester. Les Gondja le nomment *éoura* ou *Pambi éoura*.

C'est le matin à partir de sept heures qu'il commence à régner une certaine animation dans les ruelles de Salaga. C'est l'heure à laquelle les vendeurs vont s'installer au marché. On rencontre successivement des Dagomba porteurs de pains coniques de beurre de cé de 5 à 6 kilos, de provenance du Gouziékho et du Gambakha; des individus avec des nattes renfermant un sac qui contient quelques méchantes verroteries, des colporteurs avec un peu de calicot écru sur la tête et un ou deux foulards rouges à la main, des marchands de fusils, des femmes portant du sel et des condiments dans une calebasse.

Puis viennent : les marchands d'*akoko*, le *bakha* des Mandé (bouillie liquide de mil) ; les vendeuses de to qui répètent à l'infini en haoussa le cri de *aroua ndoua é*; des fillettes vendant des kola et de la viande cuite, des porteurs de marmites d'ignames cuites à l'eau, saupoudrées de piments et de sel, qui se reconnaissent au cri de : *Sira ma yara yara*; puis c'est un cavalier se rendant aux cultures monté sur un cheval étique qu'il essaye en vain de faire caracoler. A une heure plus avancée on apporte les ignames des environs, et vers midi viennent les captifs porteurs de charges de bois qu'ils sont allés chercher à 12 ou 15 kilomètres dans la campagne.

Si nous suivons tous ces gens-là au petit marché dit de Sokoné, nous trouvons, par les chemins qui aboutissent à la petite place du marché, les femmes occupées à vendre et à ranger leurs petits lots de 10 cauris de sel; les marchandes de kola et de vivres préparés héler les passants; des ménagères disputer aux marchands un ou deux cauris ou une pincée de sel. Là où la largeur du chemin le permet, on a installé des *goua*, hangars à toiture en paille où se tiennent des barbiers occupés à raser des patients, des cordonniers recouvrant des gris-gris ou confectionnant une gaine de couteau. Plus loin ce sont des tailleurs et des fabricants de bonnets, des marchands de tabac à fumer et à priser; puis des hangars où sont appendus quelques coudées d'étoffe imprimée, des foulards rouges; sur les nattes trône aussi de la vaisselle en faïence peinte, un ou deux fusils, de temps à autre une mauvaise pièce de calicot écru marquée au bleu : *Deutsche Faktorei*, J.-K. Viétor; ou encore *Basel Mission Factory*.

Les colporteurs n'ayant pas trouvé de *goua* libres circulent avec leur marchandise sur la tête : étoffes du Dagomba, couvertures de Kong dites *siriféba*, coussabes et pantalons en cours de durée et plus ou moins usés. Trouvent-ils quelqu'un qui demande à voir leur marchandise, le vêtement est déplié au milieu de la ruelle, et il se forme aussitôt un attroupement pour assister au débat du prix.

Du marché de Sokoné au grand marché il y a une suite presque ininterrompue de vendeurs installés derrière des nattes, sur lesquelles s'étalent du coton rouge en écheveaux, du soufre en canon, de l'antimoine, des bracelets en cuivre rouge, des perles dites rocaille, quelques feuilles de papier, des couteaux de boucher, une ou deux boîtes d'allumettes amorphes, des bouteilles de gin vides, etc.

Sur le grand marché ce sont les mêmes articles, plus la viande. Les bœufs sont égorgés sur place, tous les jours, au nombre de deux ou trois. C'est au milieu de bandes de vautours charognards que les bouchers déchiquettent la viande par petits morceaux et l'entassent en lots de 100 cauris, le tout couronné par un morceau de suif ou de nerf en guise de graisse. Les acheteurs viennent, et, après avoir tripoté avec leurs mains sales toute cette viande, finissent par faire l'acquisition d'un lot de 100 cauris en exigeant du boucher l'emballage de la viande dans une feuille.

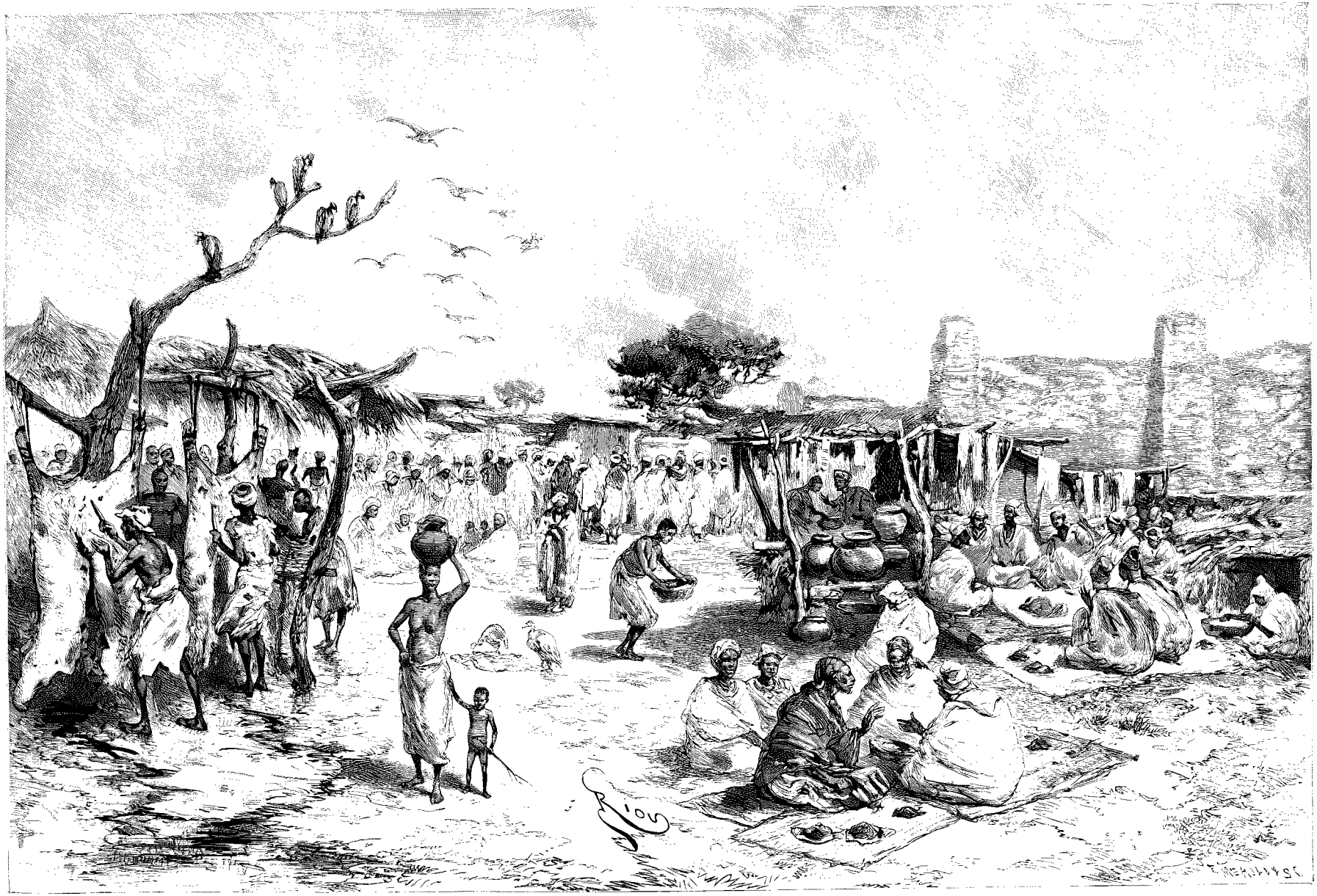
De mil, il n'y en a que fort peu sur le marché, et les bananes et citrons ne s'y voient que rarement.

A en juger par l'animation qui règne sur les deux marchés, on pourrait croire qu'il s'y traite de sérieuses affaires : il n'en est rien, ce mouvement n'est que factice. Le soir, vous voyez tous ces gens-là rentrer et compter leurs cauris. Les heureux en ont fait une recette d'un ou deux milliers. Les autres doivent se contenter de 200 à 500. Les marchands ambulants n'ont quelquefois fait aucun bénéfice et ont été forcés de vendre à prix coûtant pour vivre.

Si le petit commerce est plongé dans un semblable marasme, c'est bien la faute des indigènes, qui, au lieu de varier les produits européens qu'ils se procurent aux comptoirs de la Côte, s'en tiennent toujours à une même série d'articles, lesquels finissent naturellement par être dépréciés.

Actuellement, c'est la morte saison pour les gens de Salaga. Les Haoussa se rendant à Kintampo pour acheter des kola ne sont pas encore arrivés, mais dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



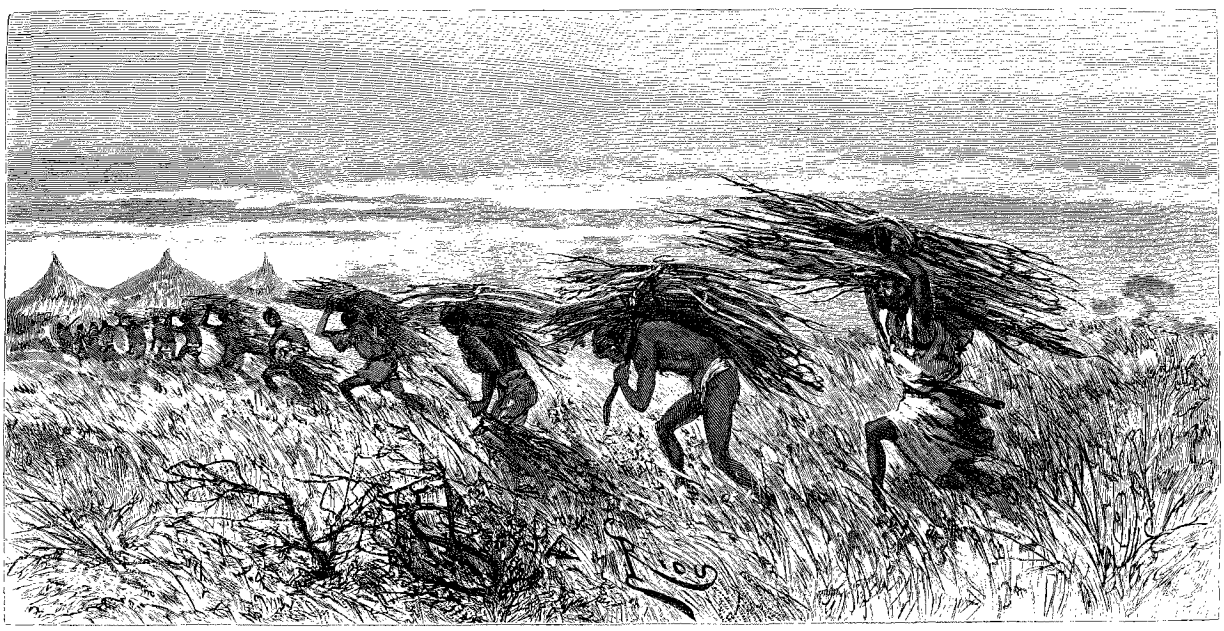
Le marché de Salaga. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un mois ou deux le petit commerce des revendeuses de kola, de sel et de mets préparés va prendre de l'extension. Elles attendent toutes la saison sèche avec impatience. A l'aide des ressources qu'elles se créent ainsi, elles peuvent se procurer quelques verroteries, corail, linge, foulards, etc., voire même un peu d'argent monnayé qui sera transformé en bagues. On m'a dit aussi qu'en dehors de ce commerce honnête les beautés de Salaga en font un autre plus intime avec les étrangers, commerce qui est certainement plus lucratif pour elles que celui des niomies, du beurre de cé et des mèches en coton.

La vente du bois procure aussi quelques cauris aux propriétaires de captifs, qui ici ne sont pour ainsi dire employés qu'à cela. Une charge se vend 500 cauris. Mais c'est surtout l'eau qui est une source de revenus pour les habitants de Salaga pendant la saison sèche. Quoique le village soit percé comme une écumoire et que l'on y trouve plus de deux cents puits répartis dans les propriétés, ruelles, places et abords du village, l'eau devient très rare à la fin de décembre, et les propriétaires des puits vendent de 100 à 150 cauris le canari de 8 litres. Si l'eau était bonne, ce ne serait pas trop cher, mais il est facile de se faire une idée de ce qu'elle peut être : on la trouve à une profondeur de 1 m. 20 en moyenne; elle reçoit les infiltrations de toute l'eau croupie, de la boue et des immondices du village; j'aurai tout dit en ajoutant qu'on enterre les morts dans le village même à une profondeur qui excède rarement 50 centimètres et souvent à moins de 2 mètres des puits.

A partir du 1er février les puits sont à sec. A cette époque, toutes les femmes et tous les enfants qui ont la force de porter se mettent en route vers cinq heures



Captifs portant du bois. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

du matin pour aller faire provision d'eau pour le ménage et pour la vente. On va chercher cette eau au *Goulbi n'Barraou*, « marigot des Voleurs » en haoussa, à quelque distance à l'est de Masaka, où le cours d'eau se trouve plus rapproché que directement dans l'est de Salaga.

Actuellement j'envoie chercher l'eau pour boire au torrent de Boumpa, à 3 kilomètres au nord de Salaga.

Les gens de Salaga tirent aussi quelque profit de l'hospitalité qu'ils offrent aux étrangers, car s'ils ne se font pas payer directement, ils réussissent toujours à se faire donner quelque cadeau de leur locataire momentané. Ils tirent aussi quelques bénéfices du courtage.

A vrai dire, je croyais trouver un centre commercial de l'importance de notre Médine du Soudan français, mais j'ai été vite désillusionné : Salaga n'a même pas l'importance de Bobo-Dioulasou, et le chiffre d'affaires qui s'y traite est bien inférieur à celui qui se traite dans la place d'entrepôts de Djenné et de Kong que je viens de citer.

Les différents articles qui se vendent ici sont, par ordre d'importance : le sel, la poudre, les kola, la poudre d'or, assez rare aujourd'hui, les animaux de boucherie, le beurre de cé, les ânes et les chevaux, les étoffes en bandes du Dagomba, du Kong, du Boualé, puis les articles de provenance d'Europe, parmi lesquels figure en première ligne l'*elephanten gin*, dont la fiole coûte 3 500 cauris.

Il est très curieux d'assister à un marché qui se conclut en or. Je passe sous silence les débats préliminaires pour arriver au moment critique où le vendeur du cheval, du captif, etc., ne veut plus diminuer et le marchand d'or ne veut plus augmenter. C'est alors que l'intelligent Ligoui ou Wangara essaye de fasciner son client par la vue de l'or. Sans mot dire, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étale devant lui les trois ou quatre *barifiri* (18 grammes environ) enroulés dans un chiffon, enlève lentement le fil de coton qui ferme ce sachet improvisé, étend le métal précieux dans une petite main en cuivre en y promenant, sans se presser, un aimant, afin d'extraire les parcelles de fer s'il y a lieu. Il force l'autre à examiner l'or, à le palper, à le peser, faisant mine d'en retirer une parcelle si le poids paraît un peu fort, puis il remet la poudre d'or dans les chiffons, emballe le tout dans un foulard qu'il serre dans la poche de son boubou et dit : « *A ko di?* (qu'est-ce que tu dis [décides]?) » et, sans attendre la réponse, il a l'air de se retirer. L'autre, n'ayant peut-être jamais de sa vie possédé un mitkal (un quart de barifiri, soit 4 gr. 5), est ébloui par la vue de quelques grammes d'or, se voit tout d'un coup à la tête d'une fortune et, croyant que s'il laisse partir le marchand tout est perdu, finit par céder.

Salaga, par sa position entre les pays du nord et les lieux de production de kola au débouché des routes venant du Mossi, du Dagomba, du Boussangsi et du Haoussa, avait, il y a une trentaine d'années, une grande importance comme rendez-vous des marchands. De là, ceux-ci pouvaient, à leur choix, se rendre à la

Marchand fascinant un client. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

côte ou à Bondoukou, suivant qu'ils désiraient se procurer des produits européens, des kola ou de l'or. Au lieu de tirer profit de cette situation favorisée en achetant les produits les uns des autres, les gens de Salaga ont laissé le commerce se faire chez eux sans y prendre directement part et ont abandonné ainsi les bénéfices que donne le commerce de transit. Les profits faits ici ne sont pas en effet pour Salaga, ils sont emportés par les étrangers qui les ont réalisés. D'actifs intermédiaires qu'ils auraient pu devenir entre les produits européens, le kola et l'or, et les produits du nord, les habitants de Salaga sont descendus par leur incapacité au triste rang d'aubergistes ou de courtiers véreux ; ils n'ont même pas su se créer une industrie du tissage et s'occuper de teinture, de sorte que cette population est presque pauvre. On ne trouve de gens aisés que parmi les Mandé Dioula et les Haoussa.

Cet état de choses n'a pas échappé à la clairvoyance de quelques Mandé venus de l'ouest, de Bobo-Dioulasou et de Bouna ; ils ont successivement fait prendre de l'extension à Kété, Krakye et Kintampo, au détriment de Salaga, qui dans un avenir prochain sera réduit au rang de petit village.

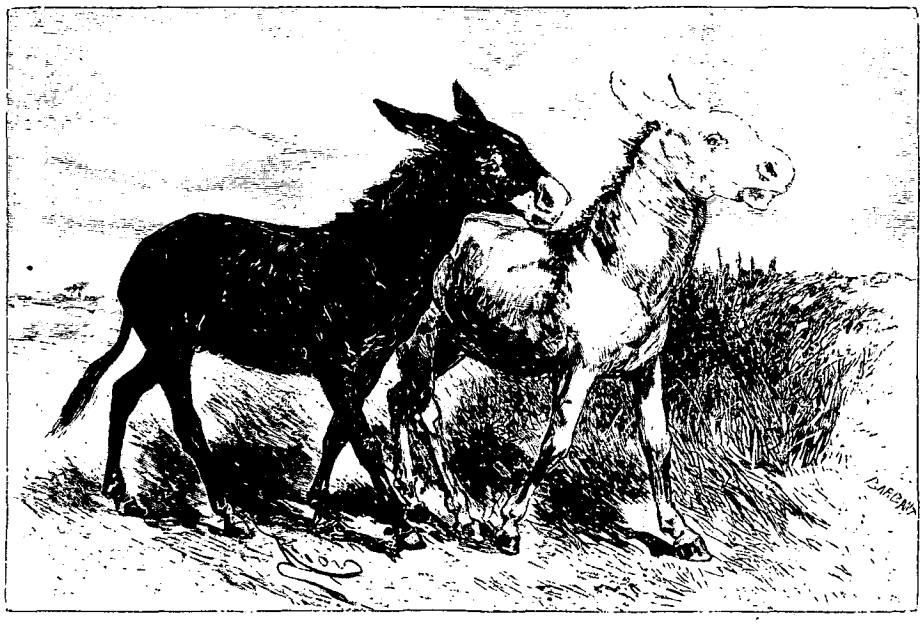
Un Peul originaire du Macina, venant de Porto Novo avec quelques marchandises, m'apprit que le lieutenant commandant le poste d'Agoué s'était in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formé de moi et lui avait recommandé, dans le cas où il me rencontrerait en souffrance, d'avoir à me ramener vers notre établissement. Je remercie ici vivement ce brave compatriote, dont j'ignorais alors le nom [1], qui a bien voulu se souvenir qu'un camarade parcourait ces régions et s'intéresser à ses tribulations.

Je comptais trouver auprès de ce Peul quelques renseignements sur les chemins qui mènent de Salaga à Porto Novo, chemin que je supposais contourner le nord de la lagune Avon. Mais nos possessions, d'après cet indigène, ne seraient pas en relation avec l'intérieur par cette voie, et les marchands qui se rendent de Salaga à la Côte des Esclaves suivent la rive gauche de la Volta jusqu'à Kpandou (garnison anglaise la plus septentrionale), puis de là se dirigent vers la côte par l'Ewéawo et le Krépé sur Baguida (Bagdad), Portò Seguro, les Popo et Wydah à Ago (Porto Novo).

Un de mes premiers soins en arrivant à Salaga fut de lier connaissance avec quelques Mandé Dioula ayant voyagé et connaissant la région que je me proposais de parcourir pour effectuer mon retour à Kong. Je ne tardai pas à être servi à souhait par de réels amis, gens sans défiance, qui se mirent à ma disposition. J'acquis ainsi la certitude que les rivières de Léra et de Lokhognilé, qui ont leur confluent près de Ouasséto au nord de Kong, forment la rivière Comoé, et qu'après avoir contourné le pays de Kong ce cours d'eau se dirigeait vers le sud, laissant Bondoukou à l'est et Groumania (Mango, capitale de l'Anno) sur sa rive droite. Ce n'est donc pas la Volta Noire, comme je l'avais supposé pendant quelque temps, et je me trouve bien en présence d'une rivière absolument française, car elle débouche près du Grand-Bassam.



Mules du Haoussa. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Le mauvais temps et les pluies constantes m'obligent d'attendre patiemment ici le retour de la belle saison; dans ces régions, l'hivernage est en retard de deux mois sur le bassin du Niger. Tandis que dans la vallée de ce fleuve les mois les plus humides sont juillet et août, dans le bassin de la Volta le gros hivernage comprend les mois de septembre et d'octobre. Du 1er au 28 octobre il est tombé de l'eau vingt-quatre fois, soit à peu près tous les jours. Dans ces conditions, on peut dire qu'il est presque impossible de voyager.

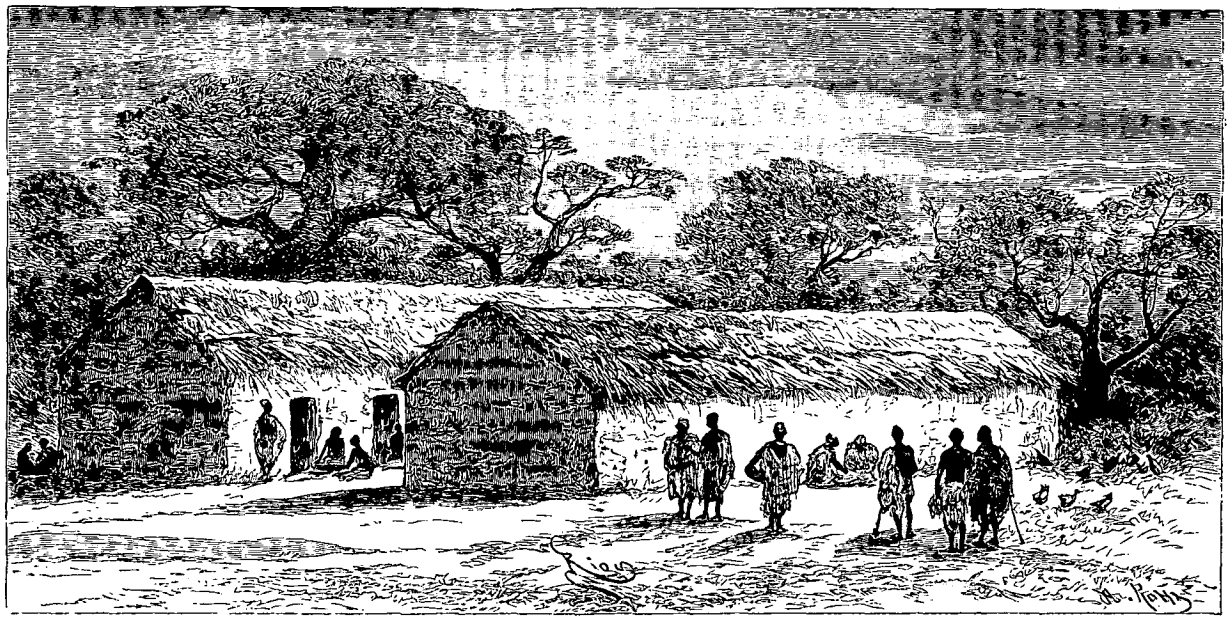
Le 3, arrivèrent de Yendi les premiers Haoussa, au nombre d'une vingtaine, avec quelques ânes et deux superbes mules; le croisement du cheval indigène avec l'âne de Mossi donne réellement un beau produit. Ce mulet, quoique de petite taille (1 mètre à 1 m. 10) est bien proportionné, vigoureux et bien en forme. Ces animaux doivent rendre de réels services à leurs propriétaires, qui ne veulent s'en défaire à aucun prix. Désirant les envoyer comme spécimens à Bammako et les offrir au commandant supérieur du Soudan français, je cherchai à en faire l'acquisition; malheureusement le propriétaire n'y mit pas la bonne volonté que j'attendais et ne voulut pas céder ses deux animaux pour une somme raisonnable.

G. Binger.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. J'ai appris, depuis, que c'était M. Colombel, lieutenant d'infanterie de marine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les cases de Tourmountiou (voy. p. 84). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER[1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXIII

Les Gondja. — Leur histoire. — Insalubrité de Salaga. — Choix d'un itinéraire. — Superstitions des indigènes. — Départ pour Kintampo. — Sur les bords de la Volta. — Traces du passage de von François. — Belle végétation. — Les droits de douane. — Marais de Konkronsou. — Végétation splendide. — Arrivée à Kounchi, premier village achanti. — Kâka. — Les fourmis.

Les Gondja de Salaga et des environs, et du reste tous ceux que j'ai vus par la suite, offrent tellement peu de différence avec les Mampourga et les Dagomba, que je n'hésite pas à leur assigner la même origine, quoiqu'ils ne parlent ni le dagomba ni le mandé et qu'actuellement ils emploient une langue qui me paraît être un dialecte achanti. Leurs *diamou* (nom de famille et de tribu) sont empruntés en partie aux Mandé Bamba et aux Mandé Mali.

J'ai trouvé chez eux, en dehors des différents types de cases mandé, des gris-gris en tumulus des Siène-ré, la pioche à ignames des Siène-ré du Follona, du Kénédougou et des Mandé Dioula de Kong. J'ai aussi constaté, dans le Gondja, l'emploi très fréquent de la teinture rouge brun, dite *bassila*, qui a pour moi, comme pour beaucoup de voyageurs, une valeur presque ethnographique. Frappé de tant de ressemblances, j'ai interrogé quelques vieux Gondja : ils m'ont dit qu'ils savaient par tradition qu'ils sont d'origine mandé, mais que leur établissement dans le bassin de la Volta est tellement ancien qu'ils ne connaissent plus aucun détail à ce sujet.

Il est probable qu'à l'époque de l'arrivée des Mandé Dioula par le Ouorodougou et le Mianka sur Kong, les fractions mandé qui constituent actuellement une partie de la population du Mampoursi et du Dagomba, et celle du Gondja tout entière, se sont portées sur Bouna, Oua et Boualé, et se sont répandues sur les deux rives de la Volta. Les fractions méridionales de ce groupe important ont été rendues tributaires par les Achanti, tandis que celles situées plus au nord ont fui devant les conquérants et sont allées occuper les régions au sud du Boussangsi et du Mossi, régions probablement à peu près désertes à cette époque, car encore aujourd'hui la densité de la population n'y est pas considérable et l'on y voit fort peu de ces vieux banans ou de ces vieux baobabs qui marquent toujours l'emplacement de lieux autrefois habités.

Pendant fort longtemps, les fractions mandé qui se sont mélangées aux Mampourga n'ont dû avoir aucune

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113; t. LXII, p. 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

relation avec les familles du Gondja. C'est ce qui explique que celles-ci ne parlent pas une même langue. Elles ont même dû ménager de grands espaces inoccupés et sans chemins frayés pour servir de barrière entre eux et l'Achanti. Même cet état de choses devait exister encore il y a un siècle à peine, car Bowdich (1817) et Dupuis (1820), qui se sont occupés de la géographie de cette région, signalent les grands déserts de Gofan, de Gofati, de Ghomaty, etc., qu'ils placent dans la région séparant le Gondja du Mossi.

Ce peuple gondja a dû vivre pendant plusieurs siècles sous le joug des Achanti; il a conservé le stigmate de la servitude; il est plutôt rampant que fier; je n'ai pas vu de Gondja se livrer une seule fois à des réjouissances, et pendant les clairs de lune c'est à peine si quelques enfants battent des mains au son du tam-tam.

Depuis que la puissance des Achanti a été abattue par les Anglais, les Gondja ont cependant gravi quelques degrés de l'échelle sociale. Dans beaucoup de villages, et entre autres à Salaga, hommes et femmes se vêtent proprement et cherchent à imiter les Mandé et les Haoussa.

Salaga est loin d'être un sanatorium; c'est un des points les plus malsains que j'aie visités. Quoique relativement élevé, le plateau ferrugineux sur lequel est construite la petite ville n'est pas balayé par les vents. La malpropreté qui y règne et les émanations provenant des eaux stagnantes en font un séjour peu salubre pour les Européens et même pour les noirs étrangers et les animaux. A peine Diawé rétabli par les soins de mon diatigué de Oual-Oualé, j'eus quatre de mes hommes atteints de furoncles qui les rendirent impropres à tout service; je perdis également mes quatre derniers ânes de Bakel. Ce fut donc avec une véritable joie que je vis, dans les premiers jours de novembre, la campagne se couvrir de buées pendant les heures chaudes : les Mandé considèrent ce phénomène comme un indice certain de la prochaine fin des pluies. Je me mis donc de suite à la recherche de quelqu'un pour m'accompagner sur Kong par Bitougou (Bondoukou). Je m'adressai à cet effet à Bakary, mon diatigué. Il me confia alors au fils d'un Haoussa, notable de Kintampo, qui faisait retour avec du sel vers ce marché, et lui adjoignit un de ses propres captifs, auquel je promis de donner une charge de kola à mon arrivée.

L'apparition de la nouvelle lune exerce une influence beaucoup plus considérable que nous ne nous l'imaginons sur l'esprit des Soudaniens. Si c'est pendant le dernier quartier que la mise en route se décide, le départ est toujours renvoyé aux premiers jours de la nouvelle lune. Il n'y a pas de chef qui oserait entreprendre une expédition et mettre ses guerriers en route avant l'apparition du croissant. Il en est de même des marchands et de tout individu qui a besoin de se déplacer.

A côté de cette coutume, les jours fastes ou néfastes et les quantièmes du mois jouent un rôle non moins considérable. Tel ou tel peuple, tel ou tel individu ne se mettra jamais en route un dimanche, un mardi ou un vendredi. D'autres, au contraire, choisissent ces jours-là, à la condition toutefois qu'ils tombent chez les uns sur un quantième pair, chez les autres sur un quantième impair. Ceux qui n'ont pas de conviction bien arrêtée à ce sujet prennent l'avis du kéniélala, des marabouts, ou encore s'en rapportent aux décisions de réussites qu'ils font avec des cauris.

Lundi 12 novembre. — Mon jour de départ, que j'avais fixé au lundi 12, tombe sur un des jours favoris des noirs, le septième jour de la lune. Aussi, dès la sortie de Salaga et par tous les sentiers débouchant sur le chemin principal, y a-t-il des groupes de porteurs attendant quelques retardataires de leur compagnie pour se mettre en route. J'ai compté 102 porteurs, hommes et femmes, chargés d'environ 2 000 kilos de sel et se rendant tous à Kintampo pour y prendre des kola; outre les compagnons que m'avait adjoints mon hôte Bakary, je ne manquais donc pas de société.

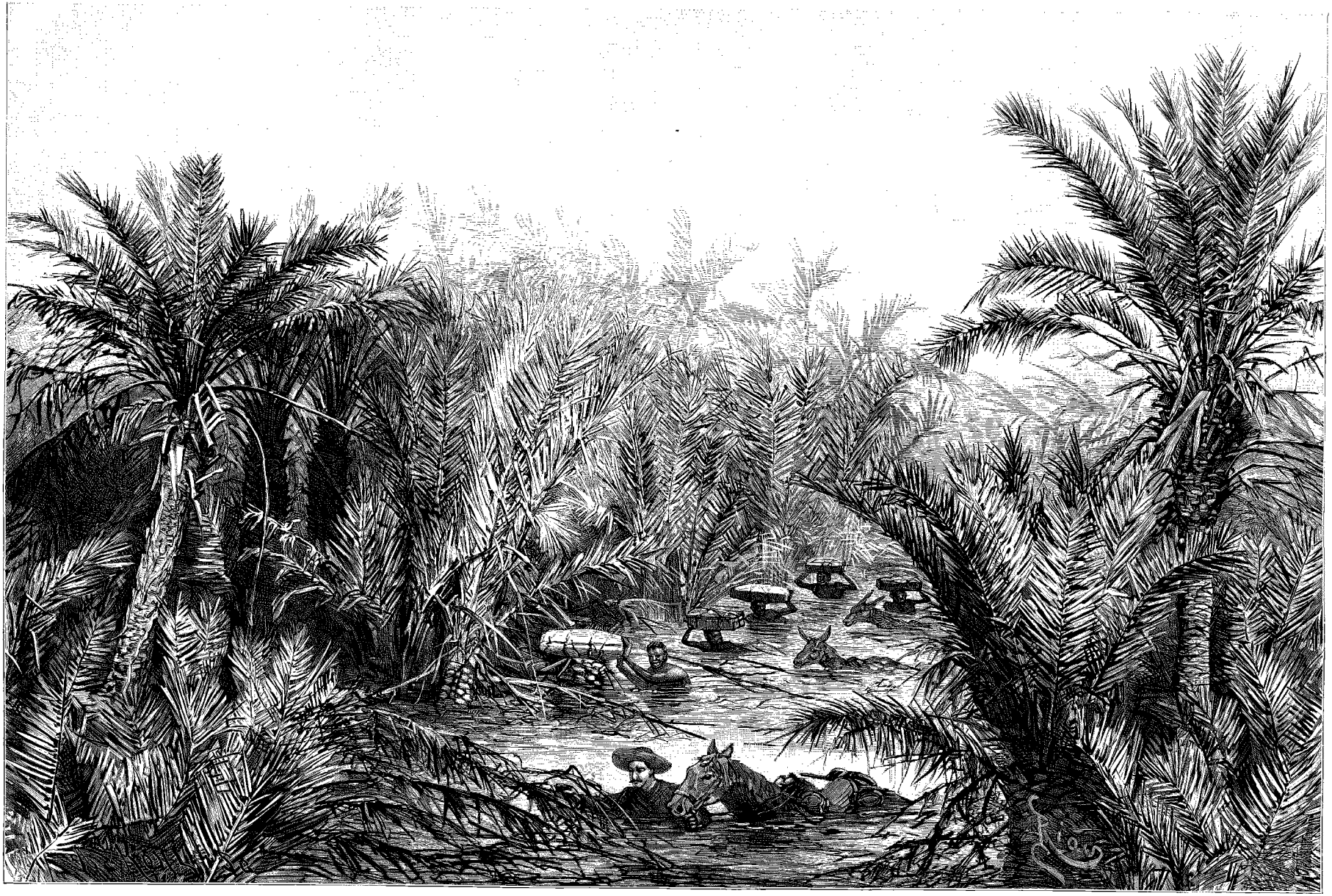
Le sentier serpente dans une grande plaine monotone couverte de hautes herbes, coupée par le torrent de Bompa et deux de ses petits affluents, puis traverse un petit village de culture qui se distingue par une belle plantation de tabac. A 6 kilomètres et demi de là se trouve le lieu d'étape de Kakouchi, village gondja comprenant trois familles.

Mardi 13 novembre. — De Kakouchi on se rend directement sur les bords de la Volta, en s'arrêtant au deuxième village de Kaffaba le temps nécessaire pour y faire provision d'ignames.

Arrivé sur les bords de la Volta, j'allai voir le chef des piroguiers pour débattre le prix du passage et essayer de le gagner par un petit cadeau afin de lui faire opérer tout de suite le transbordement, mais ce personnage ne me fit pas précisément bon accueil; il me demanda 12 000 cauris, au lieu de 7 000 que je devais payer d'après le tarif appliqué aux indigènes, et, pour comble, ne voulut me traverser que le lendemain. Heureusement le chef, auquel j'avais rendu visite, envoya son fils pour me dire que je payerais au piroguier ce que bon me semblerait et qu'il allait tout de suite s'occuper de nous embarquer. Étonné d'un si brusque revirement, j'interrogeai un piroguier, captif siène-ré du Follona, qui m'annonça que le passage d'un Européen, avec lequel le chef avait eu des démêlés, avait mal disposé celui-ci en faveur des blancs; mais comme ce chef terrible avait appris que j'étais un « blanc de l'Ouest » accompagné par des Wangara (Mandé), et non par des noirs du bord de la mer, il voulait me témoigner sa bienveillance en ne se montrant pas exigeant.

L'Européen dont il s'agit était probablement le lieutenant von François, qui m'avait involontairement, par sa présence à Gambakha lors de mon arrivée dans le Mossi, fait fermer par Naba Sanom les routes vers le nord et l'est. Il avait traversé la Volta et s'était rendu jusqu'à Tourmountiou (village à 10 kilomètres du fleuve sur sa rive droite), puis avait fait retour à Kaffaba, où il avait cherché à acheter des pirogues pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'oasis marécageuse (voy. p. 85). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remonter le cours de la Volta. Sur le refus du chef de livrer ses embarcations, il avait commencé à en creuser lui-même dans des arbres qu'il avait fait abattre, puis, abandonnant subitement son projet, il s'était dirigé dans l'est au nord du Dahomey.

A six heures du soir, les quatre petites pirogues ont transbordé tout le monde sur l'autre rive sans autre incident que la perte d'un bœuf. Un musulman, qui parvient à ramener la bête morte sur la rive, s'empresse de lui couper le cou, sachant bien qu'il en trouvera le débit.

Nous campons sur la rive droite. La Volta est un beau fleuve de 350 mètres de largeur. Ses deux rives sont boisées sur une profondeur de 50 mètres. Actuellement rentrée dans son lit, elle coule silencieusement vers le sud-est. Ses eaux sont unies comme un miroir, et dans la soirée, quand tout le tumulte a cessé, sa surface n'est troublée que par le sillage de quelque caïman remontant le courant ou par les remous qui se forment au passage des hippopotames, se rendant par trois ou quatre à un pâturage favori. Cela nous donne l'occasion d'exercer notre adresse au tir pendant une bonne partie de la soirée.

Mercredi 14 novembre. — En quittant les bords du fleuve, on traverse encore de nombreux terrains inondés qui rendent la marche difficile et même parfois dangereuse pour les animaux. Deux petits ruisseaux embarrassés de branchages, et que l'on traverse non loin de leur confluent avec la Volta, sont encore pleins d'eau. De l'un de ces ruisseaux on aperçoit une grande nappe, qui ne doit être qu'un coude très prononcé du fleuve ou un débordement de sa rive droite, le niveau n'ayant pas suffisamment baissé pour permettre l'écoulement des eaux.

Le village de Tourmountiou ou Zourmountiou se distingue par six banans séculaires qui forment autant de jolis campements. Les cases du village, au lieu d'être du type rond, sont rectangulaires, à toits en chaume, dans le genre de celles de quelques villages dokhosié et komono des environs de Kong, construites en belle terre glaise rouge. Ces habitations constitueraient un bel ensemble par leur alignement sur deux rangs entre lesquels est ménagée une large rue ou plutôt une cour commune; mais leurs toits sont en si mauvais état que, si l'on ne voyait pas les habitants, on croirait le village abandonné depuis plusieurs années.

Jeudi 15 novembre. — En quittant Tourmountiou on traverse une grande plaine où les beaux arbres sont rares. Cependant, aux abords de quelques ruisseaux, qui ont conservé un filet d'eau, la végétation est plus belle; elle est même très luxuriante à environ 9 kilomètres de Tourmountiou, où le sentier traverse une oasis charmante, amas d'arbres splendides et de lianes inextricables. Malheureusement on ne jouit de ce spectacle que pendant une demi-heure, ce qui est insuffisant pour dissiper la triste impression que laisse cette trop monotone végétation de la région Oual-Oualé-Salaga.

Tout en me demandant pourquoi le chemin faisait aujourd'hui du nord et du nord-ouest, j'arrivai à Diatopé ou Dasia-Kopé, ou Gari-n'Diato, comme le nomment les Haoussa. Là je vis tout le monde poser bagages et se mettre à compter des cauris. Le chemin fait tout simplement ce circuit pour passer au village du nommé Diato, qui perçoit pour le chef de Kôlo un droit de 400 cauris par charge de porteur, et de 800 par âne. Que l'on vienne de Salaga ou de Kintampo, de Kaffaba ou de Kôlo, il faut s'exécuter chez Diato; et bien mieux que cela, à 2 kilomètres plus loin, à Gourmansi, le lieu d'étape, la scène se renouvelle : on paye une seconde fois, toujours pour le chef de Kôlo, 300 cauris par charge, 600 par âne!

Ainsi, à moins de 100 kilomètres de Salaga, les marchands ont déjà acquitté trois fois des droits, dont la somme s'est élevée par charge à 1 200 cauris. La perception du *fitto* m'a paru cependant arbitraire et j'ai cru remarquer que les Wangara (Mandé) et quelques porteurs captifs de gens influents de Salaga s'y soustrayaient complètement ou payaient bien moins que les Haoussa. Ces derniers s'y soumettent assez facilement. Ce n'est qu'à ce prix-là, m'ont-ils dit, qu'ils peuvent voyager sans armes et avec sécurité dans le pays. Si ces chefs sont exigeants, il faut en effet leur rendre cette justice, que l'on peut circuler sur cette route sans courir le danger d'y être attaqué. Des femmes seules et des enfants font souvent le trajet de Salaga à Kintampo, et jamais il ne leur est arrivé rien de fâcheux, attaques ou vols.

Gourmansi est construit en cases rectangulaires, comme Tourmountiou. Le village, où nous passons la nuit, est tout petit, mais aux environs il y a de nombreux petits groupes de cases de culture qui en dépendent; la population totale doit être de 200 habitants au maximum.

Vendredi 16 novembre. — Après avoir été empêchés de dormir pendant une bonne partie de la nuit par un tam-tam organisé à l'occasion du décès d'un habitant, nous nous mettons en route et traversons au petit jour un groupe de quelques cases que les Haoussa nomment Gari-n'Seidi et les Mandé Seididougou. Le chemin incline ensuite vers le sud. La végétation, plus robuste que celle des terrains ferrugineux, est fort belle dans quelques terrains humides. On ne voit cependant pas de palmiers.

Le campement de Tourmi, où nous faisons étape, est aussi connu sous le nom de Dadjintirmi et de Kouloukou; il est formé d'un groupe de paillotes disposées autour d'un netté stérile, à environ 200 mètres au nord d'un bas-fond d'où l'on tire de l'eau.

Aux alentours poussent au hasard quelques pieds d'indigo, de piments, de bananiers sans régimes, des ricins et surtout des papayers, dont une bonne partie ont été abattus et gisent couverts de fruits autour des cases. Par tout le Soudan on peut admirer le ricin, qui paraît venir à l'état spontané; il y en a plusieurs variétés, et certains pieds sont de véritables arbustes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le papayer du Soudan, qui ne croît pas spontanément, est le *Papaya carica*; il est représenté par deux variétés, l'une aux graines abondantes, l'autre aux graines rares ou sans graines. Cette variété est plus délicate que la première. L'arbre atteint de 3 à 4 mètres et ne porte de feuilles qu'à la couronne. Les fruits poussent le long du tronc et sont de la grosseur de belles poires. La chair du fruit est jaune, parfumée et très délicate; on la mange comme dessert ou comme le melon, avec du sel.

Le fruit renferme des graines coriaces et d'un vert foncé ressemblant aux câpres; elles ont un goût fort et une saveur piquante; on les emploie comme vermifuge. L'arbre, le fruit et les feuilles laissent exsuder une matière laiteuse possédant les mêmes propriétés que la pepsine. La pulpe du fruit est employée par les jeunes filles pour se frictionner la peau et enlever les taches de soleil. Enfin les femmes emploient les feuilles dans les lessives. On pourrait faire avec les papayes d'excellents fruits confits et même en tirer de l'eau-de-vie.

Samedi 17 novembre. — Du campement de Tourmi à Konkronsou, l'étape n'est pas d'une longueur exagérée, mais elle est des plus fatigantes. Pendant les premiers kilomètres le sentier traverse un ruisseau et deux

Le village de Konkronsou. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

bas-fonds, dont l'un est tellement défoncé qu'il est impossible de le faire passer aux animaux chargés; l'autre provient des débordements d'une rivière de 15 à 20 mètres de largeur qui descend du sud-ouest et coule vers le nord-est. Dans son lit croît une variété de palétuviers qui par leurs racines et basses branches enchevêtrées rendent le passage difficile, quoiqu'il n'y ait que 1 m. 20 d'eau à l'endroit le plus profond. La rive droite, sur une profondeur de plusieurs centaines de mètres, est couverte d'une luxuriante végétation, fouillis de lianes et de plantes grimpantes qui font les délices de gros singes verts, les seuls habitants de ces lieux charmants. Un kilomètre plus loin commencent les marais de Konkronsou, qui s'étendent presque sans solution de continuité pendant près de 5 kilomètres. La partie orientale de ce marécage est couverte de hautes herbes. L'eau s'étend, autant que l'on peut en juger, à 3 kilomètres vers le nord et autant vers le sud. Le milieu est traversé par un ruisseau de 5 à 8 mètres de largeur dont le courant est très rapide et la profondeur de 1 mètre à 1 m. 50. La partie ouest, séparée du premier marais par une petite plaine légèrement boisée, est une oasis de palmiers *ban*, ayant de l'analogie avec les *nyayes* du Cayor et du Diander. Cette oasis est traversée par trois ruisseaux qui, gênés dans leur cours par les racines et les palmes mortes, répandent leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eaux partout et rendent ainsi la marche difficile aux piétons et à peu près impossible aux animaux.

Konkronsou étant un lieu de repos en quelque sorte obligatoire, on y trouve toujours quelques étrangers. Des Haoussa ont profité de cela pour s'y fixer et y vendre de la viande, du maïs pilé, des ignames et d'autres provisions aux porteurs de passage. Le village, groupé autour de trois ou quatre bombax et d'un tamarinier sur lesquels sont juchés quantité de nids de cigogne à tête rouge, ressemble à un campement. La population, tant fixe que flottante, habite dans de méchants gourbis en paille, plus sommairement construits que ceux que nous font nos tirailleurs dans le Soudan français, lorsque leur séjour doit se prolonger au delà de vingt-quatre heures dans le même endroit. Autour de ces méchantes habitations s'élèvent quantité de papayers et des bouquets de bananiers chargés de beaux fruits; il y a aussi des citronniers.

Le chef de Konkronsou prélève le *fitto* sur les Haoussa, à raison de 400 cauris par charge de porteur, pour le compte du chef de Pambi (près Salaga). Cet *ouroupé*, celui de Kôlo qui fait percevoir les droits à Gari-n'Diato et Gourmansi, et celui de Tourrougou qui rançonne sur la route de Boualé, constituent le trio qui exerce le pouvoir sur tout le Gondja.

Lundi 19 novembre. — Je ne puis dire à quelle heure eut lieu le départ de Konkronsou, puisque depuis longtemps je ne possédais plus ni montre ni chronomètre et que la lune n'était pas visible. Je fis partir mon monde dès que la pluie qui vint nous surprendre eut cessé de tomber. Au petit jour, nous dépassions un groupe de cases de culture, appelé par les Haoussa Rafinfa parce qu'il n'est pas éloigné d'un joli ruisseau (*râfi*), que nous traversons un peu en amont d'une chute. La campagne est splendide. La végétation, très puissante, est gênante pour la marche; on circule dans maints endroits sous une voûte de hautes herbes où disparaissent ceux qui marchent devant vous; il faut se héler pour ne pas s'égarer dans les pistes d'éléphants qui coupent et recoupent le sentier. Bientôt on entre dans une magnifique forêt où la cime des bombax se perd au-dessus d'arbres d'une essence inconnue, mais que je crois cependant avoir vus dans les belles forêts de la Casamance.

Plus loin on se trouve dans une véritable forêt de rôniers. Le rônier est appelé par le Mandé *sébé* ou *sibo*. Son nom scientifique est *Borassus Æthiopum*; Barth le signale souvent sous le nom de *deleb palm*.

Le *mâna*, qui ressemble à s'y méprendre au *cé*, atteint une hauteur de 15 à 20 mètres, tandis qu'aux environs de Kong et de Salaga on ne le rencontre encore qu'à l'état d'arbustes.

Le *soulabatando* (arbre à tabatières), ainsi appelé parce qu'il donne un fruit de la grosseur d'une orange dont les noirs font des tabatières, et qui n'atteint dans le bassin du Niger que 2 à 3 mètres de hauteur, est ici un splendide arbre de haute futaie. Le baobab, le cé et le netté sont excessivement rares dans cette région; les quelques exemplaires que j'ai vus sur la rive droite de la Volta restent stériles. Le bombax (*banan* en mandé) et un arbre à tronc blanchâtre ressemblant au hêtre, sont les rois de ces végétations vierges; ils atteignent des hauteurs prodigieuses et se perdent bien au-dessus des autres arbres, dont le tronc mesure en moyenne 15 mètres de hauteur jusqu'aux basses branches.

A 2 kilomètres environ avant d'arriver à Kounchi, au milieu de cette végétation qui fait non seulement mon admiration, mais encore celle de mes noirs, on atteint une petite rivière de 8 mètres de largeur qui sert à cet endroit de frontière entre le Gondja et le Coranza (Achanti). C'est une suite de sites charmants. Le soleil et le vent sont impuissants à percer la verdure. Entre les troncs des rôniers et leurs basses branches poussent de jolies fougères; ailleurs courent de gigantesques lianes ornées de feuilles de toutes dimensions; plus loin on pourrait se croire dans quelque lieu retiré d'une belle forêt de France, si la présence d'un magnifique *Sterculia* (arbre à kola) ne rappelait l'Afrique. On est tenté de camper partout; malheureusement fourrages et vivres font défaut, et il faut abandonner ces lieux enchanteurs pour gagner Kounchi, où nous arrivons vers midi.

Au milieu d'une vaste clairière parsemée de bouquets d'arbres, de bananiers, de papayers, s'élève un groupe de cases construites en branches de palmier, à peine couvertes de feuilles de rôniers et d'herbes; c'est le village achanti de Kounchi. Sur une petite place, une perche où flotte un vieux chiffon indique l'emplacement d'un fétiche : c'est simplement un cercle moulé en terre, protégé par un petit palanquement. A côté, sous un hangar, un fils du *cabocère* perçoit 400 cauris par porteur pour le compte de son père, recette à partager avec le chef de Coranza, dont dépend Kounchi. Autour de ce représentant de l'autorité, auquel je fis visite, quelques jeunes gens s'amusaient à couvrir de verroteries une poupée (fétiche) en bois à tête en méplat. On me demande quelques grains de corail, dont ces grands enfants s'empressèrent d'orner les seins du fétiche.

Mardi 20 novembre. — Notre passage matinal dans les oasis entre Kounchi et Kâka jette l'épouvante parmi les hôtes de ces lieux charmants : les oiseaux perchés aux abords des sources qui jaillissent de tous côtés s'envolent en poussant des cris perçants; des bandes de cynocéphales d'une espèce au museau ladre, mais de la taille de ceux du bassin du Niger, hurlent en fuyant dans les lianes et les arbustes. Le tableau a quelque chose de féerique. On chemine parfois dans l'obscurité la plus profonde, puis tout à coup le sentier est éclairé par un pâle rayon de la lune mourante. A chaque pas c'est un décor nouveau. Malgré soi on s'arrête, extasié par le luxe que la nature a prodigué à ces lieux ignorés.

Kâka n'est habité que par deux familles achanti. Ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

village se fait remarquer par la propreté de ses maisons crépies en terre et badigeonnées au gris cendre. Ses habitants ont poussé le luxe jusqu'à se construire des waterclosets, fort bien compris. Ce qui gâte tout, c'est qu'ils sont placés en évidence en bordure du chemin. On s'est bien gardé de les entourer d'une feuillée : aussi voit-on de drôles de choses en passant là. Ces lieux de commodité servent aux deux sexes.

A 8 kilomètres dans le sud-sud-ouest se trouve le campement de Diongara ou Zongo-n'Dasi, où l'on fait étape.

La proximité d'un joli petit ruisseau me permit, tout en établissant mon campement au même endroit que les Haoussa, d'aller passer les heures chaudes à l'ombre et de jouir longtemps du spectacle de cette belle forêt. Mais, dès que le soleil se couche, il est prudent de s'en aller; il règne là une humidité funeste à la santé de l'Européen, et les serpents pullulent. S'il est facile de se préserver des reptiles en dégageant bien les abords du campement, il n'en est pas de même pour la fourmi à mandibules, nommée *magnan* et *kourra* en mandé, que rien n'arrête dans ses migrations. Sa piqûre douloureuse et la ténacité avec laquelle elle s'acharne après quelqu'un rendent sa présence insupportable et souvent dangereuse pour les hommes et les animaux.

A l'état isolé, cet insecte serait peu ou point offensif, mais on le rencontre en innombrables légions; c'est une armée qui s'avance. Quelquefois la colonne a un développement d'une centaine de mètres et marche sur une largeur de 10 à 20 centimètres, tellement dense qu'on pourrait compter plusieurs milliers d'insectes par décimètre carré; il y en a souvent 10 à 15 rangs superposés les uns sur les autres.

Malheur au voyageur blessé ou au gibier pris au gîte ! S'il ne peut fuir, il est sûr d'être dévoré. Contre de tels ennemis, la lutte n'est pas possible. Ils s'attaquent aux muqueuses; en un clin d'œil, ils pénètrent dans le corps de leur victime, déchiquettent les yeux et la bouche; c'est la mort la plus affreuse que l'on puisse imaginer. Quarant-huit heures après la mort, un cadavre que les fourmis ont dévoré présente l'aspect d'un squelette aussi bien nettoyé qu'après une préparation anatomique de plusieurs jours. La plante des pieds seule résiste, à cause de sa semelle cornifère chez les noirs, mais les os des orteils sont nettoyés : le squelette a l'air d'être chaussé de sandales en corne.

Quand on est valide, l'arrivée de ces fourmis n'est que gênante; il suffit de se déplacer et de creuser autour du campement un simple petit sillon à l'aide d'une branche d'arbre : les fourmis longeront l'obstacle sans chercher à le traverser. Il suffit également pour les mettre en déroute de se pencher au-dessus de leur parcours et de siffler sur elles d'une façon aiguë : immédiatement elles changent de direction et battent en retraite. Elles ont pour ennemi mortel un certain oiseau qu'elles semblent craindre plus que l'eau et le feu.

XXIV

Kintampo. — Mon hôte Saâdou. — Curieuses habitations. — Population, avenir de Kintampo. — Départ pour Bondoukou. — Sur les bords de la Volta. — Massif de Kombaré. — Entrée à Bondoukou. — Nouvelles de Treich-Laplène.

Mercredi 21 novembre. — Du campement à Kintampo il n'y a que 12 kilomètres. Malgré cela, tous les porteurs se mettent en route de bonne heure, impatients d'arriver au terme de leurs fatigues et de pouvoir goûter quelques jours de repos bien mérités.

Mon hôte Saâdou, prévenu la veille de mon arrivée dans la ville, envoya un vieillard au-devant de moi pour me souhaiter la bienvenue et m'offrir de sa part dix beaux kola rouges. Je rencontrai cet homme sur les bords du ruisseau, où il m'attendait depuis quelques instants déjà. Sous sa conduite, je franchis rapidement les 2 kilomètres et demi qui me séparaient de Kintampo et gagnai l'habitation de Saâdou. On m'installa avec mon petit personnel dans deux cases neuves chez son fils.

Saâdou, que les Haoussa désignent aussi sous le nom de Mâdougou [1], est l'homme le plus riche de Kintampo. Toute la partie sud de cette localité est plus ou moins sous ses ordres. Ses captifs sont très nombreux. Mais, contrairement à ce qui se passe toujours chez les noirs, où c'est l'homme le plus riche qui est le chef, Saâdou ne commande pas dans la ville. Cela tient à ce qu'il n'y a que peu d'années qu'il est arrivé ici. Le pouvoir est exercé par un autre Haoussa, du nom de Mahama, qui porte le titre de *zerki n'zongo* (chef du pays), mais son pouvoir est très limité et ne s'exerce pour ainsi dire que sur ses compatriotes haoussa, les autres étrangers ayant à leur tête leurs chefs propres.

Je fus admirablement reçu par Saâdou, qui m'envoya de nombreux cadeaux en vivres tout préparés, d'autres provisions, viandes et ignames et beaucoup de kola. Sous sa conduite je fis visite au zerki n'zongo, aux notables, chefs des Mandé et des Ligouy, et enfin au cabocère achanti.

En venant de Salaga, on débouche sur Kintampo par un sentier bien entretenu et débroussaillé qui bientôt s'introduit dans une série de jardinets clôturés, où sont cultivés des haricots, des condiments, du maïs, et où poussent des groupes de papayers et de bananiers chargés de fruits. Ces jardinets sont disposés sur les versants d'une petite ravine où coule un joli ruisseau à eau claire et limpide, alimenté par des sources jaillissant d'un sable blanc très fin. Dans quelques-uns de ces jardinets sont disposés des puits à indigo, qui chôment actuellement.

Le quartier des Dandawa (originaires d'un village situé vers le Yorouba et dont beaucoup d'habitants sont fixés à Salaga) et celui des Haoussa, par lequel on débouche, se font remarquer par leur propreté.

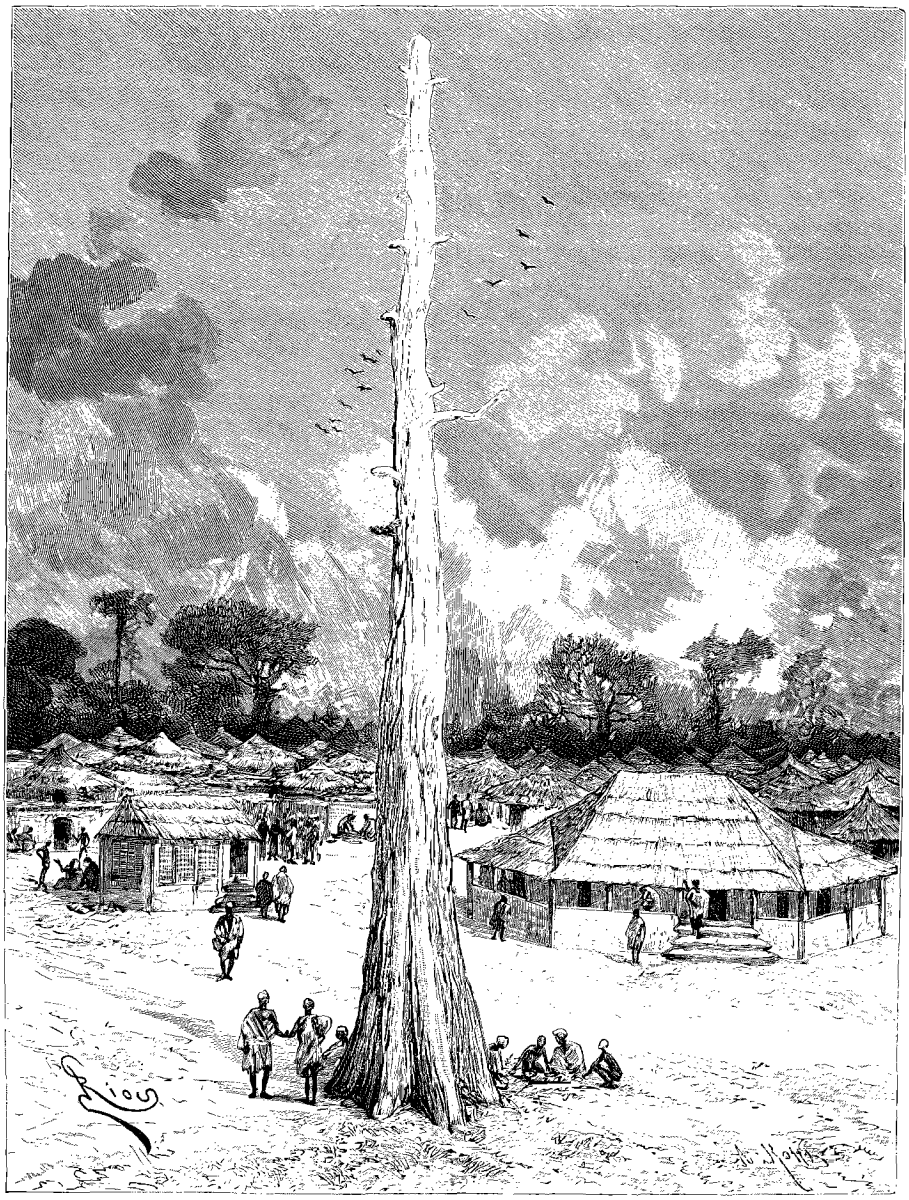
1. *Mâdougou* veut dire, en haoussa, « chef de caravane, homme respectable, chef de quartier ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kintampo, qui figure déjà dans les itinéraires rapportés par Bowdich et Dupuis, sous le nom de *Kantano*, ne devait être à cette époque qu'un misérable village achanti, où quelques Ligouy ou Mandé de Boualé venaient s'approvisionner en kola. Ces fruits sont apportés par les gens du Coranza, situé à égale distance de Salaga, Boualé et Bitougou. Le kola arrive à maturité à deux petites journées de marche dans le sud.

Autour de la place du marché, qui se distingue par le gigantesque tronc d'un arbre mort dépourvu de branches, se sont groupés avec assez d'ordre et de symétrie les divers quartiers, habités chacun par les gens de même nationalité.

Les maisons sont disséminées et chaque propriété



Kintampo et le tronc gigantesque. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

est délimitée par des haies en pourguère ou des clôtures en tiges de mil qui englobent quelques jardinets où poussent papayers et bananiers. Quelques habitations renferment aussi de jeunes arbres à kola, arbres de luxe seulement, car ils ne produisent pas autre chose que des fleurs, et l'on ne rencontre quelques exemplaires donnant des fruits qu'à une quarantaine de kilomètres dans le sud.

Autant de quartiers, autant de villages différents, chaque peuple ayant conservé son type de case national et sa façon de grouper ses habitations. A côté des cases mandé et dagomba, que j'ai déjà eu souvent l'occasion de décrire, on voit les grandes cases rectangulaires, à toits couverts en feuilles de rônier, habitées par les Ligouy, puis les élégantes maisonnettes des Achanti, consistant en une cage rectangulaire en bambou recou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La forêt de Konkronsou (voy. p. 86). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

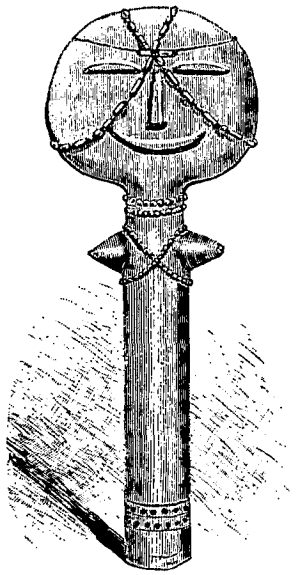
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verte d'un léger torchis badigeonné en gris cendre. Percées de portes assez hautes pour qu'on puisse y pénétrer sans se baisser et quelquefois de petites fenêtres carrées ressemblant à des sabords, elles sont aussi placées avec assez de symétrie, et leur alignement forme des rues perpendiculaires entre elles. Ce village achanti ressemble ainsi un peu à ce que nous autres Européens construirions si nous venions dans ce lieu, chacun avec une hache et un couteau, comme Robinson Crusoé.

Ce sont surtout les Haoussa qui ont voulu se distinguer dans l'art de construire. Je puis dire qu'à côté de quelques habitations plus confortables que celles que l'on trouve d'ordinaire chez les noirs, j'ai vu ce que l'on peut appeler des « maisons ». Je citerai d'abord la mosquée, vaste bâtiment rectangulaire, sorte de hall percé partout de portes et entouré d'une galerie d'environ 1 m. 50 formant véranda.

Puis vient l'habitation de Mahama, le zerki n'zongo, qui ressemble comme disposition à quelques maisonnettes de Gorée ou de Dakar; il n'y manque même pas le petit escalier en bois qui mène sous une véranda étroite protégée des rayons du soleil par des nattes appendues aux piliers.

Enfin, pour terminer, la maison de Saâdou, mon hôte, grande construction en terre comme les deux précédentes; elle est surmontée d'un immense toit en chaume qui forme dans la partie est un vaste hall où se tiennent les femmes; l'autre partie consiste en une seule grande chambre percée d'ouvertures près du plafond pour donner de l'air, et dans laquelle on pénètre par une sorte d'antichambre voûtée de style arabe. Dans le fond sont disposés en guise de rosace quatre rayons de formes diverses.



La poupée de Kounchi (voy. p. 86). Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

A côté de cette population hétérogène et de ses captifs de toute nationalité, Kintampo possède, dès que les pluies ont cessé, une population flottante que l'on peut évaluer à 700 ou 800 étrangers, ce qui donne à ce village un aspect tout à fait bizarre. Chaque peuple ayant conservé sa propre langue, on entend parler sur le marché les dialectes et idiomes les plus variés. Cependant j'ai cru remarquer que le haoussa, le mandé et l'achanti étaient les trois langues les plus entendues. La population fixe et flottante de Kintampo ne dépasse pas 3 000 habitants, y compris les petits villages de culture des environs.

J'ai déjà dit combien la végétation qui couvre les abords de Kintampo est luxuriante. Au bout d'un an, entre les mains d'Européens, cet endroit pourrait devenir le lieu le plus charmant que l'on puisse rêver. Il est malheureusement à craindre qu'au contraire, dans la suite des années, les noirs, chez lesquels l'esprit de destruction semble être aussi fortement inné que chez les cynocéphales, ne transforment cette contrée privilégiée et n'en fassent un lieu aussi désolé que la plupart des villes soudaniennes que j'ai visitées. Les orangers, les citronniers, poussent au hasard et sans soins. L'ananas se trouve dans la brousse; on ne prend même pas la peine de récolter ce délicieux fruit pour le vendre sur le marché. Quand je désirais en manger, Fondou, un de mes hommes, allait m'en cueillir un ou deux aux environs. Le *bakha*, comme on l'appelle, a du reste une mauvaise réputation chez les noirs de cette région; ils prétendent qu'il occasionne des diarrhées dangereuses. Il n'en est rien quand on se contente d'en manger une ou deux belles tranches; ce n'est qu'en en faisant, comme certains indigènes, une trop grande consommation à la fois, qu'on paye cher sa gourmandise.

Kintampo occuperait une situation fort avantageuse dans cette région, si les chefs achanti devenaient moins exigeants et n'entravaient pas les communications avec la côte. En effet, une ligne presque droite partant de Ga (Christiansborg), passant par Koumassi et Coranza, relie Kintampo à Boualé, pour de là se bifurquer à l'ouest par Bouna et le Lobi sur Dioulasou et Djenné, à l'est par Oua, Oua-Loumbalé, Sati, sur Waghadougou, Mani, Douentsa et le Djilgodi — deux grandes artères par lesquelles les kola se rendent jusqu'à Tombouctou, et, avec les kola, les produits européens. Malheureusement, Kintampo est tributaire, pour le sel, de Salaga, qui arrive à le livrer à meilleur compte que les Achanti, la voie fluviale étant utilisée jusqu'à Krakye; et, pour les produits d'Europe, Kintampo ne les reçoit que par Bitougou, de sorte que je n'ai pas trouvé ce marché dans l'état florissant que je lui supposais.

Comme dans presque tous les villages commerçants, ce n'est pas en faisant le tour du marché qu'on peut juger de l'importance des transactions : on n'y voit, en effet, rien de ce qui constitue le principal trafic; c'est dans les cases qu'il faut rôder, vivre de la vie des habitants, passer des heures à siester en compagnie des diatigués en mâchant force kola, et observer ce qui se dit et se passe autour de vous.

Sur le marché il y a quantité d'échoppes où causent des badauds et où ne se traitent que de petites affaires. On y voit des aliments préparés, des vivres, du maïs, des ignames, du sanio, de la viande, des fruits, des condiments et surtout des ouvrages en ban, de la vannerie, des paniers et châssis, sacs et nattes servant aux transports. Le *bouakha*, ce traditionnel châssis allongé de 1 m. 10, que l'on rencontre sur la tête de tous les porteurs, se vend ici 200 cauris, et la natte servant à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le garnir intérieurement 200 cauris. Très léger, ce panier constitue certes le mode d'emballage et de transport le plus pratique que j'aie vu jusqu'à présent; il est employé principalement par les hommes, les femmes se servant, pour les transports, du *sibo-ségui* (panier en feuille de rônier). On trouve aussi un peu de linge indigène de provenance Bouale, Kong et Djimini, et presque rien, pour ainsi dire, en fait d'articles d'Europe, qui se bornent à quelques coudées de calicot écru, des perles très communes, un peu de fil de coton rouge et toujours quelques foulards à 200 cauris!

Les articles importés sont : le sel, de provenance salaga; les bœufs, venus du Dagomba et du Mossi; les esclaves, provenant du Gourounsi; et quelques articles secondaires, tels que le beurre de cé, le tabac, le soumbala.

Kintampo est le point où l'or atteint le maximum de sa valeur; il n'est possible de se procurer ici le barifiri qu'à raison de 55 000 à 60 000 cauris, et encore ne pourrait-on en trouver qu'en petite quantité.

De Salaga à Kintampo et de ce dernier point à Bitougou les animaux de transport ne sont utilisés que pendant une très courte période, quand les herbes ont été brûlées, et que le sorgho vient d'être récolté, période qui correspond pour cette latitude aux mois de février et mars; plus tard, quand le sorgho manque, il ne faut plus songer à effectuer avec des animaux ce trajet, où les difficultés du terrain sont considérables; le porteur reste le seul moyen de transport. En ayant fait moi-même l'expérience, j'organisai mes hommes en porteurs en achetant des *bouakha* à Kintampo, et, en supprimant malles et ballots, emballages inutiles, je réussis à faire répartir mes bagages de façon à n'avoir pas besoin d'augmenter mon personnel.

Kintampo : quartier achanti. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Un homme de Sâadou qui avait fait route avec nous de Salaga à Kintampo et qui parlait fort correctement le mandé consentit à m'accompagner à Bitougou, moyennant une charge de sel que je lui achetai avant le départ, car il désirait la porter à Bitougou pour l'échanger là-bas contre des étoffes du Djimini.

Lundi 26 novembre. — En quittant Kintampo, qu'on se dirige soit sur Bouale, soit sur Bitougou, on prend une route commune au moins jusqu'à Takla; de là on a le loisir d'opter pour un des deux chemins qui mènent vers le Diaman (Gaman ou Bondoukou). Les renseignements obtenus à Kintampo n'étant pas suffisants, je me proposai, une fois rendu à Takla, de prendre de plus amples renseignements afin de me décider pour la route future.

Dès la sortie de Kintampo et quelques centaines de mètres seulement après avoir dépassé les quartiers mandé et ligouy, on commence à descendre le plateau et à s'enfoncer dans de petits chemins creux caillouteux qui mènent à une ravine dans laquelle on ne peut descendre à cheval qu'en faisant un circuit. Cette ravine et d'autres dépressions du sol sont l'origine de petites rivières qui se rendent vers le sud. Le cours d'eau dans lequel elles se jettent a de 7 à 8 mètres de largeur. Son lit est peu profond et ses eaux roulent des cailloux et des grès assez gros. On n'atteint cette rivière qu'à 2 kilomètres de Takla, au moment où toute la nappe d'eau se précipite en cascade d'une hauteur de 30 mètres dans une ravine pleine de végétation. Cette chute, à peine éloignée d'une centaine de mètres du sentier, est splendide. On peut s'en approcher à cheval et la contempler à son aise. Actuellement, la nappe d'eau n'a guère que 30 centimètres de profondeur et la chute par elle-même n'a rien de grandiose; les eaux tombent en cascade, et le jet n'est pas direct; mais en hivernage, quand les eaux abondent et qu'elles se précipitent dans cet abîme,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le coup d'œil vaut la peine qu'on se dérange un peu de sa route.

Takla est une colonie ligouy (*vei*) qui est venue se fixer ici à la suite de la guerre livrée à ce peuple par Ardjoumani, chef de Bondoukou, et de la destruction de sa capitale Fougoula (en achanti Banda).

C'est un village fort prospère. On y trouve des bœufs, beaucoup de moutons et des provisions à bon compte sur le petit marché. Les habitants s'occupent activement du commerce du kôla, et bon nombre de gens de Kong et de Boualé viennent y faire provision de ce produit.

Mardi 27 novembre. — Nous continuâmes à suivre pendant la moitié de l'étape la route de Boualé. Ce n'est qu'après avoir dépassé le petit village de Tintingansou qu'on la laisse à droite pour se diriger sur Mantiala, où l'on arrive deux heures après.

Mantiala est un gros village possédant un troupeau de bœufs, quelques moutons et chèvres. Le chef, nommé Adama, est un frère du chef de Longoro. En arrivant, j'allai lui rendre visite. Je le trouvai en nombreuse compagnie, occupé à vider quelques bouteilles de gin. Dans la soirée, après s'être remis un peu de son ivresse, il vint m'apporter quelques ignames et une tranche de poisson frais; il me recommanda de ne pas laisser approcher mes chevaux du bosquet de *soulabatando*, splendide groupe d'arbres à tabatières, leur présence en ce lieu devant attirer les plus grands malheurs sur son village.

Mercredi 28 novembre. — De Mantiala à la Volta il n'y a que 8 kilomètres. Défoncé en hivernage, ce chemin est très praticable à l'époque où nous sommes; le seul obstacle est la rivière de Takla, que l'on coupe à 1 kilomètre avant d'atteindre Gouéré, le village des passeurs. Cette rivière a 8 mètres de largeur et 1 m. 20 d'eau. On la passe sur un tronc d'arbre jeté en travers. Une liane courant d'une rive à l'autre sert de garde-fou. Les porteurs, de crainte de faire un faux pas sur ce pont improvisé, jugèrent prudent de se déshabiller et de traverser la rivière à gué.

Arrivés à la Volta, nous y trouvâmes sur les deux rives une quinzaine de personnes attendant depuis plus de vingt-quatre heures que les passeurs voulussent bien les faire traverser; aussi ce ne fut pas sans une certaine satisfaction qu'ils me virent arriver au fleuve accompagné des piroguiers. La Volta, à cet endroit, vient du sud-ouest et prend à une centaine de mètres du lieu de passage une direction presque nord. Ses rives sont peu boisées et son lit est profondément encaissé; elle a baissé déjà de 15 mètres, mais est loin d'être guéable : avec de longues perches on n'atteint pas encore le fond. J'estime sa largeur à environ 220 mètres, et, d'après nos calculs, l'altitude au sommet des berges doit être de 200 mètres.

Sur la rive gauche, je rencontrai des connaissances de Bobo-Dioulasou venant de Boualé par Fougoulabanancoro et Tasalima; elles me donnèrent des nouvelles de quelques gens de Dasoulami et m'apprirent que Samory avait, au commencement de l'hivernage, levé le siège de Sikasso, que Tiéba n'avait pas jugé à propos de le poursuivre, mais s'était contenté de brûler les neuf diassa qui restaient debout.

Je rencontrai dans le village de Bampé deux jeunes gens de Kong; ils m'apprirent qu'ils avaient vu à Bondoukou ou Bitougou un de mes compatriotes venant de Krinjabo qui me réclamait à tous les échos. Arrivé depuis longtemps, il était décidé à se rendre jusqu'à Kong s'il ne recevait pas de mes nouvelles d'ici quelques jours. Je fus aussi heureux que surpris d'une pareille nouvelle.

Jeudi 29 novembre. — De Bampé à Tasalima, c'est une longue et monotone étape; on chemine dans des terrains pauvres agrémentés d'une chétive végétation.

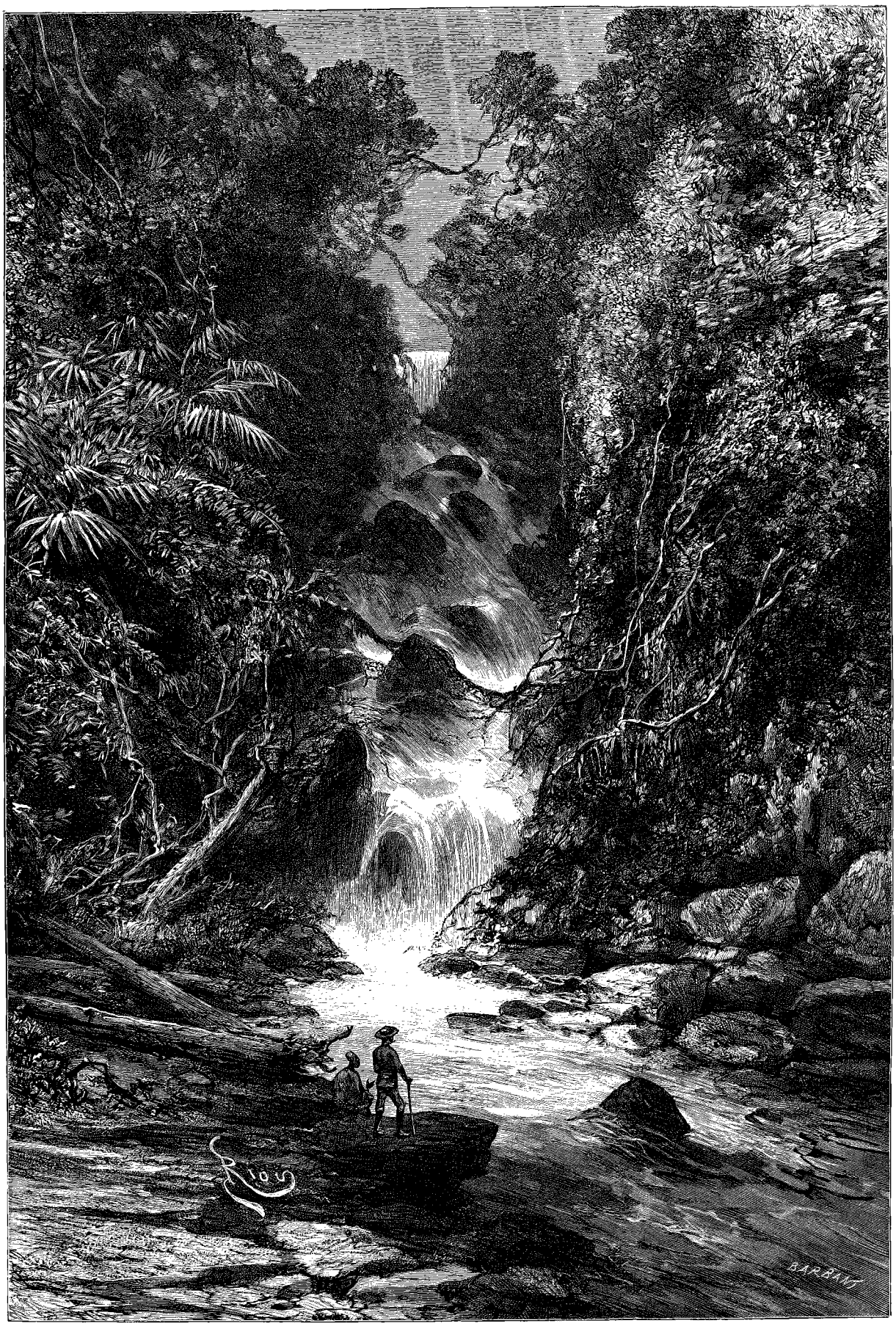
Vers midi nous atteignons Tasalima ou Soukoura (« village neuf »), créé depuis quatre ans à peine par les Ligouy de Fougoula. Ce village se distingue par sa propreté et la disposition de ses coquettes cases rectangulaires formant des rues qui aboutissent à une grande place de 200 mètres de côté, où l'on a eu soin de planter deux rangées de jeunes *doubalé* (ficus banian). Un groupe de Ligouy que j'abordai sous un hangar me conduisit, sur ma demande, chez le chef du village. Ce vieillard, après m'avoir offert à boire et interviewé comme il est d'usage dans ces pays, mit à ma disposition tout un corps de bâtiment pour m'abriter avec mon personnel. L'habitation de ce brave homme est presque une caserne; il y a chez lui de quoi loger 200 à 300 personnes sans être gêné.

Ce village, si de nouvelles guerres ne surviennent pas, est appelé à un avenir qui peut être brillant. Admirablement situé dans le triangle Boualé-Bitougou-Kintampo, à la porte de l'Achanti qui produit le kola, les Ligouy, très remuants, pourront facilement y attirer une partie du commerce qui se fait dans ces trois localités. Actuellement il a déjà un air prospère.

Vendredi 30 novembre. — L'étape d'aujourd'hui est des plus intéressantes. Dès la sortie de Tasalima on commence à s'élever et à franchir la croupe qui termine un soulèvement de 500 mètres d'altitude, orienté assez sensiblement nord-sud; puis on passe un large col très aplati dans lequel prennent naissance deux jolis petits cours d'eau aux rives ornées de palmiers ban. De l'autre côté de ces ruisseaux, sur la base d'un autre soulèvement, s'élève Diamma, gros village de 500 à 600 habitants, tous Diammou.

C'est à Kourmboé que je traverse la Volta Noire. Cette rivière, que j'ai rencontrée en sortant du Dafina pour entrer dans le Gourounsi (entre Boromo et Baporo) et qui déjà à cet endroit coule du nord au sud en séparant le Lobi du Gourounsi et Bouna de Boualé, vient se heurter près de Kourmboé à un épais massif de grès et de granit qui lui barre le passage et la force à quitter la direction nord-sud pour prendre une direction presque ouest-est. En aval de cet endroit elle vient une seconde fois se heurter à un pâté montagneux qu'elle n'a pu entamer, mais dont elle a fortement érodé la base, tout en prenant pendant 2 kilomètres une direction sud-nord jusqu'à ce qu'elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chute d'eau de Takla (voy. p. 91). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

atteigne la base du soulèvement de Diamma. Là le fleuve s'engage dans le défilé formé par ces deux montagnes, entre lesquelles il s'est creusé un lit étroit et profond, n'ayant pas plus de 40 à 50 mètres de largeur; mais dès qu'il a pu se dégager, il s'épanouit dans la plaine de Dakourbé-Bampé et il reprend sa largeur normale, qui est de 150 à 200 mètres, comme nous l'avons vu à Gouroué deux jours avant.

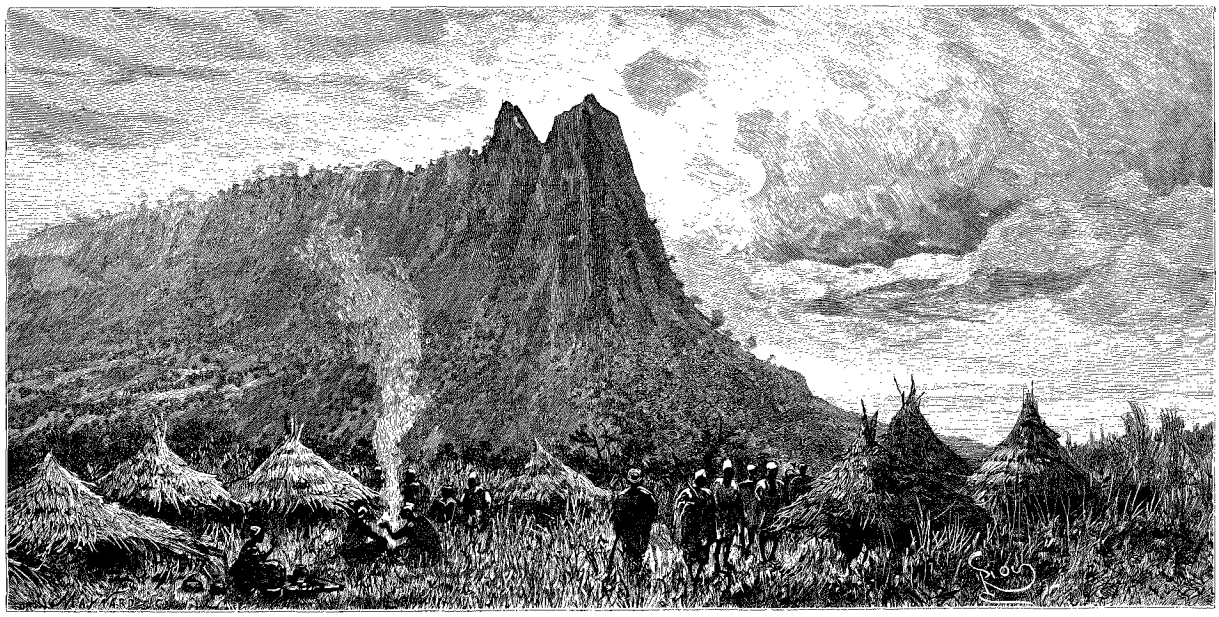
Samedi 1er décembre. — Désireux de relever les principaux sommets du massif montagneux dans lequel j'allais cheminer, je ne me mis en route que lorsque le soleil fut déjà assez haut sur l'horizon pour dissiper la brume épaisse qui couvrait la campagne. Mais les sommets restèrent toute la journée noyés dans les nuages, de sorte qu'il me fut impossible de me livrer à un travail sérieux.

Aussitôt après avoir dépassé l'ancien emplacement d'un village, la direction générale paraît être un pic que l'on aperçoit assez distinctement dans le sud-ouest, mais qui, au fur et à mesure que l'on s'en approche, semble se dédoubler.

Au pied du pic coule une petite rivière aux berges fortement érodées. Le sous-sol, que j'ai examiné en plusieurs endroits en cheminant dans son lit, est constitué par des calcaire marneux et de l'argile schisteuse. Sur sa rive droite se trouvent une dizaine de gourbis; ce lieu sert de campement.

C'est près d'un joli petit ruisseau bordé de bambous et à quelques centaines de mètres d'une ruine, que se trouve le campement habituel des gens qui font le trajet entre Bondoukou et Kintampo. Comme il était près de deux heures de l'après-midi, je me décidai à m'y arrêter.

Dimanche 2 décembre. — Je n'avais pas fait assez



Campement dans la brousse. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

de chemin la veille, aussi l'étape d'aujourd'hui fut-elle longue et pénible.

En quittant le campement, on gravit quelques petits mamelons qui se rattachent à la chaîne de droite. Du point culminant de l'un d'eux, le guide me fait voir dans le sud-est un petit massif mamelonné, au pied duquel se trouvent les ruines de Fougoula (Banda en achanti), ex-capitale des Ligouy. De ces hauteurs sortent quantité de ruisseaux, tous affluents gauches de la rivière Tain; les uns sont sans eau, les autres bordés d'une belle lisière de palmiers *ban* (*Raphia Vinifera*) et de palmiers épineux à petites dattes, palmiers de marais salés, *Phœnix spinosa*. A proximité des ruisseaux qui ont de l'eau, on distingue l'emplacement de villages dont il ne reste comme traces que les bombax et les baobabs. Les Haoussa qui voyagent sur cette route y ont construit quelques gourbis servant de campements.

Cette région n'est pas très giboyeuse; j'ai cependant vu des *dagoué*, des bandes de cynocéphales et entendu les appels des poules de rocher, mais sans avoir l'occasion de tirer aucun de ces animaux. La végétation n'est plus celle que l'on rencontre de Konkronsou à Kintampo. La rivière de Takla sert de limite nord à ce qu'on peut appeler la végétation dense; au delà c'est la triste flore du Dagomba et des environs de Salaga.

L'absence totale de cultures et le groupe des bananiers de Tambi que l'on aperçoit de fort loin font paraître l'étape d'une longueur atroce. Ce n'est que vers deux heures que nous rencontrons les premiers chemins conduisant dans les lougans, ce qui donne quelque courage à mes porteurs, en route depuis quatre heures du matin.

Tambi se compose de trois groupes de cases, qui s'élèvent sur un vaste plateau à peu près dénudé, sur lequel poussent quelques groupes de beaux bombax et de baobabs. Ce village est habité par des Pakhalla, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

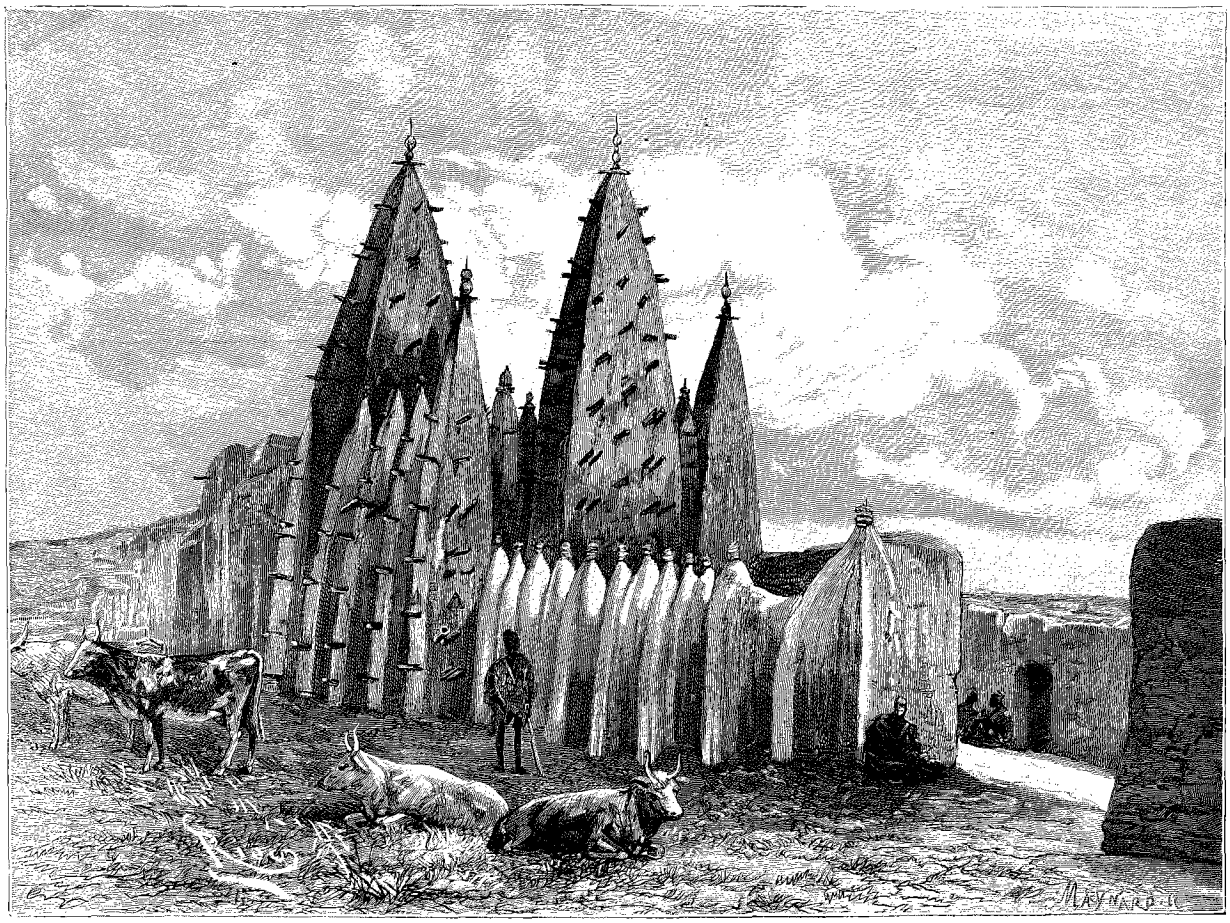
semblent vivre dans une certaine aisance : ils possèdent un beau troupeau de bœufs, des moutons et des chèvres. Nous trouvons à acheter là à un prix raisonnable des poulets et des ignames. Le tabac à fumer, d'assez bonne qualité, s'obtient à raison de 300 grammes pour 100 cauris.

Les gens du village, dont beaucoup parlent le mandé, sont affables et prévenants. Comme j'étais désireux de camper près du chemin à suivre le lendemain, on me fit préparer une case bien propre à proximité, mais on ne voulut pas tolérer que je campasse sous l'arbre dont j'avais fait choix.

Lundi 3 décembre. — Un chemin bien entretenu et débroussaillé mène de Tambi à Sorobango; il traverse un grand village nommé Bounou, puis un second, ne comprenant que trois ou quatre familles, nommé Pankouloudougou. Les cinq petits ruisseaux que l'on traverse se rendent à la rivière Tain.

Sorobango est situé, comme Tambi, sur un plateau inculte; à part les magnifiques banans du village, rien n'y pousse, si ce n'est une herbe courte et mince, toute desséchée par le soleil. C'est pourtant cet endroit qui sert de lieu de pâture au troupeau de Sorobango, que j'évalue à 400 têtes de bétail.

Dans ce village, dont j'estime la population à 800 ou



Mosquée de Sorobango. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Treich-Laplène.

1 000 habitants, il règne une certaine animation, occasionnée par le passage de gens se rendant à Bouna, Boualé ou Kintampo. Au centre, sur une place qui sert aussi de marché, s'élève une mosquée bien crépie en terre blanchâtre, dont les minarets sont surmontés de deux grands flambeaux en verre argenté; extérieurement et intérieurement elle est exactement semblable à la mosquée de Lokhognilé (route de Léra à Kong).

Derrière l'habitation de mon hôte est un splendide cocotier chargé de fruits, dont les habitants ignorent l'emploi. Rapporté de la Côte, ce coco, planté dans les ordures, a poussé sans soins. Personne ne songe à en planter d'autres. Les habitants que j'ai interrogés m'ont dit qu'ils vendaient des cocos sciés en deux aux gens qui s'occupent de la vente de la poudre, et qui s'en servent comme mesure : c'est tout ce que les noirs savent tirer de cet arbre précieux.

On appelle ici le coco *nasara-tin* (palmier des chrétiens).

Mon personnel étant devenu presque insuffisant par la perte de mes ânes, je n'avais pu durant la route détacher personne pour prévenir le compatriote de Bondoukou de ma prochaine arrivée. Ayant trouvé des gens complaisants à Sorobango, je priai mon hôte de me donner un courrier pour porter un petit mot à Bondoukou, afin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

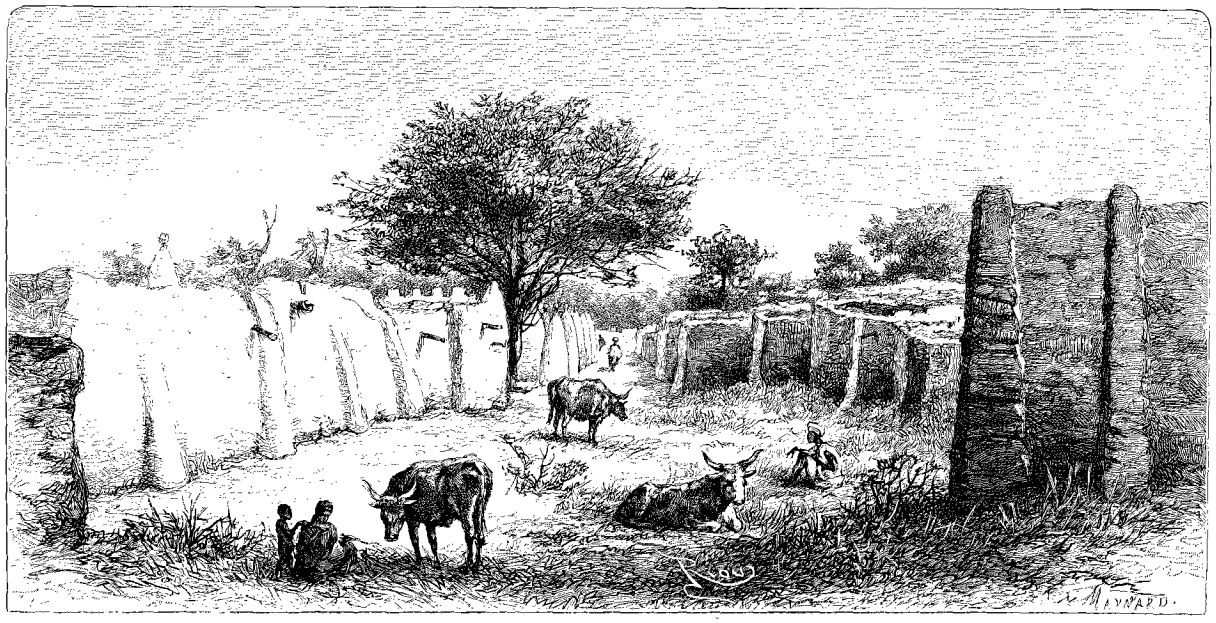
d'annoncer mon arrivée. Le jeune homme revint dans la nuit, et m'informa que l'Européen qui me réclamait était parti il y avait cinq jours pour se rendre à Amenvi et y saluer Ardjoumani, le souverain du Diamman; il me dit aussi que Sitafa, l'hôte de mon compatriote, avait tout de suite mis un homme en route pour Amenvi, afin de le prévenir de mon arrivée.

Mardi 4 décembre. — De bonne heure tout mon personnel est debout et l'on ne se fait pas prier pour se mettre en route. Nous allons enfin entrer dans un centre où mes noirs pourront exercer leur verve; il y a si longtemps qu'ils n'ont pas trouvé l'occasion de parler leur langue, le mandé dioula.

A Bondoukou, où mon arrivée à été annoncée par le jeune homme de Sorobango, les gens me font cortège. « C'est le frère aîné du blanc qui est parti pour Amenvi, disent-ils. Conduisons-le chez Sitafa, qui était le diatigué de son frère. »

Quelques heures seulement après mon arrivée chez Sitafa, je fus violemment secoué par un accès bilieux qui me força de garder la chambre pendant toute une semaine.

Je reçus de nombreuses visites des gens de Kong, qui me donnèrent un peu des nouvelles de toutes les personnes que j'y connais; un captif de Diarawary arrivé le même jour que moi m'annonça qu'il avait croisé l'Européen à Panamvi (route de Kong). Le lendemain, le courrier de Sitafa revenait d'Amenvi et me confirmait le départ de M. Treich-Laplène[1] pour Kong. Je me décidai donc à lui envoyer un courrier pour lui



Vue de Bondoukou. — Dessin de Riou, d'après un dessin de M. Treich-Laplène.

annoncer mon prochain départ pour la même ville, étant résolu à me mettre en route dès que mes forces me le permettraient.

M. Treich-Laplène était arrivé à Bondoukou dès le commencement de septembre. Les gens auxquels il s'était adressé pour avoir de mes nouvelles, et entre autres Sitafa, mon hôte, avaient été, à cette occasion, d'une coupable négligence. Mon arrivée dans le Mossi ayant été annoncée à Kong, la nouvelle s'était vite colportée, et les gens de Bondoukou savaient tous que j'étais dans ce pays.

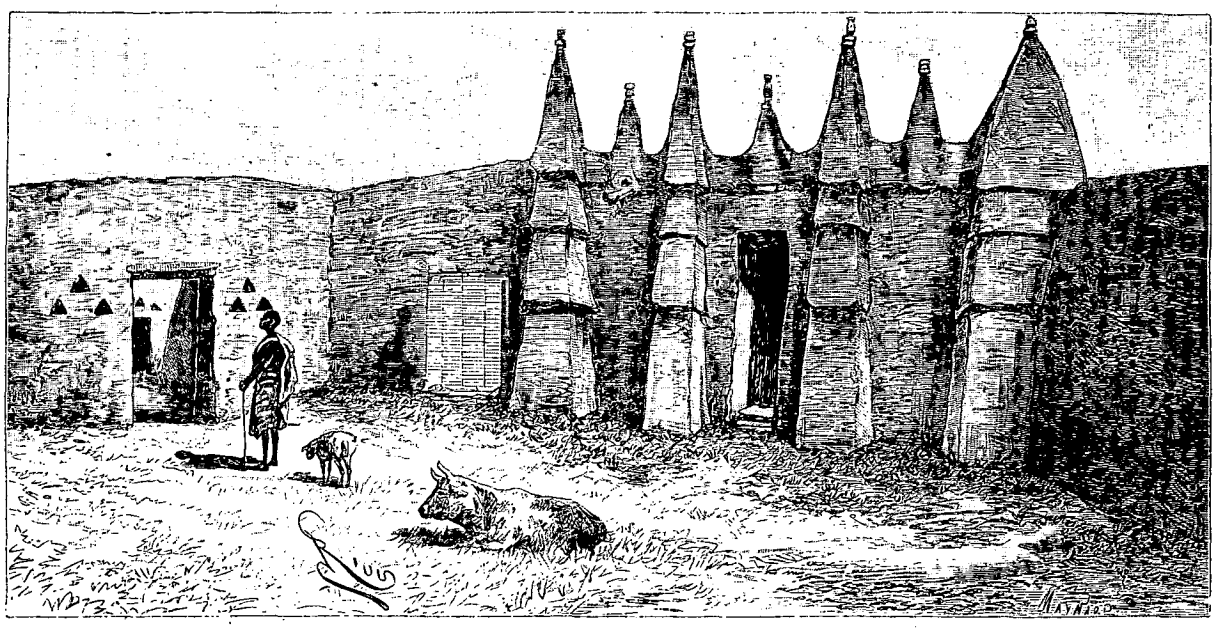
Il suffisait donc d'informer mon compatriote qu'en venant du Mossi on débouche soit à Boualé, soit à Salaga, pour qu'il envoyât tout de suite un courrier dans ces deux directions; mais ces gens-là sont apathiques au dernier degré, et quand ils se sont reposés sur la volonté divine par le fameux *In chi allaho!* tout est dit, il est inutile de prendre aucune mesure. N'obtenant aucun renseignement, M. Treich s'était immédiatement dirigé sur Kong afin de récolter de plus amples détails sur la route que je suivais. C'était en effet le plus sage parti à prendre.

1. J'appris le nom de mon compatriote par une de ses cartes de visite que je trouvai entre les mains d'un marchand de Bondoukou.

G. Binger.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitation de Sitafa, vue extérieure. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Treich-Laplène.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER[1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXV

Les divers noms de Bondoukou. — Son histoire. — Description de la cité. — Le marché. — De l'or. — Articles d'importation et d'exportation. — Départ pour Amenvi. — Les États d'Ardjoumani. — Arrivée à Amenvi. — Une audience d'Ardjoumani. — Bizarre moyen de locomotion employé par les chefs agni. — Ethnographie. — Costumes. — Habitations. — Coutumes. — Départ pour Kong. — Beauté de la végétation. — Arrivée à Panamvi. — Rencontre avec des gens de connaissance de Kong. — Arrivée sur les bords du Comoé. — 1er janvier 1889. — Retour à Kong. — Rencontre avec Treich-Laplène. — Visite à mes amis. — Nous signons un traité. — Envoi de courriers. — Adieux de la population. — Visite de l'almamy. — Entrée dans le Djimini. — Départ de Diawé.

Les Achanti, les Ton et les Pakhalla appellent les territoires soumis à Ardjoumani *Gaman* ou *Diamman*, les Mandé les nomment *Bottogo* ou *Gottogo*, et les Haoussa et gens de Salaga *Bitougou*.

Bondoukou ou Bitougou est plus ancienne que Djenné, sa fondation est antérieure à 1043. D'après Ahmed Baba, qui la désigne sous le nom de Bitou, c'est en faisant le commerce du sel de Téghasa et de l'or de Bitou que Djenné s'est enrichie. Il suffit, du reste, de se promener dans Bondoukou pour acquérir la certitude qu'on est en présence d'une des plus vieilles cités soudaniennes : les cendres, détritus et ordures atteignent plusieurs mètres d'épaisseur. C'est en vain qu'on chercherait de la terre servant à la confection des briquettes pour faire les cases; aussi les habitants en extraient-ils à plusieurs centaines de mètres de l'emplacement actuel de la localité. D'autres indices, tels que des ruines qui s'étendent assez loin, prouvent que le village était jadis très grand ou qu'il s'est plusieurs fois déplacé.

Actuellement, la plupart des habitations menacent ruine; on trouve un peu partout des pans de murs écroulés et des rues passant sur l'ancien emplacement de lieux habités, dont il reste des piliers et des poutres formant portiques.

Les quartiers du centre, dans le voisinage du grand marché, sont habités par des Mandé d'origines diverses, mais venant principalement de Kong, de Bouna et de Boualé; ceux du nord sont occupés par les Marraba (Haoussa), qui s'occupent de la teinture à l'indigo; et ceux de l'est par les Pakhalla et quelques Ton.

A part l'habitation de Sitafa Ouattara, mon hôte, et deux ou trois autres, ainsi que la mosquée neuve, Bondoukou n'est qu'un amas de masures. Les deux mosquées sont construites sur le style de celles de Kong et de Lokhognilé que j'ai déjà décrites; seule l'habitation de Sitafa mérite une mention. Bâtie en terre dans le style des habitations arabes d'El-Arouan, décrites par Lenz et Caillié, et comprenant une cour unique sur laquelle

1. Suite — Voyez t. LXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113; t. LXII, p. 33, 49, 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donnent des ouvertures de toutes les chambres, cette habitation, bien crépie en terre blanchâtre, surmontée d'un couronnement dentelé, avec un minuscule minaret à chaque coin, fait très bon effet. Malheureusement, la population qui grouille là dedans laisse à désirer sous le rapport de la propreté : si l'extérieur est engageant, l'intérieur de quelques chambres n'offre pas le luxe et le soin que l'on s'attend à y trouver.

La population de Bondoukou s'élève à environ 2 500 à 3 000 habitants. L'autorité n'y est pas exercée, comme à Kong, par un chef de village; chaque quartier reconnaît l'autorité du plus ancien notable. Il y a en outre un chef religieux, l'imam, vénérable vieillard qui tranche les différends sérieux entre musulmans, et un chef de village pour les Pakhalla, qui est désigné sous le nom de *bambara massa* (« roi des infidèles »).

A Bondoukou le marché est sans importance, mais il n'en est pas de même du commerce, qui se fait dans l'intérieur des cases.

Ayant déjà longuement parlé, à propos de Kong, Salaga, Kintampo, du commerce qui se faisait entre ces marchés et Bondoukou pour le sel, le kola, les étoffes indigènes de Kong, du Djimini, de Bouale, et les captifs d'origine gourounga, je pense pouvoir passer sous silence la revue de ces articles pour arriver au commerce de l'or et des objets d'Europe, chapitre bien plus intéressant pour nous. Bondoukou peut sans contredit prendre le titre d'entrepôt d'articles d'Europe, et sous ce rapport il a une importance beaucoup plus grande que tous les marchés que j'ai visités jusqu'à présent; c'est lui qui en fournit ces derniers, y compris Kong et à l'exception de Salaga. Mais, avant de parler des objets manufacturés, il est utile de dire quelques mots de l'or.

Comme nous l'apprend Ahmed Baba dans son *Tarich es-Soudan*, Bitou (Bondoukou) était déjà renommé au XIe siècle pour son commerce de l'or. Actuellement encore on y trouve ce métal en assez grande quantité. Il est malheureusement impossible d'estimer exactement l'importance des transactions auxquelles il donne lieu. Je puis cependant affirmer que toute personne à Bondoukou possède au moins une balance à or avec ses *birita* (poids) et qu'il ne s'est pas passé un jour où je n'aie vu faire des payements en or, soit chez mon diatigué, soit dans la première case venue et même dans la rue.

L'or se porte à Bondoukou, ou bien serti dans de petits chiffons noués avec un fil, ou dans des étuis fabriqués à l'aide de plumes de gros oiseaux, bouchés avec un tampon en bois. En général, il est en poudre; on trouve cependant assez de pépites variant de 1 gramme à 18 grammes. J'en possédai moi-même une de 44 grammes et j'en ai vu une entre les mains de Sitafa du poids de 130 gr. 5 (400 francs). Mon désir était de l'acheter et je me proposais de faire un sacrifice de 50 francs en plus pour me la procurer, mais Sitafa ne voulut pas s'en défaire, me donnant comme raison que tout le village lui connaissait cette pépite; que s'il la vendait, cela ne lui porterait pas bonheur, car il la tenait de son père. Un autre riche musulman, qui en avait une à peu près de même grosseur, ne voulut pas non plus me la vendre. Les pépites de cette dimension sont en effet assez rares, et cela s'explique facilement, les indigènes ne lavant, pour ainsi dire, que les alluvions et terres tout à fait à proximité des cours d'eau; ils sont bien trop paresseux pour porter de l'eau à une certaine distance, et puis il faudrait piocher le sol, couper le réseau serré des racines qui en couvrent la surface : ce serait une besogne trop fatigante pour des gens d'une nature aussi molle.

Ici, et contrairement aux bassins aurifères du Lobi et du Gourounsi, l'or ne se trouve que dans les terrains boisés que nous sommes convenus d'appeler la « végétation dense ». Ils s'étendent du Diamman aux environs de Krinjabo. C'est certainement sous cette végétation vierge qu'on doit trouver les filons dont les eaux désagrègent les morceaux friables, les petites parcelles et pépites de faible poids, pour les entraîner dans les cours d'eau.

Les articles d'Europe qui font l'objet des échanges les plus importants sont au nombre de sept, savoir : le foulard rouge, dessin noir et blanc; le coton rouge filé qui entre dans la confection des étoffes indigènes et surtout des *el-harrotafe* de Kong; le drap rouge dit *mourfi*; le cuivre en baguettes; les colliers en corail, brins tout petits; une brocade blanche bien apprêtée; une sorte de tissu rouge.

Ces articles, de monnaie courante à Bondoukou, sont tous de provenance étrangère, anglaise ou allemande, et viennent de *Dioua* (Oqoua ou Cape Coast) par Koumassi. Ils sont apportés à Bondoukou par des Achanti marchands, désignés sous le nom de *galli* (du verbe mandé *gallo*, « vendre, échanger, trafiquer »). Ces galli constituent une société à part; comme les *dioula* dans le Soudan, ils passent partout; ainsi, actuellement, tout Achanti non galli s'aventurant dans le Diamman a le cou coupé par les Ton, tandis que les Achanti dits galli y sont en toute sécurité.

Très actifs, ces gens sont en outre très sobres et économes : jamais ils n'ont fait chez Sitafa plus d'un repas par jour, et encore ne se composait-il que d'une très petite quantité de to et d'ignames. Leur unique vêtement consiste en un grand plaid en calicot de couleur, qui leur sert aussi de couverture la nuit.

Les galli apportent encore de la Côte de menus objets, gros couteaux, glaces, verroteries, etc., puis les piments longs dits *kani* et le piment dit *niamakou*, que les gens de Kong portent sur Djenné.

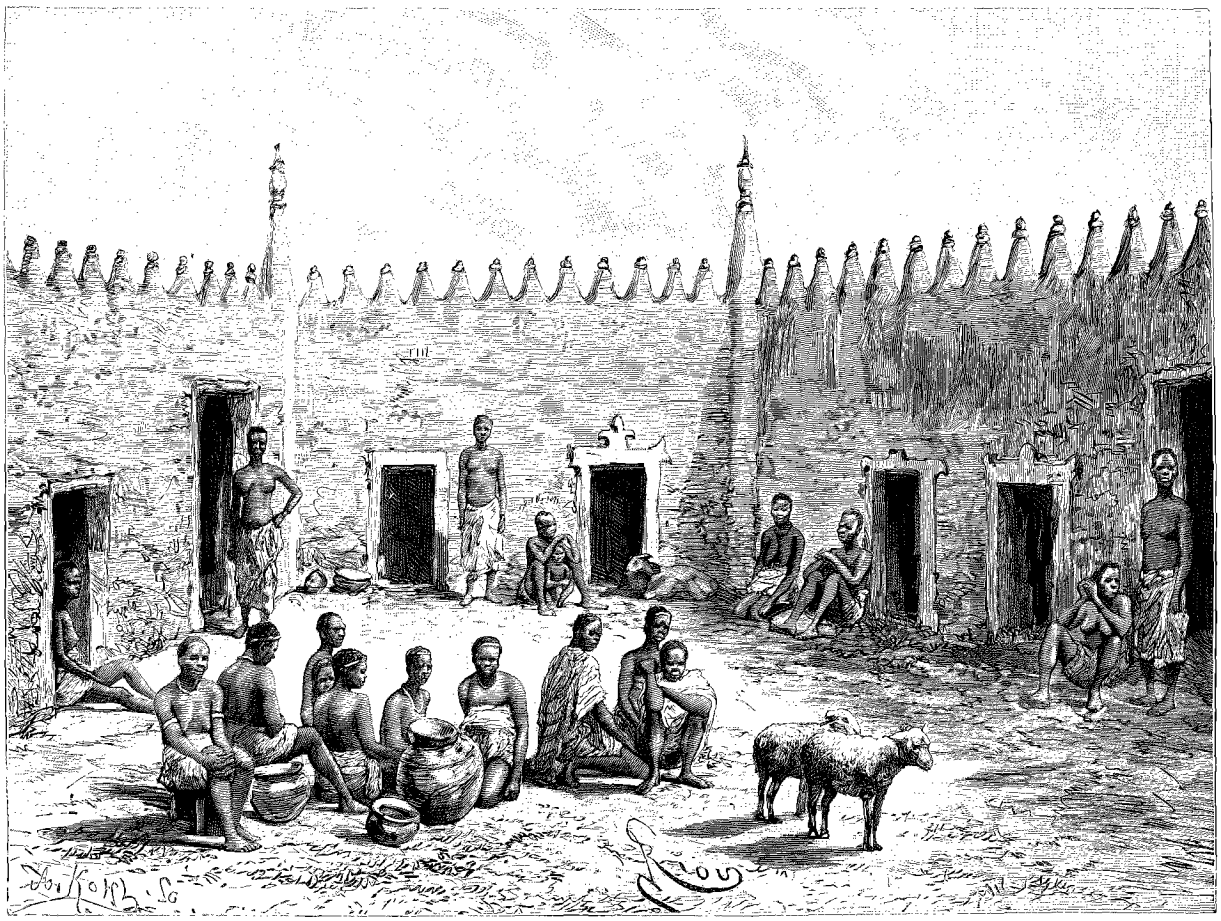
Comme industrie, il y a le tissage et la teinture, mais la production ne dépasse pas la consommation locale; nous avons vu plus haut que les gens de Bondoukou sont, sous ce rapport, tributaires de Kong, Bouale et Djimini. Bondoukou est aussi près de Krinjabo que de Cape Coast, et nous pourrions y vendre beaucoup de nos produits; malheureusement nous n'avons pas de traitants noirs à la côte, c'est ce qui nous fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

défaut, et sans nous avilir à fabriquer et imiter ces objets manufacturés allemands et anglais que j'ai cités, nous pourrions y écouler, avec de beaux bénéfices, des satinettes, des florences, des étoffes de laine légère, des vêtements confectionnés arabes, haïk, turbans, gandoura, culottes, selles de prix, etc., sans compter les livres saints musulmans et quantité d'autres articles dont je donnerai la nomenclature dans un chapitre spécial de mon livre.

Comme à Bondoukou je ne me trouvais éloigné que de deux jours de marche d'Amenvi et que j'ignorais si mon compatriote avait réussi à y faire accepter notre pavillon, je me mis en mesure d'aller visiter le chef Ardjoumani afin de traiter au besoin avec lui dans le cas où ce n'aurait pas été fait. L'importance qu'a pour nous la région de Bondoukou ne peut échapper à personne. Ce pays et ceux de la rive droite du Comoé sont les portes par lesquelles nos produits de France devront passer pour entrer dans les États de Kong, dont la population, intelligente, active et commerçante, se chargera de les répandre par toute la boucle du Niger.

Jeudi 20 décembre. — Les relations commerciales sont à peu près nulles entre Bondoukou et Amenvi,



Habitation de Sitafa, vue intérieure. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Treich-Laplène.

résidence royale d'Ardjoumani, et l'état des chemins s'en ressent. A 1 kilomètre de Bondoukou, dès que l'on a quitté le chemin de Kong par Bondou, il n'existe plus qu'un affreux sentier qui se perd en maints endroits. Une belle petite rivière au courant rapide et ses affluents, que l'on traverse, nous obligent par leurs berges à pic à tailler des rampes d'accès pour y faire passer mes deux chevaux. Ces cours d'eau prennent leur source dans un petit massif mamelonné, duquel sortent aussi la rivière Tain et quelques-uns de ses affluents. Quoique le relief des sommets principaux ne dépasse pas 50 à 60 mètres, les pentes excessives du sentier mal tracé et les pierres roulantes rendent la marche très pénible pour les hommes et les animaux. Aussi ne fut-ce qu'à midi que nous atteignîmes Kouffo, tout petit village perché sur le sommet d'un de ces mamelons. Ce hameau ne se trouvant pas tout à fait à moitié chemin d'Amenvi, je me décidai à pousser jusqu'à Sapia, situé à 3 ou 4 kilomètres plus loin.

Entre ces deux villages coule une petite rivière de 6 mètres de largeur dont les abords et le lit sont percés de puits à or, ce qui rend son passage difficile. J'eus l'imprudence de vouloir la traverser sans mettre pied à terre. Mon cheval s'embourba de telle façon qu'il me fallut près d'une demi-heure pour dégager ses jambes de derrière. Le bain forcé que je pris me fit perdre une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

boussole de rechange à fond lumineux que je serrais dans les fontes et qui m'était fort précieuse pendant les marches de nuit.

A Sapia, où nous arrivons vers deux heures de l'après-midi, nous ne trouvons pas d'hommes; ils sont tous partis dans les lougans. Les femmes me conduisent chez le chef du village. C'est une jeune veuve parente d'Ardjoumani; elle donne des ordres afin de me faire installer rapidement. Je suis très bien reçu dans ce village, où l'élément féminin commande et domine. Le lendemain matin il faut me démener pour en partir, on veut nous forcer à y passer la journée.

Vendredi 21 décembre. — De Sapia à Amenvi on peut dire qu'il y a un chemin et l'étape se fait sans trop de fatigue.

Les collines ont fait place à de belles vallées verdoyantes d'une épaisse végétation de grands ajoncs nommés *sangandié* en mandé. Les hautes terres sont parsemées de splendides rôniers qui fournissent le vin de palme à toute cette région.

C'est au milieu d'une de ces clairières de rôniers que s'est fixé Ardjoumani. Son village porte, outre le nom d'Amenvi, celui de Zaranou; il n'y a rien qui puisse faire supposer la résidence d'un souverain commandant à des États dont la superficie est de près de 50 000 kilomètres carrés. Il est constitué par un amas de cases, tant rectangulaires que rondes, entourées de clôtures en roseaux et couvertes de toits en feuilles de rônier, comprenant une rue centrale orientée à peu près nord-sud, dans laquelle circulent en liberté des bœufs et quelques ânes fétiches.

Ardjoumani, dès qu'il fut prévenu de mon arrivée, me fit installer dans un groupe de cases proprettes, et, le soir vers cinq heures, me fit dire qu'il me recevrait.

A l'heure indiquée, son porte-canne étant venu me chercher, j'allai saluer notre nouvel allié, devant la case duquel je vis flotter nos chères couleurs nationales.

Sous un immense parasol bleu, entouré d'une large bordure flottante en drap garance, Ardjoumani, drapé dans un pagne amarante galonné or et rouge, était assis sur une chaise en bois ornée de clous de cuivre et fumait une pipe en terre fort bien culottée. Il me fit signe de m'asseoir à droite et devant lui.

Comme il est de rigueur ici, avant de m'asseoir j'allai saluer d'un geste les princes, fils, petits-fils, neveux, etc., assis sur des tabourets à la gauche du chef, puis les vieux conseillers, les captifs influents, assis à sa droite. Devant lui deux jeunes gens porteurs de l'épée royale faisaient face au groupe. L'épée, ou plutôt le sabre d'Ardjoumani, est une longue lame en forme de yatagan de 1 m. 20, munie de dents comme une scie; elle est surmontée d'une poignée en or fondu, creuse, comprenant une double pomme, d'un poids d'environ 1 kilogramme. Elle est dépourvue de dessins, mais ornée d'un quadrillage assez bien tracé.

Cette première entrevue ne fut qu'une visite de politesse, dans laquelle je me bornai à demander au chef pour le lendemain un autre entretien, qui fut fort courtois. Ardjoumani me fit l'éloge de M. Treich-Laplène, qu'il disait mon jeune frère, et m'informa que ses hommes, qui devaient lui porter ma lettre datée de Sorobango, n'avaient pu le joindre et étaient revenus en disant que M. Treich devait être actuellement à deux ou trois marches de Kong.

Samedi 22 décembre. — Dans ma visite du lendemain, Ardjoumani, mis par moi sur la question du traité, m'apprit qu'il venait d'en signer un avec M. Treich-Laplène et m'en montra l'expédition laissée entre ses mains; il renouvela devant moi les engagements pris avec mon compatriote, et protesta hautement de son amitié pour la France et de son désir de voir les routes s'ouvrir vers la Côte; de son côté il promettait de faciliter le voyage vers la mer à tous les marchands qui voudraient passer chez lui.

Limité à l'ouest par le Comoé, qui le sépare de l'Anno et des États de Kong, le pays d'Ardjoumani s'étend au nord jusqu'au Lobi, à l'ouest jusqu'à la Volta, englobe le Fougoula (pays des Ligouy) pour toucher à l'Achanti entre Kwobyne et la rivière Tain, et au Sahué, à quelques kilomètres au sud des sources du Mézan. Enfin, les États du Bondoukou donnent la main à nos pays de protectorat, qui comprennent dans cette direction : l'Indénié ou Ndénia, l'Alangoua, le Bettié, l'Akapless et le Sanwi (pays de Krinjabo).

Ardjouma ou Adjimani ou Ardjoumani (Vendredi) est originaire d'une famille de l'Abron, de race bouandagni, venue d'un pays appelé Demma, sur les confins de l'Achanti. Il a succédé à Héba ou Héboï, qui lui-même a succédé à Fofié; c'est le plus ancien roi dont on ait conservé le souvenir.

Le premier héritier du trône s'appelle Adoukadjou; il habite Adoukadjoucrou. Le deuxième se nomme Andrufi; il est chef de Bamboso. Les autres chefs influents sont : Annibilé, chef d'Annibilécrou, Papey et Boitène, qui résident près de Bondoukou.

Le mode de succession au trône est analogue chez tous les peuples de race agni-achanti; la transmission se fait aux neveux fils de sœur. La charge de premier intendant du royaume est occupée par le fils aîné du roi régnant.

Cette charge est actuellement remplie par Diassy, fils aîné d'Ardjouma; il habite dans un petit village près de Bamboso.

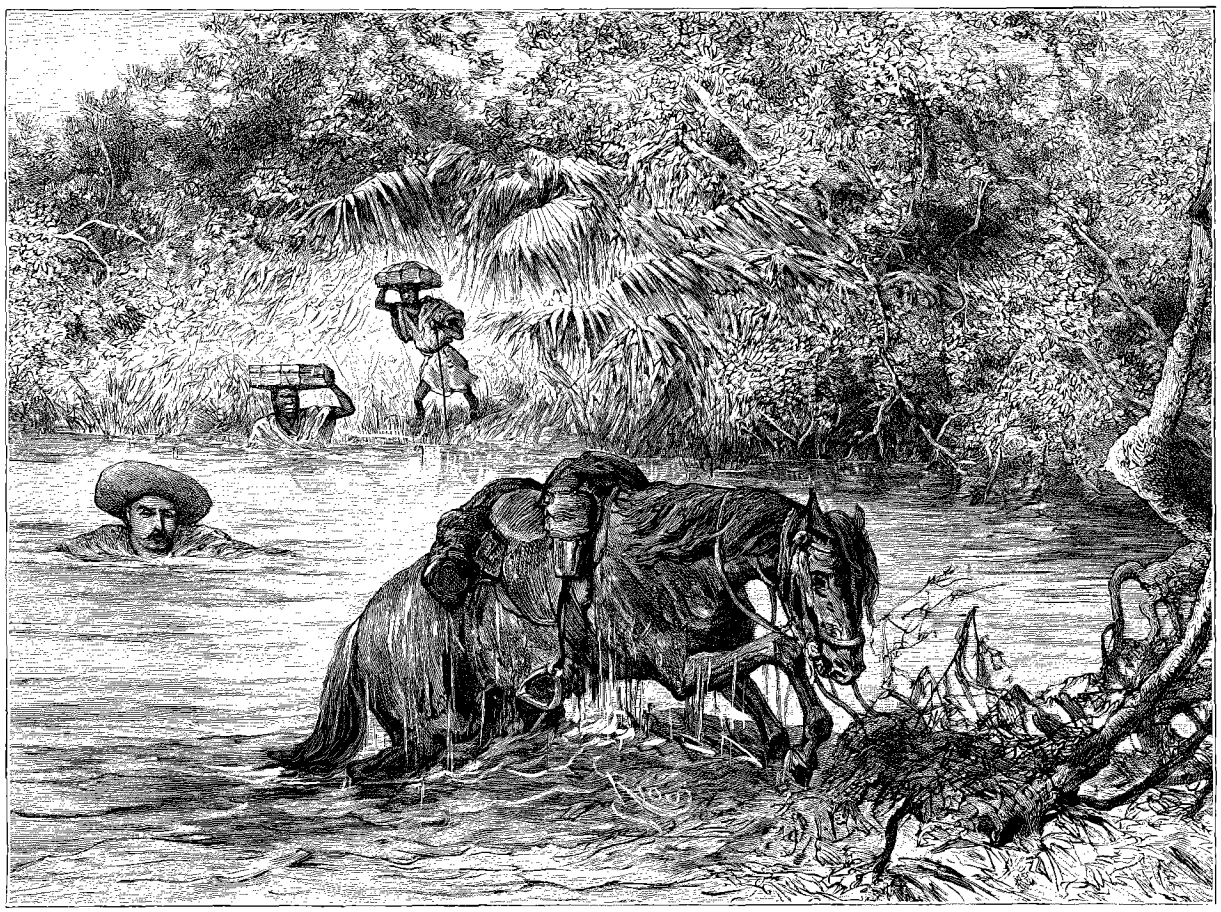
Comme Ardjoumani me priait avec insistance d'attendre ici le retour de M. Treich, je crus bien faire, pour éviter de le froisser, de ne pas brusquer mon départ, et je lui promis de prolonger mon séjour de vingt-quatre heures. C'était déjà pour moi un grand sacrifice, Amenvi n'étant pas précisément un endroit bien agréable. Ce village n'a pas de cultures, et toutes les provisions se tirent des environs; ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés que l'on peut s'y nourrir, et si les vivres ne vous viennent pas du chef, on risque d'y mourir de faim. Les amis, famille ou captifs de la famille royale, tout en vivant un peu aux dépens d'Ardjoumani, se créent des ressources en or, soit en prélevant leur part

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de prise dans les razzias de captifs qu'opère ce souverain sur les frontières de l'Achanti, soit en percevant l'impôt, ce qui doit se faire, comme chez tous les peuples noirs, d'une façon plus ou moins arbitraire.

Au moment de mon passage à Bondoukou et pendant mon séjour à Amenvi, les chefs ou agents d'Ardjoumani partaient précisément en vue de la perception de l'or. Rien n'est curieux comme le départ de ces personnages. Assis dans un long panier porté sur la tête de deux esclaves et précédé de deux ou trois tam-tams, suivant son rang, le chef essaye de se donner un air d'importance en faisant flotter son plaid en étoffe voyante sur les flancs du panier, et tournoyer son ombrelle dans tous les sens. Le cortège se complète par les captifs porteurs de la chaise ou du tabouret du chef, auquel est presque toujours fixée une sonnette, puis par les porteurs de gris-gris, — queues de bœufs, de chevaux ou d'éléphants, — et enfin par le ou les porte-épée ou porte-canne, qui transmettent les paroles du chef.

Dans le Diamman (Bondoukou et ses environs), la population, à l'exclusion des colonies mandé fixées à Bondoukou et dans quelques gros villages, est composée de gens à peu près de même race que les Achanti. On les désigne sous le nom de Ton. D'une taille un



Bain forcé. — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

peu plus élevée que les Achanti du Coranza et les Galli qui viennent commercer à Bondoukou, il est facile de reconnaître chez eux les caractères physiques de la race achanti, avec laquelle je les crois fortement apparentés. La langue qu'ils parlent est l'achanti presque pur. Plus au sud, à environ une journée de marche d'Amenvi, dès que l'on entre dans l'Abron, les Ton sont déjà fortement mélangés à des gens qui semblent de même race que les Sanwi (gens de Krinjabo) et que l'on désigne sous le nom de *Bouanda*; ils parlent la langue de Krinjabo, l'*agni*.

Les Ton, tels que je les ai vus dans le Diamman, sont d'une propreté excessive; ils passent plusieurs fois par jour un temps très long à se savonner, se baigner et se frictionner à l'aide de fibres de palmier en guise d'éponge, après quoi vient le graissage de tout le corps au beurre de cé ou à l'huile de palme. Comme l'usage d'une coiffure quelconque, bonnet ou chapeau, leur est absolument inconnu, leur chevelure est l'objet de soins très minutieux. Rarement ils se rasent la tête : ils se coupent les cheveux à l'aide de ciseaux et les peignent soigneusement avec des peignes en bois fabriqués par eux ou des peignes en corne venus de la Côte. Leur vêtement consiste en une bande d'étoffe portée comme ceinture et passant entre les jambes. Avec cela ils ont un pagne en cotonnade de couleur voyante, de pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venance européenne ou fabriqué dans le pays, dans lequel ils se drapent fièrement comme dans un plaid.

En fait de bijoux, ils se parent volontiers de colliers et de jarretières en pierres ou perles ordinaires, auxquels est souvent suspendu, en guise de médailles ou de pendeloques, un petit morceau d'or travaillé dans le pays.

Les habitations en usage chez les Ton sont de plusieurs types, rondes, rectangulaires ou carrées; elles sont construites en bambou ou branches de palmier ban, légèrement enduites de béton ou terre glaise et badigeonnées en ocre rouge ou noire.

Presque toutes sont recouvertes en feuilles de rônier et en chaume. J'ai remarqué que les cases rondes étaient généralement réservées aux femmes, tandis que les cases carrées ou rectangulaires constituent le *home* des jeunes gens ou des maris. Toutes se distinguent des constructions des autres Soudaniens par des ouvertures larges et spacieuses en guise de portes et par leur surélévation au-dessus du sol.

Quelques cases rectangulaires d'Amenvi, de Tabaye et de Marawi ont leurs façades ornées de piliers et de dessins en creux moulés sur des lianes ou brins de bambou disposés en arcs, cercles, triangles, losanges, etc. Rarement on les trouve isolées; elles se présentent presque toujours par groupes de quatre cases formant un carré et entourant une petite cour centrale, munies de toits assez élevés; ces logements sont assez agréables à habiter, surtout pendant les heures chaudes, puisque deux d'entre eux au moins sont toujours à l'abri du soleil.

L'ameublement des cases consiste en nattes, chaises de divers modèles, tabourets, peaux de singe servant de sièges, quelques bassins en cuivre et des cruches en grès de provenance d'Europe. Au plafond une lampe en fer est généralement suspendue, à l'aide de deux chaînettes.

Les occupations des Ton sont les cultures, l'extraction de l'or, la récolte du vin de palme, le tissage.

S'il m'est difficile de renseigner le lecteur sur l'état des cultures de cette région, il m'est encore moins facile de lui parler de l'extraction de l'or; ce dernier travail n'ayant lieu que pendant l'hivernage, je n'ai pas eu l'occasion d'assister à des lavages.

La religion des Ton me paraît offrir quelque analogie avec le culte des Mandé Bambara et Malinké; comme eux, ils ont dans un lieu écarté du village une case à fétiche (*namabong* en mandé), soigneusement préservée des regards des profanes par une clôture en aloès et des arbres dans lesquels sont disposés des chaudrons sur lesquels on sacrifie les poulets.

Ils possèdent aussi toute la série des sorciers mandé dits *soubakha* (maîtres de la nuit), et pendant la nuit on entend rôder dans le village les *koma* et les *dou*, déguisés avec des vêtements en fibre de palmier et tirant de cornes d'animaux des sons qu'il est impossible de comparer à aucun cri connu; ils se servent pour cela de grandes cornes de bœufs sauvages d'une variété désignée sous le nom de *minnaba* par les Mandé.

Ce peuple a aussi de nombreux *tenné* (fétiches). Ainsi tel ou tel bois porté dans le village, ou la vue de tel ou tel animal, peut entraîner les plus grands malheurs sur le pays. Beaucoup d'entre eux ne mangent pas de chèvres, d'autres pas d'escargots, etc.

Si leur religion se bornait à l'observation et à la pratique de ces mœurs innocentes, les Ton ne seraient pas à blâmer, mais malheureusement, comme les Sanwi, les Achanti et les peuples du Dahomey, ils se livrent à la cruelle pratique des sacrifices humains, non seulement à la mort de leur souverain, mais encore à celle de tout individu ayant joui de quelque influence.

Le décès d'un personnage de marque donne lieu à des sacrifices humains qui atteignent quelquefois des proportions plus fortes qu'on ne se l'imagine, et à des orgies qui, sans se renouveler souvent, sont menées tellement à fond qu'elles occasionnent la famine de toute une région. Les convives ont le droit de s'inviter eux-mêmes et de piller partout; quand une bande semblable s'abat sur un village, c'en est fait de lui : tout ce qui n'est pas à l'abri, bœufs, moutons, volailles, ignames, bananes, est dévoré; le village n'est évacué que lorsqu'il n'y a plus rien à manger et à voler. Je suppose que c'est pour cette raison que tous les villages ton et pakhalla dissimulent si bien leurs cultures, car de la Volta à Bondoukou et de ce point au Comoé je n'ai jamais eu l'occasion de voir un lougan.

Cette coutume des sacrifices semble avoir été instituée pour préserver les chefs et personnages influents des morts violentes, le poison jouant dans ce pays un rôle considérable.

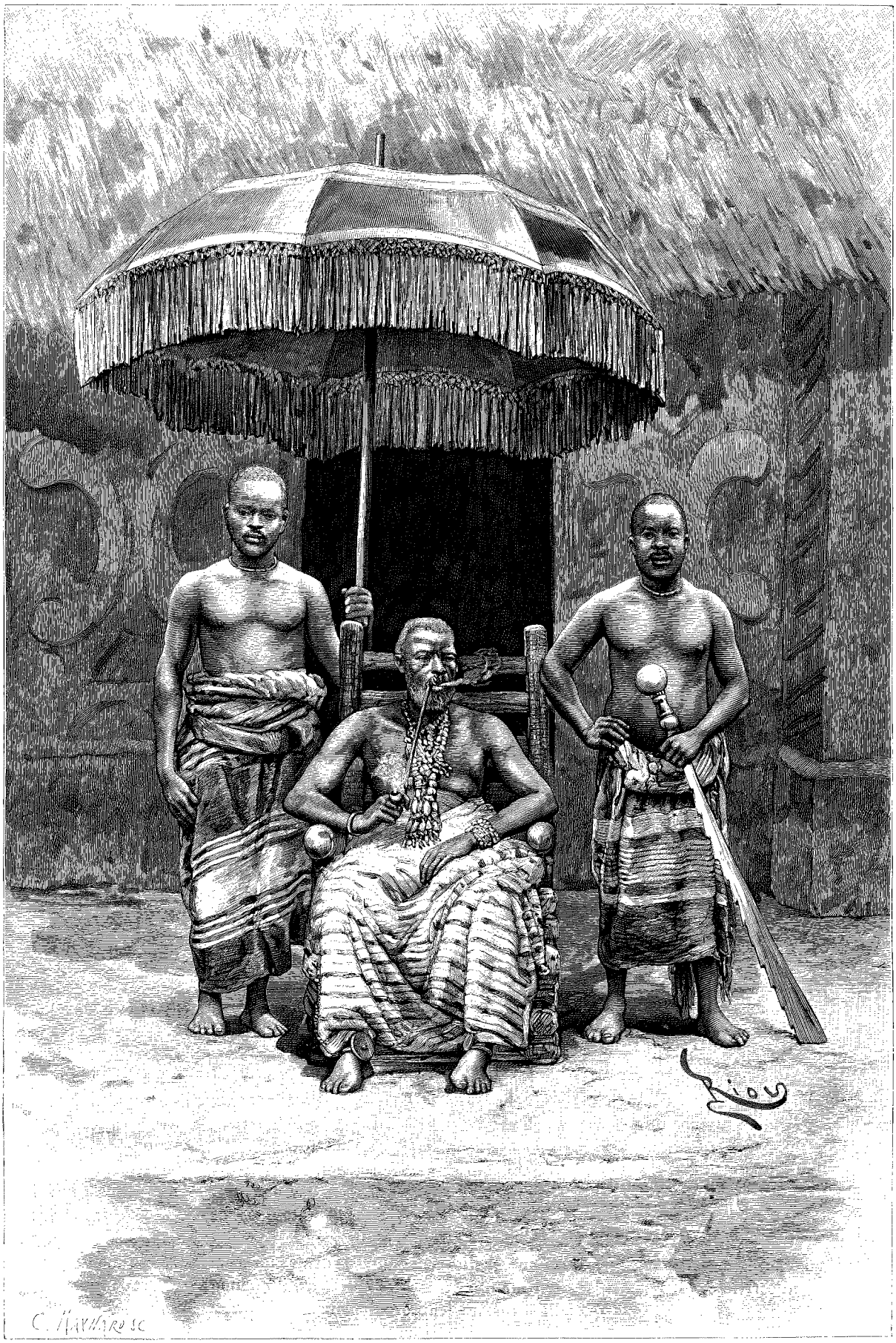
A l'avènement d'un roi, on rassemble sa maison civile et militaire et toutes les personnes qui de près ou de loin approchent le souverain, et on leur tient le langage suivant : « Vous avez tout intérêt à prolonger la vie de votre maître ou souverain, de veiller à son entière sécurité et d'empêcher qu'il ne soit empoisonné ou ne tombe dans une embûche quelconque. Votre vie est entièrement liée à la sienne : le jour où il mourra, vous serez tous décapités. »

C'est en effet ce qui a lieu : une partie des esclaves sont exécutés. Ces sacrifices humains, sans atteindre les chiffres fantastiques dont certains livres ont souvent parlé, s'élèvent cependant encore à un nombre de victimes qui varie de 8 à 20. Ce nombre s'accroîtrait certainement si les esclaves n'avaient pas, dans cette région déjà, une valeur assez grande pour qu'ils n'existent pas en aussi grande quantité que dans le Mossi et les pays limitrophes.

Treich m'a dit avoir assisté, lors de son passage, à un massacre de ce genre, à l'occasion de la mort d'un personnage influent de Bondoukou. Les Mandé m'en ont aussi souvent parlé, mais je n'ai jamais eu moi-même l'occasion d'assister ni de près ni de loin à une semblable scène de sauvagerie.

Dimanche 23 décembre. — Dans l'après-midi je me disposais à aller voir Ardjoumani pour lui demander

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ardjoumani et ses fils, roi de Bondoukou. — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de me faire partir le lendemain afin de rallier Kong. A la même heure me parvint un courrier de M. Treich-Laplène daté du 15 décembre. Il m'informait que, arrêté depuis quelques jours à Nabaé, sur les bords de la rivière Comoé, pour attendre la réponse du chef de Kong, il venait d'apprendre par un marchand mon arrivée à Bondoukou.

C'était afin de s'assurer de la vérité de la nouvelle qu'il me dépêchait un courrier; il m'informait également que, s'il recevait l'autorisation de se rendre à Kong, il pousserait jusque-là en attendant qu'il eût le plaisir de se mettre à ma disposition.

Je saisis avec empressement cette occasion pour faire accepter mon départ par Ardjoumani; il n'y opposa aucun obstacle et me laissa partir en mettant avec complaisance un guide à ma disposition.

Lundi 24 décembre. — Sous cette latitude et tant que l'on se trouve dans la région où la végétation dense fait son apparition, l'heure du départ, même pour les longues marches, peut être retardée sans inconvénient; le matin jusque vers dix ou onze heures il brouillasse assez fortement pour que sous bois on se croie surpris par une pluie fine, et le soleil ne paraît guère avant une heure et demie ou deux heures de l'après-midi. Dans ces conditions, et même lorsque la trace du sentier laisse à désirer, on peut faire du chemin; aussi les Ton, qui sont de véritables Bushmen, comptent-ils par étape 25 à 30 kilomètres en dehors des lacets et circuits. D'Amenvi à Krinjabo, par exemple (250 kilomètres à vol d'oiseau), ils comptent 9 à 10 jours de marche; en réalité il y en a bien 25.

De l'autre côté de la petite rivière, en pleine forêt, se trouvent deux villages de culture, autour desquels il y a un peu de maïs, du manioc, des bananiers

Un coin d'Amenvi. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

et des papayers; mais ces cultures sont étouffées par la végétation, on dirait presque abandonnées des habitants, qui, peut-être par paresse, ne s'en occupent pas.

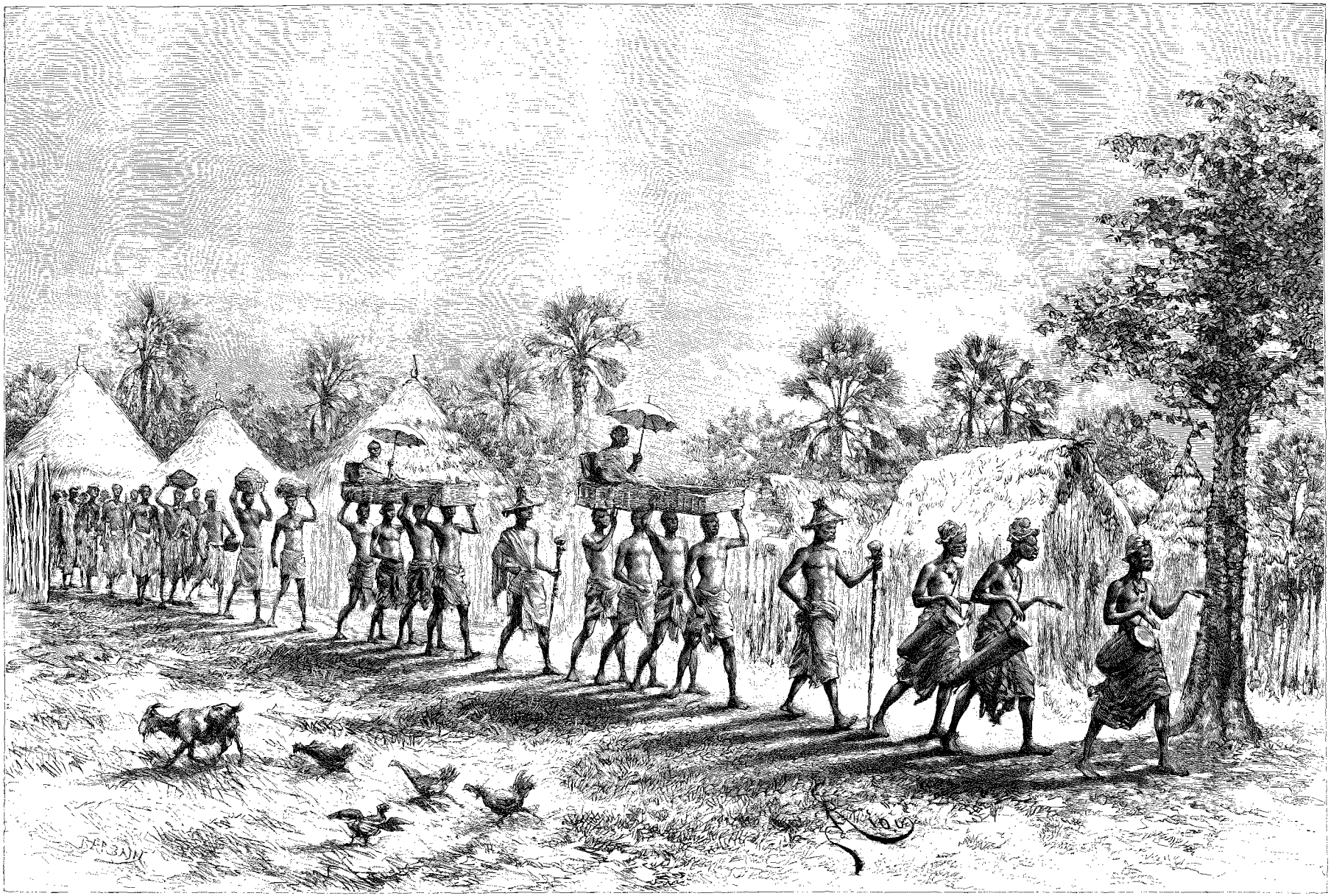
Plus loin on passe par deux villages plus importants, Tangouvini et Maravi, également situés en forêt, mais dans d'assez grandes clairières. Zeppo, que nous traversons trois heures après, et Dinnokhadi, où nous faisons étape, sont déjà peuplés exclusivement de Pakhalla.

Dinnokhadi est un village de 200 à 300 habitants. J'y fus très bien accueilli; le chef, comme le reste de la population masculine, était sous l'influence du vin de palme.

Mardi 25 décembre. — Au nord de Dinnokhadi coule une petite rivière de 8 mètres de largeur qui, m'a-t-on dit, recevrait la rivière d'Amenvi. Ce cours d'eau est un affluent de gauche de la rivière Comoé. Actuellement il n'a que 20 centimètres d'eau, mais en hivernage il est profond et a un courant très rapide. Au delà de cette rivière et jusqu'à Donfaé existe une sorte de flore de transition. Sans être la flore commune au Soudan, elle n'est cependant plus la végétation dense; elle comporte plus de clairières et presque pas d'arbres remarquables. Nous sommes dans le pays par excellence du vin de palme; les palmiers à vin et à huile abondent, et Donfaé est renommé pour son cru dans toute la région.

Précisément au moment de mon entrée dans le village débouchaient par tous les chemins des femmes portant de gigantesques boulines de ce breuvage, et, cinq minutes après, tous les hommes du village s'installaient autour des marchandes. Je ne me fis pas prier par les convives, et comme le vin était très frais, j'en absorbai plein une petite calebasse. Dès que les habitants furent convaincus que je n'étais pas musulman,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ des agents d'Ardjoumani. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il m'arriva des calebasses de toutes parts. Bon gré, mal gré, il me fallut goûter à chacune d'elles et en avaler quelques gorgées, de sorte qu'en quittant ces braves gens je me sentais tout guilleret.

Un chemin qui va de Bondoukou dans le Mangotou ou pays d'Anno, après avoir quitté à Bondou le chemin de Kong, traverse Donfaé pour se diriger par Kouanna, Taoudi, etc., sur la rivière Comoé. Ce chemin est fréquenté aussi par les gens de Baoulé, qui le prennent pour aller chercher le kola blanc de l'Anno, de sorte qu'il y a des jours où il règne une certaine animation dans ce village hospitalier.

A 7 kilomètres au nord de Donfaé on atteint la route de Bondoukou à Kong, à quelques centaines de mètres d'un petit village nommé Panamvi en ton et pakhalla, et Birindara, « A l'entrée de la brousse », en mandé.

Le jour même de mon arrivée à Panamvi, je préparai une lettre destinée à M. Treich-Laplène, dans laquelle je l'informais de ma prochaine arrivée et lui donnais quelques conseils sur la façon dont il fallait agir avec la population de Kong. Je confiai ce pli à Diawé, mon premier domestique, pensant que sa présence pourrait être utile à mon compatriote.

Mercredi 26 décembre. — De Panamvi à Nasian il y a 30 kilomètres à vol d'oiseau, mais avec les nombreux circuits que fait le sentier il faut compter 38 à 40 kilomètres. Les marchands chargés sont obligés de camper à mi-distance, sur les bords d'un des nombreux ruisseaux qui sillonnent cette vaste plaine, et dont quelques-uns ont, encore à cette époque, conservé quelques flaques d'eau.

Par suite du mauvais état de mon cheval, il me fallut faire l'étape à pied. Affaibli par un violent accès bilieux qui m'avait pris à Bondoukou, je ne me sentais pas trop vaillant; cependant je franchis à peu près sans halte la moitié du chemin. Vers midi nous prenions un peu de repos, et comme à deux heures je sentais revenir mes forces, je proposai à mes hommes de nous mettre en route pour Nasian; en marchant bien, nous arriverions avant la nuit.

Arrivés à une dizaine de kilomètres de Nasian, il me fut impossible de pousser plus loin. Cette marche au soleil m'avait considérablement affaibli, j'avais la bouche sèche et ne pouvais plus plier mes pauvres jambes; pourtant, comme Européen et comme chef d'expédition, je ne devais pas me laisser aller à un acte de faiblesse et me laisser choir sur le bord de la route. Heureusement qu'un violent incendie de la brousse nous enveloppa à hauteur des ruines de Boropoé; il fallut s'arrêter, l'éteindre et camper.

J'étais sauvé, mes noirs ne m'avaient pas vu faiblir à la marche.

Jeudi 27 décembre. — Arrivé de bonne heure à Nasian, je comptais pouvoir gagner le même jour Deknion; mais l'homme laissé en arrière avec mon cheval n'arriva que dans l'après-midi; je dus donc remettre mon départ au jour suivant.

Mon pauvre cheval était mort un peu plus loin qu'à mi-chemin. Son palefrenier me rapporta la selle.

Nasian est un très vieux village, qui jadis devait être beaucoup plus grand qu'il n'est actuellement. Son chef jouissait de quelque influence avant l'avènement d'Ardjoumani, mais depuis il s'est retiré dans l'ouest, vers la rivière Comoé; il habite un village à côté du Barabo, nommé Nasian Massadougou. Nasian est le même village que Bowdich mentionne sous le nom de Naséa.

28 au 30 décembre. — Pendant ces trois journées de marche je fis successivement étape à Deknion (Dépakhé ou Dégouékhé), à Dédi ou Lédi, et enfin, le 30, à Kagoué.

Dimanche 30 décembre. — Kagoué se distingue des autres villages pakhalla par quelques beaux arbres à campement. J'y trouvai des gens de Kong se rendant pour la plupart à Bondoukou avec du beurre de cé et des étoffes, afin d'y acheter des kola et des piments de l'Achanti, qu'ils se proposaient de porter ensuite sur Djenné et Bandiagara.

D'autres, mais en petit nombre, se dirigeaient par le Barabo sur le Djimini et l'Anno; j'appris par ces derniers que, depuis mon départ de Kong, la paix était rétablie entre les gens de Kong et ceux de Djimini, grâce à l'intervention de Karamokho-Oulé auprès d'un de ses neveux, Bakary-Ouattara, qui réside à Kawaré, rive gauche du Comoé, et qui de temps à autre se livre à des brigandages sur la frontière.

Lundi 31 décembre. — De Kagoué à Comoé il n'y a que 10 kilomètres. Au point où l'on atteint la rivière se trouve un petit village nommé Nabaé ou Nambaye, dont le chef s'occupe du transbordement des gens et des marchandises venant de la rive gauche. Quand on vient de la rive droite, ce sont les gens de Timikou qui font ce service.

C'est de Nabaé que M. Treich-Laplène avait envoyé demander au chef de Kawaré (États de Kong) l'autorisation de se rendre à Kong; mon compatriote était resté dans ce village ; j'y fus également bien accueilli. Le chef, voulant m'éviter le passage du gué, qui se trouve à 500 mètres en amont, mit avec empressement sa pirogue à ma disposition, de sorte que de bonne heure j'arrivai à Timikou, petit village de passeurs situé à 2 kilomètres de la rivière et sur sa rive droite.

Le Comoé a de 70 à 80 mètres de largeur au point de passage. Quoique son niveau ait considérablement baissé et que du haut de ses berges on domine la rivière d'environ 15 mètres, elle est encore assez profonde pour qu'on ne puisse passer la pirogue qu'avec les pagaies, les perches étant insuffisantes pour le milieu du lit. Ce bief, qui semble s'étendre fort loin en aval, est barré en amont par une nappe de grès qui ne laisse qu'un chenal de 1 m. 20 de profondeur contre la rive droite. C'est là que se trouve le gué.

La rivière sert ici de limite entre les États d'Ardjoumani et le pays de Kong. C'est là que se termine le territoire des Pakhalla. Ce territoire est très étendu ; il est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

limité au nord par les districts sud du Lobi et le petit pays indépendant de Bouna, à l'est par la Volta Rouge, au sud-est par le Fougoula (pays des Ligouy), au sud par le Diamman ou pays de Bondoukou, et à l'ouest par le Barabo, colonie mandé riveraine du Comoé, dont le centre principal est Sandouy (ou Sandui), et qui fait également partie des Etats d'Ardjoumani.

Ce vaste pays est habité par une race unique nommée *Pakhalla*; elle parle une langue qui lui est propre et que l'on appelle *ngouala*. Ce nom semble avoir pour étymologie *dagoua* et *gouada*, qui veut dire « bonjour ». Cependant, à côté de cette langue, beaucoup de Pakhalla savent parler le dialecte achanti des Ton et le mandé.

Suivant les régions de leur territoire, les Pakhalla emploient comme habitations les cases ligouy, ton, achanti, mandé; leur costume se ressent aussi de la proximité de ces quatre peuples; on peut dire cependant qu'ils ont une tendance à imiter les Ton plutôt que les autres peuples. La raison en est bien simple: ce peuple est depuis fort longtemps tributaire des Ton, qui les gouvernent; les chefs ton sont nommés par Ardjoumani.

Quelques villages pakhalla de la région méridionale

Types de Ton avec leur ombrelle. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

m'ont paru vivre dans une aisance relative; ils possèdent un troupeau, ont des ressources en vivres, et s'occupent activement de la culture du tabac. D'autres sont plongés dans une noire misère; on y voit circuler des malheureux estropiés et des gens couverts de plaies; cela tient un peu au pays ingrat qu'ils habitent, car, dès que l'on a abandonné la zone méridionale où croît le palmier, on entre dans une contrée desséchée, arrosée par des ruisseaux insignifiants qui sont à sec pendant une bonne partie de l'année. Le granit fait sa réapparition et avec lui la couche de terre végétale diminue, le terrain et les cultures sont brûlés par le soleil, la campagne est d'un aspect triste et désolé. Les terrains ferrugineux que l'on trouve assez fréquemment ne sont pas assez riches en minerai pour que l'on puisse songer à en extraire le fer; aussi ce pays, comme celui qui est sur la rive droite du Comoé, est-il tributaire pour ses outils et les balles de fusil de la région Bobo-Dioulasou, ce qui donne lieu à un commerce très actif de la part des gens de Kong.

La configuration de toute cette région, qui n'est ni accidentée ni coupée, permet d'y porter facilement la guerre et d'y faire la chasse aux esclaves; aussi n'a-t-elle pas échappé aux Ton, qui en ont fait pendant longtemps leur pays de prédilection pour les razzias. Peu à peu la situation de ces malheureux Pakhalla s'est mo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

difiée; depuis longtemps les Ton ne leur font plus la guerre; ils se contentent actuellement de leur faire payer un lourd tribut, mais, d'autre part, ils les autorisent à venir dans le Diamman et l'Abron extraire et laver l'or pour leur compte pendant la saison des pluies. Si les Pakhalla veulent s'en donner la peine, ils peuvent prospérer.

Deux chemins mènent de Timikou à Kong. Celui du sud, qui passe à Binimona, est fréquenté par les marchands, de préférence à l'autre, parce que les villages se trouvent plus rapprochés, ce qui permet de faire de petites étapes. Les hommes de Kong, portant de très lourdes charges, redoutent les étapes qui dépassent 15 kilomètres (à vol d'oiseau).

Quoique très fatigué par la marche à pied, je pris de préférence le chemin du nord, qui passe à Koniéné, afin de gagner deux étapes et de voir en passant les terrains aurifères que l'on m'avait signalés aux environs de Samata.

J'arrivai à huit heures du soir à Sou ou Son, petit village d'une dizaine de cases; mon entrée tardive jeta un peu l'émoi dans cette petite population, qui pour l'instant ne se composait que de femmes. Mais dès qu'elle m'entendit parler le mandé, je fus reconnu pour le « blanc de Kong » et l'on procéda à mon installation.

1er janvier 1889. — Ce n'est pas sans une certaine émotion que j'inscris cette date sur mon calepin de route. Tout en priant Dieu de me conserver la santé et de me ramener à ma patrie, je reprends courage en me disant : « Peut-être dans quatre, cinq, six mois, aurai-je le bonheur de revoir la France! »

C'est plein d'espoir et confiant dans l'avenir que j'atteins Gaouy.

Ce village, dont j'évalue la population à 200 habitants, respire un air de prospérité; j'y trouvai des poulets, de la viande boucanée, des bananes, des papayes et même des tomates, ce que je n'ai rencontré que deux fois pendant mes pérégrinations.

Mercredi 2 janvier. — De Gaouy à Samata il n'y a pas de village; on traverse une grande plaine coupée un peu plus d'à mi-distance par un soulèvement en arc de cercle qui, d'après ce que j'ai pu voir, se prolonge de l'autre côté du Comoé et fait suite au pic des Komono, auquel il paraît se rattacher. Cette ligne de hauteurs, dont les plus importants sommets n'ont que 100 mètres de relief environ, se prolonge dans le sud; on la coupe également en prenant la route de Timikou par Gouroué sur Sipolo.

C'est à 2 kilomètres avant d'arriver à Samata, autour d'une ruine, que se trouvent les terrains aurifères. Dans un rayon de 1 kilomètre, le sol est absolument à jour. Les puits ou mines sont très rapprochés; quelques-uns ont près de 3 mètres de profondeur. Pour avoir été ainsi fouillé, il faut que ce terrain soit très riche en or. L'eau faisant défaut dans les environs, les gens de Samata la tirent de puits taillés dans le conglomérat ferrugineux et atteignant de 3 mètres à 3m,50 de profondeur. J'ignore les causes qui ont fait cesser l'exploitation de cette mine.

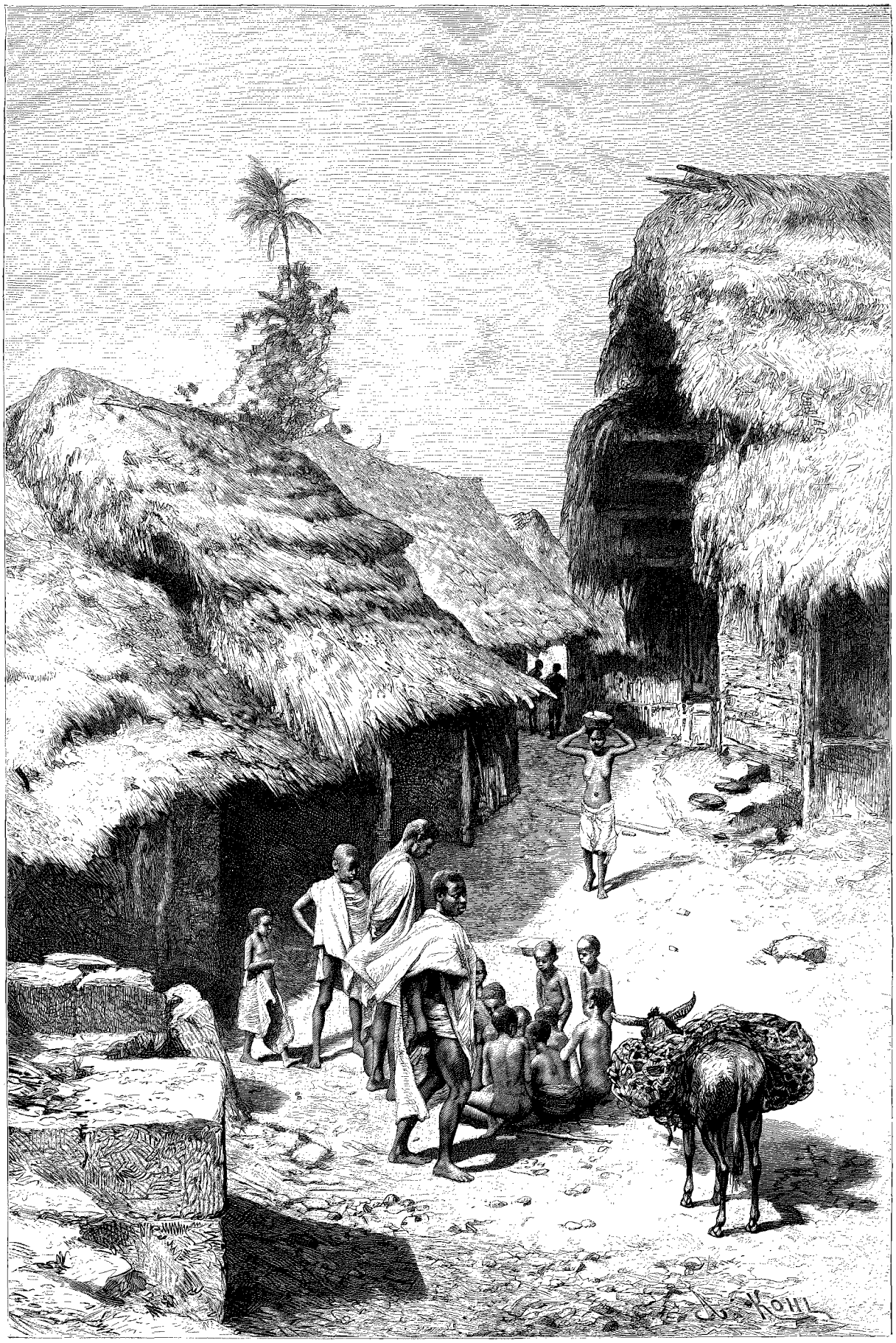
Femmes portant de gigantesques bonbonnes. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Jeudi 3 janvier. — En quittant Samata, le guide nous fit traverser deux villages sans importance, Dadougou et Toura, où nous nous arrêtâmes quelques instants pour satisfaire à la curiosité des habitants. A Koniéné, qui est un grand village composé de plusieurs groupes, il me fallut rester une bonne demi-heure, les habitants voulant me faire boire du lait.

Nous arrivâmes dans l'après-midi au gros village de Kolon, où je fus presque choyé, y ayant rencontré des jeunes gens dont j'avais fait connaissance, près de Léra, et à Kong même; ils se souvenaient encore fort bien de mon nom, et le répétaient à tous les curieux. Les Mandé de toute cette région me connaissent sous le nom de lieutenant Binger, et prononcent : *iétenan Binzé*. Ces amis furent sans pitié, et malgré mon extrême fatigue il fallut leur raconter mon voyage de *a* à *z*, sous peine de les froisser.

Vendredi 4 janvier. — Les marchands chargés mettent trois jours pour se rendre de Kolon à Kong; ils font étape à Déléguédougou et Kongolo. Suffisamment entraîné à la marche, et ne craignant plus les étapes trop longues, je me décidai à brûler Déléguédougou et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Types de Pakhalla. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à aller coucher à Kongolo. En route, je fis la rencontre de deux hommes de M. Treich qui venaient au-devant de moi avec un âne, que je m'empressai d'utiliser. Je fus fort bien reçu par le chef de Kongolo, et le lendemain je ne fis qu'un saut jusqu'à Kong, où j'entrai à huit heures du matin.

Samedi 5 janvier. — A 3 kilomètres de la ville je rencontrai Diawé, qui venait au-devant de moi avec un cheval de M. Treich. Impatient de rejoindre mon compatriote et de prendre connaissance des nouvelles de notre chère France, je traversai au galop Marrabasou, répondant de mon mieux à tous les teinturiers qui me saluaient, et me dirigeai sur l'habitation de mon ancien hôte, chez lequel M. Treich était descendu. Arrivé, grâce au cheval, presque en même temps que le courrier qui devait m'annoncer, je surpris M. Treich au moment où il se disposait à aller à ma rencontre.

L'émotion que je ressentis est difficile à décrire. Je tombai dans les bras de ce brave compatriote, qui, à peine remis d'un long séjour à la Côte de l'Or, s'était spontanément offert pour aller me ravitailler. Il m'apportait, en plus d'une lettre de ma mère, des nouvelles de quelques bons amis qui me firent oublier toutes mes fatigues et privations.

Pendant que je faisais honneur au pâté et au biscuit que m'offrit M. Treich, il me mit au courant des événements saillants qui s'étaient déroulés en Europe pendant mon absence. Quelques minutes après, un spectateur nous aurait pris pour d'anciennes connaissances; cette amitié spontanée, propre aux gens d'Afrique, nous unissait déjà.

J'appris que pendant plusieurs mois le bruit de ma mort avait circulé en France et avait failli enlever ma pauvre mère. Un courrier que j'avais expédié des environs de Kong le 10 mars 1887, parvenu à Bammako fin juin, avait heureusement fait tomber ces bruits fâcheux et rendu un peu d'espoir à ma famille et à ceux qui s'intéressaient à moi.

Sur l'initiative de M. Verdier, armateur à la Rochelle, propriétaire des comptoirs français d'Assinie et de Grand-Bassam, et grâce au concours généreux de M. de la Porte, sous-secrétaire d'État aux colonies, et de M. le Ministre des affaires étrangères, un convoi de ravitaillement avait été organisé à la Côte de l'Or et confié à M. Treich-Laplène.

Le concours de M. Treich-Laplène ne pouvait que m'être précieux. Il avait fait un long séjour à la côte, exercé des fonctions de résident à Assinie et accompli vers l'intérieur deux voyages successifs, qui avaient abouti en 1887 à la conclusion de deux traités plaçant le Bettié et l'Indénié sous notre protectorat. M. Treich m'apportait en outre un stock de marchandises qui allaient m'être utiles pour le retour.

Les trois jours qui suivirent mon arrivée à Kong furent employés en visites, absolument de rigueur dans cette cité soudanienne, sous peine de passer pour un malélevé. Karamokho-Oulé, les chefs des qbaïla, tout le monde enfin me fit bon accueil. Je dus partout un peu raconter les péripéties de mon voyage, aucun peuple n'égalant les Mandé Dioula en curiosité.

Pendant mon absence, Diarawary était mort : j'allai donc faire une visite à son frère et successeur Lansiri, visite de félicitations et de condoléance.

A cet effet, j'emmenai avec moi, comme il est d'usage, un musulman pour réciter une oraison funèbre; d'autre part, une bonne partie de mes voisins m'accompagna; de sorte que cette visite revêtit presque le caractère d'une cérémonie.

Pendant la prière funèbre, on se frappe le front de la main droite en disant « *amina* » (amen) chaque fois que l'auditoire le dit, puis la famille vous dit : « *ini-sé* » (merci). A ce moment, le visiteur répond : « *Allah ma lour souna sira!* » (Que Dieu vous laisse dormir en paix dans votre case)! Cette phrase dite, on donne un cadeau de 1 000 cauris quand on est dans l'aisance, et moins dans le cas contraire.

La population, étant très bien disposée envers moi, ne pouvait manquer d'accepter les ouvertures au sujet d'un traité, cette question ayant, grâce à la campagne menée par les amis que j'avais laissés à Kong, fait du chemin pendant dix mois.

Dès mon premier séjour, on était décidé à traiter, mais devant l'hostilité marquée de certaines gens, Karamokho-Oulé crut prudent de laisser les esprits s'apaiser. « Quand tu reviendras, disait-il au moment où je partais pour le Mossi, la question sera vite réglée, laisse-moi faire, l'imam et mes amis nous aideront. »

Depuis deux mois on ne parlait que du traité à signer et de mon retour. M. Treich avait été conduit par les guides d'Ardjoumani au chef de Kawaré (petit village situé à une forte journée de marche à l'est de Kong). Dès son arrivée, Bakary, le chef de ce village, arrière-petit-fils de Sékou Ouattara, et par suite petit-cousin de Karamokho-Oulé, avait entretenu Treich de la question du traité. Tout faisait donc prévoir une issue favorable. A Kong, mon compatriote engagea cette question avec Karamokho-Oulé. Comme on me savait sur la route du retour, il fut décidé qu'on attendrait mon arrivée pour la traiter à fond. Aussi, dès que j'eus quelques instants à moi, je rédigeai les clauses et les discutai avec Karamokho-Oulé. Le 10, les signatures étaient données, et une expédition accompagnée d'un pavillon était remise à notre nouvel allié.

La question du traité réglée, je songeai à envoyer de mes nouvelles en Europe. M. Treich étant arrivé à Kong avec un personnel plus que suffisant, je renvoyai Fondou et Birama, mes deux plus vieux serviteurs, accompagnés de leurs femmes gourounga, porteurs d'un courrier adressé au commandant supérieur du Soudan français par l'entremise du commandant de Bammako. Je leur confiai également deux charges d'effets confectionnés et d'étoffes fabriquées tant à Kong que dans le bassin du Niger, destinés au sous-secré-

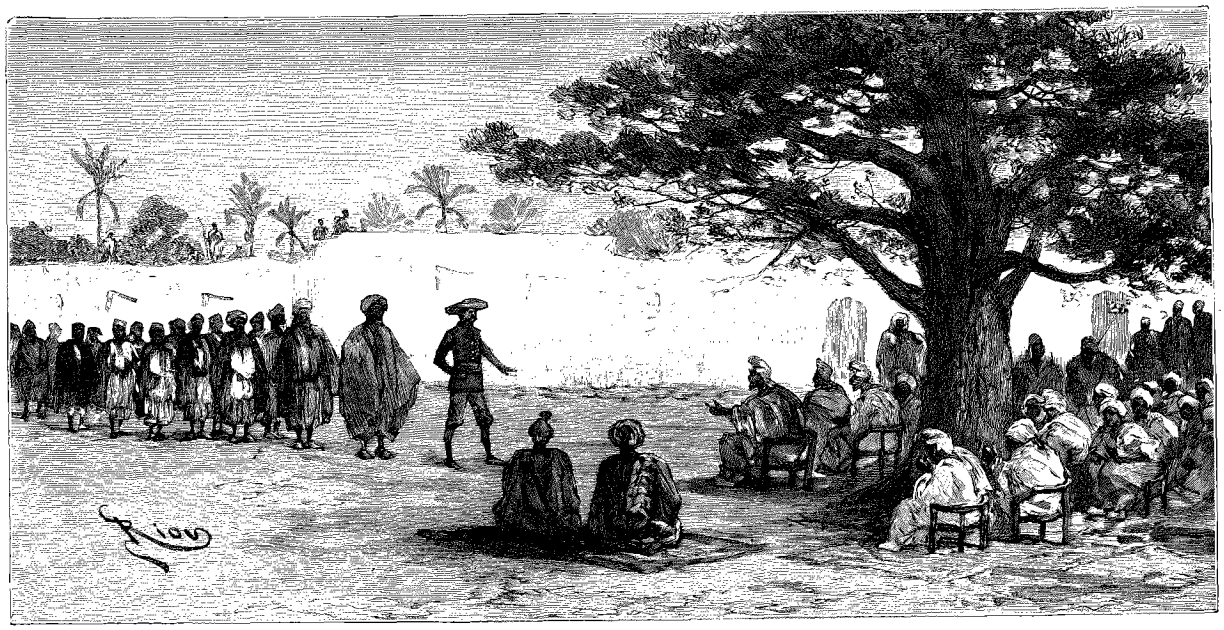
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taire d'État aux colonies. Pour plus de sécurité, il fut en outre décidé que M. Treich enverrait de son côté un courrier sur Krinjabo et Assinie par Bondoukou.

Désireux de continuer ma route de retour par la rive droite du Comoé, j'en fis part aussitôt à Karamokho-Oulé, qui s'empressa de satisfaire à mon désir. Les quelques jours qui précédèrent mon départ furent employés par lui à faire prévenir les régions avoisinantes de mon prochain voyage. Nos préparatifs ne furent pas longs. Le départ de Kong fut fixé au 21 janvier. Dans les visites d'adieu que je fis avec M. Treich, j'eus la satisfaction de constater que tout le monde à Kong n'avait plus qu'un seul désir, celui de voir les chemins s'ouvrir vers la côte, le plus vite possible. Active et laborieuse, cette population comprend qu'une voie sûre vers le golfe de Guinée lui rapportera de grands bénéfices et lui ouvrira un nouveau débouché pour son industrie. Partout, à Kong, on ne songe qu'à cela. Tributaire pour des articles d'Europe des gens de Bondoukou, de Salaga et de l'Anno, la population attend avec impatience le jour où elle pourra s'affranchir et entrer directement en relations avec nous.

A sept heures et demie du soir, la veille de notre départ, l'imam Sitafa Sakhanokho vint, accompagné de son frère et de quelques amis, me faire ses adieux, me souhaiter bon retour et me prier de saluer de leur part « le Président de la République et tous les anciens de France », pour me servir de son expression.

La démarche de cet homme, qui jouit, par sa situation comme chef religieux, d'une grande considération à Kong, et qui s'était jusqu'à présent tenu sur un terrain de neutralité à mon égard, prouve jusqu'à quel point cette population est gagnée à la France. Nous



Visite à Lansiri, à Kong. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

serions coupables et bien coupables si nous ne profitions de ce mouvement vers nous, si nous ne continuions à entretenir de bonnes relations avec ce peuple, que je place bien au-dessus des autres que j'ai eu l'occasion de visiter dans mon voyage, et si nous ne cherchions à conserver son amitié, qu'il nous offre très loyalement dans le désir de voir la civilisation et le bien-être pénétrer chez lui.

Lundi 21 janvier 1889. — Quoique notre départ eût lieu au clair de lune, Karamokho-Oulé, accompagné de son frère et de quelques amis communs, tint à nous faire la conduite. Sous un arbre, au bord d'un petit marigot qui limite Kong au sud, il nous fit des adieux bien sincères, me recommanda de saluer le Président de la République de sa part et de l'assurer de son entier dévouement, puis il nous remit entre les mains de Bafotigué-Daou et de son frère, qui devaient nous accompagner jusque dans le Djimini.

En quittant Kong, la route du Djimini se dirige vers le sud-est pendant les premières étapes, et est presque parallèle à la route de Gottogo. Le premier village que l'on rencontre se nomme Ténenguéra. Il n'a guère que 200 habitants à l'heure actuelle, mais il était jadis très grand, et il a joué un rôle considérable dans l'histoire de Kong. C'est de Ténenguéra que la fraction des Mandé Dioula qui comprenait les familles Ouattara, Barou et Daou vint s'établir lorsqu'elle quitta les pays mandé. L'ancêtre des Ouattara, nommé Fatiéba, le « père Tiéba », commença une série d'expéditions qui devaient rendre sa famille maîtresse de toute cette région jusqu'à la rivière Comoé. Bien que le pays fût occupé par une population hétérogène composée de cinq éléments assez différents les uns des autres, cette conquête paraît cependant avoir été assez laborieuse pour occuper tout le règne de son successeur, Sékou Ouattara, règne qui se termina par une série de mas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sacres, et par la prise de Kong, où s'étaient réfugiés les derniers éléments de résistance.

La population primitive, dont on retrouve encore des vestiges dans toute la région, est désignée actuellement par les Mandé Dioula sous le nom de *Sonangui*, mot qui veut plutôt désigner les captifs armés, c'est-à-dire pouvant être utilisés en cas d'expédition. En effet les Mandé Dioula musulmans ne font la guerre que d'une façon tout à fait exceptionnelle, à la dernière extrémité.

A Ténenguéra habite un arrière-petit-fils de Sékou-Ouattara, Massa Gouli; il est le fils puîné de Pinctié, qui a quitté le pays et est établi actuellement au nord de Bobo-Dioulasou, chez les Tagouara. Ce parent de Karamakho-Oulé n'étant pas levé au moment de notre passage, cela nous épargna une visite et nous permit d'arriver de bonne heure à Mélenda, après avoir traversé le petit village de Gougollo.

M. Treich-Laplène. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

A Mélanda, où Bafotigué nous fait descendre, réside Dabéla, le frère aîné de Massa-Gouli. Comme beaucoup de noirs fils de chef, ce jeune homme se figure qu'en sa qualité de descendant de Sékou, il doit s'abstenir de travailler; aussi vit-il presque dans la misère; il ne peut nous recevoir que fort modestement.

Mardi 22 janvier. — Dabéla nous dirige sur Bogomadougou, où habite Badioula, huitième petit-fils de Sékou-Ouattara. En l'absence de ce chef, parti aux funérailles d'un ami, à Sokolo (route du Gottogo), nous sommes reçus par Sory, son chef de captifs, qui nous donne quelques provisions en ignames et mil, et nous facilite l'achat d'une chèvre au prix de 1 750 cauris.

Mercredi 23 janvier. — Kourou, où nous faisons étape, est le dernier village des États de Kong dans cette direction. Au delà, on entre dans le pays de Djimini, qui est indépendant. A Bougou, petit village au nord de Kourou, on me fait faire un détour avec le cheval, cet animal étant considéré par ce village comme un *tenné* (fétiche qui porte malheur).

Dans le pays de Djimini et l'Anno (Mangotou), c'est l'âne qui répand la terreur; aussi les marchands, quand ils viennent du nord, ne peuvent-ils dépasser Kourou avec les ânes, et quand ils viennent de l'est, de Bondoukou ou de Baoulé, doivent-ils les laisser à Tenko (rive gauche du Comoé). C'est pour cette raison que nous fûmes forcés de nous défaire de l'excellent âne de M. Treich, qui aurait pu nous rendre de réels services. N'ayant qu'un cheval pour nous deux, nous faisions alternativement nos étapes à pied ou en selle.

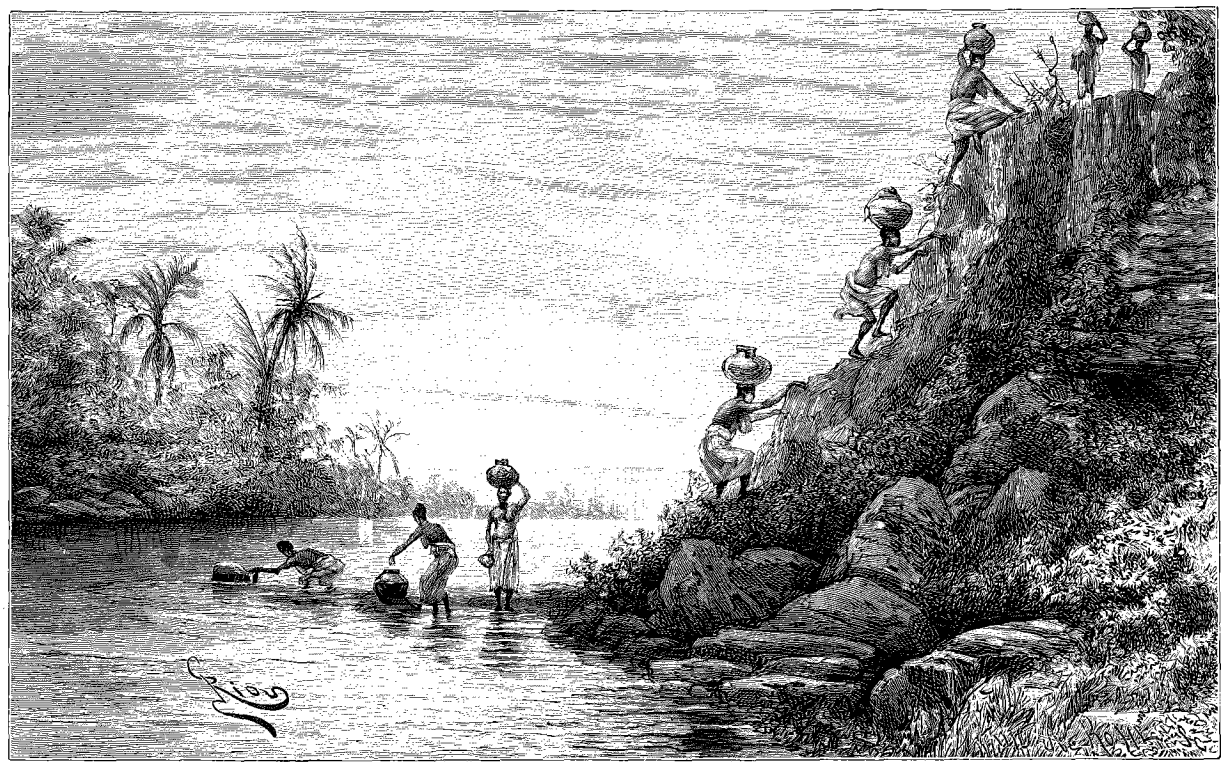
A quelque chose malheur est bon; cela nous obligeait à nous refaire un peu à la marche, car il allait falloir bientôt nous débarrasser de notre cheval. Le sorgho n'est plus cultivé au delà de Djimini et le climat du pays d'Anno est aussi funeste aux chevaux que celui du Diamman, où j'avais perdu mes deux dernières bêtes.

Diawé, mon premier domestique, avait quitté Dogofili, son village, y laissant une jeune fille qu'il devait épouser. Ce brave garçon songeait continuellement à s'en retourner, mais par délicatesse il n'osait m'en parler, ayant pris l'engagement de m'accompagner jusqu'à la fin de la campagne. Désirant le récompenser pour le dévouement dont il fit preuve pendant toute la durée de nos pérégrinations, je lui offris, quand nous atteignîmes Kong, de faire retour vers Bammako. Le pauvre garçon ne voulut pas me quitter avec les deux hommes chargés du courrier. Il ne consentit à partir que quand il serait sûr de me voir en bonne route, de sorte qu'il m'accompagna jusqu'à la frontière des États de Djimini. Là, il fit retour avec Bafotigué, dont le frère devait, sur les instructions de Karamokho-Oulé, nous accompagner jusqu'à Ouandarama et nous remettre entre les mains de Péminian.

G. Binger.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes puisant de l'eau au Comoé (voy. p. 114). — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER [1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXVI

Dans le Djimini. — Ethnographie. — Dakhara. — Industrie, commerce. — Les régions limitrophes. — Kamélinsou. — Le Comoé. — Premières plantations de kola. — Arrivée dans la capitale de l'Anno. — Honnêteté proverbiale des habitants de l'Anno. — Industrie, commerce, agriculture. — Départ pour Aouabou. — La marmite fétiche. — Population de l'Anno. — Mœurs, coutumes, armes, ustensiles. — Un mot sur Sansanné Mango. — Entrevue avec Kommona-Gouin. — Palabres. — Histoire de l'Anno. — Un animal inconnu. — Départ d'Aouabou. — Entrée dans la grande forêt. — J'attrape un mal gênant. — Les mines d'or. — Le *fouto*. — Rencontre de Gan-ne. — Voyage en hamac. — Comment on voyage dans la forêt. — Longues et pénibles étapes. — Arrivée sur les bords du Comoé à Attakrou.

Jeudi 24 janvier 1889. — Le pays de Kong est séparé du Djimini par une zone inhabitée de 25 kilomètres de profondeur, coupée par une petite rivière de 7 à 8 mètres de largeur nommée Kenguéné, qui sert de frontière entre les deux États. Pendant cette marche j'ai observé plusieurs soulèvements de grès ou de granit de 30 à 50 mètres de relief environ, et un autre groupe de collines peu élevées vers le sud. D'après leur orientation, ces petites boursouflures et poussées semblent se rattacher au système du pic de Komono, auquel elles se relient par les hauteurs de Gouroué-Gaouy-Samata.

Tout près d'Ouandarama, il y a de splendide granit bleu, qui émerge des deux côtés de la route, ce qui force les habitants à étendre leurs cultures assez loin.

A Ouandarama, notre logeur, un brave musulman nommé Karamokho-Sirifé, nous fit admirablement recevoir par Péminian, chef des trois villages qui constituent Ouandarama; il nous donna des poulets et plusieurs charges d'ignames et refusa absolument de nous laisser quitter son village le lendemain.

Les trois groupes qui forment Ouandarama sont respectivement habités par des Mandé Dioula, des Mandé Ligouy (Veï), que l'on appelle ici *Kalo Dioula*, et enfin par les autochtones, ou plus anciens occupants, les

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113; t. LXII, p. 33, 49, 65, 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kipirri; ces derniers ne sont qu'une fraction des Siènè-ré, comme je l'ai de suite constaté, car beaucoup de femmes ont la lèvre supérieure percée et les jeunes gens portent des plumes blanches dans les cheveux. Par la forme de leurs briquettes et leur façon de construire les cases rondes, par leur tatouage, la variété de leurs bœufs et surtout l'idiome qu'ils parlent, ils sont plutôt à rattacher aux Siènè-ré du Follona, qui diffèrent assez sensiblement des Siènè-ré du Kénédougou, du Pomporo et du Mienka.

Samedi 26 janvier. — Péminian, qui jouit d'une certaine influence dans cette partie du Djimini, nous donna un de ses captifs pour nous accompagner chez Domba Ouattara, chef du Djimini, nous recommander à lui de la part du chef de Kong, et le prier de nous faire conduire au chef de l'Anno ou Mangotou.

Précédés du guide, nous suivîmes pendant quelques kilomètres la route qui conduit dans le Diammara par Dabakhala, autre village important du Djimini, puis nous nous dirigeâmes sur Koroniodougou et Kangransou, deux villages mandé très propres, où l'on semblait s'occuper avec activité du tissage et de l'élevage du bétail, partout fort prospère. Nous fîmes ensuite une petite halte dans un village kipirri nommé Samasokhosou (« village des perceurs d'éléphants ! »). De là à Dombasou il n'y a que deux petites localités à traverser.

Le village où réside Domba Ouattara, chef du Djimini, est connu sous trois noms différents. On l'appelle indifféremment Dombasou, Dakhara ou Kaffoudougou.

Dakhara n'est pas de création récente, à en juger par ses habitations délabrées et les ordures entassées à portée du village; aussi le séjour n'en est-il pas précisément agréable; on peut cependant faire quelques promenades dans les sentiers menant à un fourré qui limite le village au sud et sur la bordure duquel poussent quelques citronniers et des pourguères, *Jatropha curcas*, que je n'ai vu nulle part atteindre un pareil degré de vigueur. J'ai trouvé des pieds ayant 25 centimètres de diamètre, de véritables troncs.

Jeudi 31 janvier. — Domba nous fit diriger sur Iaousédougou et nous adressa au chef du village kipirri qui est à l'ouest du village mandé. Cette région est bien peuplée. Nous traversâmes successivement Samasokhosoufittini, Djimbaladougou, Sandiokhosou, appelé aussi Sibicoro (qui signifie « à côté des rôniers »), gros village sur la rive droite d'un ruisseau à eau courante, aux abords marécageux, qui porte le nom de Songonokô, puis Agouadougou, Natéré et Gouérécoro. Tous ces villages ont un troupeau de bœufs, des chèvres et quelques moutons. On semble y cultiver avec succès le coton et le riz.

Par suite de mauvais renseignements, je n'atteignis que le 3 février Kamélinsou, premier village de l'Anno.

Le Djimini m'a paru fort bien peuplé. J'estime la densité de sa population à 12 habitants par kilomètre carré. Elle est composée mi-partie de Kipirri (de race siènè-ré), mi-partie de Mandé et de Kalo Dioula (Veï) venus de Diammara. On y cultive surtout le coton, à l'aide duquel on fabrique des étoffes rayées bleu et blanc, d'un bon marché exceptionnel. Ces étoffes sont connues dans toute la boucle du Niger et donnent lieu à un mouvement d'affaires très important pour le Djimini; elles se vendent presque aussi bon marché que les cotonnades blanches du Mossi, auxquelles elles font dans la région de Salaga une très sérieuse concurrence. Les gens du Djimini s'occupent aussi de la vente du kola blanc, qu'ils vont prendre chez les producteurs mêmes, ce fruit étant cultivé avec succès dans l'Anno, comme nous le verrons plus loin. A l'aide du kola et des cotonnades, ils se procurent du sel et des captifs qu'ils échangent dans l'Anno, l'Indénié ou le Baoulé contre de la poudre et des fusils. Ils alimentent aujourd'hui d'armes et de munitions les guerriers d'un Mandé nommé Morou, qui ravage depuis quelques années le Tagouano. Je n'ai pu obtenir de renseignements précis sur cet aventurier ni sur le pays qu'il occupe, ce Morou n'ayant pas de résidence fixe et errant dans la région à l'instar des colonnes qui opèrent dans le Gourounsi.

Dimanche 3 février. — Kamélinsou, comme je l'ai dit, est le village frontière de l'Anno quand on vient du Djimini; il est habité exclusivement par des Ganne, et porte aussi, pour cette raison, le nom de Gansoura. Nous fûmes reçus par un beau vieillard à barbe blanche qui s'empressa de nous faire installer de son mieux, car les cases de ce village sont fort mal entretenues. Les femmes et les jeunes filles se sont toutes crues obligées de nous faire un cadeau, de sorte que le riz, les ignames, bananes, papayes et poulets ne nous ont pas fait défaut.

Ce village, quoique d'un aspect misérable, a la réputation d'être riche. Beaucoup d'habitants en effet portent comme bijoux des pépites d'or. Ils m'ont aussi paru travailleurs et possèdent des plantations de kola. Les femmes s'occupaient de la cueillette du fruit et triaient les kola par grosseurs et par qualités. J'y ai également vu préparer du savon avec le fruit du *kobi*, qui est assez commun à cette latitude.

Lundi 4 février. — Le chef de Kamélinsou, au lieu de nous faire conduire directement sur Mango (Gouènedakha), nous achemina sur Morokrou ou Morodougou, où résident deux chefs parents du roi de l'Anno. Comme ce détour me rapprochait du Comoé, sur lequel je voulais me procurer quelques renseignements, je ne fis aucune objection et me laissai conduire à Moroukrou[1], où nous fûmes bien accueillis par Lendou et Gouami, les chefs de l'endroit.

Le Comoé (rivière d'Akba) a ici plus de 100 mètres de largeur; il est très fortement encaissé; actuellement encore il n'est pas guéable, et les perches ne peuvent servir à manœuvrer les pirogues que sur les rives. Les gens du village viennent y prendre leur eau. Les femmes descendent pour la puiser par un sentier pres-

1. La terminaison *krou* ou *kourou* correspond, en langue agni, aux terminaisons *sou* et *dougou* des Mandé. L'une et l'autre veulent dire « village de, habitation de », etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que à pic et remontent avec adresse leur potiche sur la tête, ce qui serait presque un tour de force pour des Européennes.

D'après le dire de toutes les personnes que j'ai eu l'occasion d'interroger, le Comoé, dans la partie entre Nabaé et Moroukrou et de ce point à Attakrou[1], n'offrirait pas de difficultés à la navigation en pirogue; cependant les indigènes n'utilisent pas le fleuve pour leurs communications, et donnent comme raison qu'ils ne sont pas experts dans la fabrication des pirogues; en cela je suis absolument d'accord avec eux : les embarcations que j'ai vues sont toutes grossières, massives et peu maniables; avec de tels bateaux il ne faut pas songer à naviguer, ils sont tout justes capables de traverser la rivière.

Mardi 5 février. — Gouami nous fit faire étape le lendemain dans le centre le plus important de l'Anno. S'il existe une question embrouillée pour le voyageur, c'est bien celle de la dénomination de ce marché. Beaucoup de Mandé désignent le centre commercial de la région sous le nom de *Mango* et la région sous celui de *Mangotou* (brousse de Mango). L'un et l'autre de ces noms sont impropres, car le pays est appelé par ses habitants Anno depuis Kamélinsou jusqu'aux frontières de l'Indénié, et le centre commercial désigné sous le nom de Mango en mandé se nomme ou Groûmania ou Gouènedakha. Groûmania est le nom *agni*, Gouènedakha le nom *gan-ne*. D'autres l'appellent aussi Mango, Koffésou, quoique cette dénomination ne se rapporte en réalité qu'à une sorte de faubourg habité par les autochtones.

C'est dans ce faubourg de Koffésou ou Koffikrou (en agni) que l'on nous fit loger. Ce faubourg n'est éloigné de Groûmania que de quelques centaines de mètres, ce qui me permit d'y aller pendant la grosse chaleur. Des amis que j'y rencontrai me conduisirent chez quelques notables mandé et me firent l'amitié de me présenter et de me recommander au personnage le plus influent de la ville, à Ahmadou Sakhanokho, dont l'amitié me fut très précieuse lorsque le moment vint de traiter avec le chef de l'Anno.

Groûmania est irrégulièrement bâti, comme presque tous les centres de ces régions, mais sa situation n'en est pas moins bien choisie. La ville est entourée de plantations. On y trouve quelques cocotiers et un ou deux orangers. Groûmania est situé dans la zone de transition entre la végétation peu épaisse de la région de Kong et celle, si dense et si touffue, du bassin inférieur du Comoé. Aux environs on voit de fort beaux sites, surtout sur les bords du Comoé, près de Siripon et Assouadé. En quittant Moroudougou ou Moroukrou surtout, j'étais très agréablement surpris en traversant de grandes oasis boisées d'essences rappelant nos hêtres et nos frênes, avec le sol tapissé de petites pousses de toute nuance produisant une réunion de tous les verts que l'on puisse rêver.

1. Attakrou est le premier village de l'Indénié que l'on rencontre en venant de l'Anno.

On ne saurait croire combien une plante ressemblant aux nôtres peut agir sur le moral de ceux qui depuis longtemps ont quitté l'Europe. Tout se réveille, la patrie vous apparaît, la famille, les amis; le cœur bat plus fort; bien qu'étant faible, exténué, on se sent revivre. Ces joies sont trop courtes, hélas! et pendant qu'avec ce brave Treich nous nous laissions aller aux doux rêves du retour, devant nous défilaient, comme pour nous rappeler à la réalité, les troncs dépouillés des arbres à *fou*, dont l'écorce sert à confectionner les vêtements des Gan-ne et des Agni. De temps en temps une échappée laissait entrevoir des friches de bananiers, des fouillis d'ananas ou encore une plantation de kola; plus loin apparaissaient de petites clairières à peine couvertes d'un chaume rabougri et de quelques termitières avec un gigantesque bombax, dernier survivant d'un village peut-être jadis prospère, mais dont le nom même a échappé aux habitants.

Je ne veux pas quitter Groûmania sans donner au lecteur une idée du mouvement commercial de ce lieu, qui passe pour le plus honnête du monde noir. L'honnêteté des gens habitant l'Anno est proverbiale : on peut laisser un colis en souffrance dans un chemin quelconque, il ne sera sûrement pas volé; l'habitant s'en charge volontiers et le remet consciencieusement à son chef de village, qui jamais n'en disposera et sera toujours prêt à le faire remettre à son destinataire à la première réquisition de ce dernier.

L'industrie de Groûmania consiste surtout en tissage et teinture. Ce peuple semble spécialisé dans la fabrication de cet article si avantageux du Djimini, la cotonnade commune blanche à raies bleues, qui fait une si sérieuse concurrence aux produits similaires blancs du Mossi.

Les Mandé de Kong, de Bouna, de Boualé, y importent beaucoup de ferronnerie tirée des pays siènè-ré et de la partie nord des États de Kong; en échange, ils se procurent les tissus dont je viens de parler ou bien alors le kola blanc. L'abondance et le bon marché excessif de ce produit lui permettent de supporter trente jours de transport et d'atteindre Bobo-Dioulasou ou Salaga en donnant de très gros bénéfices. Dans les villages du Mangotou (environs de Groûmania), ce kola ne se paye qu'une cauri pièce; rendu à Salaga il se vend en gros 25 cauris et en détail jusqu'à 40. En échange, on prend généralement dans ces deux autres centres du sel, qui se vend à Groûmania un prix exorbitant, les communications avec le littoral du golfe de Guinée étant devenues très difficiles, pour des raisons que nous indiquerons dans la suite de notre relation.

A côté de ce mouvement commercial très actif, l'Anno produit le *fou* en quantité considérable. Le fou est l'écorce d'un arbre qui atteint de grandes dimensions, et dont le tronc a l'aspect de celui du hêtre. C'est peut-être le même arbre que Schweinfurth signale dans l'Ouganda, l'Ounyoro et chez les Monbouttou. Ce voyageur le nomme *rokko*. C'est probablement l'*Urostigma Kotschyanum*. La façon de le préparer est bien origi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nale : avant de détacher l'écorce du bois, on la bat avec un maillet allongé couvert d'encoches formant des rainures. Cette première opération a pour but de détacher l'enveloppe extérieure de l'écorce, la partie rugueuse qui constitue, à proprement parler, l'épiderme. Ce travail terminé, l'écorce, qui a un aspect rougeâtre, est battue avec des maillets plats sans encoches, de façon à se détacher du tronc, puis par une série de battages on arrive à la rendre tout à fait souple et malléable.

Quand le travail est terminé, elle présente l'aspect d'un grossier tissu dans le genre des nattes tressées en fibres de palmier sur le littoral, ou des *tapa* des mers du Sud, mais son épaisseur varie entre 3 et 5 millimètres. Le prix du fou diffère naturellement suivant la surface : j'en ai vu de 3 à 4 mètres carrés.

On en confectionne tous les vêtements, surtout le pagne pour femmes, des sacs, des bonnets, etc., que l'on teint soit en rouge brun, soit en bleu indigo. Les petits morceaux, les déchets, sont utilisés comme serviettes. Dans le pays de Kong, personne ne sort sans une bande de fou, avec laquelle on éponge la sueur et l'on se lave. Les très gros morceaux sont utilisés comme emballage, servent à l'occasion de stores, de portes, de nattes pour dormir, et le plus souvent sont employés à réparer les toits que les intempéries ont endommagés.

Les femmes s'occupent beaucoup d'utiliser les feuilles d'ananas, en confectionnant du fil avec leurs fibres. Mis en écheveaux, ce fil est vendu écru ou teint en rouge minium à l'aide du kola, ou en bleu avec l'indigo, ou encore en jaune avec le souaran. Il sert aux musulmans à broder les coussabes, les bonnets, les pantalons. A Bobo-Dioulasou, un écheveau d'une douzaine de fils d'un mètre coûte près de 500 cauris.

Enfin, une des spécialités des marchands de l'Anno est de fournir les armes et surtout les poudres à petits grains, qui leur proviennent d'Assinie et de Grand-Bassam et qui sont les plus appréciées dans toute la boucle du Niger.

Malheureusement, il y a souvent pénurie, les communications vers la mer laissant toujours à désirer et les pays Sanwi étant surtout trop protectionnistes. On peut dire qu'il est presque impossible aux hommes de l'Anno d'arriver à nos comptoirs. Quand nous aurons ouvert à ces gens-là une route sûre vers la mer, le chiffre d'affaires de nos compatriotes de la Côte se quintuplera.

Mercredi 6 février. — Koffi, le chef de Koffésou, refusa absolument de nous introduire auprès de Kommona-Gouin ou Cabran-Gouin, chef de l'Anno, qui réside à Aouabou. Il faut nous rendre au préalable à Boniadougou, où réside Diamdiane, un chef qui jouit de quelque considération dans la région. J'avais bien peur d'être forcé d'accepter son hospitalité, et de subir de nouveaux retards, mais ce brave homme, en nous voyant, Treich et moi, n'insista que mollement. La vue des visages pâles a eu l'air de l'impressionner assez fortement pour ne lui permettre de nous regarder qu'à la dérobée. Après l'avoir salué et pris congé de lui, nous nous dirigeons vers le sud-est sur Aouabou, qui n'est éloigné de Boniadougou que de quelques kilomètres.

Aouabou, résidence du souverain de l'Anno, est un bien misérable village, comprenant une trentaine de cases rectangulaires qui abritent la famille royale et quelques captifs de Kommona-Gouin.

Sur une place, devant l'habitation royale, se trouvent deux baobabs entre lesquels est une grosse pierre qui supporte un chaudron en cuivre de 1 m. 20 de diamètre. Il y a bien un mois qu'on me berce de cette douce surprise : «Voir la marmite d'Aouabou, qui est tombée du ciel ».

J'ai beau m'évertuer à l'examiner, jamais je ne pourrai me persuader que c'est un aéro-chaudron; il a bel et bien été fabriqué en Europe et même à une époque qui ne doit pas être éloignée de plus de deux cents ans. Quel est l'individu qui a eu la constance de le charrier de la mer ici? je l'ignore, toujours est-il que le chaudron est là, et qu'il a fait et fera encore l'admiration de plus d'une génération. Une pierre en guise de billot qui se trouve à côté indique suffisamment qu'il y a à peine une trentaine d'années, au temps où les mœurs achanti étaient encore en vigueur, la pierre et la marmite servaient de lieu de sacrifice. Actuellement, et depuis que l'islamisme s'est infiltré dans la région par les Mandé, ce chaudron n'a plus que le rôle d'oracle : les sorciers du roi le consultent la nuit quand il y a de graves décisions à prendre.

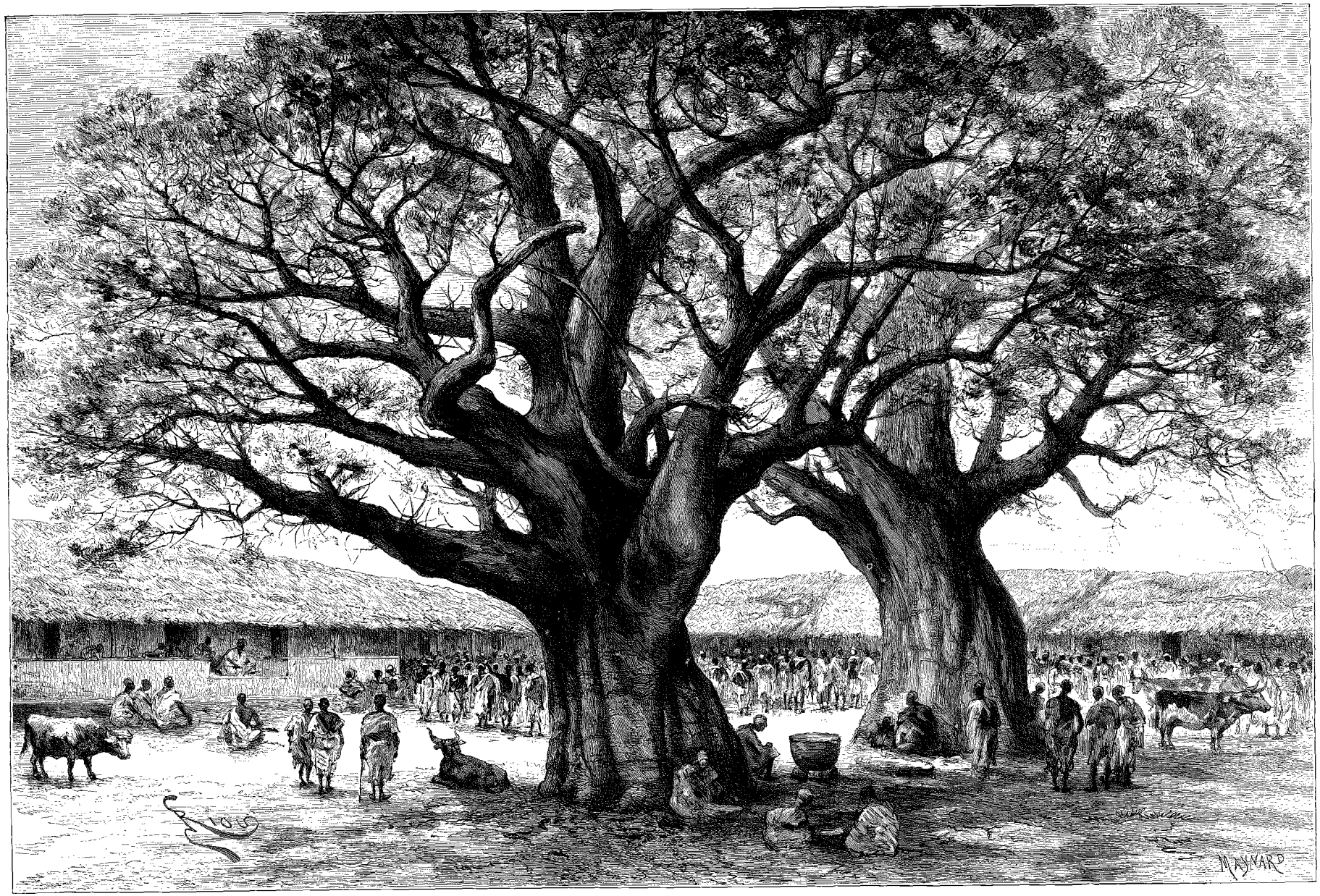
Je crois fermement que les gens d'Aouabou considèrent ce chaudron plutôt comme tombé du ciel que fabriqué par des Européens; et je vais étonner beaucoup en disant que dans la plupart des pays que j'ai visités on ne nous croit pas assez adroits pour fabriquer des fusils. A peu près partout, on regarde l'Européen comme un simple intermédiaire entre le noir et des êtres surnaturels qui, aux yeux de ces populations ignorantes, sont seuls capables de fabriquer un canon de fusil ou des soieries.

Cela tient à une fausse interprétation des ouvrages musulmans qui ont pénétré chez les peuples noirs. On y dit : « De l'autre côté de la mer habitent les blancs ». Le noir ne comprend pas qu'il s'agit d'une distance en largeur, il est persuadé que c'est après avoir traversé une couche d'eau considérable en profondeur qu'on atteint les pays peuplés de blancs. J'ai déjà eu l'occasion de raconter plus haut que l'on me croyait amphibie. Le seul fait de prendre mon tub une fois par jour et de saisir souvent ce prétexte pour éloigner les êtres gênants qui ne me laissaient pas de répit, faisait dire à ces braves gens que pour moi l'existence n'était possible qu'à la condition de passer une partie de ma journée au fond de l'eau dans une grande calebasse en toile (mon tub).

A Aouabou, Treich et moi fûmes reçus royalement, par les soins de Kommona-Gouin, qui nous fit donner à plusieurs reprises du mouton, et, quelques jours avant notre départ, un bœuf qu'il envoya prendre dans un de ses villages.

Dès la seconde entrevue, et après lui avoir fait un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La demeure royale. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

joli cadeau, auquel il répondit du reste en m'envoyant trois pépites d'or, je crus devoir le pressentir sur l'importance qu'il y avait pour lui à se placer sous notre protectorat, comme venaient de le faire le Bondoukou, les États de Kong et le Djimini. Dans une première réunion, qui ne comprenait que quelques chefs des villages voisins, il me demanda de nouveaux délais, afin de pouvoir réunir tous les personnages influents de son pays. Pressé par moi, il fit cependant diligence en expédiant de suite des courriers, de sorte que je n'eus à séjourner en tout que douze jours à Aouabou. Ces lenteurs me donnèrent le temps d'étudier un peu la région et ses habitants.

L'Anno est habité par trois peuples de races distinctes.

Les plus anciens sont les Gan-ne. Ils semblent n'avoir jamais vécu que dans les épaisses forêts de la région, où viennent le kola et le palmier à huile. Leur type est caractérisé par une taille au-dessous de la moyenne, une figure ronde et pleine, une peau d'un brun chocolat. J'en ai vu trop peu pour les esquisser comme je le voudrais. On n'en rencontre guère que quelques-uns par-ci par-là dans les villages, ou encore dans la forêt, portant des charges de fou, de kola ou d'amandes de palme. Dans ces forêts épaisses, presque dépourvues de sentiers, on ne doit pas songer à employer des animaux pour les transports, ils ne pourraient passer : tout transport doit se faire à dos d'hommes ou alors en pirogue.

Du reste, le cheval et l'âne ne pourraient y subsister. La végétation est tellement vivace, que les graminées atteindraient hauteur d'homme quelques jours après les semailles. La tige serait gigantesque, mais ne produirait pas de graines; il faudrait se livrer à des défrichements perpétuels; les lianes et les jeunes pousses envahiraient les cultures et étoufferaient les graminées. Le sol est tapissé de jeunes pousses d'arbres et de bouquets d'ananas ; on n'y trouve pas un brin d'herbe.

Les lianes sont très nombreuses, les branches enchevêtrées les unes dans les autres ; il est impossible de porter quelque chose sur la tête, les charges tomberaient à tout instant. C'est pourquoi les Gan-ne organisent leur fardeau en hotte, deux lianes servent de bretelles. De cette façon ils ont les mains libres et peuvent se frayer un passage en écartant les lianes ou en les coupant à l'aide d'un long couteau qu'ils portent toujours à la main. Ces couteaux sont de différents modèles. La lame varie de 35 à 50 centimètres de longueur. Les habitants se servent de cette espèce de sabre d'abatis avec une grande adresse.

Les Gan-ne habitent surtout les confins du Baoulé et semblent s'être retirés devant l'arrivée des migrations dans l'Anno. Les Agni de l'Anno ont une origine commune avec les Agni de l'Abron (le Bondoukou méridional), de l'Indénié, du Morénou, de l'Alangoua, du Bettié, du Sahué, du Sanwi (pays de Krinjabo), de l'Akapless, des confins de l'Ahua (Appolonie), et même de ceux qui habitent le cours inférieur de la rivière Bandamma (rivière de Lahou), aux environs de Tiassalé.

Les Mandé appellent *Ton* les gens de race agni ; c'est une appellation impropre ; les Ton habitent le Bondoukou central et parlent l'achanti presque pur, tandis que les Agni de l'Anno parlent la même langue que les gens de Krinjabo ; ils sont en un mot de la même famille que les habitants de l'Abron et de l'Assikaso qu'on nomme *Bouanda*. Le vrai nom, le nom des indigènes, par lequel ils désignent et le peuple et sa langue, c'est *Agni*.

Les hommes de cette race sont très propres; ils passent une bonne partie de la journée à se baigner et à se savonner en se servant de fibres d'arbres ou de fou comme éponge. Après chaque bain, ils se graissent le corps avec du beurre de cé, dans lequel ils introduisent volontiers du musc ou toute autre forte odeur. Il est très rare que les gens de race agni se rasent la tête ; ils ont tous une coupe de cheveux à peu près uniforme : cheveux coupés courts (environ 2 centimètres), de façon à pouvoir les peigner, ce qui est une de leurs grandes occupations.

Les peuples de race agni et les Gan-ne semblent, à force d'avoir vécu en commun, s'être adonnés aux mêmes pratiques superstitieuses. Quantité d'objets et d'animaux, et en général tous ceux qui sont blancs, sont fétiches et sacrés : les œufs, les poules blanches, certains arbres, etc. Cette coutume s'étend même souvent à des femmes et à des hommes qui, pour se distinguer des profanes, se bariolent de blanc avec de la cendre délayée dans de l'eau.

Ces individus voués au fétiche sont consultés comme oracles dans beaucoup de cas; ils sont maîtres en l'art d'empoisonner et pratiquent la médecine.

Lorsqu'un malade a besoin du ministère d'un de ces médecins-sorciers, il le fait mander.

L'homme de l'art, en arrivant près du malade, pose un fétiche devant celui-ci (généralement une sculpture en bois représentant un homme ou une femme). Quoique cette statue soit grossièrement exécutée, il n'y manque jamais les détails anatomiques intimes.

Puis le médecin bariolé de blanc danse une sarabande désordonnée autour du malade, et se fait montrer le siège du mal. Après un court massage, le docteur ne manque jamais de retirer du membre malade une éclisse ou un fragment d'os qu'il avait eu soin de dissimuler dans une de ses mains. Le malade ne manifeste aucun étonnement de se voir retirer un corps étranger de sa jambe ou de son ventre, sans incision apparente, et — ce qu'il y a de bien curieux — neuf fois sur dix il se dit guéri !

Si la religion de ces peuples se bornait à ces sottes pratiques, elle serait bien inoffensive ; malheureusement les sacrifices humains existent encore chez eux. Ils ont cependant la pudeur de les cacher aux yeux des Européens.

Les villages gan-ne et agni de l'Anno sont presque tous construits d'après un même type et forment généralement une grande rue unique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les habitations et leur ameublement sont analogues à ceux décrits dans le Bondoukou, mais construits avec moins de soin et mal entretenus. On trouve dans presque tous les villages un ou deux bancs d'une dizaine de mètres de longueur, sur lesquels on s'assied pendant les veillées. Ils sont aménagés tout simplement à l'aide de deux troncs d'arbres montés sur un chevalet; l'un sert de siège et l'autre de dossier.

Ils ont cependant aussi le *banan* ou *benteng* des Mandé, ce fameux hangar où les oisifs viennent se reposer pendant les heures chaudes.

Le grenier de ces hangars sert de magasin à ignames ou à maïs.

L'Anno ne se nourrit pour ainsi dire que d'ignames

Un Gan-ne dans la forêt. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

et de bananes, les céréales ne viennent pas ici. Le pays a aussi fort peu de bétail; cinq ou six villages à peine possèdent quelques vaches; les autres n'ont guère que des moutons et des chèvres.

Les abords des villages sont couverts de broussailles et de bois, dans lesquels circulent d'étroits sentiers conduisant aux défrichements, jardins à bananes, à manioc, ou champs d'ignames. Ces deux végétaux forment la base de l'alimentation des peuplades forestières de l'Anno.

Aux quatre points cardinaux du village se trouve un endroit aménagé pour y servir de cabinets. Ou bien c'est une sorte d'échafaudage fait de troncs d'arbres, ou un arbre coupé le long duquel on a creusé un fossé, ou bien encore de véritables fossés avec feuillée, tels qu'on les fait construire dans les campements par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les troupiers. Ces endroits se nomment *bacaso* en langue agni, ce qui veut dire : « l'endroit du morceau de bois ».

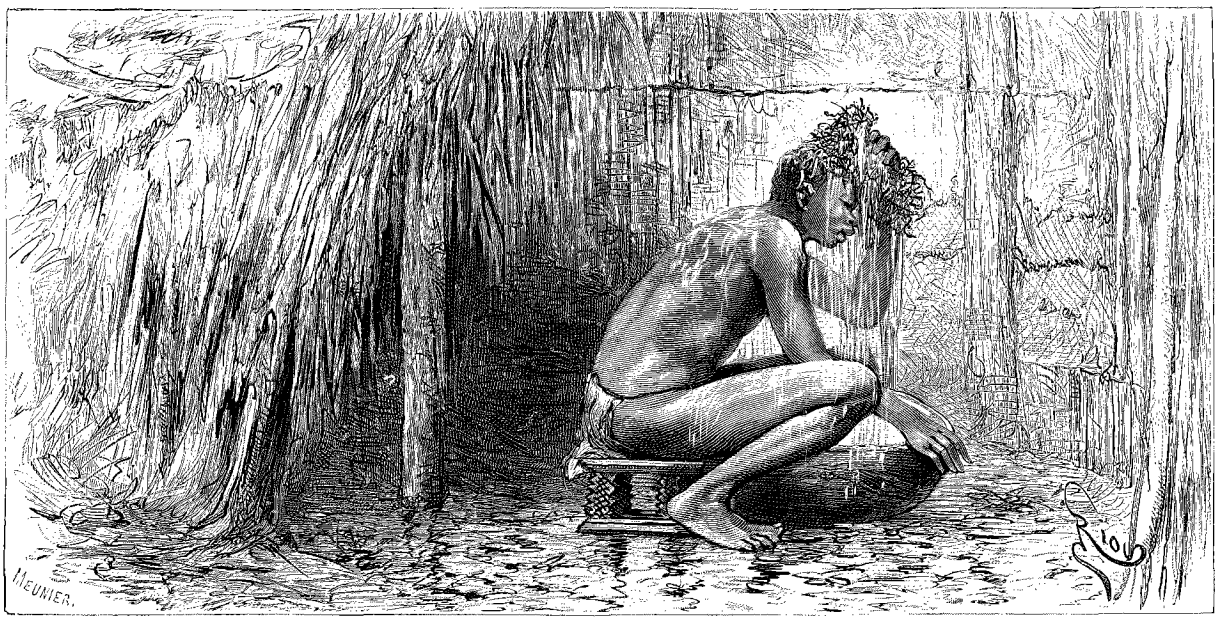
On trouve peut-être ces détails un peu oiseux, mais il est si rare dans ces pays de rencontrer des gens propres, qu'il serait injuste de ne pas leur rendre justice.

L'Anno comprend aussi quelques colonies mandé qui se sont surtout fixées à Groûmania. Elles sont venues du Diammara, du Kong et du Kouroudougou. La colonie mandé a toujours été très puissante, elle a fourni de nombreux contingents lors des guerres qu'ont soutenues le Dagomba, le Mampoursi et le Gondja contre le souverain de Nalirougou.

On sait, comme je l'ai dit plus haut, que les guerriers mandé de Groûmania sont restés sur le théâtre de la guerre et ont obtenu de grandes concessions de terrains sur la route de Yendi au Haoussa, où ils ont créé un centre très important encore aujourd'hui et dont l'existence nous a été révélée par les itinéraires que Barth a obtenus par renseignements. Cette ville s'appelle toujours « le camp de Mango », *Sansanne Mango*. Les chefs actuels de Sansanne Mango sont encore aujourd'hui des Ouattara.

Quand la puissance achanti est tombée, d'autres Mandé ont quitté l'Anno et ont fondé des colonies dans le Barabo (rive gauche du Comoé à l'est de l'Anno). Cette colonie mandé du Barabo est placée sous l'autorité d'Ardjoumani.

Pendant notre séjour à Aouabou je me rendais souvent chez Kommona-Gouin pour le saluer, lui parler de la France et du commerce des Européens, ce qui l'amena à me confier que depuis longtemps déjà il avait le désir d'entrer en relations avec nos comptoirs de



Un indigène de race agni faisant sa toilette (voy. p. 118). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Mouoso (Grand-Bassam). Voici à peu près dans quels termes je l'ai engagé à traiter :

« La protection que nous avons accordée à Amatifou (ex-chef du Sanwi) et que nous continuons à son successeur Aka Simadou, est un sûr garant que nous ne voulons pas la guerre et que nos intentions sont tout ce qu'il y a de plus pacifique. Ce que je suis venu faire dans ces régions, tous vous l'avez compris : je veux vous aider à vous passer des nombreux intermédiaires et courtiers qui vous enlèvent le plus gros de vos bénéfices, et, par un accord entre nous, vous faciliter l'accès de nos comptoirs. » Il s'engagea à ouvrir une route suffisamment large de Groûmania à Attakrou (premier village de l'Indénié) et à ne concéder le droit de venir commercer dans son pays qu'à nos nationaux.

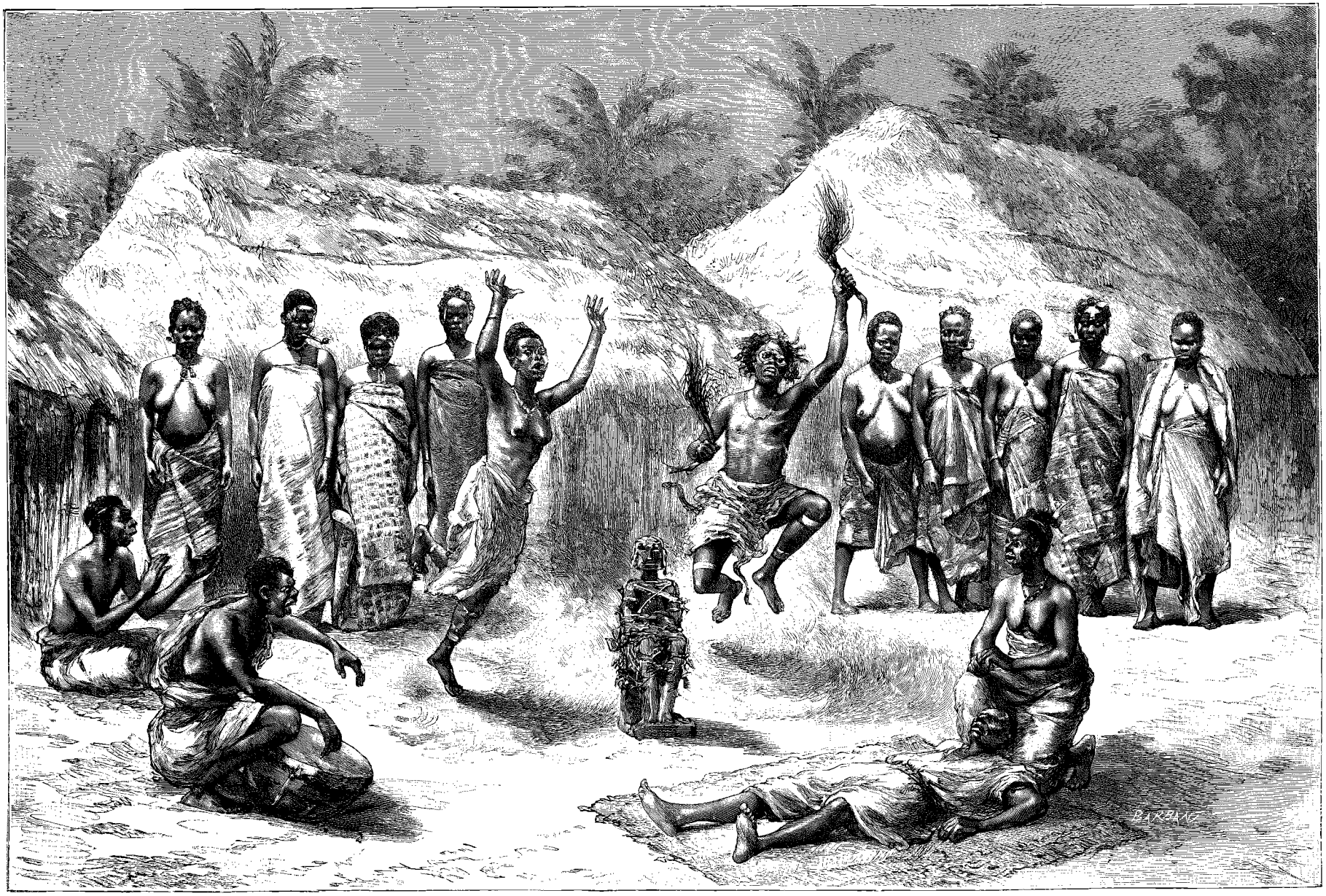
Cet homme, comme généralement tous les chefs âgés, est un brave et digne homme ; il a toute ma sympathie. Il est retiré dans son petit village d'Aouabou, à la porte de Groûmania, et a l'air d'administrer honnêtement son pays ; partout on nous a fait l'éloge de sa probité et de sa façon de gouverner. Sa bonté est proverbiale.

Son intérieur est très modeste : il se tient presque toujours dans un hall formé de quatre petites cases rectangulaires ; l'une renferme le panier dans lequel le transportent quatre vigoureux gaillards, quand il se déplace ; on y voit aussi quelques lances, des fusils à silex et une belle peau de panthère, cadeau du chef de Bouna.

Une autre case contient toute une série de tam-tams, autour desquels sont amarrées quantité de mâchoires humaines, derniers trophées de la guerre que Diané son ancêtre livra à Fofié, un des prédécesseurs d'Ardjoumani, qui fut tué à Moroukrou deux jours après avoir traversé le Comoé. La mâchoire de Fofié est amarrée au plus gros tam-tam.

Cette demeure royale n'est ni gaie ni séduisante, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un malade en consultation (voy. p. 118). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce n'est pas la présence de Kommona-Gouin qui l'égayera. Habillé en musulman, coiffé d'une grande chéchia rouge, il est toujours assis sur une grande chaise élevée, entouré d'un ou deux de ses enfants. Le pauvre roi est presque aveugle ; il porte une barbe blanche à peine cultivée, dont l'extrémité (la barbiche), teinte en rouge au henné ou avec du jus de kola, est roulée sur elle-même et forme une assez grosse pelote, ce qui lui donne un air tout à fait grotesque.

Le cadre d'un palabre n'augmente guère le faste royal de la cour d'Anno. Le public est plus nombreux cependant, et c'est un peu plus original, la parole n'étant portée que par les porte-canne, sorte de factotums qui ont en mains une canne sculptée et ne font que répéter les paroles du roi ou des intéressés venant solliciter ou rendre compte d'une mission. Dans ces palabres il y a aussi, souvent, des individus faisant fonction d'huissiers : ils indiquent les places à occuper par les assistants, leur font donner des tabourets, etc., en un mot s'occupent de l'ordre des préséances; on reconnaît ces individus à une tête de singe qu'ils portent suspendue au cou : c'est la chaîne de nos huissiers.

Depuis l'avènement de Diâné, qui régnait vers 1823, les chefs de l'Anno ont toujours été musulmans. Avec l'avènement de ce chef et sa conversion à l'Islam il se produisit une grosse perturbation dans le mode de succession au trône. Auparavant, le prince héritier était toujours, comme dans les peuples de race agni, le neveu (fils de sœur) du roi, tandis qu'en ce moment la succession, tout en étant également latérale, comprend d'abord les frères par rang d'âge, puis l'aîné des fils de frère, — quand les choses se passent normalement, car très souvent le pouvoir est usurpé, comme dans tous les gouvernements nègres.

Avant la décadence de l'Achanti, l'Anno était l'allié de la cour de Koumassie et agissait de concert avec elle contre le Bondoukou et l'Abron, de sorte que jamais l'Anno n'a vécu en bonne intelligence avec ses voisins de la rive gauche du fleuve; mais grâce à la médiation des Mandé musulmans de Groûmania et du Barabo il n'y a pas de gros conflits; l'animosité mutuelle de ces peuples ne se traduit que par des confiscations de marchandises, qui s'opèrent généralement dans l'Indénié.

L'Anno a aussi de temps à autre des démêlés avec le Baoulé, mais ces querelles ne sont que locales et ne s'étendent guère qu'aux gens du Baoulé qui habitent Amakourou, à deux étapes dans l'ouest de Ndiénou. En somme, ce pays est très tranquille; il est même fort heureux pour nous que l'Anno ne soit pas l'allié du Bondoukou, chacune de ces régions ayant une importance considérable par ses voies de communication qui débouchent de l'Indénié. En cas d'hostilité ou de guerre dans l'un des deux pays, on peut prendre ou la rive droite ou la rive gauche du Comoé.

Vendredi 15 février. — Le séjour à Aouabou, qui commence à me peser d'une façon excessive, tire heureusement à sa fin. Dans l'après-midi, pendant un grand palabre, on a accepté tous les articles du traité que j'ai présenté. Les dernières hésitations ont été levées grâce à l'intervention de mon ami Ahmadou-Sakhanokho, le notable mandé de Groûmania, qui a voulu signer à côté de Kommona-Gouin.

Le soir, on a fait un tam-tam de quelques heures et l'on s'est séparé après de nombreuses poignées de main. Le roi voulait me faire prolonger mon séjour de quelques jours encore, et le lendemain je dus faire usage de tous les arguments possibles pour lui démontrer l'importance que j'attachais à un départ prochain.

A la très grande satisfaction de mon compagnon, à la mienne et à celle de mes hommes, il se décida pour le lendemain dimanche. Cette vie d'attente était insupportable. Nous avions tous hâte d'atteindre la mer, que depuis deux ans je faisais entrevoir à mes hommes comme le terme définitif de nos tribulations.

Samedi 16 février. — Depuis hier soir nous vivons dans l'abondance. Les gens du village viennent de nous amener un bœuf et des moutons, cadeau de Kommona-Gouin. Tout a été abattu par notre hôte Acra, le porte-canne du roi, qui est musulman, pour pouvoir offrir de cette viande au roi et à sa maison. Nous nous réservons un mouton, auquel je fais couper le cou par un de mes hommes non musulman, afin de ne pas être forcé d'en distribuer ou, pour parler franchement, afin de pouvoir en offrir sans le voir accepté par les musulmans, car nous allons bientôt n'avoir que du poisson sec et du singe boucané.

Un chasseur a rapporté une antilope qu'il venait de tuer dans un champ d'ignames ; c'est une variété que je n'avais pas encore rencontrée et qui ne vit que dans les grandes solitudes boisées du Comoé.

Très bas de jambes, les cornes tout à fait inclinées en arrière, de manière à ne donner aucune prise aux branches ni aux lianes, cet animal semble avoir été créé exprès pour vivre dans les fourrés. Il mesure environ 70 centimètres au garrot. Son pelage est très foncé et ne comporte que des poils très courts et clairsemés. Sa chair est fortement musquée.

Nous en avons acheté un gros morceau pour nos dernières 400 cauris, car Aouabou est le dernier village vers le sud où ces coquilles aient cours : ailleurs la monnaie consiste en poudre d'or et en pépites; mais les dénominations des poids et valeurs ont changé : on emploie déjà ici le système de Krinjabo, d'Assinie et de Grand-Bassam, qui diffère de celui de Bondoukou, de Salaga et de Kong.

Dimanche 17 février. — Les adieux à la population d'Aouabou et à Kommona-Gouin, auquel nous promettons de revenir, nous prennent une bonne heure. Enfin, à six heures vingt, notre petite troupe de porteurs s'ébranle, précédée d'un guide de Kommona-Gouin qui, à l'approche de Bookrou et de Prompokrou, souffle dans une trompe d'éléphant à laquelle sont fixées deux mâchoires humaines, trophée d'une guerre contre les Ton du Gaman. A Prompokrou, où nous faisons une halte de dix minutes pour laisser souffler nos porteurs,

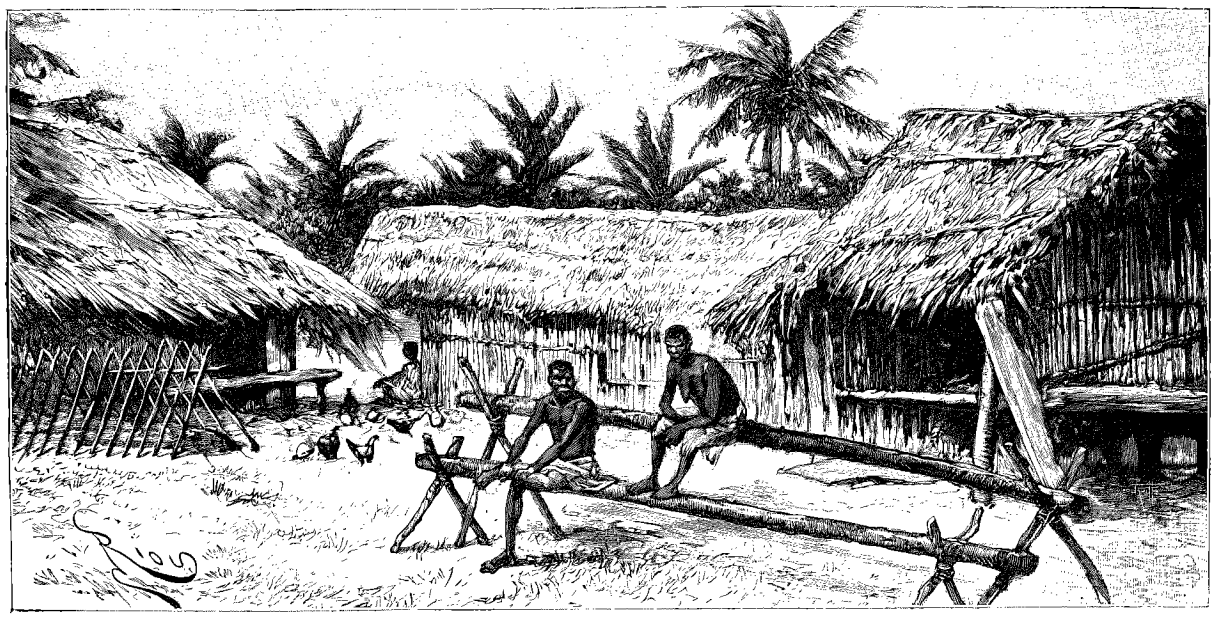
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous trouvons une délégation de gens de Dionkrou, petit village sur notre flanc gauche, qui vient pour nous inviter à camper chez eux, et nous ne pouvons nous remettre en route que lorsque le guide a affirmé que par ordre du roi nous devons coucher à Iaoukrou, où nous arrivons vers dix heures du matin.

La végétation est très puissante dans cette région : de grosses branches servant de pieux pour les enceintes et clôtures poussent avec autant de facilité qu'une bouture de pourguère dans le Cayor. Dans la case où nous habitons, un jeune homme émonde le petit palanquement qui entoure le fétiche *accra*. Ce fétiche, très répandu dans l'Agni, se retrouve dans toutes les maisons. C'est généralement un arbuste planté au milieu de la cour, au pied duquel on voit un ou deux vieux chaudrons vides en terre cuite, un autre contenant de l'eau et une quantité d'œufs ou de coquilles d'œufs. Le tout est entouré d'un petit palanquement qui sert de protection contre les animaux, poules, chèvres, moutons, etc., car les enfants et les grandes personnes se gardent bien d'y toucher. J'ai demandé souvent quelle était la vertu de ce fétiche sans jamais rien apprendre. Cadia, un Agni de Krinjabo, interprète de Treich, se contentait de me répondre que c'est une coutume du pays et qu'il n'en savait pas plus long.

Nous avons été bien accueillis à Iaoukrou. C'est la première fois que nous réussissons à nous procurer du vin de palme depuis notre départ du Bondoukou, ce qui est très agréable, car l'eau est mauvaise dans toute la région.

Lundi 18 février. — Un quart d'heure après avoir quitté Iaoukrou, nous atteignons un petit village nommé Tobiéso. Une marche fatigante à travers la forêt nous mène à Babraso, où nous goûtons un bon



Type d'un village gan-ne ou agni. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

repos de vingt minutes, avant de repartir pour Pirikrou, où nous devons faire étape.

Les étapes sont pénibles. Quelques sections du chemin sont cependant relativement bien débroussaillées, mais une partie située entre deux chemins de culture est excessivement difficile ; le sentier fait des méandres à n'en plus finir, et toutes les dix minutes on est forcé de franchir des troncs d'arbres qui sont en travers de la route, déracinés par les ouragans en hivernage ou tombés de vétusté. A Babraso le chef du village, assis sous un hangar, se livre à des démonstrations d'amitié ; il veut nous garder, nous offrir l'hospitalité. On est presque tenté d'accepter, mais la raison reprend vite le dessus : un jour perdu peut en entraîner d'autres, on en perd déjà assez mal à propos, et bon gré mal gré on se met en route, satisfait, en arrivant à l'étape, de voir qu'on s'est rapproché d'une journée de marche de la mer.

En quittant Babraso, nous traversons de splendides plantations de kola. Ces arbres sont plantés en quinconce alternant avec des palmiers à huile.

Cette variété de sterculia produit le kola blanc et le kola rose. Le tronc ressemble un peu comme écorce à notre hêtre et la feuille au ficus ; mais ce qui m'a frappé, c'est qu'à un mètre de terre tous les troncs se bifurquent. Les branches ne sont pas émondées quand elles sont jeunes, de sorte que, dès que l'arbre commence à prendre de la vigueur, les indigènes sont forcés d'étayer les branches pour les empêcher de se briser.

J'ai vraiment éprouvé un sensible plaisir en voyant le nègre se livrer à une culture dont le rendement n'est pas immédiat. Hélas ! partout où j'étais passé, j'ai trouvé les noirs si indolents, si peu prévoyants ! C'est à peine s'ils plantaient de temps à autre un bombax sur la place du marché ; ils n'ont pas encore eu l'idée de multiplier l'arbre à cé et le néré, qui sont cepen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant d'un bon rapport, même dans les pays d'origine. Les quatre indigènes qui me restaient et auxquels je faisais remarquer que les Gan-ne étaient plus prévoyants qu'eux, se promirent bien de les imiter en rentrant et de planter des cé et des néré. Ceux de Treich rapportaient même des graines de quelques arbres de la zone de Kong, tellement ils étaient convaincus. Ils n'en feront rien, je les connais : un tam-tam dans leur village leur aura fait tout oublier. Le noir est enfant, il le restera encore longtemps.

Depuis notre départ d'Aouabou je souffrais cruellement d'une grosseur dans l'aine droite. Les gens, me voyant souffrir ainsi et me traîner péniblement par les chemins en m'appuyant sur un bâton, ne manquaient pas de me demander ce qui causait mon infirmité. Je dus, bon gré mal gré, faire voir cette grosseur aux bonnes femmes de Pirikrou, qui, après avoir palpé le mal, s'en allèrent par la forêt chercher des médicaments. Dans la soirée une femme *médecin*, accompagnée d'une jeune femme, vint dans ma case, et, après avoir mâché chacune une ou deux variétés de feuilles et d'herbes, toutes deux me crachèrent la préparation sur le mal. Ce remède m'ayant permis de dormir sans fièvre, je fis ramasser des herbes par mes hommes, qui tous les jours en arrivant à l'étape me soignaient de cette façon. J'aurais enduré plus volontiers mes horribles souffrances si elles ne m'avaient empêché de rôder aux abords des villages; malheureusement je dus me borner à lever la route suivie et limiter mes excursions à une distance de 50 mètres, le repos m'étant indispensable pour achever ma guérison et me permettre de repartir le lendemain.

Kommona-Gouin. — Dessin de Riou, d'après un dessin de M. Treich-Laplène.

Mardi 19 février. — Encore une étape bien pénible que celle d'aujourd'hui : quatre longues heures de marche appuyé sur mon bâton. Le sentier est très mal entretenu et serpente à l'infini. J'ai franchi plus de 50 troncs d'arbres. Heureusement que l'étape est intéressante; nous traversons une région aurifère excessivement riche, à en juger par la façon dont elle est fouillée. Le terrain est composé pour deux tiers de quartz semé de rose, pour un tiers d'argile sablonneuse couleur d'ocre jaune. Les puits à extraction sont creusés à 5 et 6 mètres de profondeur et atteignent environ 70 centimètres de diamètre.

Pour permettre à l'ouvrier d'y descendre facilement, on ménage dans la paroi du puits un bourrelet assez solide qui y descend en hélice. Afin d'empêcher l'hélice de se dégrader trop facilement lorsqu'on y appuie les pieds et les mains pour la descente et l'ascension, les bourrelets sont revêtus d'une couche de terre glaise qui les solidifie.

Le manque d'eau pendant la saison sèche donne lieu à deux façons d'extraire l'or qui diffèrent essentiellement entre elles. En saison sèche, les indigènes exploitent les puits à côté des ruisseaux, lavent les alluvions et en tirent la poudre d'or et la petite pépite en assez grande quantité pour que ce métier soit très rémunérateur pour tous les gens des environs.

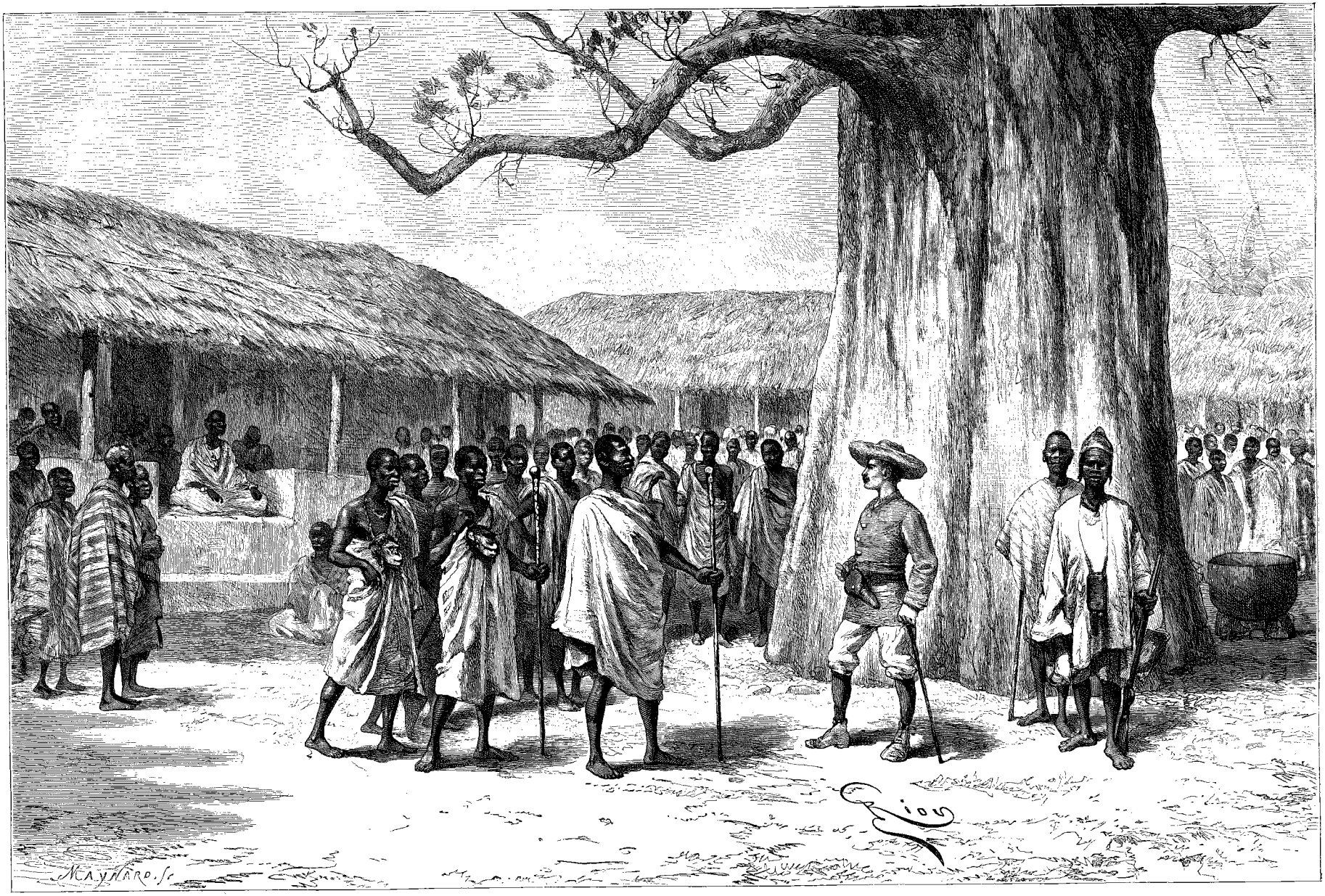
Les habitants de villages situés à plusieurs jours de marche au nord sont aussi autorisés à se livrer à ce travail, moyennant une légère redevance à payer au moment de s'en retourner chez eux.

Pendant la saison sèche l'or est seulement exploité par les gens du village. C'est alors qu'ils creusent des puits profonds et qu'ils concassent les quartz, se bornant à rechercher les pépites. Ce procédé fait que toute la menue poudre est perdue, faute d'eau et par conséquent de lavage.

C'est là un des placers réputés les plus riches avec ceux de l'Alangoua (région située sur la rive gauche du Comoé entre le fleuve et le confluent du Mézan). Bien dirigée, et entre les mains de gens plus pratiques, cette exploitation pourrait donner un beau rendement, surtout si l'on amenait l'eau du Comoé, par des conduits, sur les lieux mêmes.

Dans toute cette région il n'est pas un homme qui ne possède de l'or; ainsi, à Ndéré-Kouadioukourou, où nous faisons étape, nous sommes rejoints par un habitant de Bahirmi, village que nous avons traversé à huit heures et demie. Cet individu vient nous prier de nous intéresser à un vol de 20 onces d'or dont il venait d'être victime (20 onces d'or représentent 2 000 fr.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palabre à Aouabou. Signature du traité. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

environ). Et encore cet homme disait qu'heureusement le voleur n'avait trouvé que cela.

Les gens de Krinjabo, et entre autres Cadia, qui était venu ici faire la traite de la poudre d'or, m'ont affirmé qu'ils avaient vu des pépites pesant 5 et 6 onces d'or (de 500 à 600 francs). J'avoue que la plus grosse que j'aie vue ne pesait que 400 francs, mais, toute exagération à part, je crois qu'il y a de l'or en quantité, soit en poudre, soit en pépites. Dans les conversations, on entend parler de sommes prêtées s'élevant à 10, 15, 20 onces; des amendes infligées à des hommes adultères s'élèvent à 3 et 4 onces, ce qui prouve que parler de 300 ou 500 francs d'or ici n'a rien d'excessif.

Ndéré-Kouadioukourou est le premier village où les cases ne sont plus couvertes en chaume. Les clairières sont rares ici, l'herbe fait défaut, ce qui a forcé les indigènes à devenir industrieux et à couvrir les cases avec de larges feuilles d'arbres de 20 centimètres de long sur 15 de large. Ils les disposent à peu près comme nous les ardoises, mais ils en mettent naturellement une épaisseur de 5 à 6 centimètres pour se garantir de la pluie et du soleil.

Les cases sont assez bien entretenues et comportent quelques grossières peintures à l'ocre jaune, rouge ou cendre. J'ai vu également deux portes sculptées assez originales.

Les dessins ne sont pas très réguliers, mais ils font assez bon effet. Le système de fermeture consiste en deux pitons et un cadenas de fabrication européenne.

Dans tous ces villages nous avons été bien reçus. La population est paisible et bienveillante. Presque toujours on nous offre quelques ignames, des bananes, des

En route pour Attakrou. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

œufs, un ou deux poulets et des graines de palme pour préparer le *fouto*.

La graine de palme est ici la base de toutes les sauces, comme ailleurs le gombo, la feuille de baobab et, dans le Mossi, le *soumbala*.

Pour en indiquer l'emploi il me faut parler du fouto, le plat national des gens de race agni.

La base du *fouto* est « l'huile de palmier », que fournit en abondance, dans toute la région à végétation dense, l'*Elæis guineensis*, vulgairement le palmier à huile. Ce palmier croît à l'état spontané; il est aussi beaucoup cultivé, mais pas autant qu'il le sera du jour où le Comoé sera ouvert à la civilisation jusqu'à Groûmania. Les indigènes habitant entre 8 degrés de latitude nord et le littoral du golfe de Guinée se livrent tous à l'industrie de l'huile de palme, mais aujourd'hui ils ne peuvent l'écouler faute de communications faciles avec la côte.

Le palmier à huile produit deux régimes par an. Dès qu'il est à maturité, le régime est coupé. Les amandes, enveloppées dans une sorte de matière fibreuse rouge, sont extraites des alvéoles et bouillies dans de l'eau. On les bat ensuite dans des mortiers en bois afin d'en retirer l'amande. Puis on fait bouillir de nouveau le sarcocarpe fibreux qui enveloppe l'amande. Le corps gras qu'il renferme, dans une proportion de 65 à 70 pour 100, surnage, et l'eau est recueillie dans des cuillers en bois. Cette graisse est d'un beau rouge orange, et fraîche elle a un goût aromatisé auquel on s'habitue volontiers.

L'huile fraîche étant obtenue, on en arrose du poisson sec, du poulet, une viande quelconque, mais surtout du singe fumé, préalablement cuit à l'eau, et l'on replace à nouveau sur le feu. Quelques plantes aromatiques cueillies dans la forêt et surtout une bonne poignée de piments en font un mets déli-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cieux, qui étant fortement assaisonné excite beaucoup l'appétit.

Avec cette sauce on mange soit de l'igname bouillie, soit de la banane verte cuite à l'eau et pilée pour en former un pain consistant.

Pour bien savourer le fouto, ou *arié* en agni, il faut le manger sans fourchette. On prend avec les doigts une motte de pain de bananes que l'on trempe dans la sauce tout en rongeant de temps à autre une cuisse ou une aile de poulet.

C'est cette huile de palme qui donne lieu à un si important commerce d'échange sur toute la côte occidentale d'Afrique. Elle est expédiée en tonneaux de 500 à 600 kilogrammes appelés *ponchons* sur les marchés de Marseille, de Liverpool et de Hollande.

Les alcalis, tels que la potasse et la soude, la saponifient et forment avec elle des savons jaunes, blancs; on en obtient même de la bougie.

Mercredi 20 février. — Nous traversons Kouandioukrou et Adikrou, gentils petits village où les habitants ont l'air très bienveillant. Dans cette région, l'or est aussi exploité; mais j'ai cependant remarqué bien moins de puits sur le chemin même : l'exploitation a lieu dans des endroits situés à quelques kilomètres

Dans le hamac, au milieu des fourrés. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

du sentier que nous suivons à l'est et à l'ouest. Nous arrivons à Ndiénou vers neuf heures et demie du matin. Il était temps, mon mal n'avait fait qu'empirer, et c'est exténué que je me jette sur ma natte dans la case que le chef du village met à notre disposition.

Jeudi 21 février. — Il m'est impossible de continuer ma route. La grosseur dont je suis affligé est dure et plus grosse que le poing; elle m'occasionne une fièvre très intense qui me fait délirer, malgré les fortes doses de quinine que j'absorbe. Ce brave Treich me force à rester couché et nous remettons le départ au lendemain. La journée est occupée par un palabre dans lequel nous engageons huit hommes pour porter nos bagages; cela permettra à huit de nos porteurs de se relayer pour mon transport dans un hamac dont Treich a eu la bonne idée de se munir à son départ d'Assinie.

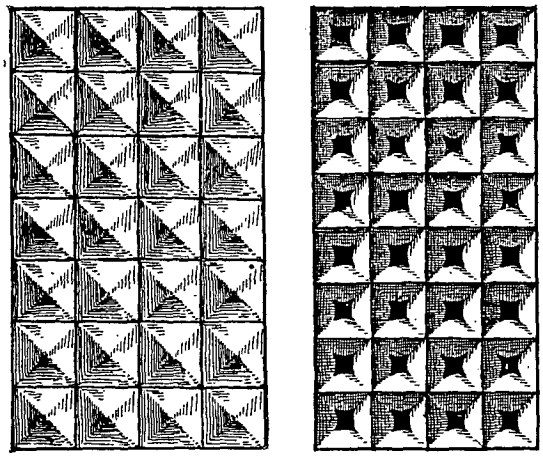
Pour l'installer il ne s'agissait que de trouver une solide perche longue et légère et d'y amarrer solidement les extrémités.

Le chef de Ndiénou mit une grande complaisance à nous procurer des hommes, il fut convenu qu'ils seraient payés à raison de 2 *takou* par jour et par homme, livrables en poudre d'or, et, pour chaque journée de retour, 1 *takou* (50 centimes). Ces hommes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prirent l'engagement de nous servir jusqu'à Attakrou, premier village de l'Indénié, sur la rive gauche du Comoé.

Vendredi 22 février. — Cette étape, tout en apportant un grand soulagement à mon état, a été bien fatigante. Mes huit porteurs ne savent pas encore habilement manœuvrer le hamac ; ils le portent deux par deux, un à chaque extrémité, et se relayent de demi-heure en demi-heure. Le sentier serpente tellement qu'il faut user des plus grandes précautions pour tourner avec une perche de 2 m. 50 supportant un hamac. Les lianes et les rameaux vous battent la figure, des branches mortes vous tombent sur la tête, et enfin à maintes reprises on risque de s'empaler sur de jeunes arbres coupés à un mètre du sol. Dans ces conditions, le voyage d'un malade dans un hamac n'offre qu'un seul avantage, celui de le transporter ; quant à lui éviter la souffrance, il n'y faut pas songer. J'étais calé par un coussin et des couvertures, ce qui me permettait de faire usage de ma boussole et de noter mes azimuts. En arrivant à l'étape, je mettais mon travail au net. Je puis le dire, jamais la mise au net de mon levé topographique n'a subi un retard de plus de vingt-quatre heures.



Portes sculptées (voy. p. 126).

Samedi 23 février. — Les porteurs, déjà un peu habitués, m'ont moins fatigué aujourd'hui ; ils commencent à savoir faire évoluer le hamac assez facilement à travers les innombrables détours de la forêt. De plus, Kwaoukrou et Iaoukrou, séparés l'un de l'autre par une petite heure de marche, nous font paraître le temps moins long et l'étape moins harassante. A neuf heures, nous entrons à Zanzanso, grand village neuf qui vient récemment d'être déplacé ; il s'élève dans une belle friche encore fumante, au milieu d'une splendide végétation.

Il y a là, partout, des arbres magnifiques et d'essences inconnues au-dessus du 8° 30′ latitude. Le kola ne semble plus être cultivé ici. La seule occupation de cette population est l'extraction de l'or et la culture des bananiers et du manioc. Les ananas croissent à profusion, mais les indigènes ne semblent pas en être bien friands. Je crois qu'ils font plutôt leurs délices de quelques variétés de singes et surtout du *kouamé* (nom agni), sorte de cynocéphale à poil blanc salé très rare, à la figure ladre.

Mercredi 27 février. — Nous quittons à six heures le village d'Adiouakrou, notre étape de la veille. En route, nous dépassons un endroit où l'on peut bivouaquer et où l'on trouve un peu d'eau ; après y avoir fait une halte de vingt minutes, et vers midi, nous atteignons un autre endroit où l'on campe d'ordinaire, près d'un petit ruisseau qui a un bief contenant un peu d'eau croupie.

Nous avons déjeuné d'un riz préparé je ne sais trop comment, et le soir, avant de nous coucher, nous avons mangé une boîte de *corned beef*, de l'igname et du maïs grillé. Une tasse de thé et une cuillerée à café d'élixir de la Grande-Chartreuse nous donnent l'illusion d'un excellent dîner. Je me suis endormi ce jour-là avec une quiétude parfaite sur l'issue de notre voyage. Hélas ! j'étais bien bas. Ce brave Treich m'a avoué, depuis, que plus d'une fois il s'était relevé la nuit pour sentir si mon cœur battait encore.

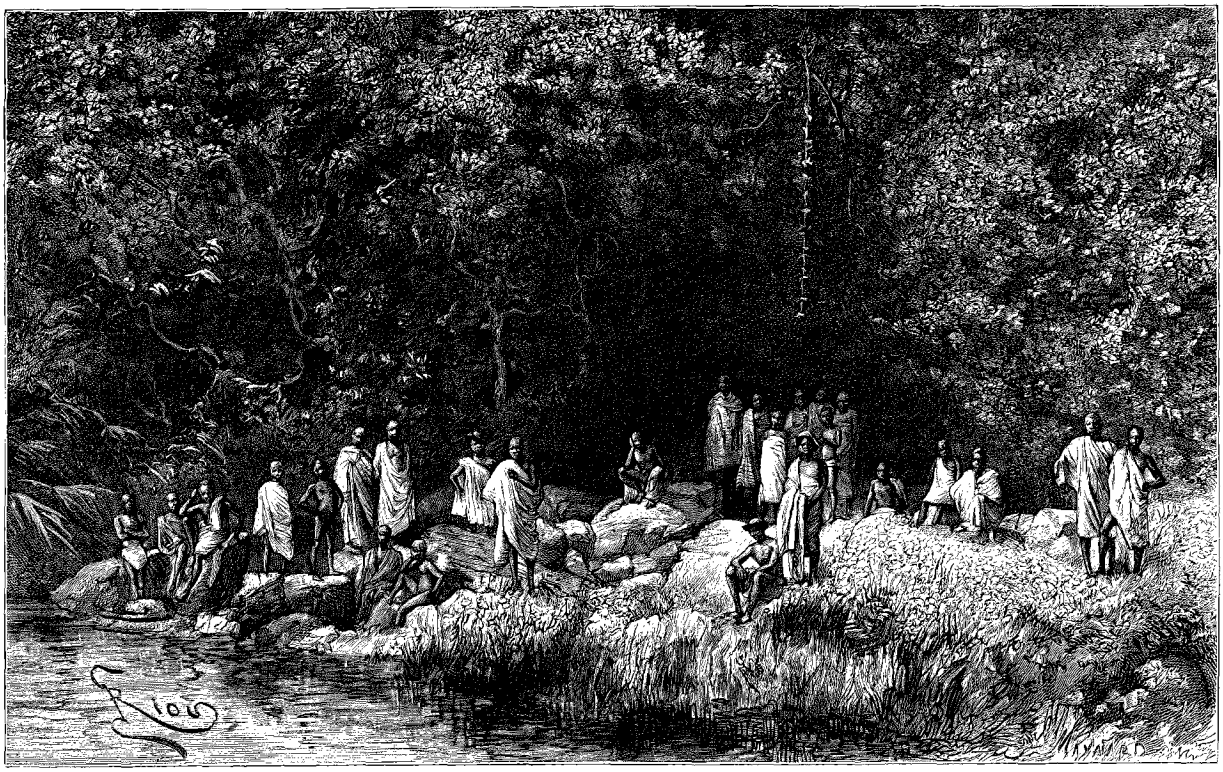
Jeudi 28 février. — Dieu, quelle étape ! nous avons surtout fait du sud. En avons-nous décrit des circuits ! Et comme cela fatigue ! cette même flore, ces mêmes plantes, ce pays uniforme, mais joli quand même ! Mes porteurs de hamac sont sur les dents, ils n'en peuvent plus, les malheureux. Nous faisons des poses fréquentes pour les ménager. Enfin, à midi et demi nous trouvons un chemin sur notre droite, qui se dirige vers l'ouest, vers le Baoulé. Quelques Gan-ne nous laissent entrevoir que nous n'allons pas tarder à atteindre le fleuve. Une heure après, à notre grande joie, j'aperçois mon brave Mamourou apportant un bidon d'eau du fleuve que j'offre à mes porteurs éreintés.

A une heure trente-cinq, nous arrivons sur les bords du Comoé, à Attakrou. Ma dernière pensée a été de prendre ma boussole, d'y faire une visée en amont et en aval, avant de m'affaisser épuisé, rendant grâce à Dieu de m'avoir laissé les forces nécessaires pour atteindre les pirogues qui devaient nous permettre de regagner la Côte.

G. Binger.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bords du Comoé à Attakrou. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER[1].

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXVII

Attakrou. — En quête de pirogues. — Descente du Comoé. — La forêt. — Bettié et Bénié-Couamié. — Une maison européenne. — Mon premier verre de vin. — Encore la navigation fluviale. — Chutes et rapides. — Deux étapes à pied. — Malamalasso. — Arrivée de Baoto. — Pénible voyage de nuit. — Nous atteignons le *Diamant*. — Arrivée à Grand-Bassam. — Accueil à la factorerie Verdier. — Le capitaine au long cours Bidaud. — Mes compagnons noirs.

La situation d'Attakrou au bord du Comoé et au point terminus de la navigation fluviale, à proximité des chemins du Baoulé, du Morénou, de l'Anno, du Barabo et de l'Abron, y a attiré quantité de marchands Ahua (Appoloniens), qui viennent s'y fixer avec des produits de nos factoreries d'Assinie, de Grand-Bassam et de la colonie anglaise de Dioua (Cape Coast). Ces Appoloniens, qui sont très remuants et marchands par excellence, aussi intelligents que les Mandé et les Haoussa, ont installé par les rues et dans les cours des habitations des boutiques volantes avec étalage où dominent surtout les fusils à pierre dits « boucaniers mâles et femelles », des barils de poudre, des caisses de gin, du sel en paniers fabriqué par les riverains du littoral, quelques étoffes à très bon marché, des perles en rocaille, et quantité d'autres objets, tels que cadenas, colliers de corail, couteaux, sabres d'abatis, etc.

Le mouvement commercial, tant par le Comoé que par la voie de terre, semble assez important, et pendant notre route de Groûmania à Attakrou nous avons rencontré presque tous les jours quelques charges de produits européens.

Dimanche 3 mars. — Il nous a fallu deux jours avant de trouver des pirogues. Je ne me suis pas trop plaint de ce repos forcé.

En quittant Attakrou, le fleuve coule presque en arc de cercle, mais la direction générale est sud. Partout il y a du fond. Au bout d'une heure environ nous lais-

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113; t. LXII, p. 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sons sur la rive droite un énorme banc de sable, puis un quart d'heure après on atteint un joli îlot boisé, en face duquel et sur la rive gauche se trouve le petit village d'Akhiékrou ou Akhiékourou.

Deux femmes qui lavent vont appeler le chef de village, qui nous apporte deux bouteilles de gin pleines de vin de palme frais. Point n'est besoin de manœuvrer habilement pour accoster : le chenal est tellement peu profond (à peine 10 centimètres d'eau) que la pirogue s'échoue d'elle-même, ce qui nous permet de déguster à loisir cet excellent breuvage.

Nous franchissons quelques passages assez difficiles, et trouvons enfin un joli bief, qui nous mène sans encombre à Satticran, où nos hommes sont arrivés depuis deux heures environ; il est quatre heures et demie de l'après-midi au moment d'accoster. Il n'est pas possible de s'imaginer ce qu'un voyage de dix heures en pirogue est fatigant; aussi, au lieu d'aller me promener autour du village, me suis-je mis tout de suite à transcrire le récit de notre premier jour de navigation, pour pouvoir plus à mon aise et l'esprit tranquille m'allonger et reposer mes reins courbaturés.

Lundi 4 mars. — Au petit jour nos porteurs se mettent en route. Treich et moi nous embarquons dans notre frêle pirogue avec quelques bananes grillées au feu qui doivent composer notre déjeuner. Un bief profond limité par un petit barrage facile, à hauteur de la rivière de Zébédou, et par le barrage d'Assémaone, nous permet de naviguer assez rapidement; malheureusement il y a encore de nouveaux barrages.

C'est jusqu'à Kabrankrou, où commence une série de très longs méandres, que les pirogues d'Attakrou devaient nous conduire. Il faut nous résigner à gagner Aniasué à pied. A cet effet nous nous installons d'abord à Kabrankrou, village comprenant une seule famille venue récemment du Morénou.

Treich, me laissant avec son domestique et un de ses hommes, part le lendemain de bonne heure pour Aniasué, afin de me renvoyer les huit porteurs qui doivent me prendre avec le hamac.

Mardi 5 mars. — Quelle longue et affreuse journée! Je souffre tellement de mon espèce de hernie que je m'évanouis en essayant de marcher. La douleur est intolérable. Une vieille femme du village, très compatissante, est allée, sans qu'on le lui demandât, chercher des feuilles pour me faire un cataplasme, de sorte que dans l'après-midi je suis un peu soulagé.

Les cases sont couvertes, dans cette région comme dans l'Anno, de larges feuilles d'arbre et surtout de feuilles servant à emballer les kola. Ces toitures sont faites avec un grand soin. Les feuilles sont maintenues sur les branches qui forment la cage de la toiture par de petites fiches en bois. Pas une fissure ne laisse pénétrer le soleil. C'est ici également que j'aperçois la première couverture en palmes. Elle est arrangée et combinée avec beaucoup de savoir, et disposée par lots de cinq à six palmes bien assujetties ensemble. Non seulement cette toiture est solide, mais elle est encore élégante.

Mercredi 6 mars. — Il est impossible de songer à se mettre en route; mes malheureux porteurs sont incapables de continuer leur voyage en me portant dans le hamac; aussi n'ai-je pas de peine à faire remettre le trajet au jour suivant.

Jeudi 7 mars. — Nous sommes partis ce matin dès qu'il faisait jour, à cinq heures trois quarts. On ne peut se rendre compte de ce qu'un voyage en hamac est fatigant pour un malade. Malgré toute la bonne volonté des porteurs, on est cogné, par suite des sinuosités du sentier, contre les arbres et les lianes. Les indigènes, pour se faciliter le passage, ont coupé de jeunes arbres à environ 80 centimètres ou 1 mètre du sol. Ce sont autant de pieux sur lesquels on manque de se faire empaler. Les lianes, les arbres, contre lesquels on heurte le hamac dans les tournants, font tomber des bois morts, des nids de termites, des feuilles sèches et des rameaux pourris, qui vous aveuglent. On peut encore s'estimer très heureux de n'être pas blessé, estropié par quelque bois mort volumineux qui, suspendu dans les airs à une hauteur de 20 mètres, s'effondre au moindre choc. De soleil, point. Il règne dans cette forêt de trente jours de marche une sorte de demi-obscurité qui fatigue. On a soif de voir le jour, de voir de l'herbe, car ici le sol n'est tapissé que de jeunes pousses d'arbres et de fouillis d'ananas. Pas de fougères, pas de fleurs, rien qui réconforte, qui parle au cœur, à l'âme — la monotonie est terrible dans ces régions. Et cependant, comme toute cette forêt est grandiose et mystérieuse! Comme on s'y promènerait volontiers si l'on n'avait la préoccupation du lendemain! Comme ce silence est imposant! Ni le vent ni le soleil ne pénètrent dans cette immensité. A 100 mètres des villages, on est isolé du monde. C'est à peine si l'on aperçoit les oiseaux : ils vivent dans les cimes, goûtant à la fois la lumière et l'ombre; leur babil n'arrive pas jusqu'au sentier, étouffé par les coups de sabre des indigènes qui frayent le chemin en coupant des arbres et des lianes qui ont quelquefois 20 centimètres d'épaisseur. De temps à autre on entend cependant fuir un gibier, qui en se sauvant paraît tout briser sur son passage, et ce n'est qu'une toute petite gazelle de la grosseur d'une chèvre. Dans les pauses, quand, assis dans le sentier, tout le monde se réconforte d'une igname bouillie froide, ou de quelques bananes, il passe à 20 ou 30 mètres au-dessus de votre tête une joyeuse bande de singes, dont les cris sont étouffés par le craquement des bois morts, qui tombent en plein sur votre tête et vous forcent à vous garer.

Ces forêts sont tellement imposantes que la vue d'un sentier à peine ébauché qui coupe le vôtre vous cause une joie infinie; on se dit : « Il y en a donc d'autres aussi qui traversent ces solitudes ». Quand ces sentiers se représentent et surtout quand ils sont tracés dans une direction opposée à celle que l'on suit, le courage se ranime, les forces reviennent, la tête de la caravane

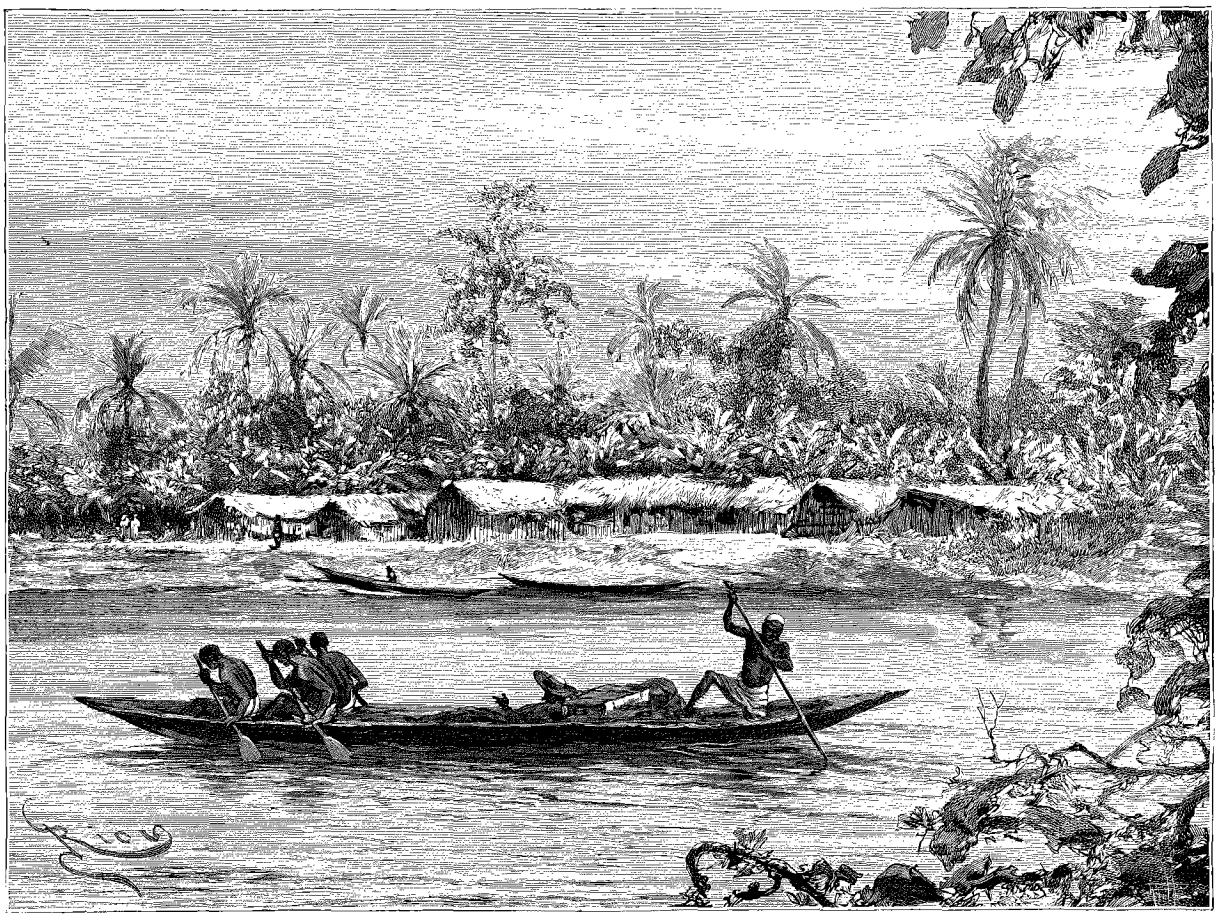
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

annonce « un chemin de jardin » ; c'est l'indice de la proximité d'un village ; mais, hélas ! il faut quelquefois marcher encore pendant deux mortelles heures pour l'atteindre.

Quel bonheur ! comme le cœur bondit ! comme on se sent vivre ! Quelques instants après on rencontre un tronc à demi creusé qui doit fournir une pirogue, puis peu à peu des plantations de palmiers à huile, un sentier élargi, une bananeraie ; puis viennent ces sommets de toits à couleur incertaine, recouverts de feuilles mortes ou de palmes bistres, le chant du coq, ou ce bruit de crécelle rythmé qui révèle la présence d'un tisserand.

Oh ! ce chant du coq, quelle douce illusion il m'a produite bien souvent, fatigué, avançant avec peine, ne sachant si je rencontrerais bientôt le village, l'oreille au guet avec mes braves noirs ! « Comment serons-nous accueillis ? » nous disions-nous en l'entendant. Hélas ! le désir d'arriver à l'étape nous faisait prendre pour la réalité ce qui n'était qu'une illusion de notre cerveau fatigué. Quand nous arrivions au village tant envié, le coq dormait, ainsi que les habitants. C'était une fiction.

Aujourd'hui, à part les chemins de bananeraie aux abords de Kabrankrou et d'Aniasué, nous n'avons rencontré que le sentier d'Assémaone, auprès duquel nous



Couché dans la pirogue. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

avons fait une halte d'un quart d'heure. Une demi-heure avant d'arriver à Aniasué, quelques habitants venus au-devant de moi ont voulu à toute force aider mes porteurs, et c'est porté par eux que j'entre vers midi à Aniasué, un assez grand village (700 à 800 habitants).

Treich, depuis son arrivée à Aniasué, n'était pas resté inactif : il avait engagé des pourparlers avec le chef, Kakou-Anougoua, de sorte que les pirogues étaient promises pour le surlendemain.

Samedi 9 mars. — Nous avons pu quitter ce matin Aniasué à sept heures. Tout notre monde est réparti dans trois pirogues de 6 à 7 mètres de longueur. A sept heures dix nous saluons, en passant, les habitants d'Amangouakourou, puis nous franchissons quelques barrages.

Vers deux heures et demie nous arrivons à Ahinikourou. Ce village n'ayant que quatre cases, nous campons sur la rive. J'en suis d'autant plus satisfait que pendant le trajet j'ai cru comprendre, dans une conversation des piroguiers, qu'ils seraient enchantés de nous planter là et de repartir de nuit avec leurs pirogues vides pour Aniasué, ce qui nous gênerait considérablement.

La descente du fleuve a du charme : ce sont des pays si nouveaux et qui diffèrent tant du Sénégal, que forcément on s'y intéresse.

En quittant Attakrou, les rives s'affaissent insensible-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment; au lieu d'être abruptes, elles viennent mourir dans l'eau, par une pente douce. Point de ces longs villages comme dans le Fouta et le pays sonninké de Bakel, où toute la population est sur la rive pour vous voir passer. Ici les lieux habités sont cachés dans la végétation; leur présence ne se révèle que par le vert tendre des plantations de bananiers et un ou deux toits qui émergent en bordure sur une toute petite clairière.

D'autres fois, le village, enfoui sous la végétation, n'est deviné que par un chemin d'atterrissage et une ou deux pirogues au mouillage. Pas de bruit, le silence n'est troublé que par les piroguiers qui se stimulent d'instant en instant avec le cri souvent répété de « *Diakha! diakha!* » qui veut dire : « Pagayons! pagayons! »

Dans la journée, pendant la grosse chaleur, il est difficile de rechercher l'ombre des rives; elles sont défendues par des bois morts et des racines qui rendent la navigation difficile. Je regrette bien mes joyeuses fusillades sur les bords de l'île à Morfil (Sénégal), où toute la journée on peut s'amuser à tirer des singes, des oiseaux aquatiques, des caïmans ou des hippopotames. Ici, rien, ou à peu près; le fleuve paraît mort, on croirait qu'il n'est pas habité; les seuls indices qui dénoteraient la présence des hommes consistent en petites

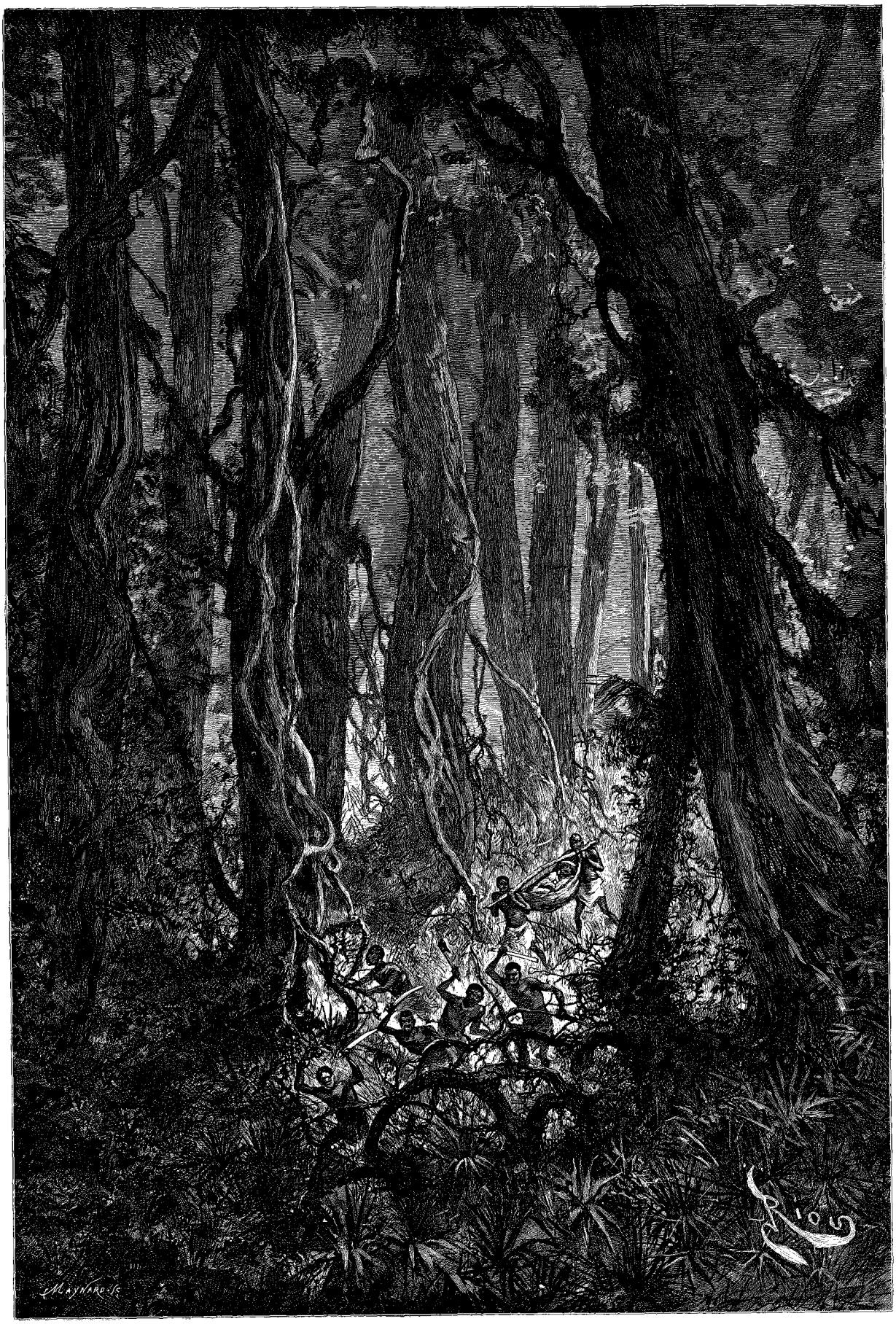
Case avec couverture en palmes (voy. p. 130). — Dessin de Rion, d'après les documents de l'auteur.

pêcheries dans le lit des cours d'eau qui se déversent dans le Comoé, près de leur confluent. Aujourd'hui, cependant, Treich a tiré deux coups de fusil sur des tintans, oiseaux pêcheurs bruns, à huppe, qui poussent des cris perçants en prenant leur vol, et sur un aigle pêcheur à tête blanche perché sur la cime d'un arbre mort.

Dimanche 10 mars. — Quel miracle! nous avons réussi à quitter Ahinicrou avec nos trois pirogues à cinq heures et demie. Ici, comme ailleurs du reste, quand on est à la merci des indigènes et des piroguiers, il est difficile de rassembler ceux qui doivent vous accompagner à un titre quelconque; on peut se considérer comme ayant une fière chance quand on réussit à se mettre en route avant sept heures du matin; aussi nous sentons-nous tout heureux, mon compagnon et moi, de partir avant le lever du soleil.

Le trajet est assez agréable, il n'offre pas trop de difficultés. Au delà d'Aricokrou, on trouve l'embouchure d'une rivière de 4 mètres de largeur qui arrose l'Alangoua, petit pays très riche en terrains aurifères. Les rives du fleuve s'inclinent en pente douce : pas de berges escarpées, rien qui dénote de grandes inondations pendant les fortes crues; cependant, les piroguiers m'ont fait voir sur la rive même un gigantesque bombax, qui est entaillé à la hache à 7 ou 8 mètres au-dessus du niveau actuel des eaux. C'est, paraît-il, le point le plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La forêt. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

élevé qu'aient atteint les plus grandes crues des trente dernières années.

Vers midi nous atteignons Adoukassikrou (rive gauche), où nous nous décidons à passer la nuit, nos piroguiers nous demandant de ne pas pousser jusqu'à Blékoum, village suivant, à cause du passage de Dabiabosson, qui, paraît-il, est très dangereux à franchir et demande surtout une grosse dépense de forces physiques.

Adoukassikrou offre suffisamment de cases pour nous abriter; nous sommes cependant forcés de camper sur la rive, à cause de nos piroguiers, qui cherchent à nous abandonner et dont l'envie de s'en retourner se manifeste de plus en plus. Par surcroît de précautions je leur fais laisser les pagayes dans les pirogues et ordonne à une partie de mes hommes d'y coucher.

Lundi 11 mars. — Aujourd'hui, nous avons eu une bien pénible journée. Embarqués à cinq heures un quart ce matin, nous ne sommes arrivés à Abradine qu'à trois heures de l'après-midi. Malade et épuisé comme je le suis, ces dix heures de navigation sous un soleil de plomb m'ont exténué.

Nous avons encore franchi un certain nombre de ces barrages; difficiles en cette saison, ils sont bien plus dangereux pendant les hautes eaux. Nous trouvons dans les roches qui les constituent quantité de pirogues brisées et suspendues dans toutes les positions. Dans le passage d'Adiammalan j'en ai compté jusqu'à sept, ce qui prouve que pendant une certaine époque de l'année cet endroit doit être très dangereux à franchir même pour les gens qui connaissent bien la rivière.

Dans cette partie de son cours, le fleuve reçoit le Mézan, qui prend sa source dans l'Indénié, et qui a été exploré par l'Anglais Lonsdale et par Treich-Laplène. Peu après le confluent, nous atteignons Abradine, où nous sommes fort bien reçus par le chef Bourbé.

Mardi 12 mars. — J'ai passé une bien affreuse nuit : ma grande fatigue d'hier ne m'a pas permis de reposer, j'étais très agité, et ce matin, en me réveillant, je me suis trouvé presque aussi fatigué qu'en me couchant hier soir. Pour comble de malheur, les piroguiers ont tout l'air de nous avoir abandonnés. Comme les embarcations étaient gardées par mes Mandé armés de mes deux fusils, ils n'ont pu se sauver de nuit par eau. Une rapide inspection des cases du village me permet de mettre la main sur les pagayes, que je distribue aux gens de Treich, qui pour la plupart habitent les environs de la lagune Aby et savent s'en servir. Bourbé, nous voyant décidés coûte que coûte à partir pour Bettié, essaye de rallier les piroguiers, mais ces derniers refusent d'embarquer; ils craignent, disent-ils, que les gens de Bettié ne les retiennent comme otages, leurs concitoyens d'Aniasué ayant laissé des dettes dans cet endroit. Ne voulant pas perdre un temps précieux, je fais pousser les pirogues au large, et nous voilà partis, laissant nos piroguiers à Abradine.

La descente s'opère plus aisément que nous ne pensions. Nos hommes, sachant que Bettié est un point important à atteindre, redoublent d'ardeur. A partir de Beniékassikrou, le Comoé est obstrué de nombreux îlots, mais laisse cependant dans le barrage qui les longe un chenal praticable. A une heure nous apercevons sur la rive droite les toits de Bettié : nous sommes à cinq étapes de Grand-Bassam! — et sûrs de trouver là un fidèle allié.

Mercredi 13 mars. — Il fait bon aujourd'hui se reposer et écrire : les préoccupations sont moindres, et je me crois presque au terme de mon voyage.

En arrivant hier, et au moment d'accoster, des gens de Bettié placés sur la rive nous prièrent de ne pas débarquer de suite, et d'attendre un instant, pour donner le temps à Bénié-Couamié, leur chef, de nous recevoir avec le cérémonial qui convient.

Dix minutes ne se sont pas écoulées que le tam-tam résonne, les olifants jettent leurs notes plaintives, des cris partent un peu de tous côtés, et Bénié-Couamié paraît au haut de la berge, précédé d'un pavillon tricolore et de sa musique. Il est sur un cheval de bois porté par des esclaves. Bénié est proprement vêtu, et drapé dans un plaid en soie et laine de fabrication européenne. Après nous avoir souhaité la bienvenue et serré la main, il nous engage à le suivre et nous conduit à son habitation. S'il m'était réservé une surprise, c'est bien celle de trouver ici une construction à l'européenne, installée très confortablement; cette maison a un étage, et elle comporte des escaliers et des vérandas très bien conditionnés.

Le rez-de-chaussée sert de magasins; c'est là que Bénié-Couamié met ses marchandises, car ce chef est un des plus importants traitants de la région. Une des chambres sert d'atelier de menuiserie et l'autre de logement au menuisier charpentier qui construit les escaliers, balustrades, portes et volets, et veille à l'entretien. Ce menuisier est un Appolonien venu de Cape Coast, c'est en même temps le gardien des marchandises et l'homme d'affaires de notre hôte.

On monte au premier par deux escaliers en bois fort bien construits, avec balustrade à jour en bois façonné. Les escaliers mènent à un vaste palier servant de chambre d'audience, qui donne par une large ouverture sur une petite salle couverte de nattes dans laquelle se trouvent deux tables et quelques sièges, chaises ou fauteuils, fabriqués en palmier. Une carafe et deux verres à pied bleu, une image de la Vierge[1] et une grande glace dans des cadres en bois complètent le décor de ce petit vestibule-salon.

De chaque côté de cette salle, et séparées par une cloison et des rideaux en étoffe du pays, se trouvent des alcôves formant chambre à coucher, sur lesquelles donne de chaque côté une autre petite chambre.

L'ameublement des alcôves consiste en une chaise et un lit en bois, sorte de châssis grossièrement fait, semblable aux lits des Ouolof de Saint-Louis. Chaque couchette est munie d'une bonne paillasse bourrée de

1. Personne n'est chrétien dans cette région. Bénié-Couamié possédait cette sainte image tout simplement parce que, pour lui, elle personnifiait la femme européennne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

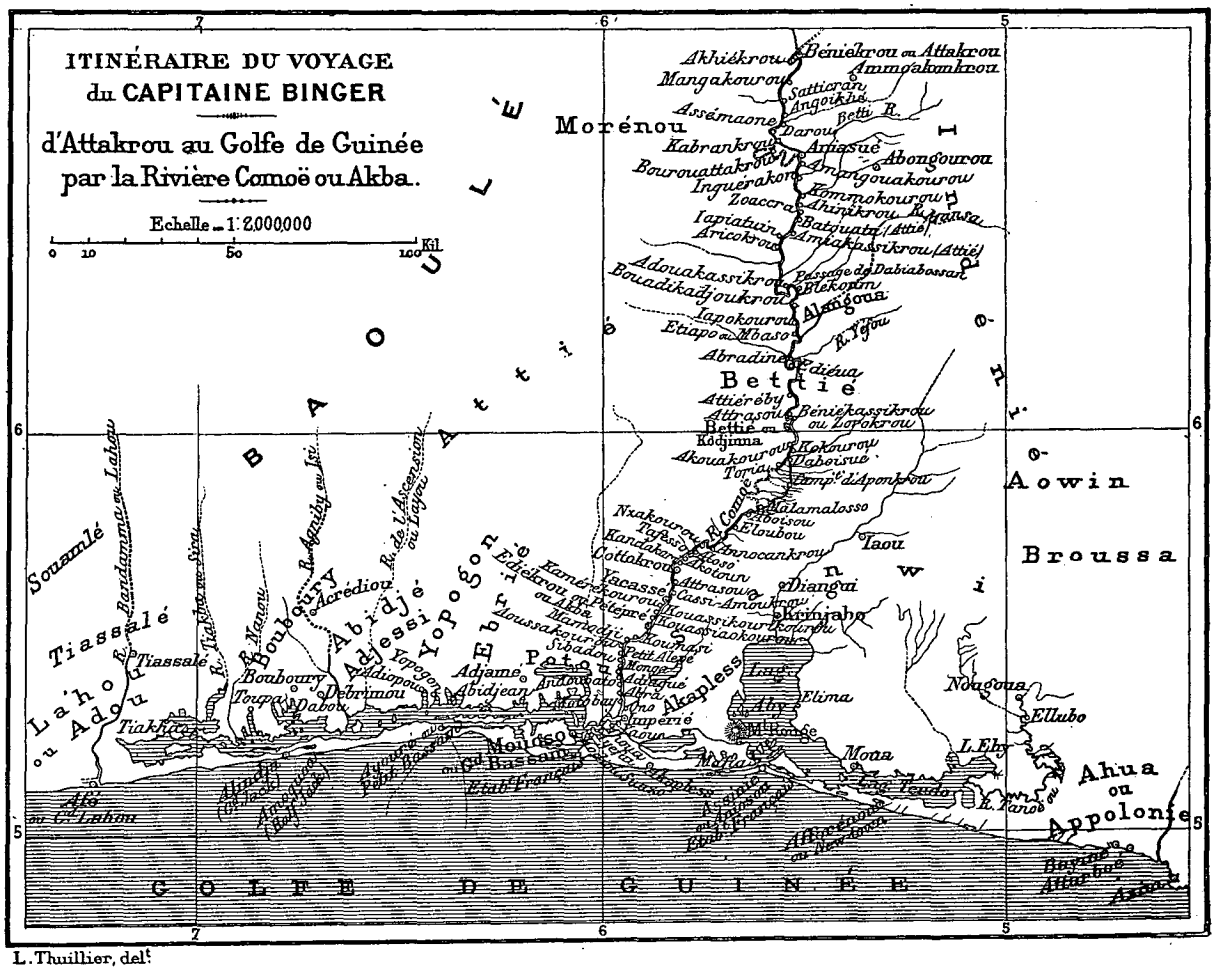
paille de maïs et d'oreillers, le tout recouvert de tapis en cotonnade du pays ou de pagnes de Rouen. Les vérandas sont protégées par une toiture en palmes artistement tressées, qui les met à l'abri du soleil et de la pluie.

Je laisse à penser si, après avoir couché pendant plus de deux ans par terre, sur une natte, généralement en pleine brousse, j'ai dû trouver cet intérieur charmant!

Non seulement nous étions très bien installés, Treich et moi, dans chacune de ces alcôves, mais encore nous avions trouvé à notre adresse une petite caisse contenant six bouteilles de vin, quelques boîtes de conserves et une quarantaine de biscuits, c'est-à-dire plus qu'il n'en fallait pour nous faire oublier nos souffrances. A l'unanimité il fut décidé qu'on goûterait au vin pour le dîner, dont le menu ne laissait rien à désirer; le voici :

Potage julienne.
Fouto au singe.
Petits pois au lard.
Biscuits.
Vin.
Thé *sucré*.
Pipes et tabac.

Nous avons si bien dîné que je suis tenu d'avouer



L. Thuillier, del.

que le lendemain nous avons eu quelque peine à nous lever. Je me sentais, ainsi que mon compagnon, la tête un peu lourde, et cependant nous n'avions bu à nous deux que 75 centilitres de vin environ — mais il y avait si longtemps que j'en étais privé! Une autre joie nous était réservée : la délicate attention des employés de la maison Verdier de Grand-Bassam ne s'était pas bornée à la nourriture corporelle : il y avait encore, enveloppant les biscuits, une demi-douzaine de journaux de Bordeaux et de la Rochelle (de trois mois de date), que nous avons lus et relus plusieurs fois sans en perdre un seul mot, annonces comprises; ce qui m'a permis de constater une fois de plus qu'on a beau s'absenter des années, on est toujours heureux de lire et relire même les choses les plus insignifiantes, pourvu que cela vienne de votre pays.

Bénié-Couamié nous fit de nombreux cadeaux en vivres, bananes et viande, et me pria d'accepter une bague en or surmontée de deux petits canons. Il parle d'une façon assez correcte le mandé, que lui ont appris des esclaves et surtout un musulman qui a été son hôte pendant plusieurs années. Sa propre habitation est moins luxueuse que celle qu'il a mise à notre disposition; elle comporte plusieurs cases construites autour d'une cour centrale, à l'instar des habitations des gens du Bondoukou et de l'Anno décrites plus haut.

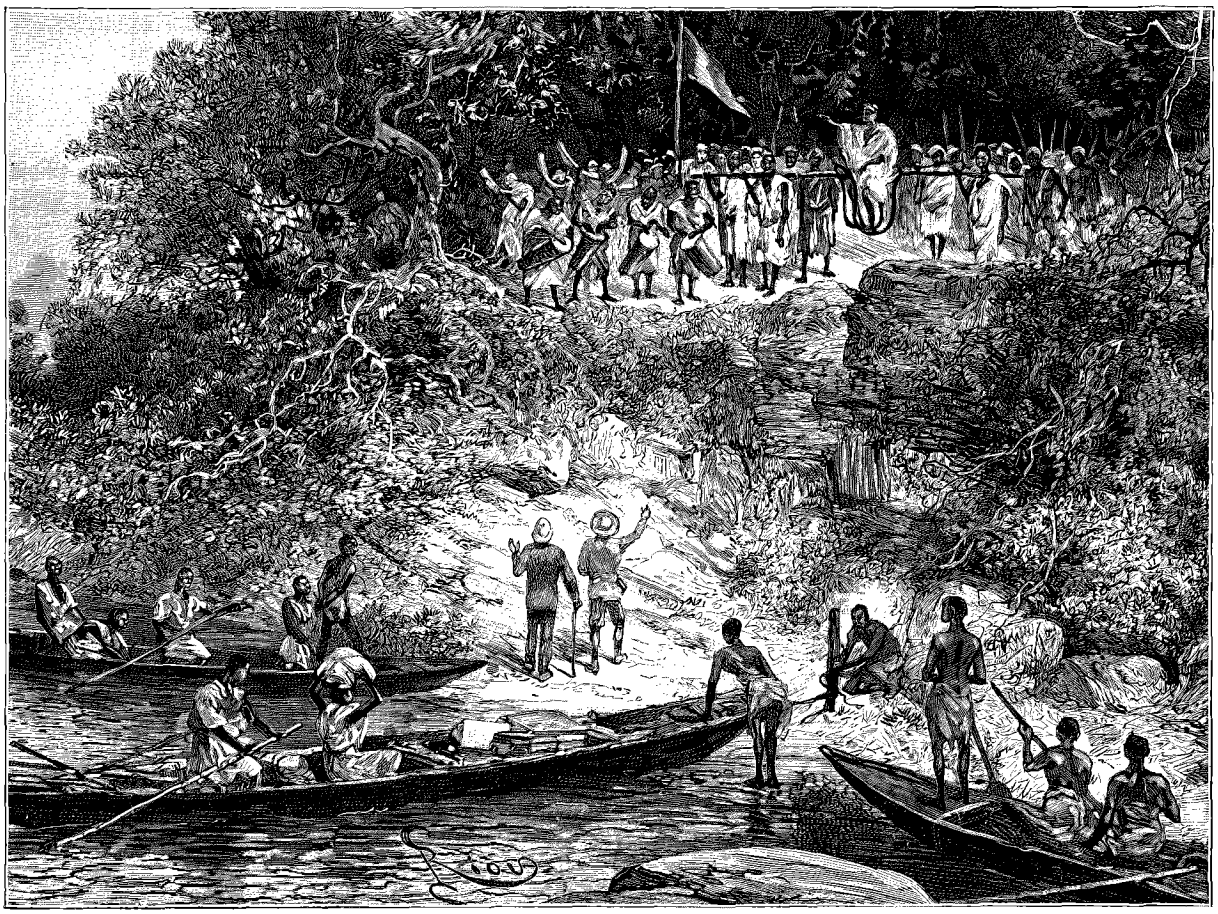
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans l'une d'elles se trouve cette sorte de châssis en bois découpé en forme de cheval, muni de brancards, sur lequel Bénié se fait porter dans les villages de son domaine, quand il ne peut se servir de la voie fluviale comme moyen de locomotion. De même qu'Ardjoumani, chef du Bondoukou, il a un parasol, qui achève de le rendre tout à fait grotesque sur cette monture plus primitive que le cheval de bois d'un gamin de six ans.

Ceci n'empêche pas Bénié d'être un brave et digne chef, aimant les Français. Son intelligence m'a paru supérieure pour un noir. Ce qui m'a surtout frappé chez lui, c'est qu'il est actif, nerveux et presque emporté — tout à fait français d'allure.

Son village, que l'on nomme aussi Kodjinna, a environ 500 à 600 habitants. Il est situé dans une position qui lui permet d'intercepter à son gré la navigation sur le Comoé. Les roches et les îlots en amont et en aval permettent à des tireurs, même armés de fusils à pierre, d'empêcher qui que ce soit de passer. Bourbé, chef d'Abradine, avait voulu, il y a quelques dizaines d'années, forcer les passes de Bettié, mais Bénié et ses gens lui ont tué beaucoup de monde et fait sa flottille prisonnière.

Depuis ce jour Bourbé a reconnu la suzeraineté de

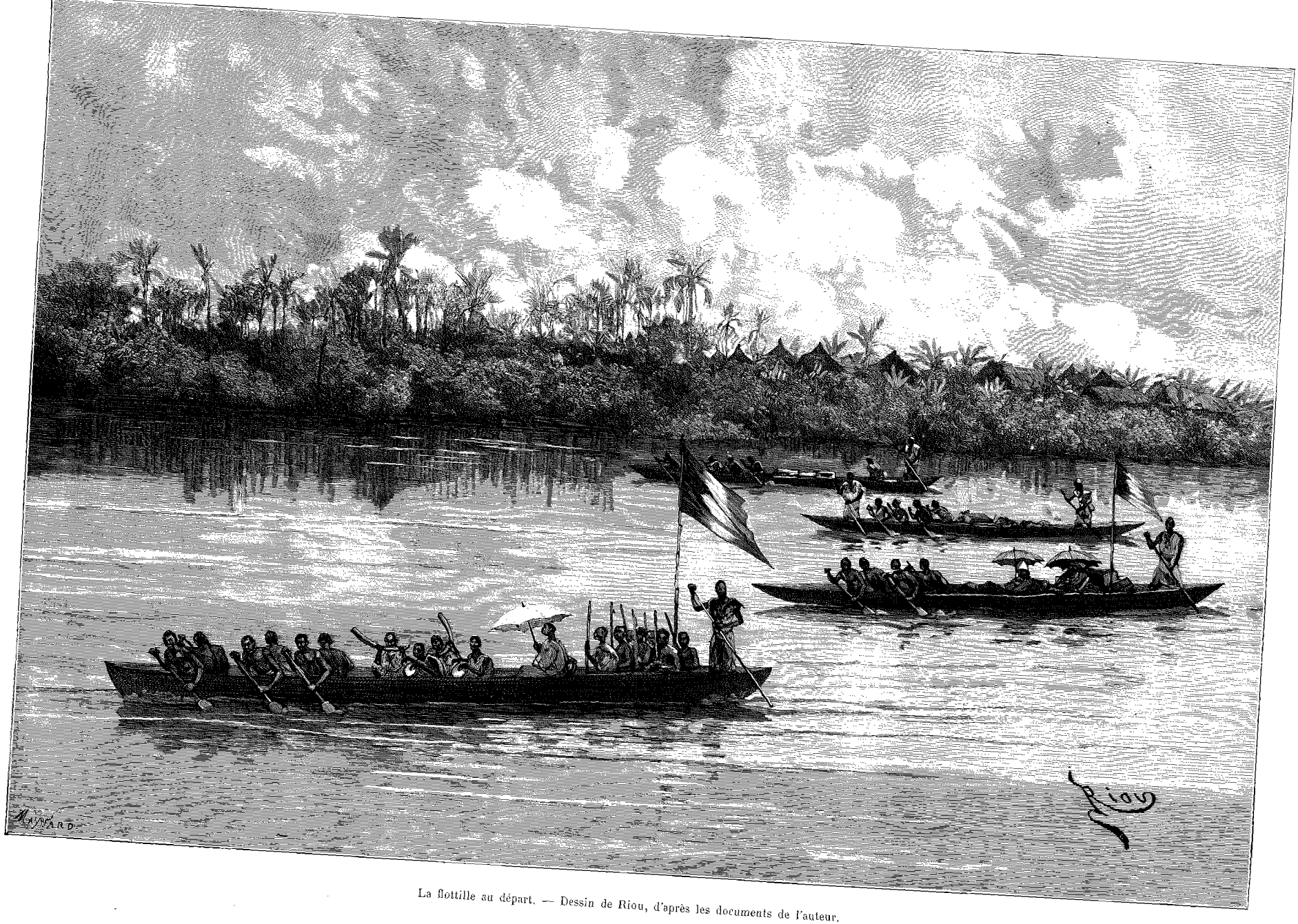


Réception de Bénié-Couamie. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Bénié-Couamié en devenant son plus fidèle allié et ami. Il se plaît lui-même à raconter ce fait d'armes de son vainqueur.

Jeudi 14 mars. — La journée d'aujourd'hui a été bien employée. Nous avons réglé dans un palabre différentes questions politiques en litige avec Bénié. Ce que ce dernier réclame surtout de nous, c'est une protection efficace du fleuve en aval de Bettié; il se plaint que les gens de Krinjabo établis à Cottokrou, ainsi que le chef de l'Akapless et du Grand-Alépé, entravent les communications, ce qui lui cause un grand préjudice. Le fleuve, qui appartient à tout le monde, n'est pas libre : tout le monde y commande. « Moi-même, ajoute-t-il, je me ferais fort de vendre cinquante fois plus de marchandises que je n'en écoule, s'il y avait une autorité réelle qui tienne en respect les populations turbulentes de la rivière. » Bénié-Couamié m'a instamment prié d'envoyer une garnison française dans son village; il en ressent si bien la nécessité qu'il m'a donné à entendre qu'il ferait tout ce qu'il est possible pour faciliter son installation. « Le traité que j'ai signé avec les Français, dit-il, est un sûr garant que votre gouvernement me veut du bien, mais pourquoi ne donne-t-on pas suite au programme qui s'impose, celui de la protection de la rivière et des marchands qui y naviguent? »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La flottille au départ. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je n'ai pu qu'approuver le désir de ce brave allié et je lui ai promis de m'employer auprès du gouvernement, à ma rentrée en France, pour activer une solution si désirée, et par lui, et par ceux qui ont des intérêts dans la rivière.

Vendredi 15 mars. — Ce matin, nous ne sommes partis que vers neuf heures.

La grosse pirogue de Bénié-Couamié, qui peut contenir une trentaine d'hommes, fut mise à notre disposition. A l'arrière, amarré à un long bambou de 5 mètres, flottait notre pavillon, celui que Treich avait remis en 1887. D'autres embarcations plus petites transportent la musique de Bettié (quatre tam-tams et trois olifants) ainsi que l'escorte réglementaire, sorte de garde du corps, composée de sept ou huit guerriers armés de fusils qui accompagnent toujours Bénié.

Dès que l'on a dépassé Bettié, on rencontre une série d'îlots boisés, bordant le fleuve, tant sur sa rive droite que sur sa rive gauche. Une demi-heure après, on atteint le barrage et la chute d'Amenvo.

Cet endroit est difficile et dangereux à franchir. Le fleuve est barré par une série de grosses roches ne laissant qu'un couloir étroit, dans lequel tombe une chute de 3 m. 50 de hauteur. Pour passer les pirogues en descendant, on décharge les bagages, qui sont portés à dos d'hommes de l'autre côté, puis les pirogues sont traînées sur les roches et lancées dans le rapide, d'où elles gagnent avec une rapidité vertigineuse l'extrémité d'une île où on les recharge après avoir au préalable vidé l'eau dont elles se remplissent dans ce trajet dangereux. Deux hommes munis de perches gouvernent dans la descente et parent les roches avec leurs bambous.

Pour remonter le fleuve, l'opération est un peu plus laborieuse : les pirogues doivent être traînées sur un long parcours rocheux, le rapide étant trop difficile à remonter. Bénié-Couamié, que j'ai interrogé, m'a assuré que pendant les hautes eaux il existe un chenal profond et calme entre l'île et la rive gauche, par lequel la navigation se fait absolument sans danger.

Du barrage d'Amenvo à Daboisué, la navigation n'offre que des difficultés bien faciles à vaincre : ce sont trois hauts-fonds de gravier sur lesquels ne subsiste que peu d'eau.

Samedi 16 mars. — De Daboisué à Toria, petit village situé à 5 ou 6 kilomètres en aval, on peut profiter du fleuve pour voyager, mais à partir de Toria la navigation du Comoé est interrompue jusqu'à Malamalasso.

A Daboisué, on se trouve encore et toujours dans cette même forêt, qui commence avec l'Anno à quelques étapes au sud de Kong pour ne se terminer qu'à la mer. Le chemin, quoique fréquenté par des porteurs, n'est qu'un étroit sentier, dont le tracé sinueux ne laisse rien à envier aux autres sentiers du haut Comoé; il coupe le ruisseau Blagaso un peu avant l'embranchement du chemin qui va à Toria, puis on atteint un autre petit cours d'eau nommé Abradé Dabré. Celui-ci, d'après la légende, doit être franchi dans le plus profond silence : celui qui parlerait en le traversant risquerait d'être frappé d'une mort foudroyante. Par respect pour les croyances de nos indigènes agni, nous nous sommes mis à leur unisson, et c'est sans parler que nous avons traversé ce ruisseau imposant et mystérieux.

Dimanche 17 mars. — Nous avons campé à Aponkrou. Il a plu une partie de la nuit, les feux sont éteints, et ce matin nous avons eu toutes les peines du monde à nous réchauffer. En raison de ce vilain temps, nous ne nous mettons en route qu'à huit heures. Comme je me sens un peu plus vigoureux, je vais essayer de faire l'étape à pied, autant pour me réchauffer que pour ne pas être trempé par l'eau qui imprègne le feuillage et qui tombe à chaque heurt du hamac contre les lianes et les troncs d'arbres. Le chemin est passable jusqu'à la petite rivière Zanda, que l'on atteint après avoir franchi trois autres ruisseaux. Cette rivière Zanda serpente à l'infini et suit la même dépression que le sentier, qui la traverse onze fois.

Vers midi, après avoir franchi un dernier ruisseau, nous avons gravi une petite croupe au sommet de laquelle on débouche comme par enchantement sur Malamalasso et le Comoé.

De ce point on jouit d'une vue splendide. Le village, qui n'est en quelque sorte qu'un point occupé par deux ou trois familles de gens dévoués à Bénié-Couamié, est bâti en amphithéâtre sur le fleuve. N'étaient la grande quantité de palmiers, les couronnes des bananiers et surtout les troncs élancés d'arbres qui atteignent des hauteurs prodigieuses, on se croirait presque en face d'un paysage des bords de la Meuse, entre Mézières et Givet. Les berges mamelonnées sont presque des collines. Leur pied, qui vient de mourir sur la rivière, est formé de gros blocs de roche, placés par la nature, symétriquement dans quelques endroits, pêle-mêle et au hasard dans d'autres. De petits ruisseaux, simples filets d'eau, viennent tomber en cascades dans le fleuve à quelque distance du village.

Lundi 18 mars. — L'intendant de Bénié, qui habite Malamalasso, s'occupe aujourd'hui de nous trouver des pirogues et les gens nécessaires à leur armement. Le départ ne doit s'effectuer que demain. Bénié, du reste, doit envoyer ses instructions en même temps que des pagayeurs. Ces gens-là arrivent en effet dans la soirée et se mettent à notre disposition. Au même moment nous entendons notre personnel faire une véritable manifestation à Baoto, l'interprète de la factorerie Verdier, de Grand-Bassam, qui vient d'accoster avec sa pirogue.

Notre arrivée prochaine ayant été signalée à la Côte, autant par les marchands que par les courriers que Treich avait successivement envoyés de Kong et d'Attakrou, nos compatriotes avaient cru bien faire en nous envoyant leur homme de confiance en même temps que de nouvelles provisions.

Baoto est un jeune homme fort aimable, bien élevé pour un noir et sachant correctement parler français. Il était vêtu d'un immaculé complet en coutil blanc et

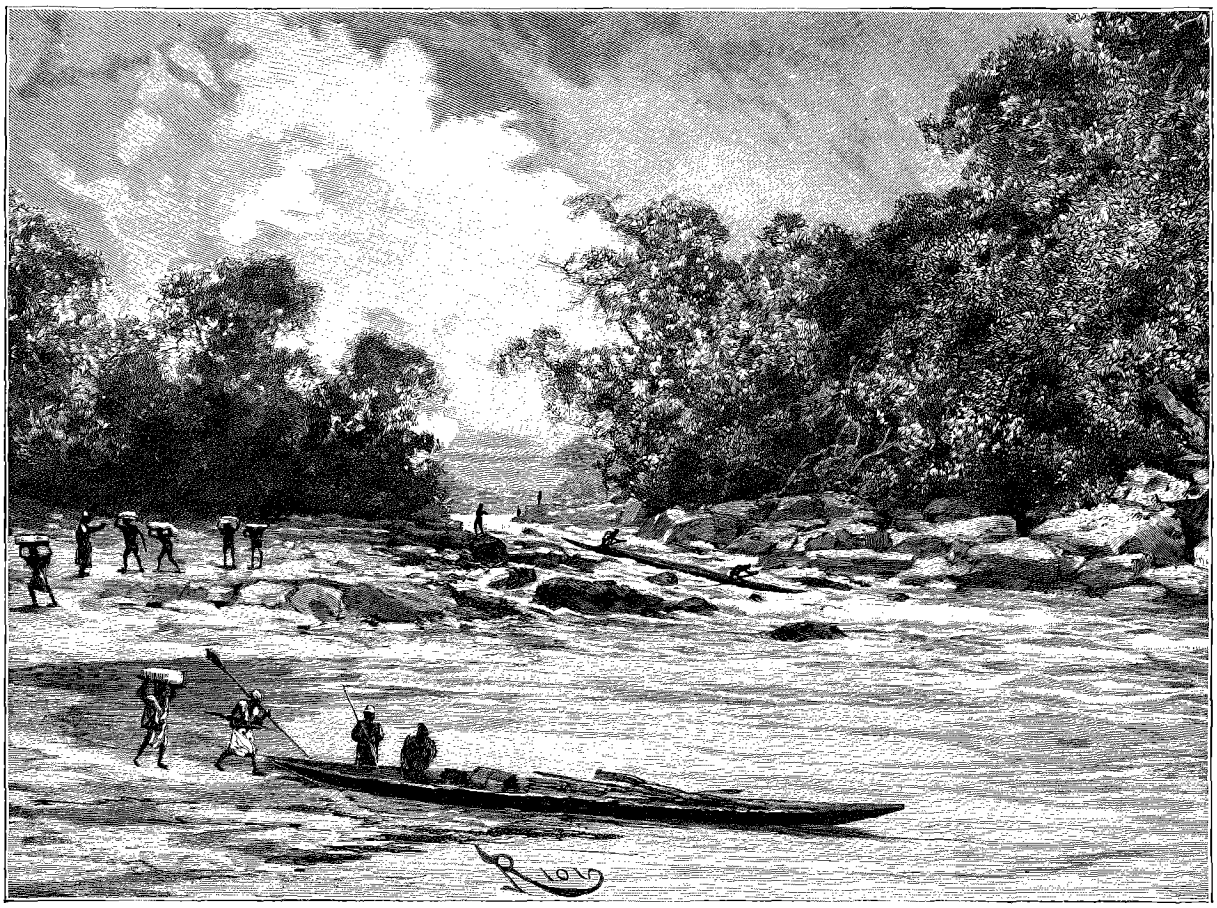
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coiffé d'un élégant panama; dans un tel accoutrement, il avait l'air, à côté de nous, d'un riche planteur qui nous aurait eus à son service. En remontant le fleuve, il avait prévenu les villages de notre prochain passage et obtenu d'eux que l'on mît partout des pirogues à notre disposition.

Mardi 19 mars. — A cinq heures, nous étions sur pied et en plein à nos préparatifs de départ. A cinq heures et demie nos trois pirogues poussaient au large. La navigation est facile ici. Les barrages sont aisés et comportent chacun au moins un chenal bien praticable.

Le paysage est à peu près semblable à celui de l'Alangoua, mais plus mamelonné et aussi plus riant. Les berges sont constituées par des collines de 30 à 40 mètres de hauteur; elles sont bien boisées. Les palmiers à huile abondent. Aux abords des villages il y a quelques défrichements, des champs de manioc et des bananeraies. Le cocotier, qui plus au nord n'existe qu'à l'état de curiosité, se multiplie devant tous les villages, et près des embarcadères il y en a de nombreuses touffes.

Cottokrou, où nous arrivons à une heure, est un gros village, possédant une vingtaine de pirogues. Treich et Baoto se multiplient pour en faire presser l'armement. Il fait une grande chaleur, un temps orageux très lourd, qui inquiète les indigènes; ils hésitent à se mettre en route. Je commençais déjà à désespérer, assis sur la rive même au pied d'un splendide ficus, lorsque vers deux heures et demie tout semble s'arranger à notre grande satisfaction, et à trois heures dix nous arrivons à nous embarquer.



Chutes d'Ameuvo. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

A partir d'Attrasou, et après avoir navigué dans une quantité de pêcheries, on prend, le long de la rive droite, un chenal d'une dizaine de mètres de largeur et d'environ 1 kilomètre de longueur, qui constitue un rapide très dangereux. Les pirogues descendent avec une vitesse vertigineuse; on embarque des paquets d'eau, encore bien heureux de ne pas chavirer ou de n'être pas lancé contre les rochers.

De l'autre côté de ce rapide se trouve une série d'îles devant lesquelles s'élève un gros village, nommé Cassi-Amonkrou, que les indigènes nous signalent en passant.

Ce rapide nous mène devant Yacassé, où nous rencontrons le premier représentant officiel du royaume de Krinjabo. C'est un porte-canne d'Aka-Simadou; il se tient sur la rive, précédé d'un homme portant un pavillon français; lui-même, en signe d'autorité, tient à la main une canne de 1 m. 50 munie d'une pomme comme celle des tambours-majors; cette canne est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

recouverte d'une bande de papier d'argent ou d'étain.

Après les politesses d'usage, nous recommandons à ce fonctionnaire les piroguiers de Cottokrou qui doivent nous accompagner. Il nous promet de ne pas entraver leur retour, ce qui les décide à continuer la route. Je croyais les incidents terminés, lorsque vers six heures du soir — trois quarts d'heure après avoir quitté Yacassé — les piroguiers veulent à toute force gagner la rive et refusent de nous conduire plus loin. Devant Kouassi-Kourikourou, l'obstination augmente ; décidé à ne pas tolérer une semblable mutinerie, je prends un de mes fusils Beaumont et menace de tirer sur le premier qui manifeste l'intention de s'arrêter : cela les décide à continuer.

Vers six heures et demie il fait nuit noire. Les pirogues se trouvant prises dans les pêcheries, nos hommes doivent y faire des passes à coups de sabre et à coups de hache, puis nous atteignons un profond bief où il y a de nombreux hippopotames; à chaque instant un de ces monstres surgit de l'eau à côté de notre embarcation. Nous avons failli chavirer vingt fois. C'est peut-être le moment le plus dangereux que nous ayons eu à passer dans notre descente. Si un de ces pachydermes, en nageant ou en plongeant, nous avait chavirés, nous étions sûrement noyés, Treich et moi, n'ayant pas la force nécessaire pour gagner la rive à la nage. L'obscurité était si profonde qu'on ne distinguait rien, ni devant soi, ni autour de soi; les berges étaient invisibles, il nous aurait été impossible de savoir dans quelle direction il fallait nager. En prévision d'un semblable accident, et pour sauver mes documents, j'avais fait un ballot de mes rouleaux en fer-blanc, contenant mes cartes, levés et journal de marche, enveloppé le tout dans une moleskine et amarré soigneusement à l'aide de cordes ce précieux paquet à ma pirogue. C'était un terrible moment à passer, un de ceux pendant lesquels les âmes les mieux trempées se livrent à d'anxieuses réflexions.

Enfin, à huit heures et demie nous sommes tous réunis à Pétépré, très gros village à cheval sur les deux rives du fleuve; il porte aussi le nom d'Édiékrou, et s'appelait dans le temps Akba. Ce point a été longtemps le terminus de la partie explorée de la rivière : c'est pour cela que les Européens ont appelé le Comoé rivière d'Akba. Le premier Européen qui ait remonté le Comoé est M. Lartigue, capitaine au long cours de la maison Régis et Fabre ; il alla plusieurs fois à Pétépré (Akba) et fit des sondages à quelques kilomètres au-dessus.

Plus tard, par ordre du commandant Bouet-Willaumez, on refit le même voyage sans dépasser ce point. Enfin, en 1850, Hecquard, sous-lieutenant de spahis, se disposait à gagner par cette voie le Ségou, mais, abandonné par ses guides entre Akba et Yacassé, il dut revenir à la Côte sans rapporter de nouveaux renseignements sur le cours du Comoé.

En attendant que la lune veuille bien nous éclairer, nos hommes et nous faisons un sommaire repas. Un peu avant dix heures, la lune étant assez haute au-dessus de l'horizon, nous nous remettons en route.

Nous distinguons très bien Koumasi et Mamodji, village de la rive droite, et bientôt après nous atteignons le confluent de la rivière Tossan, puis Aouassakourou. Enfin, à onze heures et demie, au delà du tournant, nous apercevons la silhouette blanche du *Diamant*.

Ce n'est pas sans de bien douces impressions que je posai le pied sur le petit bâtiment français, dont le premier maître chargé du commandement s'empressa de mettre la cambuse sens dessus dessous pour nous recevoir le mieux possible : nous étions sauvés!

Deux matelas installés dans le rouf nous permirent de passer une bonne nuit. Hélas! nous l'avions bien gagnée. Ceux-là seuls qui ont voyagé en pirogue peuvent se représenter ce que doit être une navigation ininterrompue d'une dizaine de jours, avec une dernière étape de vingt heures, dont dix sous le soleil, dans une frêle embarcation comme la nôtre.

Mercredi 20 mars. — Au lendemain de cet heureux jour succéda la descente sur Grand-Bassam.

Le *Diamant* est une belle chaloupe à vapeur non pontée, comprenant un équipage de 4 blancs et 8 ou 10 laptots sénégalais; elle a un toit autour duquel, pour la nuit, on borde un rideau en toile afin de mettre l'équipage à l'abri de l'humidité. Le premier maître, commandant du bord, a un rouf sur l'arrière. L'armement consiste en un hotchkiss. Les hommes du *Diamant* sont tous armés de kropatscheks.

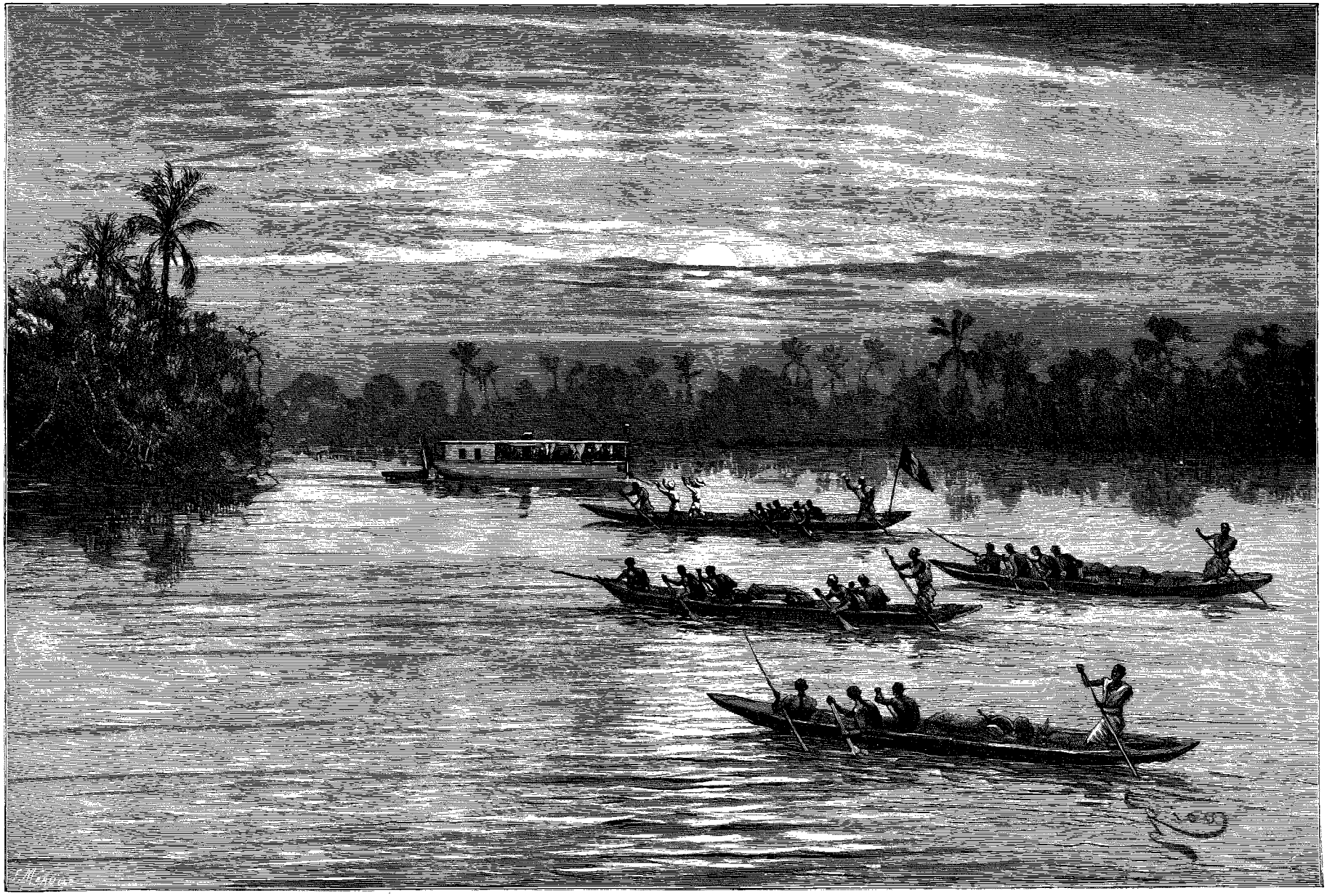
Ce petit bâtiment file environ 6 à 7 nœuds à l'heure et gouverne très bien. Installé à l'avant avec ma boussole, en compagnie du pilote, ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je me disais : « Enfin j'en suis à mon dernier *topo* ».

La navigation est facile, il n'y a que quelques précautions à prendre au départ, à cause d'un banc de roches qui se termine par le travers de Sibadou et où l'on voit encore l'épave de l'aviso *Ebrié*, qui s'y est perdu il y a une trentaine d'années; c'est là aussi que se sont jadis échoués le *Serpent* et le *Gué n'dar*, deux avisos qui ont une belle page dans la conquête de ces pays. A partir de ce point, le *Diamant*, qui cale un peu plus d'un mètre, chargé comme il l'était, peut naviguer sans danger; le fleuve a partout environ 200 mètres de largeur et il y a du fond. Les rives sont bien peuplées. Les villages, très grands, se touchent presque.

A partir d'Ono, ils se trouvent sur la rive gauche, qui est plus élevée et moins marécageuse. Le plus important d'entre eux est Impérié, placé sous l'autorité d'Amangoua, sorte d'aventurier originaire de l'Akapless, qui pille de temps à autre la rivière. Comme Bénié-Couamié, ce seigneur a une belle maison à un étage, bâtie à l'européenne. Le passage de la canonnière a dû quelque peu le troubler : on ne voit personne sur la plage. Ces gens-là, qui tous ont quelque acte de brigandage à se reprocher, ont cru prudent de s'éloigner à notre approche.

Au delà d'Impérié se trouve Yaou, puis vient l'embouchure de la rivière ou lagune Kodiouboué, dont l'entrée,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée du *Diamant*. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme celle d'Ono, est barrée par des troncs d'arbres charriés par les eaux.

Impérié et Yaou ont toujours été des centres turbulents, dont les chefs, agissant soit pour leur propre compte, soit pour le chef de l'Akapless qui réside à Bounoua, dans l'intérieur, fermaient complètement le Comoé aux transactions. A plusieurs reprises il fallut châtier ces villages. En 1849, l'amiral Bouet-Willaumez, avec 250 marins et laptots tirés de la *Pénélope*, du *Caïman* et de l'*Adour*, infligea une sérieuse défaite à Aka, l'ancien chef de l'Akapless; plus récemment on a encore dû châtier Impérié. Depuis quelques années, de nouveaux traités conclus avec le roi de Bounoué ont assuré une paix qui n'est troublée de temps à autre que par des rapines exercées par Amangoua, chef d'Impérié.

Vers midi nous atteignons l'entrée de la lagune d'Ebrié, et nous passons presque à raser terre devant Mouosou (Grand-Bassam village) ou Blé; le chef nous fait force salutations avec son pavillon. Quoique encore éloigné des factoreries, je me tenais à l'avant, en vigie, guettant la mer; enfin, vers une heure, je vis par le travers les lames déferler sur la plage et flotter notre cher pavillon national au-dessus de la factorerie Verdier. Quelques semaines après, ce devait être le Sénégal, la France et Paris !

Le *Diamant*, tout fier de nous ramener, avait pris un air de fête et arboré, en arrivant au mouillage, un beau pavillon neuf. En moins de temps qu'il n'en fallut pour accoster, prévenus par le sifflet, les trois employés de la factorerie Verdier, M. Bidaud, l'agent principal, en tête, vinrent nous prendre à bord. Quelle fête pour nous et pour eux ! car nos braves compatriotes étaient certainement aussi heureux que nous de nous voir arriver. On mit tout à notre disposition : logement confortable, nourriture exquise, journaux, lettres qui nous attendaient, je ne sais plus, j'étais si heureux sur le moment que je ne m'en souviens plus bien.

M. Bidaud est capitaine au long cours. Après avoir conduit plusieurs bateaux à Grand-Bassam pour le compte de M. Verdier, l'armateur et négociant si désintéressé qui envoya M. Treich à ma rencontre, il devint agent principal des factoreries Verdier à Grand-Bassam et à Assinie. Au moment où nous arrivions, il remplissait les fonctions de résident de France à la Côte-d'Or. C'est un de ces braves modestes, ayant comme titre une carrière toute d'abnégation. Je me liai de suite d'amitié avec lui. Aujourd'hui surtout je me rappelle avec bonheur nos conversations sur le banc de quart de la terrasse de la factorerie, et ses théories pleines de bon sens sur l'avenir et la politique des pays qu'il administrait de son mieux avec les modestes moyens mis à sa disposition par la métropole.

Et comme il me soignait et prévenait mes moindres désirs ! Je me rappellerai toujours avec quelle prudence il modérait mon appétit, qui était devenu de la voracité; son gros rire quand il me traitait de naufragé de la *Méduse*, et qu'il me prouvait que ce n'était que progressivement qu'il me tolérerait les plats réputés indigestes.

Qu'il reçoive ici l'expression de ma bien sincère reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour moi, tant en son nom qu'au nom du brave Français qu'il représentait, M. Verdier.

En arrivant, je télégraphiai de suite au gouverneur du Sénégal notre arrivée, et le surlendemain je recevais la dépêche suivante :

« *Gouverneur Sénégal à Résident Grand-Bassam.* Gouvernement me charge transmettre félicitations pour succès mission à Binger et Treich. »

En arrivant ici, mes quatre indigènes mandé qui me restaient avec Arba, femme gourounga mariée à Mamourou, un de mes hommes, vinrent me remercier de les avoir conduits à la mer. « Ce que tu nous disais depuis si longtemps était vrai. Les blancs n'ont qu'une parole. Tu nous avais dit que tu nous mènerais à la mer, et nous nous en éloignions tous les jours, puisqu'elle est à Saint-Louis et que nous allions vers le soleil levant, mais tu en sais plus long que nous, et ce que tu disais était vrai, à moins que toute la terre ne se soit retournée. — Dieu est grand et toi tu sais beaucoup de choses. — La mer, nous n'y connaissons rien, puisque nous ne l'avons jamais vue, mais puisque tu nous dis que nous ne sommes qu'à dix jours de Saint-Louis, nous nous embarquerons avec confiance avec toi. Tu es notre père et notre mère, et nous sommes heureux que tu ne sois pas mort en route. »

Ces braves gens, pendant que nous sommes restés à Grand-Bassam, passaient leur temps accroupis sur la plage à regarder la mer déferler, ne pouvant s'expliquer ce phénomène. Probablement ces gens simples, étonnés eux-mêmes du voyage qu'ils ont fait, pensent avoir été le jouet d'un être surnaturel dont j'ai été en quelque sorte l'instrument. En cela ils n'ont pas tout à fait tort. Dans leur simplicité, mes braves noirs, qui ont autant souffert que moi, se rendent bien compte qu'on ne peut venir à bout de telles tribulations par le hasard, l'intelligence et le savoir exclusivement : comme moi, ils pensent que le Tout-Puissant nous a aidés à surmonter tous les obstacles.

Mon personnel m'a rendu bien des services. Quand j'ai pris ces noirs, ils n'étaient même pas dégrossis. En rentrant, ces pauvres gens étaient presque civilisés. Si jamais j'ai l'occasion de les revoir, ce n'est pas en domestiques que je les traiterai, je leur donnerai une bien cordiale poignée de main d'ami dévoué.

XXVIII

Arrivée à Grand-Bassam. — Départ pour la France. — Conclusion. — Les résultats de notre mission. — L'avenir du Soudan français.

Aucun paquebot français ni anglais ne devant passer à Grand-Bassam avant une dizaine de jours, j'en profitai pour mettre mes notes en ordre. J'eus aussi l'occasion de recueillir quelques renseignements sur Grand-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bassam et la Côte d'Or française. On les trouvera tout au long dans mon ouvrage en deux volumes, qui paraîtra à la fin de cette année.

J'y renvoie également pour le récit de l'excursion dans la lagune d'Ebrié, que je fis avec MM. Bidaud et Treich-Laplène sur le petit vapeur *Paul Bert*. Elle ne rentre pas dans mon exploration proprement dite *du Niger au golfe de Guinée*.

Je fus bien heureux de visiter, grâce à l'extrême obligeance des agents de la maison Verdier, les pays si peu connus de la lagune. A cette satisfaction venait s'ajouter le double bonheur de nous savoir, mon compagnon et moi, nommés chevaliers de la Légion d'honneur, par décret du 1er avril. Le gouverneur du Sénégal nous télégraphia cette bonne nouvelle.

Le brave Treich ne put malheureusement la fêter avec nous. Une heure après notre rentrée à la factorerie, il dut s'aliter, pris d'un accès de fièvre, et pendant huit jours il fut entre la vie et la mort. Le 4 avril le câble nous signala le prochain passage de la *Nubia*, de l'*African Steam Navigation Company*; le dimanche 7 le vapeur était au mouillage, et la mer assez bonne pour nous permettre de franchir la barre sans chavirer. Treich était dans un tel état de faiblesse qu'on le hissa à bord à l'aide d'un tonneau, sans qu'il eût connaissance de son embarquement. Mais deux jours après il allait déjà mieux; l'air frais de la mer avait produit son effet salutaire : il était hors de danger.

A Saint-Louis je rendis compte de ma mission au gouverneur du Sénégal. Le 3 mai je m'embarquai à Dakar sur la *Provence*, vapeur de la Société des transports maritimes, qui me débarquait le 11 mai 1889 à Marseille. Le 12 j'étais à Paris, au milieu de ma famille et de mes amis.

Je dois l'avouer, bien que cela puisse étonner : de tous mes dangers et de toutes mes fatigues, je ne gardais plus qu'une impression presque attrayante.

En Afrique, l'homme vit réellement; livré à lui-même, toujours en face de situations difficiles et compliquées, il peut donner largement cours à son initiative, il se sent vraiment quelqu'un sur la terre. Le bonheur est certainement toujours relatif, mais croit-on que ceux qui, avant moi et comme moi, ont abandonné tout pendant plusieurs années pour augmenter un peu notre prestige loin de la mère patrie et qui ont élargi un tant soit peu le cercle de nos connaissances géographiques ne sont pas heureux à leur manière?

Certainement oui, ils le sont. Je l'affirme pour eux et pour moi. Avoir des souffrances de temps à autre est encore le meilleur moyen de se sentir vivre.

Je résumerai dans mon ouvrage les résultats politiques et commerciaux de ma mission. Il me suffira de dire ici que nous avons complété pour notre part, Treich et moi, l'œuvre dont le programme avait été tracé par les généraux Faidherbe et Brière de Lisle. Tandis que le général Borgnis-Desbordes, les colonels Boilève, Combe, Frey, Gallieni et Archinard, nos commandants supérieurs du Soudan français, assuraient notre influence entre le Sénégal et le Niger et plaçaient une partie de la rive droite de ce fleuve sous notre protectorat, nous avons eu la bonne fortune de relier par traités nos établissements du Soudan français à ceux de la Côte d'Or française. On peut aller aujourd'hui du cap Blanc au golfe de Guinée et du cap Vert au Mossi sans quitter le territoire soumis à notre influence.

Il s'agit maintenant de mettre ces domaines en valeur et de songer à l'extension de notre commerce national. Il faut empêcher le dépeuplement de ces vastes régions, en mettant fin aux luttes que se font entre eux les souverains indigènes. On devra créer des voies de pénétration, pour assurer l'écoulement des richesses naturelles du pays, qui, faute de ces voies, sont aujourd'hui sans valeur. Il faut permettre au commerce, qui n'a fait jusqu'ici qu'effleurer les bords du vaste continent, de pénétrer jusqu'à son centre.

Or la voie commerciale la plus importante de toutes nos possessions est jalonnée par le Comoé, Kong, Bobo-Dioulasou et Djenné, et pour y accéder les voies les plus rationnelles ont leur origine à la mer, au golfe de Guinée.

C'est sur cette côte qui, du Cavally au Comoé, a un développement de 600 kilomètres, que se trouve la base d'opérations sur laquelle notre commerce devra s'établir, c'est là qu'il récoltera tout de suite les fruits des sacrifices qu'il s'imposera.

L'examen des recettes douanières et l'excédent des recettes de la Côte d'Or suffisent à faire ressortir la prospérité de nos possessions du littoral du golfe de Guinée et les espérances que nous sommes en droit de fonder sur elles.

Comment en serait-il autrement?

De la côte au Djimini, sur une profondeur de plus de 300 kilomètres, s'étend une forêt vierge renfermant de riches essences, bois de menuiserie, de charpente, d'ébénisterie de couleur, tinctoriaux, fibreux. Cette grande forêt se prolonge le long de tout le littoral, elle a une superficie de 180 000 kilomètres carrés, le tiers de la France entière.

Les indigènes y exploitent le caoutchouc, l'huile de palme et d'autres graisses végétales. Ils y cultivent l'arbre à kola, et l'ananas y pousse à l'état spontané. On y trouve du miel, de la cire. Les singes y fournissent de la pelleterie très recherchée. Enfin partout, sous cette puissante végétation, les indigènes exploitent le sous-sol. L'or est très abondant; il y a des gisements aurifères exploités par les indigènes dans tout le bassin du Comoé et dans celui de la Volta.

Le bassin entier du Comoé n'est qu'un immense *placer* à peine entamé. De Grand-Bassam et d'Assinie à Groûmania et Bondoukou, toutes les transactions se font en or.

Au nord de ces opulentes et riches régions on entre dans la zone des céréales et des graisses végétales. Le cé, la pourguère, le ricin abondent. Au delà, ce sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les riches pâturages du Mossi, les plantations de tabac, de coton, d'indigo, de textiles.

La plupart de ces produits sont cultivés sur une petite échelle parce que les indigènes n'en trouvent pas l'écoulement. Notre établissement chez eux ferait augmenter, quintupler le rendement de leurs terres. La fertilité excessive de ces terrains vierges permettrait d'y acclimater des produits qui, sous un faible volume, représentent une grosse valeur. Les plantations de café de Libéria, celles de la maison Verdier à Elima, nous dispensent de nous étendre davantage sur les espérances que nous sommes en droit de fonder sur nos nouvelles possessions.

On doit ajouter à ces produits les bananes, ananas et papayes, avec lesquels on peut fabriquer des conserves. Les tabacs, l'indigo, le coton, le cacao, la vanille, les poivres, fournissent encore d'importants éléments d'échange.

Enfin nous faut-il, pour prouver qu'on peut faire des affaires considérables sur la Côte, citer à nouveau l'exemple des Jack-Jack, qui, illettrés, seuls, sans intermédiaires, traitent directement avec les maisons de Liverpool, et font en moyenne 10 millions d'affaires par an?

Cette partie de la Côte se prête d'une façon admirable à la pénétration. Une dizaine de cours d'eau s'y déversent; ils sont tous navigables pour les pirogues et ouvrent ainsi, vers le cœur de la boucle du Niger, des voies d'accès variant de 100 à 600 kilomètres vers l'intérieur.

M. Bidaud. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Voilà ce qu'est notre domaine colonial du Soudan occidental. Il nous reste maintenant à examiner si l'Etat seul peut mener à bien la pénétration et exploiter, pour le mieux des intérêts de nos nationaux, ces immenses et riches régions.

Nous ne le pensons pas. L'État ne peut pas coloniser, exploiter directement à l'aide de ses propres agents; il lui faut des auxiliaires, et sans l'initiative privée nos colonies ne seront rien.

Pourquoi ne pas concéder l'exploitation de notre colonie de la Côte d'Or à des sociétés particulières ou à des concessionnaires isolés, sous certaines garanties? L'État y aurait tout à gagner, sans de lourdes charges pour son budget; il aurait ainsi une colonie prospère, dont les revenus seraient de beaucoup supérieurs aux dépenses.

La Côte d'Or française se prête admirablement au système des concessions; nous y possédons neuf cours d'eau, dont chaque vallée pourrait, avec la portion de côte correspondante, faire l'objet d'une concession.

Nous verrions ainsi nos nationaux créer leurs établissements principaux au Cavally, aux Bériby, à la rivière San Pedro, au rio Sassandra, au Fresco, au Lahou, aux Jack-Jack avec le bassin de l'Isi, à Grand-Bassam avec le bassin du Comoé, à Assinie avec le bassin du Tendo et la rivière Bia.

De proche en proche, chaque compagnie gagnerait du terrain vers l'intérieur, créerait de nouvelles factoreries avec des écoles, et la civilisation pénétrerait ainsi comme un coin jusqu'au centre de la boucle du Niger.

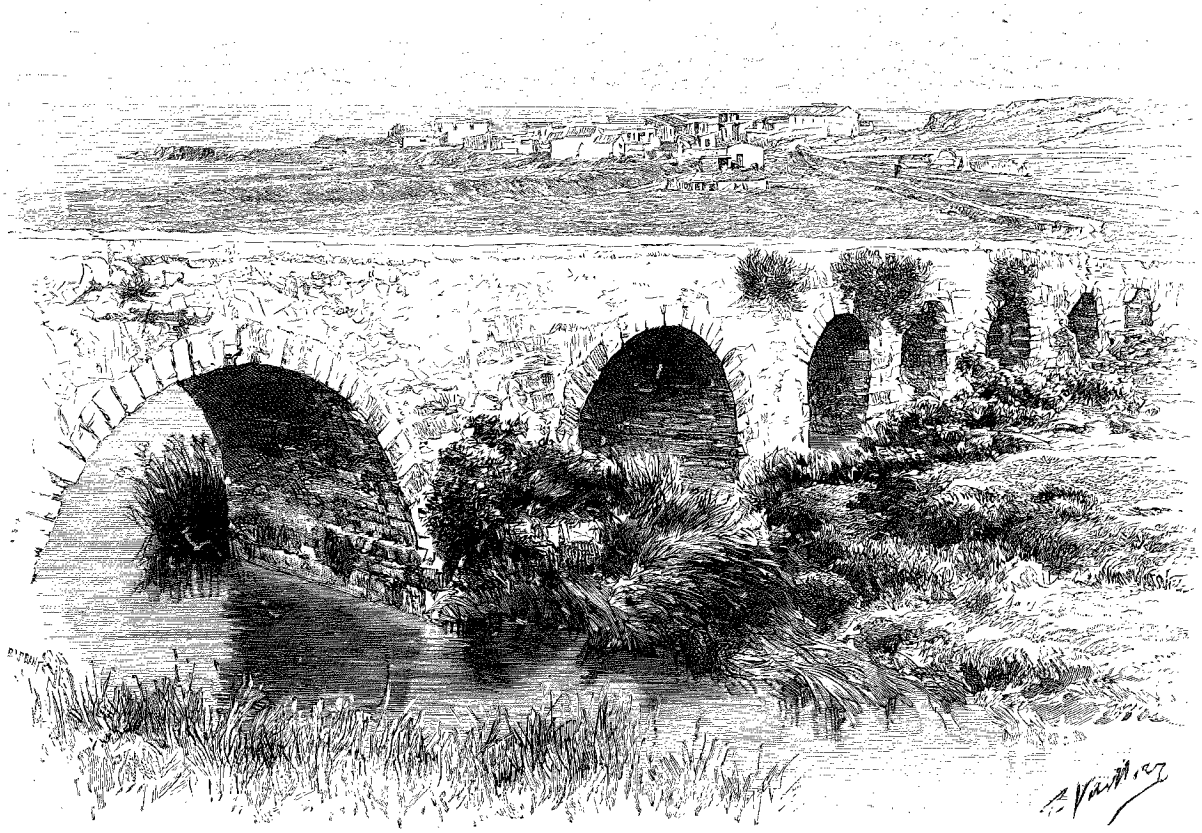
Parallèlement à l'action des Compagnies, marcheraient les missionnaires; une fois sur le terrain des intérêts communs, on arriverait facilement à s'entendre pacifiquement avec les peuples de l'intérieur.

Avec le commerce s'échangent les idées; notre civilisation pénétrerait lentement, mais sûrement. La violence et la force ne peuvent mener qu'à un désastre; seul le lent mouvement du progrès peut imposer nos idées et nos mœurs aux indigènes.

Travaillons avec méthode et patience et nous verrons nos efforts couronnés de succès; ne rêvons pas la transformation trop brusque de l'Afrique, employons la méthode lente, mais sûre, de la pénétration commerciale, et nous réussirons, nous en avons la ferme, intime et bien sincère conviction.

G. Binger.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont romain à *Porto Torres* (voy. p. 147).

LA SARDAIGNE,

PAR M. GASTON VUILLIER.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après nature par M. G. Vuillier.

Octobre 1890. — Ajaccio est endormi. Minuit vient de sonner à tous les clochers, lorsque le vapeur *Comte Bacciochi*, après avoir lentement tourné sur son axe, a pris la direction de *Porto Torres*, droit au sud, vers la Sardaigne.

La veille, les côtes de la Corse voilées de sombres nuages étaient battues par la mer en furie; le golfe semblait bouleversé. Le matin même, les flots, pris comme d'un subit accès de fureur, avaient envahi les quais.

Après cette violente convulsion, la mer s'était mise à sommeiller, et je l'avais longuement contemplée tandis qu'elle frissonnait doucement, à l'heure où le soleil se couchait, gracieuse, murmurante, caressée par des bandes de mouettes folles, tout au long des plages vermeilles. Maintenant, furtive, alanguie, pleine de chuchotements, de soupirs et comme de baisers confus, elle reflète et berce sur son sein les clartés éparses de la ville, les pâleurs des édifices, les lueurs tremblantes des étoiles du firmament. Je suis au nombre des passagers qui, sur le pont du navire, rêvent silencieux devant cette mer enchanteresse s'épanouissant, en quelque sorte, dans sa mystérieuse beauté.

Le *Comte Bacciochi* s'en va dans une atmosphère capiteuse, sur des flots qu'on dirait électrisés, pareil à ces navires légendaires qui, guidés par les antiques constellations, ont vogué sur des mers idéales, vers les rivages inconnus que des explorateurs fabuleux ont vus fleurir devant leurs yeux émerveillés.

« Quelle traversée superbe nous allons avoir !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'écria tout à coup une voix forte interrompant brusquement nos rêveries.

— Je vous répondrai dans une heure, lorsque nous doublerons le *cabo di Muro* », avait répliqué aussitôt le commandant, d'un ton narquois, en jetant un rapide coup d'œil vers le ciel. Et il était monté vivement sur la dunette, enveloppé de fourrures comme un boyard.

« Le commandant plaisante, dis-je à M. Mariani, un récent ami de Corse dont j'avais reconnu la voix.

— Non, me dit-il, le commandant est un vrai loup de mer, sa réponse ne présage rien de bon; il va passer la nuit sur la dunette, c'est l'indice d'un gros temps. Du reste, voyez », ajouta-t-il.

Je suivis son regard....

La lune venait de dresser son disque difforme et dardait comme un grand œil sanglant à travers des nuages blafards. Les nuages montaient sur l'horizon semblables à d'épaisses fumées qui se seraient élevées de quelque volcan sous-marin, et couraient ensuite déchirés, dans l'espace, avec une vitesse prodigieuse.

« Adieu les doux rêves, l'espoir d'une nuit pure, me dis-je : les lueurs d'Ajaccio se voilent déjà, le phare des Sanguinaires pâlit, le ciel devient plus sombre, et le pont désert. »

Nous allons quelque temps ainsi vers l'horizon noir, puis le vent se lève et commence à siffler dans la nuit, tandis que les crêtes des vagues passent avec une éblouissante rapidité de chaque côté du navire.

La houle augmente....

Lorsque nous doublons le cap Muro, les éclairs déchirent les nues, la foudre gronde, le vent hurle, le bateau a des sonorités étranges, la mer est comme en folie. Le commandant ne s'est pas trompé....

Les passagers avaient depuis longtemps abandonné le pont. J'étais demeuré seul, retenu des deux mains à la rampe de l'entrée des cabines, les yeux vers l'arrière. Les dernières clartés du phare des Sanguinaires avaient disparu, la silhouette du cap s'était évanouie dans les noirceurs du ciel. J'écoutais la musique infernale de l'ouragan, ses clameurs, ses grondements, le sourd halètement de la machine, les craquements de la membrure; je voyais la fantastique chevauchée des vagues aux croupes blanchissantes, les nuées flottant comme de grands crêpes déchirés, tandis que là-haut, dans la mâture confuse, la sombre silhouette du commandant s'élevait grandie, à la lueur des éclairs, comme une vision.

Dans l'horreur et l'épouvante de cette nuit, au milieu des rauques imprécations des airs et des flots, sur ce pont désert, je songeais..., je songeais avec émoi à cette île latine que j'allais parcourir et dont l'abord était pour moi singulièrement tragique.

Je la savais presque inconnue en Europe, peu connue en Italie même. Ne dirait-on pas que les voyageurs l'ont toujours évitée? En traversant la Méditerranée, on a pu, parfois, l'apercevoir étalant les lignes infinies de ses mornes côtes et les ondulations graves de ses monts.

La Sardaigne me hantait alors comme une sorte de pays maudit, exhalant des fièvres redoutables, peuplé d'hommes équivoques. Les réminiscences classiques m'apportaient les paroles peu rassurantes de Cicéron à son frère : *Cura, mi frater, ut valeas et quamvis sit hiems Sardiniam istam esse cogites.* Et ce vers d'un poète :

Sed tristis cælo ac multa vitiata palude.

J'avais lu dans le brillant ouvrage de mon ami Onésime Reclus, *la Terre à vol d'oiseau*, que les Romains avaient fait de cette île une Cayenne pour leurs déportés, sachant bien que la fosse y était creusée d'avance : « Tu trouveras la Sardaigne à Tivoli même ! » écrivait le poète, c'est-à-dire : « Quoi que tu fasses, tu mourras !... »

Après cette nuit de tempête, une clarté d'aube trembla timidement à l'horizon, le ciel froid se colora lentement de rose pâle, et des silhouettes de montagnes s'élevèrent devant nous. C'était la Sardaigne, que les Pélasges avaient désignée du nom grec d'*Ichnusa* à cause de sa forme de sandale. Vers la droite courait la longue bande rocheuse qui forme l'île d'Asinara, tandis qu'à l'arrière les monts Corses noyaient dans des vapeurs lointaines leurs cimes neigeuses.

Porto Torres!... Le premier village sarde est sous nos yeux. Triste et pauvre village aux maisons basses, où l'on voit errer des enfants hâves; son port ressemble à une mare. De grands souvenirs peuplent pourtant ses murailles silencieuses et planent sur les monuments ruinés des races diverses qui l'emplirent de grandeur. Les Espagnols, à des époques glorieuses, y élevèrent des tours au front crénelé, qui n'ont cessé de se refléter fièrement dans les eaux du port. Le Palais du roi barbare, *Palazzo del re barbaro*, antique temple de la Fortune, construit par les Romains, montre à travers les raquettes des cactus ses masses écroulées. La basilique de San Gavino, antérieure à l'an 1000, remaniée en 1210 par un seigneur du Logudoro, couronne un monticule.

Par delà les maisons, derrière ces monuments des âges écoulés, des terrains aux lignes grandes et sévères ondulent jusqu'au loin. Et, tandis qu'à bord se font les manœuvres d'arrivée, je considère cette terre qui s'étale sous un ciel tourmenté, couverte de ruines, et comme toute pâle et grelottante de misère et de malaria.

Le vent d'ouest souffle avec force, les flots venus du large agitent cette rade sans abri; au pied des fières tours d'Aragon, des balancelles peintes de couleurs vives s'entre-choquent et gémissent.

« Vous avez une fâcheuse impression de la Sardaigne, me dit M. Mariani en me tapant amicalement sur l'épaule. Je comprends, continua-t-il, qu'après une nuit pareille, et en présence de Porto Torres, vous soyez attristé; mais n'ayez point d'inquiétudes : d'agréables surprises vous sont réservées pour le cours de votre voyage. » Et, prenant mon bras, il m'entraîna dans le salon, où il m'offrit à déjeuner. Là je rencontrai M. Morati, vice-consul de France à Sassari, et notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nouveau consul à Cagliari rejoignant son poste, passager nocturne qui n'avait pas mis les pieds hors de sa cabine depuis l'embarquement.

Au cours d'un joyeux repas mes impressions fâcheuses se dissipent, puis, comme le soleil luit, je descends à terre et parcours le village.

Porto Torres, qui semble se remettre à vivre un peu aujourd'hui, après un long sommeil qui le prit à la fin du moyen âge, fut, sous le nom de *Turris Libyssonis*, une grande cité, capitale romaine du nord de la Sardaigne. Les statues mutilées, les divinités de marbre retrouvées dans la boue des marécages, les mosaïques précieuses, les colonnes, les chapiteaux, les armes, les médailles aux effigies rares que heurtent fréquemment le soc de la charrue ou la pioche du fossoyeur, établiraient son antique splendeur, si les ruines éparses de palais et d'aqueducs, si le pont magnifique qui traverse l'ancien *flumen Turritanum*, n'en témoignaient hautement.

Antique tour d'Aragon.

Le vice-consul de Sassari me suivit dans mon pèlerinage à travers ces ruines d'une grandeur passée, au milieu des herbes et des pierres, dans les chemins défoncés par la tempête de la nuit, le long des vestiges d'une voie romaine. Je m'arrêtais sans cesse pour considérer les cavaliers sardes qui passaient, pleins d'allure, le *capotu*[1] sur la tête, le profil sévère sur le ciel, les cheveux d'un noir d'ébène flottants, la barbe sauvage. Le consul, habitué à voir ces hommes qu'il coudoyait chaque jour, n'était point frappé de leur grand caractère, et mon enthousiasme le surprenait beaucoup.

Le pont romain traverse l'embouchure du fleuve ; ses piliers formés de blocs de porphyre s'enfoncent dans les eaux mortes. La nappe d'eau sommeille au milieu des hautes herbes sans un frisson, sans un murmure, reflétant comme un miroir immobile et noir les arceaux et les piliers du pont romain.

Ah ! plus tard je ne les rencontrai qu'avec terreur ces eaux des fleuves sardes qui distillent des poisons et se glissent silencieuses, perfides, avec des ondulations de couleuvres.... Mais il était trop tard pour les fuir : la malaria m'avait déjà pénétré !

La basilique de San Gavino, aujourd'hui simple église paroissiale de village, était à la fin du XVe siècle un puissant archevêché. Devant ses murailles, déjà au VIIIe siècle, des rois, des prélats entourés des magnats de Torres, avaient à diverses reprises célébré une grande victoire remportée sur les Sarrasins. Pendant les cérémonies pompeuses, les dépouilles et les armures des infidèles étaient amoncelées sur les marches extérieures, devant le portail. A l'intérieur trois nefs pisanes y sont séparées par de nombreuses colonnes de styles différents en marbre, en granit et en porphyre. Ces colonnes, dont plusieurs proviennent des ruines du temple de la Fortune, supportent les poutres de la toiture, qui sont en bois de genévrier. L'une d'elles offre la particularité de se maintenir toujours humide, et le peuple prête à cette circonstance un caractère merveilleux.

La crypte abrite les ossements de trois martyrs : San Proto, San Giannario et enfin San Gavino. Ce dernier est le saint le plus vénéré du nord de la Sardaigne.

Il est des jours où, en dehors de l'animation relative occasionnée par l'arrivée des vapeurs, le triste Porto Torres s'anime soudain et se met en fête. Les habitants des flancs dénudés du Limbara, dans l'âpre Gallura, de villages accroupis le long de quelque ruisseau fangeux, de mystérieux *nuraghi*, de cratères de volcans éteints, toute la population du Logudoro enfin arrive en chevauchées éclatantes aux costumes superbes. C'est alors, parmi les ruines, devant l'immense golfe

1. Le *capotu* est un manteau court à capuchon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'azur, sous le ciel transparent, comme une subite floraison d'une richesse inouïe. Ces assemblées ont lieu le second jour de la Pentecôte, où se célèbre la fête de San Gavino.

Beaucoup de pèlerins accourent dans le seul but de faire à genoux le tour de chaque colonne en les baisant dévotement et de se prosterner devant la statue équestre du saint. La légende rapporte que San Gavino, après avoir arraché une de ces colonnes du fond de la mer, la posa ensuite toute droite sur l'arçon de sa selle et l'apporta fièrement ainsi dans la basilique.

Les fêtes terminées, les pèlerins, au moment de quitter Porto Torres, prennent leurs femmes en croupe et s'élancent dans la mer. Lorsque les flots ont atteint le poitrail de leurs chevaux, ils se retirent et se mettent en voyage pour regagner leurs demeures, souvent très éloignées. Les eaux du golfe opèrent ce jour-là des miracles, car elles ont été sanctifiées dans les temps reculés par le sang des martyrs qui y furent précipités. Les cavaliers sont persuadés qu'après cette baignade leurs chevaux seront préservés des maladies.

La ville de Sassari a un droit de propriété sur la sainte basilique, mais la municipalité doit, sous peine de déchéance de son privilège, se rendre tous les ans à Porto Torres, le jour de la fête de San Gavino, et y manger en corps une... cuisse de veau! — On voit donc ce jour-là arriver les membres de la municipalité en grand costume d'apparat, précédés des massiers. Le cortège s'avance gravement; le chanoine vicaire de Porto Torres le reçoit et présente au *sindaco* les clefs de l'église sur un plateau. Celui-ci les prend dans sa main, pour faire acte de propriété, et les restitue aussitôt au chanoine en le priant d'avoir soin du bien appartenant à la ville de Sassari et confié à sa garde. Étrange basilique qui depuis des temps très anciens soutient la foi des gens du Logudoro, éveille un mysticisme rare, abrite des superstitions bizarres et voit se perpétuer de cruelles mortifications!

Des pèlerins venus de Sassari s'y rendaient récemment encore et, dans le mystère des épaisses murailles, dans la sombre nuit de la crypte, se flagellaient jusqu'à éclabousser de sang les parois, en chantant lugubrement le *Miserere*....

Portail de San Gavino.

Tandis que j'allais foulant aux pieds les ruines des palais, pensif devant les vestiges d'une grandeur évanouie, m'attardant auprès de la basilique vénérée, l'heure de quitter Porto Torres était venue.

La durée du trajet jusqu'à Sassari n'est que de trois quarts d'heure en chemin de fer, mais la société amicale au milieu de laquelle je me trouvais le fit paraître encore plus court. Du reste, le paysage est peu intéressant. On traverse une vaste solitude inculte où se penche quelque *nuraghe* ruiné, où s'affaissent les restes d'un aqueduc romain. De loin en loin seulement un pâtre solitaire profile sa silhouette, tandis que des troupeaux de chèvres noires semblent ronger silencieusement le sol maigre et désert.

L'arbre frissonnant qui égaye les yeux de sa verdure et anime la solitude de son ombre mouvante n'existe pas ici.

Contre la voie passe un Sarde à cheval, triste et fier, les yeux vers les nuages errants. Il porte sa femme en croupe; une besace pend de chaque côté de la monture. Il s'en va.

Aux approches de Sassari, l'opuntia et le figuier se montrent, puis les hauteurs se couvrent de forêts, les cultures nuancent la terre, la ville apparaît.

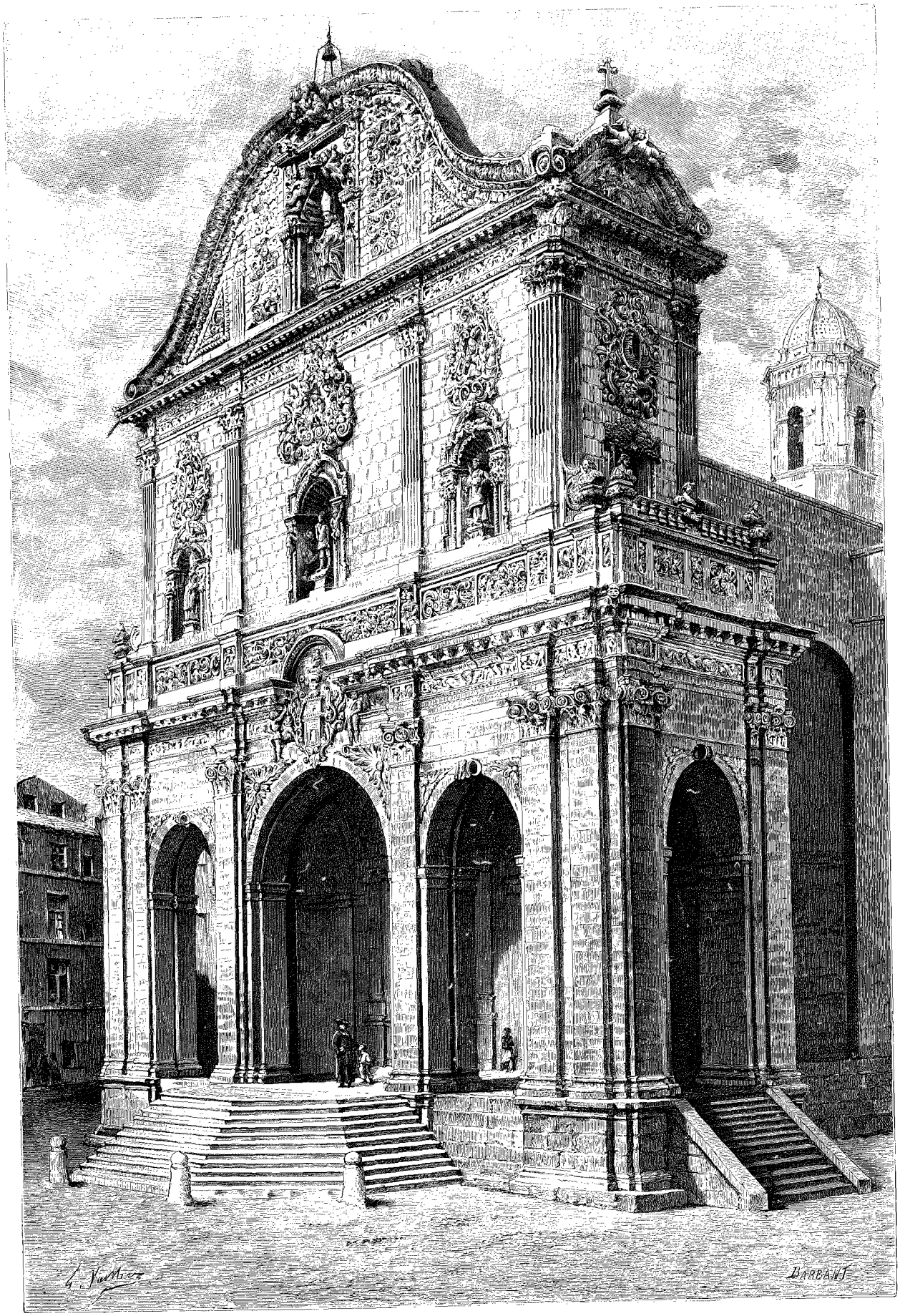
Le soir vient de bonne heure en cette saison; le vent est tombé, des fumées bleuâtres s'élèvent à travers les maisons et montent toutes droites vers le ciel, quelques rayons du couchant rougissent le sommet des édifices, et un croissant de lune se pose comme un pâle diadème sur le front de la cité.

Dès l'arrivée M. Mariani nous entraîne dans sa demeure, et nous terminons cette journée fort gaiement par un repas où se mêlent les vins de France et les vins sardes. J'avoue que si nos crus sont renommés par leur finesse et leur arome, les vins de Sardaigne possèdent une chaleur et un bouquet rares.

Lorsque j'avais songé à entreprendre ce voyage, j'avais vu dans ma pensée des villes misérables, sombres, abandonnées, une population farouche.

A Sassari j'étais agréablement déçu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cathédrale de Sassari (voy. p. 150).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sassari, la charmante, sorte de deuxième capitale de la Sardaigne, est une ville agréable et policée. Sa situation est ravissante. Assise, toute blanche, sur le penchant d'une colline, entourée d'une immense ceinture de forêts frissonnantes qui ondulent aux caresses des brises, elle paraît se pencher vers la mer, et contempler l'immensité. Mais ce n'est point son aspect seul qui charme : Sassari dort sous un beau ciel, l'urbanité de ses habitants est proverbiale, les paysages gracieux et verdoyants abondent dans ses environs.

Les gens de Sassari se distinguent par les usages et par le langage. Aussi disent-ils avec une nuance de mépris, en parlant des autres habitants de l'île : Ce sont des Sardes, c'est-à-dire des barbares. Eux sont exclusivement *Sassarese*.

Cette ville a cependant conservé un caractère particulièrement étrange en dehors des grandes voies et des places publiques aux magasins luxueux, dans une série de ruelles étroites, vrai dédale éclairé d'un jour blafard. Là, des cavaliers encapuchonnés de noir, le poing sur la hanche, le calumet aux dents, le fusil en travers de la selle et la femme en croupe, passent crânement, faisant retentir le pavé du sabot de leurs chevaux. Il faut souvent se réfugier sous les portes pour leur livrer passage.

Dans ces ruelles, les boutiques sont basses, sombres, les demeures tristes. Par la porte ouverte on aperçoit, dans l'obscurité et le mystère qu'elles gardent même en plein jour, les lueurs des veilleuses agonisant devant de pâles madones. D'habitude, les gens se meuvent comme des ombres confuses dans ces logis mystiques d'où s'exhalent comme des bouffées de tristesse, de misère et de résignation.

Certaines façades contrastent d'une façon singulière avec l'intérieur ténébreux de la demeure. Souvent un drapeau rouge y flotte portant en lettres noires le mot : *vino*. Les gens du peuple s'arrêtent et boivent, les ménagères viennent s'y approvisionner. La plupart du temps les denrées ou objets mis en vente dans l'intérieur sont représentés par des échantillons suspendus au linteau de la porte. Il est réjouissant de considérer ces étalages composés de choses inattendues : des ficelles laissent se balancer sur vos têtes un morceau de charbon, une tomate, une chandelle, des figues sèches, des macaronis, des pains, des pommes, des flacons d'huile et de vin, quelquefois les deux ensemble dans la même bouteille. Sur le seuil même et dans l'intérieur sont des amas de magnifiques pommes cirées au joli vert tendre qu'on appelle *melappio*. Des salles basses en sont pleines. Dans la rue leur odeur suave vous suit; elles sont avec raison fort estimées.

Cette ville est vraiment intéressante par ses antithèses. Avec ses édifices, ses palais, ses institutions, ses magasins, elle est en pleine voie moderne, tandis qu'une grande partie de la population qui se meut ou circule dans ses rues a conservé les coutumes des ancêtres, l'allure un peu farouche d'autrefois. Devant les boutiques luxueuses les individus vêtus de haillons passent ou s'arrêtent. Le haillon est ici un ornement, presque une coquetterie. J'ai vu à Sassari un enfant qui aurait pu se draper dans les plis du manteau absent dont parle Théophile Gautier dans son voyage en Espagne.

Ce qui frappe aussi dans cette ville, c'est l'activité et le travail. La foule y est grouillante, gaie; chacun vaque lestement à ses affaires. Les cafés (ils sont rares) sont très peu fréquentés, même par les officiers de la garnison.

Le lendemain de mon arrivée, le soir venu, comme le ciel sans rayons pâlissait la terre de ce bleu crépusculaire particulier qui baigne avant la nuit les villes blanches des pays méridionaux, je m'en allai errer par la ville. De par les ruelles des pauvres quartiers c'était à ce moment comme un fourmillement d'étincelles. Des gerbes de feu d'artifice illuminaient chaque porte, le vent en apportait au loin les flammèches qui flottaient, se balançaient, ou piquaient droit en étoiles filantes. C'étaient les ménagères qui allumaient le charbon de leurs fourneaux, en plein air, pour préparer le repas du soir. On les voyait en silhouettes sombres se pencher vers les brasiers et souffler de toutes leurs forces, rouges d'efforts et des reflets du feu, qu'elles éventaient aussi avec des sortes de paillassons de forme ronde. D'autres avaient laissé au vent le soin d'attiser leur feu. Puis peu à peu les fourneaux réintégraient les logis, et les rues devenaient obscures. Ce spectacle se renouvelle chaque soir, car les maisons sont privées de cheminées.

Les églises à Sassari sont nombreuses et en général assez peu intéressantes. La cathédrale, à la façade surchargée peut-être d'ornements, est cependant d'une grande richesse d'aspect. Cette profusion de sculptures sur une pierre d'une belle couleur dorée produit des effets magiques aux rayons du soleil. Certains jours, sous les feux du couchant j'ai vu les hautes corniches flamber comme un métal ardent.

Lorsque j'y pénétrai, un soir, un spectacle singulier frappa mes yeux. L'immense nef s'enveloppait d'ombre et de mystère. Devant le chœur une vieille tapisserie était étendue sur les dalles; le fond en était noir, le dessin jaune. La mort y était représentée sous la forme d'un affreux squelette couronné, assis sur un trône, tenant d'une main un sceptre, de l'autre une faux, tandis qu'à ses pieds gisaient pêle-mêle une tiare, une mitre, une crosse d'évêque, un casque aux larges panaches, des livres entr'ouverts et enfin un oiseau. Des chandeliers gigantesques, munis de cierges allumés, avaient été placés aux quatre coins de cette étrange image.

Sur un des côtés un prêtre se tenait; il avait un encensoir à une main, tandis que l'autre était posée sur son cœur. En face de lui, du côté opposé de la tapisserie funèbre, un officiant debout, très vieux, les besicles sur le nez, soutenait une croix d'argent dont la hampe s'appuyait sur les dalles. Entre ces deux acolytes et sur un troisième côté, trois prêtres, revêtus de chapes noires galonnées de jaune, semblaient officier. Celui du milieu, un bréviaire à la main, psalmodiait des prières mortuaires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je les écoutai longtemps, considérant l'affreux squelette qui paraissait s'animer à travers l'encens dans le demi-jour de cette heure assombrie.

Lorsque les prières lugubres furent terminées, le prêtre qui les avait psalmodiées fit le tour du fantastique tableau en l'aspergeant d'eau bénite, tandis qu'un autre suivait et encensait. Puis les cierges s'éteignirent, les chandeliers furent emportés, la tapisserie repliée et les prêtres s'en allèrent. Il ne resta plus dans la nef, plongée dans l'ombre et le silence, que des femmes agenouillées sur les dalles, le rosaire aux doigts, tandis que des vapeurs d'encens flottaient, s'élevant lentement vers la voûte, et que les murailles de l'église résonnaient encore comme d'un dernier écho des prières sépulcrales.

Je quittai ce lieu. La lumière extérieure m'éblouit malgré l'heure tardive. Quelques coins de ciel d'un bleu pâle se montraient à travers les déchirures des nuages et un rayon cramoisi bordait les hautes corniches de la cathédrale.

C'était l'heure où les *zappatori* (journaliers cultivateurs) rentraient à la ville. On les voyait arriver par les chemins, en groupes ou isolés, les uns à cheval, les autres à pied, porteurs d'une besace, tenant en laisse un petit chien qui est chargé, aux champs, de la garde des provisions.

Ils partent le matin, lorsque brille déjà le soleil, pour rentrer aux derniers rayons. Cet usage, qui surprend tout d'abord, s'expliquerait, au point de vue de l'hygiène naturelle, par le désir d'éviter les miasmes paludéens, dangereux en Sardaigne, et qui s'exhalent

Les *zappatori*.

surtout avant le lever du soleil et après son coucher. Quoi qu'il en soit, les intérêts des propriétaires sont bien sacrifiés, et les zappatori ne cherchent pas à mettre à profit leur temps pour remplacer un peu les heures de travail perdues tant à cause de la distance qu'il faut parcourir pour se rendre aux propriétés, que par le fait des heures anormales du départ de la ville et de la rentrée. Bien au contraire, ils divisent leur journée en une série de légers repas afin de travailler le moins possible.

Les zappatori forment une corporation puissante avec laquelle on doit compter à Sassari, où, depuis plus d'un siècle, existe une sorte de Bourse du travail. Ils se réunissent en certains points, sur les places publiques, à l'entrée de la ville généralement, comme les journaliers du temps de Jésus-Christ, ainsi qu'en témoignent quelques paraboles, et là, munis de leur besace et la *zappa* (bêche) sur l'épaule, ils attendent, réunis par groupes et debout, qu'on vienne les embaucher. L'accord se fait d'habitude pour une semaine, et les zappatori exigent d'avance le payement intégral des journées pour lesquelles ils sont retenus. Cette condition date de 1848.

Les zappatori font partie des anciennes corporations connues sous le nom de *gremii* qui subsistent depuis le moyen âge à Sassari, et, à ce titre, sont représentés aux processions, principalement à celle des *candellieri*, la plus populaire de toutes.

Pour figurer à cette cérémonie, qui se perpétue à la suite d'un vœu fait pendant la peste qui désola la ville

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en 1582, les représentants des corporations se revêtent des costumes les plus bizarres. On retrouve sur eux l'habit à la française, le chapeau de don Basile, le tricorne, l'épée d'acier, la culotte courte, le bonnet rouge, souvenirs de la domination aragonaise en grande partie.

A cette procession la Vierge est portée morte, couchée sur un lit; chaque corporation transporte d'énormes chandeliers ornés de rubans multicolores. Le corps municipal, bien entendu, fait partie de la manifestation.

Du reste, les habitants des villes, en Sardaigne, se livrent aux fêtes avec un entraînement extraordinaire. Ainsi, en temps de carnaval, à Sassari, toute la population masquée se rend sur les places publiques pour écouter la musique et danser. Le lundi gras, des jeunes filles costumées parcourent la ville munies de paniers pleins de bouquets de violettes qu'elles distribuent. Il est à noter que, en carnaval, tout le monde est ganté, depuis l'aristocratie jusqu'aux gens du peuple. Certains individus se grime nt avec beaucoup d'art. Il en est qui miment le préfet, par exemple, imitant son visage, adoptant sa démarche, portant des vêtements pareils aux siens, ce qui provoque des quiproquos divertissants, des personnes se laissant toujours prendre à cette ressemblance.

Un jeune âneier (voy. p. 154).

Le jour du mardi gras, on promène par toute la ville un gigantesque masque qui est brûlé le soir sur la *piazza Castello*, la place principale, au son de la musique et à la lueur des lanternes vénitiennes.

Les Sardes, pendant ce temps, dansent le *dourodouro* national, tandis que l'aristocratie valse et polke. Toute la population est délirante durant cette période, et personne n'échappe à cette espèce de folie.

Les trois derniers jours il se jette par les rues une telle quantité de dragées que la municipalité est ensuite obligée d'avoir recours à une équipe spéciale pour nettoyer la ville.

Mais, chose remarquable, jamais on n'aperçoit en carnaval un individu ivre, de même qu'on n'entend la moindre dispute. J'ajouterai que durant mon séjour en Sardaigne je n'ai pas aperçu un seul ivrogne.

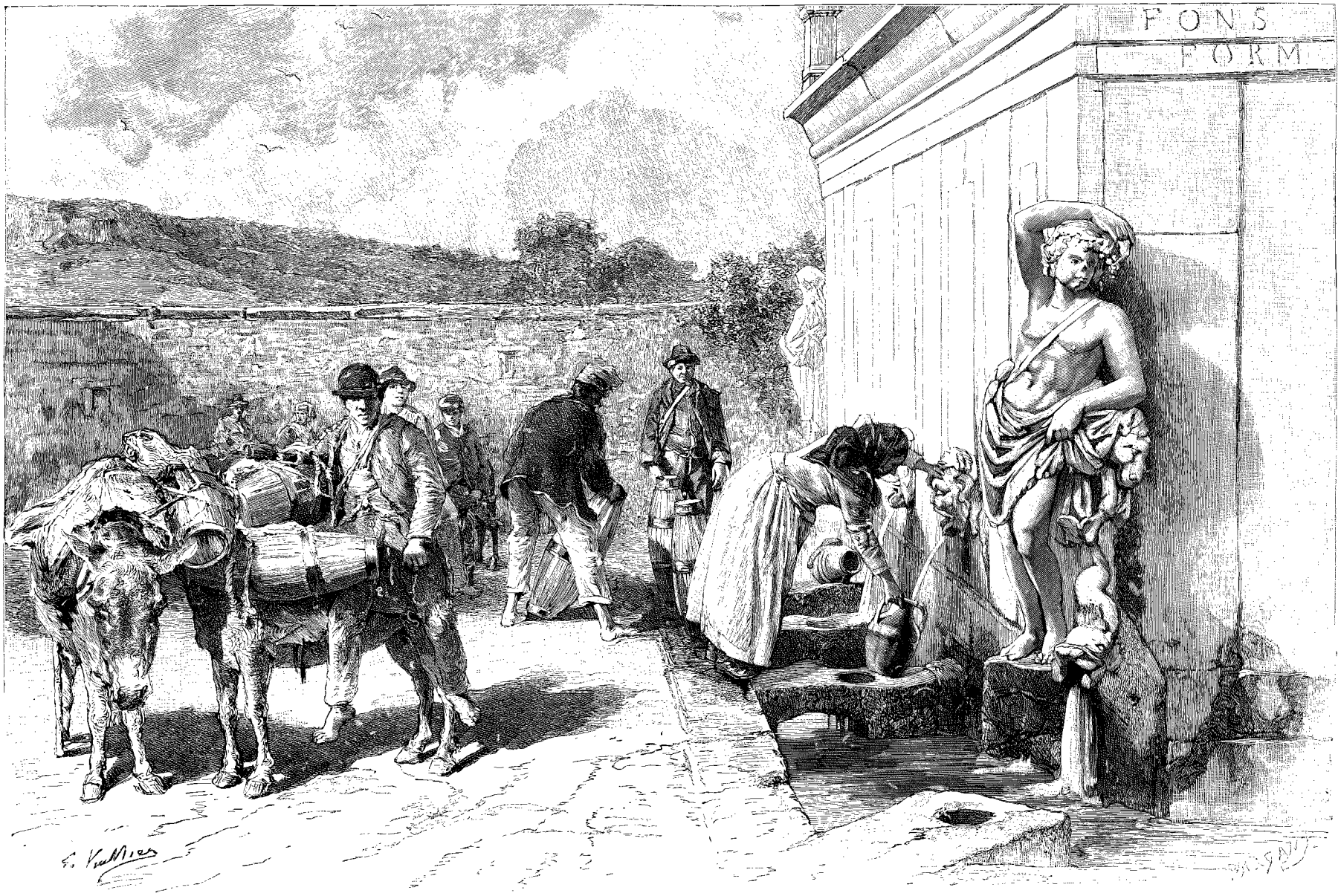
Les cérémonies religieuses, en dehors de la procession dont j'ai parlé, sont fort particulières à Sassari. Elles ont conservé un caractère farouche, qu'elles doivent peut-être aux traditions espagnoles. Il serait intéressant de s'y trouver les jeudi et vendredi saints. Il y a, ces jours-là, des processions lugubres où le Christ décrucifié est porté sur un drap blanc par des pénitents. A la suite viennent des individus costumés en juifs, avec des têtes en carton. L'un transporte l'échelle de la passion, un autre les clous, etc. D'autres portent sur un drap la tête *décapitée* du Christ. La Vierge suit, en larmes, vêtue de deuil, un mouchoir à la main, le cœur percé de sept glaives.

Pendant la semaine sainte, le saint sépulcre, dans les églises, est orné d'une infinité de vases dans lesquels on a fait pousser du froment. Ce froment, semé quinze jours avant, est considéré comme d'un heureux présage pour les récoltes à venir s'il a germé promptement.

En 1848 les processions furent interdites; le choléra de 1855, qui fit de nombreuses victimes à Sassari, fut considéré comme un châtiment infligé à la ville pour avoir abandonné ces pieux usages. Elles ne tardèrent pas à être rétablies.

De Maltzan rapporte qu'un chanoine du nom de Slavo s'était attiré les malédictions de toutes les corporations et confréries (et Dieu sait si elles sont nombreuses à Sassari) pour avoir ordonné la fermeture des églises après le coucher du soleil. Les fidèles n'étaient pas contents, attendu que les processions nocturnes avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La fontaine du *Rosello*, à Sassari (voy. p. 154).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éclairage, aux flambeaux et feux d'artifice constituaient la principale attraction de ces manifestations et étaient en même temps un divertissement dont ils ne voulaient pas se priver.

Il y avait toutefois d'excellentes raisons pour interdire les processions nocturnes, qui avaient donné lieu à des scènes scandaleuses. Les confréries se détestaient entre elles. Celle des tailleurs était en dissentiment héréditaire avec celle des cordonniers, et parfois on en était venu aux mains.

Un soir, à l'occasion de la fête de saint Crépin, les cordonniers s'acheminèrent en pompeux attirail vers la chapelle de leur patron. Les tailleurs étaient déjà dans l'église, faisant leurs dévotions devant saint Antoine qui était représenté avec son cochon. Ce même cochon était peint sur la grande bannière de soie blanche de la confrérie. Or, tandis que cette bannière était déposée dans un coin de l'église et que les fidèles tailleurs disaient les litanies, un jeune cordonnier, s'en approchant, trouva plaisant de dessiner deux énormes cornes sur la tête de l'animal. Après les litanies la bannière fut déployée pour être bénie devant la statue de saint Antoine, et, à la lueur des cierges, l'épouvantable profanation frappa tous les regards.

Aussitôt la confrérie des tailleurs se précipita sur la confrérie des cordonniers; ce fut un pêle-mêle indescriptible d'où s'élevèrent des malédictions et des cris de douleur, car les couteaux et les stylets s'étaient mis de la partie. Cependant il y eut plus de cris que de blessures graves, mais le scandale fut tel qu'il détermina la prohibition de ces réunions nocturnes.

De Maltzan raconte encore un trait bien amusant.

Une des plus grandes fêtes religieuses de Sassari est celle qui se célèbre le jour de San Gavino, dont les reliques sont conservées dans la crypte de la basilique de Porto Torres, tandis que sa statue décore la cathédrale. Cette statue, haute de trois pieds environ, est en argent massif. En 1793 les troupes françaises envahirent la côte septentrionale de la Sardaigne. Les habitants de ces régions, épouvantés, se rendirent processionnellement à Sassari pour invoquer San Gavino. Ils lui exposèrent leur situation, élevèrent leurs doléances, le priant de les sauver de ces ennemis. Et, afin de mettre davantage le saint dans leurs intérêts, ils lui représentèrent que lui-même souffrirait de l'invasion. « Oh! San Gavino! lui disaient-ils, remarque que plus encore pour toi que pour nous-mêmes il est nécessaire que nos ennemis ne conquièrent pas notre patrie. Rappelle-toi, ô saint, que tu es d'un métal précieux, lequel serait bientôt converti en menue monnaie par ces Français pilleurs d'églises. Réfléchis, ô Gavino, que tu es en argent et que tu seras transformé en d'innombrables *pesos de cincu* (monnaie de cinq *soldi* sarde). »

De Maltzan ajoute : Soit que le saint craignît d'être converti en monnaie, soit qu'un motif quelconque eût détourné les Français, la conquête s'arrêta, ce qui fut attribué à l'influence du bienheureux.

Comme les journées s'écoulaient vite à Sassari! Pourtant, chaque matin, des nuages venus de l'ouest s'avançaient en chaos monstrueux, obscurcissaient le ciel et se roulaient, tout noirs, sur la Sardaigne.

Que de fois je l'ai considéré d'un œil inquiet et interrogateur, ce ciel de Sassari, si doux, si lumineux d'ordinaire! J'étais malheureusement arrivé en pleine saison des pluies, et elles risquaient de se prolonger un mois encore.

Je dérobais cependant quelques bons instants au vent, à l'ondée, à la rafale. Au moindre rayon j'étais dehors. Ce pays comme couvert de deuil devenait alors subitement éblouissant. Quelquefois l'embellie se maintenait des heures entières, puis tout retombait dans l'obscur, l'eau coulait du ciel et se précipitait par les rues en pente de la ville. Durant des nuits entières j'entendis ce ruissellement monotone, et, pendant de longues nuits aussi, le vent ne cessa de gémir.

Dès qu'une accalmie se produisait je courais vers la fontaine du *Rosello*. C'est un monument en marbre, d'un goût douteux, avec quatre statues aux angles représentant les saisons. Des masques vomissent l'eau en abondance. Cet édifice est décoré, en outre, des armoiries de la ville de Sassari, de l'écusson d'Aragon, d'une figure de fleuve. Il est surmonté d'une statue équestre de San Gavino en costume de guerrier. Sur une des faces du monument on peut lire l'inscription traditionnelle :

Feliciter regnante potentissimo Hispaniarum et Sardini rege Philippo III, etc.

J'étais constamment sollicité par les scènes amusantes que formaient devant ce monument les porteurs d'eau et leurs ânes minuscules. Ces derniers sont bien les animaux les plus petits, les plus minables qu'on puisse voir. Ils s'en vont, les oreilles basses, la peau en loques, cherchant sur l'âpre montée qui mène à la ville quelques débris de légumes qu'ils happent en passant. Pauvres bêtes! chargées de trois tonnelets, leur maître assis sur l'arrière-train, comme si elles n'avaient pas assez du poids de leur chargement et de leur infortune, elles vont du matin au soir par les rues. Lui, l'homme, le maître, armé d'un bâton, trône sur cette misère, le nez au vent, l'œil fier. Et la bête ruisselle d'eau, et de sueur peut-être. Lorsque le chargement s'opère et qu'un seul baril pèse sur un des flancs, l'ânier le soutient au moyen d'un petit bâton fourchu fiché en terre. Au moindre mouvement de l'animal, sa charge chavirerait. Alors l'ânier a imaginé de ployer le pied de devant de la pauvre bête et de le tenir ainsi en l'air avec une corde fixée au bât. Le petit animal ne porte plus alors que sur trois pattes et ne bouge pas.

La misère n'était point assez pour le malheureux baudet, les invectives ne suffisaient pas, on le tourne en ridicule, on le traite de *Filomela*! (Philomèle). J'espère que son intelligence obscurcie par les mauvais traitements ne va pas jusqu'à comprendre cette appellation dérisoire.

Les cris des porteurs, le va-et-vient des animaux,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les femmes et les jeunes filles de la ville venant puiser l'eau, tout concourait à faire de cet endroit un lieu de distraction rare.

Du reste, malgré le mauvais temps, les distractions et surtout les promenades intéressantes ne me manquaient pas à Sassari. M. Mariani, que j'avais eu la bonne fortune de connaître, était pour moi un guide précieux en même temps que la plus agréable des relations. En outre, comme il jouit en Sardaigne d'une grande estime et d'une considération toute particulière, le meilleur accueil m'était partout réservé en sa compagnie, et même sur sa simple recommandation, lorsqu'il ne pouvait me suivre.

Autour de Sassari quelques anciens monastères montrent leurs murailles branlantes. Là, dans le silence et la paix des hautes et froides salles, vivent, dans l'oubli, des créatures bénies dont l'existence entière est un pur dévouement.

M. Mariani me fait visiter un de ces anciens couvents, occupé autrefois par des capucins, et que les sœurs de Saint-Vincent de Paul ont converti en refuge pour les enfants abandonnés.

La pauvreté, presque la détresse, suinte des vieux murs, flotte dans les couloirs aux lueurs crépusculaires. Dans le jardin que nous parcourons, quelques fleurs seulement élèvent leurs brillants pétales. Leurs couleurs paraissent bien plus vives dans ce milieu éteint, près des murailles sévères, sous un ciel attristé, dans ce jardin assombri par l'automne.

Costume de gala des femmes de Sennori (voy. p. 158).

Mais les enfants qui ont été recueillis par ces saintes femmes travaillent; on fait des miracles d'économie pour faire vivre les tout petits; les autres, qui ont grandi, tissent et aident ainsi la maison et leurs jeunes frères. Les enfants, devenus jeunes hommes, quittent le recueillement laborieux de cette demeure pourvus d'une instruction élémentaire suffisante et d'un bon métier, qu'ils vont exercer au dehors.

On retrouve les religieuses de Saint-Vincent de Paul à la tête de plusieurs établissements importants, à Alghero, Ozieri, Oristano, Iglesias et Cagliari. Plusieurs sont Françaises, mais toutes ont accompli leur temps de stage à la maison mère de Paris.

C'est grâce à elles que la langue française est plus connue et plus usitée en Sardaigne que dans les autres parties de l'Italie. Elles rendent notre pays sympathique à ces enfants et à toute la population sarde.

Dans la ville même de Sassari un établissement d'éducation, où le français est professé, est dirigé par vingt-cinq de ces religieuses.

Nous profitons d'une belle soirée pour faire une charmante promenade vers le monastère de *S. Pietro in Silchi*, perdu dans les bois d'oliviers. Il est occupé par des franciscains et des sœurs de Saint-Vincent de Paul qui dirigent un asile de vieillards. La supérieure, au doux et gracieux visage, nous fit les honneurs de son établissement. C'était une joie pour elle de pouvoir converser en français et parler de Paris, qu'elle avait habité et dont elle avait gardé le plus attachant souvenir. Nous allâmes ainsi devisant à travers les salles, guidés par elle, constatant avec émotion combien les vieux étaient entourés de soins et de dévouement. Le jardin du couvent est magnifique. Quelques vieillards cherchaient à utiliser leurs dernières forces en travaillant.

On visita ensuite les Franciscains. Je me souviendrai toujours de l'immense sacristie où le supérieur nous reçut, des tableaux vaguement éclairés où les vierges des primitifs flottaient comme des visions, des religieux vêtus de bure, au visage grave, qui écoutaient, les mains jointes sur les genoux, les yeux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vers le jour pâlissant qui tombait de la haute fenêtre.

Pour sortir du monastère nous traversâmes l'église sombre et humide et j'entendais nos pas résonner sur les dalles des tombeaux. Les religieux nous regardèrent partir du seuil où ils se tenaient; je ne les voyais plus en les quittant qu'en silhouettes effacées.

Le crépuscule venait, la route blanchissait vaguement à travers les arbres, nous allions incertains, et, soit que j'eusse gardé dans mon esprit le mysticisme des choses vues, soit que la langueur de l'heure indécise m'eût enveloppé, j'ai gardé de ces derniers instants comme le souvenir d'un rêve lointain.

Les édifices de Sassari que je visitai ne m'ont pas laissé cette indécision pleine de charme. La préfecture

Travail de vannerie (voy. p. 159).

est vaste, les appartements somptueux, la salle des séances des conseillers généraux opulente, mais un goût détestable a présidé à la décoration en général et à l'ameublement. Les peintures seules peuvent retenir.

A l'hôtel de ville, qui est l'ancien palais du duc de Vallombrosa, je trouvai une collection intéressante de tableaux.

L'Université, dont le recteur Gaetano Mariotti me fit les honneurs, est fort importante. Elle est pourvue de chaires de théologie, de jurisprudence, de médecine, etc. Sa bibliothèque renferme 37 000 volumes, et un musée d'antiquités y est en voie de formation.

Un dimanche matin M. Mariani vint frapper à ma porte.

« Allons-nous à Sennori? me dit-il gaiement.

— Qu'est-ce donc que Sennori? une montagne, une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sortie de la messe à Sennori (voy. p. 158).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forêt? Au fait, que m'importe, je vous suis », m'écriai-je.

Il poussa les volets, un soleil éblouissant fit irruption dans la chambre. Le ciel était pur, et de grands nuages n'arrivaient plus du sud-ouest comme les jours précédents.

Nous étions bientôt installés dans une calèche; M. Proto Secchi, un aimable Sassarese, venait avec nous; un brave vieux cocher familier à M. Mariani conduisait. Le soleil baignait les champs et les grands bois. Je ne l'avais aperçu depuis mon arrivée en Sardaigne qu'en apparitions aveuglantes sur le sol étincelant de blancheur des places publiques de Sassari. Maintenant il égayait nos cœurs et charmait nos regards. Nous allions par la route avec les beaux horizons de la mer lointaine sous les yeux, gravissant les pentes des coteaux, disparaissant dans des vallons où frémissaient doucement les hauts palmiers, où se balançaient les panaches ondoyants des roseaux, où brillaient les fruits d'or de l'oranger.

Quelle fête après tant de journées sombres! On traversa longtemps des bois d'oliviers au doux feuillage, et par moments des gouttelettes tombaient en tièdes larmes d'argent des feuilles mouillées encore. Dans les vallons rayés de cultures, des maisonnettes blanches se blottissaient au milieu de massifs verdoyants; les mousses humides festonnaient de velours les vieux murs. On s'élevait lentement par cette route charmante, on atteignait le flanc d'une colline plus élevée, et la Corse, tout au loin, comme un doux mirage, scintillait subitement dans les vapeurs. Ses cimes neigeuses montaient haut dans le ciel; on eût dit qu'elles voguaient dans l'azur avec les blancs nuages, tandis que les côtes disparaissaient presque dans un réseau de gaze. Et nous cherchions à reconnaître les cimes.

« Voyez-vous le monte d'Oro? disait l'un. — Non, c'est l'Incudine avec son arête aiguë, et à côté le monte Renoso qui étale sa puissante croupe », disait l'autre. Nous n'étions pas bien certains pourtant de ce que nous avancions.

Mais lorsque le soleil eut dissipé un peu les vapeurs, nous pûmes nous reconnaître davantage et je revis les sommets parcourus naguère couverts maintenant d'un manteau glacé. A cette distance, l'île merveilleuse semblait un joyau d'opale et de nacre irisée flottant dans un azur idéal.

Et tandis que nous considérions ce spectacle, un son de cloche traversa lentement les airs. « C'est la messe de Sennori », dit M. Proto Secchi.

Au détour du chemin et tout près de nous, Sennori sommeille dans le pli de la montagne. C'est un amas de maisons très pittoresques que domine un clocher. La base des demeures trempe dans des verdures qui descendent en moutonnements touffus dans un vallon.

Nous quittons la voiture à l'entrée du village et nous suivons les rues solitaires, à pentes raides, qui mènent à l'église; la population tout entière est à la messe. Des hommes, par petits groupes, se tiennent devant le portail; la plupart sont vêtus de l'antique costume, et leur visage est caractéristique. Ils s'écartent pour faciliter notre entrée. L'église est pleine; le prêtre officie; des femmes en grand nombre, vêtues de costumes de velours, sont accroupies sur le sol. Et c'est une bien belle chose de les voir comme une jonchée de fleurs sur les dalles de cette antique nef à l'aspect pauvre et délabré!

A la sortie, des veuves précédaient drapées dans leurs grandes jupes plissées ramenées sur la tête. Dans la noirceur de leur costume raide et bouffant, leurs fins visages disparaissaient et se voilaient d'une étrange pâleur. Derrière ces belles veuves à l'aspect triste et doux, aux vêtements sombres, des jeunes femmes et des jeunes filles descendaient les marches du large escalier de pierre qui donne accès à la plate-forme où s'élève l'église. Elles descendaient, gracieuses, souriantes, un peu surprises à la vue d'étrangers. La couleur de leurs vêtements, composée de blanc, de rouge et de bleu, leurs corselets d'or, les colliers et les boutons ciselés dont elles étaient ornées, la toile fine qui couvrait leur tête, rappelant les cornettes des sœurs de charité, l'expression chaste de leur visage tandis qu'elles allaient les seins à peine couverts d'une chemise légère, tout concourait à leur donner un caractère singulier et troublant.

Ce flot de brillantes couleurs et de beaux visages s'écoula comme une évocation charmante d'époques reculées.

M. Proto Secchi nous entraîna chez ses parents de Sennori, où le meilleur accueil nous était réservé. Ils sont bien simples, bien modestes, ces intérieurs de villages sardes. A Sennori c'est la maison de nos hameaux de France avec la grande pièce à l'étage ou au rez-de-chaussée servant de cuisine et de salle de travail, et l'écurie toute voisine. Mais ce qui m'a frappé là, comme dans les autres villages de Sardaigne où j'eus occasion d'aller par la suite, c'est la disproportion énorme qui existe entre la richesse des vêtements et la pauvreté de l'habitation.

Le soin de leur toilette préoccupe beaucoup les jeunes filles.

Aussitôt après la première communion elles se mettent à broder leur costume de noce, qui est infiniment plus luxueux encore que celui qu'elles revêtent le dimanche. Ce travail dure plusieurs années. Si l'une d'entre elles vient à mourir, elle est enterrée avec ce costume qu'elle avait préparé pour un jour de bonheur. Il se compose à Sennori d'une veste courte en velours cramoisi dont les manches ouvertes par des crevés moyen âge laissent passer la chemise bouffante. Cette manche, ornée de pierreries encastrées dans des broderies d'or, se termine au poignet par une rangée de boutons en filigrane d'argent ou d'or, dont quelques-uns seulement sont boutonnés. C'est une coquetterie! Sous cette veste on distingue par moments le corselet brodé d'or, lacé de rouge sur le devant et dont la forme rappelle celui des châtelaines d'autrefois. La jupe est faite d'un gros drap noir tissé dans le pays et plissé par les femmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elles-mêmes. Au bas de cette jupe court une large bande de soie blanche brodée de fleurettes aux vives couleurs. Le tablier est de soie bleue brochée, traversé par une frange noire. Enfin, pour compléter ce costume, elles portent une sorte de guimpe en toile fine qui rappellerait certaines coiffures du temps de Charles VI.

En temps ordinaire la veste de velours est remplacée par une veste brune dont les manches à crevés sont formées par deux larges bandes, l'une rouge et l'autre bleue.

J'ai fait en Sardaigne une remarque singulière, c'est que dans beaucoup de régions les femmes portent les couleurs françaises.

Dans la semaine elles voilent fréquemment leur visage d'un foulard sombre qui cache la partie inférieure du visage. Est-ce un souvenir des Maures? Ceci s'expliquerait peu à Sennori. Il est probable que cette coutume a simplement pour but d'éviter l'absorption des miasmes paludéens.

En général, quand ces femmes ne vont pas nu-pieds, elles chaussent coquettement de jolis petits souliers fort élégants.

Cette journée à Sennori passa bien vite, et les rayons du couchant incendiaient les vitres du village lorsque nous reprîmes la route....

J'avais vu Sennori le dimanche et je me disais : Que font donc ces belles princesses aux jours de la semaine !

Je profitai d'une journée propice et de l'obligeance de mes amis pour y revenir. Je revis les rues tortueuses, les antiques demeures, l'église pauvre. Par les rues les princesses passaient nu-pieds la plupart, mais toujours vêtues de brillantes couleurs. Elles travaillaient. Les unes tressaient avec des joncs de grands paniers plats. Sur les portes, debout et au soleil, elles se livraient à cette occupation habituelle aux femmes de cette région. Les autres, seules, dans quelque chambre blanchie à la chaux, éclairée par la lueur mystérieuse d'une fenêtre grillée, tressaient en silence.

Parfois réunies en groupes nombreux, dans une vaste salle, les enfants demi-nus se traînant par terre, elles travaillaient ensemble. Ce n'étaient plus là les graves jeunes filles qui descendaient les marches de l'église ; elle s'évanouissait alors, l'évocation des belles princesses qui passaient devant mes yeux comme une douce vision.

Sur le seuil.

Maintenant je les vois travaillant avec ardeur, le sourire aux lèvres, causant entre elles avec vivacité, psalmodiant par intervalles quelque antique mélopée. J'entendis réciter à l'une d'elles la poésie suivante :

Cunvertidas sunt in iras
Sas amorosas fiamas,
Isconzas si sunt sas paghes.
Non ti miro, ne mi miras,
Non ti bramo, ne mi bramas,
Su chi ti fatto mi faghes
Non t'agrado ne mi piaghas
Ti nd' ifadas mind' infado,
No m'aggradas, né t'aggrado
Ambos hamus cumbinadu.

En colères se sont changées
Ses amoureuses flammes,
La paix est rompue, etc.

Partout à Sennori je trouvai le meilleur accueil ; souvent invité à pénétrer dans les demeures, j'y devenais l'objet des attentions les plus gracieuses.

Les Sardes, en général, sont très hospitaliers. Voici un de leurs proverbes :

Sa domo est minore, su coro est mannu.
La maison est petite, le cœur est grand.

Le docteur Gillebert-d'Hercourt rapporte le trait suivant :

« Un ingénieur étranger, fatigué par une longue course à cheval à travers bois et montagnes et pressé par la faim, s'arrêta devant la première maison qu'il rencontra et demanda à *acheter du pain*. « Nous ne « vendons pas de pain », lui répondit-on. Plus loin il adressa semblable demande aux habitants d'une autre maison, et il lui fut fait pareille réponse. Cette identité de langage lui donna à réfléchir. « Mais si vous ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« vendez pas de pain, dit-il, vous en donnez peut-être? « J'ai faim. » Aussitôt et avec le plus vif empressement on lui donna de quoi satisfaire amplement sa faim. »

J'aperçus dans l'intérieur d'une maison une charmante fillette et je la priai de poser pour son portrait. Elle s'y refusa d'abord obstinément, malgré le désir de sa mère. Puis subitement, un peu boudeuse, elle croisa ses bras et me dit en se plaçant devant sa porte : « Voilà, faites ce portrait puisque cela vous plaît tant ». Lorsque j'eus terminé, elle n'eut point la curiosité de regarder mon travail et rentra aussitôt dans sa maison, après m'avoir salué toutefois. Je la suivis en hâte avec une pièce de monnaie à la main pour payer sa peine, mais elle devint alors toute rouge et haussa les épaules sans prendre la peine de refuser mon présent.

La fillette au portrait.

Au bas du village, dans un vallon où gazouillait doucement un ruisselet caché sous les herbes et les feuilles, j'errai parmi des jardins d'orangers. Les fruits jaunissaient et c'était une fête pour mes regards que ces massifs épais, au vert intense, émaillés d'innombrables petites sphères d'or. Deux Sardes que j'y rencontrai me guidèrent avec une complaisance extrême.

« Que sont donc ces cornes accrochées aux branches? dis-je à l'un d'eux.

— C'est afin de préserver les arbres des maléfices qui les rendraient stériles, me dit-il, que nous y suspendons ainsi des cornes de bélier. »

Cette réponse me rendit rêveur.

Puis les ombres lentement s'allongèrent, les feux qui éclataient dans les bosquets comme des milliers de pierreries s'éteignirent de proche en proche, le mystère enveloppa le vallon, et seule la haute église conserva longtemps un rayon tremblotant qui semblait suspendu à la voûte des cieux, au-dessus de l'obscur village, comme une lampe de sanctuaire.

Le rayon s'évanouit ensuite dans les pâleurs du crépuscule et la nuit se fit. Alors seulement je repris le sentier qui mène à Sennori. Je retrouvai bientôt mes aimables compagnons qui sommeillaient, en m'attendant dans la voiture.

Par la route monotone, dans le silence de l'heure nocturne, devant la mer lointaine qui reflétait les clartés d'une lune mourante, une voix intérieure me murmura des fragments de la poésie sarde que j'avais entendue :

Cunvertidas sunt in iras
Sas amorosas fiamas....

Hélas! disais-je, répondant dans ma pensée à cette voix, tout ne change-t-il point ici-bas? Aux sourires d'aujourd'hui, peut-être, demain, succéderont les larmes.—Voyez tandis que le soleil dore la feuillée, les nuées s'amoncellent et la foudre va gronder.

A cette heure, en retraçant ces souvenirs récents encore, j'éprouve un cruel serrement de cœur.

Je me reporte à ce même jour de novembre dernier où, revenant de Sennori, je trouvai sur ma table de l'*albergo* une lettre que M. Emile Templier m'avait adressée en Corse et qui m'avait suivi. C'est la dernière que j'aurai reçue de lui!

Le Tour du Monde a porté dans ses pages le deuil de cet homme d'intelligence et de bien. Nous qui l'avons particulièrement connu, estimé et aimé, nous garderons pieusement le culte de sa mémoire....

GASTON VUILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux vieux à Sorso.

LA SARDAIGNE,

PAR M. GASTON VUILLIER[1].

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après nature par M. G. Vuillier.

Tandis que nous traversons la vie, attristés par quelque deuil ou préoccupés de nos luttes vaines, la lumière inonde les plaines et les monts, les forêts frissonnent aux symphonies des brises, les nuages voguent doucement dans le ciel bleu, la mer balance ses flots en cadence et la nature entière se livre à ses amours éternelles.

Les derniers jours d'octobre se sont écoulés et novembre est venu. Novembre, froid et noir au septentrion, mais morose et fantasque en Sardaigne, avec ses pluies diluviennes, ses coups de vent subits, auxquels succède bientôt le calme sous des rayons printaniers.

Profitons du beau jour qui se lève, quittons un peu la ville de Sassari. Aussi bien y reviendrons-nous, retrouvant avec plaisir cette excellente *albergo Azuni*, où le maître et les serviteurs n'ont cessé de combler de prévenances et d'attentions ce voyageur qui passait et qu'ils n'avaient point cependant l'espérance de revoir jamais. Que ceux qui me liront retiennent le nom de cette maison hospitalière s'ils ont le projet de visiter la Sardaigne.

Dirigeons-nous aujourd'hui vers Sorso, la distance n'est pas grande ; après les mauvais temps derniers, nous verrons les choses renaître aux caresses du soleil. On dirait que la nature a pris une fraîcheur nouvelle, l'azur du ciel est d'une transparence inaccou-

1. Suite. — Voyez p. 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tumée, des nuages légers et doux comme de l'ouate flottent avec lenteur. Tout là-bas, des vapeurs tremblantes voilent un peu les fonds, et partout, de la terre, des arbustes, des plus humbles plantes même, s'exhalent de suaves senteurs.

Le tonnerre avait grondé durant la nuit, les éclairs n'avaient cessé de rayer le ciel noir de clartés électriques; c'est une véritable joie que le retour du soleil qui, à cette heure matinale, passe un peu pâle sur les choses, comme un sourire sur un visage encore mouillé de pleurs.

Devant nos yeux, accompagnant la route et toutes scintillantes de perles de rosée, se balancent de magnifiques euphorbes, s'étalent de grands chardons bigarrés, se dressent des opuntias aux fruits de pourpre, ou rampent des mûriers sauvages émaillés, en cette saison, de feuilles de carmin et d'or.

Les environs de Sassari sont charmants, avec ses vallons où s'abritent des bois d'orangers, et ses cultures variées. Des maisons de campagne blanches ou rosées surgissent à demi de massifs d'arbres un peu jaunis. C'est bien là le *Logudoro* (pays d'or), nom sous lequel on désigne, en Sardaigne, la région du nord.

Le village de Sorso est voisin de Sennori, et on ne le croirait pas habité par la même race. Ici les femmes sont vêtues de blanc ou de rose, et souvent leur visage est voilé comme celui des Africaines. Par les rues elles vont, ombres diaphanes, sans richesse, sans parures, mais étranges sous ce vêtement simple qui les grandit.

Les hommes du peuple ont souvent un aspect farouche. Leur type offre une analogie frappante avec celui de certains montagnards corses.

« Quoi d'étonnant à cela, me disait M. Catta, personnage marquant du pays, chez lequel M. Mariani m'avait amené, la côte nord de la Sardaigne a été longtemps le refuge des Corses. Beaucoup s'y sont établis autrefois; certains villages de la Gallura se trouvent aujourd'hui peuplés par les descendants de bandits venus de l'autre côté des bouches de Bonifacio. »

Deux vieux étaient assis sur un banc de pierre, devant une maison, encapuchonnés, sombres, se détachant en noir sur la blancheur de la muraille. C'était une véritable évocation de Zurbaran.

Nous passions. Je fus arrêté par leur aspect saisissant. Prenant le bras de M. Catta, je lui dis :

« Voyez-vous ces deux hommes?

— Oui, eh bien?

— Eh bien, comme je pense que ce sont des brigands, j'aimerais à faire leur portrait.

— Ces brigands seront enchantés de vous faire plaisir, me répondit-il en souriant. Allez m'attendre à la maison, dans le jardin, je vais vous les envoyer. »

Je considérai du coin de l'œil *il signore Catta* causant avec eux et j'augurai favorablement du résultat de sa démarche, car leurs visages s'épanouissaient.

Quelques instants après, en effet, j'avais les deux sombres vieux en face de moi, assis sur un banc de pierre devant une muraille blanche, tels que je les avais aperçus en passant.

C'étaient les meilleures gens du monde, n'ayant de commun avec des malfaiteurs que l'aspect, mais, *per Dio!* on n'eût pas été rassuré en les rencontrant au coin d'un bois.

M. Catta se multipliait pour nous être agréable. L'accueil que nous recevions, tant dans sa maison que chez plusieurs personnes notables, me permit de juger de la cordialité et de la grandeur de l'hospitalité sarde. Il nous présenta à sa femme, ce qui n'est pas dans les usages du pays. Le défaut de présentation doit entraîner des situations embarrassantes pour un étranger, qui peut, parfois, confondre la maîtresse de la maison avec les servantes. Mme Catta étant une personne fort distinguée, cette confusion n'eût pas été possible.

Nous conversions en catalan, le dialecte sarde de Sorso ayant la plus grande affinité avec cette langue.

M. Catta est conseiller général. Tous ses efforts tendent à combattre une politique qui sépare l'Italie de la France. Du reste, toute la partie nord de la Sardaigne nous est très attachée, et j'ai entendu exprimer à ce sujet des sentiments qui surprendraient beaucoup à Rome.

Sorso fut pillé, en 1527, par les troupes françaises, commandées par Benzo Orsini. Le seul souvenir qui reste de cette expédition est dans le nom de *Strada dei Francesi*, conservé par un sentier dirigé vers la mer. Il est probable que les assaillants avaient suivi ce chemin.

La fontaine que Sorso doit aux Espagnols s'élève dans un bas-fond, toute blanche, entourée d'épais feuillages. Une avenue à pente rapide, ombragée d'une double rangée d'arbres et terminée par des marches faites de larges dalles, y donne accès. Les femmes voilées de blanc, de bleu pâle ou de rose, avec l'amphore ou le tonnelet sur la tête, suivaient cette allée ombreuse où, parfois, des rayons filtrant à travers les feuilles les éclaboussaient d'or. Lorsqu'elles s'arrêtaient, on aurait dit des statues de marbre, tant elles empruntaient à leur vêtement simple, aux grands plis flottants, un caractère classique. Au fond de l'avenue, du côté opposé à la fontaine, la cathédrale avec son abside à coupoles s'élève, à travers les massifs, comme une haute mosquée.

Au-dessus du village, tout en ruines, sombre et presque funèbre, est le manoir de la famille des Mores, ducs d'Asinara, aujourd'hui de Vallombrosa, dont le nom a récemment retenti à Paris à l'occasion d'un procès politique. Ce château fut ravagé par les paysans sardes en 1793. En face, dans une ruelle en pente, devant la porte d'une maison, se tenait une jeune femme, coiffée d'une sorte de turban, la veste chamarrée d'ornements. Telles j'avais vu des Juives à la casbah d'Alger. La gracieuse créature, minée par la fièvre, s'était, à son insu, parée d'un costume en harmonie parfaite avec les traits africains de son visage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sorso est en proie à la fièvre qui s'exhale de la terre de Sardaigne et qui est aggravée, dans cette région, par le *stagno di Platamona* situé vers la plage. Non seulement je vois de grandes personnes atteintes, mais de pauvres petits enfants sont empoisonnés par la *malaria*, et c'est pitié de les voir, tout pâles et gémissants, dans les bras de leurs mères.

Le soleil, qui s'est voilé dans l'après-midi, se montre de nouveau. Ses rayons orangés frappent des pans de murailles qui semblent se mettre en fusion. Nous nous promenons sur la route. Par les bois mystérieux au feuillage délicat et tremblant qu'elle traverse, des femmes ramassent les olives. Dans cette demi-teinte grise, sans formes précises, on croirait contempler un tableau de Corot à demi effacé. Les hommes nombreux reviennent du travail, les outils sur l'épaule, chargés parfois de fagots : « *Bona sera* », disent-ils en passant. Quelle population polie et laborieuse!

Maintenant le soleil allonge les ombres, borde d'une frange lumineuse les silhouettes; les ornières du chemin serpentent en traînées éblouissantes, les bois lointains s'estompent dans la brume.

L'astre disparaît lentement derrière une bande horizontale de nuages; seuls quelques flocons d'or voguent plus haut dans le ciel lumineux. Puis le crépuscule lentement arrive et la première étoile s'allume, tandis que la vieille voiture roule lourdement vers Sassari, dans la route restée un peu fangeuse encore des pluies dernières. Le phare de Porto Torres clignote dans l'espace. On s'endort à demi, on rêve, et, lorsque les yeux s'entr'ouvrent, quelques lueurs, pareilles à des étoiles tombées, indiquent Sassari la charmante.

5 novembre. — Le soleil levant est venu frapper le bord de ma fenêtre, des pigeons roucoulent et s'ébattent joyeux sur les toits des maisons en face de l'*albergo Azuni*.

Vue d'Osilo.

Le vent ne souffle plus; tout dans le ciel est d'heureux présage : l'occident, d'où montaient de grandes nuées menaçantes ces jours derniers, est d'un bleu pâle, délicat et transparent.

Voici une journée propice pour se rendre à Osilo. C'est un des bourgs les plus importants de la Sardaigne. Sa population dépasse cinq mille habitants. Situé sur une haute montagne, il est à l'abri des fièvres paludéennes, mais, en revanche, le soleil le calcine, la pluie le flagelle, et la foudre, aux jours d'orage, s'acharne à son sommet.

« Cher monsieur Mariani, me suivez-vous ? me suis-je écrié en me précipitant dans sa demeure.

— Avec plaisir », répond-il. Et il hèle aussitôt le vieux cocher qui stationne sur la place.

Nous prenons bientôt un chemin montueux à travers la forêt d'oliviers formant une vaste ceinture mystérieuse autour de Sassari.

Les oiselets, en revoyant le soleil après tant de tempêtes, semblent croire à la venue du printemps; ils piaillent en voletant de tous côtés, se poursuivent jusque tout près de nous, et, de temps à autre, j'aperçois quelques grives gloutonnes, au vol furtif, maraudant dans les oliviers.

Sur la route on fait de belles rencontres. C'est un prêtre à cheval, le bréviaire à la main, le fusil en travers sur l'arçon de la selle, la bonne en croupe, puis une nuée de sombres cavaliers au capuchon noir qui passent et disparaissent bientôt dans un tourbillon de poussière. Enfin, caressés par les fines branches, chevauchant doucement au bord du chemin, se montre un couple de fiancés sur la même monture.

Ils vont, s'entretenant tout bas. Elle, enlaçant son ami de son bras comme pour se mieux tenir en selle,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

découvrant, dans cette attitude, son corselet d'or, relevant gracieusement la tête afin d'être plus près de son oreille. Lui s'incline un peu, se retourne à demi, penche son visage sur l'épaule et sourit, tandis que la bonne bête qui les porte s'en va au hasard, d'un air flâneur, broutant quelque touffe accrochée au mur, flairant le sol, secouant sa crinière, s'arrêtant dans le mystère des feuilles comme pour abriter un instant les amoureux.

Et le soleil s'allume davantage dans le ciel plus bleu, ses rayons ont des éclats aveuglants sur la route blanche et pétillent à travers les feuilles lustrées des oliviers. Les fleurs élèvent timidement leurs corolles humides dans les talus, les pâquerettes s'éclairent l'une après l'autre, émaillant les fines buées qui baignent la terre.

.... Les douces visions d'amour se sont évanouies avec les bois ombreux; nous venons de quitter le terrain calcaire et nous sommes arrivés sur un plateau volcanique. Seul un grand pin solitaire se dresse dans un paysage dénudé.

En face de nous, sur le sommet d'une montagne, dominé par les tours sombres d'un castel en ruines, Osilo étincelle au soleil. La montagne est âpre, nue; des ravines couturent ses flancs de sillons d'outremer.

Nous descendons maintenant; la route capricieuse s'enfonce à grands lacets dans les pâturages. Des troupeaux nombreux paissent en silence de toutes parts. L'horizon est bordé par des collines crénelées de roches pareilles à des forteresses, des vallons se dérobent à demi, des bois jaunissants moutonnent, endormis jusqu'à l'avril.

Auprès de la route dévale un ravin aride bordé de parois rocheuses où s'ouvrent des ouvertures béantes; ce sont des grottes qui furent aménagées et habitées par un peuple primitif.

Nous frôlons une maison isolée, *cantoniera*, où les passants se rafraîchissent; elle est pourvue d'une écurie et d'une salle dans laquelle les voyageurs surpris par le mauvais temps peuvent passer la nuit couchés sur la terre battue. Malgré l'absence du confortable le plus élémentaire, ces refuges sont précieux parfois, et les routes de Sardaigne en sont accompagnées de distance en distance.

Nous quittons bientôt le fond du val et nous escaladons le mont d'Osilo.

Pour faire diversion à la monotonie du chemin, M. Mariani offre les provisions dont, en homme prévoyant, il s'est muni, et nous déjeunons.

L'air est devenu frais, nous approchons de la cime. J'aperçois bientôt alors des groupes de lavandières qui semblent toutes fleuries.

C'est vraiment un spectacle radieux que ces nuées de jeunes filles rieuses, en groupes épars sur le flanc de ce mont, sous les arbustes, dans les ravins, ou au plein soleil, rayonnantes de lumière sous le ciel bleu, devant l'immensité de la mer qui s'évanouit dans l'infini.

Les corselets d'or étincellent, les jupes rouges sont éblouissantes; sous la guimpe blanche qui couvre les têtes, les visages ont une fraîcheur et un éclat surprenants. Et il est étrange de voir ces scènes brillantes sur une pente volcanique à l'aspect sombre, aux lignes sévères. Chaque pli d'où s'écoule quelque ruisselet ou filtre un peu d'eau soigneusement recueillie dans des bassins, est occupé par les lavandières. Les pluies continuelles n'avaient pas permis depuis longtemps les travaux de ce genre, et tout ce monde charmant profite du retour du soleil.

Nous quittons la voiture à l'entrée du village et nous nous égarons bientôt dans un dédale de ruelles.

Comme nous cherchons la direction du château, deux hommes se détachent d'un groupe et offrent gracieusement de nous guider à ces ruines d'où nous pourrons contempler l'étendue. Le nid d'aigle, que nous atteignons, est à près de 700 mètres d'altitude. Il dresse sur la cime extrême du mont deux tours crevassées, faites de blocs de basalte noir tigré de lichen de couleur orange. Les murs d'enceinte sont en ruines, le vent siffle dans les pierres disjointes; de toutes parts... l'infini. Le coup d'œil est superbe.

Je revois encore à travers l'espace azuré la Corse si belle. De toutes les hautes cimes de la Sardaigne, même les plus éloignées vers le sud, elle apparaît couronnée de diadèmes éblouissants. De cette hauteur où me voici, appuyé aux murailles du donjon d'un antique manoir, avec les ondulations d'un sol aride et noir sous les yeux, mes regards se reposent sur elle.

Là-bas les falaises de Bonifacio palpitent sur le rivage et les monts sublimes se dressent dans un ciel pur avec leurs neiges, leurs roches et des traînées plus sombres qui indiquent les forêts.

J'ai songé un instant, l'œil perdu dans cette apparition lumineuse d'une terre française, et les jours vécus en Corse se sont déroulés nettement dans ma pensée avec toute l'étrangeté des mœurs et toute la beauté des choses.

Lorsque mes regards se sont ensuite abaissés sur la Sardaigne, sur la région de l'Anglona étalée à mes pieds, région âpre, empreinte d'une tristesse infinie, sur la Gallura sauvage et lointaine, j'ai senti davantage la splendeur de notre Corse.

M. Mariani est rentré au village. Les deux Sardes se sont accroupis sur la terre. Le soleil à son déclin allume des rayons de feu sur leur visage rude; le vent, qui souffle toujours sur cette hauteur, hérisse leur barbe inculte et fait flotter les mèches de leurs cheveux. Osilo, dont les bruits montent jusqu'à nos oreilles avec une netteté particulière, s'écrase sur un ressaut de la montage; on n'aperçoit que des toits de tuile déchirés par les sillons capricieux et sombres des ruelles.

Le spectacle que j'ai sous les yeux est fait pour retenir longtemps.

L'horizon de la mer disparaît dans l'immensité, un trait égal marque les ondulations de la côte de Sardaigne nue et sans falaises, la triste Nurra dresse au loin ses pics décharnés, les monts de Limbara profilent leurs cimes âpres, des villages épars blanchissent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les lavandières d'Osilo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaguement, Sassari dort blottie dans les forêts, exhalant des fumées bleuâtres. Sur ma tête se dressent deux tours étrangement noires, des hommes à l'aspect sauvage sont à mes côtés. Quelle vision que tout ceci, avec la Corse, dont les neiges deviennent sanglantes sous les rayons de pourpre du couchant, dans un ciel froid comme l'acier!

J'abandonne la contemplation qui m'absorbe pour causer avec les guides. Le plus âgé me dit :

« Ce manoir qui nous domine, dont vous voyez les donjons brûlés par le soleil, broyés par la foudre, rongés par les vents qui soufflent rudement sur cette hauteur, fut celui des Malespina. Il appartint plus tard à Alphonse d'Aragon et aux Doria. Après avoir soutenu plusieurs sièges, après avoir été témoin de luttes acharnées, il succomba et s'ensevelit dans l'oubli. Pendant des siècles ensuite un silence funèbre l'enveloppe, troublé seulement par le cri de quelque oiseau de rapine et les bruits que faisaient les pierres de ses murailles roulant de temps à autre jusqu'au fond des vallées.

« Au commencement du siècle, ce cadavre sembla revivre; les familles Serra et Fadda, d'Osilo, étaient en guerre ouverte. L'une d'elles se réfugia ici et soutint un véritable siège, au cours duquel les femmes elles-mêmes montèrent à l'assaut. Maintenant la vendetta qui ensanglantait la Sardaigne a apaisé un peu ses fureurs, cependant on en voit encore de trop fréquents exemples.

« Lorsqu'une famille déclare une vendetta, continue-t-il, elle commence par couper les oreilles ou la queue, les deux souvent, à un ou plusieurs chevaux de la famille ennemie. C'est le premier avertissement. Le cheval est l'animal aimé des Sardes, aussi l'injure est-elle cruelle. Le second avertissement se traduit par un coup de couteau ou de hache qui coupe les jarrets aux bœufs. Le dernier avertissement consiste à déposer trois balles sur une des fenêtres de la maison.

« La guerre est alors complètement déclarée.

« Lorsque quelqu'un est assassiné, il se produit des scènes qui épouvantent, elles dépassent en violence et en horreur tout ce que l'on peut voir en Corse en pareille circonstance.

« Dans certains villages sardes, les parents se barbouillent le visage avec le sang du cadavre en échangeant les serments les plus terribles. Ils sont là autour de la victime, armés de leurs fusils, des poignards à la ceinture, jurant de ne plus laver leur visage, de laisser leur barbe inculte, de garder les mêmes vêtements et le même linge jusqu'au jour où ils auront assouvi leur vengeance.

« De même qu'en Corse, le bandit (*banditto*) est plaint au lieu d'être redouté, et ses concitoyens l'entourent d'un certain respect à cause de son courage.

« Certains même, tels que Giovanni Tolu, ont joué un rôle particulièrement curieux. Celui-ci purgea toute une région de malfaiteurs à ses risques et périls. Il courut même de grands dangers. Il se rendit aussi dans la Nurra, où les habitants vivaient dans la discorde, éteignit les haines, réconcilia les familles et délivra le pays des brigands qui l'infestaient ; souvent il déjoua les projets des voleurs et on le vit même obliger des malfaiteurs à restituer à leurs propriétaires des bestiaux dont ils s'étaient emparés.

« On racontait bien que Tolu avait tué quelques carabiniers, mais comme il était dans le cas de légitime défense (?), l'opinion publique lui était absolument favorable.

« Un cas singulier est celui d'une femme du Nuoro devenue *banditto* après avoir commis un meurtre et qui demeura errante des années entières dans les solitudes.

« Une vendetta retentissante fut celle de Giovanni Cano, originaire d'Ozieri, dont nous apercevons d'ici les monts voisins », et son doigt se dirigeait vers l'orient, indiquant des cimes lointaines.

« Giovanni faisait ses études à l'université de Sassari lorsque son père mourut.

« Sa mère avait quitté ce monde en donnant le jour à sa sœur Adelita qui n'avait plus désormais pour appui que son frère. Giovanni, quittant alors l'université, se rendit à Ozieri auprès d'elle. Il s'occupait des affaires relatives à son patrimoine, lorsque certaines allusions le mirent en éveil sur la nature des relations de sa sœur avec un de ses amis nommé Luigi. Celui-ci était un jeune médecin venu de Lombardie, qu'il voyait à chacun de ses retours dans sa demeure, et pour lequel son père avait une grande affection.

« Quoiqu'il attribuât ces bruits à la malveillance, Giovanni s'en ouvrit à son ami en le priant de s'éloigner afin de ne pas nuire à la réputation de la jeune fille.

« Luigi partit, mais Giovanni put apprendre que, pendant ses absences, il visitait secrètement sa sœur.

« Un soir il arrive à l'improviste et surprend le séducteur, mais lui laisse la vie sauve à la condition qu'il disparaîtra à tout jamais du pays. Lui-même quitta bientôt Ozieri pour s'établir chez son aïeul à Oschiri.

« Puis un jour il se rendit à Sassari et chargea Antonio, son berger, de veiller sur sa sœur et de lui faire savoir si, en son absence, elle recevait quelque étranger. Il était en convalescence d'une maladie grave lorsque Antonio le prévint que Luigi pénétrait fréquemment dans la maison.

« Il partit à cheval malgré sa faiblesse extrême et arriva de nuit à Oschiri.

« Antonio l'attendait sur le chemin. Le jeune étudiant et le berger veillèrent en silence.

« Aux premières lueurs de l'aube, Luigi sortit de la maison. Giovanni s'élança sur lui, mais, ne voulant pas l'assassiner, il le prit au collet et l'entraîna plus loin, jusqu'au bord d'un précipice. « Nous nous battrons à « armes égales, lui dit-il, celui de nous qui sera atteint « roulera dans l'abîme; voici Antonio qui servira de « témoin dans ce duel sans merci. »

« Mais tandis qu'il parlait ainsi tout en se reculant, Luigi déchargea son pistolet sur lui et prit aussitôt la fuite. Deux coups de feu retentirent, Luigi tom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bait frappé à mort: le pistolet de Giovanni, qui n'avait pas été atteint, et le fusil d'Antonio, qui veillait, ne l'avaient pas manqué. La pauvre Adelita, qui avait assisté de loin à ce meurtre, se jeta en sanglotant sur le cadavre de son amant.

« La ville s'éveillait, des carabiniers qui passaient à cheval entendent cette fusillade et accourent. A la vue du cadavre ils mettent en joue les deux hommes et au nom du roi les somment de se rendre. Antonio pour toute réponse tire sur l'un d'eux et le blesse. Le second carabinier fait feu et, atteignant Antonio à la tête, l'étend raide mort. Giovanni, bouleversé, riposte, traverse le carabinier de part en part d'une balle; le cheval affolé emporte le lugubre fardeau vers Oschiri.

« La jeune fille, couverte du sang de son amant, s'est évanouie, Giovanni la prend dans ses bras, la rapporte dans sa demeure, s'empare d'un cheval et fuit.... Le voilà bandit, errant dans les forêts du Limbara, triste et misérable.

« Un jour la nostalgie le prend, il veut revoir sa maison, savoir ce qu'est devenue sa sœur, qu'il aime encore malgré sa faute. Il s'approche d'Oschiri. C'est au crépuscule. Un vieillard qu'il ne connaît pas suit le chemin. Il entre en conversation avec lui, parle de Giovanni. Le vieillard soupire : « Voyez, lui dit-il, « sa maison est là-bas, nous l'apercevons encore un « peu, mais vous n'y verrez aucune lumière. Gio- « vanni est un grand et noble cœur, pourtant le voilà « condamné à mort par les juges de Sassari, tandis que « sa pauvre sœur devenue mère est morte de chagrin ces « jours derniers. »

« Tristement le vieillard reprend le chemin du village.

« Giovanni, que cette nouvelle a désespéré, remonte sur son cheval, se lance comme un fou à travers les champs et les plaines et va se jeter dans un abîme. Des bergers ont dit l'avoir vu passer comme un fantôme, tout pâle, échevelé, les éperons dans le ventre d'un cheval sanglant et épouvanté.

« Par un hasard miraculeux le cheval seul s'écrase. Lui, gît inanimé au fond du précipice. Le bandit Gian Domenico Porqueddu, que le hasard a amené là, étanche son sang, le ranime, l'emporte dans la grotte où il est réfugié, et le soigne avec dévouement.

« Gian est bandit depuis vingt-cinq ans, il s'attache à son malade dont il connaît les malheurs, le met en rapport avec tous les bandits de la Gallura, de l'Anglona et du Monte Acuto. »

Quelquefois en Sardaigne, comme en Corse, le clergé ou les autorités civiles ou militaires arrivent à faire conclure un traité de paix entre deux familles longtemps divisées. Nous aurons, dans la suite de ce récit, occasion de revenir sur les étranges spectacles qui s'offrent alors.

Au milieu des pérégrinations et de la rude existence que mena Giovanni après sa guérison, une de ces circonstances se présenta.

Il prit part à la paix de Tempio, obtenue par l'entremise de l'évêque Varesini, et, grâce à un sauf-conduit délivré à tous les bandits en ces occasions, il se trouva un jour assis à la même table que le carabinier qui avait été blessé par Antonio et dont lui, Giovanni, avait tué le camarade d'un coup de fusil.

Ce fait eut pour Giovanni des conséquences fâcheuses, il raviva la haine du carabinier, qui jura de venger la mort de son ami et ne cessa dès lors de le traquer et de lui tendre des embûches.

Giovanni dut quitter l'abri que lui offraient les monts de Limbara.

Le vieux guide reprend : « Un jour que Giovanni se rendait à Macomer dans le but de vendre le produit de sa chasse dont il vivait, le carabinier, qui le guettait, tirait sur lui et le manquait, mais Giovanni aussitôt l'atteignit mortellement.

« A partir de ce jour, hanté par ses meurtres, persécuté par le souvenir de sa sœur morte misérablement, sa vie fut un enfer. Il travailla dans les mines du Sulcis, devint laboureur, berger, sans trouver jamais la paix du cœur.

« Traversant de nouveau la Sardaigne, il arriva dans la Nurra avec une recommandation pour la famille Marras, qui habitait une propriété dite de *la Poneda*. C'était à la fin du jour. Accablé de fatigue, il s'arrêtait à la fontaine, lorsqu'une jeune fille d'une rare beauté s'avança pour puiser de l'eau. Voyant cet homme tout pâli et plein de misère, elle lui parlait avec douceur. Il apprit bientôt qu'elle se nommait Mimmia et qu'elle était la fille du *signore* Marras, chez lequel il se rendait. La jeune fille le conduisait chez son père, où il était accueilli comme domestique.

« Mais Giovanni aima la belle Mimmia, qui était promise à un autre. Le mariage était prochain. Ce jour-là il s'enfuit et recommença son existence vagabonde. Comme il se reprochait alors de ne pas avoir pardonné à sa pauvre sœur morte, de ne pas l'avoir prise avec lui et emportée sur le continent, loin de sa passion sans espoir, puisque Luigi était marié!

« Maintenant le choléra ravageait la Sardaigne, Mimmia venait de succomber au fléau dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Giovanni, éperdu, revit Oschiri et chaque soir passa des heures priant sur la tombe de sa sœur qu'il arrosait de ses larmes.

« C'est là, couvert de la boue du cimetière, le visage mouillé de pleurs, les pieds meurtris par les ronces du chemin, que les carabiniers vinrent s'emparer de lui, un soir. Il se livra sans résistance. Il en avait assez de cette vie dans laquelle il était entré avec une âme d'élite et où la fatalité et la force même de son honneur l'avaient transformé en bandit. Il expia cette fatalité par le dernier supplice, mais il mourut avec sérénité et put voir les habitants d'Oschiri se lamentant sur son sort le regarder marcher à la mort les yeux pleins de larmes. »

Le vieux guide s'est levé. Tandis que nous écoutons son récit, la nuit est venue. Nous reprenons le sentier périlleux, nous pénétrons dans les ruelles sombres d'Osilo, et, quelques instants après, nous sommes à l'au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

berge, si l'on peut donner ce nom à un misérable taudis. Un triste dîner nous attendait dans ce mauvais gîte. Mais le lendemain on s'éveillait joyeux et l'on parcourait encore le village.

Partout dans les rues retentissait le bruit des métiers primitifs. Chaque maison en est pourvue. Osilo est renommé pour son étoffe, qu'on nomme *orbace* et qui est tissée par les femmes.

Par les portes entr'ouvertes on les apercevait éblouissantes sous un rayon qui frappait la pourpre de leur vêtement ou brillait en furtifs éclats sur les boutons d'argent ou d'or de leurs manches. Devant les portes, au soleil, les matrones dévidaient la laine ou filaient. D'autres préparaient la teinture dans de grands chaudrons de cuivre remplis de garance cueillie aux environs.

Les hommes étaient partis aux champs ou aux bois. Les vieux se chauffaient au soleil le long des masures.

Depuis l'antiquité cette existence des gens d'Osilo n'a pas changé. Ils continuent à se nourrir de la chair et du lait de leurs chèvres et de leurs brebis. Avec le poil et la laine de ces animaux les femmes tissent le drap. Ils cultivent le blé, le réduisent en farine sur la meule antique, dans leurs maisons, au fur et à mesure des besoins. Ils tirent le vin des raisins de leurs vignes, l'huile de leurs oliviers. Mais aussi quelle douceur et quelle sérénité dans les visages de ces femmes qui vivent selon le vœu de la nature!

Plus rien de la vie ne les occupe que leurs travaux de chaque jour, ne les passionne que leurs enfants qu'elles voient courir demi-nus et roses dans les sentiers pleins de lumière. Puis, après une longue vieillesse, elles s'endorment pour toujours, et on les couche vêtues d'un costume magnifique dans une fosse creusée sur la pente volcanique.

Je quittai Osilo à l'heure incertaine où le crépuscule disparaît pour faire place à la nuit. J'aperçus les lueurs des âtres illuminer des demeures, j'entendis la cloche de l'église tinter l'angélus.

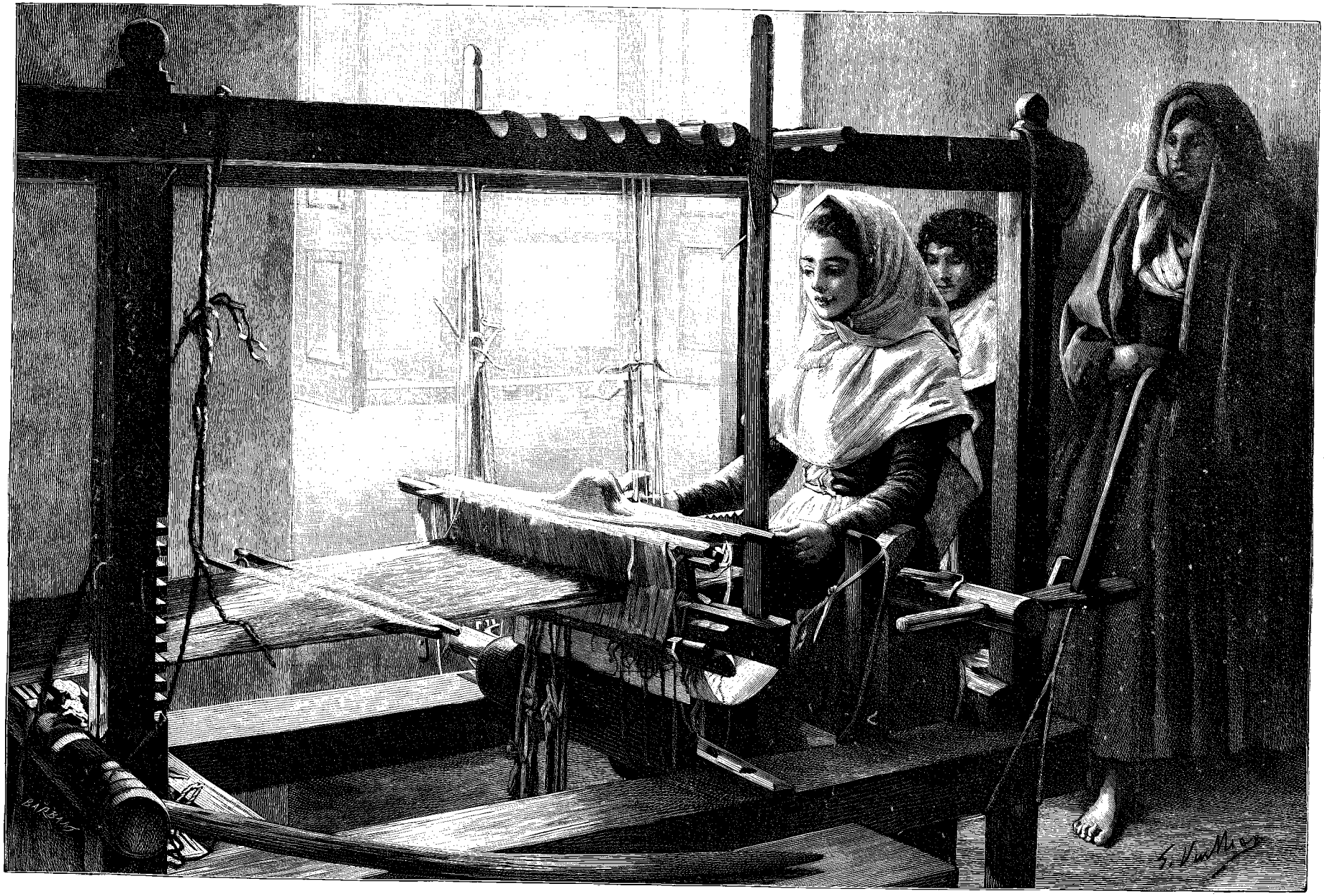
Jeune femme d'Osilo.

La voiture roula bientôt plus vite; nous descendions. Je jetai un dernier regard sur ce beau village, habité par une population douce et charmante, qui, après une journée laborieuse, commençait à s'endormir, là-haut, sous la voûte merveilleuse du ciel étoilé.

5 novembre. — Allons maintenant visiter en Sardaigne une ville espagnole; les îles de la Méditerranée réservent de ces surprises au voyageur. En Corse j'avais habité une cité génoise et un village grec, aux Baléares j'avais parcouru Ibiza peuplée d'Arabes, mais nulle part pourtant la personnalité d'un peuple ne s'est conservée, après des siècles, dans une autre patrie, comme à Alghero.

La locomotive court dans un vallon, quelques *nuraghi* vêtus d'arbustes montrent leurs flancs ruinés. Puis la région devient stérile : partout, à travers la pierraille, grelotent au vent l'arbousier rabougri et le lentisque, végètent des touffes de palmier nain. Des flaques d'eau stagnante, immobiles comme des miroirs, reflètent le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tissage de l'*orbace* à Osilo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciel nuageux. Sur la gauche un triste village a groupé sa misère sur un monticule rocheux : c'est Olmedo. Une religieuse, toute rosée sous son voile blanc, le considère avec effroi. Elle me dit qu'il est peuplé de fort vilaines gens qui ont assassiné leur curé, et qui ne cessent de s'égorger entre eux.

Deux carabiniers descendent à la station : « Voyez, dit-elle, c'est encore quelque meurtre, la force armée et la justice y viennent fréquemment. »

Aux abords d'Alghero je retrouve déjà l'Espagne : des maisonnettes pittoresques avec un palmier élevant son plumet par-dessus les murailles blanches, des abris de roseaux, des norias, des vérandas, des figuiers, des cultures soignées. Mais le pays est fort pauvre. La misère, grande dans toute la Sardaigne, est plus affreuse encore ici.

L'aspect d'Alghero est charmant. L'empereur Charles-Quint s'était écrié à la vue de cette petite ville fortifiée : « *Bonita, per mi fé, y bien assestada!* » (Gracieuse, par ma foi, et bien assise !

— J'ai traversé Alghero, j'ai vu son petit port, sa cathédrale bâtie par les Doria, son théâtre construit avec les deniers des chanoines dont la ville fourmille. On les voit, dit-on, assister aux représentations de la *Traviata*, avec componction, le libretto à la main. Je me suis arrêté devant la maison habitée par Charles-Quint. A la suite du séjour du grand monarque, la fenêtre à laquelle il s'était accoudé fut murée, pour qu'elle ne fût point profanée par un autre mortel, et la demeure jouit pendant des siècles du droit d'asile.

Je ne suis plus en Sardaigne, j'ai l'illusion de la Catalogne; tout concourt à la rendre complète, les visages, les demeures, le son des voix, le langage lui-même. J'aperçois des *manolas* avec l'accroche-cœur provoquant, les cheveux d'un noir de jais à reflets bleus, l'œil chargé d'étincelles, un œillet rouge piqué au corsage; des vieilles édentées, vrais types consacrés de la duègne. Des hommes passent, d'allure un peu hautaine, une main vers la hanche comme pour tenir un pommeau de rapière.

Je m'adresse à ces gens dans leur propre langue, le catalan; ils sont contents de converser avec un étranger qu'ils supposent être de leur race.

Les enfants m'entourent et m'escortent partout. Ils sont aussi loqueteux, aussi turbulents et arrogants que ceux de Catalogne. Certains croquent à belles dents la racine ou bulbe du palmier nain, dont ils paraissent faire un vrai régal.

Ces racines, qu'on nomme *margaillons*, sont estimées comme aliment à Alghero et à Sorso. J'en avais vu en vente au marché de Sassari sans y prêter grande attention. La bulbe du palmier nain atteint dans ces régions une grosseur inconnue en Afrique même. On prétend que les Maures l'employaient comme aliment et que cet usage s'est établi à la suite de leur domination.

Afin de me débarrasser des enfants qui m'importunent, je prends le chemin de ronde qui fait le tour de la ville, et je vais m'isoler sur la côte rocheuse.

Là, assis sur le rivage, j'ai devant les yeux cette antique cité enserrée de remparts, d'où émergent des clochers gothiques, des campaniles, des dômes, les bastions d'une citadelle, des demeures blanches.

Un jour mourant colore vaguement le ciel, l'air est calme, la terre semble assoupie, les flots seuls, à intervalles réguliers, se précipitent en mugissant à travers les écueils qu'ils éclaboussent d'écume.

Cette ville espagnole se profilant dans une pâle lueur du couchant, le vol lent de quelque oiseau de mer, la poésie de l'heure indécise, les balancements des flots, tout favorise les caprices de ma pensée errante. Et doucement mon esprit s'en va vers Barcelone, vers les Baléares enchanteresses, où des sourires d'amis déjà anciens, surpris et charmés de me revoir, viennent éclore sur les rives, comme les reflets d'un soleil doux.

Puis Alghero peu à peu s'assombrit, je n'en distingue plus que la masse confuse : une bande rouge traverse le ciel, les clochers aux pointes aiguës deviennent menaçants, des fumées violâtres s'exhalent de la ville comme des haleines brûlantes; à travers les clameurs de la mer semblent s'élever des voix plaintives.

Dans la forme que prennent les silhouettes, dans les sanglots qu'apporte le ressac, n'y a-t-il pas comme un souvenir et un écho des luttes passées, et cette nuée sanglante qui plane sur Alghero n'est-elle pas le reflet d'une lueur funèbre qui a traversé le sombre crépuscule de son histoire ?

Qui peut dire si les choses n'ont pas leur langage, à certaines heures, et si la grande nature, qui nous paraît insensible, ne garde pas comme une impression de faits qui l'auraient épouvantée?

Le roi Don Pietro II, *il Ceremonioso*, assiège la ville occupée par les Génois. Après une résistance héroïque, les assaillants s'en emparent et passent au fil de l'épée la population tout entière, sans épargner les femmes et les petits enfants.

N'est-ce point les cris des victimes que j'entends se mêler aux grondements de la mer?...

Les Génois sont morts, pas un n'a survécu à cette effroyable boucherie, Alghero est désert. Bientôt des vaisseaux amènent une colonie de Catalans. Ceux-ci relèvent la ville de ses ruines, font bourdonner les guitares et dansent le joyeux fandango sur la terre où sont couchés tant de cadavres !

La lueur sanglante qui planait sur le ciel d'Alghero s'est éteinte, la nuit est venue, l'écume des vagues fouette mon visage. Je reprends lentement le chemin de la ville.

La colonie aragonaise d'Alghero se montra ennemie de l'indépendance des Sardes. Autrefois, à la fête de la ville, on célébrait le souvenir de la victoire remportée sur eux, alors qu'ils étaient commandés par un lieutenant du vicomte de Narbonne. On terminait la fête en brûlant un mannequin de paille habillé en soldat sarde

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et en chantant des strophes injurieuses pour les Sassarais et les ennemis de l'Espagne.

Cet usage se perpétua longtemps, et longtemps les habitants de Sassari furent en guerre ouverte avec ceux d'Alghero. Il se pourrait même que la vieille haine ne fût pas absolument éteinte encore.

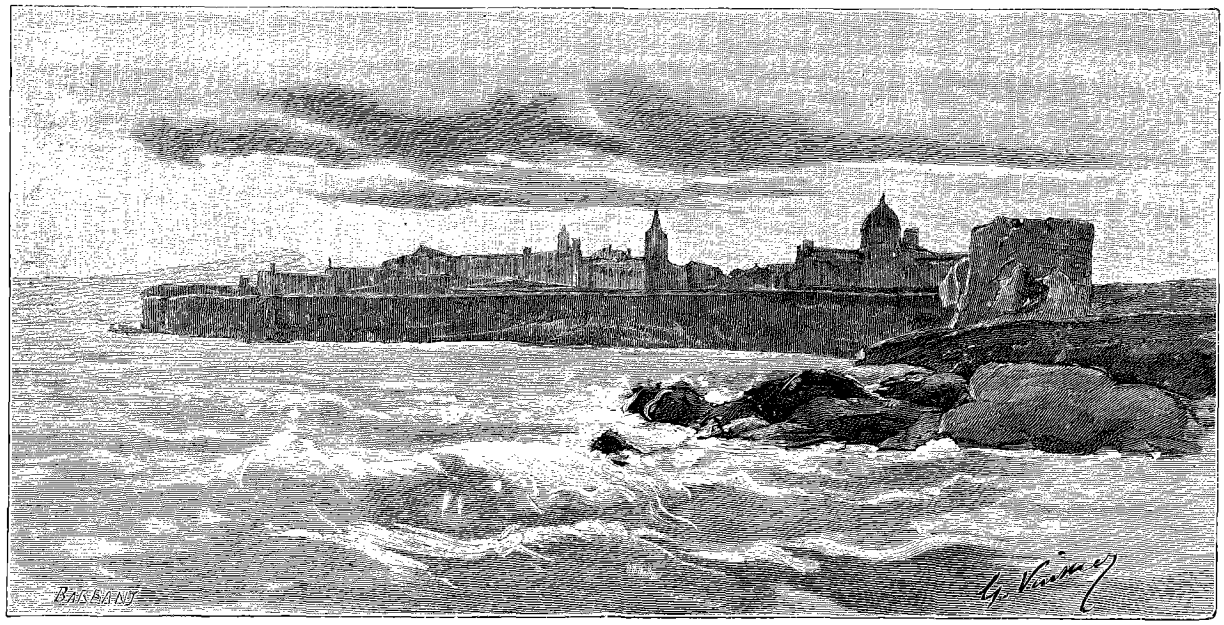
Je quittai Alghero sans visiter la fameuse grotte de Neptune, qui s'ouvre sur la mer, au bas d'une haute falaise éloignée de la ville. Il faut des conditions exceptionnelles pour y pénétrer. Souvent des visiteurs ont dû s'en retourner sans y avoir réussi. D'autre part, comme l'entrée est fort basse, et presque au niveau des flots, la sortie peut devenir dangereuse ou même impossible si le temps a changé tandis qu'on est dans les cavernes.

Pour visiter cette grotte, des expéditions compliquées s'organisent ; de nombreuses personnes se cotisent pour apporter des provisions, des chandelles en quantité considérable et un bateau plat qui est mis à flot dans un lac intérieur.

Ces cavernes sont très belles encore, dit-on, malgré les dégradations dont elles ont été l'objet. On rapporte qu'un ancien commandant d'une frégate sarde introduisit un canon dans l'ouverture et abattit avec des projectiles les colonnes naturelles qui garnissaient la première salle afin d'en orner une maison de campagne qu'il possédait à Nice. Un capitaine de la marine royale anglaise renouvela plus tard cet exploit.

7 novembre. — Comme les journées passent vite! En cette saison le soleil se lève tard, se dégage à grand-peine des nuages, et, après avoir montré pendant quelques heures son disque pâli, avec de courts intervalles d'un fugitif éclat, il s'enfonce derrière un épais rideau de brumes.

Ce soir, au moment où nous approchions de la ville,



Alghero.

qu'on apercevait blanchissante au milieu des forêts, avec ses dômes, ses clochetons élevés, et le décor surprenant que formait Osilo endormi sur sa lointaine cime, avec deux tours féodales au front, j'ai tourné mes regards vers l'ouest. Des nuages livides semblables à ceux qu'on voit s'avancer parfois dans les dramatiques puissances d'un orage d'été surgissaient à l'horizon. Le couchant, coloré comme par des reflets de foyers mourants, bordait leurs contours de festons de feu. L'immense ciel en dehors de cette vision sanglante était d'un gris blafard qui me faisait froid dans l'âme. Enfin ce matin, en compagnie de M. Muzi, un Corse de bonne marque, originaire de Zouza, que ses affaires appellent quelquefois en Sardaigne, j'ai quitté Sassari.

On ne peut sortir de la ville sans traverser les grands bois d'oliviers dont j'ai déjà parlé et qui occupent une superficie de 10 kilomètres carrés. Je suis toujours charmé par leur mystère et la diversité des aspects, car, suivant la qualité du terrain, la direction ou l'inclinaison des pentes, les arbres prennent une allure différente, se resserrent ou s'espacent, sont grêles ou touffus. On aperçoit souvent des femmes qui ramassent les olives et, dans ce jour crépusculaire des bois, parmi ce vert si tendre, ce duvet en quelque sorte qui tremble de toutes parts, dans les branches et sur le sol même, où ne s'affirment que la couleur d'or des plaques de mousses ou ne se précise que le dessin de quelque tronc convulsé, les costumes aux vives couleurs chatoient ou scintillent comme des pierreries.

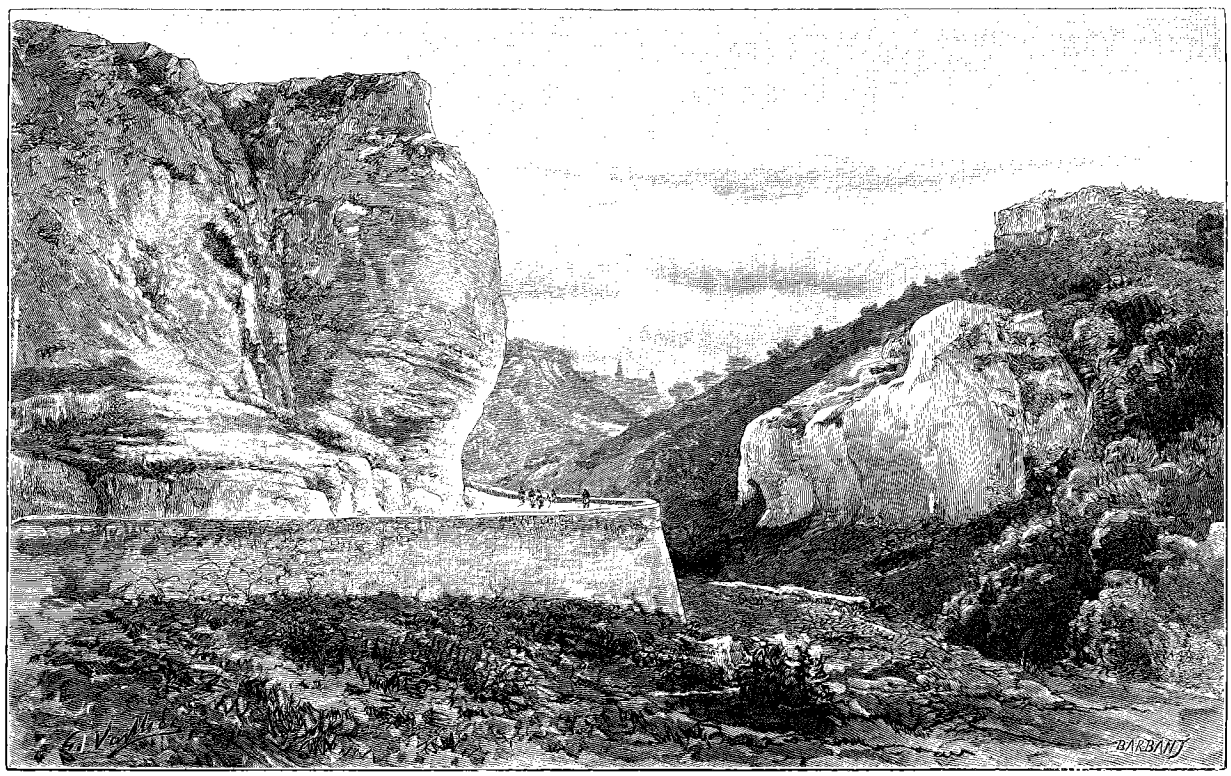
Subitement, sans transition, après les bois mystérieux et doux, nous nous trouvons sur le bord d'une profonde gorge, et de vastes horizons se déroulent sous nos yeux. C'est la *scala di Giocca*, escalier de colimaçon, en sarde. La route dévale capricieusement à travers des arbres jusqu'au fond de la gorge et remonte sur la falaise opposée, où elle disparaît dans un tournant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les bandits, les coupe-jarrets, les ennemis des carabiniers, rendirent autrefois ce lieu célèbre.

Un bandit originaire d'Osilo en fit souvent le théâtre de ses exploits. C'était d'ailleurs un homme d'excellente réputation dans le pays et d'une honorabilité parfaite, assurent les Sardes ; il avait simplement poignardé un prêtre qui avait compromis sa femme. Il serait oiseux de raconter comment, condamné aux galères, transporté à Gênes, il s'évada et regagna la Sardaigne. Son retour ne demeura point inaperçu, car il passa aussitôt son temps à l'affût dans les environs d'Osilo et tua une vingtaine de personnes, toutes celles du reste qui avaient déposé contre lui. Sa réputation devint grande avec la terreur secrète qu'il inspirait partout. Les paysans, par crainte, lui servaient d'espions, et pendant vingt années il put déjouer ainsi les recherches de la justice. On le rencontrait à Sassari, dans les rues, à l'église et au théâtre même. — L'amour, qui perdit Troie, causa la perte de ce bandit de marque. Il mourut les armes à la main et vendit chèrement sa vie.

Tout au fond de la *scala di Giocca* l'eau d'une petite rivière passe écumante à travers les roues d'un moulin et va sommeiller un peu plus bas sous l'ombrage des saules pleureurs. On aimerait à se reposer dans la fraîcheur et le calme de ces coins perdus, mais la présence de l'eucalyptus met aussitôt en éveil, la fièvre rôde dans les gracieuses sinuosités



Vallon d'Ossi.

de ces rives. On n'y séjournerait pas impunément du commencement de l'été aux derniers jours de l'automne.

Nous gravissons une montée. Notre œil s'égare maintenant dans des chaos de roches, se perd au milieu de ravins tourmentés, ou s'élève vers les cimes que bordent de hautes murailles de pierres. Sur les pentes rapides se penchent d'énormes blocs éboulés, on craint à chaque instant de les voir se détacher et rouler jusqu'au fond des précipices.

Puis l'aspect du paysage change, nous pénétrons dans un vallon charmant que colorent les rayons du soleil à son déclin : au fond, l'élégant clocher d'Ossi s'élève dans le ciel.

Nous traversons ce grand village. De même qu'à Osilo, des femmes revêtues de costumes superbes tissent du drap sur des métiers primitifs. Ce costume, de même que celui de Tissi, peut compter parmi les plus beaux que revêtent les femmes de Sardaigne.

Nous nous élevons toujours, nous atteignons le plateau que supportent les hautes falaises, nous contemplons l'espace, la Nurra sévère; plus à droite les bois veloutent les pentes, Sassari blanchit à travers sa forêt d'oliviers, des vallons descendent lentement jusqu'à la mer.

Le haut clocher de Tissi s'élève devant nous. Nous brûlons Tissi, puis Usini. — Nous n'avons plus le temps de nous attarder, il faut gagner la ville avant la nuit, car la route est mauvaise et la fièvre va s'exhaler du sol.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Costume des femmes d'Ossi et de Tissi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Un matin, à l'aube, qui se lève très pâle dans un ciel bas et brumeux, je quitte Sassari. Les herbes sont mouillées, le sol détrempé. La Sardaigne m'apparaît toute livide. La voie suit une vallée; je retrouve l'*escala di Giocca* et le ruisseau grossi dont les eaux, comme très denses, glissent sans murmure.

Puis ce sont des montées par des terrains volcaniques, des églises construites avec de la lave, qui se dressent toutes noires sur de sombres villages.

Maintenant des montagnes lointaines profilent leur silhouette grave, des espaces s'étendent à perte de vue; c'est le pays des grandes lignes, des vastes horizons attristés.

Dans la plaine monotone que nous traversons, sans arbres et sans cultures, se montrent, par intervalles, des troupeaux que surveillent les pasteurs vêtus de l'antique *mastrucca*. On s'arrête devant un village dominé par le cratère d'un volcan éteint : c'est Ploaghe, patrie de l'illustre archéologue et patriote sarde le chanoine Spano, que mon ami le peintre A. Regnier eut la bonne fortune de connaître dans ses excursions à travers la Sardaigne. Le costume des *contadine* (paysannes) est d'une grande richesse. Il doit son originalité à la coiffure formée d'un carré de laine bleue orné à la partie postérieure d'une grande croix de couleur jaune.

Contadina de Ploaghe.

A la station de Chilivani je quitte le train. La gare a été depuis mon passage le théâtre d'un grave attentat nocturne comme il s'en produit fréquemment en Sardaigne. Nous verrons ces scènes particulièrement tragiques dans le cours de ce récit.

J'ai une heure à attendre avant de me diriger vers Tempio, et je m'installe dans une sorte de buffet, le seul qui existe sur toute la ligne. Le menu est peu varié : c'est l'éternelle *minestra* (potage de pâtes) et l'*arrosto di vitello* (rôti de veau).

Je reprends un train, je vois bientôt Ozieri, je songe un instant à l'histoire funèbre racontée par le vieillard au manoir d'Osilo. Après un long voyage peu intéressant, en somme, j'arrive le soir à Tempio.

Cette ville est le centre le plus populeux de la Gallura. Les maisons en sont étranges. Construites en blocs réguliers de granit, liés par de l'argile, élevées généralement de deux étages, elles auraient l'aspect sinistre de forteresses si d'énormes balcons en bois ne se suspendaient à chaque étage. Les femmes les occupent habituellement. Ces balcons projettent à travers les rues des ombres capricieuses qui ajoutent encore à leur effet pittoresque.

Les larges dalles sonores dont la ville est pavée retentissent sous le sabot des chevaux. Les hommes passent vêtus de noir, encapuchonnés; seule la vue de quelque jeune *serva* (servante), l'amphore sur la tête, dissipe le sentiment de mélancolie dont on est envahi à Tempio, où brille cependant, dit-on, un ciel constamment limpide.

Non loin de cette ville s'élève la chaîne granitique des monts Limbara dont la plus haute cime, *il Giugantinu*, est à 1 800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette masse rocheuse est du plus grand caractère; la partie qui fait face à Tempio, étant placée au nord, ne reçoit le soleil qu'au déclin, aussi la température y est-elle relativement très froide. La cité elle-même, située à 600 mètres environ d'altitude, jouit d'un climat salubre et d'une grande fraîcheur. Les environs sont parsemés de cabanes de bergers (*stazzi*), sortes de gourbis africains, aux murs grossièrement construits en pierres sèches dans la partie inférieure, tandis que la partie supérieure se termine par des branches et des feuillages entrelacés. Quelques centaines de familles vivent là, d'une vie pastorale, occupées de la fabrication des fromages de chèvres et de brebis, groupées en une sorte de fédération naturelle que l'on appelle *cussorgie*. Ces bergers passent pour de très habiles chasseurs.

— J'ai jeté à l'aube un dernier regard vers les grandioses monts Limbara, et j'ai repris la route. J'ai vu au loin la basilique d'Ardara, qui date de l'an 1000,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

près d'un chétif village qui fut autrefois la capitale du Logudoro, et la résidence des juges de Torres.

J'ai retrouvé Chilivani, et le train m'emporte vers la région méridionale de la Sardaigne. Nous allons à travers les mamelons ravinés et pierreux, nous passons à Torralba, village d'une tristesse infinie, bâti en pierres volcaniques noires ou sanglantes. C'est le pays des *nuraghi*, monuments mystérieux, constructions cyclopéennes, propres à la Sardaigne, qui sont demeurés une énigme pour les savants.

« Leur intérieur se compose d'une, de deux et quelquefois de trois chambres superposées; le dernier cas est très rare, dit le docteur Gillebert d'Hercourt. La chambre inférieure est la plus élevée, et naturellement la plus large; elle a ordinairement, d'après la Marmora, 5 mètres de diamètre et 7 mètres de hauteur; sa forme est à peu près conique.

« Dans leur partie supérieure, les nuraghi se terminaient par une terrasse. On pénètre dans leur intérieur par une ouverture pratiquée au bas du monument et si peu haute, que, pour la franchir, il faut se coucher à plat ventre. Un corridor en spirale, pratiqué dans l'épaisseur du mur et ayant son entrée dans l'étroit couloir qui va de la porte extérieure à la

Les monts Limbara.

chambre inférieure, conduit par une pente assez raide ou par un escalier à la chambre supérieure; il aboutissait à la terrasse qui, en général, est détruite aujourd'hui. Dans chaque chambre existent deux ou trois niches pouvant loger un homme assis. A la porte d'entrée, qui se fermait en dedans à l'aide d'un gros rocher, dans le couloir qui fait suite à cette porte, il y a une excavation en forme de guérite dans laquelle pouvait se blottir l'homme préposé sans doute à la garde du monument. L'intérieur de celui-ci est obscur, et les visiteurs sont obligés de se munir de bougies.

« Les nuraghi n'étaient pas toujours isolés; dans beaucoup de lieux, ils formaient un groupe de trois ou de cinq, réunis dans une double ou triple enceinte de murs. A côté d'eux, on rencontre souvent des ruines de tombeaux dits « de géants ». Mais, élevés seuls ou en groupes, ces monuments étaient placés en vue les uns des autres et suivant des lignes stratégiques, ce qui permettait d'établir des communications entre eux au moyen de signaux.

« Il semble que, pour leur construction, on recherchât spécialement les points élevés, plutôt que les terrains cultivés, car ils sont édifiés en plus grand nombre sur des sols rocailleux, loin des terres propres à la culture.

« Autour du haut plateau de la Giara, on en compte une vingtaine, constituant en quelque sorte une enceinte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

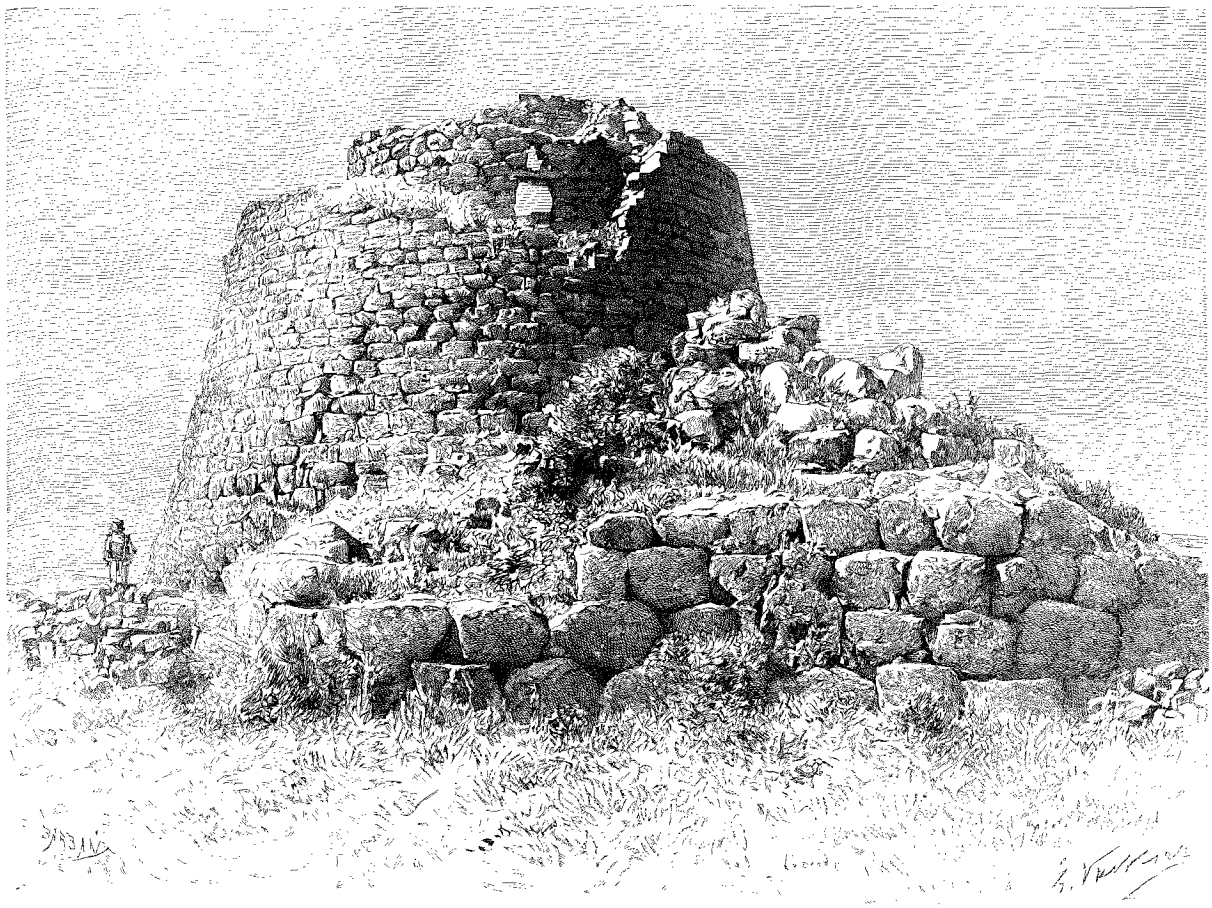
fortifiée. On a émis des opinions plus ou moins diverses sur leur construction. Mais on ne s'accorde pas sur l'origine des nuraghi.

« Diodore de Sicile l'attribuait à Dédale, appelé en Sardaigne par Iolas; d'autres l'ont attribuée à Norax, chef des Ibères.

« Petit-Radel la rapporte aux Tyrrhéniens de l'âge héroïque, et Anthoine de Tharros aux Égyptiens; pour l'abbé Arri, la construction des nuraghi est due aux Chananéens ou aux Phrygiens, et il en fixe l'époque au temps de Josué. Quant à la destination de ces édifices, le désaccord des auteurs est aussi grand. »

Le beau nuraghe de Torralba a disparu à peine de mes yeux, qu'un autre se montre. Bientôt nous ne les comptons plus. Celui-ci a été utilisé comme habitation; on aperçoit devant l'entrée des visages farouches, comme il convient à un tel logis. Au pied du nuraghe, à travers un amoncellement de blocs de lave qui sont comme rongés, un petit torrent se précipite à travers un lit noir, en flots écumants, d'une blancheur de neige, et va se perdre dans les sinuosités du plateau.

Vers Bonorva, la voie a creusé son sillon contre le



Nuraghe de Torralba.

cratère d'un volcan éteint. Le sol est tragique avec ses parties noires, verdâtres ou sanglantes. Les murailles des clôtures en pierre vert pâle sont du plus singulier effet.

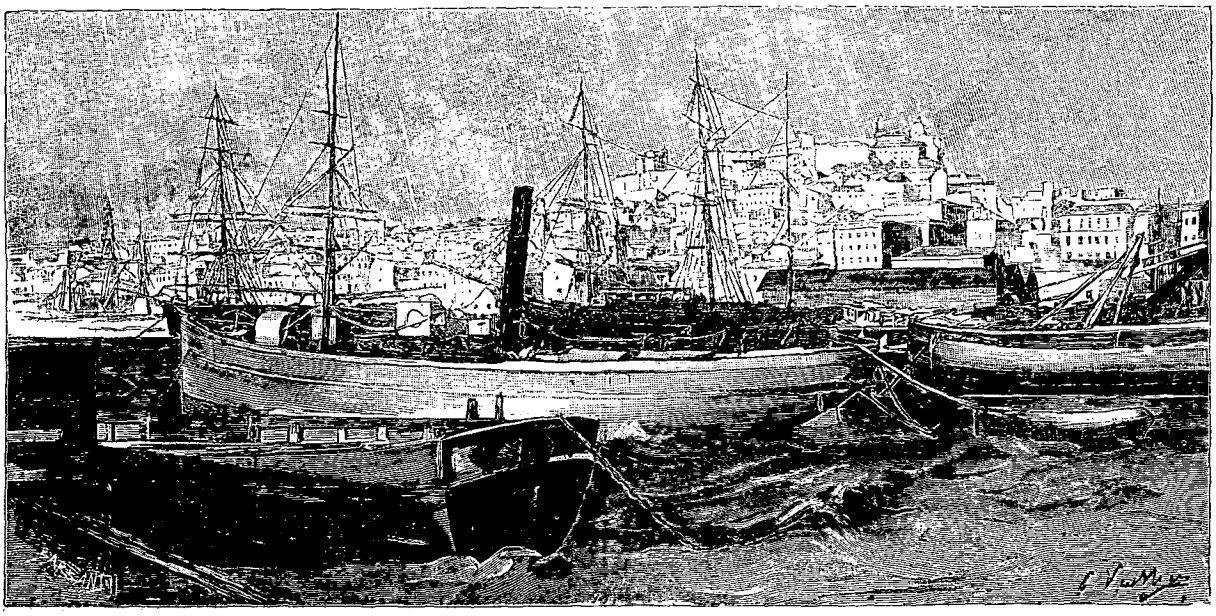
Puis la pierraille reprend, une vallée nuancée de cultures passe vivement; toujours, sous un ciel bas, l'immense table de pierre couverte de débris volcaniques où frissonnent quelques chênes rabougris, maigres, convulsés, où dorment des étangs et des marécages qui reflètent tristement les nues. Quelques vaches aux robes veloutées paissent par endroits, une silhouette de montagne lointaine s'allonge, quelque ruisseau glisse sans bruit dans un lit aride, sans arbres, sans fleurs, et la monotonie des espaces reprend.

A l'extrémité de ce plateau, dont les Sardes cultivent la terre, à travers les blocs de rochers, Macomer du haut de ses basaltes s'incline vers la plaine, contemplant le mont Gennargentu dont la cime se dresse toute blanche de neige dans l'immensité.

GASTON VUILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le port de Cagliari.

LA SARDAIGNE,

PAR M. GASTON VUILLIER[1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. G. Vuillier d'après nature et d'après des photographies de M. E. Mauri, de Cagliari.

Macomer, antique bourgade faite de débris de lave, s'accroupit sur une terre si âpre, si rude, que l'arbre même n'ose l'affronter.

Autour de l'agglomération de demeures basses on n'aperçoit, de toutes parts, que des nuraghi en ruines, des tombes de géants, des plateaux déserts, des plaines désolées, d'où émergent le mont *Santo Padre* aride et le morne Lussurghi. Par delà la plaine que bordent des contreforts élevés qui vont dégradant leurs masses lointaines, le géant de la Sardaigne, le *Gennargentu* majestueux, soulève son front chauve et blanchissant, couronné de nuées.

Ici, en toute saison, les vents sifflent, sanglotent ou hurlent. Macomer est leur proie; il est surtout en butte, des semaines entières, au mistral maudit. Lorsque ce souffle mortel s'apaise, le soleil darde sur les basaltes qui deviennent brûlants, et une fièvre très dangereuse naît et distille ses poisons.

L'automne, je le vois, fouette ce triste sol de pluies glaciales. De cette hauteur j'assiste maintenant aux courses échevelées des brumes que le vent d'ouest mord et déchire.

C'est bien le lieu et le décor qui convenaient à des luttes sanglantes, à la défaite où succomba un jour la liberté des Sardes.

« Notre climat n'est pas malsain, disent les gens du pays, à la condition toutefois d'éviter les refroidissements. » La plupart d'entre eux cependant succombent à la pneumonie ou à des fièvres rhumatismales spéciales à Macomer, maladies ayant pour cause le passage subit du chaud au froid combiné avec l'empoisonnement miasmatique.

Fuyons ce plateau auquel des flaques d'eau sans nombre, semblables à de grands yeux clignotants, donnent un aspect sinistre aujourd'hui, où quelques opuntias rachitiques tremblent au vent, où l'asphodèle maigre frissonne; suivons la voie creusée à travers la lave. Toujours sous un ciel blafard courent des landes pierreuses. Partout des nuraghi ruinés épars, des villages écrasés contre le sol avec une coupole d'église dominant leurs murailles. Vers le pic de Lussurghi, entouré d'une auréole jaunissante, comme si une aube s'était levée dans la tristesse de cette journée, de longues traînées rayant le ciel indiquent, par intervalles, des pluies lointaines.

A Abbasanta, le chêne-liège étale les plaies de ses

1. Suite. — Voyez p. 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

troncs rouges et convulsés. Une église charmante se dresse, véritable sourire dans cette désolation ; elle contemple de vastes horizons et des monts bleus. Des hommes se font leurs adieux à la station, ils s'embrassent sur la bouche avant de se quitter. C'est une singulière coutume que je retrouverai souvent. Après un arrêt de quelques instants nous nous reprenons à dévorer l'espace.

Deux nuraghi se montrent, l'un en lave noire incrustée de lichen orangé, l'autre ruiné; des nuées de corbeaux volent silencieusement alentour.

La Sardaigne ici a toujours un aspect funèbre, qu'on la traverse aux rayons du soleil, par une journée grise, par la lune, sous les étoiles. On croirait le sol brûlé ; il est comme strié de tons violacés, livides, noirs et violents; point d'arbres, mais des horizons attristés, des oiseaux inquiets et funèbres, des croupes arides, des laves sanglantes.

Là-bas, à travers les basaltes, derrière les collines rocailleuses, est pourtant, abritée des vents, l'oasis rêvée : les jardins d'orangers de Milis, qui comptent, dit-on, plus de cinq cent mille arbres, dont certains auraient dépassé sept siècles. Au printemps la brise y est embaumée, les oiseaux chantent, les sources murmurent, les pieds des voyageurs foulent la « neige odorante » du poète.

Verrons-nous ce jardin des Hespérides? Nous sera-t-il donné, aux heures du retour, d'aller nous reposer, à la faveur d'un ciel meilleur, sous ces ombrages merveilleux, dans l'éblouissement d'une végétation ardente constellée de millions de fruits d'or?

Devant nos yeux, à cette heure, s'étale sur la gauche une plaine morne d'une tristesse infinie, et les maisons d'Oristano blanchissent vers la mer.

Une figure de femme domine l'histoire de cette ville considérable autrefois. La gloire d'Éléonore d'Arborée n'est point seulement dans sa valeur militaire et son patriotisme, « et si, comme le dit Valery[1], son nom a passé à la postérité, c'est qu'elle réunissait diverses gloires de la souveraineté, puisqu'elle termina une révolution, fut législatrice et victorieuse des Aragonais.

« Le vaste code de la princesse d'Arborée, chef-d'œuvre de raison, de sagesse, offre une disposition charmante qui relève la femme, et qu'une femme seule a pu trouver. Une amende de vingt-cinq livres est infligée à celui qui donnera à l'homme marié le titre ridicule employé par Molière et La Fontaine, alors usuel même à la cour, et que l'usage a proscrit ; mais, le croira-t-on ? si devant la justice le coupable ne prouve point le fait, l'amende n'est plus que de quinze livres : l'honneur des dames est ainsi protégé par l'intérêt, et le mensonge devient plus innocent que la vérité. Les chambres françaises ont montré bien de l'esprit, mais est-il un amendement plus ingénieux, plus fin, plus délicat, que le statut sarde du XIVe siècle? La civilisation a pu se perfectionner, l'intelligence humaine ne s'est point étendue. »

1. *Voyages en Corse et en Sardaigne.*

Aujourd'hui les antiques murailles et le château fort d'Oristano tombent en ruines, et sa population n'est plus que de 7 000 habitants.

Les marais s'étendent autour de cette ville en funèbres linceuls, les fièvres s'exhalent de toutes parts. Un médecin de Cagliari m'a affirmé qu'il n'y avait pas d'exemple qu'un étranger à la Sardaigne y ait séjourné quelque temps sans contracter les fièvres et en mourir.

Dans les faubourgs, où s'allongent des rues longues et monotones aux maisons basses, couleur de terre, d'aspect triste et pauvre, construites avec des briques d'argile séchées au soleil, les potiers (*congiolarius*), exercent leur industrie.

Oristano approvisionne la Sardaigne entière de ses amphores, qui ont conservé les belles formes antiques grecques et romaines. La couleur en est parfois superbe, un vernis spécial leur donne une patine rare. Il m'était arrivé à Sassari de les croire en bronze ou en cuivre bruni.

A une certaine distance d'Oristano sont les ruines de l'antique cité de Tharros, dont les habitants avaient dédié un culte particulier aux divinités égyptiennes. Son origine est demeurée mystérieuse. Un seul historien, Antoine de Tharros, prisonnier en Palestine, écrivait dans sa vieillesse à son sujet :

« Tharros! ô grande douleur! ô ma pauvre patrie! tu es la troisième ville qui a souffert plusieurs destructions. O la ville la plus belle et riche, fondée par la fameuse Tarrha, femme d'Inova; elle régnait sur ces peuples phéniciens et égyptiens », etc.

Les Sarrasins détruisirent Tharros vers l'an 1000.

Des fouilles récentes ont fait découvrir des hypogées où ont été trouvés, en dehors de vases et d'objets divers, deux mille scarabées en grande partie égyptiens montés en or. Ces trouvailles mirent tout le pays en émoi, le terrain fut bouleversé par les habitants des environs. « On peut dire, a écrit La Marmora[1], que chaque maison de paysan était devenue une espèce de *museum* d'antiquités, à cause de la quantité d'objets qu'on voyait étalés dans leurs humbles demeures, urnes, vases en verre et en terre cuite, lampes sépulcrales, plats, figurés, idoles, amulettes, scarabées, armes, etc. »

A Oristano la température s'est adoucie ; nous sommes dans la région méridionale de la Sardaigne; l'olivier, le palmier et le cactus se montrent; plus de laves, plus de rocs noirs troués comme des éponges. Vers Cagliari, dans le *Campidano*, vers Iglesias, encore une nuée noire barre le ciel. Le soleil brille un instant sur des monts couleur d'or, et soudain l'orage éclate; mais il ne dure pas longtemps.

On s'arrête à Sanluri qui dort à l'ombre d'une église à coupoles et d'un château fort massif où, en 1345, fut signé un traité de paix entre les Aragonais et les juges d'Arborée. C'est à Sanluri que la princesse Éléonore infligea une défaite aux Espagnols. C'est à Sanluri

1. *Itinéraire de l'île de Sardaigne.*

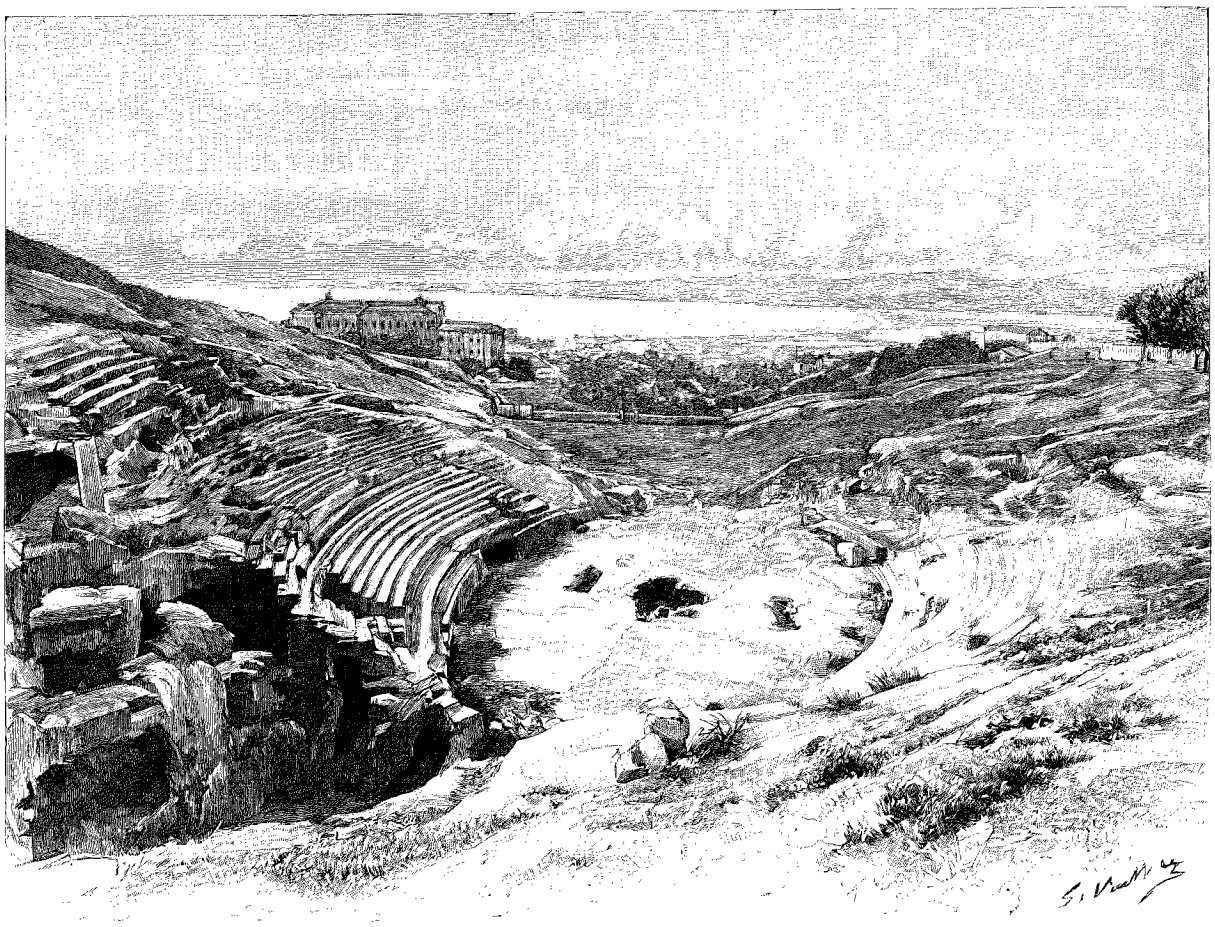
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'en 1409 le roi Don Martin de Sicile, de la maison d'Aragon, défit dans une sanglante bataille le vicomte de Narbonne, neveu d'Eléonore, et Doria, veuf de cette princesse.

Les annales du patriotisme sarde célèbrent une Judith étrange, la *bella di Sanluri*. Celle-ci avait juré la mort du roi, et comme elle n'était point sanguinaire, les seules armes qu'elle employait étaient les flèches de Cupidon, en apparence inoffensives. Don Martin, subjugué par les charmes de la belle, mourut bientôt d'épuisement dans ses bras.

Aux environs se trouve un étang qui est maintenant desséché. Autrefois les paysans des villages voisins étaient contraints par l'autorité fiscale d'aller, à tour de corvée, faire fouler avec les pieds de leurs bœufs et de leurs chevaux la croûte de sel que, chaque année, en été, l'évaporation laissait sur la surface de la vase durcie. Le sel ne pouvait plus ainsi être utilisé pour la consommation.

Aux approches de la nuit, après de longs arrêts à d'autres stations, quelques lueurs indiquent Cagliari. Nous sommes bientôt en gare. A la sortie, les porte-faix, *facchini*, se précipitent, se disputant nos bagages; on est littéralement obligé de se défendre contre cette



L'amphithéâtre romain (voy. p. 182).

cohue hurlante. Pourtant je choisis dans le nombre celui qui me paraît le plus calme, et je désigne le *ristorante della Scala di ferro*, qui m'avait été recommandé comme le meilleur hôtel de la ville. Ici il n'y a point d'omnibus, de fiacres ou même de simples brouettes. L'individu prend son mouchoir à carreaux, le roule en corde, attache à l'une des extrémités ma valise et à l'autre les parapluies et les menus objets, met ce double paquet en travers de son épaule, charge ma malle sur l'autre et s'en va à travers la nuit pluvieuse. Plusieurs *facchini* le suivent et, sous prétexte de l'aider, le soulagent peu à peu de la valise, de la malle et, finalement, lui laissent pour tout bagage un parasol.

Nous grimpons à travers les ruelles en pente qui n'en finissent pas, et enfin, après avoir franchi un porche, nous escaladons les marches étroites de la *Scala di ferro*, où toutes les chambres sont occupées. Nous reprenons notre course nocturne dans les ruelles, descendant cette fois jusqu'à l'*albergo dei Quattro Mori*, où enfin je trouve asile dans une haute et vaste salle. Je discute longuement avec les *facchini*, qui me demandent 15 francs pour le transport de mes bagages. Après bien des cris, des gestes, des menaces presque, je me délivre de cette horde avec cent sous, me promettant à l'avenir de faire prix d'avance avec ces sortes de gens. Mais les ennuis de ce genre accompagnent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les voyageurs, car ce n'est point avec les *facchini* seulement qu'il faut établir les prix à l'avance en Sardaigne ou discuter, mais avec les hôteliers, les muletiers, voituriers et toute cette foule qui exploite les étrangers et qui n'a du reste rien de commun avec les vrais Sardes.

Cagliari, antique *Karales*, bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline isolée, avec ses rues aux balcons en fer forgé qu'elle tient des Espagnols, ses maisons à coupoles, la roche ardente qui soutient ses hauts quartiers, ses tours antiques, ses vieux remparts, ses clochetons, est une ville fort intéressante à visiter. L'aspect de loin a quelques rapports avec les villes orientales. Elle s'étale en forme d'oiseau gigantesque qui prendrait son vol vers la Tunisie. Des marais immenses l'entourent, et le golfe des Anges, *degli Angeli*, berce ses journées radieuses et ses belles nuits du murmure harmonieux de ses flots.

L'origine de Cagliari remonte à une époque fabuleuse. Les Carthaginois l'agrandirent, les Romains l'occupèrent longtemps, elle subit l'invasion des Vandales, tomba plus tard au pouvoir des Goths et fut mise à feu et à sang par les Sarrasins. Les Pisans, les Génois, les Aragonais, les Espagnols y apportèrent tour à tour leurs arts, leurs coutumes et leurs lois.

L'empreinte de ces peuples divers se retrouve lorsqu'on parcourt la ville, non seulement dans les édifices, mais encore dans les croyances, dans les cérémonies du culte et dans quelques formes du vêtement des jours de fête.

La rue de Barcelone, étroite, et sur laquelle surplombent un nombre infini de lourds balcons en fer artistement ouvragés, a surtout conservé le reflet espagnol. De temps immémorial les rues de Cagliari sont traversées à la hauteur des étages par une quantité de cordes suspendues d'un balcon à l'autre, où le linge est mis à sécher. Elles offrent à certains jours un spectacle singulier avec cette multitude de draps blancs qui flottent au vent; à première vue, on croirait la ville en fête. C'est tout simplement, a dit un homme d'esprit, qu'à Cagliari chacun lave son linge sale en famille et le fait sécher en public.

J'avais une lettre de recommandation pour le R. P. Fondacci, supérieur du couvent des Dominicains. Un soir, un peu tard, je gravis les rues montueuses et j'arrive au monastère. Le portail ouvert donne accès dans une galerie de cloître. Cette galerie déserte, faiblement éclairée, est entourée de hautes grilles en fer forgé, à travers lesquelles les ornementations de chapelles latérales reluisent vaguement. Au fond du cloître, sous les arceaux même, un grand tableau m'arrête. Il représente un chevalier mort, bardé de fer, les mains jointes sur la poitrine. Dans l'espace, dominant son éternel sommeil, son arbre généalogique se déroule; j'y vois des moines, des évêques, des prélats, des guerriers farouches, des philosophes pensifs, des nonnes mystiques, de jeunes femmes toutes pâles et transparentes.

Dans cet antique cloître, sous une clarté vacillante venue je ne sais d'où, les figures semblent vivre à demi, tandis que des prières murmurées, des froissements lointains de lames d'épées, semblent passer avec le souffle du vent dans les galeries désertes. La lueur incertaine fait briller un éclair sur une rapière, allume un regard, miroite sur un reliquaire. Étrange chose! sensation suggestive que me donne ce tableau mystérieux!

La brise nocturne, en effleurant cette œuvre, fait palpiter doucement les visages et contribue à donner une apparence de vie à ces figures d'époques passées!

Je pénètre dans l'église, dont le portail est grand ouvert. La nef est plongée dans les ténèbres. Quelques lueurs de cierges seulement tremblent et s'éteignent. L'air, un peu lourd, est comme imprégné encore d'une vague odeur d'encens, des chuchotements très doux de prières semblent bruire dans les profondeurs. Un homme est auprès de l'autel; je m'adresse à lui, et tandis qu'il va prévenir le supérieur il me fait attendre dans la sacristie. C'est une haute et vaste salle, aux boiseries sculptées, où se tordent les volutes d'immenses cadres de vieil or.

La lumière d'une lampe de sanctuaire suspendue à la voûte accroche des luisants jusque dans l'épaisseur des ombres baignées de silence et comme d'onction. Les formes vaguement entrevues dans les scènes que représentent les tableaux prennent dans ce milieu mystique une grandeur singulière.

Bientôt un religieux vêtu d'une robe blanche et flottante s'avance à travers l'ombre : c'est le révérend père. Il me prend les mains, les garde longtemps dans les siennes et longuement nous causons à voix basse, dans la haute salle, où la lampe de sanctuaire verse ses pâles rayons.

Lorsque je quittai le couvent des dominicains, les rues du quartier de Villanova où il est situé étaient désertes; seuls les bourdonnements lointains de quelques guitares traversaient la nuit.

Le lendemain, dès la première heure, je retrouvais le révérend père. Une tourmente était passée sur la ville et un vent violent soufflait encore, il agitait la soutane blanche du dominicain, et son manteau brun, qu'il essayait de retenir, flottait à grands plis autour de son visage : telle on voit l'attitude de Virgile dans un des chefs-d'œuvre de Delacroix.

Nous allons par les rues, visitant un peu la ville, pénétrant dans l'antique cité pisane aux maisons hautes, aux longues enfilades de rues étroites, et nous débouchons par une des portes de l'enceinte qui s'ouvre dans la tour de l'Éléphant. Deux tours carrées dominent ce haut quartier de Cagliari; leur construction date de l'an 1300 et elles sont dans un état surprenant de conservation; on les voit, d'une belle couleur dorée, s'élever, dans les airs, au-dessus de la ville blanche.

La tour que j'avais sous les yeux doit sans doute son nom à un éléphant en pierre placé sur une saillie de l'édifice. Le portail s'ouvrait béant et noir. Longtemps la tour a servi de prison aux condamnés à mort. Tandis que je considérais ce monument grandiose d'un autre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La porte de l'Éléphant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

âge, des Sardes étrangers à Cagliari débouchèrent de l'ombre, le soleil frappa leurs visages pleins de caractère et leurs vêtements aux pourpoints de velours. Je me crus un instant reporté en plein moyen âge. Mais cette vision fugitive s'évanouit, et nous continuâmes la route, nous dirigeant vers l'amphithéâtre romain, où nous arrivions bientôt. Il occupe un grand ravin au milieu duquel il fut creusé dans la roche tendre. Du point élevé où nous étions, il se développait sous nos yeux. On prétend qu'il pouvait contenir 20 000 spectateurs. En effet, ses dimensions sont énormes. Les vomitoires, les gradins, ont été creusés dans la pierre, et ceux-ci s'étendent jusqu'au sommet de la colline. Vers la plaine, au point où les pentes du ravin s'écartent, l'amphithéâtre était complété par de la maçonnerie. Au niveau de l'arène est l'entrée des souterrains, où sont encore les anneaux qui servaient à attacher les animaux féroces. Une immense citerne voisine, qui date de la même époque, ferait croire que des naumachies y étaient représentées.

Je retrouvai le révérend père, le soir, dans la haute sacristie du couvent à l'heure à laquelle je l'avais rencontré pour la première fois.

Dans le calme de l'heure, dans le silence du lieu, nous causons longtemps. Le supérieur est Corse, il connaît son pays à fond, les mœurs, les croyances, les légendes, les superstitions.

Pour lui les Sardes sont aussi superstitieux que les Corses, et certains, à son dire, pratiquent toutes les espèces de sortilèges. D'aucuns exercent la sorcellerie, mais dans le seul but d'abuser de la crédulité de leur client qu'ils exploitent. « J'ai connu, me dit-il, deux pauvres personnes qui avaient donné plusieurs centaines de francs à une prétendue sorcière et avaient fait mille extravagances d'après ses conseils en vue d'obtenir la réussite d'une affaire. Cette sorcière leur avait confié des amulettes qu'elles devaient porter constamment sur elles; elle leur recommandait surtout de ne point les ouvrir, sous peine de voir le charme se rompre et de grands malheurs s'abattre sur la maison. J'ai eu ces amulettes dans les mains, je les ai ouvertes : elles contenaient simplement quelques brins d'herbes et des morceaux de feuilles de palmier.

« Il n'est pas rare qu'on vienne nous trouver nous-mêmes pour nous demander *uno scritticellu*, c'est-à-dire un papier sur lequel sont écrits des mots mystérieux, ou bien une image qui doit porter bonheur.

« Voici un fait qui dénote à quel point les Sardes croient aux pratiques cabalistiques : un individu, que j'ai beaucoup connu, passait pour grand devin, il était surtout renommé pour la faculté qu'on lui prêtait de désigner exactement les endroits où se trouvent des trésors cachés. Un jour trois individus vinrent le consulter, ils prétendaient connaître un champ qui renfermait un trésor, dont ils ignoraient la place exacte. Notre homme exigea une somme assez forte et le payement d'avance.

« On se met en route, on arrive. Notre magicien à l'aide de sa baguette décrit des courbes cabalistiques, prononce des mots bizarres, se plonge dans les méditations, se livre enfin consciencieusement aux préliminaires : « Oui, dit-il ensuite d'une voix grave, le trésor « est là, mais on ne peut le saisir maintenant. — Pour- « quoi? » demandèrent les hommes. Le magicien détourna tristement la tête. Ils insistèrent. « Eh bien, « puisque vous voulez le savoir, ajouta-t-il alors, appre- « nez qu'il est indispensable, pour pouvoir s'emparer « du trésor, que l'un de vous trois soit mort avant la fin « de la journée. » Les trois Sardes se sauvèrent aussitôt par des chemins différents et ils courent encore. »

Le révérend père oublia de me dire si le devin avait rendu l'argent.

Il continua ensuite :

« Les Sardes croient beaucoup aux songes. Un jour une vieille femme d'un village des environs demanda à me parler. J'allai la voir. Elle me raconta que son mari avait eu un songe, au cours duquel il avait vu un trésor dans un champ. A son réveil il en fait part à sa femme, et les voilà tous deux persuadés que le ciel leur envoie la fortune.

« L'homme, sans perdre de temps, se rend aussitôt à l'endroit désigné, voit le trésor, le touche avec les mains. C'est un lingot d'or massif, mais pour le retirer une pioche est nécessaire. Il revient chez lui tout rayonnant de joie, et repart muni de l'instrument nécessaire. Mais cette fois tout a disparu, il fouille le champ en tous sens; il ne peut retrouver la place où il avait aperçu le lingot.

« La pauvre femme était aussitôt venue à Cagliari me demander un objet quelconque ayant la vertu de lui faire retrouver son trésor, car il existait bien, ce trésor, son mari l'avait vu et touché. Elle ne pensait pas que l'homme, tout imprégné de son rêve, avait eu une hallucination la première fois qu'il était allé au champ. Comment désabuser cette créature que la misère dévorait et qui était persuadée que mon intervention suffirait pour lui donner la richesse? Car les gens du peuple à Cagliari et surtout les campagnards ont une entière confiance dans les prêtres et surtout dans les religieux. Ils les croient capables de faire leur fortune et même de les rendre très malheureux par leur seule volonté. Ils sont tellement pauvres que leur préoccupation constante est de découvrir des trésors. Mais ils sont aussi dominés par des superstitions sans nombre, ils croient à la *jettatura*, aux *streghe* et aux présages. Souvent, après la messe, les mères apportent aux prêtres les petits enfants qui font leurs dents et les prient de toucher les gencives dans le but d'enlever la douleur.

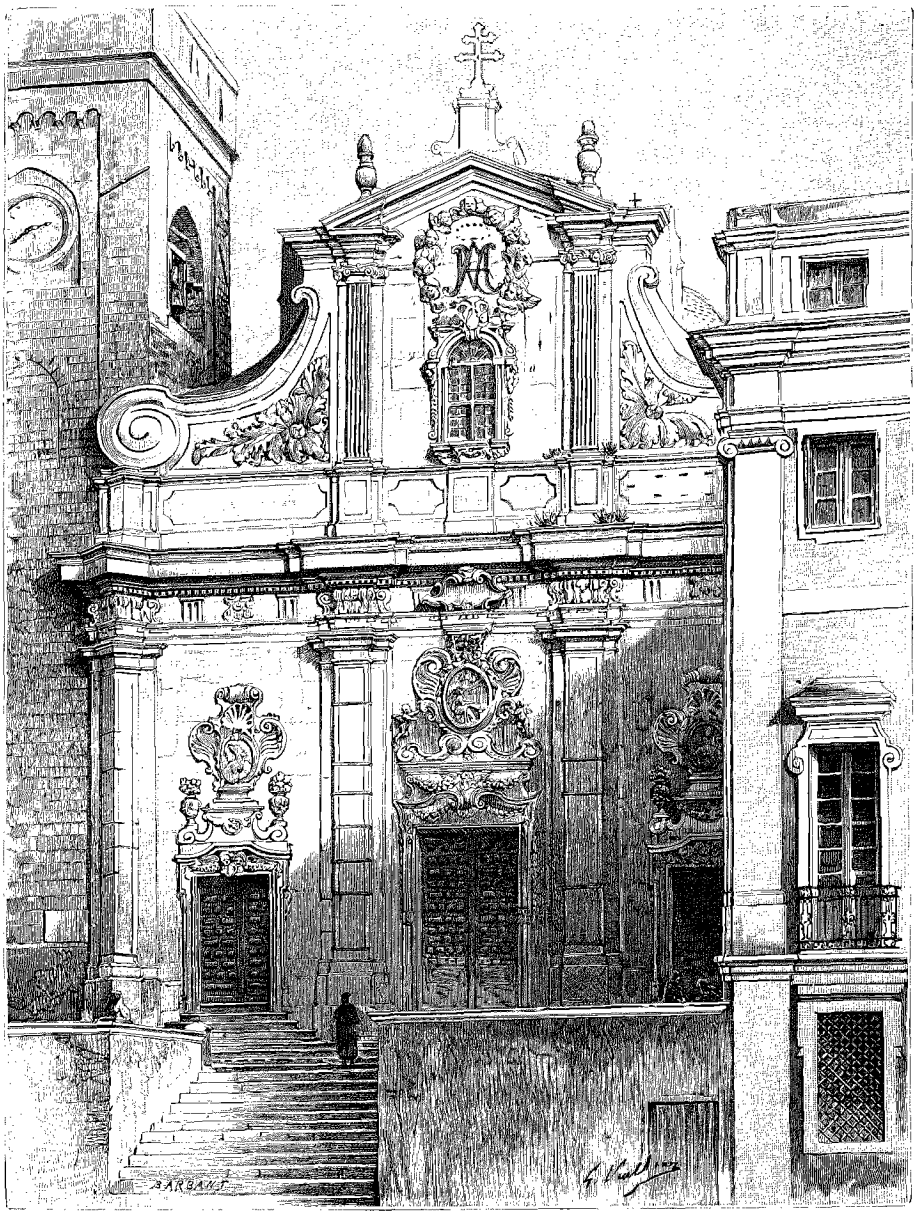
« S'ils souffrent eux-mêmes de maux de tête, ils demandent également aux prêtres de leur imposer les mains et de dire des évangiles. Si le mal ne se calme pas, ils se plaignent des saints : « Les saints ne m'é- « coutent pas, disent-ils, et pourtant j'ai dit tant de « neuvaines! »

Le lendemain nous remontons au quartier du château et nous visitons la cathédrale, qui est sous le patronage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de sainte Cécile. Ce monument a été construit à une époque de décadence par les Espagnols, à la place d'une ancienne église édifiée par les Pisans et qui menaçait ruine. Deux portes latérales qui subsistent encore témoignent de la beauté du premier monument. Dans l'une d'elles ont été encastrés des fragments d'édifices plus anciens, et son architrave est formée par un sarcophage romain. La façade, toute en marbre, d'une grande richesse, est d'une architecture un peu lourde.

Dans l'intérieur le marbre rouge de Sicile a été employé avec profusion. Le maître-autel est d'une beauté incomparable ; il est orné d'un grand bas-relief, d'un superbe crucifix et de quatre chandeliers en argent ciselé. Le tabernacle, d'argent massif, a trois



La cathédrale.

mètres de haut; c'est non seulement une pièce d'une grande valeur, mais c'est en même temps une œuvre d'art magnifique.

Le sanctuaire souterrain, tout en marbre, se compose de trois chapelles. Dans l'une d'elles, dédiée à *saint Lucifer*, saint fort révéré en Sardaigne, se trouve le tombeau de la femme du roi de France Louis XVIII. Elle mourut à Londres en 1810 et fut transportée dans l'île. Le frère de la défunte, Charles-Félix, roi de Sardaigne, prit soin de restaurer ce monument. C'est lui, sans doute, qui fit sculpter en marbre le génie pleurant qui le surmonte.

Quelle différence entre cette sépulture et celles que je voyais le jour même au *campo santo* où le dominicain m'avait accompagné!

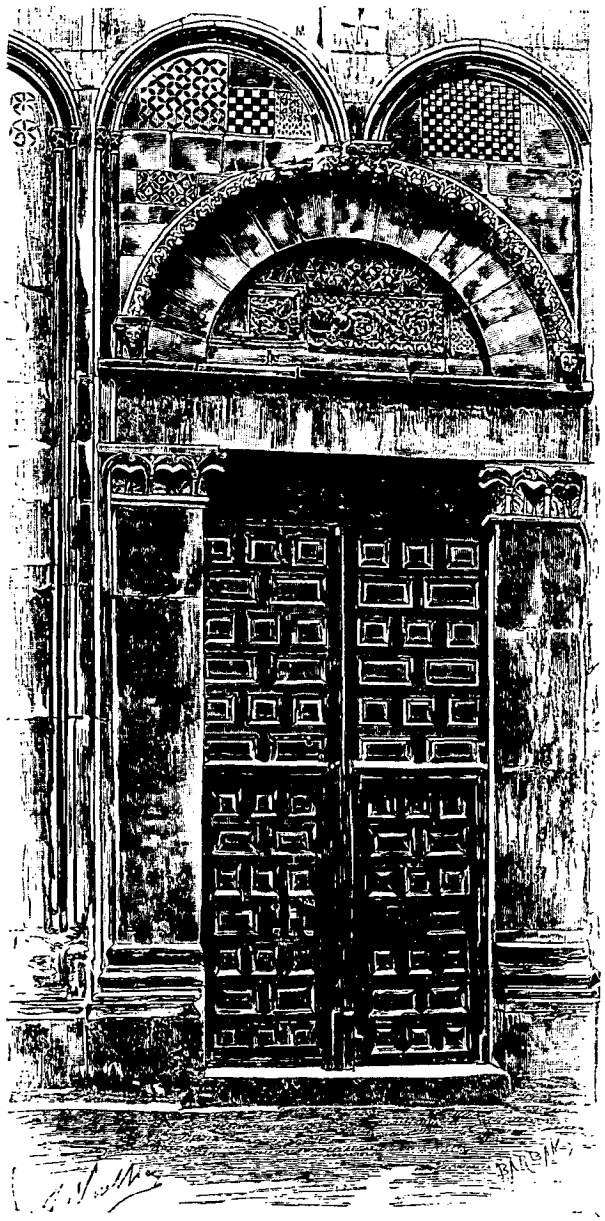
Ici les monuments funéraires sont d'une richesse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rare. Des statues symboliques s'élèvent toutes blanches à travers les cyprès noirs, et les fleurs, en énormes bouquets et en couronnes, apportées à l'occasion des récentes fêtes des morts, ont gardé une partie de leur fraîcheur. Rien n'est funèbre dans cet asile. Même le culte excessif qu'on paraît vouer aux défunts semble surtout inspiré par le désir de paraître et d'étaler un luxe déplacé. Les statues sont maniérées; on peut y voir, par exemple, une jeune femme vêtue à la dernière mode s'élançant, les mains jointes, au-devant d'un buste, celui du défunt regretté, sans doute. Les inscriptions funéraires, d'un style ampoulé, sont gravées en lettres d'or ou en rouge sur des pancartes de marbre blanc.

On n'est point dominé dans ce milieu superficiel par la pensée de l'heure poignante des séparations dernières. Le plus humble, le plus solitaire des cimetières de nos villages convient davantage aux réflexions que suggère la mort et aux douleurs qui l'accompagnent.

Je quitte un matin Cagliari pour aller visiter le château d'Acquafredda. Il est nuit encore, nous côtoyons des étangs assoupis, que nous quittons bientôt aux clartés de l'aube. A Decimomannu je prends l'embranchement d'Iglesias, et le soleil frappe de lueurs roses les murailles ruinées du château d'Acquafredda lorsque je descends de wagon au village de Siliqua. Ce village est dans une plaine nue, parsemée çà et là de caroubiers au sombre feuillage. Rien ne le signale à l'attention du voyageur. Cependant une particularité rare mérite d'être observée. Les habitants possèdent en indivis un vaste verger, chaque famille se voit assigner la jouissance d'un certain nombre d'arbres fruitiers, et respecte religieusement la part affectée aux autres. Cette communauté n'entraîne ni discussions ni antagonisme, et ces gens pacifiques ont réalisé simplement, sans phrases, des théories qui ont fait couler des flots d'encre et déchaîné tant de haines ailleurs. Ce n'est point certes l'ambition qui les agite, ni le rêve de vivre en paresseux aux dépens des autres. Ils ont une idée exacte et logique de leur droit, respectent celui d'autrui, et leur désir est de passer l'existence en paix dans le calme et le travail



Portail pisan (voy. p. 183).

Au milieu de la plaine, sur un rocher de porphyre isolé, de près de 300 mètres de hauteur, dont le pied est baigné par les eaux mortes du *Sixerro*, s'écroulent les murailles de l'antique manoir. La montée est rude, dangereuse même par endroits, mais la vue sur le Campidano est magnifique.

Dans la morne solitude de ce sommet aride je revoyais l'image décharnée de l'infortuné Ugolin, qui fut le possesseur de ce château et de toute la vallée qui s'étendait à mes pieds; je relisais là les pages de l'*Enfer* de Dante au moment où, rongeant la nuque de son bourreau, l'archevêque Ruggieri, Ugolin essuie ses lèvres aux cheveux de cette tête et dit au funèbre visiteur : « Tu veux que je renouvelle une douleur désespérée dont le seul souvenir m'oppresse le cœur avant que j'en parle ».

Je revoyais le cachot, j'entendais ce cri d'un des enfants :

« *Padre mio*, disait-il, *che [non m'aiuti?* »
Quivi mori....

Tu ne m'aides pas, mon [père?
Là il mourut.

Et pendant trois jours, d'une voix lamentable, le malheureux père appela ses enfants *poi che fu morti*, alors qu'ils étaient morts.

Si les pages immortelles de Dante font frissonner à leur simple lecture, leur effet est autrement saisissant lorsqu'on les lit dans les ruines mêmes du château d'un des sombres acteurs de son drame, sur une cime décharnée, solitaire, où les choses mortes vous rappellent qu'il a vécu. On dirait aussi que la nature veut par une mise en scène de circonstance rendre parfois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Retour de fête (voy. p. 187).

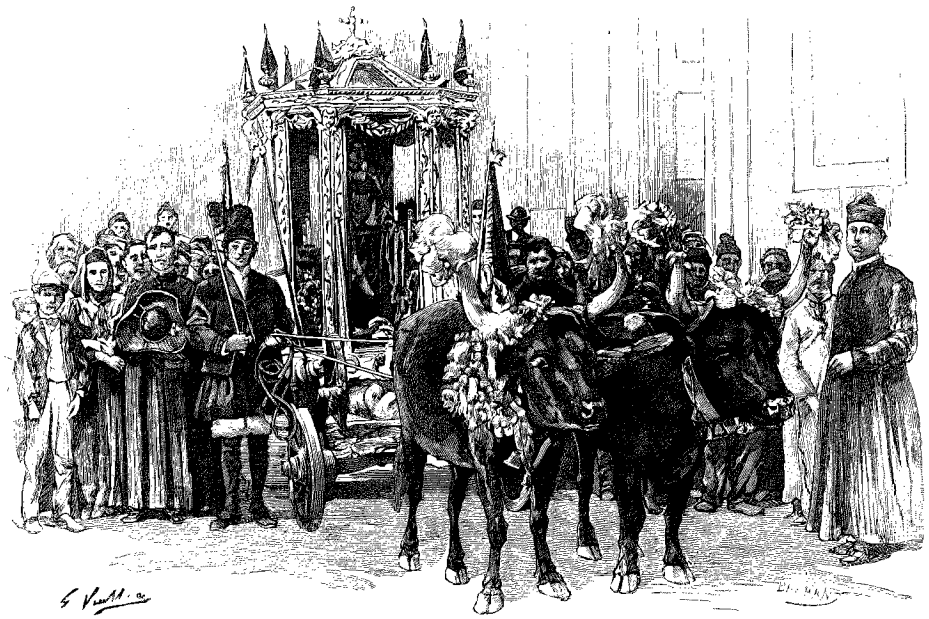
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les sensations plus intenses encore. Le soleil brillait ce matin sur le Campidano, les édifices lointains de Cagliari scintillaient, les monts vers le Gennargentu se trempaient dans des buées légères du plus transparent azur. Maintenant des nuées livides courent dans le ciel, le vent, qui s'est levé, pleure et gémit dans les ruines, la plaine assombrie est d'une tristesse infinie.... Je ne sais quelle angoisse, quel dénuement passent dans mon âme.... Je reprends le chemin à travers les pierres roulantes et je quitte les ruines de ce dramatique manoir.

C'est là encore que Vanni Gubetta, présumé complice de l'archevêque, fut écartelé, et que ses membres pantelants furent précipités du haut des roches et donnés en pâture aux oiseaux de proie.

C'est à Domusnovas, bourg que j'aperçois sur ma gauche, que La Marmora fit une rencontre lugubre :

« Au moment d'entrer à Domusnovas, dit-il, je poussai mon cheval vers une barrière en pensant que c'était réellement la porte d'entrée du village, quand, arrivé sous l'architrave que je touchais avec mon chapeau, je sentis sur mon visage quelque chose d'inconnu qui enveloppa en quelque sorte toute ma figure; je me retournai soudainement en levant les yeux, et quelle ne fut pas ma stupeur en voyant plantée sur cette poutre une tête humaine, dont la longue et ample chevelure de femme tombait et s'agitait au gré des vents. C'était précisément cette chevelure qui était venue battre contre ma face. En ce moment un éclair vint projeter une vive lumière sur cette hideuse tête, qui se trouvait à un demi-pied de distance de la mienne; aussi je pus distinguer, pour une demi-seconde, ces joues défaites et tombantes, ces yeux enfoncés et cette bouche ouverte, qui me faisaient une épouvantable grimace.



Le char de *San Efisio* (voy. p. 188).

Tout cela fut l'affaire d'un instant, d'un véritable éclair, après lequel tout devint de nouveau confus. Je donnai alors un bon coup d'éperon à ma monture pour fuir un pareil spectacle et un pareil contact, tandis que le fidèle compagnon qui me suivait ne s'aperçut de rien, en passant comme moi sous cette fourche caudine de nouvelle espèce.

« J'avais donc pris pour une barrière un instrument de mort que l'on plantait ordinairement aux entrées les plus fréquentées des villages. La tête qui était clouée sur l'architrave de la potence était réellement celle d'une femme qu'on avait exécutée un mois à peu près avant cette aventure, et, selon un usage maintenant abandonné, cette tête avait été coupée et clouée ainsi pour servir de spectacle aux passants. »

Après les visions dramatiques de l'enfer de Dante que les ruines du manoir d'Ugolin avaient évoquées dans mon esprit et l'aventure lugubre de La Marmora, je retrouvais des impressions douces dans le Campidano lumineux. Le vent avait chassé les nuées qui assombrissaient le ciel, et le soleil brillait d'un vif éclat. J'allais, par le chemin, écoutant le chant des oiseaux dans l'épais feuillage des caroubiers, la mélopée grave de quelque laboureur, regardant les villages qui scintillaient sur les pentes lointaines, lorsqu'une musique charmante me fit détourner la tête. Un tableau superbe était devant mes yeux.

Sur un grand char traîné par deux buffles aux cornes démesurées, aux robes couleur de feu, se tenaient des femmes aux vêtements brodés d'or et des hommes en pourpoint de velours, le bonnet phrygien sur la tête. Des serviteurs étaient confondus avec eux. L'une des femmes jouait du tambour de basque et accompagnait un joueur de *launedda*, flûte à trois branches, les *tibiæ impares* des anciens.

Le char s'arrêta, les beaux voyageurs, à l'exception

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des musiciens, descendirent lestement et se mirent à danser sur la route une ronde singulière et charmante.

C'était, ainsi que je l'appris plus tard, la danse sarde nommée *ballo tondo*. Les danseurs allaient en cadence, en une mesure sévère et d'un pas particulier, très difficile à apprendre, paraît-il.

Après quelques instants de ce divertissement, les joyeux couples remontèrent sur le char. Les buffles reprirent lentement la route, le bruit des roues alla s'affaiblissant, les coups du tambour de basque devinrent plus sourds et je n'entendis plus que quelques notes aiguës de la flûte. Je vis pourtant encore une fois le char s'arrêter de nouveau tout au loin, je distinguai vaguement une danse, puis cette gracieuse image disparut complètement.

N'est-ce point ainsi que Léopold Robert avait vu le retour des moissonneurs dans la campagne de Rome? Au lieu de la page magistrale mais un peu froide qu'il a peinte, j'avais eu devant mes yeux une scène rappelant son œuvre, scène inondée de lumière, avec des figures bien vivantes, d'une merveilleuse couleur.

Dans tout le Campidano on peut faire la rencontre de chars semblables, où prennent place des personnes habitant la ville qui se rendent à une fête ou qui en reviennent. Le char est muni de matelas, de caisses de provisions, d'ustensiles de cuisine. Les voyageurs couchent à la belle étoile par les douces nuits du printemps ou de l'été et préparent leurs repas en plein air. Toute la famille s'y trouve au complet, jusqu'aux enfants et aux serviteurs. Ils passent ainsi des journées, chantant, dansant, récitant des vers, se reposant à l'ombre de quelque massif. Combien ils sont simples, gracieux et purs, ces divertissements des Sardes!

Je regagnai Siliqua, tandis que le soleil baissant à l'horizon disparaissait derrière les monts du Sulcis, et la nuit était venue lorsque je pénétrai dans la ville.

Il existe à Cagliari plusieurs couvents et un certain nombre de monastères. Ces maisons monastiques, en ce moment presque désertes ou même entièrement abandonnées, ont eu leur temps de grandeur et de prospérité.

L'empereur Charles-Quint avait conféré le titre de couvent royal au couvent de Saint-Dominique, où je me rendais pour voir le R. P. Fondacci, et l'avait favorisé de privilèges nombreux. Trois religieux l'ont quitté pour occuper des sièges archiépiscopaux.

L'église des Dominicains est actuellement une des plus fréquentées de la ville. C'est là que sont conservées les reliques de saint Blaise et que le 3 février se célèbre sa fête, une des plus populaires de Cagliari. La foule pendant vingt-quatre heures se presse autour des reliques pour les baiser. A côté du prêtre sont des paniers remplis de *bistoquellus*, sorte de petits biscuits ronds de la grosseur d'une noisette, dont on donne une petite poignée aux fidèles, tandis qu'ils versent leur offrande. Ces biscuits bénits sont emportés pieusement dans les maisons, qu'ils doivent préserver de tous les malheurs.

Une épousée de Quartu (voy. p. 192).

C'est aussi dans cette église qu'est célébrée, avec plus de solennité que partout ailleurs, la neuvaine de Noël que les Sardes appellent *la novèna de la speranza*. Durant ces neuf jours il y a non seulement tous les soirs sermon et salut solennel, mais le matin, une heure avant le jour, une grand-messe suivie d'un salut. Les Cagliaritains, qui pendant toute l'année, et l'été même, se lèvent assez tard, se gardent bien de manquer cette messe. Dès le matin l'église est pleine, et toutes les classes de la société fournissent leur contingent.

La veille de Noël, dès dix heures du soir, l'église, la sacristie, le cloître même sont envahis par la foule, qui attend avec impatience la messe de minuit. Un diacre monte en chaire et chante la généalogie de Notre-Seigneur, de saint Mathieu. Un sous-diacre, les acolytes, les thuriféraires et le porte-croix l'accompagnent et se placent en face de lui au-dessous de la chaire. A minuit on célèbre la messe. Au moment où le prêtre chante le *Gloria in excelsis*, un rideau qui cachait la crèche est tiré, et *il Bambino* apparaît, couché sur la paille, au-dessus de l'autel, entre la sainte Vierge et saint Joseph. En même temps un ange, guidé par un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fil, descend de la voûte de l'église, du côté opposé au maître-autel, et vient s'arrêter au-dessus de la crèche. Il porte à la main une oriflamme sur laquelle on lit : l'Ange aux bergers de Bethléem, *Gloria in excelsis Deo*.

A ce moment se produit parmi les assistants un mouvement indescriptible, des exclamations et même des cris de joie se font entendre.

Le R. P. Fondacci me disait à ce sujet : « On ne saurait comprendre dans les pays du nord, à Paris, par exemple, ces démonstrations de foi qu'on voit en Sardaigne, où l'Espagne a laissé beaucoup de ses usages religieux. En Sardaigne, de même qu'en Espagne, et comme dans beaucoup de pays méridionaux, du reste, les démonstrations sont bruyantes, on aime les couleurs vives, les tapisseries éclatantes, les chants sonores, et aussi les sermons ronflants et à grand effet », ajoutait-il en souriant.

Dans le quartier de Villanova, où est le couvent des Dominicains, les pauvres gens, et Dieu sait s'ils sont nombreux, donnent cinq centimes par semaine à des sociétés dont ils font partie. A la fin de l'année, chacune de ces sociétés a réuni une somme relativement importante qui sert à payer les frais des réjouissances auxquelles se livrent les adhérents. En faisant partie de beaucoup de sociétés, les pauvres gens profitent ainsi de nombreuses fêtes. « Ce sont, en somme, de grands enfants superstitieux et bons », me disait l'excellent supérieur.

Les dames du *Castello*, c'est-à-dire de l'ancienne cité pisane, font aussi leur fête dans l'église des dominicains, fête *della buona sorte e della buona morte*, de Notre-Dame du bon sort et de la bonne mort. Il faut être noble pour faire partie de cette société, à laquelle appartient toute la haute aristocratie sarde.

On s'étonnera de ce vocable, mais il y en a de plus étranges encore à Cagliari. On y trouve les fêtes : de Notre-Dame des abandonnés, *degli abbandonati* ; de *Nostra Signora de sa defensa*, etc.

Toutes ces fêtes ont été introduites par les Espagnols. Récemment encore, dans l'église des dominicains, on chantait les *Goccius*, louanges de Notre-Dame des Grâces, de saint Vincent Février, de sainte Marie-Magdeleine, etc., en espagnol. Jusqu'au commencement du siècle, à Cagliari, les actes de baptême étaient écrits en cette langue.

Les sociétés ou confréries sont innombrables ; la plus célèbre et la plus ancienne de toutes est la confrérie du Rosaire, qui date de 1334, époque de la fondation du couvent des Dominicains. Cette confrérie serait en possession du drapeau sous lequel, en 1571, ont combattu, à bord du vaisseau amiral *Don Juan d'Autriche*, les quatre cents soldats sardes qui prirent part à la bataille de Lépante. Des historiens racontent même que ce furent les Sardes qui tuèrent le général turc Ali-Pacha, et contribuèrent puissamment à la défaite de l'ennemi.

Les églises, à Cagliari, sont au nombre de cinquante environ, sans compter les oratoires et une quantité de chapelles. Plusieurs de ces églises méritent d'être visitées, celle de *San Francisco*, par exemple, dont l'extérieur est un beau morceau d'art gothique, et celle de *San Efisio*, dont le style est ordinaire, mais qui offre d'autres attraits.

Sur la façade sont incrustés des boulets et autres projectiles lancés par les Français en 1793. L'insuccès de cette expédition, attribué par les gens du peuple à l'intervention du saint et à la vénération dont il est l'objet, depuis la grande peste quidésola la Sardaigne en 1656, s'accrut dès lors considérablement.

Je visitai, en compagnie du révérend père dominicain une sorte de cave située au-dessous de l'église, et qu'on prétend être la prison où fut enfermé san Efisio. Nous remontâmes couverts de poussière et de toiles d'araignées, sans avoir rien vu d'intéressant.

La Marmora fait observer que les murs de ce réduit sont revêtus, de tous côtés, de ciment romain et de fragments de poterie pilée qu'on employait pour les réservoirs hydrauliques, ce qui ne laisse aucun doute sur son ancienne destination de citerne.

Depuis la fameuse peste, la statue de san Efisio, que je vis dans l'église, est portée en grande pompe au cap Pula, où une petite chapelle lui est dédiée. Cette statue, peinte de vives couleurs, le représente revêtu d'une cuirasse, coiffé d'un casque orné de plumes d'autruche. Un manteau espagnol couvre ses épaules. Une de ses mains est posée sur son cœur, tandis que l'autre tient la palme du martyre.

D'après la tradition, il fut décapité près du cap Pula par ordre de Dioclétien, dont il était général. Le 1er mai de chaque année, la statue est placée dans une sorte de petite châsse vitrée, ornée de banderoles, laquelle est posée sur un char bleu et or, où sont attelés des bœufs noirs, soignés et engraissés, depuis une année, pour la circonstance. Leurs cornes sont ornées d'oranges, de touffes de laine aux vives couleurs, de miroirs, de colliers et de grelots. Une grosse sonnette est suspendue à leur cou.

La procession de san Efisio est une fête populaire célébrée avec une pompe extraordinaire. La population des villages avoisinant Cagliari accourt y prendre part, et, même de tous les points de la Sardaigne, les gens s'y donnent rendez-vous.

Le cortège est étonnant. Il est suivi par les membres de la confrérie du saint, montés sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés dont les crinières et la queue tressées sont ornées de rubans aux plus vives couleurs. Des dévots, récitant à haute voix des prières, entourent le char qui transporte la statue. Les ecclésiastiques viennent ensuite. On y voit aussi des joueurs de launedda qui s'essoufflent sur leurs instruments. Puis, la foule des hommes, portant les vêtements caractéristiques de leurs villages, et tous de la plus grande originalité, d'une rare beauté même, suit le cortège. Les femmes ferment la marche. Les unes ont fait vœu de faire le chemin nu-pieds, d'autres portent des cierges et récitent les litanies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette procession, à laquelle prennent part plus de vingt mille personnes, est la plus extraordinaire de toute l'Italie.

Autrefois elle était célébrée avec une plus grande magnificence encore : le vice-roi la suivait, ainsi que toutes les autorités militaires et ecclésiastiques.

Il paraît que les habitants de Pula, où san Efisio fut décapité, avaient eu la douleur de voir la ville de Cagliari s'emparer des reliques. Ils étaient parvenus par la suite à obtenir le singulier privilège de rentrer en possession des restes du bienheureux pendant trois jours de l'année. C'est après cet accord que la fameuse procession fut instituée. Mais longtemps on veilla nuit et jour sur les reliques pendant leur voyage, car les gens de Pula étaient soupçonnés de vouloir les reprendre en leur substituant un squelette quelconque.

San Efisio n'est pas le seul saint de Sardaigne qui ait été condamné à une promenade annuelle. Au moyen âge, les reliques de *san Antioco* se trouvaient dans la ville du Sulcis qui porte son nom. Mais comme cette ville était, par sa situation au bord de la mer, exposée aux incursions des pirates, on les mit à l'abri à Iglesias.

Pendant longtemps les reliques furent transportées processionnellement, tous les ans, à San Antioco, d'où, après une journée de séjour elles reprenaient le chemin de leur refuge.

Mais les Sarrasins saccagèrent un jour Iglesias, et les habitants épouvantés abandonnèrent le saint aux barbares. Quelque temps après, des personnes pieuses se mirent à la recherche des restes sacrés. Les reliques n'étaient plus à leur place habituelle. On prétend qu'alors ces personnes ramassèrent des ossements dans un amas de squelettes qui se trouvait par là, et qu'elles rapportèrent triomphalement à San Antioco ces prétendues reliques, qui y sont restées depuis.

Les choses religieuses, du reste, sont d'un haut intérêt à Cagliari. A l'église Saint-Augustin, par exemple, très vénérée par les fidèles, on montre, derrière un autel, un coin où le corps de l'évêque d'Hippone demeura pendant deux siècles, après qu'il eut été apporté d'Afrique par saint Fulgence.

Les Arabes, qui avaient envahi la Sardaigne, s'emparèrent du cadavre, qui leur fut acheté, pour être transporté à Pavie, par Luitprand, roi des Lombards.

Costume de fête à Quartu (voy. p. 190).

Les Sardes, ne voulant pas se séparer de leur saint, attaquèrent le convoi qui l'accompagnait. La lutte fut très vive. Cependant les musulmans et les délégués lombards demeurèrent en possession des ossements, tandis que les Sardes ne réussirent qu'à arracher les vêtements de saint Augustin, qu'ils ont conservés religieusement.

L'éminent et sympathique sénateur de la Loire, M. Brossard, qui, déjà en Corse, m'avait valu l'hospitalité si touchante de Ghisoni, m'avait muni de lettres de recommandation pour des Français habitant la Sardaigne. MM. Chapelle frères, de Cagliari, auxquels il m'avait adressé, me réservaient un accueil particulièrement cordial. Quels excellents cœurs je trouvai là, quelles mains cordiales pressèrent les miennes ! Combien ils portent haut l'amour et la fierté de leur patrie ceux-là que les exigences de leur situation obligent à une sorte d'exil !

M. Georges Chapelle, grand chasseur, miné par la fièvre, contre laquelle il lutte par des marches forcées à la poursuite du mouflon, du cerf et du sanglier, et par d'énormes doses de quinine, ne pourrait plus, du reste, se faire à la vie un peu étroite, au point de vue matériel, de nos pays. Des quinzaines entières il s'en va, là-bas, le fusil sur l'épaule, à travers les solitudes, suivi de ses beaux chiens, couchant sur le sol nu, vivant au hasard. C'est un intrépide chasseur, aimé des Sardes, qui admirent ses allures un peu guerrières. Il n'est pas un village de la *Barbagia*, de l'*Ogliastra*, de régions presque inaccessibles, où son nom ne soit familier.

Une sympathie réciproque nous entraîna à première vue l'un vers l'autre, et à partir de ce moment nous vécûmes ensemble la plus grande partie des jours que je passai à Cagliari.

Le supérieur des Dominicains m'avait fait visiter les monuments. M. Chapelle devint mon guide à travers les pauvres quartiers et mon protecteur dans mes excursions de la montagne. Grâce à lui, et profitant de sa connaissance complète des choses de Sardaigne, je notai bien des détails qui m'eussent échappé. Il me fit admirer les panoramas magnifiques qu'on découvre du haut quartier; avec lui je visitai l'hôtel de ville, le palais du roi, le musée, qui est du dernier intérêt pour un archéologue. Nous errâmes des après-midi entiers dans le faubourg Saint-Avendrace, où se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouve la grotte de la Vipère, curieux reste des Phéniciens.

Dans ces faubourgs on peut, d'un coup d'œil jeté en passant, embrasser toute la vie domestique, car les demeures se composent habituellement d'une seule pièce, recevant l'air et la lumière par la porte. Je fus frappé de l'extraordinaire propreté de ces logis. Dans ces pièces qui servent tout à la fois de chambre, de cuisine et de salle de travail, j'ai vu installé l'antique moulin pour moudre les céréales, toujours en usage en Sardaigne. Il est mis en mouvement par un tout petit âne, qui tourne ainsi des heures entières. Ses yeux sont bandés souvent et il porte une muselière, car il est fort gourmand et, lorsqu'on oublie

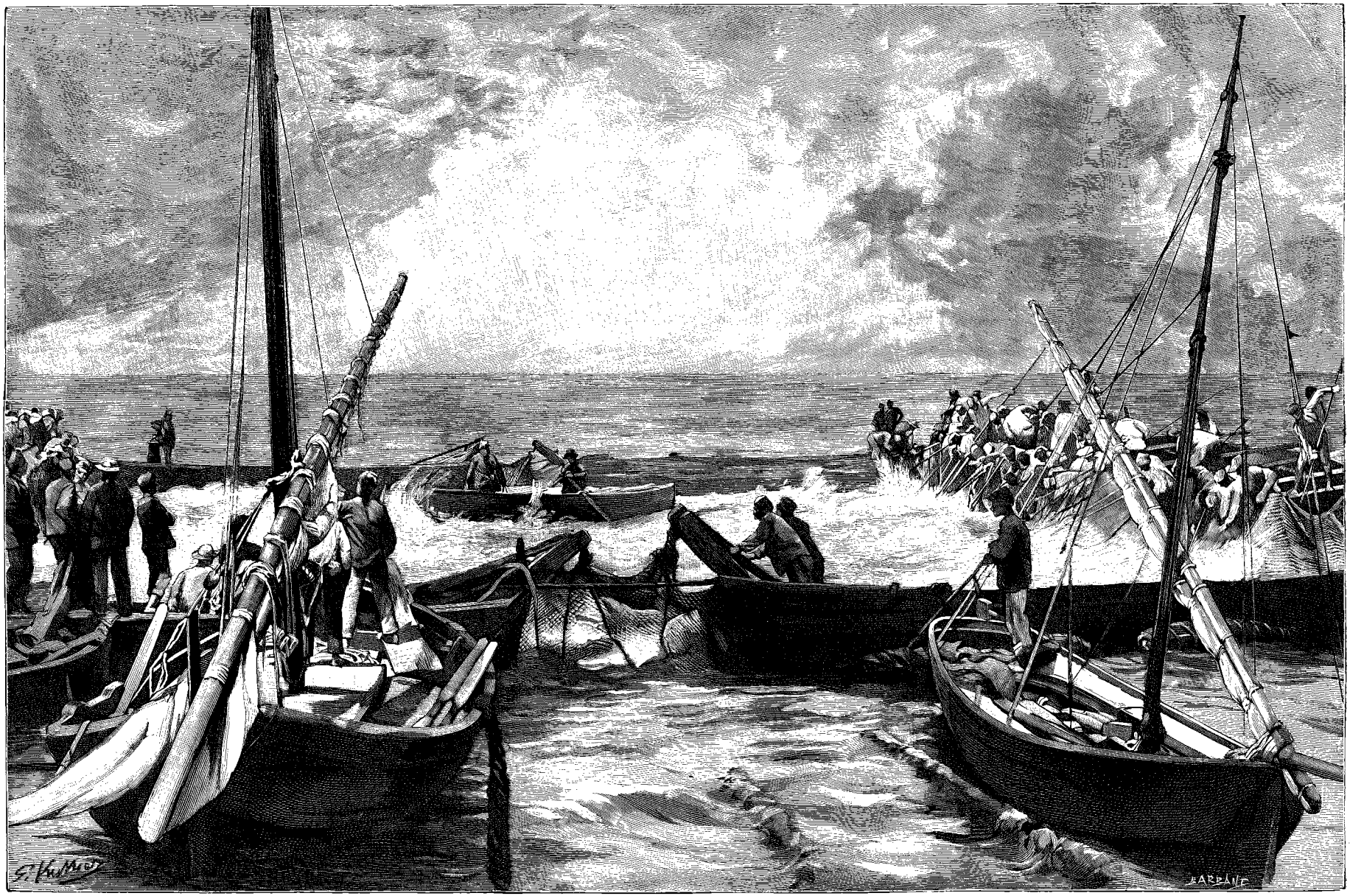
Nouveaux époux à Pirri (voy. p. 192).

de la lui mettre, il ne se prive pas de happer d'un coup de langue, en passant, une lampée de farine.

Un auteur rappelle, à ce sujet, que Pittaco de Mitylène tournait, en guise de passe-temps, le moulin de sa maison et qu'il trouvait cette occupation favorable aux méditations. Les ânes sardes doivent être de grands philosophes, car ils font tourner la meule jusqu'à dix-sept heures par jour!

Un dimanche, dans l'après-midi, nous allâmes visiter Quartu, le plus considérable village de la région. Il est séparé de la ville par l'étang de *Molentargiu*, qu'il faut longer pendant 6 kilomètres. De ce village, pavé en bien des points, à cause des boues affreuses de l'hiver, il n'y a rien à dire. Mais les costumes des femmes sont vraiment superbes. On dansait sur la place publique et je fus émerveillé par la richesse et l'origina-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pèche au thon : la chambre de mort (voy. p. 192).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lité de leurs atours. Les couleurs les plus vives étincelaient parmi les brocarts et les dentelles; les bijoux les plus rares couvraient leurs poitrines. Nous eûmes la bonne fortune de rencontrer une noce qui passait au son des launeddas, et d'admirer le costume éblouissant de la mariée.

Continuant notre promenade, nous traversons les villages de Quartuccio, où l'on dansait également, Selargius, entouré de jardins, Pauli-Pirri et enfin Pirri, notre dernière station avant de rentrer à Cagliari, dont nous n'étions qu'à 2 kilomètres de distance.

M. Chapelle savait qu'un mariage important avait lieu à Pirri, et il avait voulu me ménager cette surprise. Le costume de l'époux était de la plus grande originalité, et celui de l'épousée rappelait ceux que j'avais vus à Quartu.

Je ne cessais de songer, en voyant les merveilles dont se parent les habitants de ce pays, à la fièvre qui les décime. Toute la région est empoisonnée par le voisinage des étangs et j'avais vu, sous de pompeux atours, des visages bien pâles qui portaient les stigmates de la malaria.

J'avais encore à visiter le monastère de Bonaria, tout voisin de Cagliari; j'y fus *accompagné* par le R. P. Fondacci.

Ce couvent et le château qui l'avoisine furent bâtis, en l'an 1323, par le roi Alphonse d'Aragon, qui le donna aux Mercédaires. Ces moines avaient le privilège de porter, suspendu à leur cou, dans une cassolette d'argent, l'écu aragonais, et de pouvoir assister aux cérémonies l'épée au côté.

Aujourd'hui le château est en ruine; seule l'ancienne église du monastère est debout encore. A la voûte de la nef est suspendue une nacelle miraculeuse en ivoire qui aurait été apportée autrefois par une pèlerine inconnue. On prétend que cette barque tourne sa proue dans la direction du vent qui souffle dans le golfe.

Un homme d'Iglesias.

L'église abrite le tombeau de Dominique Azuni, savant jurisconsulte et illustre historien sarde, né à Sassari.

La vierge de Bonaria est en vénération particulière auprès des marins. La tradition rapporte que la caisse qui la renfermait parvint, flottant sur les eaux, en vue du monastère. Arrivée à la côte, elle résista à tous les efforts de ceux qui essayèrent de l'ouvrir ou de la transporter, mais deux religieux de l'ordre l'enlevèrent comme une plume et l'apportèrent dans l'église.

Au retour de cette visite à Bonaria, vers l'entrée de la ville, nous rencontrons un homme vêtu d'un costume singulier, différant totalement de ceux que j'avais vus en Sardaigne. Le supérieur me dit que c'est un habitant d'Iglesias, où le caractère espagnol semble s'être conservé dans le costume et les visages.

Derrière les montagnes du Sulcis, où est située la ville d'Iglesias, a lieu, au mois de mai, la fameuse *mattanza* des thons, que je ne pouvais voir, mais dont je trouvai une photographie à Cagliari.

Les thons pressés dans un espace resserré qu'on appelle la « chambre de mort », assaillis de toutes parts avec des harpons, agitent avec une violence inouïe la mer, qui devient toute rouge des flots de sang échappés de leurs blessures. C'est un spectacle dramatique. Autrefois, on prenait ainsi jusqu'à trente mille thons par année, dont plusieurs pesaient mille ou douze cents livres. Aujourd'hui ce nombre est bien réduit.

GASTON VUILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue d'Aritzo (voy. p. 196).

LA SARDAIGNE,

PAR M. GASTON VUILLIER[1].

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après nature par M. G. Vuillier.

Tous les samedis, dès la première heure du jour, la ville de Cagliari est envahie par une fourmilière de mendiants. C'est la plus extraordinaire collection d'estropiés qu'on puisse voir. Je remarquai dans le nombre le trio bizarre d'un aveugle, d'un boiteux et d'un manchot. L'aveugle se guidait en tenant le boiteux par un pan de la veste, et le boiteux soutenait sa marche en s'appuyant à son tour sur le manchot.

Certaines rues de Cagliari semblent véritablement transformées, le samedi, en cour des Miracles.

Mais ce sont les guenilles qu'il faut voir : débris de splendeur, morceaux disparates effilochés, recousus, rapiécés; et quelle allure, quel caractère ont ces pauvres!

Ils n'importunent point les passants par leurs demandes et vont simplement se masser devant les boutiques. Comme ils gênent la circulation et obstruent l'entrée, les marchands se voient obligés de faire l'aumône pour se débarrasser de cette cohue.

Ils arrivent ensemble le matin, et quittent la ville avant midi, après avoir partagé la recette en bons frères. On dit que jamais aucune discussion ne s'élève entre eux au sujet de cette répartition.

Cagliari m'intéressait beaucoup; je passais des journées à errer par les rues, observant toujours quelque scène qui ne s'était pas encore offerte à mes yeux, quelque nouvel aspect qui m'avait échappé.

Les divers quartiers, du reste, ne se ressemblent pas : on dirait autant de petites villes ayant chacune un caractère propre et une population distincte. Celui de la marine, avec ses maisons basses aux toits en terrasse, n'a aucun rapport avec Stampace, quartier commercial, et Villanova, portant l'empreinte espagnole, se distingue de Saint-Avendrace.

Les populations qui habitent ces quartiers et ces

1. Suite. — Voyez p. 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faubourgs ont conservé les traditions du passé dans leur manière de vivre et dans leurs vêtements.

Les *panattare*, nom sous lequel on désignait autrefois les boulangères et qui s'applique aujourd'hui aux femmes du peuple en général, s'habillent de rouge les jours de fête. Une grande mantille de soie galonnée de brocart recouvre leur tête et leurs épaules, la jupe est en dentelle blanche, et la poitrine est constellée de bijoux et parée de colliers.

Les *rigattieri* ou gens du peuple, en général revendeurs de légumes, les *pescatori*, pêcheurs, les *carretieri*, charretiers, portent un vêtement singulier. Il se compose d'un justaucorps (*corpetto*) écarlate, orné de grands boutons aux manches, de la fustanelle, de guêtres de laine ou de cuir et d'un bonnet droit également écarlate. Les pêcheurs seuls portent des pantalons rouges un peu collants, et leur taille est entourée d'une écharpe multicolore.

Souvent je gravissais les rues en pente pour me rendre à la petite place située aux portes du haut quartier. A l'ombre des pins maritimes et des poivriers, je demeurais des heures entières, admirant le panorama qui se déroulait sous mes yeux. La ville basse que je dominais allait rejoindre la mer, je voyais le port et ses navires et, par delà, l'immense golfe étalé. Des voiles blanches et des vapeurs le sillonnaient, venant de Palerme, de Syracuse ou de Naples. Il m'était arrivé de venir sur cette place le soir et d'assister à des soleils couchants magnifiques. Le *Monte Santo* et la chaîne d'Iglesias se baignaient dans une buée violâtre où les plans s'estompaient, le ciel d'or rayonnait, quelques clartés ardentes frappaient une cime, et glissaient comme des traînées de métal en fusion sur le Campidano. Les étangs immenses reflétaient l'éblouissante lumière. Puis peu à peu tout s'éteignait, une couleur grise tombait sur la mer, les étangs s'endormaient dans l'ombre, le ciel seul conservait un vague reflet des gloires du soleil couchant.

Nous avons traversé maintenant une grande partie de l'île de Sardaigne, nous avons vu des rivages divers, des rivières aux eaux qui sommeillent, des vallons perdus, des sommets que couronnent des villages, des manoirs en ruine, des plateaux déserts, des monuments énigmatiques, des plaines aux émanations mortelles, des cités aux mœurs particulières; nous avons rencontré des Espagnols, des Corses, des Italiens dans les villes, des Sardes menant la vie pastorale, doux et bons, à Sorso et Osilo.

La capitale de la Sardaigne, où les Aragonais ont laissé une empreinte si forte que les Italiens n'ont pu encore l'effacer après des siècles, nous a retenus longtemps avec ses mœurs et ses croyances, mélanges de foi ardente et de superstitions.

Mais la vraie Sardaigne, celle qui a conservé depuis les aurores nébuleuses de son histoire le caractère, les mœurs, les costumes, nous ne l'avons pas rencontrée encore.

En Sardaigne, de même qu'aux Baléares et en Corse, il faut pénétrer dans la montagne pour la retrouver. Combien de surprises sont réservées à celui qui s'y aventure!

Pourrait-il en être autrement, d'ailleurs? Ces îles latines, après avoir subi l'influence des mouvements des peuples qui se produisirent aux diverses phases de l'histoire ancienne, après avoir été, à l'époque des invasions, sillonnées par les courants de migrations humaines qui, du nord au sud, bouleversèrent l'Europe, gardèrent sur leurs rivages l'empreinte des peuples qui se succédèrent. Mais les montagnards, isolés dans leurs sommets, ne reçurent qu'un reflet lointain des changements et des progrès accomplis autour d'eux. Les civilisations voisines rayonnaient d'un vif éclat sur leurs propres côtes mêmes et ils demeuraient stationnaires.

Dans un massif granitique aux croupes robustes, recouvertes par endroits de forêts, qui s'élève au centre de la Sardaigne, pays de pâturages, de vastes plateaux pierreux, couturé de gorges profondes, où se précipitent des torrents impétueux, vivent des populations peu connues, fortes et sévères, qui ont conservé à peu près intactes, à travers les âges, leurs mœurs et leurs vêtements. Ce sont les *Iliesi* et les *Barbaracini*. La région qu'ils habitent porte, depuis l'antiquité, le nom de *Barbagia*, c'est-à-dire pays des barbares.

D'après la tradition, des Troyens, après la ruine de leur patrie, errèrent longtemps par les mers et vinrent s'échouer en Sardaigne, où ils occupèrent, sous le nom d'Iliesi, une partie de la Barbagia.

Lorsque Genséric, roi des Vandales, couvrait la Sardaigne de sang et de carnages et saccageait l'Afrique, il entraîna une horde de Maures, à laquelle il assigna comme résidence les contreforts du Gennargentu. Ils étaient dans un lieu bien propice, ces pillards, et les cimes inaccessibles qu'ils habitaient favorisaient singulièrement leurs incursions et les rapines qu'ils allaient exercer dans les plaines.

Longtemps ils portèrent la terreur et la désolation dans toute la Sardaigne. Si le Vandale Genséric avait eu pour but de déchaîner un fléau, ce but avait été atteint.

Cette horde arrachée au soleil d'Afrique, livrée aux morsures d'un rude climat, dans un pays pauvre et abandonné, conserva pieusement les traditions de son culte et les costumes éclatants du pays natal, de même qu'elle demeura fidèle aux ardeurs et aux violences de sa race.

En proie aux tristesses d'une région froide et sombre où les nuages rampent lourdement, étreints par la misère du sol rocailleux, ils exercèrent le brigandage. Leur existence devint une suite de luttes violentes, car les Sardes, terrorisés d'abord, s'armèrent ensuite pour les combattre.

Enfin, après bien des vicissitudes, réduits par les armes, confinés dans les forêts épaisses du Gennargentu, ils devinrent pasteurs et s'accoutumèrent à demander au sol ingrat la vie que les rapines ne pou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaient plus leur donner. L'empereur Justinien avait fait maintenir une force armée au pied des montagnes pour tenir en respect les Barbaracini.

En 594, sous les empereurs d'Orient, ils obtinrent la paix à la condition d'abandonner leur culte idolâtre et de se faire baptiser. Ils persévérèrent pourtant dans leurs usages païens, consultant les aruspices, pratiquant des sortilèges.

Les femmes de la Barbagia avaient la réputation d'être peu chastes. Dante, dans la *Divine Comédie*, a dit en parlant d'elles :

Che la Barbagia, de Sar-
[dinia assai
Nelle femine sue è più pu-
[dica
Che la Barbagia dov'io la
[lasciai.

Ce texte pourtant a laissé un doute aux commentateurs : les uns ont prétendu que Dante, en comparant les femmes de Florence qui aimaient

L'andar mostrando colle
[poppe il petto,

à celles de la Barbagia, avait voulu dire que ces dernières étaient plus pudiques.

Aujourd'hui encore, pourtant, ces femmes de la région montagneuse de Sardaigne recouvrent à peine leurs seins d'une chemise légère, et il est peu probable qu'elles aient modifié le costume qu'elles avaient dans l'antiquité, puisque les hommes revêtent toujours la *mastrucca* qu'ils portaient du temps de Cicéron. La mastrucca est encore le vêtement national des Sardes. Elle se compose de quatre peaux de chèvres cousues ensemble, avec deux ouvertures par lesquelles passent les bras. Elle est privée de manches. Lorsqu'on voit ces montagnards, coiffés du bonnet phrygien, vêtus de cette toison à longs poils, les jambes dans des guêtres brunes, ils ont une allure sauvage qui frappe vivement.

M. A. Périvier, le très distingué et bienveillant directeur du supplément littéraire du *Figaro*, a bien voulu m'autoriser à reproduire une partie de l'article sur la Sardaigne que j'ai publié dans le supplément du 21 mars dernier.

J'emprunterai donc des fragments à ce récit, et je les compléterai par des développements que ne pouvait comporter un article où la place est mesurée et dans lequel je devais essayer de donner seulement les côtés saisissants de ce que j'avais vu ou entendu.

Une *panattara*.

Un matin, je quittai Cagliari pour me diriger vers le *Gennargentu* (Porte d'Argent, en sarde), la plus haute montagne de l'île, dont j'avais bien des fois aperçu de loin le front neigeux.

La voie, au sortir de la ville, longe des marais dont les eaux mortes, reflétant les pâleurs de l'aube, étalent leurs lignes infinies dans l'espace silencieux où sommeillent des flamants roses, où quelques bouquets de palmiers élèvent leurs fines dentelures. La ville, d'aspect oriental, dont les premiers rayons du soleil levant rougissent les blanches coupoles, les clochers, les belvédères, la roche ardente qui lui sert de piédestal, disparaît bientôt comme une vision lumineuse.

Peu à peu, à mesure qu'on s'élève, la nature du paysage change. Après la tristesse des marais sans fin, où flottent des brouillards délétères, la monotonie des plaines aux mornes ondulations, nous suivons, à travers la pierraille, une route montueuse et dénudée. De temps à autre nous apparaissent des processions d'hommes et de femmes qui s'en vont gravement, sur le flanc des coteaux, à la suite de grands bœufs aux cornes démesurées. C'est le tableau des semailles d'automne, rappelant les images bibliques des primitifs italiens, où toutes les silhouettes des personnages se découpent sur un fond d'or, moins brillant que celui qui sert d'auréole à ces travailleurs.

Maintenant, de vastes panoramas se déroulent; sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les hauteurs, des pasteurs noirs, vêtus de peaux de bêtes, immobiles, contemplent l'infini, penchés sur leur bâton.

Puis les arbres se montrent, clairsemés, rabougris, et, sur quelques rocs, des chapelles ruinées laissent tristement passer le jour à travers les ouvertures béantes des clochetons. A Fontanamela, on frôle des vallons sauvages aux falaises rouges où pendent, sur des abîmes, d'épaisses chevelures de feuillage, tandis que moutonnent, sur les plateaux, des forêts de hêtres et de châtaigniers. Le soleil, voilé, perce par instants les nuages, et deux fois, de la croupe du *Gennargentu*, dont nous suivons lentement les contreforts, l'étendue s'est montrée avec ses ondulations à perte de vue, jusqu'à la Méditerranée, qu'une ligne indécise et tremblante fait seule deviner.

Les nuages errants, restes des tempêtes dernières, flottent dans l'atmosphère lumineuse, projetant sur l'immensité de grandes ombres mouvantes qui donnent à cette île l'apparence d'un océan aux vagues monstrueuses.

Nous côtoyons le vaste plateau du *Sarcidano*, jadis couvert d'épaisses forêts de chênes et aujourd'hui aride et désolé par endroits. A l'occident, le plateau est tranché par une coupure verticale de cent mètres de hauteur, et le village de Laconi, bâti en amphithéâtre, s'accroche au bas de la falaise. Les torrents venus du Sarcidano se précipitent en cascades alentour.

Laconi, situé au milieu d'un paysage au caractère alpestre, est le rendez-vous des chasseurs. Le cerf, le daim, le sanglier, abondent sur le plateau, et le mouflon, chassé par les neiges des cimes du Gennargentu, vient s'y réfugier quelquefois.

Un *rigattiere* (voy. p. 194).

M. Georges Chapelle, qui n'avait pu m'accompagner, avait projeté pour mon retour une grande chasse chez le marquis de Laconi, grand seigneur sarde; avec lequel il entretient des relations amicales; ce projet était pour moi plein d'attrait.

En Sardaigne, les chasses sont magnifiques. Elles amènent parfois une si importante réunion de chasseurs, qu'un train est chauffé spécialement pour eux, leurs serviteurs et les meutes. C'est le pays rêvé pour les disciples de saint Hubert. M. Estancelin, député du second Empire, qui a été jeune si longtemps, se rend tous les ans en Sardaigne pour se livrer à sa passion favorite.

Enfin, après avoir quitté Laconi, ce sont des forêts dans lesquelles on s'enfonce, une vallée tortueuse aux pentes raides, dont on suit les capricieux détours, et le train s'arrête un instant à Belvi, où je descends. Me voilà dans un pli du Gennargentu, dans l'antique Barbagia. Un Français me salue, ma surprise est grande. C'est un pauvre garçon abandonné par son père, en Sardaigne, il y a quelques années, et qui, après bien des infortunes, a pu obtenir, sur la pauvre terre où il se trouve exilé, un petit emploi d'homme d'équipe.

Il me raconte son histoire bien tristement tandis que nous gravissons le sentier qui mène à Aritzo. Nous traversons Belvi aux maisons originales. Ces maisons rappellent celles de certaines parties de nos Alpes. Des femmes, vêtues de rouge, les seins très saillants que recouvre à peine une chemise légère, vaquent à leurs occupations; les hommes passent en pourpoint de velours bleu, en veste de peau de mouton, dont le cuir est tourné en dehors.

Bientôt, adossé contre la montagne, dans une haute gorge, Aritzo profile son clocher pisan et ses maisons roses, jaunes ou noirâtres, ornées de vieux balcons en bois ouvragé, entouré de forêts jaunissantes. Qu'il est charmant ce village qui se montre sous un soleil de printemps au milieu de colorations d'automne!

Parcourir ce village est un rêve d'artiste réalisé. Les maisons, faites de lamelles de schiste ardoisé, sont comme pailletées d'argent, le soleil y allume des éclats diamantés, la tuile rouge des toits étincelle, des balcons en bois s'y accrochent comme des nids; on y entend de jolis gazouillements de petits enfants et de jeunes mères. Des escaliers demi-ruinés, retenus au toit par quelque morceau de bois, forment à l'étage des vérandas, sans recherche de style, mais pittoresques et charmantes, surtout si un beau visage s'y montre, gracieux et doux. Parfois aussi une silhouette s'y dresse toute rouge, avec les manches à crevés moyen âge, et un rayon vient, à travers quelque fissure, galonner d'or un corsage de velours.

Si vous voulez jouir d'un beau spectacle, il faut assister à la sortie de la grand'messe d'Aritzo. Vous verrez les femmes en costume pourpre, oriental et moyen âge tout à la fois, d'une richesse surprenante, s'avancer toutes scintillantes de brocart. Elles descendront le perron tenant à la main des chapelets de nacre et d'argent, des reliquaires ciselés, et disparaîtront ensuite lentement dans l'ombre diaphane des ruelles, tandis que les veuves, vêtues de noir, passeront d'un air attristé.

C'est à croire que la cour entière de quelque prince des *Mille et une Nuits* habite le village.

Dans l'après-midi de ce même dimanche, vous pourrez voir danser à Belvi, comme c'est l'habitude.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'y ai entendu quatre chanteurs qui préludaient, au milieu de la place publique, par le rythme sarde, la plus étonnante musique qu'on puisse entendre.

Lorsqu'on a entendu ce chant, on ne l'oublie jamais. Ce n'est plus le son de la voix humaine, c'est un bourdonnement musical qui s'enfle, décroît, pour s'enfler encore. Parfois une note domine, sonore et pure, puis la basse à son tour prend le dessus. Par instants les voix donnent à l'unisson, tandis qu'un chanteur sème, à travers l'harmonie sourde, des phrases de mélopée. Ce rythme particulier, étrange, qu'il est difficile d'expliquer, pourrait se comparer à des cantilènes arabes, auxquelles les bourdonnements graves de quelque chant sacré serviraient d'accompagnement.

Aux sons de cette musique singulière, jetée aux vents du soir par ces musiciens des montagnes, se tenant debout, enlacés presque, les jeunes hommes et les jeunes filles se sont avancés et ont formé un cercle autour d'eux. Puis les jeunes filles se sont prises par la main, se sont tenues les unes contre les autres, les jeunes gens ont fait comme elles, les deux groupes se sont unis par un côté, et, doucement, cette sorte de ronde a tourné, avançant et reculant, réglant la cadence à la mélodie des voix.

Tel est le rythme sarde et la danse du *douro-douro*. La musique est grave et belle, grave aussi la danse, qui est plutôt un ondoiement.

La richesse des costumes, le caractère ou la beauté des visages, les derniers rayons d'un beau soir d'automne, les colorations de vitrail des grands bois, les vallons noyés dans une brume bleuâtre, les rues tortueuses, les maisons aux antiques boiseries, tout concourait à donner à cette scène un caractère de kermesse au moyen âge.

Laissons cette fête se continuer, le cercle des danseurs se dérouler ou se renouer en cadence, et remontons à Aritzo par une belle route, avec des forêts d'or sous nos yeux, et les frais murmures d'un torrent chantant à nos oreilles.

A petits pas, je suis monté jusqu'au village, j'ai traversé les rues assombries par le crépuscule. Que faire seul à l'auberge, à cette heure indécise? Je prends un sentier, songeant aux choses vues dans cette courte journée, sentier baigné d'ombre, traversé par un ruisseau et s'enfonçant aussitôt sous les branches des arbres dépouillés. Quelques ménagères revenaient de la fontaine, pareilles à des canéphores antiques. Si leur silhouette n'eût été mouvante, si leurs pas n'eussent froissé les feuilles mortes, on aurait cru frôler les statues de quelque bois sacré.

Dans une clairière, tout auprès, une chapelle ruinée. Le toit s'est effondré, quelques boiseries sculptées indiquent l'autel et un art évanoui. L'autel est vide, sans un crucifix, sans un objet du culte. Le sol est encombré des débris de pans de murailles écroulées et de poutres noircies. Les dernières lueurs crépusculaires en éclairent vaguement l'intérieur, et je me laisse aller aux rêveries, seul dans ce bois, devant ces ruines que les voiles de la nuit enveloppent de mystère et presque d'horreur. Tout à coup je frissonne, un bruit a frappé mon oreille! Quelque chose rampe à travers les décombres, tout auprès de moi. On dirait des guenilles vivantes.... Un homme est là, prosterné, un rosaire à la main, marmottant des prières, se glissant lentement sur ses genoux, vers l'autel vide, à travers les pierres qui le meurtrissent.

Pasteur sarde.

Je m'éloigne frémissant. La nuit est sombre et froide, quelques étoiles s'allument au ciel; guidé par ces lueurs incertaines, je reprends le sentier pour rentrer à l'auberge.

En dînant avec l'hôte, les pieds dans un brasero et le macaroni traditionnel fumant devant nous, je lui raconte la scène entrevue dans la chapelle ruinée.

« Cet homme, me dit-il, fait une neuvaine. Il viendra ainsi, pendant neuf jours, ramper dans les décombres de ce sanctuaire vénéré, pour expier quelque forfait.

« Ils sont ainsi dans cette contrée : ils s'armeront quelque nuit, comme ils l'ont fait à Belvi, et une centaine d'entre eux attaqueront quelquefois un village, sèmeront l'épouvante par une fusillade d'enfer, pénétreront chez le curé ou chez quelque notable, lui tiendront les pieds sur un brasier, l'égorgeront peut-être, mettront la maison à sac, et, dévotement, viendront ensuite se traîner au pied des autels.

« Le malheureux curé de Belvi est mort d'épouvante, l'an dernier, à la suite d'une agression pareille; mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son agonie, qui a duré des mois entiers, était horrible à voir, avec ses terreurs et son délire qui le poursuivaient jusque dans la clarté du jour. La mort l'a délivré.... »

Et tandis que mon hôte me racontait ce forfait, je revoyais ce charmant village si poétiquement ensoleillé, cette cure toute blanche enfouie dans un nid de verdure où les oiseaux chantaient doucement, je revoyais les beaux visages, les costumes éclatants, les sourires du ciel, la danse ondoyante, et j'entendais encore le rythme étrange et grave des chanteurs qui accompagnait mon chemin tandis que je gravissais la colline.

« Mais, dis-je à l'aubergiste, vous pensez donc que plusieurs de ceux que j'ai vus danser en ronde gracieuse faisaient partie des assassins?

— C'est fort possible et même probable, me répondit il. Mais il est rare qu'une *grassazione* — c'est le nom qu'on donne à ces assauts nocturnes — ait lieu sans que des habitants du village de Fonni y soient mêlés. »

Ceux-ci, bergers pour la plupart, descendent au Campidano vers le mois de mai, pour faire paître leurs brebis, et là se mettent en rapport avec les domestiques des familles aisées.

Au moment opportun, sous promesse d'une part de butin, ces serviteurs facilitent l'attentat, signalent les rentrées d'argent chez leur maître, indiquent la nuit la plus propice.

Les grassazione sont rares en été : les nuits sont trop courtes, les assaillants ne pourraient regagner leur domicile avant l'aube, et, enfin, la misère ne les talonne point autant que l'hiver.

La *mastrucca* (voy. p. 195).

La grassazione, dont la vengeance ou le vol sont les mobiles, est une opération conduite militairement on peut dire, avec une prudence et une habileté extrêmes. Elle est organisée et commandée par plusieurs chefs qui disposent chacun d'un certain nombre d'hommes ne se connaissant point entre eux.

Le rendez-vous des chefs grassatori, où sont discutées et arrêtées les conditions de l'attaque, a lieu à un endroit nommé le *Moellone*, près du village de Tetti, où se trouve un signal trigonométrique établi autrefois par La Marmora.

La grassazione décidée, les hommes prévenus arrivent en un point désigné, tout voisin du village qui doit être assailli. Leur visage est barbouillé de suie ou caché sous une cagoule noire. Il est alors minuit ou une heure du matin environ. Lorsque la troupe est réunie, des éclaireurs prennent les devants, et si rien d'anormal n'est signalé, les assaillants se précipitent, poussant des cris sauvages, criant de toutes leurs forces : *Niscinuo besseda!...* (Que personne ne sorte!) Puis ils sèment la terreur par une fusillade dirigée de tous côtés, aux fenêtres surtout, qui sont criblées de balles.

Pendant ce temps, un groupe muni de haches, de leviers et de piques attaque la porte de la maison qu'il s'agit de mettre à sac. On entend alors des cris lamentables, des appels désespérés s'élèvent : *Adjutorio! adjutorio!* (Au secours! au secours!) La porte bientôt vole en éclats, on s'empare des habitants, qu'on assassine la plupart du temps, et la maison est fouillée de fond en comble.

Lorsque le chef de famille refuse de désigner l'endroit où il cache son argent, ou s'il prétend n'en point avoir, les grassatori, dont les informations sont sûres, allument un brasier et lui grillent les pieds. Si ce moyen n'est point efficace, on l'assied dans la braise ardente.

A Busachi, à San Vero Milis, les carabinieri, casernés au milieu du village, ont été bloqués une nuit par les grassatori, et les bandits ont opéré la grassazione, tandis qu'un certain nombre d'entre eux ne cessaient de fusiller les fenêtres et les portes de la caserne.

L'opération n'est pas toujours aussi facile, les brigands rencontrent quelquefois de la résistance. Cette année même, à Lei, pauvre village situé sur une hauteur au delà du Tirso, les grassatori avaient cerné la maison du curé. La petite garnison des carabinieri était en tournée, le moment était propice, mais deux des gendarmes demeuraient au poste, et il était nécessaire d'éloigner Picardi, le plus à redouter, l'autre étant presque un enfant.

Pour atteindre ce but, Picardi fut invité à une agape en dehors du village, invitation inusitée faite avec une telle insistance qu'elle éveilla ses soupçons. Prétextant alors une extrême fatigue à la suite d'une longue course et un besoin absolu de sommeil, il rentra à la caserne.

Là il se jette tout habillé sur son lit, ses soupçons le tiennent éveillé et il attend l'oreille au guet.

Vers le milieu de la nuit, le crépitement d'une lointaine fusillade retentit. Il se lève en toute hâte, quitte son pantalon d'ordonnance, ne gardant que son caleçon, qui la nuit aura quelque ressemblance avec les pantalons des gens du pays, endosse sa tunique à l'envers, ceint la cartouchière, empoigne le mousquet et sort nu-tête par une porte dérobée, suivi de son jeune camarade qui l'a imité en tous points. Ils se glissent tous deux le long des maisons, courent de ruelle en ruelle et, guidés par les clameurs et la fusillade, arrivent au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le rythme sarde et la danse du *douro-douro* (voy. p. 197).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

presbytère, assiégé par une quarantaine de grassatori.

Le curé, armé d'un épieu, se défend bravement derrière sa porte à demi brisée.

Picardi, à la faveur de son travestissement, se jette dans la mêlée et, à bout portant, avec son fusil chargé à mitraille, tire sur les assaillants, tandis que les coups de l'autre gendarme s'adressent aux grassatori un peu isolés.

Plusieurs d'entre eux sont tombés, le désordre se met dans les rangs : chacun, dans la confusion, se croit assailli par ses propres compagnons. A ce moment, Picardi s'écrie d'une voix tonnante : « En avant, enfants, par ici, brigadier, feu là-bas ! — Les carabinieri ! les carabinieri ! » exclament les malfaiteurs en s'enfuyant de tous côtés.

Ainsi se termina cette grassazione qui n'est point habituelle. C'était une attaque des habitants du village contre leur propre curé, qui passait pour riche et qu'ils voulaient dévaliser.

En général, les grassatori viennent de fort loin et usent de toutes sortes de subterfuges en vue de se créer un alibi au cas d'intervention postérieure de la justice. Ils vont même jusqu'à déferrer leurs chevaux afin d'effectuer leur route sans bruit.

Quand des grassatori sont tués pendant l'attaque, les camarades aussitôt leur tranchent la tête afin qu'on ne puisse reconnaître les cadavres.

Lorsque la grassazione est terminée, que la maison a été mise au pillage, que les victimes râlent dans quelque coin, que les habitants du village frémissent d'effroi derrière les portes et les fenêtres closes, les bandits se retirent, car il est nécessaire de regagner avant le jour le domicile, quelquefois très éloigné.

Le partage du butin ne se fait pas immédiatement, l'argent est confié à un *bugone*, recéleur, et les grains sont enfouis dans la terre. Plus tard, les chefs distribuent à leurs hommes la part qui leur revient.

Les grassazione sont très fréquentes en Sardaigne, l'autorité est impuissante à les prévenir, rarement la justice parvient à s'emparer des coupables.

Lorsqu'on est arrivé à les découvrir, on est surpris d'y trouver des notables qui n'auraient jamais été soupçonnés.

« Pauvre Sardaigne, me dit mon hôte en terminant, abandonnée par l'Italie aujourd'hui, comme aux siècles écoulés, pauvre terre de misère et de malaria dont le sol exhale des souffles mortels, où les rayons du soleil même sont empoisonnés. »

Je gagnai ma chambre. La nuit était claire, les étoiles scintillaient au ciel, la lune éclairait de ses doux rayons les montagnes et les vallées mystérieuses.

Je m'endormis lentement, ce soir-là, au son lointain du rythme sarde, dont les accents mélancoliques s'élevaient comme une plainte dans le calme de la nuit.

Maison à Belvi (voy. p. 196).

Le 24 juin dernier, ce village de Belvi, qui m'avait tant charmé et dont le curé avait été victime d'un cruel attentat, a été de nouveau ensanglanté.

L'Avvenire de Sardegna raconte qu'une bande de malfaiteurs a attaqué à minuit la maison de Casula Oro Antonio, dit Craeddu, faisant une fusillade d'enfer contre les maisons du village, deux heures durant.

Au moment où les bandits arrivaient, un jeune homme revenant de fêter *San Giovanni* regagnait son domicile en chantant. Il fut tué par les grassatori. Le sacristain, qui était monté sonner les cloches pour appeler du secours, réveiller les habitants et les encourager à la résistance, devint le but d'une fusillade. Parmi les projectiles retrouvés le lendemain, certains provenaient d'armes à percussion centrale.

Le 5 juillet de cette année, la gare de Chilivani, où je m'étais arrêté lors de mon excursion à Tempio, a été attaquée par une bande d'une cinquantaine d'individus. Les employés, après s'être défendus pendant une heure, se trouvant sans munitions, ont pris la fuite; les bandits ont emporté tout ce qu'ils ont pu trouver.

Je ne soupçonnais pas cette plaie profonde de la Sardaigne. Comme artiste j'avais été séduit par le caractère ou la beauté des visages, l'originalité, la richesse et la variété des costumes, l'urbanité parfaite de tous les habitants. La fièvre est pour ce malheureux pays un fléau assez redoutable sans qu'il vienne s'en ajouter

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les canéphores d'Aritzo (voy. p. 197).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un plus grand encore : le brigandage. Je recherchai les causes d'une pareille situation. Elles sont diverses. Dans la partie de la Barbagia où se recrutent généralement les grassatori on pourrait dire que le mal est héréditaire.

Les historiens anciens, parlant des Sardes, les désignaient sous le nom de *Sardi*, auquel ils ajoutaient les dénominations de *pelliti* et de *latrunculi*. Strabon raconte que les plaines de cette île étaient exposées sans cesse aux incursions des montagnards, qui vivaient en sauvages dans le creux des rochers.

Les Sardes cependant n'étaient pas les seuls à s'adonner au brigandage ; d'après Thucydide il était pratiqué dans toute l'ancienne Grèce, et « cette industrie », loin d'être ignominieuse, constituait plutôt un honneur. L'habitude qu'ont gardée, de nos jours, les Corses et les Sardes de ne pas quitter leurs armes, est sans doute un reste des mœurs antiques.

Une cause qui ravive le mal en réveillant les instincts de rapine que les Barbaraccini tiennent de leurs aïeux est la misère.

Les impôts écrasent la Sardaigne : on m'a affirmé qu'un tiers du territoire de l'île est actuellement saisi par le domaine. L'administration des finances a beau offrir des facilités de payement, on voit tous les jours des propriétaires abandonner leurs terrains, le produit des cultures ne suffisant même pas à payer les impôts. On a vu un huissier, ne trouvant rien à saisir dans une maison du village de Tetti, arracher violemment les boucles d'oreilles à une pauvre femme.

Sur les confins de la Barbagia et du Nuoro, aux villages de Tetti. Tiana, Ovoda, les populations se nourrissent encore d'un pain composé de glands, d'orge et d'argile, d'un peu de fromage de *Gadoni* et quelquefois de fèves bouillies. Ces pauvres gens récoltent des pommes de terre, mais ils s'en privent pour venir les échanger à Cagliari contre des objets ou des produits indispensables.

On ne doit point s'étonner de voir des grassazione se perpétrer lorsque, durant les jours noirs de l'hiver, les malheureux habitants de cette région froide et triste n'ont plus rien à manger.

Quant aux gens de Fonni, ils sont brigands par nature : ils ont conservé dans leur sang les violences et la sauvagerie de leur race. Ce sont eux qui organisent les grassazione et font appel pour les consommer aux pauvres gens des villages d'alentour.

Fonni se trouve à 1000 mètres d'altitude environ ; c'est le village le plus élevé de la Sardaigne. Les hivers y sont extrêmement rigoureux, des forêts l'entourent, et le Taloro, qui prend sa source dans le Gennargentu, gronde en passant à ses pieds dans une gorge sauvage et va se mêler, après un cours torrentueux, aux eaux mortes du Tirso, qui contribuent à empoisonner Oristano. Les habitants de Fonni se livrent à l'élevage du bétail et à la fabrication des fromages. Les bestiaux paissent en liberté et demeurent nuit et jour dehors.

Un balcon à Aritzo (voy. p. 196).

Ce village perdu sur les hauteurs, dans un chaos de monts sauvages, peuplé d'hommes un peu barbares, possède une église du XIIIe siècle et un beau cloître.

Outre l'affluent du Tirso, des ruisseaux murmurent sous les feuilles et des torrents bondissent à travers les rochers dans son voisinage. De jolis moulins s'accrochent çà et là aux aspérités du roc. Les habitants sont d'aspect farouche, et certains visages m'ont rappelé le type des Marocains.

En présence de l'abandon dans lequel l'Italie laisse la Sardaigne, on est amené à se demander s'il ne serait pas peut-être plus profitable à sa grandeur et à sa prospérité futures de guérir les plaies dont souffrent les Sardes, plutôt que d'annihiler ses forces et de courir à sa ruine en oubliant ses amis d'autrefois et en abandonnant la cohésion latine.

La Sardaigne, qu'on appelle le *granajo d'Italia*, ne produit même pas assez de blé pour sa consommation : le complément arrive de Russie. Pourtant les *campidani* se prêteraient admirablement à cette culture avantageuse si les impôts ne pesaient pas si lourdement sur les propriétés foncières.

Naguère, à l'époque des bonnes relations avec la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

France, la Sardaigne était relativement prospère : elle exportait les vins à Cette, les huiles et les bestiaux à Marseille. Aujourd'hui, c'est la partie de l'Italie qui est la plus vivement atteinte par le non-renouvellement des traités de commerce.

Revenons encore aux grassazione. Il y a beaucoup à dire sur ces scènes de pillage nocturne qui ensanglantent ce malheureux pays. Elles donnent lieu parfois à des actes d'héroïsme; il est arrivé que des femmes, des jeunes filles même, se sont défendues en ces circonstances avec une rare énergie.

Un soir, à onze heures, une bande d'une vingtaine d'individus arrive à Orroli, et aux cris de : *Avanti Garibaldi!* dirige une vive fusillade contre la maison du notaire Ghiani, tandis que quatre d'entre eux attaquent la porte à coups de hache. La fille du notaire criait d'une voix déchirante qu'on entendait à travers le vacarme. La porte allait céder, le notaire vainement cherchait à riposter par les fentes, lorsque sa fille, saisissant un revolver, en déchargea les six coups sur les assaillants. Aussitôt un grand trouble saisit ces derniers, on entendit des plaintes, et les bandits s'en allèrent en hâte. Des traces de sang retrouvées le lendemain sur la terre témoignaient que plusieurs grassatori avaient été atteints. La pauvre jeune fille qui avait montré tant de courage fut tellement bouleversée par cette attaque, qu'elle perdit la raison.

Une veuve (voy. p. 196).

Quelquefois les grassazione donnent lieu à de véritables scènes de carnage. Je traduis dans l'*Avvenire de Sardegna* le fait suivant :

« Sorradile, 6 novembre. — Un étrange et épouvantable fracas réveille en sursaut les habitants; tout tremblants ils écoutent : une fusillade continue ébranle l'air, des hurlements féroces mêlés de cris se font entendre : *Fuoco! avanti!* et *morte!* (feu! en avant! mort!)...

« Un filet de voix pénétrant s'élève désespérément dans ce fracas : *Aiuto! aiuto!* (à l'aide! à l'aide!).

« Une nombreuse bande de grassatori, après avoir bloqué le poste de carabiniers, venait de prendre d'assaut la maison du curé, Bachisio Angelo Mariello. Ils avaient brisé la porte d'entrée à coups de hache et s'étaient précipités dans l'intérieur comme des bêtes féroces. La voix lamentable qu'on entendait était celle de la victime. Cependant, au bruit de la fusillade, cinq habitants s'arment, attaquent les sentinelles des grassatori, qui prennent la fuite. Ils arrivent au lieu de l'attentat. Un carabinier et le syndic, qui étaient parmi ces braves, tombent sur le seuil même la poitrine trouée de balles. Ce dernier meurt en criant : *Coraggio, Sorradile!* (courage, gens de Sorradile!). Le curé, étendu sur un monceau de meubles brisés, la face livide et sanguinolente, agonisait. Mais la mort de ces braves est vengée. Les rues de Sorradile et les champs d'alentour sont littéralement trempés du sang des bêtes sauvages à forme humaine. »

M. Georges Chapelle m'a raconté qu'au cours d'une chasse il reçut, en même temps qu'un de ses amis, l'hospitalité dans une maison de je ne sais plus quel village du massif montagneux. Au milieu de la nuit ils sont réveillés en sursaut par la fusillade. Habitués aux choses de Sardaigne, ils comprirent aussitôt ce qui se passait, s'habillèrent en hâte et sautèrent sur leurs fusils. Tandis qu'ils cherchaient une issue pour aller au secours de la maison assiégée, l'hôte s'approcha, les exhortant de ne pas courir au-devant d'une mort certaine. Voyant que malgré ses prières les deux chasseurs étaient résolus, il appela sa femme et ses enfants, qui vinrent aussitôt se mettre à leurs genoux, les suppliant, les conjurant de rester. « Mais vous ne voyez donc pas que vous mourrez et que ce sera sans profit, disait l'hôte; que demain, après-demain peut-être, les grassatori, furieux, viendront saccager ma maison, assassiner

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ma femme et mes enfants!... » La femme et les enfants se roulaient à leurs pieds. « Ah! ajoutait cet homme en s'arrachant les cheveux, maudit soit le jour où nous vous avons accueillis sous notre toit! maudite soit l'hospitalité que nous vous avons donnée! »

M. Chapelle et son ami pleuraient de rage en entendant les cris lamentables des victimes : *Adjutorio! adjutorio!* Les enfants gémissaient, la femme en larmes se tenait accrochée à leurs vêtements. « Et je passai deux heures ainsi, me disait-il, au milieu des pleurs et des supplications des enfants, entendant les cris de détresse de gens qu'on égorgeait. Je ne pus sortir.... »

Le comte Spada, major des carabiniers de la province de Sassari, s'était vanté de délivrer le pays des grassazione et de le purger des bandits. Il fit savoir adroitement que si ces derniers consentaient à se constituer prisonniers, ils seraient mis en liberté après une condamnation légère qu'on leur infligerait pour la forme seulement. Quelques-uns, qui s'étaient laissé prendre à ces belles promesses, furent impitoyablement condamnés.

Un soir, à table, à l'auberge de Nuoro, le major se réjouissait devant quelques personnes de la sécurité qui, grâce à lui, régnait dans la région. « L'époque des grassazione est passée, disait-il en se frottant les mains : on est maintenant aussi tranquille dans ces montagnes mal famées de tout temps que sur la place Azuni de Sassari. »

Costume de gala (voy. p. 196).

Ce soir-là même, 4 mai 1886, il prenait place dans la voiture pour rentrer à Macomer, avec un notable de Nuoro et le syndic de Bolotana. La conversation continuait : le major complaisamment montrait les montagnes qui les entouraient et dont les crêtes sauvages se découpaient toutes noires sur le ciel.

« Voyez, disait-il, il est nuit, nous sommes dans une région montagneuse, solitaire, et nous n'avons rien à craindre : la sécurité est complète aujourd'hui. »

Il n'avait pas terminé cette phrase, qu'une grêle de balles faisait voler en éclats les vitres de la voiture. Les chevaux tombaient foudroyés. Le conducteur était blessé et les voyageurs échappaient miraculeusement à la mort.

Aussitôt une bande de malfaiteurs entoura la voiture, les portières furent ouvertes; le conducteur, le major et les deux autres voyageurs, mis en joue, furent sommés de descendre.

Ces bandits portaient le costume d'Orgosolo, ils étaient chaussés de sandales en peau de sanglier, leurs mains et leur visage étaient barbouillés de noir. Le chef donnait ses ordres en italien, auquel il mêlait quelques paroles d'un jargon inconnu des voyageurs.

Le major fut invité à se déshabiller et à se coucher ensuite à plat ventre sur la terre. Une bague brillait à son doigt. Il entendit discuter un instant la question de savoir si on allait lui couper le doigt pour la lui arracher; il tendit le bijou aussitôt. Puis les bandits lui administrèrent la plus effroyable volée qu'on puisse imaginer.

Pendant ce temps la boîte du courrier était mise en pièces et les bandits s'emparaient de son contenu. Les bagages des voyageurs étaient emportés. Le notable, soulagé de son portefeuille, vit son propre revolver appuyé sur sa tempe pour le décider à ajouter sa bourse au portefeuille et à ôter une paire de boutons en or qu'il portait aux poignets. La montre, scrupuleusement examinée, lui fut rendue, car elle portait son chiffre, ce qui était compromettant. Quant au major, on lui restitua ses habits après les avoir débarrassés du portemonnaie qui s'y trouvait. Les bandits emportèrent son fusil en souvenir de cette nuit mémorable et reprirent, à travers l'obscurité, le chemin de leurs repaires.

Le cocher alla chercher des chevaux à la *cantoniera* la plus rapprochée, la voiture roula de nouveau jus-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Types d'hommes de Fonni (voy. p. 202).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'à Silanus, où le major Spada, affreusement meurtri, incapable de continuer la route, se coucha pour quinze jours.

Ce fait n'a rien d'exagéré, on peut en lire les détails dans le numéro du 5 mai 1886 de l'*Avvenire de Sardegna*, journal qui se publie à Cagliari. Le major Spada devint l'objet de tous les lazzi, son aventure défraya longtemps les conversations, et en fin de compte il fut mis en disponibilité ou en retrait d'emploi, je ne sais plus exactement.

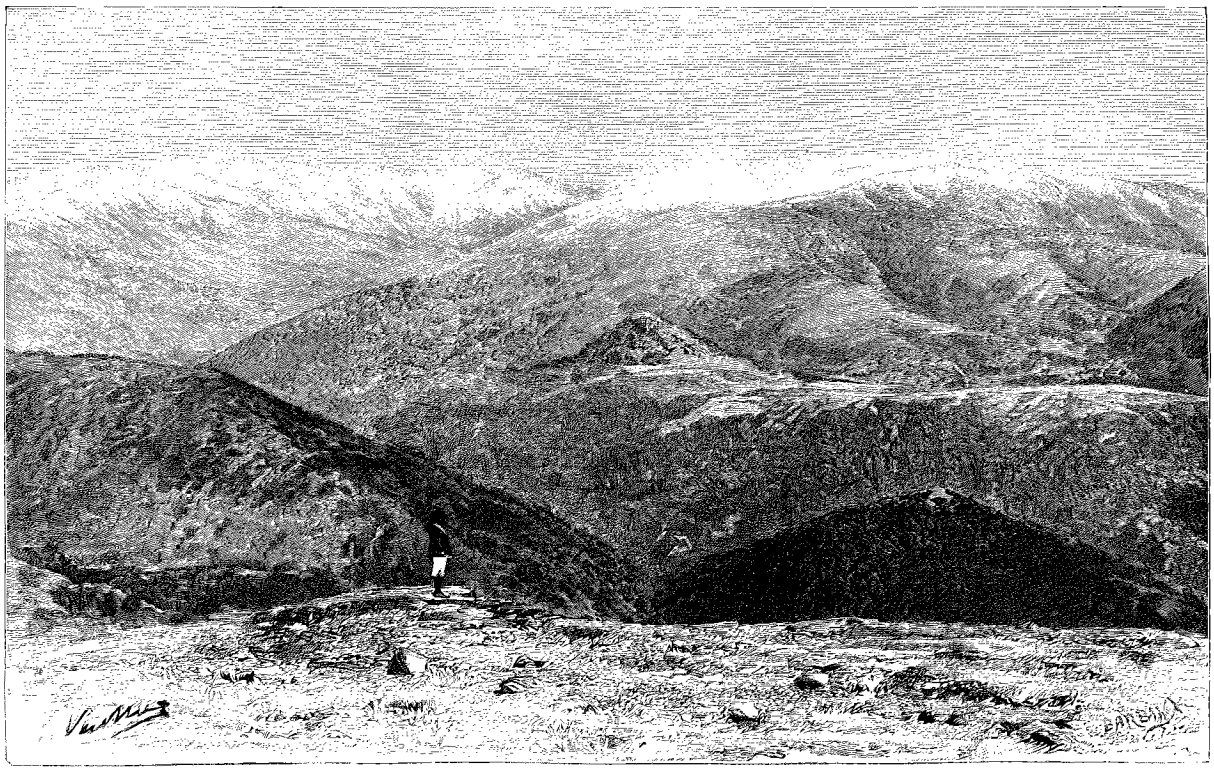
Le brigandage en Sardaigne s'opère quelquefois en grand.

Des bandes considérables d'hommes armés et à cheval se mettent à battre les campagnes, arrêtent les gens par les chemins, leur demandant, le poignard sur la gorge, des renseignements circonstanciés sur les plus riches habitants du pays. La région entière est alors en alerte.

Des hommes résolus, au nombre de cinquante quelquefois, veillent nuit et jour en armes sur un village.

Le bourg Arbus étant menacé en décembre 1886 par une de ces bandes, le syndic choisit aussitôt cent hommes parmi les anciens militaires et les chasseurs renommés. Cette petite troupe, suivie de la population tout entière, les femmes comprises, armée d'épieux, de fourches, etc., se mit aux trousses des malfaiteurs.

Dans les premières pages de ce récit, au sujet des aventures du bandit Giovanni Cano, j'ai dit quelques mots des scènes empreintes de grandeur qui se produisent en Sardaigne lorsque les autorités parviennent à



Le Gennargentu (voy. p. 208).

faire conclure un traité de paix entre des familles longtemps divisées par la vendetta.

Un traité de ce genre, intervenu entre Bitti et Orune, est typique en ce sens que la guerre ne s'était pas bornée à deux familles, mais que ces deux villages importants y avaient pris part et avaient, pendant des années, ensanglanté leur territoire.

Ces villages sont situés dans le Nuoro, sur le haut plateau granitique de Bodduso, non loin des sources du Tirso.

En 1887 — le fait est bien récent — les notables de ces communes, cédant enfin aux longs efforts des autorités religieuses, militaires et civiles, conclurent solennellement un pacte d'amitié.

Dans la plaine austère de San Giovanni, par une sombre journée de décembre, six cent soixante-six hommes, représentant les familles les plus considérables de Bitti et d'Orune, se trouvèrent réunis. Dix mille personnes étaient accourues des villages du Nuoro pour assister à la réconciliation. La cérémonie eut lieu en présence de l'évêque du diocèse, du préfet, du major des carabiniers royaux, du syndic, du recteur de l'université de Sassari, de plusieurs conseillers généraux, du colonel de Sant'Elia, du contre-amiral Luni, des représentants de la presse sarde, d'un correspondant de l'*Illustration* italienne et de bien d'autres notabilités encore.

La pauvre petite église où s'accomplissait ce pacte grandiose ne put abriter que les personnes directement intéressées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'évêque, assisté d'archiprêtres et de chanoines, après avoir célébré la messe, prononça un discours en dialecte sarde, faisant appel aux bons sentiments de ces hommes, dont plusieurs encore semblaient irrésolus et jetaient des regards farouches sur leurs adversaires.

Ce fut un spectacle singulièrement émouvant que celui de ces six cents hommes, que des flots de sang séparaient, cédant enfin aux exhortations d'un évêque, dans une pauvre église perdue dans les monts, remplie d'une foule compacte où étaient représentés toutes les conditions sociales et tous les âges.

Lorsqu'ils s'avancèrent un à un vers le crucifix, prononçant le serment de pardon et d'oubli, les larmes coulaient des yeux des assistants et des sanglots s'élevèrent.

Au dehors, la pluie tombait froide et continue, fouettant les vitres, le ciel était noir, l'église assombrie.

Dans l'après-midi, le ciel se rasséréna et cette foule put s'asseoir au banquet qui avait été préparé. La fin de la journée fut consacrée aux danses et aux chants.

Un témoin oculaire écrivait, le lendemain, d'Orune, à un journal sarde :

« Nous sommes encore enveloppés dans une atmosphère de fête. Non point une fête tapageuse à travers les trophées et les illuminations, mais une simple et chère fête des cœurs. Un profond sentiment de joie a envahi le peuple. Il paraît qu'à San Giovanni le doux langage du pardon éveillait chez quelques-uns un sentiment indéfini de douleur et de tristesse, dernier souvenir des féroces mais nobles haines qui les avaient possédés. »

Dans une rue d'Aritzo.

L'auberge d'Aritzo, où je m'étais présenté muni d'une lettre de recommandation de M. Bellegrandi, de Cagliari, beau-père de M. Chapelle aîné, est tenue par un Piémontais. Ce brave homme, fort intelligent, fit tous ses efforts pour faciliter l'accomplissement de mes projets. Mais quelle nourriture et quels breuvages! Le matin, du cabri gluant et de la minestra; le soir, de la minestra et du cabri. La note qu'il me présenta, au moment du départ, était, certes, infiniment plus compliquée.

Enfin, grâce à lui, je me trouvai pourvu de deux guides sûrs, qui, au besoin, devaient faire l'office de gardes du corps, dans l'excursion que j'avais projetée, au Gennargentu.

En route donc pour le père des monts sardes! Et un matin j'enfourche ma monture. On s'en va grimpant à travers les ruelles du village au pavé glissant, frôlant de la tête des balcons ruinés, saluant à droite et à gauche les braves Sardes, qui se rangent contre les murs, les femmes laborieuses qui préparent la trame du drap, et souhaitent des journées heureuses au cavalier qui passe. Aux dernières maisons, c'est en quelque sorte le lit d'un torrent qu'il faut suivre. Puis le sentier profond, encaissé, devient pierreux; il s'est trouvé, dirait-on, creusé à la longue par le pas des chevaux; le schiste bleuté qui en forme le fond est par instants fort glissant, dangereux même. On monte toujours. Maintenant on passe sous la feuillée d'or des châtaigniers où le soleil pique ses premiers rayons. En ce pays, les feuilles jaunies sont persistantes, les grands arbres ont comme des diadèmes de rois. Quelques-unes pourtant sont tombées, couvrant le sol, dégageant les branches basses, donnant ainsi aux arbres une singulière élégance lorsque des souffles passent et agitent les cimes. Plus d'arbres ensuite, des bruyères épaisses au fin feuillage, veloutant de grands espaces. Puis la roche ardue, la rocaille, et la montagne se dresse de plus en plus aride dans le ciel bleu. Quelle tristesse! un seul oiseau de proie tout noir plane dans le silence auguste des grands monts. Les guides sont silencieux, ils vont du pas des montagnards, sans fatigue et sans hâte, automatiquement en quelque sorte. Une cime pelée est là, le chemin n'existe plus, il s'est perdu dans la lande où viennent, au hasard, brouter les chèvres.

Derrière cette cime que nous touchons monte lentement dans sa majesté le pic du Gennargentu couvert de neige. Bientôt il s'étale sous nos yeux avec ses ravins, ses croupes puissantes, d'où tombent, en quelque sorte, des cascades de végétation. Vers le bas, entre l'arête où nous sommes et le mont, s'ouvre une vallée sauvage couverte de forêts. A nos pieds la pierraille, des plaques de neige, et aux oreilles le souffle d'un vent glacé.

Les guides me montrent plus loin la *Fontana congiada*, où les habitants d'Aritzo et de Belvi recueillent la neige qu'ils expédient dans toute l'île pendant l'été. On voyait autrefois le *cavallante* d'Aritzo la transporter à dos de cheval.

Après quelques instants de repos à l'abri d'une roche, nous nous prenons à descendre au fond de la vallée. Nous traversons des forêts solitaires, sans rencontrer même un pâtre, et, après une longue chevauchée, vers le soir, nous campons au pied de la montagne sous de grands hêtres et nous établissons notre bivouac sur un lit de feuilles sèches. Les pieds devant un brasier, une couverture sur les épaules, nous passons la nuit.

Au matin, avant l'aube, transis par le froid très vif

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur ces hauteurs, nous reprenons l'ascension. Tandis que nous gravissons, le soleil se lève tout pâle, des nuées rampent autour de nous et montent dans les plis de la montagne. La cime du Gennargentu est voilée; à mesure que nous nous élevons, le vent devient glacial. Une heure de chemin à peine nous sépare de la cime, et nous sommes obligés de renoncer à poursuivre l'ascension dans la neige, n'ayant d'autre perspective que des brouillards opaques dans lesquels nous irons nous égarer sans l'espoir d'une éclaircie.

Tandis que nous redescendons, le soleil par instants nous adresse quelques rayons à travers les nuages; tout au loin, un guide subitement me montre du doigt un troupeau de mouflons. La bande est considérable et s'en va avec une vitesse inouïe; elle disparaît bientôt dans une gorge et nous demeurons tout déçus de n'avoir pu lui envoyer quelque balle. Dans cette partie du Gennargentu, les cerfs, les sangliers et les mouflons abondent, et nous n'avons eu pourtant, durant deux journées, que la vision lointaine du grand troupeau de mouflons passant hors de la portée de nos fusils.

Vers le soir nous retrouvons l'arête d'où la veille nous avions contemplé la montagne neigeuse. L'heure presse, car la nuit vient de bonne heure. Le ciel s'est dégagé, le soleil à son déclin brille, et sous nos yeux alors s'étale comme un immense décor une grande partie de la Sardaigne. Le massif montagneux va se dégradant jusqu'à l'horizon en lignes simples et sévères, jusqu'à la mer d'Oristano, dont les marais se dessinent vaguement dans la buée lointaine. On distingue sur cette côte

Préparation de la trame du drap.

occidentale la vaste région minière pleine de richesses minéralogiques, les monts d'Iglesias qui en font partie; et quelques cimes dentelées et claires, vers San Giovanni, indiquent les mines de plomb argentifère de Masua.

Plus avant, assez près de nous, la Giara nous montre son vaste plateau, où quelques étangs brillent comme des plaques de métal en fusion. Là vivent des troupeaux nombreux de chevaux sauvages, qu'on prend à l'aide du lazo comme dans les pampas américaines.

Les buées qui flottent sur l'horizon et dont j'admire les colorations roses ou violettes sont chargées de poisons miasmatiques. Elles vont semant la mort sur cette grande terre de Sardaigne aux larges ondulations. Prises par les vents d'ouest sur ces marais où elles sommeillent, elles montent jusqu'aux montagnes, et les habitants de régions relativement élevées, où semble souffler un air pur et frais, sont empoisonnés par la malaria.

Le soleil décline, les schistes argentés du chemin, recevant des rayons obliques, ont des éclats aveuglants. Nous retrouvons les bruyères, nous retrouvons les châtaigniers, dont le couchant brode la cime de festons d'or. Le sentier noir reparaît, tandis que les ombres s'allongent au loin, que les fumées du village montent en fines vapeurs, et nous arrivons à Aritzo au moment où, dans le ciel jaunissant, s'allume la première étoile.

GASTON VUILLIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'antique char à roues pleines (voy. p. 212).

LA SARDAIGNE,

PAR M. GASTON VUILLIER[1].

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. G. Vuillier d'après nature et d'après des photographies de M. E. Mauri, de Cagliari.

L'automne était passé, novembre allait bientôt finir et le temps continuait à favoriser mon excursion dans la Barbagia. Le soleil ne cessait de briller d'un vif éclat dans un ciel d'une pureté incomparable. Les journées étaient tièdes encore, les rayons ardents, mais les matinées et les soirées devenaient très froides; on dînait à l'auberge, avec le *brasero* sous la table, et je me couchais à la lueur d'un grand feu de branches.

Je comprenais alors pourquoi les Sardes, habitant un climat chaud, en somme, se couvrent dès le commencement de l'automne d'épais vêtements, qu'ils abandonnent seulement aux derniers jours du printemps.

Ils sont dans la nécessité, en effet, d'avoir à se préserver tout à la fois des ardeurs du soleil, de l'extrême fraîcheur de l'ombre et des vents.

Les deux chaînes de montagnes qui s'allongent sur les côtes de la Sardaigne étant dirigées du nord au sud, l'île sous un soleil brûlant est balayée par les vents froids. En se couvrant ainsi qu'ils le font, les Sardes évitent les refroidissements subits auxquels ils seraient exposés sans cesse, et qui déterminent l'*intemperia*, nom sous lequel on désigne les fièvres d'accès en Sardaigne.

Les jours étaient devenus très courts; je ne sortais plus après le soleil couché, passant de longues heures en conversations intéressantes avec le Piémontais. J'apprenais à me mettre en garde contre tout ce qui aurait pu froisser les susceptibilités des montagnards. Du reste, M. Chapelle m'avait déjà fait des recommandations à ce sujet, à Cagliari. Je savais qu'il n'était pas convenable de donner des poignées de main aux femmes ni de plaisanter avec elles. Les Sardes sont extrêmement jaloux. Une familiarité innocente peut être considérée par eux comme une injure et l'on s'expose facilement, dans ce cas, à recevoir un coup de poignard, sans avertissement préalable.

Ces femmes, belles en général, si distinguées souvent d'allure, et d'aspect chaste, ne se montrent pas dans les réunions d'hommes. Nous avons vu qu'il n'était point dans les usages de les présenter aux étrangers.

Dans les villes même, comme Cagliari et Sassari, elles ne vont pas aux provisions comme les ménagères de la plupart des autres pays; ce sont les servantes ou les hommes qui sont chargés de ce soin. Aussi les abords des marchés, dans ces deux villes, sont-ils encombrés de petits garçons munis de larges corbeilles qu'ils portent sur la tête. Pour quelques centimes, ces

1. Suite. — Voyez p. 145, 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gamins suivent l'acheteur, se chargent des provisions et l'accompagnent à son domicile; on les désigne sous le nom de *picciocus de crobi*, « petits des corbeilles ».

Un soir, j'entendis une sourde rumeur mêlée d'éclats de voix s'élever d'une salle basse de l'auberge. Par instants cependant le calme se faisait, et le rythme sarde emplissait alors la maison de ses étranges sonorités. Je descendis et regardai curieusement par la porte entre-bâillée. A travers l'épaisse fumée des calumets, j'aperçus des hommes debout autour d'une table. Ils jouaient à la *morra*, jeu en usage chez les Espagnols, qui l'introduisirent, je pense, en Sardaigne à l'époque de leur domination. Les joueurs ne cessaient de frapper du poing sur la table. Le rythme avait cessé, le jeu battait son plein, les cris devenaient de plus en plus stridents. C'était vraiment une scène saisissante que la vue de ces hommes à l'aspect rude, au front plissé, aux yeux brillants, vêtus de peaux de bêtes, poussant des exclamations rauques et s'agitant comme des possédés à travers une atmosphère fumeuse, où certains disparaissaient à demi tandis que d'autres ne se montraient qu'en silhouettes fantastiques.

L'aubergiste intervint subitement et, d'une voix tonnante, les somma de cesser : « Ne voyez-vous pas, me dit-il, briller les lames des couteaux qu'ils cherchent à cacher d'une main, tandis qu'ils jouent de l'autre? Si je ne les arrête pas, le sang va couler; j'ai vu parfois un poignard clouer la main de l'un d'eux sur la table. »

Je ne sais si la haute stature du Piémontais leur en imposait, mais le jeu fut abandonné aussitôt, et je n'entendis plus s'élever, jusque bien avant dans la nuit, que les sons du rythme mélancolique.

Dans la journée, je continuais à explorer le village, qui m'intéressait toujours. Quelquefois, passant devant une demeure, j'étais surpris à la vue de tapis d'aspect oriental, ou de coffres sculptés de dessins bizarres. Les tapis aux vives couleurs, les besaces aux dessins variés offrent les mêmes assemblages de tons et le même caractère d'ornementation que les tapis d'Orient. Ils ne sont point fabriqués à Aritzo, mais dans d'autres villages; les terribles habitants de Fonni sont renommés pour la beauté des leurs.

Quant aux coffres sculptés, c'est bien une industrie propre à Aritzo. Il s'en trouve dans chaque maison. Beaucoup présentent, dans la conception naïve des fleurs et des oiseaux, un rapport étonnant avec les fantaisies de l'art au moyen âge.

Les Sardes se sont distingués autrefois par la richesse des armes. Les fusils qui étaient fabriqués à Tempio, dans la Gallura, sont de véritables œuvres d'art. On en retrouve encore et j'ai eu la bonne fortune d'en acquérir un. Leur crosse est généralement niellée, les ornements sont de pure Renaissance; certains, assez rares, sont incrustés de pierreries.

Je ne me serais pas lassé de vivre sur ces monts et je ne cessais de parcourir les environs du village, m'entretenant avec les pâtres, écoutant les psalmodies des femmes qui, sous la feuillée d'or, ramassaient les noix et les châtaignes. Ces chants, empreints d'une douce mélancolie, vont au cœur. Ce sont souvent les vers d'un poète d'Aritzo qui fut possédé d'un amour sans espoir et mourut assassiné, à l'heure des vêpres, dans une ruelle, victime de la vendetta ou des haines qui ensanglantaient le village.

En écoutant les plaintes musicales murmurées par les femmes, j'évoquais la figure de ce doux et tendre barde des montagnes, dont j'avais entendu raconter l'existence pleine de douleurs et dont la fin fut si tragique. Sa mémoire est toujours chère aux gens d'Aritzo. Longtemps encore les femmes réciteront ses poésies dans les sentiers et berceront leurs travaux et le sommeil de leurs enfants au rythme de ses vers. Le voyageur, lassé par une longue route, s'arrêtera charmé dans une clairière pour écouter les phrases pénétrantes apportées par la brise à travers les bruissements du torrent et les harmonies qui passent dans les bois.

Un après-midi de dimanche, le jeune Français qui m'avait salué à mon arrivée à Belvi vient me voir, et j'ai gardé des heures passées avec lui le plus agréable souvenir. Nous suivons en nous promenant la rue principale du village. Aux dernières maisons, un ruisseau se précipite en cascatelles dans l'étroite fissure d'un ravin. A travers les feuilles jaunies où filtre la lumière nous apercevons un essaim de jeunes filles, vêtues de rouge, lavant du linge dans l'eau écumante d'une blancheur de neige. C'est un tableau d'une richesse de couleurs et d'une originalité charmantes.

Nous prenons ensuite un sentier sous de hauts châtaigniers. Le soleil à son déclin semble se consumer en flammes d'or à travers les éclaircies du bois, et verser des flots ardents sur les pentes d'alentour jonchées de feuilles mortes. En nous retournant nous apercevons par instants le village, dont les maisons blanches et roses, d'où s'échappent des fumées légères, paraissent éclairées par des reflets de fournaises. Près de nous, les oiseaux gazouillent dans les branches, et du fond de la vallée l'ombre monte lentement comme une gaze mouvante.

Nous étions descendus dans la profondeur de la gorge où s'écoule le ruisseau. Dans ce chemin nous étions pensifs, l'enfant songeant sans doute à son père disparu, à la Provence, sa patrie lointaine, tandis que je me sentais doucement ému par la beauté de ce soir d'automne dont le charme mélancolique m'enveloppait d'une vague langueur.

Pendant que nous errions ainsi au fond du ravin, le son des cloches traversa lentement les airs. Nous n'étions plus en vue du village et nous pressâmes le pas afin de voir la procession qui était déjà sortie de l'église.

Au tournant du chemin je la vis déroulant ses anneaux à travers les masures, dans les rues tortueuses. Par instants elle disparaissait pour reparaître encore, et dans ces ruelles au sol un peu sombre, devant les façades de schiste bleuâtre, les pénitents blancs avaient l'air de fantômes. Les étendards flottants, les hautes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

croix de cuivre, les bannières ondoyantes, le prêtre, les femmes toutes rouges, les veuves voilées de noir, le tintement de la cloche, les cantiques entendus, donnaient à cette procession, dans ce village entouré de forêts, sur la pente d'une montagne, aux derniers rayons du jour, une étrangeté inoubliable. Cependant les ombres des montagnes lentement arrivaient, éteignant de proche en proche les éclats des vitres, les blancheurs violentes des maisons, les dernières robes rouges qui suivaient la procession. Puis, le crépuscule venu, s'exhalèrent seules de la nature les vagues harmonies du silence.

Le jeune homme voulut me suivre le lendemain à Desulo, où je me rendais. Il y connaissait du monde, et certainement sa compagnie devait m'être utile en même temps qu'agréable.

C'est un charme que de s'en aller, par une belle matinée d'automne, dans les chemins d'un pays inconnu, à travers des monts aux gorges profondes. Le soleil rougit à peine les hauteurs, les bois jaunis moutonnent sur les pentes enveloppées d'ombres transparentes, et le fond des vallées est une mer de brouillards que les souffles frais des brises font ondoyer doucement. Le village d'Aritzo que nous quittons s'éveille à peine, quelques fumées montent en spirale vers le ciel, et un tintement venu de l'église pisane annonce la première messe.

Femmes d'Atzara (voy. p. 212).

Que de joies il y a, dès l'aube même, dans cette nature, pour ceux qui l'aiment! Comment passer indifférents devant les beautés qui s'étalent sous les yeux à chaque pas, aux bords du chemin! Pour moi, ces joies ne finiront que le soir, lorsque mes yeux se seront clos, après que l'astre magnifique aura disparu dans sa pompeuse gloire, transformant le ciel et la terre en un prisme merveilleux, où toutes les magnificences de la couleur et de la lumière auront contribué à une éblouissante féerie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'aurai vu l'aube mystérieuse et pâle, timide réveil du ciel, les rayons ruisseler dans les vallées, le crépuscule envelopper les monts de mystère et les étoiles scintiller au firmament.

Eh bien, malgré ces spectacles éternels, toujours nouveaux pourtant et dont je ne puis me lasser, en présence des plus surprenantes merveilles je ne sais quelle lassitude m'envahit. Allons! le soleil tout à l'heure, après être descendu le long des pentes, inondera notre chemin et réchauffera mes membres endoloris.

Nous avons dépassé Belvi et nous continuons à remonter la vallée que la tradition prétend avoir été habitée par les premiers Barbaraccini, du temps du roi vandale.

Quelques voyageurs, gens de Busachi, près du Tirso, passent sur la route, dans les anciens chars à roues pleines, en usage chez les Romains; ils vont je ne sais où, portant des étoffes qu'ils tissent eux-mêmes.

Puis se montrent des femmes d'Atzara, village voisin, au costume plein de caractère. C'est dans la partie montagneuse que les vêtements primitifs ont été scrupuleusement conservés.

La Sardaigne compte environ 200 villages, car les habitations isolées y sont rares et l'on peut dire que les costumes de tous ces villages diffèrent entre eux.

Cette variété est moins accusée dans les Campidani que dans la région où nous sommes.

De Maltzan dit que les femmes de Dorgali, bourgade située sur la côte orientale, sont vêtues comme les Albanaises. « Leur jupe étroite est faite d'une étoffe raide et forte. La ceinture est large, le corset très court et peu apparent. Le corsage, ouvert sur le devant, a de longues manches qui, serrées de l'épaule au coude, s'élargissent à l'avant-bras et se boutonnent au poignet; des crevés laissent bouffer une chemise blanche. Leur tête est couverte d'une étoffe lourde aux vives couleurs, encadrant le visage et retombant sur les épaules. »

Dans le Nuoro, de même qu'à Osilo, les femmes se distinguent par une coiffure caractéristique qui leur donnerait l'apparence de religieuses si leur vêtement n'était d'une grande richesse.

Nous avons vu les costumes de Sennori, Osilo, Tissi, Ossi, Cagliari, Quartu, Pirri, Belvi et Aritzo.

Le plus étrange est, peut-être, celui des femmes de Tortoli, avec le corsage étroit et singulièrement décolleté et la chaîne, sorte de jugulaire, qui, passant sous le menton, retient le voile qui couvre leur tête.

Si les vêtements des femmes sardes sont en général d'une grande beauté et d'une magnificence rare, le corset, qui est souvent tout brodé d'or, est bien conçu selon le vœu de la nature. Des lacets en retiennent les parties égales et similaires dans le dos, formant ainsi une sorte de plastron rigide de la ceinture jusqu'au niveau des épaules. A partir des creux axillaires, les bords s'abaissent en se courbant jusqu'au-dessous des seins, qui, par ce fait, sont soutenus et non comprimés. Une chemise légère qui en laisse voir la forme les voile simplement.

C'est grâce aux dispositions logiques de leur corset que les seins des femmes sardes, célèbres déjà dans l'antiquité, acquièrent un développement magnifique et qu'elles sont réputées bonnes nourrices.

Femme de Desulo.

Il est curieux de penser que voilà un petit peuple qu'on traite de barbare et dont les femmes font elles-mêmes leurs vêtements avec une plus grande beauté dans la forme et plus de respect des lois de l'hygiène que nos couturières les plus renommées de Paris, qui semblent n'avoir pour but que de détruire l'harmonie naturelle et créer des cas pathologiques.

Du reste, on dirait que ces peuples primitifs ont deviné les lois de l'hygiène.

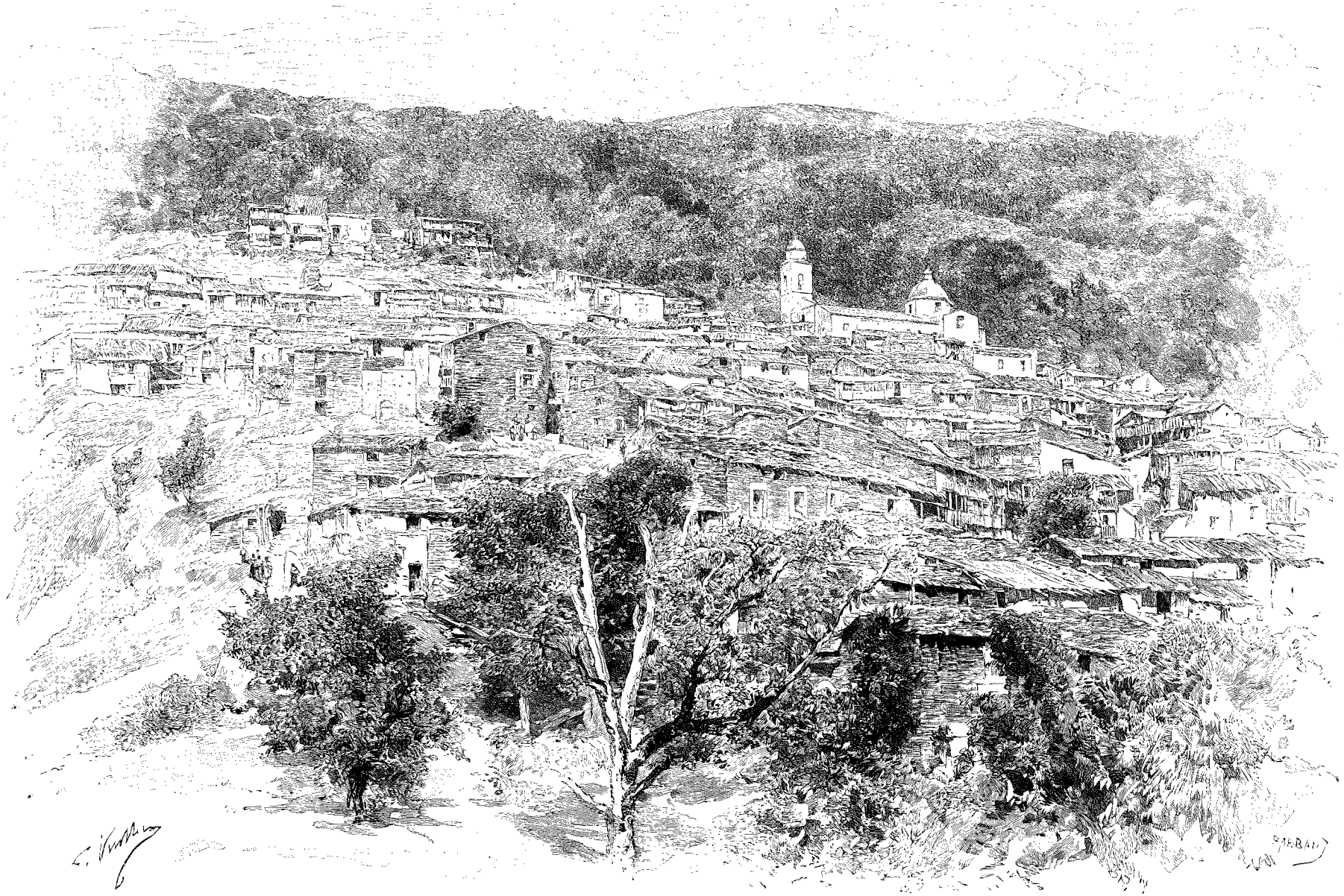
A Oristano, sur les bords du Tirso, d'où s'exhale la fièvre, les femmes, lorsqu'elles vont puiser de l'eau, ramènent sur le bas de leur visage le voile qui entoure leur tête, afin d'éviter de respirer directement le mauvais air.

Nous avons vu que les Sardes ont aussi la prudente habitude de n'aller à leurs travaux qu'une heure après le lever du soleil, et de rentrer chez eux avant son coucher.

Après cette digression, dans laquelle nous avons été entraînés par la rencontre des Busachi voyageurs et des femmes d'Atzara aux étranges costumes, nous reprendrons le chemin de Desulo, sous les beaux noyers de la vallée d'Iscra.

Deux bonnes heures de chevauchée, et nous pénétrons dans une gorge au fond de laquelle un torrent gronde à travers les chênes et les châtaigniers séculaires, et la blanche église de Desulo, aux coupoles de mosquée, apparaît. Des forêts épaisses descendent en sombres cascades le long des pentes abruptes où le village accroche les trois quartiers, aux constructions originales, qui le composent. Des sentiers serpentent dans les plis du mont, côtoyant des précipices, escala-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Desulo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant les roches; les montagnards suivent ces chemins périlleux, tenant leurs chevaux par la bride. Leur aspect est austère comme la nature qui les entoure. J'aperçois beaucoup de femmes dont la coiffure rappelle le casque des paladins.

Tandis que nous gravissions la route, des troupeaux guidés par des pasteurs descendaient, soulevant des nuages de poussière. On entendait le bêlement des brebis, le tintement des clochettes, les aboiements des chiens et de temps à autre les appels des gardiens. L'hiver allait bientôt venir, les pasteurs quittaient leur village, où le froid sévit, pour mener leurs troupeaux dans le Campidano. Ils reviendront au printemps avec les hirondelles.

Nous pénétrions bientôt dans les rues tortueuses de Desulo, et mon jeune compagnon me conduisit dans une maison où nous étions attendus. Le chef de la famille nous reçut avec la plus grande cordialité. Nous étions dans notre propre maison, il l'affirmait du moins, et j'avoue que cet homme exerça sans phrases la plus touchante et la plus généreuse hospitalité.

Les demeures sont ici plus hautes qu'à Aritzo, mais c'est le même enchevêtrement de ruelles, où surplombent des balcons capricieux; quelques façades sont blanches, et généralement des écorces d'arbres et des morceaux de bois remplacent les tuiles, que les gelées fendent vite, car Desulo est à 900 mètres d'altitude. Notre hôte nous accompagna à l'église, où j'admirai un ornement sacerdotal en brocard lamé d'or. On prétend qu'un Français, fuyant la révolution en 1793, l'aurait apporté d'une église de Paris.

Je vais maintenant détacher quelques feuillets du cahier où je notais au jour le jour mes impressions, et où je résumais ce que j'entendais ou apprenais sur ce pays nouveau.

20 novembre, au matin. — Un œil entr'ouvert,... un rayon se joue dans le volet, un tout petit rayon, un peu pâle, mais joyeux : c'est bien le soleil qui vient encore sourire au voyageur, comme pour lui faire oublier les journées grises, les heures venteuses, les bourrasques et les abats d'eau qui frappaient les vitres de l'hôtel des *Quatro-Mori*, et ruisselaient dans les rues en pente de Cagliari et de Sassari.

Le village s'est réveillé, les maisons fument, car ici, comme en Corse, la fumée s'exhale par les interstices des toitures; les monts et les bois, les vallées et les lointains se baignent dans un brouillard léger, et les rayons du soleil filtrent à travers cette buée, accrochant au passage une veste rouge, un visage gracieux, le poil d'une mastrucca, les cornes démesurées des grands bœufs traînant un chariot. Quelques femmes à demi voilées passent vivement, rasant les murs comme des spectres, dans l'ombre diaphane. Elles se rendent à l'église.

Là-haut, les grands bois s'inondent de flots de pourpre et d'or. Bientôt des torrents de lumière ruissellent jusqu'au fond des vallées, tandis que le soleil, qu'on dirait enivré, semble se rouler au ciel dans un radieux éblouissement.

Je recueille mes souvenirs.... Hier au soir, il y a eu grande fête chez ce brave Sarde qui nous a si gracieusement accueillis; ce n'est point un paysan, non plus un bourgeois, ni un lettré; mais il a de l'aisance, et son esprit est véritablement ouvert. Du reste, tous ces montagnards aiment la poésie.

Au coin de l'âtre, dans la longue soirée, tandis que les femmes filaient la laine, j'ai entendu des morceaux transmis d'âge en âge, empreints d'un grand sentiment poétique.

Quel tableau charmant s'est offert, lorsqu'une femme, cédant à nos instances, a abandonné sa quenouille pour murmurer doucement le sonnet de Madao, le célèbre poète sarde :

De sa rosa impares humana bellesa
Tantu presumida, superba et altera ;
In ipsa ti mira, in ipsa considera
De bellas retractu, figura e primisa.
O cantu innamorat cun sa gentilesa,
Su tempus chi durat, una rosa vera!
Ipsa sola regnat in sa primavera,
Inter sos flores, una pompa et grandesa.
Pero o disinganno pro dogn' hermosura!
Sa bella renia mudamenti narat,
Chi, o bellesa umana, sed de pagu dura;
Sa caduca sua purpura e cultura
Su breve regnare florida imparat
Ch'has in d'una die pompa et sepultura.

Que la rose soit une leçon pour toi, ô beauté humaine si présomptueuse, superbe et altière; en elle regarde-toi, considère-la comme le portrait, la figure et l'image des belles. Combien elle charme par sa grâce tant qu'elle dure, une vraie rose!

Elle seule règne dans le printemps, parmi les fleurs, magnifique et fière.

O désillusion pour la beauté!

La belle reine raconte, dans son muet langage, que, ô beauté humaine, tu es de peu de durée; sa pourpre périssable, son bref règne fleuri t'apprennent qu'un seul jour voit ton épanouissement et ta mort.

Quelle affinité entre l'idiome sarde et la langue latine!

« De tous les idiomes d'origine latine, le sarde, a dit Elisée Reclus, ressemble le plus à la langue des Romains, non par la grammaire, qui diffère beaucoup, mais par les mots eux-mêmes : plus de cinq cents termes sont absolument identiques. Des phrases nombreuses du langage usuel sont à la fois latines et sardes; même des rimailleurs ont pris à tâche d'écrire des poèmes entiers appartenant à l'une et l'autre langue. Quelques mots grecs qui ne se trouvent pas dans les autres idiomes latins se sont aussi maintenus dans le sarde, soit depuis le temps des anciennes colonies grecques, soit depuis l'époque byzantine; enfin on cite deux ou trois mots usités en Sardaigne et qui ne peuvent se rattacher à aucun radical des langues européennes : ce sont peut-être des restes de l'ancienne langue des autochtones. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans l'antique demeure de mon hôte, les pieds devant la braise, entouré d'hommes au visage sévère, dans un village enfoui dans une ravine, sur les flancs du grandiose Gennargentu, je ne m'attendais pas à entendre une si charmante poésie.

Je n'ai pu noter les improvisations auxquelles donnèrent lieu la présence de deux étrangers; leur mérite, d'ailleurs, n'était pas grand, mais elles témoignent du sens poétique dont les Sardes sont doués.

Les plus anciennes de leurs poésies, transmises de génération en génération, sont inspirées par la Bible; elles racontent la Passion et des légendes merveilleuses de saints. Ce sont les œuvres de prêtres ou de chanoines. Dans la bouche des gens du peuple on peut entendre encore des hymnes à san Antioco et à san Giorgo, saints vénérés, et une prière implorant la pluie, chantée dans les processions qui se font tous les ans pendant la sécheresse.

En général l'amour est le thème favori des poésies profanes; elles exhalent longuement les plaintes ou les lamentations d'un cœur jaloux, d'un amour malheureux.

La poésie héroïque a laissé moins de traces dans les souvenirs du peuple. Il est à croire cependant que ce genre fut en faveur sous certains juges d'Arborée, où le patriotisme sarde était vivement surexcité.

Dans la soirée passée à Desulo, j'ai été régalé du plat national : le cochon de lait. Il n'y a pas de banquet, de fête de famille, de fête locale, de réjouissance quelconque enfin, où ce mets ne soit servi. On le met à rôtir, comme on fait en Sardaigne pour la plupart des viandes, du reste, par un procédé spécial désigné sous le nom de *furia-furia*.

Ce mode de cuisson demande une habileté consommée de la part de l'opérateur.

Chez mon hôte, l'animal a été enfilé à la pointe d'un épieu, une vieille femme l'a tenu rapproché de la braise, à la toucher presque, et l'a tourné dans tous les sens avec une rapidité extraordinaire afin qu'il fût également cuit sur toutes ses faces. Ce procédé est fort expéditif : en peu de temps le rôti a été à point et il avait une saveur exquise.

Les pasteurs ont la réputation d'être les meilleurs rôtisseurs en fait de *furia-furia*. Mais ils usent aussi d'un autre moyen plein d'originalité et qui donne les meilleurs résultats. Ils creusent d'abord un grand trou dans la terre, en garnissent soigneusement les parois de branches et de feuilles et y placent un animal entier, auquel ils n'ont point enlevé la peau. Cet animal, à son tour, est recouvert de feuillage et d'une bonne couche de terre qu'on piétine un peu. Sur cette terre foulée un grand feu est allumé et entretenu quelquefois fort longtemps, selon la grosseur de l'animal enfoui.

On prétend que cette méthode a été imaginée par les voleurs de bestiaux, nombreux en Sardaigne, et que souvent le propriétaire d'un animal volé, allant à sa recherche, s'est réchauffé à ce feu sans se douter qu'il assistait à sa cuisson, car les pâtres et les voyageurs allument souvent de grands feux l'hiver dans la région montagneuse.

Aux jours de fête, ou dans les grandes occasions, cette cuisine est encore plus compliquée. On peut voir alors les Sardes éventrer un bœuf, auquel ils enlèvent une partie des intestins, mettre dans ce bœuf une brebis à laquelle ils ont fait subir la même opération, et dans cette brebis un cochon de lait.

Le feu, dans ce cas, dure une journée entière, et quelquefois même davantage.

22 novembre. — J'ai quitté Desulo, j'ai vu Sorgono, d'où par un chemin à travers les bois de chênes verts je me suis rendu à San Mauro.

Sur la pente d'une montagne parsemée de bouquets de chênes se dresse sur une éminence une église, qu'entourent des hangars et quelques maisons. Au loin se développent en douces ondulations des collines boisées.

C'est là que se tient au mois de mai de chaque année la plus importante des trois foires qui ont lieu en Sardaigne et où se célèbre en même temps une fête religieuse. Ce jour-là, pendant la messe et au moment de l'élévation, une roue munie de clochettes est mise en branle. Aussitôt résonne autour de l'église un grand vacarme produit par les pétards, les fusées et les coups de fusil; on fait faire en même temps aux bœufs et aux chevaux une sorte de parade autour de la place, devant le portail. Les bœufs ont les cornes ornées d'oranges, de rubans, de petits miroirs, et des fleurs sont suspendues à leur front; leur cou est agrémenté de foulards en soie, de scapulaires, d'amulettes. Les chevaux portent des selles en velours aux vives couleurs enrichies d'arabesques, leur crinière est nattée ainsi que leur queue.

Aussitôt après la messe a lieu la procession. Un cavalier, le plus fameux des environs, la précède portant l'étendard de San Mauro. Il fait marcher son cheval à reculons et de temps à autre le fait mettre à genoux tandis que lui-même salue avec l'étendard. Les bœufs ornés suivent cette procession qui fait le tour de l'église. Les hommes sont tête nue, le bonnet phrygien jeté sur l'épaule.

L'intervention des bœufs dans les processions est commune à plusieurs villages de Sardaigne. A la fête de Quartu, que nous avons parcourue, ce sont eux qui ouvrent la marche. On y compte parfois 200 paires de ces animaux, lustrés pour la circonstance, recouverts de housses magnifiques, enguirlandés de fleurs, affublés d'oripeaux, de miroirs encadrés de papier doré, de touffes de laine; des grelots sont suspendus à leur cou ainsi qu'une grosse sonnette, et, toujours comme à la procession de San Efisio à Cagliari, leurs cornes sont surmontées d'oranges.

Les processions sont pour les Sardes des sortes de concours régionaux. Les propriétaires se piquent d'émulation pour exposer dans ces cérémonies les couples d'animaux les plus beaux et les mieux soignés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Quartu également on peut voir la marche à reculons du cavalier portant la bannière.

Dans ces fêtes se perpétuent encore des usages singuliers. A certaines d'entre elles on choisit une *patronesa*, patronnesse, qu'on désigne en sarde sous le nom de *sa guardiana*. Celle-ci, jeune fille habituellement, a le privilège de placer tous ses bijoux sur la sainte ou le saint transporté processionnellement.

Avant la fête, la *patronesa*, portant à la main une petite statuette du saint, fait une quête dans toutes les maisons du village. Elle présente cette statuette à baiser et tend aussitôt un petit sac dans lequel sont versées les offrandes. Elle est suivie d'un individu, porteur d'une besace, dans laquelle les gens pauvres déposent un

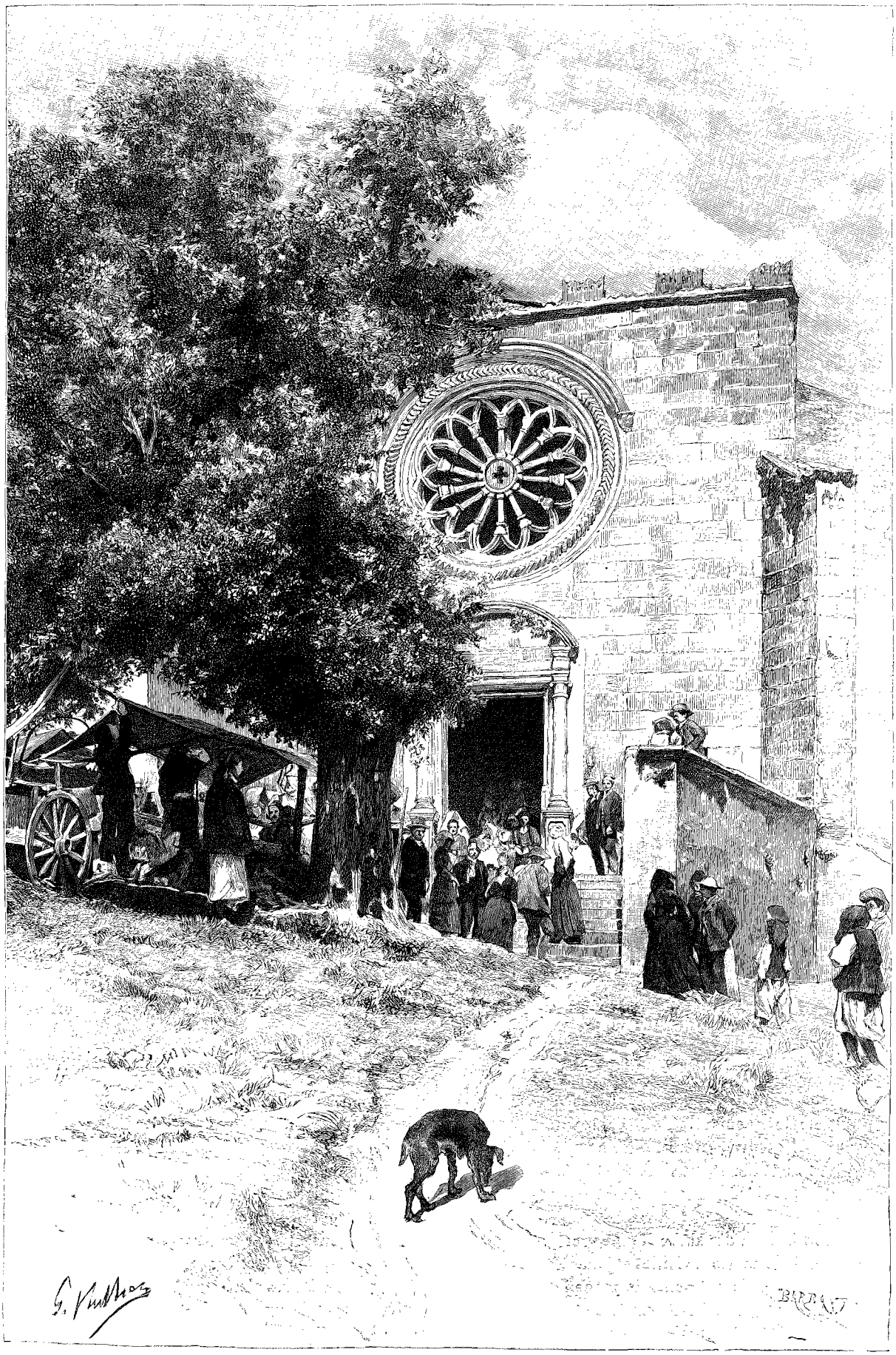
Boutique en plein vent à la foire de San Mauro.

don en nature, du blé généralement. Ce privilège de *patronesa* est dévolu chaque année à une nouvelle personne.

L'église de San Mauro et les petites maisons qui l'entourent sont abandonnées toute l'année. Au mois de mai, époque de la fête, l'affluence y est considérable. Non seulement les Sardes accourent de toutes les parties de l'île, mais les Siciliens s'y rendent en grand nombre pour acheter des chevaux. Ils choisissent de préférence les chevaux sauvages du plateau de la Giarra.

Des boutiques y sont installées en plein vent; là sont les femmes de Busachi avec leurs tissus, les hommes de Gavoi et de Santo Lussurgio, fabricants de mors et d'éperons renommés, des Desulesi avec les ustensiles en bois *talleri*, sortes de planches à hacher, cuillers, etc. De Milis arrivent les grands chars pleins d'oranges magnifiques; d'Oristano et de Solarussa, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



San Mauro.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marchands de *varnaccia*, vin blanc spécial à ces pays et recherché dans toute la Sardaigne.

Beaucoup de Sardes s'y rendent pour accomplir un vœu qu'ils ont fait pendant la maladie de quelque enfant ou en d'autres circonstances. Ils apportent à l'église des dons consistant en cierges enguirlandés, pieds et mains, même mamelles en cire et tresses de cheveux. J'avais vu cette singulière coutume pratiquée également dans le Logudoro. La basilique de San Gavino, l'église de Sorso, la chapelle de Bonaria montrent sur leurs murailles ces ex-voto originaux.

Plusieurs enfants sont amenés vêtus en religieux dominicains, en capucins, etc. C'est à la suite d'un vœu fait au cours d'une maladie que ces enfants ont été voués à ces vêtements, qu'ils ne quittent qu'à l'âge de huit ou dix ans. J'avais eu l'occasion d'en rencontrer quelquefois dans les rues même de Cagliari.

Que de coutumes étranges existent en Sardaigne!

Lorsqu'un mariage est projeté, ce n'est point le jeune homme qui va demander la main de sa fiancée, mais son père lui-même. Celui-ci se rend un jour dans la maison de celle qui est l'objet des vœux de son fils, et, s'adressant au père, il lui dit : « Je deviens vieux, et pour charmer et consoler ma vieillesse je cherche une colombe d'une blancheur immaculée qui est blottie, je pense, dans votre maison. »

Marchand de talleri de Duselo.

Celui auquel s'adresse ce discours feint de ne pas comprendre la métaphore, prétexte qu'il n'a point de colombe dans sa maison, qu'elle est chez quelque voisin sans doute ou peut-être au fond des bois. Le premier insiste longuement. Alors l'autre finit par condescendre. Il se dirige vers l'intérieur de la demeure et revient tenant par la main la plus âgée des femmes en disant : « Est-ce bien cette colombe-ci que vous désirez? »

Enfin, après bien des allées et venues et lorsque toutes les femmes de la maison, vieilles et jeunes, ont été présentées, il se décide à amener la jeune fille qu'il sait avoir été distinguée. Celle-ci résiste de tous ses efforts, c'est dans le programme. Enfin elle arrive et le père du jeune homme s'écrie : « Oui! c'est bien cette blanche colombe que je cherchais! »

L'appellation de colombe est la plus poétique, car souvent c'est une génisse, une jument, une brebis, une chèvre même que vient chercher le père du futur époux.

Puis la jeune fille se retire et les deux hommes discutent la question d'intérêt et fixent le jour où les cadeaux seront échangés.

Ce jour-là, vêtu de ses plus beaux habits, le père se rend en grande cérémonie à la maison de la jeune fille suivi de ses amis, qui prennent pour la circonstance le nom de *paralimpos*. Arrivé devant la porte de la maison de la fiancée, le cortège s'arrête. On frappe, personne ne répond. On frappe longtemps encore, les convenances le veulent ainsi. Enfin une voix demande ce que désirent ces visiteurs. Alors les *paralimpos* s'écrient en chœur : « Honneur et vertu! »

La porte s'ouvre, le cortège pénètre, tandis que l'hôte s'excuse, prétextant qu'il n'avait pas entendu frapper. Les *paralimpos* étalent alors les cadeaux qu'ils apportent, et le maître de la maison à son tour offre les siens. La soirée se termine par un grand banquet, où les futurs époux n'assistent point. On fête les fiançailles. Le mariage aura lieu quelque temps après.

Une semaine avant sa célébration, lorsque les futurs appartiennent à des villages différents, un cortège magnifique et de la plus grande originalité va chercher le mobilier chez les parents pour le transporter à la demeure choisie par les futurs époux. On y voit, d'abord, la plus belle jeune fille du village portant sur un coussin de velours brodé d'or une cruche en métal vénérée dans chaque famille en Sardaigne. C'est dans cette cruche que l'épousée devra le jour de ses noces puiser de l'eau pour la première fois. Puis des enfants trottinent en tenant sur leur tête les objets les plus fragiles. Le fiancé se montre ensuite, richement vêtu, monté sur le plus beau cheval du pays, et escorté de ses parents et amis Viennent ensuite les chars contenant le mobilier traînés par des bœufs blancs, parés, comme dans les processions des Campidani, d'oranges aux cornes, de touffes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de laine aux brillantes couleurs, de fleurs, de rubans, de miroirs, d'amulettes, de clochettes et de foulards. A la suite de ce cortège on voit le modeste animal qui devra philosophiquement moudre le blé des conjoints. La meule traditionnelle fait du reste partie du mobilier. Quant au baudet, il est ce jour-là paré comme une châsse. Des gaines de velours écarlate brodées d'or enveloppent ses oreilles, des sonnettes tintent joyeusement autour de son cou et parfois, de Maltzan l'aurait vu, une virginale couronne de myrte est posée sur sa tête. Cette journée est véritablement une apothéose pour l'humble serviteur.

Il est d'usage que le fiancé décharge lui-même du char et apporte dans la maison le premier matelas de la couche nuptiale. Les amis qui transportent les autres matelas cherchent alors à lui barrer le chemin et il

Couple de Sarrule.

s'ensuit une bataille plus amusante pour la galerie que pour lui-même, car il disparaît habituellement sous un amoncellement d'objets de literie.

Le jour des noces arrive. L'époux, le curé du village et les *paralimpos* vont chercher la jeune fille dans sa demeure. A leur vue elle se précipite aux pieds de sa mère, et verse des torrents de larmes en implorant sa bénédiction.

La mère la console, lui impose solennellement les mains et la confie au curé. Quant au fiancé, il s'approche du curé de sa paroisse qui est présent et les deux cortèges se rendent séparément à l'église. La cérémonie terminée, les époux se réunissent et se rendent ensemble chez le syndic. Au banquet qui suit cette union, les époux doivent manger non seulement dans la même assiette, mais encore avec la même cuiller.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'épousée monte enfin sur un cheval blanc richement caparaçonné dont un des parents tient les guides, elle est suivie de ses amies et prend le chemin de sa nouvelle demeure, tandis que l'époux cavalcade précédé par des joueurs de launedda.

Sur le seuil de sa maison, la mère de l'époux, les bras étendus, bénit sa belle-fille, lui offre un vase de forme antique semblable à celui qui chez les Romains et les Etrusques servait aux libations et recevait le sang des victimes des holocaustes, puis l'asperge de grains de froment.

Le soir, a lieu un nouveau banquet, suivi des danses originales sardes.

J'ai emprunté une partie de ces renseignements à l'ouvrage de de Maltzan sur la Sardaigne, car je n'eus pas occasion de voir des noces de ce genre. Les épousés de Quartu et de Pirri que j'avais entrevus étaient du même village et se rendaient simplement d'une maison à l'autre avec leurs invités précédés de joueurs de flûte.

A Cagliari, lorsqu'un mariage a lieu, les *picciocus de crobi* ornent leurs corbeilles de rubans et de fleurs et se rendent en chantant chez les parents et les amis de la famille qui leur donnent du blé et du sel. On attache un certain prix moral à ces cadeaux, qui signifient abondance et hospitalité.

Dans les familles pauvres, les futurs se mettent à vivre ensemble dès les fiançailles. Le mariage a lieu plus tard.

Chez les personnes riches, au contraire, l'association immédiate n'a pas lieu, le mariage est régulier, comme partout ailleurs. Les noces sont marquées par de grandes réjouissances; à leur occasion les familles sardes tuent pour le manger un des plus beaux poulains qu'elles possèdent. Les restes en sont donnés aux pauvres. Autrefois en Sardaigne on ne mangeait la viande de cheval que dans ces circonstances. Aujourd'hui il existe à Cagliari des boucheries spéciales où les pauvres trouvent la viande de cheval au prix de 20 centimes la livre, soit 50 centimes le kilogramme, la livre sarde étant de 400 grammes.

Les jeunes gens à Cagliari et dans les villages voisins font de la rue même la cour aux jeunes filles tandis qu'elles se tiennent à la croisée ou au balcon. Le couple futur passe quelquefois des années à se contempler ainsi à cette distance, ne disant rien qui ne puisse être entendu par les voisins ou les passants. Cette même coutume est pratiquée à Minorque. Au moment où l'époque du mariage est seulement déterminée, le fiancé est reçu dans la maison de celle qui va devenir sa femme. A l'occasion d'une noce, les parents, les invités, la fiancée elle-même, s'habillent de rouge dans les quartiers pauvres. Dans celui de Villanova j'ai vu passer un de ces étranges cortèges. Ce quartier a gardé un peu l'empreinte espagnole; le soir, dans les rues, on peut entendre les accords des sérénades sous les fenêtres des dulcinées.

Un homme de Villagrande (voy. p. 222).

La mort, en Sardaigne, de même qu'en Corse, est accompagnée dans certains villages de scènes dramatiques.

A Samugheo, bourgade célèbre par le château de *Medusa*, que l'on dit avoir été construit par les Etrusques, a lieu encore la lugubre cérémonie païenne de la veillée des morts.

Le cadavre, revêtu de beaux vêtements, est exposé sur une couche éclairée par des cierges. La famille est rangée en cercle tout autour. Une vocératrice, *attitadora*, louée pour la circonstance, improvise un hymne de douleur. Par instants, elle s'arrache les cheveux, égratigne son visage d'où le sang ruisselle. Puis elle reprend sa morne cantilène dont certaines strophes sont accompagées en chœur par la famille et les nombreux assistants.

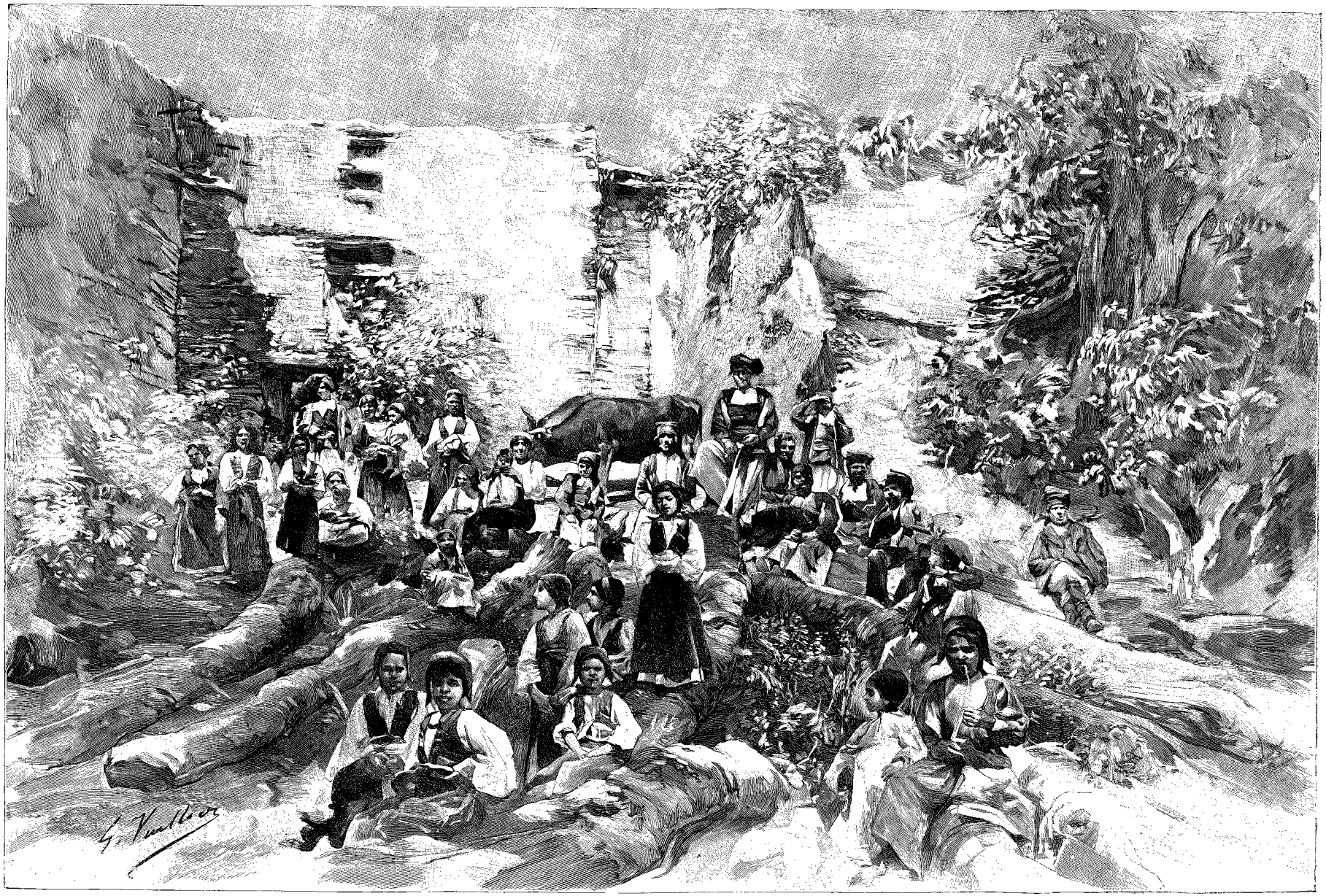
Les parents ne suivent jamais le corps au cimetière; à Cagliari même, ce sont les amis de la famille qui accomplissent ce pieux devoir. Au retour des funérailles, ces mêmes amis entrent dans la maison mortuaire et s'en retournent aussitôt après avoir adressé au plus proche parent ces simples paroles : *Faiddi coraggio!* Sois courageux!

La Sardaigne a conservé long temps l'antique usage des Romains consistant à payer des femmes qui suivent l'enterrement en pleurant et en hurlant. Naguère encore, ces pleureuses jouaient dans la chambre mortuaire une tragédie lugubre mêlée d'improvisations et de chants.

La naissance du premier-né est marquée également par des coutumes bizarres. Pendant une semaine, ce ne sont, jour et nuit, dans la maison, que repas, jeux et chants, jusque dans la chambre même de l'accouchée.

Des groupes viennent remplacer ceux qui sont fatigués. Le malheureux époux trouve à peine le temps de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le dimanche à Desulo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prendre un peu de repos. Pour se conformer aux usages, il doit bien accueillir les visiteurs et veiller sans cesse à leur nourriture.

Une coutume singulière veut aussi que, dans ces occasions, le mari, en présence de tous, se couche dans le lit avec sa femme, et mange dans la même assiette et avec la même cuiller. On m'a assuré que dans certaines régions du Campidano il doit se coucher au lieu et place de sa femme et recevoir pour elle, étant au lit, les visites et les félicitations des parents et des amis. Strabon avait signalé cette coutume en parlant de l'Espagne.

On a prétendu que les Sardes employaient des femmes, appelées *accabaduras*, à hâter la fin des moribonds qui, du reste, les imploraient eux-mêmes pour échapper à leurs souffrances. Cette pratique barbare a peut-être existé dans l'antiquité, mais aujourd'hui rien de semblable n'a lieu.

Mon voyage en Sardaigne touche à sa fin. Je ne m'étendrai pas sur une excursion à Tonara, village escaladant une crête et voisin de Desulo. Nous suivrons le sentier qui serpente sur la montagne rocheuse, sous les chênes obscurs; nous donnerons en passant un regard à la cascade dite la *fontana di Monsignore*, et aux jolis moulins dressés comme des ermitages sur les pointes des rochers.

La vue dont on jouit de Tonara est charmante.

Passons vite à Gadoni, renommé pour ses fromages de chèvres, ses toiles de lin, aux gracieux ornements, tissées par les femmes. Elles font également des couvertures de laine nommées *fressadas* ou *burras*, qu'elles teignent de couleurs variées, et d'autres en coton décorées d'animaux et de fleurs étranges : les *fánugas*.

J'ai vu le Flumendosa, dont les truites et les anguilles sont estimées. Là est une sorte de pont de roche naturel où les eaux s'écoulent par trois larges fissures formant cascade. Des branches, jetées d'un roc à l'autre, permettent de traverser la rivière.

On raconte qu'un individu venait de voler une vache qu'il dépeçait au bord de l'eau, lorsqu'il aperçut les carabiniers qui étaient à sa poursuite. Le voleur, mettant un quartier de l'animal sur son épaule, sauta pardessus les vides, qui n'avaient pas à ce moment de branches pouvant faciliter le passage. Il fit ainsi heureusement des bonds de quatre mètres, et, en présence de son courage et de son agilité, les carabiniers renoncèrent à le poursuivre.

Les monts sardes se dressent en brusques escarpements dans cette région. « On peut dire, a écrit l'illustre géographe Élisée Reclus, que, par suite de cette disposition des montagnes, la Sardaigne tourne le dos à l'Italie; elle ne lui montre que ses côtes les plus abruptes, ses districts les plus sauvages.

« Dans son ensemble, le pays s'incline à l'ouest vers le vaste bassin maritime, relativement solitaire, qui le sépare des côtes d'Espagne. Le maintien du pouvoir espagnol dans l'île aurait donc été justifié par des arguments géographiques de quelque valeur. »

Dans cette chaîne cristalline qui longe la côte orientale, sont des vallées profondes et sauvages, des forêts qui ont été longtemps inviolées. Des escarpements verticaux de plusieurs centaines de mètres s'y dressent en prodigieuses murailles. Des crevasses livrent passage à des cascades écumantes qui se pulvérisent sur des chaos de rochers, au fond des gorges. Le gypaète et la corneille noire, aux pattes de corail, ne cessent de tournoyer autour des hautes cimes.

Cette région si belle est déshéritée, des fièvres graves déciment les habitants de ses pauvres villages. Un seul port naturel, le golfe Aranci, s'ouvre en face de l'Italie, et deux mauvaises baies échancrent la côte, celle de Terranova, semée d'écueils, et celle de Tortoli, insuffisante.

L'îlot de Tavolara, voisin de Terranova, était encore au commencement du siècle une sorte de royaume. Un berger de la Maddalena, nommé Giuseppe, à la suite de quelques différends avec la justice, qui ne voulait pas le laisser vivre tranquillement en état de bigamie, avait pris possession de cette île inhabitée. Il avait installé là une de ses femmes, dont il espérait sans doute une dynastie, tandis que l'autre, qu'il allait visiter, vivait dans l'îlot désert Maria, au nord de la Maddalena.

Ce berger, qu'on appela d'abord par dérision le roi de Tavolara, devint fort riche, et son titre alors lui demeura, dit-on, sérieusement acquis.

Le fils de Giuseppe monta plus tard sur ce trône qu'on eût pu croire inébranlable, puisqu'il était fait de blocs de rochers. Les sujets de ce roi bizarre furent des troupeaux nombreux de chèvres qui, à la longue, étaient devenues sauvages.

J'avoue que, malgré le vif désir que j'avais de visiter cette côte orientale, j'hésitai à m'y aventurer.

Le rapt de l'ingénieur anglais Ch. Wood, qui avait eu lieu l'année d'avant, n'était pas fait, du reste, pour m'encourager à visiter une région presque déserte et dont les rares habitants ne jouissent pas d'une réputation parfaite.

M. Ch. Wood faisait des recherches sur les gisements miniers dans le voisinage de Villagrande. Il avait quitté le bourg de Lanusei en compagnie d'un jeune garçon, lorsqu'il fut appréhendé par des brigands qui l'obligèrent, le poignard sur la gorge, d'écrire à sa femme d'envoyer 30 000 francs pour sa rançon. L'ingénieur discuta longuement avec les bandits, qui, finalement, se contentèrent de 12 000 francs.

Le jeune garçon qui avait été chargé d'apporter la missive à Mme Wood arriva, tout en larmes, à Lanusei, où le hasard le fit rencontrer le jour même par le secrétaire du procureur du roi, auquel il raconta l'aventure. Mme Wood, appelée par le procureur, montra la lettre qu'elle venait de recevoir de son mari.

Aussitôt des carabiniers et des soldats reçurent l'ordre de se travestir et d'aller cerner les brigands.

Mme Wood, affolée, craignant pour la vie de son mari, qui devait être mis à mort en cas de trahison, envoya l'enfant vers les brigands avec les 12000 francs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils avaient demandés pour la rançon de leur prisonnier. Celui-ci arriva dans les parages où ils se tenaient en même temps que la force armée. Par le fait de je ne sais plus quelle circonstance imprévue, les brigands, surpris, perdirent la tête, n'eurent pas même le temps de songer à leur prisonnier, et s'enfuirent précipitamment.

La lassitude que j'avais ressentie dans les derniers jours de mon excursion s'accentuait; ma tête semblait pressée par un cercle de fer, et mes membres étaient de plus en plus endoloris. Mon jeune compagnon, obligé de reprendre ses occupations, m'avait quitté.

Je rentrai à Desulo. C'était un dimanche. Tout le village était dehors, devant les demeures, sous les châtaigniers. Après le travail de la semaine, le jour du repos s'écoulait ainsi pour cette population aux mœurs primitives.

Mon hôte des jours passés témoigna une grande joie en me voyant tenir fidèlement la promesse que je lui avais faite de ne pas quitter la Barbagia sans le revoir. Sa maison était en joie par suite de l'arrivée de parents habitant Sarrule. Il me considérait pourtant avec tristesse, s'inquiétant de ma pâleur, me faisant mille recommandations, me pressant vivement d'accepter pour

Busachi en voyage.

quelques jours l'hospitalité chez lui, sous prétexte que le froid s'accentuerait et que j'avais un besoin absolu de repos. Je le remerciai. « Partez, me dit-il enfin, puisque vous le voulez, et que Dieu vous garde! »

Je retrouvai Belvi. Les derniers montagnards que je croisai sur la route furent deux cavaliers de Busachi, portant leurs femmes en croupe, qui m'adressèrent, en passant, de bons souhaits de voyage.

Le lendemain, j'étais couché au *ristorante de la Escala di ferru*, à Cagliari, et le docteur diagnostiquait une fièvre larvée, avec menace imminente d'accès pernicieux.

Une médication énergique conjura cette redoutable éventualité. Mais je passai huit longues journées dans mon lit, devant le golfe *degli Angeli*, que je voyais s'étaler sous mes yeux.

Georges Chapelle ne me quitta pas un seul jour, et je ne puis, sans émotion, songer encore aujourd'hui aux soins affectueux dont son amitié sut m'entourer.

Je ne cessais de lui faire part des regrets que j'éprouvais de ne pouvoir assister à la grande chasse qu'il avait projetée chez le marquis de Laconi, et d'être obligé de renoncer à visiter la région minière où j'étais attendu par le directeur de la mine française de Malfidano et par un vieil ami de ma famille.

Les Sardes, très attachés à leur pays, comme tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les insulaires, n'aiment pas qu'on appuie sur l'insalubrité de leur île. Il est vrai de dire qu'ils sont moins exposés aux fièvres que les étrangers, qui ne peuvent, en été, respirer sans succomber l'air de certaines régions empoisonnées. Cependant les propriétaires du Campidano ont l'habitude d'abandonner les campagnes pour se mettre à l'abri des murailles des villes dès la mi-juin, et les soins que tous les Sardes mettent à se couvrir, même lorsqu'il fait chaud, témoignent suffisamment à quel point ils redoutent eux-mêmes l'intemperia.

Un grand nombre de leurs proverbes ont trait à la fièvre. Ils disent :

Su frebbe continua finit sos meuddos.

La fièvre continue consume la moelle.

Su frebbe terziana non est toccu de campana.

La fièvre tierce ne fait pas sonner les cloches, c'est-à-dire, ne tue pas.

Su frebbe quartana sos bezzos bocchit et sos jovanos sanat.

La fièvre quarte tue les vieux et laisse sains les jeunes.

Su frebbe atturzale o est longa o est mortale.

La fièvre d'automne est ou longue ou mortelle.

Su frebbe senza sidis, malu signale.

La fièvre sans soif, mauvais signe.

Su frebbe atterat finza su leone.

La fièvre atterre même le lion.

Le joueur de launedda.

Après avoir conjuré tout danger par huit jours de traitement, le docteur qui me soignait me conseilla de quitter la Sardaigne au plus tôt. « Fuyez, me dit-il, en cette saison l'île est empoisonnée. En avril et mai vous pourrez la parcourir tout entière impunément si vous désirez y revenir. »

MM. Chapelle passèrent avec moi une dernière soirée.

La main que je pressais au moment du départ fut celle de M. Cesare Cugia, un Sarde charmant qui avait tenu à m'accompagner malgré l'heure matinale à laquelle je quittais Cagliari.

Je revis un instant le morne où se dressent les murailles démantelées du château d'Ugolin, je traversai le Campidano. Les monts qui avoisinent Iglesias, « la fleur du monde », s'allongeaient à l'occident dans les brouillards. Au loin les marais d'Oristano s'étendaient à perte de vue; on eût dit que de ces eaux mortes des vapeurs tièdes montaient, montaient toujours, envahissant le ciel qui se voilait d'un linceul blême. Un instant j'aperçus un joueur de launedda appuyé contre un tronc d'arbre, un gazouillement joyeux comme un chant d'alouette s'échappait de son antique instrument. Un son rauque traversait les airs à ce même moment. Venait-il de ces marais du Campidano Maggiore dont nous étions voisins et qui font entendre parfois des bruits pareils au beuglement des taureaux? Je ne sais, la vapeur nous emportait.

Ce cri lamentable, auquel se mêlent des accords joyeux, entendus aux derniers instants, ne résume-t-il point toute la Sardaigne?

Bientôt je quittais l'île Tyrrhénienne, terre douce et maudite à la fois.

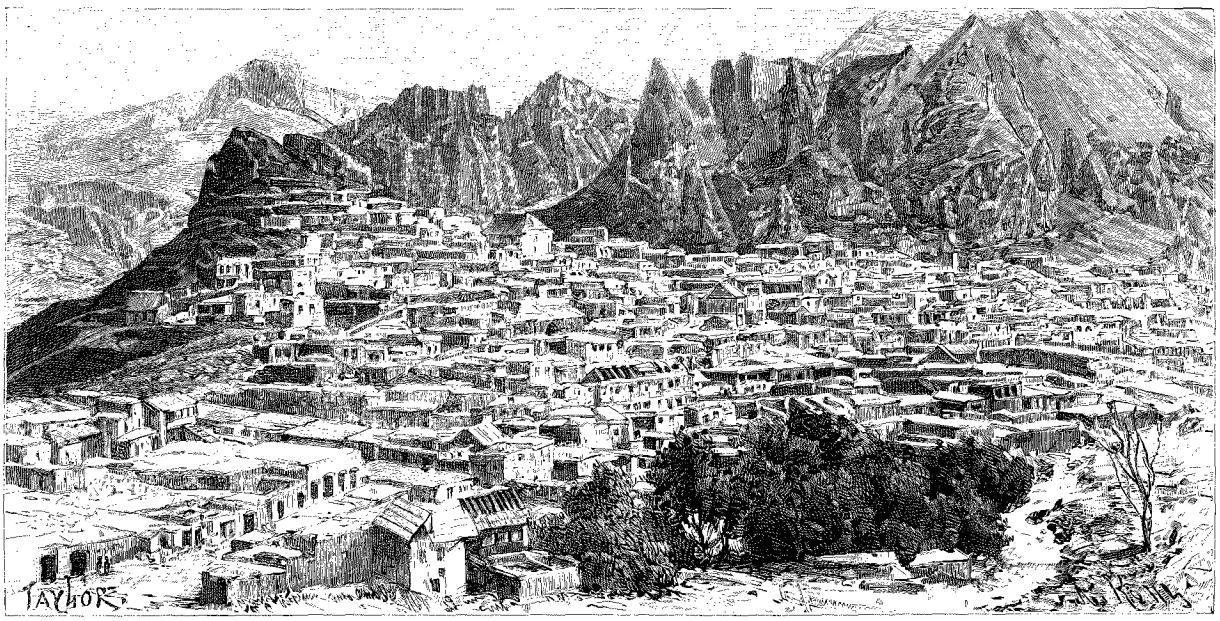
J'ai gardé de ses monts perdus, de ses villages ignorés, comme le souvenir d'un étrange et beau rêve.

J'ai encore la vague sensation d'un retour de longs voyages à travers des pays fabuleux peuplés de reîtres farouches et de routiers du moyen âge, de châtelaines au doux visage, et de chastes madones.

Je me demande aussi, parfois, si je n'ai point passé ce temps d'absence à feuilleter un vieux missel oublié où quelque moine visionnaire aurait peint autrefois, à travers la vapeur des encensoirs, les figures légendaires d'un vitrail merveilleux.

GASTON VUILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Ghiroussi (voy. p. 226). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE,

KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT

PAR MADAME B. CHANTRE[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par M. Chantre.

XIII

Départ pour Ghiroussi. — L'Ak-sou et le col de Kardach. — Coup d'œil féerique sur la vallée de Ghiroussi. — Émigration en masse des nomades dans la montagne. — Le tchapar Feth Ali.

21 mai. — Les rayons d'un soleil éclatant qui percent à travers la tente nous invitent à profiter du beau temps et à nous mettre en route. Tandis que les hommes plient les tentes et chargent le bagage, une foule de malades arrivent et demandent des consultations à mon mari, qu'ils prennent pour un médecin. Puis, tout étant prêt, la caravane prend les devants, et nous montons à cheval, escortés de deux cavaliers. Ceux-ci nous dirigeront par des sentiers de traverse qui ne sont souvent autre chose que les lits des torrents. Après avoir passé devant une série de tumulus à 1 600 mètres d'altitude, la caravane s'engage dans le vallon de Karachen, dont le ruisseau roule des eaux très calcaires. Les arbres, de rares peupliers, font leur apparition.

Des sources superbes sortent des alluvions trachytiques, et forment la rivière de l'Ak-sou, dans la vallée de laquelle nous pénétrons. Cette vallée est très fertile et très bien cultivée : céréales, mûriers, saules, pêchers, y croissent en abondance. A 1 710 mètres, on atteint le col de Kardach, où se trouve un superbe bloc erratique. Au delà de ce col commence brusquement la descente sur Ghiroussi, qui nous apparaît tout à coup, dans une brusque déchirure du brouillard, comme un décor féerique. De toutes parts surgissent des aiguilles de tufs trachytiques, dont les montagnes sont comme hérissées. L'aspect de cette vallée qui s'étend à nos pieds, inondée de lumière tandis que nous sommes encore enveloppés par la brume, est d'un effet saisissant. Mais il faut descendre de cheval, car les sentiers qui courent sur la roche nue sont glissants et difficiles. La descente est des plus laborieuses. A mesure que l'on avance, on découvre que ces tufs sont percés d'ouvertures, et le panache de fumée qui s'en échappe indique qu'ils sont habités : étranges et pittoresques demeures!

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 369, 385 et 401.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voici l'ancien bourg de Ghiroussi, accroché à la montagne, et bien en harmonie avec ce paysage superbe. Au fond de la vallée coule le Ghiroussi-tchaï, et sur la rive opposée s'élève le bourg moderne, dont les maisons blanches à toitures rouges et vertes font une vilaine tache dans un tableau où la nature artiste a tout disposé à souhait.

Le temps est toujours menaçant, et nous préférons chercher un logement plutôt que de camper dans ces montagnes, sans cesse visitées par l'orage en cette saison printanière. Nous nous dirigeons d'abord vers la station de poste : elle est encombrée de voyageurs. De là nous allons à un caravansérail, mais la seule vue des chambres, et l'odeur qui s'en dégage, nous mettent en fuite. Enfin, grâce à l'intervention de M. Garabet Chakhnazaroff, trésorier du district, pour qui nous avions une recommandation, nous finissons par trouver une maison dans laquelle on nous loue deux grandes chambres : l'une sera pour le personnel et le bagage, et l'autre pour nous-mêmes.

22 mai. — Malgré la saison déjà avancée, il fait froid et humide. Depuis trois ans, paraît-il, les saisons sont pluvieuses, et les habitants sont tout attristés parce que les récoltes ont été mauvaises.

Ghiroussi ou Gheroussi, le Goriss des Arméniens, est le chef-lieu administratif du district du Zanguezour. On y compte 3142 habitants. La population est tout arménienne. Le quartier moderne, dans lequel nous demeurons, est construit à l'européenne, comme les quartiers neufs de Choucha; il présente les mêmes maisons en pierre, à toits très inclinés, à cause des neiges, et à balcons extérieurs couverts; comme à Choucha aussi, les fenêtres sont garnies de grilles en fer forgé. En somme, il n'offre absolument rien d'intéressant. Sur la grande place, couverte d'herbe, que l'on décore ici du nom pompeux de boulevard, paissent des mulets, des ânes, des oies, de jeunes veaux, que sais-je encore? Une fontaine, alimentée par des eaux de source, s'élève au milieu de cette place que deux canaux traversent dans toute sa longueur. C'est sur ce point que se tient le marché aux bestiaux. En face, de l'autre côté de la rivière, s'élève le village, véritable *aoul* caucasien.

On passe le Ghiroussi-tchaï, affluent du Bergouchet, sur des ponts en planches ou à gué. C'est un coup d'œil des plus pittoresques d'assister aux incessantes allées et venues des femmes portant leur cruche en terre, quelquefois aussi un enfant, et des cavaliers couverts de leurs bourkas, qui s'engagent dans les eaux tumultueuses de cette ravissante rivière, dont les nombreuses dérivations, tombant en cascades, font tourner plusieurs moulins. Dans ceux-ci, véritables antres éclairés seulement par la porte d'entrée, on voit tomber la farine grossièrement moulue et brute, sans décortication.

Il se fait à Ghiroussi un mouvement continuel de montagnards; les uns viennent à la ville pour leurs affaires, et d'autres regagnent leurs pénates. Hommes, femmes, enfants, circulent à cheval, à mulet, à âne, à bœuf, à buffle, à chameau, quelquefois deux, et même trois, le père, la mère et l'enfant, sur la même monture. Les piétons sont armés d'un grand bâton. Tous portent le papakh et la bourka, celle-ci étroitement serrée contre leur corps par ce temps gris et froid. Les plus aisés ont des bottes; les pauvres ont de simples sandales serrées à la cheville par des cordes, et, au lieu de l'opulente bourka, ils se drapent dans un manteau de laine.

A chaque instant se présentent des tableaux imprévus et gracieux. Cette eau qui chante partout arrose de frais jardins; ces masures pittoresques, étagées en gradins, et creusées dans le flanc de la montagne, sont à toits plats, et sur ceux-ci sont groupées des femmes; elles se chauffent autour des cheminées, dont l'orifice est assez souvent garni d'une grande cruche en terre de forme archaïque. Le fond de cette cruche a été enlevé, et la fumée passe à travers. Mais ce qui est particulièrement remarquable, ce sont les habitations creusées dans les tufs. A l'époque où Chah Abbas ravagea la contrée, les habitants se réfugièrent dans ces forteresses naturelles.

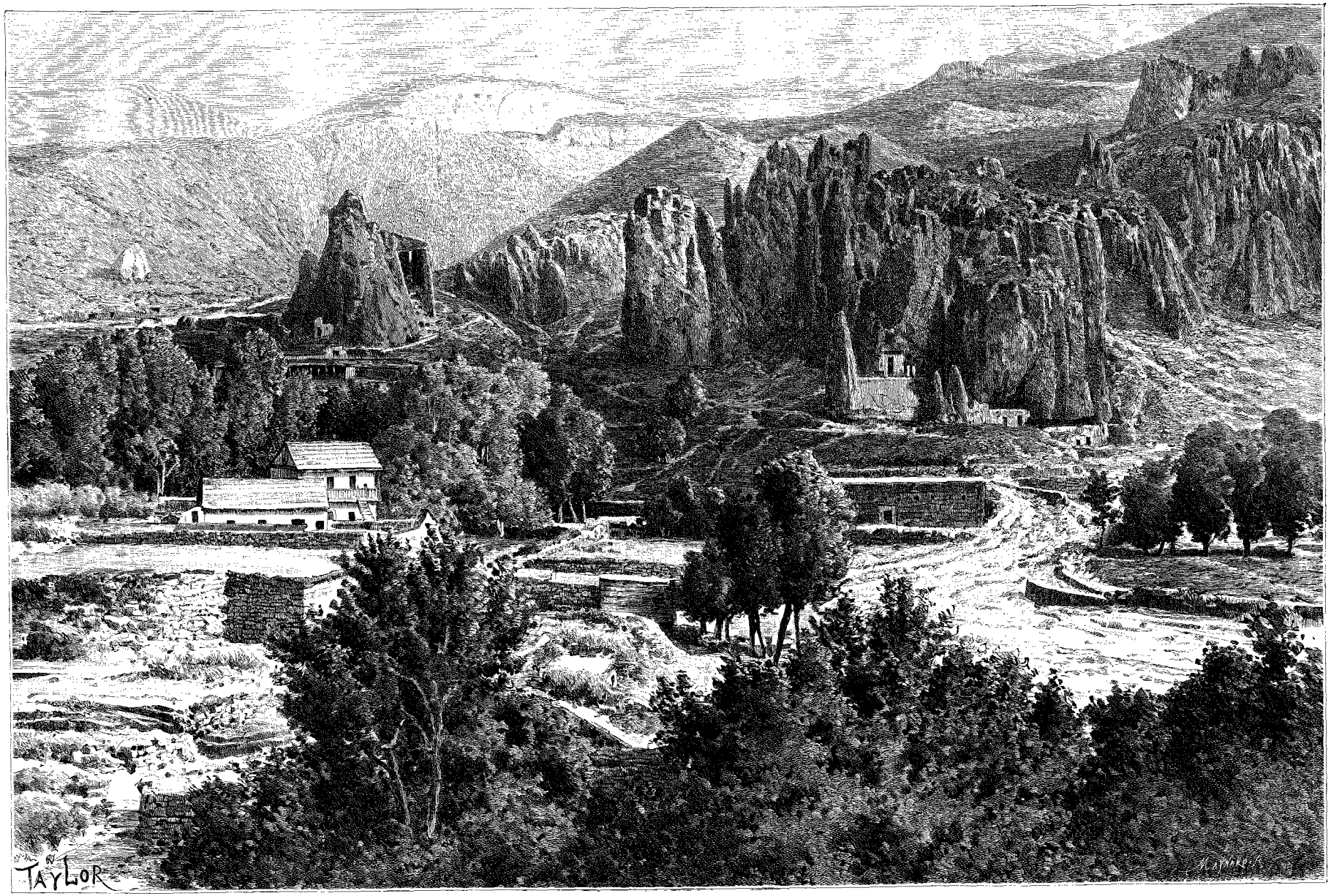
Dans la partie supérieure de l'ancien bourg se trouve une fontaine ombragée de beaux ormeaux. Une légende raconte qu'un Tatar et sa sœur se convertirent en ce lieu au christianisme. Aussi cette source jouit-elle d'une grande renommée dans le pays. Les femmes viennent demander la fécondité à ses eaux.

La population arménienne présente ici cette particularité que les blonds aux yeux clairs sont en majorité. A part cela, le type est grossier et chétif, et se ressent de la pauvreté des habitants et de la rudesse du climat.

La constitution géologique de ce pays est extrêmement curieuse. Ses nombreuses aiguilles ont valu son nom à Ghiroussi, qui signifie « village des piliers ». Le bazar est sans intérêt, et ne renferme que des objets de consommation locale. Nous y faisons une ample provision de vivres, car le pays que nous allons parcourir d'ici jusqu'à Tathève et Katar est complètement sauvage, sans route et même sans poste de tchapars.

24 mai. — Nous partons en promenade dans les environs. Ils renferment d'anciens cimetières arméniens abandonnés, dans lesquels mon mari désirerait pratiquer quelques fouilles. Accompagnés de M. Garabet Chakhnazaroff, nous allons à travers les prairies, en suivant le cours du Ghiroussi-tchaï. De superbes troupeaux de chevaux paissent dans ces riches pâturages. La matinée est chaude, quoique de grandes flaques de neige s'étalent à quelques mètres au-dessus de nous. On met bientôt pied à terre devant les ruines d'un monastère construit à grand appareil, sur le modèle des édifices d'Ani, dont il doit être contemporain Il est entouré d'un petit cimetière, mais les tombes disparaissent sous les décombres; aussi ne faut-il pas songer à les attaquer. Nous revenons sur nos pas, pour atteindre le cimetière d'un très ancien village aban-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Ghiroussi. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donné depuis des siècles, et dont les habitants sont venus fonder, dit-on, le bourg actuel de Ghiroussi.

A peine commençons-nous à descendre une mauvaise route semée de fondrières, que nous la trouvons obstruée par une multitude de familles nomades qui montent dans les pâturages avec leurs immenses troupeaux. Au bout de quelques instants, nous sommes pris au milieu de cette mer de bêtes et de gens, et nous n'avançons plus que très lentement.

Quel spectacle plein de vie et de couleur, et peut-on rien rêver de plus grandiose que l'émigration en masse de ces pasteurs? Je ne saurais rendre l'aspect de ces immenses troupeaux de moutons, de bœufs, de chameaux qui se succèdent sans interruption, étroitement serrés les uns contre les autres. Des femmes et des enfants en haillons sont montés, d'autres vont à pied, et surveillent avec les hommes et leurs énormes chiens la marche de ces milliers d'animaux. Les oripeaux multicolores éclatent au soleil. Ce n'est pas chose aisée que de se frayer un passage à travers cette masse compacte. Pour comble d'embarras, nous arrivons devant la rivière, dont le gué est obstrué par les troupeaux. Tous les animaux profitent de cette occasion pour boire et faire quelques gambades dans l'eau à droite et à gauche. Aussi faut-il entendre, du haut des chameaux, les cris aigus que poussent les femmes pour les faire avancer. Quelques-unes même dégringolent des bœufs, qu'elles montent à califourchon, et à coups de pierres et de bâton activent la marche. Les projectiles tombent dru comme grêle sur les pauvres bêtes, aussi se hâtent-elles de prendre une allure plus correcte. Et quelles femmes! Les jeunes et les jolies restent bien tranquillement installées dans les coussins que leurs galants époux ont disposés sur leurs selles : elles jouissent de leur royauté éphémère. Ce sont les pauvres vieilles femmes infirmes, les fillettes, toutes celles qui ont cessé de plaire, ou qui n'ont pas encore plu, qui s'en vont ainsi les pieds ensanglantés par les pierres de la route, hâves, couvertes de poussière, et ployant souvent sous le poids d'un fardeau. Au milieu de ce tumulte indescriptible, nous nous engageons aussi dans la rivière, où nous avançons sous une fine pluie de gouttelettes produite par la marche de toute cette foule; enfin, Allah soit loué! nous atteignons l'autre rive. Puis le défilé si éminemment pastoral continue. Les tentes, les tapis, les kourdjines, sont chargés sur les chameaux. Les bœufs portent les roseaux qui servent à la construction de la kibitka. Disposés en deux longs faisceaux, ces roseaux traînent le long de leurs flancs, balayant le sol, et se rejoignent au-dessus de leur tête. L'air majestueux de ces bœufs, leur marche lente et processionnelle, leur diadème original, me remplissent d'admiration. Les jeunes veaux, les poulains, les agneaux nouveau-nés ou malades, sont placés sur le cou des montures, car ni la naissance ni la mort d'enfants ou d'animaux n'interrompt la marche des nomades. La nourriture qu'il faut à tout prix procurer aux troupeaux est leur unique préoccupation, la seule corde vibrante en eux. Quelques femmes sur le point d'être mères suivent péniblement la marche de la colonne. L'arrière-garde disparaît enfin dans un nuage de poussière, et l'air reste longtemps encore imprégné d'une forte odeur de bêtes à laine.

On atteint alors le cimetière, où M. Chantre désire pratiquer quelques fouilles. Il est situé à 1520 mètres d'altitude, sur un petit plateau au pied duquel coule la rivière. En face se dresse le massif neigeux du Goktchaï. Il souffle un vent très âpre. Après avoir récolté quelques crânes, on revient, en traversant les innombrables lacets de la rivière, à Ghiroussi, où nous faisons encore nombre de pérégrinations, appareils de photographie en main. Nous rentrons seulement vers le soir au logis. La grande place est encombrée de familles nomades qui vont y passer la nuit. L'étape a dû être longue, car, accablés de lassitude, ces gens ont à peine le courage de préparer leur repas. Les uns couchés sur des tapis et des couvertures, les autres assis autour des grands feux de bivouac, ils étirent leurs membres endoloris, pansent les blessures de leurs pieds, ou sommeillent doucement, réchauffés par la chaleur des brasiers. Les grands cous des chameaux se profilent dans l'obscurité, et leurs grognements plaintifs se joignent aux cris des enfants affamés ou malades. Quelle mine pour un artiste, et comme ma plume est inhabile à rendre ces scènes à la fois si simples, si grandioses, si émouvantes!...

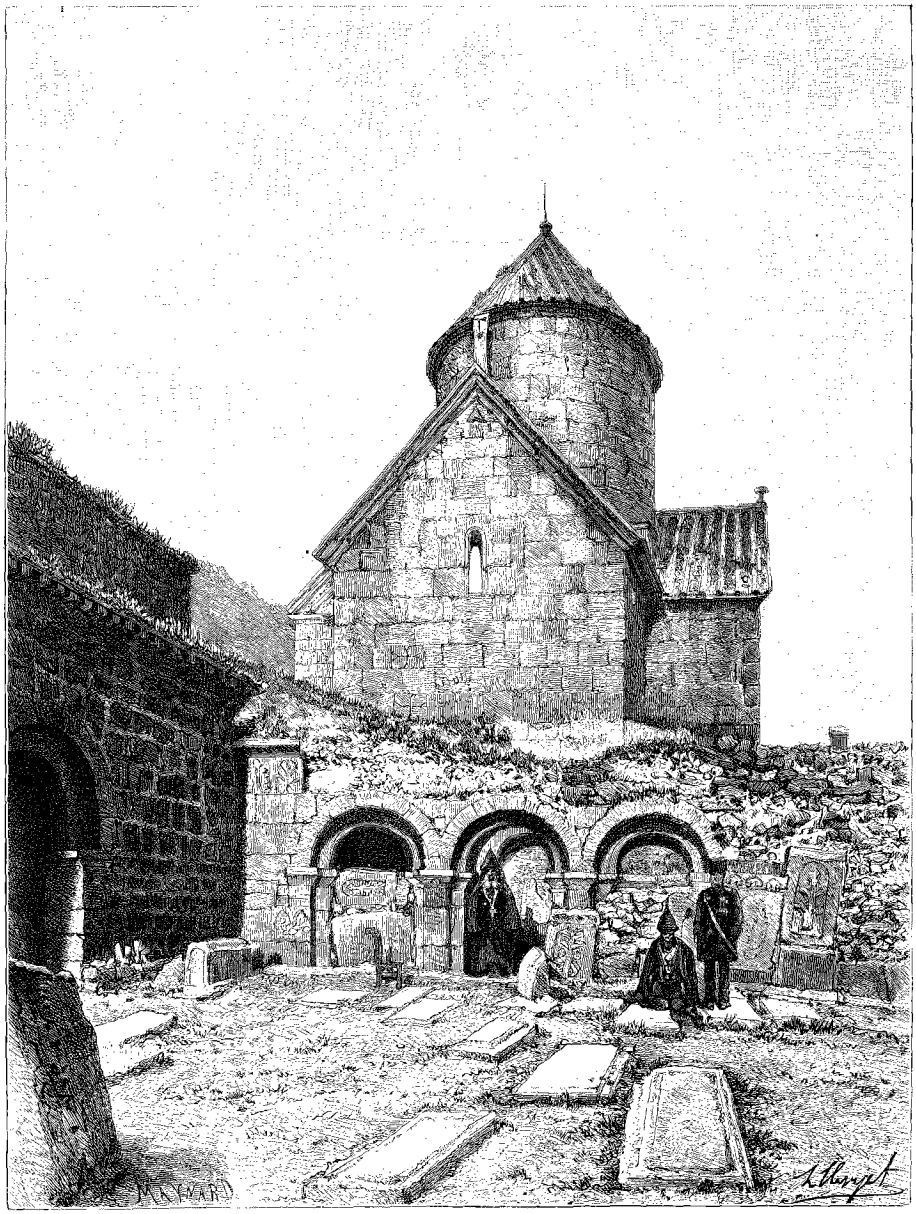
Demain, dès que l'aube blanchira l'horizon, tout le monde sera sur pied et reprendra sa marche vers cette terre promise aux riches pâturages et aux sources abondantes.

25 mai. — Le *natchalnik* de Ghiroussi est venu nous voir. C'est un Russe très aimable et très serviable, qui facilitera notre voyage jusqu'à Katar, en nous donnant pour les chefs des villages une sorte de passeport en russe, en arménien et en tatar. Il nous a donné aussi une escorte de deux hommes, un Lesghien et un Tatar. Ce dernier, du nom de Feth Ali, nous suivra jusqu'à Ordoubat : c'est un homme à toute épreuve, auquel le natchalnik me recommande d'une façon particulière: Il paraît que nous allons parcourir un pays des plus difficiles. Le Zanguezour est riche en mines, en forêts, mais pas en routes, et même ses sentiers ne jouissent pas d'une bonne réputation.

Cette importante question d'escorte tranchée, nous allons déjeuner chez M. Chakhnazaroff. Dans le cours du repas est servi le plat national qui figure le dimanche sur la table de toute famille arménienne. Ce mets, qu'on appelle *gololak*, est une sorte de hachis de viande de mouton mêlée à du riz et à quelques herbes aromatiques. Le tout, pilé longuement comme les quenelles, est roulé en grosses boules, que l'on fait bouillir, et que l'on mange avec du beurre frais. La préparation en est très longue, et toutes les femmes de la maison y mettent la main. Je compte bien emporter la recette complète de ce mets, qui fait battre le cœur de tout bon Arménien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

26 mai. — A sept heures du matin, nous partons pour Kara-Kilissa. Le temps est beau. La caravane gravit à pic la montagne située derrière le quartier neuf. De nombreuses familles de nomades font la route avec nous. L'ascension est des plus laborieuses, mais à mesure que l'on s'élève, on jouit d'un féerique coup d'œil sur la vallée, profonde, hérissée de tufs aux formes les plus bizarres, et au pied desquels roule la rivière aux eaux écumeuses et miroitantes sous un éclatant soleil. Alors le vieux bourg de Ghiroussi apparaît dans toute sa sauvage beauté; on lui jette à regret un dernier regard, et on le perd de vue, car nous avons atteint un



Monastère d'Ouroute (voy. p. 230). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

vaste plateau volcanique que les Tats nomades commencent à envahir.

XIV

Arrivée sur les hauts plateaux. — Descente rapide sur Ouroute. — Halte au monastère ruiné. — La belle vallée du Bazar-tchaï. — L'église romane du village d'Aroudi. — En route pour Kara-Kilissa.

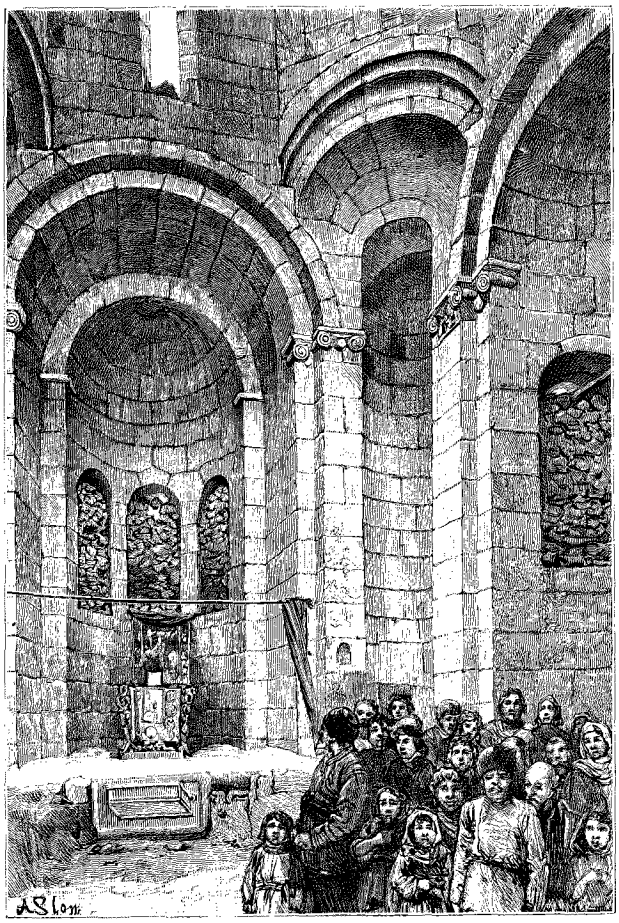
Près d'un ravissant petit lac situé non loin de sommets encore blancs de neige, sont dressées déjà de nombreuses kibitkas. A perte de vue se voient des troupeaux, et encore, et toujours des troupeaux. A mesure que l'on monte, l'air se fait de plus en plus frais; nous approchons de la limite de la neige. A 2100 mètres apparaissent les premières flaques; il est neuf heures et le thermomètre marque cependant 17 degrés. Dans l'atmosphère, d'une transparence parfaite, les montagnes environnantes se profilent admirablement sur le ciel d'un bleu pur. On suit toujours les sentiers qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coupent en tous sens les pâturages. L'herbe est courte, mais elle est émaillée de charmants myosotis et d'une quantité de fleurs alpestres.

Nous nous apercevons à ce moment que les tchapars nous ont fait prendre le plus mauvais chemin, sous prétexte de raccourcir. Tantôt à pied, tantôt à cheval, la caravane arrive jusqu'à l'extrémité de ce grand plateau, et nous découvrons à nos pieds, au fond d'une vallée profonde, le village d'Ouroute. La descente qui mène à ce village est vertigineuse. Il faut prendre les chevaux par la bride et marcher avec précaution, car les cailloux roulent sous nos pieds; les chevaux eux-mêmes ne peuvent se tenir. Nos jambes plient autant sous le poids de la fatigue que sous l'abattement produit par la chaleur du soleil de midi (32 degrés). Ce supplice dure près d'une heure; au bout de ce temps on atteint le Bazar-tchaï ou Bergouchet, qui coule au fond de la vallée, et arrose Ouroute, village tatar, remarquable par ses jardins ombragés de noyers et de mûriers.

Malgré les instances aimables du startchina, on ne s'arrête pas, sur la prière d'Ohannès, car il évite toujours de séjourner au milieu d'une population musulmane, et nous poursuivons la route, à travers de magnifiques basaltes, jusqu'à un ancien monastère arménien dans la cour duquel nous mettons pied à terre pour déjeuner. Le baromètre marque 1 400 mètres d'altitude; en 40 minutes on a descendu à pic près de 700 mètres.



Intérieur de Kara-Kilissa. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

Le prêtre qui dessert ce monastère fait étaler un tapis sous un bouquet de cerisiers, où je ne tarde pas à m'endormir en dépit du festin magnifique qu'on nous apporte. Lorsque je me réveille, le repas touche à sa fin, et des poules hardies viennent en picorer les miettes. Sous les cerisiers aux fruits encore verts, mon mari et le pope causent, allongés par terre. Le pope, respectable patriarche à barbe blanche, raconte que ce monastère date de 1157, et que jadis deux villages arméniens s'élevaient sur ce point. Ils ont été désertés pendant la guerre russo-persane, et des Tatars s'y sont établis. Tout en nous faisant visiter cet édifice, il se plaint de l'abandon où on le laisse. Le monastère a dû être très grand autrefois, mais aujourd'hui il ne reste debout que deux églises, l'une petite, complètement abandonnée, l'autre plus grande, obscure, mais dans laquelle on dit encore l'office pour la colonie arménienne groupée alentour. Quatre marches conduisent à l'autel, où se trouve un pupitre en pierre sur lequel est placé l'évangile. La lumière ne pénètre que par de petites fenêtres en meurtrières. En entrant, les Arméniens se signent et baisent le seuil.

Un cloître régnait jadis le long d'une cour intérieure; il n'en reste debout qu'une partie; elle est pavée de tombeaux d'archevêques et d'évêques, dont les insignes épiscopaux et les noms sont gravés sur la pierre. Les façades sont criblées d'inscriptions et de croix. Mais nous sommes loin encore d'avoir atteint l'étape : aussi, après avoir pris congé du brave pope, l'ordre du départ est-il donné.

En quittant le monastère, on suit pour aller à Kara-Kilissa un étroit sentier qui court au bord d'un précipice, au fond duquel coule le Bergouchet ou Bazar-tchaï. En cet endroit la vallée forme une gorge étroite, resserrée entre des rochers basaltiques d'un aspect extraordinairement sauvage. Le sentier est sans cesse interrompu par des démolitions que déterminent d'incessantes avalanches. D'un côté, rien n'est moins rassurant que la vue d'énormes blocs suspendus sur nos têtes, et qui ne tiennent presque plus à la montagne; de l'autre, on n'ose à peine jeter un coup d'œil furtif sur le Bergouchet, dont les eaux torrentueuses forment sur ce point d'admirables cascades, et roulent avec un bruit sourd. De belles tulipes s'épanouissent au milieu des éboulis de roches. Cette vallée du Bazar-tchaï est certainement un des plus beaux sites de l'Arménie, et peut-être du monde entier.

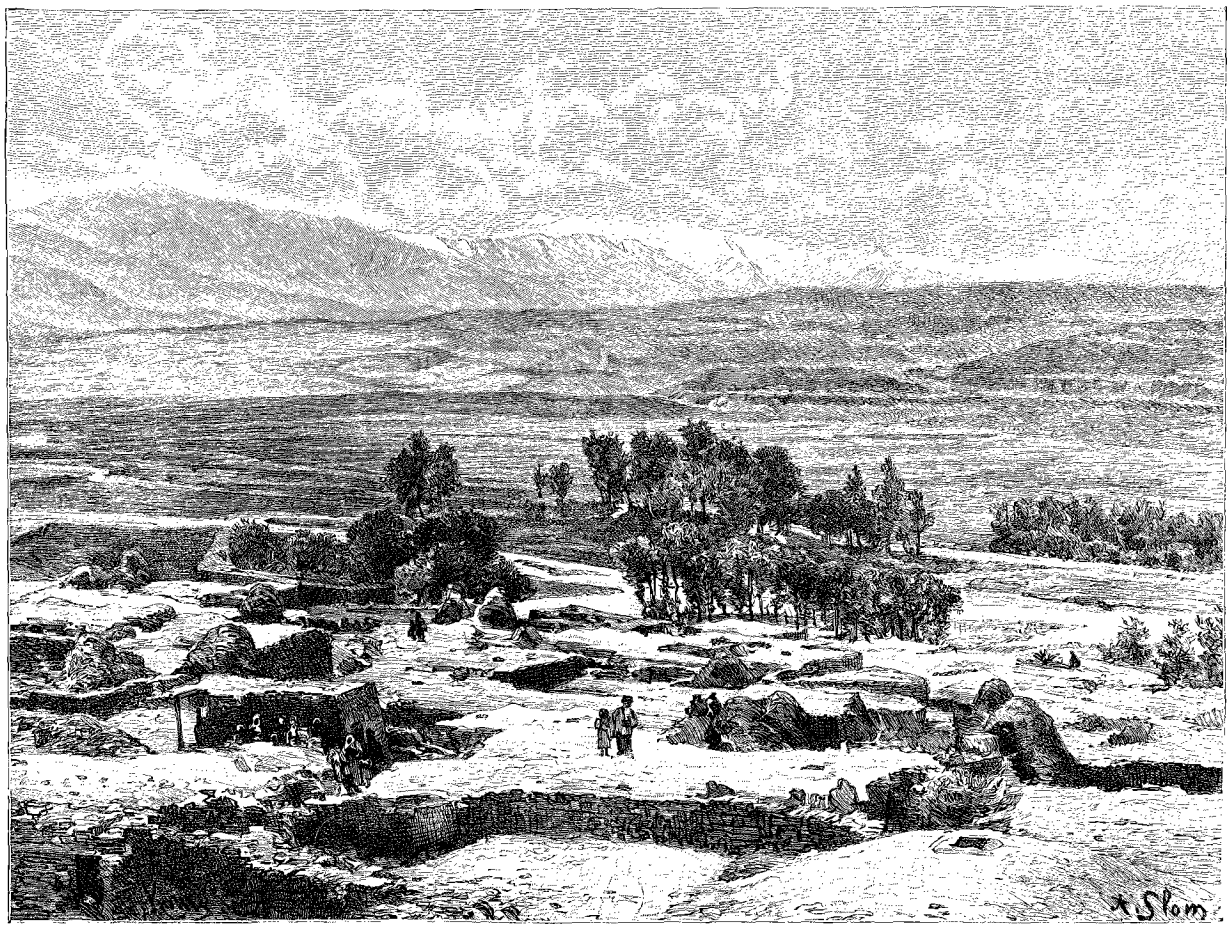
Le village d'Aroudi se présente alors : il est habité aujourd'hui par des Tatars, mais il fut peuplé jadis d'Arméniens. Au centre se trouvent un très ancien cimetière et une sorte d'église romane ruinée, dont il ne reste plus debout que quelques murs et un élégant clocher. Sa vue nous cause un certain étonnement, car

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est la première fois, et la seule d'ailleurs, que nous ayons rencontré un monument d'une architecture semblable. Il est trop tard pour faire halte à Aroudi, où nous reviendrons : aussi poursuivons-nous notre marche jusqu'à Kara-Kilissa, que l'on atteint à six heures du soir, après avoir fait une quarantaine de verstes.

Nous éprouvons tout d'abord une certaine difficulté dans le choix d'un endroit propice pour le campement; mais, après avoir traversé la rivière, nous jetons notre dévolu sur un champ élevé situé à quelques centaines de mètres du village. A peine installés, arrive le propriétaire du champ; il ne trouve pas de son goût cette prise de possession, et paraît vouloir nous déloger. On renvoie ce brave paysan au startchina, qui nous a déjà donné deux hommes de garde.

27 mai. — Nous recevons la visite du *pristaf* tatar de Kara-Kilissa, pour lequel M. Chantre avait une lettre. Cet officier, Ismaïl bek Novrouzoff, haut de plus de six pieds et taillé en hercule, a voyagé toute la nuit à cheval pour venir se mettre à notre disposition. Sa physionomie est des plus sympathiques, et son accueil des plus cordiaux. Notre arrivée apporte un peu de diversion à la vie monotone qu'il mène dans ce pays perdu et sauvage. Il nous raconte qu'il a servi plusieurs



Kara-Kilissa. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

années à Saint-Pétersbourg et dans les grandes villes, telles que Tiflis, aussi le séjour de Kara-Kilissa est-il pour lui un triste exil.

Kara-Kilissa (en turc « église noire ») tire son nom d'une ancienne église dont les ruines pittoresques et noircies par le temps dominent les maisons à toits plats étagées au-dessus du Bazar-tchaï. Dans le fond, derrière le village, s'étend un rideau vaporeux de montagnes neigeuses.

Le temps est très beau, et comme notre désir est de visiter le plus tôt possible ce village, Ismaïl bek m'offre son bras, et nous partons dans la direction des ruines. La toiture, comme à Ouroute, s'est effondrée depuis longtemps, et l'église est complètement abandonnée. Des pigeons innombrables y ont élu domicile : ils font entendre un long froufrou d'ailes quand nous y pénétrons.

L'intérieur présente une grande coupole centrale flanquée de quatre chapelles latérales. Dans les quatre angles de l'édifice sont des cellules de petites dimensions qui ont dû servir de sacristies. L'église est dallée de vieux tombeaux couverts d'inscriptions, dont quelques-unes sont en grec. La hauteur totale de la grande coupole centrale est de vingt mètres environ, la largeur de l'édifice de quinze. Quelques grossières et très vieilles peintures sont accrochées aux murs : une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

burette et quatre cierges sur l'autel complètent le mobilier de cette église, misérable aujourd'hui, mais qui a dû être fort belle. Les Arméniens l'appellent Sourp-Ohannès, et font remonter sa fondation au XIe siècle.

Le fumier est le seul combustible de ce village, qui ne possède point de bois, le pays ayant été complètement déboisé pendant la guerre russo-persane. Aussi devant chaque maison se dresse un amas conique de briquettes, faites par les femmes. Celles-ci, que nous voyons de toutes parts actives à cette besogne, pétrissent le fumier en forme de galettes minces, qu'elles appliquent ensuite sur les murs des maisons pour les faire sécher. Ismaïl bek qualifie malicieusement cette occupation « d'ouvrage de dame ». C'est en russe que nous parlons, car il ne sait pas un mot de français.

La population de Kara-Kilissa se compose d'Arméniens et de Tatars. Le village est pauvre, mais sain. Il possède une école fréquentée par les enfants arméniens et tatars ; les élèves sont au nombre de cinquante, dont trois petites Arméniennes. L'air de Kara-Kilissa est pur, l'eau abondante et bonne ; aussi la santé des habitants est-elle des plus satisfaisantes, et les épidémies n'ont pas l'air d'y être connues.

Le Bazar-tchaï fait tourner plusieurs moulins au pied du village. Cette rivière importante prend sa source dans les monts Davagöz, et coule sous le nom de Bazar-tchaï jusqu'à Tathève, où elle passe sous le Chetïhan-Keurpi (Pont-du-Diable). Elle prend alors le nom de Kapan-tchaï, qu'elle garde quelque temps, et qu'elle change pour celui de Bergouchet ou Bargouchet, sous lequel elle se jette dans l'Araxe. Elle abonde en poissons délicieux, notamment en truites.

Pont-du-Diable (voy. p. 236. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Toujours, toujours des nomades, dont les interminables caravanes franchissent en ce moment le Bazar-tchaï, les animaux à la nage, les femmes et les enfants sur une longue et étroite passerelle en planches. Ils payent au gouvernement russe une faible somme pour leur droit de campement et de pâturage. On leur assigne telle région, où les familles se partagent le sol ; des ingénieurs russes surveillent leur installation. On estime à 35 000 le nombre d'individus qui circulent ainsi dans le Zanguezour et le gouvernement d'Érivan. Leurs brigandages et leurs rapines incessantes nécessitent pendant toute cette période d'émigration un grand déploiement de police. C'est pourquoi Ismaïl bek Novrouzoff est littéralement sur les dents, appelé à chaque instant sur les différents points de son district pour juger les délits de tous genres commis par les pasteurs, pour qui le vol et l'assassinat ne sont que minces peccadilles.

Nous invitons le pristaf à déjeuner au campement. Quoique musulman, Ismaïl bek a vécu trop longtemps à Pétersbourg pour avoir gardé des susceptibilités vis-à-vis des chrétiens. Le point religieux seul, mais dépouillé de tout fanatisme, est resté vivace.

Cette journée, pendant laquelle éclate un violent orage, est employée à mesurer des Tatars et des Arméniens. Ismaïl bek nous a invités à dîner chez lui ce soir. Le repas, tout à fait asiatique, est composé d'une soupe aigre, du classique pilau, de délicieuses boulettes de viande et de riz roulées dans de jeunes feuilles de vigne, et servies avec une épaisse crème aigre, etc., j'en oublie, et des meilleurs.

L'instituteur de Kara-Kilissa, un jeune Arménien qui sait quelques mots de français, est aussi présent, et c'est au milieu du plus grand entrain et de la plus franche cordialité que s'écoule cette soirée entre deux Français, deux Arméniens (avec l'indispensable Ohannès) et un Tatar.

Nous rentrons le soir par un magnifique clair de lune et un ciel resplendissant d'étoiles. Sur notre passage, les chiens font un concert formidable, mais nous sommes heureusement accompagnés du pristaf, de l'instituteur et de deux tchapars lesghiens qui nous défendent de leurs crocs. Après avoir retraversé la rivière et ses innombrables dérivations sur de grosses pierres, plus commodes le jour que la nuit, nous atteignons nos tentes sains et saufs, enchantés de cette équipée nocturne.

Une caravane arrivée à la nuit tombante avait fait halte au bord de la rivière, et nous avons dû nous frayer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Passage du Bazar-tchaï. — Composition d'A. Paris, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un passage à travers les gens et les bêtes. Je m'endors avec la vision fantastique de leurs silhouettes étranges, et de leurs grands feux, pâles au milieu de cette nuit sereine et lumineuse.

28 mai. — Par un chaud et beau soleil, nous nous acheminons vers Lisine, pour gagner de là Tathève jusqu'où Ismaïl bek nous accompagnera, sur la prière du natchalnik de Ghiroussi. Il est escorté de deux fidèles tchapars, Tatars comme lui, d'une sûreté et d'une honnêteté à toute épreuve, et qui s'accordent bien avec le bon Feth Ali. En sortant de Kara-Kilissa, on repasse à Aroudi, où nous faisons halte, cette fois, pour mieux voir les ruines déjà mentionnées.

La base des murs est profondément enfouie dans le sol. Les portes, dont la partie supérieure seule émerge, sont à plein cintre. Les murs paraissent avoir été peints autrefois en rouge. La hauteur actuelle de ce monument mesure encore une douzaine de mètres. Un escalier opposé à l'entrée donnait accès au clocher, formé de trois élégantes colonnettes romanes, motif qui se retrouve plusieurs fois à l'intérieur du monument. Les chapiteaux en sont finement sculptés. Une fontaine coulait autrefois dans ce temple chrétien, dont la façade encore debout a été élevée en partie avec d'anciennes pierres tombales couvertes d'inscriptions grecques et de scènes allégoriques.

D'Aroudi on suit le chemin déjà parcouru l'avant-veille, puis on s'engage dans un sentier fleuri et embaumé qui conduit à Ouroute. Les haies d'églantiers sont couvertes de fleurs, et, sans descendre de cheval, les tchapars me cueillent des branches roses et blanches qu'ils tranchent d'un coup de *kindjal*. Arrivés à Ouroute, Ismaïl bek, qui est devenu notre chef d'escorte, fait étaler un tapis sous un beau vieux noyer, où l'on fait halte. Nous sommes près de la rivière, non loin du joli pont de Mélik-Kendi, dont l'ogive gracieuse traverse hardiment le Bazar-tchaï, et va s'appuyer contre un magnifique escarpement de basalte. C'est un Arménien du village voisin de Parhnaout qui, souffrant de l'absence de pont sur cette rivière, a fait construire celui-ci à ses frais. Juste en face se dresse, au sommet d'un rocher élevé, une forteresse dont la création remonte à huit siècles.

Au moment du départ un groupe de Tatars, venus pour saluer le pristaf, signalent à mon mari une source, à deux pas de là. Cette source, assez abondante, donne une eau tiède (21 degrés) et ferrugineuse acidule. Les habitants s'y baignent contre certaines maladies. Malheureusement elle bouillonne dans une mare, par suite de la négligence des habitants.

La caravane traverse le pittoresque pont d'Ouroute au pavé prodigieusement difficile pour les chevaux, et s'engage dans un mauvais sentier taillé dans la roche nue. De nombreuses grottes se voient sur ce point. D'Ouroute à Lisine, la distance est de 7 verstes. Nous y arrivons à quatre heures et demie (1 550 mètres d'altitude). La kibitka d'Ismaïl bek est déjà dressée. Cette tente élégante est couverte intérieurement et extérieurement de beaux tapis *pallas*. Nous y prenons le thé pendant qu'on dresse nos tentes.

Le village de Lisine, peuplé d'Arméniens, est pauvre et sans intérêt. Sa création ne date que de soixante-dix ans. Mais on y jouit d'une vue superbe sur la vallée du Bazar-tchaï.

Cela m'amuse de voir avec quel empressement les habitants viennent saluer le pristaf. Dès son arrivée apparaît, comme par enchantement, tout ce qu'il faut pour manger, boire, dormir, et je crois bien que rien de tout cela n'est payé. Il se peut aussi que ce soit une simple preuve de sympathie à l'égard de notre compagnon, connu pour sa grande bonté et son esprit de justice. Seuls les gens coupables d'un délit quelconque trouvent en lui un terrible juge. Dans ces populations si pauvres, et surtout chez les Tatars et les nomades, la prison est souvent préférable à leur propre maison, aussi ne redoutent-ils nullement cette punition. A cause de cela, on sévit beaucoup plus avec la courbache, autrement dit le knout, qu'avec l'emprisonnement.

Nous dînons dans la kibitka, servis par les Tatars d'Ismaïl bek, qui se tiennent à l'entrée de la tente, dans une immobilité de statues, mais de statues aux yeux étincelants, constamment fixés sur leur maître, dont ils épient le moindre désir. Les serviteurs tatars sont vraiment admirables. Depuis que nous en comptons deux dans la caravane, nous nous trouvons infiniment mieux servis. Ils sont d'une obéissance et d'une ponctualité parfaites. Silencieux, discrets, ils devinent vos pensées, et exécutent les ordres à peine ébauchés. En un clin d'œil les couchettes sont dressées, et la tente disposée pour nous recevoir.

Après une agréable soirée passée à deviser des choses et des gens du pays sur le seuil de la kibitka, on se souhaite le bonsoir, et par une nuit constellée d'étoiles nous regagnons notre tente, dressée à quelques pas de là.

29 mai. — Au moment de lever le camp, on s'aperçoit que deux chevaux de charge se sont égarés dans la montagne pendant la nuit. Il faut les chercher, et cela nous fait perdre du temps. Enfin on les aperçoit tout au loin qui broutent gaiement l'herbe d'un pré, pareils à des écoliers en escapade.

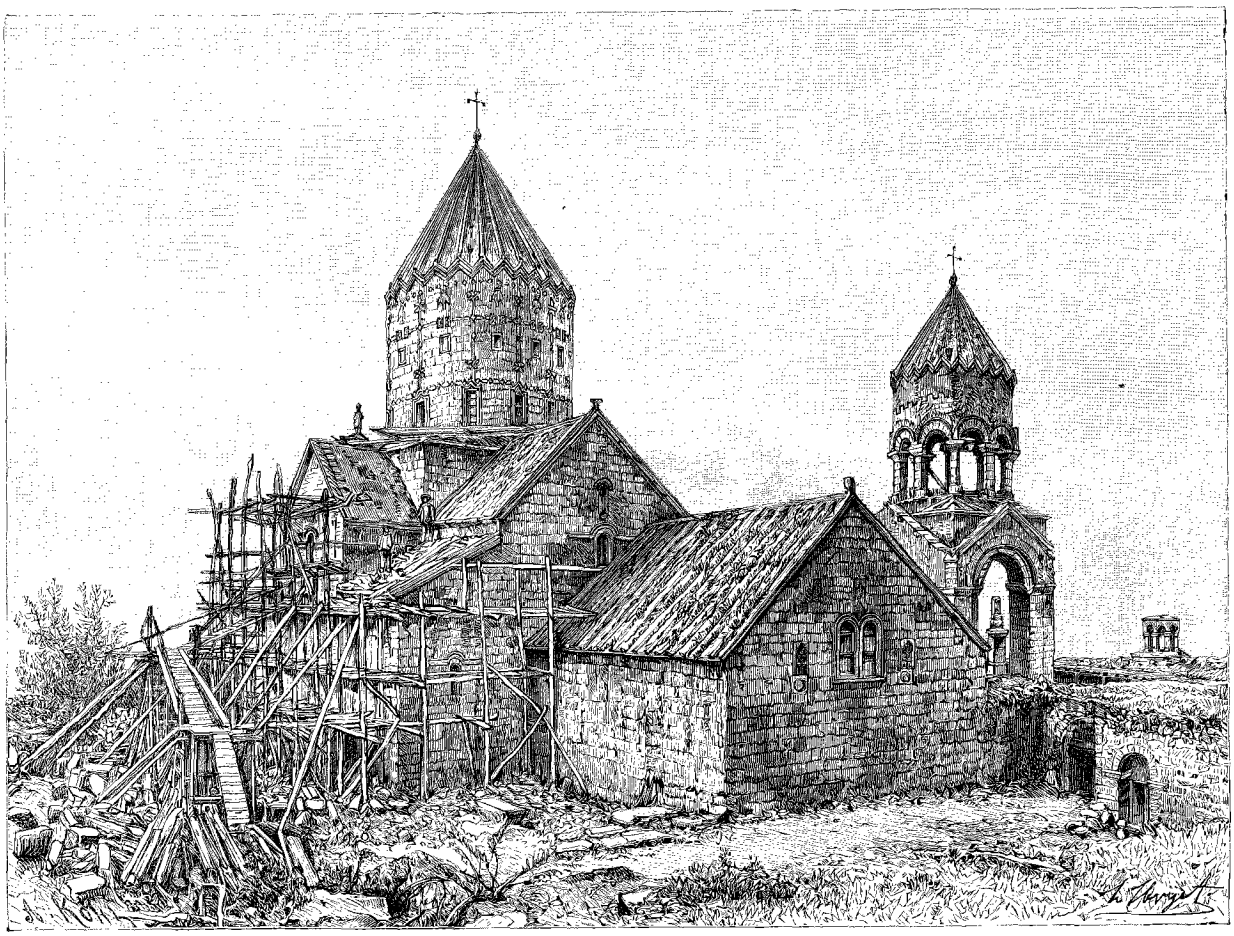
A partir de Lisine, le terrain change. Aux basaltes succèdent les gneiss et les syénites, avec lesquels apparaît une merveilleuse végétation. Peu après avoir quitté ce village on s'engage dans une magnifique forêt. Le chemin, quoique raide, est assez bon. La flore arborescente est étonnante : chênes superbes à larges feuilles, cytises, hêtres, poiriers, pommiers, cerisiers, pruniers sauvages, frênes, érables, troènes, aubépines, églantiers superbes, fougères, etc. Le sol est émaillé de campanules, de scabieuses, d'orchis, de sauges, de renoncules, de myosotis, etc. On se croirait plutôt dans un coin de la Savoie. Cette flore splendide se développe de 1 600 à 1 800 mètres d'altitude. Le frêne monte jusqu'à 1 900. La culture des céréales s'étend plus haut encore.

Nos tchapars, Feth Ali en tête, ne cessent de mois-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonner en tous sens ces fleurs, dont ils m'offrent de véritables gerbes. Ces Asiatiques comprennent et aiment les fleurs, les beaux sites, toutes les merveilles que la nature a si généreusement prodiguées à ce pays merveilleux et peu connu.

Nous nous élevons rapidement, ravis du paysage. En face de nous s'étend le plateau volcanique parcouru la veille, et dont nous sommes séparés par le Bazartchaï, qui coule à une très grande profondeur. La caravane a pris un autre sentier, plus commode. A 2100 mètres, nous atteignons un plateau où les cavaliers envoyés en avant ont déjà allumé un gigantesque feu, et sont occupés à dépouiller un mouton pour le repas. La forêt a cessé depuis quelques instants déjà, et sur les bords de ce plateau ne se voient que quelques arbrisseaux rabougris. Une source y prend naissance. On l'appelle en tatar *Barka-Guerk*, ce qui signifie « l'homme qui a mangé sa besace ». C'est une légende d'après laquelle on raconte qu'un Arménien passait un jour sur ce point, chargé d'une besace pleine de vivres de toutes sortes. Altéré, il s'arrêta à la source, dont la propriété est de donner un excellent appétit. Il but de cette eau, et l'effet fut tel qu'il eut vite fait de manger tout le contenu de



Église de Tathève (voy. p. 236). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

sa besace; puis, comme cela ne suffisait pas encore à son estomac affamé, il mangea la besace elle-même! Voilà ce que nous racontait Ismaïl bek en déjeunant, au milieu d'éclats de rire sonores, comme il doit en retentir rarement dans ces parages élevés et solitaires. Notre appétit justifie la légende, car c'est aussi avec l'eau de Barka-Guerk que nous arrosons le mouton servi sous forme d'exquis *chichliks* : l'air aidant et la course à cheval, on se demande avec effroi, et au milieu de l'hilarité générale, si nous n'allons pas dévorer les besaces à provisions.

L'altitude de ce plateau est de 2130 mètres. L'air ambiant a 14 degrés de chaleur, et la source 8 degrés. Il est difficile de rêver une halte et un déjeuner plus agrestes. A part les hennissements des chevaux qui se mordent, la solitude est absolue. De nouvelles fleurs, telles que l'*Anemone narcissiflora*, le *Geranium sylvaticum*, la *Veronica orientalis*, etc., semées sur un véritable tapis de myosotis, apparaissent sur ce plateau.

XV

Tathève : le village; le monastère. — Excursion au Pont-du-Diable. Orage. — Visite au couvent d'Anapat et à celui de Tathève.

A trois heures de l'après-midi, nous atteignons Tathève, à 1600 mètres d'altitude, et mettons pied à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terre devant une vieille maison arménienne dans laquelle le pristaf nous a fait préparer une vaste chambre. A peine ai-je vidé les étriers, que notre compagnon m'annonce la visite du pope arménien, à barbe et à cheveux du plus beau rouge, et qu'il me présente avec aplomb « comme le plus parfait type juif qu'il connaisse ». Les prêtres arméniens ont pour la plupart de longs cheveux frisés en tire-bouchons, ainsi qu'une barbe embroussaillée, et il est rare de trouver sur leurs vêtements une propreté minutieuse.

Cette localité de Tathève a été le théâtre d'événements importants. Depuis le IXe siècle, son monastère célèbre est le siège archiépiscopal ou métropolitain de la Siounie. Le village compte 175 maisons; la population est assez pauvre. L'hiver y est long, et la neige atteint jusqu'à 1 m. 50 d'épaisseur. Pendant cet hivernage les habitants sont bloqués dans leurs huttes de terre. Il y a bien quelques maisons en pierre, bâties avec plus de soin, mais elles sont en très petit nombre et appartiennent à quelques *meliks*, ou princes arméniens. Toute communication cesse alors avec les villages voisins, et c'est pendant les journées d'hiver que les femmes s'occupent particulièrement au tissage des tapis, tandis que les hommes filent et teignent les laines, tout en soignant leurs bestiaux.

30 mai. — Nous partons à cheval avec Ismaïl bek Novrouzoff, quatre tchapars et un prince du pays, Sultan bek Orbeloff, l'un des descendants de l'illustre famille des Orbeliani, établis depuis nombre de siècles à Tathève. Notre excursion a pour but le Pont-du-Diable, lieu célèbre dans tout le Zanguezour pour son site admirable et ses eaux ferrugineuses. Elle présente une certaine difficulté, car la descente qui mène à cet endroit est à pic; il faut constamment tenir les chevaux par la bride. Après une marche qui paraît d'autant plus longue qu'on ne peut se défendre d'une certaine angoisse à la vue de l'étroit sentier suspendu au-dessus d'un profond ravin, on arrive au fond d'une gorge sauvage et admirable, étroitement resserrée entre deux rangées de rochers volcaniques, où passe en cascades le Bazar-tchaï. On voit à peine cette rivière, mais on entend un bruit sourd lorsqu'elle s'engage sous un pont naturel qui a valu à cette gorge le nom de *Pont-du-Diable*, en tatar *Cheïthan-Keurpi*, en arménien *Satanen-Garmunch*. Ce pont disparaît sous une prodigieuse végétation, dont les lianes et les broussailles pendent au-dessus de l'eau écumeuse du torrent.

Des sources thermales et gazeuses sourdent et ruissellent de toutes parts. Ces eaux sont en même temps calcaires et ferrugineuses. Leur dépôt séculaire a donné naissance à la masse énorme qui constitue le Pont-du-Diable. Dans ces dépôts stalagmitiques sont creusées des excavations, dont quelques-unes forment de véritables piscines, que les habitants ont utilisées pour s'y baigner. Ces sources ont des propriétés bienfaisantes certaines, particulièrement pour les rhumatismes et quelques maladies de la peau, nous dit-on. On vient des pays environnants y prendre des bains pendant l'été. La température de l'eau minérale, lorsqu'elle sort de la roche, varie entre 30 et 40 degrés, suivant la saison.

D'innombrables abris sous roche remplis de stalactites aux formes capricieuses sont creusés dans les hautes parois verticales qui encaissent le fougueux Bazar-tchaï. Un grand nombre de chèvres à long poil broutent à travers les rochers, dans lesquels croissent des cytises, des chèvrefeuilles, des lauriers, etc. Ce sont avec leurs bergers les seuls hôtes de cette solitude grandiose, troublée seulement par le bruit des eaux du Bazar-tchaï grondant avec fracas.

Le ciel s'assombrit malheureusement, et il faut quitter cette merveille de la nature, non loin de laquelle s'élève le célèbre couvent d'Anapat, que nous désirons visiter par la même occasion.

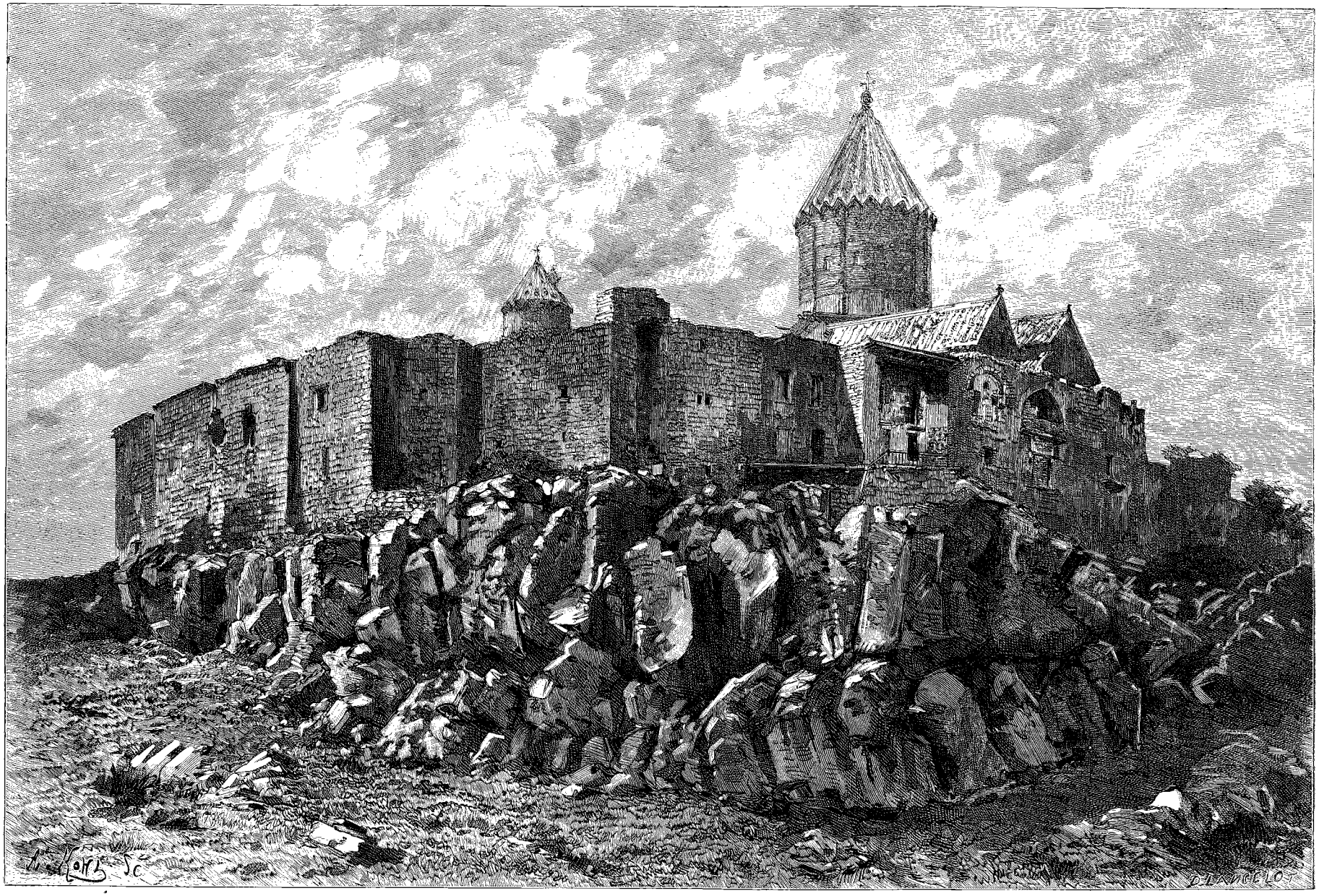
Nous rejoignons nos montures, et prenons un sentier de plus en plus mauvais qui descend jusqu'à la rivière et la longe. Sur ce point apparaissent de beaux jardins et des vignobles. La pluie étant survenue, c'est sous un véritable déluge que nous arrivons à Anapat, où nous nous réfugions sous le grand beau porche de l'église. Des tapis et des bourkas sont immédiatement disposés sur les vieux tombeaux qui dallent le sol, et où dorment de leur dernier sommeil les évêques de ce couvent célèbre, dépendance de celui de Tathève.

Medz-Anapat (« le Grand Ermitage ») s'élève dans le large vallon de Tathève, au bord du Bazar-tchaï, et au milieu d'une abondante végétation. Le couvent se compose d'une église principale, de plusieurs chapelles isolées, et de bâtiments alignés autour d'une immense cour plantée de cerisiers et divisés en un grand nombre de cellules. Par la beauté du site et la structure des cellules, cet ermitage l'emporte sur Tathève. Les dépendances sont casematées, et une forte muraille flanquée de tours défendait jadis cet ensemble imposant.

L'église est vaste et très élevée. Les murs, construits à grand appareil, soutiennent une voûte élevée. A son sommet un trou circulaire donne passage à la lumière. C'est cette ouverture et quelques fenêtres en meurtrières qui éclairent l'édifice. L'architecture est des plus simples. La beauté des matériaux en pierre et la hardiesse des arcs en sont les traits les plus remarquables. L'église se compose de trois nefs, l'une centrale, et les deux autres latérales plus petites. Un petit édicule en pierre et à jours s'élève au-dessus de l'ouverture centrale de la voûte. Un vieil évangile arménien est placé devant l'autel sur un support couvert de non moins vieilles broderies. Quelques nattes sont jetées sur le sol. L'image ornant le fond du chœur (*siran*) représente une grossière peinture de l'Annonciation à Marie. Une chapelle attenante est le lieu de sépulture des anciens évêques; elle est surmontée d'un élégant petit clocher hexagonal.

On vient le 15 septembre en pèlerinage à Anapat. Les pèlerins emportent de leur visite des mouchoirs, déposés en assez grand nombre sur l'autel, ou, à défaut de ceux-ci, de la terre ou des pierres. Ce sont autant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monastère de Tathève. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de talismans destinés à les guérir de leurs maux, et notamment des ophtalmies. En cas de guérison, ils doivent rapporter le talisman, immoler un agneau en actions de grâces, et laisser un cadeau, généralement une offrande en argent. Deux familles gardent ce couvent abandonné, où un prêtre de Tathève doit venir officier quelquefois.

Il faut se contenter d'une visite, car la photographie est rendue impossible par le vent et la pluie. J'entre en dernier lieu dans le réfectoire, dont les immenses tables en pierre sont encore là, prêtes à recevoir sur leurs longs bancs les files de moines qui venaient jadis s'y asseoir. Quelques meurtrières éclairaient seules, bien faiblement, cette vaste salle d'un aspect sépulcral, que ne venait jamais réchauffer un rayon de soleil.

Las d'attendre, nous profitons d'un moment où l'averse est moins abondante pour monter à cheval et regagner Tathève.

31 mai. — Dès l'aube je suis réveillée par le bruit du métier à tisser les tapis placé sous notre balcon. Les Arméniennes, matinales et actives, se mettent à leur besogne. Il faut voir quel travail représente un tapis! Une, deux, trois femmes quelquefois sont à l'œuvre, assises sur un escabeau au pied du métier à tisser, qui est dressé dans le sens de la hauteur. Elles glissent dans la trame très tendue des laines diverses, nouant, coupant chaque fois, et tassant de temps à autre leur tissu à l'aide d'un peigne très grossier. Le dessin avance sous leurs doigts agiles. Ce qui est curieux, c'est que ce dessin naît sans que rien vienne le rappeler, ni servir de point de repère aux ouvrières. Elles l'ont dans la tête, et c'est une tradition qui se transmet de mère en fille. Les tapis qu'on fait ici, aussi bien que dans le Karabagh, sont épais et chauds; la laine a plus d'un centimètre d'épaisseur. Malheureusement ils présentent de moins en moins ces belles couleurs qui nous font tant rechercher les anciens. Nos vilains bleus, verts, rouges, à base d'aniline, ont remplacé leurs vieux procédés de teinture.

A peine levée, il me faut écouter les récriminations de l'irascible et intolérant Ohannès, qui laisserait volontiers mourir de faim les Tatars, sous prétexte que ceux-ci ne veulent pas de notre cuisine de chrétiens. On est ici en plein village arménien, et les musulmans refusent de manger notre pain. Ismaïl bek les appelle auprès de lui, et leur fait de sévères remontrances sur leur obstination stupide. Ne leur donne-t-il pas l'exemple? Mais tous ces arguments les laissent sourds.

Je dois m'appliquer à trouver une nourriture qui leur convienne, et qu'ils apprêteront à leur guise, à défaut de pain. D'ailleurs, pour leur faciliter la chose, je les charge toujours de cuire eux-mêmes les viandes, mouton ou poulet, afin qu'ils n'aient point de répugnance à en manger. Leur propreté et le soin qu'ils apportent à purifier par des lavages réitérés tout ce qu'a effleuré la main d'un chrétien, sont une garantie plus sûre pour moi que la méthode de notre cuisinier Levon, méthode que je ne décrirai pas.

L'église du village est complètement en pierre, toiture, clocher, etc. L'intérieur à peine éclairé, les nattes jetées sur le sol, la partie réservée aux femmes, et les lampes descendant de la voûte, lui donnent l'aspect d'une mosquée. Une fontaine coule dans un coin. Mais de tous ces édifices chrétiens, les seuls remarquables dans ces pays, le monastère de Tathève devait être le plus intéressant. Un messager nous a apporté ce matin, de la part de Mgr l'archevêque Hamazariantz, qui y réside, une invitation à déjeuner.

La situation seule du monastère, dans un vallon solitaire et sauvage, est une vraie merveille. Il s'élève à pic au sommet d'un rocher au pied duquel coule le fougueux Bazar-tchaï. Il est situé à une demi-verste du village, et son aspect d'ensemble vu de ce côté est celui d'une forteresse.

Nous heurtons à l'une des poternes, criblée de trous produits par les boulets du terrible Chah Abbas, qui dans sa campagne de dévastation n'épargna pas ce monastère. Un domestique laïque vient ouvrir, et nous conduit dans une grande salle de réception où Mgr Hamazariantz nous attend. Cet archevêque, à qui est confiée la garde du monastère de Tathève, a avec lui deux évêques, qu'il nous présente. Ce qui me frappe tout d'abord, c'est que de tels titres soient portés par des hommes si jeunes!

L'accueil de Mgr Hamazariantz est des plus gracieux. Après nous avoir fait transmettre ses compliments de bienvenue, il se met en devoir de nous montrer lui-même cet intéresant édifice et toutes ses dépendances.

Fondé au VIIIe siècle, on suppose que le nom de Tathève vient de celui d'Eusdathe, disciple de saint Thaddée. A cette époque toute la région était l'apanage des souverains du pays, qui, dans de beaux mouvements de ferveur religieuse, la cédèrent aux archevêques, espérant racheter leur âme par ce don à l'Église.

« Un morceau de la Sainte Croix, des reliques d'apôtres, de martyrs et de saints, la main droite et le corps de sainte Rhipsimé, les cheveux de la sainte mère de Dieu, tout cela fut apporté et placé dans l'église, qui devint un riche trésor d'objets divins. » Comme on le pense, tant de précieuses richesses devaient attirer la foule, aussi Tathève devint-elle de bonne heure l'objet de pèlerinages pieux.

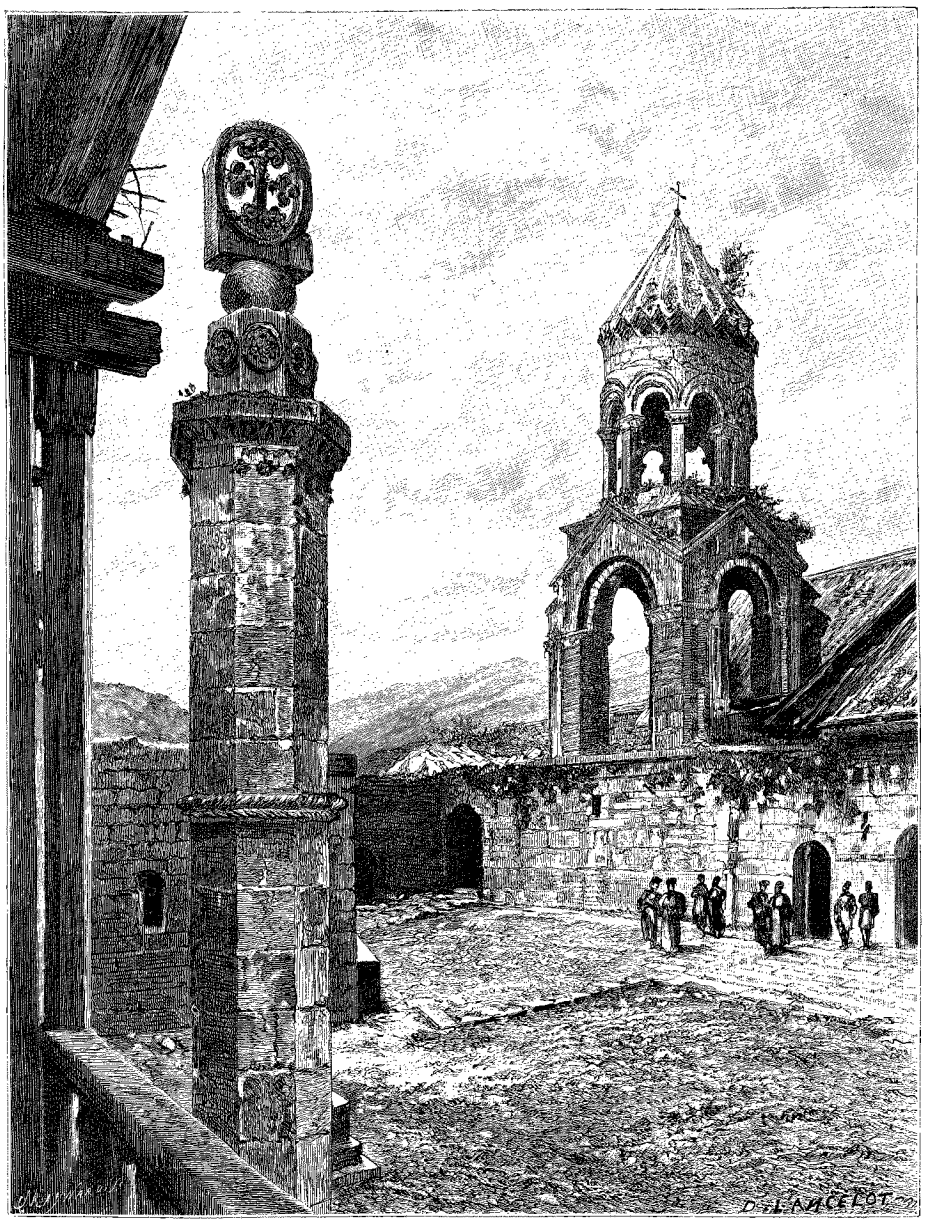
Ce fut Ter Ohannès, autre évêque, qui en 895 commença la construction d'une nouvelle église, « un chef-d'œuvre d'architecture, charmant le regard. Comme dans l'édifice de Salomon ou de Zorobabel, il y a dans cette église deux piliers, Boos et Jakoum, posant sur des bases solidement agencées, et couronnés de hauts chapiteaux travaillés élégamment; ils supportaient l'énorme poids d'une voûte en pierre de taille, et étaient dédiés aux apôtres Pierre et Paul, dont les reliques sont déposées dans les fondations.

« Grâce aux embellissements et à la distribution bien ordonnée de ce couvent : retraites souterraines, réfectoires, ouvroirs, magasins de dépôts, bibliothèque, oratoire, lieu de sépultures pour les évêques, cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande maison de pontifes devint attrayante pour tout le monde, et Ter Ohannès la fit briller comme le soleil au milieu des astres. Non seulement ce lieu se distinguait par tous ses édifices, mais encore il brillait par son clergé et par ses religieux, au nombre de six cents frères. Il était rempli de philosophes profonds comme la mer, d'habiles musiciens; il renfermait un collège de savants et de vartabieds bien exercés, des artistes en peinture, des calligraphes incomparables. Aussi rois, princes, frappés de tant de mérites, venaient-ils, les mains chargées d'offrandes, visiter cette résidence semblable au ciel. »

Mais le temps et les incursions des musulmans ont ravagé et souvent changé l'aspect de ce monastère. Les



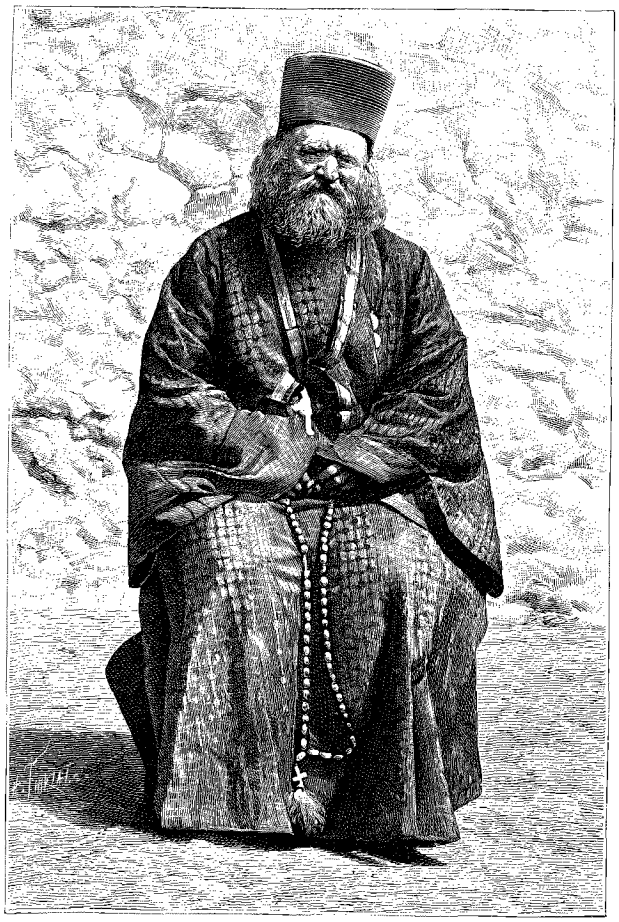
Colonne branlante (voy. p. 240). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

fameuses colonnes ne nous ont pas été montrées; il se peut que leurs débris se trouvent parmi les innombrables matériaux des premiers édifices, disséminés aujourd'hui dans les murs actuels de l'église, plusieurs fois relevée et réparée dans le cours des siècles. Actuellement encore elle est couverte d'échafaudages. Outre le clocher central, l'entrée de l'église est surmontée d'un élégant clocher octogonal à deux étages et à jours, couronné d'un toit conique. Le long de la façade principale règne un cloître voûté et supporté par des piliers carrés, reliés entre eux par des arcades en plein cintre. Un narthex précède l'église même, dans laquelle donne accès une porte en chêne noirci par le temps et couverte de fines sculptures. L'intérieur, assez bien éclairé, est nu. L'autel, érigé au milieu du chœur, est fermé par de grands rideaux, destinés à séparer le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sanctuaire et les célébrants du reste du clergé et du peuple. Ces rideaux, faits d'une riche étoffe de soie brodée, sont un don de la fille de Chah Abbas. A droite et à gauche de l'église sont deux petites chapelles, dont l'une est dédiée à Kirkor Tatevatsi, un des célèbres évêques à la mémoire duquel a été élevé récemment un tombeau monumental, placé sous la galerie couverte du cloître.

Mais ce qui est particulièrement riche et intéressant à Tathève, c'est le trésor, composé de vêtements sacerdotaux, éblouissantes soieries, brodées d'or, d'argent et de perles; d'insignes épiscopaux enrichis de pierres précieuses, au milieu desquels se voient les crosses des évêques et des diacres. Des reliques, des bijoux, des pierres énormes : diamants, rubis, émeraudes, topazes, des pièces d'orfèvrerie, voilà ce qui s'offre à nos yeux. Dans cette dernière catégorie d'objets, on remarque certaines pièces, vraiment merveilleuses d'élégance et de travail. Des coffres d'ivoire, des incrustations de l'Inde, des filigranes d'or et d'argent, tous produits exotiques, envoyés du fond de la Chine et de l'Inde par de riches Arméniens établis là-bas.



Prêtre arménien de Tathève. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Outre le trésor, une autre curiosité du couvent est une colonne branlante située dans la cour du cloître et haute de 10 mètres. Cette colonne merveilleuse oscille à la moindre poussée provoquée à son sommet; mais elle a résisté pourtant aux nombreux tremblements de terre qui ont ébranlé à maintes reprises le sol de Tathève.

Un déjeuner presque européen, au moins par l'ordonnance, les vins, les liqueurs, nous est servi dans la grande salle de réceptions des pères. Mgr Hamazariantz préside avec bonne grâce et entrain ce repas, auquel assistent aussi Ismaïl bek, le prince Orbeliani, dont plusieurs ancêtres dorment sous les voûtes du monastère, et deux évêques.

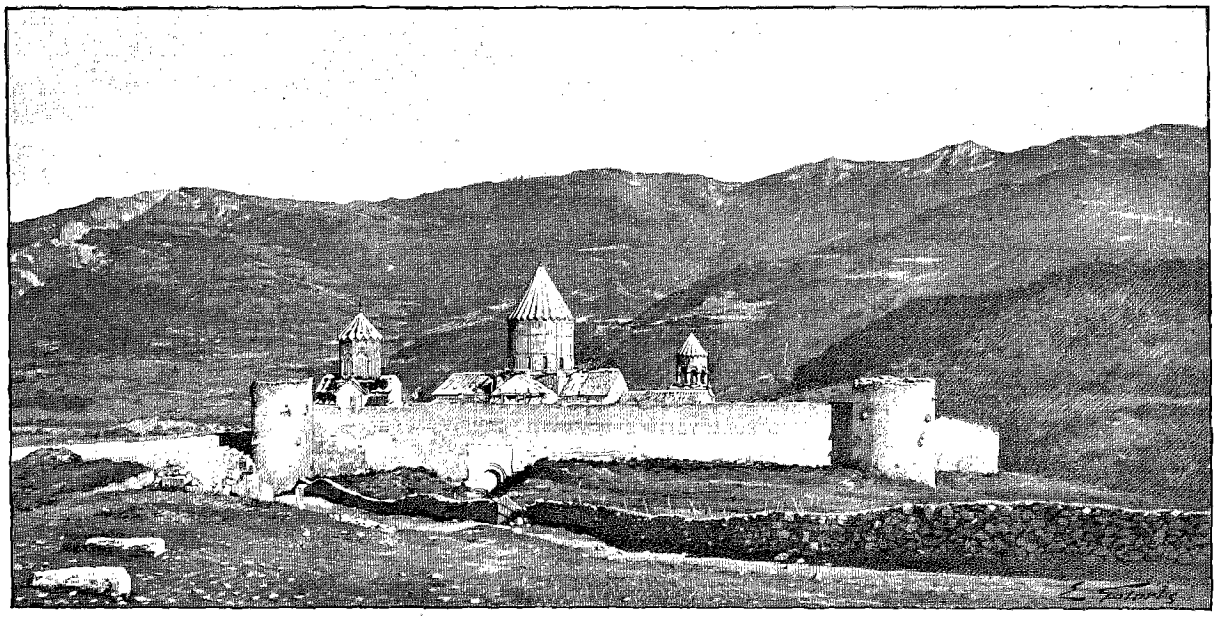
La vue du couvent, du côté du village, n'offre rien de bien remarquable; mais en traversant le vallon, et en allant sur la rive opposée à celle où il s'élève, on jouit d'un coup d'œil magnifique sur sa masse imposante. De là en effet le monastère apparaît, fièrement assis, comme ces anciens châteaux du moyen âge, inaccessibles repaires. Une muraille haute et percée de meurtrières, qui suit le caprice de la montagne, l'entoure étroitement. Elle le préservait à l'époque des invasions contre les attaques de l'ennemi.

De ce côté de la rivière s'élève une masure délabrée, jadis prison, dit-on, où l'on enfermait ceux des moines qui se rendaient coupables de quelque mauvaise action. Elle est transformée aujourd'hui, par la superstition populaire, en une sorte de chapelle expiatoire. Les gens qui ont quelqu'un des leurs sous le coup d'un emprisonnement viennent y prier. En pénétrant à l'intérieur on voit, creusé dans l'épaisseur du mur, un lit de pierre sur lequel sont disposées une quantité de petites lampes de terre, encore pleines de naphte noir. C'est l'usage que tout visiteur venant à cette chapelle prier pour l'expiation des péchés d'un des siens apporte une lampe dans laquelle il brûle du naphte durant ses dévotions. Puis il déchire un morceau de son vêtement, qu'il jette ensuite sur l'amas de chiffons déjà accumulés dans un coin. Aucune image n'est accrochée aux murs. La nudité de la pièce est absolue; c'est un *adjare*. Il est curieux de voir en face d'une des plus célèbres églises de l'Arménie cette sorte de temple, où l'on croit retrouver comme un dernier et lointain souvenir de la religion primitive des Arméniens païens.

Mme B. Chantre.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monastère de Tathève. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE,

KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT,

PAR MADAME B. CHANTRE[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

Tous les dessins dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par M. Chantre.

XVI

Les mariages à Tathève. — Dîner chez Sultan bek Orbeloff. — Départ de Tathève. — Belles forêts du Zanguezour. — Col de Maldach. — Chaudronnerie de cuivre. — Arrivée à Adjizour. — Bachkend. — Mines de cuivre et fonderie de Katar. — La forteresse d'Alitzori-Bert. — Le mont Rustup.

Ici les filles se marient à partir de douze ou treize ans, les garçons à partir de quinze. Dès ce moment les jeunes femmes adoptent le voile et le bandeau cachant la bouche. A cause de leur grande jeunesse, les nouveaux époux habitent chez leurs parents durant les premières années, puis ils fondent une maison, et agissent à leur guise. Les familles sont nombreuses et atteignent neuf ou dix enfants. Le berceau en usage chez les Arméniens est semblable à celui qu'on rencontre partout au Caucase et jusqu'en Syrie. L'enfant emmailloté y est solidement fixé par des bandes, et ses urines, recueillies dans un tube *ad hoc*, sont conduites au dehors. La mère lui donne le sein sans l'enlever de son lit.

Le soir, nous dînons chez Sultan bek Orbeloff. Sa femme, Arménienne timide, est restée dans le gynécée.

Après un monumental pilau très bien apprêté, on nous sert un non moins monumental plat de boulettes de riz et de viande hachée, entourées de feuilles de vigne. Je regarde stupéfiée Ismaïl bek dévorer à lui presque seul ces mets qui lui sont chers; il est vrai que le prêtre arménien lui tient à peu près tête, au moins pour l'ingurgitation de la vodka, car Tathève ne produisant point de vin, celui-ci est remplacé par l'eau-de-vie. Bientôt le pope balbutie, larmoie, et nous donne le triste spectacle d'un homme ivre; mon mari, placé auprès de lui, est loin d'être à son aise, car son pleurard voisin mange sans façon dans son assiette! D'ailleurs une douce fraternité existe entre les assiettes, les cuillères et les fourchettes des invités. Un seul verre circule à la ronde.

2 juin. — Aujourd'hui nous quittons Tathève pour nous enfoncer plus avant dans le bassin du Zanguezour. A 6 heures 1/2 du matin la caravane s'ébranle. Le

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 369, 385 et 401; t. LXII, p. 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps est superbe; les neiges des montagnes voisines miroitent sous les rayons du soleil levant. Ismaïl bek nous accompagne quelques instants, puis on se sépare de cet excellent compagnon qui a été, depuis Kara-Kilissa, l'âme de notre caravane; aussi son départ laisse-t-il un grand vide parmi nous.

Jusqu'à une certaine hauteur le sentier qui doit nous conduire à Kavart est extrêmement mauvais. Il passe sur la roche vive, et les chevaux s'y tiennent avec peine.

Descentes pénibles, montées laborieuses se succèdent, puis on entre dans une forêt, et le chemin prend alors l'aspect d'une allée de parc. Cette forêt, encore humide de rosée, est radieuse et embaumée. L'aubépine, le pommier sauvage mouchettent de blanc la verdure tendre des arbres. Les essences sont variées comme dans celles que nous avons précédemment parcourues : chênes, hêtres, sycomores, frênes, poiriers, cerisiers, pommiers, pruniers sauvages, se pressent les uns contre les autres dans un inextricable fouillis. Ils sont peuplés d'innombrables merles, de pies, de rossignols, de pinsons, qui chantent, revêtus de leur plumage d'amour, l'hymne du printemps.

De nombreuses sources coupent le chemin que nous gravissons; Tathève se fait de plus en plus petit. A 1900 mètres on s'arrête au col de Maldach pour laisser respirer les chevaux. La forêt cesse sur ce point, et des pâturages émaillés de renoncules et de myosotis d'un bleu intense lui succèdent. Bientôt apparaît la flore alpestre avec des orchis d'une belle couleur violette, des arnicas, etc.

Sur ce point se voient quelques huttes d'été, bergeries du couvent de Tathève. Un peu plus haut nous trouvons plusieurs kibitkas appartenant à des nomades venus des bords de l'Araxe, et dont les troupeaux sont répandus dans ces beaux pâturages. Nous leur demandons un peu de lait aigre, qu'ils apportent dans une coupe que l'on fait circuler à la ronde. Il faut prendre tout son courage, et ne pas penser que Feth Ali y a trempé ses moustaches teintes de henné!

A 2000 mètres se présente une bergerie ruinée, au delà de laquelle commence la descente sur Kavart par un sentier taillé dans les schistes argileux très glissants. A mi-chemin de Kavart, nous nous arrêtons quelques instants dans une belle forêt de chênes, près d'une source limpide. Mais nous n'avons parcouru encore que la moitié de la route, et celle qui reste à faire est plus difficile. Aussi, après une trop courte halte, on nous amène nos chevaux, et nous regagnons le sentier, souvent si étroit que les branches des buissons nous accrochent ou nous frappent à la tête. Il faut se coucher sur le cou des montures pour ne pas être assommés. C'est presque la forêt vierge.

On descend peu à peu, et l'on gagne le fond de la vallée, riche en mines de cuivre.

A Tchanaktchi, un bruit retentissant de marteaux annonce la présence d'une usine ou d'une forge. Nous mettons pied à terre devant un bâtiment le long duquel court un grand hangar. Il s'élève à quelques mètres au-dessus de la rivière d'Adjizour. C'est un atelier de chaudronnerie qui appartient à un Tatar, Gouli bek; celui-ci est propriétaire des forêts que nous venons de traverser, et qu'il exploite sur certains points pour faire le charbon de bois destiné à ses fours. Il nous fait le meilleur accueil, et nous montre en détail son installation, des plus primitives.

Le métal, apporté des mines situées à quelque distance de là sous forme de lingots plats, est soumis à un feu vif, à la sortie duquel on le martèle. Placé ensuite sur une enclume, le bloc incandescent est entouré d'une dizaine d'hommes qui élèvent et abaissent alternativement leurs marteaux, pourvus d'un très long manche, en faisant entendre une sorte de cadence musicale. Puis le métal est successivement travaillé et transformé en marmites de cuivre de toutes dimensions, appelées *kazanes*. Avant d'être achevée, chaque pièce a passé par dix opérations. Cette usine est organisée en société coopérative, et semble très bien fonctionner. Tous les ouvriers sont des Tatars, originaires pour la plupart de Chemakha.

Pendant qu'on nous fait prendre avec insistance un verre de thé, le starchina du village voisin d'Adjizour, présent ici, déclare qu'il ne faut pas songer à aller ce soir avec la caravane coucher à Kavart. Les chemins sont trop mauvais, dit-il, et les bêtes trop fatiguées. Nous cédons à ses instances, et il part immédiatement en avant, afin de nous faire préparer dans son village une chambre pour la nuit.

3 juin. — Adjizour est un village arménien assez bien construit en pierre et en terre. Il est entouré de terres cultivées et de jardins, dans lesquels on remarque, grande rareté dans ce pays, des pommes de terre et des pois, et qui, outre ces précieux légumes, renferment de beaux noyers, des pommiers, des arbres de Judée, des noisetiers, etc.

Lorsque nous nous mettons en route pour Kavart, il fait beau et chaud. Péniblement, la caravane avance dans un mauvais chemin, et arrive à Bachkend, où est établie une colonie grecque que l'on a fait venir ici pour exploiter une mine de cuivre. Cette colonie compte douze maisons; sa fondation remonte à quinze ans. Elle est alimentée par une belle source de 12 degrés de température. Après avoir jeté un coup d'œil sur l'église grecque, et confié les chevaux à quelques gamins déguenillés accourus à notre rencontre, nous nous dirigeons à travers un sentier tracé dans les déblais de la mine, à laquelle donne accès un couloir bas, sombre et humide. Mon mari s'y engage, désirant voir de près l'exploitation, et moi, en vraie fille d'Ève, j'emboîte le pas derrière lui, espérant voir aussi quelque chose : c'est une occasion, je n'ai jamais visité de mine.

Nous marchons pliés en deux dans un boyau infernal, escortés d'un mineur qui porte deux petites lampes de forme antique où brûle du naphte noir. Au fond s'entend un concert de marteaux et le bruit sec des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

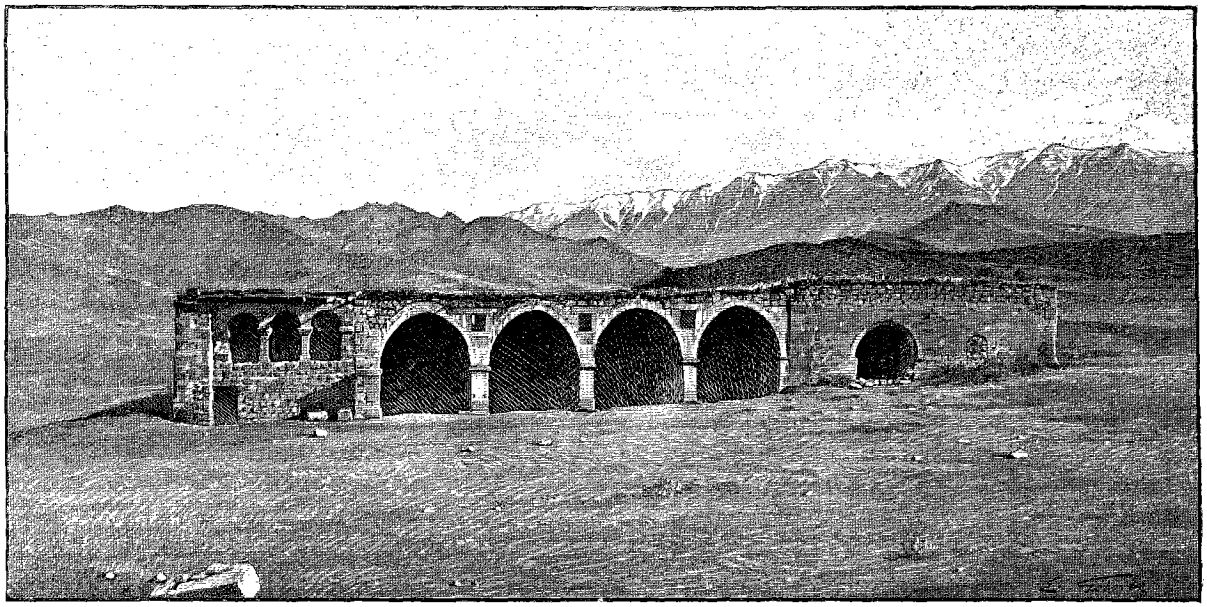
piques attaquant la roche. Le sol, défoncé, est semé de trous pleins d'eau. Après avoir parcouru près de deux cents mètres de galerie, je commence à regretter ma témérité, lorsque nous arrivons devant la paroi du fond, contre laquelle est appuyée une échelle primitive donnant accès à une galerie supérieure en exploitation. M. Chantre l'escalade tant bien que mal, mais je suis obligée de renoncer à cette tentative, car l'échelle n'est autre chose qu'un tronc d'arbre dans lequel on a fait quelques entailles, polies et gluantes, qui tiennent lieu d'échelons.

Le cuivre des mines de Bachkend se trouve non pas en filons, mais à l'état d'amas (sacs) plus ou moins puissants, et disposés fort irrégulièrement dans la roche : de là d'innombrables excavations dont les sinuosités capricieuses rendent l'exploitation fort pénible. Les galeries, si toutefois on peut leur donner ce nom, sont parfois juste assez larges pour laisser passer un homme.

Au bout d'une courte attente mon mari revient, et nous gagnons l'extérieur. A l'entrée de la mine, sous des hangars, des hommes séparent à la main, avec un marteau, le minerai de sa gangue. Après avoir fait une collection de beaux cristaux de pyrite, nous enfourchons de nouveau nos montures.

Bientôt Kavart se présente, mais il faut aller encore quelques verstes plus loin, jusqu'à Katar, où se trouvent les mines de cuivre, pour les directeurs desquelles nous avons une recommandation de M. Moutaffian. Kavart est un petit village arménien qui compte 50 maisons et 300 habitants environ et qui n'offre rien d'intéressant.

Depuis longtemps notre arrivée a été annoncée à Katar; aussi ces messieurs ont-ils vite fait de nous installer dans une belle chambre. L'idée de ne rien pouvoir



Dépendances du monastère de Tathève. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

dire ou faire sans l'interprète m'attristait déjà, lorsqu'un jeune homme, s'avançant vers nous, nous salue, et nous souhaite la bienvenue dans le meilleur français. C'est M. Nazarbekoff, le neveu de l'un des propriétaires de Katar. Il a fait toutes ses études en Europe, et sa présence, bien entendu, nous enchante. Tour à tour nous faisons la connaissance du personnel, directeurs et employés de la mine et de la fonderie, car à la mine est adjointe une grande fonderie à la tête de laquelle est placé M. Ter Mikhaïliantz.

Les bâtiments d'habitation, vastes et confortables, sont attenants à l'usine, dont les grands fours vomissent du feu et des étincelles. Toute cette exploitation est entre les mains d'une société arménienne.

Katar est situé au fond d'un entonnoir, à 820 mètres d'altitude. Sa température est celle de toute la plaine arrosée par l'Araxe. Dès le mois de juin, la chaleur y est suffocante, et la fièvre commence à sévir. Aux premiers jours de juillet, la vie devient impossible, mines et fonderie sont abandonnées. Les mineurs se réfugient avec leurs familles dans la montagne, tandis que les directeurs et le personnel regagnent leurs quartiers d'été, Borjom ou Akoulis. Pendant deux mois, juillet et août, ces régions, complètement désertes, semblent avoir été frappées de mort. Aux bruits de la fonderie, aux gerbes de feu lancées par le métal en fusion, succède le bruissement monotone des insectes qui pullulent dans cette région. Déjà nous souffrons beaucoup de cette chaleur énorme à laquelle nous ne sommes pas encore habitués, et il faudra bientôt dire tout à fait adieu aux belles forêts, ainsi qu'à l'air vif des montagnes : la plaine, la redoutable plaine de l'Araxe, nous tend les bras !

A la nuit tombante on se rend à la fonderie pour assister à la sortie du métal en fusion, que l'on verse dans des moules plats et carrés, où il se refroidit et se durcit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

immédiatement, après quoi les tablettes ainsi obtenues sont jetées dans un bassin plein d'eau.

A Katar comme à Norachaine on dîne entre dix et onze heures du soir; mais cette heure tardive a sa raison d'être dans ces pays, car on intervertit l'ordre des choses à cause de la chaleur, en dormant une partie du jour et en vivant la nuit seulement. La table est installée sur la galerie ouverte qui fait le tour de la maison. Là, au moins, une brise agréable vient nous rafraîchir, et faire oublier un instant l'accablement du jour.

Devant mes yeux s'étend un admirable paysage de montagnes éclairé par une lune brillante qui se mire coquettement dans le Katar-tchaï aux eaux argentées. Ce paysage, légèrement voilé dans le bas par des vapeurs qui se dégagent du sol, est empreint d'une poésie si pénétrante que j'oublie à le contempler de faire honneur au repas. Au contraire, si je tourne la tête, la gueule rouge des fours, les gerbes d'étincelles qui s'élèvent dans le ciel comme pour narguer les étoiles, la fonderie enfin dans toute sa tapageuse activité m'apparaît, extraordinaire contraste de civilisation dans ce pays vierge de toute autre manifestation de l'industrie humaine!

Jusque bien avant dans la nuit, nous devisons sur toutes choses, perdus au milieu de ces solitaires montagnes du Zanguezour, sans route, sans chemin de fer, sans télégraphe!

4 juin. — Nous avions projeté la veille une excursion à la forteresse d'Alitzori-Bert, dans la vallée de l'Oundour-tchaï, où existent aussi d'autres mines et fonderies appartenant aux frères Melik Sarkis Parsadanoff. Dans ce dessein nous partons de bonne heure à cheval, en compagnie de M. Nazerbekoff, notre guide.

En deux heures nous arrivons chez ces messieurs, qui nous font le meilleur accueil. Ils offrent à M. Chantre de superbes massacres du grand cerf *elaphe* et de chèvres sauvages, animaux encore fort nombreux, ainsi que le chevreuil, dans ce pays de chasse par excellence. Le but de cette excursion, la forteresse d'Alitzori-Bert, se trouve sur une colline, en face des mines, et à 200 mètres environ à pic au-dessus de la rivière. En trente-cinq minutes nous l'escaladons par un étroit sentier très raide, qui aboutit au pied des remparts de la forteresse.

Tout d'abord on rencontre, en dehors des murs, une petite chapelle mortuaire ornée extérieurement de croix et d'inscriptions très archaïques. Elle s'élève au milieu d'un bouquet de figuiers et d'églantiers; mais seuls des pigeons sauvages pénètrent dans cette ruine, dont la porte est murée. La grande muraille d'enceinte de la forteresse était carrée et mesurait de 400 à 500 mètres de tour. Quelques petits bastions la défendaient au nord-ouest. Au centre s'élevaient des bâtiments voûtés et recouverts de terre, véritables casemates. Ces bâtiments, composés d'innombrables salles, aujourd'hui transformées en bergeries, étaient reliés à l'église de la forteresse, dont la voûte, percée au centre, est surmontée d'un clocheton à jour comme ceux de Tathève. Le chœur porte encore les traces de fresques représentant une suite de saints et d'évêques. La construction de cette forteresse remonte au XVIe ou au XVIIe siècle. A une heure de là existe, nous dit-on, un monastère du Xe siècle; mais nous ne nous sentons pas le courage d'aller plus loin, et nous tournons bride vers Katar avec 34 degrés de chaleur.

Lentement je m'achemine vers la fonderie, étouffant dans cette atmosphère lourde et chaude. Tantôt dans le lit de la rivière, tantôt sur ses rives ombragées, j'avance complètement au gré de mon cheval, car un violent accès de fièvre me rend presque inconsciente. Quelques heures de sieste m'ayant remise, je me rends à la fonderie.

Le minerai de Katar est une pyrite de cuivre assez riche. Ce n'est qu'après six grillages successifs, et quelquefois plus, destinés à le débarrasser de ses impuretés et surtout des sulfures, qu'il est fondu. Toutes ces opérations se font au charbon de bois, grâce au voisinage des riches forêts, hélas! bien dévastées. Mais le déboisement sera bientôt interdit, et les fours devront être alimentés au naphte. Tous les mineurs sont des Tatars, sauf quelques Grecs. Les mines se trouvent dans une roche verdâtre, sorte de schiste argileux, assez tenace, que M. Chantre considère comme secondaire, peut-être jurassique, à en juger par une ammonite qu'on lui a montrée encore dans sa gangue, et qu'il n'a pas pu se faire donner. Elles sont situées à deux verstes de la fonderie en remontant le Katar-tchaï.

Dans ces mines, les travaux sont poussés avec une très grande activité, et les galeries paraissent avoir une tout autre importance que celles de Bachkend.

Cent pouds de minerai rendent près de quinze pouds de cuivre métallique; mais ce rendement sera bien supérieur lorsque l'outillage primitif actuel aura été modifié.

Ces mines, remises récemment en exploitation, sont connues depuis une époque fort ancienne, comme le prouvent certaines découvertes archéologiques faites dans leur voisinage. L'un des directeurs, M. Khodjamiroff, a recueilli avec soin divers objets en bronze trouvés tout récemment dans des tombeaux découverts en pratiquant des terrassements pour l'installation de nouveaux bâtiments. C'était un des buts de mon mari de s'assurer si dans ces régions minières les populations antérieures à l'âge du fer n'avaient pas cherché à se procurer du cuivre, métal alors si précieux pour elles. Les antiquités réunies par M. Khodjamiroff proviennent de tombeaux en dalles brutes. Ce sont des bracelets, des pendants d'oreilles, des garnitures de ceinture, des lances, des épées richement décorées et des vases en terre, du genre de ceux que l'on a trouvés dans un grand nombre de nécropoles du Caucase et de la Transcaucasie.

Après cette journée si pénible, la fraîcheur du soir nous ramène sous la véranda. Dans la nuit claire se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dresse fièrement, au sud de Katar, le mont Rustup, qui domine tout le cirque de montagnes au fond duquel est la fonderie. Il existe nombre de légendes sur ce Rustup, dont le sommet est couronné par le tombeau d'un saint ermite.

Le peuple y vient de très loin en pèlerinage le 8 juillet. Les femmes demandent la fécondité à une source qui coule près du tombeau. L'une des pierres de ce mausolée est percée, paraît-il, de cupules dans lesquelles les jeunes gens, filles et garçons, jouent au palet. Si la petite pierre qu'ils jettent dans les cupules y reste, c'est preuve qu'ils se marieront dans l'année.

XVII

Les belles forêts du Zanguezour. — Chemins difficiles. — Le village de Chikhaouz. — Coiffure des Arméniennes. — Sériciculture. — Chute d'un cheval de charge. — Halte dans une clairière. — Astatzor.

5 juin. — Dès l'aube, le signal du départ est donné, mais ce n'est qu'après d'interminables retards qu'on peut prendre congé de nos aimables hôtes et se mettre en route.

En quittant Katar, la caravane suit le Kapan-tchaï,

Mineurs de Katar. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

et gravit un sentier rocheux. A notre escorte se sont joints le pristaf du pays, Pétros bek Agamaloff, et le garde général des forêts. Ces messieurs ont jugé prudent de nous accompagner, étant donnés l'état extrêmement mauvais des sentiers et la difficulté de circuler dans les forêts. En effet, quoique nous ayons pris le meilleur chemin pour aller à Migri, le voyage s'annonce comme de plus en plus pénible et difficile : nous ne comptons pas mettre moins de trois jours avec la caravane pour atteindre ce but, pourtant peu éloigné.

Après avoir traversé quelques villages tatars bien cultivés, on entre dans une magnifique forêt de hêtres presque vierge de tout sentier, et où la hache du bûcheron ne fait point de ravages. Cette forêt inexploitée est propriété de l'État.

Les arbres géants pourrissent de vieillesse : leurs troncs et leurs racines énormes jonchent le sol complètement défoncé par les pluies précédentes. Aussi la marche offre-t-elle, à travers cette démolition du sol et des végétaux, des difficultés inouïes. Le garde nous dirige heureusement parmi ces dédales inextricables, où seuls nous aurions été dans l'impossibilité de nous reconnaître. Des hêtres aux fabuleuses proportions forment un dôme touffu, sous lequel on jouit d'une obscurité et d'une fraîcheur délicieuses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Depuis Katar le sol a changé d'aspect. Aux terrains sédimentaires ont succédé les gneiss et les granits aux beaux escarpements.

Toute cette région, extrêmement montagneuse, apparaît, du point élevé où nous sommes, couverte d'un épais manteau de forêts. Sous les rayons du soleil, cette opulente toison moutonne et offre un aspect vraiment splendide.

Nos chevaux se tiennent avec peine, glissent, s'agenouillent au milieu des racines et des rochers émergeant du sol; les cavaliers, durement cahotés, mettent souvent pied à terre pour soulager leurs montures dans les pentes trop raides.

La forêt où nous sommes, dite de Chakhadine, couvre le flanc d'une montagne abrupte, qu'il faut escalader pour atteindre le prochain village de Chikhaouz. Le faîte est à 1 350 mètres d'altitude, et le village à 1 050 mètres.

Lorsque je mets pied à terre à Chikhaouz ou Chikhavouz, dont la population est arménienne, la première chose qui me frappe est la coiffure des femmes, beaucoup plus lourde et riche que nulle part ailleurs. Nous nous empressons d'en photographier quelques-unes pendant qu'on installe les bagages, presque malgré nous, dans une maison arménienne, car, las des puces et des punaises des habitations, nous avions l'intention formelle de camper ici. Mais le pristaf en avait décidé autrement (les Arméniens ne comprennent pas le campement), et il avait envoyé les tchapars en avant pour faire vider une maison et nous y mettre. C'est en soupirant que je vois dresser nos couchettes et étaler nos tapis sur le plancher malpropre d'une vaste pièce, l'unique de la maison.

Coiffure des Arméniennes de Chikhaouz. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

A Chikhaouz les habitations sont en pierre et en terre, et les toits plats portent des cheminées coniques. On y fait un grand élevage de vers à soie. Les magnaneries se composent de clayonnages situés à 1 mètre ou 1 m. 50 au-dessus du sol. On en élève aussi dans quelques maisons composées d'une seule pièce, où couche toute la famille. Autour du foyer, placé au milieu de la chambre, sont disposées des branches de buissons, et c'est là-dessus que travaillent les pauvres insectes. Les habitants se plaignent d'une façon générale que les années sont de plus en plus mauvaises, et nous ne pouvons pas leur faire comprendre que leurs vers sont dans de trop mauvaises conditions hygiéniques pour prospérer.

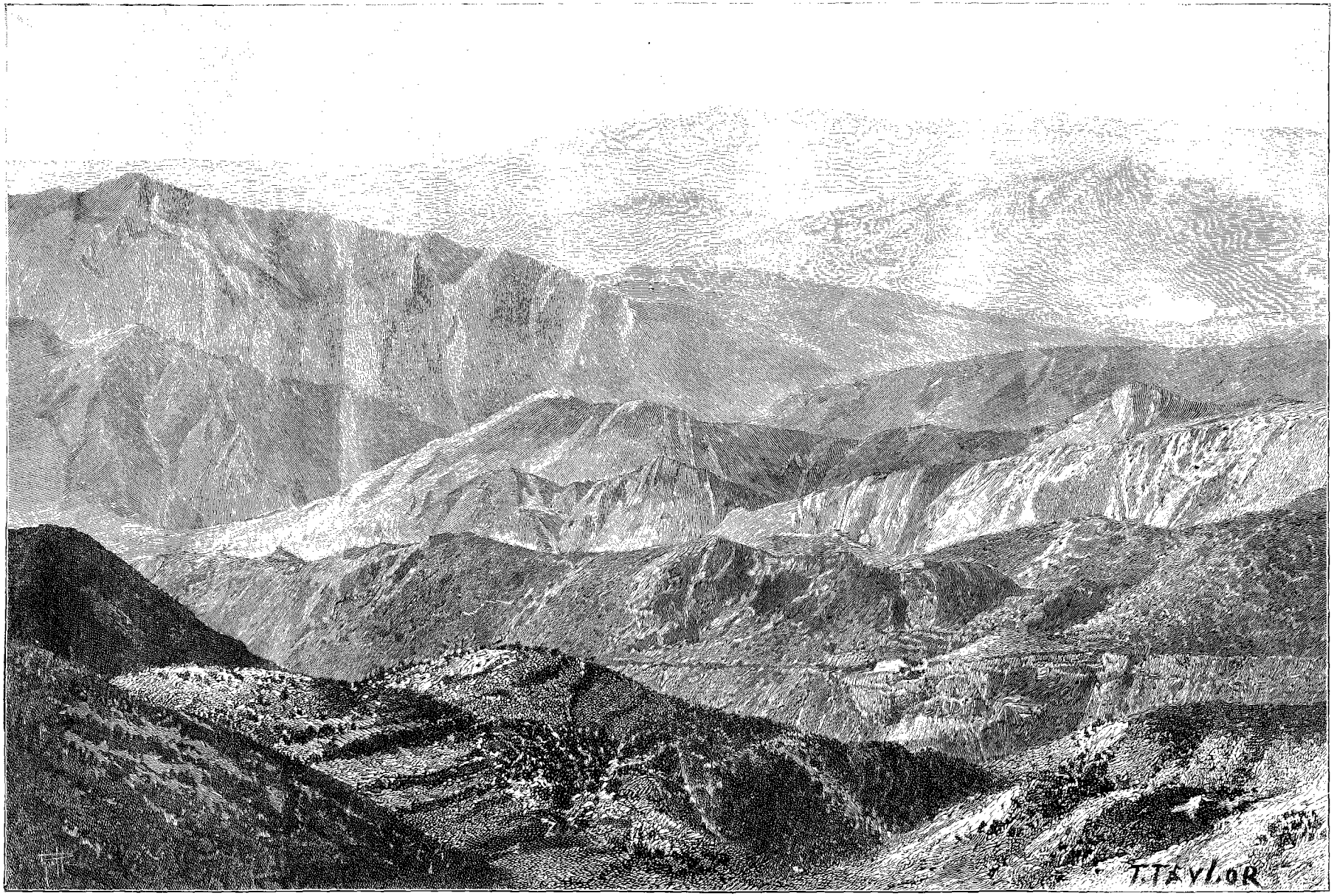
6 juin. — C'est aujourd'hui que l'on doit parcourir la route la plus difficile. Depuis le lever du soleil j'entends les caravaniers discourir, pesant et soupesant les charges, qu'ils trouvent trop lourdes pour leurs chevaux, trop larges pour les sentiers. Ce n'est qu'après de nombreuses récriminations qu'ils se décident à charger le bagage.

A Chikhaouz, nous quittons Pétros bek Agamaloff, et un nouveau garde des forêts se joint à la caravane. En s'en allant, Pétros bek nous a laissé son tchapar fidèle, Djebraïl, jeune Tatar à toute épreuve comme Feth Ali, et qui viendra jusqu'à Ordoubat. La caravane se compose en ce moment de dix-sept personnes et de dix-sept chevaux.

Peu de temps après avoir quitté Chikhaouz, on s'engage de nouveau dans une immense forêt impénétrable à la lumière, fort accidentée et où aucun sentier n'a jamais été tracé. Elle couvre une montagne non moins abrupte que celle de la veille. Le long du chemin se présentent une superbe cascade et quelques clairières où l'aubépine en fleur, l'érable, le pommier sauvage, reposent quelques minutes de la vue des hêtres géants. Dans les parties spécialement sombres et humides croissent de magnifiques fougères.

A 1 600 mètres on atteint le col de Ghermas-yale, où nous nous arrêtons, près d'une fontaine appelée en tatar *Keur-boulak* (« fontaine du Borgne »), dont la température est de 10 degrés. Une courte halte sur ce point me permet de fouler les belles mousses moelleuses qui tapissent le sol, et dans lesquelles bourdonnent de beaux insectes. Les pures vocalises du rossignol retentissent au milieu du silence, et descendent en pluie de perles du haut des hêtres séculaires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Défilés de l'Araxe (voy. p. 252). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Encore quelques verstes, et l'on s'arrête de nouveau, pour déjeuner, dans une clairière très agréable, près d'une fontaine. Les chênes ont remplacé les hêtres. On est à 1 450 mètres, et de ce point la vue est si belle qu'elle m'arrache un cri d'admiration. A nos pieds s'étend une grande vallée fermée tout au fond par les montagnes de la Perse, non loin desquelles coule l'Araxe, dont les eaux sont ici d'un rouge brique. Depuis Djevat je n'avais pas revu cette rivière, et elle m'apparaît cette fois dans un cadre bien différent.

A 1 350 mètres on franchit un pont jeté sur un torrent. Aux hêtres et aux chênes s'ajoutent les érables et les frênes. Aux gneiss succèdent bientôt des schistes argileux qui se dressent devant nous en falaises à pic. Quelques déchirures, quelques anfractuosités de la roche portant des traces glissantes d'usure, nous indiquent une sorte de sentier de chèvres. On a mis pied à terre, et en présence de l'étroitesse d'un passage les bêtes sont déchargées et le bagage passé à dos d'homme.

Quelques pas plus loin, le sentier cesse tout à coup, et nous nous trouvons devant une muraille à pic qu'il faut franchir si l'on ne veut pas rétrograder. En nous aidant des pieds et des mains, nous escaladons vite cet obstacle, mais les chevaux? Ils sont de nouveau débarrassés de leurs fardeaux, sauf un, celui qui porte la literie, charge relativement légère. Le pauvre animal

Notre campement à Astatzor (voy. p. 251). — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

glisse, s'accroche avec désespoir sur la roche polie, mais sa charge trop large bute contre les parois du rocher, et l'animal, perdant pied, est projeté à 10 mètres dans les éboulis du ravin, d'où on le retire fort contusionné et à peine en état d'achever l'étape. Les hommes, au prix de peines infinies, transportent sur leur dos nos lourdes caisses, travail que nous surveillons avec angoisse, car on peut craindre à chaque instant de les voir rouler avec leur fardeau dans le précipice.

Quant à nos pauvres bêtes, soutenues par les tchapars, qui se sont déchaussés, elles se laissent glisser sur leur train de derrière. Une centaine de roubles suffiraient cependant pour établir à l'aide de quelques coups de dynamite un passage praticable. On dit que c'est le meilleur des sentiers conduisant à Migri. Que doivent donc être les autres?...

Au fond du ravin coule un torrent aux nombreuses cascades. Le paysage est vraiment d'une sauvagerie émouvante.

La nature semble prendre plaisir à charmer et à effrayer l'humble voyageur que le hasard ou la nécessité a conduit dans ces gorges solitaires. Les contrastes les plus imprévus, les difficultés, surgissent à chaque instant comme pour le confondre et le punir de sa témérité. Et pourtant les sensations qu'il éprouve en face de cette nature vierge lui font oublier les fatigues et les dangers de la route parcourue.

Ce mauvais pas franchi, on s'engage de nouveau sous la voûte de la forêt, si malencontreusement inter-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ismaïl bek et ses trois tchapars. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rompue. Elle repose sur un sol de diorite que nous ne quitterons plus jusqu'à Migri. La flore présente toujours une grande variété.

Encore un coup de collier, et l'on atteint l'étape, à la lisière de la forêt, dans une clairière aux superbes pâturages, et loin cette fois de toute agglomération humaine.

Les tentes sont plantées au milieu d'une prairie inclinée, à 2 100 mètres d'altitude. Les chevaux, entravés, se répandent immédiatement dans le pâturage, où ils se roulent avec délices au milieu de ruades et de hennissements.

Notre bivouac a tout à fait grand air. Un immense feu est préparé par les tchapars, qui l'alimentent avec des arbres entiers, tirés de la forêt.

Pendant qu'on prépare le samovar, nous dépêchons nos Tatars, rapides cavaliers, pour querir un mouton dans un campement que l'on aperçoit au sommet d'une montagne voisine.

Partis au coucher du soleil, le temps s'écoule, la nuit noire arrive, et nos cavaliers ne reviennent pas. Huit heures, toujours rien! La nuit est belle, mais leur retard nous inquiète. De plus, ils doivent rapporter le souper de tous nos gens, qui en l'attendant se chauffent philosophiquement autour du vaste foyer, dont les lueurs fantastiques les éclairent bizarrement. La plupart d'entre eux ont la mine longue, parce qu'ils sont las et qu'ils ont faim. Ils prennent pourtant patience chacun à sa manière : les Arméniens en bavardant comme des pies, les Tatars en fredonnant quelque chanson plaintive.

A cette altitude, la fraîcheur de la nuit se fait vivement sentir. Après les émotions et les fatigues de la journée, plusieurs de nos Arméniens sont malades. La tente du personnel est occupée par cinq hommes, parmi lesquels le garde forestier, pris d'un violent accès de fièvre.

Le ciel est semé d'étoiles qui scintillent merveilleusement dans une atmosphère d'une pureté et d'une transparence parfaites. Du seuil de la tente je jouis avec bonheur du spectacle de cette nuit sereine, au sein d'une solitude et d'un calme absolus.

A neuf heures nous commençons à être consternés. « Djebraïl! Feth Ali! Ismaïl! » les noms des tchapars, sont jetés à tous les échos, mais seul l'écho y répond. Enfin à neuf heures et demie les retardataires s'annoncent par des appels lointains, et nous tirent d'inquiétude.

Ils sont loin encore, et je me demande même comment ils peuvent avancer, à cheval, en pleine montagne, dans cette nuit merveilleuse d'étoiles, mais sans lune. Allah soit loué! ils arrivent avec un magnifique mouton, qu'ils immolent sur l'heure. Il faut voir avec quelle dextérité son dépeçage est accompli, et quelle curée lorsqu'il est cuit!...

La cause de leur long retard a été dans la grande distance à parcourir pour se rendre à ce pâturage, qui, à vol d'oiseau, nous avait paru assez près. Tout est bien qui finit bien : Bonsoir et bon appétit, compagnons!

7 juin. — La nuit a été froide, ce qui n'empêche pas qu'à six heures du matin le thermomètre marque 20 degrés. Vite on lève le camp, et pendant que je prends mon thé, un montagnard du voisinage m'apporte des cerises, accueillies avec d'autant plus de plaisir que ce sont les premières de l'année.

C'est avec un véritable regret que je quitte ce charmant lieu de campement. Toutes les montagnes environnantes sont teintées de rose par le soleil levant. L'air frais invite à la marche.

En moins de trente minutes on atteint le col de Guimeran, à 2 500 mètres, d'où l'on domine mieux encore la vallée de l'Araxe. Un vaste cirque de montagnes nous environne. De ce point la vue s'étend sur un panorama vraiment féerique, surtout à cette heure matinale. Les plus hauts sommets neigeux indiquent d'un côté, à l'ouest, Ordoubat, et au nord, juste devant nous, le massif du Sekem, derrière lequel se trouve la ville persane de Tabriz.

Près du col sont campés sous de petites tentes et des kibitkas quelques riches familles arméniennes d'Astatzor qui fuient les chaleurs avec leurs troupeaux.

Mais, malgré le paysage admirable qui se déroule sous nos yeux, nous ne pouvons nous attarder sur ce point élevé, le dernier pour longtemps que nous aurons atteint, car il faut descendre à pic sur des serpentines près de 1 800 mètres pour atteindre Astatzor. La flore change, dès lors, complètement d'aspect et présente à profusion des pavots doubles magnifiques, des églantiers jaunes, des iris nains très jolis, gris et mouchetés d'un violet sombre et velouté; des cédums, des chardons bleus, puis de superbes touffes d'*Ornithogalum tenuifolium*, etc. Cette descente s'opère à pied, car la secousse sur les chevaux est intolérable. Les insectes deviennent de plus en plus nombreux, notamment les cétoines et les scarabées, qui pullulent littéralement sur la route.

A onze heures, nous nous arrêtons pour déjeuner à 1 950 mètres, près des bergeries d'hiver du village d'Astatzor. Une délicieuse fontaine (10 degrés) sourd sur ce point d'un rocher de serpentine. Aux alentours se voient nombre d'arbrisseaux, parmi lesquels des genévriers, des épines-vinettes, etc. Mais bientôt la roche change : aux serpentines succèdent des diorites compactes dont la décomposition superficielle donne au paysage un aspect moutonné bizarre; les térébinthes et les petits pins font leur apparition. Vers deux heures la température atteint 36 degrés. Ce véritable calvaire s'achève à quatre heures de l'après-midi, au village d'Astatzour ou Astatzor. Feth Ali se frotte les mains de joie à la pensée que nous avons pu l'atteindre sains et saufs. « Allah soit loué, madame, me dit-il, que nous n'ayons pas d'accident à regretter! »

Les caravaniers, arrivés avant nous, ont trouvé très ingénieux de déposer le bagage dans la maison d'un

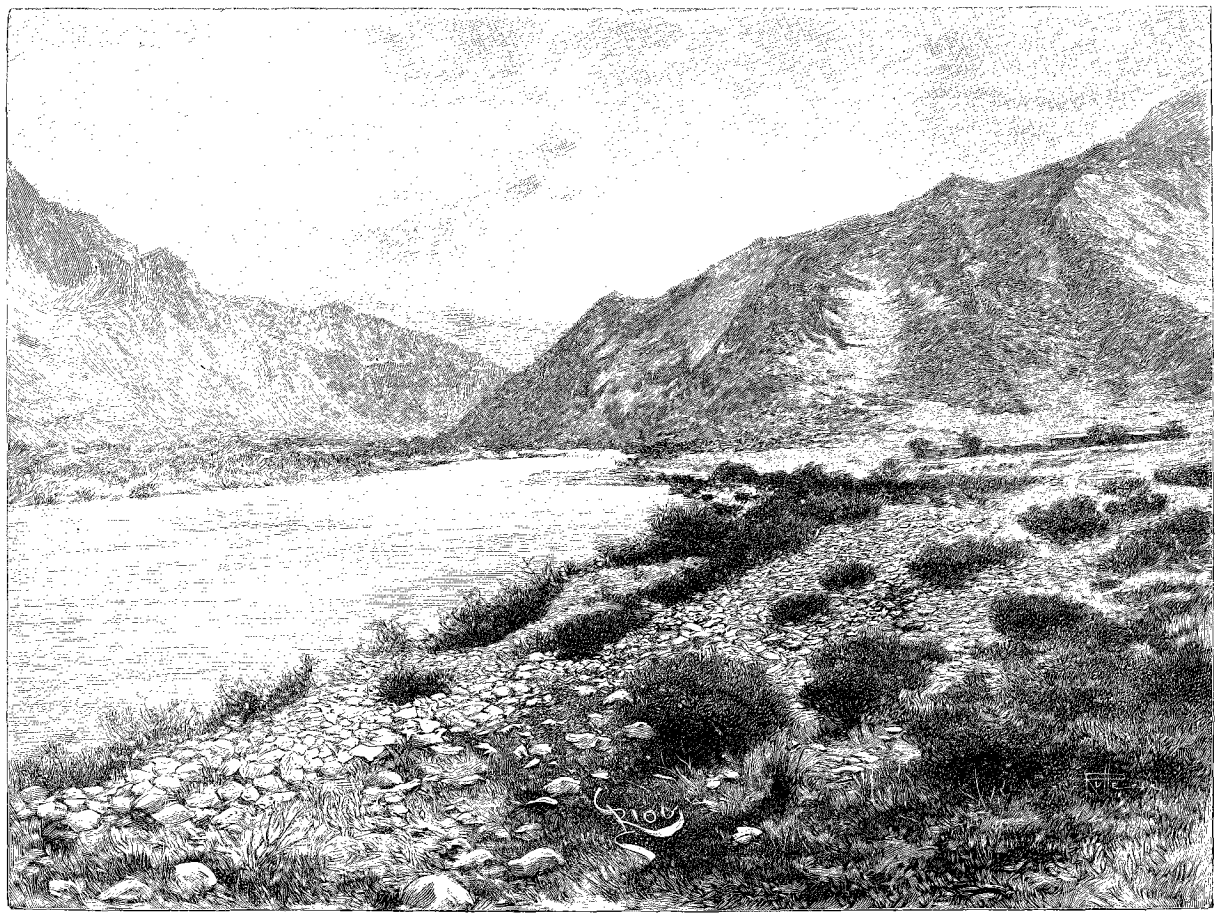
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brave habitant. Mais, au grand étonnement de tout le monde M. Chantre maintient l'ordre de camper, et l'on se met en quête d'un lieu convenable. Enfin, un Arménien nous ayant offert son jardin, légèrement élevé au-dessus de l'Astatzor-tchaï, le campement y est établi.

Nos pauvres tchapars, moulus, exténués, les pieds ensanglantés par la marche sur les rochers, ayant besoin d'une nuit de repos sous un toit, nous les avons congédiés jusqu'à demain à leur grande joie.

Astatzor, à 680 mètres d'altitude, est construit en amphithéâtre sur les pentes de trois collines qui s'élèvent au fond d'une vallée entourée de toutes parts de hautes montagnes granitiques dénudées. La vue de ce village offre un curieux contraste avec l'aridité et la sécheresse des monts environnants. Ici tout est verdure. La chaleur et l'abondance de l'eau donnent naissance à une végétation exubérante. Dans des jardins bien entretenus poussent, à l'envi, des mûriers, des noyers, des figuiers, des vignes splendides ou plutôt fabuleuses, des cerisiers, des grenadiers.

Le campement est des mieux situés, dans le voisinage d'un beau noyer séculaire qui projette son ombre bienfaisante sur notre maison de toile, et au milieu de lianes, de plantes grimpantes, accrochées partout aux arbres.



Poste d'Aldara (voy. p. 252). — Dessin de Rion, d'après une photographie.

On se croirait en plein paradis terrestre si, sous la tente ouverte, une chaleur de 32 degrés qu'aucune brise ne vient tamiser ne nous incommodait outre mesure. Sur la route qui passe près du campement règne un va-et-vient incessant, et extrêmement pittoresque, de caravanes de mulets avec leurs sonnailles, de cavaliers tatars, persans, arméniens, armés souvent d'un parasol rouge ou bleu.

Dans cette oasis où la nature semble avoir prodigué ses dons, vit une population aux mœurs douces et affables. Depuis notre arrivée les visiteurs affluent au campement, les mains chargées d'offrandes. Celui-ci m'apporte de grosses cerises, que je dévore à belles dents; celui-là, une assiette de mûres blanches appétissantes. Tous m'offrent des roses et surtout de magnifiques branches de grenadier en fleur.

8 juin. — A peine sur pied, j'aperçois Feth Ali, qui, rouge de plaisir, m'apporte un magnifique bouquet de roses, qu'il a braconné, sans aucun doute, dans les jardins d'autrui. Puis les habitants arrivent de nouveau en procession, porteurs de bouteilles de vin de tous âges, de toutes couleurs, de tous crus, désireux de nous faire goûter les produits exquis de leurs vignes. L'absence de routes, de chemin de fer, de toute facilité de communication, empêche de les répandre dans le commerce; ils sont pourtant excellents. D'ailleurs tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les vignobles de la vallée inférieure de l'Araxe donnent des vins remarquables; et surtout très capiteux. J'ai déjà dit que les vignes cultivées atteignent des proportions gigantesques, telles que la description pourrait en paraître exagérée. Quant à la vigne sauvage, elle croît partout, courant le long des haies, des murs, s'enroulant autour des arbres. Elle est en fleur en ce moment, et l'air est saturé de son parfum. Les Arméniens s'entendent très bien à cette culture; ce qu'ils ne savent pas faire, c'est le vin proprement dit.

Jamais aucun étranger n'est venu à Astatzor : c'est à peu près une *terra incognita*, même pour les Russes. Cela explique l'empressement et le bon accueil de la population, flattée d'être l'objet d'une visite, et à cette occasion les habitants, gens fort intelligents, s'empressent d'éclaircir certains points obscurs qui les préoccupaient depuis longtemps.

Les uns présentent à mon mari divers échantillons de minéraux, tels que du plomb, des pyrites, du mica, du talc, etc., sur la valeur desquels ils voudraient être fixés. D'autres lui montrent un échantillon d'une eau minérale acidule dont la source est située près du village. Tous ont pressenti qu'ils ont entre les mains de nouveaux éléments de prospérité, mais, quelle que soit la valeur réelle de ces produits naturels, ils n'en pourront profiter que lorsque le pays sera pourvu de routes.

On voit à Astatzor les restes d'un bel aqueduc d'une seule arche et très élevé qui conduisait l'eau d'un côté de la vallée à l'autre.

A huit heures du matin, le thermomètre marque 30 degrés. Il ne souffle point d'air. A ce moment arrive des malades qui ont pris M. Chantre pour un médecin. C'est la fièvre et les maux d'yeux qui font le plus souffrir cette population. Parmi ces dernières affections se présentent un grand nombre d'iritis, survenues à la suite d'une épidémie d'ophtalmie qui a sévi dans tout le village en janvier 1890.

Astatzor compte 97 maisons et 800 habitants environ. Ici, comme presque partout en Arménie, les mariages se font de très bonne heure. Un garçon de vingt ans qui est venu nous voir au campement est marié depuis six ans déjà, et a plusieurs enfants.

A quelque distance un peu plus bas, et au bord de la rivière, est un autre village, également accroché au flanc de la montagne. Il s'appelle Touroût et est peuplé uniquement de Tatars, au nombre de 300. Ces deux villages ne forment qu'une seule commune, quoiqu'ils soient administrés chacun par un starchina.

L'étape jusqu'à Migri doit être courte, aussi ne partons-nous qu'à deux heures, lorsque le temps, un instant orageux, s'est remis au beau. Une discussion s'élève à ce moment entre nos tchapars et les Tatars du village voisin, qui refusent de leur fournir du pain, n'en ayant pas assez pour eux-mêmes, disent-ils. Je suppose plutôt que s'ils ne veulent pas le donner, ils consentiraient bien à le vendre, ce qui n'est pas du goût de nos hommes probablement. La courbache de Djebraïl fend l'air, et vient cingler les épaules d'un de ses récalcitrants coreligionnaires, chargé de leur rapporter du pain, et qui revient les mains vides. En cet instant le jeune Tatar a une figure presque féroce. Feth Ali, non moins furieux, roule des yeux fulgurants, et vient me supplier de lui donner un crayon afin qu'il dresse procès-verbal contre les habitants de Touroût. Je lui donne le crayon; il ne sait pas écrire, mais il feint de griffonner sur un morceau de papier, et soudain on lui promet de lui apporter tout le pain qu'il voudra s'il consent à ne rien dire au pristaf.

Je quitte avec regret Astatzor, cette oasis si fertile, dont les habitants ne demandent au gouvernement russe que des routes, des voies de communication à tout prix. Les deux starchina et les notables d'Astatzor nous font la conduite jusqu'à la fontaine de Hussein-bek-Kheris où l'on vient pour obtenir la guérison de la fièvre. Là ils nous convient à boire un vin d'honneur, touchante coutume de ces pays hospitaliers, et nous quittent après force souhaits de bonne route.

La caravane arrive bientôt au bord de l'Araxe, et je salue ce fougueux fils de l'Arménie, dont les eaux rouges roulent avec fracas entre deux rangées de très hautes montagnes. La rive opposée est à la Perse, l'Araxe étant ici la frontière naturelle entre les deux pays. A l'endroit où l'Astatzor-tchaï se jette dans l'Araxe une végétation étonnante se montre encore : grenadiers, mûriers, figuiers, tamarix en fleur, vigne sauvage, poussent jusque dans les pierres de son lit.

C'est ici qu'il faut dire un dernier adieu aux monts du Karabagh et du Zanguezour, aux forêts épaisses et aux pâturages fleuris, avant de prendre la route de la plaine, presque du désert.

XVIII

Aspect de la vallée de l'Araxe. — Poste d'Aldara. — Arrivée à Migri. — Description de la ville; mœurs, costumes, climat, etc.

Le lit de l'Araxe est encaissé entre deux parois de rochers abrupts, très élevées et complètement dénudées et calcinées par le soleil. Un sentier en corniche, à peine tracé sur la serpentine glissante, est notre seule voie, suspendue au-dessus de l'abîme au fond duquel roule la rivière avec un bruit de tonnerre.

La végétation cesse tout de suite après Astatzor. Une chaleur énorme, réfléchie par les rochers, se fait sentir. De grosses tortues paresseuses, de beaux lézards, sont les seuls hôtes de ces solitudes, qui dépassent l'imagination. De loin en loin, on franchit des lits de torrents, tributaires du fleuve, actuellement desséchés.

Nous nous arrêtons devant le poste d'Aldara, occupé par des Cosaques gardes-frontière, chargés de veiller à la contrebande, qui se fait en grand entre le territoire russe et la Perse. Dans ce poste, vaste bâtiment d'argile, carré et plat, devant lequel sont plantés quelques arbres, vit un officier russe, chef du poste, avec sa femme et son enfant. L'existence de ces gens est des

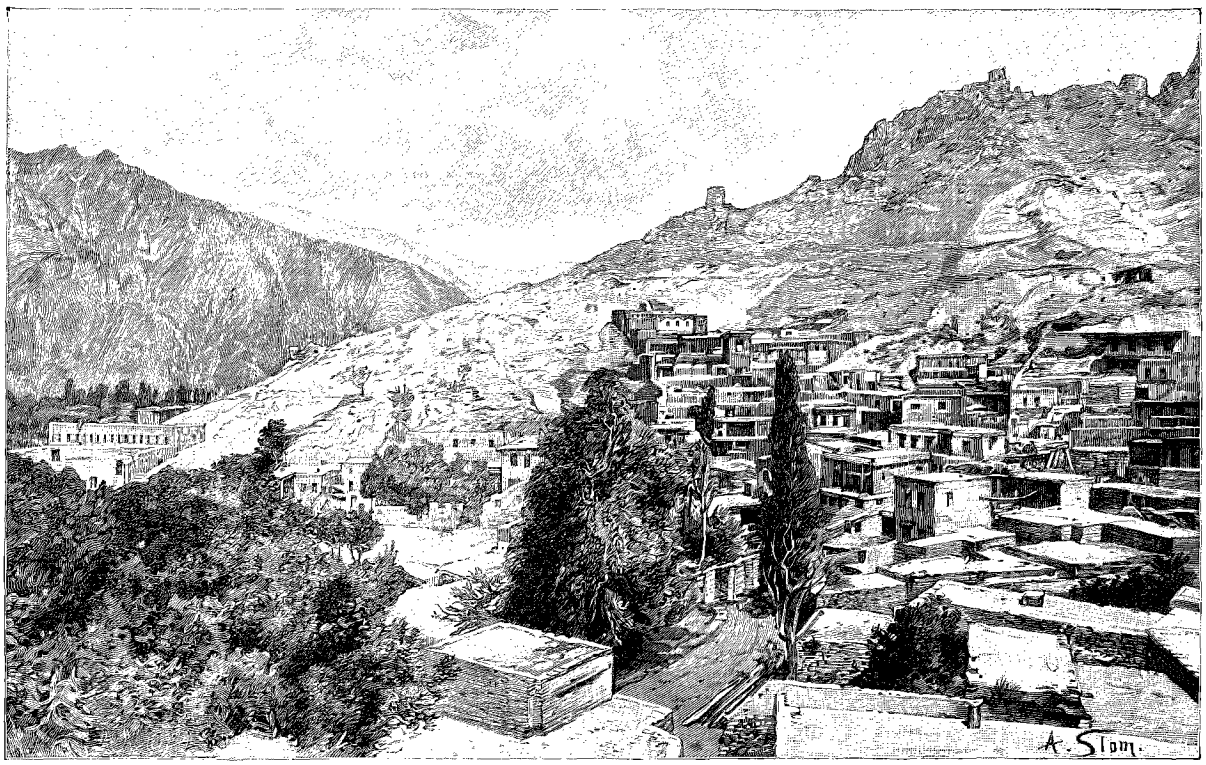
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus tristes. Heureux encore ceux dont les femmes et les enfants peuvent partager le sort, sans que leur santé en souffre trop. Ces postes-frontières se retrouvent de sept en sept verstes. Après Aldara, on reprend le sentier de la rive, qui présente, comme l'autre, des roches serpentineuses et des schistes argileux de couleur rouge brique, d'où vient sans doute la coloration de l'Araxe. Leurs pics, aigus comme des aiguilles et nus, se détachent dans un ciel d'un bleu intense. De loin en loin se présente une berge sablonneuse couverte de superbes tamarix, à l'ombre desquels dorment de grosses tortues (*Testudo mauritanica*) et des serpents qui s'enfuient devant nous, en traçant des ondes.

Après avoir marché ainsi pendant des heures, je me demandais si réellement il y avait des êtres humains dans ces parages, lorsque je vis déboucher d'un amas de roches fort accidentées un douanier armé d'un fusil, et probablement faisant sa ronde. Sa présence me surprit autant que la vue d'un animal dangereux, et je fis un soubresaut qui aurait pu attirer sa méfiance.

Là où l'Araxe est guéable, on remarque que la surveillance des postes est particulièrement vigilante; il faut une grande audace aux contrebandiers qui essayent de les braver, en traversant, en quelque sorte sous leurs yeux, l'Araxe à la nage.

Bientôt s'annoncent des rizières et des jardins. Ils appartiennent à un village persan situé juste en face de Migri. Sur ce point, l'Araxe fait un coude très brusque, et on le quitte pour atteindre Migri.



Vue de Migri. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie.

De grands troupeaux de chèvres paissent l'herbe rare qui croît dans les rochers. Beaucoup de jardins bien cultivés et clos avec soin annoncent un village important et aisé; celui-ci apparaît enfin, construit en amphithéâtre. Ses maisons paraissent bien bâties et confortables, mais rien ne peut rendre l'aspect aride de ce bourg qui semble faire partie de la montagne elle-même, tant il en a la coloration grise.

Les jardins occupent la partie inférieure voisine de la rivière.

Un des habitants, M. Chayantz, nous offre l'hospitalité dans sa demeure. Notre arrivée est un événement énorme. A Migri comme à Astatzor on n'est pas gâté par les visiteurs, même russes. Aussi nous accable-t-on de questions pour connaître les péripéties de notre voyage. Notre passage, annoncé par les journaux, était attendu avec impatience, et, après avoir bravé tant de fatigues pour arriver dans ces villages perdus de l'Arménie russe, nous étions bien récompensés par l'accueil qui nous y était fait, et le vif intérêt que nous offraient le pays et les gens.

Migri ou Meghri est arrosé par un ruisseau du même nom, affluent de l'Araxe; son nom dérive du mot arménien *meghre*, qui signifie « miel », produit renommé du pays. Ce fut jadis un gros bourg, partagé en trois quartiers, dont l'un est à peu près ruiné, et le siège d'un évêché dépendant de Tathève.

L'histoire cite vers la fin du XIe siècle Abou Sahel, seigneur de la forteresse de Migri. Au milieu du XIIe siècle, les Persans s'en emparèrent; au XVIIIe siècle,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les Arméniens tentèrent de les chasser. Mais, après la mort de Nadir Chah, les guerres avec la Perse causèrent beaucoup de mal à Migri, qui se soumit enfin à Ibrahim-Khan.

Les habitants de Migri ont été de tous temps renommés pour leur génie commercial. Ils fréquentaient jadis les villes industrielles d'Italie et surtout Venise, où l'on trouve leur souvenir aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Durant l'été l'Araxe est guéable dans le voisinage du bourg, de sorte qu'on y vient commodément de Perse.

A peine sommes-nous arrivés, les visiteurs affluent; mais je me couche au plus vite, sous le coup d'une légère insolation.

9 juin. — Le costume des femmes de Migri diffère quelque peu de ceux déjà vus. Les couleurs très claires dominent. Les femmes passent dans les rues avec leur cruche en terre dans le dos, qu'elles soutiennent, le bras gracieusement jeté en arrière. Je les suis jusqu'à la fontaine, que l'on atteint par un mauvais chemin en escalier, glissant et pénible; je ne comprends pas comment quelques maris galants n'ont pas tenté de l'améliorer.

La population féminine est dans tous les cas fort remarquable. J'ai rarement vu autant de beaux types qu'à Migri, et notamment à cette fontaine. Les femmes et les filles pauvres portent presque toutes une robe en cotonnade bleu foncé qu'elles filent et tissent elles-mêmes. Ce costume, d'une coupe élégante, est complété par un joli foulard de couleur vive qu'elles nouent coquettement autour de leur tête brune. Avec leur petite cruche en terre qu'elles portent gentiment attachée à une corde en poil de chèvre, elles sont absolument ravissantes.

L'aspect de Migri est tout à fait persan; d'ailleurs il n'y a que soixante-deux ans que la Russie s'est emparée de ce pays. Toutes les maisons sont faites en petites briques, et sont entourées de jardins et de murs qui en dérobent la vue intérieure.

Les Hadjémis fourmillent dans les rues. Ils viennent travailler comme maçons ou terrassiers à Migri, où d'ailleurs on parle le persan et l'arménien. A moitié nus et bronzés, la tête couverte d'un simple mouchoir de coton bleu ou rouge, ils apportent une jolie note asiatique au milieu des longues redingotes et des casquettes des indigènes.

Sur la grande place se trouve un énorme platane, à l'ombre duquel les enfants et les vieillards viennent prendre le frais. Parmi ces derniers, quelques-uns, au type sémitique des plus nobles, droits comme des chênes malgré leurs années attestées par la neige de leurs cheveux et de leur longue barbe, filent la laine avec une gravité imposante.

Nous visitons ensuite l'église, dont la décoration intérieure, due sans doute à un artiste persan, est d'une naïveté et d'une imagination tout à fait enfantines. Les scènes peintes sur les murs représentent la sacrifice d'Abraham, le Paradis, l'Enfer, etc.

Après l'église nous allons voir l'école, de construction récente. Elle est établie dans les meilleures conditions. Quatre vastes classes bien éclairées et bien aérées s'ouvrent sur un superbe préau en partie couvert. Cette école est dirigée par un Arménien distingué, M. Avetice Vatchiantz, assisté de trois autres jeunes hommes, parmi lesquels s'en trouve un qui a fait des études à Paris, et parle purement le français. L'ensemble de la population s'élève à 900 habitants, répartis en 167 feux. L'école reçoit en moyenne 60 enfants.

Dans ce coin perdu, sous le soleil brûlant de la plaine de l'Araxe, règne un courant d'idées avancées, une aspiration au progrès, un goût de l'instruction, étonnants chez des gens livrés à peu près à leurs propres ressources.

M. Avetice Vatchiantz nous retient à déjeuner. Il a réuni à cette occasion un certain nombre de ses parents et de ses amis. Chose curieuse à signaler, la femme de l'instituteur, conformément à l'antique et populaire usage qui condamne les jeunes femmes au silence en présence de leurs beaux-parents pendant les premières années de leur mariage, s'obstine à garder à l'égard de ces braves gens le plus complet mutisme. Ils la dispensent pourtant largement de cette marque de respect excessive, et m'avouent eux-mêmes qu'ils en souffrent beaucoup.

De midi à trois heures une chaleur de plus de 40 degrés nous oblige à rester à la maison. J'en profite pour prendre des mensurations sur les femmes présentes. Une jeune servante brune comme une Tsigane vient, ébouriffée et apeurée, se prêter à mes compas, qu'elle croit doués de quelque pouvoir magique. Elle répond au nom gracieux de Vardi, qui signifie rose en arménien, nom bien porté du reste, car, avec ses seize printemps, la petite sauvagesse a toute la grâce et la fraîcheur de cette fleur.

Une autre jeune fille du même âge vient encore se soumettre à mes mesures Elle offre ce type si fréquent chez les Arméniennes et caractérisé par des yeux sombres bien fendus, un teint mat, une opulente chevelure, des traits assez accentués, et un certain nuage de gravité triste répandu sur toute la physionomie. Mais vienne une occasion de sourire, et alors des éclairs jaillissent de leurs yeux noirs, tandis qu'une bouche mutine découvre des dents admirables.

Mme Vatchiantz me remet, au moment de nous séparer, une broderie ancienne, charmant travail local, car les Arméniennes, en même temps qu'elles sont d'actives ménagères, excellent dans les travaux de broderie, et produisent de vraies merveilles de patience et de goût.

La soirée se fait lourde; l'atmosphère est chargée d'électricité. Nous nous réfugions, pour avoir un peu de fraîcheur, dans le jardin de Matteos Chayantz, notre hôte, et nous prenons le thé sous une folle végétation de figuiers et de grenadiers en fleur. Dans l'herbe glissent de nombreux serpents longs mais inoffensifs; toutefois ce voisinage manque d'attrait, et je n'ai point de bonne place.

Les collines qui s'arrondissent en cirque autour de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arméniennes de Migri. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Migri portent à leur faîte les ruines d'une forteresse, dont les murs et les tours suivaient le caprice de la montagne. De ces tours, au nombre de six, qui rappellent dans leur ensemble les *nuraghi* de Sardaigne, les unes sont rondes, les autres octogonales. Les murs ont de 1 mètre à 1 m. 50 d'épaisseur. Elles étaient à deux étages, de forme conique et voûtées, et possédaient des citernes que l'on remplissait d'eau, apportée d'en bas.

Le sol de Migri produit en abondance du vin et du coton. Il est aussi couvert de vergers et de plantations de mûriers, car la principale industrie est l'élevage des vers à soie : on y fait jusqu'à 1 200 pouds de cocons par an.

Arméniennes de Migri. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

10 juin. — De bonne heure, mon mari est parti, accompagné d'une escouade de terrassiers, dans le but de pratiquer quelques fouilles dans une nécropole antique découverte dans une des propriétés de Matteos Chayantz. Pendant que s'accomplit ce travail de fouille, je me réfugie, pour fuir la chaleur, dans un jardin où vignes, pêchers, figuiers, amandiers, cerisiers (deux espèces), pruniers (deux espèces), saules, peupliers de Virginie, grenadiers, mûriers (deux espèces), abricotiers, poiriers, pommiers, etc., croissent pêle-mêle dans le plus admirable désordre. Le paradis terrestre devait ressembler quelque peu à ce jardin, où l'on n'a qu'à lever le bras pour cueillir un fruit à son choix. Dans la partie la plus fraîche, la plus ombreuse, le thermomètre marque 32 degrés.

Après avoir ouvert six tombeaux et recueilli leur mobilier funéraire, composé de divers objets, armes et bijoux, en bronze, nous nous voyons contraints de partir, sous peine de gagner une insolation.

Au retour, M. Chantre trouve une ample provision de serpents (*Pseudopus apus* et *Zamenis caspicus*), produit d'une battue organisée par des gamins à qui l'on a promis un salaire.

Mais ces reptiles inspirent aux musulmans un tel dégoût, que M. Chantre a beaucoup de peine à obtenir qu'un des chaudronniers tatars du bazar voulût bien souder le bocal en fer-blanc qui les contient.

Le pire des maux ici est la fièvre, que propage le voisinage de l'Araxe, des rizières et des champs de coton. Les ophtalmies abondent également; mais faut-il s'en étonner? tous ces gens, dès les premiers jours chauds, s'installent sur les galeries extérieures de leurs maisons, et là parents, enfants de tous âges, couchent sur des matelas exposés à l'air frais de la nuit et du matin.

L'ample provision que nous avons de lunettes à verres bleus ou fumés nous permet de faire bien des heureux.

Parmi les malades qui viennent consulter mon mari, quelques femmes me frappent par leur beauté délicate et fine; elles marchent lentement, leurs lourdes paupières alanguies par la maladie voilent des yeux de velours d'une douceur infinie.

Pour éviter des épidémies, la municipalité impose aux habitants de faire brûler sur la place publique toutes les bruyères qui ont servi à l'élevage des vers à soie.

A partir de la fin juin le séjour de Migri devient intolérable; les rochers, surchauffés, réfléchissent la chaleur; toute végétation disparaît, et les habitants, fuyant la sécheresse et cette chaleur torride, vont camper dans les montagnes avoisinantes.

Le repas tardif du soir nous réunit à la table de famille dressée sous la véranda. Les convives sont nombreux et gais, et l'on se dédommage, depuis que la première étoile s'est allumée dans le ciel, de la torpeur du jour. Pour terminer la soirée et amuser les enfants de la maison, mon mari tire un feu d'artifice qui fait la joie des petits et des grands. Puis, comme l'étape de demain sera dure, nous nous retirons pour prendre un peu de repos.

Mme B. CHANTRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Entrée du défilé de Migri. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE,

KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT,

PAR MADAME B. CHANTRE[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par M. Chantre.

XIX

En route pour Ordoubat. — Rencontre d'une chèvre sauvage. — Ce qu'on appelle la route de l'Araxe. — Chute d'un cheval de charge. — Défilé de Migri : son aspect. — Arrivée à Ordoubat.

11 juin. — Malgré l'hospitalité si large qui nous a été offerte à Migri, son climat atroce n'est pas fait pour nous y retenir; aussi l'ordre du départ a-t-il été donné bien avant le lever du soleil, car il est important de se mettre en route de bonne heure pour éviter la chaleur le plus longtemps possible. Lorsque nous sortons de ce bourg aride, ses maisons d'argile, les monts à cimes aiguës qui l'environnent, s'empourprent sous les premiers rayons du soleil, et la vallée tout entière, étroite et hérissée de roches, offre à cette heure matinale un très bel aspect.

Escortés de l'instituteur, du pope, de notre hôte, des maîtres de l'école et de M. Malomiantz, qui viendra avec nous jusqu'à Ordoubat, les uns à cheval, les autres à âne, nous avançons lentement à travers de beaux champs de riz et de coton coupés en tous sens par des canaux d'irrigation qui rendent la marche très difficile.

Près du confluent de la Migri-tchaï, à gauche, se voit un aqueduc taillé dans le rocher. Il est destiné à alimenter un moulin et à arroser des jardins qui se trouvent sur la pente de la montagne.

A peine sommes-nous engagés dans le sentier qui court en corniche le long de l'Araxe, que nous aperce-

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 369, 385 et 401; t. LXII, p. 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vons, bondissant dans les rochers, une chèvre sauvage (*Capra ægagra*). Sa vue est saluée par une véritable fusillade. L'instinct de nos chasseurs se réveille; Djebraïl, agile comme un chat, s'élance à sa poursuite, et disparaît bientôt.

En l'attendant, nos amis boivent à notre santé un bon vin de l'Araxe, et déchargent leurs fusils, dont les salves, dirigées alternativement vers les deux frontières, sont répercutées par les montagnes, qui renvoient un formidable écho. C'est un événement auquel sont peu habitués ces parages solitaires. Nos hôtes enfin, conformément à un usage probablement très ancien, entonnent un de ces hymnes nationaux qui nous émotionnent toujours très fort, puis, Djebraïl étant revenu, on se sépare.

Après avoir contourné quelques rochers glissants, on se trouve en présence d'une petite plaine sablonneuse couverte de beaux tamarix. Le sol uni nous invite à un temps de galop. Emportés dans une course folle, les chevaux s'excitant à l'envi, nous avons bientôt franchi cet espace. Je m'aperçois alors de la disparition de notre chienne. Les salves l'auront sans doute effrayée, et la pauvre petite bête s'est enfuie. Cette perte me chagrine beaucoup, car cette chienne nous était très attachée, et nous gardait fort bien la nuit dans la tente, où nous la faisions coucher. Enfin, M. Malomiantz m'ayant promis de me la faire parvenir si elle était retournée à Migri, je me décide à continuer la route sans elle.

Tandis que nous avançons lentement, avec d'infinies précautions, sur une sorte de sentier abrupt et glissant suspendu au-dessus de l'Araxe, j'aperçois sur la rive persane les ruines d'une ancienne villa d'été de Chah Abbas. Cette résidence royale comportait un palais, des bains, un aqueduc et surtout de beaux jardins. Des murailles flanquées de tours entouraient ces bâtiments. Tout cela est ruiné aujourd'hui, mais, de cette rive, l'aspect en est encore assez imposant.

Non loin de la villa royale se voit le village de Kourdache, dont les amandiers et les grenadiers ont une réputation proverbiale chez les Persans, qui comparent toujours, paraît-il, le sein d'une beauté à une grenade de Kourdache.

A partir de ce point, de nouvelles difficultés, des obstacles plus grands encore que ceux d'Astatzor à Migri, viennent nous assaillir et entraver notre marche. La description en serait fastidieuse. Cinq fois il nous faut mettre pied à terre et décharger la caravane!

En face du village persan de Douzal, à côté duquel un immense torrent vient se jeter dans l'Araxe, et sur un point appelé Ali-tchapan (coup d'épée d'Ali), une fente de rocher étroite et très haute se présente à nous. Il faut gravir le rocher à l'aide d'un escalier de géant jusqu'à cette échancrure, puis, après l'avoir traversée, la redescendre de l'autre côté. Mon mari ne peut résister au désir de photographier ce pittoresque et dangereux passage; pendant ce temps un des chevaux perd pied et roule jusqu'au bord de l'Araxe avec sa charge. Il se serait noyé si des buissons épineux et noueux qui tapissent la paroi abrupte ne l'avaient retenu, et empêché de disparaître dans les eaux. Son sauvetage, opéré par les tchapars, n'est point chose facile; enfin la pauvre bête est ramenée tout en sang, avec les caisses plus ou moins défoncées.

De ce point on aperçoit très distinctement les jardins, les maisons, les habitants de Douzal. Une grande mosquée et une tour carrée semblent être les principaux monuments de ce village, placé à l'entrée d'une belle vallée qui conduit à Tabriz, distant de deux jours à cheval.

Depuis Migri et même depuis Astatzor nous sommes entrés dans le défilé dit de Migri, défilé qui marque en même temps le point le plus méridional de la courbe du fleuve. L'horreur grandiose de ce passage a été célébrée dès la plus haute antiquité. Nulle part ailleurs l'Araxe, qui s'est ouvert ici, probablement à la suite d'une révolution plutonienne, un passage dans des calcaires siliceux noirs, fendillés en parallélogrammes, brûlés et comme couverts de rouille, n'offre un pareil spectacle, vraie merveille au point de vue géologique comme au point de vue pittoresque. Entre des parois à pic d'une très grande élévation, le fleuve, étroitement resserré, roule ses eaux rouges avec un bruit de tonnerre. Son lit n'est qu'un vaste chaos de roches qui, en entravant son cours, semblent exciter sa colère. Par moments, ses eaux écumeuses et bondissantes forment de véritables rapides.

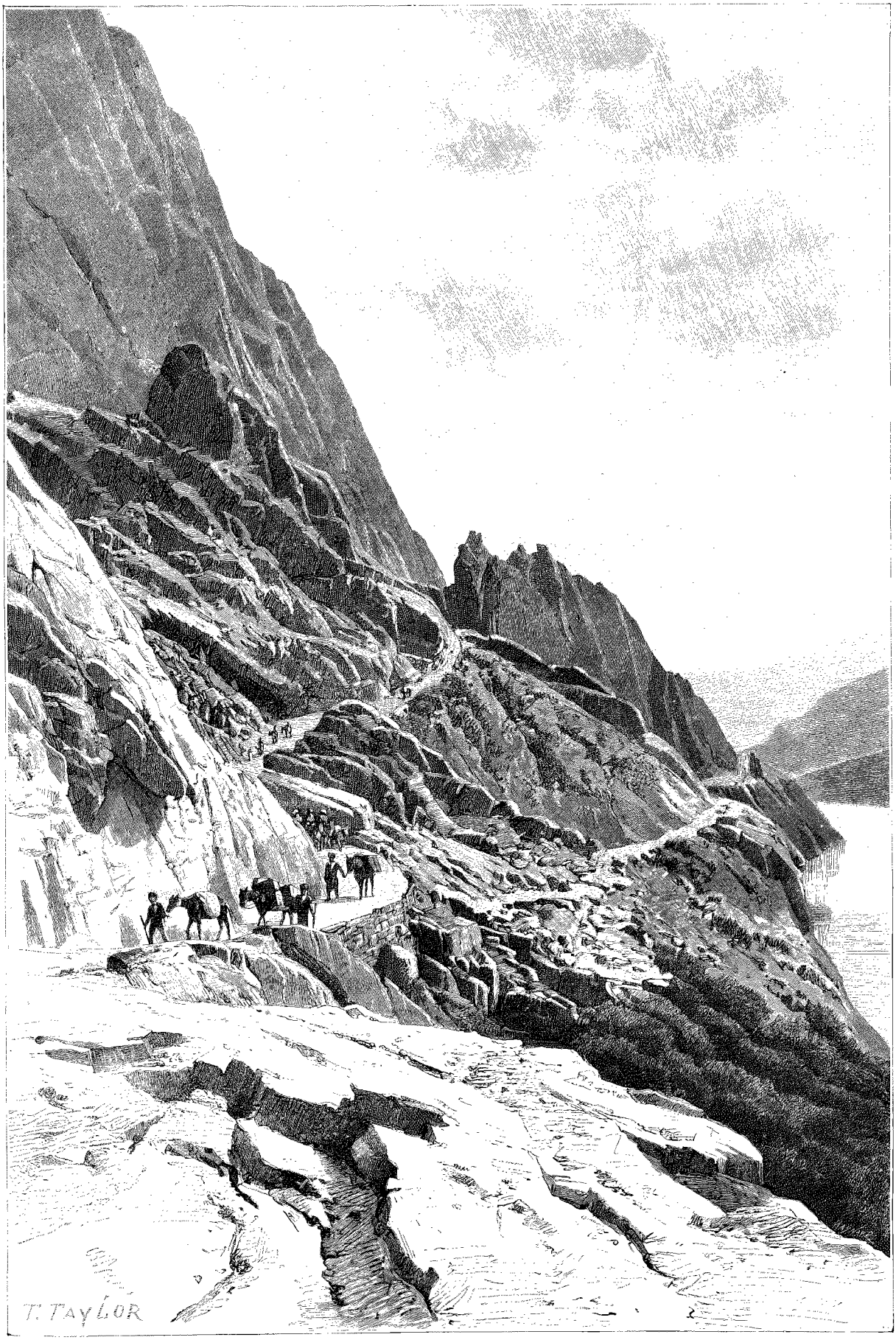
La description de ce passage a été faite, au point de vue géologique, par un voyageur, Dubois de Montpéreux, le seul, je crois, qui ait visité avant nous cette contrée, et sa compétence est telle que je ne puis mieux faire que de lui céder la parole au sujet du défilé et des rapides. « A peu près à la 13e verste, avant Ordoubat, le sommet des montagnes, à gauche de l'Araxe, commence à se couronner de quelques énormes massifs de calcaire noir, qui n'a même plus aucune trace de couches, formations réputées jusqu'ici neptuniennes.

« Mais le spectacle des rapides n'atteint toute son effrayante sublimité que lorsque le fleuve arrive au cœur de la chaîne, à la 15e verste. Un groupe d'aiguilles, d'obélisques, de pyramides de toutes formes et absolument nues, dont l'Alanghez, recouvert de sa coupole de neige, est le centre au nord de l'Araxe, sort du fond ténébreux des entrailles de la terre pour monter à une hauteur importante à travers tout le système de ce calcaire siliceux noir.

« La roche principale est du porphyre dioritique coupé de veines, de bandes, de taches d'une roche verte composée d'un mélange d'épidote, d'amphibole et de calcaire. »

Quoique moins considérables, ces cataractes sont plus belles, suivant le même voyageur, que celles du Dniepr, qui ne sont pas encaissées dans des murs de rochers gigantesques. Les chutes ont de 60 à 80 mètres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La route de l'Araxe. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de largeur ; les eaux descendent de 5 mètres en moyenne par kilomètre, mais dans cette partie particulièrement inclinée elles descendent de 15 mètres environ par kilomètre.

Il est difficile de rêver un spectacle plus grandiose et plus sauvage que ce défilé où la nature a réuni, comme à souhait, tout ce qui peut donner à l'homme une idée de sa puissance. A peine s'entend-on parler sur certains points, tant est forte la voix des eaux. La tonalité des rives est roussâtre; seul, entre les parois aiguës et déchirées, un coin de ciel tranche en bleu. Si l'on ajoute à cela une chaleur tropicale et les difficultés inouïes de la marche sur les roches prismatiques, on n'aura qu'une bien faible idée de cette région.

Ohannès, en proie à une vive émotion, ne cesse de gémir devant certains passages juste assez larges pour les sabots des chevaux, à l'adresse desquels il faut complètement se confier. Il a passé, me dit-il, dans sa carrière de guide, par de bien mauvais chemins, mais il prétend que rien de semblable ne s'était encore offert à sa vue.

Cette passe effrayante de l'Araxe entre Ordoubat et Migri, dans sa partie la plus resserrée, était désignée sous le nom d'*Ara-bar* chez les anciens.

Le nom d'Araxe a été commun à plusieurs fleuves du monde ancien; mais il appartenait principalement à celui qui séparait l'Albanie de la Médie septentrionale. Les écrivains orientaux l'ont appelé Ross, Ourous, Éraschès, Érès, Arazi, Raksi, Arras, etc., suivant les différentes prononciations. Sa source est dans une montagne voisine d'Erzeroum. Le bassin qu'il arrose est aussi divisé au point de vue ethnologique qu'au point de vue politique. Si d'une part se pressent dans sa vallée les Arméniens, les Tatars et les Kurdes, d'autre part il appartient, dans la région de ses sources, à la Turquie; à la Perse par sa rive droite, à la Russie par sa rive gauche. Mais c'est cette dernière puissance qui a le plus gros et le meilleur morceau de ce bassin important.

De loin en loin on se croise avec des caravanes de petits ânes chargés de branches sèches de tamarix, qui forme la seule végétation de cette région désolée, où il couvre de petites berges sablonneuses, lesquelles alternent çà et là pendant quelques minutes avec le rocher. Les grappes fleuries, jaunes, blanches, rouges, roses, de ces tamarix nous frappent au visage en passant. Je plonge avec délices ma tête dans leur feuillage si fin, si vaporeux, et traverse au petit pas ces bois délicieux, malheureusement rares! Près de l'un d'eux, un îlot est couvert de grands roseaux semblables à des bambous. Sur les roches brûlantes courent de beaux lézards.

Enfin les grands escarpements sont terminés, et l'on entre dans une petite vallée ouverte dans des schistes argileux et des serpentines.

Vers neuf heures nous atteignons, morts de soif, le poste de Karchinari. Un petit mamelon serpentineux émerge seul au milieu de la plaine, et force l'Araxe à se rejeter au sud en entraînant fortement les alluvions de la plaine. Ce mamelon porte les ruines d'un caravansérail et d'un ancien fortin. Les Cosaques nous offrent de l'eau trouble et chaude, contenue dans une cruche en terre, et qui ne nous satisfait guère.

Peu à peu la vallée s'ouvre davantage; l'Araxe tourne au sud-ouest, et on le perd bientôt de vue : d'ici à Ordoubat la distance n'est plus que de dix verstes.

A onze heures nous atteignons la fontaine de Kilit-Akhpuir (16 degrés), la première depuis Migri. Elle sort d'une grotte à 20 mètres au-dessus du fleuve, d'un conglomérat formé par les alluvions cimentées d'une ancienne terrasse de l'Araxe. On fait halte, et l'on s'installe sous la grotte, devant laquelle croît un bouquet d'arbres rabougris. Le thermomètre marque 35 degrés dans la grotte, 41 degrés au soleil. Mais cette chaleur est supportable grâce à la brise de l'Araxe. D'ailleurs l'air qu'on respire sur ses bords a été chanté par un célèbre poète persan qui s'écrie : « O zéphire, si tu passes sur les rives de l'Erès, baises-en la terre, et rends ton haleine musquée! »

Aux approches d'Ordoubat on laisse la rivière à gauche pour s'engager dans un véritable désert de pierres. Derrière nous se dressent les montagnes aux flancs rouillés et aux pics neigeux qui bordent pendant quelque temps encore l'Araxe. Leur aspect, de ce lieu plat et désert, est d'une beauté si imposante que je ne puis en détacher mes yeux.

Sur le chemin s'offrent les ruines d'un ancien khan ou caravansérail, près duquel se voient les vestiges d'une muraille qui fermait jadis la vallée. Enfin une oasis de verdure apparaît, vue fraîche et délicieuse pour de pauvres cavaliers fourbus et noircis par le soleil. C'est Ordoubat, la ville aux mille sources et aux platanes géants!

Par des ruelles étroites encombrées d'une population qui nous regarde avec de grands yeux curieux, nous arrivons jusqu'à la filature de M. Babaeff, à qui nous sommes adressés. Cet aimable Arménien et Mme Babaeff joignent leurs instances pour nous dissuader de camper et nous faire accepter l'hospitalité dans leur demeure.

XX

Description de la ville d'Ordoubat. — Réceptions chez les Arméniens et les Tatars. — La filature de M. Babaeff.

Ici nos fidèles serviteurs Djebraïl et Feth Ali doivent nous quitter. C'est avec un vif regret que je les vois partir, surtout ce dernier, qui voudrait bien aussi nous accompagner encore. « Ah! khanoum, pourquoi le natchalnik ne m'a-t-il pas ordonné d'aller avec vous jusqu'à Utch-Kilissa? » ne cesse-t-il de me dire. Que d'amitiés désintéressées, d'attachements sincères, ne rencontre-t-on pas dans cette vie accidentée de voyage!

Dans la soirée, au moment où nous nous mettons au lit, Feth Ali vient tout effaré demander un remède pour Djebraïl, pris de dysenterie. Mon mari lui compte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques gouttes de laudanum dans un verre d'eau, et le voilà parti vers son camarade.

12 juin. — Ce matin, de bonne heure, un vieux Tatar octogénaire demande M. Chantre avec insistance. Surpris de cette visite, mon mari sort pour s'enquérir du sujet. Le bon vieillard se passe avec complaisance la main sur sa poitrine décharnée, et demande avec prière une seconde dose du remède donné la veille à Djebraïl, remède que le bonhomme a avalé en son lieu et place et pour son plus grand bien, à ce qu'il semble.

La ville d'Ordoubat, une des plus belles de l'Arménie russe, n'est pas citée dans l'histoire comme une place remarquable. Depuis le XIIe siècle, elle est occupée par les Tatars de l'Aderbaïdjan, et son aspect est des plus asiatiques. Elle est adossée à une inaccessible muraille de schiste noir, et construite entièrement en terre et en briques, à la mode persane. Les maisons, d'un blanc éclatant, tranchent au milieu de la verdure des jardins, arrosés par une multitude de canaux d'irrigation. Çà et là quelques minarets se découpent sur l'azur du ciel. La population compte environ 4 000 Tatars et 400 Arméniens.

L'aspect des rues est des plus riants : la propreté en est assez grande, et l'eau court partout.

Dans les ruelles obscures, resserrées entre deux rangées de murs élevés, jouent de beaux enfants presque nus. Les petites filles, coiffées de la gracieuse calotte ronde ornée de monnaies, nous regardent curieusement. Des mollahs, des seyeds, majestueux sous leur ample burnous blanc et leur monumental turban, se promènent gravement dans les rues, les mains béatement croisées sur le ventre. On voit aussi des derviches au regard faux, coiffés d'un bonnet pointu et armés d'une longue hache d'arme, qui s'en vont débitant leurs contes interminables et leurs chants plaintifs d'une voix suraiguë et nasillarde. Des femmes enveloppées dans leur ample *feredjé* bleu écartent un peu leur voile, et nous montrent de frais visages espiègles. Elles s'en vont dans les rues, les unes languissamment, les autres vite. Leurs bas bien tendus moulent souvent une jolie cheville ronde, et leurs petits pieds sont chaussés de courtes sandales, qu'elles déposent à leur porte. Elles n'ont absolument rien de la démarche disgracieuse des Turques de Constantinople.

Jeune femme tatare d'Ordoubat. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

La mosquée principale d'Ordoubat est ancienne, et a appartenu autrefois aux Turcs Osmanlis. C'est la *Djuma Mesched*. Elle n'a point de minaret, et son entrée est couverte de faïences modernes aux couleurs crues. Nous la visitons accompagnés du pristaf russe d'Ordoubat, M. Spiridoff, du sous-pristaf Achmet Sultanoff et du chef des tchapars.

Cette mosquée, à laquelle donne accès un perron, est vaste mais sans décoration. Les murs sont blanchis à la chaux ; le sol est couvert de nattes. Nous montons sur le toit pour prendre quelques vues de la ville. Un étroit escalier en colimaçon y conduit : les marches ont au moins 1 mètre de hauteur.

Sur la terrasse un pauvre vieux mollah chante d'une voix cassée la prière de midi. Après avoir jeté aux quatre vents son appel, il s'éloigne courbé et d'un pas mal assuré, non sans nous avoir lancé de dessous son turban un regard de dédain !

Il y a dix-sept mosquées dans cette ville, mais une dizaine seulement ont quelque importance.

Nous déjeunons chez M. Georges Ter Pétrossiantz, un acteur amateur arménien et le beau-frère de M. Babaeff. Il nous présente sa jeune et charmante femme, qui parle russe. Quant à lui, il connaît bien le français, et sa rencontre nous fait un grand plaisir, car il n'y a personne autre à Ordoubat parlant notre langue.

Après déjeuner on se rend chez Achmet Sultanoff, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous a promis de nous montrer sa jeune femme. Introduits d'abord dans un élégant selamlik où se tiennent les hommes, le pristaf tatar nous conduit ensuite, Mme Pétrossiantz, mon mari et moi, dans un salon contigu, séparé du premier par une lourde portière. Là nous nous trouvons en présence d'une ravissante jeune femme d'une quinzaine d'années, assise sur de beaux tapis, où elle joue avec ses deux jeunes enfants. D'un bond, elle est sur pied, et s'avance vers nous, souriante, la main tendue. En quelques mots, traduits en russe par son mari, elle nous souhaite la bienvenue, et dit combien elle regrette de ne pouvoir causer en notre langue.

Le costume de la jeune khanoum est splendide. Il se compose d'une jupe courte ballonnée, posée sur les hanches, d'une fine chemisette de gaze retombant sur la jupe, et d'une veste à manches, ouverte sur la poitrine, celle-ci inondée, ainsi que les cheveux, d'une belle parure d'or. Un grand voile la recouvre de la tête aux pieds. Tout en elle respire la jeunesse et la grâce. Son mari, qui porte l'uniforme russe, est un homme civilisé, puisqu'il n'a qu'une femme, et qu'il la laisse ainsi voir et photographier. La jolie Tatare se prête aux différentes poses que demande mon mari, mais non sans éclats de rire; puis elle se retire chez elle, et l'on nous sert le thé au selamlik, décoré dans le style persan. Les murs sont couverts de peintures représentant des fleurs, des oiseaux et des paysages. Les serviteurs font circuler des verres de thé, de la confiture de rose, de l'eau glacée et des amandes.

A part les mosquées, Ordoubat renferme une église arménienne et une russe. Il y a aussi un medressé tatar, possesseur d'un beau revenu, avec lequel il entretient soixante étudiants. Une école russe reçoit de son côté une cinquantaine d'enfants. La colonie russe est toute militaire; elle se compose du pristaf et de sa famille, du médecin militaire et de cent cinquante cosaques.

On jouit d'une vue très étendue sur le pays, et notamment sur les vieux quartiers de la ville, de la terrasse d'une ancienne forteresse plantée d'arbres.

La rivière du pays s'appelle l'Ordoubat-tchaï, mais la ville renferme encore soixante-dix sources, qui se répandent en mille canaux d'irrigation. L'eau est bonne, aussi les épidémies sont-elles très rares à Ordoubat, à part la variole. Il y a cependant un hôpital militaire, dont les lits sont généralement occupés par des Cosaques, victimes du climat atroce des bords de l'Araxe. A cet hôpital est annexée une pharmacie bien fournie.

Le docteur nous dit que les morsures de serpent sont assez fréquentes dans le pays, mais les cas de mort sont rares. Il en a vu un pourtant à l'hôpital. Un jeune Cosaque appartenant à un des postes du bord de l'Araxe avait été mordu par un serpent; il mourut au bout de trois jours, pendant lesquels il resta plongé dans une prostration profonde, suite immédiate de la morsure produite par un *Trigonocephalus halys*.

Les platanes d'Ordoubat sont superbes. L'un d'eux, célèbre dans toute la région, s'élève au milieu d'une vaste place. Son tronc mesure 13 mètres de tour; il est creux, et renferme l'échoppe d'un cordonnier, tandis que ses branches feuillues répandent une ombre délicieuse sur toute l'étendue de la place, transformée en square. La vue de ce vieux fils de la terre est des plus imposantes, et quoique son tronc puissant ait subi bien des outrages de la part du temps, il semble encore avoir une longue vie assurée.

Les maisons ont toutes des cours intérieures avec un bassin au milieu; des arbres, des vérandas, en font des séjours frais et agréables; mais le mystère qui règne toujours autour des demeures musulmanes nous empêche de les voir à loisir. Comme partout en Orient, l'architecture intérieure est seule intéressante.

L'industrie principale d'Ordoubat est celle des vers à soie. Une seule filature et moulinage de soie, celle de notre hôte M. Babaeff, y est établie sur le modèle de nos filatures du Midi. Les appareils viennent de Lyon, et sont mus par l'eau et la vapeur. Presque tous les cocons de la région affluent dans cette usine, qui n'a qu'un concurrent dans un village voisin. On estime à plus de 120 000 kilogrammes les cocons apportés annuellement à la filature.

Chose bien rare en Orient, des femmes tatares, au nombre d'une centaine, sont employées au moulinage Mais elles sont séparées de la filature et des hommes, et il nous a été impossible de les voir: leurs maris ne manqueraient pas de se fâcher s'ils s'apercevaient que le directeur facilite l'accès de l'atelier féminin. Aussi, M. Babaeff ayant tout à redouter du fanatisme de ses ouvriers, nous a refusé cette visite. Toutefois nous avons pu jeter à leur insu un coup d'œil sur leur atelier par une lucarne qui permet au directeur de voir, de son salon, ce qui se passe dans les salles du rez-de-chaussée. Tête et bras nus, elles travaillent gaiement, dépouillées de leurs voiles et enveloppes gênantes, et à part les chants tatars qui partent de l'atelier masculin, on se croirait dans une filature de l'Ardèche ou du Gard. Le salaire journalier des femmes varie entre 30 et 40 kopeks.

Les cocons de cette région sont de provenances diverses, car on reçoit de la graine d'Italie, du Japon, de France et du Khorassan. Jusqu'à présent ceux de France et du Japon ont la préférence. A bon nombre de paysans M. Babaeff fournit la graine et achète ensuite les cocons, sous certaines conditions. Actuellement la récolte bat son plein. Notre hôte est sur les dents, et ses magasins sont bondés de cocons.

XXI

Moustiques. — Visite du medressé. — Le seyed Hadji Mir Hachim agha. — Le bazar. — Promenade au tombeau de Melik ibn Ibrahim. — L'obitoire de Sardabah.

13 juin. — Malgré les moustiquaires je n'ai pu fermer l'œil, en proie à des légions invisibles de moustiques dont les piqûres font atrocement souffrir, et grâce aussi à une chaleur énorme qui dépasse toutes le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

précédentes. Pendant le mois de juillet elle atteindra 48 et 50 degrés centigrades.

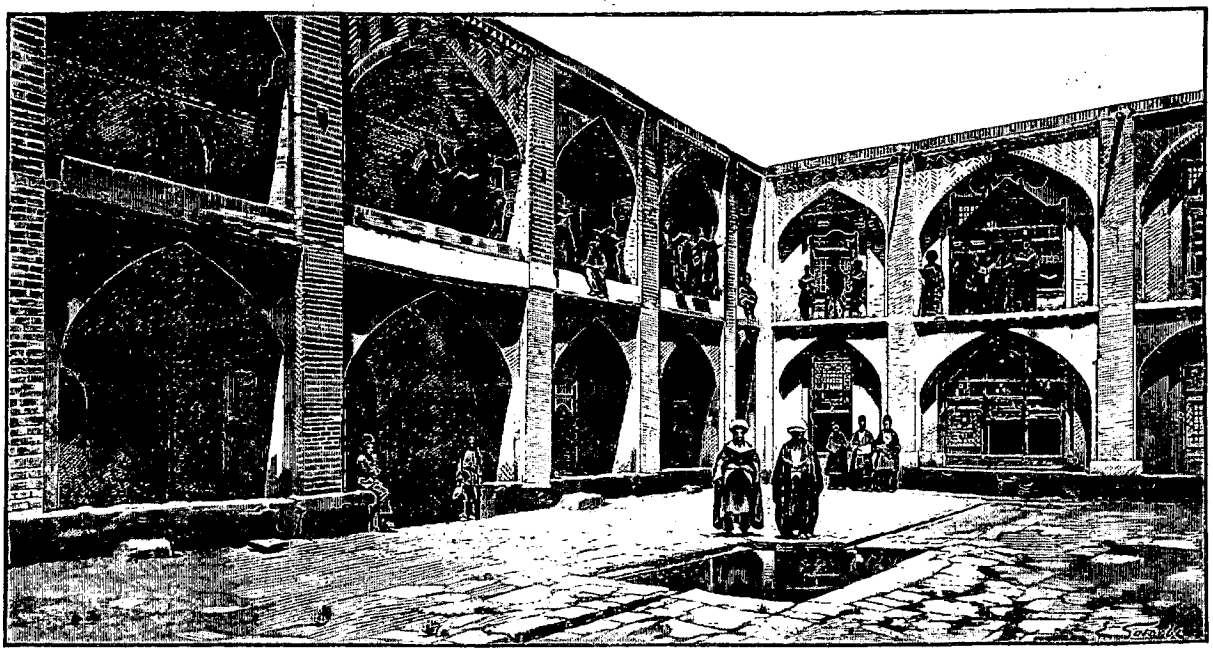
A six heures du matin éclate soudain dans la filature la prière des Tatars; des « Allah! Allah! » dans un cri formidable s'échappent de toutes les poitrines des fervents chiites. J'avais cru, tout d'abord, à une émeute, à une bataille ou à quelque accident, et je me hâtai de courir vers Mme Babaeff, qui me rassura en me disant que c'était la prière de tous les matins.

Après déjeuner nous allons avec M. Ter Pétrossiantz visiter le grand medressé d'Ordoubat. Cette riche école musulmane loge, nourrit ses élèves et leur donne de plus de l'argent.

Le seyed Hadji Mir Hachim agha, placé à la tête de ce medressé, nous fait un gracieux accueil. Pendant qu'il se préoccupe de me faire apporter un siège, je m'assieds à la turque sur les nattes qui couvrent le sol. Un mollah vient aussi prendre place près de moi, et Ohannès, étant arrivé sur ces entrefaites, est pris d'un tel fou rire en me voyant flanquée des deux gros turbans dont la gravité est de beaucoup inférieure à la mienne, qu'il est obligé de sortir.

Le medressé se compose d'une série de bâtiments rangés autour d'une vaste cour rectangulaire au milieu de laquelle est un bassin. La construction, en petites briques, est fort ancienne; toutes les ouvertures sont garnies de grillages en bois vermoulu, mais d'un aspect des plus pittoresques. Le seyed nous propose de visiter l'étage supérieur, où se tiennent les maîtres et les élèves, par petits groupes, dans des cellules séparées.

Hadji Mir Hachim agha me prie d'ouvrir moi-même les portes, afin de mieux jouir de l'étonnement produit par ma visite inattendue sur ces studieux chiites plongés dans la méditation du Coran. Bien entendu, la surprise



Intérieur du grand medressé d'Ordoubat. — Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

est grande! Maîtres et élèves restent la bouche ouverte, attendant avec anxiété l'explication de cette irruption soudaine, explication que donnent suffisamment les rires de mon escorte, seyed et mollahs en tête. Et ainsi de suite, de porte en porte, je vais interrompant de doctes discours, de ferventes prières, de laborieuses élucubrations, de béates contemplations, de douces somnolences....

Bientôt, sur la prière de mon mari, qui désire photographier la vue intérieure de cette école, les élèves sortent pêle-mêle, et viennent se grouper aux fenêtres, dont les grillages s'élèvent, s'abaissent en glissant sur leurs rainures. Ils s'accrochent intérieurement et extérieurement, les uns porteurs d'énormes lunettes, les autres de vieux bouquins jaunis à la main, tous enchantés de cette occasion de se distraire.

En quittant le medressé, où un si bon accueil nous a été fait, nous allons visiter le bazar aux étroites ruelles couvertes, dans lesquelles on jouit d'une grande fraîcheur.

Une profusion de fruits s'étalent dans les boutiques, encombrées d'objets de consommation locale. On remarque une fabrique de poterie bleue, et de vieux caravansérails à demi ruinés, suivant l'habitude orientale de ne jamais réparer une construction. Dans ceux-ci, encombrés de ballots et d'animaux, règne le plus grand et le plus pittoresque désordre. Des chameaux las se sont couchés et geignent les yeux mi-clos. Ils font penser aux grandes marches dans la plaine sans fin, déserte et aride, et l'on est ému à la vue de ces bons ruminants dont le corps pelé et couvert de plaies dit les peines et les souffrances endurées.

Dans la rue principale du bazar, l'attention des marchands est toute concentrée en ce moment sur un derviche, grand et beau gaillard à figure de bandit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il raconte, tantôt en arabe, tantôt en persan, le récit de la vie et des aventures des imâms. Un doigt sur le lobule de l'oreille, il chante sur un ton suraigu et avec une mimique étonnante, tenant en suspens son auditoire. On se range poliment pour nous faire une place : un marchand m'apporte même un escabeau et un verre d'eau.

Après déjeuner nous allons à cheval, avec le pristaf, M. Spiediroff, Achmet Sultanoff, M. Pétrossiantz et quelques tchapars, en excursion jusqu'à un ancien tombeau vénéré qui se trouve dans le voisinage immédiat d'Ordoubat. En chemin on met pied à terre devant la maison du seyed Hadji-Mir Hachim agha, qui nous avait conviés à prendre le thé chez lui. Nous nous engageons dans un étroit escalier aux marches très hautes, et l'on nous introduit dans un charmant petit salon où se tiennent gravement assis le seyed et son ami le starchina d'Ordoubat, Agha Mir Kasoum Ogli, « l'homme aux douze femmes », comme on l'appelle ici.

Hadji Mir Hachim agha. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Le seyed, aux manières affables et distinguées, nous reçoit tout à fait en homme du monde. Sa réputation de grand orateur, et le prestige dont il jouit chez les Tatars, lui ont valu de la part des Arméniens le surnom de « Gambetta ». Mais le maire, jouant au grand personnage, garde une attitude gourmée, voisine du ridicule. Assis sur une sorte de chaise curule, il interrompt à peine sa rêverie, et, entre deux bouffées de son kalyan, nous salue d'un léger mouvement de tête. Je regarde, non sans un profond étonnement, cet homme grand, maigre, à l'œil hébété, qui suit stupidement les spirales de la fumée.

Le glou-glou du kalyan et le silence solennel ont quelque chose de risible. A ce moment, et comme pour mettre le comble à l'envie de rire qui me tourmente, la chaise curule, par une malechance inouïe, s'écroule sous le poids du trop imposant Agha Mir Kasoum Ogli ! En un clin d'œil son siège est remplacé par un autre, et, Allah soit loué ! il repousse son kalyan, et daigne nous sourire.

La conversation prend alors un tour agréable. Grâce à l'aimable intermédiaire de M. Pétrossiantz, le seyed parle voyages avec mon mari. Il se trouve qu'il a visité la Mésopotamie, la Syrie et le Kurdistan, pays que connaît également M. Chantre. Pendant ce temps, du thé, des confitures, des fruits, circulent à la ronde. Enfin, après avoir photographié ces deux importants personnages, nous prenons congé du seyed et du maire aux douze femmes, qui nous présente avec orgueil l'unique rejeton que lui a donné une de ses nombreuses épouses.

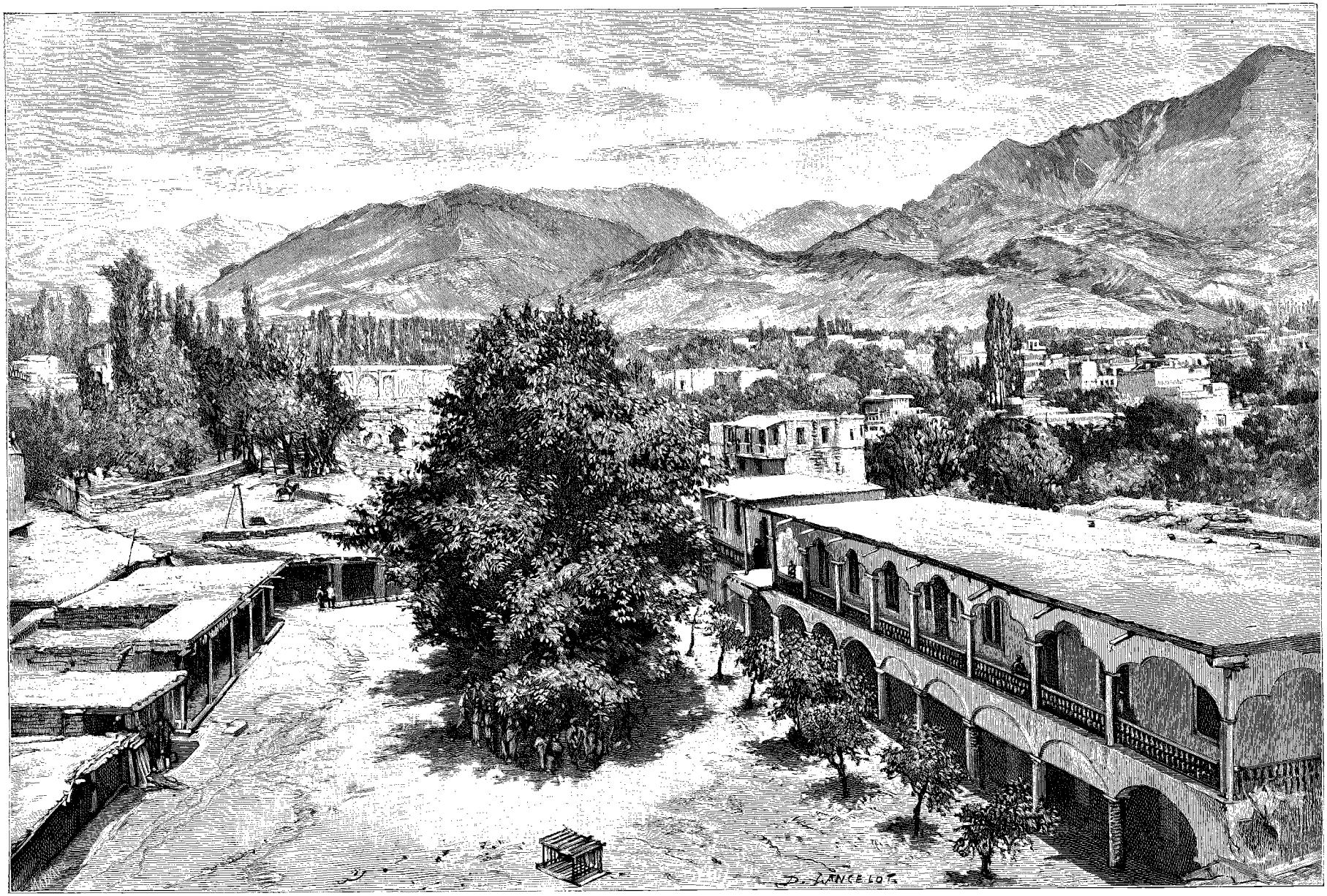
Bientôt nous arrivons dans un cimetière tatar au milieu duquel se dresse une chapelle qui renferme le tombeau d'un saint, Melik ibn Ibrahim. Ce tombeau est couvert de nombreuses offrandes rapportées des pèlerinages de la Mecque et de Kerbela, comprenant des chapelets, des pierres, de la terre de ces lieux saints. Mais l'objet le plus remarquable est une superbe lance en bronze ouvragé du XVIe siècle.

A droite en sortant de la chapelle, se trouvent, sous une sorte de hangar, les matériaux servant à établir le trône d'Ali pendant la fête des Balafrés.

A quelques mètres au delà du tombeau de Melik ibn Ibrahim est établi une crypte importante creusée dans le roc de la montagne de Sardabah pour recevoir en dépôt les morts destinés à Kerbela, en attendant le départ d'une caravane spécialement organisée pour ce transport. L'intérieur est vide en ce moment, car depuis cette année le gouvernement russe a défendu expressément de déposer aucun corps dans les souterrains destinés à cet usage, par crainte du choléra. Mais que de corps soi-disant transportés, par des entrepreneurs, du lieu de leur mort au lieu saint de leur sépulture n'y sont jamais arrivés, et que d'âmes pieuses errent désolées au-dessus de l'Araxe à la recherche des dépouilles confiées à ses eaux muettes !...

En remontant le lit d'un torrent desséché en ce moment, on trouve à quelque distance du dépôt mortuaire un rocher sur lequel sont visibles, disent les Tatars, les empreintes des pieds du cheval d'Ali. Le rocher est un calcaire blanc, et les empreintes, autant qu'on en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une place à Ordoubat (voy. p. 262). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peut juger à la hauteur où elles sont placées, sont de beaux fossiles que M. Chantre croit être des hippurites.

La seconde curiosité de cet endroit est une digue qui a été construite il y a peu de temps pour garantir la ville des inondations. Cette digue a 50 mètres de longueur sur 30 de hauteur et 10 de largeur. C'est à la suite d'une trombe qui dévasta en 1884 une partie de la ville que l'on a décidé sa construction.

Dans la soirée on se réunit dans le jardin de M. Pétrossiantz, où le pristaf russe nous donne un concert asiatique, exécuté par des musiciens tatars et un derviche rencontré le matin au bazar. Celui-ci, accompagné en sourdine par les divers instruments, chante en se cachant la figure derrière un grand tambourin. Il passe pour un madré compère, et sa mine le dit surabondamment. Lorsqu'il a fini de chanter, nous le faisons venir, et mon mari brûle devant lui quelques *serpents de pharaon*, au grand étonnement de l'assistance et du derviche en particulier. Ses yeux brillent d'un éclat étrange. Il s'avance, il recule devant le bizarre déroulement du serpent; il paraît inquiet; ses prunelles s'arrondissent en nous regardant, et finalement il s'en va en déclarant que nous sommes des *cheïthans* (diables), comme les Anglais!

D'autres chanteurs se font entendre après lui. Tandis qu'ils exhalent leurs plaintes amoureuses, je goûte avec plaisir le charme de cette nuit sereine. Pas un souffle de brise n'agite le feuillage au-dessus de nos têtes; l'air est tiède et embaumé par des fleurs aux parfums pénétrants. La torpeur du jour a fait place à une activité relative. Les terrasses des maisons sont couvertes de monde; et l'on entend le bruit monotone de la *zourna* accompagnant les danses asiatiques. C'est pour moi comme une révélation de cette vie orientale, que comprennent si peu les Occidentaux.

Ainsi s'écoule, sous un ciel criblé d'étoiles, une de ces nuits idéales qui paraissent un rêve, lorsqu'on se réveille dans la fournaise d'une nouvelle journée.

XXII

Rencontre du docteur Babaeff. — Arrivée à Akoulis : son aspect, ses habitants. — Le monastère d'Akoulis. — Fêtes en notre honneur. — L'éclipse de soleil.

14 juin. — En dépit de l'attrait particulier qu'a pour nous la ville d'Ordoubat, où nous avons été si bien reçus, et où mon mari a pu faire tant d'observations anthropologiques intéressantes, le départ est décidé. Mais au moment de quitter cette ville nous faisons la rencontre du Dr Babaeff de Tiflis, qui revient de Kermanchah. Ce savant médecin a étudié à Paris et est, comme mon mari, un élève de Broca, aussi la connaissance est-elle vite faite.

M. Babaeff avait été envoyé en Perse pour rechercher le foyer d'où arrive en Europe le choléra et étudier la marche de ce fléau. Il n'en a trouvé trace nulle part, mais son voyage s'est effectué l'hiver, et il a constaté partout une telle malpropreté et un tel mépris de l'hygiène, qu'il ne croit pas l'apparition d'une épidémie impossible pour cet été. Son but a été aussi de mettre en garde les populations contre le fléau en les terrifiant, et en les sommant de prendre certaines précautions élémentaires. Les eaux sont souillées à plaisir, et tous les éléments favorables à l'éclosion de l'épidémie existent chez certaines populations de la Perse et du Kurdistan. Il est probable toutefois que le choléra ne fera pas invasion en Russie par l'Arménie, où partout, grâce à la sollicitude et à l'énergique intervention du gouvernement, on a pris d'excellentes mesures d'hygiène publique, presque inconnues jusqu'à ce jour dans ce pays. Mais que faire contre certaines ignorances réfractaires à tous les assainissements? Ainsi à Ordoubat, où l'eau est si abondamment fournie par des fontaines, on voit les Tatars boire à même l'eau qui court à droite et à gauche des rues!

En sortant d'Ordoubat, on traverse des collines arides aux roches schisteuses et glissantes; on passe l'Akoulis-tchaï, non loin des ruines d'un village dévasté pendant l'inondation de 1884, et l'on aperçoit bientôt la verdure des jardins d'Akoulis-le-Bas, à mi-chemin d'Ordoubat et d'Akoulis-le-Haut.

Le village d'Akoulis-le-Bas se compose de 300 maisons et renferme 1 200 habitants, en partie tatars, en partie arméniens. Il est entouré d'une muraille, et l'on y entre par une porte qui se ferme chaque soir. Trois verstes plus loin se présente Akoulis-le-Haut, où nous sommes attendus.

Akoulis figurait dans notre programme comme une escapade, une partie de plaisir, une terre promise sur laquelle nous avions fondé de grandes espérances de délassement et de farniente, une Capoue enfin, d'après les descriptions que nous en avions lues. Car Akoulis est une petite ville célèbre dans toute l'Arménie pour l'agrément de son séjour : c'est la résidence d'été de nombre de gros négociants et banquiers arméniens. Elle renferme d'élégantes villas enfouies dans la verdure, et sa vue est, comme celle d'Ordoubat, celle d'une fraîche et délicieuse oasis.

Les Arméniens l'appellent leur « Petit Paris » parce que la plupart de ses habitants y ont rapporté de leurs nombreux voyages à travers l'Europe des habitudes et des goûts qui contrastent avec les usages du pays, et qu'il y règne, en outre, un courant d'idées avancées et une soif de progrès étonnants.

La population est arménienne en majeure partie; il y a cependant un quartier tatar, mais il est très misérable.

Nous avions de nombreuses recommandations pour Akoulis, et plusieurs personnes avaient déjà disposé des chambres pour nous recevoir. Aussi notre embarras est-il grand, car nous ne pouvons pas loger chez tout le monde à la fois, et nous ne voulons non plus froisser personne. Un arbitre nous conseille d'accepter l'hospi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

talité chez M. Ter-Mikhaïliantz, dont le frère, notre hôte de Katar, avait écrit depuis longtemps pour annoncer notre arrivée, et avait donné, paraît-il, des ordres pour que nous fussions reçus dans la maison familiale des Ter Mikhaïliantz.

Il n'y a que 63 ans que cette ville, comme Ordoubat et Migri, appartient à la Russie. Elle faisait autrefois partie de la Perse, et formait avec le pays environnant l'une des divisions historiques de l'Arménie, le Zokhastan ou pays des Zokhs, compris dans le pays de Gokhten.

Le nom de *Zokh* est donné encore de nos jours aux Arméniens d'Akoulis; sa signification a reçu différentes interprétations. Aux temps les plus reculés, lorsque la poésie populaire florissait dans cette partie de l'Arménie, les Zokhs étaient connus comme troubadours et conteurs. Plus tard, abandonnant les arts pour le négoce, dans lequel ils passèrent rapidement maîtres, l'âpreté au gain aidant, le nom de Zokh devint synonyme d'« avare », et c'est dans cette dernière acception qu'il est donné encore aujourd'hui.

La chapelle de Melik ibn Ibrahim (voy. p. 264). — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

On dit aussi qu'un prince Zoakh, descendant de Haïg, ayant été maître de ce pays, avait donné à ses vassaux et à ses serfs le nom de Zokhs. Il existe dans tous les cas un dialecte zokh très différent de l'arménien classique; il est parlé dans huit villages entre Akoulis et Migri, tandis que l'arménien proprement dit est la langue écrite. Il y a cinq ou six ans, M. Tarkisiantz, de la ville de Signakh, où il y a eu jadis une émigration d'Arméniens d'Akoulis, a publié une grammaire zokh.

La ville d'Akoulis est moderne. Elle fut ravagée souvent dans les guerres entre les Persans et les Turcs au XVIIe siècle. En 1752, ses habitants s'étant révoltés contre les Persans, ils furent assiégés par le général Azad-Khan, qui s'empara de la ville, et fit passer au fil de l'épée un grand nombre de révoltés.

La population d'Akoulis offre des traits bien particuliers. Les hommes sont de haute stature, et ont un beau type brun presque arabe. Un grand nombre d'entre eux se sont distingués dans les sciences et les arts; plusieurs ont fait leurs études de médecine en Europe. C'est un petit centre tout à fait intelligent, laborieux, éclairé et riche.

Akoulis signifie « lieu plein de jardins ». Sa situation est des plus riantes. La ville s'étend au pied d'une montagne, derrière laquelle s'élèvent des pics étincelants de neiges éternelles qui font un singulier contraste avec sa température tropicale et son ciel bleu splendide. Mais, grâce à ce voisinage, des vents frais viennent constamment contrebalancer la chaleur torride de la plaine de l'Araxe.

La ville se divise en sept quartiers. Les riches maisons arméniennes se composent généralement d'un grand bâtiment avec ailes en retour à droite et à gauche; tout le long de la façade règne une large véranda à laquelle donnent accès plusieurs perrons.

L'espace compris entre le bâtiment principal et les ailes est occupé par un beau jardin entretenu avec soin, et au milieu duquel est presque toujours creusé un grand bassin où les habitants se baignent quelquefois. De la vigne, des mûriers, des citronniers, des grenadiers, des figuiers y croissent, ainsi qu'une abondance de roses dont les habiles ménagères font d'exquises confitures; de lis, d'œillets, de tubéreuses, de jacinthes, etc. Aussi l'air est-il saturé des parfums pénétrants de ces fleurs.

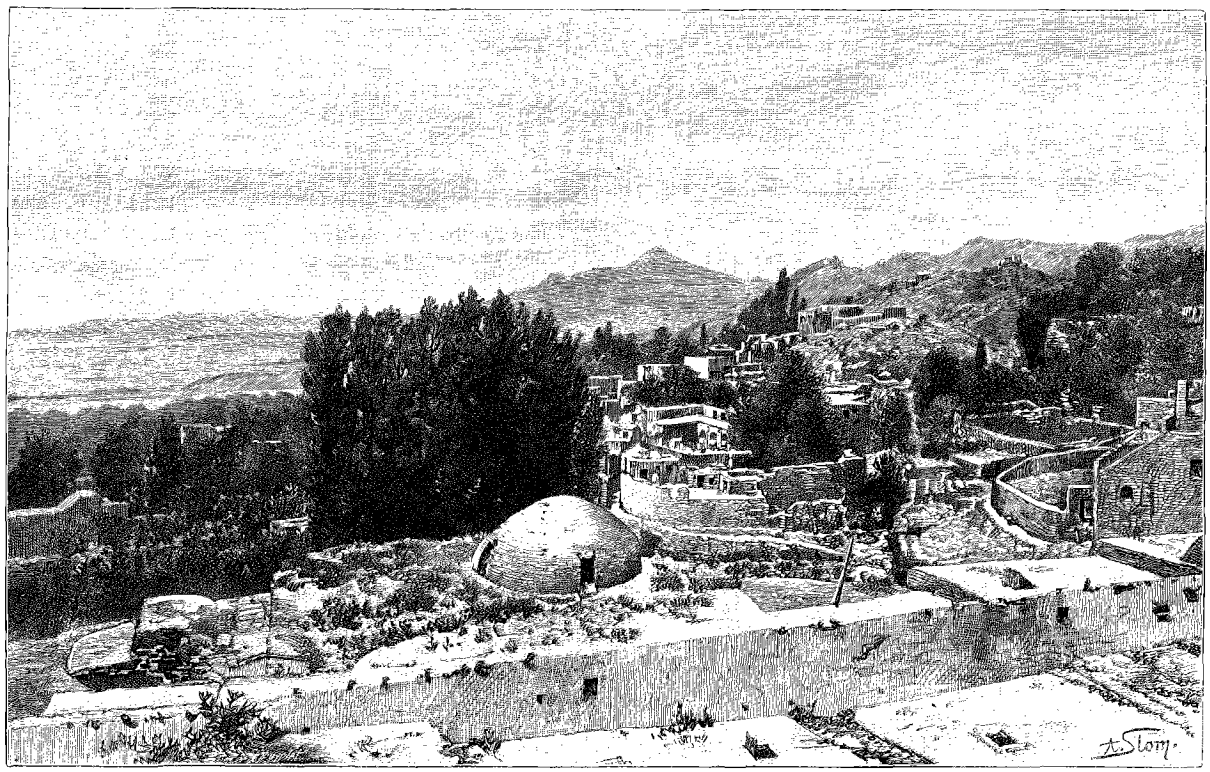
Le costume ancien des femmes d'Akoulis diffère de celui des femmes de Migri. La coiffure est plus monumentale, et les bijoux en or ornés de turquoises et de pierres précieuses sont d'une grande beauté et d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande richesse. Elles se cachent aussi la bouche au moyen d'un épais bandeau et se couvrent la tête. Un jour une vieille femme me reprocha vivement de sortir tête nue, et m'ordonna presque d'aller mettre un chapeau, en me disant que je devais avoir honte de rester ainsi la tête découverte. Je crois que cette femme, comme d'ailleurs presque toutes les vieilles Arméniennes, aurait mieux aimé mourir que de se découvrir la tête et la bouche !

J'ai rarement vu les femmes portant le bandeau manger avec les hommes, mais je me souviendrai toujours de l'irrésistible envie de rire qui me prit un jour à la vue d'une brave vieille Arménienne que nous avions conviée à prendre le thé avec nous. J'étais tout d'abord fort intriguée de savoir comment elle ferait, et Ohannès, un Arménien pourtant, m'avait poussé le coude pour attirer mon attention sur son manège. D'un œil furtif elle guettait un instant où les regards des hommes étaient dirigés ailleurs, et lestement abaissait le bandeau, avalait une gorgée, puis le remettait en place. Par malheur son verre de thé était grand, et grand fut le nombre de gorgées avalées ainsi sournoisement et non sans peine ! Cela n'empêche pas qu'ici, plus que partout ailleurs, la jeune génération suit les modes européennes, en dépit des grand'mères scandalisées.

Dans les anciens costumes d'apparat on remarque les plus belles soies de la Perse et même de Lyon, les beaux cachemires de l'Inde. Le type des femmes est non moins fin et remarquable que celui des hommes.



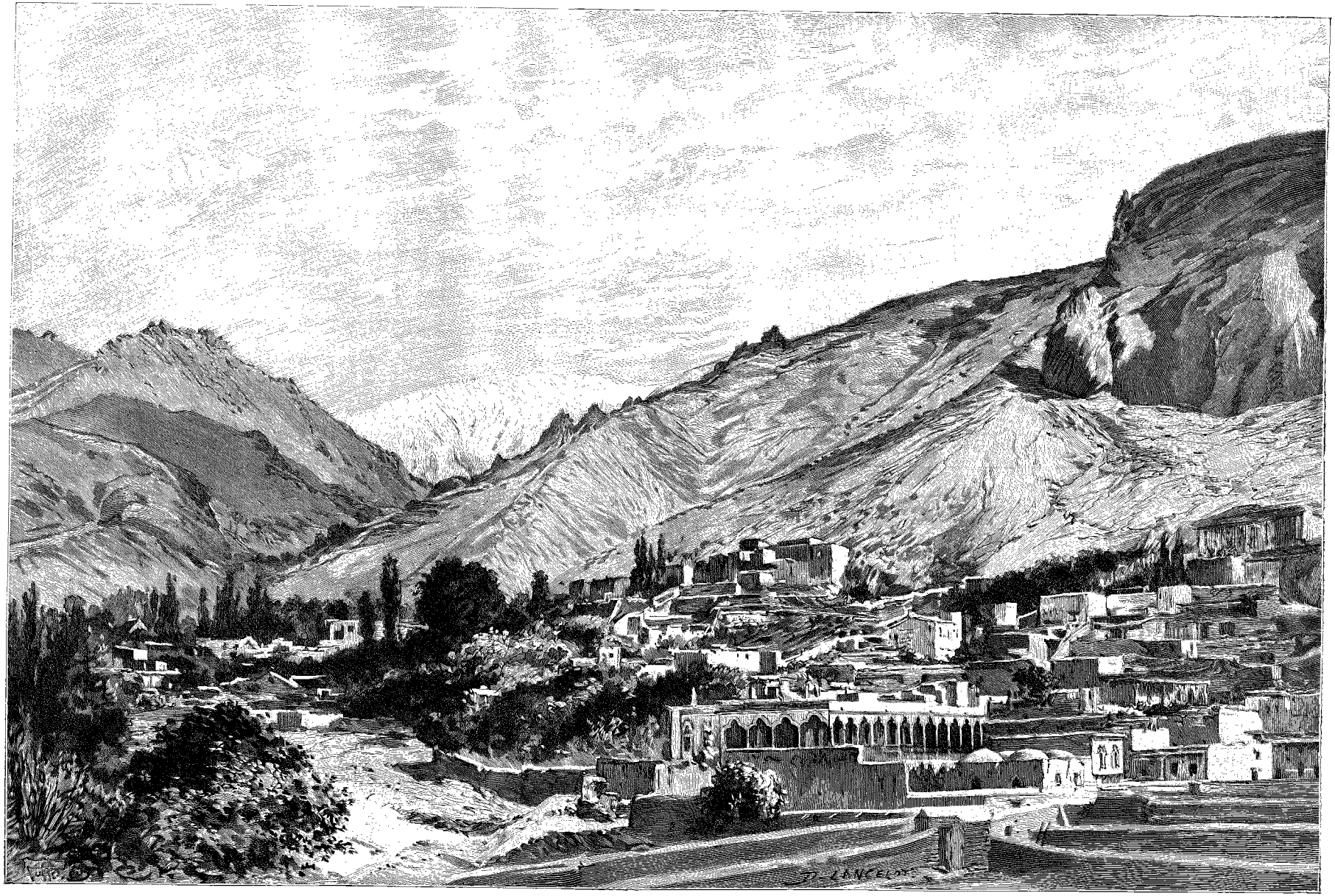
Vieux quartier tatar d'Ordoubat (voy. p. 262). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

On les voit, par les rues inondées de lumière, s'avancer d'une démarche lente et assurée, dans leurs lourds vêtements de soie aux couleurs vives et chatoyantes. Les monnaies d'or qui couvrent leur front font ressortir la pâleur ambrée de leur teint et la douceur de leurs yeux noirs; malheureusement la bouche, que l'on devine souriante, est hermétiquement close par le traditionnel bandeau, emblème du silence. Sur leur poitrine et à leurs manches brillent des agrafes originales, des garnitures d'or et d'argent qui font entendre, en marchant, un doux tintement musical. On ne peut certes pas dire que ce costume soit d'une coupe élégante, car, comme celui de Choucha, il est absolument disgracieux, et ne fait point valoir les formes. Cependant il étonne, par son étrangeté, la gaieté de ses couleurs franches, et surtout par la richesse de certaines étoffes.

Les écoles d'Akoulis sont remarquables à tous égards comme organisation et comme prospérité. Elles sont entretenues par les Arméniens eux-mêmes, et ont été fondées grâce aux dons généreux de quelques Akoulissiens. Pour la majorité des enfants, l'instruction y est gratuite, mais ceux des riches payent de 10 à 30 roubles par an, suivant leur fortune. Au-dessus de la porte de l'école des filles on lit cette inscription : *Ecole des filles, mères de la société.*

On doit dire pour être juste que l'administration de cette ville est entre les mains d'un starchina des plus intelligents et des plus sympathiques à la population : M. Melik Ohannès Constantinianz sait faire régner la bonne intelligence dans une population mêlée d'Armé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'Akoulis. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

niens et de Tatars, chose difficile, surtout à cause de l'irrigation. L'eau, pour les habitants de ces régions, c'est la vie, et l'on ne peut se faire une idée des scènes souvent sanglantes que suscite sa répartition. Ici, où les choses se passent généralement bien, il y a un chef de l'irrigation, qui est un habitant élu par la population à cet office de confiance, puis un surveillant et un garde des écluses.

De superbes sources pourvoient à l'alimentation des habitants. L'une de ces fontaines se trouve à une verste et demie du village, près du monastère de Saint-Thomas. Elle sort avec 11 degrés de température, et par une canalisation magnifique, cette eau, admirablement pure, arrive encore assez fraîche à la ville.

Il y a à Akoulis douze églises, mais trois ou quatre seulement ont quelque importance. Ce grand nombre d'églises, de chapelles, que l'on rencontre partout en Arménie, vient d'un usage pieux des Arméniens de faire construire pour le repos des âmes de leurs morts, ou pour leur propre salut, des édifices religieux et quelquefois aussi, de nos jours, des hôpitaux.

Un autre usage consiste à faire, à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'un parent, une grande distribution d'aumônes à tous les pauvres de la région, auxquels on donne en outre un grand repas.

Les grosses fortunes ne sont pas rares ici. Elles ont été gagnées généralement dans le commerce et la commission, exercés dans les grandes villes de la Russie, de la Perse, de la Hollande et de l'Inde, à Marseille, à Montpellier, à Lyon et en Angleterre.

Emporté à travers le monde par ses goûts et ses aptitudes au négoce, l'Akoulissien passe la plus grande partie de l'année hors de chez lui; on nous raconte que des absences de six ou sept ans n'étaient pas rares à l'époque où les moyens de transport n'étaient pas aussi rapides que de nos jours. Pendant ce temps, les femmes, gardiennes du logis, élèvent leurs enfants, toujours tristes et inquiètes sur le sort de leurs chers absents. Ce genre de vie, joint aux calamités politiques du pays, a dû contribuer à donner à leur esprit ce tour profondément grave et mélancolique qui me surprend, même chez les jeunes filles. Elles sont douces et tristes, comme la poésie et la musique arméniennes. Puis, lorsque l'Akoulissien a atteint l'âge de se reposer, que ses fils, grands et forts, peuvent le remplacer, il revient au sein de sa famille jouir du fruit de ses labeurs, et se complaît à embellir sa demeure et à s'entourer des mille conforts qu'il a entrevus pendant ses voyages. Il n'est pas rare de trouver dans leurs salons la plupart des revues littéraires de l'Europe.

15 juin. — Nous allons visiter le monastère de Saint-Thomas, le plus ancien monument d'Akoulis. Sa fondation n'est, paraît-il, que de deux ans postérieure à celle d'Etchmiadzine, et remonte ainsi à quatorze siècles. Il a été pendant cette longue période plusieurs fois reconstruit, et seules les fondations et quelques parties de ce monastère remontent à cette époque reculée. Il est en ce moment confié à la garde de Mgr Kirkor Aghaphiriantz, un érudit distingué qui nous reçoit avec une affabilité exquise, et nous montre lui-même le monastère dans tous ses détails.

A l'intérieur de l'église se voit un autel en marbre décoré et peint par un artiste persan. Une grande inscription relatant la fondation de l'édifice se développe au-dessus de la porte d'entrée, ornée aussi d'un bas-relief peint, représentant, au milieu Jésus et saint Thomas, à droite Marie-Madeleine et le croissant de la lune, à gauche la vierge Marie et le soleil.

Dans son ensemble, l'architecture du monastère est sans intérêt. Il s'élève au milieu d'une cour plantée d'arbres et d'un jardin mal cultivé, le tout entouré d'un mur en terre.

A gauche du cloître se voit une rotonde voûtée en briques, que l'on dit être la partie la plus ancienne du monastère. Une ouverture dans la voûte éclairait cette rotonde, dans l'intérieur de laquelle sont ouvertes sept niches en forme de coquilles. Ce sont, dit-on, les restes d'un temple du feu qui a été transformé à l'époque de la construction de l'édifice chrétien. Une belle source coule tout à côté, dans un petit souterrain.

Du monastère nous allons voir, sous la conduite de l'aimable starchina Melik Constantiniantz, les traces d'un grand désastre causé par une trombe en 1884. A cette époque la rivière qui traverse Akoulis fut transformée soudainement en un torrent déchaîné, et emporta tout ce qui se trouvait sur son passage : habitations et habitants. D'énormes blocs descendus de la montagne et roulés par le torrent sont là encore à l'emplacement des maisons dévastées. Cette trombe n'a pas duré plus de quelques minutes, et pourtant ses victimes se comptent par centaines. Il paraît que jadis la rivière avait une autre direction et que, grossie par l'avalanche, elle a repris subitement son ancien cours en brisant tous les obstacles.

16 juin. — M. Mikhaïliantz donne aujourd'hui en notre honneur un grand dîner, que préside Mgr Kirkor Aghaphiriantz, l'excellent et sympathique évêque d'Akoulis, dont la bonne humeur et le noble caractère se reflètent sur le beau visage. Je suis placée à sa droite, mon mari à sa gauche.

Le starchina Melik est nommé chef des toasts, suivant la coutume arménienne. Il devient momentanément le *tyran* des invités, en ce sens qu'il dirige les toasts, les chants, les improvisations, et qu'il exige sans trêve ni repos que les verres des convives ne désemplissent pas.

A peine les premiers plats ont-ils circulé sur la table, que des jeunes filles, parentes et amies de la maison, font irruption dans la vaste salle du banquet, et chantent plusieurs chœurs : chants d'amour, chants patriotiques, airs nationaux, entre autres les plaintes de l'Arménien de Turquie qui se lamente sous le joug des Osmanlis. Ces chants arméniens, graves et bien rythmés, sont empreints d'un grand caractère, et me frappent beaucoup, d'autant plus que les voix de ces jeunes filles sont fraîches et vibrantes. D'ailleurs les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

belles voix sont fréquentes chez les Arméniens, qui ont fourni des artistes remarquables.

Pendant le cours du repas, durant lequel les mets asiatiques rivalisent avec les mets européens, ne cessent de couler les fameux vins de l'Araxe, de Kakhétie, de Moukhranski, et même des vins de France, qui sont venus jusque-là Dieu sait comment.

La voix du tyran Melik s'élève pour porter les toasts. Chaque convive a son tour, et nous sommes une trentaine. La personne à la santé de laquelle on a bu doit remercier l'assistance par quelques paroles. C'est à peine si les dames peuvent obtenir grâce devant ces libations homériques. Vers la fin du repas, quelques-uns de ces messieurs chantent à leur tour, et Mgr Agha-

Arméniennes d'Akoulis. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

phiriantz entonne d'une belle voix de basse cette chanson française :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance, etc.

17 juin. — C'est l'époque des examens de fin d'année dans les écoles d'Akoulis, et les directeurs nous ont priés d'y assister quelques instants. Les petites filles passent leur examen de russe lorsque nous y entrons.

J'assiste avec beaucoup d'intérêt à l'examen, dans lequel les fillettes de sept ans aussi bien que les jeunes filles de quatorze et quinze révèlent une intelligence d'une précocité étonnante en même temps qu'une facilité pour les langues vraiment digne d'admiration. Toutes lisent et parlent plus ou moins bien, suivant leur âge, le russe, dont l'enseignement est devenu obligatoire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans ce coin perdu de la Transcaucasie, non loin de l'Araxe et de la Perse, presque une *terra incognita* pour l'Europe, peut-on ne pas admirer les efforts de ces Arméniens avides de civilisation et d'instruction qui se plaisent à appeler Akoulis leur « Petit Paris », et non sans raison, et qui ne reculent devant aucun sacrifice pour atteindre leur but?

Après un grand déjeuner chez M. Khodjamiriantz, on se réunit sous la véranda pour prendre le café. A ce moment survient une éclipse de soleil.

A peine l'astre s'est-il voilé que des milliers de coups de fusil éclatent de toutes parts. Ce sont les paysans qui croient le soleil caché par le diable, et tirent en l'air pour le forcer à déguerpir. Nul doute que si nous nous trouvions en ce moment en quelque village sauvage, notre présence n'en fût la cause aux yeux des habitants. Les cloches des églises sont mises en branle; les Tatars vont à la mosquée. Les uns et les autres cherchent à faire le plus de bruit possible pour mettre en fuite ce vilain *Cheïthan* qui veut leur ravir la vue du beau soleil.

Cette population qui se démène dans la lumière diffuse et étrange forme un tableau des plus extraordinaires. On se répète avec effroi que les éclipses précèdent des tremblements de terre, peut-être des malheurs plus grands encore. Tout cela est bien curieux!

Cette éclipse a duré de midi quarante jusqu'à deux heures et demie; elle était observée en France dans le même temps.

Le reste du jour est consacré aux mensurations an-

Villa arménienne. —Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

thropométriques, auxquelles se prêtent de la meilleure grâce du monde les dames et les jeunes filles de la maison. Ces dernières, dépouillées de toute contrainte, me charment par leur enjouement et une vivacité que je n'aurais jamais soupçonnée derrière leur apparence froide et cérémonieuse. Elles m'assaillent d'une pluie de questions auxquelles j'ai grand'peine à suffire. Toutes me révèlent une nature ardente et passionnée et une volonté rare.

Mais voici la chute du jour, et je songe avec tristesse qu'il faut déjà se séparer de tous ces braves gens dont l'accueil sympathique et cordial ne saurait s'effacer de notre souvenir, et quitter cette ravissante oasis, cette Capoue de mes rêves, qu'aucune déception n'était venue désenchanter.

Grâce à l'inépuisable complaisance de nos hôtes, nous avons pu organiser une nouvelle caravane pour aller jusqu'à Djoulfa; et cette soirée devant être la dernière passée à Akoulis, je désire la prolonger le plus longtemps possible. Pour mieux en jouir, Mme Pétrossiantz m'a conduite sur le toit en terrasse de sa maison. La nuit est particulièrement tiède et sereine, et tout autour de nous la gracieuse ville s'endort peu à peu, engourdie par la douce et langoureuse quiétude répandue sur la terre, tandis que du haut du firmament radieux la blonde et vigilante reine des nuits répand à pleines mains sur les demeures des hommes des rêves de bonheur et de paix.

Mme B. CHANTRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Troupeaux passant l'Araxe. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE,

KARABAGH. — VALLÉE DE L'ARAXE. — MASSIF DE L'ARARAT

PAR MADAME B. CHANTRE[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par M. Chantre.

XXIII

Départ d'Akoulis. — La ville ruinée de Karabaghillan. — Arrivée à la douane de Djoulfa. — Visite à la nécropole.

18 juin. — A six heures nous partons à cheval accompagnés de nos hôtes et amis qui nous font une imposante escorte. Sur la grande place du bazar s'est groupée la population, et le starchina nous souhaite bon voyage au nom de tous.

C'est avec un vif et sincère sentiment de regret que nous serrons la main de cet excellent homme, et que nous sortons d'Akoulis. Cette hospitalière oasis me semble plus fraîche encore à cette heure matinale. Je jette un dernier regard sur le coquet fouillis de ses blanches villas et de ses jardins embaumés d'où émergeait çà et là le clocher élégant de quelque église, et je rejoins la caravane.

La route qui mène à Djoulfa franchit un col, et débouche sur un superbe plateau bien cultivé, situé à 1 250 mètres d'altitude, d'où la vue plonge sur la vallée de l'Araxe au sud-ouest. A partir de ce point, on descend : le sol se couvre de pierres et se transforme en un vrai désert, envahi par des sauterelles. Pour égayer cette route monotone, nos nouveaux tchapars se livrent à une gracieuse fantasia dans laquelle chevaux et hommes rivalisent de souplesse et d'agilité.

A neuf heures on rejoint la route de poste d'Ordoubat à Djoulfa. A cet endroit (900 mètres d'altitude) se présente une station de poste.

Dès lors nous quittons la route pour nous diriger à travers le désert, vers des ruines qui sont, d'après les gens du pays, les restes d'une ville appelée Karabaghillan. Elles s'élèvent en amphithéâtre sur deux collines recouvertes de dépôts morainiques, et entre lesquelles s'étend un vaste ravin.

Rien ne peut donner une idée de l'aridité et de la solitude de cette cité morte : ni source ni ruisseau, ni verdure, mais partout des pierres sèches et de l'argile calcinée par un soleil brûlant. C'était sans doute un bourg, analogue comme importance à celui de Migri,

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 369, 385 et 401 ; t. LXII, p. 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et dont la ruine et l'abandon doivent être l'œuvre du farouche Chah Abbas, qui ravagea toute la contrée au XVIIe siècle.

Dans la partie nord on remarque au milieu de monceaux plus ou moins informes les restes de trois monuments carrés et à coupole voûtée sur lesquels nulle trace d'inscription ni d'aucune ornementation n'est visible. Les matériaux pris sur place sont formés d'une espèce de grès schisteux, qu'on a taillé en forme de briques grossières.

Sur le versant droit du ravin se dresse une sorte de forteresse avec tours en partie rasées. L'une d'elles pourtant a encore 7 à 8 mètres de hauteur, et il semble qu'elle était en forme de cône tronqué. Au fond du ravin un énorme barrage de 40 à 50 mètres de longueur sur 15 de largeur devait retenir les eaux de pluie, si rares pendant une partie de l'année dans ces pays, et ormer un bassin d'alimentation.

En avançant toujours, je découvre une construction octogonale, surmontée d'un toit pyramidal; ce monument, d'assez petites dimensions, recouvrait un caveau funéraire.

Dans tous les cas, quoique le nom du serpent se retrouve dans celui de cette localité, on ne voit nulle part trace de cet hôte rampant. Seuls de gros lézards et des nuées de sauterelles prennent leurs ébats dans cette solitude aride.

Entre les pierres et les débris qui jonchent le sol croît le *Drypis spinosa,* le seul végétal de Karabaghillan, et il ne brille pas précisément par sa verdure. Mais si la nudité du sol est grande, la chaleur de la plaine se trouve ici singulièrement tempérée par un vent presque glacé qui souffle des monts voisins, couronnés de neiges éternelles, si bien que dans toute cette partie de la plaine de l'Araxe le voyageur a toujours un côté brûlé, tandis que celui tourné vers les montagnes est caressé d'une brise sentant la neige.

Notre visite ne pouvant être prolongée davantage, je me remets en route, à demi aveuglée par la réverbération du soleil sur les monceaux d'argile qui couvrent l'emplacement de cette ville.

Après avoir traversé la jolie rivière du Hillan, aux eaux fraîches et limpides, d'où j'ai grand'peine à arracher mon cheval, affolé par les insectes, nous faisons halte au village d'Asa ou Asi, près du poste de cosaques.

Asa m'apparaît comme une oasis au milieu du désert de pierres qui l'environne, et au pied des montagnes aux flancs rouillés dont les pics aigus profilent, à perte de vue, leur dentelure capricieuse sur le fond d'azur d'un ciel idéalement pur. Toute cette partie de la vallée de l'Araxe est empreinte d'une poésie sauvage. La symphonie en rouge formée par le sol, les eaux et les monts que viennent seules troubler les neiges étincelantes des montagnes de la Perse, est un spectacle inoubliable, tant il est extraordinaire et grandiose, d'autant plus que les escarpements qui bordent la vallée affectent souvent les formes les plus bizarres, les plus tourmentées. Ce sont des schistes et des grès, passant du rouge au jaune par toutes les gammes possibles, soulevés parfois verticalement, et quelquefois même renversés. Çà et là de belles taches d'or formées par les champs de blé mûr ajoutent encore à l'intensité de couleur du paysage.

Une promenade à travers le village d'Asa m'a donné une idée de tous ceux que nous allons désormais rencontrer dans la vallée moyenne de l'Araxe, c'est-à-dire un groupe plus ou moins considérable de maisons d'argile à toits plats, cachées dans la verdure des jardins fruitiers, ainsi que des plantations de mûriers, de peupliers et de saules. On compte à Asa environ cent vingt maisons, et la population est composée d'Arméniens qui se disent originaires de Karabaghillan.

Après ce village il faut en quelque sorte se tracer un chemin à travers des champs de blé mûr et des rizières, sillonnées en tous sens par des canaux d'irrigation, très dangereux pour les cavaliers, à cause des trous que les buffles s'y creusent pour dormir.

Précisément un tchapar qui marche en avant pour sonder le terrain disparaît soudain, lui et son cheval, dans un de ces trous perfides, d'où il sort trempé et blessé à la tête.

On passe le village de Yadi, puis un poste frontière, toujours sous un soleil brûlant. A deux verstes de ce poste, j'aperçois Djoulfa, que l'on atteint en traversant une plaine, couverte en ce moment de chameaux qui paissent je ne sais trop quoi, car le sol ne porte guère autre chose que des tamarix et des saules.

Les bons ruminants s'avancent de leur pas souple, et, après nous avoir examinés avec leurs grands yeux à fleur de tête, ils s'en vont, lents, dignes, immuables comme tout l'Orient.

Voici enfin la station de douane de Djoulfa, dont les bâtiments s'élèvent dans la plaine poussiéreuse, au bord de l'Araxe, juste en face de la douane persane.

M. Ozeretsky, le directeur de la douane, que nous avions déjà rencontré à Ordoubat, met à notre disposition le rez-de-chaussée d'un bâtiment de l'administration, et nous prévient qu'il faut être en garde contre les scorpions et les phalanges (araignées géantes). Aussi n'est-ce qu'après avoir soigneusement inspecté les coins et les recoins de notre chambre que je me décide, le soir venu, à me glisser dans ma couchette. Mais à peine au lit, nous devenons la proie des moustiques invisibles et des punaises, en dépit de nos moustiquaires; notre corps se couvre de piqûres et de boursouflures qui me font tant souffrir que, pour la première fois, je me sens découragée. De plus, on manque d'air : la température de notre chambre dépasse 30 degrés.

Au dehors retentit le bruit monotone des sonnailles des chameaux, dont les files interminables vont et viennent, nuit et jour, faisant le transit avec la Perse. C'est avec un vif sentiment de joie que je salue la venue du jour, cent fois préférable encore, avec sa chaleur torride, à ces nuits d'insomnie et de souffrances!

19 juin. — Après avoir été sur le territoire persan

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

confier un télégramme à la poste internationale, et traversé deux fois l'Araxe, en bac et à dos de mulet, j'assiste avec intérêt au passage incessant qui se fait, entre les deux rives, de gens, de colis et de troupeaux.

Tout ce rivage de l'Araxe n'est qu'un désert de sable, visité par le vent pendant une partie de l'été. Point de bonne eau, pas un arbre, pas de légumes, pas de fruits: les employés envoyés là mènent une existence bien triste.

Le village de Djoulfa proprement dit se trouve à trois verstes plus loin.

Le directeur de la douane nous a présenté ce matin un individu de Tabriz, du nom de Kévork, un original atteint de la monomanie des voyages et quelque peu détraqué. Il accuse vingt ans, mais il se pourrait qu'il en eût trente. Cet être misérable dont on ignore l'histoire a reçu une certaine instruction. Il s'exprime couramment en persan, en tatar et en arménien, étant Arménien lui-même; quant au russe, il le parle passablement; il peut chanter et conter en arabe, et, à ma grande stupéfaction, il me montre, en me récitant par cœur des phrases entières en français, qu'il en a commencé, étant enfant, l'étude méthodique! Echoué récemment ici, il vit chez l'un et chez l'autre, cumulant les diverses fonctions d'ordonnance, de cuisinier, de commissionnaire, d'homme de peine et surtout de bouffon. Dans ce dernier genre il s'est fait promptement une véritable réputation parmi les Tatars et les Persans de Djoulfa, qui savourent avec délices, le soir, à la clarté des étoiles, ses récits et ses chants. Depuis qu'il a su notre arrivée, il n'a plus tenu ni paix, ni trêve au directeur de la douane pour nous être présenté, et il nous supplie de le prendre comme serviteur supplémentaire. On nous garantit énergiquement sa probité, que l'on a mise quelquefois à l'épreuve, et les personnes qui l'ont employé, désireuses sans doute de s'en défaire, insistent pour que nous l'emmenions. M. Chantre hésite beaucoup néanmoins à commettre cette folie d'adjoindre un cerveau fêlé à la caravane.

Stèle sculptée (voy. p. 276). — Gravure de Puyplat, d'après une photographie.

Du poste de la douane aux ruines du vieux Djoulfa, la distance est de huit verstes, mais le chemin est si mauvais que, pour s'y rendre, on nous a loué une troïka au même prix que pour aller à Nakhitchevan! Cette troïka, attelée à des chevaux très ardents, roule trop vite à mon gré dans des chemins où l'on risque à chaque instant de se broyer les os.

L'impassibilité du cocher devrait me rassurer, néanmoins je préfère accomplir à pied une partie du trajet.

Laissant le village actuel à droite, nous atteignons l'Araxe qui forme un coude avant de s'engager dans une sorte de défilé sauvage et solitaire, bordé d'immenses escarpements en forme de pics et d'aiguilles couleur de sang. En longeant la rive droite pendant quelques instants, on arrive sur un plateau légèrement élevé au-dessus de la rivière, et couvert de ruines. C'est là que s'élevait jadis l'antique et importante cité de Djoulfa ou Djouga, dont la fondation remonte aux temps fabuleux de l'Arménie. Djoulfa est mentionné parmi les cités et les bourgs que Dikran Ier assigna pour patrimoine à la famille d'Astyages. Grâce au voisinage d'un des gués les plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commodes de l'Araxe, elle devint un des centres industriels et commerciaux les plus riches de l'Arménie, et c'est au milieu de sa pleine prospérité, que cette ville laborieuse et populeuse fut brutalement détruite par Chah Abbas, le redoutable conquérant qui porta un coup si funeste à la nation arménienne. Elle fut embrasée, et ses quarante mille habitants reçurent l'ordre d'émigrer en masse vers Ispahan. Cela se passait au commencement du XVIIe siècle.

Voici le décret que des hérauts promulguèrent alors, au nom de Chah Abbas, dans cette cité infortunée :

« Écoutez tous, habitants de Djoulfa, le grand roi Chah Abbas vous ordonne de le suivre en Perse. Vous avez trois jours pour vous y préparer. Quiconque, au bout de trois jours, sera trouvé ici, sera mis à mort, et ses biens appartiendront au grand roi. Si quelqu'un se sauve ou se cache, celui qui le dénoncera aura ses biens et le grand roi sa tête. »

Quand arriva l'échéance fatale, prêtres et habitants, emportant chacun la clef de leur église ou de leur maison, allèrent implorer la Reine des cieux dans son église bâtie sur un rocher, et, après lui avoir confié la garde de leur ville chérie, ils jetèrent leurs clefs dans les eaux du fleuve.

Aujourd'hui, sur l'emplacement de cette grande et riche cité règne un désert de ruines. Sous les ordres du farouche Abbas, les sources se sont taries, la sécheresse a succédé à la fertilité, la mort à la vie. Que de souffrances, que de désespoirs, que de plaintes, ont dû faire entendre à cette époque cruelle les bannis quittant avec leurs femmes et leurs enfants ce lieu de leur naissance, la maison paternelle, les tombes des ancêtres! Il semble que la contrée témoin de tant de larmes

Bélier sculpté. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

ait gardé sur sa sévère beauté comme un éternel reflet de tristesse mélancolique.

Le sol est couvert de décombres sur une longueur de plusieurs verstes. Les matériaux étaient en pierres de grès bigarré, liées avec de l'argile rouge, et rien d'architectural ne s'offre à mes yeux. Seules quelques églises se distinguent çà et là, et encore ne présentent-elles aucune trace de sculpture ni d'ornement. Les monuments les plus importants ayant été brûlés, puis rasés, il est difficile aujourd'hui de reconstituer par la pensée l'aspect de la ville.

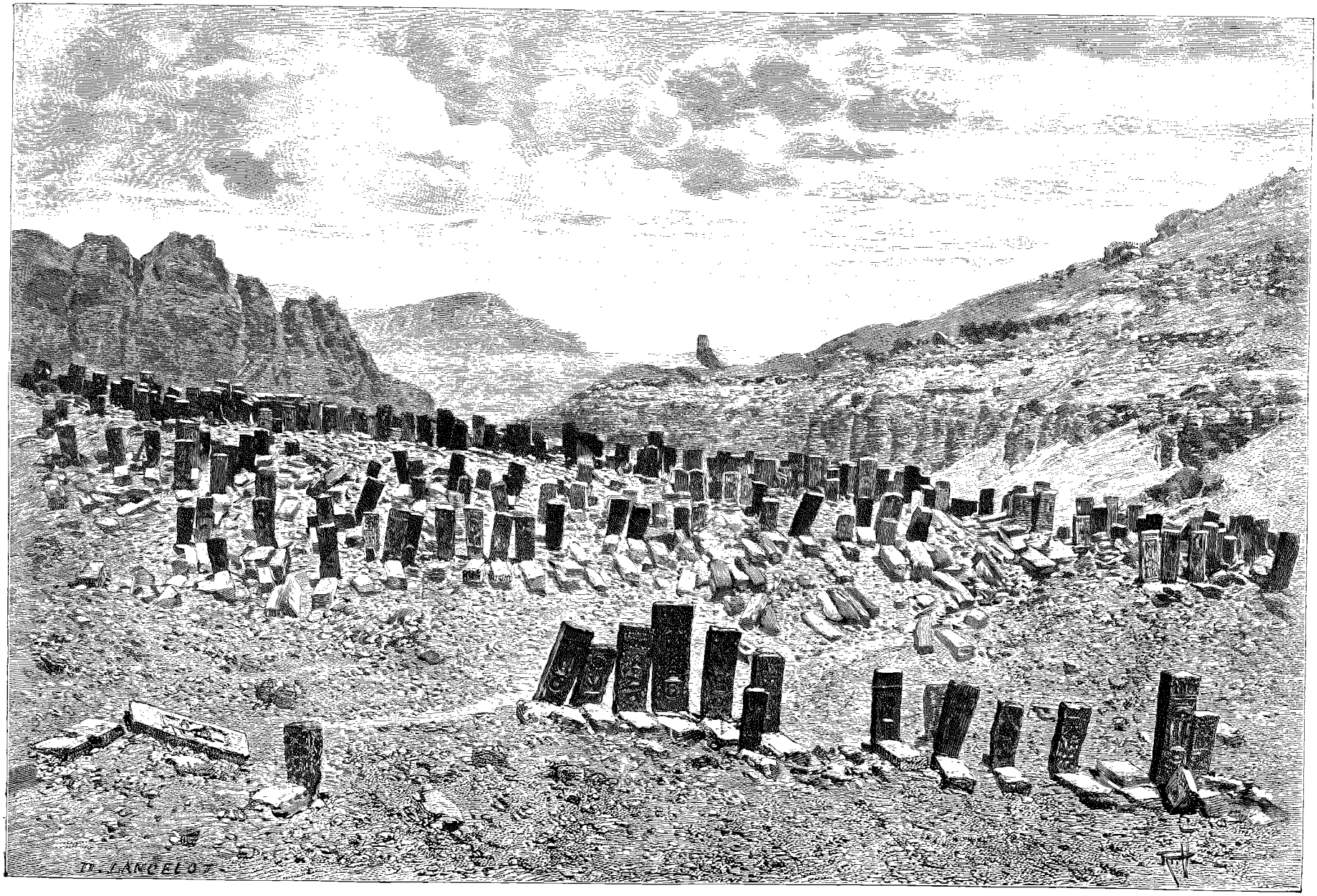
Des merles d'eau sifflent mélancoliquement sur de grosses pierres au bord de l'Araxe, nullement effarouchés par notre présence, qui met au contraire en émoi de gros lézards en train de se chauffer au soleil. On arrive alors devant la nécropole, si vaste que ses stèles hautes et rapprochées la font ressembler à une forêt minuscule pétrifiée. A sa vue, on sent que c'était là, dans leurs tombeaux, que les Arméniens plaçaient leur luxe.

Chaque tombe se compose de deux pierres : l'une posée sur le sol, l'autre dressée à la tête et portant presque toujours des sculptures et des inscriptions.

On remarque au milieu de ces pierres dressées, ornées de croix à profusion, un certain nombre de tombes dont les stèles affectent la forme d'animaux, notamment de béliers. Sur cette dernière catégorie de monuments se voient des sculptures représentant des scènes allégoriques et même des inscriptions, mais aucune croix ni aucun autre symbole chrétien.

Le plus curieux de tous ces béliers, signalé déjà par Ker-Porter et Dubois de Montpéreux, présente un cavalier, armé d'une lance, qui porte un enfant prisonnier en croupe. A sa suite marchent trois autres captifs, attachés par une corde. Le même cavalier est représenté ailleurs assis devant une table, tandis que deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de la nécropole de Djoulfa. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

esclaves se tiennent près de lui, l'un à genoux qui lui sert à boire, l'autre, un musicien, pinçant de la guitare. L'inscription gravée sur ce curieux monument apprend qu'il fut érigé en 1578 de l'ère chrétienne sur la tombe de Manouk Nazar.

Les stèles dressées ont en moyenne 2 mètres de hauteur sur 50 à 70 centimètres de largeur, et ont été taillées dans un même grès rouge. Leur état de conservation est si parfait qu'on les croirait érigées de la veille.

Au milieu des croix se voient des personnages représentant les saints, les apôtres; des scènes de la Bible s'y développent en bas-reliefs, ainsi que des animaux fantastiques tels que des chimères ailées, des oiseaux et fréquemment le sphinx persan, à double corps, avec une tête d'homme au milieu. A cela il faut joindre une infinité de dessins géométriques, d'arabesques, d'entrelacs qui courent un peu partout, enlaçant gracieusement et complétant cette décoration d'un goût bien original. Presque toutes sont dignes de figurer dans un musée, tant le fini du travail est admirable.

Sur la roche nue de la montagne au pied de laquelle s'allonge le cimetière, tranche une seule tache de verdure. Cette végétation est entretenue par une source, et cache en partie une petite chapelle solitaire. A midi le thermomètre marque 32 degrés.

Après avoir erré longtemps à travers cette nécropole, sans que nous ayons pu découvrir un seul de ces redoutables scorpions dont on l'a dit infestée, nous rebroussons chemin. Sur un certain point on voit encore les débris du fameux pont de Djoulfa dont la construction au-dessus de l'Araxe fut longtemps regardée comme une merveille.

Pontem indignatus Araxes,

a dit Virgile.

On rapporte que le grand Chah Abbas disait à ses suivants, en voyant la lutte opiniâtre de ces piliers avec les tourbillons de l'Araxe : « Voilà comment on résiste à l'ennemi !

— Oui, Sire, quand on a de si forts soutiens », lui répondit-on en lui montrant les parois rocheuses qui encaissent en cet endroit le lit du fleuve.

Le village actuel de Djoulfa est bâti au pied d'un immense escarpement de grès rouge couronné des ruines d'une ancienne forteresse qui défendait la vallée. Il est situé au confluent de l'Allindja-tchaï et de l'Araxe et à 5 verstes au nord-ouest. L'Allindja-tchaï, comme l'Araxe, coule entre de hautes parois de grès sanguinolent. Près de leur confluent s'élève le mont Taroudagh, qui renferme des carrières de pierre meulière célèbre et vendue sous le nom de pierre de Nakhitchevan. Le village, peuplé d'Arméniens, est d'une malpropreté révoltante.

Ayant rejoint la troïka, je m'assieds en soupirant sur sa banquette en cordes, et m'y tiens cramponnée pour ne pas être jetée sur le sol dans un cahot. C'est ainsi que nous arrivons à la douane, juste au moment où se lève le vent, qui, de deux à cinq heures, balaye la plaine, en soulevant une intolérable poussière.

XXIV

Départ. — Kévork, notre nouveau serviteur. — Arrivée à Nakhitchevan. — Visite à Beckman-Khan. — Description de la ville. — L'Arménien de Toumboul. — Excursion au Karmir-Vank.

20 juin. — A l'aube, les bagages sont chargés sur un fourgon, une troïka nous attend pour partir à Nakhitchevan, et Kévork nous regarde interrogativement pour savoir si, oui ou non, nous l'emmenons. Mon mari se décide à le prendre jusqu'à Nakhitchevan, où on le laissera si décidément il ne nous convient pas. A cette nouvelle, il s'esquive radieux pour faire un brin de toilette. Je me demande déjà s'il va nous faire attendre, lorsqu'il reparaît à nos yeux émerveillés. Son maigre corps se joue dans une vieille défroque de *tchinovnik*; son chef est couvert d'un petit chapeau canotier qui a dû connaître de meilleurs jours, et derrière lequel flotte en couvre-nuque un mouchoir blanc, le seul qu'il possède. Enfin une énorme paire de lunettes noires et bombées, une vieille *kourdjine* incolore et effilochée contenant quelques hardes, une sacoche en bandoulière qui semble renfermer des choses fort précieuses, complètent l'attirail de notre nouveau serviteur. Véritable Tartarin arménien, il a l'air de marcher à la conquête de l'Ararat, où il sait que nous irons. Il distribue de droite et de gauche des poignées de main à ses connaissances accourues pour le voir partir. Alors M. Chantre lui confie solennellement la surveillance des bagages, au sommet desquels il prend place, comme un chien de diligence, et fouette cocher! Le véhicule s'ébranle : Kévork debout, dans une pose sublime, et au milieu d'une apothéose de poussière, nous regarde une dernière fois, une main sur le cœur, tandis que de l'autre il agite son chapeau!

Quelques instants après, nous roulions aussi sur la route de Nakhitchevan.

Passé le village d'Allindja, on perd de vue l'Araxe, mais on a à droite celle du grand pic noir basaltique, d'une forme si bizarre, qu'on appelle Hillanli, ou « Montagne des Serpents ». C'est curieux de voir combien est répandu dans tout ce pays le nom du serpent. Après avoir traversé l'Hillan-tchaï, ou « Rivière des Serpents », nous voici en présence de la « Montagne des Serpents ».

Les uns prétendent que ce nom vient de la présence de très nombreux reptiles dans ces régions; d'autres disent au contraire que l'Hillanli tire son nom de sources situées à son pied, et qui ont la propriété de guérir les morsures des serpents. Quoi qu'il en soit, cette montagne sombre et tourmentée est bien faite pour inspirer à la superstition populaire mille croyances baroques. A cette heure même où je la vis, elle avait quelque chose d'inquiétant et même de sinistre. De gros nuages noirs s'étaient amoncelés autour de sa cime

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aiguë et déchirée, et descendaient lentement en épais flocons le long de ses flancs.

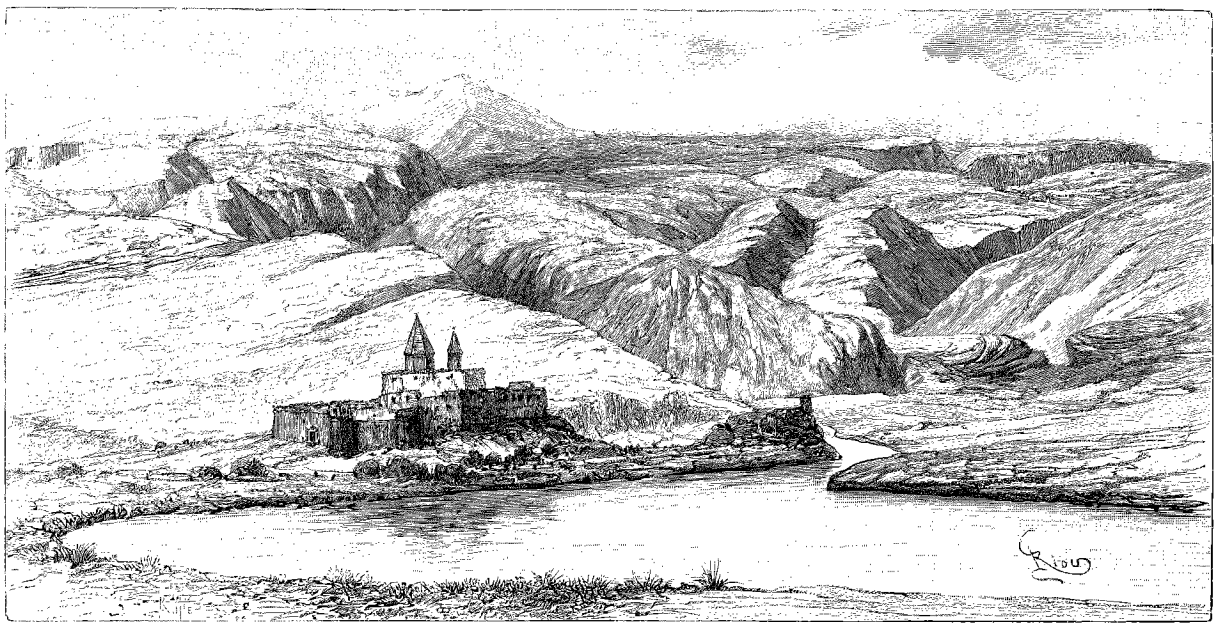
Le temps est lourd : à neuf heures du matin, le thermomètre marque 34 degrés. Notre équipage galope dans une steppe ennuyeuse et brûlante, où se présentent tour à tour le village de Guznut, peuplé d'Arméniens, puis celui de Tichin-Tchechma-Bazar, peuplé de Tatars. Partout le sol est coupé par des canaux d'irrigation, si bien que les voitures ont peine à passer.

De superbes iris bordent la route jusqu'au Neramski-tchaï, que l'on traverse sur un pont appelé Eïdankhan-Keurpi. De ce point on aperçoit la masse imposante de l'oasis de Nakhitchevan. La route s'améliore, de grands champs bien cultivés apparaissent à droite et à gauche.

Tout d'abord, d'immenses ruines en argile se présentent à l'entrée de Nakhitchevan ; à ces monceaux de poussière succèdent les belles ruines mogoles du XIIIe siècle, à la fois élégantes et imposantes, et l'on entre enfin dans l'intérieur de cette grande cité en terre, qui eut, suivant la légende arménienne, le patriarche Noé pour premier occupant.

Quelques instants après, nous descendions devant la maison du *natchalnik* qui avait eu l'amabilité de nous envoyer un phaéton à la station de poste. Le prince et la princesse Toumanoff nous font le plus gracieux accueil, et décident de nous garder à déjeuner. Nous avons le plaisir de faire chez eux la connaissance du docteur Kobalsky, qui met très obligeamment à notre disposition deux chambres dans sa vaste et confortable maison.

Quoique Nakhitchevan soit une assez grande ville, elle ne possède pas d'autre asile pour les voyageurs que la station de poste. Il y a pourtant une grande hôtellerie



Karmir-Vank (voy. p. 282). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

ornée d'une belle enseigne, mais elle est inachevée : il n'y manque que des vitres aux fenêtres et le propriétaire !

Un des princes tatars de la ville, Bechman-Khan, nous avait le premier offert l'hospitalité dans sa maison : mais mon mari avait refusé, la vie dans une maison musulmane n'étant pas très pratique pour nous. Toutefois on avait promis d'aller prendre le thé chez lui ; aussi notre première visite, après nous être installés chez notre aimable hôte, est-elle pour Bechman-Khan, dont la maison touche celle du docteur. Celui-ci et sa fille nous accompagnent : l'intérieur du prince tatar valait, nous disait-on, la peine d'être vu, sa femme et sa fille aînée étant des beautés célèbres.

A notre arrivée, on nous introduit sous une immense véranda ouverte sur un jardin envahi d'une végétation luxuriante. Accoudée sur la balustrade en bois, et à demi couchée sur un divan bas, la khanoum de céans rêve, les yeux perdus dans le vide. Mais à notre approche elle se lève promptement, malgré son imposant embonpoint, attrape lestement ses babouches posées sur le sol ; pour la forme, feint de fermer son voile, sorte de gaze légère. Son accueil est des plus gracieux ; elle nous fait asseoir, et, pendant que le prince engage la conversation avec mon mari et le docteur, elle fait préparer le thé.

La khanoum, qui doit avoir environ trente-cinq ans, est un type tout à fait remarquable. Une riche parure en monnaies d'or rehausse l'éclat singulier de ses magnifiques yeux noirs, et fait ressortir la pâleur ambrée de son teint. Son maquillage est sobre et savant. Au moral, son caractère altier se manifeste par la façon dont elle commande une foule de servantes qui vont et viennent dans un léger costume. C'est un vrai plaisir des yeux de les voir circuler jambes nues, le buste ferme et souple, à peine voilé par une chemi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sette transparente. Ces femmes au regard sombre et mélancolique glissent silencieuses dans la maison, exécutant les ordres de leur impérieuse maîtresse avec une impassibilité parfaite. Elles nous servent, sur de grands plateaux, du thé, de la confiture de roses, ainsi que des fruits de toutes sortes. A ce moment, une porte livre passage à un nuage de mousseline lamée d'or et d'argent qui s'avance et, s'entr'ouvrant un peu, nous laisse voir le visage de la fille aînée de la maison, la beauté tant vantée.

La jeune fille vient prendre place auprès de sa mère, qui la couve des yeux avec orgueil. Quant à moi, je suis quelque peu désappointée à sa vue, car elle est loin de m'enchanter. C'est une enfant de treize ans environ, grande, mince, au visage très allongé, mais dont les traits un peu forts n'ont rien de remarquable. La figure, encore enfantine, est toute dépaysée sous son accoutrement d'une lourdeur et d'une richesse grotesques.

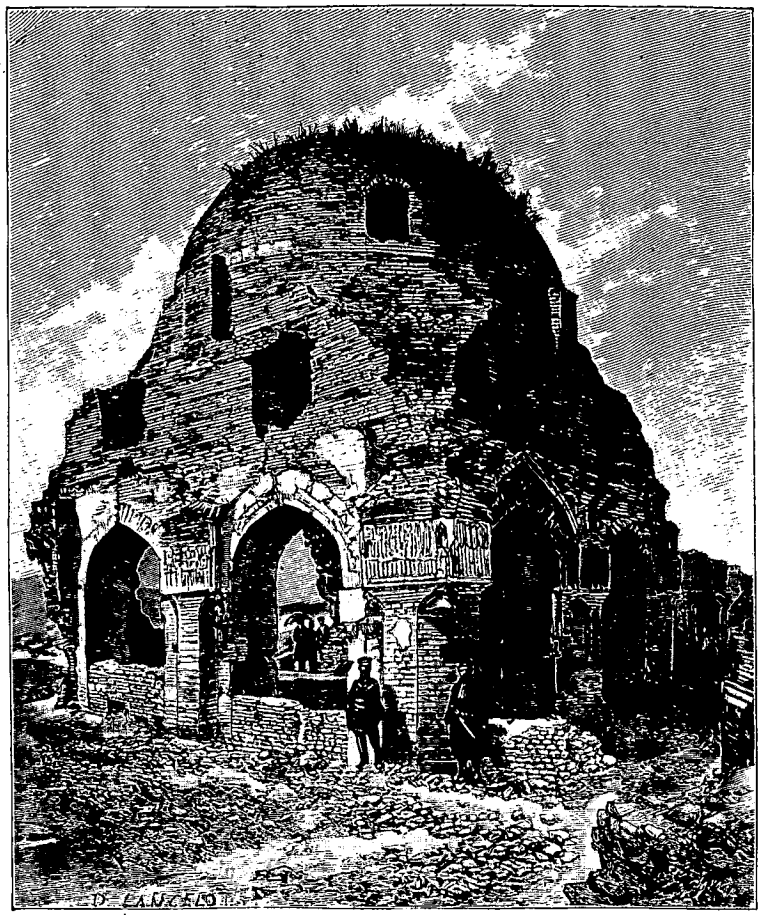
Après le thé, Bechman-Khan nous donne le curieux spectacle d'un combat de perdrix, et nous prenons congé de lui pour aller faire une promenade hors de la ville.

Pour la première fois, j'ai la joie de saluer l'Ararat, derrière lequel se couche le soleil. La majestueuse montagne se dresse à cent verstes de là, dominant toute la plaine, et ses neiges éternelles se détachent merveilleusement du nimbe d'or en fusion que lui fait l'astre couchant.

De retour à la ville, des Tatars nous font visiter la mosquée du bazar, qui n'offre rien d'intéressant, et, de là, nous dirigent par un escalier en colimaçon jusqu'à une terrasse sur laquelle s'ouvrent deux chapelles mortuaires, élevées à deux jeunes gens dont les corps sont déposés à Kerbela.

21 juin. — La ville de Nakhitchevan est à 150 kilomètres sud-sud-est d'Érivan et à 8 verstes de l'Araxe. Située à 934 mètres d'altitude, elle est arrosée par un canal dérivé du Nakhitchevan-tchaï, et s'étend sur le versant du Karatchoug, l'un des derniers contreforts des monts du Karabagh.

Le pays de Nakhitchevan était compris dans l'ancienne province arménienne de Vasbouragan. Son nom signifie « Première Demeure », et c'est certainement une des plus antiques cités de l'Arménie. Son origine se perd dans la nuit des temps. Elle est attribuée toutefois à Noé, dont le tombeau vénéré est placé au milieu de la ville. Celle-ci, ruinée au IVe siècle par les Persans, ne se releva qu'au Xe, et prit dès lors une grande importance. Gengis-Khan la saccagea au XIIIe siècle, et, à partir de cette époque, elle tomba tour à tour aux mains des Persans, des Arméniens et des Turcs jusqu'en 1828, époque à laquelle la Perse la céda à la Russie par le traité de Tourkmantchaï.



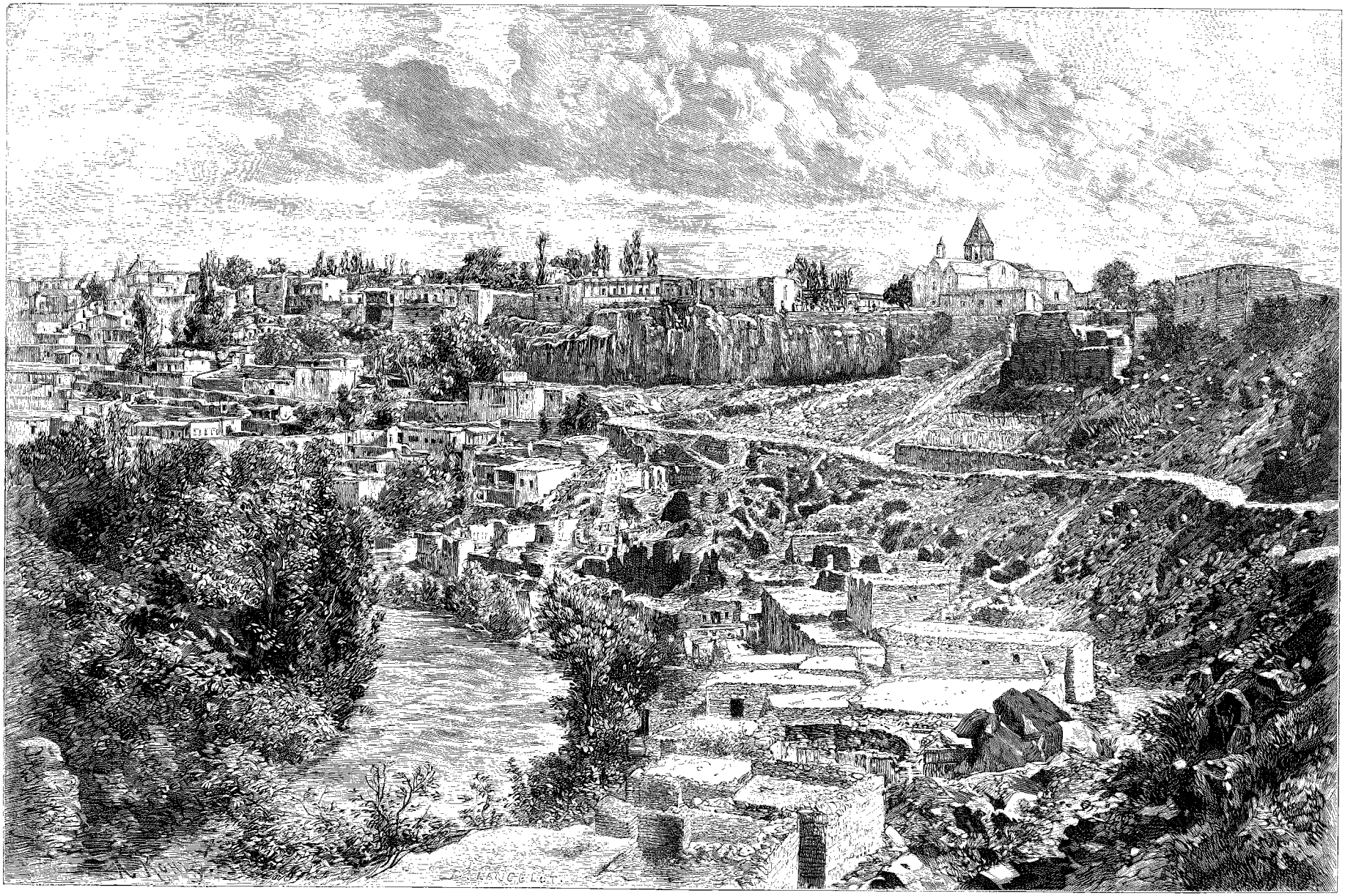
Mosquée en ruines à Nakhitchevan. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

La population s'élève à 8 000 habitants, dont les deux tiers sont des Tatars.

Le séjour de cette ville est loin d'être agréable, et a de multiples inconvénients. L'argile et les briques mal cuites qui servent à la construction des maisons se désagrègent facilement, et déterminent une poussière fine, soulevée par un vent qui règne quotidiennement à partir de deux heures de l'après-midi jusqu'au coucher du soleil, si bien que pendant ce laps de temps l'air est irrespirable. A cela il faut ajouter que l'eau est rare en été, la chaleur excessive, et la température soumise à de brusques transitions. C'est un foyer de fièvres pernicieuses; des moustiques invisibles ne cessent de harceler les habitants; ceux-ci ont en outre à se garantir des scorpions et des phalanges qui pullulent littéralement.

A huit heures un phaéton vient nous prendre pour nous conduire au monastère de Karmir-Vank, situé à quelques verstes de là, au bord de l'Araxe. On traverse les vastes vergers et jardins qui font à Nakhit-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'Érivan. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chevan une ceinture de verdure, et dans lesquels les arbres fruitiers de toutes espèces et surtout la vigne croissent en abondance. Cette dernière compte dans cette région plus de quarants variétés. Le sol d'ailleurs est très favorable à l'agriculture; seule l'eau fait défaut.

A 5 verstes de la ville on atteint le village de Toumboul, mi-tatar, mi-arménien, qui possède de superbes pépinières de peupliers.

Les habitants arméniens de ce village sont des émigrés venus de la ville de Salmast dans la province de l'Aderbeïdjan. Ils présentent des caractères très particuliers qui font du Toumboulien un être tout à fait à part. Véritable mendiant errant et vagabond pendant une partie de son existence, il se fait passer en pays musulman, à Médine, à la Mecque ou à Kerbela, par exemple, pour un derviche, dont il a toutes les qualités; pour un moine austère aux yeux des chrétiens. La Syrie, l'Inde, l'Afghanistan, la Sibérie même sont le théâtre de ses exploits. Sous ces hypocrites apparences il va ainsi quêtant d'une main chez les musulmans, dont il reçoit avec humilité les aumônes et les dons volontaires; de l'autre, chez les chrétiens, dont il exploite la charité. Au bout d'un certain nombre d'années de cette vie de parasite, il revient au pays natal avec une somme rondelette dans son escarcelle. Alors à sa vie de mendicité succède une existence de sybarite. Il apporte dans sa maison tout le confort nécessaire, mange dans de la vaisselle d'argent, et procure à sa femme et à ses filles de riches vêtements de soie et des bijoux. Pour expliquer ce changement dans sa manière de vivre, il raconte qu'il est un pauvre marchand qui a peiné toute sa vie pour amasser sou à sou une misérable fortune dont il veut jouir dans sa vieillesse.

Dans ces derniers temps, le gouvernement russe a entrepris une campagne contre les Toumbouliens dans le but de les obliger de changer leur mode de vie éhontée contre une autre plus honnête.

Après ce village, la plaine reprend plus aride et plus desséchée que jamais. De loin en loin, des tornades de poussière s'élèvent du sol, se dressent en grands tourbillons qui nous enveloppent et nous aveuglent littéralement.

C'est par une route des plus mauvaises et non carrossable, qu'on atteint le Karmir-Vank ou « Couvent Rouge », situé sur une terrasse de l'Araxe, qui fait sur ce point un tournant convexe.

Un officier de police envoyé le matin par le natchalnik pour annoncer notre arrivée se tient sous la porte d'entrée du couvent avec l'archimandrite et le starchina du village, groupé tout autour du Karmir-Vank. Les salutations d'usage échangées, on nous conduit à l'intérieur du couvent, dont une des meilleures cellules est mise à notre disposition.

Après avoir déjeuné avec l'archimandrite, au type des plus sémitiques, et dont l'ignorance n'a d'égale que la bonne volonté, nous sommes contraints par la chaleur torride à nous livrer, de midi à deux heures, à la sieste, indispensable sous ce climat.

Le Karmir-Vank est un lieu si célèbre pour ses scorpions et ses serpents, qu'on nous avait très sérieusement engagés à mettre des bottes, afin d'éviter leurs morsures! L'archimandrite et les Arméniens présents nous ont aussi affirmé que des serpents très longs et très gros abondaient dans ces lieux : en foi de quoi, mon mari, enchanté d'augmenter sa collection, s'est empressé de promettre dix roubles ni plus ni moins à qui lui en apporterait un exemplaire. Là-dessus, tous se sont envolés à la recherche du précieux reptile.

Le Vank s'élève à peu près à 60 mètres au-dessus de l'Araxe : une enceinte flanquée de tours lui donne de loin un aspect assez imposant. Les cellules sont encore en très bon état. L'église, toute en petites briques, est aussi bien conservée : on y remarque quelques belles sculptures, entre autres un bas-relief représentant le baptême de saint Jean-Baptiste.

En suivant la rive de l'Araxe, bordée sur ce point tantôt de roches, tantôt de petites berges sablonneuses, sur lesquelles courent des milliers de gros lézards, on arrive jusqu'à une grotte dans laquelle sourd une fontaine appelée en arménien *Katen harpur*, ce qui signifie « Eau semblable au lait », sans doute par opposition à l'eau salée de l'Araxe.

De serpent, nulle trace, et nous ne payerons à personne la mise à prix élevée placée sur la tête d'un de ces mythiques ophidiens. Comme on le voit, l'exagération méridionale ne se rencontre pas que dans notre beau pays! Il existe pourtant dans la région, nous dit le docteur Kobalsky, une sorte de vipère appelée *yatagan*, dont la morsure cause une mort foudroyante.

XXV

Le tombeau de Noé. — Le bazar. — Déjeuner champêtre. Le *nölbönd*. — Les oiseaux pillards. — Rahym-Khan.

Une des visites obligatoires de Nakhitchevan est celle au tombeau de Noé, qui est un lieu de pèlerinage célèbre. Une chapelle souterraine d'un aspect insignifiant est ce que l'on va voir sous ce nom. C'est une salle octogonale et voûtée, construite en petites briques, qui représente la crypte d'une église élevée autrefois sur cet emplacement. Une seule colonne au centre soutient la voûte, et c'est sous cette colonne que reposent, d'après la légende arménienne, les restes de l'ancêtre Noé. Les murs, blanchis à la chaux, ne portent autre chose que les noms des très nombreux voyageurs venus pour visiter ce tombeau. Je fus fort désappointée à la vue de ce que toute la vénération des hommes pour leur aïeul avait su leur inspirer.

C'est surtout pendant la semaine sainte que les Arméniens y viennent en pèlerinage. A cette époque ils arrivent en foule, et après avoir adoré les cendres de Noé, ils ont la coutume de coller des petites pierres à la voûte de la chapelle, dans la croyance que si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

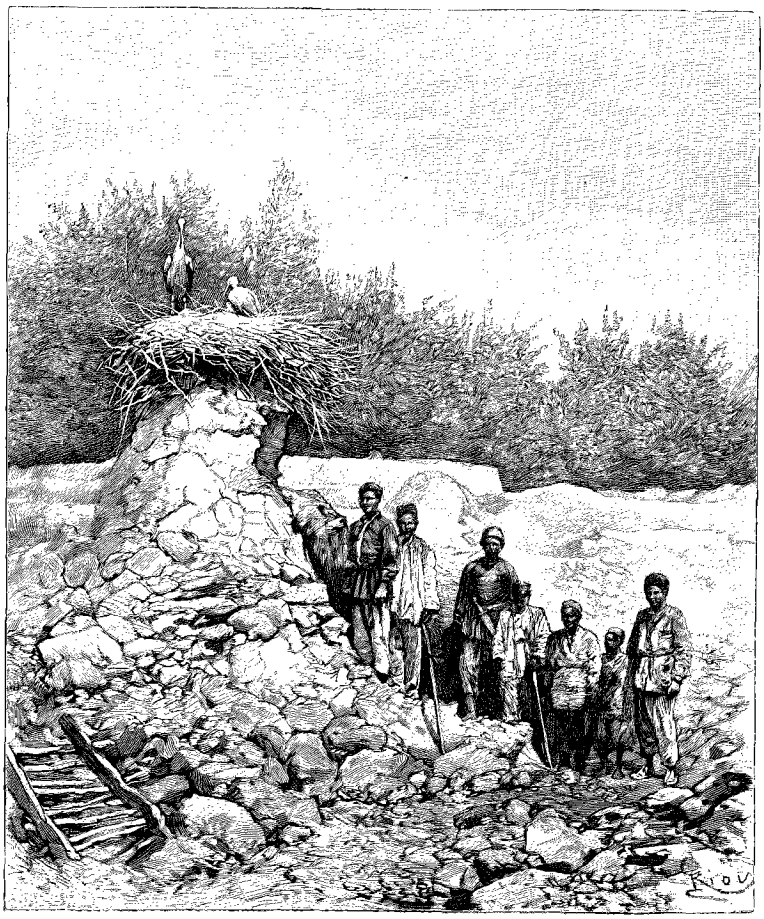
elles s'y attachent, leurs vœux et leurs désirs seront accomplis dans le courant de l'année.

Tombeau et cimetière sont situés sur une butte non loin de l'antique *Nakhdjavan*.

Du haut de cette éminence on jouit d'une vue assez étendue sur la ville et sur le vaste panorama de montagnes arides qui enveloppent, comme une muraille fortifiée, toute l'extrémité orientale du bassin de l'Arménie où se porte l'Araxe.

A l'heure où nous accomplissons le pèlerinage au tombeau saint, les rayons du soleil couchant empourprent la belle tour des Khans au riche revêtement de faïences, et une grande porte ruinée flanquée de deux minarets élancés se découpe à ravir sur le ciel bleu et sans nuage, d'une profondeur insondable. Sous ces rayons magiques les montagnes qui bornent au loin la plaine prennent des colorations merveilleuses et étranges, impossibles à rendre.

Malheureusement ce tableau féerique est de courte durée : la nuit succède au jour avec une soudaineté étonnante, et la lune aussitôt brille avec éclat, tandis que les étoiles jettent leurs premiers feux. Lentement nous nous acheminons vers la maison du docteur, frissonnant sous les caresses de la brise du soir, devenue d'une grande fraîcheur sitôt après le déclin du jour.



Nid de cigognes à Davalou (voy. p. 286). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

22 juin. — Munis de nos appareils photographiques, nous traversons le bazar, en partie couvert et fort animé.

Beaucoup de chevaux et de mulets chargés de fagots défilent dans les ruelles en soulevant des nuages de poussière.

Des bandes de petits ânes vont et viennent continuellement de la ville aux mines de sel situées dans le voisinage. Ces mines, comme celles de Koulpe, ont été exploitées depuis une très haute antiquité ; des outils en pierre trouvés à l'intérieur prouvent qu'à l'époque préhistorique les hommes venaient déjà y chercher leur sel. Derrière ces baudets qui s'en vont trottinant gaiement s'avancent des caravanes de chameaux, d'un pas souple et cadencé, sans bruit. Seul le chant monotone des grosses sonnailles qu'ils portent au cou révèle leur présence, et l'on a juste le temps de se garer dans les ruelles étroites, pour ne pas être assommé par leurs charges.

Dans les boutiques, des monceaux d'abricots, de prunes, de cerises, ruissellent de toutes parts, jetant la note harmonieuse de leurs chairs dorées et rouges dans le demi-jour du bazar. A côté de ces fruits appétissants s'étalent, dans des récipients d'un bleu superbe, des montagnes de fromage, de beurre, de *kaïmak* ou lait caillé et une foule de choses indéfinissables. Il y a aussi de gros tas de cocons blancs et jaunes, produits de la récolte nouvelle.

Sous les auvents et sur des tapis de Perse, quelques marchands prennent leur repas avec le calme et la gravité qu'ils apportent en toutes choses. Ils sont approvisionnés de glace, car tout le monde ici boit glacé.

Dans les ruelles, étroites et sombres, se presse une foule à travers laquelle circulent de fringants phaétons, où se prélassent fréquemment deux ou trois Tatars, tout de blanc vêtus, qui s'en vont au bain. On y coudoie des derviches qui toujours payent de mine sous leurs haillons dégoûtants. Plus loin, sous la lumière éclatante, des seyeds s'acheminent lentement, en causant avec de larges gestes, vers la mosquée où ils vont faire leur prière.

L'industrie principale de Nakhitchevan consiste dans la fabrication de feutres et de tapis ainsi que dans celle d'un tissu de soie dont on fait des tentures, et qu'on appelle ici *djindjin*.

En allant photographier la vieillle tour des Khans.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la mosquée ruinée qui fut jadis la plus grande de Nakhitchevan, nous passons devant une maison musulmane d'où s'échappent des lamentations et des cris déchirants. Étonnés, nous nous arrêtons, et l'on nous montre dans une cour intérieure un groupe de femmes désolées et gémissant autour d'un cercueil. Le maître de la maison est mort, tué par un de ses voisins, Tatar comme lui, pour une simple mais très grave question d'eau. Les deux hommes n'étaient pas d'accord au sujet de l'irrigation de leurs champs : l'un prenait trop d'eau, au gré de l'autre; une balle régla la question.

Un riche Arménien nous a invités à déjeuner dans un jardin qu'il possède aux environs de la ville. On part en bande avec le prince, la princesse Toumanoff et leurs enfants, le docteur Kobalsky et sa fille, ainsi que quelques jeunes et charmants ménages arméniens et russes, également conviés à ce repas offert en notre honneur.

Par de très mauvais chemins on arrive à ce jardin, dont la végétation pousse dans le plus parfait désordre. Une longue table est rangée sous un monumental *nalband* ou *nölbönd*.

Le nölbönd est bien un des plus curieux arbres qui existent. C'est une espèce d'orme dont le feuillage se développe en forme de large parasol, tellement touffu qu'il est complètement impénétrable aux rayons du soleil. On le trouve surtout dans la partie méridionale de l'Arménie russe. Il croît très rapidement. C'est sous son ombre délicieuse que, après avoir ingurgité (les hommes, bien entendu) le classique petit verre de vodka et avalé force *zakouski* (hors-d'œuvre), on commence à attaquer le vrai déjeuner, dont l'ordonnance et le menu sont des plus asiatiques.

C'est d'abord un délicieux *kiebab* dans lequel le poivre n'a pas été ménagé; puis un monumental pilau à la confiture de cerises; du kaïmak, des fruits en abondance. Le plus grand désordre règne dans la succession des plats qui se présentent, mais la chose n'en est que plus amusante, et les mets plus délicieux dans leur fantaisiste classification.

Tandis qu'en riant aux éclats chacun plonge ses doigts dans le pilau neigeux, Kévork, caché dans un bosquet, régale l'assistance d'une aubade à sa façon. Il tire d'une flûte en roseau des sons mélodieux et langoureux qui ont la prétention de raconter les plaintes d'une sultane amoureuse. Dans tous les cas, c'est un petit talent de société qui hausse le bonhomme Kévork dans mon estime. Il en a, paraît-il, beaucoup d'autres, mais sa timidité ne lui permet pas d'en faire un trop grand étalage.

Après ce copieux repas, chacun s'étend sur de beaux tapis dont on a couvert l'herbe, et on laisse passer dans un doux kief l'heure la plus chaude du jour. Mais il serait difficile de dormir, car, depuis notre arrivée dans cette ville, le plus épouvantable vacarme ne cesse de frapper les airs de l'aube jusqu'au soir, et en voici la raison. Les vergers sont en ce moment pillés par des milliers d'étourneaux et de merles qui dévalisent en quelques heures les cerisiers chargés de fruits. Pour se défendre de ces terribles pillards, les habitants ont adopté un système curieux, mais bon sans doute, qui consiste dès le lever du soleil à remplir leurs jardins de cris aigus, de coups de fusil, de bruits de casseroles, afin de produire un tapage effroyable pour les oiseaux, et effrayant pour de simples voyageurs qui ne sont point au fait de cette coutume sauvage.

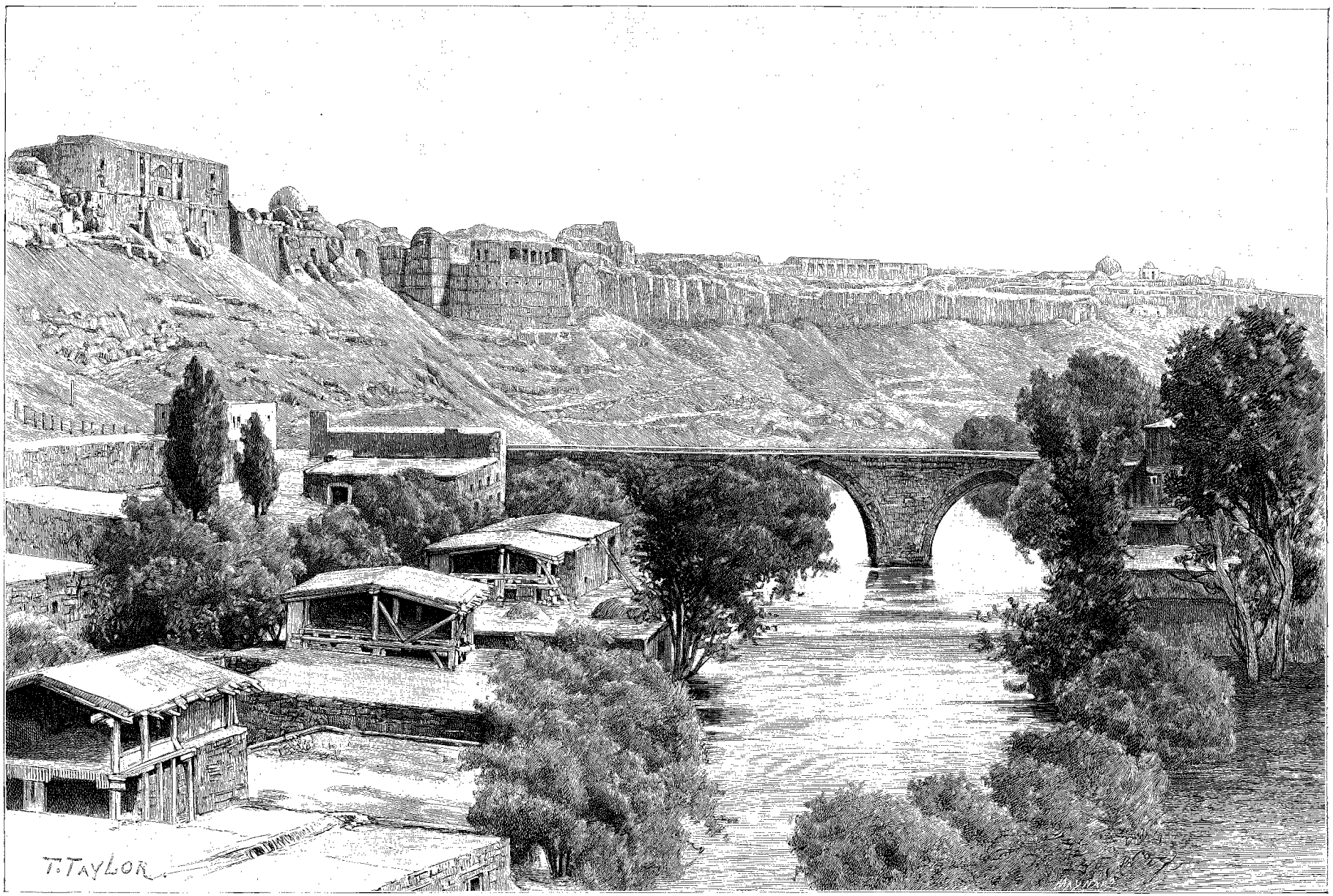
Nous allons avec le prince et le docteur, au coucher du soleil, chez Rahym-Khan, qui nous a invités à prendre le thé. Il est le propriétaire actuel de la vieille tour des Khans, qui s'élève tout à côté de son habitation, la plus belle de Nakhitchevan. Un jardin très bien entretenu, et fermé par une grille, s'étend devant cette princière demeure. Le khan, qui nous attend, vient nous recevoir à la porte, et nous montre en passant ses belles écuries, où jouent en ce moment quelques jeunes chèvres sauvages qu'il a fait capturer.

Notre hôte est un homme d'une quarantaine d'années environ; il porte l'uniforme d'officier russe, et possède, comme Bechman-Khan, une grande fortune, qui consiste en la possession de plusieurs villages. Il comprend très bien le français et le parle, quand il veut, comme presque tous les officiers russes. Son père avait rang de général, et était le chef de la noblesse musulmane du pays. Il nous dirige à travers plusieurs pièces jusqu'à un grand salon couvert de glaces; plus tard, à Érivan, je retrouvai dans le palais des Sardars le modèle qui avait servi à Rahym-Khan dans l'édification de sa demeure. Ce magnifique salon asiatique a vue d'une part sur le jardin, et de l'autre il est fermé par une immense baie aux vitraux de couleurs qui, en se soulevant, donne accès sur un balcon en bois placé juste en face de l'Ararat. Les tentures les plus merveilleuses, les tapis de Perse les plus fins, concourent avec les glaces et les peintures à la beauté de cette pièce aussi haute que large, et dans laquelle aucune importation européenne ne vient nuire à l'harmonie et au goût oriental qui y règne dans tous ses détails.

Le Khan nous montre en connaisseur et en amateur ses richesses artistiques, notamment d'exquises porcelaines de Chine trouvées pendant les fouilles sous l'emplacement de l'ancien palais des Khans. Il m'en offre même, à titre de souvenir, quelques charmants spécimens. Enfin il nous conduit dans son harem et nous présente à sa femme, Fatma khanoum, jeune et jolie Tatare littéralement couverte d'or.

Après un échange de salutations très courtoises, les messieurs se retirent, et nous restons, Mlle Kobalsky et moi, auprès de Fatma khanoum, qui reprend sa position favorite sur le sol, au milieu du froufrou de ses jupes de soie. Une fois accroupie, elle nous invite à en faire autant, et nous voilà toutes trois installées sur un fin tapis de soie, nous dévorant mutuellement des yeux, sans dire grand'chose. Mais comme Fatma khanoum parle un peu le russe, je romps la glace en lui demandant de me montrer sa petite fille. Avec bonne grâce, elle la fait amener. C'est un bébé de deux ans dont les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont et palais des Sardars. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

yéux sont déjà agrandis à l'antimoine, et qui porte la petite jupe persane courte posée sur les hanches, laissant le ventre à découvert. Elle fait avancer ensuite plusieurs malles rangées le long des murailles, et nous en montre le contenu : *djindjins* en soie, broderies de toutes sortes et des provenances les plus diverses, tapis de Chiraz, coffrets incrustés, etc.

Mais ma visite a un but plus intéressé encore, et je demande à Fatma khanoum si elle veut me permettre de prendre quelques mesures sur la tête de ses servantes et... sur la sienne. Cette dernière prétention doit lui paraître exorbitante, car elle feint de n'avoir pas compris. Elle appelle quelques-unes de ses servantes, qui se prêtent en riant à mes opérations, mais non sans m'accabler de questions. Seule la nourrice se retire, sur la prière de sa maîtresse, qui redoute, sans doute, pour son enfant quelque maléfice de chrétienne.

XXVI

Départ pour Érivan. — Voyage de nuit. — Vue splendide sur l'Ararat. — Arrivée à Érivan. — Notre nouveau compagnon Hambartsoum Kevorkiantz. — Le palais des Sardars. — La mosquée du bazar.

24 juin. — Nous partirons aujourd'hui, au coucher du soleil, pour Érivan. On voyagera la nuit afin d'éviter les moustiques et la chaleur. Il n'y a pas moins de 150 verstes entre ces deux villes, et nous désirons les faire d'une seule traite. On a loué, à cet effet, un bon *tarantass* à trois chevaux et un fourgon à quatre pour le bagage.

Lorsque, après avoir pris congé de nos excellents hôtes, nous montons en voiture, à six heures du soir, deux tchapars se rangent à droite et à gauche de notre équipage. Ils sont vêtus de blanc de la tête aux pieds, et leurs chevaux sont encapuchonnés dans une étoffe rouge destinée à les garantir des moustiques et du soleil.

La route traverse une grande plaine couverte de tumulus et de mamelons.

A l'occident, le soleil se couche derrière l'Ararat. Pendant quelques instants le colosse disparaît presque enveloppé dans un manteau de pourpre éclatante; à sept heures précises le soleil brille encore dans toute sa splendeur à son sommet, d'où il semble jeter un dernier appel à la contemplation humaine; puis il s'évanouit rapidement, laissant après lui une gamme des tons les plus chauds et les plus invraisemblables, sur lesquels les lignes si nettes de la montagne biblique se profilent alors admirablement.

A cette heure, cette borne du monde apparaît encore plus colossale, plus immuable. L'œil suit la ligne douce de ses flancs et s'arrête sur cette cime d'une blancheur immaculée, où la légende fait s'arrêter l'arche sainte. On comprend très bien que cette masse étonnante, qui jaillit brusquement de la plaine uniforme pour s'élever à plus de 5 000 mètres dans les airs, ait inspiré de tous temps les plus grandes admirations, comme les plus invincibles terreurs. L'incrédulité arménienne repousse l'idée que l'ascension complète de l'Ararat ait pu et puisse jamais se faire. Seul le pied léger du mouflon laisse son empreinte sur sa neige....

Emportés par le galop rapide de notre attelage, nous contemplons avec bonheur ce spectacle unique, en face duquel on se sent devenir meilleur, tandis que l'âme, pleine de reconnaissance, s'élève vers le Créateur de toutes ces merveilles.

De poste en poste on change les tchapars et les chevaux. La nuit, claire mais sans lune, est assez fraîche, et nous sommeillons entre les nombreux arrêts.

A trois heures du matin on arrive à Bach-Narochaine, que nous devinons aux seules piqûres cruelles dont nous sommes soudain assaillis de la part des moustiques célèbres de ce village. Nos chevaux eux-mêmes se cabrent sous leur aiguillon, et, à peine attelés, ils se dressent et s'emballent soudain, volant dans la nuit sombre, dans une direction contraire à la bonne route.

A quatre heures du matin l'aube commence à blanchir les monts et la plaine, et à six heures on entre dans le village de Sadarak, où je saute à terre, heureuse de me dégourdir les jambes, de prendre du thé et de secouer la couche de poussière sous laquelle je disparais.

25 juin. — De Sadarak à Davalou, la route est semée de terrassiers qui la réparent; près de cette dernière se voient de véritables champs d'iris violets.

Le chef de la station refuse de nous donner des chevaux, pour cette raison qu'il attend le passage de la poste, laquelle doit être servie en premier lieu. Pour utiliser ce retard, nous faisons un tour dans le village, qui renferme de très nombreux nids de cigognes perchés au haut des amas de combustible et d'un aspect tout à fait curieux.

Les cigognes sont extrêmement vénérées partout en Arménie. Chaque maison possède son nid. Ces « pèlerins à longues jambes » ont été maintes fois chantés. Voici une de ces chansons, traduites par le Père Léonce Alichan :

Bienvenue à toi, cigogne,
Toi, la cigogne bienvenue!
Tu nous as apporté le signe du printemps,
Tu as rendu la gaieté à notre cœur.

Descends, ô cigogne, sur notre toit,
Fais ton nid sur notre frêne,
Toi notre amie chérie.

Cigogne, je me plains à toi;
Oui, ô cigogne, je me plains à toi,
Je veux te dire mes mille ennuis,
Les mille chagrins de mon cœur, etc.

Le thermomètre marque à l'ombre 40 degrés : c'est, depuis quelques jours, la température à laquelle nous sommes soumis. Le soleil est ardent, et sa réverbération sur le sol est si éclatante, que mes yeux se refusent à la

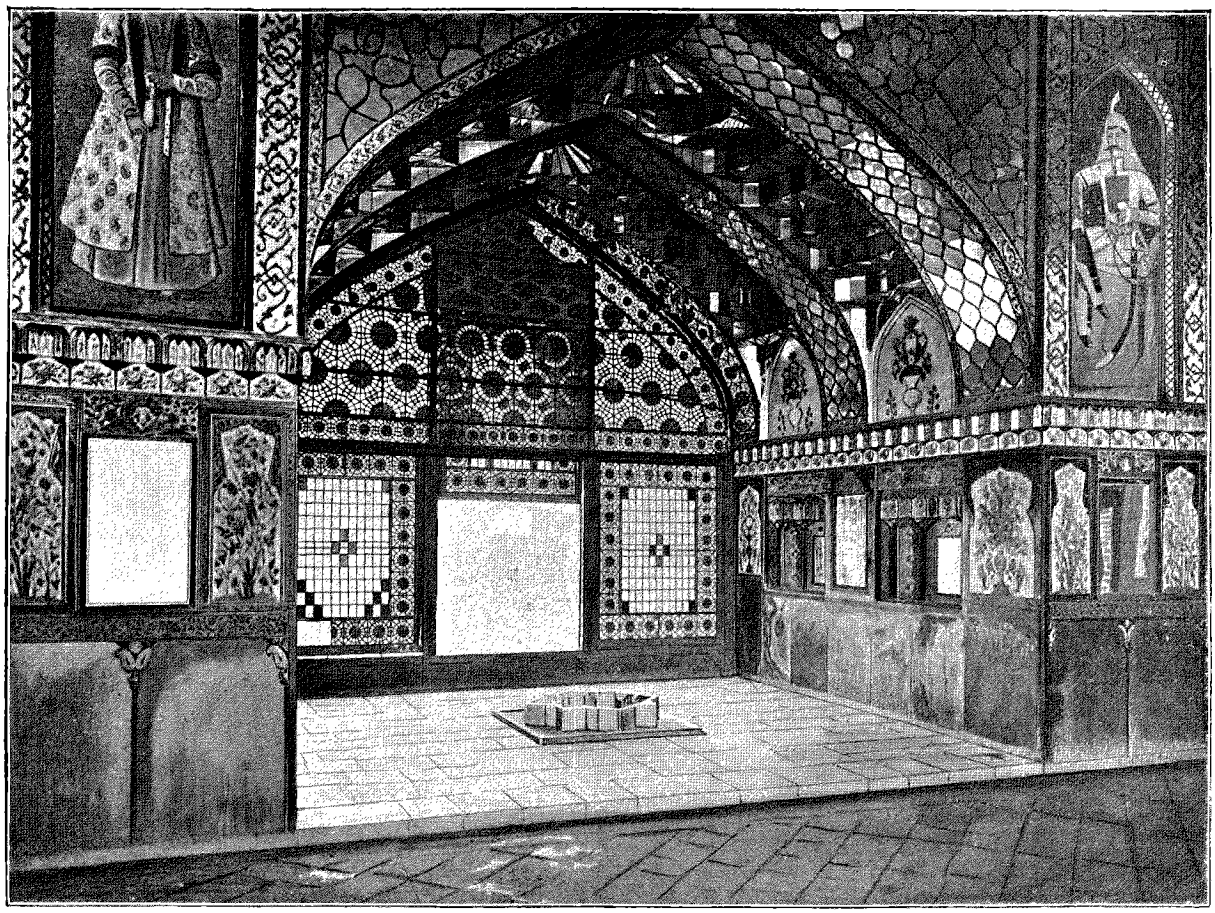
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soutenir. Nous rentrons à la station jusqu'à l'arrivée de la poste, qui vient enfin mettre un terme à cette attente pénible.

A deux heures, le *tarantass* nous dépose à la station de Kamarlou. Ce village, peuplé d'Arméniens, de Tatars et d'Aïssores, est des mieux cultivés. Ce n'est qu'après avoir menacé le chef de la poste d'écrire une plainte sur son livre de réclamations, que l'on obtient des chevaux pour aller jusqu'à Érivan.

De Kamarlou jusqu'à cette dernière ville, la route est superbe et bordée de riches cultures de tabac, de riz, de coton et de vignes. Les villages semblent tous prospères. Nulle part encore je n'ai vu un mouvement aussi énorme que celui qui se fait sur cette route. D'innombrables convois et d'interminables caravanes se dirigent vers Érivan.

Bientôt j'aperçois la masse de la vieille ville persane, d'où émergent de hauts minarets et des coupoles aux brillantes faïences. A six heures du soir nous y entrons. Le vieux quartier, perché au bord de la Zanga, m'apparaît dans une pittoresque et rapide vision, et, après un dernier temps de galop, notre équipage nous dépose devant l'hôtel de Londres, le seul convenable de cette ville. Notre fatigue est extrême, mais une grande



Intérieur du palais des Sardars. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

toilette et un peu de repos en auront vite effacé toutes les traces.

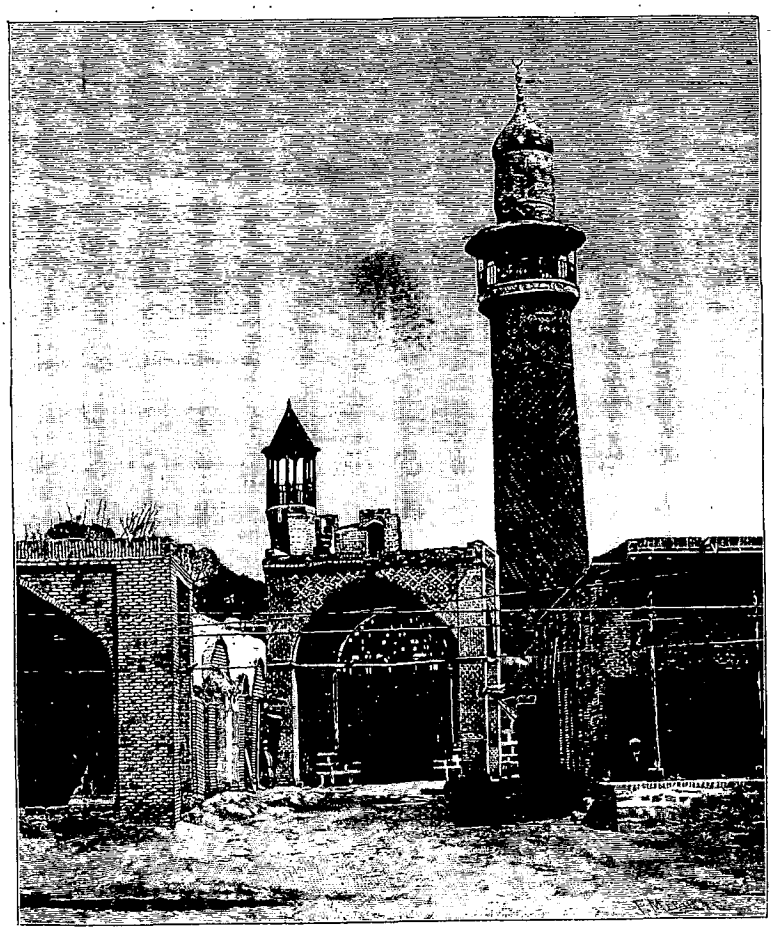
26 juin. — Après avoir congédié notre interprète Ohannès, devenu d'une insuffisance tout à fait intolérable, M. Chantre se met en campagne afin de lui trouver un remplaçant, et organiser une caravane pour aller à l'Ararat, un des buts de notre voyage. Sa première visite est pour M. le général Chalikhoff, gouverneur d'Érivan. Celui-ci était informé depuis longtemps de notre passage, et son accueil fut des plus gracieux. Ayant été mis au courant des projets de mon mari, il se chargea d'annoncer partout sur son parcours qu'il fût fait suivant ses désirs, et nous invita à aller, à notre retour, passer quelques jours chez lui, à Daratchitchag.

Tandis que nous sommes plongés dans de graves préoccupations au sujet d'un interprète, on nous annonce la visite d'un Arménien d'Érivan, Hambartsoum Kevorkiantz. Un jeune homme plein de vivacité et d'entrain se présente alors et nous dit, en très bon français, qu'ayant passé quelques années à Montpellier, où il a reçu le meilleur accueil, il vient, désireux à son tour de rendre service à des Français, se mettre à notre entière disposition. « Je serai votre interprète, dit-il, si vous voulez m'accepter comme compagnon de route. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout inattendue qu'elle est, cette proposition n'a rien au fond d'étonnant, car elle est faite par un riche agriculteur, libre jusqu'aux vendanges, et que l'idée d'aller à l'Ararat enchante quelque peu. Malgré les objections de mon mari, qui craint un enthousiasme passager, M. Kevorkiantz maintient sa décision et nous donne sa parole. Cette importante question terminée, il ne reste plus qu'à organiser la caravane et à voir la ville.

Érivan, dont la physionomie est restée toute persane, est aujourd'hui le chef-lieu du gouvernement principal de l'Arménie russe, et la deuxième ville du bassin de l'Araxe. Son importance est des plus grandes, tant au point de vue commercial, qu'au point de vue stratégique. Je ne reviendrai pas sur sa description, qui a déjà été souvent faite.



La mosquée du bazar. — Gravure de Méaulle, d'après une photographie.

Après les luxueux intérieurs tatars dans lesquels nous avions pénétré maintes fois, la vue du palais des Sardars, l'une des curiosités de cette ville, devait nous laisser plus froids que la plupart des voyageurs débutant par Érivan. L'éclatante décoration intérieure de ce palais est certes des plus curieuses, et sa situation surtout sur le rocher qui borde la Zanga est des plus admirables. A part les soubassements, tout dans la grande salle du palais des anciens vice-rois du pays est glaces et peintures. Dans de grands cadres se voient les portraits des héros de la mythologie persane et ceux de Nadir-Chah, d'Abbas-Mirza, etc. D'autres représentent des expéditions guerrières, des scènes de chasse.

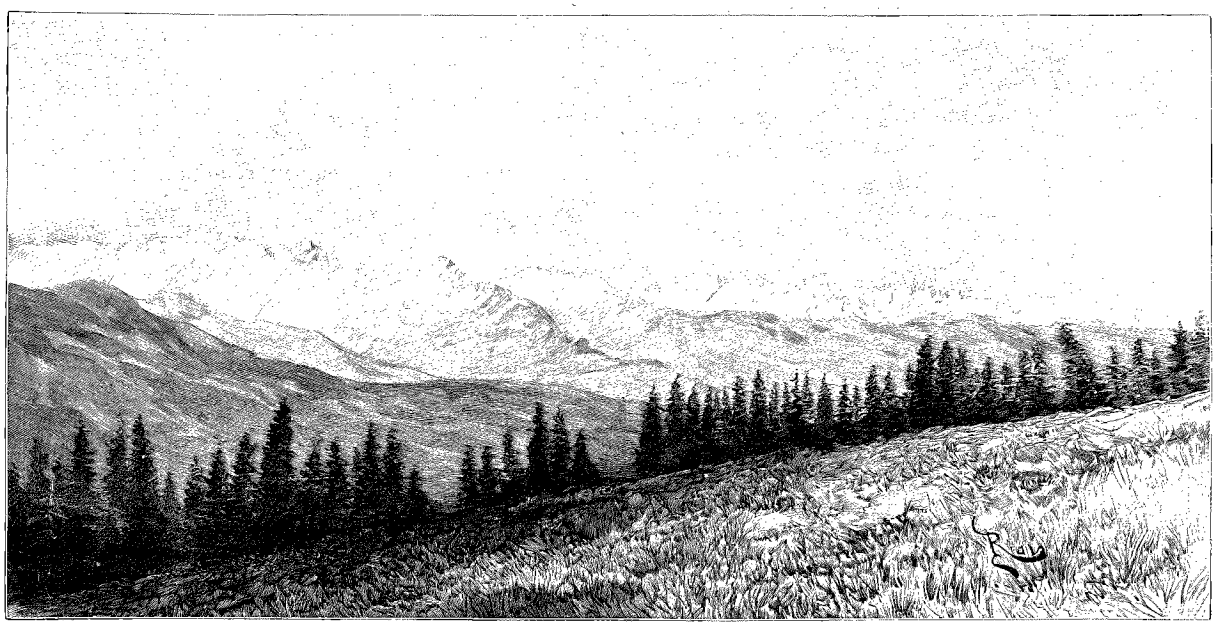
Au centre du dallage de cette salle est un bassin en marbre blanc, aujourd'hui vide et muet, mais d'où devait jaillir, à l'époque florissante des sardars, une eau limpide et murmurante. Toute la façade sur la Zanga est occupée par une baie aux vitraux de couleurs, devant laquelle s'écoulaient jadis les longues heures de kief du monarque asiatique, pendant qu'il écoutait, au milieu de la fumée de son kalyan, le doux babillage de sa favorite, mollement couchée à ses pieds. A ce murmure venait s'ajouter le grondement de la Zanga roulant sur son lit de roche, et, pour reposer sa vue, le sardar avait, tout au loin, bien en face de lui, l'Ararat dans toute sa glorieuse magnificence.

De la demeure des sardars nous allons à la grande mosquée du bazar, dont l'entrée, fermée par une chaîne, est encombrée de marchands d'objets de dévotion : Corans, chapelets, amulettes. Nous les marchandons, mais les bons musulmans secouent la tête négativement : ils ne veulent pas voir leur marchandise profanée par de vils chrétiens. Cette mosquée possède une belle cour intérieure très ombragée. Un immense bassin carré en occupe le centre, et lorsque nous y entrons, plusieurs centaines de Tatars, accroupis autour de la margelle, y font leurs ablutions. J'assiste, en passant, au spectacle particulièrement bizarre, de voir un musulman se laver la bouche dans l'eau où son voisin se lave les pieds! Quatre nölbönds, plantés aux quatre coins du bassin, suffisent pour couvrir de leur ombre épaisse la superficie de cette vaste cour, tout autour de laquelle se rangent les écoles.

Mme B. CHANTRE.

(*La suite à une autre livraison*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les monts Tian-chan. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DE PARIS AU TONKIN
A TRAVERS LE TIBET INCONNU,

PAR M. BONVALOT.

1889-1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage sont exécutés d'après les photographies prises par le prince Henri d'Orléans.

I

Le départ. — Dans le Tian-chan. — Les Kirghiz. — Un monastère bouddhiste.

Dans le récit de notre voyage de Paris au Tonkin à travers le Tibet, je ne parlerai pas de la première moitié de la route, parce qu'elle est bien connue et que je l'ai déjà décrite dans un volume publié il y a huit ans. Ce récit ira également à grandes enjambées sur la voie que Prjevalsky et Carey ont suivie avant nous. Je parlerai plus longuement des régions dont nous avons eu la primeur.

Autrefois on invoquait les Muses avant d'écrire, l'auteur les suppliait d'être favorables, d'être propices à son entreprise. Tout cela est vieux jeu, comme on dit, et pour mon compte je supplie les rhumatismes hargneux et la fièvre louche de « vouloir bien avoir l'extrême obligeance de me permettre » de tenir la parole que j'ai donnée à mon éditeur : de lui fournir à bref délai le manuscrit où je conterai à la diable un voyage que j'ai fait avec plaisir et qu'il est beaucoup moins amusant de « mettre sur le papier », je le l'avoue franchement, lecteur.

En janvier 1889, chez mon brave ami Henri Lorin, qui me rappelait cela à Paris à mon retour, nous parlions explorations, voyages ; il me demandait quel nouveau projet j'avais en tête. Je lui répondais qu'un beau voyage serait d'aller par terre de Paris au Tonkin, de jalonner hardiment une route à travers tout le vieux continent. Et lorsque Henri Lorin m'invita à lui montrer sur la carte mon itinéraire probable, je traçai une ligne à travers le Turkestan chinois, les hauts plateaux du Tibet et les vallées des grands fleuves de la Chine et de la presqu'île indo-chinoise. A ceux qui regardaient par-dessus mon épaule, ce plan paraissait superbe, et moi, encore fatigué du Pamir, je ne voulais pas même songer à l'exécuter : pour la bonne raison que lorsque je me chante voyage, je me laisse prendre incontinent à cette pipée de mon imagination.

A quelques mois de là, je revenais de l'Exposition, qu'on installait et où j'avais été prendre l'air des pays lointains, lorsque ce même ami m'écrivit que quelqu'un désirait voyager avec moi en Asie. Il s'agissait de savoir si c'était une personne décidée à me suivre partout, mon intention n'étant pas de *globe-trotter* pour passer le temps, mais d'explorer. On me répondit selon mes désirs. Du coup, j'oubliai les promesses que j'avais faites de me reposer et je me précipitai sur les récits du Père Huc et de Prjevalsky.

Les pourparlers ne languirent point avec le duc de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chartres, qui offrait de subvenir aux frais d'une exploration à laquelle son fils participerait. Nous tombâmes immédiatement d'accord sur ce point, que notre œuvre serait nationale et que nos collections seraient remises à nos musées. Mon futur compagnon, le prince Henri d'Orléans, fut enthousiasmé par le plan que je lui soumis. Plan assez vague, le voyage ayant cela de commun avec la guerre, qu'il est « tout d'exécution ». Avant d'être sur le terrain, il est enfantin et inutile de rien affirmer.

Les premiers préparatifs ayant été rapidement terminés, le 6 juillet nous quittions Paris, enfiévré alors de son Exposition. A Moscou nous devions rencontrer Rachmed, le fidèle compagnon de mes deux précédents voyages. On me l'avait trouvé au Caucase à l'endroit où je supposais qu'il serait, car je sais près de quelles gens Rachmed aime à vivre, quand il ne court pas les grands chemins. Le brave garçon se préparait à venir à l'Exposition, il réalisait un rêve qu'il caressait depuis longtemps; déjà son billet était pris, il allait s'embarquer à Batoum, lorsque mon télégramme lui parvint : « Si tu veux venir Chine avec moi, va attendre Moscou ». Et Rachmed alla aux bureaux de la compagnie Paquet se faire rembourser son billet de Paris et en prendre un autre pour Moscou. Il n'était pas heureux de la conjoncture, comme vous pensez bien; il avait le cœur gros de ne pas voir l'Exposition. Pourtant il n'hésita pas. Ainsi qu'il le confia, en parlant de moi, à un de mes amis, il avait la crainte de perdre mon affection : « Il n'aurait pas été content », disait-il. Rachmed est Ousbeg d'origine, il appartient à une des branches de cette belle race turque où l'on compte tant de braves gens, je ne me lasserai jamais de le répéter.

Rachmed. — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

En Russie on nous fait le meilleur accueil. On nous donne toutes les recommandations nécessaires pour les consuls de la frontière chinoise. A Moscou nous séjournons juste le temps de faire d'innombrables achats. Nous touchons à Nijnii-Novgorod, nous descendons le Volga, remontons la Kama, traversons la chaîne de l'Oural. Nous reprenons le bateau à Tioumen, débarquons à Omsk et, y ayant fait quelques emplettes, nous repartons pour Semipalatinsk. Là nous achetons les produits européens que nous craignons de ne pouvoir nous procurer à l'extrême frontière, et, à grands cahots de tarantass, nous arrivons à Djarkent, la dernière ville du territoire russe.

Avant d'entrer en Chine, nous organiserons notre caravane et nous recruterons le personnel nécessaire à l'exécution de nos projets.

Bien organiser une caravane pour un voyage qui finira on ne sait au juste quand et l'on ne sait où, est la partie la plus difficile du métier d'explorateur. Dans ces pays d'Asie que nous allons parcourir, les voitures ne sont pas d'usage, les fleuves ne sont pas navigables; ailleurs ils sont des véhicules, ici ils sont des obstacles : il importe donc de ne rien oublier et de ne rien emporter d'inutile, de ne prendre avec soi que ce qui sert immédiatement à l'exploration, de manière à ne pas allonger la file des chameaux, des chevaux et des ânes. On s'efforce donc de songer à tout, de prévoir tout; et, après avoir éliminé le plus possible, le chiffre des charges étant enfin fixé, on est toujours étonné qu'il soit aussi élevé.

Entre temps on recrute des hommes. C'est bien le pis de l'affaire à la frontière de Sibérie, à Djarkent, où nous ne pouvons enrôler que des gens de peu de valeur et nullement taillés pour un long voyage.

Rachmed les examine d'abord, et, en me les présentant, il me dit invariablement : « Ils ne valent rien pour la route ». Je vois bien qu'il a raison. Pas un seul qui ait un passé sérieux : tous des paresseux, des endettés, des gens qui veulent passer la frontière dans notre suite; aucun de ces bons aventuriers à mine décidée, vigoureux, ayant déjà regardé la mort sous le nez, et qui suivraient dans le feu le chef que le hasard leur donne, pourvu que le chef ait su se les attacher par un mélange parfois égal de bons et de mauvais traitements. Combien nous regrettons de n'avoir pas notre base d'opérations dans le Turkestan russe, à Samarcande par exemple, où les bons djiguites ne manquent pas.

Nous avons bien trois Russes qui nous conviendraient, mais ils ont posé comme condition d'engagement de ne pas dépasser le Lob-Nor.

Le 2 septembre, nous quittons Djarkent. En marchant à petites journées, nous sommes le 6 à Kouldja, où le consul russe et son secrétaire nous offrent la plus cordiale hospitalité. Nous passons de bons moments chez les membres de la mission belge. L'un d'eux, le Père Dedeken, a terminé son engagement, il doit retourner en Europe, et, comme il a un rendez-vous à Changhaï, il s'en ira à la côte avec nous et peut-être nous accompagnera en Europe. Le père parle chinois, il est décidé et nous sommes heureux de le voir grossir notre troupe. Son serviteur, Bartholomeus, l'accompagnera; c'est un Chinois honnête, chose extrêmement rare, paraît-il, mais très entêté, ce qui est très commun en Chine, nous dit-on.

Le prince Henri, Dedeken, Rachmed, Bartholomeus et moi formerons le noyau de l'expédition. Nous avons encore un interprète, nommé Abdoullah, parlant chinois et mogol; autrefois il a accompagné l'illustre Prjevalsky. Il nous paraît un honnête garçon, mais sa vanité, sa vantardise, son bavardage nous inquiètent.

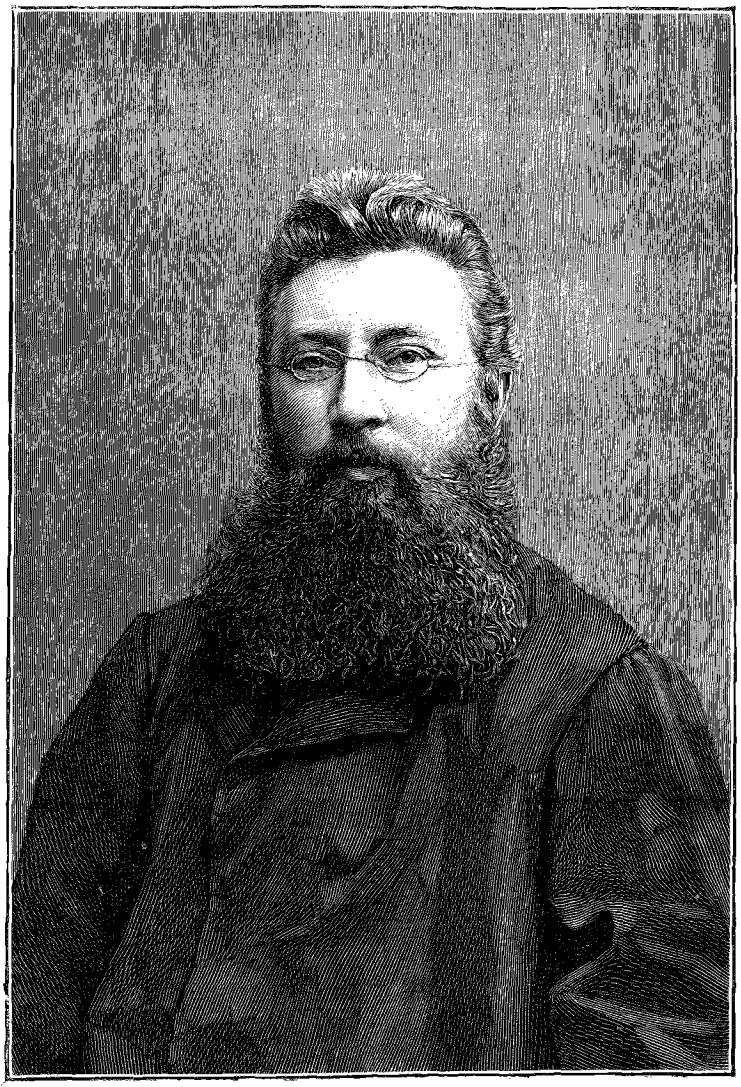
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

G. Bonvalot et le prince H. d'Orléans. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le récit des souffrances qu'il a éprouvées dans le Tsaïdam épouvante nos gens. Ce babillard infatigable semble prendre à cœur de nous décourager de rien entreprendre en dehors des sentiers battus. Il faut dire que le consul russe de Kouldja ne nous encourage pas non plus, et lorsque Henri d'Orléans lui dit que nous allons essayer d'arriver à Batang, il a un sourire d'incrédulité et il l'engage à ne pas se leurrer de cet espoir.

Il nous fait observer que nous n'avons pas d'escorte, pas de tente de feutre, pas de passeport chinois. L'expérience nous a démontré qu'on peut se passer de ces trois choses, indispensables au dire du consul.



Le P. Dedeken. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

En ce qui concerne le passeport, je dois dire que la principale cause de notre réussite a été de n'avoir pas prévenu à l'avance le Tsong-li-yamen de Pékin. En demandant un passeport pour voyager dans les parties peu visitées de la Chine, nous aurions éveillé l'attention de la diplomatie chinoise. Les mandarins nous auraient donné les plus chaleureuses lettres de recommandation, sauf, une fois notre itinéraire connu, à envoyer d'avance des ordres pour que tous les moyens soient employés afin de nous barrer la route et de nous obliger à rebrousser chemin. Tel a été le sort de tous les voyageurs en Chine, depuis feu Prjevalsky jusqu'à Richthofen, au comte Bela Szecheny et à tant d'autres, arrêtés dans leurs entreprises par des procédés divers.

Après avoir complété notre caravane tant bien que mal à Kouldja, il nous manque, pour continuer notre route, l'autorisation du gouverneur chinois de la province. Elle nous est accordée après une visite où l'étiquette est très bien observée, en ce sens qu'on nous offre trois tasses de thé et une bouteille de champagne. Le gouverneur nous accorde deux sauvegardes pour nous conduire aux frontières de la province d'Ili.

Le 12 septembre, la petite colonie européenne nous fait gracieusement la conduite jusqu'à la porte de la ville. On nous souhaite cordialement bon voyage, bon retour en France, et puis on se sépare.

Nous voilà donc enfin en selle ; nous nous dirigeons sur l'est, mais, une fois le Tian-chan franchi, nous changerons de direction. C'est le Tonkin que nous visons. Pourrons-nous jamais l'atteindre, et par quel chemin ?

La route est creusée dans le lœss : c'est bien la poussière du Turkestan. On en sort, et le sol, le paysage, la culture de la plaine me rappellent les environs de Samarcande et de Tachkent. Les faces glabres, les yeux bridés, les longues tresses des hommes disent qu'on est en Chine. La fertilité de cette vallée d'Ili est remarquable ; aussi depuis quelques années se repeuple-t-elle très rapidement. Beaucoup de Tarantchis qui avaient fui sur le territoire russe retournent aux places que leurs pères ont cultivées. Beaucoup d'émigrants viennent de Kachgarie, même de la Chine orientale. Longtemps encore les bras manqueront à cette terre qui peut nourrir des centaines de milliers d'habitants.

Nous laissons à notre droite la vallée d'Ili, et jusqu'à Mazar, posé sur un affluent du Kach, nous suivons une route commode. Fréquemment nous rencontrons des villages abandonnés par des Taranchis qui, ayant pris part au massacre des Chinois, ont fui quand ces derniers ont reçu la province d'Ili des mains de la Russie.

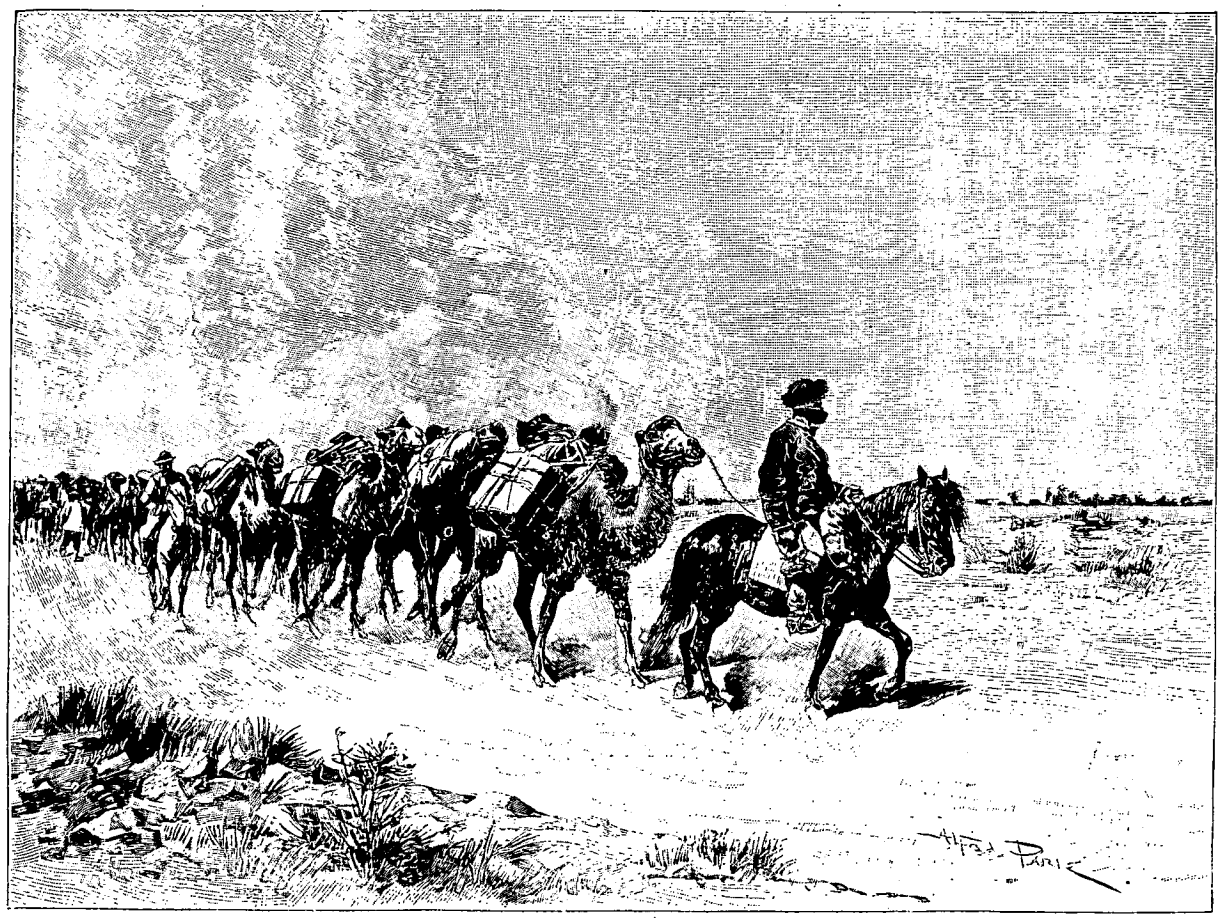
Les maisons tombent en ruines, elles se perdent maintenant dans un bocage de saules, de peupliers, de vignes ; les herbes folles encombrent les jardins, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

canaux d'irrigation sont à sec et les champs en jachère. Ces terres, désertes maintenant, n'ont pas cessé d'être généreuses; elles se sont parées de verdure, et l'aspect en est riant.

Nous trouvons dans la province d'Ili, au delà de Mazar, beaucoup de Kirghiz sibériens que la bonté des pâturages des affluents de l'Ili a attirés. Ils ont conservé les chefs qu'ils avaient élus étant sujets russes. Par ordre du mandarin chinois, d'accord en cela avec les tribus, ces chefs élus transmettront le pouvoir à leurs descendants.

A côté de ces Kirghiz très riches, nous voyons des Kalmouks très pauvres. Les bons pâturages, les riches troupeaux appartiennent aux premiers; les autres sont relégués dans les moins bonnes places, qu'ils cultivent sans acquérir l'aisance. Ces Kalmouks ne payent vraiment pas de mine. Ils sont chétifs, mal nourris, mal logés, mal vêtus, et ils ont l'air placide plutôt qu'énergique ou intelligent. Cependant ils sont depuis longtemps chargés de la défense du pays, ils ne peuvent quitter la place qui leur a été assignée sans demander une permission à leur chef. Ils sont attachés à la glèbe; on les réquisitionne pour faire la police, pour le service d'estafettes; ils doivent être armés et tenir prêts le



La caravane en route, frontière de Chine. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

sabre, le fusil à mèche ou l'arc. Leurs « bannières », au nombre de vingt, répandues dans le Tian-chan, jouent, fort mal, le rôle de ces familles qu'en Autriche on installa au sud de l'empire, en Croatie-Slavonie, dans la région dite des « Confins militaires ».

Leurs voisins ne paraissent pas les tenir en haute estime, car un Kirghiz à qui je fais remarquer combien ces Mogols ont la physionomie douce me répond en riant :

« Cela est vrai. Ils sont bons comme les vaches.

— Comment?

— Parce qu'on peut les traire à volonté. »

Il paraît que les Kirghiz, qui sont audacieux, bien armés et sans scrupules, ne se gênent pas pour tromper et piller ces Mogols. Les voleurs étant musulmans transigent facilement avec leur conscience, attendu que les volés sont bouddhistes, c'est-à-dire des gens qui n'ont pas de « livre », ni Bible, ni Coran, par conséquent les derniers des hommes.

Les autorités chinoises interviendraient rarement pour rendre justice à ceux qui sont lésés : les coupables sont presque toujours insaisissables; dans la montagne ils se cachent facilement, et puis, à ce propos, on peut obtenir de leur famille ou de leur tribu soit un impôt arriéré, soit un cadeau qu'en temps ordinaire le mandarin se verrait refuser.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque les brigandages sont tels que toute sécurité a disparu, la ruse est employée : avec de belles paroles, avec des promesses, on attire en ville le chef qui est l'instigateur du désordre, et l'on s'en débarrasse d'une manière quelconque. Par exemple on le met dans une cage entre deux pals, et pour que les méchants tremblent, on laisse le prisonnier mourir dans cette horrible posture. L'agonie dure parfois une semaine.

Les nomades, ayant perdu leur chef, sont un peu désorientés, et l'on profite de cet état d'esprit pour exiger une sorte de soumission. Les autorités chinoises ont réussi à enregistrer nombre de Kirghiz, à les étiqueter pour ainsi dire. En effet, des cavaliers qui nous croisent portent au cou une tablette renfermée dans un sac de feutre. Je demande ce que cela signifie, et l'on m'explique que depuis quelque temps tout Kirghiz, avant de se rendre à la ville, doit se présenter d'abord chez son chef et lui demander une tablette de ce genre. Dessus est écrit son nom en turc, en chinois, en mogol : c'est un passeport qui lui permet de circuler librement dans les bazars. Aux époques de troubles, tout Kirghiz surpris sans cette tablette est arrêté par les soldats chinois et puni des peines les plus terribles.

Tente mogole. — Dessin d'A. Pépin, d'après une photographie.

En rentrant dans sa tribu, le voyageur doit rendre à son chef son passeport sur bois : on contrôle ainsi les absences et l'on a un moyen de faire un peu la police de la montagne. Ces hommes chevauchant avec la tablette qui leur bat la poitrine me font comprendre la puissance incroyable des administrations; vis-à-vis de la faiblesse d'intérêts particuliers disséminés elle est énorme. Les autorités chinoises, à force de patience, sont parvenues à tenir ces nomades qui se riaient d'eux et à leur passer au cou la cangue de la loi. Et lorsqu'on parle aux coupables du *yamen* (tribunal), ils entrevoient l'image confuse d'une maison avec de hauts murs, où siège au fond de plusieurs cours se suivant un homme entouré d'une foule qui lui obéit, un homme qui se fait lire des papiers relatant exactement des faits passés depuis des années et qui, à des dates fixes, fait distribuer des coups de bâton, ordonne qu'on empale, qu'on coupe des têtes, et cela le plus tranquillement du monde. Ces arrêts sont inscrits avec une pointe de bambou sur une mince feuille de papier; on les exécute, et l'on note même de quelle façon ils ont été exécutés. Ces « dossiers », disons le mot, sont pour l'illettré un objet d'étonnement, et la machinerie administrative lui paraît une sorte de monstre, auquel il est impossible d'échapper et qui poursuit implacablement, comme faisaient autrefois les Euménides à chevelure de vipères.

Le 15 septembre, nous avons quitté Mazar. Si le pont sur le Kach n'avait été emporté à la suite d'un orage, nous aurions franchi cette rivière pour nous rendre dans la vallée du Koungez par une passe voisine. Il nous faut prendre plus au nord, à travers la montagne, et aller chercher un gué plus haut. Après avoir grimpé, puis suivi les ondulations des collines incultes, nous apercevons la vallée, sorte de terrasse au pied des montagnes, steppe grisâtre tachetée de tentes peu nombreuses et où quelques troupeaux errent. Elle est dominée à l'est par un chaînon plus élevé que celui du nord, dont les pentes nous semblent nues et dont les cimes ne sont point blanches de neige.

Les bords de la rivière offrent un aspect assez riant. Elle se déroule ainsi qu'un ruban à travers des bocages verts formés par des peupliers, des saules, des tamarix qui ont encore quelques fleurs, des réglisses, des épines-vinettes, des framboisiers sauvages. L'eau est abondante et l'herbe est drue partout où la rivière s'est répandue. Dans les fourrés les faisans abondent.

Après un village abandonné nous traversons la petite rivière de Nilka et quittons la vallée marécageuse pour regrimper sur le plateau qui la borde. Au milieu de hautes herbes on rencontre des surfaces défrichées où les Mogols ont leurs tentes de feutre. Elles sont plus petites que celles des Kirghiz, plus basses, plus pointues vers le sommet. Ces Mogols sont occupés à battre le blé dans les aires en plein vent, de la même manière que font les peuples primitifs qui n'emploient point de machines. Une perche est plantée au milieu du blé posé sur le sol. Des bœufs réunis sur une même ligne sont attachés à cette perche et tournent autour. Ils piétinent lentement la moisson. Des enfants les houspillent d'une baguette. Ces enfants, nus comme à l'heure de leur naissance, sont malingres. Leur ventre est trop saillant, et leur peau, exposée au soleil, presque noire, paraît jetée sur leur ossature, qu'elle semble vouloir quitter chaque fois qu'ils élèvent leurs bras et font saillir les cercles de leurs côtes et les angles de leurs omoplates.

Le soir du 16 septembre, nous sommes sur les bords du Kach, qui est large d'au moins 200 mètres au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

point où nous devons le franchir, car il se ramifie et forme des îlots nombreux. Son cours est assez impétueux. Demain matin, à l'heure où les eaux sont le plus basses, avant le lever du soleil, notre caravane passera sur l'autre rive, sans encombre, nous l'espérons.

De notre bivouac nous apercevons au nord des points blancs dans la plaine, au pied des montagnes. Ce sont, paraît-il, des tentes de lamas qui se livrent aux travaux de la moisson. La récolte terminée, ils reviendront hiverner dans le monastère, bâti sur la rive gauche de la rivière.

Le lendemain, comme nous avons l'assurance de rejoindre facilement notre caravane, que la traversée du gué retardera dans sa marche, nous visitons le grand lama maître du monastère.

Notre arrivée près des tentes est annoncée par les aboiements furieux de superbes mâtins à long poil. Le bruit fait sortir des lamas jeunes et vieux qui écartent à coups de pierres ces bêtes très vigilantes. Nous disons l'objet de notre visite au plus âgé d'entre eux; celui-ci envoie en avant-coureur deux jeunes moinillons, et lui-même nous conduit poliment à la demeure de son chef. L'individu qui nous sert de cicerone possède une tête énorme, un col assez long, de petits yeux et une face très large et toute grêlée de verrues. Cela ne constituerait pas une physionomie avenante, si la bouche à grosses lèvres n'avait un sourire aimable qui efface cette laideur. Il paraît que cet excellent homme, dont il serait difficile de fixer au juste l'âge, est un médecin célèbre. Nous ne savons quels sont les honoraires que les malades lui payent, mais nous pouvons dire qu'il ne fait pas de grands frais de toilette. Sa coiffure est une calotte de cuir crasseuse surmontée d'une houppe, petite calotte d'enfant de chœur, qui est vraiment minuscule pour cette énorme tête, par rapport à laquelle elle a, à peu près, les proportions d'un pain à cacheter posé sur une mandarine. J'allais oublier — tant cette tête me préoccupe — de vous dire que l'ajustement de cet Hippocrate consiste en une longue robe de bure lui tombant aux pieds et qu'une corde serre à la taille. Ce long corps maigre est terminé par de petits pieds enfermés dans une sorte de bas en cuir brut : cette chaussure ne mérite pas le nom de botte.

Le grand lama nous accueille poliment sur le seuil de sa tente de feutre blanc, la plus grande de toutes. Il soulève lui-même la portière et nous invite avec une grande affabilité à pénétrer dans sa demeure. Nous ne nous faisons pas prier et nous nous asseyons à l'orientale à gauche de l'entrée.

Lama docteur. — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

Ce grand lama paraît avoir une soixantaine d'années. Comme tous les prêtres de sa religion, il a les cheveux courts; étant naturellement imberbe il n'a pas besoin de se raser. Ses traits sont réguliers, surtout comparés à ceux de son médecin. La face est assez large, bien entendu, mais l'œil noir est très intelligent, la bouche est fine, les sourcils sont bien marqués. Il a de l'aisance dans les gestes, de l'onction dans la voix. Nous ne serions pas étonné qu'il administrât fort bien sa congrégation. Il nous semble être un « homme remarquable ». De temps à autre il prise du tabac rouge qu'il verse sur l'ongle de son pouce; il le puise à une bouteille ovale de jade que ferme une cheville à tête d'argent. Il veille à ce que l'on nous serve le thé au beurre, boisson favorite des Mogols et des Tibétains, avec laquelle je fais aujourd'hui connaissance et que je trouve à mon goût.

Derrière notre hôte est posée sur une estrade une statuette dorée qui représente le grand lama de Lhaça; le grand lama que j'ai sous les yeux me paraît lui ressembler beaucoup, il semblerait qu'il s'est « fait la même tête ». En tout cas, il a la même physionomie souriante.

Rien dans cette tente n'indique une recherche, un besoin de propreté, une velléité de luxe. Tout y est à peu près également négligé. La seule richesse apparente consiste en une rangée de petits flacons de jade

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

posés sur un coffre recouvert d'une étoffe jaune. En face de l'entrée un autel est dressé et des images saintes sont enfermées dans une sorte de tabernacle ou de chapelle portative dont la forme me rappelle celles que j'ai vues en Italie. Et comme en Italie ou en Espagne, ces images sacrées de Bouddha sont portées chez les malades qui le demandent, afin de faciliter la guérison, à laquelle collabore également le médecin au moyen de remèdes bénits.

Un grand bruit de tamtams et de cymbales attire notre attention : on sonne la prière. C'est le moment de prendre congé du grand lama, qui se lève, nous serre la main, et nous souhaite bon voyage avec cette figure toujours aimable des bouddhas en statue et qui convient aussi aux bouddhas en chair et en os. Le vieil homme nous accorde sans hésiter l'autorisation de visiter la pagode construite près du monastère d'hiver.

En sortant, nous apercevons les cymbaliers qui sont postés devant une grande tente, laquelle est affectée au service religieux durant la moisson. Les lamas sont presque tous dans les champs et le nombre des prieurs est très petit : il se compose surtout de jeunes garçons, tous en calotte d'enfant de chœur, tête rasée, avec une longue robe monacale serrée aux reins par une ceinture.

Le monastère consiste en une réunion de maisons dans le goût (!) mogol et formant un carré. Rien de plus simple que l'architecture de ces constructions : quatre murs, une porte, une fenêtre, un âtre, un trou dans le plafond ; sur le toit, du fourrage, des guirlandes de prières, et c'est tout. Autant que nous pouvons juger par les fentes des portes fermées, l'ameublement est nul ; nous apercevons quelques coffres, quelques hardes, quelques outils. Au reste, les lamas, fidèles à leurs habitudes de nomades, habitent, nous assure-t-on, même pendant la saison froide, leurs tentes de feutre, dressées dans les cours que forment les habitations. Elles sont bâties avec de la terre, des moellons, des perches, et elles servent à l'usage du bétail autant qu'à celui des hommes.

La pagode est neuve, ses murailles sont blanchies à la chaux. La grande porte ouverte, nous pénétrons dans une sorte de grange rectangulaire. Tout d'abord notre regard se porte sur l'autel, où brillent les flammes de lampes à huile qui font reluire la dorure des statues. L'une de celles-ci représente Bouddha jeune, souriant, assis sur un trône. Derrière, un lama en métal doré sourit le plus aimablement du monde comme Bouddha ; comme lui aussi, il possède de longues oreilles, pour mieux entendre les prières, sans doute ; il tient les mains opposées l'une à l'autre en ayant l'air de se préparer à applaudir, tout en restant très digne.

A côté du grand autel, une chapelle de plus modestes proportions abrite la statue d'un personnage vêtu de jaune, ayant un tablier sur les genoux et un chapelet à la main ; il serait le successeur du grand lama, et son rôle serait analogue à celui d'un saint, car il aurait charge d'intercéder en faveur des fidèles et de transmettre leurs prières à qui de droit.

Sur la table de l'autel sont alignées de petites tasses contenant de l'huile. A côté on voit des aiguières de bronze, des sonnettes, des paquets d'images, des plumes de paon en trophée, des ballots de livres saints et de prières imprimées, des fioles renfermant des graines ou des odeurs, et d'autres menus objets dont la valeur est grande, car ils ont été apportés de la sainte ville de Lhaça. Les côtés de la nef, si l'on peut employer ici ce mot, servent de hangar et de remises, car nous apercevons des coffres, des caisses, des peaux, des tapis, des marchandises diverses et même des treillis de tentes. Le sol est battu et cela donne à la pagode un air de propreté. Avant de partir, le lama faisant l'office de bedeau nous montre un tambourin, qui est l'orgue dont ici on accompagne les prières, et, frappant un coup sur les cymbales destinées au même usage, il nous engage, le doigt levé, la bouche béante, à en admirer la sonorité. Ces cymbales ont en effet des vibrations très harmonieuses.

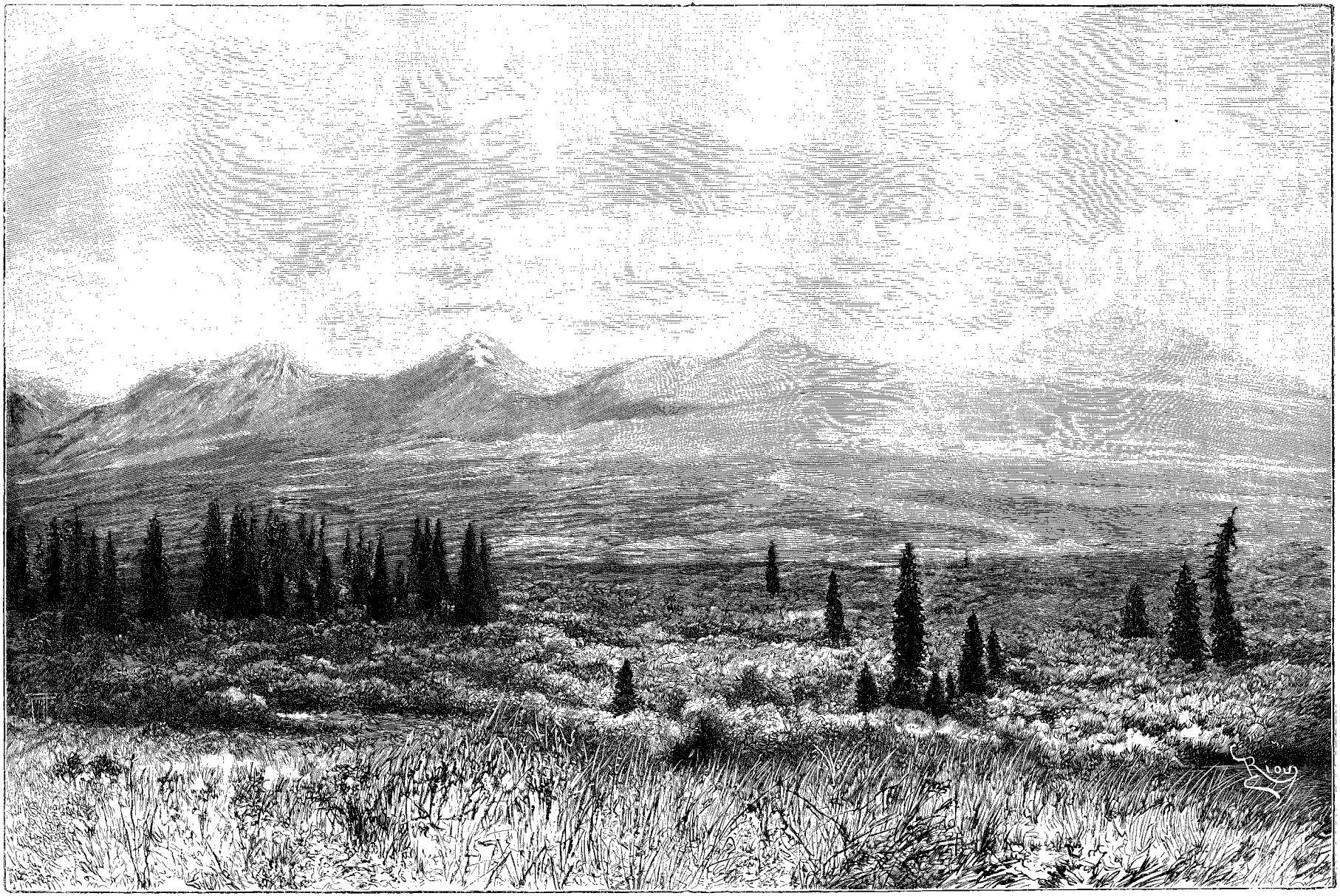
Ayant franchi le Kach, nous arrivons, le soir, par une petite passe, dans la vallée du Koungez. Nous campons non loin d'une mine de cuivre où nous trouvons une imperceptible source qui nous donne assez d'eau pour le thé. Nous sommes dans une steppe aride.

Le 18 septembre, nous campons dans les roselières aux bords du Koungez, à une place nommée Timourlik. Sur la rive opposée on distingue un grand campement de Kirghiz. Est-ce notre présence qui les décide ? Est-ce que le temps est venu pour eux de chercher d'autres pâturages ? En tout cas, durant la nuit ils rassemblent leurs troupeaux, plient leurs tentes, et le matin dès l'aube ils ont disparu.

Nous passons le Koungez à 10 kilomètres de là, car nous devons nous diriger vers le sud-est, vers la vallée de Tsakma, et la passe qui y mène se trouve en amont de la rivière. Nous sommes maintenant sur la route suivie par Prjevalsky. Jusqu'à présent la traversée des chaînons du Tian-chan qui nous barrent la route n'offre pas de grandes difficultés : nous faisons une promenade charmante. La température est agréable, quoique le 18 nous ayons, à une heure de l'après-midi, + 38 degrés à l'ombre. Le minimum de la nuit est — 9 degrés, juste ce qu'il faut pour qu'on s'enveloppe avec plaisir dans les longues couvertures ouatées.

Aussi les Kirghiz qui le 19 nous offrent l'hospitalité se disent-ils les plus heureux des hommes. Ils ont de l'eau en suffisance : près des montagnes ils sèment le millet et le blé ; dans la plaine ils abreuvent leurs troupeaux à volonté, l'herbe abonde, le bois ne manque pas, car les rives du haut Koungez sont de véritables bocages, où nous reconnaissons à l'état sauvage les saules, les peupliers, le pommier à fruits petits et âcres au goûter, le poirier, l'abricotier, le chanvre, la réglisse, le houblon. Avant de passer dans la vallée de Tsakma, nous campons dans un véritable bois où rôdent les sangliers, les cerfs, les renards, les faisans et, hélas ! aussi les loups, qui nous dévorent quatre moutons bien gras dont nous nous proposions de faire un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vallée de Tsakma. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

excellent rôti. Nos chasseurs poursuivent des ours sans les atteindre. Ces animaux foisonnent dans la montagne.

Ces Kirghiz habitaient autrefois en terre russe, dans les environs de Lepsinsk. Ils sont venus sur le territoire chinois parce qu'ils manquaient de chemins de parcours pour leurs troupeaux. L'impôt qu'ils payent aux Chinois serait de 10 pour 100. Ils sont très gais, bien nourris, vigoureux, rougeauds comme tous ceux qui vivent à l'air vif de la montagne. Ils ne nous ont pas paru aimer le travail. Ils passent leur temps à flâner d'une tente à l'autre, à manger, à dormir, et de temps en temps ils vont à la chasse. Plusieurs étaient armés de carabines Berdane, auxquelles ils avaient adapté une fourche pour assurer le tir.

Le 20 septembre, nous quittons ces braves Kirghiz, qui sont les derniers que nous verrons. Je ne crois pas que leurs tribus se soient répandues plus à l'est.

Le 22 septembre est pour nous le premier jour un peu pénible. Il tombe une pluie plus que rafraîchissante, et pas un de nos hommes n'a le désir de se mettre en route. Les deux guides que le gouverneur chinois nous a donnés prétendent ne pas connaître de route vers la vallée de Tsakma, et l'interprète Abdoullah, qui se charge de nous en montrer une, nous mène droit à une impasse. Nous rebroussons chemin, et le simple bon sens nous fait découvrir une passe commode : elle le serait du moins si la pluie n'avait rendu la montée difficile. Nous sommes sur la terre argileuse de la steppe et nos chameaux ne tardent pas à glisser, à hurler de rage; quelques-uns d'entre eux s'abattent et voilà notre caravane arrêtée. On les relève avec peine, et, pour éviter de nouvelles chutes, on fauche des herbes et des broussailles avec le tranchant des sabres et l'on étale à ces maladroits animaux une litière sur laquelle ils conservent l'équilibre. On les fait avancer en les excitant par des cris proférés dans les langues les plus variées : vous auriez entendu le russe, le kalmouk, le turc, le chinois, le français et même le flamand. Quant à ces deux dernières langues, c'était la première fois qu'on les parlait dans ce recoin des monts Célestes.

On gagne une crête, on descend dans un thalweg, puis on remonte sur un plateau, où nous nous abritons sous un superbe bouquet de pins. Un morceau de pain tiré de la poche et des groseilles cueillies au groseiller voisin constituent un frugal déjeuner de halte.

La pluie cesse lorsque nous sommes en haut de la passe. Près de la ligne de faîte nous trouvons un sentier à peine tracé sur le rebord d'une gorge.

Soudain un coup de vent fait une large déchirure horizontale dans le voile de brume jeté sur le paysage et nous apercevons au loin, vers le sud, des montagnes couvertes de forêts que poudre la neige; au-dessus, des bataillons de gros nuages noirs, qui pelotonnent lentement. Puis la brume s'efface peu à peu, et, à mesure que les choses s'éclairent, l'œil se promène avec satisfaction sur une large vallée que nous ne supposions pas aussi proche. Une banderole d'arbres verts marque les sinuosités de la rivière Tsakma qui traverse une steppe s'étendant vers l'ouest. Cette steppe recouvre d'un tapis grisâtre les flancs de la vallée : on croirait qu'elle est parfaitement unie et qu'elle descend sans un pli jusqu'aux bocages du bas. Mais des taches moins ternes se dessinent sur ce tapis décoloré; on les fixe du regard, et l'on voit bien qu'elles se meuvent; on avance et, il n'y a pas à en douter, ce sont des gazelles, que notre approche inquiète. La peur les prend, elles partent de toute la vitesse de leurs jambes invisibles, et il semble qu'elles volent à ras du sol. C'est alors que nous constatons que la pente qui, dès l'abord, nous semblait aplanie, ne l'est pas, car les gazelles descendent, disparaissent, montent, reparaissent et nous dessinent toutes les ondulations d'un désert bosselé, bien nu, où quelques plaques vertes dans les creux marquent le séjour de l'eau descendue de la montagne.

L'horizon étant plus net, grâce à la brise, l'espace grandit vers l'ouest et se développe si loin que la rivière ne se voit plus que comme un fil, et qu'elle finit par se perdre dans un infini uniforme.

Nous campons sur un terre-plein naturel, près d'un bocage où la rivière circule. On allume de grands feux, un grand séchage est organisé. On sacrifie une brebis grasse. La gaieté est générale. Les moutons qui nous restent sont liés les uns aux autres et tenus entre les feux dans le cercle que feront les chameaux et les chevaux, ce soir. On craint les loups : ils pourraient nous réduire à la famine.

Cette contrée, où se voient des traces de sangliers, de cerfs, de loups, d'ours, est fréquentée par les chasseurs : les cendres d'un feu en plein air, des tisons calcinés, un abri de branchages, nous le prouvent.

Sous un pin, entre deux énormes racines, nous découvrons un gîte très confortable. Le sol est battu, la chambre à coucher est une épaisse litière d'herbes sous une voûte où l'on doit se glisser. Bien entendu qu'en s'éveillant il ne faudrait pas gesticuler, mais on peut dormir à l'abri de presque tous les vents; on peut allumer un feu à ses pieds, passer la nuit sans qu'il risque trop d'être éteint par la pluie, car les fines pointes toujours vertes des branches superposées ne laissent passer aucune goutte. Le gibier foisonne non loin de là; on peut certainement tuer des cerfs, puisque voilà les solides os de leurs jambes que les loups ont renoncé à croquer. En outre, de l'eau délicieuse et du bois à discrétion sont à deux pas.

II

Sur la route de Kourla.

L'interprète Abdoullah nous épouvante presque avec la passe de Narat, qu'il a traversée autrefois et qui, selon lui, mettra hors d'état tous nos chameaux. A l'en croire il faudrait coudre à chacun d'eux des plantes de pied artificielles, afin de les protéger contre les pierres tran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chantes ou pointues dont la passe est hérissée. Il calcule que nous n'aurons pas assez de cuir pour le ressemelage de nos chameaux, et se lamente. Rien de plus dangereux en exploration qu'un gaillard de cette espèce, un important aussi nul, à qui on laisserait prendre sur les indigènes un ascendant que s'arrogent souvent les interprètes. Nous n'ajoutons foi qu'à moitié aux dires d'Abdoullah et nous ne ressemelons pas nos chameaux.

Cette opération, qui ne laisserait pas d'étonner un boulevardier, est fréquente dans le désert pierreux des montagnes. Elle consiste tout simplement à coudre au pied des bêtes blessées une semelle de cuir. Tandis qu'on exécute cette cordonnerie bizarre, le client n'est

pas à l'aise et il donne toutes les marques extérieures, toutes, du mécontentement. La couture achevée, on rend à la bête qu'on avait ligottée la liberté de ses membres. Il est intéressant de voir ses premiers pas d'essai avec cet accessoire qui lui permet de poser le pied à terre sans douleur : elle s'en aperçoit vite, et vite elle cesse de récriminer en son patois contre la brutalité de ses maîtres.

Après une courte étape, ayant trouvé une « bonne place », nous faisons séjour afin de nous préparer à franchir la passe.

Un beau campement comme celui du 23 et du 24 septembre ne s'oublie pas. Nous y restons deux jours, employés à des réparations diverses. On visite les fers des chevaux, on remplace ceux qui sont usés. On veille à ce qu'aucun clou ne manque. On regarde le dos des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bêtes de somme et des chevaux; les selles qui les blessent sont modifiées; les plaies sont pansées; on recoud les enveloppes déchirées des charges. En un mot, tout est remis en état.

Notre vieux chamelier, Imatch le bancal, qui n'a pas voulu quitter les chameaux que nous avons achetés à son maître, les soigne avec une véritable affection. Ils le connaissent, et lorsqu'il les appelle dans la steppe à l'heure du picotin, ils viennent à lui comme les poules vers la ménagère qui leur jette le grain.

Voilà dix jours à peine que nous dressons la tente, et déjà nous en avons pris l'habitude et nous l'aimons. Chaque fois nous nous étendons avec plaisir à la place que nous avons quittée le matin. Notre tente n'est pourtant ni grande, ni confortable : sa hauteur est celle d'un homme ordinaire, mais elle est assez longue et assez large pour que tous les trois nous puissions nous étendre sur les feutres, manger à la gamelle unique qui nous réunit, et savourer les tasses de thé sans nous toucher des coudes. Notre abri est d'une bonne toile, cousue double et solidement; cela suffit pour nous protéger contre le mauvais temps, et nous avons la sensation d'y être comme dans un salon, quand la pluie s'abat à flots ou que la tempête se déchaîne.

Imatch. — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

Le départ des deux guides donnés par le gouverneur d'Ili a fait dans notre troupe un vide, qui est comblé presque immédiatement par l'arrivée de deux Torgoutes. Ils sont à cheval, fusil en bandoulière, une longue tresse leur battant le dos. Ils s'approchent du feu de nos hommes et engagent la conversation en langue mogole. On leur offre le thé, on les questionne. Le plus vieux nous apprend qu'ils ont en vain cherché leurs chevaux, dérobés par les Kirghiz.

Nous obtenons facilement des deux Torgoutes qu'ils restent avec nous et nous montrent la route. Ce qui se passe autour d'eux les intéresse vivement; ils promènent un œil étonné sur les armes qu'on fourbit, sur les oiseaux qu'on prépare; ils s'étonnent que l'on conserve la peau des jambes d'un daim que Henri d'Orléans a tué. Ils échangent quelques mots en voyant l'horrible effet de la balle d'express-rifle.

Le 25 septembre, par monts et par vaux, sous un ciel couvert, nous nous élevons peu à peu jusqu'à la passe, que Rachmed et moi trouvons bonne en pensant à beaucoup d'autres passes. Le vent s'élève froid, violent, mais il souffle d'ouest-nord-ouest, c'est-à-dire dans notre dos; nous sommes dans une steppe désolée où l'on ne trouve pas un arbuste, rien qui puisse servir à combattre le froid qui commence à nous gêner. En revanche nous trouvons des papavères très jolies, des pensées sauvages ravissantes, des edelweiss à réjouir un alpiniste amoureux.

Le soir nous campons sur les bords du Youldouz, où nous arrivons par une descente sans pierres. Les nuages nous cachent les montagnes qui serrent la vallée, et la vallée n'en est pas plus gaie. Nous sommes heureux de nous tapir dans un bas-fond, car le vent souffle glacial.

Dans la nuit du 26 septembre nous avons un minimum de — 20 degrés. Au réveil, les hommes se plaignent du froid. Nous suivons la vallée. C'est toujours la steppe. Nous nous éloignons un peu du Youldouz, qui roule son eau limpide sur le sable et sur les galets, et nous allons camper sur le bord du Zakisté-gol, « Rivière Poissonneuse », un de ses affluents.

En chemin nous rencontrons la caravane d'un lama considérable; nous l'effrayons en voulant le photographier; Henri d'Orléans y réussit malgré tout. Ces dignes lamas à bonnets pointus nous semblent légèrement ivres.

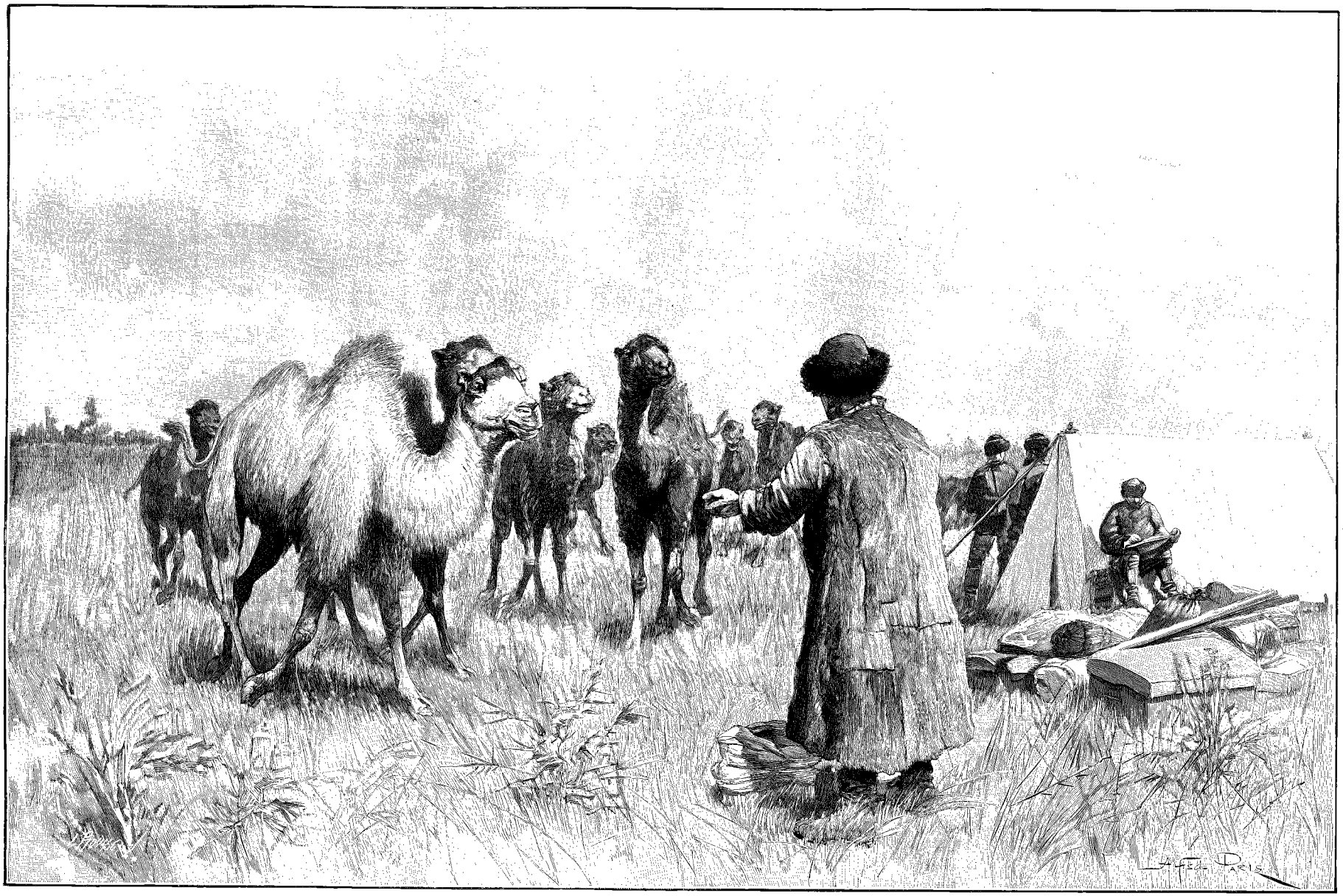
Le paysage ne change pas. C'est la steppe bordée de montagnes, nue, parfois blanche de sel, puis ce sont des tourbières aux endroits où l'eau séjourne ou s'écoule lentement. Nous voyons sur le sol des cornes d'*arkars*, mais nous n'avons pas le temps d'aller leur donner la chasse dans la montagne. Le soir du 28 septembre nous campons au delà du lit desséché de la rivière Borokousté. Nous trouvons de l'herbe pour les chameaux, du *kisiak* (crottin) pour le feu.

Au nord, nous apercevons au flanc de la montagne une inscription en lettres immenses. Ce sont les paroles sacrées des bouddhistes : les fidèles lettrés peuvent les déchiffrer à des lieues de distance. De ma vie, je n'ai vu écrire en aussi énormes caractères : tous les versants du Tian-chan suffiraient à peine à l'impression d'un livre.

Les bouddhistes aiment à manifester leur dévotion à l'air libre, et lorsque nous quittons la vallée pour gagner par une passe le défilé de Kabchigué-gol, nous rencontrons des *obos* à chaque point culminant des ondulations du terrain. Vous savez, ami lecteur, qu'un *obo* est un amas de pierres sur la plupart desquelles on a gravé des prières.

Ces obos sont placés généralement sur les hauteurs, à ces endroits où l'on fait reprendre haleine aux bêtes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Notre compement. — Imatch appelant les chameaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

essoufflées par la montée. On profite souvent de ces arrêts pour tirer de sa besace un léger repas. Après, on prie pour que la route soit bonne, si c'est le départ, et parce que la route a été bonne, si c'est le retour. A ce propos, on marque son respect ou sa reconnaissance à la divinité en entassant des pierres, on y plante aussi une hampe, un bâton, et au bout on attache une prière écrite sur toile. On s'en va. Ceux qui viennent

Vallée du Youldouz. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

ensuite ajoutent des cailloux au tas commencé. Des ouvriers spéciaux, des lamas voyageurs, gravent des prières sur des pierres plates, et les déposent à cette place. Dès lors l'obo est constitué, et les pâtres, les voyageurs, les tribus en marche le grossissent chaque fois qu'ils passent auprès; les tas de pierres atteignent ainsi des dimensions colossales et ils ont l'aspect de monuments. De pieux bouddhistes y placent des images de Bouddha, de Tsongkaba, le grand réformateur, et de petites pyramides de terre représentant des chapelles, je crois. D'autres, des cornes gravées, des lambeaux arrachés à leur vêtement, des crins de leur cheval qu'ils lient à un bâton, n'importe quoi, ce qu'ils trouvent sous la main, et en accomplissant cet acte ils prient.

Lama mogol. — Gravure, d'après une photographie.

Pour arriver au défilé de Kabchigué-gol, mot qui signifierait « Rivière de l'étroite place », nous suivons le côté nord de la vallée. La route, assez bonne, serpente sur les contreforts. A droite, le regard plonge sur la vallée où les Torgoutes ont leurs tentes; autour, sur la steppe verte, errent leurs troupeaux. Le soleil luit avec tout son éclat. Sa chaleur semble excessive après 18 degrés de froid pendant la nuit. Il suffit de se retourner pour être convaincu tout de suite que ce beau temps ne durera pas, car de l'extrémité de la vallée la masse noire d'un orage court sur nous; le vent souffle, plus de soleil, et le grésil nous fouette; puis la neige tourbillonne et c'est l'hiver.

Heureusement nous avons atteint le sommet de la passe, j'entends une partie des cavaliers, car les chameaux ont un pas plus lent, et rien ne peut changer leur allure, ils viennent derrière.

Pendant trois jours nous dégringolons littéralement le Kabchigué-gol. Les perdrix y sont innombrables, et nos chasseurs en font de véritables hécatombes. Elles sont grises, succulentes. Beaucoup de grives, des mésanges, des bergeronnettes, peuplent les broussailles et les arbres collés au flanc de la montagne, qui sont des essences d'Europe.

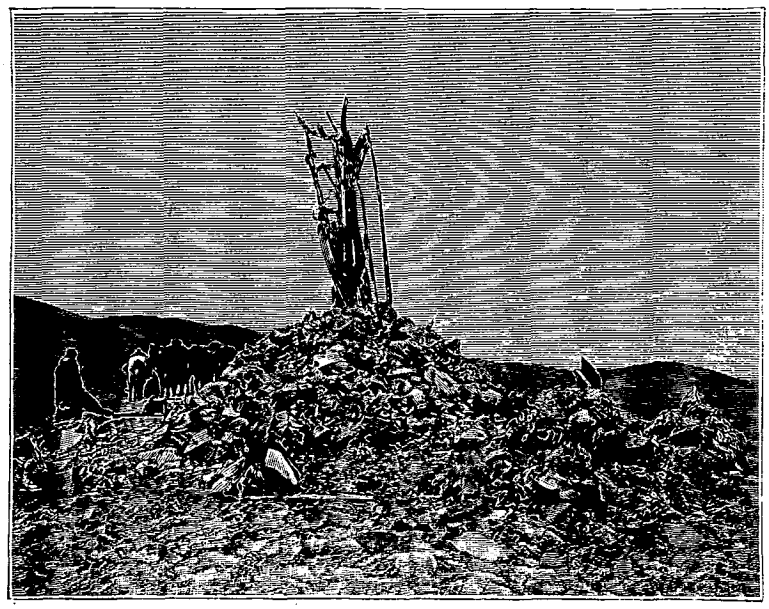
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous sommes ici en pays torgoute.

Les deux hommes de cette peuplade ont leur tente dans le défilé. Ils ne sont pas riches, ils possèdent peu de bétail : des chevaux, des moutons, des vaches.

Ce sont les descendants de ces Kalmouks qui quittèrent les steppes du Volga en 1770, et retournèrent avec mille peines dans le pays d'Ili. Ceux de ces nomades que nous trouvons ici ont gardé la mémoire de ce grand exode. Ils ne peuvent rien préciser, c'est un souvenir vague.

Nous partons avec plaisir de cette gorge étroite du Kabchigué-gol, bien qu'elle soit sauvage, pittoresque, bien qu'elle possède une source merveilleuse, qui guérit les rhumatismes et qu'on appelle Archan-boulouk, c'est-à-dire « Source du Remède ». Nous y trouvons quelques malades, des Mogols de petite taille, bien bâtis, aux pieds et aux mains minuscules, des mains non élargies par le travail, mais longues, d'oisifs. Leur tête ressemble vraiment à une boule à peine équarrie ; leurs pommettes sont saillantes, leurs yeux imperceptibles ; de profil leur nez apparaît à peine.



Un *obo*. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Un lama est propriétaire d'une cahute près de la source, sous un orme ; il est le médecin consultant en même temps que le directeur et le garçon de cette station balnéaire. C'est un bon vieux, qui nous apprend que le jeune khan prince héritier des Torgoutes est parti en pèlerinage pour le Tibet.

Le 2 octobre nous sommes hors du défilé, dans la steppe. Elle s'annonçait dès 1200 mètres par une avant-garde de *yantag*, plante dont les chameaux se régalent. Le changement est brusque, à vue. Voilà des pierres, du sable, un vaste horizon ; la température s'élève : une heure auparavant c'était une fraîcheur agréable, et déjà l'on sue.

Comme il est entendu que l'homme n'est jamais satisfait de son sort, il y en a dans la caravane qui regrettent le défilé et la montagne. Ces geignants sont les mêmes qui, tout à l'heure, soupiraient après la plaine. En longeant un mince canal d'irrigation, nous aboutissons à une surface parsemée de broussailles et de roseaux où des Torgoutes sont occupés à la moisson du blé. De loin, des ondulations nous cachaient ces cultures.

Nous campons dans une jachère près d'un bel orme flanqué d'un obo. A l'ombre de l'arbre est une sorte d'autel, analogue à l'*ara* des Romains, dans le creux duquel on voit des cendres et du charbon : on brûle dessus des plantes odoriférantes en l'honneur de la divinité. Contre le tronc est tout un faisceau de baguettes garnies de loques, de planchettes de bois, de prières écrites ; en bas sont des galettes de terre ; sur les branches se décomposent des peaux d'agneaux et de chèvres suspendues en offrande.

Le lendemain, 30 octobre, nous retrouvons dans la steppe et cette plante épineuse que les nomades appellent *touia kouirouk* (queue de chameau) et le yantag sucré, vers lequel nos chameaux s'inclinent par gourmandise chaque fois qu'ils le peuvent. Puis les abords de la rivière Ghadik, qui porte ses eaux au lac de Karachar, nous sont annoncés par des tentes, des *saklis*[1], des cultures. Le Ghadik, en dévalant du Tian-chan, se ramifie sur une surface considérable, comme s'il prenait ses aises dans la plaine ; il embrasse des îlots très nombreux et qui disparaissent sous une végétation vivifiée par une inondation périodique. Nous allons camper dans les hautes herbes d'un îlot. Notre tente est enfouie dans un bocage touffu de saules, d'ormes, de tamarix, où se mêlent des jujubiers et des réglisses. Il n'y a plus trace de sentiers sur cet archipel, l'eau les a effacés, et nous réquisitionnons des Torgoutes pour nous guider droit à travers ce labyrinthe herbeux.

Nous en sortons deux heures après avoir franchi plusieurs bras assez profonds de la rivière ; à l'époque des crues, ils ne sont certainement pas guéables. Au reste on nous dit que, à la fonte des neiges, le Ghadik forme un lac véritable d'où émergent les cimes des arbres. Les pâturages sont excellents et font la richesse des tribus groupées autour du « roi des Torgoutes ».

On nous engage vivement à aller visiter ce potentat, mais en accédant aux prières des Torgoutes nous nous écarterions de la route la plus courte vers Kourla.

1. On appelle *saklis* le carré de murs enfermant les tentes et les troupeaux pendant l'hiver ; presque toujours, dans un des coins de l'enceinte, un abri, une masure est construite ; elle sert d'étable et de cuisine par les grands vents ou les grands froids.

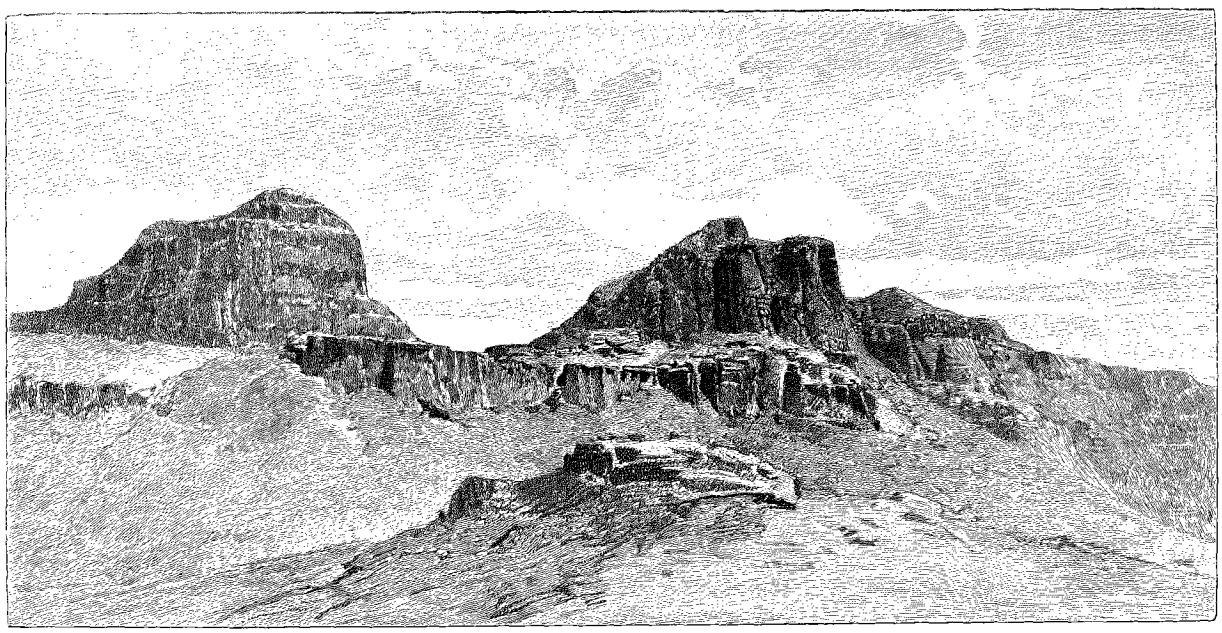
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous nous dirigeons droit sur l'oasis qui nourrit cette ville. A peine avons-nons traversé le dernier canal d'irrigation empruntant son eau au Ghadik, que le désert commence. La transition est excessivement brusque : à 100 mètres de distance la température diffère. Derrière nous l'air est humide et relativement chaud, et voici que nous aspirons un air sec et très vif. Un sentier creusé par des chameaux à l'époque où le sol était amolli par les pluies serpente en s'élevant jusqu'à une encoche plus profonde, taillée au sud-sud-est dans une petite sierra déchiquetée et nue.

Au delà c'est une sorte de vallée sans eau, sablonneuse, bordée de mamelons striés et s'effritant : ils offrent les aspects bizarres d'une ville abandonnée où se dressent encore des monuments en ruines.

Plus loin nous retrouvons les Torgoutes dans le pays de « l'arbre noir », *kara motoun*, nom sous lequel on désigne une sorte d'orme qui marque le cours des canaux d'irrigation. Les derniers Torgoutes mogols se rencontrent ici ; ils cultivent quelques carrés de terre peu fertile, car elle est mélangée de sel.

Autour de notre bivouac viennent rôder des hommes à la taille élancée, à la barbe noire et touffue : ce sont les premiers que nous voyons depuis que nous avons quitté la Sibérie de Kouldja. Ils engagent la conversation avec nos hommes dans la langue turque, ils les saluent à la musulmane, et tout de suite l'un des badauds se détache et revient bien vite avec des melons qui rappellent ceux du Turkestan par leur forme oblongue et leur saveur délicieuse. Français, Russes, Tarantchis, Kirghiz, Ousbegs sont réjouis par cette rencontre de gens de qui ils se sentent plus proches que des Mogols.



Monticules de lœss. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Nous avons la sensation de retrouver des connaissances, et tous nous passons une soirée très gaie. Rachmed ne me cache pas son étonnement d'entendre parler sa langue, et il commence à croire que « presque partout habitent les Ousbegs, ce qui se comprend, l'émir Timour ayant conquis la terre presque entière ».

Et par une association d'idées assez naturelle me revient à l'esprit le chant que j'ai écouté souvent en Allemagne : « Qu'est-ce que la patrie allemande? Elle est partout où résonne la langue allemande. »

Si le principe des nationalités — reconnaissables (?) à une même langue — est jamais appliqué par ceux qui parlent turc, si un royaume se reconstitue où seront réunis les membres épars de cette grande nation, celui qui en sera le roi ou le khalife ne verra pas le soleil se coucher dans ses États, et il commandera à des guerriers vaillants et innombrables. Malheureusement ils seront répandus sur plus des trois quarts de la surface du vieux continent, et cela rendra leur mobilisation difficile, en temps de guerre.

Aujourd'hui, 5 octobre, nous faisons la dernière étape qui nous sépare de Kourla. Nous traversons encore un coin de désert, et, comme hier, des chaînons de lœss érodé, ayant aussi des aspects de tours, de coupoles, de mausolées. Avant d'arriver près du Kontchédarya, sur une hauteur dominant bien la plaine, se dressent les restes d'un fortin en briques sèches et posées sur paille qu'a construit Yakoub « le bienheureux », aussi appelé « le danseur » par les gens du Ferghanah.

G. Bonvalot.

(*La suite à la prochaine livraison*.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les bords du Tarim. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DE PARIS AU TONKIN
A TRAVERS LE TIBET INCONNU,

PAR M. BONVALOT [1].

1889-1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage sont exécutés d'après les photographies prises par le prince Henri d'Orléans.

III

Kourla. — Mauvais vouloir des autorités. — Départ. — Passage du Kontché-darya. — Le Tarim — Le Kara-Bourane. — Tcharkalik.

Kourla est une petite ville placée dans une belle oasis. Elle est traversée par le Kontché-darya, sur lequel on a jeté un pont de bois qui relie les faubourgs de la rive gauche aux bazars et à la forteresse de la rive droite. La population est un mélange de Chinois, de Dounganes et de Tarantchis. Les musulmans formant la majorité, le chef de la ville (l'*akim*) est de cette religion. C'est lui qui vient nous importuner dès notre arrivée.

Nous nous sommes installés dans la demeure d'un musulman, sujet russe, commerçant de la ville. Dans la journée du 6 octobre, nous recevons de nombreux visiteurs. Notre cour est envahie par les curieux.

Nous apprenons que les autorités sont invitées à se réunir au yamen dans la soirée à l'effet de tenir conseil. C'est de nous qu'il s'agit, et le chef nous fait demander l'autorisation de nous rendre visite le lendemain matin.

La foule n'est pas malveillante jusqu'à présent; au reste, les marchands sont en liesse, car nous faisons « aller le commerce ». Ici nous sommes dans le premier bazar que nous ayons rencontré depuis Kouldja, et plus loin nous n'en trouverons pas d'autre. Aussi achetons-nous, achetons-nous. Nous nous préparons pour le Tibet. Sans perdre une minute, nous louons vingt-deux chameaux qui transporteront nos achats. Nous faisons provision de tout ce que nous ne sommes pas sûrs de rencontrer plus loin dans la petite oasis de Tcharkalik, située à la pointe ouest du Lob-Nor.

Nous vous faisons grâce, cher lecteur, de ces détails, bien qu'ils soient les plus importants de tous en voyage. L'explorateur ne saurait avoir trop de préoccupations avant de s'enfoncer dans l'inconnu; il ne saurait avoir trop de craintes, et surtout celle de manquer de vivres, de munitions, de sel, etc.

Si je continuais l'énumération, vous verriez qu'il importe de songer à tout. Il faut d'abord l'utile et le nécessaire, ce qui nourrit les hommes et les bêtes sous le plus petit volume et en fatiguant le moins leur esto-

1. Suite. — Voy. p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mac. Surtout qu'on se garde de tenter des essais; pas d'expériences nouvelles, écoutez les gens du pays, triez leurs paroles, passez-les au « van de la prudence » et ne retenez que le vrai,... le vrai ! !

En relisant la liste des achats je relève les chiffres suivants :

Réserve de pain à la graisse salée, 1 600 livres russes en petites galettes épaisses d'un doigt, larges comme le creux d'une main d'homme.

Pourquoi si petites? pourquoi du sel, de la graisse? direz-vous.

Petites, parce que la galette de cette taille est facile à placer; à la rigueur on la met dans sa manche lorsqu'on marche : tandis qu'on grignote, il arrive d'être contraint de prendre le fusil ou le fouet. Et puis son volume représente à peu près exactement la satisfaction d'un « accès d'appétit » et pas une miette ne se perd. Le sel facilite les digestions, la graisse est un « argument » excellent contre le froid, l'expérience l'a démontré.

Je vois encore : 520 livres de la meilleure farine, qu'on tiendra en réserve, car nous n'userons de ces provisions qu'à la dernière extrémité ; 280 livres de graisse de mouton, salée et enfermée dans des panses de mouton; 160 livres de raisin sec, petit, délicieux, sans pépins, nommé *kichmich*, qu'on mélangera au riz ou qui sera distribué plus tard lorsque le froid, les salaisons, les longues marches, l'altitude, provoqueront cet état de débilité qui ressemble au scorbut; 80 livres de sel, à tout hasard, par précaution, quoique nous ayons l'assurance d'en trouver dans le désert à fleur du sol ou au bord des lacs ; 80 livres d'huile de sésame pour les bouillies; du tabac, des sacs, des pièces de feutre, etc.; enfin 6 000 livres d'orge pour nos chevaux, bien que l'interprète Abdoullah et un certain Parpa, habitant du Kourla, nous disent qu'on ne doit pas se préoccuper des chevaux.

Ce Parpa a servi autrefois les voyageurs anglais Carey et Dalgleish et nous l'engageons à notre service, dans l'espoir qu'il nous fournira d'utiles renseignements. C'est un aventurier à longue barbe noire, taciturne, à l'air tragique. Il est originaire du Ferghanah et il est venu avec Yakoub-Beg dans le Turkestan chinois. Il sait ferrer les chevaux, fabriquer les selles pour chameaux et il passe pour un homme courageux.

Les préparatifs s'achèvent rapidement; nous avons traité avec un Doungane moyennant un prix très élevé, mais cet homme s'adjoindra à nous avec trois serviteurs, deux Dounganes et un musulman turc de l'oasis de Hami. On espère que les ballots seront prêts en trois ou quatre jours et nous nous mettrons aussitôt en marche.

Le 7, en rentrant à la maison d'une promenade en ville, nous trouvons les serviteurs de l'akim ; ils nous annoncent la venue de leur maître. Bientôt arrivent, suivis d'une escorte, quelques mandarins vêtus à la musulmane, mais coiffés à la chinoise, du chapeau à globules et portant la tresse qui est la marque de vassalité que les Chinois exigent des musulmans, dont la tête est rasée d'habitude.

On les fait asseoir sur le feutre blanc étendu à leur intention et nous attendons leurs questions sans souffler mot. Ils engagent la conversation en langue chinoise, nous demandant poliment des nouvelles de notre santé, nous félicitant d'avoir fait bon voyage, nous promettant tout leur concours. Entre temps, leurs serviteurs déposent devant nous un hommage de fruits secs, de melons, d'amandes, selon la coutume du Turkestan.

Nous les remercions avec la plus grande cordialité de leur amabilité et nous attendons. Il est facile de voir que les chefs sont embarrassés; ils échangent quelques mots, puis le plus élevé en grade prend la parole sur un ton assez solennel. Il nous expose que la coutume est de demander leurs papiers aux étrangers.

A quoi je réponds que c'est là une très bonne coutume, car on ne saurait trop prendre de précautions vis-à-vis des inconnus qui s'introduisent sur le territoire d'autrui. Quant à ce qui nous concerne, il a vu, par nos cartes de visite sur papier rouge et écrites en caractères chinois, que l'un de nous est un prince allié aux rois de l'Occident; il doit savoir que le pacha blanc nous a facilité la traversée de ses États, et nous avons l'espoir que l'empereur de Chine ne sera pas moins aimable. Quoique nous ne comprenions pas qu'on nous demande des papiers à Kourla après qu'on nous a laissés franchir tranquillement la frontière et la province d'Ili, nous consentons cependant — pour lui faire plaisir, parce qu'il est aimable — à lui remettre la passe générale qui a été vue par le gouverneur de la province d'Ili.

Il nous demande la permission de la garder, ce que nous lui accordons d'autant plus volontiers que nous savons par Prjevalsky et d'autres qu'en Chine les papiers n'ont de valeur qu'aux endroits où ils ne sont pas nécessaires.

Après un échange de salutations respectueuses et dignes, les chefs s'en vont. Que se passera-t-il demain? Nous prévoyons des complications, et Rachmed, que tout cela impressionne fort peu, se rend bien compte de notre situation : « C'est le commencement de nos « vieilles histoires », et les Chinois vont nous ennuyer du mieux qu'ils pourront, ce qui n'a rien d'étonnant de la part des mangeurs de cochon.... »

Le 7 au soir, avant le coucher du soleil, les chefs de Kourla arrivent en grande tenue. A peine a-t-on échangé les salutations, et les tasses de thé sont-elles servies, que l'akim prend la parole et nous montre l'ordre de nous arrêter qui est arrivé d'Ouroumtsi à Karachar.

Nous manifestons un grand étonnement et le prions de nous permettre de faire lire cet ordre par l'un des nôtres. Puis la conversation continue :

« Où donc est notre passe?

— A Karachar.

— Eh bien, nous garderons votre ordre tant que vous n'aurez pas rendu ce papier que nous vous avons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

confié, car vous l'avez entre les mains et vous mentez. »

Je prends l'ordre, le mets dans ma poche et les invite à vider les lieux, ce qu'ils font, non sans peine.

Quelques minutes après revient un des chefs en tenant notre passe à la main, il nous la tend et nous la prenons en lui promettant de lui rendre son ordre, mais... demain. Notre intention est de photographier cet ordre, dont nous donnons la reproduction exacte.

Nous y joignons la traduction, que nous devons à l'obligeance de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys :

« Moi, Han, sous-préfet, ayant le titre honorifique de Fou-tchi, faisant fonctions de préfet du cercle de Kola-Chacul (Karachar), j'ai reçu du gouverneur par intérim Wei un ordre ainsi conçu :

« Actuellement un prince du sang du royaume de France, Ken-li-ho (Henri), voyageant sans passeport chinois et de sa propre initiative, se dirige vers Lopou-ta-cul (Lob-Nor), j'ordonne aux autorités locales de son parcours, dans quelque lieu que se trouve le prince français, de l'empêcher de continuer sa route et de l'obliger à rebrousser chemin.

« En conséquence de cet ordre, mon devoir est d'envoyer des agents aux informations, j'ordonne donc à deux agents de se rendre immédiatement à Kou-eul-li (Kourla) et d'agir de concert avec les chefs musulmans de cet endroit afin d'inspecter la contrée. Si le prince français s'y rencontre, il faut aussitôt s'opposer à sa marche en l'empêchant de pénétrer plus avant et en l'obligeant à s'en retourner.

« Les agents ne devront se rendre coupables ni de lenteur, ni de négligence, sous peine d'encourir des punitions. Ne pas désobéir. Deux fois recommandé.

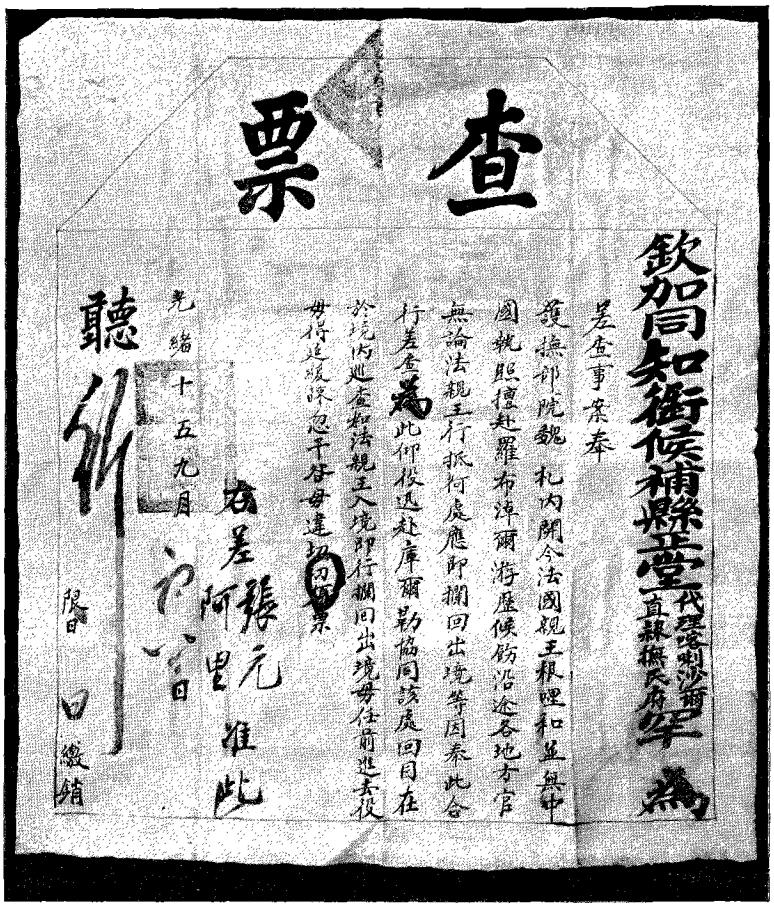
« Ces instructions sont données à Tchang-youy et à A-li. Ils auront soin de s'y conformer.

« Le huitième jour de la neuvième lune de la 15e année Kouang-Sin.

« Valable jusqu'au retour pour être ensuite rendu et annulé. »

Le 8, les chefs de Kourla, l'akim en tête, reviennent nous visiter. Nous leur rendons l'ordre, que nous avons photographié. Ils nous répètent que nous ne pouvons continuer notre route. Nous répondons que rien ne nous empêchera d'aller au Lob-Nor, où nous devons chasser.

9 octobre. — Nouvelle visite de l'akim, qui nous prie, d'une mine assez hardie, d'avoir à retourner sur nos pas. Sur notre refus catégorique, il se lève sans plus insister et s'en va disant qu'il aura recours à la force, ce qui nous fait rire.



Ordre chinois. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Nous hâtons les préparatifs de départ. Les achats sont terminés, les selles pour les chameaux sont cousues : rien ne nous oblige à prolonger notre séjour.

A la nuit, une délégation des chefs comprenant l'aksakal des sujets russes vient faire sans succès une ultime démarche auprès de nous.

Après notre souper, nous laissons les hommes dormir jusque vers minuit, et alors nous les réveillons ; ils reçoivent l'ordre de boucler toutes les charges immédiatement, et défense leur est faite de prononcer une parole. Le départ est bientôt assuré. Avant le jour on amènera les chameaux près de notre maison, et à l'aube on commencera à charger.

10 octobre. — Le programme élaboré hier est exécuté ponctuellement. Au jour, tous nos chameaux, tous nos chevaux sont là, ceux-ci bien ferrés, ceux-là bien sellés. La nouvelle de notre départ se répand bientôt dans toute la ville, et la caravane s'organise au milieu de l'affluence du populaire. Une multitude envahit notre cour, que nous devons déblayer *manu militari*, c'est-à-dire le bâton à la main.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais le chargement des bêtes de somme est terminé, les cadeaux sont distribués à nos hôtes et à nos connaissances, on saute en selle, on élève les mains à la barbe, et « Dieu est grand! », en avant pour le Lob-Nor!

Deux de nos hommes montés sur les meilleurs chevaux éclairent la route; ils ne doivent pas perdre de vue le chamelier de tête, et toujours se voir l'un et l'autre. En cas d'alerte ils rebrousseront chemin au galop. Rachmed devancera tout le monde pour voir de ses yeux quand nous approcherons de la porte. Sur ce, la caravane s'ébranle et se meut lentement à travers la rue.

Nous longeons un instant les murs crénelés de l'enceinte, à laquelle s'accotent de nombreuses baraques de terre agrémentées de plantes grimpantes, puis nous disons adieu à Kourla et tirons vers le sud. La route qui sort de l'oasis est poussiéreuse; quand l'oasis cesse, elle se ramifie sous forme de sentiers qui se perdent dans le désert, à peu près comme des ruisseaux tarissant une rivière mettent fin à son cours.

Nous campons dans les sables, à peu de distance, au bord d'un assez grand étang, décoré du nom de « Grand Lac ». Notre tente est posée sur une hauteur près de l'eau, au milieu des tamarix. On peut nous voir, mais nous verrons encore mieux ce qui se passera dans la plaine.

11 octobre. — Nous avons déjà chargé partie de nos chameaux lorsque nous voyons la plaine poudroyer du côté de Kourla. A la lunette nous distinguons une troupe de cavaliers se dirigeant au trot vers nous. Il est impossible de les compter. Une fois dans la steppe, on les distingue nettement sur la crête des vagues du terrain. Nous reconnaissons les chefs de Kourla, en grande tenue, accompagnés de quelques cavaliers.

Femmes à Kourla. — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

Arrivés près de notre bivouac, ils descendent poliment de cheval, et un de leurs serviteurs vient nous demander audience pour ses maîtres, ce qui est accordé instantanément. Les chefs s'avancent avec un certain empressement, voulant sans doute témoigner par là qu'ils sont sous le coup d'une émotion. Leurs visages sont souriants, ils nous serrent les mains longuement en penchant le corps. Tout leur être exprime la sympathie, les lignes de leurs individus sont affables.

A peine assis sur le bord du feutre blanc étendu en leur honneur, les plus jeunes restant à genoux par déférence, ils s'empressent de nous dire qu'ils viennent en amis, qu'ils nous apportent leurs vœux de bon voyage et de bonne santé. Ils ont dû exécuter les ordres venus de Karachar, mais bien à contre-cœur. Ils voyaient bien que nous sommes de grands personnages et de braves gens.

Nous remercions poliment en des termes analogues.

Nous faisons remettre aux chefs des cadeaux que nous les prions de conserver en souvenir de nous, et leur demandons en même temps un guide pour nous présenter aux populations et nous faciliter le passage du Kontché-darya, rivière qui n'a pas de ponts ni de gués et qu'on traverse en radeau.

Immédiatement on nous présente un homme d'une soixantaine d'années, nommé Ata Rachmed, le même qui a accompagné autrefois Prjevalsky dans son excursion au Lob-Nor. Notre interprète Abdoullah le reconnaît et nous assure qu'Ata Rachmed est le meilleur des hommes. Autrefois attaché à la personne de Yakoub, il est passé au service de l'akim de Kourla.

Après avoir reçu nos petits cadeaux, les chefs se lèvent, ils nous souhaitent bonne route encore une fois, nous serrent les mains avec une véritable effusion de cœur. Ils remontent à cheval et retournent à Kourla au petit galop. Nous plions bagages à notre tour et rejoignons notre caravane qui se dirige vers le petit village de Tchinagi, où nous camperons ce soir.

Telle est la fin de ce que j'appellerai une « mandarinade », car on peut appeler de ce nom la série de tracasseries que les mandarins chinois réservent aux Européens afin de leur prouver qu'il y a aussi une administration en Chine.

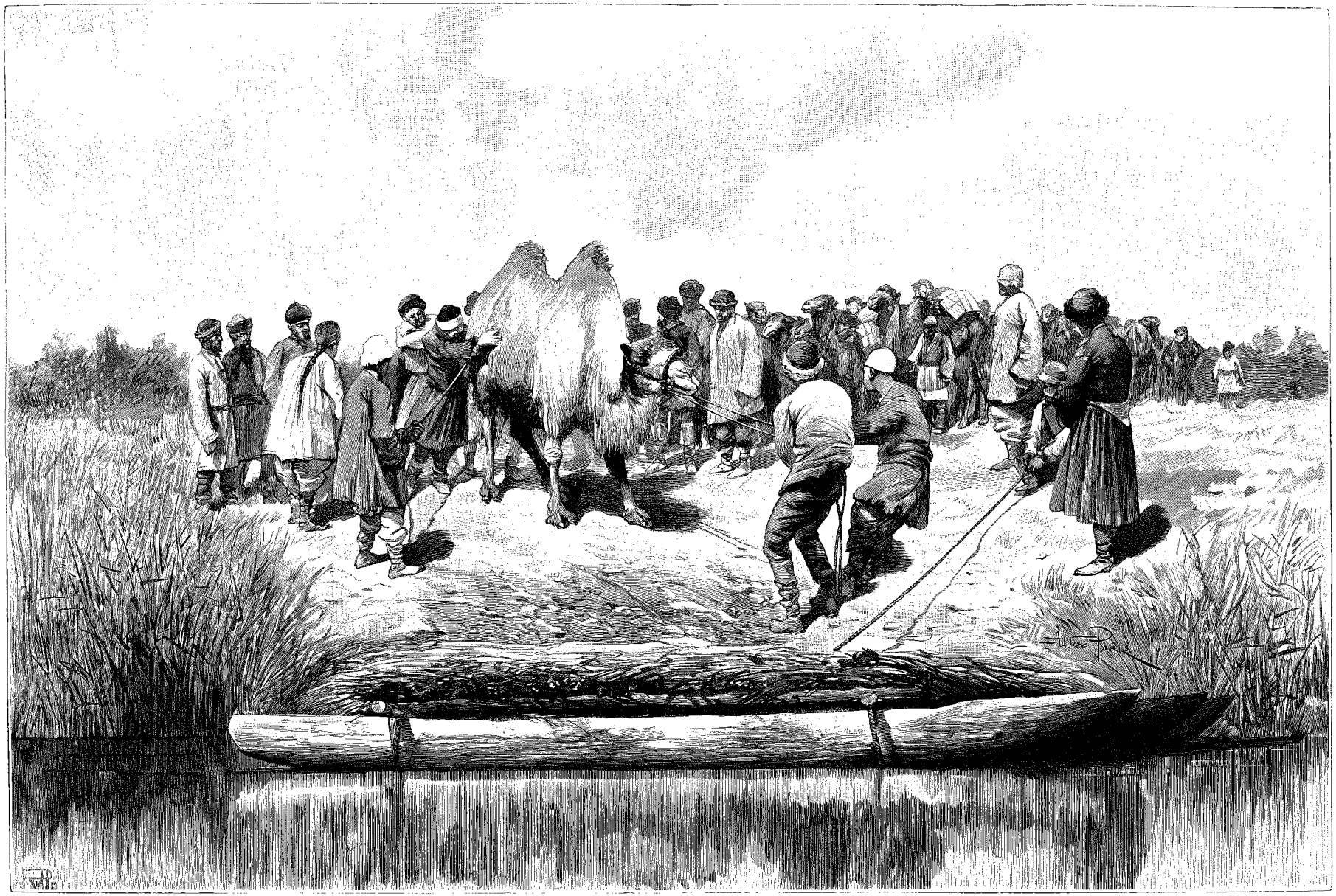
A Tchinagi, où nous bivouaquons après quinze ou seize verstes de désert, le vieil Ata Rachmed racole une vingtaine de pauvres diables à qui nous promettons une bonne récompense. Ils nous aideront à construire nos radeaux sur le Kontché-darya.

Les habitants de Tchinagi, qui ressemblent aux Sartes du Turkestan, disent être venus d'Andidjan, c'est-à-dire du Ferghanah, il y a cent ans. Ce chiffre ne précise rien, les Orientaux maniant les dates avec une négligence incroyable.

Un vieillard nous parle de Russes qu'il a vus dans le pays, qui ont vécu deux ans près du Kara-Bourane, et que les Chinois ont ensuite obligés à partir. En effet, nous savons qu'autrefois des vieux-croyants cherchant des terres sont descendus jusqu'au Lob-Nor.

Après avoir traversé une langue de désert nous arrivons bientôt dans un véritable bois de peupliers. Mais ce ne sont pas nos peupliers de France. Ceux-ci pous-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage du Kontché-darya. — Dessin de A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sent dans le sable; leur écorce est ridée, des lianes étouffent leurs troncs, qui sont creux. Leur feuillage est bizarre. La feuille, oblongue aux basses branches, et ressemblant à celle du saule, change en haut et devient celle d'un peuplier.

C'est avec ces arbres que nous devons construire nos radeaux, et cela augmentera la difficulté, car ce *Populus diversifolia* est poreux et sec à l'intérieur, bien que son écorce soit excessivement dure. Et s'il séjourne longtemps dans l'eau, il enfonce pour ne pas flotter.

Sur les conseils d'un vieillard qui dirige les travaux et qui affirme par sa barbe blanche, on pose l'une sur l'autre trois rangées de poutres, on les lie et les flanque d'épaisses bottes de roseaux afin d'élever la ligne de flottaison. On ne mettra le radeau à flot qu'au dernier moment. Nos Russes, habitués à l'eau comme presque tous les Russes, nous sont ici très utiles.

La soirée du 12 est employée à rassembler des arbres qu'on coupe dans la forêt ou qu'on va chercher dans des cachettes sur le bord de la rivière. Ceux-ci ont déjà servi à la confection de radeaux. Les indigènes les traînent avec leurs bœufs.

Le 13, on transporte les menus bagages dans des pirogues, et l'on organise au moyen de cordes une sorte de bac. Le radeau est couvert de terre, afin de donner à nos chameaux l'illusion du continent. Ces animaux ne sont pas marins du tout. Il faut même, pour les décider à avancer, leur préparer un quai avec des piquets et des branchages, car la rive est escarpée.

Le passage du Kontché-darya dure du matin au coucher du soleil. Le travail s'exécute gaiement. Les musulmans l'entremêlent de prières auxquelles ils sont conviés par leur mollah; il y a quelques disputes à propos des paresseux; mais tout le monde tombe d'accord autour de melons, assez bons, dont on fait une consommation considérable.

Nous nous dirigeons vers le Lob-Nor en suivant l'itinéraire de Prjevalsky et de Carey. Parfois nous devons nous éloigner, car les inondations ont modifié l'aspect du pays. Nous nous efforçons d'éviter la construction des radeaux, et les détours ne nous coûtent point.

Le 14 octobre nous poursuivons notre route dans les bois de *tougrak*, qu'égayent un peu les tamarix violets. Ces tougrak, ces peupliers, sont souvent brûlés. Les arbres sont espacés et déjà rares sur les collines de sable, à cause du passage fréquent des hommes dans cette région.

Nous traversons, dans l'après-midi, l'Intchiguédarya, une petite rivière, autre bras du Tarim, mais sur un pont, que l'on met en état pour les chameaux. On campe le soir à Goumbas près d'un étang, sur une éminence dénudée. Cette région est très peu habitée.

Le 15 octobre, après un minimum de — 10 degrés, la nuit, nous partons pour Aktarma, marqué sur la carte de Prjevalsky.

Au delà des collines de sable peu élevées nous trouvons une large et belle bande d'eau qui miroite gentiment au soleil. Elle s'écoule bien posément, bien unie, à peine bossuée par des dépôts de sable émergeant comme des épaves, où se sont réfugiées des aigrettes blanches. C'est le Tarim, qui semble fatigué de sa longue marche, car c'est seulement dans son chenal qu'il coule un peu pressé de se verser dans le Lob-Nor.

Nous nous éloignons de Tarim et nous arrivons dans l'après-midi à Aktarma, indiqué dans le désert par des bouquets de peupliers.

Un troupeau de bœufs nous annonce, à notre grand regret, car ils fuient devant nous en soulevant une poussière désagréable. Ce sont des animaux de petite taille et très agiles. Des hommes labourent des carrés de terre imprégnée de sel, non loin de la vingtaine de masures qui constituent une des villes les plus considérables du Tarim. Ces masures, faites de claies en roseaux et de boue, sont abandonnées en ce moment.

Le 16 nous faisons halte. Le village reste abandonné. Peut-être la nouvelle de notre arrivée a-t-elle mis les Aktarmiens en fuite? Il paraîtrait que tous les ans, en cette saison, la population se déplace et va vivre avec les troupeaux sur les bords du Tarim et des étangs qu'il a formés. Tandis que le bétail paît la bonne herbe, hommes, femmes, enfants pêchent, chassent et font sécher le poisson pour l'hiver.

Les habitants d'Aktarma, comme tous ceux de cette région du bas Tarim, sont des cultivateurs de date récente. L'un d'eux me raconte qu'il y a seulement une cinquantaine d'années qu'ils ont appris à semer le blé dans le village de Tcharkalik, situé plus loin que le Kara-Bourane. Un homme venu de Khotan avait apporté cette coutume. Avant cela ils n'avaient pas de bétail, ni bœufs, ni moutons.

Le 17, nous partons pour Yangi-Koul. La plaine où nous nous trouvons, avec son ciel gris d'octobre, fait un paysage poméranien assez réussi. On se croirait sur les bords de la Baltique ou de la mer du Nord. L'horizon est plat, l'eau s'épand partout, les terres basses semblent flotter dessus, le fleuve a des berges trop peu élevées pour diriger son cours. Il semble qu'un coup d'ongle à la rive suffise pour ouvrir un chemin au Tarim. A tout propos, il déborde, ou mieux il s'étale et crée des étangs et des lacs en mille endroits, ainsi que le prouve le nom du village de Yangi-Koul, « Nouveau Lac ».

Nous y arrivons à travers les roseaux et les ajoncs, par un sentier poussiéreux tracé dans un terrain mélangé de sel. Nous faisons des zigzags afin d'éviter les eaux.

Le village est posté au flanc d'une colline de sable sur la rive opposée; le carré de ses murs de roseaux, bâti sans régularité, semble glisser le long des pentes vers le fleuve. Notre venue met la population sur pied.

Les indigènes nous approchent et j'ai tout le loisir de les examiner. Je vois bien qu'ils sont un ramassis de toutes races. Je vois des nez, des yeux de toutes formes ainsi que dans une grande ville d'Occident.

Je reconnais de vrais Kirghiz trapus, à yeux imperceptibles, à pommettes saillantes, à barbiche de trois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poils; des Sartes plus sveltes, à barbe noire et touffue; les yeux gris ne sont pas rares. Un blond, au teint coloré, aux yeux clairs, est coiffé d'un bonnet à fourrure, et nos Sibériens eux-mêmes s'étonnent de sa ressemblance avec un Russe. Au reste, on nous dit que des Russes ont passé par ici.

Le 18 nous traversons Ouloug-Koul, où le chef, d'origine kirghize, nous fait une belle réception dans sa maison de roseaux gâchée de terre. Il possède un ameublement : un X en bois où il pose le Coran ; une natte qu'il déroule et qui sert de nappe et de table; il a des coussins faits avec un véritable pout-de-soie emprunté à la tige du *tchiga* (asclépiade); il a des sacs faits avec ce chanvre sauvage, très abondant dans cette région. Il boit son thé dans des tasses de Kachgar; enfin il a plusieurs femmes. C'est un grand personnage.

Habitants de Kourla. — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

La route jusqu'au 26 octobre ne change guère. Chaque fois que nous quittons les bords du fleuve, nous retournons au désert par des bocages où les tougrak, suant leur sève qui sert de savon aux habitants, se tordent fantastiques. Des collines de sables ondulent, poussées par le vent, mais si lentement que les indigènes ne s'aperçoivent de leur marche qu'après des années.

Puis des étangs s'étalent, et dans leurs roselières ce sont toujours des canards, des oies, des cormorans, des hérons, des bécasses. Déjà le 18, un vent violent du sud-ouest nous a amené un peu de neige — un avertissement que l'hiver est proche, — et autour des feux, le soir, on parle des hauts plateaux.

Au village de Tchigali nous faisons halte dans la masure du chef. Tchigali a reçu son nom de l'abondance du tchiga que les indigènes trouvèrent dans cette région lorsqu'ils s'y installèrent. Partout nous rencontrons cette plante; avec les peupliers, les tamarix, les jujubiers, elle contribue à donner un caractère spécial à la vallée du Tarim. Le 21 octobre, avant d'entrer dans le désert qu'on traversera pour aller à Aïriligane, nous sommes dans de véritables champs de tchiga.

Le 22 et le 23, toujours le désert. On aperçoit le Tarim glisser languissamment; ses rives sont blanches de sel. On chasse un énorme sanglier, des gazelles. La journée est superbe après un minimum de — 9 degrés durant la nuit; dans la journée la température monte à + 26 degrés à l'ombre. Le ciel est gris, et avec l'aspect de l'automne nous avons la tiédeur du printemps.

Le 24 et le 25, la température est à peu près la même avec des minima de — 10, — 11 degrés.

Le 24, nous sommes derechef sur les bords d'un bras du Tarim. Nous construisons facilement deux radeaux, l'un avec un triple étage de troncs d'arbres, l'autre avec des pirogues que nous amènent les indigènes. Ils sont plus misérables que ceux qui habitent en amont du fleuve, plus défiants, plus sauvages. Ils s'amusent et s'effrayent d'un rien.

En une journée nous transbordons la caravane entière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 26 nous allons camper à Talkitchin ; ce mot signifie dans le dialecte du pays « le Petit Peuplier ». Le paysage est toujours le même.

Dès qu'on s'éloigne du fleuve, c'est le désert à croûte saline avec des tamarix, des tchiga, des touffes de roseaux ; puis on trotte sur la surface unie et bien balayée d'un *takir* ; ensuite voici la poudre fine du désert : des traces de bêtes attirent l'œil vers le sol ; des gazelles bondissent hors de portée ; des canards décrivant des cercles à l'horizon indiquent un étang, un marais au-dessous d'eux. D'une hauteur on aperçoit un lac tranquille où se mire la lumière du jour. On campe dans un bois, toujours le même.

Le 27 octobre, après une étape dans le sable, nous allons camper au delà du fortin en ruines que Yakoub-Beg construisit autrefois. Les quatre murs crénelés sont encore debout et servent de refuge dans les mauvais temps. L'endroit où nous campons s'appelle Bougou-Bachi.

Le 28 octobre nous nous dirigeons vers le sud, et gaiement nous allons entrer dans la région du Lob.

A mesure qu'on avance, l'aspect du pays change, la végétation devient plus rare. Les arbres ont disparu, les arbustes sont clairsemés, les monticules sont plus espacés et souvent la surface nette des takirs les sépare. De tous côtés apparaissent des traces d'évaporation : les couches blanches de sel sont nombreuses ; au loin ondulent des amoncellements de sable. Le sol, fortement imprégné de sel, est grumeleux ; si l'on quitte le sentier, le pied enfonce à travers une croûte dans la poussière.

Notre direction est sud-sud-ouest et nous avons vent arrière. Nous nous éloignons définitivement du Tarim, et le désert mérite de mieux en mieux son nom. Soudain de l'eau miroite ; à notre gauche une grande nappe se ride, elle forme des golfes nombreux. Au-dessus, des oiseaux tournoient : des canards, des hérons, des cygnes, des cormorans, des mouettes volent en nuées. Sur l'eau, des centaines, des milliers d'oiseaux se laissent bercer par le vent, mais ils se tiennent à distance des rives, qui sont nues, basses, incrustées de sel, et qui n'ont pas cette épaisse ceinture de roseaux propre aux étangs tranquilles. On avance et plus loin c'est encore une nappe d'eau étincelante. On grimpe sur une colline de sable et l'on découvre, se succédant à l'infini, des étangs, des lacs, des collines de sable, du sel, des oiseaux aquatiques.

Village d'été de Yangi-Koul. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

« Lob », dit un des guides ; « Kara-Bourane », dit un autre. Nous traversons la région appelée « Tempête noire », l'extrémité ouest du Lob.

Puis voici de l'eau qui coule à travers cette eau stagnante. C'est le Tcherchène-darya ; il arrive du nord des hauts plateaux, d'un autre monde. Il a moins d'ampleur que le Tarim, un pont modeste suffit à le traverser et nous allons camper dans l'île qu'il forme, parce que de l'herbe bonne pour les bêtes y pousse.

Le village de Lob est posé à quelque distance de là ; ses habitants viennent nous voir : ils sont misérables, affamés, étiques ; ils offrent de nous vendre du poisson

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femmes d'Abdallah et habitants du Lob-Nor (voy. p. 315). — Dessin de A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fumé, des canards pris au lacet. De petits cadeaux en font vite des amis.

29 octobre. — Après avoir louvoyé lentement à travers les marais, nous revoyons de nouveau la plaine nue, le désert. Au sud, une cime apparaît par-dessus la brume, comme une île dans le ciel; le guide nous la montre de son fouet et dit :

« Altyn Tagh! Altyn Tagh! (la montagne d'Or! la montagne d'Or!) »

C'est la première muraille défendant l'abord des hauts plateaux. On considère un instant le pic, puis il s'évanouit comme une vision.

Nous trottinons sur le sentier glissant, inégal, taillé pour ainsi dire dans le sol, où le pied des bêtes et des hommes a ménagé une suite de trous séparés par des rebords très solides. Le sel diminue, le sentier devient plus égal, moins glissant, et enfin nous entrons dans un bois de tamarix, puis les peupliers se dressent avec leurs feuilles encore vertes, et nous ressentons la chaleur du printemps, en même temps que nous soulevons une poussière fine d'automne. Nous entrons dans l'oasis de Tcharkalik.

Pirogue sur le Tarim. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Des canaux d'irrigation barrent la route et des champs sont cultivés. Des pêchers, des abricotiers nous réjouissent par la perspective d'en manger les fruits. Il y a même de la vigne; des haies enclosent des jachères; au milieu des haies, des cabanes sont construites, et tout cela ressemble « un peu » aux jardinets des environs des grandes villes.

Nous sommes fort bien accueillis par les anciens du village de Tcharkalik. On nous apporte à profusion des melons, des pêches, des raisins, et l'on cuit à notre intention des galettes de pain frais.

IV

Exploration du Lob-Nor[1].

Depuis notre arrivée à Tcharkalik, quatre jours se sont déjà écoulés, et nous ne sommes guère prêts à repartir : hommes du pays à engager pour remplacer nos Russes qui retourneront; provisions à renouveler pour l'hiver; vêtements à coudre, et chaussures à confectionner pour le froid : ce sont autant de préparatifs qui ne peuvent se faire très vite. Bonvalot se charge de les diriger et de les surveiller; il restera lui-même, à cet effet, à Tcharkalik. Quant à M. Dedeken et à moi, notre présence n'y étant pas nécessaire, nous mettrons à profit cet arrêt forcé de la caravane pour explorer le Lob-Nor.

Abdoullah, qui a déjà fait connaissance avec le Lob-Nor dans la suite de Prjevalsky, nous annonce une fabuleuse abondance d'oiseaux d'eau. Nous graissons donc en conséquence nos fusils, préparons cartouches, poudre et plomb, et le 3 novembre, nous trouvant parés, nous nous mettons en route.

Nos chevaux, depuis Djarkent, ont déjà parcouru plus d'un millier de kilomètres, et nous aurons encore bien des efforts à leur demander, aussi les avons-nous laissés au vert. Nous sommes montés sur des chevaux de Tcharkalik, loués pour la circonstance : ce sont des poneys trapus, au poitrail large, au cou court et fort, portant une tête petite; ils paraissent durs à la fatigue.

M. Bonvalot nous fait un bout de conduite, pendant quelques kilomètres, à travers l'oasis de Tcharkalik, jusqu'à la limite du désert. Si nous trouvons au Lob-Nor une chasse vraiment extraordinaire, nous lui enverrons un courrier, et il nous rejoindra; sinon, nous retournerons à Tcharkalik dans une huitaine de jours. Ceci étant convenu, nous échangeons une dernière poignée de main et continuons notre route.

Jusqu'à un petit tertre de terre où nous avons pris le thé en venant de Lob, c'est le chemin que nous avons déjà suivi; nous tournons ensuite à droite, c'est-à-dire vers le nord-est. Toute la journée, c'est le désert, le sable à perte de vue, tantôt uni et nivelé comme un tapis, tantôt craquelé, soulevé en crêtes qui viennent se heurter les unes contre les autres, comme des vagues pétrifiées.

Des émigrants du Lob-Nor nous croisent, ils vont passer la saison d'hiver à Tcharkalik. Leurs bagages, leurs habitations et leur mobilier sont répartis sur le dos de quelques bourriquots... et de leurs femmes.

1. Nous sommes restés à Tcharkalik afin d'organiser la caravane des hauts plateaux. Nos compagnons Henri d'Orléans et Dedeken sont allés faire une excursion au Lob-Nor. Henri d'Orléans vous la raconte brièvement.

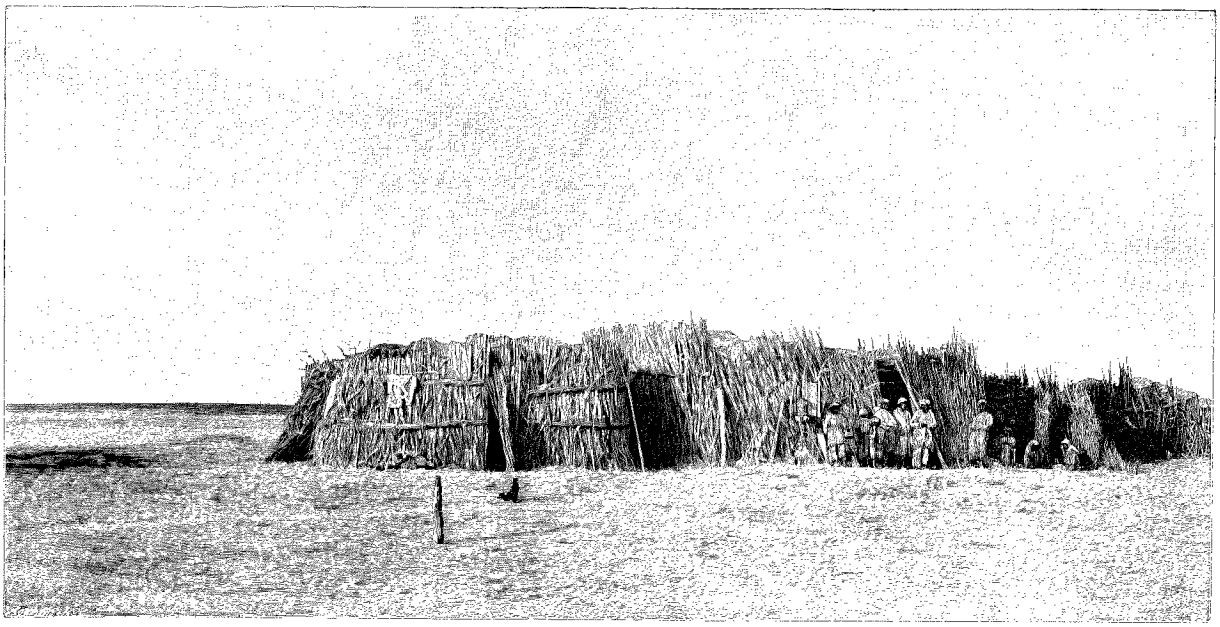
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Malgré l'uniformité de la route, le temps passe vite, il faut songer à camper; nous calculons que nous avons pu parcourir 46 kilomètres; nous sommes toujours au milieu du désert. Nous déchargeons les chevaux, et les attachons, puis, nos feutres étendus, nous allumons le bois sec que nous avons apporté; le repas frugal, du *caverdak*[1] arrosé de thé, est vite terminé, et nous ne tardons pas à nous envelopper dans nos couvertures et à nous endormir.

4 novembre. — Nous rejoignons bientôt le Tarim; large d'une quinzaine de mètres, limpide et peu profond, il coule lentement entre des berges sablonneuses, couvertes par places de roseaux. Son cours nous indique désormais la route; nous le suivons d'assez près, mettant çà et là en fuite des troupeaux de gazelles (*Procapra subgutturosa*), qui viennent boire à la rivière. Elles sont très sauvages, et nous ne parvenons pas à en abattre.

Cependant le soleil descend à l'horizon, et nous ne voyons pas de trace d'habitations. Les 30 verstes que notre guide nous avait annoncées le matin comme nous séparant du village d'Abdallah nous semblent bien longues; nous avions eu tort de le croire à la lettre: les gens de ces contrées ont des notions très vagues des distances; nous avons bel et bien parcouru plus de 56 kilomètres, et il fait déjà nuit quand nous arrivons à quatre ou cinq misérables huttes de roseaux.

Nous pénétrons dans une des cases. Le sol, en terre battue, est recouvert par places de quelques vieux morceaux de feutre; au milieu, une cavité entourée de pierres plates sert de foyer; dans un coin, des sacs de grains, une vieille boîte à cartouches, souvenir du séjour de Prjevalsky, voilà tout le mobilier. Aux parois de roseaux sont accrochés de longs fusils à fourche avec des poires à poudre : nous sommes chez des chasseurs.



Village d'Abdallah. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

De l'examen du palais dans lequel nous devons dormir, je passe à celui de nos hôtes; leurs figures sont éclairées par le feu qu'entretiennent des roseaux et des broussailles séchés. Au premier plan, tout contre le foyer, se tient accroupi un petit vieillard ridé, cassé, ratatiné; il ressemble à certains Tarantchis que nous avons pu voir à Kourla; un mouvement quasi automatique de sa mâchoire inférieure remonte avec régularité sa petite barbiche blanche jusque sous son nez courbé : ce rapprochement lui est d'autant plus facile qu'il n'a pas de dents. Abdou-Kérémata — c'est son nom — n'a plus d'âge; on lui donne cent cinq ans, il en marque au moins quatre-vingt-quinze. Il est le chef de famille, l'aïeul respecté, le *baba*[2].

Autour de lui, ses fils dont le plus jeune n'a pas moins de quarante ans; ce sont tous des chasseurs : des hommes grands, vêtus d'un manteau de peau de mouton serré par une corde à la ceinture, coiffés d'un bonnet de fourrure, chaussés de sandales en peau d'âne ou de chameau sauvage.

Leurs traits ne montrent pas qu'ils appartiennent à une race pure : front droit, yeux assez fendus, mais ne se relevant pas aux coins, comme dans la race jaune; ils tiennent ordinairement leurs paupières à peine entr'ouvertes; le nez est fort, souvent busqué; les lèvres grosses et relevées, le poil rude et rare : tel est leur signalement général. J'ajouterai une particularité, que j'ai remarquée partout au Lob-Nor et qui vient peut-être de la manière de vivre de ses habitants. Dès la jeunesse ils prennent des rides, et leur figure se plisse de tous côtés, sur le front, autour des yeux, sous les joues, aux coins de la bouche; il résulte de ce ratatinement un air vieillot et parfois grima-

1. *Caverdak*, viande coupée en petits morceaux cuits dans la poêle.
2. Grand père.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çant qui enlaidit des hommes en somme assez beaux.

La famille d'Abdou-Kérémata nous invite, je ne dirai pas à prendre des sièges, mais à nous accroupir près du feu; on nous verse du thé, on nous apporte les meilleurs morceaux du mouton : la poitrine et les côtes.

5 novembre. — Le soleil nous trouve déjà en selle; nous suivons encore pendant 6 kilomètres le Tarim, resserré entre ses berges, pour nous arrêter à un nouveau village de cinq ou six huttes de roseaux, en tout pareilles à celles qui nous ont abrités cette nuit. C'est encore un Abdallah; il n'a de plus que le premier qu'un piquet où nous attachons nos chevaux, sur « la place publique ». L'hospitalité nous est offerte par un indigène d'une quarantaine d'années, au nez droit et gros, aux lèvres épaisses sans être saillantes, à la peau très ridée; sa figure est épanouie et respire un air de gaieté qui se communique autour de lui. C'est Kunchi-Kan-Beg, dont le portrait nous est déjà parvenu par Prjevalsky, son hôte pendant plus d'un mois. Comme Abdou-Kérémata, il est à la tête d'une famille de chasseurs.

Habitant de Lob (voy. p. 312). — Dessin de Rion, d'après une photographie.

6 novembre. — « Allons maintenant au Lob-Nor. » Il nous tarde de nous promener enfin sur les rives de ce lac immense dont nous avons vu le commencement près du village de Lob, et qui, nous a dit Abdoullah, est couvert de nuées innombrables d'oiseaux aquatiques.

« Le Lob-Nor, vous y êtes, nous répondent les indigènes par l'intermédiaire de notre interprète.

— Comment? Et le grand lac, où est-il?

— Il n'y a pas de grand lac.

— Et le Tarim? que devient-il?

— Il diminue, diminue pour finir par disparaître.

— Pourtant Prjevalsky a vu un lac qu'il a comparé à une petite mer.

— Sans doute, mais depuis treize ans que le général russe est venu, l'eau s'est retirée; la plus grande surface liquide est celle que vous avez longée près de Lob. Ailleurs il n'y a plus que de petits étangs.

— Merci! Nous vous croyons volontiers, mais nous voulons voir nous-mêmes ce qu'il en est; nous allons redescendre le Tarim. »

Pour mettre notre projet à exécution, nous n'avons qu'à placer nos lits, quelques provisions et nous-mêmes dans deux grandes pirogues creusées chacune dans un tronc d'arbre; elles peuvent avoir 6 mètres de long sur à peine 0 m. 80 de large; on y tient en tout quatre hommes, y compris deux indigènes debout l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, ramant chacun avec une simple pagaie à la manière des gondoliers de Venise.

Après quelques kilomètres, nous arrivons à Youtchap-Kan. C'est ainsi qu'on appelle la réunion de quatre ou cinq cabanes de roseaux adossées à un monticule sableux; près du village, un petit canal a été construit de main d'homme, il y a une quinzaine d'années, pour l'écoulement du trop-plein des eaux.

Nous faisons à Youtchap-Kan une nouvelle halte, pour le plus grand plaisir d'Abdoullah, qui n'est pas très enthousiaste de ce genre de navigation; toute la population sort pour nous contempler.

Les hommes rappellent assez les habitants d'Abdallah; quant aux femmes, elles sont plus laides : nez épaté, pommettes saillantes, yeux fendus tout à fait à fleur de peau avec de grosses paupières, bouche grande, assez écartée du nez, ce sont des caractères qui les rapprochent assez des types mogols. Hommes et femmes nous reçoivent d'une façon aimable, et nous laissent visiter leurs cases. Je prends une photographie de leurs instruments, ils sont simples et peu nombreux. Le fusil est celui que nous connaissons déjà : arme à un coup, à long canon, portant une fourche de fer. Chasseurs avant tout, ils élèvent ici comme à Abdallah quelques moutons, et se servent de leur laine : ils l'affinent en l'étendant sur une corde fixée à un manche de bois, et la font vibrer au moyen d'une sorte de maillet. Lorsqu'ils ont obtenu la finesse voulue, ils enroulent la laine sur un rouet formé de deux roues dentées parallèles dont les pointes sont reliées par des cordelettes. Outre la laine, ils emploient pour se vêtir l'écorce du chanvre sauvage ou tchiga.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Navigation sur le Tarim. — Composition de A. Paris, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous remontons dans nos barques, pour continuer à descendre le Tarim; les dunes de sable se prolongent jusqu'à Kumchap-Kan, nouvel assemblage de quelques cases de roseaux. Les habitants y semblent encore plus misérables qu'ailleurs : quelques pièces de feutre en loques les couvrent à peine; leur énorme bonnet de peau de mouton, dont la laine vient se mêler à leurs cheveux en désordre, contribue encore à rendre leur physionomie plus sauvage; sous cet extérieur repoussant, nous leur trouvons pourtant un caractère aimable. Ils sont ici neuf familles, comprenant soixante indigènes.

Nous continuons à naviguer, malgré nos bateliers, qui nous disent qu'il n'y a plus de village en aval. Le Tarim se sépare en deux bras après Kumchap-Kan; la plus grande partie des eaux s'écoulent sur la gauche et vont former un grand marais d'où émergent çà et là de petits îlots de sable. Derrière le village, un étang, d'une centaine de mètres de long, a à peine un pied ou deux de profondeur; plus loin, ce ne sont que tourbières, mares saumâtres, langues de terre, que couvrent quelques bruyères rabougries, des joncs et des roselières. A Kumchap-Kan, les dunes de sable ont cessé. Le bras droit du Tarim continue à couler vers l'est, il n'est plus large que de 2 à 3 mètres; ses rives sont à peine visibles; il est bordé de roseaux géants dont les pieds plongent dans l'eau. Le fleuve, déjà si diminué, perd encore de son débit, à cause du grand nombre de petits canaux creusés à droite par les indigènes pour prévenir certaines inondations. Le cours est sinueux et nous avons souvent peine à franchir certains coudes avec nos pirogues trop longues. Bientôt nous naviguons sur un ruisseau large de 1m.50. Je me donne, au risque de me mouiller, la satisfaction de débarquer, d'écarter les jambes et de voir à son embouchure un des grands fleuves de l'Asie centrale passer entre mes pieds.

Tout à coup, comme par enchantement, un détour du fleuve devenu ruisseau nous découvre une petite anse sur la gauche, une éclaircie dans les roseaux, une pelouse venant jusqu'au Tarim et, sur la rive,.... un homme! Qui est le plus étonné, de lui ou de nous? Je n'en sais rien.

J'interpelle Abdoullah :

« Demande où nous sommes.

— A Eutine.

— Les bateliers connaissaient-ils ce village?

— Oui; ils en sont.

— Et pourquoi ne nous en avaient-ils pas parlé?

— Ils avaient peur que nous ne volions leurs femmes.

— Rassure-les; dis-leur que nous leur demandons l'hospitalité et que nous ne leur voulons aucun mal. »

Nos hommes s'exécutent et nous mènent au hameau, dont le nom (il signifie « Endroit brûlé ») indique l'origine; il se dresse sur une petite clairière que le feu a mise à nu au milieu des roseaux. Sa population est d'une cinquantaine d'habitants. Nos bateliers étaient absents depuis plusieurs jours; aussi leurs vieux pères les accueillent-ils en les embrassant sur les deux joues, et, à leur tour, ils embrassent de même leurs pères. Nous nous faisons bien voir de tout le monde en achetant un des deux moutons du village engraissés pour le mariage du fils du chef; une fois tué, vidé, dépouillé, l'animal est vite cuit; nous le partageons avec nos hôtes. C'est un festin pour eux, il leur arrive à peine une fois par an de manger de la viande.

Ce sont des exilés de Karakoutchoun, ancienne oasis située plus à l'est et aujourd'hui desséchée, qui en revenant ont fondé les petits villages bordant le Tarim dans le Lob-Nor. A Eutine, l'*ata* (vieux père) est né à Karakoutchoun, il a soixante-huit ans; voilà trente-cinq ans qu'il est venu fonder ce hameau. Après Eutin, en allant vers Karakoutchoun, il y a deux villages : Karakoyuk et Deutchmé; ce dernier est déjà inhabité; l'eau s'est retirée, les roseaux ont disparu pour faire place au sable et au sel. Karakoyuk va être abandonné, ses deux derniers habitants sont en train de ramasser leurs haillons pour partir; les gens d'Eutine eux-mêmes vont peu à peu émigrer vers l'ouest.

Les pêcheurs se réfugient dans l'oasis de Tcharkalik et deviennent laboureurs.

Les habitants du Lob-Nor font comme les eaux du Tarim, ils se retirent lentement : les huttes s'effondrent, les hameaux disparaissent, l'emplacement même est envahi par les roseaux géants, jusqu'à ce que ceux-ci, n'ayant plus l'humidité qui leur est nécessaire pour vivre, se dessèchent, plient et meurent. Alors commencera l'œuvre lente, mais sûre, du sable; il viendra couvrir les ruines des anciennes cités, les débris des hameaux, les maisons de terre comme celles de bois, les ajoncs séchés et les roseaux morts : il étendra sur cette contrée comme un immense linceul qu'on chercherait en vain à soulever, car le sable aura entraîné à sa suite, sur ce qui est maintenant le Lob-Nor, l'oubli éternel.

. . . . . .

Le temps a déjà fait une partie de son œuvre : le Lob-Nor où nous sommes n'est pas celui de Prjevalsky, et le général russe lui-même ne voyait pas le lac qu'on trouve sur les anciennes cartes chinoises. Selon la tradition transmise de génération en génération, il y avait autrefois ici une grande mer intérieure, sans roseaux; les vieux de la tribu ont eux-mêmes vu, dans leur jeunesse, de grands étangs, mais pas comparables à cette mer dont on leur avait parlé : « L'eau, nous disent-ils, se retire de jour en jour, elle doit être absorbée par la terre salpêtrée, qui la boit. »

A cette raison, en partie admissible, donnée par les indigènes du desséchement du Lob-Nor, nous en ajouterons une autre : depuis une dizaine d'années, le Turkestan chinois, qui était auparavant le théâtre de guerres civiles continuelles, semble pacifié, du moins pour un temps; les habitants profitent de cette trêve pour se livrer à des cultures auxquelles ils avaient dû longtemps renoncer. Pour arroser leurs champs, ils détournent une partie des eaux du Tarim, qui se perdent ainsi en irrigations ou en inondations artifi-

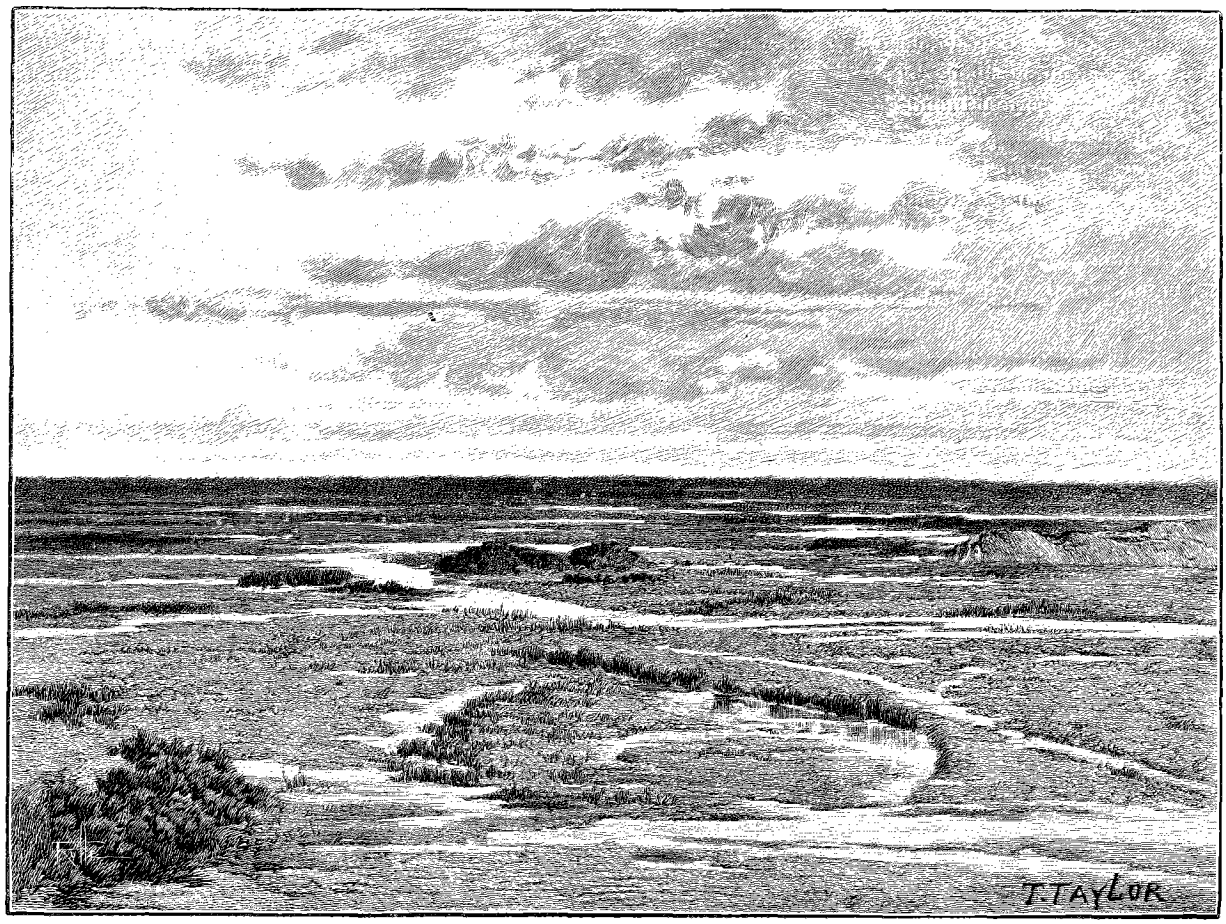
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cielles; les cultures qui, comme celles du riz, demandent beaucoup d'humidité, tendent à prendre chaque jour une plus grande extension, et, par là, à diminuer de beaucoup l'apport du Tarim au Lob-Nor.

7 novembre. — Notre retour s'effectue sans encombre, malgré une véritable tempête qui nous glace et nous aveugle; nous sommes forcés de nous envelopper dans nos touloupes, de rabattre nos bonnets fourrés sur nos oreilles et nos yeux, et, ainsi volontairement sourds et aveugles, de nous tenir immobiles au risque d'avoir les pieds gelés, pour ne pas nuire à l'équilibre de nos embarcations. Aussi retrouvons-nous avec plaisir notre compagnon russe Kouznetzoff et le feu auprès duquel il prépare quelques oiseaux.

8 novembre. Abdallah. — Décidément les maisons de roseaux ne sont qu'un abri apparent contre le froid; à sept heures du matin, dans la salle où nous sommes, le thermomètre marque — 15 degrés, mais il fait beau, et le vent est tombé. Nous profitons du soleil pour faire quelques photographies.

9 novembre. — Minima, 18 degrés au-dessous de zéro. Le matin, froid sec; pas de vent, c'est-à-dire beau temps pour remonter le Tarim. Avant de quitter Abdallah, nous faisons quelques derniers achats (pièges, poisson



Perte du Tarim. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

séché, étoffes, sandales en peau d'âne); le payement se fait en argent chinois qu'il faut peser; c'est une opération lente et ennuyeuse à laquelle nous devons commencer à nous accoutumer.

Nous avons trois moyens de locomotion pour notre retour : des poneys, des ânes, ou bien nos jambes sur terre; des pirogues sur le Tarim; de la cavalerie et de l'infanterie. Nous nous installons tant bien que mal dans nos pirogues; il fait moins froid qu'avant-hier. Nos bateliers sont moins gais que nous; ils ont beaucoup de peine à remonter le fleuve. Le Tarim a pourtant une trentaine de mètres de large; mais dans le courant nous rencontrons de gros glaçons flottants qui viennent se heurter contre nos embarcations; il est parfois difficile d'avancer : les petites banquises nous entourent et nous poussent avec elles, les rames n'ont pas de prise à leur surface; dans les coudes, le fleuve est entièrement pris, et il faut briser la glace, se frayer un chenal : c'est une véritable navigation polaire.

Nos ânes et nos chevaux nous ont rejoints; nous les attachons autour de nous, et, nous étant enveloppés dans nos couvertures, nous passons une bonne nuit à la belle étoile sans trop sentir le froid, qui est de 15 degrés au-dessous de zéro.

10 novembre. — La navigation, déjà difficile hier, devient maintenant impossible; nous devons nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contenter de suivre le Tarim sur la berge. Nous rencontrons des bateliers dont les embarcations sont entièrement prises dans les glaces; ils sont en détresse depuis trois jours, nous disent-ils, ne pouvant ni avancer ni reculer, et ils nous demandent quelques aliments. Nous leur venons en aide autant que nos moyens nous le permettent et nous nous remettons en route pour arriver, quelques kilomètres plus haut, à un amas de sacs et de roseaux coupés, disposés le long de la berge; nous sommes en face d'un petit village appelé Tchaï, caché au milieu des roseaux sur l'autre rive; les habitants vont émigrer à Tcharkalik et ils ont déjà passé leurs bagages. Ils nous apprennent que la nappe d'eau d'où nous voyons sortir le Tarim à une centaine de mètres au-dessus de Tchaï est le Kara-Bourane: à proprement parler, ce n'est qu'une série d'inondations représentant la plus vaste étendue d'eau qu'on trouve au Lob-Nor : elle commence auprès du village de Lob et finit ici, souvent interrompue par des lagunes de terre ou parsemée d'îlots; nulle part, d'ailleurs, on ne rencontre plus d'un mètre de profondeur, et généralement le fond est à un pied; le lac que nous avons longé au-dessus de Lob est le Kémézétiantché; il ne communique plus avec le Kara-Bourane; depuis le passage de Prjevalsky, le cours du Tarim s'est déplacé, et les eaux ont baissé.

Tisseuse d'Abdallah (voy. p. 316). — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

11 novembre. — Nous nous mettons en marche au clair de lune, et observons pour la première fois ce phénomène qui nous frappera si souvent sur les hauts plateaux : un rafraîchissement presque subit de la température au moment où le soleil point à l'horizon; nous sommes encore mal « équipés contre le froid »; aussi, quoique à pied, nous grelottons et je ne sais, pour ma part, que faire de mes mains : j'ai l'onglée, et ne parviens pas à me réchauffer.

Nos chevaux paraissent moins affectés que nous, je crois vraiment qu'ils sentent leur écurie ou leurs prés à une cinquantaine de kilomètres de distance ; il n'y a pas de route et nous allons à la boussole; mais l'instinct de nos montures est le meilleur guide; nous filons vite; nous allons même si rapidement que c'est à peine si un courrier envoyé par Bonvalot a le temps de nous remettre une lettre; elle arrive un peu tard puisque nous voici déjà dans l'oasis; un ruisseau, des bruyères, puis des tamarix, puis de petits peupliers, puis Rachmed lui-même, le fusil au dos, faisant de grandes enjambées après les « sacrés lièvres », enfin le camp qui a l'air d'une petite ville avec du monde allant et venant en tout sens, achetant, vendant, causant, clouant et surtout bavardant beaucoup; au milieu du camp, notre petite tente, et sous la tente Bonvalot, les jambes croisées à la turque, dégustant une brochette de moineaux séparés par des tranches de foie de mouton cuit dans la graisse.

Tout le monde va bien à Tcharkalik. Nos Russes s'apprêtent à retourner, deux hommes du pays ont déjà été engagés pour continuer la route. Les provisions s'accumulent peu à peu, les préparatifs sont en bonne voie. Nos hommes ont pourtant été gênés par un coup de vent qui a duré deux jours, mettant du sable partout, renversant la tente, rendant la cuisine impossible. Bonvalot a fait une véritable destruction de lièvres. Telles sont les nouvelles qui nous sont données. A notre tour nous faisons notre compte rendu.

Pendant notre excursion de huit jours, nous avons relevé le cours du Tarim dans le Lob-Nor; nous avons constaté que le nom de Lob-Nor ne s'applique pas à un lac, mais à toute la partie marécageuse de la contrée arrosée par le Tarim depuis le village de Lob jusqu'à la fin du fleuve.

La plus grande étendue d'eau dans cette région est le Kara-Bourane, espace inondé entre Lob et Tchaï; l'eau du Tarim n'est pas salée. Il y a dans le Lob-Nor des sources d'eau douce (Eutine), mais l'eau des étangs formés par le Tarim sur une terre salpêtreuse est saumâtre. Chaque année, l'apport du Tarim diminue, les étangs se dessèchent, les roseaux sont envahis par le sable, qui peu à peu chasse les habitants vers Tcharkalik, et l'on peut prévoir le temps où la région appelée Lob-Nor ne pourra plus être distinguée du désert, au milieu duquel elle s'avance maintenant comme un mince ruban de verdure, qui se déroulerait de l'ouest à l'est sur une longueur d'environ 200 kilomètres.

G. Bonvalot.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ânes et moutons en marche (voy. p. 325). — Dessin d'A. Pepin, d'après une photographie.

DE PARIS AU TONKIN
A TRAVERS LE TIBET INCONNU,

PAR M. BONVALOT [1].

1889-1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage sont exécutés d'après les photographies prises par le prince Henri d'Orléans.

V

Nouvelles recrues. — Départ de Tcharkalik. — Dans l'Altyn tagh. — A la recherche de la route du Sud.

Voici novembre, le 1er novembre, et nous n'avons pas terminé notre besogne. Ce que nous venons de faire n'a été qu'une agréable promenade semée d'inconvénients si minimes qu'ils en étaient comme les condiments la rendant encore plus agréable.

Nous vous avons dit que la première grande étape était Kourla, la seconde est Tcharkalik, la troisième sera Batang, si nous continuons à réaliser notre programme avec le même bonheur. Et Batang est loin, des déserts nous en séparent, l'inconnu est en travers de nous. Et après Batang, c'est le Tonkin, à l'autre bout de l'Asie, au bord de l'Océan. Heureusement qu'en voyage on n'a pas de temps à perdre et qu'en règle générale les voyageurs, rêvassant peu, ne cherchent pas à s'imaginer des raisons de ne pas agir; sans quoi, nous pourrions nous effrayer de notre entreprise, quoique nous ne puissions pas dire que notre projet soit au-dessus des forces de l'homme, car nous n'avons encore rien essayé. Les circonstances peuvent nous être plus favorables qu'à nos devanciers, et nous réussirons. Qui sait?

Pour le moment nous avons une épée de chevet, comme disait Molière, la voici : dans le récit de voyage de l'Anglais Carey que la Société de géographie de

1. Suite. — Voyez p. 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Londres a publié dans ses *Proceedings*, il est question d'une route allant à Lhaça par le Kizil-sou, rivière qui se trouverait au delà de la chaîne que Prjevalsky a vue et qu'il a nommée Colombo, en mémoire de Christophe Colomb, je suppose.

Carey avait entendu parler de cette route par les indigènes, mais ils ne la lui avaient point montrée. D'après les rumeurs, elle serait plus directe que celle du Tsaïdam qui rejoint la route du Koukou-Nor, suivie d'abord par les Pères Huc et Gabet et ensuite par Prjevalsky.

Il nous faut donc trouver à tout prix cette route, que nous appelons dans nos conversations « la route du Sud ». Nous mettons nos gens en campagne, et chacun cherche à découvrir l'homme précieux qui la connaîtra et voudra nous la montrer. Il suffit que l'un de nos gens ait questionné maladroitement, et voilà que nous ne pouvons obtenir un renseignement précis. Au reste, peu de nos serviteurs se soucient de poursuivre le voyage; les personnes aimant l'exploration ailleurs que dans leur chambre ou dans un bon campement sont plus rares qu'on ne pense.

Nos trois Sibériens vont nous quitter. Ils devaient venir jusqu'au Lob-Nor, et j'essaye vainement de les entraîner plus loin. Ils ne s'en soucient pas.

Le chamelier doungane veut aussi retourner sur ses pas, nous ne le retenons que par l'appât du gain. Le chef de nos chameliers, le vieil Imatch, bien que marchant difficilement, ira jusqu'au bout, jusqu'où nos Khotanlis iront. De même Parpa, qui a déjà fait une partie de la route. Lorsque je lui parle de la route du Sud, il a des airs mystérieux qui me déplaisent.

Parpa. — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

Nous cherchons des volontaires dans les gens du pays pour remplacer ceux qui partiront. Deux se présentent, l'un connaît le chemin de Bogalik suivi autrefois par l'Anglais Carey. Nous leur promettons de bons gages, et leur entrée dans la troupe relève un peu le moral des Dounganes.

A la façon dont se comportent ces deux nouvelles recrues, je crois que nous aurons lieu de nous en louer plus tard.

L'aîné s'appelle Timour. Il a été pâtre, il est chercheur d'or et chasseur lorsqu'il a des loisirs. Il est marié et cultive un coin de terre. Il a souvent erré dans l'Altyn-tagh, le Tchimène-tagh, et les hauts plateaux ne l'effrayent point. Il exécute les ordres sans broncher, il travaille vite, on le dit infatigable marcheur, il sait soigner les chevaux et les chameaux. Il rit volontiers, il est d'humeur égale, et, qualité précieuse, il est content de son sort à Tcharkalik. Un tout petit morceau de sucre en fait le plus heureux des hommes. Tout ce que nous faisons l'intéresse : il regarde les armes avec plaisir, les oiseaux préparés avec attention, il les reconnaît, dit leurs noms. C'est un curieux. Le soir on l'entend chanter, raconter des légendes; quand Rachmed ou un autre débite une histoire, il en suit toutes les péripéties avec soin, riant, s'exclamant; bref, c'est un poète, un aventurier, un amoureux du nouveau.

L'autre, plus jeune, âgé d'une vingtaine d'années, a nom Iça. Il est très vigoureux. Il dépouille un mouton avec la plus grande dextérité et sait parfaitement cuire le riz. Avouons qu'il mange l'un et l'autre avec une non moins grande dextérité. Tout ce qui a trait à la cuisine l'intéresse : fendre le bois, allumer le feu, l'entretenir, aller querir de l'eau, nettoyer la marmite, ce sont là nobles besognes dont il s'acquitte à souhait. Il se souvient le lendemain de ce qu'on lui a dit la veille. Il a un rire éclatant, mais tellement naturel qu'on l'entend avec plaisir. D'habitude il est assez sombre. Il aurait le défaut de fumer le hachich, mais en petite quantité. Ceux qu'il a servis sont contents de lui. Une nuit, je l'ai vu se coucher sur une simple natte posée près du feu, sans autre vêtement qu'un khalat déchiré. Il a dormi fort bien à cette place, quoique le feu se fût éteint et que le minimum de la nuit fût de — 19 degrés. Le lendemain il s'est levé très gai et sans le moindre rhume de cerveau.

De toutes les lectures, de toutes les questions posées et des réponses faites autour de nous, il résulte que ceux qui ont essayé avant nous sont retournés sur leurs pas : Prjevalsky une fois par manque de vivres, une autre fois par manque de guides. Carey pour les mêmes raisons. L'audace ou l'imprudence supplée aux guides, mais rien ne remplace les vivres. Il est aussi important de bien nourrir les bêtes de charge que les hommes : le jour où les moyens de transport manquent, l'exploration est terminée.

Le 7 novembre, dans la matinée, arrive un homme avec des ânes et des chevaux. Il vient du village d'Abdallah et nous apporte des canards sauvages et une lettre de Henri d'Orléans. Ce sont des nouvelles de la chasse, qui est bonne, bien que les espèces soient peu nombreuses. Mes compagnons examineront la région,

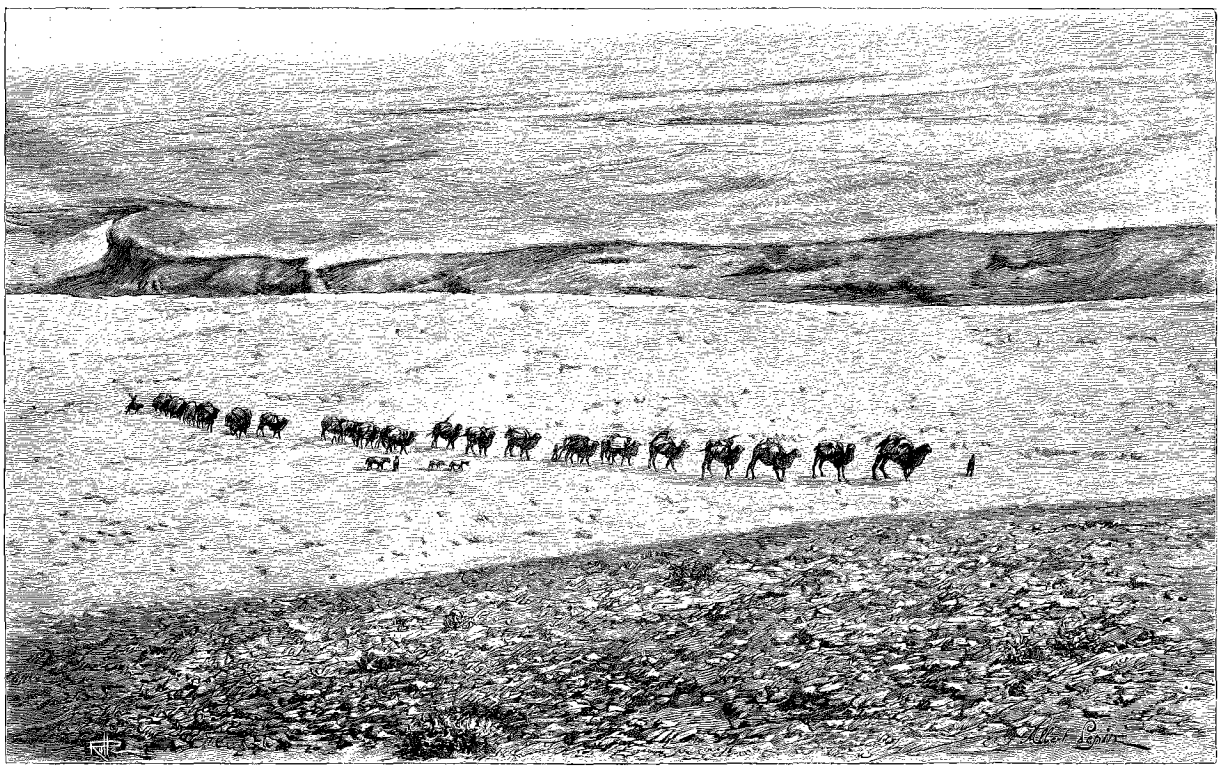
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils chercheront le lac Lob-Nor, que jusqu'à présent ils n'ont pas aperçu.

Une nouvelle non moins intéressante est que quatre Kalmouks sont arrivés à Abdallah. Ils formeraient l'avant-garde du Khan des Kalmouks, qui revient de Lhaça, où il est allé en pèlerinage. Il ne tarderait pas à arriver en assez piteux état. Sa caravane a été décimée; deux cents chameaux et vingt hommes sont morts. Le retour s'est effectué surtout avec des *koutasses* (des yaks) et en passant par le Tsaïdam. Car, d'après le messager, vingt ans auparavant, le Khan des Kalmouks, ayant essayé de se rendre à la « Ville des Esprits » par la route du Kizil-sou, aurait dû rebrousser chemin parce que les montagnes sont infranchissables.

La journée du 8 novembre est belle à donner des idées de départ. Nous imiterons les hirondelles, dont les dernières, chassées la veille par une tempête du nord-est, ont tiré vers les pays chauds; mais notre vol ne sera pas aussi rapide et nous grelotterons sur le haut de la terre tandis qu'elles chasseront les insectes des tropiques. Nous donnons un peu de liberté à nos chevaux, que nous avions tenus attachés depuis l'arrivée, afin de les reposer, et eux aussi sont de belle humeur. Ils pétaradent gaiement; ils veulent partir.

Le 9 novembre le minimum est de — 19 degrés avec une petite brise nord-ouest rafraîchissante, le maximum est encore de + 20 degrés, mais au soleil, où l'on se trouve fort bien. Les indigènes ont dirigé l'eau de l'aryk vers les citernes, ils font leurs provisions d'eau pour l'hiver.



Au pied de l'Altyn-tagh (voy. p. 325). — Dessin d'A. Pépin, d'après une photographie.

Depuis une semaine tous les moulins tournaient en prévision de cette sécheresse, chacun faisait sa provision de farine.

Le 11 novembre, étant sérieusement occupé à manger une brochette de moineaux, œuvre du grave Parpa, j'entends soudain la voix de Henri d'Orléans. Il arrive gaiement après une étape de 70 kilomètres commencée dès le jour. Il est en bonne santé, bien entraîné, et il me paraît disposé à partir. Au reste, après les nouvelles de santé demandées, la première question de mon jeune compagnon est : « Quand partons-nous? » J'expose brièvement quelle est la situation, puis Dedeken arrive avec nos hommes, et tout le monde est joyeux de se revoir. Immédiatement on prépare du thé, on apporte quelques fruits, on cuit un repas. En l'attendant, on parle du Lob-Nor et la conclusion est que ce n'est plus qu'un marais très grand, semé de jungles où se cachent des habitations de pêcheurs. Le jour même on décide de hâter le départ.

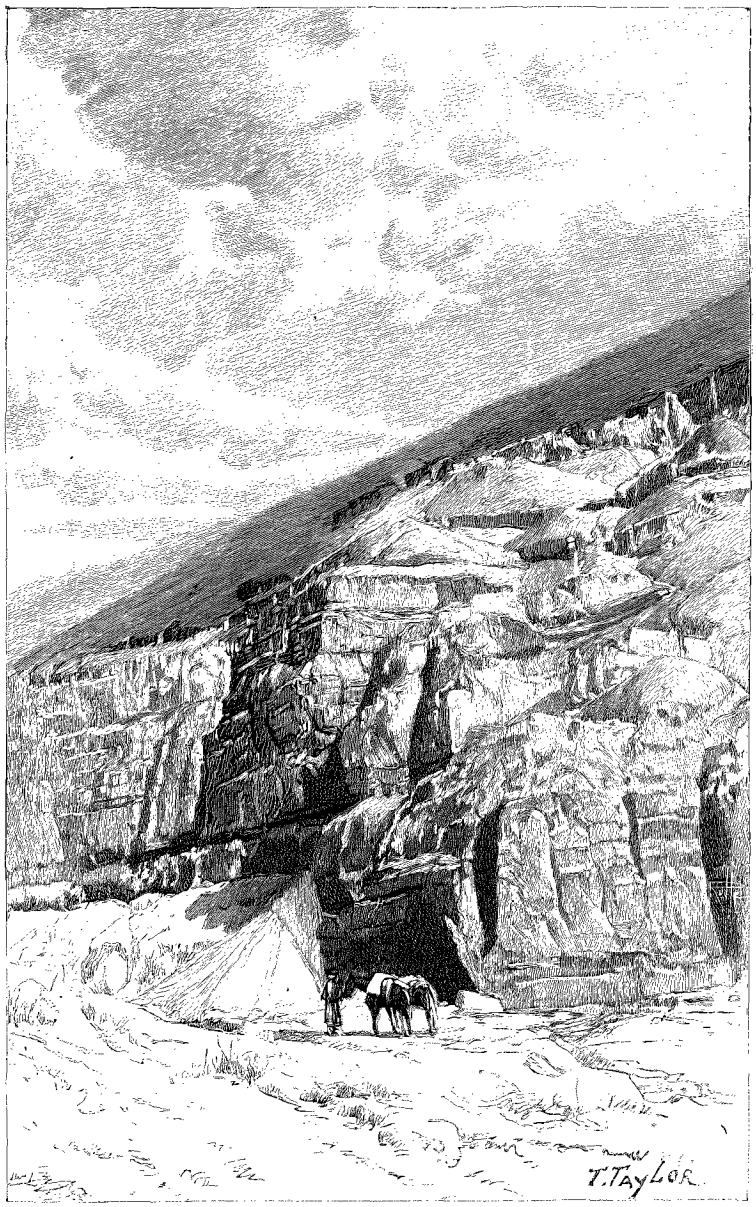
Nous organisons le retour de nos trois Sibériens. Ils retourneront à Kouldja avec nos collections, nos lettres, et le consul russe les expédiera à Paris par la Russie. Nous leur donnons des chameaux pour transporter les ballots à Kourla, où ils achèteront un *arba*, car leur intention est de revenir par la route impériale d'Ouroumtsi en contournant les monts Célestes. On leur donne des provisions et de munitions.

Nous prions la municipalité de nous fournir, à un prix qu'on débattra, des hommes et des ânes qui porteront une parti de nos provisions jusqu'aux environs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Kizil-sou en suivant la route de Bogalik. Cette demande est faite le 12 ; on nous apportera la réponse le lendemain après avoir tenu conseil.

Le 13 novembre, dans la matinée, nous voyons une troupe s'approcher de notre camp. Presque tout le village est là. Khotanlis et Lobis sont aussi présents. Ils s'arrêtent au bord de l'aire qui figure notre domaine momentané, et un grand gaillard à barbiche menue, que nous n'avons pas encore vu, prend la parole et s'explique avec Rachmed, qui reçoit. Les Dounganes s'efforcent de comprendre. L'orateur, nous dit-on, est le chef le plus considérable des Lobis. En peu de mots, il expose que « l'on ne nous donnera ni hommes, ni ânes, parce que le froid est trop rigoureux dans la montagne; que la parcourir en cette saison, c'est y chercher la mort, etc ».



Teboukour-saï (voy. p. 326). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Il nous faut employer des arguments convaincants. Nous faisons prisonnier le chef, et nous déclarons que nous ne le lâcherons que contre les dix-huit ânes et les cinq hommes constituant le contingent que les Lobis doivent nous fournir. Le moyen réussit. Le chef revient à de meilleurs sentiments, il engage ses gens à céder et tout s'arrange à merveille.

Nous sommes assez contents de notre journée. La soumission des Lobis a entraîné celle du chamelier doungane, qui refusait obstinément d'aller plus loin, malgré des engagements pris et un traité signé de *son pouce*, signature tout anthropologique apposée avec un pouce barbouillé d'encre. Mais, si le Doungane se résigne, ce n'est pas sans protester, et il accable de malédictions ceux qui lui ont servi d'interprètes.

Tous ces menus incidents nous font comprendre qu'il est urgent de partir. Aussi les 15 et 16 novembre sont-ils consacrés à la correspondance, au payement des hommes qui s'en retournent, des indigènes qui partent avec nous et de ceux qui nous ont fourni des provisions. Nous avons adjoint à notre caravane trois chiens du pays, dont deux énormes bassets, espèce appelée ici *pista* ; quarante ânes et une douzaine d'hommes en deux bandes, l'une commandée par Abdoullah Ousta, l'autre sous les ordres du Khotanli Tokta, chasseur et poète ; nous avons pris, je crois, toutes les précautions possibles contre l'inconnu, car nous emportons même une flotte, dans la crainte d'être arrêtés quelque part par une rivière. Par flotte, j'entends deux pirogues et des pagaies. Si les navires ne servent pas à fendre l'onde, on les mettra en pièces, et on les brûlera, car le combustible manque là-haut.

Le 16 novembre au soir, les charges sont préparées, nous sommes parés, comme disent les marins. Nous emportons même sept cents petites bottes de foin afin de soutenir les forces de nos chevaux, condamnés à mourir les premiers.

Le 17 novembre, le chargement des bêtes s'opère avec un brouhaha de parlement le jour d'une interpellation. Toute la population est présente. Il y a les femmes, les amis, les enfants, les parents des partants et les curieux : c'est dire qu'il ne manque personne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les hommes, au premier rang, regardent, bavardent; les femmes plus loin jacassent; quelques fillettes hardies se glissent parmi les petits garçons.

Enfin la caravane est prête et nous partons. Le soleil luit. Les chefs, à cheval, nous accompagnent. Ils iront avec nous jusqu'au camp, à quelques kilomètres de Tcharkalik, la première étape étant toujours très courte.

18 novembre. — Le minimum de la nuit n'a été que de — 9 degrés, mais il suffit pour geler la rivière et nous allons lui emprunter la glace. Aujourd'hui nous ne trouverons pas d'eau potable au camp du soir : nous emportons des sacs de glaçons. Dorénavant nous n'aurons pas d'autre boisson.

Nous sommes dans le désert pétré et nu. A notre droite, une masse sombre se dessine mal sous la gaze d'un léger brouillard, et le vieil Abdoullah dit : « C'est l'Altyn-tagh », les montagnes d'Or, qui ne se sont pas encore montrées depuis que nous sommes auprès d'elles. Elles semblent hautes, mais on ne distingue aucun détail; aucune cime n'est visible. « De l'autre côté, ajoute Abdoullah Ousta, commence le pays des vents de glace. Vous aurez froid, très froid dans ce pays-là. »

Notre troupe est silencieuse. Nos hommes ne bavardent pas gaiement, comme d'habitude; chacun fouette machinalement son cheval, le regard fixe. Les lendemains de séparation sont toujours semblables, surtout s'ils coïncident avec un départ vers l'inconnu : on n'est pas encore en selle ni au physique ni au moral, d'où des rêveries.

Le Doungane. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Nous nous rapprochons des tertres de sable semés à notre gauche, l'avant-garde du Gobi; c'est là que nous camperons, paraît-il. La steppe est aride et nous la quittons.

Soudain voilà nos ânes, nos moutons, — car nous emmenons un troupeau de moutons, vivres qui se transportent eux-mêmes; — ils sont chassés par de souples marcheurs vêtus de bure blanche, et au soleil ce spectacle est un joli Guillaumet. Nous passons du sable à des takirs de fine argile, puis nous retournons au sable, et péniblement nous gravissons et descendons les monticules formés des émiettements de la montagne et des balayures de la plaine.

Le soir, nous abusons des feux : en voici quatre qui lancent des flammes brillantes. On pourrait être plus économe de ce *ioulgoun*, mais la pensée que plus loin ils en seront privés pousse peut-être les hommes à ce gaspillage. On peut les excuser, rien n'étant plus gai que la lumière des feux dans la nuit du désert.

Après le dernier repas, Abdoullah Ousta, accompagné de quelques hommes, vient nous entretenir. Il veut nous demander si nous avons toujours l'intention de suivre le « vieux chemin » : tel est le nom du chemin de Carey. Il nous fait observer que deux passes difficiles nous arrêteront. Il nous répète que Carey avec des ânes a eu mille peines à les franchir, Parpa est là pour le dire. Parpa en effet confirme les dires du vieux guide.

La première passe s'appelle « Passe de sable ». On n'arrive au pied que par une gorge tellement resserrée, tellement escarpée, qu'il pourrait bien arriver que les chameaux ne la pussent traverser. En outre, sur la passe de sable on ne voit pas de sentier. La deuxième passe s'appelle « Passe des Pierres », et son nom indique que pour les pieds des chameaux elle est très dangereuse.

Il conclut en nous invitant une dernière fois à suivre le « chemin des Kalmouks », c'est-à-dire la route du Tsaïdam, qui est meilleure. Car, de plus, ajoute-t-il : « si vous passez par le vieux chemin, vous serez cinq jours sans eau ».

Nous remercions le vieux guide de ses observations, mais nous lui répétons que nous tenons à suivre le « vieux chemin ».

19 novembre. — Au réveil, la première nouvelle est que les chameaux manquent. Les hommes partent dans toutes les directions. Habitués à boire copieusement chaque jour, nos animaux sont retournés à la rivière près de laquelle nous campions la veille. On les ramène promptement.

La route est monotone, monotone... comme le désert nu et pierreux. Nous montons insensiblement, nous sommes sur les contreforts de la chaîne; les pierres deviennent de plus en plus grosses; les chasseurs les ont entassées de place en place afin de tracer la route.

Enfin, l'Altyn-tagh se montre à notre droite : ses flancs semblent dépouillés de toute végétation, ils ont été labourés par les eaux, et l'œil suit des sillons où l'ombre serpente plus ou moins épaisse, suivant qu'elle dessine le cours des ruisseaux, le cours des torrents, ou le chemin des minces filets d'eau par où la montagne s'égoutte.

Ayant marché pendant six heures presque droit sur l'est, nous nous arrêtons dans une vallée où bruit le Djahan-saï, qui porte aussi le nom de Kountchi-Kan, un grand chef de Lob. Il serait venu autrefois du Tsaïdam avec des troupeaux. Ayant découvert cette rivière en chassant, il la trouva belle et vint en habiter les bords avec sa famille. « Cela est arrivé il y a des siècles, des siècles », dit Abdoullah Ousta.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La rivière aurait toujours de l'eau; nous le croyons volontiers, car sa couleur blanchâtre, laiteuse, indique nettement qu'elle sort d'un glacier. D'après les indigènes, elle en aurait un petit à sa source. En été, son volume serait considérable, mais les sables la boivent avant qu'elle atteigne le Lob. A 16 verstes au nord de notre camp, à mi-chemin d'Abdallah, on irrigue des terres, on les cultive; la récolte faite, les laboureurs vont vivre dans divers villages près du Lob.

Le matin du 20 novembre, le niveau du Djahan-saï s'est élevé un peu. L'eau est toujours blanchâtre. D'après Abdoullah Ousta, à sept jours de marche dans la direction du sud-est se trouve un glacier. Après cinq jours de marche nous retrouvons le Djahan-saï.

Nous allons camper à Tchoukour-Saï. En chemin nous rencontrons quelques saxaouls; nos hommes s'empressent d'en emporter quelques fagots. Ils savent que nul bois dans ces régions ne produit plus de chaleur. Ces arbustes avaient leurs graines, mais mauvaises, malheureusement. Ils sont en état de décrépitude et disparaissent, ne pouvant plus se propager.

Notre camp est dans le désert, au delà de Tchoukour-Saï, gorge profonde où l'on ne trouve plus une goutte d'eau. Demain nous séjournerons à cette place. Nous envoyons les bêtes paître dans la montagne près de l'eau, des chasseurs les accompagnent avec des vivres; ils ne reviendront que le lendemain soir. Il est indispensable d'entreprendre le passage du Koum-Davane et du Tach-Davane avec des bêtes bien portantes.

La journée du 21 novembre est consacrée au repos, la nuit n'a pas été froide, — 2 degrés avec une très légère brise nord-ouest. Dans la journée + 10 degrés, température très agréable due à un air moins sec.

Le 22, à trois quarts d'heure du camp, après une petite passe, la première mais non pas la dernière après Tcharkalik, nous descendons plus de 100 mètres dans un cañon. Il est dirigé vers le sud et aboutit au pied du Koum-Davane.

Au-dessous de nous, c'est une étroite gorge où l'eau a laissé de nombreux dépôts. De tous côtés, les berges, hautes et escarpées, laissent tomber des coulées de sables; les poudingues superposés aux alluvions apparaissent, des parois à pic sont percées de milliers de trous. Dans la masse de l'alluvion, de véritables cavernes ont été creusées.

On avance dans ce défilé et l'on arrive à un couloir étroit, pavé de glace, se glissant sous la montagne, que l'eau a rongée. Des arceaux sont indiqués par le poudingue qui surplombe, et, avec un peu de bonne volonté, on se croirait dans un palais enchanté. Cela ressemble à une habitation, mais si des hommes l'avaient construite, ils auraient choisi une autre place. C'est donc l'œuvre des fées. On sort assez difficilement de ce couloir, sur des degrés formés par d'énormes pierres, roulées d'en haut.

VI

La Passe de Sable et la Passe des Pierres. — Rencontre d'une caravane et de cavaliers. — Découverte de la route du Sud.

23 novembre. — De Boulak-Bachi, c'est-à-dire de « la Tête de la Source », nous nous dirigeons vers la première passe dont on nous a menacés. Après une demi-heure de marche au flanc de la gorge, nous descendons dans le lit à sec d'un torrent et nous faisons halte au pied d'une montagne de sable. C'est le Koum-Davane, qu'il faudra escalader. Il est vierge du moindre sentier, et c'est à nous qu'échoit l'honneur d'en tracer un à notre goût dans la poussière. Il est inutile de songer à remonter le cours du torrent avec des chameaux et de suivre les ânes qu'on hisse après les avoir déchargés comme s'ils étaient eux-mêmes des bagages. Le sentier escarpé est interrompu par un véritable escalier qu'aucun animal domestique ne saurait enjamber sans l'aide des hommes. Force nous est d'attaquer le Koum-Davane.

Après avoir franchi deux crêtes sablonneuses, nous redescendons par un sentier rapide dans la même vallée que nous avons quittée le matin. L'ascension du Koum-Davane nous prend huit heures. Bien que nous ne nous soyons élevés que de quelques centaines de mètres au-dessus du camp de la veille, nos hommes se plaignent de violents maux de tête accompagnés de froid aux pieds. C'est le commencement du mal de montagne. Le vieil Imatch est très souffrant; il a de mauvaises jambes, et, comme il a dû descendre de cheval, il est exténué.

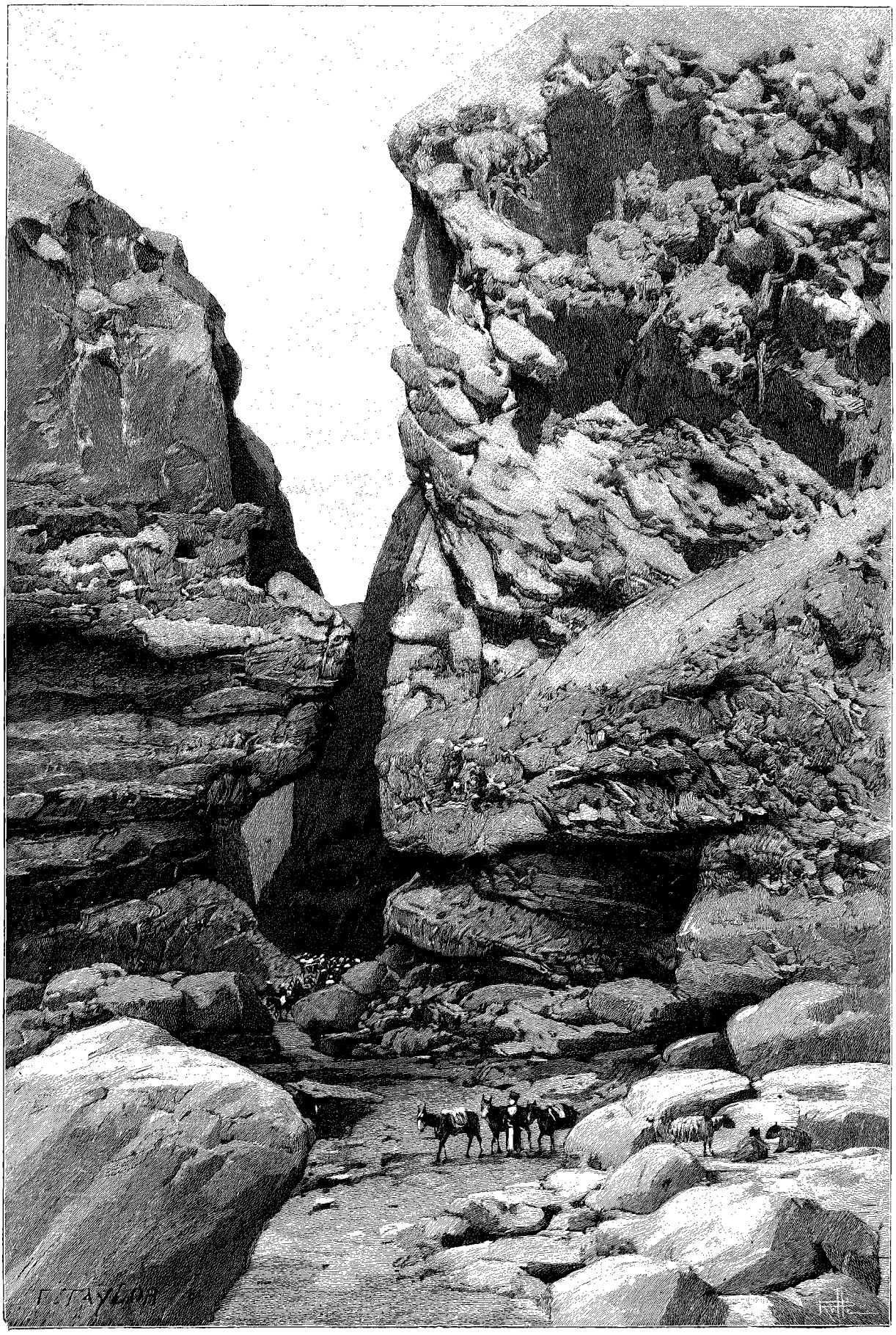
Le 24 novembre, nous allons camper non loin du Tach-Davane. La montagne devient déserte à mesure qu'on avance. Elle est dénudée; de tous côtés, des crêtes effilées percent la poussière et le sable. Le mal de montagne continue à sévir; cela ne laisse pas d'être inquiétant et il serait bon d'avoir franchi le Tach-Davane, ou « Passe des Pierres », qu'on nous affirme être plus difficile que la « Passe du Sable ».

Le 25 et le 26 novembre sont consacrés au Tach-Davane; notre troupe est harassée. Plusieurs ont saigné du nez bien que nous n'ayons pas atteint la hauteur du Mont Blanc. La pente est si raide qu'on a dû par places hisser les chameaux et, depuis le bas, porter les bagages à dos d'homme.

Le 27 novembre, nous partons par un vent de nord-ouest qui rend peu supportables 13 degrés de froid; dans la nuit le minimum a été de — 17 degrés. Plus d'un dans notre bande souffle sur ses doigts en maniant les cordes ou simplement une boussole ou un appareil photographique. Mais nous descendons et le mal de montagne diminue, les têtes sont plus solides sur les épaules, les bourdonnements dans les oreilles moins bruyants.

En cinq heures de marche nous arrivons par la petite passe de l'Obo (Ilé-Davane) sur le Djahan-saï. Ses bords ont une collerette de glace, mais au milieu l'eau coule rapide, claire et potable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage dans une gorge : Koum-Davane. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ici les traces de bêtes sont nombreuses. Le sabot large des koulanes se répète près de la rivière, ainsi que le pied fourchu des arkars. Des koukou-iamanes ont passé près de notre camp quelques minutes avant notre arrivée. Les chasseurs vont les yeux à terre, et de temps à autre ils inspectent la montagne et ses rochers. Abdoullah Ousta annonce que la chasse va commencer et que le gibier foisonne.

Le 3 décembre, nous sommes à Ouzoun-Tchor (la Grande Saline). Nous y sommes arrivés en passant par Pachalik, Kara-Choto et Mandalik. Ces noms ne signifient pas que nous avons rencontré des habitations ou des hommes. Nous avons chevauché dans le désert ondulé, sous un ciel généralement empoussiéré par le vent du nord-ouest. Nous avons suivi à peu près la route de Carey, mais sans trouver d'eau, là où en mai il avait vu des ruisseaux couler. Nous avons dû emporter de la glace dans des sacs.

Un homme nous annonce qu'il a vu des empreintes de chameaux, empreintes de date déjà reculée. Le Doungane les examine et ne voit rien qui lui indique que ce soit d'une bête sauvage. Il conduit des chameaux depuis qu'il peut marcher, il les connaît bien, et, après avoir examiné du crottin déjà vieux, tombé près de ces empreintes, il conclut que dans tout ce qu'il a examiné, rien ne diffère des animaux domestiques.

Peut-être une caravane a-t-elle envoyé des hommes chercher du sel, d'où ces traces au bord de la saline. Ou bien des chameaux sauvages sont-ils venus prendre

Au camp d'Ouzoun-Tchor. — Dessin d'A. Paris, d'après le texte.

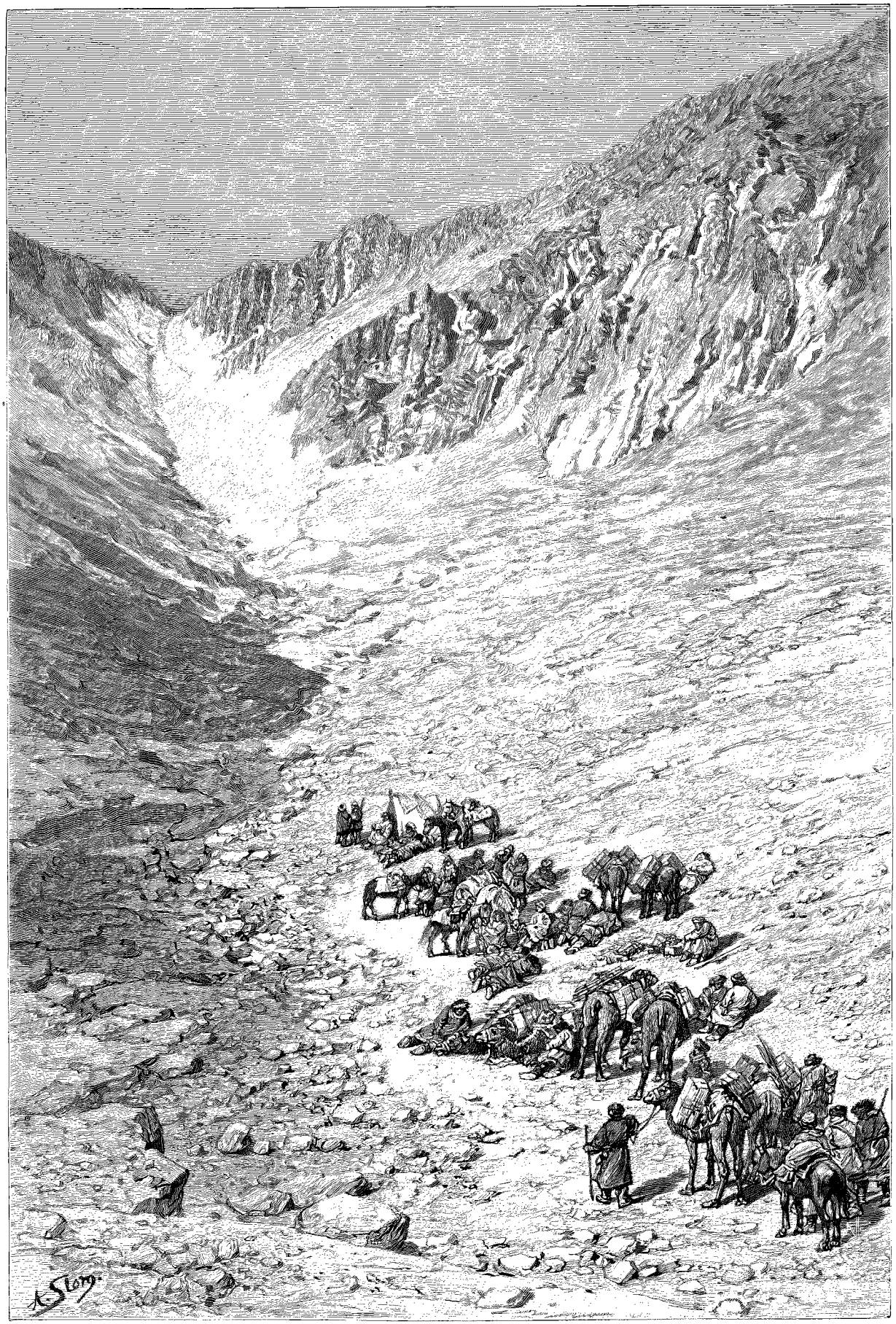
une sorte d'apéritif. On fait des suppositions. La curiosité est excitée. On espère du nouveau. Si ces traces marquaient le voisinage de la route du Sud? Mais on ne veut pas croire à pareil bonheur.

Le 4 décembre, nous constatons que le minimum de la nuit a été — 29 degrés. Heureusement la brise de nord-ouest est excessivement légère. Nous attendons que le soleil ait dégourdi les hommes et dégelé les cordes avant de commencer les préparatifs de départ. Nous buvons le thé, lorsque Timour pousse une exclamation. Tous les hommes se dressent et ils regardent précipitamment dans la direction des broussailles où hier j'ai trouvé un gîte. Avec ma lorgnette je distingue assez nettement deux ou trois ânes et quelques hommes armés de fusils. Ils disparaissent. Un mince filet de fumée s'élance et nous comprenons sans peine que ces voyageurs sont arrivés à la moitié de leur étape et qu'ils vont préparer leur nourriture.

Nous leur envoyons immédiatement Abdoullah Ousta, qui suppose que ce sont des Lobis. Rachmed reçoit l'ordre de rejoindre le vieux afin de l'empêcher de prévenir les nouveaux venus contre nous.

Bientôt quatre hommes se dirigent vers notre camp. Deux anciens viennent nous offrir des présents. Ils déposent devant nous trois peaux de renards, une peau de loup. Ils ne laissent pas d'être intimidés par notre présence. Nos gens les entourent, leur serrent les mains : «*Salamat! Salamat!* (Soyez bienvenus! Soyez bienvenus!) » On les invite à s'asseoir près du feu. Ils n'osent croiser les jambes, ils sont mal à l'aise et se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tach-Davane (voy. p. 326). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiennent accroupis un genou à terre. Ils roulent des yeux effarés.

Notre bon accueil, notre viande, notre thé les mettent tout de suite dans de bonnes dispositions. Mais il est impossible de tirer d'eux un renseignement sur la route. Nous finissons par croire qu'ils n'ont rien à cacher. Nous les remercions et nos hommes les chargent de commissions pour Tcharkalik.

Il faut partir et l'on plie les tentes lestement. En cinq quarts d'heure nous arrivons à la corne de l'Ouzoun-Tchor, qui n'est pas gelée et où nous enfonçons dans une épaisse couche de sel. On contourne l'extrémité du lac en suivant près de la montagne une pente assez étroite, menant au défilé que l'on appelle le « Cou de l'Ouzoun-Tchor » (Ouzoun Chornin Boïni) Nous revoyons les traces de chameaux.

Nous chevauchons tranquillement et soudain tous nous nous interpellons, on se rassemble, on crie : « Regarde, regarde ! » « Des chameaux ! » dit celui-ci. « Non, des yaks », réplique celui-là.

Une chose certaine est qu'à 7 ou 8 kilomètres monte lentement vers l'est la file d'une caravane. Je puis distinguer à la lorgnette que ce sont des bêtes chargées conduites par des cavaliers. Nous concluons de l'allure régulière et du bel ordre de marche que c'est une caravane de chameaux.

Immédiatement nous ordonnons à Abdoullah et à Akhan, notre Chinois, de joindre à tout prix ces voyageurs, que nous supposons être des pèlerins de la suite du Khan des Torgoutes qui a passé récemment par le Lob-Nor. Ils les questionneront et examineront l'état des bêtes. Tandis qu'ils poursuivent avec ardeur les pèlerins, nous continuons gaiement notre route, et les langues vont leur train. Personne qui ne voie l'avenir en beau.

Puis nous entrons dans le défilé de l'Ouzoun-Tchor. Il se rétrécit à mesure qu'on s'élève. La caravane vient de le traverser. Ses chameaux ont laissé sur la terre molle de belles empreintes. Nous retrouvons aussi celles des chasseurs lobis, il est probable qu'ils n'ont pas vu les pèlerins.

A examiner le terrain nous perdons un peu de temps et cela permet à nos Lobis de nous devancer et d'arriver à la sortie du défilé. Ils n'ont pas repris la route des pèlerins, dont les traces suivent un sentier facile à travers les collines à droite du défilé.

Notre premier mouvement est de faire rétrograder l'avant-garde et de prendre cette nouvelle route, mais Abdoullah Ousta nous en détourne.

« La route est très mauvaise, je vous assure, très mauvaise. »

Nous ne le croyons pas, mais nous suivons son conseil en pensant qu'il est bon d'attendre le retour des deux hommes envoyés aux renseignements, et qu'il ne nous sera pas difficile de retrouver cette piste.

Le défilé aboutit à une passe d'où nous descendons par un plateau que l'on nomme Tchimène, et qui est le commencement de la chaîne de même nom que nous devinons au sud dans la brume.

Nous trottons sur un plateau dénudé, mais sans pierres; la route est excellente. Puis nous descendons vers la plaine de Tchimène en longeant des contreforts. Tout à coup deux cavaliers, montés sur des chameaux, sortent d'un pli de terrain, à portée de lorgnette. Dedeken, qui parle un peu le mogol, se met à leur poursuite de toute la vitesse de son cheval. Il les atteint, les questionne et revient aussitôt nous conter ce qu'il a appris. Ce sont deux Torgoutes appartenant à la caravane que nous avons aperçue. La viande manquait; ils se sont détachés de la troupe, ils ont chassé et ont tué un yak. Ils l'ont dépecé et ils emportent les meilleurs morceaux pour leurs frères. Ils viennent du Tibet, de Lhaça, où ils ont été prier le grand Lama.

A Bag-Tokai (voy. p. 331). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Toutes ces rencontres nous font songer. Elles nous donnent l'espoir que nous avons trouvé, sinon la route idéale du Sud, du moins une route commode, car voici des pèlerins qui l'ont suivie avec des chameaux, et des chameaux encore susceptibles de trotter. Plus loin il y aurait des habitants. Ces chasseurs ont dit à Dedeken qu'à mi-journée de marche vivaient des Kalmouks.

Nous campons sur une sorte de terrasse, au milieu de quelques bouquets de broussailles. La nuit étant obscure et nos chameaux n'étant pas encore arrivés, nous allumons un buisson, la flamme s'élance et montre le port comme un phare.

Abdoullah et notre Chinois arrivent les derniers. Nous les pressons de questions. Ils racontent ce qu'ils ont vu. Ils ont compté vingt et un chameaux portant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des coffres protégés par des peaux de bêtes. Ils ont reconnu que ces chameaux étaient de race kalmouke, qu'ils avaient fait une longue route.

Le seul cavalier de la caravane était un homme voilé, un lama à moustache grise, qui a daigné leur parler du haut de son chameau, sans vouloir leur donner de renseignements. Il leur a affirmé qu'il revenait du Tsaïdam, d'un endroit appelé Timourlik, et qu'il se dirigeait sur Abdallah.

Le 5 décembre, nous nous dirigeons sur le sud-ouest, laissant le Tsaïdam à notre gauche.

Nous demandons à Abdoullah Ousta s'il connaît le prochain campement. Il avoue le connaître par ouï-dire et qu'il est bon. Il l'appelle Bag-Tokai, c'est-à-dire le « Jardin des Broussailles ».

Arrivés près de Bag-Tokai, nous trouvons que la dénomination de « jardin » n'est pas trop pompeuse. Nous sommes près d'une rivière d'eau douce, que nous annoncent quelques lamelles de glace brillant dans le lit desséché d'un de ses affluents. La rivière, en arrivant dans les bas-fonds de la plaine, a déposé de grands étangs, gelés bien entendu, et elle a formé une infinité de bras. Au bord du chenal on voit l'eau couler.

Les Kalmouks ont campé à cette place. Nous voyons bientôt les empreintes de leurs chameaux sur les contreforts qu'ils ont gravis afin d'éviter la glace de la rivière, et, dans les broussailles qui forment ici un bocage véritable (un jardin!), la place où ils ont allumé leurs feux se reconnaît sans peine.

Le soir nous tenons conseil. Nous questionnons nos chasseurs et nos âniers, nous leur prouvons qu'ils connaissaient déjà cette place. Le vieil Abdoullah nie avoir jamais mis le pied à Bag-Tokai; mais, poussé à bout, et peut-être par suite d'une entente avec Timour, il nous dit que celui-ci peut nous renseigner et qu'il en sait plus long que lui. Timour nous raconte en effet qu'il y a quelques années, étant allé cherché de l'or à Bogalik, il a vu à l'Ambane-Achkane-Davane les traces d'une caravane de Kalmouks se dirigeant vers le sud.

Décidément nous tenons cette route du Sud tant cherchée. Il ne s'agit plus que de ne pas la perdre.

Notre projet primitif était d'aller au Tonkin par Batang, en traversant le Tsaïdam, si nous ne pouvions trouver la route qu'on nous avait dit partir du Kizil-sou. Et voilà que les circonstances nous dispensent de chercher le Kizil-sou. Une caravane est allée et revenue par le même chemin, ainsi que le prouvent indiscutablement des traces anciennes et des traces fraîches; elle transportait ses bagages sur des chameaux, que des passes difficiles eussent certainement arrêtés. Nos chameaux pourront bien faire la route que les leurs ont faite.

Prenons-la à rebours, et avec de l'attention nous avons quelques chances de retrouver la piste qui doit aboutir aux environs de Lhaça. Nous irons dans cette direction aussi loin que nous pourrons. Nous avons des bêtes de somme en assez bon état, des vivres pour quatre ou cinq mois encore, des munitions, des hommes assez bien portants, et il n'y a pas une imprudence extrême à tenter l'aventure. Nous avons des chances de réussite, et pourquoi ne continuerions-nous pas ce que nous avons si bien commencé? Telles sont à peu près les idées qui me traversent rapidement la tête et me font dire tout de suite à mes compagnons que nous allons piquer droit sur le Sud, de manière à arriver au Namtso, au « Lac du Ciel », près de Lhaça. Nous ferons certainement des découvertes intéressantes, et, une fois là, nous songerons à Batang et au Tonkin.

Akoun, le serviteur de Dedeken.
Dessin de H. Vogel,
d'après une photographie.

Mon compagnon Henri d'Orléans sait bien que je pense au Tibet; je sens que nous serons d'accord. Dedeken est d'abord surpris quand je lui annonce notre résolution; mais il se déclare prêt à marcher. Le brave Toundja, surnommé Akoun, son serviteur chinois, a bien deviné où nous allions; il suivra partout son maître. Mais tous nos hommes ne prennent pas la chose aussi bien.

Avant le coucher, la bande d'Abdoullah Ousta vient nous signifier qu'elle ne peut aller plus loin, que deux fois déjà ils ont voulu retourner sur leurs pas et que nous les avons retenus. Maintenant ils veulent nous quitter, car ils ne connaissent pas la route d'Ambane-Achkane-Davane. Il leur est répondu que Parpa, l'homme de Carey et de Dalgleish, et Timour, le chercheur d'or, nous serviront de guides pour y aller, et qu'eux-mêmes sont assez fins limiers pour revenir sur leur propre passée. Puis on leur promet une belle récompense s'ils consentent à transporter nos bagages jusqu'au delà de la passe. Mais je dois prendre l'engagement solennel de ne pas les entraîner plus loin.

VII

Passage de l'Ambane-Achkane-Davane. — Départ des Lobis. Le volcan Reclus. — Mort de Niaz.

Le 7 décembre, nous traversons sans peine les étangs gelés que forme la rivière, laquelle nous paraît descendre du sud-est. Puis nous sommes dans une plaine poudreuse jusqu'à Balgoun-Louk, où nous campons dans la broussaille.

Le 8 décembre, nous allons par le désert à Moula-Kourgane, nom d'une porte qui traverse la rivière. Au delà de cette porte, les montagnes s'écartent un peu,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et au sud-est on voit un îlot, formé de deux hauteurs que rejoint une crête ensellée, d'où l'appellation de Moula-Kourgane que nos gens traduisent « la Selle de Chameau abandonnée ».

Avant que la brume du soir rapproche l'horizon, on aperçoit au sud, dans la chaîne, la dépression qu'on nous indique comme le chemin de l'Ambane-Achkane-Davane.

Le 9, nous campons sur le versant nord de la passe, où l'on arrive par une montée facile. Le vent de sud-ouest nous incommode. Les traces des Kalmouks sont très visibles dans une ravine, mais elles apparaissent à peine sur la terre gelée. Il nous faudra tenir les yeux grands ouverts si nous ne voulons pas perdre leur piste.

Nous franchissons l'Ambane-Achkane-Davane sans trop de peine. La montée n'est pas trop raide. Un *obo* nous indique le point où elle finit. Les lièvres et les perdrix abondent, mais les grosses bêtes ne se montrent point. De place en place on voit de la glace dans les gorges. Des filets de sel descendent les pentes là où l'eau descendait autrefois.

Au delà de l'obo, notre vue se promène sur un grand vide fermé par des montagnes se perdant dans la brume. La descente est facile. A nos pieds, dans la plaine, le mirage fait émerger des îles ayant le profil de « stalactites assises ». On finit par distinguer des plaques de glace et des miroirs de sel qui engendrent ce paysage d'archipel. A un détour on aperçoit, au sud-ouest, un lac étalé. Il brille et nous ne savons si sa nappe est mobile ou si elle est de glace. Prjevalsky l'a nommé le « Lac qui ne gèle pas ».

12 décembre. — Le minimum dans la nuit a été de — 28 degrés. Au réveil, le vent souffle avec violence de l'ouest. Notre caravane a l'air d'être légèrement engourdie, son moral ne me paraît pas excellent.

Niaz. — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

On annonce alors aux Lobis qu'ils sont libres de partir demain. On les payera ce soir, mais ils doivent nous aller chercher dans la montagne une dernière provision de broussailles.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir nous adjoindre Tokta; c'est un brave compagnon, d'une vigueur exceptionnelle, infatigable et toujours gai.

Dans la soirée, nous payons nos Lobis chasseurs et âniers; nous leur achetons le peu de cuir qu'ils possèdent, la route étant longue. Ils reçoivent des cadeaux, nous leur remettons des lettres pour l'Europe, des ballots contenant les collections faites depuis Tcharkalik. Ils nous promettent de faire tenir tout cela à l'aksakal des sujets russes de Kourla. Celui-ci l'expédiera au consul de Kouldja.

Disons, entre parenthèses, que ces braves gens ont tenu leur parole et que pas le moindre objet confié à leurs bons soins n'a été perdu. Tout est arrivé à Paris.

Timour et Iça, questionnés à part, promettent de nous accompagner. Au reste, ils ont donné leur parole de suivre Parpa partout où il irait, et Parpa s'est engagé auprès de Rachmed à nous suivre.

13 décembre. — Aujourd'hui l'air est pur. Nous voyons distinctement la chaîne Colombo. La passe Ambane-Achkane-Davane est juste au nord de notre camp. Au sud-est, la chaîne Prjevalsky montre des pics neigeux. Au sud, presque exactement au sud, deux pics de glace espacés supportent négligemment une tenture blanche étincelante qui les unit en s'incurvant. Nous ne manquons pas de montagnes, ni de grosses, ni de petites, tout autour de nous.

14 décembre. — Nous constatons encore aujourd'hui que les pèlerins ont laissé des traces diverses de leur passage. Ils ne vont pas en une seule caravane et ne se réunissent qu'en de certains points, comme cela leur est arrivé près de la passe d'Ambane-Achkane et aujourd'hui près de cette rivière.

Cette conduite prête à des suppositions. Les uns prétendent, et c'est possible, que les pèlerins, ne voulant pas dévoiler le secret de cette route, marchent à dessein par pelotons afin de ne pas tracer de sentier durable et qui puisse servir à d'autres. C'est une coutume qu'ont les contrebandiers et les pirates de frontière en maints pays.

Les autres pensent qu'ils vont par *aouls*, par tribus, attendu qu'ils ont de bons guides, nulle crainte de s'égarer, et qu'en voyageant par groupes et à leur fantaisie ils peuvent nourrir plus facilement leurs bêtes.

Rentré au camp, j'apprends que Niaz est malade, que presque tous les hommes se plaignent de maux de tête. Au-dessus de nous viennent croasser des corbeaux à cri métallique; ils ont fait la conduite aux pèlerins, se nourrissant de leurs morts.

Le 15 décembre, nous franchissons le chaînon, et nous marchons vers les pics en cherchant les pentes douces, en évitant les bas-fonds et les ravins. Dès que nous le pouvons, nous nous dirigeons vers le sud. Toutes choses prennent ici un aspect uniforme, et nous ne nous apercevons que nous sommes sur une sorte de terrasse, immense terre-plein au-dessus de la plaine, qu'au moment où nous arrivons à son rebord.

Sur le point de descendre, nous nous exclamons à la vue d'une véritable nuée d'orongos. Ils paissent dans le lit d'un torrent étamé par places de couches de sel qui semblent des flaques d'eau ou des lingots de glace. Nous n'avons jamais vu ces antilopes, et nous nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

empressons d'aller en tuer, car nous n'en possédons pas encore de peaux.

Jamais on n'a vu d'animaux plus gracieux dans leur allure, portant mieux la tête, réunissant à un pareil degré l'élégance et la force. Nous admirons leur large mufle noir, leur poitrine large et de couleur sombre, leur pelage gris-blanc, la fureur avec laquelle les mâles se défient en renâclant, et se précipitent l'un sur l'autre en se menaçant de leurs cornes droites et aiguës.

18 décembre. — Toute la nuit, l'insupportable vent de nord-ouest a hurlé, avec un minimum de — 23 degrés. Les hommes sont tous malades, les oreilles leur bourdonnent, et quelques-uns se plaignent de n'avoir plus la tête solide. Nous faisons les préparatifs de départ par — 19 degrés et du vent.

Le soir, le vent tombe, le ciel se couvre. A la nuit et avec — 16 degrés, nous trouvons la température si délicieuse qu'au moment de prendre les notes nous donnons un nom de roman à ce camp. C'est le camp de la Miséricorde.

Et pour justifier tout à fait ce nom, il nous arrive qu'au réveil on nous annonce la bonne nouvelle que presque tous les hommes sont souffrants, surtout Imatch le bancal. Ils attribuent ce malaise à un vent

Les chameaux sur la glace. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

chaud qui aurait soufflé au milieu de la nuit. Quant à Niaz, il est très bas, il ne peut se tenir debout, et les hommes prétendent que ce vent chaud a dû lui causer un grand mal.

Le lendemain vers cinq heures du matin il tombe 1 centimètre de neige, fine et granuleuse comme du grésil. Et la température monte un peu, le ciel reste couvert, puis un vent sud-ouest s'élève et le soleil apparaît. Le minimum de la nuit a été de — 32 degrés.

La neige a marbré de blanc ce coin de la terre, et le soleil en fait un paysage vieillot, si j'ose dire, tel que vous en voyez sur des boîtes à bonbons. Les couleurs sont posées l'une à côté de l'autre comme mécaniquement; rien ne se fond, c'est « froid ». Ce n'est pas l'œuvre d'un coloriste, c'est chromolithographique.

Toute la nuit j'ai entendu les gémissements de Niaz, qui est très malade. Il est certainement perdu. Il délire; il croit voir deux enfants lui tenir la tête. Il se plaint d'avoir une intolérable douleur à la cervelle et il ne lui reste pas de force; on n'a pu le faire boire ni manger. Sa langue enfle, sa face, ses lèvres sont tuméfiées et bleuâtres. Nous ne pouvons rien pour le soulager. Il faudrait le transporter à une moindre altitude, et nous serons peut-être obligés de monter plus haut demain.

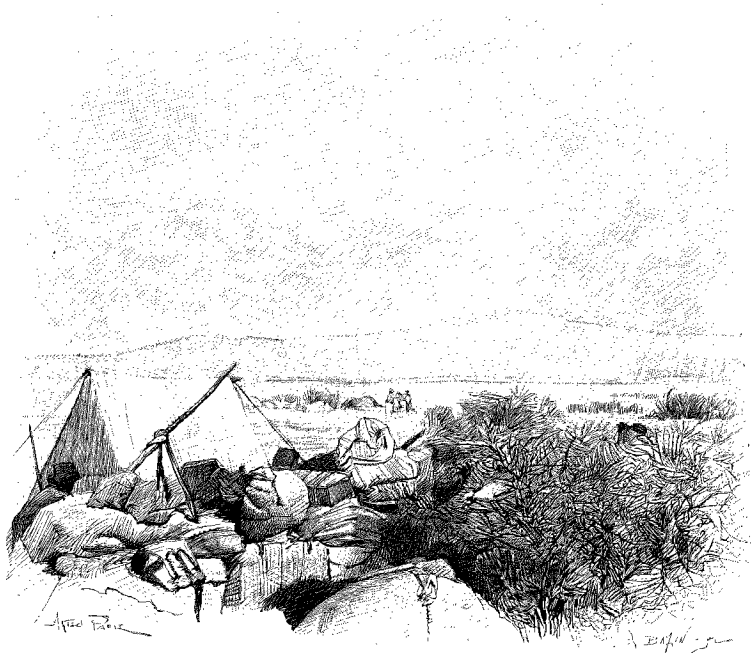
22 décembre. — Dans la nuit, des rafales de sud-ouest avec un minimum de — 30 degrés. Un cheval est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mort : c'est le premier de la série ; elle sera complète, bien entendu.

Après avoir dépassé quelques contreforts sablonneux, nous sommes dans une grande vallée qui s'étend du nord-ouest au sud-est. Au sable parsemé de touffes d'herbe succèdent des surfaces nues et pierreuses qui semblent avoir été lavées par des eaux torrentueuses.

Soudain à droite, à l'ouest, là où la chaîne que nous avons devant nous paraît s'unir à celle que nous venons de quitter, se dresse comme le sosie du Stromboli tel que je l'aperçus pour la première fois, en cinglant vers la Sicile. C'est une véritable évocation. Baissant les yeux, je vois que le lit des ravins que nous traversons est noirâtre et semé de laves, et nous campons dans la « Plaine des Laves ». Juste à l'ouest, le volcan laisse tomber son long manteau à traîne. Nous le baptisons instantanément du nom de Reclus, le plus grand des géographes français, à qui cette découverte fera plaisir. A l'est, au milieu de pics blancs domine un géant de plus de 7 000 mètres, que nous appelons du nom de Ferrier : encore un Français, un voyageur presque inconnu de ses compatriotes, qui fit, en son temps, une superbe chevauchée à travers l'Afghanistan.



Moula-Kourgane (voy. p. 331). — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

Le 23, brise du sud-est pas chaude, minimum — 30 degrés. On part par un ciel pur, vers le sud, où une passe est ouverte dans la chaîne. On monte insensiblement dans un désert toujours nu, pierreux, et sillonné de quelques ravins où des orongos s'abritent près de larges plaques de sel.

Le Doungane est d'une humeur sombre. Ce matin il frappait son fils et voulait le tuer. Rachmed a dû intervenir. Quant à Niaz, il a perdu connaissance ; on le transporte ficelé sur un chameau pour qu'il ne tombe pas. Il est à la dernière extrémité. Sa figure est presque méconnaissable. Il ne peut ouvrir les yeux.

Vers six heures Timour vient me dire qu'il croit bien que le malade est mort. « Il a poussé un grand soupir en rendant l'âme », dit-il.

Rachmed arrive à son tour. Niaz respire encore, mais n'en vaut pas mieux ; il trépassera cette nuit.

24 décembre. — Au petit jour sévit encore la tempête qui a éclaté pendant la nuit. Rachmed arrive comme d'habitude au rapport. Il entr'ouvre la toile de la tente. Sa figure est triste, il a des larmes dans les yeux.

« Niaz a fini, dit-il ; nous n'avons pas d'eau ni de bois pour fondre la glace et nous ne pouvons laver le corps selon le rite ni le vêtir de vêtements propres.

— Peu importe. Allah pardonnera, car vous ne pouvez faire mieux.

— Nous l'envelopperons dans le feutre blanc que je lui avais prêté pour se couvrir, et l'on partira. Mais je ne crois pas que nous puissions lui creuser une tombe. La montagne est trop dure.

— Ensevelissez-le le plus convenablement que vous pourrez.

— Je le ferai moi-même, avec l'aide de Timour, qui sait les prières, et de Parpa, qui a mangé chez la sœur de Niaz.

— C'est bien, nous vous aiderons aussi. »

Le cadavre du bon serviteur gît enveloppé dans la pelisse près de la tente du Doungane, son mauvais maître. On le couvre du feutre blanc. Le corps n'est pas lourd, il est raide de gelée. La neige fine tourbillonne autour de nous, le vent est glacial.

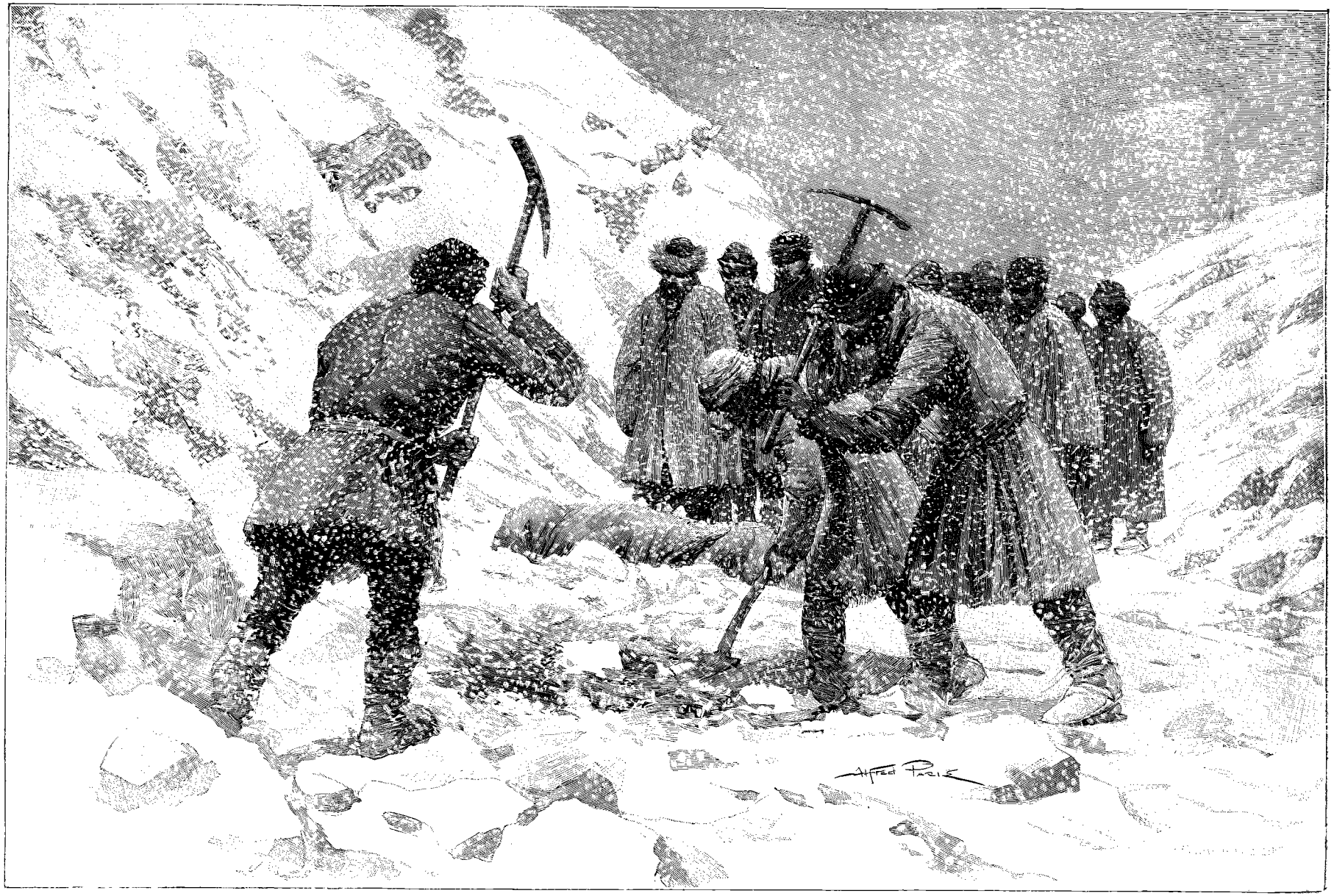
Nos trois hommes prennent des pioches, et, après avoir donné quelques coups, ils me regardent en disant :

« On ne peut pas entamer le sol. C'est bien malheureux. »

Ils saisissent les haches, et, ayant écarté les pierres, ils frappent la terre de toute leur force, car les musulmans ne sont pas comme les bouddhistes, qui exposent les morts, et ils voudraient à tout prix mettre Niaz à l'abri des fauves.

Mais l'effort qu'ils font les essouffle rapidement ; ils s'accroupissent pour reprendre haleine, et alors les larmes coulent de leurs yeux, elles s'arrêtent dans leurs barbes qui se constellent de glaçons. Ils ne tardent pas à être épuisés, car la tempête les époumone, et c'est à peine s'ils ont creusé une de ces cuvettes que les bêtes pratiquent avec leurs pieds et où elles dorment. Le pauvre Niaz n'aura qu'un gîte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Enterrement de Niaz. — Composition d'A. Paris, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Puis Rachmed songe que la face du mort doit être tournée vers la ville sainte de la Mecque; il craint donc que tout ce travail n'ait été inutile et il questionne Parpa. Mais Timour a pensé à la *kiblat*, et, montrant le sud-ouest, il dit :

« C'est là. Nous pourrons bien le placer. »

Et Rachmed me demande si « l'aiguille (de la boussole) dit la même chose ».

Je réponds oui. Alors ils prennent avec précaution le cadavre, le couchent comme une mère ferait de son enfant endormi, lui posant la tête bien couverte sur une pierre plate, pour l'élever, dans la pensée qu'il dormira plus à l'aise le tranquille sommeil. Ils le bordent comme s'il était dans un lit, et en le maniant ils s'étonnent que la maladie ait fait une chose si légère d'un corps robuste. Puis, lorsqu'il est bien couché, ils ramènent sur lui les pierres et les débris au moyen de leurs pioches, et ils ne s'arrêtent que lorsqu'on n'aperçoit plus rien du feutre servant de cercueil.

Alors chacun de nous, afin de parachever l'œuvre, va chercher des plaques de schiste dans le pan de sa pelisse et les dépose dessus. Timour plante toutes droites des lamelles aiguës à la place où est sa tête.

Enfin, il faut bien dire adieu à ce brave compagnon. Dedeken, le premier, récite les prières. Timour prie à son tour et tous sanglotent. Il ne peut terminer son oraison qu'à grand'peine, et c'est dans un râle de douleur navrante qu'il affirme la grandeur d'Allah.

« Allah est grand! Dieu est grand! » répètent les survivants.

Antilope orongo. — Dessin de Clément, d'après un sujet du Muséum.

Voilà comment nous envoyons dans l'éternité, chacun à notre façon et en le pleurant sincèrement, ce pauvre Niaz qui était brave et bon.

Les journées se succèdent monotones. Le 25, la neige tombe. Toujours de petits lacs, du sel, des collines sablonneuses. Une passe succède à une autre passe. Lorsque le ciel est clair, on voit à l'infini des montagnes entremêlées de pics, de glace et de neige. Des yaks morts ayant appartenu aux Kalmouks jalonnent la route. La neige tombe presque chaque jour, mais en petite quantité; le vent souffle du sud-ouest, et nous perdons toute piste. Le 29 décembre, le vent est d'ouest et nous ne sommes pas mieux, car nous allons droit au sud à travers une plaine nue. Nous campons au milieu des laves, au pied d'un volcan auquel nous donnons le nom de Ruysbroek ou Rubruquis, en mémoire du grand voyageur flamand, le compatriote de Dedeken.

A l'ouest du camp, Henri d'Orléans et Timour voient des crottes de chameau : la route est retrouvée. Elle va au sud. Mais maintenant la marche est très pénible. Outre la vingtaine de kilomètres en montagne que nous faisons chaque jour, nous devons « éclairer » la route pour le lendemain. Dès que la tente a été dressée, et parfois pendant qu'on la dresse, nous allons à la découverte.

Le 31 décembre est arrivé, le jour de la Saint-Sylvestre. Quelles seront nos étrennes? nous n'osons penser à demain. Marchons. Toujours des collines de sable, puis un lac que nous contournons. La tempête ne se lasse point de nous harceler.

Nous voici près du lac. Est-ce bien un lac? Des nuages de sable le rasent constamment avec une rapidité extrême. La glace a conservé, malgré tout, une certaine transparence. Du moins c'est ainsi qu'en juge le seul œil que je puisse risquer, œil malade du reste, qui ne lance pas de regards pénétrants, mais des demi-regards. Et cet œil me donne une illusion singulière. Il me semble que je chevauche au bord du vide; ce lac m'apparaît, non comme une faille à mes pieds, mais comme un trou dans le ciel, dans l'espace, montrant une profondeur vertigineuse que traverse une tempête déchaînée.

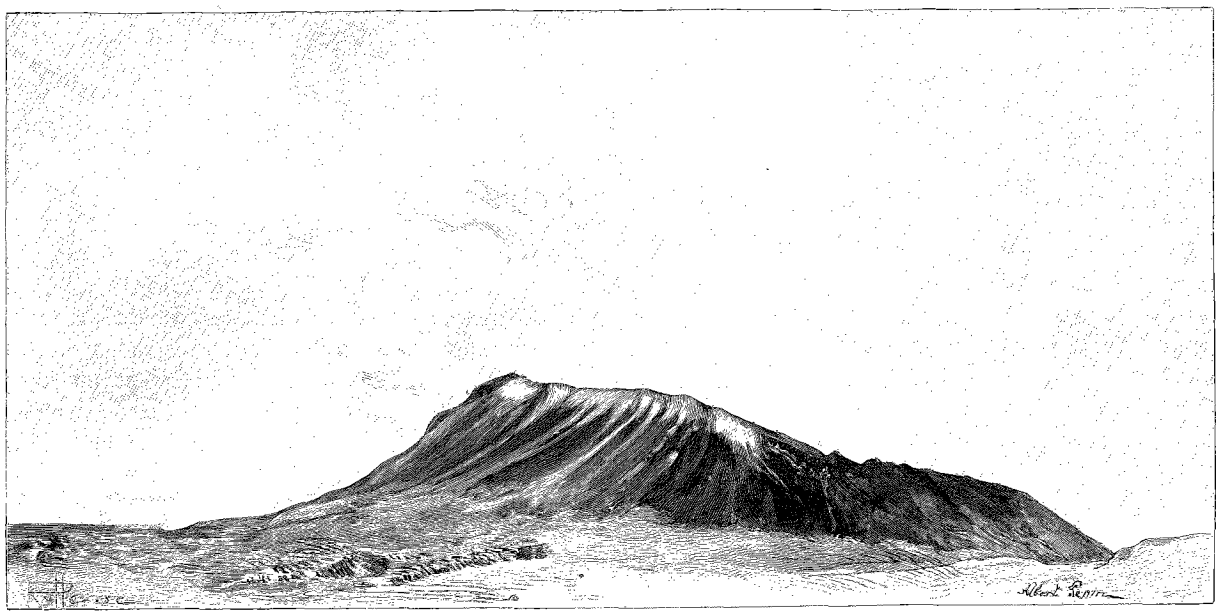
C'est ainsi que nous arrivons au camp des pèlerins, où nous trouvons une grande quantité d'argol et de la glace à discrétion. Cela en fait un campement supportable.

On célèbre la nouvelle année en sacrifiant un mouton qui a perdu une bonne partie de sa graisse. On le dévore avec plaisir. Imatch, de qui le pied enfle dans des proportions inquiétantes, se plaint de maux de tête, de bourdonnements d'oreilles. Nous craignons qu'il n'ait le pied gelé. On soulage un peu le pauvre homme avec le cataplasme que nous a préparé le mouton. Dans la panse fumante de l'animal on enferme le pied malade, et Imatch nous dit qu'il souffre beaucoup moins.

G. Bonvalot.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pic de Ruysbrock. — Dessin d'A. Pépin, d'après une photographie.

DE PARIS AU TONKIN
A TRAVERS LE TIBET INCONNU,

PAR M. BONVALOT [1].

1889-1891. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage sont exécutés d'après les photographies prises par le prince Henri d'Orléans.

VIII

Le jour de l'an 1890. — Le lac du Binocle et le lac Montcalm. — Monts Dupleix. — Solitude. — La « rage de l'homme ». Traces de campements. — De l'eau courante!

Le 1er janvier, après avoir échangé des souhaits de bonne année et des souhaits de bonne santé, nous constatons avec joie que ce n'est plus un ouragan qui souffle de l'ouest, mais un simple vent. Ce vent, que nous trouvions insupportable quatre ou cinq jours auparavant, nous paraît aujourd'hui, nous ne dirons pas une brise agréable, mais une simple brise, un petit vent enfin.

Le ciel est relativement clair, et ce premier jour de l'année nous semble bien la commencer.

Nous voyons enfin où nous sommes. Au nord-nord-ouest, le volcan Ruysbroek se détache avec une netteté admirable : on dirait qu'il nous a suivis et qu'il s'est rapproché de nous. Des pics blancs se montrent de tous côtés et nous n'avons pas quitté le désert. Quant aux traces des pèlerins, nous n'en voyons plus l'ombre, et, en attendant qu'elles soient retrouvées, nous piquons au sud.

Nous sortons de la vallée sablonneuse pour camper sur des collines, à proximité de la glace et à l'abri du vent d'ouest. Des laves jonchent le sol, qui a la couleur d'une cendre noirâtre. En cherchant d'où viennent ces laves, nous apercevons aux environs beaucoup de cônes tronqués.

Dès l'arrivée, notre troupe se disperse, en quête de la piste que nous avons perdue. Très tard dans la soirée Timour apparaît exténué, et dépose fièrement à nos pieds trois crottes de chameau : il a retrouvé la route des pèlerins.

Le 3 janvier, nous appuyons vers l'est, afin de rejoindre ce chemin. Des yaks sauvages, énormes, nous regardent passer. Sans la désobéissance d'un de nos chiens, nous aurions pu abattre au moins un de ces monstres de chair, mais ils sont mis en déroute avant que nous ayons pu les tirer.

Un chameau, qui semblait bien portant, meurt subitement en montant une colline. Nous allons par monts et par vaux dans une région toujours mamelonnée,

1. Suite. — Voyez p. 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ravinée, semée de laves, et le soir nous sommes tapis au fond d'un cirque, au milieu de grès et de marnes en décomposition.

Le 5 janvier, la matinée est superbe. La nuit a été froide : — 35 degrés, tel est le minimum.

Nous traversons un plateau, au bout duquel nous apercevons au sud, par-dessus des chaînons noirâtres mais peu élevés, une bande de pics de glace alignés. Ils font partie d'une chaîne très grande, déchiquetée et blanche, où de longues nappes de neige se déploient d'une cime à une autre. Cela inquiète quelques-uns d'entre nous. « Comment franchir ces neiges et ces glaces? se demandent-ils. Où sommes-nous? Plus nous avançons, plus le froid est intense et plus les montagnes sont hautes. Une chaîne après une autre chaîne nous barre la route! C'est à désespérer d'en sortir! »

Il y aurait vraiment de quoi dépiter des gens pressés. Je console facilement mon monde; il suffit, pour rassurer les inexpérimentés, de leur faire voir l'horizon derrière nous et combien nous paraissent infranchissables les montagnes que nous avons traversées.

Arrivés en vue d'un beau lac qui a la forme d'un binocle, nous posons notre camp dans un bas-fond garni d'une plaque de glace. Notre arrivée met en fuite une douzaine d'orongos occupés à lécher sa surface. Par le soleil, l'étang avait le poli d'un miroir où les jolies bêtes semblaient prendre plaisir à considérer leurs élégantes silhouettes.

Les rebords du « lac du Binocle » sont couverts de blocs de lave. Le niveau de l'eau a été plus élevé. Elle a baissé peu à peu; on voit sur les berges six cercles enveloppant le lac et indiquant les étiages successifs. Nous n'en sommes pas sûrs, mais nous croyons que dans ce lac jaillissent des sources chaudes, à peu près au centre.

Le 6 janvier, notre thermomètre marque — 40 degrés, la température à laquelle le mercure gèle. Toujours une brise ouest.

Nous continuons en marchant à vue de pays, comme on dit. J'ai oublié de dire que nous ne cherchons plus les traces des pèlerins. Cela donne trop de peine pour de maigres résultats. Il se peut d'ailleurs que la route des pèlerins appuie trop à l'est, et, à aucun prix, nous ne voulons aboutir sur la grande route du Koukou-Nor, suivie d'abord par les Pères Huc et Gabet, et ensuite par Prjevalsky. Nous nous dirigeons à peu près sur le lac Tengri-Nor, avec la préoccupation de nous tenir plutôt à sa droite qu'à sa gauche lorsqu'on regarde le sud.

La journée du 7 janvier est gaie, même pour les plus sombres de nos gens, pour le Doungane lui-même : nous avons trouvé du bois taillé de main d'homme, des arçons de selle pour yak, en bois de genévrier.

Nos éclaireurs reviennent nous annoncer qu'au delà du deuxième chaînon posé devant nous se trouve un grand lac.

Le lendemain, nous allons à l'avance l'examiner. Nous nous dirigeons vers l'est, après constatation que le lac n'est pas gelé et que son extrémité ouest est à environ 40 kilomètres. D'après les vides qui se voient au milieu des montagnes, nous pensons rencontrer encore beaucoup de lacs. Pourvu qu'ils soient gelés et qu'on ne soit pas obligé à des détours!

Nous croyons être arrivés à l'extrémité du lac, mais, en gravissant un mamelon, nous revenons vite de notre erreur. Les collines nous cachaient un autre golfe, que nous contournerons à l'est. Nous nous permettons de donner le nom de Montcalm à cette belle nappe d'eau s'étendant de l'est à l'ouest sur une longueur de 70 ou peut-être de 80 kilomètres. Des presqu'îles nous empêchent de nous faire une idée à peu près exacte de sa largeur. Nous la supposons de 10 à 20 kilomètres.

Le prince en tenue de voyage.
Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

Le 9, nous contournons le lac Montcalm vers le sud-est. Les grosses bêtes errent en grand nombre : des yaks, des koulanes, des arkars, et même des chamois tels que dans l'Himalaya, sont en vue. Nous redonnons courage à la troupe en lui signalant la présence de bêtes qui vivent près des Indes.

Au delà d'une petite passe nous trouvons des sources chaudes mais salées et une large rivière gelée, qui, grâce à la brume, semble s'écouler vers le sud-est à travers une immense plaine.

Serait-ce déjà de l'eau coulant vers la Chine? Et la question des sources de son grand fleuve Bleu fait l'objet de nos conversations. Nous ne savons pas si nous les avons trouvées; en tout cas nous pouvons affirmer, ou peu s'en faut, que c'est par ici qu'il faudra les venir chercher. Cette idée ne laisse pas de nous rapprocher du monde. En effet, si nos suppositions sont fondées, il n'y aurait qu'à descendre cette rivière pour arriver sûrement à la côte. C'est chose facile, comme vous voyez.

Le 14 janvier, nous campons dans le bas de la passe qui nous permettra de franchir une énorme chaîne à laquelle nous donnons un des plus beaux noms de France. Nous l'appelons chaîne Dupleix et nous donnons le nom de Pic de Bussy au sommet qui s'élève à notre gauche.

La solitude est plus profonde que jamais, plus écrasante. On la dirait « voulue ». Les grosses bêtes ont laissé d'innombrables traces de leur passage et l'on n'en voit pas une, comme si elles avaient reçu un ordre de faire le vide devant nous. Seul un corbeau étique nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

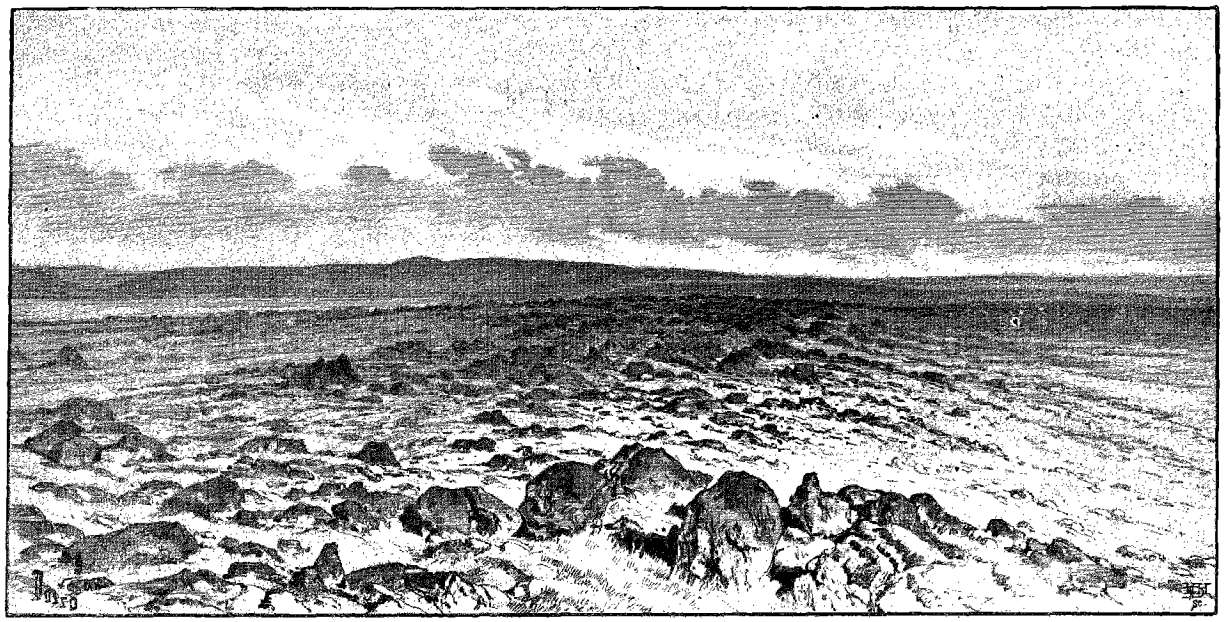
suit avec intérêt. On l'a envoyé sans doute pour voir « la tête que nous faisons ». La nature elle-même a l'air de se moquer de nous. Ces montagnes apparaissant chaque jour plus nombreuses éteignent le courage de nos gens. Ils se laissent aller et se traînent. Les hauts plateaux ont l'air de n'avoir pas de fin. Et le vent d'ouest ne nous laisse aucun répit.

Le 15, nous franchissons la passe, d'environ 6 000 mètres, en suivant une pente douce. A l'ouest, nous voyons descendre des glaciers vers une large vallée que nous suivrons et où la glace sera notre chemin. Des pics blancs se perdent dans la brume : nous estimons leur altitude à 8 000 mètres au moins. Dans toute cette région, les petits lacs, les étangs, sont nombreux. Les collines de terre meuble portent la marque de la fonte des neiges et du séjour des eaux : elles ont cette « frisure » et cette bouillie spéciales qu'on observe à la surface du sol où la neige a fondu lentement et d'où l'eau s'est écoulée par gouttes ainsi que d'une éponge qui sèche. Tous les bas-fonds ont recueilli cette eau, ainsi que le témoigne la glace. Nous n'en manquerons pas ici.

Et lorsque, le 16, nous suivons la rivière, large, profonde, sur sa surface malheureusement trop lisse — là où le vent l'a « cirée » — pour que les animaux et les hommes gardent l'équilibre, nous pensons que les monts Dupleix sont l'origine d'un grand fleuve ou du moins une de ses principales sources.

Il est difficile de rien affirmer, et je ne crois pas que la question soit tranchée de longtemps, mais il se pourrait que nous soyons aux sources du Yang-tsé-kiang. La nature ne se donne pas autant de peine sans créer quelque grande chose.

Depuis quelques jours notre troupe est prise de la



Lac du Binocle. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

« rage de l'homme ». Le feu a été ainsi mis aux poudres par un bout de bois taillé au couteau. Voilà une bien curieuse maladie ; elle se gagne dans l'isolement et vous ne la connaissez pas. Vous avez toujours vécu soit dans votre bon pays d'Europe, soit au bord du lac Méditerranéen, soit dans les centres de civilisation où les hommes pullulent, où, à chaque pas, vous heurtez les fourmilières des villes.

Sans doute vous avez soupiré après la solitude, souhaité vivre au désert, ou du moins à l'écart, lorsque vous étiez fatigué, harassé par les mille obligations, les mille devoirs que la société vous impose. Eh bien, ici c'est le contraire, nos gens sont las d'être seuls, las du désert et des longues marches et sans rien voir, pas même la fumée d'un feu. Ils sont affolés par le silence, ils sont abattus parce qu'ils n'entendent aucun des bruits que font les troupeaux humains, et vraiment ils en ont assez de ces plateaux monotones où pas un homme ne montre sa face, où leurs oreilles n'entendent parler que le vent impitoyable.

Aussi veulent-ils des hommes, et sans cesse ils interrogent l'horizon. Ils examinent le sol, désirent voir des traces, croient en remarquer, l'annoncent avec joie à leurs compagnons, et, bien qu'ils se soient trompés, ils discutent en furieux avec celui qui prouve leur erreur.

Tout leur semble un homme, un cavalier ; à chaque instant ils voient un Tibétain se dissimuler derrière un accident de terrain ou s'arrêter à flanc de coteau pour nous regarder, et l'on reconnaît bien vite que l'homme prétendu est un koulane immobile vu de face, un orongo couché, ou simplement une motte dessinant une figure.

Et puis, ce sont des crêtes de montagnes en décomposition, qui, de loin, ont l'aspect de villages abandonnés, de postes d'observation, de tours de guet. Tout bien examiné, on a été victime d'un mirage de l'ima-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gination. Ceci prouverait que souvent on voit ce que l'on souhaite voir et qu'une bonne observation bien juste, avec ou sans instrument, demande une tête bien équilibrée.

J'essaye de faire prendre patience aux hommes en les prévenant qu'ils ont tort de tant souhaiter la présence de leurs semblables, qu'ils n'ont rien de bon à en attendre et qu'il serait préférable que nous pussions continuer tranquillement notre route. Quelques moutons gras, un peu d'eau potable, la fin du vent d'ouest, vaudraient mieux que des Tibétains. Mes raisons ne leur semblent pas bonnes, ils veulent voir des hommes. Et je constate une fois de plus combien il est malaisé de se passer de cet animal-là.

Le 17 janvier, grande découverte : sur le coup de deux heures, dans une gorge bien abritée, je tombe en arrêt sur une pierre calcinée, mais seule. J'examine, je vois le sol foulé comme par un piétinement rendu plus apparent par la neige; des tas de crottes de cheval sont épars, et dans le bas, auprès de l'herbe, des pierres sont accotées l'une à l'autre pour un feu. Voilà l'œuvre de l'homme. On a allumé de l'argol et des racines. La neige n'a recouvert ni les cendres, ni le charbon. A côté, de l'argol a été cassé depuis peu; la partie où s'est faite la cassure est d'une autre teinte que le reste de la galette.

Puis, contre les roches, je vois un fragment de peau de mégaloperdrix auquel des plumes adhèrent.

Donc des chasseurs se sont arrêtés là; ils ont mangé et sont repartis sans passer la nuit, car on ne trouve pas vestiges d'un gîte.

Notre caravane arrive. Je voudrais pouvoir vous peindre cette scène, afin de vous faire comprendre ce que c'est que de nous, mais « nous » sans personne pour blâmer ou applaudir, « nous » sans ce que nous appelons « la galerie ». Tout le monde est bientôt rassemblé autour de ces deux pierres. Timour casse gaiement les crottes pour s'assurer de leur âge. « Elles sont nouvelles, dit-il. Elles n'ont pas plus de trois jours », et il les tend à Imatch, qui ne peut descendre de cheval.

« Tu as raison, dit-il, et les chevaux sont petits. »

Puis, Iça est là, furetant de tous côtés; il apporte des plumes :

« *Oular* (mégaloperdrix), dit-il, cette plume n'est pas vieille, non », et il en serre le tube corné avec ses dents pour voir s'il est desséché. Son avis est que les hommes ont tué ces grandes perdrix, ces oulars, il y a peu de temps.

Ensuite, c'est Abdoullah qui regarde les racines, retourne les cendres, examine le charbon, et sa mine change instantanément, il a reconquis son aplomb. « Les hommes sont tout près »; il se réjouit et déjà il vous a un air terrible. Il ne ferait pas bon se frotter à ce gaillard-là. Parpa est d'abord pessimiste, mais en fin de compte il conclut que cela est de bon augure. Le conciliabule terminé, on part d'un pas presque allègre.

Le 18 janvier, nous voyons des singes traverser la rivière sur la glace et se jouer sur les rochers qui forment les berges. Il nous est complètement impossible d'en tuer un seul. Ce singe est de petite taille, son pelage est roux, sa queue imperceptible, sa tête petite. Cette découverte nous égaye tous.

L'événement du 20 janvier est la découverte de la piste, déjà ancienne, d'un cavalier et d'un fragment de selle, d'un travail spécial, que le petit Abdoullah prétend avoir appartenu à un chameau.

En entendant les commentaires sans fin que provoquent les indices les plus insignifiants de la présence de l'homme, je pense aux navigateurs à la recherche d'une terre. Ils inspectent soigneusement l'horizon, ils interrogent les flots; une herbe, une épave, un oiseau qui passe, un changement de température, un rien suffit à les persuader qu'ils approchent d'un monde. De même pour nous, tout devient un prétexte à suppositions.

Parmi les choses qui nous occupent, plusieurs son certaines : le vent d'ouest ne cesse pas, ni le froid : le 20, c'est encore — 33 degrés; nous descendons et nous montons toujours, nos bêtes meurent les unes après les autres, et celles qui restent n'ont pas de vigueur. Nos chevaux sont incapables du moindre effort; quant aux chameaux, on les soutient avec de la pâte. L'herbe spéciale aux hauts plateaux est ligneuse, dure — on la dirait de zinc, — les chameaux la mangent, mais ils n'en restent pas moins affamés et l'on doit les entraver pour les empêcher de ronger la selle de leur voisin ou même la leur. Il nous reste 10 chameaux et 7 chevaux. Le Doungane a encore 14 chameaux.

Le 22 janvier, près d'un ancien campement de Tibétains, de larges feuilles attirent l'attention des hommes : ce sont des feuilles desséchées de rhubarbe. Ils se hâtent d'en prendre la racine. Henri d'Orléans a vu la veille des edelweiss.

Des troupeaux nombreux ont vécu dans ces régions, pendant l'été, sous la garde de pâtres. On reconnaît les sentiers creusés dans le sol entre le campement et l'étang où ils allaient s'abreuver habituellement. Ils ont laissé des tas d'argol, dont nous profitons.

Autour des anciens campements rôdent fréquemment des corbeaux de forte taille au bec recourbé, crochu, solide comme celui des grands rapaces. Ils sont armés de véritables serres. Ils possèdent en outre un réel talent de ventriloque. En effet, ils ne croassent pas comme leurs congénères d'Europe. Ils tirent des sons rauques, bizarres, caverneux, vibrants, qu'on ne peut comparer qu'au bruit du ressort d'une serrure qui se débande. D'où la qualification de « corbeaux à cri métallique » que les voyageurs leur ont donnée. Ils viennent sans doute à ces places par habitude, mais nous ne sommes pas les hôtes qu'ils voudraient y voir, et presque toujours ils disparaissent après nous avoir considérés un instant.

Le 24, Iça revenant de chercher les chameaux crie en approchant du camp : « J'ai vu des hommes par là »,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

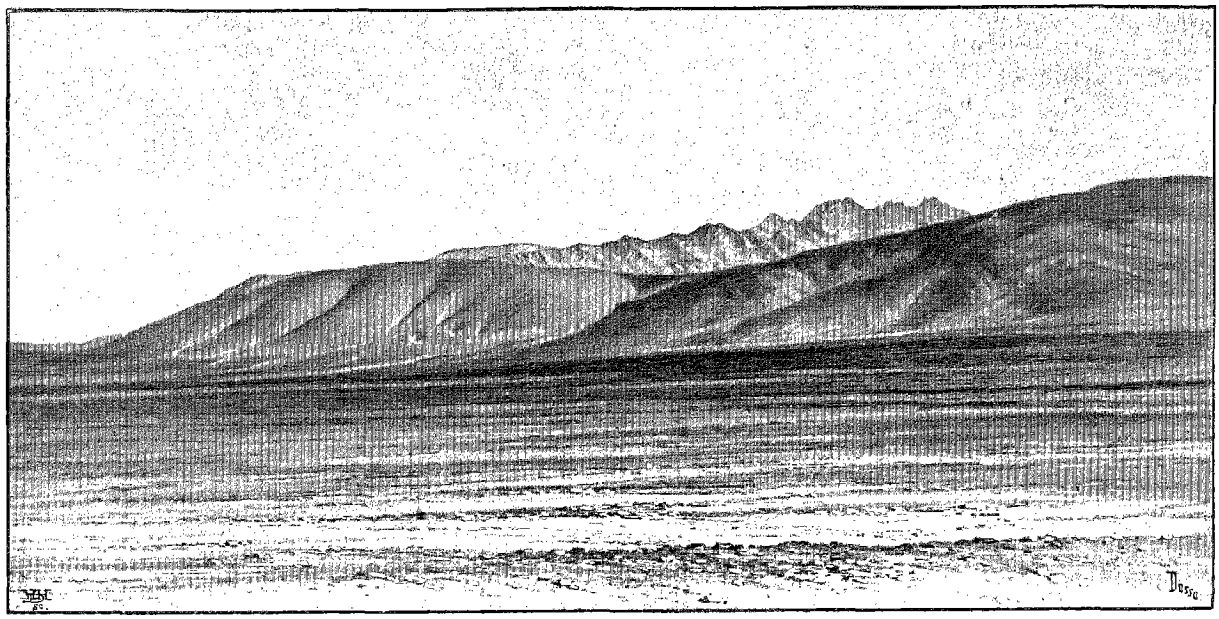
et il étend le bras vers le sud, « j'ai bien reconnu des troupeaux de yaks et de moutons! »

Timour et Rachmed partent aussitôt afin de vérifier la chose. Le vent d'ouest nous annonçait un changement de température, il nous paraissait plus humide que de coutume, et voilà qu'il fait tourbillonner de véritables trombes de neige et de poussière, puis un ouragan se déchaîne, et nos hommes doivent nous rejoindre sans avoir rien pu voir. Nous nous dirigeons vers le sud, la boussole à la main.

Cette humidité inattendue, cette neige moins granuleuse, nous portent à croire qu'à l'ouest de notre route de grands lacs s'évaporent et chargent de vapeur d'eau les vents qui les traversent.

Le 27 janvier, nous descendons vers une petite vallée; la pente est douce, commode, on laisse aller ses jambes. C'est charmant. Quelques rhubarbes, des pissenlits, de l'herbe, nous portent à croire que cette place doit être très habitable pendant l'été. Des sentiers nombreux, dessinés parallèlement, mènent à des campements abandonnés. Nous ne doutons plus; des Tibétains viennent ici régulièrement faire paître leurs troupeaux dans la belle saison. Ils passent l'hiver dans des régions plus chaudes ou mieux abritées. Nous ne croyons pas que leurs campements d'hiver soient très éloignés.

Nous cheminons gaiement. Le soleil est superbe, le ciel est d'un azur parfait, sans un nuage. Et dans cette petite vallée, le vent ne souffle pas, on se croirait au printemps. Depuis bien des semaines nous n'avons pas eu une aussi belle journée. Mais qu'apercevons-nous dans le bas? De l'eau. On se précipite, voilà de l'eau courante. On s'empresse de la goûter. Elle n'est pas salée. On n'en revient pas. Tous s'appellent criant : « De l'eau! de l'eau! Elle est bonne à boire. » Et tous



Pic de Bussy (voy. p. 338). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

boivent, les uns avec leurs mains, les autres à plat ventre.

Quelle joie! On s'extasie devant cette rivière qui coule. Il y a si longtemps que nous avons été privés de ce charmant spectacle. L'eau qui bruit, c'est la vie. Jusqu'à ce jour, tout était mort sur les hauts plateaux, il nous semble assister à une résurrection de la nature.

Le soir du 28, nous campons à 4 800 mètres. Nous retrouvons des armoises et nous sommes heureux. Le lendemain 29, nous sommes à 4 400 mètres, sur une véritable route que les troupeaux ont frayée dans la steppe, et le soir, au « Camp de la Grande Route », on organise une loterie. Le gagnant sera celui qui aura dit exactement la date à laquelle nous devons rencontrer les Tibétains. Grâce à la descente, tous, hommes et bêtes, sont ragaillardis.

Qui gagnera le gros lot? Celui qui a donné la date la plus éloignée de la rencontre l'a reportée à vingt jours. Timour est le moins pessimiste : selon lui, dans quatre jours nous apercevrons les Tibétains. A notre avis, il gagnera.

IX

Rencontre de Tibétains. — Sur la grande route de Lhaça. — Le Boultso ou Bourbentso. — Une tente tibétaine. — Mort d'Imatch. — Le Namtso et le Ningling-Tanla.

Bien que nous descendions chaque jour un peu en suivant les pentes douces d'une steppe mamelonnée, le froid sévit toujours. Le minimum du 29 janvier a été de — 33 degrés, celui du 30 janvier est de — 35, à une altitude de 4 380 mètres. Il y a bien longtemps que nous ne sommes descendus à ce niveau, et nous nous sentons moins lourds : nos pelisses chargent moins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nos épaules, nous marchons d'un pas qui nous semble léger, nous ne nous traînons plus.

La certitude que les Tibétains sont aux environs fait que notre troupe est sur le qui-vive. Comme nous n'avons plus besoin de nous préoccuper de la route, notre œil examine avec le plus grand soin les crêtes des collines, les points qui se meuvent, les taches qui ressemblent à des tentes. On s'attend à une rencontre.

31 janvier. — Pendant qu'on commence à charger les bêtes, nous prenons le thé sous la tente. Soudain nous entendons des exclamations, des éclats de voix; Abdoullah apparaît avec un visage rayonnant de joie et il nous dit :

« Vous pouvez ouvrir votre bourse, il va falloir payer celui qui a gagné. Un homme s'approche. »

Nous lui recommandons de bien l'accueillir, de lui offrir le thé, de le retenir auprès du feu, de l'amadouer enfin et de tâcher d'en obtenir un renseignement.

Bientôt le Tibétain est là, on le salue en mogol et il répond dans la même langue; tous les hommes l'entourent et lui parlent à la fois, et je les entends plaisanter le nouveau venu et s'en moquer entre eux.

Rachmed vient vite nous dire son impression :

« Il est laid au delà de ce que vous pouvez imaginer, les ours sont certainement plus beaux. »

Lorsque nous jugeons que la glace est rompue, nous sortons les uns après les autres, Henri d'Orléans son appareil à la main.

Notre présence produit son effet sur l'hôte, qui s'est assis près du feu. Il se lève en nous voyant, nous appelle *bembo*, c'est-à-dire chef, et, pour nous saluer, il élève les pouces et tire une langue démesurée en s'inclinant profondément. On l'engage à se rasseoir, et nous l'examinons tandis qu'il tient conversation avec Abdoullah — si une conversation est possible avec dix mots mogols et quatre mots tibétains.

C'est un tout petit être à face glabre couverte d'une couche de graisse, de crasse, de fumée, et sillonnée de rides nombreuses et profondes. L'œil enfoncé dans l'orbite est un point noir sous des paupières gonflées; la prunelle brune flotte, pour ainsi dire, dans une cornée très pigmentée avec laquelle elle se confond presque. La figure est rétrécie par de longues mèches de cheveux pendant le long de joues caves; le nez est large et il tombe sur une bouche édentée à lèvres épaisses; le menton carré, en avant, n'a pas le moindre poil. Cet individu est chétif, il montre une main minuscule et sale lorsqu'il manie sa tabatière, creusée dans un bout de corne. Il verse sur l'ongle de la main droite un tabac rouge réduit en poudre, qu'il loge dans son nez en reniflant.

Le costume est à l'avenant du personnage. La coiffure consiste en une bande de peau prenant le front, laissant le sommet de la tête à découvert et s'attachant derrière la nuque. Une tresse de cheveux descend aux reins; elle enfile un ou deux anneaux taillés dans des os d'animaux. Son propriétaire doit de temps en temps la pommader avec de la graisse, car la partie du vêtement qu'elle frotte est plus luisante et plus grasse que le reste. La pelisse en peau de mouton qui recouvre le corps nu de notre hôte est d'une malpropreté absolue. Depuis combien de temps en fait-on usage? On ne peut le dire. Sa couleur est en harmonie parfaite avec le teint de celui qui la porte.

Cette pelisse est de la taille de son propriétaire. Elle est relevée, pour faciliter la marche, au moyen d'une corde, et à la hauteur des hanches se forme un énorme pli, qui sert de poche, de sac même. Nous le comprenons par ce que notre homme met à cette place et par ce qu'il en tire. Il y met le pain qu'on lui donne, sa tabatière, un morceau de viande. Il en tire un rouet de main, dont le manche est une corne d'orongo polie, et la croix en bois que nous croyons être du houx.

Ses jambes maigres sont enfermées dans un bas de bure fendu sur le mollet et retenu au-dessus par une jarretière de tresse. Ce bas est fortifié sous le pied par une semelle épaisse comme celle des espadrilles.

Tout en questionnant, en demandant où nous allons, le Tibétain prise fréquemment ou bien il file paisiblement la laine de yak. Ce Tibétain n'est pas beau.

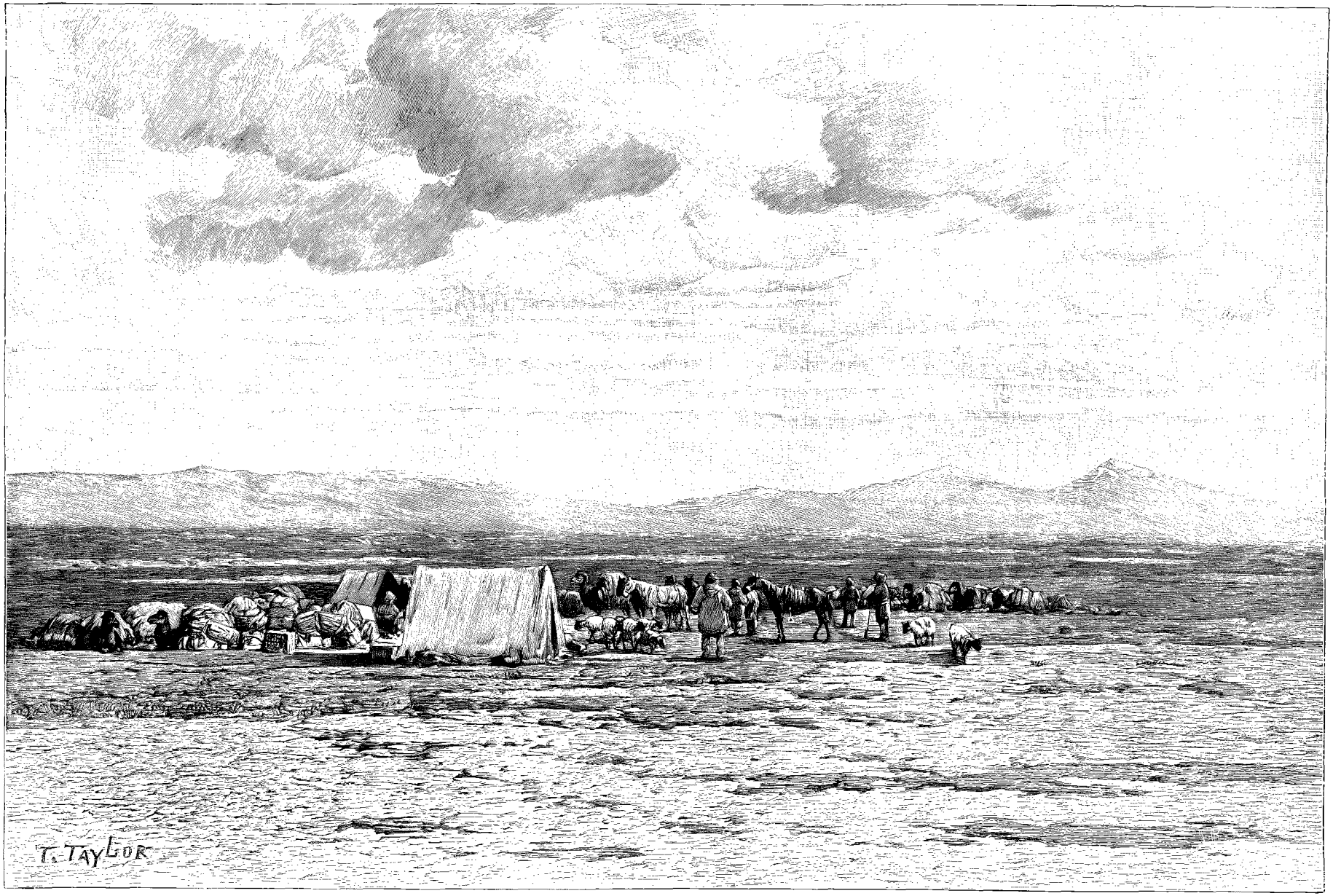
Grâce à une mimique à la portée de toutes les intelligences, on explique à ce brave homme que nos chameaux et nos chevaux sont morts, que les cinq ou six moutons que nous possédons ne sont pas mangeables : c'est pour cette raison que nous leur laissons la vie. Et nous le prions de vouloir bien nous vendre du beurre, des chevaux, des moutons. Il nous invite alors à le suivre près de sa tente, qui se trouverait au delà du rocher dans la direction de l'ouest.

Nous le remercions de son obligeance, mais nous nous excusons en lui disant que nous voulons aller du côté du sud-est. Et, avec une mauvaise foi et un aplomb de sauvage, il nous en veut détourner en nous expliquant que Lhaça n'est pas de ce côté, mais à l'ouest. Il nous demande incidemment, en joignant les mains et en prenant une attitude recueillie, si nous allons prier le *Tale-lama*; nous lui répondons affirmativement. Il insiste de nouveau pour que nous allions vivre quelque temps dans son campement, où nous trouverons tous les vivres possibles et de l'herbe pour nos bêtes.

Nous en sommes là de la conversation avec ce petit vieux, qui nous paraît un rusé compère, lorsque nous voyons descendre le long des collines plusieurs troupeaux escortés par des cavaliers. Les troupeaux se tiennent à distance, mais des cavaliers s'approchent de nous. A cette vue, notre interlocuteur veut se lever et partir, mais nous lui offrons encore une tasse de thé, et nous lui montrons des *iamba* (lingots d'argent) que nous lui remettrons en échange de moutons. Il pousse un cri et fait signe à un berger qui arrive au petit trot. Il lui explique l'affaire, celui-ci crie à son tour et l'on dirige le troupeau vers notre camp.

Ce berger nous semble moins vieux que notre premier Tibétain; il est un peu plus grand, très maigre aussi et l'on est d'abord frappé de la brusquerie de ses mouvements.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pic de Paris (chaîne Dupleix). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sa démarche saccadée, ses pas menus, rapides, un léger balancement, une certaine manière de jeter les genoux me font penser à un être ayant des jambes de bête — de chèvre — et un corps d'homme. La tête longue, le nez court, épaté, aux narines bien ouvertes, les pommettes saillantes, la bouche large d'où sortent deux dents qui tiennent les lèvres constamment écartées — des lèvres de ruminant, épaisses et musclées, — et, avec cela, une mâchoire inférieure très forte, font penser à un petit-fils du Minotaure.

Évidemment il y a du sang de bête dans les veines de ce berger; des idées mythologiques me passent par la tête. Il s'appuie sur une longue lance au fer bien aiguisé, il la serre avec une patte noire, aux ongles courts, aux doigts d'à peu près égale grandeur. A sa ceinture est passé un sabre large, long; le fourreau de bois est plaqué de fer, mais la lame n'est pas très bonne, elle est ébréchée; pour ne pas gêner la marche, le sabre est placé horizontalement. Ce Tibétain a, en outre, sur le dos, un fusil court, de petit calibre, terminé par une fourche fabriquée avec des cornes d'orongo un peu polies; la crosse en est courte, carrée, dans la forme des fusils orientaux; on met le feu à la poudre au moyen d'une mèche. La lance nous paraît l'arme la plus redoutable.

Yak sauvage tiré par le prince. — Dessin d'A. Clément, d'après le sujet du Muséum.

En attendant l'arrivée du troupeau de moutons, les deux Tibétains conversent entre eux, soupèsent nos sacs, nos coffres, et ils pousseraient plus loin l'indiscrétion si l'on n'y mettait le holà en les menaçant en riant d'un revolver. Cet instrument les effraye, et il détourne leur attention. Ils veulent l'examiner. On leur montre les six cartouches qu'il contient; la grosseur de la balle les surprend, et quand, pour leur donner une idée de la longueur de la portée, on leur propose de tuer des moutons qui sont à plus de 600 mètres, ils font des gestes de dénégation avec une figure contrariée. On les rassure.

Ils examinent si tous nos hommes ont des armes aussi extraordinaires et remarquent que tous ont en effet un étui de cuir au côté; ils parlent entre eux.

Le lancier nous demande alors si nous sommes de *Bomba* et de *Calacata*, c'est-à-dire de Bombay et de Calcutta. Nous entendons prononcer ces noms avec plaisir, car ils évoquent les souvenirs des Indes merveilleuses. Nous répondons que nous ne sommes ni de Bomba ni de Calacata, mais des gens de l'ouest. Ils nous en félicitent, car ils ne sont pas amis avec les habitants de Bomba et de Calacata, sentiment qu'ils expriment en joignant les deux index, mais ongle contre ongle.

Sur ce, le troupeau de nos interlocuteurs est à portée. Deux garçons aussi sales que leurs aînés les conduisent. Ils viennent à nous. Un cavalier se tient à distance respectueuse et regarde; lorsqu'il descend de cheval, nous reconnaissons avec la lorgnette que c'est une jeune dame. Elle est très petite, vêtue d'une pelisse en peau de mouton tombant jusqu'aux talons, et elle est nu-tête, sa figure est cachée par ses cheveux qui tombent sur son nez en tresses minces. Elle nous paraît avoir les joues noircies avec un onguent.

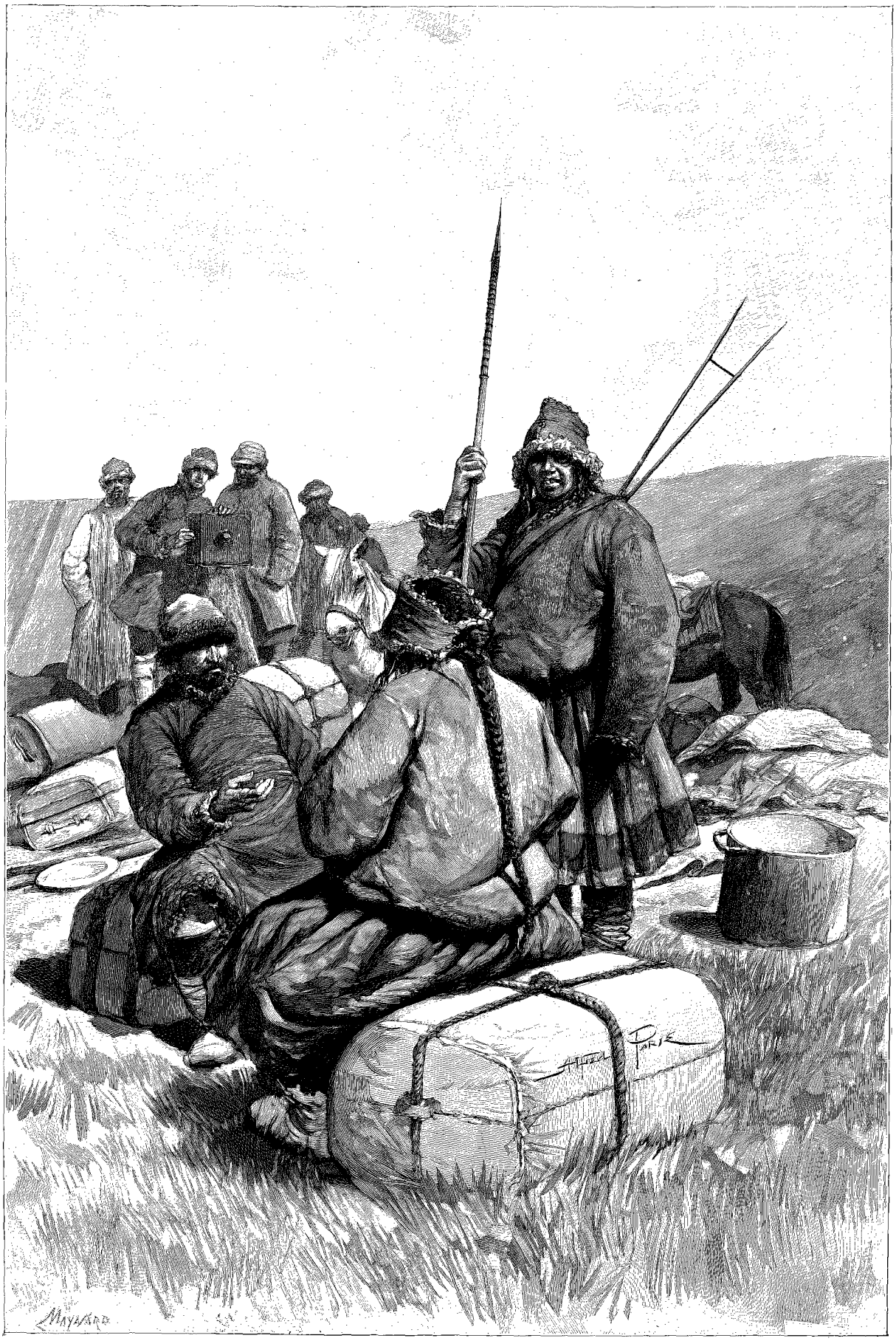
Les Tibétains nous vendent des moutons, que nous payons avec des lingots pesés sur des balances chinoises. Balances et lingots sont contrôlés avec un grand soin par ces sauvages : ils frottent l'argent sur une pierre, afin d'éprouver s'il ne contient pas de plomb; ils les soupèsent à différentes reprises, font peser, repeser. Ils cassent les petits copeaux, les mettent dans la bouche, et, jamais satisfaits, veulent qu'on ajoute quelques grammes.

Nous les prions de nous procurer des chevaux que nous payerons bien. Ils s'engagent à nous en amener le lendemain. Ils nous font voir ceux qu'ils montent. Ce sont des poneys à long poil, tels qu'en produisent les pays du Nord. Ceux-ci ont la tête assez courte et forte; leurs proportions sont parfaites, et, en mesurant la largeur du poitrail et la solidité de l'encolure, nous ne nous étonnons plus de les voir si bien tricoter sur leurs jambes sèches et irréprochables. Leurs maîtres les conduisent avec une simple lanière attachée autour du nez; quand la bête est vive, ils la lui passent dans la bouche, ils tirent dessus, dirigeant leur monture au moins de ce côté. Ces cavaliers ne se servent pas du mors : le geste et le fouet suffisent.

Les Tibétains partis, il est curieux d'entendre les réflexions de notre monde. L'impression produite n'a pas été celle d'un plaisir sans mélange. Néanmoins le moral de nos gens est meilleur. Le désespoir, l'affaissement engendrés par la solitude ont disparu. Et ce soir, après une courte étape, ayant posé notre tente au milieu d'un lit de rivière en partie à sec, je constate que les idées ont pris une autre tournure. Maintenant on se défie, on craint une surprise, une attaque même.

Nous sommes sur la grande route de Lhaça, il est impossible d'en douter, et c'est pour nous une grande peine en moins. Plus nous avancerons, moins il nous sera possible de perdre la bonne direction; la route sera encore mieux marquée. Le mal est que nos bêtes sont presque à bout de forces, et que plusieurs de nos hommes marchent avec une extrême difficulté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Conversation avec les premiers Tibétains rencontrés. — Composition d'A. Paris, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le vieil Imatch va très mal, il a eu les pieds gelés. Un orteil est sur le point de se détacher, les plaies sont affreuses, et l'on se demande comment cet homme peut se tenir à cheval. Il souffre constamment du mal de montagne et nous ne pouvons rien faire pour le soulager. Il lui faudrait sa steppe au niveau de la mer, mais elle est bien loin, et il est bien loin : il est probable qu'il ne la reverra plus.

Le matin du 1er février, nous allons charger et partir, car nous ne comptons pas que nos connaissances de la veille nous amèneront les chevaux que nous voulions leur acheter. Soudain cinq cavaliers se dirigent vers nous en trottinant. Ils s'arrêtent à 200 ou 300 mètres, confient les chevaux à l'un d'eux et viennent à pied jusqu'au camp. Nous reconnaissons notre petit vieux d'hier. Il nous tire la langue très poliment, ses compagnons l'imitent. Nous ne les avons pas encore vus; l'un d'eux, à profil d'aigle, a la tresse ornée d'agates, de mauvaises turquoises, d'anneaux de cuivre; sa pelisse est bordée de peau de panthère. Ces gens déposent à nos pieds un pot de lait de dimensions insignifiantes sur lequel personne ne se précipite, en raison du parfum qu'il dégage, et, en outre, une motte de beurre rance enveloppée dans un morceau de peau et un petit sac de *zamba* ou farine d'orge grillée. Ils nous examinent avec une vive curiosité; ils montrent une grande réserve lorsque nous les questionnons, et font preuve d'une rapacité remarquable. Le vieux, à qui l'on parle des chevaux promis, dit qu'il n'en a pas, qu'ils sont partis du côté de l'ouest. Nous ne tirons rien de ces gaillards-là; ils affectent de ne pas comprendre chaque fois que nous prononçons le nom de Lhaça, de Namtso, de Ningling-Tanla.

Un Tibétain. — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

Heureusement qu'un des leurs, un pauvre diable à peine couvert, à profil de nègre, à yeux imperceptibles, à front d'enfant, est moins défiant ou moins intelligent. Pour un peu de sucre et des abricots séchés, il nous donne quelques renseignements; il y a, nous fait-il entendre, trois jours jusqu'à Bourbentso, huit jusqu'au Namtso, douze jusqu'à Lhaça.

Ces renseignements sont-ils exacts? C'est possible. En tout cas, ces chiffres ne précisent rien quant à la distance. Il dit sans doute la vérité, mais il faut comprendre qu'il est allé lui-même en trois jours à Bourbentso, que le huitième jour il était au Namtso et que le douzième il entrait à Lhaça.

Malgré l'amabilité avec laquelle les Tibétains nous invitent à aller nous reposer dans leur campement situé à l'ouest, nous suivons la route allant vers le sud-est. Elle traverse la steppe tachée de neige.

Le 2 février, une troupe de cavaliers bien montés, tous armés, nous observe à distance et finit par s'approcher de nous. On échange des saluts et l'on s'efforce d'obtenir de ces gens qu'ils nous vendent des chevaux. Ils regardent l'argent que nous leur montrons, mais ne répondent rien. Voulant savoir quelles sont leurs intentions, nous saisissons un bidet qui ferait notre affaire; son propriétaire reste avec nous, mais les autres s'éloignent. Nous proposons un prix, mais le Tibétain refuse en nous expliquant que le bembo, le chef, le punirait s'il nous le cédait. Il ne peut rien faire sans autorisation. Nous le relâchons après lui avoir fait un cadeau et l'avoir engagé à nous apporter beaucoup de zamba; nous voulons le donner à nos bêtes. Cet homme nous répond que lui-même est un ami, mais que le bembo seul décidera de l'affaire.

Dorénavant nous voyons fréquemment des Tibétains, mais à distance. A notre approche, ils rassemblent leurs troupeaux, les chassent vers la montagne; ils paraissent prendre surtout grand soin que leurs chevaux ne se trouvent pas à notre portée.

Le 4 février nous poursuivons notre route vers le sud-est. Par une passe de 4 800 mètres, nous arrivons à un plateau au bas duquel, à l'est, se trouve un lac assez considérable. Nous supposons que c'est le Boultso, car ses rives sont couvertes de sel.

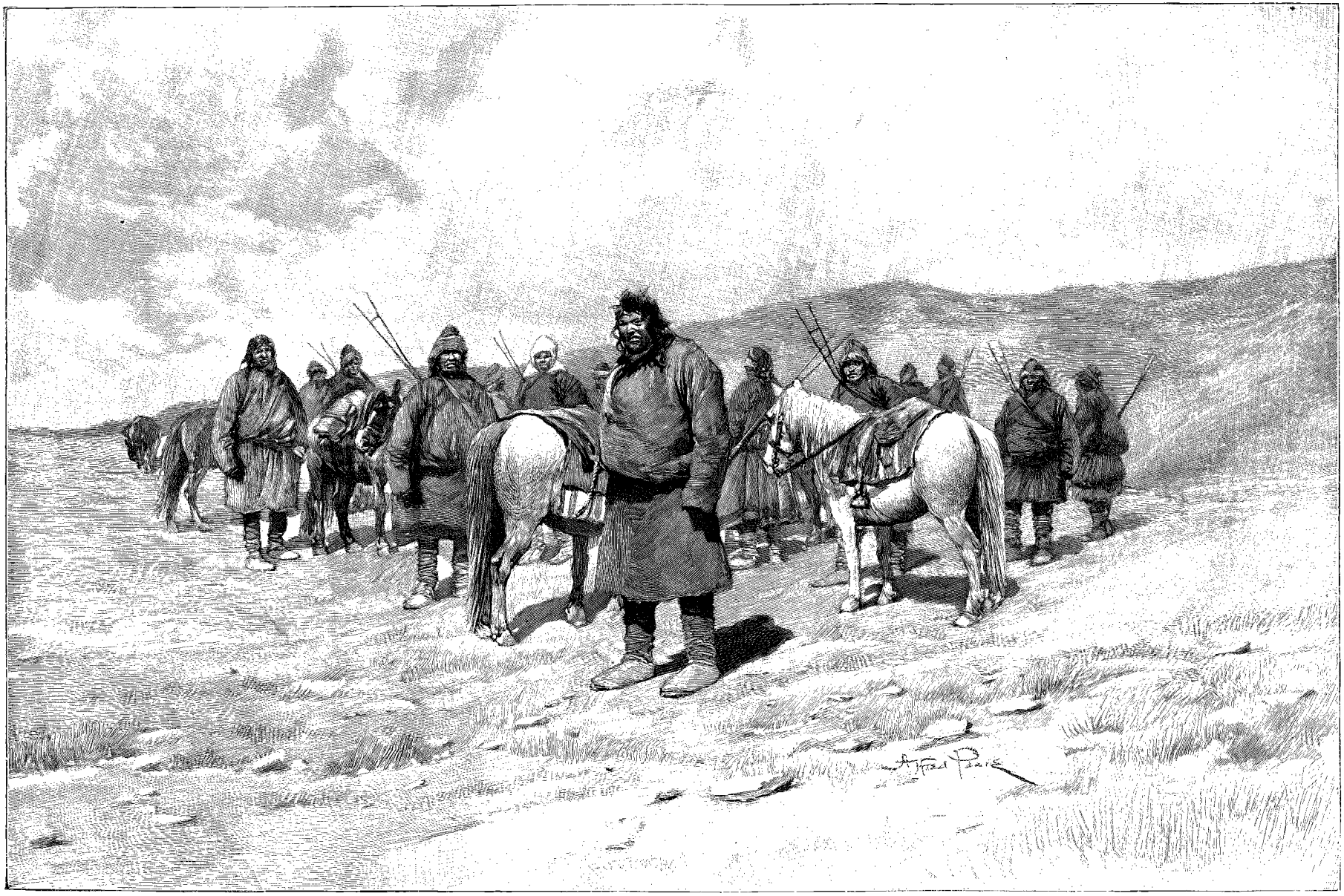
Le Boultso ou Bourbentso s'enfonce dans les montagnes, où il semble former des golfes. C'est du moins ce que nous jugeons par le soleil qui le transforme en une sorte de lac des Quatre-Cantons pittoresque. Mais cette appréciation est inexacte, car il est évident que nous sommes en présence de beaux mirages, et que l'eau que nous voyons s'étendre au loin n'existe pas. Le Bourbentso n'est en somme qu'une vaste saline enveloppant un reste de lac, si l'on conclut de ce qu'on voit sur les rives.

Lorsque nous déchargeons, des Tibétains s'approchent. Ils marchent lentement en causant, et je les rejoins facilement. Je veux les regarder de près et faire connaissance avec un vieux que notre interprète m'a désigné comme leur chef.

Il est de petite taille, vêtu comme ses sujets, aussi sale qu'eux, mais il possède au milieu de la figure un nez qui trognonne et semble formé de trois énormes mûres, figurant l'une le bout, les autres les deux narines. Cet appendice magistral, flanqué de deux petits yeux intelligents, n'empêche pas la bonté de se peindre sur la figure, qu'encadre une perruque naturelle rappelant celles du grand roi Louis XIV.

Nous nous regardons tous les deux avec un intérêt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Camp de Tibétains. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très vif, et nous étant salués à la mogole : « *Sen béné! Sen béné!* » je donne ma carte à ce vieux sous la forme d'un morceau de sucre. Il me reluque, en marmottant je ne sais quoi. Et ses compagnons, lorsque je les fixe, détournent les yeux avec effroi. Il refuse, comme les autres, de nous vendre des chevaux, prétendant que cela lui est défendu.

Il est évident que ces gens ne savent pas qui nous sommes, qu'ils désirent vivement être renseignés, et qu'aussi longtemps qu'ils ne le seront pas, ils ne prendront aucune décision à notre égard. Nous avons tout avantage à ne pas les éclairer, attendu que nous pouvons nous passer de leur concours. Veillons à ce qu'ils ne nous importunent point et marchons.

Toujours c'est la steppe nue. Un chaînon nous barre la route et nous allons camper près du sommet, à côté d'une passe, non loin d'une source abondante qui descend sous forme de glace, vers la partie orientale de la vallée.

De l'autre côté de cette glace, une tente noire est dressée. C'est la première que nous ayons eue à proximité, et nous nous en approchons. Quatre chiens à poil noir et laineux, dont un fort vieux et très pelé, nous souhaitent la bienvenue avec des aboiements furieux et nous courent sus avec des dents menaçantes.

A Bourbentso. — Dessin de Rion, d'après une photographie.

Ce bruit considérable attire deux êtres hors de la tente : l'un est tout courbé et tient par la main l'autre, tout petit. Ils viennent à notre rencontre en traînant comme nous le pied sur la glace, afin de conserver l'équilibre.

Le plus âgé est un homme cassé par les années, à tignasse grise, coupée courte, et dont la tête me rappelle immédiatement le *Diogène* de Velasquez. Il a l'œil tout petit, malade, et fort mauvais, car, pour distinguer nos traits, il doit nous regarder sous le nez. Prenant Dedeken pour un Chinois, il le salue : « *Loïé* ».

L'enfant qui l'accompagne est une fillette chétive de huit à dix ans. Elle serait peut-être jolie si elle était plus propre. Sa figure ronde, à nez imperceptible, est enluminée de jaune et de noir. Elle n'a jamais été lavée, cela n'est pas douteux. Son costume est une robe de peau de mouton sans taille, serrée par une corde de laine. Un petit couteau dans une gaine de cuir pend à son côté. Nu-tête comme le vieillard, elle a les cheveux en désordre sur le dos, et une tresse torduc en couronne les relève sur son front.

Nous reconduisons le vieux lama à sa demeure ; nous avons reconnu à ses cheveux courts qu'il n'était point laïque. Lui ayant donné quelques fruits secs, nous bavardons.

Il nous certifie que la saline près de laquelle nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avons campé hier est le Bourbentso et il nous apprend que la chaîne de montagnes s'appelle Bourbentso-Ré, c'est-à-dire montagne de Bourbentso; que le Namtso est à quatre jours et qu'on y va par une route facile.

La tente où les deux Tibétains disparaissent est faite d'une bure de laine noire. Elle est rectangulaire et couvre une surface d'environ quatre pas carrés. Elle est soutenue aux angles par des piquets d'où partent des cordes longues et tendues par d'autres piquets sur lesquels elles posent et qu'on incline ou qu'on relève selon qu'on veut tendre ou relâcher les cordes.

Et cette masse noire d'où partent des cordelettes a bien l'air d'une grosse araignée déployant les articulations de ses pattes. Cette comparaison est du Père Huc. Mais cette araignée-ci n'a qu'un œil, et il est sur le dos et longitudinal; c'est l'ouverture pour la fumée, que recouvre un faux toit. La portière s'ouvre du côté de l'est, attendu la constance des vents d'ouest, contre lesquels tout l'édifice est protégé par un mur d'argol. Les galettes que fabriquent les yaks sont en usage pour les constructions, et elles ont également servi à élever un mur en demi-lune, sorte de cour où le bétail est garanti du vent.

En faisant l'inventaire de ce domaine, nous remarquons des sortes de fours ronds, semblables à de petites tours qui viendraient à la hanche, et qui sont des silos construits sur le sol, probablement parce qu'il serait difficile de les creuser dedans. Ces « placards », en argol, bien entendu, contiennent des morceaux d'étoffe, des touffes de laine, même des chapeaux d'étoffe, à forme élevée et à larges bords; des peaux de yaks sont étendues près de la tente, pêle-mêle avec de petits pots ronds, de terre rouge et sonore.

Des plaques de schiste, où sont gravées des prières,

Tente à Bourbentso. — Dessin d'A. Pépin, d'après une photographie.

sont déposées derrière la tente, c'est-à-dire du côté du vent d'ouest, qui les prie en passant.

A quelque distance de là se trouve l'emplacement d'une tente abandonnée : ceci nous permet de nous rendre compte de la disposition d'un intérieur tibétain.

Dans le bas, les pierres sont entassées en carré et forment en quelque sorte le soubassement de la tente. Au milieu est un four de terre et de pierres plates. Dans un coin est un réduit à argol, là où nous aurions le coffre au bois. Les côtés en sont formés avec des carreaux de mauvaise tourbe. Une selle de bois est un simple coude. Un moulin ressemble à tous les moulins primitifs : deux plaques de pierre arrondies sont opposées l'une à l'autre, la supérieure tourne sur un pivot de bois saillant hors de la plaque inférieure, et on lui imprime un mouvement de rotation avec une poignée plantée près du bord, et qui est un bout de corne d'orongo. Voici encore une hotte d'osier tressé et un crâne de yak dont on a fait un vase. Quelques pierres rondes ont servi de pilon ou de marteau.

Les objets que l'on a voulu préserver et qu'on reprendra au retour sont mis à l'abri dans un de ces silos en relief dont je vous ai déjà parlé. Nous y voyons des sacs de laine, des cordes, des pots, des morceaux de bois; le tout est recouvert par une peau de yak maintenue par des pierres comme un toit de chalet, dont elle joue effectivement le rôle. La lumière étant insuffisante, c'est seulement le lendemain matin que Henri d'Orléans peut braquer son appareil sur cette habitation d'un nouveau genre. Tandis que nous prenons position, la seigneuresse du castel apparaît, véritable caricature de femme. Encouragée par le vieux qui a fait notre connaissance la veille, elle se pose devant la porte, en tenant sa fille par la main.

Nous allons vers l'est le long du chaînon de Bour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bentso-Ré, puis nous rabattons vers le sud-est, où nous retrouvons la route que nous avions un instant perdue. Nous campons dans un vallon près de tentes où tout le monde nous accueille assez mal, à commencer par les chiens. Nous obtenons cependant un peu d'argol; il y en a fort peu dans la plaine, car on le collectionne ici avec un soin extrême. Quant au lait, impossible d'en avoir une goutte, les yaks n'en donnent point, et à chacune de nos demandes on répond sans hésiter : « *Oumo mari!* Pas de lait! »

Il serait temps cependant que les Tibétains fassent preuve de bonne volonté à notre égard, car notre vieil Imatch est sans force. Il ne peut se tenir debout, il ne se traîne plus que sur les genoux. On doit le charger sur son cheval. Hier le pauvre homme demandait que nous l'abandonnions.

« Je suis perdu, disait-il, je ne vous suis d'aucune utilité. Laissez-moi sur la route. »

Nous le soignons de notre mieux, mais nous ne pouvons le soulager. Dans la nuit du 7 février, un vent de sud-ouest souffle avec violence, et au réveil nos gens se plaignent de maux de tête, de bourdonnements d'oreilles. Nos malades gémissent. Nous nous dirigeons sans entrain vers la passe que suit la route, et dont le sommet nous est indiqué par un *obo*.

Des ordres ont été sans doute expédiés aux Tibétains, car les troupeaux sont dispersés dès le jour et nous ne voyons des chevaux que sur les crêtes des montagnes, où nous ne pouvons les prendre. Dans les tentes près desquelles nous passons on ne voit que des vieillards, des femmes et des enfants. Les hommes sont partis avec leurs armes. On fait le vide autour de nous.

Jusqu'à présent nous avons été d'une douceur toute chrétienne, mais nous allons employer d'autres procédés.

Au pied de la passe, près de la glace d'un ruisseau, trois hommes mangent du zamba, qu'ils cuisent à un feu d'argol. Nous les approchons, leur demandons un cheval pour un malade. Ils feignent de ne pas nous comprendre, ils ne veulent même pas regarder l'argent que nous leur montrons. Leurs chevaux sont à côté d'eux et nous en prenons un que nous donnons à Parpa. Nos revolvers les tiennent en respect.

Un petit chef. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Au bas de la passe, qui a 5 300 mètres, et dont la descente est facile, nous trouvons aussi pour la première fois un gros tas de prières gravées sur des pierres, tels que le Père Huc en signale sur la grande route des pèlerins. Nous approchons de la ville sainte.

Le 8 février nous grimpons encore une passe, aussi haute; malgré la brume et la poussière, nous distinguons en bas un coin de grand lac et au sud, plus loin par-dessus les hauteurs, quelques pics blancs. Ils nous semblent émerger d'une formidable chaîne qui pourrait bien être le Ningling-Tanla.

Le pays prend l'aspect du Pamir; les passes sont plus fréquentes, la route suit des vallées larges au plus de 2 à 3 verstes. Le vent d'ouest nous fatigue beaucoup. Néanmoins il nous semble que l'hiver va finir, car nous avons vu une volée de pigeons et de passereaux. Les koulanes et les antilopes sont nombreux.

Le 11, nous traversons une vallée qui est marécageuse dans la saison des pluies. A notre gauche, à l'entrée des gorges, des tentes sont posées.

Durant la marche, nous avons la visite d'un chef tibétain qui nous paraît ivre. Il est vêtu d'une pelisse rouge, et chaussé de bottes de même couleur; il tient à la main un moulin à prières, plaqué d'argent, qu'il tourne sans interruption. Cet homme s'est dérangé pour nous dire en mogol et dans un langage très bref, style nègre :

« *Tengri mo sen, ta mo sen, char mo sen.* Ciel pas bon, cheval pas bon, ville pas bonne. »

Là-dessus, il a tourné bride sans plus rien dire.

Il ne nous a rien appris de nouveau, si ce n'est que des pèlerins mogols doivent avoir l'habitude de séjourner dans cette contrée, puisque voici un individu qui écorche quelques mots de leur langue.

Nous campons dans des tourbières où le bétail a gîté aussi bien que les hommes, dans les creux. Elles sont hérissées d'une herbe droite, dure, courte, en brosse.

Le 12, un vent d'ouest porte le dernier coup à notre vieil Imatch.

J'essaye de lui redonner courage, mais c'est en vain : « Nous arriverons bientôt à une autre ville, notre voyage est terminé; nous t'aimons tous, nous te soignerons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Merci, répond-il, merci. Excuse-moi si je ne fais pas le service, mais je ne puis. La mort est là, elle a déjà pris mes jambes. Pardonne-moi! Je ne pleurerai plus, je ne me découragerai plus. C'est fini. »

Nous chargeons le pauvre homme et nous partons désolés. Nous contournons des contreforts, puis reprenons notre direction sud-est.

Le lendemain matin, au petit jour, je sors de la tente et je trouve Rachmed déjà debout.

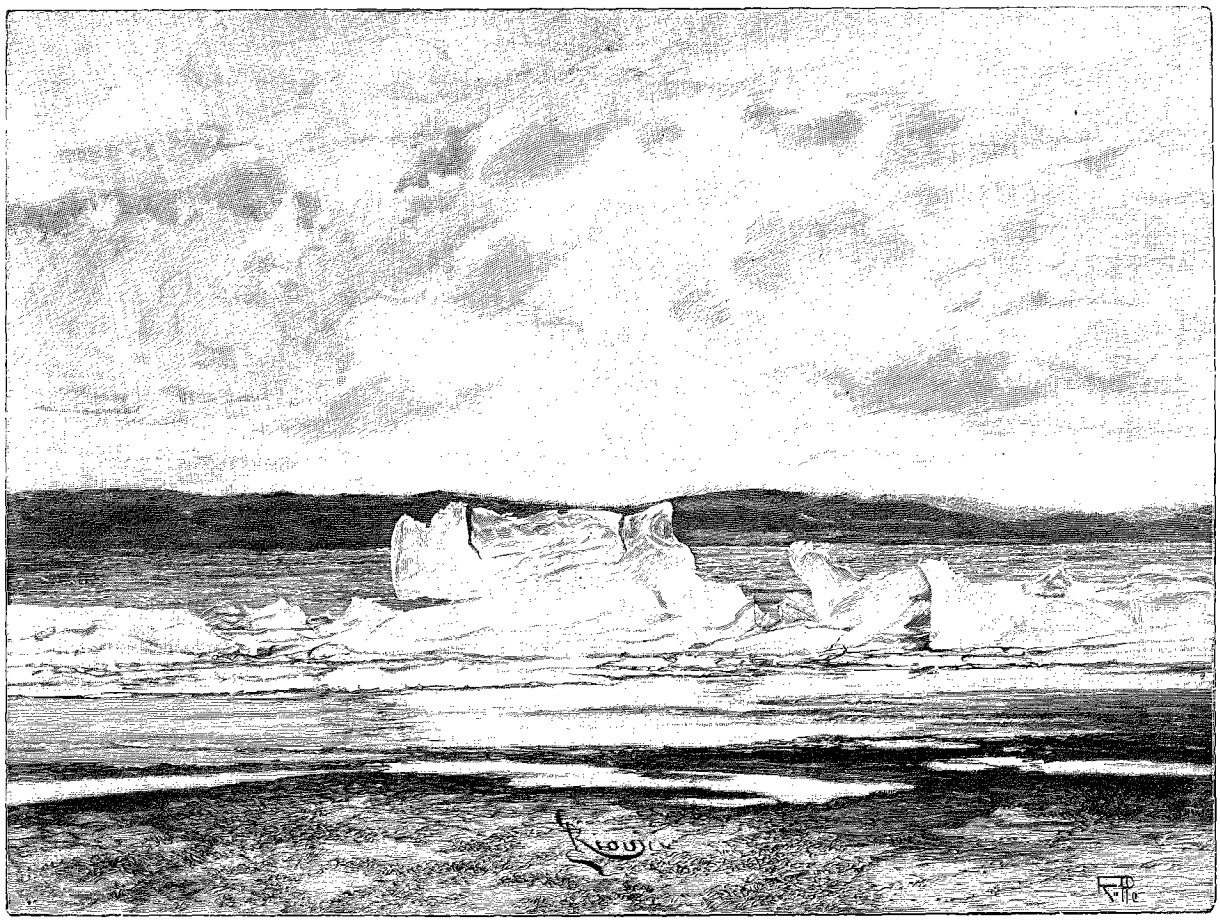
« Rien de nouveau? dis-je.

— Rien, tout va comme hier, les hommes et les bêtes. » A peine suis-je rentré dans la tente, qu'il arrive et, très triste, dit :

« Imatch vient de mourir. »

Il nous donne des détails sur la dernière heure de ce brave homme.

« Quand les loups ont hurlé, Imatch a appelé : « Parpa, aka, donne-moi de l'eau; Parpa, aka, j'ai « soif. » Parpa a répondu : « L'eau est gelée, mais je « vais allumer du feu, je fondrai la glace et tu boiras. — « C'est bien. » Puis, l'eau prête, Imatch l'a bue sans aide, mais avec peine, et en se réjouissant d'étancher sa dernière soif. Ensuite il s'est étendu, et s'est mis à gémir



Le lac Namtso. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

doucement. Soudain il s'est dressé, il est sorti de la tente sur ses genoux, afin de satisfaire un besoin, et il est revenu à sa place. Nous préparions le thé, on lui a offert la première tasse prête; il a pu la tenir. Il a essayé de boire, mais il a dû rejeter la gorgée qu'il avait dans la bouche. Il a rendu la tasse et se couchant il nous a appelés : « Hé, Timour, Iça, Abdoullah, Parpa, Rachmed ». Nous l'avons entouré. S'étant soulevé péniblement sur son coude, il a dit, séparant les paroles par des soupirs : « Je n'arriverai pas. Allah ne veut pas me porter plus « loin. Adieu. Je suis content de vous tous, vous m'avez « bien soigné. Adieu. Je suis mort. » Il est retombé sur le dos, et d'un seul coup l'âme est sortie de son corps. »

Tel est le récit que nous écoutons à la lueur de nos lanternes, car le jour n'est pas levé.

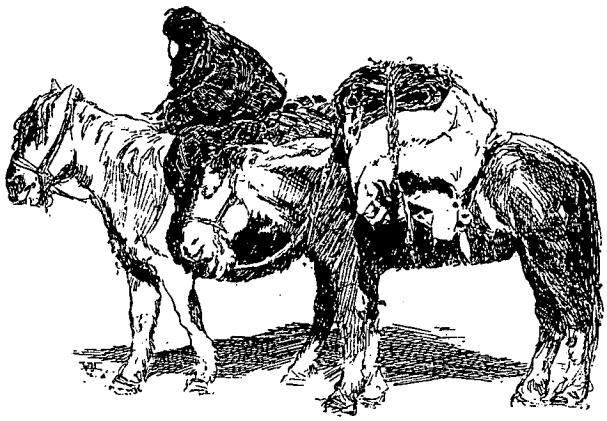
« Dès qu'il fera clair, dis-je à Rachmed, nous l'enterrerons. Cherche un creux dans les fondrières. Il y en a d'assez grands pour y coucher un homme. »

Imatch nous avait suivis depuis Djarkent, depuis la frontière de Sibérie. Tous nous l'aimions, car, s'il était rude en paroles, il était bon, courageux, travailleur. Il soignait fort bien ses chameaux, qu'il avait autrefois possédés en partie. Étant tombé dans les griffes d'un usurier, il avait dû lui vendre ses chameaux avec lesquels il transportait des marchandises, et, de propriétaire qu'il était, il était devenu le serviteur de son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

créancier. Celui-ci nous avait vendu les chameaux deux fois au moins le prix qu'il les avait achetés, et Imatch avait suivi la fortune de ses bêtes. Les gages que nous lui payions étant très élevés, il comptait faire des économies, pouvoir acheter des chameaux à son retour, et redevenir libre, « redevenir Imatch comme devant », ainsi qu'il le disait lui-même. Mais Allah en avait décidé autrement. Le pauvre Kirghiz ne reverra plus sa steppe. On l'étend au fond d'un trou, enveloppé du feutre qui lui servait de lit. On lui tourne la face vers le sud-est; il nous regardera partir et verra la ville sainte par-dessus les océans qui embrassent le nouveau monde. Les uns apportent des pierres dans le pan de leur pelisse, les autres de la terre dans des sacs, afin de recouvrir le mort. Puis les prières sont récitées avec des sanglots.

On fait les préparatifs de départ pour le Namtso, qui serait de l'autre côté d'un chaînon s'allongeant en travers de notre chemin.



Chevaux de charge. — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

Lorsque nous arrivons au haut de la passe, nous apercevons le Ningling-Tanla et l'extrémité est du lac. Nous gravissons d'un pas rapide les hauteurs voisines afin d'élargir notre horizon.

A nos pieds scintille un beau miroir d'argent, arrondi et prenant la forme ovale entre des falaises, à l'ouest, d'où descendent des promontoires qui découpent des golfes. Au sud-ouest, le lac tourne une colline et s'étend plus loin. Cette colline fait-elle partie d'une île ou d'une presqu'île ? Nous ne pouvons le dire.

Le Ningling-Tanla attire plus longtemps nos regards. Cette chaîne développe devant nous son arête poudrée de neige et nous barre parfaitement l'horizon. On est surpris de la régularité, de l'altitude presque égale à l'œil de cette suite de cimes surmontant des contreforts qui s'abaissent vers le lac, bien alignés comme le pourraient être les tentes d'une armée. Et juste au milieu, précisément au point où s'avance en grand'garde ce que nous supposons être un promontoire, si ce n'est une île, on voit, dominant majestueusement tout le paysage, quatre grands pics de glace que les Tibétains révèrent, car derrière eux est Lhaça, la ville des Esprits.

Nous descendons la pente de pierre et de sable. En passant sur l'herbe d'antan, nous arrivons au bord du lac, où sont les marques de campements ; nous remarquons les demi-cercles concentriques dessinés par les niveaux successifs, par les vagues que pousse la tempête, par les crues et les étiages. L'eau a déposé des herbes de la montagne, des coquillages minuscules ; elle a lavé le sable et mis des plaques de glace dans la fondrière.

En regardant le côté nord du lac, on ne voit pas de neige sur le chaînon qui le limite, tandis que les reliefs du Ningling-Tanla sont blancs, et l'on constate la véracité de mon Tibétain : « L'eau du Namtso est faite de la neige du Ningling-Tanla ».

A mesure qu'on avance vers le sud, le lac semble s'élargir et grandir aussi dans la direction du sud-ouest, et, comme la brume nous empêche de voir sa fin, il prend l'immensité d'une mer sans rivage. Mais, la brume évanouie, on voit bien que ce n'est qu'une petite mer, qu'un grand lac emprisonné dans les montagnes.

Le soleil du soir frappant la glace en fait jaillir des pierreries superbes, des diamants énormes, des parures pour géants, et, entre toutes ces merveilles d'une joaillerie féerique, éclate, isolé, un brillant ayant les dimensions d'une colline. Nous nous souvenons alors que nous avons devant nous le « Lac du Ciel », et cette fantasmagorie ne nous surprend plus, un tel lac pouvant offrir tous les spectacles. Le soleil descend, il se pose sur le sommet des collines, et le diamant extraordinaire ne jette plus de feux : il devient un bloc de glace, et l'écrin magique étalé devant nous semble une eau limpide qu'aucun vent ne ride. Puis tout est rose. Le soleil plonge derrière la chaîne, il verse un ruissellement d'or en fusion à l'extrémité du lac, et le paysage se silhouette en offrant ce contraste : à notre droite, c'est-à-dire au nord, d'où nous venons, ce sont des lignes douces, et au sud, du côté de Lhaça, ce ne sont que lignes brisées, que crêtes menaçantes, toute une traînée de pics semés à dessein dans le but d'élever une insurmontable barrière.

G. Bonvalot.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le petit amban et sa suite. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

DE PARIS AU TONKIN
A TRAVERS LE TIBET INCONNU,

PAR M. BONVALOT.

1889-1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage sont exécutés d'après les photographies prises par le prince Henri d'Orléans.

X

Négociations avec les Tibétains. — L'amban. — Jour de l'an tibétain. — Arrivée de chefs de Lhaça, le Ta-lama et le Ta-amban. Faux départ.

Notre arrivée près du Namtso est pour nous un événement important. Quoique nous soyons les premiers Européens qui le voient, ce lac est marqué sur les cartes, grâce aux travaux du pandit anglais Naïn-Singh. Nous voici donc sortis de l'inconnu où nous vivons depuis la passe d'Ambane-Achkane-Davane. Nous savons où nous sommes.

Nous nous arrêterons un jour à cette place, non pour faire reposer nos bêtes, car elles sont trop malades pour jouir d'un repos quelconque, mais afin de prolonger un peu leur vie en les nourrissant de l'herbe assez drue qui entoure notre camp.

Jusqu'à présent nous n'avons pas encore vu les employés des autorités de Lhaça. Cela ne laisse pas de nous étonner, car depuis longtemps elles doivent être prévenues de notre arrivée; nos étapes étant très courtes depuis notre première rencontre avec les hommes, des courriers ont eu le temps de nous annoncer.

Il est probable que nous aurons bientôt maille à partir avec les Tibétains, car nous remarquons un mouvement dans la petite plaine que forme l'ancien golfe du lac. Des pelotons de cavaliers passent à distance de notre camp et se dirigent vers le sud. Ils vont sans doute se concentrer à l'entrée du col par lequel nous essayerons de franchir le Ningling-Tanla. Je dis nous essayerons, parce qu'une troupe épuisée ne peut rien tenter avec l'assurance de réussir. Qu'une passe difficile se présente et elle nous arrêtera, à moins de hasards sur lesquels il ne faut jamais compter à l'avance, et qu'on doit utiliser hardiment dès qu'ils s'offrent à vous : comme un piéton fatigué doit empoigner à la crinière le cheval qui lui permettra de continuer sa route.

Voilà où nous en sommes réduits. Ce n'est pas à la dernière extrémité, car nous avons encore des vivres, de la farine et du thé, et pour plusieurs mois; du sucre,

1. Suite. — Voyez p. 289, 305, 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des conserves de légumes, des munitions et, à portée, des daims, des lagopèdes, des koulanes, dont la viande n'est pas mauvaise.

Ce qui manque le plus aux hommes et aux animaux, c'est la vigueur.

Nous employons notre journée d'arrêt à chasser, et outre la viande de koulane que nous nous procurons de cette façon, nous enrichissons notre collection de gypaètes et de vautours. Sur les bords du lac nous remarquons des fumées de sources chaudes et salées. Dans les rochers qui se dressent au nord du lac, des genévriers nains poussent par places. Il y a fort longtemps que nous n'en avons vu, et ce semblant de végétation arrache des cris de joie à nos hommes.

Nous sommes à 4670 mètres d'après nos instruments, ce qui est encore une hauteur raisonnable. Le pandit Naïn-Singh place le Namtso à 4693 mètres, de sorte que nous sommes d'accord : quelques mètres ne font rien à l'affaire.

Le 15 février, nous faisons encore 16 verstes vers le sud. A la pointe du lac, nous traversons une rivière qu'il reçoit. Elle forme plusieurs petits bras qui ne sont dégelés que pendant une partie de la journée et seulement à la surface, si bien que l'eau coule sur la glace.

Nous irons dresser notre tente non loin de la passe qui traverse le Ningling-Tanla. A l'est, nous apercevons de superbes pics et nous baptisons les deux plus hauts Huc et Gabet, en mémoire des vaillants missionnaires qui pénétrèrent dans Lhaça.

De l'autre côté de la glace, des cavaliers nous attendent; dans le nombre s'en trouve un qui parle assez mal le mogol. Il fait partie d'un groupe de chefs, que nous reconnaissons à un costume relativement propre. Tout autour de nous, mais à une distance très respectueuse, de nombreux pelotons de cavaliers sont épars. Il y en a plusieurs centaines. Nous serrons les rangs et prenons nos fusils. Le premier usage que nous faisons de l'interprète tibétain, qui veut à tout prix nous présenter ses supérieurs, est de le prier de dire à ses compatriotes que nous tirerons sur les cavaliers qui se dirigeront vers nous. En conséquence ils feront bien de ne pas nous approcher aussi longtemps que nous n'aurons pas vu les « grands chefs », avec qui nous voulons nous entretenir et par qui nous apprendrons si nous sommes en pays ami ou ennemi.

Trois ambassadeurs nous sont envoyés; ils sont reçus par Dedeken et Abdoullah, qui viennent nous résumer leur conversation. Les Tibétains se sont présentés comme des envoyés du Tale-lama et de l'amban de Lhaça, qui sont : le premier, la plus haute autorité religieuse; le second, un des gros personnages civils, une façon de sous-secrétaire d'État. Puis ils ont voulu savoir qui nous sommes, voir nos papiers, dans quel but nous voyagions, etc., à quoi il a été répondu que l'on nous avait fort mal reçus en route, que l'on n'avait pas voulu nous prêter aide, ni nous vendre des vivres, ni nous louer des bêtes de somme. Là-dessus, un lama vêtu de soie jaune ayant le bouton bleu clair a pris la parole avec vivacité; il a exprimé ses regrets de ce qu'on nous avait mal traités et nous a priés de comprendre qu'on ne pouvait s'attendre à ce que des sauvages, des *Si-fan-tse*, se conduisissent convenablement. Enfin il nous a priés de croire que nous n'aurions pas à nous plaindre à l'avenir. Pour terminer il nous a engagés à lui remettre nos papiers et à nous arrêter à cette place où l'on nous apporterait le nécessaire. Dedeken a répondu que nous avions besoin de repos et que nous voulions nous arrêter à une bonne place.

Nous commentons les faits de la journée, autour de notre marmite où fond le beurre rance des Tibétains; il répand une odeur assez désagréable, car il est mélangé d'ingrédients divers. Et après avoir bavardé, nous concluons que les Tibétains ne savent quelle décision prendre et que les ordres qu'ils ont pu recevoir à notre sujet sont vagues. Il est probable que nous pourrions poursuivre notre chemin, parce qu'ils n'osent nous arrêter, mais malheureusement nous n'avons pas les moyens d'avancer : nos bêtes sont mourantes.

Nous décidons d'aller demain aussi loin que possible, et notre conviction est que l'étape sera excessivement courte.

Le lendemain, 16 février, les envoyés reviennent à la charge et s'efforcent de nous convaincre que le mieux est de rester là. Ils nous demandent encore nos papiers et s'informent cette fois de notre nationalité. Nous les renvoyons sans réponse en les engageant à se procurer un meilleur interprète de langue mogole, car il est impossible de se comprendre.

Nous nous mettons en marche dans le meilleur ordre de bataille, le fusil sur l'épaule; la plaine fourmille de cavaliers. Au delà d'une rivière glacée les envoyés déjà vus la veille nous supplient de nous arrêter, afin de causer avec l'*amban* qui doit venir de Lhaça. Nous refusons, sous prétexte que nous ne comprenons pas ce qu'on nous dit et que personne parmi eux ne parle le chinois. Alors l'un d'eux se met immédiatement à parler cette langue, c'est le lama vêtu de jaune, dont les traits nous avaient déjà révélé l'origine chinoise.

« Arrêtez-vous, je vous en prie, dit-il; au delà de la passe vous ne trouverez ni eau ni herbe, c'est un désert parfait. Vous pouvez m'en croire. Si toutefois vous doutez de ma parole, je vous prêterai mon cheval, et vous pourrez vous assurer que je vous dis la vérité. »

Ma première pensée, lorsque le lama me fait cette proposition, est d'accepter, de demander deux chevaux, de rejoindre nos chameaux, qui ont pris un peu d'avance pendant ces pourparlers, d'ordonner à Rachmed de prendre thé, sucre, pain, viande pour huit jours, et de filer avec lui vers Lhaça. Mais il faudrait laisser là nos compagnons dans une situation embarrassée, et j'abandonne vite ce projet, car ce n'est pas le moment de quitter le gouvernail.

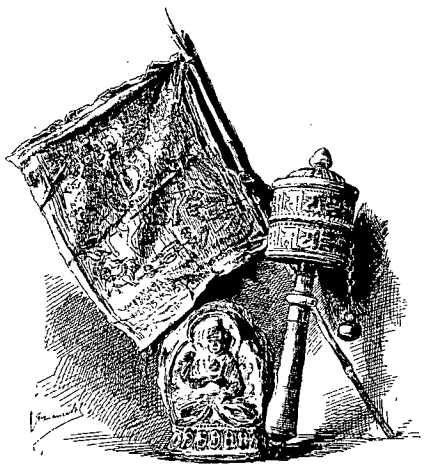
Juste à l'instant où ces pensées me viennent, un de nos chameaux tombe; il est impossible de le relever; puis notre dernier cheval s'abat. Décidément nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devons borner là nos pas, et l'on ordonne à l'avant-garde de battre en retraite.

Au même moment arrive, très emmitouflé, un mandarin à bouton bleu que des cavaliers escortent. Il met pied à terre. Il enlève les lunettes formidables qui abritent ses yeux, et nous voyons une figure glabre, intelligente et affable. Un interprète nous le présente comme l'amban lui-même, qui a tenu à nous saluer dès son arrivée et qui nous demande audience pour demain. Il se retire et nous laisse aux prises avec le lama parlant chinois et son interprète. Celui-ci est un Mogol à face réjouie, souriant avec des lèvres épaisses, que dépasse une dent très longue, et cette dent lui donne, quand il bée — et il bée toujours — une physionomie débonnaire.

Nos affaires ne prennent pas mauvaise tournure et nous avons l'espoir d'arriver à Batang. Il s'agit de ne point commettre de pas de clerc, de nous gagner les Tibétains, de leur inspirer confiance et ils nous aideront. Demain, 17 février, les négociations commenceront. A quoi aboutiront-elles? C'est ce que plus d'un voudrait savoir. Mais il est difficile de rien prévoir avec des Orientaux; on les déchiffre rarement à vue; il est vrai qu'on arrive assez facilement à les connaître en les observant avec continuité pendant un certain temps. Nous observerons ceux-ci.



Objets religieux des Tibétains. — Dessin de Marcelle Lancelot, d'après une photographie.

Le 17 février tombe juste trois mois après notre départ de Tcharkalik, trois mois durant lesquels nous avons vécu sans interruption dans le désert, nous avons franchi maintes chaînes de montagnes, bu de l'eau de glace, allumé des feux d'argol, et grelotté sous le vent d'ouest. Et aujourd'hui, 17 février, nous nous réveillons à 5 350 mètres par un beau vent d'ouest, et nous allons boire le thé près de notre chétif feu d'argol. Le seul changement dans notre existence est que le combat a cessé faute de combattants, que la marche cesse faute de jambes et de forces, et aussi parce que le but que nous visons est fort éloigné, et que, ne pouvant l'atteindre avec nos seules ressources, il nous faut tirer des Tibétains le meilleur parti possible.

A bien examiner les choses, on admet facilement que le régime auquel nous sommes soumis laisse beaucoup à désirer. La nourriture que nous prenons est telle que les estomacs les moins susceptibles s'en peuvent lasser. Le menu est toujours le même : bouillie de farine à la graisse de mouton, thé jamais fait, à cause de l'altitude, et cuit dans l'eau souvent salée, jamais propre, que l'on obtient en faisant fondre de la glace où des impuretés sont mêlées; puis viande gelée, qu'on taille à la hache, et qui reste toujours coriace, car elle ne peut cuire; lorsqu'on s'avise d'essayer de légumes ou de riz, on échoue; cela reste dur et craque sous la dent. Quant à la poussière, à la terre, au sable que nous avons avalés, il est inutile d'en parler, aussi bien que des poils tombés de nos pelisses et de nos bêtes qui sont mêlés aux aliments. Nous ne faisons plus attention à ces choses, car nous n'avons plus ici de prétentions à la propreté et nous en sommes arrivés à considérer un lavage de mains comme un événement passé depuis longtemps. Nos joues, que le froid a boursouflées, nos yeux enflés, nos lèvres gercées, nos figures enfumées, ne diffèrent pas beaucoup de celles des Tibétains par la couleur et la malpropreté. Avec un pareil aspect, nous ne pouvons donner une très haute idée de nous-mêmes à ceux qui nous voient pour la première fois. Il faudra que nos actes rectifient le jugement erroné qu'à première vue on doit porter sur nous.

Mais voici qu'on nous annonce l'amban. Nous faisons étendre un feutre propre dans la tente de nos hommes, qui est vaste, et nous attendons de pied ferme le plénipotentiaire de Lhaça.

L'amban arrive à pied, entouré de quinze à vingt petits chefs de dimensions diverses. Il nous salue poliment, avec aisance, nous présente le *cata*, cette écharpe qui est la carte de visite tibétaine, et il dépose à nos pieds des présents : des bandes d'étoffe de laine rouge, jaune, émaillées de petites croix (cette étoffe s'appelle *poulou*); puis du beurre dans des peaux cousues, et des sacs de zamba, qui est, comme nous l'avons dit, de la farine d'orge grillée. Nous l'invitons à s'asseoir sous notre tente et il s'assied au fond sur un petit tapis qu'un de ses hommes étend; à sa droite prend place un vieux lama imberbe, cheveux ras, dont la tête rappelle une pomme ridée, gros paysan insignifiant qui tient un chapelet à la main. A sa gauche, le mandarin parlant chinois, traits réguliers, grosses lèvres, dents blanches, paupières gonflées, œil noir et bridé, regard rusé, physionomie matoise et semblant ricaner. Il est complètement imberbe et richement vêtu à la chinoise. Puis des lamas s'échelonnent du côté qui ne nous est pas réservé, ou bien ils s'entassent à l'entrée et des serviteurs debout regardent. Ces lamas de rang inférieur ont les figures tannées de gens qui vivent au grand air, de gros traits et souvent le type mogol à nez retroussé, pommettes saillantes et petits yeux : peu nous paraissent d'origine purement tibétaine. Ils ont les coiffures les plus diverses. Depuis le bonnet chinois jusqu'à la cape des Croisés, le demi-turban Charles VII, la cagoule, toutes les formes sont reconnaissables, et avec cela des vêtements de coupe variée et de couleur rouge, verte, jaune,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noire. Aussi se croirait-on en un théâtre où l'on s'apprête à jouer *la Tour de Nesle*; ce sont là les figurants, habillés des défroques de tout le moyen âge. Ces lamas aux costumes bigarrés et pittoresques n'ont pas de trognes méchantes, et, comme il convient à des comparses, ils ne soufflent mot, s'accroupissent sur leurs talons et regardent, impassibles.

Le grand premier rôle est évidemment l'amban. C'est un homme de taille moyenne, aux mouvements souples. Il a la face large, ronde, l'œil noir et européen qui paraît sincère, les lèvres grosses; son nez droit est large du bout, le front est bombé. La physionomie est intelligente. Il a les cheveux tressés et porte des bandeaux comme nos femmes.

Il parle d'une voix enrouée en égrenant les grains de son chapelet avec de longs doigts effilés, et la tête inclinée vers le sol. Il dit une longue tirade d'une haleine et sur un ton monotone :

« Nous avons l'ordre de vous arrêter où nous vous rencontrerons et de vous obliger à retourner sur vos pas. »

Nous déclarons sans ambages que nous ne voulons ni ne pouvons retourner sur nos pas. On nous demande si nous sommes Russes. Nous répondons que non. Ils ne paraissent pas convaincus. Après quoi l'amban s'enquiert de notre voyage, du nombre de nos chevaux, chameaux, etc.; il nous demande nos noms, ceux de nos hommes; il désire savoir quelle est notre nationalité. Ne sommes-nous pas les Russes *Petsou* et *Lobolòu* (Pievtzoff et Roborofsky) qu'il a l'ordre d'arrêter ? Serions-nous des *Pélin* (Anglais)?

« Non, nous ne sommes pas Anglais, mais Français. »

L'interprète mogol traduisant français par *Parang* et Parang en tibétain par Pélin, l'amban croit que nous avouons être Anglais. Il ne comprend pas ces contradictions. Le seul moyen d'expliquer notre nationalité est d'employer le terme chinois en nous adressant au lama qui parle chinois.

« Nous sommes *Ta-fa-kié* (Français). »

Le lama secrétaire donne quelques explications en tibétain à son chef, qui finit par comprendre que nous sommes un peuple distinct des Anglais.

Il s'excuse auprès de nous :

« Nous n'avons jamais vu de Ta-fa-kié et nous ne pouvions pas les connaître. Permettez-moi de me retirer. Nous allons tenir conseil et demain nous vous rendrons réponse. »

La conclusion de ce premier palabre, qui dure cinq heures environ, c'est que l'amban écrira à ses supérieurs à Lhaça ce qu'il a appris de notre bouche. On lui répondra quelle conduite il doit tenir; en attendant il nous fournira des vivres. Nous ne voulons pas épuiser nos provisions, cela nous mettrait à la discrétion des Tibétains; or nous ne savons ce que l'avenir nous réserve. Nous vivrons donc avec les moutons et la farine que nous procureront les Tibétains.

Le 20 février est le premier jour de l'année des Tibétains et ils le font suivre de cinq autres jours de réjouissances. Dès le matin, l'interprète vient nous inviter à nous rendre chez l'amban afin de célébrer avec lui la fête.

Ce brave Mogol a coiffé une sorte de capuchon rouge pour la circonstance et il s'est livré à des libations nombreuses, on le voit bien. Il a les yeux plus brillants que de coutume, il répand du reste une odeur d'*arki* qui nous dispense de chercher la raison de sa bonne humeur et de la béatitude de son sourire.

« Venez, dit-il, venez vite. C'est le premier jour de la nouvelle année. L'amban vous attend avec impatience. Il vous a préparé un repas. Venez. »

Nous descendons vers le camp tibétain, qui est situé en aval du nôtre, de l'autre côté de la glace. De nombreuses tentes noires entourent la tente de l'amban et des principaux. C'est un va-et-vient de serviteurs, qu'aident les sauvages habitants des hauts plateaux.

Des guirlandes de prières relient les uns aux autres les sommets des tentes, on dirait le pavoisement d'une flottille. Dans le camp, il y a un grouillement d'êtres, et tout autour, sur les flancs de la montagne, un fourmillement de yaks : ils ont servi à transporter les provisions pour les cent ou deux cents individus qui nous honorent de leur présence. En face de la tente de l'amban en est une autre ouverte, servant de cuisine. Nous voyons auprès un homme faisant les gestes de battre le beurre dans une jarre : c'est, paraît-il, afin de mélanger le beurre au thé ; les Tibétains boivent ce mélange avec plaisir.

L'amban nous attend devant sa tente, il envoie quelques serviteurs assurer notre marche sur la glace en nous tenant par le bras, car nous sommes des hôtes précieux. Nous grimpons la berge au bas de laquelle on doit marcher avec précaution, et l'amban s'avance au-devant de nous. Une fois de plus, nous constatons qu'il n'est pas grand. Il nous accueille avec un sourire traversant sa lune ronde et glabre; son front découvert de vieille fille qui perd les cheveux vers la quarantaine nous semble marquer beaucoup d'intelligence. Il nous fait entrer les premiers dans sa tente de toile à quatre faces, formée par des portants sur lesquels se pose un toit pointu également à quatre faces. Comme l'amban est un laïque, il n'emploie que des laïques pas tondus, et un serviteur à cheveux longs, à tresse pendante, soulève la portière.

L'amban nous invite à nous installer sur une sorte d'estrade, à droite de la porte. Une autre estrade un peu plus haute, adossée au fond de la tente, lui est réservée. Il s'y assied, jambes croisées, sur une peau de tigre, s'adossant à des coussins doublés, les uns de soie de Chine, les autres de calicot des Indes, si je ne me trompe.

Nous lui souhaitons une bonne année et une bonne santé, sans oublier, à la mode champenoise, « le paradis à la fin de vos jours ». Cette formule est traduite de façon à satisfaire un homme croyant à la métempsycose, et nous lui disons « nous vous souhaitons une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

place encore meilleure après votre mort ». Il nous remercie avec effusion, il se réjouit que nous nous soyons rencontrés au moment de leur plus grande fête. « Cela, dit-il, est de bon augure, car les personnes qui passent ensemble le premier jour de l'année se lient d'amitié.

— Nous ne doutons pas que cela ne se fasse. En effet, nous n'avons rien dans le cœur contre lui. Nous le tenons pour un honnête homme de qui nous voudrions être l'ami », et ainsi de suite pendant vingt minutes, à l'orientale. Cérémonies qu'on peut comparer au salut avant l'assaut.

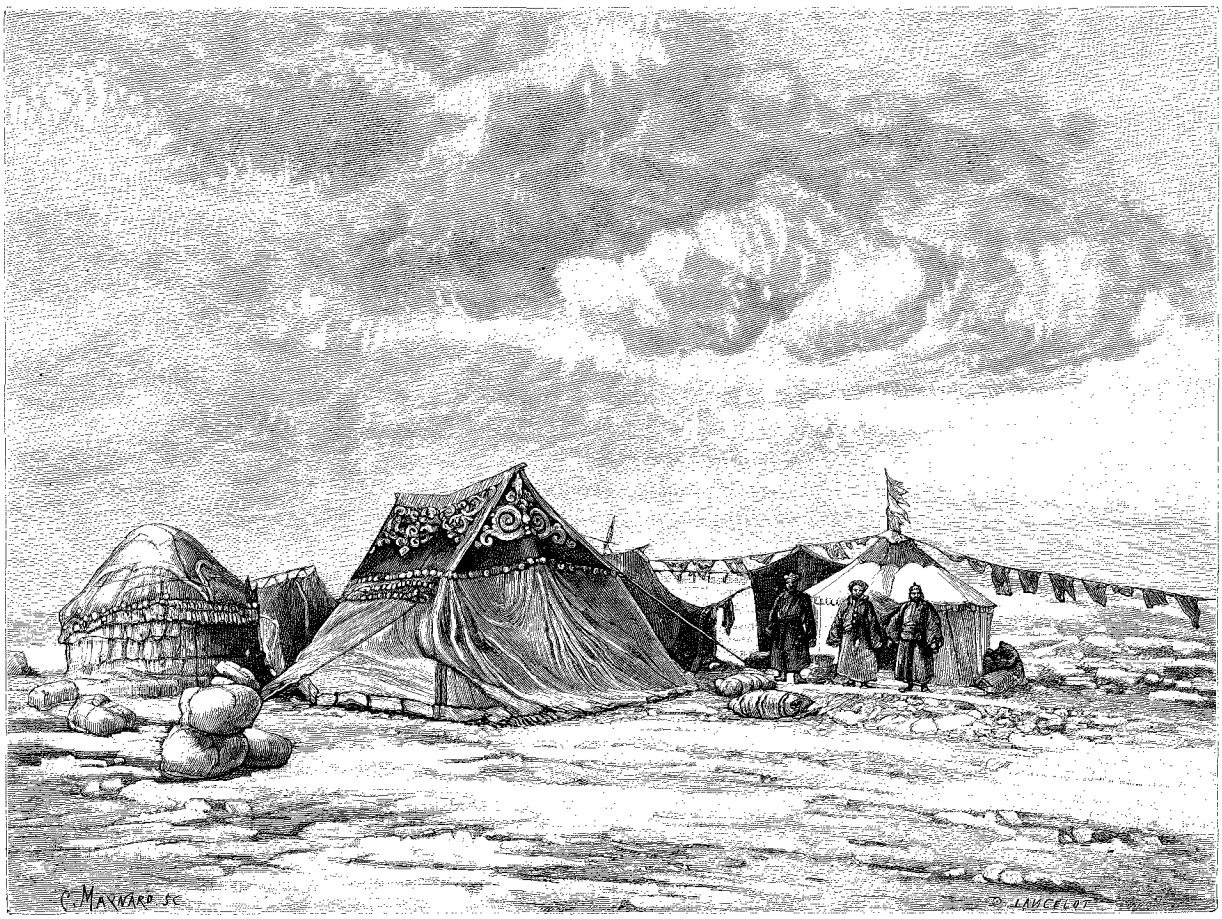
Puis, sans plus tarder, nous lui demandons à quelle date viendra la réponse de ses supérieurs.

« Vite, dit-il.

— Vous seriez bien aimable de nous dire ce que vous entendez par le mot « vite », car dans certains pays cela veut dire « au bout d'une heure vous aurez ce que « vous demandez » ; dans d'autres, « après un jour « ou une année ». Et chez vous quel sens a ce mot? »

Le traducteur mogol nous paraît plus que jamais sous l'influence de l'arki et il commence par rire de bon cœur, puis il traduit ces paroles et l'amban rit à son tour.

« Il est vrai, dit-il, que l'on doit s'entendre sur le



Tente des chefs de Lhaça. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

sens des mots. Je puis vous dire que « vite » signifie dans six jours environ, car nos chefs auront sans doute besoin de consulter le mandarin chinois. Or il est absent de Lhaça et il habite à l'ouest, à deux journées de la ville. Croyez que je regrette ces retards, mais ils sont inévitables. »

Sur ces entrefaites entre le chef des lamas ici présents, et il s'assied à gauche de l'amban sur la même estrade. Devant eux, une petite table supporte leurs tasses que surmonte un couvercle en argent. Des jeunes gens versent fréquemment du thé au beurre contenu dans des théières en terre cuite. C'est à qui servira afin de nous examiner.

Nous restons longtemps chez l'amban, buvant le thé au beurre. Sans cesse, il nous invite à boire, à manger les confiseries qu'on nous sert. Elles consistent en pâtes mélangées avec des choses singulières et d'un aspect peu engageant. Signalons toutefois des noix confites dans le sucre qui obtiennent nos suffrages.

Pendant que les paroles passent du russe dans le mogol, et du mogol dans le tibétain, nous examinons l'intérieur de la tente.

Tout d'abord on est frappé de la quantité d'objets religieux; on en a mis dans tous les coins. Autour du piquet central supportant le toit de la tente s'enroule, comme un lierre, une chaîne de petites chapelles sem-

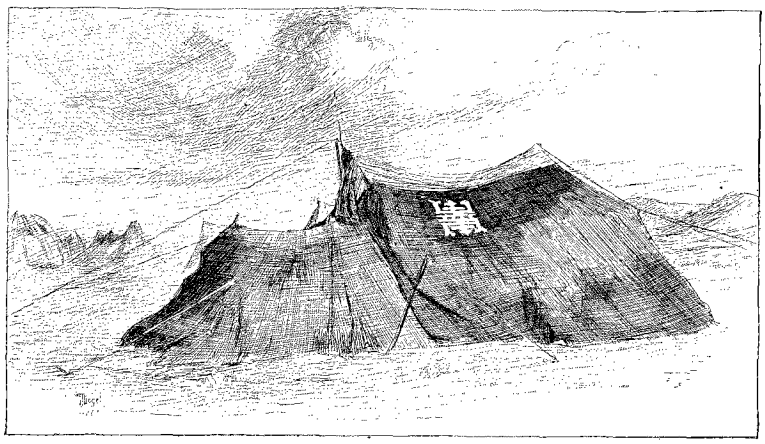
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blables à celles en cuivre travaillé où les orthodoxes placent leurs icones.

A gauche de l'amban, un autel a été installé sur des coffres : l'image de Bouddha enfermée dans un cadre doré sourit; devant sont alignées sept petites coupes en cuivre contenant du safran et de l'huile; un luminaire flambe doucement, des aromates brûlent dans une cassolette, des bâtons d'odeur se carbonisent lentement, plantés dans les cols de petites théières. On a déposé sur les deux degrés de l'autel des figurines en beurre; je puis distinguer une tête de mouton à cornes ayant sur le front des protubérances en sucre blanc, des colonnettes en même matière, et, dans des soucoupes, des confiseries offertes en holocauste à la divinité.

Après avoir bu un nombre considérable de tasses de thé, nous manifestons le désir de nous retirer. L'amban, appuyé par son chef des lamas, nous réitère ce qu'il a dit vingt fois déjà.

« Tâchons d'arranger les affaires, d'être toujours d'accord, d'être toujours comme cela », et ce disant il joint les index par la face interne, et, insistant pour que nous soyons unis, il se sert de cette comparaison : « Deux tasses d'une belle porcelaine posées sur une table font un bel effet. On les entre-choque, elles se cassent, et il n'y a que débris. Ne nous entre-choquons pas, ne nous entre-choquons pas », répète-t-il en se levant pour nous reconduire.



Tente de cuisine (voy. p. 356). — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

A la sortie, tout le monde nous salue en souriant, et l'on voit bien que la consigne est de ne pas nous choquer.

Nous retournons à notre tente, accompagnés du traducteur à la dent longue, qui est un peu dégrisé. En ce moment, passe au-dessus de nos têtes un bruit de fanfare, et, levant les yeux, nous voyons au faîte des roches granitiques tombant à pic à l'ouest du camp, d'immenses guirlandes flotter. Elles sont faites avec des prières imprimées sur des étoffes de couleur et des queues de yak entremêlées; auprès sont assis des lamas munis de trompes dont ils tirent des gémissements formidables déchirant l'air et se répercutant dans la montagne. Lorsqu'ils ne soufflent pas dans ces instruments, ils chantent des prières sur un rythme cadencé, formant un chœur où des basses profondes soutiennent des voies aiguës.

A la nuit, au moment où nous nous enroulons dans nos couvertures, les lamas recommencent leurs prières et nous nous endormons qu'ils chantent encore. Ainsi se passe le premier jour de l'an tibétain, le 20 février.

Le 21 février, par un vent d'ouest, les fêtes continuent : on sonne les trompes en haut des rochers, on chante dans le camp, et les guirlandes de prières sont agitées par le vent.

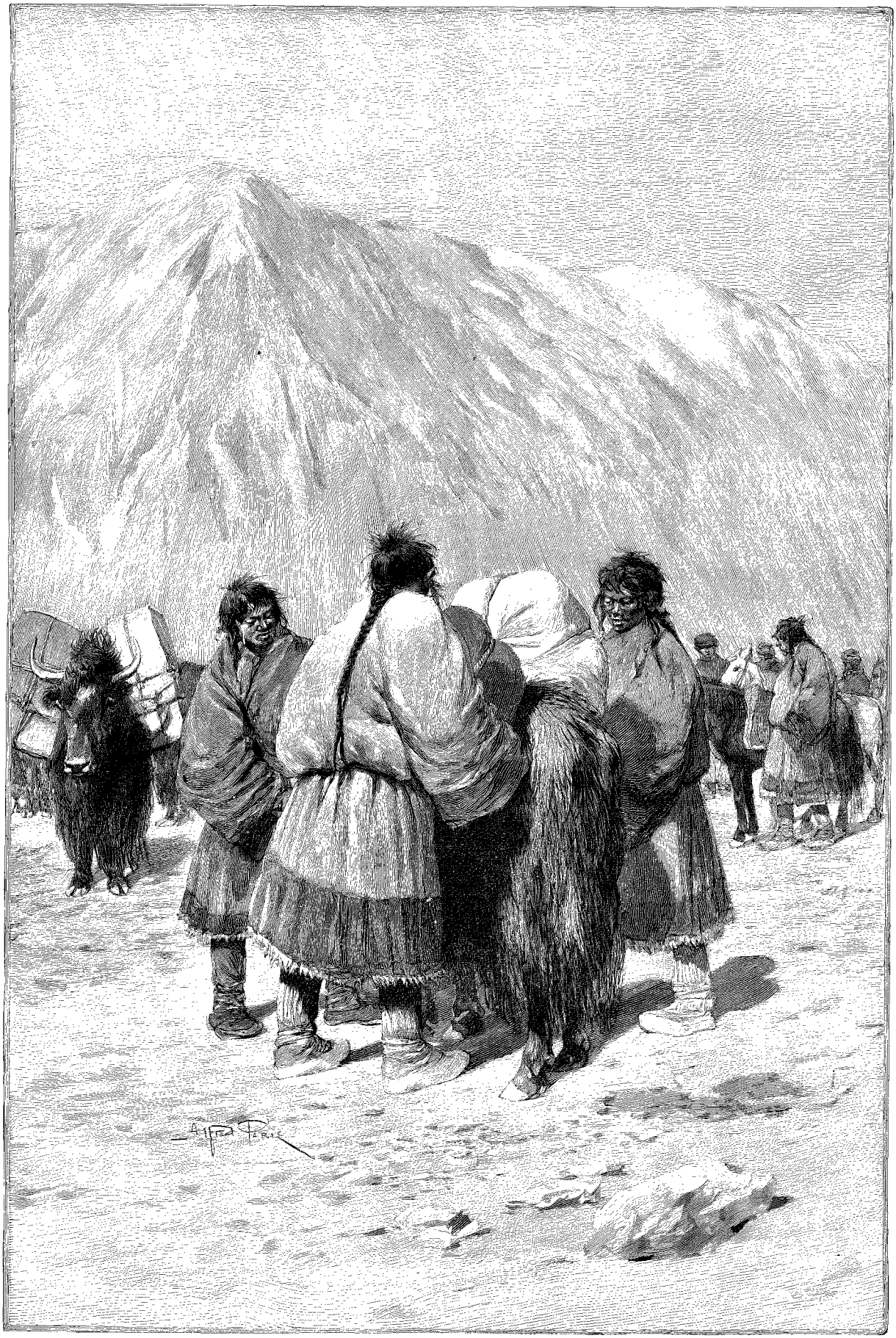
Nous passons ainsi plusieurs jours, recevant souvent la visite des chefs. Tous nous guettent, en nous faisant bonne mine, à l'orientale. On pourrait trouver quelque distraction à les regarder mener leur affaire, si beaucoup de nos gens n'étaient malades; les uns ont des vomissements, les autres la diarrhée. Le froid est moins vif, les minima varient entre — 20 et — 21 degrés, mais nous sommes incommodés par le vent d'ouest, qui fait périr presque tous nos chameaux.

Le 2 mars, l'interprète à la dent longue vient nous faire part de la prochaine arrivée des grands chefs. Nous nous en étions doutés dès le matin, car de nombreux yaks chargés étaient arrivés dans la nuit, et nous avions vu dresser une grande tente avec beaucoup de difficultés. Le remue-ménage, le va-et-vient des hommes, les petits chefs surveillant les travaux, nous avaient mis en éveil, et l'indiscrétion de l'interprète ne servait qu'à confirmer nos prévisions; aussi, cet homme parti, nous nous postons à une bonne place avec nos lorgnettes et nous surveillons la descente de la passe.

D'abord arrivent des chevaux chargés, bien harnachés, ayant au cou des clochettes sonores ou des houppes de couleur rouge, couleur du pouvoir. Puis, voici des cavaliers bien vêtus. Ils arrivent au camp, et toutes les tentes se vident, on se presse autour d'eux. Ce n'est que l'avant-garde, car l'agitation reprend dans le camp tibétain et des serviteurs se dirigent vers la passe.

Bientôt apparaissent les grands chefs, montés sur des chevaux au pas rapide et sûr, entraînant les hommes qui les tiennent par la bride sous prétexte de les soutenir, ou peut-être par politesse. Nous distinguons trois grands personnages. Couverts de fourrures doublées de soie jaune, ils paraissent ventrus, rebondis, énormes, et l'on s'étonne qu'ils n'écrasent pas de cette masse leurs agiles petits chevaux. Sur la tête, ils ont les chapeaux à plume des mandarins chinois, mais posés sur une cagoule qui leur garantit la nuque et la face, dont on ne voit rien, leurs yeux étant en outre abrités par des lunettes protubérantes que surplombe une visière par surcroît de précaution. Une escorte assez nombreuse,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sauvages chargeant un yak. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux costumes bigarrés, trottine derrière eux avec un grand bruit de grelots. Ce spectacle offre une certaine pompe, mais il nous semble ridicule et nous pensons à un défilé de mi-carême.

Dans le camp, tous les chefs civils et religieux attendent placés sur une ligne; les mandarins là, ils s'inclinent profondément, en restant à leur place. Seul l'amban s'approche, complimente deux des arrivants, avec lesquels il échange une poignée de main; ceux-ci, sans descendre de cheval, gagnent les tentes qui leur sont destinées.

Puis les interprètes viennent nous demander si nous voulons accorder une audience aux grands personnages qui sont arrivés. Nous disons que nous serons trop heureux de les recevoir immédiatement. Notre réponse transmise, toute une troupe se dirige vers nous, ayant en tête deux individus somptueusement vêtus à la chinoise. Ils avancent bras dessus bras dessous, et l'un d'eux, petit, court, rond, voûté, s'appuie sur son compagnon. Ces deux vénérables avancent lentement, reprenant haleine tous les quinze pas. Nous restons impoliment sous notre tente et nous en sortons seulement lorsque la troupe est sur notre territoire.

Chef de Djachas (voy. p. 362). — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

Nous échangeons des saluts avec ceux qu'on nous présente comme le ta-lama et le ta-amban. Des porteurs déposent à nos pieds, ou plutôt sur notre provision d'argol, cinq sacs : un sac de riz, un de zamba, un de farine, un de pois chiches, un de beurre. Là-dessus nous invitons les deux ambassadeurs à s'abriter sous notre tente, où des feutres les attendent. La simplicité de notre ameublement les effarouche sans doute un peu, car ils ont l'air d'hésiter, ils font des difficultés avant d'entrer. Ils demandent la permission de s'asseoir sur leurs petits tapis, et leurs serviteurs étendent pour l'un une peau de guépard, pour l'autre un petit matelas doublé de soie. Ils excusent ces précautions en disant :

« Nous sommes vieux et fatigués. »

Les trois premiers négociateurs s'assoient auprès d'eux, en face de nous, et la conversation commence. D'abord ce sont des politesses :

« Comment vous portez-vous? dit le ta-lama.

— Fort mal, car nous sommes dans une mauvaise place. »

Cette réponse ne laisse pas de les désorienter un peu, ils s'attendaient à plus d'amabilité de notre part, et notre connaissance, le petit amban, baisse la tête. Il nous avait dépeints comme des gens convenables, et, pas du tout, nous répondons avec rudesse.

Nous leur demandons à notre tour s'ils ont fait un bon voyage.

« Oui, quoique la route soit mauvaise. Nous avons dû venir à petites étapes, à cause de notre âge. Les fêtes nous ont aussi retardés, sans quoi vous nous auriez vus plus tôt. Ces fêtes sont commandées par la religion et nous devons les célébrer. »

Ensuite viennent des questions sur nos personnes, sur le but de notre voyage, et nous répondons ce que nous avons déjà dit vingt fois au petit amban. Puis ils nous font les mêmes propositions que ce dernier nous a déjà faites et nous leur opposons le même refus.

L'entretien ne finit qu'au soleil couchant. Ils se lèvent et s'éloignent, visiblement mécontents. Le petit amban — qui nous a pris en affection, nous commençons à le croire — nous fait des reproches :

« Pourquoi avez-vous parlé sur ce ton à mes chefs? Songez donc que ce sont les deux premiers de Lhaça, ils peuvent autant que les *kaloun* (ministres). Soyez plus aimables demain. Dites-moi ce que vous désirez. Je leur parlerai dans ce sens. Mais ne changez pas d'idées, car si vous me contredisez ensuite, ils m'accuseront de m'être vendu à vous et d'avoir pris en main vos intérêts et même cherché à obtenir pour vous plus que vous ne vouliez.

— Notre désir est d'aller à Batang, ainsi que nous vous l'avons cent fois répété. Vous nous fournirez les moyens de transports, des vivres et nous vous les payerons. C'est ce que nous voulons aujourd'hui et ce que nous voudrons jusqu'à ce que nous l'obtenions.

— Je le dirai à mes chefs, mais sans pouvoir insister, car ils se défieraient de nous, ils nous accuseraient et nous serions punis terriblement. »

Il s'éloigne sur ces mots. Nous allons nous asseoir près de notre feu d'argol et nous échangeons nos impressions sur les deux ambassadeurs.

Ils se ressemblent fort peu et paraissent avoir été créés pour former une antithèse frappante. Le ta-lama est un homme maigre et nerveux, aux petits yeux noirs européens et très vifs, bien horizontaux; il a le nez pointu, le menton en avant, qu'allonge un soupçon de barbiche tressée et tordue en queue de rat; il a une face de Gascon avisé traversée par un sourire de dents très blanches, sourire dont on ne saurait dire s'il est bénévole ou ironique et qui pourrait paraître légèrement méphistophélique. Quand il parle, c'est sur un ton égal, rapidement, comme il débiterait des litanies. Son attitude indifférente dénote qu'il n'attache aucune importance à ce qu'il dit, mais ses yeux sont constamment occupés à nous examiner; il affecte l'insouciance, mais sa main sèche, fine, à longs ongles de faucon, manie son chapelet avec de petits mouvements trahissant une préoccupation.

Le ta-amban est gros; il a la face large, longue, sa tête est énorme et la charge de sa personne se pourrait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En marche. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dessiner avec quatre ovales, le plus petit figurant la tête, le plus gros le tronc et les deux autres les jambes. Il a les bras courts, comme des nageoires, la main grassouillette avec des bouts de doigts. Son menton rond a deux étages. Ses joues sont pendantes, son œil est bridé. Son ensemble est d'une potiche. Il aurait l'air débonnaire sans un regard très défiant. Il parle d'une bonne grosse voix, avec animation, en se frappant le genou de la main. Il doit avoir du sang chinois dans les veines.

Les pourparlers avec les deux grands chefs continuent le 3 mars et les jours suivants, et, après des phases diverses, des fâcheries et des raccommodements, nous arrivons à les convaincre que nous ne sommes ni Anglais, ni Russes, mais Français. Et nous obtenons un déplacement pour le 7 mars.

« Enfin, nous allons lever le camp, disons-nous, et changer de place. »

Le matin du 7 mars, le soleil luit, il a neigé les jours précédents et la montagne est resplendissante, éblouissante. C'est un superbe temps de départ, mais un faux départ, car nous nous déplaçons pour nous installer dans une meilleure place, où nous attendrons encore.

Le camp est très animé. Il ne faut pas moins de trois ou quatre cents yaks et chevaux pour transporter les bagages, les tentes et les vivres. De tous côtés, on voit les hommes noirs courir derrière leurs bêtes, les rassembler, les pousser devant eux avec des sifflements aigus et en faisant tournoyer leurs frondes. Pour n'être point gênés dans leurs mouvements, ils ont tiré leurs bras hors des manches de leurs pelisses, qui leur tombent sur les reins et laissent leurs torses à nu.

Tibétain saluant. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Ces Tibétains, aussi sauvages que leurs bêtes, ont grand'peine à les saisir. Nos chameaux les épouvantent. Et ce n'est pas du premier coup que les yaks se laissent prendre par la corne, d'où l'on détache le cordon attaché à la cheville qui perce leur mufle. Leurs maîtres les approchent avec précaution, et ne les saisissent que par surprise. C'est bien pis pour les charger; il faut un temps infini avant de pouvoir ficeler sur leur dos nos coffres, dont ils ne veulent à aucun prix. Mais la patience de ces hommes est sans borne, et ils finissent toujours par avoir raison de l'animal récalcitrant : dès qu'ils le tiennent, ils l'entravent, le chargent malgré les ruades et les coups de cornes, mais ne le châtient pas.

Pour nous, on a sellé de petits chevaux tibétains pleins de feu, qui sont mangeurs de viande crue, ainsi que nous nous en sommes assurés de nos propres yeux. Ces carnivores ont des jambes merveilleuses, une adresse acrobatique, ils se tiennent en équilibre sur la glace, sur les mottes des tourbières limoneuses, et, s'enlevant, bondissant sur le sentier, ils nous emportent avec un trottinement rapide auquel nous ne sommes plus habitués. On dirait que les petits diables nous trouvent légers comme des plumes : au fait, notre embonpoint est nul, notre maigreur est ascétique.

En trois heures et demie nous chevauchons 22 verstes par monts et par vaux, mais surtout en descendant. Nous allons camper près d'une rivière gelée qui verse ses eaux au Namtso.

Le petit amban nous reçoit sous sa tente, où il nous a préparé un repas délicieux. C'est d'abord une langue de yak fumée, à laquelle succède une autre langue de yak, que nous faisons disparaître, y compris les environs de l'œsophage; puis des légumes, des carottes salées de conserve, et du poivre rouge et vert; enfin des galettes de pain sans levain, et du thé au beurre à discrétion. Cet excellent amban admire notre appétit et nous excite à le satisfaire. Avouons que nous n'avons pas besoin d'encouragement.

Entre notre camp et celui des autorités de Lhaça se trouvent quelques tentes de nomades qui amènent ici leurs troupeaux. Ils sont, paraît-il, inscrits parmi les sujets de la Chine, et payeraient un impôt à des mandarins indépendants de Lhaça, mais « quant au reste, nous dit l'amban, ils nous obéissent. Leur tribu est celle des Djachas. En été, ils se répandent sur les hauts plateaux du Nord. »

8 mars. — Le vent souffle d'ouest, il neige par instants. Le soleil paraît, disparaît. Puis, la violence du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le ta-lama, le ta-amban et les autres chefs venus de Lhaça (voy. p. 360). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent devenant plus grande, le ciel se couvre et le froid est insupportable après la tiédeur de l'après-midi.

L'amban a de nombreuses conversations avec nous ; il demande des renseignements sur la façon dont on vit en France, quelle situation est faite aux femmes; sont-elles jolies? Puis il parle des inventions étonnantes que les Anglais ont appliquées dans les Indes et qu'il n'a pas vues. « Avez-vous aussi des machines? Avez-vous aussi de grands bateaux avançant sur l'eau sans voiles? Et des livres ? »

En apprenant que nous possédons beaucoup de livres traitant de toutes les questions auxquelles l'homme s'intéresse, il s'étonne que nous voyagions.

« Car, dit-il, à quoi bon parcourir les pays lointains lorsqu'on peut occuper sa vie à lire sans quitter son foyer. Ainsi je n'ai moi-même aucun désir de sortir du Tibet : les livres de notre religion suffisent à ma curiosité. »

L'amban n'a évidemment pas d'idées modernes, son esprit n'a pas besoin de l'activité fébrile où nous nous complaisons, il est heureux de vivre sans efforts dans son pays, il ne se soucie pas des « grands problèmes » de l'humanité, le progrès n'existe pas pour lui ; il fait de la politique autant que l'exige l'instinct de conservation, il lit et relit un livre, marmotte des formules incompréhensibles et il est heureux. Ses actions n'ont qu'un but : conserver le fromage où sa naissance l'a placé, et peut-être, si cela est possible sans trop de risques, évincer son supérieur du fromage de Hollande plus gros que le sien, et s'y fourrer avec la satisfaction du devoir accompli. C'est surtout en ceci que l'amban ressemble aux gens d'Europe. Du reste, c'est un homme très aimable. Il a peut-être raison de ne pas s'intéresser au reste du monde.

XI

Un dîner chez les hauts fonctionnaires tibétains. — Départ. — Cadeaux réciproques. — Adieux à une partie de nos hommes.

Le 14 mars, on nous invite à déjeuner chez le ta-lama, en compagnie du ta-amban et de l'amban. Un repas de gala a été préparé à notre intention; il dure quatre heures, pendant lesquelles nous pêchons avec nos bâtonnets dans une trentaine de plats rarissimes et qui doivent coûter excessivement cher. En effet, il n'est pas facile de se procurer au Tibet de jeunes pousses de palmier, des dattes de l'Indoustan, des pêches de Lada (Leh), des jujubes de Ba (Batang), de petites baies de Landjou, des algues de mer, des mollusques des bords de l'Océan, etc.

L'abondance et l'excellence du repas n'agissent pas sur nos cœurs et nous ne nous laissons pas fléchir lorsque, les petites tables enlevées et les négociations reprises, on nous demande d'attendre encore à Samda-Tchou, où nous nous trouvons. Notre indignation éclate et nous nous levons sans écouter d'aimables périphrases. Ces braves gens sont stupéfaits de cette sortie, mais ils se convainquent que notre patience est à bout quand ils nous voient rosser notre interprète pour avoir fait des signes d'intelligence derrière notre dos.

Les conséquences de ce repas interrompu sont que nous obtenons de partir et que le 16 mars on discute au sujet de la route que nous prendrons. On nous conduira vers le chemin de Batang, mais sans faire de grandes étapes, afin que les courriers attendus de Lhaça puissent nous rejoindre plus tôt.

L'endroit où nous irons attendre les courriers s'appelle Diti. L'amban nous donne Diti pour une sorte de paradis, si on le compare à notre campement actuel que le vent d'est incessant rend inhabitable. Il paraît que nous trouverons « là-bas » de l'herbe, des broussailles, un peu de genévriers, du soleil, et même une douce chaleur, car nous serons plus bas qu'ici (nous sommes à 4 900 mètres)

Nous prions l'amban de vouloir bien nous indiquer où est Diti et il nous répond ne pas le savoir exactement. Il fait demander deux petits chefs de barbares et les questionne en notre présence. Nous n'en tirons qu'un renseignement, c'est que Diti est au nord-est.

Les lamas s'occupent de réquisitionner auprès des Djachas les yaks et les chevaux nécessaires à toute la caravane. Il en faut beaucoup et les Djachas ou Djachoug, Tatchoug, Tjachoug suivant la prononciation, des individus, refusent de fournir ce qu'on leur demande et ils s'irritent, crient, menacent. Alors le ta-lama mande les principaux d'entre les Djachas et leur donne des ordres sévères. Ils se soumettent respectueusement.

Et nous, convaincus que nous allons partir, admirons le paysage. Je reste en extase devant un coucher de soleil que l'agence Cook pourra promettre à ses clients, lorsqu'elle organisera des excursions au Tibet, dans quelques années. On ne peut que regarder avec recueillement, comme font les pâtres des hauts plateaux, la sublime chaîne du Ningling-Tanla, lançant ses cimes blanches dans l'or du soleil disparu. Le ciel, vaporeux et léger, est imprégné pour ainsi dire de cette lumière dorée et l'on se demande si une gaze nouvelle s'envole derrière les crêtes blanches après s'être trempée dans le soleil.

Derrière nous, le Samda-Kansein (la chaîne que dominent les pics Huc et Gabet) a des teintes violettes, et, au-dessus de lui, des nuages épais sont assemblés, que le vent déchire en y mettant des trouées de ciel bleu.

Cet après-midi, nous trouvant sous la tente de l'amban, nous avons vu le repas des deux interprètes, dont l'un est, paraît-il, un lama doté d'une riche prébende. Ils avaient faim; on leur a apporté une tasse ayant au fond un morceau de beurre rance et dessus un tas de farine; ils ont pétri cela, puis ont ajouté des tranches de fromage gelé; ils ont pétri encore, puis ils ont émietté dessus une tranche de mouton gelé ; ils ont pétri de nouveau; ensuite, pour parachever l'œuvre, ils ont arrosé cette mixture avec du thé au beurre; et à la fin des fins, comme dit le Castillan, ils ont modelé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des boulettes. Ayant remarqué que nous considérions leur manège avec curiosité, ils nous ont offert de goûter.

Nous avons constaté qu'avec un peu de sel ce mortier est mangeable; il doit être très nourrissant. En tout cas, la préparation en est commode dans un pays où le feu est rare, où l'altitude empêche la cuisson de la viande, et elle est amusante pour des gens qui ne savent à quoi passer leur temps. Nos lamas paraissaient prendre plaisir à cette manipulation.

Le 18 mars nous nous mettons en marche par un beau temps. La réverbération du soleil par la neige nous brûle littéralement la face et les yeux. Nous nous dirigeons vers le nord-est.

Le 18 nous campons à Taché-roua, le 19 à Soubrou, *aoul* d'une vingtaine de tentes posées dans une vallée herbeuse que l'on atteint par une passe assez raide. Le 21 nous arrivons par un plateau à Diti, où nous descendons dans un cirque formé par des collines aux molles ondulations. Du côté de Lhaça les hauteurs sont blanches; nous voyons peu de neige à l'est et au nord. A Diti passe la grande route de Naptchou à Lhaça — la route du Tsaïdam et du Koukou-Nor, — s'élevant vers le sud.

Nous attendons trois jours à Diti, où des nomades vivent en assez grand nombre. Ils possèdent des troupeaux considérables : yaks, moutons, pullulent et errent de tous côtés. Nous voyons aussi une quarantaine de chevaux, qui viennent boire à la source, près de notre tente.

Le 24 mars nous obtenons, après une manifestation guerrière, qu'on nous dirige sur Batang. Mais les étapes seront courtes, car les courriers de Lhaça ne sont pas encore arrivés. Comme le ta-lama et le ta-amban

Sauvages tibétains près du feu. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

ont décidé eux-mêmes de ne pas prolonger notre attente, on enverra à Lhaça un courrier extraordinaire avec des paroles pour hâter l'envoi des objets, des cadeaux, des chevaux qu'on doit nous offrir. Et nous nous en allons.

Nous nous promènerons encore quelques jours de compagnie, puis chacun tirera de son côté, mais on ne nous parlera plus dorénavant avec des paroles de la tête, et nous n'entendrons que des paroles du cœur, c'est-à-dire toujours la vérité, rien que la vérité.

Les habitants de cette contrée jouissent d'un bien-être relatif, surtout si l'on compare leur existence à celle des premiers pâtres que nous avons rencontrés. Les conditions meilleures ont pour les hommes les mêmes conséquences que pour les chevaux et les yaks, qui sont plus vigoureux ici. De même les indigènes sont de stature un peu plus élevée. En les examinant, je constate une fois de plus une grande variété dans les types : tantôt c'est un nez long dans une face large, tantôt un nez retroussé dans une figure longue, puis un nez long dans une figure longue, etc., bref une grande variété, comme je vous ai dit déjà.

Ils ont toutefois trois points par où ils se ressemblent : le menton souvent en avant, parce qu'ils sont souvent édentés; les lèvres très fortes, parce que le froid les gonfle et qu'ils s'en servent constamment pour siffler, à cause d'une respiration courte; et puis ce que j'appellerai la physionomie. Expliquons-nous. Arrêtés, ils se tiennent debout, bien d'aplomb sur les jambes un peu écartées; leur démarche, je l'ai déjà dit, est saccadée; leur regard est mobile, rapide, parfois fixe; leurs gestes sont brusques; leur manière de se comporter est sautillante en quelque sorte. On dirait des gens qui vont par bonds, comme si leur pensée avait des intermittences, comme si leur cervelle produisait des actes par soubresauts pour retomber dans une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

somnolence. Tous leurs gestes semblent indiquer un manque de suite dans des idées, qui seraient en outre peu nombreuses, et toujours les mêmes.

Ils sont insouciants et gais. Ils font l'étape en riant. A la nuit ils vont chercher les yaks qui broutent, et les ramènent bruyamment au camp. Ils rapportent en chantant, l'un des argols, l'autre des plaques de glace dans le pan de la pelisse. Ils attachent leurs yaks en demi-cercle, toujours bavardant; ils préparent le soir les cordes pour le lendemain, et ayant mangé leur zamba ils disposent leurs besaces autour du feu; lâchant la ceinture de leur pelisse, retirant les bras à l'intérieur, ils se laissent tomber à terre les uns à côté des autres. Celui qui est le plus près du vent se défend avec un manteau de bure. Repliés sur eux-mêmes comme des bêtes, ils échangent quelques mots et s'endorment à la belle étoile avec 15 degrés de froid.

Lama tibétain. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Si des tignasses noires et des pieds n'apparaissaient pas, par-ci par-là, on ne pourrait croire que des hommes dorment dans cette posture.

A mesure que nous avançons, le pays est un peu plus peuplé. Le soir du 27 mars, il me semble que nous nous rapprochons du monde, que le désert va finir.

Le 28, après une journée superbe, dans laquelle nous avons eu chaud, réellement chaud, nous sommes arrivés à Nigan, à 4 600 mètres. C'est là que nous attendrons une dernière fois, avant de partir pour Batang, où l'on nous transportera avec l'appui du tale-lama, car les oracles nous ont été favorables.

Nous profitons de ce dernier séjour pour refaire tous nos paquets, visiter et mettre en état les peaux que nous n'avons pu bien préparer en route. On se débarrasse de tout ce qui n'est pas nécessaire et l'on organise la caravane des serviteurs qui nous quitteront pour retourner au Lob-Nor. Le ta-lama se charge de les confier à des pèlerins qui rentrent en Mongolie par le Tsaïdam. Une fois au Tsaïdam, nos gens continueront la route tout seuls, par le chemin des Kalmouks.

Enfin le 2 avril, l'amban, suivi d'un cavalier porteur de sa chapelle, vient, tout rayonnant, nous annoncer que les cadeaux du tale-lama sont arrivés, ainsi que tous les objets demandés par nous. Il nous invite à venir dans sa tente où le ta-lama et le ta-amban nous attendent. Nous y sommes fort bien reçus par ces grands chefs, nous avons avec eux un long entretien. Les présents sont étalés sous nos yeux. On nous donne des costumes de femmes, d'hommes, de lamas, de grands personnages, toutes les coiffures imaginables, les objets du culte, des peaux, des moulins à prières, des bâtons d'odeur, même des paquets de prières. On nous explique complaisamment l'usage de chaque objet, on nous dit son nom, sa matière, son origine.

Nous sommes frappés, en examinant les costumes, de retrouver des modes d'Europe, chez les femmes la jupe, le tablier, les boucles d'oreilles, une coiffure en forme de diadème, puis pour les hommes toutes les formes de bonnets, la casquette à oreilles, la cagoule, et un chapeau de kaloun qui ressemble étonnamment à un chapeau de cardinal d'où pendent des cordonnets à glands.

Parmi les objets du culte, la sonnette, les chapelets, les luminaires nous rappellent le culte catholique. Et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre première impression est que ces objets viennent d'une époque où les Tibétains avaient sans doute nos croyances ; ils les auraient perdues aujourd'hui, mais auraient conservé quelques-unes des formes extérieures du culte, comme cela se produit dans les hérésies. Au reste, nous renvoyons le lecteur pour ces questions à l'admirable récit du Père Huc et aux travaux de nos missionnaires au Tibet, Biet, Desgodins, etc.

Pendant l'entretien on nous bourre de thé au beurre, de friandises. On nous parfume de l'odeur des bâtonnets, qui brûlent sans interruption. Souvent un serviteur entre avec une cassolette, il jette sur les charbons incandescents une poudre odoriférante : la première fumée qui s'élève est adressée à Bouddha, la seconde nous est offerte, et passe d'abord sous notre nez et dans notre nez. On nous traite comme des divinités.

L'amban manifeste hautement la joie que tout soit terminé à l'amiable.

« Maintenant, vous ne me direz plus que je ne dis pas la vérité, conclut-il en s'adressant à moi. Vous êtes convaincu, je pense, que je suis un brave homme. »

Nous ne lui ménageons pas les éloges. Puis on parle de la France, du Tonkin où nous allons, et l'amban exprime le désir de savoir où ces pays sont situés.

Cavalier porteur de la chapelle de l'amban. — Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.

Nous l'engageons à venir sous notre tente quand il voudra et nous lui expliquerons la terre sur une carte.

4 avril. — Nous faisons à notre tour des cadeaux aux Tibétains et nous nous efforçons de les dépasser en générosité. Nous épuisons presque notre pacotille à faire des heureux. Les revolvers, les montres, les miroirs sont très demandés, ainsi que les couteaux et les ciseaux. Les pièces d'or, les roubles en argent, obtiennent un certain succès. De la menue monnaie encore, toute neuve, brillante, est acceptée avec plaisir, car on en fera des boutons pour les costumes à la chinoise. Au reste, deux ou trois lamas de rang ont des boutons fabriqués avec des quarts de roupies anglaises. Sommes-nous parvenus à satisfaire les quarante ou cinquante chefs et serviteurs avec lesquels nous avons été en relations, c'est ce que nous ne saurions vous dire.

En tout cas, lorsque nous nous séparons, les adieux se font avec toutes les apparences de la cordialité. On ne néglige rien pour assurer notre voyage jusqu'à Batang, on nous fournit des vivres, du riz, de la farine, de l'orge, des fèves, des pois chiches, on nous prévient de ce que nous pourrons acheter pour notre subsistance et de ce que nous devons ménager ; le riz et la farine seront rares.

Pour nous guider, pour nous présenter aux chefs des innombrables tribus, un lama nous est adjoint. Il parle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chinois. Il a vingt-cinq ans environ, c'est un grand gaillard, vigoureux, à l'air bonasse qui se révèle plus tard comme un homme à tête très solide, de grand sang-froid, et de beaucoup d'à-propos. Il lui est recommandé de nous obéir ponctuellement et de nous servir avec dévouement. Les chefs lui font des présents avant le départ et lui en promettent de plus considérables s'il rapporte un témoignage de notre satisfaction. Ce jeune lama a déjà fait la route que nous allons suivre, il sera accompagné d'un chef à longs cheveux chargé de maintenir l'ordre parmi la vingtaine de sauvages qui doivent transporter nos bagages et nos provisions au moyen d'une soixantaine de yaks. Le chef laïque sera remplacé dans une quinzaine de jours et il transmettra les ordres du ta-lama à un autre chef qui nous accompagnera et sera remplacé. Cela continuera de la sorte sur les territoires soumis. Les lamas nous aideront chez les tribus indépendantes, à la réquisition de notre lama.

Le ta-amban est allé autrefois à Batang, il connaît les peuplades que nous rencontrerons. Il nous fait à leur propos des recommandations paternelles.

Le ta-lama approuve les avis du ta-amban, et se joint à lui pour nous souhaiter bonne route. Il nous promet ses prières et pense qu'elles seront efficaces. Nous leur serrons les mains et nous montons sur nos chevaux qui nous attendent près de la tente. La foule assiste à notre départ et tous les petits chefs nous saluent une dernière fois.

Cavalier tibétain. — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

Nous allons camper à quelques verstes plus bas et l'amban ne tarde pas à nous rejoindre, pour s'assurer de la parfaite organisation de notre caravane et veiller à ce que ceux de nos serviteurs qui nous quittent puissent retourner dans leur pays.

Dans la soirée nous avons encore une longue entrevue avec lui; il tient à ce que je lui explique la terre sur une carte. Il m'écoute avec un vif intérêt et me fait des observations judicieuses. Son interprète est le lama à grande dent, Mogol d'origine, et né dans l'est du Gobi, au nord de Pékin. Il veut qu'on lui lise les noms de son pays que porte la carte. Et chaque fois qu'il en reconnaît un, il le répète en secouant la tête. On sent de l'émotion dans sa voix.

5 avril. — Le retour de Parpa, de Timour, d'Iça et des trois Dounganes a été assuré hier. Ils ont reçu ce qu'il leur faut, des vivres, des chevaux, de l'argent et quelques cadeaux. Mais nos trois musulmans ont voulu passer la nuit avec leurs camarades et assister à leur départ pour l'est, aujourd'hui. Ils les aident à plier la tente, ils surveillent le chargement, ils échangent quelques menus objets qui rappelleront à l'un l'amitié de l'autre.

Le dernier yak est chargé, une partie des gros bagages est déjà loin, il faut se séparer. Nous recommandons une dernière fois aux bons soins de l'amban nos trois serviteurs, et nous donnons une poignée de main cordiale à ces braves gens, que nous ne reverrons sans doute plus. Nous leur souhaitons une bonne santé, un bon retour à leur foyer, et les prions de ne pas nous oublier : alors ils fondent en larmes, se jettent à genoux, et c'est en sanglotant qu'ils nous embrassent les mains.

Ils serrent sur leurs poitrines Rachmed, Abdoullah, Akoun, et ceux qui vont à la côte pleurent comme ceux qui retournent dans leur pays. Tous ces gens se sont attachés dans des circonstances où les hommes ne peuvent dissimuler leur caractère ni se passer de leur voisin. Ils ont souffert ensemble, ils ont dû s'entr'aider, ils ont appris à s'estimer et ils s'aiment véritablement. Et maintenant qu'ils se séparent, c'est avec un déchirement de cœur. Les témoignages d'affection qu'ils nous donnent sont faits pour nous toucher, car ils sont spontanés, ils viennent d'hommes énergiques, d'aventuriers peut-être capables d'un mauvais coup, mais que nous avons rendus meilleurs. Ils sont convaincus que nous les aimons, car nous avons pris soin d'eux-mêmes comme de nous, et jamais nous ne leur avons demandé un effort qui ne fût utile, ni adressé un reproche sans raison. Nous en sommes sûrs, Parpa, Timour, Iça, garderont un bon souvenir de nous.

Nous serrons les mains à l'amban et à ses compagnons, que cette scène a émus. Il nous promet de prier à notre intention. Et nous partons, accompagnés encore pendant quelques mètres par Parpa et ses compagnons, qui tiennent nos chevaux par la bride pour nous marquer tout leur respect. Il faut se quitter cependant, ils portent la main à leur barbe avec l'« Allah est grand » que j'ai entendu si souvent, et nous les laissons là désolés et tout en pleurs.

Nos chevaux grimpent la colline au grand trot, nous sommes sur une grande route marquée par des obos, nous nous en allons à Batang où finit la troisième grande étape. La première était le Lob-Nor; la seconde, le Tengri-Nor. En avant!

G. Bonvalot.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tibétain à type de Peau-Rouge à Djancounnène (voy. p. 370). — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

DE PARIS AU TONKIN
A TRAVERS LE TIBET INCONNU,

PAR M. BONVALOT.

1889-1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage sont exécutés d'après les photographies prises par le prince Henri d'Orléans.

XII

En route pour Batang. — Le monastère de So. — Le Tibet boisé et habité. — Bata-Soumdo.

Nous faisons notre première étape vers Batang, dans une vallée large de 2 à 6 verstes, avec des aouls dans les gorges et des troupeaux sur les contreforts. L'Ourtchou, qui la descend, est, paraît-il, un des trois grands affluents du Naptchou, lequel en a beaucoup d'autres petits. Après quatre heures de cheval, nous campons sur un renflement du sol, à un endroit que notre guide nomme Gatine. Notre tente est au bord d'un ruisseau rapide et n'ayant conservé de la neige et de la glace que dans ses anses. Nous sommes descendus de quelques centaines de mètres.

Notre direction est nord-est; plus tard nous marcherons vers l'est. Nous allons rejoindre une route qui est loin d'être directe, mais qu'on nous affirme être la meilleure pour les bêtes de somme. Nous nous laissons conduire, par la bonne raison que nous sommes incapables de discuter à ce sujet, faute de renseignements : les livres ne nous ont rien appris, et les cartes sont nulles. Pourtant nous croyons reconnaître sur les cartes russes l'endroit où nous arriverons dans dix jours, selon ce que nous promettent nos yakiers. C'est So, qui est écrit Sok. Nous trouverons à cette place un grand monastère, nous dit-on.

Ce campement de Gatine est excellent. A trois heures de l'après-midi le thermomètre marque + 5 degrés à l'ombre : c'est le printemps. Je vais me promener sur le plateau, le fusil sur l'épaule, et j'éprouve un véritable bien-être cérébral à me sentir seul, bien seul, sans hommes autour de moi, sans ces Tibétains avec lesquels il fallait discuter et parler des heures entières. Ici on est tranquille. Personne ne vous importune de salutations, de politesses, de questions, de prières. On est dans le désert.

Le calme profond pénètre tout l'être, une brise effleure les joues discrètement, les nuages roulent tout doucement leurs masses à l'horizon et ils sont teints en rose par le soleil couchant.

L'ombre envahit lentement les flancs des monta-

1. Suite. — Voyez p. 289, 305, 321, 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnes, qui ne paraissent pas escarpées. On dirait qu'elles s'étagent jusqu'à leurs sommets, par degrés insensibles, afin de ne point essouffler le grimpeur. Au nord, le lointain est lumineux, les croupes sont enveloppées d'une douce lumière, les creux sont marqués d'une ombre mêlée de jour. Des écharpes d'une fumée bleuâtre s'allongent au-dessus de la vallée et divulguent la place des tentes cachées dans la vallée de l'Ourtchou. La tranquillité est délicieuse, seules les alouettes bredouillent étourdiment leurs chansons d'amour. Derrière moi j'entends un pied froisser les herbes, l'allure est rapide, c'est un Tibétain se hâtant de ramasser des argols pour la nuit. La voilà qui tombe. Le soleil n'est plus visible, il s'est posé un instant sur la courbe du plateau à l'ouest, puis s'est dérobé.

L'un ayant achevé sa course, l'autre la commence et la lune surgit à l'est; un immense écu d'or s'enlève dans les airs, du côté de Batang. Soudain deux loups apparaissent au sommet d'une colline, hors de portée; ils voient un homme, s'arrêtent, et, réflexions faites, battent en retraite d'un bon train. Et moi je retourne au camp afin de recommander qu'on veille sur notre troupeau de moutons. On attache les principaux par les cornes, nez à nez; ils forment une sorte de rose des vents, et dans les interstices, entre les rayons, viennent se placer d'eux-mêmes les autres membres du troupeau. Nos soixante yaks sont attachés en cercle à une corde fixée à ras du sol, de manière à former autour des tentes et des moutons une muraille avec leurs masses poilues. Toutefois le cercle n'est pas complètement fermé et il a une solution de continuité, qui est la porte par où l'on sort pour aller puiser l'eau au ruisseau.

Les chevaux errent en liberté aux alentours du camp, sans qu'on s'inquiète de les protéger contre les loups; ils sont accoutumés à se défendre avec leurs armes naturelles. En cas de danger très sérieux nos chiens donneront l'alarme.

La route n'est plus triste, comme cet hiver; le paysage est plus varié, la chasse est abondante et fournit de nombreuses distractions. Nos collections deviennent peu à peu notre principale préoccupation, car les nomades que nous rencontrons se montrent aussi affables que possible. Ils vivent, sous les tentes noires, de la vie de tous les nomades de n'importe quel pays.

Ils boivent le lait de leurs vaches qui sont petites et qu'ils croisent avec des yaks; les croisements sont de moindre taille que les yaks. Ils ont des brebis à laine fine, et aussi de petites chèvres. Celles-ci sont généralement noires; elles ont des poils longs et tombants comme les yaks; leurs cornes sont petites, leurs jambes paraissent courtes et sont excellentes assurément : on le voit bien aux bonds, à la vitesse de ces curieuses petites bêtes, qui ont la taille d'un chevreau de nos pays. Elles pèsent 10 à 12 livres.

Les femmes des pasteurs tibétains sont chargées d'à peu près tous les travaux. Elles jouissent d'une grande liberté et ne sont pas farouches; elles s'approchent sans gêne de notre camp, s'assoient à côté de nos Tibétains et se montrent familières. Leur malpropreté n'égale que leur laideur.

Le 6 avril, nous éprouvons quelques difficultés à faire traverser l'Ourtchou à nos yaks. La débâcle est proche; déjà les bords de la rivière sont débarrassés de glace et l'on doit entrer dans l'eau, remonter sur la glace et recommencer plusieurs fois la manœuvre avant d'atteindre la rive opposée. Les yaks chargés sont pesants, ils cassent la glace, tombent à l'eau et ne s'en tirent pas sans de grands efforts et sans mouiller nos bagages, protégés cependant par des enveloppes de feutre. Quelques-uns d'entre nous prennent des bains un peu froids.

La rivière a une longueur qui varie de 50 à 100 mètres. Aux grandes eaux, elle peut avoir 150 mètres, près de Tsatang, où elle s'étale. Puis elle pénètre dans la montagne, qui la resserre et l'oblige à des méandres nombreux. Elle se ramifie, après Gatine, et forme des îles où nous tuons beaucoup d'oiseaux.

Nous sommes frappés de la gaieté et de l'insouciance des gens assez nombreux que nous rencontrons. A mesure que nous avançons, la race devient plus belle, plus élancée. Les femmes se frottent la figure avec du beurre, et, comme elles n'ont pas l'habitude de se laver, le beurre, accrochant la fumée et les autres poussières, se transforme en un véritable masque noir de suie. Est-ce dans le but de préserver leur peau des morsures de l'air vif? Nous le croyons. A moins que ce ne soit pour s'enlaidir, afin d'avoir au moins la première place dans un genre. On peut la leur décerner sans injustice.

Le 8 avril, à Djancounnène, après une passe, d'où nous nous dirigeons sur l'est, nous rencontrons pour la première fois une caravane. Des sacs sont entassés, formant une muraille derrière laquelle les conducteurs s'abritent; à côté leurs yaks paissent. C'est de l'orge et de la farine que ces gens transportent. Ils viennent de So, où nous allons, et ils vont à Lhaça. Lorsque les caravaniers s'approchent de notre feu, nous sommes frappés de la largeur de leur face, de l'obliquité de leurs yeux relevés aux coins; leur taille est plus haute que celle de nos yakiers, dont ils ont le costume. Ce sont des métis de Chinois.

Nous les comparons avec nos Tibétains et nous remarquons combien ils en diffèrent. Une fois de plus il nous est arrivé ce qui arrive à tous les voyageurs pourvu qu'ils observent avec patience, ténacité et sans oublier, avant de conclure. A première vue, un peuple nouveau offre un type général bien déterminé, puis on le regarde, on l'examine, et l'uniformité apparente est en réalité excessivement variée.

Et nous sommes tout étonnés de trouver une ressemblance entre certains de nos Tibétains et certaines peuplades, certains amis, certaines connaissances. En voici un près du feu qui a le profil grec le plus parfait, tel qu'en offrent les camées de la belle époque. Son voisin a le type légendaire du Peau-Rouge, le front fuyant, le nez busqué, d'aigle, et il porte la tête un peu en arrière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A côté, un tout jeune garçon taille, en chantant, de la viande sur le bois de sa selle, il prépare un hachis, car il va confectionner de la saucisse : on dirait un Italien du Sud, aux yeux noirs, aux traits réguliers, aux cheveux tombant sur le front, un enfant d'Édouard de rencontre.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que nous sommes en présence d'une race blanche; elle n'a de commun avec les jaunes que le manque de barbe, compensé du reste par l'abondance de la chevelure. En effet, il n'est pas rare de voir des grisons avec des tresses de l'épaisseur d'un câble.

Le chef de nos yakiers est un vieux, que nous avons photographié son moulin à prières dans la main. Il a le caractère le plus gai et il aime les plaisanteries. Notre interprète Abdoullah se plaît à lui faire des salutations à la tibétaine, auxquelles le vieux répond de la même manière, avec un sérieux étonnant. Abdoullah lui demande comment il salue un chef tel que l'amban, et le vieux tire la langue, s'incline, et quand on lui parle du Ta-amban, il marque le suprême de l'humilité en se grattant derrière l'oreille. Nous rions et les Tibétains eux-mêmes se divertissent de toutes ces farces.

Yak de charge. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Il arrive souvent que notre lama prie à haute voix, ainsi que le jeune chef son compagnon : alors Abdoullah imite leurs prières, leurs intonations, à s'y méprendre, et, loin de se fâcher, religieux et laïques tibétains se mettent à rire. Ceci ne prouverait pas un grand fanatisme religieux. Ils ont plutôt des dehors religieux, nous entendons par là que les pratiques extérieures du culte ne sont plus négligées chez eux, mais que ce sont sans doute les seules manifestations de leur foi.

Le chemin que nous suivons est comme presque tous les chemins dans les pays aussi montagneux : on suit une vallée, passant d'un côté de la rivière à l'autre côté, puis, lorsque cette vallée prend une direction opposée à la nôtre, on la quitte dès qu'on le peut, on traverse une passe et l'on rejoint une autre vallée qu'on suit de la même façon et qu'on abandonne pour la même cause.

Le 10 avril, une passe nous mène à une petite rivière, puis c'est encore une passe dans le calcaire, des obos sur lesquels nos Tibétains ne manquent pas de déposer des pierres en priant, puis c'est une vallée, une rivière à passer, et enfin une steppe large de 5 à 6 verstes et qui nous paraît une immense plaine. Elle est traversée par le Satchou, large de 30 à 60 mètres.

D'après les renseignements que nous donnent notre lama et le vieux chef, nous aurions franchi les quatre principaux affluents du Kitchou, rivière qui passe à Lhaça. Ces quatre affluents seraient : l'Ourtchou, le Poptchou, l'Omdjamtchou, le Satchou.

Le soir du 12, on nous annonce que dans deux jours nous serons dans une ville, à So, où il y a beaucoup de *goumba*, d'habitations. Nos sauvages nous en parlent comme d'une merveille, il faut s'attendre à voir une capitale. Mais pour arriver à So nous devrons traverser deux passes très difficiles : d'abord celle de Lagheuloung-gheu, c'est-à-dire « les Neuf Passes et les Neuf Crevasses », puis celle de Ia-la ou « Passe du Yak ».

Le 13, nous commençons l'ascension dès le départ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant trois heures nous suivons les détours du sentier qui louvoie au flanc des croupes, tantôt au sud-est, tantôt au nord-est. Au nord, ce sont des hauteurs escarpées, des roches nues; au sud, des vallons descendent vers un chaînon dénudé que domine au delà une chaîne blanche où la glace luit à travers la neige. Le sentier est raide, très difficile. Nous admirons l'adresse de nos yaks, la sûreté de leur pied, la vigueur de leurs jambes, grâce à laquelle ils peuvent se laisser tomber, sans choir, de la hauteur d'un homme, en ayant une charge sur le dos. Nos chevaux ne leur sont pas inférieurs.

Le 14 avril nous partons de bonne heure pour So, qui se trouve de l'autre côté de passes difficiles.

Ayant franchi la rivière que nous suivions sur la rive droite, puis un de ses affluents qui descend du nord, nous nous élevons au sommet de la première passe, qui a 4 000 mètres environ. Ensuite on descend, mais pour remonter bientôt et péniblement.

En quatre heures nous atteignons le Ia-la, qui a 5 000 mètres environ. Auprès des rochers, debout comme des colonnes énormes du haut desquelles on promène son regard sur un océan de montagnes, nous sommes accueillis par un vieux chef et ses deux fils. Ces excellentes gens ont supposé avec raison qu'une tasse de lait nous ferait plaisir et ils ont quitté leurs tentes pour nous en apporter un pot. Nous lui faisons beaucoup d'honneur, car cela nous tombe comme une véritable manne, dans ce désert de pierres où l'on n'a pour se désaltérer qu'un peu de neige abritée du soleil dans le fond des crevasses.

Ayant chassé notre soif et notre faim, nous continuons par un sentier tendu le long d'un contrefort jusqu'à l'obo indiquant le point où la descente commence. Nous avons alors un panorama complet, nous découvrons l'horizon aux quatre points cardinaux, et si des rochers nous avons vu un océan de montagnes, de l'obo c'est plusieurs océans qu'il faut dire : en voici au nord autant que nous en voyons au sud, toutefois dans cette dernière direction les cimes sont plus blanches.

Après être redescendus nous traversons une rivière, puis nous chevauchons sur un plateau uni. Nous apercevons à notre gauche, au bas du plateau, une rivière plus large coulant du nord au sud. Celle que nous venons de traverser la grossit et termine là son cours, mais qu'y a-t-il dans la vallée? Des cultures! des carrés de champs rayés de sillons! Et au nord, plus loin, à la confluence des rivières, une pyramide consistant en une sorte de pain de sucre posé sur un cube de maçonnerie.

Le plateau s'élève insensiblement. Bientôt, en face de nous, sur un cône isolé que la rivière longe à l'est, de hautes murailles grises bâties au bord du vide forment un angle imposant. Les ouvertures sont rares et l'on dirait d'une forteresse. Au-dessus de ces murailles s'allonge un rectangle de constructions ayant à une extrémité le carré d'un donjon, à l'autre un corps de bâtiment avec galeries à colonnades. Sur les toits plats, de longues perches s'effilent comme des mâts au bout desquels des drapeaux de couleur flottent ainsi que des pavillons. Au reste, le castel, dont les proportions nous semblent énormes, n'offre pas un signe de vie. Le chef qui nous guide dit :

« So goumba (le monastère de So). »

Et en prononçant ces mots, le visage du pauvre sauvage exprime une certaine fierté. Il nous répète : « So goumba! So goumba! » comme s'il voulait nous faire remarquer que l'on n'a pas chaque jour la bonne fortune de contempler un aussi bel édifice. Quoique nous n'ayons pas l'admiration du Tibétain pour cette œuvre de l'homme, la vue d'une habitation nous procure une véritable satisfaction. Depuis cinq mois nous n'avons pas rencontré une bâtisse aussi considérable, aussi monumentale; nous pourrions dire depuis six mois, si nous comptons les huttes et les masures de Tcharkalik pour ce qu'elles valent.

Notre curiosité est éveillée; nos Tibétains nous ont dit autrefois qu'à So il y a beaucoup de maisons, et il nous tarde d'arriver à cette ville. Si ce n'est une ville, ce sera du moins un village considérable, avec un commerce, des rues. Un moutier aussi important, posé comme un château fort, ne peut que dominer une grosse bourgade, une tête pareille devant appartenir à un corps en proportion. Nous fouettons nos chevaux en pensant qu'une ville tibétaine sera un spectacle intéressant. On avance, on avance, nous ne voyons poindre la flèche d'aucun monument. Peut-être que So est situé dans un bas-fond et qu'il se cache au pied du plateau. Mais nous voici près de son rebord; à notre gauche le monastère découpe ses angles; plus bas que nous, entre la rivière et les montagnes, une terrasse s'enfonce en coin, nous y descendons par un sentier pierreux. Où donc est la ville? Elle se dérobe sans doute à nos regards derrière les hauteurs, au delà de ce défilé où la rivière s'engage au sud. Car So ne peut être formé de ces quelques masures à toits plats que nous distinguons au pied du monastère. Nous demandons :

« Où est So?

— Voilà So », dit le Tibétain, en montrant du doigt ce que nous ne voulions pas prendre pour une ville. Nous lui faisons des compliments sur la beauté de cette capitale, et notre homme les tenant pour sérieux opine du bonnet.

Enfin nous arrivons et nous découvrons que le goumba n'a l'air d'une forteresse que du côté du nord et du côté de l'ouest, d'où le vent souffle probablement avec constance; c'est l'ennemi contre lequel il se défend avec des murs sans ouverture. Car la face sud offre au regard un échafaudage de maisonnettes blanchies à la chaux, exposées gaiement au soleil qu'elles prennent par des portes, des fenêtres et des galeries nombreuses. Autant les autres côtés sont fermés, autant celui-ci est ouvert. Toutes les habitations accrochées au flanc des pentes et aux anfractuosités du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rocher se superposent de telle sorte que les toits servent de terrasse et de cour aux habitants de l'étage supérieur. Dans ce fouillis très gai de maisonnettes est pratiquée une ouverture plus large : c'est la porte, flanquée de colonnes dans le goût persan, par laquelle entrent et sortent des laïques tibétains et tibétaines, portant sur le dos des sacs, des fagots de bois et différentes autres provisions destinées aux maîtres du monastère.

Tranquilles à côté de ce va-et-vient, de bons lamas tête nue et rasée, drapés comme des sénateurs romains dans des plaids de bure couleur sombre, se promènent sur les terrasses; d'autres, assis jambes croisées, ou étendus sur des nattes dans des poses de sphinx, nous regardent tout en lézardant au soleil.

Vieux Tibétain avec son moulin à prières (voy. p. 371). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Voilà ce que nous apercevons en faisant route vers le palais qui nous est destiné, au son d'une fanfare éclatante que nous aboient les chiens afin que rien ne manque à notre entrée triomphale. Nous l'opérons par une porte à deux battants, où sont collées deux affiches manuscrites en langue tibétaine, lesquelles, l'imagination s'en mêlant, nous font croire que l'on nous loge dans la mairie de la commune. Par un porche nous entrons dans une cour carrée où sont adossées aux murs à l'angle nord-ouest des chambrettes devant lesquelles circule une galerie à piliers de bois. Les deux autres côtés de la cour sont occupés par un hangar et par... rien. L'espace vide est réservé aux chevaux, qu'on attache au piquet.

Cette maison est, paraît-il, destinée à recevoir les grands personnages se rendant à Lhaça et elle serait la propriété du tale-lama, c'est-à-dire de l'oligarchie qui régit le Tibet. Un mât au sommet, entortillé d'étoffes de toutes couleurs où le jaune domine, est dressé dans la cour et montre au loin que l'habitation est sous le pavillon du gouvernement. Un simple coup d'œil à l'intérieur des chambres (!) suffit pour nous décider à faire dresser notre tente. La propreté n'est pas la qualité dominante des Tibétains et nous ne voulons pas même qu'on risque en notre honneur le nettoyage de ces gîtes remplis d'immondices et de vermine.

Pendant qu'on plante notre maison de toile après avoir égalisé un peu le terrain à coups de pioche, nous examinons choses et gens avec un vif intérêt.

Tout d'abord nous nous précipitons vers du bois fendu qui est accoté au mur. Du bois! pensez donc quel bonheur! on l'examine, on le tâte, on reconnaît du genévrier encore vert, on le flaire, on en respire l'odeur ainsi que le parfum le plus délicieux, elle nous monte au cœur, à nous autres Gaulois qui aimons tant les forêts et dont les pères criaient « Au gui l'an neuf ! ». Il y a donc des bois dans le voisinage. Nous questionnons :

« Oui, nous répond-on, vous en aurez dorénavant tout le long de la route. »

Puis nous nous extasions sur les murs, bâtis, comme la plupart des murs, avec des moellons et de la terre, mais qu'on a sanctifiés en incrustant dans leur épaisseur des prières et des images de Bouddha gravées sur des pierres. Ensuite, c'est un chat noir regardant, queue levée, nos chiens qui l'ont poursuivi; puis, sur le toit, la cheminée, étonnante, inouïe, consistant en un vaste pot de terre qui a perdu son fond, en se choquant contre un pot de fer, très probablement; des guirlandes de prières attachées à des piquets et pavoisant notre maison; et une échelle pour grimper sur ce toit de branchages recouverts de carrés de gazon et de terre piétinée.

N'oublions pas, à côté de la cheminée, un petit autel carré, sorte de fourneau où l'on brûle, en l'honneur de la divinité, des branches odoriférantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Et enfin, pour que cette maison soit complète, un concierge vivant dans une loge avec une chienne et deux petits chiens qu'il élève. Nous le surprenons avec un balai sous le bras, balai fait de brindilles liées par une corde. Ce personnage est un affreux gars, long et maigre, à nez pointu et sale, à la figure noire de crasse, aux yeux louches, et dont la figure est allongée par un front étroit et très élevé. Il a les cheveux courts d'un lama, c'est une sorte de frère lai.

A peine sommes-nous installés que nous recevons la visite du chef civil et du chef religieux. Ces braves gens nous font force politesses, nous apportent du riz, du lait, deux moutons, de la menue paille pour les chevaux. Ils prennent note de ce qu'il nous faut et nous donnent leur parole que nous pourrons partir après-demain sans faute, comme nous le désirons. Nous leur faisons des cadeaux et ils nous quittent après une conversation fort peu animée, notre lama prononçant avec difficulté le chinois, qu'il n'a pas parlé depuis longtemps.

Le soir, on nous rôtit de merveilleuses brochettes de mouton, grâce à ce genévrier dont la senteur nous rappelait nos forêts, on boit de bon lait, on mange du pain bien cuit, du riz bien cuit, on peut s'asseoir près du feu sans être empesté par l'argol et en vérité nous nous croyons dans un autre monde. Nous sommes descendus à 3 000 mètres et voilà que l'air nous est lourd, étouffant. Nous devons ouvrir la porte de la tente.

Ainsi que les autres jours de halte, celui-ci est employé à des raccommodages divers. Nous distribuons des cadeaux aux petits chefs et aux yakiers qui nous ont accompagnés; ceux-ci désirent retourner avant le coucher du soleil, ils passeront la nuit au pied du Ia-la et entreprendront cette difficile escale le lendemain.

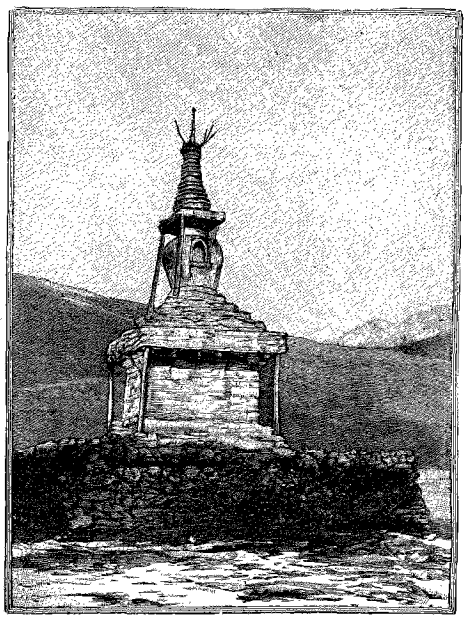
Nous les payons généreusement en iambas; ils préfèrent à cet argent en lingot les roupies des Indes. Cela tient à ce que les marchands chinois les trompent constamment. Lorsqu'ils pèsent l'argent pour payer, ils ont une fausse balance à leur avantage, et lorsqu'ils pèsent pour être payés, une autre balance vole le payeur. En outre, ils n'hésitent pas à préparer des alliages de très mauvais aloi. Aussi les sauvages préfèrent-ils la monnaie, dont le poids leur est connu et qu'ils éprouvent facilement. Parfois même ils coupent les roupies en morceaux, mais sans en effacer le dessin.

La seule monnaie tibétaine dont nous ayons vu faire usage est une pièce épaisse comme nos pièces de 50 centimes, de la taille d'un sou de 5 centimes et pesant 5 grammes. Elle devrait toujours être en argent, mais il arrive souvent qu'elle est de mauvais aloi, à la grande honte des monnayeurs du gouvernement lamaïque; aussi les sauvages ne les acceptent-ils pas volontiers.

Nous oublions de vous dire qu'elles portent sur une face des inscriptions enfermées dans huit médaillons disposés en cercle autour d'une rosace centrale; sur l'autre sont des ornementations variées, où nous croyons remarquer le croissant tangent au soleil et le trident.

Le 16 avril, nous quittons So, après avoir fait nos adieux à nos compagnons les petits chefs, qui retournent chez eux. L'un ira à Lhaça; nous le chargeons de mille compliments pour nos amis de la ville sainte.

La traversée du Sotchou, large de 150 à 200 mètres, nous procure un léger bain, après quoi nous remontons une vallée d'où descend un de ses affluents. Nous suivons les bords de la rivière par un beau soleil, un sentier facile, et nous nous délectons dans la contemplation des genévriers et des broussailles qui couvrent les berges. Sur les plateaux, des troupeaux broutent l'herbe verte; des yaks, des moutons, des chevaux, se sont perchés à l'envi aux places les moins accessibles. De temps à autre dans une gorge sont tapies des tentes noires, auprès de plaques de glace qui nous rappellent que nous sortons de l'hiver. Nous suons et nous avons déjà oublié le froid terrible des hauts plateaux.



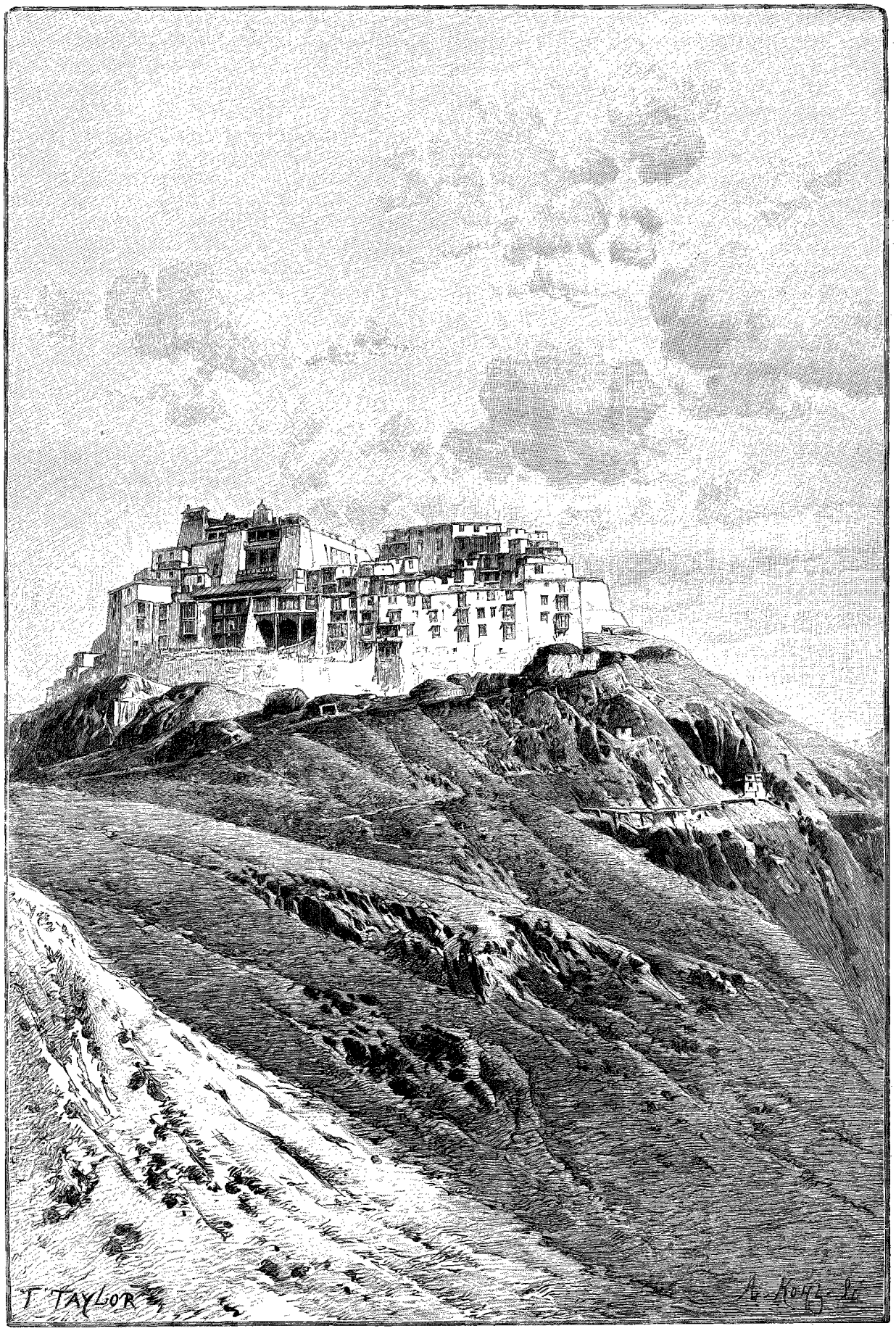
Monument près du monastère de So (voy. p. 372).
Gravure de Bazin, d'après une photographie.

En haut de la vallée, des tentes sont dressées à notre intention; auprès on a déposé des fagots de bois, et à peine sommes-nous assis qu'un bon vieux se présente avec un pot de lait crémeux et une langue pendante. Voici le retour des « jours de Phébus et de Rhée ».

La douceur de la température nous semble extraordinaire; nous n'avons plus besoin de la pelisse qu'après le coucher du soleil et nos couvertures nous semblent trop chaudes. Mais un curieux phénomène se produit encore, avec moins d'intensité cependant que sur les hauts plateaux. Nos pelisses, nos vêtements de laine lorsqu'on les touche dans l'obscurité deviennent lumineux d'électricité et l'on entend un petit pétillement. Pendant l'hiver, chaque matin nous nous sommes habillés avec crépitement.

Notre route devient très pittoresque : le 17 avril nous traversons de véritables bois de genévriers au-dessus desquels apparaissent des alpes vertes, comme les crânes au-dessus de chevelures. Mais, les troupeaux devenant plus nombreux, les arbres sont plus rares.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lamaserie de So (voy. p. 372). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

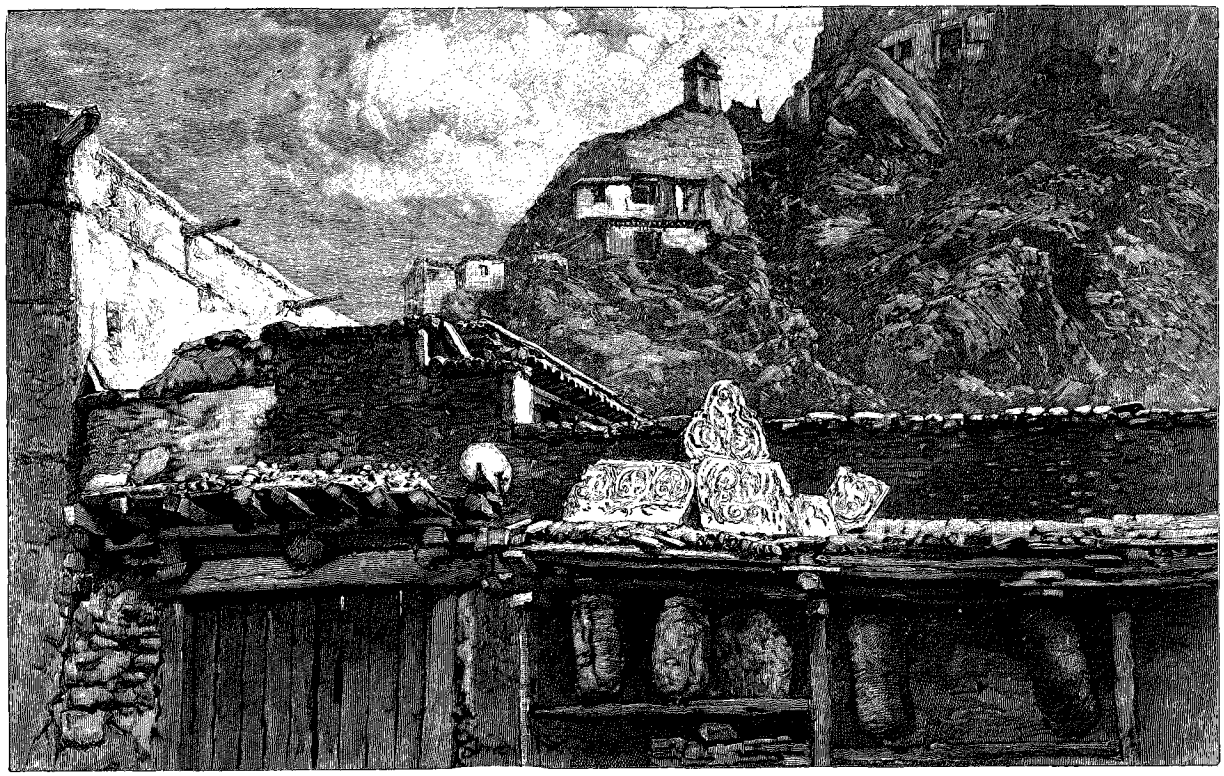
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le mode des constructions n'est plus le même, parce que les hommes ont d'autres matériaux sous la main. On voit des huttes adossées à la montagne, faites de branchages. Maintenant les tentes sont entourées de haies comme chez les Kirghiz des montagnes d'Asie centrale; on parque les animaux pendant la nuit, à cause des cultures. On fait du feu avec le bois, mais en y mêlant de l'argol et du crottin. On fait aussi des provisions d'herbe pour l'hiver et nous voyons partout des sortes de fourches patibulaires, des gibets formés de perches plantées que quadrillent des perches horizontales. On y suspend le foin tordu en corde, il sèche et en même temps il est à l'abri de la dent vorace du bétail.

A mesure que la terre est plus généreuse, les hommes prennent plus de soin d'eux-mêmes, et ils ont le corps plus vigoureux. Nous constatons pour la première fois chez ces pasteurs l'usage d'un vêtement autre que la pelisse. Quelques-uns portent des chemises en étoffe de laine à larges manches ou un gilet sans manches.

De Souti nous gagnons Ritchimbo par une passe. A peine sommes-nous dans la vallée que le vent souffle d'est pour la première fois depuis je ne sais quand, et qu'un grésil tourbillonne. Les genévriers ont à peu près totalement disparu et c'est de nouveau la steppe. Nous changerons encore une fois de yaks avant d'arriver demain à Bata-Soumdo, où nous serons, nous dit-on, sur territoire chinois.

Le soir, à Ritchimbo, un orage éclate avec des éclairs et des coups de tonnerre. Une neige fine tombe. Le lendemain 20 avril, elle tombe encore dans la matinée, et toute la montagne a disparu sous une couche de 10 centimètres au moins. Nous escaladons une passe assez difficile; les habitants la nomment Kéla ainsi que les chaînes voisines. Arrivés à 4 600 mètres, non sans peine et par une chaleur intolérable, nous descendons, et nous suivons une rivière tantôt sur sa glace, tantôt sur sa berge. Dans les terrains qui la bordent, des maisons sont posées, à toits plats et entourées de haies.

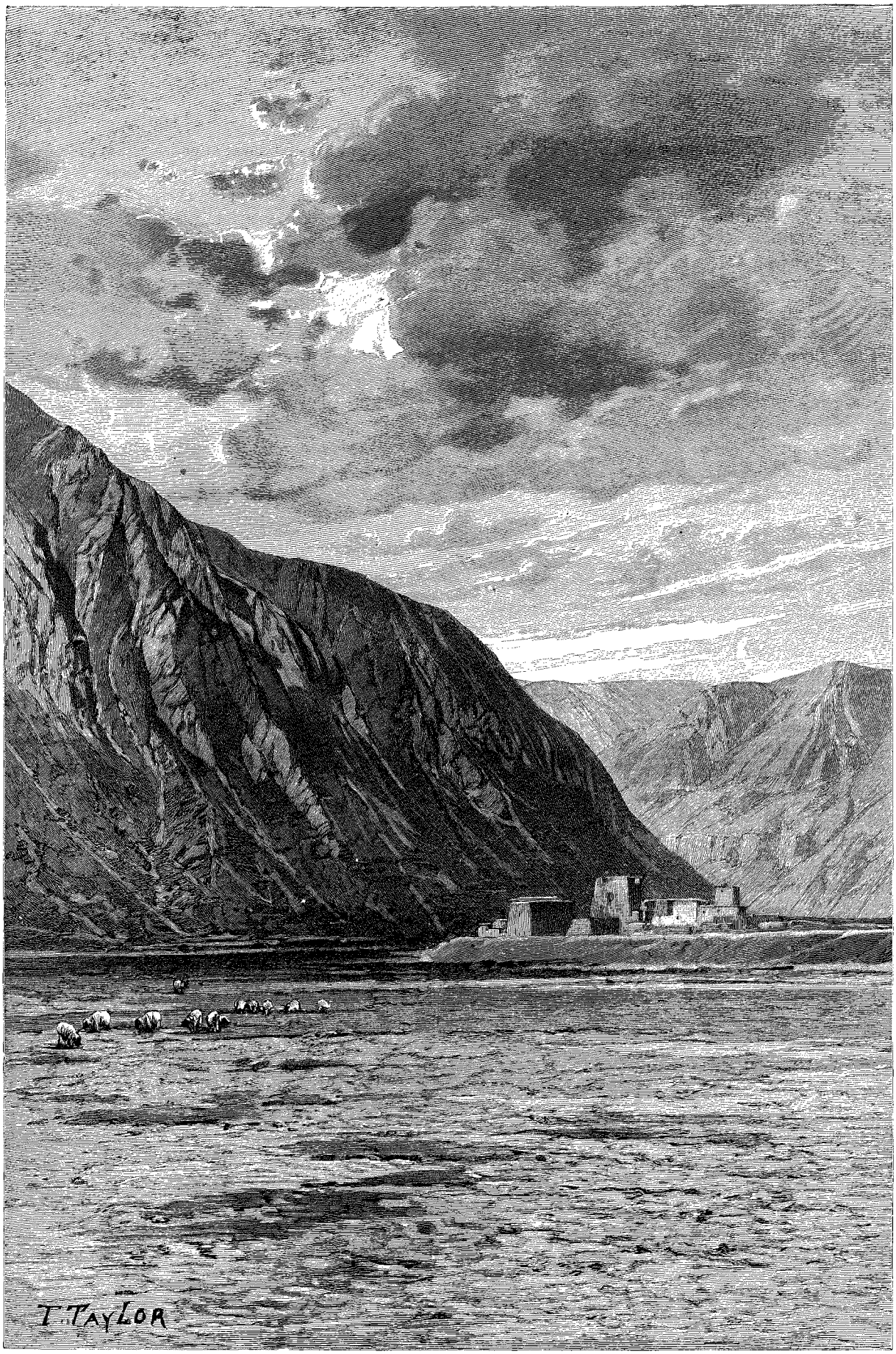


Une rue de So (voy. p. 373). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

Puis on quitte la vallée, on grimpe sur un contrefort qui oblige à se détourner en quelque sorte et l'on dégringole vers Bata-Soumdo près de la maison d'un chef. Bata-Soumdo est le long d'une lamaserie située au flanc ouest de la vallée, qui paraît ici un cul-de-sac allant du nord au sud et que ferme au nord un superbe hérissement de roches déchiquetées, effilées, pointues, superposées et neigeuses, comparable à un faisceau immense de flèches de clochers s'élançant avec la hardiesse gothique. De ce côté, quelques habitations sont suspendues aux pentes, et autour, au-dessous et au-dessus, du bétail erre.

Nous obtenons un succès de curiosité et nous faisons sortir de la maison plusieurs femmes fraîchement barbouillées de noir. L'une d'elles est jeune, et, comme elle n'est pas masquée de saleté, elle montre des traits fins une physionomie avenante, encadrée par une perruque naturelle plus touffue qu'on ne peut l'imaginer. Cette jolie personne ne tarde pas à se livrer en notre présence à une chasse fructueuse. Elle pêche tranquillement, d'une petite main, dans sa chevelure merveilleuse, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysage près de Tchoungo (voy. p. 381). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petites bêtes, insectes que nous supposons être à six pattes. Et, souverainement indifférente, elle les écrase en notre présence, sans plus de vergogne qu'une personne qui serait convaincue que tout le monde en a et en aura toujours.

Le chef, qui est un affreux sans-culotte, fort indécent, ort laid, fait des difficultés pour nous fournir des yaks et des chevaux contre payement.

Mais il cède devant ces paroles claires et énergiques : « *Sani no* (demain des yaks) *iamba* (et tu auras de l'argent). *No mari* (pas de yaks et tu auras le cou coupé) », paroles que Rachmed répète en tirant son couteau et en feignant de se trancher la carotide.

Le lendemain, nous partons assez tard, car il nous faut employer de nouveaux moyens persuasifs afin d'obtenir d'un autre chef, très récalcitrant, le contingent d'hommes et de yaks qu'il doit fournir. Notre lama et Rachmed font bien sentir à cet homme plein de superbe que nous distribuons tout généreusement, même les coups de bâton.

XIII

Séré-Soumdo. — Mœurs tibétaines. — La polyandrie. — Lamaseries. — La pagode de Routchi. — Lagoun et ses forges.

Le jour même nous arrivons à Poioundo. Les genévriers ont complètement disparu, mais les pentes sont couvertes de broussailles et d'un fourré de rhododendrons où nous voyons bondir des muscs. On fait ici un grand commerce avec les poches de cet animal.

Femmes à Bata-Soumdo. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Le même jour, nous franchissons plusieurs petites passes marquées par des obos d'où sortent des branches liées en gerbes. Nous montons à 5 000 mètres, redescendons, remontons à 4 700, puis vient une passe de 4 200, puis une autre de 4 500. Ce sont « les Quatre Passes ». De temps en temps nous apercevons des tentes et des maisons sur les plateaux. Nos minima de la nuit ne sont plus que de — 14 degrés et même — 4 degrés; la nouvelle herbe pointe.

Le 23 avril, une pente assez raide nous mène à 4 500 mètres, d'où nous descendons dans une étroite gorge que des rochers rendent pittoresque. A notre gauche, près de quelques tentes, tombe une cascade.

Pour nous, le spectacle est nouveau et charmant. Puis la gorge, où bruit un torrent écumeux, s'élargit en vallée, et sur les terrasses que supportent des berges à pic on aperçoit de nombreuses habitations à murs gris, rectangles juxtaposés, de hauteur variée, à toits plats. Leur ensemble est dépassé par un bâtiment à quatre aces, qui, de loin, donne à ces demeures l'aspect de castels dominés par une tour. Il y en a de ce genre en Toscane. Les pentes sont labourées. Des indigènes dégringolent les sentiers pour venir nous voir passer.

Arrivés sur un plateau que borde une rivière assez large, nous apercevons un groupe nombreux d'indigènes qui paraissent nous attendre. Plusieurs d'entre eux viennent prendre poliment nos chevaux par la bride et nous conduisent à ce grand chef, qui est un des plus gros, sinon le plus gros des Tibétains que nous ayons jamais vus.

Malgré ou à cause de la rotondité de sa personne, il est fort aimable. Il nous serre cordialement la main, et, nous montrant un tapis, il nous prie de lui faire l'honneur de nous asseoir.

Il est flanqué de deux lamas, l'un à la face de cabotin, l'autre à profil de faune. Quant à lui, il porte sur un cou de taureau une belle tête à traits réguliers, tête d'empereur barbare à cheveux tombant sur le dos, mais son ventre est d'un Vitellius. Cette façon de Goliath trapu insiste beaucoup pour que nous goûtions le contenu de trois bouteilles en fer étamé, chinoises par la courbe et l'aplatissement. Elles portent sur le rebord des boulettes de beurre qui indiquent qu'on nous fait hommage. Nous goûtons et nous trouvons que ce *tchang* est fabriqué avec de l'orge fermentée; d'abord cette boisson ne nous plaît qu'à moitié. Mais nous nous y faisons vite, nous la buvons avec plaisir et nous la baptisons du noble nom d'hydromel. Elle semble inoffensive; toutefois il n'en faudrait pas trop boire, on courrait le risque de s'enivrer complètement.

Goliath nous demande la permission de voir nos armes, nos lorgnettes, et sa stupéfaction n'est pas petite en voyant, à un millier de pas, la poussière soulevée par une balle frappant un éboulis sur une roche. Tout son entourage partage ses sentiments et pousse des exclamations d'admiration.

Cette scène se passe par un beau soleil. Mais les bouteilles sont à peu près vides, Séré-Soumdo est sur l'autre bord de la rivière et nous nous levons pour partir. Le gros chef et tout son peuple nous font la conduite. On lui amène une superbe mule, qu'il enfourche sans aide malgré son poids, et il nous suit. Ayant traversé la rivière près d'un rocher, nous grimpons un sentier étroit au bord du vide, et le gros homme va de son pied par précaution ou peut-être pour ne pas époumoner sa pauvre mule. Le menu peuple se trousse pour passer la rivière et nous montre de belles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jambes de montagnards qui nous paraissent longues.

A Séré-Soumdo nous trouvons deux Chinois qui tranchent par leur solennité avec les Tibétains. L'un d'eux est ornementé de lunettes aux verres ronds et si larges qu'ils prennent sur le front; il fume dignement un cigare dans une longue pipe, l'autre main passée dans sa ceinture. Le second, à nez moins insolemment retroussé, a une attitude moins grave et son sourire est malicieux.

Ils engagent immédiatement conversation avec notre Akoun, qui se trouve être du Chen-si, leur province natale. Vous le savez, les Chinois d'une même contrée se soutiennent, et lorsqu'ils sont éloignés de leur pays d'origine ils se revoient avec plaisir, le provincialisme leur tenant lieu, jusqu'à nouvel ordre, de patriotisme.

Ceux-ci sont à Séré-Soumdo pour faire du commerce, ils sont les éclaireurs de l'armée de marchands qui envahit l'Asie. Ils achètent du musc principalement, ou, pour mieux dire, ils l'échangent contre du thé qu'ils apportent de Chine, thé de qualité inférieure, fournissant une exécrable tisane, mais que les indigènes préfèrent à tout, même aux roupies de l'Inde, qu'ils mettent avant les lingots.

Ces Chinois s'ennuient ici, nous disent-ils; ils ne peuvent s'habituer à cette langue, ni à ces sauvages, qui sont si sales. Ce qui n'empêche pas l'un d'eux d'échanger des signes d'intelligence avec quelques femmes affreuses. C'est un séducteur. Les Tibétaines ne sont pas farouches, nous dit-il, même elles ignorent la pudeur, autant que les Tibétains mâles.

Nous sommes en pays de polyandrie et aussi de polygamie. Voici comment se pratique la polyandrie. Une famille a une fille; un homme veut entrer dans cette famille, habiter sous le même toit, et devenir le

Maison à Séré-Soumdo. — Gravure de Méaulle, d'après une photographie.

mari de cette fille. Il va trouver les parents, fait ses propositions, et lorsqu'il est d'accord sur la dot, sur le prix d'entrée, si vous aimez mieux, il le paye et devient mari et membre de la famille. D'autres jeunes gens, d'autres hommes, désireux de partager son bonheur, se présentent, frappent à la porte, et s'ils sont agréés, ils prennent place au foyer : les voilà de la famille et co-maris.

Il arrive parfois, chose très rare, qu'un des maris, par amour, par jalousie, ou poussé par un autre mobile quelconque, veuille devenir le seul propriétaire, le seul seigneur de l'épouse : alors il parlemente. Il reste l'unique maître de la place, et ses collègues la lui cèdent avec empressement, s'il les rembourse de la somme qu'ils ont apportée en entrant dans l'association; il y ajoute toutefois une indemnité qu'on discute. Quant aux enfants, ils restent tous avec la femme, ou bien les maris se les partagent.

N'allez pas croire que la polyandrie soit établie par une loi ou une de ces coutumes religieuses qui en tiennent lieu. Au Tibet on n'est pas contraint à la polyandrie, comme on l'est chez nous à la monogamie. Lorsque la situation de fortune le permet, l'homme prend une femme et il ne la partage pas avec d'autres, il est monogame. Un chef puissant, riche, comme l'énorme gaillard qui nous a fait bon accueil ce matin, ne se contente pas d'une seule épouse, il en prend autant qu'il veut; notre Goliath en possède trois. Ce pays nous fournit donc la preuve — qu'on peut acquérir ailleurs — que polyandrie, polygamie, ont dû se produire d'abord pour des raisons économiques.

Sur le soir, je vais me promener du côté d'un très grand obo entassé au bas d'une terrasse où le chef de l'endroit a construit son palais. Il est précisément devant sa porte, assis sur une natte, jambes croisées, et, dans une pose très digne, il tourne son moulin à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prières. Grâce à un semblant de barbiche, à un trait noir de moustache, et à des cheveux qui ne tombent qu'aux épaules, il offre le type de ces chefs gaulois que nous représentent les illustrateurs et les peintres.

Pendant que j'examine les pierres gravées, je suis rejoint par un jeune lama dont le nez crochu, la figure énergique et l'œil vif m'avaient frappé. Il me présente plusieurs pierres en me disant :

« C'est moi qui ai gravé les prières. »

Je lui fais des compliments sur son talent et je lui manifeste le désir d'emporter des échantillons de son savoir-faire. Il se montre tout disposé à m'être agréable, et, prenant mon calepin que je lui tends, il me copie quelques-unes des inscriptions.

Le 24 avril, nous quittons Séré-Soumdo, quoique nous nous y trouvions très bien. Avant notre départ le chef nous offre plusieurs pots de tchang, que nous vidons, et nous partons très gais, accompagnés par une bonne partie du village. Les bêtes de somme sont rares à Séré-Soumdo en ce moment; on les a envoyées aux pâturages de la montagne; d'autre part, le territoire du chef finit à peu de distance d'ici, et les habitants préfèrent porter nos bagages sur le dos plutôt que de rassembler leurs yaks. Afin de faire l'étape ils se relayeront fréquemment, et ils partent en foule.

Femme à Séré-Soumdo. — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

La vallée que nous remontons est bien cultivée, les hameaux y sont nombreux et aussi les grandes fermes, où s'entassent les membres d'une même famille. Les ruines d'habitations, surmontées de hautes tours, ne sont pas rares. Nous n'avons pu savoir si ces *despobladas* étaient dues à la guerre, à la dépopulation ou à des déplacements. Posées sur des plates-formes élevées, dorées par le soleil, profilées sur le ciel bleu, ces tours ont grand air et donnent à ces masures l'apparence de châteaux forts. Grâce à cette particularité pittoresque, nous croyons être des touristes sur les bords du Rhin ou du Neckar.

Après une heure et quart de marche, nous nous arrêtons à un petit village où l'on changera de porteurs. Dès l'arrivée, le chef de Séré-Soumdo, qui nous accompagne, va s'asseoir à l'écart, pour montrer qu'il n'est rien ici et qu'il ne se permettrait pas d'intervenir dans les affaires de son voisin. Ces petits potentats sont en effet très jaloux de leur autorité.

Notre présence attire une foule considérable de curieux et de badauds venus de tous les points de la vallée. Ils nous entourent en faisant un bruit assourdissant. C'est un beau désordre. Nous avons peine à rassembler nos bagages. Enfin apparaît le chef, reconnaissable à un chapeau pointu de couleur jaune. Il va et vient, donne des ordes, et aussitôt des hommes partent dans toutes les directions, crient, appellent; on leur répond, et, les échos aidant, la montagne retentit de clameurs. On amène des bêtes de somme de tout genre, de toute taille, de tout sexe, de tout poil.

Mais il s'agit de partir, de se partager les charges, et c'est à qui ne prendra pas les lourdes; les plus légères sont accaparées en un clin d'œil. Hommes, femmes, vieillards, enfants, tous s'en mêlent et tous discutent. Ils soupèsent les coffres, les ballots, et ne veulent pas les transporter, les trouvant d'un poids considérable. L'un objecte la chétiveté de son âne; un autre l'ardeur de son cheval qui est chatouilleux et ne se peut bâter; un autre dit que son yak revient du labourage, qu'il est fatigué; mais la dépouille du yak sauvage que nous destinons au Muséum effraye tout le monde, personne n'en veut.

Ce sont des criailleries infinies, chacun commandant, même des garçons d'une douzaine d'années.

Bientôt le boucan est à son comble, grâce à l'arrivée de deux lamas mendiants. Ils chantent je ne sais quoi, l'un d'une voix prodigieusement caverneuse, l'autre d'une voix tantôt aiguë, tantôt rauque; ils s'accompagnent d'un tambourin double, et soufflent en outre dans des tibias humains terminés par deux renflements en cuivre.

Ce mélange d'animaux, de Tibétains et de lamas, le noir et le rouge des robes des femmes qui ont renoncé à la pelisse, les manteaux rouges des hommes, les bonnets jaunes, les verroteries étincelant au soleil, les torses nus, les yeux noirs, les dents blanches, les poses variées, les hommes qui soulèvent un fardeau, les chevaux qui ruent, tout cela réuni fait un pittoresque spectacle. Il durerait probablement encore si le chef, las d'argumenter avec ses sujets, ne leur avait proposé de s'en remettre au sort du soin de décider qui prendrait telle ou telle charge. Et il se pratique l'opération suivante : hommes et femmes remettent chacun à un ancien une des jarretières qui tiennent leurs bottes d'étoffe au-dessus du mollet. Ce sont les numéros de la loterie, que le vieux tire avec impartialité en se plaçant au commencement de la rangée des charges et la suivant jusqu'au bout, déposant sur chacune une des jarretières qu'il prend au hasard dans sa main gauche placée derrière son dos. Personne ne discute plus, et deux hercules s'étant volontairement chargés des deux coffres les plus lourds, la foule s'abat sur nos bagages et les emporte.

A notre tour, nous suivons le flot, après avoir donné une consultation à un des lamas mendiants dont un œil était recouvert d'une taie blanche.

Le 25 et 26 avril, nous avons passé à Tachiline et à Tchimbo-Tinzi. Les hameaux et les fermes sont nombreux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans cette région. On bâtit avec des moellons, les terrasses et les toits étant posés sur des troncs d'arbres. Nous sommes toujours en pleine sauvagerie, mais les indigènes vivent dans les maisons, avec les apparences d'un commencement de civilisation : ils soignent mieux la terre, ils engraissent leurs champs ; ils se vêtent d'étoffes, leurs femmes portent presque toutes des colliers de verroteries.

Dans la vallée nous rencontrons un laïque occupé à graver des prières sur des schistes ardoisiers. Il enduit les entailles avec de la couleur rouge qu'il ne va pas chercher loin, il lui suffit pour cela de délayer la terre qu'il prend à côté de lui.

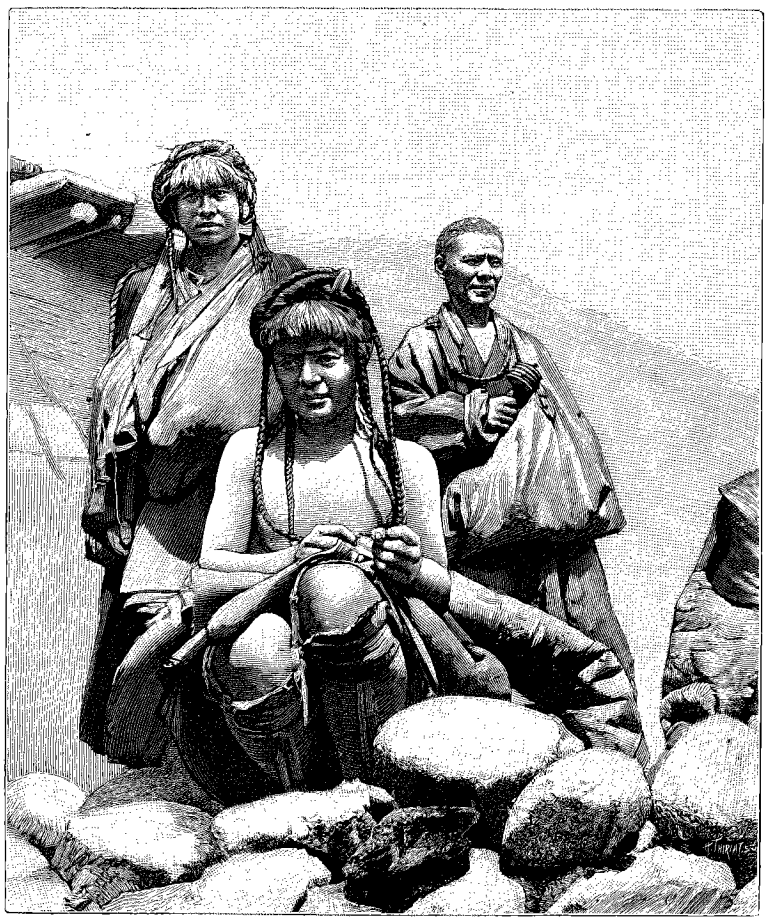
A Gratou, comme on nous refuse de la viande, nous essayons de nous en procurer sans permission. Cette tentative vaut à Dedeken et à Rachmed une grêle de pierres lancées à la main et avec des frondes.

Il nous est arrivé, et il nous arrivera assez souvent d'avoir des difficultés avec ces Tibétains. Ils n'ont jamais vu d'Européens, ils ne savent comment se comporter à notre égard, et, mobiles à l'excès, un rien change leurs dispositions. Leurs cervelles semblent peu solides. Un mot, un soupçon les bouleverse, excite en eux la joie, la peur. Ils passent de l'insolence la plus audacieuse à la soumission la plus plate ; ils étaient le front à terre, une seconde après ils ont le sabre à la main.

Il semblerait que la crainte soit la cause de tous les mouvements de leur âme. Une crainte les oriente, une autre crainte surgit, et leur petite volonté vacille, flotte comme une aiguille entre deux pôles : les voilà inquiets, leurs nerfs se tendent et ont des vibrations, mais qui leur sont douloureuses, car ils préfèrent à tout la détente, la somnolence. Pour la conserver, ou par mauvaise humeur contre ceux qui les dérangent, ils auront même des instants de courage ou plutôt des emportements, semblables à l'homme qui tua de jour un loup parce qu'il l'effrayait la nuit.

Leur tête doit être remplie de superstitions. L'étranger leur apparaîtrait-il comme un être mystérieux dont il est bon de se méfier, parce que pour être venu de loin il faut bien qu'il use de sortilèges ?

A Karimeta nous campons à la porte d'une lamaserie considérable. Elle est composée, comme toutes les lamaseries, de maisonnettes et de chambrettes juxtaposées, avec une salle plus grande réservée au culte, et pagode lorsqu'elle est ornée. Nous voyons de près les différents ustensiles de culture. D'abord un râteau fait comme nos râteaux de moulin, d'une planchette en forme de quartier de lune, avec un manche. La pioche est faite d'un cube de bois taillé en pointe du côté où il s'enfonce dans un cornet de fer. Le métal est rare par ici et on l'emploie avec parcimonie. Une autre sorte de pioche est semblable à celle que nous employons pour jardiner, mais le tranchant seul est en fer, le reste est en bois, le manche est long.



Types à Séré-Soumdo. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Un laïque bat la paille d'orge sur les toits de la lamaserie au moyen d'un fléau double consistant en deux baguettes attachées par une courroie fixée à un manche : ces baguettes servent à couper la paille menu, car on ne la donne aux bêtes qu'après lui avoir fait subir cette préparation.

A Karimeta nous obtenons assez facilement qu'on transporte nos bagages à Tchoungo, en haut de la rivière de Tatchou.

Tchoungo est un village assez considérable et qui doit une certaine renommée à un obo colossal dont on ne fait le tour qu'en trois minutes au pas de promenade. L'obo enserre la maison d'un lama qui en est comme le gardien. Sans cesse, des indigènes venus de la montagne tournent autour de cet amas de prières, en ayant soin, par respect, de l'avoir à leur droite. Des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vieillards eux-mêmes se traînent péniblement, en s'appuyant sur leurs béquilles, pour accomplir leurs devoirs religieux.

Le temps est superbe, nous sommes descendus à 2 750 mètres : c'est pour nous la plaine et nous jouissons enfin d'une température d'été. Le thermomètre marque dans la journée un maximum de + 25 degrés à l'ombre, et la nuit il ne descend qu'à — 3°,5.

Après quelques difficultés avec les autorités, que nous décidons par des menaces à nous aider, nous partons pour la grande lamaserie de Routchi. Nous franchissons la passe de Dafa, qui a 5 300 mètres, et de nouveau nous sommes dans le désert. Nous suivons ensuite les rivières Detchou, Setchou. En longeant les bords de cette dernière nous traversons des forêts de sapins qu'on exploite. Nous apercevons des tas de bois fendu. Les daims musqués, les *crossoptilons*, sorte de faisans blancs ou de couleur bleu ardoise, sont très nombreux dans ces bois. Nous en faisons un joli massacre.

Puis le Setchou s'engage dans une gorge, et nous nous dirigeons vers une autre passe, celle de Djala, nom qu'on donne aussi à l'ensemble de la chaîne.

Le Djala a 4 500 mètres de haut. Un sentier pierreux mène à l'obo, près duquel on fait souffler les bêtes. De ce point, nous découvrons le plus beau paysage alpestre que nous ayons vu jusqu'alors. A nos pieds les pentes sont couvertes de sapins, de rhododendrons, de genévriers d'un vert intense. Plus haut, des plateaux herbeux sont tachetés de troupeaux; près des cimes, dans des crevasses, la neige est éclatante de blancheur. Mais ce n'est pas la nature qui attire surtout notre attention, c'est ce que nous voyons plus loin dans la vallée où nous allons retrouver le Setchou qui se tord entre les falaises. C'est l'œuvre de l'homme que nous admirons, la pagode de Routchi. On ne pouvait mieux placer cette pagode, large carrée, s'élevant par étages et servant en quelque sorte de piédestal à une colonne dorée; de loin on dirait qu'une flamme brillante s'élance vers le ciel.

Quand on a vécu, comme nous venons de faire, pendant plusieurs mois, sans rien voir qui ressemble à un monument, et qu'on aperçoit subitement un édifice réellement imposant, on se rend compte, par l'impression que l'on ressent soi-même, quoique habitué aux colossales constructions d'Europe, de l'émotion que la vue d'un semblable édifice doit donner à de sauvages Tibétains. On comprend qu'ils murmurent des prières en apercevant la pagode, et qu'ils se fassent une haute idée du grand lama qui l'habite. On saisit du premier coup quelle influence l'architecture peut exercer sur les cervelles et sur la civilisation. On entrevoit que les Pharaons, en plaçant leurs pyramides dans le désert, où elles paraissent si grandes, n'avaient pas pour but de contenir les sables, mais d'inspirer aux hommes le respect et même l'adoration de ceux qui avaient la puissance d'élever une montagne au milieu des grains de poussière.

Certainement les Tibétains ont une vénération profonde pour cette demeure du tale-lama. Voient-ils un symbole dans les sept bandes doubles peintes en blanc sur les murs noirs de l'édifice? Rêvent-ils en contemplant cette pyramide qui semble d'or, et qui finit par une flamme se confondant dans le ciel? Voient-ils dans cette flamme une allusion à la grande âme qui se promène dans la nature bouddhique ? Nous en doutons. Ce seraient là des sensations un peu trop littéraires. Le sauvage ne sent pas si finement. Mais nous pouvons affirmer que ce spectacle leur inspire une crainte mystérieuse.

A côté de cette belle pagode, où l'on arrive par un pont de bois, une lamaserie adosse au flanc de la montagne les nombreux étages de ses maisonnettes peintes. Le village des laïques est plus bas : les maisons basses, longues boîtes à toit plat, sont agglomérées dans la presqu'île de Routchi, que la rivière ronge au sud, et dont les rives sont défendues par des brise-lames formés de troncs d'arbres.

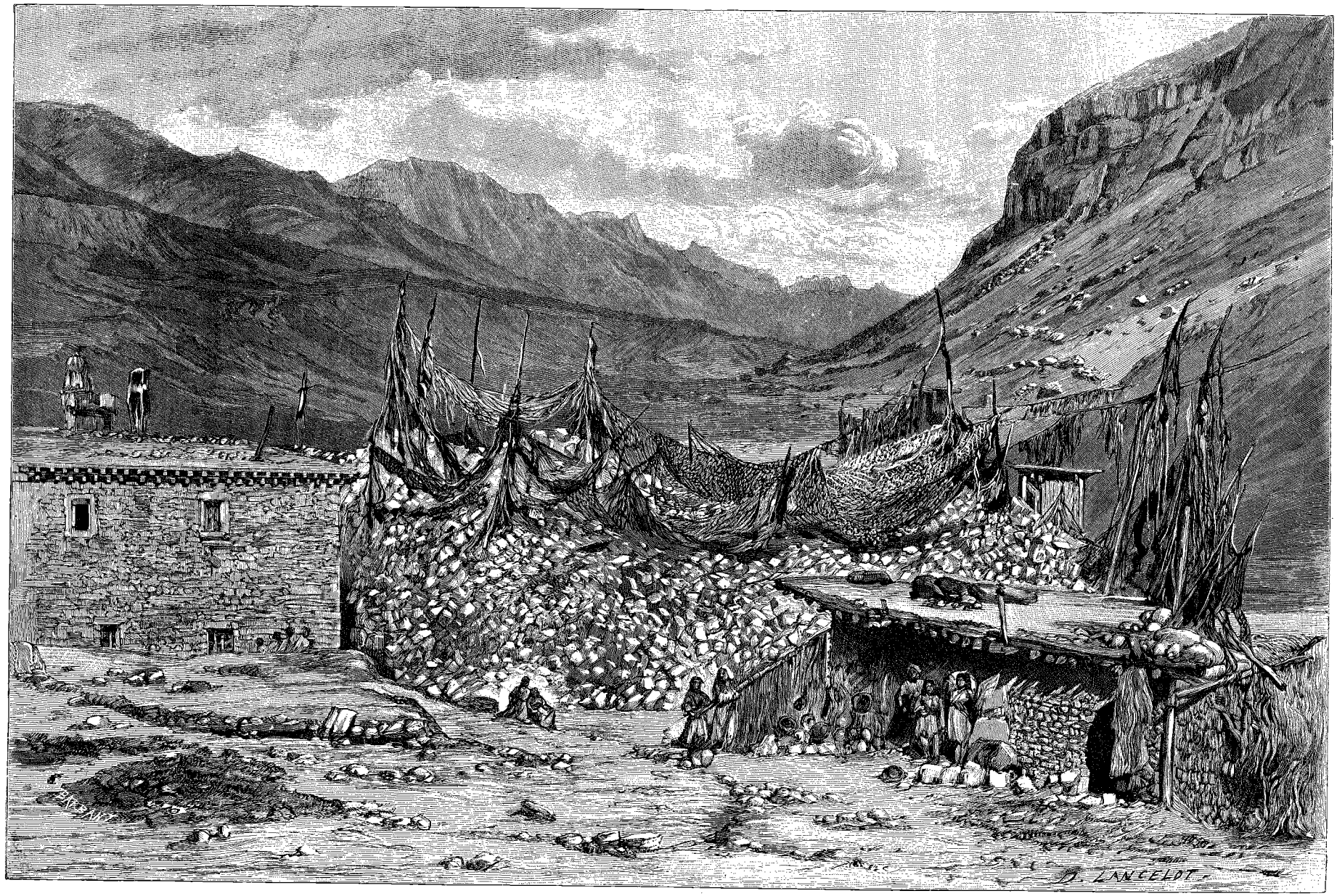
Pierre gravée. — Gravure de Bazin, d'après une photographie.

A partir de Routchi nous sommes dans le Tibet pittoresque. Le pays est riche, en comparaison de ce que nous avons vu auparavant. Les champs sont protégés par des haies de branches de sapins entremêlées. Des billes de bois plantées entourent des pacages où broutent des troupeaux qui amendent le sol, et où l'on enferme surtout les moutons et les chèvres, qui dévastent tout. Des précautions sont nécessaires, car l'orge montre son herbe verte. Aussi de tous côtés on répare les haies qui ont besoin de réparations, on en construit de nouvelles avec des branches vertes. Ces branches vertes sécheront, et en hiver, quand ce ne seront plus les moissons qui couvriront la terre, mais les neiges, on les brûlera.

Les maisons sont toujours à peu près de même style, les murs sont de mottes de terre entremêlées de pierres, et dessus on a posé des toits plats sur des branches. Partout elles sont surmontées de treillis pour le fourrage. Ces treillis leur donnent l'aspect de bâtisses qu'on aurait abandonnées au moment de commencer le premier étage, en laissant les échafaudages.

A Houmda, où nous passons le 7 mai et où se trouve un poste de soldats chinois, nous achetons la petite guenon à fourrure épaisse que nous avons rapportée en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Obo à Tchoungo (voy. p. 381). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

France et qui est au Muséum. Le soldat chinois qui nous la vend dit d'un air malicieux : « Voilà le père des Européens ». Comment a-t-il eu connaissance de nos discussions au sujet de l'origine de l'homme ?

De Houmda la route va à l'est par Tsamdo. Réflexions faites, nous prenons la résolution d'éviter cette ville populeuse, où les Chinois sont nombreux et gouvernés par un mandarin. Il serait difficile d'en sortir dans le cas où ce mandarin du Céleste Empire voudrait nous prouver son pouvoir. La prudence nous commande de faire un détour par les montagnes dans la direction du nord.

C'est grâce à ce détour que nous visitons Lagoun, le 8 mai. Retenez bien ce nom, car c'est celui d'un grand centre industriel. On y arrive par un chemin tracé entre les haies qui cernent les champs. Des maisons sont posées l'une auprès de l'autre. Après en avoir compté une vingtaine, on trouve un espace vide, une place (?) où nous remarquons un tas de charbon de bois. Puis nous entrons dans la cour du chef, et, parmi les nombreux badauds qui nous dévisagent curieusement, nous en voyons dont la face est noircie par la fumée. Nous nous informons, et l'on nous répond que ce sont les ouvriers de l'usine, qu'il y a ici une fabrique de haches, de pioches, de toutes sortes d'outils en fer.

Lamas mendiants. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Nous nous empressons d'aller visiter cet établissement, que nous annonce le tapage des marteaux. Ces pan! pan! frappés en cadence évoquent devant nos yeux les cratères flamboyants de Bochum, que nous avons aperçus pendant la nuit. Il y a bien longtemps que nous n'avons pas entendu la musique des marteaux.

Par une porte basse nous descendons dans la forge creusée en terre; quatre poteaux supportent le toit en auvent par où tombe la lumière et s'enfuit la fumée. Un être est agenouillé entre deux soufflets en peau de chèvre qu'il manie alternativement de l'un et de l'autre bras. Ce vieillard, posé entre les deux grosses outres, est nu jusqu'à la ceinture; on croirait voir un damné véritable. Sur son cadavre presque transparent est une tête décharnée dont la large bouche montre une longue dent; les cheveux rares tombent comme des crins, la peau est un parchemin, les côtes sont saillantes comme des cercles; du bout des clavicules tombent en guise de bras deux antennes démusclées.

Cinq ou six jeunes hommes sont debout, silencieux, maigres, étiques, noircis, peut-être momifiés, car ils restent immobiles sans souffler mot. Pourtant ils vivent par leur œil morne.

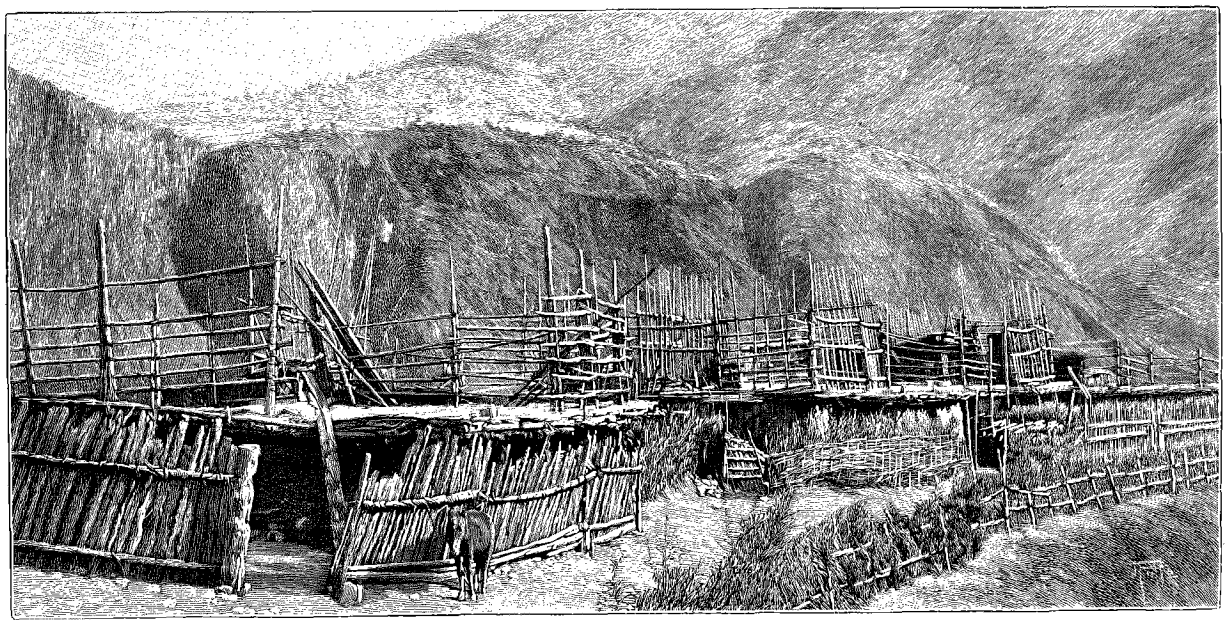
Leurs outils sont primitifs. Nous voyons des marteaux à une main et à manche très court; des marteaux à deux mains à manche plus long; des cisailles grossières à une main et une à deux mains; une auge creusée dans un tronc d'arbre est à demi pleine d'eau, on y met le fer refroidir : la forge est une auge en terre où brûle le charbon de bois et que l'on enflamme à l'aide des outres posées plus haut; à côté de la forge, un tronc d'arbre posé de champ est à moitié enterré dans le sol, et dans l'épaisseur du bois un gros lingot de fer est incrusté en guise d'enclume. Ces ouvriers ont, en outre, des tours pour forer consistant en deux bobines superposées ayant entre elles un intervalle et dont l'axe unique est tenu entre deux planchettes horizontales; le foret est en bas, dans un godet de fer, le sommet de la bobine flotte et joue dans le trou pratiqué dans la planchette du haut. Les bobines sont creuses, en bois, et remplies de sable et de limaille que recouvre une peau; on leur imprime le mouvement de rotation au moyen de poignées en croix adaptées dans le bas.

Et voilà un antre de l'industrie sauvage, le Creusot du Tibet, et son installation.

G. Bonvalot.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un village dans le Tibet boisé. — Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

DE PARIS AU TONKIN
A TRAVERS LE TIBET INCONNU,

PAR M. BONVALOT [1].

1889-1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage sont exécutés d'après les photographies prises par le prince Henri d'Orléans.

XIV

En route pour Batang à travers les montagnes. — Bienveillance des populations tibétaines. — Notre escorte chinoise. Réception pompeuse à Tchangka.

Le 8 mai, nous sommes à Lamé, petit village où les Chinois ont un poste de soldats, dont quelques-uns parlent avec peine leur langue maternelle. Deux chefs tibétains viennent nous y voir discrètement. L'un, bel homme d'une quarantaine d'années, à la tête énergique, échange quelques mots avec notre lama et repart immédiatement.

Nous le retrouvons le lendemain à Lamda, au bord de la rivière Giomtchou, dont les eaux forment, avec Satchou et le Setchou, la rivière de Tchamdo, qui prend plus loin, beaucoup plus loin, le nom de Mékong.

Le chef tibétain nous remet un *cata* de la part de son supérieur de Tchamdo ou Tsamdo et nous prie d'exprimer nos désirs : « Ces désirs seront satisfaits, dit-il. Ici il est difficile de se procurer des provisions, mais dans deux jours nous serons à meilleure place et vous recevrez autant de riz, de mouton, de farine que vous voudrez. »

L'autorité de cet homme est certainement indiscutée dans cette région, on le voit bien à la rapidité avec laquelle ses ordres s'exécutent. C'est la première fois depuis So que nous constatons autant d'obéissance chez les indigènes.

Nous sommes arrivés à Lamda par une passe de 4750 mètres, en descendant ensuite des gorges ensoleillées où les torrents bondissent à travers des bocages charmants. Les hauteurs sont couvertes de rhododendrons, mais plus bas on se croirait en Europe, car c'est un fourré de bouleaux, de peupliers, de cassis sauvages, de merisiers dont les fleurs blanches forment de ravissants bouquets. La chasse ne nous manque pas, nous tuons des *Ithaginis* superbes à queue rouge et à plumes vertes, des faisans, des rouges-queues, et notre collection s'enrichit chaque jour. Le temps est beau :

1. Suite. — Voyez p. 289, 305, 321, 337, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le 9 mai il n'a pas gelé dans la nuit, le minimum est + 1 degré. Batang n'est pas loin. Les Tibétains tiennent de leur mieux la promesse de nous aider qu'ils nous ont faite à Dame. Que nous manque-t-il pour être heureux? Absolument rien, allez-vous penser.

Pourtant il manque quelque chose à notre petite troupe, c'est une cuisine un peu variée. Ce soir le menu est assez chargé : nous disposons de riz, de beurre, de viande de chèvre, de faisan, de perdrix. En apparence, il y avait les éléments d'un excellent palao. Notre faim a été aiguisée par une longue marche, par la chasse, et lorsqu'à la nuit on apporte le plat fumant, nous l'assaillons avec précipitation. Nous mangeons avec une certaine avidité, et pourtant, après avoir imposé silence à notre estomac, mes compagnons disent que ce palao ne vaut pas cher et j'en conviens avec eux. C'est que le riz est trop vieux, que les grains sont déjà rongés par les vers, que le beurre est aigre, très aigre, la chèvre exécrable, comme l'est toujours le bétail à la fin de l'hiver dans ces montagnes; quant au faisan, au crossoptilon bleu ardoisé, il est excessivement coriace; seule la perdrix de Hogdson vaut qu'on la mette sous la dent.

Nous nous demandons quand viendra le jour où nous aurons de bonne viande, des légumes, des fruits. En prenant le thé, nous engageons une discussion... littéraire. Chacun dit ses goûts, ses préférences, les auteurs qu'il lit et relit toujours avec plaisir et nous nous entendons sur ce point qu'un bifteck aux pommes et même un simple et modeste ragoût de mouton serait le bienvenu.

A Lamda, le Giomtchou a une largeur de quarante à cinquante mètres, il se fraye passage au milieu de rochers avec un grand bruit. Nous allons passer cette rivière au pont de Sougomba, où se trouve une grande lamaserie sur une colline. En continuant notre chemin vers le nord, nous irions à Si-nin-fou (les Tibétains prononcent *Silinfa*), mais, le pont passé, nous revenons sur nos pas et nous allons camper dans une vallée descendant de l'est au Giomtchou. Puis ce sont encore des passes se succédant, et de 2 350 mètres nous remontons à 4700, puis sur une autre crête à 4 850, puis enfin à 5 000 mètres au Iorila, où les grès dominent et où nous voyons des ails sauvages comme dans les montagnes du Turkestan.

Puis nous redescendons dans les rhododendrons, les sapins, trouvant plus bas des abricotiers sauvages, des épines-vinettes à fleurs jaunes, des églantiers. Le gibier est abondant : beaucoup de daims musqués, de perdrix, de faisans, des lièvres. Tandis que le versant oriental est très boisé, le versant occidental est presque dénudé.

De temps à autre nous apercevons des hameaux vivant de l'eau des torrents, qu'ils captent et amènent dans leurs champs par des aqueducs faits de troncs d'arbres creusés. Les maisons sont mieux bâties. Le rez-de-chaussée, où sont les étables, est en moellons et fermé par des portes en bois. On arrive par une levée en cailloutis au premier étage, qui a des murs en terre. Au-dessus sont plantées les balustrades qui servent de greniers. Si la maison est adossée à une pente, elle a souvent un deuxième étage.

Nous remarquons dans cette région assez peuplée le nombre considérable de têtes rasées. La tonsure indique les gens voués au célibat dès leur enfance.

Autrefois, dit-on, on offrait à Moloch des enfants en bas âge pour apaiser sa colère, on les enfermait même dans la statue du dieu, on en faisait rougir l'airain au feu, et Moloch consumait ces victimes. Ici on consacre la plupart des mâles à Bouddha, et les représentants de l'autre sexe se vouent aussi quelquefois au célibat, en désespoir de cause. Les garçons consacrés par leurs parents renoncent à prendre femme, ils ne laissent plus croître leur chevelure et ils portent à la jambe une jarretière jaune. Grâce à ce système, les familles restent stationnaires, au lieu d'accroître leur nombre; même elles diminuent généralement et la moindre épidémie les fait disparaître. La dépopulation du Tibet est le résultat tout naturel de cette coutume, et elle cause la joie des prolifiques Chinois.

Ce malthusianisme religieux est fait pour séduire les économistes qui pensent que la terre est vraiment trop petite pour les hommes et que la place où reposer leur tête pourrait bien leur manquer s'ils se multipliaient selon les lois naturelles. A ceux-là on peut conseiller de sortir de leur bureau, d'aller faire un tour de promenade à travers cette minuscule planète. Ils verront que les terrains vagues n'y manquent pas et d'excellente qualité, ils verront que l'homme a beaucoup d'efforts à faire pour dompter la terre et en être le maître. Ils verront qu'il n'en a pas épuisé les ressources, ni asservi les forces, et qu'il est loin d'avoir fait produire à ses flancs les richesses inépuisables qu'ils enferment.

Le 14 mai nous traversons le Satchou sur un radeau de troncs d'arbres assemblés. Trois pagayeurs suffisent à le diriger : deux sont placés à l'avant, un à l'arrière. Le radeau a 5 mètres de long sur 3 de large.

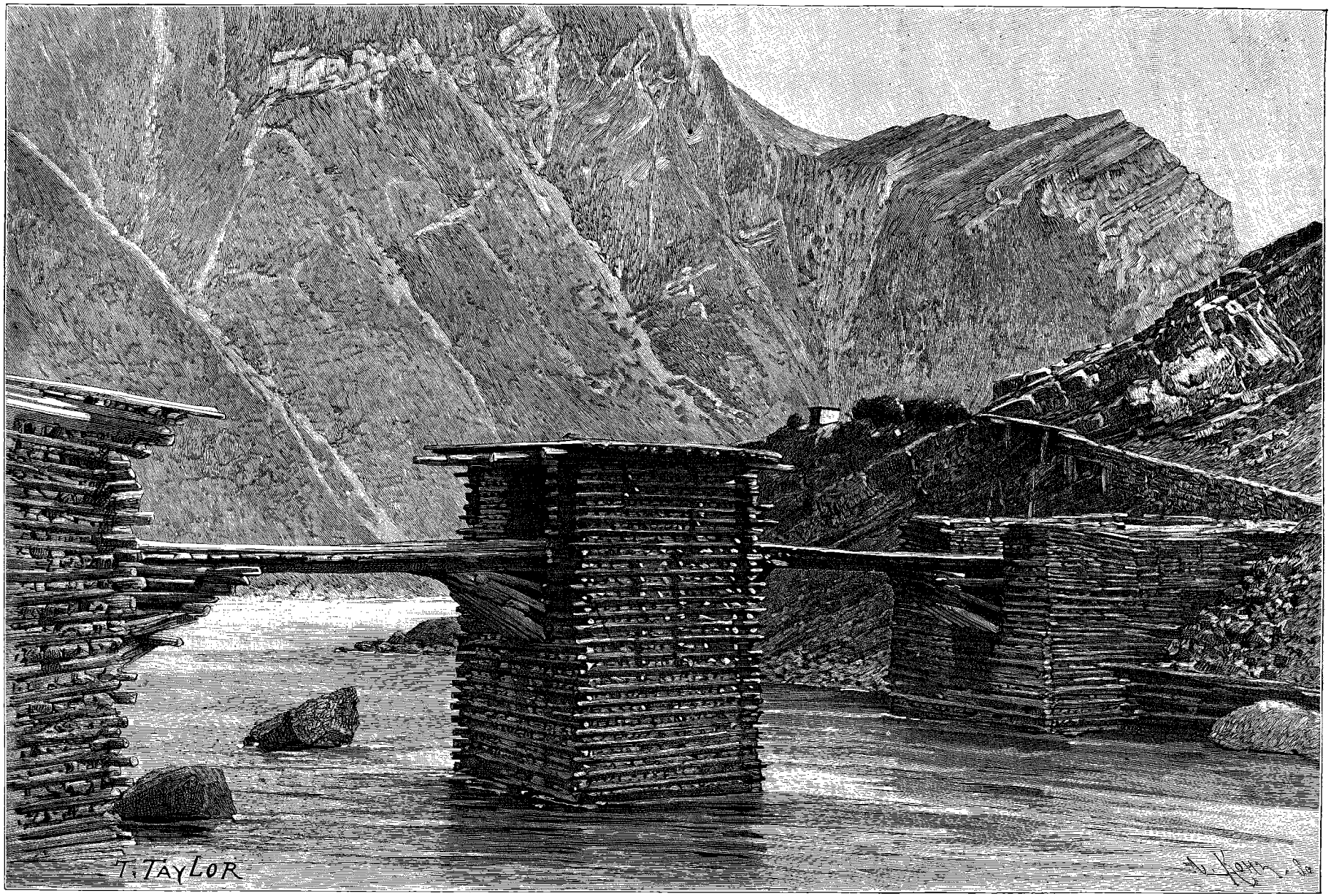
Le Satchou est très rapide à cette place et il coule avec une vitesse d'au moins 6 kilomètres à l'heure entre des berges hautes. Sa largeur est de 80 à 100 mètres. Sur les bords nous voyons des saulaies; dans les bocages, du lilas sauvage, des framboises, et, si nous ne nous trompons, des violettes.

Le 15 mai, nous quittons le fleuve et nous nous enfonçons dans la montagne couverte de forêts de sapins.

A partir de Tchoka nous remarquons décidément un mélange de sang mogol, mélange dont les cas étaient fort rares avant le passage du Satchou. Les faces sont plus larges, les yeux bridés, la population n'est pas riche. Les cerfs, les ours, les daims, les *Tetraophasis* s'ajoutent aux espèces que nous avons déjà citées.

A Tjichounne, le 19 mai, nous retrouvons des hommes armés de sabres, ayant le fusil sur le dos. Ils sont de plus haute taille que tous ceux que nous avons vus jusqu'alors; ils offrent le beau type tibétain; leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont de Sougomba. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traits sont réguliers, leur mine fière. Beaucoup d'entre eux ont plus de 1 m. 80 de hauteur. Ils ne paraissent pas nous considérer avec respect. Ils sont riches.

Ils font des difficultés pour nous fournir des bêtes, puis, lorsqu'elles sont là, leurs chefs discutent entre eux, et se querellent, se séparent, tiennent des conciliabules à l'écart. Cela va mal.

Enfin ils chargent et nous partons; nous traversons le Latchou près du village, où un Chinois fait du commerce. Après trois heures de marche, ils ne veulent plus avancer et prétendent nous laisser dans le désert avec nos bagages; déjà ils déchargent leurs bêtes. Nous intervenons, et, le revolver au poing, les contraignons d'avancer, ce qu'ils font en ricanant avec insolence, avec des moqueries; ils ralentissent systématiquement la marche, feignant à chaque instant de charger mieux leurs yaks. Puis des cavaliers armés arrivent au galop, mais nous les invitons à prendre le large.

Nous faisons passer l'envie de plaisanter à nos Tibétains et les menons bon train cinq heures durant. Obligés de surveiller ces grands gaillards, nous devons renoncer au plaisir de poursuivre les ours que nous voyons dans chaque repli de la steppe, sans quitter le sentier. Rachmed en a tué un la veille.

Le soir, nous devenons amis avec nos yakiers, et ils nous promettent une grande étape pour le lendemain. Dans la nuit il gèle, car nous sommes à 3 500 mètres dans la steppe. Le minimum est de — 4 degrés. Nous remettons nos pelisses.

Le 20 mai, ayant trouvé des sources chaudes non loin du camp, nous descendons la vallée jusqu'à Ouochichoune, où il y a des tentes noires au bord de la rivière. Le chef de l'endroit nous annonce que deux Chinois sont venus lui apporter la défense de rien nous vendre. Il y aurait quatre Chinois qui nous attendraient à deux jours de là pour nous empêcher d'aller à Batang. Mais il n'exécutera pas les ordres des Chinois. « Il tient à notre disposition autant de yaks et de chevaux que nous voudrons. » Cela ne le gênera pas, car ici les troupeaux de yaks, de chevaux, de moutons, sont nombreux. Un bon mouton se paye une roupie. Plusieurs lamas viennent nous voir, ils nous marquent de la sympathie aussi bien que la foule.

Un lama est énorme; c'est le quatrième ou le cinquième homme gras que nous comptons depuis que nous sommes dans le Tibet, où la maigreur est générale. L'embonpoint excessif y est l'apanage des chefs et des riches, comme dans tout l'Orient. Nous avons entendu employer le même mot tibétain pour marquer un haut rang et le bon état d'un mouton ou d'un yak. C'est le mot *bembo* qui paraît avoir ce double sens, qu'on retrouve en espagnol dans *gordo*, désignant des gens gras et des gens riches. Ce menu fait semblerait prouver un travail de cervelle analogue. Puisque nous sommes sur le terrain philologique ou linguistique, et que nous venons de tuer un coucou, oiseau qui dans tous les pays a reçu un nom onomatopéen, nous allons voir ce que peut la différence d'oreilles. Le coucou s'appelle *kounjou* en chinois; *kouti* en tibétain; *koukouchka* en russe; *kakou* en dialecte tarantchi; *pakou* en ousbeg.

Le 22 mai, nous arrivons à Dzérine par des montagnes moins élevées que celles que nous avons vues jusqu'à présent : ce sont des collines, des croupes arrondies, des vallées peu profondes. A l'horizon, plus de hauts pics, plus de neige éblouissante : on pourrait s'imaginer que, les vagues étant moins hautes, l'orage va se calmer et que nous allons enfin aborder dans la plaine. Ce n'est là qu'une impression produite par le manque d'horizon. Aussitôt que nous monterons au sommet d'une passe, nous verrons dans quel chaos de crêtes, de chaînes, de pics, nous sommes empêtrés. Au reste nous ne reverrons la plaine qu'au delta du Tonkin.

A Dzérine, nous recevons la visite du second chef tibétain de Goundjo; il nous raconte que les Chinois font leur possible pour nous empêcher d'aller à Batang, qu'ils ont beaucoup insisté auprès de son supérieur pour qu'il nous refusât des moyens de transport et des vivres. Ce chef aurait répondu qu'il n'était pas sujet chinois, mais soumis au ta-lama, de qui il exécuterait les ordres.

« Vous n'avez donc pas à vous inquiéter, dit le chef, on vous transportera à Batang et même à Ta-tsien-lou. Tout le long de la route les Tibétains vous aideront, car ils savent que le ta-lama est votre ami; je vous le répète, soyez sans crainte, tout sera pour le mieux. » Cette dernière pensée est corroborée par le geste napolitain qui consiste à réunir les doigts de la main, le bout en l'air.

A Dzérine la population n'est pas assez considérable pour fournir à elle seule la corvée du transport, et le chef envoie des cavaliers et des piétons réquisitionner des porteurs. Ils arrivent à l'heure dite. Beaucoup sont de très haute taille, quelques-uns ont au moins 1 m. 85. Ils ont la face fort large, le crâne en pointe, en forme d'œuf; le prognathisme dentaire est la règle générale. Ils sont très vigoureux, très gais; ils jouent comme des enfants. Leurs maisons sont construites comme celles des étapes précédentes, pourtant nous voyons de temps en temps des sortes de fenêtres fermées par des volets en bois.

Nous partons de Dzérine en nombreuse caravane, accompagnés de plusieurs petits chefs qui sont remplis d'attention pour nous. Toute l'étape est exécutée gaiement. Nos porteurs chantent, crient, jouent tout le long de la route. On dirait une bande d'écoliers à qui l'on vient de donner vacances. Chaque fois qu'ils passent près de nous, ils nous saluent en souriant.

Par des plateaux et des croupes boisées où ours, loups, renards et faisans abondent, nous arrivons à une gorge. Elle mène au village de Hassar, juché sur un promontoire posé à la convergence de cette gorge et de la vallée où coule la rivière de Maktchou. Dans le delta se voient quelques marais et des cultures. Nous assistons à des scènes champêtres. Des charrues

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traînées par des yaks tracent des sillons; derrière suivent les semeurs, ils vont à pas réguliers en lançant les grains. Des femmes se tiennent là et crient sans cesse, afin d'écarter la nuée des corbeaux et des pigeons qui se réfugient sur les saules ombrageant le sentier. Les pentes de la montagne sont déboisées, ce n'est que très haut qu'on aperçoit des sapins, et au-dessus les sommets où des troupeaux paissent.

Les maisons de Hassar sont entassées et une rue circule au travers. Une rue ne se voit pas tous les jours au Tibet, néanmoins nous nous empressons de la quitter et d'aller camper dans une jachère. La pluie menaçant, on nous offre d'aller loger dans la petite lamaserie de l'endroit, mais nous refusons par goût pour le grand air.

Nous sommes entourés de curieux très bienveillants, les chefs s'efforcent de nous être agréables. Maintenant notre réputation est faite, on nous sait généreux, on sait que nous donnons des médicaments à ceux qui nous en demandent, que nous payons largement les services qu'on nous rend, et que nous ne supportons ni les tromperies, ni les injures. Notre lama, qui s'appelle Losène, nous est très utile; il sait être tour à tour patient et énergique; il sait faire des promesses en notre nom quand il le faut et il a l'art d'effrayer les récalcitrants en les prévenant que nous sommes des gens terribles grâce à des armes merveilleuses qui nous rendent invincibles. De temps à autre nous émerveillons les indigènes par la distance où nous envoyons une balle et par la quantité d'oiseaux que nous pouvons tuer d'un coup avec nos fusils de chasse. Losène, à qui nous l'avons répété vingt fois et qui le sait par expérience, nous représente comme « des hommes très bons pour ceux qui sont bons, et très méchants vis-à-vis des méchants ».

Non loin de notre tente, un enfant de trois ou quatre ans complètement nu est assis sur le sol. Il a une tête énorme, le ventre ballonné, l'échine courbée. Il ne peut marcher. Ses jambes sont sans vigueur et l'on voit à ses genoux calleux et à ses mains déformées qu'il ne se traîne qu'à la façon des bêtes. Sa face est bestiale, son œil morne. Le chef de l'endroit le soulève afin que nous remarquions qu'il ne se peut tenir debout et il répète : « Pas de père, pas de mère; pas de père, pas de mère ». Des mères assises contre le mur allaitent des enfants qui sont dodus et pleins de vie.

Tibétains. — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

Plusieurs petits garçons entourent l'infirme, qui soudain se prend à pleurer; pour le calmer, ses camarades le caressent: l'un pouille sa chevelure soyeuse; un autre lui donne une pierre, le pleureur en frappe le sol, et ses larmes cessent; un troisième lui offre un navet dédaigné par notre singe, qui y avait cependant enfoncé ses dents; un quatrième lui donne un peu d'orge grillée. Le misérable cul-de-jatte paraît calmé; il saisit à pleines mains ses pieds inutiles, puis se gratte les côtes, enfin il lève vers nous son œil sans pensée, et nous voyons les raies des larmes sur ses joues jamais lavées.

Nous lui donnons un morceau de pain, un peu de sucre. Il n'ose goûter le sucre, mais il mord le pain

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec plaisir, après s'être étendu sur le ventre, les coudes à terre. Son frère, âgé de dix ans peut-être, voulant l'asseoir, il se met à pleurer jusqu'à ce qu'on lui laisse reprendre la posture de chien rongeant un os qu'il préfère.

Et, au soleil, l'enfant sur le bras, le sein nu, les mères se réjouissent, allaitent leurs petits, et nous pensons que les orphelins sont malheureux en tous pays.

Notre lama Losène tire de sa bourse une pièce de monnaie et la remet au frère de l'estropié. Nous ajoutons notre obole, et le chef nous remercie. Il nous demande si nous n'aurions pas quelque défroque qui permît de vêtir ce pauvre avorton, « car, dit-il, nous le nourrissons, mais ses parents n'ont rien laissé et nous ne sommes pas assez riches pour l'habiller en été ». Le fait est que la population de Hassar est misérable. C'est, paraît-il, parce qu'elle a perdu son bétail autrefois.

Cette bonté de cœur suffirait à distinguer le Tibétain du Chinois. En effet, combien de fois avons-nous vu des gens mourir de faim dans le Céleste Empire, sans que personne s'en occupât; des aveugles sur le point d'être écrasés en présence de gens qui fument tranquillement leur pipe et ne se dérangent point; combien de fois nous avons constaté la méchanceté, la férocité des enfants chinois!

A Maktchou, nous remarquons beaucoup de maisons en ruine. Nous apprenons qu'elles ont été détruites par les *Sokpou*, qui sont venus du Tsaïdam. Mais nous ne pouvons recueillir aucun détail précis, ni sur l'identité de ces Sokpou, ni sur la date de cette invasion.

Une fois de plus nous constatons combien il est impossible en Orient de recueillir le moindre document historique. Il semblerait que le présent seul intéresse ces gens. Les documents sérieux font défaut. Si les historiens se contentent des sources asiatiques, ils risqueront de ne rien comprendre au passé qu'ils voudront ressusciter.

Ayant changé nos bêtes de somme à Acar, nous allons camper à Lendjounne, sur le petit plateau où se serrent une vingtaine de maisons. Nous posons notre tente près d'une source, sous des peupliers que nous prenions de loin pour des saules, dont ils ont le branchage divergent et s'arrondissant en boule.

De Lendjounne nous nous rendons à Dotou; la route traverse des plateaux dénudés. Une passe imperceptible, de 3 300 mètres, mène à une région mamelonnée. On aperçoit quelques hameaux dans des vallons, des ruines sur les hauteurs, quelques murs blanchis de lamaseries. Mais plus de maisons en bois, pour la bonne raison que les forêts ont disparu. En trois heures nous arrivons à la lamaserie de Dotou, posée sur une terrasse près de la rivière de Maktchou.

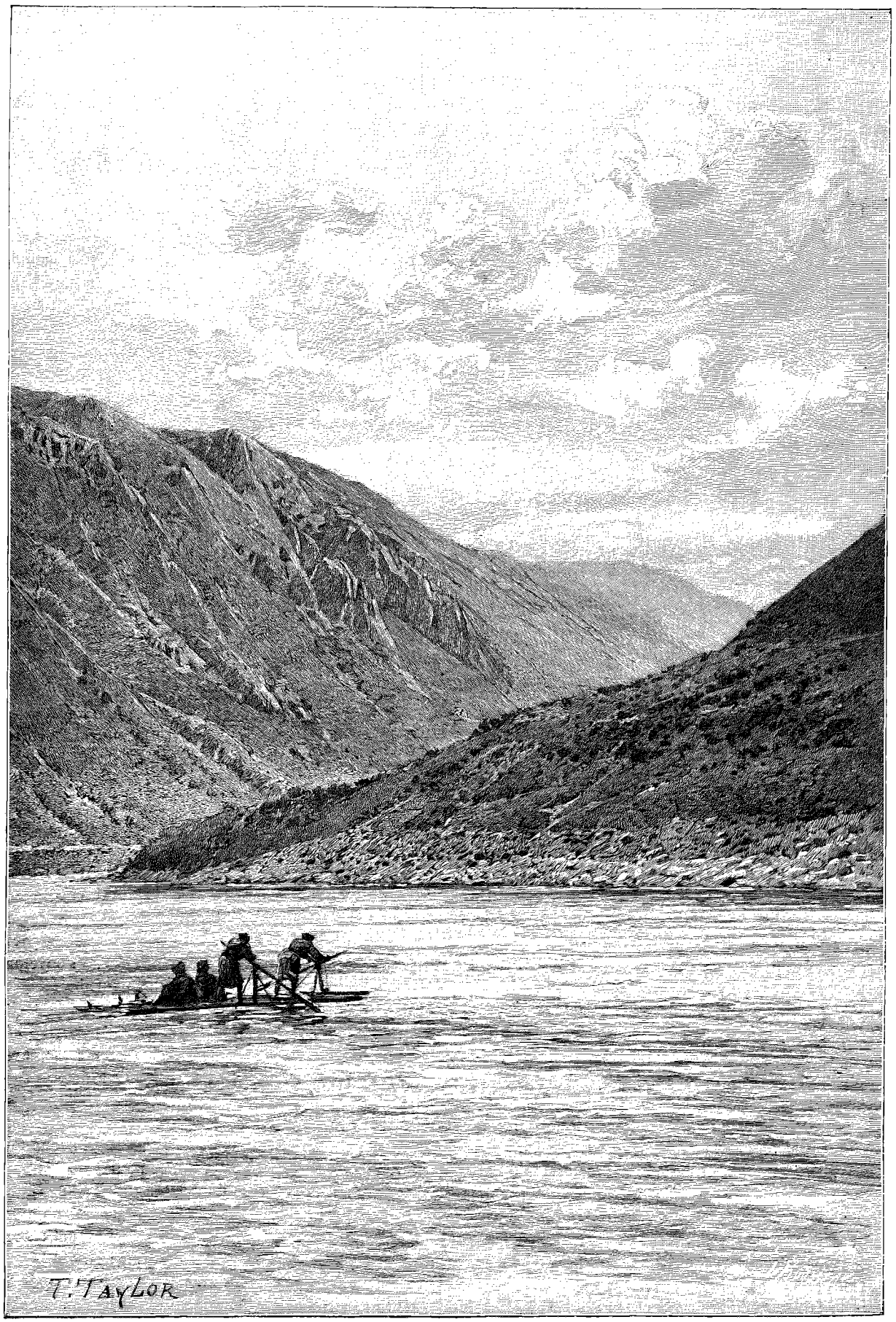
La principale attraction de cette lamaserie est une série de nombreux moulins à prières. Sous une galerie qui entoure presque entièrement la maison, on a disposé d'énormes bobines faites de prières imprimées et que traverse un axe maintenu droit entre deux madriers. Avec la main on fait tourner ces bobines; comme on prétend que chacune d'elles est formée de dix mille prières et qu'il y en a au moins une centaine de bobines, vous voyez quelle énorme quantité de prières on peut dire en circulant autour de l'édifice. Aussi est-ce un défilé continuel, et aujourd'hui spécialement il y a une foule de promeneurs sous la galerie. Toutefois notre arrivée les arrache à leurs pieuses occupations, et lorsqu'on décharge les bêtes de somme, la foule est telle que nous devons la prier de se tenir à distance. Chacun veut soupeser nos ballots, nos coffres, voir ce qu'ils contiennent : l'un s'approche et tâte l'étoffe des vêtements, l'autre veut manier les armes; bref, la curiosité de ces sauvages est insupportable. Leur attitude surtout est insolente.

Notre peau de yak sauvage est ce qui les intéresse le plus : tous veulent la palper, même la déployer, mais nous ne le permettons pas. En effet, nous nous sommes aperçus, pendant les étapes précédentes, que ceux à qui nous laissions toucher cette dépouille ne manquaient jamais d'arracher quelques poils de la queue, et bien qu'elle soit très touffue, nous craignons qu'à la longue elle ne le soit plus du tout. Il y a si longtemps que nous transportons cette pièce destinée au Muséum, ç'a été, à chaque changement de porteurs, tant de discussions à son sujet, que nous finissons par la considérer comme ce que nous avons de plus précieux, en raison des difficultés du transport. Nous l'avons donc solidement ficelée et il est défendu expressément de la toucher.

Or je venais d'entrer sous notre tente, lorsque des cris d'émeute retentissent. Henri d'Orléans m'appelle; je sors et je vois une mêlée, des gens qui se battent, un homme ensanglanté que Rachmed tient sous le genou, d'autres, le sabre à la main, ou lançant des pierres. Akoun et Abdoullah tirent quelques coups de revolver en l'air, et le vide se fait autour de nous. Nous gardons par devers nous deux ou trois de ces individus, et surtout le mieux rossé, qui est un chef et l'auteur de toute cette bagarre.

Il s'était, paraît-il, obstiné à vouloir manier la peau du yak sauvage. Rachmed l'avait prié de s'écarter, et comme ce curieux était un chef entouré d'une partie des gens de sa tribu, il avait refusé de faire un pas en arrière, il avait même saisi la peau. Rachmed l'avait alors repoussé, le chef avait sans hésiter tiré son sabre, ainsi que ses voisins, et cela avait provoqué immédiatement une sortie de nos troupes, dressées admirablement à ce genre d'exercice. D'abord Rachmed avait appliqué un coup de crosse de revolver sur la tête de l'insolent, et comme ses compagnons lançaient des pierres, il l'avait terrassé sans perdre une minute, et il le rossait au moment où je sortis, tandis que mes compagnons tenaient les autres à distance, les repoussant à coups de bâton et de crosse. Nous finissons par éloigner les assaillants et nous les faisons prévenir par notre lama que s'ils recommencent, nous tirerons droit sur eux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage du Satchou. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cédant aux prières de notre lama, nous rendons la liberté à ceux que nous tenons et qui sont fort endommagés.

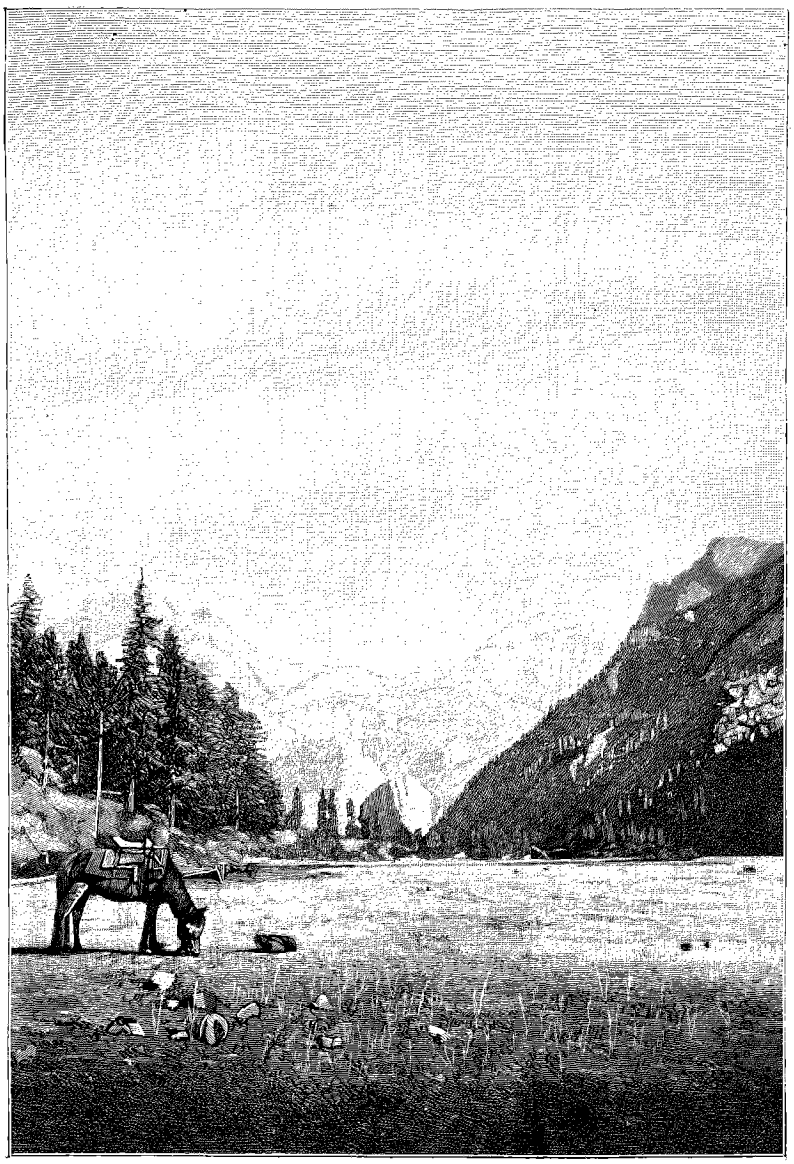
Une vingtaine d'entre eux, postés sur une terrasse près de la lamaserie, nous menaçant avec des pierres, nous nous dirigeons de leur côté et ils jugent à propos de ne pas nous attendre.

C'est alors que nous voyons apparaître nos amis les Chinois, qui se sont tenus sous la tente aussi longtemps que le tumulte a duré. Ils prennent des airs terribles et nous disent :

« Nous allons leur faire des reproches. »

Ils vont jusque sur la terrasse, les mains derrière le dos, en promeneurs, et, comme il n'y a plus personne, ils regardent les Tibétains qui se tiennent à cinq ou six cents mètres de là, et ils reviennent du même pas, près de notre tente.

« Nous leur avons fait de bonnes recommandations, dit le bouton blanc, mais elles ne serviront à rien. Ce sont des sauvages si méchants que ni Lhaça ni Pékin n'en veulent pour sujets. Il est impossible de quitter la grande route et de pénétrer dans leurs montagnes. Jamais on ne les rencontre sans que des querelles surgissent. L'an dernier, ils ont pillé un envoyé de l'empereur. Ils ont refusé récemment des bêtes de somme qu'on leur demandait pour notre mandarin qui allait à Lhaça. Nous-mêmes n'avons pu obtenir des chevaux qu'en les menaçant de votre arrivée, et leur disant que vous tireriez dessus s'ils n'obéissaient pas. On ne pourra jamais rien en faire, car lorsque nous leur parlons les paroles de raison, ils ne nous écoutent pas ou ne veulent pas nous comprendre, et si nous nous avisons de leur donner des coups, ils se fâchent et nous les rendent. Aussi les laissons-nous tranquilles. Que voulez-vous faire ? Pourtant nous sommes treize cents soldats dispersés dans des postes depuis Lhaça jusqu'à Ta-tsien-lou. »



Paysage dans le Tibet habité. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

En considérant les trois soldats que le *liang-tay* (trésorier-payeur) de Batang nous a envoyés pour nous défendre, nous ne pouvons nous empêcher de rire en nous-mêmes et nous comprenons sans effort que les Tibétains n'éprouvent aucune frayeur à les considérer.

Les trois échantillons de l'armée chinoise que nous avons sous les yeux n'inspirent pas une haute idée du respect des troupes.

L'un d'eux est un fumeur d'opium exsangue, sans vigueur, grelottant dans les montagnes, bien que nous ne soyons qu'à 3 000 mètres, tellement frileux qu'il couvre ses oreilles même pendant la journée, s'enveloppant la tête, le cou. Toujours en pelisse, il bée sans cesse, avec de grosses lèvres, tend des dents jaunes, regarde d'un œil brillant et sans expression. C'est à peine s'il peut se tenir à cheval. Il avoue toucher six roupies par mois et fumer pour trois roupies.

Quant au possesseur du bouton blanc, que nous avons surnommé le Colonel, il ne fume pas l'opium. Quel important! quel personnage que ce petit bonhomme, né, paraît-il, dans le Yun-nan! Il faut le voir marcher en balançant les bras, arquer les jambes, se cambrer, sortir prétentieusement de ses larges manches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Kin-cha-kiang à Tchroupalong (voy. p. 400). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses mains à ongles démesurés, et gesticuler en lançant les doigts comme un prestidigitateur faisant disparaître les muscades. Avec cela il frimousse ses lèvres, il parle d'une voix forte, avec une majesté et un air protecteur qui ravissent. Il regarde en levant son nez retroussé et en abaissant sa lourde paupière sur ses petits yeux, ce qui doit être une façon très imposante de regarder.

Le troisième est un homme moins martial, moins belliqueux; on l'a adjoint aux deux autres parce qu'il parle le tibétain. Il n'a pas le nez retroussé comme eux, mais des traits réguliers, le nez droit. Il est déjà vieux. Son chef à bouton blanc le harcèle sans cesse, et cependant lui ne demande qu'à fumer tranquillement sa pipe. Et il se plaint à nous qu'on lui fasse la vie dure.

A Dotou nous renvoyons notre guide, le lama Losène. Il reçoit des cadeaux qui le rendent le plus heureux des hommes. Il emporte précieusement quelques vieilles chromolithographies représentant la chasse au lion en Algérie, et la chasse à l'ours dans l'Oural. Il nous fait ses adieux avec émotion, et nous souhaite un heureux voyage. Nous n'avons plus besoin de lui, nous avons un interprète pour le tibétain, et après Tchangka nous trouverons des postes de soldats chinois. Le brave Losène nous recommande de faire attention, d'être sur nos gardes, car jusqu'à Batang nous traverserons une région habitée par des hommes intraitables et méchants. « Peut-être serez-vous attaqués aujourd'hui dans la montagne par les gens avec lesquels vous vous êtes querellés hier : vous ferez bien de prendre des cartouches. »

Femme tibétaine. — Dessin de Vogel, d'après une photographie.

C'est ce que nous faisons avant de quitter Dotou. Nous suivons de près nos bagages, et nous observons les crêtes.

La route nous rappelle les hauts plateaux du Tibet. Nous apercevons fréquemment des troupeaux que gardent des pâtres porteurs de longs fusils à fourche. Dans les gorges ce sont des tentes noires, défendues par les mêmes chiens furieux. Toute trace de végétation a disparu : plus de sapins, plus de genévriers, pas la moindre fleur. Quelques jours auparavant, nous nous croyions dans les Alpes d'Europe; à chaque pas c'étaient des pivoines, des jasmins, des tulipes, des lilas. Aujourd'hui revoilà le désert, qu'égayent fort peu des roches de grès calcaires déchirant la grise enveloppe des croupes nues. Le grésil tombe, le vent du sud-est nous glace. Est-ce que l'hiver va recommencer le 28 mai?

Nous quittons la vallée suivie depuis Dotou, et une passe de plus de 4 000 mètres nous mène dans une steppe ondulée, avec des tourbières, des fondrières, de rares tentes noires à la sortie de gorges; quelques troupeaux traversent la plaine; si une rivière soudain ne serpentait pas devant nous, nous nous croirions transportés aux environs de Dame.

Nous nous arrêtons auprès de tentes noires dont les propriétaires se montrent plus discrets que les habitants des environs de Dotou. Ce *roua* est appelé Gatô par les Chinois et Hadô par les Tibétains en aspirant l'*h*. En même temps que nous comparons la prononciation des deux peuples, nous comparons aussi leurs figures. Nous constatons que les Tibétains ont des yeux horizontaux, tandis que les Chinois les ont obliques; qu'ils ont la face un peu plus large aux pommettes, et la mâchoire inférieure décidément plus forte et plus carrée. Lorsque par hasard ils relèvent leurs cheveux ou qu'étant lamas ils sont tondus, on peut voir leur front : alors on est frappé de son étroitesse et de la longueur de la face.

La route de Hadô à Tara traverse d'abord une petite passe de 3950 mètres, puis un vallon herbeux qu'une rivière descend, puis elle s'élève sur des contreforts au bas desquels on aperçoit des sapins. A une demi-heure de Tara, quelques lopins de terre cultivée sont verts. Nous ne voyons pas de trace d'irrigations. Enfin, voilà, sur une terrasse, le groupe de maisons nommé Tara.

Plus loin la végétation reparaît; les sapins, les peupliers, le chêne à feuille de houx, les cassis, les épines-vinettes, les broussailles odoriférantes rendent la vallée charmante. Après un défilé, la vallée s'élargit. Une chapelle se dresse près de la route. On aperçoit une lamaserie sur un plateau. En suivant la rive droite du Tson-ron — c'est le nom de la rivière que nous descendons — nous traversons des hameaux nombreux. Et comme le bois abonde, le mode de construction change de suite, et ce sont des chalets faits de troncs d'arbres assemblés. Les chapelles sont nombreuses et construites avec les mêmes matériaux; nous sommes de nouveau dans les Alpes pittoresques et peuplées; souvent les parois des roches sont couvertes d'inscriptions.

Les habitants, qui sont d'une belle venue, portent quelquefois des chapeaux à larges bords blancs et à forme rouge, et tel cavalier apparu au détour d'un sentier nous semble un *gaucho* mexicain.

Les femmes ont modifié aussi leur toilette : elles portent des jupes serrées à la taille, ce qui paraît être le commencement de la coquetterie; jusqu'alors les femmes serraient leurs pelisses sur les hanches.

Toute cette vallée du Tson-ron est très animée. Dans les champs d'orge déjà verts, les femmes donnent un dernier labour à la terre au moyen d'un crochet en bois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à pointe de fer. L'une chante une mélodie d'une belle voix mâle, presque sans interruption, s'arrêtant juste le temps de reprendre haleine. Courbées vers le sol, nues jusqu'à la ceinture, elles grattent rapidement les sillons comme si elles avaient hâte d'en finir ou fait une gageure. Est-ce enfantillage ou joie de penser que c'est le dernier coup à cette terre exigeante jusqu'à sa moisson qui les pousse à travailler si joyeusement?

A Tchoun-neu, où nous mène une route charmante, nous apprenons par notre interprète, qui est chrétien, mais d'abord n'ose pas l'avouer, une nouvelle vieille de deux ans, la destruction de la mission de Batang, que l'évêque de Ta-tsien-lou, Mgr Biet, avait déjà annoncée en Europe par une lettre publiée dans les *Missions catholiques*. Et en même temps nous apprenons que le gouvernement chinois, qui s'est engagé à une réparation, vainement attendue jusqu'ici, fait facilement des promesses qu'il ne tient pas, et que les diplomates français et européens de Chine se contentent facilement de belles paroles. Ils s'imaginent pouvoir séparer les intérêts de l'Europe de ceux des missionnaires chrétiens de toutes nationalités : ils pourraient bien avoir tort, ainsi que le prouvent les événements qui se passent en Chine au moment où nous tenons la plume. S'ils voyageaient dans l'intérieur du Céleste Empire, ils verraient sans peine qu'un Européen, quel qu'il soit, est considéré par le peuple comme un homme d'une même nation qu'on déteste, qu'on hait, qu'on supporte sur la côte, qu'on vilipende à l'intérieur à chaque occasion et qu'on maltraite, pille et tue de temps en temps.

Ruines dans la vallée du Maktchou (voy. p. 390). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

En supportant avec indifférence le pillage des missions, on encourage la populace au pillage des consulats eux-mêmes. Telles sont les réflexions que nous suggère notre conversation avec le vieil interprète. Et en voici une autre que nous soumettons aux intéressés : la religion tient lieu de nationalité dans les pays qui n'ont pas encore d'unité nationale — telle la Chine — et un homme converti aux croyances d'Europe est un Européen pour ses compatriotes. Au reste, nous pourrions citer tels pays d'Europe où le fait de ne plus pratiquer la religion de ses pères était et est la marque qu'on a renoncé à sa nationalité pour accepter celle du vainqueur, orthodoxe, catholique ou musulman.

Poursuivons notre route. Le temps est superbe. Le minimum a été de 7 degrés cette nuit. Voici le 1er juin; dans un mois nous serons peut-être à Ta-tsien-lou, où nous trouverons des nouvelles d'Europe, chez les missionnaires français. Cette pensée qu'il ne nous reste qu'un mois de route avant d'atteindre des compatriotes nous donne une grande vigueur de jambes pour descendre la vallée.

Nous rencontrons une lamaserie assez grande, posée sur un promontoire à la convergence de deux vallées. Tous les lamas qui l'habitent sont sur les murs, sur le sentier, sur les roches, et nous regardent passer. Quelques-uns de ces saints personnages sont remarquables par leur embonpoint. Ayant quitté la vallée où nous nous trouvions, nous grimpons sur un plateau couvert de sapins et nous atteignons la passe de 3500 mètres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

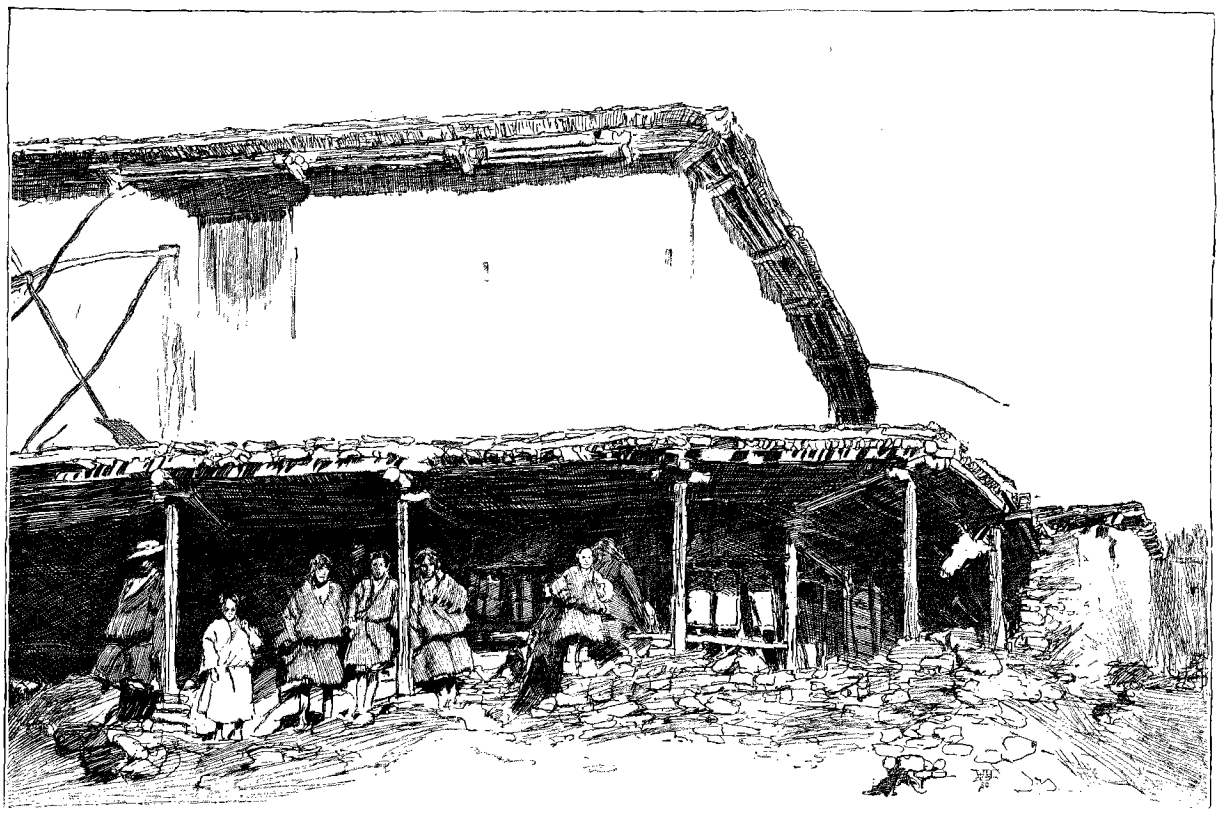
environ qui descend vers Tchangka. Un vallon s'élargit. Des champs cultivés apparaissent et nous apercevons à notre droite, à l'ouest, une autre vallée d'où sortent des files de yaks chargés. Notre interprète interrogé répond :

« C'est la grande route de Lhaça. Regardez sur le flanc de cette hauteur : au delà, le vallon où nous sommes se réunit avec la vallée que traverse la route de Lhaça. Vous voyez deux pierres debout. C'est à leur pied que le père Lou et un autre chrétien sont enterrés. »

Il est assez curieux qu'une tombe française se trouve à la confluence des itinéraires que des Français ont les premiers tracés dans l'inconnu du Tibet. C'est à Tchangka que nous rejoignons la route des Pères Huc et Gabet, que plus tard les Pères Renou, Fage, Desgodins, ont suivie en partie.

Un piéton chinois arrive et nous annonce que le mandarin de Tchangka veut nous recevoir pompeusement. Nous sommes au milieu des cultures, sur le sentier tracé par les murs qui défendent les champs d'orge et de fèves. Devant nous, au sud, les murailles blanches d'un grand bâtiment désignent le séjour de l'autorité. Des maisons grises à toit plat sont pressées au pied de la montagne. Au-dessus se voient les murailles blanches de la lamaserie, qui domine toute la vallée.

Au moment d'entrer dans Tchangka, nous apercevons la garnison sur une ligne. Deux soldats viennent à nous, ils tendent des feuilles de papier rouge où sont



Lamaserie de Dotou (voy. p. 390). — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

écrites les formules de politesse. Ils nous souhaitent la bienvenue d'une voix forte et plient le genou, puis ils nous précèdent. Enfin nous atteignons le front de bataille formé par une vingtaine de guerriers de tout âge, dont l'arme unique est un parasol en papier huilé. Ils ont triste mine, leurs faces sont patibulaires, presque tous fument l'opium : on le voit bien à leurs regards vitreux, à leurs traits émaciés. Pour nous conformer à l'étiquette chinoise nous mettons pied à terre et défilons devant ces soldats et ces enfants de troupe qui nous rendent les honneurs en mettant le genou à terre et en nous saluant de paroles chinoises dont nous ignorons le sens. Ensuite nous enfourchons nos bêtes et nous nous dirigeons vers un jardin, que des peupliers d'une haute futaie et au branchage touffu font ressembler à un Eden. La foule, composée de Tibétains, de Chinois, de métis, se presse autour de nous, curieuse, bavarde, moqueuse, bruyante : elle nous accompagne jusqu'aux tentes de toile que le mandarin a fait dresser en notre honneur.

Nous ne tardons pas à recevoir la visite de quatre soldats, dont fait partie celui qui nous a accompagnés depuis Dotou et que commandent deux boutons blancs, parmi lesquels notre chef d'escorte. Cet imposant caporal prend la parole et de sa voix trompettante nous présente à nouveau les respects de la garnison, dont voici les délégués, et nous prie d'accepter l'hommage qu'elle nous fait : 1° d'une boîte de zamba; 2° d'une boîte de fèves où sont enfoncées à moitié une ou deux douzaines d'œufs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces messieurs nous font des génuflexions cérémonieuses tandis que des comparses enlèvent avec prestesse ces cadeaux, qu'on craint sans doute de nous voir accepter. Nous en avons eu du moins la vue. Abdoullah adore les œufs et il trouve le procédé empreint de singularité; faire passer des victuailles sous le nez de gens affamés lui paraît être une facétie de mauvais ton. Rachmed et Akoun sont du même avis et ils font pleuvoir les injures sur la garnison.

Ils ne tardent pas à se consoler en voyant arriver deux guerriers portant sur l'épaule, au moyen d'une perche, un panier en bois, ayant la forme d'une table dont les quatre pieds rejoints seraient les anses, et où se voient de nombreuses tasses pleines de divers ingrédients.

De nouveau notre caporal nous trompette un petit discours après nous avoir présenté la carte de visite du mandarin :

« Voici, dit-il, un repas que le mandarin de Tchangka vous envoie. Il est indisposé en ce moment et il regrette beaucoup de ne pouvoir vous rendre visite. Il demande des nouvelles de votre santé, et demain, à l'heure qui vous conviendra, il viendra vous voir. »

Nous remercions avec une effusion de cœur qui n'est pas moindre, et, sans perdre de temps, nous chargeons l'orateur de nous fournir une certaine quantité d'œufs frais, de poulets et de viande de porc, car nous avons vu quelques-uns de ces animaux errer dans la rue. Le caporal promet tout ce qu'on veut et se retire. Aussitôt nous nous mettons à table, ce qui n'est pas une métaphore, pour la première fois depuis bien des mois, car par les soins de l'administration a été placée devant nous une estrade, une table très basse où les plats sont entassés. Nous constatons que le nombre ne comporte pas toujours la variété, car, sauf des tiges de bambou et des nageoires de poissons, le repas consiste en tranches de porc et en poulet découpé en bouchées. Tout cela est cuit dans la graisse de porc, et Rachmed fuit en bon musulman qu'il est et maudit Abdoullah, dont la voracité n'est pas empêchée par une prescription formelle du Coran. En somme cette cuisine est assez fade. N'oublions pas de mentionner un dessert de boules de pâte où s'incruste du sucre colorié et un petit pot d'*ara*, eau-de-vie de grains empestée.

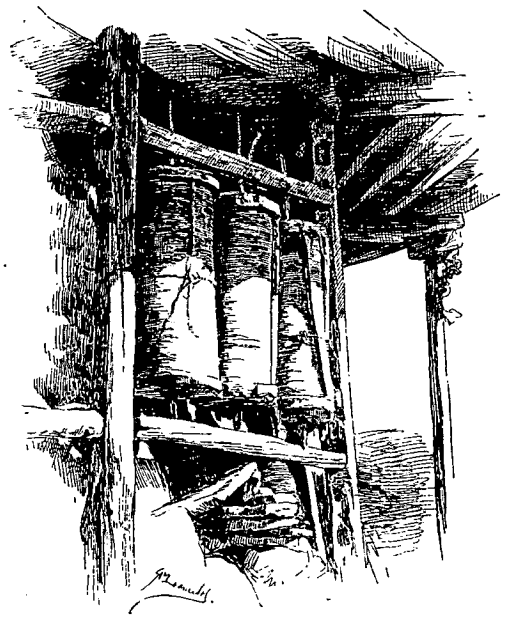
Sur ces entrefaites arrive un chef tibétain, le principal personnage de l'endroit. Il nous apprend que depuis vingt jours on a reçu à Lhaça des ordres à notre propos, envoyés par le chef chinois de Lhaça.

Nous demandons à qui appartient le jardin où nous nous reposons.

« A la garnison, dit le Tibétain.

— Comment cela se fait-il?

— Autrefois il appartenait à des bonzes chinois qui avaient bâti une pagode, que les arbres entouraient, mais les Tibétains, s'étant révoltés, chassèrent les Chinois, tuèrent les bonzes et détruisirent la pagode de fond en comble. Les Chinois réunirent des troupes nombreuses, ils soumirent de nouveau le peuple tibétain, et pour punir les révoltés ils exigèrent, entre autres choses, qu'on cédât ce terrain à la garnison de Tchangka. Les soldats l'ont clos de murs, et ils y mettent paître leur bétail. La place étant commode, elle est devenue le lieu des divertissements, des promenades, des fêtes religieuses et des exercices militaires.



Moulins à prières à Dotou. — Dessin de Marcelle Lancelot, d'après une photographie.

— Les soldats s'exercent-ils souvent?

— De temps en temps.

— Quand cela est-il arrivé pour la dernière fois?

— Il y a deux ans.

— Pourquoi ne s'exercent-ils pas plus souvent?

— Ils n'ont pas d'armes. A Tchangka ils n'ont que quatre sabres pour 130 soldats. Les autres sabres sont dans le magasin à Batang.

— Y a-t-il vraiment 130 soldats? Depuis que nous sommes arrivés, nous n'en avons vu qu'une trentaine.

— Il devrait y en avoir 150, car le mandarin touche la solde pour ce nombre-là. Mais, ne recevant lui-même que cinq à six onces d'argent par mois, il augmente ses appointements en réduisant son contingent. Autant de soldats en moins représentent autant de fois une once et demie qu'il met en poche chaque mois. Ceux qui meurent ne sont pas remplacés, et, comme la plupart des soldats sont mariés, on inscrit sur les rôles leurs enfants mâles, qui ont ainsi la perspective de toucher la solde de leur père lorsqu'ils seront en âge de les remplacer, si l'on juge à propos de les enrôler. De la sorte figurent toujours 150 soldats environ sur la liste de solde, c'est pour cela que vous avez vu des garçons de treize à quatorze ans parmi les soldats alignés pour vous saluer.

— Quels sont les soldats qui ne se marient pas?

— Les fumeurs d'opium à qui il ne reste pas assez d'argent pour nourrir une femme et des enfants.

— Les femmes sont tibétaines?

— Tibétaines ou bien filles de Chinois et de Tibétaines. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre interlocuteur prend congé de nous en nous saluant d'une inclination de corps et en joignant les poings.

XV

Danse indigène. — La route des pèlerins — Auberge chinoise. Le Kin-cha-kiang.

Le 2 juin, nous nous réveillons à Tchangka après un minimum de — 4 degrés dans la nuit. Le vent souffle du sud toute la matinée, puis il cesse, et la pluie tombe.

Trois coups de fusil annoncent le quinzième jour du mois chinois, un jour de fête, où l'on se rend à la pagode pour faire aux statues les révérences selon le rite.

Le secrétaire du mandarin vient nous annoncer que son chef est sorti de son tribunal et que ses scribes l'accompagnent à la pagode afin de remplir les devoirs de la religion. Et il ajoute : « Ne vous étonnez pas que notre chef ne vous fasse pas visite, ainsi qu'il vous l'avait promis hier, car il sera occupé une bonne partie de la journée et il ne voudrait pas vous déranger dans la soirée. Voici un papier pour vous. »

C'est une longue pancarte en langue chinoise et tibétaine. L'envoyé du mandarin nous la lit et nous apprenons de la sorte que : arrivés le quatorzième jour de la lune, nous partirons le seizième, qu'on nous fournira six chevaux de selle, six chevaux de bât, et trente-trois yaks. Deux soldats prendront les devants, prépareront les logis et rassembleront les bêtes, deux autres nous accompagneront. En cinq jours nous serons à Batang.

Un des danseurs à Tchangka. — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

Cette nouvelle nous réjouit. Cinq jours de marche sont assurés, autant qu'on peut croire, pendant lesquels nous serons relativement tranquilles. Nous commençons à nous fatiguer d'avoir à discuter, à batailler à chaque relais. Les Chinois se chargent de cette besogne, nous la leur abandonnons volontiers, et voilà que nous nourrissons l'espoir que nous n'aurons plus qu'à voyager comme le feraient de paisibles mandarins.

Devant notre tente un groupe de badauds s'est formé debout en cercle autour d'une troupe de danseurs. A l'inverse des autres pays, les femmes sont ici à l'orchestre et ce sont les hommes qui dansent en costume de bayadères. Ces artistes exécutent des pas qui n'ont rien de bien remarquable. Le seul personnage qui vaille d'être mentionné est un jeune violoniste de cinq à six ans qui joue sur une seule corde une seule et unique mélodie. Le violon a la forme en casse-tête des *rébob* d'Orient. Tantôt dansant, tantôt chantant, le petit Paganini tire son archet à la façon des Italiens musiquant dans les cours, avec cette différence toutefois qu'il scie la corde en engageant dessous la tangente de l'archet. Afin de provoquer notre générosité il nous sourit, nous tire la langue, et, le morceau terminé, met genou en terre, s'incline en se grattant l'oreille. Voilà de quelle manière on demande un petit sou au Tibet.

D'après la rumeur publique, les lamas de Tchangka seraient indisposés contre nous. Ils sont « rouges » d'opinion, n'ayant pas accepté la réforme de Tsong-kapa, dont les partisans portent des bonnets jaunes. Ils ont mal accueilli les lettres venues de Lhaça leur recommandant de nous aider, car la théocratie de Lhaça est jaune d'opinion. On souffre en ce moment de la sécheresse, et l'on suppliait la divinité d'envoyer la pluie; ces supplications étaient, paraît-il, sur le point d'être exaucées; mais notre arrivée serait venue tout gâter.

Il n'en est pourtant rien, car la neige et la pluie tombent pendant la nuit. Voilà qui devrait mettre de bonne humeur les lamas et leurs serfs. Mais ces lamas sont atrabilaires et ils persistent à nous regarder d'un mauvais œil.

La foule nous fait un pas de conduite, la garnison nous salue, son chef nous remercie des cadeaux que nous avons faits, et nous souhaite bon voyage. Nous descendons la vallée où la rivière serpente; sur les croupes et dans les gorges on voit des fermes; plus haut, des sapins; au-dessus, des troupeaux. La vallée se rétrécit, et l'étape serait charmante sans la pluie qui persiste. Nous rencontrons de nombreuses caravanes de yaks, portant du thé. A Poula nous devons relayer après 60 lis de marche, que nous n'estimons qu'à 18 kilomètres à peine, ce qui prouverait que la valeur du li n'est pas exactement déterminée, ou que les Chinois ont exagéré la distance dans un but quelconque, peut-être pour nous engager à nous arrêter.

La route que nous suivons est la grande route des pèlerins. Elle est marquée par de nombreux obos, formant des amas considérables de prières gravées. Souvent nous voyons des *Om mané padmé houm* taillées avec soin dans de petites dalles schisteuses et dont les creux sont coloriés en bleu, vert, jaune. Ces lettres brillantes plaisent à l'œil et égayent le chemin de Lhaça, où elles sont placées comme des affiches réclames en faveur du tale-lama.

Nous remarquons aussi, sur les obos et au sommet des chapelles, des colonnettes de bois terminées par des

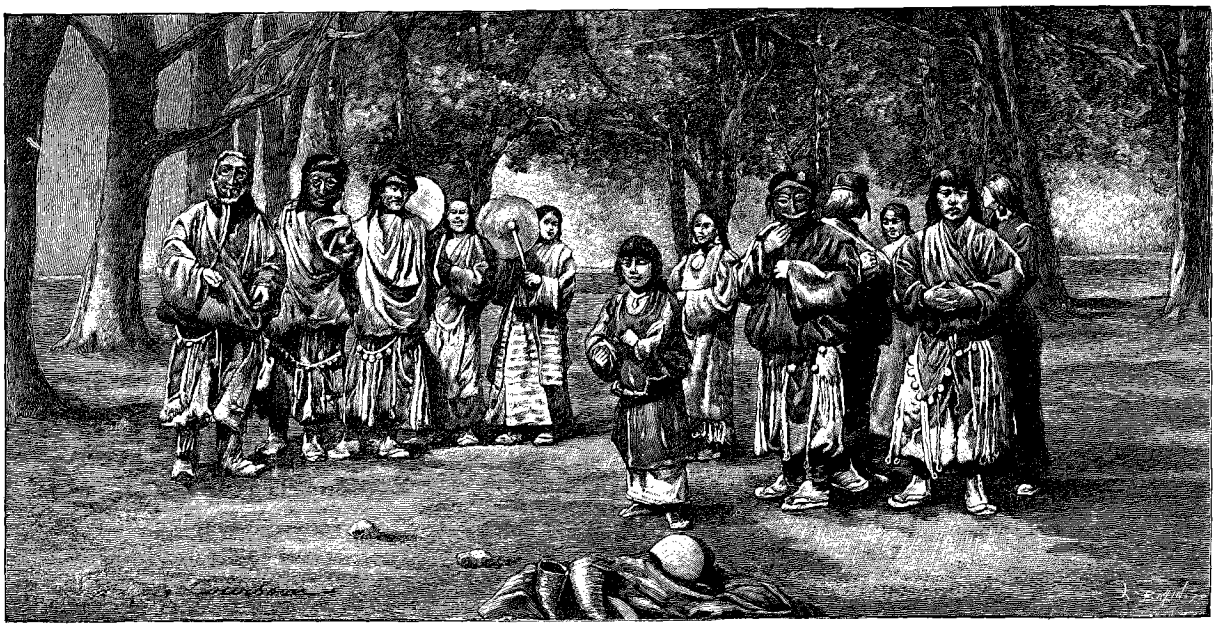
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

boules, des croissants ou des ornements mal dessinés, mais qui sont taillés tous de la même façon ; nous comptons sur chacune de ces colonnettes douze anneaux en creux. Ce chiffre douze, qui revient toujours, doit répondre à une préoccupation religieuse ou superstitieuse. Nous avons demandé des explications aux personnes compétentes et nous ne sommes pas encore éclairés à ce sujet. Peut-être cela a-t-il un rapport avec le cycle tibétain de douze années.

Certains auteurs ont dit que Lhaça était le rendez-vous d'innombrables pèlerins. Nous ne savons sur quoi ils basent ces assertions; quant à nous, nous en avons rencontré, et nous en rencontrerons fort peu. Il doit y avoir exagération, à moins que la population au sud du Tibet et au nord des Himalayas, étant très dense et très dévote, ne fournisse la presque totalité des pèlerins.

Le commerce du thé entre la Chine et le Tibet est assez considérable. Le transport de cette denrée s'effectue principalement par la route de Ta-tsien-lou à Lhaça par Tsamdo, et le va-et-vient des yaks chargés ou vides donne de l'animation à la route. Les relais sont fixés par la coutume, et chaque village contribue pour sa part au transport du thé, et reçoit une rétribution proportionnelle, payable en thé le plus souvent, mais après que l'impôt a été payé par un nombre suffisant de corvées.

La population paraît moins pauvre. Elle est mieux vêtue, mieux chaussée. De temps à autre on aperçoit des indigènes gras. Les femmes apportent quelques modifications à la toilette tibétaine. Leur jupe courte est plissée par derrière, serrée à la taille par une ceinture de cuir à ornements de métal, et recouverte devant par un tablier. Leur coiffure se civilise; elles ne taillent plus leurs cheveux sur le front à la hauteur des sourcils, elles se contentent d'une raie sur le crâne, leur front



Danseurs à Tchangka. — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

est à découvert, et elles réunissent de nombreuses petites tresses en une seule natte, derrière la tête. Les vêtements sont de bure, quelquefois à fond rouge, et rayés des couleurs du Tibet, de vert, de rouge, de jaune. Sous le soleil, cet assemblage fait un bariolage assez méridional, rappelant l'Andalousie. A peine avons-nous fait cette remarque que nous sommes assaillis par un vent glacial du nord.

En passant dans le village de Leindunne nous remarquons une tentative d'ornementation architecturale : d'abord des modillons bien alignés et, dans les volets des fenêtres, des dessins plus ou moins géométriques. A en juger par la grande quantité de *manis* (pierres gravées) fraîchement peintes de couleurs éclatantes qui jalonnent la route, nous sommes en pays de sanctification. Est-ce un sentiment religieux qui pousse des laboureurs mangeant dans leurs champs à prendre d'un commun accord de la terre à la poignée et à la lancer en l'air dès que nous sommes passés? ou bien avons-nous réellement mauvaise tournure et l'œil jettateur? Nous ne saurions vous le dire.

A Kountsetinne, où nous arrivons par une pluie battante, montés sur des chevaux dont les jambes laissent beaucoup à désirer, nous décidons de passer la nuit dans le caravansérail de l'endroit, appelé *kouenkan* en chinois. La malpropreté de l'établissement est telle, que nous préférons dresser la tente dans la cour, malgré le mauvais temps.

Vous avez déjà lu la description d'auberges chinoises, bâties en bois, où les chambres pour les voyageurs, les écuries, les cuisines, communiquent de telle sorte que les poules, les porcs, les hommes, se coudoient, si l'on peut dire cela d'êtres aussi divers. Les odeurs des plats et d'autres objets se confondent; la vermine sort des fentes des planches pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs; et l'on préférerait loger dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les branches d'un arbre plutôt que dans un pareil taudis. Dire que plus tard, en comparaison des auberges de la vraie Chine, celles du Tibet nous sembleront des établissements de premier ordre! Il paraît que le *kouen-kan* ou *kong-kuan* est destiné à loger les mandarins et les soldats de passage : on nous y installe parce que l'on nous considère comme des personnages de qualité.

Le gardien de cet immeuble fait un grand éclat, il crie, il menace les indigènes. Il leur reproche de nous mal servir, de ne pas transporter les bagages avec assez de précautions, de ne pas balayer la cour assez vite, de ne pas apporter le bois pour le feu. Il leur rappelle que nous sommes des « grands hommes » (*tajen*, comme disent les Chinois) ayant droit au respect. Tout cela est débité avec l'apparence d'une vive indignation. L'orateur semble se désoler qu'on nous traite mal, et souffre plus que nous-mêmes de la barbarie de ces gens. Mais les Tibétains s'émeuvent fort peu des criailleries de ce Chinois, ils n'en font pas un seul mouvement plus vite et ils continuent à jeter les ballots de-ci de-là jusqu'à ce que nous intervenions.

Cette petite manifestation du gardien a son but. Il a su, par ses compatriotes, que nous n'avons pas donné de cadeaux aux chefs des précédents villages parce que nous avons été mécontents. Il veut nous prévenir en sa faveur, et, les paroles ne coûtant pas une sapèque, il prononce un véritable discours, avec des gestes éloquents et une voix tonitruante.

Chapelle bouddhiste. — Dessin de H. Vogel, d'après une photographie.

A la nuit tombante, les chefs tibétains et chinois qui causent tranquillement en fumant leur pipe et en buvant le thé, à l'abri de la pluie, sortent de l'auberge avec une vitesse relative. Les deux principaux, le chef tibétain du village et le chef du poste, montent à cheval et partent en reconnaissance avec sabres et fusils.

Nous sommes tout surpris de cette prise d'armes. Notre bouton blanc nous explique avec des froncements de sourcils et sa voix trompettante qu'un piéton vient d'accourir en toute hâte afin de réclamer du secours.

Il paraîtrait qu'à quelques centaines de mètres du village, dans le bas de la gorge, des brigands descendus de la montagne ont surpris les Tibétains qui avaient amené nos bagages et leur ont pris six chevaux. Afin d'exécuter plus facilement ce coup de main, les brigands ont eu soin de laisser passer le gros de la troupe et de n'attaquer que l'arrière-garde. On va réunir quelques hommes du village, et poursuivre les ravisseurs. « Mais, ajoute le bouton blanc avec philosophie, cela ne servira à rien, car les voleurs ont de l'avance et ils se sont déjà dispersés dans les fourrés de la montagne.

— De pareils faits se produisent-ils souvent?

— Oui, assez souvent. En effet la montagne est peuplée de sauvages incorrigibles contre lesquels on ne peut rien. »

Toute la nuit, les ondées de pluie se succèdent, et le matin nous nous réveillons dans les nuages. La descente commence à cinq minutes de l'auberge, qui est située à 2 500 mètres environ. Nous voyons des clématites, des seringas, des jasmins, des églantiers. Bientôt nous sommes dans des champs cultivés, où nos hommes trouvent des radis presque mûrs. Puis voilà des noyers avec des noix déjà mangeables. On descend encore, et à 1 650 mètres l'orge est presque mûre; à 1 350 mètres la gorge est déboisée complètement et on moissonne déjà. A 1 200 mètres, la moisson est sur les toits, et l'on peut donner de la paille fraîche aux chevaux. Vous voyez par ces constatations successives sur une même pente de montagne que l'altitude n'est parfois qu'une latitude en hauteur.

La population de ce versant de la montagne est assez farouche et elle n'obéit pas mieux à ses chefs que celle placée sur l'autre versant.

Le costume se modifie sous l'influence des modes chinoises, les métis sont nombreux et les chefs des indigènes ont les cheveux rasés sur le devant du crâne comme les mandarins de la nation conquérante. La chaussure n'est plus tibétaine, les enfants ont au pied des sandales; deux lanières passant l'une entre le gros orteil et le premier doigt, l'autre entre le troisième et le quatrième, serrent le talon par derrière.

Nous suivons par une pluie battante un sentier assez difficile se déroulant le long des berges hautes de la vallée. Puis tout à coup nous la quittons et nous apercevons un grand fleuve, dans une vallée large de 7 à 800 mètres. C'est le Kin-cha-kiang, le Fleuve Bleu immense, que nous devrons passer en bac à Tchroupalong.

G. Bonvalot.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Litang (voy. p. 406), vu des toits. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DE PARIS AU TONKIN

A TRAVERS LE TIBET INCONNU,

PAR M. BONVALOT [1].

1889-1890. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage sont exécutés d'après les photographies prises par le prince Henri d'Orléans.

XVI

Sur les rives du Kin-cha-kiang. — Les missionnaires français au Tibet. — L'armée chinoise. — A Batang. — Arrogance et lâcheté des Chinois de Litang. — Ta-tsien-lou. — Une émeute. — Le fleuve Rouge. — Au Tonkin.

Nous longeons la rive droite du Kin-cha-kiang à travers les pierres ; parfois nous sommes sur une plage sablonneuse déposée par le fleuve lorsqu'il a pu s'enfoncer dans les rochers de la rive opposée ; on descend dans le fond des crevasses que les torrents ont fouillées en se précipitant d'en haut, on remonte leurs berges abruptes, ou, lorsqu'elles sont à pic, on se glisse au flanc des pentes par les méandres d'un sentier.

Nous sommes loin d'avancer aussi vite que le fleuve s'en va. Le Kin-cha-kiang, le Yang-tsé-kiang de l'est, roule impétueusement ses eaux. Son allure est sauvage, bruyante. Tantôt il bondit sur les roches des rapides, tantôt il bat comme un furieux les dures assises de la montagne : il creuse des anses où son eau se calme, se repose, mais pour repartir avec une vitesse et une hâte étonnantes. Il se tord, il se démène dans une prison de pierre, frayant sa route vers l'océan comme s'il avait hâte de se déverser dans son sein. Mais si l'on considère la montagne où il est enserré, on se dit qu'il a beau faire, qu'il ne la pourra saper malgré sa rage. Au milieu de ces prodigieux accidents géologiques, le Kin-cha-kiang se tortille ainsi qu'un vermicule infime et impuissant.

Mais nous nous sommes éloignés du fleuve. La route est plus facile ; elle s'élève sur une berge en terrasse et nous galopons sur le sable au travers des églantiers, qui nous accrochent de leurs épines. Nous arrivons au delta que forme le Chisougoune en débouchant des montagnes. Nous le traversons sur un pont qui ne nous inspire qu'une médiocre confiance, car nous ne sommes plus accoutumés à nous servir de ces ustensiles civilisés de voyage : nous sommes habitués aux gués.

En haut des roches, de l'autre côté du pont, des coups de fusil éclatent à la file et des cris sauvages retentissent. Ce sont les honneurs que nous rendent

1. Suite. — Voyez p. 289, 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des hommes juchés là afin de surveiller cette vallée latérale par où descendent fréquemment les brigands qui infestent le pays. Le mandarin chinois de Batang aura donné l'ordre de veiller sur nos personnes, et ce poste va retourner à son village, maintenant que nous sommes passés.

Un peu plus loin nous trouvons un monument, chapelle en forme d'arc de triomphe, sous lequel nous passons triomphalement avant de redescendre sur les bords du Yang-tsé-kiang : le lit du fleuve s'élargit à cette place, ce qui permet de le traverser dans une grande barque à fond plat, longue d'une quinzaine de mètres, large de plus de deux et demi. Les planches de sapin en sont réunies avec des crampons de fer. L'équipage compte deux hommes et deux femmes, tous quatre de sang mêlé. Ils rament en s'excitant d'une mélodie brève et lente. Un Chinois à longue queue gouverne avec un immense aviron.

On emploie, pour passer sur l'autre rive, un procédé connu : on remonte le golfe paisible d'un remous, aussi haut que possible, puis lorsque l'on est assez loin en amont, on abandonne la barque au courant, et il enlève comme une coquille notre lourde embarcation. On la dirige de manière à échouer sur une plage sablonneuse. Le fleuve, qui embrasse plus haut une île de sable, a une largeur de deux cents pas environ à l'endroit où on le traverse.

Pendant que les mariniers frappent en cadence l'onde du grand fleuve, nous songeons à ceux qui l'ont franchi avant nous. Ce sont des Français. On ne leur a pas rendu justice. Depuis que le Tibet est fermé aux Européens, il n'y a guère que nos compatriotes qui aient eu le bonheur de le visiter. C'est d'abord les Pères Huc et Gabet, dont on n'a pas oublié l'audacieux voyage et que certaines personnes ont jugés avec trop de sévérité. On a été jusqu'à leur reprocher de n'avoir pas signalé des chaînes de montagnes que l'état de l'atmosphère leur avait sans doute empêché de distinguer ; on s'est moqué d'eux parce qu'ils avaient parlé d'une grande rivière à un endroit où d'autres, trente ans plus tard, n'en ont trouvé qu'une petite, comme si le régime des eaux ne se transformait pas rapidement en ces pays. On a fait bien d'autres reproches à ces braves gens. Leurs juges ont oublié dans quelles conditions ils ont voyagé et que les moyens leur ont manqué d'exécuter des travaux précis, ce qui est du reste chose à peu près impossible à ceux qui passent en petit nombre pour la première fois dans un pays inconnu; la température, les fatigues, les hommes, le souci de la sécurité, le manque d'escorte, ne sont que quelques-uns des obstacles à ce qu'on fasse ce que l'on voudrait. Oui, on aurait dû avoir plus d'indulgence pour les Pères Huc et Gabet, et, pour notre compte, nous trouvons qu'ils ont fait en Asie le plus extraordinaire, le plus audacieux, le plus intéressant des voyages, n'ayant à peu près comme ressources que leur bonne volonté et leur énergie.

Depuis Tchangka nous sommes sur un terrain français, car, après Huc et Gabet, le Père Renou a pénétré dans le Tibet, où il a rassemblé les éléments d'un dictionnaire qu'on peut comparer à celui de Csoma, le savant Hongrois dont il a complété les travaux. L'intelligent et énergique Père est mort dans ce Tibet qu'il a ouvert à ses successeurs, en leur permettant d'en étudier la langue. Puis viennent les Pères Fage, Desgodins, Thomine, qui pénètrent jusqu'à Tchamdo, et tant d'autres, dont tout Français et tout Européen devrait savoir les noms.

Nous disons que tout Européen devrait savoir les noms de ces martyrs de la civilisation, car ce sont eux qui ont frayé la route aux explorateurs. L'illustre Prjevalsky, voyageant dans le Tibet, n'a fait que suivre en partie la route du Père Huc. De même les Anglais Gill, Mesny, ont refait la route de nos missionnaires. Plus tard, le comte Bela Szechenyi, accompagné de Loczi et de Kreitner, a tenté d'atteindre Lhaça; il possédait toutes les recommandations, tous les papiers possibles, il était accompagné d'une escorte et de mandarins chinois, il disposait d'une fortune considérable et il n'a pu dépasser Batang; il est revenu par le Yun nan. Cooper a voulu sortir des sentiers battus par nos missionnaires, et il a été assassiné. Baber n'a fait que suivre la route qu'ils avaient jalonnée, et bon nombre des renseignements que ses livres contiennent lui ont été fournis par les membres de la mission du Tibet. Aucun Européen venu de l'est, et voulant pénétrer dans le Tibet, n'a pu même atteindre la tombe du Père Renou. A partir du village où nous allons débarquer, la route a été parfaitement décrite jusqu'à Tatsien-lou par le Père Desgodins, un vaillant qui est encore sur la brèche, malgré ses soixante ans passés.

Maintenant, nous allons rencontrer fréquemment des endroits où le sang français a été versé avec un désintéressement qu'on n'admire pas assez. Et quand nous songeons que nous arrivons à Tchroupalong, et que peut-être s'y trouvent les assassins du Père Brieux, massacré quelques kilomètres plus loin, nous regrettons sincèrement de n'être pas vingt ou trente hommes bien armés et bien déterminés afin de faire justice et d'inspirer à ces sauvages, à ces lâches Chinois et Tibétains, le respect, sinon la crainte des Européens.

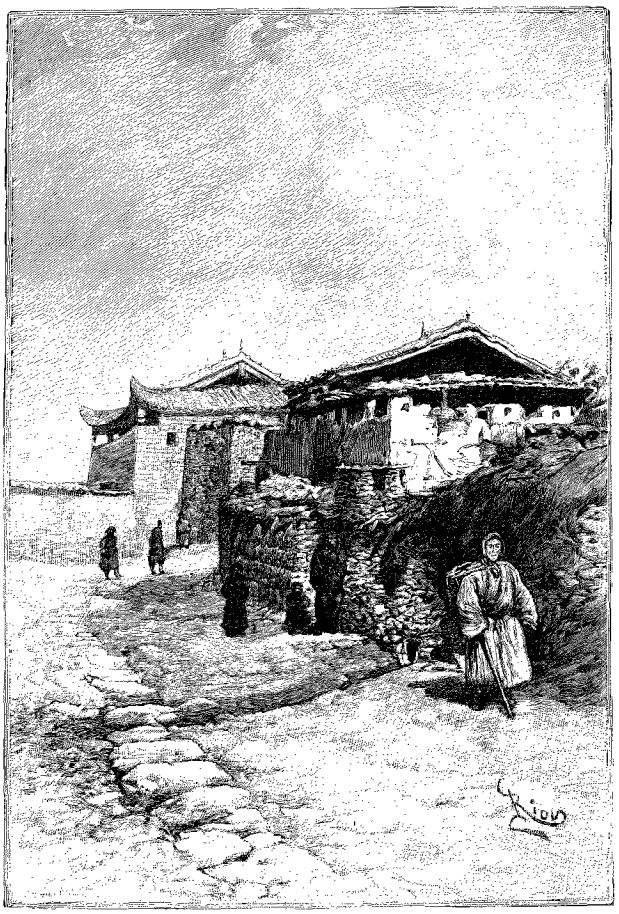
Ce n'est qu'assez tard dans l'après-midi que tous nos bagages sont débarqués sur la rive gauche du fleuve. Il y a eu encore une bagarre au dernier relais. Un chef, un métis sans doute, grand gaillard au costume mi-tibétain, mi-chinois, et coiffé à la chinoise, ayant voulu obliger des yakiers à dépasser le relais, où la coutume veut qu'on les remplace, une querelle a éclaté; les Tibétains ont jeté bas les charges, chassé leurs bêtes vers la montagne et, ramassant des pierres, les ont lancées contre le chef, en l'accablant d'injures. Ils n'ont pris la fuite que lorsque nos hommes les ont menacés de leurs revolvers. Il n'a pas fallu moins de deux heures de pourparlers et de négociations pour obtenir des habitants du village le transport des bagages jusqu'au bac.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Remarquez bien que ceci se passe en présence d'une escorte et d'un inspecteur militaire venus de Batang à notre rencontre. Et nous en concluons que les Chinois n'ont dans ce pays qu'une autorité factice, que du reste ils n'établiront pas avec les troupes qu'ils ont échelonnées dans les postes de la grande route impériale.

Les soldats chinois que nous avons vus jusqu'à présent n'ont du soldat que le nom.

Le grand chef que le *liang-tay*, le trésorier-payeur de Batang, a envoyé à notre rencontre, est un Dounganc du nom de Lich-kun-fan. Ce musulman, à traits réguliers, a une mine martiale en comparaison de ses subordonnés. Comme beaucoup de ses coreligionnaires, il ne sait pas grand'chose de sa religion. Il croit remplir ses devoirs religieux en invoquant le nom d'Allah et en s'abstenant rigoureusement de manger du porc dans un pays où il est difficile de se procurer d'autre viande. En effet, on ne trouve de la viande de bœuf ou de yak que dans les centres populeux où les musulmans sont assez nombreux pour posséder leur boucherie, par exemple à Ta-tsien-lou Outre cela, il pratique les ablutions lorsqu'il le peut, et ses vêtements sont propres. Son fils, qui l'accompagne, a aussi une bonne tenue. Tous deux avouent hautement leur foi, ils en sont fiers, ils ne fument pas l'opium. Cet inspecteur de troupes, aux appointements, dit-il, de cent et quelques francs par mois, vient vérifier les comptes de l'intendance (?) et s'assurer de la bonne conduite de la garnison. Il ne se borne pas à discipliner ses soldats, il les moralise.



Fort chinois à Litang (voy. p. 406). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Après avoir bu plusieurs pots de cette orge fermentée qu'on appelle *tchang* et s'être mis dans un état d'ébriété assez prononcé, il fait aligner la garnison, composée d'une quinzaine de chenapans à physionomies sournoises et abêties. Il se fait apporter un banc, car le lit de justice se tiendra en plein air devant la porte de la caserne, en présence du peuple. On recouvre le banc d'un drap rouge et il s'assied dessus. A droite, le capitaine des archers prend place sur un tabouret; à gauche, les guerriers sont sur une ligne; le coupable est assis en face du justicier. Celui-ci prend la parole, il fait l'historique du procès : le coupable a, paraît-il, mauvaise langue, il a parlé en termes malhonnêtes de Mme la capitaine, il brouille les ménages par ses calomnies. L'inspecteur s'anime, sa voix s'élève, il s'emporte. « A genoux! » crie-t-il énergiquement à cet être immoral, et celui-ci tombe à genoux.

Dans le feu de la péroraison, il s'adresse aux compagnons, disant :

« A genoux! soldats de l'empereur, vous ses compagnons, à genoux! Apprenez que l'on ne doit pas se conduire d'une manière aussi indigne! Relevez-vous, soldats de l'empereur! Qu'on punisse le coupable! Qu'on lui donne six coups sur la joue droite! »

Personne ne bouge.

« Allez, frappez-le, je vous l'ordonne. »

Trois hommes sortent des rangs, deux saisissent le coupable par les bras, le troisième empoigne sa tresse et le frappe six fois sur la joue du poing à demi fermé.

L'inspecteur donne des conseils. « Ainsi doit être puni le coupable; frappe-le dix fois sur la joue gauche. »

L'ordre est exécuté, les coups sont comptés à haute voix. L'inspecteur s'emporte de plus en plus, il hurle positivement.

« Frappez-le six fois sur la bouche, c'est par là qu'a péché ce mauvais parleur. »

Les gifles données, le grand juge crie : « Allez-vous-en ». Les soldats font le salut militaire à leur chef et ils s'éloignent. Le coupable s'en approche à son tour, le remercie sincèrement de sa bonté et touche la terre de son front. La foule s'éloigne, les badauds paraissent peu impressionnés de cette scène, les soldats retiennent un sourire, et le condamné ricane.

L'inspecteur s'essuie le front. Il se fait apporter sa pipe.

Dans la soirée, il continue à boire, et, la nuit arrivée, il se repose des fatigues de la journée et dissipe la pénible impression que ce conseil de guerre lui a faite, en organisant une réjouissance. Toutes les femmes valides du village, la garnison elle-même, sont rassemblées dans la plus vaste salle de l'endroit. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tchang est distribué à profusion, ces dames chantent et dansent, et comme nous sommes descendus à 1 000 mètres et que la chaleur est assez forte, l'inspecteur, complètement ivre, préside les ébats à moitié nu, placé sur une sorte d'estrade dans une pose d'idole. Les danseurs sont conviés à boire aussi bien que les danseuses et la bacchanale dure une bonne partie de la nuit.

Voilà un aperçu des mœurs militaires des Chinois au Tibet. Nous ne savons comment l'armée se comporte à Pékin, mais nous pouvons dire que de Kouldja au fleuve Rouge nous n'avons pas vu de troupes disciplinées, ayant les apparences d'un sentiment du devoir, et plusieurs fois nous avons eu les preuves de la lâcheté de ces guerriers. Européens, ces gens-là ne sont pas pour nous effrayer. Ils ont l'audace que donne l'impunité, ils sont courageux lorsqu'ils sont une foule contre quelques-uns. Ils ne savent qu'assassiner traîtreusement les missionnaires sans armes et les voyageurs isolés.

A quelques kilomètres de Tchroupalong, sur la route de Batang, nous remarquons une maison à l'entrée d'une gorge. On nous apprend qu'à cette place le Père Brieux a été massacré par des misérables qu'avaient soudoyés et encouragés les lamas et les Chinois.

Il semble que le liang-tay veuille nous persuader de l'insécurité de cette région, car, en suivant le sentier, nous sommes salués par des salves de mousqueterie que tirent des hommes postés au haut des roches. Les Chinois nous expliquent que l'on veille sur nous. Nous ne tardons pas à être accostés par une bande de mauvais drôles armés de fusils et de sabres. Ils se permettent de prendre nôtre cheval par la bride et de nous tendre la main. Ils prétendent à une récompense pour la poudre brûlée aux échos de la montagne, à moins que ce ne soit pour le meurtre du Père Brieux. Inutile de vous dire que nous leur répondons en leur montrant notre fouet sans la moindre envie de rire.

Et ces démonstrations militaires, les postes que nous rencontrons sur notre route à des endroits où il n'y en a pas d'habitude, témoignent d'une certaine affectation de nous protéger contre des périls imminents et réels.

On suppose que nous n'ignorons pas le meurtre du Père Brieux, on sait que nous sommes ses compatriotes et l'on craint que nous ne soyons envoyés spécialement par notre pays afin d'instruire cette affaire. D'autre part, la dispersion de la chrétienté de Batang, la dévastation de sa chapelle et le pillage de ses maisons sont un fait plus récent, et datent de 1887. On n'ignore pas que la mission du Tibet a adressé des réclamations au Tsong-li-yamên par l'intermédiaire de notre ministère, réclamations auxquelles on a promis de faire droit, bien entendu, mais sans s'exécuter. Le liang-tay sait combien les procédés des autorités chinoises sont répréhensibles et qu'ils méritent un châtiment. D'après la rumeur publique, notre voyage n'a pas d'autre but que d'exiger les réparations qui sont dues et de réinstaller les chrétiens en possession de leurs terres.

Lorsque nous arrivons à Batang, situé dans une jolie vallée couverte de moissons, on nous accueille comme des personnages de distinction, on nous rend les honneurs, on nous loge dans le kouen-kan nouvellement bâti qu'on réserve aux grands mandarins. Les lamas nous évitent, ceux que nous rencontrons dans les rues rebroussent chemin, s'en vont par une rue latérale ou se réfugient dans les maisons. Lorsque nous dirigeons nos promenades vers la lamaserie, entourée de hauts murs d'où émerge un dôme brillant, on s'empresse de fermer la grande porte massive, comme si l'on craignait de nous voir pénétrer dans ce prétendu temple de la sagesse qui n'est qu'un refuge de malandrins.

Nous visitons à diverses reprises l'emplacement des maisons autrefois la propriété des missionnaires, en vertu d'actes de vente d'une légalité complète. Tout a été dévasté, la chapelle n'offre plus que des ruines; entre les murs l'orge est déjà grande. Les Tibétains vont moissonner pour la troisième fois les champs des expulsés sans que l'autorité chinoise intervienne. Et nous nous demandons quel est ce gouvernement qu'on dit puissant, auquel s'adressent les Européens lorsqu'ils sont lésés, et avec lequel ils signent des traités qu'eux seuls exécutent.

Nous nous demandons comment on prend au sérieux les engagements d'un empereur de Chine, car il n'est pas obéi, ou parce qu'il ne peut pas l'être, ou parce qu'il ne veut pas l'être. Pourquoi traiter en Européens des gens qui n'acceptent que le fait accompli et ne respectent que la force, qu'on a toujours vus ramper devant un ennemi puissant et se montrer féroces vis-à-vis de braves gens inoffensifs? Un pouvoir incapable de protéger personne, d'appliquer les moindres règles de police, mérite-t-il le nom de gouvernement?

Nous avouons ne rien comprendre à la manière d'agir des Européens. On dirait qu'ils s'ingénient à gonfler d'orgueil ces hommes jaunes qui en éclatent naturellement.

Nous sommes à Batang, où se promènent jusqu'à ce jour tranquillement des assassins et des incendiaires; notre présence suffit pourtant à les inquiéter, et nous ne sommes que quelques-uns, bien armés il est vrai. Comment se fait-il que les Européens ne punissent pas eux-mêmes, avec ou sans le concours des Chinois, ceux qui le méritent? Pourquoi se laissent-ils bafouer?

Est-il vrai qu'à l'occasion du mariage de l'empereur de Chine, à l'exception des Russes, tous les autres diplomates étrangers — ils ne s'accordent qu'en de semblables circonstances — aient demandé à offrir leurs félicitations à l'empereur et qu'on leur ait refusé cette faveur?

Est-il vrai que lorsqu'ils ont voulu offrir des présents au jeune marié, on a repoussé dédaigneusement ces cadeaux?

Est-il vrai qu'après ces rebuffades, ces diplomates

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue générale de Litang (voy. p. 406). — Dessin de Berteault, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont néanmoins accepté le dîner qu'on a daigné leur offrir pour leurs bonnes intentions ?

Est-il vrai qu'ils se sont présentés en grande tenue et qu'ils ont été reçus par le chef du Tsong-li-yamen en petite tenue et dans la salle où sont réunis les chefs tributaires ?

Est-il vrai que ce dernier fait soit en Orient, et en Chine tout particulièrement — où les règles de l'étiquette sont minutieuses et rigoureusement observées, — une expression de mépris et de dédain, qui méritait d'être relevée et qui ne l'a pas été ?

Nous nous demandons quelles sont les raisons de cette faiblesse ou de cette longanimité.

Peut-être avons-nous été induit en erreur? Nous croyons, pour notre compte, que nos diplomates sont des gens énergiques, prudents, soucieux des intérêts de leur patrie et qui veillent à la stricte observation du traité de Tien-tsin. Et s'il y a des affaires pendantes en assez grande quantité, c'est tout simplement parce qu'on ne peut pas faire tout à la fois.

C'est pour leur éviter l'ennui de lire un rapport circonstancié et pour ne pas augmenter le nombre des affaires pendantes que nous ne leur avons pas adressé une plainte officielle contre le mandarin de Ta-tsien-lou : il s'est conduit à notre égard en bon Chinois, ce qui lui a valu d'être nommé au poste qu'il occupait par intérim.

Disons d'abord qu'à Batang nous avons eu quelques petites discussions avec le caduc liang-tay. Ce brave trésorier voulait à toute force que nous lui montrions les papiers que nous avions demandés à Pékin et que, paraît-il, on nous avait adressés par l'intermédiaire du consul russe de Kachgar. Nous ne pouvons croire que l'on ait fait prendre une telle route à nos passeports. Donc le trésorier insista beaucoup, et après que nous lui eûmes bien expliqué que le courrier — s'il y en a eu un — qui s'était mis à notre poursuite n'avait pu nous rejoindre par un aussi long chemin des écoliers, il parut convaincu que nous n'en possédions pas, et nous laissa partir sans autre forme de procès.

Après Batang, le seul endroit auquel les voyageurs aient donné le titre honorifique de ville est Litang. Les Tibétains l'appellent *Lé-tong*, « Plaine du Cuivre ».

Lorsque l'on sort des montagnes pour arriver à cette plaine, on traverse des collines nues sur lesquelles une grêle de pierres est tombée; ce sont des blocs, des roches, d'énormes cônes de granit dénudés, quelquefois superposés. A la descente, les éboulements sont nombreux Comme nous sommes dans cette région à la tombée de la nuit, elle prend l'aspect fantastique d'un chaos; l'obscurité venue, nous marchons à grand'peine, pendant de longues heures, au milieu des pierres et des roches, et il nous semble entendre des grondements souterrains. Le lendemain nous sommes dans une plaine : elle nous paraît immense après tant de défilés, de passes et de montagnes; cette tranquillité de la nature, les molles ondulations de la steppe grise où une rivière circule nous font éprouver le sentiment d'être arrivés dans un autre univers. La plaine est large de 15 à 20 kilomètres, longue de 50 à 60 : ce sont à peu près les proportions des grands lacs aperçus sur les hauts plateaux. Il y a ici une solution de continuité, une interruption dans l'ensemble de soulèvements où nous montons et descendons depuis des mois. Il semble que l'ouvrier ait voulu prendre ici un temps de repos, et au fait, ces blocs, ces cônes, ces roches entassés à l'ouest de la plaine, derrière nous, ne sont-ils pas les matériaux laissés là par le grand constructeur? Pourtant les bruits que nous avons cru percevoir sous nos pieds indiquent que les vastes usines sont encore en activité.

Aussi est-ce une véritable surprise d'arriver dans la plaine de Lé. Et c'en est une autre de ne pas apercevoir la ville que l'on nous a annoncée. Où est-elle cachée? Malgré la pompe des discoureurs indigènes, nous ne nous attendons pas à voir une capitale. Nous savons par expérience le peu de valeur qu'ont les mots. En outre ce n'est pas dans un désert, sous un ciel aussi rigoureux — le 15 juin nous y sommes assaillis par la neige et la grêle, — ce n'est pas dans d'aussi mauvaises conditions que les hommes s'agglomèrent et fondent de grandes cités. Néanmoins nous voudrions bien voir Litang.

Après un léger détour vers le pont de bois jeté sur la rivière de Tatchou, pont qu'un poste commande, nous arrivons sur la route de Litang. Nous sommes dans une steppe infertile, desséchée, saupoudrée de sel par places, moirée de fleurs jaunes qui sont l'objet d'un commerce. Nous le constatons en prenant le thé au bord de la rivière, thé interrompu par la grêle. Près de nous se tiennent plusieurs femmes, armées chacune d'une hotte d'osier dans laquelle elles déposent les bouquets qu'elles font avec ces fleurs jaunes. Elles les vendent, paraît-il, à Litang, et voilà que cela nous donne une meilleure idée de cette ville. Du moment que l'on y fait le commerce de fleurs, il faut que la population soit riche et assez considérable. Nous n'achetons pas toutefois de bouquets à ces dames, nous nous bornons très prosaïquement à leur prendre plusieurs bottes d'ail sauvage, récolté dans la montagne, leur donnant en payement du thé, qu'elles acceptent avec une satisfaction évidente.

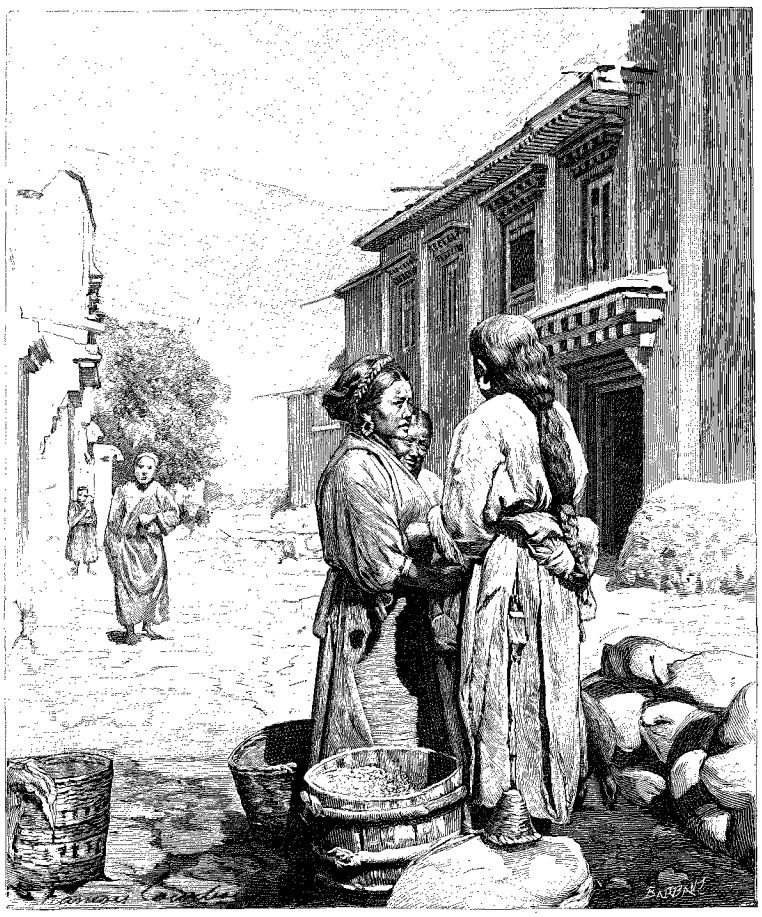
Nous poursuivons notre route, et notre caravane aperçoit Litang perché sur la montagne, adossé à un contrefort. Les maisons descendent les pentes, elles s'étagent et donnent l'illusion d'une ville avec des monuments imposants, que signale au loin l'étincellement des dorures.

De près, on voit que Litang a exactement la forme d'un triangle dont la superficie est occupée par la lamaserie enclose de hauts murs, ayant au sommet les édifices, et dont le côté droit se prolonge sur un dos d'âne avec des masures grises qu'habitent des laïques, des Chinois et des métis. On trouve dans ce quartier de la ville quelques boutiques assez misérables, la lamaserie ayant accaparé le commerce. Nous nous adressons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au chef des lamas pour obtenir les bêtes de somme qui nous sont nécessaires, et non au mandarin chinois, qui habite à l'intérieur du couvent, près de la porte d'entrée. Ce mandarin est à la complète discrétion des lamas; ils l'hébergent, le nourrissent et, paraît-il, lui dictent des ordres. En tout cas, nous avons vu ces tondus faire la police autour de nous et chasser des soldats chinois, qui s'éloignaient sans oser se permettre la moindre observation.

Aussi bien que le commerce, l'industrie serait entre les mains des lamas; l'un d'eux vient nous offrir des petits pains de soufre; d'autres travailleraient les métaux et surtout l'argent, fabriquant des ornements pour les indigènes. Un de ces ouvriers, fort bien mis, jeune homme à mine intelligente, vient nous rendre visite; il possède quelques mots d'hindoustani et de persan, ce qui nous permet d'apprendre qu'il est allé à Ladak, qu'il a appris son métier chez un Afghan du Pendjab immigré à Lhaça. Cette rencontre nous fait sentir combien nous étions près des Indes lorsque nous étions sur les bords du Namtso. Si les hommes voyagent, on peut affirmer que les marchandises voyagent encore plus et que de main en main elles vont d'un antipode à l'autre. A Litang on nous vend des allumettes de Malmö. Elles ont suivi les fumeurs d'opium; elles leur sont très utiles pour leur fumerie, la pipe devant être souvent allumée; les lamas s'en servent pour les luminaires de leurs autels.



Femmes de Batang. — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

A Litang nous assistons à un beau coucher de soleil. Nous admirons un superbe paysage de nuages : à l'est, ils sont accumulés au-dessus des montagnes, ils semblent épais, lourds, faits d'une matière solide; au-dessus, le ciel est rempli comme par la masse immense d'un métal incandescent, c'est la fournaise rutilante d'un atelier titanique et cyclopéen où l'on triture un monde; à son contact avec les nuages, l'or du métal en fusion a les teintes de l'acier.

Et de nouveau nous voilà pensant qu'on fabrique ici des montagnes qu'on répandra vers l'orient; tandis qu'à l'occident, le ciel est pur, les hauteurs nettes, et la besogne achevée : nous l'avons constaté aux dépens de nos jambes.

A Litang, on tire le canon pour annoncer la fermeture des portes; c'est en même temps le signal des aboiements des chiens.

Le lendemain, nous nous réveillons dans la brume. La plaine, les montagnes, ont disparu. Soudain le soleil se montre, il frappe de ses rayons la grande lamaserie, et elle resplendit à travers les vapeurs qui flottent, s'élèvent, se perdent dans l'atmosphère comme les fumées de feux allumés sur les toits des maisons. Et Litang ressemble alors à un amphithéâtre immense d'autels érigés les uns au-dessus des autres jusqu'au ciel, où ils envoient la fumée des encens qu'on brûle en l'honneur de la divinité.

Après Litang nous ne trouvons plus que de petits villages. Enfin, le 24 juin, nous descendons dans la vallée étroite où se pressent les maisons de Ta-tsien-lou. Un sentier pavé et glissant mène au pied de la terrasse où est établie une lamaserie au milieu de superbes peupliers. Plus bas coule une rivière torrentueuse au travers de bocages, sur un lit de cailloux et de rochers.

On la franchit au moyen d'un pont d'une seule arche, sous laquelle l'eau bruit en écumant, car c'est d'une course folle que cette rivière passe dans la ville posée sur ses deux rives.

A Ta-tsien-lou nous sommes accueillis à bras ouverts par nos compatriotes de la mission, Mgr Biet, les Pères Dejean, Giraudot, Soulié, et par M. Pratt, naturaliste anglais bien connu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ta-tsien-lou a une population composée de Tibétains et de Chinois. La plupart des Chinois sont soldats ou bien marchands, occupés surtout au commerce du thé, de l'or, de la rhubarbe et des peaux. On trouve aussi dans leurs boutiques des marchandises européennes, des tapis et des draps russes, des calicots anglais, de l'horlogerie suisse, des contrefaçons allemandes et différents affiquets d'origine chinoise.

La rhubarbe, fort mal séchée, se trouve à profusion dans les montagnes environnantes. Le thé de Chine arrive à Ta-tsien-lou sur le dos des porteurs; on l'enferme dans des caisses spéciales enveloppées de peaux qu'on mouille et qu'on coud autour, tandis qu'elles sont fraîches : la peau se rétracte et protège la précieuse denrée contre les fugues et les caprices des yaks qu'on emploiera dorénavant à la transporter jusqu'à Lhaça et même plus loin.

L'or est recueilli par des orpailleurs misérables qui travaillent pour le compte des lamaseries. Il abonde dans toute cette région, qu'on n'aurait pas de peine à transformer en véritable Californie.

Tandis que les Chinois sont administrés par un mandarin de leur race, les Tibétains ont conservé leur chef, qui prend le titre de roi. Il maintient son autorité du mieux qu'il peut. Il rend la justice avec une grande impartialité, il défend les prérogatives de ses sujets énergiquement, et contre les Chinois et contre les lamas eux-mêmes. En effet, ceux-ci dépendent de Lhaça : le roi tibétain n'aurait pas à se louer des autorités de la Ville Sainte, qui lui ont enlevé une partie de

Lamas à Batang. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

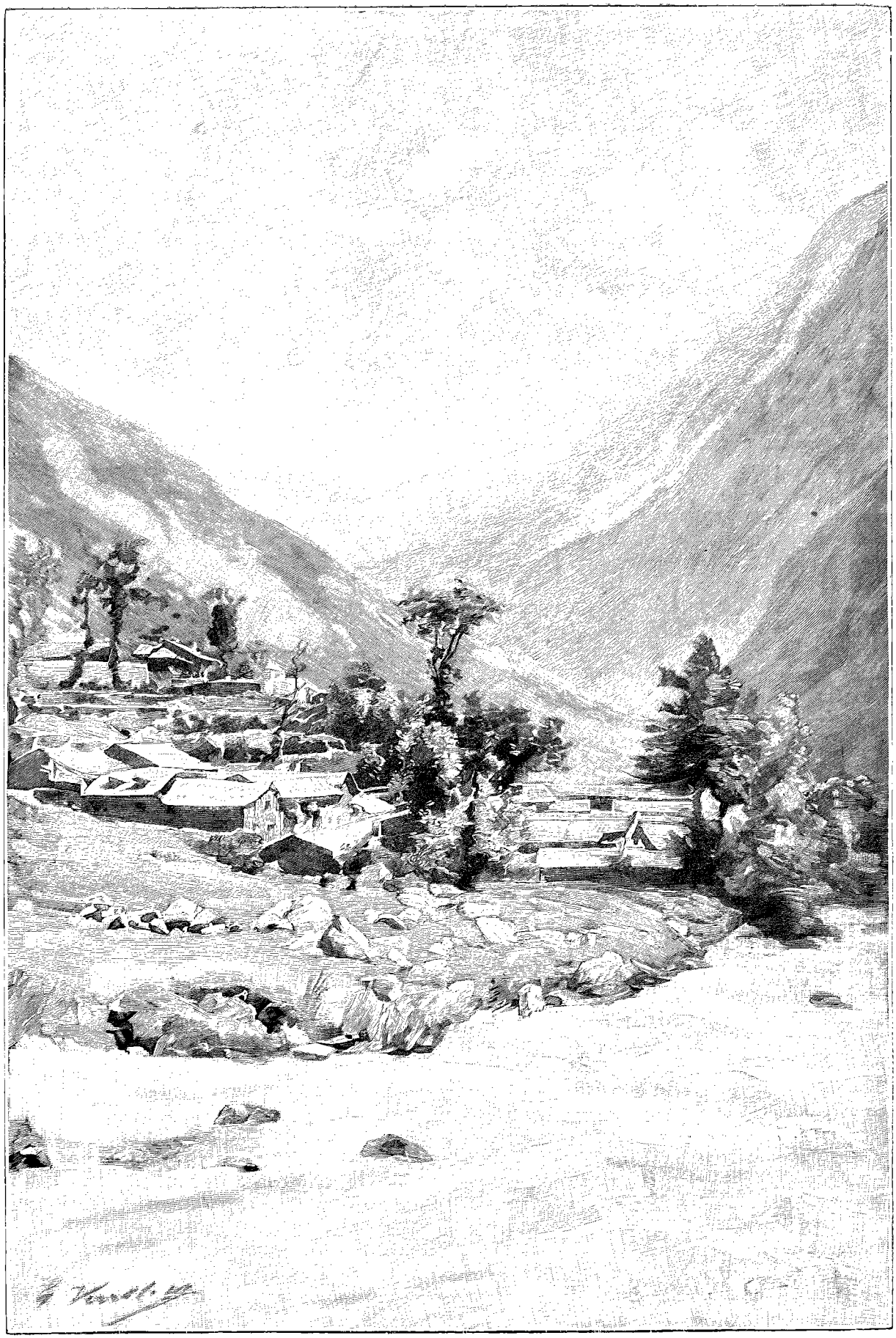
ses terres. Il s'attache avec d'autant plus de soin à conserver les domaines qui lui restent. Il a élevé son fils dans l'idée qu'il a charge d'âmes et qu'il doit veiller sans cesse au bonheur de son peuple. Les Tibétains adorent leur roi; il s'est constitué une garde choisie parmi les plus braves d'entre eux, et grâce à cette petite armée permanente il inspire le respect à ses ennemis et à ses voisins. Il vit dans les meilleurs termes avec nos missionnaires et les protège du mieux qu'il peut.

Ta-tsien-lou nous semble une véritable ville : il y a bien longtemps que nous n'avons vu dix à douze mille habitants dans une même place.

Le séjour nous en est particulièrement agréable, grâce à nos compatriotes. Tous les voyageurs qui ont parcouru ces régions n'ont pas manqué de s'arrêter à Ta-tsien-lou, soit pour se reposer de la route faite, soit pour s'approvisionner des choses nécessaires à la continuation de leur entreprise. C'est ici que le monde commercial chinois prend contact avec le monde tibétain, et Ta-tsien-lou, par sa position, est comparable à Kiakhta, ville intermédiaire entre la Russie et la Chine.

Tandis que nous nous reposions avant de partir pour le Tonkin, un incident assez caractéristique se produisit. M. Pratt, le naturaliste anglais, pourrait au besoin confirmer ce que nous allons dire : d'abord que les missionnaires lui ont rendu tous les services en leur pouvoir, sans jamais lui demander, pas plus qu'à nous, quelle était sa croyance; puis que le mandarin de Ta-tsien-lou a essayé de fomenter une émeute

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de la vallée de Ta-tsien-lou. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contre nous, sous prétexte que nous voulions voler les trésors. Insinuation ridicule et grotesque, comme on pense bien.

Il faut pourtant vous raconter cette histoire avec quelques détails. Imaginez-vous que depuis deux ans on promet aux missionnaires de Ta-tsien-lou des passeports qui leur permettront de retourner à Batang.

Il y a engagement solennel de les donner, mais on n'en a rien fait. Mgr Biet croit devoir profiter de notre présence pour tenter une nouvelle démarche auprès du mandarin de l'endroit, nommé Fou-tchao-kong, et auprès du liang-tay de Batang, un certain Ouang-kia-yong. Ce dernier a été nommé récemment à la place du vieillard que nous avons rencontré dans cette ville; il se rend à son poste et se trouve à Ta-tsien-lou en même temps que nous.

Un conseil auquel nous assistons est tenu, et, après une discusion, les mandarins promettent des passeports aux missionnaires. Le nouveau trésorier s'engage à les emmener avec lui, le 17 de la lune. Ce personnage nous demande même un revolver, destiné à terrifier les Tibétains. On le lui promet.

Bien entendu, les engagements pris par les mandarins ne sont pas sérieux. En effet, le 15 de la lune, dans la matinée, un homme du yamen vient nous prévenir officieusement que Ouang-kia-yong partira le lendemain, c'est-à-dire un jour plus tôt qu'il n'a été convenu. Or on n'a pas vu l'ombre d'un passeport à l'évêché.

Dans l'après-midi nous envoyons Dedeken, vêtu à l'européenne, porter le revolver promis. Il en profitera pour obtenir quelques renseignements, sinon des explications. Il se présente à la porte du tribunal, remet nos cartes, selon l'étiquette; on l'introduit, puis on le prie de s'asseoir, car ces messieurs sont à table. On ne lui demande même pas ce qu'il veut. La salle du banquet est voisine de l'antichambre, les cloisons sont minces, et durant les cinq heures qu'il attend, Dedeken a tout le loisir d'entendre insulter la France, les Européens et les missionnaires, dans les termes les plus malséants. Le mandarin Ouang-kia-yong se distingue par des éclats de voix : il veut que les injures soient entendues distinctement de celui qu'il ne daigne pas recevoir.

Le festin dure, la nuit tombe et Tchao-kong, mandarin de Ta-tsien-lou, fait battre le tambour dans la ville et convoque un homme par maison; le crieur public appelle à l'aide, criant sur tous les tons : « Secours au tribunal en danger et sus aux Européens, armez-vous ». Le peuple s'arme, qui d'un sabre, qui d'un gourdin, tous d'une lanterne et d'un parapluie, car heureusement il pleut et cela rafraîchit l'enthousiasme.

Nous ignorions ces détails, mais, inquiets au sujet de notre compagnon, nous envoyons deux de nos hommes armés le chercher, le prier de revenir. Dedeken sort et il est tout surpris de voir les abords de la cour du yamen occupés par la foule.

On veut barrer le passage à nos hommes, ils menacent et reviennent avec Dedeken. Mais une foule de 500 ou 600 individus les suit, malgré la pluie battante. Arrivé au pont qui traverse le torrent, Dedeken a une soudaine intuition du danger qu'il court d'être jeté à l'eau, il s'arrête et invite à haute voix les curieux à ne pas l'accompagner plus loin. La foule hésite un instant et nos gens arrivent sains et saufs à la maison.

Ces braves mandarins avaient suivi la tactique habituelle pour provoquer le massacre d'Européens. Ils n'avaient pas réussi pour plusieurs raisons : parce que la population de Ta-tsien-lou est composée en grande partie de marchands et qu'elle est pacifique — les marchands, en effet, se tinrent tranquilles; — parce que le chef militaire est musulman et qu'il vit en bons termes avec les missionnaires : il avait refusé d'envoyer 200 soldats qu'on lui demandait; parce que le roi tibétain, invité à soulever ses sujets, n'avait pas bougé, par antipathie pour les Chinois.

Le lendemain de cette sotte affaire, le liang-tay Ouang-kia-yong partait pour Batang par un chemin détourné; les gens du Kuin-leang-fou se répandaient dans le bazar en proférant des insultes contre nous; ils annonçaient que nous allions être enchaînés et chassés comme des chiens. Les missionnaires devaient avoir le même sort. Le second du Kuin-leang-fou, un certain Lioupin, disait qu'il fallait tuer les Européens, qu'il en avait lui-même massacré à Tchong-king, et que « cela n'était pas difficile ». Nous supposons qu'on voulait nous effrayer, mais on ne nous effraya pas.

Que fait alors le mandarin, qui n'a pas atteint son but? Il laisse passer trois ou quatre jours, puis il envoie un homme de confiance nous offrir des excuses pendant que nous sommes à l'évêché. Le messager était en tenue de cérémonie, il avait à la main la grande carte de son maître qui, disait-il, « se reconnaissait seul coupable », bien que l'on eût « agi à son insu, par erreur ». Nous répondons que nous n'accepterons ces excuses que lorsque le mandarin aura délivré les passeports promis aux missionnaires. Cet acte nous prouvera la sincérité du coupable repentant.

Le mandarin ne s'en tient pas là. Il nous fait voler quelques, jours après, et, feignant d'instruire le procès des voleurs, il tient une grande séance en présence d'un public nombreux, et au moyen de faux témoins, de mensonges impudents, il s'efforce de nous salir et de nous déshonorer. La violence ne lui ayant pas réussi, il emploie la calomnie.

Nous envoyons un petit mot à son chef, qui habite Tcheng-tou-fou. Nous nous plaignons pour la forme, et notre plainte porte ses fruits : le coupable reçoit de l'avancement après notre départ.

Voilà l'administration chinoise à laquelle nos diplomates demandent des réparations, c'est-à-dire de la justice, de la loyauté. Nous croyons que c'est perdre son temps. Ces gens sont lâches, il faut leur inspirer la crainte : c'est le seul sentiment auquel ils cèdent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au moment où nous écrivons ces lignes, les bâtiments de guerre des puissances européennes se sont rassemblés et attendent le résultat des démarches et des discussions des ministres avec les Chinois.

Ils seraient disposés à agir. Nous pouvons prédire que les mandarins feront des excuses, qu'ils payeront une indemnité, qu'ils accorderont des concessions douanières à quelques-uns, à d'autres des commandes de fusils destinés à tuer les Européens, qu'ils feront des proclamations invitant le peuple au respect des Européens; on décapitera peut-être quelques chenapans qui devraient avoir le cou coupé depuis longtemps, et la comédie sera jouée.

M. Pratt quitte le premier Ta-tsien-lou en emportant nos collections.

Le 28 juillet, nous faisons nos adieux aux membres de la mission du Tibet, que nous ne saurions trop remercier de leur cordiale hospitalité. Les voyageurs que le goût des découvertes amènera dans ces régions sont assurés de recevoir de nos compatriotes une aide désintéressée, des renseignements précieux et des conseils dictés par la prudence et une expérience consommée. M. Pratt, nous ne craignons pas qu'il nous démente, est de notre avis aussi bien que M. Rokkill, le diplomate américain qui a fait un voyage si audacieux du Koukou-Nor à Ta-tsien-lou en passant par Jyékoundo.

Nous sommes attristés en nous séparant de nos compatriotes et nous leur souhaitons du fond du cœur de réussir dans leur difficile entreprise.

Le long de notre route, nous trouverons d'autres missionnaires et nous avons noté soigneusement les endroits qu'ils habitent. Ce seront autant de refuges, d'oasis perdus dans l'immense Chine, où nous ferons des haltes réconfortantes.

Notre séjour à Ta-tsien-lou a duré plus d'un mois, car nos forces étaient épuisées, et nous voulions arriver au Tonkin. Grâce aux bons soins de nos compatriotes, à leur obligeance, à leur aide, nous avons pu exécuter cette dernière partie de notre programme.

Missionnaires français de Batang. — Gravure de Krakow, d'après une photographie.

Pendant notre exploration nous avions fait de nombreuses collections, destinées aux musées de France : à Ta-tsien-lou nous les avons augmentées considérablement, grâce à des achats que nous facilitaient nos compatriotes.

S'il avait fallu transporter ces ballots jusqu'au Tonkin, cela nous eût retardés et peut-être arrêtés à mi-chemin. Mais heureusement pour nous M. Pratt s'offrit à se charger du transport de nos bagages jusqu'au premier consul français, que nous supposions être à Han-keou, et à qui nous adressions une lettre. Nous avons envoyé nos photographies par l'intermédiaire du consul anglais de Tchong-king, le consul européen le plus rapproché. Nous regrettons de ne pas savoir son nom, afin de le publier à cette place, comme un faible hommage de reconnaissance. Photographies et collections sont arrivées en bon état en Europe, et elles sont exposées au Muséum, où elles resteront. M. Pratt a dû faire transporter nos paquets pendant un mois à dos d'hommes, acheter des jonques, descendre le Yang-tsé-kiang jusqu'à Chang-haï. Notre consul de Han-keou étant absent, M. Pratt trouva tout naturel de transporter plus loin les collections adressées au Muséum d'histoire naturelle. A Chang-haï il se présente au consulat français, où M. Wagner lui dit ne pas vouloir s'intéresser(!) à cette affaire. Alors M. Pratt a recours au procureur des Missions étrangères, qui veut bien s'occuper de ces collections destinées à l'État, et les fait charger sur un paquebot des Messageries.

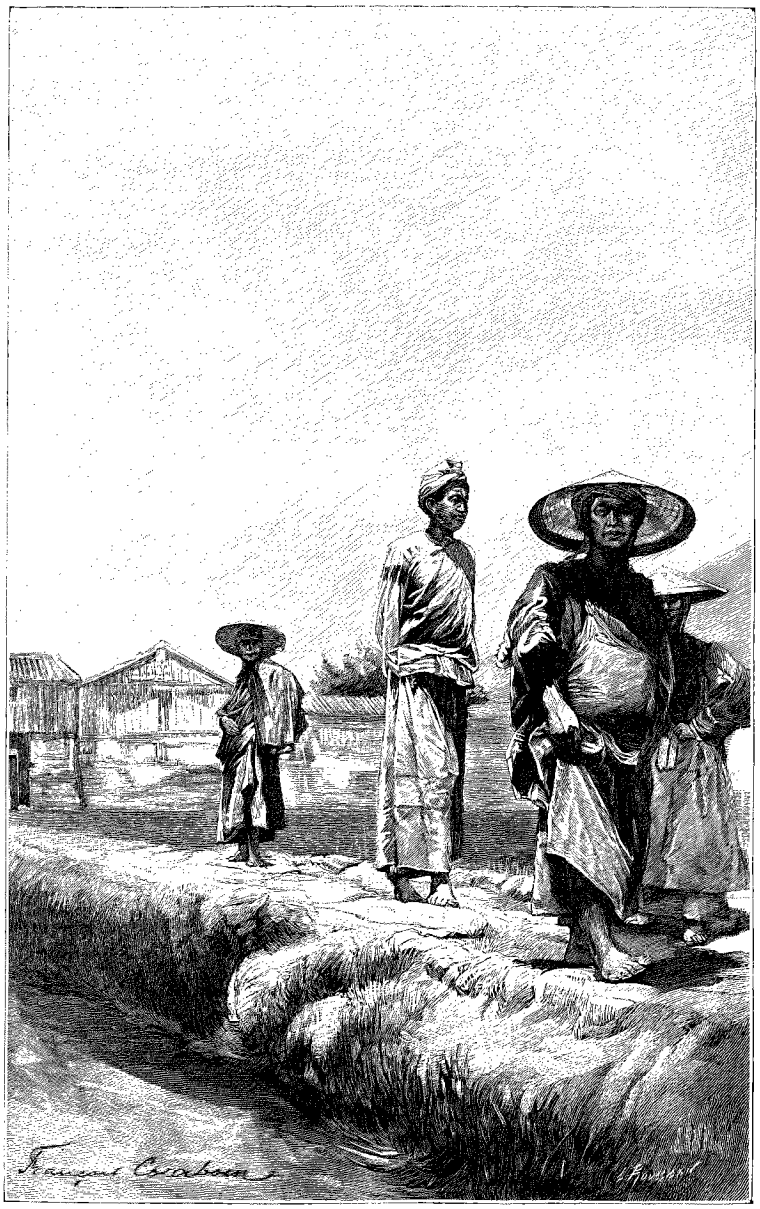
Grâce à M. Pratt nous savions que les fruits de notre travail étaient en sécurité autant que le permettent les rapides du Yang-tsé-kiang et nous pouvions nous diriger vers le Tonkin sans *impedimenta*.

Nous aurions peut-être quitté Ta-tsien-lou plus tôt, si, le 13 juillet, le bruit ne s'était répandu que des Européens partis de Sining-fou étaient en marche sur Ta-tsien-lou. Après avoir attendu une semaine ces Européens, que nous supposions être des Russes, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sommes partis en suivant la route de Baber, le voyageur anglais.

En quittant Ta-tsien-lou, on quitte le Tibet. Dès la première étape on voit commencer les vallées humides où se presse une population très dense et très affamée. On cultive tout ce qui peut être cultivé, de bas en haut. Chaque poignée de terre végétale est utilisée. Il n'est pas rare de voir une ou deux touffes de maïs plantées dans les encognures des escarpements, sur de petits éboulis au flanc de la montagne. Tout est déboisé. Ici l'on fait produire à la terre ce qu'elle peut, impitoyablement. Nous constatons que des yeux avides ont examiné tous les coins et recoins de la vallée et que pas une parcelle de terrain n'est perdue. Ces gens-là doivent regretter de ne pas pouvoir faire sortir des moissons du cœur des roches : s'ils en avaient le temps, ils les pulvériseraient et les transformeraient en rizières.



Lolos (voy. p. 415). — Dessin de F. Courboin, d'après une photographie.

Les villages se succèdent avec une monotonie qui fatigue. Ils se ressemblent tous. A l'entrée, ce sont des pagodes en fort mauvais état où s'effondrent des dieux de plâtre mis en couleur. On passe sous des sortes d'arcs de triomphe; au fronton se lisent des sentences moralisatrices. Dans les rues circulent des chiens braillards, des truies immondes traînant leur ventre dans la boue; des enfants sales ayant le sans-gêne d'animaux; des femmes vêtues de robes à manches élargies jusqu'à leurs flancs, et marchant sur des jambes sans mollets, véritables bâtons de chaise, terminés par des pieds de la taille d'une grande tabatière; des porteurs qui suent sous des fardeaux; des mules ou des chevaux chargés dès que la route le permet. On loge dans les auberges, véritables boîtes où tous les compartiments communiquent et sont imprégnés des odeurs les plus variées, dont la moins désagréable n'est pas celle de l'opium.

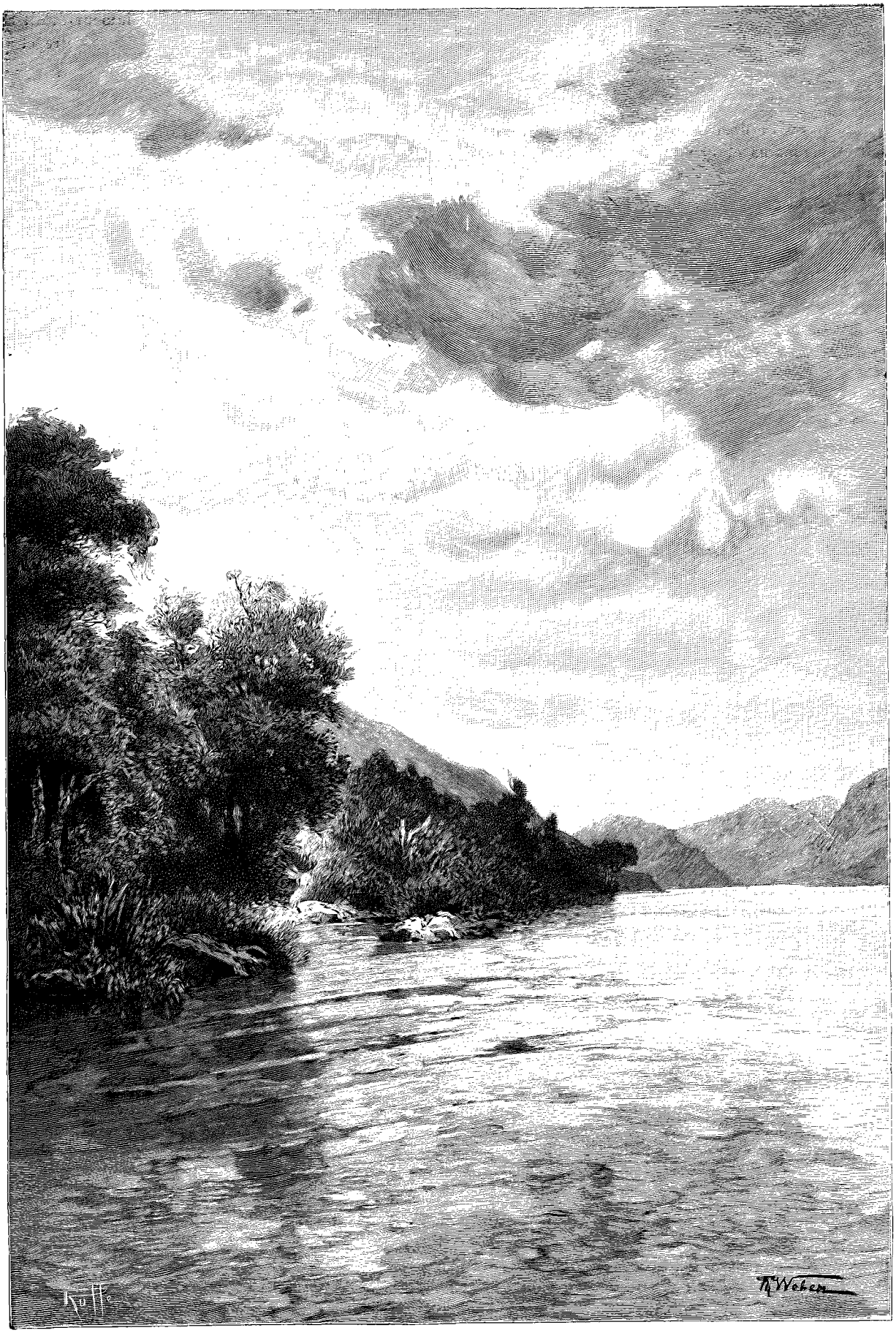
On y mange toujours du riz, quelquefois du porc. On achète des œufs et des poules dans le village ; avec les premiers on confectionne des omelettes, avec les autres des soupes.

La cuisine ne varie pas plus que les gens ; mais, à ce propos, nous allions oublier de vous mentionner d'assez mauvais poissons que les indigènes pêchent avec des cormorans dressés à cette intention. Le pêcheur se tient dans une barque, il jette ses oiseaux à l'eau, et ceux-ci lui apportent les poissons comme le ferait un chien d'arrêt. L'oiseau se fatigue, son maître le pose sur le rebord de la barque, il lui donne un peu de poisson et il le rejette à l'eau lorsque le moment est opportun. Ce système est assurément plus commode que la pêche à la ligne, qu'on pratique du reste fort habilement en Chine.

Nos auberges portent des noms pompeux, comme celui de « l'Etoile Polaire », car les Chinois sont ferrés sur les points cardinaux; ils en parlent à tout propos. Ils connaissent depuis des siècles « l'aiguille montrant le sud », comme ils disent.

Nous sommes étonnés par leur économie, leur parcimonie, leur avarice, leur art de tirer parti de tout, absolument tout. Ne nourrissent-ils pas leurs chiens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



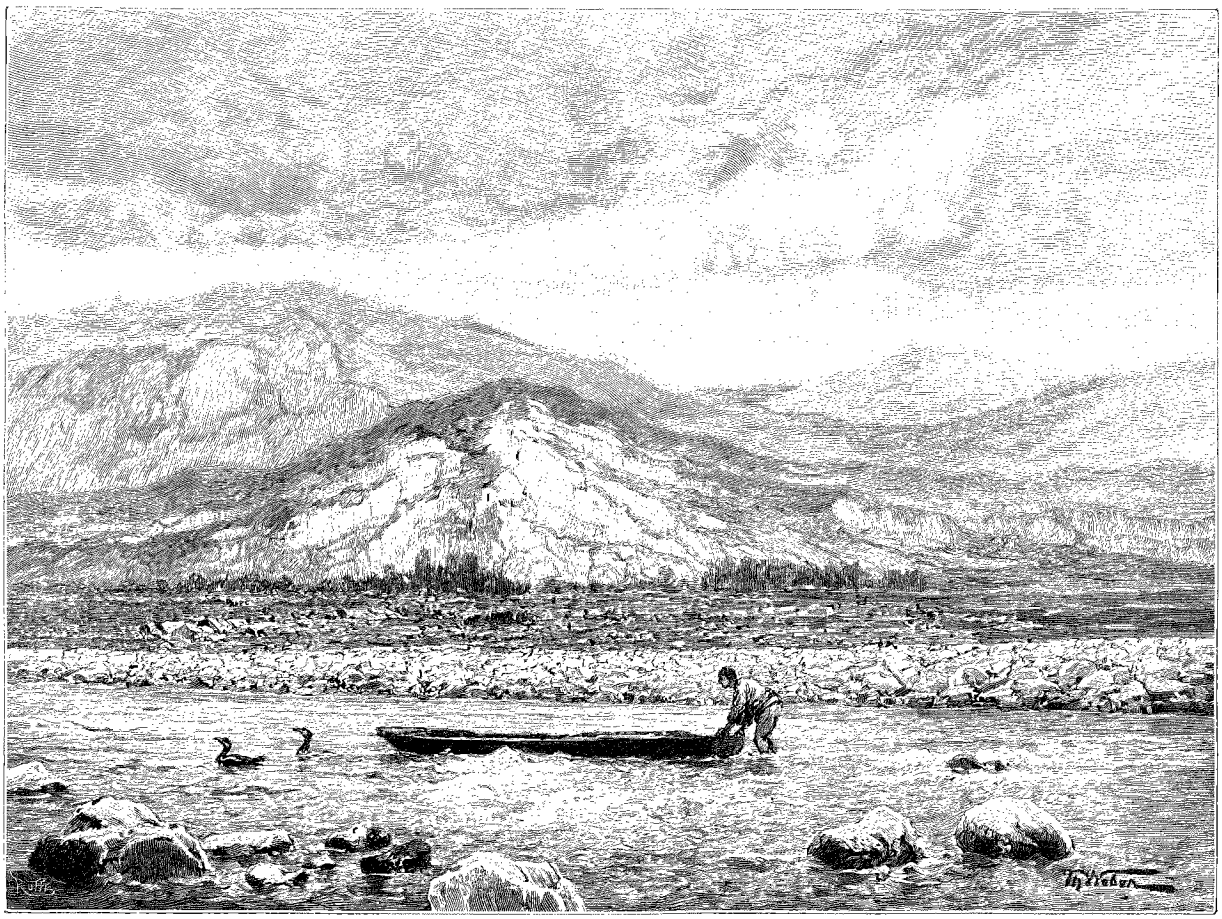
Le fleuve Rouge (voy. p. 415). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec.... On vous apporte une lampe lorsque la nuit tombe ; eh bien, la mèche est faite avec la moelle séchée d'un certain jonc. Vous fendriez le jonc, eux l'évident soigneusement ; il servira à d'autres usages, à faire des ventouses par exemple. Ils suppléent aux produits de l'industrie, qui leur manque, avec une adresse de mains et une patience remarquables. S'ils ne fumaient pas, il n'y aurait pas chez beaucoup d'entre eux trace de superflu.

Et encore, n'avons-nous pas entendu à ce propos une discussion bien typique entre un fumeur d'opium et un non-fumeur ? Ils envisageaient la question de l'opium à un point de vue économique. Le fumeur disait que la dépense est la même pour l'un et pour l'autre, et que par conséquent l'opium n'offre pas d'inconvénients. En effet, un fumeur ne mange pas de viande, il ne peut boire d'eau-de-vie, il peut se nourrir de fruits à très bon marché et en manger d'énormes quantités sans s'exposer à la diarrhée. Celui qui ne fume pas doit manger de la viande de porc, il boit de l'eau-de-vie, et sa dépense pour se nourrir est aussi forte que pour fumer.

Dans ce pays qui nous semble un véritable pays de la faim, où la lutte pour la vie rend les hommes féroces,



Pêche au cormoran (voy. p. 412). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

sans pitié, sans charité, l'essentiel est de ne pas mourir de faim ; peu importe le reste. Nous avons rencontré des êtres décharnés, se traînant avec peine ; ils mouraient de faim. Nous en avons vu qui étaient tombés d'inanition sur le sentier ; les Chinois les enjambaient sans s'émouvoir, sans leur prêter aide. Le mourant expirait et son cadavre restait là sans que personne songeât à s'en occuper.

Dans les régions que nous avons traversées avant d'atteindre Yun-nan-fou, nous n'avons pas vu une manifestation de ce sentiment que certains appellent altruisme. Dans ces populeux pays du Se-tchouen on ne paraît pas s'aimer les uns les autres ; il est si difficile d'y vivre, que la faim, mauvaise conseillère, a desséché les cœurs.

Nos porteurs sont de pauvres diables recrutés par notre entrepreneur de transport. Ils n'ont qu'une guenille sur le corps, ils vivent de galettes de maïs cuit dans l'huile, mangent un peu de riz dans les gargotes échelonnées sur la route et dressant des guets-apens aux appétits des passants ; mais tous ont leur pipe à opium. Suspendue au crochet ou à la hotte, elle oscille à chaque pas sous le nez du propriétaire, et quand approche l'heure où se fait sentir l'impérieux besoin de fumer, le porteur hâte le pas. Il lui tarde d'arriver à l'auberge, où l'attend l'entrepreneur de transport,

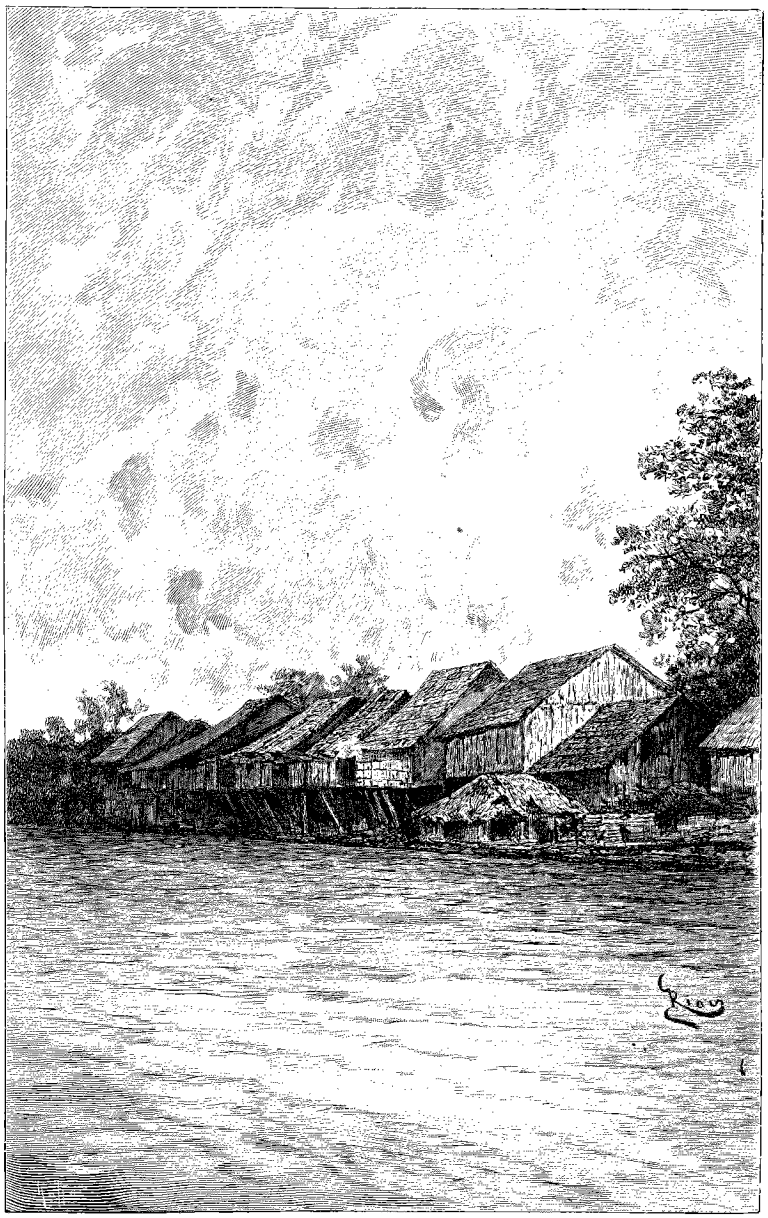
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui lui paye en opium la plus grande partie de ses gages.

Et cette passion nous vaut les conversations des fumeurs surexcités à l'heure où l'on devrait dormir. Pourtant il nous arrive assez rarement de dormir dans ces auberges où puces, punaises, moustiques, vivent aux dépens des voyageurs et où la chaleur est étouffante. Aussi regrettons-nous les auberges de la grande route du Tibet. Autrefois elles excitaient notre dégoût.

Nous admirons les porteurs de thé qui escaladent des sentiers escarpés avec des charges énormes. Il paraît que ces colosses, appartenant à des familles où ce métier est héréditaire, subissent un entraînement et qu'ils entretiennent leur force par un régime suivi. Ils forment une corporation.

A Fou-lin nous quittons la grande route qui continue vers l'est et nous nous dirigeons vers le Yun-nan à travers les plateaux du Tien-chan. Sur la route nous trouvons des villes et des villages chinois formés surtout d'émigrants du Setchouen ; la montagne étant habitée par les Lolos, race svelte à longs pieds, énergique, guerrière, qui inspire une véritable crainte aux Chinois, qu'elle ne se fait pas faute de piller à l'occasion.



Laokaï (voy. p. 416). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Les Chinois que nous trouvons dans ces régions nous semblent les plus misérables des êtres : leur taille est petite, ils sont souvent difformes, ils sont sujets aux fièvres, des goitres énormes augmentent la hideur des hommes et des femmes. Ils sont en général assez inoffensifs. Dans les villes ou dans les centres populeux, nous avons parfois des difficultés. On nous insulte, on nous nargue, et il arrive que la population s'arme à la porte des auberges, vociférant, poussant des cris de menaces, jetant des pierres contre les portes, et alors, malgré les offres des mandarins qui nous annoncent que nous ne serons en sûreté que dans l'enceinte de leur tribunal, nous prévenons la foule que ceux qui envahiront notre cour seront rossés et que nous déchargerons nos armes sur ceux qui s'aviseraient de porter les mains sur l'un de nous. Nous faisons prévenir les mandarins de nos décisions, les rendant responsables du sang versé, et nous les invitons à faire la police de leur ville. Les mandarins, apprenant que nous exécutons ce que nous avons dit, interviennent et promettent un certain chiffre de coups de rotin aux perturbateurs : cette promesse les calme à peu près.

Nous voyageons à l'époque des examens, et les futurs bacheliers, chevauchant par bandes sur les chemins, ne perdent pas une occasion de nous insulter ou de nous menacer. Et nous ripostons par des corrections, quel que soit leur nombre, décidés à donner bonne idée des Européens et des Français à ces gens qui n'en ont pas encore vu dans leur costume national. Nous préférerions mourir plutôt que de laisser une insulte impunie, et c'est en appliquant ce principe à nos risques et périls que nous avons pu arriver sans encombre sur les bords du fleuve Rouge, après une halte à Yun-nan-fou et une autre à Mongtzeu chez M. Leduc, notre consul, qui nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accueillit cordialement ainsi que les Européens de la douane.

Grâce à M. Leduc et à M. Jansen, ingénieur des télégraphes, de nationalité danoise, nous nous embarquons le 22 septembre sur le fleuve Rouge, avec des provisions de route à l'européenne. Ce sont des boîtes de conserves, des vins de France, même du champagne, que nos hôtes nous ont offert gracieusement. Enfin, pour que rien ne manque au festin dont Henri d'Orléans élabore immédiatement le menu, nos bateliers sacrifient un buffle, et nous offrent le « dos gras » de la bête, le filet et le faux-filet inclusivement, pour nous servir de termes aucunement homériques.

Puis, tandis que nous descendons le fleuve à l'ombre de la capote de joncs tressés formant toiture, et que la brise, rafraîchie par la marche en aval, nous caresse délicieusement, que les rives étalent une luxuriante végétation, où notre œil se fixe sans énergiques regards, on étend une natte propre, et dessus on dispose un déjeuner merveilleux, qui débute par la quinine. Car il faut être prudent lorsqu'on festine, ainsi que nous l'enseigne l'histoire. Vous entendez que je veux parler de Balthasar, à qui la joie de manger fit oublier l'ennemi. Or la fièvre en est un pour le voyageur, un ennemi contre lequel il suffit d'être en garde pour n'avoir rien à en craindre.

Du haut de la deuxième passe avant Mang-hao l'eau nous apparaît couleur de lie. Nul fleuve ne mérite mieux son nom.

Avant de l'atteindre, nous avons fait, depuis la frontière de Sibérie, à peu près 6 000 kilomètres, soit à pied, soit à cheval. Aussi vous comprendrez avec quelle satisfaction nous nous sommes étendus dans la jonque que nous avait retenue M. Jansen.

Le soir du 22 septembre, après avoir franchi très rapidement les rapides, nous apercevons le drapeau français du poste de Bac-sat et nous stoppons pour aller serrer la main à son chef, le capitaine Cadars. Enfin nous étions sur la terre française.

Le 23 nous étions à Laokaï, où M. Laroze nous recevait en amis et nous y changions de jonque. L'accueil de Laokaï n'était que le prélude des réceptions cordiales qui allaient se succéder sans interruption pendant notre séjour à Hanoï et le parcours de notre colonie.

A Hanoï, la colonie civile et militaire, M. Raoul Bonnal et le général Bichot en tête, nous traitait le plus amicalement du monde, et cet exemple était suivi par la population entière du Tonkin. A tous nous envoyons nos remerciements sincères.

Si nous avons été étonnés de la beauté du fleuve Rouge, nous ne l'avons pas été moins du confort et de l'animation qu'on trouve à Hanoï. Et ce que nous avons vu du delta, la richesse de la végétation, l'inouïe fertilité d'un sol inépuisable, tout nous fait penser que nous avons là une colonie très riche dont nous pourrons tirer un excellent parti. Il nous suffira pour cela de tomber d'accord au sujet de cet enfant, dont la venue a peut-être dérangé nos combinaisons et qui aurait pu mieux se présenter; mais, croyez-nous, il est viable, et il fera son chemin si l'on s'occupe de lui comme il le mérite. C'est ce que nous souhaitons à nos compatriotes.

Rachmed et une aubergiste tibétaine.
Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Chacun sait qu'on revient du Tonkin plus facilement et plus vite qu'on ne traverse le vieux continent. Pour le retour, nous avons pris à Haïphong les Messageries maritimes, et de Hong-kong nous sommes revenus à Marseille, avec nos collections qui nous avaient précédés, sur l'*Irraouaddy*.

De Hong-kong nous avons réexpédié notre Chinois dans son pays, où il retournera en accompagnant des missionnaires belges. Abdoullah nous quitte à Port-Saïd. Rachmed vient avec nous à Paris, dans « son pays », et il retournera ensuite dans son autre pays, le Turkestan russe. Dedeken rentre en Belgique. Henri d'Orléans et moi, étant les seuls Français de cette bande, restons en France. Tous sont très heureux du résultat du voyage. Je ne veux pas quitter la plume sans les remercier tous d'avoir eu confiance en moi, et d'avoir travaillé de tout cœur à la réussite d'un projet assez hardi. Tous nous avons fait ce que nous avons pu. Si nous n'avons pas fait plus, qu'on soit indulgent pour nous.

G. Bonvalot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
LE TRANSCANADIEN ET L'ALASKA. — Albany.	Taylor.	1
Lac George	Th. Weber	3
Hôtel de ville de Winnipeg	Barclay.	4
Élévateur de grain à Portage-la-Prairie	Taylor	5
Bow River, « Rivière à l'Arc »	Th. Weber	7
Cathedral Mountain.	Taylor	8
Passage des Selkirk.	Id.	9
Tronc de cèdre dans le Stanley Park	P. Langlois.	10
Vue de Vancouver	Barclay.	11
Arrivée à Victoria.	Th. Weber	15
Le « Pioneer » échoué à l'entrée du port de Vancouver.	Id.	16
Esquimalt Harbour.	Taylor	17
Le steamer « the Queen », en rade de Sitka	(Photographie sur bois).	19
« Totem » à Wrangell.	Slom	21
Peril Strait	Th. Weber	23
« Totem », à Wrangell	(Photographie sur bois).	24
Fort Wrangell.	Th. Weber	25
Les Pinacles, glacier de Muir.	Boudier.	26
Glacier de Davidson	(Photographie sur bois).	27
Chef indien à Juneau	Id.	28
Marchandes indiennes de Sitka	Id.	29
Jeunes Indiennes de Sitka	Id.	30
Intérieur d'une maison indienne. Sorcier en consultation près d'un malade	A. Paris.	31
Ancien blockhaus russe à Sitka	(Photographie sur bois).	32
DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE. — Façon de saluer le « naba ».	Riou	33
Boukary et son escorte.	Id.	35
La bénédiction	Id.	37
Réception chez le naba de Waghadougou.	Id.	39
Résidence de Waghadougou	Id.	40
Retour des cavaliers ramenant des captifs	Id.	41
Boukary envoie trois femmes.	Id.	42
Le capitaine donne sa jumelle.	Id.	43
Races de chevaux	Id.	45
Types et costumes du Mossi	Id.	47

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Anes et Âniers	Riou.	48
Iguanes dans le village	Id.	49
Le chef de Koumoullou et ses griots	Id.	51
Ces sauvages nous suivent presque en rampant	Id.	53
L'un des hommes saisit la bride du cheval de Diawé	Id.	55
L'ombrelle	Id.	56
Diawé et trois ânes entraînés par le courant	Id.	57
Passage de la Volta Blanche	Id.	58
Construction sacrée de Gourounga	Id.	59
Jeunes filles portant la dot	Id.	60
Sous le banian	Id.	61
Arrivée d'une Bande de Mossi	Id.	63
Retraite aux flambeaux	Id.	64
Marche dans la prairie inondée de Louaré	Id.	65
Visite au naba de Karaga	Id.	67
Rixe menaçante	Id.	68
La danse	Id.	71
Un « tchilago »	Id.	72
Salaga	Id.	73
Une mosquée de Salaga	Id.	75
Le marché de Salaga	Id.	77
Captifs portant du bois	Id.	78
Marchand fascinant un client	Id.	79
Mules du Haoussa	Id.	80
Les cases de Tourmountiou	Id.	81
L'oasis marécageuse	Id.	83
Le village de Konkronsou	Id.	85
Kintampo et le tronc gigantesque	Id.	88
La forêt de Konkronsou	Id.	89
La poupée de Kounchi	Id.	90
Kintampo : quartier achanti	Id.	91
Chute d'eau de Takla	Id.	93
Campement dans la brousse	Id.	94
Mosquée de Sorobango	Id.	95
Vue de Bondoukou	Id.	96
Habitation de Sitafa, vue extérieure	Id.	97
Habitation de Sitafa, vue intérieure	Id.	99
Bain forcé	Id.	101
Ardjoumani et ses fils, roi de Bondoukou	Id.	103
Un coin d'Amenvi	Id.	104
Départ des agents d'Ardjoumani	Id.	105
Types de Ton avec leur ombrelle	Id.	107
Femmes portant de gigantesques bonbonnes	Id.	108
Types de Pakhalla	Id.	109
Visite à Lansiri, à Kong	Id.	111
M. Treich-Laplène	Id.	112
Femmes puisant de l'eau au Comoé	Id.	113
La demeure royale	Id.	117
Un Gan-ne dans la forêt	Id.	119
Un indigène de race agni faisant sa toilette	Id.	120
Un malade en consultation	Id.	121
Type d'un village gan-ne ou agni	Id.	123
Kommona-Gouin	Id.	124
Palabre à Aouabou. Signature du traité	Id.	125
En route pour Attakrou	Id.	126
Dans le hamac, au milieu des fourrés	Id.	127
Portes sculptées	Id.	128
Bords du Comoé à Attakrou	Id.	129

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Couché dans la pirogue	Riou	131
Case avec couverture en palmes	Id.	132
La forêt	Id.	133
Réception de Bénié-Couamié	Id.	136
La flottille au départ	Id.	137
Chutes d'Amenvo	Id.	139
Arrivée du « Diamant »	Id.	141
M. Bidaud	Id.	144
La Sardaigne. — Pont romain à « Porto Torres »	G. Vuillier	145
Antique tour d'Aragon	Id.	147
Portail de San Gavino	Id.	148
Cathédrale de Sassari	Id.	149
Les « zappatori »	Id.	151
Un jeune ânier	Id.	152
La fontaine du « Rosello », à Sassari	Id.	153
Costume de gala des femmes de Sennori	Id.	155
Travail de vannerie	Id.	156
Sortie de la messe à Sennori	Id.	157
Sur le seuil	Id.	159
La fillette au portrait	Id.	160
Deux vieux à Sorso	Id.	161
Vue d'Osilo	Id.	163
Les lavandières d'Osilo	Id.	165
Jeune femme d'Osilo	Id.	168
Tissage de l' « orbace » à Osilo	Id.	169
Alghero	Id.	171
Vallon d'Ossi	Id.	172
Costume des femmes d'Ossi et de Tissi	Id.	173
« Contadina » de Ploaghe	Id.	174
Les monts Limbara	Id.	175
Nuraghe de Torralba	Id.	176
Le port de Cagliari	Id.	177
L'amphithéâtre romain	Id.	179
La porte de l'Éléphant	Id.	181
La cathédrale	Id.	183
Portail pisan	Id.	184
Retour de fête	Id.	185
Le char de « San Efisio »	Id.	186
Une épousée de Quartu	Id.	187
Costume de fête à Quartu	Id.	189
Nouveaux époux à Pirri	Id.	190
Pêche au thon : la chambre de mort	Id.	191
Un homme d'Iglesias	Id.	192
Vue d'Aritzo	Id.	193
Une « panattara »	Id.	195
Un « rigattiere »	Id.	196
Pasteur sarde	Id.	197
La « mastrucca »	Id.	198
Le rythme sarde et la danse du « douro-douro »	Id.	199
Maison à Belvi	Id.	200
Les canéphores d'Aritzo	Id.	201
Un balcon à Aritzo	Id.	202
Une veuve	Id.	203
Costume de gala	Id.	204
Types d'hommes de Fonni	Id.	205
Le Gennargentu	Id.	206
Dans une rue d'Aritzo	Id.	207

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Préparation de la trame du drap	G. Vuillier. . .	208
L'antique char à roues pleines	Id.	209
Femmes d'Atzara	Id.	211
Femme de Desulo	Id.	212
Vue de Desulo	Id.	213
Boutique en plein vent à la foire de San Mauro	Id.	216
San Mauro	Id.	217
Marchand de « talleri » de Duselo	Id.	218
Couple de Sarrule	Id.	219
Un homme de Villagrande	Id.	220
Le dimanche a Desulo	Id.	221
« Busachi » en voyage	Id.	223
Le joueur de « launedda »	Id.	224
A TRAVERS L'ARMÉNIE RUSSE. — Vue de Ghiroussi	Taylor.	225
Vue de Ghiroussi	Id.	227
Monastère d'Ouroute	H. Clerget. . .	229
Intérieur de Kara-Kilissa	Slom.	230
Kara-Kilissa	Id.	231
Pont-du-Diable	Taylor	232
Passage du Bazar-tchaï	A. Paris.	233
Église de Tathève	H. Clerget. . .	235
Monastère de Tathève	Lancelot	237
Colonne branlante	Id.	239
Prêtre arménien de Tathève	(Photographie sur bois).	240
Monastère de Tathève	Gotorbe.	241
Dépendances du monastère de Tathève	Id.	243
Mineurs de Katar	(Photographie sur bois).	245
Coiffure des Arméniennes de Chikhaouz	Id.	246
Défilés de l'Araxe	Taylor.	247
Notre campement à Astatzor	Vogel.	248
Ismaïl bek et ses trois tchapars	(Photographie sur bois).	249
Poste d'Aldara	Riou.	251
Vue de Migri	Slom.	253
Arméniens de Migri	(Photographie sur bois).	255
Arménienne de Migri	Id.	256
Entrée du défilé de Migri	Id.	257
La route de l'Araxe	Taylor.	259
Jeune femme tatare d'Ordoubat	(Photographie sur bois).	261
Intérieur du grand medressé d'Ordoubat	Gotorbe.	263
Hadji Mir Hachim agha	(Photographie sur bois).	264
Une place à Ordoubat	Lancelot	265
La chapelle de Melik ibn Ibrahim	(Photographie sur bois).	267
Vieux quartier tatar d'Ordoubat	Slom.	268
Vue d'Akoulis	Lancelot	269
Arméniennes d'Akoulis	(Photographie sur bois).	271
Villa arménienne	Gotorbe.	272
Troupeau passant l'Araxe	A. Paris.	273
Stèle sculptée	(Photographie sur bois).	275
Bélier sculpté	Id.	276
Vue générale de la nécropole de Djoulfa	Lancelot	277
Karmir-Vank	Riou.	279
Mosquée en ruines à Nakhitchevan	Lancelot	280
Vue d'Érivan	Id.	281
Nid de cigognes à Davalou	Riou.	283
Pont et palais des Sardars	Taylor.	285
Intérieur du palais des Sardars	(Photographie sur bois).	287
La mosquée du bazar	Id.	288

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
DE PARIS AU TONKIN A TRAVERS LE TIBET INCONNU. — Les monts Tian-chan	Riou	289
Rachmed	H. Vogel	290
G. Bonvalot et le prince H. d'Orléans	(Photographie sur bois).	291
Le P. Dedeken	Id.	292
La caravane en route, frontière de Chine	A. Paris	293
Tente mogole	A. Pépin	294
Lama docteur	H. Vogel	295
Vallée de Tsakma	Riou	297
Imatch	H. Vogel	300
Notre campement		301
Vallée du Youldouz	Riou	302
Lama mogol	(Photographie sur bois).	302
Un obo	Id.	303
Monticules de lœss	Taylor	304
Les bords du Tarim	Riou	305
Ordre chinois	(Photographie sur bois).	307
Femmes à Kourla	H. Vogel	308
Passage du Kontché-Darya	A. Paris	309
Habitants de Kourla	F. Courboin	311
Village d'été de Yangi-Koul	Riou	312
Femmes d'Abdallah et habitants du Lob-Nor	A. Paris	313
Pirogue sur le Tarim	Th. Weber	314
Village d'Abdallah	(Photographie sur bois).	315
Habitant de Lob	Riou	316
Navigation sur le Tarim	A. Paris	317
Perte du Tarim	Taylor	319
Tisseuse d'Abdallah	H. Vogel	320
Anes et moutons en marche	A. Pépin	321
Parpa	H. Vogel	322
Au pied de l'Altyn-tagh	A. Pépin	323
Tchoukour-saï	Taylor	324
Le Doungane	Riou	325
Passage dans une gorge : Koum-Davane	Taylor	327
Au camp d'Ouzoun-Tchor	A. Paris	328
Tac-Davane	Taylor	329
A Bag-Tokai	Riou	330
Akoun, le serviteur de Dedeken	H. Vogel	331
Niaz	Id.	332
Les chameaux sur la glace	A. Paris	333
Moula-Kourgane	Id.	334
Enterrement de Niaz	Id.	335
Antilope Orongo	Clément	336
Pic de Ruysbroek	A. Pépin	337
Le prince en tenue de voyage	H. Vogel	338
Lac du Binocle	Dosso	339
Pic de Bussy	Id.	341
Pic de Paris	Taylor	343
Yak sauvage tiré par le prince	A. Clément	344
Conversation avec les premiers Tibétains rencontrés	A. Paris	345
Un Tibétain	H. Vogel	346
Camp de Tibétains	A. Paris	347
A Bourbentso	Riou	348
Tente à Bourbentso	A. Pépin	349
Un petit chef	Riou	350
Le lac Namtso	Id.	351
Chevaux de charge	H. Vogel	352
Le petit amban et sa suite	A. Paris	353

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Objets religieux des Tibétains	M. Lancelot	355
Tente des chefs de Lhaça	D. Lancelot	357
Tente de cuisine	H. Vogel	358
Sauvages chargeant un yak	A. Paris	359
Chef de Djachas	H. Vogel	360
En marche	A. Paris	361
Tibétain saluant	Riou	362
Le ta-lama, le ta-amban et les autres chefs venus de Lhaça	Id.	363
Sauvages tibétains près du feu	Id.	365
Lama tibétain	(Photographie sur bois).	366
Cavalier porteur de chapelle de l'amban	A. Paris	367
Cavalier tibétain	H. Vogel	368
Tibétain à type de Peau-Rouge à Djancounnène	F. Courboin	369
Yak de charge	(Photographie sur bois).	371
Vieux Tibétain avec son moulin à prières	Id.	373
Monument près du monastère de So	Id.	374
Lamaserie de So	Taylor	375
Une rue de So	D. Lancelot	376
Paysage près de Tchoungo	Taylor	377
Femmes à Bata-Soumdo	Riou	378
Maison à Séré-Soumdo	(Photographie sur bois).	379
Femme à Séré-Soumdo	H. Vogel	380
Types à Séré-Soumdo	(Photographie sur bois).	381
Pierre gravée	Id.	382
Obo à Tchoungo	D. Lancelot	383
Lamas mendiants	(Photographie sur bois).	384
Kumtaché	Id.	385
Pont de Sougomba	Taylor	387
Tibétains	F. Courboin	389
Passage du Satchou	Taylor	391
Paysage dans le Tibet habité	(Photographie sur bois).	392
Le Kin-cha-kiang à Tchroupalong	Taylor	393
Tibétain de Tchrou	H. Vogel	394
Ruines dans la vallée du Maktchou	D. Lancelot	395
Lamaserie de Dotou	H. Vogel	396
Moulin à prières à Dotou	M. Lancelot	397
Danseur à Tchangka	F. Courboin	398
Un des danseurs à Tchangka	H. Vogel	399
Chapelle bouddhiste	Id.	400
Litang, vu des toits	Riou	401
Fort chinois à Litang	Id.	403
Vue générale de Litang	Berteault	405
Femmes de Batang	F. Courboin	407
Lamas à Batang	(Photographie sur bois).	408
Entrée de la vallée de Ta-tsien-lou	G. Vuillier	409
Missionnaires français à Batang	(Photographie sur bois).	411
Lolos	F. Courboin	412
Le fleuve Rouge	Th. Weber	413
Pêche au cormoran	Id.	414
Laokaï	Riou	415
Rachmed et une aubergiste tibétaine	(Photographie sur bois).	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES

Itinéraire du voyage d'E. Cotteau sur les côtes de la Colombie Britannique et de l'Alaska . 18
Itinéraire du voyage du capitaine Binger, de Yendi à Kintampo, à Kong et à Attakrou. . . 69
Itinéraire du voyage du capitaine Binger, d'Attakrou au golfe de Guinée par la rivière Comoé ou Akba. 135
Itinéraire général de G. Bonvalot. 299

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

LE TRANSCANADIEN ET L'ALASKA, par M. E. COTTEAU. — 1890. — Texte et dessins inédits.. 1

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE, par M. le capitaine BINGER. — 1887-1889. — Texte et dessins inédits.

XVII. Chez Boukary Naba. — Curieuses coutumes de la cour du Mossi. — Préparatifs pour une fête. — On attend l'apparition du croissant. — La fête à Sakhaboutenga. — On me confie à Isaka. — En route pour Waghadougou. — Séjour dans la capitale du Mossi. — Difficultés avec Naba Sanom. — On me signifie de partir. — Retour chez Boukary Naba. — Nouvel accueil bienveillant. — Une rafle d'esclaves. — Boukary Naba veut me faire épouser trois jeunes femmes. — Mariage de mes hommes. — Retour à Bouganiéna. — Difficultés pour trouver des guides. 33

XVIII. Géographie et état politique du Mossi. — Flore et faune. — Chevaux et ânes. — Populations du Mossi. — Gouvernement. — Notes sur le Yatenga 43

XIX. En route pour le Gourounsi. — Baouér'a. — Arrivée à Koumoullou. — Habitations gourounga. — Une audience chez le naba de Koumoullou. — Une scène de carnage. — Une fable mandé. — Une étape dans les hautes herbes. — Hostilité des habitants de Kalarokho. — Tiakhané. — Kapouri. — Nous sommes dans une triste situation. — Attaque à main armée entre Kapouri et Pakhé. — Étape à Sidegou. — Sur les bords de la Volta Blanche. — Arrivée à Oual-Oualé. — Une grave indisposition m'y retient. — L'almamy, mon hôte et les habitants 49

XX. Le Gourounsi. — Populations. — Religion. — Populations du Mampoursi. — Oual-Oualé et son commerce. — Dispositions pour le départ sur Salaga 59

XXI. Départ de Oual-Oualé. — Karaga. — Incidents de voyage, difficultés causées par les pluies. — Arrivée à Pabia. — Les Dagomba. — Passage de la rivière de Palari. — Entrée dans le Gondja. — Dokonkadé. — Arrivée à Salaga. — Les pèlerins de la Mecque. 65

XXII. Salaga. — Les habitations. — Quartiers de la ville. — Le marché. — Le commerce d'eau et de bois. — Articles d'importation et d'exportation. — L'or. — Nouvelles de Kong. — Je communique avec la Côte des Esclaves. — Le cours du Comoé. — Les mulets du Haoussa 74

XXIII. Les Gondja. — Leur histoire. — Insalubrité de Salaga. — Choix d'un itinéraire. — Superstition des indigènes. — Départ pour Kintampo. — Sur les bords de la Volta. — Traces du passage de von François. — Belle végétation. — Les droits de douane. — Marais de Konkronsou. — Végétation splendide. — Arrivée à Kounchi, premier village achanti. — Kâka. — Les fourmis 81

XXIV. Kintampo. — Mon hôte Saâdou. — Curieuses habitations. — Population, avenir de Kintampo. — Départ pour Bondoukou. — Sur les bords de la Volta. — Massif de Kombaré. — Entrée à Bondoukou. — Nouvelles de Treich-Laplène 87

XXV. Les divers noms de Bondoukou. — Son histoire. — Description de la cité. — Le marché. — De l'or. — Articles d'importation et d'exportation. — Départ pour Amenvi. — Les États d'Ardjoumani. — Arrivée à Amenvi. — Une audience d'Ardjoumani. — Bizarre moyen de locomotion employé par les chefs agni. — Ethnographie. — Costumes. — Habitations. — Coutumes. — Départ pour Kong. — Beauté de la végétation. — Arrivée à Panamvi. — Rencontre avec des gens de connaissance de Kong. — Arrivée sur les bords du Comoé. — 1er janvier 1889. — Retour à Kong. — Rencontre avec Treich-Laplène. — Visite à mes amis. — Nous signons un traité. — Envoi de courriers. — Adieux de la population. — Visite de l'almamy. — Entrée dans le Djimini. — Départ de Diawé. 97

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XXVI. Dans le Djimini. — Ethnographie. — Dakhara. — Industrie, commerce. — Les régions limitrophes. — Kamélinsou. — Le Comoé. — Premières plantations de kola. — Arrivée dans la capitale de l'Anno. — Honnêteté proverbiale des habitants de l'Anno. — Industrie, commerce, agriculture. — Départ pour Aouabou. — La marmite fétiche. — Population de l'Anno. — Mœurs, coutumes, armes, ustensiles. — Un mot sur Sansanné Mango. — Entrevue avec Kommona-Gouin. — Palabres. — Histoire de l'Anno. — Un animal inconnu. — Départ d'Aouabou. — Entrée dans la grande forêt. — J'attrape un mal gênant. — Les mines d'or. — Le *fouto*. — Rencontre de Gan-ne. — Voyage en hamac. — Comment on voyage dans la forêt. — Longues et pénibles étapes. — Arrivée sur les bords du Comoé à Attakrou 113

XXVII. Attakrou. — En quête de pirogues. — Descente du Comoé. — La forêt. — Bettié et Bénié-Couamié. — Une maison européenne. — Mon premier verre de vin. — Encore la navigation fluviale. — Chutes et rapides. — Deux étapes à pied. — Malamalasso. — Arrivée de Baoto. — Pénible voyage de nuit. — Nous atteignons le *Diamant*. — Arrivée à Grand-Bassam. — Accueil à la factorerie Verdier. — Le capitaine au long cours Bidaud. — Mes compagnons noirs. 129

XXVIII. Arrivée à Grand-Bassam. — Départ pour la France. — Conclusion. — Les résultats de notre mission. — L'avenir du Soudan français. 142

La Sardaigne, par Gaston Vuillier. — 1890. Texte et dessins inédits. 145

A travers l'Arménie russe (Karabagh. — Vallée de l'Araxe. — Massif de l'Ararat), par Mme B. Chantre, officier d'académie. — 1890. — Texte et dessins inédits.

XIII. Départ pour Ghiroussi. — L'Ak-sou et le col de Kardach. — Coup d'œil féerique sur la vallée de Ghiroussi. — Émigration en masse des nomades dans la montagne. — Le tchapar Feth Ali. 225

XIV. Arrivée sur les hauts plateaux. — Descente rapide sur Ouroute. — Halte au monastère ruiné. — La belle vallée du Bazar-tchaï. — L'église romane du village d'Aroudi. — En route pour Kara-Kilissa. 229

XV. Tathève : le village; le monastère. — Excursion au Pont-du-Diable. — Orage. — Visite au couvent d'Anapat et à celui de Tathève. 235

XVI. Les mariages à Tathève. — Dîner chez Sultan bek Orbeloff. — Départ de Tathève. — Belles forêts du Zanguezour. — Col de Maldach. — Chaudronnerie de cuivre. — Arrivée à Adjizour. — Bachkend. — Mines de cuivre et fonderie de Katar. — La forteresse d'Alitzori-Bert. — Le mont Rustup. 241

XVII. Les belles forêts du Zanguezour. — Chemins difficiles. — Le village de Chikhaouz. — Coiffure des Arméniennes. — Sériciculture. — Chute d'un cheval de charge. — Halte dans une clairière. — Astatzor. . . . 245

XVIII. Aspect de la vallée de l'Araxe. — Poste d'Aldara. — Arrivée à Migri. — Description de la ville; mœurs, costumes, climat, etc. 252

XIX. En route pour Ordoubat. — Rencontre d'une chèvre sauvage. — Ce qu'on appelle la route de l'Araxe. — Chute d'un cheval de charge. — Défilé de Migri : son aspect. — Arrivée à Ordoubat. 257

XX. Description de la ville d'Ordoubat. — Réception chez les Arméniens et les Tatars. — La filature de M. Babaeff. 260

XXI. — Moustiques. — Visite du medressé. — Le seyed Hadji Mir achim agha. — Le bazar. — Promenade au tombeau de Melik ibn Ibrahim. — L'obitoire de Sardabah 262

XXII. Rencontre du docteur Babaeff. — Arrivée à Akoulis : son aspect, ses habitants. — Le monastère d'Akoulis. — Fêtes en notre honneur. — L'éclipse de soleil. 266

XXIII. Départ d'Akoulis. — La ville ruinée de Karabaghillan. — Arrivée à la douane de Djoulfa. — Visite à la nécropole 273

XXIV. Départ. — Kévork, notre nouveau serviteur. — Arrivée à Nakhitchevan. — Visite à Beckman-Khan. — Description de la ville. — L'Arménien de Toumboul. — Excursion au Karmir-Vank. 278

XXV. Le tombeau de Noé. — Le bazar. — Déjeuner champêtre. — Le *nölbönd*. — Les oiseaux pillards. — Rahym-Khan. 282

XXVI. Départ pour Érivan. — Voyage de nuit. — Vue splendide sur l'Ararat. — Arrivée à Érivan. — Notre nouveau compagnon Hambartsoum Kevorkiantz. — Le palais des Sardars. — La mosquée du bazar 286

De Paris au Tonkin a travers le Tibet inconnu, par M. Bonvalot. — 1889-1890. — Texte et dessins inédits.

I. Le départ. — Dans le Tian-chan. — Les Kirghiz. — Un monastère bouddhiste 289

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II. Sur la route de Kourla. 298

III. Kourla. — Mauvais vouloir des autorités. — Départ. — Passage du Kontché-darya. — Le Tarim. — Le Kara-Bourane. — Tcharkalik 305

IV. Exploration du Lob-Nor 314

V. Nouvelles recrues. — Départ de Tcharkalik. — Dans l'Altyn-tagh. — A la recherche de la route du Sud. 321

VI. La Passe de Sable et la Passe des Pierres. — Rencontre d'une caravane et de cavaliers. — Découverte de la route du Sud 326

VII. Passage de l'Ambane-Achkane-Davane. — Départ des Lobis. — Le volcan Reclus. — Mort de Niaz. . . . 331

VIII. Le jour de l'an 1890. — Le lac du Binocle et le lac Montcalm. — Monts Dupleix. — Solitude. — La « rage de l'homme ». — Traces de campements. — De l'eau courante ! 337

IX. Rencontre de Tibétains. — Sur la grande route de Lhaça. — Le Boultso ou Bourbentso. — Une tente tibétaine. — Mort d'Imatch. — Le Namtso et le Ningling-Tanla. 341

X. Négociations avec les Tibétains. — L'amban. — Jour de l'an tibétain. — Arrivée de chefs de Lhaça, le ta-lama et le ta-amban. — Faux départ 353

XI. Un dîner chez les hauts fonctionnaires tibétains. — Départ. — Cadeaux réciproques. — Adieux à une partie de nos hommes 364

XII. En route pour Batang. — Le monastère de So. — Le Tibet boisé et habité. — Bata-Soumdo 369

XIII. Séré-Soumdo. — Mœurs tibétaines. — La polyandrie. — Lamaseries. — La pagode de Routchi. — Lagoun et ses forges 378

XIV. En route pour Batang à travers les montagnes. — Bienveillance des populations tibétaines. — Notre escorte chinoise. — Réception pompeuse à Tchangka 385

XIV. Danse indigène. — La route des pèlerins. — Auberge chinoise. — Le Kin-cha-kiang 398

XVI. Sur les rives du Kin-cha-kiang. — Les missionnaires français au Tibet. — L'armée chinoise. — A Batang. — Arrogance et lâcheté des Chinois de Litang. — Ta-tsien-lou. — Une émeute. — Le fleuve Rouge. — Au Tonkin 401

TABLE DES GRAVURES. 417

TABLE DES CARTES 423

818. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr